Shelf No. M010.5.P58

DISCARDED
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1895. T. LXXIII. 1.

A
Bb
P

POLYBIBLION

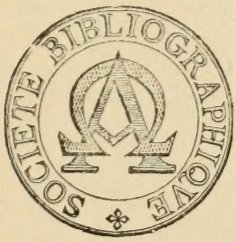
m

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE ET UNIÈME

(SOIXANTE-TREIZIÈME DE LA COLLECTION)



73-74

SOCIETE BIBLIOGRAPHIQUE

554458
6.12.52

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1895

Z
1007
P73
t.73-74

A865520

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

TORONTO PUBLIC LIBRARY
REFERENCE.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Histoire de l'art pendant la Renaissance.* III. *Italie. La Fin de la Renaissance*, par Eugène Müntz. Paris, Hachette, 1895, in-4 de 757 p., avec 476 illustr. dans le texte et 32 pl. en noir ou en chromotypographie tirées à part. Broché, 35 fr. ; relié, 43 fr.— 2. *La Peinture décorative au XIXe siècle. L'Œuvre de P.-V. Galland*, par Henri Havard. Paris, May et Motteroz, 1895, gr. in-4 de 224 p., avec 200 pl. Broché, 40 fr. — 3. *Le Louvre et son histoire*, par Albert Babeau. Paris, Firmin-Didot, 1895, gr. in-4 de 349 p., illust. de 140 grav. sur bois et photogravures d'après des dessins, des plans et estampes de l'époque. Broché, 8 fr. ; relié, 12 fr. — 4. *L'Art monumental des Égyptiens et des Assyriens*, par L. Cloquet. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, s. d. (1894), gr. in-8 de 98 p. — 5. *De Paris au désert*, texte, aquarelles et dessins, par Charles Lallemand. Paris, Libr.-imp. réunies (May et Motteroz), 1895, in-4 de 198 p. Relié, 20 fr. — 6. *De Tiflis à Persépolis*, par Carle Lefèvre-Pontalis. Paris, Plon et Nourrit, s. d. (1895), in-4 de 101 p., illustr. de Mmes la Mlle de Sigy, de Balloy, Jane Dieulafoy et de MM. T. Bernay, Binder et Lefèvre-Pontalis. Broché, 15 fr. — 7. *Paris révolutionnaire*, par G. Lenôtre. Illustré de 60 dessins et plans inédits, d'après les documents originaux. Paris, Firmin-Didot, 1895, petit in-8 de 420 p. Broché, 5 fr. — 8. *La France moderne. L'Armée du Nord 1870-1871, campagne du général Faidherbe*, par Edmond Deschaumes. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4 de 293 p., ouvrage illustré de 33 compositions par G. Tiret-Bognet et d'une carte des opérations militaires. Broché, 8 fr. ; cart. 12 fr. — 9. *Mes Grandes Chasses dans l'Afrique centrale*, par Édouard Foa. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4 de 340 p., illust. de plus de 60 dessins par E. Bogaert et P. Mahler, d'après les photographies et les documents de l'auteur. Br., 10 fr. ; rel., 16 fr.— 10. *L'Ame de Jeanne Darc* (sic), *roman épisodique de la guerre de Cent ans*, par P.-B. Gheusi. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4 de viii-304 p., illustr. de Paul Steck, avec des croquis de Charles Willems et 85 grav. sur bois. Br., 6 fr. — 11. *Les Trois Apprentis de la rue de la Lune*, par Georges Montorgueil. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., (1895), in-4 de 232 p., illustr. de L. Le Riverend et P. Steck et aquarelles hors texte de E. Loevy. Broché, 7 fr. 50 ; relié, 10 fr. — 12. *La Nouvelle Robinsonnette, aventures d'une fillette sur une île déserte*, adapté du russe de E. Granström, par L. Golschmann et Ernest Jaubert. Paris, Firmin-Didot, s. d., (1895), gr. in-8 de 267 p., illustré. Broché, 4 fr. ; relié, 5 fr. 80. — 13. *La Gazette des enfants, recueil hebdomadaire en couleurs pour le premier âge, année 1894*. Paris, 9, rue de l'Éperon, in-4. Abonnements : France, 6 fr. ; étranger, 8 fr. — 14. *Bébé qui chante*, paroles et musique de L. Xanrof. Paris, Delagrave, s. d. (1895), album gr. in-4, dessins de E. Cottin, rel. soie, 10 fr.—15. *Images enfantines*, album in-fol., images coloriées. Cart. en couleurs. Paris, Librairies-imp. réunies, May et Motteroz, s. d. (1895), 3 fr. 50. — 16. *La Semaine d'une petite fille*, par Mlle Julie Gouraud. Paris, Delarue, s. d. (1895), in-8 de 210 p., 22 illustr. de E. Bayard. Broché, 3 fr. 50 ; relié, 5 fr. — 17. *Promenades au Jardin des Plantes*, par Pierre Damboile. Paris, Delarue, in-8 de ix-170 p., avec 130 illustr. par G. Dascher. Broché, 3 fr. 50 ; relié, 5 fr. — 18. *Les Pupilles de Madeleine*, par Marie de Harcoët. Paris, Delarue, 1895, in-12 de 285 p. — 19. *Chez l'oncle Louis*, par Mlle de Lagrandval. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 270 p., illustr. de E. Vavasseur. Br., 2 fr. 25 ; rel. bleu et or, tr. dorées, 3 fr. — 20. *Amour de mère*, par Mme de Witt. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 237 p., illustr. de A. Lemaistre et P. Stech. Br., 2 fr. 25 ; rel. bleu et or, tr. dorées, 3 fr. — 21. *Bohèmes et braves gens*, par Mme de Bosguérard. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1895), in-16 de 228 p., illustr., de L. Gsell. Br., 2 fr. 25;

relié toile, fers spéc., tr. dorées, 3 fr. — 22. *Le Théâtre de Polichinelle*, par le Papa de Nénette. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 131 p., illustr. d'Eugène Chaperon. Br., 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25. — 23. *Une Partie de plaisir*, par Roger Dombre. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 113 p., illustr. de Dumont-Valiquet. Br., 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25. — 24. *Mémoires d'une chèvre*, par Mme la comtesse de T. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 128 p., illustr. de Le Riverend. Br., 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25. — 25. *Les Bonheurs de Pauline*, par Mme de Bosguérard. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 127 p., illustr. de Dumont-Valiquet. Br., 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25.

1. — Après les deux brillants volumes consacrés par M. Eugène Müntz aux premières périodes qu'il a, pour la commodité de sa publication, distinguées dans la Renaissance italienne, on pouvait craindre que le troisième volume (*Histoire de l'art pendant la Renaissance. L'Italie. La Fin de la Renaissance*) n'offrît point les ressources suffisantes pour un travail d'un égal intérêt. Il n'en a rien été. Si l'*Age d'or* s'arrête vers la mort de Raphaël, si les écoles de Rome et de Florence montrent aussitôt les signes irrécusables de la décadence, d'autres écoles, non moins vigoureuses, apparaissent ou se renouvellent. Sans parler de Michel-Ange, dont une grande partie de la carrière appartient à cette dernière période, voici, parmi les sculpteurs, Cellini et Jean Bologne; parmi les architectes, Palladio et Vignole; parmi les peintres, le grand Corrège, qui est à lui seul toute une école, Bernardino Luini, qui continue si noblement les traditions de l'école lombarde, Andrea del Sarto, le dernier grand peintre florentin, enfin cette nouvelle et si puissante floraison de l'art vénitien, qu'illustrent les noms de Titien, de Tintoret, de Paul Véronèse. M. Müntz a abandonné les diverses écoles au moment où, selon lui, leur activité semble épuisée dans le sens de la Renaissance et a laissé de côté, par exemple, toute la seconde école bolonaise. Au tableau qu'il a tracé du grand art, il a ajouté, selon son habitude, des observations très utiles sur les arts industriels, qui ont jeté encore dans tout le XVIe siècle un très vif éclat; il y a joint aussi des observations sur la littérature et sur les mœurs, qui touchent à des époques moins connues peut-être que les précédentes, mais non moins dignes d'être étudiées. La partie faite pour inspirer des inquiétudes de la part d'un écrivain protestant est celle qui traite du sentiment religieux en Italie et des résultats moraux et sociaux du concile de Trente et de la Contre-Réforme. Par bonheur, M. Müntz a toujours rendu pleine justice à cette heureuse influence de l'Église sur les arts, que vient de traiter à nouveau et si magistralement M. André Pératé, dans le volume sur *le Vatican*. L'auteur continue à montrer le même esprit d'équité et d'impartialité. Si certaines nuances d'expression peuvent çà et là inquiéter le lecteur catholique, il n'en reste pas moins que l'ensemble de ce délicat sujet est traité avec respect et conscience. Nous sommes loin du point de vue étroit et sectaire d'un Sismondi, par exemple; nous nous rencontrons au contraire en présence d'une intelligence vraiment élargie

au contact de l'art italien. Ajoutons que deux volumes, consacrés aux pays autres que l'Italie, restent à écrire, pour mener à bien cette vaste enquête sur la Renaissance déjà si vaillamment avancée.

2. — Le nom du décorateur *P.-V. Galland*, mort en 1892, n'a pas atteint la popularité à laquelle son ami et biographe, M. Henri Havard, nous démontre qu'il avait quelques droits. La raison en vient du préjugé qui restreint la part de gloire de l'artiste décorateur au bénéfice du peintre et du sculpteur, qui souvent ne le valent ni pour l'étendue de la pensée ni pour l'excellence de l'exécution. Ce préjugé est resté inconnu des générations de la Renaissance, et c'est à cela qu'elles ont dû une partie de leur puissance artistique dans tous les domaines de la vie sociale et privée. Galland, en notre âge démocratique, semblait avoir hérité des traditions des grands décorateurs de palais royaux ou princiers. Il le montra de vingt manières différentes; sa composition pour le Panthéon, par exemple, *la Prédication de saint Denis*, ne saurait compter parmi les médiocres pages de l'édifice. Mais la variété de ses talents lui a nui; parce qu'il était un merveilleux ornemaniste, on tenait à oublier qu'il était aussi un très bon peintre de figure; en France, on ne croit qu'aux spécialistes, et la jalousie y a beau jeu pour empêcher de reconnaître chez le même homme deux supériorités à la fois. Dans cette monographie, somptueusement illustrée, on lira avec curiosité le récit des luttes que l'artiste eut à soutenir contre la mauvaise volonté de ses confrères et contre la routine scolaire ou administrative, surtout dans les fonctions officielles qu'il remplit comme professeur d'art décoratif à l'École des beaux-arts et comme directeur des travaux d'art aux Gobelins. On verra s'user en des batailles de bureau et de commissions les forces d'un artiste aux élégantes conceptions et à la production puissante, qui compte dans l'art du XIXe siècle et dont on a compris la valeur surtout après sa mort.

3. — *Le Louvre et son histoire* était un livre à écrire pour le grand public. Le sujet demandait à être présenté d'une façon agréable et point trop restreinte, et en même temps avec une information rigoureuse et tirée des bonnes sources. On devinera que toutes ces conditions se trouvent remplies dans le livre consacré à notre grand palais artistique, quand on saura que l'auteur est M. Albert Babeau. M. Babeau a fait le récit des vicissitudes de la vieille résidence royale depuis ses origines, sous Philippe-Auguste, jusqu'à nos dernières révolutions. Ses plus attachants chapitres sont ceux qui se rapportent au Louvre féodal de Charles V, à la reconstruction complète commencée par Pierre Lescot sous François Ier, aux travaux de Lemercier sous Richelieu, de Levau et de Perrault sous Louis XIV, au fonctionnement des Académies au Louvre, aux projets de Napoléon Ier pour l'achèvement d'un palais que la monarchie avait depuis longtemps abandonné pour Versailles. Notons

aussi les pages qui établissent que le projet d'un grand Musée national au Louvre, dont on a fait honneur à la Convention, appartient au règne de Louis XVI, qui en a vu commencer la réalisation. Quelques détails sur l'installation présente des collections complètent l'histoire du monument, enrichie de reproductions de gravures, de plans et de restitutions bien choisies. On aurait aimé trouver, ne fût-ce qu'en appendice, quelques documents, tout au moins les références aux sources inédites que M. Babeau paraît avoir utilisées en grand nombre. On pouvait satisfaire ainsi beaucoup de lecteurs sérieux, sans nuire à l'aspect agréable du volume.

4. — *L'Art monumental des Égyptiens et des Assyriens* est le premier volume d'une série que M. Cloquet va publier, par les soins de la Société de Saint-Augustin, sous le titre de « Tracts artistiques. » C'est de la vulgarisation archéologique très heureuse. Un texte puisé aux meilleures sources, vivifié par l'esprit chrétien, donne les résultats principaux de la science sur des domaines où les découvertes ont afflué en ces derniers temps ; des gravures, plans, vues, coupes d'édifices, en font le nécessaire complément. La collection qui commence comprendra huit séries, et fera connaître l'art monumental jusqu'à la Renaissance inclusivement.

5. — M. Charles Lallemand nous donnait naguère *la Tunisie* (Voir *Polybiblion*, t. LXII, p. 417); aujourd'hui, dans l'ouvrage intitulé : *De Paris au désert*, il nous promène à travers l'Algérie jusqu'au Sahara. « Ce livre, artistique et pittoresque, dit-il, aura rempli son but si, tout en réjouissant le lecteur par ses illustrations, il arrive à lui donner une idée d'ensemble, exacte et suffisante, de la contrée qu'il faut traverser pour arriver par le plus court chemin au Sahara. » Écrivain et dessinateur, l'auteur, qui a accompli ce voyage en compagnie de sa fille, s'est attaché à décrire à la fois avec la plume et avec le crayon ce pays si plein d'attrait qui exerce sur le voyageur une véritable séduction. Chemin faisant, il s'arrête dans les villes, et nous montre Philippeville, Biskra, Sidi-Obka, Touggourth, Témacine, Ouargla, Batna, Timgat, Constantine et Bône. Mais ce sont surtout les beautés de la nature qui le captivent, c'est la population arabe, ce sont les mœurs et les coutumes locales. M. Charles Lallemand est tellement épris de son sujet qu'il va jusqu'à dire (p. 21) que « la polygamie s'impose en quelque sorte, moins pour la satisfaction des sens du maître que pour le service de la tente ; » jusqu'à trouver (p. 23) que la traite des noirs n'est pas si abominable qu'on le prétend et que l'on ne doit point « s'apitoyer outre mesure sur leur sort, puisque la seule observance des prescriptions renfermées dans le Coran rend leur situation très tolérable. » D'ailleurs, pour lui, « le Coran proclame et recommande les vertus chrétiennes » (p. 141), et il se demande « si l'état social musulman n'assure pas à l'individu le bonheur que la civilisation occidentale

est impuissante à donner. » On voit qu'il ne faut pas demander à l'auteur des vues bien élevées, un sentiment réel de ce qui constitue la vraie civilisation : c'est un artiste, et il n'est que cela. Ne cherchons donc pas dans son livre autre chose que le côté pittoresque du sujet, et contentons-nous d'admirer avec lui, en parcourant ces dessins et ces aquarelles semés à profusion, les richesses de la nature, les curiosités de tout genre dont il nous présente le vivant tableau.

6. — *De Tiflis à Persépolis*, que M. Carle Lefèvre-Pontalis a publié à la suite de son voyage en Perse (1892), forme un véritable album luxueusement édité. On trouve dans ce volume toute une série de phototypies, d'après des photographies prises par Mmes la marquise de Sigy, de Balloy, Jane Dieulafoy et MM. Bernay, Binder et Lefèvre-Pontalis : ce sont des reproductions de monuments antiques et modernes et d'admirables types de Persans appartenant à toutes les classes. Le texte du jeune voyageur est emprunté à une conférence faite par lui à Angers et à Vendôme. D'un bon style, facile à lire et d'une convenance parfaite à tous égards, il offre d'intéressants détails sur Téheran, Ispahan et Persépolis, la ville des Darius et des Xerxès. On regrettera que l'étude sur ce curieux empire persan ne soit pas plus complète ; mais M. Lefèvre-Pontalis ne pouvait évidemment voir et décrire davantage en un congé de deux mois à peine. Sachons-lui gré d'avoir su, en si peu de temps, réunir les éléments d'un aussi beau volume.

7. — M. G. Lenôtre nous donnait récemment un livre sur *la Guillotine et les exécuteurs des arrêts criminels pendant la Révolution*. Aujourd'hui, il retrace la physionomie du *Paris révolutionnaire*, en se plaçant à un point de vue original et tout spécial. « Ce livre, nous dit-il, n'a d'autre prétention que d'être un essai de topographie d'il y a cent ans : c'est une reconstitution.... Je dirai la couleur du couvre-pieds de Robespierre, et je sais le nom de la femme de chambre de la citoyenne Danton. Je révélerai ce que Marat aurait mangé le soir à son souper si Charlotte Corday ne l'avait, à tout jamais, débarrassé des soucis matériels de l'existence, et je ne cacherai pas de quelle étoffe était garni le fauteuil du président de la Convention. » C'est donc l' « histoire d'à côté » que nous offre l'ouvrage que nous annonçons. M. Lenôtre nous fait pénétrer chez Robespierre, à Arras d'abord, puis au sein de la famille Duplay ; aux Tuileries, ce palais délabré où la famille royale, chassée de Versailles, vient s'enfermer en 1789 en attendant de le quitter pour la prison du Temple, et où s'installent à sa suite la Convention nationale et le Comité de salut public ; à l'Abbaye, témoin de l'horrible boucherie qui envoya tant de martyrs au ciel ; dans le salon de Mme Roland, où passent tour à tour les Girondins avant de fuir dans l'exil ou de marcher au supplice, et que la trop fameuse révolutionnaire abandonne pour Sainte-Pélagie, la Conciergerie et l'échafaud ; à l'hôtel de la Providence,

où descend Charlotte Corday pour préparer la terrible exécution qu'elle accomplit avec un courage stoïque, et chez Marat, dont il décrit la baignoire, récemment retrouvée ; chez Danton, à Arcis et à Paris ; au club des Jacobins ; au club des Cordeliers ; enfin à la Conciergerie et chez Fouquier-Tinville. M. Lenôtre est un curieux et un chercheur ; il a fouillé partout, dans les rues, dans les vieilles maisons, dans les livres, dans les archives surtout, et il en a rapporté une foule de détails précis, dont la minutie n'exclut pas la valeur. De tous ces matériaux, il a composé un livre plein de détails intéressants, qui permettra aux historiens de la Révolution de retracer avec plus de précision et de couleur vraie les tableaux trop souvent fantaisistes qu'on lit dans la plupart des ouvrages consacrés à cette époque. Il n'est pas tendre pour la royauté, et il a des faiblesses pour la Révolution ; mais il est avant tout exact et sincère : ce sont des qualités qui peuvent lui faire pardonner certains défauts. Ajoutons que l'illustration de ce livre constitue un ensemble des plus curieux et des plus instructifs : plans, dessins, portraits, etc., y abondent.

8. — M. Edmond Deschaumes, à qui l'on doit déjà un beau volume illustré sur *l'Armée de la Loire* (*La Retraite infernale*, Firmin Didot, 1893), nous donne, cette année, un résumé de la campagne du général Faidherbe dans le Nord. L'ouvrage est méthodiquement conçu, documenté et suffisamment impartial dans son ensemble. Quand la délégation de Tours organisa le gouvernement de la « Défense nationale, » le docteur Testelin et le général Farre furent chargés de présider aux opérations dans le Nord. Ce retour aux errements de la Révolution française par la coopération des éléments civil et militaire ne fut pas des plus heureux ; aussi le général Bourbaki fut-il bientôt envoyé à Douai pour prendre le commandement supérieur de la région. Les opinions politiques de l'ancien commandant de la garde impériale et son intimité avec l'impératrice Eugénie le rendirent vite suspect aux républicains du Nord, qui réclamèrent son éloignement. Le général Farre lui succéda provisoirement. Après la bataille de Villers-Bretonneux, caractérisée de notre côté par de brillants faits d'armes et d'incroyables paniques, les Allemands entrèrent à Amiens et à La Fère ; c'est alors que la délégation de Tours nomma le général Faidherbe commandant de l'armée du Nord. On connaît l'issue de la lutte. Les troupes improvisées et démoralisées de l'ancien gouverneur du Sénégal ne pouvaient lutter contre l'armée du général de Manteuffel. Pont-Noyelles, Bapaume, Saint-Quentin, marquent les dernières étapes de cette campagne qui se traîna lamentable, malgré la bonne volonté des soldats français et quelques actes héroïques de bravoure. Le livre de M. Deschaumes est soigneusement édité, orné de trente-trois compositions par G. Tiret-Bognet, et d'une carte des opérations militaires.

9. — Rien n'est plus palpitant que le récit des *Grandes Chasses* de M. Édouard Foa *dans l'Afrique centrale*. C'est en réalité le récit d'un voyage que le vaillant explorateur a accompli pendant les années 1891-1893. Il a d'abord parcouru le Cap et le Transvaal. Puis il est remonté dans l'Afrique australe sur le Zambèze. Il a visité le pays de Makonga, les Atchécoundas, etc.; enfin il est reparti de Tête pour revenir en Europe. Il a eu à lutter non pas seulement contre les éléments, qui passent rapidement du froid au chaud, et *vice versa*. Ses coups de fusil magnifiques contre les gros animaux, tels que le buffle, l'hippopotame et le lion, et aussi de simples chasses à l'outarde sont racontés d'une façon exquise. Il faut le dire, c'est un des réels agréments du volume. M. Foa conte admirablement, avec humour, avec esprit, tellement bien que si le Muséum d'histoire naturelle n'était pas là pour témoigner de la véracité de ses récits, on serait tenté de dire : A beau.... conter, qui vient de loin. Aussi grands et petits se jetteront-ils sur son livre, très bien illustré par MM. Bogaert et Mahler, et qui ne contient pas un mot de nature à effaroucher les plus susceptibles. Il y a même parfois une note religieuse qui fait grand plaisir.

10. — La personne et même *l'Ame de Jeanne Darc* (*sic*) tiennent en réalité très peu de place dans le roman historique où M. Gheusi a voulu retracer un tableau fidèle, émouvant, de la grande crise traversée par la France au XIVe et au XVe siècle, durant la guerre de Cent ans. Elle n'y apparaît qu'à la fin, sous les traits faux d'une sorte d'héroïne « spirite, » dont l'âme est tombée, pour ainsi dire, en la possession d'une autre âme, celle d'une certaine défunte, appelée « Bérengère, » qui, châtelaine ou nonne, vivante ou morte, est le principal personnage du roman édité avec un grand luxe par la maison Firmin-Didot. Exposer ici les liens qui, présente ou absente, unissent ladite Bérengère avec un certain Raoul de Vésian, le héros du livre, qui fait ses débuts à la défaite de Poitiers pour terminer sa carrière quasi séculaire à la victoire de Patay, et qui rappelle — de loin — le plus vieux des « burgraves » de Victor Hugo, ce serait entreprendre une tâche peu récréative et tout à fait inutile. Il suffira de noter ici l'insignifiance un peu puérile, en même temps que l'invraisemblance fantasmagorique de l'action dont M. Gheusi a fait le prétexte et le lien de ses peintures historiques et archéologiques. Le talent et l'érudition ne font certes pas défaut à ces peintures, mais elles ne nous ont paru suffisamment conformes, malgré certaines scènes assez heureusement tracées, ni aux vraies données de l'histoire, ni aux vrais principes de l'art. Le style est d'un écrivain qui ne serait pas mal doué, mais qui se fourvoie à la suite de méchants modèles. Nous préférons pourtant de beaucoup sa prose aux vers qu'il lui a donnés pour préface, fâcheuse imitation de la pire manière de Victor Hugo, avec enjolivements du genre « décadent » ou « symboliste. » Cela

étant, il ne nous est vraiment pas possible de recommander le texte de cet ouvrage, bien que nous en reconnaissions volontiers le sentiment patriotique et la réserve morale. — Quant à l'illustration, très abondante et relativement luxueuse, elle est composite : en partie artistique et fantaisiste, avec une recherche excessive de l'effet; en partie historique et archéologique, d'après les monuments originaux, ce qui pourra contribuer utilement à répandre la connaissance et le goût de nos antiquités nationales.

11. — Pour un livre drôle, *les Apprentis de la rue de la Lune* sont incontestablement un livre drôle. L'auteur nous fait faire la connaissance de trois enfants, Jean, Jeannin et Jeannot, qui apprennent le métier de bijoutier dans l'atelier de M. Dupont. Jean est exemplaire, Jeannin ne l'est guère moins, mais Jeannot ne vaut pas le diable. De farces en fautes, il s'avilit jusqu'à commettre un vol au préjudice de ses deux camarades. Découvert, il s'enfuit et s'engage comme « sauvage » chez des saltimbanques. Commence alors l'expiation à laquelle il a cru se dérober. Mais la fin de ses épreuves arrive : le contremaître de M. Dupont le retrouve un beau jour et le ramène à l'atelier; on lui pardonne et il devient un bon sujet. On remarquera dans ce volume, parfois désopilant et très bien édité, quelques leçons de morale courante mélangées d'un peu de scepticisme sur les gens et sur les choses.

12. — Une jeune fille accompagne son père aveugle dans un long voyage, qu'au siècle dernier celui-ci se résigne à tenter pour aller de la Suède, où il demeure, jusqu'en Italie, où il a connu autrefois un oculiste célèbre qui peut lui rendre la vue. Attaque de corsaires, naufrage au loin, en plein océan, abordage dans une île déserte, on trouve tout cela dans *la Nouvelle Robinsonnette*. Mais le plus attachant du récit, ce sont les scènes qui nous montrent Hélène et son père aux prises avec les difficultés de l'existence matérielle, puis, après la mort du pauvre père, le rapatriement de l'enfant par un navire qui s'est éloigné de sa route. L'œuvre « adaptée » de M. Granström est intéressante et instructive; mais Dieu est, en toutes circonstances et avec un parti pris visible, remplacé par la « destinée, » le « sort, » etc. Allons ! qu'on nous ramène à *Robinson Crusoé* et à *Robinson suisse*, et qu'on laisse enfouis dans les neiges du Nord des récits où n'apparaissent, à la place du sentiment religieux, si nécessaire, si naturel même dans le malheur, que des aspirations spiritualistes beaucoup trop vagues.

13.—Avec *la Gazette des enfants*, sommes-nous en pays chrétien? Oui ; mais ce n'est guère que Mme la vicomtesse de Pitray, rédactrice en chef, qui donne au recueil la note religieuse. D'où vient que l'ensemble nous paraît un peu réservé sous ce rapport capital? Serait-ce parce que ce périodique s'imprime en Hollande? Quoi qu'il en soit, nous n'hésitons pas à le recommander, car il est à profusion rempli d'images en couleurs

fort drôles le plus souvent, instructives même parfois. Au point de vue du goût, *la Gazette des enfants* ne vaut pas *Mon Journal*, de la maison Hachette, qui est hors de pair; mais, dans le genre, elle le suit immédiatement. La variété des articles est assez grande et nos enfants s'en délecteront. Que l'éditeur se préoccupe un peu plus de la pensée de Dieu, et sa publication sera parfaite.

14. — C'est une idée originale que celle qui a été réalisée dans *Bébé qui chante :* un album en musique! La partie musicale échappe à notre appréciation ; le texte des chansons est composé avec une certaine verve; mais nous donnerons la palme à l'accompagnement — non *harmonique*, mais *artistique*. Les aquarelles de E. Collin suffiraient à assurer le succès de cet album : grandes compositions, vignettes, tout y est vraiment traité avec un talent et une verve du meilleur aloi.

15. — *Images enfantines*, tel est le titre d'un nouvel album de la maison Quantin, faisant partie de la série intitulée *Imagerie artistique*, dont plusieurs spécimens ont déjà passé sous nos yeux. Celui-ci est fort bien illustré de gravures en couleurs, accompagnées d'un texte explicatif; il est — c'est la mode du jour — entièrement consacré au souvenir de l'épopée napoléonienne: c'est toujours Napoléon qui apparaît dans ces scènes qui se déroulent et qui forment comme autant d'épisodes ou de souvenirs de la « grande guerre : » *Napoléon Bonaparte*, *Un Souper bien gagné*, *les Deux Cuirassiers*, *le Sous-lieutenant*, *les Deux Hussards*, *la Première Garde*, *l'Invalide à la tête de bois*, *le Tambour-major*, *Un Vieux de la vieille*, etc. Jolies images; épisodes amusants; au demeurant, rien qui donne une leçon utile à ceux qui feuilletteront ces pages; parfois même certaines scènes qui ne conviennent guère à l'enfance.

16. — *La Semaine d'une petite fille*, de Mlle Julie Gouraud, est un ouvrage d'éducation et de récréation que le nom de l'auteur suffirait à recommander aux jeunes personnes et aux familles chrétiennes, mais qui offre en outre l'attrait de lectures saines et réconfortantes. C'est une suite de chapitres, tous très sagement distribués, qui montrent l'emploi que doit faire de son temps une petite fille modèle. Le chapitre consacré au dimanche, qui se passe aux offices et à une touchante visite de pauvres, est tout particulièrement attachant. — Les vicissitudes d'une montre bien réglée, mais d'humeur voyageuse, sont décrites dans la seconde partie de ce livre essentiellement moralisateur et orné d'illustrations d'Émile Bayard.

17. — Qui n'a rêvé à Paris, parmi les enfants, du *Jardin des Plantes ?* Le livre de M. Pierre Damboile aidera à l'utilité et à l'agrément de ces promenades enfantines au pays des bêtes. Les jeunes lecteurs y apprendront à mieux connaître les divers animaux qu'on y rencontre et à mieux se rendre compte du rôle que chacun d'eux joue dans la nature, faisant sa partie dans cet admirable concert. Ils sauront aussi

le parti qu'on peut tirer des animaux et de leurs dépouilles, et peut-être inciter l'enfance à des sentiments plus humains vis-à-vis d'eux. Comme on le voit, ce livre vise au but surtout utilitaire et instructif. Ce n'est que de la science vulgarisée. Il nous a semblé intéressant. Puissent les jeunes lecteurs penser de même.

18. — *Les Pupilles de Madeleine*, par Mme Marie de Harcoët, retracent l'histoire attrayante de deux orphelines jumelles, recueillies en bas âge, au lit de leur mère mourante, par une honnête ouvrière. Les funestes conséquences de l'éducation sans Dieu, les avantages si précieux de l'éducation chrétienne, sont mis en parallèle dans ce gracieux roman, d'une haute portée morale. Après de nombreux incidents, souvent très dramatiques, l'une des jeunes filles, avide de bien-être et sous l'influence du milieu artificiel et prétentieux dans lequel elle est placée, meurt misérablement, après avoir eu le malheur d'abandonner sa foi. L'autre, demeurée croyante dans la sainte humilité de sa vie, s'est consacrée à sa famille d'adoption; par son abnégation, elle mérite de faire un mariage qui comble tous ses vœux. Voilà un ouvrage rempli d'idées élevées, d'une moralité remarquable ! C'est un éloquent plaidoyer, qui vient à son heure, dans un temps où la religion et les sentiments généreux qui en sont l'émanation sont si indignement attaqués.

19. — Il est temps, croyons-nous, que les auteurs de livres d'étrennes pour l'enfance et la jeunesse renouvellent un peu leur manière : le moule dans lequel ils coulent leurs récits commence à devenir terriblement banal : un voyage au cours des vacances, chez grand'mère, ou chez une tante; cette fois, c'est *Chez l'oncle Louis*. Et quelques semaines passées à courir, à faire des excursions sur terre ou sur mer, à jouer des charades, à faire un certain nombre de sottises suivies d'une punition qui porte avec elle son enseignement, bref, à passer le mieux possible ses vacances, que de fois nous avons lu ce récit que Mlle Jeanne de Colomb nous conte encore cette année. Son livre n'est pas plus mauvais qu'un autre, mais il vient trop tard. J'ajoute qu'on ne parle là que d'élèves de lycées, comme s'il n'y avait pas d'autres collèges en France, et que Jeanne d'Arc y est une fois de plus laïcisée.... Puisque l'auteur ne se préoccupe pas du tout des enfants chrétiens, nous ne voyons pas pourquoi les enfants chrétiens éprouveraient le désir de lire son livre.

20. — Mme de Witt nous donne, traduits de l'anglais, de Mrs Croik, deux contes de fées infiniment plus longs et beaucoup moins clairs que les contes de Perrault. Le premier tend à montrer que *l'Amour d'une mère* triomphe de tout, même des fées qui retiennent sa fille depuis plus de vingt ans dans leur séduisant royaume. Les larmes et les prières sont plus fortes que les charmes du pays des fées. Nous ne disons pas le contraire, mais c'est tout de même assez compliqué comme démonstration. Quant au second récit : *Les Aventures d'un lutin*, c'est gentiment raconté et

amusant à lire. Y a-t-il une morale là aussi? Peut-être, mais nous avons eu de la peine à la découvrir.

21. — Dans *Bohèmes et braves gens*, Mme de Bosguérard raconte l'histoire de six jeunes garçons que la guerre a faits orphelins et qui, errant à travers le pays, trouvent asile et protection à Romorantin, chez des personnes charitables. Le temps, les bons exemples et l'affection générale font leur œuvre ou portent leurs fruits, et les petits abandonnés deviennent d'utiles citoyens. Ce livre n'est point mauvais en soi, mais l'intérêt trop divisé se soutient peu et l'on ne trouve nulle part la préoccupation de la pensée religieuse.

22. — De tous les ouvrages édités par la *Bibliothèque enfantine*, nous osons dire que *le Théâtre de Polichinelle* est à la fois le plus amusant et le plus pratique. Les pièces qui le composent ont été écrites par un papa, le papa qui, maintes fois, les a jouées avec grand'mère sur le théâtre de sa fille Nénette. Que ce soit *Polichinelle et l'Avocat*, *la Bûche économique*, *le Chat de la mère Michel*, *Polichinelle paie ses dettes*, ou *la Vache de Rosette* qui soit l'objet de la représentation sur ce charmant théâtre, les physionomies d'enfants s'épanouissent devant ces scènes mouvementées qui produisent jusqu'à six personnages : une mère Michel ou une Rosette ; Polichinelle, un gendarme, un juge qui, à un moment donné, pourra devenir un commissaire ; un soldat, dont le képi est généralement fixé à sa tête en carton, qui joue les Lenglumé, et qu'il est aisé de transformer en Lustucru, en le coiffant d'un bonnet blanc de pâtissier.

23. — Sous le titre de la première de ces nouvelles qui s'adressent aux enfants de huit à dix ans, *Une Partie de plaisir*, *le Saule-pleureur*, *la Sangsue*, *A contre-cœur*, *les Joujoux de sa sœur*, *le Ballon rouge*, voici des contes ingénieux et d'un tour enjoué qui charmeront les enfants. La dernière de ces gracieuses historiettes de Mlle Roger Dombre offre l'histoire dramatique de Tom Pouce, un enfant si petit qu'il eût pu se noyer dans une soupière, de complexion si délicate qu'il lui était interdit de prendre part aux ébats des autres enfants, si léger qu'un ballon rouge avec lequel il avait joué lui procure un voyage aérien des plus épisodiques.

24. — *Les Mémoires d'une chèvre*, par Mme la comtesse de T., sont une allégorie des plus finement spirituelles, bien sûre d'être comprise de tous les enfants qui sont familiarisés avec les Fables du bon La Fontaine. Vous-mêmes qui ne lisez plus La Fontaine tous les jours, vous prendrez intérêt à suivre les métamorphoses de cette jeune princesse, intelligente, jolie, mais capricieuse et volontaire, au point d'être transformée en chèvre blanche par le génie protecteur de la famille. Sur ses quatre pattes, la gracieuse petite bête est soumise à mille épreuves contées avec humour, et d'où elle sort corrigée et amendée. Quand elle est

revenue à la sagesse et à la raison, elle reprend sa place dans la maison paternelle, à la grande joie de ses parents et de ses futurs sujets.

25. — *Les Bonheurs de Pauline*, de Mme de Bosguérard, également illustrés avec goût, sont une narration intéressante, bien à la portée de l'enfance, et présentée en bon style; l'auteur doit être une excellente mère. La jeune Pauline, douée d'un bon petit cœur, est donc à parfaite école. Les enfants liront avec intérêt l'histoire de Polichinelle et celle de la petite Paulette, qui sont des leçons pratiques de charité.

Pourquoi le courant chrétien n'est-il pas introduit dans tous ces petits livres aimablement et spirituellement faits? L'âme en est absente, et c'est une lacune que nous aimerions à voir combler. Il n'y a pas d'éducation complète, pas de bien sérieux, hors de la voie franchement, résolument chrétienne. VISENOT.

POÉSIE

1. *Poésies complètes* (*1850-1893*), par le Vte HENRI DE BORNIER, de l'Académie française. Paris. Dentu, 1894, in-12 de 388 p., 3 fr. 50. — 2. *La Lande fleurie*, poème, par YVES BERTHOU. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 152 p., 3 fr. — 3. *Les Angoisses*, par ÉDOUARD DE MORSIER. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 118 p., 3 fr. — 4. *Fleurs des mornes*, par EDMOND HÉRAUX. Paris, Cerf, 1894, in-12 de 120 p., 3 fr. — 5. *Toi*, poème, par ANDRÉ TORY. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 142 p., 3 fr. — 6. *La Chair souveraine*, par ERNEST FOISSAC. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de II-156 p., 3 fr. — 7. *Les Adieux, poésies bretonnes*, par Mme ADINE RIOM. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de VIII-108 p., 3 fr. — 8. *Heures perdues*, par ADOLPHE POISSON. Québec, Coté et Cie, 1894, in-8 de 256 p. — 9. *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes, en vers, avec chœurs, de Jules Barbier, édit. spéciale pour la jeunesse, avec une lettre de Jules Barbier, musique de Ch. Gounod, par HENRI DARBÉLIT. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 108 p., 1 fr. — 10. *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes, avec chœurs et couplets, par JEHAN GR'EECH. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 94 p., 1 fr. — 11. *La Première Victoire de Jeanne d'Arc*, drame en trois actes, par A. DE FORTEMOLÉ. Paris, Haton, 1894, in-12 de 48 p., 1 fr. — 12. *Jeanne d'Arc*, par PAUL CROISET. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 13. *Le Cantique de la réconciliation des cœurs et du retour à l'unité*, par l'abbé JOSEPH LÉMANN. Paris, Tolra, 1895, in-12 de 35 p., 0 fr. 50. — 14. *La Harpe de David*, trad. en vers français du Psautier, par l'abbé P.-M. MALATESTE. Paris, Retaux, 1894, in-8 de V-272 p., 3 fr. 50. — 15. *Flammes et flammèches*, par JEAN CASIER. Bruxelles, Lacomblez, 1894, in-12 de 72 p.

1. — Qui dit un livre du vicomte Henri de Bornier dit un volume de beaux vers exprimant de grandes pensées. Les *Poésies complètes* (*1850-1893*) sont la preuve qu'il ne pouvait en être autrement, et l'auteur de *la Fille de Roland* s'y montre égal à lui-même, c'est-à-dire toujours grand, noble, élevé. M. de Bornier dédie ce recueil à sa fille, et, songeant à tous les procédés des écoles — lisez : des petites chapelles — qui disparaissent avec autant de rapidité qu'elles mettent d'assurance à se proclamer éternelles, il dit :

Il n'est qu'une mode immuable :
Celle qui veut que, prose ou vers,
Nos livres puissent, sur la table,
Aux yeux de tous rester ouverts,
Le mien le peut, etc.

Puis, faisant allusion à tant de succès de mauvais aloi qui caractérisent notre époque décadente, il s'écrie :

Si j'avais cédé, lâche et traître,
Au démon que j'ai combattu,
Je sais qui me louerait peut-être....
Toi, ma fille, que dirais-tu ?

Laissons quelques groupes de jeunes — de jeunes ! Ils sont si vieux par le cœur que nous nous demandons comment ils peuvent s'intituler « les jeunes ! » — laissons-les proclamer que tout cela est fini, usé, vieux jeu. Le vrai, le beau, le bien, n'ont point d'âge, et c'est pourquoi les gens de goût préféreront toujours à leurs poésies faisandées ou à leurs rébus, vrais casse-tête chinois, des œuvres comme celles de M. de Bornier, c'est-à-dire des vers francs comme la vertu, forts comme la foi, simples comme la vérité, et dans lesquels passe un souffle d'émotion sincère et profonde. Peut-être y trouverait-on parfois un peu d'éloquence théâtrale, mais comment l'auteur des drames si émouvants que chacun sait aurait-il pu continuellement sortir de son tempérament ? Et pourquoi nous plaindre d'un peu de belle et grande éloquence, alors que tant de versificateurs du jour en sont si totalement dépourvus ? Bornons-nous donc à goûter cette poésie aux mâles accents, aux généreux élans, toute pleine de fortes pensées, et qui nous sort de tant de clapotages de mots vides de sens, de tant d'efforts inutiles et creux, voire même d'obscénités, auxquels nous sommes, hélas ! accoutumés.

Ces *Poésies complètes* sont classées sous plusieurs rubriques : *Philosophica*, *Paris et la guerre*, *A-propos dramatiques*, *les Cigalières*, *Varia, Academica*. Il est difficile de faire un choix, chacun de ces chapitres ayant son mérite propre, et le vers et la pensée étant partout d'un vrai poète. Pourtant, s'il fallait me prononcer, mes préférences iraient aux deux premiers. Chez un artiste chrétien, ce qui touche particulièrement à la philosophie devait être de première beauté. Aussi, que de belles pensées enchâssées en des vers pleins, fermes, sonores, dans *Philosophica !* Voyez ceux-ci sur la vieillesse :

La vertu calme et grave est une autre beauté....
L'âge ne détruit pas la grâce, il la couronne,
Et la ride s'efface où la beauté rayonne.

Mais il faudrait citer presque tous ces vers cornéliens, si l'on voulait être complet, comme ceux de *Paris et la guerre*. Le poète patriote est vraiment à la hauteur de sa tâche, lorsqu'il dépeint les humbles héroïsmes et les douleurs vaillamment supportées de ces jours sombres. La pièce sur *Châteaudun* — une pièce à dire, comme plusieurs autres de ce chapitre, — est particulièrement remarquable. *Les Orphelins de la guerre* sont d'une poignante émotion. Lisez ces derniers vers :

Mais la mère et l'enfant! O misères sacrées!
De quels flots de douleurs sont faites tes marées,
Océan de la vie! Et toi, gloire aux yeux durs,
A qui le meurtre met des auréoles neuves,
Combien te faut-il donc d'orphelins et de veuves
De ton temple maudit venant mordre les murs!

Et c'est ce même souffle qu'on retrouve presque à chaque page.

2. — M. Yves Berthou aime sa Bretagne passionnément et même peut-être jusqu'à l'injustice pour le reste du monde, ce qui est quelque chose malgré tout, et pour tous les non-Bretons qu'il appelle tranquillement : les Barbares, les Vandales aux voix rauques. « Barbares et Vandales » me semble déjà, si j'ose le dire, un peu exagéré, mais « aux voix rauques » dépasse décidément la mesure. Car, s'il est un reproche que la langue bretonne, toute en *k*, peut faire aux autres langues, ce n'est guère d'être rauques. Mais c'est sans doute au figuré, en songeant à toutes les vilenies morales que charrient le français, l'allemand, l'anglais et *tutti quanti*, que le poète leur lance cet anathème. Et d'ailleurs, comment reprocher au véritable artiste un peu de passion et d'emportement? Songeant au « je m'enfichisme » de tant d'aligneurs de mots sans vie, je ne me sentirais pas le courage de m'en plaindre. Et quand je vois M. Berthou — Yves, naturellement — revenir vingt fois, cent fois sur son aversion des villes corrompues et des hommes mauvais et sans croyances qui les remplissent, je ne trouve rien à lui répondre, sinon qu'il aurait pu nuancer et ne pas englober tous les citadins sans exception dans sa virulente réprobation. Non, il n'y a pas absolument et irrévocablement que des monstres au sein de nos villes, et la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que notre poète les a fréquentées.

A côté de l'antipathie, dirai-je de la haine? l'amour. Ah! comme il l'adore, sa *Lande fleurie!* Tout lui en plaît : ses campagnes, ses villages, ses menhirs et ses dolmens, sa mer, son ciel gris, ses calvaires, ses légendes, sa foi surtout; et sainte Anne, ses pardons, ses genêts d'or, ses binious et jusqu'à — j'allais dire ses verrues, en songeant aux lits-armoires qu'il n'oublie pas et dont, en toute sincérité je déclare.... mais je ne dirai rien, résolu que je suis à ne pas passer pour Barbare aux yeux de M. Berthou. Qu'il me soit permis cependant de lui reprocher quelques rimes faibles et des césures peu correctes. Je n'aime pas voir rimer *amour* avec *parcourt*, comme il se trouve dans le sonnet, d'ailleurs bien fait, de dédicace « A ma chère femme. » Quant à la césure, lisez les vers suivants, surtout le second :

Devant les Vierges pâlissantes j'ai chanté.
Cloches de Brê-Lévenez, pour qui tintez-vous?
Pour qui sonnez-vous le glas, ce glas qui persiste?

Sans parler du manque d'harmonie de ces derniers. Du premier vers, je ne dirai trop rien, car, en somme, il est admis aujourd'hui qu'on puisse

couper l'hexamètre en trois, de quatre en quatre syllabes, et ce rythme même ne manque pas d'harmonie. Mais le second si dur — j'allais dire si rauque — comment voulez-vous le scinder? Or, les vers de ce genre ne manquent pas dans le volume.

Mais assez de critiques! Passons aux qualités, qui dominent, surtout quand le poète chante son pays, c'est-à-dire quand les vers jaillissent d'eux-mêmes, sans apprêt, sans recherche. Et le mieux, pour les faire valoir, sera de citer :

Quittons ces villes que j'abhorre,
Où se flétrit le cœur lassé....

Au pays des Landes fleuries,
Que ceignent les horizons bleus,
Mignonne, allons cueillir tous deux
Des fleurs qui ne soient pas flétries.

Bruyères que la Foi parfume!
Clochers fleuris de dur granit!
Paroisses que le Ciel bénit,
Où le cœur bat sans amertume!....

Je me souviens d'avoir été
Cueillir pour la Vierge Marie,
Sur ces collines de Féerie,
Les fleurs de l'éternel été.

Mes belles fleurs, mes fleurs mystiques,
Fleurs des vitraux, fleurs des portiques,
Embaumez les enfants grandis
De vos parfums de paradis.

3. — *Les Angoisses*. Rien que le titre vous ferait frémir! Il est vrai que l'auteur dédie son œuvre à « la bien-aimée, » qui l'aurait inspirée tout entière. Mais il faut ajouter, au point de vue religieux tout au moins, que la bien-aimée n'a pas à s'en vanter, car le volume est à peu près entièrement consacré à combattre la religion et la foi :

Et voici deux mille ans qu'aux âmes condamnées
Un prêtre offre le fiel amer et détesté.

Au dire de M. de Morsier, le prêtre ne saurait pas faire autre chose! Il ne paraît guère être au courant des œuvres sublimes et des dévouements incessants du christianisme, M. de Morsier! Du reste, il prend soin de définir lui-même son plan, et voici en quels termes :

Car c'est uniquement — et que nul ne confonde! —
Contre le dogme seul que je vais guerroyant....
Le code de morale est vieux comme le monde,
Et l'on peut être saint sans qu'on soit un croyant.

Dixit M. de Morsier — et que nul ne confonde! — Les saints laïques! Eh! mon Dieu, quels tristes saints! Et qu'il faut peu les éplucher pour tomber dans la plus absolue désillusion. Que de chèques dans leur poche

et de saletés dans leur vie! Mais passons. Le chapitre serait trop long. Du reste, l'auteur des *Angoisses* ne nous en laisse pas le temps et il remonte jusqu'à Jésus-Christ, qu'il revendique pour ses idées!

« Nous aussi l'adorons! » s'écrie-t-il, tout en déclarant faux son enseignement et ses affirmations. C'est à la raison de M. de Morsier, puisqu'il a le culte de la raison, que je fais appel. Jésus-Christ s'est donné pour Fils de Dieu, et c'est au nom de son Père qu'il n'a cessé de prêcher. Vous prétendez qu'il n'était qu'un homme, fils d'un homme. C'était donc un imposteur. Et vous concluez : « Nous aussi l'adorons! » Quel illogisme!

C'est sans doute le trouble qui résulte en son esprit de cette anomalie qui fait oublier à M. de Morsier, non une fois, mais cent, que deux rimes masculines différentes, comme *azur* et *péché*, ne peuvent se suivre immédiatement. Les vices de versification ne l'épouvantent d'ailleurs aucunement, et il continue en assurant que le sacrifice de la Croix, rachetant les hommes du péché, est un « dogme monstrueux, » foi de théologien. Puis, il nous sert vingt arguments aussi usés que victorieusement réfutés, et s'imaginant de bonne foi que son attaque est décisive, il s'écrie avec autant de simplicité que d'assurance :

Oh! je vois votre peur et j'entends votre plainte!....

N'est-ce pas à désarmer la critique? comme il désarme, d'ailleurs, toute harmonie du vers. Lisez plutôt :

Christ! c'est en ton nom qu'on tue, et brûle, et viole....
O Christ, l'as-tu su? C'est en ton nom, tu m'entends....
Dis, si cette pensée....

Christ, c'est en ton nom qu'on.... l'as-tu sucé — pardon! — l'as-tu su? C'est.... Dis, si cette....

Allons, décidément, nos poètes religieux ont plus de respect de l'harmonie! Ce ne doit pas être l'opinion de notre versificateur (?) et il poursuit son argumentation, comme suit :

Affirmer l'Infini, Dieu, tel qu'on l'a conçu,
C'est s'égaler à lui! Car toute connaissance
N'est autre qu'un rapport entre l'objet perçu
Et l'esprit qui perçoit; or, un rapport, je pense,
N'a lieu que du semblable au semblable, ici-bas.

Donc!.... Vous voyez la force de l'argument et la forme toute poétique sous laquelle il est donné.

Le *Poème de la nature*, qui fait suite aux *Angoisses*, bien que l'auteur y persiste à vouloir faire suivre des rimes qui n'ont aucun rapport, comme *loi* et *sangloter*, contient de bons vers.

4. — Que dirai-je de *Fleurs des mornes*, sinon que c'est une œuvre inégale, je veux dire où se rencontrent des qualités réelles : des vers bien frappés, de bonne facture, réguliers, sans recherche, et

tout à coup, à côté, des manques de goût — oh ! je sais bien qu'il est plusieurs écoles qui prétendent qu'il n'y a pas de manques de goût et que le goût dépend de chacun; mais je suis resté, sur ce point, de la vieille école de la Bruyère et de quelques autres encore, si bien que j'estime qu'il existe un bon et un mauvais goût. Et que les partisans de cette théorie se rassurent d'ailleurs : la vieille école sera celle de demain, par cette simple raison que le beau est éternel, et que les petites écoles n'y changeront rien. Ce qui revient à dire que le vieux sera jeune demain. — Mais fermons cette parenthèse trop longue et revenons à notre sujet. L'auteur de *Fleurs des mornes* est un romantique, du moins par l'expression et par les réminiscences, dont peut-être il ne se doute point. C'est à satiété qu'il se sert d'épithètes usées. Que ces épithètes ne soient pas absolument mauvaises, c'est très possible; mais qu'elles soient démodées, c'est certain. « La douce tourterelle.... les ruisseaux gazouilleurs.... les rapides nacelles.... l'astre brillant du jour.... la ravissante parure (du printemps).... le zéphyr qui tendrement soupire....,» etc. Sincèrement, nous en avons par-dessus la tête. Et ces longues descriptions, comme celle de la première pièce! Qu'en penser? Ajoutez-y quelques chevilles et pas mal de remplissage, et vous trouverez que c'est un peu trop :

Voici, voici le printemps....
Voici, voici la bruyère....
Voici, voici la mélisse....

s'écrie le poète, qui nous décrit les uns et les autres, et les critiques estiment naturellement que la mélisse, par exemple, n'a rien de si extraordinaire qu'elle mérite d'être annoncée deux fois. Aussi, ne trouvent-ils guère à plaindre leur homme lorsqu'il leur apprend — chose incroyable et qui n'était jamais arrivée qu'à lui — qu'il vient d'être abandonné par sa belle, après avoir reçu ce simple billet P. P. C. : « Je pars pour l'Italie. » Après tout, l'Italie est si poétiquement romantique et le fait est si naturel, suivant la description d'une scène d'alcôve, qu'il n'y a pas beaucoup à gémir. Quoi de surprenant, d'ailleurs, puisque le poète lui-même nous apprend, quelques pages plus loin, que tout meurt et que tout passe? Ce qui ne l'empêche pas de nous déclarer que les yeux d'une dame l'ont troublé et « l'émoustillent. » Aussi bien, s'écrie-t-il :

Fermez-les, fermez-les, Madame, ils me font peur.

Heureusement, de telles terreurs ne sont pas pour l'effrayer longuement et voici qu'il nous offre un *Chant patriotique*. On sait que le refrain d'un chant patriotique doit être particulièrement net, simple, enlevant. Voici le sien :

Pour étendard la liberté,
Pour cri : Mort aux tyrans ! et pour témoin : l'histoire !

Ces « pour » et ce témoignage de l'histoire n'entraîneront pas les masses. Quant à cette « Mort aux tyrans, » on reconnaîtra assurément que M. Edmond Héraux ne l'a pas inventée.

Mais la guerre n'a pas longtemps ses faveurs, et il revient vite à ses sujets de prédilection. Parlant d'une jeune fille de dix-sept ans, il dit :

Ses charmes alléchaient par l'appât du plaisir.

Comme c'est délicat et de bon goût ! Puis, songeant à une autre femme, il s'écrie :

Près d'Anna j'ai connu les voluptés du ciel !

C'est peut-être beaucoup dire ! Mais puisqu'il le croit, que voulez-vous y faire ?

5. — *Toi* est précédé d'une préface de M. Edmond Haraucourt, tendant à démontrer que « les œuvres durables ne le sont qu'en vertu de leur harmonie. » Ce qui ne doit pas être le fort de notre époque, si nous en croyons M. Haraucourt lui-même, car il ajoute : « Suprêmes civilisés d'une ère, nous devions être et nous sommes les dégénérés : esprits inquiets, âmes troublées, nerfs malades, trop vibrants, presque fous, peut-être fous, hâtifs, et, tant la vie nous presse, nous heurte et nous bouscule, courant sans trêve vers des inconnus dont les formules elles-mêmes nous sont inconnues, courant pour courir, nous exaspérons d'heure en heure une nervosité qui veut peut-être notre mort, mais dont nous ne saurions nous guérir, puisqu'elle est notre vie. » Ce n'est guère le moyen d'arriver à l'harmonie ; mais M. Haraucourt nous affirme qu'on peut y arriver quand même, en étant court, ce qu'a fait M. André Tory. Le poème de M. Tory est l'histoire d'un amour :

Mes vers, je les écris, mais c'est toi qui les crées;
Ce livre, rose et noir, n'est pas mon œuvre, non;
J'aurais dû mettre ici deux syllabes sacrées,
Mais, jaloux, je n'ai pas voulu dire ton nom.

Plus loin il ajoute :

Mon cœur est né. Ses yeux m'ont donné le baptême.

Et ce dernier vers dit, à lui seul, la mièvrerie prétentieuse qu'on retrouvera dans presque tout le volume. C'est ainsi que le poète se demande, ailleurs, comment il pourrait bien se faire que d'autres, avant lui, aient pu murmurer des chants d'amour, puisqu'*elle* n'existait pas ! Et il ajoute : « Chantaient-ils donc l'attente de leur solitude et l'espoir de ta venue ? » On se demande pourquoi l'attente de leur solitude, plutôt que la solitude de leur attente ? D'ailleurs, cette recherche dans les idées se retrouve dans l'expression. A preuve, ces mots prétentieux : « Ma pauvre âme esseulée.... des désirs essorés.... enlinceulé de rêves...., » etc. Heureusement, M. Tory est quelquefois plus simple, alors surtout qu'il rappelle de doux souvenirs, et sa poésie y gagne :

C'est là que je venais l'attendre, le dimanche;
Je la voyais entrer rose en sa robe blanche,
Blonde avec du soleil fleuri dans les cheveux....

C'est là sous ces vitraux dorés, rouges et verts,
Dont les lueurs nimbaient son front d'éclats étranges,
Que je m'agenouillais auprès d'elle. Les anges
Respiraient le parfum de ses vingt ans éclos.

Ce sont de bons vers. Mais pourquoi faut-il que le poète nous dise, d'autre part : « C'était au temps où je croyais en Dieu. »

Il aurait mieux fait de continuer, à supposer que ce ne soit pas là une sorte de pose qu'il se donne et dont il ne paraît guère comprendre le ridicule. La croyance en Dieu ne nuit à rien, qu'il en soit persuadé, pas même à la poésie.

Mais celle qu'il chantait est morte, et c'est le sujet de la seconde partie de son volume, où se trouvent de bons vers et qui n'est point banale, pas plus en prose qu'en vers, — car il a cru nécessaire de s'exprimer en l'une et l'autre langue, pour mieux chanter son amour.

Son amour ! Comme il finit singulièrement ! Il se mariera, avec une autre, naturellement, puisque la première est morte, et il aura des enfants. Puis, quand il sera vieux, il relira dans son livre ce souvenir, dont il garde le parfum. Il ne nous dit pas comment il espère que sa femme le prendra.

6. — *La Chair souveraine* est un roman en vers. En voici le thème : Un jeune homme très bien s'apprête à se noyer tout à fait poétiquement, sur la Côte d'azur, par un beau temps bleu, et, comme de juste, avant l'opération, il lance à la vie indigne de lui l'apostrophe traditionnelle. Mais, tout à coup, il s'interrompt : « J'entends du bruit. » On vient, comme au théâtre. C'est une femme ; elle doit être très bien aussi, ce qui ne l'empêche pas d'avoir entendu le beau discours de notre désespéré et de s'écrier, ce qui n'est point commun : « Mon Dieu, que je l'envie ! »

Et se tournant, Jean vit un œil comme un saphir,
Qui brillait au milieu d'une touffe de branches.

Le fluide qui s'échappe de cet œil va-t-il retenir Jean sur le bord de l'abîme ? L'exemple de Jean déterminera-t-il Olga à se précipiter avec lui dans les flots ? Rien de tout cela ! Discrètement, la jeune personne se retire, accompagnée de sa gouvernante, en adressant à notre homme ces paroles pleines de respect et de prévenance :

Mais nous ne voulons pas retarder un instant
Le moment solennel que vous désirez tant....
Et Jean vit atterré, curieux et confus,
Deux dames qui partaient sans dire un mot de plus.

Quelques réflexions encore, et Jean se jette à l'eau. C'est bien fini !

Eh bien, non ; car la gouvernante d'Olga est prise, en route, d'une sorte de remords, et comme elle aperçoit un pêcheur dans sa barque, elle le hèle, lui signalant le fait. Le pêcheur donne un coup de rame, et il arrive juste à temps pour sauver le noyé. Il le dépose sur le sable, mais comme il faut qu'il prenne des petits poissons pour sa famille, il n'a pas le temps de s'en occuper davantage et il le laisse aux soins des deux femmes, qui le font porter dans leur maison. La maladie dure longtemps, d'ailleurs c'est nécessaire : vous comprenez qu'un glaçon comme cette jeune fille, qui ne lèverait pas le petit doigt pour sauver la vie à un jeune homme qui se tue sous ses yeux, ne fond pas en vingt-quatre heures. La longueur même de la convalescence de Jean ne suffira pas à la tâche ; car Olga a bien d'autres chats à fouetter : elle est tout entière plongée dans de ténébreux complots contre la personne d'un colonel russe qui a tué son fiancé, un nihiliste. Je n'entrerai naturellement pas dans les détails de ce drame étrange. Qu'il me suffise de dire que *la Chair souveraine* finit par triompher de tout et de tous : Olga aime Jean, qui l'aime depuis longtemps, et le beau-frère d'Olga s'éprend de la fille du colonel russe, qu'il avait enlevée pour une odieuse vengeance. C'est la chair, la chair souveraine, qui a produit tous ces résultats et qui dénoue heureusement toute la situation. Du sentiment, de l'amour noble, il n'est pas question. Aussi bien, le poète donne-t-il des descriptions et tombe-t-il dans un matérialisme qui déparent toute son œuvre, où l'on trouve d'ailleurs de la couleur, de l'action, de beaux vers et généralement de l'harmonie.

7. — Après l'amour de la chair, si l'on peut ainsi s'exprimer, l'amour idéal, l'amour fait de sentiment, de souvenirs, de lointaines réminiscences, chez une femme qui vit en province et qui a le temps de penser, d'analyser, de revenir cent fois sur le même rien qui est, pour elle, un événement, et, par suite, l'amour rêveur, mélancolique, triste. Car il est rare qu'on trouve la gaieté et la joie à approfondir la vie, comme le fait Mme Adine Riom. C'est, avant tout, de réflexions et de poésie personnelle que se composent *les Adieux :* « Vous souvient-il.... Ensemble, nous étions.... Il vint à cette place.... Quand je l'apercevais...., etc. » Et ce sont des impressions douloureuses sur les affections méconnues, sur l'indifférence générale, sur la déplorable façon dont se font les mariages, sur la rareté de l'amour vrai et absolu, sur les désillusions et l'horrible amertume qui suivent les charmes trompeurs de la passion. Il s'y joint d'ailleurs un sentiment de foi qui élève :

Le plus grand de nos maux ici-bas, c'est le doute.

Enfin, Mme Adine Riom sait décrire et conter, et son vers, de forme classique, exprime bien ce qu'il veut dire. Aussi peut-on souscrire, en confiance, aux éloges que fait de cette poésie vécue M. Eugène Manuel, dans la préface des *Adieux*.

8. — C'est de par delà les mers que nous viennent les *Heures perdues*, du Canada, de la *Nouvelle France* d'autrefois, qui a gardé, en dépit des séparations, avec notre langue, l'amour du sol gaulois et la foi de nos pères. A tout instant, cet amour et cette foi éclatent dans l'ouvrage plein de saine et bonne poésie de M. Adolphe Poisson, par exemple dans l'*Ode à Léon XIII* et dans *les Deux Frances*, où les vers bien frappés ne se comptent point. Mais toutes les pièces du volume ne se valent pas absolument, et, comme le disait La Bruyère de Corneille — sans d'ailleurs le comparer à l'un, ni me mettre au rang de l'autre — je dirai de M. Poisson qu'il est inégal. A côté de pièces de grande inspiration, écrites en belle langue classique, il en est d'autres qui leur sont inférieures et par la médiocrité du sujet traité et par la diction, ainsi celles où il explique que les voyages sont plus rapides qu'autrefois et où il compare les saisons du cœur à celles de la nature. D'autre part, M. Poisson abuse quelque peu des zéphyrs, des autans, de la muse, de la lyre, et autres termes analogues qui, à tort ou à raison, ne sont guère plus de mode. Plus graves encore sont les chevilles qui remplissent quelques vers, et plus graves encore les vers de neuf pieds, comme celui-ci, alors surtout qu'ils voudraient n'en avoir que huit :

Pour me faire perdre la raison.

Et puis, quelle singulière idée de nous expédier ses poésies :

Sur les ailes légères
Des frêles hannetons.

Mais l'ouvrage a, d'autre part, trop de réelles qualités, pour que je puisse terminer par des reproches, et je considère comme un devoir de critique juste et consciencieux de finir par une citation qui est un éloge. Ces vers sont empruntés à la pièce intitulée : *Les Morts*.

Quand l'âpre vent d'hiver souffle sur la colline,
Quand les feux attiédis du soleil qui décline
N'échauffent plus les nids perdus dans les sillons....
Quand les flancs épuisés, la féconde nature
Aux insectes frileux refuse la pâture,
Alors sonne au beffroi le glas des trépassés....

N'est-ce pas harmonieux et bien décrit ?

9. — *Jeanne d'Arc*, drame en.... J'en ai toute une collection. Jeanne d'Arc est à la mode. C'est une mode qui vaut mieux que d'autres, mille fois mieux, et heureusement, car la mode.... mais ce serait le cas d'une dissertation si longue que j'en fais grâce au lecteur.

Commençons, à tout hasard, par la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, modifiée et transposée à l'usage des collèges par M. l'abbé Darbélit. Mais qu'on me permette tout de suite une remarque : j'éprouve toujours une sorte de terreur en ouvrant les « éditions spéciales pour la jeunesse. »

Combien d'œuvres de première valeur qui, ainsi « rajeunies, » ne sont plus que de tristes et lamentables squelettes. Ce n'est heureusement pas le cas de M. l'abbé Darbélit, je veux dire de son œuvre. L'intérêt du drame ne languit pas, le dialogue est animé, vif, entraînant, et le vers généralement bien fait et classique. Plusieurs tirades de ce poème, qui respirent le patriotisme et la foi, sont d'une belle envolée ; mais quelques faiblesses de rime et d'expressions nuisent un peu au mérite général de l'œuvre.

10. — Encore une *Jeanne d'Arc :* celle de M. Jehan Gr'eech. Le drame est en prose, avec chœurs et couplets en vers, ces derniers tirés de la *Jeanne d'Arc* de Gounod. L'œuvre est assez intéressante, sans rien de marquant. Les caractères de Jeanne, du Roi et des courtisans, comme leur langage, sont conformes à la vérité historique. Celui de Jacques d'Arc, le père de la bonne Lorraine, nous semble un peu brutal. Sans être un ange de douceur, Jacques d'Arc aurait pu, nous semble-t-il, être moins rude. Le jeune Amaury, le petit orphelin recueilli par Jeanne, et qui la suit à la guerre, jusqu'au bûcher de Rouen, est parfois touchant, mais l'auteur met sur ses lèvres peut-être trop d'enfantillages, dont il aurait pu se passer. La pièce renferme d'ailleurs un certain parfum de moyen âge et de chevalerie qui n'est pas pour déplaire.

11. — Puis, encore une *Jeanne d'Arc*, celle de M. de Fortemolé. C'est également un drame en prose, mais, je le crains, un peu prosaïque. Assurément, Jeanne d'Arc, étant une villageoise, devait s'exprimer simplement, mais de là à se servir d'expressions absolument terre-à-terre, dans une pièce où figure la glorieuse libératrice de la patrie, il y a de la distance. Les « tout le reste, ben ! » les « comme ça, » les « un brin, » qui reviennent à chaque instant, sont à peine de couleur locale, et certainement ils choquent le goût. Il en est de même de cette mère Furet, qui joue le rôle d'agent de la sûreté, de la brave aubergiste la Rousse — décidément, nous sommes dans la police, — de Mme d'Arc, la mère de Jeanne, et de quelques autres, qui s'expriment avec une sorte de patois. Les idées valent mieux que la forme, mais qu'est-ce que des idées sans art en littérature ?

12. — Et puis, une nouvelle *Jeanne d'Arc*, pour varier, celle de M. Paul Croiset. Mais ce n'est plus ici qu'une simple pièce de vers.

Le siècle finissait mal pour notre pays....

dit le poète, au début. Mais le souvenir de Jeanne d'Arc est redevenu plus vivant que jamais, et M. Croiset en conclut :

Le siècle finit bien.

C'est beaucoup dire, et l'enthousiasme de l'auteur est peut-être un peu exagéré, comme son vers, parfois raboteux, est trop chargé de mots et d'enjambements.

13. — C'est de la belle lettre apostolique du Souverain Pontife aux princes et aux peuples de l'univers, que M. l'abbé Lémann s'est inspiré pour écrire les strophes de son *Cantique de la réconciliation des cœurs*, adaptées à la musique de l'*Ave Maria* de Lourdes. Rien de plus difficile que de composer de bons cantiques, si nous en jugeons par la grande masse de ceux que nous connaissons tous. La forme, la rime, l'art, en un mot, y sont trop souvent sacrifiés à la pensée, quand cette pensée n'est pas elle-même vague et indéterminée. Et M. l'abbé Lémann n'a pas toujours échappé à ces défauts. Un exemple :

Charité m'appelle
Tout peuple, en tout lieu,
Et de moi ruisselle
Le pardon de Dieu.

14. — Ce n'est pas une œuvre facile, certes, que s'est proposée M. l'abbé Malateste et qu'il a menée à bonne fin : la traduction en vers français, d'une façon sinon littérale, au moins très fidèle, des cent cinquante psaumes de David ! Quel chef-d'œuvre superbe il aurait fait passer dans notre langue, s'il était parvenu à égaler par l'expression l'original ! Tous ceux qui ont fait des traductions savent que c'est là un rêve. L'auteur a dû, pour serrer de près son texte, multiplier les latinismes et les inversions, et l'élégance du style, comme l'harmonie du vers, en souffre naturellement. Voici, par exemple, le début de l'*In exitu :*

Quand d'Égypte sortit la maison d'Israël,
Quand les fils de Jacob, de son peuple barbare
Eurent rompu le joug, répondant à l'appel
De leur libérateur de cette terre avare
Dieu, se faisant leur chef, se les sanctifia,
Et par un testament il se les rallia....

Les mots : *Nares habent et non odorabunt,* sont ainsi rendus :

Ils n'aspireront point avec leurs odorats.

Que nous sommes loin de la rapidité, de la couleur, de l'éclat du texte primitif, sans parler des fautes de français ! On ne se sanctifie pas quelqu'un ; odorats ne s'emploie pas de la sorte au pluriel, etc. Dans sa préface, le poète nous dit : « Je débutai par quelques essais fantaisistes, qui, malgré leur teinte juvénile, ne manquaient point d'élégance et de sensibilité, et charmèrent les esprits autour de moi. » Il faut avouer qu'il n'a pas toujours atteint ce résultat. Il reste à sa décharge que l'œuvre qu'il a entreprise est vraiment au-dessus des forces de tout traducteur doublé d'un poète.

15. — Si je classais les œuvres dont je parle par ordre de mérite, ce qui serait un peu puéril et prétentieux, j'aurais mis *Flammes et flammèches*, de M. Jean Casier, aux premiers rangs. M. Jean Casier est

connu des lecteurs du *Polybiblion*, et nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de parler de ses œuvres et d'en faire l'éloge. Il y aurait à critiquer dans ce dernier ouvrage encore quelques expressions, mais il est indiscutable que le poète possède à fond, et de mieux en mieux, son instrument. Un peu trop même, si j'ose dire, en ce sens qu'il cherche de nouvelles formes de vers. C'est ainsi qu'il use des vers de quatorze pieds, même de celui de seize — il n'y a plus de raison de s'arrêter, — qu'il coupe parfois le vers de douze pieds après la cinquième syllabe, et qu'il essaie de remplacer la rime par des allitérations. Ces tentatives, malgré tout le mérite du poète, ne me paraissent pas heureuses, et nous croyons que les modes classiques de la versification française suffisent à toutes les nécessités. Citons au moins quelques-uns de ces essais :

Le rayon qui se jouait parmi le feuillage humide
Faisait gazouiller l'oiseau d'un gazouillement timide!
Et la brise remuant l'épaisseur de la forêt,
Le ciel emplissait d'azur chaque trou qu'elle y forait.
Je méditai ; mon œil scruta cette incomparable nature
Légère comme une dentelle et forte comme une mâture,
Et je dis : Pour célébrer le hêtre, majesté, splendeur,
Il me faut un vers large, un vers que ma main taille à sa grandeur.

Erreur! Le vers de douze pieds a toute la grandeur nécessaire, et combien d'exemples tirés de Corneille, de Racine, etc., etc., nous en pourrions donner. Voici maintenant les vers de douze syllabes coupés en cinq et sept :

Mon petit canal, tu meurs sans bruit, sans emphase....
Je t'aimais ainsi qu'un flot jailli du terroir;
Aux pignons branlants tu servais d'humble miroir,
Et c'est avec toi tout un passé qu'on envase.

Il semble même que la pensée soit gênée par cette césure insolite. Heureusement ce ne sont là que de rares exceptions chez M. Casier, et les bons et beaux vers, suscités par de grandes pensées et de généreux sentiments toujours chrétiens, abondent en son volume :

O Jésus, mon Pain, donnez-vous;
Donnez-vous, substance de l'âme;
Pain vivant, Seigneur, donnez-vous :
Tout mon cœur épuisé vous réclame....

Le Temple est solitaire et morne : j'y pénètre
Pour incliner devant le Christ mon front pesant....
La terre paraît loin, mais le ciel est présent :
Car la lune montée à l'étroite fenêtre,
D'un baiser — lumineux pour l'œil et pour l'esprit —
A touché le vitrail où la Vierge sourit.

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

Novae editionis operum omnium sanctae Hildegardis **experimentum** curâ et studio sac. A. Damoiseau. I et II. Saint-Pierre d'Arena, Imp. salésienne, 1893, in-4 de xv-134 p.

Documenta quaedam Scripturae cum doctrinâ sanctae Hildegardis *de rationalitate et de Antiquo dierum composita* curâ et studio s. A. Damoiseau. Gênes, in-4 de 48 p.

Après avoir étudié d'une manière très approfondie les œuvres de sainte Hildegarde, M. Damoiseau, prêtre salésien, entreprend de nous en donner une édition nouvelle. Il nous présente, en deux petits fascicules, la première partie du livre *Scivias (scire vias Domini)*, le plus célèbre ouvrage de la sainte. Il s'applique avant tout à donner au texte une correction irréprochable. Ce n'est pas une mince besogne, car les éditions antérieures fourmillent de fautes. Mais le pieux disciple de l'illustre voyante ne borne point là sa tâche. Après le texte viennent les notes ou commentaires, dont le but est de montrer la beauté et la vérité des sentences de sainte Hildegarde, en les mettant en regard de celles de l'Écriture et des Pères. — Le troisième fascicule contient toute une dissertation dans laquelle l'auteur expose une magnifique conception de la haute science chrétienne, qui réalise la Trinité dans l'unité en contemplant, dans la triple lumière de la raison, de la foi et de l'amour, le même Christ manifesté par la création, par la révélation positive et par lui-même. Mais, pour justifier cette belle conception, est-il nécessaire, comme le croit l'auteur, d'essayer de prouver que le Christ en tant qu'homme est dans les décrets divins avant toutes choses, et que le Verbe se serait incarné alors même que le monde n'aurait pas eu besoin d'un rédempteur? Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, une édition de sainte Hildegarde, comme la conçoit et la commence M. Damoiseau, mérite tous nos encouragements et tous nos suffrages. Qu'il veille seulement à ce que le commentaire soit un peu plus court et qu'il se souvienne que l'enthousiasme gagne toujours à être contenu. Lamoureux.

Cours de théologie catholique, par le chanoine Jules Didiot. T. II. *Logique surnaturelle objective.* Lille, Lefort, 1892, in-8 de xi-679 p. — Prix : 6 fr.

Quelle est la valeur objective du savoir humain en général ; quelle est, en particulier, la valeur objective de notre connaissance des préliminaires de la foi ; finalement, quelle est la certitude spéciale de l'acte de foi et de la science de la foi? Ces questions indiquent l'objet et les divisions de ce volume, que l'auteur intitule à bon droit : *Logique surnaturelle objective.* M. le chanoine Didiot a eu l'idée très heureuse de déduire de l'analogie qui existe entre la philosophie et la théologie le plan

général de son cours. Ce point de vue lui permet de marquer nettement la distinction des deux sciences, et de montrer en même temps ce que l'une a le droit de demander à l'autre et ce qu'elle lui donne en retour. De plus, c'est en se plaçant à ce point de vue que le théologien se montre réellement tel qu'il doit être, le sage parfait. La raison le conduit à la foi, mais elle reste la raison. Pendant qu'il embrasse l'horizon supérieur que la foi lui découvre, il projette sur le domaine de la raison, qu'il n'abandonne point, des lumières nouvelles et de précieuses garanties. Pour justifier cette réflexion, il suffit de lire le chapitre Ier du volume qui nous occupe. Le philosophe y expose d'abord les conclusions d'une analyse très approfondie de l'acte de la connaissance : ces conclusions sont les garanties naturelles de la vérité de la raison. Puis vient le théologien qui, au nom de la révélation, confirme la raison dans ses droits légitimes et condamne avec elle les diverses formes du subjectivisme et du scepticisme. Enfin tous deux ensemble remontent jusqu'à la source suprême de ces deux choses faites l'une pour l'autre, l'intelligibilité et l'intelligence.

Le second chapitre, le plus important de tous, est partagé en trois sections : *Préambules théoriques, historiques et pratiques de la foi.* — Nous avons spécialement remarqué, dans la première, la belle preuve tirée du fait et de la nature du mouvement, pour démontrer l'existence des deux moteurs, l'âme et Dieu. Les théorèmes sur la notion, la possibilité et la cognoscibilité du miracle, méritent aussi d'être mentionnés. L'auteur, qui connaît parfaitement toutes les objections et qui a présents à l'esprit tous les systèmes des adversaires, leur oppose tout simplement les vraies notions que la raison approuve et constate ; cela lui suffit pour disperser les ombres accumulées, sans avoir besoin de les décrire ni même de les nommer. — Dans la seconde section, les recherches historiques et critiques sur le fait de la révélation commencent par la considération, l'examen du fait actuel de l'Église qui se présente à nous comme une œuvre manifestement surnaturelle, comme un vivant témoignage qui possède toutes les garanties humaines et divines. Ce témoignage nous conduit immédiatement à Jésus-Christ Dieu. De ce point culminant des siècles et des choses, il ne reste plus qu'à considérer, à la lumière du Christ, les deux versants opposés, le versant des siècles qui ont préparé et annoncé le Christ et son royaume, le versant des siècles postérieurs, c'est-à-dire l'histoire de l'Église jusqu'à nos jours et ses destinées jusqu'à la consommation finale. Cette marche de l'apologétique chrétienne, indiquée par le concile du Vatican, se recommande non seulement par sa facilité, mais par sa beauté et sa grandeur. — Il s'agit, dans la troisième section, du jugement de fidélité, qui affirme pour le croyant catholique l'obligation de demeurer fidèle à sa croyance, et du jugement de crédibilité qui affirme pour tout homme raisonnable l'obligation

d'adhérer à la vérité dont la révélation est démontrée. En traitant ces deux points, comme aussi en exposant dans le chapitre III l'objectivité, c'est-à-dire le genre de certitude propre à l'acte de foi et à la science théologique, l'auteur rencontre sur sa route des notions assez multiples, dont il ne parlera *ex professo* que dans le traité de la foi. En attendant, il les indique d'un mot très court, prenant exactement ce qu'il lui faut pour éclairer sa marche sans l'embarrasser.

En donnant tous nos suffrages à cette belle synthèse d'apologétique, nous ajouterons que l'auteur parle un langage d'une rare précision et d'une admirable clarté. On lui a reproché d'employer des formules nouvelles et des mots nouveaux. Qu'importe, si les formules sont claires et exactes et si les mots sont bien définis? Or, l'auteur a poussé le désir de l'exactitude et de la clarté jusqu'au scrupule, en ajoutant à la fin du volume un lexique des principaux termes techniques qu'il a adoptés.

LAMOUREUX.

La Troisième Béatitude. *La Douleur et le découragement; conférences aux femmes chrétiennes*, par Mgr TURINAZ, évêque de Nancy et de Toul. 2e édit. Paris, Retaux, 1894, in-12 carré de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés, » a dit l'adorable Maître. Combien peu, même parmi les meilleurs chrétiens, comprennent tout le sens et toute la portée de cette parole! La douleur est autour de nous et au dedans de nous, mais parce que nous ne savons pas supporter, comme il convient, cette souffrance, nous sommes loin de penser que nous devons être heureux de souffrir; il est même des épreuves au sein desquelles il nous semble impossible de trouver la moindre consolation. C'est donc une science que de savoir souffrir, et c'est à nous l'enseigner que tendent les dix nouvelles « Conférences de Mgr l'évêque de Nancy aux femmes chrétiennes : » commentaire aussi complet que pratique de la troisième béatitude.

La première conférence a pour objet de démontrer les révélations et la puissance de la douleur. La deuxième expose les transfigurations qu'opère la douleur et la félicité qu'elle peut verser dans nos cœurs, en leur apportant les grandes, les célestes, les divines consolations. La troisième nous fait contempler la douleur et les larmes en nous élevant jusqu'à la source d'où jaillissent toutes les puissances surhumaines, en nous rappelant leurs harmonieux rapports avec les saints, l'Église, le Ciel et Dieu lui-même ; la douleur nous apparaît peuplant le Ciel, ajoutant aux visions, à la béatitude, à la gloire, aux splendeurs de la Jérusalem céleste. La quatrième conférence nous révèle la source des consolations sans égales, la puissance qui, seule, peut apaiser et transfigurer en des joies vraiment divines les épreuves de nos cœurs; cette source est le cœur sacré de Jésus-Christ, qui transforme en félicités célestes cette triple

épreuve du cœur humain, la solitude, l'impuissance et l'oubli. La cinquième nous offre en la Très Sainte Vierge, en Notre-Dame de Pitié, la merveilleuse réalisation de la parole du Sauveur qui proclame les consolations et la félicité de la douleur, réalisation qui se manifeste dans les épreuves et les récompenses de la Mère de Dieu, la reine des martyrs, notre parfait modèle.

La douleur ainsi considérée fait les saints ; il est une autre douleur qui est un privilège de décadence et de ruine, une source féconde de péchés ; elle se nomme le découragement. Les cinq dernières conférences sont consacrées à faire connaître cet ennemi le plus perfide des âmes, cette maladie morale la plus désastreuse et la plus universelle, à en exposer d'abord les effets qui sont ténèbres, impuissance, désespoir ; puis les causes, qui sont le penchant à la tristesse et aux sombres pensées, la mélancolie qu'il faut dominer par la joie d'une confiance sans bornes en la bonté de Dieu ; enfin les moyens de combattre le découragement : l'habitude de la piété, la pratique du sacrement de pénitence, la réception fréquente de l'Eucharistie, la méditation assidue de la miséricorde infinie de Dieu, et l'acte de charité parfaite, de cette charité qui résume tout ce commentaire de la troisième béatitude, tous les enseignements que l'auteur nous a fait entendre sur la douleur et le découragement.

Mgr Turinaz termine sa dixième conférence par ce qu'il appelle « le chant de l'amour victorieux et triomphant, » emprunté au troisième livre de l'*Imitation* (ch. V, nos 3 et 4), et qui est bien, en effet, le cri d'une âme transformée par la douleur et victorieuse du découragement. Là est tout le secret de cette béatitude proclamée par le divin Maître, et réalisée en tous les saints.

Nous n'avons donné qu'une analyse bien succincte et très incomplète des conférences de Mgr l'évêque de Nancy : elle suffira pour engager nos lecteurs à lire ces pages si substantielles, pleines de doctrine, écrites dans ce style facile, correct, élégant, qui distingue les écrits de Mgr Turinaz ; c'est une prédication éminemment pratique et très opportune, une exhortation salutaire et fortifiante. La parole du Sauveur, qui est l'objet de ce commentaire, est la parole la plus étonnante que le monde ait entendue : en lisant les pages de Mgr l'évêque de Nancy, on est bien vite convaincu que cette parole est aussi la plus suave, la plus étincelante d'espérance qui ait été dite à l'humanité pour la soutenir au milieu de ses épreuves sur cette terre de combats et de larmes. F. Chapot.

Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault. T. IX. *Rome*. vi : *Hagiographie* (1re partie). Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie, 1894, in-8 de 608 p. — Prix : 12 fr. 50.

Le nouveau tome des *Œuvres* de Mgr Barbier de Montault nous in-

troduit dans l'*Hagiographie*. Le Mémoire considérable et fort intéressant sur *la Sainte Famille*, qui ouvre le volume, le rattache à la section précédente (*Dévotions populaires*), qui se terminait par une étude sur le culte de saint Joseph. On trouve ici, à côté des décisions du Saint-Siège relatives au culte de la Sainte Famille et des renseignements pratiques sur les prières et les indulgences qui s'y rapportent, sur les difficultés qui peuvent surgir, sur l'office propre qui est, en grande partie, l'œuvre de Léon XIII, des indications historiques sur la dévotion à la Sainte Famille au XVIIe siècle et une curieuse iconographie.

Le volume renferme ensuite des notions indispensables sur les vénérables, la béatification et la canonisation ; sur les « manifestations de la sainteté » (lipsanographie, miracles, iconographie, office propre). Le reste de l'ouvrage est rempli par des dissertations sur des points plus spéciaux. Nous signalerons tout d'abord le chapitre intitulé : *Un faux Saint à Poitiers*, et dans lequel Mgr Barbier de Montault combat par de graves raisons le culte qui est rendu dans ce diocèse à Guillaume Tempier. Cet évêque n'ayant jamais été canonisé par le Saint-Siège ne saurait, tant que la question n'aura pas été tranchée selon les règles canoniques, jouir d'un culte légitime ; et l'on ne peut que s'associer au vœu de l'éminent prélat de voir le cas soumis enfin au Saint-Siège. Mgr Barbier de Montault démontre en même temps d'une manière péremptoire que la prétendue crosse de Guillaume Tempier, conservée et honorée aujourd'hui comme une relique, est d'une fabrication notablement postérieure à la mort de cet évêque.

Un autre chapitre, fort intéressant en considérations pratiques, est celui que l'auteur consacre à l'imagerie religieuse, et où il montre l'infériorité de notre fabrication française. Il y a certainement une réaction à opérer ; la lecture de ce chapitre peut y aider.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des renseignements groupés par Mgr Barbier de Montault, sous le titre *Bibliographie*, sur divers saints, classés dans l'ordre alphabétique : notices de tout genre, le plus souvent écrites à l'occasion d'ouvrages ou d'articles, ce qui justifie le titre donné au chapitre par l'auteur. Nous avons tout récemment signalé ici le premier de ces articles sur *Sainte Agathe*, où il est question des monuments relatifs à cette sainte conservés à Catane. Le volume se termine par une longue description du magnifique reliquaire (ou plutôt de la monstrance) exécuté sous le pontificat de Pie IX pour le chef de saint Laurent, et par une étude archéologique fort importante sur les reliquaires : reliquaires romains, reliquaires ouverts ou monstrances, reliquaires inspirés de l'anatomie du corps humain, parmi lesquels l'auteur n'examine que les bras-reliquaires et les reliquaires en côte, puis une forme curieuse et rare, que Mgr Barbier de Montault appelle souvenir du martyre et dont jusqu'à présent l'on n'a cité que l'exemple qu'il allègue, un reli-

quaire de sainte Catherine en forme de coutelas, en souvenir du genre de mort subi par la sainte; reliquaires en berceaux; enfin reliquaires divers, pour les reliques parcellaires, thèques, boîtes, livrets, cadres et calendriers.

En terminant, nous nous associerons au regret que manifeste Mgr Barbier de Montault de voir des journaux même catholiques adopter, pour désigner des saints, la forme profane du nom de famille : sainte Chantal, par exemple, au lieu de sainte Jeanne de Chantal.

Comme toujours, une table alphabétique facilite les recherches dans ce gros volume, orné de onze illustrations malheureusement médiocres. Constatons avec plaisir que les fautes typographiques, qui déparaient les premiers volumes, ont disparu. E.-G. L.

SCIENCES ET ARTS

Pratique des examens littéraires en Chine, par le P. Étienne Zi (Siu), S. J. Chang-Hai, Imp. de la Mission catholique, à l'orphelinat de T'ou-Sé-Wé; Paris, Ernest Leroux, 1894, in-4 de 278 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage nous initie, dans ses plus grands détails, à la pratique des examens littéraires en Chine. Après l'avoir lu, nos candidats aux grades universitaires seront convaincus, nous n'en doutons pas, que les programmes compliqués dont ils se plaignent parfois si haut ne le sont guère plus, si même ils le sont autant, que ceux de leurs collègues chinois.

L'auteur est admirablement placé pour nous instruire des choses de la Chine, où il vit. Son livre se divise en trois parties principales, la quatrième étant consacrée aux appendices. Dans la première, il nous parle du baccalauréat ou du grade d' « habileté éminente; » dans la seconde, de la licence ou du grade de « l'homme élevé; » dans la troisième enfin, du doctorat, c'est-à-dire du grade du « lettré introduit. »

Rien de plus intéressant, et, ajoutons-le, de moins connu, en dépit des ouvrages d'Édouard Biot et de J. Doolittle sur cette matière, que les mœurs universitaires (qu'on nous passe le mot) du Céleste Empire. Le P. Zi fait défiler devant nous les rangs pressés des candidats; nous les voyons, avant l'examen, subissant les mille et une formalités d'usage; pendant l'examen, devant le sous-préfet, le préfet, l'examinateur provincial; à leur promotion définitive et dans l'examen triennal que doivent subir les nouveaux élus, du moins les bacheliers.

Nous assistons aux compositions des candidats; à la série d'épreuves de tout genre qu'il leur faut affronter; nous entrons à leur suite dans le local des examens où les attend le régime cellulaire, un peu comme pour nos candidats aux grands prix de l'École des beaux-arts. La promulgation des candidats reçus, les banquets organisés à cette occasion, et, lorsqu'il s'agit des candidats admis au grade de docteur, leur présen-

tation à l'Empereur, qui se rend, pour la circonstance, au « Palais universitaire, » dirions-nous ici; leur visite à la pagode de Confucius et, chemin faisant, les saluts devant la porte méridionale du Palais impérial : toutes ces particularités sont décrites d'une façon vivante et partant fort intéressante.

Ajoutons que l'ouvrage est bien édité. Des planches nombreuses, quelques-unes en couleur, des reproductions de monuments, de costumes de candidats, prises sur le vif, achèvent de le rendre aussi curieux qu'instructif, de sorte que ce travail qui, par ses nombreux termes techniques, écrits le plus souvent en caractères chinois, semble, au premier coup d'œil, ne s'adresser qu'aux spécialistes, est en réalité d'une lecture facilement accessible à tous, et tous y trouveront profit, ceux du moins qui s'intéressent aux choses de l'Extrême-Orient. A. Roussel.

Les Lois sociologiques, par Guillaume de Greef. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 181 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les Bases économiques de la constitution sociale, par A. Loria, traduit de l'italien par A. Bouchard. Paris, Alcan, 1893, in-8 de xii-430 p. — Prix : 7 fr 50.

Leçons de droit social naturel, par le Dr Ed. Tardif, d'Aix. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-18 de 323 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Sociedad civil cristiana, por Pedro Schumacher, obispo de Portoviejo. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894, 4e édit., in-18 de iv-118 p. — Prix : 1 fr.

Voici des ouvrages de sociologie qui émanent d'écoles tout à fait opposées. Le premier est dû à l'un des professeurs les plus marquants de l'Université de Bruxelles ; le second développe des idées exposées à l'Université italienne de Sienne ; le troisième est écrit par un prêtre français ; le quatrième par un évêque espagnol.

Ce que M. de Greef s'attache surtout à prouver, c'est qu'il y a des lois sociales naturelles et nécessaires. La thèse est juste ; mais les vérités simples ne gagnent pas en solidité à être enveloppées d'un appareil scientifique inutile ou de phrases surchargées de grands mots. Sans suivre servilement Auguste Comte, qu'il compare à un nouvel Icare, l'auteur est fervent positiviste. Il montre les actes humains qui paraissent libres, comme les suicides, les naissances d'enfants naturels, les infanticides, soumis en masse à un déterminisme rigoureux ; il déclare que le libre arbitre est, au point de vue social, une quantité négligeable. Et pourtant il espère que notre volonté, éclairée par la science, pourra, sinon régir absolument le cours de ces phénomènes, du moins modifier les conditions dont ils sont la résultante. Il prétend avoir établi une classification logiquement enchaînée des faits sociaux en les rangeant sous les sept divisions suivantes : combinaisons économiques,

génésiques, artistiques, scientifiques, morales, juridiques, politiques (p. 77). Il observe que, dans les sociétés, la formation et la déformation des organes s'effectuent dans l'ordre de leur hiérarchie naturelle, mais que toute décadence des fonctions supérieures révèle une lésion des fonctions inférieures. Sans développer les critiques et les réserves qu'appellent ces théories, j'aime mieux indiquer que le principal mérite de la sociologie positive, c'est de faire sentir la liaison et la solidarité de tous les phénomènes sociaux. On voit par là que les croyances mêmes et les doctrines politiques se rattachent étroitement au milieu qui les produit, et sur lequel elles réagissent à leur tour. Cela donne un intérêt nouveau à leur étude. On ne risque pas alors de faire ce que M. de Greef reproche à M. Paul Janet (p. 162), d'entrer en lice avec des théoriciens morts depuis des siècles, et de démontrer au public, sans contradiction possible, qu'Aristote et Platon se sont grandement trompés en ne pensant pas, il y a plus de deux mille ans, comme on pense de nos jours.

M. A. Loria fait une vive critique de notre état social basé sur la propriété capitaliste. Il lui reproche de diviser les hommes en deux classes trop séparées et fatalement hostiles, l'une qui, sans rien faire, entasserait des revenus énormes et toujours croissants, l'autre, de beaucoup la plus nombreuse, qui travaillerait toute sa vie pour un salaire misérable, Un pareil régime ne peut se maintenir que grâce à une série d'« institutions connectives. » L'auteur prétend montrer comment la « morale, » le « droit » et la « constitution politique » sont aujourd'hui organisés dans le seul but de maintenir la propriété capitaliste. Celle-ci suppose la suppression de la terre libre, l'exclusion de la masse de l'humanité de la possession du sol. Notre race ne trouvera le bonheur et la paix que dans un régime d'association mixte, société type, société limite, où la terre serait libre, où chacun aurait le droit d'occuper l'étendue de sol qu'il pourrait cultiver, où le produit serait réparti également entre le capitaliste travailleur et le simple travailleur associé avec lui. C'est le fondement de toute réforme sociale : car les rapports économiques sont le vrai *substratum* des autres institutions sociales, le revenu est la base du pouvoir. — Les livres de cette nature, qui touchent à tout, qui prétendent renouveler la religion, la philosophie, l'histoire et la politique, désarment la critique, parce qu'il y aurait trop à contredire : il faudrait refaire un ouvrage de même dimension. Mais l'auteur, qui a l'esprit actif et de la lecture, mêle à beaucoup d'erreurs quelques idées justes, des pages intéressantes, par exemple celles qu'il consacre au mouvement socialiste dans la Révolution française (p. 346 et suiv.).

Le docteur Ed. Tardif traite les questions sociales, non pas par l'observation et la statistique, mais par les principes du droit naturel. Cette méthode déductive et didactique n'est guère en faveur aujourd'hui. Mais on sentira les services qu'elle peut rendre, en consultant ces leçons sur

le droit social, la constitution de la famille, le rôle de l'État, les droits de l'Église, la valeur et les avantages des concordats. Aux théories de Thomas Hobbes, de J.-J. Rousseau et de leurs disciples plus ou moins conscients, l'auteur oppose la doctrine des Pères de l'Église, et spécialement de saint Thomas. On sera heureux de la trouver exposée d'une manière aussi nette. Mais le docteur Tardif parle aussi en son nom personnel, notamment quand il vante l'organisation de la justice pénale en Angleterre, bien supérieure, pense-t-il, au régime français, ou lorsqu'il déclare, avec un dogmatisme un peu tranchant, que si une mauvaise république vaut mieux qu'une mauvaise royauté, mieux vaut une bonne royauté qu'une bonne république.

Mgr Pedro Schumacher a rédigé, pour la jeunesse des deux sexes, une sorte de catéchisme destiné à la prémunir contre les principales erreurs sociales de notre temps. Il n'est pas tendre au libéralisme, qui, comme la franc-maçonnerie, inspirée de Satan, rejette l'autorité de l'Église. Fondement de la société civile, autorité de la loi et du pouvoir temporel, vraie notion de la liberté chrétienne, tolérance, enseignement sans Dieu, résumé historique de la Révolution française, liberté de la presse, constitution de la famille, franc-maçonnerie et socialisme, voilà les principaux sujets traités en ces courtes pages. On voit que le programme est vaste, et l'on peut être assuré qu'il est rempli consciencieusement, sans la moindre complaisance pour les idées aujourd'hui en vogue.

J. Angot des Rotours.

Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples, par Gustave Le Bon. Paris, Alcan, 1894, in-18 de 176 p.—Prix : 2 fr. 50.

M. le docteur Le Bon considère les races humaines comme des espèces distinctes, dont les caractères psychologiques fondamentaux sont à peu près aussi fixes que les caractères physiques. Quelques éléments accessoires seulement seraient susceptibles de varier sous l'influence des milieux. Le développement, l'histoire, la vie d'une race, dépendent de sa constitution héréditaire, de son caractère. Ni les circonstances extérieures ni les institutions ne peuvent les modifier. Seuls les croisements entre races différentes sont capables, à la longue, d'amener une transformation de leurs caractères psychologiques. Quand la fusion est complète entre les éléments qui entrent dans la formation de la race nouvelle, elle atteint l'apogée de sa grandeur. L'intervention d'éléments étrangers peut déterminer la dissociation de ses éléments constitutifs. Les espèces psychologiques subissent, comme les espèces physiologiques, les effets du temps. Elles sont également condamnées à vieillir et à s'éteindre. Tout cela, d'après M. Le Bon, est fatal, soumis à des lois fixes, qui rentrent dans les lois de l'hérédité physiologique. Les idées sont un des facteurs principaux de l'évolution d'une civilisation,

mais elles n'agissent que lorsque, après une évolution très lente, elles se sont transformées en sentiments. Elles échappent alors à l'influence du raisonnement et mettent un temps fort long à disparaître. Parmi les plus importantes des idées directrices d'une civilisation se trouvent les idées religieuses. L'histoire de l'humanité a toujours été parallèle à l'histoire de ses dieux. Les dieux sont les fils de ses rêves. Ce sont les grands hallucinés qui font l'histoire. Les peuples latins sont arrivés à leur période de dissociation. Leurs croyances sont mortes. Leur caractère et leur moralité s'abaissent. Le socialisme est une des formes de leur décadence. Il les ramènera à un état d'évolution tout à fait barbare.

Telle est, en résumé, la doctrine développée pas M. Le Bon. Il ramène toute l'évolution historique de l'humanité à un fatalisme inflexible, qui exclut toute intervention de la volonté ici-bas et toute action providentielle. Cependant il écrit ceci : « Les philosophes, qui consacrent souvent des siècles à détruire ce que les convaincus ont parfois créé en un jour, doivent s'incliner devant eux. Les convaincus font partie des forces mystérieuses qui dominent le monde. » M. le docteur Le Bon croit donc à des forces mystérieuses. C'est un aveu précieux à enregistrer. Des forces aussi agissantes ne peuvent être ni des rêves ni des chimères. Si elles sont mystérieuses pour M. Le Bon, c'est que son système n'explique pas tout. Parmi les forces qui président à l'évolution des peuples, il en oublie deux : la liberté morale de l'homme, l'action providentielle de Dieu. Tout le mystère est là.

M. Le Bon a étudié les effets avec beaucoup d'érudition et de talent. Il n'est pas remonté aux causes. Le sens de l'évolution lui est resté caché.

ADRIEN ARCELIN.

The Story of our Planet, by T. G. BONNEY, D. Sc., etc. London, Paris and Melbourne, Cassell and Co, 1893, in-8 de XVI-592 p., avec 170 fig. dans le texte et 6 pl. en couleurs. — Prix : 39 fr. 35.

Cet ouvrage est un traité populaire de géologie, analogue par son but à *la Terre* de M. Priem, dont nous signalions ici même, il y a peu de temps, le premier volume. On y chercherait en vain, d'ailleurs, l'exposé de vues nouvelles ou de résultats vraiment originaux ; aussi nous dispenserons-nous d'en donner une analyse détaillée, qui ne présenterait aucun intérêt pour nos lecteurs. M. Bonney déclare dans sa préface qu'il a voulu offrir au public un livre capable de remplacer, pour la génération actuelle, les *Principles* de Lyell, dont les détails ont aujourd'hui un peu vieilli : c'est là un dessein fort ambitieux et il ne semble pas, après examen attentif de cette « Histoire de notre planète, » qu'une comparaison avec le modèle s'impose. Agréablement écrit et facile à lire, grâce à la proscription presque exagérée dont les termes techniques ont été l'objet, ce beau volume est fait pour plaire aux gens du monde ; mais

peut-être est-il conçu à un point de vue par trop exclusivement britannique pour avoir beaucoup de succès de ce côté du détroit : l'auteur se borne presque toujours, en effet, dans ses références, à citer les ouvrages de ses compatriotes. Ainsi, à propos de l'évolution géographique du continent européen et de ses chaînes de montagnes, il n'est pas même accordé une simple mention aux grands travaux de M. Suess!

Les chromolithographies qui accompagnent le volume ne nous ont paru satisfaisantes ni au point de vue du goût ni au point de vue de l'exactitude : le coloris du panorama des gorges du Colorado, en particulier, est d'un effet aussi désagréable pour l'œil qu'il est fantaisiste.

E. M.

Cours d'analyse de l'École polytechnique, par C. Jordan. 2e éd. T. I. *Calcul différentiel*. T. II. *Calcul intégral*. Paris, Gauthier-Villars, 1893-1894, 2 vol. in-8 de xviii-612 et xviii- 627 p. — Prix : 17 fr. le vol.

M. Jordan, en donnant une seconde édition de son *Cours d'analyse*, a voulu y introduire toutes les théories qui, depuis dix ans, sont devenues classiques ou sont sur le point de le devenir. Par suite, il a été amené à donner un développement beaucoup plus considérable aux deux premiers tomes de son ouvrage et à en modifier complètement certaines parties.

Le tome Ier, quoique portant le sous-titre de *Calcul différentiel*, contient de nombreuses notions sur les intégrales. La division en calcul différentiel et calcul intégral avait sa raison d'être lorsque ce dernier était réduit à l'étude des procédés d'intégration; mais avec les progrès qu'a faits l'étude des fonctions, cette division devient inutile, nous dirons même nuisible. D'ailleurs les changements que M. Jordan a introduits dans son ouvrage ont justement pour but de présenter la théorie des fonctions avec une très grande netteté. Dans le premier chapitre, consacré aux fonctions d'une variable réelle, après quelques préliminaires nécessaires, M. Jordan établit de suite l'existence de l'intégrale. Cela lui permet de réunir à l'étude des dérivées la dérivation sous le signe d'intégration, et de joindre au changement de variable dans les fonctions la même opération pour les intégrales. Le deuxième chapitre étudie les fonctions synectiques dans leurs théorèmes généraux, ce qui facilite, en la complétant, l'étude des transcendantes élémentaires. Le troisième chapitre, consacré aux séries, a reçu de très notables accroissements : nous y trouvons une étude étendue des séries d'une variable complexe, et, par suite, des fonctions analytiques. L'étude des fonctions tetha est supprimée. Ces trois chapitres consacrés à l'étude rationnelle des fonctions nous font donc regretter ce sous-titre : *Calcul différentiel*, que M. Jordan a cru devoir conserver. Les applications géométriques de la série de Taylor n'ont pas subi de modifications saillantes. Quant au dernier chapitre, consacré aux courbes planes algébriques, l'auteur l'a re-

manié pour y introduire les résultats des recherches les plus récentes.

Le tome II (*Calcul intégral*) contient, comme dans la première édition, tout ce qui se rapporte au calcul des intégrales indéfinies, définies et complexes, bien entendu avec des développements nouveaux. Le grand changement contenu dans ce volume est relatif aux fonctions elliptiques. Convaincu de la supériorité des méthodes de M. Weierstrass, M. Jordan les a complètement adoptées. Il nous donne avec une netteté remarquable les principales propriétés des fonctions doublement périodiques en général, puis il étudie les fonctions de M. Weierstrass, qui le conduisent aux fonctions elliptiques. Le volume se termine par un exposé sommaire de la théorie des intégrales abéliennes, d'après les beaux travaux de Riemann.

Cette nouvelle édition du Cours de M. Jordan sera accueillie avec grande faveur par les jeunes mathématiciens. La netteté des définitions, la rigueur des démonstrations formeront l'esprit du lecteur, qui, en étudiant sérieusement ce livre, acquerra des connaissances précises sur toutes les branches de l'analyse. E. Chailan.

Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale, par Ch. Méray. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1894, gr. in-8 de xxxiii-405 p. — Prix : 13 fr.

L'ouvrage dont M Méray vient de publier la première partie est le résultat d'une conception toute nouvelle de l'analyse infinitésimale.

Rejetant la continuité comme propriété fondamentale des fonctions analytiques, ne s'occupant pas des fonctions discontinues, sans dérivées, non intégrales, etc., qui « ne se rencontrent que dans des dissertations métaphysiques, » M. Méray, dans une préface de haute valeur, établit que nous ne pouvons créer des fonctions, mais seulement étudier celles qui se présentent à nous comme « expressions de calcul. » Ces fonctions « possèdent la propriété commune, devinée par Lagrange, d'être toujours développables en séries entières, autrement dit par la formule de Taylor, sauf dans des cas exceptionnels, dont la détermination se fait *à priori*. Substituant cette propriété générale à la continuité, à la monogénéité, etc., je la choisis pour base unique de tous les raisonnements. » Pour justifier ce choix de la définition d'une fonction, M. Méray ajoute : « Tout phénomène naturel est représentable exactement par des séries entières, approximativement par leurs premiers termes, dont les observations de plus en plus précises fournissent empiriquement les coefficients dans l'ordre même où l'analyse les range. »

Nous avons tenu à citer textuellement les passages fondamentaux de la préface, parce que c'est sur ces points que s'appuient les travaux de M. Méray, travaux qui diffèrent complètement de ceux de tous les autres mathématiciens.

La clarté et la simplicité des méthodes, leur enchaînement naturel, frappent l'esprit dès qu'on étudie l'ouvrage de M. Méray. Tout y est présenté d'une façon rigoureuse et attrayante; pas un point, si petit qu'il soit, n'est laissé de côté. Si le lecteur veut bien oublier tout ce qu'il sait, sauf les opérations sur les polynômes et les lois de la logique, puis admettre sans réticence le principe fondamental de M. Méray, il trouvera que l'étude de l'analyse, ainsi présentée, est toute simple et pleine de charmes. Il partira des notions les plus élémentaires sur les quantités positives et négatives, pour finir à la théorie des équations différentielles, après avoir étudié successivement les principes généraux sur les séries, les dérivées, les fonctions, l'intégration, les fonctions composées, la théorie des équations différentielles totales et les fonctions implicites.

Nous ne conseillerons guère de suivre cet ouvrage à un étudiant quand il doit encore subir des examens : il faut alors s'imprégner des méthodes dites classiques; mais, d'autre part, nous ne concevons pas qu'une personne ayant le goût de l'analyse puisse ignorer ce livre : il faut le lire et surtout méditer sa préface. E. Chailan.

La Gravure en pierres fines, par Ernest Babelon. Paris, May et Motteroz, s. d., in-8 de 320 p., illustré de 204 grav.— Prix : 3 fr. 50 br.; 4 fr. 50 cart.

L'Art indo-chinois, par A. de Pouvourville. Paris, May et Motteroz, s. d., in-8 de 292 p., illustré de 112 grav. — Mêmes prix.

Deux nouveaux volumes viennent de paraître dans la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts.* Le premier est relatif aux pierres fines. C'est, sous une forme condensée, une histoire bien complète d'un art qui remonte à la plus lointaine origine et qui n'a, pour ainsi dire, jamais cessé d'être cultivé, la glyptique. Depuis les amulettes d'Égypte et les cylindres d'Assyrie jusqu'aux beaux camées de l'art grec et romain et de la Renaissance, l'art du camée (gravure en relief) et de l'intaille (gravure en creux) a produit une série d'œuvres toujours précieuses par la matière et très souvent d'une haute valeur artistique. Chez nous, le Musée du Louvre, Cluny et surtout le Cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, renferment de cet art de célèbres spécimens. C'est précisément le conservateur actuel de ce dernier dépôt, M. Babelon, qui s'est chargé de rédiger ce manuel, et il a mis au service de son indiscutable compétence de remarquables qualités d'exposition. En ce qui regarde la France, après avoir réuni les renseignements bien rares sur la glyptique du moyen âge, dont il établit pourtant l'existence, l'auteur a constaté la floraison principale de cet art pendant la Renaissance, puis au temps de Louis XV, alors que Mme de Pompadour elle-même s'y essayait. Il exprime, en terminant, un espoir qu'on ne saurait partager,

de voir se relever, en nos jours démocratiques, un art qui a su se transformer tant de fois à travers des civilisations diverses.

— L'exotisme de nos amateurs trouvera à satisfaire une curiosité nouvelle dans *l'Art indo-chinois* de M. **de** Pouvourville, connu par des études coloniales publiées sous le pseudonyme de Mat Gioi. La presqu'île où tant de regards français sont fixés a donné naissance à un art touffu et complexe, dont les traits généraux sont déduits, par l'auteur, de l'obligation du symbolique d'une part, et de l'autre, de la perpétuité des règles et des rites. Les effets de ces deux principes se retrouvent, selon lui, dans l'architecture religieuse, militaire, civile et funéraire, dans la sculpture monumentale, dans la sculpture sur bois, qui est l'art favori de l'Indo-Chine, dans les ivoires, les cuivres, les bronzes, les émaux, les laques et les poteries. Il était intéressant d'étudier ensemble ces diverses manifestations artistiques, et de les rapprocher des révélations sur l'art monstrueux et gigantesque du peuple Kmer, que nous ont apportées de récents explorateurs. P. N.

BELLES-LETTRES

Manuel d'ortografe française simplifiée, par Émile Ernault et Émile Chevaldin. Paris, Bouillon, 1894, in-8 de xv-124 p.—Prix : 3 fr. 50.

La cause n'est pas encore entendue, ni près du grand public ni près de l'Académie. Mais ce sont des livres comme celui-ci qui contribueront le plus à son succès. Écrit par des savants, il ne pèche pas par exagération. Voici d'abord une bonne bibliographie des « opuscules ou articles importans réçament publiés sur la réforme ortografique. » Puis une dédicace à M. Léon Bourgeois, le premier ministre de l'instruction publique qui ait osé recommander l'indulgence relativement aux épreuves d'orthographe. Puis encore, une toute petite histoire des réformes de l'orthographe. Enfin, nous abordons l'exposé de la théorie de MM. Ernault et Chevaldin. Qui ne connaît les contradictions du dictionnaire actuel? *Colonne* et *colonel*, *persifler* et *siffler*, *astreindre* et *astringent*, pour n'en citer que trois sur mille? En regard, examinons la simplicité de la vieille orthographe : *abé*, *fame*, *home*, etc. Épelez *gageure*, et prononcez *gajure*. Pourquoi n'écrit-on pas *pijon* comme *goujon*? Pourquoi ne supprime-t-on pas l'*e* muet superflu devant ou après une voyelle? Les auteurs veulent au contraire ajouter un *e* muet final à tous les noms masculins en ....*oir*. Dans le groupe ....*aon*, retrancher l'*a*, et remplacer *a* par *e* dans *vaincre*, *craindre* et *contraindre*. Le traitement de l'*oe*, de l'*y*; les consonnes redoublées, les noms en ....*etterie*, les préfixes, l'*e* suivi d'une nasale et prononcé *a*, le groupe *exc*...., l'*x* et les positions qu'il comporte, les groupes de consonnes, l'*h* dans ses diverses places, les nasales, le *c* et les sons analogues, les groupes sifflant et chuintant,

les accents, les mots étrangers, les noms propres et les participes : il est bien peu de sujets que les auteurs n'aient traité et avec autant de science que de modération, je le répète. Ils ont fait suivre le tout de réflexions sur la note de M. Gréard à l'Académie et les objections de M. Bréal dans la *Revue des Deux Mondes*. Une liste « alfabétique » de mots à simplifier termine le volume.

On ne peut que lui souhaiter bonne chance. Il la mérite de tous « poins. » B. A.

Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, texte critique par Léon Gautier. 3e édit. Paris, Alphonse Picard et fils, 1894, in-12 de xxii-335 p. — Prix : 4 fr.

L'édition des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, publiée en 1858 par M. Léon Gautier, a marqué une date importante dans l'histoire de la poésie liturgique du moyen âge. Les observations critiques présentées par M. l'abbé Misset, au sujet de ces mêmes œuvres, dans une série d'articles insérés dans la revue *les Lettres chrétiennes*, amenèrent M. Gautier à une revision sévère des textes dont il s'agit, et il donna le résultat de ce travail dans une nouvelle édition, publiée en 1881, et tirée à un petit nombre d'exemplaires. La troisième édition, que nous annonçons aujourd'hui, a pour premier avantage de s'adresser à un public plus nombreux. Ce n'est pas d'ailleurs une pure et simple réimpression de la précédente. La différence de dimension des deux volumes fait justement présumer une sensible amélioration du contenu, qui est celui-ci. Dans un *Avertissement au lecteur*, M. Gautier traite *de l'Authenticité des proses d'Adam*. Il expose les principes qu'il a suivis pour l'*établissement du texte*. Il fait enfin connaître le caractère et les divisions de la *Notice bibliographique placée en tête de chaque pièce de ce recueil*. « Nous avons, dit-il, placé en tête de chaque prose une *Notice bibliographique* qui se divise en cinq parties. Dans la première nous répondons à cette question : « Par quelles autorités cette prose est-elle attribuée à Adam ? » Dans la seconde, nous faisons connaître les manuscrits où l'on en trouve le texte, et dans la troisième, les livres imprimés où elle a été publiée avec ou sans attribution spéciale. Nous indiquons, dans la quatrième, la place exacte qui était réservée à cette même prose dans la liturgie des diverses églises. Dans la cinquième enfin nous donnons, d'après les différentes familles de textes, toutes les variantes utiles et corrigeons attentivement les fautes de notre première édition. » — Le texte même des proses est distribué sous ces trois chefs : I. Propre du temps. II. Propre des saints. III. Commun des saints. Viennent ensuite un certain nombre de pièces « attribuées à Adam, mais dont l'attribution est contestable ou fausse. » — M. Léon Gautier a placé en appendice une

étude d'histoire littéraire : *Les Proses avant Adam de Saint-Victor*, qui constitue la supériorité capitale de cette édition sur celle de 1881. Il y a résumé tous ses travaux antérieurs sur la matière, dont il ne sera pas inutile de reproduire ici l'énumération donnée par l'auteur. « Ces travaux sont les suivants : 1° Une thèse de l'École des chartes, commencée en 1853 et soutenue le 13 novembre 1855 : *Essai sur la poésie liturgique au moyen âge, proses, tropes, offices rimés, suivi d'une Histoire de la versification latine à la même époque*. Les « Positions » ont été imprimées en 1855, chez Simon Raçon, in-8. — 2° Un chapitre de notre première édition des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor* (Paris, 1858, in-18, t. I, p. CXXV-CLIX) que nous avons publié à part sous ce titre : *Histoire abrégée des proses jusqu'à la fin du XIIe siècle* (Paris, 1858, in-18, p. 1-36). — 3° Une partie notable du cours que nous avons professé, en 1866, à l'École des chartes, sur « l'Histoire de la poésie latine au moyen âge. » Nous en avons publié la première leçon dans une brochure où la question des proses trouve largement sa place (Paris, 1866, p. 1-43); mais nous avons surtout reproduit littéralement tout notre enseignement de 1866 dans une série d'articles du journal *le Monde* (2, 3, 10 octobre 1873). — 4° Les chapitre III et XII de notre *Histoire de la poésie liturgique* (*Les Tropes*, t. I, Paris, 1886, in-8). » — En ce qui concerne la biographie d'Adam de Saint-Victor, que l'on s'étonne un peu de ne pas trouver en tête de ce volume, l'auteur renvoie à sa première édition, *Introduction*, t. I, p. LV-XCIV, et à son récent recueil intitulé : *La Littérature catholique et nationale*, 1894, p. 197-219. — M. Léon Gautier a dédié cette œuvre, qui a tenu une place très notable dans sa carrière si laborieuse et si active, « à la mémoire de D. Guéranger, abbé de Solesmes, qui avait accueilli, avec la plus vive bienveillance et les plus précieux encouragements, la première édition d'un livre humblement consacré par son auteur à la gloire de la liturgie catholique et de la poésie du moyen âge. » M. S.

Poésie liturgique du moyen âge. *Rythme et histoire. Hymnaires italiens*, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Paris, A. Picard; Lyon, E. Vitte, 1893, gr. in-8 de 232 p., avec 2 pl. en phototypie. — Prix : 8 fr.

La Poésie lyrique et satirique en France au moyen âge, par LÉON CLÉDAT. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-8 de 240 p., avec fig. — Prix : 1 fr. 50.

Geschichte der neueren Dramas, von WILHELM CREIZENACH, Erster Band. *Mittelalter und Frührenaissance*. Halle, Max Niemeyer, 1893, in-8 de XV-586 p. — Prix : 17 fr. 50.

Le Mystère de la Passion, texte du manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras, publié par JULES-MARIE RICHARD. Arras, imp. de la Société du Pas-de-Calais, 1893, in-4 de XXXVI-295 p. — Prix : 10 fr.

Essai sur l'histoire du théâtre, *la mise en scène, le décor, le cos-*

tume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène, par Germain Bapst. Paris, Hachette, 1893, in-4 de II-693 p., orné de 85 grav. — Prix : 30 fr.

Les études relatives à la littérature du moyen âge sont en progrès constant, soit qu'elles se manifestent par des recherches savantes et des exposés critiques, par des publications de textes inédits ou par des ouvrages de vulgarisation. Il en est de même des études relatives à l'histoire du théâtre, qui se rattachent aux premières par toute une partie, non la moins intéressante ni à présent la moins fouillée, de leur domaine si étendu.

M. le chanoine Ulysse Chevalier donne depuis un certain temps une part notable de son infatigable activité à la littérature liturgique. Le volume que nous signalons ici forme le tome Ier d'une *Bibliothèque liturgique*. Il a pour sujet la poésie latine chantée au moyen âge pendant les offices. Une première partie est consacrée à l'étude historique du *Rythme*, question à laquelle se rattache le problème délicat des origines de la versification latine rythmique. Dans la seconde partie, l'auteur expose l'*Histoire* de la poésie liturgique depuis ses premières origines, avec énumération de tous les auteurs qui en ont cultivé les divers genres : hymnes, séquences, proses, cantiques, etc. Dans un *Appendice* considérable, qui forme la troisième partie du volume, le docte chanoine étudie en détail deux hymnaires italiens, conservés l'un à la Bibliothèque du Vatican, l'autre à la Bibliothèque nationale de France, et publie deux cent vingt-quatre pièces empruntées à ces manuscrits, dont l'écriture est représentée aux yeux du lecteur par deux planches en phototypie. Il est à peine besoin de signaler l'extraordinaire érudition bibliographique dont M. Ulysse Chevalier fait preuve au cours ou au bas des pages du livre dont nous venons d'indiquer le contenu.

— C'est un ouvrage d'intelligente vulgarisation, que la plume très compétente et très agréable de M. Léon Clédat nous a donné dans la collection dite des *Classiques populaires* de la maison Lecène et Oudin, sur la *Poésie lyrique et satirique en France au moyen âge* Dans son *Introduction*, l'auteur expose ce qu'étaient les auteurs et interprètes de cette poésie : *Trouvères, troubadours et jongleurs*. Un chapitre préliminaire a pour sujet : *La Versification française, et particulièrement la versification lyrique au moyen âge*. L'auteur étudie ensuite dans une première partie : *La Poésie lyrique et satirique du Midi*. Il résume les biographies, trop souvent légendaires, des troubadours et fait connaître leurs œuvres par des citations bien traduites. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à *la Poésie lyrique et satirique du Nord*. M. Clédat y expose avec clarté et avec agrément les résultats acquis par les recherches de l'érudition, et y apprécie avec goût et avec finesse les caractères littéraires notés par lui dans l'étude des sujets suivants : I. Les romances du XIIe siècle et Audefroid le Bâtard. II. Lyriques et satiriques

du XIIe siècle et du commencement du XIIIe. III. Le milieu et la fin du XIIIe siècle et le commencement du XIVe (Thibaut de Champagne, Rutebeuf, Colin Muset, Guilebert de Berneville, Adam de la Halle, Jean de Condé). Il énonce dans sa *Conclusion* un jugement équitable et sensé sur l'ensemble de son sujet.

— M. Wilhelm Creizenach, professeur à l'Université de Cracovie, s'est attribué une tâche considérable, effrayante, en entreprenant d'exposer d'une façon scientifique et critique toute l'*Histoire du drame moderne*. Le premier volume de ce grand travail, comprenant le moyen âge et les débuts de la Renaissance, donne pourtant lieu de penser que l'auteur ne sera pas inférieur à cette entreprise. Il est divisé en huit livres. I. La Continuation du drame antique au moyen âge (Rupture avec la tradition de l'antiquité. — La Poétique d'Aristote au moyen âge. — Hrosvitha. — Les Comédies élégiaques). — II. Les Commencements du drame religieux en langue latine. (Origine du drame religieux. — Premiers Essais dramatiques du cycle de Pâques. — Développement de l'élément dramatique dans le cycle de Noël. — Drames étrangers à ces deux cycles. — Le Système de la mise en scène au moyen âge. — Développement ultérieur du cycle de Pâques. — Les Représentations scolaires) — III. Les Commencements du drame religieux en langue vulgaire. (Drames allemands. — Drames français. — Drames provençaux. — Drames anglais.) — IV. Le Drame religieux des derniers temps du moyen âge. (Exposé général. — Allemagne. — France. — Drames provençaux. — Angleterre. — Italie. — Néerlande. — Théâtre celtique. — Espagne. — Suède. — Pays slaves. — Hongrie. — Empire byzantin.) — V. Essais de drames sérieux profanes. — VI. Le Drame comique du moyen âge. (Origines. — Documents du XIIIe et du XIVe siècle. — Néerlande. — Allemagne. — France. — Angleterre. — Espagne et Italie.) — VII. Les Moralités. — VIII. Les Premiers Essais dramatiques des humanistes. — Nous souhaitons bon courage et bon succès à M. Creizenach pour la suite de ce consciencieux et utile résumé des connaissances acquises, des textes et des écrits relatifs à l'histoire du théâtre moderne.

— La publication par M. Jules-Marie Richard, ancien archiviste du Pas-de-Calais, de la version du *Mystère de la Passion*, en quatre journées et vingt-quatre mille neuf cent quarante-quatre vers, contenue dans le manuscrit n° 697 de la Bibliothèque d'Arras, a récemment ajouté un texte important à ceux que nous possédions déjà imprimés sur ce drame fameux, dont les développements, les renseignements successifs et, pour ainsi dire, la filiation et la généalogie, sont une partie très importante de l'histoire critique du théâtre religieux au moyen âge. Il résulte de l'*Introduction* de M. Richard, très bon morceau de bibliographie et d'histoire littéraire, que le texte d'Arras est certainement antérieur à la composition d'Arnoul Greban, naguère publiée par MM. Gaston Paris et

Gaston Raynaud, et que la paternité en peut être attribuée sinon avec certitude, du moins avec vraisemblance, à Eustache Mercadé, qui fut official à Corbie, et qui vivait à la fin du XIVe siècle et dans la première moitié du XVe.

— L'ample et luxueux volume de M. Germain Bapst : *Essai sur l'histoire du théâtre*, s'applique à l'ensemble de cette histoire, et non pas seulement à l'époque du moyen âge, mais le théâtre y est surtout considéré sous son aspect, pour ainsi dire, extérieur : mise en scène, décors, costumes, architecture, éclairage, hygiène. C'est d'ailleurs une véritable mine de renseignements précieux, bien qu'on ne puisse, en le lisant, s'empêcher d'y souhaiter çà et là dans l'érudition un peu plus de rigueur méthodique et critique, et dans l'exposition, généralement agréable, un peu plus de soin donné à la logique de la pensée, à la précision et à l'élégance du style. La première partie est consacrée au *moyen âge*. Elle est ainsi divisée et subdivisée : Livre Ier : *Les Mystères dialogués*. Chapitre Ier. Les Origines des mystères. II. Les Mystères à leur apogée. III. Les Mystères patriotiques. IV. La Disposition du théâtre. V. La Scène. VI. La Plantation du décor et la machinerie, VII. Costumes, diables, sots, fous, jeux de mise en scène. VIII. Les Femmes sur le théâtre. IX. La Peinture décorative, les peintres décorateurs. X. Les Pièces profanes et les confréries. XI. Fin des mystères. — Livre II. *Les Mystères mimés*. Chapitre Ier. Les Mystères mimés au moyen âge. II. Les Mystères mimés à l'époque de la Renaissance. — *Pièce justificative*. Comptes de la ville de Paris. — La seconde partie est consacrée à la *Renaissance*. Livre Ier. *Le Théâtre et ses conditions matérielles d'existence au XVIe siècle*. Chapitre Ier. Le Théâtre et l'opinion publique au XVIe siècle. II. La Scène et le décor au XVIe siècle. III. Les Salles de spectacle à la fin du XVIe siècle. IV. L'Influence de la Ligue sur le théâtre. V. Les Premiers Théâtres parisiens. VI. Le Costume et les acteurs. VII. *Mirame* et la première salle de spectacle en France. — Livre II. *Le Théâtre lyrique*. Chapitre Ier. La Mise en scène à l'Opéra depuis ses origines jusqu'au règne de Henri IV. II. Les Ballets en France de Henri IV à Louis XIV. — *Pièce justificative*. Bibliographie des ballets. — Livre III. *Le Théâtre à l'étranger au XVIe et au XVIIe siècle*. Chapitre Ier. Le Théâtre en Italie. II. Le Théâtre en Angleterre. III. Le Théâtre en Allemagne. IV. Le Théâtre en Suisse. V. Le Théâtre en Espagne. VI. Le Théâtre dans les pays du Nord. — *Pièce justificative*. Bibliographie des peintres décorateurs du XVe et du XVIe siècle. — La troisième partie est consacrée aux *Temps modernes*. Livre Ier. *Le Théâtre au XVIIe siècle*. Chapitre Ier. Les Différents Théâtres publics. II. Le Théâtre à la cour. III. Les Salles de spectacle. IV. Le Public, l'éclairage, les incendies. V. La Décoration et les décorateurs. VI. Le Costume. — Livre II. *Le Théâtre au XVIIIe siècle*. Chapitre Ier. L'Esprit du théâtre

au XVIIIe siècle. II. L'Opéra-comique. III. Le Théâtre de société. IV. Les Salles de spectacle. V. Les Services d'ordre et d'éclairage. VI. Le Costume. VII. La Décoration et les décorateurs. — *Pièces justificatives.* I. État général du magasin de la Comédie française en 1782. II. Décors du théâtre de la cour de Versailles en 1770. III. État des décors existant dans les magasins au moment de l'installation de l'Opéra au boulevard Saint-Martin en 1780. IV. Extrait des comptes des Menus-Plaisirs relatifs à la fourniture ou à l'achat des chaussures pour les actrices. V. Relevé du produit du parterre à la Comédie française pendant les années 1775-1781. VI. Bibliographie des peintres décorateurs du XVIIIe siècle. — Livre III. *Le Théâtre contemporain.* Chapitre Ier. Le Théâtre pendant la Révolution. II. Le Théâtre pendant la Révolution. Le Public. III. Le Théâtre pendant la Révolution. La Mise en scène, les décors et les costumes. IV. Le Théâtre de la cour sous l'Empire. V. Les Théâtres publics sous l'Empire. La Mise en scène. VI. Le Théâtre sous la Restauration. VII. Le Théâtre pendant la période romantique. VIII. Le Théâtre pendant la monarchie de Juillet. Le Théâtre patriotique, le théâtre historique, les théâtres du boulevard. IX. Le Théâtre pendant la monarchie de Juillet. Le Costume. X. Les Genres nouveaux : l'opérette et la féerie. XI. Le Théâtre contemporain. La Mise en scène. XII. Les Constructions théâtrales depuis 1830. — *Pièces justificatives.* I. Bibliographie des peintres décorateurs du XIXe siècle. II. Les Décorations de l'Opéra au XIXe siècle. III. Comptes des fournitures d'accessoires à l'Opéra et au Théâtre-Français, faites par la maison Hallé. IV. Le Nouvel Opéra-Comique. V. L'Opéra de Prague. VI. Les Décorateurs des opéras de Wagner. — Comme on le voit, c'est là un ouvrage que toutes les personnes qui, pour une raison ou pour une autre, auront à s'occuper de l'histoire du théâtre, seront intéressées à consulter. M. S.

Froissart, par MARY DARMESTETER. (*Les Grands Écrivains français.*) Paris, Hachette, 1894, in-16 de 174 p. — Prix : 2 fr.

Le public d'aujourd'hui, s'il n'ignore pas Froissart et son œuvre, n'en sait guère plus que ce qu'il a lu dans les recueils de littérature publiés depuis plusieurs années. Un livre comme celui du baron Kervyn de Lettenhove n'était pas fait pour le grand public. Aussi, bien qu'arrivé longtemps après, le *Froissart* de Mme Darmesteter a-t-il trouvé un public en quelque sorte neuf et non rassasié ; c'est à cette circonstance et à l'agrément avec lequel il est écrit, que ce petit livre doit son réel succès. On signalerait en vain une admiration excusable mais peu contenue pour l'Angleterre, et dans les derniers chapitres une critique trop superficielle de l'œuvre de Froissart; la plume alerte de l'écrivain fait passer sur les défauts, et en se souvenant qu'il n'y a pas du tout là œuvre d'érudition, on se sent évidemment porté à écarter tout jugement,

à ne pas s'étonner, par exemple, de l'importance donnée au roman de *Méliador*. Il est certain que M. Longnon a fait une découverte importante le jour où il a mis la main sur un roman de Froissart dont la lecture a passionné la cour du comte de Foix, et il y a de ces bonnes fortunes qui n'adviennent qu'à ceux que leur mérite en rend dignes ; mais en vérité, Mme Darmesteter, bien qu'elle ait consacré un chapitre à *Méliador*, n'a-t-elle pas raison quand, ailleurs, elle plaint les chevaliers du comte de Foix condamnés à « écouter un interminable roman de la Table Ronde vers les trois heures du matin. » L'heure aggravait assurément leur supplice : le nôtre serait-il moins pénible, s'il nous fallait, même à un moment où le repos serait moins impérieux, être livrés au même ennui? Il y a enfin, quelque part, certain rapprochement entre les tournois et les courses de Longchamp, qu'on aurait voulu voir éviter à un écrivain qui, dans d'autres passages, a su faire preuve de grâce et de bon goût. L. H. M.

Pétrarque, Boccace et les débuts de l'humanisme en Italie, d'après la *Wiederbelebung des Classischen Alterthums* de Georg Voigt. Trad. sur la 3e édit. allemande, par A. Le Monnier. Paris, H. Welter, 1894, gr. in-8 de 283 p. — Prix : 10 fr.

Ce savant et très intéressant volume est la traduction de la première partie de l'ouvrage de George Voigt, sur les commencements de l'humanisme. La traduction de M. A. Le Monnier a été exécutée sur la troisième édition du grand travail de Voigt, confiée après la mort de celui-ci à M. Max Lehnert.

L'époque, sujet de cette étude, n'avait jamais été, que je sache, aussi bien traitée. C'est une histoire de la renaissance de l'antiquité classique et de son action sur la vie intellectuelle en Italie. Pétrarque, naturellement, occupe là une place immense, un Pétrarque que nous ne connaissions pas bien en dépit des nombreux ouvrages qu'il a inspirés depuis les Mémoires de l'abbé de Sade. « Il ressuscita les lettres, dit M. Voigt, son nom brille au premier rang, non seulement dans l'histoire littéraire, mais dans celle du monde civilisé, et sa gloire ne serait pas moins éclatante s'il n'avait jamais écrit un seul vers en langue italienne » (p. 25). Et ce sont des vers en langue italienne qui ont surtout recommandé son souvenir. C'est la mémoire de Laure qui lui a valu des siècles d'admiration. Mais ni elle ni les sonnets composés en son honneur n'expliqueraient une puissance presque comparable à celle qu'exerça Voltaire sur son temps, et dont il faut chercher le secret dans son enthousiasme pour les Latins, dans les écrits qu'il composa à leur exemple et dans leur langue, dans cette résurrection d'un monde antique qui flattait l'amour-propre des Italiens en semblant les rattacher aux splendeurs de leur ancienne histoire. M. Voigt a suivi Pétrarque dans toutes ses œuvres

éclipsées si longtemps par le *Canzoniere*, mais sans négliger de nous le faire connaître comme homme. Il ne s'est pas laissé éblouir par les rayons d'une éclatante célébrité et cette partie biographique de son travail est bien curieuse. Pétrarque a souvent été cité comme un grand patriote. Il déplorait avec la plus grande éloquence les maux de sa patrie ; il rêvait pour elle l'unité, pour Rome la suprématie, mais de sacrifices personnels, il n'en fit jamais ni à l'Italie ni à Rome. Il ne put se décider à résider dans la Ville éternelle, où il voulait rappeler les Papes. Il se plaisait fort à Avignon, et dans cette sentine de tous les vices, comme il l'appelait, il jouissait en paix de riches prébendes dont il cherchait sans cesse à augmenter le nombre (p. 62). Il stigmatisait la vie licencieuse du clergé. Mais lui-même prêtre, chanoine, ne se contentait pas d'un amour éthéré et se livrait à des passions dont plusieurs enfants étaient les preuves honteuses. Que nous sommes loin du poète qui, au dire de Foscolo :

> .... Amore in Grecia nudo e nudo in Roma
> D'un velo candidissimo adornando,
> Rendea nel grembo a Venere celeste.

L'orgueil de Pétrarque était immense. Républicain, il détestait les tyrans, mais se plaisait fort dans leurs palais, où il était l'objet d'enthousiastes adulations. Il jouissait d'une réputation incontestée et dans toute sa gloire, il ne put échapper à cette maladie morale étrange, que le moyen âge appela acédie et qui semble régner de nos jours sous un autre nom. Nous trouvons aussi au XIVe siècle une secte qui n'est pas sans analogie avec une puissante association moderne. Il semble, dit Voigt, que les averroïstes « formaient une sorte de ligue secrète unie par le moyen de signes ou paroles conventionnels, et dont l'organisation et l'attitude vis-à-vis de l'Église rappellent les loges des modernes francs-maçons » (p. 86). Les averroïstes avaient pensé que Pétrarque pourrait se réunir à eux, mais il n'en fut pas ainsi : non seulement ils manquaient de respect pour la vénérable antiquité si chère au grand homme, mais en dépit de contradictions que pouvaient offrir l'indépendance de son esprit et les écarts de sa vie privée, Pétrarque ne cessa point d'être un chrétien : « Plus j'entends, dit-il, blasphémer contre la foi du Christ, plus je sens grandir en moi l'affection que je lui porte et plus je suis ferme dans mes croyances » (p. 91).

Après avoir magistralement montré quel fut le rôle de Pétrarque, M. Voigt nous dit quels furent les continuateurs de son œuvre, trop nombreux pour que nous puissions nous occuper d'eux dans le court espace de cet article. Nous voulons toutefois signaler Poggio. On lit avec intérêt le récit de ses investigations dans les monastères, où, avec tant de joie, il découvrait de précieux manuscrits dont plus d'une fois il s'emparait sans plus de scrupules que le fameux Libri. Les recherches ne se

bornèrent pas aux classiques latins, les grecs devinrent aussi l'objet de perquisitions scientifiques, et enfin l'archéologie s'éveilla au milieu des ruines romaines si longtemps dédaignées, et trouva dans les Papes les plus intelligents protecteurs.

Nous fermons ce livre avec le regret de ne pouvoir le faire mieux connaître, mais avec l'espoir pourtant d'en avoir dit assez pour que des lecteurs érudits comprennent le sérieux attrait qu'il leur offrira. TH. P.

Les Révoltés scandinaves, par MAURICE BIGEON. Paris, Savine, 1894, in-8 de 341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il s'agit ici aussi bien de deux artistes norvégiens, le musicien Edvard Grieg et le sculpteur St. Sinding, que de l'esthéticien danois G. Brandes, et de poètes, romanciers et dramaturges des trois États du Nord : J. Lie, Bj. Bjœrnson, A. Strindberg, Herman Bang, Arne Garborg et H. Ibsen. Ils sont tous (sauf les deux artistes) plus ou moins atteints du scepticisme cosmopolite qui conduit soit à la révolte, soit au désespoir et au suicide. L'un deux, Ibsen, a eu le triste honneur d'être salué par les anarchistes comme un de leurs apôtres. Il ne méritait certes pas cette indignité, mais à force de répéter que tout est pourri dans la société, on excite les mécontents à détruire même ce qui reste en elle de sain et de bon. Toutefois, quelque discutables que soient les théories des révoltés, il est bon de les faire connaître, ne fût-ce que pour mettre le public à même de les réprouver. Il y avait donc à faire un ouvrage utile sur le sujet; seulement il eût fallu étudier celui-ci, et même sans comprendre le dano-norvégien, l'auteur du présent livre eût pu analyser avec fruit ceux des ouvrages de G. Brandes, Lie, Bjœrnson, Strindberg, H. Bang et Ibsen, qui ont été traduits en anglais, en français, et surtout en allemand.

Au lieu de se renfermer dans cette tâche modeste, il a voulu faire de la haute critique et s'est perdu dans des considérations physiologiques, géographiques, climatologiques, qui ont la prétention d'expliquer les tendances des révoltés, mais qui ont le défaut de n'être pas conformes aux faits les mieux constatés. Étant réduit à des traductions et à des ouvrages de seconde main, il n'a pu pénétrer dans l'intimité des septentrionaux, car il ne suffit pas de parcourir en touriste certaines contrées du Nord; de s'entretenir avec les écrivains de ces pays; de s'inspirer de leurs conversations; on ne peut recueillir ainsi que des bribes bien insuffisantes pour constituer un ouvrage sérieux. L'auteur s'est efforcé de relier ces traits épars pour en faire un tableau complet, mais la source la plus abondante à laquelle il a puisé, c'est son imagination. Aussi lui est-il impossible de dissimuler son ignorance. Il ne sait même pas orthographier les noms propres les mieux connus : il écrit Wergheland (p. 42, 95-97, 102, 261) pour Wergeland; Œlenschlager (p. 263)

pour Oehlenschlæger; Gaulsta (p. 310, 311) pour Gaustad; Konswiger (p. 73) pour Kongsvinger; Sphensen (p. 96) et Svensen (p. 65) pour Svendsen; il croit que les *Smaastykker* (petites pièces ou nouvelles) de Bjœrnson sont de « petits poèmes » (p. 101). Il confond le *Riksdag* ou parlement danois avec le *Storthing* (p. 22), comme s'il s'agissait de la Norvège; il ne distingue pas le dialecte norvégien du dano-norvégien, langue officielle aussi bien en Norvège qu'au Danemark, et il affirme que le poème de Wergeland sur *l'Homme, la nature et le Messie* est en pur dialecte norvégien (p. 98); ses traductions de deux chansons de Bjœrnson (p. 63 et 117) sont des caricatures méconnaissables. Au lieu de copier dans le premier venu des dictionnaires biographiques contemporains la date de la naissance d'Ibsen (1828), il la place « aux environs de 1835 » (p. 256). Si du moins la pauvreté du fond était rachetée par l'élégance et la pureté du style; mais il y a trop de phrases dans le genre de celle-ci : « Un château s'adosse à la sérénité grave des bois de sapin » (p. 310). E. Beauvois.

HISTOIRE

Cartografia, da Eugenio Gelcich. *Manuale teorico-pratico con un sunto sulla storia della cartografia.* Con 37 incisioni. Milano, Ulrico Hoepli, 1894, in-16 de VIII-257 p. — Prix : 2 fr.

M. E. Gelcich, directeur de l'École navale de Lussinpiccolo (archipel dalmate), vient d'écrire dans la collection de Manuels publiée par l'éditeur Hœpli un très bon petit volume sur la cartographie. En rédigeant ce travail sans prétention scientifique, car il peut être lu par tous ceux qui ont une connaissance suffisante des mathématiques élémentaires, l'auteur (il le déclare dans son avertissement) a voulu rendre service à tous ceux que leur profession oblige à connaître les éléments de la cartographie. Il y est, hâtons-nous de le dire, parfaitement arrivé; son manuel « théorico-pratique, » dans lequel il passe d'abord en revue (p. 35-219) les différents modes de projections (stéréographique, gnomonique, orthographique, scénographique, conique, cylindrique, etc.), puis étudie la cartographie pratique (p. 220-244), est rédigé avec une très grande lucidité, beaucoup de précision et d'élégance, et se lit parfois avec plaisir, toujours avec profit.

M. Gelcich a fait précéder son travail mathématique d'un court essai sur l'histoire de la cartographie, qui occupe les trente-quatre premières pages de son Manuel. Il a eu très grande raison d'agir ainsi, mais il m'est difficile, sur certains points de cet exposé, de me déclarer pleinement satisfait et de ne pas lui chercher chicane. L'auteur n'aurait-il pas dû, par exemple, dire d'une façon plus nette (p. 7-8) que la célèbre carte d'Agrippa était simplement une carte routière? — M. Gelcich rend bien

justice à Strabon, et traduit (sans en donner la référence d'ailleurs) les passages où le célèbre géographe a énoncé ses idées cartographiques (p. 8-10) ; mais il ne dit pas comment, à son sens, étaient conçues les cartes qui accompagnaient sa géographie, et si même il y en avait. — En ce qui concerne la boussole, il semble ignorer qu'elle a été en usage, d'une façon très primitive, du reste, chez les Chinois, longtemps avant le XIIe siècle de notre ère (p. 16-17), et qu'elle est arrivée de l'Extrême-Orient en Occident simplement par l'intermédiaire des Arabes. Un peu plus loin, au début de sa seconde partie, l'auteur est amené, à propos des différents méridiens, à exprimer le vœu que la France accepte, comme les autres nations, le méridien de Greenwich (p. 38) ; il oublie que les promesses faites par l'Angleterre pour l'adoption du système métrique n'ont pas été tenues, ce qui ne semble pas devoir pousser la France à entrer dans la voie de la conciliation, — et paraît ne pas songer qu'il y aurait un réel avantage à adopter pour point de départ un méridien neutre, passant par l'Océan du pôle Nord au pôle Sud, et à partir duquel on compterait les degrés jusqu'au chiffre 360. — Un peu plus loin encore, M. Gelcich, passant en revue les grands travaux géodésiques (p. 46), me semble avoir commis une injustice en ne parlant pas de l'intéressante et importante jonction géodésique de l'Europe et de l'Algérie exécutée en 1879 par le regretté commandant Perrier et par le général espagnol Ibañez. — Peut-être enfin, puisqu'il a parlé de curiosités comme les projections floriformes (p. 196-198) et cordiformes (p. 208), l'auteur aurait-il pu signaler la projection double cordiforme sur laquelle Oronce Fine a construit une mappemonde que M. Gallois a reproduite dans sa thèse latine sur ce géographe (*De Orontio Finaeo Gallico geographo*. Paris, E. Leroux, 1890, pl. V [VI]).

Ces critiques, très légères d'ailleurs, et quelques autres que nous pourrions faire encore (telle une faute d'impression, p. 24, qui défigure le nom de Lelewel, — ou encore l'omission à la bibliographie du grand travail de M. Marcel Dubois sur Strabon, et de l'*Introduction aux monuments de la géographie*, de Jomard, publiée par E. Cortambert), ne retirent pas son mérite au petit livre de M. Gelcich, que complètent très heureusement un vocabulaire des termes géographiques les plus usités sur les cartes (p. 245-251) et une bonne bibliographie cartographique (p. 252-257).

HENRI FROIDEVAUX.

Besuch bei den Kannibalen Sumatras. *Erste Durchquerung der unabhängigen Batak-Lande*, von JOACHIM, Freiherr VON BRENNER. Wurtzbourg, Leo Wœrl, 1894, gr. in-8 de IV-388 p. — Prix : 12 fr. 50.

En l'année 1887, M. le baron Joachim von Brenner a exécuté dans la partie septentrionale de l'île de Sumatra demeurée jusqu'alors inconnue, le pays Batak, un intéressant voyage de découverte. Un court résumé,

accompagné d'une carte à 1/200,000e, publié par l'auteur en 1890 dans les *Mitteilungen* de la Société géographique de Vienne (p. 276-305 : *Reise durch die unabhängigen Battak-Lande und auf die Insel Nias*), avait seul jusqu'à présent fait connaître les résultats de cette consciencieuse exploration ; le beau volume dont on vient de lire le titre a pour but de fournir de plus amples détails sur ces cannibales de Sumatra, que M. von Brenner a pu étudier en pénétrant pour la première fois dans le pays inexploré des Bataks.

C'est en quelque sorte une introduction que la première des trois parties entre lesquelles l'auteur a partagé son livre. Fort courte (p. 1 à 20), cette section est consacrée au pays Tabak de Deli, au sujet duquel le baron von Brenner fournit quelques précieux renseignements scientifiques ; comme il le dit lui-même (p. 19), son travail, fait en 1886, ne se trouve plus exact aujourd'hui sur certains points, par suite des grands progrès réalisés par la civilisation dans ce district ; il n'en présente pas moins un réel intérêt au point de vue historique et rétrospectif.

La fin de l'année 1886 et le début de 1887 furent employés par le baron von Brenner à une courte expédition à Saïgon et à Angkor-Vat qui n'est même pas mentionnée dans l'ouvrage dont nous rendons compte. La seconde partie, beaucoup plus considérable que la première (p. 21-145), contient le récit détaillé du voyage que M. Joachim von Brenner a exécuté en compagnie de M. von Mechel à travers le pays Batak de la fin de février au 27 avril 1887, voyage dans lequel il a traversé l'île de Sumatra de la côte orientale au rivage occidental, de Labouan-Deli, sur le détroit de Malacca, à Giboga, en face de l'île Nias, dans la direction du nord au sud. Cet itinéraire de 986 kilomètres, dont 400 sur le territoire des Bataks indépendants (6,000 kilomètres carrés environ), a fait visiter au baron von Brenner le pays Karo, Pengambatan, Negori et le grand lac de Toba, auquel a été consacré un des plus intéressants chapitres de la relation (2e partie, ch. V).

Suivant l'usage allemand, usage excellent et malheureusement trop peu suivi chez nous, l'auteur ne s'est pas borné à raconter ses aventures et à publier un résumé de son journal de route. Il a encore fait œuvre de savant, et a consacré la troisième section de son livre, la plus importante (p. 147-383), à une étude systématique, à tous les points de vue, du pays qu'il avait parcouru. Cette dernière partie débute par un excellent chapitre de géographie, où l'ordre adopté nous a paru contestable, mais qui contient une foule de renseignements nouveaux, précis et précieux. Puis l'auteur s'occupe successivement de l'histoire (ch. II), des populations (ch. III) et de leur état de civilisation (ch. IV-VIII), de la faune (ch. IX) et de la flore (ch. X) des contrées visitées par lui. Bien que cette étude ne soit pas disposée suivant un ordre logique et ration-

nel, on la lira avec intérêt, surtout les chapitres dans lesquels le voyageur fait connaître le point auquel en sont arrivés les peuples qu'il a pu observer. Il a débuté par les dépeindre au point de vue physique, par fournir sur eux des données anthropologiques d'une précision rigoureuse (p. 173-190) ; il fait ensuite connaître leur état social, leurs usages, leurs traditions, leur langage (il publie, p. 301-327), un intéressant vocabulaire des dialectes Karo et Toba), leur écriture (p. 249 et suiv.), leur poésie (p. 328-330), etc., etc., et insiste comme il convient sur leur cannibalisme actuel et son antiquité relative (p. 205 et suiv.). Notons enfin que le baron von Brenner a eu l'excellente idée de fournir en appendice (p. 350-380) de précieuses indications sur le chiffre de la population, et a annexé à son livre une bibliographie de quarante articles sur les Bataks (p. 387-388).

L'illustration du volume est excellente de tous points et exclusivement scientifique ; plusieurs types nous ont paru reproduits d'une façon particulièrement heureuse (p. 130-131, 138-139. 173, 176, 179). Quelques planches en couleurs s'ajoutent aux dessins ethnographiques épars dans tout l'ouvrage. Enfin six panoramas, dont on trouvera l'explication à l'appendice II (p. 381), et deux cartes d'un très grand intérêt, où les courbes de niveau remplacent les hachures et dont l'échelle est suffisante (celle du pays Batak indépendant est à 1/250,000e ; celle du pays Karo, reproduction partielle de la planche XVIII des *Mitteilungen* de la Société géographique de Vienne, année 1890, est à 1/200,000e), font de ce volume un livre de chevet pour le géographe désireux d'étudier l'île de Sumatra. — L'impression en a été également fort soignée. Nous y avons cependant relevé une ou deux regrettables erreurs typographiques ; le nom de l'orientaliste français Rainaud, en particulier, y a été trois fois dans une même page (p. 205) écrit Rainand.

Le baron von Brenner publiera-t-il sur l'île de Nias un volume qui sera le digne frère de celui-ci? Nous souhaitons qu'il le fasse sans se laisser arrêter par l'idée qu'un voyageur italien, M. Elio Modigliani, a déjà écrit un beau livre sur ce sujet. HENRI FROIDEVAUX.

Climbing and Exploration in the Karakoram-Himalayas, by WILLIAM MARTIN CONWAY. With 300 illustrations and a map. London, T. Fisher Unwin, 1894, in-8 de XXVIII-709 p. — Prix : 30 fr. 35.

Le même ouvrage, édition de luxe en 2 vol. in-8, avec frontispice en photogravure, 1 grande carte, et planches tirées sur japon, reliure de Zaehnsdorf (tirée à 150 exempl., dont 125 sont réservés à l'Angleterre et à l'Amérique). — Prix : 130 fr.

Ce livre est le récit d'une expédition entreprise en 1892, et dont les frais ont été couverts en partie par la Société Royale, la Société de Géo-

graphie de Londres et l'Association Britannique pour l'Avancement des Sciences.

Accompagné de Mattias Zurbriggen, le célèbre guide de Macugnaga, d'un habile artiste, M. A. D. Mac Cormick, et de quelques amis, M. Conway, parti de Londres le 5 février, n'y rentrait que le 20 décembre, « juste à temps, dit-il, pour assister au dîner annuel de l'Alpine Club, » après six mois d'efforts continus, au milieu des massifs les plus inaccessibles de la planète. L'itinéraire parcouru comprend les points suivants : Srinagar (Cachemire), Col de Bourdzil, Astor, Boundji sur l'Indus; au nord de ce fleuve, Gilgit et les hautes vallées du Baltistan, le glacier et la passe de Hispar, Askoleh, les glaciers de Biafo et de Baltoro, la vallée du Chigar, Skardo ; enfin, remontée de l'Indus jusqu'à Leh, et retour à Srinagar par Kargil et Dras.

Un pareil voyage ne s'analyse pas : il faut lire dans l'original le récit de ces prouesses peu ordinaires, contées, du reste, avec autant de simplicité que d'entrain. M. Conway dépeint les chauds paysages de l'Inde dans un style coloré qui sied merveilleusement au sujet; quand il décrit l'incomparable spectacle des géants du Karakorum, son enthousiasme ne connaît plus de bornes, et l'on sent passer, à travers ces pages si alertes, le souffle d'une émotion communicative. Amusantes sont, bien souvent, les anecdotes dont les « natives » font les frais, et les naïvetés du digne Zurbriggen; mais la plus grande partie du volume est naturellement consacrée aux exploits de M. Conway et de ses compagnons.

Sa vaillante petite troupe a passé en tout quatre-vingt-quatre journées sur la neige ou la glace ; elle a traversé pour la première fois, dans toute leur étendue, les trois glaciers les plus longs qui soient connus sur le globe en dehors des régions polaires ; enfin, le courageux alpiniste est parvenu jusqu'à l'altitude extraordinaire de sept mille mètres, la plus forte qui ait jamais été atteinte par le pied de l'homme. Ce sont déjà là de beaux résultats, au point de vue de l'endurance physique et de l'énergie morale dont les explorateurs anglais ont donné la mesure ; mais il y a plus : M. Conway, ne perdant pas de vue le but spécial de ses efforts, a exécuté un levé à la planchette de la partie la plus intéressante des régions parcourues, pris un millier de photographies et rapporté d'importantes collections d'histoire naturelle, qui seront décrites dans un volume spécial. Les physiologistes attendront avec intérêt la publication des courbes données par les sphygmographes-enregistreurs que M. Conway avait pris soin de joindre à son outillage scientifique.

Ajoutons, pour terminer, que M. Conway a été puissamment secondé dans sa tâche d'écrivain par le remarquable talent de M. Mac Cormick, dont les compositions et les esquisses, reproduites en simili-gravure, sont souvent du plus bel effet. E. M.

Le Vatican. *Les Papes et la civilisation ; le Gouvernement central de l'Église*, par Georges Goyau, André Pératé et Paul Fabre, anciens membres de l'École française de Rome. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4 de xi-796 p., illustré de 2 grav. au burin de F. Guillard et d'Eug. Burney de 4 chromolithographies, de 7 photographies et de 475 grav. reproduites directement d'après des photographies. — Prix : 30 fr. broché; 40 fr. relié.

Voici l'un des plus beaux livres que l'on puisse rencontrer. Il réunit tout : la valeur scientifique du texte; l'incomparable richesse de l'illustration, la beauté de l'exécution typographique. Il a pour auteurs trois anciens élèves de l'École française de Rome : MM. Georges Goyau, André Pératé et Paul Fabre. L'introduction a été écrite par S. Em. Mgr le cardinal Bourret, et l'épilogue est dû à la plume du vicomte E.-M. de Vogüé.

Mgr le cardinal Bourret a magistralement exposé le plan de l'ouvrage et résumé les trois parties dont il se compose ; il en a fait ressortir les rares mérites d'exposition, la solide érudition, la parfaite orthodoxie. « C'est, dit-il, une savante étude sur l'Église et la Papauté, et une synthèse complète de ce que l'une et l'autre ont été et ont produit dans le monde depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours. Elle se présente à la fois comme une œuvre d'histoire, de philosophie, d'art et de littérature. Il est peu de résumés, sur le même sujet, qui renferment des considérations d'un ordre plus élevé sur le grand fait chrétien et les transformations qu'il a amenées après lui. »

Les deux premières parties sont l'œuvre de M. G. Goyau. L'une, intitulée : *Vue générale de l'histoire de la Papauté*, forme un tableau brillamment tracé de ce qu'a été le Siège apostolique depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII. « Il y a, lisons-nous au début, il y a un certain nombre de pontifes qu'on est convenu d'appeler « les grands Papes ; » additionnez toutes ces grandeurs, vous n'obtenez pas encore une image adéquate de la Papauté. Cette institution surpasse en hauteur et en éclat les titulaires passagers qui la représentent, et l'ensemble de son histoire passée, présente et future offre un plus merveilleux caractère que les brillants épisodes dus à certains papes de génie. » Dans ces pages, où le talent de l'écrivain est égal à la science de l'historien, nous voyons se dérouler la suite incomparable de ces pontifes qui ont présidé aux destinées de l'Église en laissant dans chaque siècle la forte empreinte de leur sainteté, de leurs fondations, de leurs réformes. Le seul reproche qu'on pourrait peut-être adresser à l'auteur est d'avoir un peu négligé le rôle de nos rois dans l'histoire de la Papauté. Si M. Goyau flétrit en passant les emportements de Philippe le Bel, la politique orgueilleuse de Louis XIV, il n'a pas même prononcé le nom de saint Louis, et il a passé sous silence l'intervention de Charles VII rendant, à l'aide d'habiles négociations, l'unité à l'Église. — La seconde partie est consacrée au *Gouvernement central de l'Église*. C'est une étude approfondie sur le Sacré Col-

lège, les consistoires, les conclaves, les fonctions des cardinaux, les cérémonies de l'installation pontificale, les diverses congrégations, la chancellerie des Papes, les fonctions de secrétaire d'État, la cour pontificale, la garde du Vatican, en un mot sur tous les rouages du gouvernement de l'Église.

La troisième partie : *Les Papes et les arts*, est due à la plume de M. André Pératé. L'auteur reprend à ce point de vue spécial l'histoire de la Papauté et fait ressortir le rôle des Souverains Pontifes comme protecteurs de la science, des lettres et des arts. Il dépeint la Rome du moyen âge, décrit les chefs-d'œuvre dus aux grands artistes que les Papes ne cessèrent de protéger; il nous promène à travers les chambres du Vatican, la basilique de Saint-Pierre, les musées, la bibliothèque apostolique, la bibliothèque du Latran, la bibliothèque du Vatican, s'arrêtant sur les principales richesses de ces précieux dépôts ; enfin il nous fait pénétrer dans ces archives longtemps fermées et que la libéralité de Léon XIII a ouvertes aux recherches des savants.

Tout cela est semé d'admirables reproductions, qui placent sous nos yeux les monuments, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, des spécimens de manuscrits, de nombreux portraits, etc., etc. La façon dont a été comprise et exécutée la partie artistique de ce splendide ouvrage fait le plus grand honneur à la maison célèbre à laquelle l'art typographique est redevable de si remarquables productions.

Le livre se ferme par un *Épilogue* où le vicomte E.-M. de Vogüé a célébré éloquemment les grandeurs et la fécondité de cette institution divine qui demeure, à travers les vicissitudes des temps, les bouleversements et les révolutions, avec son immortelle jeunesse, avec cette majesté qui s'impose au respect de tous, avec ce caractère de suprême magistrature qui en fait, plus que jamais, l'arbitre des destinées de la civilisation.

G. DE B.

Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge, ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits extraits des archives secrètes du Vatican et autres, par le Dr LOUIS PASTOR. Traduit de l'allemand par FURCY RAYNAUD. T. III et IV. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de XXXII-368 et 455 p. — Prix : 15 fr.

Il y a longtemps qu'on se plaint, et à bon droit, de n'avoir pas une histoire de l'Église qui tienne compte des recherches des savants et qui soit vraiment à la hauteur de l'érudition moderne. On ne saurait en effet considérer comme une histoire achevée l'œuvre de Rohrbacher ni surtout celle de Darras, compilations souvent indigestes, extraites à la hâte de livres de seconde, de troisième main, et, ce qui est plus grave, remplies de faits peu sûrs et de jugements passionnés. Peut-être le moment n'était-il pas venu d'aborder un travail d'ensemble et fallait-il attendre que les archives publiques, celles du Vatican en particulier, ouvertes de-

puis peu par la grande libéralité de Léon XIII, eussent livré, sinon tous leurs secrets, chose impossible, du moins de plus amples informations. Quoi qu'il en soit, on peut déjà espérer que le moment n'est plus éloigné où paraîtra l'historien qui, recueillant les éléments épars d'une grande œuvre, utilisant les résultats acquis depuis cinquante ans, nous retracera les diverses phases de la vie de l'Eglise avec cette sûreté d'érudition, cette rigueur de méthode scientifique qui impose le respect aux adversaires et entraîne la conviction. L'ouvrage du docteur Pastor, dont nous signalons les tomes III et IV de l'édition française, est, sans contredit, un de ceux qui nous confirment le plus dans nos espérances et préparent le mieux cet heureux événement.

Les deux premiers volumes, parus en 1886, reçurent du monde savant le meilleur accueil (*Polybiblion*, 1886, p. 440; — *Revue critique*, 1889, t. I, p. 211; — *Revue historique*, 1891, t. XLV, p. 411, etc.). Une seconde édition allemande, publiée en 1891, y a apporté d'utiles perfectionnements. Après un coup d'œil rétrospectif sur les faits qui signalèrent le séjour des Papes à Avignon et la triste période du grand schisme, Pastor nous avait donné l'histoire de Martin V, l'homme de la conciliation, le restaurateur de l'ordre ; d'Eugène IV, l'adversaire des Pères de Bâle ; de Nicolas V, le protecteur des savants, et de Calixte III, le champion de la chrétienté contre l'islamisme.

Les volumes III et IV sont vraiment dignes de leurs aînés. Ils ne laissent rien à désirer tant au point de vue de l'importance et de l'intérêt du sujet que sous celui de l'abondance des détails et de la clarté de l'exposition.

L'auteur s'étend avec une complaisance marquée sur le pontificat de Pie II, ce lettré, ce savant parvenu au sommet de la hiérarchie ecclésiastique. Il le montre pénétré de la grandeur de sa mission, nullement découragé par les insuccès de sa diplomatie et par l'abandon où le laissaient les princes, travaillant sans relâche à grouper les forces de la chrétienté pour les opposer comme une barrière aux envahissements des Turcs, et tout en se consolant par la composition de ses *Mémoires* de l'inutilité de ses efforts pour ranimer l'esprit des croisades, surveillant le grand mouvement de la Renaissance qui de plus en plus tendait à prendre des allures païennes. Sur ce dernier point, les détails les plus précis ont été accumulés ; parfois cette exubérance de renseignements encombre un peu le chemin, du moins elle nous fait entrer plus avant dans l'intimité de la vie italienne à cette époque particulièrement décisive. On ne saurait douter que la société, tourmentée par tant de maux, ne marche vers des abîmes. La cour pontificale est dans un aussi triste état que tout le reste. C'est en vain que Pie II tente une réforme ; il se heurte à des difficultés de toute sorte. L'histoire doit reconnaître la droiture de ses intentions et ne saurait manquer de signaler, entre autres

monuments de son zèle pour la correction des abus et le rétablissement des bonnes mœurs, la lettre courageuse qu'il écrivit au cardinal Rodrigue Borgia, le futur Alexandre VI.

Paul II, noble vénitien, aimait un peu trop les grandeurs et le faste. Il eut d'ailleurs, comme son prédécesseur, les meilleures intentions, et c'est bien injustement qu'on lui a reproché d'avoir abandonné les projets de croisade en Orient. Pastor nous découvre les vrais motifs de la haine que l'historien Platina nourrissait contre ce pontife. Platina appartenait à cette Académie romaine qui vouait un culte au « Génie de Rome » et dont les membres étaient hantés par des idées païennes et républicaines. Or, on sait avec quelle vigueur, dès le début de son pontificat, le Pape réprima l'insolence de ces humanistes. Platina était un fonctionnaire de la curie, et comme tel, il ne voulait pas d'un pontife réformateur. Autre grief, et celui-ci ne se pardonne guère au delà des monts, Paul II ne réservait pas aux seuls Italiens les charges et les emplois : il pensait avec raison que l'Église, dans son centre, doit refléter en quelque sorte ce caractère d'universalité qui la distingue. Le temps n'avait pas effacé l'injuste réputation faite à ce Pape : Pastor aura contribué à réhabiliter sa mémoire, et c'est là une des parties les plus neuves et les plus intéressantes de son ouvrage. Il a de nobles accents pour louer ce Pape libéral qui ouvrait généreusement ses États et sa bourse aux étrangers, surtout aux malheureux chassés de leur patrie par la conquête turque.

A la mort de Paul II, l'élément italien ayant la prépondérance dans le Sacré Collège fit arriver à la Papauté Sixte IV, qui inaugura son règne par une distribution de bénéfices aux cardinaux. C'était un contraste frappant avec la conduite de son prédécesseur. Une ère nouvelle s'ouvrait en effet pour le Pontificat romain. Les réformes, si longtemps réclamées, toujours éludées, vont être à peu près complètement abandonnées. Le Pape et ses cardinaux tendront de plus en plus à devenir des princes italiens plutôt que des chefs spirituels de l'Église ; au milieu de l'agitation des affaires ou dans les entraînements d'une vie toute séculière, ils oublieront en partie les responsabilités de leur mission ; il semble qu'ils ne commenceront à comprendre le danger que quand les voix de Luther et de Calvin soulèveront les peuples et prépareront la révolution politique et religieuse du XVIe siècle. Le quatrième volume de Pastor s'arrête à la fin du pontificat de Sixte IV.

Telles sont les grandes lignes de l'œuvre du savant professeur, œuvre qui restera, qu'on devra toujours consulter pour étudier l'histoire du XVe siècle, parce qu'elle renferme une masse énorme de renseignements, souvent inédits, toujours puisés aux sources les plus sûres. Il nous reste à formuler un vœu, c'est que l'auteur ait assez de temps et de force pour l'achever, c'est-à-dire pour la conduire jusqu'à la fin du pontificat

d'Alexandre VI, époque où commence l'œuvre d'un autre grand historien de l'Allemagne, le regretté Mgr Janssen. S'il en est ainsi, Pastor aura eu la gloire d'écrire la préface naturelle du livre *l'Allemagne et la Réforme*, et de terminer ce même livre, car personne n'ignore que c'est à lui, comme au plus savant, au plus aimé de ses élèves, que Mgr Janssen a laissé le soin de mettre la dernière main à son immortel ouvrage.

JULES CHEVALIER.

Zur Entstehungsgeschichte der ständigen Nuntiaturen. von Dr theol. ANTON PIEPER. Fribourg im Breisgau, Herder, 1894, in-8 de VIII-222 p. — Prix : 4 fr. 40.

La publication, entreprise concurremment par l'École de Rome de la *Görresgesellschaft* et par celle de l'Académie de Berlin, des rapports des nonces en Allemagne, appelait naturellement une étude sur l'origine des nonciatures permanentes. C'est ce travail que nous présente M. Pieper, dans le volume que nous annonçons ici. Cet ouvrage, à la fois introduction des Instructions aux légats et nonces, dont l'auteur prépare l'édition, et première partie d'un travail qu'il compte écrire sur l'histoire des nonciatures permanentes jusqu'à nos jours, raconte l'histoire de cette institution jusque vers le milieu du XVIe siècle. Ce n'est qu'à la fin du moyen âge, on le sait, que les divers États commencèrent à accréditer les uns auprès des autres des ambassadeurs à titre permanent, au lieu des ambassades à titre temporaire, seules usitées auparavant. Il ressort du livre du docteur Pieper que la Papauté suivit le mouvement général à l'extrême fin du XVe siècle. C'est en l'an 1500 qu'il trouve la première nonciature permanente, celle de Venise. Il penche à croire, en laissant toutefois la chose dans le doute, faute de documents suffisants, qu'il y eut vers la même époque établissement de nonces ordinaires en France et en Espagne. La certitude existe pour la France à partir de 1509, pour l'Espagne depuis 1506. Pour l'Allemagne, ce n'est qu'avec Léon X que paraissent les nonces ordinaires. Depuis lors l'institution se développe régulièrement dans le cours du demi-siècle qui forme l'objet de ce travail. La partie historique de cette étude est précédée d'une introduction dans laquelle l'auteur expose, avec des détails suffisants, les questions générales relatives aux nonciatures : durée ordinaire de ces missions, distinction d'avec les missions temporaires, paiement des nonces, lettres de créances, instructions, chiffres. Le volume est complété par des Analectes au nombre de seize, où se trouvent reproduites des instructions à divers nonces et quelques autres pièces concernant leurs missions. Nous signalerons, comme plus intéressantes pour la France, l'instruction à Latino Juvenale, envoyé près de François Ier en 1538; celles données à Hieronimo Capodiferro, d'abord comme nonce ordinaire auprès du même prince (1541), puis comme lé-

gat auprès de Henri II (1547); enfin l'instruction de Bartolomeo Cavalcanti, envoyé en 1548 au même souverain. Un tableau chronologique et une table alphabétique des nonces et légats terminent cette bonne étude, qui d'ailleurs n'épuise pas le sujet. E.-G. L.

Histoire de la Vénérée Mère Marie-Philippine du Vivier, *fondatrice de la Congrégation de Sainte-Marthe*, par le chanoine H.-C. Toupin. Paris, Bloud et Barral, 1894, in-8 de LXVII-549 p. — Prix : 5 fr.

Marie-Philippine du Vivier fonda la congrégation de Sainte-Marthe, dont le zèle s'exerce dans neuf diocèses de France et même en Angleterre. Romans (Drôme) fut son berceau et sa famille joua un rôle marqué dans l'histoire dauphinoise. Sa vie immolée et féconde se déroula pendant la période de la Révolution, du premier Empire, de la Restauration et des premières années du gouvernement de Juillet. M. Toupin la considère en quatre phases distinctes : Livre Ier, la Préparation; livre II, la Vocation ; livre III, les Fondations; livre IV, l'Immolation, et enfin suivent les notes et pièces justificatives (p. 487-530).

Ceux qui connaissent l'*Histoire de sainte Hélène*, dont il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (1882), et les éloges qui lui étaient alors justement décernés, savent avec quel talent consciencieux cette nouvelle histoire doit être conduite. Aussi Mgr Cotton, l'évêque-apôtre et le fin lettré qui gouverne le diocèse de Valence, écrivait-il à l'auteur : « Les recherches consciencieuses, l'exactitude, la noble et élégante simplicité qui convient si bien à l'histoire, l'esprit de piété qui se dégage du récit : rien ne manque de ce qui peut faire de votre livre une œuvre aussi pleine d'édification que d'intérêt. » Que de pages captivantes, lorsque la belle âme de Mlle du Vivier nous est dépeinte avec son amour du sacrifice ! Que d'émotions poignantes font naître les chapitres III-IV, nous retraçant les sacrilèges cérémonies de quelques forcenés à Romans, pendant la Révolution ; le douloureux voyage de Pie VI mourant à travers le Dauphiné, et son séjour dans cette ville où il bénit Mlle du Vivier! Cependant nous sommes obligé de dire qu'un certain nombre d'événements, de considérations générales, rendent trop vague la caractéristique physionomie de la sainte fondatrice. Ils n'ont pas avec elle un rapport assez intime. Les sources originales : lettres et divers autographes de la Mère du Vivier; les témoignages écrits de ses sœurs contemporaines ont été habilement exploités et sont heureusement entrés dans la trame de la biographie.

Nous nous permettrons quelques réserves. Page III de l'Introduction, Marie-Madeleine, la pécheresse, est identifiée avec Marie, sœur de Lazare. L'opinion contraire s'appuyant sur les Pères de l'Eglise, surtout de l'Église grecque, a sa valeur, et il eût été préférable, croyons-nous, de garder tout simplement le nom que l'Évangéliste donne à la sœur

de Marthe : Marie. Ce n'est point le lieu d'entrer dans le détail des preuves; nous nous contenterons d'opposer à l'autorité de Raban-Maur les martyrologes de Raban-Maur et de Notker, qui font à des jours différents mémoire de la sœur de Marthe et de Madeleine (18 janvier et 22 juillet). Page 3, les dates extrêmes de l'épiscopat de saint Barnard, archevêque de Vienne, sont 810-842; M. de Mas-Latrie, d'après Gams, donne : « Circiter 808-810, † 22 ou 23 jan. 842 (*Trésor de Chronologie*, col. 1514); p. 4-5, Clérieux est orthographié sans *x*, tandis que l'usage, A. Joanne et M. Giraud, l'érudit romanais, le veulent avec un *x* (Joanne : *Géogr. du dép. de la Drôme*, p. 50, éd. Hachette; E. Giraud : *Essai hist. sur l'abbaye de Saint-Barnard et sur la ville de Romans. Complément textuel du Cartulaire*. Lyon, 1869. Table alphabét. des noms de personnes et de lieux, p. 222).

Pourquoi ne rencontrons-nous pas au cours de ce livre l'énumération de toutes les fondations de la congrégation de Sainte-Marthe avec leurs dates respectives? C'est bien cependant une des plus belles gloires posthumes de la vénérée Mère. Mais tout cela n'atteint pas la substance, l'originale ordonnance, les mérites de premier ordre de cette œuvre admirablement fouillée au double point de vue de l'histoire locale et de la psychologie mystique. R. L.

Le Commerce et la colonisation à Madagascar, par Georges Foucart. Paris, Challamel, 1894, in-12 de 380 p. — Prix : 3 fr. 50.

Désigné par M. le ministre de l'instruction publique pour seconder M. le docteur Catat dans une mission scientifique à Madagascar, M. Foucart avait été chargé en même temps, par M. le ministre du commerce et de l'industrie, d'une mission commerciale. Son séjour dans les principales villes de l'île et les itinéraires qu'il a parcourus lui ont fourni le moyen d'étudier les matières premières que le pays peut fournir à notre industrie, les débouchés qu'y doit trouver notre commerce et les ressources qu'il offre à la colonisation.

L'auteur, après des réserves fort justes contre la généralisation de ses idées, commence par un chapitre très clair sur la constitution physique du sol; puis viennent un exposé suffisamment étendu du climat de l'île, une description de ses habitants et quelques renseignements sur leur langage. Des chapitres spéciaux nous font connaître les poids, mesures et monnaies en usage, les moyens de transport pour les hommes et les marchandises, tant sur les côtes qu'à l'intérieur du pays, le service des postes et télégraphes, les douanes et les tarifs; d'autres traitent du commerce intérieur et extérieur, des marchés, de la culture du sol et des résultats qu'elle peut donner. Cette étude économique de Madagascar a certainement une grande importance. Mais une question d'un intérêt encore plus considérable et que l'auteur traite avec compétence, c'est

la possibilité de la colonisation de Madagascar. D'une manière générale, un pays n'est susceptible de devenir une colonie de peuplement que si ceux qui viennent s'y établir, en émigrant de la métropole, peuvent, sans altérer gravement leur santé, s'y livrer aux travaux manuels et particulièrement à ceux de l'agriculture. Dans les régions tropicales et à Madagascar en particulier, le climat ne permet aux Européens de le faire que dans des cas exceptionnels. Toutes les parties de l'île dans lesquelles le climat général n'est pas modifié par quelque circonstance particulière, telle que l'altitude, c'est-à-dire tout le littoral, qui est la région la plus fertile et possédant la plus grande valeur relativement aux cultures, se trouvent dans ces conditions. Pour les Français travaillant de leurs bras, elles sont inhabitables.

A l'intérieur, quand on s'éloigne de la mer, le terrain s'élève rapidement ; le massif central est à une altitude moyenne telle que la température y est très supportable. C'est là seulement que pourraient s'établir des colons agriculteurs. Mais tout le terrain cultivable, placé en général dans le fond des vallées, est occupé par les habitants actuels et transformé en rizières : presque partout il est impropre à une autre culture. Ailleurs, le sol argileux, percé de nombreuses émergences de granit, est tout à fait stérile ; il n'y pousse et ne peut y pousser qu'une herbe maigre et rare. Il faudrait donc déposséder les indigènes, et encore les terrains que l'on se procurerait par un pareil système ne seraient que d'une faible valeur pour les colons européens.

Un autre obstacle au peuplement de Madagascar, c'est l'insalubrité qui résulte, non du climat, mais des circonstances locales.

M. Foucart nous dit qu'il ne serait pas impossible de faire disparaître, au moins en partie, certains inconvénients et que divers travaux pourraient assainir le pays ; mais il ajoute que leur exécution serait longue, pénible et coûteuse. Les plus efficaces consisteraient dans le desséchement des marais et le défrichement de certaines parties du pays ; mais on doit surtout attendre de bons résultats du développement de la culture. Le massif central est la partie la plus saine du pays. L'impossibilité pour les colons de s'y établir en grand nombre tient à une autre cause que l'insalubrité du climat : l'occupation actuelle de la presque totalité du sol cultivable par les indigènes. A Madagascar, les intelligences et les capitaux sont plus nécessaires que les bras. Les colons n'y réussiront qu'en possédant une compétence sérieuse en rapport avec les travaux qu'ils veulent entreprendre. Madagascar ne peut devenir qu'une colonie d'exploitation. Ce serait une véritable illusion que de s'imaginer que nous pourrions faire de Madagascar une colonie semblable à la Réunion. La grande île, aussi grande que la France, ne peut être comparée à sa voisine. Il convient d'ajouter que Madagascar est fort peu connu malgré les ouvrages multiples qui en ont traité et les nom-

breux voyages entrepris pendant ces trente dernières années. La faute n'en est certes pas à nos intrépides explorateurs, mais aux difficultés qui leur ont été sans cesse opposées par les habitants et ne leur ont pas permis d'étudier efficacement ce que l'on peut faire de Madagascar. M. Foucart, qui a plus spécialement étudié la côte orientale, est resté dans une juste mesure dans son appréciation sur la valeur de notre possession au point de vue de la colonisation, et sur les moyens à employer pour en tirer parti.

Sauf quelques erreurs insignifiantes et des théories qui peuvent toujours être contestées, surtout en matière de colonisation, le présent volume, pour les personnes qui s'occupent de ces questions, est sérieux et utile à consulter. Nous ferons cependant une observation : M. Foucart (p. 33) dit que la « bibliothèque de l'École des langues orientales est très pauvre en livres sur le malgache. En France, cette langue n'est enseignée nulle part. » L'allégation manque de justesse : si l'École des langues orientales possède peu de livres sur le malgache, c'est d'abord qu'il en existe très peu. En tout cas, elle a tous les ouvrages sérieux sur cette langue. En second lieu, le malgache est parfaitement enseigné en France : un cours en est professé depuis quatre ans par M. Marre, professeur de javanais à l'École des langues orientales.

JULES COULBAULT.

Histoire du cardinal de Richelieu, par GABRIEL HANOTAUX. *La Jeunesse de Richelieu (1585-1614). La France en 1614.* Paris, Firmin-Didot, 1893, in-8 de VIII-551 p. — Prix : 10 fr.

Le Père Joseph et Richelieu *(1577-1638)*, par GUSTAVE FAGNIEZ. Paris, Hachette, 1894, 2 vol. in-8 de 605 et 514 p. — Prix : 20 fr.

Le public et la critique ont fait à ces deux excellents ouvrages l'accueil le plus flatteur, et il serait difficile d'ajouter au concert d'éloges dont ils ont été salués. Tous deux ont été commencés il y a de longues années, et leurs auteurs, avant de mettre au jour le fruit de leurs persévérantes recherches, ont à peu près épuisé l'étude de tous les documents que pouvaient leur fournir nos dépôts d'archives et nos bibliothèques. M. Hanotaux et M. Fagniez appartiennent l'un et l'autre à la bonne école historique ; ils sont érudits par la méthode de travail, par le soin minutieux du détail, par le souci de tout connaître, sinon de tout utiliser dans le vaste champ qu'ils se sont tracé ; mais ils sont aussi historiens dans le vrai sens du mot, ils savent embrasser leur sujet dans son ensemble, en tirer des conclusions générales, en disposer les différentes parties à la plus juste place, et enfin donner à leur style ce tour et cette couleur qui seuls assurent la durée d'une œuvre.

Dans le premier volume de l'*Histoire du cardinal de Richelieu*, qui en comprendra quatre, M. G. Hanotaux pose pour ainsi dire les prélimi-

naires de son sujet. C'est d'abord la biographie complète de Richelieu jusqu'au jour où il vint à Paris (octobre 1614) pour siéger aux états généraux comme député du clergé du Poitou, et auquel commencera sa glorieuse carrière politique. Rien de ce qui peut intéresser sur la jeunesse de Richelieu n'a été omis : la généalogie de sa famille, le récit de ses premières années, son éducation, son existence dans l'évêché de Luçon, ses études de théologie, ses visées politiques, son élection aux états généraux. Une seconde partie — début nécessaire d'une étude sur Richelieu — nous offre le tableau géographique, politique, social et religieux de la France dans les premières années du XVIIe siècle. Avant d'exposer l'œuvre du grand ministre et afin d'en faire mieux comprendre toute l'économie, il convenait de montrer, par la situation même de notre pays à l'époque où il parut sur la scène politique, pourquoi il avait voulu achever l'unité française en établissant dans le royaume l'autorité absolue du Roi et en ruinant la maison d'Autriche, et comment il avait pu mettre ce dessein à exécution.

L'ouvrage de M. Fagniez est déjà connu de tous ceux qui s'occupent du règne de Louis XIII par les nombreux morceaux qui en ont paru dans la *Revue des questions historiques* et surtout dans la *Revue historique*. L'auteur est avant tout l'historien du P. Joseph. S'il s'occupe de Richelieu, c'est que le nom de l'illustre capucin est inséparable de celui du cardinal. Bien que la collaboration intime du P. Joseph avec le ministre ait été de tout temps connue, l'on ne savait au juste, avant les travaux de M. Fagniez, la part qui lui revenait dans cette collaboration. L'historien a étudié dans tous ses détails la vie entière du P. Joseph, celle du religieux et celle de l'homme politique, s'aidant pour ce travail de deux documents de premier ordre écrits par Lepré-Balain et demeurés inédits : une biographie du P. Joseph, composée à la demande et pour l'édification des calvairiennes, et une sorte de résumé de sa conduite politique dont les éléments ont été fournis par des personnes qui avaient vécu dans son intimité. De cette étude approfondie et qui suit pas à pas tous les événements auxquels se trouva mêlé le P. Joseph et toutes les négociations qu'il dirigea, il ressort nettement que le capucin ne fut jamais, à proprement parler, l'inspirateur de Richelieu, et que pour servir sa politique avec tant d'adresse et de suite il a dû renoncer à ses propres idées et à ses propres sentiments; sa confiance dans le cardinal était si absolue que le sacrifice ne dut pas lui coûter beaucoup. Au reste, le cardinal le payait de retour et en toute sûreté se reposait sur lui du détail des affaires diplomatiques, sachant que nul mieux que lui ne pénétrerait sa pensée tout entière et ne saurait l'exécuter. Il lui permettait toujours les objections et à l'occasion savait modifier ses projets. C'est ainsi que, suivant ses conseils, après la victoire de Gustave-Adolphe à Leipzig, en 1631, il refusa de s'allier plus ouvertement avec

le vainqueur et renonça aux avantages immédiats de cette alliance, dans la crainte d'assurer la prépondérance du protestantisme et peut-être de faire passer la couronne impériale dans la famille des Vasa. M. Fagniez nous montre enfin que dans le domaine des choses religieuses et quand la politique n'est pas en jeu, c'est le P. Joseph qui commande : il reproche au cardinal son manque de ferveur et fait tous ses efforts pour l'amener aux pratiques d'une dévotion plus tendre ; après la panique de l' « Année de Corbie, » il lui inspire la pensée d'engager le Roi à mettre la France sous la protection de la Sainte Vierge. A. Isnard.

La Petite Église. *Essai historique sur le schisme anticoncordataire*, par le R. P. Jean-Emmanuel Drochon. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894, petit in-8 de xv-416 p., cartes et portraits. — Prix : 3 fr.

Ouvrage excellent sur un point d'histoire religieuse contemporaine très grave, très curieux et généralement fort peu ou fort mal connu. Chacun sait en gros ce qu'est la *Petite Église*, cette secte affectant, presque dès son début, les allures d'un schisme, formée, après le concordat de 1801, en France, par un groupe assez considérable d'ecclésiastiques, de laïques et même de quelques évêques refusant, les premiers, d'accepter les modifications imposées par Pie VII, les derniers, de donner leur démission de leurs sièges, également demandée par le Souverain Pontife pour la paix générale et la réorganisation de l'Église de France. Mais quelle part il convient d'attribuer, dans la question, à l'orgueil, à l'entêtement, à la sagesse, à la prudence, à la bonne foi, en un mot au mal ou au bien, peu pourraient le déterminer exactement. Et cependant il y a encore, à l'heure actuelle, dans certains de nos départements, quelques derniers débris de ce schisme, devenu ridicule après avoir été odieux et n'avoir commencé que par une bonne foi chatouilleuse et un purisme exagéré.

Le P. Drochon, qui est né dans le pays où ces partisans de la *Petite Église* ont conservé un noyau d'adeptes chaque jour décroissant, était bien en situation de traiter ce sujet ; il l'a fait avec un grand respect de ces schismatiques, de leur liberté de conscience, mais aussi avec un grand amour de la vérité.

Des cartes, des portraits, des sommaires, des pièces justificatives, une table nominative, en facilitent la lecture. La première partie traite du schisme depuis son origine jusqu'à la Restauration ; la seconde partie, de la Restauration jusqu'au temps présent ; la troisième renferme des « silhouettes et portraits » de quelques personnages plus en vue, comme Mgr Amelot, évêque de Vannes ; Mgr de Coucy, archevêque de Reims ; Mgr Gain de Montaignac, évêque de Tarbes, etc., et donne le relevé fort exact de la situation présente de la *Petite Église* dans nos diocèses.

En conclusion, la lettre de N. S. P. le pape Léon XIII (19 juillet 1893) à l'évêque de Poitiers sur la question.

Pour le fond, aucun reproche à adresser, tout au contraire ; pour la forme, j'aurais plusieurs restrictions à faire dans mes compliments, et surtout à propos de la composition même du livre, qui m'a paru défectueuse. Le P. Drochon ne tient qu'un compte fort mince de l'ordre chronologique ; ses récits, très nourris de faits, s'enchevêtrent, se confondent ; sans cesse il ouvre une parenthèse, il renvoie le lecteur à un chapitre prochain, il arrête un récit commencé ou, au contraire, il l'achève, en le conduisant fort au delà de l'époque qu'il examine. Il s'ensuit une confusion fâcheuse, et le lecteur en est mal impressionné.

On relèverait pas mal d'inexactitudes de noms, d'orthographe de noms surtout. En voici quelques-unes : Mgr de la Ferronnays, évêque de Lisieux, devient Mgr de la Ferronaye (p. 60) ; Mgr des Nos, évêque de Verdun, Mgr Desnos (id.) ; Mgr Gain de Montaignac est constamment écrit : Montagnac ; le nom de Seignelay, porté par une branche des Colbert depuis le fils du grand ministre de Louis XIV, ne s'est jamais écrit Saignelay, etc.... Je suis aussi demeuré un peu rêveur devant cette branche des Colbert « d'origine écossaise ; » je sais bien que le *Dictionnaire des parlementaires* et le livre du P. Jean sur *les Archevêques et évêques de France* mentionnent cette origine pour l'évêque de Rodez, mais cela ne me satisfait pas et je persiste à regarder comme tout à fait bourgeoise la descendance de deux marchands de serge de Reims, à l'enseigne du « Long Vestu. » — M. Jal, dans son *Dictionnaire de critique biographique*, et M. Clément, qui, certes, fait autorité en la matière, dans son *Histoire de Colbert*, ne laissent aucun doute sur ce point. — Il faut dire, en parlant du fondateur des Pères de la Miséricorde, le P. Rauzan, et non *de* Rauzan (p. 367). — Mgr de Coucy ne fut pas « emprisonné » en Espagne de 1804 à 1807. — « Quelques cardinaux étaient enfermés à Pierre-Chatel en décembre 1810. » — Quels étaient ces cardinaux? Le premier Empire a bien assez de persécutions religieuses à son actif, sans qu'on lui en prête qu'il n'ait pas commises.

Ces petites taches ne font pas que le P. Drochon, armé de documents inédits, patiemment recueillis, intelligemment mis en œuvre, n'ait dépensé autant d'activité que de zèle, autant de scrupule que de patience, pour nous donner un livre des plus consciencieux sur un sujet fort délicat, qu'il traite avec tout le tact, toute la mansuétude, toute la charité d'un prêtre et d'un apôtre. C'est donc une belle œuvre qui portera, je l'espère, d'heureux fruits chez les « dissidents ; » c'est un livre qui éclaire parfaitement une question complexe. G. DE G.

Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française, 2e partie : *Restauration*, II. 1820-1824. T. V. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 582 p. — Prix : 8 fr.

Le cinquième volume des *Mémoires du chancelier Pasquier* embrasse une période de quatre années, de 1820 à 1824 ; c'est l'histoire de la fin du second ministère du duc de Richelieu et des débuts du ministère de M. de Villèle, période capitale, car elle est caractérisée par un changement de politique dont l'influence fut considérable sur l'avenir et sur la destinée de la monarchie. Quand s'ouvre le volume, les grandes puissances sont réunies en congrès à Troppau. La révolte de Naples a forcé le Roi à accorder une constitution, et les monarques européens, préoccupés des conséquences de cette révolution, sont assemblés pour aviser aux moyens de la réduire ; mais le czar Alexandre a changé de système politique ; sous l'influence de Mme de Krudner, il a renoncé aux aspirations libérales et subit à peu près aveuglément les inspirations de M. de Metternich. Seule la France combat l'Autriche, et même elle ne la combat qu'à moitié ; car, comme le dit spirituellement un diplomate, il y a deux France à Troppau, et l'un des plénipotentiaires français, M. de Caraman, marche aussi à la suite du ministre autrichien. C'est donc l'Autriche qui est chargée, au nom de l'Europe, en quelque sorte, de mettre à la raison les révolutionnaires des Deux-Siciles, et elle y réussit sans tirer un coup de fusil, pour ainsi dire ; les troupes napolitaines n'essaient pas de résister, et le roi de Naples remonte sur son trône, sans se soucier, malgré les objurgations du duc de Blacas, d'exécuter les engagements qu'il avait pris avant de quitter sa capitale.

Cette victoire si facile eut son contre-coup en France ; le parti libéral, qui avait sous main et même ouvertement encouragé les révolutionnaires napolitains, fut atteint par leur si brusque échec, et aux élections qui suivirent, ses rangs à la Chambre furent décimés. Les royalistes revinrent en immense majorité, et malheureusement les royalistes intransigeants, qu'offusquait la modération du duc de Richelieu et qui ne lui pardonnaient pas ce qu'ils appelaient sa mollesse dans l'affaire de Naples ; le ministre des affaires étrangères, M. Pasquier, était surtout l'objet de leur animosité ; il offrit de se sacrifier ; le duc de Richelieu ne le voulut pas et préféra une combinaison un peu bâtarde, l'entrée dans le ministère, sans portefeuilles, des deux chefs de la droite, ou du moins de ses chefs les plus modérés, — le premier surtout, — MM. de Villèle et de Corbière. Ce fut une gène pour tous, et après quelques mois où les deux nouveaux ministres, tiraillés entre leur solidarité avec le cabinet dont ils faisaient officiellement partie et les prétentions de leurs amis de la Chambre, eurent une attitude embarrassée et presque forcément équivoque, ils donnèrent leur démission. Peu après, le ministère tombait, et le duc de

Richelieu ne survivait guère à sa chute ; il succombait à une maladie subite, emportant avec lui une renommée de sagesse et d'intégrité qui n'a cessé de grandir et que les Mémoires du chancelier ne feront que consacrer encore plus. « Jamais personne, a-t-il dit justement, n'a poussé plus loin le désintéressement et la délicatesse des sentiments. »

M. de Villèle avait succédé au duc de Richelieu. Son premier acte fut la guerre d'Espagne ; ce fut un succès complet. Malgré certains défauts d'organisation au début, particulièrement pour les subsistances, l'expédition, très bien menée par un prince d'un vrai mérite et d'une prudente modération, mais dont une extrême timidité paralysait trop souvent les très réelles qualités, le duc d'Angoulême, l'expédition réussit avec une promptitude inespérée. Malheureusement le prince ne put pas empêcher la réaction violente qui suivit et les vengeances du souverain qu'il avait si facilement restauré. Ce succès d'ailleurs ne profita guère à M. de Villèle ; trouvé trop modéré à son tour, il fut vivement attaqué par les ultras, sous la conduite de M. de la Bourdonnaye, et, ce qui était plus grave, par un de ses collègues au ministère, collègue illustre, mais d'une ambition encombrante et jalouse, M. de Chateaubriand. Leurs efforts combinés, appuyés par l'opposition et même par le baron Pasquier, dont la politique ici fut rétrograde, firent échouer une des combinaisons les plus habiles cependant du premier ministre, et qui devait réussir plus tard, la conversion de la rente. La conséquence de ce dissentiment fut grave. M. de Villèle, justement mécontent, obtint du Roi le renvoi de M. de Chateaubriand ; il le fit dans une forme blessante, et le grand écrivain, furieux, commença contre son ancien collègue une opposition passionnée qui finit par amener la chute de M. de Villèle, et n'a pas peu contribué à celle de la monarchie.

M. Pasquier n'aimait pas non plus M. de Villèle ; mais tout en critiquant ses actes, et quelques-uns à tort, il reconnaît les qualités qui ont fait de lui sinon un homme d'État, du moins un administrateur habile et un remarquable ministre des finances. Les Mémoires du chancelier d'ailleurs, tout en étant habituellement, comme il est naturel, l'apologie de sa propre conduite, et en subissant parfois, dans les questions religieuses, l'influence des préjugés de l'ancien monde parlementaire, sont presque toujours impartiaux, et c'est là, avec la fidélité des souvenirs, l'exactitude des renseignements, la précision et la clarté du style, ce qui leur assure tant d'autorité et de charme et en fait vivement désirer la suite ; c'est l'histoire écrite par un témoin oculaire et bien informé, plutôt même par un acteur, d'un monde disparu qui a eu ses passions et ses faiblesses, mais aussi son attrait puissant et son incontestable grandeur, et que fait plus d'une fois regretter le monde actuel.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Discursos leidos ante la Real Academia de Ciencias exactas, fisicas y naturales en la recepción publica del Exc^mo Sr D. Acisclo Fernandez Vallin. Madrid, typ. « Sucesores de Rivadeneyra, » 1893, in-4 de 312 p.

Prévenons le lecteur qu'il ne s'agit pas ici d'un discours académique au sens où nous l'entendons en France. Les académies espagnoles exigent des récipiendaires autre chose qu'une rhétorique aux élégances officielles : le discours du nouveau membre est toujours un travail historique ou littéraire sérieux. Mais cette fois, M. Vallin a encore dépassé et de beaucoup la moyenne traditionnelle ; ce n'est pas un discours qu'il nous donne, c'est un livre. Ne nous en plaignons pas. On n'a rien écrit de plus complet sur le sujet choisi par le savant académicien : *La Culture scientifique de l'Espagne au XVIe siècle.* Avec ses notes et son index des matières par ordre alphabétique, cette monographie est la plus précieuse qui se puisse consulter. Le seul reproche qu'on ose adresser à l'auteur, ainsi que l'a fait D. Miguel Merino, chargé de lui répondre, est d'avoir quelquefois péché par excès de patriotisme, en exagérant un peu l'importance du rôle de l'Espagne dans la renaissance scientifique qui a accompagné la renaissance littéraire. A part cela, son travail est de tout premier ordre. M. F.

Das Ceremoniell der Kaiserkrönungen von Otto I bis Friedrich II. Von D^r phil. Anton Diemand. (*Historische Abhandlungen*, herausg. von D^r Th. Heigel und Dr H. Grauert, IV.) München, H. Lüneburg, 1894, gr. in-8 de 151 p. — Prix : 6 fr. 25.

Il n'échappe à personne que l'étude des cérémonies qui accompagnaient le couronnement de l'Empereur au moyen âge a une importance considérable pour déterminer l'idée qu'on se faisait de l'Empire et la nature des relations de l'Empereur avec le Souverain Pontife. Aussi le sujet a-t-il déjà tenté plusieurs historiens allemands ; Waitz, notamment, et J. Schwarzer se sont appliqués à déterminer l'âge des divers *ordines* ou formulaires que nous sont parvenus et les couronnements auxquels ils se rapportent. Un jeune érudit, M. Diemand, reprend cet examen dans un volume de la collection de dissertations publiées par les élèves du séminaire historique de Munich sous la direction des savants professeurs Heigel et Grauert. La première partie de son travail a pour objet d'établir dans l'espace de temps qu'il embrasse (d'Otton Ier à Frédéric II) trois périodes distinctes à chacune desquelles se rapporte un *ordo* ou un groupe d'*ordines :* 1° d'Otton Ier à Henri V ; 2° de Lothaire à Henri VI ; 3° de Frédéric II à Henri VII. Il est naturellement impossible d'exposer ici l'argumentation ingénieuse et solide sur laquelle l'auteur appuie sa division. Le second chapitre, fort court, mais intéressant, cherche à montrer l'influence exercée par l'*ordo* du couronnement impérial sur les *ordines* du couronnement des rois de la chrétienté. Le sujet aurait peut-

être mérité une plus longue étude. Le troisième chapitre et le plus considérable, puisqu'il forme le fond même de l'ouvrage, retrace les changements survenus dans les divers actes de la cérémonie du couronnement, pendant les trois périodes que l'auteur a fixées. Une des différences principales qui distinguent les trois périodes consiste dans la prestation de l'acte de serment par l'Empereur. M. Diemand y consacre un appendice spécial; primitivement l'Empereur ne faisait pas de serment, à proprement parler; l'Empereur ne devant le serment à personne, il se contentait d'une simple promesse de défendre l'Église *(promitto, spondeo atque polliceor)*. Mais dès Henri II s'établit la formule du serment, par l'addition aux mots ci-dessus cités des suivants : *Atque per haec euangelia iuro*. En même temps, l'Empereur ne se contente plus d'affirmer sa volonté de défendre l'Église, il jure fidélité *(fidelitatem)* au Vicaire de saint Pierre. Dans la seconde période, le serment se modifie. L'Empereur fait supprimer le mot *fidelitatem*, choquant pour lui, mais d'autre part il précise davantage son rôle de protecteur vis-à-vis de l'Église de Rome, par les mots : *Custodiendo et conseruando possessiones, honores et iura eius*. Le serment reste essentiellement le même dans la troisième période. Il y a bien d'autres différences, comme, par exemple, la remise de l'anneau par le Pape pendant la première période, et dans la troisième, l'addition aux insignes impériaux de la pomme impériale. M. Diemand expose ces détails avec beaucoup de clarté. La conclusion de son étude est naturellement de faire ressortir l'importance de l'Empire d'après les *ordines*. D'excellents appendices contiennent des *ordines* inédits.

E. G. L.

Bibliographie des éditions de Simon de Colines (1520-1546), avec une notice biographique et 37 reproductions en fac-similé, par Ph. Renouard. Paris, Em. Paul, L. Huard et Guillemin, 1894, in-8 de vii-519 p. — Prix : 40 fr.

De toutes les monographies consacrées à des imprimeurs parisiens, celle-ci me paraît en tous points la meilleure, la plus savante et la plus documentée. Grâce à une longue préparation et à des recherches internationales dans les bibliothèques même de second ordre, M. Ph. Renouard, qui appartient à une famille où l'art typographique a toujours été en grand honneur, et qui avait à cœur de continuer la tâche entreprise par son aïeul, en donnant au public un complément naturel à l'important volume consacré par Aug. Renouard aux Estienne, est parvenu à réunir une suite importante des éditions publiées sous le nom de Simon de Colines à partir du 12 décembre 1520, encore qu'il n'ait pu retrouver absolument tous les volumes dont l'existence avait été signalée par des biographes antérieurs ; et, sachant que ces éditions se distinguent par leur belle exécution typographique (Colines a introduit dans l'industrie parisienne l'italique de texte très en faveur à Venise), l'au-

teur a donné à son volume une apparence extérieure des plus élégantes, rehaussée encore par des reproductions parfaites, comme les descriptions elles-mêmes. La notice biographique qui suit la bibliographie est un peu sobre de renseignements, mais il n'en faut pas rendre M. Renouard responsable : nous sommes bien mal fixés sur la vie privée de nos vieux typographes parisiens, et nous le serons encore longtemps, tant que les minutes de nos notaires ne nous auront pas révélé tous leurs secrets. Il résulte des recherches de l'auteur que Henri Estienne et Simon de Colines n'ont pas dû être associés, comme on l'avait cru jusqu'ici, et que le mariage de Simon eut lieu, en 1521 ou 1522, avec la veuve de Jean Hygman. Par la disposition adoptée, par l'illustration, par l'importance des index très clairs, comme par la valeur intrinsèque, ce travail mérite d'être signalé comme un modèle. H. Stein.

BULLETIN

L'Action nouvelle et nécessaire du clergé, par Un docteur en théologie. Abbeville, Paillart, 1893, in-18 de 96 p.

Tel est le titre d'une étude présentée au congrès catholique de Lille en novembre 1893, et dans laquelle un membre jeune et distingué du clergé d'Amiens expose ses théories sur ce qu'il y aurait à « faire »pour « rendre la vie chrétienne à la masse populaire. » Le mal de notre époque consiste principalement dans l'ignorance religieuse. A ce mal il faut un remède, et le remède de l'ignorance, c'est l'instruction ou, dans la matière qui nous occupe, l'évangélisation. Mais les moyens actuels d'évangélisation ne suffisent point à combattre l'ignorance. Il faut donc inventer de nouveaux remèdes, et l'auteur propose les « conférences » paroissiales, beaucoup plus propres, selon lui, que les prônes ou les sermons à faire impression sur les foules et sur les hommes en particulier. Voilà sa thèse. Nous ne rechercherons pas si elle ne se trouve pas légèrement en contradiction avec les avertissements, postérieurs, il est vrai, du Saint-Siège sur ce genre spécial de prédication. Mais nous avouons avoir été séduit par la conviction de l'auteur, par la verve et l'entrain de son style.

Pour être jeune, ce docteur en théologie n'en est pas moins, ordinairement, raisonnable et sage. Il se garde bien, par exemple, de tomber dans le sophisme de ceux qui prétendent remplacer la prédication par la presse. Il lui fait déjà la part assez belle en l'appelant, non sans emphase, « l'auxiliaire obligée de l'évangélisalion à grande voix parlée. »

Un véritable souffle d'apôtre passe à travers ces pages, et tout prêtre qui les lira, s'il n'approuve pas intégralement les propositions de l'auteur, trouvera du moins plaisir et profit à cette lecture. Léon Charpentier.

Dialogues entre de grands esprits et un vivant, de Amédée-H. Simonin. Paris, Launay, 1893, in-18 de 277 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Amédée-H. Simonin, officier d'infanterie, démissionnaire au coup d'État du 2 décembre 1851 — c'est imprimé sur la couverture — est en commerce fréquent avec les esprits. Si j'en crois son livre, il a conversé, par l'intermédiaire de médiums, au moins avec une centaine et de haute impor-

tance, puisqu'on y rencontre Louis XIV, Moïse, saint Louis, saint Paul, Jeanne d'Arc, Confucius, Platon, Socrate, Victor Hugo, la Sainte Vierge et, ici nous touchons au blasphème, Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'en omets un très grand nombre, bien entendu. M. Simonin nous rend compte de ses conversations avec ces esprits, et beaucoup d'autres; il nous rapporte leurs impressions de par delà la tombe. S'il fallait en croire M. Simonin, il se dirait encore plus de sottises dans l'autre monde que dans celui-ci. A force d'être absurde, ce livre finit quelquefois par devenir amusant. En somme, nous avons là le résumé de ce que pense M. Amédée-H. Simonin sur les choses du présent, du passé et même de l'avenir, et ce n'est pas fort. Ah! si les esprits pouvaient ou voulaient se plaindre, je plaindrais M. Amédée-H. Simonin. Il passerait un mauvais quart d'heure.

P. Talon.

Honnête homme avant tout, par M.-J. Ribet. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 327 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce livre, l'auteur proteste avec véhémence contre les mœurs d'aujourd'hui. Il dégage d'abord l'honnêteté vraie des équivoques et falsifications qui la voilent, et dénonce ensuite à l'indignation de ses lecteurs les injures faites à l'honnêteté et les violateurs de l'honnêteté de tout rang et de tout acabit. Il n'épargne personne et va chercher derrière les actions les mobiles qui les inspirent, le plaisir, l'ambition, l'intérêt, la peur et la haine. L'épilogue expose enfin les charmes de l'honnêteté : c'est la conclusion du livre, plus consolante que le début. Je soumets un scrupule à l'auteur : il proclame qu'il faut être honnête avant même d'être religieux et chrétien. Cela suppose qu'on peut être honnête sans être religieux et chrétien, et religieux et chrétien sans être honnête. Mais alors à quoi servirait la religion? La question mériterait d'être éclaircie pour ne pas laisser subsister une fâcheuse équivoque.

P. Talon.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par Maurice Block. 51e année. Paris, Guillaumin, 1894, in-18 de 815 p. — Prix : 9 fr.

Avec ce volume, l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique* atteint sa cinquante et unième année. Un demi-siècle d'existence, pour toute publication, témoigne de son utilité et prouve son succès. Pour celle-ci, son caractère tout spécial en atteste plus encore l'importance.

Digne de ceux qui l'ont précédé, ce volume est divisé de la même manière. Les matières d'un intérêt général occupent la première partie, c'est-à-dire près de la moitié du volume. Viennent ensuite les documents qui concernent Paris. Peut-être ne serait-il pas sans intérêt d'étendre ici le cadre en y insérant des statistiques ou documents concernant les principales villes de France. L'Algérie et les colonies fournissent le contingent de la troisième partie, puis la statistique des pays étrangers est tout entière comprise dans la quatrième. Enfin, comme chaque année, des variétés financières terminent le volume.

Sans doute, un pareil recueil est loin d'être un livre de lecture, mais il réunit sous la main du travailleur des masses de documents qui, sans lui, resteraient enfouis dans des publications éparses, où il serait presque impossible de les retrouver.

G. de S.

Le Contrat démocratique, par O. Paris, Savine, 1894, in-18 de 94 p. — Prix : 1 fr. 50.

Comme M. Bellamy, dans son célèbre roman socialiste, *Looking*

Backward, l'auteur fait ici la description de la société qui aurait adopté les réformes qu'il rêve : elles reposent sur une nouvelle déclaration des droits de l'homme, qu'il appelle contrat démocratique. Voici les principaux traits de cet heureux monde : suppression des rentes publiques par le remboursement du capital; constitution d'une banque nationale de crédit industriel qui vivifie toutes les branches de travail productif; développement des associations laïques et ruine des associations religieuses; simplification de la justice et des autres services d'État ; remplacement des églises par des salles de conférences et des musées, etc. » Tout cela se passe dans un astre voisin de notre planète, et dont nous sommes invités à imiter l'exemple. Le seul intérêt de ces pages, c'est de nous renseigner sur les espérances et l'idéal de certains de nos contemporains.

J. Angot des Rotours.

L'Organisation agricole et la sécheresse de 1893, par L. Dubois de Lhermont. Orthez, J. Goude-Dumesnil; Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 192 p. — Prix : 3 fr.

Faire connaître d'abord l'organisation, l'enseignement et la législation agricoles de la France a été le premier objectif de l'auteur. Il a voulu ensuite exposer les mesures prises par les pouvoirs publics pour atténuer les effets de la sécheresse de 1893, et, comme conséquence, les moyens pratiques de combattre la disette des fourrages. Bien que composé dans la pensée de louer avant tout ce qui s'est fait, ce petit ouvrage présente un assez bon résumé des rouages du ministère de l'agriculture, et dans la partie plus spécialement agricole, le lecteur trouvera l'énoncé de faits utiles à se rappeler; mais ils sont énumérés cependant bien plus à la manière d'un reporter qui raconte ce qu'il entend et ce qu'il trouve, que de quelqu'un qui examine dans les champs, les cultures ou les étables, les résultats obtenus.

G. de S.

Pêches et chasses zoologiques, par le marquis de Folin. Paris, J.-B. Baillière, 1893, in-18 de 332 p., avec 117 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, le marquis de Folin a voulu décrire les plaisirs que l'on peut aisément trouver au bord de la mer. Pour centre de ses excursions il prend deux pays principalement, bien que ce qu'il expose s'applique à tous les rivages; mais il affectionne les plages bretonnes, et plus encore celles du golfe de Gascogne. Aussi son livre pourra-t-il être consulté utilement par les voyageurs qui visiteront Biarritz et ses environs. Pêches et chasses qu'on y peut faire, moyens d'y réussir, d'intéresser ses promenades et ses loisirs, tout ce qui s'y rapporte est agréablement présenté. Il relève les curiosités nombreuses que les divers ordres naturels font rencontrer dans les rochers et dans la mer, comme aussi le long des cours d'eau de la côte. Faune et flore actuelles ou fossiles sont mises à contribution, et l'on prend plaisir à se laisser guider au milieu de leurs merveilles. Peut-être certaines parties présentent-elles quelques longueurs ; aussi eût-il mieux valu en abréger les détails pour des lecteurs qui ne sont pas naturalistes de profession. Légère critique. Ajoutons que l'intérêt général est beaucoup augmenté par les gravures et les dessins nombreux qui illustrent le texte. L'auteur a dessiné lui-même ces croquis de paysages, d'instruments ou de curiosités dont il parle.

G. de S.

Aviculture industrielle, par Paul Devaux. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1894, in-8 de 291 p. — Prix : 4 fr.

On ne saurait faire un reproche à M. Devaux d'engager ses lecteurs à se livrer à l'aviculture artificielle sans réflexion, à accepter comme argent comptant les merveilles racontées par les fabricants d'instruments d'élevage et à se confier enfin, les yeux fermés, aux procédés que chacun d'eux préconise. Il ne dissimule pas les dificultés de l'entreprise, et met bien, dès l'abord, en garde contre l'entraînement irréfléchi. Mais ceci bien établi, et en fort bon style plein d'humour, il raconte ce qu'on peut obtenir de ces procédés, les soins qu'il faut prendre, les tâtonnements et la peine qu'il est nécessaire de subir. Lui-même a pratiqué et a réussi finalement; son témoignage a donc un certain poids.

L'amateur, ou plutôt (car ce n'est point une chose qu'on puisse faire en amateur) l'éleveur de profession trouvera dans ces pages tous les renseignements nécessaires pour éviter les échecs, choisir le matériel le meilleur, prendre les soins indispensables à l'éclosion, à l'élevage et à la mise en état de ses jeunes poussins. Les derniers chapitres seront à étudier pour tous ceux, quels qu'ils soient, qui ont une basse-cour à conduire, et chacun fera son profit des formules, recettes et comptes de prix de revient dont l'auteur fait l'exposé avec une incontestable compétence. G. de S.

Morceaux choisis des écrivains havrais, avec introduction, notices biographiques, notes explicatives et index de noms propres, par Charles Le Goffic. Le Havre, Imp. du Commerce, 1894, in-16 de xi-441 p.

Voici la première anthologie provinciale que nous connaissions, et il faut louer M. Le Goffic d'avoir eu la bonne idée de l'entreprendre et de la mener à bien. Il a eu le courage, quoique le livre fût destiné à pénétrer dans des écoles publiques et fût ouvertement patronné par le recteur de l'Académie de Caen, de ne pas exclure les ecclésiastiques et de consacrer quelques pages et un portrait à Guillaume Clémence, le savant exégète, à J.-F. Dicquemare, qui s'occupa d'histoire naturelle, à Désiré Cochet, dont le nom est bien connu des archéologues, et à Armand Malais, dont le *Calendrier annuel* fut aussi apprécié que possible dans le *Polybiblion*. Il nous faudrait beaucoup de place pour citer les auteurs moins connus que les deux Scudéry, Mme de la Fayette, Bernardin de Saint-Pierre et Casimir Delavigne, et qui, cependant, méritent de sortir de l'oubli, comme Guillaume Le Testu, G. de Marceilles, G. de Mipiville, Dubocage de Bléville, jusqu'à Saint-Lecorun, Ancelot, Buquet, A. Touroude, Paul Gachot et Jules Tellier. M. Le Goffic a eu la très heureuse pensée d'insérer les vœux présentés par la ville du Havre aux États généraux de 1789. Une bonne table termine le volume. Il y a aussi un essai d'illustration qui n'est pas toujours merveilleux, mais dont les sujets sont bien choisis. C. A. B.

Portraits intimes, par Adolphe Brisson. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de 370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Causerie facile d'un boulevardier, d'un journaliste, qui dans le méli-mélo de la vie parisienne a coudoyé presque tous les « grands hommes » du jour, interviewant les uns chez eux, rencontrant les autres dans les salons, dans les coulisses, dans les banquets, et qui a sur chacun quelque trait amusant à raconter, qui d'ailleurs conte lestement et sans prétention; cela s'écoute avec plaisir aux heures paresseuses de l'après-déjeuner, cela peut amuser la cu-

riosité des bourgeois de province, et celle des Parisiens, qui sont sur ce chapitre les plus badauds et les plus provinciaux des bourgeois. Tel est l'ouvrage de M. A. Brisson. Mais cela n'est pas un livre. Ce sont des anecdotes, plus piquantes qu'authentiques sur les débuts dans les lettres ou les arts de Théodore Barrière, de MM. Meilhac, Jules Lemaître, Vacquerie, Pessard, André Theuriet, Clairin, Regnault, Mounet-Sully ; ou M. Sarcey, banquetant à Dourdan avec ses camarades de pension, ou Marmier promenant M. Zola chez lui jusqu'à la porte des W.-C. ; ou les aventures de forçat de M. Alphonse Humbert, devenu, depuis, président du conseil municipal de Paris ; ou le récit d'un dîner très fantaisiste chez Sarah Bernhardt. Ce sont des « instantanés » pris au hasard de l'actualité. Voici M. A Daudet à Champrosay, M. Renan en vacances à Perros, M. Lemaître dans le petit village du Loiret où il est conseiller municipal, M. Aurélien Scholl faisant des mots à Tortoni, M. Henri Rochefort à Clarence-Terrace, miss Maud Gonn, dont on nous dit « le nez coquelinesque et la taille de 1m85, » ou Mme Melba, « moulée dans sa robe de velours bleu.... »

Voici MM. Bouchor, Marcel Prévost, Dorchain, Becque, Richepin, Fabié, Emmanuel Arène, Maurice Faure, Mmes Réjane et Céline Montaland, croqués par un reporter aimable, mais toujours pressé, qui va entendre le P. Didon au sortir de la Bodinière, et parle de Mgr d'Hulst sur le même ton qu'il parle d'une actrice....

Au milieu de cet amusant papotage, plus amusant qu'instructif, il y a pourtant un document du plus haut intérêt. C'est une lettre de M. Renan, où le *Discours sur l'histoire universelle* est traité d' « ouvrage puéril à peine digne des pensionnats de religieuses, » — renvoyé à M. Brunetière ; — la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, d' « ignoble parodie de la Bible, » — renvoyé à M. Lanson ; — l'*Histoire des variations*, de « sophisme, » — renvoyé à M. Rebelliau ; — Bossuet, d' « esprit borné, de sorboniste encroûté, idole de l'admiration routinière.... » Morceau de haut goût, qui vaut à lui seul, n'est-il pas vrai ? les 3 fr. 50 que coûte le volume ! Page admirable du plus pénétrant, du moins passionné des esprits qui fut jamais, page qui mérite de vivre.... autant que le nom de M. Renan ! GABRIEL AUDIAT.

Frankreich, Russland und der Dreibund, von E. HEINRICH GEFFCKEN. 2e éd. Berlin, Wilhelmi, 1893, in-8 de 179 p.

Cette brochure est essentiellement prussienne. L'auteur s'attache à prouver que les essais d'alliance entre la Russie et la France ont toujours échoué quand ils n'ont pas fatalement amené la guerre entre ces deux puissances. Il passe en revue les projets de Pierre le Grand, Élisabeth, Paul, Alexandre Ier, Nicolas Ier et Alexandre II pour démontrer sa thèse et insinuer qu'il en sera toujours de même. La préface contient des assertions sur l'Alsace-Lorraine qui sont absolument étrangères au sujet principal. Tout le travail ne présente rien de neuf ni de particulièrement intéressant. P. S. P.

Carte de Madagascar accompagnée d'une notice, par PEREGRINUS. Paris, Garnier, 1895. — Prix : 2 fr.

Au moment où les troupes françaises se disposent à régler la question de Madagascar, chacun se préoccupe de trouver une bonne carte de la grande île africaine. Nous pouvons signaler celle que vient de publier la maison Garnier frères ; elle est dressée d'après les plus récents documents, d'un format commode et pliée de manière à pouvoir se mettre dans la poche. On y trouvera jointe une courte notice faisant connaître l'aspect géographique

du pays, ses ressources, ses habitants, sur quelles bases reposent les droits de la France, et enfin un petit plan de colonisation très bien conçu. Nous n'aurions qu'à louer cette étude cartographique et descriptive si l'auteur anonyme ne s'était appliqué, avec le plus grand soin, à laisser dans l'ombre la question religieuse, qui cependant joue un rôle capital dans les affaires de Madagascar; là-bas, comme sur bien d'autres points du globe, les catholiques sont les amis de la France, les protestants ses ennemis. Nous devons donc appuyer énergiquement nos missionnaires, qui ont été jusqu'à ce jour et ne cesseront d'être les meilleurs propagateurs de notre influence et de notre civilisation. COMTE DE BIZEMONT.

Histoire sommaire de la colonisation française, par LÉON DESCHAMPS. Paris, Nathan, 1894, in-12 de 156 p.

L'ouvrage de M. Léon Deschamps est écrit sans prétention : c'est une œuvre de vulgarisation. Il est destiné à la jeunesse des écoles et aux personnes désireuses d'avoir quelques notions sur notre histoire coloniale. Il répond donc, en partie, aux vœux formulés par le congrès de 1889.

M. Léon Deschamps divise l'histoire coloniale de la France en quatre grandes périodes : 1° Jusqu'au ministère de Richelieu, les Français n'ont exploré que l'Amérique et n'ont fondé qu'une colonie, le Canada; 2° de Richelieu jusqu'en 1713, ils ont fait toutes leurs acquisitions en Amérique, aux Antilles, en Afrique et en Asie, et sont en possession nominale ou effective du plus grand empire colonial des temps modernes ; 3° jusqu'en 1815, ils se laissent dépouiller par les Anglais ; 4° depuis 1815, ou plutôt depuis 1830, ils ont reconstitué un domaine colonial qui est à peu près le tiers de celui d'autrefois.

Sous le rapport du régime, M. Deschamps établit cinq grandes divisions qui répondent assez exactement aux périodes de transformation de notre système colonial : 1° le XVIe siècle ne connaît que les concessions ; 2° au XVIIe et au XVIIIe siècle fleurit le régime des grandes compagnies privilégiées et du pacte colonial ; 3° de 1769 à 1802, surtout durant la Révolution, est essayé le régime de liberté, comportant l'assimilation politique, l'autonomie administrative, la liberté commerciale, la liberté du travail et des personnes ; 4° de 1802 à 1870, on revient à l'ancien régime ; 5° depuis 1870 on reprend, au moins en partie, la doctrine de la Révolution. Sauf quelques restrictions et à part quelques erreurs qui se sont glissées (comme, page 84, où M. Deschamps indique qu'une ligne ferrée existe entre Saint-Louis et Bakel, ce qui est inexact), ce volume est appelé à rendre de réels services.

J. C.

Le Chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran, 1788-1792, par PIERRE DE CROZE. Paris. Calmann-Lévy, 1894, in-12 de 335 p. —Prix : 3 fr. 50.

Boufflers et Mme de Sabran, deux gracieuses figures déjà connues par les nombreuses publications qu'a inspirées la frivole et brillante société du XVIIIe siècle, ont occupé un rang distingué dans ce monde artificiel et charmant qu'emporta l'orage révolutionnaire. Ils y ont fait de leur vie un roman honnête, puisqu'il s'est terminé par le mariage M. Pierre de Croze, à l'aide de documents inédits, nous introduit dans l'intimité de ces délicats esprits. Présenté sous une forme agréable, le sujet retiendra l'attention de ceux qui, fuyant les vulgarités du présent, se réfugient volontiers dans le passé, où l'art de plaire développa les qualités comme les défauts d'une France élégante, spirituelle, raffinée, dont nous subissons aujourd'hui encore le pres-

tige et la séduction. Lecteurs et lectrices en retrouveront l'image dans le joli volume que vient de nous donner M. Pierre de Croze, et en le finissant, ils exprimeront le vœu d'en voir paraître bientôt la continuation, comme nous le fait espérer l'auteur par les dernières lignes, où nous voulons voir mieux qu'un désir : une promesse. H. DE BROC.

Paul de Magallon, capitaine et hospitalier, par le R. P. PRALON, S. J. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1893, gr. in-8 de 298 p., orné de 12 grav. — Prix : 3 fr.

C'est une vie bien édifiante que celle de Paul de Magallon. Issu d'une noble famille de Provence que la Révolution força d'émigrer en Prusse, Paul de Magallon y fut d'abord admis dans le corps des cadets ; mais, dès qu'il put rentrer en France, il franchit la frontière et courut s'enrôler dans les armées de Napoléon et prit part, comme lieutenant et capitaine, aux grandes campagnes de l'Empire. Mais déjà s'éveillait dans son cœur la vocation religieuse ; aussitôt la paix faite et Louis XVIII remonté sur son trône, le jeune officier se fit mettre en demi-solde et se consacra à l'étude et à la prière sous la direction de l'abbé de Mazenod et des Pères jésuites ; après avoir hésité quelque temps sur l'ordre dans lequel il devait entrer, il entreprit de reconstituer en France la congrégation des Frères de Saint-Jean de Dieu, dispersée par la Révolution. Il réussit, malgré mille difficultés, à fonder plusieurs maisons à Marseille, à Lyon, à Paris, et se consacra tout entier aux constructions, aux quetes, au recrutement de ses collaborateurs, aux soins prodigués à la fois aux malades, aux aliénés, aux enfants infirmes. En même temps, il édifiait ses compagnons par l'austérité de sa vie. Enfin, en juillet 1859, il rendit sa belle âme à Dieu et alla recevoir la récompense due à ses hautes vertus.

COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Auguste-Laurent BURDEAU, président de la Chambre des députés, est mort le 13 décembre. Né à Lyon le 10 septembre 1851, dans une condition fort modeste, ses débuts furent pénibles. Il reçut néanmoins une éducation libérale, ayant été tour à tour élève du lycée de Lyon et du lycée Louis-le-Grand. Quand la guerre éclata, il venait de couronner de bonnes études par la réception à l'École normale supérieure ; il s'engagea et se conduisit brillamment. Après s'être fait recevoir agrégé de philosophie, il professa tour à tour cette science aux lycées de Lons-le-Saunier et de Saint-Étienne. Puis il fut appelé au même titre au lycée Louis-le-Grand ; la violence de ses attaques contre les dogmes catholiques choquait ceux mêmes de ses élèves qui n'avaient pas la foi. Cette passion antireligieuse le désignait naturellement au choix de M. Paul Bert pour remplir les fonctions de chef de cabinet quand celui-ci devint ministre (1881). Plus tard, lorsqu'aux élections de 1885 il fut élu député du Rhône, tout le monde sait la part qu'il prit à la loi d'exil des princes, et l'odieuse proposition dont il fut l'auteur, tendant à exclure du concours de l'École navale les élèves de la maison des PP. jésuites, à Jersey (1887). Son bagage littéraire est assez léger ; outre quelques articles dans la *Revue philosophique* et dans la *Revue bleue*, on n'a de lui que les ouvrages suivants, dont aucun ne dépasse la moyenne ordinaire : *Essais de morale, de science et d'esthétique*, d'Her-

bert Spencer, traduits de l'anglais (1877-1879, 3 vol. in-8); — *Le Fondement de la morale*, de Schopenhauer, traduit de l'allemand (1879, in-12); — *L'Instruction morale à l'école (devoir et patrie)* (1883, in-12); — *Notions élémentaires d'économie politique* (1883, in-12); — *Le Droit usuel et l'économie politique à l'école* (1883, in-12), avec M. Henri Reverdy); — *Les Questions sociales contemporaines* (1885, in-8), en collaboration avec MM. Ad. Coste et Lucien Arréat; — *Une Famille républicaine. Les Carnot*, sous le pseudonyme : Un député (1888, in-8); — *L'Algérie en 1891* (1892, in-8).

— M. Jean Macé, mort le 13 décembre, était né à Paris le 22 avril 1815. Élevé au collège Stanislas, où il passa dix années (1825-1835), il y fit d'assez brillantes études pour être appelé dès sa sortie à y professer un cours d'histoire. Tour à tour maître répétiteur aux lycées Louis-le-Grand et Henri IV, la conscription l'appela sous les drapeaux, et il y était depuis trois ans, quand M. Théodore Burette, historien alors connu, mais dont aujourd'hui le nom est bien oublié, le racheta et en fit son secrétaire (1845). La mort de Burette (1847) mit seule fin à ces fonctions. Au moment de la révolution de 1848, Jean Macé se jeta dans la presse, fonda un journal, *la République*, où il défendit avec ardeur les doctrines républicaines. Le coup d'Etat le contraignit à s'éloigner de Paris. Retiré en Alsace, à Beblenheim, il y dirigea pendant plusieurs années l'école du Petit-Château. C'est en 1861 qu'il commença, avec le concours de la maison Hetzel, une œuvre de vulgarisation populaire, qui réussit vite. *L'Histoire d'une bouchée de pain* a joui d'un succès considérable. Les autres ouvrages que M. Jean Macé produisit dans le même ordre d'idées sont également devenus populaires; et le *Magasin d'éducation et de récréation* qu'il fonda en 1864 a conservé la vogue jusqu'à présent. Malheureusement toutes ces publications, autrement assez bien conçues, sont entachées de l'esprit « neutre. » Leur auteur fit plus; il ne tarda pas à passer à l'attaque vigoureuse contre les mœurs et les institutions chrétiennes, et la Ligue de l'enseignement, qu'il fonda en 1866, est un des plus ardents agents de déchristianisation dans notre malheureux pays. Aussi, quand la franc-maçonnerie s'empara du pouvoir, elle récompensa largement le principal inspirateur de cette œuvre : M. Jean Macé, d'abord décoré de la Légion d'honneur, ne tarda pas à être élu sénateur inamovible (1883). Voici la liste de ses publications : *Les Entretiens du père Moreau* (1848, in-32); — *Lettre d'un garde national à son voisin* (1848, in-12), sous le pseudonyme de Jean Moreau; — *Les Vertus du républicain* (1848, in-32); — *Histoire des 45 centimes* (1851, in-12); — *Histoire d'une bouchée de pain* (1861, in-12); — *Contes du Petit-Château* (1862, in-8); — *Théâtre du Petit-Château* (1862, in-12 et gr. in-8); — *L'Arithmétique du grand-papa* (1863, in-12 ou gr. in-8); — *Conseils pour l'établissement des bibliothèques communales* (1864, in-8); — *Morale en action* (1865, in-12); — *Botanique de ma fille*, de Jules Néraud, nouvelle édition revue et complétée (1866, in-8); — *Les Serviteurs de l'estomac* (1868, in-12); — *L'Anniversaire de Waterloo* (1868, in-32); — *Le Génie et la petite ville* (1868, in-32); — *Une Carte de France pour les enfants. Le Gulf-Stream* (1869, in-32); — *Le Premier Livre des petits enfants* (1869, in-8), avec Stahl; — *Lettres d'un paysan d'Alsace à un sénateur sur l'instruction obligatoire* (1870, in-32); — *Les Idées de Jean François* (1872-1873, 8 vol. in-32); — *La Grammaire de Mademoiselle Lili* (1878, in-4); — *La France avant les Francs* (1887, in-16); — *La Ligue de l'enseignement à Beblenheim* (1891, in-18).

— M. Fernand Hue est mort le 30 décembre, âgé de quarante-huit ans. Ancien chasseur d'Afrique, il ne se mit qu'assez tard à faire de la littérature. Sa première publication, qui est un ouvrage de vulgarisation et qu'il

rédigea en collaboration avec M. Haurigot, fut le commencement d'une série d'études destinées à faire connaître nos colonies, grandes et petites. Dès lors, les ouvrages de M. F. Hue se sont succédé avec rapidité, sans que la quantité semble avoir nui à la qualité. La plupart de ces publications ont été analysées ici même; et nos lecteurs savent que presque toutes, écrites pour la jeunesse, lui conviennent et peuvent sans danger être mises entre toutes les mains, bien que parfois nous ayons dû relever l'esprit un peu neutre de l'auteur. Voici la liste de ces ouvrages : *Nos petites colonies* (1884, in-12), avec M. Georges Haurigot; — *La France et l'Angleterre à Madagascar* (1885, in-12); — *Le Pétrole* (1885, in-18); — *Les Russes et les Anglais dans l'Afghanistan* (1885, gr. in-8); — *La Guyane française* (1886, in-8); — *Nos grandes colonies* (1886-1888, 2 vol. in-12), avec M. G. Haurigot; — *Les Voleurs de locomotives* (1886, in-12); — *Voyage à travers nos colonies* (1886, in-8); — *Aventures de deux Français et d'un chien en Australie* (1887, in-18); — *Les Contes de la plage* (1887, in-8); — *Les Français à Madagascar* (1887, in-8); — *Les Françaises en 1870* (1887, in-8); — *Guérin, Spranger et Cie* (1887, in-12); — *Marthe Bresson* (1887, in-8); — *Les Aventures d'un volontaire malgré lui* (1887, in-8); — *Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique* (1887, in-12); — *La Réunion et Madagascar* (1887, in-8); — *Les Malheurs de Ninette* (1888, in-8); — *Par-ci par-là* (1888, in-8); — *La Petite Mionnette* (1888, in-8); — *Les Préventions de Suzanne* (1888, in-8); — *Aux pays du pétrole* (1889, in-8); — *Autour du monde en pousse-pousse* (1890, gr. in-8); — *Histoire d'un bloc de houille* (1891, in-8), en collaboration avec M. Bouron; — *500,000 dollars de récompense* (1891, in-8); — *Les Cavaliers de Lakhdar* (1892, in-8); — *Méconnue* (1893, in-8); — *Le Capitaine Frappe d'abord* (1894, in-4). Nous citerons encore les ouvrages suivants, écrits sous le pseudonyme de Paul Blaise : *Le Congo* (1881, in-8); — *Le Torpilleur n° 127* (1887, gr. in-8); — *Le Testament de M. Maliraux* (1889, in-8); — *Les Deux Marraines* (1890, in-18).

— Nous avons le vif regret d'annoncer la mort de notre collaborateur M. Georges Gandy, mort à Nantes le 27 décembre, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sa longue carrière s'est écoulée dans un labeur assidu et que la mort est seule venue interrompre. Catholique fervent, royaliste convaincu, M. Georges Gandy a lutté en faveur des principes auxquels il avait consacré sa plume, avec un talent, un zèle, un désintéressement qui ne se démentirent jamais. Successivement rédacteur en chef de plusieurs journaux importants de province, il écrivit en même temps dans plusieurs revues et composa, entre autres ouvrages, une histoire de France. Il fut le collaborateur assidu de la *Revue des questions historiques* et de la *Bibliographie catholique;* depuis quelques années le *Polybiblion* le comptait également au nombre de ses collaborateurs.

— On annonce encore la mort du docteur Adolphe Cintrat, mort le 20 décembre; — de M. Génin, directeur du service de la publicité à la librairie Flammarion, mort le 23 décembre; — de M. Jean Gigoux, peintre, qui laisse un volume de *Souvenirs*, mort en décembre; — de M. Jean de Grandmaison, le jeune explorateur qui accompagnait le prince Henri d'Orléans dans ses voyages, mort âgé de vingt-huit ans, à Haï-Phong; — de M. le docteur Gustave Lanoix, mort le 30 décembre; — de M. le docteur Malécot, mort à la fin de décembre; — de M. l'abbé Maréchal, ancien supérieur du séminaire d'Issy, mort le 17 décembre, âgé de quatre-vingt-un ans; — du R. P. Aimé Martinet, des oblats de Marie-Immaculée, qui se distingua, aux grands séminaires de Romans et de Fréjus, comme professeur de philosophie, et à celui de Marseille, comme

professeur de dogme, mort le 13 décembre, âgé de soixante-cinq ans; — de M. Alphonse Pagès, secrétaire rédacteur à la Chambre et romancier, mort, âgé de cinquante-huit ans, le 17 décembre; — de M. le docteur Sichel, mort, âgé de cinquante-cinq ans, à Ajaccio.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Arnold Bodek, publiciste, mort le 25 novembre, à Berlin, âgé de cinquante-huit ans; — de M. G. W. Brandt, connu par ses ouvrages de pédagogie, mort le 10 octobre, à Lahr en Bade; — de M. Moray Brown, qui laisse, sur le sport, des écrits estimés, mort en décembre; — de M. Buerstenbinder, économiste, mort à Brunswick, le 19 novembre, âgé de cinquante-quatre ans; — de M. Hugo Christoph, garde du musée entomologique du grand prince Nicolas Mikhailovitch, mort à Saint-Pétersbourg; — de M. R. A. von Cohausen, conservateur du musée des antiquités nassoviennes, à Wiesbaden, mort âgé de quatre-vingt-deux ans; — du R. P. Denza, directeur de l'observatoire du Vatican, mort à Rome, le 13 décembre; — de M. Benjamin Devigne, directeur de l'Académie des beaux-arts à Dinant, mort le 16 novembre, âgé de soixante-sept ans; — de M. Joseph Diegner, professeur au Polytechnicum de Karlsruhe, mort dans cette ville, à la fin de novembre; — de M. le baron Cajetan von Felder, naturaliste distingué, mort à quatre-vingts ans, le 30 novembre, à Vienne; — de M. Hall, auteur d'ouvrages sur le droit international; — de M. G. Hartmann, professeur de droit romain à l'Université de Tubingue, mort âgé de cinquante ans, le 16 novembre; — de M. Rud. Hildebrand, professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Leipzig, connu par d'estimables travaux, mort à soixante-dix ans, le 18 octobre; — de M. Arpad Horvath, professeur d'héraldique à l'Université de Budapest, où il est mort à l'âge de soixante-quatorze ans; — de M. Alexander Ireland, bibliophile, à qui l'on doit entre autres ouvrages le *Booklover's Enchiridion*, mort en décembre; — de M. Robert Kübel, professeur de théologie à l'Université de Tubingue, mort âgé de cinquante-six ans, le 4 décembre; — du général sir Patrick Mac Dougall, à qui l'on doit des recherches sur l'art militaire, mort en décembre; — de M. Garrick Mallery, ethnologue de talent, mort le 24 octobre, à Washington; — de M. l'abbé Marer, curé de Deutsch-Altenburg, archéologue, mort le 19 novembre; — de M. H. Neubronner van der Tunk, très versé dans la connaissance des langues indonésiennes, mort à Sarabaja, en septembre dernier; — de M. Peters, directeur de l'observatoire de Königsberg, mort à cinquante ans, le 2 décembre; — de M. Karl Plong, poète et publiciste danois, mort à Copenhague, le 27 octobre; — de M. A. C. Ranyard, publiciste, mort le 14 décembre; — de Mme Christina-Georgina Rosetti, poétesse, morte à Londres, à soixante-quatre ans, le 1er janvier; — de M. G. A. B. Schierenberg, historien et mythologue allemand, mort à Lucerne, le 21 octobre; — de M. C. B. Scott, autrefois professeur à Westminster, mort en décembre; — de M. Joseph Schlichting, connu par ses recherches sur les constructions hydrauliques, mort à Charlottenburg, le 18 novembre, dans sa soixantième année; — de M. Hilary Skinner, auteur de *Roughing it in Creta*, mort dans les premiers jours de décembre; — de M. Robert-Louis Stevenson, romancier anglais, mort en décembre; — de M. Ludger Suing, rédacteur du *Westfäl. Merkur*, mort à Münster en Westphalie, le 24 novembre; — de M. Thor Sundbye, professeur de langues romanes à l'Université de Copenhague, mort le 16 novembre; — de M. Fr. Warnecke, héraldiste, mort à cinquante-sept ans, à Berlin, le 25 novembre; — de M. E. F. H. Winge, célèbre médecin norvégien, qui s'est surtout occupé de pathologie, mort le 19 novembre, à Christiania, âgé de soixante-

sept ans ; — de M. Alexandre Zelle, compositeur de musique, mort à soixante et onze ans, le 24 novembre, à Vienne.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 30 novembre, M. Cailletet a entretenu l'Académie des fouilles de Vertillum (Côte-d'Or) ; M. Couve a ensuite présenté des photographies des fouilles de Délos. — Le 7 décembre, M. Héron de Villefosse et M. Ph. Berger ont communiqué des photographies des fouilles de Carthage et une inscription phénicienne, la plus ancienne que l'on connaisse. M. Ruelle a fait ensuite une communication sur la nomenclature musicale des Grecs, d'après un manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Dans la séance du 14 décembre, M. Oppert a donné la traduction d'une inscription babylonienne qui est un acte de vente de l'an 658 avant Jésus-Christ. M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur une pierre gravée antique représentant Diomède, et qui existait à Florence dès 1430. — Le 21 décembre, M. Héron de Villefosse a rendu compte d'une exploration du lieutenant Lecoy de la Marche dans le sud de la régence de Tunis, qui a donné lieu à d'importantes découvertes archéologiques.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 8 décembre, M. Sorel a développé quelques observations sur le danger et l'inutilité de la création d'un comité international pour la publication des traités. — Le 15 décembre, M. Frantz Funck-Brentano a lu un mémoire dans lequel il établit que, sous l'ancien régime, il n'a jamais été signé par le Roi de lettres de cachet en blanc. — Dans la séance du 22 décembre, après une communication de M. Pierre des Essars sur la vitesse de circulation du numéraire, M. Clément de Paillette a lu un mémoire sur la politique de Joseph de Maistre, d'après ses premiers écrits.

Almanachs. — Le plus jeune des almanachs, c'est, croyons-nous, l'*Almanach d'Alsace et de Lorraine* (Paris, bureaux de l'*Alsacien-Lorrain ;* J. Strauss, in-4 de 128 p., 0 fr. 50), qui n'a paru que dans les derniers jours de décembre. L'on ne peut qu'applaudir à la pensée qui a donné naissance à cet almanach, dont l'objet est d'entretenir vivant, chez nos concitoyens des deux provinces sœurs, le souvenir et l'amour de la mère patrie. Dès la première heure, l'almanach s'est acquis le concours et les sympathies d'écrivains connus : Mme Juliette Adam, MM. Maurice Bouchor, François Coppée, Paul Déroulède, André Theuriet, etc. Tout en pensant qu'il y a là une tentative à encourager et à soutenir, nous devons faire des réserves sur l'excès de « gambettisme » qui s'y montre ; quatre portraits de Gambetta, c'est beaucoup ; et puis entendre proclamer ce personnage « le plus fier patriote, le plus profond politique et le plus magnifique orateur de ce siècle, » c'est dur pour ceux qui ne sont pas éblouis, comme M. Joseph Reinach, par « le merveilleux ensemble de talents et de vertus » qui le distinguaient.

Paris. — Le numéro dit « de Noël » de l'*Illustration* (Paris, 13, rue Saint-Georges, 2 fr. 50) mérite, parmi les similaires français, une mention spéciale. C'est, en résumé, une bonne histoire de la danse à travers les peuples et les siècles. Divers écrivains connus ont contribué à faire de cette luxueuse livraison une publication que les mondains apprécieront. Citons particulièrement MM. Ch. Nuitter, Henri Bauer, Gaston Schéfer, Pierre Veber. Quant aux illustrations en couleurs et en noir, elles peuvent se qualifier d'un seul mot : admirables. Ce numéro exceptionnel est accompagné d'un supplément musical fort curieux (in-8 de 24 p.) et d'une gravure en couleurs, hors texte, représentant « la Danse en Espagne. »

— Quand nous dirons que le numéro de *Figaro illustré* (Paris, gr. in-4,

26, rue Drouot; 3 fr. 50) paru à l'occasion de Noël est une œuvre d'art achevée, nous ne surprendrons personne. L'illustration en couleurs est incomparable. Reste maintenant à parler du texte. La livraison débute par une sorte de légende d'un catholicisme étrange et d'un style quelque peu biblique : *Le Pape Jacinthe*, par M. Vernon-Lee. Vient ensuite un récit de Guy de Maupassant : *Après*, où l'on voit qu'un excellent prêtre n'a éprouvé la vocation que par crainte des combats de la vie et des peines du cœur : c'est assurément une exception, car en toutes choses le prêtre est un vaillant que la lutte n'effraie pas. A son tour, M. Paul Perret donne une nouvelle assez originale : *Un Complot*. Mais M. Louis Énault se montre parfait dans *la Tresse bleue*, qui est un vrai bijou littéraire. Enfin, nous signalerons, en fait de musique, une *Barcarolle* de M. Louis Diémer, et un *Noël provençal* par M. Eugène Gigout. Cette livraison est accompagnée de deux grandes compositions en couleurs : *Le Pays des rêves*, de M. Jean Béraud, et *Récit à la fiancée*, par M. Adrien Moreau. Ce dernier sujet est assurément le plus heureusement choisi.

— La Société nationale des antiquaires de France vient de faire paraître la table alphabétique de ses publications de 1807 à 1889 (Paris, Klincksieck, in-8 de xxxi-676 p., 20 fr.). Ce volume, dû aux soins de M. Maurice Prou, contient l'exposé fidèle et détaillé de l'œuvre accomplie en quatre-vingts ans par l'Académie celtique, à laquelle, en 1813, succéda la Société des antiquaires. Cette table, imprimée sur deux colonnes, forme un répertoire indispensable à toute personne curieuse de l'histoire et de l'archéologie nationales. On peut affirmer que les sujets traités sont si nombreux et si variés qu'il est prudent d'y recourir afin d'éviter de présenter comme inédites des observations et des découvertes connues depuis longtemps. M. Prou a dépouillé avec un soin méticuleux toutes les publications des deux compagnies qui, par le fait, n'en forment qu'une ; chaque matière, chaque auteur, chaque localité est indiquée de telle manière que, sur un sujet désigné, on peut, en quelques minutes, être fixé au sujet des recherches antérieures, ainsi que sur les érudits qui s'en sont occupés. On peut également reconstituer la part que chacun des membres de la Société a prise aux progrès de la science.

— M. Carnoy, directeur de la *Tradition*, entreprend la publication de deux dictionnaires biographiques qui sont appelés à rendre des services. L'un est un *Dictionnaire biographique des hommes du Nord*, dont la première partie, relative aux contemporains, a commencé de paraître (Paris, G. Colombier, gr. in-8, par fascicules de 16 p., 25 fr. la souscription au volume complet). Pour être sûr de donner des renseignements exacts, l'éditeur s'est adressé aux personnes mêmes dont il veut faire entrer la notice dans son dictionnaire. Le cadre est fort large, puisque des Bretons, comme M. Jules Verne, y prennent place, à condition, il est vrai, de s'être établis dans un des départements de notre France septentrionale. La détermination que l'on a prise de publier les notices sans ordre, si elle a pour résultat d'apporter quelque gêne dans les recherches (malgré la table alphabétique qui terminera l'ouvrage), a l'avantage de permettre à la publication d'avancer plus rapidement. L'autre dictionnaire, conçu sur le même plan, a un intérêt plus général : c'est un *Dictionnaire international des folkloristes contemporains* (Ibid., souscription, 20 fr.).

— On sait que les gravures sont la principale *attraction* de la *Revue encyclopédique* que publie la librairie Larousse; mais comme elle se vante d'être surtout une revue « documentaire, » on pourra voir, par un exemple entre autres, le souci de son exactitude : Numéro du 1er décembre 1894, p. 537, notice biographique sur James Darmesteter, « né à Château-Salins (Jura).... »

C'est sans doute pour faire ressortir que les Français ignorent la géographie, même celle de leur propre pays.

— Aux critiques de la dernière œuvre de M. Zola, qui pleuvent de tous côtés depuis quelques mois, s'ajoute celle que Mgr Barbier de Montault a fait paraître dans *le Prêtre* 15 décembre 1894. Tiré à part. Arras, imp. Sueur-Charrey, in-8 de 6 p.). C'est *la Liturgie, d'après Zola*, qui y est étudiée.

— Comment ne pas s'associer au vœu qui termine le *Mémoire sur l'accession des Orientaux au calendrier grégorien*, par M. l'abbé Mémain, chanoine de Sens (Paris, maison de la Bonne presse, in-8 de 29 p.)? Une fois de plus, l'auteur rappelle les avantages qu'il y aurait à ce que les chrétiens d'Orient renonçassent à l'usage du calendrier julien, et il appelle de ses souhaits le jour où tous les chrétiens célébreront, « les mêmes jours unanimement, συμφωνῶς, la sainte fête de Pâques. »

— M. Alexandre Boutroue, chargé d'une mission archéologique en Portugal et dans le sud de l'Espagne, vient d'en rendre compte à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts dans une brochure extraite du tome II des *Nouvelles Archives des Missions*, et parue récemment sous le titre : *Rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sur une mission archéologique en Portugal et dans le sud de l'Espagne* (Paris, Leroux, in-8 de 59 p. avec pl.). L'auteur y retrace l'itinéraire de son voyage, et prend soin d'indiquer les monuments et les collections qui, au point de vue archéologique et artistique, lui ont paru dignes d'y être signalés. Il passe tour à tour en revue en Portugal, sur lequel ses recherches ont principalement porté : Lisbonne, Cintra et Sétubal, Thomar, Guimarães et Braga, Oporto et Vizeu, Coimbra, Leiria, Batalha, Alcobaça, Mafra, Évora, Béja et Faro; en Espagne : Mérida, Cádiz, Grenade et Cordoue, les mines d'Almaden, Tolède, Ségovie, Alcala de Henarès. Deux appendices s'expliquent sur les bas-reliefs grecs de M. le duc de Loulé et sur le triptyque en émail peint conservé à la bibliothèque de la ville d'Évora; trois autres nous donnent la liste des principaux artistes étrangers qui ont travaillé en Portugal, et dont l'influence s'y est fait sentir, l'indication des lieux de sépulture des rois et reines de Portugal, et une bibliographie d'archéologie portugaise.

— L'édition définitive des « Œuvres complètes » de Michelet, dont la librairie Flammarion a entrepris la publication, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, et non des moins intéressants. Le premier (in-8 de 417 p.), qui forme le tome V de l' « Histoire de France, » contient le récit du règne de Charles VII. Les pages toutes vibrantes de patriotisme consacrées à notre héroïque Jeanne d'Arc comptent parmi les plus belles et les plus touchantes qui soient sorties de la plume de l'historien. Quant au deuxième volume (t. VI, 512 p.), il retrace le règne de Louis XI, ses luttes contre Charles le Téméraire, et ses efforts pour donner l'unité à la France. Michelet qui, pour cette dernière période, n'a guère à s'occuper du rôle joué par l'Église, s'y montre moins partial et par suite plus vrai qu'à l'ordinaire, et après Comines, il sait faire revivre devant nous la figure si complexe et si fuyante de Louis XI.

— L'édition des *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction de M. Guizot, publiée par la librairie Garnier, se poursuit avec activité. Nous avons sous les yeux les tomes V et VI contenant, entre autres pièces, *le Roi Lear*, *Cymboline*, *Peines d'amour perdues*, *Périclès*, *le Marchand de Venise*, *le Roi Jean*, *Richard II* et la première partie de *Henri IV*.

— M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut et président de la Société asiatique, a publié sous ce titre : *James Darmesteter*, l'allocution par lui prononcée à l'ouverture de la séance du 9 novembre 1894, et où il a

rendu un éloquent hommage au regretté savant, qui était le secrétaire de la Société (Imprimerie nationale, in-8 de 16 p.). La notice de M. Barbier de Meynard est complète au point de vue bibliographique.

— M. Eugène Halphen, qui, depuis une vingtaine d'années, a publié plusieurs centaines de lettres du roi Henri IV, soit en volumes, soit en plaquettes, nous en donne encore un nouveau recueil (*Lettres inédites du roi Henri IV à monsieur de Béthune, ambassadeur de France à Rome, du 14 août au 31 décembre 1602, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale*, Paris, Champion, in-8 de 114 p., tiré à vingt exemplaires). Les lettres sont au nombre de douze : on y voit figurer le Pape, le roi d'Espagne, le duc de Savoie, le cardinal Aldobrandin, le cardinal d'Ossat, le cardinal de Sourdis, le feu duc de Biron, le maréchal de Laverdin, le comte d'Auvergne, etc.

— M. Léon-G. Pélissier nous donne des *Lettres inédites de Jean Chapelain à P.-D. Huet, 1658-1673, supplément au recueil Chapelain-Tamizey, publiées d'après les originaux* (Paris, gr. in-8 de 40 p. Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXI). Les vingt-huit lettres de Chapelain à Huet, ainsi que les deux lettres de l'appendice adressées au libraire Léonard, ont été trouvées, par M. Pélissier, à la Bibliothèque laurentienne à Florence; elles étaient auparavant dans la collection Ashburnham, où, comme on le sait, avait été versée la collection Libri. Le savant critique a fait précéder son intéressante publication d'une liste générale des lettres de Chapelain à Huet, laquelle représente à peu près tout ce qui subsiste de la correspondance des deux érudits. Les analyses et rapprochements que contient cette liste (p. 2-9), et les documents rapportés d'Italie par l'ancien membre de l'École française de Rome sont l'indispensable complément des deux gros volumes fournis par M. Tamizey de Larroque (1880-1883), à la *Collection des documents inédits*.

Auvergne. — La brochure que M. Marcellin Boudet vient de publier sur un chef de brigands, fameux au XIVe siècle, *Aimerigot Marchès dans ses rapports avec l'Auvergne* (Riom, Ulysse Jouvet, in-8 de 21 p.), et où il utilise fort bien et les recherches de ses devanciers et des documents inédits, s'ajoute aux travaux qu'il a déjà publiés sur la province d'Auvergne, et dont nous rappellerons les derniers : *La Source minérale gallo-romaine de Coren et son trésor* (Clermont-Ferrand, imp. de Bellet, 1889, in-8 de 39 p.); *le Quartier et les rues des notaires à Clermont au moyen âge* (Clermont-Ferrand, imp. de G. Montlouis, 1890, in-8 de 32 p.); *le Droit de frenallerage, le fief et la famille de la Roche* (Clermont-Ferrand, ibid., 1891, in-8 de 18 p.); *Charles VII à Saint-Flour et le prélude de la Praguerie* 1437) (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 32 p. Extrait des *Annales du Midi*), où l'auteur donne d'intéressants détails inédits, et fait justice d'une légende locale sur Agnès Sorel.

— Une très belle publication a été consacrée par M. Albert Bondon à la *Généalogie de la maison Grellet de la Deyte en Auvergne* (Le Puy, A. Prades-Freydier, in-4 de 62 p., tiré à 100 ex.). Cette famille date du XVe siècle.

Bourgogne. — M. Charles Adam publie le *Projet d'une édition nouvelle des œuvres complètes de Descartes* (Dijon, imp. Berthoud, in-8 de 39 p.). Cette édition (en 12 vol. gr. in-8 de 600 p.) se diviserait ainsi : Vol. I, 1re partie, *Traités antérieurs à 1637* ; 2e partie, publication de 1637. Vol. II, *Méditations*, suivies des *Objections* avec *Réponses* (texte latin et traduction française en regard). Vol. III, *Méditations* (suite), c'est-à-dire les 5e, 6e et 7e *Objections* avec *Réponses*. Vol. IV, 1re partie, *Écrits polémiques;* 2e partie, *Les Principes de la philosophie*, texte latin et traduction française. Vol. V, *Les Principes de la philosophie* (suite). Vol. VI, 1re partie, *Traité des passions*

de l'âme, l'homme de René Descartes, Description du corps humain ; 2e partie, *Papiers intimes de Descartes, Tableau chronologique de sa vie, Table des matières.* Vol. VII à XII inclus, *Correspondance*, publiée suivant l'ordre chronologique, avec notices sur les correspondants, notes historiques, etc. Les détails donnés par M. Adam font vivement désirer le succès de sa grande entreprise. Le futur éditeur des *Œuvres complètes de Descartes* publie, en même temps que son *Projet*, un *Inventaire des papiers de Descartes fait à Stockholm, le 14 février 1650*, retrouvé parmi les papiers de la collection Huygens, à Leyde, dans la bibliothèque de l'Université (Paris, Chamerot et Renouard, gr. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement* du 15 novembre 1894).

Champagne. — Il serait à désirer que dans chaque ville ou bourg d'une certaine importance, l'on pût compter sur un travailleur qui, à l'exemple de M. Henri Jadart, se consacrât à réunir les éléments d'une bibliographie locale. M. Jadart vient, pour son compte, de publier, sous le titre modeste d'*Essai d'une bibliographie rethéloise* (Rethel, imp. G. Beauvarlet, in-8 de 88 p.), un opuscule de haut intérêt pour ceux qui s'occupent de l'histoire du coin de terre française que le patient chercheur a eu pour objectif. Deux cent trente-trois publications, y compris divers manuscrits, ont été réparties sous onze rubriques. Comme tous les bibliographes consciencieux, M. Jadart ne se fait pas d'illusion : il a la conviction de n'être ni parfait ni complet. Une critique d'ordre typographique, c'est-à-dire secondaire : les notes explicatives qui suivent la plupart des énonciations bibliographiques eussent gagné à être imprimées en caractères différents et en retrait.

Flandre. — *M. Léon Harmel au Congrès de Mouveaux* (Roubaix, A. Roussel, in-8 de 44 p.) est une brochure très bien faite qui relate des incidents connus. On y voit, par exemple, que M. Léon Harmel y fait une rude concurrence au point de vue commercial, par l'abaissement des salaires et le travail de nuit, aux industriels du nord. Mais suit-il en cela les enseignements de l'Encyclique ?

Franche-Comté. — La science presque seule a formé le vingt-quatrième volume, que nous venons de recevoir, des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* (Montbéliard, imp. Victor Barbier, in-8 de xxxii-199 p., avec planches). Signalons d'abord l'œuvre principale que l'on trouve ici : *Contributions à l'étude du bajocien dans le nord de la Franche-Comté*, par MM. W. Kilian et P. Petitclerc. Divisé en deux parties, ce travail est suivi d'une *Note sur quelques oursins bajociens des environs de Vesoul*, due à M. J. Lambert. Le tout se termine par une ample bibliographie que l'on pourra utilement consulter. Viennent ensuite : *L'Hiver et la sécheresse de 1893 à Montbéliard*, par M. Ch. Contejean ; — *Note sur l'étude de la géographie à Montbéliard*, par M. Clément Duvernoy ; — *Rente fondée pour l'instruction de douze enfants pauvres (1561)*, par M. Ch. Godard. Pour ne compter que sept pages, cette dernière étude n'est ni la moins curieuse ni la moins intéressante.

— L'on ne saurait trop féliciter M. J. Cochon, inspecteur des forêts à Saint-Claude, d'avoir publié son *Etude forestière sur le Grandvaux* (Saint-Claude, ancienne imp. veuve Énard, in-8 de 39 p.). Écrit en vue de la visite dans le haut Jura de la « Société forestière de Franche-Comté et Belfort, » ce mémoire n'a pu, en raison de circonstances que nous ignorons, être lu à la réunion générale de ladite Société ; mais l'auteur l'a offert à ses membres ainsi qu'aux sept communes du Grandvaux : la Chaumusse, Fort-du-Plasne, Grande-Rivière, Lac-des-Rouges-Truites, Rivière-Devant, Saint-Pierre et Saint-Laurent, la « capitale » de cette pittoresque région jurassienne.

L'opuscule, quoique nécessairement un peu technique, donne maints détails d'histoire et de mœurs locales, ce qui le relève beaucoup à nos yeux. Il mérite d'être apprécié à la fois par les initiés et par les profanes.

— Nous avons reçu les deux premiers fascicules d'un important travail de M. le docteur J. Meynier intitulé : *Essai historique sur Ornans* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 100 et 187 p.). Nous rendrons compte de cet ouvrage dès qu'il sera terminé. Notons que ces deux fascicules sont des tirages à part des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, et rappelons en même temps que la petite ville d'Ornans a été le berceau de l'illustre famille de Granvelle qui a donné à l'Espagne deux grands ministres, et qu'elle a vu naître le peintre Courbet, le trop fameux « déboulonneur » de la colonne de la place Vendôme.

— *Campenottes* est le titre d'une élégante brochure (Montbéliard, imp. Ad. Pétermann, in-8 de 58 p.) composée de « poésies montbéliardaises, » signées Jules Mauveaux, et qui ne manquent pas d'originalité. La première couverture représente d'abord quelques tiges de « campenottes, » ces jolies fleurs jaunes

Dont mars lissant les collerettes
Fleurit toute habitation,

lesquelles servent en quelque sorte d'encadrement au château devenu célèbre depuis les combats de 1871, ainsi qu'aux armes de la ville et à un médaillon représentant un buste de jeune fille coiffée à la mode du pays. Parmi les meilleures pièces de ce gracieux recueil, nous signalerons *le Grand Goulot*, *Piliers des halles* et *la Bibliothèque*. Les poésies de M. Jules Mauveaux prouvent une fois de plus que les compatriotes de l'auteur n'ont pas seulement du goût pour les mathématiques, ainsi que divers myopes d'importance, qui n'avaient point mis leurs lunettes, l'ont dit et écrit d'une façon un peu plus que naïve.

— Notre collaborateur M. E.-C. Gaudot nous a donné, ce mois-ci, un régal : *Un Franc-Comtois malgré lui, Victor Hugo* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 12 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*). Ce « locataire du Panthéon » fut Bisontin malgré lui, « Espagnol » peut-être, « commediante » sans nul doute : M. Gaudot l'a pincé avec une maestria remarquable au moment où il avouait.

— Il se publie à Besançon depuis sept ans un journal bimensuel illustré qui porte ce titre bien franc-comtois : *Les Gaudes*. Les poésies, souvent de débutants, y sont nombreuses. Quoi d'étonnant ? Le président d'honneur est un poète de haut mérite, M. Édouard Grenier, et le président titulaire un autre poète, très connu aussi quoique plus jeune, M. Charles Grandmougin. Chaque année, ce périodique publie un curieux « numéro de Noël. » Pour 1894, cette livraison spéciale comprend, comme texte, entre autres choses : *Variations sur les Gaudes*, par M. Léon de Tinseau ; deux poésies de MM. Grenier et Grandmougin ; une fantaisie littéraire un peu excentrique de M. Henri Bouchot intitulée : *Calamard, ou l'Homme qui a décroché la lune*, écrite dans un style de paysan comtois railleur ; une jolie pièce de vers, *Noël*, signée E. C. M., enfin une importante notice sur *Jean Gigoux*, par M. H. Bouchot. Ce n'est pas tout ; mais nous faisons un choix. Signalons de même dix-huit crayons de valeur inégale quoique tous intéressants ; nous mentionnerons particulièrement : *Les Gaudes*, charmante composition de M. L. Franceschi ; *Baume-les-Messieurs*, par M. A. Gros ; *Bords du Doubs à Crissey*, par M. E. Vernier (avec un coin représentant, il nous semble, le clocher de Dole) ; *Vuillafans*, par M. A. Cadix ; *Bords du Doubs à Hyèvre-Paroisse*, par M. Ch.

Abram. Cet ensemble fait honneur aux écrivains et aux artistes du pays (Besançon, imp. Abel Cariage, in-4 de 40 p. — Prix : 1 fr.).

— Signalons l'*Indicateur liturgique pour l'année 1895* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-32 de 96 p.), que M. l'abbé Louvot vient de publier à l'usage des fidèles du diocèse de Besançon. Parvenue à sa onzième année, cette utile publication est ornée d'un portrait de Mgr Petit, l'archevêque actuel de Besançon.

Gascogne. — M. Paul Tierny, archiviste du Gers, nous donne en même temps deux excellentes brochures : 1° *La Sénéchaussée d'Armagnac, la Justice au XVIe siècle dans la sénéchaussée* (Auch, imp. Léonce Cocharaux, gr. in-8 de 15 p.), complément d'une brochure publiée, l'année précédente, sous ce titre : *La Sénéchaussée d'Armagnac. Lectoure siège de la sénéchaussée* (Ibid., gr. in-8 de 15 p.); 2° *Excursion en Espagne. Miraflores* (Montauban, imp. Ed. Forestié, gr. in-8 de 15 p.). Au récit de sa visite à la chartreuse de Miraflores, où les archéologues remarqueront la description des merveilleuses stalles du chœur de l'église, tant admirées par Théophile Gautier, M. Tierny a joint un document inédit important pour la biographie de D. Bruno Ruade, vicaire de la chartreuse de Paris, puis évêque de Conserans.

Limousin. — *L'Agrafe de chape de la collection Spitzer*, qui forme l'objet d'une nouvelle étude de Mgr Barbier de Montault dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (t. XVI, tiré à part. Brive, Marcel Roche, in-8 de 11 p. et 1 pl.), occupait dans la célèbre collection le numéro 276. L'éminent archéologue rappelle les dénominations sous lesquelles on a désigné l'objet qu'il étudie et la destination qu'il avait; puis il étudie l'agrafe, qu'il date du milieu du XIIIe siècle et dont il admet la fabrication limousine. Il est fâcheux que la phototypie que Mgr Barbier de Montault a eue à sa disposition et qu'il reproduit dans son travail ne soit, comme il le reconnaît, pas assez nette pour déterminer exactement quels sont les deux personnages représentés sur l'agrafe et quelles sont les armoiries qui y sont gravées. Toujours pratique, l'auteur montre l'usage que l'on pourrait faire aujourd'hui de ce modèle.

— Mgr Barbier de Montault a puisé de bien curieux renseignements dans le « livre-journal du syndic marguillier de la fabrique de la paroisse d'Orlhac de Bar, qui commence l'année 1710. » et il nous en communique la substance dans la brochure qu'il consacre à *la Fabrique de l'église paroissiale d'Ourliac de Bar au siècle dernier* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 16 p.). Il y a d'abord un état du mobilier; puis un inventaire des reliques; l'indication des principales réparations, etc. Les détails les moins intéressants ne sont pas ceux qui ont trait aux « usages et règles » de l'église.

— C'est encore au Limousin que se rapporte l'étude du même érudit sur *les Émaux champ-levés du musée de Poitiers* (Brive, imp. Marcel Roche, in-8 de 14 p.). Des objets décrits ici (pyxide, deux coffrets, trois plaques et quatre crosses), tous du XIIIe siècle, les plus intéressants sont les crosses, dont une surtout présente, comme le fait remarquer le savant auteur, un caractère tout exceptionnel. Des gravures qui accompagnent le texte le font mieux comprendre.

Lorraine. — Encore un volume qui n'est pas de nature à affaiblir la juste réputation que se sont acquise les érudits lorrains. Le tome XLIII (3e série, XXIe volume) des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée lorrain* (Nancy, René Wiener, in-8 de 400-xxx p., avec planches) a récemment paru. Nous serions bien embarrassé de donner une préférence à l'une des huit études qui le composent; bornons-nous donc à les signaler comme ayant toutes leur mérite particulier : *Puligny*, par M. l'abbé E. Martin; — *Recherches sur les monnaies des comtes de Vaudémont*, par M. Hermerel; —

l'Hôpital de Mircourt, notice historique, par M. Charles Guyot ; — *Les Vitraux de l'église de Blénod-lez-Toul*, par M. l'abbé M. Demange ; — *Instructructions de François III à M. de Montureux*, par M. R. de Souhesmes ; — *Sur les armes du XVIe siècle trouvées dans la Moselle à Pont-à-Mousson*, notice par M. L. Robert ; — *Noël des Riblaws*, par le comte E. Fourier de Bacourt, curieuse contribution au folklore de Lorraine ; — *Étude sur François Chéron, graveur en médailles*, par M. E. Mellier.

Lyonnais. — M. l'abbé Ad. Vachet a publié dans la *Revue du Lyonnais*, puis a fait tirer à part un *Glossaire des gones de Lyon. Vieux mots lyonnais* (Lyon, typ. J. Gallet, in-8 de 39 p.), complété par un certain nombre d'expressions tirées du langage particulier à la seconde capitale de France. Le travail débute par une sorte d'entrée en matière où l'auteur a introduit des mots usités par les « gones » (enfants) du pays et aussi, nous le supposons du moins, par beaucoup de leurs parents des classes ouvrières. Cela est d'un pittoresque achevé. Notons en passant que divers mots, parmi ceux recueillis par M. l'abbé Vachet, ont cours non seulement à Lyon, mais dans plusieurs départements voisins, tels que l'Ain, le Jura et Saône-et-Loire, d'autres encore, probablement. Cette intéressante étude ne peut manquer d'être appréciée des linguistes.

— Un éminent avocat, qui est aussi un savant et brillant écrivain, M. A. Vachez, secrétaire général de l'Académie de Lyon, nous donne sous le titre de *Le Christ d'ivoire, légende*, une brochure qui est à la fois un bijou littéraire et un bijou typographique (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8 de 40 p.). L'attachant récit est divisé en quatre chapitres : *A l'exposition de Lyon ; Comment fut fait le Christ d'ivoire ; La Chartreuse de Bonpas ; Le Dernier Adieu au monde*. On suit avec le plus vif intérêt le narrateur à la bibliothèque de Carpentras, à Arles, à la vieille ville des Baux, à la Chartreuse de Bonpas (à deux lieues d'Avignon), où l'on fait connaissance avec le prieur, Dom Polycarpe de la Rivière, et avec le Michel-Ange français, Pierre Puget. La splendide brochure est ornée d'une gravure qui représente le beau Christ d'ivoire tant admiré à l'exposition de Lyon.

— La femme d'élite qui se cache sous le nom de M. de Marcey publie une très remarquable notice sur *la Jeunesse de Berryer* (Lyon, Vitte, gr. in-8 de 15 p. Extrait de l'*Université catholique*). C'est à la fois une analyse du premier volume de la *Vie de Berryer* par M. Charles de Lacombe et un récit où se mêlent les souvenirs et les éloges personnels. L'auteur a retrouvé quelque chose de l'éloquence de Berryer pour vanter ses admirables qualités d'orateur, d'homme, de chrétien, s'excusant ainsi en une phrase finale d'avoir donné de grands développements au compte rendu de *la Jeunesse de Berryer* : « Nous avons si peu de grands caractères...., pourquoi, quand il s'en rencontre un, et que ce très noble caractère est mis en lumière dans un beau livre, ne louerait-on pas à plein cœur, à pleine bouche et à pleine plume ? »

Nivernais. — *Le Bréviaire d'Anne de Prye*, prieure de la Ferté, en Nivernais, sur lequel Mgr Barbier de Montault attire notre attention (Arcis-sur-Aube, imp. Frémont, in-4 de 10 p.), mérite à tous égards de la retenir. Écrit et décoré dans les dernières années du xve siècle, ce beau manuscrit se trouve aujourd'hui caché dans la bibliothèque du grand séminaire de Poitiers, où il n'est guère accessible aux curieux et aux chercheurs. Il faut donc remercier Mgr Barbier de Montault de nous l'avoir décrit avec tant de soin et d'avoir mis sous nos yeux la reproduction de quelques-unes des miniatures qui ornent ce volume. C'est un nouveau service qu'il rend à l'archéologie chrétienne, qui lui doit déjà tant.

Normandie. — M. Louis Duval nous a donné un morceau de haute éloquence dans la *Libération du territoire normand sous Charles VII* (Alençon, Renaut de Broise, in-8 de 23 p. Extrait du *Bulletin de la Société historique de l'Orne*). A travers toutes les figures si connues de ce temps-là, se dessine d'une manière exquise le portrait de Jean II, duc d'Alençon. On y remarque aussi la part que les bonnes villes de sa duché prirent à la défaite des Anglais.

— Un archevêque de Narbonne exilé à Alençon, tel fut le sort de François, *Un Frère de Nicolas Foucquet*, le célèbre surintendant général, disgracié par Louis XIV. François fut un des bienfaiteurs d'Alençon, où il acquit une maison qu'il donna aux Jésuites. Grâce à lui, une des premières églises de Normandie fut dédiée à l'Immaculée Conception. M. Duval a fait de la biographie de François une monographie parfaite (Caen, H. Delesques, in-8 de 35 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*).

— A M. le chanoine J. Ménard nous devons *Un Chapitre de l'histoire de la Terreur à Avranches, d'après les pièces officielles (juillet 1794)* (Avranches, A. Perrin, in-8 de 44 p.). Il s'agit de la réception de Le Carpentier. Cette réception consista dans l'arrestation de trente-deux personnes de tout âge et de tout sexe, mais principalement des vieillards et des femmes. M. Ménard a décrit la sanglante carrière de ce régicide, qui finit par mourir exécré de tous, au Mont Saint-Michel, en 1829.

— M. Louis Régnier a publié, dans l'*Annuaire normand* de 1894, *Quelques mots sur les historiens de la ville des Andelys, suivis d'une bibliographie sommaire* (Tirage à part, in-8 de 33 p. Caen, H. Delesques). Cette dernière partie ne contient pas moins de cent trente numéros, rangés d'après un système toujours prôné par nous : l'ordre chronologique.

— M. A. Claudin a composé avec grand soin des notes sur *les Origines de l'imprimerie à Saint-Lô* (Paris, A. Claudin, in-8 de 37 p. Extrait du *Bulletin du bibliophile*, non mis dans le commerce). C'est un vrai régal pour les gourmets en bibliographie, d'autant plus qu'on y trouve nombre de reproductions typographiques et de fac-similés. Le premier ouvrage connu date de 1564. C'est à la Réforme et aux luttes religieuses de cette époque que l'on doit la naissance et le développement de l'imprimerie à Saint-Lô. Cet opuscule contient aussi des documents très précieux pour l'histoire de l'imprimerie caennaise.

— A propos des armes de sa famille, M. Alfred de Tesson s'est livré à une étude approfondie sur *le Paillé et le diapré héraldiques*, qui intéressera vivement les amateurs de blason (Avranches, J. Durand, in-8 de 23 p.).

Provence. — M. Charles Joret publie, d'après un manuscrit de la Méjanes, un document philologique intéressant : *Liste des noms de plantes envoyées par Peiresc à Clusius* (Charles de l'Écluse) (Montpellier, Hamelin, in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue des langues romanes*). Peiresc, en dressant la liste de noms des plantes qu'il donna, en 1605, au célèbre botaniste de Leyde, a employé des mots de l'idiome populaire de la Provence. M. Joret, qui est aussi habile botaniste qu'habile philologue, avait toutes les qualités requises pour bien éditer et pour bien annoter un document devenu, grâce à ses additions, un tableau comparatif renfermant les noms scientifiques actuels, les noms français et les noms provençaux des plantes énumérées par Peiresc.

— M. Léon-G. Pélissier publie des *Notes sur quelques manuscrits de la Bibliothèque Méjanes. Aix en Provence* (Paris, Émile Bouillon, gr. in-8 de 130 p. Extrait de la *Revue des bibliothèques*). Il présente ces notes, qui

sont accompagnées de nombreux et importants extraits, « comme un modeste supplément à l'excellent catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Aix que M. l'abbé Albanès vient de mettre au jour dans le *Catalogue général*, tome XVI. » Notes et extraits seront lus avec profit. Beaucoup de citations sont empruntées à Fauris de Saint-Vincens, dont la Méjanes renferme tant de travaux divers pour la plupart inédits. Indiquons, parmi les documents analysés par M. Pélissier, les bulles de Grégoire XI datées d'Avignon, les lettres d'Antoine Arlier de Rulmann, une relation de voyage dans l'Hindoustan, des chartes des rois de France, etc. On trouve à l'appendice (p. 76-139) plusieurs pièces inédites reproduites *in extenso*, bulles, lettres de divers savants, notamment de Séguier (de Nîmes), relevé des publications relatives au *Semestre*, anecdotes pour l'histoire littéraire et artistique, particularités sur Arnaud de Cervolle, sur Henri de Transtamare, liste des habitants huguenots de la ville de Nîmes, notice sur Fauris de Saint-Vincens père, etc.

Velay. — M. Louis Pascal a extrait des *Mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire* une intéressante notice sur *Édouard Flouest*, ancien procureur général à Chambéry, Nancy et Orléans, mort le 4 juin 1891 (Le Puy, imp. Marchessou, in-8 de 11 p.). L'auteur a dressé avec soin la liste des « Mémoires archéologiques se rapportant aux civilisations primitives » écrits par M. Flouest. Très utile contribution à l'histoire littéraire non seulement du Velay, mais de la France, car M. Flouest a étendu ses recherches érudites à plusieurs départements de l'Est et du Midi.

Vivarais. — Aucun de nos lecteurs n'ignore la valeur des poésies dites de Clotilde de Surville. Tous savent que M. Gaston Paris les a attribuées au marquis de Surville. M. Paul Cottin a spirituellement résumé tout le débat dans un article du *Bulletin du Bibliophile* (tiré à part, in-8 de 30 p. Paris, Techener), consacré aux vicissitudes de *Vandrebourg et des poésies de Clotilde de Surville*.

Alsace-Lorraine. — Honneur à la famille Ingold, qui travaille tant et si bien ! L'abbé A.-M.-P. Ingold nous donne *les Chartreux en Alsace. Prieurs de Strasbourg et de Molsheim* (Colmar, H. Huffel ; Paris, A. Picard, gr. in-8 de 20 p.), et MM. Angel et Auguste Ingold nous donnent : *Bernard de Ferrette. Diarium de Murbach*, 1671-1796 (*Ibid.*, gr. in-8 de 107 p.). La première brochure, ornée d'une vue de la chartreuse de Molsheim d'après un tableau de 1744 conservé à l'hôpital de cette ville, contient divers extraits des *Annales des chartreuses de Strasbourg et de Molsheim* déposées à la chartreuse lorraine de Bosserville près Nancy, complétés par des documents tirés des archives de la Basse-Alsace, le tout savamment annoté. — La seconde brochure renferme le curieux journal, traduit du latin, de François-Antoine-Conrad de Ferrette, bénédictin de l'abbaye de Murbach, journal dont le manuscrit autographe appartient à la bibliothèque de Colmar. Les doctes éditeurs-traducteurs n'ont pas eu tort de dire que ce journal, où abondent les particularités les plus variées et parfois les plus piquantes, est un véritable régal offert aux amateurs des choses du temps passé.

Allemagne. — Ceux qui s'intéressent au mouvement des études supérieures consulteront avec fruit le nouveau recueil que l'office central pour l'enseignement supérieur international, de Munich, a entrepris de publier en octobre dernier : *Academische Revue, internationales Organ der Universitäten, technischen Hochschulen, Academien und gelehrten Institute.*

Angleterre. — On annonce la prochaine publication, par S. M. la reine d'Angleterre, d'un nouveau volume de mémoires. Ce nouvel ouvrage parlerait surtout des années de la jeunesse de la Reine.

Finlande. — La Société finlandaise de géographie établie à Helsingfors vient de faire paraître le premier volume de ses Mémoires, pour les années 1892 et 1893 : *Vetenskapliga meddelanden af geografiska föreningen i Finland* (Helsingfors, Central-tryckeri, in-8 de XI-249 p. et 17 pl.). Les mémoires qui y sont contenus sont pour la plupart rédigés en suédois (deux sont en allemand); mais, par une excellente mesure, ils sont accompagnés d'un résumé soit en allemand, soit en anglais, qui permet à ceux qui ne connaissent pas les langues scandinaves de prendre une idée des conclusions générales du travail.

Italie. — La revue d'art, dont M. Gino Monaldi entreprend la publication sous ce titre : *La Critica* (commençant le 15 novembre; hebdomadaire; Rome, E. Loescher, 12 fr. par an en Italie, 15 à l'étranger), s'occupera plus spécialement de l'art dramatique et de la musique, à laquelle l'éditeur a jusqu'ici consacré le meilleur de son temps et de son travail.

— C'est l'histoire et toutes ses branches qu'embrassera une autre publication bimensuelle que M. Moiraghi entreprend sous ce titre : *Memorie e documenti per la storia di Pavia et suo principato* (Pavia, fratelli Fusi, 10 et 12 fr. par an).

— On lira avec curiosité, à un moment où l'époque napoléonienne attire fortement l'attention, la brochure que M. Alberto Lumbroso consacre à l'un des plus farouches ennemis de Napoléon en Italie : *Gli scritti Napoleonici di Vittorio Barzoni* (Modena, tip. A. Namias, in-16 de 24 p.).

— En publiant en 1884 un Annuaire de la librairie et de l'imprimerie italiennes, on avait fait espérer que cette publication se continuerait sinon annuellement, du moins à des intervalles assez rapprochés; diverses raisons ont empêché la réalisation de ce projet. Les fêtes du 25e anniversaire de la fondation de l'assocation des libraires et imprimeurs italiens ont été une occasion favorable pour reprendre la publication, et nous avons sous les yeux la nouvelle édition de l'*Annuario della libreria e tipografia e delle arti e industrie affini in Italia* (Milano, Associazione tipografico-libraria italiana, in-16, CVI-561 p.; 6 fr.). Ce gros volume est divisé en deux parties. La première, paginée en chiffres romains, contient les biographies et les portraits de deux des fondateurs de l'Association : Luigi Pomba et Ermanno Loescher; l'histoire, les statuts, la liste des membres de l'Association; un essai sur le commerce des livres en Italie dans l'antiquité et au moyen âge, une notice sur l'introduction de l'imprimerie en Italie; une bibliographie des ouvrages italiens et étrangers sur le livre et le commerce du livre; liste fort incomplète et pour le nombre des ouvrages cités et pour les indications bibliographiques; dans une édition postérieure de l'annuaire, ces défauts seront facilement corrigés. La seconde partie donne les renseignements d'ordre pratique : lois et règlements sur l'imprimerie et sur les droits d'auteur; conventions internationales; tarif des compositeurs dans les diverses villes d'Italie; tarifs postaux. L'ouvrage se termine par des listes d'imprimeurs, libraires, vendeurs de journaux, etc., dans les différentes villes de la Péninsule. Souhaitons que cet utile annuaire ne rencontre plus les obstacles qui en ont empêché la publication régulière.

— Annonçons trois nouvelles brochures de M. Léon-G. Pélissier : 1° *Note italiane sulla storia di Francia* (Florence, in-8 de 9 p. Extrait de l'*Archivio storico italiano*), petit recueil de documents de l'année 1499 conservés dans les archives de Milan; — 2° *Notes italiennes d'histoire de France*, fascicule XIV. *Itinéraire en France du cardinal Scripando, 1540-1542* (Montpellier, gr. in-8 de 7 p. Extrait du *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*), journal d'un voyage d'inspection des monastères de l'ordre des Ermites de Saint-

Augustin, dont le manuscrit appartient à la Bibliothèque nationale de Naples; — 3° *Notes italiennes d'histoire de France*, fascicule XV. *Trois relations sur la situation de la France en 1498 et 1499, envoyées par Ludovic Sforza au duc de Ferrare* (Montpellier, in-8 de 28 p. Extrait de la *Revue des langues romanes*). Ces trois relations, qui proviennent des archives de Milan, fournissent des détails peu connus sur la période initiale du règne de Louis XII, et complètent à cet égard nos diverses chroniques françaises, notamment celle de Jean d'Auton.

Suisse. — M. Albert Hyrvoix vient de nous faire parvenir des additions et des corrections à ses très substantielles *Notes sur le prieuré de Rougemont, ordre de Cluny, au comté de Gruyère* (Fribourg, imp. catholique, in-8 de 24 p.). L'auteur nous fournit en outre un appendice sur le prieuré de Ruggisberg.

Publications nouvelles. — *Accord de la Bible et de la science, dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe*, par l'abbé Gombault (in-8, Delhomme et Briguet). — *Deuterographs. Duplicate Passages in the old Testament*, arranged and annotated by R. B. Girdlestone (in-8 cartonné, Oxford, Clarendon Press). — *Les Familles bibliques. 6e série. La Sainte Famille*, par le R. P. A. Matignon (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Christianisme de 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.*, par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *Institutiones theologicae in usum scholarum*, auctore G. B. Tepe, S. J. T. Ier et II (in-8, Lethielleux). — *La Vraie Religion. Catholicisme et protestantisme*, par le R. P. P. S. (in-18, Delhomme et Briguet). — *Paroles de Jubilé, discours prononcés par S. S. Léon XIII* (in-18, Lethielleux). — *Cinquante-deux prônes sur le Décalogue*, par l'abbé Plat (in-8, Firmin-Didot). — *Traité de la communion, ou Conduite pour communier saintement*, par le R. P. Vaubert (in-18 cartonné, Téqui). — *Les Méditations du prêtre séculier*, par l'abbé Combalot (in-8, Delhomme et Briguet). — *Sermons d'Avent*, par Mgr Gay (in-8, Oudin). — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine Sainte*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *Sermons et allocutions*, par Z. Kahn (in-8, Durlacher). — *La Foi et l'incrédulité*, par le P. P. S. (in-18, Delhomme et Briguet). — *Contemplations eucharistiques*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Haton). — *L'Année ecclésiastique, 1re et 2e semaines de l'Avent*, par l'abbé P.-M. Pagès (in-18, Périsse). — *L'Esprit nouveau dans l'action morale et religieuse*, par l'abbé J. Crestey (in-18, Guillaumin). — *Il Codice dei parroci*, per L. Conforti (pet. in-18, Napoli, E. Pietrocola). — *Die Strassburger Diöcesansynoden*, von M. Sdralek (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Étude théorique et pratique sur les condamnations conditionnelles (loi Bérenger)*, par L. Treppoz (in-8, Chevalier-Marescq). — *Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale*, par E. Muzard. T. II (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code de commerce mexicain*, par H. Prudhomme (in-8, Pedone). — *Les Institutions patronales*, par H. Brice (in-8, Rousseau). — *Une Vieille Coutume bretonne*, par P. Henry (gr. in-8, Angers, Lachèse; Rennes, Plihon et Hervé). — *Le Homestead, ou l'Insaisissabilité de la petite propriété foncière*, par P. Bureau (in-8, Rousseau). — *Le Homestead, le foyer de famille insaisissable*, par L.-A. Corniquet (in-12, Pedone). — *Œuvres choisies de Berkeley*, trad. par G. Beaulavon et D. Parodi. T. I (in-8, Alcan). — *Les Lois psychologiques du symbolisme*, par G. Ferrero (in-8, Alcan). — *Mémoire et imagination*, par L. Lucien (in-12, Alcan). — *L'Homme*, par St. Georges Mivart, trad. par J. Segond (in-18, Lethielleux). — *Le Philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence*, par le P. S. Le Gall (in-8, Chang-Hai, imp. de l'orphelinat catholique). — *La Criminalité politique*, par L. Proal (in-8, Alcan). — *La Science du point d'honneur*, par A. Croabbon (gr. in-8, May et Motteroz). — *A propos de nos écoles*, par E. Lavisse (in-18, Colin). — *Herbart, principales œu-*

vres pédagogiques, par A. Pinloche (in-8, Alcan). — *Socialisme et charité*, par le comte d'Haussonville (in-8, Calmann-Lévy). — *Le Socialisme catholique ou christianisme intégral*. T. Ier. *Les Vérités mâles*, par P. Lapeyre (in-8, Lethielleux). — *Le Monde humain, ou Exposé sommaire de ses lois sociales et économiques*, par l'abbé F. Paliez (2 vol. in-18, Retaux). — *Les Règles de la méthode sociologique*, par E. Durkheim (in-18, Alcan). — *La Guerre et ses prétendus bienfaits*, par J. Novicow (in-8, Colin). — *Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne*, par A. Kannengieser (in-18, Lethielleux). — *Les Professions et la société en Angleterre*, par M. Leclerc (in-18, Colin). — *Les Localisations cérébrales en psychologie*, par G. Hirth (in-18, Alcan). — *L'Avenir de l'hypnose*, par l'abbé Gombault (in-8, Delhomme et Briguet). — *L'Insomnie et son traitement*, par le Dr M. de Fleury (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Bégaiement et autres défauts de prononciation*, par le Dr Chervin, (in-18, Soc. d'édit. scient.). — *Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques d'après le système Kneipp*, par N. Neuens (in-18, Lethielleux). — *La Lèpre*, par le Dr J. Goldschmidt (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *De la chirurgie et de ses conséquences immédiates et éloignées*, par le Dr de Vlaccos (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *Grafologia*, di Cesare Lombroso (in-18, Milano, Hoepli). — *Le Monde des plantes*, par l'abbé Pioger (in-8, Haton). — *Le Vin de France*, par C. Mayet (in-8, Jouvet). — *Lehrbuch der Experimentalphysik*, von A. Wüllner (in-8, Leipzig, Teubner). — *Cours de géométrie descriptive*, par C. Brisse (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Précis de l'histoire de la musique russe*, par A. Soubies (in-16, Fischbacher). — *Le Sentiment religieux dans l'œuvre de Richard Wagner*, par M. Hébert (in-18, Fischbacher). — *L'Art chrétien en France. Lourdes et Betharram*, par l'abbé P. Mazoyer (in-18, Lethielleux). — *Anthologia latina, sive poesis latinae supplementum*, ediderunt F. Buecheler et A. Riese (in-18, Leipzig Teubner). — *Chansons populaires recueillies en Franche-Comté*, par C. Beauquier (in-8, Lechevalier). — *Les Cent-Jours, 1815*, drame historique, par E. Noël (in-8, Delagrave). — *Comédies enfantines et saynètes*, par Mme Bellier (Marie Klecker) (petit in-8, Ollendorff). — *Stania, roman d'une Slave*, par G. du Vallon (in-18, Savine). — *Mouffetard Ier, La Nouvelle-Calédonie*, par J. Gros (in-18, Flammarion). — *L'Amour à nu*, par H. Kistemaeckers fils (in-18, Flammarion). — *Une Passade*, par Willy (in-18, Flammarion). — *La Duchesse de Ros-nald*, par F. de Nocé (in-18, Haton). — *Oreste et Pylade*, par la vicomtesse de Pitray (in-18, Haton). — *Fille et fiancée*, par Mme la comtesse D. de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, T. Ier, par le R. P. G. Longhaye (in-8, Retaux). — *Henri Lacordaire, lettres nouvelles*, publiées par Mmes V. Ladey et P. de Vyré (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Dahomey*, par le commandant Grandin (2 vol. in-18, Haton). — *Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne*, par l'abbé Dessailly (in-18, Delhomme et Briguet). — *Origine et migrations des peuples de la Gaule jusqu'à l'avènement des Francs*, par E. Petitot (in-8, Maisonneuve). — *Kulturgeschichte des Mittelalters*, von G. Grupp (in-8, Stuttgart, Roth). — *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique*, par le P. Mandonnet (in-18, Lethielleux). — *Martyrs et bourreaux*, par J. Genoud (in-8, Téqui). — *Geschichte der Päpste* seit dem Ausgang des Mittelalters, von L. Pastor. Zweiter Band (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Mémoires de Luther écrits par lui-même*, trad. et mis en ordre par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *Le Conclave*, par L. Lector (in-8, Lethielleux). — *Saint François de Xavier, de la Compagnie de Jésus*, par le P. J. Cros (gr. in-8, Toulouse, Loubens). — *Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier*, par l'abbé H. Pasquier. 2 vol. (in-8, Le-

thielleux). — *Un Grand bienfaiteur du peuple. Le Bienheureux Bernardin de Feltre*, par l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien (in-32, Vanves, imp. franciscaine missionnaire). — *Saint François Régis, de la Compagnie de Jésus*, par le P. J. M. Cros (in-8, Toulouse, Loubens). — *Vie de la Vénérable Mère Marie Poussepin*, par le Dr B.-T. Poüan (gr. in-8, Lethielleux). — *Vita di san Giovanni di Matha*, scritta dal R. P. F. Callisto della Providenza, trad. dal P. F. Saverio dell' Imm. Concezione (in-8, Roma, tip. della « Vera Roma »). — *Journal d'Adrien Duquesnoy, député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante, 3 mai 1789-3 avril 1790*, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par Robert de Crèvecœur. T. II, *30 octobre 1789-3 avril 1790* (in-8, A. Picard). — *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797*, publiés par J. Kaulek. V, *septembre 1794-septembre 1796* (in-8, Alcan). — *The Revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815*, by J. H. Rose (in-8, Cambridge, University Press). — *La Campagne de Russie*, mémoires du général comte de Ségur (in-18, Firmin-Didot). — *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases, T. I et II (in-18, Garnier). — *Berryer et la monarchie de Juillet*, par C. de Lacombe (in-8, Firmin-Didot). — *L'Empire libéral*, T. Ier, par E. Ollivier (in-18, Garnier). — *Souvenirs et campagnes*, 1re série, par le général de la Motte-Rouge (in-8, Lethielleux). — *Cinquante ans de vie militaire. Le Général de Lareaucoupet*, par J. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *La Vie militaire du général Ducrot, d'après sa correspondance, 1839-1871*, publiée par ses enfants (8 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Un Capitaine au régiment du Roi, étude sur la société en France et sur une famille de la Flandre française au XVIIIe siècle*, par le marquis de Belleval (in-8, Lechevalier). — *Les Juifs de Paris au XVIIIe siècle*, par L. Kahn (in-8, Durlacher). — *Histoire du droit et des institutions de la France*, par E. Glasson (in-8, Pichon). — *Notre-Dame de Lorette, le quartier, la paroisse, l'église*, par l'abbé E. Duplessy (in-18, Lethielleux). — *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine* (in-8, Nancy, R. Wiener). — *Franche-Comté; industrie, commerce*, par J. Sicard (in-fol., cartonné, Besançon, imp. Delagrange-Louys). — *Histoire de Maguelone*, par F. Fabrège, T. I (in-4, Picard). — *Deux séductions au XVIIIe siècle*, par F. Delacroix (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoire nobiliaire. 2,500 actes de l'état civil ou notariés concernant les familles de l'ancienne France (XVe-XVIIIe siècles)*, reproduits ou analysés par le marquis de Granges de Surgères (in-8, Nantes, chez l'auteur). — *Notice généalogique sur les familles Bonnefoy et Pons de Pouzol*, par G. Bonnefoy (in-4, Clermont-Ferrand, Mont-Louis). — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters*. Achter Band, von J. Janssen (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Jérusalem moderne*, par l'abbé F. Conil (in-8, maison de la Bonne Presse). — *The English Church in the nineteenth century 1800-1833*, by J.-H. Overton (in-8, London, Longmans, Green). — *Quatre portraits de femmes, épisodes des persécutions d'Angleterre*, par la comtesse R. de Courson (in-18, Firmin-Didot). — *Les Grands Écrivains français. Montaigne*, par P. Stapfer (in-18, Hachette). — *Ernest Renan, essai de biographie psychologique*, par G. Séailles (in-8, Perrin). — *Le Maréchal de Mac-Mahon*, par A. Rastoul (in-8, Delhomme et Briguet). — *Figures contemporaines, ceux d'aujourd'hui, ceux de demain*, par B. Lazare (in-18, Perrin). — *Catalogue du fonds de Provence* (4 vol. in-8, Marseille, Barlatier et Barthelet). VISENOT

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Ombres*, par Francis Poictevin. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 130 p., 3 fr. 50. — 2. *En buissonnant*, par Vigné d'Octon. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 218 p., 3 fr. 50. — 3. *Joyeuse ville*, par Albert Cim. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 4. *Feuilles à l'envers*, par Maurice Montégut. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *Lettres ouvertes*, par Xanrof. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 6. *Tentation*, par André Theuriet. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Dynamiteur*, par R.-L. Stevenson, trad. de l'anglais par Art. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Madeleines*, par Pierre Sales. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 261 p., 3 fr. 50. — 9. *Aveux de femme*, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 282 p., 3 fr. 50. — 10. *Bonheur méconnu*, par Mary Floran. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 271 p., 3 fr. 50. — 11. *Après le roman*, par Louise Mussat. Paris, Hennuyer, 1895, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 12. *Mariage de convenance*, par Lucien Trotignon. Paris, Plon et Nourrit, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Élans d'Élodie*, par Mme de Nanteuil. Paris, Hachette, in-18 de 309 p., 2 fr. — 14. *La Muse de Lilia*, par J. de Jiacer. Paris, Delhomme et Briguet, in-18 de 357 p., 2 fr. 50. — 15. *Hélas!* par Rhoda Broughton, trad. par A. Chevalier. Paris, Perrin, 1894, in-18 de 365 p., 3 fr. 50. — 16. *Mariage difficile*, par de Grafenthal. Paris, Bellier, 1894, in-18 de 219 p., 3 fr. 50. — 17. *Au Pays de Bernadette*, par Mme Marie de Besneray. Paris, Téqui, 1894, in-18 de 248 p., 2 fr. — 18. *Terre de Lourdes*, par Boyer d'Agen. Paris, Ollendorff, 1894, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 19. *Perle fausse*, par Adolphe Chenevière. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 282 p., 3 fr. 50. — 20. *Puymirol*, par Camille Vergniol. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 335 p., 3 fr. 50. — 21. *Fidelka*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Lys rouge*, par Anatole France. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 411 p., 3 fr. 50.

1. — Un joli volume in-18 jésus, cent cinquante feuillets de papier vélin, avec de larges marges encadrant de leur blancheur satinée dix-huit lignes d'imprimerie ; dans ces lignes, des mots, choisis parmi les plus rares ; dans ces mots, rien : voilà, sauf erreur, l'œuvre, la douzieme, de M. Francis Poictevin. Elle est dédiée à un ami, dont on nous apprend que c'est « Un Épris de l'Esprit. » Elle est divisée en chapitres, divisés eux-mêmes en une multitude de paragraphes ; chapitres et paragraphes se suivent sans se succéder ; aucun lien logique entre eux ; on pourrait en intervertir l'ordre, mettre la page 50 à la place ou au beau milieu de la page 15, personne ne s'en apercevrait. En tête de ce que j'appelle les chapitres (pour ne pas dire des paquets d'alinéas séparés par une plus grande quantité de blanc), se trouvent des noms de villes : *Menton*, *Rolandsec*, *Paris*. Ces mots-là sont les seuls qui soient clairs ; on comprend ce qu'ils signifient ! Quant à ceux qui sont dessous, c'est plus difficile. Exemple : *Bâle*, *Printemps*. « Le parfum de vénusté un peu onctueuse des jacinthes nous surprit dans la même brise mati-

nale, parfum vagabondant qui presque transportait et soudainement dans de l'invisible. » Tous les parfums, tous les paysages, toutes les villes transportent l'auteur dans de l'invisible, de l'intangible, de l'indicible et surtout de l'incompréhensible. « Dans les cauchemars, reprendre engourdi les pseudomorphoses de nos propres avatars obscurs, et en une méprise baroque sur notre compte ! c'est à ne pas oser regarder les aubes ! » Cet oracle sibyllin constitue à lui seul tout un paragraphe. De quoi y est-il vaticiné ? Impossible de le savoir. En voici un autre où il est probablement question de Dieu ; c'en est même une définition, si j'ose m'exprimer ainsi : « abîme hypersubstantiel, nuit translucide, ancestrale, enchanteresse, virtualité inqualifiable, nœud absolu, identité transfigurante ! Dans la palpitation sourde des choses, la lettre *a* oscille sur l'abîme, germe, anneau crépusculeux ! » Malgré l'incohérence de tous ces alinéas (la rage de l'alinéa y est poussée jusqu'à l' « alinéation mentale, » comme dirait Willy), il y a quelque chose qui donne à l'œuvre une certaine unité, c'est sa persistante obscurité. *Ombres !* Ombres des choses, ombres des mots, l'effort des « Épris de l'Esprit » n'a pas pu vous percer ! Et Dieu sait s'ils y ont tâché : « Qu'il est donc délicatement difficile de communiquer à propos avec autrui (p. 48) ! » Oh ! oui, combien difficile !

2, 3, 4, 5. — Les quatre ou cinq autres recueils dont j'ai à parler semblent avoir coûté moins d'efforts, sauf peut-être celui qui porte ce titre : *En buissonnant*, et qui est de M. Paul Vigné, d'Octon, par Clermont-l'Hérault. En général, les ouvrages de cet auteur manquent de facilité ; ils « sentent l'huile ; » ils ont l'air d'un devoir d'écolier mal doué, mais tenace, et qui espère, en s'appliquant, en imitant bien docilement les modèles, obtenir une bonne place en composition française. Quel que soit le sujet de composition, l'application est la même ; M. Vigné soigne la berquinade comme il soigne la pornographie, avec conscience, si j'ose dire. On sent que le sujet lui importe peu. S'il a débuté par des sujets scandaleux, répugnants, c'est que c'était la mode alors, c'est qu'il fallait imiter les « maîtres, » c'est surtout qu'il fallait se faire connaître, et nul n'ignore qu'entre tous les moyens de se faire connaître, ou du moins d'attirer l'attention sur soi, le plus sûr et le plus facile, c'est encore de commettre publiquement une bonne, une grosse, une énorme incongruité. Une seule suffit, quand on a de la chance ! M. Vigné ne l'a pas eue ; il a été obligé de récidiver une fois ou deux, peut-être trois ; il a dû même exploiter la plus forte de ses inconvenances, en faisant courir le bruit qu'elle avait excité l'indignation de tout l'arrondissement de Lodève, et qu'elle allait lui valoir un procès. Le procès ne vint pas, naturellement ; mais M. Vigné en eut quand même le bénéfice : on sut qu'il écrivait ! Et son livre fut vu dans des mains honnêtes ! Ce succès, M. Vigné s'est efforcé de le mériter depuis. Le *Roman d'un timide* était anodin, les *Amours de Nine* étaient bénins ; *En buissonnant* est derechef bénin et

anodin. C'est à peine si dans les douze nouvelles dont se compose ce volume, on peut apercevoir çà et là quelques restes de la grossièreté morale des premiers débuts. Quant à la valeur littéraire, elle est celle, je le répète, d'un « bon devoir de classe. » La classe que fait M. Vigné semble être celle de l' « écriture artiste, » une classe supplémentaire de la rhétorique, et qui était très fréquentée il y a quelques années. Elle ne compte plus à cette heure que quelques naïfs et quelques provinciaux, dont est encore M. Vigné d'Octon, de l'Hérault.

— *Joyeuse ville*, de M. Albert Cim, *Feuilles à l'envers*, de M. Maurice Montégut, *Lettres ouvertes*, de M. Xanrof, appartiennent à la collection des ouvrages gais. Malheureusement leur gaieté n'a rien d'attique. A-t-elle même quelque chose de littéraire? J'ai bien envie de dire que non. C'est tout au plus de la littérature de brasserie; la littérature d'Octon semble à côté presque du grand art. On n'attend pas, j'espère, que j'explique pourquoi ce demi-cent de contes, qui peut avoir un certain succès dans quelques cafés du boulevard, ne peut pas en avoir ici. Ces « joyeux conteurs » sont surtout d'habiles industriels; quand ils ont touché leurs droits d'auteur sur leurs produits, ils ont reçu tout ce qui leur est dû; ils n'ont pas même droit aux sévérités de la critique. J'excepterais Xanrof, si son œuvre n'était pas écrite en prose; que n'écrit-il en vers?

6. — Mais il faut mettre à part, dans ce paquet de recueils, celui de M. André Theuriet, qui porte le titre de *Tentation*. Ici il y a du talent, du style, de l'art, un art simple et cependant singulièrement savoureux. Les œuvres de M. Theuriet peuvent prêter, et prêtent souvent à la critique, mais elles sont dignes de la critique. Toutefois *Tentation* est une œuvre trop légère, — et légère dans tous les sens du mot — pour fournir prétexte à une étude complète du talent de l'auteur, de ses qualités et de ses lacunes. Je ne puis que signaler, dans ces quinzes nouvelles, la première, qui donne son titre au volume et qui nous montre un viveur, prêt à prendre la femme d'un ami, renonçant à l'occasion qui s'offre et y renonçant par un réveil subit et inattendu du sentiment de l'honneur; la sixième, *Rosa Mystica*, qui est l'histoire d'une pauvre fille laide obligée de renoncer à l'amour et se vouant à la charité; la onzième, *Sœur Odile*, où l'on voit une jeune et timide religieuse abriter sous sa.... mante et sauver, un peu malgré elle, un petit soldat (il fallait qu'il fût petit), prisonnier des Allemands.... Je ne puis pas mettre etc., etc., etc. Et cependant j'aurais bien envie de dire que la treizième, *le Cerf-volant*, est d'une drôlerie attendrissante! Mais décidément le sujet en est trop fâcheux. Combien il est regrettable que le talent de M. Theuriet, qui est surtout fait de grâce et de délicatesse, ne montre pas toujours assez de répugnance pour des sujets peu délicats!

7. — *Le Dynamiteur* pourrait être classé parmi les recueils de contes;

on en expliquerait ainsi la composition, bizarre jusqu'à l'invraisemblance. L'art de composer est décidément un art bien français : nos écrivains y excellent, sans doute, mais c'est peut-être parce que leurs lecteurs y tiennent et les y obligent. A l'étranger, le public est moins exigeant, et les fantaisies étranges de M. Louis Stevenson n'ont pas nui à son succès en Angleterre, si même elles n'y ont pas contribué. *Le Dynamiteur* nous raconte un épisode de la lutte entreprise par les anarchistes contre la société régulière ; mais sur les deux cent soixante-dix-sept pages du volume, cet épisode en occupe à peine le tiers. Nous y voyons le nommé Zéro et son acolyte Mac-Guine s'occuper, dans les maisons écartées de Londres, à préparer des bombes à ressort d'horlogerie. Ils sont, l'un le chef. l'autre l'ouvrier principal d'une sorte de société secrète ; ils ont pour auxiliaire une jeune fille du meilleur monde, qui a quitté sa mère pour devenir « l'Ange de la destruction. » Cette jeune fille rencontre trois jeunes gens, fait de chacun d'eux une dupe et un involontaire complice, avant de faire du dernier un mari ; elle dit à l'un qu'elle est la fille d'un Mormon, à l'autre qu'elle est la fille d'un Cubain, et leur raconte une histoire qui dure chacune cinquante pages, total cent pages. Ce sont d'ailleurs les plus amusantes du volume, bien qu'elles n'aient aucun rapport avec la dynamite, ni avec la société secrète, ni avec la société réelle, ni avec rien qui soit, ni rien qui fut Ce sont des contes fantastiques où figurent des Mormons et des Cubains, comme Hoffmann aurait pu en rêver. Il y a une troisième histoire, celle de la mère de « l'Ange, » qui est moins extraordinaire, mais qui est en revanche moins drôle. En somme, *le Dynamiteur* prouve que M. Stevenson avait de la fantaisie ; mais ce n'est ni un document utile à la connaissance de l'anarchisme, ni un roman facile à lire, malgré la limpidité de la traduction.

8 — M. Pierre Sales a fait deux découvertes, qui toutes deux l'ont fort échauffé. Il a d'abord découvert « l'eau bénite de cour ! » L'heureux homme n'avait jusqu'ici rencontré que des critiques sincères, des directeurs de journal sincères, des directeurs de revue sincères, qui tous, lorsqu'ils lui disaient : « Votre œuvre est parfaite ! » le pensaient.... presque. Mais voilà que, l'an dernier, il a rencontré un directeur de Revue qui, après lui avoir fait des compliments et même des promesses, a finalement refusé de publier son œuvre ! Et il en a éprouvé une telle stupeur, une telle indignation, qu'il livre l'affaire au public, avec commentaires. Inutile de commenter ces commentaires, qui occupent les dix premières pages des *Madeleines*. Sa seconde découverte est aussi neuve que la première, mais la révélation en est moins courte, puisqu'elle occupe trois cent soixante et une pages. M. Sales a donc découvert que les œuvres de charité ne vont pas sans quelques abus, et que les bals de charité, notamment, sont parfois des bals de vanité. Et il « estime » qu'il a le devoir de le dire bien haut, quelque périlleux que soit ce de-

voir ! Il « n'hésite » pas à publier une « étude » d'où « il a soigneusement écarté les personnalités, » mais où il démontre, avec la rigueur scientifique qui est particulière aux démonstrations par le roman, une vérité « générale » trop ignorée ou trop méconnue, c'est à savoir que l'homme n'est pas parfait, même quand il fait la charité ! Sans doute Montaigne avait déjà dit : « Il y a toujours de l'hommerie dans l'homme ; » sans doute le nommé La Palice avait déjà eu le pressentiment de cette découverte, et sans doute encore les journaux de toutes nuances, mais particulièrement les journaux religieux, ont souvent signalé « l'hommerie » et les abus auxquels donnent lieu les « fêtes de charité ; » n'importe ! nos contemporains sont si légers qu'il est utile de leur répéter tout cela, « surtout *lorsque, ainsi que* dans cet ouvrage, » on le leur rappelle avec tant de candeur !

Donc il y avait une fois une œuvre de charité dite des *Madeleines*, dont le but était de venir en aide aux filles repenties ; elle avait comme présidente une dame pleine de zèle pour ces brebis égarées, mais indifférente à tout ce qui pouvait intéresser son mari ou ses enfants, sacrifiant ses devoirs d'état à des devoirs de choix, à des devoirs de luxe ; elle avait comme zélatrice une ancienne « artiste dramatique, » qui se servait de la charité pour se faire recevoir dans le monde et pour aider son mari à y « faire des affaires ; » — elle avait comme secrétaire général un jeune avocat, qui s'en servait pour trouver « un bon mariage. » — *Les Madeleines* ne sauvaient d'ailleurs que bien peu de Madeleines ; mais elles faillirent compromettre l'avenir d'une charmante veuve que Mme la présidente voulait marier à M. le secrétaire général. Heureusement, la dame fut sauvée à temps par un honnête homme qui avait toujours et énergiquement refusé de faire partie de « l'œuvre, » qui n'avait jamais pratiqué aucune espèce d'œuvre, sauf « l'œuvre de chair, » et qui avait une fille naturelle ! Et ce fut lui qui épousa la veuve. — Et c'est cette « étude » qui prouve.... Qu'est-ce qu'elle peut bien prouver, cette étude ? Que toutes les « œuvres » sont inutiles ? Que tous les membres en sont ou des vaniteux, ou des chevaliers d'industrie, ou des fripons ? Que, seuls, les viveurs sont de braves gens ? Je me permets de croire que M. Sales n'a pas cru avoir prouvé cela, et qu'il serait même désolé de l'avoir essayé. Mais s'il n'a pas voulu prouver ces énormités, il n'a rien prouvé du tout. Car personne ne nie que les œuvres de charité sont des œuvres humaines, que par conséquent elles ne sont pas toujours et nécessairement pures de tout égoïsme, qu'elles peuvent être le prétexte de satisfactions d'amour-propre, l'occasion de manœuvres intéressées et même criminelles, qu'enfin l'aumône peut parfois être une industrie pour ceux qui la font comme pour ceux qui la reçoivent. Tout le monde sait cela, et surtout ceux qui refusent de faire la charité et de faire l'aumône. M. Sales a-t-il voulu rassurer ces derniers, les mettre en garde

contre des tentations de générosité? Voudrait-il supprimer l'aumône? Serait-il, sur ce point, disciple de M. Paul Desjardins? Impossible de le savoir. L'inspiration et le but de son « étude » restent obscurs, mais les résultats en seraient tout de même fâcheux, si elle en pouvait avoir. Elle justifierait et encouragerait l'égoïsme, non pas précisément celui qui se déguise en « altruisme » et se satisfait par la charité, mais l'autre, celui qui se satisfait tout seul, bien loyalement, celui qui n'est pas hypocrite, mais qui n'en est pas pour cela plus recommandable ni plus utile aux pauvres, et qui, dans tous les cas, n'a nullement besoin d'être encouragé.

9. — « *Il* devait à cette circonstance un avancement inespéré, que quelques personnes trouvaient scandaleux, autant à cause de *sa* rapidité que du peu de mérite de *celui qui en avait bénéficié* » (p. 52). Je n'essaierai pas de montrer à M. Ernest Daudet combien cette manière d'écrire, si elle n'est pas incorrecte, est à la fois négligée et pénible; il le sait mieux que moi, lui qui nous donne, de temps à autre, de courts articles politiques d'une langue presque littéraire. Pourquoi donc, puisqu'il s'obstine à faire des romans — *invita Minerva*, je le crains — n'y met-il pas au moins du style, un style suffisant, celui dont il dispose? — *Aveux de femme* n'offre pas plus d'invention, de psychologie, d'originalité que *Vénitienne*, dont nous n'avons pas pu dire grand bien l'été dernier. C'est une confession en cinq parties, dont aucune n'a ni les développements psychologiques ni le relief littéraire qu'elle comporterait. I. Lucienne épouse un mari vieux, despotique, infidèle, mais riche; après quelques mois de bonne volonté réciproque, elle sent qu'elle n'est plus aimée, qu'elle n'aime plus. II. Elle aime ailleurs un jeune monsieur, mettons le monsieur n° 1. III. Pour punir le n° 1 d'une légère infidélité, elle aime un n° 2, mais elle cache son amour à « l'objet aimé, » lequel en fait autant de son côté. IV. Un jour d'orage, à Pau, elle rencontre un n° 3 qu'elle n'aime pas, mais qu'elle traite comme si elle l'aimait, ce qui lui paraît décidément grave. Le n° 1 l'avait laissée sans remords, puisqu'elle aimait, et le n° 2 de même, puisqu'elle se taisait! mais la faute sans l'amour, voilà ce qui inquiète cette conscience délicate et l'effraie pour l'avenir. Elle a peur d'être punie. V. Elle va l'être. Son mari lui vole les lettres du n° 1, ces lettres que, pareille à tant d'autres « petites dindes amoureuses, » comme dirait Heine, elle gardait précieusement dans un coffret fermé à clef. Grâce à ces lettres, le divorce est prononcé contre elle. Le n° 1, appelé au secours, se dérobe; le n° 2 se dévoue; il est prêt à épouser. Mais il se dérobe à son tour, au reçu d'une lettre anonyme l'informant de l'aventure du n° 3. Et Lucienne reste seule avec ses trois déshonneurs — qu'elle a éprouvé le besoin de nous raconter, on ne sait pourquoi. Peut-être est-ce pour prouver que les n°s 1 amènent d'autres numéros, et pour mettre en garde les jeunes

femmes contre les conséquences d'une première faute. Intention louable et que je serais heureux de louer, ne pouvant pas louer l'œuvre !

10. — Il paraît qu'il y a des jeunes femmes qui, ayant un mari charmant et un château confortable, ne sont pas satisfaites de leur sort : elles ne sont pas satisfaites parce qu'elles habitent la campagne et qu'elles soupirent après les joies de la « vie mondaine ; » et en outre il paraît que ces âmes inquiètes sont persuadées qu'elles trouveront ces joies dans une sous-préfecture. Il paraît ! Eh bien, c'est à ces châtelaines que *Bonheur méconnu* s'adresse. L'auteur y prouve qu'une sous-préfecture ne fait pas le bonheur. Vérité incontestable, thèse essentiellement morale, soutenue et mise en lumière par une fable d'une moralité égale. Madeleine était charmante ; Guy, son mari, était charmant ; mais Madeleine s'ennuyait dans leur jolie installation de la campagne. Alors Guy, qui avait toutes les délicatesses et tous les courages, eut l'idée de se faire nommer sous-préfet ! Madeleine, ravie, se jeta à corps perdu dans « le monde » qui lui était ouvert ; elle eut le bonheur de visiter dans leurs salons et de recevoir dans les siens Monsieur le notaire, Monsieur le receveur, Monsieur le percepteur, Monsieur le juge de paix, Monsieur le maire et « les dames » de ces Messieurs. Mais voilà que les « joies » qu'elle attendait de cette « vie mondaine » lui parurent fades ! De plus elle s'aperçut que son mari, homme de devoir, prenait au sérieux ses fonctions et s'occupait de ses administrés en conscience, au point qu'il avait moins de temps qu'à la campagne pour s'occuper de sa femme ! Et Madeleine s'ennuya de nouveau. Et Guy, toujours délicat et toujours exquis, eut une autre idée lumineuse : il donna sa démission de sous-préfet ! Et les deux époux reprirent le chemin de leur joli cottage ! Je vous laisse à penser de combien de remords ils payèrent leur équipée, et de quel cœur ils apprécièrent désormais leur « bonheur méconnu. »

11. — *Après le roman* est aussi une œuvre honnête, écrite d'un style honnête, encore inexpérimenté, mais simple et sain. Ce roman commence après le mariage des deux héros, après leur roman. Ils se sont aimés et épousés ; maintenant ils ont à se connaître, à se comprendre, à se supporter. Elle, est un bon petit cœur, mais une tête frivole ; elle croit que la grande, la seule occupation d'un mari doit être sa femme. Lui, est bon, mais grave ; c'est un homme. S'il croit que sa femme doit être son unique affection et son plus grand devoir, il croit et il sait qu'elle ne peut pas être son unique occupation. Il a des devoirs d'état et il s'y tient. Il est vrai que ses devoirs le tiennent plus que d'autres, car ils sont d'une nature particulièrement prenante et absorbante. Il est journaliste, et l'imprévu des événements politiques, les difficultés de l'article à faire, les lenteurs et les retards de la plume, cet outil capricieux qui tantôt « court à bride abattue, » tantôt se traîne et s'arrête, ne lui laissent pas la liberté d'être le mari qu'avait rêvé sa

femme : il arrive parfois en retard pour l'heure des repas, il a l'air préoccupé et comme absent de son ménage. Madame se pique et le quitte; elle se réfugie chez son père. Lui, très digne, quoique très ennuyé, l'y laisse. Mais cette séparation fait parler les bons confrères du journaliste et les fait écrire; d'où un duel. Il est blessé. Vous voyez la suite d'ici : la femme apprend le duel, la cause du duel et la blessure; elle se précipite pour soigner son mari et elle le sauve. Il leur arrive encore d'autres épreuves, qui ont pour résultat de cimenter leur union. Comme beaucoup d'autres époux, eux aussi ont eu besoin pour être unis d'être broyés. Ils le sont dans la mesure qui convient à de bons et honnêtes bourgeois. Le détail des chagrins et des épreuves qui suivent le duel est un peu long et touffu ; l'œuvre y perd en unité et en profondeur psychologique. Elle n'y perd pas cependant tout son intérêt, lequel réside à la fois dans les événements et dans les leçons qu'ils contiennent. Ces leçons, jamais déduites expressément, sont fort claires, et, pour être discrètement insinuées, elles n'en sont pas moins pénétrantes.

12. — Il y a une certaine analogie entre *Mariage de convenance* et *Après le roman*. Il s'agit encore d'un ménage mal assorti et des souffrances que les deux époux s'infligent l'un à l'autre. Mais si le sujet est pareil, le dénouement ne l'est pas. Tout le monde sait qu'on appelle « mariage de convenance » un mariage où l'on s'est préoccupé d'assortir les familles, les fortunes, les relations, l'éducation des futurs époux, mais où l'on ne s'est nullement occupé d'assortir leurs âmes. Un artiste épouse une bourgeoise, de fortune, de famille à peu près égales, mais d'âme très dissemblable. Après quelques jours de bonheur, cette dissemblance éclate dans tous les détails que comporte la vie commune. Ils souffrent d'abord, se disputent ensuite, et se séparent enfin. Seulement, à la différence du journaliste de l'autre roman et de sa femme, ils restent séparés. Le mari se console avec une actrice qui le trompe. Finalement, il se résout à rester seul, et à demander au travail les joies que l'amour, illégitime ou légitime, n'a pas pu lui donner. Conclusion pessimiste, mais non banale, d'une œuvre qui est surtout banale et qui semble on outre un peu incohérente. La pensée générale s'en dégage mal, et la démonstration manque un peu de rigueur : que prouve la trop longue histoire de l'actrice et de ses « tromperies? » — C'est la forme qui manque le moins dans cette composition de débutant ; elle est suffisante.

13, 14. — Oh! qu'ils sont beaux, généreux et purs, *les Élans d'Élodie!* Oh! qu'elle est pure et candide, *la Muse de Lilia!* Élodie fait oute sorte de bonnes œuvres, elle sauve des orphelins et des orphelines, elle les marie, elle passe en faisant le bien et en tendant, en s'élançant au mieux ; et son historiographe nous raconte sa vie et celle de ses obligés, et peut-être celle de leurs voisins, dans une langue « qui n'est pas des pires, » comme prononçait feu Chapelain. — Quant à celle

que parle *la Muse de Lilia*, elle est des plus « poétiques, » comme disent les Rubans Bleus du Sacré-Cœur. Jamais « narration française » ne fut développée avec plus de fleurs, de pleurs, d'exclamations, d'interjections ! C'est ainsi qu'il y a cinquante ou soixante ans, dans les cours « supérieurs » de quelque couvent arriéré, « les grandes » devaient faire du romantisme. L'auteur de *Lilia* a dû vouloir pasticher leur manière, et il faut reconnaître qu'il y a admirablement réussi. Son œuvre est un vrai bijou d'archaïsme rococo et enfantin. A ce titre elle peut intéresser la critique. Quant aux enfants, je crains qu'ils n'en comprennent pas bien l'intérêt ; ils sont si peu « poétiques, » si peu « romance, » les enfants « modernes. » Et pourtant, s'ils savaient ! Sachez donc, mes petits amis, que Lilia est la fille d'un homme qui a été fusillé, qui n'en est pas mort et qui s'est réfugié en Amérique, laissant dans le « joli pays de France, » à Salles-la-Source, près de Rodez (oh ! le particulièrement joli coin du joli pays de France !), une aimable petite fille qui s'appelle Lilia. Pauvre petite ! Privée de son père, elle est encore privée de sa mère, de sa fortune, de son nom ; une sœur de lait, une intrigante, prend sa place dans la maison paternelle. Mais rassurez-vous, mes enfants ! Lilia est « poète, » elle fait des vers (oh ! les vers adorablement enfantins, et tels que je n'en avais pas lu depuis ceux que me confiait une petite cousine de dix ans !). Et ces vers lui font retrouver son papa, sa maman, sa fortune, son nom ! Comment ? vous demandez comment, j'en suis sûr. Eh bien ! petits curieux, allez le demander à l'auteur de *Lilia ;* vous lui ferez plaisir, et il ne vous fera pas du mal !

15. — *Hélas !* est encore un livre inoffensif, mais il ne s'adresse plus aux tout petits. C'est l'histoire d'une pauvre jeune fille qui a eu des malheurs.... immérités ! Elle quitta sa famille, croyant aller au mariage ; un prêtre les attendait, elle et lui, pour les unir ; mais l'union fut empêchée au dernier moment, par je ne sais quoi, ce qui désola si bien le fiancé, qu'il se tua. Depuis lors, la jeune fille mène une vie errante, hélas ! avec sa mère inconsolable, hélas ! Un ami d'enfance les rencontre en Algérie, et il tombe amoureux de la jeune fille, hélas ! Elle, très loyale, lui raconte son histoire. Il en reçoit un coup, et il hésite à donner suite à son projet, qui était d'épouser. Hélas ! Hélas ! Enfin, après quelques moments d'angoisses, il se décide ; il épousera. Faut-il dire encore hélas ? J'avertis tout de suite que ce roman est une traduction, et que s'il m'a paru un peu triste, un peu long, un peu banal, la faute n'en est peut-être pas à l'auteur.

16. — Pourquoi Robert crut-il qu'il ne pourrait pas épouser Odile ? Parce que Robert apprit qu'Odile était sa sœur ! Mais comment Robert épousa-t-il finalement Odile ? Parce qu'il apprit qu'elle n'était pas sa sœur. Ah ! chrétiens ! quelles angoisses dans le cœur de Robert ! quel trouble dans celui d'Odile ! Et comme les auteurs de *Mariage difficile*

ont mis de soin et d'application à décrire ces angoisses et ce trouble, et aussi à décrire les pures amours d'Odile et de Robert, les fêtes, les bals, les théâtres où ils se rencontraient ! Du style (un peu tendu), des observations (déjà faites), des descriptions (déjà lues), un « mystère » mélodramatique, mais banal, ce serait bien assez pour un roman, s'il s'y ajoutait un peu d'intérêt, mérite banal aussi, mais fort apprécié par les lecteurs de romans. Cette « banalité » manque dans *Mariage difficile;* c'est ce qui me dispensera d'en interdire la lecture à nos filles.

17. — Je leur conseillerais au contraire la lecture de celui-ci : *Au Pays de Bernadette*, si la langue en était meilleure et l'esprit moins enfantin. C'est l'histoire d'un miracle et, si l'on veut, de deux miracles de Lourdes. M. Robert assiste à l'agonie et à la mort de sa fiancée ; il est désespéré et supporte l'épreuve d'un cœur sans virilité. Au contraire, la cousine de la morte, Mlle Élisabeth, que toutes sortes d'épreuves personnelles ont frappée, qui a été abandonnée par son père, qui a une jeune sœur en proie à une maladie incurable, qui vient de perdre enfin dans sa cousine sa plus chère affection et son unique consolation, « reste ferme et debout sous les coups du destin. » Le contraste de cette énergie avec sa propre faiblesse irrite profondément M. Robert ; tant de vertu chez une femme humilie sa fierté masculine, et comme Élisabeth fait honneur de son courage à sa foi chrétienne, il se met à haïr très fort Élisabeth et la foi chrétienne. Mais voici qu'après une assez courte séparation, le jeune homme et la jeune fille se retrouvent à Lourdes. Lui, y est venu par curiosité, entraîné par un prêtre de ses amis, qui lui a parlé des merveilles du pèlerinage national et de la toute-puissante bonté de Notre-Dame de Lourdes ; elle, y est venue par dévotion et pour obtenir de la Sainte Vierge la guérison de sa jeune sœur. Elle l'obtient. Et elle obtient encore une autre faveur, sollicitée tout bas : le retour de Robert à la foi. Mais ce n'est pas seulement à la foi que revient ledit Robert, il revient aussi à Élisabeth. « Non, je ne vous hais point ! » lui dit-il, en style moins cornélien. Mais Élisabeth lui répond qu'il n'y a plus de place dans son cœur déchiré pour les humaines amours ; elle appartient à Dieu et elle entre au couvent, abandonnant le pauvre Robert, qui va se « blottir » près de sa mère « comme l'oiseau blessé cherche dans la forêt odorante et hospitalière le nid d'où il a vu les grêles frondaisons de son premier printemps ! » Et vous pouvez juger par cette courte citation de l'esprit et de la valeur de ce livre, tout rempli de bonnes intentions.

18. — Je ne sais pas de quoi est rempli *Terre de Lourdes*, mais je me sens obligé de déclarer nettement et sans ambages que ce livre n'est probablement pas un bon livre. Est-ce un beau livre ? Je ne le crois pas davantage ; toutefois je me sens tenté de n'être point trop affirmatif sur ce point. Il y a des goûts si bizarres, ou, si vous voulez, si différents du nôtre !

A une époque où les décadents eux-mêmes ont trouvé des lecteurs, pourquoi M. Boyer d'Agen ne trouverait-il pas des admirateurs? Après tout, si sa langue est moins claire que celle de Voltaire, elle l'est beaucoup plus que celle de M. Mallarmé. Sans doute elle abonde en impropriétés, laborieusement cherchées d'ailleurs. « Un dîner que je mangeai d'une dent rare » (p. 74); ce qui veut dire, non pas, comme vous le pourriez croire, que le mangeur manquait de dents, mais seulement qu'il manquait d'appétit. « Je laissai grande ouverte la porte de la cuisine, et je pris dans la pièce voisine des airs « compositeurs » très affairés, la tête dans les mains » (p. 81), ce qui veut dire probablement : « les airs d'un homme occupé à composer quelque chose, des vers ou de la musique. » — Sans doute encore, il arrive que dans ce style extraordinaire, on rencontre, mêlées et perdues dans du pathos romantique, des incorrections grammaticales : « Je me laissai engourdir sur ma chaise par des apparitions incestueuses, honteusement fouettées par la foule, qui les précipitait dans un gouffre « dont les parois battues » par ces chairs lacérées me *donna* à la fin un haut-le-cœur horrible » (p. 81). — Et sans doute enfin ce style, contourné, pénible, composite, moitié poétique, moitié prosaïque, symbolistique par-ci et volapuckiste par-là, présente une foule d'autres « originalités » qui exaspéraient les critiques d'autrefois. Mais il paraît que ceux d'aujourd'hui doivent avoir moins de sensibilité, ou plus d'indulgence, ou plus de justice, ces vétilles grammaticales et ces défaillances du bon goût et du bon sens n'ayant d'importance qu'aux yeux des pédants. Soit! ne soyons pas pédant! Aussi bien, la question d'art est ici secondaire, et j'ai surtout à cœur de rechercher si *Terre de Lourdes* est ou n'est pas un mauvais livre. D'abord, je me demande pourquoi un livre, où il n'est pas question de Lourdes, sauf pour dire que Lourdes est dans les Pyrénées, près de Gavarnie, est intitulé *Terre de Lourdes ;* j'ai peur de voir là une intention, une manœuvre d'un goût douteux, et il ne s'agit plus ici de goût littéraire. Ce titre est une sorte de guet-apens. Il ne répond à aucune des espérances ou des curiosités qu'il est chargé d'éveiller ; il devrait être remplacé par celui-ci, lequel aurait, je le reconnais, moins de valeur marchande : *Histoire lyrique et bucolique des amours d'une paysanne et d'un séminariste.* Le jeune Alban, de Gavarnie (dans les Pyrénées, non loin de Lourdes!), aime la jeune Zabeth, qui l'aime. Ce sont deux beaux et bons enfants ; la bienvenue leur sourit dans tous les yeux, et les vieux du pays disent en les voyant passer : Oh ! le joli couple que voilà ! La voix du peuple les unit et les bénit avant la voix de Dieu. Mais la mère d'Alban a d'autres vues sur son fils : elle a décidé qu'il serait prêtre, et malgré tous les signes qu'il donne de non-vocation, elle l'envoie au séminaire. Il y souffre beaucoup ; il pense à Zabeth plus qu'à la théologie. Il écrit un journal où il consigne les rêves qui troublent ses nuits : « Femme ! Femme ! êtes-vous le soleil de cette terre?

Vous êtes mon soleil et vous êtes ma terre! Je ne veux plus d'autre astre que vos yeux, d'autre nuit que votre chevelure, d'autre.... » (p. 159) il n'y a pas moyen d'achever la citation, d'une préciosité et d'une obscénité tout orientales. — Comme ces gars des Pyrénées ont du style! — Pendant ce temps, Zabeth, qui n'est pas tenue à avoir plus d'énergie et de volonté que son Alban, se laisse fiancer à un autre, comme lui-même s'est laissé fiancer à l'Église. Alban tombe malade de douleur; ses supérieurs lui accordent un congé de convalescence; il le passe, sans préméditation d'ailleurs, en compagnie de Zabeth, dans une cabane de berger. Là recommence une partie du drame intérieur que Jocelyn nous raconta jadis. Je ne l'analyserai donc pas. Guéri, l'amoureux de Zabeth rentre au séminaire. C'est alors le tour de la jeune fille de tomber malade; mais elle ne guérit pas. Alban accourt pour l'assister; il recueille son dernier soupir! Après quoi, le pauvre séminariste consent à se laisser ordonner sous-diacre.

Et c'est aux monts de *Gavarni*,
Messieurs, que se passait ceci,

de Gavarnie, dans les Pyrénées, *près Lourdes!*

Que si maintenant quelques-uns de nos lecteurs, alléchés par le titre et trompés par certaines approbations, dont on a fait grand bruit, mais qui n'ont pas pu être obtenues sans surprise, étaient tentés d'ouvrir *Terre de Lourdes*, ils savent ce qu'ils y trouveraient : une vulgaire histoire d'amour — vulgaire dans son fond, quoique très « précieuse » dans sa forme, — exempte sans doute de toute scène expressément pornographique, mais non chaste cependant, sensuelle et mystique à la fois ; — une contrefaçon de *Jocelyn*, avec aggravation de tout ce qui, dans le poème de Lamartine, avait provoqué la sévérité des moralistes.

Je m'aperçois que je n'ai rien dit des descriptions si nombreuses et si travaillées de *Terre de Lourdes*. Il y aurait injustice à méconnaître que quelques-unes « font de l'effet. » Si l'âme d'un séminariste et d'un montagnard est à peine reconnaissable dans l'étude de M. Boyer, les montagnes le sont davantage ; le pathos descriptif déforme moins son objet que le pathos psychologique, surtout quand cet objet est déjà « romantique » lui-même, comme « la Pyrénée. » Je mentionne donc les paysages de *Terre de Lourdes*, bien qu'ils manquent de la mesure et de la sérénité artistiques, bien qu'ils soient plutôt de l'illustration violente et théâtrale que de la « peinture. »

19. — Les trois œuvres qui vont suivre sont très différentes par la nature de l'action et la valeur morale des personnages; mais le sujet n'est pas sans offrir quelque ressemblance. C'est une triple variante sur un vieux thème : l'amour sans la faute. Dans le premier de ces trois romans, on se refuse à la faute par perversion; dans le second, par candeur; dans le troisième, par un reste d'attachement à la vertu. Dans tous

les trois, on se contente du « demi-péché. » Et comme ces trois œuvres en rappellent d'autres analogues, qui sont d'hier ou d'aujourd'hui, on peut dire qu'en ce moment le demi-péché est un sujet à la mode parmi les romanciers. Est-ce un progrès sur les romans réalistes qui, loin de retrancher quelque chose du péché, y auraient plutôt ajouté? Pas toujours; le demi-péché est parfois le « péché de malice, » quand il est choisi par préférence à l'autre, par un raffinement de l'esprit, par goût de l'original et de l'inédit, comme il l'est dans *Perle fausse*.

Les héros de cette singulière histoire appartiennent au meilleur monde, — entendez le monde où l'on s'amuse. Elle est belle et riche, lui est riche et élégant, tous deux sont oisifs ; ils flirtent. Mais leur flirt est un flirt spécial, dégagé de tous les enfantillages ordinaires, grossiers ou platoniques, un flirt qui ne vise pas plus « le mauvais motif » que le « bon motif, » un flirt « moderne, » quoi ! Car c'est leur grande préoccupation d'être et surtout de paraître « modernes. » En conséquence, ils font un pacte aux termes duquel ils s'engagent à s'exposer l'un et l'autre et l'un par l'autre à toute la tentation, mais à ne jamais succomber. « La chute, » fi ! c'est vulgaire, c'est vieux jeu ! Mais la tentation ! mais le désir maintenu à l'état aigu par la privation ! mais la continence sans la chasteté, la volupté sans le plaisir ! c'est cela qui est « moderne ! » Et ils modernisent de toute leur âme et de tous leurs sens. Mais, voilà ! on ne joue pas avec le feu, « on ne badine pas avec l'amour. » L'amour dédaigné se venge et se venge doublement : de la jeune fille, qui se met à aimer très sérieusement et à la vieille mode son partenaire et son complice dans ce jeu coupable, — du jeune homme, qui s'éprend d'une pure et simple enfant et qui voudrait bien l'épouser, après avoir mis fin à sa téméraire gageure. Ici, le roman, engagé dans des sentiers si hasardeux, retombe dans l'ornière. La jeune fille, — la première, celle du pacte, — devient jalouse et se livre aux manifestations classiques de la jalousie ; elle va même jusqu'à une tentative de suicide qui n'aboutit pas, mais qui la défigure. Heureusement qu'en perdant sa beauté elle a perdu sa folie, et elle permet à son infidele de rentrer dans « la voie commune » et de se marier à la façon de ses père et mère. Le « cas » de ces deux jeunes gens est peut-être vrai et observé, quoiqu'il soit invraisemblable. Il est possible que parmi la jeunesse contemporaine, victime du livre et de la littérature, instruite et dégoûtée de la vie avant de l'avoir expérimentée, pervertie dans l'esprit avant de l'être dans les mœurs, et revenue de tout « sans être allée nulle part, » il se rencontre un fou et une folle, pareils aux héros de M. Chenevière. *Perle fausse* serait alors une *Perle vraie*, comme œuvre d'observation ; elle l'est déjà comme œuvre littéraire. Mais elle ne l'est pas comme œuvre morale : sans doute l'auteur ne se rend pas complice, par trop d'indulgence, des personnages qu'il met en scène; mais il ne montre pas et

n'inspire pas, au degré où il l'a sans doute voulu et où il l'eût fallu, la haine vigoureuse que doivent éprouver les âmes saines pour ces aberrations, pour ces perversions maladives et « sadiques» de « l'âme moderne. »

20. — Ils étaient jeunes, ils étaient seuls, ils étaient passionnés, et cependant ils se respectèrent : « Quoi de plus naturel? raconte l'amant ; nous nous aimions ! » Ce « quoi de plus naturel » est tout un poème ! Et ce n'est peut-être pas une fiction ! Bien que la nature ait d'ordinaire d'autres « démarches, » il n'est pas impossible qu'exceptionnellement, chez des êtres d'essence raffinée, ou très candides, ou très pervers, platoniques épris d'idéal, ou sensuels repus de réalités, elle se prête, pour un temps, à suspendre ou à dévier son cours. Chez les héros de *Puymirol*, elle s'y prête trois mois, ce qui est déjà un bon bout de temps. Un jeune substitut aime la femme de son procureur, et s'en fait aimer. Pendant trois mois ils se le disent et s'en donnent toutes les preuves compatibles avec le respect, non pas de leur personne ni de leur devoir, mais du droit matériel du mari. Ils passent ensemble des journées et même des nuits, sans porter d'atteinte formelle à ce droit. A ce régime, leur passion s'exaspère et leur système nerveux aussi. L'homme arrive aux confins de la folie, car on ne peut guère expliquer sa conduite ultérieure que par une rupture de son équilibre moral et mental. La femme, en effet, plus raisonnable, quoique aussi amoureuse, se résigne à une séparation qu'elle juge nécessaire et dont elle prend l'initiative. Lui s'y résigne si peu que sa « vie » en « est brisée. » Il donne sa démission de substitut, s'engage comme soldat, cherche la mort dans les batailles et l'oubli dans la débauche ; il ne meurt pas, il n'oublie pas, il aime toujours avec la même ardeur, avec la même violence, avec la même impuissance à s'intéresser à autre chose qu'à son amour ; si bien qu'il quitte ses occupations, ses relations, sa famille, et va s'enfermer dans une petite campagne où il vit seul, en tête à tête avec le souvenir de celle qu'il n'a plus revue, repassant dans sa mémoire les moindres détails de leurs trois mois d'intimité, célébrant avec solennité certains anniversaires, celui, par exemple, du 19 février, jour où Elle lui avait donné une rose ! Ces jours-là, il remet les habits qu'il portait au moment de l'événement ; il répand dans sa chambre le parfum qu'Elle aimait ; il répète les paroles qu'Elle lui adressa et qu'il Lui répondit. Et si, parfois, la vieille bonne qui le sert vient le troubler pendant ces cérémonies, il entre dans des fureurs terribles. C'est parmi les offices de cette liturgie sentimentale qu'il passe son existence, qu'il vieillit, qu'il finit par mourir. Les médecins pourraient étudier son cas avec quelque intérêt, si toutefois la description qu'en donne M. C. Vergniol est parfaitement exacte. Elle est du moins très littéraire, très appliquée, très soucieuse du détail et de l'ensemble. Ce souci n'est pas toujours heureux. Les soixante-seize premières pages du livre, où il est question de toute autre chose que de Puymirol,

semblent un bien long hors-d'œuvre, une bien longue préparation. Il y a là probablement une idée de contraste et d'opposition à laquelle l'auteur a donné trop d'importance et trop de place. Toutefois mes réserves doivent porter moins sur l'exécution littéraire, où se révèlent des besoins élevés et des ressources non vulgaires, que sur la valeur morale du livre. Cette peinture enflammée, éloquente, naïve, d'un cas d'hyperesthésie amoureuse n'est pas faite pour être mise sous les yeux de tout le monde.

21. — Je voudrais pouvoir dire de Mme Henry Gréville qu'elle est un « romancier, » dans le même sens où l'on disait de La Fontaine qu'il était un « fablier; » elle produit des romans, comme un arbre des fruits; et cet arbre à romans a cela encore de merveilleux qu'il ne connaît ni l'ordre ni le repos des saisons, ni l'épuisement de la production. C'est une « force de la nature » qui se renouvelle en se dépensant, et qui se dépense et s'épanche sans trêve et sans effort.

Fidelka est un retour à la première manière de l'auteur de *Dosia;* c'est encore un roman russe, — ce qui peut paraître plus opportun que nouveau. — Mais si, par le cadre et peut-être par les mœurs, cette dernière œuvre en rappelle d'autres du même auteur, si elle les rappelle toutes par la fluidité coulante et courante du récit et du style, elle en diffère sensiblement par la nature de l'action. *Fidelka* est un nom de chien, mais c'est un prince qui le porte, de par le caprice de la très originale, très belle, très hardie, très sensée et très vertueuse Annette Nevadine. Cette jeune fille russe excelle à juger les hommes, à pénétrer sous les apparences jusqu'à l'âme. Elle a jugé que le prince Ardiane n'était qu'un aventurier, un chien courant, uniquement soucieux de trouver et de grossir sa pâtée; en revanche elle a deviné que l'officier Soudine, qui est la victime héréditaire d'un vice fâcheux, l'ivrognerie, est néanmoins « brave, franc et loyal. » Mais la comtesse Chevenski n'a pas sa perspicacité, quoiqu'elle ait encore plus de beauté et de culture intellectuelle. Elle prend au sérieux le beau prince Ardiane. Il est musicien, elle est musicienne, et l'on sait que partout, mais surtout dans les pays d'Orient, la musique est une grande entremetteuse d'amour. La comtesse abandonne donc sa belle, sa généreuse, sa bonne âme à l'amour, mais elle n'y abandonne que son âme. Elle sera la sœur, la muse, la mère du grand musicien que doit être, que sera le prince; muse, elle l'inspirera; mère, elle le nourrira. Car il est pauvre, le prince, et s'il n'a pas pu produire encore de chef-d'œuvre, c'est qu'il a dû employer, abaisser et stériliser ses puissantes facultés à gagner le pain quotidien. Une amie de la comtesse, une femme un peu mûre et un peu romanesque, de l'espèce de celles qui aiment à protéger les jeunes gens, a découvert le prince à Spa, employé comme premier violon dans l'orchestre du casino. Elle l'a amené en Russie, avec l'intention de pour-

voir à sa subsistance, à lui, et d'en faire la consolation et la joie de son âme, à elle; car il est bien entendu que toutes les dames de ce roman n'ont que des besoins d'âme. Mais l'âme de la comtesse Chevensky étant revêtue d'un corps plus séduisant, c'est à la comtesse que s'attache le beau prince. Lui, par exemple, n'a aucun besoin d'âme, pas même comme artiste. Comme amant, le platonisme lui paraît insuffisant, et il essaie de faire partager son avis à la comtesse, laquelle l'arrête avec une fière et touchante énergie. « Je vous aime, allez-vous-en ! » lui dit-elle en le poussant hors de sa chambre (encore un mot qui est tout un poème!). Comme artiste, la gloire lui paraît viande creuse, et il se console d'être incapable de l'atteindre en refusant de la poursuivre. C'est à peine si pour complaire à « sa muse » il produit une petite œuvre, qui n'a aucun succès. Ce musicien n'est qu'un virtuose, dont le talent est tout mécanique. Comme homme, enfin, c'est un débauché, un joueur, un ivrogne, un menteur, se laissant entretenir béatement et entretenant lui-même une actrice avec l'argent de la comtesse, bref un beau type d'Alphonse slave. Toutefois il abuse du droit que lui laisse son aveugle amie d'être un misérable; il essaie de séduire une jeune nièce de la comtesse, et cela au moment où la pauvre femme, devenue veuve, allait l'épouser. Une explication terrible a lieu, laquelle se termine par un coup de revolver, et c'est Monsieur Alphonse qui le reçoit. Et l'on apprend aussitôt que ce monsieur, qui se donnait pour un prince arménien, n'est ni Arménien ni prince, comme l'avait parfaitement deviné Mlle Annette Nevadine. — Telle est l'action de *Fidelka*. Est-il besoin de dire qu'elle n'est point des plus « plaisantes? » Je crois avoir suffisamment indiqué, au cours même de cette analyse, les raisons morales du déplaisir qu'elle laisse et même les raisons littéraires. Car Annette Nevadine et son ami Soudine, si je les ai nommés, c'était moins pour signaler leur présence dans l'œuvre que leur inutilité dans l'action. Dirai-je qu'il y a là un défaut d'unité ? Oui, si l'on y tient, mais je ne me sens pas le courage de trop insister sur ce défaut; si cet épisode est inutile à l' « action, » il ne l'est pas au plaisir du lecteur. Les amours de Nevadine et de Soudine ont une originalité et une saveur qui manquent un peu à celles de la comtesse et de son « chien. » De même, d'autres détails épisodiques, que l'art du conteur, à défaut de la logique, a d'ailleurs su rattacher au sujet; ils sont tous d'un intérêt supérieur à celui de l'histoire principale, laquelle, je le répète, laisse une impression désagréable. On serait presque tenté d'en vouloir à l'auteur d'avoir choisi un sujet aussi peu digne de son talent, et d'avoir réussi pourtant à nous y intéresser pendant tout le cours de son récit et jusqu'à la dernière page.

22. — *Le Lys rouge*, de M. Anatole France, est un fait divers enguirlandé de dissertations. — Le fait divers est vulgaire et brutal : une femme

mariée a un amant; elle l'abandonne pour en prendre un second qui lui paraît mieux répondre à son « idéal. » Mais elle est à son tour abandonnée par ce dernier, qui a appris l'existence de son prédécesseur et n'aime pas le partage, même dans le passé. Un point, c'est tout. L'action, — comme disaient les antiques rhéteurs dont M. France est, plus qu'il ne croit, le continuateur, — tient tout entière dans les conversations et discussions de la femme avec ses deux amants ; la matière est infertile et petite, et le développement en paraît long. La valeur et l'intérêt n'en sont pas sensiblement augmentés par les deux ou trois scènes où les héros agissent plus qu'ils ne parlent, et qui étaient des « scènes à ne pas faire. » Sans doute M. France ne les a pas étalées avec la lourdeur ordinaire à d'autres romanciers; il y a mis de la discrétion, mais une discrétion trop soulignée, trop appuyée et qui finit par être grossière. Que M. France y prenne garde : malgré toute la finesse et la délicatesse de son art, il n'est plus aussi loin qu'il le croit des pires pornographes. L'auteur de *Sylvestre Bonnard* pourrait bientôt être mis au même niveau et avoir les mêmes clients que M. René Maizeroy! Quelle chute!

L'aventure banale de Madame je ne sais qui, avec ses deux amants, se passe dans le milieu le plus élégant, le plus cultivé, le plus « pourri de chic, » de tous les chics, les chics littéraires et les chics mondains. Le père de la dame est un grand financier, un roi de la Bourse ; son mari est un sénateur, d'allures raides, d'opinions souples, et qui, à la fin du volume, est nommé ministre ; — l'amant n° 1 est un « parfait gentleman ; » le n° 2 est un sculpteur d'autant de talent que de scepticisme, et qui unit en soi la puissance du producteur et la pénétration du critique. Autour d'eux, des membres de l'Institut, des journalistes, des hommes politiques, des artistes, un poète décadent, le nommé Choulette, bohème gourmand, paresseux, libertin, ivrogne et mystique, — le bohème du « dernier bateau, » celui où des hommes du monde sans préjugés s'entretiennent de l'immortalité de l'âme avec des rôdeurs de barrière, lesquels sont en même temps des rôdeurs du Parnasse, sirotant leur absinthe avec l'eau du Permesse. Pour la plupart de ces gens-là, ce qui compte le plus, après les sensations, ce sont les idées. Jouir d'abord et puis disserter : voilà la vraie vie; agir, c'est bon pour les goujats! pour leurs amis les financiers et les potiticiens par exemple, — lesquels, d'ailleurs, agissent en effet pour eux, et même contre eux, ne faisant partie de ce monde « select » que pour en exploiter l'inaptitude à agir et à se défendre, pour tondre la laine de ce « troupeau du jardin d'Épicure » pendant qu'il bêle et disserte. Les dissertations du *Lys rouge* portent sur les sujets les plus variés : Napoléon Ier, Léon XIII, la poésie, la politique, l'art, l'amour. On y prouve que Napoléon était un homme léger, que l'amour et la haine, que le libertinage et la dévotion ont du bon, que d'ailleurs tout est bon et que tout est mal, et que le monde ne vaut

que pour ce qu'il fournit de matière ou de prétextes aux jolies phrases des beaux esprits.

Et j'ai déjà dit, à propos de *la Rôtisserie*, du même M. Anatole France, combien ce scepticisme et ce nihilisme de rhéteur étaient déplacés et déplaisants. Cela sent la gageure, l'exercice d'atelier et d'école, l'insincérité, l'imitation, le...., ma foi, je laisse échapper le mot, qui me semble le seul juste — le trissotinisme. M. France fait de la philosophie nihiliste, comme les pédants de Molière faisaient du grec, pour le plaisir et l'ébahissement d'une petite coterie d'admiration mutuelle. Les Trissotins et les Vadius d'autrefois travaillaient pour les « savants du pays latin » et « les ruelles du bel air : » ceux d'aujourd'hui travaillent pour « les renaniens » et pour les salons « où l'on s'ennuie » entre deux chansons d'Yvette Guilbert. Ceux-ci sont-ils moins ridicules que ceux-là? Il me semble que non. Ils sont seulement moins inoffensifs, c'est là leur unique supériorité. En même temps que les membres de leur « confrérie » les proclament « la fleur du génie latin, » ils achèvent de détruire tout ce qui était autrefois la force et la santé du génie latin, la netteté de la pensée, la vigueur des convictions, la loyauté du style, le bon sens. Ils nous inoculent toutes sortes de poisons intellectuels et moraux, dont les effets sont déjà visibles. Parmi leurs victimes, quelques-unes sont fort à plaindre, d'autres sont surtout grotesques, sans cesser d'ailleurs d'être pitoyables aussi. Parmi celles-ci j'indiquerai le sous-trissotin de province, le renanien de Brive-la-Gaillarde ou de Carcassonne, qui bée d'admiration devant chacune de leurs œuvres, y découvrant une « moelle substantifique » qu'il recueille avec avidité et « gobe » avec une gourmande componction, persuadé qu'il lui suffit de s'en nourrir pour être lui-même un philosophe de bon ton et un lettré du bel air ! Je souhaite que M. Anatole France rencontre un jour un de ces sous-Anatoles : ce sera sa première punition !

CHARLES ARNAUD.

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *La Vie militaire du général Ducrot, d'après sa correspondance (1839-1871)*, publiée par ses enfants. Paris, Plon et Nourrit, 1895, 2 vol. in-8 de IV-466-480 p., avec 3 portraits et héliograv., 15 fr. — 2. *Le Duc de Magenta*, par GABRIEL COLLIN. Paris, Lefort, 1894, gr. in-8 de 368 p. avec grav., 4 fr. 25. — 3. *Le Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta*, par A. RASTOUL. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de 382 p., 6 fr. — 4. *Le Dernier Maréchal de France, Canrobert*, par le commandant GRANDIN. Paris, Tolra, 1894, in-8 de 310 p., 6 fr. 50. — 5. *Le Maréchal Bosquet, souvenirs d'histoire locale*, par HILARION BARTHETY. Pau, imp. Vignancour, 1894, in-8 de 312 p. — 6. *Cinquante ans de vie militaire. Le Général de Laveaucoupet*, par J. DE LA FAYE. Paris, Bloud et Barral, 1895, in-8 de XII-368 p., 5 fr. — 7. *La Croix et l'épée. Saints militaires et soldats français*, par CHARLES D'HALLENCOURT. Abbeville, C. Paillart, 1894, in-8 de 240 p., illustré, 1 fr. 50. — 8. *Histoire des zouaves pontificaux*, par RENÉ BITTARD DES PORTES. Paris, Bloud et Barral, 1894, in-8 de VIII-400 p., 5 fr. — 9. *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle CLAIRE THIÉBAULT, d'après le manuscrit original, par FERNAND CALMETTES. T. III, *1799-1806*, avec 2 hélio-

grav. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 564 p., 2e éd., 7 fr. 50. — 10. *Mémoires militaires du baron Séruzier, colonel d'artillerie légère*, mis en ordre par son ami Le Mière de Corvey, avec une introd. par Joseph Turquan. Paris, Garnier, 1895, in-12 de 360 p., 3 fr. 50. — 11. *Un Aide de camp de Napoléon. La Campagne de Russie*, par le général comte de Ségur. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de 430 p., 3 fr. 50. — 12. *Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse, écrites à son frère André pendant les campagnes de l'Empire de 1809 à 1814*, publiées d'après les manuscrits originaux, avec une notice sur Peyrusse, par Léon-G. Pélissier. Paris, Perrin, 1894, in-12 de xxxviii-256 p., 3 fr. 50. — 13. *La Prise de Bône et de Bougie*, d'après des documents inédits, par le général comte de Cornulier-Lucinière *(1832-1833)*, orné de gravures par le lieutenant Clément, du 95e. Paris, Lethielleux, 1894, in-12 de 378 p., 3 fr. 50. — 14. *Scènes de l'année terrible pendant la défense nationale*, par Henri Sensine. Lausanne, Payot, 1894, in-12 de 302 p., 3 fr. 50. — 15. *Notice sur le 111e territorial*, par F. Bellanger. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-12 de 84 p., 2 fr. — 16. *Pour nos soldats, conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire*, par Gaston-Henri Niewenglowski et Louis Ernault. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1895, in-12 de 72 p., 1 fr. 25. — 17. *El Año militar español* (L'Année militaire espagnole), collection d'épisodes, faits, gloires de l'histoire militaire d'Espagne. Ouvrage illustré d'un grand nombre de croquis, plans, gravures, par le chef d'escadron d'artillerie D. Estanislao Guiú y Marti. T. III. Barcelone, imp. de la *Revista científico-militar*, 1894, in-8 de 660 p., 7 fr. 50. — 18. *La Educación moral del soldado*, par D. Enrique Ruiz Fornells, précédé d'un avant-propos par D. Pedro A. Berenguer. Tolède, Pelaez, 1894, in-8 de 212 p., 4 fr. 50. — 19. *Organización militar de España y algunas potencias extranjeras* (Organisation militaire de l'Espagne et de quelques puissances étrangères), par D. Enrique Ruiz Fornells et D. Alfredo Melgar Mata. 2e éd. mise à jour jusqu'au 1er septembre 1894. Tolède, Pelaez, 1894, in-8 de 220 p., 5 fr.

1. — Quelques semaines avant sa mort, le général Ducrot, malade, sentant la fin venir, jetait mélancoliquement les yeux sur deux sabres pendus près de son lit : son sabre de sous-lieutenant, où l'on voyait encore la trace de deux balles ; son sabre de général en chef, dont la lame avait été brisée dans la poitrine d'un officier prussien, et disait à ses enfants : « Vous avez là le symbole de ma vie : la première de ces armes représentait l'espérance ; l'autre est synonyme de défaite et de deuil. » La postérité recueillera cette parole d'un soldat mourant et se souviendra que Ducrot fut effectivement un vaillant, qui espéra, qui travailla, qui souffrit pour la patrie, et elle inscrira son nom au livre d'or de ses meilleurs enfants. L'armée, en particulier, aimera toujours à se souvenir du chef intrépide, à la rude franchise, qui eût pu la sauver, si de misérables intrigues de palais ne lui avaient fait préférer d'imbéciles courtisans. Ce n'est point seulement une œuvre de piété filiale que viennent d'accomplir les enfants de Ducrot en publiant cette correspondance qui nous permet de connaître l'homme tout entier, c'est une œuvre patriotique, qui éclaire d'un nouveau jour cette belle figure. Sans doute ces lettres raviveront bien des douleurs, elles nous créeront de nouvelles amertumes en nous montrant une fois de plus combien eût pu être évitée cette douloureuse catastrophe de 1870, mais en mettant en vue un homme du caractère, de la trempe de Ducrot, elles hausseront nos cœurs et raviveront aussi l'espérance. Né à Nevers en 1817, appartenant déjà à l'armée par la plupart des siens, Auguste Ducrot entra à Saint-Cyr le 14 novembre 1835, et fut nommé, le 1er octobre 1837, sous-lieutenant au 1er de ligne, alors

en garnison à Oran. Comme tous les officiers de cette époque, dont le nom a brillé depuis d'un vif éclat dans nos fastes militaires, il avait demandé l'Algérie, c'est-à-dire la vie aventureuse, accidentée, périlleuse des champs de bataille ; comme Mac-Mahon, Canrobert, Ladmirault, il avait souhaité ne pas garder une minute au fourreau l'épée que la France lui confiait pour sa défense. Dès Saint-Cyr, il écrivait à son grand-père, M. Dupleix : « Je compte bien obtenir, avec votre aide, d'aller en Afrique.... Je ne puis songer sans une espèce d'horreur que je pourrais languir plusieurs années dans une garnison de France. Ce n'est pas ainsi que je comprends le métier militaire. » Effectivement, il était bien fait pour cette existence mouvementée qui marqua les premières années de notre séjour en Algérie, et il eut l'occasion rapide de montrer à ses chefs qu'il avait en lui l'étoffe d'un véritable soldat. Sa carrière fut rapide. Lieutenant en 1840, capitaine en 1842, chevalier de la Légion d'honneur en 1846, chef de bataillon en 1847, lieutenant-colonel en 1851, colonel en 1853, c'est-à-dire à trente-six ans, il fit en cette dernière qualité la campagne de Bomarsund, où il commença à apparaître non plus seulement comme un soldat d'une vaillance peu commune, mais comme un chef distingué. Les lettres que, pendant son séjour dans la Baltique, il écrivait à sa jeune femme — il avait épousé Mlle de Champs — sont un modèle de délicatesse, de sentiments élevés, de tendresse, au milieu desquels l'idée chrétienne vient donner sa note mélancolique et à la fois consolante : « O ma chère compagne, écrit-il un peu avant de débarquer, au moment du danger comme dans tous les instants de ma vie, ma pensée sera toute à toi. La Sainte Vierge me protégera ; mais, s'il plaisait à Dieu d'en décider autrement, mon dernier soupir sera pour toi, que j'aime de toutes les forces de mon âme. Que mon souvenir ne t'abandonne jamais ; consacre ta vie tout entière à l'éducation de nos chères fillettes ; parle-leur souvent d'un père qui les aimait tendrement et qui eût été heureux de les voir grandir sous ses yeux, d'être leur ami, leur soutien. Élève-les dans des goûts simples, mais ne crains pas de faire quelques sacrifices pour leur donner une solide et brillante éducation. N'oublie pas cependant que des filles ne doivent jamais quitter leur mère ; qu'elles aillent dans le monde le plus tard possible. Pour trouver la force de supporter ton malheur, pense que je veille sur vous et que Dieu nous réunira. » Et plus tard, quand, la campagne terminée, il écrit à Mme Ducrot qu'il rentre en France sain et sauf, il lui annonce encore son arrivée dans ces termes : « Oh ! chère amie, que d'actions de grâces à la Providence qui me ramène vers toi, qui abrège cette campagne qui avait semblé devoir être longue et périlleuse ! Parmi les quelques objets que je te rapporte, se trouvent trois lampes que j'ai ramassées dans la chapelle de Bomarsund, la veille de sa destruction ; nous ferons purifier ces objets et ils nous serviront à orner la chapelle de la Vierge

à Germigny (paroisse du général, dans la Nièvre). Cette idée m'est venue au moment même où tu pensais lui faire élever un autel. » Nommé général de brigade en 1858, le général Ducrot prit part à la guerre d'Italie, et en partant il écrit encore à sa femme une lettre touchante où il lui recommande « d'élever religieusement ses filles et de leur inculquer des goûts simples. » Toute sa correspondance pendant la période des opérations se ressent de l'enthousiasme qu'avait alors communiqué à nos troupes leur marche presque triomphale à travers la Lombardie. Ducrot partage à ce point l'ardeur générale qu'il ne s'aperçoit pas de la faute que commet l'Empire en créant sur les Alpes une nouvelle grande puissance qui sera forcément pour nous une puissance ennemie. Son enthousiasme fait même qu'il se trompe sur la valeur de nos mouvements stratégiques, et qu'il appelle avec un peu d'exagération le mouvement de Voghera sur Novare « une des plus belles manœuvres qui aient été faites dans les temps modernes. » Mais son bon sens reprend vite le dessus : le 7 juin, il déplore qu'après Magenta on n'ait pas su poursuivre l'armée ennemie ; le 9, il se demande ce que fait l'armée française à Milan, « ce qu'elle attend pour se porter en avant et agir ; » le 11, il annonce à Mme Ducrot qu'il est encore dans la capitale de la Lombardie et il avoue « qu'il s'en étonne quelque peu. » Il est temps cependant que nos soldats quittent Milan, qui va devenir pour eux une nouvelle Capoue : tout cela irrite, agace Ducrot au point de lui faire attribuer à Napoléon Ier des mots qu'il n'a jamais prononcés, comme par exemple le *nil actum reputans, si quid superesset agendum*, ou du moins qu'il a prononcés longtemps après un autre. Mais Ducrot est en campagne ; il a autre chose à faire qu'à se rappeler ses auteurs, et d'ailleurs Mme Ducrot n'entendant vraisemblablement pas plus le latin que Sganarelle, le général peut se permettre avec elle cette petite fantaisie. Cependant, tant bien que mal, plutôt mal que bien, la campagne prend fin. Mais Ducrot n'est pas plus tôt rentré en France qu'il est désigné, l'année suivante, pour l'expédition de Syrie. Il la fait tout à son honneur, retourne quelque temps en Algérie, est nommé divisionnaire le 7 juin 1865, et va prendre le commandement de la 6e division militaire, dont le siège était alors Strasbourg. Le séjour du général Ducrot à Strasbourg, séjour qui dura cinq années, restera la grande période de sa vie, celle pour laquelle la postérité voudra conserver son souvenir, celle qui le montrera non pas seulement comme un militaire de valeur, mais aussi comme une intelligence supérieure, un homme d'une clairvoyance peu commune, celle enfin qui mettra pleinement en lumière non seulement son patriotisme éclairé, mais son dévouement, son abnégation, sa force d'âme et son désintéressement. Placé à cette avant-garde de la France d'où il pouvait distinguer chaque jour les préparatifs belliqueux de l'ennemi héréditaire, il ne cessa pen-

dant cinq années de faire entendre sa voix pour signaler au gouvernement de l'Empire le danger qui nous menaçait, pour prévoir la lutte imminente dans laquelle nous devions succomber. Il est impossible que dans un court article bibliographique nous donnions une idée, même légère, de tous les efforts tentés à cette époque par le général Ducrot pour réveiller la torpeur dans laquelle on voulait demeurer endormi aux Tuileries, pour secouer la nonchalance de gens qui se refusaient obstinément à voir le danger. Non seulement le commandant de Strasbourg, qui alla plusieurs fois de sa personne en Allemagne pour étudier sur leur propre terrain nos ennemis, écrivait rapport sur rapport pour démontrer l'écrasante supériorité de l'armée prussienne tant au point de vue des effectifs que sous celui de l'organisation, de l'esprit militaire ; mais il s'efforçait encore de montrer en quoi, dans notre propre armée, nous étions inférieurs à nos adversaires, et il indiquait très habilement par quelles réformes urgentes nous eussions pu, sinon faire disparaître entièrement cette inégalité, du moins la corriger en partie. Aux Tuileries, où les seuls courtisans pouvaient prétendre au rôle de *persona grata*, Ducrot était mal vu. C'était un raisonneur et un mécontent qu'on écoutait à peine et auquel on ne voulait point croire. Il était décidément ennuyeux avec ses prévisions néfastes et son ton véritablement insupportable de Cassandre. Il voyait des Prussiens partout. Hélas ! aux Tuileries, on ne voulait en voir nulle part, et semblable à des gens qui nient le danger parce qu'ils se cachent les yeux, les conseillers de Napoléon persistaient quand même et toujours à ne rien faire de ce qui eût dû être fait. Le général Fleury, aide de camp de l'Empereur, auquel Ducrot envoyait la plupart de ses communications relatives à l'Allemagne, espérant les faire arriver ainsi plus facilement sous les yeux du Souverain, le général Fleury « craignait d'attrister le maître » en lui signalant l'orage qui montait à l'horizon. D'ailleurs l'Empereur lui-même, quand on se hasardait à lui dire quelque dure vérité, n'était pas de ceux qui vous sont reconnaissants de ne la pas cacher. — Après une communication de ce genre, il faisait dire au général Ducrot « d'être très circonspect dans ses appréciations militaires à l'égard de nos voisins, et de n'être pas plus royaliste que le Roi. » En dépit du mauvais vouloir général, en dépit de la froideur chaque jour grandissante avec laquelle il voyait recevoir ses patriotiques avertissements, Ducrot ne cessa point de les donner : « Cette année 1866, si mauvaise pour tout le monde, écrivait-il le 30 septembre, a été vraiment douloureuse pour nous.... J'ai assisté à la dégringolade et à l'humiliation de notre cher pays ! Je vois un horizon chargé de si gros nuages que la tempête me semble inévitable, et je ne vois pas de main ferme et puissante capable de maintenir le gouvernail dans ce bouleversement. Vainement nos hommes d'État affectent une superbe confiance ; vainement ils répètent que tout est pour le mieux dans

le meilleur des mondes ; le pays ne partage pas et ne peut partager ce fatal optimisme ; il entrevoit instinctivement le danger qu'une stupide imprévoyance rend de jour en jour plus redoutable. » Ces conseils si sages, si perspicaces, ne faisaient qu'aliéner à Ducrot tous les gens qu'ils eussent dû lui attacher à jamais. On en était venu, aux Tuileries, à regretter de lui avoir donné un poste d'où il était si à même de voir et de dire la vérité. Plusieurs fois on essaya de lui faire accepter un commandement à l'intérieur, mais toujours Ducrot refusa. « J'ai beaucoup de raisons à faire valoir, écrivait-il encore le 8 mars 1870, pour expliquer ma volonté de demeurer à Strasbourg : la principale, c'est que je reste toujours convaincu que malgré les assurances, la guerre avec la Prusse est inévitable dans un avenir rapproché. » Tout cela était net, était formel, mais, comme on le dit vulgairement, il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre, et l'Empereur, les hommes de l'empire en particulier, étaient de ceux-là. Finalement la catastrophe éclate, affreuse, désastreuse, irrémédiable, l'Empire s'effondre, la France avec lui. Et alors, trop tard, Napoléon ouvre enfin les yeux. « Vos pressentiments sur les intentions de la Prusse, disait le Souverain à Ducrot le soir de la bataille de Sedan, ce que vous m'aviez dit de ses forces militaires et du peu de moyens que nous avions à lui opposer, tout cela n'était que trop vrai ; j'aurais dû tenir compte de vos avertissements et de vos conseils. » Malheureusement il était trop tard pour s'en apercevoir.

Nous n'irons pas plus loin dans l'analyse de ce livre d'un puissant intérêt historique, politique et militaire. Quelques lettres sur la campagne de 1870 complètent l'œuvre ; mais Ducrot nous a mis au courant, dans des publications spéciales, de sa conduite militaire dans cette année fatale, et sa correspondance privée n'ajoute que peu de chose aux renseignements déjà donnés là au public. Le point capital de cette œuvre est, comme nous l'avons dit, toute la partie inhérente au séjour de Ducrot à Strasbourg ; ces pages donnent à la publication son principal mérite, sa haute valeur historique et morale.

2. — Il n'y a pas deux années encore que le maréchal de Mac-Mahon est mort, et l'histoire de cette vie bien remplie a tenté déjà plus d'un écrivain. Nous avons eu l'occasion d'analyser ici même les ouvrages intéressants du commandant Grandin, de M. Xavier de Préville et de M. Germain Bapst. Voici à son tour M. Gabriel Collin qui a entrepris de nous dire la carrière militaire du *Duc de Magenta*, et qui l'a fait avec talent. Nous ne trouvons point dans ce nouveau travail des documents inédits, ni des choses que nous n'ayons point lues dans les trois auteurs que nous avons précédemment cités, mais le but de M. Collin a moins été de faire œuvre d'érudit et de critique que de vulgariser une existence qui, en dépit de quelques défaillances, demeure un exemple de belles qualités et d'honorabilité militaire. Chrétien sincère, soldat audacieux,

Mac-Mahon est évidemment un type à présenter comme modèle à nos jeunes générations souvent sans foi, sans croyance, la plupart du temps sans énergie, qui s'ingénient à trouver la morale en dehors de la religion, la vertu au delà du christianisme. Dans notre siècle où les croyances s'en vont, et avec elles le désintéressement, l'abnégation, les idées de générosité et de sacrifice, à une époque comme la nôtre où les jouissances matérielles sont le but suprême des neuf dixièmes des individus, il faut que de temps en temps on rappelle à nos jeunes gens qu'il est encore des hommes de dévouement et de devoir. Ces hommes, d'ailleurs, on les trouve surtout sous l'habit du prêtre ou sous la tunique du soldat, c'est-à-dire dans ces deux carrières qui, à des points de vue divers et avec l'abîme qui sépare les choses divines des intérêts humains, ont tant de points de ressemblance, de rapprochement. M. Collin nous dit que, avant d'être militaire, Mac-Mahon avait eu un moment l'idée de se vouer au service de Dieu. Il n'y aurait là rien d'étonnant. En réalité, les deux carrières sont voisines, elles demandent plusieurs vertus différentes et beaucoup de qualités identiques : le prêtre et le soldat sont l'un et l'autre des apôtres qui prêchent de parole et d'exemple. Le nouveau livre de M. Gabriel Collin se recommande par l'esprit chrétien qui l'anime d'un bout à l'autre, par l'élégance de son style aussi bien que par le luxe de son apparence matérielle. C'est un bon ouvrage à répandre, à mettre dans toutes les mains.

3. — Comme le livre de M. Collin, celui de M. Rastoul est consacré au *Maréchal de Mac-Mahon*. L'auteur se souvient sans doute encore qu'il a été officier, et il a su donner à son œuvre un cachet plus militaire que ne l'a fait l'écrivain précédent. Là encore aucun détail que nous ne connaissions, mais les bonnes choses peuvent être sans inconvénient répétées deux fois. Sans inconvénient n'est pas exact, c'est avec avantage qu'il faut dire. D'ailleurs, en disant que l'ouvrage de M. Rastoul est plus technique que celui de M. Collin, nous ne voulons pas dire que l'auteur n'ait voulu exposer que le côté militaire de la carrière du duc de Magenta. Au contraire, le point de vue auquel s'est placé l'écrivain de *l'Univers* est celui de l'histoire générale et politique, et, sous ce rapport, nous trouvons à son œuvre une valeur que n'a présentée dans ce genre aucun des travaux publiés sur Mac-Mahon, y compris la substantielle biographie du commandant Grandin. Bien que le moment ne semble pas venu où l'on puisse envisager avec le calme nécessaire et en pleine connaissance de cause le rôle politique du duc de Magenta, il est permis cependant d'esquisser dès aujourd'hui cette carrière, dont on peut dire qu'elle ne fut pas sans faiblesse, mais qui cependant demeura toujours honnête et droite. C'est dans ce sens que la juge M. Rastoul, et la plupart des bons Français se rangeront sans doute à cette appréciation. En somme, au milieu des difficultés sans nombre contre lesquelles le

chef du pouvoir exécutif était obligé de guider la fortune de la France, il sut, la plupart du temps, choisir le bon parti. Si l'on peut regretter certaines indécisions, on doit lui rendre cette justice que ces erreurs furent loyales, et que jamais il ne fut guidé par l'intérêt personnel. C'est là une vertu rare dans nos temps d'accaparement et d'égoïsme, et M. Rastoul a su bien la mettre en lumière. D'une lecture facile, écrite avec une hauteur de vues très frappante et une grande sûreté d'appréciation, la nouvelle publication de M. Rastoul est de celles que nous pouvons recommander à tous égards.

4. — Encore un maréchal, *le Dernier Maréchal de France*, comme le commandant Grandin appelle Canrobert. Et de fait, n'est-il pas convenu, tacitement au moins, que cette dignité suprême ne sera plus conférée en France jusqu'à ce que le nouveau titulaire aille, suivant la parole du général Chanzy, chercher son bâton de l'autre côté du Rhin? Comme Mac-Mahon, Canrobert a été une figure bien saillante, bien frappante, mais on peut dire, sans faire tort à Mac-Mahon, que le soldat de Zaatcha, de Crimée, de Saint-Privat fut et demeura infiniment plus populaire dans notre armée. Canrobert, c'était le type du troupier français dans ce qu'il a de plus élevé, de plus attachant, de plus caractéristique. C'était la vaillance bon enfant et sans phrases. Tout en lui était simple; rien qui visait à l'effet, au désir de paraître, il ne tenait pas à ce qu'on parlât de lui et demandait même qu'on s'en occupât le moins possible : luttant toujours en vaillant, exécutant, sans songer qu'on pût faire autrement, les actions les plus méritoires, des actes souvent héroïques, il demeurait le seul à penser qu'il n'avait pas fait autre chose que son devoir strict. Son nom même, plébéien d'allure, le faisait passer pour un enfant du peuple. Qui savait — à part un petit nombre d'érudits — qu'il ne s'appelait pas Certain-Canrobert tout court, mais bien *de* Certain *de* Canrobert, et qu'il appartenait à une des plus anciennes familles de France, que son père avait servi Louis XVI d'abord et avait été ensuite un des plus vaillants soldats de l'armée de Condé, que sa mère, impitoyablement jetée dans les prisons de la Terreur, n'avait dû son salut qu'à un véritable miracle? Non, le maréchal *de* Canrobert n'existait pas : il n'y avait au monde que Canrobert, Canrobert tout court, « un troupier fini, » comme l'appelaient les soldats d'Afrique, le chef intrépide de ce

Cinquième bataillon ventre à terre,
Commandé par Certain-Canrob*erre*.

comme chantaient, en courant à la poursuite de Bou-Maza, nos vaillants et alertes chasseurs à pied. Né le 27 juin 1809, Canrobert entrait à Saint-Cyr le 15 novembre 1826 et en sortait deux ans après comme sous-lieutenant au 47e de ligne, alors en garnison à Lorient. Pendant sept ans, malgré tout son désir de faire campagne, il se morfond dans la vie régu-

lière et inactive que mènent nos régiments en France, et ce n'est qu'en 1835 qu'il est enfin appelé à servir en Algérie. Là son existence prend une nouvelle tournure, entre dans une phase toute spéciale. Les minuties du *Service intérieur*, l'appel, les corvées, les distributions, ne se succèdent plus avec la même désespérante monotonie : ils sont entremêlés de marches, d'alertes, de combats, et dès les premiers engagements notre jeune sous-lieutenant se distingue comme un vaillant soldat et comme un chef d'élite. Il a la bravoure, mais il a aussi le coup d'œil ; il a l'accent du commandement, l'énergie qui entraîne et qui enlève. Dans cette rude période de 1835 à 1850, où notre armée d'Afrique sut conquérir des lauriers chèrement achetés, on trouve Canrobert partant où il y a un coup à donner, et souvent aussi un coup à recevoir. A Mascara, à la Tafna, à Tlemcen, à Constantine et dans vingt autres affaires de guerre, il apparaît comme un sabreur, un entraîneur d'hommes, un véritable type de soldat d'avant-garde. Au siège de Constantine, il se conduit avec un entrain merveilleux, une audace à toute épreuve, et son colonel, le vaillant colonel Combes, peut dire en mourant au général Valée : « Mon général, je vous recommande le capitaine Canrobert; il y a de l'avenir dans ce jeune officier. » Nous ne pouvons ici — ce n'est pas le lieu — raconter en détail la vie de Canrobert, que nos lecteurs trouveront convenablemement relatée dans l'ouvrage du commandant Grandin. — On sait quelle fut sa conduite en Crimée, en Italie, enfin dans cette désastreuse campagne de 1870, où son héroïsme à Saint-Privat jeta une dernière lueur de gloire sur nos défaites. Partout et toujours, on retrouvera le soldat vaillant, le chef aimé, adoré de ses soldats, qu'il avait été en Algérie. L'ouvrage du commandant Grandin met bien en relief cette belle figure militaire que la mort vient de prendre au moment où nous écrivons ces lignes; cependant il nous semble que le sympathique écrivain, dont nous avons eu l'occasion de faire l'éloge ici plusieurs fois, n'a pas tiré tout le parti possible de son grand modèle. On sent çà et là comme un peu de hâte; certaines parties de la belle carrière du maréchal ne nous ont semblé qu'ébauchées, notamment la Crimée et 1870. L'auteur, qui a fait des emprunts considérables à des écrivains de mérite, comme le regretté colonel de Molènes, par exemple, n'a pas pris le temps de fondre ces renseignements comme il nous semble que son talent le lui eût permis. La valeur de son travail y eût sensiblement gagné.

5. — Du même genre que le précédent travail est le livre que M. Hilarion Barthety a consacré au *Maréchal Bosquet*. C'est une monographie documentée qui pourra contribuer à rendre à l'ancien soldat de Crimée la popularité, hélas! déjà trop affaiblie dans nos cœurs, à laquelle il aurait droit. Soldat de la même époque glorieuse que Canrobert, Bosquet fut cependant une individualité très différente de son illustre compagnon

d'armes. Autant Canrobert fut simple et modeste, autant Bosquet eut la volonté de parvenir et d'être mis en lumière. Mais ce besoin de paraître et d'être quelque chose n'était point de la vanité. Il valait beaucoup, il savait ce qu'il valait, et il montra toujours la volonté ferme, hautement annoncée, de se faire rendre justice, plus pour le bien de son pays que par un futile et sot amour-propre.

M. Barthety a fait un fréquent appel à la correspondance du maréchal. — qui vient d'ailleurs d'être publiée, et nous a permis de juger quels trésors de tendresse, d'élévation, de patriotisme, il y avait dans cette âme et dans cet esprit supérieurs. Ses lettres à sa mère fourmillent des traits les plus délicats et les plus inattendus. En revanche, l'auteur laisse un peu de côté nombre de traits saillants et frappants du caractère de Bosquet, tels que ses nombreux démêlés avec le général Pélissier en Crimée. Il y avait là cependant plus d'une remarque à faire qui aurait servi à caractériser plus spécialement l'homme et le soldat. Bosquet, un peu hautain, assez cassant, supportait nécessairement avec peine la main un peu rude de Pélissier, cette main de fer que le généralissime de l'armée de Crimée ne se donnait pas la peine de recouvrir d'un gant de velours. Et il faut voir comment notre Béarnais, — on sait que Bosquet était de Pau, — recevait ces algarades qui parfois dépassaient la mesure, comment il se plaignait d'être réduit « au rôle de caporal depuis l'avènement de « monsieur Pélissier. » L'ouvrage de M. Barthety, bien qu'incomplet, n'en est pas moins fort intéressant à consulter et à lire : il a le mérite, comme nous le disons plus haut, de faire revivre une des belles figures de notre armée.

6. — D'une envergure moins étendue que celles des trois maréchaux que nous venons d'étudier, fut la personnalité du *Général de Laveaucoupet* que nous présente aujourd'hui M. de la Faye, l'auteur apprécié du *Général de Sonis* et de l'*Amiral Courbet*. Nous nous demanderons, à propos de ce livre, s'il y avait dans la vie du général de Laveaucoupet, qui fut assurément celle d'un vaillant soldat et d'un honnête homme, mais dont le rôle modeste se perd un peu au milieu des événements de son temps, s'il y avait là, disons-nous, matière à ce gros volume où l'auteur s'évertue souvent à mettre son héros en lumière, sans pouvoir y arriver bien nettement. Une des plus grandes difficultés des biographies de ce genre est de ne pas les remplir de détails qui sont certainement pleins d'intérêt pour des familiers ou des amis du personnage principal, mais qui laissent froid le grand public, celui qui, pour être intéressé, demande à être réellement ému. Sous ce rapport, nous craignons, tout en constatant l'excellent esprit de ce nouveau volume, que la vie de Laveaucoupet n'ait point le succès du *Général de Sonis*.

7. — C'est une idée à la fois chrétienne et patriotique qui a conduit la plume de M. Charles d'Hallencourt dans la rédaction de son livre :

La Croix et l'épée. Saints militaires et soldats français. L'auteur, après nous avoir décrit à grands traits la vie des saints que l'armée honore comme patrons, les Maurice, les Sébastien, les Tiburce, nous montre comment, en des temps plus rapprochés de nous, des hommes de cœur et de foi ont pu donner dans les camps l'exemple des vertus chrétiennes et allier à toutes les qualités d'un soldat celles plus méritoires d'un fidèle serviteur de Jésus-Christ. Ce livre est rempli de faits intéressants dans lesquels une moralité toujours élevée se dégage d'un récit simple. Il y a çà et là des pages très émouvantes, comme celles, par exemple, de la visite dans une école d'Alsace-Lorraine d'un inspecteur primaire allemand, où sous les amusantes dénominations de Hund-Kopf, Esels-Kopf, Kalb-Kopf, M. d'Hallencourt a bien mis en lumière la brutalité, le pédantisme ridicule de nos ennemis. Bon livre à répandre et à vulgariser.

8. — L'*Histoire des zouaves pontificaux*, par M. René Bittard des Portes, est, comme l'indique le titre, la monographie de ce corps d'élite qui, constitué en principe pour défendre contre les empiétements révolutionnaires le domaine temporel du Souverain Pontife, sut devenir, en 1870, un des meilleurs régiments de notre armée nationale et combattre en France, pour la France, avec la même ardeur, le même esprit de dévouement, d'abnégation, qu'il avait combattu jadis à Castelfidardo et à Mentana. M. Bittard a mis très heureusement à contribution les nombreuses publications particulières consacrées aux zouaves pontificaux par des écrivains qui, la plupart, les avaient vus de près, ayant servi et combattu dans leurs rangs. Il a su graduer les teintes et fondre les couleurs de telle sorte que de toutes ces sources multiples déjà anciennes découle bien une œuvre nouvelle, ayant son unité et sa physionomie très particulière. Ce résultat n'est pas aussi facile à obtenir qu'on pourrait se l'imaginer : il y a compilation et compilation, comme il y a lagots et fagots. Quels débuts modestes que ceux de cette légion des volontaires de l'Ouest ! Sept Français et quatre Belges, tel fut le noyau rudimentaire de ce fameux bataillon, et à voir le peu d'empressement avec lequel lui arrivaient les recrues, on eût prédit difficilement qu'il en arriverait, et en un petit nombre d'années, à ne pas pouvoir accepter toutes les demandes d'admission formulées pour en faire partie. Cependant il s'organise et sous la direction d'officiers énergiques, comme le commandant de Becdelièvre, il est bientôt en état de sortir de Rome et de faire le coup de feu. Alors commence son odyssée, série de grandeurs et de misères, de victoires et de revers ; mais dans les unes comme dans les autres, on sent planer toujours au-dessus de ces hommes d'élite les grands sentiments de foi, de dévouement, d'abnégation, qui maintiennent haut les cœurs et les rendent toujours supérieurs aux épreuves. M. Bittard a su écrire un livre vrai et intéressant. Il a bien mis en lumière certaines particularités qui ne sont malheureusement pas assez connues :

c'est ainsi, par exemple, qu'à propos de la composition du corps de Charette, il montre bien que les zouaves, à Rome, pas plus que la légion des volontaires de l'Ouest, en 1870, n'étaient un petit cénacle, n'admettant dans leur sein qu'une certaine catégorie d'individus, notamment les gens à particule. Il se trouvait, au contraire, parmi ces vaillants, nombre de modestes serviteurs de la foi, auxquels il avait suffi de faire acte de bon catholique pour être admis à bras ouverts. Bourgeois, paysans, séminaristes, ouvriers même, la légion compta dans ses rangs toutes les classes de la société : ce fut à ce mélange qu'elle dut de représenter véritablement l'âme de la France, comme elle en avait la volonté et le noble orgueil. La campagne de France, en 1870, a été traitée avec un soin et des détails particuliers par M. Bittard des Portes, qui a consacré à l'histoire spéciale de la légion des volontaires de l'Ouest à peu près la moitié de son volume. Sans entrer absolument dans les détails des opérations militaires, l'auteur nous en donne un récit suffisamment complet pour que nous puissions suivre la légion dans la plupart de ses mouvements : tous ceux qui en firent partie éprouveront un vrai plaisir à voir ainsi résumée l'histoire de leur rude et douloureuse campagne. Un répertoire des noms des anciens zouaves complète cet ouvrage, qui, plus qu'une histoire, est un « historique, » c'est-à-dire le livre d'or des hauts faits et des gloires des anciens défenseurs de Pie IX et de la France.

9. — Avec les *Mémoires du général baron Thiebault* nous abandonnons l'histoire contemporaine pour passer à celle du premier Empire. Ce troisième volume d'un ouvrage dont nous avons à deux reprises déjà entretenu nos lecteurs a le mérite et les inconvénients de ses aînés. Beaucoup de détails intéressants, beaucoup aussi de frivolités. C'est un journal d'opérations militaires et souvent un recueil d'anecdotes d'alcôve. On pouvait mieux présumer du talent de l'auteur du Manuel des états-majors. Le nouveau volume du général Thiébault va de 1799 à 1806, c'est-à-dire qu'il nous fait assister à de bien grandes journées, à la Trebbia, à Novi, au blocus de Gênes, puis au début de l'Empire et notamment à Austerlitz. Comme dans les premiers volumes, le général Thiébault éprouve un plaisir trop fréquent à dauber sur les camarades et à en dire tout le mal qu'il n'en pense probablement pas. C'est chez lui une incurable manie. A Novi les futurs maréchaux Pérignon et Grouchy se font prendre par les Autrichiens pour échapper aux hasards de la bataille ; Suchet, avant Marengo, n'est qu'un envieux plein d'astuce, Soult, un jaloux, etc., etc. A propos des nominations à la dignité de maréchal d'Empire, le général Thiébault, qui n'a jamais pu se consoler de n'avoir pas obtenu le bâton, jette feu et flammes. Pour lui, Berthier, Sérurier et Augereau sont absolument indignes, même au point de vue militaire, de la faveur dont ils ont été l'objet. Pas plus dignes qu'eux, les Lefebvre, les Bessières, les Mortier, les Oudinot

et même Davoust, qui n'a gagné la bataille d'Auerstaedt que « grâce à ses divisionnaires. » — « De tels choix, ajoute-t-il sérieusement, scandalisent au lieu d'édifier; ils ternissent le lustre qu'aurait eu sans eux la grande dignité du maréchalat. »

Nous dirons, nous, que de telles phrases suffisent pour montrer quel mince degré de confiance la postérité peut ajouter aux assertions du général Thiébault. Un officier, un écrivain militaire qui, sciemment, avec préméditation, non pas dans l'excitation du champ de bataille, mais dans le silence du cabinet, porte sur ses contemporains des jugements aussi notoirement injustes, laisse soupçonner sa véracité et s'enlève tout droit à la créance du lecteur. Ce sont là des défauts capitaux dans un historien, et nous ne nous souvenons pas de les avoir vus éclater d'une façon aussi notoire, même dans Saint-Simon. Malgré les grandes critiques que nous venons de formuler, le troisième volume du général Thiébault contient, sur de nombreux événements politiques et militaires, des détails souvent inédits et la plupart du temps intéressants. Quand l'auteur n'a point à formuler d'opinion sur les hommes, quand il se borne à nous relater les faits, il devient un conteur habile, un écrivain expérimenté. Aux gens qui cherchent dans des Mémoires des événements curieux, sans se préoccuper de leur authenticité ni surtout de la valeur des jugements formulés sur les acteurs de ces événements, les Mémoires de Thiébault apparaîtront comme une lecture attrayante. Ceux qui exigent avant tout chez l'écrivain l'impartialité et la vérité devront les parcourir avec la plus grande circonspection.

10. — A peu près aussi authentiques, mais écrits avec infiniment moins de mérite littéraire, sont les *Mémoires militaires du baron Séruzier*, que vient de rééditer la librairie Garnier. Nous avons dit déjà, à propos de l'édition du même ouvrage publiée récemment par la maison Baudoin, combien étaient sujettes à caution les affirmations du brave colonel. Effectivement, il a fallu beaucoup de bonne volonté et d'imagination au premier éditeur de Séruzier — le commandant Lemière de Corvey — pour tirer des quarante pages qu'avait laissées son ami, le volume de trois cent cinquante pages que nous offrent aujourd'hui les éditeurs des rues Dauphine et des Saints-Pères. Nous pensons que, puisque le goût du public est aux Mémoires du premier Empire, il faut du moins choisir et faire une sélection judicieuse : Séruzier ne méritait certainement pas cet excès d'honneur.

11. — Nous ne parlerons pas de la même façon de *la Campagne de Russie*, par le général comte de Ségur, que vient de publier la maison Firmin-Didot. Nous avons dit déjà, à propos d'un premier volume de l'ancien aide de camp de Napoléon, les mérites de cet écrivain, les reproches que lui a adressés la critique. Nous avons rappelé qu'on avait prétendu qu'il avait trop d'esprit, surtout trop d'imagination pour un historien, et

qu'il aimait à présenter les événements non pas tels qu'ils s'étaient réellement passés, mais tels qu'ils auraient dû se passer, pour offrir un tableau au gré de l'historien, dramatique, tragique ou comique. Il y a un peu de vrai dans ces critiques, mais il y a encore plus d'exagération. Au demeurant, nombre de pages de Ségur qui avaient jadis été taxées d'exagération ou même d'erreur ont été corroborées, dans la plupart de leurs assertions, par des publications récentes, de la bonne foi desquelles il n'est pas permis de douter. La valeur historique des Mémoires de l'ancien aide de camp de Napoléon a donc grandi depuis leur première apparition il y a une cinquantaine d'années. La campagne de Russie constitue d'autre part, dans l'œuvre de Ségur, un travail à part, bien spécial, qui a une valeur certaine, incontestable. Sans parler des qualités du style, qui partout chez l'écrivain est à la hauteur des événements, on peut dire qu'au point de vue de la relation précise des faits, Ségur a exécuté de cette année 1812 un tableau qu'aucun auteur n'a surpassé. Qu'on réédite Ségur, nous le comprenons : il y aura toujours intérêt et profit à lire des pages aussi vigoureusement écrites.

12. — Les *Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse* datent également du premier Empire. Bien que les événements dont elles nous parlent soient connus d'ailleurs, bien qu'on ne trouve guère, dans cette correspondance, de détails inédits de quelque importance, elle méritait d'être tirée de l'oubli, ne fût-ce que pour nous donner à connaître la race des Riz-pain-sel impériaux. Le général de Fezensac dit quelque part, dans ses Mémoires, que s'il y eut un général d'armée au monde qui se préoccupât de posséder une bonne administration, ce fut Napoléon, et qu'en même temps ce même homme fut celui qui arriva à avoir la plus détestable. On ne s'étonnera pas de ce résultat négatif en lisant la correspondance bien instructive sous ce rapport, bien édifiante, de Peyrusse. Très occupé de ne manquer de rien pour lui-même, c'est surtout de sa petite personne qu'il a soin. Quant aux troupes, aux rationnaires, c'est là le moindre de ses soucis. Il écrit d'Ulm, quand l'armée a à peine le nécessaire : « J'ai une bonne voiture, j'y dors, j'y lis, j'y mange de bonnes langues fourrées tout à mon aise, mes équipages se portent bien. Je jouis d'une bonne santé. » Qu'est-ce que l'armée peut demander de plus? Évidemment elle ne peut rien avoir à réclamer, puisque ses payeurs se trouvent dans une situation aussi digne d'envie. En 1812, l'année de la campagne de Russie, Peyrusse n'est pas plus à plaindre. « Je suis arrivé ici le 24 en parfaite santé, écrit-il de Mayence, sans avoir éprouvé la moindre contrariété. La route m'a paru longue (pauvre homme!). Je l'ai faite partie à pied, en lisant, partie en dormant; j'ai une fort bonne calèche pour cela. » Tout le volume est rempli d'aveux de ce genre, qui lui donnent sa physionomie particulière et un véritable intérêt.

13. — Avec *la Prise de Bône et de Bougie* par le général comte de Cornulier-Lucinière, nous quittons le premier Empire pour assister à deux scènes glorieuses de notre guerre d'Algérie. On sait, ou plutôt on ne sait pas, car les commencements de la conquête d'Alger n'ont encore trouvé en France aucun historien complet et véridique, on ignore donc généralement combien furent pénibles les débuts de nos opérations sur la terre des deys, au lendemain même de la glorieuse prise d'Alger. Abandonnée ou à peu près par le gouvernement, laissée sans contingents nouveaux, sans relève, presque sans ressources et sans autres vivres que ceux qu'elle parvenait à conquérir le sabre à la main, la petite armée d'Afrique eut à lutter contre des difficultés de tout genre, dont la moindre fut celle de faire face aux multiples retours offensifs des Arabes. Cependant, dans cette situation presque désespérée, où elle semblait forcément réduite à garder une stricte défensive, elle trouva moyen non seulement de ne rien laisser entamer des conquêtes faites, mais d'attaquer les Arabes et de leur enlever de nombreux postes importants. Parmi eux il faut compter Bône et Bougie, conquis ainsi par le plus audacieux des coups de main. C'est le récit de cette expédition que nous donne aujourd'hui M. le général de Cornulier-Lucinière, d'après des papiers de famille et des Mémoires inédits. Ce petit livre, extrêmement attachant, alerte d'allure, plein de détails curieux, est à lire par quiconque s'intéresse à l'histoire de notre grande colonie algérienne, ou simplement par ceux qui cherchent dans l'histoire des leçons de courage et de patriotisme.

14. — Voici maintenant un livre qui nous arrive de Lausanne, mais qui est cependant bien français d'allure et de cœur : nous avons nommé *les Scènes de l'année terrible*, de M. Henri Sensine. Comme son titre l'indique, cet ouvrage n'est point un récit suivi de la guerre, ce sont des pages séparées, des notes éparses, croquis rapidement jetés sur le papier par un peintre dont la main est sûre et dont le cœur vibre de patriotisme. La note générale est triste, poignante souvent, comme il doit arriver dans un récit qui ne retrace guère que douleurs et misères. Et même des quelques pages où la tonalité prend une note moins funèbre, comme dans *les Francs-tireurs des murailles*, par exemple, il se dégage une sorte de tristesse qui vous enveloppe comme un linceul. Mais cette tristesse n'est pas de celles qui abattent, qui démoralisent : on sent au fond un vague sentiment d'espoir, d'avenir, de revanche, qui malgré tout vivifie et réconforte. Bon livre à recommander.

15. — La *Notice sur le 111e territorial*, de M. F. Bellanger, n'a pas un titre exact. Elle devrait s'intituler plus exactement : Aperçu historique sur les milices du Dauphiné ou du Lyonnais de 1534 à 1894. Cependant nous comprenons le sentiment louable qui a poussé M. Bellanger à chercher des origines à son régiment actuel, et, bien que le lien qui le rattache à ses ancêtres soit bien fragile, on ne peut pas dire qu'il

soit imaginaire. Ce petit livre aura certainement du succès dans le public militaire restreint auquel il s'adresse. Nous le signalons à nos lecteurs de Lyon et des départements circonvoisins.

16. — *Pour nos soldats*, de MM. Niewenglowski et Ernault, est un petit manuel bien fait qui rendra des services dans nos régiments. Les auteurs intitulent leur livre : « Conseils pratiques d'hygiène et de morale, » et effectivement leur petit travail contient bien tout cela. Sans doute, au point de vue de la morale, nous aimerions voir quelques recommandations un peu plus précises, mais il faut se contenter de ce que l'on a, et nous croyons que, tel qu'il est, le petit livre *Pour nos soldats* est à répandre et à vulgariser parmi les jeunes gens qui sont sur le point d'entrer au régiment.

17. — Le troisième et dernier volume de *El Año militar español* vient enfin de paraître, et nous signalons avec plaisir à nos lecteurs la publication de ce dernier venu, égal en mérite et en intérêt à ses deux aînés. Ajoutons que l'auteur a bien voulu tenir compte des desiderata que nous avions formulés ici même à propos des tables des matières, et qu'il a pourvu son travail de répertoires facilitant considérablement les recherches. Tel qu'il est, le livre de M. le commandant Estanislao Guiú représente une somme de travail considérable et a une valeur scientifique très certaine. Nous ne croyons pas qu'en aucun pays il existe un répertoire d'éphémérides aussi judicieusement classées, exposées avec ces détails et cette exactitude historique. En France, notamment, nous avons de nombreux calendriers de ce genre, mais ils sont la plupart très incomplets et appartiennent au domaine de la littérature marchande plutôt que scientifique ou littéraire. Il n'en va pas de même pour l'ouvrage du commandant Guiú. Nous signalons aux personnes qui s'occupent d'histoire militaire étrangère *El Año militar español* comme une publication qui peut, à un moment donné, leur rendre de réels services. En dehors de l'exactitude des dates, on trouvera dans cet ouvrage une foule de détails peu connus de l'histoire générale espagnole aussi bien que de son histoire militaire, détails que seul un militaire était à même de coordonner rationnellement. Tous nos compliments à l'auteur pour avoir entrepris une œuvre de cette envergure et pour l'avoir menée à bonne fin.

18. — *La Educación moral del soldado*, due comme le précédent travail à un officier espagnol, M. le lieutenant D. Enrique Ruiz Fornells, est un ouvrage rempli de judicieuses données, écrit avec une grande élévation d'idées et une réelle possession du sujet. L'auteur a eu surtout en vue le soldat espagnol, c'est-à-dire une nature un peu impérieuse et souvent peu maniable au point de vue de la discipline, mais nombre de ces conseils pourraient être acceptés avec profit dans toutes les armées, notamment dans la nôtre, que tant d'affinités rapprochent de l'armée espagnole. M. le lieutenant Fornells a divisé son travail en deux parties

consacrées, la première, à la méthode éducative et à la préparation des instructeurs, la seconde, aux devoirs moraux et aux vertus militaires du soldat. Tout ce qu'il dit sur le devoir, le patriotisme, la discipline, l'abnégation, le courage, l'honneur, est d'une vérité, d'une netteté, d'une précision de conception, qui font le plus grand honneur à ses mérites de penseur et d'écrivain. Nous voudrions que M. N. Corre et les auteurs des tristes brochures que nous avons analysées ici même sur *le Militaire professionnel* se donnassent la peine de lire des publications comme celle de M. Fornells. Peut-être les éclaireraient-elles sur le véritable rôle de l'officier dans la nation, rôle dont ils ne paraissaient pas avoir la moindre idée. Mais ces écrivains veulent-ils véritablement être éclairés? Quoi qu'il en soit, et pour revenir à *la Educación moral del soldado*, nous déclarerons que ce livre est digne d'attirer l'attention, non pas seulement de nos officiers, mais de quiconque s'intéresse aux grandes questions d'éducation morale et de perfectionnement intellectuel.

19. — *L'Organisazión militar de España y algunas potencias extranjeras* est un livre de vulgarisation qui nous donne, spécialement sur la constitution militaire de nos voisins, des détails intéressants. On trouvera là nombre de renseignements qu'il serait difficile, non pas seulement à un étranger, mais même à un officier espagnol, de rencontrer, à moins de se livrer à de longues recherches et de feuilleter toute une série de gros volumes. Nous n'avons pas besoin de dire que l'ouvrage de MM. les lieutenants Fornells et Mata est au courant des dernières réformes et qu'on y trouve en son entier la nouvelle organisation militaire due au général Lopez Dominguez, notamment la division en sept corps d'armée (qui vont demain sans doute se grossir d'un huitième). En ce qui concerne les armées autres que l'armée espagnole, les renseignements sont, la plupart du temps, exacts et puisés aux bonnes sources, sauf peut-être en ce qui a trait aux effectifs. Les auteurs ne nous ont pas paru, sous ce rapport, avoir tenu compte des dernières modifications organiques apportées aux armées allemande, française et russe. C'est là, d'ailleurs, une critique légère, purement de détail, qui n'enlève rien au mérite de cette utile publication.

ARTHUR DE GANNIERS.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Cours complet de religion catholique à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne*, par le R. P. SIFFERLEN, S. J. Cours supérieur. Classe de troisième : *La Révélation ancienne et le symbole;* classe de seconde : *La Révélation chrétienne et la morale;* classe de rhétorique : *L'Église, la grâce et les sacrements;* classe de philosophie : *L'Histoire de l'Église.* Paris, Gaume, 1894, 4 vol. in-12 cart., ensemble de 608 p., 6 fr. — 2. *La Foi et l'incrédulité devant la raison et la science, les autorités et les faits*, par le R. P. P. S., misssionnaire ; trad. de CH. DE SAINT-MARTIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 360 p., 1 fr. 50. — 3. *Catholi-*

cisme et protestantisme, par le R. P. P. S., missionnaire. Trad. de Ch. de Saint-Martin. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 192 p., 1 fr. — 4. *De la Confirmation et de l'âge auquel il convient d'y admettre*. Marseille, Imp. marseillaise, 1894, in-8 de 54 p. — 5. *La Douleur et la mort. Entretiens et discours*, par le R. P. Jean Vaudon. Paris, Retaux, 1893, in-12 de viii-350 p., 3 fr. 50. — 6. *Sermons d'Avent*, par Mgr Gay. Paris, Oudin, 1895, in-8 de 454 p., 6 fr. — 7. *Les Chefs-d'œuvre oratoires* de l'abbé Combalot, publiés d'après les manuscrits de Mgr Ricard. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 8. *La Parole de l'Évangile au collège. Instructions morales aux jeunes gens sur le saint Évangile*, par l'abbé J. Tissier. Paris, Retaux, 1894, in-12 de xxiv-316 p., 3 fr. 50. — 9. *Troisième année de prédication. Cinquante-deux prônes sur le Décalogue*, par l'abbé Plat. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de viii-516 p., 4 fr. — 10. *La Propagation du sacerdoce*, par le P. Ramus, S. J. 5e édit. Paris, Téqui, 1894, in-12 de viii-69 p., 0 fr. 75. — 11. *La Sainte Communion, moyen par excellence pour conserver et multiplier les vocations ecclésiastiques. Lettres à un directeur de séminaire*, par un de ses confrères, 2 vol. in-8 de 30 et 32 p., 0 fr. 40. — 12. *Les Méditations du prêtre séculier*, par l'abbé Combalot, recueillies et publiées par Mgr Ricard. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 376 p., 3 fr. — 13. *Le Prêtre auprès des malades et des mourants*, par le R. P. Paul Stub, barnabite. 3e édit. Paris, Abadie, 1894, in-12 de viii-[illegible] p., 3 fr. 50. — 14. *Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance*, par l'abbé Dumax. 5e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 15. *Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie. Mois de Marie de la jeune chrétienne*, par l'abbé Dumax. 8e édit. Paris, Haton, in-12 de 216 p., 1 fr. — 16. *Aux mères chrétiennes. Entretiens et conseils avant et après le catéchisme*, par l'abbé Dumax. Paris, Haton, in-12 de 250 p., s. d., 1 fr. 50. — 17. *La Guerre aux défauts. Petit traité tout en histoires sur la correction des défauts*, par l'abbé Dumax. 6e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 18. *L'Obéissance enseignée aux enfants. Petit traité en histoires sur la désobéissance et la soumission*, par l'abbé Dumax. 8e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 19. *Les Familles bibliques. Conférences*, par le R. P. A. Matignon, S. J. 6e série. *La Sainte Famille*. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de [illegible] p., 3 fr. — 20. *Le Saint Rosaire de la Très Sainte Vierge*, trad. de l'allemand du R. P. Thomas Esser, O. P., par Mgr Amédée Curé. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de viii-664 p., 6 fr. — 21. *Contemplations eucharistiques*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1895, in-12 de 348 p., 2 fr. 50. — 22. *Écrits choisis. Lettres, avis, maximes* du B. Antoine-Marie Zaccaria, fondateur des barnabites. Paris, Bureau du « Bulletin des enfants du Sacré-Cœur, » in-12 de x-114 p., 0 fr. 80. — 23. *Sublimes, ou Leçons de perfection chrétienne* du B. Paul de Sainte-Marguerite, franciscain, trad. du latin par un religieux du même ordre. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-18 de xxiv-298 p., 1 fr. 50. — 24. *Pensées du Ciel. Petite anthologie de spiritualité offerte aux âmes chrétiennes*, par le R. P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire. Paris, Oudin, 1894, in-18 de viii-456 p., 2 fr. 50. — 25. *Nouvelles Fleurs du curé d'Ars*, recueillies par le R. P. Dom Germain Maillet-Guy. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 164 p., 0 fr. 75. — 26. *Règlement de vie chrétienne offert aux enfants de Marie*, par le R. P. Fr. Neumayr, trad. du latin par un Père de la même Compagnie. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de 78 p., cart., 0 fr. 60. — 27. *La Charité pour les morts et la consolation pour les vivants*, par J.-B. Gergerès. 2e édit. Paris, Téqui, 1894, in-18 de xxiv-612 p., 2 fr. 50. — 28. *L'Office divin. Origine et beautés du bréviaire romain*, par l'abbé P. Rambaud, aumônier des clarisses de Bordeaux. Paris, Téqui, 1894, in-12 de 100 p., 0 fr. 75. — 29. *Cantica Sion. 220 chants latins anciens et nouveaux* recueillis par le P. G. Jung, S. J. 4e édit. Paris, Haton, s. d., in-18 de xii-516 p., 3 fr. — 30. *Caecilia. Recueil de chants sacrés*, par l'abbé H. Poivet. Paris, Haton, s. d., in-12 de 100 p., 1 fr. 50. — 31. *Psautier accentué pour les vêpres du dimanche et des fêtes*, par l'abbé J. Sabouret. Paris, Haton, 1894, in-12 de 32 p., 0 fr. 20.

1 à 9. — Enseignement. — Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le R. P. Sifferlen s'est rendu à nos désirs ; il complète aujourd'hui son *Cours de religion catholique* à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne. Nous annoncions, il y a un an, le premier volume destiné au cours

supérieur et spécial à la classe de troisième ; il traitait *De la Révélation ancienne et du symbole*. Cette année voit paraître à la fois trois volumes : l'un, pour la classe de seconde, a pour objet *la Révélation chrétienne et la morale ;* l'autre, pour la classe de rhétorique, traite *De l'Église, de la grâce et des sacrements ;* dans le troisième, pour la classe de philosophie, est comprise *l'Histoire de l'Église*. Le volume qui est consacré à la révélation chrétienne et à la morale se divise en deux grandes parties ; la première comprend trois chapitres où l'auteur s'occupe des livres du Nouveau Testament, de la vérité historique de ces livres et de la divinité de la révélation chrétienne ; la deuxième partie se subdivise en deux sections : Commandements en général ; Commandements en particulier. Dans la première section, trois chapitres traitent de la loi et des devoirs de la conscience et de la liberté, des actes humains ; dans la deuxième section, six chapitres se partagent toutes les obligations que nous impose la loi : Foi, espérance et charité ; Culte, serment et vœu ; Devoirs de l'homme envers lui-même ; Devoirs envers le prochain ; la Famille ; Devoirs envers l'État. — Le volume pour la rhétorique considère d'abord dans l'Église de Jésus-Christ son institution divine, sa visibilité et sa perpétuité, sa constitution, ses caractères propres qui n'appartiennent qu'à l'Église romaine : c'est le sujet des trois chapitres de la première partie. Dans la seconde, les sujets de neuf chapitres sont la grâce, les sacrements en général et chaque sacrement en particulier. — L'histoire de l'Église, qui remplit le dernier volume, destiné aux philosophes, est partagée en six périodes, dans chacune desquelles l'auteur considère séparément la vie extérieure et la vie intérieure de l'Église. La vie ou l'histoire extérieure comprend les rapports de l'Église avec les divers États ; la vie ou l'histoire intérieure embrasse tout ce qui concerne les hérésies ou les schismes, la science de l'Église et les arts, le culte et la vie chrétienne, enfin la constitution de l'Église. Cette méthode du R. P. Sifferlen nous remet en mémoire l'ouvrage d'un de nos anciens professeurs d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Nîmes. Toutefois le cours d'histoire que nous analysons nous paraît préférable en ce que la division et les subdivisions de chaque période portent les mêmes titres. Il est aisé de comprendre combien cette uniformité, d'une part, favorise la précision et la clarté du récit, d'autre part facilite l'intelligence soit des faits eux-mêmes, soit de leur corrélation, et les grave plus aisément dans la mémoire. De ce volume et des deux autres, il est vrai de dire ce que nous disions ici même du premier : l'œuvre du R. P. Sifferlen est une « œuvre sérieusement utile. » Nous y avons reconnu les mêmes qualités : la simplicité, la méthode, la clarté, unies à une admirable précision. S. Em. le cardinal Desprez proclame « excellent » ce *Cours complet de religion catholique* qui a mérité l'approbation et les éloges d'un si grand nombre d'évêques.

C'est encore un cours de religion que nous offre M. Ch. de Saint-Mar-

tin, sous ce titre : *La Foi et l'incrédulité*, et qu'il traduit de l'espagnol. Le missionnaire lazariste qui en est l'auteur est un des controversistes les plus distingués, et son livre est un véritable traité d'apologie catholique. Mais le plan, la méthode, la forme, diffèrent tout à fait de l'œuvre du P. Sifferlen. Ici la foi et l'incrédulité comparaissent devant le tribunal de la raison et de la science, des autorités et des faits ; en d'autres termes, l'auteur « prouve la nécessité d'un culte, examine les causes de l'incrédulité, fait crouler les remparts du pauvre incrédule, donne aux jeunes gens d'excellents conseils, détruit les objections de ceux qui veulent servir à la fois Dieu et le démon, fait une étude soignée et approfondie de l'esprit de foi en la femme et conclut en exaltant à nouveau la véritable Église et en exhortant les catholiques à sortir de cet état d'indolence qui nous éloigne du Ciel. » Cette analyse donne une exacte idée de ce livre, où la méthode fait peut-être un peu défaut, mais où on ne saurait trop reconnaître « une érudition peu commune, une logique sévère, une profusion de citations historiques, une rare franchise de langage et un saint zèle. » L'auteur le destine spécialement « aux diverses associations de jeunesse catholique, » mais il sera très utile aussi à un grand nombre de pères et de mères qui vivent dans l'indifférence et qui ont un besoin urgent d'être éclairés et conduits. Nous remercions M. Ch. de Saint-Martin de nous l'avoir fait connaître par une traduction à la fois fidèle et élégante ; il lui reviendra une bonne part des heureux résultats qu'il est destiné à avoir.

Nous lui devons les mêmes remerciements et les mêmes félicitations pour le second ouvrage du même auteur qu'il publie sous ce nouveau titre : *Catholicisme et protestantisme*. Ce livre se divise en trois parties ; dans la première, l'auteur parle de l'institution du christianisme ; dans la seconde, il répond aux objections contre la doctrine catholique ; dans la troisième, il expose les erreurs ou les calomnies répandues contre l'Église et les détruit les unes après les autres par de courtes réponses correspondantes ; en forme de conclusions, il réfute cinq principales objections qui peuvent empêcher un protestant d'embrasser le catholicisme. Un abrégé de la religion, sous forme de catéchisme, et quelques formules de prières terminent ce petit volume. Les qualités que nous avons reconnues à l'auteur reparaissent ici, mais nous sommes heureux de constater que dans ce dernier ouvrage, nous avons trouvé plus de méthode et de précision. Il serait à désirer que ce livre fût très répandu, surtout dans les pays où le protestantisme est encore enraciné.

De toute la doctrine, la brochure anonyme : *De la Confirmation*, ne retient que ce qui concerne ce sacrement, et encore même se borne-t-elle presque exclusivement à traiter le sujet au point de vue de l'âge auquel il convient d'admettre les enfants à la réception de ce sacrement. En France, l'usage général est de n'admettre à la confirmation que les

enfants qui ont fait la première communion, mais cet usage ne remonte pas au delà de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. On en revient, du reste, peu à peu; dans plusieurs diocèses, les évêques ont rétabli la pratique commune; à Marseille surtout, Mgr Robert se fait un devoir, chaque année, de confirmer tous les enfants qui ont atteint l'âge de discrétion; déjà il avait introduit cette coutume dans le diocèse de Constantine, et l'expérience qu'il en avait faite n'avait servi qu'à le convaincre de ses précieux avantages. « Les âmes recevant (par le sacrement de confirmation) un accroissement de la foi, se sentent en même temps portées davantage à connaître la doctrine chrétienne et en obtiennent plus facilement l'intelligence. » L'auteur, résumant, comme il le dit, les articles si judicieux et si fortement appuyés, publiés dans les *Études* des Pères de la Compagnie de Jésus, établit la discipline de l'Église, quant à la réception de ce sacrement, à peu près invariable jusqu'au XIIIe siècle, et substantiellement la même jusqu'à nos jours, sauf dans l'Église de France, depuis la Révolution. Cette démonstration est précédée d'une lettre élogieuse de Mgr Robert, qui bénit le livre et lui souhaite beaucoup de lecteurs.

Après la doctrine, la morale, qui en est comme l'écoulement, et parmi les questions les plus pratiques, celle de *la Douleur et de la mort*. Nous analysions, il y a un mois, les conférences de Mgr l'évêque de Nancy sur *la Douleur* et *le découragement*, en appelant l'attention de nos lecteurs sur le commentaire de la troisième béatitude que leur offrait l'éminent prélat : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. C'est encore une consolation que leur apporte la parole de l'éloquent missionnaire du Sacré-Cœur. Huit conférences traitent du problème de la douleur, des richesses de la douleur, de la science de la douleur, de l'Homme de douleur, de la douleur et des morts, de la douleur et du Purgatoire, du Purgatoire envisagé comme œuvre du Cœur de Jésus, et enfin de la résurrection de la chair et du dernier jugement. La seconde moitié du livre contient cinq panégyriques ou oraisons funèbres de S. Pierre Claver, du B. Perboyre, de saint Bernard, de Mgr Verjus, de Jeanne d'Arc; ce sont comme autant de modèles dont la vie, semée de douleurs et d'épreuves, nous montre avec quelles dispositions nous devons accepter et supporter nos maux. Écoutons Mgr Verjus : « Les croix viennent.... les unes après les autres : péril sur péril; épreuve sur épreuve; aujourd'hui un naufrage...., demain la famine....; après-demain la fièvre, puis l'insuccès, le mépris, l'ingratitude.... Mais malgré le petit tableau radouci que je viens de vous peindre, nous sommes tous heureux, gais et joyeux comme les oiseaux du paradis qui volent sur nos têtes. » C'est l'écho des paroles de saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione*. Telle est la douleur pour le chrétien : elle est la meilleure source et la plus sûre garantie de la véritable joie. L'homme

mondain crierait au paradoxe; qu'il veuille bien essayer de lire les pages si attrayantes du livre du P. Vaudon, et il y trouvera bientôt la justification de cette parole : Bienheureux ceux qui pleurent !

La béatitude ! c'est le mot que l'homme entend plus volontiers retentir à son oreille; il a pour son cœur un attrait irrésistible. Tout homme aspire au bonheur, mais où le trouver ? Le Maître nous l'a appris ; les apôtres nous l'ont répété, et de nos jours encore les prédicateurs ne cessent de le redire. Après Mgr Turinaz, après le R. P. Vaudon, lisez Mgr Gay : tous ces *Sermons d'Avent* n'ont pas d'autre objet que de rappeler à tous où se trouve la vraie, la réelle béatitude; ils sont le développement de la première partie du Sermon de la montagne. Toutefois d'autres discours s'y trouvent mêlés sur la commémoraison des morts, sur la Dédicace, sur l'Immaculée Conception, sur la Nativité, sur la nature et les effets de la grâce, sur la vie céleste des bienheureux, sur les obligations de la race divine, c'est-à-dire sur tous les sujets qui ont trait au temps de l'Avent. Avec les sermons de Mgr Gay pour le Carême, les *Sermons d'Avent* formeront un cours presque complet de prédication apostolique, mine riche et précieuse où les pasteurs des âmes pourront puiser abondamment pour instruire, intéresser et toucher leurs fidèles. Nous n'avons pas à faire l'éloge de l'illustre auxiliaire de Mgr Pie : il est connu et goûté du grand nombre, et nous sommes bien sûr qu'il suffit d'annoncer le nouvel ouvrage posthume publié par la librairie Oudin pour qu'il soit avidement recherché et lu. Les éditeurs ont cru devoir nous avertir que ces sermons datent de 1851 et 1853, et n'étaient point destinés par leur auteur à l'impression ; ils s'excusent d'en avoir respecté le texte, « qui ne présente peut-être pas toujours la perfection de la forme telle qu'on la remarque dans les œuvres dont Mgr Gay a dirigé lui-même la publication. » Nous préférons bien, et de beaucoup, qu'ils en aient agi ainsi; pour nous, pour tous les admirateurs de Mgr Gay, il est vraiment agréable, intéressant, de remarquer dans ces premiers écrits, « à côté de considérations absolument originales et neuves, le germe déjà nourri de certains de ses principaux traités. Puis, dans cette nouvelle série, encore, c'est toujours un enseignement sublime approprié aux facultés les plus humbles, avec une poésie qui charme, avec une clarté, une simplicité même parfois qui montre combien le talent de ce maître de l'ascétisme contemporain savait se mettre à la portée de tous les enfants de Dieu. » Les éditeurs n'ont pas été moins bien inspirés en faisant suivre les sermons de Mgr Gay d'une « table des matières » très développée où se trouve, non seulement la division générale de chaque sermon, mais l'énoncé des principales propositions qui y sont développées.

Le genre oratoire de l'abbé Combalot diffère de celui de Mgr Gay, comme l'ascète ou le mystique diffère du missionnaire. Toutefois nous

ne connaissions pas jusqu'ici le vrai Combalot. Un évêque écrit à Mgr Ricard qui vient de publier *les Chefs-d'œuvre oratoires de l'abbé Combalot d'après les manuscrits :* « Vous nous avez révélé un Combalot que les sténographes des recueils de prédication ne faisaient guère soupçonner. Comment, se disait-on en lisant les prétendues reproductions des sermons du grand prédicateur, comment une parole si terne, si lâche, si traînante, a-t-elle pu remuer les immenses auditoires qui se pressaient autour de cette chaire, où l'on venait entendre avec tant d'avidité le Bridaine du XIXe siècle? » L'abbé Combalot, qui souffrait beaucoup de ces reproductions infidèles, s'était promis de publier un jour ses œuvres oratoires, quand il aurait pris sa retraite.... « On sait que cette retraite, il ne la prit jamais. C'est en chaire que l'intrépide vieillard devait mourir. » Ce que l'abbé Combalot n'eut pas le loisir d'entreprendre, son historien l'a fait pour lui, et nous nous en félicitons avec tous les admirateurs du grand missionnaire. Nous avons maintenant le texte même de ces admirables discours et nous pouvons y découvrir le secret de son action prodigieuse sur les masses ; il est tout entier dans la notion de l'apostolat catholique de la parole, d'après saint Paul et les Pères : « Prêcher Jésus-Christ et rien que Jésus-Christ. » Avec l'abbé Combalot, on est toujours en plein dans le surnaturel ; il n'a pas d'autre objectif que le salut des âmes, la conversion des pécheurs. Jamais on ne sent la préoccupation personnelle, la vraie recherche du moi si chère au rhéteur. Dans ses plus belles envolées, c'est l'apôtre qui parle, uniquement l'apôtre.... Comme moraliste, il excellerait à peindre les caractères et les cisèlerait à l'emporte-pièce, mais ce serait manquer de respect à la parole sainte, et c'est à la Sainte Écriture seule qu'il empruntera ses couleurs. Avec cela toujours clair, précis, bien que substantiel et profond. L'air circule dans ses périodes, et la lumière aussi.... Inutile d'insister sur l'autre caractère de cette parole : le courage. L'abbé Combalot a porté cette qualité, ce devoir, parfois, de l'apôtre jusqu'à l'audace, d'aucuns diraient jusqu'à l'excès. Ce jugement si détaillé, si motivé, est de Mgr Ricard. Qui, mieux que lui, pouvait nous donner de l'œuvre oratoire de l'abbé Combalot une notion plus exacte et plus autorisée?

La Parole de l'Évangile au collège est aussi une œuvre oratoire, mais ses sujets sont limités et l'auditoire auquel elle s'adresse est plus restreint. L'auteur, M. l'abbé Tissier, directeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres, s'est proposé d' « évangéliser » ses élèves, de les initier aux enseignements et aux leçons que contiennent les faits, ou les paraboles, ou les paroles consignées dans le saint Évangile, en appliquant ses leçons et ses enseignements à la formation de leur cœur. Il a disposé ou groupé ses allocutions en cinq séries, s'enchaînant les unes aux autres : 1° Enfance évangélique de Jésus (la promesse, l'attente, l'étoile des Mages, la fuite en Égypte, les voix de Dieu, l'audience de Jésus) ; 2° les Grands Convertis

de l'Évangile (Zachée, la Samaritaine, Madeleine, saint Pierre et le bon larron) ; 3° les Malédictions du saint Évangile (malédiction du scandale, de l'abus de la grâce, de l'hypocrisie, du figuier stérile, de Judas) ; 4° Jésus et sa mère, Marie et les vertus théologales, Marie et la pureté, Marie et les prédications de Jésus ; 5° le Testament de l'Évangile (l'évangile de la Passion ou le crucifix, l'évangile de l'Ascension ou les témoins de Dieu, l'évangile eucharistique ou l'amour et le martyre de Jésus dans l'Eucharistie, l'évangile du Sacré Cœur). C'est bien, comme on voit, et toujours la parole de l'Évangile, cette parole sérieusement méditée et approfondie, et puis développée de façon à captiver l'intelligence et à plaire à l'imagination, surtout adaptée merveilleusement aux besoins divers des jeunes âmes. Mgr l'évêque de Chartres écrit à l'auteur : « Quelle saine nourriture, quel aliment pur et fortifiant vous leur servez ! rien de vague, rien de creux. Tout est solide autant que succulent. Et à l'excellence du fond.... s'ajoute le mérite de la forme, du style, du langage....; c'est, avec la doctrine, la poésie. » M. l'abbé Tissier a été bien inspiré de recueillir et de publier ces discours : ils serviront, d'une part, à montrer aux familles quelle éducation généreuse, solide, aimable, les maîtres catholiques donnent à leurs enfants; d'autre part, à rappeler à ces enfants entrés dans le monde les souvenirs de leur éducation chrétienne et à étendre à un plus grand nombre les mêmes leçons et les mêmes conseils.

L'auditoire de l'église paroissiale est plus considérable et plus varié que celui d'une chapelle de collège; ajoutons surtout que cet auditoire réclame un tout autre genre de prédication. Dans ce genre nous semble parfaitement réussir M. l'abbé Plat, le vénéré curé-doyen de Saint-Aignan-sur-Cher. Nous avons fait déjà connaître cet auteur aux lecteurs du *Polybiblion*, qui n'ont pas oublié ses deux premières années de prédication : Les cinquante-deux prônes sur le symbole, et les cinquante-deux autres sur les sacrements ; la troisième année de prédication contient *Cinquante-deux Prônes sur le Décalogue* et se distingue, à son tour, par les mêmes sérieuses qualités : « Tout est traité, écrit le R. P. Monsabré à l'auteur, avec une parfaite exactitude, une admirable clarté, une noble simplicité. Vous êtes entré dans les plus minutieux détails de la pratique sans jamais être vulgaire ; votre style si pur, si souple, si élégant, joint à une grande sûreté de doctrine, vous met en bon rang parmi les meilleurs prônistes de ce temps. » Et l'illustre dominicain conclut en exprimant le désir « de voir ce livre entre les mains de tous les curés, vicaires et catéchistes. » Mais il peut convenir aussi aux simples fidèles, qui gagneraient beaucoup à lire et à méditer ces excellentes instructions : ils y apprendraient les vraies notions sur le culte dû à Dieu, le culte des saints, des reliques et des images, sur le serment et le vœu, sur le respect du septième jour, sur les devoirs mutuels des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs, sur les rapports des hommes entre eux, sur le vice impur et la

chasteté, sur le droit de propriété, le mensonge et la concupiscence. A cette heure, où les bases mêmes de la société et de la famille semblent ébranlées, combien serait-il urgent de voir un tel enseignement pénétrer dans chaque foyer pour préserver les jeunes générations et même essayer de guérir les âmes déjà malades !

10 à 13. — Sacerdoce. — Le recrutement du clergé, entravé par les exigences de la loi militaire, préoccupe, avec raison, les chefs des diocèses et doit aussi faire l'objet de toute la sollicitude des bons prêtres, qui peuvent craindre qu'après eux le nombre des ouvriers évangéliques ne soit trop réduit. Mais les uns et les autres savent que pour prévenir et écarter ce péril il faut, avant tout, s'adresser au Seigneur, de qui dépendent la vocation et la persévérance de ses ministres. *Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios.* Le R. P. Ramus, dans sa brochure sur *la Propagation du sacerdoce*, n'indique pas d'autre moyen plus efficace de recrutement que la prière et le jeûne des Quatre-Temps. Il était utile de rappeler le but de l'institution de ces prières préparatoires à toutes les ordinations ; jusqu'ici elles passaient à peu près inaperçues parmi les fidèles, et l'annonce d'une ordination prochaine n'offrait un peu d'intérêt que lorsque quelque famille de la paroisse y était directement en part pour un de ses membres : c'était comme une simple formule qui occupait obligatoirement sa place dans les annonces périodiques dont M. le curé émaillait son prône du dimanche. Désormais, l'attention des fidèles sera plus spécialement appelée sur ce point ; le pasteur insistera auprès de ses ouailles pour leur faire comprendre de prier avec ferveur le Maître de la moisson, en lui demandant d'envoyer à son Église de nombreux serviteurs.

C'est dans le même but qu'un directeur de séminaire écrit à un de ses confrères deux lettres pour démontrer que le moyen par excellence pour conserver et multiplier les vocations ecclésiastiques, c'est *la Sainte Communion*. Pour ce directeur, la cause du grand péril de l'Église de France au XIXe siècle, qui est la diminution croissante des vocations sacerdotales, est la rareté trop grande des communions dans les petits et les grands séminaires ; il a étudié cette question, il a mûrement réfléchi à ce sujet, il a consulté sa longue expérience, et sa conscience, parfaitement éclairée et pour cela même sérieusement alarmée, a éprouvé le besoin de signaler le mal, en indiquant le remède. Plus une âme s'unit à Jésus-hostie, plus elle vit de sa divinité ; faites approcher souvent de la sainte table un jeune séminariste, et vous développerez en lui ses dispositions à la piété ; vous lui ferez aimer le Dieu de l'autel et du tabernacle ; vous le prédisposerez à entendre l'appel de Dieu, qui le destine à être prêtre. Il n'y aurait qu'un malheur à cela, c'est que l'abus vînt à se glisser dans une pratique si sérieuse, mais un sage directeur est là qui veille et qui suit avec attention son disciple, et puis, parce que quelque abus se glis-

sera, faut-il supprimer radicalement ce qui peut en être l'occasion quand, au contraire, il y a lieu d'attendre le plus grand bien d'une sage et prudente pratique? Ici, du reste, l'auteur est en plein accord avec l'Église, et sa thèse sur la communion fréquente comme moyen efficace de promouvoir la piété chrétienne dans les séminaires a eu le rare privilège d'être approuvée par le Saint-Père.

Le clergé tirera aussi un précieux avantage des *Méditations* spéciales, que vient de publier Mgr Ricard, les tirant du fonds si riche de l'abbé Combalot. Le célèbre prédicateur ne se faisait pas seulement entendre aux populeux auditoires, aux foules compactes qu'attirait auprès de lui le renom de sa belle parole; il a aussi prêché aux auditoires d'élite, aux prêtres, et ses retraites pastorales ont laissé parmi les membres du clergé français l'impression la plus profonde et la plus durable. Ce sont les pensées générales et les principaux développements de ces discours et de ces conférences de retraite pastorale que son historien a recueillis et mis en ordre pour leur permettre de continuer le bien qu'ils avaient commencé. Il y a deux parts dans toute vie de prêtre : la part de l'intérieur et celle de dehors. La première, c'est l'œuvre de sa sanctification, et à celle-là se rattachent les méditations sur la fin du prêtre, les périls du sacerdoce, le péché, la tiédeur, le désintéressement, le règlement de vie, l'oraison, la célébration de la messe, etc. La seconde part de la vie sacerdotale, celle de dehors, c'est l'œuvre de la sanctification des âmes, la prédication, le gouvernement des paroisses, le zèle, les pauvres, les malades, les catéchismes, les bonnes œuvres, les dévotions à propager, le culte, la musique sacrée, la mission du clergé séculier au temps présent, etc. Aucune des principales obligations du prêtre n'est omise; on y remarque surtout une courageuse franchise. « Peu ménager de la vérité, ajoute avec raison Mgr Ricard, l'abbé Combalot disait aux prêtres de son temps leurs devoirs vis-à-vis de la société qui nous échappe. » Aucun de ceux qui liront et pratiqueront ce livre ne songera à s'en plaindre. Nous devons attendre les plus heureux fruits de ces *Méditations du prêtre séculier;* elles complètent l'œuvre de M. Hamon, que nous annoncions naguère sous le titre de *Retraites pastorales.*

Le devoir le plus urgent et le plus utile qui s'impose au prêtre est le soin des malades : aucun n'est, d'autre part, aussi difficile et aussi délicat. Le R. P. Stub a essayé de faire aimer ce devoir et d'en faciliter au prêtre l'accomplissement; son livre : *Le Prêtre auprès des malades et des mourants*, contient toutes les règles de conduite pour l'assistance spirituelle et même corporelle des malades dans les cas ordinaires et les accidents imprévus. Le pieux et savant barnabite nous fait connaître en ces termes son but et son plan : « C'est en vue, dit-il, de rendre service à mes vénérables confrères dans le sacerdoce et de coopérer au bien de leurs malades que j'ai publié ce *Manuel*. Je l'ai partagé en trois parties,

afin de conserver l'ordre rationnel des choses. Il m'a semblé opportun de présenter dans la première les notions médicales les plus indispensables ; je me suis attaché à les rédiger avec brièveté, clarté et précision ; je les ai soumises au jugement des médecins les plus distingués. J'ai tâché, dans la seconde, de réunir de pieuses exhortations, des pratiques et des prières qui peuvent aider le prêtre dans ses visites aux malades, dans l'administration des derniers sacrements et dans l'assistance des mourants. Dans la troisième partie, on trouvera, outre les prières d'usage, des avertissements relatifs à certains cas particuliers.... » Ce livre comble une lacune et rendra de vrais services au clergé paroissial ; nous avions des livres où se trouve ce qui concerne le soin des malades, mais ces prières, ces conseils, ces diagnostics étaient disséminés çà et là, sans méthode; il convenait de les grouper dans un seul et même livre spécial dont le prêtre pût faire son *vade-mecum :* c'est l'œuvre du R. P. Stub. Nous devons surtout reconnaître l'utilité et la sagesse des conseils qui composent la première partie. Autant il peut être fâcheux qu'un prêtre exerce pratiquement la médecine, autant il est utile et avantageux qu'il puisse, à l'aide de certaines connaissances, diagnostiquer l'état du malade qu'il visite, soit pour lui faire donner les premiers soins, avant l'arrivée du médecin, soit pour juger du danger et préparer le malade à la réception des sacrements. Mgr l'archevêque de Gênes remercie et félicite l'auteur de ce livre, dont il proclame « l'utilité pour les prêtres et les personnes qui assistent les malades. »

14 à 19. — Famille. — Les vocations sacerdotales seront d'autant plus nombreuses et solides que la famille sera plus chrétienne : l'avenir de la société dépend ainsi absolument de la formation chrétienne des enfants. C'est à eux que M. l'abbé Dumax offre son livre : *Jésus dans les principales circonstances de son enfance.* Une préface de M. l'abbé Chevajon leur dit d'abord ce que Jésus a pensé des enfants : il les aime, il les bénit, il veut qu'on les respecte, il les offre en modèle à ses apôtres, Il leur réserve le royaume des cieux, mais à la condition qu'ils conserveront leur innocence et leur simplicité. L'abbé Dumax leur apprend ensuite le moyen de conserver ce double trésor : c'est de prendre pour modèle l'enfant Jésus, et il les fait pénétrer dans l'intimité de la Sainte Famille à Bethléem et à Nazareth. Les leçons de Jésus sont comprises dans douze chapitres très courts et divisés encore en plusieurs alinéas : Bethléem et la naissance du Sauveur; les Bergers; la Circoncision; le Nom de Jésus; l'Épiphanie ; une Dernière visite à Bethléem ; la Présentation au temple; la Fuite et l'exil; le Séjour en Égypte; le Retour; Nazareth ; Jésus au milieu des docteurs. Il serait à désirer qu'au milieu des livres plus ou moins futiles qu'on donne aux enfants pour les amuser ou les distraire, on glissât ce petit livre sérieux qui fît contrepoids et qui leur permît de joindre ainsi l'utile à l'agréable. Quel bonheur pour ces

petits enfants, quel gage de relèvement pour notre société malade, si l'enfance imitait la discrétion, la prudence, la sagesse de Jésus, si elle reproduisait au foyer son obéissance, son application au travail et sa piété !

La formation de la jeune fille est une œuvre plus délicate encore et aussi plus nécessaire : son premier modèle est sans doute Jésus, mais M. l'abbé Dumax lui en présente un autre qui convient plus spécialement à son sexe : c'est Marie, dont il lui raconte la vie et lui fait connaître soit les privilèges, soit les vertus. Mgr Dupanloup, qui fait autorité en matière d'éducation, félicitait l'auteur de son œuvre, et était heureux, en même temps, de constater qu'il l'avait bien accomplie. « Vous vous êtes bien mis à la portée de l'âge pour lequel vous écrivez, lui disait-il, et il y a dans vos récits une simplicité et un accent de piété qui toucheront et édifieront beaucoup vos jeunes lectrices. » M. l'abbé Dumax a donné à son livre la forme d'un *Mois de Marie*, et son petit traité se déroule en trente et une leçons, où » l'exemple » vient chaque fois confirmer la « réflexion. » L'ouvrage se termine sur quelques prières de dévotion en l'honneur de la Sainte Vierge.

L'enfant grandit : l'heure est venue pour lui d'aller suivre l'enseignement du catéchisme. M. l'abbé Dumax veut l'y conduire en lui signalant d'avance les graves et nombreux motifs qui doivent le porter à entreprendre avec zèle l'étude de la science religieuse, en lui donnant quelques renseignements préliminaires sur le livre de catéchisme, renseignements qui le lui feront apprécier et aimer, en l'initiant aux réunions des catéchismes de sa paroisse, en lui offrant, par quelques conseils, le moyen de profiter de ses lectures de piété. Ces dernières instructions se rapportent plutôt à l'enfant qui a déjà terminé son cours de catéchisme, mais n'est-il pas également opportun de guider cet esprit et ce cœur au moment où l'enfant va être pour ainsi dire livré à lui-même? Telle est la justification du titre que M. l'abbé Dumax a donné à son livre : ***Entretiens et conseils avant et après le catéchisme.***

Le même auteur ne veut pas se séparer de ses chers enfants sans leur signaler leurs principaux défauts et leur faire bien comprendre qu'ils ont l'obligation de les combattre. *La Guerre aux défauts* est un petit traité tout en histoires, divisé en cinq parties distinctes correspondant à cinq questions principales : Qu'est-ce qu'un défaut et qu'importe-t-il de savoir sur les défauts avant de songer à les corriger? Qu'est-ce que faire la guerre à ses défauts? Importe-t-il à un enfant de se corriger de ses défauts? Que faut-il répondre à ceux qui refusent de se corriger de leurs défauts ? Comment un enfant doit-il s'y prendre pour se corriger de ses défauts? La réponse à ces questions est courte, très courte, mais elle est confirmée ou appuyée par un exemple qui intéresse, éclaire et touche : la démonstration est complète; l'enfant se rend à l'évidence, et pour peu

qu'il ait de la décision, du courage, il va se mettre à l'œuvre et essayer de se corriger du défaut dont il vient de connaître l'origine, les effets et le remède.

L'enfant serait parfait si, en même temps qu'il s'applique à se corriger des défauts, il s'efforçait de se montrer soumis et respectueux. Dans son traité de *l'Obéissance enseignée aux enfants*, M. l'abbé Dumax voudrait bien réussir à leur faire aimer et pratiquer cette vertu, qui est la base de l'éducation chrétienne : il leur dit d'abord ce que c'est que l'obéissance et s'il faut obéir; il examine ensuite ce qui doit détourner un enfant de la désobéissance; il rappelle, dans une troisième partie, les avantages de l'obéissance; il répond aux objections que font ordinairement les enfants désobéissants pour ne pas se soumettre ; enfin, il indique comment il faut obéir. Le traité se termine par un appendice ou chapitre complémentaire dans lequel sont cités quelques modèles d'obéissance et quelques-uns des prodiges que Dieu s'est plu à opérer pour montrer combien l'obéissance lui est agréable. La méthode de l'auteur est, du reste, la même que dans l'ouvrage précédent : c'est par des exemples ou des histoires qu'il continue à frapper l'esprit de ses jeunes lecteurs et à entraîner leur volonté. Rien ne prouve mieux l'excellence de cette méthode que le succès dont les livres de M. l'abbé Dumax ont été favorisés : la plupart en sont arrivés à leur sixième et même à leur huitième édition.

Grâce à de tels efforts, la famille arriverait bientôt à se réformer et à faire revivre ces *Familles bibliques* dont le R. P. Matignon se plaît à nous rappeler le souvenir, et qu'il nous offre comme modèles. L'auteur des *Conférences aux pères de famille* en est aujourd'hui à sa sixième série : c'est au foyer même de la *Sainte Famille* qu'il nous introduit et qu'il nous fait contempler toutes les vertus qui font l'ornement de ce suave intérieur. Ces vingt nouvelles conférences ont pour objet : les Origines de Marie; la Famille du précurseur ; les Antécédents de saint Joseph ; l'Annonciation : la Visitation ; la Naissance de Jean-Baptiste ; la Perplexité de saint Joseph ; Marie et Joseph après leur mariage; la Maternité de Marie ; l'Épreuve de la pauvreté ; le Droit de Dieu sur les enfants ; l'Épreuve de l'exil; l'Enfant-Dieu à douze ans ; l'Épreuve de l'obscurité ; le Départ de Nazareth ; les Frères du Seigneur; le Festin de Cana; Marie pendant la vie publique de Jésus ; Marie au Calvaire; Sépulture et résurrection ; Dernières années de Marie. Ce cadre est vaste ; il embrasse tous les mystères de Bethléem, de Nazareth et de Jérusalem, tout ce qui concerne cette famille qui doit servir de type et de modèle à toutes les autres. Et chacun de ces sujets est traité avec cette sûreté de doctrine, cette logique de développement et cette distinction de parole qui sont les qualités incontestables des œuvres du R. P. Matignon ; tout y est instructif et plein d'attraits. La profondeur de la pensée ne nuit pas à la clarté de son exposition ; le charme du style achève de faire aimer la

doctrine, et le succès de l'auteur ne saurait être douteux. Nous formons des vœux pour que ce livre passe sous les yeux de nos chefs de famille : en suivant les conseils qu'il renferme, ils prépareraient de meilleures générations, qui seraient les plus solides soutiens de la société et la gloire de l'Église.

20 à 27. — Spiritualité et dévotions. — *Le Saint Rosaire de la Très Sainte Vierge*, par le R. P. Thomas Esser, a été composé sur l'ordre du Révérendissime Père Maître général des frères prêcheurs ; son apparition fut très remarquée en Allemagne, et c'était justice. « Nous ne connaissons pour notre part rien d'aussi complet, d'aussi exact, d'aussi instructif et même d'aussi émouvant sur le Rosaire. Au point de vue historique, philosophique, théologique, ascétique, canonique, on y trouve tout ce que l'on peut désirer. La plume de l'auteur est aussi élégante et gracieuse quand elle décrit la poésie du Rosaire, qu'elle est précise et claire quand elle en explique les règles et les statuts, qu'elle est pieuse et éloquente quand elle en commente les mystères ou les effets dans les âmes. » Cette appréciation est du distingué traducteur : elle est vraie ; elle explique les sympathies de Mgr Curé pour ce livre et son vif désir de le faire connaître à la France. L'ouvrage est divisé en quinze chapitres, de même que le saint Rosaire se compose de quinze dizaines. On y traite tour à tour de l'essence du Rosaire et de ses éléments indispensables, de sa constitution intime et de son organisation, de sa forme extérieure et de son mécanisme, de sa dénomination, de son origine, de son esprit, de ses effets sur la vie de l'homme et sur l'Église en général, de la manière de le réciter, de la confrérie qui porte son nom, des indulgences du Rosaire et de ses branches. Il y a là de quoi répondre à toutes les questions que l'on peut se poser sur le Rosaire ; il y a aussi tout ce qui peut provoquer un nouvel élan en faveur de cette dévotion que le pape Léon XIII a mise en grand honneur, et dont il attend la délivrance et le triomphe de l'Église. C'est toute la théologie doctrinale et pratique du Rosaire. L'ouvrage de Mgr Gay sur le Rosaire est plus étendu et plus complet sur les mystères dont se compose cette dévotion : c'est la mystique du Rosaire. L'ouvrage du R. P. Esser, que nous présente aujourd'hui Mgr Curé, tout en faisant une large place aux méditations ou aux commentaires des mystères, embrasse toutes les autres questions qui se rattachent à cette pratique. La traduction est si française qu'on croit lire un ouvrage pensé et écrit en notre langue : rien de forcé, le tour de la phrase est naturel, correct, élégant. Une table des matières par lettre alphabétique permet au lecteur de retrouver immédiatement sous la main tel renseignement qu'il désire.

Les Contemplations eucharistiques, par M. Henry Bolo, sont le commentaire des stances du *Lauda, Sion*. On y reconnaît le même talent, la même imagination, la même puissance de style que dans les précédentes

publications; mais nous devons constater encore que l'auteur en a banni ces mots à effet, ces tournures étranges qui déparent ces premiers livres. Les *Contemplations* sont bien dénommées : elles sont graves, elles se soutiennent, et toutefois elles vous saisissent et vous enlèvent; on y sent l'inspiration de la vraie piété. Le livre n'a point de division ni de titre; chaque strophe de la prose de saint Thomas d'Aquin se présente à son tour pour être paraphrasée, et à la fin M. l'abbé Bolo se trouve nous avoir donné sur le mystère Eucharistie tous les enseignements de la théologie dogmatique et mystique. C'est, sous une forme nouvelle, attrayante, poétique, un traité complet de l'Eucharistie. Peut-être son titre, moins bruyant, piquera moins la curiosité et lui attirera moins de lecteurs mondains, mais le livre sera plus goûté des esprits sérieux, des âmes pieuses, et produira certainement un plus grand bien. A tous points de vue, ce succès est de beaucoup préférable : c'est le seul que peut désirer un bon prêtre doublé d'un excellent écrivain.

Avec les *Écrits choisis* du bienheureux Antoine-Marie Zaccaria nous entrons en plein dans la haute spiritualité ; l'auteur était un théologien très érudit dans les Saintes Écritures, très versé dans les écrits des Saints Pères, habile à résoudre toutes les difficultés que peut offrir la science spirituelle, distingué par l'élévation de son esprit et par la pratique journalière de la perfection. Les lettres du bienheureux sont au nombre de onze et ont toutes trait à la vie spirituelle : un petit sommaire placé en tête de chaque lettre résume en quelques mots les points de doctrine qui y sont contenus. Sous le titre d'*Avis*, on a recueilli plusieurs extraits des constitutions que le bienheureux se proposait de donner aux clercs réguliers de Saint-Paul, un extrait de ses sermons sur le Décalogue et une exhortation qu'il adressa à ses disciples au moment où la persécution sévissait contre eux. En dernier lieu, se trouve un choix de *Maximes spirituelles* les plus utiles aux âmes pieuses. Le R. P. Pica, qui a traduit du latin ou de l'italien ces divers écrits, a été heureusement inspiré de nous faire mieux connaître la doctrine et la sainteté du bienheureux : cette brochure ne peut qu'accroître la confiance dans son intercession et lui procurer de nombreux imitateurs.

Autre livre sorti de la plume d'un bienheureux : *Soliloques, ou Leçons de perfection chrétienne du B. Paul de Sainte-Madeleine*, traduits du latin par un religieux franciscain. Cet opuscule n'est pas exclusivement destiné aux âmes qui vivent dans le cloître ; il convient à tous les états et peut être utile à tout le monde. Ces soliloques sont pieux, savants et de nature à détourner l'esprit de l'homme chrétien du souci superflu des choses mondaines pour l'élever vers les désirs célestes. Les principaux sujets traités dans les vingt-cinq chapitres dont se compose ce livre sont : Observance de la loi et nécessité d'une bonne vie ; Véritable contrition ; Désir de la céleste cité ; Règles pour avancer dans la

perfection ; Persévérance, progrès de l'âme; deux Règles de l'humilité; la Loi de la croix, etc. Le livre s'ouvre par les approbations des examinateurs de l'ordre et par une courte notice de la vie et du martyre du bienheureux ; il se ferme sur le testament spirituel écrit de la main de l'auteur, et par un appendice qui renferme quelques formules de prières.

Les *Pensées du ciel* nous arrivent, par le bienveillant intermédiaire du R. P. Lescœur, de tous les points de la terre : elles sont empruntées aux ouvrages des meilleurs philosophes et théologiens. Mais ce n'est pas seulement un long et pénible travail de recherche et de compilation ; c'est une « petite anthologie de spiritualité. » Le groupement de ces *Pensées* a été fait avec intelligence et méthode sous ces divers titres : Religion et foi ; Dieu et la nature humaine ; le Cœur humain et les règles de l'amour ; la Confiance en Dieu ; la Prière et l'oraison ; la Piété ; Épreuve et tentation ; Porter sa croix ; l'Humilité ; Perfection et sainteté ; l'État religieux ; Sacerdoce et Eucharistie ; le Directeur ; Joie et tristesse ; le Mariage, vertus de famille ; la Mort. Et nous voyons défiler sous nos yeux tout ce qui fait autorité dans la spiritualité, la philosophie, le mysticisme. C'est une prédication qui ne fatigue pas : elle est courte et variée, et c'est pour cela qu'elle plaît davantage et qu'elle est plus utile. S. Em. le cardinal Bourret, félicitant de son œuvre le R. P. Lescœur, est heureux de déclarer que ces *Pensées* sont choisies « avec grande discrétion, qu'elles ne sont point très longues et qu'elles offrent un relief qui les fait retenir et les grave dans la mémoire. »

Le recueil publié par le R. P. Dom Germain Maillet-Guy n'emprunte ses citations qu'aux œuvres du curé d'Ars ; mais ces citations sont, elles aussi, courtes et variées, facilitant également la mémoire, où elles se gravent profondément ; elles sont comprises dans vingt-six chapitres sous ces diverses dénominations : Notre âme, Présence de Dieu, Vie chrétienne, Charité, Douceur, Pureté, Prière, Richesse et pauvreté, Aumône, Péché, Grandes Vérités, Fins dernières, Parents et enfants, etc., etc. Ce n'est pas la première fois qu'on publie des pensées ou des maximes du vénérable curé d'Ars. L'ouvrage que nous annonçons : *Nouvelles Fleurs du curé d'Ars*, n'est pas une reproduction des publications précédentes : elles sont inédites, extraites des sermons du vénérable et du premier procès de béatification : elles viennent s'ajouter aux richesses déjà si grandes qui étaient connues et goûtées des âmes pieuses ; elles sont destinées à accroître le bien que les premières publications ont accompli et à le consolider.

Mais rien n'est plus efficace pour assurer l'œuvre de la sanctification que de vivre de règle, parce que c'est vivre de Dieu et avec Dieu. Nous appelons donc l'attention de nos lecteurs sur le *Règlement de vie chrétienne* que le R. P. Neumayr, de la Compagnie de Jésus, offre aux enfants de Marie ; il est composé d'après les règles des congrégations, et

adapté aux besoins de chaque jour pour tous les âges, conditions et états; il embrasse toutes les actions de notre journée et tous nos devoirs; il renferme les conseils les plus autorisés et les plus pratiques.

Terminons cette série par le livre de M. Gergerès : *La Charité pour les morts et la consolation pour les vivants.* C'est un ouvrage essentiellement salutaire et toujours opportun. La dévotion aux âmes du Purgatoire a pris, depuis quelques années, une extension très grande; on ne saurait trop en favoriser plus encore la diffusion. M. Gergerès ne s'est pas proposé d'autre but, et il faut l'en féliciter; son œuvre a si bien réussi qu'elle en est à sa deuxième édition, et c'est ainsi qu'elle a répondu à l'espoir qu'on en avait conçu. S. Em. le cardinal de Bordeaux, Mgr Donnet, avait vivement encouragé l'auteur, en le louant de ses pieuses intentions. L'ouvrage se divise en six parties : 1° De la nature de l'homme et de ses destinées; 2° Dogmes et enseignements de l'Église touchant les morts ; 3° Devoirs, honneurs et sentiments pieux envers les morts; 4° Notions générales sur les prières et les œuvres satisfactoires pour les morts; 5° Cérémonies; 6° Chants, prières, exercices. Cette courte nomenclature suffit à indiquer les matières dont se compose le volume, et à exciter les fidèles à le lire.

28 à 31. — Liturgie et chant. — « Le Bréviaire, dit M. Rambaud, est la moitié de la vie du prêtre. » Il est aussi vrai de dire qu'il en est le compagnon inséparable, l'ami de cœur. C'est pour cela qu'il convient au prêtre de connaître, ou plutôt de se rappeler de temps à autre *l'Origine et les beautés du bréviaire romain.* Le livre de M. Rambaud sur *l'Office divin* contient, à ce sujet, en un complet résumé, ce qui doit être toujours présent à la pensée du prêtre : nature et fin du bréviaire; ses origines et sa composition; symbolisme de ses partitions; harmonie de ses divers éléments; harmonie et majesté du bréviaire à la paroisse et au monastère; harmonie des diverses heures. Ce livre est approuvé par Mgr Lecot, qui se porte ainsi garant de son orthodoxie; l'auteur, du reste, n'a fait que s'appuyer sur les grands auteurs liturgiques, auxquels il a judicieusement emprunté ce qu'ils ont dit de mieux au sujet du bréviaire.

Les livres de chant que nous avons à présenter à nos lecteurs n'entrent pas tout à fait dans les limites de notre compétence, mais nous acceptons volontiers la mission de les recommander à MM. les curés. Il y a, depuis quelques années, tant d'abus sur ce point qu'il faut être heureux, quand l'occasion se présente, de réagir et de provoquer un retour sérieux au bon goût et à la musique sacrée. Le livre du R. P. Jung ayant pour titre : *Cantica Sion : 220 chants latins anciens et nouveaux*, est un choix de morceaux de chant tel qu'il convenait pour ramener nos chantres et nos chœurs à l'ancienne et véritable tradition du chant ecclésiastique. « Des juges compétents, écrit Monseigneur de Troyes à l'auteur, ont

loué la sûreté de goût qui vous a dicté vos choix, n'admettant dans votre collection que des morceaux d'un style pur, vraiment religieux. Vous avez exclu avec raison cette musique plus ou moins agréable à l'oreille, mais insignifiante pour l'âme, qui ne tient nul compte des paroles saintes et qui cause à l'église plus de distractions qu'elle n'inspire de prières. » Les deux cent vingt chants latins que renferme ce recueil sont groupés sous ces trois titres généraux : *De V° sacramento; de Beatâ Virgine ; de Tempore et festis ;* ils sont tous au moins à deux voix ; la plupart à trois et à quatre voix égales, parfois mixtes ; enfin, sous le rapport typographique, ce recueil ne laisse rien à désirer.

Caecilia est aussi un recueil de chants sacrés, disposés à peu près comme dans le livre précédent ; l'auteur, M. l'abbé Poivet, le dédie aux maisons d'éducation religieuse et spécialement aux petits séminaires. Les morceaux qui le composent sont faciles, pieux et priants : la plupart sont écrits pour deux voix égales. Il serait à désirer qu'ils fussent bientôt connus et propagés. La dignité de nos cérémonies y gagnerait beaucoup et rien ne pourrait favoriser davantage la piété et la dévotion des fidèles.

Enfin, il serait aussi d'une grande utilité pour nos maîtrises et nos enfants de chœur de se former à l'accentuation du psautier pour les vêpres du dimanche et des fêtes. Quel chant plus beau que celui de tout un peuple célébrant à la fois les louanges du Seigneur ! Mais à la condition que l'accord et l'harmonie régneront dans ce concert. Le *Psautier accentué* de M. l'abbé Sabouret est destiné à réaliser cette perfection : il devrait être entre les mains de toutes les personnes qui peuvent prendre part au chant des vêpres.

F. Chapot.

SCIENCES

Quelques idées sur la théorie catholique des sciences et sur la synthèse des connaissances humaines dans la théologie, par Jean-Baptiste Aubry. Paris, V. Retaux, et chez l'auteur, à Dreslincourt (Oise), 1894, in-8 de xvii-387 p. — Prix : 6 fr.

Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France, 1re partie, par J.-B. Aubry. Lille, Desclée, de Brouwer, et chez l'auteur, à Dreslincourt (Oise), s. d. (1894), in-8 de 280 p.—Prix : 4 fr.

Ce sont ici deux ouvrages posthumes publiés par les soins du frère de l'auteur, et qui ne sont qu'un commencement. La *Théorie catholique des sciences* formera le tome Ier des *Œuvres complètes* de J.-B. Aubry, ancien missionnaire et ancien directeur de séminaire en Chine ; et l'*Essai sur la methode* est la première partie d'un ouvrage qui semble devoir être distinct des *Œuvres complètes.*

Parlons d'abord des *Quelques idées sur la théorie catholique des sciences.* L'auteur part de ce principe contestable que les vérités révélées

et l'Écriture sainte n'ont pas seulement pour objet d'instruire l'homme sur son origine, sa mission spirituelle, ses fins dernières, mais encore de lui fournir les données premières et essentielles des sciences purement humaines. Il veut donc subordonner celles-ci à la théologie, et les envisager toutes sous cet aspect comme point de départ. De là une série de chapitres sur la *Théologie des sciences exactes*, — la *Théologie des sciences cosmographiques*, — la *Théologie des sciences naturelles* envisagées dans leurs différentes branches, — la *Théologie des sciences physiques et chimiques*, — et enfin la *Théologie des sciences médicales et pharmaceutiques.*

Si par sa théologie des sciences humaines, l'auteur entendait seulement la philosophie de ces sciences dans le sens catholique; si l'intervention qu'il préconise, de la Révélation dans les sciences, se bornait à un rôle négatif, à éclairer la route du savant lorsque ses découvertes l'amèneraient à une proposition ou theorie en opposition formelle et certaine avec quelqu'un des dogmes objet de la foi, — il n'y aurait qu'à applaudir des deux mains à sa thèse. Elle contient d'ailleurs des vues élevées, un esprit philosophique recommandable, toutes les fois que l'auteur reste sur le seul terrain de la philosophie et des sciences, enfin une érudition scientifique remarquablement étendue, bien qu'on y rencontre, de ci, de là, quelques théories surannees; par exemple, celle de la formation neptunienne du globe terrestre, en géologie (p. 190 et suiv.), et, en exégèse, l'admission, dans l'hexaméron, des jours-époques comme découlant nécessairement des textes de la Bible (p. 183). Ce ne seraient là que des défauts secondaires au regard d'une œuvre solide et mûrement élaborée, si le zélé missionnaire s'en tenait aux deux points de vue que l'on vient d'indiquer. Sans doute, ils sont dans sa pensée, et c'est même là un des éléments du mérite de son livre. Mais il va beaucoup plus loin, beaucoup trop loin, selon nous, en voulant donner à la théologie un rôle positif dans les sciences, en voulant faire d'elle en quelque sorte le fil conducteur de l'esprit humain dans la recherche des vérités d'ordre purement naturel. Tel n'est le but ni de la Révélation ni de l'Écriture sainte. Il est admis par tous les exégètes, aujourd'hui, qu'il n'y a pas d'enseignement scientifique dans la Bible, et que si le langage du livre sacré n'est jamais en soi contraire à la science, il est cependant conforme au langage vulgaire et fait abstraction des théories scientifiques. Vouloir donc y chercher ce que ses auteurs n'y ont pas mis et n'ont pas voulu y mettre, c'est s'exposer à faire fausse route, à aboutir à des résultats antiscientifiques, et, ce qui est plus grave, à compromettre l'Écriture sainte et la Révélation, en les solidarisant avec les erreurs toujours possibles et même fréquentes des sciences humaines elles-mêmes.

C'est grand dommage que l'auteur ait adopté ce point de vue excessif;

car son livre renferme un grand nombre d'excellentes vérités, des aperçus généraux d'une réelle valeur et d'un grand intérêt. Aussi a-t-il trouvé des admirateurs sincères, aux éloges desquels, sous les réserves qui précèdent, nous nous associons volontiers.

— Tendant à un but plus restreint, le second des deux ouvrages signalés est conçu dans le même esprit de dévouement à l'Église et d'un zèle ardent poussé parfois à l'extrême. L'auteur examine d'abord le rôle, en vue de la restauration sociale en France, de nos universités catholiques et de nos séminaires, et plaide sur la nécessité d'une réforme dans la méthode des études sacrées. Il s'élève énergiquement contre ce qu'il appelle la méthode théologique moderne dans laquelle il voit, sous l'influence de Descartes et de Pascal, un véritable divorce de la raison et de la foi. On ne voit pas trop, soit dit en passant, que les Ravignan, les Lacordaire, les Perreyve, les Freppel, les Dupanloup, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les morts, aient montré beaucoup de symptômes d'un tel divorce ; l'époque de leurs études théologiques correspondait bien, cependant, avec le temps de la « méthode théologique moderne. »

Quoi qu'il en soit, l'auteur est assurément dans le vrai en insistant pour que l'on s'inspire davantage du concile de Trente et de son importance doctrinale au point de vue de la méthode. Est-il aussi exact lorsque, à propos des méthodes de controverse ancienne et moderne, il considère la polémique comme dangereuse bien que nécessitée par les circonstances? Nous n'oserions trancher la question Mais si « l'Église n'est pas argumentatrice de sa nature, » si « la prédication évangélique est une entreprise d'édification, non de controverse, » il n'en est pas moins vrai que l'Église, sur cette terre, est militante, et que par conséquent il faut bien que ses enfants la défendent contre les attaques dont elle est l'objet dans tous les temps.

Que l'influence du XVIIe siècle ait été funeste jusqu'à nos jours aux études théologiques, c'est encore un point sur lequel nous ne nous risquerons pas à nous prononcer. Il nous semble, cependant, que traiter Massillon, M. Olier, le P. de Bérulle, de « théologiens pauvres de doctrine, qui, par la qualité et le genre de leurs écrits, indiquent assez clairement le travail de décadence dans l'enseignement sacré, » c'est être un peu bien sévère. Peu s'en faut que Bossuet ne soit pas mieux traité; il le semble même au premier abord. Toutefois, quelques lignes plus bas, on veut bien lui reconnaître un génie unique et élevé. Mais, précisément, il est « trop unique, trop élevé, pour donner la mesure, la formule théologique de son siècle » (p. 201). Il semble, cependant, que plus un génie est élevé, plus il domine son temps et y laisse son empreinte.

Si des hommes comme ceux qu'on vient de citer, des gloires de l'Église au XVIIe siècle, sont ainsi traités, que sera-ce quand il s'agira de

Descartes, de Leibnitz, de Pascal, de Malebranche? Certes, loin de nous la pensée de défendre les erreurs de Pascal et surtout l'hérésie janséniste dont il a été d'ailleurs la victime plus encore que le fauteur; mais considérer Descartes et lui comme « les deux fondateurs de la prose française moderne » (eh bien! et Bossuet, et Fénelon, ne comptent-ils pas aussi parmi les grands prosateurs dans le français moderne?); leur en faire un grief grave en les rendant responsables de tous les écarts des écrivains français depuis eux jusqu'à nous; — envelopper, sans distinction aucune, dans une égale réprobation, le cartésianisme, le gallicanisme et le jansénisme; mettre Descartes presque sur le même pied que Luther, et l'appeler « l'hérésiarque de la philosophie, » ne sont-ce pas là des exagérations évidentes, bien plus nuisibles qu'utiles à la cause qu'on prétend servir par de pareils moyens?

Nous n'ignorons pas tout ce que l'on a justement reproché au fameux doute méthodique de Descartes. Mais enfin, par cela même qu'il était « méthodique, » ce doute, il n'était donc pas réel, *in re* : c'était plutôt une abstraction provisoire des vérités acquises qu'un doute véritable. Qu'il soit expédient et avantageux, aujourd'hui, d'éliminer l'esprit cartésien des études théologiques, la chose est possible, nous n'avons ici ni à le nier ni à l'affirmer. Mais aux siècles précédents, n'était-il pas sage et habile de contrebalancer les influences fâcheuses du cartésianisme, en l'absorbant en quelque sorte, en s'en aidant même pour lutter plus efficacement contre les tendances rationalistes qui s'appuyaient sur lui? Cette thèse peut se discuter, on n'en disconvient pas; mais la thèse contraire n'est pas évidente, d'après laquelle tout le mal, tous les fléaux, toutes les décadences dont on peut, à bon droit, s'affliger aujourd'hui pour notre pays, seraient le fruit des doctrines de Descartes. Telle serait cependant la conclusion de cette « première partie » de l'*Essai* que nous venons d'analyser.

Sans doute, dégagé, comme le précédent ouvrage, de ses exagérations et de ses tendances extrêmes, il doit, comme lui, contenir d'utiles vérités. Il est également, en tout cas, le fruit d'un zèle apostolique ardent, de connaissances variées et étendues, et mérite, à ces points de vue, estime et considération. JEAN D'ESTIENNE.

Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui, *chronique agricole du* Journal des Débats, par D. ZOLLA. 1re série. Paris, Alcan, 1894, in-18 de 382 p. — Prix : 3 fr. 50.

A notre époque, on se retourne quelque peu, semble-t-il, vers l'agriculture. Si les propriétaires ne s'occupent pas encore directement de leurs terres, du moins se mettent-ils davantage au courant des questions qui les intéressent. C'est donc, autant pour eux que pour les agriculteurs de profession, que M. Zolla a réuni en un volume les divers articles qu'il a

d'abord fait paraître dans la chronique agricole du *Journal des Débats*.

Cette origine explique pour quels motifs les sujets abordés ne se lient pas toujours les uns aux autres. L'écrivain, obligé de parler à son public à jours dits, saisit l'actualité et ne peut par conséquent ni suivre un ordre logique, ni approfondir les matières qu'il aborde. Toutefois, à côté des inconvénients, il y a les avantages, celui entre autres de pouvoir insister sur les points qui, au moment présent, attirent davantage l'attention. L'auteur écrit en économiste et en agronome, c'est dire qu'il est au courant de toutes les publications et de tous les documents statistiques; il en use, et c'est son droit. Mais en cela il tient peut-être trop compte des procédés du commerce, qui sont parfois excessifs; il ne fait pas assez la part de ce que les agissements de la spéculation proprement dite en faussent maintes fois les résultats, alors que les nécessités matérielles de la culture ont des exigences qui ne sont pas toujours concordantes.

Dans toute question agricole il y a d'abord le point de vue de la production, puis celui de la vente des produits. Et souvent on diffère d'opinion, suivant qu'on se place de telle ou telle manière. Quoi qu'il en soit, les *Questions agricoles* de M. Zolla sont bien présentées et pleines d'intérêt. Après une lecture facile, il en reste plus que des souvenirs. On peut y prendre des notes et y trouver d'utiles enseignements. Terminons en disant que l'auteur a eu la bonne pensée de mettre à la suite de chacun de ses chapitres une bibliographie sommaire des principaux points abordés dans ses chroniques. Peut-être l'ouvrage eût-il encore gagné à voir cette partie développée et résumée par une table d'ensemble à la fin du volume.

G. DE SENNEVILLE.

BELLES-LETTRES

« **L'Assedio di Firenze,** » di MAMBRINO ROSEO, da Fabriano, poema in ottava rima dichiarato con note critiche, storiche e biografiche da ANT. DOM. PIERRUGUES. Firenze, Giuseppe Pellas, 1894, in-16 de XLIX-379 p. — Prix : 5 fr.

Elenco dei capitani e degli uomini d' arme *appartenenti agli stati della Chiesa che militarono con Malatesta Baglioni al servizio della repubblica di Firenze nella guerra del 1529-1530*, pubblicato per cura di ANT. DOM. PIERRUGUES. Firenze, G. Pellas, 1893, in-16 de 23 p. — Prix : 1 fr.

Ce n'est pas par sa valeur littéraire que se recommande le poème dont nous annonçons ici une nouvelle édition, mais par sa valeur historique; Mambrino Roseo da Fabriano est un poète fort médiocre, mais il a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte ; son récit détaillé et précis est une des principales sources, la principale même, sur le siège que les Florentins eurent à subir en 1529-1530, après avoir chassé les Médicis. Les historiens mêmes du XVIe siècle, comme Paul Jove, puisèrent largement dans l'œuvre du poète. Bien que le poème ait eu les honneurs

de deux éditions au XVIe siècle (Pérouse, 1530, in-4, et Venise, 1531, in-12), les exemplaires en sont devenus aujourd'hui de toute rareté et M. Pierrugues a fait œuvre utile en mettant ce document à la portée des historiens. Ses publications antérieures sur cet épisode de l'histoire italienne (*Francesco Ferruccio e la guerra di Firenze*, par exemple, et la curieuse liste des capitaines et hommes d'armes ayant combattu sous les ordres de Malatesta Baglioni, qu'il a retrouvée dans la bibliothèque de Pérouse) le mettaient à même de donner de l'ouvrage de Roseo une bonne édition.

Il a pris comme base de cette réimpression l'édition princeps de 1530, et il l'a scrupuleusement reproduite. L'annotation, assez sobre, mais où rien ne manque d'essentiel, contient l'identification des personnages nommés par l'auteur et des indications historiques qui complètent ou rectifient le récit du poète; les notes sur la langue de Roseo sont fort rares et auraient pu l'être davantage : quelle utilité, par exemple, de noter (chant V, n. 22) pour le mot *acceso* le sens de *incendiato*, qui ne peut faire doute pour aucun lecteur? M. Pierrugues a eu raison de rejeter à la fin de chacun des neuf chants l'annotation qui s'y rapporte; comme quelques-unes de ces notes sont fort développées, il y aurait eu inconvénient à les mettre au bas du texte. Comme introduction, l'éditeur a reproduit la notice (assez peu commune, comme la plupart des *Per Nozze*) écrite, en 1855, par dom Romualdo Canavari; il y a ajouté des notes qui en augmentent l'intérêt. Un précieux index des noms et des matières termine cette excellente édition d'un texte historique de haute valeur; les gravures sur bois, qui accompagnaient l'édition originale, ont été reproduites ici ; l'exécution typographique est parfaite.

E.-G. Ledos.

La Littérature catholique et nationale, par Léon Gautier. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, Société de Saint-Augustin, 1894, in-8 de 376 p. — Prix : 4 fr.

M. Léon Gautier continue à sonner la cloche avec la vigueur d'un jeune homme, la cloche du grand réveil catholique. Il entend que la littérature soit catholique et nationale; et c'est l'unité de ce volume fait d'articles et de conférences écrits à des époques très différentes, qu'à chaque page éclate et rayonne cette grande idée. Comment, en effet, une littérature ne serait-elle pas plus élevée, plus forte et plus féconde, si elle se nourrissait du pain de la Vérité? Et quelle serait sa puissance sur un peuple, si par le charme du Beau elle ouvrait son âme largement aux effluves ardents du Bien, à la poussée généreuse de la Foi! Notre moyen âge connut cette union heureuse de la religion et de l'art. De là cette littérature vraiment sincère, spontanée et populaire, à laquelle M. Léon Gautier a voué une tendresse particulière.

Dans *la Littérature française avant le XVIIe siècle*, il en résume à traits rapides toute l'histoire, montrant les grandeurs de ce XIIe et de ce XIIIe siècle, encore bien souvent méconnus, mettant en relief, avec les défauts de notre race, le scepticisme gouailleur, la raillerie touche-à-tout, qu'on retrouve dans les fabliaux et le roman du Renard, — l'ardeur chevaleresque et la foi pleine d'entrain, qui sont, de la chanson de Roland à Lamartine et à Louis Veuillot, les qualités indestructibles du génie français. Il flétrit cette monstrueuse erreur dont nous souffrons encore et qui s'appelle *la Renaissance*, un peuple oubliant son histoire, ses traditions, dix siècles de vie chrétienne, s'imaginant tout à coup que l'humanité, comme la Belle au Bois dormant, a sommeillé pendant mille ans, faisant table rase de tout le passé, et entreprenant de tout reconstruire à nouveau sur le modèle des œuvres mortes de l'antiquité païenne ! Et ce XVIIe siècle, qui voit les défauts du XVIe, mais qui ne sait pas revenir en arrière, et, la beauté de la forme une fois conquise, ressaisir, pour ne plus les perdre, les traditions nationales et chrétiennes ! Il continue le XVIe siècle, au lieu qu'il fallait continuer le moyen âge en l'enrichissant des dépouilles de l'art grec et romain ; il enfonce de plus en plus l'esprit français dans ce paganisme de convention, qui, pour être artificiel, n'est pas sans danger ; et il mérite ainsi la flétrissante définition qu'en donne M. L. Gautier : « Le XVIIe siècle cependant, c'est le XVIe aligné, c'est la Renaissance organisée et régularisée. »

Ailleurs, le savant critique étudie *l'Idée politique* et *l'Idée religieuse dans les chansons de geste*. Il démêle avec une impartiale pénétration ce qu'il y a de faux, de barbare, ou d'irrespectueux et de frondeur dans nos vieilles épopées, d'origine et d'allure germaniques pour la plupart ; mais sa conclusion, c'est toujours que le patriotisme et le respect du Roi domine, que cette littérature, en somme, est l'expression d'une société jeune et forte, qui a tout ce qu'il faut pour devenir absolument chrétienne. Ou bien c'est notre *Théâtre moderne* étudié dans ses origines, non pas d'une manière vague et banale, mais avec une précision érudite qui suit, étape par étape, l'évolution du drame liturgique depuis les « tropes » des offices monastiques jusqu'à l'heure où la langue vulgaire chasse le latin, en attendant que le théâtre se laïcise tout à fait, et qu'à côté des mystères religieux paraissent les mystères civils et profanes, comme *Robert le Diable* ou *le Siège d'Orléans*. Ce *Mystère du siège d'Orléans* est lui-même l'objet d'une étude spéciale. Quelque médiocre qu'il soit au point de vue de l'art, écrit et joué selon toute probabilité du vivant même de Jeanne d'Arc, il a un haut intérêt historique et religieux, puisqu'on y voit à plein l'âme du peuple émue par cette merveilleuse et sainte figure, et dès la première heure bénissant sa mission comme surnaturelle. Deux articles plus courts évoquent deux curieux écrivains de ce moyen âge : *Adam de Saint-Victor*, le pieux auteur de tant de proses

sacrées, le poète-musicien à qui, dit la légende, apparut et sourit la Vierge pour le récompenser d'avoir écrit le beau chant *Salve, Mater Salvatoris;* — *Eustache Deschamps*, vrai journaliste parisien, attrapant l'actualité à la pipée, et faisant avec plus de franchise que de style la guerre aux abus, belle âme au demeurant, passionnément française et énergiquement chrétienne. Comme rien de ce qui chante la gloire du moyen âge ne saurait être étranger à M. Léon Gautier, on ne s'étonnera pas de le voir, en un autre chapitre, nous faire connaître cet art de l'architecture si vraiment catholique et national.

Est-ce à dire que le moyen âge seul ait droit à nos hommages et à notre étude, et qu'il faille fermer les yeux aux œuvres classiques, anciennes ou modernes, parce qu'elles sont païennes? Bien au contraire. Et avec une logique entraînante M. Léon Gautier, après avoir hardiment intitulé sa leçon : *La Littérature catholique avant Jésus-Christ*, revendique justement comme « catholiques » tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Catholiques ils sont, parce qu'ils gardent tous un reflet de la divine beauté. Penseurs et poètes sont les âmes d'élite chez qui ce souvenir est un peu plus clairvoyant, ces aspirations un peu plus fortes, et leurs œuvres sont les parcelles éparses, *membra disjecta*, de la Vérité divine aux mains des hommes.

Voilà pourquoi, après avoir longuement médité, adoré le livre de Dieu, on étudiera les œuvres des hommes, les philosophes de l'Inde et de la Chine, les penseurs comme Platon, dont les doctrines sont parfois, suivant le mot de J. de Maistre, « la préface de l'Évangile, » tout en remarquant chez ces égarés la corruption fatale des traditions primitives. C'est dans cet esprit chrétien qu'on lira également les classiques du XVIIe siècle (*la Question des classiques*), admirables quand ils ont ouvert leur âme aux inspirations d'en haut, trop souvent artificiels, guindés et froids, ignorant la nature, ignorant le peuple, le vrai peuple de France, parce que de parti pris ils avaient séparé la poésie de la religion, aristocrates raffinés dont l'esprit se joue en des subtilités ingénieuses, mais chez lesquels on n'entend jamais un cri du cœur montant à Dieu.

Notre siècle semble avoir entrevu la voie où il faut marcher maintenant. Pour cela même M. Gautier l'aime et a confiance en lui. Quoique de moindre importance que les morceaux précédents, les pages sur les Mémoires de Mme de Lamartine : *le Style des mères ;* sur l'esprit du curé d'Ars : *le Style des saints;* sur *Louis Veuillot* et *Dom Guéranger,* donnent au volume la forte conclusion qui se tire des exemples : Soyez chrétiens et élevez vos âmes vers tout ce qui est beau et bien, *sursum corda!* Vous serez alors, si Dieu le veut, de grands écrivains et des artistes complets.

Si j'ai indiqué à la hâte toutes les idées remuées dans ce volume, je

n'ai pas dit tout ce qu'a de charme la causerie éloquente de M. Léon Gautier. Chrétien avant tout, poète et artiste en même temps, il a bien les qualités françaises qu'il définit au commencement de son livre : le bon sens de l'Allemand et le brio de l'Italien ; il a, avec l'exactitude et la clarté, la vivacité, l'entrain, presque la fougue d'un chevalier du vieux temps. Littérature académique? Non ; mais littérature, comme il la veut, catholique et bien française. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika, von Dr FRANZ STUHLMANN. Ein Reisebericht mit Beiträgen von Dr EMIN PASCHA, in seinem Auftrage geschildert. Berlin, Dietrich Reimer, 1894, gr. in-8 de XXIV-901 p. — Prix : 62 fr. 50.

Quand Emin Pacha, délivré malgré lui et ramené par Stanley de la province équatoriale, où il avait passé douze années de sa vie, se fut entendu avec l'Allemagne et eut pris rang parmi les fonctionnaires de la partie de l'Afrique orientale placée sous l'influence allemande, il fut chagé d'aller fonder des postes entre les lacs Tanganyika, Victoria et Albert-Édouard. Parti de Bagamoyo le 26 avril 1890, Emin parvenait le 27 septembre sur la rive méridionale du Victoria Nyanza, et en étudiait la partie sud-occidentale de Mouansa à Boukoba, où il fondait une station ; puis, obliquant vers l'ouest-nord-ouest, il gagnait, à travers un pays des plus accidentés, le lac Albert-Édouard. Après avoir contourné ce lac, Emin se dirigea par la vallée de la Semliki vers l'extrémité méridionale du lac Albert, l'atteignit (20 juillet 1891) et s'enfonça dans la grande forêt équatoriale. Obligé bientôt à la retraite, il regagna son camp de l'Ounduossouma, puis repartit pour tenter l'exécution du projet grandiose qui devait le faire aboutir, après avoir descendu la vallée de l'Ouellé-Oubangui, dans l'hinterland de la colonie allemande du Cameroun. On sait qu'Emin ne put pas mener à bonne fin ce plan (dont l'accomplissement eût été désastreux pour la France) et qu'il fut assassiné par des Arabes vers le 20 octobre 1892, à quelques journées de marche de la rive droite du Congo.

Les dernières observations faites par l'explorateur savant et consciencieux que fut Emin sont malheureusement perdues ; il n'en est pas de même des résultats acquis jusqu'au moment où le voyageur se sépara de ses hommes demeurés valides et demeura avec les malades dans l'Ouendoussouma (26 septembre 1891). Jusqu'alors, en effet, Emin avait eu pour compagnon et pour lieutenant un naturaliste, le docteur Franz Stuhlmann, qui le quitta uniquement pour obéir aux ordres de son chef et qui, suivant ses instructions, regagna ensuite la côte, où il arriva au mois de juillet 1892.

De retour en Allemagne, le docteur Stuhlmann entreprit, une fois la mort d'Emin bien avérée, de retracer leur voyage commun « au cœur de l'Afrique ; » de là est sorti un énorme volume (il est divisé en deux parties, mais la pagination en est continue) publié au début de l'année 1894 sous les auspices de la section coloniale du ministère allemand des affaires étrangères. Dans ce livre, l'auteur fait, avec une conscience qui dégénère parfois en minutie, l'histoire ou même la chronique de l'expédition; mais de cette minutie même le géographe de profession serait mal venu à se plaindre, car il trouve, en lisant attentivement le travail du docteur Stuhlmann, et en se reportant sans cesse aux excellentes cartes qui l'accompagnent, à noter une foule de renseignements précieux et d'informations nouvelles. Il trouve même dans cet ouvrage (chose assez rare dans un livre allemand) de remarquables vues d'ensemble, d'ingénieux rattachements des observations particulières de l'auteur aux faits généraux; alors la fatigue qu'on éprouve parfois à la lecture de la relation du docteur Stuhlmann disparaît pour faire place à la jouissance qu'on ressent toujours à voir se dérouler un exposé où s'unissent étroitement les idées générales et une science profonde des détails.

De plusieurs côtés déjà, en Allemagne et en France, ailleurs encore, des revues spéciales ont montré combien l'influence d'Emin est partout sensible dans l'ouvrage, ce que n'a d'ailleurs jamais dissimulé le docteur Stuhlmann (certains chapitres, les chapitres XVI, XVII, XXII, XXV, XXXII, ont même été rédigés ou dictés par le grand voyageur lui-même à son lieutenant); elles ont également mis en pleine lumière les nombreux et importants résultats du voyage exécuté par Emin Pacha et par le docteur Stuhlmann (voir en particulier *les Résultats de la dernière expédition d'Emin Pacha*, par B. Auerbach, dans les *Annales de géographie*, 15 octobre 1894, p. 76-85). Nous n'avons point à revenir ici sur une tâche fort bien faite; il nous suffira de dire que sur tous les points, aussi bien aux points de vue de la flore, de la faune, de l'anthropologie, de l'ethnographie (noter en particulier les contributions du docteur Stuhlmann au *folklore* africain, p. 95-98) qu'au point de vue géographique, l'ouvrage de notre voyageur apporte une foule de renseignements nouveaux à notre connaissance de l'Afrique équatoriale. On y trouve des chapitres d'ensemble d'une très grande importance; tel le chapitre XXXIV (p. 831-868), qui résume les observations éparses dans tout l'ouvrage et, en les rapprochant, les met en pleine valeur, et qui contient un intéressant essai de classification des races et des langues; tel encore le chapitre XXX (p. 727-742) relatif au lac Victoria. On y rencontre une étude complète de pays jusqu'ici totalement inconnus, et la consolidation et l'affermissement de nos connaissances sur des régions déjà visitées et parfois mal décrites ou d'une façon exagérée, — par

Stanley par exemple. Ainsi s'est trouvé partiellement accompli le vœu formé autrefois par Emin, qui, de Lado, écrivait au docteur Schweinfurth, son ami, qu'il voulait « réserver à la science allemande l'honneur d'explorer ce champ nouveau et fertile » de l'Afrique équatoriale. Parmi les passages que tout le monde, dans l'ouvrage du docteur Stuhlmann, lira avec un vif intérêt, notons ici les pages relatives aux derniers événements de l'Ouganda et aux agissements du capitaine Lugard vis-à-vis des catholiques de ce pays (p. 198-215), ainsi que celles ayant trait à l'établissement des missionnaires français chassés de leur terrain d'évangélisation sur le territoire de Boukoba. Les deux lettres de Mgr Hirth, publiées par le docteur Stuhlmann (p. 701 et 702), ne peuvent que contribuer à faire aimer davantage le vénérable vicaire apostolique de l'Ouganda. Avec un non moins vif intérêt, on étudiera, au cours de tout l'ouvrage, le curieux caractère d'Emin, et l'affaiblissement graduel, par suite de la maladie et des privations, d'un tempérament qui fut robuste, mais dans lequel subsista toujours une âme fortement trempée.

Deux admirables cartes permettent de suivre facilement la relation de l'auteur; l'une, dessinée par R. Kiepert, présente à l'échelle de 1/3,000,000e l'ensemble des pays parcourus par l'expédition Emin-Stuhlmann de 1890 à 1892; la seconde est une grande carte ethnologique, dressée par le docteur Stuhlmann à la même échelle et qu'accompagnent une intéressante esquisse géologique et deux croquis indiquant la répartition approximative des cultures et de la densité des populations.

L'illustration, exclusivement documentaire, est très soignée. Des profils géologiques, quelques animaux caractéristiques, des types, des tatouages, des objets ethnographiques, voilà ce qu'on trouve le plus souvent dans le texte même; hors texte sont quelques admirables planches reproduisant des photographies de l'auteur; telles sont, en particulier, les deux planches (pl. XVI et XVII) représentant des femmes Pygmées et une vue splendide en héliogravure (pl. X) du Rounssoro, que Stanley appelle le Rouwenzori et dont il fait un volcan, à tort selon le docteur Stuhlmann, qui en a gravi les pentes jusqu'à une altitude de 4,037 mètres (voir le chapitre XIV, p. 285-305). Deux bons portraits d'Emin Pacha (on trouvera d'intéressants fac-similés de son écriture, p. 686-688) et du docteur Stuhlmann sont placés comme frontispices au début de chacune des deux parties entre lesquelles est divisé cet ouvrage, qui est et qui restera un des livres fondamentaux pour l'étude de l'Afrique équatoriale.

HENRI FROIDEVAUX.

Quatre ans en exil. *A travers l'Espagne, souvenirs, récits, voyages et anecdotes*, par G. BERNARD. Lille, Maison de la Bonne Presse du Nord et Société de Saint-Augustin, 1895, in-4 de 304 p. — Prix : 4 fr.; reliure en percaline, tr. dorées, 6 fr. 50.

On a écrit bien des voyages en Espagne. Celui-ci a un caractère par-

ticulier. Il nous fait connaître l'Espagne catholique, et certes l'auteur était bien à même de la peindre sous cet aspect. En lisant son chapitre sur les augustins de l'Assomption, sur saint Dominique, nous voyons qu'il était un de ces religieux fugitifs qui trouvèrent au delà des Pyrénées une hospitalité si affectueuse. La séduction que l'Espagne exerce sur lui est surtout inspirée par la foi fervente qu'il y remarque chez le peuple principalement. Un chapitre très intéressant est celui où est décrite l'exécution d'un condamné ; on y voit de quelles consolations religieuses est entouré le coupable, elles le réhabilitent en quelque sorte, elles le rendent sympathique ; aussi sainte Thérèse pensait-elle que sur cent exécutés en Espagne, quatre-vingt-dix-neuf allaient, comme le bon larron, tout droit en Paradis. Il ne faudrait pas croire que de petits détails amusants et typiques ne se mêlent pas à ces pages sérieuses. M. G. Bernard raconte plaisamment comment, ayant pris à Saragosse un billet d'aller et retour pour Catalarjud, il ne put revenir le soir même, parce que son billet était valable pour deux jours ; comment à la stupéfaction des voyageurs, un train fit une halte dont on ne leur donnait pas l'explication, pour attendre un contrôleur en retard. Il n'était pas arrivé à temps à la station précédente et s'en venait tranquillement à pied. Et n'aurait-ce pas été une bonne figure pour un des chapitres de *Gil Blas*, que ce directeur des douanes qui s'excuse de la lenteur de ses opérations en disant qu'il est seul, tous les autres employés venant d'être envoyés aux galères ? A des descriptions de sites, de villes, souvent bien réussies, M. Bernard a mêlé quelques légendes. Il y en a une très curieuse au sujet de ces bonnes lames de Tolède, qu'aimaient à faire reluire les héros de l'école romantique. Leur ancienne réputation se rattache à la fameuse épée de Roland, à cette Durandal que tant de villes se flattent de posséder. Je recommande cette légende à mon ami M. Léon Gautier.

Je m'attendais à trouver un peu plus de réminiscences littéraires dans *Quatre ans en exil*. Je pensais qu'à propos de Silos, l'auteur rappellerait le vieux poème de Gonzalo de Berceo, qu'à propos de Cordoue, après avoir nommé Lucain et les Sénèque, ses glorieux enfants, il accorderait une mention à Juan de Mena. Je comprends très bien, du reste, que M. G. Bernard n'ait pas raconté la légende du Montserrat avec les détails que Cristobal de Virues a admis dans son poème, car il ne faut pas oublier que le livre de M. Bernard semble surtout destiné à de jeunes lecteurs. Ils le liront avec plaisir, avec profit, et s'arrêteront aux nombreuses illustrations qui le remplissent. Ajoutons que les acquéreurs de ce volume, publié par la maison de la Bonne Presse du Nord, feront une œuvre méritoire, tout le profit résultant de la vente de ce livre ayant une pieuse et charitable destination.

Je reviens à ce que je disais, touchant les souvenirs littéraires ; si

M. G. Bernard s'en est montré sobre, c'est sans doute par la pensée qu'ils ne s'adresseraient pas très bien à son jeune public, car ce n'est certes pas l'érudition qui manque à l'auteur, nous savons qu'il le prouvera bientôt par d'amples traductions d'écrivains espagnols, qu'un long séjour dans leur patrie le met admirablement en état d'apprécier.

TH. P.

Histoire du siège d'Orléans (1428-1429). Mémoire inédit de l'abbé DUBOIS, publié par PAUL CHARPENTIER, précédé d'une notice sur l'auteur par Ch. CUISSARD. Orléans, Herluison, 1894, in-8 de XXXVIII-445 p.

L'abbé Dubois, né à Orléans en 1752, a laissé de nombreux manuscrits, conservés à la bibliothèque d'Orléans et souvent mis à contribution par les érudits orléanais. M. Paul Charpentier a pensé que l'*Histoire du siège d'Orléans*, écrite, en 1823 par le consciencieux chercheur, pourrait offrir quelque intérêt à cause des précieux renseignements qu'elle contient, soit sur les documents conservés dans les archives municipales, soit surtout sur la togographie d'Orléans au XVe siècle ; il nous donne donc le texte de l'ouvrage de l'abbé Dubois, précédé d'une notice biographique sur cet « homme modeste, prêtre ignoré, dont l'existence s'écoule dans le calme de son pensionnat et le silence des archives, » notice due à la plume de M. Cuissard, sous-bibliothécaire de la ville d'Orléans. L'ouvrage est accompagné d'un plan d'Orléans en 1428, dressé par l'abbé Dubois, en 1823, sur ce qui restait alors des anciens murs et des tours des diverses enceintes et sur les documents qu'il avait pu recueillir.

Le travail de l'abbé Dubois se compose de plusieurs mémoires : 1° Pièces authentiques, auteurs et plans sur lesquels est appuyée l'histoire du siège ; 2° *Journal du siège d'Orléans :* examen des éditions de cet ouvrage et de son degré d'autorité ; 3° Première enceinte d'Orléans ; 4° Description détaillée de la ville telle qu'elle était en 1428 (c'est la partie la plus considérable de l'ouvrage) ; 5° Position des bastilles et des boulevards des Anglais ; 6° Observations critiques sur les auteurs qui ont donné la description du siège (l'auteur s'occupe des deux travaux les plus récents parus au moment où il écrivait, ceux de MM. Lebrun de (et non *des*) Charmettes et de M. Berriat Saint-Prix) ; 8° Délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc (c'est un résumé de l'histoire de la Pucelle jusqu'à la bataille de Patay) ; 9° Détermination du nombre des habitants et des soldats que les Anglais ont eu à combattre pendant le siège d'Orléans, avec une liste des principaux habitants en 1428-1429.

Les renseignements topographiques si nombreux et si précis qui sont consignés dans ces Mémoires les rendent dignes de l'attention des historiens ; nous ne pouvons donc que féliciter M. Paul Charpentier de les avoir livrés à l'impression.

G. DE B.

Journal d'Adrien Duquesnoy, *député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante (3 mai 1789-3 avril 1790)*, publié pour la Société d'histoire contemporaine par Robert de Crèvecœur. T. Ier, *3 mai-29 octobre 1789 ;* T. II, *30 octobre 1789-3 avril 1790.* Paris, Alphonse Picard et fils, 1894, 2 vol. in-8 de xi-504 et 545 p. — Prix : 20 fr.

Lorsque, de la lecture des livres d'histoire générale sur la Constituante, on arrive aux témoignages et aux appréciations d'un contemporain et d'un acteur, c'est rentrer de la théorie dans la réalité. Dans la correspondance presque quotidienne que Duquesnoy adressait au prince Emmanuel de Salm-Salm et que M. Robert de Crèvecœur nous rend aujourd'hui, nous nous trouvons replacés au milieu des événements et des impressions immédiates qu'ils provoquaient. Étaient-ce toujours des impressions justes ? Tous les jugements étaient-ils complets et éclairés ? Ces récits mêmes ont-ils l'exactitude qu'on doit attendre de l'histoire ? Non ; mais impressions, jugements, récits, ont une date, et si, au travers, nous n'apercevons pas un ensemble qui nous satisfasse, il y a du moins une chose incontestable et qui a son prix : c'est, d'une part, la sincérité du spectateur ; c'est, de l'autre, la révélation de l'effet que faisaient sur les gens de ce temps-là les événements, les hommes, les actes que, aujourd'hui, à distance, nous jugeons d'une façon souvent différente. A peine si les contemporains ont le loisir de raconter et de juger à la hâte la scène du Jeu de paume, le 14 juillet, les 5 et 6 octobre, tandis que, sur ces même faits, nous ne tarissons pas maintenant en recherches, en enquêtes et en théories.

Sur les hommes, Duquesnoy nous donne des opinions tranchées auxquelles nous apporterions peut-être des tempéraments ; mais ces opinions, c'était l'opinion d'alors, passionnée comme l'est généralement celle des contemporains : il est nécessaire de la connaître. Talleyrand n'est pas ménagé : « Le nom de cet homme-là rappelle tout ce qu'il y a de méprisable et de vil ; agioteur pervers, immoral, ambitieux...., traître à son ordre qu'il a vendu, sans principes, sans honneur...., mille fois plus méprisable que Mirabeau. Savez-vous, disait l'un, qu'il y a des gens qui applaudissent l'évêque d'Autun ? — Parbleu, je le crois bien, il y a là tant de coquins qui désirent la banqueroute » (II, 130-131). Ailleurs : « Un prêtre ami de Mirabeau est nécessairement un homme méprisable » (II, 109). Mirabeau, Maury, ne sont pas traités avec plus d'indulgence (II, 153, 185, 196) ; Barnave non plus (II, 265). On verra (II, 209-215) une série de portraits des divers présidents de l'Assemblée constituante qui jette de la lumière sur des personnages jusqu'ici peu caractérisés. Je m'abstiens à regret d'en citer quelques traits.

Duquesnoy ne se méprend pas sur les procédés d'intimidation dont usaient les meneurs ; on menaçait l'Assemblée d'une insurrection toutes les fois qu'on voulait par la terreur la forcer d'adopter ou de rejeter une

opinion. Rien qu'en six mois, ces menaces s'étaient renouvelées neuf fois ! Et il les cite ; entre autres : « 6° Lorsque nous avons prononcé sur les biens du clergé. » A ces menaces générales se joignaient les menaces individuelles adressées « aux députés qu'un caractère un peu prononcé faisait distinguer dans un parti ou dans l'autre » (II, 205-206).

C'est une question très intéressante à suivre dans la correspondance de Duquesnoy que celle des biens du clergé. Malgré quelques réserves, Duquesnoy est partisan de la confiscation ; l'Assemblée aussi, dès le premier jour. Lorsque Talleyrand déposa le projet, le curé Pous (dont M. de la Sicotière a publié la correspondance) écrit : « Il fut applaudi à tout rompre. » Duquesnoy n'est pas sensible à l'éloquence de Maury : « En supposant, dit-il, que cette cause fût bonne, c'est un grand malheur pour elle d'être défendue par un homme comme l'abbé Maury, de mœurs décriées, de réputation perdue, et à qui il est impossible de dire un mot écouté favorablement par l'Assemblée » (I, 434). D'autres étaient moins prévenus : « L'abbé Maury, écrit encore le curé Pous, lutta avec avantage contre Mirabeau. Ces deux champions ne sont pas égaux. L'abbé improvise toujours, et toujours il est inimitable et vraiment sublime ; l'autre est peu de chose à son égard quand il improvise, et il n'est quelquefois grand qu'avec le papier à la main. » L'opinion, en apparence faite d'avance, eut ses retours ; malgré les efforts de Thouret, de Treilhard, en faveur de la confiscation, Duquesnoy avoue que les avis sont partagés et « qu'on ne peut guère prévoir quel parti on prendra » (23 octobre). Plus loin, il déclare que « la cause du clergé a été beaucoup mieux défendue qu'attaquée » (II, 31). Enfin, vient le biais proposé par Mirabeau ; l'Assemblée s'estima déliée de ses scrupules : « Voilà le trait d'un grand coquin, disait quelqu'un, mais d'un coquin qui a du génie. » C'est le traitement de 1,200 fr. assuré aux curés qui fit passer le reste. L'aveu est bon à retenir.

M. de Crèvecœur, outre les détails biographiques qu'il donne sur Duquesnoy dans sa préface, raconte comment le manuscrit de cette correspondance est venu à la Société d'histoire contemporaine de son distingué président, M. de la Sicotière, qui en avait le premier compris et révélé l'importance ; comment, au département des manuscrits, dans les papiers d'Alphonse de Beauchamp, se trouva un autre manuscrit, qui a servi à compléter le premier ; que le nom, resté inconnu, du correspondant de Duquesnoy, fut découvert par M. Paul Guilhiermoz dans un passage des *Mémoires de Malouet :* c'était Emmanuel-Henri-Nicolas-Léopold, prince de Salm-Salm (1742-1808), maréchal de camp en 1781, élu suppléant aux états généraux par la noblesse de Nancy. Les deux volumes comprennent 259 bulletins, dont 133 se trouvent dans les deux manuscrits. Il est regrettable que la correspondance de Duquesnoy s'arrête au 3 avril 1790. Suspendue avec le prince de Salm-Salm, elle

semble avoir été continuée avec M. de Montmorin ; mais, jusqu'à présent, cette seconde partie n'a pas été retrouvée.

Cette publication, très soignée et dont l'intérêt historique a été compris tout de suite par les érudits et par le public, se termine par un *Index biographique et bibliographique*. Notons-y (p. 530), ainsi que dans le cours des deux volumes (I, 392, et II, 15, 274, 386) un lapsus typographique : *Oleron* mis partout pour *Oloron*. Ni sous l'ancien régime, ni depuis le Concordat, il n'y eut d'évêque à l'île d'Oléron ; M. de Villoutreix de Faye fut le dernier évêque d'Oloron (Basses-Pyrénées). Duquesnoy le signale avec raison comme « l'un des prélats les plus recommandables du royaume par sa simplicité apostolique, sa charité, sa bienfaisance, sa tolérance.... » (II, 386). VICTOR PIERRE.

Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, par l'abbé L. DUCHESNE. T. I. *Provinces du sud-est*. Paris, Thorin, 1894, in-8 de VIII-356 p. – Prix : 12 fr.

M. l'abbé Duchesne aurait dû vivre au temps où les auteurs de la *Gallia christiana* ont pensé à entreprendre leur grand ouvrage. Les premiers volumes, consacrés aux provinces ecclésiastiques du midi de la France, les plus faibles de la collection, auraient été moins imparfaits. Ce sont justement les diocèses du sud-est par lesquels commence le savant académicien, dans son premier volume ; il y étudie, avec sa critique scrupuleuse, les origines, tandis que, d'un autre côté, M. l'abbé Albanès rectifie les listes épiscopales des siècles plus rapprochés de nous.

M. l'abbé Duchesne, mettant de côté la plupart des légendes, dont il conteste la valeur historique, s'appuie exclusivement sur des documents sérieux dont tout un groupe avait, jusqu'à présent, été à peu près négligé ; d'abord les catalogues épiscopaux offrant des caractères certains de sincérité ; ensuite les signatures des conciles ; enfin les textes historiques qui viennent corroborer ces deux sources d'indication.

Il résulte des recherches du savant auteur qu'en dehors de l'Église de Lyon, qui date du Ier siècle et qui aurait été, pendant quelque temps, la métropole de toutes les chrétientés des Gaules, et quelques autres sièges qui commencent au IIe et au IIIe siècle, les diocèses gallicans ne peuvent remonter plus haut que le IVe. Cette étude mettra peut-être fin à l'interminable discussion qui divise les érudits au sujet de l'apostolicité des Églises des Gaules.

L'histoire de la province d'Arles, de sa primatie et des changements de circonscription de cette métropole, forme un chapitre important au point de vue de l'histoire ecclésiastique, de l'histoire civile et de la géographie ; elle est présentée sous un jour nouveau et fait comprendre très clairement la position exceptionnelle du métropolitain d'Arles pendant le Ve siècle. L'Église de Vienne fournit encore à M. l'abbé Duchesne l'occasion d'exercer sa critique perspicace ; pour établir la liste

des évêques, puis des archevêques de ce siège, il discute la Chronique et les martyrologes d'Adon, surtout au point de vue chronologique, et passe ensuite aux documents apocryphes, composés au XIe siècle dans le but d'établir la suprématie ecclésiastique du métropolitain de Vienne; enfin un Livre épiscopal de l'archevêque Léger, dont il donne le texte intégral (milieu du XIe siècle).

Dans ce premier volume, on trouve tout ce qu'il y a de certain sur les listes épiscopales des provinces d'Arles, Vienne, Tarentaise, Aix, Toulouse et Narbonne, et des sièges qui en dépendaient.

J'ai dit plus haut que M. l'abbé Duchesne faisait, en général, bon marché des légendes : il est facile de voir qu'il est peu disposé à rattacher saint Trophime d'Arles, et saint Crescent de Vienne, aux temps apostoliques. Mais il faut lire attentivement son dixième chapitre, qui termine le volume, dans lequel il traite de la présence, en Provence, de saint Lazare, de sainte Madeleine et de sainte Marthe. Mon savant confrère ne laisse rien subsister de ce pieux roman, éclos au XIIe siècle par l'influence de l'abbaye de Vézelay; c'est au XIIe siècle que saint Nazaire, patron de la cathédrale d'Autun, fut assimilé à saint Lazare. Mon attention avait été attirée par ce fait que les méreaux du chapitre de *Saint-Nazaire* d'Autun représentaient *saint Lazare* sortant du tombeau; je cherchai alors comment les reliques du ressuscité avaient pu être apportées dans cette ville et à quelle époque, et je ne trouvai rien de précis. Il appartient à M. l'abbé Duchesne et aux savants bourguignons de nous éclairer sur saint Nazaire.

A. DE BARTHÉLEMY.

Henri VIII et les monastères anglais, par le R. P. Dom FRANCIS AIDAN GASQUET. Trad. française publiée par J. SUGNÉ-PHILIPON. Paris, Lecoffre, 1893; 2 vol. in-8 de 450 et 521 p. — Prix : 10 fr.

Les monastères anglais ont été supprimés sous Henri VIII, qui voulait à tout prix de l'argent pour lui-même et pour ses créatures. Le prétexte fut le grand nombre et l'énormité des abus relevés dans les cloîtres d'hommes et de femmes. Des abus sont signalés dans des rapports que rédigèrent, sous les yeux de Cromwell, des ecclésiastiques ambitieux et cupides, et par suite complaisants; de mauvais prêtres, ennemis jurés de la vie religieuse. Ces rapports, que les protestants et quelques rationalistes français ont affecté de prendre pour argent comptant, méritent-ils créance? Non, mille fois non ! C'est ce que le R. P. Gasquet démontre admirablement.

On pourrait peut-être se plaindre que l'abondance des preuves ait nui à la rédaction, et que ces deux volumes, mine précieuse de matériaux dont tout historien devra tenir compte, ne présentent pas un livre assez ordonné et assez concis : mais en histoire, ce sont là défauts secondaires.

L'auteur a rendu à la France, en lui présentant un ouvrage aussi

sérieux, un véritable service. Mais il est regrettable qu'en s'attachant à serrer le texte de près, il ait parfois pris des allures un peu étrangères, et ait oublié que pour bien traduire, il faut penser en français ce que l'auteur a pensé en sa langue. C'est, du reste, un métier difficile et qui demande un esprit et une plume très alertes. Quand il s'agit de deux énormes in-8, il ne faut pas être trop exigeant. L'importance du sujet fera pardonner quelques phrases peu correctes. J. Forbes.

West-Grinstead et les Caryll. *Étude historique et religieuse sur le Comté de Sussex, en Angleterre*, par Max de Trenqualéon. Paris, Torré, s. d. (1893), 2 vol. in-8 de IX-461 et 456 p. — Prix : 12 fr.

Entre les villes de Sewes, Dorking et Havant, dans le comté de Sussex, au milieu des ruines accumulées par la Réforme sous Élisabeth, la paroisse catholique ou mission, comme on dit en Angleterre, de West-Grinstead est demeurée debout à côté de la paroisse protestantisée, longtemps centre unique de vie catholique dans le pays. Cette persévérance continue de la paroisse catholique au milieu de l'apostasie générale a frappé les yeux de notre historien ; de là cette monographie complète de West-Grinstead.

L'auteur a raison de faire remonter les origines du christianisme en ces lieux au temps des rois bretons : il eût pu citer ce fait, qui semble hors de doute, que trois évêques bretons, Éborien, évêque d'York, Restitutus, évêque de Londres, et Adelphirus, probablement évêque de Lincoln, assistaient, en 314, au concile d'Arles, et le fait encore plus connu de l'église Saint-Martin, à Canterbury, bâtie par les catholiques bretons, bien avant Saint-Augustin de Canterbury. Le pays, redevenu païen, fut reconquis à la foi par saint Wilfrid, et ici M. de Trenqualéon a eu le bonheur de retrouver dans le vénérable Bède l'histoire primitive de la religion catholique à West-Grinstead.

L'histoire de West-Grinstead se poursuit à travers les âges jusqu'à notre époque. Les amateurs d'antiquités trouveront beaucoup à glaner dans ce champ très vaste. Chemin faisant, l'auteur rencontre, au VIIIe siècle, un apôtre du pays nommé saint Cuthman, et relève une erreur assez amusante des *Bollandistes*, qui, sur la foi de Raoul Glaber, ont fait de saint Cuthman un saint français, originaire de Steniagar ou Stenningam, près Fécamp. C'est une erreur : le village de Steyning se trouve dans le Sussex, à cinq milles au sud de West-Grinstead. On voit que l'étude détaillée des lieux sert à fixer l'historien sur bien des choses.

L'auteur arrive ainsi, siècle par siècle, à l'époque des grands bouleversements religieux. A cette époque, le culte catholique disparaît de la paroisse de West-Grinstead pour se réfugier chez les Caryll, à Benton, dans les environs. C'est cette famille qui eut la gloire de conserver l'antique religion dans ces parages. De là, l'histoire des Caryll. Cette his-

toire, relatée dans les plus petits détails, est un peu longue, parfois un peu sèche, mais l'antiquaire de profession y trouvera une riche moisson de faits curieux.

M. de Tren paléon, qui nous avait promis beaucoup de détails sur la Réforme, a un peu trompé notre attente : c'est dommage; c'eût été la partie la plus intéressante de son étude.

Ne restons pas sur ce reproche : félicitons plutôt l'écrivain de sa merveilleuse patience et de sa puissance de travail. J. Forbes.

Princesses byzantines. *La Très pieuse Irène-Anne Comnène*, par Paul Adam. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 de 214 p. — Prix : 5 fr.

A laquelle des écoles de théosophie moderne appartient l'auteur des *Princesses byzantines* ? Il nous serait difficile de le préciser ; mais évidemment ressent-il l'enthousiasme d'un adepte pour quelqu'une de ces théories qui ont traversé les siècles, en se renouvelant, depuis la magie assyrienne et le gnosticisme jusqu'à nos jours. M. Adam nous présente une Irène n'ayant guère au fond de l'âme que les croyances de la philosophie néo-platonicienne : si l'Impératrice a permis le meurtre de son fils, « le droit absolu lui donnait raison ; elle eût péché contre la justice humanitaire en immolant Byzance à son fils; elle préféra supprimer l'individu au profit de la race » (p. 80) ; mais l'auteur ajoute que cet événement pesa sur l'existence de l'Impératrice, car « il est dit, dans les livres des hermétistes, que le meurtre accompli sans l'équilibre du péril pour le meurtrier encourt, dans la série des transformations ultérieures à la vie, d'excessifs châtiments hyperphysiques » (p. 80).

L'auteur s'exalte pour « ce peuple admirable de Byzance, épris des beautés intellectuelles.... Il était moins sot apparemment de quitter le cirque et les courses pour entendre de pieux évêques disserter sur un texte de saint Jean, l'initié des vieilles philosophies perdues (?), que d'y rester comme le fait aujourd'hui le peuple de France, dans le seul espoir de se délasser vers la nuit aux idioties des petits théâtres » (p. 195). Voilà un dernier trait qui tombe juste ; mais M. P. Adam va trop loin dans sa généralisation lorsqu'il énonce que les entretiens théologiques d'alors « ne se bornaient pas à ce que nous en pouvons connaître par les propos de notre clergé moderne, si déchu, et par la niaiserie de nos dévots » (p. 145). Pour compléter la pensée de l'auteur, je citerai une phrase qui caractérise bien le genre de sa religiosité : « La religion d'alors était plus métaphysique que canonique. Ainsi que le brahmanisme, elle traitait les grands mystères de la nature, les hypothèses des fluides élémentaires et des modes de la création ; et, si la plèbe s'attachait à des disputes traitant de simples formules liturgiques, l'élite des pieuses gens cultivait, sous les symboles du christianisme, une sorte de haute magie catholique » (p. 145).

Sous les réserves qu'imposent ces conceptions, je m'empresse de reconnaître que les récits et les tableaux de M. Adam ne manquent certainement pas de vie, et qu'il n'y a rien, ni dans la forme ni dans le fond, qui sente la vulgarité ; mais nous ne pouvons être d'accord avec lui sur certaines appréciations historiques. Charlemagne ne fut pas ébloui par la perspective d'épouser Irène : le vieux chroniqueur frank nous le montre rejetant l'offre avec une rude franchise d'expression, qui eût fort choqué la cour policée de Byzance. Nous ne voyons pas non plus les chevaliers occidentaux jugeant que leurs ancêtres divins pussent être inférieurs d'origine aux Grecs du Bas-Empire. Les Arians venus de France, comme les Varègues arrivant de la Scandinavie par la Baltique et le Dniepr, étaient et se sentaient les plus nobles de race. L'épisode du guerrier s'asseyant sur le trône auprès d'Alexis, loin de témoigner l'ignorance d'un rustre, est l'expression du sentiment de supériorité que les croisés s'attribuaient justement. Boémond n'était pas « une brute colossale » (p. 199). Enfin, les croisés n'étaient pas « chassés de leur patrie par la douleur et la misère » (p. 158). Pour ne parler que des humbles, il n'y en a pas beaucoup qui eussent changé leur condition dans le pays natal contre celle de nos ouvriers d'usine, s'ils avaient pu la pressentir. Lisez Siméon Luce.

Par contre, l'auteur descend des hauteurs vertigineuses pour lancer des traits qui portent loin et juste : « Anne Comnène, dit-il, peint les Français tels absolument que Tacite les avait présentés. Déjà fermentait en nos ancêtres cette fièvre de dire qui leur fit plus tard inventer le parlementarisme et organiser des révolutions pour parvenir à se chamailler, sans fruit, dans des temples gréco-romains » (p. 170). A propos d'une traduction de l'œuvre d'Anne Comnène par le président Cousin, « d'Alembert jugea fort mal ce quasi-contemporain, avec la présomption très ignorante qui fit le fond de l'esprit encyclopédiste » (p. 207).

Le livre des *Princesses byzantines* est intéressant et même instructif, ne fût-ce que comme une expression franche et pittoresque de certaines tendances : la lecture en pourrait être troublante pour plusieurs.

A. D'AVRIL.

Étude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France. *Industrie wisigothique*, par C. BARRIÈRE-FLAVY. Toulouse, Privat; Paris, Leroux, 1893, in-4 de XVII-289 p., avec 35 pl., 1 carte et de nomb. fig. dans le texte. — Prix : 30 fr.

En publiant le remarquable travail dont le titre précède, M. Barrière-Flavy, à qui de nombreuses monographies scientifiques et historiques ont déjà acquis une place fort honorable dans le monde savant, s'est proposé un double but : donner un exposé clair, peu étendu et complet à la fois de l'établissement des Wisigoths en Gaule, et une étude approfondie de l'industrie de ces Barbares.

Son excellent livre se divise en trois parties. La première, purement historique, traite en quelques pages, dont il y a lieu de regretter l'excessive brièveté, des invasions barbares en Gaule aux premiers siècles de notre ère. Empressons-nous toutefois d'ajouter que les migrations des Goths à travers l'Europe, leur établissement au sud de la Loire, sur les bords de la Garonne, comportent de plus longs développements. Bien que le système qui attribue aux *Cagots* des Pyrénées une origine gothique soit aujourd'hui à peu près abandonné, il trouvera dans l'auteur un défenseur convaincu : un examen attentif le porte, en effet, à le considérer comme parfaitement admissible, précisément à cause de la parenté ethnique de ces singuliers habitants des montagnes avec les peuples goths, établie surtout par le nom caractéristique qu'on leur donnait au moyen âge. D'après M. Barrière-Flavy, écartés qu'ils étaient de toute société, ils devaient forcément se trouver relégués au nombre de ceux qui en étaient pareillement exclus : de là leur assimilation avec les lépreux. Mais, de ce que les Cagots se trouvaient mêlés peut-être aux lépreux, il ne résulte pas nécessairement à ses yeux qu'ils le fussent eux-mêmes, et encore moins qu'on doive les considérer comme les seuls, les véritables lépreux, parias de la société au moyen âge.

L'érudit auteur s'efforce ensuite d'établir que les cimetières barbares du midi et de l'ouest ne renferment que les restes des peuples wisigoths, à l'exclusion des Francs. Cette manière de voir ne manquera certainement pas de rencontrer des contradicteurs ; mais du moins personne ne niera-t-il la puissance des arguments mis en œuvre pour faire triompher cette thèse, si hardie qu'elle semble, et beaucoup sentiront-ils leur conviction ébranlée après en avoir sérieusement contrôlé la valeur et reconnu le mérite.

Quant à la seconde partie de l'ouvrage, elle se compose de l'étude comparée de tous les produits recueillis dans les sépultures barbares du midi et de l'ouest. Armes, pièces de fer et de bronze, bijoux, vases, verres, objets de toute nature y sont décrits dans leurs plus minutieux détails et mis en parallèle avec leurs similaires provenant des autres provinces de la France et de l'étranger. M. Barrière-Flavy ne s'en tient du reste pas là : il y recherche, en outre, les éléments divers qui, selon lui, entrent pour une part plus ou moins grande dans la confection et la décoration si complexe de ces objets barbares.

Enfin la troisième et dernière partie contient une description des plus précises de chacun des cimetières barbares découverts jusqu'à ce jour dans l'ancien royaume des Wisigoths. Ce dernier chapitre, divisé en huit sections, suffit à lui seul à témoigner de la minutie, de la longueur et des difficultés des investigations auxquelles il a fallu se livrer pour mener à bien une entreprise de ce genre.

En ce qui touche les seize dessins insérés dans le texte et les trente-

cinq belles planches à part, si curieuses et si précieuses par les études comparatives qui l'accompagnent, on sent qu'ils doivent avoir le mérite d'être scrupuleusement fideles, de ne rien ajouter, retrancher ou modifier dans l'œuvre de l'artiste barbare, et d'offrir une reproduction exacte des pièces de toute sorte avec leurs qualités ou leurs imperfections. Dans la légende de chaque planche, l'infatigable chercheur n'omet pas de mentionner la provenance de l'objet et la collection publique ou privée où elle a été étudiée. Il n'y a que certaines pièces aujourd'hui perdues ou dispersées qui soient dépourvues de toute indication.

On ne saurait trop féliciter M. Barrière-Flavy d'avoir joint à son travail, à la confection duquel ont présidé un zèle, une ardeur, une conscience des plus louables, une carte levée avec le plus grand soin et où un coup d'œil d'ensemble permet au lecteur de se faire une idée rapide du nombre et de la diffusion des stations barbares wisigothiques dans le midi et l'ouest de la France.

Si nous ajoutons à présent que ce beau volume s'ouvre par une savante introduction de M. le baron de Baye, qu'il se termine par une bibliographie fort complète du sujet abordé, et qu'après la table des matières, M. Barrière-Flavy a eu l'heureuse inspiration de faire figurer deux *indices*, l'un des noms de personnes, l'autre des noms de lieux cités au cours de son travail, et une table des figures insérées dans le texte, nous aurons par cela même montré que rien n'a été négligé pour le rendre digne de l'accueil légitime qu'il mérite à tous égards. C'est, en effet, l'honneur de M. Barrière-Flavy d'avoir comblé une regrettable lacune que, jusqu'à lui, on était en droit de déplorer, puisque aucune des études si remarquables consacrées depuis quarante ans par nos érudits à l'archéologie française et burgonde n'avait encore suscité des recherches parallèles dans le midi de notre pays pour retrouver les traces des Wisigoths. Grâce au résultat de ses premières investigations, nous possédons aujourd'hui une très bonne introduction à l'étude de l'archéologie wisigothique en Gaule. Grâce à l'inventaire qu'il a dressé des restes attribuables aux barbares et principalement aux Wisigoths, il est parvenu, à constituer un ensemble dont on ne soupçonnait ni l'importance ni la valeur scientifique. Enfin le groupe d'antiquités que nous présente l'ouvrage de M. Barrière-Flavy est un enseignement précieux, en ce qu'il nous offre une monographie et une réunion de ce que nous possédons aujourd'hui d'objets barbares provenant d'une contrée mal explorée et mal connue jusqu'à présent, quant à l'époque dont il s'occupe, et relativement à l'ordre d'idées qu'il poursuit. De ce chef, son livre est l'indispensable complément des données acquises à la science par les explorations faites dans le nord, le centre et l'est. Nous ne pouvons que le remercier de nous l'avoir fourni. X.

Jansénius, *évêque d'Ypres, ses derniers moments, sa soumission au Saint-Siège*, d'après des documents inédits. Étude de critique historique par des membres du séminaire d'histoire ecclésiastique établi à l'Université de Louvain. Louvain, Vanlinthout, 1893, in-8 de 228 p.

Deux parties distinctes composent cette étude; la première examine les « derniers jours de Jansénius; » la seconde, les « sentiments de Jansénius. » — Un *Appendice* contient les décrets de Paul V et d'Urbain VIII; des pièces annexes en latin terminent le volume, ainsi qu'une lettre de M. le baron Surmont de Noldberghe et une réponse des auteurs à cette lettre.

Les auteurs sont en effet au nombre de deux : M. l'abbé Callewaert a traité le premier sujet d'une plume un peu lourde et dans une argumentation trop allemande, mais avec une méthode critique très sûre. Le P. Nols, prémontré de l'abbaye du Parc, a écrit la seconde d'un style plus alerte, mais au contraire avec certains préjugés, certaines idées préconçues qui rendent son travail, d'une lecture plus facile, de beaucoup moins probant.

De ces deux travaux il ressort que le testament spirituel de Jansénius, dont on a nié l'existence, est authentique; que le trop célèbre évêque d'Ypres a écrit, quelques heures avant de mourir, une *Épître dédicatoire* de son livre *Augustinus*, qui corrobore les sentiments de soumission envers le Saint-Siège que son testament manifestait déjà; qu'il fut sincère dans l'expression de ces dernières pensées et qu'il y a lieu de croire qu'en vivant assez pour voir les effets de ce livre qui ne fut imprimé par ses amis qu'après sa mort, il eût désavoué les doctrines que Rome condamna. Sa vie fut orthodoxe, on a trop poussé au noir certaines amitiés, certains projets, certaines opinions théologiques; il était resté catholique, il a bien administré son diocèse, et Jansénius n'eût pas été janséniste.

C'est le P. Nols qui se charge de démontrer ces derniers points; je dois avouer qu'il ne m'a pas convaincu du tout, et qu'il me semble faire trop bon marché de ce que manifeste si clairement la propre correspondance de l'évêque d'Ypres; j'ai trouvé des raisons et des documents historiques bien supérieurs dans l'argumentation de M. Callewaert, qui répondait lui-même à d'assez singulières affirmations de M. Vandenpeerboom, à qui sa qualité de compatriote de Jansénius faisait voir trop en beau cet esprit vaniteux, subtil et sournois. Quoi qu'il en soit, ce livre est curieux, intéressant et ne peut manquer d'être consulté par qui songera à étudier la vie des promoteurs du jansénisme. Il y a un certain nombre de fautes d'impression que je passe, sans pouvoir cependant ne pas regretter les orthographes variées et également défectueuses du nom de Duvergier de Hauranne! G.

Casimir Périer, député de l'opposition, 1817-1830, par Charles Nicoullaud. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 496 p.—Prix : 8 fr.

Ce volume aura sans doute une suite, à savoir l'histoire de Casimir Périer, ministre de Louis-Philippe, et ce second volume nous montrera alors l'homme de gouvernement après nous avoir fait connaître l'homme d'opposition. Je pense que la mémoire de Casimir Périer y gagnera, car ce rôle d'adversaire de parti pris de tous les ministères de la Restauration est mesquin, fort souvent il est injuste, et le talent de certains discours ne fait pas qu'ils n'aient été de mauvaises et coupables actions.

L'auteur est très sobre de détails personnels sur son héros, et il a tort : sans descendre dans de menus faits, sans dépasser les limites de la discrétion, il pouvait, il devait nous faire connaître bien de ces particularités qui caractérisent un homme public et permettent de le mieux apprécier. On trouvera que la discrétion gardée sur l'origine de la fortune de la famille Périer est excessive ; cette grande situation pécuniaire a été l'objet d'attaques très vives, sans doute de calomnies, l'occasion était belle pour les réfuter.

Il loue sans réserve Casimir Périer, cela est assez naturel, mais cela aussi est fâcheux, car cela est excessif. Supérieur à beaucoup de ses compères de l'opposition, le député de Paris n'est pas indemne du mal collectif qu'ils firent, il les connaissait, il ne les blâmait point, il était lié avec les chefs et les membres les plus influents des Ventes. M. Nicoullaud ne fait pas de restriction sérieuse sur ces points, bien qu'en plusieurs endroits il rende justice aux bienfaits du gouvernement des Bourbons.

Les questions de finances étaient particulièrement familières à Casimir Périer, banquier et industriel. Aussi forment-elles la trame de ce livre, tout comme elles furent la base ordinaire de ses attaques contre les ministres de Louis XVIII et de Charles X. L'emprunt de 1818, les règlements de comptes des Cent-Jours, les opérations de bourse de M. Corvetto, les traitements des fonctionnaires, l'emprunt de 1822, les crédits pour la guerre d'Espagne, la conversion des rentes, le milliard des émigrés, le rendement des droits de douane, les crédits supplémentaires pour le sacre, les opérations de la caisse d'amortissement, le dégrèvement de la propriété foncière, le syndicat des receveurs généraux, l'émission des bons royaux, voilà les sujets qu'il aborde avec talent, avec autorité, surtout avec un parti pris d'opposition que rien ne désarme et que rien non plus ne justifie.

Comme à propos de la moindre question financière, il attaque violemment le gouvernement, il prit occasion, lors de la discussion du budget des cultes en 1826, de faire une charge à fond contre les Jésuites et la Congrégation. C'était la mode. M. Nicoullaud le suit sur ce terrain avec complaisance, et ils se trompent tous deux. Des calomnies ridicules

sur la Congrégation on a fait pleine et bonne justice : M. Geoffroy de Grandmaison a écrit sur ce sujet un livre appuyé sur les documents les plus authentiques, et je le vois même, singulière coïncidence, mentionné sur la couverture du propre volume de M. Nicoulland ; il était particulièrement facile de le consulter, pour se convaincre de l'inanité de cette légende.

Un très beau portrait en héliogravure de Casimir Périer nous montre une figure agréable, aux traits fins et délicats, d'après le tableau d'Hersent ; sur l'habit brodé de député se voient la croix de la Légion d'honneur et la médaille commémorative des journées de Juillet ; la première avait été donnée par Charles X moins de deux ans avant que l'ingratitude ait fait décerner la seconde. CH.

L'Histoire et la pensée. *Essai d'une explication de l'histoire par l'analyse de la pensée*, par CLAUDE-CHARLES CHARAUX. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-16 de 354 p. — Prix :

Sous ce titre, M. Charaux a réuni des leçons d'ouverture du cours de philosophie qu'il professe à la Faculté des lettres de Grenoble, et des discours de circonstance ayant entre eux un lien commun. Une première partie nous offre les études suivantes : Du Beau et de la pensée dans l'histoire. — De l'Idéal dans la vie des nations. — Les Éléments de la pensée et les éléments de l'histoire. — La Civilisation et la pensée. M. Charaux établit fort bien que l'état social ne commence que quand la pensée entre vraiment en exercice ; de même, l'histoire ne peut exister sans la pensée. Si elle sommeille chez l'historien, celui-ci n'est plus qu'un simple annaliste, un compositeur vulgaire ; si, au contraire, elle s'unit d'une manière étroite à l'imagination, l'œuvre historique est poussée à son point de perfection. Abordant la question de l'idéal, il montre qu'à l'exemple de l'artiste et du poète, qui assignent un but à leurs aspirations sans espoir de l'atteindre jamais, les peuples poursuivent un idéal de grandeur et de félicité qui fuit sans cesse devant eux, mais dont la vue soutient leurs efforts. Dans un parallèle entre les éléments de la pensée et les éléments de l'histoire, M. Charaux prouve que les peuples vraiment civilisés ont en eux une sorte d'âme, « un principe intérieur de vie et de progrès » qui constitue leur génie propre. Leur civilisation sera d'autant plus avancée que par la parole, c'est-à-dire par les lettres et les arts, ils s'adresseront davantage aux autres peuples et franchiront plus souvent les barrières qui les en séparent. Le quatrième discours, intimement uni au précédent, a pour objet de rechercher en quoi consiste la vraie civilisation et à quels caractères l'on reconnaît sa présence et le degré de son développement.

Dans une seconde partie qui, par sa nature, échappe à l'analyse, l'auteur a réuni un certain nombre de pensées sur l'histoire. La plupart

témoignent d'un esprit fin et ingénieux, et quelques-unes, par un tour incisif et spirituel, évoquent le souvenir de La Bruyère. Un discours prononcé à l'Académie delphinale termine le volume. L'auteur y traite de l' « Étude de l'histoire en province et dans les Académies de France » et constate la place de plus en plus considérable qu'elle y occupe, tandis que le domaine de la philosophie, des lettres, des arts et des sciences va tous les jours en diminuant.

Nous ne voulons pas terminer sans dire avec quelle franchise et quelle liberté M. Charaux affirme en toute occasion ses opinions nettement spiritualistes et rend un constant hommage à « Celui dont on s'efforce en vain d'effacer le nom à chaque page de l'histoire. » Ce n'est pas un mince éloge pour un professeur de philosophie, ancien normalien, et nous avons plaisir à le donner. ALBERT ISNARD.

BULLETIN

Petit Dictionnaire d'agriculture, de zootechnie et de droit rural, par A. LARBALETRIER. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de 199 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume donne la nomenclature des termes ordinairement employés en agriculture et expose en quelques phrases concises leur signification L'auteur ajoute les principales notions qu'il importe de bien connaître, au sujet de chacun d'eux, les renseignements utiles et pratiques qu'ils comportent. *Vade-mecum* bien fait et aussi complet que le permet son étendue modeste, il sera utile aux cultivateurs de profession, comme aux élèves intelligents des écoles. G. DE S.

---

1. — **Le Gondolier de la mort,** drame vénitien en 3 actes, par CH. LEROY-VILLARS. Paris, Bricon. 1894, in-12 de 142 p. — Prix : 1 fr.
Musique et accompagnement de la *Saltarelle* et *Barcarolle*. — Prix : 1 fr.
2. — **Barbotin et Picquoiseau,** comédie-vaudeville en 2 actes, par ANTONY MARS. Même librairie, in-12 de 60 p. — Prix : 1 fr.
3. — **Les Débuts d'un sous-préfet**, comédie en 1 acte, par PAUL CROISET. Même librairie, in-12 de 38 p. — Prix : 0 fr. 80.
4. — **Les Roches noires,** comédie en 1 acte, par J. LEDAY. Même librairie, in-12 de 46 p. — Prix : 0 fr. 80.
5. — **Les Pièces d'or,** saynète, par THÉODORE BOTREL. Même librairie. in-12 de 15 p. — Prix : 0 fr. 50.
6. — **Voleur de pain,** monologue par le même. Même librairie, in-12 de 7 p. — Prix : 0 fr. 25.
7. — **Le Cocher fumiste,** par DANIEL AUTCHITZKY. Même librairie, in-12 de 7 p. — Prix : 0 fr. 25.
8. — **Les Martyrs sous Néron,** drame chrétien, par J. SIMEC. Paris, Retaux, 1894, in-12 de 72 p. — Prix : 1 fr.
9. — **La Fronde,** drame historique en 5 actes, par J. SIMEC. Même librairie, 1894, in-12 de 71 p. — Prix : 1 fr.
10. — **Guy de Commynes, ou les Drames d'Argenton-Château au XVe siècle,** par l'abbé J. MARTIN-DONOS. Paris, Haton, 1893, in-12 de 104 p. — Prix : 1 fr. 25
11. — **Jean de Harpedanne, ou la Prise de Fontenay par Du Guesclin le 9 octobre 1372,** par l'abbé J. MARTIN-DONOS. Nouvelle édition. Paris, Haton ; 1893, in-12 de 68 p. — Prix : 1 fr. 50.

12. — **Aymon de Nanteuil, ou les Bandits de la forêt de Mervent en 1362**, par le même. Paris, Haton, 1892, in-12 de 68 p. — Prix : 1 fr.
13. — **L'Abbé de Fénelon, apôtre des Savoyards**, drame historique en 2 actes, par Henri Hello. Paris, même librairie, 1894, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr
14. — **La Foire de Séville**, comédie bouffe en 2 actes, par Ch. Le Roy Villars. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 86 p — Prix : 1 fr.
15. — **Les Bohémiennes**, pièce en 3 actes, avec chants et musique, par Mlle Gérard. 3e éd. Même librairie. in-12 de 107 p. — Prix : 0 fr. 80.
16. — **Marguerite Morus**, drame en 4 actes, avec chants et musique, pour servir aux récréations littéraires des pensionnats de jeunes filles, par J. de la Magdelaine. Même librairie, in-12 de 69 p. — Prix : 0 fr 80.
17. — **Lucie d'Arislaw**, drame en Écosse au XVIe siècle, en 4 actes, pour jeunes filles, par Marie J., auteur de la *Reine Utella*. Paris, Haton, in-12 de 86 p. — Prix : 1 fr.
18. — **Almaïza**, épisode de la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique en 1492, drame historique en 5 actes, pour jeunes filles, par Marie Vernet. Même librairie, in-12 de 47 p. — Prix : 1 fr.
19. — **La Rose de la vallée**, comédie en 3 actes, par Marie Vernet. Même librairie, in-12 de 48 p. — Prix : 1 fr.
20, 21, 22. — **Le Chemin de l'école. — Les Enfants de la France. — La Leçon de la poupée**, saynètes, par Marie Guerrier de Haupt. 3 br. in-12 de 16, 15 et 15 p. — Prix, chacune : 0 fr. 50.

Nous avons à faire aujourd'hui une très ample moisson de pièces de théâtre, drames, comédies, saynètes et monologues, à l'usage des pensionnats, écoles, cercles et patronages de jeunes gens et de jeunes filles. Hâtons-nous d'accomplir cette tâche pour parer aux besoins de l'année scolaire qui vient de s'ouvrir. Nos lecteurs ne nous en voudront pas de ne point détailler chaque gerbe. Le travail serait trop long. De brèves indications suffiront pour qu'ils puissent en tirer profit. Commençons par les pièces qui conviennent aux jeunes gens.

1. — *Le Gondolier de la mort* est un drame vénitien, par conséquent assez sombre, qui comporte treize personnages, sans compter les utilités. Cela se passe au moyen âge. Le drame a été représenté avec succès à la Société de Saint-Sulpice. C'est une bonne garantie qu'il pourra réussir ailleurs.

2. — *Barbotin et Picquois au* est, la signature de M. Antony Mars suffirait à en rendre témoignage, dans un genre tout différent. C'est un très drolatique épisode des grandes manœuvres de Vendôme, plein de quiproquos et de méprises désopilantes. Dix personnages très faciles à représenter. Une vraie pièce de carnaval.

3. — Très drôle aussi, mais plus courte, la comédie intitulée *les Débuts d'un sous-préfet*. Cela se passe en Corse et les bandits classiques y jouent, comme bien on pense, un grand rôle. En somme, charmant lever de rideau. Il y suffit de cinq personnages avec quelques figurants.

4. — Malgré un titre sombre, la pièce qui a pour titre *les Roches noires* n'est aussi qu'une comédie : c'est court et assez bon.

5, 6, 7. — Pour ne pas quitter la librairie Bricon, la plus féconde, je crois, des librairies en publications de ce genre, bornons-nous à mentionner une saynète touchante à quatre personnages, *les Pièces d'or*, et deux monologues, *le Voleur de pain* et *le Cocher fumiste*, le premier dramatique, évoquant un vague écho de *la Grève des forgerons*, le second amusant.

8, 9. — Changeons de librairie et aussi de sexe, au moins pour moitié, puisque les deux pièces suivantes comportent des personnages féminins en même temps que des personnages masculins. L'excellente librairie Retaux

nous fournit deux drames de M. J. Simec : *Les Martyrs sous Néron* et *la Fronde*. L'un et l'autre sont bien faits, mais ils exigent une assez nombreuse figuration, et le mélange des sexes est une difficulté qui ne sera pas facilement surmontée, sauf au théâtre ou dans les salons; quoi qu'il en soit, voilà de bonnes pièces dignes d'être signalées à ceux qui s'occupent d'organiser des spectacles de famille pour les soirées d'hiver ou pour les villégiatures et les vacances.

10, 11, 12, 13. — La librairie Haton nous apporte pour sa part quatre drames historiques qui ont fait leurs preuves, les trois premiers à Fontenay-le-Comte, le quatrième à Paris. Je recommande donc d'un mot : *Guy de Commynes*, *Jehan de Harpedanne*, *Aymon de Nanteuil* et *l'Abbé de Fénelon*, toutes pièces dramatiques et touchantes. Les deux premières exigent une nombreuse figuration. Les deux autres sont plus simples; la dernière surtout est émouvante et très facile à jouer.

14. — Passons maintenant du côté des filles : toutes les pièces qui suivent sont pour elles. D'abord *la Foire de Séville*, comédie bouffe en deux actes de M. Ch. Le Roy-Villars. La scène se passe à Séville. Beaucoup de gaieté, de la musique et des castagnettes, quinze personnages, outre le menu fretin.

15. — *Les Bohémiennes* sont aussi une comédie, mais une comédie d'où l'émotion n'est pas absente. C'est gai, gentil, aimable et touchant. Quinze rôles : de quoi faire beaucoup d'heureuses.

16. — *Marguerite Marin*, au contraire, est un drame qui nous reporte à l'une des époques les plus dramatiques de l'histoire de l'Angleterre. Il y faut treize personnages. Mauvais nombre, dit-on, mais qui ne compromettra pas le succès de l'œuvre.

17. — Montons un peu vers le nord. C'est en Écosse que nous transporte sans changer de siècle, mais en changeant de librairie, *Lucie d'Arislaw*, épisode de la guerre entre catholiques et puritains. En compagnie des vingt et un personnages du drame, on pourra passer agréablement quelques heures.

18. — Partons pour l'Espagne où nous conduit Almaïza, fille de dona Blanca, comtesse de San Carlos, et les huit personnages qui lui font cortège ; nous assisterons ici à un épisode de la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique en 1492 et nous ne nous ennuierons pas.

19. — *La Rose de la Vallée* est au contraire une comédie à vingt personnages, dont une bonne moitié parle d'ailleurs fort peu. C'est une pièce à la fois touchante et gaie qui fait vivement ressortir les avantages de la vertu et de la piété qui, même ici-bas, trouvent souvent leur récompense.

20, 21, 22. — Enfin signalons trois saynètes de Mlle Marie Guerrier de Haupt : *Le Chemin de l'école*, *les Enfants de France* et *la Leçon à la poupée*, très simples et très faciles à jouer, et point du tout ennuyeuses. Bien au contraire.

C'est tout pour aujourd'hui; mais cela suffit. P. Talon.

Das Râmâyana und die Râma-Literatur der Inder, von Alexander Baumgartner, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894, in-8 de xi-170 p.

Dans cette « esquisse » substantielle, l'auteur traite à fond la légende fameuse de Râma. Il ne se borne pas, comme le titre de sa brochure semblerait l'indiquer, à l'étudier dans le Râmâyana où elle reçoit, il est vrai, son plus long développement et sa forme définitive, mais encore dans la Mahâbhârata qui, le premier, raconte l'avatar du dieu Vishnu; les Purânas, où nous rencontrons à chaque pas, quoique incidemment, le nom de Râma;

dans les écrits bouddhiques, chez les dramaturges; dans les recueils d'hymnes liturgiques, et entre autres le Bréhatstotzaratnâkara, que nous nous permettons de recommander à l'attention du R. P. Baumgartner, et jusque chez les grammairiens. Ce ne sont pas seulement les anciens auteurs de l'Inde qui parlent de Râma; ce nom ne se retrouve pas seulement chez les classiques sanscrits, mais la littérature moderne de l'Inde ne pouvait négliger le cycle de l'un de ses héros les plus populaires; aussi, ce dernier est-il célébré, sous toutes les formes, dans les divers et nombreux dialectes parlés actuellement par les peuples de l'Inde. Nous souhaitons à la très intéressante étude du savant jésuite qu'elle soit rendue accessible au grand public français par une traduction fidèle et claire : elle le mérite à tous égards. A. R.

Vita di Francesco Arese, con documenti inediti, per R. Bonfadini. Torino, Roma, Roux, 1894, in-8 de 544 p. — Prix : 6 fr.

M. R. Bonfadini publie la biographie détaillée d'un homme qui fut l'ami fidèle de Napoléon III et qui ne chercha pas dans cette liaison des avantages personnels. Par des documents inédits insérés au cours du récit ou colligés en annexe, ce livre apporte à l'histoire contemporaine une contribution qui n'est pas sans valeur. Les événements sont bien enchaînés et dans un style coulant. Il y règne un ton de haute convenance et une réelle impartialité, qui sera appréciée des lecteurs qui ne partagent pas complètement les idées de F. Arese et de M. Bonfadini. A. d'Avril.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La philosophie spiritualiste fait une perte regrettable en la personne de M. Charles Secrétan, mort à Lausanne, le 21 janvier. Né dans dans la même ville, le 19 janvier 1815, il y fit de fortes études à la suite desquelles il fut appelé à suppléer M. Vinet au Pædagogium de Bâle (1834-1835). Il se rendit ensuite à Munich, où il suivit les cours du fameux Schelling. De retour dans sa patrie, et après avoir pris sa licence en droit (1837), il fut appelé à professer, d'abord à titre extraordinaire (1838) et bientôt après à titre ordinaire (1841), la philosophie à l'Académie de Lausanne. Les événements de 1846 le forcèrent d'abandonner cette chaire, où il fut rappelé vingt ans après par le gouvernement vaudois. Entre temps, il avait donné *la Philosophie de la liberté* (1849), qui jouit d'un grand et légitime succès, et il avait enseigné l'histoire et la philosophie au gymnase de Neuchâtel depuis 1850. L'on a eu plusieurs fois occasion dans cette revue de louer les éminentes qualités du philosophe suisse; il n'est donc pas utile d'y revenir ni de rappeler à nos lecteurs que sur des points essentiels de doctrine il ne pouvait y avoir accord entre ses idées et les nôtres. Nous donnerons simplement la liste de ses ouvrages, dans laquelle nous n'avons pu faire rentrer les articles qu'il a publiés dans divers recueils, tels que *la Critique philosophique* de M. Renouvier et *la Revue philosophique* de M. Ribot : *La Philosophie de Leibnitz* (1840, in-8); — *La Philosophie de la liberté* (1849, 2 vol. in-8, 2e éd., 1866-1872) ; — *Recherches sur la méthode qui conduit à la vérité sur nos plus grands intérêts* (1858, in-18 ; — *La Raison et le bonheur* (1863, in-12) ; — *La Philosophie de Victor Cousin* (1868, in-8) ; — *Précis élémentaire de philosophie* (1868, in-12) ; — *Discours laïques* (1877, in-12) ; — *Théologie et religion* (1883, in-32) ; — *Le Principe de la morale* (1884, in-8);

— *La Question sociale* (1886, in-8) ; — *Le Droit de la femme* (1886, in-12) ; — *La Civilisation et la croyance* (1887, in-8) ; — *Études sociales* (1889, in-12) ; — *Les Droits de l'humanité* (1890, in-12).

— M. Paul Mantz, mort à Paris, le 30 janvier, était né à Bordeaux, le 28 avril 1821. Il débuta dans la vie littéraire par des essais de critique littéraire que publia *l'Artiste* en 1844. Plus tard, il écrivit des articles sur l'art dans *l'Événement* (1848), puis dans le *Temps*, où il fit les Salons. La *Gazette des Beaux-Arts* a reçu de sa plume beaucoup d'études, parmi lesquelles on remarqua *les Recherches sur l'histoire de l'orfèvrerie française*. Appelé à la direction des Beaux-Arts en 1882, il donna, la même année, sa démission et reçut le titre de conservateur honoraire. Outre sa collaboration à divers journaux et revues et la part qu'il a prise à l'*Histoire des peintres*, publiée par la maison Renouard, sous la direction de Charles Blanc, nous citerons de lui : *Les Chefs-d'œuvre de la peinture italienne* (1870, in-fol.) ; — *Hans Holbein* (1870, in-fol.) ; — *François Boucher, Lemoyne et Natoire* (1880, in-fol.) ; — *Histoire et description de l'église Sainte-Marguerite* (1884, gr. in-8) ; — *Salon de 1889* (1889, in-4).

— M. L. Maggiolo, recteur honoraire de l'Académie de Nancy, est mort le 20 janvier, à Toul, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. C'était un travailleur infatigable et un grand chrétien. Le dernier volume de l'Académie de Stanislas, paru il y a quelques mois, contenait encore un de ses mémoires. Personne plus que lui n'a contribué à donner une solution scientifique à un problème longtemps controversé, celui de l'histoire de l'instruction primaire avant et pendant la Révolution. Il a publié, sur ce sujet, un très grand nombre de travaux, toujours faits sur pièces d'archives et où il a su condenser, avec des chiffres précis, le résultat d'immenses recherches. Nous indiquerons notamment : *De la Condition de l'instruction primaire et du maître d'école en Lorraine* (1868, in-8) ; — *Pièces d'archives et documents inédits pour servir à l'histoire de l'instruction publique en Lorraine* (1874, in-8) ; — *L'Instruction publique dans le district de Lunéville, 1789-1892* (1875, in-8) ; — *Les Archives scolaires de la Beauce et du Gâtinais* (1876, in-8) ; — *Du Droit public et de la législation des petites écoles, 1789-1808* (1878, in-8) ; — *Statistique rétrospective. État.... indiquant le nombre des conjoints qui ont signé l'acte de leur mariage aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles* (1878, in-4) ; — *L'Enseignement primaire dans les Hautes Cévennes, avant et après 1789* (1879, in-8) ; — *Les trois Pouillés scolaires de Toul, Verdun, Metz* (1880, 1882, 1883, in-8) ; — *Historique de l'instruction publique dans les Vosges....* (1889, in-8) ; — *Les Écoles, avant et après 1789, dans la Meurthe, la Meuse, la Moselle, les Vosges* (1889 et années suiv., in-8). A cette longue énumération il y aurait lieu de joindre les nombreux travaux de littérature étrangère et de pédagogie du vénérable auteur, ses thèses de doctorat (*La Philosophie morale de Pétrarque* et *De Senatu romano*) imprimées à Saint-Nicolas en 1843, ses études sur *Dom Calmet, l'abbé Grégoire, François de Neufchâteau*, etc. La vie de M. Maggiolo est un des plus beaux exemples de vertu chrétienne et de travail intellectuel qu'ait offerts notre temps, et c'est avec une émotion profonde que nous lui rendons cet hommage.

— L'Angleterre vient encore de perdre un de ses historiens les plus estimés, sir John Seeley, mort à Cambridge, le 14 janvier. Né à Londres en 1834, fils d'un éditeur connu, il commença ses études au collège de la Cité et les acheva au Christ's college de l'Université de Cambridge. Il était professeur de latin à l'University college de Londres et avait fait paraître, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage qui eut un retentissement considérable et excita de vives polémiques : *Ecce homo*, lorsque la Reine, sur la recomman-

dation de M. Gladstone, lui confia une chaire d'histoire à l'Université de Cambridge (1869). Plus tard, il fut appelé au même titre au Caius college de la même Université (1883). L'ouvrage par lequel il est le plus connu en France est son histoire de Napoléon Ier. Voici la liste de ses publications : *The Greatest of all the Plantagenets* (1860, in 8), anonyme ; — *Classical studies* (1863, in-8) ; — *Ecce homo : the life and work of Jesus Christus* (1865, in-8), anonyme ; — *An English primer*, en collaboration avec M. E. A. Abbott (1869, in-8) ; — *Roman Imperialism* (1869, in-8) ; — *Lectures and Essays* (1870, in-8) ; — *Life and times of Stein ; or, Germany and Prussia in Napoleonic age* (1878, in-8) ; — *Natural religion* (1882, in-8) ; — *Horace Walpole and his world : select passages from his letters* (1883, in-8) ; — *The Expansion of England* (1883, in-8) ; — *A short History of Napoleon the first* (1886, in-8) ; — *Our colonial expansion* (1887, in-8). Nous rappellerons aussi que M. Seeley a collaboré au *Macmillan's Magazine*, à la *Contemporary review*, et à *l'English historical review*.

— On annonce encore la mort : de M. Charles de Batz de Trenquelléon, professeur et auteur de divers ouvrages, mort le 10 janvier ; — du R. P. Eon, missionnaire, correspondant de plusieurs sociétés scientifiques, connu surtout comme botaniste, mort le 10 décembre, à Kében, au Tonkin ; — de M. Alphonse Brot, auteur dramatique, mort le 4 janvier ; — de M. Chadwitz, inspecteur des ponts et chaussées, directeur des mines du gouvernement chilien, mort le 4 janvier, à Paris, âgé de quarante-sept ans ; — de M. l'abbé Charazac, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du séminaire de Rodez, mort en janvier ; — de M. Auguste Choppin d'Arnouville, avocat à la Cour d'appel, qui laisse de remarquables travaux de législation, mort le 25 janvier, à Paris ; — de M. l'abbé Cleu, directeur au grand séminaire d'Angoulême, mort en janvier ; — de M. le docteur Comon, mort le 6 janvier ; — de M. le docteur François Demon, ancien professeur de la Faculté de médecine de Lille, ancien président de la Société de médecine du Nord, mort le 23 janvier ; — de M. le baron Lucien Double, auteur d'une Étude sur le roi Dagobert et de divers autres ouvrages, mort dans sa cinquantième année, le 6 janvier ; — de M. le chanoine Ducis, ancien professeur aux collèges de Moutiers et d'Annecy, pendant vingt huit ans, archiviste départemental de la Haute-Savoie, dont les recherches ont surtout porté sur les antiquités gallo-romaines, mort à quatre-vingt-trois ans, le 5 janvier ; — de M. le docteur Gourdan-Fromentel, mort le 21 janvier, à Vesoul, âgé de soixante-treize ans ; — de M. Benjamin Godard, le compositeur bien connu, l'auteur du *Tasse*, de *Jocelyn*, du *Dante* et d'autres œuvres fort goûtées du public musical, mort à Cannes, âgé de quarante-cinq ans, le 10 janvier ; — de M. Louis Jeannin, journaliste, fondateur du *Beaumarchais* et rédacteur du *Radical*, mort le 9 janvier ; — de M. Raoul Jeudy, professeur au lycée Michelet, mort à quarante-deux ans, à Paris, le 29 janvier ; — de M. Célestin-Dieudonné Lagache, directeur honoraire du service sténographique à la Chambre des députés, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 23 janvier ; — de M. l'abbé Lardel, ancien directeur du petit séminaire de l'Argentière à Lyon, mort le 12 janvier ; — de M. le docteur Lataille, mort à Besançon le 3 janvier ; — de M. l'abbé Lorrain, professeur au petit séminaire de Troyes, mort le 18 janvier ; — de M. Auguste Ménard, rédacteur de la *Lanterne*, mort à Marseille, le 22 janvier ; — de M. Ernest Peyrecave, rédacteur de la *Liberté*, mort à soixante et un ans, le 25 janvier ; — de M. André Pigeonnat, du *Figaro*, mort le 8 janvier ; — de M. Henri Pousset, ancien directeur de l'*Union nationale* de Montpellier, mort le 21 janvier ; — de M. l'abbé Tardif, de la Compagnie de Saint-Sulpice, directeur au grand

séminaire de Tulle, mort le 29 janvier, dans cette ville, dans sa soixante-quatrième année; — de M. Raoul Toché, auteur dramatique, à qui l'on doit *le Coup de foudre*, *Belle Lurette*, *le Petit Chaperon rouge* et tant d'autres fantaisies, écrites avec la collaboration de M. Blum, et fort applaudies aux *Variétés* et aux *Nouveautés*, mort le 18 janvier; — de M. Joseph Vuillermoz, ancien procureur de la République à Besançon, et membre de l'Académie de cette ville, mort le 22 janvier.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Alsleben, critique musical, mort à soixante-deux ans, le 8 décembre, à Berlin : — de M. Wilhelm Arndt, historien, mort à Leipzig, le 10 janvier, âgé de cinquante-cinq ans; — du Rév. William John Blew, traducteur d'Eschyle et d'Homère, et auteur de travaux estimés sur la liturgie, mort à quatre-vingt-six ans, le 27 décembre; — de M. Josiah Butterworth, éditeur de jurisprudence, mort en janvier; — de Mgr Isidoro Carini, préfet de la Bibliothèque Vaticane, auteur d'ouvrages divers, notamment sur les arts et la paléographie, mort à Rome, le 25 janvier; — de M. E. Chavannes, historien suisse, mort à Lausanne; — de miss Susan Fenimore Cooper, fille de l'illustre romancier américain, auteur elle-même de romans, morte à Cooperstown, âgée de quatre-vingt-un ans, en janvier; — du P. Dazarov, auteur d'ouvrages estimés en Russie, mort le 24 janvier; — de Dom Cornelius Eckl, bénédictin, dont on estimait surtout les qualités de musicien, mort le 22 novembre, à Manchester (New Hampshire); — de M. Arthur Ellis, éditeur de *The Statist*, mort en janvier; — de M. Epstein, rédacteur de la *Deutsche Zeitung* de Mexico; — de M. J.-A. Flückiger, professeur de chimie pharmaceutique à l'Université de Berne, mort dans cette ville, âgé de soixante-sept ans, le 13 décembre; — de M. Gordon Hake, à qui l'on doit, entre autres publications, des *Memoirs of eighty years*, mort âgé de quatre-vingt-cinq ans : — de M. G. Hanssen, professeur d'économie politique à l'Université de Gœttingen, où il est mort le 29 décembre; — de M. Harper, principal du Jesus-College, à Oxford, mort en janvier; — de M. Karl von Hanshofer, professeur de minéralogie à l'École technique supérieure de Munich, et directeur de cet établissement, mort le 9 janvier, âgé de cinquante-six ans; — de M. Richard Hooper, collaborateur de l'*Athenaeum* et éditeur de la traduction d'Homère par Chapman, dans la *Library of old authors*; — du baron Anton von Hye-Glunck, jurisconsulte, mort à Vienne, le 8 novembre, à quatre-vingt-sept ans; — de M. Auguste Jacquard, géologue suisse, mort à Neuchâtel, où il enseignait à l'Université, le 8 janvier; — de M. de Jaer, professeur à l'Université de Louvain, mort au commencement de janvier; — de M. Johnstrup, géologue danois, mort le 31 décembre, âgé de soixante-seize ans, à Copenhague; — de M. le docteur Jungmann, professeur d'histoire ecclésiastique et doyen de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain, mort le 12 janvier; — de Mgr Tobie Kirby, recteur au collège irlandais, à Rome, mort dans cette ville, le 22 janvier; — de M. John Lord, historien américain, mort à Stanford (Connecticut), âgé de quatre-vingt-deux ans; — de M. Auguste Lustig, le fameux poète alsacien, mort à Mulhouse, en janvier; — de M. Dmitri-Fedorovitch Maslovski, auteur d'ouvrages d'histoire militaire, mort le 2 novembre; — de M. A. K. Moore, rédacteur en chef du *Morning Post*, mort à quarante-trois ans, à Londres; — de M. Chr.-Fried. Oldenburg, prédicateur allemand, mort le 31 décembre, à soixante-dix ans; — de M. Pulling, auteur de *The Order of the coif* et d'autres publications; — du baron O. von Schlechta Wssehrd, directeur de l'Académie orientale de Vienne, mort dans cette ville, le 18 décembre, âgé de soixante-neuf ans; — de M. le docteur J. Schröter, mort le 13 décembre, à Breslau, âgé de cinquante-deux ans; — de M. W.

Sime, journaliste et romancier anglais, mort à Calcutta, âgé de quarante-trois ans ; — de miss Christina Rossetti, auteur de poésies estimées, morte en janvier ; — de M. Thomas, théologien anglais ; — de M. Lvovitch Tchebytchev, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, mort à soixante-treize ans, le 8 décembre ; — de M. K. Zenker, assistant à l'Institut pathologique anatomique d'Erlangen, mort le 29 décembre, dans sa trentième année ; — de M. Ludwig Ziemssen, historien, mort le 3 janvier, à Friedenau, âgé de soixante et onze ans ; — de M. F. Zrodlowski, jurisconsulte, mort à Lemberg, le 21 décembre.

Répertoire annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger, 1895-1896. — Dans notre livraison de mai 1892 (p. 468 du t. LXIV), nous avons eu déjà à signaler cet annuaire, l'un des plus pratiquement utiles que les collectionneurs en tous genres puissent se procurer. Nous étions alors en présence d'une première grande tentative qui a réussi. Mais cette fois, nous avons sous les yeux un inventaire considérable qui a dû coûter à son patient auteur, M. E. Renart, une somme énorme de travail et d'investigations. Nous savons, à la vérité, de très bonnes sources, que son œuvre lui a été facilitée dans une certaine mesure par les nombreuses bonnes volontés qui ont répondu à son appel. Tout en accueillant avec la sympathie qu'il méritait l'Annuaire de 1892, nous avions cru devoir lui adresser quelques critiques. Aujourd'hui, il n'y a plus guère place ici que pour des éloges. Le deuxième volume du *Répertoire annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger* (Paris, Librairie centrale des beaux-arts, 13, rue Lafayette, et Ernest Renart, 16, rue Sainte-Cécile, in-8 de xvi-926-xx p., cartonnage souple, basane pleine. — Prix : 20 fr.) nous paraît vraiment indispensable à tous ceux qui s'occupent du commerce des livres et des objets de curiosité, et aussi à tous les membres de l'immense famille des collectionneurs. L'ouvrage débute (exemple à suivre) par la liste des *Errata, suppressions et addenda ;* de la sorte, on est frappé tout de suite par ce qu'il importe de ne pas négliger ou oublier, ce qui arrive souvent quand ces indications complémentaires sont rejetées à la fin d'un volume. Nous signalerons ensuite une bien intéressante *Étude chronologique concernant les timbres fiscaux et leurs émissions successives depuis 1673 jusqu'à nos jours*, par M. Ris-Paquot (11 pages), et un travail de M. Paul Eudel sur *l'Habitation et le mobilier à travers les âges* (16 pages). C'est à la page 37 que commencent les listes si précieuses de M. Renart, divisées en deux sections : *Collectionneurs français, désignés en collectionneurs provinciaux et parisiens*, et *Collectionneurs étrangers*. Au milieu du volume se trouve intercalée une liste spéciale (tirée sur papier teinté et paginée de I à XX) des *Principaux commerçants parisiens en livres, tableaux, antiquités, numismatique, timbres-poste et professions diverses*. Une *Table alphabétique des noms des collectionneurs habitant la France* (Paris excepté, parce que les Parisiens sont rangés par ordre alphabétique) termine cet inventaire. Nous pourrions demander à l'auteur pourquoi il n'a point dressé la table des amateurs étrangers ; mais ce serait peut-être se montrer trop exigeant. En résumé, M. Renart a droit à nos vives et bien sincères félicitations pour le service éminent qu'il vient de rendre à tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent de la vente ou de l'achat de tous objets pouvant former collection.

La Société des « Dépiauteurs. » — Le *Polybiblion*, qui n'ignore rien de ce qui se passe dans le monde des livres, se doit à lui-même de signaler à ses lecteurs l'existence d'une société unique peut-être en son genre et composée de sept personnes, une élite de collectionneurs, de lettrés et surtout de fureteurs s'il en fut jamais. Il ne nous est pas permis de révéler les noms de

ces chercheurs; mais nous allons, en quelques mots, exposer l'idée qui les a groupés. L'un d'eux, le plus étonnant, l'initiateur, est un Dauphinois. Viennent ensuite un Franc-Comtois et un Normand. Un peu plus dans le lointain, nous distinguons un Podot (autrement dit un enfant du Puy), deux Parisiens, enfin un érudit libraire de « nationalité » normande. Le plus piquant de l'association, c'est que la plupart de ses membres ne se connaissent que de nom : c'est le Franc-Comtois, reconnu comme secrétaire, qui sert de trait d'union entre ses confrères et s'est chargé de centraliser les trouvailles ou les communications. Chacun a sa spécialité : l'histoire, la cartographie et l'iconographie provinciales forment cependant le but des principaux associés. Mais la singularité de l'un des collectionneurs en question mérite une mention particulière : celui-ci pourchasse tout ce qui représente des squelettes, des têtes de mort, des diables, et, — qui le croirait? — tout ce qui se rapporte à l'héraldique. En cette science, d'ailleurs, le personnage est un maître. Un autre enfin s'occupe de folklore. Ces messieurs ont concentré leur attention principalement sur les livres dépareillés, les atlas provinciaux ou départementaux, anciens et modernes, les gravures, les journaux illustrés, voire les almanachs. Comme ils opèrent à Paris, sur les quais le plus souvent, quelquefois chez certains bouquinistes, ils arrivent, à peu de frais, à rassembler les choses les plus curieuses. Étant très connus dans le monde des étalagistes des quais, des multitudes de pièces dédaignées par le commun des bibliophiles leur sont conservées ou signalées, et, de la sorte, ils aboutissent à des résultats invraisemblables. Ce qu'ils dépècent d'ouvrages, complets parfois, nous ne le saurions dire; qu'il nous suffise de remarquer que le Dauphinois possède plus de 30.000 pièces iconographiques, sans compter 3,000 cartes sur sa province (il achève, nous assure-t-on, une étude sur la caricature dans le Dauphiné); que le Franc-Comtois a rassemblé 15,000 gravures de toute sorte et 600 cartes sur sa région; que le Normand en compte, lui aussi, un nombre considérable sur lequel nous n'avons pu être renseigné, et que le « macabre, » l' « infernal » a constitué une série d'albums factices de la plus étrange physionomie. Le folkloriste est depuis longtemps fort riche dans la branche qui l'occupe, ce qui ne l'empêche pas d'accroître sans cesse ses collections : coupures de livres, de revues, de journaux, tout lui est bon. Le Podot est en train de publier une bibliographie du Velay; enfin le libraire que nous avons mentionné, M. E. D., réunit en dossiers sur toutes nos provinces, mais spécialement sur la Normandie, tout ce qui lui tombe sous la main. — L'on a édicté récemment une loi contre les associations de malfaiteurs; d'aucuns, qui professent un respect idolâtrique pour le livre tel qu'il sort des presses de l'imprimeur, seront tentés de réclamer l'application mitigée de ladite loi à ces bibliophiles, cartophiles et iconophiles d'un genre extraordinaire qui dissèquent, qui « dépiautent, » comme ils disent, pour satisfaire leur passion ou faciliter leurs travaux, livres, brochures, atlas, albums et journaux. Au point de vue de l'étude, le but poursuivi par cette variété de « bibliolytes » nous paraît sinon absolument louable, du moins très pratique dans ses résultats, et nous n'avons point le courage d'appeler la foudre sur la tête de ces patients « destructeurs-conservateurs » plus nombreux certainement à Paris et en province que les sept qui ont formé la « Société des dépiauteurs, » et sans lesquels quantité de pièces intéressantes, curieuses, passant inaperçues parce qu'elles s'étalent aux yeux de tous, iraient rejoindre les vieux papiers dans la hotte du chiffonnier. Ladite société, qui n'a pas d'autres statuts que le zèle, l'intelligence et le flair de chacun, n'a été constituée qu'en 1891 entre le Dauphinois et le Franc-

Comtois. Les autres membres, recrutés par le secrétaire, n'y ont adhéré que deux ans plus tard. Notons cependant que le Dauphinois était déjà opulent en cette année 1891 et qu'il est resté le plus avisé pourvoyeur de l'association.

Les Origines de l'imprimerie a Poitiers. — M. de la Bouralière a publié, sur les origines de l'imprimerie à Poitiers, une série d'articles dans la *Revue poitevine et saintongeaise* qui ont été réunis en deux brochures sous les titres de : *Les Débuts de l'imprimerie à Poitiers (1479-1515)*, Paris Em. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, 2e éd., in-8 de 72 p. et pl.; et *Nouveaux documents sur les débuts de l'imprimerie à Poitiers* (Id., idem, 1894, 64 p. et pl.). L'auteur, qui prépare depuis de longues années un travail d'ensemble sur la bibliographie poitevine, a marché de surprises en surprises, les volumes nouveaux lui arrivant pendant l'impression de son travail, et un bibliographe bien connu, M. Claudin, faisant paraître en même temps des recherches sur le même sujet, dans l'*Intermédiaire de l'Ouest* et dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*. Aussi, si nous avons un conseil à donner à M. de la Bouralière, c'est celui de refondre prochainement ses deux brochures en un nouveau volume que toutefois nous n'avons pas la prétention de considérer comme devant être définitif, la question des origines des imprimeries provinciales étant appelée à se modifier presque jour par jour tant que l'on n'aura pas publié les catalogues des incunables de toutes les bibliothèques de France et démoli tous les vieux plats de reliures qui nous ont donné tant de feuillets d'ouvrages rares et souvent même restés inédits. Quoi qu'il en soit, M. de la Bouralière donne à la fin de son dernier travail un résumé que nous croyons devoir reproduire ici. « La première impression faite à Poitiers est le *De Indulgentiis*, de Jean de Fabrica, que l'on peut dater de 1478. — Le *Tractatus de horis canonicis*, d'Albert Trottus, semble venir ensuite, car l'attribution de ce livre à un imprimeur poitevin est encore douteuse. — Les *Casus longi*, de 1483, ont été imprimés par Jean et Étienne de Gradibus, et il semble possible d'identifier le premier avec Jean Gradi, ou de Gradibus ou des Degrez, qui devint plus tard professeur de droit à Lyon. — Tous les incunables poitevins qui suivent, jusqu'en 1486 environ, sont dus aux mêmes imprimeurs. — En 1487, Étienne Sauveteau, libraire, relieur et concierge de l'Hôtel de ville, et Guillaume X. ont imprimé les *Bréviaires* d'Auch, aujourd'hui perdus. Ils sont remplacés à leur tour par Jean Bouyer et Pierre Bellesculée, qui produisent les *Heures d'Angers*. Une nouvelle association entre Jean Bouyer, prêtre, et plus tard curé de la Résurrection de Poitiers, et Guillaume Bouchet publie, en 1491, la *Logica vetus* et se continue jusqu'en 1515. Jean de Marnef, dit du Liège, a été non seulement libraire, mais imprimeur à Poitiers, et a marqué ses impressions d'une marque au grand M (n° 240 de Silvestre). Le même bois, décoré d'ornements nouveaux, a servi en 1491 à Jean Bouyer et Guillaume Bouchet. »

Balzac et la magistrature. — Un fait curieux, mais qui nous paraît très naturel, est à signaler. C'est l'étude approfondie de l'œuvre géniale de Balzac : *La Comédie humaine*, à laquelle divers magistrats se sont livrés en ces dernières années. Le *Polybiblion* a eu déjà l'occasion de mentionner le discours de rentrée que M. Joseph Blondel, avocat général près la cour d'appel de Douai, a prononcé, le 17 octobre 1887, sur *le Droit et la procédure dans Honoré de Balzac* (t. LII, p. 552) et *l'Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac*, discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par l'Académie française le 15 novembre 1888, par M. Augustin Cabat, substitut au tribunal de la Seine (t. LV, p. 185). Aujourd'hui nous avons sous les yeux un autre dis-

cours de rentrée prononcé devant la cour d'appel de Nimes, le 16 octobre 1894, par M. Paul Boyer, avocat général, et intitulé : *La Magistrature et le monde judiciaire dans « la Comédie humaine » de Balzac* (Nimes, imp. Chastanier, in-8 de 60 p.). Nous nous empressons de rendre hommage au grand mérite littéraire et critique de ce travail, qui a dû valoir à son auteur le plus mérité des succès, et que tout balzacien devrait posséder dans sa collection. Mais cela dit, et en constatant d'ailleurs que M. Boyer reconnaît que la lecture des romans de Balzac offre plus d'un danger, il nous semble, puisqu'il cite spécialement *Albert Savarus*, qu'il eût dû faire ressortir, en quelques mots, les tendances immorales au premier chef de cet épisode des *Scènes de la vie privée*, lesquelles tendances ont été relevées d'une façon très nette par l'un de nos collaborateurs (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 244, à propos de *l'Œuvre d'Honoré de Balzac*, par M. Marcel Barrière). A la décharge de M. Boyer l'on peut objecter qu'il a eu surtout en vue des magistrats, des avocats, des avoués et des notaires en tant qu'exerçant leurs fonctions ou professions; mais puisqu'il a touché aussi aux caractères et qu'il s'est appesanti sur celui d'Albert Savaron de Savarus, figure qu'il identifie dans une certaine mesure avec celle de l'illustre Tourangeau, nous sommes en droit de nous montrer quelque peu surpris de ne trouver sous sa plume aucune réprobation de la conduite de ce personnage qui sans doute avait bien oublié le divin précepte : « Tu ne désireras point la femme de ton prochain. »

Paris. — M. Raymond Richebé, ancien élève de l'Ecole des chartes, se propose de « faire paraître tour à tour les quartiers (c'est-à-dire les ascendants) des souverains européens actuellement régnants et ceux des principaux chefs de maisons illustres de France et de l'étranger. » Il nous donne la première partie de ce travail dans *les Trente-deux Quartiers généalogiques de Son Altesse Royale Louis-Philippe-Marie-Carlos-Amelio-Ferdinand-Victor-Manuel-Laurent-Michel-Raphaël-Gabriel-Gonzague-Xavier-François d'Assise-Benoît, prince royal de Portugal, duc de Bragance, duc de Saxe, chevalier de l'ordre insigne de la Toison d'or, né le 21 mars 1887* (Paris, imp. Monrocq, in-4 de IV-(124)-6 p. et 64 pl.). Ce volume nous donne une idée de la façon dont sera exécuté le travail. En tête un arbre généalogique donnant les ascendants du prince en ligne masculine et en ligne féminine jusqu'au 4e degré; puis, pour chaque ascendant, ses nom et prénoms, ses titres, ses dates de naissance et de décès, ses armes. Dans les six pages de table qui terminent le volume, l'auteur donne le blason détaillé de chaque écusson ou quartier d'écusson.

— Sous ce titre : *Bibliothèque nationale. Catalogue de la salle publique de lecture. Supplément 1887-1894* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 124 p.), notre grand dépôt public vient de publier le catalogue alphabétique de toutes les acquisitions faites par la salle publique (qui, comme on le sait, reste ouverte même le dimanche, et est accessible, sans carte, à toutes les classes de lecteurs), pendant les huit dernières années.

— Certains originaux de la bibliophilie font leurs délices des livres minuscules. Ceux qui ont visité la récente Exposition du Livre au Palais de l'Industrie ont pu se délecter dans la contemplation d'une collection unique peut-etre sous ce rapport et qui, sans doute, s'est accrue du volume lilliputien que la librairie Pairault vient de publier sous ce titre : *Les Rondes de l'enfance* (78 p., avec 14 pages de musique gravée et 5 grav. de Steinlen). Exactement, ce produit typographique, qui pèse à peine 5 grammes, mesure 38 millimètres de hauteur sur 23 de largeur et renferme 15 rondes, parmi lesquelles nous citerons : *La Bonne Aventure, Oh ! mon beau château, Savez-vous planter les choux, la Boulangère, Sur le pont d'Avignon, Il était*

une bergère. Broché, ce petit tour de force d'imprimerie se vend 1 fr. 50.

— La librairie Charles Poussielgue vient de réunir en un beau volume de 456 pages les conférences de Mgr d'Hulst pour le Carême de 1894. Dans cette station quadragésimale l'éminent orateur avait exposé, on s'en souvient, les lois de la famille chrétienne. Ces conférences avaient déjà paru en fascicules et le *Polybiblion* en a rendu compte dans sa livraison du mois d'août dernier (p. 140).

— La publication intéressante qui porte le titre de *France-Album* (Paris, cité des Fleurs, 51; 0 fr. 50 le numéro) se poursuit régulièrement, mais pas d'une façon aussi rapide que nous le pourrions désirer. Les monuments et les sites les plus remarquables ont fait de la part de M. A. Karl l'objet d'un choix très judicieux. Les dessins qui les représentent sont bien exécutés. Nous signalerons présentement les numéros 14 à 23 de cette collection qui s'appliquent aux arrondissements de *Dunkerque* et *Hazebrouck* (Nord); *Lons-le-Saunier* (Jura); *Provins* (Seine-et-Marne); *Boulogne-sur-Mer* (Pas-de-Calais); *Brest* (Finistère); *Cherbourg* (Manche); *Nantes* (Loire-Inférieure); *Dijon* (Côte-d'Or); *Sens* (Yonne); *Montpellier* (Hérault). Par ces simples indications, l'on s'apercevra que les auteurs n'ont pas suivi un ordre méthodique; ils opèrent au gré de leur fantaisie ou d'après certaines convenances dont ils sont seuls juges. Au fond, cela importe peu. Comme les précédents fascicules, ceux que nous venons de mentionner débutent par une notice sur l'arrondissement et ses principales curiosités et se terminent par une carte.

— Les directeurs de *France-Revue, organe des revendications françaises en France* (Paris, Tolra; mensuel, 6 fr. par an) se sont proposé, en fondant cette revue, de « revendiquer les droits qui sont les nôtres sur notre terre de France, réagir contre la décadence qui menace notre race, contre l'odieux servage où nous tient une poignée de juifs, de judaïsants et d'étrangers. » Elle se rattache donc au mouvement dont M. Drumont a été le principal initiateur dans notre pays par sa *France juive* et dont il reste l'un des plus ardents propagateurs par la *Libre Parole*. A côté des articles divers qui remplissent la plus grosse partie du nouveau périodique, chaque numéro contiendra des *Glanures* reproduisant les articles les plus importants de la presse quotidienne, une chronique parlementaire de M. le vicomte d'Hugues et une revue anecdotique du mois par M. G. Bois.

— M. Charles Marionneau publie sous ce titre : *Une Nomination à l'ancienne Académie royale d'architecture en 1767*, un mémoire qui a été lu avec succès à la réunion des Sociétés des beaux-arts des départements, dans la séance du 27 mars 1894 (Paris, Plon et Nourrit, gr. in-8 de 45 p.). La nomination dont il s'agit est celle de Charles Dewailly (et non de Wailly), auquel on doit le théâtre de l'Odéon, et qui était contrôleur adjoint du château de Versailles. M. Marionneau a rédigé son mémoire d'après les registres inédits de l'Académie d'architecture et il a reproduit plusieurs des documents conservés en ces registres, par exemple les lettres écrites à l'Académie par le marquis de Marigny, par le comte de Saint-Florentin, et les procès-verbaux des séances de l'Académie de mai à novembre 1767.

— M. Manuel A. Délano a publié une traduction espagnole de l'exposition élémentaire des principes fondamentaux de la théorie atomique du docteur Denigès, professeur à la Faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux. *Esposizion elemental de los prinzipios fundamentales de la teoria atómica* (Paris, imp. L. Maretheux, in-8 de 38 p.). Cet opuscule sera précieux pour initier les étudiants en médecine et en pharmacie qui se servent d'ouvrages espagnols en vue d'acquérir les notions préliminaires et de se familiariser

avec les notations qu'il est nécessaire de connaître quand on veut aborder sérieusement l'étude de la chimie moderne.

— *L'Art international, organe des amateurs des deux mondes*, dont le premier numéro, daté de janvier, vient de paraître (Mensuel. Paris, 51, rue Rocher, in-8, 20 fr. par an) s'impose « la tâche très difficile de rechercher en France et dans tous les pays étrangers.... aussi bien parmi les marchands établis que chez les particuliers désireux de se défaire de collections importantes.... les merveilles de l'art ancien et moderne qui sont à vendre. » Voilà un recueil qui sera certainement apprécié des amateurs de plus en plus nombreux ; d'autant qu'il se présente fort agréablement avec son impression élégante, et les nombreuses illustrations qui font passer sous les yeux de l'amateur quelques-unes des pièces qu'on lui offre en vente. N'oublions pas de dire que toutes les œuvres signalées ici sont garanties authentiques.

— La librairie Le Soudier vient, comme tous les ans à pareille époque, de faire paraître une *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française, avec un Index de tous les régiments (armée active et territoriale) et une liste complète de tous les officiers supérieurs qui les commandent (1895)*. — Prix : 1 fr. 50. A cette carte sont joints des renseignements de toute sorte compris dans une brochure de 36 pages.

Angoumois. — M. Paul de Fleury publie une plaquette non moins intéressante qu'élégante sur *le Second Séjour de Marie de Médicis à Angoulême (mars-août 1619). Notes et documents inédits* (Angoulême, gr. in-8 de 15 p., avec 2 grav. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*). M. de Fleury établit que l'arrivée de Marie de Médicis à Angoulême est du 3 mars, et non du 1er, comme l'a dit l'historien du duc d'Épernon, G. Girard ; que la Reine-mère eut pour résidence la maison de Guillaume Guez de Balzac, père du célèbre écrivain ; enfin que cette princesse ne quitta pas Angoulême au commencement d'août, selon l'assertion de G. Girard, mais seulement le 29 de ce mois. Parmi les *Pièces justificatives* on remarque un *Marché* entre Marie de Médicis et des fournisseurs, pour l'approvisionnement en vivres des châteaux royaux d'Angoulême, de Saintes, de Cognac, du 17 mars 1619 (Archives de la Charente), et l'acte de baptême de la nièce de Jean-Louis de Balzac, Marie de Campaigno, dont la Reine-mère fut marraine, avec le duc d'Épernon pour parrain, du 21 juillet 1619 (mêmes archives).

Auvergne. — M. Georges Bonnefoy, ancien notaire, a publié récemment une *Notice généalogique sur les familles Bonnefoy et Pons de Pouzol* (Clermont-Ferrand, typ. Mont-Louis, in-4 de 267 p., tiré à cent exempl.), qui offre un intérêt particulier, en ce qu'elle nous présente la généalogie d'une famille de la plus ancienne bourgeoisie, qui a tenu un rang élevé dans l'Auvergne et le Velay, et a contracté des alliances avec des familles notables de la région. Le beau volume que nous annonçons est imprimé avec luxe et orné de nombreuses planches : fac-similé des armes des Bonnefoy ; vue de la Chaise-Dieu (lieu d'origine de la famille) au xvr siècle ; jubé de l'église abbatiale ; ancienne gravure représentant une procession au Puy, après la délivrance de la peste ; portrait de l'abbé Bonnefoy, député aux États généraux de 1789 ; église de Saint-Eutrope, à Clermont ; portrait de Dom Robert Morel, bénédictin ; fac-similé des armes des Pons de Pouzol, portrait de François Pons, comte de Pouzol, etc.

Bretagne. — Le nouveau fascicule (20e) du *Répertoire général de biobibliographie bretonne*, dont M. René Kerviler poursuit avec un zèle infatigable la publication (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8 de 160 p.) s'étend de *Carnéan* à *Ceriziers*. Parmi les articles les plus considérables à divers

titres, nous relèverons, dans l'ordre alphabétique, ceux qui concernent le fameux académicien Elme-Marie Caro, dont M. Kerviler nous donne une bibliographie fort complete où rentrent même les articles de revue; le célèbre abbé Carron; Jacques Cartier; Las Cases, le fils de l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène;* le contre-amiral Cavelier de Cuverville.

— La librairie Plihon et Hervé, qui édite le *Répertoire général*, annonce une autre publication importante qui ne tardera pas à paraître par voie de souscriptions : l'*Histoire de Bretagne*, par M. Arthur de la Borderie, membre de l'Institut.

Corse. — M. Joseph de Fréminville a envoyé au Comité des travaux historiques les observations recueillies par lui pendant son séjour aux archives départementales d'Ajaccio sur les *Tours génoises du littoral de la Corse* (extrait du *Bulletin archéologique*, Paris, Imp. nationale, in-8 de 11 p.). Il fait d'abord connaître l'architecture de ces constructions, qui servaient tout à la fois de postes d'observation et de citadelles; puis il nous instruit du service qui y était fait. Cinq documents appuient les assertions de M. de Fréminville.

Franche-Comté. — Nous recevons le huitième volume de la sixième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de xlv-408 p., avec grav. et pl.). On y remarque spécialement : Un discours de M. G. Sire sur *la Société d'émulation du Doubs en 1893 ;* — le travail de M. le docteur Chapoy sur l'*Invention des allumettes chimiques et son origine franc-comtoise*, que nous avons signalé déjà (t. LXXI, p. 90) ; — *Rapport sur un livre de M. le général Wolff intitulé : Recherches sur les Arvas*, par M. Léonce Pingaud ; — *Flore des lichens de Franche-Comté et de quelques localités environnantes*, par M. G. Flagey (4e partie) ; — *Échec au Roi, remontrances du parlement de Besançon (1763)*, par M. Frédéric Delacroix ; — *La Botanique systématique et les théories de M. Vesque*, par M. Paul Parmentier ; — *Luc Geizkofler (1550-1620), mémoires traduits par Édouard Fick*, compte rendu par M. Lieffroy; — *Sépultures dites burgondes, contribution à leur classification*, par M. J. Gauthier; — *Essai historique sur Ornans* (suite), par M. le docteur J. Meynier; — *Les Lacs du Jura et notes additionnelles sur la limnologie jurassienne*, par M. Antoine Magnin ; — *Les Procès de sorcellerie au XVIIe siècle, par M. le conseiller Delacroix*, rapport par M. Jules Gauthier ; — *Tête d'enfant, sculpture gallo-romaine, au musée d'archéologie de Besançon*, présentée par M. A. Vaissier.

— Signalons un rapport de M. Bailliart, inspecteur d'académie, sur l'*Instruction primaire en 1894 dans le département du Doubs* (Besançon, imp. Millot frères, in-8 de 24 p.) Ce rapport contient, entre autres choses intéressantes, des détails sur les musées scolaires, les bibliothèques scolaires et les bibliothèques pédagogiques du département.

Guyenne et Gascogne. — M. A. Claudin continue son tour de France au point de vue de l'histoire de la typographie. Le voici maintenant dans le sud-ouest, où la *Revue de l'Agenais*, la *Revue d'Aunis et Saintonge*, la *Revue catholique de Bordeaux*, accueillent avec empressement ses mémoires pleins et démonstratifs. Nous avons sous les yeux une de ses dernières brochures : *Les Origines de l'imprimerie à la Réole en Guyenne* (1517). *Recherches sur la vie et les travaux de Jean le More, dit Maurus, de Coutances, imprimeur et professeur de grammaire.* (Paris, Claudin, gr. in-8 de 39 p. avec 9 fac-similés. Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*) L'histoire de la typographie, celle de l'enseignement secondaire, celle de la philologie au xvie siècle trouveront également leur compte dans cette dissertation savante due à un spécialiste aussi remarquable par son flair et sa critique que par l'abondance et la

nouveauté de ses informations. Nombre d'erreurs accréditées y sont réfutées. Non seulement le prototypographe réolais, Jean le More, y est tiré d'un long oubli, mais sa vie et son œuvre nous sont révélés dans leur milieu même, et nous apprenons beaucoup, grâce à M. Claudin, sur ses contemporains et ses émules. D'excellents fac-similés aident à suivre les démonstrations et comparaisons de l'auteur.

— La présidence de M. le conseiller Francisque Habasque fera époque dans les annales de la Société des *Archives historiques de la Gironde*, qui, grâce à son impulsion énergique, a regagné le temps perdu. Le volume de 1894 (XXIXe) vient de paraître (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de xxvi-523 p.). De plus en plus, la Société — et il faut l'en louer — prend le parti de donner d'importants groupes de textes qui s'éclairent, se contrôlent et se fortifient les uns les autres. Cette fois, nous avons deux cent vingt-trois *Documents relatifs aux guerres de religion* (1558-1595) provenant des archives municipales d'Agen, des archives départementales de Lot-et-Garonne et de divers dépôts municipaux de la même région, édités le mieux du monde par M. Tholin; — *Les Comptes des consuls de Montréal-du-Gers* (1411-1418) publiés par M. l'abbé A. Breuils; — *Le Testament de Clément V*, publié par feu le docteur Berchon, d'après une copie malheureusement fautive et qui n'a pu être collationnée avec le texte du Vatican, copie conservée aux archives des Basses-Pyrénées; enfin des *Varia* généalogiques et un *État des gages du parlement de Bordeaux* en 1569. L'annotation est, comme toujours, peu abondante; les index sont très bons.

Ile-de-France. — Les nouveaux *Mélanges* (1893-1894) du comte de Marsy (Compiègne, imp. H. Lefebvre, in-8 de xi-132 p.) ne sont pas moins intéressants que ceux qui ont reçu ici de justes éloges et qui portent le titre de *Varia* (1891-1893). Voici l'énumération des douze chapitres de l'agréable recueil : *les Russes; les Études modernes sur la Vendée ; les Andelys, Gisors et Enghien : les Sinistres et la charité officielle et parlementaire; Un Suicide à Saleney au XVe siècle ; M. Aubrelique ; les Plaques de foyer ; Peiresc et les chats; Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, à Compiègne ; Compte rendu des travaux de la Société historique de Compiègne pendant l'année 1893; l'Annuaire de l'Oise* de 1894 ; *les Fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans*. Ces morceaux sont précédés d'une épître dédicatoire à M. Émile Travers et d'une réponse en vers de ce dernier intitulée *la Ballade des chats*. On rapprochera de cette spirituelle ballade la charmante lettre qui forme le chapitre VIII du recueil et que le comte de Marsy fait écrire par sa chatte à l'éditeur de la correspondance de Peiresc.

— Très volontiers nous signalons le *Petit Guide-indicateur de la banlieue ouest de Paris* (Puteaux, 25, rue de Colombes, in-32 de 96 p., avec de nombr. illustrations. Prix : 0 fr. 30). Édité avec beaucoup de goût, ce guide, qui contient quantité de renseignements pratiques et de détails intéressants, sera consulté utilement par tous ceux, Parisiens ou provinciaux, qui se proposeront des promenades dans cette partie des environs de Paris.

Languedoc. — Le tome VI de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de xv-590 p.), renferme d'excellents travaux parmi lesquels nous citerons : *Les Mémoires d'un moine au XIIe siècle*, par M. A. Duméril (analyse des récits de Guibert de Nogent); — *Souvenirs universitaires*, par M. Deschamps (suite) (il est surtout question là de Lamennais, de Mgr de Frayssinous, de Guizot, de Villemain, de Victor Cousin, etc.); — *Le Grand C du répertoire des archives du Capitoulat au XVIe siècle. Légende et histoire*, par M. l'abbé Douais; — *Étude sur les orages de l'année*

1892 dans la Haute-Garonne, par M. Ed. Salles; — *Guillaume Tell au théâtre*, par M. Hallberg; — *Les Défauts de l'organisation de la marine française au XVIIIe siècle d'après les cahiers des États généraux de 1789*, par M. A. Duméril; — *Observations sur la propriété individuelle*, par M. Paget; — *Le Cautionnement dans le droit grec classique*, par M. Lécrivain; — *Archéologie mathematique. Caroli Bovilli liber de numeris perfectis*, par M. Fontès (avec essai bibliographique contenant des indications nouvelles sur les ouvrages de Charles de Bouvelles); — *Pierre Forradel, lecteur du Roy ès mathématiques, 1560-1573*, par le même; — *De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles de la propagande anarchiste*, par M. Fabreguettes; — *La Jeunesse de Geibel*, par M. Brissaud; — *Sur l'électricité des eaux minérales, en particulier sur l'électricité des eaux de Bagnères-de-Luchon et de Bagnères-de-Bigorre*, par M. le docteur F. Garrigou; — *Les Médecins devant l'opinion et la littérature*, par M. Alix.

— Le P. Apollinaire étudie *les Origines des capucins en Languedoc* (Nimes, gr. in-8 de 50 p. Extrait de la *Revue du Midi*). Sa notice, rédigée d'après les plus sûrs documents, contient beaucoup de choses nouvelles et complète surtout l'histoire religieuse de la ville de Toulouse depuis 1532 jusqu'à 1588. L'*Appendice* (p. 25-50) contient des *Notes sur le personnel des fondateurs*, que l'auteur divise en cinq groupes et sur lesquels il fournit de très précis renseignements biographiques tirés des archives de l'ordre.

Limousin. — Depuis dix ans paraît à Limoges, sous la direction de M. Paul Ducourtieux, une revue bibliographique trimestrielle d'un réel mérite : *Le Bibliophile limousin*. Dans son dernier numéro (janvier 1895), ce périodique donne une courte mais intéressante étude de M. René Fage sur *les Frères Delbos, fondeurs de caractères à Tulle, 1668*, et un travail de M. A. Fray-Fournier relatif aux *Ex-libris limousins et marchois* (avec vignettes; suite à de précédents articles). Il faut espérer que l'auteur fera exécuter de ces fragments un tirage à part complet, que nous aimerions à noter ici. Viennent ensuite une bibliographie sérieusement faite des journaux des trois départements de la Haute-Vienne, de la Corrèze et de la Creuse, les sommaires des revues limousines et des extraits des recueils périodiques de Paris et de la France concernant des ouvrages sur le Limousin et la Marche, ou écrits par des auteurs originaires de ces deux pays. Ici le *Polybiblion* figure pour une page (p. 36). Le fascicule se termine par une analyse des volumes nouveaux intéressant la région à titres divers. Enfin un *Supplément*, qui doit être fort apprécié des amateurs du cru, annonce un certain nombre de livres à prix marqués. En son genre, cette publication peut servir de modèle à toutes nos provinces.

Normandie. — La *Société de l'histoire de Normandie* compte parmi les premières sociétés savantes non seulement de province, mais même de Paris. Outre les volumes nombreux et considérables qu'elle édite chaque année (parmi lesquels il faut citer les *Cahiers des États de Normandie*, dont l'éditeur est M. Charles de Beaurepaire), elle a publié deux précieux volumes de mélanges, l'un en 1891, l'autre en 1893 (in-8, Rouen, Lestringant). Nous y retrouvons les noms des savants éminents qui florissent dans ce grand coin de la Normandie. Le regretté M. Alfred Bligny a publié des notes tirées par Dom Lenoir des archives de la Chambre des comptes de Paris, notes d'autant plus utiles que les manuscrits de Dom Lenoir sont aujourd'hui peu accessibles aux travailleurs. Hugues de Groot, un correspondant de Claude Sarrau, à Rouen, en 1627-1635, ainsi que les lettres de ce même Claude Sarrau, en 1640-1641, ont fait l'objet de deux fines études dues à la plume de M. Bouquet. Le monastère des Emmurées de Rouen et le catalogue chro-

nologique des grands baillis de Caux ont été signalés par l'érudit abbé Sauvage. M Charles Bréard, avec sa compétence habituelle, a publié le rapport du chevalier de Clerville sur le rétablissement du commerce dans les ports de Normandie, en 1701. Nous reviendrons sur les documents relatifs à la confrérie de la Passion, si heureusement recueillis par M. Paul Le Verdier. Le bombardement du Havre en 1759 a été l'objet d'un mémoire édité par François Millot, échevin et négociant. mémoire que M. V. Toussaint a eu la bonne idée d'imprimer A M. Charles de Beaurepaire nous devons toujours, dans le premier volume, le cahier des États de Normandie de février 1653, et dans le second, les documents historiques extraits des plumitifs de la Cour des comptes, aides et finances de Normandie. Ce second volume est bien précieux, car il renferme une information faite à Caudebec sur le vicomte de cette ville accusé d'avoir favorisé le duc Charles d'Orléans et ses alliés, en 1412. Sur Évreux et sa cathédrale, nous trouvons des documents réunis par M. l'abbé Blanquart. Du même et du savant M. L. Régnier émane la publication d'une curieuse description en vers de l'église de Gisors en 1629. Le Compte du Clos des Galées de Rouen au XIVe siècle a été mis au jour par M. Charles Bréard, et un récit du siège de Rouen en 1562, par M. F. Bouquet. Une légende latine sur les miracles advenus en l'église de Fécamp a été l'objet des investigations de M. l'abbé Sauvage. — Ce n'est là qu'une simple table des matières; elle suffit pour faire apprécier le zèle et l'érudition de nos confrères de Rouen. Nous aurions bien voulu leur glisser quelques petites critiques : il n'y a place que pour des éloges.

— Les belles études que M. P. Le Verdier consacre avec tant de soin aux anciens mystères représentés à Rouen ont reçu une nouvelle contribution par la publication du *Lavement des pieds* (Évreux, Imp. de l'Eure, in-8 de 29 p. Extrait de la *Revue catholique de Normandie*). L'auteur, Nicole Mauger, était chapelain de la confrérie de la Passion. Cette confrérie était célèbre à Rouen et M. Le Verdier nous fournit sur elle les plus intéressants détails.

— Un almanach provincial superbement illustré, une vraie merveille de goût et de talent, tel est l'*Almanach illustré du Courrier du Havre* (Le Havre, imp. du Commerce, in-8 carré de 68 p.). Photographies, photogravures, reproduction de documents anciens, musique, folklore, religion et république : tout y est, excepté M. Félix Faure, qui ne pouvait pas encore s'y trouver, mais qui y figurera l'an prochain.

Provence. — La livraison de novembre et décembre 1894 de la *Revue sextienne historique, scientifique et archéologique* publiée à Aix par une Société de gens de lettres, contient la fin du sixième et dernier volume (1660-1715) de l'*Histoire de la ville d'Aix* par de Haitze, restée manuscrite jusqu'à nos jours. Sur la couverture de cette livraison le fondateur-directeur du recueil a inscrit l'original et spirituel avis suivant : « A MM. les abonnés. J'ai l'honneur de vous faire part du décès de la *Revue sextienne*. Elle a vécu quinze ans : *Grande mortalis aevi spatium*, comme disait Tacite ; elle a produit *non multa sed multum*. Dr Chavernac. » Quand même la *Revue sextienne* n'aurait eu que le mérite de faire connaître l'important ouvrage du meilleur des historiens de la ville d'Aix, le *multum* de son vaillant directeur lui serait applicable, mais elle a donné beaucoup d'autres excellents travaux, et elle est digne des éloges et des regrets de tous les sérieux amis de l'histoire provençale.

Saintonge. — M. Denys d'Aussy nous donne une excellente étude sur *la Saintonge pendant la guerre de Cent ans, 1372-1453* (Extrait de la *Revue de Saintonge*. La Rochelle, imp. Noël Texier, gr. in-8 de 49 p.). Le savant historien a surtout utilisé, outre les documents des grands dépôts parisiens,

ceux qui sont conservés dans les archives municipales de Saint-Jean-d'Angély. Il a rectifié bon nombre d'erreurs commises par les historiens régionaux (le P. Arcère, Massiou, Marvaud, Delayant, etc.). Son étude mérite d'être rapprochée, à la fois comme récit et comme discussion, de l'étude si bien faite sur la *Campagne de Du Guesclin dans le Poitou, l'Aunis et la Saintonge* (1890).

— C'est aussi de la *Revue de Saintonge* qu'est extraite une curieuse notice du comte de Dienne sur un capitaine saintongeais du XVIe siècle, *Jacques de Rabar* (la Rochelle, gr. in-8 de 7 p.). M. de Dienne a trouvé beaucoup de détails sur le capitaine et sur sa famille dans les archives du château de Brun (Gironde) : il a reproduit *in extenso* quelques documents desdites archives, notamment un codicille du 2 février 1596, par lequel Jacques de Rabar récompense un domestique qui l'avait sauvé dans des « occasions chaudes et périlleuses. »

Vivarais. — L'on sait que M. Léonce Pingaud a publié chez Plon et Nourrit un important ouvrage : *Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues*, qui a fait dans cette revue l'objet d'un compte rendu (t. LXVII, p. 256-259). Nous devons aujourd'hui au même M. Pingaud des *Lettres inédites du comte d'Antraigues* (Extrait de la *Revue historique, archéologique, littéraire et pittoresque du Vivarais illustré*, Privas, in-8 de 55 p., avec portrait). Dans le cas actuel, il s'agit de correspondance privée. « L'homme, s'il était mieux connu, dit M. Pingaud, et malgré les taches de sa vie, mériterait peut-être quelque indulgence. » Et il ajoute : « On l'entend ici parler de l'abondance du cœur à ses parents, à ses amis, à ses compatriotes ; on surprend et on constate par-dessus tout l'attachement profond qu'il avait pour son pays natal, le soin qu'il prenait à ses intérêts tant qu'il y demeura, les souvenirs qu'il en garda dans l'exil jusqu'à la fin de sa vie. » Ces lettres font donc connaître l'homme, qui valait incontestablement mieux que le politique.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé Ingold publie un recueil de documents inédits sous le titre de *Grégoire et l'Église constitutionnelle d'Alsace* (Paris, A. Picard ; Colmar, H. Huffel, in-8 de 175 p., avec deux portraits : celui de Mgr Arbogaste Martin, premier évêque du Haut-Rhin, et celui de Mgr Berdolet, évêque d'Aix-la-Chapelle). Ces documents, presque tous extraits de la riche collection de M. Gazier, jettent un grand jour sur l'histoire religieuse de la Révolution en Alsace et complètent les ouvrages de Véron-Réville, Reuss, Frayhié, Winterer, Paulus. On y remarquera les lettres des deux prélats déjà nommés, de Mgr Brendel, évêque du Bas-Rhin, de l'abbé Graff, curé de Colmar, etc. A côté des lettres adressées à Grégoire, mentionnons une lettre de Mgr Saurine, qui fut le premier évêque de Strasbourg après le Concordat, et d'intéressants documents émanés d'un prêtre resté fidèle aux vrais principes, le curé de Sainte-Marie, en Alsace, Fr.-Ch. Ingold, arrière-grand-oncle du pieux éditeur.

Belgique. — L'Université libre de Bruxelles ne reste pas étrangère au mouvement qui tend à créer au sein des Universités des « séminaires » d'études. Récemment, il s'y est établi un séminaire d'histoire et de géographie ; aujourd'hui nous enregistrons la naissance d'un séminaire d'histoire des littératures. Le billet de faire part nous arrive sous forme d'une revue que la jeune société se propose de publier : *Les Littératures au point de vue historique et critique*, tel est le titre du nouveau recueil (Bruxelles, Alfred Castaigne, in-8 ; mensuel, 3 fr. par an). La revue insérera les travaux collectifs ou particuliers des étudiants qui se sont ainsi groupés pour compléter par leur travail personnel l'enseignement qu'ils reçoivent de leurs professeurs.

Espagne. — La cité de Barcelone vient d'être dotée d'une bibliothèque publique par la générosité de M. Rosendo Arús y Arderiu. Il a légué à la ville, pour constituer un établissement qui portera son nom (Biblioteca pública Arús), les vingt-quatre mille volumes qui composaient sa collection, le monument où elle se trouve et le mobilier nécessaire. Ses héritiers, MM. Valentin Almirall et Ant. Fornès, accomplissant sa pensée, ont fait faire au bâtiment, par l'architecte Buenaventura Bassegoda, toutes les modifications nécessaires pour le rendre plus propre au but auquel on le destine. L'on n'a pas épargné le marbre blanc, pour donner un aspect plus grandiose à la bibliothèque; la salle de travail a été aménagée avec confort et luxe: les casiers, les vitrines, les tables de lecture sont en bois de cèdre. La bibliothèque sera administrée par une commission composée de l'alcade, de deux conseillers municipaux, d'un membre de l'Académie des belles-lettres, d'un membre de l'Académie des sciences, de quatre citoyens, et, naturellement, des héritiers du donateur. La bibliothèque sera inaliénable. La salle de lecture restera ouverte cinq heures par jour. Il n'y a, pour entrer à la bibliothèque, aucune condition d'âge ni de sexe.

Italie. — Une nouvelle Société d'histoire locale s'est fondée en Italie au commencement de l'année 1894. La nouvelle compagnie, dont le siège est à Bari, se propose, comme sujet d'études, l'histoire de la Pouille. La cotisation annuelle de dix francs donne aux membres le droit aux publications de la Société. Ces publications comprennent : 1° sous le titre de *Biblioteca*, des mémoires, documents, statuts, etc.; 2° une revue trimestrielle, l'*Archivio storico pugliese*, dont le premier fascicule a paru en décembre dernier. Le prix d'abonnement pour les non-sociétaires est de 12 fr. par an. Ce premier fascicule comprend le début d'une étude, qui promet d'être fort intéressante, sur l'église Notre-Dame de Trani, par M. Arcangelo Prologo; le chapitre Ier d'un travail de M. Ludovico Pepe sur Nardi et la Terre d'Otrante dans la révolution de 1647-1648; à la même période de l'histoire se rapporte la chronique de Bari et de la province, par Giambattista Pyrris, éditée par les soins de M. Eustachio Rogado.

— M. Puglisi Pico complète ce qu'il avait écrit en 1892 sur la poésie de l'avenir par de nouvelles considérations : *L'Estetica letteraria e la poesia dell' avvenire* (extrait des fasc. 43-44 du *Pensiero italiano*. Milano, Carlo Aliprandi, in-8 de 22 p.).

— L'on avait pu craindre un moment que la mort de l'illustre de Rossi aurait pour conséquence la disparition du *Bollettino di archeologia cristiana*, qu'il a rédigé avec un zèle infatigable et une science consommée pendant trente ans. Grâce à Dieu, ces craintes ne se réaliseront pas. MM. Enrico Stevenson et Orazio Marucchi, deux des meilleurs disciples de l'illustre archéologue, ont commencé, au 1er janvier, la publication d'un *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*.

Chili. — On peut lire dans les Actes de la Société scientifique du Chili (T. III, p. 9-13) un travail intéressant de MM. A.-E. Salazar et Q. Newmann, sur la glace consommée à Valparaiso : *El iclo qe se qonsume en Balparaiso* (tiré à part, Santiago, imp. Barzelona, in-8 de 13 p.). C'est à l'occasion d'une épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait dans cette ville que ces chimistes firent de nombreuses analyses des eaux et de la glace employées par les habitants pour l'alimentation. La conclusion de leurs recherches est qu'il devient indispensable de se précautionner contre la glace artificielle, à cause des micro-organismes qu'elle emprunte à l'eau employée pour la préparer.

Publications nouvelles. — *La Résurrection de la chair*, par l'abbé J.-F. Brinquant (in-8, Lamulle et Poisson). — *Œuvres posthumes de Mgr Le Cour-*

tier, publiées par l'abbé Grégoire. T. II (in-18, Féchoz). — *La Morale chrétienne d'après les enseignements de l'Évangile*, par A. Ott (in-18, Fischbacher). — *Le Chrétien, voix des premiers jours* (in-18, Delhomme et Briguet). — *Retraite pascale d'après les prédicateurs contemporains*, par l'abbé Pluot (in-12, Téqui). — *Ménologe, ou Livre d'or des curés et des prêtres séculiers*, par l'abbé Baurens de Molinier (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation*. VII. *La Question sociale et l'ordre social*, par le R. P. A.-M. Weiss. Trad. de l'allemand par l'abbé L. Collin (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *La Cité antichrétienne au XIXe siècle. La Franc-maçonnerie*, par le R. P. Dom P. Benoît (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris*, par J. Chauvin (in-12, Giard et Brière). — *Théorie et pratique des fondations perpétuelles*, par A. Geoffre de Lapradelle (in-8, Giard et Brière). — *Étude sur les lois contre les menées anarchistes*, par R. Jousseaume (in-8, Pichon). — *Théorie psychologique de l'espace*, par C. Dunan (in-18, Alcan). — *L'Amitié antique d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes*, par L. Dugas (in-8, Alcan). — *L'Amitié, réflexions morales et philosophiques*, par E.-M. Ommer (in-8, Retaux). — *La Enseñanza de la historia*, por R. Altamira (in-8, Madrid, V. Suarez). — *Précis d'économie politique*, par Leroy-Beaulieu (in-18, Delagrave). — *Les Corporations*, par l'abbé J. Troncy (in-8, Lyon, Vitte). — *Le Transformisme social, essai sur le progrès et le regrès des sociétés*, par G. de Greef (in-8, Alcan). — *La Question monétaire*, par L. Poinsard (in-18, Giard et Brière). — *Bimétallisme et monométallisme*, par Mgr Walsh; trad. par A. Chabry (petit in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Médecine rationnelle et expérimentale. Manuel*, par le Dr Perrier (in-18, Soc. d'édit. scient.). — *Des applications de la micrographie et de la bactériologie à la précision du diagnostic chirurgical*, par le Dr Aubeau (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *Une Mission en Belgique et en Hollande. L'Hygiène et l'assistance publique. L'Organisation et l'hygiène scolaires*, par le Dr C. Delvaille (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *L'Éducation physique de la jeunesse*, par le Dr A. Mosso (in-12 cartonné, Alcan). — *Psycho-thérapie*, par les Drs Rentergheim et Van Eeden (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *Les Localisations cérébrales en psychologie. Pourquoi sommes-nous distraits?* par G. Hirth (in-18, Alcan). — *La Suggestion; son rôle dans l'éducation*, par F. Thomas (in-18, Alcan). — *Les Nouvelles Méthodes dans le traitement de la diphtérie*, par le Dr de Crésantignes (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *Lavoisier, statistique agricole et projets de réformes*, par Schelle et E. Grimaux (petit in-18 cartonné, Guillaumin). — *Leçons de l'agrégation classique de mathématiques*, par G. Kœnigs (in-4, Hermann). — *Exercices d'arithmétique*, énoncés et solutions par J. Fitz-Patrick et G. Chevrel (gr. in-8, Hermann). — *Théorie électromagnétique de la lumière*, par O. Tumlirz, trad. de l'allemand par G. Van der Mensbrugghe (in-8, Hermann). — *La Evolución en la química*, par J.-R. Carracido (in-8, Madrid, Hernando). — *Hydrodynamique, élasticité, acoustique, cours professé en 1890-1891*, par P. Duhem (2 vol. in-4, Hermann). — *Nuovi versi*, di B. Botti Binda (in-18 cartonné, Firenze, Barbera). — *La Petite Paroisse, mœurs conjugales*, par A. Daudet (in-8, Lemerre). — *Carlistes et Christinos*, roman historique, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-12, C. Lévy). — *Humble amour*, par R. Bazin (in-18, C. Lévy). — *Mer bénie, mœurs maritimes*, par P. Maël (in-18, Firmin-Didot). — *Arlette*, par D. d'Arthèz (in-18, Firmin-Didot). — *Les Kardan, visions de passé et d'avenir*, par A. Alhaiza (in-12, Vigot). — *Considérations sur la littérature française moderne*, par T. Dupuy (in-8, Milan, Dumolard). — *Les Lettres de Henri Lasserre à l'occasion du roman de M. Zola* (in-18, Dentu). — *Studi su Matteo Maria Boiardo* (in-8, Bo-

logna, Zanichelli). — *Storia poetica di Orlando, studiata in sei poemi*, per A. Volta (in-12, Bologna, Zanichelli). — *Petit Atlas géographique de la Bible, d'après les documents anciens*, par L.-C. Fillion et H. Nicole (gr. in-4, Delhomme et Briguet). — *L'Isola delle Donne. Viaggio ad Engano*, di E. Modigliani (gr. in-8, Milano, U. Hœpli). — *Madagascar*, par A. Milhaud (petit in-18, Alcan). — *De Ausonii Mosella*, thesim proponebat H. de la Ville de Mirmont (in-8, Hachette). — *Saint Antoine de Padoue*, par Mgr A. Ricard (in-18, Retaux). — *Sainte Catherine de Sienne*, par la comtesse de Flavigny (in-18, Mignard). — *Vie du Père Jacques Lainez, second général de la Compagnie de Jésus, suivie de la biographie du Père Alphonse Salmeron*, par le P. J. Boero (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Vie de Mgr Puginier, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique du Tonkin occidental*, par E. Louvet (in-8, Hanoi, Schneider). — *Les Petites Sœurs des Pauvres, ou la Merveille du XIXe siècle*, par Mme A. Ram (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Missionnaires de France dans le Pacifique. Nouvelle-Calédonie*, par L. Fautrat (in-8, Retaux). — *I Commentarii rerum memorabilium quae temporibus suis contigerunt d' Enea Silvio de Piccolomini (Pio II)*, per G. Lesca (in-8, Pisa, Nistri). — *Histoire de France*. T. VII. *Renaissance*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar (1597-1729)*, par H. Baumont (in-8, Berger-Levrault). — *Lettres de Marie-Antoinette, recueil des lettres authentiques de la Reine*, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par MM. de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt. T. I. (in-8, A. Picard). — *Mémoires de Jean-François Thoury, 1789-1830*, publiés par C. Boy (in-18, Plon et Nourrit). — *Mémoires et souvenirs (1789-1830). La Révolution, l'Empire et la Restauration*, par E. Biré (in-8, Retaux). — *Une Idylle sous Napoléon Ier. Le Roman du prince Eugène*, par A. Pulitzer (gr. in-8, Firmin-Didot) — *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases. T. III (in-18, Garnier). — *Les Femmes des Tuileries. La Révolution de 1848*, par J. de Saint-Amand (in-12, Dentu). — *Marie-Amélie et la Société française en 1847*, par J. de Saint-Amand (in-12, Dentu). — *Un Diplomate à Londres, lettres et notes. 1871-1877*, par C. Gavard (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire du droit et des institutions de la France*, par E. Glasson. T. VI (in-8, Pichon). — *Un Régiment de ligne pendant la guerre d'Orient, notes et souvenirs d'un officier d'infanterie*, publiés par l'abbé S. Rochet (in-8, Lyon, Vitte). — *L'Ancienne Baronnie de la Roche-Bernard*, par L. Maître (in-4, Nantes, Grimaud). — *Essoyes, histoire et statistique*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Troyes, Frémont). — *Demeures amies en Alsace* (in-8, Strasbourg, Le Roux). — *Histoire de Lescure, ancien fief immédiat du Saint-Siège, et de ses seigneurs*, par l'abbé H. Graule (in-8, Téqui). — *Audijos. La Gabelle en Gascogne*, documents inédits publiés par A. Communay, (gr. in-8, Champion). — *Études historiques et archéologiques de l'ancien pays de Liège*, par le baron de Chestret de Haneffe (in-8, Liège, de Thier). — *An Inquiry into the Sources of the History of the Jews in Spain*, by J. Jacobs (in-8 cartonné, London, David Nutt). — *The English Church in the nineteenth Century (1800-1833)*, by J.-H. Overton (in-8 cartonné, London, Longmans, Green). — *Catherine II et la Révolution française*, par C. de Larivière (in-18, Le Soudier). — *Henri Lacordaire, lettres nouvelles*, publiées par Mme V. Ledey et M. P. de Vyré (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Maréchal Canrobert*, par F. Bournand (gr. in-8, Sanard et Derangeon).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *En zigzag aux Pays-Bas et sur les bords du Rhin*, par J. de Beauregard. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 328 p., orné de grav., 3 fr. — 2. *Voyages légendaires en Irlande*, par l'abbé Domenech, missionnaire apostolique. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 400 p., orné de grav., 3 fr. — 3. *Une Heure en Sicile. Un Coup d'œil sur le Portugal*, par A. Boutroue. Paris, Leroux, 1895, in-8 de 57 p., accompagné de deux cartes, 1 fr. 50. — 4. *De Montélimar à Constantinople par mer et retour à bicyclette*, par le lieutenant Guyot. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 306 p., orné de grav., 4 fr. — 5. *Carte de la Palestine ancienne et moderne*, par A. Legendre et L. Thuillier. Paris, Letouzey et Ané, de 5 à 10 fr., selon l'état — 6. *En Égypte*, par Gabriel Thomas. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1894, in-8 de 174 p., 2 fr. 50. — 7. *L'Algérie. Voyage de la délégation de la commission sénatoriale d'études des questions algériennes présidée par Jules Ferry*, par Henri Pensa. Paris, Rothschild, 1894, in-8 de 464 p., avec une carte, 10 fr. — 8. *L'Exploration du Sahara*, étude historique et géographique, par P. Vuillot. Paris, Challamel, 1895, gr. in-8 de 342 p., accompagné de 45 cartes-itinéraires, 12 plans et une carte du Sahara, 20 fr. — 9. *Le Maroc d'aujourd'hui, d'hier et de demain*, par Arthur de Ganniers. Paris, Jouvet, 1894, in-8 de 276 p. avec grav. et une carte, 3 fr. 50. — 10. *Le Dahomey*, par Édouard Foa. Paris, Hennuyer, 1895, in-8 de 429 p., orné de 17 grav. et d'une carte, 12 fr. — 11. *A l'assaut du pays des Noirs. Le Dahomey*, par le commandant Grandin. Paris, Hatou, 1895, 2 vol. in-12 de xxv-285-307 p., ornés de deux portraits et d'une carte, 6 fr. — 12. *L'Esclavage en Afrique et la croisade noire*, par Joseph Imbart de la Tour. Paris, Maison de la bonne presse, 8, rue François Ier, s. d., in-16 de 184 p., orné d'un portrait, 1 fr. 50. — 13. *Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad*, par P. Brunache. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 540 p., avec 45 grav. et une carte, 6 fr., cartonné. — 14. *A travers l'Afrique australe*, par Jules Leclercq. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 312 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 15. *Le Developpement de l'Afrique*, par Arthur Silva White, trad. de l'anglais par le Dr E. Verrier et Mlle L. Lindsay. Paris, Alcan; Bruxelles, Th. Falk, 1894, in-8 de 422 p., orné de 15 cartes en couleur, 10 fr. — 16. *Madagascar*, par A. Milhaud. Paris, Alcan (Bibliothèque utile), petit in-16 de 192 p., avec une carte, 0 fr. 60. — 17. *La Nouvelle-France, de Cartier à Champlain (1540-1603)*, par N.-E. Dionne. Québec, Darveau, 1891, gr. in-16 de 391 p. — 18. *Les Dominicains et la Découverte de l'Amérique*, par le R. P. Mandonnet. Paris, Lethielleux, 1894, in-16 de 255 p., orné d'un portrait, 3 fr. — 19. *Pages détachées. Notes de voyage*, par Paul Claverie. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 20. *La Terre australe inconnue. Onze croisières aux Nouvelles-Hébrides*, par Gaston Beaune. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 300 p., avec une carte et quelques phototypies, 3 fr. 50 — 21. *Le Primitif d'Australie, ou les Non-Non et les Oui-Oui*, étude d'ethnologie comparée, par Élie Reclus. Paris, Dentu, s. d., in-18 de 391 p., 3 fr. 50.

1. — C'est avec un vif plaisir que nous plaçons en tête de cet article notre vieille connaissance, M. J. de Beauregard, l'aimable auteur du *Circulaire 33*, du *Circulaire 94* et de *Chez nos amis de Russie*. Peu de touristes savent aussi bien que lui raconter leurs voyages en évitant l'écueil terrible de la monotonie et de la sécheresse des guides. Ce sont bien des impressions personnelles qu'il confie au public, distribuant

avec sincérité l'éloge et la critique, toujours patriote et toujours bon catholique. La moitié de *En zigzag aux Pays-Bas et sur les bords du Rhin* est consacrée à la Belgique, dont l'auteur visite les principales villes, sans trop s'attarder à en décrire les nombreux monuments; sa première préoccupation est de communiquer à ses lecteurs sa sympathie pour le peuple belge qu'il trouve aimable, policé, et foncièrement religieux; il prend même la défense de son souverain actuel, qu'en France on a bien légèrement accusé de pactiser avec nos ennemis. A la vérité, nous sommes trop exigeants en amitié, et trop portés à considérer comme acte d'hostilité toute démarche qui n'est pas absolument dictée par une parfaite soumission à nos caprices ou à nos intérêts. Un quart du volume suffit ensuite à une rapide description de la Hollande, dont la platitude et la morne teinte grise charment peu notre auteur, qui se rabat complaisamment sur les chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise et sur les souvenirs laissés par Pierre le Grand à Saardam. Enfin, en quelques pages, il nous fait visiter le Hanovre et les provinces rhénanes, où il rencontre bien des souvenirs douloureux pour son cœur de Français. Cet ouvrage, comme les autres de M. de Beauregard, serait parfait si l'écrivain surveillait un peu plus son style et s'il abandonnait quelques locutions surannées, comme les mots septante, nonante, auxquelles nos oreilles ne sont plus habituées. Signalons aussi une erreur facile à corriger : nous lisons à la page 7 que le nom de la ville d'Ostende vient de ce qu'elle est située à l'*est* du royaume de Belgique, son radical *oost* voulant dire *est ;* c'est *ouest* qu'il faudrait dire.... Les illustrations, d'après des dessins de M. Lambert, sont fort inégales : quelques-unes ont beaucoup de cachet et de finesse; mais la plupart sont trop négligemment traitées et tout à fait obscures.

2. — M. l'abbé Domenech est auteur de plusieurs ouvrages relatifs, pour la plupart, au Mexique, où il exerça plusieurs années un actif apostolat. Rentré en Europe, il n'a pas perdu le goût des voyages, ni le sens de l'observation, très développé chez lui. Il s'est surtout passionné pour l'Irlande, la grande martyre de l'Occident, qu'il a parcourue en tous sens, étudiant son passé dans ses monuments et ses légendes, contemplant avec douleur ses plaies saignantes, avec admiration son indomptable constance dans la foi catholique. Dans son dernier ouvrage il entremêle avec charme les descriptions des verdoyants ou sauvages paysages, et les fantastiques récits qui s'attachent aux rochers ou aux ruines. *Les Voyages légendaires en Irlande* sont une lecture fort attachante, souvent même émouvante; parfois on rencontre un épisode humoristique, surtout lorsque le pieux auteur trouve l'occasion d'exercer sa verve mordante aux dépens de l'opulent et oisif clergé anglican imposé à une population qui ne veut pas de ses prêches. Quelques légendes sont un peu chaudes pour de jeunes lectrices, notamment celle de saint Kevin.

D'assez bonnes gravures font connaître les sites romantiques de la verte Erin.

3. — M. Boutroue est, dans le bon sens du mot, un géographe amateur qui voyage pour son agrément, mais aussi avec le louable dessein de faire part à son prochain des très intéressantes observations qu'il recueille chemin faisant. Archéologue érudit, il aime à décrire les vestiges du passé et à conter leur histoire. En Sicile et en Portugal, il a su faire une ample et double moisson de notes, et il en a formé deux charmantes conférences données à la Société de géographie de Paris avec accompagnement de photographies projetées. Cela fait, il ne s'est pas cru quitte avec le public et il en a fait paraître le texte avec cartes dans la *Revue de géographie*, puis en une brochure tirée à part. M. Boutroue écrit très correctement, mais avec simplicité, ce qui rend ses récits de voyages très agréables à lire; on sent qu'il dit sincèrement ce qu'il a vu et que ses impressions personnelles ne sont pas de commande, aussi sont-elles singulièrement suggestives; elles sont, en outre, d'une moralité irréprochable.

4. — C'est un livre bien amusant que celui de M. Guyot : *De Montelimar à Constantinople par mer et retour à bicyclette*, et l'on ne saurait trop encourager les jeunes officiers de notre armée à suivre son exemple, mais en profitant de son expérience pour éviter les fautes qu'il a commises et qui ont failli lui coûter cher. Parvenu à Constantinople par la voie ordinaire des paquebots, notre lieutenant s'avise de revenir en France à travers l'Europe sur sa bicyclette. C'est parfait et nous n'hésitons pas à y applaudir des deux mains; mais, en premier lieu, il aurait fallu du moins, pour une telle entreprise, disposer d'une bonne machine; or, la sienne avait été achetée d'occasion à Marseille sans aucune garantie, et naturellement elle lui joua tous les tours possibles; les avaries les plus variées survinrent dans des circonstances où il était fort difficile d'y remédier. Et puis, c'est le 20 mars que notre voyageur se met en route! Il n'avait pas le choix, c'est possible; mais il était d'une souveraine imprudence de s'aventurer en une telle saison dans un pays dont les routes sont généralement rudimentaires. Aussi faillit-il plus d'une fois y rester : de la neige en Turquie et dans les montagnes du Tyrol et de la Suisse, de la pluie et du vent le reste du temps, c'était à prévoir. Cela dit, il reste à s'extasier devant les qualités d'endurance et d'énergie dont fit preuve le jeune officier, qualités si précieuses dans sa carrière et qui permettent de lui prédire un brillant avenir. Ah! il en a vu de dures! Plus d'une fois il s'est repenti intérieurement d'avoir si follement dédaigné les avertissements qu'on lui avait prodigués à Constantinople, où nul ne pouvait croire à la réussite de son entreprise. Mais, dans la partie la plus pénible de sa route, il a trouvé des compensations appréciables : en Turquie, les bons gendarmes qui l'ont escorté de poste

en poste pour assurer sa sécurité, l'ont soigné, dorloté même, avec un dévouement touchant; en Bulgarie, en Serbie, en Hongrie, il a été accueilli avec un enthousiasme délirant qui l'a vivement touché, parce qu'il y voyait un témoignage sincère de l'affection des populations de ces pays pour notre pauvre France. Là où il a été le moins bien traité, c'est en Suisse, le pays du cosmopolitisme. M. Guyot est un agréable conteur et son journal de route est émaillé de très amusantes anecdotes, pas toujours très édifiantes, par exemple; notre vaillant militaire n'était pas tellement absorbé par sa bicyclette qu'il ne songeât encore à conter fleurette aux belles filles de Hongrie et d'ailleurs; son livre n'est donc pas à mettre entre toutes les mains. Au point de vue religieux, M. Guyot n'est pas hostile; il a même eu la velléité d'assister à la messe le jour de la Pentecôte; mais un sermon en allemand l'a fait fuir à grands tours de roues. Ses photographies, prises chemin faisant, sont assez bonnes.

5. — La maison Letouzey et Ané vient de publier une magnifique *Carte de la Palestine*, qui est appelée certainement à rendre les plus grands services aux pèlerins de plus en plus nombreux qui se rendent chaque année aux Lieux Saints. Elle a été composée par M. A. Legendre, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire du Mans, d'après les cartes anglaises du *Palestine Exploration Fund*, celles de l'état-major français, les travaux de MM. de Saulcy, E. Robinson, E.-G. Rey, Wetztein, Tristram, V. Guérin. C'est un travail très considérable et parfaitement réussi; nous ne croyons pas qu'il existe de carte plus complete de la Palestine. Une particularité à noter, c'est que les noms de lieux sont écrits souvent de plusieurs manières différentes avec couleurs variées, suivant les origines de chaque nom : en noir pour les noms actuels ou arabes, en rouge pour ceux tirés de la Vulgate, en vert pour ceux provenant des monuments égyptiens ou assyriens, en bleu pour ceux qui ne sont pas bibliques. Des cartons spéciaux donnent les environs de Jérusalem, le plan de Jérusalem et la péninsule sinaïtique. La gravure, fort nette, fait le plus grand honneur à l'artiste, M. Thuillier, qui en a été chargé.

6. — La brochure de M. Gabriel Thomas : *En Égypte* est très bien écrite; les descriptions de monuments et de paysages sont d'une érudition et d'une exactitude remarquables. L'auteur ne s'est pas soucié d'adopter un plan méthodique. Il monte d'abord le Nil jusqu'à l'île de Philoe, au-dessus de la premiere cataracte, puis visite le Caire et parcourt enfin rapidement quelques parties du Delta. Il note, chemin faisant, ses impressions, qui sont très vives; certaines pages, où il décrit la vallée du Nil, forment des tableaux d'un coloris intense, et qui transportent réellement le lecteur en pleine Thébaïde. Les monuments de l'époque des Pharaons sont étudiés avec une connaissance approfondie de l'histoire. Il y a dans ce livre fort peu d'appréciations politiques; toute-

fois, M. G. Thomas ne peut s'empêcher de constater combien peu se rend populaire l'occupation anglaise, et il déplore la politique d'abandon pratiquée par la France; il commet l'erreur de l'attribuer « à une défaillance de tous les partis, » au lieu d'en laisser la honte à l'opportuno-radicalisme de M. de Freycinet et de ses acolytes. Par contre, il critique vertement la parcimonie avec laquelle nos politiciens sectaires marchandent les modestes subsides si bien employés par les missionnaires catholiques à faire subsister malgré tout les souvenirs de l'influence française.

7. — On se rappelle qu'à la suite de débats retentissants à la tribune du Sénat, il fut résolu qu'une délégation sénatoriale, présidée par M. Jules Ferry, se rendrait en Algérie, et ferait une enquête sérieuse sur les divers points en litige. Cette délégation partit en avril 1892, et parcourut les trois provinces d'Oran, d'Alger et de Constantine, interrogeant les fonctionnaires, les colons et les notables indigènes. Les dépositions furent librement énoncées et consciencieusement recueillies, en sorte qu'elles forment un monument des plus précieux pour l'étude de la colonisation dans l'Afrique française. Il est heureux que le secrétaire, M. Pensa, ait pris le parti de publier un résumé complet des procès-verbaux, car, par suite de la mort de Jules Ferry, il était à craindre que cette enquête ne fût en pure perte, et que ses conclusions ne fussent vouées à l'oubli. Il est curieux, en effet, de constater que, depuis deux ans et plus qu'elle eut lieu, il n'en ait plus été question dans le Parlement. Et cependant les conclusions qui s'en dégagent naturellement sont de la plus haute gravité : il y va de l'avenir et de la sécurité de notre belle colonie. Depuis l'établissement du régime civil en Algérie, les indigènes, Arabes et Kabyles, sont opprimés et écrasés d'impôts, à tel point qu'il leur a fallu une dose de résignation presque surhumaine pour ne point s'insurger; mais la mesure paraît comble, et l'avenir est gros de menaces. En fait, la population indigène est ruinée, réduite à la dernière misère, et n'a plus d'autre ressource que le vol pour subsister; si l'on considère d'autre part qu'elle s'accroît beaucoup plus rapidement que l'élément européen, on conçoit le danger imminent. Le plus gros grief des indigènes contre le régime actuel, c'est l'abus inouï de la réglementation forestière; on prétend empêcher les Arabes de labourer des terres qui leur ont appartenu de tout temps, et de faire pâturer leurs bestiaux dans des broussailles sans valeur, qui ne peuvent être utilisées que comme pacages; ils ne se soumettent pas à ces prohibitions tracassières, et il en résulte des amendes qui se montent à des centaines de mille francs. Une autre cause de ruine, c'est la substitution des justices de paix à la juridiction des cadis, plus expéditive et cent fois moins onéreuse; les malheureux indigènes sont rongés par les frais de justice, et ne peuvent se faire entendre des juges qui ne connaissent ni leur langue ni leurs usages;

c'est d'une absurdité criante. Enfin, les protestations sont unanimes contre la prétention d'imposer aux Arabes un état civil français contraire à leurs mœurs et à leurs préjugés religieux. Ils n'osent réclamer le retour au régime militaire, mais tous demandent que l'administration civile procède à leur égard de la même manière que les anciens bureaux arabes; c'est on ne peut plus suggestif. Plusieurs colons eux-mêmes déposent dans le même sens. Le plus intéressant, à notre point de vue, c'est l'énergie avec laquelle les musulmans protestent contre l'instruction laïque et obligatoire; ils déclarent que jamais ils ne s'y soumettront, parce qu'elle est contraire à leurs principes religieux. Quelle leçon pour les catholiques français! En résumé et au point de vue pratique, ce qui nous paraît surtout ressortir de cette enquête, c'est qu'il est absurde d'avoir appliqué à l'Algérie une administration civile basée sur le rattachement des divers services aux ministères de la métropole, qui n'entendent rien aux affaires africaines; ils s'en désintéressent parce qu'ils sont occupés par d'autres questions qui les touchent davantage, ne seraient-ce que les scandales journaliers, qui absorbent leur attention. Il faudrait évidemment à notre colonie, pour prospérer, une large décentralisation; des pouvoirs étendus accordés au gouverneur général, un parlement local, des services appropriés à ses besoins, une certaine latitude pour employer son budget au mieux de ses intérêts, une législation spéciale appropriée aux mœurs et surtout à la religion des habitants, un recrutement sur place des fonctionnaires locaux parmi les Algériens attachés à la colonie. Un point qui n'a pas été elucidé dans l'enquête, c'est celui de la création des centres de colonisation; l'auteur de *l'Algérie* semble préférer la colonisation officielle, sous prétexte qu'elle seule peut favoriser l'introduction dans la colonie de l'élément métropolitain, et cependant il ressort de plusieurs dépositions que les lots concédés le sont pour plus de moitié à des Algériens au détriment des colons français; il y a évidemment là une contradiction singulière. Nous recommandons vivement la lecture de cette étude à toute personne qui s'intéresse aux questions de colonisation algérienne: aucun ouvrage, à notre connaissance, n'est à la fois plus impartial et plus complet.

8. — M. Vuillot, géographe et voyageur distingué, a eu l'heureuse idée de réunir dans un très beau volume le récit un peu résumé de toutes les explorations remarquables qui ont contribué à nous faire connaître le Sahara. La série commence à 1830, avec le major Laing et René Caillé, pour se terminer en 1894, avec MM. Bernard d'Attanoux et Foureau. Nombreux sont, parmi ces intrépides pionniers de la science et de la civilisation, ceux qui ont payé de leur vie l'audace de leur entreprise; plusieurs missionnaires, Pères blancs d'Alger, ont trouvé le martyre dans le pays des Touareg. Pour tous ces voyages, l'auteur donne d'excellentes cartes-itinéraires qui montrent bien la configuration de ces

régions absolument inconnues il y a cent ans. Que d'efforts il a fallu pour nous en dévoiler les mystères, et, malgré tant de sacrifices, nul n'a pu encore parvenir de l'Algérie au Niger à travers les oasis du Gourara, ou au lac Tchad en passant par l'Aïr; le massif montagneux du Ahaggar, centre de la confédération redoutée des Touareg Hoggar, est demeuré inviolé. M. Vuillot pense que les voyageurs français ne doivent pas se décourager; des routes commerciales doivent être tracées à travers le Sahara et jalonnées de points d'eau, en attendant que le transsaharien le franchisse en quelques heures. *L'Exploration du Sahara* est un livre bien écrit, très attrayant à lire, et doit figurer dans la bibliothèque de tout homme sérieux s'intéressant au développement de la France africaine; il peut être mis entre toutes les mains, car il est également respectueux de la morale et de la religion.

9. — L'étude de M. A. de Ganniers sur le Maroc est des plus intéressantes; ce n'est pas tant une description géographique de cet empire en décomposition qu'une dissertation sur les rapports qui ont existé entre son gouvernement et les diverses puissances européennes pour déduire de ces aperçus historiques une conclusion pratique qui se résume ainsi: Quels sont les héritiers directs du moribond? L'auteur élimine tout d'abord l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre elle-même, qui ont sans doute des prétentions avouées, mais aucuns droits réels; restent l'Espagne et la France. Il appartient donc à ces deux puissances de s'entendre pour un partage équitable, dont l'heure ne peut manquer de sonner dans un avenir prochain. Cette question d'actualité est traitée avec beaucoup de modération et de netteté. M. de Ganniers rappelle fort à propos qu'au temps où l'influence de l'Espagne était prépondérante au Maroc, cette nation avait le bon esprit d'en user pour soutenir énergiquement les établissements catholiques et surtout les couvents de franciscains établis sous sa protection, et il est à remarquer que ces religieux jouissaient d'un grand prestige, tant auprès des populations qu'auprès des autorités. Il serait bon de revenir à ces anciens errements, qui donnaient, au point de vue politique, de fort bons résultats, et rien n'empêcherait la France et l'Espagne d'unir leurs efforts pour rétablir des centres de propagande religieuse qui serviraient puissamment leurs intérêts et opposeraient la meilleure barrière aux intrigues rivales des Anglais et des Allemands. Le livre était écrit avant la mort du sultan Mouley-Hassan, et M. de Ganniers, prévoyant cet événement, espérait que le chérif d'Ouezzan, un ami de la France, monterait alors sur le trône; il est regrettable que cette hypothèse ne se soit pas réalisée, car elle aurait certainement hâté la solution désirée; l'avenir reste incertain de ce côté, et, plus que jamais, notre diplomatie doit être vigilante; qu'elle prenne garde surtout aux intrigues anglaises : la perfide Albion s'apprête à reprendre au Maroc la tragi-comédie qui lui a si bien réussi en Égypte;

elle est disposée à échanger son inutile rocher de Gibraltar contre le beau port de Tanger, et, une fois un pied dans la place, elle aurait bientôt fait de s'y installer comme chez elle ; d'ailleurs, comme le dit M. de Ganniers, ce qu'elle ne peut prendre, elle s'efforce au moins d'empêcher autrui de s'en emparer ; toute sa politique se résume en deux mots : égoïsme et jalousie.

10. — L'heureuse issue de la campagne du général Dodds au Dahomey devait naturellement faire éclore quelques ouvrages sur ce pays, peu connu jusqu'à ce jour. Le plus complet de tous ceux qui ont été publiés est certainement celui que vient d'écrire M. Édouard Foa, ancien employé de commerce sur la côte des Esclaves, où il a séjourné quatre ans. Ses aptitudes spéciales l'avaient même fait choisir par le résident de France pour faire, en 1887, la première exploration du fleuve Whémé, qui devait, quatre ans plus tard, servir de base d'opérations et de ravitaillement à la petite armée française. En outre, dans les comptoirs de Kotonou, de Wydah et de Porto-Novo, M. Foa n'a fermé ni ses yeux ni ses oreilles ; rien ne lui a échappé et il a pu, à l'aide de ses souvenirs et de ses notes personnelles, écrire une monographie détaillée qui comprend l'histoire, la géographie, les mœurs et coutumes, le commerce, l'industrie. Le volume se termine par un récit sommaire et très précis des événements qui ont amené l'intervention de la France au Dahomey et des deux campagnes du général Dodds. Bien que l'auteur n'appartienne pas à la religion catholique, il se montre fort convenable lorsqu'il y a lieu de parler des missionnaires, et il semble s'intéresser sincèrement à leur œuvre civilisatrice ; toutefois il insinue que, jusqu'à présent, ils n'ont réussi qu'à rendre les nègres orgueilleux et hypocrites. Les gravures et la carte sont bonnes. *Le Dahomey* est un bon ouvrage, bien conçu et bien écrit, très riche en renseignements scientifiques et donnant une idée exacte des nouvelles possessions françaises que notre commerce est appelé désormais à rendre productives.

11. — L'ouvrage du commandant Grandin : *A l'assaut du pays des Noirs. Le Dahomey*, a moins de prétentions scientifiques, bien qu'il suive à peu près le même plan que le précédent. La premier volume comprend la description physique du pays, l'ethnologie, la météorologie, des détails intéressants sur les mœurs, coutumes, institutions, et sur la religion fétichiste ; un chapitre est consacré aux missions catholiques ; deux à l'histoire du royaume nègre jusqu'à la dernière expédition française. Ce volume est orné d'un beau portrait du R. P. Dorgere, avec la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine. En tête, on lit comme épigraphe cette phrase d'un gouverneur anglais de Lagos, que nos ministres des colonies feraient bien de méditer : « Si l'Afrique peut être conquise, c'est par l'Église catholique qu'elle le sera. » Cette citation suffit pour indiquer dans quel esprit résolument catholique est écrit l'ouvrage du commandant

Grandin. Le second volume est presque entièrement rempli par l'historique de la campagne du général Dodds, dont le portrait figure en tête. Quand on n'a pas lu un récit véridique comme celui-là, on ne se figure pas les difficultés que nos troupes, habilement et énergiquement conduites, ont eu à surmonter : difficultés de terrain, insalubrité du climat, résistance opiniâtre des hordes de Behanzin, fanatisées par les féticheurs et par la boisson. A la fin de ce volume, on trouve de très utiles indications sur les règles d'hygiène recommandées aux Européens appelés à vivre dans ces régions réputées parmi les plus malsaines du monde. L'étude du commandant Grandin est bien conçue dans son ensemble, irréprochable au double point de vue moral et religieux ; le style est généralement élégant et facile, mais on pourrait signaler çà et là des négligences ; erreurs de détail, phrases incorrectes, fautes d'impression nombreuses et choquantes. Ces imperfections sont regrettables dans une œuvre qui se recommande à bien des points de vue ; il suffira sans doute de les signaler pour que l'auteur les fasse disparaître dans la seconde édition, que nous lui souhaitons aussi prochaine que possible.

12. — M. J. Imbart de la Tour avait évidemment écrit son étude sur *l'Esclavage en Afrique et la croisade noire* avant la mort du cardinal Lavigerie, puis il l'a remaniée, mais pas assez profondément pour qu'on ne puisse s'apercevoir que certaines parties ne sont plus au point. Quoi qu'il en soit, son œuvre est digne d'éloges en ce qu'elle est toute à la gloire de l'Église catholique en général et de l'éminent primat d'Afrique en particulier. Docteur en droit, il examine la question de l'esclavage au point de vue juridique et n'a aucune peine à démontrer que la liberté humaine est un bien inaliénable ; puis il fait ressortir les efforts constants de la Papauté pour arriver à la suppression de ce fléau qui, après avoir déshonoré le Nouveau Monde, et par contre-coup les nations chrétiennes qui l'entretenaient par la traite, dépeuple aujourd'hui l'Afrique. Les horribles traitements que les esclavagistes infligent à leur marchandise humaine sont bien connus ; mais on ne saurait trop en répéter le récit. Quant aux remèdes proposés par l'auteur, ce sont naturellement ceux qu'avait indiqués le grand cardinal avec l'appui de Sa Sainteté Léon XIII. Il est certain que, pour les appliquer, il faut beaucoup d'argent, et il est nécessaire de faire appel à la générosité des fidèles ; malheureusement, il n'est pas moins certain que la concentration des fonds destinés à la croisade noire à Rome, dans les caisses de la Propagande, a quelque peu refroidi l'enthousiasme des premiers souscripteurs. Signalons à l'auteur une grave erreur : la Birmanie n'a jamais été sous la domination turque, comme il le dit page 29.

13. — M. Brunache a fait partie successivement des deux missions Dybowski et Maistre, envoyées par le Comité de l'Afrique française pour explorer les régions inconnues qui s'étendent entre le moyen Congo et

le lac Tchad. On sait que la seconde de ces missions a pu prendre contact avec les populations musulmanes qui habitent les rives du Tchari, affluent du Tchad, après quoi, n'étant pas suffisamment approvisionnée pour continuer la route du nord, elle est revenue vers la côte par le Bénoué et le Niger, après avoir franchi des contrées inexplorées entre le Tchari et l'Adamaoua. Les deux missions Dybowski et Maistre ont été contées en détail par leurs chefs dans de luxueuses publications dont le *Polybiblion* a rendu compte. Le livre de M. Brunache : *Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad* ne fait pas, autant qu'on pourrait le croire, double emploi avec ces deux récits pour ainsi dire officiels; l'auteur, se sentant plus à l'aise pour traduire ses impressions personnelles, s'attarde davantage aux épisodes humoristiques et aux peintures de mœurs plus ou moins réalistes; celles-ci sont même telles qu'on ne pourrait mettre son livre entre de jeunes mains, et son texte est aussi décolleté que ses dessins pris sur le vif.

14. — M. Jules Leclercq est un de nos plus infatigables globe-trotters : magistrat à Bruxelles, il utilise ses vacances en visitant chaque année une nouvelle fraction de notre globe terrestre : bientôt aucun pays ne lui sera plus étranger. Cette fois, c'est vers *l'Afrique australe* que se sont portés ses pas ; il a visité les colonies anglaises du Cap et de Natal, les républiques indépendantes d'Orange et du Transvaal. Doué d'un sens d'observation remarquablement affiné par l'habitude des voyages, il juge hommes et choses avec beaucoup de sérénité. La lutte entreprise avec des péripéties bien diverses entre les Anglais envahisseurs et les Boers, descendants des anciens colons hollandais et de quelques réfugiés huguenots français, lui inspire un vif intérêt. Il apprécie comme il convient : des premiers, l'habileté commerciale et industrielle, la persistance dans l'exécution d'un plan de colonisation largement et libéralement conçu; chez les autres, il admire la vigoureuse rusticité, l'honnêteté naturelle, le patriotisme irréductible, les vertus familiales et le profond sentiment religieux. Dans sa traversée du Natal, il accorde un souvenir ému à ce pauvre prince impérial, dont il rapproche le sort tragique de celui de l'infortuné Maximilien, empereur d'un jour au Mexique. M. Jules Leclercq se montre toujours bon catholique et son livre, sainement instructif et irréprochable au point de vue moral, peut être mis entre toutes les mains.

15. — M. Arthur Silva White, secrétaire général de la Société de géographie d'Édimbourg, est un des plus érudits géographes du Royaume Uni ; aussi son livre sur *le Développement de l'Afrique* est-il d'une incontestable valeur au point de vue technique. Suivant la méthode rationnelle adoptée de nos jours, il établit tout d'abord que les événements politiques dérivent le plus souvent des phénomènes physiques; la description des côtes, des montagnes, des lacs, des rivières, doit donc logi-

quement précéder l'étude des migrations de peuples et des mouvements commerciaux ; de même, les conditions climatériques doivent servir de base aux appréciations sur l'avenir des établissements de colonies européennes. Les nombreuses cartes coloriées, dues à la précieuse collaboration de l'éminent cartographe anglais Ravenstein, font bien ressortir les déductions du texte. La traduction en français est très soignée et très claire. C'est donc là un ouvrage de premier ordre au point de vue des études de colonisation. Mais il va de soi que les conclusions de M. Silva White ne peuvent être acceptées sans quelques réserves, parce qu'il se place à un point de vue anglais et, par suite, un peu étroit ; toutefois, en sa qualité d'Écossais, il apporte dans la discussion une modération et une courtoisie de formes que l'on ne trouve pas souvent dans les publications de ce genre, éditées par nos bons voisins et anciens alliés. Nous n'en relèverons pas moins quelques assertions empreintes d'une certaine mauvaise foi : pourquoi, par exemple, rendre la France responsable de ce que l'esclavage existe encore à Madagascar, alors que ce sont les intrigues anglaises qui entravent notoirement notre action civilisatrice dans cette île placée sous notre protectorat ? Il n'est pas moins injuste de prétendre que le pavillon français couvre de sa protection le transport des esclaves par les boutres arabes, parce que nous nous refusons à subir le droit de visite que l'Angleterre voudrait se faire attribuer par l'Europe. Il est peut-être légitime de prétendre que les plus grands voyages d'exploration en Afrique ont été faits par des Anglais et des Allemands, mais ce n'est pas une raison pour émettre des doutes sur l'authenticité du voyage célèbre de René Caillé. D'ailleurs notre auteur ne se montre guère plus équitable à l'égard des Portugais ; il daigne reconnaître que, dans le passé, ce petit peuple déploya une singulière activité, mais il le juge indigne aujourd'hui de coopérer à l'œuvre civilisatrice en Afrique et en conclut que l'Angleterre doit légitimement prendre sa place et ses possessions. M. Silva White ne voit pas très bien ce que les Italiens viennent faire en Afrique et juge que les Allemands ne se montrent pas habiles colonisateurs. Donc, c'est à l'Angleterre que revient en toute justice la mission providentielle de civiliser et, par suite, d'exploiter l'Afrique à son profit ; les autres nations sont des intruses qui n'ont rien de mieux à faire que de céder la place ; voilà ce qui est exprimé à mots très couverts dans les conclusions de M. A. Silva White. Sans accepter, bien entendu, ce jugement personnel et intéressé, nous avons bien des choses justes à relever dans les critiques qui nous sont adressées par l'éminent géographe écossais, et si toute vérité n'est pas bonne à dire, elle est, en pareil cas, bonne à entendre et à méditer.

16. — Le petit livre de M. Milhaud sur *Madagascar*, que publie la *Bibliothèque utile*, paraît à son heure. Il donne un résumé assez complet

des connaissances actuelles sur la grande île africaine; il est regrettable que la sécheresse du style et l'insignifiance des appréciations en rendent la lecture peu attrayante. Dans son parti pris de neutralité absolue, l'auteur écourte volontairement le récit des événements qui ont amené la crise actuelle, pour éviter d'avoir à blâmer les fautes commises par les ministres de la République; ce qui est plus grave, il traite avec une sorte de dédain la question religieuse, qui a joué cependant, dans les affaires de Madagascar, un rôle qu'on ne peut méconnaître sans travestir la vérité historique. Qu'on le veuille ou non, en luttant contre l'influence anglaise, la France prend parti pour le catholicisme contre le protestantisme, et, si nos gouvernants persistent à n'en pas tenir compte, ils feront fausse route. En somme, sous tous les rapports, au petit livre de M. Milhaud on préférera, quoique moins récent, celui que la Société bibliographique a fait paraître sous la signature de M. Castonnet des Fosses et qui est actuellement en vente à la librairie Téqui.

17. — Nous avons déjà signalé une fort sérieuse étude de M. le docteur Dionne sur Jacques Cartier, l'illustre découvreur du Canada. L'auteur canadien poursuit ses investigations historiques en faisant connaître, d'après des documents authentiques, les tentatives de colonisation faites par les successeurs de Cartier, notamment le marquis de la Roche et Pierre de Chauvin. Elles aboutirent à de misérables avortements, dont M. Dionne n'hésite pas à trouver la cause dans ce fait que de François Ier à Louis XIII, l'esprit calviniste dominait parmi les aventuriers qui cherchaient fortune au delà des mers; le parti pris sectaire de l'amiral de Coligny et l'excessive tolérance de Henri IV favorisaient cette tendance. Or, comme le fait très justement remarquer l'auteur, l'œuvre de colonisation ne peut être stable sans le concours des missionnaires. Champlain le comprit et favorisa les jésuites et les récollets; aussi réussit-il dans son entreprise. *La Nouvelle-France* est un ouvrage fortement documenté; une bonne partie du volume est consacrée à des pièces justificatives curieuses pour les érudits. Signalons à M. Dionne une grosse erreur qu'il a laissée tomber de sa plume ou qu'il a omis de corriger dans les épreuves d'imprimerie : on lit à la page 153 que Henri III fut assassiné par Jacques Cœur!

18. — Faire ressortir la part indirecte qu'eurent *les Dominicains dans la découverte de l'Amérique*, tel est le but que se propose dans son livre le R. P. Mandonnet. A cet égard, leur influence s'exerça de deux façons différentes : comme précurseurs et comme collaborateurs. A la première catégorie appartiennent Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, qui, tous deux, maintinrent et développèrent la théorie aristotélienne de la sphéricité de la terre et de l'habitation des antipodes, contrairement aux affirmations contraires de Lactance et de saint Augustin. Les deux illustres dominicains eurent d'autant plus de mérite à

soutenir leur opinion que, durant tout le moyen âge, on la considéra comme hétérodoxe, sinon comme hérétique. D'après l'auteur, Christophe Colomb dut avoir connaissance de leurs arguments et s'en servit comme de solides points d'appui. En outre, lorsque le grand découvreur se heurta contre l'opposition obstinée des savants et des théologiens les plus réputés de l'Espagne, il fut défendu et encouragé par le dominicain Diego de Déza, précepteur de l'infant d'Espagne, puis évêque de Palencia et archevêque de Séville; c'est Déza qui le fit rappeler au moment où, découragé, il quittait la Castille pour aller offrir ses services au roi de France. C'est donc à ce moine que les rois catholiques durent la possession des Indes. Telle est la thèse que le R. P. Mandonnet soutient avec un grand talent et une remarquable érudition.

19. — M. Paul Claverie est un médecin de la marine qui a eu le bon esprit de recueillir des notes au cours de ses voyages et qui rend au public le service de les publier. Il nous conduit ainsi successivement au Sénégal, qu'il apprécie fort peu, dans le détroit de Magellan, à Tahiti, aux îles Marquises, dans l'Océanie centrale. Comme notre auteur procède de l'école de Loti, il s'abandonne volontiers aux études de mœurs passablement voluptueuses des modernes Cythères de l'Océan Pacifique; les aventures qu'il se plaît à narrer ne sont pas toutes édifiantes, loin de là. Cependant il admire sincèrement le dévouement des missionnaires qui s'efforcent de transformer ces aimables sauvages et sauvagesses, mais il ne souhaite pas qu'ils y réussissent; sans doute, la morale y gagnerait, mais aux dépens du pittoresque, et ce serait grand dommage. Relevons aussi un singulier reproche adressé aux missionnaires catholiques de ne pas se faire des agents de la politique française comme les ministres protestants le sont de la politique anglaise. Sans discuter la question au fond, nous demanderons à M. Claverie : A qui la faute? En conscience, les missionnaires catholiques n'en donnent-ils pas au gouvernement français pour plus que son argent? Ces *Pages detachees* sont bien écrites, d'une lecture facile et intéressante ; elles donnent une idée assez exacte, quoique superficielle, des pays visités par l'auteur.

20. — Ce n'est pas du tout une œuvre de vulgarisation que *la Terre australe inconnue* que publie M. Gaston Beaune, mais bien une étude complète et très mûrie de l'intéressant archipel des Nouvelles-Hébrides. On sait que ces petites terres australes sont placées sous la surveillanec d'une commission mixte anglo-française. Notre colonie de la Nouvelle-Calédonie les revendique comme dépendances naturelles ; mais, en cette circonstance comme en tant d'autres, notre gouvernement s'est laissé intimider par les prétentions rivales de l'Angleterre, en acceptant une sorte de neutralisation ou plutôt de *condominium* fort gênant pour les intérêts en jeu. A la faveur de cette convention, les missionnaires protestants, qui sont, comme on sait, des agents politiques de l'Angle-

terre, s'infiltrent partout dans les îles et y introduisent, avec leurs bibles, le culte de la puissante Albion. Pendant ce temps, nos missionnaires catholiques, réduits à des ressources dérisoires, luttent de leur mieux contre l'hérésie. L'influence française est aussi représentée par une société calédonienne formée pour l'exploitation des richesses de l'archipel; elle possède de grands domaines, mais les bras manquent et les résultats sont peu brillants jusqu'à ce jour. D'ailleurs, l'insalubrité des Nouvelles-Hébrides et la barbarie des indigènes sont de grands obstacles à la colonisation. Voilà les conclusions pratiques qui ressortent de la lecture de cet ouvrage. Le très jeune officier de marine qui en est l'auteur s'applique surtout à une description géographique et géologique des différentes îles et à des observations ethnologiques sur leurs populations assez variées; il y a là des pages de grande valeur au point de vue scientifique et qui sont écrites d'un style souple et nerveux. On peut prédire à M. Gaston Beaune de réels succès comme écrivain s'il consent à persévérer dans la voie où il s'est engagé. Il est bien à souhaiter que beaucoup d'officiers de notre marine suivent son exemple; avec les éléments d'instruction qu'ils ont reçus et les occasions qui se présentent à eux de recueillir de curieux documents sur des terres peu connues, ils rendraient de grands services à la science et meubleraient nos bibliothèques de livres intéressants et instructifs. L'auteur traite avec tact et modération la question si délicate des missions catholiques et protestantes; tout en rendant justice au zèle et au dévouement de celles-ci, il n'a pas de peine à montrer la supériorité de celles-là. Le livre de M. Gaston Beaune est donc recommandable à bien des égards; mais il nous paraît utile de prévenir que certains passages relatifs aux mœurs corrompues des Canaques ne permettraient pas de le laisser entre les mains des jeunes filles.

21. — M. Élie Reclus a-t-il voulu sérieusement faire une étude d'ethnologie comparée, ou bien n'a-t-il choisi ce prétexte fallacieux que pour déverser sur la civilisation et la religion chrétiennes le trop-plein d'injures et de blasphèmes qui débordait de son cœur ulcéré? On se le demande en lisant son livre. Il a choisi précisément cette race australienne que les ethnologues placent au plus bas degré de l'échelle humaine pour rendre plus saisissante son argumentation paradoxale. Citons quelques échantillons de ses procédés : Comment, s'écrie-t-il en plusieurs pages, vous traitez cet homme de sauvage parce qu'il se livre au cannibalisme; en assimilant à sa chair celle de son semblable, il s'imagine s'assimiler aussi ses forces et ses vertus, et vous, chrétiens, que faites-vous autre chose lorsque, dans le sacrement de l'Eucharistie, vous vous imaginez absorber en vous votre Dieu tout entier? Vous vous moquez des sorciers qui, par leurs incantations, prétendent attirer la pluie, et les Rogations, et les processions de la « châsse à sainte Gene-

viève ? » Et en quelle belle langue tout cela est dit ! M. Reclus assure quelque part que le développement intellectuel d'un peuple ou d'un homme se mesure au nombre de mots dont il dispose pour exprimer ses pensées. Certes ! à ce compte, notre auteur occupe un rang fort élevé dans la hiérarchie des penseurs et des écrivains, car, non content d'employer pêle-mêle les expressions scientifiques et celles de l'argot le plus faubourien, il n'hésite pas à forger des mots absolument étrangers aux plus riches dictionnaires de la langue française. Et avec quel répugnant réalisme il nous décrit les scènes d'orgie de ses sauvages et surtout les cérémonies funèbres agrémentées d'anthropophagie plus que faisandée ! Et après avoir insisté outre mesure sur les appétits vraiment dépravés de ses Australiens, il ajoute tranquillement : « Aux fidèles qui trouvent trop claires les eaux de Buglose et de la Salette, et qui voudraient plus de montant au liquide puisé à la fontaine de Lourdes, on offre de les régaler avec une espèce de galette médicamentée que des prospectus spéciaux appellent la « Pâte des Martyrs. » Rien de plus pénible en somme que l'impression produite par cet étalage flamboyant d'érudition malsaine agrémentée de sarcasmes à la Voltaire et de descriptions à la Zola.

COMTE DE BIZEMONT.

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT

1. *Essai d'une Bibliographie historique de l'Enseignement secondaire et supérieur en France avant la Révolution*, par A. SILVY. Paris, Société d'éducation et d'enseignement, s. d. (1894), in-8 de 149 p., 4 fr. — 2. *Chartularium Universitatis Parisiensis*; sub auspiciis Consilii generalis Facultatum Parisiensium, ex diversis bibliothecis tabulariisque collegit, cum authenticis chartis contulit, notisque illustravit HENRICUS DENIFLE, O. P., auxiliante AEMILIO CHATELAIN. T. III (*1330-1394*). Paris, Delalain, 1894, in 4 de XXXVII-777 p., 30 fr. — 3. *Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis*. T. I. *Liber Procuratorum nationis Anglicanae (Allemaniae), 1333-1406*. Edd. HENRICUS DENIFLE, O. P., et AEMILIUS CHATELAIN. Paris, Delalain, 1894, in-4 de LXXVII p.-944 col.-48 p. (945-992) et 2 pl., 30 fr. — 4. *Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres en théologie dans l'Université de Paris?* par le R. P. H. DENIFLE (*Revue thomiste*, t. II, p. 149-161, mai 1894). — 5. *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. FÉRET. *Moyen âge*, t. I. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de LXIV-367 p., 7 fr. 50. — 6. *Les Statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*. IIe part. (*XVIe siècle*). *L'Université de Strasbourg et les Académies protestantes françaises*; Fasc. I, *Gymnase, Académie et Université de Strasbourg*, par MARCEL FOURNIER et CHARLES ENGEL. Paris, Larose, 1894, in-4 de 460 p., 30 fr. — 7. *Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui*, par A. DECHEVRENS, S. J. Paris, Delhomme et Briguet, s. d. (1894), in-12 de XXVII-396 p., 4 fr. — 8. *Monumenta Germaniae Paedagogica. Schulordnungen, Schulbücher und pädagogische Miscellaneen aus den Landen deutscher Zunge*..... herausgegeben von KARL KEHRBACH. t. XVI *Ratio Studiorum et Institutiones Scholasticae Societatis Jesu, per Germaniam olim vigentes, collectae*.... a G.-M. PACHTLER, S. J. Vol. IV (*1600-1832*), ed. BERNHARD DUHR, S. J. Berlin, A. Hofmann, 1894, in-8 de XVIII-621 p., 18 fr. 75. — 9. *Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*, par L. BERTRAND. Paris, Libraires associés; Bordeaux, Feret, 1894. 3 vol. in-8 de XII-483, 438, XXII-383 p., 18 fr. — 10. *Le Séminaire de Grand-Beaulieu-lez-Chartres*, par l'abbé P.-M. RENARD. Chartres, imp. Garnier, 1890-93, 3 fasc. in-8, 105 p., avec deux eaux-fortes. — 11. *Le Monastère-Collège de Saint-Martial d'Avignon; les Moines et les étudiants d'autrefois*, par le cha-

noine E. Clément. Avignon, Seguin, 1893, in-8 de x-354 p. avec 3 pl. — 12. *Le Collège et le lycée d'Orléans (1762-1892) ; notes, souvenirs et documents*, par L.-H. Tranchau. Orléans, Herluison, 1893, in-8 de viii-661 p., avec 13 pl. et des vignettes. — 13. *Les Jésuites et la pédagogie au XVIe siècle, Juan Bonifacio*, par le R. P. Delbrel, S. J. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de xi-89 p., 2 fr. — 14. *Maximilien de la Haize, grammairien montois ; De l'enseignement de la grammaire française, spécialement à Mons, avant le XVIIIe siècle*, par Ernest Matthieu. Mons, Duquesne-Masquillier, 1887, in-8 de 53 p. — 15. *Histoire de l'instruction publique en Hainaut ; l'Enseignement à Braine-le-Comte*, par le même. Braine-le-Comte, imp. Lelong, 1890, in-8 de 64 p. — 16. *De l'Enseignement élémentaire en France, aux XIe et XIIe siècles*, par le R. P. C. Bernard. Paris, Retaux, 1894, in-12 de xii-457 p., 4 fr. — 17. *L'Instruction primaire en Eure-et-Loir avant 1789*, par l'abbé Haye (dans le *Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires, session tenue au Mans les 14 et 15 novembre 1893*, p. 341-350). — 18. *L'Instruction publique à Mamers, avant et pendant la Révolution*, par Gabriel Fleury (*Ibid.*, p. 351-360). — 19. *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés et annotés par J. Guillaume. T. II. *3 juillet 1793—30 brumaire an II* (20 novembre 1793). Paris, Imp. nationale [et chez Hachette], 1894, in-8 de ciii-944 p., 12 fr. — 21. *L'École centrale de Perpignan, 1796—1804*, par l'abbé Ph. Torreilles. Perpignan, imp. Latrobe, 1894, in-8 de 66 p.

1. — Nos études ont fait une très grande perte en la personne de M. Silvy. Nul mieux que lui n'était préparé à écrire une histoire définitive de l'enseignement secondaire et supérieur dans notre pays sous l'ancien régime. Depuis des années, il en recueillait les matériaux, et Dieu sait le nombre et la valeur des documents imprimés et manuscrits qu'il avait rassemblés. Mais, avant de se mettre à l'œuvre, il voulait s'être assuré des informations absolument complètes. En pareille matière, il y faut renoncer, tant est considérable et dispersée la littérature du sujet ; et la mort est venue prendre notre regretté collaborateur avant qu'il ait pu nous donner autre chose que deux magistrales brochures où l'on trouvera la philosophie de l'histoire des deux premiers ordres de l'enseignement et l'utile *Essai* bibliographique dont j'ai à parler en ce moment. Il en faut lire attentivement la préface, qui, dans sa brièveté, est pleine de faits et d'idées générales, surtout aux pages 4-6, où l'auteur explique nettement combien la constitution et l'organisation de nos écoles contemporaines de tout degré diffèrent de la constitution et de l'organisation des établissements fondés sous l'ancien régime et anéantis par la Révolution. On verra aussi, dans cette substantielle étude, à quel point de vue M. Silvy s'est placé pour établir son *Essai* bibliographique et les motifs des choix qu'il a faits dans la masse énorme de publications de toute sorte consultées par lui. On y pourra découvrir aussi (p. 172) les raisons qui lui ont fait adopter l'ordre chronologique, raisons qui ne m'ont pas convaincu, je dois l'avouer. L'*Essai de bibliographie* remplit les pages 10-129 du volume. J'estime qu'il s'y trouve près de deux mille titres de recueils, livres, brochures, mémoires de Sociétés savantes, articles de revues et même de journaux. Les dates extrêmes sont 1500-1892. Le plus souvent ces titres sont enregistrés correctement et complètement ; parfois — trop rarement, à mon gré, — ils sont accompagnés de notes

précieuses. Les pages 130-131 sont remplies par les *Errata;* en un pareil travail quelques fautes sont inévitables. — Enfin on trouvera, pages 133-149, un bon index alphabétique par noms d'auteurs.

On se rend compte aisément des services que rendra ce vaste ensemble de renseignements bibliographiques, le plus complet en l'espèce qui ait été donné jusqu'ici. M. Silvy ne croyait pas pourtant qu'il fût *omnibus numeris absolutus*, et il appelait de fort bonne grâce les additions et corrections des personnes compétentes. Il y en aurait en effet, — mais en petit nombre — à présenter. Je m'en abstiens ici faute de place. Je dois pourtant formuler une observation générale. L'ordre chronologique, adopté par M. Silvy, ne me paraît pas satisfaisant, et la table alphabétique par noms d'auteurs n'en atténue les inconvénients que dans une faible mesure. N'aurait-il pas mieux valu ranger dans une première partie les ouvrages historiques ou critiques d'une portée générale, puis géographiquement (par provinces, diocèses ou départements) les monographies, y compris les chapitres spéciaux consacrés à telle ou telle institution dans les histoires provinciales et municipales; — dans une seconde partie, les biographies; — dans une troisième, la littérature pédagogique (ici et pour les biographies, l'ordre chronologique était admissible : ensuite les *subsidia* divers (histoires locales, grandes collections, etc.)? Ce système rendrait les recherches beaucoup plus faciles et on saurait du premier coup *quid supersit agendum*. Quoi qu'il en soit de ces réflexions, que M. Silvy aurait accueillies avec sa bienveillance accoutumée, son travail, tel qu'il est, lui a mérité la reconnaissance de tous les esprits curieux des annales de l'instruction publique en France, et nul d'entre eux ne pourra se dispenser d'y recourir.

2. — Le R. P. Denifle nous a donné, dans les derniers mois de l'année dernière, le tome III de son monumental et définitif *Cartulaire de l'Université de Paris*. Ledit volume se réfère à une période de quarante-cinq ans seulement, mais ces années ont été signalées par les plus graves événements, auxquels l'*Universitas studii Parisiensis* a pris une part considérable : les malheurs de la France sous Jean Ier, les troubles de Paris sous Charles VI, le grand schisme d'Occident. Sur tous ces points, le Cartulaire du P. Denifle nous fournit en abondance des informations nouvelles. J'ai dit ici même, à propos de ses deux premiers volumes, jusqu'à quel point son œuvre est remarquable au double point de vue de l'abondance des textes et de l'excellence de l'*apparatus* critique. Toutes les archives et bibliothèques importantes de l'Europe ont été mises à contribution. Tandis que pour la période embrassée par le tome III, l'*Index Chartarum* de Ch. Jourdain donne ou analyse seulement deux cent soixante-dix-neuf documents, le P. Denifle en produit cinq cent vingt et un, et encore faut-il remarquer qu'il réserve systématiquement pour des volumes ultérieurs tout ce qui re-

garde les nombreux collèges séculiers de l'Université; et de plus que dans les notes accompagnant les textes édités au corps de l'ouvrage il se trouve encore une multitude de choses tout à fait nouvelles et venant en droite ligne des sources inédites. Ces notes doivent être prises en très grande considération. On y trouvera des renseignements innombrables sur une foule de personnages historiques, hommes d'État, prélats, religieux, écoliers et maîtres, très souvent le *cursus* de ceux-ci et l'identification de leurs ouvrages. Les textes sont édités conformément aux règles de la critique la plus rigoureuse; les variantes sont relevées avec soin, comme aussi les erreurs et les fautes de lecture et de dates où sont tombés les devanciers du P. Denifle et spécialement du Boulay. La préface, bien ordonnée et très pleine, nous offre en peu de mots l'exposition des idées générales suggérées par l'étude des documents sur plusieurs points importants et tout d'abord sur l'état, dans la seconde moitié du XIVe siècle, de l'Université de Paris et des diverses compagnies dont l'ensemble constituait ce grand corps. Elle était arrivée, dans l'esprit de ses « suppôts » et dans l'opinion publique, au plus haut sommet de l'autorité et de la gloire. Les Papes eux-mêmes, surtout au moment du schisme, la redoutaient et traitaient avec elle de puissance à puissance; elle envoyait aux princes des ambassades, elle rompit plus d'une fois en visière avec la Royauté elle-même et ses agents les plus puissants. Les théologiens prétendaient être *quasi ratio dictans in Ecclesia*, tandis que les évêques n'auraient été que la « volonté » pourvoyant à l'exécution de leurs décisions doctrinales. Et pourtant la science théologique était fort déchue à Paris en ce temps-là. L'étude des Pères et de l'Écriture était négligée, la scolastique dégénérait en discussions verbales et en chicanes ridicules; les jeunes maîtres recherchaient les nouveautés et bien souvent, dans leurs « actes » solennels, ils soutenaient de graves erreurs qu'ils devaient ensuite rétracter. Le nominalisme régnait dans les chaires de la Faculté des arts. Les écrivains étaient tombés presque tous dans la barbarie. Cependant, dans le dernier tiers du siècle, il y eut un retour accentué vers les bonnes lettres, grâce surtout à Nicolas de Clémengis. La Faculté de décret avait quelques excellents maîtres qui pourtant n'ont guère fait avancer la science. La Faculté de médecine, également bien fournie de docteurs, voyait s'accroître le nombre de ses étudiants. Malgré les malheurs du temps, les écoles de l'Université comptaient leurs maîtres par centaines et leurs étudiants par milliers. J'aurais encore beaucoup à dire sur cet énorme volume. Mais j'ai déjà passé les bornes assignées à mon compte rendu. Je dois pourtant signaler d'un mot trois séries de textes concernant des affaires exceptionnellement graves : les différends de l'Université avec le chancelier Blanchart, et avec les dominicains (celui-ci, auquel donnèrent naissance les erreurs de Jean de Montson, fut encore plus

grave que les disputes suscitées au siècle précédent par Guillaume de Saint-Amour), enfin le schisme d'Occident, dont la première période est ici éclairée par une multitude de textes précieux. Il y a lieu d'indiquer expressément aussi les *rotuli* fort intéressants publiés par le P. Denifle, et beaucoup de détails sur les usages des « Nations » et des Facultés et sur les faits et gestes, pas toujours édifiants, des maîtres et des écoliers.

3. — En même temps que le IIIe tome du *Cartulaire de l'Université de Paris*, a paru le premier de l'*Auctarium*, destiné à rassembler certains documents constituant des séries autonomes et trop considérables pour entrer dans la collection principale. Cette fois, l'éminent dominicain et M. Chatelain nous donnent le *Registre des procureurs de la nation d'Angleterre* (plus tard d'Allemagne) de la Faculté des arts. Tout le monde sait que les maîtres et les étudiants de cette Faculté étaient immatriculés, selon leur origine, dans une des quatre « nations » de France, de Normandie, de Picardie et d'Angleterre. De même que chacune des Facultés supérieures avait à sa tête un doyen, chacune des nations avait un procureur qui présidait ses assemblées, la représentait dans les congrégations de la Faculté et de l'Université, et aussi quand celle-ci envoyait les députations au Roi et dans les autres circonstances solennelles. Il recevait les serments des candidats aux grades, donnait le *signetum procuratoriae* aux licenciés qui allaient faire leur « inception, » etc. En principe, il devait être procédé chaque mois à l'élection du procureur, pris parmi les maîtres es arts. Cette charge ne pouvait être refusée, et le titulaire, qui payait un droit d'entrée, avait à tenir un registre où il inscrivait les noms des gradués et tout ce qui pouvait intéresser la nation. Les plus anciens registres de procureurs qui nous soient parvenus sont ceux de la nation d'Angleterre ; ils sont en fort mauvais état, *vetustate pessumdata*, et s'en vont en lambeaux à mesure qu'on les consulte. En les publiant, le R. P. Denifle et son collaborateur ont rendu à nos études un grand service. Il n'est pas difficile, en effet, de se faire l'idée de leur intérêt historique. On y saisit sur le vif l'existence quotidienne d'une des corporations universitaires ; on s'y peut renseigner abondamment sur son personnel, ses écoles, etc. Les menus faits enregistrés par le procureur nous font toucher du doigt l'application concrète et journalière des statuts fort compliqués de l'ancienne Université de Paris. Inutile d'ajouter que les épisodes curieux, que les traits de mœurs abondent. La publication de ces textes a été faite par les éditeurs avec les soins minutieux et la méthode rigoureuse qui donnent tant de prix à leur *Cartulaire*. L'annotation, moins abondante dans l'*Auctarium*, est néanmoins toujours suffisante. La longue Introduction qu'on lit en tête du volume est très remarquable ; elle est bien divisée et écrite en un latin fort limpide. Après nous avoir fourni des renseignements précis sur les archives particulières des « nations, » spéciale-

ment sur le *Livre des procureurs de la nation d'Allemagne*, et exposé le système adopté dans sa publication, le P. Denifle nous donne une étude d'ensemble sur les *Memorabilia nationis anglicanae*, où nous trouvons tout ce qu'il importe de savoir sur les noms successifs de la nation, son sceau, son coffre, les pays d'où venaient ses suppôts, les quatre provinces entre lesquelles ils étaient répartis, l'âge et la carrière de ses membres, ses officiers, ses écoles et ses biens, les grades, les maîtres *actu regentes*, les cotisations, les patrons et les fêtes, les différends avec les autres nations, la question très compliquée de l'attitude de la nation devant le grand schisme. Croirait-on que le registre dont nous parlons apporte une contribution notable à l'histoire des cabarets parisiens? Nos Allemands étaient déjà des buveurs intrépides, et le plus clair des revenus de leur compagnie se consommait sans retard, *nemine discrepante*, à la taverne. Toute circonstance était bonne *ad perpotandum :* les élections, la reddition des comptes, l'admission des nouveaux gradués et des « béjaunes, » la fête de saint Edmond. Le R. P. Denifle a dû consacrer tout un chapitre de son Introduction, le XIIIe, aux *Tabernae Parisienses*, mentionnées au nombre d'une quarantaine dans ses documents. On voit une fois de plus qu'il n'y a « rien de nouveau sous le soleil, » pas plus au « pays latin » qu'ailleurs.

4. — Dans un article très concluant de la *Revue thomiste*, le R. P. Denifle a résolu en peu de mots une question restée obscure jusqu'ici : « Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres en théologie de l'Université de Paris? » Une étude attentive des statuts et de nombreux documents connexes l'a conduit à cette conclusion : à Paris, les maîtres « lisaient » la Bible. A la vérité, les *bachalarii biblici* en faisaient aussi la base de leurs leçons, mais *cursorie* et en s'attachant uniquement au sens littéral du texte. Les docteurs en théologie, qu'on appelait aussi *magistri in sacra pagina*, en faisaient une étude approfondie, d'après la tradition et les gloses des anciens docteurs. La plupart des grands commentaires du moyen âge sont la rédaction de cours (*lectiones magistrales*) faits dans les Universités. A ce propos, le R. P. Denifle nous renseigne utilement sur la *Biblia parisiensis* et les *Correctoria*.

5. — Pour compléter à l'usage de nos lecteurs les indications bibliographiques de ce résumé des travaux récemment publiés sur l'Université de Paris au moyen âge, j'ai cru devoir reproduire ci-dessus le titre de l'œuvre considérable entreprise par M. l'abbé Féret. Mais je me contente de la mentionner simplement *ad memoriam*, en renvoyant pour son appréciation au compte rendu qui en a été fait ici même (t. LXXI, p. 167). Mon appréciation est au surplus identique à celle de M. F. d'H. — Le deuxième volume vient de paraître.

6. — M. Marcel Fournier poursuit fort activement son vaste recueil des *Statuts et privilèges des Universités françaises*. Les trois premiers

tomes conduisaient la publication jusqu'à la fin du XVe siècle. Le fascicule (c'est un vrai volume) récemment paru inaugure la seconde série, celle du XVIe siècle. Est-ce parce que cette période est celle où a éclaté et s'est développée la prétendue réforme qu'on a fait les honneurs de la préséance aux écoles protestantes? Je n'en sais rien, et, au fond, peu importe. Toujours est-il que nous avons, pour cette fois, deux cent vingt et un documents latins et allemands (1524-1621) publiés pour la plupart *in extenso*, et où la part de l'inédit n'a pas été régulièrement déterminée. Je crois que M. Fournier ferait bien de renvoyer, toutes les fois qu'il y a lieu, aux éditions antérieures de ses textes. Un avis joint au volume nous apprend que l'introduction sera donnée plus tard. Si cette introduction doit avoir un caractère général et constituer une étude d'ensemble sur toutes les Académies protestantes du XVIe siècle, je comprends que M. Fournier attende pour l'écrire le moment où tous les documents seront rassemblés. Mais une introduction spéciale aux *Scholae Argentinenses*, ici représentées par un groupe important de pièces les concernant à peu près exclusivement, eût été bien désirable, n'eût-elle consisté qu'en une série de brèves indications chronologiques précisant le *processus* assez compliqué des événements. A la vérité, des notes relativement nombreuses y suppléent à peu près, mais comme elles sont assez distantes, leur utilité en est par là même amoindrie. Pour suivre utilement les textes, il faudra recourir provisoirement à l'introduction des *Annales des professeurs des Académies et Universités alsaciennes* de M. O. Berger-Levrault (Cf. *Polybiblion*, t. LXX, p. 226-228).

Cette partie de l'œuvre de M. Fournier offre assurément un grand intérêt intrinsèque : on y trouvera beaucoup de règlements précieux pour l'histoire de la pédagogie, des faits importants pour celle de la théologie protestante et des luttes doctrinales, fréquentes au XVIe siècle, dans « l'Église » de Strasbourg. La personnalité de Jean Sturm, qui fut la cheville ouvrière de l'organisation scolaire dans cette ville, mérite d'être étudiée de près, et on le pourra faire plus aisément à l'aide des pièces éditées ou rééditées ici. Elles pourront servir aussi à des comparaisons, toujours utiles quand elles sont faites avec soin, entre la conception et les pratiques de l'enseignement chez les réformés et la *Ratio studiorum* des jésuites, auxquels Sturm lui-même accorde (p. 82) des éloges qu'il est bon de relever, quoiqu'ils n'aillent pas sans certaines restrictions explicables sous sa plume.

J'estime pourtant que M. Fournier, se fiant trop à l'axiome *quod abundat non vitiat*, a mis en lumière dans cette partie de sa collection quelques textes qui ne viennent pas *ad rem*, et qui se rapportent beaucoup plus à l'histoire du protestantisme à Strasbourg qu'à l'histoire de l'enseignement dans cette même ville. Quant à la façon dont il a entendu son rôle d'éditeur, je dirai que les sommaires sont, à mon sens, d'une

brièveté excessive, qu'on souhaiterait des notes plus nourries et plus nombreuses sur les personnages qui figurent dans les documents, du moins sur les plus considérables d'entre eux; enfin qu'il y aurait eu lieu de surveiller plus étroitement les copistes et les compositeurs. L'errata, pour copieux qu'il soit, n'est pas complet. A quelques lignes d'intervalle (n° 1994) je relève deux fautes évidentes qui ne figurent pas aux corrections : *presbyterum constantissimum dioecesis* n'a aucun sens ; ne serait-ce pas *Constantiensis dioecesis?* Quant à *putatio*, pour *presentatio*, il n'y a pas de doute possible. Malgré ces erreurs de détail, nous continuerons à nous intéresser à l'utile et laborieuse entreprise de M. Fournier, et à faire des vœux pour sa continuation et son achèvement.

7. — Comme l'indique son titre : *Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui*, le livre — très digne d'attention — du P. Dechevrens a un double objet, historique et pédagogique. Dans la première partie, le distingué religieux s'est attaché à tracer un tableau d'ensemble de l'organisation et du fonctionnement des anciennes Universités; dans la seconde, il expose la constitution idéale des grands *studia* catholiques, telles qu'ils devraient être à son avis, étant donnés l'état actuel de la science et de la société, les droits et les besoins de l'Église. Pour parler franc, j'estime la seconde moitié de l'œuvre du P. Dechevrens très supérieure à l'autre. Ce n'est pas que dans celle-ci, qui est en somme un travail de vulgarisation, il n'y ait en abondance d'utiles renseignements ; mais le dessin n'en est pas assez arrêté, les lignes sont flottantes et les diverses périodes de cette longue histoire ne sont pas distinguées avec une netteté suffisante. Sous des apparences presque identiques, les Universités du XIIIe siècle, celles du XVIe, celles du XVIIIe sont au fond très différentes substantiellement, dans leur enseignement et leur esprit, et si l'on confond dans un même tableau des traits empruntés à ces époques fort diverses, on risque d'obtenir une image quelque peu confuse et même inexacte. Ajoutons que même en s'en tenant à un siècle déterminé, il y a, d'une Université à l'autre, des différences assez marquées. Sans doute, le P. Dechevrens s'est appliqué plus d'une fois à les faire ressortir. Mais je crois qu'en somme il eût mieux valu prendre à part quelques types auxquels on aurait ramené les institutions à la fois analogues et divergentes. — En ce qui concerne le *Studium Parisiense*, grâce aux travaux de Thurot, à ceux de Jourdain, principalement à ses mémoires de détails rassemblés en 1888 dans le précieux volume intitulé *Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge*, à ceux surtout du P. Denifle, nous sommes assurément beaucoup mieux informés qu'au temps de du Boulay et de Crévier. C'est à ces derniers pourtant que le P. Dechevrens a demandé presque exclusivement ses informations. De là un certain nombre d'inexactitudes partielles que je ne puis relever ici,

faute de temps et de place. Je dois remarquer, par contre, que les livres de Mendo sur l'Université de Salamanque, et de Conring sur les *Studia* d'Allemagne, ont été bien utilement mis à contribution par notre auteur.

Il est désirable que la préface et toute la seconde partie de son livre aient beaucoup de lecteurs parmi les catholiques intelligents. Ils y apprendront que l'enseignement supérieur chrétien n'est pas un luxe d'amateurs, mais une impérieuse nécessité religieuse et sociale. Les principes établis par le P. Dechevrens sont incontestables, ses vues sur l'organisation de l'instruction publique aux divers degrés, sur les Facultés, sur les grades, doivent être prises en grande considération par tous les hommes qui pensent et savent se rendre compte de la gravité de la crise que subit chez nous la foi. L'attention de Nosseigneurs les Évêques et de tous ceux qui ont une action quelconque sur les études cléricales serait utilement attirée sur l'appendice IIe, *des Facultés de théologie dans les Universités catholiques*, auquel il y aurait lieu de comparer les deux remarquables articles publiés récemment sur le même sujet par le R. P. Fontaine, S. J. (*Notre haut enseignement ecclésiastique et les intérêts religieux au XIXe siècle*, dans la *Revue du clergé français*, numéros des 15 décembre 1894 et 1er janvier 1895).

8. — C'est M. Silvy qui a rendu compte dans notre recueil des trois premiers volumes des *Institutiones scholasticae Societatis Jesu*, auxquels M. Kehrbach a judicieusement fait la large place qui leur revenait dans l'importante collection des *Monumenta Germaniae paedagogica*. Le IVe tome vient de paraître, et porte avec le nom du R. P. Pachtler, saintement mort en Hollande, le 12 avril 1889, celui du R. P. Bernhard Duhr, S. J., qui a continué son œuvre avec la même science et le même esprit critique. — Voici ce qu'on trouvera dans ce volume. D'abord une brève préface en allemand (p. v-x), dans laquelle, après avoir rendu hommage à la mémoire de son savant et vénérable confrère, l'auteur fait connaître les sources auxquelles il a recouru (outre les archives des provinces S. J. de Germanie et d'Autriche à Rome, les ouvrages des PP. Kropf, *Ratio et via recte atque ordine procedendi in litteris humanioribus*, et Wagner, *Instructio privata seu typus cursus annui*), ainsi que la division de cette IVe partie, et présente des considérations fort sages — et fort utiles en raison du public auquel sont surtout destinés les *Monumenta*, — sur les institutions d'enseignement de la Compagnie de Jésus. Vient ensuite le copieux index des ouvrages consultés (p. XI-XVIII). La première partie du corps de l'ouvrage (p. 1-253) nous fournit de nombreux documents, inédits ou réimprimés avec soin, sur les gymnases des jésuites dans les pays de langue allemande (XVIIe-XVIIIe siècles) : catalogues de livres classiques ; plans d'études ; règlements pédagogiques et d'ordre intérieur ; programmes d'exercices publics ; circulaires des provinciaux ; extraits des livres de Kropf et de Wagner qui

sont, pour nos voisins de l'Est, ce que ceux de Jouvency et autres ont été pour nous autrefois. La deuxième partie (p. 254-356) se réfère aux pensionnats (*convicts*), et notamment aux séminaires pontificaux établis par les Papes ou par les évêques à Fulda, Würzbourg, Cologne, Olmütz, Munich, Porrentruy, Augsbourg, etc. Il y a là grand nombre de textes précieux pour l'histoire de l'enseignement ecclésiastique, et, dans les règlements, force traits de mœurs. La troisième partie (p. 357-581) a pour objet le *Ratio studiorum* de 1832. Nous y pouvons suivre, dans tous leurs détails, les sages opérations qui, tout en maintenant les grandes lignes des anciennes *Institutiones scholasticae*, les ont heureusement adaptées aux conditions nouvelles faites à l'enseignement secondaire et supérieur par l'évolution de la science et de la société depuis le commencement de ce siècle. L'annotation est d'ordinaire suffisante; elle est excellente en tout ce qui touche à la vie et aux livres des jésuites mentionnés dans les documents, grâce à l'emploi constant des beaux travaux des PP. de Backer et du P. Sommervogel. — Un index complet des quatre tomes remplit les pages 587-621.

9. — Depuis la *Vie de M. Olier*, par M. Faillon, rien n'a été publié chez nous, sur les anciens établissements d'éducation ecclésiastique, qui approche, même de loin, de l'*Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*. Les précédents travaux du vénérable auteur, signés du pseudonyme « Ant. de Lantenay, » lui ont valu une autorité incontestée en tout ce qui touche à la biographie de l'ancien clergé de France, à la bibliographie, à l'histoire litteraire. Celui-ci mettra le sceau à sa réputation. Il est impossible d'être plus consciencieux et plus complètement informé ; les bibliothèques et les archives n'ont pas de secrets pour lui, et il appartient à cette catégorie, très peu nombreuse, de chercheurs qui ne laissent rien à glaner derrière eux. Avec cela, une exposition toujours parfaitement claire, une rare propriété d'expressions, des nuances de style fort délicates, une noble et grave élégance et.... de l'esprit à revendre, mais de l'esprit vraiment français et toujours du meilleur aloi. On se dira peut-être que trois volumes in-8 pour l'histoire des séminaires de deux diocèses, c'est beaucoup. Oui, mais ce n'est pas trop, si, comme dans l'espèce, les trois volumes sont pleins à déborder de choses curieuses et inédites, et si le cœur y trouve son compte aussi bien que l'intelligence. J'ai écrit ailleurs, et je ne m'en dédis pas, qu'ils constituent pour nos confrères un livre parfait de lecture « spirituelle » au double sens du mot.

Le premier volume a pour sous-titre : *Les Séminaires de Bordeaux sous l'ancien régime*. Il y en avait trois : Saint-Raphaël, fondé au xve siècle, cent ans avant le concile de Trente, par un saint archevêque, Pey Berland, et primitivement collège de boursiers ecclésiastiques ; puis érigé en séminaire, en exécution des décrets de Trente, par Ant. Prevost

de Sansac ; enfin, petit séminaire ; — le séminaire des Ordinands, établi par Jean Fonteneil, un ami très cher de saint Vincent de Paul et le fondateur de la pieuse compagnie des « prêtres du clergé », séminaire qui fut, après sa mort, confié aux lazaristes ; — le séminaire des Irlandais, créé par l'active charité du cardinal de Sourdis. M. Bertrand consacre à chacun d'eux une monographie fortement documentée et écrite uniquement sur pièces. Le deuxième volume constitue un apport des plus considérables à l'histoire de la restauration du culte en France après le Concordat. Le principal artisan de cette restauration fut, à Bordeaux, Charles-François d'Aviau du Bois de Sanzay. Ce prélat, dont les vertus furent héroïques, a magnifiquement relevé de leurs ruines les églises de Bordeaux et de Bazas, et il n'est pas possible de lire sans une émotion profonde le récit de ce qu'il a fait avec une ténacité patiente et une libéralité sans bornes pour rétablir son petit et son grand séminaire pour créer ce qu'on appelait alors des « petites communautés de clercs. » Nos « Mémoires domestiques » bordelais sont précieusement recueillis et savamment commentés dans ce volume, qui est vraiment le « livre d'or » de notre clergé au XIXe siècle. Nous revenons à l'ancien régime avec les premiers chapitres du dernier tome. Je recommande surtout aux amateurs d'histoire exacte, et aux curieux d'inédit, les brèves annales du séminaire janséniste, fondé à Gans par Henri Listolfi-Maroni. C'est une fort importante contribution à l'histoire de la secte. Je suis obligé de mettre un terme à cette analyse et de mentionner seulement l'exquise préface de M. Léonce Couture, qu'on pourra lire en tête du IIIe tome et qui fait dignement pendant à celle de l'auteur, et aussi le poème héroï-comique, poème ecclésiastique et bordelais, il est vrai, *Popel, ou le Cuisinier du séminaire de Bordeaux*, qui déridera les gens graves auxquels est surtout destinée cette très remarquable histoire.

10. — Les trois brochures de M. l'abbé P.-M. Renard, dont la pagination se continue, sont les premiers chapitres d'un livre, qui sera important, sur l'histoire de l'éducation cléricale à Chartres avant la Révolution. Le grand séminaire de ce diocèse ayant été établi dans les bâtiments d'une ancienne maladrerie dite du *Grand-Beaulieu-lez-Chartres*, l'érudit auteur nous donne d'abord, en quelques pages, les annales de cette fondation charitable depuis le XIIe siècle jusqu'aux premières années du XVIIe. Il raconte ensuite les essais infructueux tentés par Adrien Bourdoise et M. Olier lui-même pour mener à terme l'œuvre, essentielle pour la réforme ecclésiastique, d'une maison diocésaine où les clercs se prépareraient aux ordres et où les prêtres pourraient faire des retraites. Tous les efforts de deux évêques de grand mérite, MM. d'Estampes de Valençay et Lescot, furent annulés par des difficultés insurmontables. M. de Neuville fut plus heureux. La maladrerie de Beaulieu fut unie au nouveau séminaire, qui, d'abord dirigé par de pieux ecclésiastiques char-

trains, fut confié, en 1680, aux prêtres de la Mission. Tels sont, très sommairement résumés, les faits énoncés par M. l'abbé Renard, qui conduit son récit jusqu'à cette année. Ce récit, écrit avec charme, est constamment basé sur de nombreuses pièces d'archives dont l'auteur a su faire le meilleur usage. Nous avons là le commencement d'une très bonne monographie d'histoire provinciale. Espérons que la suite de cet utile travail ne se fera pas trop attendre et que, dans les chapitres à venir, M. l'abbé Renard ne craindra pas d'entrer dans de minutieux détails sur les règlements intérieurs et les études.

11. — Dans le volume consacré par M. le chanoine E. Clément au *Monastère-collège de Saint-Martial d'Avignon*, je ne puis en conscience louer guère autre chose que les intentions évidemment excellentes du respectable auteur. Je crois bien qu'on n'y trouverait pas, même en cherchant bien, plus d'une trentaine de pages répondant au titre adopté, et encore pour arriver à ce total, faudrait-il prendre des lignes et des bouts de lignes en je ne sais combien d'endroits. « On s'apercevra sans peine, dit M. Clément, que j'ai visé à l'édification plutôt qu'à l'érudition. » On ne s'en aperçoit que trop. Il y a de tout dans cette compilation. Il y est question de l'Immaculée Conception, de Jeanne d'Arc, de l'Inquisition, de la découverte de l'Amérique, de l'apostolicité des Églises des Gaules, etc. On finit pourtant par comprendre que l'objet principal de l'œuvre est un collège régulier fondé par les Clunisiens pour un petit groupe de religieux suivant les cours de l'Université d'Avignon, mais l'auteur ne nous renseigne que fragmentairement sur la façon dont il était organisé. En somme, la contribution apportée à nos études par cet ouvrage est peu importante, et il est en outre déparé par quantité d'erreurs de détail. En revanche, on peut louer les chapitres remplis par la description de l'église Saint-Martial et des monuments funèbres qu'on y avait élevés en grand nombre.

12. — M. Tranchau aime évidemment de tout son cœur le lycée d'Orléans où il a fait ses études et où, comme professeur et proviseur, il s'est longtemps dévoué à l'enseignement et à l'éducation, avec le zèle le plus louable. C'est bien *con amore* qu'il en a écrit l'histoire en un livre un peu massif et où les menus détails sont trop multipliés, mais un livre en somme intéressant, bien informé et qui, par suite, peut intéresser le lecteur — même non orléanais — en lui apprenant beaucoup de choses. C'est pour la période qui s'étend de l'expulsion des jésuites, en 1763, à nos jours, une des monographies de collège les plus complètes que nous ayons. Quoique l'auteur ne renvoie pas d'ordinaire aux sources originales, il est aisé de voir qu'il les a étudiées avec beaucoup de soin et de profit. Il ne s'est pas mis en frais de phrases recherchées et de transitions laborieuses; mais son œuvre, d'un style simple et clair, va d'une bonne allure, et le souci qu'il a de se montrer toujours

non seulement équitable, mais bienveillant. Lui conquiert vite la sympathie du lecteur. De plus, M. Tranchau ne se contente pas de parler avec convenance et respect des choses religieuses; ses sentiments chrétiens se manifestent souvent au cours de l'ouvrage. En ce qui touche aux origines, il ne remonte pas plus haut que l'établissement des jésuites à Orléans en 1617, et il en parle vraiment d'une façon trop sommaire. Les vicissitudes du collège confié à des séculiers en 1763 et dirigé par eux jusqu'en 1795 sont, par contre, retracées en très grand détail. Ici encore les jésuites eurent des successeurs, mais ne furent pas remplacés. Deux chapitres utiles se réfèrent aux maîtres particuliers ayant enseigné à Orléans à la fin du XVIIe siècle, et à l'École centrale, dont la carrière ne fut pas fort brillante et dont l'organisation est appréciée fort justement — c'est-à-dire sévèrement — par M. Tranchau. Plus de quatre cents pages pour le lycée moderne, de 1803 à 1892, c'est assurément beaucoup; mais l'auteur ne se lasse pas de parler avec effusion de ce qu'il aime, de rappeler le souvenir de ses anciens maîtres, de ses camarades, de ses collègues, de ses élèves. Ceci se comprend à merveille et, comme le dit l'épigraphe qu'il a choisie...., *pius est patriae facta referre labor*. Bien des choses, dans cette partie, sont uniquement destinées aux gens d'Orléans. Mais n'est-ce pas à eux surtout que M. Tranchau a pensé en écrivant son livre?

13. — Nous devons au P. Delbrel une étude biographique et bibliographique très bien informée et très attachante sur le P. *Juan Bonifacio*, un des grands éducateurs du premier siècle de la Compagnie de Jésus. Ce saint religieux, homme d'une rare valeur intellectuelle, avait admirablement compris l'œuvre essentielle de l'enseignement, et renonçant à des ministères plus éclatants et aux honneurs de son ordre, il se confina dans les colleges, où il occupa, durant quarante ans, toutes les chaires, depuis l'*ima grammatica* jusqu'à la rhétorique. Le P. Bonifacio tenait en haute estime la charge obscure qu'il avait assumée; il aimait la jeunesse d'un amour surnaturel et profond, et se dévouait à elle sans mesure. Mais son système était fort différent de celui des éducateurs de son temps. L'Orbilianisme trouva en lui un adversaire décidé; c'étaient les cœurs qu'il voulait conquérir, et sa méthode d'éducation était basée non sur la crainte, mais sur l'appel constant aux nobles sentiments chez l'enfant et le jeune homme. Il a exposé son système dans deux ouvrages devenus rares : *l'Institutio christiani pueri*, parue cinq ans avant les *Essais* de Montaigne (ceci est à noter), et le *de Sapiente fructuoso*. Ces deux livres, aussi remarquables par le style que par les idées, ont été remis en lumière par le R. P. Delbrel, au moyen d'une analyse complète et de nombreux extraits. Ils font le plus grand honneur à la pédagogie catholique. L'œuvre de Juan Bonifacio est d'un intérêt considérable; sa personne méritait tous les respects et toutes les sympathies. Je vou-

drais que l'étude savante et chaleureuse du P. Delbrel eût beaucoup de lecteurs. Elle est tout à fait digne d'attirer et de retenir l'attention de nos confrères de l'enseignement libre.

14, 15. — J'ai connu il y a quelques mois seulement les brochures déjà anciennes de M. Ernest Matthieu, qui prépare un travail d'ensemble sur l'histoire de l'enseignement en Belgique. Elles ont, l'une et l'autre, une réelle valeur. La première, *Maximilien de la Haize, grammairien montois*, nous fait bien connaître non seulement ce personnage de second ordre et ses travaux, mais encore toute une série de grammaires françaises du XVIIe siècle, employées alors dans les écoles du nord de la France et de la Belgique occidentale. — Le second mémoire est une monographie très consciencieuse sur *l'Enseignement à Braine-le-Comte*, dont les éléments ont été demandés aux archives de cette petite ville, et qui donne les preuves du zèle éclairé de l'Église et du magistrat pour mettre à la portée de tous les éléments des premières connaissances et même ceux du latin

16. — Le R. P. Bernard a trouvé le moyen d'écrire tout un gros volume sur *l'Enseignement élémentaire en France aux XIe et XIIe siècles*. Il fallait du courage pour entreprendre cette tâche, surtout en la restreignant chronologiquement d'une façon si rigoureuse. Il se trouve d'ailleurs que, par la force des choses, l'auteur a dû remonter plus haut. Je crois qu'il aurait bien fait d'embrasser le moyen âge tout entier, car c'est surtout pour les XIIIe-XVe siècles que les documents se multiplient, du moins les documents venant précisément et incontestablement *ad rem*. Pour la période qu'il a embrassée, nous sommes moins exactement informés. Ce n'est pas que le P. Bernard n'ait pu mettre en ligne un nombre respectable d'ouvrages, surtout les grandes collections qu'il a dépouillées avec soin, mais il n'est pas aisé de démontrer que tous les faits cités s'appliquent à l'enseignement élémentaire. Il y a nécessairement quelque chose d'un peu vague dans ce que disent les textes de cette époque : écoles d'art libéraux, écoles cléricales, écoles monastiques, écoles paroissiales sont mentionnées souvent, mais comment faire, bien des fois, le départ entre ce qui répondait à notre conception de l'enseignement primaire et ce qui la dépassait plus ou moins ? L'auteur me semble quelque peu optimiste dans ses conclusions. Il n'en est pas moins vrai qu'il conduit habilement sa thèse et que son livre, fort bien composé et écrit, abonde en faits intéressants. Voici comment il est divisé : dans l'introduction, une étude d'ensemble sur l'enseignement primaire depuis la mort de Charlemagne jusqu'au XIIe siècle ; puis trois chapitres employés à rechercher les traces des écoles monastiques, des écoles épiscopales, collégiales et presbytérales, enfin des écoles diverses ayant existé aux XIe et XIIe siècles ; les chapitres suivants (IV-VIII) traitent de la licence d'enseigner et de la condition des maîtres ; des diverses catégories d'élè-

ves; de l'objet et de la méthode d'enseignement; de l'éducation et de la discipline; de l'éducation des femmes. On voit qu'aucun des aspects de la question n'a été négligé. Une vingtaine de pages sont employées à développer la conclusion, excessive à mon sens : « Universalité de l'instruction au XIIe siècle. »

17, 18. — Le précieux recueil du congrès de la Société bibliographique tenu au Mans en 1893 nous fournit deux monographies scolaires. L'une sur *l'Instruction primaire en Eure-et-Loir*, qui, tout en complétant à certains égards l'essai estimable mais très sommaire, autrefois publié par M. L. Merlet, est encore bien imparfaite. Les faits n'y manquent pas, mais ils ne sont point en assez grand nombre pour permettre d'établir une statistique ou même pour autoriser une induction. Il semble pourtant, d'après ces quelques pages, que les documents s'offriraient aisément à qui voudrait composer sur l'histoire des écoles d'Eure-et-Loir un livre analogue à ceux de M. Angot pour la Mayenne, et de M. Urseau pour Maine-et-Loire. — Les notes, assez brèves, mais complètes, à ce qu'il paraît, et bien présentées, de M. G. Fleury sur *l'Instruction à Mamers*, ajoutent quelques renseignements utiles à ce que nous savions par M. Bellée de l'œuvre scolaire de la Révolution au pays du Maine.

19. — M. Guillaume ne ménage pas sa peine, ni le gouvernement notre argent, pour la colossale publication des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention*. Plus de mille pages pour quatre mois et demi ! On se demande où l'on ira. Et notez que, durant ce temps-là, le Comité et l'Assemblée n'ont abouti à rien d'effectif. On a piétiné sur place, on a décrété et défait des décrets. La première page de l'introduction nous renseigne là-dessus, et personne ne contestera la compétence et l'orthodoxie (on devine laquelle) de M. Guillaume : « Cet espace de temps, dit-il, forme en soi un tout nettement délimité. A la suite du vote de la Convention du 3 juillet, qui repousse le plan de Sieyès, de nouveaux projets sont élaborés et présentés à l'Assemblée; d'abord par une commission spéciale, la Commission d'instruction publique ou commission des Six, nommée par la Convention, le 6 juillet, et dont l'existence dure jusqu'au 6 octobre; puis par le Comité d'instruction publique renouvelé. Le fond de ces projets est emprunté à l'ancien plan de Condorcet, avec addition d'une idée nouvelle, celle des maisons d'éducation commune pour le premier degré de l'instruction, idée formulée par Michel Lepeletier. Le projet de Lepeletier, accueilli d'abord avec faveur par la Convention et adopté en principe, est ensuite abandonné; l'Assemblée revient aux écoles primaires et vote en brumaire les décrets que lui propose le Comité. Mais ces décrets ne sont pas définitifs; la revision en est décidée, et cette revision lui sera fatale. » Voilà l'œuvre du Comité et de la Convention en juillet-novembre 1793, pour ce qui touche à l'organisation générale de l'enseignement. Par contre, ces

mois sont signalés par la destruction des Académies et des écoles militaires, sauf celle d'Auxerre. En fait d'institutions, celle des nouveaux poids et mesures et l'absurde invention du calendrier républicain. Il faut lire le travail de M. Guillaume pour s'imaginer l'invraisemblable quantité de papier gâchée en ce temps-là : rapports, opinions, discours, questionnaires, correspondances, articles de journaux. A peu près tout ce que l'éditeur a pu retrouver est consciencieusement recueilli et figure en bon ordre à sa date, avec un scrupule dans la publication des documents, des discussions graves sur les moindres détails, un luxe d'annotation qui pourrait servir d'exemple aux érudits chargés de publier les textes les plus précieux. Le malheur ici est que, en mettant à part un certain nombre de documents ayant un grand intérêt en raison de leur fond même ou de la haute valeur de leurs signataires, Lavoisier, par exemple, Cassini et quelques autres, le reste est misérable comme idées et le plus souvent grotesque comme forme, et ne méritait aucunement l'honneur qu'on lui a fait. Malgré tout, nous ne nous plaignons pas outre mesure de ce luxe documentaire. La publication officielle dont je parle nous fournira de nouveaux arguments, à nous qui manquons d'enthousiasme pour l'œuvre scolaire de la Convention. Ce n'est certainement pas le but que se sont proposé les promoteurs de ce surabondant recueil, et j'estime qu'ils feraient sagement d'inviter le très savant et très zélé spécialiste, M. Guillaume, à modérer son excessive ardeur. Pourquoi, par exemple, revenir à cinq ou six reprises sur des affaires minuscules, des réclamations d'employés, des projets d'inventeurs incompris? Du train dont vont les choses, la collection des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique* nous rappellera bientôt le *Chef-d'œuvre d'un inconnu, par Chrysostome Mathanasius*, de plaisante mémoire. Mais ce qui méritait, entre autres choses, d'être conservé, ce sont les programmes et procès-verbaux des fêtes de la Révolution. Il y en a de bien réjouissants dans notre volume et qui m'ont rappelé le mot du journaliste Bertin : « Tout le monde sait combien cela fut horrible; personne ne sait combien cela fut bête. » On peut s'en faire une idée en lisant la prose de David.

20. — C'est seulement pour mémoire que j'ai transcrit ci-dessus le titre du IVe volume du *Paris pendant la Révolution*, de Schmidt, traduit, complété et rectifié savamment par M. Paul Viollet. Il devait indispensablement figurer dans cette étude bibliographique annuelle, puisque pour une bonne moitié il se réfère à l'instruction publique. Mais je n'ai pas à le discuter, notre collaborateur M. Victor Pierre s'étant acquitté de cette tâche avec sa compétence et son esprit critique ordinaires (t. LXXI, p. 344).

21. — M. l'abbé Ph. Torreilles est, lui aussi, fort compétent et très autorisé par ses travaux antérieurs sur l'histoire révolutionnaire et

l'histoire de l'enseignement. Il est fidèle aux bonnes méthodes dans sa monographie de *l'École centrale de Perpignan*. De persévérantes recherches dans la série L des archives départementales des Pyrénées-Orientales lui ont fait découvrir tous les documents se référant à son sujet ; ils ne sont pas aussi nombreux qu'il l'aurait souhaité, mais ils permettent de se faire une idée suffisante de l'application à Perpignan du titre II de la loi de brumaire an IV. Le succès de la nouvelle institution n'y fut pas beaucoup plus brillant que dans la plupart des départements. Mon savant confrère le constate, sans en triompher outre mesure. Comme il est philosophe en même temps qu'historien, il s'est ingénié à discerner ce qu'il pouvait y avoir de rationnel, au point de vue révolutionnaire du moins, dans la conception des écoles centrales. Il a dépensé dans cette partie de ce travail beaucoup de finesse d'esprit et de sagacité, mais il n'a pu, au fond, trouver grand'chose d'acceptable dans les rapports, lois, circulaires de Lakanal, Daunou, François de Neufchâteau. En ce qui tient strictement à l'histoire, il a épuisé le sujet qu'il s'était proposé ; après lui, je crois, il ne restera rien à dire sur *l'École centrale de Perpignan*. ERNEST ALLAIN.

THÉOLOGIE

Das apostolische Symbol. *Seine Entstehung, sein geschichtlicher Sinn, seine ursprüngliche Stellung im Kultus und in der Theologie der Kirche. Ein Beitrag zur Symbolik und Dogmengeschichte* von D. FERDINAND KATTENBUSCH. Erster Band. *Die Grundsgestalt des Taufsymbols*. Leipzig, Hinrichs, 1894, in-8 de XIV et 410 p. — Prix : 17 fr. 50.

M. Kattenbusch, professeur de théologie protestante à Tubingue, a entrepris, depuis de longues années, un travail considérable sur le Symbole des apôtres. Il vient d'en donner le premier volume, qui était déjà à peu près terminé en 1889, mais dont diverses circonstances l'ont forcé à retarder jusqu'à présent la publication. Il s'est placé, dit-il, au point de vue de la science pure, désintéressée ; il ne se propose pas de faire de la propagande en faveur d'une école théologique ; ni les théologiens conservateurs ni les théologiens libéraux ne trouveront dans son ouvrage ce qu'ils pourraient avoir envie d'y chercher : il n'y a que de l'histoire ou plutôt des recherches historiques. Il donne bien à entendre lui-même qu'il n'est pas arrivé à des résultats et à des conclusions définitives ; il offre surtout des matériaux pour l'histoire du Symbole. Considéré à ce point de vue, son travail est en effet riche en renseignements. Ce premier volume contient l'histoire des formules des Symboles. Il s'ouvre par une savante introduction qui nous fait connaître les travaux publiés depuis l'époque du concile de Florence jusqu'à nos jours sur le Symbole des apôtres (comme travaux français sur la matière,

l'auteur ne trouve à mentionner que *le Symbole des apôtres* publié à Paris en 1867 par le rationaliste Michel Nicolas). M. Kattenbusch entre ensuite dans son sujet et, dans sa première partie, consacrée à l'Église occidentale, il étudie successivement le Symbole de l'église de Rome, auquel est consacré le premier chapitre, puis, dans un second chapitre, celui de Milan, de Turin, de Ravenne, d'Aquilée et de Florence. Au chapitre troisième, nous passons en Afrique; au quatrième, en Espagne, en Gaule et en Irlande. En Gaule, nous trouvons le Symbole de Fauste de Riez, celui de Césaire d'Arles, celui du Missel gallican, etc. Un cinquième chapitre a pour objet les Symboles d'origine indéterminée. Le seconde partie traite de l'Église orientale : Symboles syro-palestiniens d'Antioche, de Laodicée de Syrie, de Nicée et de Césarée de Palestine, etc. N. O.

Paroles de Jubilé, discours prononcés par S. S. Léon XIII à l'occasion de son jubilé épiscopal, recueillis et expliqués par Un pèlerin. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de xxxi-336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Personne n'ignore avec quel empressement, d'un bout de l'univers à l'autre, peuples et Souverains ont envoyé des députations à Rome pour féliciter Notre Saint-Père le Pape Léon XIII à l'occasion de son jubilé épiscopal. Des mains pieuses ont recueilli les discours prononcés dans ces circonstances solennelles. Ils sont très nombreux et l'on admire la fécondité, l'éloquence et l'à-propos avec lesquels l'auguste vieillard a répondu à tant de manifestations qui se succédaient pour ainsi dire sans relâche au Vatican. Qu'il parle aux membres du Sacré-Collège, aux ambassadeurs des Souverains, aux députés des œuvres catholiques, etc., toujours Léon XIII a la parole heureuse, l'accent entraînant, le tact le plus délicat. Pour chaque pays, pour chaque congrégation, il sait relever les faits qui l'ennoblissent et toucher aux souvenirs qui l'intéressent davantage. Cette admirable et verte vieillesse est un véritable prodige. Il semble que plus la Papauté soit affaiblie politiquement, plus Dieu se plaise à relever son prestige moral.

Ces discours sont instructifs à lire. Sous le ton officiel imposé à la plupart on devine, avec quelque attention, les véritables sentiments du Souverain Pontife. Il y a loin, par exemple, de la politesse très correcte avec laquelle il répond aux félicitations du gouvernement français, à l'effusion de ses éloges pour des Souverains, même non catholiques, qui accordent à la religion une véritable liberté. Ceci soit dit pour ceux qui exagèrent tout ce qui vient de Rome, et, comme s'exprime le rédacteur à propos des questions sociales, « dont le zèle plus inconsidéré qu'éclairé affecte de voir dans les documents pontificaux des doctrines nouvelles. »

L'auteur de ce recueil ne dit ni son nom ni sa nationalité. Bien qu'il

s'exprime généralement dans un français correct, nous doutons qu'il appartienne à notre pays. Certains détails trahissent l'étranger. Ainsi il qualifie M. Pagès de président du Conseil central de Paris et non de président général de la Société de Saint-Vincent de Paul. Un catholique français n'eût pas commis cette méprise. D. V.

JURISPRUDENCE

Das in Deutschland geltende internationale Privatrecht, von T. Niemeyer. Leipzig, Duncker und Humblot, 1894, gr. in-8 de vi-109 p. — Prix : 5 fr.

Le savant professeur à l'Université de Kiel a entrepris un grand travail sur le droit international privé, avec une étude des sources juridiques. Il rendra un vrai service aux autorités consulaires et judiciaires de tous les pays, car, s'il y a une matière embrouillée, je dirai presque inextricable, c'est bien celle-là, surtout lorsque, dans le cas d'une union mixte, il s'agit de régler une succession comprenant des objets soumis à des régimes différents dans les deux pays, sans parler de ceux où il existe des droits féodaux ou de primogéniture masculine. En présence de telles difficultés, je me suis souvent demandé si la matière ne suscite pas encore plus d'embarras lorsqu'elle a été réglementée même minutieusement par une convention internationale. J'ai vu quelquefois, même en face d'une convention, que les autorités respectives ont été amenées doucement à régler la chose à l'amiable, en équité et en s'inspirant des conditions spéciales de l'espèce.

M. T. Niemeyer inaugure sa vaste et courageuse entreprise en publiant *le Droit international privé en vigueur en Allemagne.* Il a eu l'heureuse idée d'y joindre une carte très soignée faisant ressortir, par des colorations différentes, les contrées d'Allemagne soumises à la législation soit impériale, soit prussienne, saxonne, badoise, danoise (Sleswig), soit au code Napoléon, sur la rive gauche du Rhin. Cette publication sera très utile, non seulement aux Allemands, mais aux consuls et juges de tous les pays, lesquels ont souvent besoin de connaître les législations étrangères pour arriver à des solutions vraiment juridiques. Une copieuse table onomastique facilitera les recherches. A. d'Avril.

SCIENCES ET ARTS

De l'Équilibre politique, du légitimisme et du principe des nationalités, par A. de Stieglitz. T. II. Paris, Pédone-Lauriel, 1894, in-8 de 637 p. — Prix : 10 fr.

Dans un premier volume (*Polybiblion,* t. LXX, p. 523), M. de Stieglitz exposait ses idées sur l'équilibre et sur ce qu'il appelle le légitimisme.

Le principe des nationalités est abordé ou plutôt affirmé en quelques passages seulement du deuxième volume et voici dans quel sens : « Ce principe, qui succédait aux deux autres, leur est bien supérieur en valeur et en dignité. Les États composés d'une seule nationalité forment un tout vivant et actif. Les États composés de nationalités différentes sont un simple agrégat : ils sont une entrave à la marche de l'humanité vers l'idéal de lumière, de paix et de bonheur.... »

Cette affirmation absolue appelle des réserves, qui ont été formulées dans un rapport adressé au *Congrès bibliographique* de 1888.

La plus grande partie du volume que nous analysons est consacrée à l'histoire de peuples qui, dans les idées de l'auteur, ont été affranchis depuis le commencement de ce siècle. Les récits de M. de Stieglitz sont généralement exacts, clairement exposés et, bien que trop empreints de l'esprit démocratique, ils présentent un sérieux intérêt. L'utilité du livre est considérablement accrue par l'insertion d'un très grand nombre de documents officiels ou confidentiels, sinon inédits, du moins trop peu connus et qui ont été habilement choisis et encadrés.

Tout le monde lira avec recueillement les belles lettres adressées à Bunsen et à Arndt par Frédéric-Guillaume IV (p. 394). Le mouvement slave est bien caractérisé par la poétique évocation de Kollar (p. 127). Le chapitre relatif à l'Italie est très vivant. Malheureusement l'auteur est en proie à une animosité violente, souvent injuste, envers les Bourbons d'Italie et envers le Pape, non pas comme chef de l'Église, mais comme Souverain temporel : on s'étonne d'entendre accuser le gouvernement pontifical d'accabler ses sujets d'impôts, quand on voit ce que l'Italie souffre et paie depuis lors. D'un autre côté, il n'est pas juste de qualifier de « mercenaires » (p. 301) des hommes comme Charette et tant d'autres, qui ne le cèdent à personne en dignité et en valeur.

L'un des documents les plus curieux est une pièce adressée à Napoléon III en 1855, intitulée : « Mémoire de M. le comte de Cavour sur les moyens propres à préparer la reconstitution de l'Italie. »

« Il reste, dit-il, un moyen pour conjurer le danger d'un agrandissement de l'Autriche menaçant pour l'Occident ; celui de l'affaiblir sur le Pô de l'équivalent de ce qu'elle gagnerait sur le Danube » (p. 199). Ainsi le patriote italien, devenu à son tour « équilibriste, » conseille de livrer les Serbes, les Roumains et les Bulgares pour délivrer les Lombards-Vénitiens. Il n'a pas la pudeur de demander que les destinataires de la combinaison soient consultés, tandis que le vœu des populations est l'Arche sainte devant laquelle tout doit plier.... lorsqu'il s'agit de l'Italie. C'est du machiavélisme s'il en fut.

Chez les politiciens, les prétendus principes sont trop souvent les serviteurs ou le manteau de l'intérêt. Vous les proclamez inéluctables lorsque leur application vous sera profitable. Si l'application vous gêne,

vous les foulez aux pieds outrageusement, ou vous les escamotez sans vergogne sous le boisseau. A. D'AVRIL.

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1895. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de IV-718 p. (A 20, B 16, C 5, D 16, E 10, F [tables] 40), en tout 829 p. — Prix : 1 fr. 50.

Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1895 (Analyse et travaux de 1893). — Météorologie, chimie, micrographie, applications à l'hygiène. Paris, Gauthier-Villars, in-8 de VII-440 p. — Prix : 2 fr.

Les changements subis par *l'Annuaire du Bureau des longitudes pour 1895*, relativement à celui de 1894, dans sa partie la plus volumineuse, c'est-à-dire en dehors des *Notices*, sont peu considérables. Ils portent d'abord et nécessairement sur les éclipses de Soleil et de Lune, faits astronomiques qui changent chaque année. Le tableau des « Étoiles supposées variables » (p. 107 et suiv.) s'est augmenté de 72 de ces astres, passant de 93 en 1894 à 165 en 1895. Le nombre des petites planètes circulant entre les orbites de Mars et de Jupiter a continué à s'accroître. De 389 qu'on en connaissait en octobre 1893, on en était, en octobre de l'année suivante, au nombre de 413, en comptant, il est vrai, celles dont les éléments laissent encore quelque incertitude ou qui n'ont pas jusqu'ici été suffisamment observées.

L'an dernier nous avions les éléments des comètes parues en 1893 ; cette année-ci, nous avons les éléments de celles qui ont été observées en 1894. Ce n'est pas là, à proprement parler, un changement, si ce n'est de ceux qu'amène forcément le cours régulier du temps.

Le tableau des étoiles doubles, dû à M. Glassenap, s'est enrichi de cinq nouveaux astres.

M. Berthelot, à la suite d'expériences nouvelles, a revisé et, le cas échéant, rectifié ses tableaux relatifs à la Thermochimie.

L'Annuaire se termine, comme d'habitude, par des *Notices*. Se renouvelant chaque année, elles en sont la partie qui se prête le mieux à l'analyse. Leur nombre est ici de cinq, que nous résumerons le plus brièvement possible.

La première, A, est due à M. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut. Elle a pour titre : *Ondes atmosphériques lunaires*. Son but est de démontrer et de déterminer, dans la mesure du possible, l'influence de la Lune sur les ondes atmosphériques, et, par suite, sur la pression barométrique et sur les temps secs ou pluvieux. L'auteur constate l'existence de deux ordres d'ondes atmosphériques dues à l'action de la Lune, ou ondes lunaires : les unes diurnes et semi-diurnes, et les autres semi-mensuelles. Il a relevé de très nombreuses observations faites loin des influences terriennes, à Brest, au cap Horn, à Sainte-Hélène, à Singapore, à Batavia, et a pu en conclure non seulement à l'existence de ces

ondes, mais à leur forme, à leur grandeur, et à l'influence sur elles de la parallaxe de notre satellite et de ses déclinaisons, ainsi que des quadratures et des syzygies.

En comparant les observations susdites à d'autres plus anciennes, faites en divers points de notre continent, on constate cette circonstance très importante, que les maxima de pluies correspondent aux plus basses pressions du baromètre, et les sécheresses aux plus hautes, ainsi qu'à des variations bien accentuées dans les jours de pluie suivant les phases de la Lune.

La Notice B a pour objet le *Congrès géodésique* d'Innsbrück. Son auteur, M. Tisserand, insiste surtout sur les deux questions qui ont le plus occupé le Congrès, à savoir : les variations de la pesanteur, et les déplacements de la latitude. Théoriquement, l'intensité de la pesanteur doit croître de l'équateur aux pôles, puisque, sur le renflement équatorial, la distance au centre du globe est plus grande que sur l'aplatissement polaire. Clairaut a calculé qu'elle doit varier comme le carré du sinus de la latitude et que la longueur du pendule à seconde, proportionnelle à la pesanteur, augmente de *cinq millimètres* en allant de l'équateur au pôle. Or, les observations faites en divers points du globe ne sont pas toujours conformes à la formule de Clairaut. Au milieu des océans, sur les îles, les îlots, on trouve généralement la pesanteur trop forte relativement au chiffre donné par ladite formule. Dans l'intérieur des continents c'est généralement l'inverse. D'après M. Faye, la cause en proviendrait de ce que l'épaisseur de la croûte solide du globe serait plus grande sous le lit des mers et plus faible sous les continents. La latitude d'un lieu, ou, ce qui revient au même, la direction de l'axe terrestre, n'est pas absolument invariable. Sous l'influence des phénomènes météorologiques annuels, la latitude peut, d'après lord Kelvin, varier d'une demi-seconde d'arc au plus. Au moyen de six mille observations faites durant vingt mois, M. Foerster a déduit, des diverses positions du pôle, des moyennes mensuelles donnant une courbe en forme de spirale dirigée de l'ouest à l'est, avec des intervalles inégaux dont le plus grand correspond en effet à une demi-seconde d'arc, soit à quinze mètres de longueur linéaire. D'autres observateurs ont trouvé, pour ces variations, une double période : l'une annuelle, sous l'action des phénomènes météorologiques, l'autre de quatre cent trente ou quatre cent quarante jours, provenant de la non-coïncidence, à l'origine, de l'axe d'inertie ou de figure du globe avec son axe de rotation.

L'Observatoire du Mont-Blanc fait, encore cette année, l'objet d'une très intéressante notice (la Notice C) de M. Janssen. Il s'agit, cette fois, du *Météorographe à longue marche*, construit spécialement à destination de cet observatoire, création du vénérable astronome, et qui, en raison de son altitude au sein des neiges perpétuelles, ne peut être ha-

bité durant l'année tout entière. Cet appareil, construit par M. Jules Richard, est actionné par une pendule mue elle-même par un poids pouvant parcourir, dans sa lente descente de huit mois, une longueur de cinq à six mètres. Ce merveilleux instrument est disposé de manière à enregistrer automatiquement les variations de la pression barométrique, de la température et de l'humidité, de la vitesse et de la direction du vent.

C'est encore à M. Janssen qu'est due la Notice D, sur *la Photométrie photographique*. Le principe de sa méthode consiste dans le plus ou moins de durée des temps de pose nécessaires pour obtenir, sur la plaque sensible, par des sources lumineuses inégales, des dépôts métalliques d'égale opacité, l'intensité de ces sources étant en raison inverse de ces durées. M. Janssen constate ainsi que l'intensité lumineuse de la pleine Lune est deux ou trois cent mille fois inférieure à celle du Soleil, et que la *Lumière cendrée* est cinq mille fois plus faible que celle de la pleine Lune. Par des procédés spéciaux dont la description ne saurait trouver place ici, l'habile astronome mesure également le pouvoir lumineux des étoiles en les comparant soit entre elles, soit avec le Soleil, et trouve, par exemple, que Sirius, la plus brillante de toutes, a une puissance de rayonnement décuple de celle du Soleil. Chose plus remarquable encore, M. Janssen découvre la loi de décroissance d'intensité lumineuse de la queue des comète et trouve, pour la comète *b* 1881, que cette loi est entre la 4e et la 6e puissance de la distance au noyau. Les nébuleuses n'échappent pas non plus aux mensurations de l'éminent astronome, qui fixe leur degré actuel de pouvoir lumineux en le comparant à celui d'étoiles circonvoisines bien apparentes.

Un *Rapport sur la proposition d'unification des jours astronomique et civil* forme la Notice E et dernière. — M. Poincaré est l'auteur de ce rapport, qui fournit la réponse du Bureau des Longitudes à la question suivante, à lui posée par les ministres de l'instruction publique et des affaires étrangères : « Est-il désirable, en considérant tous les intérêts, que, à partir du 1er janvier 1901, le jour astronomique commence partout à minuit moyen ? » On sait que jusqu'à présent, les astronomes, pour la commodité de leurs calculs, comptent les jours de midi à midi. C'est cet état de choses qu'il s'agirait de changer pour le ramener aux habitudes générales. Le rapport est, en principe, favorable à ce changement. Mais il insiste sur la nécessité absolue d'une entente préalable entre les gouvernements d'où dépendent les grandes publications astronomiques (la *Connaissance des temps*, les deux *National Almanac*, le *Berliner Jahrbuch*), afin de rendre la mesure simultanée et générale. Le Bureau émet, en outre, le vœu que, pour rendre l'unification complète, on l'étende aux heures comme aux jours, et que, au lieu de compter celles-ci par deux périodes, de minuit à midi et de midi à minuit, on n'en fasse qu'une

seule période allant de 0 heure à 24 heures, ainsi que, depuis déjà plus d'un an, on en use en Angleterre et en Italie.

— Sous la réserve des observations émises ici l'an dernier (t. LXX, p. 424), en rendant compte de l'*Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour 1894*, nous nous occuperons aujourd'hui du même Annuaire pour 1895. Ce dernier est beaucoup moins volumineux que le précédent. Les diminutions ont porté un peu sur chacune des parties du recueil. Ainsi, après les vingt pages consacrées tant au calendrier qu'aux données astronomiques indispensables, l'Annuaire de 1894 en contenait une cinquantaine affectées à un grand nombre d'instructions, tables et descriptions, ayant toutes pour objet des données d'ordre exclusivement météorologique. Elles ont été supprimées dans l'Annuaire pour 1895.

Diverses réductions ont été également apportées aux trois Mémoires que ce recueil publie chaque année : I. Sur la *Climatologie parisienne*, par les soins de M. Léon Descroix ; II. Sur l'*Analyse chimique de l'air et des eaux*, par M. Albert Lévy ; enfin III. Sur les *Poussières organisées de l'air et des eaux*, par M. le docteur Miquel.

Le premier a subi des changements importants. Si les tableaux des températures extrêmes et moyennes annuelles à Paris depuis 1801 y ont été supprimés, on trouve, à la suite des Tableaux comparatifs de la pluie, de la température et de la pression barométrique mis à jour jusqu'à l'année 1893 incluse, des données, remarques et tableaux soit tout à fait différents de ceux de l'Annuaire précédent, soit analogues mais dont, faute d'indications suffisantes, l'analogie n'est pas toujours facile à reconnaître. D'autant plus que les titres inscrits à la table ne correspondent pas toujours avec ceux qui figurent en tête des tableaux aux pages indiquées, quand encore ils y figurent. Cette observation est notoirement applicable à ceux que mentionne la table, sous la rubrique : « Tableaux des moyennes annuelles et mensuelles depuis 1882, » laquelle d'ailleurs ne se trouve nulle part dans le texte.

Dans le IIe Mémoire, M. Albert Lévy résume brièvement l'exposé des Méthodes, et renvoie, pour le surplus, à l'Annuaire de 1894. Il donne successivement les résultats de ses analyses des *Eaux météoriques*, des *Eaux de sources*, de *rivières*, d'*égouts et de drainage*, etc., et, pour l'air pris dans le parc de Montsouris, les teneurs en ozone, en azote ammoniacal, en acide carbonique.

Le IIIe Mémoire de l'Annuaire : les *Poussières organisées de l'air et des eaux*, par M. le docteur Miquel, est le seizième publié par l'auteur sur le même sujet, depuis la fondation du recueil. C'est l'analyse microscopique et de l'air pris à Montsouris, et de l'air pris au centre de Paris; puis celle des eaux de la Dhuis, de l'Arve, de l'Ourcq, de la Marne, de la Seine, etc. ; puis enfin un chapitre d'un haut intérêt sur un sujet non encore abordé : la désinfection des poussières sèches des

appartements. L'auteur annonce qu'il continuera, dans l'Annuaire de 1896, cette importante étude dont il ne donne encore que les débuts.

JEAN D'ESTIENNE.

Le Vin et le vin de fruits, par PIERRE ANDRIEU. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-8 de 378 p., avec 78 grav. — Prix : 6 fr. 50.

La plupart des propriétaires et des vignerons font le vin de leur récolte d'une manière pleine de routine, comme on l'a toujours fait dans les pays qu'ils habitent. Peu parmi eux cherchent à soustraire leurs produits aux mille causes d'altérations qui les menacent, et pour cela se servent des méthodes perfectionnées et scientifiques. L'auteur de ce livre voudrait en augmenter le nombre, et s'il y réussissait, il aurait sans doute rendu un service signalé à notre agriculture viticole. Mais parviendra-t-il à ce résultat? Auprès de quelques-uns sans doute, et pour eux cet ouvrage sera des plus utiles. Toutefois, il est douteux qu'il réussisse auprès du plus grand nombre. Quelque excellent, en effet, quelque parfait qu'il soit, cet ouvrage est bien au-dessus de la portée, et surtout, pour en suivre les indications, il faudrait avoir à sa disposition un matériel considérable, coûteux et délicat, qui ne sera jamais d'un usage répandu.

C'est, en somme, un véritable traité de chimie viticole, où sont successivement examinés les instruments les plus variés que les constructeurs ont dressés sur les dernières données de la science. Le commerce des liquides et l'administration en tireront un grand profit, quelques propriétaires d'une allure progressive l'étudieront avec fruit, mais ce n'est pas encore le vade-mecum pratique, dont l'usage peut être si utile. Dégagé de ses parties trop spéciales et trop scientifiques, il pourrait le devenir. Il serait aisé d'arriver à ce résultat. Quelques chapitres de la seconde partie concernant la vinification et le traitement de la vendange et du vin renferment des conseils et des enseignements excellents, et qu'il faudrait vulgariser.

A côté de la partie qui concerne les vins de raisins, se trouvent des chapitres consacrés aux vins de sucre et aux divers vins de fruits. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la distillation des vins et au traitement des alcools.

G. DE S.

Vorlesungen über Geschichte der Mathematik von MORITZ CANTOR. Erster Band. Leipzig, Teubner, 1894, gr. in-8 de 883 p. — Prix : 27 fr. 50.

Le premier volume des leçons sur l'histoire des mathématiques que M. Cantor a entrepris d'exposer nous conduit depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1200 de l'ère chrétienne. Les quarante chapitres dont se compose ce magnifique ouvrage contiennent l'histoire des sciences mathématiques chez les Égyptiens, les Babyloniens, les Grecs, les Ro-

mains, les Indiens, les Chinois, les Arabes, et enfin dans les cloîtres au moyen âge. Les Grecs seuls fournissent à peu près la moitié de la matière traitée par l'illustre professeur de Heidelberg, non seulement parce que les documents qu'ils nous ont laissés sont plus abondants, mais aussi parce que le champ qu'ils ont exploré était plus vaste, et qu'ils ont poussé plus loin leurs investigations. Dès le VIIe siècle avant J.-C., Thalès de Milet fondait une école scientifique; il peut passer pour un précurseur de Pythagore et de ses disciples, dont les travaux développèrent parallèlement l'arithmétique et la géométrie. Mais en dehors de l'école pythagoricienne, de profonds géomètres, comme Anaxagore de Clazomène et Hippocrate de Chio, contribuent aux progrès de la science. Toutefois, en mathématiques comme en philosophie, c'est à Platon et à l'Académie qu'appartient le premier rang. M. Cantor montre comment les sciences leur sont redevables de la méthode analytique. Une importante étude est consacrée aux travaux d'Euclide et d'Archimède, d'Ératosthène, d'Apollonius et de Héron d'Alexandrie. Ptolémée, Nicomaque, Pappus et Diophante développent la trigonométrie et l'algèbre, si l'on ne restreint pas ce mot à l'emploi de symboles absolument inconnus des Grecs. Dans l'histoire des mathématiques au moyen âge, M. Cantor consacre un chapitre entier au moine Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, semant les anecdotes au milieu de son aride sujet, rappelant par exemple le vers qui retraçait la destinée du moine d'Aurillac :

Scandit ab R Gerbertus in R, post Papa viget R;

Gerbert, en effet, passa du siège de Reims à celui de Ravenne, pour s'élever enfin jusqu'au trône pontifical à Rome.

Ce beau livre, orné de cent quatorze figures, se termine par une table des noms cités dans le corps de l'ouvrage. De nombreuses notes renvoient le lecteur aux sources consultées par l'auteur, qui aura élevé un monument considérable s'il traite avec la même étendue l'histoire des mathématiques dans le temps écoulé depuis l'an 1200 jusqu'à nos jours.

H. Courbe.

Principes et développements de géométrie cinématique, par le colonel A. Mannheim. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-4 de x-589 p. avec 186 fig. — Prix : 25 fr.

Réunissant dans un seul ouvrage les leçons de géométrie cinématique publiées antérieurement dans son cours de géométrie descriptive de l'École polytechnique et les nombreux mémoires qu'il a écrits sur ce sujet, M. Mannheim présente aux mathématiciens un livre auquel, avec trop de modestie, il donne ce titre : Principes et développements de géométrie cinématique. Il laisse à un autre, dit-il, le soin de publier un traité complet; nous croyons, cependant, que cet ouvrage en a tous les caractères.

Un traité complet, à notre avis, ne doit pas contenir tout ce qui a été écrit sur la matière traitée; le voudrait-on, qu'on ne le pourrait guère. Nous donnerons avec justice ce titre à tout ouvrage contenant l'exposition complète d'une méthode spéciale et justifiant l'utilité de cette méthode par l'étude de ses principales applications directes et quelques-unes des applications aux autres branches de la science. L'étude de l'ouvrage de M. Mannheim nous montrera qu'il satisfait amplement à notre définition.

Le cinématique ne s'occupe que des mouvements parfaitement définis : c'est-à-dire ceux où chaque point de la figure en mouvement a une trajectoire unique. La géométrie cinématique va plus loin : elle étudie les déplacements quelconques des figures, les figures étant de formes invariables ou même variables.

Dans la première partie de l'ouvrage de M. Mannheim, la géométrie cinématique plane, nous trouvons une première généralisation de la méthode des normales et des centres de courbure, résultat de l'intéressante étude du déplacement, dans son plan, d'une figure polygonale de forme variable. Mais c'est surtout dans la seconde partie, la géométrie cinématique dans l'espace, que nous trouvons avec tout son éclat le développement de la méthode. Après avoir montré que toute condition simple à laquelle on assujettit le déplacement d'une figure de forme invariable se réduit à cette condition unique : un point est assujetti à rester sur une surface donnée, le savant géomètre étudie le déplacement d'une figure de forme invariable, lorsque ce déplacement n'est assujetti qu'à quatre conditions (cinq conditions donnant un déplacement déterminé), et nous trouvons alors le théorème fondamental : « Les normales aux surfaces trajectoires des points d'une figure rencontrent, toutes, deux mêmes droites qui sont des axes simultanés de rotation. » Ce théorème complété par celui des normalies, ainsi que diverses conséquences, permettent à l'auteur d'établir une étude complète et magistrale de la courbure des surfaces : des théorèmes que l'on aurait crus rebelles à toute démonstration géométrique apparaissent pleins de simplicité.

La seconde partie se termine par l'étude de quelques déplacements particuliers, et par quelques mots sur le déplacement d'une figure de forme invariable lorsque ce déplacement n'est assujetti qu'à trois conditions. — La troisième partie et l'appendice sont consacrés à des applications diverses; la plus remarquable se rapporte à la physique mathématique.

Principal créateur de cette nouvelle science, M. Mannheim a voulu encore en être le propagateur et en faciliter l'étude aux géomètres qui désireront le suivre dans cette voie; il a ainsi rendu service à la science et à ses élèves.

E. Chailan.

Introduction aux mélodies grégoriennes, par Boyer d'Agen. Paris et Poitiers, H. Oudin, 1894, in-8 de xxiii-215 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre inaugure une série de publications que M. Boyer d'Agen intitule : *Considérations sur le génie du christianisme*. Dans une dédicace quelque peu fantaisiste de forme, l'auteur traite trop cavalièrement le grand écrivain qui, sur cette voie, l'a précédé avec un éclat incomparable et un succès aussi retentissant que mérité.

Le corps de l'ouvrage que nous annonçons est formé de sept lettres écrites de Solesmes. C'est un monument à la gloire du plain-chant et à la gloire de Gounod. Les lettres sont précédées, en forme d'introduction, d'un important mémoire adressé à l'Institut sur la musique neumatique depuis les origines jusqu'à nos jours. Le récit en est clair et vivant ; le style recherché, à la fois brillant et familier, manque souvent de simplicité. M. Boyer d'Agen ne ménage pas les éloges à l'œuvre patiente et féconde de D. Pothier. Il n'oublie pas les hommes qui, avant le docte bénédictin, ou concurremment avec lui, ont travaillé à l'exhumation du vrai plain-chant.

Nous ne terminerons pas ce court exposé d'une publication réellement attachante sans mentionner un spécimen de notation neumatique, rendu par la photographie, une jolie vignette représentant saint Grégoire recevant l'inspiration du Saint-Esprit et, à l'appendice, la reproduction en vingt-cinq pages, avec de nombreuses notations musicales, d'un catéchisme de D. Bourégand, lequel, dit M. Boyer d'Agen, résume admirablement tout ce que les maîtres de chœur peuvent dire et leurs élèves retenir pour l'exécution traditionnelle et méthodique du chant grégorien (p. 175).

A. d'Avril.

BELLES-LETTRES

Le Folklore de Lesbos, par G. Georgiakis et Léon Pineau. Paris, Maisonneuve, 1894, in-8 de xx-372 p. — Prix : 5 fr.

M. Léon Pineau a publié deux bons volumes dont il a été parlé dans cette revue : *Les Contes populaires* et *le Folklore du Poitou*. Il vient de s'occuper de nouveau de recherches semblables à celles qui l'ont déjà vivement intéressé, mais cette fois ce n'est pas une province française qui les lui a fournies, c'est l'île de Lesbos, où il n'est pas allé pourtant. Un Grec venu en France pour apprendre notre langue, M. Georgiakis, dont le nom figure aussi avec raison sur le titre du recueil, fut très surpris et très dédaigneux en voyant à quel genre de travail se livrait M. Pineau ; puis peu à peu il comprit assez quelle valeur il pouvait avoir pour fournir à son ami les matériaux si bien mis en œuvre par celui-ci. Le volume est divisé en trois parties : contes, chansons, proverbes et devinettes, superstitions, miettes de folklore. Les contes,

comme le remarque M. Pineau dans une jolie préface, ne diffèrent pas sensiblement des récits traditionnels de la grande famille indo-européenne. Le conte *les Trois fils du pêcheur* offre des incidents qui rappellent fort l'histoire qu'Abijörnsen a racontée, de l'heureux possesseur d'une table magique qui se couvrait d'excellents mets. Ce conte norvégien se trouve, du reste, un peu partout ; les frères Grimm l'ont recueilli en Allemagne ; Fernan Caballero en Espagne ; Comparetti en Italie.... Plusieurs récits lesbiens ont conservé quelques traditions de l'antiquité, ce qui s'explique très bien. Les chansons sont souvent gracieuses, mais présentent peu d'analogie avec celles d'autres pays. Dans l'une d'elles, de la tombe d'une jeune fille sort un cyprès ; de celle de son amant un roseau, et roseau et cyprès se rejoignent et s'enlacent (p. 221), comme les deux arbustes qui avaient poussé sur les tombes d'Iseult et de Tristan. Les chants populaires, pour ainsi dire de tous les pays, offrent une idée semblable. La chanson *les Transformations* (p. 210) rappelle un peu la charmante chanson de Magali, dont la donnée se rencontre également sur bien des points. Beaucoup de proverbes nous semblent assez originaux, mais plusieurs ont leur équivalence dans bien des pays, ainsi celui-ci : « Les bœufs pensent à une chose et le laboureur à une autre, » nous fait souvenir que Santillana a dit : « L'âne pense une chose et celui qui l'étrille une autre. » La partie du volume, *Usages et superstitions*, pourrait donner lieu à beaucoup de rapprochements, mais nous ne pouvons nous y arrêter. Remarquons seulement que la plaisanterie du Poisson d'avril, dont les folkloristes recherchent encore l'origine (p. 303), est aussi en usage à Lesbos.

Ce volume forme le tome XXXI de la précieuse collection publiée par M. Maisonneuve ; puisse-t-il être bientôt suivi d'un autre aussi intéressant !

TH. P.

Chansons populaires recueillies en Franche-Comté, par CHARLES BEAUQUIER. Paris, Lechevalier ; Leroux, 1894, in-8 de 386 p. — Prix : 6 fr.

Nigra, d'Ancona, Rubieri, Pitrè, Wolf, Mila y Fontanals, Liebrecht, Ampere et tant d'autres éminents critiques ont écrit tant d'excellentes pages sur la poésie populaire, que l'on comprend que M. Beauquier se soit borné à faire précéder son recueil d'une courte préface. Il y résume à peu près, clairement et élégamment, ce qu'il était nécessaire de rappeler et n'émet aucun aperçu nouveau sur certains points qui restent à discuter. Ainsi il donne, sans l'examiner, l'opinion de Nigra qui fait de la Provence la grande source de la plupart des chants néo-latins, opinion très contestable, comme jadis j'ai cherché à le démontrer (*Folklore*, p. 44). A propos de Nigra, M. Beauquier commet une toute petite erreur (p. 9). Nigra a recueilli, non les chants populaires de l'Italie, mais seulement

ceux du Piémont (*Canti popolari del Piemonte.* Turin, Er. Loescher, 1888).

M. Beauquier a réuni un nombre considérable de chansons ; cent cinq avec musique, quatre-vingt-deux sans musique. Ce sont les premières qui donnent le plus de prix à son volume, encore bien que beaucoup d'entre elles soient déjà notées dans le recueil de M. Rolland, dans les *Chansons d'Ille-et-Vilaine*, dans les *Chants populaires du pays messin* et d'autres collections. Il eût été curieux — et la tâche avait de quoi plaire à un musicien tel que l'auteur — de comparer les airs de la Franche-Comté avec ceux d'autres provinces, et de rechercher si entre eux il existe des ressemblances comme si souvent on en remarque entre les paroles, car, on le sait, en fait de poésies populaires, on peut citer le vers de Musset :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.

La chanson populaire a le don de l'ubiquité ; non seulement dans des provinces éloignées les unes des autres, mais dans des pays étrangers on rencontre les mêmes données, les mêmes pensées. M. Beauquier n'a pas tenu à signaler ces curieux rapprochements. Deux ou trois fois il se borne à vaguement indiquer une référence. Un peu moins de cinq lignes lui suffisent à propos de cette belle ballade de Jean Renaud répandue dans toute la France, en Italie, en Espagne, en Portugal, partout. M. Beauquier n'a pas voulu faire une œuvre scientifique, — l'adjectif est bien admissible, puisqu'il est convenu que le folklore est une science, — mais il a fait un très bon recueil, dont beaucoup de morceaux offrent d'heureuses variantes à des pièces déjà connues, dont d'autres étaient inédits.

Des folkloristes scrupuleux blâmeront peut-être M. Beauquier de n'avoir pas indiqué le lieu de provenance de chaque chanson. Aujourd'hui on pousse si loin l'amour de l'exactitude que l'on donne même les noms des rustiques chanteurs. Th. P.

Virgile avant l'Énéide, par V. Duchataux. Paris, Thorin, 1894, in-8 de 170 p. — Prix : 3 fr.

Une curiosité sans cesse renaissante s'attache à la personne et aux œuvres des plus illustres écrivains. C'est ainsi que M. Duchâtaux a entrepris de nous raconter les premières années de Virgile, jusqu'au jour où le poète entra définitivement en possession de la renommée et de la fortune. Nous le voyons naître près de Mantoue dans un milieu rustique, recevoir une éducation fort étendue pour l'époque, s'essayer sans succès au barreau et débuter en poésie par une imitation d'Homère (le *Culex*), qui ne laissait pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin. A propos des théories philosophiques de Virgile, l'auteur commet une erreur manifeste en nous présentant les vers 219-227 du IVe chant des *Géorgiques*

comme « l'expression la plus nette du panthéisme épicurien. » C'est « stoïcien » évidemment qu'il faut dire.

« On ne prête qu'aux riches, » dit un proverbe bien connu. De là l'attribution faite à Virgile de bon nombre de petits poèmes dont quelques-uns au moins ne sont certainement pas de lui ; celui-ci, parce que les malédictions furieuses qu'il renferme sont incompatibles avec une sensibilité aussi exquise que la sienne, celui-là, parce qu'il a été écrit par un homme fatigué de la vie et dédaigneux des faveurs populaires. En revanche, M. Duchâtaux affirme sans hésiter l'authenticité de la *Copa* et du *Moretum*.

Il est intéressant de suivre ses patientes recherches pour déterminer l'ordre chronologique des dix églogues, ordre absolument différent de celui dans lequel elles sont constamment éditées. Contrairement à l'opinion commune, et pour des motifs qui paraissent sérieux, la IXe est considérée ici comme antérieure à la Ire, « un des chefs-d'œuvre de la littérature latine. » M. Duchâtaux assigne une origine assez plausible aux expressions bibliques qui se rencontrent dans la IVe, à propos de laquelle il passe néanmoins entièrement sous silence l'interprétation imaginée par l'admiration des siècles chrétiens. Il ne manque pas de faire remarquer que la plupart des églogues n'ont presque rien de « bucolique, » et que l'une ou l'autre devait peut-être servir au théâtre de ce que nous appelons « un lever de rideau. » Ailleurs, la scène champêtre n'est qu'un décor derrière lequel apparaissent les tristesses et les misères de la vie politique d'alors. « Après tout, ajoute l'auteur, les genres littéraires n'ont point de limites infranchissables, et il n'est pas interdit au génie d'en tirer, quand il le peut, des effets nouveaux » (p. 104).

M. Lantoine a soutenu récemment que l'inspiration première des *Géorgiques* appartenait en propre à Virgile : M. Duchâtaux partage au contraire la version traditionnelle, d'après laquelle la composition de ce poème aurait été suggérée et presque commandée par Mécène. Sauf une comparaison minutieuse avec les *Œuvres et Jours* d'Hésiode, les vingt pages consacrées aux *Géorgiques* n'offrent rien de bien saillant.

Si cette étude devait être quelque jour réimprimée, il y aurait lieu de corriger certaines fautes typographiques, de ne pas répéter les citations même les plus topiques ; enfin de reviser çà et là la traduction (Voir, par exemple, p. 99, celle des vers 21 et 22 de la neuvième églogue).

C. Huit.

La Poésie patriotique en France dans les temps modernes, par Ch. Lenient. Paris, Hachette, 1894, 2 vol. in-16 de vii-464 et 492 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Suppléant de M. Saint-Marc Girardin en 1867, professeur titulaire de poésie française à la Sorbonne depuis 1873, M. Lenient n'a jamais

étudié les poètes pour eux-mêmes, ni recherché le caractère littéraire, philosophique ou même personnel de leurs œuvres. Le côté extérieur, les allusions historiques, le mouvement de l'opinion, le bruit de la rue, l'ont toujours tenté, et il s'y est porté avec l'ardeur, avec la verve d'un esprit facile, qui ne redoute pas les moyens un peu vulgaires, le gros rire et la banalité. Ses récents cours si suivis, dans lesquels il développait complaisamment les grandeurs du théâtre moderne, analysant avec entrain les chefs-d'œuvre du Vaudeville ou du Palais-Royal, ont pu étonner quelques vieux classiques.

Le volume qu'il publie aujourd'hui est une suite naturelle de ses précédents ouvrages, de *la Satire en France, ou la Littérature militante au XVIe siècle,* qui avait obtenu un succès mérité il y a quelque vingt ans, de *la Poésie patriotique du moyen âge*, qui est de 1891. L'auteur s'appuie sur Gœthe pour affirmer que toutes les poésies sont des poésies de circonstance; que c'est la vie réelle qui les a fait naître, que c'est en elle qu'elles trouvent leur fond. Et il prétend faire de l'histoire politique elle-même l'auxiliaire de la poésie et de la critique. « La vie! voilà ce qu'il cherche à retrouver sous les formes variables et multiples de la poésie, qui est, bien souvent, la meilleure et la plus fidèle gardienne des souvenirs. » Aussi, il ne dédaigne pas les œuvres qui, à défaut de valeur littéraire, offrent un intérêt rétrospectif comme expression d'une idée ou d'un sentiment contemporain.

C'est là un point de vue spécial, qui élargit singulièrement le champ de l'observation littéraire, car il n'exclut ni les chansons, ni les épigrammes, ni les pièces fugitives, comme on disait autrefois, ni les épitaphes burlesques, ni ces manifestations multiples de la gaieté française, qui ne peuvent guère passer pour de la poésie. Que le patriotisme y trouve un regain d'enthousiasme, une excitation parfois bienfaisante : nous en demeurons d'accord ! Orphée ou Béranger ont eu leur chauvinisme. D'ailleurs, les poètes sont des hommes très souvent comme les autres. Bien que planant au-dessus des nuages, bien que rêvant aux étoiles, ils vivent au milieu de nous, se mêlant au besoin à nos mesquines querelles de chaque jour et consentant souvent à descendre de l'Olympe pour se permettre, même en vers, une allusion au temps présent ou une mordante attaque personnelle.

M. Lenient faisant l'histoire de la poésie patriotique, — ou plutôt politique, — au XVIe et au XVIIe siècle, trouve dans Marot et dans Budé bien des allusions à François Ier et à ses batailles nombreuses. La Pléiade, Joachim du Bellay et Ronsard ne sont pas seulement des initiateurs littéraires, ce sont les chantres des guerres civiles. Sous la Ligue, il y a des poètes royalistes. Malherbe est un poète « national et monarchique, » — ce que Boileau n'avait pas deviné; et l'auteur de *l'Art poétique*, comme le La Fontaine des *Fables*, comme les grands tragiques du siecle

de Louis XIV, sont, dans leur genre, des écrivains politiques, qui oublient de temps à autre l'imitation des anciens pour faire leur cour à celui qui pensionne les poètes.

Avec le XVIIIe siècle les mœurs changent : on n'est plus passionné et on n'est plus flatteur ; mais on se venge, sur un pouvoir faible et sur des généraux ou des ministres incapables, des humiliations nationales. Voltaire seul encense cyniquement le roi de Prusse vainqueur de la France ; les chansonniers se contentent de s'en prendre à Soubise, à l'abbé de Bernis ou aux favorites du Roi. Jamais l'esprit ne courut autant les rues. Les citations nombreuses, que rappelle à chaque page l'auteur, pour être très banales, n'en paraissent pas moins amusantes. Les approches de la Révolution et bientôt la Terreur fournissent un thème de plaisanteries plus lugubres. Si M. Lenient célèbre la courageuse verve d'un André Chénier, peut-être ne stigmatise-t-il pas suffisamment les refrains odieux à l'aide desquels on excitait la populace contre les « aristocrates » et surtout contre la Reine. Sous l'Empire, il faut bien chercher pour trouver un mouvement d'opinion se manifestant au grand jour : les contemporains se rattrapaient en écrivant des Mémoires que l'on exhume aujourd'hui. Mais avec la Restauration et le gouvernement de Juillet, Béranger devient un personnage et Auguste Barbier trouve son jour de gloire. Pendant un demi-siècle le nom de Victor Hugo passe par des popularités diverses ; car il a tout chanté avec le même lyrisme et des enthousiasmes variés, en passant des rois et des empereurs aux peuples. Et enfin de nos jours, M. Lenient signale de beaux élans de poésie patriotique chez Paul Déroulède, Manuel, Coppée, Clovis Hugues et jusqu'au *Chat Noir*. Mais pourquoi, après Pierre Dupont et le très médiocre Gustave Mathieu, n'a-t-il pas donné au moins un souvenir à l'honnête Gustave Nadaud? On ne saurait dire que ses chansons n'étaient point politiques ; la police faillit l'appréhender pour son fameux *Pandore*, l'un des refrains les plus populaires, et on ne saurait oublier sa bonhomie très fine et très gauloise.

C'en est assez pour comprendre le plan adopté par M. Lenient : il l'a suivi point par point, sans grande nouveauté peut-être, mais avec compétence et agrément, comme un professeur de Sorbonne, qui a bien raison de faire profiter le grand public des leçons que son auditoire seul avait pu goûter.

G. Baguenault de Puchesse.

Les Grands Écrivains français. Diderot, par Joseph Reinach. Paris, Hachette, 1894, in-18 de 213 p. — Prix : 2 fr.

Doué des plus beaux dons de l'intelligence, mais déréglé, débridé, volcanique, s'abandonnant avec une souveraine inconscience à toutes les fougues de sa nature pétrie d'esprit et de boue, mais toujours prête à retomber en boue dès que l'esprit, abdiquant sa nécessaire domina-

tion, renonce à soumettre tout l'être à une discipline supérieure, Diderot, génial, mais obscène, immonde, est bien le grand Cynique français. Pour glorifier ce cynique dans la collection des *Grands Écrivains français*, c'est M. Joseph Reinach qui a été choisi.

Diderot est à la mode de plus en plus. Il a sa statue dans Paris. Les anarchistes, qui ne s'inclinent devant personne, avec juste raison reconnaissent pourtant en ce révolté leur initiateur, et lui portent des bouquets. L'Université se met à l'étudier. C'était avant-hier M. Parigot, hier M. Louis Ducros, qui nous parlaient avec admiration et sans colère du monstre. Le livre de M. Reinach est donc plein d' « opportunité. » Très littéraire du reste, très joli, très brillant, ce petit volume. Quelques-uns même penseront peut-être que ce style à grand éclat est mieux à sa place dans des *Catilinaires* que dans un ouvrage de critique littéraire. Pour ma part, outre que j'ai un faible pour l'écriture flamboyante, quand les images sont, comme ici, énergiquement pittoresques, et les métaphores chatoyantes à l'œil, je pense que le chaud coloris de Diderot a naturellement reflété sur les pages où M. Reinach épanchait son admiration.... Et c'est de cet enthousiasme même que je lui demanderais compte plutôt que de la forme parfois lyrique sous laquelle il s'exprime.

Il y a dans le livre six chapitres. Sur le *Théâtre* et les *Salons* nous sommes d'accord ou presque. Aux grossièretés, aux trivialités, aux blasphèmes près, je trouve en effet les *Salons*, malgré leurs défauts, une lecture captivante, une œuvre utile en son temps pour ramener l'art à la Nature, et pour ramener à l'art un public surtout sensible aux choses littéraires. Ses drames sont détestables et mortellement ennuyeux. Mais ses théories dramatiques ont en somme triomphé.

Au chapitre des *Romans et satires*, s'il faut louer M. Reinach de ne pas se complaire dans le « cloaque » des *Bijoux indiscrets* et de trouver qu'il y a dans *Jacques le fataliste* trop d'odeurs de fumier, il devient bien difficile pour quelqu'un qui vit en dehors des passions de la politique de réserver, comme l'auteur, toute son admiration pour *la Religieuse*, de la déclarer « un document historique sans prix, » un « récit dantesque, » où des atrocités et des turpitudes commises par « la meute des tortionnaires en cornette, » verres cassés sous les pieds nus, pincettes rouges dans les mains, bras garrottés, privation de nourriture, etc...., « *rien n'a été inventé !* »

Le même esprit, — qui n'est pas l'esprit nouveau, — a inspiré le chapitre sur l'*Encyclopédie*. Non seulement M. Reinach exalte avec une habile éloquence le rationalisme, qui est le caractère dominant de l'œuvre ; ce rationalisme aujourd'hui démodé que sa rhétorique sonore appelle : « la grande flamme qui éclaire l'humanité et ne s'éteindra plus qu'avec elle ; » mais, à la façon ardente dont il conte la guerre entre Diderot et

les jésuites, on voit bien qu'il vit loin, très loin des hauteurs sereines de la sagesse, dans un milieu toujours effervescent, où il est presque impossible de garder le libéralisme équitable des vrais hommes de lettres.

La *Philosophie* de Diderot, à travers toutes ses contradictions, c'est simplement l'athéisme, le matérialisme, avec — je reprends le mot de M. Faguet — « toutes les décadences » qui en sortent peu à peu tous les jours. M. Reinach, sans doute, recule devant la morale à laquelle conduit logiquement cette doctrine, et qui n'est que le retour effréné à l'état de nature, avec éloge franc, sans embarras, de la promiscuité des sexes et de l'inceste.... Il recule, au nom de « l'Idéal, qui est aux mœurs ce que le Beau est aux arts. » Mais le reste lui va : transformisme, darwinisme, génération spontanée, toutes ces troubles hypothèses d'hier, dont la science sans doute tirera quelque chose dans un siècle ou deux, mais que la passion antireligieuse, toujours impatiente, comme si elle était toujours à court, ramasse à peine nées avec empressement, pour les pétrir à sa manière et les lancer de toutes ses forces contre l'éternelle ennemie. M. Reinach n'en admire pas seulement la grandiose audace, comme peut et doit le faire quiconque garde son sang-froid, mais il semble s'y attacher amoureusement, comme si elles étaient déjà d'inébranlables vérités.

Et quant au jugement sur *l'Homme*, quelques réserves qu'il y ait sur sa grossièreté de « faune en rut » (le mot est de M. Reinach), sur ce qu'il y eut en lui de dévergondage ou de bestialité, comme on voudra, l'admiration et la sympathie n'en sont pas moins les sentiments qui dominent et font presque de ce chapitre un panégyrique. Diderot est proclamé « le plus brave homme du monde, capable de dévouement et de sacrifice, d'une probité scrupuleuse, d'une charité inépuisable, d'une pitié active....; bon fils, bon père, bon ami, il n'a pas dépendu de lui qu'il fût un mari fidèle, et s'il avait vécu plus tard, il eût été bon citoyen et bon patriote.... Sa vie tout au long est généralement irréprochable.... » Ce n'est pas ainsi que M. Ducros, mieux informé ou moins partial, nous le montrait récemment. Il le peignait comme un monstrueux égoïste, goinfre avec délices, tandis que sa femme et sa fille mouraient de faim, prodigue sans doute, mais aussi cupide, attrapant par des tours de coquin l'argent de Catherine II, étranger au moindre sentiment de patriotisme ou de délicatesse, au demeurant dénué de tout sens moral. Entre les faits et les documents de M. Ducros et les phrases élégantes de M. Reinach on peut choisir. Il est vrai que M. Reinach n'est pas du tout janséniste. Il termine son livre en exaltant de la plus poétique manière l'adultère prolongé de Diderot avec Mlle Voland. Cette liaison d'un homme marié, père de famille, entre quarante et soixante ans, cet amour, — que la loi punit, monsieur le législateur, — « ce fut, dit-il, la force de sa vie! » — Mais pourquoi passe-t-il sous silence les

trafics malpropres d'argent? Car, en France, s'il est vrai qu'on a toujours aisément pardonné aux grands hommes le libertinage des mœurs, jusqu'ici, du moins, les honnêtes gens se sont montrés sévères pour qui porte à la figure ou aux mains l'éclaboussure des tripotages.

GABRIEL AUDIAT.

La Littérature scandinave, par L. BERNARDINI. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 282 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre est beaucoup trop général, puisque la plupart des écrivains classiques du Danemark, de la Norvège, de la Suède et de la Finlande qui a produit Runeberg, l'un des plus illustres, ne figurent pas ici ; il l'eût encore été si l'auteur eût ajouté : *du XIXe siècle* ou même *contemporaine ;* mais alors il eût fallu dans le premier cas supprimer Bellman, qui appartient au XVIIIe siècle ; dans le second, laisser de côté Tegnér, qui l'un et l'autre font disparate, étant isolés de leur école pour être réunis avec V. Rydberg, Snoïlsky, Strindberg, parmi les Suédois ; avec G. Brandes, Jacobsen, Herman Bang, parmi les Danois ; avec A. Garborg, J. Lie, Kielland, Bjœrnson, H. Ibsen, parmi les Norvégiens. L'ouvrage manque donc d'unité, et ce n'est pas son seul défaut. Le style est trop souvent incorrect (*aucun*, sans la négation, employé dans le sens de *pas un*, p. 195), ou affecté (la tache *chantante* des prairies et des arbres verts, p. 50), ou entaché de néologisme (*fantomatique*, p. 50, 200 ; *suédisifiés*, p. 197 ; leur amour a la *poignance* d'une souffrance, p. 60). Non pas que l'auteur soit incapable de bien conter ou de peindre avec simplicité et avec charme la nature et l'aspect des pays scandinaves. C'est dommage qu'un faux goût le porte trop souvent à dédaigner la langue de nos bons prosateurs pour se rapprocher de celle des décadents. Si, du moins, l'incorrection du style ne s'alliait pas à des théories nébuleuses, à des pensées mal digérées, à des considérations fausses comme celle-ci : « le travail des âges précédents aboutit, dans le nôtre, à l'éclatante affirmation du droit de l'individu » (p. 251), droit qui, au contraire, n'a jamais été plus fortement combattu qu'il l'est par les socialistes et les communistes.

Mais le plus grave défaut dans un ouvrage de ce genre, c'est que l'auteur ne connaît que très superficiellement le sujet auquel il prétend nous initier. Après avoir sommairement décrit Copenhague, il ajoute (p. 11) : « Je crois que je n'oublie rien, » et pourtant il n'a pas même mentionné le musée national et la collection des souverains au château de Rosenborg, qui sont les deux plus grandes curiosités de la ville et que les plus belles capitales peuvent lui envier. Confondant le prince Eugène de Beauharnais avec son second fils, Maximilien-Eugène, duc de Leuchtenberg, il marie (p. 33) le premier avec une grande-duchesse de Russie (Maria Nicolaïevna, qui en réalité épousa le second). Il s'imagine

qu'il n'y a pas eu de « littérature danoise avant le XVIIIe siècle, et que jusqu'à cette époque le théâtre de Copenhague parle français comme la cour » (p. 121, note), laquelle parlait allemand. Il fait allusion (p. 127) à l'hiver presque arctique de Copenhague, où le froid dure à la vérité plus longtemps qu'à Paris, mais n'y est pas plus rigoureux. Son ignorance des langues dans lesquelles sont écrites les œuvres qu'il entend juger se trahit, non seulement par la forme fautive qu'il donne aux noms propres (*Stienhjelm*, *Gyllenbor*, p. 55 ; *Œlenschlager*, p. 65, et *Œlenschlæger*, p. 223, pour *Stiernhielm*, *Gyllenborg* et *Oehlenschlæger*), mais encore par des traductions inexactes (*Enten.... eller* = soit.... ou bien, rendu par *ceci ou cela*, p. 127 ; *Bjørnstjerne* = Étoile d'ours, rendu par *Front d'ours*, p. 211 ; sans doute par suite d'une confusion de l'allemand *Stirn*, front, avec le danois *Stjerne* = étoile, en allemand *Stern*), ou bien dans des paraphrases méconnaissables (par exemple une chanson du ch. 15 d'*Arne*, par Bjørnson, p. 163-164 ; voyez aussi p. 226-227).

Sa méthode d'ailleurs laisse fort à désirer : au lieu de faire d'abord connaître par des analyses les ouvrages qu'il a à juger, il procède par voie d'allusion, comme si ces livres étaient entre les mains de tous ; il est vrai qu'un certain nombre d'entre eux ont été traduits en allemand, en anglais, en français ; mais encore faudrait-il en avertir le lecteur, et les indications bibliographiques sont aussi rares que vagues. Faute de pouvoir recourir aux originaux ou aux traductions, on en est réduit à croire sur parole un critique dont les assertions sont trop souvent sujettes à caution. Tout n'est certainement pas faux dans cet ouvrage ; malheureusement, pour distinguer la vérité de l'erreur, il faut en savoir plus que l'auteur.

E. Beauvois.

HISTOIRE

Histoire de l'Église, par le cardinal Hergenroether, traduite par l'abbé Bélet. T. VIII. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de 476 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cours d'histoire ecclésiastique à l'usage des grands séminaires, par l'abbé Rivaux, directeur du Grand Séminaire de Grenoble. 11e édit. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, 3 vol. in-8 de 591, 580 et 757 p. — Prix : 15 fr.

— Le tome VIII achève le grand et si utile ouvrage du cardinal Hergenrœther. Il contient les deux derniers chapitres consacrés à la neuvième époque : L'Age de la Révolution, 1789-1877. Le chapitre Ier, *Histoire extérieure de l'Église*, est compris dans le tome VII. Le chapitre II, *les Églises séparées et les sectes*, nous fait assister à l'émiettement qui se poursuit et à la déchéance qui s'accuse de plus en plus de toutes les sociétés religieuses qui ont perdu le vrai principe d'unité.

Il nous montre aussi cette végétation si multiple mais si éphémère de tant de systèmes et d'écoles qui, nés en dehors de l'Église ou dans son sein, se sont écartés de la pureté de la foi. Toutes ces écoles, tous ces systèmes, l'auteur les caractérise d'un mot toujours court, toujours juste. Plus intéressant encore est le chapitre III, qui nous présente la vie et la fécondité de l'Église se manifestant par les progrès des missions sur tous les points du monde, par l'établissement ou le rétablissement de la hiérarchie en certaines régions, par les progrès de la science ecclésiastique dans l'accomplissement de ses diverses tâches, par les congrégations religieuses et par tous les symptômes qui annoncent le réveil de la foi au sein du peuple chrétien.

Dans l'épilogue, l'éminent auteur ne dissimule ni la grandeur de la lutte, ni aucune des difficultés, aucun des périls de l'heure présente. Toutefois, après avoir gémi sur les ruines amoncelées, il pousse le cri de l'espérance. Une table chronologique bien détaillée et une table des noms propres complètent le volume.

Comme nous l'avons remarqué à l'occasion des précédents volumes, l'ouvrage d'Hergenrœther est pour l'apologiste, le théologien et le critique, un instrument de travail hors ligne. Non seulement tous les faits sont indiqués, mais, grâce à des notes bibliographiques très complètes et à des remarques critiques pleines de sagacité, il ouvre la voie aux recherches ultérieures dont il donne les moyens et les éléments. Pour conserver et, s'il se peut, pour augmenter encore l'utilité de ce précieux ouvrage, on devra, dans les éditions futures, tenir à jour les renseignements bibliographiques par l'indication de tous les ouvrages récents qui présenteront une vraie valeur. Par une soigneuse revision du texte on fera disparaître quelques *lapsus* plus ennuyeux qu'importants dus à quelques transcripteurs maladroits comme celui qui, au n° 252, a écrit *de la Colombière* pour *Ramière*, et *Drioux* probablement pour *Grou*.

— L'autre ouvrage publié à la même librairie, *Cours d'histoire ecclésiastique*, par M. l'abbé Rivaux, dont nous annonçons la onzième édition, n'a pas le même genre d'utilité ni le même caractère que *l'Histoire de l'Église*, d'Hergenrœther. C'est un résumé destiné à mettre immédiatement dans l'esprit du lecteur les conclusions de la grande histoire. C'est un ouvrage de seconde main, mais qui a sa valeur. Le récit est plein de clarté et de vie. Les faits sont suffisamment exposés pour qu'on en saisisse l'enchaînement. Rien n'est laissé dans l'ombre de ce qui peut exciter l'intérêt et concourir au but de l'historien, qui est de montrer l'Église accomplissant à travers les âges la mission que Dieu lui a donnée d'enseigner la vérité et de faire le bien. M. Rivaux suit l'Église de siècle en siècle, groupe les siècles en sept époques, y compris la nôtre, puis ramène ces époques elles-mêmes à trois grandes périodes à chacune des-

quelles répond un volume de son ouvrage. Après chaque siècle, il fait une halte pour jeter sur les événements écoulés un coup d'œil d'ensemble. Mais après chaque époque la halte est plus longue, l'examen plus approfondi, les conclusions plus largement développées.

Si à toutes ces qualités nous ajoutons une doctrine irréprochable, nous comprendrons comment cet ouvrage a été adopté dans un grand nombre de séminaires. Nous comprendrons également que le vénérable évêque de Grenoble, qui en a approuvé la première édition, l'ait recommandé aux fidèles. LAMOUREUX.

Histoire générale du IVe siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction de MM. ERNEST LAVISSE et ALFRED RAMBAUD. Tomes I-IV. Paris, A. Colin et Cie, 1894, 4 vol. in-8 de VI-805, 987, 984 et 999 p. — Prix : 12 fr. le volume broché ; 16 fr. relié.

La maison Colin prend dans la librairie française une place de plus en plus distinguée. La nouvelle publication que nous annonçons ne peut qu'ajouter à sa réputation et que lui attirer les sympathies du public éclairé.

Depuis longtemps déjà se faisait sentir le besoin d'une histoire générale écrite en français pour des Français; faute d'un ouvrage français récent et bien informé, nous en étions réduits à recourir aux travaux allemands. Remercions donc tout d'abord MM. Rambaud et Lavisse d'avoir entrepris de combler cette lacune, et M. Colin d'avoir prêté à cette œuvre le puissant concours de sa librairie.

Il devient de plus en plus difficile à une seule personne d'exécuter un travail aussi colossal; l'ouvrage, qui gagnerait peut-être en homogénéité, perdrait à coup sûr en sûreté et en étendue d'informations. La répartition du travail entre plusieurs personnes, comme elle a été faite par MM. Lavisse et Rambaud, en assure la rapide exécution et est une garantie de la solidité du fond. La surveillance constante des directeurs sur toutes les parties de l'œuvre empêche les incohérences. Sur ce point important, l'*Histoire générale* nous donne à peu près pleine satisfaction; c'est à peine si de ci de là l'on relève quelques différences soit d'appréciation sur un même objet ou sur un même personnage, soit d'orthographe d'un même nom.

Le plan général de l'*Histoire générale* est bon, et l'on s'est arrangé pour faire correspondre chaque volume à une période déterminée de l'histoire. Le tome Ier retrace *les Origines* (395-1095) : il nous fait assister à la dissolution du monde romain, aux invasions des barbares, à l'établissement du pouvoir pontifical, à la naissance de l'islamisme, à la formation des divers États de l'Europe. Le tome II nous présente l'*Europe féodale* (1095-1270), et nous fait assister à cette grande lutte de la Papauté et de l'Empire, au mouvement héroïque des croisades, à la trans-

formation économique qui amène l'épanouissement de la vie communale, à la floraison de la civilisation médiévale ; en Asie, nous contemplons l'origine et les premiers développements des États turc et mongol. C'est *la Formation des grands États* qui caractérise la période comprise dans le tome III (1270-1492). Si les débuts de la Renaissance se trouvent enclos dans cette période, la période suivante, qui fait l'objet du tome IV (1492-1559), nous montre l'épanouissement de cette Renaissance dans toute l'Europe : *Renaissance et Réforme* se touchent par bien des points, La découverte des *nouveaux mondes* vient changer les conditions économiques de la vie européenne. Car, bien que le reste du monde ne soit pas négligé, c'est l'Europe qui forme le centre de l'*Histoire générale.*

Dans chaque volume, ce n'est pas seulement la suite des événements qui se développe à nos yeux, nous assistons aussi aux transformations des institutions, aux progrès des sciences, des lettres et des arts, à la marche générale de la civilisation.

Bien que MM. Lavisse et Rambaud se soient efforcés de s'assurer le concours de collaborateurs distingués et qu'ils aient réparti le travail à chacun suivant sa compétence, il était presque inévitable que dans un ouvrage façonné par plusieurs mains, certaines parties soient inférieures à d'autres ; M. Berthelot, par exemple, n'est visiblement pas au courant des travaux récents sur l'histoire mérovingienne ; bien que les recherches de M. Krusch sur la chronologie des rois de cette époque, par exemple, aient fait assez de bruit dans le monde de l'érudition, bien qu'elles aient été vulgarisées et complétées en France par le regretté Julien Havet, elles semblent être restées parfaitement inconnues à M. Berthelot, qui adopte toutes les dates erronées. L'on regrette également que pour l'histoire des peuples de l'Orient, des Indiens, par exemple, l'on n'ait point eu recours à la collaboration de spécialistes ; l'on aurait évité ainsi des chapitres faibles. Pourquoi M. Lavisse s'est-il réservé de présenter lui-même le tableau de la formation du pouvoir pontifical ? Il eût mieux fait de laisser la tâche à un collaborateur qui n'aurait peut-être pas laissé échapper les mêmes erreurs ; il est ridicule aujourd'hui de présenter la venue de saint Pierre à Rome comme une légende sans fondement historique, alors que la grande majorité des écrivains, même protestants, ont abandonné un système peu solide, pour se rattacher à l'opinion qui a toujours été la doctrine des savants catholiques. Il est fâcheux que l'on n'ait pas cru devoir, pour certaines époques du moins, donner le tableau de la civilisation des pays autres que la France. Il est arrivé que l'on a fait entrer dans le tableau de la civilisation française des traits empruntés à la civilisation étrangère : c'est ainsi que dans le chapitre sur la civilisation de notre pays au XIIIe siècle et au XIVe, le paragraphe consacré aux sciences parle de l'étranger beaucoup plus que de la France (notons, en passant, que la médecine a été complètement négligée, bien que des

publications récentes, comme celles du docteur Pagel, aient attiré l'attention sur les œuvres de nos médecins français du XIVe siècle).

Sans vouloir multiplier les critiques, je regretterai encore que la bibliographie qui termine chaque chapitre soit assez mal conçue; les indications bibliographiques sont données le plus souvent d'une manière incomplète et fautive. Dans la seule page 46 du tome Ier (Bibliographie du *Monde romain jusqu'en 395*), nous trouvons les renseignements suivants : « Les écrivains ecclésiastiques sont réunis dans la collection de l'abbé Migne, sous le titre de *Patrologie*, 221 vol., 1844-1857 ; » on dirait que les deux cent vingt et un volumes ne contiennent que des auteurs relatifs à la période antérieure au IVe siècle; l'ouvrage de l'abbé Beurlier, *Essai sur le culte des empereurs romains*, est indiqué comme publié en 1870 au lieu de 1890; on renvoie à un tome VIII de l'*Histoire des Romains* de Duruy, lequel tome n'a jamais existé; à côté de l'ouvrage de M. Aubé, il fallait au moins citer ceux de M. Allard et du commandeur de Rossi. Ce n'est là qu'un exemple entre cent de la mauvaise manière dont sont rédigées ces bibliographies.

L'on pourrait, en entrant dans le détail, signaler plus d'une erreur et trouver matière à plus d'une critique. Cet ouvrage est de ceux qu'il est toujours aisé de critiquer, mais dont il est difficile de se passer. Il est donc assuré du succès qu'il mérite, et l'on ne peut que lui souhaiter une nouvelle édition où les imperfections soient effacées, et où les fautes de typographie assez nombreuses soient corrigées. Il serait fort désirable que la maison Colin entreprît de l'*Histoire générale* une édition illustrée à la manière de l'ouvrage d'Oncken. Nous croyons que la tentative serait assurée d'un plein succès. E.-G. Ledos.

Joannis de Capella cronica abbreviata dominorum et sanctorum abbatum Sancti Richarii. Nova editio quam summariis annotationibusque illustravit E. Prarond. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de XVIII-194 p. — Prix : 6 fr.

Jean de la Chapelle, curé d'Oneux, écrivit sa chronique abrégée de l'abbaye de Saint-Riquier au mois de mai 1492, par le commandement d'Eustache le Quieu, abbé de Saint-Riquier. Il aurait pu être un continuateur modeste du célèbre Hariulf (l'éditeur écrit tantôt ce nom Hariulfe (p. II) et tantôt Hariulphe, p. III) : or, il paraît que s'il a cité deux fois son nom et incorrectement, il n'a pas eu sous les yeux son œuvre. La source principale du travail de Jean de la Chapelle est une « chronica » qu'il a omis de désigner d'une façon plus précise, et qui n'a pas été retrouvée : aussi son abrégé, que seules des copies relativement modernes nous ont conservé, a semblé à M. Prarond mériter une première édition en 1856, une seconde en 1893. Il y a bien des réserves à faire peut-être sur l'indulgente allusion aux amours d'Angilbert et de

Berthe, la fille de Charlemagne (p. 11), et plus généralement sur l'intérêt de bien des passages de la chronique elle-même, qui débute avec la naissance de Notre-Seigneur. On s'arrêtera avec plus d'attention sur les faits qui regardent l'histoire de l'abbaye de Saint-Riquier. Mais dès qu'il touche à l'histoire générale, Jean de la Chapelle est bien inexact ; il prétend que Charles VI mourut de la maladie contractée au Mans : or, Charles VI, atteint de sa maladie mentale le 5 août 1392, mourut trente ans après. Et ainsi du reste. On pardonnera à Jean de la Chapelle une partie de ses méfaits historiques, en faveur d'un court paragraphe qu'il consacre à la mission de Jeanne d'Arc. M. E. Prarond n'est pas d'accord avec M. Quicherat pour l'interprétation d'un mot et propose au mot « perit, » qu'il voudrait lire « per it, » un sens trop fantaisiste. Il est certain que M. Prarond, qui est fort soigneux, est un peu inexpérimenté : page 42, ligne 8, il hésite à lire « Dannois ; » page 129, il s'étonne de voir la mention de « monetam ex corio, » qu'il essaie de lire « ex æreo pour ex ære [?] ; » ailleurs (p. 142) il imprime « Ma*u*sart du Bos » pour Ma*n*sart ; page 147, « comitem Derminac » pour « d'Erminac, » comme il l'a écrit quelques lignes plus bas ; page 155, « Ba*n*elinguehan » pour « Ba*v*elinguehan ; » page 185, « Eustache le Quie*n*, » qu'il nomme plus bas, et avec raison, Eustache le Quieu. Enfin il ignore (p. 178) le sens du mot « falla, » qui veut dire halle. Malgré ces taches, sachons gré à l'éditeur de ses efforts, qui, s'ils n'ont point supprimé toutes ses erreurs, en ont assurément diminué le nombre et la gravité. — L. H. M.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. *Espagne*, avec une introduction et des notes par A. Morel-Fatio, avec la collaboration de M. H. Léonardon. T. Ier : *1649-1700*. Paris, Alcan, 1894, in-8 de xxvii-527 p. — Prix : 20 fr.

Ce volume va du traité de Westphalie à l'ouverture de la succession de Charles II. C'est la partie la moins explorée de l'histoire des relations de la France avec la dynastie autrichienne de la Péninsule. A partir de 1700, tout a été dit, non seulement par les chroniqueurs militaires, mais par les curieux de dépêches inédites qui, comme M. Legrelle ou M. le marquis de Courcy, ont trouvé encore beaucoup à glaner derrière les grandes récoltes moissonnées par M. Mignet : dans les cinquante années qui précèdent, tout était obscur et compliqué. Non pas que les événements aient très grande importance : Philippe IV et Charles II n'étaient pas des héritiers bien dangereux de Charles-Quint ; et Louis XIV n'eut pas grand mérite à les réduire à sa merci. Ce qu'on ne savait pas aussi précisément, c'était la persistance et la longue préparation du grand Roi à faire de l'Espagne une annexe de la monarchie française. Dès 1656, une mission secrète de Lionne posait les jalons d'une alliance avec la cour qui avait soutenu le plus vivement la Fronde contre le gouverne-

ment de Mazarin jusqu'à entraîner avec elle Condé. Et trois ans après, la paix ne se faisait qu'avec la condition du mariage de l'infante Marie-Thérèse et de Louis XIV, accompagné de stipulations de renonciation à la succession du roi d'Espagne si habilement rédigées, qu'un simple « *moyennant* » devait les rendre caduques. Aussi, à peine Philippe IV est-il mort, qu'en 1665 la France s'empare de la Flandre et de la Franche-Comté, dont la conquête devient définitive par le traité d'Aix-la-Chapelle et plus encore par la paix de Nimègue. Pendant cette période, les ambassadeurs français sont le maréchal de Gramont, l'archevêque d'Embrun, Bonsy, surtout le marquis de Villars, qui jusqu'en 1681 ne remplit pas moins de trois missions en Espagne.

L'auteur, tout en faisant ressortir le caractère et les talents de chacun de ces diplomates, s'attache surtout à démêler les intrigues qui se croisaient à la cour de Madrid et les personnages politiques dont l'influence était prépondérante en Espagne. Il trouve sur son chemin la singulière figure de cette Marie-Louise d'Orléans, que Louis XIV donna pour femme à son faible beau-frère, et qui, loin d'aider les entreprises de la France, ne fit que causer des embarras à tout le monde. Sa mort, aussi extraordinaire que sa vie, est restée une énigme. Mais ce qui ressort clairement de tous les témoignages, c'est qu'en dépit de l'habileté déployée par le prince et la princesse d'Harcourt, et ensuite par le marquis de Feuquière, les affaires de Louis XIV, c'est-à-dire l'idée fixe qu'il avait de s'emparer de l'Espagne après la mort de Charles II, n'avançaient pas au gré de ses désirs. Ce que la persuasion n'obtenait pas, le Roi résolut de l'obtenir par la force. Feuquière était mort à Madrid au commencement de 1688; son fils, le comte de Rebenac, lui succéda, et il partit avec deux instructions, dont l'une, appelée aussi « mémoire très secret, » prévoyait l'éventualité de faire reconnaître par les ministres et les grands les droits du Dauphin à la couronne d'Espagne, et contenait même deux proclamations au nom de Louis Ier. Le cas où il faudrait substituer le second fils du Dauphin, le duc d'Anjou, à son père, était mis en seconde ligne. Et la théorie des droits des Bourbons, aussi bien que les moyens pratiques de leur assurer la succession, s'y trouve déduite avec une précision et une minutie qui ne laissent quoi que ce soit à désirer.

Rebenac avait assez bien réussi dans sa délicate mission, quand la rupture de 1689 vint interrompre pendant huit années, jusqu'à la paix de Ryswick, toute relation avec l'Espagne. Louis XIV, pendant cet intervalle, utilisa les services de deux religieux, les PP. Blandinières et Duval, qui étaient chargés de le renseigner sur les projets de partage que l'Europe poursuivait contre la France. En 1698, le marquis d'Harcourt arriva à Madrid pour rétablir une situation que le Roi regardait comme si désespérée, qu'il ne voulut pas croire aux assurances que lui donnait

son ambassadeur de la probabilité d'un testament régulier en faveur du duc d'Anjou. M. d'Harcourt s'étant retiré après la publication du troisième traité de partage, le 25 mars 1700, c'est encore un simple chargé d'affaires, M. de Blécourt, qui assista à l'ouverture du fameux testament qui devait amener en Europe des luttes si longues et si sanglantes. L'ensemble de cette histoire était connu et les détails n'en sont pas moins piquants ; mais ce qui fait surtout la nouveauté du volume publié par M. Morel-Fatio, ce sont les biographies si bien informées qu'il a rédigées sur chacun des agents envoyés par Louis XIV en Espagne ; c'est aussi la notice sur les ambassadeurs et ministres d'Espagne en France de 1645 à 1700, qu'il a eu la bonne pensée de publier en appendice.

G. Baguenault de Puchesse.

Lettres de Marie-Antoinette. *Recueil des lettres authentiques de la Reine*, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par Maxime de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt. Tome I. Paris, Alph. Picard, 1895, in-8 de cxxvi-246 p. — Prix : 10 fr.

L'ouvrage dont le premier volume vient de paraître apportera à l'histoire moins d'inédit que les précédentes publications de la Société d'histoire contemporaine ; mais il s'adresse à un public plus large encore, et je souhaite qu'il se trouve bientôt dans les mains de tous les lecteurs qui s'intéressent à Marie-Antoinette et qui possèdent déjà les deux volumes, couronnés par l'Académie française, de M. de la Rocheterie. La publication nouvelle en est le complément documentaire, et recevra sans doute aussi bon accueil. Le public, en effet, n'a jamais cessé de soutenir de sa sympathie et de sa curiosité les historiens qui lui ont parlé de la malheureuse Reine ; ce sont les écrivains, au contraire, qui ont trop souvent manqué à leur mission devant ce public, et qui ont abusé de sa crédulité pour encombrer les esprits de légendes souvent absurdes, et les bibliothèques de documents faux. Le travail par lequel MM. de la Rocheterie et de Beaucourt ont constitué un recueil des lettres authentiques de la Reine marque un pas de plus de la réaction véridique qui a succédé aux inventions sentimentales et aux falsifications du milieu du siècle.

« Il est bien extraordinaire, » écrivait en 1856 le bibliographe Quérard, « que, depuis près de soixante-trois ans que date la mort de Marie-Antoinette, personne n'ait encore songé à rassembler toutes les lettres authentiques de cette reine et à en faire une publication exacte et complète. » Ce vœu n'était point encore réalisé. Mais les deux historiens se sont mis à l'œuvre, avec la pensée de séparer une bonne fois, dans cette correspondance, le bon grain de l'ivraie, de fournir aux curieux des documents contrôlés, et de faire en même temps « un hommage à la grande et royale victime, et une protestation contre les faussaires, odieux insul-

teurs jadis, complaisants flatteurs aujourd'hui, qui se sont acharnés sur elle comme sur une proie ou qui ont osé spéculer sur sa tombe » (p. VIII).

L'ouvrage s'ouvre par deux introductions. La première, écrite par M. de Beaucourt, est une étude critique et bibliographique sur les lettres apocryphes de la Reine, depuis celles qui ont circulé dès l'époque révolutionnaire jusqu'aux plus récentes fabrications. On y trouvera la liste des autographes vrais ou faux mis en vente ou en circulation au cours du siècle, à partir du moment où, sous la Restauration, les autographes devinrent à la mode. L'auteur a dépouillé les catalogues de ventes, les descriptions de collections, discutant et classant chaque pièce avec une précision parfaite. Les spécialistes goûteront dans le livre ce curieux travail. Je me borne à signaler le second chapitre, d'intérêt plus général, qui résume ce qu'on doit savoir sur de trop célèbres correspondances connues sous le nom de recueil d'Hunolstein et recueil Feuillet de Conches. Ces correspondances de Marie-Antoinette, parues en 1864, plusieurs fois réimprimées et conservées encore dans de nombreuses bibliothèques, contiennent une masse de lettres apocryphes, dont l'origine est encore douteuse, mais dont la fausseté, dénoncée dès le premier jour par quelques critiques, ayant à leur tête MM. de Sybel et Geffroy, a mis très longtemps à être définitivement admise. L'indignation soulevée à Vienne par ces inventions, d'ailleurs habiles, nous a valu la précieuse publication, par M. d'Arneth, de la correspondance entre Marie-Thérèse et Marie-Antoinette conservée aux archives privées de la famille impériale d'Autriche. On vit alors, pour ne prendre qu'un exemple, que toutes les lettres de la reine de France à l'archiduchesse Marie-Christine étaient l'œuvre d'un faussaire, qui ignorait que Marie-Antoinette n'avait jamais entretenu de correspondance avec cette sœur pour laquelle elle n'avait aucune sympathie et que tout séparait d'elle. Les falsificateurs, en lui prêtant toute une correspondance d'intimité, n'avaient pas eu la main heureuse. Ils n'avaient pas eu meilleure chance sur un autre point : ignorant que l'écriture de la Reine s'était beaucoup modifiée avec le temps et qu'on en retrouverait la suite aux archives de Vienne, ils avaient fabriqué des lettres « autographes » de Marie-Antoinette dauphine écrites de l'écriture de ses dernières années. La paléographie joua, en effet, un grand rôle dans les débats de cette époque, et de nombreux fac-similés furent échangés dans les articles. Les phases de cette longue polémique sont résumées par M. de Beaucourt avec beaucoup de netteté, et bien que tout cela soit loin de l'attention publique, c'est une page d'histoire morale qui devait être écrite. Il en ressort que le recueil d'Hunolstein, tout en méritant d'être jeté au feu, n'entache aucunement l'honorabilité littéraire du parfait gentilhomme qui l'avait mis au jour, trompé lui-même par les faussaires qui lui avaient vendu sa collection. Il en ressort aussi (car on doit aux morts la vérité)

que le recueil Feuillet de Conches, où sont d'ailleurs des pièces intéressantes mêlées aux fausses pièces, ne se trouve pas, quant à ses origines, dans les mêmes conditions morales que celui du comte d'Hunolstein.

La préface historique de M. de la Rocheterie est composée pour le grand public et sert d'introduction à la lecture des documents, mettant en valeur leurs caractères généraux, expliquant en quelles périodes de sa vie la Reine les a écrites. L'historien de Marie-Antoinette a profité de cette occasion pour résumer ses recherches sur la Reine et pour peindre, en dehors de l'encombrement des faits historiques, le portrait moral qu'il s'est fait d'elle. Ce portrait est par lui-même fort bien tracé. Je ferais volontiers pour mon compte, si c'était le lieu d'en discuter, quelques réserves de nuances sur le caractère de Marie-Antoinette, tel que le dépeint son biographe, réserves qui tiennent sans doute à ce que je ne suis pas, comme lui, un « amoureux de la Reine. »

Le travail de choix des documents était préparé par les recueils de MM. d'Arneth, Geffroy, Flammermont, de Reiset, etc., qui ont apporté des pièces d'une provenance insoupçonnée. Il n'y avait qu'à puiser avec confiance dans leurs publications, en complétant seulement l'annotation qu'ils avaient donnée. Il n'en allait pas de même avec les recueils Feuillet, où on n'avait même pas la ressource de tout rejeter en bloc, car il s'y trouve au contraire des documents dont les références sont souvent insuffisantes, mais qu'on ne trouve pas ailleurs et qui semblent offrir des caractères intrinsèques d'authenticité. C'est ici que l'esprit critique a dû entrer en jeu, et je sais d'expérience qu'il y a dû avoir chez les éditeurs mainte hésitation. Le choix exécuté pour le premier volume est d'ailleurs irréprochable. Les sources et les éditions antérieures sont indiquées avec soin. L'annotation, qui sera, il faut l'espérer, complétée par un index, est sobre, mais suffisante. Les lettres, qui offrent tant d'attraits par le nom même de celle qui les a écrites, présentent peu d'obscurités sérieuses et s'éclairent les unes les autres par leur succession même. — Observons, page 161, que le portrait de Marie-Antoinette en costume royal qui est à Versailles (avec réplique à Trianon) et qui a été, sous la Restauration, l'objet d'une magnifique gravure de Mecou et Roger, sous le nom du peintre Roslin, ne saurait plus être attribué aujourd'hui à l'artiste suédois. M. Bouchot a démontré, dans *les Lettres et les Arts* du 1er janvier 1887, que la lettre de la gravure provient d'une confusion et que le célèbre portrait est de Mme Vigée-Lebrun ; il correspond d'ailleurs exactement à la description qu'en fait celle-ci dans ses *Souvenirs* (I, p. 65).

Rien ne manque à ce travail pour en assurer le succès. Mais les éditeurs se tromperaient s'ils croyaient en avoir fini, dans leur domaine, avec l'apocryphe et la légende. Le bon public, en matière d'histoire, aime à être berné et ne renonce pas à ce qui a trouvé une fois le chemin

de son imagination. On joue actuellement sur une scène de Paris un nouveau drame sur *le Collier de la Reine*. Il y avait une émouvante pièce à faire avec la vérité historique, depuis longtemps acquise sur ce point; l'auteur a préféré suivre le roman d'Alexandre Dumas et personne ne parait s'en être étonné. Il en sera de même pour le sujet qui nous occupe. On continuera à lire des livres pompeusement intitulés *la Vraie Marie-Antoinette* et écrits sur des documents faux; des journaux sérieux persisteront à citer pêle-mêle « les consciencieuses publications de MM. Feuillet de Conches, d'Hunolstein et d'Arneth » (*Débats* du 5 février); MM. de la Rocheterie et de Beaucourt n'auront pour eux que les amis de la vérité et les sincères curieux d'histoire. Ceux-ci du moins, s'ils ne sont pas légion, savent être reconnaissants pour qui les sert, comme il vient d'être fait, avec désintéressement et probité.

NOLHAC.

Napoléon, *son caractère, son génie, son rôle historique*, par MARIUS SEPET. Paris, Perrin, 1894, in-12 de 193 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis quelques années, on s'est beaucoup occupé de Napoléon; la littérature, l'histoire, les arts, tout a contribué à remettre en lumière la figure du grand Empereur : les uns l'ont dénigré, les autres l'ont exalté. Que faut-il penser de toutes ces appréciations contradictoires, et quel est le jugement vrai à porter?

Dans une remarquable étude, publiée d'abord dans la *Revue des questions historiques*, aujourd'hui éditée en volume, M. Marius Sepet l'a tenté, et il semble bien que son opinion, éloignée à la fois des enthousiasmes irréfléchis et des dénigrements systématiques, sera celle de l'histoire. Napoléon a été un génie extraordinaire, un homme de guerre tel que peut-être n'en trouve-t-on pas un second depuis la création du monde, audacieux et réfléchi à la fois, risquant beaucoup et calculant plus encore. Il s'est montré administrateur de premier ordre, restaurant les finances, créant l'administration française sur un type qu'on n'a guère modifié jusqu'à présent. Il a eu surtout le grand mérite de sentir l'importance capitale des idées religieuses dans la vie des peuples, et de renouer, entre l'Église et la France, les relations brusquement et violemment rompues par la Révolution. Mais il a été en même temps un profond égoïste, comme le remarquaient déjà ses maîtres de Brienne, rapportant tout à lui, sans scrupule sur les moyens et ne voyant que le but, qui était toujours sa gloire ou son intérêt propre. Il a été plus encore un détestable politique, n'envisageant que le côté éclatant des choses, sans calculer leur résultat pratique et durable. Il a tout broyé sans rien fonder. Ses démêlés avec le Pape, sa conduite vis-à-vis des Bourbons d'Espagne, sa campagne de Russie, en laissant même de côté la moralité des procédés, ont été des fautes énormes, et dont les conséquences ont été

désastreuses, et désastreuses à bref délai. Louis XIV, malgré les revers de sa vieillesse, a laissé une France agrandie de plusieurs provinces; Napoléon, malgré les succès éblouissants de ses armes, à force d'ambition et d'erreurs, a fini par laisser une France amoindrie, et la folle et criminelle équipée des Cent-jours, dont il ne pouvait pas espérer le succès, a ajouté encore à cet amoindrissement, en fournissant aux puissances alliées de nouveaux prétextes de rigueur et de revanche. Il a fait pis encore : en broyant et bouleversant l'Allemagne, il a détruit ces petites principautés dont la sagesse de nos rois avait su faire un tampon entre la France et l'Empire; il a créé l'esprit allemand et préparé cette unité de l'Allemagne dont les rêves et les fautes de son neveu ont activé et couronné l'établissement. En résumé, il a été dans notre histoire un brillant météore, mais, en somme, un météore fatal.

« La gloire de Napoléon, dit en terminant M. Sepet, fait partie intégrante du patrimoine national, et ne fût-ce qu'à ce titre, nous ne la répudions pas. La France l'a payée assez cher pour en conserver tout au moins le bénéfice idéal. Mais dans la pratique, ce qu'il faut souhaiter à notre patrie, pour son relèvement, pour sa prospérité, pour sa grandeur, peut-être, hélas ! pour son existence, c'est, sous quelque forme, sous quelque nom que ce soit, un gouvernement calme et sensé, pacifique sans faiblesse, prudent, équitable, pondéré, vraiment réparateur, tel que celui de Louis XVIII. » M. DE LA ROCHETERIE.

Le Concile national de 1811, *d'après les papiers inédits du cardinal Fesch, conservés aux archives de l'archevêché de Lyon,* par Mgr RICARD. Paris, Dentu, s. d., in-18 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est le complément d'un volume précédemment publié par Mgr Ricard : *Le Cardinal Fesch.* C'est en feuilletant les archives de l'archevêché de Lyon que l'auteur a découvert un grand nombre de papiers, soigneusement mis en ordre et classés, sur cette grave question du concile « national » réuni à Paris, dans l'été de 1811, par les ordres impératifs de Napoléon. Ces papiers, il nous les donne, sans ajouter beaucoup de commentaires personnels, et ce dossier, pour intéressant qu'il soit, ne peut dès lors être présenté comme une histoire du concile, mais seulement comme la collection des documents très importants recueillis par son président le cardinal Fesch. En faisant cette remarque, j'exprime un regret, car j'estime que Mgr Ricard aurait fort bien pu nous donner cette histoire ; il connaît mieux que personne les personnages et les choses de ce temps-là, il a publié des documents de premier ordre, comme les *Mémoires* du cardinal Maury, nous attendions de lui qu'il ne se bornerait pas à mettre en ordre et à imprimer les dossiers de Lyon. Il y a encore une autre remarque à lui adresser, c'est la confusion chronologique de ses chapitres; sans cesse il passe sous silence une

pièce qu'il nous promet et en effet qu'il nous donne vingt pages plus loin ; le procédé tient un peu trop du genre roman, et l'histoire aime des allures plus claires, moins imprévues.

Une introduction fait connaître la composition et le rôle du conseil ecclésiastique de l'Empereur en 1810 et 1811. A la vérité, il serait plus exact de dire les conseils ecclésiastiques, car leur composition différa assez sensiblement. — Puis douze chapitres successifs nous donnent les détails nécessaires à connaître sur la convocation, l'ouverture, les séances, la dissolution du concile réuni à Notre-Dame de Paris ; — enfin, un dernier chapitre nous montre la députation de ce concile allant à Savone solliciter de Pie VII une approbation qu'elle obtiendra par ruse et par lassitude, et à laquelle Napoléon se montrera indifférent, après l'avoir si ardemment souhaitée. — Toute la question roule sur l'investiture à donner aux évêques, malgré, sinon contre le Souverain Pontife ; sujet triste et pénible, mais plein d'enseignements à notre époque, tout comme au début de ce siècle.

Cette publication offre beaucoup d'intérêt, car elle donne des lumières particulières sur les affaires ecclésiastiques de ces temps troublés ; mais, j'ose le répéter, l'histoire du concile de 1811 reste à faire, encore qu'elle ne puisse s'écrire qu'en utilisant, page par page, les documents si opportunément publiés par Mgr Ricard. G.

Histoire du second Empire, par Pierre de la Gorce. Paris, Plon et Nourrit, 1894, 2 vol. in-8 de vii-491 et 458 p. — Prix : 16 fr.

Nous sommes un peu en retard avec M. Pierre de la Gorce ; mais son livre est de ceux qui peuvent attendre, car ils ont l'avenir devant eux. Ce n'est pas, en effet, une œuvre de parti ou d'actualité, c'est une œuvre d'histoire, et de grande histoire. L'heure est-elle venue de raconter et d'apprécier le second Empire ? La distance où nous en sommes est-elle suffisante pour donner à la vue sa pleine rectitude et son absolue précision, à l'esprit sa complète impartialité ? M. de la Gorce l'a pensé, et il a eu raison de le penser, car il semble qu'il a pu s'abstenir de toute prévention et de toute préférence, et apporter dans son récit l'exactitude comme la sérénité dans son jugement.

Les deux volumes parus embrassent une période de sept années, la plus brillante assurément du règne de Napoléon III. Le coup d'État a été consommé plutôt par ses amis que par lui-même, mais après les répressions de la première heure, il paraît s'attacher à faire oublier l'origine de son pouvoir en le rendant utile et salutaire. Par nature, il est plutôt doux et humain, il n'aime pas les mesures rigoureuses, et sauf deux ou trois rancunes particulières qu'il a eu à cœur d'assouvir, entre autres contre les princes d'Orléans, il s'est plutôt efforcé de signaler sa puissance par des bienfaits. De président à vie, il est devenu empereur,

mais sans se hâter trop et comme pour donner satisfaction au vœu de la nation; car il faut bien le dire, après les agitations de la République et la perspective du spectre rouge, que les bonapartistes ont habilement agité, la France paraît souhaiter un pouvoir fort et renonce sans regret à la liberté par peur de la licence. Ce pouvoir fort, Napoléon l'a voulu et l'a réalisé; dans le sein du Parlement et de la presse sa voix seule se fait entendre, rendant des oracles et édictant les lois; le masque de sphinx derrière lequel il se cache donne plus de solennité encore et plus d'autorité à sa parole. L'opposition vaincue se tait, l'obligation du serment a fait sortir des fonctions publiques les royalistes; les républicains, décimés par les commissions mixtes, ne donnent plus signe de vie, et l'armée, décapitée de ses chefs les plus illustres, est dévouée au nouveau César; l'Église même, séduite par son apparente déférence, lui prodigue ses hommages et ses prières. Enfin, si la paix promise solennellement à Bordeaux a été rompue par la prise d'armes de Crimée, le glorieux assaut de Sébastopol a donné aux aigles impériales la gloire et fait oublier en un instant les tergiversations du début et les défaillances de la direction militaire. Le récit qu'en fait M. de la Gorce, récit appuyé sur les documents les plus sûrs, est d'un intérêt vivant et soutenu. En janvier 1858, l'Empire est à son apogée: l'attentat d'Orsini vient tout bouleverser, non pas seulement par la lueur sinistre qu'il répand sur les desseins des révolutionnaires, qui n'ont pas désarmé, mais plus encore par le trouble qu'il jette dans l'esprit du souverain. Le prince qui, en montant d'une façon si inespérée sur le trône, avait paru dépouiller le vieil homme et renoncer aux agissements du conspirateur, revient aux utopies et aux rêves dangereux de ses jeunes années. Tout en se parant encore de dehors conservateurs et religieux, il renoue avec les pires ennemis de l'Église et de la société. L'instrument est là, sous sa main ou à sa portée, c'est le Piémont dirigé avec une machiavélique habileté par le comte de Cavour; ou plutôt l'instrument, c'est l'Empereur, et celui qui dirige, c'est Cavour; c'est lui, c'est le ministre d'un État minuscule qui tient les fils que paraît avoir dans sa main le puissant Souverain.

M. de la Gorce a longuement raconté, dans une série de chapitres très documentés et très curieux, les origines de la guerre d'Italie, et il a eu raison de s'étendre sur ce sujet avec autant de développements; car c'est là le point capital de son œuvre. La guerre d'Italie, la constitution du royaume d'Italie, c'est le sommet qui partage en quelque sorte en deux parties d'inégale longueur et surtout de bien inégal éclat toute l'histoire du second Empire. Avant elle, il n'y a guère que des succès; après elle, il n'y a guère que des échecs, diplomatiques ou militaires. Jamais faute politique n'a produit des effets plus prompts et plus désastreux, non seulement pour celui qui l'a commise, mais aussi pour la nation qui l'a laissé commettre. Les avertissements pourtant n'avaient pas

manqué; emporté par ses rêves ou dominé par d'anciens engagements, l'Empereur n'a rien écouté; le châtiment ne s'est point fait attendre. Les prévisions les plus sombres, les prédictions les plus menaçantes ont été dépassées par la réalité; le doigt de Dieu est là, manifeste, éclatant comme il ne l'a jamais été.

C'est le récit de cette guerre, des derniers rayons dont elle a illuminé le drapeau de l'Empire, puis immédiatement après des déboires et des fautes qui se sont accumulés jusqu'à la catastrophe finale, que M. de la Gorce nous doit dans les volumes qui vont suivre. Espérons qu'il ne nous les fera pas trop attendre, certains à l'avance qu'il saura y apporter la même scrupuleuse exactitude, le même palpitant intérêt, la même émotion patriotique, la même sérénité de jugement qui font le charme et qui assurent le succès des deux premiers.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Influences française et germanique en Belgique au XIIIe siècle. La Querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes (1257), par CHARLES DUVIVIER. Bruxelles, Falk; Paris, A. Picard, 1894, 2 vol. in-8 de 328 et 665 p. — Prix : 20 fr.

M. C. Duvivier, jurisconsulte et historien distingué, a eu une inspiration vraiment heureuse, en faisant choix de ce sujet qui n'intéresse pas moins l'histoire du droit que l'histoire politique. La querelle des Avesnes et des Dampierre, il n'est peut-être pas d'affaire qui ait plus passionné le XIIIe siècle, et dont les multiples conséquences aient été plus graves.

On connaît l'histoire, j'allais dire le roman. Marguerite, fille de l'empereur Baudouin de Constantinople et future comtesse de Flandre, est séduite par son tuteur Bouchard d'Avesnes; elle se prend d'un fol amour pour ce personnage engagé dans les ordres sacrés, l'épouse et le rend père de deux fils. Voilà le prologue de la tragédie. Quand le premier acte commence, le revirement dans le cœur de Marguerite est complet. A l'amour pour Bouchard a succédé la haine; elle s'étend sur les deux enfants, Jean et Baudouin d'Avesnes, que leur mère, après avoir fait déclarer nul par la cour de Rome son mariage avec Bouchard, ne rougit pas de qualifier elle-même de bâtards. Marguerite a contracté un second mariage avec Guillaume de Dampierre; elle en a des fils qu'elle affectionne autant qu'elle hait ceux de son premier lit, et elle s'efforce d'assurer aux enfants de ce second mariage son héritage tout entier, la Flandre aussi bien que le Hainaut, au détriment des fils de Bouchard d'Avesnes. Il en résulte une telle acuité dans les rapports entre les Avesnes et les Dampierre, que le roi de France et le Pape sont contraints d'intervenir. Du consentement des parties, saint Louis et le

légat Eudes de Châteauroux rendent une sentence arbitrale ; elle adjuge aux Avesnes le Hainaut, et la Flandre aux Dampierre (1246). Cette sentence mécontente tout le monde, les Avesnes surtout, qui en appellent aux armes. C'est alors que les influences française et germanique entrent en lice. Jean d'Avesnes se trouve être le beau-frère du roi des Romains, Guillaume de Hollande, et le Hainaut, qui lui a été attribué pour lot, est un fief d'Empire. Jean d'Avesnes aura donc l'appui des Allemands. Au contraire, les Dampierre sont des Français de France ; aussi les sympathies françaises les accompagneront-elles naturellement. La lutte s'engage dans ces conditions. Elle est défavorable au parti des Dampierre, qui subit échec sur échec. Alors Marguerite, dont la haine pour les Avesnes n'a jamais désarmé, prise de folie, déchire la sentence de 1246, et fait don du comté de Hainaut au frère de saint Louis, Charles d'Anjou. Charles d'Anjou, soutenu par Marguerite, se rend maître de presque tout le Hainaut, et peut-être s'assurerait-il définitivement cette conquête, si saint Louis ne revenait de la croisade pour faire respecter sa sentence. Le Roi oblige son frère à renoncer au Hainaut, et parvient à rétablir la paix par le *Dit à Péronne*, du 24 septembre 1256.

Telles sont les grandes lignes du drame. On les connaissait parfaitement, et M. Duvivier n'a pu que les rappeler, en y ajoutant quelques faits nouveaux portant sur des détails en somme secondaires. Son ouvrage est bien composé, convenablement écrit, intéressant et très supérieur à ce que la littérature historique produit d'ordinaire chez nos voisins de Belgique. Sans doute, il laisse à désirer. Ainsi M. Duvivier n'a pas entrevu l'action secrète, et cependant si vraisemblable, du roi Philippe-Auguste dans tous les agissements de la comtesse Jeanne de Flandre contre Bouchard d'Avesnes ; il n'y a fait aucune allusion. Et quant à l'expédition de Charles d'Anjou en Hainaut, il n'a pas réussi à lui donner le relief auquel elle a droit. Mais ce qui est plus grave, c'est l'appréciation, selon moi tout à fait injuste, de M. Duvivier sur la sentence rendue en 1246 par saint Louis et son coarbitre, le légat du Pape, et sur le rôle joué par le roi de France dans l'affaire Avesnes-Dampierre. M. Duvivier commence par déclarer (I, p. 158) que « Jean d'Avesnes prenait sa force et ses appuis en Hainaut et dans l'Empire, par ses alliances et le rang de sa famille et de ses amis ; » et il ajoute (*ibid.*, p. 160) : « Le Roi n'avait pas d'action sur Jean d'Avesnes, mais il avait prise sur Guillaume de Dampierre, seigneur français, tout dévoué à son souverain. » Qui s'attendrait, ces prémisses posées, à cette conclusion, que si le roi de France a adjugé le Hainaut à un personnage sur lequel il n'avait aucune action, et dont toutes les alliances étaient allemandes, c'était uniquement dans l'intérêt de son royaume ? Il me semble voir que la conclusion vraiment logique est toute contraire : saint Louis avait à soutenir les Dampierre un intérêt évident ; si donc il ne leur a pas tout

donné quand il pouvait le faire, c'est qu'il lui a paru équitable de diviser l'héritage. L'intérêt du royaume, d'ailleurs, n'était-il pas d'assurer à l'une ou à l'autre des parties en cause cet héritage tout entier? Le tenant du Roi, — qui aurait pu du reste imposer certaines conditions et prendre ses sûretés, — croit-on que le bénéficiaire ne serait pas devenu pour la France un allié, sinon même un instrument docile? L'équité seule me paraît donc avoir dicté à saint Louis et au légat du Pape leur sentence, qui, en équité comme en droit, paraît inattaquable.

L'ouvrage de M. Duvivier se divise en deux volumes; l'un consacré à la narration de la querelle et de ses conséquences, l'autre contenant les preuves. J'aurais mauvaise grâce à reprocher à l'auteur d'avoir réédité parmi ces preuves une foule de documents qui se trouvent imprimés dans les *Layettes du trésor des chartes* de Teulet, et dans d'autres publications tout aussi répandues. M. Duvivier, en effet, a prévenu le reproche et déclaré d'avance qu'il ne le toucherait pas. Je ne puis cependant taire que parmi les trois cent vingt-six documents rassemblés par M. Duvivier, il n'y en a pas cent cinquante qui fussent inédits; et encore, parmi ces cent cinquante pièces, y en a-t-il, comme les preuves XXXII et XLVI, qui ne se rattachent au sujet traité que par des liens vraiment imperceptibles. Je crains donc que M. Duvivier n'ait cédé un peu à la tentation de faire un gros volume, d'autant plus que je vois, à la fin de ce volume de preuves, une table en trente-huit pages tout à fait inutile, puisqu'elle ne fait que reproduire, exactement dans le même ordre et dans les mêmes termes, les analyses placées en tête de chacune des preuves. Il y aurait bien à dire encore sur le volume de preuves, notamment sur l'inexactitude et l'insuffisance des références dans certains cas (Cf., par exemple, les preuves CXIV et CLXXXIV). Mais insister serait abuser du lecteur, et le laisser peut-être sous une impression fâcheuse. En somme, ce n'est assurément pas celle qui se dégage du beau travail de M. Duvivier, dont la lecture s'impose à toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire du XIIIe siècle.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Jérusalem moderne. *Histoire du mouvement catholique actuel dans la Ville sainte*, par l'abbé CONIL. Paris, Maison de la Bonne presse, in-8 de 554 p. — Prix : 3 fr. 50. (Se vend au profit des œuvres de Terre-Sainte.)

Les pèlerinages de Terre Sainte, organisés par les Pères de l'Assomption avec l'ardeur apostolique dont ils sont remplis, ont eu une influence incontestable sur les relations de l'Occident chrétien avec les hommes et les choses de l'Orient; c'est un intérêt qui va chaque jour croissant et qu'inspirent non pas une vaine curiosité, mais un sentiment très pur de foi, de charité et d'espérance même, car, à côté de sanctuaires trois fois saints à vénérer, il y a des millions de dissidents à ramener à l'unité catholique.

Il n'y a plus un diocèse, une ville, il n'y aura bientôt plus un groupe de familles chrétiennes qui n'ait eu son pèlerin de Jérusalem; chacun revient sous le charme des souvenirs sanctifiants de sa visite aux Lieux Saints ; chacun s'essaie, dans la mesure de ses talents, à faire partager à ses amis les douces et fortes émotions qu'il a éprouvées. Les pèlerinages ont donc engendré une littérature qui, chaque année, s'enrichit de quelques publications nouvelles ; en 1894, M. l'abbé Conil, de Lyon; Mme Motais-Avril, d'Angers (*Jérusalem et ses merveilles*, in-8, chez l'auteur, 8, rue Mirabeau, à Angers, 4 fr. 50 franco), consacrent chacun un gros volume à leurs impressions de pèlerinage.

Il ne faut pas cependant chercher dans ces ouvrages le « journal de voyage » avec récits d'aventures extraordinaires qui sont presque toujours les mêmes dans les productions de ce genre : le genre adopté cette fois est plus grave parce qu'il est absolument impersonnel. C'est une réunion de notices consacrées aux établissements catholiques de Palestine et aux Églises unies et dissidentes d'Orient; ces notices sont bien faites et on peut beaucoup gagner en les lisant.

La préoccupation scientifique ne domine pas: le frère Liévin est considéré comme l'érudition personnifiée, et je n'y vois aucun inconvénient, puisque l'ouvrage n'a pas l'étiquette scientifique. Les chapitres consacrés aux nombreux établissements français ont été faits, je pense, d'après des notices fournies par ceux qui les dirigent : ils sont exacts, complets et intéressants. Je regrette cependant une ou deux lacunes : après avoir très longuement parlé des carmélites du *Pater* et de celles de Caïffa, M. l'abbé Conil ne cite qu'incidemment celles de Bethléem ; de plus, il ne dit pas un mot des trappistes d'Amoas (Emmaüs); je veux croire que cette omission est un simple oubli.

Les monographies consacrées aux Orientaux sont moins précises ; je sais d'ailleurs par expérience combien il est malaisé de se reconnaître au milieu de traditions qui sont loin de s'accorder entre elles. Ce qui est regrettable, c'est la façon déplorable dont sont reproduits les noms orientaux : je lis, par exemple, dans trois lignes de la page 405, que les Arméniens ont des évêchés dans les villes d'Anayre, Articus, Bursa, Karpulip et Fokal, ce qui signifie : Ancyre (Angora), Artuin, Brousse, Karpout et Tokat; à la page 389, il est question de lettres *syndicales :* il faut comprendre : lettres *synodales*.

Ce ne sont là, après tout, que des erreurs sans grave importance ; le principal est que ce livre peut donner de la situation actuelle de Jérusalem et de la Terre-Sainte une idée fort juste aux futurs pèlerins et à tous les bons chrétiens qui désirent être au courant de ce que l'Église a fait et se propose de faire encore parmi les peuples de l'Orient.

P. Pisani.

Un Évêque de l'ancien régime sous la Révolution. M. de Maillé-La Tour-Landry, par le vicomte DE BROC. Paris, Lamulle et Poisson, 1894, in-8 de VIII-354 p. — Prix : 5 fr.

« En cherchant, dit M. de Broc, à ressusciter la mémoire trop oubliée d'un évêque dont la vie fut agitée par tant d'orages, j'ai voulu aussi retracer les luttes dont il fut le pacifique combattant » (p. 327). Il avoue ailleurs (p. 131) que plus les détails manquent sur cette obscure existence, plus on est obligé, pour la décrire, de rappeler les événements qu'elle a traversés. Aussi, sur les trois cent cinquante-quatre pages de ce volume, trois cents au moins (sans parler de sept pièces de l'appendice sur neuf) sont consacrées à l'histoire de l'Église de France pendant la Révolution, et même sous l'ancien régime (p. 29-44), d'après les écrivains les plus récents et les plus connus.

Dans ce vaste cadre, où il est un peu perdu, apparaît le portrait de Mgr de Maillé-La Tour-Landry. Ce gentilhomme angevin, élève du séminaire de Saint-Sulpice, puis grand vicaire des évêques du Mans et de Dol, monta à trente-quatre ans sur le siège de Gap, qui lui rapportait 11,000 livres ; il le quitta pour celui de Saint-Papoul, qui en rapportait 45,000. La Révolution venue, il ne voulut pas quitter la France comme presque tous ses collègues, et il fut le seul qui, sous le Directoire, osât exercer publiquement à Paris les fonctions de son ministère. C'est là son originalité, c'est son honneur aussi bien que son titre à la légitime admiration de son biographe. Après le 18 fructidor, il fut déporté à l'île de Ré, et, lors du Concordat, il fut nommé évêque de Rennes par le Premier Consul, qui voulait distinguer les anciens prélats restés en France sans relations avec le parti de l'émigration. De concert avec Mounier, l'ex-constituant, il pacifia son nouveau diocèse, où les querelles des réfractaires et des assermentés étaient encore vivaces, et mourut prématurément à Paris, en 1804.

M. de Broc a recueilli avec soin les fragments trop rares des écrits contemporains et les documents d'archives ayant trait à son héros ; les documents sont curieux, mais les noms propres n'ont pas toujours été imprimés correctement (*Lecoq* pour *Lecoz*, *Lajart* pour *Lagarde*, etc.), et la note de la page 261 appelle quelques rectifications (*Châlons-sur-Marne* pour *Chalon-sur-Saône*. Le cardinal de Bernis est confondu avec son neveu). En somme, cette étude biographique non seulement évoque une figure oubliée, mais elle fait passer sous nos yeux bon nombre de faits intéressants et de grands souvenirs, et elle sera certainement, à ce double titre, appréciée des lecteurs sérieux. L. P.

Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin: 1794-1812, par Henri Welschinger. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-12 de v-299 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une existence bien tourmentée et une réputation bien contestée que celle du baron de Cormatin. Ses ennemis, et il en eut beaucoup dans tous les partis, l'ont accusé d'avoir été un intrigant et un traître. Intrigant, il le fut bien un peu ; vaniteux et léger, il le fut davantage ; mais traître, il ne le fut certainement pas : c'est ce qui ressort jusqu'à l'évidence de l'étude très curieuse et très documentée que lui a consacrée un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire de la Révolution, M. Henri Welschinger.

Cormatin, ou plutôt Pierre-Marie-Félicité Dezoteux — il ne devint baron de Cormatin que par son mariage — était né à Paris en 1753. Son père, qu'on représentait comme de basse extraction, avait été commissaire des guerres pendant quarante ans et avait de puissantes amitiés. Le jeune Dezoteux, après avoir été sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Navarre, voyagea pendant huit ans, parcourut toute l'Europe, et à son retour, en 1780, fit la campagne d'Amérique sous le baron de Vioménil et Rochambeau. Il y gagna le grade de major et un peu plus tard la croix de Saint-Louis et l'ordre de Cincinnatus. En 1789, il fut attaché à l'état-major du marquis de Bouillé, qu'il aida dans la répression de l'émeute de Nancy et les préparatifs de la fuite de la famille royale. Émigré avec son chef, après l'échec de Varennes, puis amnistié, il rentre en France, sert dans la garde constitutionnelle du Roi, et émigre de nouveau après le 10 août. En 1794, il vient en Bretagne avec Puisaye pour organiser l'insurrection, et quand Puisaye retourne en Angleterre pour chercher des secours, il reste avec le titre de major général de l'armée royale. Mais les chouans alors étaient presque désorganisés, ils n'avaient plus d'hommes ni de munitions; les Vendéens n'étaient guère en meilleure situation ; d'autre part, les républicains étaient fatigués ; de là la pensée de conclure un accommodement, au moins provisoire, entre les deux partis. Cormatin embrassa cette idée avec ardeur, et fut un de ceux qui poussèrent le plus à la pacification et qui contribuèrent aux traités de la Jaunaye et de la Mabilais. Mais les recherches de M. Welschinger prouvent que s'il accepta facilement un rôle qui flattait sa vanité, il ne trahit nullement, et Puisaye lui-même, qui le blâma, reconnut que sa conduite avait été dictée par la persuasion qu'il agissait « pour l'intérêt du Souverain. »

Quoi qu'il en soit, du côté des représentants de la Convention, et même du côté des généraux républicains, la pacification n'était pas sincère. A peine le traité était-il signé qu'on ne cherchait que des prétextes pour le violer et s'emparer des chefs de chouans. A ce titre, Cormatin fut arrêté le premier, sous prétexte qu'il s'occupait de rallumer les hos-

tilités, tandis qu'à ce moment il s'efforçait au contraire de pacifier les esprits. Traduit devant le conseil militaire, à Paris, puis de nouveau devant le tribunal criminel de la Manche, il fut condamné à la déportation et enfermé à l'île Pelée, près de Cherbourg, dans le fort National. Là se place l'épisode le plus inconnu et certes pas le moins curieux du livre de M. Welschinger, le roman de Cormatin avec la marquise de Fenardent — un nom prédestiné, dit justement l'auteur. Le roman finit mal, par un nouveau procès et la mort de la marquise. Enfin, en 1802, le baron fut relâché et put rentrer à Cormatin, où sa femme vivait dans la gêne avec ses enfants. Le retour ne fut pas heureux ; aigri par sa longue détention, mais toujours vaniteux et romanesque, Cormatin ne put vivre avec sa famille ; il se retira à Mâcon, puis à Chalon et à Lyon ; c'est là qu'il mourut, en 1812, modeste employé à la manufacture impériale de tabacs. M. Welschinger a raison de le dire avec Puisaye : malgré ses travers et ses défauts de caractère, « le baron de Cormatin méritait un meilleur sort. »

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Maîtres de l'histoire. *Renan, Taine, Michelet*, par GABRIEL MONOD. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

En réunissant en volume ces études qu'il avait déjà publiées séparément dans divers recueils périodiques, M. G. Monod a voulu rendre hommage à la mémoire des maîtres qu'il a connus, admirés et aimés, et qu'il considère comme les plus illustres représentants de la science historique à notre époque et dans notre pays. Aussi ne faut-il pas chercher dans les pages souvent attendries qu'il leur consacre une analyse critique de leur œuvre telle que l'on en pourrait attendre d'un historien. Ce que fut l'homme, ce qu'il a voulu faire, l'influence qu'il a exercée, voilà ce que l'auteur s'est proposé de nous rappeler. L'admiration, la reconnaissance et l'affection ont trahi plus d'une fois son dessein et l'ont amené à remplir imparfaitement la tâche qu'il s'était assignée : il nous semble difficile de se tromper plus complètement sur le caractère de M. Renan, sur la valeur de ses écrits, sinon sur leur influence. Et d'abord l'homme. M. Monod le voit sincère, bon, plein d'urbanité, et il parle de ses vertus, que ses soi-disant disciples se sont gardés d'imiter. Tous ne l'ont point jugé ainsi : sa bonne foi a été mise en doute et l'on a trouvé que sa rupture avec l'Église avait admirablement servi ses intérêts temporels. On a vu ce modeste affamé de réclame et ce vertueux prêchant le plaisir à la jeunesse avec des « gestes bénisseurs. » Qu'il ait eu une singulière facilité de travail, une grande puissance d'assimilation, nul ne le conteste ; mais qu'il ait « tout connu, tout compris, » et qu'il ait « recréé l'univers dans sa tête, » tout le monde n'en tombera pas d'accord. Enfin que, comparé à Voltaire et à Gœthe, on lui décerne la première place et lui reconnaisse « plus d'originalité de pensée et de

style » qu'au premier et une puissance créatrice supérieure à celle du second, personne, je crois, hormis M. Monod, n'en conviendra. Quant à son influence, la sympathie de l'auteur nous semble l'avoir démesurément grandie. Sans doute, le succès de la *Vie de Jésus*, « écrite à un point de vue entièrement laïque, » fut prodigieux ; les simples et les ignorants, dont M. Renan encourageait les passions, se retranchèrent derrière sa science et l'autorité de son nom. Mais cette influence néfaste de M. Renan s'est surtout exercée de son vivant et ne lui survivra pas. Les libres penseurs de marque continueront peut-être à se réclamer de lui, mais la foule ne le lira plus. Aussi est-ce lui faire un honneur auquel il n'a pas droit, et à notre époque un outrage qu'elle ne mérite pas, que de prétendre « que l'âme de la France moderne vivait en lui plus qu'en tout autre de ses contemporains. »

Nous serons bref sur les deux autres études, beaucoup plus exactes et plus solides, que contient l'ouvrage de M. Monod. Les pages où il retrace la jeunesse laborieuse de M. Taine, « ses années de maîtrise, » et celles où il explique l'œuvre par l'homme n'excèdent point les bornes de l'éloge permis. S'il laisse volontairement dans la pénombre les défauts du système trop absolu de l'écrivain en matière historique et a le tort de lui faire un mérite de la hardiesse de ses doctrines philosophiques, il loue à bon droit l'originalité de ses vues, la finesse de ses analyses psychologiques, la distinction de son style.

Il nous semble de même avoir apprécié Michelet à sa juste valeur et sans que sa sympathie pour l'homme et pour l'écrivain lui ait voilé les graves défauts de son œuvre historique. ALBERT ISNARD.

Lectures historiques, par ALBERT SOREL. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 292 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Sorel a bien fait de réunir en volume, après les avoir en partie remaniés et complétés, plusieurs articles publiés par lui pendant ces dernières années dans divers journaux et revues, et en particulier dans le *Temps*. Écrits à l'occasion d'ouvrages récemment parus, ils en sont une critique des plus instructives, et si l'on ne peut pas adopter toutes les opinions de l'auteur, il est impossible de lui dénier un sens historique très délicat et de réelles qualités d'écrivain. Les études qui se rapportent à l'histoire de la Révolution et du commencement de ce siècle sont des morceaux achevés, qui témoignent d'une connaissance approfondie des hommes et des choses de l'époque. Telles sont, en première ligne, les pages consacrées à Talleyrand et à ses Mémoires, où le caractère de l'homme et de l'œuvre est si habilement et si spirituellement tracé. L'on ne lit pas avec moins de plaisir celles qui ont trait à l'alliance de Napoléon et d'Alexandre, à la mort du malheureux duc

d'Enghien, aux Mémoires de Ségur, de Marbot, de Macdonald et de Clermont-Tonnerre, à la vie aventureuse du comte d'Antraigues, enfin à Louis de Frotté et aux insurrections normandes.

Dans les études sur la révocation de l'édit de Nantes et sur Bossuet historien de la Réforme, M. A. Sorel nous semble moins maître de son sujet. L'on trouve sans doute chez lui le même art et la même finesse d'analyse, mais parfois la passion des « libres esprits » égare son jugement et le fait glisser tout doucement dans le paradoxe. — L'histoire contemporaine est représentée par deux études sur l'essai d'alliance russe tenté sous Napoléon III par le marquis de Castelbajac et le duc de Morny, et sur la question romaine jugée d'après la correspondance que M. Thouvenel et le duc de Grammont échangèrent de 1860 à 1863. Dans un dernier chapitre l'auteur étudie la méthode historique de Tolstoï, qu'il rapproche ingénieusement de Joseph de Maistre, et il indique ses procédés de peintre d'histoire. A. I.

La Biblioteca Bertoliana di Vicenza, per D. Bortolan et S. Rumor. Vicenza, tip. San Giuseppe, 1893, in-16 de 223 p. — Prix : 2 fr. 50.

La bibliothèque publique de Vicence, la plus ancienne de la région après celles de Venise et de Brescia, a été fondée en 1702 par G.-M. Bertolo et ouverte, pour la première fois, en août 1708. Son bibliothécaire et son sous-bibliothécaire actuels, l'abbé D. Bortolan et l'abbé S. Rumor, se sont réunis pour en écrire l'histoire et en décrire les vicissitudes. Après avoir rendu un juste tribut d'hommages à la mémoire du célèbre jurisconsulte qui en fut le fondateur, ils énumèrent les dons, acquisitions et legs dont la collection primitive s'est successivement enrichie, jusqu'à devenir la plus riche de la Vénétie après la « Marciana ; » ils décrivent le bâtiment où elle est installée et indiquent les dispositions et règlements qui la régissent ; ils passent brièvement en revue les meilleurs des cinquante manuscrits à miniatures (trois du XIIIe et onze du XIVe siècle), ainsi que l'importante suite de chroniques italiennes et locales, et de statuts de corporations (la plupart inédits) qu'elle possède ; ils signalent les principaux des recueils d'autographes de personnages célèbres (Canova, Foscolo, Cuvier, Rossini, Cavour, Gœthe, Bellini, Humboldt, Pellico, Muratori, Emmanuel-Philibert, Manzoni, etc.), dont le catalogue détaillé est actuellement sous presse. Les derniers chapitres sont consacrés à l'examen sommaire des archives de la commune, des corporations religieuses et de l'administration financière (anciens registres censitaires) qui ont été réunies depuis peu de temps à la bibliothèque publique. Cet établissement nous paraît actuellement en très bonnes mains et parfaitement aménagé dans le palais dont l'opuscule nous offre en même temps la vue extérieure. Henri Stein.

BULLETIN

Esquisses du Tout universel, par Jacob, préface par J. H. D. Paris Comptoir d'éditions, 1895, petit in-12 de 158 p.

Cet opuscule paraît être un produit, je ne dirai pas du néo-christianisme, car dès la préface on y oppose le christianisme à l'Évangile, mais d'une sorte de néo-spiritualisme qui, par une bizarre inconséquence, admet le Christ et son Évangile et n'admet pas son Église. Quant à comprendre ce que l'auteur, qui signe Jacob, entend par son « Tout universel » et les développements qu'il lui consacre, c'est chose malaisée. Il divise la création en vingt et un règnes, parmi lesquels je relève le « règne Nombre, » .... le « règne Astérismal, » .... le « règne Esprit, » .... le « règne Angélique, » .... le « règne Choral, » .... etc. — Et voici, dans le chapitre sur le « règne Angélique, » comment est défini l'Ange : « En général, l'Ange est un être qui en domine plusieurs et se soumet à eux réciproquement par une volonté supérieure unique à laquelle plusieurs se soumettent librement. » Comprenez si vous pouvez. Cependant cette définition est l'une des plus claires de celles qu'on trouve dans les vingt et un chapitres relatifs aux « Règnes » de Jacob. Cela constitue la première partie de l'ouvrage. La seconde a pour objet « Les Univers et les Mondes. » On y lit des choses comme celles-ci : « Il y a deux univers créés par Dieu : 1° celui d'ici-bas, *Matériel ;* celui d'au delà, *Immatériel.* Des deux univers résultent deux espèces de substances : la substance abstraite (les eaux mystiques), qui se saisit par la sagesse, — et la substance concrète (la terre mystique), qui se saisit par le toucher. En dehors de ces deux Univers, il y avait un abîme insondable. Le Créateur s'était formé pour lui-même un milieu dans cet abîme, afin d'y habiter. » Et encore : « Ce milieu était le feu de l'Esprit-Saint substantiel, issu du Saint-Esprit, et formant la substance de ce Royaume saint. C'était l'esprit saint et non pas Dieu Saint-Esprit lui-même. »

Tout le volume est à l'avenant de ces citations, prises un peu au hasard. Il y a ensuite le chapitre des « Degrés universels. » Désirez-vous savoir ce que c'est que le « degré universel ? » C'est « le milieu dans lequel la nature est homogène. » Un peu plus loin vous apprendrez que « l'Univers immatériel des idées a son monde physique parmi quatre mondes, ses treize lieux par Monde, ses vingt et un degrés universels par lieu, ses créatures et ses aboutissants. »

En voilà assez, je pense, pour faire apprécier l'esprit, le genre d'idées, ainsi que le style de l'auteur. Et au milieu de ce fatras de pensées et d'imaginations obscures et saugrenues, on trouve cependant un accent de bonne foi et de sincérité qui désarme. On sent que l'auteur de ce livre bizarre, de même que « l'ami de l'humanité bien connu » qui en a écrit la préface, sont des esprits qui aspirent à la vérité. Mais, connaissant mal l'Église, qu'ils jugent d'après des interprétations particulières confondues par eux avec sa doctrine même, ils vont chercher la pensée de Notre-Seigneur dans des concepts fantastiques, fruit de leur seule imagination. Qu'ils étudient donc à fond la constitution et les enseignements réels de cette Église qu'ils condamnent sans la connaître, et ils acquerront la vraie notion de cet au delà et de ce monde supérieur auxquels ils tendent par des voies arbitraires et sans issue.

Jean d'Estienne.

L'Existence des projections distinctes du soleil à l'adresse des mondes du système, par l'auteur de « la Vérité sur les comètes, les météores et l'action solaire. » Paris, imp. Schiller, 1894, in-8 de 67 p.—Prix : 2 fr.

L'auteur de cette brochure devrait avoir quelques égards pour les intelligences ordinaires, évidemment incapables de le suivre dans ses sublimes conceptions. Il commence par nous donner le tableau bien connu de Carrington, indiquant les durées, variables d'une zone à l'autre, que les taches solaires emploient à effectuer leur révolution, et il y aperçoit avec évidence une foule de choses dont, pour ma part, je ne réussis même pas à comprendre l'énoncé, encore moins à saisir la démonstration. Je crois comprendre que le soleil fournit des émissions distinctes de lumière et de chaleur pour les diverses planètes, formant comme des cônes dirigés vers celles-ci et tournant avec elles autour du soleil. Il paraît, d'après les plaintes de l'auteur, que l'observatoire de Paris n'a pas goûté cette conception. Soyons indulgents pour l'observatoire de Paris ! E. Daram.

Le Pouvoir grossissant de l'atmosphère, par Aug. Tischner. Leipzig, Gust. Fock, in-12 de 10 p.

M. Tischner a deviné que l'atmosphère terrestre doit influer sur les diamètres apparents des astres. Il demande qu'on vérifie cela par des observations. Mais il y a longtemps que ce n'est plus à faire et que la question a été élucidée par la théorie et par l'observation. E. Daram.

Précis de météorologie endogène, par F. Canu. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-18 de 216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre étonne un peu au premier abord ; en réalité, il n'est pas mal choisi, puisque l'ouvrage est consacré à l'étude des phénomènes que l'on rattache d'habitude à la météorologie et qui ont leur siège à l'intérieur du globe. Il débute, il est vrai, par un phénomène, celui des aurores polaires, qui a bien son siège dans l'atmosphère et qui ne dépend peut-être pas plus de l'état interne du globe que la plupart de ceux de la météorologie atmosphérique ; mais il ne faut pas être trop exigeant pour la classification.

Ceux qu'il étudie ensuite : le courant tellurique, les bruits souterrains et téléphoniques, le magnétisme terrestre, les séismes, le grisou et l'atmosphère interne, justifient mieux le titre.

L'ouvrage a un peu trop le caractère d'une compilation. Il accumule les faits et passe en revue les théories sans beaucoup de critique, sans faire la distinction qui convient entre les auteurs qui ont une réelle autorité et ceux qui en ont moins. Mais il réunit sous un volume commode beaucoup de renseignements et sera utile à ceux qui veulent étudier des questions dont quelques-unes n'ont été soumises à l'investigation scientifique que depuis peu d'années. E. Daram.

La Persécution fiscale. — Les Impôts sur les congrégations. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 82 p.

La brochure dont nous venons de transcrire le titre est non pas un tirage à part, mais véritablement une nouvelle édition, revue et améliorée, d'un excellent travail publié par les *Études religieuses*, et portant la signature du P. Prélot. C'est une très bonne arme de défense contre la forme nouvelle sous laquelle nous apparaît, dans le budget de 1895, la persécution fiscale, inaugurée jadis par MM. Brisson et Jules Roche, aidés et commentés par

le sénateur Boulanger. L'auteur fait l'historique de cette persécution, et montre que, sous sa nouvelle forme, sous son apparence moins menaçante, elle n'est pas moins redoutable. C'est, à brève échéance, la ruine assurée de toutes les congrégations religieuses. Peut-être est-ce bien là le but que le gouvernement poursuit : en tout cas, il est bon que les naïfs soient avertis pour que personne ne soit excusable de n'avoir rien fait pour empêcher l'attentat qui se prépare. Nous signalons cette brochure à l'attention de nos lecteurs.

P. Talon.

A la frontière de l'Est. *Notes et souvenirs*, par Michel Jacquemin. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de II-184 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce joli volume est composé de menus croquis enlevés sur place. L'espérance après les deuils, l'alliance russe, une revue de notre armée à Vitry, fournissent le lien qui réunit les feuillets détachés du carnet de l'observateur et en font un livre. Le style est simple, agréable. J'y retrouve quelque chose de la manière de Loti. « Des traînées de coquelicots sont répandues dans les blés : elles apparaissent à distance comme des flaques de sang qui n'aurait pas séché depuis l'heure fatale. Des nuages légers, poussés par le vent, glissent derrière le village comme la fumée d'un combat. Le hasard a de ces caprices. »

Ce livre est bon : nous remercions M. Jacquemin de nous avoir fait revivre à Metz, à Nancy, à Strasbourg, à Belfort. Les silhouettes qu'il trace de ces villes sont vraies. On est heureux de se retrouver avec ces populations sérieuses, loyales, hospitalières. Nous avons revu la flèche rose de la cathédrale de Strasbourg, et Sabine Erwin, la blonde fée du monument. Nous avons revu la foule autour de Gutenberg et de Kléber, les toques de fourrure, les jupes écarlates, tout ce peuple heureux et libre dans son cadre pittoresque du xve siècle, et ces souvenirs font nos regrets plus amers.

A. d'Avril.

La Vraie Madame Sans-Gêne. — *Les Campagnes de Thérèse Figueur, dragon aux 15e et 9e régiments. 1793-1815*, écrites sous sa dictée par Saint-Germain Leduc. Préface de M. Emile Cère. Dessin de M. Charles Loewe. Paris, Guillaumin, s. d., in-18 de XLI-223 p. — Prix : 3 fr.

On sait que l'héroïne de la pièce de Sardou : *Madame Sans-Gêne*, la maréchale Lefebvre duchesse de Dantzig, n'a jamais porté ce nom ni surnom ; mais il a existé une femme, ainsi appelée, et qui a réellement servi, non comme vivandière, mais comme dragon. C'est bien mieux encore. Elle aurait dicté des Mémoires, en 1842, à M. Saint-Germain Leduc, et l'actualité de la comédie de Victorien Sardou les fait, assez naturellement, sortir de l'ombre. — Leur authenticité ne me paraît pas fort bien établie, leur valeur est assez médiocre, leur intérêt est mince. Le côté le plus piquant, le seul en réalité, c'est la qualité au moins pittoresque de leur auteur : une femme soldat. A part cette particularité, rien de très remarquable.

Thérèse Figueur (c'est son vrai nom) a donc été dragon ; elle s'est fort bien comportée dans maintes affaires et a mérité du général Marbot, qui s'y connaissait, l'éloge de « femme intrépide. » Ses états de service relatent de nombreuses prouesses et de fréquentes blessures. Sa conduite morale a été à l'abri de tout reproche, de tout soupçon. Elle nous retrace divers épisodes du siège de Toulon, des campagnes d'Espagne, soit sous la République, soit sous l'Empire, de l'expédition de Portugal, de sa captivité en Angleterre, etc. Elle finit par se marier avec un brave gendarme, son compagnon

d'enfance, et elle mourut, pauvre, dans un âge avancé. — En somme, rien de bien intéressant, rien de bien instructif. G.

Madame Sans-Gêne et les femmes soldats, 1792-1815, par Émile Cère. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-12 de 317 p. — Prix : 3 fr. 50.

La pièce de Sardou a immortalisé *Madame Sans-Gêne ;* mais ce n'est point la vraie, et l'héroïne du drame, quelles que fussent ses gaffes et parfois l'incorrection de sa tenue, la maréchale Lefebvre, n'a jamais eu droit à ce sobriquet. La véritable *Sans-Gêne* s'appelait Thérèse Figueur et avait réellement servi comme dragon dans les armées de la République et de l'Empire. Prisonnière des Anglais pendant la guerre d'Espagne, elle rentra en France à la Restauration, se maria, et, tombée dans la misère après la mort de son mari, fut admise à l'hospice des ménages et mourut en 1861.

Si mouvementée qu'ait été l'existence de *Sans-Gêne*, elle ne suffisait pas à remplir un volume. M. Cère a ajouté à cette biographie des notes historiques sur les femmes soldats ; malgré le décret de la Convention qui excluait les femmes des armées, il y en eut, et un certain nombre, qui, par patriotisme, tirent le coup de feu contre les ennemis ; comme les demoiselles de Fernig, Victorine Ghesquière, Angélique Brulon, Bretondouble, etc. ; d'autres suivirent leurs maris, plusieurs leurs amants. D'autres, simples cantinières, se firent remarquer par leur intrépidité et leur constance pendant la désastreuse retraite de Russie. Mais, en vérité, pourquoi classer parmi les femmes soldats les malheureuses filles de joie qui suivaient et encombraient certaines armées de la République? Pourquoi y classer aussi les femmes des journées d'octobre, les Théroigne de Méricourt, les Rose Lacombe et les « tricoteuses » du 10 août et de la Terreur ? Et puisque nous critiquons ce volume, d'ailleurs curieux et amusant dans bien des pages, regrettons que M. Cère n'en ait point éliminé certains détails dont la crudité et le naturalisme en rendront toujours la lecture difficile. R. M.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. L. de la Sicotière, sénateur de l'Orne, est mort à Alençon, le 1er mars. Son âge avancé et la maladie dont il souffrait depuis plusieurs années faisaient craindre cet événement fatal; il n'en sera pas moins douloureux pour tous ceux qui ont connu cet éminent esprit. Né le 3 février 1812, il fit ses études au collège d'Alençon, dont il retraça plus tard l'histoire dans un excellent volume. Son droit terminé à la Faculté de Caen, il se fit inscrire au barreau d'Alençon. En même temps qu'il se distinguait par de brillantes plaidoiries, il s'adonnait à la littérature, à l'archéologie et surtout aux recherches historiques, et publiait un nombre considérable de mémoires et d'articles. Aussi de bonne heure devint-il président de la Société des antiquaires de Normandie. En 1871, il fut nommé député à l'Assemblée nationale, et dès l'abord y prit une place importante ; c'est ainsi qu'il fut chargé, pour la commission d'enquête sur les actes de ce gouvernement, du rapport sur l'Algérie sous le gouvernement de la Défense nationale. En 1876, il passa de la Chambre au Sénat, où il siégea et combattit pour la défense des idées conservatrices et libérales jusqu'au dernier moment. Lors du dernier renouvellement partiel, il voulut se retirer; ses amis ne le lui permirent pas ; ils jugeaient que si son corps était affaibli, sa belle intelligence n'avait rien perdu de sa vigueur. Et, en effet, il

continua jusqu'à la fin de sa vie les travaux qui lui assurent un rang fort élevé parmi les érudits contemporains. Il avait soixante-dix-sept ans quand il donnait au public cette belle histoire de Frotté, qui est son ouvrage le plus considérable, et qui lui a coûté tant de recherches. C'est surtout d'ailleurs l'histoire de la période révolutionnaire qui a profité de ses loisirs : la connaissance approfondie qu'il possédait de cette époque, l'étendue et la solidité de son érudition, le souci de l'exactitude, le scrupule dans la recherche de la vérité, dont il avait fait preuve dans tous ses travaux, le désignaient naturellement à la présidence de la Société d'histoire contemporaine, constituée en 1890, et à la fondation de laquelle il avait d'ailleurs contribué. C'est à son initiative qu'est due la publication par cette Société des *Mémoires* de Michelot Moulin sur la chouannerie normande, et du *Journal* d'Adrien Duquesnoy, qui est certainement l'un des ouvrages les plus importants qui aient paru depuis longtemps sur l'histoire de la Constituante. La liste que nous donnons ici des ouvrages de l'éminent écrivain est malheureusement, nous le savons, incomplète; elle donnera du moins quelque idée de son activité littéraire : *Notice sur l'arrondissement de Mortagne* (Caen, 1837, in-8); — *Rapport sur les monuments de Laval (Mayenne)* (Caen, 1838, in-8); — *Bérange*r (Alençon, 1839, in-8); — *Excursion dans le Sonnois* (Le Mans, 1840, in-8); — *Excursion dans le Maine* (Le Mans, 1841, in-8); — *Extrait d'un rapport sur les monuments historiques du département de l'Orne* (Caen, 1841, in-8); — *Rapport à M. le préfet de l'Orne sur l'abbaye et l'église de Lonlay* (Caen, 1841, in-4); — *Notice sur les vitraux de l'église Notre-Dame d'Alençon* (Caen, 1842, in-8); — *Histoire du collège d'Alençon* (Caen, 1842, in-8); — *Notice sur la cathédrale de Séez* (Alençon, 1844, in-8); — *Le Département de l'Orne archéologique et pittoresque* (Laigle, 1845, in-fol.); — *Notes statistiques sur.... l'Orne* (Paris, 1861, in-8); — *Archéologie* [découverte d'un marteau celtique en pierre dure] (Alençon, 1862, in-8); — *Notice historique et littéraire sur Dulaure* (Paris, 1862, in-8); — *A propos d'autographes : Marie-Antoinette, Mme Roland, Charlotte Corday* (Rouen, 1864, in-8); — *La Cour de la reine de Navarre à Alençon* (s. l., 1864, in-4); — *Exposition de Falaise (juillet 1864). Tableaux et objets d'art* (Alençon, 1864, in-8); — *Notes pour servir à l'histoire des jardins et de l'arboriculture dans le département de l'Orne* (Alençon, 1865, in-8); — *Monanteuil dessinateur et peintre* (Caen, 1865, gr. in-8); — *Charlotte Corday et Fualdès* (Paris, 1867, in-8); — *Note sur les curieuses empreintes observées à la surface de grès quartzites à Bagnoles (Orne)* (Caen, 1867, in-8); — *Notice littéraire et biographique sur l'abbé Fret, curé de Champs (Orne)* (Mortagne, 1868, in-8); — *Notes biographiques et littéraires sur Georges Mancel* (Caen, 1870, in-8); — *La Mort de Louis XVI, scènes historiques* (Alençon, 1875, in-8); — *La Mort de Jean Chouan et sa prétendue postérité* (Mamers, 1877, in-8); — *Le Curé Cantiteau, note sur les Cathelineau* (Angers, 1877, in-8); — *Un Complice de Carrier : le patriote d'Héron* (Nantes, 1879, in-8); — *Vieux livres et vieux papiers. Lettre à M. Alfred Lallié* (Nantes, 1879, in-8); — *René Chouan et sa prétendue postérité* (Mamers, 1880, in-8); — *Les Articles secrets; pacification de la Vendée en 1795* (Paris, 1881, in-8); — *M. Jules de la Pilorgerie* (Nantes, 1882, in-8); — *Les Faux Louis XVII* (Paris, 1882, in-8); — *L'Evasion du fort de Joux, 5 janvier 1805* (Nantes, 1883, in-8); — *L'Association des étudiants en droit de Rennes avant 1790* (Nantes, 1883, in-8); — *Un Chapitre de l'histoire de Frotté* (Nantes, 1884, in-8); — *Frotté en Bretagne et en Vendée* (Nantes, 1884, in-8); — *Préliminaires de la pacification. Les Conférences, 1799-1800; Pouancé, Candé, Montfaucon* (Angers, 1885, in-8); — *Les Soumissions dans l'Ouest, janvier-février 1800* (Mamers, 1885, in-8); — *Le Curé Pous, correspondance inédite* (Angers, 1886, in-8); — *Notice sur Notre-*

Dame du Chêne ou de la Miséricorde (Angers, 1886, in-8); — *Biographie. Bibliographie. Liesville; Maufras du Châtellier; Feuillet de Conches; Faugère* (Nantes, 1886, in-8); — *Notes sur Antoine Le Corvaisier de Courteilles et sur son Histoire des évêques du Mans* (Mamers, 1888, in-8); — *Louis de Frotté et les insurrections normandes (1793-1832)* (Paris, 1889, 3 vol. in-8); — *Étude historique et critique sur l'ouvrage de M. Port : la Vendée angevine, les origines, l'insurrection (janvier 1793-31 mars 1793)* (Angers, 1889, in-8); — *Exposition bibliographique de Sées, 2-6 octobre 1889* (Alençon, 1889, in-8); — *Hugues Quéru de Fléchelles, dit Gaultier Garguille, comédien et chansonnier* (Caen, 1890, in-8); — *Delestang, biographie et bibliographie* (Mortagne, 1890, in-8); — *Notice historique sur Sainte-Suzanne* (Laval, 1892, in-8); — *Bibliographie des usages et des traditions populaires du département de l'Orne* (Vannes, 1892, in-8); — *Bibliographie des journaux du département de l'Orne* (Le Mans, 1894, in-8).

— L'un des derniers romantiques, M. Auguste Vacquerie, frère du gendre de Victor Hugo, et lui-même ami du poète, est mort le 19 février, à Paris. Il était né en 1819, à Villequier (Seine-Inférieure). Il débuta vers 1840 par des articles dans le *Globe* et dans l'*Époque*. Plus tard (1848), il prit part à la rédation de l'*Événement*. Puis il fonda en 1869, avec MM. Charles et François Victor Hugo et Paul Meurice, le *Rappel*, dont il est resté le rédacteur en chef jusqu'à sa mort. Ses premières poésies parurent en 1840; elles furent bientôt suivies d'un nouveau volume et d'un mélodrame, *Tragaldabas*, dont la chute fit beaucoup de bruit. Il réussit mieux dans d'autres pièces, telles que *Jean Baudry* et *le Fils*. Voici la liste de ses principales publications : *L'Enfer de l'esprit* (Paris, 1840, in-8); — *Demi-teintes* (1845, in-12); — *Les Drames de la grève* (1855, in-8); — *Profils et grimaces* (1856, in-12); — *Souvent homme varie*, comédie (1859, in-18); — *Chateaubriand, sa vie publique et intime, ses œuvres* (1860, in-8), avec l'abbé Clergeau; — *Les Funérailles de l'honneur*, drame (1861, in-12); — *Jean Baudry* (1863, in-8); — *Les Miettes de l'histoire* (1863, in-8); — *Le Fils* (1866, in-8); — *Mes premières années de Paris* (1872, in-8); — *Tragaldabas* (1874, in-8); — *Aujourd'hui et demain* (1875, in-12); — *Théâtre complet* (1879, 2 vol. in-12); — *Formosa*, drame (1883, in 8 ; — *Futura* (1890, in-8); — *Depuis* (1894, in-8).

— M. Charles-Martin Ploix, mort à Paris le 21 février, était né à Orléans, le 30 novembre 1824; sorti de l'École polytechnique, il fut nommé ingénieur hydrographe; il a publié d'importants travaux sur l'hydrographie et la météorologie maritime. On lui doit : *La Nature des dieux* (Paris, 1888, in-8); — *Le Surnaturel dans les contes populaires* (1891, in-18). Il a aussi donné à la *Revue des traditions populaires* plusieurs mémoires sur des questions de mythologie comparée : *La Grande Ourse* (1887); — *L'Inventaire des contes* (1889); — *L'Os qui chante* (1892); — *L'Épopée argonautique* 1894), dont quelques-uns ont été tirés à part. Président de la Société des traditions populaires de 1888 à 1894, il présida le premier congrès des Traditions populaires en 1889 Il fut aussi président de la Société d'anthropologie et de la Société de linguistique, et il a donné plusieurs articles aux recueils publiés par ces deux Sociétés. Il a enfin collaboré au *Correspondant*, à la *Revue de philosophie positive*, à la *Revue de l'histoire des religions* et à la *Revue archéologique*.

— M. le docteur Georges Dujardin-Beaumetz est mort le 14 février, dans sa villa de Beaulieu, près de Nice. Il était né en 1833, à Barcelone, mais de parents français. L'on sait la part considérable qu'il a prise aux travaux du conseil d'hygiène. Ses nombreuses et importantes publications, dont la plus connue est le *Dictionnaire de thérapeutique*, le firent nommer membre de

l'Académie de médecine. Voici la liste de ses ouvrages : *De l'ataxie locomotrice* (Paris, 1862, in-8); — *Mémoires sur les troubles oculaires dans les maladies de la moelle épinière* (1868, in-8); — *Sur l'emploi du phosphore en médecine et en particulier dans le traitement de l'ataxie locomotrice progressive* (1868, in-8); — *De la myélite aiguë* (1872, in-8); — *Recherches expérimentales sur les alcools par fermentation* (1875, in-8); — *De l'emploi des bains tièdes comparé à celui des bains froids dans le traitement de la fièvre typhoïde* (1876, in-8); — *Des injections d'eau et de solutions salines par les veines dans le traitement de la période algide et ultime du choléra* (1876, in-8); — *Réflexions critiques sur l'emploi du fer dans le traitement de la chlorose* (1876, in-8); — *Sur les indications du traitement du rhumatisme cérébral par les bains froids* (1876, in-8); — *Sur les propriétés physiologiques et thérapeutiques des sels de cicutine* (1876, in-8); — *Sur les propriétés toxiques de la glycérine* (1876, in-8), avec le docteur Audigé; — *Note sur un cas d'hémorragie dans la cavité de Retzius* (1878, in-8); — *Note sur un cas de syphilide ulcéreuse* (1879, in-8); — *Recherches expérimentales sur la puissance toxique des alcools*, avec le docteur Audigé (1879, in-8); — *Sur un cas de triple anévrisme de l'aorte* (1879, in-8); — *Leçons de clinique thérapeutique* (1879, in-8); — *Sur le traitement des anévrismes de l'aorte par l'électro-puncture* (1880, in-8); — *Notes sur des troubles vasomoteurs de la peau, observés chez une hystérique* 1880, in-8); — *Note sur un cas de dilatation de l'estomac* (1884, in-8); — *Sur le diagnostic du cancer de l'estomac* (1884, in-8); — *Les Nouvelles Médications* (1885-1891, 2 vol. gr. in-8); — *Dictionnaire de thérapeutique, de matière médicale, de pharmacologie, de toxicologie et des eaux minérales*, en collaboration avec les docteurs Debierre, Egasse, Hétel, Jaillet, Macquarie et Bardet (1883-1889, 4 vol. gr. in-8); — *L'Hygiène alimentaire* (1886, in-8); — *Formulaire pratique de thérapeutique et de pharmacologie* (1887, in-16), avec le docteur P. Yvon; — *L'Hygiène thérapeutique* (1888, in-8); — *Les Plantes médicinales indigènes et exotiques* (1889, gr. in-8), avec M. Egasse; — *L'Hygiène prophylactique* (1889, in-8); — *Annuaire de thérapeutique* (1889 et suiv., in-32); — *Considérations générales sur le traitement des maladies du foie* (1893, in-8).

— M. Arthur Cayley était l'une des gloires scientifiques de l'Angleterre, et sa mort, survenue le 26 janvier, sera cruellement ressentie par toutes les personnes qui s'intéressent aux sciences mathématiques. Né le 16 août 1821, à Richmond (Surrey), il montra dès son enfance des aptitudes remarquables pour les calculs arithmétiques. Entré à quatorze ans au Collège royal de Londres, il en sortit trois ans après pour aller suivre à Cambridge les cours de l'Université. Dès 1841, il se fit connaître par un article dans *the Cambridge mathematical journal*. Après avoir terminé ses études à Cambridge, il entra dans la carrière du droit. Les obligations de son métier d'avocat ne l'empêchèrent point de continuer ses recherches mathématiques; et c'est à ce moment qu'il fit quelques-unes de ses plus brillantes découvertes. En 1852, il adressait un mémoire à la Royal Society, qui s'empressa de l'admettre parmi ses membres. En 1863, il fut appelé à prendre possession à Cambridge de la nouvelle chaire de mathématiques. Entre les diverses sociétés savantes qui se sont honorées de le compter parmi leurs membres, nous nommerons l'Académie des sciences, dont il était correspondant pour la section d'astronomie. En 1890, le gouvernement français lui conféra le grade d'officier de la Légion d'honneur. Il nous est impossible de dresser ici la liste des publications de l'illustre savant, éparses pour la plupart dans les recueils scientifiques du monde entier. Nous rappellerons seulement que l'Université de Cambridge a entrepris, en 1888, d'en publier le recueil.

— M. Reginald Stuart Poole est mort à Londres, âgé de soixante-trois

ans, le 9 février. Né le 27 février 1832, il fut élevé en Égypte sous la direction et dans la maison de son oncle E.-W. Lane. Il devint vite familier avec les antiquités égyptiennes au milieu desquelles il vivait et, à dix-neuf ans, il publiait un ouvrage qui fut salué comme l'étude la plus considérable sur la chronologie de l'antique Égypte qui eût jamais été écrite : *Horae egyptiacae ; or, the chronology of ancient Egypt* (London, 1851, in-8). L'année suivante (1852), il devenait assistant au département des antiquités du Musée britannique. Plus tard, quand on établit une section spéciale pour les monnaies et médailles (1861), il y fut transféré et il ne tarda guère à en devenir le chef (1870). C'est sous sa direction qu'a été faite la publication du catalogue général des monnaies et médailles du Musée britannique. Lui-même a rédigé les catalogues suivants : *Coins of the Ptolemies, kings of Egypt* (London, 1883, in-8) ; — *Coins of the shahs of Persia* (London, 1888, in-8) ; — *Catalogue of the coins of Alexandria and the nomes* (London, 1892, in-8) ; ainsi que le catalogue des monnaies suisses du South Kensington museum (*A descriptive catalogue of the Swiss coins in the South Kensington museum*, London, 1878, in-8). Nous citerons encore de lui : *The Genesis of the earth and of man* (London, 1856, in-8) ; — *The Cities of Egypt* (London, 1882, in-8) ; — *Lectures on art* (London, 1883, in-8). Nous rappellerons aussi qu'il a collaboré à l'*Encyclopaedia britannica*, au *Macmillan's Magazine*, au *Numismatic chronicle*, et à divers autres recueils. Il était, depuis 1876, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Le poète grec Achille Paraschos, auquel ses compatriotes ont décerné le titre de poète national, est mort le 26 janvier, à Athènes. Il était né en 1833, à Nauplie. Frère d'un poète estimé dans son temps, Georges Paraschos, c'est sur ses conseils qu'il se livra à la poésie. La colère qu'excitait en Grèce la politique germanophile du roi Otton fut partagée par lui, et il se mêla fort à la vie politique ; plus tard, quand le Roi eut été chassé (1862), il sut reconnaître ses qualités, et rendit hommage à ses malheurs dans une élégie demeurée célèbre : Πρὸς τὸν Ὄθωνα ἐλεγεῖον. Il a été en Grèce l'importateur véritable du romantisme, l'imitateur de Victor Hugo et de Byron. On vante l'harmonie de ses vers et le sentiment, la passion dont ils sont animés. Ses morceaux les plus célèbres sont Alfred, Marie, et le Poète inconnu (Ὁ ἄγνωστος ποιητής). Il a donné lui-même un recueil en trois volumes de ses principales poésies.

— On annonce encore la mort de : M. l'abbé Ajac, professeur au petit séminaire de Rennes ; — de M. le docteur Blanc, mort à Paris, le 27 février ; — de M. Pierre-Grégoire Brun, professeur, mort âgé de soixante-quinze ans, à Paris, le 8 février ; — de M. le baron Le Bas de Girandy de Claye, dont l'ouvrage le plus remarquable est celui qui a paru en 1868, sous le titre *l'Église et la Révolution*, mort le 15 février, à Amou (Landes), dans sa quatre-vingt-neuvième année ; — de M. Edmond Cottinet, littérateur et auteur dramatique, mort à soixante et onze ans, le 19 février ; — de M. le docteur A. Cretin, l'un des représentants en France de la méthode homéopathique, qui laisse entre autres ouvrages un volume sur *l'Empirisme et le progrès scientifique* (1862, in-12), et des recherches sur le choléra, mort le 8 février, âgé de soixante-quatorze ans, à Versailles ; — de M. Amédée Coutance, ancien pharmacien en chef de la marine, président de la Société académique de Brest, érudit distingué, mort à Brest, le 19 février, âgé de soixante-dix ans ; — de M. l'abbé Gray, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut plusieurs années bibliothécaire, mort le 1er février, âgé de soixante-quatre ans, à Paris ; — de M. Edouard Guéranger, frère de l'illustre bénédictin, géologue distingué, auteur d'un *Essai de répertoire*

paléontologique du département de la Sarthe (1853, in-8), mort au Mans, âgé de quatre-vingt-douze ans, le 7 février ; — de M. le docteur Alphose Guérin, chirurgien éminent, membre de l'Académie de médecine, dont les *Éléments de chirurgie opératoire* ont eu plusieurs éditions, mort le 20 février ; — de M. le comte Édouard Jouffroy d'Eschavannes, conservateur honoraire des musées nationaux, auteur d'un *Armorial universel* (1844-1848, 2 vol. in-8) et d'un *Traité complet de la science du blason* (1891, in-16), mort le 7 février ; — de M. André Kæuffer, rédacteur en chef du journal catholique *l'Espérance* de Nancy, qu'il rédigeait depuis quarante-six ans, mort à soixante-treize ans, dans cette ville, le 1er février ; — de M. Jean-Louis Lapuchin, compositeur de musique, auteur de beaucoup de morceaux religieux, mort à quarante-quatre ans, le 5 février, à Paris ; — de M. l'abbé Lugo, ancien professeur, à qui l'on doit un *Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes* (1884, in-8), mort à Vannes, en février ; — de M. François-Mario Luzel, archiviste du Finistère, connu des folkloristes par ses volumes de contes et de chansons bretonnes, mort à soixante-quatorze ans, le 27 février ; — de M. H. de Mallortie, président de l'Académie d'Arras, mort à soixante-seize ans, le 27 février ; — de M. l'abbé Melin, professeur à Thoissey, mort en février ; — de M. Morin, bibliothécaire en chef de la ville de Nantes, mort le 7 février ; — de M. J. Moutier, ancien professeur au collège Stanislas et à Sainte-Barbe, auteur d'ouvrages classiques pour l'enseignement des sciences, mort à Villers-sous-Saint-Leu (Seine-et-Oise), le 15 février ; — du R. P. Perdereau, supérieur du grand séminaire de Versailles, mort le 5 février ; — de M. Alexandre Pothey, collaborateur tour à tour du *Charivari*, du *Voltaire* et de la *République française*, auteur de diverses pièces, comme la *Muette* et le *Capitaine Régnier*, mort à soixante-quatorze ans, le 1er février ; — de M. Roch Jourdan, ancien préfet des études au collège Chaptal ; — de M. L. Sabatié, directeur de l'École préparatoire Sainte-Barbe ; — de M. Veyssière, archiviste de l'Allier, auteur d'ouvrages sur le Bourbonnais, mort en février.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. P. Dudgeon, sinologue, auteur d'ouvrages sur différents sujets, parmi lesquels nous noterons seulement *A short introduction to the origin of surnames*, mort le 9 février, à Carges (Dumfries) ; — de M. Charles Gayarre, le célèbre historien de la Louisiane, à qui l'on doit encore une histoire de Philippe II et diverses publications tant historiques que romanesques, mort à la Nouvelle-Orléans, âgé de quatre-vingt-dix ans, le 11 février ; — de M. Arch. D. Gordon, journaliste et auteur dramatique, mort à Port-Richmond, âgé de quarante-sept ans, en février ; — de M. J. K. Hoyt, éditeur de divers journaux américains, traducteur de Jules Verne et auteur d'une *Cyclopaedia of practical quotations*, faite en collaboration avec Anna L. Ward, mort le 8 février, âgé de soixante-neuf ans, à Pfainfield (New-Jersey) ; — de M. Wsewolod Konstowsky, rédacteur de *Warschawsky Drewnik*, mort à Varsovie, le 31 janvier ; — de M. Krestowsky, romancier russe et historiographe de la guerre turco-russe, mort en février ; — de M. G. Krüss, professeur de chimie à l'Université de Munich, mort à trente-cinq ans, en février ; — de M. Lauth, égyptologue, mort le 12 février, à l'âge de soixante-douze ans, à Munich ; — de M. David Lewis, ex-recteur de Chislehurst, traducteur anglais des œuvres de sainte Thérèse, mort en février ; — de M. Alexander Mackay, géographe, auteur d'un *Manual of geography*, et d'autres ouvrages classiques, mort à Ventnor, le 31 janvier ; — de M. Robert Macoy, qui eut le triste honneur d'être le premier éditeur aux États-Unis de livres maçonniques, auteur lui-même d'un *Masonic dictionary* et d'une *History of New-*

York, mort le 9 janvier, à Brooklyn, âgé de quatre-vingt-neuf ans ; — de M. l'abbé Manera, ancien directeur du gymnase cantonal du Tessin, mort le 5 février, âgé de soixante-deux ans, à Lugano, dont le séminaire hérite de sa bibliothèque ; — de M. G. Marcus, le libraire de Bonn, mort à soixante-quatorze ans, le 6 février ; — du prince Richard von Metternich, ancien ambassadeur d'Autriche à Paris, auquel on doit la publication des précieux papiers de l'illustre chancelier son père, mort à soixante-six ans, le 28 février, à Vienne ; — de M. Ljudomir Nenadovitch, le grand poète serbe, mort à Waljevo, au commencement de février ; — de M. J. Ninet, égyptologue et publiciste, mort à soixante-quinze ans, le 6 février, à Genève ; — de M. W. J. F. Nuyens, historien flamand, mort en janvier ; — de M. Ludwik Peter, à qui l'on doit, avec d'autres ouvrages, des *Materialy dla dziejów muzyki w Polsce*, mort à quarante ans, le 5 janvier, à Cracovie ; — de M. H. Schauenburg, libraire-éditeur à Lahr, où il est mort à soixante-dix ans, le 25 janvier ; — de M. E. Schelek, historien tchèque, mort en février, à Prague, âgé de soixante-treize ans ; — de M. Fr. Schmitz, botaniste, mort le 28 janvier, à Greifswald ; — du R. P. Joseph Stevenson, de la Compagnie de Jésus, auteur d'une histoire de Marie Stuart et d'une étude sur les *Church historians of England*, mort le 8 février ; — de M. Stjeltes, mathématicien, mort le 30 décembre ; — de M. Socrate Tzivanopoulo, professeur d'histoire à l'Université d'Athènes, auteur d'un lexique archéologique, mort le 4 janvier ; — de M. L. Weiland, professeur à l'Université de Gœttingue, mort dans cette ville, le 5 février ; — de M. T. C. L. Wijnmalen, bibliothécaire de la bibliothèque de Gravenhage, mort le 14 janvier.

Institut. — *Academie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé, le 25 janvier, à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. V. Duruy. M. Dieulafoy a été élu par 23 voix contre 7 voix à M. Émile Picot et 7 à M. de Ruble.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a procédé, le 9 février, à l'élection d'un membre titulaire, dans la section d'histoire, en remplacement de M. V. Duruy. M. le duc de Broglie a été élu par 31 suffrages contre un bulletin blanc.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 janvier, M. de la Blanchère a rendu compte des fouilles qu'il a fait exécuter à Dougga, en Tunisie — Dans la séance du 25 janvier, M. Bréal entretient l'Académie d'une inscription latine trouvée en Tunisie et remontant à l'an 49 avant J.-C. — Le 8 février, M. Müntz a lu un travail sur les roses d'or que les Papes, au moyen âge, envoyaient aux Souverains. M. H. Cordier a donné ensuite la description d'un atlas de la Corée, rédigé en chinois et datant du siècle dernier. - Dans la séance du 15 février, après une communication de M. d'Arbois de Jubainville sur l'étymologie gauloise du nom du village de Condorcet, M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur une série de bas-reliefs à inscriptions appartenant au musée de Sofia et provenant de la Thrace. — Le 22 février, M. d'Arbois de Jubainville a lu une note sur les noms de lieux qui ont pour origine le mot celtique *lour*; M. Müntz a lu ensuite une note sur Evrard de Puigues, miniaturiste du xve siècle, et sur les manuscrits qu'il a enluminés; enfin M. Boucher-Leclercq commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Le Règne de Beleneus II, Callinicus et la Critique historique.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 janvier, M. Arthur Desjardins a lu un mémoire sur les idées et les sentiments de la France de 1815 à 1848 ; M. Bétolaud a ensuite communiqué un travail sur l'ordre des avocats. — Le 12 janvier, l'Académie

a repris la discussion déjà entamée le mois dernier sur la vitesse de circulation du numéraire. — Cette discussion a été continuée dans la séance du 19 janvier. — Le 26 janvier, M. de Franqueville a communiqué à ses collègues l'introduction de l'ouvrage qu'il va publier à l'occasion du centenaire de l'Institut, et qui contient l'histoire des anciennes Académies supprimées en 1793. — Dans la séance du 16 février, M. A. Desjardins a lu un Mémoire intitulé : *Le Socialiste Proudhon et le nihiliste Herzen.* — Le 23 février, après la communication d'une étude de M. Léon Lallemand sur les congrès nationaux d'assistance aux États-Unis, l'Académie a entendu la lecture d'un chapitre d'un nouvel ouvrage de M. Albert Sorel; ce chapitre est relatif aux conférences préliminaires du traité de Campo-Formio.

Congrès. — C'est à Tournai qu'aura lieu, cette année, le dixième congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique. La Société historique et littéraire de Tournai devant fêter, cette année, son cinquantenaire, l'éclat de la session n'en pourra être que rehaussé. Les réunions se tiendront du 5 au 8 août. C'est au secrétaire du congrès, M. E.-J. Soil, que doivent être envoyées toutes les communications, aussi bien que les adhésions (rue Royale, 45, à Tournai).

Un Album industriel et commercial. — Un essai vraiment utile, pratique et à encourager de toutes façons, vient d'être tenté et réalisé dans d'excellentes conditions par M. Jules Sicard. M. Sicard publie sous ce titre : *Franche-Comté. Industrie, commerce* (Besançon, Delagrange-Louys; Paris, Lechevalier, in-folio de 160 p., avec une carte et de nombr. illustrations. — Prix : 30 fr.), un magnifique album dont l'importante spécialité mérite notre attention. D'autres, assez nombreux, ont décrit la Franche-Comté au point de vue historique ou pittoresque. Il était réservé à M. Sicard de la présenter sous un aspect assez nouveau : il a voulu faire briller aux yeux de tous, nationaux et étrangers, les étonnantes ressources commerciales et industrielles de sa province. Pour ne pas être accusé de réclame banale, l'auteur a émaillé son travail de nombreuses notices historiques, artistiques et descriptives fort intéressantes, où nous pourrions, à la vérité, relever quelques erreurs; mais comme nous savons que cet album, si splendide qu'il apparaisse, si attachant qu'il soit, n'est qu'un grand jalon destiné à servir de point de départ à une œuvre prochaine, de plus haute envergure, nous passerons outre. D'aucuns seront agréablement surpris de rencontrer, jetées avec autant de goût que d'habileté, à travers des descriptions de fabriques ou d'usines, de charmantes poésies signées des poètes les plus appréciés dans le pays. L'on ne saurait indiquer ici tous les établissements de genres différents, dont quelques-uns sont célèbres dans l'Europe entière, qui florissent en Franche-Comté; nous citerons toutefois les fabriques d'horlogerie de Besançon et les papeteries de la même ville, la papeterie de Torpes, les forges et filatures d'Audincourt, l'usine Peugeot à Audincourt, la fabrique des fils de Peugeot à Valentigney et celle des frères Japy à Beaucourt, les distilleries d'absinthe de Pontarlier, l'industrie fromagère du Doubs et du Jura, les vignobles du Jura, les verreries de la Rochère (Haute-Saône) et de la Vieille-Loye (Jura), la manufacture de faïences fines de Salins, les fabriques de pipes de Saint-Claude; enfin, pour nous borner, les établissements thermaux de premier ordre, bien que de création récente, de la Mouillère-Besançon et de Lons-le-Saunier (ceux de Luxeuil et de Salins brillent ici par leur absence : seraient-ils devenus quantités négligeables?). Il conviendrait que chacune de nos provinces pût offrir au public français et étranger un livre pareil; l'on serait ainsi mieux fixé sur les ressources dont chacune d'elles dispose. Le travail de M. Sicard est surtout

instructif, mais il est aussi récréatif; tout concourt d'ailleurs à en faire un ornement pour la table du salon : le cartonnage est riche et original, le papier d'une grande beauté, et les nombreuses phototypies répandues dans le texte sont très réussies pour la plupart. Seule, la typographie laisse un peu à désirer. Ajoutons que le volume se termine par une brillante notice de M. Henri Chapoy, avocat à la cour d'appel de Paris, intitulée : *Les Franc-Comtois à Paris ; le passé, le présent et l'avenir*, et qui donne la plus favorable idée des compatriotes de MM. Chapoy et Sicard. — Au moment où nous écrivons ces lignes, nous recevons de M. Henri Chapoy un tirage à part de sa notice (in-folio de 8 p.). Nous remarquons qu'elle n'est que le résumé d'un travail considérable que l'auteur prépare sur le même sujet : le simple aperçu d'aujourd'hui fait bien augurer de l'œuvre future.

Paris. — M. Léonce Couture donne une seconde édition du remarquable rapport qu'il présenta au second congrès décennal de la Société bibliographique tenu à Paris en avril 1888, et qui fut inséré l'année suivante dans le recueil des travaux de cette assemblée (*La Philosophie en France pendant vingt ans, 1868-1888. Mémoire lu au congrès bibliographique international*, etc. Toulouse, Privat; Paris, Retaux, gr. in-8 de 51 p.). L'éminent doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse doit être remercié d'avoir reproduit en brochure un mémoire aussi important et qui, comme il le constate dans son spirituel *Avertissement*, « renferme une quantité considérable de renseignements utiles à toutes les personnes qui s'occupent de la philosophie contemporaine. »

— La *Notice biographique sur Emile Prisse d'Avennes, voyageur français, archéologue, égyptologue et publiciste*, que nous donne M. E. M*** (Paris, Grison, in-8 de 64 p., avec un portrait), a été écrite « hors de tout esprit de parti, à l'abri de toute suggestion d'intérêt quelconque et simplement pour accomplir un devoir de justice » (*sic*). Cela n'empêche pas la notice d'avoir une allure de panégyrique ardent, qui fatigue parfois. La biographie est suivie de la liste des dons faits par Prisse d'Avennes à la Bibliothèque nationale et au Musée du Louvre, et de la liste chronologique de ses écrits, où malheureusement les indications bibliographiques sont tout à fait insuffisantes. Insuffisante aussi la manière dont l'auteur donne ses références : par exemple, page 37, nº 1, il renvoie à « la *Revue américaine Knowledge* (année 1893) » et à « la *Revue Sitzungsberichte*, année 1869 » (*sic*).

— M. le baron Jean de Romeuf a eu la très louable pensée d'extraire de la *Revue de la France moderne* l'étude qu'il a écrite sur *le Baron de Cardon de Sandrans* (Paris, bureaux de la *Revue de la France moderne*, in-8 de 24 p.). Là est esquissée la vie de M. de Sandrans, mort à Paris le 8 mai 1894, depuis le jour où, nommé préfet du Doubs, alors que les armées allemandes, — à peine contenues par un armistice dont les termes, pour la région de l'Est, étaient discutés, — foulaient notre sol. L'auteur montre comment M. de Sandrans eut à faire preuve, en ces périlleuses circonstances, d'énergie, de prudente décision et de dévouement patriotique. Il suit son personnage aux préfectures de la Loire et de la Haute-Garonne et passe rapidement sur ses dernières années (1877-1894). Noble carrière que M. de Romeuf a résumée en quelques pages inspirées à la fois par un cœur bien placé et par le soin de l'exactitude historique, simple et sans apprêt.

— Le P. C. de Smedt donne à sa remarquable étude sur les *Origines du duel judiciaire* une suite non moins remarquable sous ce titre : *Le Duel judiciaire et l'Église* (Paris, Retaux, gr. in-8 de 43 p. Extrait des *Études* du 15 janvier). Le nouveau correspondant de l'Institut prouve avec la plus solide érudition, contre divers savants, et notamment contre M. Frédéric Pa-

tetta, professeur de droit en l'Université de Turin, auteur de : *Le Ordalie* (1890), que l'Église n'a jamais approuvé l'institution du duel judiciaire, et a souvent protesté contre elle par l'organe de ses docteurs, de ses évêques, de ses conciles et de ses Souverains Pontifes.

— L'étude de M. Gaston Paris sur *la Légende de Pépin « le Bref »* est extraite des *Mélanges Julien Havet* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 32 p.) C'est sans contredit l'une des plus précieuses pièces du beau recueil consacré à la mémoire d'un érudit si digne d'un tel honneur. M. G. Paris avait donné jadis une première ébauche de son étude dans l'*Histoire politique de Charlemagne*. Tout ce qu'il ajoute à l'esquisse d'il y a trente ans est d'une grande importance, tant au point de vue de la critique littéraire que de la critique historique.

— M. Albert Soubies, auteur, entre autres ouvrages estimés, d'un *Précis de l'histoire de la musique russe*, nous donne une sorte de parallèle entre *Musique russe et musique espagnole* (Extrait de la *Revue d'art dramatique* du 15 novembre 1894. Paris, Fischbacher, in-8 de 16 p.). Bien que l'Espagne ait un passé musical plus important que celui de la Russie, il relève dans l'évolution actuelle de la musique chez les deux peuples des ressemblances curieuses; non que la musique des deux pays se ressemble, mais il y a des deux côtés la même tendance à constituer une école musicale nationale et indépendante.

— Les *Images mortuaires de l'empereur et de l'impératrice du Brésil* (Paris, Conseil héraldique de France, in-8 de 8 p.) inspirent à Mgr Barbier de Montault des réflexions sévères sur le mauvais goût et la pénurie d'invention qui règnent trop souvent dans ce genre d'images. Il regrette aussi, combattant en ce point l'opinion de beaucoup d'héraldistes, qu'on omette, tant sur ces souvenirs mortuaires que sur les lettres de faire part, de reproduire les armoiries.

— Nous avons plus d'une fois signalé les intéressants travaux de M. Léon Vignols relatifs à la colonisation et au commerce colonial aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sa dernière brochure raconte les *Naufrage et aventures d'un équipage malouin aux côtes sud-américaines en 1706* (Paris, Baudoin, gr. in-8 de 24 p. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*). Avant de retracer la triste odyssée du *Falmouth*, M. Vignols a montré combien inconnue était encore l'histoire du commerce français sur les côtes sud-américaines du Pacifique jusqu'au XIXe siècle, et en a brièvement esquissé quelques traits.

— Une des plus importantes traductions archéologiques exécutées en français en ces dernières années est celle du livre de M. W. Helbig, correspondant de l'Institut, *l'Épopée homérique expliquée par les monuments*, qui vient de paraître chez Firmin-Didot, avec préface de M. Collignon. Ces figures empruntées aux sources les plus sûres, et un texte de première main, font connaître l'architecture, le mobilier, le costume, les parures, les armes, les ustensiles, etc., des époques chantées par Homère. La traduction, faite sur la deuxième édition allemande, est due à M. Fl. Trawinski, bien connu par des travaux analogues, et a reçu les corrections de l'auteur lui-même : c'est dire ce qu'elle vaut.

— La *Revue immortaliste* (Mensuel, depuis janvier 1895. Paris, 20, avenue Trudaine; 5 fr. par an) se propose, sous la direction de MM. Camille Chaigneau et Émile de Rienzi, de concilier les théories matérialistes et les doctrines spiritualistes. Par la discussion de toutes les objections qui viennent soit du camp spiritualiste, soit du camp matérialiste, et en « synthétisant la marche en avant de l'humanité vers cette pure lumière de la solidarité, » les directeurs comptent donner satisfaction à cette « collectivité insoup-

çonnée d'âmes qui cherchent dans la nuit philosophique un phare, une étincelle, une mince lueur, un soupçon de lumière! » Nous craignons qu'on n'y trouve, en effet, qu'un soupçon bien faible de lumière.

— On connaît peu en France *le Bulletin polonais*, revue mensuelle publiée par l'Association des anciens élèves de l'École polonaise. Le *Bulletin polonais* permet de suivre aisément le mouvement politique, littéraire et scientifique des trois grands tronçons de la nation polonaise. Cette revue, publiée à Paris (61, rue Boursault), mérite d'être lue par ceux qui s'intéressent à la politique étrangère. — Ce qui nous fait penser à signaler le *Bulletin polonais*, c'est que le numéro du 15 février contient le résumé d'une leçon de notre collaborateur M. Gaidoz sur la géographie ethnographique de la Pologne (leçon professée à l'École des sciences politiques).

Agenais. — Encore un *Livre de raison* dû aux trésors d'érudition que possède notre collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque. Il s'agit de celui de *la famille de Chevalier d'Escaye*, qui va de 1746 à 1792 (Extrait de l'*Annuaire du Conseil héraldique de France* (Saint-Amand, Destenay-Bussière, in-16 de 27 p.). A l'heure où tant de familles sont cruellement éprouvées, on ne lira pas sans émotion les sentiments de résignation chrétienne qu'exprime Timothée d'Escaye sur la perte d'un de ses enfants (p. 11). C'est, du reste, ce qu'on retrouve après chacun des événements heureux ou malheureux qu'il a notés. Et c'est pourquoi on félicite doublement M. Tamizey de Larroque d'appartenir à cette noble famille.

Auvergne. — Les fêtes qui auront lieu à Clermont-Ferrand au mois de mai 1895, pour célébrer le huitième centenaire de la première croisade, ne manqueront pas de réunir de nombreux curieux dans la vieille cité auvergnate. Entre autres attractions, on prépare un grand cortège historique qui représentera l'Auvergne à travers les âges. C'est l'historiographe de l'Auvergne, M. Ambroise Tardieu, qui en a dressé le programme; il y aura neuf groupes : 1° groupe gaulois, précédé du Temps armé de sa faux, et où figurera naturellement Vercingétorix; 2° groupe romain, où se montreront l'empereur Avitus et son gendre Sidoine Apollinaire, et aussi le grand évêque de Tours, saint Grégoire; 3° groupe carolingien, où Pépin le Bref se trouvera comme ayant pris Clermont en 761; 4° groupe des croisades, où l'on s'étonnera que M. Tardieu n'ait pas réservé la moindre place (son programme du moins n'en dit rien) au Pape qui a été le véritable inspirateur et prédicateur de la croisade; 5° groupe du XIIIe siècle, où seront réunis l'architecte de la cathédrale, le troubadour Pierre d'Auvergne, Alphonse de Poitiers et son frère saint Louis, etc.; 6° groupe représentant l'Auvergne délivrée des Anglais (Du Guesclin, Boucicaut, duc de Berry, etc.); 7° groupe du XVIe siècle (François Ier à Clermont en 1533); 8° entrée du cardinal de Richelieu à Clermont en 1629; 9° enfin, groupe des volontaires d'Auvergne en 1792, avec le drapeau tricolore.

Bourgogne. — Le *Règne de Jésus-Christ* entre dans une nouvelle période et prend un nouveau titre : *Le Novissimum Organon, organe instructeur de l'enseignement mutuel populaire, traitant de la meilleure méthode pour l'avancement général des sciences, lettres et arts majeurs* (Paray-le-Monial, place La Colombière, in-4, trimestriel). Il faudra six années au nouvel organe pour exposer « la dispute eucharistique : dans sa première année, des éléments; dans sa deuxième, des matières; dans sa troisième, des procédés; dans sa quatrième, des hypothèses; dans sa cinquième, des inventions; dans sa sixième, des découvertes les plus aptes à conduire l'esprit humain au développement rationnel des lettres, des arts, des sciences et de l'art sacré, pour transformer la terre en ce temple-palais de l'a-

gneau dont Isaïe et Ezéchiel ont donné les mesures et le plan préfigurés. »

Franche-Comté. — La Société française d'archéologie a tenu son congrès de 1891 en Franche-Comté. Les départements du Doubs et du Jura ont été parcourus par ses membres, qui ont aussi poussé une pointe en Suisse. Peut-être les congressistes n'ont-ils pas eu le loisir de visiter la Haute-Saône, où Luxeuil, entre autres, leur aurait offert quelques belles pages à ajouter au superbe volume que la Société a récemment livré au public. Quoi qu'il en soit, les *Séances générales tenues à Dole, Salins, Besançon et Montbéliard, suivies d'une excursion en Suisse* (Paris, A. Picard; Caen, H. Delesques, in-8 de LXXI-409 p. avec 67 planches ou figures), forment l'un des plus riches volumes de la collection. Parmi les travaux, tous remplis d'intérêt, qui ont été publiés, il convient de citer d'abord : l'*Introduction*, due à M. le comte de Marsy, ainsi que les procès-verbaux des séances, lesquels, contrairement à tant d'autres procès-verbaux, sont très attachants : le sujet, à la vérité, prête beaucoup. Quant aux *Mémoires*, au nombre de seize, tous, sauf trois (*Le Château d'Estavayer* (*Suisse*), par M. le comte de Dion; — *Maisons anciennes dans l'Ariège et dans l'Aude*, par M. J. de Lahondès, et *Notes sur quelques temples de Basse-Normandie*, par M. Émile Travers), s'appliquent à la Franche-Comté. Bien que d'importance inégale, leur mérite nous oblige à les signaler sans exception. Nous les relevons dans l'ordre où ils ont été imprimés : *La Cité des Séquanes*, d'après les textes des historiens ou des géographes et les inscriptions romaines, par M. Auguste Castan; — *Les Églises romanes du Jura*, par M. l'abbé P. Brune; — *L'Industrie et le commerce en Franche-Comté au XVIIIe siècle*, par M. Léonce Pingaud; — *Les Fortifications de Dole*, par MM. Jules Gauthier et Julien Feuvrier, dont le *Polybiblion* a spécialement parlé (t. LXXI, p. 184); — *L'Église de Grandcourt (Haute-Saône)*, par M. l'abbé A. Bouillet; — *Étude sur les statuettes de Jupiter costumées à la gauloise dans la région de l'est de la France*, par M. Alfred Vaissier; — *L'Église paroissiale de Pesmes (Haute-Saône) et ses monuments*, par MM. Jules Gauthier et Gaston de Beauséjour, travail que nous avons déjà signalé (t. LXXI, p. 90); — *La Maison forte d'Orchamps (Jura)*, par M. le comte A. de Dion, qui est examinée ci-après d'une façon particulière; — *Note sur l'industrie du papier en Franche-Comté, et les filigranes employés par les papeteries comtoises du XVe au XVIIIe siècle*, par M. Jules Gauthier; — *Découverte d'une relique faisant partie des dépouilles de Constantinople apportées en Occident à la suite de la croisade de 1204*, par M. Gustave Schlumberger; — *Les Taureaux tricornus*, note par M. le comte de Marsy; — *L'Architecture religieuse dans le Jura*, par M. l'abbé P. Brune, parue déjà dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, et dont le tirage à part a été ici même mentionné (t. LXVIII, p. 378); — *Les Incunables de la bibliothèque de Besançon, d'après le catalogue de M. Aug. Castan*, par M. le comte de Marsy. Le volume se termine par la relation d'une *Excursion en Suisse*, rédigée par M. de Marsy; cette relation, qui compte vingt et une pages, est accompagnée de trois planches de toute beauté. Ajoutons que ce n'est pas la première fois que la Société d'archéologie s'est occupée de la Franche-Comté : en 1880, après ses séances d'Arras et de Tournai, elle a excursionné dans le Doubs et dans le Jura, et a clos le volume publié alors par un important compte rendu : *La Société française d'archéologie en Franche-Comté* (49 p. avec une vignette, un plan et une planche) qui porte la signature de M. J. de Laurière.

— En 1869, M. le comte de Dion a pris des plans et croquis de *la Maison forte d'Orchamps (Jura)*, qui depuis quelques années n'existe plus. C'est la description minutieuse de ce monument, d'un genre assez rare, que l'au-

teur a donnée dans le volume du congrès archéologique dont il vient d'être question (Tiré à part. Caen, Delesques, in-8 de 13 p., avec 2 fig. et 2 plans dans le texte). Contrairement à l'affirmation d'Armand Marquiset qui, en 1841, dans sa *Statistique historique de l'arrondissement de Dole* (t. II, p. 72), disait que des titres anciens faisaient remonter cette construction au XIe siècle, M. de Dion pense qu'il faut la dater du XVIe. A l'époque où écrivait Marquiset, la maison forte d'Orchamps était encore entourée de larges fossés dont M. de Dion a constaté la disparition en 1869. L'auteur n'a pas fourni de renseignements historiques sur ce monument qui servait d'asile, en cas de péril de guerre, aux habitants d'Orchamps et d'Étrepigney. Rousset lui-même, d'ailleurs, dans son *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté (Département du Jura)* (t. IV, p. 550), n'en donne pas d'autres, sinon que Hugues de Bourgogne y fit plusieurs séjours; mais il ajoute (p. 551) que le village, traversé par plusieurs grands chemins, a dû souffrir de toutes les invasions qui ont désolé la province. Le présent travail se termine par une intéressante dissertation sur les châteaux féodaux et les maisons fortes en général.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé A. Breuils publie une étude intéressante et qui fait connaître divers faits nouveaux : *La Campagne de Charles VII en Gascogne. Une Conspiration du Dauphin en 1446, d'après des documents inédits* (Paris, gr. in-8 de 38 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*, livraison de janvier 1895). C'est dans les *Comptes* des consuls de la ville de Montréal (Gers), en 1442, 1443, 1444 et 1446, que le savant curé de Cazeneuve a trouvé de curieux détails, qui ont échappé aux investigations de tous les historiens, sur une conspiration du futur Louis XI contre son père, en Agenais, au mois de mai 1446. L'étude de M. l'abbé Breuils, écrite avec beaucoup de verve, est d'une lecture aussi agréable que profitable.

— M. le chanoine Allain a publié *Une Vie inédite de saint Émilion, d'après le ms. Y de l'archevêché de Bordeaux* (Bruxelles, gr. in-8 de 16 p. Extrait du tome XIII des *Analecta Bollandiana*). Le savant archiviste du diocèse de Bordeaux a donné de ce document du XIIe siècle une édition excellente, avec abondants éclaircissements qui remplissent plus de la moitié de la brochure. En lisant ces éclaircissements, où sont complétés de nombreux travaux d'érudition, où sont relevées des erreurs d'hommes tels que dom Mabillon (p. 7), on se dit que le chanoine Allain a toutes les qualités du meilleur des Bollandistes.

Ile-de-France. — Le troisième volume des *Procès-verbaux, rapports et communications diverses* de la Société historique de Compiègne (Compiègne, imp. Henry Lefebvre, in-8 de 123 p.) contient, outre le compte rendu des séances de 1894, et celui des travaux de la société pendant l'année 1893 : une notice sur M. Albert de Rouvy, ancien président de la société, avec la bibliographie de ses œuvres; une étude fort intéressante de M. l'abbé Morel sur *la Charité au XVIIIe siècle dans le diocese de Beauvais;* l'analyse d'un travail de M. Garand sur les beaux-arts au palais de Compiègne; le récit par M. le comte de Marsy des brillantes *Fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans;* une note du même sur *le Prétendu Tombeau de Guillaume de Flavy*, où il montre l'inanité de la découverte de M. Delhommeau.

Limousin. — Nous avons connaissance un peu tard du *Congrès archéologique de France*, dont les *Séances générales* ont été *tenues* à *Brive en 1890* (Paris, A. Picard; Caen, H. Delesques, in-8 de LIV-361 p., avec 57 planches ou figures). La Société française d'archéologie serait en droit d'inscrire sur ses volumes, en guise d'épigraphe : « De bien en mieux, » comme nous ne savons plus quel libraire. Et, en effet, depuis quelques années, ses publi-

cations revêtent un cachet artistique de premier ordre. Le Congrès de Franche-Comté dont il est question plus haut en est une preuve récente que le congrès de Brive, d'une date immédiatement antérieure, faisait prévoir. Outre les procès-verbaux des séances et les relations d'excursions diverses, nous avons à mentionner ici quinze mémoires de grand intérêt, savoir : *État des études historiques et archéologiques dans le département de la Corrèze*, par M. René Fage, dont le tirage à part a fait dans le *Polybiblion* (t. LXV, p. 379) l'objet d'une note spéciale; — *Sur les anciennes populations du Limousin*, par M. le docteur Léon Vacher; — *Les Podionomites*, par M. G de Lépinay (résumé); — *Inventaire des monuments mégalithiques et des tertres funéraires dans la Corrèze*, par M. Philibert Lalande; — *Les Gaulois-Limousins*, par M. G. de Lépinay résumé); — *Note en réponse à la cinquième question* (indiquer les emplacements occupés et les monuments élevés par les peuples qui ont habité la Corrèze à l'époque de l'indépendance gauloise), par M. Philibert Lalande; — *Monuments romains dans le Bas-Limousin*, par le même; — *Armoire du XIIe siècle et tombeau de saint Étienne, à Obasine*, par M. le marquis de Fayolle; — *De l'importance des livres de raison au point de vue archéologique*, par M. Louis Guibert; — *L'Architecture religieuse dans la Corrèze*, par M. l'abbé Poulbrière; — *Le Château de Filolie (Dordogne)*, par M. O. Rousselet; — *Lanternes des morts, tombeaux, sculptures et mobilier des églises de la Corrèze*, par M. l'abbé Poulbrière; — *L'Œuvre de Limoges*, par M. E. Rupin; — *Les Duhamel, sculpteurs tullois du XVIIe siècle*, par M. G. Clément-Simon; — *Église de Lonzac (Charente-Inférieure)*, par M. l'abbé Julien Laferrière.

Maine. — La prochaine livraison de la *Revue historique et archéologique du Maine* contiendra une très intéressante monographie d'une famille seigneuriale, *les Clermont-Gallerande* (tiré à part, Paris, A. Picard, in-8 de 48 p.), due à la plume à la fois élégante et savante de M. Léon Marlet. Le roman, l'histoire, la poésie, la peinture, ont été mis à contribution pour former un curieux tableau, qui va de 1210 à nos jours.

Normandie. — Encore une Jeanne d'Arc. Quatre actes et six tableaux en vers; auteur M. Robert Pinchon (Rouen, Schneider, in-12 de 66 p.). Le premier acte à Fierbois, où divers paysans causent des malheurs du temps avec frère Jean, moitié moine, moitié soudard. Caractère bien tracé. Jeanne arrive là sans que l'on sache pourquoi ni comment, car elle ne vient pas, l'idée eût été bonne peut-être, chercher la fameuse épée. Au second acte, Chinon, le Roi découragé, mais point d'Agnès Sorel. Jeanne le réconforte. Au troisième acte, le sacre de Reims. Au quatrième, la prison de Rouen, sans Pierre Cauchon et les indignes juges — absence difficile à expliquer. — Au dernier tableau, le bûcher. Pièce mal construite, mais écrite en bons vers.

Orléanais. — Les publications de M. l'abbé Métais sont assez connues de nos lecteurs ; ils se féliciteront donc sans doute de le voir prendre la direction d'une revue mensuelle destinée à nous faire connaître les *Archives historiques du diocèse de Chartres* (Chartres, secrétariat de l'évêché, 10 fr. par an). C'est le cartulaire de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou qui commencera la publication ; d'autres suivront, dont le prospectus nous donne une liste provisoire. Nous ne pouvons souhaiter que longue vie au périodique qui nous promet tant de pièces intéressantes sur notre vieille France. Mais tout en admirant le zèle de M. l'abbé Métais, nous avouons qu'il nous semble exagéré de dire qu' « il ne faut pas s'arrêter tant qu'il restera ne fût-ce qu'une seule pièce à publier de nos archives historiques, religieuses et civiles. »

Périgord. — M. A. Dujarric-Descombes vient de réunir quelques docu-

ments sur *Maistre Jehan Carant, prototypographe de la ville de Périgueux* (Paris, imp. Moye et Montaubéry, in-8 de 16 p.), dont la plus ancienne impression connue est datée de 1498 et dont on perd la trace après 1504.

Provence. — M. Guillaume de Rey nous donne l'*Almanach des saints de Provence pour l'année 1895, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, in-8 de 56 p.). Comme dans ses précédents recueils, l'auteur, à la suite des pieuses listes, a résumé d'intéressantes notices sur quelques saints et saintes de Provence : saint Bache et sainte Réparade, saint Oms, prêtre, saint Oronce Modeste et saint Antonin, évêques de Carpentras, saint Hilaire, évêque d'Arles, saint Ailbeur et saint Augustal, saint Eucher, évêque de Lyon, et sa famille, sainte Consorce et sainte Tulle, saint Constantin, évêque de Gap. M. de Rey mêle à ses récits d'instructives observations : c'est ainsi que (p. 41), s'appuyant sur l'*Histoire de Montmajour*, par Dom Chantelou, il corrige une erreur des Bollandistes, et que (p. 56), d'accord avec le *Gallia christiana*, il corrige une autre erreur commise par les rédacteurs des *Acta Sanctorum*.

Quercy. — Le *Memorandum des consuls de la ville de Martel* (Lot), que publie M. H. Teulié (extrait de la *Revue de philologie*, t. VII et VIII Paris, Bouillon, in-8 de 47 p.), offre tout ensemble un intérêt historique et philologique. Au premier point de vue, ce document, qui renferme des comptes de dépenses des consuls pour plusieurs années (1252-1284), nous renseigne sur les affaires dont avait à s'occuper une petite ville à la fin du XIIIe siècle. D'autre part, il est curieux d'étudier le langage qui se parlait dans ce coin de terre. Assurément, ces textes sont trop courts, et les expressions n'en sont pas assez variées pour permettre une étude complète; ils n'en prêtent pas moins à des remarques intéressantes. Deux planches en phototypie accompagnent cette publication.

Vendée. — M. René Vallette a extrait de la *Revue du Bas-Poitou* un travail que les vrais bibliophiles apprécieront comme il le mérite : *Profils vendéens. Le Jurisconsulte Julien II Collardeau ; sa maison des champs et sa bibliothèque* (Paris, Lechevalier; Fontenay, *Revue du Bas-Poitou*, in-8 de 16 p., avec un portrait et une vue de la maison de Collardeau à Villepréau). M. Vallette a brièvement esquissé la biographie de Julien Collardeau, qui fut tour à tour avocat et procureur du Roi à Fontenay. Mais l'intérêt principal de l'opuscule réside dans le catalogue du livre que possédait le personnage, et dont M. Vallette a eu la bonne fortune de retrouver le manuscrit, « œuvre de François Vexiau, avocat en parlement, neveu de Julien Collardeau. »

Alsace. — Un géographe du Roi, estimé dans son temps, aujourd'hui peu connu, Pierre Du Val, nous a laissé *Une Description de l'Alsace en 1662* dans un opuscule devenu rarissime, et dont on ne connaît qu'un exemplaire, conservé à la Bibliothèque nationale. M. Nerlinger, dont les travaux ont plusieurs fois été signalés ici, a eu la bonne idée de le reproduire dans la *Revue d'Alsace* de janvier (Tiré à part. Belfort, imp. du journal *la Frontière*, in-8 de 24 p.). L'éditeur a mis au bas de ce texte fort intéressant de très bonnes notes qui en rectifient les quelques erreurs et en éclaircissent les points obscurs.

Allemagne. — La grande histoire de la peinture chrétienne publiée par la librairie Herder, de Fribourg, et composée par M. Erich Frantz, professeur à l'Université de Breslau, est aujourd'hui une œuvre terminée. Chacun des deux volumes a l'étendue à peu près d'un volume de l'*Histoire des Papes*, de M. Pastor, à côté de laquelle, par le plan, l'esprit catholique, la méthode scientifique et l'étendue de l'information, l'ouvrage de M. Frantz n'est pas indigne de figurer. La *Geschichte der christlichen Malerei* est accompagnée

d'un recueil de gravures qu'on peut, à son choix, insérer dans le texte ou faire relier séparément.

Angleterre. — MM. Chapman et Hall publient un important ouvrage de M. R. S. Gundry : *China past and present*, qui emprunte à la guerre actuelle que l'Empire du Milieu soutient contre le Japon un grand intérêt d'actualité. Le système d'éducation, les rapports avec les étrangers, le service des douanes maritimes dans les ports à traités, les missions, la religion des ancêtres, etc., y sont soigneusement étudiés.

— Le juge O'Connor Morris va faire paraître chez M. George Allen, sous le titre : *Memories and Thoughts of a life*, ses souvenirs et ses expériences des hommes et des choses pendant les soixante dernières années écoulées. C'est surtout de l'Irlande qu'il s'agira, car le magistrat habita l'île depuis le temps d'O'Connell jusqu'à celui de Parnell, mais il y sera aussi question de littérature, d'Oxford pendant le « mouvement tractarien » et de la société de Londres.

— Le Rev. docteur A.-B. Grosart vient de faire à Dublin une précieuse découverte. Il a trouvé dans la bibliothèque de Trinity College un manuscrit de cinq cents pages in-folio, écrit au milieu du XVIIe siècle, et renfermant un grand nombre de poésies inédites, parmi lesquelles un touchant *Farewell to Fortune*, composé par Bacon à l'occasion de sa chute ; un *New Year's verse-gift*, dédié par Philip Massinger à la comtesse de Chesterfield ; un épithalame de cent quatre-vingt-six vers, de la propre écriture de Thomas Randolph, et diverses pièces de Francis Beaumont, Cyril Tourneur et Aurelian Townsend. Le docteur Grosart se propose de faire imprimer ce très curieux manuscrit dès que quatre cents souscripteurs auront fait parvenir leur adhésion à MM. Ponsonby et Weldrick, University Press, Dublin.

— MM. Swan et Sonnenschein éditeront prochainement dans leur collection des sciences sociales un ouvrage de M. G. H. Blunden : *Local Taxation and Finance*, accompagné d'une étude historique et de nombreux documents statistiques.

— Un ouvrage de folklore, *Studies in folk song, and popular poetry*, par M. Alfred M. Williams, est sous presse chez M. Elliot Stock. Il traite des vieux chants anglais, écossais, français, portugais, hongrois et américains, et sera précédé d'une préface de M. Edward Clodd.

Belgique. — L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* pour l'année 1895 (Bruxelles, imp. de F. Hayez, in-16 de 414 p.) nous apporte une notice biographique du comte Goblet d'Alviella sur Émile-Louis-Victor de Laveleye (1822-1892) ; une étude sur l'ingénieur Michel-Henri-Joseph Maus, par le général Brialmont ; enfin une esquisse, par M. Hyman, de la vie et des œuvres du peintre Alexandre Robert.

— Un « book trotter » belge, qui ne nous dit pas son nom et que les lauriers du chanoine U. Chevalier empêchent de dormir, se propose de nous donner un *Repertorium latinae poeseos*, où l'on trouvera rangés selon l'ordre alphabétique les quatre premiers vers de toutes les pièces de poésie latine publiées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, avec l'indication des sources. Le spécimen (Gand, A. Siffer, in-4 de 34 p., 2 fr. 50), nous montre de quelle manière l'auteur a conçu sa publication. On est effrayé de la somme de travail qu'un tel répertoire exigera, mais l'utilité en est incontestable, et l'on ne peut que souhaiter à l'auteur le courage d'aller jusqu'au bout et le succès qui soutiendra son courage.

— M. Octave Berger, l'un des fervents disciples du socialiste belge Colin, s'efforce de propager les doctrines du maître. Il nous présente un court résumé (*Le Socialisme rationnel*. Extrait du n° 4 de *la Question sociale*.

Bruxelles, l'auteur, 15, rue des Petits-Carmes, in-4 de 4 p.) de ces théories qui, tout en niant Dieu, cherchent dans l'homme un principe immatériel, et considèrent la question sociale comme une question morale.

— L'on a souvent reproché aux Belges d'avoir perdu la conscience de leur nationalité pendant l'occupation française, et l'on a prétendu qu'ils avaient manqué de patriotisme en 1814, en ne se joignant pas aux armées de la coalition formée contre la France. M. Prosper Poullet (*La Belgique et la Chute de Napoléon*. Bruxelles, O. Schepens, in-8 de 44 p. Extrait de la *Revue générale*) montre que ces reproches ne sont pas fondés. A l'aide de rapports adressés au gouvernement impérial par les préfets des provinces belges, il établit que le sentiment national était resté puissamment enraciné dans le cœur des populations. Si la Belgique ne s'est pas soulevée contre la domination étrangère comme la Prusse et les Pays-Bas, c'est qu'elle n'était pas en état de le faire, à cause du nombre des troupes françaises qui occupaient le pays et des faibles ressources qu'elle pouvait leur opposer.

Italie. — M. Giuseppe Travali, qui s'intéresse à Murat comme à l'un des précurseurs de Victor-Emmanuel, publie quelques documents curieux sur la mort de l'ancien roi de Naples au Pizzo : *Documenti su lo sbarco, la cattura e la morte di re Gioacchino Murat al Pizzo* (Palermo, Alberto Reber, in-8 de 29 p.). Ce petit recueil de pièces comprend : 1° trois rapports officiels du général Vito Nunziante, sur la prise et l'interrogatoire de Murat; 2° une circulaire de l'intendant de la Calabre Ultérieure; 3° les ordres du conseil d'État relatifs à l'exécution du prisonnier; 4° l'annonce de la prise de deux barques corses; 5° deux rapports sur la condamnation et l'exécution de Murat.

— La *Vita popolare* (Ascoli, Piceno, Corso, 52. Bimensuel, 10 fr.), qui a commencé sa publication le 20 janvier, se propose l'étude du folklore non plus au seul point de vue littéraire et scientifique, mais aussi sous le rapport de la psychologie et de la morale. La revue est née de cette pensée que les traditions populaires révèlent les qualités, les aptitudes, les aspirations et les besoins du peuple; et qu'en les étudiant on travaille à l'amélioration de l'état social. Naturellement les Marches ont la belle part dans les traditions que recueille le nouveau périodique.

— A-t-il existé à Vérone un évêque du nom de Zufeto? On le crut jusqu'en 1755, sur la foi d'un document de 1146 où il est question de l'investiture donnée *ab episcopo Zufeto* à la comtesse Mathilde. Mais le chanoine Dionisi, dans sa *Cronologica serie di vescovi*, qui forme un des appendices de la *Nuova difesa di tre documenti veronesi* de Francesco Florio (Rome, 1755), émit l'opinion que *Zuffetio* n'était qu'une transformation du titre de *suffectus*, qui se serait appliqué à l'évêque Arnolfo. Cette opinion fit fortune, et depuis lors le prétendu Zufeto fut rayé de la liste des prélats véronais. La découverte, le 27 septembre 1894, dans l'église Saint-Laurent, d'une plaque de plomb mentionnant la translation du corps de saint Hippolyte *a Zufeto episcopo*, permet à M. Pietro Sgulmero de replacer ce personnage dans la liste épiscopale d'où il avait été indûment exclu. C'est l'objet d'un petit opuscule écrit à l'occasion des noces de M. Angelo Boschetti avec Mlle Bianca Roncetti : *Zufeto, vescovo di Verona* (Verona, imp. G. Franchini, in-8 de 61 p.).

— Le troisième centenaire de la mort du Tasse (25 avril) va faire naître en Italie de nouvelles publications sur le glorieux poète. M. Angelo Solerti, qui dirige l'édition critique des œuvres du Tasse, publiée par la maison Zanichelli, de Bologne, prépare en même temps pour la maison Loescher, de Turin, une *Vita di Torquato Tasso*, annoncée depuis quelque temps, et que le public accueillera avec joie. Dix ans de recherches et de travail ont permis

à l'auteur de mener à bonne fin son ouvrage, qui comprendra trois volumes : le premier contient la biographie du poète, et est richement illustré de vingt portraits, trois médaillons, dix fac-similés, trois plans topographiques et trente gravures; le second nous apportera cent dix-sept lettres du Tasse, inédites ou éparses de côté et d'autre, et cinq cent quarante lettres de ses contemporains, écrites sur lui et sur ses œuvres ; le troisième contiendra les pièces justificatives et une bibliographie. Annonçons aussi que M. Solerti, qui a retrouvé en Angleterre l'autographe de la *Gerusalemme liberata*, en fera paraître, avec l'aide de divers collaborateurs, une édition critique à la maison Barbèra, de Florence.

— M. E. Portal publie un intéressant recueil de critique littéraire : *Scritti vari di letteratura provenzale moderna* (Palerme, Reber, in-8 de 118 p.). L'aimable écrivain que nous avons prêté à la Sicile s'occupe du félibrige, de la reine Jeanne, de Mistral, de la Marineto, de L. Duc, du poète marseillais Fortuné Chailan, du poète agenais Jasmin, de la Société des parlers français, du poète nimois Louis Roumieux, de Félix Lescure, de l'Almanach provençal, du centenaire de Béatrix, d'un sonnet à l'Italie par Crousillat, le doyen des félibres, de William Ch. Bonaparte Wyse, de la Terre provençale par Paul Mariéton, d'une poétesse des Pyrénées (Mlle Duclos), de la légende d'un peuple par Louis Fréchette, de l'Album en l'honneur de Christophe Colomb, publié par le comte de Gubernatis, avec le concours d'un grand nombre d'écrivains espagnols, français, italiens, etc., d'Amymone, roman du vicomte O. de Poli, de la notice d'André Thevet sur Jeanne d'Arc. On trouve en appendice une petite anthologie formée de pièces de vers adressées à M. Portal par divers poètes provençaux.

— De l'*Annuario della Nobiltà italiana*, qui vient de paraître pour la dix-septième fois depuis sa fondation (Bari, *Giornale araldico*, in-32 cart. de 1,220 p.), nous n'avons que du bien à dire. Cet annuaire garde la « tradition » avec un respect et une foi semblables à celles d'un pair d'Angleterre, qui, au Banc de la Reine, dit en étendant la main vers la couronne : « Je maintiendrai. » On se plaît à reconnaître que, sans être tributaire du Gotha (comme nous, hélas!), avec un choix éclairé de documents officiels, il donne un État présent de tous les membres des familles souveraines, et ceux des divers gouvernements de tous les pays. Comme suite à ces précieuses indications, l'Annuaire contient environ un millier de notices généalogiques sur l'ancienne et la nouvelle noblesse italienne. Les armoiries des principales familles y sont figurées en gravure, avec le soin scrupuleux que réclament les productions héraldiques; plusieurs planches hors texte, enluminées fort artistement, ont droit à une mention spéciale. Nous signalerons particulièrement celles qui représentent les armes des Criscione, Gubernatis, Gravina, Gioppi et Mirelli, dont la parfaite exécution mérite les éloges que nous avons donnés l'an dernier à celles des Crollalanza. La reproduction des armes de Malespina, d'après un marbre du musée de Vérone, réserve une douce émotion aux amateurs de la forme archaïque.

Suisse. — Si M. le comte de Dion a passé sous silence l'histoire de *la Maison forte d'Orchamps* (*Jura*) (Voir plus haut, page 280), sur laquelle les écrivains locaux sont eux-mêmes fort peu renseignés, en revanche il a bien résumé les faits dont *le Château d'Estavayer* (*Suisse*) et sa région ont été le théâtre. L'aperçu historique est précédé d'une description du château. Publié d'abord dans le volume du Congrès archéologique tenu à Besançon en 1891, cet intéressant travail a fait l'objet d'un tirage à part (Caen, Delesques, in-8 de 9 p., avec un dessin de l'auteur).

États-Unis. — C'est une bonne fortune que d'avoir à annoncer la fonda-

tion d'une revue par l'Académie catholique de Washington. *The Catholic University bulletin* (Washington, the catholic University, 10 fr. par an) se publiera pas fascicules trimestriels, dont le premier porte la date de janvier dernier. Le principal objet du bulletin est de servir de porte-voix à l'Université, de faire connaître l'organisation et les progrès du système d'éducation qui y est adopté, de mettre en communication le corps enseignant avec le public catholique d'une part, et le public scientifique de l'autre. On ne se fera pas faute d'y étudier les méthodes d'enseignement des autres institutions semblables. Pour donner, d'ailleurs, une idée de la manière dont est conçue la publication, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici les sommaires du premier numéro : *L'Église et la Science*, par S. Em. le chancelier; *Léon XIII et l'Université catholique*, par M. Thomas O'German; *la Théologie dans les Universités*, par M. Thomas Bouquillon; *Programme d'études bibliques*, par M. Charles P. Grannan; *l'Établissement philosophique Mac-Mahon*, par M. Edward A. Pace; *l'École américaine d'Athènes*, par M. Daniel Quinn; *le Congrès scientifique de Bruxelles*, par M. Thomas J. Shahan; *l'École de philosophie ; l'école de sciences sociales ; chronique universitaire ; M. Eugène Kelly ;* puis des articles nécrologiques, bibliographiques, et une chronique générale.

Publications nouvelles. — *La Résurrection de la chair*, par l'abbé J.-F. Brinquant (in-8, Lamulle et Poisson). — *De Genève à Rome, impressions et souvenirs*, par T. de la Rive (in-18, Plon et Nourrit). — *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, réunis, traduits et annotés, par T. Reinach (in-8, Leroux). — *Revue de droit public et de science politique en France et à l'étranger*. T. II (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité théorique et pratique de l'assurance en général*, par C. de la Prugne (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Élections législatives depuis 1789, histoire de la législation et des mœurs*, par G.-D. Weil (in-18, Alcan). — *La Philosophie d'Ernest Renan*, par R. Allier (in-18, Alcan). — *La Psychologie du beau et de l'art*, par M. Pilo ; trad. de l'italien par A. Dietrich (in-18, Alcan). — *Science et conscience*, par H. Kleffer. T. III. *La Morale universelle* (in-8, Alcan). — *Paradoxes ou vérités*, par P. Icard (in-18, Alcan). — *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*. Bd. I., Hf. IV, herausgegeben von C. Baeumker (gr. in-8. Münster, Aschenorffschen). — *La Cité moderne ; métaphysique de la sociologie*, par J. Izoulet (in-8, Alcan). — *Réformes pratiques dans le régime des impôts*, par E. Cohen (in-12, Guillaumin). — *Le Pain quotidien assuré à tout le monde*, par P. de Montaignac (in-16, Retaux). — *Le Libre-échange monétaire*, par le comte Rochaïd (in-8, Guillaumin). — *Les Monts-de-piété en France*, par M. Vanlaer (in-8, Guillaumin). — *Apuntes sobre la cuestion industrial*, por Camps y Fabrès (in-16 cartonné, Manresa, tip. de San José). — *Lehrbuch der Algebra*, von H. Weber. I (Braunschweig, F. Vieweg). — *Théorie des fonctions algébriques et de leurs intégrales*, par P. Appell et E. Goursat (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire d'électricité*, par E. Branly (in-8, Poussielgue). — *Ottica*, del prof. E. Gelcich (petit in-16 cartonné, Milano, Hœpli). — *Les Aurores polaires*, par A. Angot (in-8 cartonné, Alcan). — *Les Arts et les industries du papier en France*, par M. Vachon (in-4, Libr.-impr. réunies, May et Motteroz). — *Le Sport de l'aviron*, par Un ex-champion (in-8, Libr.-impr. réunies, May et Motteroz). — *Grammaire latine*, par l'abbé Le Goff (in-8 cartonné, Delagrave). — *Morfologia italiana*, del E. Gorra (petit in-16 cartonné, Milano, Hœpli). — *Il Nome personale nella Lombardia, durante la dominazione romana*, per B. Nogara (in-8, Milano, Hœpli). — *Les Possessions*, par O. Houdaille (in-18, Lemerre). — *A voix basse*, par Capillery (in-18, Lemerre). — *Rythmes et nombres*, par P. de Bouchaud (in-18, Lemerre). —

Rimes viriles, par J. Noirit T. I (in-18, Bordeaux, veuve Moquet). — *Les Héros et les héroïnes d'Homère*, par A.-Ed. Chaignet (in-8, Hachette). — *Poesias*, por Camps y Fabrès (in-16 cartonné, Manresa, tip. de San José). — *Une Tragédie antique sur la Passion*, par l'abbé M. de la Rousselière (in-18, Retaux). — *L'Art*, pièce en trois actes, en prose, par A. Thalasso (in-8, Lemerre). — *La Comédie-Française depuis l'époque romantique, 1825-1894*, par A. Soubies (in-4, Fischbacher). — *Contes pour les bibliophiles*, par O. Uzanne et A. Robida (gr. in-8, Libr.-impr. réunies, May et Motteroz). — *Simplette*, par F. Calmettes (in-18, Plon et Nourrit). — *Pages d'Orient*, par M. Noë (in-18, Plon et Nourrit). — *Marthe Filmer*, par C. Antoine (in-18, Plon et Nourrit). — *Tablettes d'argile*, par J. Fréhel (in-18, Plon et Nourrit). — *La Femme en gris*, par H. Sudermann ; trad. de l'allemand (in-18, Perrin). — *L'Ami inconnu*, par L. Riotor (in-18, Lemerre). — *L'Impossible Amitié*, par Mme S. Meunier (in-18, Lemerre). — *L'Heureux Dominique*, par Champol (in-18, H. Gautier). — *Toit de chaume*, par M. du Campfranc (in-18, H. Gautier). — *Contributo allo studio della Novella francese del XV, XVI secolo*, per P. Toldo (in-8, Roma, Loescher). — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, par le R. P. G. Longhaye. T. II (in-8, Retaux). — *Les Bénédictins de Saint-Germain des Prés et les savants lyonnais*, par l'abbé J.-B. Vanel (gr. in-8, Picard ; Lyon, Vitte). — *Loin du pays. Les Religieux français et l'influence de la France dans les missions*, par le R. P. F. Rouvier (in-18, Retaux). — *Neron el primer perseguidor de los christianos*, por U. Ferreiroa (in-8, Valencia, Domenech). — *La Cour de Rome et l'esprit de réforme*, par F. Rocquain (in-8, Thorin). — *Pierre le Vénérable, ou la Vie et l'influence monastique au XIIe siècle*, par M. Demimuid (in-8, Téqui). — *Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789*, par A. Brette. T. Ier (gr. in-8, Impr. nationale ; Hachette). — *La Déportation des députés à la Guyane*, par le chanoine de Larue (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du chevalier de Mautort*, publiés par le baron Tillette de Clermont-Tonnerre (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Souvenirs du général baron Paulin (1782-1876)*, publiés par le capitaine du génie Paulin-Ruelle (in-18, Plon et Nourrit). — *Souvenirs d'un vieux précepteur*, par E. Allaire (in-18, Lamulle et Poisson). — *Les Défenseurs du Mont Saint-Michel, 1417-1450*, par le vicomte O. de Poli (in-18, Conseil héraldique de France). — *Pouillé de l'ancien diocèse de Sens*, par P. Quesvers et H. Stein (in-4, A. Picard). — *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, par le vicomte G. d'Avenel (2 vol. gr. in-8, Impr. nationale ; Hachette). — *History of the Church in England*, by Mary (in-18 cartonné, London, Burns and Oates). — *Le Capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République*, par E. Simond (in-18, Perrin). — *Hubert Robert et son temps*, par C. Gabillot (gr. in-8, Librairie de l'Art). — *Le Commandant Rivière, sa vie et ses œuvres*, par F. Bournand (in-18, Téqui). — *La Vita e le opere di Giovanni Botero*, di C. Gioda (3 vol. in-18, Milano, Hœpli). — *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Mans*, par Le Paige (2 vol. gr. in-8, Mayenne, A. Nézan). — *Bibliotheca bibliographica italica. II. Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia*, compilato da G. Ottino e G. Fumagalli (gr. in-8, Torino, Clausen). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Humble amour*, par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Amour à nu*, par Henri Kistemakers fils. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 3. *Une Passade*, par Willy (Henri Gauthier-Villars). Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 4. *Stania*, par George du Vallon. Paris, Savine, 1894, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Kardan*, par Alhaizas. Paris, Paul Vigot, 1895, in-18 de 156 p., 2 fr. — 6. *Mer bénie*, par Pierre Mael. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 7. *Fille et fiancée*, par la comtesse de Beaurepaire. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 314 p., 2 fr. — 8. *Carlistes et Christinos*, par le comte de Saint-Aulaire. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 9. *Oreste et Pylade*, par la vicomtesse de Pitray. Paris, Haton, 1895, in-18 de 287 p., 3 fr. — 10. *Amours de jeune*, par Hector Malot. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 363 p., 3 fr. 50. — 11. *Deux femmes*, par Gaston Volnay. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 12. *Mouffetard Ier*, par Jules Gros. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 414 p., 3 fr. 50. — 13. *La Duchesse de Rosenwald*, par de Nocé. Paris, Haton, 1895, in-18 de 340 p., 3 fr. — 14. *Hassan le janissaire*, par Léon Cahun. Paris, Colin, 1895, in-18 de 370 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Renégat*, par Augustin Filon. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 16. *Chemises rouges*, par Paul Gaulot. Paris, Ollendorff, 1893, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 17. *La Chevelure de Madeleine*, par Jean Rameau. Paris, Ollendorff, 1895, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 18. *Mariage mystique*, par Léon Barracand. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 19. *La Petite Paroisse*, par Alphonse Daudet. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 449 p., 3 fr. 50.

1. — La moisson des romans est un peu maigre ce trimestre, maigre pour la quantité et pour la qualité; à peine deux ou trois gerbes de choix. Et en premier lieu, *Humble amour*, de M. René Bazin. C'est toujours une bonne fortune pour les lettrés et les honnêtes gens que l'apparition d'un nouveau volume du fin et délicat auteur de *Tache d'encre* et de *la Sarcelle bleue;* celui-ci est un recueil de six nouvelles, dont la première et la plus longue, *Donatienne*, avait été publiée, l'automne dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est l'histoire, ou plutôt c'est le tableau d'une famille bretonne d'où la pauvreté exile d'abord la mère, où le vice introduit bientôt le désespoir. La jeune mère a dû aller à Paris, être nourrice ; elle enverra ses gages, pour aider le mari à éviter la saisie, à mieux cultiver sa ferme, à augmenter les revenus du ménage. Nous la suivons pendant son voyage en troisième classe, et puis « oncques plus on ne la revit. » Son pauvre et vaillant mari reçoit d'abord de courtes lettres, mais pas de lettres chargées. Il s'est mis à défricher une lande inculte; il s'y déchire les mains, se consolant de sa peine au souvenir de l'absente et à la pensée qu'au retour elle trouvera la ferme agrandie et enrichie. Mais les lettres cessent d'arriver; le cou-

rage du Breton n'est pas diminué, mais ses forces sont amoindries. Il est inquiet, il a des doutes. Que fait-elle? Que devient-elle? Il l'apprend un jour, par hasard. Alors, chargeant sur une petite charrette de bois ses deux plus petits enfants, sa fille aînée marchant à côté de lui, il quitte le village, abandonne à l'huissier sa maison, et s'en va droit devant lui. « A présent, c'est un sans-travail; si vous le rencontrez, ayez pitié ! » — Dans ce mélancolique et attendrissant récit, peu de scènes développées; le dessin des personnages n'est pas appuyé; les faits sont notés plutôt qu'exposés; on dirait un tableau voilé de brume. C'est de l'art impressionniste et suggestif, mais pratiqué par un très subtil psychologue et par un écrivain très sûr, qui sait au juste à quel endroit il faut toucher l'âme de ses lecteurs, pour les obliger à collaborer à son œuvre, et pour leur donner, avec quelques brèves et légères indications, une impression profonde et durable.

2. — Je n'ai rien à dire du second recueil, qui porte ce titre, *l'Amour à nu....*, sinon que c'est une œuvre de jeune homme plein de bonne volonté, et qui veut réussir à tout prix, — même au prix de l'impudeur. Seulement, il connaît moins les secrets de l'art d'écrire que ceux de la réclame. Le titre de son livre est une trouvaille, et je l'en félicite comme il convient; mais j'avertis les amateurs que c'est aussi un guet-apens. Ce n'est pas que le livre lui-même soit honnête, mais il est moins malpropre qu'on le pourrait croire ou qu'on le pourrait craindre, et ceux qui l'achèteraient pour les *promesses* du titre seraient volés. C'est de la contrefaçon pornographique! J'ajoute que c'est aussi de la contrefaçon littéraire. Ce n'est qu'en pays flamand qu'on peut écrire aussi lourdement et improprement : « Que de phrases pour si peu de chose ! et pour une chose si naturelle! *Sa logique* ne découle-t-elle pas tout évidemment de *sa* vulgarisation? » (p. 105.)

3. — Le recueil de Willy (M. Henri Gauthier-Villars) témoigne de qualités humoristiques pour lesquelles je me sentirais de l'indulgence et peut-être une certaine estime, si elles étaient appliquées à des sujets moins scabreux, et si elles étaient un peu plus spontanées et naturelles. Il est évident que l'auteur s'applique à être drôle, qu'il s'évertue et qu'il peine; on dirait d'un homme qui se gratte et se chatouille pour se faire rire. Le spectacle est plutôt pénible.

4. — Mélodramatique, mais honnête et honnêtement écrit, le roman intitulé *Stania*. Stania est une jeune princesse russe qui voudrait bien épouser un de ses compatriotes, nommé Dimitri; elle est exquise, il est exquis. Mais il ne l'avait pas toujours été. Il avait promis sa foi, un jour, à une institutrice qu'il avait trouvée exquise. Stania l'apprend, a du chagrin et se décide à faire un voyage, pour se donner le temps de réfléchir. Au cours de ce voyage, elle rencontre le frère de l'institutrice, qui lui fait la cour et lui fait connaître l'horrible « lâchage » de Dimitri. Stania l'é-

conduit, et se décide à avoir une explication avec Dimitri. Elle en est satisfaite, et l'on fixe le jour du mariage. C'est ici que le drame fait explosion. Le jour de la cérémonie, au pied des autels, le frère de l'institutrice se jette sur Dimitri et lui envoie un coup de poignard; mais c'est l'institutrice qui le reçoit. Comment elle n'en meurt pas, comment Stania la sauve et la console, comment le meurtrier se fait justice, c'est ce que vous pouvez aller voir, si cette imitation, avec grossissement, des « russeries » de Mme Henri Gréville vous a paru alléchante.

5. — Il y a dans *les Kardan* deux choses bien distinctes, rattachées par un lien quelconque : une fable et une philosophie. La fable est honnête et banale. Un jeune peintre rencontre dans un château de Bretagne, où elle vit avec son grand-père, une jeune fille charmante, pure, innocente, parfaite, comme toutes celles qui peuplent les châteaux des romans. Il la voit, il l'aime, il l'épouse, sans la moindre péripétie ni difficulté. La philosophie est plutôt obscure; il y est fortement question « d'érections de vie » et de « floraisons sommitales. » C'est une cosmogonie et une anthropologie, dont je n'ai rien à dire, sinon qu'on préférerait les voir ailleurs que dans un roman.

— Voici quatre « histoires » honnêtes mais pauvres.

6. — La première, *Mer bénie*, est la moins indigente. Deux sœurs de lait, la fille d'un amiral et la fille d'un pauvre pêcheur, voient partir leurs fiancés sur un vaisseau de l'État; le curé bénit le vaisseau et la mer, les jeunes filles voient dans cette bénédiction une sauvegarde pour leurs fiancés; ils furent bénis, ils reviendront. Le fils de l'amiral revient; mais l'autre? L'autre a été perdu dans une île d'anthropophages; la nouvelle en est donnée au vieux pêcheur, qui ne doute pas de la mort du pauvre marin. Mais sa fille doute, ou plutôt elle est sûre que son fiancé vit encore et qu'il reviendra. Et il revient en effet, et les deux sœurs de lait sont heureuses. Je répète que cette « marine » est d'une absolue pureté, qu'elle est enveloppée d'une certaine teinte poétique, et que l'amitié des deux sœurs de lait donne lieu à quelques scènes touchantes.

7. — *Fille et fiancée* est un roman-feuilleton à faire pâmer les âmes sensibles et candides. Une jeune fille, Ghislaine, a pour père un vaurien et pour oncle un brave homme qui l'a recueillie chez lui, avec un autre de ses neveux, Alban. Les deux cousins s'aiment, au grand désespoir de l'oncle, qui avait d'autres vues pour son neveu. A la suite d'une violente discussion, Alban quitte la maison, non sans avoir eu au préalable une dernière entrevue avec sa cousine, à qui il promet une fidélité éternelle. Mais le soir de son départ, l'oncle meurt assassiné. Ghislaine trouve auprès du cadavre et du coffre-fort éventré un portefeuille qu'elle reconnaît pour avoir appartenu à son père; elle est fixée sur l'assassin! Mais le parquet se trompe et fait arrêter Alban, sur la foi de certaines apparences accusatrices. Ghislaine, qui sait la vérité, que fera-t-elle? La fian-

cée sauvera-t-elle l'innocent Alban? La fille livrera-t-elle son père? Cruelle alternative ! L'auteur, avec une habileté qui n'est pas sans mérite, nous en fait partager l'angoisse pendant un temps assez long. Enfin, Ghislaine se décide : elle va trouver son père, qui est d'ailleurs mourant, et l'emmène dans une voiture, à la salle de la cour d'assises où Alban vient de comparaître. Le père avoue et meurt, et la *Fiancée* est récompensée du courage de la *Fille*.

8. — Ceci — *Carlistes et Christinos* — est une tragédie espagnole renouvelée du *Cid*, mais une tragédie plus tragique que celle de Corneille; c'est d'ailleurs sa seule supériorité. Deux jeunes gens s'aimaient d'amitié tendre, et l'un d'eux aimait la sœur de son ami et lui était fiancé. La politique survint, la guerre carliste éclate, et voilà que les deux amis deviennent ennemis mortels, et que le fiancé tue en duel le frère de sa Chimène ! Mais Chimène a un père qui ne plaisante pas. Ce don Gomez intime à sa fille l'ordre de renoncer à son Cid et d'épouser un don Sanche, peu chevaleresque, mais pratique. Chimène refuse noblement ! Le père l'envoie au couvent, où elle restera éternellement, à moins qu'elle ne consente au mariage ordonné. La nourrice de Chimène lui conseille alors d'user d'un stratagème : qu'elle feigne d'accepter, et le jour où on la mariera, elle sera là, elle, la nourrice, elle l'enlèvera et la conduira à don Rodrigue. Mais Gomez a eu vent du complot, et pour en empêcher l'exécution, il soudoie des assassins, qui attendent Rodrigue sous la fenêtre de sa belle et, pendant qu'il chante une sérénade, lui donnent un coup de poignard qui lui coupe la voix. Il n'en meurt pas d'ailleurs, mais c'est Chimène qui en meurt d'émotion. Quant à Rodrigue, guéri, il se fait jésuite. Ainsi finit le Cid de M. de Saint-Aulaire. Pardon, ô Corneille !

9. — « Vive la Russie, Monsieur ! » C'est un Polonais qui pousse ou doit être tenté de pousser ce cri, lorsqu'il s'aperçoit qu'il n'a jamais eu de meilleur ami que le colonel russe Serge Lernoff. Mais ne précipitons pas le cours des événements et prenons les choses par le commencement. Le Russe Serge Lernoff et le Polonais André Maninsky étaient amis de collège ; on les appelait Oreste et Pylade. C'est le Polonais qui était Oreste, et qui le devient de plus en plus, car il a à venger sa mère, la Pologne (je crois, d'ailleurs, que l'autre Oreste, le premier de tous, avait à venger son père ; ne faites pas attention!), la Pologne meurtrie et dévastée par les régiments russes, par celui-là même que commande Pylade Lernoff. André est un des patriotes qui conspirent pour la délivrance de leur patrie. Dénoncé, ses biens sont mis sous séquestre, il est emprisonné et il allait être condamné à mort, quand, brusquement, il reçoit sa grâce, ou plutôt une commutation de peine : il n'est condamné qu'à l'exil, à Paris. Là, il apprend que ses biens sont devenus la possession de Serge Lernoff. Ce dernier coup l'accable ; il maudit l'amitié, il maudit la vie, il maudit tous les Russes,

quand il est informé d'abord que c'est à l'intervention de Serge qu'il a dû de n'être pas fusillé, ensuite que Serge n'a sollicité d'être mis en possession des biens de son ami que pour en être le dépositaire, lui en servir les revenus, et les lui restituer dès qu'il le pourra. A ce coup, la Pologne meurtrie sent un baume consolateur sur ses meurtrissures. André appelle Serge à Paris et se jette dans ses bras, et le Polonais se réconcilie avec le Russe, en attendant que ce soit la Pologne qui embrasse la Russie. Et c'est peut-être à cette éventualité qu'a voulu nous faire rêver l'âme généreuse de l'auteur d'*Oreste et Pylade.*

10. — Les amours des jeunes sont pures, nobles, désintéressées, ce que ne sont pas les amours de vieux ! C'est là peut-être ce qu'a voulu démontrer M. Hector Malot dans cette œuvre, solidement, habilement et grossement charpentée, comme le sont en général toutes ses autres œuvres. Un père a un fils épris d'une comédienne honnête ; il s'oppose à leur mariage. Et pour l'empêcher, il a recours à un journaliste véreux qui se charge, moyennant une bonne commission, d'éloigner la comédienne en lui procurant un engagement dans un pays lointain, à Pézenas, par exemple. Le journaliste a une femme, aussi véreuse que lui, qui partage son zèle pour le père de famille indigné et généreux. Elle fait si bien, qu'elle se fait aimer et pensionner par ce père noble. Et voilà comment l'amour du jeune homme est réhabilité et vengé par les vilaines amours du vieillard. Passons.

11. — « Il eût pu traiter de même la musique, dont il n'appréciait que les opérettes, *qui sont pour ainsi dire la dentelle de l'oreille.* » L'auteur de cette phrase, qui se trouve à la page 13 du roman intitulé *Deux femmes*, fait partie du *Biberon*, — une association de jeunes écrivains qui ne rougissent pas de leur jeunesse et demandent pour elle le « lait de notre indulgence, » comme dirait Shakespeare ! La phrase précitée est une preuve qu'ils en ont besoin ; — le roman tout entier en est une autre. Il nous montre un homme entre deux femmes, dont l'une est sa victime et l'autre son bourreau ; il a conscience de sa cruauté envers la première et de sa lâcheté envers la seconde, mais il n'a pas le courage d'être bon, d'être juste, d'être heureux, et il se résigne lâchement à son malheur. Sa victime, c'est sa maîtresse ; son bourreau, sa légitime épouse. Il quitte l'une, parce qu'il la croit infidèle ; il ne quitte pas l'autre, quoiqu'il la sache infidèle et débauchée. Il ne sait pas vouloir, c'est un « aboulique ; » encore un peu de temps, ce sera un gâteux. Son cas, d'ailleurs banal, pourrait être intéressant, s'il était présenté par un observateur plus pénétrant, par un artiste plus sûr de son outil, par un moraliste plus sûr de ses principes. Observateur, artiste, moraliste, M. Gaston Volnay le deviendra peut-être : un enfant au biberon autorise toutes les espérances et tous les rêves.

12. — Du Jaccolliot, mélangé de Gustave Aymard, avec beaucoup

moins de « style, » si j'ose dire, mais un fond d'idées communardes et socialistes, tel est le singulier roman d'aventures que le pseudo-président de la république de Counani, Jules Gros, avait écrit avant de mourir, sous le titre de *Mouffetard Ier*. — Six condamnés de la Commune, des héros malheureux mais pleins de vertu, parviennent à s'échapper de Nouméa. Ils vivent pendant quelques mois chez les Canaques; l'un d'eux, le Parisien, surnommé Mouffetard, parce qu'il est de Montmartre, est même proclamé roi d'une tribu canaque, ce qui le gêne un peu dans ses opinions démocratiques et dans son amour pour le confortable des pays civilisés. Monté sur le trône, il aspire à descendre; il descend et rejoint ses cinq compagnons, que poursuivent les soldats du gouverneur français, lequel est indigne, vous le devinez, de dénouer les cordons de leurs souliers. Errants et fugitifs à travers les pays sauvages, ils courent toute sorte de périls, ils ont toute sorte de bonnes fortunes, épousent des négresses, trouvent des pépites d'or, les perdent dans la mer, les repêchent à la nage, condamnent à mort le gouverneur et l'exécutent, donnent des leçons de vertu et de générosité aux Pères Maristes et notamment au P. Moutrouzier, en qui ils ne voient que d'âpres commerçants, égoïstes et lâches; bref ! ces vertueux forçats, ces idylliques communards sont sur le point de s'établir dans une petite île, d'y faire souche de métis d'ordre supérieur, et d'y fonder une république idéale et telle que n'en a jamais connu le vieux monde ni le nouveau, une république sans parlement, sans ministres, sans magistrats, sans gendarmes, sans voleurs, sans pots-de-vin, sans chéquards, sans maîtres chanteurs, lorsqu'un dernier malheur leur arrive : un navire étranger les prend à son bord, les ramène en France et les reverse dans le courant fangeux de la vieille civilisation, où leurs vertus se noient et se perdent, comme s'étaient perdues leurs pépites dans la mer, — seulement, il ne se trouve plus personne pour les repêcher à la nage. Et voilà comment le monde a été privé de la république de Counani ! Sur ce long et bizarre tissu de fantastiques aventures, se détachent quelques descriptions géographiques assez bien venues, mais dont nous ne garantissons pas, bien entendu, l'exactitude.

13, 14, 15, 16. — Du roman géographique au roman historique, « il n'y a que la main. » Le roman historique sévit depuis quelque temps avec une intensité particulière : les propagateurs en sont nombreux, et il y a parmi eux des gens d'esprit. Est-ce une simple entreprise de lettrés, est-ce le goût du public qui a fait « refleurir » un genre qui semblait démodé, et qui est un genre bien difficile, pour ne pas dire un genre faux? Nous verrons bien ! Sachez, en attendant, que j'ai quatre romans historiques à vous présenter. Ce n'est pas moins de sept à huit siècles de l'histoire de l'Occident à parcourir : le moyen âge, l'islamisme, la Réforme, la Révolution française à approfondir et juger, pour approfondir et juger la valeur

des imaginations de quatre aimables conteurs. C'est beaucoup, et je suis sûr que vous n'en demanderez pas tant. Voltaire n'aimait pas à peser des œufs de mouche dans des balances en toile d'araignée ; il n'eût pas aimé davantage à les peser sur des bascules. J'espère que vous-mêmes ne voudriez pas que je pesasse des romans sur les lourds appareils de la critique historique, ni que j'empiétasse sur les fonctions de mes confrères, ni que j'employasse.... Rien que d'y penser, ma plume se hérisse !

Je vous dirai donc tout simplement que, sur ces quatre romans historiques, il y en a un que vous pouvez laisser lire à vos enfants, si l'envie leur en vient et leur dure : c'est *la Duchesse de Rosenwald*, roman féodal, mais naïf. La scène se pâsse au xe siècle, sous Othon Ier, empereur d'Allemagne. L'aimable Elsa, duchesse de Rosenwald, est fiancée au valeureux Ataulf ; mais on découvre bientôt qu'Ataulf est issu d'une famille et d'une race ennemies de la famille de l'Empereur et de l'empire germain. Ici de copieux détails sur la lutte de ces deux races. Mais les deux races se réconcilient, Ataulf est élu roi des Slaves, et il épouse Elsa. Tout cela écrit en style candide.

Les trois autres romans ne sont pas pour les jeunes filles, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas honnêtes. Ils le sont ; pourraient-ils être lus par les jeunes gens ? Je ne sais.

— *Hassan le janissaire* est un peu trop oriental pour nos jeunes Occidentaux. C'est l'aventure d'un soldat turc, qui enlève du harem d'un de ses chefs une femme qui feint de l'aimer, mais qui n'aimait que sa liberté. Elle était Vénitienne et avait la nostalgie des lagunes. Hassan la délivre. Mais comme ils voguent vers l'Occident, leur vaisseau est pris par un corsaire turc. Hassan, qui avait déserté et qui était pour ce fait passible des peines les plus sévères, parvient, par des prodiges de valeur, à se faire pardonner ; il est nommé janissaire et devient officier supérieur. Ici de nombreux détails sur l'armée turque, avec les mots techniques à l'appui. Mais s'il y a un peu trop de turquerie dans le vocabulaire, il y en a moins dans les mœurs. L'aventure avec la Vénitienne ne donne lieu à aucun tableau fâcheux ; le vrai sujet du livre est la formation et « l'état d'âme » d'un janissaire vers l'an 1516. Si vous tenez à savoir ce que devient la Vénitienne, sachez qu'elle ne fait que changer de maître, et que Hassan la retrouve, à soixante ans, sous les haillons d'une pauvresse.

— Le *Renégat* est l'œuvre d'un de nos plus charmants, de nos meilleurs écrivains, M. Augustin Filon, dont je regrette fort, pour ma part, que la collaboration à certaines revues et à certains journaux soit moins fréquente qu'autrefois. Qu'est-il allé faire sur la galère du roman historique ? — Il n'a pas pu ne pas faire une œuvre distinguée ; a-t-il fait une œuvre intéressante ? Je crains que non. Il a voulu peindre les mœurs anglaises, la société religieuse, politique, littéraire, sous la reine Élisabeth. Pour

cela, il fait passer un personnage fictif, nommé Claude Darby, par toutes les situations, les aventures et les milieux possibles : il en fait successivement un clerc, un précepteur, un espion, un marin, un lieutenant de vaisseau, un comédien, qui met à mal une jeune fille, qui la quitte, la cherche, la retrouve, et meurt blessé dans une scène de comédie par un rival jaloux. Ce « roman d'Ariane, » imaginé pour guider le lecteur à travers « le labyrinthe » et les complications de la société anglaise à la fin du XVIe siècle, est peut-être un peu grossement tissé. M. Filon, qui est un romancier exquis et un historien pénétrant, quand il fait séparément du roman et de l'histoire, n'a pas su associer, confondre et marier l'histoire et le roman, la carpe et le lapin ! Preuve d'un esprit invinciblement juste et droit et fin ! J'ai envie de l'en féliciter !

— Les *Chemises rouges*, de M. Paul Gaulot, sont plus intéressantes, mais conviennent moins encore que les deux précédentes aventures à de jeunes lecteurs. La scène se passe pendant les derniers mois de la Terreur. De jeunes royalistes ont formé un complot très audacieux pour la délivrance de Marie-Antoinette. Ils ont trouvé une « fille » d'un cœur supérieur à sa profession, qui ressemble à la malheureuse Reine et consent à se substituer à elle en prison et jusque sur l'échafaud. Mais le chef des conjurés a une maîtresse, laquelle croit que son amant la trahit pour cette fille, et veut se débarrasser d'elle sans perdre son amant. Pour cela, elle commence par tirer sur lui un coup de pistolet, destiné à faire une légère blessure, juste de quoi le retenir au lit et prisonnier chez elle durant quelques semaines. Après quoi elle dénonce le complot. Les conjurés et la généreuse « remplaçante » de Marie-Antoinette sont arrêtés et guillotinés. Et voilà comment la jalousie d'une courtisane empêcha le salut de la Reine, et contribua à charger la Révolution d'un crime de plus.

17. — Revenons au roman pur et simple. Il est vrai que *la Chevelure de Madeleine* n'est pas un roman, c'est un conte, et même un conte bleu qui ne nous apprend rien, sinon que M. Jean Rameau, poète subtil et versificateur savant, est un romancier naïf et intéressant. Il nous y raconte, en bonne et solide prose, le détournement d'un ruisseau et d'une fille mineure par un berger, le nommé Silvère, jeune homme à l'esprit avisé, mais au cœur généreux et pur. *La Chevelure de Madeleine* est le nom poétique donné à une cascade qui tombe dans le jardin d'un curé des Pyrénées. Elle rapporte à son heureux propriétaire dix-huit cents francs de recettes annuelles, les voyageurs et les baigneurs payant un droit de cinquante centimes pour la visiter. C'est une fortune, cette cascade, elle permettra au curé de bien marier sa nièce Jacqueline et de la marier vite, car ce n'est pas une sinécure que la garde d'une jeune fille dont la beauté attire tous les regards et la vivacité, l'exubérance, semblent prêtes à tous les écarts. Il l'a promise à M. Gaston Roumigas,

avocat à Toulouse, possesseur en espérance d'une fortune de cent mille francs, fils du sieur Roumigas, lequel est sorcier de son état et gagne sept à huit mille francs par an à désensorceler les paroissiens de M. le curé. Mais voilà que le jour même où les accordailles sont décidées entre M. le curé et M. Roumigas, Jacqueline, au cours d'une promenade dans le jardin de son oncle, se dispute avec le petit berger Silvère, lui lance une pierre, le blesse au front, court à lui pour le soigner, le panser, le guérir, lui demander pardon. Le pardon obtenu, elle fait une excursion sur la montagne avec le petit berger; elle arrive au sommet du Gargos, d'où se découvre tout le « panorama des Pyrénées. » Le spectacle est si beau et le petit berger en est si enthousiasmé que Jacqueline, enthousiasmée aussi, se jette au cou de Silvère et lui dit : « Je t'aime et c'est toi que j'épouserai. » Mais le curé ne veut pas entendre parler de ce mariage : le petit berger est pauvre! Ah! s'il était riche, on pourrait voir. — Il le devient du jour au lendemain! Il détourne la source qui alimente *la Chevelure de Madeleine* et fait tomber la cascade chez lui, où d'ailleurs elle est plus belle, plus large et plus haute que chez le curé. Les projets de l'oncle changent aussitôt; Gaston Roumigas est abandonné et Silvère agréé comme fiancé de Jacqueline. Mais on avait compté sans le sorcier Roumigas, lequel persuade au frère de Silvère de commettre un assassinat pour se débarrasser d'un « sort, » s'arrange pour avoir la preuve du crime, le fait savoir à Silvère et lui promet le silence, mais à une condition, c'est qu'il renoncera à Jacqueline et quittera le pays. Pour sauver son frère et parce que Jacqueline ne pourrait jamais être la femme du « frère d'un assassin, » Silvère part, Jacqueline se laisse fiancer à Gaston, retrouve Silvère, l'oblige à leur servir de guide, s'assure qu'elle est toujours aimée, congédie Gaston, et, quand elle connaît le secret de Silvère, tire cinq coups de revolver sur Roumigas pour devenir, elle aussi, un assassin et l'égale du frère de Silvère, et pour forcer l'oncle curé à donner son consentement! L'oncle le donne. Et aussitôt on découvre que Jacqueline n'a pas tiré sur Roumigas, mais sur un épouvantail en paille habillé comme Roumigas! Le frère de Silvère meurt avant d'être jugé. Roumigas quitte le pays; Silvère et Jacqueline, mariés, exploitent en commun *la Chevelure de Madeleine*. — Le milieu matériel où se déroule ce conte, montagnes neigeuses, gaves écumeux, vallées humides, villages noirs et tortueux tapis dans la verdure ou accrochés au flanc d'un rocher, tout cela est observé et peint par un poète. En revanche, le milieu moral, les caractères et les personnages offrent moins d'exactitude; ils sont pittoresques si l'on veut, mais je doute qu'ils soient vrais. Le curé est une charge caricaturale, Silvère un jeune premier de Scribe, Roumigas un sorcier d'opéra-comique, et les paysans qui les entourent des paysans de théâtre. Mais c'est surtout Jacqueline qui manque de vérité et de vie, quoiqu'elle

remplisse le livre de ses mouvements, de ses cabrioles, de ses cascades, de ses impétueuses et imperieuses exigences ; c'est elle qui est conventionnelle, car si elle est une révoltée contre toutes les conventions sociales, elle est docilement soumise à toutes les conventions théâtrales. C'est la sœur de toutes les héroïnes que la verve facile des librettistes a enfantées, sans aucun souci de la psychologie ni de la physiologie, mais sur les données, les traditions et les nécessités de l'optique théâtrale ; le public de toutes nos scènes lyriques les connaît, les attend, les comprend dès leur premier mot, et il sait d'avance qu'elles triompheront de leur oncle, de leurs tantes, des sorciers et du diable. Il y aurait peut-être un joli opéra-comique à tirer de ce conte, qui n'est ni une étude psychologique ni une étude de mœurs, malgré le réalisme et le relief de certains détails épisodiques.

18. — J'ai gardé pour la fin deux ouvrages de valeur inégale sans doute et de sujet bien différent, mais d'inspiration analogue, et qui semblent être l'un et l'autre une manifestation nouvelle des tendances religieuses que nous avons déjà signalées parmi certains mandarins de lettres, tendances qui n'iraient à rien moins, nous dit-on, qu'à donner au christianisme dans les œuvres d'art la place qu'il occupe dans la vie réelle. Il y aurait beaucoup à dire sur ces tendances et surtout sur ceux qui les représentent, un bon nombre d'entre eux paraissant ne rien tant ignorer que le christianisme, si ce n'est peut-être la vie réelle. Pour le moment, bornons-nous à parler de *Mariage mystique* et de *la Petite Paroisse*.

Je ne puis malheureusement pas en parler avec admiration, ce dont je suis d'ailleurs navré ; je ne me sens pas même le droit de parler du premier avec indulgence. *Mariage mystique* a pour sujet les amours d'un aumônier et d'une pensionnaire de couvent, — sujet plutôt désagréable et pénible. Je me hâte d'ajouter que ces amours sont très platoniques, très pures, très chastes, malgré la tentation qui passe et l'occasion qui s'offre. L'auteur n'a pas voulu faire une œuvre de scandale, mais une œuvre de psychologie raffinée et rare, peut-être même une œuvre de morale et de haute police, le cas de sa pensionnaire lui paraissant probablement de ceux sur lesquels il est bon d'attirer l'attention du public. Sur ce dernier point, je ne serais pas du tout de son avis (si c'était vraiment son avis). Le cas de son héroïne est connu de tous ceux qui ont intérêt à le connaître et qui ont qualité pour y porter remède, pères de famille, pédagogues, confesseurs ; d'ailleurs, il n'est pas aussi fréquent qu'il pourrait l'être, il n'est pas surtout aussi grave ni aussi tenace que dans *Mariage mystique*. C'est d'ordinaire une fièvre printanière qui dure « l'espace d'un matin » et qui, éclatant au matin de la vie, ne résiste pas aux premières distractions, pénibles ou joyeuses, de la vie. Les mères, qui ont pu passer elles-mêmes par cette sorte de rou-

geole mystique, ne s'en effraient guère pour leurs filles, bien qu'elles ne négligent pas de la soigner. Par conséquent, il n'y a aucun intérêt social à la dénoncer au public, surtout au public des romans. J'ajoute, puisque décidément je ne puis pas l'éviter, qu'il n'y a aucun intérêt artistique, et que nos pères n'avaient peut-être pas tort d'écarter de leurs œuvres d'art certains détails de leur vie religieuse. Ils le faisaient au nom d'une théorie esthétique qui était fausse, mais en obéissant inconsciemment à un sentiment qui était juste. Tout ce qui a place dans la vie ne l'a pas dans la conversation des honnêtes gens. C'est contraire peut-être à la logique, mais c'est conforme à la pudeur, un sentiment qui ne se raisonne pas, mais qui ne raisonne pas et qui commande impérieusement, avec une intransigeance farouche. Or la pudeur commande de cacher non seulement certaines fonctions du corps, mais encore certaines fonctions de l'âme ; elle ne permet pas plus de parler, par exemple, de ses communions, de ses confessions, de ses scapulaires et de ses chapelets, que de ses ablutions intimes ou de sa brosse à dents. L'âme, pas plus que le corps, n'a le droit d'étaler ses *pudenda*, surtout en matière religieuse. Les littérateurs classiques, qui s'interdisaient ces étalages, étaient-ils de mauvais chrétiens ? J'incline à penser qu'ils étaient plutôt des gens bien élevés. Les littérateurs d'aujourd'hui, qui se les permettent et qui croient introduire le christianisme dans la littérature en y introduisant certaines perversions de l'instinct religieux ou certains détails intimes et secrets des rapports d'une conscience chrétienne avec Dieu, sont-ils meilleurs chrétiens que les littérateurs des temps classiques ? Je le voudrais, même s'ils étaient moins bien élevés.

Revenons aux héros de *Mariage mystique*. Mlle Lucile, une des meilleures élèves, des plus intelligentes et des « mieux avantagées » du couvent de Sainte-Croix, est très impressionnée par les mérites et par les vertus de M. l'abbé. Elle lui écrit pendant les vacances, il lui répond, et la mère de Lucile (celle-là n'a pas eu la rougeole mystique) permet et encourage cette correspondance. Elle est si angélique, cette correspondance, que la jeune fille ne rêve plus que de sentiments, d'occupations et de vie angéliques. Elle décide qu'elle se fera religieuse, et au couvent même de Sainte Croix, où elle sera aussi près de Dieu qu'ailleurs, mais plus près de M. l'abbé. Toutefois elle consent, sur la prière de sa famille, à faire son stage mondain. Elle rencontre un jeune homme, qui ne laisse pas de l'impressionner et dont elle deviendrait la femme si d'abord il n'était pas incrédule et n'effrayait sa foi, et si en second lieu elle ne retombait sous l'influence de M. l'abbé, devenu, dans l'intervalle, dominicain et prédicateur à la mode. Ses vœux solennels sont pourtant retardés par un épisode, dans les détails duquel je n'entre pas, et où l'on voit recommencer la lutte entre le monde et le couvent, la nature et la grâce, l'amour pour le jeune homme et la sainte affection pour le Père domini-

cain. Cette lutte allait se terminer décidément par la victoire de l'esprit laïque, lorsqu'un incident, la découverte d'une trahison commise par le jeune homme au sein même de la famille de Lucile, détermine la victoire de l'esprit mystique. Lucile renonce au mariage, entre au couvent, et prononce ses vœux « perpétuels. » Elle est heureuse ! Elle voit le Père, elle lui remet son journal de jeune fille, tout plein de lui, et tout plein de Dieu. Aime-t-elle Dieu à cause de lui, ou lui à cause de Dieu ? Est-elle une sainte Chantal ou une pauvre créature très humaine, s'illusionnant sur le caractère purement « sensible » et « naturel » de son affection ? Quoi qu'il en soit, elle s'abandonne tout entière à cette affection, et le Père en fait autant. « En un ruissellement candide, dépouillé de tout limon, l'ardeur de leurs âmes s'épanchait de l'une à l'autre. » Le limon, toutefois, se mêla un jour à ces épanchements, et faillit souiller cette mystique idylle. Ce fut au cours de ce qu'on a appelé avec infiniment d'indulgence, « une rencontre de voyage, » rencontre absolument inconvenante et absolument invraisemblable d'ailleurs, malgré les précautions prises par l'auteur, dès le commencement de son récit, pour en faire accepter la possibilité. Le Père, en costume de touriste, s'est égaré sur une montagne ; Lucile, qui faisait une excursion avec les religieuses, ses compagnes, s'est égarée aussi. Brusquement ils se trouvent l'un devant l'autre, en pleine solitude, loin de toutes leurs habitudes et de toutes leurs sauvegardes. Un orage les oblige à se réfugier dans une cabane, où ils se donnent comme frère et sœur ; et comme il n'y a dans la cabane que la cuisine, occupée par leurs hôtes, et une seule chambre, ils passent la nuit dans la même chambre. Et je vous assure que la situation est tellement absurde et invraisemblable, qu'elle échappe à la grossièreté. Ils en sortent, vainqueurs de l'épreuve, mais humiliés. Le Père multiplie ses prédications et ses fatigues, Lucile, ses mortifications, si bien que tous deux tombent malades. Lucile croit mourir ; elle reçoit l'extrême-onction des mains du Père. Et c'est lui qui meurt peu après. Elle devient supérieure du couvent de Sainte-Croix.

Je n'ajouterai que quelques petites observations à toutes celles dont j'ai déjà fait précéder l'analyse de ce roman. La facture ou, comme on dit, « l'écriture, » en est distinguée, mais laborieuse et précieuse. La première partie, celle qui se rapporte à l'éducation de Lucile et à son temps de vie mondaine, n'est pas sans un certain mérite d'observation ; la seconde est purement fantaisiste et romanesque. Il n'y a pas de *mariage mystique !* Il y a de pures et saintes amitiés, mais qu'on ne peut désigner par ce mot de mariage sans les profaner, et qui deviendraient elles-mêmes profanes et cesseraient d'être mystiques, si elles arrivaient à être des mariages, même des mariages d'âme. Toute cette dernière et trop longue partie de l'œuvre est fausse et produit une impression de gêne et de répugnance. L'auteur y commet d'ailleurs une foule de petites

erreurs de détail, qui ne sont pas graves en elles-mêmes, mais qui, s'ajoutant les unes aux autres, finissent par constituer une assez grosse incompétence, et diminuent un peu l'autorité de ce représentant des « tendances chrétiennes » dans la littérature contemporaine.

19. — *La Petite Paroisse*, qui a une autre valeur littéraire que *Mariage mystique*, a aussi une autre portée religieuse. Là, c'était un « sujet, » un « cas » emprunté au monde de la religion, choisi pour sa nouveauté, ou sa rareté, ou son intérêt purement artistique, et traité pour lui-même, sans aucun souci d'une conclusion dogmatique ou pratique. Ici, c'est une doctrine qu'on nous prêche, c'est une thèse, c'est presque un sermon : « Heureux les miséricordieux ! heureux ceux qui ont pitié ! heureux ceux qui pardonnent ! » Voilà certes qui est « religieux » et qui a l'air « chrétien » et « évangélique. » Seulement, cet évangélisme est un peu différent de celui de l'Évangile ; il est faussé et adultéré dans son caractère et ses motifs. Mais voyons d'abord la fable de *la Petite Paroisse*.

Sur la route de Corbeil, une petite église et un gros château. L'église a été bâtie par un mari trompé, et dédiée à la mémoire de la femme trompeuse. Le veuf miséricordieux est le sacristain et presque le desservant de son église ; si l'abbé Cérès y dit la messe, c'est lui qui tient l'emploi de prédicateur. A tous ceux qui passent sur la route de Corbeil il distribue la bonne parole : « O vous qui fûtes trompés, ô vous qui l'êtes, ô vous qui le serez, entrez ici et vous serez consolés ! » Et ceux qui passent sur la route de Corbeil trouvent ce Ménélas apostolique très ridicule, mais très touchant.

Le château est occupé par la veuve d'un notaire, Mme Fenigan, son fils Richard, et la femme de son fils, Lydie. Mme Fenigan est une mère tyrannique et une belle-mère classique ; Richard est un doux mouton qui joue parfois au bélier ; Lydie est.... la jeune femme en soi, l'être exquis, fragile et mobile, qui a surtout besoin d'aimer, d'être aimée et d'être caressée, à peu près inconsciente d'ailleurs et capable à la fois des plus noires scélératesses et des plus adorables délicatesses — une conception livresque, un peu, mais qui, grâce aux progrès de la civilisation, à l'influence des livres, se rencontre parfois dans la réalité. L'amour de Richard ne suffisant pas à Lydie, et les caresses de sa belle-mère lui paraissant trop rudes, Lydie regarde sur la route de Corbeil si elle ne voit rien venir. Elle voit passer un gamin de dix-huit ans, qui est prince.

Un prince de la dernière promotion, celui-là, et du « dernier bateau. » Il est fils d'un général français, que ses campagnes militaires ont fait duc, que ses campagnes amoureuses ont fait paralytique ; ses dernières tentatives, d'une brutalité toute soldatesque, avaient été dirigées précisément contre Lydie. Où le père a échoué, l'enfant réussira, ce qui lui paraîtra délicieux, à ce gamin, qui a plus de vice encore que de tempérament. Corrompu et expérimenté comme une « vieille danseuse, » jouant

au pessimisme et schopenhauerdisant avec l'aplomb d'un écolier et l'amertume d'un vieillard, traitant son père de « vieux lascar » et d' « illustre invalide, » trouvant spirituel de railler lui-même ce que les autres respectent dans le fils d'un glorieux général, ce « petit féroce, » ce chérubin cynique, parfaitement nigaud d'ailleurs, mais aussi redoutable que nigaud, enlève donc à sa « vieille baderne » de père, et à M. Richard Fenigan, l'amoureuse Lydie, — qui a trente ans. — Au bout de trente jours, il en a assez, et il l'expédie en Bretagne, où il la prie de l'attendre. Après quoi il court à d'autres distractions et ne pense plus à elle. Pendant ce temps, que se passe-t-il sur la route de Corbeil? Richard envoie cartels sur cartels à l'invisible prince et au général paralytique ; Mme Fenigan mère essaie de distraire son fils et de le marier avec une cousine divorcée, sur le conseil, paraît-il, du curé de Corbeil ; le propriétaire de la petite église continue ses prédications, et raccroche tous les passants. Un jour, c'est la terrible, l'intraitable, la furieuse belle-mère de Lydie, qu'il réussit à arrêter et à faire entrer dans sa chapelle ; elle n'y reste que quelques minutes, mais le temps n'y est pas perdu ; un miracle s'y produit ; l'âme de Mme Fenigan est toute changée : plus de fureur contre l'adultère, plus d'orgueil ni d'esprit dominateur; plus de projets de divorce et de second mariage. Elle comprend qu'elle a eu des torts, elle est décidée à les réparer. Elle était entrée « belle-mère ; » elle sort sœur de charité. Son premier soin est de retrouver Lydie et de la ramener à Richard. Lydie aussi est bien changée ! Par un coup de la grâce divine ou par un coup de pistolet qu'elle s'est donné? on ne sait. Mais celle qui était partie « femme en soi » rentre au bercail épouse résignée et timide ; — et comme elle est toujours jolie et désirable, et que Richard est un bon bélier, elle est accueillie avec transports — des transports plutôt sensuels qu'évangéliques. — Toutefois le bon bélier ne s'y abandonne pas ; la jalousie le retient. Qui sait si le prince n'est pas encore aimé? La question le tourmente fort et retarde le pardon total, jusqu'au jour où le prince est trouvé mort, la tête rongée par des fourmis rouges, dans la forêt, près de la route de Corbeil. Un drame judiciaire forme l'épilogue, un peu long, de ce drame physio-psychologique ; Richard, soupçonné d'être le meurtrier, est emprisonné. Toutefois, l'erreur ne dure que quelques jours ; on sait vite que le vrai coupable est un garde-chasse qui a vengé l'honneur de sa maison, mis à mal par le vicieux gamin. La route de Corbeil voit revenir Richard de la prison, Lydie se précipiter dans ses bras, et Mme Fenigan mère sourire à ces effusions, qui sont le prélude immédiat de l'absolution pleine et entière.

Telle est l' « action » de *la Petite Paroisse*. Elle est amusante — amusante plus qu'intéressante, — légèrement vaudevillesque et provoquant le sourire, alors même que le ton du conteur n'est pas ironique. Certains

des personnages en sont vivants, notamment la route de Corbeil, qui en est un des principaux. Oh ! la route de Corbeil, sillonnée par les charrettes des maraîchers, les élégantes voitures des Parisiens en villégiatures, par.... etc. ! vous la voyez d'ici ! Elle a, dans le roman, une importance que j'ai essayé de lui laisser dans mon analyse. Je n'ai que des éloges à donner au petit prince, et je ne trouve pas que l'auteur ait rendu ce joli monstre sympathique. Un valet de chambre, une soubrette, un maître de musique, une duchesse, le général, un procureur de la République, un vicaire, un certain nombre d'autres personnages, jouant un rôle plus ou moins important, sont aussi très finement « attrapés, » comme on disait du temps de Corneille, et très réussis. A la différence d'autres romanciers, qui ne sont que des écrivains, M. Daudet est un poète, c'est-à-dire un créateur, sachant donner la vie aux types qu'il a conçus ou à ceux qu'il reproduit « d'après nature. » Toutefois, il semble que les trois principaux personnages de *la Petite Paroisse* soient un peu artificiels, et que leur mécanique psychologique ne fonctionne pas conformément aux lois de la vie. Je passerais condamnation sur le mari, qui n'est qu'une bonne bête, et qui, somme toute, agit toujours en bonne bête, soit qu'il épouse Lydie, parce qu'elle est orpheline et jolie et quoiqu'elle soit enfant trouvée, soit qu'il laisse sa mère rendre la maison odieuse à sa femme, soit qu'il enrage contre la fugitive, soit qu'il la reprenne. Mais Mme Fenigan ? mais Lydie ? Chacune d'elles a deux rôles et deux caractères, dont le second est la contradiction et la négation du premier. Sans doute, entre les deux, il y a le coup de la grâce et le coup de pistolet, le miracle de *la Petite Paroisse* sur la route de Corbeil, avec choc en retour, du côté de la Bretagne. Mais les miracles n'ont pas l'habitude de se produire comme se produit celui-là, sans préparation ou sans conséquences d'ordre religieux, sans la foi avant ou sans la foi après. Et les Fenigan, ont-ils la foi ? Ce n'est pas sûr. Ce sont des gens qui vont à la messe et reçoivent leur curé chez eux ; ce ne sont pas des chrétiens ; leur curé lui-même n'est pas chrétien, puisque c'est lui qui conseille le mariage de deux divorcés. Le miracle, qui change leur âme, est un miracle laïque et laïcisé ; et comme les lecteurs qui croient aux miracles savent qu'il n'y a pas de miracles laïques, les héros de *la Petite Paroisse* leur paraissent inexpliqués et faux. Laïcisé aussi est l'Évangile que prêche l'auteur. Le pardon chrétien a des motifs élevés, étrangers à l'égoïsme grossier et immédiat, d'une clarté impérieuse qui ne laisse aucun doute à l'esprit ni aucun refuge à la rancune : et c'est pourquoi les conséquences en sont toujours bonnes et heureuses ; il n'est pas une prime accordée au vice, ni une excitation à la lâcheté ; il honore celui qui le donne, il purifie celui qui le reçoit, il les élève l'un et l'autre par l'humiliation et l'immolation de leur Moi devant le Père qui est au Ciel. Le pardon qu'accordent les Fenigan est fondé sur des motifs d'ordre sentimental, d'une clarté dou-

teuse, à moins qu'il ne soit, comme chez Richard, fondé sur des motifs très clairement égoïstes et sensuels. Et c'est le pardon égoïste et sensuel qui est « la ruine de toute notion de famille et de société; » mais si c'est celui-là que prêche M. Daudet, ce n'est pas celui-là que prêche l'Évangile.

Du reste, la prédication de M. Daudet n'est pas très chaleureuse, ni très éloquente, ni très persuasive ; j'irai même jusqu'à dire qu'elle semble insincère, qu'elle n'a pas l'accent d'une conviction profonde et sûre d'elle-même, qu'elle est moins celle d'un apôtre qui affirme sa foi que celle d'un artiste qui suit la mode. « Un vent de miséricorde souffle au pays gaulois ; » et là où les artistes d'autrefois disaient : Tue-la ! les artistes d'aujourd'hui disent : Embrasse-la ! M. Daudet, qui est un grand artiste, le dit avec les autres, mais en gardant au fond du cœur, et peut-être sans en avoir conscience, la peur de n'être qu'un fumiste. Cette miséricorde tolstoïste et dostoieskiste, cette russerie renouvelée de notre vieux Sue, de notre vieil Hugo, de notre vieux Dumas fils, ces *Idées de Madame Aubray*, retour de Moscou, le laissent visiblement froid, et même sceptique et même gouailleur, et si son scepticisme ne s'exprime pas directement, il se trahit, il semble se révéler dans l'allure de son style. Cette phrase sinueuse, qui a toujours la même souplesse, le même pittoresque qu'autrefois, mais qui semble avoir perdu ici sa légèreté, sa vivacité et sa décision, qui exprime l'idée principale dans des incidences, qui louvoie, s'attarde, évite d'aller droit au but, répond tout à fait au « christianisme » vague, obscur, contradictoire et hésitant qui est le christianisme de la plupart de nos néo-chrétiens de lettres. Ch. Arnaud.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Médecins normands du XIIe au XIXe siècle. Biographie et bibliographie*, par le docteur Roger (du Havre). T. II. Paris, Steinheil, 1895, gr. in-8 de 292 p. avec 5 portraits, 7 fr. — 2. *Médecins, chirurgiens et barbiers*, par le docteur Roger (du Havre). Paris, Steinheil, 1894, gr. in-8 de 95 p., 2 fr. — 3. *Biographie médicale du Cambrésis (1300 à 1800)*, par le docteur Napoléon Belval. Revue et publiée par le docteur A Faidherbe (de Roubaix). Cambrai, Régnier, 1895, in-8 de 55 p. — 4. *La Stigmatisation, l'extase divine et les miracles de Lourdes*. Réponse aux libres penseurs par le professeur Imbert Gourbeyre. Paris, Vic et Amat ; Clermont-Ferrand, Bellet, 1894, 2 vol. in-8 de xli-576 et 576 p., 15 fr. — 5. *Le Spiritisme. Manuel scientifique et populaire*, par le P. Franco, S. J. Trad. par Onclair, prêtre. Bruxelles, Soc. belge de libr., 1894, in-16 de 460 p., 3 fr. — 6. *L'Avenir de l'hypnose. Réflexions, etc., sur la nature et les effets du sommeil provoqué*, par l'abbé Gombault. Paris et Lyon, Delhomme et Brignet, 1895, in-16 de 306 p. avec fig., 3 fr. 50. — 7. *Psychothérapie. Clinique de psycho-thérapie suggestive d'Amsterdam*, par les docteurs A.-W. Van Renterghem et F. Van Eeden. Paris, Soc. d'edit. scient., 1894, in-12 carré de 292 p., 7 fr. 50. — 8. *La Suggestion ; son rôle dans l'éducation*, par F. Thomas. Paris, Alcan, 1895, in-16 de 148 p., 2 fr. 50. — 9. *Éléments de psychologie physiologique et rationnelle*, par le docteur G. Surbled. Paris, Masson, 1894, in-18 carré de vi-206 p., 3 fr. — 10. *Mémoire et imagination*, par L. Arréat. Paris, Alcan, 1895, in-18 de vii-171 p., 2 fr. 50. — 11. *Les États intellectuels dans*

la mélancolie, par G. Dumas. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 142 p., 2 fr. 50. — 12. *La Contagion du meurtre. Étude d'anthropologie criminelle*, par le docteur P. Aubry, avec préf. du docteur Corre. 2e éd. Paris, Alcan, 1894, in-8 de xxiv-308 p, 5 fr. — 13. *Théorie de l'ondulation universelle. Essais sur l'évolution*, par Basile Conta. Trad. et notice biogr. par Rosetti Tescanu, et lettre-préface de Buchner. Paris, Alcan, 1895, in-8 de xxii-216 p., 3 fr. 75. — 14. *Le Langage, la parole et les aphasies*, avec schema et fig. en coul. par le docteur Ferrand Paris, Rueff, 1894, in-18 de 229 p., rel. tête dorée, 3 fr. 50. — 15. *Les Centres moteurs corticaux chez l'homme*, par Charcot et Pitres. Paris, Rueff, 1895, in-18 de 198 p., même reliure, 3 fr. 50. — 16. *Les Localisations cérébrales en psychologie. Pourquoi sommes-nous distraits ?* par G. Hirth. Trad. de L. Arréat. Paris, Alcan, 1895, in-16 de viii-133 p., 2 fr. — 17. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*, sous la direction du docteur J. Rochard. Paris, Bataille, 1894. T. VI, gr. in-8 de 808 p. avec 155 fig., fasc. 28 à 32, 17 fr. 50. T. VII. 4 fasc. parus. — 18. *Manuel d'hygiène athlétique à l'usage des lycéens, etc.* Paris, Alcan, 1895, petit vol. in-32 de 64 p., 0 fr. 50. — 19. *L'Éducation physique de la jeunesse*, par le prof. Mosso (de Turin). Trad. par Bahar, avec préf. du commandant Legros. Paris, Alcan, 1895, in-16 de xliii-260 p., cart. à l'anglaise, 4 fr — 20. *L'Hydrothérapie dans les maladies chroniques et les maladies nerveuses*, par les docteurs Beni-Barde et Materne. Paris, Masson, 1894, gr. in-8 de xxviii-500 p., 8 fr. — 21. *Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques d'après le système Kneipp, etc.* Paris, Lethielleux, 1895, in-16 de 380 p., 3 fr. 50. — 22. *Précis de bactériologie clinique*, par le docteur Wurtz. Paris, Masson, 1895, in-16 carré de vii-492 p. avec tableaux synoptiques et fig., cart., 6 fr. — 23. *Des Applications de la micrographie et de la bactériologie au diagnostic chirurgical*, par le docteur Aubeau. Paris, Soc. d'édit. scient., in-8 de 37 p. avec 24 fig. en photogr., 5 fr. — 24. *Manuel de percussion et d'auscultation*, par le docteur P. Simon. Paris, Alcan, s. d., in-12 de 256 p., cart. à l'anglaise avec grav, 4 fr — 25. *Pratique journalière de la médecine dans les hôpitaux de Paris*, par P. Lefert. *Aide-mémoire et formulaire du Manuel du médecin praticien*. Paris, J.-B. Baillière, in-16 de 288 p., cart., 3 fr. — 26. *Hygiène et assistance publique. Mission en Belgique et en Hollande*, par le docteur C. Dalvaille, avec préf. du prof. Grancher. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-8 de vi-234 p., 5 fr — 27. *Les Nouvelles Méthodes dans le traitement de la diphtérie*, par le docteur Crésantignes. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-8 de 47 p., 2 fr. — 28. *De la chirurgie du goitre. Ses conséquences*, par docteur de Vlaccos. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-8 de 60 p., 3 fr. — 29. *L'Insomnie et son traitement*, par le docteur M. de Fleury. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-8 de 52 p., 2 fr. — 30. *La Lèpre, observations et expériences personnelles*, par le docteur Goldschmidt. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-8 de 56 p., avec fig., 2 fr. — 31. *La Médecine rationnelle et expérimentale. Manuel des soins à donner avant l'arrivée du médecin*, par le docteur Perrier. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-18 de 225 p.; broché, 2 fr. 50; cart., 3 fr. — 32. *Travaux d'électrothérapie gynécologique*, arch. semest. du docteur Apostoli. Paris, Soc. d'édit scient., 1894. Liv. I et II en un vol. in-8 de 720 p., 12 fr. — 33. *Traité expérimental de magnétisme*, cours professé à l'École prat. de magnétisme et de massage, par le docteur Durville. T. II. *Physique magnétique*, Paris, Librairie du magnétisme, 1895, in-32 de 320 p., avec portrait et fig., 2 fr. — 34. *Le Massage et le magnétisme sous l'empire de la loi du 20 novembre 1892. Règlement statutaire de l'École pratique de magnétisme et de massage*. Paris, Librairie du magnétisme, in-32 de 72 p., 0 fr. 20. — 35. *Bégaiement et autres défauts de prononciation*, par le docteur Chervin. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-18 de 108 p., 3 fr. — 36. *Petit Compendium médical. Quintessence de pathologie thérapeutique et de médecine usuelle*, par le docteur Ant. Bossu. 3e éd. Paris, Alcan, 1895, in-32 de vii-152 p., 1 fr. 25. — 37. *Electrometria y transmision electrica de la energia*, por Enrique Josiesta y Lopez. Toledo, J. Pelaez, 1894, in-8 de 76 p. — 38. *De la ranula*, por Manuel Segala Estalella. Barcelone, Henrich, 1894, gr. in-8 de 144 p.

1, 2, 3. — Les études historiques portant en particulier sur une corporation et limitées à une province sont toujours des plus curieuses, et conduisent souvent à des travaux approfondis et féconds en trouvailles.

Les docteurs J. Roger (du Havre) et Faidherbe (de Roubaix) se sont créé dans ce genre une notoriété qu'ils soutiennent dignement, ainsi qu'en témoignent les œuvres que je présente en tête de cette revue.

Les Médecins normands du XIIe au XIXe siècle, la plus importante de ces œuvres, constitue un respectable volume, le second de cet ouvrage, dont le premier parut il y a quatre ans. L'auteur s'excuse de ce retard; mais, dit-il, le praticien propose et le client s'impose. Le fait est qu'il y a un vrai mérite de la part du praticien, que réclament si impérieusement les exigences d'une situation professionnelle fort occupée, à distraire de ses rares loisirs les heures que nécessite un travail aussi documenté que celui-ci. Quelques biographies sont bien courtes, ajoute-t-il; pourquoi? Les documents font défaut. Il appartiendrait aux sociétés académiques de combler ces lacunes. C'est là leur rôle utile.... Il permettrait à ceux qui font des travaux d'ensemble de les présenter plus documentés. Puisse ce vœu être entendu et préparer à ceux qui viendront des sources plus riches encore que celles d'aujourd'hui! Des biographies importantes ont pris place ici, notamment celle de Jean Pitard (1228-1315), un Normand très illustre, qui fut le premier chirurgien de saint Louis, suivit ce grand roi dans ses croisades, et conserva les mêmes fonctions auprès de ses successeurs, Philippe le Hardi et Philippe le Bel. S'il ne fut pas le premier fondateur de la corporation des chirurgiens sous le vocable de saint Côme et de saint Damien, il sut donner à cette association une organisation solide et de sages règlements, ce qui détermina saint Louis à consacrer cette fondation du collège des chirurgiens. — De Mondeville, l'élève et bientôt l'émule de J. Pitard, méritait une notice non moins importante. Nous aurons à y revenir, à propos du volume si plein de faits intéressants que le docteur Nicaise a publié sur l'œuvre de ce grand homme. — Citons encore les chapitres consacrés à Thomas Sonnet de Courval, à Lepecq de la Cloture, à Jean-Baptiste Laumonier, à J.-B. Lecreps, à Rayer, qui fut médecin de l'empereur Napoléon III, à Londe, tous originaires du Calvados. Dans la Manche, c'est, parmi beaucoup d'autres, J. Hamon, Vicq d'Azyr encore cité par nos anatomistes contemporains, Roulland et Blanchet. Dans l'Orne, Desgenettes, un des grands chirurgiens de l'épopée impériale; et dans l'Eure, Quesnay, le médecin de Louis XV et le fondateur de la philosophie économique; Daviel, l'inventeur de l'opération de la cataracte, sur les traces duquel devait marcher si bien l'oculiste Desmarres, son compatriote; enfin Auzoux, l'inventeur de cette pâte ductile, capable de recevoir les formes du corps et des organes, et de la conserver inaltérable, dont il fit des modèles précieux pour l'étude et la démonstration de l'anatomie animale ou humaine.

— Dans son autre volume : *Médecins, chirurgiens et barbiers*, le docteur Roger a eu à cœur de recueillir les grandes leçons et les nobles

exemples que nous ont laissés les maîtres de la science et de l'art; et l'on retrouve bien ici le sens critique, l'esprit gaulois et le style alerte de celui qui avait publié sur *Voltaire malade* un des livres les plus intéressants que je sache. C'est ainsi qu'après avoir effleuré successivement ce qu'il appelle l'âge de pierre et l'âge de bronze de la médecine, M. Roger nous montre partout le respect de l'autorité, la fidélité aux coutumes religieuses, beaucoup de solennité, « signe sensible de choses sérieuses faites par des hommes sérieux, » par des hommes que l'on pouvait appeler les « magistrats de la santé, » des hommes dont il peut dire avec M. Raynaud, qu'on trouve dans leur société « comme un parfum d'honnêteté qui réjouit l'âme par je ne sais quel mélange de virilité et de candeur. »

— C'est le même esprit, épris des beautés de l'histoire corporative, qui a inspiré à l'auteur de *les Médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789*, son petit volume sur la *Biographie médicale* du Cambrésis. Le docteur Faidherbe, que l'Institut a honoré d'une récompense pour ces travaux, a reçu aussi de la Société d'émulation de Cambrai le titre de membre correspondant. Ce nouveau travail n'est, du reste, pas de lui, mais d'un de ses prédécesseurs de la région du Nord, de Belval, dont il nous rappelle la vie méritante et érudite. Les deux Truye, Jean d'Inchy et Amé Bourdon sont les noms les plus connus de cette liste. En plus de cette préface biographique, de nombreuses notes du docteur Faidherbe ajoutent à ce travail les commentaires les mieux justifiés.

4. — La stigmatisation est un phénomène constitué par la reproduction des cinq plaies du divin Crucifié sur un sujet vivant; c'est dire combien ce fait est merveilleux, combien il doit provoquer l'étonnement et l'admiration de ceux qui en sont les témoins, et aussi quelle prudence il convient de mettre à constater et à raconter ce phénomène, et enfin, à quelles discussions de fait, de doctrine, de personnes et de textes il peut donner lieu. Il faut d'abord s'assurer que le fait est exact et qu'il a été scrupuleusement rapporté; il faut relever tous les témoignages qui l'appuient, et en discuter la valeur. Il faut faire le procès des textes suspects ou apocryphes, pour mieux mettre en lumière ceux dont la valeur est incontestable. Une fois le fait solidement établi, il importe d'en discuter le caractère plus ou moins merveilleux, et pour cela, de le comparer aux faits analogues empruntés à l'ordre naturel, à ceux qui lui ressemblent ou qui lui sont connexes à un titre quelconque. Quand la science a recueilli un de ces faits, la philosophie le passe au crible de la raison, pour lui imposer la spécificité qui lui appartient, souder ses rapports avec ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent et le poursuivent, en attendant que la foi s'en empare pour en montrer au grand jour l'auréole éclatante et la portée religieuse.

Le livre du docteur Imbert Gourbeyre, sur *la Stigmatisation, l'extase*

divine et les miracles de Lourdes, est mieux qu'une réédition de l'ouvrage qu'il publia, il y a déjà longtemps, sur le même sujet. Du moins, son étude a pris, dans ce nouvel ouvrage, des proportions bien plus vastes et une allure plus magistrale. Je lui reprocherais même volontiers d'avoir trop élargi son sujet, jusqu'à y faire rentrer les faits de crucifix miraculeux, de mariages mystiques, d'abstinences et de communions surnaturelles, les extases et les assauts diaboliques, presque tous les phénomènes, en un mot, auxquels on reconnaît pour cause une influence qui dépasse l'ordre naturel.

Après avoir raconté dans sa préface comment, ayant été témoin de plusieurs faits de stigmatisation, il a été conduit à les recueillir, puis à joindre tous les faits analogues recueillis jusqu'ici, depuis saint François d'Assise jusqu'à nos jours, l'auteur consacre son premier volume à l'exposé de tous ces faits, dont il donne d'abord une liste minutieuse, avec indication des sources bibliographiques qui s'y rapportent, depuis le XIIIe siècle jusqu'aujourd'hui, avec les statistiques que peut suggérer une telle étude. De ces quelques centaines de faits qui commencent à saint François et vont jusqu'à Louise Lateau, de Bois-d'Haine (Belgique), et Marie-Julie Jaheuny, du hameau de la Fraudais (Bretagne), un grand nombre sont plus curieux qu'authentiques; mais c'est ce dont pourront juger ceux qui se reporteront aux sources indiquées par l'auteur.

Le second volume, sous ce titre : *Analyse et discussion*, reprend les faits, les classe en espèces distinctes, selon qu'il s'agit de stigmates visibles ou invisibles. Et puis, il y a la stigmatisation figurative, qui reproduit des formes de croix, des couronnes d'épines, de cœurs, et la stigmatisation épigraphique, consistant dans la production, en apparence spontanée, d'inscriptions diverses sur diverses parties du corps. L'auteur indique de plus, qu'au point de vue de son origine, la stigmatisation peut être divine, ou humaine, ou diabolique, lesquelles, en fin de compte, à part les cas de méprise ou de supercherie, seraient toujours divines ou diaboliques, et par conséquent toujours surnaturelles. Au travail d'un historien consciencieux l'auteur a joint un exposé diagnostique où sa compétence médicale devait le servir plus qu'un autre. On se prend cependant à regretter qu'il n'ait pas mis à la fois plus de critique dans le choix des faits qu'il a ainsi accumulés, et aussi plus de sévérité dans l'appréciation scientifique qu'il a faite de quelques-uns d'entre eux. M. Imbert Gourbeyre est avant tout un enthousiaste, et si sa bonne foi n'est pas moins évidente que sa piété, on eût souhaité une méthode de critique plus rigoureuse pour un travail qui s'adresse, dit-il, aux libres penseurs.

Je ne saurais faire ici, à mon tour, ni la critique de ces faits ni celle du livre du professeur de Clermont; mais, avant d'acquiescer à ses conclusions, il me paraît nécessaire de noter quelques réserves, car, même

en admettant les faits tels qu'ils sont rapportés, leur interprétation ne laisse pas que de commander une grande prudence. On invoque, par exemple, l'influence de l'imagination des sujets sur la production des stigmates, et c'est un point sur lequel il ne suffit pas de se prononcer pour résoudre le problème. Le système nerveux et ses puissances ont été parfois exagérés par les libres penseurs, et les faits de suggestion soit dans le sommeil hypnotique, soit en dehors de ce sommeil, ont été aussi grossis à plaisir pour répondre aux aspirations d'une science à laquelle répugne le surnaturel. Ce n'est pas une raison suffisante cependant pour rejeter en bloc toutes les interprétations que les données psycho-physiologiques peuvent nous proposer en cette matière. Il est bien avéré que l'imagination peut provoquer des douleurs subjectives dans divers organes et sur différents points de l'économie ; que la douleur est une modification du système nerveux, lequel peut aller jusqu'à modifier profondément la nutrition des tissus qui sont sous sa dépendance, ce qui est de nature à faire réfléchir, avant de se prononcer sur le caractère surnaturel de tous ces stigmates. Les figures elles-mêmes qui sont jointes au texte, par la variété de leurs formes, par certaines singularités sur lesquelles je ne veux pas insister, sont bien faites pour jeter quelques doutes dans l'esprit de celui qui les compare les unes aux autres et avec les organes réels. Néanmoins, on trouve dans cet ouvrage un ensemble de faits du plus haut intérêt et d'une réelle édification, patiemment recueillis, et que consulteront certainement avec fruit tous ceux qu'intéressent (et ils sont nombreux) ces délicats et passionnants problèmes.

5 et 6. — Rien ne peut donner une meilleure idée de la confusion dans laquelle s'agite l'opinion au sujet de l'hypnotisme, que l'assemblage des volumes que j'ai à présenter aujourd'hui. En effet, s'ils ne représentent pas tous les problèmes que peut soulever cette étude, ils proposent pour les résoudre les solutions les plus diverses, sinon les plus opposées. — C'est d'abord une nouvelle édition de l'ouvrage du R. P. Franco, dont j'ai déjà fait connaître ici les premières études et les tendances. Ce livre, qui s'intitule : *Le Spiritisme, manuel scientifique et populaire*, comprend l'histoire, la description succincte des phénomènes rattachés par l'auteur au spiritisme, la doctrine morale au nom de laquelle il les condamne, en vertu des causes auxquelles il les rapporte, les dangers qu'il leur attribue ou qu'il leur reconnaît, et, ajoute-t-il, les questions connexes, autrement dit les applications diverses qu'on a pu faire de l'état spirite, soit à l'art de guérir, soit à toute autre recherche. Dans cette troisième édition, l'auteur s'est appliqué à tenir compte des faits nouveaux, de ce qu'il appelle les institutions nouvelles du spiritisme, livres, journaux, congrès, etc., des progrès souterrains ou avoués que fait le spiritisme, de la notoriété qu'ont acquise ses opinions, « même parmi les personnes honnêtes et cultivées. » Il présente ainsi une systématisation solidement

charpentée du spiritisme, dont on peut attaquer la conception d'ensemble, mais à laquelle on ne peut refuser un caractère d'unité et de force vraiment remarquable et capable de faire une grande impression.

J'ai déjà dit aux lecteurs du *Polybiblion* quelle est l'idée mère du R. P. Franco : c'est que le spiritisme est dangereux dans ses effets, diabolique dans ses causes, surnaturel dans ses procédés, condamnable en un mot dans tous ses éléments, depuis le simple sommeil hypnotique jusqu'aux manifestations de l'occultisme le plus avéré. Pour ce qui est des pratiques de l'occultisme et du haut spiritisme, l'auteur n'a pas de peine à établir ces propositions ; il le fait même avec un luxe de preuves surabondantes, et s'attache particulièrement à prouver qu'un spiritisme christianisé est chose impossible, hypocrite, coupable et ruineuse : « que les spirites ne se laissent pas prendre au charme de revoir leurs chers défunts, à la satisfaction de retrouver des objets perdus, de guérir des maladies, de se raffermir dans la foi à une autre vie ; ce qu'ils peuvent se promettre avec plus de sécurité (certitude), c'est de perdre la santé, la raison, parfois même la vie par le suicide, » car le spiritisme ne conduit pas au spiritualisme, mais à toutes les déchéances ; aussi n'est-il pas permis de jouer aux esprits. En est-il de même des simples pratiques de l'hypnotisme, et doit-on les condamner aussi, comme le premier degré d'une pente au bas de laquelle le spiritisme, autrement dit le diable, est là qui vous guette ? Telle est du moins l'opinion du P. Franco, qui fait à l'hypnotisme un procès de tendance nettement formulé, mais moins clairement démontré.

— Telles sont aussi les conclusions de M. l'abbé Gombault dans son livre : *L'Avenir de l'hypnose*, lequel constitue une étude moins philosophique peut-être, mais plus rigoureuse, des pratiques du magnétisme. Lui, du moins, étudie à part ce qu'il appelle l'hypnotisme des Facultés de médecine. Il prend successivement chacun des éléments que l'analyse des phénomènes permet de distinguer dans l'hypnose : la suggestion, les paralysies et les contractures, les hallucinations, les modifications sensorielles diverses et celles de la mémoire, les brûlures et les stigmates hypnotiques, les altérations de la personnalité et du libre arbitre, les transpositions des sens et l'extériorisation de la sensibilité. Mais, pour prendre ainsi à partie chaque élément du tout, l'auteur ne se garde pas mieux que le P. Franco de confondre *in globo* les simples troubles apportés dans l'exercice des fonctions par les plus simples degrés de l'hypnose, et ceux qui résultent des pratiques du magnétisme le plus compromis avec l'occultisme. Affaire de degré, nous disent ces auteurs ; mais c'est justement là ce qui nous paraît incertain, sinon erroné. Et, accumulant ainsi toutes les présomptions que les théologiens peuvent formuler contre l'hypnotisme, M. l'abbé Gombault passe condamnation sur toutes ces pratiques, rejetant pour incompétence le témoignage de

certains médecins catholiques moins sévères. « Les documents une fois classés, les conclusions appartiennent à la philosophie et à la théologie. Or, la plupart du temps, les médecins, même catholiques, ne sont plus ici dans leur élément; ils n'ont que des notions fort vagues des principes qui régissent ces sciences. » Et il ajoute : « C'est un fait connu que la plupart des médecins sont enclins au matérialisme ou à un spiritualisme qui ne sert pas davantage à la vérité : le surnaturel, voilà l'ennemi. » L'auteur est dur pour les médecins même spiritualistes, même catholiques. Mais passons ; n'est-il pas excusable? — Un chapitre sur Lourdes termine cette première partie de son livre. La seconde est consacrée plus spécialement au spiritisme considéré comme le prolongement naturel de l'hypnose. Elle est courte et ne vient là que pour appuyer sa thèse, sans trop lui fournir de nouveaux arguments, car elle peut aussi bien servir à montrer les différences que les rapprochements que l'on peut reconnaître entre les faits de l'hypnose simple et ceux du spiritisme et de l'occultisme. Les raisons données par M. l'abbé Gombault de la lenteur que met Rome à se prononcer catégoriquement sur ces problèmes ne sont peut-être pas moins discutables que l'assimilation, pour ne pas dire la confusion dans laquelle le P. Franco et lui tiennent ces différents phénomènes.

7 et 8. — Les deux volumes qui viennent maintenant sont, en effet, de nature à faire suspendre le jugement de quiconque souhaite favoriser un mouvement d'études plein d'intérêt et probablement susceptible d'applications utiles et fécondes.

Dans un premier volume, les docteurs Van Renterghem et Van Eeden nous donnent en tableaux statistiques, aussi nombreux que correctement dressés, les résultats qu'ils ont obtenus à la clinique de psychothérapie suggestive d'Amsterdam pendant la période qui va de 1889 à 1893. Un exposé méthodique de la question scientifique et médicale ouvre le volume, où la méthode thérapeutique employée par les auteurs est exposée, défendue, justifiée, préconisée par eux et par des motifs aussi sérieux qu'exempts de toute passion sectaire. On pourra regretter que les auteurs aient écrit ces pages en un français souvent incorrect, parfois obscur ; mais on ne saurait suspecter ni leur bonne foi ni leur compétence ; et c'est bien là de quoi donner à réfléchir aux détracteurs d'une psychothérapie méthodique. « Si la valeur à attribuer aux publications statistiques et casuistiques parues pendant les cinq dernières années en France, en Suède, en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, peut être jugée différemment, il nous semble non douteux qu'on peut soigner une pratique étendue et reconnaissante de névropathes principalement, — il est vrai, — mais alors aussi des cas les plus difficiles, tout en ne se servant presque exclusivement que de moyens psychiques et ne recourant que très exceptionnellement aux agents chimiques, physiques et électriques. »

« Les résultats que nous publions ici, disent-ils encore à la fin de leur introduction, n'ont pas la prétention de présenter tous les détails et la précision qu'on est accoutumé de trouver dans les travaux d'observateurs universitaires qui peuvent disposer avec plus de liberté de tout ce qui peut servir à leur examen. Nous donnons simplement ce que nous avons pu rassembler, garantissant la netteté des faits que nous exposons. Leur signification n'est que provisoire.... Nous estimons cependant que là où il s'agit d'une science qui se trouve encore dans son enfance, toutes ces indications et tous ces résultats provisoires aient leur utilité. »

Les auteurs pensent, en effet, que l'hypnotisme n'est pas toute la psycho-thérapie, mais seulement un de ses procédés, qui rend l'influence suggestive plus puissante qu'à l'état de veille et constitue « un fait simple, ne présentant en soi rien de terrifiant et trouvant son application en psycho-thérapie, comme principe utile. Ce moyen nous permet d'appliquer la thérapie psychique avec méthode. » Le médecin, en s'en tenant aux seules visées thérapeutiques, peut beaucoup pour le bien de son malade ; il ne doit pas oublier toutefois que, comme tous les agents qu'il met en œuvre, celui-ci est d'autant plus dangereux qu'il est plus puissant, et qu'il doit se garder d'en abuser et d'en mésuser.

— C'est dans le même esprit qu'est conçu et écrit le livre de M. F. Thomas, professeur de philosophie au lycée de Versailles ; il est composé d'études qui ont paru dans la *Revue de l'enseignement primaire*, et traite de *la Suggestion, son rôle dans l'éducation*. On y trouve le reflet d'idées philosophiques toutes modernes sur la force motrice de l'idée, idées inspirées de celles de M. Fouillée. En tous cas, l'auto-suggestion, la force de l'imitation, y sont passées en revue, aussi bien que la suggestion hypnotique dans une première partie. La seconde, ou partie pratique, étudie les moyens de provoquer et de favoriser les bonnes suggestions et de combattre les mauvaises. Un dernier chapitre est consacré à la suggestion hypnotique envisagée au point de vue pédagogique. L'auteur conclut qu'il est des cas où elle devient non seulement légitime, mais même nécessaire, parce qu'elle reste efficace dans certains cas où les autres ont échoué ; toutefois, il recommande d'en réserver la pratique aux hommes compétents, et la défend aux maîtres, auxquels d'ailleurs la loi l'interdit. Il cite un cas entre autres où l'abus de ce moyen fut déplorable. Il la considère, en un mot, comme un procédé délicat de cette méthode suggestive, laquelle, si elle n'est pas à elle seule toute la méthode de l'éducation, tient cependant une grande place à côté de l'enseignement démonstratif et de l'enseignement doctrinal.

9, 10, 11. — La psychologie tend de plus en plus à prendre pied dans la physiologie, et, sans délaisser pour cela l'analyse des aptitudes intellectuelles, elle s'applique de plus en plus à rechercher, dans l'ordre des fonctions vitales, des analogies ou des relations phénoménales, capables

d'éclairer de nouvelles lumières la carrière qu'il lui appartient de parcourir. C'est de cette donnée que s'est inspiré le docteur Surbled en rédigeant ses *Éléments de psychologie physiologique et rationnelle*. Ce manuel, comme l'auteur l'appelle, destiné à répondre au programme officiel de la classe de philosophie, est d'une méthode sûre et d'une clarté irréprochable ; son but est de contribuer à concilier « les philosophes qui dédaignent l'expérience sensible, et les savants qui ignorent l'âme spirituelle. » Le fait est que les données de la physiologie tiennent là une large place et remplissent toute la première partie de l'ouvrage ; et la même tendance se fait jour dans le chapitre intitulé : Conclusion, où la bête et l'homme sont examinés dans un parallèle où se développent successivement les notions d'être, d'individu et de personne.

— Le livre de M. Arréat, malgré son titre d'aspect psychologique, est aussi avant tout un livre de physiologie. Sous ce titre : *Mémoire et imagination*, l'auteur étudie ce qu'il appelle lui-même la vie des images, le mode de leur formation et de leur conservation dans le système nerveux central, leurs variétés principales qui peuvent se réduire à trois, comme Charcot l'avait pensé : les images visuelles, les images auditives, les images motrices. La partie la plus intéressante de cette étude est celle où M. Arréat étudie la part que les images prennent à l'exercice des beaux-arts. Peintres, musiciens, poètes et orateurs constituent des types distincts, auxquels la variété des images donne leur caractéristique, tandis que la puissance de ces images explique les degrés du talent et jusqu'au génie lui-même. Je ne saurais être d'accord avec l'auteur sur tous les points, et surtout quant à la part qu'il attribue au tempérament dans l'esthétique, et je ne saurais croire non plus que tout homme de génie doive sa puissance d'imaginer à une constitution définie de sa mémoire, à un système d'images d'origine affective et sensorielle, ni même que le génie tienne toujours à une exaltation de la puissance d'imaginer ; mais c'est là certainement une voie le long de laquelle on doit rencontrer des données importantes pour la solution du problème.

— Si ce n'est pas un livre de physiologie normale que celui de M. G. Dumas, c'est du moins un livre de physiologie pathologique, et dans lequel la psychologie tient aussi la première place. Pour traiter des *États intellectuels dans la mélancolie*, l'auteur se réclame de M. Ribot et du docteur Seglas, ce qui donne déjà quelque idée de la tentative qu'il a faite d'unir l'observation médicale à la philosophie. M. Dumas s'est plus appliqué à distinguer les diverses formes de la mélancolie qu'à nous définir la mélancolie elle-même ; il tend cependant à la considérer comme un complexus d'états purement intellectuels et non affectifs, suivis de phénomènes moteurs consistant surtout en phénomènes d'arrêt ou de ralentissement. « Les modifications de l'état organique modifient la cœnesthésie (sensibilité commune), et l'esprit, en proie à la dépression

physique, atteint lui-même dans son fonctionnement par l'anémie du cerveau, tourne à l'apathie et à la tristesse. » — Je cite, non sans faire mes réserves; mais en remarquant qu'il y a là une étude qui, tout en serrant de très près les faits d'observation pathologique, sait en sortir et en tirer après soi des conclusions vraiment scientifiques.

12. — Les études d'anthropologie criminelle se multiplient comme les crimes eux-mêmes, et l'on ne peut dire que toutes soient inspirées par les meilleures doctrines, et aboutissent aux plus morales conclusions. Celle du docteur P. Aubry contient du moins des données sérieusement recueillies, et propose, parmi ses conclusions, des mesures utiles, plus utiles peut-être qu'applicables, mais qu'on aurait certainement tort de répéter sans examen ni même sans essai. *La Contagion du meurtre* mérite sans doute d'être étudiée à fond dans les conditions qui peuvent la provoquer, car rien ne serait plus utile que de la prévenir, comme on le fait pour la contagion microbienne. Elle se compose, nous dit-il, de quatre termes : suggestion, irritation, hérédité et contagion proprement dite. La famille, la prison, le spectacle des exécutions, la lecture, en sont souvent les agents: le vitriol, le revolver, l'empoisonnement, le dépeçage criminel, le duel et le suicide en sont les procédés les plus habituels. L'auteur n'hésite pas à condamner le spectacle des exécutions publiques, comme ne donnant que des résultats vains au lieu d'effet utile, et ne produisant que des suggestions dangereuses. Il ne se montre pas moins sévère pour la publicité donnée par la presse au récit des crimes de toute sorte, et propose d'organiser dans ces cas la conspiration du silence. Il ne dissimule pas, en effet, la responsabilité qu'encourent nombre de petits ou de grands journaux friands de scandale, et montre quelles tentatives ont été faites, notamment en Suisse et dans certains congrès, pour prévenir cette contagion par la presse. Contagion et même épidémie du meurtre se retrouvent dans les révolutions, dans les crimes des foules, dans les guerres et jusque dans les tentatives anarchistes. C'est ce que développe cette seconde édition toute remaniée et présentée par une judicieuse préface du docteur Corre, le savant criminaliste.

13. — Je suppose que vous connaissez peu Gabriel Conta, un philosophe roumain du plus étroit, pardon, du plus pur positivisme, dont le premier livre parut en 1880 sous ce titre : *Philosophie matérialiste. Introduction à la métaphysique*, et qui eut l'honneur d'une étude détaillée dans le livre de Buchner, *Nature et science*. C'est encore Buchner qui nous présente le volume actuel par une lettre adressée à M. Rosetti Tescanu, le traducteur de cette œuvre en français, et l'auteur de la notice biographique consacrée à Conta en tête de ce volume. Rien de plus triste, hélas! que cette vie qui se débat au milieu des révoltes de la négation et des privations de la misère, pour finir, sans espoir et sans foi, en face d'un livre de médecine ouvert au chapitre de l'agonie. Après

avoir exposé la *Théorie du fatalisme*, à vingt-neuf ans, Conta écrivit, à trente ans, la théorie qu'il appelle *la Loi de l'ondulation universelle*. La philosophie dont il s'inspire n'est autre que l' « unicisme » ou le « monisme. » La matière seule existe, la force n'en est que l'attribut. La matière et la force sont infinies; elles existent à l'état de lutte ou d'équilibre, résumant en elles le mouvement universel, et se subdivisent en luttes et équilibres particuliers, relatifs et passagers. Mais l'équilibre absolu est impossible, il n'y a que des équilibres partiels entre lesquels oscillent les éléments; de là la loi de l'ondulation. La métamorphose est la loi de la matière, comme l'ondulation est la loi de la force. Il y a dans cet ensemble des formes évolutives qui croissent et décroissent, qui s'établissent quand un équilibre s'établit entre les forces composantes, et se détruisent quand l'équilibre se dérange. On n'est pas plus mécanicien, et ce n'est pas une gageure. Il y a deux cents pages et plus comme cela. Les plus curieuses sont celles où l'auteur fait application de ces lois aux phénomènes biologiques, à l'origine des espèces et au darwinisme, qu'il adopte au moins en grande partie.

14, 15, 16. — L'exercice du langage et de ses modes divers, mimique, verbal ou graphique, la façon dont on peut comprendre sa perception, le rôle que joue le système nerveux dans ces diverses opérations, la démonstration de ces faits à l'aide de l'expérimentation physiologique ou des observations de malades, par conséquent, les altérations les plus intéressantes que peut offrir le langage, enfin les applications qu'on peut faire de ces données à la psychologie du langage : tel est l'objet du volume sur *le Langage, la parole et les aphasies*, dont je ne saurais, et pour cause, apprécier la valeur, mais dont je puis dire qu'il a recueilli de nombreux suffrages. Son principal mérite gît sans doute dans le schema qui y est joint et dans lequel sont figurés les divers centres d'action nerveuse que met en jeu l'expression de l'idée par les signes d'une part, et d'autre part, la perception de ces mêmes signes. Ce schema permet en effet de comprendre nettement comment on doit distinguer les centres de la coordination motrice verbale et ceux de la collection sensorielle verbale, dans les trois ordres d'expression motrice, auditive ou visuelle. Il montre aussi la distinction qu'il convient de faire entre le langage mimique commun à plusieurs espèces animales et la parole proprement dite, qui n'appartient qu'à l'homme. La participation de la mémoire et de l'imagination à ces diverses fonctions est aussi rendue nettement par la distinction des centres cérébraux qui leur correspondent et par celle des trajets nerveux qui relient ces centres entre eux.

— Si l'on veut d'ailleurs savoir exactement à quoi s'en tenir, non plus sur l'interprétation des phénomènes, mais sur ce que nous apprennent l'anatomie et la physiologie les plus sévères au sujet des localisations cérébrales, il faut lire le petit livre appartenant à la même collection, dans

lequel M. Pitret a résumé avec une clarté et une précision admirables ce que nous savons des *Centres moteurs corticaux chez l'homme*, d'après les faits publiés déjà par lui et par Charcot. Cette science, qui date de vingt-cinq ans à peine, a déjà produit nombre de faits dont la psychologie a tiré un large profit. Accueillie tout d'abord avec étonnement, sinon avec répugnance, par nombre de philosophes, la doctrine des localisations cérébrales a aujourd'hui la valeur d'un fait acquis, et je dirais presque la portée d'une révolution en psychologie.

— C'est d'ailleurs ce que cherche à mettre en lumière un travail qui fut présenté récemment à la Société de psychologie de Munich par le docteur G. Hirth, sous ce titre : *Les Localisations cérébrales en psychologie.* L'auteur y demande d'abord que les philosophes, au lieu de discuter à perte de vue sur Hartmann et sur Schopenhauer, nous fassent une philosophie de la santé. Il y a là cependant des thèses dont je ne saurais me porter garant ; mais il y a aussi une étude fine et délicate des processus psychiques et nerveux et une sage préoccupation de ne pas les confondre tout en les rapprochant ; étude bien délicate, je le répète, car elle ne tend à rien moins qu'à rechercher dans l'économie vivante les bases physiques de la conscience et la théorie, sinon le lieu de l'idée fixe. *Pourquoi sommes-nous distraits?* Telle est la question à laquelle cette étude conduit notre auteur et au sujet de laquelle il expose tout un plan théorique : c'est la seconde partie de son livre. Je ne saurais méconnaître qu'il y a là des interprétations qui pourraient nous faire rapprocher M. Hirth des associationnistes et qui commandent quelques réserves. L'auteur ne se dissimule pas que pour donner une étude complète de la distraction, il lui eût fallu d'abord distinguer entre les concepts d'attention, manifeste et latente, de conscience, de mémoire, d'oubli, etc., et pousser son étude jusqu'aux troubles du langage. Tel qu'il est néanmoins, son essai suffit à montrer comment on peut appliquer d'une manière féconde la théorie des localisations cérébrales aux problèmes de la psychologie, et comment la psychologie peut aider, de son côté, à spécifier et à localiser les fonctions nerveuses.

17. — L'*Encyclopédie d'hygiène* poursuit son intéressante publication. Elle nous donne aujourd'hui, avec son sixième volume, *l'Hygiène industrielle*, sujet dont l'étendue s'accroît tous les jours et dont l'intérêt se comprend de soi-même. Les chapitres de ce gros volume traitent des établissements industriels considérés au point de vue de l'hygiène de leur voisinage, et au point de vue du milieu professionnel ; au point de vue de l'action toxique délétère ou infectieuse des produits employés ou dégagés pendant les opérations nécessaires à la fabrication ou à l'utilisation de ces produits ; au point de vue des accidents des machines ; au point de vue du travail individuel ; au point de vue de la responsabilité des patrons et des ouvriers, de l'assurance en matière d'accidents du

travail et de maladies pouvant résulter de l'exercice de certaines professions. C'est, on le voit, tout un traité de l'hygiène industrielle et des règlements qui peuvent en ordonner la matière.

Le tome suivant, actuellement en cours de publication, comprend l'hygiène militaire, avec les questions de recrutement, d'habitation, d'alimentation du soldat; le vêtement, l'équipement, l'éducation militaire et la prophylaxie des maladies du soldat complètent cette étude, dans laquelle les auteurs semblent n'avoir rien oublié, pas même ce qu'ils appellent assez singulièrement l'hygiène du champ de bataille.

18, 19. — *Le Manuel d'hygiène athlétique* est un mignon petit volume publié sous le patronage de l'union des sociétés athlétiques, à l'usage des lycéens et des jeunes gens des associations athlétiques. Le cycliste y trouvera d'utiles conseils, mais trop succincts; il y en a d'ailleurs aussi pour les amateurs de course, d'escrime et de canotage; conseils sur le vêtement, sur le régime alimentaire et sur l'entraînement des amateurs de sport, avec une préface de M. de Coubertin, le secrétaire général de l'union.

— Le livre du docteur Mosso est, au contraire, un volume d'aspect grave sous son élégant cartonnage. Il est présenté par une préface toute militaire du commandant Legros, qui recommande vivement l'exercice du tir en particulier, et en général les exercices de plein air, « qui forment les caractères en même temps que les muscles, et qui développent au plus haut degré chez l'enfant, avec la confiance en soi-même, le sentiment de la responsabilité dans la liberté. » Le professeur de physiologie de Turin, auteur d'études remarquées sur *la Peur* et sur *la Fatigue*, était certainement des mieux préparés pour traiter de l'*Éducation physique de la jeunesse*. Ayant étudié sur place, dans les différents pays d'Europe, les procédés en faveur, s'appuyant sur les données scientifiques du professeur Marey, des docteurs Lagrange et Demeny, il repousse le faux militarisme des bataillons scolaires, le système compassé des Allemands, et se rallie à la formule anglaise de l'exercice en plein air. Cette étude s'adresse aux éducateurs de la jeunesse, aux médecins, aux législateurs, aux militaires instructeurs, à tous ceux que préoccupe le développement physique et moral de la jeunesse.

20, 21. — *L'Hydrothérapie dans les maladies chroniques* est un fort volume dû à la plume de deux auteurs des plus compétents, et par leur expérience spéciale dans la cure par l'eau, et par leur connaissance avérée de tout ce qui regarde les sciences médicales. C'est ce dont on se convaincra facilement en lisant l'introduction et les considérations générales que MM. Beni-Barde et Materne ont placées en tête de leur travail. Quant aux applications qu'ils en font aux maladies de la nutrition, aux maladies toxiques ou infectieuses, aux maladies du sang et à celles du système nerveux, elles portent tout à la fois le cachet des méthodes

sages, fondées sur les données d'une sévère physiologie et appuyées sur une observation clinique aussi riche en documents que rationnellement savante. Je ne puis entrer dans le détail des chapitres qu'on y trouve, mais je puis les résumer en disant que c'est un livre pondéré, que les médecins, hydropathes ou non, liront avec le plus grand fruit.

— Je n'en saurais dire autant du livre du curé Neuens, sur le *Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques d'après le système Kneipp*, traitement qu'il appelle naturel, je ne sais trop pourquoi, et dont il fait un exposé qui n'est guère scientifique. Une première partie est, en effet, consacrée à la médication naturelle (encore), et comprend une théorie au moins fort incomplète de la maladie et un exposé des moyens que le système Kneipp a adoptés pour la combattre. Toute la pathologie y passe; si bien qu'on ne voit guère à quoi cette cure pourrait bien ne pas servir. Je ne crois pas cependant qu'il ait encore été donné, des formules de l'abbé Kneipp, un exposé aussi méthodiquement présenté, et à ce titre, la lecture du livre pourra rendre de réels services, si l'on veut bien se garder de l'enthousiasme de l'auteur, et faire de son traité une étude de psychologie plus qu'un livre de médecine.

22, 23, 24, 25. — Ces quatre volumes sont des œuvres sérieuses qui s'adressent surtout aux étudiants et aux praticiens. On sait quelle importance considérable a prise, dans l'étude des maladies, la science des microbes. Le *Précis de bactériologie clinique* du docteur Wurtz suffirait à le prouver; ce volume fait mieux, il permet à chacun de tirer de cette science le parti qu'il convient. On y trouve : 1° la description du matériel et des méthodes à employer pour prélever les produits pathologiques à examiner; 2° les manifestations locales des maladies infectieuses avec des données succinctes sur leur bactériologie; 3° la bactériologie générale des maladies microbiennes. C'est, on le voit, une étude de détail et d'ensemble des plus nettes et des plus scientifiques.

— L'étude approfondie d'une goutte de sang permet, dans nombre de cas déterminés, de reconstituer le passé pathologique d'un individu, de connaître son présent et de prévoir son avenir. Telle est la formule que le docteur Aubeau s'efforce de justifier en quinze pages de texte intitulées : *Des Applications de la micrographie et de la bactériologie au diagnostic chirurgical*, et appuyées de dix-huit figures micrographiques fort bien gravées. Faire de bonnes observations micrographiques pour donner au diagnostic plus de précision, et par suite éviter des opérations à tout le moins inutiles, c'est un but louable et qu'il faut poursuivre de tous nos efforts.

— Le docteur P. Simon, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, nous donne en un volume méthodiquement conçu la classification rationnelle des phénomènes physiques que la *Percussion et l'auscultation* nous permettent de recueillir à l'examen des malades, et de plus

un essai d'interprétation relatif à certains faits peu ou mal connus. Cet essai est basé sur les lois de l'acoustique aussi bien que sur l'anatomie pathologique et sur l'expérimentation : c'est dire les services qu'il peut rendre aux médecins élèves et praticiens.

— Quant au livre du docteur P. Lefert, il nous présente en résumé la *Pratique journalière de la médecine dans les hôpitaux de Paris* pour le traitement des maladies microbiennes et parasitaires, des intoxications et des maladies constitutionnelles. Il permet au médecin de se rappeler succinctement les méthodes suivies dans la pratique des hôpitaux et les médications dont l'emploi fait tous les jours de nouvelles applications.

26. — Si tous les savants envoyés en mission scientifique par le gouvernement rendaient un compte de leurs observations aussi fidèle que celui que nous a rapporté de Belgique et de Hollande le docteur Dalvaille, on tirerait un grand parti de ces missions. Dans la préface qu'il a écrite pour ce rapport, M. le professeur Grancher s'étonne de la différence qui sépare, sur le terrain de l'hygiène et de son organisation, les grandes villes de la Belgique. C'est, il est vrai, un des effets, un des inconvénients, si l'on veut, de la décentralisation dont ce pays a conservé l'esprit. Et faisant un retour sur notre pays, il regrette que l'autorité des maires fasse encore échec à certaines mesures d'hygiène publique que la loi n'a pas encore promulguées. C'est un sujet délicat, qui mérite d'être discuté, et *la Mission en Belgique et en Hollande* du docteur Dalvaille apporte à la discussion des documents de haute valeur, parce qu'ils ont été recueillis sur place et avec soin. Je n'ose ajouter qu'ils l'ont toujours été sans idée préconçue ; mais ce n'en sont pas moins de sérieux et utiles documents.

27, 28, 29, 30. — Le congrès de Buda-Pesth, dans lequel le docteur Roux a fait connaître les procédés employés par lui pour la préparation du sérum antitoxique et les résultats si frappants de cette nouvelle médication, ont provoqué de nombreux mémoires. *Les Nouvelles Méthodes dans le traitement de la diphtérie*, du docteur de Crésantignes, ne se proposent pour but que de vulgariser la connaissance de la maladie diphtérique, d'apprécier la valeur sérieuse du traitement local dans les formes locales de la maladie, et la haute supériorité du traitement par le sérum, dans les cas graves et généralisés, hâtivement ou d'emblée.

— Exposer quelles sont, dans l'état actuel de la science, les méthodes chirurgicales que l'on peut appliquer au traitement du goitre, tel n'est pas seulement l'objet de *la Chirurgie du goitre*, du docteur de Vlaccos. Les conséquences de ces opérations sont surtout étudiées dans ce travail et présentées sous une forme synthétique, avec des réflexions judicieuses qui lui donnent un réel intérêt.

— J'en dirai autant de la brochure du docteur M. de Fleury sur *l'Insomnie et son traitement*. Ce traitement ne saurait être univoque, car

depuis Aristote, on sait que le sommeil et l'insomnie peuvent se produire dans des conditions diverses, dont les modifications de la circulation sanguine nous livrent les principales ; et c'est à modifier ces conditions que doit s'appliquer un traitement rationnel de l'insomnie. De là les indications qu'il convient de demander à l'hygiène et celles qui appartiennent aux médicaments pour combattre ce symptôme.

— Le docteur Goldschmidt ayant observé, à l'île de Madère, un certain nombre de cas de lèpre, a basé sur ses observations personnelles la monographie qu'il consacre à l'étude de cette maladie. Cette île, que le Portugal a peuplée au xve siècle par la déportation, renferme depuis lors des lépreux en quantité relativement considérable ; l'auteur en décrit succinctement les formes diverses, et après quelques données générales sur la nature de *la Lèpre*, il propose de la traiter, entre autres moyens, avec l'europhène, un antitoxique qui contient vingt-huit pour cent d'iode. Une dizaine de planches jointes au texte le complètent heureusement.

31, 32, 33, 34. — La médecine sans le médecin a été de tout temps, pour bien des gens, un idéal poursuivi au milieu de mainte tentative erronée ; le manuel du docteur Perrier, *la Médecine rationnelle et expérimentale*, s'applique seulement à mettre le malade en mesure de ne pas rester sans secours médical, en attendant l'arrivée du médecin. Il le dit, du moins, et l'on serait tenté de le croire, s'il ne faisait, à ce qu'il appelle la médecine officielle, un procès de tendances qui n'est certainement pas très équitable. Quoi qu'il en soit, ce manuel renferme nombre de données applicables aux premiers secours à porter aux malades, dans les maladies les plus communes. Il pourra donc être utile : mais il serait dangereux de le prendre pour un médecin de papier.

— Le docteur Apostoli, qui s'est fait une spécialité des applications de l'électricité à la gynécologie, publie, chaque semestre, les Archives d'électrothérapie gynécologique. Ce sont ici les deux premiers fascicules de cette publication réunis, sous le titre de *Travaux d'électrothérapie gynécologique*, en un volume dans lequel abondent les documents fournis par les gynécologues étrangers, anglais, belges, américains, russes, etc., documents que je ne saurais analyser ni même énumérer, vu leur nombre et leur caractère beaucoup trop spécial.

— Il existe à Paris une école pratique de *Massage et de magnétisme*, deux choses qu'on peut s'étonner de voir ainsi réunies, mais dont certaines tendances professionnelles expliquent l'union, plus qu'elles ne la justifient. Que le magnétisme soit « un mode vibratoire de l'éther, une manifestation de l'énergie, » la formule n'est pas nouvelle ; les applications qu'on en fait à l'école susdite ne m'ont pas paru l'être beaucoup plus. Il ne suffit pas de nous dire que le magnétisme n'a rien de mystérieux ; pour moi, qui ne suis pas suspect de professer le contraire, j'au-

rais préféré une démonstration à une affirmation à ce sujet. L'aimant a bien, en effet, des propriétés physiques et probablement aussi des propriétés physiologiques. Est-ce une raison suffisante pour en faire des forces distinctes? — Querelle de mots, dira-t-on? — Non, mais desideratum à combler dans un *Traité* qui veut être *expérimental*.

35 et 36. — Deux petits volumes de poche, l'un consacré au *Bégaiement et aux autres défauts de prononciation*, par un homme qui a fait ses preuves en ce genre d'études et y possède une expérience indiscutable. Le docteur Chervin en a fait un traité d'orthophonie dont la lecture ne sera pas seulement utile à ceux qu'afflige une infirmité quelconque de prononciation, mais attirera à bon droit la curiosité du psychologue physiologiste. Le bégaiement, la blésité et les troubles résultant des différents vices de conformation de la bouche, peuvent être corrigés par une éducation orthophonique méthodique. Ce petit livre a pour but d'en vulgariser la connaissance.

— Le docteur Bossu qui, lui aussi, s'est fait un nom parmi les vulgarisateurs des sciences médicales, nous donne, en un élégant et minuscule volume, à tenir dans le gousset, une troisième édition de son *Petit Compendium medical*. On y trouve nombre de renseignements de pratique usuelle de médecine, choisis parmi les plus utiles et les mieux précisés et jusqu'à des formules de traitement simples et pratiques.

37 et 38. — Deux ouvrages en espagnol, un sur l'électrométrie et la transmission de l'énergie, et un autre, plus médical, sur la grenouillette, nous viennent de Tolède et de Barcelone, comme deux échantillons des études qui se poursuivent de l'autre côté des Pyrénées.

Dr A. Ferrand.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Histoire de Magnelone*, par Frédéric Fabrège. T. I *La Cité, les évêques, les comtes*. Paris, A. Picard: Montpellier, Seguin, 1894, in-4 de civ-511 p. et pl., 30 fr. — 2 *L'Ancienne Baronnie de la Roche-Bernard*, par Léon Maitre. Nantes, Grimaud, 1893, in-4 de 153 p. et pl. — 3. *Les États de la vicomté de Turenne*, par René Fage. Paris, A. Picard, 1894, 2 vol. in-8 de 324, 313 p., 14 fr. — 4. *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, par M. C.-J. Beautemps-Beaupré. Seconde partie. *Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale*, t. II et t. III, fasc. 1. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, 2 vol. in-8 de viii-551 p. et iv-238 p., 18 fr. — 5. *Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar (1697-1729)*, par H. Baumont. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1894, in-8 de xii-638 p., 7 fr. 50. — 6. *Étude sur le pays de Retz. L'Ancien Port-de-Prigny et le grand prieuré des Moutiers* (dépendance du Ronceray), par l'abbé Allard. Angers, Germain et Grassin, 1893, in-8 de 496 p. — 7. *2,000 ans d'histoire. La Vallée d'Aulnay, Chatenay, Sceaux, Fontenay, Plessis-Piquet, Bagneux*, etc., par de Launay. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 8. *Petites Notes d'histoire gâtinaise*. II. *La Chapelle-la-Reine et son canton*, par Eugène Thoison. Paris, A. Picard; Nemours, E. Vannot, 1894, in-8 de ii-161 p., 2 fr. — 9. *Essoyes. Histoire et statistique avec pièces justificatives inédites*, par l'abbé Auguste Pétel. Troyes, Frémont, 1893, in-8 de 564 p. et pl., 8 fr. — 10. *Grasse, notes à la suite de l'inventaire des archives*

communales, par PAUL SÉNEQUIER; nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Grasse, imp. de E. Imbert, 1893, in-8 de 426 p., 7 fr. 50. — 11. *Histoire de Champdeniers*, par LÉO DESAIVRE. Niort, Clouzot, s. d., in-4 de VI-323 p.— 12. *Histoire de Lescure, ancien fief immédiat du Saint-Siège, et de ses seigneurs*, par l'abbé HENRI GRAULE. 3e éd. Paris, Téqui, 1895, in-8 de 758 p. et pl., 4 fr. — 13. *Les Municipalités du Puy pendant la période révolutionnaire ; leur fonctionnement, leurs actes*, par ALBERT BOUDON. T. I. Le Puy, A. Prades-Freycier, 1894, in-8 de 407 p et pl. — 14. *Histoire de l'abbaye de Fontaine-Jean, de l'ordre de Cîteaux (1124-1790), avec pièces justificatives et gravures*, par l'abbé EUGÈNE JAROSSAY. Orléans, Herluison, 1894, in-8 de VIII-382 p. et pl. — 15. *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine. Catalogue des Actes de Mathieu II* Nancy, René Wiener, 1893, in-8 de XI-390 p. et pl. — 16. *Archives historiques de la Gascogne. Audijos, la Gabelle en Gascogne. Documents inédits publiés par la Société historique de Gascogne*, par A. COMMUNAY. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1893 et 1894, in-8 de XV-497 p. et pl. en 2 fasc., 14 fr. — 17. *Abbaye royale de Notre-Dame des Clairets. Histoire et cartulaire*, par le Vte DE SOUANCÉ. Nogent-le-Rotrou, Hamard, in-8 de 350 p. et pl., 7 fr. 50. — 18. *Cahier des paroisses et communautés du bailliage d'Autun pour les États généraux de 1789, suivis des cahiers des trois ordres et d'une iconographie des députés de Saône-et-Loire*, publiés par A. DE CHARMASSE et précédés d'une introduction par P. MONTARLOT. Autun, imp. Dejussieu, 1895, in-8 de 95*-407 p.

1. — Plusieurs historiens, et en particulier l'ancien doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, s'étaient déjà occupés de *Maguelone* avant M. Frédéric Fabrège; mais aucun ne l'avait fait avec le luxe de détails et de développements qu'il donne dans son travail. Le tome Ier, que nous signalons aujourd'hui, traite de la cité, des évêques et des comtes. Ce gros volume, de plus de six cents pages, y compris l'introduction, ne dépasse pas cependant les premières années du XIIIe siècle. On peut se rendre compte, en parcourant les nombreuses notes placées au bas des pages, de la somme énorme de travail dépensée par l'auteur et des recherches considérables auxquelles il s'est livré pour composer cet ouvrage. Écrit dans un sens franchement catholique, il n'avance rien qu'il ne l'appuie sur une preuve; aussi peut-on donner le livre de M. Fabrège comme un modèle aux historiens qui veulent s'occuper d'histoire locale. Il ne faudrait pas cependant entendre par là qu'il n'y a qu'à louer dans ce livre; on peut lui reprocher, d'une façon générale, de s'occuper peut-être trop de l'histoire du Languedoc à propos de Maguelone. Un peu plus de concision dans certains passages eût été préférable; mais dans l'ensemble, on ne peut qu'approuver cette œuvre. Une partie de l'introduction (et surtout le chapitre II) pourra être considérée comme un hors-d'œuvre. On a là de belles pages, bien écrites, mais qui ne se rapportent guère à l'histoire de la ville. Après cette introduction, viennent dix chapitres dans lesquels l'auteur s'occupe successivement de la cité romaine et de ses vicissitudes au milieu des invasions des Sarrasins, des premiers évêques de Maguelone et de la cathédrale, des comtes de Maguelone et de Melgueil, des séjours des Papes à Maguelone et des circonstances qui valurent à cette ville l'honneur de recevoir dans ses murs Urbain II, Gélase II, Calixte II, Innocent II, Alexandre III. Enfin, les derniers chapitres sont consacrés à l'église de Maguelone, à la guerre

des Albigeois et à une étude sur la condition des personnes au moyen âge, dans l'évêché de Maguelone, où le servage n'existait pas. Trois vues panoramiques terminent ce volume. Quand la fin de cet ouvrage aura paru, l'on aura sur Maguelone une histoire bien complète, faite avec le plus grand soin et avec le scrupuleux souci de donner sur chaque fait les indications les plus exactes et les mieux contrôlées.

2. — L'histoire de *l'Ancienne Baronnie de la Roche-Bernard*, par M. Léon Maître, est un bon résumé bien présenté de tout ce qui se rapporte à cette contrée. Après avoir, dans un premier chapitre, fait la description topographique de cette baronnie et passé en revue ses richesses, l'auteur énumère très rapidement les différentes maisons qui possédèrent la Roche-Bernard à travers les âges. Parmi les principales, nous relevons celles de Montfort et de Laval, de Coligny, de la Trémoille, de Lorraine. Viennent ensuite des études sur la féodalité et sur la situation de cette baronnie au point de vue religieux. On y comptait neuf paroisses, et chaque paroisse comprenait souvent un nombre considérable de dépendances dont M. Maître nous donne les noms. Après un chapitre consacré au protestantisme à la Roche-Bernard, l'auteur passe à l'énumération et à la description des résidences seigneuriales de la baronnie : il en relève huit, dont deux surtout sont à signaler : celles de la Bretesche et de la Roche-Hervé. Un dernier chapitre enfin, et non le moins curieux, est consacré aux mœurs, coutumes et usages du pays. Seize pièces justificatives terminent ce volume, enrichi de superbes héliogravures et publié avec le concours de M. le comte de Montaigu, propriétaire actuel du château de la Bretesche.

3. — Le travail de M. René Fage sur *les États de la vicomté de Turenne* retrace l'histoire administrative d'un de nos plus grands fiefs. Cette institution des états de la vicomté, plus complexe que celle des états provinciaux du royaume, était restée à peu près ignorée jusqu'ici. L'auteur ayant récolté une ample moisson de documents sur ce sujet, a pu faire connaître dans tous les détails le caractère de ces états. Délaissant tout ce qui se rapporte aux origines de la vicomté de Turenne, M. René Fage s'occupe uniquement de l'assemblée des états qui administra les finances du pays jusqu'à l'époque de son union à la couronne. Pour déterminer l'étendue du ressort dans lequel s'exerçaient les pouvoirs politiques et administratifs de cette assemblée, il s'efforce de préciser les limites du fief au moment où commença de fonctionner l'institution des états et indique les modifications qu'elles subirent dans la suite. Jusqu'en 1550, les documents sont rares; à cette date, une révolution profonde se produisit dans le mode de recrutement des députés. Auparavant, les trois ordres : noblesse, clergé et tiers, y étaient représentés. Depuis, leurs délégués n'y paraissent plus et l'assemblée ne se compose que des consuls ou syndics de quelques villes. C'est surtout

dans la seconde période, pour laquelle les documents abondent, que M. Fage a étudié en détail ce rouage gouvernemental. L'intérêt que donnent à l'ouvrage tous les renseignements qu'il renferme sur le caractère et sur le rôle des états est encore accru par l'ensemble des documents publiés à la suite : le deuxième volume est tout entier occupé par quarante-quatre pièces justificatives, la plupart tirées des Archives nationales, du fonds de la maison de Bouillon; quelques-unes de la Bibliothèque nationale et de collections particulières. Ce sont, en général, des procès-verbaux des états de la vicomté, et elles font connaître les mesures qui y furent prises.

4. — Nous avons rendu compte, au mois d'avril 1891, du tome Ier de l'ouvrage de M. Beautemps-Beaupré, sur *les Juridictions de l'Anjou et du Maine*. Aujourd'hui, nous signalerons le tome II et le premier fascicule du tome III. Dans ces études, l'auteur suit toujours la même méthode. Il a dépouillé une quantité considérable de textes, et c'est sur leur étude qu'il s'appuie pour faire connaître la manière dont s'exerçait la justice dans ces deux provinces. Après un premier chapitre consacré à la chancellerie des rois de Sicile, ducs d'Anjou et comtes du Maine, M. Beautemps-Beaupré parle des offices de judicature et des juges, auxquels il consacre même une notice; il étudie avec beaucoup de soin et de détails tout ce qui se rapporte aux assises, aux pouvoirs des juges et à leurs lieutenants. Après les juridictions supérieures, il s'occupe des juges de la prévôté, des élus, des enquêteurs, des réformateurs, des grands jours et enfin du bailli de Touraine, qui était juge des exemptions d'Anjou et du Maine. Le dernier chapitre du deuxième volume concerne les eaux et forêts. A la fin, sous forme d'appendice, l'auteur a publié plusieurs pièces très intéressantes, en particulier les ordonnances des grands jours de Thouars, touchant les lieutenants général et particulier du bailli de Touraine et le procureur du Roi audit bailliage, et un mémoire rédigé en 1492 sur les juridictions et les tribunaux d'Anjou. — Le premier fascicule du tome III renferme tout ce qui est relatif à l'avocat du Roi, aux procureurs d'Anjou, sur lesquels il contient une notice, aux fonctions du procureur du Roi, aux greffes, aux sergents, huissiers, notaires, et enfin aux frais de justice. Cette simple énumération fait ressortir tout l'intérêt de ce travail, dont nous désirons le prompt achèvement.

5 — L'histoire du *Règne de Léopold Ier, duc de Lorraine et de Bar*, de 1697 à 1729, avait été déjà publiée à la fin du siècle dernier; mais la physionomie de ce prince fut alors présentée sous des traits si flatteurs, en particulier par Voltaire, qu'il était nécessaire de le dégager de tout ce qui pouvait former une légende, afin de le présenter sous son véritable aspect. M. Baumont, dans un volume de plus de six cents pages, consacre sur Léopold Ier une étude très complète. Il expose d'abord

l'état de la Lorraine avant l'avènement du duc, puis, dans une suite de chapitres, fait connaître ses rapports avec la France, ce qu'il devint pendant les guerres de la succession d'Espagne, et le sort qui lui fut réservé aux traités d'Utrecht et de Rastadt. L'auteur, après avoir ainsi retracé l'histoire de la Lorraine sous Léopold, dans ses relations avec ses voisins, examine le gouvernement de ce prince à l'intérieur, l'état de ses finances, le code Léopold, la cour de Lunéville, et ce que furent sous son règne les lettres, les sciences, les arts, l'agriculture, l'industrie, le commerce. Enfin, dans la conclusion, il rectifie l'exagération qu'offrent certains portraits de ce duc, en particulier celui qu'en a fait Voltaire. Une table des noms de lieux et de personnes termine ce travail, fait avec soin, et pour lequel l'auteur a fouillé les principaux dépôts français et les archives de Vienne. Un coup d'œil, au reste, jeté sur l'indication des principales sources manuscrites et imprimées mises à profit, suffira pour montrer l'importance du travail de M. Baumont.

6. — Le *Port-de-Prigny* est un village du département de la Loire-Inférieure qui fait partie de la commune de Bourg-des-Moutiers. Ces deux localités du pays de Retz dépendaient anciennement de l'abbaye du Ronceray; c'est en étudiant le cartulaire de cette abbaye que l'attention de M. l'abbé Allard fut attirée par le rôle que jouait la localité de *Prugniacum;* un examen plus attentif lui permit d'identifier ce nom et de donner une bonne monographie sur Prigny. Cet ouvrage est divisé en deux parties; la première est consacrée plus particulièrement à Prigny, la seconde au grand prieuré des Moutiers. Le bourg des Moutiers, prieuré dépendant de l'abbaye du Ronceray, reçut pour annexe, vers le XIIIe ou le XIVe siècle, celui de Saint-Cyr et de Sainte-Julitte de Nantes, duquel dépendait déjà le domaine de Boisgarand (aujourd'hui Bongarant) en Sautron. Aussi, pour faire connaître le prieuré du bourg des Moutiers, l'auteur a été obligé de retracer en quelques pages l'histoire des prieurés de Saint-Cyr et de Sainte-Julitte de Nantes et de Boisgarand, au moins dans les rapports qu'ils eurent avec le bourg des Moutiers. De plus, en même temps que se fondait aux Moutiers le petit monastère de Notre-Dame d'Angers, trois autres prieurés s'établissaient tant à Prigny qu'aux Moutiers mêmes. En présentant l'histoire de ces prieurés au moins jusqu'au XIVe siècle, M. l'abbé Allard donne aussi celle des paroisses de Prigny et du bourg des Moutiers qui y est intimement liée. A partir de cette époque, la paroisse se dégage davantage des prieurés, c'est ce qui explique la division de l'ouvrage. La première partie retrace l'histoire de la période pendant laquelle les prieurés eurent la prééminence, puis la paroisse se dégagea et les divers monastères tombèrent par la suite en commende. A partir du XIVe siècle, c'est-à-dire de la prieure Jeanne Lemaire, on a une histoire particulière des Moutiers; l'auteur suit alors l'ordre chronologique des priorats et fait

connaître ce qui se passa sous chacune des religieuses à qui fut confiée la direction des Moutiers. La plupart des éléments qui composent ce volume ont été tirés des archives départementales de la Loire-Inférieure (fonds du Ronceray), de la série H principalement, et aussi, pour quelques faits, des séries E et G.

7. — Sous un titre un peu bizarre : *2.000 ans d'histoire*, M. de Launay a cherché à nous faire connaître le passé d'une partie de la banlieue sud de Paris. A l'aide de documents puisés tant aux archives de ces localités qu'aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale, il s'est attaché surtout à nous donner l'histoire des principales familles qui habitèrent ou séjournèrent dans la vallée d'Aulnay. Comme elle est intimement liée à celle du pays, il a pu fournir bien des détails intéressants et curieux sur les localités dans lesquelles elles s'étaient fixées. Cette étude se termine par une table onomastique. Un reproche que l'on fera à M. de Launay, c'est d'avoir trop abusé des digressions, et souvent il eût été bon d'alléger le récit par des notes. En somme cependant, ce travail nous apprend bien des choses sur nombre d'anciennes et illustres familles parisiennes qui avaient des biens ou des maisons de campagne dans la région.

8. — M. Eugène Thoison a déjà publié, sous le titre de *Petites Notes d'histoire gâtinaise*, un volume consacré à plusieurs villes telles que Fontainebleau, Larchant, Melun, Moret, Nemours, etc. La deuxième série de ces notes comprend exclusivement *La Chapelle-la-Reine et son canton*. On a, dans cet opuscule de cent soixante pages, quatorze chapitres très intéressants, se rapportant, soit à des faits qui illustrèrent certains endroits de ce canton, soit à des particularités relevées dans les archives ou enfin à des localités disparues dans le cours des âges. Quoique formé de la réunion d'une série d'articles publiés dans le journal *l'Abeille de Fontainebleau*, cet ouvrage est fait avec tout le soin d'une œuvre d'érudition : des notes très sobres renvoient aux textes consultés, le style est facile, simple, et l'auteur a su éviter tout ce qui pourrait être trop technique ; aussi ce volume se lit-il facilement. Conçu dans un bon esprit qui sait reconnaître ce que les siècles passés ont eu de louable, il peut être très utile à consulter, non seulement par les habitants de la contrée dont M. Thoison s'occupe, mais encore par tous ceux que la vie de nos aïeux intéresse et qui cherchent à se renseigner avec certitude sur l'état des provinces avant 1789.

9. — M. l'abbé Pétel a consacré à *Essoyes*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bar-sur-Seine (Aube), un gros volume de cinq cent soixante pages. Pour faire ce travail, il s'est livré à de nombreuses recherches, tant aux archives de l'Aube qu'à celles de la Côte-d'Or, aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale, dans les archives des notaires, partout enfin où il pensait trouver des matériaux pour l'histoire de son pays natal.

Aussi, la moisson qu'il a recueillie à la suite de ses investigations a été fructueuse. Il a divisé son ouvrage en trois parties, et a examiné successivement Essoyes au triple point de vue féodal, religieux et communal; à la fin, il a donné une trentaine de pièces justificatives. Passant très rapidement, et avec raison, sur les temps préhistoriques, romains et mérovingiens, l'auteur se borne à signaler, dans une courte introduction, les principales découvertes archéologiques faites à Essoyes, et il aborde la période dans laquelle on trouve des documents certains et authentiques, c'est-à-dire le XIe siècle. Essoyes dépendit d'abord de l'abbaye de Molêmes; un traité de pariage fut ensuite conclu au mois de mars 1223 (v. st.) entre l'abbé Isambard et Thibaut IV de Champagne. Quand la Champagne fut réunie à la couronne, ce traité fut confirmé par Philippe IV et par Philippe VI; comme le Roi ne fut seigneur d'Essoyes qu'à la fin du XVIIIe siècle, M. l'abbé Pétel consacre une petite notice à chacun des personnages qui possédèrent successivement la totalité ou une partie de cette seigneurie. Dans les chapitres relatifs à Essoyes au point de vue religieux, il montre ses rapports avec l'abbaye de Molêmes, donne la liste des curés, fait connaître les principales fondations, l'église, le cimetière, les croix, l'hôpital, la maladrerie, le prieuré. Enfin, dans la dernière partie, il retrace rapidement le tableau de l'administration communale sous l'ancien régime et sous la Révolution, il glisse sur la période contemporaine et termine par un chapitre relatif aux fléaux qui frappèrent Essoyes. Quelques critiques de détail pourraient être faites sur tel ou tel point particulier. Ainsi, page 56, Passavant, indiqué comme Passavant-en-Vauge, est plutôt celui de la Haute-Saône, canton de Jussey, que celui du Doubs; mais ce ne sont que quelques vétilles dans un travail en somme bien fait et pour lequel l'auteur n'a épargné ni ses peines ni son temps.

10. — L'ouvrage de M. Sénequier est la deuxième édition d'une publication moins importante datée de 1883. Cette fois, je crois que les lecteurs ne trouveront plus trop courtes ces notes sur *Grasse;* on ne pourra pas leur faire non plus, comme le craint l'auteur, le reproche d'être trop longues. Quand on parcourt ce volume, on se rend facilement compte que M. Sénequier a beaucoup fouillé dans les archives communales et dans les ouvrages écrits avant le sien, pour donner des renseignements précis et complets sur cette ville et sur ses environs. Dans les vingt chapitres qui le composent, il passe en revue successivement ce qui est relatif à la vie municipale, au clergé séculier et régulier, aux établissements hospitaliers, aux corporations, aux événements militaires; enfin, après avoir fait connaître les charges qui pèsent sur Grasse, il en retrace la topographie, donne des indications très précises sur ses quartiers, ses rues, ses places, ses maisons notables. Travail très complet, fait avec soin. Un reproche que l'on peut cependant lui adresser,

c'est que l'auteur n'indique aucune des sources, aucun des documents auxquels il a puisé ses renseignements. Il eût été bon, sinon de faire de nombreux renvois au bas des pages, au moins d'indiquer pour les différents chapitres les fonds d'archives explorés et les ouvrages imprimés consultés ; de cette manière, le lecteur aurait été mis au courant du travail accompli pour arriver au résultat obtenu.

11. — Champdeniers est actuellement un chef-lieu de canton du département des Deux-Sèvres, arrondissement de Niort. Si ce bourg n'a rien aujourd'hui qui le distingue d'un grand nombre d'autres localités, cependant il remonte assez haut dans l'histoire pour mériter les honneurs d'une monographie. Dans les différents chapitres qui composent l'*Histoire de Champdeniers*, M. Léo Desaivre examine d'abord ce qui se rapporte aux périodes les plus anciennes, puis il arrive à l'histoire des seigneurs. Les familles qui se succédèrent à Champdeniers furent la famille de Champdeniers jusqu'en 1338 ; puis les Chaunay, de 1338 à 1448 ; ensuite les Rochechouart, de 1448 à 1668 ; le maréchal de Broglie, de 1668 à 1706 ; enfin les Bellenger et les La Rochebrochard continuèrent la série des seigneurs jusqu'en 1789. Tout ce qui se rapporte au protestantisme, à l'église, au prieuré, à la maladrerie et aux différents domaines que les établissements ecclésiastiques possédaient à Champdeniers est également étudié avec soin. Après les chapitres concernant les possessions ecclésiastiques, l'auteur étudie l'administration municipale et cantonale, fait connaître les industries qui s'établirent dans cette localité, le mouvement de la population, etc. Enfin, pour terminer, sous le titre de Livre d'or, M. Desaivre donne la biographie de quelques illustrations de Champdeniers ; ce sont l'académicien Philippe Goibaut, les curés Babu et Rémigion, le docteur Pineau, Charles Cochon, comte de l'Apparent, l'ingénieur Alphonse Lévesque. A la fin, on a comme documents justificatifs les lettres patentes portant établissement de l'hôpital du Château-Bourdin, et une petite pièce de vers intitulée : *le Déloierement*, écrite par le curé Babu, au sujet de la destruction du temple protestant en 1663. Monographie bien complète, mais qui manque un peu d'ordre.

12. — *Lescure*, ville située sur les bords du Tarn, près d'Albi, est un ancien fief immédiat du Saint-Siège ; elle fut donnée en 999 au pape Sylvestre II, par son élève le roi Robert, qui la tenait de sa femme Constance, fille du comte de Toulouse. Pour en retracer l'histoire, M. l'abbé H. Graule a puisé ses documents dans bon nombre de dépôts d'archives. Grâce à ses recherches, il a fourni, tant sur la ville que sur le prieuré et la famille de Lescure, des détails bien complets. Il raconte les guerres des Albigeois, pendant lesquelles les seigneurs de Lescure demeurèrent fidèles à Rome, les invasions des Anglais au XIVe siècle, et l'institution du pèlerinage de la Drèche. La confirmation des libertés de

cette ville en 1212, par le pape Innocent III, et leur extension, montrent que là, comme dans la plupart des autres villes méridionales, le pouvoir municipal était déjà établi depuis plusieurs années. L'auteur n'a pas voulu se borner seulement à retracer l'histoire de la ville : à l'aide de dénombrements et d'inventaires, il a encore fourni des indications précises sur la vie d'autrefois, sur les mœurs et les usages des habitants de la région. Cependant, c'est principalement à l'histoire des seigneurs de Lescure que s'attache M. l'abbé Graule ; et cette histoire présente un grand intérêt, surtout pour la période révolutionnaire. C'est, en effet, avec un des héros des guerres de Vendée, avec Louis-Marie de Lescure, que s'est éteinte la branche directe des seigneurs de cette ville. L'auteur n'arrête pas là son récit ; ayant fait aussi des recherches sur les principales branches de cette famille, il en poursuit l'histoire jusqu'à nos jours. Plus de vingt pièces justificatives, un plan et des gravures augmentent encore l'intérêt de ce volume.

13. — Nous ne pouvons encore rendre compte que du premier tome des *Municipalités du Puy pendant la période révolutionnaire*, par M. A. Boudon. Cet ouvrage, fait dans un excellent esprit et à l'aide des pièces fournies par les archives de cette ville, pourrait très bien s'intituler : Recueil de pièces sur les municipalités du Puy. En effet, l'auteur, la plupart du temps, laisse parler les documents et les publie *in extenso*. On trouvera peut-être que de cette manière le travail prend des proportions trop étendues, et que l'unité en est souvent rompue. Nous sommes de cet avis ; cependant, d'un autre côté, on a plus de garanties d'impartialité quand on a l'acte lui-même devant les yeux. Dans certains cas, M. Boudon eût mieux fait de n'en donner que l'analyse et, dans d'autres, de les rejeter en appendice ; son récit, sans perdre de son intérêt, y eût gagné en concision et en rapidité. Tel cependant qu'il nous est présenté, ce travail offre un tableau bien complet de l'histoire du Puy de 1790 à 1792. La municipalité, les biens nationaux, le clergé, les tribunaux, les différentes phases par lesquelles passa la ville pendant cette période, tout est examiné avec soin. Espérons que les autres volumes ne tarderont pas à paraître et qu'ils nous fourniront sur ce sujet des indications aussi précises.

14. — Les ruines de l'*Abbaye de Fontaine-Jean* s'élèvent près du bourg de Saint-Maurice-sur-Aveyron, canton de Châtillon-sur-Loing, département du Loiret. Ce monastère, de l'ordre de Cîteaux, fut fondé en 1124 par Milon de Courtenay, qui fit venir douze moines de l'abbaye de Pontigny. L'histoire en était assez difficile à retracer; la plupart des documents qui la concernent ont en effet disparu : une première fois, en 1562, un incendie allumé par les huguenots les détruisit presque tous ; reconstitués patiemment par les moines après ce désastre, ils furent laissés dans la maison abbatiale, au lieu d'être transportés aux

archives départementales, lorsque la Convention fit vendre les biens de Fontaine-Jean. Mis alors au pillage, peu d'épaves échappèrent. Dans ces conditions, M. l'abbé Jarossay dut glaner de tous côtés les pièces les plus importantes relatives à ce monastère. Son travail suit l'ordre chronologique. La plus belle période fut celle qui s'écoula de la fondation à la guerre de Cent ans ; ce fut la période de ferveur dans la vie monastique et pendant laquelle la règle cistercienne se maintint dans toute sa vigueur. Il y eut alors des abbés éminents, tels que saint Guillaume et le bienheureux Gérard. La guerre de Cent ans amena un certain relâchement dans la vie monastique ; cependant, le coup porté à cette vie par ces troubles ne fut pas si sensible que le préjudice causé par la mise en commende des abbayes. Des abbés, qui n'avaient de religieux que le nom, les exploitaient et les spoliaient, de sorte que quand vint la Révolution, elle ne trouva plus à Fontaine-Jean que trois religieux. Les biens du monastère furent mis en vente, et bientôt les nouveaux propriétaires, voulant tirer parti de leur acquisition, démolirent l'église et une partie des bâtiments claustraux. Quarante-six pièces justificatives, dont quelques-unes ont été déjà publiées ailleurs, terminent ce volume orné en outre d'un certain nombre de gravures.

15. — Le tome XVII des *Documents sur l'histoire de Lorraine*, que publie la Société d'archéologie lorraine, est entièrement consacré au *Catalogue des actes de Mathieu II*, qui gouverna ce pays de 1230 à 1251, et à l'histoire de ce prince. L'auteur de cette publication est M. Le Mercier de Morière ; en 1883, il l'avait présentée comme thèse à l'École des chartes ; il mourut en 1885, et l'œuvre resta inédite. Ce travail se divise en trois parties. La première, qui renferme huit chapitres, donne l'histoire du gouvernement de Mathieu II, étude très complète, rédigée à vue de documents de premier ordre. La deuxième partie est le catalogue proprement dit. Il comprend trois cent quatre-vingt-six numéros, et sur ce nombre, trois cents n'avaient pas été publiés ou étaient à peu près inconnus jusqu'alors. La troisième partie, sous le titre de *Pièces justificatives*, comprend la publication intégrale de soixante-huit lettres et chartes de Mathieu II ou de différents personnages avec lesquels ce prince fut en rapport. Une table détaillée termine ce travail, complété par une indication des sources principales employées pour la rédaction du catalogue. — Dans l'introduction, M. de Morière, après avoir étudié la jeunesse de Mathieu II, fait connaître ses relations avec l'empereur Frédéric II et le comte de Champagne, Thibaut IV, les démêlés qu'il eut avec ses voisins, l'administration du duché sous son règne et sa famille. La reproduction de deux sceaux de Mathieu conservés au trésor des chartes de Lorraine achève cette publication, qui fait honneur à son auteur et à la société qui l'a fait imprimer.

16. — Dans les deux fascicules publiés par les *Archives historiques*

de Gascogne, sous le titre de : *Audijos, la Gabelle en Gascogne*, M. A. Communay donne des documents très intéressants pour cette province au XVIIe siècle. On ne peut dire qu'il fait connaître un nouvel épisode de la vie provinciale à cette époque, mais les pièces qu'il fournit éclairent ou rectifient divers points de détails relatifs à Audijos et à sa révolte. Audijos naquit vers 1634 ou 1635. Au moment où Gervaizot obtint en 1662 la ferme des impôts et droits à lever en Guyenne, il avait donc environ vingt-sept ou vingt-huit ans. Ayant servi une dizaine d'années sous les ordres de Créqui, il était rompu au métier militaire ; aussi put-il, secondé par une troupe de paysans résolus et dévoués, tenir longtemps tête à l'intendant Pellot et à toutes les forces qu'il envoya contre lui. Après bien des vicissitudes, obligé de se cacher longtemps en Espagne, il obtint sa grâce du successeur de Pellot, l'intendant de Sève. Ayant fait amende honorable devant le Parlement de Bordeaux et juré de servir le Roi, Louis XIV lui délivra un brevet de colonel de cavalerie, et l'ancien partisan alla, sous les ordres de Vivonne, combattre et mourir glorieusement à Messine. L'étude de M. Communay se divise en trois parties : la première contient l'historique de la lutte de la ville de Bayonne, sous le ministère de Richelieu, contre les nouveaux fermiers de la gabelle, la seconde rappelle la sédition des Lannes sous Mazarin. La troisième, qui est la plus longue, se rapporte à Audijos. Les documents sont au nombre de deux cent six, plus cinq pièces justificatives ; de nombreuses notes éclairent le texte. Bon travail sur un curieux épisode de l'histoire de Gascogne.

17. — *L'Abbaye royale de Notre-Dame des Clairets* fut fondée, au commencement du XIIIe siècle, par Mathilde de Brunswick, veuve de Geoffroy IV, comte du Perche. Établie à quelques kilomètres de Nogent-le-Rotrou pour recevoir des sœurs Bernardines de l'ordre de Cîteaux, elle subsista jusqu'au moment où les procureurs-syndics de la Révolution vinrent en expulser les religieuses et mettre à l'encan ses propriétés. Aujourd'hui, il ne reste que des ruines de ce monastère, dont M. le vicomte de Souancé a voulu retracer très rapidement l'histoire. Son travail, plutôt un recueil de pièces sur l'abbaye des Clairets qu'une histoire proprement dite, se divise en quatre parties : 1° étude des armes de l'abbaye et des sceaux d'un certain nombre de personnages de la région ; 2° histoire très succincte des Clairets, ou même plutôt une histoire des abbesses ; cette histoire, très sommaire, ne comprend guère qu'une quarantaine de pages. La troisième partie est la plus considérable. Intitulée : *Cartulaire de l'abbaye royale des Clairets*, elle donne la transcription intégrale ou l'analyse de cent quarante et une pièces extraites du cartulaire fait en 1720, sur l'ordre de l'abbesse, Mme Élisabeth-Marguerite Bouthillier de Chavigny, et conservé à la Bibliothèque nationale sous le numéro 17140 des manuscrits latins. Cette

partie est la plus importante de l'ouvrage et par sa longueur et par l'intérêt des documents. La quatrième partie est formée de la réunion d'un certain nombre de pièces diverses. On a un nécrologe, un état des biens de l'abbaye, des lettres, un registre des vêtures et professions, le procès-verbal de la vente du monastère, les noms des religieuses, etc. Toutes ces indications feront suffisamment comprendre l'intérêt que présente la publication de M. de Souancé pour l'histoire religieuse et civile d'une partie du Perche.

18. — Les documents publiés sur la Révolution abondent maintenant et permettent d'étudier plus complètement qu'on ne pouvait le faire, il y a quelques années, cette période si mouvementée. Parmi les textes qui nous font le mieux connaître l'état de la société en 1789, on peut classer en première ligne les cahiers des paroisses rédigés à l'occasion de la convocation des États généraux ; aussi la publication de ceux des communautés du bailliage d'Autun, par M. de Charmasse, ne peut être que favorablement accueillie par tous les érudits qui s'occupent de cette époque. Cet ouvrage est divisé en trois parties. L'introduction, ou première partie, est une étude aussi complète que possible de l'état de la société en 1789. Rédigée surtout d'après ces cahiers, elle fait connaître les plaintes des populations rurales et les abus qui trop souvent motivèrent ces plaintes. La deuxième partie donne le texte des cahiers des paroisses. Une troisième partie comprend, sous forme de pièces annexes et d'appendice, la rédaction des cahiers des trois ordres et une iconographie des députés de Saône-et-Loire. Ces deux dernières parties servent en quelque sorte de pièces justificatives à la première ; les documents qui les composent sont de valeur inégale. Beaucoup de ces cahiers sont intéressants ; d'autres, au contraire, mal rédigés ou bornant leurs réclamations à des objets d'un intérêt trop particulier, n'ont qu'une importance secondaire. On doit cependant louer M. de Charmasse de les avoir tous fait connaître. JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation, par le R. P. ALBERT-MARIA WEISS, O. P., traduite de l'allemand sur la deuxième édition par l'abbé LAZARE-COLLIN, avec la collaboration de J. MIGY. T. VII et VIII. *La Question sociale et l'ordre social, ou Institutions de Sociologie.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., 2 vol. in-8 de 466 et 491 p. — Prix : 12 fr.

Très nombreuses et très importantes sont les matières traitées dans ces deux volumes. Elles sont divisées en sept livres entre lesquels se répartissent trente « conférences » ou chapitres, précédées d'une introduction et augmentées de cinq appendices. Si serrées et si condensées y

sont les questions, que chacun de ces sept livres demanderait une analyse spéciale. Bornons-nous à en indiquer sommairement les lignes principales, pour jeter ensuite un coup d'œil d'ensemble faisant connaître la nature d'esprit et les tendances de l'auteur.

La vie publique, sous l'influence de ce que l'écrivain appelle « les idées modernes, » c'est-à-dire l'absolutisme de l'État, la Révolution, le Libéralisme considéré comme la combinaison de l'absolutisme public avec l'individualisme privé (l'esprit de la Révolution autrement dit), le Socialisme, sa genèse, son influence, ses dangers, tel est le sujet de la première partie ou livre premier. La seconde partie est une sorte de philosophie du droit considéré successivement dans l'ordre naturel, dans l'ordre moral, dans l'ordre public et dans l'ordre divin.

Le livre troisième et le quatrième, avec lequel se termine le premier volume, traitent, celui-là des bases de la société, celui-ci de la famille. Une conception exacte de la personnalité humaine impliquant l'indépendance personnelle et la liberté, combinées avec l'intérêt général ; la propriété avec les droits et les devoirs qu'elle entraîne ; enfin la loi divine du travail, sont, d'après l'auteur, les premières assises de la société. La famille, premier groupe social, vient ensuite. Fondée sur l'institution redoutable et sainte du mariage, elle tend à se dissoudre, et la société avec elle, quand cette institution n'est plus considérée que comme un simple contrat humain, ce que, par suite des empiétements croissants de l'État, elle tend de plus en plus à devenir aux yeux des masses.

Avec le livre cinquième sur la société civile, s'ouvre le tome second. L'auteur y examine la situation sociale actuelle, l'organisation économique, la question du capital et la doctrine de l'Église à ce sujet, les conditions du prêt et les devoirs qu'impose au législateur la pratique de l'usure. Pour sortir de la crise terrible qui pèse sur les sociétés contemporaines, l'auteur propose des moyens moraux, juridiques et sociaux.

État et Société des peuples, tel est le titre du livre sixième. Les diverses conceptions de l'État, son origine, sa fin ; la différence entre l'État et l'autorité de l'État, autorité qui vient de Dieu et qui doit, pour le bonheur des peuples, être exercée chrétiennement ; la réfutation des objections contre la prétendue mainmise de l'Église sur l'État ; ce sont là les principales questions traitées dans les quatre premiers chapitres (conférences 25 à 27). Deux autres (28e conférence et appendice) sont consacrés à un exposé philosophique du droit international, de la manière dont il est compris de nos jours et de celle dont il devrait l'être, suivi d'un aperçu sur la conception qu'on se faisait, au moyen âge, du droit de l'État et du droit des peuples.

Sous la rubrique : *Le Royaume de Dieu*, le livre septième et dernier nous montre l'Église comme société, occupant une place, prépondérante

sans doute, mais point absorbante, dans l'ensemble des sociétés humaines, et à laquelle ces dernières doivent s'attacher en respectant ses droits. C'est dans la reconnaissance de ces droits qu'est le salut de la société civile, et c'est pour avoir voulu se soustraire à cette obligation que la société civile voit se dresser devant elle l'hydre du socialisme, qu'elle ne pourra dompter qu'avec le concours et l'autorité de l'Église.

Voilà un très sommaire aperçu du contenu de ces deux volumes.

Je n'étonnerai personne en disant que le fond des thèses soutenues par l'auteur offre autant de vérité que d'actualité. Ajoutons que le plan en est très méthodique. C'est un ouvrage essentiellement didactique, et dans la meilleure acception du mot.

S'il est permis d'ajouter une note de critique à cet éloge mérité, il faut dire que les idées de l'auteur sont parfois un peu exclusives et trop systématiques, et qu'il apporte aussi quelque subtilité dans les distinctions, tout en n'en faisant pas sur d'autres points où il y aurait lieu d'en faire. Par exemple, l'esprit de la Révolution et le « libéralisme, » tel qu'il est défini, me semblent une seule et même chose ; et combattre l'omnipotence de l'État, préconiser le droit des peuples à l'encontre de l'excès des pouvoirs absolus, c'est bien, à un autre point de vue et dans un sens honnête, aussi du libéralisme. N'est-il pas un peu paradoxal de donner les gouvernements de la Restauration et de Louis-Philippe comme types de pouvoir absolu? Et, dans l'énumération des forces militaires des peuples, est-il exact de représenter l'effectif des armées françaises comme étant de près d'un million d'hommes supérieur à l'effectif des armées allemandes? D'après notre auteur, nous aurions 3,200,000 hommes d'activité et 923,000 hommes de réserve !.... et l'Allemagne aurait seulement 2,400,000 hommes d'activité avec une réserve de 900,000 hommes (t. Ier, p. 114). Il y a, dans un tel rapprochement, une exagération évidente. JEAN D'ESTIENNE.

Heidenthum und Kabbala. *Die Kabbalistische Mystik*, von Doctor S. RUBIN. Wien, Bermann et Altmann, 1893, in-8 de 114 p.

Les travaux relatifs à l'antique Kabbale juive tendent à se multiplier depuis plusieurs années. Cette prétendue science, qui eut de si nombreux et si fervents adeptes depuis le moyen âge presque jusqu'à nos jours, n'offre plus guère, sans doute, d'intérêt qu'au point de vue historique, mais on ne saurait nier que son étude ne jette un jour nouveau sur l'influence exercée par les anciennes religions païennes au sein de la société israélite. M. Rubin fait ressortir le caractère étrange que revêt, pour ainsi dire, la divinité dans les écrits des kabbalistes. Ce n'est plus le Dieu du peuple élu se manifestant aux patriarches et aux prophètes, mais bien l'âme mystérieuse de la nature, le principe caché des choses, l'abîme primordial tel qu'il est dépeint par les écoles panthéistiques de l'Égypte

et de la Chaldée. Les sept *Séphiroth* inférieurs, ces génies ou émanations du Dieu suprême, constituent une contrefaçon évidente, comme M. Rubin le fait parfaitement ressortir, des génies planétaires de la Babylonie. On ne pourra qu'être frappé de l'affinité existant entre les doctrines des kabbalistes et celles des gnostiques. Toutes deux résultent d'une fusion entre l'enseignement de nos Livres saints et les souvenirs de l'antique idolâtrie. Toutefois, il est un point sur lequel nous appellerons l'attention du lecteur; les gnostiques furent toujours taxés ouvertement d'hérésie par l'Église, tandis que les données de la Kabbale étaient tolérées par la Synagogue. Les choses en arrivèrent même à ce point que certains mystiques juifs du moyen âge adressaient plus volontiers leurs prières aux Séphiroth qu'à l'Être suprême. C'était à ceux-là qu'ils demandaient la rémission de leurs péchés ou, tout au moins, par leur intervention qu'ils comptaient l'obtenir.

Ce n'est pas, sans doute, que certaines données astrologiques ou symboliques n'aient de très bonne heure été prises par les Hébreux aux autres races de l'Orient. Les emprunts, à cet égard, doivent remonter jusqu'au temps de Moïse, sinon avant, ainsi que nous nous sommes efforcé de l'établir dans notre travail sur *Quelques Idées symboliques se rattachant aux noms des douze fils de Jacob*; mais il ne s'agissait ici que d'une adaptation purement extérieure et ne touchant en rien à la pureté de la doctrine monothéiste. Au contraire, le mysticisme des époques plus récentes portait réellement atteinte à l'enseignement donné par Moïse.

Nous ne savons pas trop sur quoi s'appuie notre auteur pour nous déclarer que c'est dans l'Inde que se rencontrent les plus anciennes traces du culte phallique. L'Égypte nous en offrirait, je pense, qui remontent à des époques fort antérieures. Quoi qu'il en soit, l'on ne peut que recommander la lecture du livre de M. Rubin. Beaucoup de faits dignes d'attirer l'attention s'y trouvent condensés en quelques pages.

COMTE DE CHARENCEY.

SCIENCES ET ARTS

La Enseñanza de la historia, por RAFAEL ALTAMIRA. Segunda edición, corregida y considerablemente aumentada. Madrid, Victoriano Suarez, 1895, in-8 de XII-479 p. — Prix : 5 fr. 50.

En annonçant la première édition de cet ouvrage (t. LXIV, p. 336), nous exprimions le regret qu'il ne fût pas mis en vente. C'est donc avec grand plaisir que nous annonçons et recommandons cette deuxième édition, qui est véritablement corrigée et augmentée. C'est ainsi que, répondant à une critique que nous lui avions faite, l'auteur a essayé de développer la partie relative à l'état actuel de l'enseigne-

ment supérieur de l'histoire dans le monde entier ; nous regrettons que ces développements soient encore fort maigres et que la bonne volonté de M. Altamira ait porté si peu de fruits : pour l'Italie notamment, il eût été assez facile de réunir des indications plus nombreuses et plus précises. Pour la France, l'auteur aurait pu faire une place à l'enseignement supérieur libre : d'une part, à l'école des sciences politiques et, de l'autre, à nos Facultés catholiques, où l'histoire n'est point négligée, dont quelques-unes ont déjà pris un beau développement et publient même des revues qui n'ont rien à envier à celles des Facultés de l'État (*Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, publiée par l'Université d'Angers ; *Revue de Lille*, publiée par les Facultés catholiques de cette ville ; l'*Université catholique*, publiée par celles de Lyon). Les professeurs de notre enseignement libre se seraient fait certainement un plaisir de donner à M. Altamira tous les renseignements qui auraient pu lui être utiles. Le désir qu'il a de se mettre au courant de tout ce qui intéresse son sujet et dont cette nouvelle édition nous apporte des exemples, nous est un garant que dans le remaniement qu'il sera sans doute amené à faire de son travail, il mettra à profit tous les moyens d'information qui lui ont manqué jusqu'ici.

Dans la partie de l'ouvrage consacrée à l'indication des sources, il y a encore bien des lacunes. Par exemple, à côté des collections Didot et Nisard et de la collection Teubner pour les auteurs grecs et latins (p. 292-293), ne fallait-il pas citer la bibliographie d'Engelmann, qui indique les éditions de chaque auteur de 1750 à 1878, et pour la période antérieure les deux bibliothèques de Fabricius et le répertoire d'Hofmann? Les *Inscriptiones christianae* de M. de Rossi sont un ouvrage trop connu pour qu'il soit permis d'ignorer que le deuxième volume a paru en 1888 (p. 297). A côté des *Acta sanctorum* (p. 296), il fallait citer les *Analecta Bollandiana* et les catalogues des manuscrits hagiographiques publiés par les soins des Pères Bollandistes. La bibliographie de Wattenbach (*Deutschlands Geschichtsquellen*) a un complément naturel dans celle d'O. Lorenz (p. 298). Les collections Petitot et Michaud sont plus importantes que celle de Guizot et devraient être citées en même temps (p. 300). Il ne fallait pas omettre les *Diplomata, chartae*, etc., de Bréquigny. Les publications de la Société de l'histoire de France méritaient bien une mention. Nous nous étonnons (p 313) de ne voir l'auteur citer, parmi les revues historiques, ni la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, ni la *Rivista storica italiana*, ni la *Revue des questions historiques*, qui pourtant donnait, il n'y a pas encore bien longtemps, un article intéressant pour l'histoire d'Espagne. A côté de ces revues, il fallait faire une place aux *Jahresberichte für Geschichtswissenschaft* de Jastrow. De même, la bibliographie des sociétés savantes de MM. de Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis devait figurer parmi les réper-

toires analogues mentionnés par M. Altamira. Nous terminerons nos critiques de détail en regrettant, comme nous l'avions déjà fait pour la première édition, les inexactitudes qui se sont glissées dans les références bibliographiques et les fautes d'impression semées dans tout le volume. Ce ne sont là que des minuties, mais comme l'ouvrage est fort intéressant et mérite beaucoup d'éloges, nous voudrions n'avoir même pas à relever ces détails dans une prochaine édition. E.-G. Ledos.

Papers and Notes on the Glacial Geology of Great Britain and Ireland, by the late Henry Carvill Lewis. Edited from his unpublished mss. with an Introduction by Henry W. Crosskey, LL. D., F. G. S. London, Longmans, Green and Co, 1894, in-8 de lxxxi-469 p., 10 cartes en couleurs et 82 fig. dans le texte.

Aucune des branches de la géologie anglaise n'a suscité autant de publications, depuis un demi-siècle, que l'étude du *drift* ou *boulder-clay*, ce puissant manteau erratique dont Agassiz reconnut le premier l'origine glaciaire; malheureusement, dans ces derniers temps, la confusion des idées semblait augmenter en proportion du nombre de ces travaux, et il était devenu à peu près impossible, pour les géologues étrangers à la Grande-Bretagne, de s'orienter au milieu de ce dédale chaque jour plus inextricable.

Frappé de cet état de choses, un jeune savant de Philadelphie, M. Carvill Lewis, qui lui-même avait pris une part importante au levé des grandes moraines terminales de l'Amérique du Nord, résolut de franchir l'Océan et d'aller débrouiller sur place ce chaos, en appliquant les méthodes auxquelles on devait déjà de si brillants résultats aux États-Unis. En trois campagnes successives, de 1885 à 1887, il parcourut les districts les plus intéressants, au point de vue des phénomènes quaternaires, de l'Irlande, du pays de Galles, du nord et du centre de l'Angleterre; la mort le surprit le 21 juillet 1888, au moment où il faisait ses préparatifs en vue d'une nouvelle exploration. Cette fin prématurée est à jamais regrettable; du moins les soins pieux de Mme Lewis, qui fut la collaboratrice de son mari, ont-ils assuré la publication des matériaux accumulés par cet observateur éminent, sous la forme où il les laissait en mourant. Le beau volume qui vient de paraître comprend deux parties, dont le développement est inégal : la première (p. 1-78) est consacrée aux *Mémoires*, au nombre de cinq, présentés par C. Lewis à la *British Association*, mais dont un résumé seulement avait été livré à la publicité. On y trouve les morceaux suivants : 1° *Études comparatives sur la glaciation de l'Amérique du Nord et des Iles Britanniques* (Lewis démontre que la clef du phénomène doit être cherchée, en Europe comme en Amérique, dans l'étude des moraines terminales); 2° *Les Moraines terminales des grands glaciers de l'Angleterre* (description de la grande bande des

environs de Manchester, et examen de ses prolongements dans le pays de Galles, d'un côté, et jusqu'à la mer du Nord, de l'autre); 3° *Sur les lacs extra-morainiques du centre de l'Angleterre et d'autres régions, et sur l'origine du Boulder-clay extra-morainique* (les dépôts erratiques situés au sud des moraines ont été formés dans des lacs dus au barrage des vallées préexistantes par la nappe glaciaire du Nord; il n'y a pas trace d'une submersion générale, les coquilles marines trouvées à de grandes altitudes (Moel Tryfaen, 400 m.) y ont été amenées par la progression ascendante des glaciers sur leur lit); 4° *Sur la prétendue division du drift en trois termes;* 5° *Sur la forme des stries dans ses rapports avec le sens du mouvement des glaciers.*

En parcourant ces esquisses, on remarquera combien l'auteur avait su s'affranchir de la tyrannie des idées préconçues et plier son esprit aux exigences des faits — par exemple sur la question si controversée de l'unité ou de la pluralité des époques glaciaires (Voir le post-scriptum de la page 69).

La seconde partie, de beaucoup la plus étendue (p. 79-391), est intitulée : « Field Note-Books » : c'est la transcription pure et simple des carnets de notes de Lewis, ou du moins de la partie de ces notes offrant un intérêt descriptif ou théorique. Sans doute, il n'y a là que des matériaux, mais des matériaux excellents. On y trouvera, outre le procès-verbal, aussi objectif que possible, des observations faites sur le terrain par l'auteur, de précieux résumés bibliographiques (« References » — Voir p. 167, 173, 248, 305, 328, 346 et 360). Cette section de l'ouvrage ne se prête guère à l'analyse; toutefois, elle en constitue peut-être la partie la plus solide, dont les géologues qui s'occupent de ces problèmes délicats devront tenir grand compte.

L'éditeur a donné en appendice (p. 393-469) des extraits fort étendus d'un mémoire inédit de M. Percy F. Kendall sur les dépôts glaciaires du nord-ouest de l'Angleterre — dont les conclusions sont à peu de choses près celles de Lewis, — et une série de notes de ce dernier sur la Suisse, l'Italie, l'Allemagne du Sud et les Pays-Bas.

De bonnes cartes en couleur et de nombreux croquis servent à illustrer le texte, qu'un index alphabétique eût toutefois rendu plus maniable.

EMM. DE MARGERIE.

SOPHUS LIE'S **Vorlesungen über continuierliche Gruppen,** von D. GEORG SCHEFFERS. Leipzig, Teubner, 1893, gr. in-8 de XII-810 p. — Prix : 30 fr.

Cet ouvrage est destiné à servir d'introduction à la théorie des groupes. Le docteur G. Scheffers, professeur adjoint à l'Université de Leipzig, en rédigeant ces leçons relatives à la théorie créée par Sophus Lie dans son enseignement et dans ses publications de 1873 à 1884, a voulu les mettre

à la portée de tous ceux qui se livrent à l'étude des mathématiques, quel que soit le degré de leurs connaissances en ce genre. Aussi a-t-il divisé son ouvrage en deux parties principales. La première, qu'il présente comme élémentaire, repose sur la considération des transformations projectives et analytiques, principalement sur la droite et dans le plan ; elle se subdivise en trois sections formant ensemble quatorze chapitres. La seconde partie, subdivisée de la même manière, comprend dix chapitres relatifs aux principes fondamentaux de la théorie des groupes, aux groupes linéaires homogènes, aux nombres complexes, et se termine par d'intéressantes applications. L'auteur suppose chez le lecteur qui aborde l'étude de cette seconde partie la connaissance des éléments des mathématiques supérieures et même des matières traitées dans la première partie. C'est la quatrième section de l'ouvrage que le docteur Scheffers considère comme la plus importante peut-être ; on y trouve, en effet, au chapitre XV, la démonstration sous une forme purement analytique des trois principes fondamentaux de la belle théorie de Lie : il suffit pour suivre cette démonstration de bien connaître la théorie élémentaire des équations différentielles. On doit aussi remarquer au chapitre XVI le problème capital de la formation des invariants dans un groupe, et l'étude de la transivité ou de l'intransivité des groupes. Enfin, parmi les applications, il y a lieu de signaler le problème général de l'équivalence.

Bien que le fond de ce livre soit tout entier de Sophus Lie, on ne saurait trop louer le docteur G. Scheffers de l'habileté et de la science avec lesquelles il a mis en œuvre, coordonné, éclairé les matériaux que lui fournissait le savant professeur de Leipzig. L'exécution typographique est des plus soignées, et les manchettes que l'éditeur n'a pas craint de multiplier facilitent des recherches qui, sans cela, seraient assez malaisées dans un ouvrage aussi considérable. H. Courbe.

La Science du point d'honneur, par A. Croabbon, avocat. Paris, May et Motteroz, 1894, gr. in-8 de iv-594 p. — Prix : 15 fr.

Bibliografia generale della scherma, per Jacopo Gelli. Milano, Ulrico Hœpli, 1895, gr. in-8 de xliv-600 p. — Prix : 15 fr.

M. Croabbon définit la science du point d'honneur : « L'ensemble des règles qui déterminent d'une manière obligatoire les droits, les devoirs, et, partant, la conduite des individus engagés à un titre quelconque dans une affaire d'honneur. » Cette « législation » spéciale a pour but de suppléer à l'impuissance ou à l'insuffisance de la loi ordinaire pour réparer un préjudice moral. Quand un Anglais est offensé, il s'adresse aux tribunaux, et les magistrats de son pays lui accordent d'ordinaire une large réparation dont il se contente. Il y a quelques années, un écrivain fut condamné à 250,000 fr. d'indemnité pour avoir fait paraître, dans

une Revue, quelques lignes offensantes pour la femme d'un gentleman. En France, pareil procès eût abouti à des dommages-intérêts dérisoires. C'est donc à l'insuffisance de la législation courante et à un préjugé enraciné depuis de longs siècles, qu'il convient d'imputer le nombre considérable de duels dont la France est chaque année le théâtre. Le fait étant constaté, il est permis d'examiner de près les circonstances et les détails qui l'entourent.

L'ouvrage est divisé en six parties, qui correspondent aux divers aspects sous lesquels peut s'envisager le rôle des adversaires et des témoins. La première partie traite des offenses et des usages du duel; elle permettra aux témoins d'établir une sorte d'échelle des offenses, de stipuler les conditions équitables d'un arrangement. La deuxième partie traite de la responsabilité pénale encourue par les acteurs d'une rencontre; la troisième, de la responsabilité civile. La quatrième partie, réservée à la responsabilité religieuse, précise les pénalités dont l'Église catholique et l'Église réformée frappent ceux qui ont pris part à un duel. Il y a encore bon nombre de personnes pour qui les censures ecclésiastiques constituent un empêchement absolu. La cinquième partie est consacrée au duel à l'étranger, au double point de vue de ses usages et de sa répression ; elle contient d'utiles renseignements sur les codes pénaux d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, de Belgique, d'Espagne : les dispositions en sont assez variées ; une des plus curieuses est celle du code pénal grec de 1834, qui condamne aux travaux forcés les duellistes « au cas où l'un des adversaires aura été blessé mortellement ou aura été tué sans qu'il eût été convenu que le duel aurait pour but la mort de l'un ou de l'autre adversaire. » La sixième partie contient une série d'exemples à l'appui des théories, empruntés à la *Gazette des tribunaux*, à l'*Annuaire du duel*, aux procès-verbaux publiés dans la presse ; elle ajoute un précieux contingent d'anecdotes aux documents du bel ouvrage de M. Croabbon.

— Si le duel soulève de graves objections, l'escrime mérite au contraire d'unanimes encouragements; c'est un des sports les plus cultivés en France et en Italie, et il faut savoir gré au chevalier Jacopo Gelli d'avoir entrepris une bibliographie générale de l'art de manier le fleuret et l'épée.

Dans une étude préliminaire, l'auteur compare les procédés des diverses écoles d'escrime et il en retrace l'historique. Sous le premier Empire, les écoles française et italienne s'étaient sensiblement harmonisées et confondues; en 1847, on revint aux traditions; Marchionni préconisa le retour aux règles trois fois séculaires de l'école de Bologne, tandis que l'école napolitaine se reconstituait avec ses célèbres coups, la *passata sotto a chiuppitello* et l'*ammoghia*.

Au commencement du siècle, l'escrime espagnole avait des procédés

tout spéciaux. Le tireur avait une solide position de garde, tenait le corps d'aplomb et le bras tendu sur la ligne de but ; la lame, très solide, était munie d'une coquille armée de gardes transversales.

On sait qu'en Allemagne, les étudiants se servent du *schlæger* pour régler leurs différends, et la véritable escrime n'y est pas plus en honneur qu'en Autriche. La Belgique peut se glorifier d'un passé brillant : c'est aujourd'hui l'escrime française qui y est encouragée par le gouvernement et appréciée du public.

Après avoir été longtemps délaissé en Angleterre, l'art du fleuret reprend quelque prestige grâce aux persévérants efforts de MM. Egerton Castle, Hutton, Pollock et Vere Wright. L'école française prédomine à Londres, mais l'on y pratique aussi l'escrime italienne telle que l'enseigna Masiello.

C'est par nation que M. J. Gelli a classé ses notices bibliographiques. Un des plus anciens traités italiens est celui de Camillo Agrippa : *Trattato di scienza d'arme ed un dialogo in detta materia*, publié à Venise en 1568. La bibliographie française est peut-être un peu sacrifiée ; je n'y trouve pas le remarquable ouvrage *l'Escrime et le duel*, de Camille Prevost et G. Jollivet, ni *Ma méthode*, du professeur Charles, mais elle renferme de fort intéressantes notes sur les amateurs connus et des portraits fort bien venus. Tous les hommes d'épée aimeront à feuilleter et consulteront avec plaisir la *Bibliografia generale della scherma*, et les bibliophiles seront heureux de mettre sur les rayons de leurs bibliothèques un ouvrage édité avec autant de luxe que de goût par Ulrico Hœpli.

ROGER LAMBELIN.

BELLES-LETTRES

Les Grands Écrivains français. Montaigne, par PAUL STAPFER. Paris, Hachette, 1895, in-12 de 200 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

M. Paul Stapfer remarque avec justesse que les grands auteurs sont sujets à devenir légendaires. C'est ce qui est arrivé surtout à Montaigne, dont les *Essais* peuvent prêter à tant d'interprétations diverses. M. Stapfer a voulu le dégager de cette espèce de brouillard et y a souvent réussi. La première partie de son livre est purement biographique. Arrivé aux *Essais*, qui contiennent une si immense quantité de pensées, l'analyse suivie était impossible. Aussi M. Stapfer a-t-il considéré son auteur d'abord comme philosophe, ensuite comme écrivain, et enfin au point de vue de l'influence exercée soit sur les écrivains des derniers siècles, soit sur nos contemporains ; il y a donc là trois parties renfermant chacune un certain nombre de chapitres. Des observations seraient à faire à M. Stapfer sur quelques points, notamment sur le chapitre : *Catholicisme de Montaigne*. M. Stapfer lave très bien Montaigne de

l'accusation de scepticisme et le montre sans ressemblance avec Voltaire; il reconnaît que sa mort fut chrétienne, que ses œuvres renferment de nombreuses professions de foi, mais Montaigne lui apparaît pourtant comme un païen. Montaigne, M. Stapfer le dit, était un « écrivain de la Renaissance ; » comme tel, il avait subi l'engouement pour l'antiquité, plus que tout autre même, puisqu'on ne lui avait, dans son enfance, appris que la langue latine. Il n'y a donc pas à s'étonner de le voir employer des pensées, des manières de dire d'origine romaine ou grecque, de le voir, par exemple. parler de la Fortune, quand il aurait pu remplacer ce nom par celui de Providence. Mais Dante, bien moins que Montaigne sous l'empire des traditions classiques, n'a-t-il pas donné à Dieu le nom de Jupiter : « O sommo Giove ! » Et qui contestera à Dante sa qualité de chrétien ? Et la refusera-t-on à cette myriade de poètes qui, jusqu'à nos jours, ont si fastidieusement invoqué tous les dieux de l'Olympe, *i dei falsi e bugiardi ?* Montaigne qui, dans son voyage en Italie, parle, sans respect humain, de ses confessions et de ses ex-voto, put écrire en païen, tout en vivant en chrétien, en chrétien pas très fervent, c'est possible, et s'amusant trop parfois au laisser-aller audacieux de ses pensées vagabondes, mais enfin, ce qui contredit peut-être quelques assertions précédentes, étant tel que M. Stapfer le peint (p. 197) comme ayant la foi du charbonnier.

Le livre de M. Stapfer — d'une exécution si difficile — est bien composé, bien écrit, abonde en observations judicieuses, et met à chaque instant sous nos yeux de charmantes citations empruntées à Montaigne, de ces heureuses comparaisons, si originales, si vives, qui naissaient à chaque instant sous la plume du philosophe gascon. — Impossible dans quelques lignes de donner une idée un peu juste de ce volume. Je veux du moins terminer ce petit article par ce court passage : « Comparez à sa vie (de Montaigne) celle des grands hommes bruyants du XVIIIe siècle et du nôtre, Voltaire, Diderot, Rousseau, Hugo, elle vous semblera respirer je ne sais quel antique parfum de simplicité et presque de vertu. Le plus précieux enseignement des *Essais* est cette chose exquise : La paix, la douceur, la bienveillance entre les hommes » (p. 204). Cette chose exquise n'est-elle pas toute chrétienne? TH. P.

Les Grands Écrivains français. Joseph de Maistre, par GEORGES COGORDAN. Paris, Hachette, 1894, in-12 de 206 p. — Prix : 2 fr.

La presse catholique a fait, si je ne me trompe, assez bon accueil au *Joseph de Maistre* de M. Cogordan ; je trouve, pour mon compte, qu'elle y a mis un peu de complaisance ; pas n'est besoin, en effet, de lire le livre avec beaucoup d'attention pour s'apercevoir que ce n'est pas un livre chrétien, et que ce ne peut être par conséquent, puisqu'il s'agit de

Joseph de Maistre, un bon livre. Agréable, je le veux bien, car l'auteur sait écrire; bien informé de la vie de son héros et principalement de la période diplomatique de son histoire, j'y consens, et j'admets que ce ne soit pas là un mince mérite ; mais un exposé fidèle des doctrines de de Maistre et un jugement équitable de ses œuvres, je ne saurais l'admettre : il faut être chrétien pour bien comprendre Joseph de Maistre et pour en bien parler. Or, M. Cogordan ne l'est pas ou a cessé de l'être ; il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour le deviner, car le bout de l'oreille du libre penseur se laisse voir souvent dans le livre sous la tenue d'ailleurs correcte et distinguée du diplomate courtois. Voici, par exemple, de quel point de vue étroit l'auteur juge l'œuvre de Joseph de Maistre avec un air content de soi qui n'est pas tout à fait exempt de fatuité :

« Pour lui, la religion catholique était la meilleure des religions, la monarchie de Sardaigne la meilleure des monarchies, et le petit monde, sage, vertueux où il vivait, le meilleur des mondes possible. Son originalité fut de devenir le théoricien d'un état social qui n'était qu'un incident dans l'histoire de l'humanité, de croire et de professer que cet état social était l'ordre nécessaire et universel conçu par Dieu pour le gouvernement des hommes. Au fond, cet esprit à large envergure est resté toute sa vie sous le charme des images qui ont séduit son enfance et sa jeunesse. Dans les traditions de presque tous les peuples, on trouve le mythe de l'âge d'or. Les individus sont comme les peuples. Ils poétisent les souvenirs de leurs premières années. Ils parent des plus charmantes couleurs les lieux, quels qu'ils soient, qui ont frappé leurs yeux s'ouvrant à la lumière. »

On ne saurait dire avec plus de grâce que Joseph de Maistre fut un esprit étroit dont les écrits, charmants d'ailleurs, sont tout juste bons à bercer les peuples dans l'enfance de leurs rêves innocents. Qu'après cela, M. Cogordan s'évertue à démontrer qu'un croyant ne peut être vraiment philosophe et qu'il faut réserver ce nom aux penseurs indépendants, c'est-à-dire à ceux qui font profession de ne croire à rien, cela ne prouve pas grand'chose, sinon que M. Cogordan était mal préparé à parler religion et philosophie. Son livre est pourtant intéressant ; mais je conseillerai à ceux qui voudront bien connaître Joseph de Maistre de recourir au bel ouvrage que M. Amédée de Margerie lui a consacré. M. de Margerie est à la fois philosophe et catholique ; M. Cogordan n'est, je crois, ni l'un ni l'autre. C'est seulement un diplomate distingué, dit-on, et, je puis en juger par expérience, un homme fort instruit et un écrivain charmant. C'est bien déjà quelque chose, et cela seul m'engage à conseiller à nos amis de lire son volume. P. Talon.

HISTOIRE

Histoire de l'Église, traduite de l'allemand du docteur Funk, par l'abbé Hemmer, avec une préface de l'abbé Duchesne. Paris, A. Colin et Cie, s. d., 2 vol. in-8 de XII-566 et 490 p. — Prix : 8 fr.

Il est un peu tard peut-être pour signaler aujourd'hui à nos lecteurs l'excellente traduction de l'*Histoire de l'Église*, de Funk, qu'a publiée M. l'abbé Hemmer (le premier volume datant déjà de plus de deux ans). Ce retard du moins ne diminuera rien aux éloges que nous lui réservons.

Il semble inutile de rappeler la haute valeur du docteur Funk, la netteté de ses vues, la sincérité de ses sobres développements. Appuyé sur une bibliographie parfaitement choisie, contrôlant par lui-même tous les résultats, il a su renouveler l'ancienne exposition des événements de la vie de l'Église en tirant de faits arides et de dates parfois obscures des aperçus nouveaux, où rien n'est laissé à l'imagination, mais dont la moindre affirmation repose sur un document. Et cela, sans pédanterie, j'allais presque dire sans effort apparent. Aussi, quel plaisir on a à remonter avec lui à l'origine des institutions pour suivre ensuite à travers les différentes époques leurs évolutions variées et leur épanouissement ! En quelques chapitres, en quelques lignes parfois, les enseignements de lourds in-folio et les résultats de nombreuses dissertations spéciales se trouvent condensés. On sent que l'écrivain est vraiment maître de son sujet, et ce n'est pas peu dire, quand on constate en même temps qu'il présente une compétence sensiblement égale pour tous les âges du christianisme. — M. Hemmer a donc fait un choix heureux quand il s'est arrêté au livre de M. Funk pour fournir à nos étudiants ecclésiastiques un manuel au courant des derniers travaux de la critique moderne. Nous lui savons un gré tout particulier de son travail en raison de la façon si intelligente dont il l'a conçu, traitant la phrase allemande avec une certaine liberté afin de mieux l'adapter au goût du lecteur français, ajoutant à l'occasion une indication bibliographique, un paragraphe nouveau même, sans modifier pour cela le caractère du livre. Il nous reste à souhaiter que cet ouvrage de réelle valeur soit apprécié partout comme il le mérite, et prenne dans toutes les bibliothèques sacerdotales la place que des manuels verbeux et incorrects y occupent encore trop souvent. G. Péries.

Si le Pape doit être Italien, par G. Berthelet. Rome, Forzani, 1894, in-8 de 8-326 p. — Prix : 3 fr.

Dans mon compte rendu du très intéressant livre de M. Berthelet (*Polybiblion*, t. XXXVI, p. 250), *l'Elezione del Papa*, j'avais opposé à une affirmation de l'auteur, relative à l'impossibilité de rétablir le pou-

voir temporel, l'objection suivante : « Pourquoi alors des Papes italiens ? » Avec une grande courtoisie et un talent remarquable, M. Berthelet répond à cette question par un nouvel ouvrage non moins instructif que le précédent.

Les cinquante premières pages de ce livre sont consacrées à exposer les raisons historiques qui ont amené l'élection de papes italiens ; ce résumé, fort bien rédigé, forme une base solide à la dissertation. La seconde partie est plus importante, elle expose vivement les résultats de l'occupation de Rome et la politique pontificale qui a été inspirée par cet événement. Enfin la troisième (bien que l'auteur se défende dans sa préface d'envisager le sujet sous cet aspect) aborde résolument la question de droit public, et il est extrêmement curieux de constater que tout en soutenant la thèse italienne, M. Berthelet arrive néanmoins, en dernière analyse, à adopter les conclusions de son contradicteur ! Il essaie, sans doute, de démontrer que « la Papauté et l'Église courraient le plus grand risque si le Pape n'était pas Italien » (p. 128), mais il ne peut manquer de relever l'incompatibilité des deux pouvoirs juxtaposés à Rome ; il reconnaît même l'impossibilité de faire durer plus longtemps l'emprisonnement du pape, et il confesse enfin qu'aucun terrain de conciliation ne se rencontre pour réunir les deux adversaires. Cependant les cardinaux désirent un pape italien ! L'auteur l'affirme, l'explique même assez bien, étant donné que la majorité italienne persévère dans le Sacré Collège et que les électeurs des autres nations sont fractionnés par des politiques trop diverses, mais un rude coup a été porté au principe que la tradition et les intérêts semblaient avoir fait indiscutable autrefois. L'auteur le sent bien et il voudrait réduire les chances contraires en fortifiant davantage cette majorité acquise. Il affirme donc que le nombre normal des cardinaux italiens doit s'élever aux *cinq sixièmes* du Sacré Collège (p. 240). C'est beaucoup dire peut-être. Nous ne sommes pas membres de l'Église *italienne*, mais de l'Église *catholique*, et pour gouverner les intérêts de la catholicité, il n'est pas « normal » que le Sénat suprême soit presque exclusivement composé de membres d'une même nationalité. Usage, soit ; convenance, jusqu'à un certain degré, passe encore ; mais, qu'il y ait « norme, » c'est-à-dire loi, je défie qu'on apporte aucun texte pour le démontrer. M. Berthelet lui-même blâmait Grégoire XI, un pape français, d'avoir pris les cardinaux parmi ses compatriotes, Alexandre VI, d'avoir donné le chapeau à dix-huit Espagnols. Le droit de cité romaine requis pour remplir les hautes fonctions dans l'Église s'acquiert par la nomination à un titre cardinalice et non par la naissance dans la péninsule. M. Berthelet n'est donc pas tout à fait rassuré, et, envisageant l'éventualité de l'élection d'un pape américain, il cherche à en signaler le danger : « Est-ce que les difficultés ne viendraient pas d'un autre côté ? dit-il page 245. Les cardinaux, la Curie, se résigne-

raient-ils à ce nouveau programme de politique ecclésiastique? » Certes, il le faudrait bien, l'Église n'est pas une république, et la Curie n'est pas tellement inamovible qu'une opposition déraisonnable de sa part, supposé qu'elle soit possible, mette la société chrétienne en danger. L'auteur nous semble trop envisager ici les intérêts secondaires de sa patrie et non les destinées supérieures de l'Église catholique. C'est dans cet esprit qu'il lui arrive de reprocher à la mémoire des anciens pontifes allemands, français, hollandais, etc., de n'avoir pas su se conformer au caractère italien (p. 134), oubliant que ce sont les Italiens, comme tous les autres peuples, du reste, qui ont à se conformer à la politique de l'Église guidée par son chef.

De ces aveux ou de ces critiques, une vérité ressort, c'est que l'Italie s'est placée dans le plus grand embarras en commettant l'iniquité de dépouiller le Pape : c'est, en effet, l'origine de ses ridicules armements et de sa ruine économique. La Papauté semblait, jusqu'en 1870, devoir être désormais inséparable de la nationalité italienne. Du jour où la violence a frustré le Saint-Siège des droits séculaires de son domaine territorial, le Pape, débarrassé de ce que la Révolution appelait un *impedimentum* superflu, n'a plus nulle raison d'être un prince italien, et les intérêts généraux de l'Église doivent maintenant passer avant toutes les « combinazione » particulières. Il y a sans doute quelque hardiesse à écrire ces choses, mais ces idées sont mûres aujourd'hui et nous semblent appartenir au domaine de la discussion.

Les chapitres relatifs aux rapports du Pape avec la France, avec la triple alliance, avec l'Europe, sont pleins de révélations piquantes, capables de nous faire apprécier davantage la sagesse de notre diplomatie, susceptibles aussi de calmer certains ressentiments soulevés par la célèbre encyclique. Nous avons toutefois peine à croire l'auteur, lorsqu'il nous représente Pie IX détestant si cordialement la France (p. 280, 289) et se réjouissant de nos désastres (p. 281). Il en aurait été bien cruellement puni!

J'ai dit que M. Berthelet arrivait en définitive à admettre les conclusions qu'il voulait combattre. En effet : 1° d'une part, il ne voit pas la possibilité de restituer Rome à l'Église; de l'autre, il proclame que le Pape doit être Italien, parce que la revendication du pouvoir temporel est impossible si le Pape est étranger. Il faut pourtant s'entendre. Oui ou non, voulez-vous garder Rome ? Si *oui*, pourquoi réclamer un pape italien? Si *non*, cessez de proclamer l'intangibilité, et nous essaierons alors de nous convaincre qu'un Pontife de votre nationalité est vraiment nécessaire. 2° Enfin (p. 325) l'auteur avoue, en dépit des espérances qu'il affichait en commençant, que, « par la nécessité des choses, la prépondérance des cardinaux italiens ira peu à peu en s'affaiblissant. » Ce n'est pas tout, il va plus loin encore : « D'ailleurs, ajoute-t-il, tout peut

arriver, même l'élection d'un pape américain.... » Je n'avais pas avancé autre chose : nous voici donc d'accord. PÉRIES.

Inventaire des arrêts du conseil d'État *(Règne de Henri IV)*, par NOËL VALOIS. Paris, Impr. nationale, 1886-1894, 2 vol. gr. in-4 de CXLVIII-482 et 841 p.

Ce n'était pas une mince besogne que de dépouiller et classer seize mille arrêts rendus dans l'espace des dix-huit années que comprend le règne effectif de Henri IV. Commencé en 1864, ce travail a été confié successivement à trois ou quatre archivistes et non des moins compétents ; et c'est à M. Noël Valois que revient l'honneur de l'avoir mené à bien, après y avoir travaillé plus de dix ans.

De la méthode de classement nous ne dirons rien, si ce n'est que l'ordre chronologique, nécessaire en pareille matière, est corrigé et complété par une table alphabétique très détaillée, qui n'a que le tort fort peu grave de s'appliquer séparément aux deux volumes, au lieu de terminer le second en résumant l'ensemble de la publication. Les sources où ont été puisés tous ces documents, ce sont non seulement quatre-vingts séries de recueils des Archives nationales, mais en outre trente-six gros manuscrits de la Bibliothèque nationale, du fonds français et de la collection Clairembault. Bien entendu, chaque arrêt, brièvement analysé, est suivi d'un renvoi au folio du registre d'où il est tiré. Ce que l'histoire de l'administration française sous le règne si fécond du premier Bourbon peut gagner à cette publication, il est inutile de l'indiquer. Il ne se rencontre pas une localité du royaume si petite soit-elle, pas un nom de personnage à peine connu, qui n'ait sa mention spéciale et quelquefois plusieurs sur des sujets différents.

Mais qu'était ce conseil d'État qui semble avoir accompli un travail si considérable, puisqu'il n'a pas rendu moins d'un millier de décisions par an, toutes plus ou moins longuement motivées, toutes sanctionnées par l'autorité sans appel du Roi ? Là se présentait assurément la partie la plus ardue en même temps que la plus nouvelle de l'œuvre du savant chartiste. Dépouiller des pièces, les classer, les « inventorier, » c'est affaire de patience, de méthode et de persévérance ; mais savoir et dire d'où elles viennent, quelle juridiction leur a donné force de loi, quels hommes les ont rédigées, quel rôle ces hauts fonctionnaires jouaient dans l'État, c'est faire véritablement œuvre d'historien. Le plus difficile n'est pas, en effet, de constater les résultats matériels d'un acte administratif et judiciaire, c'est de savoir comment il a été rendu, quelle signification il avait à une époque, même voisine de nous, où, sans constitution écrite, sans lois constitutionnelles, on ne se rend pas compte aisément du mécanisme gouvernemental. Les annalistes de ce temps faisaient d'ailleurs comme nos écrivains d'aujourd'hui : ils donnaient aux

choses et aux hommes les noms sous lesquels on les connaissait, sans y ajouter des explications que les contemporains auraient sans doute jugées oiseuses. Comment retrouver tout cela dans le passé qui par tant de côtés nous échappe ? C'est pourtant ce qu'a fait M. Noël Valois dans une *Introduction* qui ne comprend pas moins de douze chapitres, et qui est à elle seule un veritable ouvrage ; et l'Institut ne s'y est pas trompé, en lui décernant une de ses plus hautes récompenses. Deux ans plus tard, l'auteur, complétant son œuvre par une étude sur un sujet presque identique, publiait, sous une forme plus abordable pour le gros public, un volume non moins nourri de faits et de recherches intitulé : *Le Conseil du Roi aux XIVe, XVe et XVIe siècles* (Paris, Picard, 1888, in-8).

Nos Rois ont de tout temps eu près d'eux des « conseils » dont les noms et les attributions ont changé, depuis le conseil féodal des premiers rois capétiens jusqu'au conseil d'État de Henri IV et de Louis XIV. Mais avant saint Louis la « Cour du Roi » voyageait à la suite du prince, et on ne séparait pas le conseil de gouvernement de la cour de justice, si bien que la composition du parlement était absolument instable et semblait l'émanation de la volonté du Souverain, qui pouvait toujours en modifier les éléments. Le premier progrès fut la séparation du conseil en trois corps à peu près distincts : le parlement, la chambre des comptes et le grand conseil ; heureux changement qui ne devint définitif que sous le règne de Philippe le Bel. La dernière forme du grand conseil est devenue le conseil d'État, et c'est son personnel, ses attributions, son fonctionnement, qu'examine particulièrement M. Valois.

Il ne faut pas croire que les Rois aient été absolument les maîtres de composer leurs conseils selon leur caprice : il y avait des catégories parmi lesquelles leur choix se restreignait ; et plus d'une fois, les États généraux s'occupèrent de dicter sur ce point au Souverain sa ligne de conduite ou de lui faire de respectueuses observations. Le conseil représentait jusqu'à un certain point la nation, et le pouvoir absolu trouvait là un contrôle. Henri IV et Sully auraient même voulu lui donner des attributions financières et politiques plus considérables et en faire pour la noblesse une vraie école de gouvernement, qui aurait développé son intelligence et l'aurait fait travailler chaque jour, au grand profit de l'État. Les membres du conseil étaient nommés avec une certaine solennité ; ils prêtaient serment, étaient payés, siégeaient dans un ordre déterminé, portaient un costume, délibéraient sous l'autorité d'un président, avec des maîtres des requêtes qui faisaient l'office de ministère public. Les arrêts se rendaient au nom du Roi, et ils tranchaient tout ce que nous appellerions aujourd'hui les affaires non judiciaires. Il y avait des secrétaires ou greffiers du conseil, des procès-verbaux, dont les registres existent encore, du moins en partie ; et cette juridiction semble avoir été très expéditive et très peu formaliste, si on en juge par la

grande quantité d'arrêts rédigés d'avance par le rapporteur, que le conseil n'avait plus qu'à approuver rapidement.

C'est miracle d'ailleurs que tous ces documents aient pu survivre aux vicissitudes auxquelles ils furent exposés pendant la période révolutionnaire et même sous les gouvernements qui se sont succédé depuis. On ne les transporta pas moins de cinq ou six fois dans différents dépôts, et ce n'est qu'en 1873 que l'administration des Archives entreprit de les classer, en reliant dans deux ou trois volumes le contenu de chacun des cartons parvenus à l'hôtel Soubise. Tels sont les éléments du travail considérable que vient d'achever M. Noël Valois pour le règne de Henri IV. Nous n'avons pu donner qu'une faible idée du service rendu à l'histoire administrative de la France par la publication de ce recueil, qui n'est, il est vrai, qu'une longue nomenclature, mais singulièrement éclairée par les conclusions si précises et si peu connues que l'auteur a su en tirer.

G. Baguenault de Puchesse.

Les Causes financières de la Révolution française, par Charles Gomel. *Les Derniers Contrôleurs généraux*. Paris, Guillaumin, 1893, in-8 de xix-645 p. — Prix : 8 fr.

Dans un premier et très intéressant volume, M. Gomel avait étudié les ministères de Turgot et de Necker ; il étudie aujourd'hui les derniers contrôleurs généraux.

Necker, en tombant en 1781, n'avait pas laissé les finances, malgré les apparences, en brillant état ; les excédents de recettes qu'il avait annoncés n'existaient pas, et son système d'emprunts à outrance, facilité par son crédit, chargeait terriblement l'avenir. Joly de Fleury, qui succéda à Necker, puis d'Ormesson, ce dernier choisi par Louis XVI à cause de son honnêteté et de son désintéressement bien connu, furent impuissants à combler le déficit qu'avaient aggravé d'ailleurs les dépenses de la guerre d'Amérique. Une intrigue de cour et la protection de Vergennes firent arriver au Conseil général l'intendant de Flandre, Calonne, dont la réputation de dextérité était établie, mais dont les goûts de dissipation ne l'étaient pas moins. Désireux avant tout de plaire aux courtisans et aux financiers, dont la coalition avait déterminé la chute de son prédécesseur, Calonne dissimula le déficit et multiplia les dépenses. Avec un pareil système, le jour devait venir — et il est même étonnant qu'il se soit fait attendre trois ans — où les emprunts ne suffirent plus et où le trésor fut à sec. Pour le remplir, le contrôleur général imagina un vaste plan, et n'osant le confier au Parlement, dont il redoutait justement l'hostilité, il convoqua les Notables. Ce plan, hâtons-nous de le dire, contenait d'excellentes choses, entre autres la création des Assemblées provinciales et la participation des privilégiés au paiement de l'impôt. Mais le ministre était si décrié qu'on ne voulut rien lui de-

voir, même de bon, et ses prodigalités trop connues empêchaient en outre qu'on consentît à lui confier de nouveaux fonds. A peine réunis, les Notables attaquèrent vivement Calonne et le renversèrent. Son successeur Brienne ne fit pas mieux; il s'était acquis dans le Languedoc une grande réputation d'administrateur, et cette réputation l'avait tout naturellement désigné au choix du Roi, malgré les répugnances de Louis XVI; mais quand il fut sur un plus vaste théâtre, sa réputation s'évanouit, et il apparut ce qu'il était en réalité, incapable et avide. Son administration aggrava le mal qu'il était appelé à guérir ; passant sans cesse de la faiblesse à la violence, des concessions déplorables aux coups de force subits, il fit tomber le gouvernement dans le mépris public. On se crut sauvé quand la Reine eut décidé Necker à reprendre la direction des finances. Necker, salué par les acclamations générales, répondit bien mal à ces espérances. Il ne sut rien prévoir ni rien préparer; il trancha une seule question, la double représentation du Tiers dans les États généraux, promis par Brienne, mais il laissa aux États eux-mêmes le soin de régler les autres, non moins importantes; comptant sur son prestige et soucieux surtout de ne pas compromettre sa popularité, il n'essaya pas de se créer un parti dans l'Assemblée future, ne réprima pas les désordres en province; il n'arrêta pas même de programme, laissant tout flotter dans le chaos et sans direction. On sait, hélas! quelles furent les conséquences de cette déplorable imprévoyance. M. Gomel le racontera dans un prochain volume auquel nous ne pouvons adresser qu'un souhait, c'est qu'il soit aussi important, aussi consciencieux, aussi plein de recherches et de vues sages que ceux qui l'ont précédé.

M. DE LA ROCHETERIE.

Geschichte des deutschen Volkes, *seit dem Ausgang des Mittelalters.* Von J. JANSSEN, fortgesetzt von L. PASTOR. T. VII. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-8 de XLVII-660 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome VII du grand ouvrage de Janssen est un tableau de l'état scientifique et littéraire de l'Allemagne jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans : I. *Écoles et Universités :* ruine des anciennes écoles depuis la rupture de l'unité religieuse; écoles populaires, paiement des maîtres, la jeunesse des écoles; fondations protestantes d'écoles et de gymnases ; les écoles en pays catholiques ; le drame scolaire chez les protestants et les catholiques. *Universités :* les universités sous les autorités catholiques, activité académique des jésuites; universités protestantes. II. *Culture et science, censure des livres et librairie :* humanistes, philologues, poésie latine; étude du droit et science juridique; histoire ; mathématiques et astronomie; sciences naturelles ; médecine; philosophie et théologie chez les protestants; théologie et philosophie chez les catholiques; traductions catholiques et protestantes de la Bible;

la prédication chez les catholiques et les protestants; censure, librairie, imprimerie, presse périodique. On voit par ce résumé de la table tout ce que contient de renseignements utiles ce nouveau volume. La mort n'a pas permis à Janssen de l'achever; il n'a pu en écrire que les trois cents premières pages environ; le reste est dû aux soins de M. Pastor, l'auteur bien connu en France de l'*Histoire des Papes;* mais il se défend d'offrir ici au public un travail personnel. Les matériaux ont été rassemblés; il ne fait, prétend-il, que les mettre en œuvre. Et, de bon compte, si l'on n'en était averti, on aurait peine à distinguer la part des deux auteurs. Tous deux sont de la même école, et comme écrivains, l'un peut remplacer l'autre sans que le lecteur ait à s'en plaindre. L'ouvrage sera bientôt achevé, et nous aurons, complet et ne laissant rien à désirer, ce monument de la science catholique honoré si longtemps de toutes les injures de la tartuferie protestante. On comprend ces attaques; ce que l'on comprend moins, c'est la malveillance de certains critiques français et catholiques à l'égard des jugements, sévères sans doute, mais certainement mérités, portés par Janssen sur la politique des Valois et des Bourbons en Allemagne. Cette politique, poussée à la folie par Napoléon Ier, est bien celle que le duc de Richelieu, l'ami du tsar Alexandre Ier, stigmatisait en 1815, quand il rappelait à la France qu'elle avait « provoqué des vengeances, allumé des ressentiments que le temps, qu'une grande modération, qu'une persévérante et invariable prudence, pouvaient seuls parvenir à calmer. » Forts de ces paroles, nous absolvons de grand cœur Janssen de tout ce que lui reproche une susceptibilité incontestablement exagérée, pour ne pas dire autre chose.

BERNON.

Quatre portraits de femmes. *Épisodes des persécutions d'Angleterre*, par la comtesse R. DE COURSON. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de XII-455 p. — Prix : 3 fr.

Fille d'une mère qui, « descendante elle-même des confesseurs de la foi, lui apprit la première à les connaître et à les aimer, » Mme la comtesse de Courson a entrepris de raconter quelques épisodes de la persécution des catholiques dans la Grande-Bretagne, depuis Henri VIII et Élisabeth jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

En Angleterre comme en France, de nombreux travaux ont été publiés dans ces dernières années sur ce triste sujet, et ce ne sont pas les documents qui manquent. Il suffirait de consulter les papiers conservés dans les vieilles familles catholiques des trois royaumes et dans les couvents anglais de Belgique et de France, ou de se reporter aux recherches importantes prescrites par l'autorité ecclésiastique en vue de la canonisation des martyrs du temps de la Réforme. Ces persécutions, sous les Tudor et sous les Stuart, affectèrent une forme à la fois

sournoise, légale et fiscale, d'autant plus dangereuse que la plupart de ces souverains se piquaient d'érudition et de théologie. Au fond, ils eurent l'habileté d'identifier les intérêts des grands seigneurs et du peuple anglais avec leur protestantisme, et de constituer un parti politique pour lequel la haine du papisme fut, pendant deux siècles, la vraie *platform*.

De cette histoire, Mme de Courson a détaché quatre personnages, dont elle a raconté la vie d'une façon fort attachante. Le plus important est la duchesse de Féria, Jane Dormer, séduisante jeune fille, mariée à l'ambassadeur espagnol, sous Marie Tudor. C'est elle qui aida à la fondation des séminaires anglais sur le continent, se servant du crédit dont son mari jouissait à la cour de Philippe II. Veuve de bonne heure, elle fut la mère et l'éducatrice de ce duc de Féria, qui représenta si brillamment l'Espagne en France aux états de la Ligue, et quitta si piteusement Paris lors de l'entrée de Henri IV.

Margaret Clitherow donne un de ces exemples nombreux d'héroïsme suscités chez le petit peuple de province par les vexations sans mesure dont Élisabeth n'hésitait pas à accabler les faibles jusque dans l'intimité de leur foyer.

Luisa de Carvajal est la grande dame étrangère se dépouillant de tout pour venir en aide à ses coreligionnaires.

Enfin Mary Ward, Anglaise de race, ne se laisse arrêter par aucun obstacle ; elle fonde une communauté religieuse en dépit des lois pénales ; et, quand elle meurt sous Charles Ier, victime à la fois de la guerre civile et des dissensions religieuses, elle laisse le germe bienfaisant qui finira par fructifier et amener pour ses compatriotes une période d'apaisement, couronnée enfin de nos jours par la liberté de conscience la plus absolue et la mieux acceptée.

Toutes ces graves questions, tous ces curieux détails d'histoire sont traités simplement, mais avec une conviction ardente et éclairée, par Mme de Courson, heureuse et fière « de présenter à sa patrie d'adoption quelques-unes des gloires ignorées de sa patrie d'origine. »

G. Baguenault de Puchesse.

La Sicile sous la monarchie de Savoie, par le vicomte Combes de Lestrade. Paris, Guillaumin, 1894, in-12 de 422 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il a fallu les récentes rébellions de la Sicile, qui ont motivé d'innombrables arrestations et l'envoi d'un corps d'armée de 40,000 hommes, pour concentrer sur l'île incomparable faite du génie des Grecs, des Romains et des Arabes, les regards étonnés de l'Europe.

Elle était bien oubliée, en effet, cette terre trinacrienne, bien sacrifiée aussi, depuis qu'elle fait partie de l'Italie Une et que ses rois Bourbons ont cédé la place aux princes de la Maison de Savoie.

L'agriculture et l'industrie sont ruinées ; toutes les classes sont en proie à un malaise croissant, et les contrats agraires, joints aux taxes d'octroi, écrasent particulièrement la population la plus pauvre. Le gouvernement des Bourbons avait naguère fait les plus sérieux efforts pour empêcher la constitution d'un prolétariat agricole, mais ses traditions furent vite abandonnées après l'annexion. D'autre part, le socialisme a recruté de nombreux adeptes parmi les ouvriers et dans la région des soufrières. Partout la misère a enfanté l'esprit de révolte.

Après avoir examiné avec un minutieux détail les maux dont souffre la Sicile, le vicomte de Lestrade recherche les remèdes qu'on pourrait y apporter. Une commission d'enquête parlementaire avait préconisé les mesures suivantes, relatives à l'agriculture : 1° Participation des cultivateurs aux bénéfices de la culture ; 2° métayage obligatoire pour les terres acquises des communes ; 3° défense de sous-louer ; 4° établissement d'un impôt sur les terres incultes.

Ces remèdes sont absolument utopiques, et leur application à la terre sicilienne dénote une ignorance complète de l'histoire de la propriété dans l'île. La « ferme » n'existe pas en Trinacrie, et les différentes « tenures » usitées n'ont d'analogues qu'en Afrique ou en Russie. Il faudrait donc faire table rase des mœurs et des institutions des différentes provinces siciliennes, si attachées aux choses ancestrales, pour y expérimenter ces panacées sorties du cerveau des théoriciens du Monte Citorio.

M. Combes de Lestrade, qui a justement comparé la Sicile à l'Irlande, croit avoir trouvé la solution du problème économique en proposant une réforme semblable à plusieurs titres à celle imaginée par les libéraux anglais pour le *Home Rule* de l'île sœur : la Sicile formerait une zone douanière spéciale, pour ne pas être victime des tarifs de la haute Italie ; elle aurait son autonomie financière et administrative et l'argent sicilien ne sortirait pas de la Sicile. La misère serait d'un coup sensiblement allégée, et avec elle diminueraient les causes de la désaffection : « Plus les Siciliens seront près de l'indépendance, moins ils sentiront le besoin de la proclamer. »

Je m'associe à cette réflexion, que je crois rigoureusement juste ; mais la centralisation des gouvernements contemporains a d'implacables exigences, et il est permis de prévoir que cette radieuse Sicile, si chargée autrefois de gloire et de richesses, ce « sourire de Dieu, » comme on l'avait poétiquement baptisée, périra broyée par l'unité italienne qu'elle eut l'imprudence criminelle d'acclamer. ROGER LAMBELIN.

Sir William Phips devant Québec. *Histoire d'un siège*, par ERNEST MYRAND. Québec, imp. Demers, 1893, in-8 de 427 p. orné de grav. et de plans.

Le volume de M. Ernest Myrand représente un travail gigantesque. Le

thème sur lequel l'écrivain canadien a brodé ses érudites variations peut se raconter en quelques mots, bien que ce soit un des épisodes les plus glorieux de l'histoire de la Nouvelle-France. Une flotte anglaise de trente-quatre voiles, portant deux mille trois cents hommes de troupes, se présente inopinément devant Québec, sans que l'on soupçonne ce puissant armement avant qu'il ait pénétré dans le Saint-Laurent. Le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, est à Montréal; il descend aussitôt à Québec avec ce qu'il a pu réunir de troupes et arrive deux jours avant l'attaque. Les Anglais jetèrent leurs troupes à terre et bombardèrent la ville; mais, d'une part, les canons français ripostèrent si bien que les vaisseaux anglais durent se retirer hors de portée de leurs feux dès le second jour; quant à la troupe de débarquement, elle fut harcelée si vigoureusement par un parti de cinq cents hommes à peine, y compris des sauvages, tous combattant à la manière des Indiens, qu'elle dut regagner nuitamment ses embarcations, laissant sur la plage cinq canons comme trophées de notre victoire; de même le pavillon amiral, abattu par un coup de canon adroit tiré de la ville, fut capturé par les Canadiens et porté en triomphe à la cathédrale. L'escadre de sir William Phips dut se retirer honteusement et perdit encore plusieurs bâtiments dans une tempête avant de regagner la Nouvelle-Angleterre. M. E. Myrand ne donne pas moins de dix-neuf récits de ce fait d'armes écrits par des contemporains, dont sept Anglais; puis il discute minutieusement les nuances qui les différencient, entrant dans les plus petits détails et cherchant à rétablir jusqu'aux listes nominatives des troupes engagées, y compris les simples soldats. On s'imagine quelles patientes investigations il lui fallut pour en arriver là; mais aussi quelles piquantes découvertes il lui arrive de faire! C'est ainsi qu'il démasque une amusante supercherie : on vend couramment à Québec, comme portrait du glorieux Frontenac, une assez belle gravure représentant un personnage étendu sur son lit de mort; or, avec l'aide de M. Pierre Margry, le savant historien français des *Origines françaises des pays d'outre-mer*, il a pu constater que cette gravure du XVIIIe siècle représente un pasteur de Zurich qui avait servi de sujet d'étude au célèbre Lavater. Ajoutons que M. E. Myrand anime son travail de sentiments catholiques et français du meilleur aloi. Tout fidele sujet de Sa Majesté Victoria qu'il est, il a la dent cruelle pour l'intolérance puritaine et la mauvaise foi britanniques. COMTE DE BIZEMONT.

Mélanges Julien Havet. Recueil de travaux d'érudition dédiés à la mémoire de Julien Havet (1853-1893). Paris, Ernest Leroux, 1895, in-8 de XVI-781 p. et 10 pl. — Prix : 25 fr.

Nous avons fait connaître, il y a plus d'un an, à nos lecteurs qu'une souscription s'organisait pour publier, en l'honneur du regretté Julien

Havet, un volume de Mélanges analogue à celui qui a été consacré, il y a quelques années, à la mémoire de Graux; nous avons reproduit l'invitation qui était faite à tous ceux qui avaient connu et estimé le jeune savant, à joindre à leur cotisation une petite dissertation; cinquante-quatre mémoires ont répondu à l'appel et ont formé le gros volume que nous annonçons ici. En tête, le portrait de Julien Havet, la liste des souscripteurs, le discours prononcé sur la tombe par M. Léopold Delisle, une poésie de M. Léon Gautier, et la bibliographie des travaux de Julien Havet.

Nous ne pouvons pas ici analyser ni discuter chacun des mémoires contenus dans ce volume; nous croyons être utile à nos lecteurs en en donnant la liste complète. Nous nous contentons de joindre à l'énoncé du titre, quand il ne nous paraît pas suffisamment clair, quelques mots d'explication. L. Delisle : *Un Nouveau Manuscrit des livres des miracles de Grégoire de Tours* (Bibl. nat., N. Acq. lat. 1712, avec photographie). — Samuel Berger : *De quelques anciens Textes latins des Actes des apôtres.* — Th. von Sickel : *Nouveaux Éclaircissements sur la première édition du* Diurnus. — Abbé L. Duchesne : *La Passion de saint Denis.* — Bruno Krusch : *La Falsification des vies de saints burgondes.* — Gabriel Monod : *Hilduin et les Annales Einhardi.* — A. Molinier : *Un Diplôme interpolé de Charles le Chauve* (du 20 juin 844, pour l'église de Narbonne). — Wilhelm Schmitz : *Tironianum* (du ms. lat. 10756 de la Bibl. nat., avec une planche). — E. Chatelain : *Notes tironiennes d'un manuscrit de Genève* (ms. 84). — C. Cipolla : *La Tachygraphie ligurienne au XIe siècle.* — René Merlet : *Origines de Robert le Fort.* — L. de Grandmaison : *Les Bulles d'or de Saint-Martin de Tours.* — E. Mühlbacher : *Un Diplôme faux de Saint-Martin de Tours* (acte de Bérenger Ier, du 15 février 896). — Ferdinand Lot : *La Date de naissance du roi Robert II et le Siège de Melun.* — Maurice Prou : *Les Diplômes de Philippe Ier pour l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.* — Abbé Pierre Batiffol : *Notes sur un bréviaire cassinésien du XIe siècle* (avec planches). — H. Omont : *Épitaphes métriques en l'honneur de différents personnages du XIe siècle, composées par Foulcois de Beauvais, archidiacre de Meaux.* — Émile Molinier : *A propos d'un ivoire byzantin du musée du Louvre* (avec planche). — Paul Fournier : *Le* Liber Tarraconensis. *Étude sur une collection canonique du XIe siècle.* — J. Delaville Le Roulx : *Fondation du grand prieuré de France de l'ordre de l'Hôpital.* — W. Wattenbach : *Sur les poésies attribuées à Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance.* — Barthélemy Hauréau : *Prévostin, chancelier de Paris (1206-1209).* — Hartwig Derenbourg : *Femmes musulmanes et chrétiennes de Syrie au XIIe siècle.* — Moïse Schwab : *Transcription de mots européens en lettres hébraïques au moyen âge.* — Joseph Couraye du Parc : *Recherches sur la chanson de « Jehan de Lanson. »* — A. Trudon des Ormes :

Note sur un fragment de la règle latine du Temple. — Camille Jullian : *Question de géographie historique : La Cité des Boïens et le pays de Buch.* — Ch. Petit-Dutaillis : *Une Femme de guerre au XIIe siècle. Nicole de la Haie, gardienne du château de Lincoln.* — Lucien Auvray : *Notices sur quelques cartulaires et obituaires français conservés à la Bibliothèque du Vatican.* — H. François Delaborde : *Un arrière-petit-fils de saint Louis, Alfonse d'Espagne.* — E.-G. Ledos : *L'Imposition d'Auvergne en janvier 1357.* — Noël Valois : *La Situation de l'Église au mois d'octobre 1378.* — Ch. Bémont : *La Date de la composition du* Modus tenendi parliamentum in Anglia (deuxième moitié du XIVe siècle). — P. de Nolhac : *Vers inédits de Pétrarque.* — L.-H. Labande : *Un Légiste du XIVe siècle : Jean Allarmet, cardinal de Brogny.* — Émile Picot : *Aveu en vers, rendu par Regnault de Pacy à Pierre d'Orgemont (1415).* — G. Raynaud : *Une Édition de Froissart projetée par Christophe Plantin (1563-1565).* — A. Morel-Fatio : *Maître Fernand de Cordoue et les Humanistes italiens du XVe siècle.* — R. P. A. Ingold : *Les Droits et privilèges d'un prieur clunisien en Alsace en 1448.* — Charles Nerlinger : *Deux Pamphlets contre Pierre de Hagenbach.* — Gédéon Huet : *La Première Édition de la* Consolation *de Boèce en néerlandais.* — C. Paoli : *Un Diplôme de Charles VIII en faveur de la seigneurie de Florence* (27 novembre 1494, avec planche). — Eugène Müntz : *La Bibliothèque du Vatican pendant la Révolution française.* — A. Thomas : *Sur un passage de la* Vita sancti Eptadii. — Gaston Paris : *La Légende de Pépin « le Bref. »* — Ulysse Robert : *Note sur l'origine de l'e cédille dans les manuscrits.* — Paul Durrieu : *L'Origine du manuscrit célèbre dit le* Psautier d'Utrecht (avec 2 planches). — Joseph Tardif : *Un Abrégé juridique des étymologies d'Isidore de Seville.* — Arthur Giry : *La Donation de Rueil à l'abbaye de Saint-Denis. Examen critique de trois diplômes de Charles le Chauve.* — Camille Couderc : *Essai de classement des manuscrits des* Annales *de Flodoard.* — H. Pirenne : *La Chancellerie et les notaires des comtes de Flandre avant le XIIIe siècle.* — Frantz Funck-Brentano : *Le Traité de Marquette (septembre 1304).* — Alfred Jacob : *Notes sur les manuscrits grecs palimpsestes de la Bibliothèque nationale.* — Philippe Berger : *Poseidôn Narnakios* (avec planche).

Cette sèche énumération suffit à donner à nos lecteurs une idée de la variété et de l'intérêt de ces Mélanges; quant à leur valeur scientifique, nos lecteurs en trouveront la garantie dans les noms dont ils sont signés pour la plupart. E.-G. L.

Un Curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët (1737-1802), par Geoffroy de Grandmaison. Paris, Poussielgue, 1894, in-12 de v-361 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Talhouët, famille de chevalerie bretonne, marquèrent au siècle

dernier dans l'armée, le parlement et l'Église. Un d'eux, celui qui est le sujet de cette biographie, entra chez les jésuites, peu de temps avant la suppression de cette Compagnie ; il exerça ensuite les fonctions de recteur de l'importante paroisse d'Hennebont, dans sa province natale, de 1773 à 1791. Jeté en Espagne, comme prêtre réfractaire, par le décret de déportation de 1792, il habita ce pays durant dix ans, suivant de loin par la pensée, à l'armée de Condé et parmi les combattants de Quiberon, les principaux membres de sa famille. Après le Concordat de 1801, il s'embarqua pour revenir en France, et périt mystérieusement, victime d'un attentat ou d'un naufrage, près de l'île de Noirmoutiers.

Cette vie touche par ses diverses phases à des questions d'histoire locale ou générale qu'elle sert à élucider. Elle nous fait connaître en particulier l'existence d'un curé breton à la fin de l'ancien régime, et, pendant la Révolution, les épreuves des prêtres français exilés en Espagne. M. de Grandmaison a déjà esquissé ce dernier sujet dans son important ouvrage sur les relations de la France républicaine avec les descendants de Philippe V, et il a pu fortifier à cet égard les documents qu'il avait recueillis aux Archives des affaires étrangères par ceux que lui ont fournis les archives de la famille.

Dans ce livre, rempli de pièces curieuses attestant de minutieuses recherches, les erreurs de détail paraissent rares. Je signalerai (p. 128) celle qui attribue à Le Coz le siège constitutionnel de Quimper ; Le Coz fut élu dans l'Ille-et-Vilaine et Expilly dans le Finistère. Que M. de Grandmaison veuille aussi jeter les yeux sur les pages 206-207 ; il y a dans son exposé des campagnes du comte de Talhouët des interversions chronologiques qui rendent sa narration confuse. Enfin pourquoi dire que, par la constitution civile du clergé, « la France allait devenir presbytérienne » (p. 117) ? Est-ce parce que les membres du clergé étaient désormais élus par le peuple ? Ce terme de presbytérien, au moins dans son sens primitif, en Angleterre, attestait la suppression de l'épiscopat, et c'est surtout par ses évêques que l'Église constitutionnelle de France a eu pendant quelques années un semblant d'existence.

Cette biographie est bien ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un portrait, et non pas un tableau où des souvenirs d'ordre varié et général encadrent et rejettent dans l'ombre, sous prétexte de l'éclairer, la figure du modèle. On ne saurait que savoir gré à l'auteur des digressions qu'il s'est permises ; ce sont surtout des coins de paysage bretons et espagnols, bien mieux à leur place ici que des lieux communs d'histoire politique ou ecclésiastique. Des correspondances heureusement retrouvées traversent et nourrissent le récit sans l'étouffer ; et l'ensemble apporte des renseignements utiles sur l'Église gallicane, sur la noblesse française et le peuple breton pendant les derniers jours de leur histoire. L. P.

Souvenirs d'un vieux précepteur, par Étienne Allaire. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-18 de VIII-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

En 1850, M. Étienne Allaire, professeur au collège Stanislas, fut désigné pour prendre part, avec M. Ad. Regnier, à l'éducation du comte de Paris et du duc de Chartres, qui avaient alors respectivement douze et dix ans. Il resta auprès des jeunes princes jusqu'au moment où le comte de Paris fut émancipé et son frère envoyé à l'Académie de Turin. Pendant ces huit années, le dévoué précepteur eut tout loisir pour étudier ses élèves, pour connaître les membres de la famille royale et notamment Madame la duchesse d'Orléans, dont son mari a tracé en quelques lignes le portrait : « Elle avait compris notre position sans crainte et sans illusion, et s'y était dévouée avec cette franchise et cet élan que les cœurs nobles apportent à l'accomplissement d'une haute mission. Quelles que fussent les vicissitudes de ma difficile carrière, j'étais sûr de trouver toujours à mon foyer un bon conseil dans l'incertitude, une consolation dans la peine et un puissant appui dans tous les temps. »

C'était une mère admirable ; elle surveillait de très près l'éducation de ses fils, assistait aux leçons de leurs professeurs, et souhaitait avant tout « qu'ils restassent toujours de pieux et nobles cœurs. » On sait qu'elle mourut peu de temps après la duchesse de Nemours, des suites d'une imprudence faite au chevet du duc de Chartres ; M. Allaire trace en termes touchants le récit des derniers moments de la duchesse.

Il y a beaucoup à observer autour des princes en exil, quand ces princes voyagent souvent et sont alliés à toutes les têtes couronnées d'Europe. Le « vieux précepteur » séjourna à plusieurs reprises en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Italie, pendant les vacances de ses élèves. Il visita Mme de Staël à Coppet, les princes de Weimar, dans leur duché ; il rencontra le pasteur Schubert, le philosophe Shelling, le roi de Prusse, le roi de Saxe, le roi Victor-Emmanuel, Bismarck, et tous ces personnages sont esquissés dans une pose familière qui révèle avec autant de charme que de vérité la ressemblance du modèle.

Les fragments de la correspondance des princes cités dans ces *Souvenirs* montrent en quelle affectueuse estime était tenu M. Étienne Allaire. Il est difficile en effet de manifester des sentiments plus élevés, d'avoir une plus noble conception de ses devoirs, et de montrer à une famille royale un dévouement plus complet, une sympathie plus efficace dans le malheur. Comme M. Allaire soumettait en 1893 à Monsieur le comte de Paris son projet de mettre en ordre ses notes et de les publier, le prince l'encouragea en une longue lettre qui se terminait par cette phrase empreinte d'une patriotique émotion : « Il est lamentable de voir une grande nation, avec son glorieux passé, avec toutes les ressources matérielles et intellectuelles qu'elle possède encore, se laisser dégrader par les institutions qui font du pouvoir un marché toujours ouvert. Comme

vous, au milieu des tristesses que m'inspire ce spectacle, j'aime à revivre dans les souvenirs du passé, et vous savez à quel point votre personne est associée à ces souvenirs. »

Cette lettre honore à la fois le prince qui l'écrivit et le maître qui la reçut; elle méritait d'être inscrite au frontispice du livre si plein d'intérêt et d'émotion de M. Étienne Allaire. ROGER LAMBELIN.

John Mac Gregor. by EDWIN HODDER, with etched portrait by H. Manesse and numerous illustrations. London, Hodder Brothers, 1894, in-8 de XIV-458 p. — Prix : 31 fr. 25.

Le 1er mars 1825, un navire de la Compagnie des Indes orientales, le *Kent*, rangeait par une mer houleuse les côtes de Biscaye, quand un terrible incendie éclata à bord. L'équipage et les hommes du 31e régiment d'infanterie, que le bâtiment transportait au Bengale, tentèrent vainement d'arrêter les progrès du feu. Il fallut abandonner le navire. Un brick passait heureusement en vue; il se rapprocha de l'épave enflammée, et parmi les premiers naufragés recueillis par un de ses canots, se trouvait un enfant de cinq semaines, tendrement enlacé au cou de sa mère.

Cet enfant si dramatiquement sauvé était John Mac Gregor, le héros de l'ouvrage de M. Edwin Hodder. Il descendait directement de Mac Gregor Campbell, le célèbre chef de clan immortalisé par Walter Scott dans *Rob Roy*; et, si ses aventures diffèrent sensiblement de celles qui marquèrent la vie de son aïeul dans les moors des highlands et sur les rives du lac Lhomond, elles étaient à coup sûr dignes d'être relatées dans une biographie documentée.

A douze ans, John Mac Gregor se jette dans un bateau de sauvetage qu'on venait de lancer du quai de Belfast pour secourir un navire désemparé : le courage et l'amour de la mer, joints à une ardente piété, caractériseront son existence aventureuse. En 1849, il entreprend son premier voyage en Orient, visite Malte, Athènes, Constantinople, l'Asie Mineure, y compris Baalbec et Jérusalem, l'Égypte, et revient à Londres huit mois après, rapportant une ample moisson de notes et d'amusants croquis, que M. Edwin Hodder a eu la bonne inspiration de reproduire. Cette excursion est le prélude d'une série de voyages dans les Alpes, en Italie, en Sicile, en Norwège, en Espagne, en Russie, en Amérique, dont les principaux incidents sont burinés dans le *Journal* de John Mac Gregor. Les études théologiques, la création d'œuvres humanitaires, fournissent un champ nouveau à son activité pendant les séjours qu'il fait dans les trois royaumes. Un jour il imagine de se faire construire un canot qu'il baptise « Rob Roy, » petite embarcation en chêne, de quinze pieds de long, avec laquelle il passe la Manche, traverse la Baltique, franchit les rapides du Rhin, avant d'aller explorer, de cette extraordinaire façon, le canal de Suez et la Palestine. Deux livres, dont le succès

fut éclatant : *The Voyage Alone* et *Rob Roy on the Jordan*, consacrèrent à la fois la témérité du voyageur et le talent de l'écrivain. Sa renommée était telle qu'une campagne de conférences entreprise en 1869 lui rapporta la jolie somme de 250,000 francs, qu'il affecta intégralement à des charités et à des œuvres de bienfaisance. C'est à quarante-huit ans seulement qu'il trouva le temps de se marier et d'épouser une jeune fille, Annie Caffin, qu'il aimait depuis huit ans. Sauvé par un canot, illustré par un canot, John Mac Gregor préconisa les canots comme un excellent instrument de propagande religieuse dans les îles et le long des côtes ; il fit même des disciples parmi les clergymen, ce qui prouve le prestige que revêt l'originalité chez les Anglo-Saxons. Le vaillant Écossais mourut en avril 1892, non sans avoir créé d'utiles institutions, parmi lesquelles l'œuvre du « London School Board » mérite une particulière mention.

ROGER LAMBELIN.

BULLETIN

L'Esprit des races jaunes. Le Tao de LAOTSEU. Traduit du chinois par MAT GIOI (ALBERT DE POUVOURVILLE). Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1894, in-8 de 46 p. — Prix : 2 fr.

M. de Pouvourville, dans son introduction, nous dit que ce qui manqua aux sinologues, ses devanciers, tels que Stanislas Julien, ce fut de connaître ce qu'il appelle l' « Ame chinoise, » avantage, nous assure-t-il, que quatre années passées en Chine, dans la compagnie des *Tongsang*, des *Phutuy* et des *Phap*, lui permettent d'apporter. Allons, tant mieux, et vive la modestie ! Suit une *Note pour l'intelligence du texte (!)*, où l'auteur nous annonce que, dans un ouvrage en préparation, il nous donnera « l'explication métaphysique des Tongsang. » En attendant, il nous faut nous contenter de la traduction littérale du *Tao*, et par conséquent nous résigner à ne rien comprendre ou du moins à comprendre fort peu de chose. Qu'on en juge plutôt par la première des trente-sept « pages » ou séries d'apophtegmes dont se compose le *Tao*.

« La voie qui est une voie n'est pas la Voie. — Le nom qui a un nom n'est pas un Nom. (Cela se comprend, mais le reste ?) — Sans nom, c'est l'origine du ciel et de la terre. Avec un nom, c'est la mère des dix mille êtres. — Avec la faculté de non-sentir, on est proche de le concevoir. — Avec la faculté de sentir, on atteint sa forme [*comme d'une chose dont* on trafique]. — C'est là vraiment deux [*choses*]. — Apparaissant ensemble, leur nom est facile. Expliquée ensemble, leur origine est obscure. Obscure, cette origine devient davantage obscure. — La foule [*des êtres*] passe par cette porte. »

De la première à la dernière, toutes les pages du *Tao* se ressemblent; elles n'en sont pas plus intelligibles. Il me semble qu'au risque de retomber un tantinet dans les « errements » des Abel Rémusat et des Stanislas Julien, M. de Pouvourville eût pu mettre en regard de cette traduction littérale que nous voulons croire fidèle, un commentaire, si court fût-il, destiné à ceux des lecteurs (et, grâce à Dieu, ils sont encore nombreux en France) qui n'ont pas l' « Ame chinoise. »

A. R.

Les Divinités de la victoire en Grèce et en Italie, par André Baudrillart. Paris, Thorin et fils, 1894, in-8 de 96 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le paganisme, où tout était dieu, excepté Dieu lui-même, il n'y a pas à s'étonner de voir adorer le succès. Si la Fortune eut de bonne heure ses autels et ses temples, la Victoire ne pouvait manquer d'avoir un jour les siens. Or, ce que M. Allègre avait fait pour la déesse Tychè, M. Baudrillart a voulu le faire pour sa rivale : mais il s'est trouvé en présence d'une conception évidemment plus vague et plus flottante.

Chose singulière, les Grecs n'arrivent qu'à grand'peine à considérer Nikè comme une divinité distincte : à Athènes, notamment, c'est une autre personnification, parfois même un simple attribut de cette Minerve sous l'égide de laquelle était placée la brillante cité. Ailleurs, elle fait partie du cortège de Vénus ou de Bacchus, « symbolisant ainsi tour à tour le pouvoir triomphant de la beauté féminine et la puissance souveraine des forces de la nature, » ou bien encore elle sert à consacrer le souvenir de triomphes parfaitement historiques. Les sculpteurs lui prêtent des ailes comme à Éros, et sa présence sur tant de monuments s'explique par sa valeur décorative au moins autant que par sa signification religieuse.

A Rome, nous trouvons le culte de la Victoire mieux défini, plus grave, plus solennel et aussi avec quelque chose de plus guerrier, ainsi qu'il convient aux maîtres du monde. Elle y conserve jusqu'à la fin sa popularité. A propos de l'identification affirmée par Mommsen entre cette déesse et d'autres divinités de date plus ancienne, M. Baudrillart n'hésite pas à prendre parti contre le savant historien allemand. Autour de la statue élevée à la Victoire dans la Curie, par les soins d'Auguste, s'élèvera, quatre siècles plus tard, une polémique fameuse entre Symmaque et saint Ambroise, laquelle n'est pas un des moins curieux épisodes de la lutte engagée entre les vieilles et les nouvelles croyances. Au reste, ce n'est pas seulement dans quelques grandes cités, c'est dans les camps, au milieu des légions, que se dresse l'image de la déesse ; aux heures critiques, c'est sur ses statues que l'imagination populaire cherche à découvrir d'heureux ou de sinistres présages.

Le livre se termine par quelques pages sur le temple de la Victoire que l'on sait avoir existé à Rome, mais dont l'emplacement précis est à cette heure encore un sujet de débat entre archéologues. Les bas-reliefs, les médailles et les peintures de vases n'ont pas fourni moins de matériaux que les textes littéraires et épigraphiques à cette intéressante étude sur laquelle les souvenirs du touriste jettent çà et là une note imprévue de poésie.

C. Huit.

Le Calcul simplifié, par M. Maurice d'Ocagne. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-8 de 118 p. — Prix : 2 fr. 75.

L'auteur publie les conférences faites par lui au Conservatoire des arts et métiers, en 1893, sur le calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques. Il a classé ces procédés en cinq groupes : 1° Instruments et machines arithmétiques ; 2° Instruments logarithmiques; 3° Tracés graphiques ; 4° Tables numériques ou barèmes; 5° Tables graphiques ou abaques. Dans chaque groupe, de nombreux exemples bien choisis font comprendre le caractère et l'utilité de ces instruments. De nombreuses gravures facilitent l'intelligence du texte. Une note sur la machine arithmétique de M. Tchebichef fait connaître en détail le mécanisme et l'emploi de ce curieux appareil. Les abaques ont été étudiés par M. d'Ocagne, qui en a fait, sous le

nom de *nomographie*, la théorie générale. On lira avec grand intérêt ces conférences riches en détails historiques sur les procédés mécaniques de calcul, qui sont appelés peut-être à rendre un jour de précieux services.

H. Courbe.

Récréations mathématiques, par Édouard Lucas, tome IV. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-8 de VIII-266 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce quatrième volume termine les *Récréations mathématiques* rédigées par M. Édouard Lucas, et dont les tomes I et II furent seuls publiés du vivant de l'auteur. La Société mathématique a confié à MM. Delannoy, Laisant et Lemoine le soin de présenter au public les manuscrits laissés par M. Lucas; c'est ainsi que huit récréations sont venues s'ajouter à celles que contiennent les trois premiers volumes : le Calendrier perpétuel et le Calcul automatique des résidus, l'Arithmétique en boules, l'Arithmétique en bâtons, le Jeu des Mérelles au XIIIe siècle, les Carrés magiques de Fermat, la Géométrie des réseaux et le problème des dominos, la Géométrie des régions et la machine à marcher. On y trouve, entre autres, une méthode rapide qui fournit le nom du jour de la semaine correspondant à une date donnée du calendrien julien ou grégorien ; des démonstrations en quelque sorte mécaniques de principes d'arithmétique supérieure ; d'intéressants détails extraits d'un curieux manuscrit de l'École de médecine de Montpellier sur « l'un des jeux favoris de nos ancêtres ; » un essai de restitution d'un travail de Fermat, l'auteur préféré de Lucas ; le nombre de toutes les manières possibles d'aligner les vingt-huit dés d'un jeu de dominos en se conformant à la règle ordinaire ; celui des voyages que peut faire une fourmi désireuse de visiter successivement les douze vallons qui séparent les douze côtes d'un melon avant de revenir à son point de départ ; le coloriage rationnel d'une carte au moyen de quatre couleurs seulement ; enfin le secret de remplacer les roues des locomotives par des pattes. Les éditeurs y ont ajouté des exercices sur quelques-unes des récréations et cinq notes intéressantes. Ce quatrième volume forme, avec les trois précédents, un ouvrage imprimé avec le plus grand soin, aussi curieux qu'instructif, mais dans lequel seuls les initiés iront chercher un passe-temps délicat. H. Courbe.

Morfologia italiana del professore Egidio Gorra. (*Manuali Hœpli*, 187.) Milano, Ulrico Hœpli, 1895, in-16 de VI-142 p., cart. toile. — Prix : 1 fr. 50.

Le petit volume de M. Gorra fait suite à la *Fonologia italiana* publiée dans la même collection, en 1886, par feu M. L. Stoppato. L'auteur n'a point prétendu faire œuvre originale; dans un ouvrage élémentaire, comme celui qu'il nous présente, il devait se borner à l'exposition des doctrines généralement admises. Les travaux de M. Ascoli et surtout ceux de M. W. Meyer-Lübke ont servi de guides pour l'étude des flexions et pour celle de la formation des mots. Il s'est borné à la langue littéraire ; les dialectes ont été complètement laissés de côté et les formes anciennes, aujourd'hui perdues, ne sont que rarement indiquées. E.-G. L.

Un Protectorat disparu. *L'Annexion de Tahiti et de ses dépendances*, par E. Rouard de Card. Paris, Pedone-Lauriel, 1894, in-8 de 28 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans sa courte brochure, M. Rouard de Card expose l'historique de la domination française à Tahiti avec pièces diplomatiques à l'appui. Ses appréciations sont généralement exactes et c'est avec raison qu'il blâme la

faiblesse du gouvernement de Louis-Philippe dans l'affaire Pritchard; il aurait pu ajouter que le gouvernement de la République s'est montré pour le moins aussi plat devant l'Angleterre à Madagascar au sujet d'un autre ministre protestant. Il y a lieu de faire des réserves sur l'opinion émise par l'auteur à l'égard des protectorats: c'est, dit-il, un expédient de politique coloniale qui engage la responsabilité de l'État protecteur sans lui procurer de sérieux avantages en compensation. On pourrait renverser les termes de la proposition et invoquer à l'appui de l'assertion contraire l'exemple du protectorat tunisien, qui procure à la France les avantages d'une possession directe sans l'entraîner aux mêmes responsabilités, du moins au regard des populations indigènes. COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'Italie catholique subit une perte cruelle par la mort de son illustre historien Cesare CANTU, et son deuil sera partagé par tous ceux qui, chez ce grand homme, admiraient les mérites de l'écrivain et du penseur et aimaient les vertus et la foi du chrétien. Né à Brivio, le 2 décembre 1805, il fit ses études à Sondrio, dans la Valteline, et manifesta dès sa jeunesse de si brillantes qualités qu'à dix-huit ans il avait quitté le banc de l'écolier pour monter dans la chaire du professeur. Il enseigna, dans le collège même où il avait fait ses classes, la littérature, mais il ne tarda pas à se rendre à Côme, où parut son premier ouvrage, un poème en quatre chants sur la Ligue lombarde (1828). L'année suivante, âgé de vingt-quatre ans, il donnait une histoire de Côme. Passé de Côme à Milan, il publia des articles de critique littéraire et historique dans le *Ricoglitore* et dans l'*Indicatore lombardo*. Tout en préparant cette Histoire universelle qui, malgré ses défauts, reste une œuvre considérable et originale, il mettait au jour des travaux de moins longue haleine, comme ses études sur l'histoire de la Lombardie au XVIIe siècle, dont le gouvernement autrichien prit ombrage et se vengea en jetant en prison l'écrivain; celui-ci en profita pour écrire *Margherita Pusterla*. Des études sur le romantisme en France, dont il suivait avec attention le progrès, une traduction de Lamartine, des vers, des ouvrages d'éducation, des études économiques datent encore de cette époque. Nous ne pouvons retracer au long la carrière littéraire et scientifique de ce puissant et fécond esprit. La liste d'ouvrages que nos lecteurs trouveront ci-dessous leur rappellera, bien qu'incomplète, quelle a été son activité. Son mérite, reconnu dans le monde entier, où des traductions ont vulgarisé ses meilleurs ouvrages et popularisé son nom, a été récompensé chez nous par la distinction que lui a accordée notre Académie des sciences morales en le nommant correspondant (1869), puis associé étranger (1886). Une distinction plus haute lui a été donnée par Sa Sainteté Pie IX, qui l'a admis, seul des laïques, au concile du Vatican en le nommant historiographe de cette auguste assemblée. *Algiso o la Lega lombarda* (Como, 1828, in-8); — *Storia della città et della diocesi di Como* (Como, 1829-1832, 2 vol. in-12); — *Rivoluzione della Valtellina nel secolo XVII* (Como, 1831, in-8); — *Guida del lago di Como, ed alle strade di Stelvio e Splugà* (Como, 1831, in-12); — *Sulla storia lombarda del secolo XVII* (Milano, 1832, in-8); — *I Crociati a Venezia* (Milano, 1833, in-8); — *Lord Byron* (Milano, 1833, in-8); — *Di Vittor Hugo e del romantismo in Francia* (Milano, 1833, in-8); — *Isotta* (Firenze, 1834, in-8); — *La Madonna d'Imbevera* (Milano, 1835, in-8); — *Lo Scomunicato* (dans le *Rico-*

glitore, Milano, 1835, in-8); — *Chateaubriand* (dans le même recueil. Milano, 1835, in-8); — *Le Glorie delle belle arti esposte nel palazzo di Brera nell' anno 1835* (Milano, 1835, in-8); — *Rimembranze d' un viaggio in Oriente*, traduction de Lamartine (Milano, 1835, in-8); — *Inni* (Milano, 1836, in-8); — *Carlambrogio di Montevecchia* (Milano, 1836, in-8); — *Lombardia pittoresca* (Milano, 1836, in-8); — *Storia della caduta dell' imperio romano*, par Sismondi, traduction (Capolago, 1836, in-8); — *Il Giovinetto drizzato alla bontà, al sapere, all' industria* (Milano, 1837, in-16); — *Il Galantuomo, libro di morale popolare* (Milano, 1837, in-16); — *Le Casse di risparmio e di previdenza* (dans le *Ricoglitore*, Milano, 1837, in-8); — *Margherita Pusterla* (Milano, 1838, in-8); — *Storia universale* (Milano, 1838-1846, 19 vol. in-8); — *Processo originale degli untori nella peste di 1630* (Milano, 1839, in-8); — *Sei novelle* (Milano, 1841, in-8. Per nozze Alfieri-Pedrabissi); — *Milano e il suo territorio* (Milano, 1844, in-8); — *Della letteratura italiana* (Torino, 1845, in-8); — *Fior di memoria* (Milano, 1846, in-16); — *Racconti* (Milano, 1847, in-16); — *Storia degli ultimi tempi* (Torino, 1848, in-8); — *Storia di cento anni (1750-1850)* (Firenze, 1851, in-8); — *Ezelino da Romano* (Torino, 1852, in-8); — *L'Abate Parini e la Lombardia nel secolo passato* (Milano, 1854, in-16); — *Storia degli Italiani* (Torino, 1854, 12 vol. in-8); — *Grande Illustrazione del Lombardo Veneto* (Milano, 1858, 2 vol. gr. in-8); — *Vincenzo Monti* (Torino, 1861, in-8); — *Tommaso Grossi* (Torino, 1862, in-8); — *Beccaria e il diritto penale* (Firenze, 1862, in-8); — *Storia della letteratura greca* (Firenze, 1863, in-8); — *Storia della letteratura italiana* (Firenze, 1864, in-8); — *Il Tempo dei Francesi (1796-1815)* (Napoli, 1864, in-8); — *La Libertà d'insegnamento e un diritto secondo ragione?* (Milano, 1865, in-16); — *Sull' origine della lingua italiana* (Napoli, 1865, in-8); — *Storia della letteratura italiana* (Firenze, 1865, in-8); — *Gli eretici d' Italia* (Torino, 1865-1868, 3 vol. in-8); — *Il Principe Eugenio* (Milano, 1865, in-8); — *Vita parallele di Mirabeau e Washington* (Milano, 1867, in-8); — *Paesaggi e macchiette* (Milano, 1868, in-12); — *Novelle lombarde* (Milano, 1868, in-8); — *Alcuni Italiani contemporanei delineati* (Milano, 1868, in-8); — *Racconti storici e morali* (Milano, 1868, in-12); — *Del progresso positivo* (Torino, 1869, in-4); — *Buon senso e buon cuore* (Milano, 1870, in-16); — *Poesie* (Firenze, 1870, in-16); — *Antologia militare* (Savona, 1870, in-8); — *La Questione sociale* (Firenze, 1871, in-16); — *Portafoglio d' un operaio* (Milano, 1871, in-32); — *Dell' indipendenza italiana* (Torino, 1872, in-8); — *Gli Italiani illustri* (Milano, 1872-1874, 3 vol. in-8); — *Attenzione, riflessi di un popolaio* (Milano, 1876, in-16); — *Il Conciliatore e i Carbonari* (Milano, 1878, in-16); — *Manuale di storia italiana* (Milano, 1879, in-16); — *Gli ultimi trent' anni* (Torino, 1879, in-16); — *Monti e l' età che fù sua* (Milano, 1879, in-16); — *Alessandro Manzoni, reminiscenze* (Milano, 1882, 2 vol. in-16); — *Nuove Esigenze di una storia universale* (Milano, 1882, in-16); — *Caratteri storici* (Milano, 1882, in-16); — *Novelle brianzuole* (Milano, 1883, in-16); — *La Pompa della solenne entrata fatta nella città di Milano dalla serenissima Maria Anna Austriaca* (Milano, 1887, in-8); — *Gian Galeazzo Visconti* (Milano, 1888, in-8); — *Racconti alla buona* (Milano, 1889, in-16). Nous ne pouvons donner ici l'indication des traductions qui ont été faites de ses œuvres dans les diverses langues de l'Europe; mais nous croyons être utile à nos lecteurs en indiquant les traductions françaises : *Histoire universelle* (1843-1849, 19 vol. in-8); — *Histoire de cent ans, de 1750 à 1850* (1852-1853, 4 vol. in-12); — *Histoire des Italiens* (1859-1861, 12 vol. in-8); — *Margherita Pusterla* (1861, in-12); — *Les Hérétiques d'Italie* (1866-1871, 5 vol. in-8); — *Les Trente dernières années (1848-1878)* (Paris, 1880, in-8); — *Abrégé de l'histoire universelle* (Paris, 1883, 2 vol. in-16); —

Beccaria et le droit pénal (Paris, 1885, in-8); — *Le Carnet d'un ouvrier* (Paris, 1885, in-12).

— Mgr Antoine Ricard, directeur de l'Académie de Marseille, vicaire général de l'archevêché d'Aix, est mort le 26 mars, à Marseille. Né à La Ciotat, le 2 décembre 1824, il fit ses premières études au collège catholique de Marseille, où il fut ordonné prêtre en 1857. Vicaire à Saint-Laurent, puis professeur au collège catholique, il prit en 1861 la direction de la *Semaine religieuse* de Marseille, qui venait d'être fondée. Quatre ans après, il prenait le grade de docteur en théologie. Tandis que ses talents littéraires le faisaient appeler à la chaire de dogme de la Faculté de théologie d'Aix (1876), fonctions qu'il exerça jusqu'à la suppression des Facultés catholiques officielles, le zèle qu'il mettait au service de l'Église trouvait sa récompense dans la distinction dont l'honorait S. S. Léon XIII en l'élevant à la prélature. NN. SS. les évêques de Marseille, de Carcassonne et l'archevêque de Bordeaux l'avaient nommé chanoine honoraire ; et Mgr Gouthe-Soulard le choisit en 1892 comme l'un des vicaires généraux de l'archevêché d'Aix. Mgr Ricard, qui a pendant plusieurs années collaboré à notre revue, avait une rare facilité de travail, qui lui a permis de produire beaucoup dans tous genres : ouvrages de piété, histoire, littérature. La liste suivante de ses publications donnera une idée de cette activité : *Œuvres complètes de saint Louis de Gonzague*, recueillies et traduites pour la première fois en français (Paris, 1858, in-18) ; — *La Religieuse en oraison méditant sur la vie et l'esprit de Notre-Seigneur* (Paris, 1860-1861, 4 vol. in-12) ; — *Nouveau Mois de Marie de l'enfance* (Paris, 1860, in-18) ; — *L'Adoration perpétuelle* (Paris, 1861, in-18) ; — *Nouveau Psautier complet des écoles primaires* (Paris, 1861, in-18) ; — *La Couronne du rosaire* (Paris, 1862, in-32) ; — *Nouveau Mois du Saint-Sacrement* (Paris, 1863, in-18) ; — *Avant et après la sainte communion*, traduit du latin du R. P. J. M. Lercari (Paris, 1863, in-18) ; — *Œuvres de Jacques Marchant* (Paris, 1863-1865, 9 vol. in-8) ; — *La Passion et le Calvaire*, traduit de saint Alphonse-Marie de Liguori (Paris, 1863, in-18) ; — *La Crèche et le tabernacle* (Paris, 1864, in-32), méditations de Mgr de la Bouillerie, développées ; — *Journée du chrétien* (Marseille, 1864, in-32) ; — *Sujets de méditations pour l'adoration perpétuelle, de Mgr de la Bouillerie, développés* (Paris, 1864, in-18) ; — *La Vengeance d'un ci-devant* (Tournai, 1864, in-8), sous le pseudonyme René d'Arioul ; — *Vie de Mgr Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille (1595-1643)* (Marseille, 1864, in-8) ; — *Petit Traité sur les petites vertus*, de l'abbé comte Roberti, traduction nouvelle (Paris, 1864, in-64) ; — *Anna-Maria Taïgi* (Paris, 1865, in-18) ; — *Hélène, ou la Confiance des dames* (Tournai, 1865, in-18), sous le pseudonyme de René d'Arioul ; — *La Sainte Veille devant l'adorable Eucharistie* (Paris, 1866, in-32) ; — *Les Douze Mois sanctifiés par la prière* (Paris, 1866, 12 vol. in-12) ; — *Les Cérémonies de la messe* (Paris, 1867, in-18) ; — *Nouveau Mois du saint enfant Jésus* (Paris, 1867, in-32) ; — *La Parole de Pie IX*, traduit de l'italien (Paris, 1868, in-8) ; — *Le Carême* (Paris, 1869, in-32) ; — *Les Noces de Pie IX* (Paris, 1869, in-12) ; — *Nouveau Mois d'août* (Paris, 1869, in-32) ; — *Nouveau Mois de septembre* (Paris, 1869, in-32) ; — *Nouvelles Méditations sur l'Eucharistie* (Tours, 1869, in-32) ; — *Méditations et mémorial de vie chrétienne* (Paris, 1870, in-32) ; — *Examen sur les vertus et les pratiques de la vie chrétienne* (Lyon, 1873, in-18) ; — *Les Pèlerinages de la France à Notre-Dame de Lourdes en 1872* (Paris, 1873, in-12) ; — *La Virginité chrétienne dans le monde au temps présent* (Paris, 1873, in-32) ; — *L'Avent* (Paris, 1875, in-32) ; — *Le Mois de Marie des paroisses et des familles* (Paris, 1875, in-12) ; — *Petit Manuel du jubilé* (Paris, 1875, in-32) ; — *Symboles et figures de l'Eucharistie dans l'Ancien Testament* (Paris, 1876, in-32) ;

— *Petite Année liturgique* (Paris, 1879, 2 vol. 12) ; — *Les Matinées de l'année pieuse* (Paris, 1880, 3 vol. in-18, 2e éd. en 4 vol., 1882) ; — *L'École Menaisienne* (Paris, 1881-1885, 5 vol. in-12) ; — *Souvenirs du clergé marseillais au XIXe siècle* (Marseille, 1881, in-8) ; — *L'Imitation de saint François d'Assise* (Paris, 1883, in-12) ; — *Mgr de la Bouillerie* (Paris, 1883, in-12) ; — *Les Premiers Jansénistes et Port-Royal* (Paris, 1883, in-8) ; — *Rome sous Léon XIII* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Les Orateurs sacrés contemporains* (Marseille, 1884-1885, 5 vol. in-8) ; — *Une Victime de Beaumarchais* (Paris, 1885, in-12) ; — *Manuel complet du jubilé du très saint rosaire* (Paris, 1886, in-32) ; — *L'Abbé Maury (1746-1791)* (Paris, 1887, in-12) ; — *Un Quart d'heure de méditation* (Paris, 1887, in-32) ; — *Vie de Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux* (Paris, 1887, in-8) ; — *Une Ville de Provence pendant la période révolutionnaire (1789-1794)* (Paris, 1887, in-12) ; — *Le Grand Siècle. Bossuet* (Lyon, 1888, in-12) ; — *Le Grand Siècle. Corneille* (Lyon, 1889, in-12) ; — *L'Évêque de Nîmes* (Nîmes, 1889, in-8) ; — *Correspondance diplomatique et mémoires inédits du cardinal Maury (1792-1817)* (Lille, 1891, 2 vol. in-8) ; — *Mois consolateur de saint Joseph* (Paris, 1891, in-18) ; — *L'Abbé Combalot* (Paris, 1892, in-18) ; — *Au pied de l'Eucharistie* (Paris, 1892, in-12) ; — *Mgr Freppel* (Paris, 1892, in-18) ; — *Jésus adolescent* (Lille, 1892, in-16) ; — *Mes pèlerinages* (Lille, 1892, in-8) ; — *Les Grands Évêques de France au XIXe siècle* (Paris, 1892, in-8) ; — *Le Grand Siècle. La Bruyère* (Paris, 1892, in-16) ; — *Mgr de Mazenod, évêque de Marseille* (Paris, 1893, in-8) ; — *Le Cardinal Lavigerie* (Lille, 1893, in-8) ; — *Le Grand Siècle. Mme de Sévigné* (Lyon, 1893, in-16) ; — *Manuel des familles chrétiennes* (Lille, 1893, in-32) ; *La Vierge Marie* (Paris, 1893, in-8) ; — *Saint Joseph* (Lille, 1893, in-8) ; — *Mgr de Miollis, évêque de Digne (1753-1843)* (Paris, 1894, in-18) ; — *Les Proverbes de mon pays natal* (Marseille, 1894, in-8) ; — *Le Très cher Frère Trivier* (Lyon, 1894, in-16) ; — *La Mission de la France* (Paris, 1894, in-4) ; — *La Vraie Bernadette de Lourdes* (Paris, 1894, in-18) ; — *Christophe Colomb* (Tours, 1894, in-4) ; — *Sainte Marie-Madeleine, apôtre de la Providence* (Lille, 1894, in-8) ; — *Les Chefs-d'œuvre oratoires de l'abbé Combalot* (Paris, 1894, in-18).

— M. le duc Jules DE NOAILLES est mort le 7 mars, à Paris. Né en octobre 1826, fils aîné du duc Paul de Noailles, il fut longtemps connu sous le nom de duc d'Ayen, que, comme tous les aînés de sa race depuis le XVIIIe siècle, il porta jusqu'à la mort de son père en 1885. Moins mêlé à la vie politique que son frère puîné, M. le marquis de Noailles, il s'acquit un excellent renom d'économiste par les ouvrages dont nous donnons ici la liste et dont quelques-uns parurent soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit dans le *Correspondant*, soit dans le *Journal des économistes*. L'une de ces études (*Revenu, salaire et capital*) a pris place dans les *Questions du jour*, publiées par la Société bibliographique : *De la décentralisation en Angleterre* (Paris, 1864, in-8) ; — *Essais de politique contemporaine* (Paris, 1869, in-8) ; — *De la représentation des minorités* (Paris, 1870, in-8) ; — *Revenu, salaire et capital* (Paris, 1872, in-8) ; — *Mémoire sur le caroubier* (Paris, 1873, in-8) ; — *Recherches sur l'estimation de la richesse nationale et privée en France et en Angleterre* (Paris, 1875, in-8) ; — *L'Agriculture et l'industrie devant la législation douanière* (Paris, 1881, in-8) ; — *Cent ans de république aux États-Unis* (Paris, 1886-1889, 2 vol. in-8).

— Le 11 mars dernier, est mort à Strasbourg, dans sa quatre-vingt-cinquième année, M. Charles SCHMIDT, un des savants alsaciens les plus justement estimés. Charles-Guillaume-Adolphe Schmidt naquit à Strasbourg en 1812. Son père était libraire. Il suivit les cours du Gymnase protestant, puis les cours préparatoire du Séminaire, et en 1830, ceux de la Faculté de

théologie protestante. Bachelier en théologie en 1834, licencié en 1835 et docteur en 1836, il commençait, en 1837, en qualité d'agrégé libre, ses cours au séminaire protestant. Deux ans après, il était nommé à la chaire de théologie pratique, et en 1843, professeur de la même chaire à la Faculté de théologie. En 1849, il succéda au doyen Bruch comme directeur du Gymnase protestant et resta, durant dix ans, à la tête de cet établissement. Il devait plus tard, de 1865 à 1868, reprendre ce poste. A la mort de Jung, en 1864, il devint titulaire de la chaire d'histoire ecclésiastique au Séminaire et y resta jusqu'à la suppression du séminaire protestant par les Allemands en 1872. En 1877, il obtint sa retraite après quarante années de service. Le gouvernement lui avait conféré la croix de la Légion d'honneur. Si la carrière théologique de M. Schmidt fut rapide et brillante, le meilleur de lui-même, le meilleur de son esprit demeure dans ses livres et la foule innombrable de ses articles qu'il n'avait jamais voulu réunir en volume. En dresser une liste complète serait une entreprise bien téméraire; il faut se borner à ses principaux ouvrages. Quelques-uns, écrits il y a quarante ans, font autorité aujourd'hui encore, malgré les progrès de la science, tant leur auteur avait apporté un soin scrupuleux à leur élaboration. Nous citerons : *Études sur Farel* (Strasbourg, 1854, in-4, Feld, 1858); — *Biographie de Pierre-Martyr Vermigli* (Ibid., 1835, in-4 et Elber); — *Essai sur les mystiques du XIVe siècle* (Strasbourg, 1836, in-8); — *Essai sur Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris* (Strasbourg, 1839, in-8); — *Johann Tauler von Strasburg* (Hambourg, 1841, in-8); — *Gérard Roussel, prédicateur de la reine Marguerite de Navarre* (Strasbourg, 1845, in-8); — *Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois* (Paris, 1849, 2 vol. in-8, couronné par l'Institut); — *La Vie et les travaux de Jean Sturm* (Strasbourg, 1855, in-8); — *Der Antheil der Strassburger an der Reformation der Churpfalz* (Strasbourg, 1856, in-8); — *Le Livre des neuf rochers de Rulman Merswin* (Leipzig, 1859, in-8); — *La France et la Saint-Barthélemy* (traduit par G. Soldan) (Paris, 1855, in-8); — *Essai historique sur la société civile dans le monde romain et sa transformation par le christianisme* (Paris, 1853, in-8, couronné par l'Académie française); — *Histoire du chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg pendant le moyen âge* (Strasbourg, 1860, in-4); — *Vie de Mélanchthon* (Elberfeld, 1861, in-8); — *Leben und Werke Nicolaus von Basel* (Vienne, 1866, in-8); — *Strassburger Gassen- und Hausernamen im Mittelalter* (Strasbourg, 1871, in-8, 2e édition en 1889); — *Collection des traités mystiques écrits de 1348 à 1549* (Genève, 1876, in-8); — *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle* (Paris, 1877, 2 vol. in-8, couronné par l'Institut); — *Poésies huguenotes du XVIe siècle* (Genève, 1882, in-8); — *Zur Geschichte der aeltesten Bibliotheken und Buchdrucker Strassburgs* (Strasbourg, 1882, in-8); — *Histoire de l'église chrétienne au moyen âge* (Paris, 1883, in-8); — *Michael Schutz genannt Toxites* (Strasbourg, 1889, in-8); — *Herrade de Landsberg* (Strasbourg, 1893, in-8); — *Jean Grüninger, 1483-1531.* Répertoire bibliographique strasbourgeois, I (Strassburg, 1893, in-4); — *Jean Prüss père et fils* (Strasbourg, 1893, in-4). Répert. bibl. strasbg., III; — *Martin et Jean Schott, 1481 1499, 1500-1544* Strasbourg, 1893, in-4). Répert. bibl. strasbg., II; — *Jacques Eber, Thomas Anshelm, Pierre Attendorn, etc.* (Strasbourg, 1893, in-4). Répert. bibl. strasbg., IV; — *Mathias Hupfuff, Flach père et fils* (Strasbourg, 1893 1894, 2 vol. in-4). Répert. bibl. strasbg., V-VI. — M. Ch. Schmidt fut un collaborateur assidu de la *Revue d'Alsace* et de nombreux autres recueils, parmi lesquels nous mentionnerons les suivants : *Bulletin de la Société des monuments historiques, Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, Annales de l'Est, Bulletin du Musée historique de Mulhouse, Studien und Kri-*

tiken, *Zeitschrift für historische Theologie*, *Real Encyclopædie* de Herzog, *Strassburger Beiträge zu den theologischen Wissenschaften*, *Evangelischer Kalender* de Piper, *Encyclopédie des sciences religieuses* de Lichtenberger, *Revue historique*.

— M. Henri Beauchet-Filleau, mort le 12 mars, était un des meilleurs érudits contemporains du Poitou. Nous citerons de lui les ouvrages suivants, dont le premier, comme le savent nos lecteurs, a une seconde édition en cours de publication : *Dictionnaire historique et généalogique des familles de l'ancien Poitou*, de Henri Filleau, publié avec M. Chergé (Poitiers, 1840-1854, 2 vol. in-8) ; — *Mémoire sur les justices royales, ecclésiastiques et seigneuriales du Poitou* (Poitiers, 1845, in-8) ; — *Tableau des émigrés du Poitou aux armées des princes de Condé* (Poitiers, 1845, in-8) ; — *Le Siège de Poitiers, par Marin Liberge. Suivi de la Bataille de Moncontour et du Siège de Saint-Jean-d'Angély*. Nouvelle édition (Poitiers, 1846, in-8) ; — *Recherches sur Airvau, son château et son abbaye* (Poitiers, 1853, in-8) ; — *Essai sur le patois poitevin* (Melle, 1864, in-8) ; — *Notices sur les sépultures antiques et mérovingiennes* (Niort, 1865, in-8) ; — *Les Épitaphes d'Oiron* (Niort, 1869, in-8) ; — *Pièces inédites, rares ou curieuses concernant le Poitou et les Poitevins* (Niort, 1870, in-8) ; — *Pouillé du diocèse de Poitiers* (Niort, 1869, in-4) ; — *Simples notes sur quelques pèlerinages, pieuses pratiques, usages, etc., dans le diocèse de Poitiers* (Niort, 1869, in-8) ; — *Dictionnaire géographique du département des Deux-Sèvres*, en collaboration avec M. Elme Ravan (Niort, 1874, in-8) ; — *Tiers État du Poitou en 1789* (Fontenay-le-Comte, 1888, gr. in-8) ; — *Clergé du Poitou en 1789* (Fontenay-le-Comte, 1890, gr. in-8).

— Le 6 mars est mort, à Clifton, un érudit et un antiquaire des plus appréciés. Né en 1811, John Maclean fut attaché au ministère de la guerre, puis il exerça, de 1865 à 1871, la charge de *Keeper of records* (conservateur des Archives) *of the ordnance*, à la tour de Londres. Il abandonna ensuite toutes fonctions officielles et fut « knighted » à Osborne en 1871. John Maclean publia, en 1857, *The life and times of sir Peter Carew*, d'après le manuscrit original, ouvrage des plus intéressants pour l'histoire de la Réforme et du comté de Devon ; il édita pour la « Camden society » : *Letters of George, lord Carew, to sir Thomas Roe, ambassador to the court of the Great-Mogul (1615-1617)* (1860), et *Letters of sir Robert Cecil to sir George Carew* (1864). Vinrent ensuite son œuvre principale : *History of the Deanery of Trigg Minor*, formant trois volumes ; puis : *Life of sir Thomas Seymour, baron Seymour of Sudeley* (1869) ; *Lives of the Berkeleys (1068-1618)*, en trois volumes, et en collaboration avec W. C. Heane : *The Gloucester visitation of 1623*. Outre ces ouvrages qui nécessitèrent de laborieuses et patientes recherches, John Maclean a publié un très grand nombre d'articles dans *Notes and Querries*, dans le *Journal of the royal institution of Cornwall*, dans le *Archaeological journal*, dans les *Transactions* de Bristol et dans plusieurs autres recueils périodiques.

— Le 16 février, est mort à Stockholm le poète et historien F.-A. Dahlgren. Né le 20 septembre 1816, à Nordmork, dans le Varmland, il termina ses études à l'Université d'Upsala, et devint simultanément, en 1841, attaché aux archives de l'État et au ministère des cultes. C'est à titre d'archiviste qu'il prit part à la publication du grand ouvrage de Chemnitz sur la guerre suédoise en Allemagne et qu'il donna la chronique d'Éric XIV. Mais les mérites de l'historien cèdent chez lui le premier rang à ceux du littérateur. Il s'exerça tour à tour et avec un succès égal à la traduction, à l'histoire littéraire par son ouvrage sur le théâtre en Suède au XVIIIe siècle et au XIXe, à la poésie. Ses pièces en dialecte sont fort populaires. L'Académie sué-

doise lui donna, en 1871, l'un de ses dix-huit fauteuils; c'est pour cette compagnie savante qu'il publia un volume sur la langue suédoise qui est fort estimé. Voici l'indication de ses principales œuvres : *Jacob Balde, latinsk skald ur sjuttonde århundradet* (Upsal, 1839, in-4); — *Om de grekiska romanerne* (Upsal, 1840, in-8); — *Romeo och Julia*, de Shakespeare (Stockholm, 1845, in-12); — *Wermländingarne* (Stockholm, 1846, in-12); — *Konung Erik XIV:s krönika*, de D. H. Hund, publié d'après les manuscrits (Stockholm, 1847, in 8); — *Samlade Skrifter*, de E. G. Geijer, édité en collaboration avec Knut Geijer (Stockholm, 1849-1855, 8 vol. in-8); — *Königlichen schwedischen in Teutschland geführten Kriegs dritter-vierter Theil*, de B. Ph. Chemnitz (Stockholm, 1855-1859, 7 livr. in-fol.); — *Elfjungfrun*, traduit du danois de J. L. Heiberg (Stockholm, 1857, in-12); — *Lifvet en dröm*, traduit de Calderon (Stockholm, 1858, in-12); — *Förteckning öfver svenska skådespel uppförda på Stockholms teatrar 1737-1863* (Stockholm, 1866, in-8); — *Inträdestal* (dans le tome XLVII des *Sveriges Akademiens Handlingar*, 1872); — *Viser på varmlanske tongmåle* (Stockholm, 1875, in-8); — *Speller nye viser på varmlanske tongmåle* (Stockholm, 1876, in-8); — *Ordlista öfver svenska språket* (Stockholm, 1880, in-8).

— Le chevalier Ludwig von Sacher Masoch, le célèbre romancier galicien, est mort le 6 mars, à Lindheim, dans sa soixantième année. Né à Lemberg, le 27 janvier 1836, il commença ses études chez son père et les termina brillamment à l'Université de Graz, où il se fit recevoir docteur à l'âge de dix-neuf ans. Deux ans après, il y devenait *dozent* d'histoire et publiait son premier ouvrage historique sur la rébellion de Gand sous Charles V. Il avait déjà donné son premier roman; et bien qu'il se soit encore occupé d'histoire par la suite, c'est surtout par les ouvrages d'imagination qu'il s'est rendu célèbre. Très favorable à la France, pour laquelle il a montré ses sympathies dans les journaux auxquels il collaborait, il a trouvé chez nous le meilleur accueil. Beaucoup de ses romans ont été traduits en français; quelques-uns ont été écrits directement dans cette langue. La *Revue des Deux Mondes* a inséré de nombreuses pages de l'écrivain galicien. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Graf Donski, eine galiz. Geschichte* (1856, in-8); — *Der Aufstand in Gent unter Kaiser Karl V* (Schaffhausen, 1857, in-8); — *Ungarns Untergang und Maria von Oesterreich* (Leipzig, 1862, in-8); — *Der Emysai, eine galiz. Geschichte* (Prag, 1863, in-8); — *Kaunitz, kulturhist. Roman* (Prag, 1865, 2 vol. in-8); — *Der letzte König der Magyaren, historischer Roman* (Iena, 1867, 3 vol. in-8); — *Aus dem Tagebuch eines Weltmannes* (Leipzig, 1869, in-8); — *Das Vermächtniss Kains* (Stuttgart, 1870-1877, 4 vol. in-8); — *Die geschiedene Frau* (Leipzig, 1870, 2 vol. in-8); — *Zur Ehre Götter* (Bern, 1872, in-8); — *Falscher Hermelin* (Bern, 1873, in-8); — *Russische Hofgeschichten* (Bern, 1873-1874, 4 vol. in-8); — *Wiener Hofgeschichten* (Bern, 1873-1877, 2 vol. in-8); — *Ueber den Werth der Kritik* (Bern, 1873, in-8); — *Soziale Schattenbilder* (Halle, 1873, in-8); — *Ein weiblicher Sultan* (Bern, 1873, 3 vol. in-8); — *Liebesgeschichten aus verschiedenen Jahrhunderten* (Bern, 1874-1877, 3 vol. in-8); — *Der Mann ohne Vorurtheil* (Bern, 1874, in-16); — *Die Messalinen Wiens* (Bern, 1874, in-8); — *Gute Menschen und ihre Geschichten* (Bern, 1874, in-8); — *Die Ideale unserer Zeit* (Bern, 1875, 4 vol. in-8); — *Galizische Geschichten* (Bern, 1877-1881, 2 vol. in-8); — *Die Republik der Weiberfeinde* (Leipzig, 1878, 4 vol. in-8); — *Harmlose Geschichten aus der Bühnenwelt* (Leipzig, 1878, in-8); — *Der neue Hiob* (Stuttgart, 1878, in-8); — *Judengeschichten* (Leipzig, 1878, in-16); — *Ein Mann wird gesucht* (Berlin, 1879, in-8); — *Silhouetten* (Leipzig, 1879, 2 vol. in-8); — *Die Aesthetik des Hässlichen* (Leipzig, 1880, in-8); — *Basyl der Schatzgräber*

(Leipzig, 1880, in-8); — *Neue Judengeschichten* (Leipzig, 1881, in-8); — *Basyl Hymen* (Leipzig, 1882, in-8); — *Das schwarze Cabinet* (Leipzig, 1882, in-8); — *Der alte Castellan* (Leipzig, 1882, in-8); — *Der Hajdomek* (Leipzig, 1882, in-8); — *Hasara Raba* (Leipzig, 1882, in-8); — *Der Ilau* (Leipzig, 1882, in-8); — *Der Judenraphael* (Leipzig, 1882, in-8); — *Das Paradis am Dniester* (Leipzig, 1882, in-8); — *Das Testament* (Leipzig, 1882, in-8); — *Volksgericht* (Leipzig, 1882, in-8); — *Frau von Soldan* (Leipzig, 1884, in-8); — *Amor mit dem Korporalstock* (Berlin, 1885, in-8); — *Ein Damen-Duell* (Berlin, 1885, in-8); — *Frauensache* (Berlin, 1885, in-8); — *Wiener Hofgeschichten* (Berlin, 1885, in-8); — *Eine Kaiserin beim Profoss* (Berlin, 1885, in-8); — *Die Kunst geliebt zu werden und Nur die Todten kehren nicht wieder* (Berlin, 1885, in-8); — *Der neue Paris und Eine Hochzeit im Eispalast* (Berlin, 1885, in-8); — *Venus und Adonis und Das Märchen Potemkins* (Berlin, 1885, in-8); — *Die Bluthochzeit zu Kiew. Ariella* (Berlin, 1886, in-8); — *Das Erntefest. Die Todten sind unersättlich* (Berlin, 1886, in-8); — *Polnische Ghetto-Geschichten* (München, 1886, in-8); — *Gläubiger als Heirathsstifter* (Berlin, 1886, in-8); — *Ewige Jugend und andere Geschichten* (Berlin, 1886, in-8); — *Magass der Räuber. Unser Deputirter* (Berlin, 1886, in-8); — *Gute Menschen und ihre Geschichten* (Berlin, 1886, in-8); — *Kleine Mysterien der Weltgeschichte* (Leipzig, 1886, in-8); — *Die verliebte Redaction* (Berlin, 1886, in-8); — *Sabbathai Zewy. Judith von Bialopol* (Berlin, 1886, in-8); — *Eine Schlitterfahrt und andere Geschichten* (Berlin, 1886, in-8); — *Die Seelenfängerin* (Iena, 1886, 2 vol. in-8); — *Zwei Soirées der Eremitage. Diderot in Petersburg* (Berlin, 1886, in-8); — *Die letzten Tage Peter des Grossen* (Berlin, 1886, in-8); — *Ungnade um jeden Preis* (Berlin, 1886, in-8); — *Aus einer andern Welt* (Berlin, 1886, in-8); — *Polnische Geschichten* (Breslau, 1887, in-8 ; — *Russische Hofgeschichten* (Berlin, 1887, 3 vol. in-8); — *Der alte Castellan* (Berlin, 1888, in-8); — *Die Gottesmutter* (Berlin, 1888, in-8); — *Deutsche Hofgeschichten* (Leipzig, 1888, in-8); — *Rococo* (Leipzig, 1888, in-8.)

— Nous devons encore une mention spéciale à M. Adolphe Maton, fondateur et directeur de la *Revue pratique du notariat belge*, emporté à cinquante-six ans, le 7 janvier dernier. Non content de doter en 1875 le notariat belge d'un organe qui lui manquait jusqu'alors, il voulut remédier à la préparation insuffisante des candidats au notariat par la création d'une école libre de pratique notariale. L'idée répondait si bien à un besoin et fut couronnée de tant de succès que l'Université catholique de Louvain, qui avait déjà conféré le titre de docteur à M. Maton, le pria de transférer son cours au sein de l'Université et lui confia en même temps d'autres chaires. Plus tard le gouvernement lui-même inscrivit au programme officiel des études de notariat l'enseignement du droit appliqué tel que l'avait créé le professeur de Louvain. Il a publié, outre sa revue, d'excellents travaux dont les titres suivent : *Dictionnaire de la pratique notariale belge* (Bruxelles, 1884-1885, 5 vol. in-8); — *De l'Enseignement du notariat en Belgique et dans les pays étrangers* (Bruxelles, 1886, in-12); — *Principes de droit fiscal* (Bruxelles, 1891-1892, 2 vol. in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Boulatignier, ancien président de section au conseil d'État, auteur d'un ouvrage estimé sur *la Fortune publique* et d'autres traités sur le droit administratif, mort, âgé de quatre-vingt-huit ans, au château du Pin, près Lons-le-Saunier, le 15 mars; — de M. Brunhes, doyen de la Faculté des sciences de Dijon, mort le 1er mars; — de M. le docteur Calmeil, aliéniste distingué, mort à Fontenay-sous-Bois, le 15 mars, âgé de quatre-vingt-douze ans ; — de M. Joseph-Alfred Descudié, plus connu sous le pseudonyme d'Alfred d'Aunay, mort le 17 mars; —

de M. Marcel Edant, secrétaire de rédaction de la *République française*, mort le 25 mars, âgé de quarante ans, à Paris; — de M. Gaume, chef de l'importante maison de librairie, mort le 5 mars; — de M. l'abbé Grosbois, directeur au grand séminaire du Mans; — de M. Lucien Jantet, rédacteur en chef du *Lyon républicain*, mort, âgé de cinquante-huit ans, le 13 mars, à Lyon; — de M. l'abbé Lefèvre, supérieur du grand séminaire de Beauvais, où il avait enseigné tour à tour la physique, la philosophie et la théologie, et doyen du chapitre de la cathédrale, mort le 18 mars; — de M. Lerouge, rédacteur de la *Revue catholique* de Troyes; — de M. Otto Lorenz, le libraire parisien bien connu, auquel on doit le précieux *Catalogue de la librairie française* depuis 1840 jusqu'à 1890, mort le 27 mars; — de M l'abbé Matet, supérieur du petit séminaire Saint-Pierre de Rodez; — de M. le docteur Marjolin, chirurgien des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine et du conseil d'hygiène, mort à quatre-vingt-un ans, le 7 mars; — de M. Henri Meyer, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban, auteur d'ouvrages estimés par ses coreligionnaires, mort le 5 mars, âgé de cinquante-quatre ans; — de M. l'abbé Mourrut, supérieur du grand séminaire de Sens, mort dans cette ville, âgé de soixante-treize ans, le 16 mars; — de M. Antoine Mollière, ancien président de l'Académie de Lyon, mort dans cette ville, le 18 mars, âgé de quatre-vingt-six ans; — de M. le général de Nansouty, directeur de l'observatoire du Pic du Midi, mort à quatre-vingts ans, le 15 mars; — de M. H. Percher, plus connu sous le pseudonyme littéraire de Harry Alis, mort le 1er mars; — de M. Francis Puaux, le fameux écrivain protestant, mort à quatre-vingt-sept ans, le 22 février; — du R. P. Joseph Savelon, de l'Oratoire, auteur d'une monographie sur l'Oratoire de Rennes, mort le 15 mars, âgé de vingt-neuf ans; — de M. Louis Schoenhaupt, l'un des fondateurs du Musée historique de Mulhouse, auteur de divers ouvrages d'érudition locale, mort le 3 mars, âgé de soixante-treize ans, à Mulhouse; — de M. André Treille, collaborateur de divers journaux parisiens, mort le 14 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : du chanoine A. Abt, du chapitre de Limbourg, connu sous le pseudonyme littéraire Walther von Münich, mort en février, âgé de cinquante-trois ans; — de sir William Avery, l'un des médecins de Sa Majesté la reine d'Angleterre, mort au commencement de mars; — de M. O. Baehr, juriste distingué, mort le 18 février, à Cassel; — du docteur Bennett, poète anglais estimé, mort le 4 mars; — de J.-St. Blackie, auteur de nombreux ouvrages, mort à Édimbourg, le 2 mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans; — de M. K. Boedeker, professeur de chimie à l'Université de Gœttingue, où il est mort, âgé de soixante-dix-neuf ans, le 22 février; — de M. Joh. Bollig, préfet de la Bibliothèque Vaticane, orientaliste distingué, mort en mars, âgé de soixante-quatorze ans; — de M. J.-E. Bommer, professeur de botanique à l'Université de Bruxelles, où il est mort le 20 février; — de M. J. Brünner, professeur extraordinaire d'économie politique à l'Université d'Iéna, mort dans cette ville, âgé de quarante-trois ans, le 15 mars; — de sir E.-H. Bunbury, auteur d'une excellente *History of ancient geography* et collaborateur de Smith pour ses dictionnaires, mort en mars; — de M. Fr. Chapman, l'éditeur bien connu de Londres; — de M. Hyde Clarke, qui s'était fait une spécialité des questions orientales, et à qui l'on doit en outre un Dictionnaire anglais et un Manuel de philologie comparée; — de Mme Camilla Collett, la fameuse romancière norvégienne, l'une des promotrices du mouvement pour l'émancipation des femmes, morte à quatre-vingt-deux ans, le 6 mars, à Christiania; — de Mrs Andrew Cross, collaboratrice du *Temple Bar Magazine* et qui donnait récemment *Red letter*

days of my life, morte en mars ; — de M. Dale, théologien, mort à Birmingham ; — de M. Ch. Gayarré, le littérateur bien connu de la Nouvelle-Orléans, mort en février ; — de M. von Gizycki, professeur de philosophie à l'Université de Berlin, mort à quarante-six ans, le 4 mars ; — de M. H. Gradl, historien et archéologue, mort le 2 mars, à Egra, âgé de cinquante-trois ans ; — de M. Grote, numismate et héraldiste estimé, mort à Hanovre, le 3 mars, âgé de quatre-vingt-douze ans ; — de M. Hermann Hagen, professeur de langue et littérature allemandes à Owens College (Manchester), celtisant et collaborateur du *Journal of philology*, mort le 22 février, âgé de quarante-sept ans ; — de M. Hildebrandt, professeur de médecine à l'Université de Breslau, mort à vingt-neuf ans, le 10 mars ; — de M. Hole, auteur d'une *History of mechanic's institutes*, mort en mars ; — de M. J. Jacobs, indianiste distingué, mort à Macassar (Célèbes), le 21 février, âgé de cinquante-deux ans ; — de M. Jules Keller, publiciste, mort à Berlin, âgé de cinquante-quatre ans, le 27 février ; — de M. G. Kirchheim, l'éditeur bien connu de Mayence, mort le 28 février, dans cette ville, âgé de soixante-deux ans ; — de M. Kundsen, dialectologue norvégien, mort à quatre-vingt-trois ans, le 4 mars, à Christiania ; — de l'égyptologue M. Fr.-Joseph Lauth, professeur à l'Université de Munich, où il est mort âgé de soixante-treize ans ; — de M. Ch. Lanman, publiciste, auteur d'un estimé *Dictionary of the U. S. congress*, mort, âgé de soixante-quinze ans, à New-York ; — de M. M. Lortzing, publiciste, mort à Stieglitz, le 18 février, à cinquante-cinq ans ; — de M. Walter Low, traducteur anglais de Björnson, mort à trente ans, en mars ; — de M. Arnold Mayer, philosophe et médecin, mort à quatre-vingt-six ans, à Mayence ; — de M. Mester, privat-docent de médecine à l'Université de Breslau, mort à trente et un ans, le 8 mars ; — de M. H. Meynert, historien, mort à quatre-vingt-sept ans, le 10 mars, à Vienne ; — de M. A. Moll, médecin et historien, mort à soixante-dix-sept ans, le 10 mars, à Tettnang ; — de M. Neubert, botaniste, mort à Canstatt, âgé de quatre-vingt-sept ans ; — de M. Opel, dont on estime les travaux sur l'histoire du Danemark du xviie siècle, mort en février ; — de M. Pohl Pincus, ancien professeur à la Faculté de médecine de Berlin, mort à soixante ans, le 12 mars ; — de M. Pycroft, auteur de *20 years in the Church* ; — de sir Henry Rawlinson, orientaliste distingué, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 5 mars, à Londres ; — de M. Ph. Riggenbach, professeur à la Faculté de théologie de Bâle, où il est mort à quarante-sept ans, le 2 mars ; — de Mlle Émilie Ringseis, poétesse et dramaturge, morte le 5 février, âgée de soixante-quatre ans, à Munich ; — de M. le vicomte de Seabra, juriste et poète, mort à Lisbonne ; — de M. A. Seidensticker, éditeur du *Telegraph* allemand d'Indianopolis, mort à soixante-trois ans ; — de M. Sieber, critique musical, mort à soixante-douze ans, à Berlin ; — de M. Will.-Noël Salisbury, longtemps attaché au Record office et qui a contribué à la publication des *Calendars*, mort âgé de soixante-dix ans ; — de M. Stelzner, professeur de géologie à l'Académie des mines de Fribourg en Suisse, mort à Wiesbaden, le 25 février ; — de M. H. Wettstein, auteur d'ouvrages pédagogiques, mort en février, à Küssnacht ; — de M. J. Zahn, qui était une autorité sur les matières de chant ecclésiastique, mort à Neuendettelsau.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 8 mars, M. Héron de Villefosse a présenté à l'Académie une patère en argent trouvée en Savoie. — Le 15 mars, M. de Lasteyrie a commencé la lecture d'un mémoire sur les miniatures qui sont l'œuvre d'André Beauneveu, contemporain de Charles VI. Cette lecture a été achevée dans la séance du 22 mars. — Le 29 mars, M. Dieulafoy a fait une commu-

nication sur les dernières campagnes de David contre les Philistins. M. Foucart a lu ensuite un mémoire de M. Radet sur l'emplacement de Dorylée.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 mars, M. Albert Sorel a terminé sa communication sur les préliminaires du traité de Campo-Formio. — Le 9 mars, M. Roussel a lu un mémoire sur les condamnés aliénés et les condamnés responsables. — Dans la séance du 16 mars, M. Aucoc commence la lecture d'un travail intitulé : Les Controverses sur la décentralisation administrative ; étude historique. Cette lecture a été achevée dans la séance du 23 mars.

Congrès. — Le dix-septième congrès international de la propriété littéraire et artistique se tiendra dans le courant de septembre, à Dresde. Le programme comprend entre autres questions : la revision de la convention de Berne ; l'extension de la même convention aux États qui ne font pas partie de l'Union ; l'institution d'un office international de dépôts.

Concours. — La Société des études historiques (5, rue Garancière) décernera le prix Raymond (1,000 fr. en un ou plusieurs prix) aux meilleurs mémoires sur les questions suivantes : 1896 (remise des manuscrits, 31 décembre 1895), *État et fonctionnement des justices seigneuriales à la veille de la Révolution, services qu'elles rendaient encore, abus qu'elles engendraient ;* — 1897 (remise, 31 décembre 1896), *Comptabilité publique et bibliographie des comptes royaux jusqu'à l'avènement des Valois.*

— L'Académie de Rouen met au concours pour 1896 une étude sur Nicolas Mesnager et sa politique (prix de 500 fr.), et pour 1897, elle décernera également un prix de 500 fr. à une des œuvres qui auront figuré à l'exposition municipale de Rouen cette année-là.

— Le sujet du prix Beneke que décernera, en 1898, la Faculté de philosophie de l'Université de Gœttingue (1er prix : 1,700 marks ; 2e prix, 680) est le suivant : *Apollodori chronicorum reliquiae colligantur, emendentur, illustrentur. Jubemus ipsum librum restitui, quo ad hoc fieri potest, artem poeticam, elocutionem, figuras dicendi explicari, consilium et studia grammatici, rationes chronologicas examinari. Optamus ut definiatur, a quibus chronica lecta sint, quantam apud posteros auctoritatem habuerint ; sed in fidem rerum narratarum inquiri non expectamus.* Le délai pour la remise des manuscrits, qui doivent être écrits en latin, est fixé au 31 mars 1897.

Paris. — Notre collaborateur M. Léon-G. Pélissier publie une importante étude sur *la Matière et les matériaux de l'histoire du premier Empire* (Paris, A. Colin, gr. in-8 de 24 p. Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*). Dans cette leçon d'ouverture d'un cours sur l'histoire du premier Empire fait, en 1893-1894, à la Faculté des lettres de Montpellier, le jeune professeur se montre digne disciple de Taine. On trouvera force curiosités dans ces pages écrites avec beaucoup de verve. Signalons-y surtout de nombreuses indications bibliographiques (p. 17-23). M. Pélissier a mentionné les principales publications qui, dans tous les genres (recueils périodiques, recueils épistolaires, histoires générales ou partielles, mémoires), ont été consacrées au règne de Napoléon jusqu'à ces derniers jours, en commençant par le *Moniteur de l'Empire* et en finissant par les *Mémoires* du chancelier Pasquier.

— Les projets destinés à assurer le succès de la future exposition universelle ne manquent pas ; quel sort aura celui que M. Balme présente sous ce titre : *Projet d'un monument commémoratif du centenaire de la Révolution française de 1789 à ériger entre les pavillons des Tuileries pour l'Exposition de 1900?* (Grenoble, Jourdan, in-8 de 31 p.) A quoi bon renouveler encore et hors de propos la glorification de la Révolution? Quoi qu'il en soit, il est

difficile de ne pas admirer la fantastique originalité du projet de M. Balme ; mais il arrive en retard. Quatre photogravures font défiler devant nos yeux les grottes colossales, les rochers, les torrents, les fortifications gigantesques et les statues.

— La *Revue du monde latin*, qui avait suspendu sa publication depuis quelques mois, apparaît de nouveau depuis le 1er mars dernier et sous son titre primitif. Les bureaux de la Revue sont transportés, 15, rue des Apennins. Le prix de l'abonnement est de 20 fr. par an.

— Parmi les *Mélanges Julien Havet*, que notre collaborateur et ami M. E.-G Ledos signale d'autre part, il faut remarquer une très précieuse contribution sur *l'Imposition d'Auvergne en 1357*, qu'a fournie M. Ledos. A l'aide d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, il a pu compléter les recherches de Secousse sur les états de Clermont en 1356, sur le mode et la quotité de l'impôt. Il a recueilli un grand nombre d'observations qui font de ce petit travail de vingt pages un modèle du genre. Deux pièces justificatives le terminent.

— Notre collaborateur M. Roger Lambelin a fait faire un tirage à part de l'étude très documentée qu'il a donnée à *la Quinzaine* sous le titre : *Les Finances d'une capitale ; le Budget de Paris pour 1895* (In-8 de 20 p.).

— La publication, si curieuse à tant d'égards, qui a paru jusqu'à juin dernier sous le nom de *Revue rétrospective*, vient de modifier son titre, qui sera désormais : *Nouvelle Revue rétrospective*. Le tome Ier de la « nouvelle » publication, dont le genre, le format et le prix n'ont pas varié, se distingue cependant des vingt volumes précédents en ce sens que la couverture est passée du jaune clair au rose foncé, et que les caractères d'imprimerie et le papier sont différents. Et c'est tout. Le directeur est toujours M. Paul Cottin. Ce tome Ier (Paris, 55, rue de Rivoli, *premier semestre, juillet-décembre 1894*, in-16 de 432 p., plus huit pages consacrées à un *Index* placé en tête) renferme les matières suivantes, dont l'intérêt n'échappera à personne : *Mémoires du maréchal duc de Croy-Sobre* (communication de M. le vicomte de Grouchy) ; — *Lettres de Charles de Constant* (*mai-novembre 1796*) (communication, texte et notes de M. Georges Bertin) ; — *Les Explosifs au XVIIIe siècle ; — Un Foudre de guerre (1793)* ; — *Documents sur le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe* (communication de M. L.-G. Pélissier) ; — *Paris en 1790, souvenirs de voyage, par Kotzebue ; — Surveillance de la reine Hortense au château d'Arenenberg (1823-1827)* (communication de M. Paul Bertin) ; — *Un Bas-Bleu en 1771. Lettre de Mademoiselle de la Boessière au P. Bourdin.*

— Après la publication de son livre sur *l'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison avait été nommé chevalier de l'ordre de Charles III. Nous sommes heureux d'apprendre que son nouvel ouvrage : *Un Curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët*, dont nous parlons plus haut (p. 356-357), lui a valu tout récemment le titre de membre correspondant de l'Académie d'histoire de Madrid.

Agenais. — Dom du Laura, le savant bénédictin, a écrit une *Notice sur les abbés de Saint-Maurin* que notre excellent collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque vient de publier dans les *Annales du Midi* (tiré à part, à Toulouse, Privat, in-8 de 49 p.), en partie tout au moins, c'est-à-dire tout ce qui est consacré aux abbés antérieurs à 1660. Pourtant l'éditeur érudit n'a pas pu ne pas nous fournir une note historique bien curieuse sur le dernier abbé de Saint-Maurin. Quant aux prédécesseurs d'Édouard Vallot, ils sont présentés au public avec un soin et une perfection du détail que n'ignorent pas ceux qui connaissent M. Tamizey de Larroque. Parmi eux, il faut citer Gausbert Girval, le commissaire d'Édouard d'Angleterre, 1259-1303 ; Jour-

dain, qui lui succéda et lui ressembla ; Hugues du Tillet, 1445-1474, pieux et zélé religieux ; Jacques de Pompadour, 1552-1591 ; Léon de Durfort ; Pierre de Villamon, aumônier du Roi, etc., etc.

Bretagne. — La Société d'émulation des Côtes-du-Nord a bien rempli le tome XXXII de ses *Mémoires*, qui vient de paraître avec la date de 1894 (Saint-Brieuc, imp. F. Guyon, in-8 de xv-250 p.). Les sujets traités sont fort variés ; l'on s'en rendra compte aisément par le simple énoncé des travaux qui ont trouvé place dans ce volume : *Règle de conduite tracée par un père à son fils en 1805*, par M. G. Fraboulet ; — *Exploration d'un tumulus à l'âge de bronze*, par M. Lükis, esq.; — *François de Valois*, drame en 3 actes et 7 tableaux, par M. le vicomte H. de Tournemine ; — *Histoire municipale de Tréguer. Documents inédits des XVIe et XVIIe siècles*, par M. de la Borderie ; — *Les Bottes du cuirassier*, poésie, par A. Joubert ; — *Les Haras de Bretagne au XVIIIe siècle*, par M. de la Lande de Calan ; — *De l'Industrie laitière en Bretagne*, par M. le comte de Laubier ; — *Une Affaire d'honneur au XVIIe siècle*, par M. A. Raison du Cleuziou ; — *Le Traitement de la diphtérie par le docteur Roux*, par M. le docteur Aubry ; — *Pour les petits enfants diphtériques*, poésie, par M. A. Joubert ; — *Archives des châteaux des Côtes-du-Nord. I. Bonabry*, par MM. Tempier, Trévédy et du Cleuziou ; — *Notes sur les monuments mégalithiques*, par M. D. Tempier.

Champagne. — Le R. P. Henri Chérot publie *Une Lettre autographe du P. Pierre Le Moyne retrouvée au musée de Chaumont* (Langres, Rallet-Bideaud, gr. in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin de la Société*, etc.). Le savant éditeur raconte spirituellement la découverte dans un grenier du document qu'il accompagne de notes excellentes. Ce document, daté du 13 juin 1641, et adressé au P. Philippe Nicaud, doit être rapproché d'*Une Lettre inédite du P. Pierre Le Moyne à Jean Elzévier*, publiée par le P. Chérot en 1891. Ces deux curieuses lettres complètent sa savante et agréable *Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne* (Paris, 1887, in-8).

Comtat-Venaissin. — Les rapports entre *François Ier et la ville d'Avignon (1515-1547)* sont restés bons pendant toute la durée du règne. Si les Avignonais ont parfois fait mine de fermer leurs portes aux soldats du roi de France, ce n'a été qu'en cédant à l'instigation du légat du Saint-Siège, et leur résistance a toujours été fort molle. Trop d'intérêts les unissaient au royaume, où leur territoire se trouvait enclavé, pour qu'ils ne cherchassent pas à conserver avec leurs voisins les meilleures relations. Ils s'efforcèrent même d'obtenir des lettres de naturalité et semblèrent y réussir en 1535. Mais M. Rey, qui consacre à ces relations une brochure intéressante (Avignon, François Seguin, in-8 de 37 p.), montre qu'en fait cet acte resta lettre morte, et que ni François Ier ni ses successeurs ne se soucièrent de traiter tous les Avignonais sur le même pied que leurs sujets.

Dauphiné. — La Société des touristes du Dauphiné a publié récemment son *Annuaire pour l'année 1893* (Grenoble, Allier, in-8 de 295 p.) ; c'est le dix-neuvième de la série. La vaillante Société, qui a connu des débuts difficiles, entravés par la malveillance et l'envie, est à citer comme un exemple de ce que peuvent la volonté, le désintéressement, le travail acharné. Elle a toujours marché droit devant elle, ne voyant que le but de ses fondateurs : faire connaître et apprécier les belles montagnes du Dauphiné. Aidée depuis par de nouveaux et précieux collaborateurs, elle voit ses espérances dépassées ; le Dauphiné est aujourd'hui visité à l'égal de la Suisse. Le champ des courses nouvelles se restreignant de plus en plus, le chapitre concernant les ascensions est bref, mais la science pure gagne du terrain. Voici venir des savants qui se sont adonnés à l'étude des problèmes intéressants que pose

à chaque pas la région alpine : M. Kilian, qui observe l'état des glaciers ; M. Lachmann, qui traite des jardins botaniques en haute montagne ; M. Delebecque, qui sonde les lacs du Dauphiné et recherche leur régime. M. Moural donne un glossaire des noms topographiques, et tous les bibliographes de la Société unissent leurs efforts pour fournir une revue alpine universelle qu'on ne trouvera pas ailleurs.

— De temps immémorial, Grenoble vit avec le souvenir d'inondations formidables qui ont semé la terreur et accumulé les ruines. D'aucuns, et nous sommes de ceux-là, prétendent que les travaux de défense entrepris sont d'une valeur contestable et que, à la suite de circonstances malheureuses, les désastres se reproduiront. A lire *les Inondations de l'Isère et du Drac* (Grenoble, Drevet, in-16 de 22 p.), il semble que l'auteur, M. le général Cosseron de Villenoisy, justifie toutes les appréhensions ; il parle le langage d'un ingénieur clairvoyant, et son travail est à méditer, au moment où s'achève un hiver qui a prodigué des chutes de neige inconnues depuis bien des années.

— Ceillac est un petit village perdu au fond d'une vallée pittoresque et sauvage de l'Embrunais ; il communique peu avec le monde civilisé. Ainsi s'explique l'histoire très véridique et stupéfiante de Joseph Fournier, qui, pendant un demi-siècle, fut à la fois maire, notaire, juge de paix de la commune, où il régnait en maître absolu, non sans narguer et inquiéter l'autorité. Dans sa plaquette : *Un maire extraordinaire* (Digne, Chaspoul et Barbaroux, in-16 de 12 p.), M. Gorde fait revivre d'une façon agréable la figure légendaire de Fournier. Faisons seulement remarquer que le manuscrit cité, *Un village dans les Hautes-Alpes*, n'est pas inédit ; il a été publié, en 1838, dans la *Revue du Dauphiné :* son auteur est bien M. Delafont, inspecteur des forêts.

— Sous ce titre : *Rapport sur les Archives du département en 1893-1894* (Gap, Jouglard, in-8 de 11 p.), le modeste et savant archiviste des Hautes-Alpes, M. l'abbé Paul Guillaume, expose, avec sa concision habituelle, l'état du service. Ce que ne dit pas l'auteur, mais ce que chacun sait, c'est qu'avec de maigres ressources, et tout en ayant à visiter maintes communes dispersées et sans communications faciles, il est arrivé à faire régner presque partout l'ordre et la propreté, ce qui n'est pas toujours facile. Devons-nous ajouter que M. l'abbé Guillaume est la providence des auteurs studieux à court de copie, et que tous peuvent continuer à mettre à l'épreuve sa science et sa bienveillance, sans les épuiser ?

— Lamartine a trop aimé et chanté les montagnes pour n'avoir pas gardé ses fervents dans le monde alpin. Dans sa charmante plaquette, tirée à petit nombre, *Lamartine et les Alpes* (Grenoble, Allier, in-8 de 91 p.), M. Victor Nicolet suit Lamartine dans ses voyages, le ramène avec *Jocelyn* au milieu des monts dauphinois, et, de l'étude des sensations alpestres de la poésie de Lamartine, arrive à l'ascension de la poésie de la montagne. Ces pages, exquises d'art et de sentiment, nous présentent, rassemblés avec un goût parfait, quelques côtés brillants, mais peu connus, de la vie et des tendances du poète. L'auteur a été compris : récemment, le nom de Lamartine a été donné à une cime vierge et isolée du massif de Belledonne.

— Le culte de sœur Benoîte est depuis bientôt deux siècles en grand honneur parmi les populations des Hautes-Alpes et des pays voisins. Dans l'*Album du pèlerinage de Notre-Dame du Laus* (Paris, Saudinos-Ritouret), revivent, simplement rappelés, l'existence de Benoîte et les miracles qui la signalèrent, en même temps qu'est décrit le joli coin de terre où se pressent aujourd'hui les pieux pèlerins. L'album se vend au profit de l'œuvre des Pèlerinages.

Franche-Comté. — M. Perruquet a donné, dans la collection connue sous le titre de *Géographies départementales de la France*, une étude physique, historique, administrative, agricole et commerciale du *Jura* (Paris, Gustave Guérin, petit in-4 de 10 p.). Très claire et très précise, cette courte mais substantielle notice est accompagnée de deux cartes en couleurs (carte physique et historique, et carte politique, administrative et économique). On trouve là, également, six gravures, dont l'une représente le portrait de l'illustre Pasteur.

— Signalons une sorte de nouvelle assez curieuse que M. Jules Mettetal vient de publier : *Une Veillée de Noël au pays de Montbéliard* (Montbéliard, Mme Mathiot-Renaud, in-16 de 32 p.). Ces pages, qui portent la marque de l'esprit protestant le plus décidé, nous racontent comment, selon l'auteur, une famille montbéliardaise se détacha du catholicisme pour embrasser la religion réformée. Pure fantaisie de lettré, où l'histoire réelle n'a rien à voir. Nous y remarquons deux lithographies intéressantes : un portrait du comte de Montbéliard, Frédéric de Wurtemberg, né en 1557, mort en 1608, et une vue du château de Montbéliard et de l'église Saint-Maimbœuf à l'époque de l'invasion des Guises.

— Dans une *Assemblée générale* des sociétaires de Franche-Comté, tenue le mardi 27 février 1895, sous la présidence de Mgr Petit, archevêque de Besançon (Besançon, Bossanne, in-32 de 15 p.), M. le marquis de Loray, dont nous avons, au dernier moment, la douleur d'apprendre la mort, a exposé le but que s'est proposé la Société bibliographique et fait ressortir la grande importance du *Polybiblion* et de la *Revue des questions historiques*. M. le chanoine Louvot a rappelé les efforts accomplis dans le Doubs, notamment en ce qui concerne la création de bibliothèques populaires. Enfin, Mgr Petit a fait, en termes qui nous ont profondément touchés, l'éloge de la Société bibliographique.

— M. l'abbé Louvot a fixé en quelques pages littéraires assurément, mais empreintes surtout de sentiments justes et pleins de cœur, la physionomie d'un prêtre parfait. Sa brochure : *A la mémoire de M. l'abbé Debedey, curé des Chaprais, chanoine honoraire de la métropole de Besançon* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-16 de 24 p.), est un hommage mérité au digne curé qui, par sa bonté naturelle et son inépuisable charité, a su conquérir l'affection de ses paroissiens en même temps que celle de ses confrères.

Guyenne et Gascogne. — Les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* viennent d'être réorganisées et paraissent maintenant sous le titre de *Revue des Universités du Midi, recueil trimestriel publié par les professeurs des Facultés des lettres d'Aix, de Bordeaux, de Montpellier et de Toulouse*. La première livraison vient d'être publiée (Bordeaux, Feret; Paris, libraires associés). Elle a cent vingt-huit pages in-8 et comprend cinq articles de fonds, un bulletin historique régional, une chronique, un compte rendu de soutenance de thèses (celles de M. l'abbé Degert, *le Cardinal d'Ossat* et *Quid ad mores ingeniaque Afrorum cognoscenda conferant sancti Augustini sermones*). Il y a lieu de signaler spécialement le *Bulletin historique*, dû à l'éminent professeur de Bordeaux M. Camille Jullian. Tout ce qui a paru depuis six ans sur l'histoire bordelaise, depuis les ouvrages en plusieurs in-4 jusqu'aux plus minces plaquettes et aux plus brefs articles, est enregistré, analysé, discuté avec une critique sûre et bienveillante, sous les six rubriques suivantes : *Documents ; Histoire politique ; Histoire littéraire ; Histoire religieuse ; Institutions ; Arts et coutumes, Biographie*. Les recueils périodiques bordelais, notamment les *Actes de l'Académie* et la *Revue catholique*, ont été dépouillés avec un soin extrême.

— Sous le titre d'*Une histoire de la petite Église*, M. Louis Audiat nous donne une excellente analyse de l'ouvrage du R. P. Drochon (Vannes, imp. Lafolye, gr. in-8 de 31 p. Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*). Non content de nous faire connaître en tous ses détails l'*Essai historique sur le schisme anticoncordataire*, publié l'an dernier par le savant religieux, M. Audiat le complète sur plusieurs points, si bien que le compte rendu devient l'indispensable supplément de la monographie. Parmi les additions et rectifications de l'habile critique, nous signalerons celles qui concernent (p. 29-30) l'établissement que la petite Église possède dans l'Agenais, à Gontaud. M. Audiat parle de cet établissement avec toute l'autorité d'un témoin oculaire, et les bibliophiles liront avec un intérêt particulier les renseignements qu'il fournit sur la bibliothèque de cet établissement, qui a été fort admirée par deux des plus éminents bibliographes de notre temps, M. Émile Picot et M. Henri Stein.

Ile-de-France. — L'opuscule intitulé : *Les Registres paroissiaux de Larchant* (Fontainebleau, imp. Ernest Bourges, in-8 de 56 p.), que M. Eugène Thoison a extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, montre tout le parti que l'on peut tirer de ces registres. Grâce à eux, l'auteur nous a fait connaître le mouvement de la population de cette localité pendant deux siècles, mortalité, longévité, fécondité, naissances. En outre, il a relevé avec soin les noms et fonctions des habitants notables, les faits historiques, les accidents et les notes météorologiques, très souvent mentionnés par le curé qui a dressé les actes. Il serait à souhaiter qu'un semblable travail fût exécuté, sinon pour toutes les localités, du moins pour les principales.

Languedoc. — La Faculté des lettres de Montpellier, toujours jalouse du bon renom de l'antique Université, et curieuse des progrès modernes, a confié un cours de paléographie et de diplomatique à l'archiviste de l'Hérault, M. Joseph Berthelé, un des archivistes paléographes les plus érudits. Il vient de publier dans la *Revue des langues romanes* sa leçon d'ouverture, qui est intitulée : *Du Rôle de l'enseignement paléographique dans les Facultés des lettres* (Tiré à part, Montpellier, Hamelin frères, in-8 de 46 p.). En dehors de l'intérêt général que présente cette leçon, elle forme une curieuse et très instructive nomenclature des ressources que présente Montpellier, comme savants et comme monuments, au double point de vue que l'auteur a envisagé. Ce ne sera donc pas une simple contribution à la science en général, mais une monographie locale extrêmement précieuse à lire, à étudier et à conserver.

— Pieuses pensées, excellents sentiments, voilà ce qu'on trouve dans un petit opusule que M. Adolphe Prieur a publié sous le titre de *Théâtre moral pour jeunes gens* (Montpellier, L. Relin, in-32). Il y a là quelques petits poèmes, faciles à apprendre et à dire, et trois comédies : Oncle et neveu, la Veille du jour, une Comédie, qui sont parfaites pour un patronage.

Limousin. — Un de nos meilleurs archéologues, M. Louis Guibert, publie une excellente notice sur quelques produits de l'école d'orfèvrerie de Limoges, qui fut une des plus importantes de toute l'Europe au moyen âge (*Reliquaires limousins. Types, formes et décor* (Tulle, imp. Crauffon, gr. in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*). Cette notice complète les précédents travaux de l'auteur, notamment *l'Orfèvrerie et les orfèvres de Limoges* (1884) et *l'École monastique d'orfèvrerie de Grandmont et l'Autel majeur de l'église abbatiale* (1888).

Lorraine. — M. le baron Frédéric Seillière a extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne* une étude sur le *Partage du comté de Salm en 1598* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8 de 72 p.), où il donne des renseigne-

ments très curieux sur bon nombre de documents qui concernent ce comté, et fait connaître en détail l'étendue des forêts qui en constituaient la richesse. Enfin, après une introduction de trente-sept pages qui expose l'état de ce comté à la fin du XVIe siècle, l'auteur publie intégralement le texte du partage des 8 et 9 septembre 1598 et le fait suivre d'une lettre de l'empereur Ferdinand II du 8 janvier 1623, portant érection de la principauté de Salm en faveur de Philippe Otto, comte Sauvage du Rhin.

Maine. — Notre très distingué confrère, M. Alexandre Célier, vient d'achever une admirable vie de notre savant collaborateur et ami, Dom Paul Piolin, en son vivant prieur de l'abbaye de Solesmes (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 116 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*). Nous avons dit : admirable, parce que la vie de Dom Piolin, consacrée tout entière à la foi et à la science, est une de celles qu'il faut citer comme exemple; ensuite, parce que M. Célier n'a pas seulement recherché, fouillé, scruté, analysé avec une patience extrême, mais il a écrit dans un style limpide, et il a achevé sa brochure par une bibliographie vraiment bénédictine, c'est-à-dire complète comme sources et comme citations ; enfin parce qu'un portrait de Lafon, héliogravé par Lemercier, couronne l'œuvre. Chrétiens, savants, artistes, s'uniront pour féliciter la *Société archéologique et historique du Maine* d'avoir ouvert son recueil périodique à cette belle publication, un des modèles du genre. Nos lecteurs connaissent bien le travailleur qu'était Dom Piolin. M. Alexandre Célier leur apprendra, en des pages exquises, ce qu'était le moine. Ce sera tout plaisir et tout profit pour eux.

Normandie. — Une succulence bibliographique! M. G. du Bosc de Beaumont, un érudit normand, vient de publier *les Comptes du bourreau du grand bailliage de Caen en 1545* (Bayeux, S.-A. Duvant, in-16 de 8 p.). Comme le dit fort bien l'éditeur, la justice était sévère en ce temps-là, et égale pour tous. Les « ouayes » et les alouettes elles-mêmes payaient tribut au justicier.

— Une solennité vraiment touchante a eu lieu au Havre les 20 et 21 août dernier. Il s'agissait de célébrer le cinquantième anniversaire de la fondation de la paroisse de Saint-Vincent de Paul au quartier des Quatre-Chemins, dit le Bas-Sanvic, et en même temps de l'arrivée des religieuses, en particulier de la Mère Marie Stanislas, directrice de l'école Beaupel. M. l'abbé Baray, le curé actuel de Saint-Vincent de Paul, le digne successeur de M. l'abbé Beaupel, a publié à cette occasion deux brochures des plus intéressantes. L'une est un recueil des discours et compliments adressés à la vénérable religieuse. Prose et poésie, tout y est mêlé, confondu, réuni avec grand soin pour le plaisir de tous ceux qui aiment et respectent la bonne sœur. Cette brochure est intitulée : *Noces d'or, ou Cinquantième Anniversaire de la profession religieuse et de la venue au quartier des Quatre-Chemins de Mère Marie Stanislas* (Havre, Imp. du commerce, in-8 de 80 p.). L'autre est une curieuse pièce historique en trois tableaux, où M. l'abbé Baray a fait revivre les acteurs et les scènes d'il y a cinquante ans. Il n'a pas négligé le côté pittoresque et l'opposition antireligieuse. Il faut lui savoir grand gré d'avoir fait parler quelques-uns de ses personnages en patois haut-normand. Cette seconde brochure est intitulée : *L'Arrivée des religieuses au quartier des Quatre-Chemins* (Havre, Imp. du commerce, in-8 de 8 p.).

— Pour célébrer les noces d'or ou le cinquantième anniversaire des vœux et de la profession de la T. R. Mère Sainte-Alfrède, supérieure générale de la communauté du Sacré-Cœur de Jésus en Saint-Aubin, un poète distingué, M. P.-G. B., qui sait faire le bien tout autant que le chanter, a

recueilli diverses cantilènes composées pour la circonstance et les a réunies dans une brochure : *Écho ou pieux souvenir* (Havre, imp. du Commerce, in-8 de 16 p.).

Orléanais. — Les divers travaux qui composent le tome XXIV des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 698 p.) ont tous, chacun dans son genre, une valeur réelle. Peu de sociétés savantes produisent de tels volumes. Si nous avions une préférence à marquer, nos suffrages iraient à M. Ch. Cuissard pour l'étude considérable qu'il publie sous ce titre : *Origine, formation et développement de la Bibliothèque publique d'Orléans*. Il serait vraiment à désirer que l'exemple de M. Cuissart fût suivi par qui de droit pour tous les grands dépôts de la France. Ce beau volume comprend encore : *De Quelques Mots d'ancien langage français conservés dans l'Orléanais*, par notre collaborateur M. le comte Baguenault de Puchesse ; — *Un Monument inconnu élevé à Jeanne d'Arc par la ville d'Orléans*, par M. L. Jarry ; — *Quelques Lettres inédites de Perdoulx de la Périère à l'abbé Laurent Josse Le Clerc* (*1722-1787*), par M. Ernest Jovy ; — *Genabum : Nouvelle étude, d'après les anciennes controverses et les travaux les plus récents*, par M. Guerrier ; — *Élection de Guillaume de Bussy, évêque d'Orléans, et principaux actes de son épiscopat* (*1238-1258*), par M. Ch. Cuissard ; — *L'École gratuite de dessin de la ville d'Orléans*, par M. L. Jarry ; — *Note additionnelle au mémoire sur Genabum*, par M. Guerrier.

Velay. — Sous ce titre : *La Dentelle dans le Velay* (Le Puy, imp. Marchessou, in-8 de 34 p.), M. J. Corcelle, professeur au lycée d'Annecy, vient de publier une brochure bourrée de faits, appelant l'attention sur l'origine et la fabrication de ce ravissant tissu. Dans la Haute-Loire, 130,000 fées en sabots confectionnent ces merveilleuses guipures dont raffolent les élégantes mondaines. On ignore le lieu et l'époque où cette industrie a pris naissance : Venise s'attribue l'invention du point à l'aiguille, les Flandres, celle du point au fuseau, qu'un savant belge, Van Holsbeck, affirme « avoir eu pour berceau le Velay. » Aucun document ne justifie ni ces prétentions ni cette allégation. M. Corcelle nous apprend que des inventaires et d'autres pièces établissent que l'art d'entrelacer des fils d'or, d'argent, de soie, de lin, de manière à former un fond uniforme et des ornements, se pratiquait dans le Velay dès 1408 ; on appelait ces tissus des passements. Puis est venu le mot dentelle, signalé par M. Jacotin dans un inventaire de 1595. La brochure de M. Corcelle renferme d'intéressants détails : sur le livre de modèles de F. Vinciolo, seigneur vénitien ; sur les époques de progrès et de prospérité et aussi sur les époques de crise, à la suite d'un édit de prohibition (1640) ou à la suite de guerres ; sur saint François Régis, patron des dentellières ; sur les récompenses obtenues par les fabricants du Puy aux expositions ; sur Th. Falcon et les écoles de dentellières d'où sortent des ouvrières qui arrivent à reproduire les dentelles les plus précieuses ; sur le musée créé par Th. Falcon ; enfin sur les béates, religieuses particulières au Velay.

Angleterre. — Un ouvrage des plus importants : *The Peoples and politics of the Far East*, par Henry Norman, a paru le 25 mars à la librairie T. Fisher Unwin. C'est un travail très documenté sur le Japon, la Chine, la Sibérie, le Siam et les colonies que les puissances européennes possèdent en Extrême Orient. Le texte est accompagné de plus de six cents gravures reproduisant des photographies et des vues prises par l'auteur, et de quatre cartes géographiques.

— MM. Macmillan et Cie publieront prochainement la première partie de

A History of english poetry, par W. J. Courthope. L'ouvrage comportera quatre ou cinq volumes.

— MM. Cassell annoncent la publication d'un livre posthume du professeur Henry Morley : *English writers*, traitant de Shakspeare et de son temps. Un des élèves du savant lettré, M. W. Hall Griffin, a complété les chapitres restés inachevés.

— M. Frederick Dawis Greene va faire paraître chez MM. Putnam : *The Armenian crisis*. L'auteur a habité longtemps Constantinople et l'Arménie ; il a étudié les éléments, les causes de la crise actuelle, qui a abouti aux épouvantables massacres de 1894. L'ouvrage contiendra vingt gravures et une carte nouvelle de la Turquie d'Asie.

— M. G. R. Parkin, le célèbre promoteur de la « Fédération impériale, » va publier prochainement chez MM. Macmillan un livre très condensé sur le Canada : *The Great Dominion*.

— MM. W.-H. Allen viennent d'éditer dans leur série des « Statesmen » : *The Life of prince Bismarck*, par M. Charles Lowe.

— *The World's own Book, or The Treasury of à Kempis*, par Percy Fitzgerald, est sous presse chez l'éditeur Elliot Stock ; c'est une étude savante sur l' « Imitation, » avec des fac-similés du manuscrit et de plusieurs pages des premières éditions du célèbre livre.

Belgique. — Le R. P. Henri Chérot nous donne deux nouveaux fascicules de son ouvrage, déjà deux fois loué ici : *Le Fils du grand Condé. Henry-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Son éducation en France et en Belgique, d'après des documents inédits* (Bruxelles, Vromant, III et IV, gr. in-8 de 38 et de 37 p. Extrait des *Précis historiques*). Le savant P. Chérot multiplie les curieux détails sur son jeune héros, sur l'illustre père de Henri-Jules de Bourbon, sur les divers professeurs du prince, sur quelques-uns de ses condisciples, sur le collège d'Anvers, sur l'Université de Louvain, sur divers personnages, tels que le président Viole et le comte d'Auteuil, auteur du *Vray Childebrand*, etc. Les renseignements bibliographiques se mêlent, dans ces deux fascicules, comme dans les précédents, aux renseignements biographiques. On y remarque aussi plusieurs lettres inédites du grand Condé, de Henry-Louis de Bourbon, de l'abbé de Marigny, l'auteur de spirituelles mazarinades, enfin une lettre du docteur Bourdelot, tirée des papiers de Lenet (Bibliothèque nationale) et que l'on rapprochera de la lettre du même original personnage, tirée des papiers de Condé (Bibliothèque de Chantilly), qui a été communiquée par Mgr le duc d'Aumale à l'Académie française dans la séance du 14 février dernier.

Espagne. — Il vient de paraître à Madrid (Paseo de Santa Engrancia, 55) un nouveau périodique dont le titre indique la nature : *Revista critica de historia y literatura española*. Par mois, une livraison de 32 pages à deux colonnes, gr. in-8.

Italie. — A l'occasion du mariage de son ami M. Rua avec Mlle Berardi Ughello, M. Francesco Flamini nous donne un curieux *Mazzetto di rime dei secoli XIV e XV* (Pisa, coi tipi di F. Mariotti, in-8 de 18 p.). Ce recueil comprend un sonnet attribué à Fazio degli Uberti ; un autre de Jacopo de Montepulciano ; des madrigaux d'Antonio degli Alberti et de Rigo Belondi ; une canzonetta de Galeazzo Marescotti ; un sonnet attribué à Pellegrini Zambucari ; un sonnet de Marco Piacentini, qui s'ajoute au recueil peu nombreux des pièces authentiques du poète ; cinq poésies de Domizio Brocardo ; un sonnet de Francesco Filelfo ; un autre de Giovanni Betti ; un autre de Banco di Bencivenni ; enfin un sonnet d'Antonio di Meglio. Tous documents précieux de l'ancienne poésie italienne, et dont

les excellentes notes du savant auteur font ressortir tout le prix.

Russie. — M. J.-F. Tokmakov entreprend deux publications importantes : l'une est un recueil de documents sur l'histoire et l'archéologie de la ville de Staraï-Oskol, gouvernement de Koursk (*Sbornik i oukazatel materialov dlia istorii, arkheologii i statistiki goroda Starago Oskola*). Le prix du premier fascicule est de 6 fr., *franco* 18 fr. avec l'album photographique; le second fascicule, de 8 fr. pour les souscripteurs, sera porté à 16 fr. après la publication. Le second ouvrage que nous annonçons est un album des antiquités de Moscou (*Albom Moskvoskoï stariny*). Deux fascicules ont paru : le premier, consacré à la tour et contenant 15 photographies, coûte 60 fr.; le prix du deuxième, contenant trente-cinq vues et plans photographiques de Moscou de 1494 à 1894, est de 100 fr. C'est à Moscou, chez l'auteur, que les ouvrages sont en vente.

Publications nouvelles. — *Cursus Scripturae sacrae. Commentarius in Genesim*, auctore Hummelauer (in-8, Lethielleux). — *Le Fils de l'Homme dans l'Évangile*, par l'abbé S. Gamber (in-18, Vic et Amat). — *Praelectiones dogmaticae*, auctore C. Pesch. T. II (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Œuvres de saint François de Sales*. T. IV et V (2 vol. gr. in-8; Genève, Trembley; Annecy, Niérat). — *Les Frères des anges*, par J.-M. A. (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater*, par l'abbé Bernard (in-32 cartonné, Téqui). — *Une Pensée chrétienne pour chaque jour de l'année* (in-32, Desclée et de Brouwer). — *Regards dans l'autre monde*, par C. Martin (in-32, Vic et Amat). — *La Charité*, par l'abbé Fava (in-18, Bloud et Barral). — *A vingt ans. La Question du bonheur*, par Mme E. D'Aguilhon (in-18, Téqui). — *La Mythologie et les dieux, dans les « Argonautiques » et dans l' « Énéide,* » par H. de La Ville de Mirmont (in-8, Hachette). — *La Prière dans le paganisme romain*, par l'abbé A. Devaux (in-18, Lyon, Vitte). — *La Clef de la théosophie*, par Mme H. de Neufville (in-18, Société théosophique).— *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par l'abbé Durand (in-8, Poussielgue). — *Modulations*, par J. Armingaud (in-18, Lemerre). — *Science catholique et savants catholiques*, par le R. P. Zahm ; trad. par l'abbé J. Flageolet (in-18, Lethielleux). — *Les Œuvres sociales*, par F. Moine (in-18, H. Gautier). — *Die Vorläufer des neueren Sozialismus. Von Plato bis zu den Wiedertäufern*, von K. Kautsky (in-8, Stuttgart, Dick). — *Le Sport de l'aviron*, par Un ex-champion (in-8, May et Motteroz). — *Le Pétrole, l'asphalte et le bitume au point de vue géologique*, par A. Jaccard (in-8, cartonné, Alcan). — *Traité élémentaire de télégraphie électrique*, par L. Michaut et M. Gillet (in-18, Gauthier-Villars). — *Traité de mécanique générale*, par H. Resal (Gauthier-Villars). — *Cours de géométrie analytique*, par Niewenglowski. T. II (in-8, Gauthier-Villars). — *La Géométrie réglée et ses applications*, par G. Kœnigs (in-4, Gauthier-Villars). — *Théorie des fonctions algébriques*, par P. Appell et E. Goursat (in-8, Gauthier-Villars). — *Essai de la théorie des nombres*, par Stieltjes (in-4, Gauthier-Villars). — *La Frontière menacée*, par le capitaine Gélinet (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Livre de poche du soldat*, par J.-S. Girard (in-32 cartonné, Delhomme et Briguet). — *Cientificomania*, por J. Dominguez Berrueta (in-18, Salamanca, imp. Calatrava). — *Lehrgebäude der Hebräischen Sprache*, von prof. F.-E. König (in-8, Leipzig, Hinrich). — *Oriens*, par C. Florentin-Loriot (in-18, Lemerre). — *Le Cab*, par F. Lam (in-18, Lemerre). — *Vers à Jane*, par H. Giraud (in-18, Lemerre). — *A coups d'estompe*, par J. Bouchard (in-18, Lemerre). — *Mors et Vita*, par G. Féliz (in-18, Lemerre). — *L'Art*, pièce en 3 actes, en prose, par A Thalasso (in-8, Lemerre). — *Le Moulin du chat qui fume*, opérette bouffe en un acte, par C. Le Roy-Villars (in-18, Bricon). — *Le Désert*, par P. Loti

(in-18, Calmann-Lévy). — *Dernier rêve*, par E. Delpit (in-18, Calmann-Lévy). *Les Marionnettes*, par H. Lavedan (in-18, Calmann-Lévy). — *Monsieur Cotillon*, par H. Rabusson (in-18, Calmann-Lévy). — *Renouveau*, par J.-H. Rosny (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Amoureux*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *Berthe et Berthine*, par G. Mareschal de Bièvre (in-18, Plon et Nourrit). — *Ineffaçable*, par M. de Ebner Eschenbach (in-18, Plon et Nourrit). *Le Vicomte de Cerny*, par H. Demesse (in-18, Flammarion). — *Contes fous*, par M. Thivars (in-18, Flammarion). — *Le Conte de l'Archer*, par A. Silvestre (in-18, Flammarion). — *La Malouine*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Le Monde où l'on rit*, par J. Moinaux (in-18, Flammarion). — *La Dame de l'ennui*, par E. Tissot (in-18, Perrin). — *M'Zelle*, par L. Duvauchel (in-18, Lemerre). — *Les Possessions*, par O. Houdaille (in-18, Lemerre). — *Mon onc' Jean*, par J.-L. Hôpital (in-18, Firmin-Didot). — *Le Mystère de Kerhir*, par M. Maryan (in-18, H. Gauthier). — *Une Jeune belle-mère*, par B. de Buxy (in-18, H. Gautier). — *Le Supplice de l'opulence*, par E. Mouton (in-18, Ollendorff). — *La Chanson de l'alouette*, par le Cte A. de l'Estoile (in-8, Lyon, Storck). — *Contes*, par C. de Coulonge (in-18, chez l'auteur, Paris, 65, rue de Corvisart). — *L'Histoire et l'esprit de la littérature française au moyen âge*, par Charaux (in-8, Desclée et de Brouwer). — *XVIe siècle. Études littéraires*, par E. Faguet (in-18, Lecène et Oudin). — *Classiques populaires. Voltaire*, par E. Faguet (in-8, Lecène et Oudin). — *Études sur la littérature contemporaine*, par E. Scherer (in-18, Calmann Lévy). — *La Poesia giovanile e la canzone d'amore di Guido Cavalcanti*, studî di G. Salvadori (gr. in-8, Roma, Soc. ed. Dante Alighieri). — *Les Missionnaires français en Corée*, par A. Launay (in-18, Téqui). — *L'Afrique romaine*, par G. Boissier (in-18, Hachette). — *Jérusalem*, par P. Loti (in-18, Calmann Lévy). — *L'Afrique, anthologie géographique*, par N. Garnier (in-18, Delagrave). — *La Vérité sur Tombouctou*, par E. Guillaumet (in-18, Savine). — *Les Jésuites à Cayenne*, par le P. P. Mury (in-8, Retaux). — *Histoire narrative et descriptive du peuple romain*, par C. Seignobos (in-18 cartonné, Colin). — *Les Églises de Jérusalem, la discipline et la liturgie au IVe siècle*, par le R. P. Dom F. Cabrol (in-8, Oudin). — *La Défense de l'Église en France sous Léon XIII*, par Mgr Fèvre (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Rome d'aujourd'hui*, par H. Joly (in-18, Dentu). — *Dans les couloirs du Vatican*, par G. de Pierrefeu (in-18, Dentu). — *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, par l'abbé Vacandard (2 vol. in-8, Lecoffre). — *La Vénérable Jeanne d'Arc*, par A. de Condé (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Jeanne d'Arc*, par Un moine de Fontfroide (in-18, Lamulle et Poisson). — *Histoire du moyen âge, 395-1270*, par A. Grégoire et H. Gaillard (in-12 cartonné, Delagrave). — *Mémento chronologique, pour servir aux épreuves écrites de l'agrégation d'histoire* (petit in-16 cartonné, Colin). — *La Vie et les mœurs au jour le jour*, par R. Doumic (in-18, Perrin). — *Les Chroniqueurs français au moyen âge*, par A. Debidour et E. Etienne (in-18 cartonné, Lecène et Oudin). — *Histoire de Blanche de Castille, reine de France*, par E. Berger (in-8, Thorin). — *Histoire de France*, par J. Michelet. T. VIII. *Réforme* (in-8, Flammarion). — *La Paix d'Aix-la-Chapelle*, par le duc de Broglie (in-18, Calmann Lévy). — *Les Grands Écrivains de la France*. Nouvelle édit. publiée sous la direction de A. Regnier. *Saint-Simon*. T. XI. *Mémoires* (in-8, Hachette). — *La Révolution, d'après M. H. Taine*, par l'abbé Birot (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases. T. IV (in-18, Garnier). — *Napoléon III avant l'Empire*, par H. Thirria. T. Ier (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Mes Souvenirs, T. II. 1851-1864*, par le général du Barrail (in-8, Plon et Nourrit). — *La Leggenda e la storia dell' anno terribile* (in-8, Torino-Roma, Roux). — *Jean de Joinville et*

les seigneurs de Joinville, par H.-François Delaborde (gr. in-8, Picard). — *Les États de Normandie, leurs origines et leur développement au XIVe siècle*, par A. Coville (gr. in-8, A. Picard). — *Lectures sur la société française aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par A. Gasquet (in-8 cartonné, Delagrave). — *La Vie privée d'autrefois*, par A. Francklin. *Les Magasins de nouveautés*. T. II ; *L'Enfant* (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *A la recherche d'une religion civile*, par l'abbé Sicard (in-18, Lecoffre). — *La Vie en France sous le premier Empire*, par le vicomte de Broc (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*, par L. Bertrand (3 vol. in-8, Bordeaux, Feret). - *Journal du général Fantin des Odoards* (in-8, Plon et Nourrit). — *Guerre de 1870. La Première Armée de l'Est*, par X. Euvrard (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *L'Armée de l'Est*, par Grenest (in-8, Garnier). — *Histoire de la guerre en Bourgogne*, par Gaudelette (in-8, Lecène et Oudin). — *La Colonisation française en Indo-Chine*, par J.-L. de Lanessan (in-12, Alcan). — *Documenti dell' antica costituzione del comune di Firenze*, pubblicati per cura di P. Santini (gr. in-4, Firenze, Vieusseux). — *Carlo Emanuele I*, per G. Curti (gr. in-8, Milano, Rebeschini). — *Les Musulmanes contemporaines*, par Nazimé-Roukie (in-18 Lemerre). — *Aegypten und die aegyptische Frage*, von K. Kron (in-8, Leipzig, Renger). — *A travers dix années, 1885-1894*, par Woeste (2 vol. in-8, Soc. belge de librairie). — *La Maison de Croy, étude héraldique, historique et critique*, par Burg Adels-Torn (in-4, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Un Avocat journaliste au XVIIIe siècle. Linguet*, par J. Cruppi (in-8, Hachette). — *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, par Barthélemy-Saint-Hilaire (3 vol. in-8, Alcan, Hachette). — *Programma scolastico di paleografia latina e di diplomatica*, esposto da C. Paoli (in-8, Firenze, Sansoni). — *Antiquités nationales*, par S. Reinach (in-8, Firmin-Didot). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Thesaurus biblicus. — Existe-t-il des ouvrages modernes dans le genre du *Thesaurus biblicus* de Löhner, donnant par ordre de *matières* tous les textes de l'Écriture concernant un sujet déterminé?

Holzhauser. — Où peut-on se procurer le commentaire de l'Apocalypse de Barthélemy Holzhauser, traduction française par le chanoine de Vuilleret?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *La Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, conservée dans l'église d'Argenteuil*, par A. Jacquemot, curé de Boissy-Saint-Léger. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-12 de 299 p., 2 fr. — 2. *Histoire de la sainte Tunique d'Argenteuil, manuscrit inédit d'un bénédictin de Saint-Maur*, par l'abbé Vanel. Paris, Havard, 1894, in-8 de 296 p., 3 fr. — 3. *Le Memorie dei SS. Apostoli Pietro e Paolo nella città di Roma con alcune notizie sul cimitero apostolico di Priscilla*, per Orazio Marucchi. Roma, tip. editrice romana, 1894, in-8 de 130 p., 2 fr. — 4. *Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem*, par le P. M.-J. Lagrange, des Frères Prêcheurs. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de xvi-189 p., 5 fr. — 5. *Pierre le Vénérable, ou la Vie et l'influence monastiques au XIIe siècle*, par M. Demimuid, 2e édit. Paris, Téqui, 1895, in-8 de ix-283 p., 3 fr. — 6. *Vita di San Giovanni di Matha, fondatore dell'ordine della Santissima Trinità per la redenzione degli schiavi*, dal R. P. Callisto della Providenza, trad. del francese dal P. Saverio dell'Imm. Concezione. Roma, Tip. della « Vera Roma, » 1894, in-8 de 567 p., 4 fr. — 7. *Cartulaire ou Histoire diplomatique de saint Dominique* avec illustrations documentaires. T. Ier, par les PP. Balme et Lelaidier. Paris, Bureaux de l'« Année dominicaine, » 1893, in-8 de 551 p., 10 fr. — 8. *Saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de l'heure présente. Les Objets perdus. Le Pain des pauvres*, par Mgr A. Ricard, 2e édit. Paris, Retaux, 1895, in-12 de viii-404 p., 3 fr. 50. — 9. *Saint Bernard et le château de Fontaines-lez-Dijon, étude historique et archéologique*, par l'abbé Chomton. Dijon, Union typogr., 3 vol. in-8 illustrés. T. Ier (1891), de viii-199 p.; t. II (1894), de 298 p.; t. III (1895), de 230 p. — 10. *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, par l'abbé E. Vacandard. Paris, Lecoffre, 1895, 2 vol. in-8 de liv-595 p. et 588 p., 15 fr. — 11. *Le Docteur angélique saint Thomas d'Aquin*, par le chanoine Jules Didiot, 2e éd., Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-8 de x-315 p., illustré, 5 fr. — 12. *Sainte Catherine de Sienne*, par la comtesse de Flavigny. Paris, Mignard, 1895, 3e édit., in-12 de xvi-680 p., 5 fr. 50. — 13. *Histoire de saint Vincent Ferrier*, par le P. Fages, des Frères Prêcheurs. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1894), 2 vol. in-12 de 354-cxlii et de 450-ci p., 7 fr. — 14. *Jean Gerson, sa vie, son temps, ses œuvres*, par A.-L. Masson. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 424 p., 4 fr. 50. — 15. *Le Bienheureux Bernardin de Feltre, des Frères Mineurs de l'Observance*, par l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien. Vanves, Imp. franciscaine missionnaire, 1894, petit in-16 de 242 p., 0 fr. 50. — 16. *Le Bienheureux Jean d'Avila*, par le P. J.-B. Coudere, S. J. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-12 de 140 p., 0 fr. 65. — 17. *Saint François de Xavier, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*. 1re série, par le P. L.-Jos.-Marie Cros, S. J. Toulouse, A. Loubens, 1894, in-8 de x-544 p., illustré, 5 fr. — 18. *Vie du Père Jacques Lainez, second général de la Compagnie de Jésus*, par le P. Joseph Boero, S. J., trad. de l'italien par le P. Victor de Coppier, S. J. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-8 de 306 p., 3 fr. 50. — 19. *Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*, par le P. L.-Jos.-Marie Cros, S. J. Toulouse, Loubens, 1894, in-8 de xii-369 p., 3 fr. 50. — 20. *Histoire de Mlle Le Gras (Louise de Marillac)*, par la comtesse de Richemont, 4e édit. Paris, Poussielgue, 1894, in-12 de xviii-552 p., 3 fr. 50. — 21. *Vie du Vénérable J.-B. Gault, prêtre de l'Oratoire, évêque de Marseille en 1643*, par l'abbé Payan d'Augery. Marseille, Verdot, 1894, in-12 de xii-360 p., 2 fr. — 22. *Vie merveilleuse de la Vénérable Mère Agnès de Jésus, prieure du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Langeac*, par Marie-Anne Catherine (Marie-Emma

Lachaud). Paris, Vic et Amat, 1894, in-12 de 143 p., 1 fr. 25. — 23. *La Vie de la Vénérable Mère Marie Poussepin, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Charité de la Présentation de la Sainte Vierge*, par le docteur B.-Th. Poüan Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de xv-584 p., 7 fr. — 24. *Histoire générale de la Société des missions étrangères*, par Adrien Launay, de la même Société. Paris, Téqui, 3 vol. in-8 de iii-595, 594 et 646 p., 22 fr. 50. — 25. *La Vita di Sant' Alfonso de' Liguori*, par S. E. le cardinal Alphonse Capecelatro. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1893, 2 vol. in-8 de 477 et 623 p., 8 fr. — 26. *La Vita del P. Lodovico da Casoria*, 2e édit., par le même. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, in-8 de 772 p. — 27. *Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice et première supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers*, par l'abbé H. Pasquier. Paris, Lethielleux, 1894, 2 vol. in-8 de vii-482 et 612 p., 8 fr. — 28. *Vie de la Révérende Mère Marie-Françoise, fondatrice de la Congrégation des religieuses du Saint-Nom de Jésus*. Paris, Lecoffre, 1895, in-8 de 488 p., 3 fr. 50. — 29. *Vie de la Révérende Mère Saint-Augustin, née Anne Quinon, fondatrice et supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Marie-Joseph pour les prisons*. Paris, Delhomme et Briguet, in-12 de x-178 p., 2 fr. 50. — 30. *Les Petites Sœurs des Pauvres, ou la Merveille du XIXe siècle*, par Mme Abel Ram. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 319 p., 3 fr. 50. — 31. *Catinon-Menette*, par l'abbé J.-B. Serres, 2e édit. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 de xviii-222 p., 1 fr. 50. — 32. *Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado, à Lyon*, par J.-M. Villefranche. Paris, Vic et Amat, 1894, in-8 de xiii-378 p., 3 fr. 50. — 33. *Vie de Mgr Puginier, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique du Tonkin occidental*, par E. Louvet. Hanoï, Schneider, 1894, gr. in-8 de vii-602 p., 7 fr. — 34. *Les Missionnaires de France dans le Pacifique. Nouvelle-Calédonie*, par Léon Faugeat. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 165 p., 3 fr. — 35. *Les Papes*, par le P. Marin de Boylesve, S. J., 3e édit. Tours, Mame, 1892, in-8 de xii-240 p., 1 fr. — 36. *Le Miracle en France au XIXe siècle*, par Arthur Loth. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, gr. in-8 de 366 p., 5 fr. — 37. *Lourdes. Hommes et choses*, par l'abbé Domenech. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 327 p., 3 fr. — 38. *Notre-Dame de Pontmain*, par Louis Colin. Paris, Blond et Barral, s. d., in-12 de xxiii-407 p., 4 fr. — 39. *Ménologe, ou Livre d'or des curés et prêtres séculiers*, par l'abbé Baurens de Molinier. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-8 de 304 p., 3 fr. — 40. *Les Vierges saintes*, par Mme A. de Gentelles. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-8 de 215 p., 1 fr. — 41. *Félix André, ou Vie édifiante d'un congréganiste*, par Fernand André. Avignon, Seguin, 1894, in-12 de 98 p., 1 fr. — 42. *Petites Fleurs de la vie de la Vénérable Mère Marie de Sales Chappuis de l'ordre de la Visitation*. Paris, Bureaux des « Annales salésiennes, » in-32 de 50 p.

1. — Les églises de Trèves et d'Argenteuil prétendent posséder toutes les deux la sainte Tunique inconsutile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. M. l'abbé Jacquemot a vu, touché, étudié la robe de Trèves, lors de son ostension en 1891, et la *Sainte Tunique d'Argenteuil* en 1892, au cours de l'examen qu'en fit Mgr Goux, évêque de Versailles. Il conclut que « celle des deux tuniques que Notre-Seigneur porta jusqu'au Calvaire et qui fut tirée au sort, » c'est la relique de France, sans que cette solution s'appuie sur la tradition. Son travail se divise en quatre parties : 1° Étude historique sur l'authenticité de la relique d'Argenteuil ; 2° Étude historique sur le culte qui, de temps immémorial, lui a été rendu ; 3° Étude objective de la forme, de la nature du tissu et de la couleur de cette relique ; 4° Courte notice sur les grâces obtenues par la vénération de la sainte tunique d'Argenteuil. En ce qui regarde l'authenticité, « en dehors de la preuve de tradition qui demeure intacte, dit M. Jacquemot, et qui est une autorité pour les catholiques...., jusqu'à la charte de 1156, il n'y a pas de texte concluant en faveur de la relique.... Depuis 1156 jusqu'à

nos jours, la tradition est vivante et les témoignages ininterrompus » (p. 17-18). Il tient pour l'axiome du droit ecclésiastique : *Reliquiae antiquae habendae sunt in ea veneratione in qua hactenus fuerunt*, c'est-à-dire qu'on doit entourer les anciennes reliques de l'honneur qu'elles ont toujours possédé (Benoît XIV, *De Canonizat.*, l. IV, c. XXIV). Ensuite il établit par la charte d'Hugues, archevêque de Rouen (1156), qu'à cette époque on vénérait la sainte Tunique à Argenteuil ; ce culte n'a pas cessé depuis, et la tradition pour le fond est inébranlable et confirmée de tout leur poids par les analyses scientifiques récentes. L'examen, en effet, montre que la relique est une tunique inconsutile. Quant aux taches, la science de MM. Lafon et Roussel, des Gobelins, y a reconnu du sang humain. Leur jugement sur le tissu, qu'ils déclarent semblable aux anciens tissus coptes du IIe et du IIIe siècle et non contemporain au moins du Ier siècle, ne serait pas d'une valeur probante absolue en faveur de l'authenticité de la sainte Tunique. Page 77, l'interprétation des mots : *Silere nequeo*, de Grégoire de Tours, dans le passage où il rapporte le bruit d'après lequel, à son époque, la sainte Tunique aurait été conservée à Galata, près de Constantinople, ne nous paraît pas exacte ; ce n'est point parce que ce bruit était fort répandu, mais plutôt en raison de l'excellence de la précieuse relique, qu'il ne peut garder le silence ; du reste, le texte dit expressément qu'il a appris ce fait de « quelques » personnes (p. 75). Pourquoi l'auteur, qui a une connaissance parfaite de la bibliographie de son sujet, ne met-il pas plus de soin dans les références? Ainsi, page 24, note 2, il n'y a pas de page ni de volume indiqués pour la citation tirée de Mabillon ; insuffisantes encore sont les références page 48, notes 1 et 2 ; pages 49, 64, note 1 ; page 66, note 2 ; page 67, note 1 ; page 230, pour les sources consultées, l'auteur donne le titre seul de l'ouvrage ; combien il eût été plus conforme aux règles de l'historiographie actuelle de mentionner le tome et l'édition, sinon les chapitres !

2. — M. l'abbé Vanel, avec des conclusions tout opposées à celles du curé-doyen de Boissy-Saint-Léger, a fait aussi paraître une *Histoire de la Sainte Tunique d'Argenteuil*. Elle n'est que la mise au jour d'un manuscrit inédit d'un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, Dom Vyard. Né à Étaples (Boulonnais) en 1639, il mourut à Valery-sur-Mer, le 23 mai 1714, après avoir séjourné plusieurs années au couvent d'Argenteuil. C'est là qu'il composa un écrit où il ne met pas en doute l'authenticité de la relique. C'est de Dom Vyard que Dom Gerberon a tiré les matériaux de *la Robe sans couture de Notre-Seigneur*, laquelle n'a pas eu moins de huit éditions de 1677 à 1838. L'abbé Vanel rejette la thèse de M. Jacquemot (p. 31 et suiv.) en s'appuyant sur l'argument négatif *ex silentio* et en échafaudant lui-même des hypothèses qui ne reposent sur aucun texte historique.

3. — Comme la sainte Tunique sanglante nous rappelle la Passion et

la mort de Jésus-Christ, les *Memorie dei SS. apostoli Pietro e Paolo nella città di Roma* nous retracent les voyages, les travaux, la mort et le culte des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Les différents chapitres en révéleront tout l'intérêt : la Venue de saint Pierre à Rome ; les Sépulcres des deux apôtres : les Lieux de leur martyre : le Cimetière apostolique de Priscille ; les Deux Chaires de saint Pierre : les Portraits de saint Pierre et de saint Paul d'après la médaille de bronze et les verres antiques retrouvés aux catacombes. Cet opuscule est un très documenté et très instructif travail de vulgarisation archéologique touchant les origines du christianisme. Le premier chapitre démontre le constant accord des *Actes des Apôtres* avec les auteurs ecclésiastiques ou profanes les plus anciens au sujet de l'itinéraire suivi par les deux apôtres venant à Rome. A la lumière des découvertes archéologiques récentes, l'auteur examine l'arrivée et le séjour de saint Pierre dans la Ville éternelle : les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul et les différentes translations de leurs restes saints ; les lieux de leur martyre : le Vatican et la voie d'Ostie ; l'existence et l'histoire des deux chaires de saint Pierre et leur authenticité. M. Orazio Marucchi, l'un des disciples les plus distingués du regretté commandeur de Rossi, dont il continue le *Bullettino di archeologia cristiana*, discute avec une haute sagacité certains points historiques fort controversés de la vie des deux apôtres, et particulièrement les diverses translations de leurs reliques. Dans cette étude compendieuse, il fait preuve d'une connaissance peu commune de l'archéologie catacombaire et des travaux s'y référant, soit anciens, soit modernes.

4. — C'est à l'archéologie palestinienne que nous sommes redevables de *Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem :* la vie et le martyre du premier diacre. Cette monographie suppose une connaissance scripturaire et patristique érudite et des aptitudes spéciales pour les études bibliques, qui ont pris depuis quelques années un si considérable essor. Le style est d'une allure vive, d'une émotion souvent saisissante, quoique trop oratoire parfois. Saint Étienne fut un vrai libéral : pour lui, le Christ est venu sauver « tous » les hommes et non pas seulement la nation juive. Il fut le martyr de la rédemption universelle, qu'il soutenait de toute la force de son cœur d'apôtre contre les prétentions des hébraïsants ; il était le protecteur des hellénistes, « communauté regardée par les purs Hébreux comme entachée d'esprit grec » (p. 5), et lui-même appartenait à cette communauté. Aussi l'estimait-on l'ennemi des Juifs, surtout de ceux de la dispersion. Les pharisiens, eux les purs, voulaient bien admettre les Gentils au royaume de Dieu, mais à la condition de les incorporer à Israël. C'est ainsi que s'exerça, entre le parti étroit des Juifs et Étienne aux idées universalistes, une lutte longue et acharnée, surtout de la part des synagogues étrangères. L'éloquence d'Étienne vainquit les controversistes, et sa perte fut irrévocablement décidée. Telle fut la

raison peu nettement connue qui fit traduire le premier diacre devant le Sanhédrin et lui valut la couronne du martyre.

Quel fut le lieu exact où il fut lapidé? Question longtemps débattue et que le P. Lagrange tente de résoudre. Il prétend et prouve que ce fut à une légère distance de la porte de Damas, au nord de Jérusalem, là même où l'impératrice Eudoxie, épouse de Théodose, fit élever une basilique en l'honneur du premier martyr et où furent transportés ses restes sacrés, après un séjour d'un ou de deux siècles dans l'église de Sion. Elle construisit, en même temps, un vaste monastère à côté du corps saint. A l'invasion des Perses, elle fut ruinée; une chapelle fut bâtie sur les débris de la basilique vers le IXe ou le Xe siècle. Il est au moins certain qu'un oratoire y existait au moment du siège de Jérusalem par les croisés. En dépit des ruines, les pèlerins visitaient encore le lieu de la lapidation pendant tout le cours du XIIIe siècle. Ensuite la tradition s'égara et on finit par penser que la basilique eudoxienne avait été construite sur les rampes voisines du Cédron.

En 1882, on découvrit les restes de l'ancienne église, et le P. Mathieu, dominicain, acheta le terrain où ils se trouvaient, avec l'intention d'y rétablir le culte en l'honneur du premier diacre. Les fouilles commencèrent et le jour fut fait: c'était vraiment une basilique du type constantinien, de l'époque de l'empereur Théodose, aux chapiteaux corinthiens, précédée d'un atrium et, très probablement, de propylées, comme c'était l'usage en Syrie au IVe et au Ve siècle, avec hypogée où se rencontraient « des chambres sépulcrales avec des lits au lieu de fours à cercueils. » Cette particularité indiquerait une origine juive et fort antique, « car on a trouvé ce genre de sépultures dans de très anciens tombeaux phéniciens et chypriotes. Cependant la présence d'une auge évidée dans l'une des banquettes et le bourrelet taillé pour soutenir la tête feraient songer au temps d'Hérode. » Lorsque la basilique fut bâtie, le séculaire hypogée fut continué avec des « arcosolia » ou de petites auges, couverts de croix et d'inscriptions chrétiennes grecques. Tous ces restes vénérables sont reproduits dans le volume par des planches d'une belle exécution, ainsi que le plan d'ensemble de la basilique et de l'oratoire des croisés. L'authenticité du sanctuaire constantinien y est établie avec les meilleures preuves qu'il soit possible d'apporter, mais aucune inscription, aucun monument positif, ne peuvent être invoqués pour soutenir l'identité de l'emplacement de la basilique primitive et du lieu de la lapidation. Les dominicains veulent restaurer les débris de cet antique temple dédié au premier martyr, avec les dons généreux des fidèles. Déjà ils y ont fait construire une École biblique actuellement en exercice et dont la *Revue biblique* est l'organe intéressant. La lecture de ce livre, nous l'espérons, contribuera à donner de l'élan à cette double pensée si profondément chrétienne.

5. — L'étude critique des saintes Écritures n'est point une spécialité de notre siècle inquiet et chercheur. La grande et illustre famille bénédictine s'y livra dès son berceau et devint un foyer de lumière pour le monde occidental surtout. *Pierre le Vénérable* fut l'un de ses plus glorieux enfants et l'un de ses plus saints abbés, malgré la décadence monastique de son époque (1092 ou 1094-1156). Il fut l'idéal du moine au XIIe siècle. — Son existence est l'image de la vraie vie clunisienne. Il exerça une salutaire action, non seulement sur la réforme du cloître, mais encore sur les principaux événements de son temps. « Si le nom de Pierre le Vénérable ne figure pas dans le mouvement philosophique du XIIe siècle, il est lié à la plupart des événements qui, à cette époque, appelèrent l'attention du monde et de l'Église, et agirent sur leurs destinées » (p. 212). Le relâchement de ses religieux entraînait l'ordre de Cluny vers une ruine prochaine. Il s'y opposa de toute la force de son énergique gouvernement et de son saint exemple pendant trente ans, sans obtenir d'appréciables résultats. Il prit une grande part à l'extinction du schisme qui éclata lors de l'élévation d'Innocent II au souverain pontificat. Au milieu de l'anarchie féodale il parla haut et ferme aux barons et défendit la roture contre leurs oppressions ; il favorisa le mouvement communal qui se dessinait alors. Dieu le choisit pour être l'instrument de la conversion du fameux Abélard, qui, brisé par la lutte et la maladie, se réfugia à Cluny, où il se fit moine. Pierre lui adoucit le déclin d'une vie si tourmentée et lui donna la dernière absolution (p. 159-174). Lui-même il transporta furtivement la dépouille mortelle en 1142 de Chalon-sur-Saône au Paraclet, pour y être gardée par Héloïse et ses filles spirituelles. Il combattit dans ses écrits les doctrines mahométanes et judaïques ; il conseilla même au Roi de dépouiller les israélites de leurs biens volés aux chrétiens, pour subvenir aux frais de l'expédition des croisés en Terre-Sainte.

En indiquant (p. IX) les trois ouvrages de Wilkens, de Duparay et de Pignot, il eût été utile de spécifier sous quel aspect chacun d'eux considère le héros, et par là même on aurait pu concevoir la raison spéciale de l'ouvrage de M. Demimuid. Page 81, qu'est-ce que ces « habits de galebrun et d'isambrun ? » N'eût-il pas été préférable de les définir que de renvoyer le lecteur à ces mots dans Du Cange, qui n'est pas pour tous d'un usage si familier ? Écrit avec distinction, ce livre est un tableau fidèle de la vie monastique féodale et religieuse au XIIe siècle ; entre beaucoup d'autres qualités, il brille par son abondance documentaire et l'exactitude des citations des sources. M. Demimuid donne l'année 1157 comme date de la mort de Pierre le Vénérable. D'après M. Bruel, s'appuyant sur une chronologie certaine, c'est 1156, le 25 décembre (*Recueil des chartes de Cluny*, t. V, 1894).

6. — Au même siècle où vécut Pierre, naquit l'ordre de la Trinité

pour la Rédemption des captifs. La *Vie de saint Jean de Matha* (1160-1213), son fondateur, fut écrite, en 1865, par le P. Callixte de la Providence, supérieur du couvent des trinitaires de Cerfroid (Aisne), avec beaucoup de talent, d'apostolique ardeur et une copieuse documentation. Cet ordre nouveau avait pour objectif le rachat des esclaves. Ce livre est donc tout à fait opportun à notre époque d'antiesclavagisme ; le P. Xavier de l'Immaculée-Conception, en le traduisant en italien et en facilitant ainsi sa diffusion en Italie, a fait une bonne œuvre. Les Italiens, du reste, ont d'importantes possessions africaines, où règne toujours l'esclavage. Après l'histoire de saint Jean de Matha, natif de Faucon, près de Barcelonnette (Basses-Alpes), et de ses fondations, vient un appendice donnant : la liste des supérieurs généraux de l'ordre de l'ancienne Observance depuis son origine jusqu'à nos jours et une notice sur chacun d'eux ; les Réformes de l'Institut en France (1578) et en Espagne (1599) ; l'Histoire des religieuses trinitaires de la primitive Observance et de la réforme ; l'extension de cette famille religieuse qui possédait huit cent quatre-vingt-six maisons au XVIIe siècle dans l'Europe entière et en Palestine (p. 506) ; les religieux trinitaires illustres : légats du Saint-Siège, cardinaux, ambassadeurs, patriarches, etc. (p. 513) ; les vénérables, bienheureux et saints de l'ordre ; le nombre et le prix des rachats (environ neuf cent mille, dont cinq cent mille en Afrique). En y joignant le nombre des esclaves délivrés par les Pères de la Merci de 1218 à 1631, s'élevant à plus de cinq cent mille, on a un total d'un million quatre cent mille (p. 547). Ces pages doivent être entre les mains de tous ceux qu'intéressent les œuvres antiesclavagistes.

7. — Saint Dominique eut également en vue l'esclavage, mais l'esclavage de l'âme, sous la domination du démon, en établissant un ordre militant qui devait arracher cette captive spirituelle de la tyrannie diabolique. L'*Histoire diplomatique de saint Dominique*, de la page 1 à la page 144, contient la vie privée du saint d'après les auteurs contemporains de son époque ; de la page 145 à la page 544, c'est sa vie publique depuis la fondation du monastère du Prouille (1206) jusqu'à la confirmation de l'ordre (1216), d'après les chartes. L'objet de cet ouvrage est de constituer la plus solide base à l'histoire authentique du glorieux patriarche par le recueil des pièces, actes, diplômes, bulles pontificales, relatifs à saint Dominique, au monastère de Prouille, à l'ordre en général et aux couvents en particulier, pendant les quinze années écoulées depuis la fondation du couvent de Prouille jusqu'à la mort du saint (6 août 1221). Le premier volume paru nous conduit jusqu'au 25 octobre 1215 et renferme quarante-neuf documents dont l'intérêt est bien marqué par le P. Balme, quand il dit, dans son Avant-propos, que les textes de ce genre « ont l'inappréciable avantage de projeter sur les faits auxquels ils se rapportent et dont ils sont contemporains, une lumière aussi vive qu'elle

est certaine. Ils complètent et confirment avec autorité les récits pieux, mais parfois trop vagues et trop succincts, des légendes primitives » (p. 4). Aux textes qu'il a rassemblés, le P. Balme ajoute, sous forme de commentaire, tous les détails, toutes les particularités, qu'il a recueillis dans les récits et dans les ouvrages contemporains ou postérieurs, de telle manière que son recueil devient une sorte de somme historique, de *speculum historiale*, sur le fondateur des Frères Prêcheurs et sur les premières origines de ce grand ordre. Les planches et les figures documentaires dont il est illustré en complètent la valeur en y joignant l'agrément. Ce premier volume contient aussi quinze fac-similés de chartes authentiques, dont quelques-uns ne sont pas assez nettement venus. La nature même de cet ouvrage exigeait de rigoureuses indications bibliographiques; or, la plupart du temps, nous ne trouvons pas de références de livre, de chapitre, de page, de format, d'édition. Pourquoi (p. 131) ne pas identifier et rendre en style moderne les noms du XIIIe siècle? Ainsi « Arnauda de la Mota, » c'est Arnaude de la Mote; Arnolde de Frémac, Arnaude; semblablement, « Pons Marcelli » (p. 132), c'est Pons ou Ponce Marcel. Pourquoi encore ce dernier nom à divers endroits a-t-il une orthographe différente? Page 254, il est rendu par Pons, et page 186, par Ponce; cette dernière forme est préférable, car le *t* avec le son du *c* cédillé n'existait pas au XIIIe siècle, c'était le *c* qui le remplaçait. La note *a* (p. 257) traduit « casales » par « chezal; » cette forme ne se rencontre ni dans le vieux français ni dans le français moderne; il aurait fallu s'en tenir aux formes anciennes « chasal ou casal » (*Dict. hist. de l'anc. langag. fr.*, par La Curne de Sainte-Palaye, édit. Favier, p. 408, 259). Nous lisons (p. 264, n. 1) que la formule de date *regnante Christo* se trouve « dans les chartes au moins du VIe au XIIe siècle. » Ce n'est pas tout à fait exact : le plus ancien exemple connu est la date d'une formule du Recueil de Marculf († 660) composé au diocèse de Metz, vers 650, par un cellérier de l'abbaye de Moyenvic (Ch. Pfister, dans *Revue historiq.*, t. L, p. 43-63). Cette même formule se continua jusqu'au commencement du XIIe siècle. L'auteur semble croire que la mesure agraire appelée « sétérée » (*sextariata*) n'est plus en usage. On s'en sert encore dans le Dauphiné viennois et dans quelques contrées du Midi. Page 257, il dit que le casal ou chasal est « un domaine rural, une maison à la campagne. » Or (p. 499), les mots *domus* et *casalis* sont des termes opposés; *domus* serait l'habitation des maîtres et *casalis* comprendrait les bâtiments d'exploitation : granges, greniers, étables, etc. Le chasal est ainsi compris dans la Provence et le Dauphiné méridional. Tous ces détails faciles à corriger n'empêchent pas cet ouvrage d'être de tout premier ordre, parmi les hagiographies érudites.

8. — Ce genre n'est point du tout celui de l'intarissable Mgr Ricard.

La rapidité de ses productions ne lui permet pas les recherches qui demandent patience et longueur de temps. Ses tableaux sont de vives et légères aquarelles. Il se fait toujours lire avec charme et profit. Son *Saint Antoine de Padoue* est une œuvre d'actualité, à cette époque de la renaissance du culte du grand thaumaturge. Il était un descendant de l'illustre famille de Bouillon du Portugal. Jeune, il renonça à tout pour épouser la pauvreté de François d'Assise. Il fut un théologien subtil, dans les raisonnements duquel le cœur tenait le principal rôle, différence essentielle de la scolastique franciscaine s'échappant en effusions affectueuses, tandis que la théologie thomiste vise plus particulièrement la spéculation métaphysique. Avec M. l'abbé Le Monnier, Mgr Ricard estime que si Antoine ne fut pas l'auteur, du moins il aurait été l'un des inspirateurs, en des conférences prolongées, de l'écrivain qui composa cet immortel ouvrage, *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il eut le don de la parole convertissante. En France, il battit en brèche l'hérésie albigeoise dans des conférences contradictoires. Ensuite il évangélisa avec succès le Puy-en-Velay et le pays limousin, et partout, avec la divine parole, il semait les miracles éclatants. A la ville qui fut son berceau, il vint mourir âgé de trente-six ans, laissant à sa famille religieuse ses sermons sur les psaumes, ceux *de Tempore* et *de Sanctis*, seules œuvres authentiques qui ne sont, en réalité, que des plans, des ébauches. Les textes encore inédits autographes n'ont été découverts qu'en 1777; ils ne furent pas connus du P. de la Haye, qui donna la meilleure édition des sermons *de Tempore* et *de Sanctis*, d'après des analyses faites par les contemporains du saint (Paris, 1641 ; Lyon, 1653; Ratisbonne, 1739). — Le chapitre XX est l'histoire des reliques du saint padouan, de leur diffusion dans le monde et spécialement en France; le chapitre XXI, « le patron des choses perdues, » montre par des faits comment saint Antoine a éprouvé lui-même le privilège dont il a été doté par la Providence, d'après les Bollandistes (p. 346-347). Le chapitre XXII nous explique l'origine récente de l'œuvre si sympathique du Pain de saint Antoine à Toulon, c'est-à-dire du pain des pauvres, qui opère des prodiges de charité secourable à Montmartre et dans plusieurs grandes villes de France, à Rome et en Suisse, etc. — Page 8, note 1, les armoiries des Bouillon sont inexactement blasonnées : « d'argent à la croix alaisée *(sic)*, terminée de trois glands d'or à cagoules de sinople. » Selon les règles, c'est : d'argent à la croix alesée (et non alaisée) terminée en trois glands d'or aux cagoules de sinople. « Le casque qui timbre ces armoiries est surmonté d'une autre croix semblable, mais posée obliquement. » « Semblable » est pour : du même ; autrement, semblable indiquerait une croix alesée, ce qui est impossible hors du champ de l'écusson; de plus, l'auteur ne nous dit point l'émail ou couleur de cette croix. « Obliquement » n'exprime pas dans quel sens; de droite à gauche ou *vice versa?*

9. — *Saint Bernard* eut avec Pierre le Vénérable de nombreux rapports, et la suavité de sa piété, qui le fit surnommer *mellifluus*, lui donnait une grande affinité d'âme avec le saint padouan. Peu de saints ont eu la gloire d'avoir été tant étudiés et d'avoir fait naître tant d'œuvres biographiques, littéraires, mystiques. M. le chanoine Chomton ne considère que quelques côtés particuliers de ce vaste sujet. « Le travail que nous éditons, dit-il, n'est point une étude habilement coordonnée, sans digression ni hors-d'œuvre. C'est, au contraire, un assemblage plus ou moins disparate de notes, de documents, de dissertations critiques; simples contributions à l'histoire de saint Bernard et de son culte restreintes à un cadre tout à fait local » (t. II, p. 10) : au lieu de naissance du saint, à sa chambre natale, à son enfance et à sa jeunesse (t. I); à l'histoire de ses arrière-neveux et des seigneurs de Fontaines étrangers à saint Bernard (t. II); au monastère royal de Fontaines-lez-Dijon et à la fondation récente des Missionnaires de Saint-Bernard au même lieu (t. III). Le tome I parut à l'occasion du huitième centenaire de la naissance de l'abbé de Clairvaux. Il réunit en un seul faisceau les preuves de la naissance « du plus grand moine d'Occident » à Fontaines, détermine l'emplacement de la chapelle érigée à la fin du xve siècle et qui passe pour avoir été formée de sa chambre natale, — et tend à restituer des édifices précieux à peu près entièrement détruits par le temps et les hommes.

Y sont ajoutés : les tableaux généalogiques de la ligne paternelle du saint bourguignon; certains détails historiques sur les seigneurs de Fontaines, sur les Feuillants qui, en 1614, se constituèrent les gardiens du berceau de leur patriarche : établissement et construction du monastère, — fondations pieuses, — témoignages de dévotion envers saint Bernard, — expulsion des religieux en 1792. Enfin sont rappelés les ravages exercés par la Révolution dans le lieu vénéré, — la destruction du sanctuaire natal du saint et les efforts tentés de nos jours pour son rétablissement (t. I, p. 2). Le tome I reçut à l'époque les éloges les plus compétents. Au tome X des *Analecta Bollandiana*, on lit, au sujet du premier article (le Lieu de naissance) : « M. le chanoine Chomton a démontré avec surabondance de preuves que c'est bien à Fontaines-lez-Dijon, et non pas à Châtillon-sur-Seine, qu'est né saint Bernard. La thèse n'est pas neuve et, depuis deux siècles, elle est presque universellement admise, mais elle n'avait pas encore été démontrée aussi largement par le témoignage des premiers biographes du saint et par les monuments de la tradition locale » (p. 475). Au tome XI des mêmes *Analecta* (p. 479), concernant les articles 1 et 2 (Chambre natale) : « Dans ces deux articles, l'auteur procède avec science et critique ; il met sous les yeux du lecteur les documents dont il fait usage, sans lui donner le change sur la valeur et l'importance qu'on doit attribuer à

ces documents. Il a nettement marqué l'emplacement de la chambre de saint Bernard. Il aura peut-être à répondre aux critiques des épigraphistes, qui lui reprocheront d'adopter trop facilement les leçons douteuses et des restitutions hasardées de mots effacés. » Et M. Chomton y a répondu par des combinaisons et déductions fort ingénieuses, sinon toujours absolument décisives (t. I, p. 1-7). Le 10 mai 1891, Mgr l'évêque de Dijon lui écrivait, au sujet du tome I : « Après la lecture de votre beau travail, l'emplacement du « cellier » où notre saint docteur vit le jour ne saurait plus être contesté. Avec ce soin minutieux et cette méthode que vous savez apporter en ces genres de travaux, vous avez groupé tous les documents de nature à corroborer votre thèse. Souvenirs du passé, manuscrits oubliés, vieilles dates et inscriptions, tout a été mis à sa place, étudié et discuté avec une telle perspicacité que vos lecteurs sont forcés de s'écrier avec vous : Nous avons maintenant la certitude que la chambre natale est la chapelle de Louis XIII, la coupole aux colonnes en marbre noir. Votre travail, par son double caractère d'érudition et de haute critique, s'adresse de préférence aux savants. »

Nous n'hésitons point à affirmer que les IIe et IIIe volumes sont dignes de leur aîné et méritent les mêmes appréciations. La bibliographie, l'histoire des sources, la discussion des textes, y sont admirablement soignées ; toutes les productions anciennes et modernes, les manuscrits et les inscriptions lapidaires inédits ont été compulsés, mis en œuvre, avec de lumineuses déductions et indiqués dans des notes avec une rigoureuse exactitude. Les généalogies sont remarquablement traitées et redressent assez souvent des erreurs de descendance (t. I, p. 26, n. 1) ; des identifications de noms de personnes et de lieux y sont données avec sûreté. De curieuses et belles gravures font revivre les monuments anciens disparus. Des plans et des inscriptions tumulaires, des portraits et des armoiries, des plans divers, ajoutent au texte un documentaire agrément (t. II, p. 164). Les inscriptions tombales « sont gravées, dit M. Chomton, en lettres onciales. » Paléographiquement, ce qualificatif est impropre appliqué à des capitales du XIVe siècle, car les caractères de l'onciale ne vont que jusqu'au VIIIe siècle et n'ont nullement la forme de ces inscriptions funéraires.

Depuis 1878, Fontaines possède de saint Bernard : une côte (la septième du côté droit) et une parcelle du chef, un fragment de côte et un fragment de péroné, un morceau considérable de la natte sur laquelle il est mort, des parcelles du bois de lit où il se reposait, des débris d'un ornement sacré dont il s'était servi, une partie notable de sa coule qui appartient à la cathédrale de Langres, des morceaux d'étoffe pris dans les vêtements sacrés ou autres à son usage (p. 143-148, t. III). Deux très utiles tables analytiques et onomastiques terminent cet ouvrage très consciencieux et, sur plus d'un point, définitif.

10. — Il y a vingt ans que M. l'abbé Vacandard poursuit l'étude des œuvres et des sources primitives de la *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, qui, malgré un nombre très grand d'études, n'avait pas eu encore son biographe. Au courant de l'érudition contemporaine, il est remonté lui-même aux sources, armé d'une prudente et sagace critique ; manuscrits et imprimés ont été très attentivement dépouillés, et il ne s'est fié aux ouvrages de seconde main que pour les choses de minime importance, n'ayant avec le sujet qu'un rapport lointain. Du reste, un système continu de notes biographiques d'une richesse étonnante permet de contrôler le récit et d'en apprécier la valeur documentaire. Cette nouvelle histoire n'est pas une œuvre d'apologétique, encore moins un panégyrique ; mais une œuvre d'une impartialité inflexible, composée avec tous les procédés scientifiques modernes. « Que notre héros, dit l'auteur, abandonne, fût-ce de bonne foi, ce que nous croyons être la ligne droite, nous n'hésitons pas à signaler son écart. Nous savons que, si grand qu'on soit, on n'est pas pour cela exempt d'erreur ou de faiblesse.... Sans oublier qu'on ne doit aux saints que la vérité, nous estimons que par leur élévation morale ils sont au-dessus du reste des hommes et méritent d'être traités avec un souverain respect » (T. I, p. II-III). « Nombre de faits sur le XIIe siècle, qui n'ont rien d'édifiant, » ont été rapportés au risque de blesser quelques admirations passionnées d'un moyen âge idéal. « Rien que la vérité, toute la vérité, » telle est la règle de l'histoire proclamée par Cicéron et préconisée par Léon XIII. « *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat.* » Aussi pouvons-nous dire que M. Vacandard est bien « l'historien le plus érudit et le plus sûr qu'ait encore rencontré parmi nous saint Bernard. » Ajoutons que le sujet et le cadre se prêtaient admirablement à une aussi belle composition : car saint Bernard se présente à nous avec le zèle de l'apôtre pour réformer les relâchements monastiques et les désordres séculiers, l'austérité de l'ascète qui doit être le modèle de ses religieux, l'humilité du thaumaturge, son amour pour Jésus-Christ, son tendre culte pour Marie. Il s'est mêlé aux grandes affaires de son temps avec l'autorité de sa haute science et de sa grande sainteté : Questions sociales et politiques, schisme d'Anaclet II, question juive, questions d'art chrétien, prédications de la seconde croisade. Le biographe, à mesure que se déroulait cette belle vie, a mis en une lumière décisive des points très obscurs jusqu'ici. Ainsi, tome I, page 1, il fixe la date de la naissance de saint Bernard à 1090, au lieu de 1091 ou 1092, et déclare que c'est à tort que les Dijonnais ont célébré, en 1891, le 8e centenaire de la naissance du saint. Avec M. Chomton il place le lieu de la naissance du fils de Tescelin et d'Alette non à Châtillon-sur-Seine, pays originaire de ses ascendants, mais à Fontaines-lez-Dijon. Quant au nom traditionnel d'Aleth, qu'adopte M. Vacandard (p. 5, n. 3), c'est *Alette* qui paraît s'imposer, d'après

M. Bourlier : « Écrire, dit ce dernier, et prononcer la B. Alette est le meilleur moyen, pour ne pas dire le seul, d'accorder ensemble la tradition, le fait accompli et la logique » (*Chomton*, II, 37). Un point chronologique très embrouillé, c'est la date de l'entrée de Bernard à Cîteaux ; l'auteur accepte « comme probable, » d'après les documents contemporains du saint, l'année 1112, entre le 21 mars et le 21 avril (I, 34, n. 1), et elle a l'avantage d'élucider la chronologie bernardine. On sait qu'une phase notable de la vie de l'abbé de Clairvaux a été de combattre les erreurs du célèbre Abélard, qui fut condamné au concile de Sens de 1140. La date de ce concile a été l'objet de longues controverses ; M. Vacandard se prononce pour 1140 avec textes probants à l'appui (I, 145, n. 1). Pierre Bérenger, disciple d'Abélard, voulut venger son maître condamné et écrivit l'*Apologeticus*, où, entre autres injures, il prétend que Bernard, en sa prime jeunesse, aurait composé des poésies légères, même licencieuses. Il omet d'en rien citer, dit-il, de peur d'en souiller son ouvrage. Bérenger a désavoué son libelle et déclaré qu'on ne pouvait prendre au sérieux ce qu'il écrit de l'abbé de Clairvaux. Malgré cette réfutation par l'auteur lui-même de ce pamphlet, il n'eût point été inutile d'en faire encore meilleure justice que ne l'a fait M. Vacandard (I, XXXVIII, 166). Il n'avait, au surplus, qu'à transporter dans son livre les conclusions qu'il avait émises dans son article de la *Revue des questions historiques* (janvier 1891), sur « les Poèmes latins attribués à saint Bernard, étude critique sur l'ouvrage de M. Hauréau. »

Au double point de vue de la critique littéraire et philosophique des œuvres de saint Bernard, nous indiquons comme particulièrement curieux et fouillés les chapitres XVI : Bernard orateur, et XVII : Sermons sur le Cantique des cantiques, qui traitent des sources de ses discours, de la distinction des sermons apocryphes de ceux qui sont authentiques, de leur valeur théologique et ascétique, de leur préparation improvisée, des procédés de leur développement, des qualités et des défauts du style, de l'action oratoire, de la langue, qui était le latin pour les religieux de chœur et le roman pour les convers, « dialecte bourguignon ou champenois, » qu'il employa aussi lorsqu'il prêcha la seconde croisade sur les bords du Rhin (I, 470). Citons encore les chapitres XXI : Bernard docteur, ses traités dogmatiques et liturgiques ; XXXIII : le Traité de la Considération adressé au pape Eugène III, vrai traité du Souverain Pontificat et de ses devoirs, « sorte d'examen de conscience de la Papauté ; » X : le Schisme d'Anaclet II ; XII : l'Extinction du schisme en France ; XXVII : les Origines de la deuxième croisade ; XXXI : l'Issue de la deuxième croisade — tous magistralement composés.

Le tome I s'ouvre par la liste des auteurs cités dans l'ouvrage (p. IV-VIII) ; ensuite vient l'Introduction (IX-LIV), critique des principaux documents originaux, ayant pour base : *Bernard von Clairvaux*, par le docteur

Georg Hüffer, professeur d'histoire à l'Université de Breslau (1886). Jusqu'à lui, la critique méthodique des sources de la vie de saint Bernard avait généralement fait défaut. M. Vacandard marque « la valeur historique des Lettres de saint Bernard et des diverses *Vitae Bernardi* ou autres écrits du même genre rédigés par ses contemporains » (I, p. x).

Quant aux miracles de l'abbé de Clairvaux, « si la critique, dit-il, écarte à bon droit les légendes écloses sur son tombeau cinquante ans ou même vingt ou trente années après sa mort, elle maintient avec respect les traditions qui tirent leur origine des témoins de sa vie » (p. LIV). Le tome II se termine par des appendices : A : Sceau de saint Bernard conservé au musée de Rouen ; B : Iconographie du saint ; C : Fondations par ordre chronologique de l'abbé de Clairvaux, c'est la liste des couvents d'hommes seulement et non de femmes, la matière étant inextricable (II, 357) ; D : son Itinéraire en dehors de Clairvaux ; E : Chronologie de ses Lettres ; F : Noms propres des personnes citées dans l'ouvrage. Pourquoi ne rencontre-t-on pas ici la liste des noms de lieux avec leur identification, ainsi que cela se pratique d'habitude ? M. Vacandard rejette la tradition de l'Église de Spire, qui attribue à l'abbé de Clairvaux les trois invocations du *Salve Regina : O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria !* Il se fonde sur des arguments purement négatifs, qui n'ont pu ébranler notre conviction (II, 81, n. 2). On lit ces deux volumes sans fatigue, car le style est un vrai charme littéraire. Il est clair, mouvementé, bien qu'un peu plus de calme, un peu plus de cette froideur que j'appellerai marmoréenne, eût été préférable pour le style historique.

11. — Saint Bernard et *Saint Thomas d'Aquin* sont bien les deux plus grandes figures qui dominent le XIIe et le XIIIe siècle, par la profondeur de leur science religieuse, et l'ardeur de leur angélique piété. C'est d'une plume enthousiaste que M. le chanoine J. Didiot, doyen de la Faculté de théologie à l'Institut catholique de Lille, retrace la vie et l'œuvre de l'illustre dominicain, mais elle est toujours servie par une pénétrante critique. Il a utilisé les actes du Saint-Siège, principalement ceux du procès et de la bulle de canonisation, les monuments liturgiques de son culte, ses plus anciens historiens, documents pour la plupart réunis dans les *Acta* des Bollandistes, dans la « Bibliothèque » de Quétif et Echard, dans les Vies de saint Thomas par le P. Touron et Guillaume de Tocco. Bien que cette seconde édition, augmentée d'additions précieuses, « pour montrer le rôle exceptionellement fécond de saint Thomas et de ses œuvres dans l'Église, n'affecte pas plus que la première un air de science et d'érudition, » il nous sera permis de regretter que la partie bibliographique soit trop insuffisante. Placée en notes ou appendices, elle n'eût point fatigué le lecteur ordinaire, et les érudits y auraient trouvé satisfaction. Dans les derniers chapitres, avec beaucoup de lumière, l'auteur juge la méthode, apprécie les doctrines, mesure l'influence du maître ; il

y montre en saint Thomas l'accord de la science et de la foi ; il caractérise sa philosophie en la nommant l'École du bon sens ; il révèle l'excellence de sa théologie inspirée, aussi profonde et aussi subtile qu'érudite, où l'on rencontre surtout l'intelligence de la vérité ; il expose l'esthetique du philosophe et son action dans le domaine des lettres et des arts ; enfin il étudie ses principes d'un bon gouvernement, dont la forme peut être monarchique, oligarchique ou républicaine.

Concernant l'histoire des reliques de saint Thomas, pourquoi le savant doyen ne nous dit-il point où elles se trouvent actuellement ? Pourquoi ne s'occupe-t-il pas des principaux sanctuaires érigés en son honneur ? Ces deux points eussent été particulièrement intéressants. N'aurait-il pu encore indiquer les textes ayant trait à l'infaillibilité pontificale et au dogme de l'Immaculée Conception en raison de l'importance de la matière et des disputes naguère soulevées ; toucher un mot du thomisme et du molinisme, ces deux fameux systèmes qui prétendent reposer l'un et l'autre sur la doctrine du grand Docteur et expliquer l'action efficace de la grâce dans l'homme déchu, tout en sauvegardant son libre arbitre ? Certains lecteurs eussent été bien aises de rencontrer une note plus développée sur les travaux d'Ucelli se rapportant aux autographes de saint Thomas, travaux au courant desquels paraît être notre biographe. La conjecture de M. Didiot (p. 87), qui lui fait assimiler le plan de la « Somme théologique » au dessin d'une cathédrale gothique du XIIIe siècle, est un beau et curieux rapprochement, plus poétique que bien assis. « Théologiser » (p. 232) est un néologisme qui détonne dans un style si pur.

Plusieurs portraits du saint d'après les meilleurs peintres, des vues des lieux qu'il a habités, des reproductions des tableaux des grands maîtres, embellissent ce livre d'une instructive illustration. Cependant les deux écoles d'Albert le Grand (p. 174) et de saint Thomas (p. 288), d'après Fra Angelico, sont peu heureusement rendues. Ce travail contribuera à étendre, nous en sommes persuadé, le culte de l'Angélique Docteur, à apprécier, étudier de plus en plus sa substantielle doctrine, et faire ressortir l'éminente sagesse de Léon XIII qui, au sein de nos ruines philosophiques et religieuses, a remis en honneur la métaphysique et la théologie thomiste.

12. — Dieu accorda aussi à *Sainte Catherine de Sienne* des lumières extraordinaires, qui en firent un écrivain d'une science mystique tendre et profonde (ch. XVIII, p. 445), et son apostolat vulgarisa la doctrine de saint Thomas, comme celui de saint Paul la doctrine de saint Jean. A la vie contemplative la Vierge de Sienne unissait l'action, et son illustre mémoire emprunte aux épreuves contemporaines de la Papauté et de l'Église un regain d'actualité. A notre époque de crises sociales on lira avec opportunité l'histoire de sa vie et de son influence. Elle défendit les intérêts du peuple en refrénant ses convoitises, soutint les

droits des grands et réprima leurs ambitions, encouragea les vertus des clercs et réprimanda leurs dérèglements ; elle conseilla le Souverain Pontife dans des circonstances singulièrement difficiles, sans négliger de le prémunir contre ses propres défaillances ; enfin elle prêcha la croisade aux reines de Naples et de Hongrie, ainsi qu'aux chevaliers de Rhodes, avec une éloquence brûlante. Son rôle politique a été surtout l'objectif des historiens modernes, tandis que Mme la comtesse de Flavigny s'est notamment appliquée à dépeindre dans la fille du teinturier Benincasa la vierge, la sainte, la voyante et ses extases, le Christ sous les traits de la sainte amante, le mariage mystique de la stigmatisée avec le Crucifié. Et par là même elle nous marque la source d'où procède sa puissance humainement déconcertante. Les événements sont placés dans leur cadre naturel, et de leur enchaînement ressort leur ordonnance logique. Le récit ne s'attarde point à des réflexions morales qui brisent inutilement l'harmonie du plan et souvent lassent l'attention ; les rapprochements naissent d'eux-mêmes, et les considérations pratiques se présentent naturellement à l'esprit en parcourant cette monographie où la sûreté et la richesse de l'érudition le disputent à la pieuse chaleur et à la noble élégance du style. Les deux premières éditions avaient pour objet spécial d'apporter des documents inédits à l'histoire de la sainte ; celle de 1895 est un livre nouveau dédié aux membres du tiers-ordre de Saint-Dominique, dont la vierge de Sienne est la patronne. Nous ne saurions trop féliciter l'auteur de la façon dont il nous donne la bibliographie de son sujet (p. 613-658), et dont voici le sommaire : Manuscrits et éditions des œuvres de sainte Catherine, traductions, — Écrits concernant ses œuvres, — Légende du B. Raymond : Manuscrits, éditions, traductions, abrégés et amplifications, remaniements, — Vies inédites et imprimées, — Vers, mystères, oratorios, sermons et panégyriques, — Méditations et neuvaines, — Canonisation et culte, — Controverse des stigmates, — Apologues, — Écrits divers. Puis quatre index : I. Vie mystique ; II. Vie apostolique ; III. Vie publique ; IV. Vie religieuse. — Une table chronologique et une table générale. Ainsi, la partie d'érudition est de nature à satisfaire la critique la plus exigeante. Cet ouvrage a reçu les plus hauts et les plus mérités témoignages d'approbation. Mgr l'évêque de Chartres, si distingué dans l'hagiographie moderne, écrivait à l'auteur, le 25 janvier 1895 : « Pour bannir de vos récits la légende et ne nous présenter que l'histoire, rien ne vous a coûté en fait d'études et de recherches : on est presque effrayé de la somme de lectures dont témoignent les documents consultés par vous et avec une conscience et un sens critique qui vous concilient singulièrement la confiance des lecteurs sérieux.... Il restait la mise en œuvre, la question d'art, le choix, la composition, le style.... vous nous avez donné un monument.... Permettez que je vous pose une question : Est-ce donc agenouillée aussi,

vous, comme Fra Bartolomeo, que vous peignez sur fond d'or vos saints et vos saintes? » On ne saurait mieux dire.

13. — Ainsi que la vierge de Sienne, *Saint Vincent Ferrier* vivait au temps douloureux du grand schisme, et, comme elle, il exerça une prépondérante influence pour en hâter l'heureux dénouement. Le P. Fages a mis en relief l'action de Dieu sur la société du xve siècle, et cette mystérieuse compensation des épreuves du grand schisme, qui fut apportée à l'Occident par le prodigieux apostolat du saint espagnol. Il évangélisa le couchant de l'Europe, spécialement l'Espagne, et, en France, la Provence, le Dauphiné, la Savoie, la Bretagne. Toutes ses prédications avaient pour dominante : l'événement prochain du jugement dernier. A cette époque d'anarchie, dans chaque cité où il passait, il rétablissait l'ordre et la paix, ainsi qu'en témoignent les archives locales. Il coopéra au succès de l'unité espagnole en votant pour l'infant de Castille, l'un des prétendants au trône d'Aragon (1412). A la fin de sa vie, il aida à l'unification de l'Eglise, fut un des zélés défenseurs des papes d'Avignon, et, à plusieurs reprises, exhorta fortement Benoît XIII à abandonner sa dignité pour assurer la tranquillité du pape légitime et de son troupeau — bien que Pierre de Lune, devenu Benoît XIII, eût attaché le saint à la cour pontificale, comme pénitencier et maître du sacré palais. Telle fut l'œuvre apostolique et sociale de Vincent Ferrier. Le P. Fages a suivi partout les traces du glorieux dominicain ; il a retrouvé ses écrits, ses sermons, qui, espérons-le, seront publiés à courte échéance. Ce livre apporte sur l'histoire du grand schisme bon nombre de renseignements nouveaux. L'appareil scientifique défie la plus impitoyable critique. L'abondance des preuves de toute sorte est telle que nul ne pourra désormais s'occuper de saint Vincent ou de son époque sans le consulter. Citons, outre les pièces officielles, les actes de chancellerie, les lettres missives, les délibérations municipales; — les sermons autographes du saint qui renferment une foule de détails précieux sur le xive et le xve siècle ; — les pièces du procès de canonisation ; — les premiers biographes de saint Vincent Ferrier, parmi lesquels nous nommerons les dominicains Razzano (1455), Teyxidor (1694-1775) (t. I, p. III-IV) ; — les documents archéologiques : inscriptions, statues, chaires, chapelles, confréries, et en particulier celle des flagellants. Ces savantes recherches n'ont point paralysé l'enthousiasme de l'écrivain et ne l'ont point empêché de s'occuper du point de vue pratique et édifiant. Une date définitivement fixée, c'est l'année de naissance de Vincent Ferrier (1350), qui avait été longtemps l'objet de beaucoup de discussions et d'incertitudes (t. I, append., p. XVI-XX). Également au tome I, appendice, page XIX, le Révérend Père conserve, par scrupule de transcription, dans les mots *septuagesimum primum annum*, les abréviations du manuscrit. Or ces signes ne rendent pas ceux de l'original. M. le chanoine Duchesne, de l'Institut,

rend ce bon témoignage au P. Fages : « Il ne faut que jeter un coup d'œil rapide sur le dossier des pièces que vous produisez en appendice et sur l'appareil de notes qui s'étale au bas des pages pour s'assurer que vous êtes en règle avec toutes les exigences de la documentation. Votre texte, d'ailleurs, est émaillé de souvenirs de voyages, de descriptions prises sur les lieux mêmes.... Dans votre exposition vous avez évité la sécheresse et laissé place à l'enthousiasme » (t. II, p. 1).

14. — M. Masson, dans son ouvrage sur *Jean Gerson*, n'a pas suivi la même méthode, et une précise investigation ne l'a pas guidé, bien qu'il ait fouillé tout ce qui a été écrit sur le chancelier. Les cotes des manuscrits sont généralement bien indiquées, sauf cependant page 34, note : « Archives départementales de ces villes, » sans autre détermination. Gerson occupe une place importante dans l'histoire de l'Église, de la langue française et dans le progrès de la science sacrée : la théologie dogmatique, morale et ascétique, l'herméneutique, le droit canonique. Il écrivit sur Jeanne d'Arc deux opuscules où il apporte son avis, comme théologien, sur la mission surnaturelle de la Pucelle. C'est un plaidoyer calme, serré, logique. M. Wallon s'autorise de ces dissertations pour dire de Gerson qu'il « était la plus grande voix du XVe siècle (p. 384-7). » L'étude critique de ses œuvres est juste et bien conduite, et remarquons qu'il rédigea dans notre langue la plupart de ses traités.

Au concile de Constance, il parla fortement en faveur de l'union de l'Église, déchirée par le grand schisme.

L'auteur, avec des arguments puissants, attribue à Gerson la paternité de la célèbre *Imitation de Jésus-Christ*, et assure que ce n'est que par humilité chrétienne qu'il ne l'a pas signée (p. 330-364). Selon lui, Thomas à Kempis ne serait qu'un copiste, et il en fournit une preuve matérielle : le manuscrit de Thomas à Kempis porte la date de 1441 : « Finitus et completus per manum fratris Thomae à Kempis anno 1441. » Or, un manuscrit trouvé à l'abbaye de Saint-Tron et tombé, dans notre siècle, entre les mains de M. Onésime Leroy, porte à la fin du troisième livre de l'*Imitation :* « Perfectus fuit anno MCCCCXXXVII. » Thomas ne peut donc avoir produit cette œuvre, puisqu'elle existait en 1437 » (p. 352). Nous avons à relever quelques erreurs typographiques : ainsi, page 383, la date de 1829 est certainement 1429 ; celle de 1851, attribuée au pontificat de Benoît XIV, est aussi fausse. Peut-être, enfin, pourrait-on considérer comme un hors-d'œuvre l'Introduction (p. 2-75) sur le moyen âge en général et ses écoles.

15. — Les deux petits volumes suivants : *Le Bienheureux Bernardin de Feltre*, par M. l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien ; *Le Bienheureux Jean d'Avila*, par le P. J.-B. Couderc, sont des livres de propagande populaire. Le premier paraît à propos. Le B. Bernardin (1439-1494) était d'une âme toute pitoyable au pauvre. Il fut un antisémite poursuivant partout

de sa parole flétrissante le juif rapace, exploiteur sans entrailles de la misère. Aussi, pour remédier à l'usure juive — au prêt à la petite semaine, — il fut l'un des plus zélés propagateurs des Monts-de-Piété (ou banques de Piété), approuvés et recommandés par le cinquième concile de Latran. Leur origine première remonte au mineur Barnabé de Terni (1462). Bernardin fonda ceux de Mantoue (1484-1485) ; celui de Gubbio reçoit par ses soins de l'extension (1486); il développe l'œuvre à Orvieto. L'année 1487, il établit ceux de Trevi, Foligno, Assise; de Parme et Florence en 1488; en 1489, ceux d'Aquila, Chieti, Rieti, Narni, Lucques. En 1490, 1491 et 1492, il érige ceux de Padoue, Pieve di Sacco, Ravenne; rétablit celui de Mantoue détruit par les juifs, et en fonde à Plaisance, Vicence, Campo S. Pietro, Bassano, Crema et Pavie. Aussi fut-il en butte aux persécutions des juifs, dont il ruinait, par sa parole et les Monts-de-Piété, le trafic usuraire.

16. — Le P. Couderc a composé une histoire abrégée et édifiante du *Bienheureux Jean d'Avila*, béatifié par Léon XIII le 14 mai 1894. Déjà, le dominicain Louis de Grenade, le P. Louis Longaro de Oddi, et tout récemment Dom J. Fernandez Montaña, doyen de la cathédrale de Madrid, avaient raconté, d'après leurs souvenirs, les récits des témoins et les procès canoniques, la vie de l'insigne serviteur de Dieu. C'est à eux que le présent auteur a eu recours pour son ouvrage. Le trait distinctif de la sainteté du bienheureux fut son ardente dévotion au Très Saint Sacrement; orateur populaire puissant, il n'eut pas d'autre sujet durant quarante-cinq ans. Il fut un convertisseur des grands comme des humbles : c'est lui qui ramena à Dieu saint François de Borgia et saint Jean de Dieu; il fut aussi un des conseillers de sainte Thérèse et de saint Ignace. Vers la fin de sa vie surtout, il joignit à l'apostolat de la parole celui de la plume, et composa son traité *Audi, Filia*, « résumé complet et plein d'onction de tout ce que doit faire une âme pour s'arracher aux vanités du monde et pour s'attacher à Dieu » (p. 60). Parurent ensuite plusieurs autres traités moins étendus; il en écrivit dix-sept sur le Saint Sacrement. Deux volumes de lettres spirituelles lui valurent la réputation d'être l'une des grandes lumières de l'Église.

17. — Jacques Lainez et saint François-Xavier furent parmi les premiers enfants de saint Ignace de Loyola, et l'histoire de leur vie, c'est une notable partie de l'histoire des origines de la célèbre Compagnie de Jésus. La nouvelle biographie de *Saint François-Xavier*, par le P. Cros, celle de saint François Régis, du même auteur, pourraient être justement appelées : l'Histoire diplomatique de ces deux saints, car le P. Cros y a réuni bon nombre de documents inédits, de fac-similés de manuscrits, de gravures anciennes. Pour François-Xavier, il a fait d'heureuses découvertes dans les archives espagnoles, soit publiques, soit privées. Ainsi qu'il le dit dans l'Avant-propos, il ne se propose pas d'écrire la vie de

l'apôtre des Indes, mais de fournir quelques matériaux nouveaux aux biographes de l'avenir ; ce n'est pas non plus une vraie œuvre d'érudition, car il y manque « le signalement très précis et détaillé des sources de plusieurs des documents cités » (p. 1). Cependant, dans un long appendice (p. 533-536), les sources de certains documents qu'il serait, sans cela, difficile de ressaisir, parce qu'ils appartiennent à des fonds inexplorés jusqu'à ce jour, sont notées avec toute la précision désirable. Ce volume contient l'histoire des parents de François-Xavier depuis le XIVe siècle jusqu'à la naissance de l'enfant prédestiné (p. 1-131); depuis cette époque jusqu'aux études du jeune homme à l'Université de Paris (p. 131-269); ensuite, c'est la vie de l'étudiant, du jeune jésuite à Paris, s'étendant à son départ pour les Indes (p. 269-401); l'histoire de ses travaux apostoliques et de sa mort en Orient (p. 401-439); de son culte et des héritiers naturels de sa gloire (p. 455 et 477). Pour la plus grande utilité du lecteur, il serait bon de transcrire en espagnol d'abord les textes en fac-similés, puis d'en donner la traduction, car tout le monde n'est pas paléographe et ne connaît pas l'espagnol, et de donner le titre ou sommaire du manuscrit et sa date. Il eût été bien souhaitable aussi que les attributions ou identifications de certaines fonctions ou de certains mots espagnols eussent été définies. Ainsi, qu'étaient « l'escrivania » d'une chancellerie, trois « arrobas » de froment (p. 41) ? A quoi équivalaient de notre système moderne les 400 florins du poids et du coin d'Aragon (p. 49); les « cafizes » de froment (p. 52 et 102); douze « péonadas environ » (p. 99) ?

18. — *Le P. Jacques Lainez* fut plutôt un théologien qu'un apôtre. Il exerça une profonde influence sur les décisions du concile de Trente, où il fut envoyé avec le P. Alphonse Salmeron, comme théologien du Saint-Siège. Ses discours sur l'Eucharistie, sur la Justification, impressionnèrent vivement; il s'éleva aussi énergiquement contre les abus dans le clergé. Sur l'ordre de Pie IV, il accompagna, en qualité de conseiller et de théologien, le cardinal légat, Hippolyte d'Este, au colloque de Poissy, qui avait pour but de permettre aux catholiques et aux réformés d'exposer mutuellement leurs doctrines. Il fut d'une sagesse fructueuse dans le gouvernement de la Compagnie de Jésus comme deuxième général et successeur immédiat de son fondateur. Ce dernier le jugea capable de compléter la « Somme théologique » de saint Thomas. Un patient labeur a découvert, en 1892, la clef des caractères hiéroglyphiques qui avaient fait jusqu'ici de ses volumineux manuscrits des livres fermés, vraie cacographie qui, pendant des siècles, a enseveli des trésors exhumés enfin par le P. Grisar (p. 1 et p. 223-230). Le P. Rinaldi, un siècle après Ribadeneira, publia la *Vie de Lainez*, qui n'était qu'une traduction et un abrégé de Ribadeneira. Bartoli, dans son Histoire de la Compagnie en Italie, révèle des détails ignorés ou bien oubliés par Riba-

deneira, surtout comme théologien au concile de Trente. Le P. Boero a réuni « dans une seule biographie les faits rapportés par ces deux éminents écrivains.... en y joignant les documents qu'il a pu tirer soit des Lettres du P. Lainez, soit de divers auteurs contemporains dignes de foi » (p. 3), sans toutefois y faire entrer les autres écrits du deuxième général, qui n'étaient pas encore déchiffrés au moment où il écrivait (1880). La vie du P. Lainez en français est une bonne traduction du P. de Coppier.

19. — Les recherches érudites du P. Cros n'excluent point de la monographie sur *Saint François Régis* un parfum de piété qu'il glane le plus souvent dans la vie du saint par le P. Labroue, élève, contemporain du saint et son premier biographe, « le Ribadeneira de saint François Régis » (p. x). L'auteur a voulu parcourir les lieux où vécut son héros, y recueillir tous les souvenirs encore vivants, y interroger les manuscrits des dépôts publics ou privés : 1° les archives de M. le baron Duston (contrats de mariage, testaments, acquisitions de la famille de Régis); 2° les archives départementales de l'Aude (fonds de l'abbaye de la Grasse et des « Registres des insinuations, » petit fonds de minutes notariales venues de la Grasse) : 3° les minutes notariales du notaire de Fabrezan, du notaire de la Grasse et de M. Bauzil, notaire à Carcassonne (testament de Pierre Régis (p. 18-20), et enfin les archives de la Compagnie (vie du saint, son procès de béatification et l'histoire de son culte) (p. xi-xii). Les recherches généalogiques sur la famille des Régis et leur anoblissement, son extinction et les vicissitudes de la maison natale du saint, sont des résultats en partie inédits. Signalons encore le chapitre X, relatif à l'état religieux, au xviie siècle, du Forez, du Vivarais, du Velay, du Dauphiné, qu'évangélisa Régis. Le P. Cros réfute d'une façon péremptoire le bruit répandu par les jansénistes que le saint jésuite fut expulsé de la Compagnie (p. 82-83), avec les lettres du supérieur général de Régis, le P. Vitelleschi, ainsi qu'avec celles des supérieurs immédiats de l'apôtre du Vivarais. Ce livre est une œuvre maîtresse dont la piété, l'érudition et la littérature historique constituent le fond remarquable.

20. — En ce xviie siècle d'étroite et sèche piété janséniste, *Mlle Le Gras*, comme François Régis, contribua à faire fleurir la grande et affectueuse charité descendue du cœur du Christ. Son nom évoque nécessairement le souvenir du berceau de l'Institut des Filles de la Charité, « cette congrégation, dit l'abbé Perreyve, qui est à elle seule le plus beau discours que la terre ait entendu et comme le plus bel entretien entre Dieu et les hommes. » Saint François de Sales la conseilla, Mgr Camus la dirigea, et elle fut la coopératrice de saint Vincent de Paul dans la fondation et l'expansion de la congrégation de la Charité. Mme la comtesse de Richemont a composé le tissu de son livre des documents nombreux échappés au pillage de Saint-Lazare en 1789, et pour la plupart inédits, — des

lettres adressées à Mlle Le Gras par Mgr Camus, évêque de Belley, par le garde des sceaux Michel de Marillac, son oncle, par saint Vincent de Paul, de près de quatre cents lettres de la supérieure générale de la Charité entièrement inconnues du public, — des mémoires de l'époque. D'un style simple et limpide, comme il convenait à cette sainteté humble et douce, cet ouvrage offre cependant des pages choisies, où se trouvent les details intimes, la rapide extension de l'œuvre naissante, de fins aperçus de la haute science mystique, enfin des analogies saisissantes entre le XVIIe siècle et le caractère, les aspirations et les défaillances du nôtre. Livre plein d'une sève généreuse et d'un charme pieux, cette quatrième édition apprendra à plus d'un cœur inquiet comment les vraies âmes chrétiennes, malgré tous les naufrages, restent toujours debout, courageuses, pour se dévouer quand même. Les neuf cent vingt-trois maisons de la congrégation en France ou en Algérie et les mille cinquante-quatre autres à l'étranger (p. 387) disent éloquemment le merveilleux épanouissement de la Charité, dont Mlle Le Gras fut la mère providentielle.

21. — La vie populaire du *Vénérable J.-B. Gault* révèle aux fidèles ce nouveau Vénérable (4 février 1893). Peu d'évêques, au XVIIe siècle, ont fait revivre en eux le type de saint Charles Borromée à un égal degré. Gault fut d'une austérité qui surprendrait notre mollesse contemporaine. Il fut, avec son frère Eustache, son prédécesseur sur le siège de Marseille, membre de l'Oratoire, où l'un et l'autre se formèrent à la perfection religieuse. J.-B. Gault y puisa le goût de l'apostolat héroïque qui le porta aux catéchismes populaires et vers les épaves humaines des galères. L'auteur possède bien la bibliographie de son sujet et a profité aussi des archives de l'évêché de Marseille et des documents du procès de canonisation. A-t-il eu connaissance du « Vénérable Mgr Gault, » par Dom Bérengier, paru dans la *Revue du Monde catholique* (1er octobre 1893) et tiré à part, travail d'une érudition accessible aux différents lecteurs d'une Revue? Il ne l'a pas cité. Clercs et laïques liront avec profit ces pages écrites sans prétention, par une plume expérimentée et pieuse.

22. — Le XVIIe siècle a pour trait commun, dans l'histoire religieuse, les ravages du Jansénisme. *La Vénérable Mère Agnès de Jésus*, prieure du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Langeac, fut prédestinée pour être un remède à cette plaie spirituelle. D'après sa vie, œuvre de vulgarisation, elle coopéra, en quelque sorte, à l'établissement des séminaires en France, en dévoilant sa vocation à M. Olier, fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, et dont elle se disait la mère selon la grâce. Elle prit part encore à la régénération du clergé par la prière et la souffrance, qui furent l'emploi principal de son existence. C'est donc un épisode très intéressant de l'histoire religieuse du XVIIe siècle. Cette vie est divisée en trois parties : la vie extérieure de la vénérable Mère, sa vie intérieure (ses

vertus), sa vie posthume (ses miracles et l'introduction de sa cause).

23. — A cette époque d'aridité du cœur, d'étroitesse de l'esprit dans la piété chrétienne, *la Vénérable Mère Marie Poussepin* conçut et réalisa une œuvre de charité qui agit, se répand et se dévoue partout où il y a misère, défaillance, douleur. Elle fut une femme supérieure par son intelligence, ses vertus intimes, sa sagesse administrative. A la fin du XVIIe siècle (1653-1765), elle comprit, lorsque s'écroulaient les anciennes institutions monastiques, les conditions particulières des nouveaux ordres de femmes. Pour but au sien, elle donna le soulagement des misères sous toutes les formes, et notamment l'éducation des filles, auxquelles on enseignera leurs devoirs tout en les mettant en mesure de gagner honorablement leur vie. Les sœurs iront secourir les malheureux dans les hôpitaux, dans les logis lamentables et sur les champs de bataille. Bien que membre du tiers ordre de Saint-Dominique, la vénérée fondatrice, afin d'être mieux affranchie dans l'exercice de sa bienfaisance, ne fit pas de sa congrégation un tiers ordre, mais elle se contenta toujours d'une affiliation avec le célèbre institut dominicain, dont elle adopta l'habit blanc et noir. Pour faire le bien, elle ne demandera rien à la charité publique. Elle veut que sa famille religieuse apporte aux œuvres ce qu'elle possède et cherche le complément de ce qu'il faut dans le travail, l'économie et les industries du saint zèle. En partage elle reçut de Dieu la sagesse et la modération dans le bien et l'épreuve, la droiture et la simplicité. Elle fut la femme forte, morte à elle-même, en qui la faiblesse humaine ne se trahit par aucune défaillance, en dépit des tribulations de toute nature.

« Ce livre, dit l'auteur, est une œuvre de bonne foi. Point d'idées préconçues; peu d'appréciations personnelles; la vérité s'affirmant par les faits, ressortant des pièces produites dans leur simple teneur. Certain débat tenant au tempérament même de l'institut, et qui fut pour la vie de la vénérée Mère la source de longues épreuves, a été étudié uniquement par les textes et les faits, et résolu avec l'impartialité la plus rigoureuse, d'après les règles de la jurisprudence canonique. » La profusion des détails, des développements, des récits accessoires, fait disparaître quelquefois le relief de l'ouvrage dans ses parties maîtresses. A cela M. le chanoine Poüan, visant plutôt l'utilité que l'art, répond que son « livre doit tenir lieu d'annales à une congrégation qui en a été si longtemps privée, et que les moindres vestiges du passé qu'elle reconstitue à si grand'-peine ont, pour sa religion, un intérêt auquel le public ne peut que demeurer étranger » (p. XIV). Néanmoins, avec sa fine compétence littéraire et sa haute autorité doctrinale, S. Em. le cardinal Meignan a dit de cette Vie: « C'est un beau livre écrit de main de maître. »

24. — Sans appareil scientifique, avec une vive simplicité, une grande clarté, une chaleur d'apôtre, M. Launay expose les origines, l'organisation, les développements et les conquêtes d'âmes de la *Société des Mis-*

sions étrangères, qui compte plus de deux cents ans d'existence, depuis Mgr Pallu jusqu'à Mgr Puginier. C'est donc une considérable partie de l'histoire de l'Église, de sa diffusion, de ses martyrs dans l'Inde, le Japon, le Canada, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, la Chine. Il a mis un ordre lumineux dans un champ si vaste, si complexe, en faisant avec discernement le partage entre les faits devant entrer dans l'histoire générale de la Société et ceux réservés à l'histoire particulière de chaque mission. « J'écris séparément, dit M. Launay, l'histoire d'une Société ecclésiastique et l'histoire des Églises établies et conduites par les missionnaires de cette Société » (p. VII, préf.). C'est aussi une immense contribution à l'histoire générale et à l'histoire de nos colonies orientales. Sa principale source de renseignements consiste en plus de cent mille pièces inédites, manuscrits, lettres et mémoires, conservés dans les archives du séminaire des Missions étrangères. Il a employé dix ans à les dépouiller et à en composer un catalogue analytique formant douze volumes in-folio de mille pages chacun. Là, parmi ces lettres de missionnaires, ces reliques de martyrs, ces relations de voyages, on rencontre des découvertes intéressant la géographie, l'histoire, la linguistique, la théologie, la politique coloniale, l'histoire naturelle, et d'une autorité supérieure. Les dix-huit cent trente-cinq pages de l'ouvrage publient des événements qui seront un complément nécessaire à l'histoire de l'Église. Nos annales nationales y ont aussi leurs pages glorieuses, car cette Société toute française répandit, avec l'Évangile, l'amour de la France. Aussi fut-elle l'objet de la sympathie et de la protection des rois : Louis XIV, en faveur des missionnaires, envoie deux ambassades à Siam, une en Perse; il écrit au roi du Tonkin; il accorde au séminaire et à la Société des Missions étrangères une bienveillance effective, que leur continuèrent Louis XV, Louis XVI et Louis XVIII. La France intervint pour les chrétiens et les missionnaires : en Cochinchine, en 1843; en Chine, en 1844, 1857, 1859, 1870, 1874; au Japon, en 1858; en Corée, en 1867 et 1886; au Tonkin, en 1873, 1882 et 1883.

Des tableaux statistiques très clairs, à la fin du tome III (p. 532-595), permettent de se rendre compte facilement du personnel et des œuvres, soit de la Société en général, soit de chacune de ses missions; une table alphabétique et analytique termine ce même volume (p. 603-646). Un mérite à relever, c'est que l'auteur raconte impartialement les faits, ne donnant de preuves que celles qui ne peuvent froisser aucune susceptibilité, « sans multiplier les appréciations toujours trop aisément absolues et si difficilement exactes » (préf., p. VIII). Ce livre sera lu avec un vif intérêt par ceux qui désirent l'expansion coloniale de la France et qui veulent se rendre compte des services incontestables que nos missionnaires, dans les pays lointains, rendent à la mère patrie.

25. — Aux envahissements du jansénisme doctrinal, *Saint Alphonse-*

Marie de Liguori opposa sa théologie morale, faite de bon sens et de condescendance envers la déchéance humaine, sans toutefois tomber dans le laxisme qu'on lui a tant imputé. Il fut un apôtre à l'intérieur et usa envers l'impiété de la force d'une suave charité. Dans l'ordre politique, à peine envisagé par les historiens de sa vie, il soutint vigoureusement les dépositaires de l'autorité, qui descend de Dieu. Ami passionné de la pauvreté la plus désolée, il fonda, pour perpétuer son œuvre miséricordieuse, cette congrégation du Saint-Rédempteur, dont la devise est : *Evangelizare pauperibus*. Il continua la mission de saint Philippe de Néri (XVIe siècle), de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul et de Mlle Le Gras (XVIIe siècle) : de saint Philippe, il eut le charme de la piété, la simplicité de la vie et un profond amour de l'oraison ; de saint François, la science théologique et mystique et le zèle des âmes ; de saint Vincent, la charité pour les pauvres, mais cette charité qui s'adresse plus aux misères du cœur qu'aux détresses du corps. Tel est le portrait de saint Liguori, qui revit dans les deux volumes de l'illustre cardinal Alfonso Capecelatro. Il s'est inspiré surtout du travail du P. Tannoia, en trois gros volumes, dont la première édition parut en 1798. Ce dernier écrivain vécut pendant quarante ans dans l'intimité de saint Alphonse, fut un de ses fils spirituels qui consacra une grande partie de sa vie à rassembler tous les souvenirs de son vénéré Père, depuis son berceau jusqu'à son dernier soupir et au delà ; il visita les lieux où son héros avait passé, les personnes qui avaient eu des rapports avec lui. Une autre source meilleure à laquelle S. E. Capecelatro a largement puisé, ce sont les lettres du saint que les Pères Rédemptoristes ont naguère publiées en trois volumes : *Lettere di Sant' Alfonso M. de Liguori* (Desclée et de Brouwer). Elles rendent avec plus de vérité spontanée la figure du Bienheureux ; sous plus d'un aspect, elles l'illuminent et éclaircissent, en quelques passages, le texte de Tannoia (p. 16-17, t. I). Par leur ordre chronologique, elles dessinent les progrès de la piété d'Alphonse de Liguori et son caractère personnel. Cette dernière considération a déterminé l'érudit cardinal à écrire cette Vie. A cette occasion, Léon XIII lui assurait que cette histoire, comme celles de sainte Catherine de Sienne et de saint Philippe de Néri, répondait à son attente et satisferait les érudits pleinement (Bref du 21 juin 1893). Si quelqu'un ne l'a déjà entrepris, cette œuvre excellente mériterait d'être traduite en notre langue.

26. — La psychologie mystique de *Lodovico da Casoria*, enfant de saint François d'Assise, que nous décrit le même cardinal Capecelatro, se résume en trois mots : une foi vive, une simplicité évangélique, un ardent amour de Dieu, des pauvres et des souffrants. Les œuvres charitables qu'il entreprit en Italie, les contradictions qu'il essuya, ne se comptent pas. Sa compassion pour les malades, les infirmes, les aban-

donnés, les orphelins, les sourds-muets, lui fit ouvrir des hôpitaux, des refuges, et il avait pour tout capital la Providence ; il mendia pour ses pauvres, et la charité et la Providence l'enrichirent pour eux. Il rêvait aussi à l'âme des peuples noirs ; il voulut que l'Afrique convertît l'Afrique, et il jeta les fondements d'un collège pour instruire des négrillons dont il ferait des apôtres de l'Afrique. Lui-même alla les chercher à travers l'Égypte. Il créa l'ordre des Frères « Bigi » (gris), destinés aux hôpitaux des incurables ; missionnaires, ils devaient travailler à ramener à Dieu l'Italie dévoyée par les sectes antichrétiennes. Son labeur fut sans relâche et ses œuvres prospérèrent. Malgré une infirmité dévorante et des forces épuisées, galvanisé par l'étincelle de la charité, son activité ne déclinait pas. Vie généreuse à méditer en notre siècle d'égoïsme !

27. — En 1894, nous avions fait le compte rendu dans le *Polybiblion* (t. LXX, p. 352-353) de l'*Histoire de la servante de Dieu, Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier*, par le chanoine Sortais. Nous la croyions une œuvre définitive. Cette même année nous vaut une autre *Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier*. C'est M. l'abbé Pasquier, doyen de la Faculté libre d'Angers, qui en est l'auteur apprécié. A-t-il eu entre les mains des documents nouveaux, inconnus de M. Sortais ? Il ne nous le spécifie point. A la différence de M. Sortais, qui traite de la Mère Pelletier, comme fondatrice et supérieure générale du Bon-Pasteur, dans le cours du premier volume, et, dans le second, de sa vie intérieure et cachée, M. Pasquier suit tout simplement l'ordre chronologique, qui a peut-être moins d'art, mais plus de logique. La couverture des volumes elle-même nous avertit que « cette édition est la seule publiée avec l'autorisation et par les soins de la congrégation. » Le cardinal Monaco la Valletta, protecteur du Bon-Pasteur d'Angers, l'a honorée de sa haute bienveillance. Serait-elle donc seule l'histoire officielle de la Mère Pelletier ? Quoi qu'il en soit, les deux ouvrages sur le même sujet ne peuvent qu'aider à faire connaître cette belle et sainte vie, et cette bienfaisante congrégation dont les deux cents maisons sont réparties dans l'ancien et dans le nouveau monde. Son but est de recevoir, non seulement les agneaux innocents, mais les brebis égarées. Les sources de cette histoire sont les récits des religieuses qui ont connu la fondatrice, les Annales de la communauté, le Livre d'or des hauts faits du Bon-Pasteur, les Lettres et les entretiens de la vénérée Mère. Sa physionomie est donc bien authentique. Le style de cet ouvrage est d'une grande spontanéité, coloré, quoique d'une touche austère.

28. — L'œuvre de la Mère Marie Pelletier est une œuvre surtout de relèvement ; celle de *la Révérende Mère Marie-Françoise* a pour raison principale la préservation des jeunes filles de la classe pauvre et ouvrière dont la bonne, mais vacillante volonté, a besoin d'être aidée et guidée pendant qu'elles sont livrées à elles-mêmes ou qu'elles subissent la fu-

neste influence des ateliers. Mlle Lefebvre crut possible de prévenir les atteintes du mal en allant au-devant de celles qui vont être exposées au danger, offrant à leurs parents, qui ne peuvent s'occuper d'elles, de les lui confier. Elle s'engageait à entourer ces jeunes filles de toutes les tendresses familiales, à leur donner en même temps qu'une éducation chrétienne une instruction et une formation suffisantes pour toutes les professions qu'elles voudraient exercer au moment de quitter son asile préservateur. C'est à Paris, au faubourg de Montrouge, rue de la Voie Verte, que naquit, dans la pauvreté, l'œuvre si charitable, en une maison que M. de Geslin, curé de Saint-Médard, mit à la disposition de la fondatrice et de ses cinq premières filles, errant dans Paris, sans toit, sans pain. Deux mois après, elle loua un immeuble mieux approprié à l'exercice de sa mission. C'était le 2 juin 1865, et c'est là que la jeune congrégation prit le titre du Saint-Nom de Jésus. Comme elles n'avaient aucune ressource, les religieuses devaient se livrer au travail manuel pour sustenter les jeunes filles et les y former, en rendant l'œuvre le plus gratuite possible. Et l'Institut florissait sous la sage administration de la Mère Marie-Françoise. A peine une année s'était-elle écoulée depuis la seconde installation dans une maison de l'avenue de Châtillon, que le local était trop étroit déjà. On achetait un vaste terrain à l'extrémité de la rue de Vanves, dans le quartier si pauvre de Plaisance (4 mai 1866). C'est là que se bâtit la maison mère de la congrégation et où les sœurs du Saint-Nom de Jésus s'établirent définitivement, le 29 juin 1867, dans des conditions parfaites de salubrité. Que ceux qui veulent se rendre compte de la vie de la ruche sainte lisent le chapitre XXI. Pendant que la maison matérielle s'édifiait, la Vénérable Mère écrivait les Constitutions de la congrégation, qui furent approuvées par le cardinal Guibert, en 1874. L'avenir assuré, l'œuvre couronnée, elle s'endormit en Dieu, le 11 janvier 1888.

29. — M. Thiers disait un jour : « Donnez-moi cinq cents religieuses et je me charge de réformer toutes les prisons du royaume ; avec leur chapelet au côté, elles auront certainement plus d'influence que les gardiens avec leur sabre. » C'est à cette vie régénératrice que *la Révérende Mère Saint-Augustin*, enfant du Dauphiné, consacra le dévouement de toute son existence, sa haute intelligence de supérieure et fondatrice de la congrégation des sœurs de Marie-Joseph pour les prisons. Sa biographie est composée avec une réserve et une sobriété de détails que l'on croirait imposées par l'humilité de la Révérende Mère à l'auteur, qui fut sa secrétaire et sa confidente. Elle expose avec concision l'origine de la congrégation et énumère plutôt qu'elle ne raconte les nombreuses fondations de l'Institut prospère. En 1846, la Mère Saint-Augustin se chargea du patronage des jeunes filles condamnées à l'éducation correctionnelle, fondé par Mme de Lamartine à Paris, rue de Vaugirard. Aussitôt après, à Vau-

girard, elle installa ses sœurs à l'ouvroir de la Miséricorde, destiné aux libérées. En 1853, elle donna des religieuses pour commencer l'œuvre des Jeunes Incurables, qu'établissaient à Paris quelques dames généreuses. L'exactitude et la précision de ce livre en font un document qui doit être lu par ceux qui voudraient connaître cette vie féconde d'Anne Quinon, ou qui travaillent à la transformation de l'esprit des prisons, ces écoles mutuelles du vice.

30. — Petit livre d'émotion envahissante, de style délicat, que *les Petites Sœurs des pauvres*. C'est un suggestif plaidoyer en faveur des « saintes mendiantes » qui vont quêter à tous les étages, à toutes les portes, avec un bon sourire aux lèvres et au bras leurs immenses bassines : « Pour nos pauvres petits vieux, s'il vous plaît! » Car ces pauvres sont des vieux, et ces vieux sont leurs enfants choyés. Qu'il soit répandu, ce volume, partout, dans la société fortunée, parmi les classes laborieuses! Tous, après l'avoir parcouru, le fermeront pour ouvrir largement leur cœur et leurs mains à la pitié généreuse pour une œuvre belle entre toutes, oui, « la merveille du XIXe siècle. » Elle vit le jour, en 1840, dans un coin perdu de province, à Saint-Servan, dans une mansarde de la rue du Centre. Elle eut pour père un humble vicaire de ce petit port de mer, l'abbé Le Pailleur, auquel s'adjoignit la coopération de trois ouvrières : Jeanne Jugan, Marie Jamet et Virginie Trédaniel. Aujourd'hui, malgré vents et marées, elle compte en France cent six maisons, en Espagne cinquante et une, en Angleterre vingt-neuf, en Amérique trente, en Italie seize, en Belgique treize, en Afrique quatre, en Océanie trois, en Portugal une et en Turquie une (p. 2 et p. 315-319). Les vieillards qui habitent ces demeures de la Charité sont au nombre de trente-trois mille cent trente-deux (en 1894) : il y a quatre mille quatre cent soixante-quinze Petites Sœurs vivantes, tandis que déjà la mort en a frappé mille trente et une, les arrachant à leur rude tâche, qui souvent n'eut ici-bas pour récompense que les murmures des « vieux ingrats » (p. 299).

31. — *Catinon-Menette* fut une âme droite, sachant à peine écrire, et pitoyable à tout ce qui souffre. Pendant la période révolutionnaire, elle porta héroïquement des secours aux prêtres persécutés ; elle passait sa vie à faire le bien parmi les pauvres, les malades, les prisonniers et autour des morts. Les habitants de Mauriac, son pays, demandèrent pour elle le prix Montyon. Elle a été peinte avec simplicité et onction. Comme fond du tableau, quelques pages de la tourmente révolutionnaire, qui sont un fragment de la chronique du vaillant clergé auvergnat et le martyrologe de l'arrondissement de Mauriac. A sa mort dans cette ville, le peuple lui fit la plus belle oraison funèbre en disant : « La plus brave femme de Mauriac vient de mourir! »

32. — L'émule de Dom Bosco, *P. Chevrier*, eut des difficultés

peut-être plus grandes à vaincre avec des moyens intellectuels moins exceptionnels que ceux du prêtre italien. Il fonda à Fourvières, en 1860, l'œuvre de la Première Communion, qu'il étendit aux deux sexes ; il s'occupa de rassembler à cette fin les enfants sans culture, appliqués au travail de neuf à dix ans, ne fréquentant ni école ni catéchisme paroissial. Il transféra sa maison dans le quartier misérable de la Guillotière, dans un local où se réunissait la lie de cette population ouvrière. Le lendemain de la confirmation, c'est-à-dire deux jours après la première communion, les pauvres abandonnés repartent, après six mois de séjour, pour faire place à d'autres, car d'autres abandonnés frappent à la porte du Prado. C'est là la différence avec les orphelinats de Dom Bosco, de l'abbé Roussel à Auteuil, les orphelinats agricoles du Seillon, près de Bourg, qui gardent les enfants jusqu'à l'approche de leur majorité et les munissent d'un métier avant de les rendre à la lutte pour la vie. Le P. Chevrier choisissait à ses pupilles de bons ateliers, tout en les suivant et leur offrant des jours de réunion. Beaucoup de jeunes filles et de jeunes gens entrent, les uns dans la vie religieuse, les autres chez les frères. Le trait capital de l'œuvre du P. Chevrier fut de grouper autour de lui des prêtres pour enseigner Dieu aux enfants du peuple et ayant pour principe fondamental la pauvreté évangélique. Dans ce dessein, il créa une école cléricale, afin de recruter des prêtres séculiers vivant en communauté. Cette pépinière sacerdotale commença en 1864. Il voulut aussi réunir en une Persévérance, qu'il transforma en cercle de jeunes gens, les premiers communiants après leur départ du Prado. Il mourut jeune encore, en 1879, mais le Prado vit et grandit. L'école cléricale, l'avenir de l'œuvre, compte environ soixante élèves de latin, des philosophes, des grands séminaristes, et en plus ceux qui font leur service militaire. Seize prêtres s'y dévouent. En résumé, sont actuellement au Prado trois cents personnes qui vivent sur les fonds de la Providence.

33. — Les esprits exempts de préjugés sectaires comme ceux qui en sont imbus, voulant suivre l'histoire de l'évangélisation de notre établissement au Tonkin, doivent lire l'impartiale et exacte *Vie de Mgr Puginier*. Il fut non seulement un saint et vaillant évêque, mais encore un habile politique, tout dévoué aux idées françaises. Si ses sages conseils avaient été écoutés, que de déboires eussent été évités, que de sang eût été épargné pour arriver à une décisive pacification ! Personne d'ailleurs ne connaissait le terrain comme lui ; il n'a point ménagé ses intelligentes et pratiques observations aux gouverneurs généraux, aux commandants en chef, aux ministres compétents, à Mgr Freppel, député, et sans aucune pensée de critique systématique. C'est à lui que nous devons en très grande partie la colonie du Tonkin, car il fut toujours opposé à l'abandon (p. 377), qu'il considérait « pour la France comme un échec immense, et où, à défaut de la France, l'Angleterre, l'Allemagne, seraient

infailliblement venues » (p. 372). C'eût été, selon lui, « une honte qu'aucune raison ne saurait légitimer, la perte de tant de sacrifices d'hommes et d'argent rendus inutiles, l'enterrement de l'influence française en Annam et dans tout l'Extrême-Orient, la ruine des missions et, dans un temps plus ou moins éloigné, le massacre des populations qu'on a compromises en les invitant à se rallier à notre cause » (p. 377). Le prélat n'avait point appelé nos compatriotes au Tonkin ; il était resté complètement étranger aux raisons purement politiques qui avaient mis aux prises le gouvernement français et celui de Hué. Une fois la lutte entamée, il intervint en prudent et bienfaisant médiateur : aux vainqueurs, il recommanda la modération dans l'usage de la victoire et une certaine accommodation aux mœurs et aux idées des races indigènes ; aux vaincus, il conseilla la soumission loyale à un peuple chevaleresque qui ne vient pas leur enlever leur nationalité, mais les faire entrer seulement peu à peu dans la grande famille des nations civilisées. Les uns comme les autres n'eussent eu que profit à suivre ces exhortations désintéressées. « Si le gouvernement, assurait-il en 1886, comprend ses vrais intérêts et s'il veut favoriser la prédication de l'Évangile et l'enseignement de notre langue, j'affirme qu'avant vingt ans, sans violenter personne, ce pays sera chrétien et français » (p. 374). Combien encore nous sommes loin de compte ! Quant aux fautes commises et qui eussent été évitées si on avait pris en considération ses conseils expérimentés, il les ramène à trois chefs : 1° nos tergiversations et notre incohérence politique et administrative ; 2° notre trop grande facilité à nous fier aux Annamites, particulièrement aux lettrés, qui sont et seront toujours les pires ennemis de l'influence française ; 3° l'abandon systématique des chrétiens, nos alliés naturels, aux basses rancunes des mandarins, dans l'espoir irréalisé de nous obtenir ainsi les sympathies des bouddhistes en leur sacrifiant nos meilleurs amis (p. 382 et suiv.). Il fut le premier à réprouver ouvertement l'envoi de troupes par « petits paquets. » « Si l'on avait fait dès le principe, dit-il, une expédition sérieuse, on aurait obtenu le même résultat avec moins d'hommes et moins d'argent » (p. 382). « L'échec de l'expédition Rivière a eu lieu beaucoup à cause des tergiversations du gouvernement français, qui a engagé l'affaire du Tonkin peu à peu, suffisamment pour pousser l'ennemi à la résistance sans cependant envoyer lui-même à temps les renforts nécessaires pour agir vigoureusement » (*ibid*). Comme on le voit, la *Vie de Mgr Puginier* est de première importance pour notre histoire religieuse et coloniale. M. Louvet, missionnaire en Cochinchine, qui eut des rapports personnels avec Mgr Puginier, avait une compétence incontestable pour composer ce livre intéressant ; il a eu la connaissance des hommes et des choses du pays ; toutes les archives lui ont été ouvertes ; il a eu en main la très volumineuse correspondance du prélat, sans compter qu'il a

passé plusieurs mois auprès de son successeur, au milieu des missionnaires, dont Mgr Puginier était le père et l'ami. Les trois divisions adoptées par M. Louvet sont : le Missionnaire, l'Évêque, le Patriote. « Le missionnaire nous initie aux travaux et aux vertus de l'apôtre ; l'évêque nous montre le successeur des Retord et des Theurel, déployant à la tête de la mission du Tonkin occidental, la plus étendue des vingt-sept missions confiées à la société des Missions étrangères, les qualités d'administrateur consommé ; le patriote, enfin, nous redit ses efforts constants pour servir la France, pour éclairer nos gouvernants, et, au besoin, pour les avertir respectueusement de leurs fautes et sauvegarder les intérêts compromis du pays. » A l'occasion de la mort de Mgr Puginier, M. Brière, notre ancien résident supérieur à Hué, écrivait avec une franchise reconnaissante : « Pendant mon séjour au Tonkin, j'ai pu apprécier le patriotisme éclairé et désintéressé qui dictait tous ses actes, et les sages avis qu'il adressait aux représentants du pouvoir m'ont été d'un secours précieux dans plus d'une circonstance. La mort de Mgr Puginier est une perte cruelle pour l'Église, mais aussi et surtout pour la France et pour le Tonkin, dont l'illustre évêque avait si largement contribué à faire une terre française » (p. 593). L'auteur, au cours de cet ouvrage, expose aussi sa propre pensée sur la question du Tonkin. On ne peut lui contester ce droit. Cependant son rôle est plutôt celui de peintre de l'évêque de Mauricastre. Ne nous en plaignons pas : s'il se met en scène, c'est avec des tons chauds qui rendent l'œuvre plus animée.

34. — C'est dans la Nouvelle-Calédonie que M. Léon Fautrat nous montre l'action des *Missionnaires de France*, à partir de 1843. Par eux fut plantée la croix civilisatrice au sein de tribus anthropophages, en même temps qu'ils arrachaient cette terre du Pacifique à notre rivale, l'Angleterre, qui, elle aussi, tentait hypocritement de placer ces peuplades sous la domination de son pavillon. Ils y faisaient flotter le drapeau de la France, après dix ans de souffrances surhumaines. Lorsqu'on y établit un pénitencier, ils donnèrent leurs soins les plus dévoués à ceux que le crime avait jetés sur cette terre perdue au milieu de l'océan. L'histoire de la mission catholique en Nouvelle-Calédonie, c'est aussi l'histoire de cette nouvelle France, des beaux faits et gestes de nos courageux marins. C'est grâce aux documents puisés aux archives mêmes de la mission que l'auteur a pu résumer, non sans bonheur, l'histoire de l'île calédonienne depuis l'arrivée de nos missionnaires français, « ces grands serviteurs du pays. »

35. — Le P. de Boylesve donne un résumé de l'histoire *des Papes* et de leur salutaire influence sur le monde entier. C'est une thèse où les faits saillants de l'histoire de la Papauté établissent qu'il n'est point bon, pour les individus comme pour les nations, de toucher aux successeurs de Pierre. Les jugements portés sont nets et les discussions des questions

agitées par la controverse sont lumineuses, comme la révocation de l'édit de Nantes, que l'écrivain approuve, et le guet-apens de la Saint-Barthélemy, qu'il flétrit. Pourquoi, dans l'apparition du Labarum, ne prouve-t-il pas que ce fait merveilleux eut la Gaule pour théâtre? C'eût été glorieux pour la terre gauloise, berceau de la France. C'est ce qui dut avoir lieu, d'après de récentes études. Le récit d'Eusèbe (*De Vitâ Constantini*, I, 39 et suiv.) suppose, en effet, que les réflexions par lesquelles fut préparée la conversion de Constantin et le fait surnaturel qui la décida se produisirent pendant que l'armée était en marche, avant l'entrée en Italie et les premiers combats livrés aux troupes de Mayence. L'ordre des chapitres, la suite naturelle des événements, amènent à cette conclusion. Et, entre l'affirmation de Lactance, admise par Baluze et Darras, qui place l'événement aux portes de Rome, à la veille de la bataille du pont Milvius, et le témoignage d'Eusèbe, qui s'appuie sur la narration recueillie de la bouche même du prince et confirmée par serment, la préférence doit être donnée à Eusèbe, si bien informé et si sincère que M. Boissier l'a défendu de tout soupçon de mensonge (*Fin du paganisme*, I, 16, note). D'autre part, les traditions romaines allégnées en faveur de la terre italienne ne remontent pas plus haut que le XVIIe ou le XVIIIe siècle, d'après M. de Rossi (*Le Labarum, étude critique et archéologique*, par l'abbé J.-P. Desroches, 1894, Ire part.). La liste chronologique des Papes et des conciles généraux termine cet intéressant volume de vulgarisation.

36. — La Papauté, qui reste debout au milieu des bouleversements et des persécutions séculaires, peut être considérée comme un miracle permanent. Ce n'est pas à ce point de vue que s'est placé M. Arthur Loth pour *le Miracle en France au XIXe siècle*. C'est le miracle strictement et théologiquement surnaturel qu'il examine et dont l'événement s'est accompli en terre française. Ce beau livre est une œuvre d'apologétique et une œuvre d'histoire. L'apologie est surtout dans l'Introduction, qui est un traite concentré du miracle; l'histoire, dans les nombreux récits ponctuellement et élégamment racontés. L'Introduction explique nettement la différence essentielle existant entre le vrai miracle et les phénomènes mystérieux du spiritisme, de l'hypnotisme, de l'hystérie, et fournit une très juste raison de la demi-obscurité qui entoure l'action miraculeuse de Dieu : « Il est vrai, les miracles n'ont point les caractères d'évidence invincible que requiert le scepticisme. Aucun d'eux ne s'impose irrésistiblement. De même qu'il est de l'essence de toute vérité révélée d'être enveloppée d'une certaine obscurité afin que la liberté de l'homme demeure intacte, ainsi, dans tout miracle, il y a une part de doute pour que la foi trouve sa place » (p. 16-17). En un mot, il démontre la possibilité et la réalité du miracle dans l'histoire de France. Chez elle le miracle s'est succédé de siècle en siècle sous les formes les

plus diverses et les plus saisissantes. En aucun temps, en aucun pays, il n'y a eu plus de miracles qu'en France. Dans le corps du livre, en des pages d'une littérature élevée et d'une doctrine inattaquable, il expose les merveilles surnaturelles qui ont éclaté en notre siècle de rationalisme : la Croix de Migné (1826); la Médaille miraculeuse (1830); Notre-Dame du Laus; Notre-Dame des Victoires (1836); Notre-Dame de Chartres; Notre-Dame de Rocamadour; Notre-Dame de la Garde, à Marseille; Notre-Dame de la Salette; Notre-Dame de Lourdes et ses miracles certains; Notre-Dame de Pellevoisin (1876); Notre-Dame de Pontmain (1871); miracles du bienheureux Benoît Labre, de sainte Germaine Cousin de Pibrac, du bienheureux J.-B. de la Salle, des bienheureux Gabriel Perboyre et Pierre Chanel, du vénérable J.-B. Vianney, curé d'Ars, etc.; miracles du Très Saint Sacrement : le Très Saint Sacrement de Miracle, à Douai, l'Hostie miraculeuse de Faverney, l'Hostie sanglante des Billettes, les Hosties miraculeuses de Pézilla de la Rivière (1793) (Pyrénées Orientales), etc. Cette énumération nous amène à faire remarquer qu'un certain nombre de ces miracles ne sont point d'accord avec le titre, puisqu'ils se sont produits bien avant le XIXe siècle. Et dès lors pourquoi ne pas mentionner le miracle du ciboire volé à l'église de Saint-Gervais, à Paris, l'apparition de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la bienheureuse Marguerite-Marie, Notre-Dame de Fourvières, etc.? M. Arthur Loth connaît sans doute la brochure de l'abbé E. Lacroix : « Le miracle de la sainte Hostie de 1290, à Paris. Notice sur l'Hostie miraculeuse de la rue des Billettes, avec le texte des documents originaux qui attestent le miracle » (Paris, 1890, in-18 de 72 p.). Il eût été utile d'y référer, bien que l'auteur n'ait pas voulu faire œuvre d'érudition.

37. — L'apparition de *Lourdes* nous a valu une éclosion plus ou moins hâtive de brochures de toutes couleurs, de tous formats, de tout esprit. M. l'abbé Domenech y est aussi allé de sa brochure. Voyageur dans les deux hémisphères (p. 1), à la prière de quelques amis, il publie « ses souvenirs et ses notes, qui dormaient depuis longtemps au fond de ses malles » (p. 2). « Les notes sur *Lourdes* formaient plusieurs chapitres des *Secrets de ma valise*, ouvrage qui n'est pas encore publié.... » « Ce livre, nous déclare l'auteur, n'étant qu'un simple récit de mes impressions personnelles et non pas un livre de critique et de controverse, je n'ai pas à discuter le caractère des ouvrages parus sur la matière » (p. 4). Donc ce livre est classé : c'est une histoire de Notre-Dame de Lourdes, des guérisons, de la vie religieuse au sanctuaire — impressionniste, populaire, écrite en un style simple, prime-sautier. Grâce à de longs séjours à la grotte, M. Domenech est un témoin oculaire des faits qu'il « crayonne » jour par jour, offrant un intérêt quelconque : processions, prédicateurs, pèlerinages, foules, conversations, chants, etc., le tout sans dessin bien circonscrit.

38. — A côté des *Parfums de Lourdes*, son aîné, le livre de M. Colin sur *Notre-Dame de Pontmain* mérite de prendre rang. On retrouvera, dans ce dernier, la même foi, le même charme, le même sentiment, le même talent, la même poésie rayonnante d'amour envers Marie. C'est le récit de l'apparition pleine d'espérance de la Vierge miséricordieuse, après nos derniers désastres. A deux jeunes enfants elle dit avec insistance : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. » C'est par la prière aussi, par des enquêtes approfondies ; c'est en habitant longtemps les lieux qui furent le théâtre des événements qu'il raconte ; c'est en écoutant attentivement la voix des témoins directs et des témoins indirects ; c'est en sachant découvrir, avec d'autres faits religieux, d'étonnantes coïncidences, que M. Colin a donné à son œuvre une physionomie propre et attachante, bien que des critiques méticuleux puissent lui reprocher de s'être attardé parfois en des récits étrangers, en apparence, à l'événement miraculeux. Moins heureux il est lorsqu'il blasonne les armes de Mgr Le Mée (p. 276) : « D'azur à la croix (de quel émail ?) rayonnante plantée dans une champagne (c'est plutôt « campagne » qu'on dit) de sinople, cartonnée (pour cantonnée) de deux encres (pour ancres) d'argent » (c'est-à-dire en sautoir d'argent). Celles de Mgr Wicart ne sont guère mieux traitées : « D'azur à trois étoiles (de quel émail ?) avec croix blanche d'argent (ce qui n'indique pas la disposition respective des pièces ; de plus la couleur blanche en blason, c'est l'argent ; donc blanche est une inutilité).

39. — Le *Ménologe des curés et des prêtres séculiers* comble une lacune, car tous les ordres religieux ont le leur ; seul le clergé séculier n'avait pas le sien. Cependant il y manque, à ce ménologe, le nom des prêtres morts en odeur de sainteté dont le souvenir a été purement local. Il contient les noms d'environ trois cent quatre-vingts prêtres séculiers inscrits dans le martyrologe romain ou dans d'autres martyrologes. Dans ce travail on a suivi l'ordre du calendrier, le plus naturel, sinon le plus logique. A côté de chaque vie, de chaque nom (car il n'y a quelquefois pour toute histoire qu'un nom et une date), les titres des sources sont indiqués, quelquefois aussi un seul nom d'auteur. On ne pourrait pas y recourir facilement. Certaines vies sont reproduites telles qu'elles sont dans les hagiographes, surtout pour les modernes. Pour les anciens, le style a été seulement rajeuni ; d'autres sont en grand nombre tirées des Bollandistes ; celles qui étaient trop étendues, on les a abrégées ; les courtes ont été simplement traduites du latin en français. A la suite du Ménologe a été ajouté le Martyrologe de la Révolution, en mettant jour par jour, autant qu'on en a pu découvrir, les noms des curés et prêtres tués en haine de la foi ; c'est encore l'ordre du calendrier qui préside à leur classement. Dans cette galerie de saints prêtres, à quel titre rencontre-t-on les gravures figurant Richelieu et Constantin le Grand ?

40. — On pourrait appeler *les Vierges saintes* le Ménologe à l'usage des jeunes filles. Mme de Gentelles, d'une plume délicate et pieuse, nous fait les portraits de sainte Marthe, sainte Cécile, sainte Agathe, sainte Philomène, sainte Agnès, sainte Catherine, sainte Geneviève, sainte Ursule, sainte Claire, sainte Germaine Cousin, la bienheureuse Marguerite-Marie.

41. — *Félix André :* angélique congréganiste du petit séminaire de Sainte-Garde, à Avignon. C'est un lis dont l'éphémère destinée de sa vie fut d'embaumer l'âme de ses camarades, et dont ce petit livre nous conserve l'exquis souvenir pour le plus grand bien de nos jeunes séminaristes.

42. — Les *Petites Fleurs de la vénérable Mère Marie de Sales Chappuis* ont été cueillies dans sa Vie écrite par le T. R. P. Brisson, supérieur général des oblats de Saint-François de Sales. Pour en composer un bouquet, il n'a pas été nécessaire d'imiter « la bouquetière Glycera, qui savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs » (saint François de Sales) : il a suffi de prendre, tels que nous les a donnés le confesseur de la servante de Dieu, les traits qui nous dévoilent l'aimable sainteté de l'illustre visitandine. Quelques courtes pensées de la fervente religieuse, fille et imitatrice zélée de l'évêque de Genève, apportent, elles aussi, leur grâce et leur parfum à cette spirituelle floraison.

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *Jeanne Darc* (sic), *l'héroïne de la France*, préface d'Émile Gossot. Paris, Ducrocq, 1895, in-4 de 488 p., 7 fr. — 2. *Histoire de Jeanne d'Arc*, d'après les travaux les plus récents, suivie du decret de Rome qui la proclame Vénérable, avec notes et pièces justificatives, par PH.-H. DUNAND, ancien aumônier du lycée de Toulouse. Paris, Poussielgue; Toulouse, Privat, 1895, in-8 de XVIII-524 p., 6 fr. — 3. *Histoire populaire de Jeanne d'Arc, libératrice du royaume de France*, par l'abbé JOSEPH NICOLAS. Paris et Poitiers, Oudin, 1894, in-4 illustré de 320 p., 3 fr. — 4. *Vie de Jeanne d'Arc (1412-1431)*, par ÉMILE KELLER. Paris, Bloud et Barral, 1894, in-18 illustré de 36 p., 0 fr. 20. — 5. *La Vénérable Jeanne d'Arc*, par A. DE CONDÉ. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1894, in-12 de 94 p. avec 25 grav., 1 fr. — 6. *Vénérable Jeanne d'Arc*, par Un moine de Fontfroide. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-8 de 124 p., 1 fr. 50. — 7. *Jeanne d'Arc*, par H. BUFFENOIR. Paris, Pairault, 1895, format minuscule de 98 p., illustr. de G. Marie, 1 fr. 50. — 8. *Jeanne d'Arc champenoise*, étude critique sur la véritable nationalité de la Pucelle, d'après les documents officiels de son époque et les plus récentes publications, par E. MISSET. Paris, Champion ; Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 80 p., 2 fr. 50. — 9. *Jeanne d'Arc champenoise*, première réponse à M. l'abbé L'Hôte, professeur au grand séminaire de Saint-Dié, par E. MISSET. Paris, Champion ; Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 14 p. — 10. *Jeanne d'Arc, le duc de Lorraine et le sire de Baudricourt, contribution à l'histoire de la Pucelle et de la région lotharingique*, par LÉON MOUGENOT. Nancy, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 153 p. — 11. *Les Juges de Jeanne d'Arc à Poitiers, membres du Parlement ou gens d'Église?* par OCTAVE RAGUENET DE SAINT-ALBIN. Orléans, Herluison, 1894, in-8 de 46 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Sainte-Croix*).— 12. *Études foréziennes. Les Deux Procès de Jeanne d'Arc et le manuscrit d'Urfé*, par l'abbé REURE. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 12 p. (*Extrait de l'Université catholique*). — 13. *Jehanne des Armoises, Pu-*

celle d'Orléans, par Gaston Save. Nancy, imp. Crépin-Leblond, 1893, in-8 de 31 p. (Extrait de la *Lorraine artiste*). — 14. *Jeanne Darc* (sic), *preuves de son martyre à Rouen*, par J.-E. Choussy. Orléans, Herluison, 1894, in-8 de 35 p. — 15. *Jeanne Darc* (sic), *sa vraie mission*, par J.-E. Choussy. Orléans, Herluison, 1895, in-8 de xi-64 p. — 16. *Jeanne d'Arc devant la Sacrée Congrégation des Rites*, par le P. Pie de Langogne, des Frères mineurs capucins. Paris, Maison de la bonne presse, 1894, in-8 xxxi-231 p., 3 fr. — 17. *L'Étendard de Jeanne d'Arc*, par Gabriel Martin. Paris, au siège du Comité de Jeanne d'Arc, 1894, in-fol. de 16 p. (Extrait des *Notes d'art et d'archéologie*). — 18. *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé à Notre-Dame, le dimanche 22 avril 1894*, par le R. P. Feuillette, de l'ordre de Saint-Dominique. Paris, imp. A. Quelquejeu, 1894, in-8 de 67 p. — 19. *La Colombe de la France*, discours en l'honneur de Jeanne d'Arc, prononcé.... par l'abbé Léon Gauthey, vicaire général d'Autun. Autun, imp. Dejussieu, 1894, in-8 de 39 p. — 20. *Jeanne d'Arc conservatrice du cœur de la France*, panégyrique prononcé.... par l'abbé Joseph Lémann. Lyon, Vitte ; Paris, Lecoffre ; Orléans, Herluison, in-8 de 30 p., 1 fr. — 21. *La Mission providentielle de Jeanne d'Arc*, conférence par le R. P. Ollivier, des Frères prêcheurs. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 29 p., 0 fr. 60. — 22. *A propos des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc*. Vœux et espérances. Lettres à une supérieure générale de congrégation enseignante [par l'abbé Dunand]. Toulouse, Privat, 1894, in-8 de 44 p. — 23. *France-Album à Jeanne d'Arc*. Album avec préface de l'abbé Le Nordez. Paris, Direction de France-Album, s. d., 0 fr. 50. — 24. *A la jeunesse de France. Jeanne d'Arc*, cantate, paroles de G. Pavageau, musique de C. Marcetteau. Chez les auteurs, aux Sables-d'Olonne (Vendée), 1894, in-fol. de 45 p., 3 fr.

1. — L'ouvrage intitulé : *Jeanne Darc (sic), l'héroïne de la France*, que M. Émile Gossot, « professeur honoraire de l'Université, lauréat de l'Académie française, » s'est chargé de présenter au public et dont il déclare avoir « revu » le texte, a déjà été signalé ici dans l'article consacré aux « Récentes publications illustrées » (t. LXXI, p. 499). Mais, comme cet article le faisait prévoir, il a paru juste de tirer le livre dont il s'agit de la foule des livres d'étrennes, et de lui consacrer de nouveau une mention spéciale dans le compte rendu des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. L'auteur ne s'est point nommé, mais ce n'est certainement pas le premier venu. Il a un réel et même un notable talent de narrateur et d'écrivain, et, au point de vue littéraire, cette nouvelle biographie de l'héroïque vierge a droit à un rang distingué parmi les nombreux récits du même genre sur le même sujet. Elle se divise en quatre livres, intitulés : I. La Mission. II. La Probation. III. L'Action. IV. La Passion. Comme on l'a dit déjà, elle appelle de notables réserves sur des points importants soit d'histoire, soit de doctrine. L'esprit n'en est pas irréligieux ni formellement opposé au surnaturel. Mais l'auteur est fortement imbu des préjugés naturalistes et rationalistes de notre temps, et il ne réussit pas à s'en défaire, alors même qu'il touche et constate les signes directs de l'intervention divine dans la mission et la carrière de Jeanne d'Arc. Il n'est pas exempt non plus des préjugés de l'école révolutionnaire, comme on s'en aperçoit assez à ses jugements sur Charles VII et à sa conception générale de l'histoire de France. Enfin il laisse percer çà et là une pointe « anticléricale » (notamment p. 377, 482, 483). C'est assez dire que ce livre ne nous paraît pas de nature à être placé entre les mains inexpérimentées de la jeunesse, du moins de

la jeunesse chrétienne, mais les personnes déjà instruites, déjà en possession des vrais aspects de la sublime héroïne catholique et française, pourront, en se tenant sur leurs gardes, y prendre quelque plaisir, peut-être même y trouver quelque utilité. Si l'auteur, quel qu'il soit, voulait bien s'efforcer, par des études de saine et solide philosophie, avec un peu de théologie et d'histoire ecclésiastique, de rectifier et de fortifier sa doctrine très défectueuse, son talent mériterait, croyons-nous, d'être encouragé aux écrits d'histoire.

2. — Le lecteur se sent en toute sécurité au point de vue religieux, en ouvrant l'*Histoire de Jeanne d'Arc* de M. l'abbé Dunand, ancien aumônier du lycée de Toulouse, et déjà connu par de sérieux travaux de philosophie chrétienne. L'auteur définit en ces termes le caractère et le plan de son ouvrage : « Dans beaucoup d'histoires de personnages célèbres, les auteurs s'attachent autant à peindre la société et le siècle où ces personnages ont vécu que ces personnages mêmes. Telle n'a pas été notre pensée. Nous n'avons pas voulu écrire l'histoire de *Jeanne d'Arc et de son temps*. Notre ambition, plus modeste, s'est proposé de retracer en un récit uni, coulant, sans prétention philosophique ni doctrinale, la suite des faits qui forment la vie de notre héroïne. Le lecteur ne trouvera pas dans ces pages un chapitre détaché de l'histoire générale de la France ou de l'Angleterre. Tenir la figure de la Pucelle constamment dégagée des événements au milieu desquels elle se meut, de telle sorte qu'on ne la perde jamais de vue ; rappeler, parmi les faits de l'époque, ceux-là seuls dont la connaissance est indispensable à l'intelligence de la mission de Jeanne d'Arc, voilà quel a été notre dessein, voilà le programme auquel nous avons tâché de demeurer fidèle.... Une histoire comme celle de Jeanne d'Arc soulève des questions d'un intérêt puissant et qu'on ne saurait passer sous silence. La vierge de Domremy accomplissait-elle une mission d'origine surnaturelle ? Était-elle venue véritablement *de par Dieu ?* Cette question, et toutes les questions posées à l'occasion du récit, trouveront leur place et seront traitées aux *Notes et pièces justificatives*. C'est également là que nous indiquerons les sources où nous avons puisé les éléments de ce volume, et que nous rendrons aux travaux de M. Jules Quicherat sur Jeanne d'Arc la justice qui leur est due. » Dans les questions auxquelles elle a eu occasion de s'appliquer, la critique de M. l'abbé Dunand, que l'on partage ou non son avis sur tel ou tel point, nous a paru judicieuse et sage ; elle est partout, cela va sans dire, et c'est important, d'une orthodoxie bien informée. Son livre, sans exclure aucun lecteur, s'adresse à l'ensemble du public chrétien et lettré.

3. — A en juger par le titre, quoique le format ne semble pas y correspondre, c'est une *Histoire populaire de Jeanne d'Arc* qu'a entendu composer M. l'abbé Joseph Nicolas. L'auteur débute ainsi, sur un ton

trop lyrique : « Quand la vaillante et intrépide Judith, trop peu connue, eut coupé la tête de l'orgueilleux Holopherne, etc. » La façon dont les sources sont indiquées montre un peu de naïveté et d'inexpérience : « Pour nous guider dans ce travail, où les faits ne s'inventent pas, nous avons consulté et suivi les chroniques et les auteurs les plus renommés : MM. Vallon *(sic)*, Henri Martin, l'abbé Debout et le sénateur Joseph Fabre. Nous devons aussi de précieux renseignements à M. l'abbé Nalot, notre aimable compatriote, et à M. le marquis de Pimodan. » Nous devons ajouter, pour calmer l'inquiétude que pourraient causer à quelques personnes un ou deux des noms qui précèdent, que le livre de M. l'abbé Nicolas, au point de vue religieux, n'a rien que de très digne du caractère dont est revêtu l'auteur, et qu'il est animé d'un vif et profond sentiment, non seulement de foi, mais de piété catholique. Au point de vue historique et littéraire, il serait excessif sans doute de le présenter comme une merveille. Mais nous l'avons pourtant trouvé, en le feuilletant, sensiblement meilleur que nous n'aurions été disposé à en juger d'après la préface.

4, 5 et 6. — Les trois ouvrages qui suivent sont tout à fait des ouvrages de vulgarisation et de propagande populaires. Nous n'avons rien de mieux à faire, et nous le faisons avec joie, que de constater le succès si justement acquis à la petite *Vie de Jeanne d'Arc* de M. Émile Keller. Le nom seul de l'auteur suffit pour la recommander aux catholiques. — Nous leur signalons aussi et nous leur recommandons l'écrit un peu plus développé, d'un sentiment, d'un ton et d'un style excellents, de M. A. de Condé : *La Vénérable Jeanne d'Arc,* dont l'illustration historique et archéologique est très bien conçue. C'est un livre à répandre. Seulement l'auteur a tort d'affirmer (p. 30) que Jeanne d'Arc avait « les yeux d'un bleu tendre, » parce qu'il n'en sait rien ; il a tort surtout (*ibid.*) de nous assurer qu'elle avait « les cheveux plutôt blonds que bruns, » parce qu'il est certain, au contraire, qu'elle avait les cheveux noirs. — Il faut rendre hommage à la fervente piété et au patriotisme plein de flamme qui ont inspiré un vénérable « moine de Fontfroide » et mis sa plume en mouvement dans le récit adressé à son frère, à sa sœur, à ses neveux et nièces, et par delà sa famille, à tous les Français et à toutes les Françaises, pour leur faire connaître et goûter les grands exemples de la Pucelle. Mais on ne peut s'empêcher d'y souhaiter un peu plus de simplicité dans le style et de trouver, par exemple, d'un romantisme excessif des exclamations du genre de celle-ci : « Épée fée, magicienne en feu, archevêché de Rouen, crosses et mitres des Anglais, peuples à genoux, derrière les rêves riants des graves docteurs, je vois la main de Dieu qui les attend ! »

7. — Ce n'est plus du tout au peuple, mais au contraire aux curieux, aux amateurs, aux bibliophiles les plus raffinés, qu'est destinée la

Jeanne d'Arc, en format « minuscule, » qu'a rédigée, pour le compte des imprimeurs-éditeurs Pairault et Cie, M. Hippolyte Buffenoir. Il est clair que cet agréable « joujou, » remarquable au point de vue typographique, est plus approprié aux vitrines, aux « cabinets » des collectionneurs, ces grands enfants, qu'à l'instruction du public qui, malgré la netteté des caractères lilliputiens dont est composé le texte, serait exposé à s'y crever quelque peu les yeux. Ce texte pourtant n'est pas sans mérite littéraire, mais l'auteur nous présente à la fin une découverte historique bien extraordinaire, si extraordinaire qu'il est permis de la considérer comme un énorme faux pas. La voici : « En 1455, le Roi fit reviser l'inique procès de Rouen et réhabiliter la mémoire de Jeanne. Louis XI, plus énergique que le dolent Charles VII, son père, porta la cause en cour de Rome et fit casser la sentence des bourreaux de l'héroïne. Ayant appris en outre que deux des indignes juges de la Pucelle existaient encore, il les fit arrêter et leur fit faire juridiquement leur procès. Ces juges iniques, après avoir confessé l'innocence de Jeanne, furent punis de la même peine qu'ils lui avaient fait souffrir, et furent en conséquence brûlés vifs, à la grande satisfaction de tous les Français. Les cadavres des deux autres juges furent exhumés et brûlés également en expiation de l'odieuse injustice commise trente ans auparavant. » On serait curieux de savoir où l'auteur a puisé cette étrange information.

8, 9, 10, 11 et 12. — Il faut se féliciter de voir entreprendre et publier des travaux spéciaux sur telle ou telle partie, tel ou tel événement, tel ou tel trait de la vie, du caractère, de la vocation de Jeanne d'Arc, parce que c'est assurément le meilleur moyen d'apporter de nouvelles lumières à son histoire. M. l'abbé Misset a renouvelé, dans une brochure qui devra être prise en considération par tous les biographes de Jeanne, la question, depuis longtemps débattue, de sa nationalité provinciale. Il y a déployé toutes les ressources, qui sont nombreuses, de son érudition et de sa verve critique, et conclu, en portant de rudes coups à ses adversaires lorrains, à l'origine champenoise de la Pucelle. Il est permis de regretter le ton de polémique un peu acerbe où se complaît trop volontiers son remarquable talent. Il a soutenu ses conclusions contre les objections qui lui étaient faites, dans une « Première Réponse » à l'un des tenants de l'autre parti. — La même question est touchée avec plusieurs autres points relatifs à Jeanne et à sa région natale, dans le livre de M. Léon Mougenot : *Jeanne d'Arc, le duc de Lorraine et le sire de Baudricourt, contribution à l'histoire de la Pucelle et de la région lotharingique*, divisé en quatorze chapitres intitulés : I. A la charrue; II. Domremy-sur-Meuse, au pays de Bar; III. L'Entrecours à Domremy ; IV. Le Sac de Neuchâteau ; V. La Piété de Jeanne; VI. La Ville et le capitaine de Vaucouleurs ; VII. Les Voisins du sire de Baudricourt ;

VIII. Jeanne à Vaucouleurs; IX. Jeanne chez le duc de Lorraine; X. Avant la première étape; XI. Le Duc de Lorraine devant Metz, XII. Bulgnéville et Toul; XIII. Armées restituées à Baudricourt; XIV. Le Bûcher et les fausses Pucelles. — M. Octave Raguenet de Saint-Albin a examiné la question de savoir si les juges de Jeanne d'Arc à Poitiers étaient des membres laïques du parlement royal ou des gens d'Église, et il a conclu que c'était une « commission ecclésiastique » d'une pleine compétence, qui avait reconnu la pureté de la foi de Jeanne et la vraisemblance de sa divine vocation. — M. l'abbé Reure a publié une notice sur le célèbre « manuscrit d'Urfé, » qui occupe une place si importante parmi les sources manuscrites de l'histoire de la Pucelle, notamment parce qu'il nous a seul conservé un fragment de la minute originale en langue française des terribles interrogatoires subis par Jeanne à Rouen.

13, 14 et 15. — L'an dernier, au moment où la procédure relative à l'introduction en cour de Rome de la cause de Jeanne d'Arc s'acheminait vers son terme, qui fut heureusement hâté par Sa Sainteté Léon XIII, on n'apprit pas sans étonnement, par un organe de science ecclésiastique mieux inspiré d'ordinaire, que des difficultés allaient être soulevées à Rome par suite de nouvelles découvertes tendant à établir que Jeanne n'avait pas, en réalité, été brûlée à Rouen, qu'elle avait reparu quelques années après son prétendu supplice, et, après diverses manifestations de son existence, avait fini par une mort obscure dans quelque coin ignoré. Cette information malencontreuse s'appuyait uniquement sur une brochure où M. Gaston Save avait essayé de soutenir le paradoxe insoutenable de l'identité de Jeanne d'Arc avec l'audacieuse aventurière qui, en 1436, se présenta sous son nom. La brochure ne nous a été adressée que beaucoup plus tard. Nous avons rencontré déjà et caractérisé cette thèse extravagante dans le livre de M. Lesigne. Le travail de M. Save a des apparences plus sérieuses et pourrait faire quelque impression sur des esprits mal informés. Mais l'histoire de la fausse Jeanne d'Arc est aujourd'hui suffisamment tirée au clair, bien qu'elle renferme encore quelques points obscurs, pour que la confusion entre la dame des Armoises et l'héroïque vierge de France ait perdu toute chance d'être sérieusement accueillie par les personnes un peu au courant des faits et des textes. M. Save fera bien, dans son propre intérêt, de s'abstenir désormais de tentatives analogues. — M. J.-E. Choussy, dans une brochure d'intention excellente, mais où la personnalité de l'auteur tient trop de place, s'est attaché à réfuter les arguments de MM. Lesigne et Save. — Dans une autre brochure il a exposé son avis sur la question de savoir jusqu'où s'étendait réellement la mission de Jeanne d'Arc, et il a conclu qu'elle se terminait au sacre de Reims. La même thèse, sur laquelle nous n'avons pas à nous prononcer ici, a été

soutenue par des arguments meilleurs. Il est prodigieux que M. Choussy se soit cru autorisé à déclarer « apocryphe » la fameuse « lettre aux Anglais. » Toutefois, ne fût-ce que par le rassemblement des faits et des textes qu'il a cités et groupés à l'appui de son opinion, son travail pourra n'être pas sans utilité pour la critique.

16. — Comme s'il était dans la glorieuse destinée de Jeanne d'Arc que tout ce qui la concerne, dans sa vie posthume et triomphante, comme dans sa vie militante, fût l'objet des investigations les plus méthodiques et reposât sur des documents de l'authenticité la plus assurée, voici qu'un nouvel examen judiciaire, qui sera encore continué par d'autres procès, a constitué sur elle un dossier du plus haut intérêt et de la plus grande importance. Nous voulons parler de la procédure suivie devant la Sacrée Congrégation des Rites, depuis l'heureuse initiative prise par Mgr Dupanloup et encouragée par Pie IX, jusqu'au beau décret souscrit avec joie, le 27 janvier 1894, par Sa Sainteté Léon XIII. Le dossier dont il s'agit a été, selon l'usage, imprimé à Rome en une édition officielle, uniquement destinée aux membres de la Sacrée Congrégation, et dont, en dehors d'elle, quelques personnes seulement ont pu avoir la bonne fortune de se procurer des exemplaires. Le public, en général, et en particulier le public chrétien de France, doit savoir d'autant plus de gré au R. P. Pie de Langogne, des Frères Mineurs Capucins, de l'idée qu'il a conçue et menée à bien, d'en rédiger en notre langue un exposé analytique avec citations qui pourra, dans une certaine mesure, tenir lieu du texte original de cette procédure, ou qui, au moins, en donnera une juste idée. « La présente étude, nous dit-il dans sa préface, suit tout uniment et pièce à pièce, c'est le mot, le dossier lui-même. Il n'y a donc pas lieu de parler de la méthode. Toutefois, les lecteurs peu familiarisés avec le style technique de ces procès agréeront, croyons-nous, un cannevas succinct qui les aidera à se reconnaître, en leur montrant le lien logique de tous ces documents. — I. Tout d'abord, l'*Instance* ou information de l'avocat en titre, demandant au Saint-Siège l'introduction de la cause. A cette fin, l'avocat résume la vie et les vertus de Jeanne, etc. Mais ses affirmations doivent être appuyées sur des pièces justificatives. — II. Ces pièces justificatives sont les procès instruits à Orléans, et reproduits en extraits, en *sommaire*, à la suite de l'instance. — III. Le *Sommaire* donne la quintessence des dépositions des témoins. Or, les témoins justifient leur admiration envers la Pucelle par leurs études sur les documents. — IV. Ces *Documents* sont le procès de condamnation et celui de réhabilitation (*documenta judicialia*), auxquels s'ajoutent les hommages traditionnels des peuples (*documenta traditionalia*) et les lettres postulatoires. — V. Les *Lettres postulatoires* des cardinaux, archevêques, évêques, généraux d'ordre, etc., demandent au Saint-Siège la glorification de Jeanne. — VI et VII. A l'encontre

de ces postulatoires, de ces documents, de cette instance, le promoteur de la foi oppose ses *Animadversions*, combattues par les *Réponses* des avocats. » — Le P. de Langogne ne s'est pas interdit la satisfaction de joindre de temps en temps à son exposé l'expression de ses sentiments personnels, de son enthousiasme pour Jeanne. Il a, en outre, donné çà et là, au bas des pages, quelques indications bibliographiques intéressantes.

17. — Parmi les fêtes auxquelles a donné lieu en France, l'année dernière, le décret d'introduction de la cause de la *vénérable* Jeanne d'Arc en cour de Rome, celle qui fut célébrée à Notre-Dame de Paris, le 22 avril 1894, a eu un éclat et produit une impression toute particulière. A cette occasion, le Comité catholique de Paris a, par les dignes mains de M. Émile Keller, déposé dans la cathédrale, au pied de la célèbre statue de la sainte Vierge que l'on vénère à l'entrée du chœur, un étendard où l'on s'était attaché à reproduire, autant que possible, la fidèle image de celui que l'héroïque vierge avait porté dans les combats. M. Gabriel Martin, qui avait été chargé par le Comité de faire les études et de réunir les renseignements nécessaires pour opérer cette reconstitution d'un monument historique si précieux, mais malheureusement perdu, a exposé les conclusions de son travail dans une excellente brochure qui, soit que l'on se range ou non à l'avis de l'auteur sur tel ou tel point susceptible de controverse, n'en constitue pas moins une monographie vraiment scientifique de « l'étendard de Jeanne d'Arc » et fait le plus grand honneur à l'érudition et au sens critique de son auteur.

18, 19, 20, 21, 22. — Le R. P. Feuillette, de l'ordre de Saint-Dominique, avait été chargé du grand honneur et de la tâche difficile d'exprimer, à cette même cérémonie de Notre-Dame, les sentiments de la France chrétienne. L'avis de son immense auditoire, qui était en même temps un auditoire d'élite, a été qu'il s'était montré à la hauteur de sa mission. Cet avis de ses auditeurs a été partagé par les lecteurs de son *Panégyrique de Jeanne d'Arc*. — Parmi les nombreux discours du même genre qui ont concouru, l'an dernier, à célébrer la mémoire de la vénérable vierge, le *Polybiblion* a reçu communication des trois suivants, qu'il se fait un devoir de signaler à ses lecteurs, auxquels ils se recommandent d'eux-mêmes tant par leur sujet que par le nom des orateurs qui les ont prononcés : *La Colombe de la France*, discours en l'honneur de Jeanne d'Arc, prononcé le 8 avril 1894, à la cathédrale d'Autun, et le 13 mai, à la cathédrale de Nevers, par M. l'abbé Gauthey ; — *Jeanne d'Arc conservatrice du cœur de la France*, panégyrique prononcé dans la cathédrale d'Aix, le 8 mai 1894, par M. l'abbé Joseph Lémann ; — *La Mission providentielle de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Ollivier, des Frères Prêcheurs. Cette conférence n'a pas été prononcée du haut de la chaire, mais dans une réunion tenue, le 18 mai 1894, au cirque muni-

cipal d'Amiens. — On peut enfin rattacher aux panégyriques de Jeanne l'opuscule intitulé : *A propos des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc. Vœux et espérances. Lettres à une supérieure générale de congrégation enseignante*, et dont l'auteur est M. l'abbé Dunand.

23 et 24. — Les beaux-arts, dans leur sens le plus étendu, ne s'empressent pas moins que l'érudition et les belles-lettres de consacrer leurs efforts à mettre la personne et la gloire de Jeanne en plus vive lumière. Nous signalons volontiers deux nouveaux témoignages de ce mouvement universel de patriotisme et de foi : le numéro spécial consacré à l'héroïque vierge par la direction de *France-Album*, et qui se vend au profit de l'Œuvre dirigée par M. l'abbé Le Nordez, et la cantate dédiée « à la jeunesse de France » par M. l'abbé Pavageau et par M. Marcetteau, l'un professeur de rhétorique au petit séminaire, et l'autre maître de chapelle à l'église Notre-Dame des Sables-d'Olonne. M. S.

THÉOLOGIE

Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat Christianus Pesch, S. J. Tomus I. *Institutiones propaedeuticae ad sacram theologiam (I. De Christo legato divino. II. De Ecclesia Christi. III. De locis theologicis)*. Fribourg en Brisgau, Herder, 1894, in-8 de xiii-403 p. — Prix : 6 fr. 75.

Après une introduction de trente pages sur la notion et les divisions de la théologie en général, sur le plan, la méthode et l'histoire de la théologie dogmatique en particulier, ce premier volume nous offre les trois traités de la révélation, de l'Église, de la tradition et de l'Écriture qui forment ensemble ce qu'on nomme la dogmatique générale et parfois l'apologétique. C'est en effet dans ces trois traités que le théologien se rend compte des fondements de la foi et fait la lumière sur ce premier assentiment que renferme tout acte de foi : Dieu a parlé, nous avons la parole, la révélation de Dieu. Au collège de Ditton-Hall, les questions de la nécessité de la religion, de la possibilité, convenance et nécessité de la révélation, des moyens de la reconnaître, de l'obligation de s'y soumettre, sont traitées dans le cours de philosophie ; de même tout ce qui concerne la préparation évangélique et l'Ancien Testament appartient au cours d'Écriture sainte. Le traité de la révélation se trouve ainsi allégé des deux tiers, il ne reste plus qu'à établir la divinité de la révélation chrétienne en démontrant l'autorité ou la mission divine de son auteur : *De Christo legato divino*. Prouver l'authenticité des Évangiles et la crédibilité de l'histoire évangélique, invoquer le témoignage du Christ en tant qu'il est confirmé par les miracles de l'ordre physique, de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral, tels sont les points que le P. Pesch a traités d'une manière magistrale, en résumant pour la partie critique les

travaux du P. Cornely, en répondant d'une manière précise et claire aux objections présentées par le rationalisme, sous leur forme la plus récente, ce qui ajoute aux autres mérites de sa démonstration un vif intérêt d'actualité. En ce qui concerne les prophéties, il se contente d'en établir l'existence incontestable et incontestée à la date où le texte sacré fut traduit en grec sous Ptolémée Philadelphe. Cette preuve ainsi présentée est très saisissante et gagne en force tout ce qu'elle semble perdre en ampleur.

Le traité de l'Église est complet. Toutes les matières qui s'y rapportent sont groupées dans un ordre aussi parfait que possible. En cinq sections, l'auteur traite de l'institution des trois pouvoirs, principes de la triple unité de foi, de culte et de gouvernement ; de la nature et des propriétés de l'Église, société visible parfaite, hiérarchique, monarchique ; des notes de l'Église ; du magistère considéré dans son organe et dans son objet. Sur tous ces points nous retrouvons exposée d'une manière nerveuse et précise la doctrine des maîtres les plus éminents de notre époque, notamment de Franzelin, Mazella, Palmiéri. Nous admirons la même méthode et les mêmes qualités d'exposition dans le traité : *De locis theologicis*, où l'auteur examine les questions de la notion et de l'existence de la tradition divine, de l'autorité des Pères, de l'autorité des théologiens, de l'existence, de la notion, de l'étendue et du criterium de l'inspiration. Nous devons ajouter que partout où se rencontre un point délicat, utile à éclaircir, l'auteur s'y emploie avec le tact et la netteté qui le caractérisent. Telles sont les questions de l'obéissance et de l'assentiment qui répondent aux divers actes du magistère, alors même qu'il ne parle pas avec l'autorité de l'infaillibilité, de l'autorité des Pères sur les points qui n'appartiennent qu'accidentellement au dépôt de la révélation. Telle est aussi la question si actuelle de l'étendue de l'inspiration et de la garantie de vérité qu'elle donne à tout ce qui est sorti de la plume de l'écrivain inspiré.

Ce nouveau cours de théologie se recommande donc non seulement par une doctrine absolument sûre, mais par une exposition précise et claire, par une érudition du meilleur aloi, par une puissance de synthèse qui résume sans rien omettre, par un esprit pratique qui fuit les généralités et souligne tout ce qui est vraiment utile. Il sera très utile aux disciples et très apprécié par les maîtres. LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

El Supernaturalismo de santa Teresa y la Filosofía medica, por el Doctor ARTURO PERALÈS Y GUTTIERREZ. Madrid, Gregorio del Amo, 1894, in-12 de LV-344 p. — Prix : 4 fr.

En 1884, le troisième centenaire de sainte Thérèse fut célébré en Espagne avec un grand éclat et donna lieu à un concours littéraire qui

eut lui-même son importance. Parmi les travaux qui furent présentés à ce concours, il s'en trouvait quelques-uns dont les auteurs avaient eu la faiblesse de faire des concessions au naturalisme contemporain, en admettant que l'hystérie et d'autres maladies analogues avaient pu jouer un certain rôle dans les extases, les visions et les ravissements de la réformatrice du Carmel. Rien de plus dangereux que de pareilles concessions, quand elles ne sont pas fondées sur la vérité des faits, comme c'était le cas ici; car la science antireligieuse s'en empare aussitôt pour chanter victoire.

Le docteur Arthur Peralès, professeur de médecine à la Faculté de Grenade, se garda bien d'imiter une pareille conduite. Profondément versé dans la connaissance de la physiologie, de la pathologie et de tout ce qui a trait au composé humain, comme le prouvent ses autres écrits et le cours qu'il professe avec distinction, il n'a pris la plume que pour mettre sa science au service de la vérité, et pour venger sainte Thérèse, l'une des gloires les plus éclatantes de l'Espagne, des attaques et des calomnies dont elle a été l'objet de la part de la science médicale, matérialiste et antireligieuse. De là l'écrit sur lequel nous appelons en ce moment l'attention, et qui a été couronné au concours dont il s'agit. Nous avons hâte d'ajouter, pour expliquer le long retard de dix années qu'a subi la publication du savant espagnol, que son manuscrit s'est égaré par deux fois, et que deux fois il a dû le reconstituer simplement à l'aide de ses notes et de ses ébauches antérieures (Introduction, p. xv). Ceci ainsi expliqué, voici maintenant une analyse sommaire de l'ouvrage.

L'auteur consacre ses premières pages à montrer ce qu'est le surnaturel, et comment en nier à priori l'existence, en le déclarant impossible, comme fait le matérialisme contemporain, c'est nier l'évidence et lui préférer l'absurdité. Il établit en second lieu un parallèle entre ce que sont, d'un côté, au point de vue purement physiologique, la sensation soit intérieure, soit extérieure, et les puissances intellectuelles de l'âme, et ce qu'étaient, de l'autre, les ravissements, les extases et les autres faveurs spirituelles de sainte Thérèse, d'après sa propre relation. Après quoi, en troisième lieu, prenant les choses partie par partie, il prouve solidement que les faveurs en question, dont sainte Thérèse fut gratifiée, n'ont absolument rien de commun, soit avec l'hystérie ou la catalepsie, soit avec la névrose ou le somnambulisme.

Enfin, dans ses dernières pages, le savant physiologue jette un coup d'œil sur les faits « préternaturels » de magnétisme, de spiritisme, d'hypnotisme, etc., qui se sont produits dans ces dernières années, et n'a pas de peine à établir qu'il faudrait fermer les yeux à l'évidence pour prétendre que les visions et les ravissements de sainte Thérèse n'ont rien de supérieur à tout cela et ne supposent pas davantage l'intervention directe d'un Dieu infiniment bon et infiniment puissant.

Nos félicitations au docteur Peralès. Il a noblement revendiqué les droits de la vérité outragée au nom de la science médicale, et vengé la mémoire de sainte Thérèse au nom de l'Espagne catholique.

François Plaine.

Le Philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence, par le P. Stanislas Le Gall, S. J. Chang-Haï, imprimerie de la Mission catholique, à l'orphelinat de T'ou-se-We, 1894, in-4 de 134 p.

Livre composé par l'un de ces savants jésuites qui, avec plus de méthode et non moins de talent, continuent les traditions de leurs illustres devanciers des deux derniers siècles, les Verbiest, les Parennin et tant d'autres religieux auxquels l'on est redevable des premières traductions des ouvrages de Confucius, de Lao-Tseu et des principaux écrivains de la Chine.

Le P. Le Gall nous fait connaître l'un de ces philosophes célèbres du Céleste Empire, Tchou Hi, dont le nom, après six siècles bientôt, continue toujours de faire autorité parmi ses compatriotes. Après une rapide esquisse de la vie de Tchou Hi, l'auteur examine les principaux points de son enseignement philosophique et religieux ; il expose ses idées sur l'évolution cosmique, la forme et la matière : sur le ciel et la terre, considérés comme le père et la mère du monde ; sur les générations spontanées ; le premier ancêtre de l'homme ; l'homme lui-même, sa nature, sa perfectibilité ; sur les âmes et les esprits, etc. Dans une dernière partie, le P. Le Gall cite un long passage des œuvres de Tchou Hi, texte et traduction.

Cet ouvrage est de nature, croyons-nous, à modifier et par suite à rectifier bien des idées courantes sur le matérialisme de Confucius et de plusieurs autres philosophes chinois de l'antiquité. Les échantillons qu'il donne des spéculations cosmiques de Tchou Hi et de ses congénères nous prouvent, une fois de plus, combien d'idées bizarres, incohérentes, peuvent loger dans un cerveau humain réduit à ses propres lumières, ce cerveau fût-il d'ailleurs puissamment organisé. A. R.

Science catholique et savants catholiques, par le R. P. Zahm, C. S. C., professeur de physique à l'Université Notre-Dame, à Indiana (États-Unis), traduit de l'anglais par M. l'abbé Flageolet, du diocèse d'Autun. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de xvi-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Humanité, son évolution, depuis la création jusqu'à la fin des temps, par J.-B. Reygasse, docteur en droit. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 361 p. — Prix : 3 fr.

Nonobstant la différence de leurs titres, ces deux ouvrages ne sont pas sans avoir quelque analogie entre eux ; ils traitent souvent des mêmes questions, comme on en jugera par le présent compte rendu.

Parlons d'abord du premier. Il est dû à une plume éminemment com-

pétente au triple point de vue scientifique, philosophique et théologique. L'auteur s'est proposé de réfuter une fois de plus cette ineptie, toujours renversée et toujours remise en avant par des adversaires dont la bonne foi est le moindre souci, à savoir que l'Église est ennemie de la science, qu'il y a incompatibilité constitutive entre l'une et l'autre, etc.

Dans son « Livre premier, » le professeur à l'Université d'Indiana met en présence, d'une part, les enseignements de l'Écriture sainte et de l'Église; d'autre part, les données et théories scientifiques les plus généralement admises ou les plus populaires, et fait voir avec évidence l'inanité d'un grief fondé sur une opposition qui n'existe pas et ne saurait exister dans la réalité des choses. Le « Livre II » est un historique des travaux et entreprises scientifiques des catholiques dans les différentes branches de cet ordre de connaissances plus spécialement qualifiées de sciences : géographie, astronomie, mathématiques, physique, chimie, physiologie, sciences naturelles et industrielles, etc. Le dogme catholique, toujours renfermé dans des limites nettement définies et n'empiétant jamais sur ce qui n'est pas de son domaine, est opposé, dans le « Livre III, » à l'intolérance du « dogmatisme » des savants hostiles à l'Église : les Draper, les Tyndall, les Huxley, les Hæckel, et tutti quanti. Enfin, l'auteur montre, dans le « Livre IV » et dernier, quels sont en réalité les amis et les ennemis de la science. Il fait voir l'influence séculairement néfaste et pernicieuse sur l'esprit scientifique des prétendus réformateurs du XVIe siècle, et met en regard toutes les découvertes, tous les savants travaux dus aux missionnaires et aux prêtres catholiques.

Dans cet excellent volume, il nous faut cependant signaler quelques taches légères. La théorie des jours-époques, admise déjà par saint Thomas, et considérée par l'auteur comme la seule admissible, est aujourd'hui fort ébranlée et avantageusement remplacée par la théorie symbolique : le traducteur a ici suppléé, par une note au bas des pages, à cette lacune du texte de l'auteur. A la suite de chapitres du plus haut mérite sur l'unité de l'espèce humaine et la question de l'antiquité de l'homme, l'auteur semble moins heureux en traitant du déluge. Il ne paraît pas au courant des derniers travaux publiés sur cette question et pose une assertion qui semble bien hasardée, en disant qu' « il n'a pas encore été prouvé qu'un déluge absolument universel » (c'est-à-dire ayant recouvert le globe tout entier jusqu'au-dessus des plus hauts sommets de l'Himalaya) « ait été physiquement impossible. » Ce sont là des taches de peu d'importance ; pour avoir à les signaler, il faut que le mérite de l'ensemble soit tel qu'on en soit réduit, pour faire quelque place à la critique, à aller, comme on dit familièrement, y chercher la petite bête.

— L'embarras sera moins grand pour trouver les côtés défectueux du second des deux ouvrages signalés. L'auteur a d'ailleurs le très grand

mérite d'avoir écrit ce livre pour les esprits sincères, qui, éloignés de la vérité chrétienne comme il l'a été lui-même par les préjugés du monde, peuvent y être ramenés, ainsi qu'il lui est arrivé, par la contemplation de l'action de Dieu dans l'humanité. Malheureusement, le tableau que l'auteur retrace de cette action repose sur des données incomplètes parce qu'elles sont trop anciennes. Très visiblement, il ne s'est point pénétré des plus récents travaux de l'exégèse catholique. A propos de la création du monde, il semble plaider, indirectement, il est vrai, pour le sens littéral, non figuré, des textes de la Genèse, interprétation d'après laquelle la création tout entière se serait accomplie en six fois vingt-quatre heures (p. 36). S'occupant de l'humanité antédiluvienne, il nous parle des « fils de Dieu » comme étant la totalité des descendants de Seth, et des « filles des hommes » comme étant et ne pouvant être que les descendantes de Caïn, ignorant sans doute les importantes considérations invoquées dans un sens différent par feu l'abbé Motais, par M. l'abbé Charles Robert. Pour M. Reygasse, l'absolue universalité du déluge de Noé ne peut faire l'objet d'aucun doute, si ce n'est de la part des mécréants (p. 63, 64). Des mémorables discussions auxquelles a donné lieu naguère cette question très controversée, il paraît ne soupçonner rien. De même, aux chapitres X et XI de la Genèse, il considère les tribus réunies dans les plaines de Sennaar pour la construction de la tour de Babel comme représentant la totalité de la descendance de Noé ; il admet exclusivement la vieille interprétation de la confusion matérielle des idiomes. On n'a qu'à consulter, entre autres travaux sur ce point, un remarquable mémoire du P. Van den Gheyn (*Revue des quest. scient.*, août 1893), d'où il résulte : 1° que d'après le texte hébraïque, c'est la confusion des esprits, des intentions, des volontés, qui amena la dispersion, et non le brisement subit et miraculeux d'une seule langue en plusieurs; 2° que les populations ainsi dispersées étaient loin de représenter toute la descendance de Noé avec un idiome unique (Cf. *Gen.*, X, 5, 20, 31). Plus loin, M. Reygasse comprend toutes les races noires dans la descendance de Cham, ce qui est, en ethnologie, une opinion des plus contestées; et, chose plus étonnante encore, il attribue les races jaunes, nommément les Chinois et les Japonais, à la filiation de Japhet! Ce patriarche aurait fondé « dans les riches plaines du fleuve Bleu et du fleuve Jaune » de puissantes confédérations; ce serait leur séparation d'avec le reste de l'humanité par les monts Himalaya qui en aurait fait la race que nous y voyons aujourd'hui (p. 133).

Si de l'humanité antique on passe à celle qui appartient à l'ère chrétienne, on trouve, dans *l'Humanité et son évolution,* des aperçus assez justes sur les événements historiques esquissés à grands traits. Mais quand on arrive au côté eschatologique également envisagé par l'écrivain, on rencontre des assertions qui gagneraient à être appuyées de quelques

preuves. Assurément, les présages que l'auteur nous donne sur une imminente intervention miraculeuse du Christ pour sauver le monde, sur le prochain triomphe universel de l'Église, sur le rôle que Dieu destine à la France dans cette rénovation, sur la manière enfin dont s'accompliront les prophéties concernant la fin des temps, ce sont là des considérations, les premières au moins, éminemment consolantes et réconfortantes. Mais sur quoi s'appuie l'auteur pour préciser tant d'événements divers ? Il ne le dit pas, ou du moins il n'est pas très aisé de le démêler dans ses exposés.

En résumé, ce livre dénote les meilleurs sentiments, d'excellentes et généreuses pensées, mais une préparation insuffisante. L'auteur doit être jeune, défaut (si c'en est un) dont on se corrige tous les jours. Plus tard, quand ses enthousiasmes auront subi l'épreuve d'une raison plus exigeante, et quand, par suite, il aura davantage approfondi les multiples questions qu'il étudie, il nous donnera de son livre une nouvelle édition qui sera, celle-là, irréprochable. JEAN D'ESTIENNE.

Vorlesungen über Mathematik von LEOPOLD KRONECKER. Erster Band. Leipzig, Teubner, 1894, gr. in-8 de x-345 p. — Prix : 15 fr.

Le docteur Eugène Netto, professeur de mathématiques à l'Université de Giessen, vient de publier une partie des leçons faites sur les mathématiques par Léopold Kronecker à l'Université de Berlin. Il a choisi dans l'œuvre considérable de l'illustre géomètre allemand les leçons sur la théorie des intégrales simples et des intégrales multiples; c'est, en effet, un des domaines dans lesquels Kronecker a poussé le plus loin ses profondes recherches. L'ouvrage se divise en dix-neuf leçons, sans conserver la distinction classique des intégrales définies et indéfinies, que l'auteur considère comme inutile, et sans aborder la théorie des équations différentielles. Dès le début, le lecteur est initié à l'importante notion des domaines ou des ensembles caractéristiques des fonctions, et à celle de l'intégration le long d'une ligne ou d'un contour, pour laquelle on peut employer ce que Kronecker a nommé les coordonnées de Clausius. On trouve aussi une intéressante étude des intégrales de Dirichlet, de Fourier et de Poisson, de la série de Fourier, des nombres de Bernoulli, et de la Somme de Gauss. Mais c'est surtout le principe de Cauchy qui conduit l'auteur à de remarquables développements contenus dans les leçons X-XIV sur les fonctions elliptiques. Enfin les quatre dernières leçons sont consacrées à l'étude du potentiel. Cet ouvrage, où les données historiques, quoique sobrement présentées, ne sont jamais omises, offre le caractère de rigueur qui distingue les travaux de l'illustre Kronecker. M. Netto a eu soin d'indiquer d'ailleurs les mémoires originaux, de sorte que ce livre peut servir de guide au géomètre désireux d'approfondir la matière. H. C.

Corso di analisi algebrica, per Ernesto Cesaro. Torino, fratelli Bocca, 1894, gr. in-8 de VIII-500 p. — Prix : 12 fr.

Dédié par son auteur à M. Hermite, ce livre contient les leçons professées par M. Cesàro à l'Université de Palerme de 1886 à 1891. C'est un cours d'algèbre analogue à ceux qui se font en France dans la classe de mathématiques spéciales, et dont le programme imposé ne répond pas, à en juger par quelques mots de la préface, aux vues et aux désirs de l'auteur. Il voudrait fondre dans un tout homogène les matières que l'on s'obstine, dit-il, à enseigner dans trois chaires distinctes sous les noms d'algèbre, de géométrie analytique et de calcul infinitésimal, et qu'il faudrait unir sous le titre d'analyse. Les déterminants, les nombres irrationnels et les séries, le calcul des dérivées et la formule de Taylor, la théorie des nombres complexes, les quaternions, l'élimination, la théorie des équations, les différences et l'interpolation; tel est le plan bien connu de ce genre d'ouvrage, le cadre que M. Cesàro avait à remplir. Il l'a fait d'une façon fort heureuse, choisissant toujours les méthodes les plus élégantes, multipliant les exercices et s'appliquant à la clarté sans rien sacrifier de la rigueur. Il eût été fâcheux qu'il cédât aux conseils d'amis qui cherchaient à le dissuader de publier ce travail, dont les étudiants italiens ne seront certainement pas les seuls à tirer un réel profit.

H. Courbe.

Les Arts et les industries du papier en France. par Marius Vachon. *1871-1894.* Paris, Libr.-imp. réunies, May et Motteroz, s. d. (1895), in-4 de 246 p. — Prix : 15 fr.

Aucune branche de nos industries nationales ne s'est développée d'une façon plus rapide et plus merveilleuse que celle de la fabrication du papier et de tout ce qui s'y rattache. Il est donc fort intéressant de suivre ce travail progressif et d'enregistrer les résultats acquis. C'est ce qu'a fait M. Marius Vachon, avec autant de précision que de compétence, dans le bel ouvrage que nous annonçons. La genèse du papier, les procédés de fabrication, les dynasties de papetiers, les différentes usines, font l'objet d'un premier chapitre. L'auteur s'occupe ensuite de l'Imprimerie : fonte des caractères, fabrication de l'encre d'imprimerie, nouvelles presses à imprimer, Imprimerie nationale, vieilles familles d'imprimeurs, principaux établissements contemporains; autant de questions passées en revue. Les chapitres suivants sont consacrés aux Procédés de gravure, au Livre, à la Presse, à l'Estampe, à l'Affiche, au Papier peint, à la Reliure. On y voit tout ce qui a été fait pour perfectionner la production et vulgariser les résultats acquis : au moyen de fort belles gravures, répandues à toutes les pages, le lecteur pénètre dans les usines, les ateliers, les grands magasins; mentionnons aussi de curieux spécimens d'affiches, des reproductions d'œuvres d'art en noir et en couleur,

d'autographes, etc., etc. On a ainsi le vivant tableau des perfectionnements réalisés et des merveilles de l'art typographique.

On peut dire que M. Marius Vachon, en dépit des nombreuses difficultés qu'offrait l'accomplissement de sa tâche, a su la remplir de la façon la plus satisfaisante. Son livre joint à une exposition technique des plus intéressantes un magnifique spécimen de ce que notre industrie peut produire de plus parfait. EMM. D'A.

BELLES-LETTRES

Plinii secundi librorum dubii sermonis VIII reliquiae. Collegit et illustravit J.-W. BECK. Leipzig, Teubner, 1894, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr. 75.

Sans contester le moins du monde l'intérêt qui s'attache aux fragments de Pline l'Ancien publiés ici, croyons-nous, pour la première fois, je crois que la plupart des lecteurs s'arrêteront, comme moi, de préférence à la préface de l'éditeur, decrivant à grands traits l'évolution des études grammaticales dans l'antiquité. Les sophistes grecs en donnent le signal : puis elles prennent un remarquable développement entre les mains des Stoïciens et des Alexandrins, qui y introduisent une série de distinctions jugées à bon droit nécessaires. La première grammaire grecque un peu complète est l'œuvre de Denys de Thrace, au dernier siècle de l'ère païenne. Quant au latin, les poètes contemporains des guerres puniques ont affaire à une langue encore mal définie, qui doit se prêter docilement à leur caprice ; mais l'âge suivant voit surgir de nombreux grammairiens, en tête desquels se place Varron : étymologie, morphologie, syntaxe, rien n'est oublié dans sa docte compilation *De lingua latina*. Puis César tente de mettre dans les déclinaisons et les conjugaisons le même ordre rigoureux que dans l'État. Enfin, Pline, ce travailleur infatigable, se propose de faire la lumière sur une foule de questions et de difficultés grammaticales encore controversées de son temps. C'est le sujet des huit livres intitulés *Dubii sermonis*, dont tous les débris, conservés par des grammairiens postérieurs, se trouvent ici intelligemment rapprochés.

Après avoir rendu hommage aux érudits modernes qui lui ont ouvert la voie, M. Beck expose les règles qu'il a suivies dans la composition de son édition ; l'ouvrage se termine par treize pages d'annotations où se montre le philologue rompu à ce genre de recherches. C. HUIT.

Précis des littératures étrangères anciennes et modernes, par EUGÈNE BOUCHET. Paris, Hetzel, s. d., in-8 de v-425 p. — Prix : 7 fr. 50.

De la première phrase : « Ce livre a pour objet de donner une con-

naissance générale de toutes les littératures étrangères anciennes et modernes — depuis les grands poèmes de l'Inde jusqu'à nos jours, — dont une étude plus étendue exigerait un temps considérable et des éléments que l'on est bien rarement en mesure de se procurer ; » à la dernière : « Nous ne parlerons pas des langues occidentales, qui sont très connues ; elles sont toutes phonétiques et s'écrivent de gauche à droite, » l'œuvre de M. Bouchet est rédigée avec un imperturbable sérieux. Je ne garantirais pas qu'elle sera lue de même ; ses défauts sont assez visibles pour qu'on ne s'explique guère comment elle a pu trouver éditeur. Tout arrive en ce monde, et l'on m'annoncerait que cette publication vient d'être honorée d'une souscription officielle, que je n'en serais pas autrement étonné. Cependant je respecte trop les lecteurs du *Polybiblion* pour les en occuper longuement. Et puis, j'ai tant de fois relevé consciencieusement les erreurs de livres plus étudiés, que j'en suis arrivé à me demander avec quelque découragement à quoi peut bien servir la critique. Car enfin, quoi qu'en pense M. Bouchet, avec une quinzaine d'ouvrages en simple français, à peu près bien choisis, le premier venu, sans étude préparatoire, peut actuellement écrire un livre passable sur l'histoire générale des littératures. Celui-ci n'est ni écrit — on vient de le voir — ni conçu. Voici, par exemple, les divisions, dans leur ordre, du chapitre XI : Hongrie, Pays-Bas, Grèce moderne, Turquie, Finlande, Littérature arabe, Littérature slave. Cette littérature slave, si bizarrement colloquée, n'est autre que la littérature russe, car il ne faudrait pas croire que le slavon, le tchèque, le serbe, aient rien fourni à notre auteur, ce dont je n'ai garde de me plaindre, d'ailleurs. La littérature polonaise elle-même lui a échappé ; mais sa sœur russe n'a pas eu autant de chance. Joukovski (appelé par lui Jakowski) et Griboïédov deviennent des écrivains du siècle dernier ; l'*Oniéguine* de Pouchkine est déclaré inachevé ; Gogol serait auteur de poésies populaires jusqu'ici inconnues ; Gontcharov est défiguré en Gouttcharoff, etc. Il en est de même pour tous les pays. En Suède et Norvège : Björnson est appelé Biœrson ; Geijer, Geuer ou Geiier ; Runeberg est oublié. En Hollande : Van Lennep devient van Lenness, et Bliderdijk est oublié. Ailleurs, la *Gudrun* est travestie en *Gandara* ou *Gandura*. Mais si M. Bouchet s'égare dans les littératures modernes, comme un explorateur en terre inconnue, aucun classique n'échappe à ses sagaces recherches dans les bons vieux dictionnaires, et nous voyons défiler Antisthène, Nevius, Pacuvius, Diornos, Thespis, qui n'a pourtant « pas eu, à proprement parler, d'influence littéraire. » Le manque de proportions est un trait caractéristique de ces œuvres élaborées sans connaissance suffisante du sujet. M. Bouchet avoue, dans sa préface, « un goût très prononcé pour le barde calédonien, » et il accorde quinze pages au seul Ossian — à peu près autant qu'à la littérature espagnole tout entière, — contre moins de six lignes à Chaucer et pas la moindre mention à Spencer. De

Schiller, par une rare malchance, il n'analyse que les *Brigands*. Vient-il à nommer Laure de Noves, notre auteur éprouve aussitôt le besoin d'ajouter en note : « On voit, dans des sonnets qui lui sont consacrés, que Laure de Noves avait des cheveux d'or. » Je terminerai mon glanage par cette fleur cueillie à une fin de chapitre : « Il nous paraîtrait sans objet d'apprécier des écrivains qui sont dans toutes les mains et que chaque lecteur juge comme il l'entend. » Cette remarque est vraiment d'un sage, et celui qui se serait bien pénétré de ce qu'elle a de profondément judicieux saurait résister à la tentation d'écrire une histoire des littératures aussi banale qu'insuffisamment renseignée. LONGCHAMP.

Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo, considerata specialmente nelle sue attinenze con la letteratura italiana, per PIETRO TOLDO. Roma, Loescher, 1895, in-8 de XIII-153 p. — Prix : 3 fr.

M. P. Toldo examine, dans ce volume, *les Cent Nouvelles nouvelles*, — *l'Heptaméron*, — *les Comptes du monde adventureux*, — *le Grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, et *les Joyeux Devis*, les plus célèbres de

.... Tous ces vieux recueils de satires naïves,
Des malices du sexe immortelles archives.

A une appréciation de chacune de ces œuvres l'auteur fait succéder l'indication des rapports que plusieurs contes ont avec des nouvelles italiennes ; c'est, du reste, l'intention que dénote le titre choisi par lui. Et à diverses reprises cette intention est affirmée dans le cours du volume avec le désir de constater une supériorité, ou du moins une antériorité de la part de ses vieux compatriotes. M. Toldo nous paraît se tromper quand il attribue à Boccace et à ses imitateurs d'au delà des Alpes la création de beaucoup de récits qu'on retrouve chez nos conteurs, à qui ils purent arriver par d'autres voies. On avait dit que Boccace, né, paraît-il, à Paris, et qui habita en France, fit son profit de plusieurs de nos fabliaux ; la chose n'est pas impossible. Mais, de même que nos jongleurs, il put traiter des sujets d'origine indienne que l'on trouve dans le *Calila et Dimna*, *Hitopadesa Pta*, et d'autres productions où puisa largement Moyse Sephardi, qui, abjurant le judaïsme, prit le nom de Pierre Alphonse, et écrivit, près de deux siècles avant Boccace, la *Disciplina clericalis*, la grande source de tant de contes. M. Toldo n'a pas songé à jeter un regard du côté de l'Espagne, ce qui aurait pu modifier ses idées sur bien des points. En laissant même de côté le recueil de Pierre Alphonse, il eût, dans la compilation intitulée *Libro de los exemplos*, rencontré bien des données exploitées par les Italiens. On pourrait alléguer que cette compilation ne semble remonter qu'au XVe siècle, mais elle est souvent la traduction d'une œuvre latine beaucoup plus ancienne :

Speculum laicorum. Il suffit à M. Toldo qu'un conte offre de l'analogie avec un conte italien pour qu'il croie l'un imité de l'autre, et il ne s'enquiert pas d'une autre origine. Ainsi (page 102), il rappelle une anecdote qu'on lit aussi dans Sachetti, mais ne s'inquiète pas qu'elle ait été racontée de bien d'autres côtés ; Jean de Troyes qui l'a placée dans son *Grand Parangon des Nouvelles*, n'aurait-il pas pu l'emprunter à Timonoda aussi bien qu'à Sachetti? Et si de cette anecdote M. Toldo eût voulu faire la généalogie, il eût remonté aux *Historiettes d'Étienne de Bourbon*, qui vivait sous saint Louis, et du curieux livre duquel dérivent tant de récits encore qu'on retrouve en France comme en Italie.

Il nous semble que M. Toldo n'a pas assez étudié le sujet qu'il voulait traiter, et qu'une trop grande partialité patriotique lui fait attribuer aux conteurs de son pays une originalité ou une antériorité qu'ils n'eurent pas toujours. Certes, personne ne contredira M. Toldo quand il placera Boccace fort au-dessus de la reine de Navarre, et l'on applaudira souvent aux justes appréciations que lui suggèrent nos vieux romanciers ; mais en mettant à part l'auteur du *Décaméron*, nous ne voyons pas que les conteurs italiens soient, pour les nôtres, de bien dangereux rivaux, et nous leur contesterons une sorte de rôle d'initiateur ou d'inventeur, qu'ils ne nous paraissent en vérité pas avoir eu à ce point. Th. P.

Studi su Matteo Maria Boïardo, con ritratto e medaglia e fac-simile. Bologne, Nicola Zanichelli, 1894, in-8 de VII-480 p. — Prix : 10 fr.

Storia poetica di Orlando studiata in sei poemi, per Anna Volta. Même ville, même éditeur, 1894, in-12 de IV-172 p. — Prix : 3 fr.

Le 19 décembre 1894 amenait le quatrième centenaire de la mort de Boïardo, comte de Scandiano. M. Campanini a voulu célébrer le souvenir de l'auteur de l'*Orlando innamorato* par la publication d'un volume qui lui serait entièrement consacré. La province de Reggio s'empressa de prendre à sa charge les frais d'impression, et d'éminents écrivains concoururent à cette œuvre par l'envoi des dissertations dont est composé le beau et bon livre dont nous avons à parler. Il débute par une ample notice de M. G. Ferrari sur Boïardo. Elle est suivie d'une importante étude où M. Campanini nous montre le poète comme gouverneur de Reggio. Nous nous arrêterons un peu plus à la troisième dissertation, parce que le savant M. Rajna y examine l'œuvre qui a rendu célèbre le nom de Boïardo, mais nous ne pouvons, à notre regret, suivre le critique dans tous les détails fort intéressants qu'il donne à ce sujet. M. Rajna expose les transformations que Boïardo fit subir au personnage de Roland. Il l'emprunta à nos chansons de geste, mais mêla aux données carolingiennes des incidents, des fictions, inspirés par le cycle breton. Roland n'est plus le sévère héros de la chanson de Roncevaux, l'époux fidèle de la belle Aude. Il s'éprend follement de cette angélique reine

de Catay que nous retrouverons dans le poème de l'Arioste. Celui-ci a continué, on le sait, l'œuvre de Boïardo; il y a trouvé un modèle et ne l'a pas surpassé par la richesse de l'imagination et l'habileté des agencements, mais il lui est bien supérieur par la langue, par la poésie. Boïardo pourtant a dans sa manière une originalité, un genre d'esprit, de plaisanterie, qui lui est personnel et que Rajna appelle « un rire intérieur, » un rire qui se déguise, sans cependant vouloir se cacher, sous une apparence de sérieux (p. 138). Ce qui a manqué au poète, c'est un style plus correct. Pour la plupart des lecteurs, un époussetage (*spolveratura*) eût suffi, et l'on ne peut que blâmer Berni de s'être cru le droit de remanier complètement le *Roland amoureux* et, dans ses octaves burlesques, d'en avoir fait une sorte de parodie. Et aujourd'hui, lorsque vous demandez l'*Orlando innamorato* de Boïardo, on vous remet toujours cet *Orlando rifatto dal Berni*. Isabelle d'Este avait été la protectrice, l'admiratrice du comte de Scandiano, et c'est avec toute raison que M. Luzio a donné sur cette princesse une notice détaillée. Mais Boïardo a écrit bien d'autres vers que ceux de l'*Orlando;* il a composé quantité de sonnets et de *canzoni* — peut-être un peu à l'imitation de Pétrarque, — pour une femme que M. V. Giorgi, dans un examen de ces poésies, croit s'être appelée Antonia Caprara. Comment finit cet amour ? Par le mariage de la dame, par sa mort ? Par le mariage du poète avec une autre femme ? On n'en sait rien. On trouve seulement dans un sonnet l'expression finale d'un repentir.

Boïardo est aussi l'auteur de nombreuses églogues latines dont M. A. Campani nous fait connaître les parties saillantes. Il fut aussi le traducteur de plusieurs ouvrages grecs et latins; M. Tincani nous en donne l'énumération, et on lui a attribué à tort, suivant M. Antolini, l'*Istoria imperiale;* mais on lui doit une traduction en vers du *Timon* de Lucien, traduction dont M. Mazzoni s'occupe dans un chapitre où il examine aussi les églogues italiennes de Boïardo.

Dans cette trop rapide indication, nous n'avons pas parlé d'un curieux chapitre où M. R. Renier nous raconte que Boïardo illustra de ses vers les cartes d'un jeu de tarots, jeu alors en grande vogue, que nous avons fort oublié, mais qui a encore quelque succès en Italie et en Allemagne.

Le volume finit par des lettres inédites ou déjà publiées de Boïardo. On voit que M. Campanini, aidé par d'excellents collaborateurs, a élevé un beau monument au comte de Scandiano.

— C'est encore le centenaire de Boïardo qui nous vaut l'*Histoire poétique de Roland, étudiée dans six poèmes*. L'auteur a pensé qu'il était intéressant de suivre le paladin dans ses évolutions successives : *La Chanson de Roland*, *l'Espagne*, *Morgant*, *Mambrien*, *Roland l'amoureux* et *Roland furieux*. L'auteur conclut par cette remarque, que ces

six poèmes, s'ils ne conservent pas au personnage ce qu'on peut considérer comme physionomie historique, la modifient d'une manière curieuse suivant le caractère de chaque époque. Des fragments empruntés aux six poèmes terminent ce volume, œuvre distinguée d'une femme, Anna Votta. Th. P.

HISTOIRE

Kleine Schriften von Alfred von Gutschmid, herausgegeben von Franz Rühl. Fünfter Band. *Schriften zur Römischen und Mittelalterlichen Geschichte und Literatur.* Leipzig, Teubner, 1894, in-8 de xxxii-768 p.

Alfred de Gutschmid, mort en 1887, s'était fait une place à part dans la science allemande. En philologie classique, c'était un maître ; il avait, par surcroît, une connaissance des langues orientales et une expérience des sources byzantines, qui faisaient défaut à la plupart de ses émules. Grâce à l'ampleur et à la variété de son érudition, Gutschmid avait rapidement conquis un domaine où nul ne lui disputait la préséance. Les relations entre l'antique Orient et l'antique Occident, voilà le problème qu'élucident les plus importants de ses écrits. Dans les histoires romaines, les vicissitudes des petits États orientaux durant les derniers siècles de la République et les premiers siècles de l'Empire sont indiquées autant que le permettent les sources classiques ; les plus précieux travaux de Gutschmid sont ceux qui confrontent avec ces sources les documents orientaux ; et l'histoire des Parthes, l'histoire de l'Osroène, ont été singulièrement enrichies par cette méthode qu'inaugura Gutschmid. Il a laissé peu de livres, mais une foule infinie d'articles, de manuscrits inédits et de notes. Un de ses disciples, M. Franz Rühl, a réuni en cinq gros volumes cette masse de « Petits écrits, » que Gutschmid, trente ans durant, semait un peu partout, avec la générosité de quelqu'un qui, suffisamment riche lui-même, prépare la moisson d'autrui. Nous avons sous les yeux le cinquième et dernier volume. Il contient, avec une notice sur Gutschmid et la liste complète de tous les écrits du philologue, un certain nombre d'articles et de manuscrits inédits concernant l'histoire romaine et la littérature byzantine. Parmi ces articles, certains sont de très longs comptes rendus critiques, comme en publient volontiers les revues allemandes ; ils « recensent » des ouvrages dont les plus récents datent de 1880. On n'a point à déplorer que la piété de l'éditeur les ait exhumés. Ils abondent en vues ingénieuses, et la lecture en est intéressante ; mais on n'y doit pas chercher le dernier mot de l'érudition.

Deux séries d'études, dans ce volume, méritent d'être spécialement signalées. Les premières sont relatives au Διαμερισμὸς τῆς γῆς, source commune à laquelle plusieurs écrits historiques du Bas-Empire ont fait des emprunts. En 1858, dans le *Rheinisches Museum*, Gutschmid avait

entrepris l'examen de cet archétype : il l'avait laissé fragmentaire et incomplet. M. Rühl le reproduit, tel quel, aux pages 240-273 du volume qui nous occupe. Mais M. Jülicher, professeur à Marburg, possède le manuscrit complet qu'avait préparé Gutschmid et dans lequel la question est complètement élucidée ; ce manuscrit, confié tardivement à M. Rühl, est publié aux pages 584-717.

Le second groupe d'études sur lequel il convient d'appeler l'attention a trait à Trogue-Pompée. De tout temps, les problèmes relatifs à cet historien passionnèrent Gutschmid. En 1853, Bielowski, bibliothécaire de Lemberg, crut rencontrer des fragments de Trogue-Pompée dans les chroniques polonaises. Le coup d'essai du jeune Gutschmid fut la réfutation définitive des illusions de Bielowski. Poursuivant ses recherches, il écrivit, vers 1860, mais sans le publier, un long travail sur les deux premiers livres de Trogue-Pompée ; cette dissertation inédite occupe deux cents pages du volume. Les opinions que professait Gutschmid, à cette époque, sur le texte de Trogue, sont sujettes à revision ; pour les corriger, on doit s'aider de Gutschmid lui-même, qui, peu de temps avant sa mort, dans l'édition de Justin publiée par M. Rühl, a dit son dernier avis sur cet ordre de questions. Mais ses conclusions sur la charpente du livre de Trogue-Pompée et sur les sources de ce livre sont d'une haute importance : elles sont nouvelles, puisque inédites ; et bien qu'elles aient trente-cinq ans de date, fraîche en est la nouveauté. On retrouvera enfin, dans ce volume, l'article du *Rheinisches Museum*, de 1882, sur Timagène, source de Trogue-Pompée.

Et cela suffit, certes, pour que ce gros recueil ne demeure point inaperçu des érudits. GEORGES GOYAU.

Hérodote historien des guerres médiques, par AMÉDÉE HAUVETTE. Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions. Paris, Hachette, 1894, in-8 de XI-512 p. — Prix : 10 fr.

Voici un de ces ouvrages, plus rares qu'on ne pense, dont les érudits saluent la publication avec bonheur, parce qu'ils y trouvent sur le sujet traité une appréciation complète et, autant que le permettent les bornes de la science humaine, un jugement définitif. D'ailleurs, si Hérodote sort réhabilité de ce minutieux examen, si les objections de toute nature élevées contre l'autorité de son récit rencontrent ici un accueil médiocrement favorable, c'est le résultat d'une étude consciencieuse, non d'une admiration préconçue. Ajoutons que, chargé récemment d'une mission scientifique en Grèce, l'auteur a eu l'inappréciable avantage de visiter en personne les lieux où se heurterent jadis les forces helléniques et celles du grand Roi.

Dans l'*Introduction* (p. 1-56) les traditions relatives à la biographie d'Hérodote sont soumises à un indispensable contrôle, et le fait de ses

voyages maintenu contre les démentis singulièrement aventureux de M. Sayce : enfin il est établi avec une vraisemblance suffisante que le récit de la deuxième guerre médique, tel que nous le possédons, n'appelait pas nécessairement un complément ultérieur.

La critique du XIXe siècle, trop amoureuse d'exactitude scientifique pour accepter sans protestation ce qu'elle appellerait volontiers les « divagations » d'Hérodote, s'exagère d'ordinaire les divergences entre cet historien et ses deux émules, Thucydide et Ctésias. Ces divergences, M. Hauvette les conteste ou du moins les restreint considérablement, tandis qu'il met au compte d'une illusion généreuse doublée d'une erreur bizarre le pamphlet inspiré à l'honnête Plutarque par le désir de venger ses concitoyens d'une prétendue partialité malveillante.

A leur tour les hypothèses discordantes des modernes ne sont pas moins vivement discutées (p. 113-182) : peut-être même maint lecteur se plaindra-t-il de l'étendue de cette réfutation à laquelle rien n'échappe. Qu'on fasse dériver le récit d'Hérodote avec Niebuhr d'une fiction populaire et poétique, sans plus de valeur que l'*Iliade*, ou avec Nitzsch de traditions orales nées au lendemain même des événements : que Wecklein suppose la physionomie générale de la guerre déformée par une conception religieuse spéciale, ou que Sayce rabaisse l'historien au rang d'un assez vulgaire plagiaire, M. Hauvette a réponse à tout, et sur les points essentiels au moins, il est difficile de ne pas se ranger à son avis.

Les trois cents pages qui suivent (p. 183-490) sont un commentaire perpétuel en même temps qu'une « illustration » critique des récits d'Hérodote en ce qui touche les guerres médiques, au sujet desquelles il est bien éloigné d'avoir reproduit toutes les fantaisies d'imagination, toutes les légendes pieuses forgées par le patriotisme des Grecs : c'est dans l'ensemble une œuvre de bonne foi, entreprise et exécutée avec une manifeste impartialité, et non sans talent. S'agit-il de la première guerre ? aucun moyen dramatique n'est mis en œuvre pour faire ressortir la grandeur de la crise. Tout autre est le tableau de la seconde : ici une vive lumière est projetée à dessein sur l'immense armée des barbares et sur le monarque aussi orgueilleux que tout-puissant à qui elle obéit. Sans doute les entretiens de Xerxès avec ses conseillers contiennent plus d'un trait imaginaire : mais on nous fait admirer l'art parfait avec lequel l'historien a accommodé les idées et les coutumes de l'Orient au goût de son public. En même temps que la composition revêt quelque chose de dramatique, les diverses parties se succèdent avec un enchaînement logique très marqué, non cependant sans de graves lacunes explicables par le petit nombre des documents publics existant alors. D'où cette conclusion de M. Hauvette, que « s'il a manqué à Hérodote quelques-uns des attributs essentiels qui font l'historien sévère et sûr, il a racheté en quelque manière ces défauts mêmes par un don supérieur qui tient de son génie ad-

mirable de conteur. » Sur un seul point nous trouvons l'auteur un peu bref : c'est en ce qui concerne les préoccupations religieuses et morales d'Hérodote : la savante étude de M. Tournier sur la *Némésis* ne nous semble pas avoir été utilisée ici comme elle le méritait.

Imprimé avec soin, l'ouvrage est écrit avec goût. Cette sobre élégance, aussi éloignée de la sécheresse allemande que de la rhétorique italienne, nous paraît répondre de tout point aux légitimes exigences de l'esprit français. C. Huit.

Kulturgeschichte des Mittelalters, von Dr Georg Grupp. II. Band, mit 35 Abbildungen. Stuttgart, Jos. Roth, 1895, in-8 de VII-466 p. — Prix : 8 fr. 50.

Ce second volume, consacré à la période où s'épanouissent les institutions du moyen âge, est d'un quart plus considérable que le premier (Cf. *Polybiblion*, t. LXXI, p. 342). C'est dire que l'auteur a donné plus d'ampleur à ses développements et a pu davantage entrer dans le détail des faits. Ce n'est guère d'ailleurs que le moyen âge occidental, dont le docteur Grupp esquisse le tableau dans ce second volume ; l'Orient est laissé presque complètement de côté. Même pour l'Occident, quelques parties sont à peine ébauchées : l'on est étonné, par exemple, de trouver l'auteur si maigre sur les sciences et surtout sur les arts à cette époque.

Pour nous autres Français, ce second volume est particulièrement intéressant : partout l'auteur rencontre notre patrie au premier plan : c'est la France qu'il voit prendre l'initiative de la trêve de Dieu ; c'est en France qu'il reconnaît les premières et les plus vives manifestations de la pensée ; c'est la France qu'il trouve à la tête des croisades ; c'est à la France qu'il demande le type le plus parfait de la sainteté sur le trône ; et son ouvrage se clôt sur la proclamation de la suprématie française.

M. Grupp nous fait espérer un ouvrage sur la fin du moyen âge (XIVe-XVe siècles) ; nous le lirons avec plaisir, et nous lui souhaitons pour celui-ci une nouvelle édition, où il pourra rendre son tableau plus complet. E.-G. L.

Histoire contemporaine (1789-1890), pour la classe de philosophie et pour le cours préparatoire à l'École spéciale militaire, par R. Suérus et E. Guillot. Paris, Delagrave, 1893, in-18 de 738 p. — Prix : 4 fr.

Ce manuel ne manque d'aucune des qualités nécessaires à un bon ouvrage d'enseignement, c'est-à-dire qu'il se recommande par la netteté de l'exposition et la clarté du style, et donne à toutes les questions du programme un suffisant développement. MM. R. Suérus et E. Guillot n'ont pas cru devoir laisser à l'histoire de la Révolution et de l'Empire la place plus large qui lui est d'ordinaire accordée, et ils se sont efforcés

de faire les parts égales. Par suite, certains chapitres semblent un peu écourtés ; c'est ainsi que l'état de la France en 1789 est retracé en dix lignes, que la chute des Girondins est peu compréhensible à force de brièveté, et que la journée du 13 vendémiaire est relatée en six lignes. Le moyen, d'ailleurs, de ne pas recourir au résumé sommaire si, le programme s'étendant sans cesse, l'on ne veut pas grossir les ouvrages destinés aux élèves au point de leur en rendre la lecture et, à plus forte raison, l'assimilation, impossibles en temps voulu ? Les appréciations des auteurs m'ont para justes et empreintes d'une sage modération, que je trouve cependant en défaut dans le jugement sur Danton, représenté comme un « indulgent » (p. 64). Ils ont bien fait de traiter sommairement, et sans y ajouter la moindre réflexion de nature à blesser les croyances politiques ou religieuses de personne, la quatrième partie du programme qui, sous le titre général de : « Développement ou transformation des principes de 1789, » comporte l'étude de plus d'une question trop actuelle. Par contre, de longs et intéressants développements ont été réservés à l'expansion coloniale. Nous féliciterons encore MM. Suérus et Guillot d'avoir donné en note des biographies sommaires des principaux généraux du premier Empire qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil toute leur carrière militaire, et d'avoir illustré leur volume de gravures bien choisies et nettes et, chose rare, de croquis exacts. Ce serait pourtant s'abuser que de croire, sur la foi du titre, que le présent manuel puisse servir pour la préparation à l'École de Saint-Cyr ; un même ouvrage ne saurait, à notre avis, répondre à la fois aux exigences diverses des deux programmes. A. Isnard.

Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès. *Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration.* Tomes II, III, IV, V. Paris, Garnier, s. d., 4 vol. de 456-472-582-562 p. — Prix : 3 fr. 50 chaque volume.

J'ai déjà dit, en parlant du premier volume de cette réimpression des *Mémoires* de Mme d'Abrantès, les qualités et les défauts qui s'y remarquaient. Défauts et qualités se retrouvent dans les tomes qui suivent, et je n'y reviendrai pas. Je crois que la grande vogue qui les salua, à leur apparition, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, tint surtout à la contrainte où on avait été, pendant quinze ans, de ne pas parler « en bonapartiste » des choses de l'Empire ; car une partie des historiettes qui s'y lisent sont aujourd'hui tombées dans le domaine public et n'apprennent plus grand'chose à nos contemporains.

Elles se lisent toutefois avec plaisir, parce qu'on aime à entrer dans l'intimité des gens célèbres. Mme d'Abrantès ne se fait pas faute d'ouvrir les portes larges en ce qui la concerne, et ses maladies, ses fatigues, ses grossesses, nous sont décrites minutieusement ; trop ! La sincérité ne

lui fait pas défaut, mais elle brode facilement ses propres souvenirs et quand, trente ans après, elle nous décrit par le menu détail telle toilette qu'elle portait, telle coiffure de Joséphine, tel bijou d'une dame d'honneur ; quand elle récite, de mémoire (?), des conversations interminables, non pas seulement de Napoléon ou d'une célébrité qui l'aurait frappée, mais d'un personnage de quinzième ordre, on peut croire qu'elle se livre à son imagination et donne carrière à sa fantaisie.

Impossible d'analyser la matière de ces nombreux volumes. Voici, au courant de la plume, le résumé des chapitres principaux :

Tome II : Les campagnes de Junot en Égypte. Son intimité avec Bonaparte. Un retour sur la société du Directoire et les émigrés. Le 18 brumaire et la famille du nouveau maître de la France. Les débuts du Consulat et du XIXe siècle. Les mariages des aides de camp de Bonaparte, y compris celui de Junot, et une foule de détails un peu longs sur ces fêtes, ces présentations. Enfin une notice sur l'illustration de « la famille de ma mère, » les Comnène.

Tome III : Renseignements nombreux sur la vie de Paris, et, en passant, rectification aigre-douce des *Mémoires* de Bourrienne. L'ambassade de Lucien Bonaparte en Espagne, assez exactement dépeinte. Un agréable tableau de l'existence que menaient, à la Malmaison, les invités, les habitués du Premier Consul, et un récit des violences de Bonaparte envers Joséphine (p. 300), que je dédie à M. Lévy, qui, dans son *Napoléon intime*, nous représente l'Empereur comme un modèle de douceur et de bonté. Une page curieuse du sans-façon avec lequel Bonaparte agissait avec les jeunes femmes de son entourage.

Dans le tome IV, après des digressions oiseuses sur tout et rien, un chapitre entier consacré à « ma première grossesse ! » Quelques pages plus ou moins heureuses sur le Concordat de 1801, la fondation de la Légion d'honneur, la paix d'Amiens. Le départ de Pauline Bonaparte pour Saint-Domingue, ses folies, ses enfantillages, sont drôlement racontés. Également le passage à Paris du roi et de la reine d'Étrurie, mais que l'auteur couvre de ridicule (p. 188). Parmi les nombreux personnages portraiturés, en pied ou en buste, on peut citer : Laréveillère (p. 214), Talleyrand et le « grand » Buffon (p. 534), où un exemple bien caractéristique des turpitudes de sa vie nous est donné.

Je préfère le tome V, en partie rempli de l'ambassade de Junot en Portugal et de son voyage à travers l'Espagne. Sur ce dernier point, Mme d'Abrantès fournit des renseignements précieux : Charles IV et Marie-Louise, le prince de la Paix, sont peints sous des couleurs moins noires que celles généralement employées à leur usage. La jeune princesse des Asturies est sympathique ; justice est rendue au peuple espagnol, fier, noble, généreux, loyal. Les Portugais sont plus durement traités. Tout ceci est exact et sincère, utile à consulter. Ce qui est moins

heureux, ce sont les remarques absolument erronées pour le fond et ridicules pour la forme sur l'Inquisition, les Jésuites, le cardinal Consalvi (que l'auteur nomme avec obstination Gonsalvi) et autres faits intéressant la religion et la « politique » de Rome. Ce volume se termine au moment où, en 1806, Mme Junot revient en France.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Vie en France sous le premier Empire, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 524 p. — Prix : 7 fr. 50.

The Revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815, by J.-H. ROSE. Cambridge, at the University press; London, C.-J. Clay, 1894, in-8 de VI-388 p. — Prix : 4 s. 6 d.

Napoléon chez lui. La Journée de l'Empereur aux Tuileries, par FRÉDÉRIC MASSON. Paris, Dentu, 1894, in-8 de XXIX-355 p., illustrations par F. de Myrbach. — Prix : 7 fr. 50.

Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour. Paris, Garnier, s. d., 4 vol. in-18 de 511, 489, 509 et 575 p. — Prix : 14 fr.

La Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement de Louis XVIII dans l'île, par GEORGES FIRMIN-DIDOT. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de 330 p. avec 8 grav. — Prix : 7 fr. 50.

Napoléon Ier et les Israélites. La Prépondérance juive. Deuxième partie : *Son Organisation (1806-1813)*, par l'abbé JOSEPH LÉMANN. Paris, Lecoffre, 1894, in-8 de III-362 p. — Prix : 4 fr.

I. — Le public a fait un accueil encourageant aux tableaux intéressants et instructifs, successivement tracés par M. le vicomte de Broc, de *la France sous l'ancien régime* et de *la France pendant la Révolution*. L'auteur a été engagé par là, en poursuivant la même pensée, à nous dépeindre *la Vie en France sous le premier Empire*. La curiosité, aujourd'hui si éveillée sur cette époque et sur son héros, promet au nouveau livre de M. de Broc un succès pour le moins égal à celui de ses précédents ouvrages. Dans son *Introduction*, l'auteur expose à grands traits, avec largeur d'esprit, avec équité, plutôt avec sympathie, les caractères généraux du règne et de la physionomie de Napoléon. Il y définit ainsi l'objet qu'il s'est proposé en écrivant ce volume : « Dans ce tableau de la France du Consulat et de l'Empire, on suivra la formation du nouveau régime, la réorganisation de la société, l'action du gouvernement, l'esprit et le caractère d'une nation dont les institutions et les coutumes ne rappellent en rien les âges précédents. — Quoique le grand homme remplisse l'histoire de son temps, ce sont surtout les hommes que nous considérerons, non plus à l'armée, à la guerre, mais dans leurs foyers, leur vie intime, leur rôle individuel et social, avec leurs sentiments, leurs habitudes, leurs opinions. »

M. le vicomte de Broc a distribué comme il suit les peintures ou esquisses historiques et anecdotiques dont l'ensemble forme le tableau qu'il expose à nos regards : Chapitre I. La Chute du Directoire. — Le 18 Brumaire et l'Opinion publique. — II. La Constitution de l'an VIII. — Retour aux formes monarchiques. — L'Œuvre du Consulat. — III. La Constitution de l'Empire. — La Cour impériale. — IV. L'Éducation. — Le Militarisme. — V. La Police. — La Liberté individuelle. — VI. La Liberté religieuse. — VII. Les Journaux, les livres et la censure. — VIII. Paris (Paris au lendemain du 18 brumaire. — Physionomie et tableaux de Paris. — La Vie extérieure. — La Vie mondaine. — Les Provinciaux et les étrangers à Paris. — 1814 et les Cent-jours). — IX. La Province (état général du pays au commencement du Consulat. — Le Retour des émigrés. — La Vie en province. — Les Préfets et l'Esprit public). — X. La Société. — Les Salons. — XI. Le Luxe et la mode. — XII. Le Théâtre. — XIII. La Vie intellectuelle. — XIV. La Fin de l'Empire. — On voit la variété des sujets et des renseignements contenus dans ce livre. Les historiens y chercheront des informations, des indices, des traits de vie et de couleur ; les personnes du monde, une lecture qui joint à l'attrait anecdotique du roman l'utilité de l'histoire.

2. — Le règne de Napoléon tient une place considérable, quoique non exclusive, dans l'ouvrage de M. J.-H. Rose, qui fait partie des séries de publications historiques, entreprises sous les auspices de l'Université de Cambridge et sous la direction de M. G.-W. Prothero. L'objet général de ces publications, qui ont un caractère de vulgarisation soignée, est d'esquisser l'histoire de l'Europe moderne en y ajoutant celle de ses principales colonies, depuis la fin du XVe siècle jusqu'à nos jours, avec l'intention spéciale et bien anglaise de faciliter aux lecteurs de ces séries l'intelligence des conditions politiques du monde actuel. Le volume dû à la plume de M. Rose est consacré à *l'Époque révolutionnaire et napoléonienne*, de 1789 à 1815. Le but que l'auteur s'est proposé est de mettre en relief les relations de la France avec les autres États d'Europe pendant cette période, d'exposer et d'expliquer l'influence exercée alors par les idées et la politique françaises, puis la réaction des nationalités européennes contre la domination établie par Napoléon. « Laissant de côté, dit-il, les détails sans importance, je me suis partout attaché à concentrer l'attention du lecteur sur les événements et les crises qui ont exercé le plus d'influence sur la formation du système européen, et de montrer la connexion, trop souvent ignorée, entre la première et la dernière phase de la Révolution française. Étudier les luttes compliquées des partis en France de 1789 à 1795, sans tenir compte de la réorganisation effectuée par Bonaparte, me semble une œuvre aussi peu profitable que de posséder l'énonciation et la construction d'un problème de géométrie sans procéder à sa solution. » L'auteur a mis à profit, pour écrire son

livre, ce qu'il a pu rassembler des principales et plus récentes publications faites en France et dans les autres pays, notamment en Allemagne. Il a en particulier fait usage, pour l'étude de la politique anglaise, des documents émanés du Foreign-office. Son ouvrage est distribué en onze chapitres intitulés : I. La Faiblesse politique et sociale de l'Europe. II. Louis XVI, les Parlements et les États généraux. III. L'Assemblée constituante. IV. Les Girondins et l'Europe. V. Les Jacobins et la première coalition. VI. Le Directoire et Bonaparte. VII. Le Consulat. VIII. Napoléon et les vieux gouvernements. IX. La Réaction des nationalités. X. Les Guerres de libération. XI. La Reconstruction de l'Europe. — Il est complété par deux appendices : I. Liste des ouvrages relatifs à cette période les plus accessibles et les plus dignes de foi. II. Liste des principales fonctions, dignités, honneurs, etc., conférés par Napoléon. Il est accompagnés de six cartes ou plans.

3. — La part immense qu'il convient d'attribuer à la personne de l'Empereur dans son propre règne et dans l'histoire de son époque, les qualités et les défauts de cette nature extraordinaire et sa prodigieuse fortune, donnent pour nous de l'intérêt à tous les détails qui se rapportent à l'existence, même privée et matérielle, de Napoléon. M. Frédéric Masson est certainement, par son érudition en pareille matière et par les informations diverses qu'il a été en mesure de rassembler, l'un des écrivains les mieux préparés pour satisfaire à cet égard la curiosité quelque peu raffinée et souvent trop frivole de notre temps. C'est à cet objet qu'est destiné le volume intitulé : *Napoléon chez lui. La Journée de l'Empereur aux Tuileries*, et il est juste de reconnaître que ce but a été atteint dans les dix chapitres où sont successivement étudiés et retracés : I. L'Étiquette. II. Les Appartements, la surveillance. III. La Toilette. IV. Le Lever. V. Le Déjeuner. VI. Le Cabinet de travail. VII. Le Travail. VIII. Le Dîner. IX. La Soirée. X. Le Dimanche. En appendice est dressé l'état complet de la « garde-robe de l'Empereur » : I. Objets de costume. II. Objets de service ordinaire et journalier. III. Armes. IV. Bijoux. L'auteur avait dans son sujet même et dans les ressources très réelles de son esprit et de sa plume des éléments suffisants d'intérêt et de succès. Il est regrettable qu'il les ait quelque peu gâtés par les exagérations d'une adulation dithyrambique et d'un style trop tourmenté et trop prétentieux. L'idolâtrie césarienne qui s'étale dans l'introduction dépasse vraiment toutes les bornes. On a justement et sévèrement qualifié le passage où le culte de Jeanne d'Arc est répudié par l'auteur au profit du culte de Napoléon. Nous nous plaisons à penser que M. Masson tiendra à honneur d'effacer ou de réparer cet acte d'hallucination politique, tout à fait indigne de son patriotisme et de son talent. L'illustration de ce volume, due au crayon de M. F. de Myrbach, nous a paru fort heureuse : nette, expressive, attentive au texte, atteignant l'effet sans trop le chercher.

4. — La passion de parti mise à part, l'auteur du livre dont nous venons de parler est assurément bon juge en fait de bibliographie napoléonienne. Voici comment il apprécie l'une des sources où il a puisé : les *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et ses amis*, dont une nouvelle édition vient d'être publiée : « Constant, bien qu'il fût médiocrement lettré, qu'il écrivît « en gros » et ignorât l'orthographe, était très avisé et se tenait fort au courant des choses, grâce à son ami Veyrat, inspecteur général de la police, qui faisait chaque jour passer par lui à l'Empereur un bulletin destiné à contrôler celui du préfet de police. Constant avait pris des notes sur lesquelles le libraire Ladvocat a fait rédiger des Mémoires qui, s'ils doivent être consultés avec précaution, fournissent à qui sait lire quantité de traits authentiques. » Les Mémoires dont il s'agit présentent en somme, à qui les feuillette, l'aspect d'une compilation assez indigeste, où, pour l'historien et pour le simple lecteur, il y a, comme on dit, à prendre et à laisser.

5. — Aucune suspicion ne peut, au contraire, atteindre le document nouveau qui a fourni à M. Georges Firmin-Didot, un lettré de race, la matière d'un volume intéressant et utile sur *la Captivité de Sainte-Hélène*, volume illustré de jolies gravures. Ce sont les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement de Louis XVIII pour la surveillance collective que les puissances avaient résolu d'exercer sur le redoutable captif, dont l'Angleterre avait assumé la garde, lourde responsabilité qu'elle accepta trop aisément et dont elle ne sut pas alléger le poids devant l'humanité et devant l'histoire. « Il faut reconnaître, dit M. Firmin-Didot, que, malgré ses défauts et ses travers, M. de Montchenu sut assez habilement tirer parti d'une situation fort délicate ; sa connaissance approfondie des hommes lui permit de rendre de véritables services au gouvernement de Louis XVIII, et il ne trompa point la confiance que le duc de Richelieu avait en lui, car il remplit scrupuleusement sa mission, qui consistait, avant tout, à voir ce qui se passait dans l'île, à écouter ce qui se disait autour de Longwood et à le rapporter fidèlement à son chef. C'est à ce titre que sa correspondance avec le département des affaires étrangères m'a semblé présenter un réel intérêt. Déposées dans les archives du quai d'Orsay, ces lettres, écrites au jour le jour, font partie des rapports diplomatiques dont la communication a été récemment autorisée ; elles sont le résumé, assez impartial, des moindres faits qui se produisirent dans l'île pendant les cinq années de la captivité de l'Empereur et peuvent être considérées comme l'écho des entretiens de Napoléon avec ses généraux. Je me plais donc à espérer que cette publication fera connaître le glorieux captif sous un aspect, sinon nouveau, du moins assez spécial, et que les pages qui vont suivre pourront servir à écrire le dernier chapitre de la grande épopée. »

Nous ne croyons pas que l'espérance de l'auteur ait été trompée. Il a enrichi son volume du texte, non encore publié, des « rapports adressés par le comte de Rohan-Chabot, commissaire du roi Louis-Philippe, lors de la translation des restes de l'Empereur, en 1840, » et de plusieurs autres documents inédits, donnés en pièces justificatives.

6. — C'est à une double actualité que correspond le livre de M. l'abbé Joseph Lémann : *Napoléon Ier et les Israélites*, qui forme la seconde partie de l'ouvrage sur *la Prépondérance juive*, dans lequel l'auteur s'est proposé d'éclairer des lumières de l'histoire en même temps que des ardents éclairs de sa foi, de son éloquence et de son zèle, une question qui passionne aujourd'hui les esprits. « Ce nouveau volume, dit-il, vient mettre en lumière et montrer dans les détails l'*Organisation* de la prépondérance juive ; il fait suite à celui qui en a raconté les *Origines*.... Un pareil état de choses s'explique difficilement si l'on ne prend la peine de remonter jusqu'à l'Empire, continuateur de la Révolution française. A l'Assemblée constituante, de 1789 à 1791, la prépondérance juive fut redevable de son origine ; à Napoléon, de 1806 à 1815, elle est redevable de son organisation. Ce vaste génie, aux intentions conservatrices et généreuses, a fait en grande partie fausse route dans ses mesures vis-à-vis du peuple juif. Il a voulu emporter d'assaut la fusion de ce peuple avec les autres peuples, et le résultat n'est pas un vrai succès. Il a cru, par ses lois et ses institutions, fortifier la société et dissoudre les Hébreux, et c'est le contraire qui devait se produire. Enfin, lorsque la lutte s'est engagée entre le puissant Empereur et les débris vivants du Sinaï, ce sont les débris qui ont résisté et triomphé. Ces diverses péripéties forment un épisode très peu connu de l'Empire, et du plus vif intérêt. Nous le racontons. » Au point de vue historique, et spécialement au point de vue de l'étude du caractère, du génie, de l'œuvre de Napoléon, nous signalerons en particulier les trois premiers chapitres du livre Ier : I. Comment Napoléon fut amené à s'occuper des Israélites ; II. Parlement juif et grand Sanhédrin convoqué à Paris (1806-1807). Leur physionomie et la direction de l'Empereur. Champagny et Molé ; III. Les Travaux des deux assemblées. Servilité, résistance, sincérité ; — le chapitre III du livre II : Désorganisation des nations par Napoléon, préparatoire à la prépondérance juive ; — les chapitres I et IV du livre III : La Volte-face de Napoléon contre les juifs ; — Ce que fut Napoléon à la lumière du Livre de Dieu. M. S.

Notes et Souvenirs pour servir à l'histoire du parti royaliste (1872-1883), par le marquis de Dreux-Brézé. Paris, Perrin, 1895, in-8 de 308 p. — Prix : 7 fr. 50.

A l'heure où le parti royaliste, désorganisé depuis douze ans par des causes complexes dont l'examen ne rentre pas dans le cadre de ce re-

cueil, tend à reconstituer ses éléments, à discipliner ses forces, à coordonner ses moyens d'action, l'ouvrage de M. le marquis de Dreux-Brézé a la portée d'un acte politique. Il donne la clef d'une organisation dont on a pu critiquer certains rouages, mais qui fonctionna utilement pendant de longues années, servit efficacement les intérêts d'une grande cause et fit honneur à la fois au prince qui la conçut et aux hommes éminents et profondément dévoués qui assumèrent la charge de l'appliquer.

M. de Dreux-Brézé fut accrédité en 1872 comme représentant de Monsieur le Comte de Chambord près de dix-huit départements et, à la mort de MM. d'Escuns et Édouard de Monti de Rézé, sa juridiction fut sensiblement accrue ; d'autre part, la correspondance officielle entre Frohsdorf et la province de Bretagne et Vendée passa par ses mains : c'est dire qu'il connut mieux que quiconque la France royaliste et put, conformément aux instructions reçues, se consacrer entièrement à la triple œuvre d'organisation, de direction et de propagande qui lui était dévolue.

Les *Notes et Souvenirs* du marquis de Dreux-Brézé ne donnent pas seulement d'intéressants et instructifs détails sur cette œuvre patiemment poursuivie, ils éclaircissent encore certains points restés jusqu'ici obscurs et controversés de l'essai de restauration monarchique tenté par les membres de l'Assemblée nationale du 1er septembre au 30 novembre 1873. Tout d'abord ils contiennent le procès-verbal inédit de la visite que Monsieur le Comte de Paris fit, le 5 août, à Monsieur le Comte de Chambord, procès-verbal rédigé et signé par M. de Vanssay le jour même de l'entrevue. Et, en établissant avec l'autorité qui lui appartient, le départ des responsabilités, l'ancien représentant de Monsieur le Comte de Chambord rectifie les erreurs commises par M. de Falloux dans ses *Mémoires d'un Royaliste*, au sujet des délibérations et des actes de la « Commission des neuf. »

Le récit du séjour du Roi à Versailles constitue encore un chapitre des plus attachants. Un Père capucin, exilé de France à la suite des décrets et fixé à Constantinople, m'avait, au mois d'octobre dernier, personnellement donné les renseignements les plus précis sur cette visite, longtemps environnée de mystère ; il venait tous les matins dire la messe dans la maison de la rue Saint-Louis, et Monsieur le Comte de Chambord l'avait fait le confident de ses espérances et de ses amertumes. Les *Notes* du marquis de Dreux-Brézé corroborent et confirment de la manière la plus complète les souvenirs du vénérable religieux. Après avoir lu ces pages pénétrées d'une patriotique émotion, il est impossible à tout homme de bonne foi de croire que, manquant à ses devoirs héréditaires, le Comte de Chambord « n'a pas voulu régner. »

Il est aussi question de S. S. Léon XIII dans cet ouvrage. En oc-

tobre 1879, le nonce du pape à Paris, Mgr Czacky, fit des démarches répétées auprès du marquis de Dreux-Brézé et du comte de Blacas pour les inviter à faire triompher les intérêts religieux en admettant « la transformation, sans perspective de changement, de la France en une République. » C'est donc à cette date qu'il convient de faire remonter l'origine de la politique dite du ralliement préconisée par la cour de Rome. Monsieur le Comte de Chambord, à qui ces démarches conformes « aux vues du Pape » avaient été relatées, se refusa à un changement de politique qu'il considérait « comme un suicide, » et, dans les circulaires expédiées aux présidents des comités royalistes en 1881, il « indiqua aux légitimistes la nécessité d'accentuer le cachet politique de leur intervention dans la lutte et leur imposa le devoir de se placer, en face du scrutin, non plus sur le terrain de l'union conservatrice, mais sur celui du principe monarchique » (p. 183).

On voit quel est l'intérêt historique qui s'attache aux *Notes et Souvenirs* du marquis de Dreux-Brézé. Ajoutons que ce volume, très soigneusement édité, est orné du portrait de Monsieur le Comte de Chambord, d'après F. Gaillard. ROGER LAMBELIN.

Mémoires du chevalier de Mautort, *capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis* (*1752-1802*), publiés par son petit-neveu, le baron TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 512 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Ces Mémoires sont le tableau, pris sur le vif, de la vie d'un gentilhomme de petite noblesse et d'un officier de grade inférieur, avant la Révolution. Avoir sa retraite avec le grade de capitaine ou de major et la croix de Saint-Louis, tel était généralement le but poursuivi : tel est celui qu'a atteint l'auteur de ce récit; seulement le cours des événements l'a forcé à une retraite prématurée. Cadet de famille, le chevalier de Mautort s'était engagé à seize ans comme volontaire au régiment de Champagne. C'était un beau et agréable régiment que le régiment de Champagne, et l'on y menait une bonne vie sous le commandement du colonel marquis Seignelay, toujours soucieux des intérêts de ses soldats et du plaisir de ses officiers. Aussi le chevalier le regretta-t-il beaucoup, lorsque le régiment étant dédoublé, il dut passer comme lieutenant au régiment d'Austrasie. Heureusement la guerre vint faire prompte diversion à ses regrets. La même année 1780, le régiment s'embarquait pour les Indes, où il prit part, et une part glorieuse, aux campagnes de Bussy et de l'illustre bailli de Suffren. Il faut lire dans les Mémoires le curieux récit de la longue traversée de Lorient à la côte de Coromandel, les périls de toute sorte, la chasse donnée au convoi par l'amiral Rodney, la tempête près du Cap et le repos si nécessaire à l'île de France, puis la guerre dans l'Inde, de concert avec Hyder-Ali et Tippoo Saïb, la curieuse des-

cription de l'armée du Nabab et ses marches étranges à travers les jungies, les exploits du commandeur de Suffren et enfin la bataille de Gondelour, où le régiment d'Austrasie se couvrit de gloire. Esprit réfléchi et sagace, Mautort voit de près et voit bien, et il raconte d'une façon intéressante ce qu'il a vu. La paix de Versailles le ramena en France, il y rentra en 1785 et reprit la vie de garnison, coupée par d'assez fréquents semestres passés dans sa famille à Abbeville. Mais les choses avaient bien changé depuis son départ; l'esprit public surtout était bien différent; la Révolution se préparait. Le régiment d'Austrasie se trouvait à Grenoble, lors du conflit de Brienne avec les parlements; on sait ce qui se passa dans le Dauphiné, les émeutes de Grenoble assez mollement combattues par le gouverneur, duc de Clermont-Tonnerre; l'ordre avait été rétabli plus tard par le maréchal de Vaux, qui n'eut pas besoin de sévir; il lui suffit d'être énergique. De Grenoble, le régiment d'Austrasie fut envoyé à Briançon, séjour triste et rude, mais qui avait l'avantage de mettre du moins les soldats à l'abri de la propagande révolutionnaire. A Besançon, à Thionville, ce ne fut plus de même; tant qu'il put espérer sauver la discipline, le chevalier de Mautort tint bon; quand elle lui parut compromise, il donna sa démission, mais il ne se souciait pas d'émigrer; ce ne fut qu'à la dernière heure, peu de jours avant le 10 août, qu'il s'y résigna et s'enrôla dans l'armée des Princes, comme simple soldat dans la compagnie de Picardie. Licencié après la retraite de l'armée prussienne, il ne chercha pas à s'engager dans l'armée de Condé et suivit dès lors la déplorable fortune des émigrés, avec ses parents, M. et Mme d'Auberville, traqué sans cesse, souvent mal accueilli par les populations et forcé de fuir devant les progrès des troupes républicaines. Après dix ans de cette vie errante et misérable, il rentra enfin en France en 1802, et ayant obtenu sa radiation, se fixa à Abbeville, où il mourut en 1812, laissant ces Mémoires d'une allure si sincère et d'un intérêt si attachant que nous remercions son petit-neveu d'avoir livrés à la publicité.

M. DE LA ROCHETERIE.

L'Église et le trésor de Conques *(Aveyron)*, notice descriptive par l'abbé A. BOUILLET. Paris, Lechevalier, s. d., in-12 de XIV-122 p., avec un plan, une photogravure et 25 dessins. — Prix : 2 fr.

Dans ce petit volume, M. l'abbé Bouillet nous a donné de la célèbre église Sainte-Foy, de Conques, un « guide » autorisé et consciencieux, d'une doctrine archéologique sûre, d'une exposition bien précise. A des dessins d'architecture pas trop approximatifs sont joints, pour les œuvres d'orfèvrerie, des reproductions presque aussi exactes que la photographie. Après une rapide introduction, où est esquissée l'importance du pèlerinage de Conques au moyen âge et l'histoire des reliques de Sainte-Foy, M. Bouillet décrit l'église et spécialement le portail, dont le tympan

est rempli, on le sait, par un vaste bas-relief représentant le jugement dernier, avec force inscriptions à l'appui. Vient ensuite (p. 42 à 100) l'étude du magnifique trésor, pour lequel M. Bouillet n'a eu qu'à résumer les travaux de MM. Darcel, F. de Lasteyrie, F. de Verneilb, Ch. de Linas, J. Labarte, Eug. Molinier et E. Rupin. Le volume se termine par le catalogue du musée archéologique de Conques, une vie de sainte Foy extraite d'un manuscrit du xve siècle, le catalogue des reliques de Conques, etc.

Cette monographie est destinée aux touristes et aux pèlerins plutôt qu'aux archéologues de profession, qui seront bien aises, cependant, de l'avoir sous la main à l'occasion. J. Berthelé.

Lamennais, *d'après sa correspondance et les travaux les plus récents*, par le R. P. Mercier. Paris, Lecoffre, 1895, in-18 de xx-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un excellent livre, écrit avec une autorité incontestable et dont les jugements calmes, froids, sincères, satisfont les esprits et les éclairent sans leur imposer des conclusions excessives. Des nombreux volumes écrits depuis vingt-cinq ou trente ans sur Lamennais, celui-ci est, à l'heure actuelle, le meilleur à indiquer et à consulter. Il donne les détails biographiques suffisants, il enchaîne les faits, sans s'y attarder, et conduit le lecteur, dans un style très simple et très limpide, à travers les phases diverses — si différentes, hélas! — de la vie mouvementée du catholique, du prêtre, de l'apostat. Onze chapitres, auxquels les dates servent de titre, coupent les périodes du sujet. Dans un appendice très précieux, on trouve successivement : un portrait de Lamennais par Guizot; une appréciation de sa correspondance, par Caro; un bref de 1833, de Grégoire XVI; une étude sur la compagnie de Jésus et le système philosophique de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence;* une note contre ce même système; et enfin une notice bibliographique complète qui comprend : 1° les ouvrages de Lamennais; 2° les éditions dues à ses soins; 3° les ouvrages qui lui sont faussement attribués; 4° ses ouvrages condamnés; 5° ses biographies; 6° les principaux livres; 7° les principaux articles de journaux ou de revues le concernant; 8° les travaux historiques à consulter sur son époque et sur sa vie. Ces détails suffisent pour montrer le soin apporté à la composition de ce petit volume.

Le fond n'est pas moins heureux que la forme. Le R. P. Mercier, sans parti pris, sans déclamation, sans procédés oratoires, dit nettement ce qui est louable et ce qui ne l'est pas. Il a fort bien démêlé, autant qu'on le peut, ce caractère excessif qui est allé, sans transition, d'un pôle à l'autre des croyances humaines et dont le cerveau a subi une des plus extraordinaires révolutions intellectuelles qui se puissent imaginer. Dans une *Conclusion* précise et nerveuse, l'auteur indique bien l'orgueil comme le mobile des actes si divers de Lamennais. Il insiste aussi (peut-

être un peu trop, à mon avis) sur son manque de vocation sacerdotale, qui lui aurait été imposée par le zèle indiscret d'amis imprudents; c'est dégager Lamennais, mais c'est aussi engager deux prêtres vertueux, les abbés Caron et Tesseyre, et je les crois très défendables sur ce point, surtout sur les conséquences prochaines qu'on en voudrait tirer aujourd'hui. Mais passons.

Voici le résumé de l'appréciation du R. P. Mercier : « Engagé dans la lice, Lamennais se déclare d'abord le champion de l'Église et de ses droits, et il attaque la société moderne et la philosophie dont elle est issue, avec toute la fougue d'une âme aussi impétueuse que sincère. Il croit que la révolution dérive de la philosophie du XVIIIe siècle, et que celle-ci dérive à son tour de la philosophie de Descartes; et, persuadé que la première n'a fait qu'appliquer aux questions politiques et religieuses la souveraineté de la raison que la seconde avait proclamée dans l'ordre métaphysique, c'est contre ce principe qu'il dirige tous ses efforts. Mais bientôt, emporté par son ardeur, il s'avance un peu trop; on l'avertit de revenir sur ses pas. Il n'avait, ce semble, qu'à s'incliner devant cette suprême autorité à laquelle il avait voulu soumettre toutes les intelligences; il n'en fit rien. Alors commencent les récriminations de l'orgueil froissé. Reculer, jamais ! Il lui faut à tout prix la domination. Le catholicisme refuse de marcher à sa suite, eh bien ! lui marchera à la tête de la Révolution ! »

Je dois dire, en passant, que le R. P. Mercier ne partage pas l'optimisme trop indulgent qu'affirme le R. P. Roussel, dans son livre sur Lamennais, et dont j'ai rendu compte ici, il y a deux ans, en faisant moi-même les mêmes restrictions.

Je recommande très fort la lecture de ce nouveau volume, si sage et si ferme, aux esprits qui sont de leur temps, non pour en adopter les maximes transitoires ou les préjugés éphémères, mais bien pour comprendre et suivre les procédés appropriés par l'Église aux besoins nouveaux de chaque siècle. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie : *Bibliographie*, par les PP. AUGUSTIN et ALOYS DE BACKER. Seconde partie : *Histoire*, par le P. AUGUSTE CARAYON. Nouvelle édition par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J. *Bibliographie*, tome VI : Otazo-Rodriguez. Bruxelles, Oscar Schepens ; Paris, Alphonse Picard, 1895, in-4 de 1,983 col. et VIII p. — Prix : 40 fr.

La première partie du colossal ouvrage auquel le R. P. Sommervogel travaille sans relâche, approche de sa fin. Le tome VI conduit la bibliographie du nom Otazo au nom Rodriguez, et il est à présumer qu'il suffira d'un volume pour nous mener jusqu'au Z. Je n'ai plus à faire à nos lecteurs l'éloge de ce travail; ils savent déjà quelle patience et quelle science

l'auteur met au service de son zèle et de son amour pour la grande compagnie à laquelle il appartient. Chaque volume nous apporte son contingent de noms illustres et de renseignements précieux. Dans celui-ci, nous relèverons les noms du P. Oudin, l'un des précurseurs du P. Sommervogel, dont les notices sur des Pères de la compagnie n'ont été publiées que partiellement, tandis que la plupart, restées manuscrites, semblent aujourd'hui perdues; — du célèbre cardinal Sforza Pallavicino (on dit plus généralement, à la façon moderne, Pallavicini), poète, philosophe, historien du concile de Trente, et dont le traité du style a été réédité jusque dans notre siècle; — du P. Daniel Papebroch, l'un des premiers collaborateurs du P. Bolland aux *Acta sanctorum;* — du P. Parsons, qui déploya tant de zèle pour la conversion de ses compatriotes anglais; — du P. Giovanni Perrone, l'illustre théologien et controversiste; — du savant P. Denis Petau; — du P. Pinamonti, à qui des traités d'ascétisme et des ouvrages de piété ont fait une réputation considérable; — du P. Polanco, le secrétaire de saint Ignace, dont il a écrit une biographie, récemment publiée par la province d'Espagne; — du P. Pontanus, dont les ouvrages classiques ont servi si longtemps à l'enseignement; — du P. Porée, le maître et l'ami de Voltaire; — du P. Possevin, l'une des gloires les plus solides de la Compagnie; — du P. Pierre Poussines; — du P. Luis de la Puente, dont les Méditations ont été traduites et abrégées dans toutes les langues de l'Europe, dont le guide spirituel et le traité de la perfection n'ont pas eu moins de succès; — du P. Francesco-Saverio Quadrio, auteur d'ouvrages connus, consultés et estimés de quiconque s'intéresse à la littérature italienne; — du fameux poète Rapin; — du grand orateur Xavier de Ravignan; — du fécond Théophile Raynaud; — du P. Pedro Ribadeneyra, l'admirable biographe de saint Ignace de Loyola et de ses deux premiers successeurs au généralat de la Compagnie, l'auteur d'un célèbre *Flos sanctorum*, dont les éditions, les traductions et les abrégés vont se multipliant, et le premier bibliographe de la Compagnie; — de saint Alphonse Rodriguez et de son homonyme, auteur du Traité de la perfection chrétienne; — enfin de deux Pères, morts dans ces dernières années : le P. Pachtler, qui a publié les règlements de la Compagnie dans les *Monumenta Germaniae paedagogica*, et le regretté P. de Régnon. Nous avions entendu dire que ce dernier avait laissé à peu près terminé en manuscrit le tome III de ses belles *Études de théologie positive sur la sainte Trinité;* le P. Sommervogel n'en souffle mot, et ce silence semble détruire l'espérance que l'on avait conçue de voir achever la publication d'un ouvrage aussi remarquable. Indiquons, parmi les articles topographiques, ceux qui ont trait à Paderborn (entièrement remanié aux *Addenda*), à Paris, à Palerme, à Parme, à la Pologne, à Pont-à-Mousson, à Posen, à Prague, à Ratisbonne, à Reims et à Rennes. — Pourquoi le P. Sommervogel, qui

apporte un soin vigilant même à l'exécution typographique du travail, s'obstine-t-il à ne pas accentuer le grec? E.-G. Ledos.

BULLETIN

Étude théologique sur les ordinations anglicanes, par A. Boudinhon, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de 43 p. — Prix : 1 fr.

En examinant les trois conclusions de l'étude publiée par M. Dalbus, l'auteur de cette brochure touche à plusieurs points de doctrine très graves et très délicats. Il le fait avec une grande compétence, en un style limpide. 1. Sur la question de l'ordinal anglican, il observe que si le rituel d'Édouard VI, pris en lui-même, pourrait, comme le pense M. Dalbus, être suffisant, il n'est pas permis de conclure qu'il suffise en réalité. L'Église seule a le pouvoir de déterminer *in specie* la forme des sacrements. 2. L'ordinal anglican a-t-il conservé la substance de la formule déterminée par l'Église? Pour les consécrations épiscopales comme pour les ordinations presbytérales, toute la question est là. A cette question, que M. Boudinhon résout d'une manière négative, se ramène en effet celle de l'intention du ministre. Barlow, le consécrateur de Parker, a-t-il eu l'intention requise dans le ministre? M. Dalbus rapporte plusieurs raisons d'en douter. M. Boudinhon, pense que l'hérésie de Barlow ne serait pas une raison de doute sérieux, si le sacre a été fait d'après la forme déterminée par l'Église, car dans ce cas Barlow, agissant sérieusement, a eu l'intention de faire ce que fait l'Église. Mais, ajoute-t-il, le sacre ayant été fait d'après l'ordinal anglican, on doit conclure au défaut d'intention. 3. Les ordinations presbytérales anglicanes sont nulles, dit M. Dalbus, pour défaut de matière à raison de la suppression de la porrection des instruments. La nullité des ordinations presbytérales rend invalides les consécrations épiscopales subséquentes. Sur quoi notre auteur observe qu'il est peu probable que la porrection des instruments soit la matière essentielle du presbytérat, et qu'il n'est pas certain que l'ordination presbytérale valide soit une condition nécessaire pour la valeur de la consécration épiscopale. Nous pensons avec lui que la question fondamentale, celle dont la solution peut donner sur les ordinations anglicanes une conclusion certaine, c'est celle de la valeur de l'ordinal quant à la forme nécessaire du sacrement. Il a dû remarquer comme nous, depuis la publication de sa brochure, qu'en ce qui touche le sacre de Parker, il a raisonné *ex falso supposito*. Les *Regesta* de Lambeth témoignent, en effet, que cette consécration a été faite selon l'ancien rite, c'est-à-dire, selon le Pontifical romain.

Lamoureux.

De la Consécration épiscopale, d'après le Pontifical romain, par Christian Defrance. Paris, Dumoulin, 1893, in-4 de 55 p., avec de nombreuses illustrations. — Prix : 2 fr.

Le Sacrement de l'Ordre, d'après le Pontifical romain, par Christian Defrance. Paris, Dumoulin, 1895. In-4 de 46 p., avec de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr.

Ce sont de très belles et très émouvantes cérémonies que les ordinations des clercs et le sacre des évêques. Mais pour les suivre avec intérêt, pour en comprendre toutes les cérémonies, les fidèles ont besoin d'un guide : même une traduction du Pontifical sera souvent insuffisante, parce qu'elle ne con-

tient que le texte des prières et l'indication des rites, sans les explications qui mettent les unes et les autres à la portée de tous. A ces fidèles nous recommandons les beaux petits volumes de M. Christian Defrance : les rites sacrés de l'ordination et du sacre y sont analysés exactement, commentés avec foi et illustrés par de belles gravures. Chacun des deux guides se termine par un appendice consacré aux vêtements liturgiques des clercs et de l'évêque ; là encore des gravures très bien choisies initient le lecteur, mieux encore que le texte, à toute l'histoire du costume clérical, presbytéral et épiscopal. Nous voudrions voir ces jolis volumes entre les mains de tous ceux qui assistent à ces touchantes cérémonies, et sont réduits trop souvent à se demander le sens de ce qui se passe sous leurs yeux, sans recevoir de réponse.

A. B.

Le Code des répartiteurs, par Henri Guillaud. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-18 de XII-206 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce recueil de textes comprend toutes les lois actuellement en vigueur sur les divers genres de contributions (foncière, personnelle et mobilière, portes et fenêtres, patentes, taxe de mainmorte, prestations et autres taxes assimilées aux contributions directes). C'est un manuel destiné plus spécialement aux personnes appelées à concourir à la répartition des impôts directs ; mais il peut être utile aussi à tout contribuable. M. L.

L'Avocat de l'apiculteur, par J.-J. Bachan. Paris, Giard et Brière. 1894, in-32 de 116 p. — Prix : 1 fr.

L'apiculture depuis quelques années s'est beaucoup répandue. Cette industrie pastorale occupe de nombreux amateurs et quelques professionnels. M. Bachan, apiculteur lui-même, a composé pour eux ce petit livre, qui contient le texte et le commentaire des lois, décrets et décisions de la jurisprudence se rapportant aux abeilles. Rien n'y manque : l'ouvrage s'ouvre par une partie historique sur la législation apicole chez les Grecs, chez les Romains et au moyen âge. M. L.

Guide contentieux des voyageurs, baigneurs et hivernants en France, par Camille Derouet. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-18 de 230 p., cartonné. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume ne tiendra pas beaucoup de place dans une malle et il pourra rendre de réels services aux voyageurs qui auront eu soin de s'en munir. Sur toutes les petites difficultés qu'on peut avoir hors de chez soi, sur les contestations qui naissent souvent entre les voyageurs et les employés de chemins de fer, les maîtres d'hôtel, les gens de service, les marchands et fournisseurs, ce guide fournit des renseignements exacts et des solutions justes. L'auteur a su mettre ses explications à la portée de tout le monde, tout en faisant un ouvrage sérieux et consciencieux. Il cite, au bas des pages, les articles de loi, les documents de jurisprudence et les auteurs sur lesquels s'appuient ses décisions. Enfin, un répertoire alphabétique complète l'ouvrage et y rend les recherches très faciles. M. L.

De Ausonii Mosella. Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat H. de la Ville de Mirmont. Paris, Hachette, 1892, in-8 de 315 p.

Peu de thèses latines de doctorat peuvent rivaliser avec celle-ci comme étendue : et cependant elle est consacrée à une œuvre bien oubliée d'un

poète de troisième ou quatrième ordre. Il est vrai que l'étude qui en est faite descend jusqu'au dernier détail. En cinq chapitres, l'auteur traite des circonstances qui ont provoqué la composition de la *Moselle*, du genre auquel appartient ce poème et des éléments didactiques, descriptifs, épiques et lyriques qui s'y rencontrent, des particularités que présente la métrique d'Ausone, des remarques auxquelles prêtent le style et le vocabulaire, enfin des imitations de la *Moselle* par les poètes latins depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'achèvement de la période carolingienne. Ce dernier chapitre (qui n'a pas moins de cent pages) a dû coûter à l'auteur de longues recherches au milieu de textes ignorés aujourd'hui même des plus érudits.

Le latin est correct en général, parfois d'un tour inattendu. Une simple remarque : *Mosella* est ici constamment du masculin : certains textes, dit-on, autorisent cet emploi bien fait pour déconcerter le lecteur. C. Huit.

La Vraie Bernadette de Lourdes, par Mgr Ricard. Paris, Dentu, 1894, in-18 de 292 p. — Prix : 3 fr.

Les Lettres de Henri Lasserre, *à l'occasion du roman de Zola*. Paris, Dentu, 1894, in-18 de 121 p. — Prix : 1 fr.

Le Lourdes de Zola, par l'abbé J. Crestey. Paris, Roger et Chernoviz, 1894, in-8 de 144 p. — Prix : 1 fr.

On sait l'innombrable quantité de brochures qu'a provoquées le roman de M. Zola : une seule eût suffi, pourvu qu'elle eût été bonne! En voici trois, choisies parmi « les meilleures, » si j'ose m'exprimer ainsi.

La première a eu beaucoup de succès; elle a été recommandée par une foule de patrons, d'autorité variée. Elle a la valeur qu'ont d'ordinaire les ouvrages du même auteur. On y trouve un tas de bonnes choses; les bonnes choses sont d'un autre, le tas est de lui. Mais il y a tas et tas. Celui-ci a l'air d'être ordonné; il est divisé en douze chapitres. Seulement, il n'y a aucune raison visible pour que le douzième chapitre ne soit pas le premier. Comme la plupart des livres de Mgr Ricard, celui-ci est une improvisation faite à coups de ciseaux, remplie de citations, sans ordonnance logique, sans critique sérieuse, mais non sans efforts de style et d'esprit; c'est un *opus tumultuarium*, élevé à la hâte et bâclé à la diable, par un ouvrier très occupé, qui était pressé de finir celui-là pour courir en commencer un autre. J'ose regretter cette hâte. Les sujets que traite l'auteur et le public auquel il s'adresse mériteraient un peu plus d'application, d'attention et de respect.

— Les *Lettres* de M. Lasserre ne sont pas une improvisation. Elles sont faites avec soin, *con amore*, avec les redondances oratoires, les embellissements dramatiques et mystiques qu'a toujours affectionnés l'illustre auteur de *Notre-Dame de Lourdes*. Elles sont d'ailleurs assez intéressantes. L'auteur y défend contre M. Zola l'honneur de Bernadette, la vérité historique; malheureusement il y défend aussi l'honneur de M. H. Lasserre lui-même, ce qui paraît au moins inutile, et donne à l'œuvre un caractère de polémique personnelle légèrement fâcheux.

— La brochure de M. l'abbé Crestey est la plus grave et la plus solide, la plus complète des trois, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit grave, solide et complète *in se*, comme on dit à l'École. Après une courte introduction sur la *Mentalité* de M. Zola, l'auteur étudie et réfute, en trois chapitres, la *Mise en scène*, la *Reconstitution historique*, les *Explications scientifiques* du fameux roman, et s'efforce de montrer que la première est *maladroite*, que la seconde est *malveillante*, et que les troisièmes sont *incompétentes* et *insuffisantes*. Ce

plan n'est pas mauvais; il est rempli avec application sinon avec puissance.

C. A.

Considérations sur la littérature française moderne, par Théodore Dupuy. Nouvelle édition. Milan, Dumolard, s. d., in-12 de 337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un Français n'a pas grand'chose à apprendre dans ce livre de vulgarisation écrit et imprimé de l'autre côté des Alpes. Dans ses leçons de littérature M. le professeur Dupuy a d'ailleurs moins cherché à énoncer des idées originales qu'à faire connaître et admirer nos trois grands siècles littéraires. Enfin, comme ce n'est ici que la réimpression d'un ouvrage déjà assez ancien, il ne faut pas s'étonner que ses guides soient avec Villemain, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Nisard, des historiens et des critiques aujourd'hui bien arriérés, Géruzez, Pierron, Demogeot. De là une admiration pour l'œuvre de Voltaire, même pour son théâtre, qui n'est plus de mode en France; et des idées qui s'en vont aussi peu à peu de chez nous, sur l'excellence des préceptes de Boileau en matière de poésie lyrique, sur la personnalité de Molière dans ses comédies, sur le tragique de *Dandin* et de *M. de Pourceaugnac*. Les principes de M. Dupuy sont du reste, à mon goût, trop voisins de ce spiritualisme libéral des universitaires d'il y a vingt-cinq ans, qui flétrit l'athéisme et l'immoralité, mais cherche à tenir la balance égale entre Bossuet et Voltaire, entre le siècle de Louis XIV et le siècle de l'Encyclopédie, des Philosophes et de la Révolution, qui blâme les « écarts regrettables » de Voltaire, mais exalte en lui « l'ennemi du fanatisme, l'apôtre des idées d'humanité, de justice et de liberté. »

Mais cette critique optimiste qui glorifie tous les noms célèbres de notre littérature, de Rabelais à Lamartine, en réservant ses quatre principaux chapitres (les deux autres ne sont que des résumés d'ensemble) à Molière, à Bossuet et à l'éloquence, à Voltaire, à la poésie lyrique, qui fait si bonne figure en notre siècle, n'est pas pour nous déplaire. M. Dupuy le déclare à plusieurs reprises : son but est de faire aimer en Italie notre littérature. En le félicitant de la si bien connaître et d'en parler avec tant d'enthousiasme, ce serait presque un contresens que de lui reprocher son parti pris d'indulgence et son large éclectisme.

Gabriel Audiat.

Les Chars aux époques diverses, par le baron de Wismes. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de 124 p. — Prix : 3 fr.

En un volume de peu d'étendue, M. le baron de Wismes nous donne l'histoire des chars depuis les temps les plus noyés dans les brumes du passé jusqu'à l'heure présente. L'on peut dire même que, devançant l'avenir, il a pu, brièvement, prévoir l'époque, assurément indéterminée, où le voyageur aura la faculté de se rendre de Paris à Pékin en quelques jours, par chemin de fer. — M. de Wismes, en citant le plus souvent ses références, expose l'évolution, à travers tous les peuples et toutes les époques, du char servant au transport des personnes. Vaste et attrayante lanterne magique où nous voyons apparaître les Chinois — qui furent, paraît-il, les initiateurs, — les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains, dans l'antiquité. Cet ensemble est résumé dans la première partie du livre. La seconde partie est relative au moyen âge, et la troisième aux temps modernes qui débutent avec le xve siècle. Cette dernière division comporte deux subdivisions : la première a trait aux carrosses et voitures de luxe à l'usage des particuliers, la deuxième concerne les voitures publiques, dont la création en France remonte vers le milieu du xviie siècle.

L'ouvrage se clôt par des citations, non pas d'inventeurs ou d'ingénieurs, mais de poètes tels que Musset et V. Hugo, qui font rêver à un âge d'or pour de futurs voyages dont nul de nos contemporains, probablement, ne verra les prodigieuses conditions de bon marché et de rapidité.

E.-C. La Grette.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est mort le 31 mars, âgé de quatre-vingt-trois ans. Né à Paris le 16 mai 1812, il ne tarda guère à quitter l'étude du droit pour le théâtre. Sa première œuvre fut un vaudeville, *Léonce*, en collaboration avec Bayard, qui fut bien accueilli aux Variétés (1838). Les succès qu'il obtint ensuite lui firent donner la direction de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur en 1863; en 1868, il fut élu membre de l'Académie française. Nous citerons de lui, outre la pièce déjà indiquée : *Versailles* (Paris, 1839, in-8); — *L'Avocat de sa cause*, comédie (1842, in-8); — *Un jeune homme*, comédie-drame (1841, in-8); — *Le Baron de Lafleur, ou les Derniers valets*, comédie (1843, in-8); — *La Chasse aux fripons*, comédie (1846, in-12); — *Antonio*, scène lyrique, dans le compte rendu de la séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts (1849, in-4); — *Les Ennemis de la maison*, comédie (1851, in-8); — *Histoire des guerres de l'Empire* (1855, 4 vol. in-8); — *Le Fruit défendu*, comédie (1858, in-18); — *Comédies en vers* (1858, 2 vol. in-8); — *La Considération*, comédie (1860, in-18); — *Œuvres complètes*, ne comprenant que les comédies (1874, 2 vol. in-18). C'est en 1876 qu'il remplaça M. Patin comme secrétaire perpétuel de l'Académie française.

— M. le marquis Terrier de Loray, mort à Besançon le 1er avril, à l'âge de soixante-quinze ans, avait consacré sa vie au bien. Toutes les œuvres intellectuelles et charitables le comptaient au nombre de leurs plus actifs auxiliaires. L'Académie de Besançon lui avait donné l'un de ses fauteuils en 1857, et l'on verra ci-dessous les nombreuses communications qu'elle reçut d'un confrère qui y avait marqué sa place au premier rang. Il était membre du comité de l'alliance française, du comité d'études pour la restauration de l'Université franc-comtoise. Depuis vingt ans, il représentait au conseil général du Doubs le canton d'Amancey, et son rôle politique ne fut pas moins considérable que sa participation aux travaux littéraires. Quand fut constitué à Besançon le comité départemental de la Société bibliographique, on lui en décerna la présidence, et sa dernière manifestation publique fut le discours prononcé par lui à l'assemblée régionale tenue le 27 février, sous la présidence de Mgr l'archevêque de Besançon. Malgré un état de santé depuis longtemps précaire, il était là, comme toujours, sur la brèche, pour la défense de la vérité et de la science. L'aménité de son caractère, la distinction de son esprit, la fermeté de ses principes, lui avaient concilié l'estime et les sympathies de l'élite de ses concitoyens. Aussi sa mort a-t-elle causé d'unanimes regrets. La Société bibliographique, en particulier, à laquelle il avait prêté un si actif concours et sous le patronage de laquelle il avait tenu à placer ses plus importantes productions, lui doit un témoignage bien mérité de sa gratitude et de sa vénération. Voici la liste, aussi complète que possible, des écrits sortis de la plume de notre éminent et regretté confrère : *Tableau populaire de la Révolution et de la Terreur* (1852, in-8) : — *Discours de réception à l'Académie de Besançon, prononcé dans la séance du 28 janvier 1858* (Éloge du marquis de Terrier-Santans, mort en

juin 1832) (*Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1858); — *Observations sur l'origine des langues, à propos de l'opinion présentée par M. Tripard dans l'ouvrage de Moïse* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1859); — *Les Femmes littéraires en Franche-Comté* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1862); — *Les Actes de Paul et de Thècle* (*Annales franc-comtoises*, 1re série, 1864); — *Rome souterraine chrétienne décrite par le chevalier de Rossi* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1865); — *Le Château de Scey-en-Varais* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1866); — *État de la société chrétienne au Ier siècle, vérifié par les récentes découvertes du cimetière de Domitilla* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1866); — *Regensbourg. Souvenirs d'émigration* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1867); — *La France sous Louis XV, par M. Al. Jobez* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1867); — *Jean de Vienne et les canons portatifs* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1867); — *Le Catholicisme à Genève après la Réforme* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1868); — *Le Légataire de Regnard et les Jésuites* (*Revue des questions historiques*, t. VII, p. 614-618, 1er octobre 1869); — *Une Page inédite d'histoire : Enlèvement de la fiancée d'un roi de France au XIIe siècle* (*Revue des quest. histor.*, t. IX, p. 207-218, 1er juillet 1870); — *L'Art chrétien aux catacombes* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1870); — *Le Pas de Roussillon* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1870); — *Les Martyrs de Corée*, poésie (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1873); — *La Croisade de 1366* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1875); — *Rapport sur le concours de poésie* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1875); — *Histoire des paysans* (1877, 2e éd., in-32); — *Jean de Vienne, amiral de France, 1341-1396, étude historique, suivie de documents inédits pour servir à l'histoire de la marine française au XIVe siècle* (Paris, Société bibliographique, 1877, in-8); — *Les Frères de Charles V : examen des accusations dont ils ont été l'objet* (*Revue des quest. hist.*, t. XXV, p. 430-505, 1er avril 1879); — *Le Siège de Nozeroy en 1639* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1880); — *Un Parlement de dames au XIIIe siècle*, suivi d'une *Note critique sur le « Livre de la conquête »* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1880); — *Notice sur M. Adolphe de Circourt* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1880); — *Les Grandes Compagnies et l'Archiprêtre de Bourgogne* (*Revue des quest. hist.*, t. XXIV, p. 264-285, 1er janvier 1881); — *Notice sur le marquis de Vaulchier* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1882); — *La Correspondance du cardinal de Granvelle* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1884); — *La Succession du cardinal de Granvelle* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1887); — *Louis de Ronchaud* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1888); — *L'Abbaye de Migette* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1888); — *Jean de Rye* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1889); — *L'Abbé Espiard* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1891); — *Une Question de chronologie biblique* (*Revue des quest. hist.*, t. LV, p. 597-603, 1er avril 1894). M. le marquis de Loray a publié encore, sous le voile de l'anonyme, les brochures suivantes : *De la guerre faite à la religion en France* (1892, in-18); — *Le Socialisme* (1893, in-18).

— Le célèbre romancier Gustav Freytag vient de mourir. Né à Kunzburg, en Silésie, le 13 juillet 1816, élevé tour à tour au gymnase d'Als et aux Universités de Breslau et de Berlin, docteur en philosophie en 1838, il se jeta dans la carrière des lettres, fonda en 1847, à Leipzig, avec Julian Schmidt, une revue, *Die Grenzboten*, dont il conserva la direction pendant vingt-trois ans, et donna quelques pièces, dont la plus connue est *Die Journalisten* (1854), et divers romans : *Bilder* (1858) et *Neue Bilder aus dem Leben des deutschen Volkes* (Leipzig, 1862, in-8); — *Die Verlorene Handschrift* (Leipzig, 1864, in-8). Mais son ouvrage le plus célèbre, qui a assuré sa réputation en dehors même des limites de sa patrie, est le roman *Soll und Haben* (Leipzig, 1855, 3 vol. in-8), dont il y a des traductions en toutes les langues, notamment en français (*Doit et avoir*, trad. par M. de Suckau, Paris, 1857, 3 vol. in-18).

— M. Gaetano Milanesi, mort à Florence le 11 mars dernier, était né à

Sienne, le 9 septembre 1813. Élevé au séminaire Saint-Georges, puis étudiant à la Faculté de droit de Sienne, il entra à la bibliothèque communale en 1838 et en devint sous-bibliothécaire en 1849. Appelé en 1856 à Florence, comme membre de l'Académie de la Crusca, il ne tarda pas à être appelé aux Archives d'État, dont il devint surintendant à la mort de Bonaini. La solidité de ses travaux, qui ont largement contribué à la constitution d'une histoire critique de l'art, justifiait les distinctions dont il fut l'objet. Ses *Documenti per la storia dell' arte senese* (Siena, 1854-1856, 3 vol. in-8), sont le premier ouvrage qui ait fondé sa réputation. Parmi ses autres publications, nous citerons les *Discorsi sulla storia civile e artistica di Siena*, qu'il a insérés dans le Guide de la cité, publié en 1862 ; — *Storia fiorentina*, de Varchi, nouvelle édition (Firenze, 1858, 3 vol. in-8) ; — *Lettere di Giambattista Busini al Varchi* (Firenze, 1861, in-8) ; — *Commento del Boccaccio alla Commedia di Dante* (1863, in-8) ; — *Lettere di Michelangiolo Buonarroti* (Firenze, 1875, in-4). Il a réuni en 1873 ses *Scritti vari sull' arte toscana* (Siena, in-8). Enfin quiconque s'occupe de l'histoire de l'art a consulté l'excellente édition qu'il a donnée des *Vite dei più eccellenti pittori, scultori ed architettori* de Giorgio Vasari (Firenze, 1878-1881, 7 vol. in-8).

— Le doyen de Canterbury, Payne Smith, qui vient de mourir, était un orientaliste connu et un lexicographe des plus appréciés. Il était né à Chipping Camden, comté de Gloucester, en 1819. Élevé à Pembroke college, Oxford, il fut gradué en 1841, s'adonna aux études sémitiques et au sanscrit. Il professa à l'école grammaticale de Kensington square, retourna en 1857 à Oxford, comme sous-bibliothécaire de la Bibliothèque bodléienne, et consacra le reste de sa vie au « syriaque. » Sa première œuvre fut une édition avec traduction du *Cyril's Commentary on Luke* (3 vol., 1858-1859) ; puis il fit paraître une version de l'*Ecclesiastical History of John, bishop of Ephesus* (1860). En même temps il travaillait au catalogue des manuscrits syriaques, carshuniques et mendéens de la bibliothèque qu'il dirigeait, et il en publia un fragment comportant deux cent cinq articles, en 1864. Il s'occupait depuis quelques années déjà d'un lexique syriaque, œuvre inachevée et qui devait comprendre dix fascicules. En 1865, le docteur Payne Smith fut nommé « regius professor of Divinity » à Oxford, et en 1871, M. Gladstone le fit nommer doyen de Canterbury.

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Bareille, chanoine du chapitre de Toulouse, auteur d'une *Histoire de saint Thomas d'Aquin* et de la continuation de la grande histoire générale de l'Église, de Darras, mort âgé de cinquante-huit ans, à Toulouse, le 8 avril ; — de M. l'abbé Jean-Joseph Bernard, ancien curé de Fesches et auteur des *Instructions d'un curé de campagne*, publiées d'abord anonymes et dont il va paraître chez Vivès une édition en douze volumes, triple par conséquent de la première, mort âgé de cinquante-huit ans, à Delle, le 29 mars ; — de M. Léon Chotteau, publiciste, mort le 6 avril, à Bruxelles ; — de M. Paul Cousin, directeur de la *Politique coloniale*, mort le 22 avril ; — de M. le docteur Ignace Druhen, professeur honoraire à l'École de médecine de Besançon, mort en avril, à Besançon ; — de M. le docteur Fano, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, mort le 3 mai ; — de M. le docteur Foubert, ancien chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris, mort âgé de trente-sept ans, le 7 avril ; — de M. Charles Fourcaulx, chroniqueur judiciaire, mort le 11 avril ; — de M. Alexandre Georget, rédacteur à l'*Écho de Paris* ; — de M. Numa Gilly, ancien député du Gard, dont le livre *Mes Dossiers* a fait un bruit considérable il y a quelque temps, mort à la fin d'avril ; — de M. Grevé, commerçant français à Madagascar, correspondant du Muséum

d'histoire naturelle, mort assassiné par les Hovas; — de M. Charles Lefèvre, rédacteur du *Constitutionnel* et du *Pays*, mort à quatre-vingts ans, le 4 mai; — de M. Eug. Marchand, chimiste, associé national de l'Académie de médecine de Paris, mort le 3 mai; — de M. Marot, inspecteur d'Académie de Paris, mort le 11 avril; — de M. le docteur Schaffier, chirurgien estimé, mort le 9 avril; — de M. Léopold Trouvelot, astronome, mort en avril, à Meudon; — de M. Pierre Zaccone, romancier, ancien président de la Société des gens de lettres, mort en mars, à Morlaix.

— A l'étranger, on annonce la mort : du général Badeau, consul des États-Unis à Londres, à qui l'on doit entre autres ouvrages une *Military history of the U. S. Grant*, mort à la fin de mars; — de M. Maturin-Th. Ballon, fondateur du *Boston Globe*, voyageur et publiciste, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *Due West; or, round the world; Due North; or, glimpses of Scandinavia, Russia and Poland; Due South; or, Cuba past and present*, mort à soixante-sept ans, le 27 mars, au Caire; — du Révérendissime Cajetano Bernardi, abbé du Mont-Cassin, mort le 7 février; — de M. Pietro Bilancini, auteur de *Giacomo Leopardi e Alessandro Guidi*, mort à Sassari, le 22 mars; — de M. E. Borgmann, chimiste, mort à Wiesbaden, âgé de cinquante et un ans; — du R. P. Johann Bollig, S. J., préfet de la Bibliothèque Vaticane et orientaliste, mort le 9 mars, à Rome; — de Mgr Pierre de Brabandere, évêque de Bruges, qui exerça pendant plusieurs années les fonctions de directeur du grand séminaire d'Ypres, où il fit un cours de droit canon qui a été publié et qui est fort apprécié, mort le 31 mars, âgé de soixante-sept ans; — de M. Alberto Buscaini-Campo, philologue italien, qui a réuni en 1867 divers articles sous le titre de *Scritti vari* (in-8), et dont les *Studi di filologia italiana* (1877, in-8) sont estimés, mort à soixante-dix ans, le 6 février, à Trapani; — de M. José Coroleu é Inglada, membre de l'Académie barcelonaise des belles-lettres, ancien président du comité de direction de l'*Ateneo Barcelonès*, collaborateur de divers recueils périodiques (*la Vanguardia*, etc.), auteur d'excellents ouvrages historiques, parmi lesquels il nous suffira de citer : *Los Fueros de Cataluña* et la *Historia de la independencia de América*, mort à Barcelone, en mars; — de M. James Dwight Dana, le célèbre géologue et naturaliste américain, mort le 8 avril, à Newhaven, âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. R. Daehn, publiciste, rédacteur de la *Dresdener Presse*, mort le 9 avril, âgé de soixante-quatorze ans; — de M. W. Jennings Demorest, éditeur d'un *Family magazine* qui porte son nom, mort âgé de soixante-treize ans, le 9 avril, à New-York; — de M. R. Elischer, auteur de recherches sur Gœthe, mort le 27 mars, à soixante-seize ans, à Pesth; — de M. Robert Fitch, archéologue et géologue, mort âgé de quatre-vingt-treize ans, le 4 avril, à Woodlands, près Norwich; — de M. Gauster, directeur de l'hôpital des fous de la Basse-Autriche, mort à soixante-sept ans, le 24 mars, à Vienne; — de M. G. Glogau, professeur de philosophie à l'Université de Kiel, mort âgé de cinquante ans; — de M. Hayter, le rédacteur du *Victorian Yearbook*, mort en avril; — du docteur Charles-Abel Heurtley, professeur de théologie anglicane à l'Université d'Oxford, mort au commencement de mai; — de M. Jules Jacobs, ethnographe et explorateur, dont nous citerons *Het Familieen Kampongleven op Groot Atzeh*, mort à Macassar, âgé de cinquante-trois ans; — de M. Semenovitch Leskov, romancier, mort à Saint-Pétersbourg, le 5 mars; — de Miss Rosa Mackenzie Kettle, qui laisse une douzaine de volumes de vers et de nouvelles; — de M. Br. Mester, professeur de médecine interne à la Faculté de Breslau, mort le 8 mars; — de M. Lothar von Meyer, chimiste distingué, mort le 12 avril, âgé de soixante-quatre ans, à Tubingue; — de M. Albert Moll, l'historien du lac de Constance, mort le

10 mars, à Tettnang; — de Mme Luise Otto-Peters, romancière, fort mêlée au mouvement féminin en Allemagne, où elle dirigeait la *Frauenzeitung*, morte âgée de soixante-quatorze ans, à Leipzig; — de M. Tito Pagliardini, économiste, qui écrivait avec une égale élégance en français, en anglais ou en italien des ouvrages sur la question ouvrière, mort le 26 mars, âgé de soixante-dix-huit ans, à Westbourne Park; — de M. Wilhelm Pailler, qui s'occupait d'histoire littéraire, mort le 17 mars, âgé de cinquante-cinq ans; — M. Nic. Papadopoulos, qui a fondé en Grèce le premier journal politique, Ἡ ταχύπτερος Φήμη (1837-1885), mort à Athènes; — de M. R. Ricker, libraire-éditeur à Saint-Pétersbourg, mort âgé de soixante et un ans, le 12 mars; — de M. von Risch, professeur de jurisprudence à Würzbourg, où il est mort le 19 mars, âgé de soixante ans; — de M. Ludwig Rotter, compositeur, mort le 5 avril, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à Vienne; — de M. E. Rubo, professeur de droit à l'Université de Berlin, mort dans cette ville, le 17 mars, âgé de soixante et un ans; — de M. John Saunders, homme de lettres, fondateur du *People's Journal*, mort le 29 mars, à Richmond; — de M. L. Schläfli, professeur de mathématiques à l'Université de Berne, mort âgé de quatre-vingts ans, le 20 mars, à Berne; — de M. James Sime, littérateur, mort à cinquante et un ans, le 21 mars, à Londres; — de M. E. Steindorff, historien, professeur des sciences auxiliaires de l'histoire à Gœttingue, où il est mort le 2 avril, âgé de cinquante-cinq ans; — de M. E. Taubert, poète et librettiste, mort à cinquante et un ans, le 10 avril, à Berlin; — de M. W. Tomsa, physiologue, professeur à l'Université tchèque de Prague; — de M. Hack Tuke, connu par ses études de psychiatrie, mort le 5 mars, âgé de soixante-sept ans, à Londres; — du docteur Vulpius, l'un des derniers descendants de Gœthe, sur lequel il a publié de nombreux documents, mort le 1er mai, à Weimar; — de M. J.-E. Vessely, auteur d'ouvrages sur les beaux-arts, mort le 18 mars, âgé de soixante-huit ans; — de M. Walzel, librettiste, mort à Vienne, en mai; — de M. Joseph Weyl, publiciste, mort âgé de soixante-quinze ans, le 10 avril, à Vienne.

Concours. — La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a mis au concours les questions suivantes : 1° Histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans les provinces belges, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe; — 2° Quelle influence ont exercée en France, du XIVe au XVIe siècle, les sculpteurs nés dans les provinces belges et dans la principauté de Liège? — 3° Origine et caractère de l'architecture flamande au XVIe siècle. Le prix, de 800 fr. pour la première question, est de 1,000 fr. pour les deux autres. Les mémoires (écrits en français, flamand ou latin) doivent être remis au secrétariat avant le 1er juin 1896. La section des sciences a mis au concours les questions suivantes (600 fr., 1er août 1896) : 1° Exposé des recherches exécutées sur les phénomènes critiques; — 2° Exposé et critique des diverses théories proposées pour expliquer la constitution des solutions; — 3° Apporter une contribution importante à l'étude des correspondances que l'on peut établir entre deux espaces; — 4° Intervention de la phagocytose dans le développement des invertébrés; — 5° Description des minéraux phosphatés, sulfatés et carbonatés du sol belge; — 6° Nouvelle recherche sur le système nerveux périphérique de l'amphioxus; — 7° Nouvelles recherches sur le mécanisme de la cicatrisation chez les végétaux. Les manuscrits doivent être écrits en flamand ou en français. Enfin un prix de 1,000 francs (1er août 1896) sera attribué au meilleur mémoire, flamand ou français, sur la détermination par des recherches nouvelles du poids atomique d'un ou de plusieurs éléments pour lesquels cette constante physique est encore incertaine aujourd'hui.

— La Société d'histoire rhénane proroge au 21 janvier 1897 le terme pour le dépôt des manuscrits destinés au concours Mevissen (Origine et développement des districts administratifs dans un ou plusieurs territoires des provinces rhénanes jusqu'au XVIIe siècle.)

Congrès. — La soixante-deuxième session du congrès archéologique de France se tiendra du 5 au 12 juin, à Clermont-Ferrand. Le programme comprend la visite de Montferrand, de Riom, de Mozat, de Tournoel, de Clermont-Ferrand, du Puy-de-Dôme, de Royat, de Chamallières, de Thiers, d'Issoire, de Brioude, de Saint-Nectaire et de Murol.

— Nos lecteurs savent déjà que c'est à Tournai que se tiendra cette année le congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, qui aura lieu du 5 au 8 août. Nous reproduisons, en l'abrégeant un peu, la liste des questions qui seront discutées dans les séances : 1re section, *Études préhistoriques :* 1. Quelles sont l'origine et la nature de la Pierre Brunehault, à Hollain ; à quelle époque remonte-t-elle ? Quel est l'état de la question de l'étude des monuments mégalithiques depuis le congrès de Mons (1894)? — 2. Étudier les plaines du Hainaut et du Tournaisis à l'époque quaternaire. — 3. Des découvertes d'ossements ou de silex taillés ont-elles été faites dans les couches quaternaires des environs de Tournai ? — 4. Quels sont les lieux d'origine des matières premières employées par les troglodytes de Belgique et par l'homme quaternaire des plaines du Hainaut et du Tournaisis pour la fabrication de leurs armes, outils, parures, etc.? — 5. Quels éléments nouveaux peut-on fournir pour la carte préhistorique de la Belgique ? — 2e section, *Études historiques :* 1. Déterminer quelles étaient dans les principales villes des anciens Pays-Bas les règles qui présidaient à la formation des magistratures communales. — 2. Spécialement quelles étaient les fonctions des clercs, plus tard les « conseillers pensionnaires » des anciennes communes? De même pour les avoués. — 3. Comment faut-il traduire l'article 25 de la charte de Tournai donnée par le roi Philippe-Auguste, en 1187 ou 1211, ainsi conçu : *Quicumque injuriam fecerit in aqua tornacensi vic ipsius aque cathena debet precludi quousque injuria fuerit emendata?* — 4. Quels étaient le rôle et les fonctions des châtelains dans les Pays-Bas ? — 5. Comment se transformèrent l'ancien tribunal du comte et celui du centenier en juridictions seigneuriales entre le IXe et le XIe siècle ? — 6. Quels sont les progrès du folklore depuis le congrès de Mons (1894) ? — 7. Quelles sont la signification et l'origine de l'habitude que l'on a eue en Flandre (et aussi à Tournai) de joncher de paille les églises, lors des services funèbres ? — 8. Quelles règles convient-il de suivre pour la publication des anciens textes, chartes, chroniques, poèmes, etc. ? — 9. Quels sont les moyens à employer pour mettre à la disposition des érudits les documents manuscrits qui sont encore inaccessibles (archives notariales, bibliothèques et archives particulières, des séminaires, chapitres, évêchés, communes....) ? — 10. Quels sont les travaux historiques à entreprendre en Belgique ? — 11. Quelle était l'organisation militaire des communes au moyen âge ; quelles règles déterminaient les contingents à fournir par les corporations ? — 12. L'agriculture produisait-elle en Belgique, au moyen âge, le blé nécessaire à l'alimentation des populations ; quels étaient, à cette époque, les principaux produits de l'agriculture ? — 13. Quels services les corporations rendaient-elles sous le rapport de l'assistance mutuelle? Ces services ont-ils existé partout et pendant toute la durée du régime corporatif ? — 14. La question des sans-travail s'est-elle posée sous ce régime? Si non, pour quels motifs a-t-elle été évitée? — 15. Quels avantages conférait le droit de bourgeoisie ? — 3e section, *Études archéologiques :* 1. Quels sont les témoins des

époques romaine, franque et mérovingienne, dans la région de Tournai ? — 2. Quelles sont les voies romaines qui existaient dans le nord de la France, le Hainaut et la Flandre, et spécialement quelles sont celles qui aboutissaient à Tournai ? — 3. Quels sont les caractères des monuments et des arts à l'époque de la conquête romaine en Afrique ? — 4. Pourquoi dans les cimetières francs, notamment à Élouges et à Ciply, où s'observe l'orientation de l'ouest à l'est, conforme au rite funéraire franc, certaines sépultures sont-elles orientées exceptionnellement dans la direction du nord au sud ? — 5. Connaît-on des découvertes dans le genre de celle du tombeau de Childéric ? Quels travaux critiques, relatifs aux objets trouvés dans ce tombeau, ont été faits depuis l'ouvrage de l'abbé Cochet ? — 6. A quelle école d'architecture se rattache la partie romane de la cathédrale de Tournai ? — 7. Que convient-il de faire des peintures murales de l'époque romane (légende de Sainte-Marguerite, Jérusalem céleste, etc.), retrouvées dans les transepts ? — 8. A quelle école d'architecture se rattachent les églises de Tournai : Saint-Quentin, Saint-Piat (Saint-Pierre), Saint-Brice, Saint-Nicolas, Saint-Jacques, Sainte-Marie-Madeleine ? Quelles règles doivent guider et quels procédés doivent être employés pour leur restauration ? — 9. A quelles causes faut-il attribuer la persistance du style gothique ou de certains de ses éléments dans plusieurs monuments de Tournai du XVIIe siècle (Halle aux draps, chapelle des clarisses, couvent des célestines, églises des jésuites, etc.) ? — 10. Quels sont les caractères particuliers de l'architecture civile à Tournai et de l'architecture militaire dans cette ville ? — 11. Quelle fut l'importance de l'école de sculpture tournaisienne au moyen âge ? — 12. Quels sont les caractères particuliers de la dinanderie tournaisienne ? — 13. Peut-on indiquer avec quelque certitude les caractères qui distinguent et permettent de reconnaître, en l'absence de marques, les tapisseries fabriquées dans les différentes villes des Pays-Bas ? — 14. Quels furent les débuts de la lithographie en Belgique ? — 15. Connaît-on, parmi les monnaies baronales, des monnaies de châtelains de Tournai ? — 16. Quelles sont les origines de la peinture en Belgique ? — 17. Quels sont les caractères de la peinture murale à Tournai ? — 18. Tournai a-t-il possédé une école de miniaturistes ? A quels caractères reconnaît-on les productions de cette école ? Faire connaître des œuvres dont l'origine tournaisienne soit indiscutable.

— Le quatrième congrès catholique espagnol s'est tenu à Tarragone (17-21 octobre). On y comptait deux cardinaux, vingt archevêques ou évêques, et beaucoup d'autres notabilités. Les séances générales ont été fort importantes. La question sociale y a fait l'objet de plusieurs discours, qui ont eu pour but de montrer qu'on n'arriverait jamais à la résoudre sans faire appel à la religion et à l'Église. La question du pouvoir temporel du Pape a été également traitée avec talent et vigueur, en particulier par le comte del Asalto, qui a fièrement revendiqué contre l'usurpation italienne la restauration pure et simple du pouvoir temporel du Pape.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 avril, M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur la représentation de la nudité féminine dans l'art grec et dans l'art oriental. — Le 10 avril, M. Müntz a communiqué une étude sur la forme et l'apparence extérieure de la tiare des Papes du XIIe au XIVe siècle. — Dans la séance du 19 avril, M. Lemoine a lu un mémoire intitulé : *Richard Lescot, un nouveau chroniqueur et une nouvelle chronique de Saint-Denis ;* M. Hervieux a ensuite entretenu l'Académie de l'écrivain Eudes de Chériton, qu'on a confondu avec Eudes de Kent, abbé de Saint-Martin-des-Champs. — Le 26 avril, M. Müntz a signalé un inventaire inédit, rédigé à la mort de

Cosme Ier de Médicis, concernant les antiques qu'il avait réunis à Florence.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 13 avril, M. Ch. Bénard a entretenu l'Académie de l'exégèse platonicienne. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 20 avril, puis M. Léonce Pingaud a lu un mémoire sur un essai de rédaction des lois fondamentales de l'ancien régime, qui fut tenté pendant l'émigration par quelques membres des anciens parlements. — Le 27 avril, M. Émile Worms a entretenu l'Académie des doctrines socialistes de M. Gumplowitz, de Gratz, en Styrie.

Paris. — M. Léopold Delisle publie une notice sur les *Manuscrits légués à la Bibliothèque nationale par Armand Durand* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 34 p. Extrait du tome LV de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*). Après avoir fait l'éloge de M. A. Durand, ancien professeur de rhétorique aux lycées Louis le Grand et Bonaparte, mort le 7 août 1894, il décrit les cinq ouvrages donnés par ce bibliophile au Département des manuscrits : 1° un exemplaire de la chronique de Sigebert, du XIIe siècle, jadis conservé dans l'abbaye de Signy; 2° un fragment de manuscrit copié en 1322 par Jean de Sainte-Croix, moine de Saint-Arnoul de Metz, recueil de matériaux à l'usage des prédicateurs; 3° un très beau manuscrit du Roman de Tristan, copié au XIIIe siècle et orné de miniatures; 4° les matériaux amassés par Nicolas Heinsius pour établir le texte des poésies de Claudien; 5° le manuscrit original de l'ouvrage qu'un chanoine régulier, L.-Joseph-Auguste Ansart, avait composé sous le titre de *Bibliothèque littéraire du Maine*, et dont le premier volume a seul été publié en 1784. Le plus précieux des cinq volumes est l'exemplaire de la chronique de Sigebert. M. Delisle retrace, à cette occasion, l'histoire de la bibliothèque de l'abbaye de Signy (p. 3-7), et il reproduit, en appendice (p. 18-32), une chronique de ladite abbaye, renfermée dans le premier des manuscrits légués par M. Durand, et suivie (p. 32-34) d'une liste des abbés de Signy, qui nous a été conservée par Dom Claude Guyton (F. Fr. 23474).

— Le même érudit s'est occupé, dans les *Mélanges Julien Havet*, d'*Un Nouveau Manuscrit des livres des miracles de Grégoire de Tours* (Paris, gr. in-8 de 8 p. avec une planche. Tiré à part à très petit nombre). Ce manuscrit, aujourd'hui conservé sous le numéro 1712 du fonds latin des nouvelles acquisitions, est du IXe siècle. M. Delisle, qui l'a acheté à Boulogne, en donne une description qui ne laisse rien à désirer. Il en raconte aussi l'histoire et nous apprend que Dom Ruinart l'avait consulté à la fin du XVIIe siècle, mais que depuis il avait si bien disparu que, récemment, le savant docteur Bruno Krusch en déplorait la perte (*Gregorii Turonensis opera*, tome I des *Scriptores rerum merovingicarum*, p. 464. *Monumenta Germaniae historica*).

— En furetant à la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale, M. Albert Chamberland a rencontré un document d'un très vif intérêt pour l'histoire commerciale de la France, un *Traité du commerce de la France avec l'étranger*, composé entre les années 1551 et 1556, par un personnage intelligent dont le nom demeure malheureusement inconnu, mais qui fut un homme d'administration, un « visiteur des ports et des passages, » c'est-à-dire quelque chose comme un inspecteur du commerce et des douanes. Des cinq livres ou « volumes » dont se composait le traité de cet auteur, deux seulement (les livres III et IV) ont été conservés dans les manuscrits 2085 et 2086 du fonds français ; M. Chamberland, frappé des renseignements précieux contenus dans le livre III, l'a publié *in extenso* dans la *Revue de géographie* (années 1892-1893), puis en tirage à part (Paris, Ch. Delagrave, 32 p. gr. in-8) sous ce titre : *Le Commerce d'importation en France au milieu du*

XVIe siècle. Il a accompagné le texte de notes explicatives et d'appendices dont le premier est un tableau synoptique de nos importations au milieu du XVIe siècle, mettant ainsi à la portée de tous des indications précises et tout à fait nouvelles sur les différents groupes de matières importées en France à cette époque, en fournissant l'énumération détaillée et la valeur en chiffres. M. Chamberland a ainsi comblé une lacune de l'*Histoire du commerce de la France* du regretté Henri Pigeonneau.

— M. H. Omont publie de *Nouveaux Documents sur Gérard Morrhe, imprimeur parisien, 1527-1532* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 6 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, année 1895). Le savant critique reproduit d'abord un texte précieux pour la biographie de ce typographe, une note, qui semble tout entière de sa main, tirée d'un cartulaire de la Nation d'Angleterre et d'Allemagne, inscrit sous le numéro 535 des nouvelles acquisitions latines de la Bibliothèque nationale. Il augmente ensuite de trois nouveaux volumes le nombre des éditions publiées à Paris par Gérard Morrhe, ce qui porte de 26 à 29 la liste des volumes qu'il imprima en Sorbonne, et qui a été insérée dans le *Bulletin* de 1891 (tome XVIII, p. 133-144).

— L'*Agenda Charles Mendel du photographe et de l'amateur de photographie* pour l'année 1895 (Paris, Charles Mendel, gr. in-8 de 222 p.) ne contient pas seulement des renseignements pratiques comme le vocabulaire photographique allemand-français et anglais-français, comme les notes et formules, comme l'aide-mémoire de l'amateur photographe, comme la nomenclature photographique d'après les décisions des congrès, mais aussi des fantaisies, comme les couplets de la photographie ou comme *les Tribulations d'un photographe*.

— On lira avec intérêt et profit la notice insérée dans le numéro du 28 mars dernier de la revue *le Prêtre* (Tiré à part. Arras, imp. Sueur-Charruey, in-8 de 11 p.), par Mgr Barbier de Montault, sur *les Élèves pensionnaires dans les couvents cloîtrés*. On trouvera là, avec le décret de Benoît XIII sur l'admission dans les couvents cloîtrés d'élèves pensionnaires, des renseignements sur les conditions d'admission, sur l'uniforme, le dortoir, le confesseur extraordinaire, les arts d'agrément, pour lesquels on tolère rarement la présence d'un professeur du sexe masculin, enfin la mort et les funérailles.

— Nous avons eu occasion déjà de parler ici du comité des œuvres de mer. Nous saisissons, pour le recommander de nouveau, l'occasion que nous offre le P. Eugène Grosjean qui, sous le titre *Adieu-va!* (Tiré à part. Abbeville, C. Paillart, in-16 de 12 p.), a donné, dans les *Études religieuses* du 15 février, quelques pages où il montre l'utilité, la nécessité de cette œuvre.

Agenais. — M. Jules Andrieu publie une piquante étude sur les *Excentriques et grotesques littéraires de l'Agenais* (Paris, A. Picard, gr. in-8 de 50 p.). Cette étude, qui fait suite aux notices ou volumes de Charles Nodier, de Théophile Gautier, d'Octave Delepierre, de Gustave Brunet, de Louis Greil, est divisée en huit chapitres : *Durodes de Lillebonne* (auteur du poème colossal : *La Clovisiade*, 1827), une *Ode mise à mal* (il s'agit de l'ode de Méry : *Bonaparte et Murat*, qui devint, en 1872, une ode au général de Tartas) ; *Nasse-Lamothe* (qui réforma, en 1806, l'*Art poétique* de Boileau); *Geniès de Langle* (auteur des plus bizarres brochures poétiques), *Poignée de grotesques; Grotesques patois; Joseph Bouzeran; Derniers Excentriques*.

Anjou. — Le nom de Guérin de Fontaines, le gouverneur du Mans, le vainqueur des Anglais à Baugé en 1421, est bien connu de tous ceux qui ont étudié l'histoire de Charles VII. M. J. Le Breton a recueilli sur le héros français tous les renseignements déjà connus, et les a publiés à l'occasion

de l'inauguration de sa statue, le 16 septembre 1894, à Fontaine-Guérin, près Baugé. C'est une modeste habitante de cette commune, Mme Lebouc, qui seule a fait les frais de cette statue, et c'est un instituteur, M. A. Chouteau, qui a composé l'ode de circonstance. Deux bonnes lithographies ornent la couverture (*Biographie de sire Guérin de Fontaines*. Angers, G. Paré, in-8 de 14 p.).

Bourgogne. — La Société d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune publie le tome XVIII de ses *Mémoires* (Beaune, imp. A. Batault, in-8 de 439 p. avec 2 pl. en phototypie et de nombr. reproductions d'armoiries dans le texte). Outre des *Nécrologies* dont l'une notamment, celle relative à M. l'abbé Bavard, curé de Volnay, est une véritable biographie, ce beau volume comprend les travaux suivants : *Le Beffroi communal, son état ancien et son état actuel*, par M. V. Affre; — *Différend entre Messieurs les notaires royaux et le maire de Beaune, 1734*, par M. E. Quantin; — *Une Visite à l'église de Meloisey*, par M. Th. Voillery; — *Note sur deux bas-reliefs gallo-romains visibles autrefois dans l'église Saint-Pierre de Beaune*, par M. Ch. Aubertin; — *Excursions archéologiques : Savigny, Fontaine-Froide, Bessey-en-Chaume, Clavoillon*, par M. Ch. Bigarne. Tout cela est intéressant à divers titres; mais la partie la plus importante et la plus remarquable de ces *Mémoires* est sans contredit *l'Armorial Nuiton* (p. 197-435). Composé par M. E. Bergeret d'après les monuments, c'est-à-dire d'après les inscriptions gravées sur la pierre et sur le métal et concernant les communautés et les familles de l'ancien bailliage de Nuits, cet armorial s'offre comme une curieuse évocation historique qui fera la joie des purs héraldistes. L'auteur a eu l'heureuse idée d'employer la zincographie pour la reproduction de ces monuments anciens, de sorte que, grâce au procédé, ces vieilles armoiries sont représentées avec le caractère archaïque qui leur convient le mieux. Il serait bien à désirer que les Sociétés savantes de toutes nos provinces comptassent, dans le genre, parmi leurs membres, des travailleurs aussi entendus et aussi zélés que M. Bergeret. Avant peu, l'on aurait ainsi une série d'armoriaux particuliers d'une exactitude à laquelle les héraldistes généraux ne sauraient prétendre.

Bretagne. — *Essai littéraire et moral sur la Bretagne contemporaine. Poètes et prosateurs* (in-12 de 135 p. Paris, 8, rue François Ier). Sous ce titre, M. A. Charaux, l'éminent professeur de littérature à l'Université catholique de Lille, a publié une série d'études sur Chateaubriand, H. de la Morvonnais, Elise Mercœur, Brizeux, A. Duclesieux, H. Violeau, Lamennais et Victor Hugo, rattaché par l'auteur un peu arbitrairement à la vieille Armorique.

— Au cours de son intéressante étude sur le séjour des *Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine en 1815* (*Polybiblion*, tome LXXI, p. 89), M. Léon Vignols avait exprimé le regret de n'avoir pas eu entre les mains des documents suffisants pour étudier en détail les agissements des Prussiens dans chaque arrondissement du département. Grâce à une heureuse découverte de M. Parfouru, archiviste de l'Ille-et-Vilaine, M. Léon Vignols a été mis à même de compléter son travail en ce qui concerne l'arrondissement de Rennes et surtout celui de Redon. Vingt-deux pièces nouvelles relatives à la question des fournitures et à la conduite des Prussiens, ont été publiées ou analysées par lui dans la *Dépêche bretonne* des 3, 7, 14 et 16 décembre 1894, puis réunies en une plaquette que ne manqueront pas d'ajouter à leur exemplaire des *Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine en 1815* tous ceux qui s'intéressent à l'histoire locale (*Les Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine en 1815. Nouvelles pièces inédites*. Rennes, imp. de la *Dépêche bretonne*, janvier 1895, in-8 de 24 p.).

Champagne. — *Les Bienfaiteurs du musée de Reims (1792-1892)* (Paris, Plon,

in-8 de 22 p.); — *La Chalcographie de la ville de Reims (1618-1892)* Paris, Plon, in-8 de 38 p. et 4 pl.); — *Les Portraits rémois du musée de Reims (XVIe-XIXe siècles)* (Paris, Plon, in-8 de 35 p.), tels sont les titres de trois brochures de M. H. Jadart; elles contiennent des communications faites en 1892, 1893 et 1894 aux congrès des sociétés savantes, réunions des sociétés des beaux-arts. Chacun de ces fascicules traite d'un sujet très intéressant pour la ville aux souvenirs de laquelle M. Jadart consacre tout son zèle et son activité d'érudit compétent. Il a fait une œuvre de reconnaissance en rappelant les noms des personnes qui ont enrichi son musée; c'est un acte d'équité qui ne peut qu'encourager ses compatriotes à imiter leurs devanciers. Dans la chalcographie, l'auteur s'occupe d'un sujet qui n'avait pas encore été abordé et qui fait partie de l'histoire des beaux-arts dans la métropole rémoise. — Quant aux portraits des Rémois conservés au musée de la ville, nous ne pouvons qu'engager M. Jadart à s'occuper de réunir des notes semblables sur les nombreux portraits qui, ainsi qu'il nous l'affirme, sont conservés chez les particuliers, dans la ville aux alentours; il peut donner ainsi un catalogue iconographique régional d'un grand intérêt pour l'histoire locale et pour l'art. Il n'a qu'à suivre le programme dont il nous fournit, par cette dernière brochure, un spécimen attrayant.

Franche-Comté. — Sous la date de 1894, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon vient de faire paraître un nouveau volume de *Mémoires* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de xxxviii-358 p., avec 2 portraits et 3 planches). Plusieurs des sujets traités ici sont remarquables; tous sont intéressants à titres divers. Nous avons eu déjà à analyser deux des meilleurs travaux insérés dans ce volume, savoir : *Léon Dusillet*, discours de réception, par M. Maurice Chipon (*Polybiblion*, t. LXX, p. 473), et *la Franche-Comté en 1815* (fin), dont M. Léonce Pingaud avait publié un premier fragment dans le volume académique précédent (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 184). Nous signalerons ensuite : *Les Relations de la géologie et de la médecine dans le Jura franc-comtois*, par M. Albert Girardot; — *Jean François les Bas-Bleus*, poésie inspirée à M. Paul Guichard par un conte de Charles Nodier; — *Les Salines du Jura*, rapport sur le concours d'économie politique, par M. Henri Mairot; — *Considérations sur la critique d'art*, discours de réception par M. Victor Guillemin; — *Notice sur la vie de Paul-William-Philipp de Cardon, baron de Sandrans*, par M. Vernis; — *L'Année 1893 à Besançon, note de statistique démographique et sanitaire*, par M. le docteur Baudin; — *Les Œuvres patronales dans l'industrie franc-comtoise*, par M. Lombart; — *Un Officier suisse au service de France, le général von der Weid*, par M. le marquis de Vaulchier; — *L'Œuvre du frère Ogerien, naturaliste*, par M. Albert Girardot; — *L'Architecte wurtembergeois Henri Schickhardt et ses travaux au pays de Montbéliard (1558-1634)*, par M. Jules Gauthier; — *Les Voyages de M. Marcel Monnier*, par M. Vuillermoz; — *L'Ile de Corse (1736 1800)*, par M. Fleury-Bergier; — *Question sociale*, par M. le docteur Druhen aîné.

— *L'Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort pour 1895* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 416 p.), renferme diverses pièces inédites curieuses que M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs, vient de mettre au jour. Signalons d'abord des *Documents pour servir à l'histoire des artistes franc-comtois* (p. 43-48). Les quatre pièces reproduites sous cette rubrique remontent aux xive, xve, xviie et xviiie siècles. Viennent ensuite trois *Documents pour servir à l'histoire de la Franche-Comté* (p. 49-64). Le premier et le dernier existent à la Bibliothèque nationale; le second a été relevé sur une copie contemporaine non datée qui fait partie des archives du château de Buthiers. En voici les titres : *Le Voyage de l'archiduc Philippe*

le Beau, comte de Bourgogne, en Franche-Comté (juillet et août 1503); — Rapport adressé au cardinal-infant, gouverneur général des Pays-Bas et du comté de Bourgogne, par Gérard de Watteville, marquis de Conflans, et Jean Girardot de Nozeroy, sur les opérations de l'armée de secours, levée et organisée durant le siège de Dole par le prince de Condé (28 mai-14 août 1636) (août 1636); — Jacquemard joyeux du départ des François (1668), longue pièce de vers anonyme où l'esprit comtois, incisif et railleur, se donne carrière. Le plus important de ces documents est sans contredit le rapport du marquis de Conflans et de Girardot de Nozeroy, par lequel ces deux personnages cherchent à se disculper d'accusations graves portées contre eux.

Guyenne et Gascogne. — Mentionnons les *Documents inédits concernant la Guyenne (1re série)* publiés par le comte de Saint-Saud dans le tome XXIX de la Société des Archives historiques de la Gironde (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de 38 p.). La plupart de ces documents sont tirés des archives de M. le marquis de Ségur; nous citerons : Émancipation de Bernard de Ségur, par Bernard de Ségur, son père, chevalier de la châtellenie de Puynormand (30 décembre 1298); bail à fief par Pons de Ségur, seigneur des Francs (27 novembre 1319); reconnaissance féodale de terres situées à Duras, en Agenais, en faveur de Jehan de Ségur, captal de Puchagut, seigneur de Seyches et de Pardailhan (1468-1469).

— M. l'abbé Cazauran, dont nous avons souvent à signaler les travaux à nos lecteurs, vient de donner une curieuse histoire des *Catéchismes du diocèse d'Auch* (Auch, François Soulé, in-8 de 122 p.) depuis l'époque où le concile de Trente invita les évêques à recourir à la langue vulgaire pour répandre dans le peuple la connaissance de la religion. L'exposé historique ne comprend que les seize premières pages de la brochure; le reste est rempli par la reproduction autographiée du catéchisme rédigé au commencement du XVIIIe siècle par Louis Daignan du Sendat, sous le pontificat de Mgr Desmarets, dont il était le grand vicaire.

Ile-de-France. — Dans sa *Notice historique et descriptive du canton de Pont-Sainte-Maxence; 1re partie, notices communales* (Pont-Sainte-Maxence, imp. Petit, in-8 de 141 p.), M. Petit n'a pas voulu donner de grands détails sur chacune des localités qui forment ce canton; il s'est borné à condenser en quelques pages les indications nécessaires pour faire ressortir ce qu'il y avait de plus important à tous les points de vue. On n'a ainsi, la plupart du temps, qu'une nomenclature très brève de tout ce qui concerne une commune : église, fondations, services publics, industrie, commerce, principaux faits historiques, hommes célèbres, abbayes et prieurés, etc. Rien de ce qui peut intéresser un village n'est omis, et souvent on trouve là des détails intéressants au point de vue archéologique.

— La brochure de M. A. de Dion sur l'*Hospice de Montfort-l'Amaury; notes historiques, par un administrateur de cet établissement* (Tours, imp. Deslis, in-8 de 62 p.), est un bon exposé de tout ce qu'il importe de connaître sur cet établissement. Composée d'après les archives de l'hospice, les minutes des notaires de Montfort et quelques pièces tirées des Archives nationales et des archives de Seine-et-Oise, elle offre un travail bien complet quoique succinct. Tout appareil d'érudition est mis de côté, car l'auteur a voulu surtout écrire pour le grand public.

Languedoc. — M. le baron R. de Bouglon donne une suite à sa précieuse publication de l'an dernier, qui fut très honorablement mentionnée ici : *Les Reclus de Toulouse sous la Terreur. Registres officiels concernant les citoyens emprisonnés comme suspects.* Le second fascicule (Toulouse, E. Privat, gr. in-8 de 197 p.) renferme les documents relatifs aux citoyens reclus aux Carmé-

lites, à la Conciergerie, au ci-devant Sénéchal, aux Hauts-Murats et aux citoyens en arrestation chez eux. Tous ces documents si tristement intéressants sont publiés et annotés avec un soin extrême. Pour chaque nom on trouve la biographie du prisonnier, enrichie de renseignements très précis, puisés toujours aux sources les plus sûres. Le travail du commentateur a été très considérable; aussi le nouveau fascicule mérite-t-il les mêmes éloges obtenus par le premier et qui certainement seront encore réservés à un troisième fascicule en préparation.

— M. Jules Momméja trace une fidèle description et une non moins fidèle histoire des *Mosaïques du moyen âge et carrelages émaillés de l'abbaye de Moissac* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 20 p.). Onze planches ornent la brochure : la dernière, qui est coloriée, représente le splendide carrelage de la chapelle abbatiale de Moissac.

— C'est encore de l'abbaye de Saint-Pierre de Moissac qu'il est question dans le second fascicule de l'*Album des monuments et de l'art ancien du Midi de la France* (Toulouse, Privat, in-fol., p. 49 à 72). La notice sur l'antique abbaye est due à M. le chanoine F. Pottier, un des plus recommandables érudits méridionaux. A la suite de son étude, où la bibliographie du sujet n'a pas été oubliée (p. 63), on trouve : *La Mise au tombeau de Saint-Jacques de Monestrès* (près Carmaux, Tarn), par M. Émile Jolibois; *la Sculpture sur bois dans le Toulousain* (2e article), par M. J. de Malafosse; *l'Église Notre-Dame. Arles-sur-Tech*, par M. J.-A. Brutails. On admire une vingtaine de figures dans le texte et douze grandes planches hors texte de toute beauté.

— Sous le titre de *Basville et l'Épiscopat de Languedoc* (Toulouse, Privat; Paris, A. Picard, in-8 de 95 p.), M. Charles Joret a extrait des *Annales du Midi* une brochure intéressante. On sait combien le Midi fut troublé à la fin du règne de Louis XIV par les révoltes des protestants. Il fallut, pour pacifier ces provinces, mettre à leur tête un intendant actif et habile qui sût étouffer tous ces ferments de discorde. M. de Basville fut l'homme qui put remplir cette délicate mission. Il se mit pour cela en rapport avec l'épiscopat du Languedoc et parvint, en combinant ses efforts avec ceux de ces prélats, à arrêter les progrès du protestantisme. On est loin d'avoir toute sa correspondance dans cette brochure; après une notice succincte sur Basville et son administration, on n'a (tirées du manuscrit 323 de la Bibliothèque Méjanes à Aix) que quelques lettres des évêques de Mirepoix, Viviers, Agde, Nîmes, Castres, Carcassonne, Saint-Papoul, des archevêchés d'Albi, Narbonne et Toulouse, et du cardinal de Fleury. Ces lettres sont précédées d'une notice sur chacun des prélats qui les écrivit.

Limousin. — *Le Bibliophile limousin*, dans son numéro d'avril dernier, publie la fin de l'étude de M. A. Fray-Fournier intitulée : *Les Ex-libris limousins et marchois* (avec sept reproductions d'ex-libris). Un tel travail ne peut se passer de tirage à part. Le même numéro donne, sous la signature de M. G. Clément-Simon, le commencement d'une curieuse *Notice sur quelques livres des premiers imprimeurs de Limoges*. Viennent ensuite les nombreuses indications bibliographiques relatives à la province et sur lesquelles nous avons déjà particulièrement attiré l'attention (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 187).

Normandie. — Nous devons à l'éminent professeur à la Faculté des lettres de Caen, M. Armand Gasté, une communication fort intéressante faite au *Bulletin historique et philologique* sur *les Confréries laïques et ecclésiastiques établies avant la Révolution dans l'église Notre-Dame de Vire, et particulièrement la confrérie dite de l'Angevine, d'après les manuscrits de Daniel Polinière, conservés à la bibliothèque de Vire* (Tiré à part, in-8 de 16 p.). On peut

dire que l'auteur n'a rien laissé échapper des fragments que les archives, les comptes, et même la poésie (dont il est si friand) lui ont fourni sur ces curieuses institutions locales.

— De son côté, à la suite de M. Claudin, dont nous avons mentionné la substantielle notice, M. Émile Travers nous entretient des *Premiers Imprimeurs de Saint-Lô* (Saint-Lô, Le Tual, in-16 de 20 p. Extrait de l'*Annuaire de la Manche*). Il a reproduit, commenté, enrichi la notice de son devancier, et nous ne saurions assez les remercier l'un et l'autre d'avoir mis avec autant de zèle que de désintéressement leur commune érudition et leurs richesses bibliographiques au service d'une des plus délicates questions de l'histoire provinciale.

— M. Léopold Delisle nous donne des *Fragments d'une chronique inédite relatifs aux événements militaires arrivés en Basse-Normandie de 1353 à 1389* (Saint-Lô, imp. F. Le Tual, in-8 de 22 p.), fragments qui couvrent les vingt premières pages d'un volume de la Bibliothèque nationale (F. Fr. n° 11900) dans lequel a été copiée, au xve siècle, la chronique en prose des ducs de Normandie. Ces extraits (p. 4-11) sont fort importants, comme le montre M. Delisle dans ses observations (présentées année par année, de 1353 à 1389 inclusivement) sur quelques articles de la chronique anonyme (p. 11-22). Dans cet « essai de commentaire, » lequel est bien un travail définitif, l'éminent critique vise surtout les textes qui se rapportent à la Basse-Normandie. Il établit par divers rapprochements que le chroniqueur a été exactement renseigné et que, sur plusieurs points, ses récits complètent et rectifient les récits des autres chroniqueurs.

Provence. — La *Revue sextienne* est remplacée par la *Revue de Provence, recueil de travaux historiques* (Marseille, Domenc), qui sera divisée en huit sections : histoire générale, communale, religieuse, littéraire, artistique, commerciale, révolutionnaire, publication de manuscrits tirés des dépôts publics de la Provence. On remarque dans les livraisons de février et de mars des articles de M. Boissière sur *les Universités de Provence ;* de M. L. Constans sur *le Théâtre provençal ;* de M. Jacqmin sur *les Tribunaux dans le département des Bouches-du-Rhône pendant la Révolution ;* de M. E. Mulsant sur *le Gouvernement de la Terreur et des clubs jacobins dans le département du Var ;* de M. Fournier sur *les Communes de Gardanne, de Mimet ;* de M. Saint-Yves sur *les Ambassades de France à Constantinople. Le Comte de Choiseul-Gouffier.* On a commencé dans la première livraison et continué dans la seconde la publication d'un précieux document du xvie siècle, *Discours des guerres de la comté de Venaysein et de la Provence*, par Louis de Perussis. Le premier discours, relatif aux années 1561 et 1562, et le second discours, relatif aux années 1562 à 1564, imprimés à Avignon en 1563 et en 1564, sont excessivement rares. Le troisième discours, qui va de 1564 à la fin des guerres de religion, et qui est le plus important, est resté inédit et sera publié d'après l'original conservé à la bibliothèque de Carpentras.

— M. Paul de Faucher publie la seconde partie des *Documents sur l'ancien ordre de Malte*, tirés du livre de raison de la famille provençale d'Isoard de Chénerilles (Saint-Amand, in-8 de 20 p. Extrait de l'*Annuaire du conseil héraldique de France*). L'élégante plaquette contient l'indication détaillée des formalités auxquelles un père de famille avait à procéder pour faire admettre son fils comme chevalier de Malte et comme page du grand maître. Les documents sont accompagnés de notes où se montre toute la compétence d'un érudit qui passe pour un des meilleurs généalogistes de la Provence.

Saintonge. — M. H. Clouzot, attaché aux archives des Deux-Sèvres, s'oc-

cupe des *Premiers Imprimeurs et libraires de Saint-Jean-d'Angély, 1616-1747* (Niort, L. Clouzot, gr. in-8 de 17 p. Extrait du *Bulletin du bibliophile*). Le jeune bibliographe, qui déjà avait fait ses preuves dans *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort*, complète sur divers points l'*Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis* de M. Louis Audiat. Il prouve que le premier en date des typographes de Saint-Jean-d'Angély fut François Audebert, qui imprima dans cette ville, dès 1616, l'*Anatomie de l'âme et de l'homme intérieur*, etc., de Jean de Prantinhac, rarissime in-4, dont le titre en facsimilé est reproduit (p. 7). Parmi les livres imprimés à Saint-Jean-d'Angély par les successeurs d'Audebert figurent les œuvres d'Armand Maichin et notamment son *Histoire de Saintonge* à partir de la création du monde (1667, in-fol.).

— Le baron de la Morinerie a fait imprimer une charmante pièce de vers, lue par lui au banquet anniversaire de la vingtième année de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, le 6 juin 1894 (La Rochelle, imp. Noël Texier, in-8 de 8 p.). La plaquette est amicalement et spirituellement dédiée au président de la Société, « à Louis Audiat, antiquaire très savant, très malin et très redoutable démolisseur du capitole de Saintes, créateur du musée lapidaire de la ville. »

Alsace. — L'auteur anonyme de *Demeures amies en Alsace* (Strasbourg, Le Roux, in-8 de 111 p. et pl.) a donné sous une forme attrayante de bons et nombreux renseignements sur plusieurs localités de cette province. On n'a pas, en ce joli volume, un ouvrage d'érudition ; mais on sent en le parcourant que son auteur a étudié avec soin ce qui se rapporte aux lieux décrits. Au reste, une liste des écrivains consultés pour faire ce travail suffira pour montrer au lecteur qu'il a entre les mains un livre composé sérieusement. Au point de vue des idées, aussi bien que sous le rapport typographique, il ne laisse rien à désirer.

— M. Alkuin Hollaender donne dans la *Zeitschrift für die Geschichte der Oberrheins* (X, 1) une courte mais très intéressante étude sur le séjour de Hubert Languet à Strasbourg et des détails inédits sur les massacres de la Saint-Barthélemy à Paris (Tirage à part. *Hubertus Languetus in Strassburg. Ein Beitrag zur Geschichte der Bartholomäusnacht*. Freiburg, Paul Siebeck, in-8 de 14 p.). Né en 1518 à Vitteaux en Bourgogne, mort en 1581 à Anvers, Languet, après avoir beaucoup voyagé en Espagne, en Italie, en France et en Allemagne, entra au service de l'Electeur Auguste de Saxe, qui l'envoya à Strasbourg pour le tenir au courant des événements touchant les huguenots en France. M. Hollaender a analysé les rapports envoyés par Languet à l'Électeur qui donnent des détails nouveaux sur la sanglante tragédie du 24 août 1572, dont Languet faillit devenir une des victimes. Il ne dut son salut qu'à l'intervention de Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, « qui pleura de tout son cœur, » ainsi que l'évêque de Limoges, sur cette épouvantable tragédie. L'inquiétude et la colère soulevées à Strasbourg à l'annonce de ces nouvelles, l'attitude expectative à main armée observée par la ville libre envers l'Empire, sont fidèlement rendues.

Allemagne. — Une Société artistique et littéraire, qui s'est constituée à Berlin sous le vocable de Pan, a lancé, le 16 avril, le premier fascicule d'une nouvelle revue. *Pan, revue artistique et littéraire* (qui a des bureaux à Paris, 9, rue des Beaux-Arts), « veut incorporer, sans distinction d'école, les aspirations créatrices de l'art contemporain, dans ses productions les plus remarquables, et permettre en même temps de les comparer aux manifestations artistiques des époques anciennes. Guidée par un large internationalisme dans le choix de ses collaborateurs, tant peintres que poètes, elle accueillera les

talents de tous les pays. » Pour la première année (avril 1895-avril 1896), il doit paraître cinq fascicules, trois de cinquante pages avec douze planches hors texte et deux de soixante-quinze pages avec seize planches. L'édition ordinaire est de 95 fr. par an ; une édition de luxe, sur papier impérial du Japon, est tirée à soixante-quinze exemplaires et le prix de souscription est de 200 fr.

— La Société géographique de Berlin nous donne une précieuse bibliographie des ouvrages et articles de géographie parus en 1891 et 1892 dans le monde entier. C'est M. Otto Baschir qui a assumé la tâche considérable de dresser par ordre méthodique cette *Bibliotheca geographica ;* il a été aidé dans ce travail par M. Ernest Wagner. Il n'a pas fallu moins d'un volume de XVI-506 pages pour contenir les 13,800 notices recueillies par l'auteur (Berlin, W. H. Kühl). Espérons que nous ne tarderons pas à voir paraître la suite de cette publication pour les années 1893-1894.

Angleterre. — MM. Longmans viennent de réunir en volume deux importantes séries de « lectures » faites en 1893 et 1894 par le regretté historien Froude. Elles ont pour titre : *English Seamen in the sixteenth Century.*

— MM. Chapman et Hall ont sous presse un ouvrage du général sir Evelyn Wood : *The Crimea in 1854 and 1894*, qui comportera un grand nombre d'illustrations et de plans.

— MM. George Bell et fils ont résolu d'ajouter à leur « Bohn's Library » une édition illustrée de l'*History of the Rise of the Dutch Republic*, par Motley, et *Positive Philosophy*, d'Auguste Comte, traduite et résumée par Harriet Martineau, avec préface de Frédéric Harrison. Chacun de ces ouvrages comprendra trois volumes.

— M. Heinemann a sous presse un livre du capitaine Crawford Mac Fall : *With the Zhob Field Force*, qui donne un récit des plus intéressants de l'expédition faite en 1890 sur la frontière nord-ouest de l'Inde, par sir George White. Le livre sera orné de plus de cent gravures, d'après des croquis de l'auteur.

— Trois nouveaux magazines sont mis au monde au mois de mai : Le *Chapman's Magazine*, sous la direction de M. Oswald Crawfurd, administrateur de la librairie Chapman; le *Twentieth Century*, dont M. William Graham sera le rédacteur en chef, et le *Catholic Magazine*. Ce dernier recueil, rédigé par lady Amabel Karr, ne coûtera que six pence. Il est la propriété de la « Catholic Truth Society, » et s'est assuré la collaboration de lady Burton, de M. Kegan Paul, de M. Lionel Johnson et d'un grand nombre d'écrivains distingués.

Belgique. — Le tome XXVII des *Annales du Cercle archéologique de Mons* vient de paraître. Il est rempli d'une foule de courtes notices, parmi lesquelles nous signalerons celle de M. F. Hachez sur un manuscrit copié à Mons pour la doyenne de Sainte-Waudru, Hermine, en 1269; celle de Dom Ursmer Berlière sur la Chronique de Jean de Sivry, prieur de Bonne-Espérance; celle de M. L. Devillers sur la réglementation du travail des gens de métier à Mons au XIVe siècle; celle de M. E. Matthieu sur les abords du château des comtes de Hainaut à Mons; une note de M. A. Losset sur un manuscrit de la bibliothèque de Valenciennes, le Mystère de la Passion, etc.

— La ville de Bruxelles a récemment publié le second fascicule (qui complète le tome Ier) de l'*Inventaire des Cartulaires et autres registres faisant partie des archives anciennes de la ville*. M. Alphonse Wauters, dont l'activité ne se dément pas, est l'auteur de ce second fascicule comme il l'était du premier, paru en 1888. Le volume contient quelques détails sur les cartulaires de la ville de Bruxelles qui se trouvent aujourd'hui aux Archives du royaume et à la bibliothèque de Bourgogne.

— La Société historique de Tournai a publié dernièrement le tome XXV de ses *Bulletins*. On y remarque un article de M. A. de la Grange, sur la bibliothèque de Florent de Montmorency, baron de Montigny, confisquée au XVIe siècle à la suite des troubles qui ensanglantèrent les Pays-Bas; la continuation des études de M. A. d'Herbomez sur les sources de l'histoire du Tournaisis; plusieurs notices généalogiques du comte Paul du Chastel; une histoire féodale du village de Néchin par M. Leuridan, archiviste honoraire de la ville de Roubaix; des notes sur les fouilles pratiquées dans un cimetière romain découvert sous l'ancienne citadelle de Tournai, par M. E. Soil, etc.

Espagne. — Deux nouvelles revues ont vu le jour à Madrid, en octobre dernier : 1° *Madrid cientifico*. Cette revue, dont le titre dit assez l'objet, sera hebdomadaire et doit être enrichie de gravures et de photographies; 2° *Sociedad española de excursiones*. Cette revue, qui intéresse surtout les touristes, est mensuelle, et renferme des plans, des dessins et au besoin des cartes.

— Le *Memorial historico-español*, que publie depuis longues années l'Académie royale d'histoire, a consacré ses volumes XXIX-XXXII (quatre in-12) à l'histoire de Charles IV et de son règne par Don Andrès Manual.

— Don Bolea y Sintas, lecteur en théologie à la cathédrale de Malaga, vient de donner : *La Cathédrale de Malaga, histoire et documents*. L'auteur avait déjà écrit précédemment : *El Episcopologio de Almeria*, ouvrage dénotant des recherches sérieuses et une érudition assez étendue.

— Don Fernando de Sagarra y de Siscar s'est fait une spécialité de la sigillographie espagnole; dans la péninsule ibérique il est maintenant le maître de cette science. Le nouveau travail qu'il vient de publier : *Apuntes para un estudio de los sellos del rey don Pedro IV de Aragon* (Barcelone, Jaime Jepus, in-8 de 76 p.), est un modèle du genre, et les documents, comme les excellentes phototypies qui accompagnent ces *Apuntes*, contribuent à en faire une œuvre véritable. Don Fernando de Sagarra a écrit son nouveau volume en castillan, ou, comme on dit généralement, en espagnol. Il convient de l'en féliciter; car le catalan, dont l'auteur s'est volontiers servi dans ses publications antérieures, a beau être un dialecte charmant, il n'en est pas moins difficilement accessible à une foule de lecteurs qui, au contraire, lisent aisément le castillan.

Italie. — M. Antonio Favaro publie une remarquable notice sur un des plus célèbres savants de l'Italie, mort à Rome le 13 avril 1894 (*Don Baldassarre Boncompagni e la storia delle scienze matematiche e fisiche*. Venise, Ferrari, gr. in-8 de 16 p. Estratto degli *Atti del R. Istituto veneto di scienze, lettere ed arti*, t. VI de la série VII). L'éminent professeur de l'Université de Padoue rend hommage à celui qui fut un de ses amis les plus dévoués et qui eut autant de qualités de cœur que d'esprit. Il rappelle que le fondateur du *Bulletino di bibliografia e di storia delle scienze*, etc., contribua beaucoup aux progrès des études scientifiques. Il énumère tous ses travaux, tous les éloges nécrologiques qui lui ont été consacrés (notamment par Maurice Cantor (Leipzig, 1894) et Ignazio Galli (Rome, 1895). Il donne de curieux détails sur sa magnifique collection de manuscrits dont le catalogue a été publié par Henri Narducci (Rome, 1862; et seconde édition fort augmentée, Rome, 1892).

— Nous signalerons à nos lecteurs dans la *Nuova Antologia* (1er avril 1895) un article de M. Giuseppe Roberti sur les princes de Bourbon émigrés à la cour de Turin (1789-1794). Pour écrire ces quelques pages, l'auteur a mis à profit, outre les sources imprimées, quelques documents manuscrits.

— En rédigeant sa *Sylloge algarum omnium*, le professeur G.-B. de Toni a été amené à dresser un lexique des termes géographiques latins et latinisés et des diverses formes que revêtent ces termes dans les langues modernes. C'est le résultat de ce travail qu'il donne sous le titre de *Repertorium geographico-polyglottum* (Venezia, tip. Emiliana, in-8 de 214 p.). Il publie en même temps un *Vocabolario de pronuncia dei principali nomi geografici moderni* (Venezia, ibid., in-8), qui peut aussi rendre des services. Nous aurons peut-être l'occasion, d'ailleurs, de revenir sur ces ouvrages.

— Le bibliophile qui rencontrerait, par un heureux hasard, un volume intitulé : *La Vie militaire en Italie sous le premier Empire ; souvenirs du sous-Lieutenant d'Hauteroche*, ferait très bien de tâcher de se le procurer. C'est un beau volume in-8, imprimé avec luxe sur papier vergé et tiré à soixante-quinze exemplaires. Ce n'est pas seulement une rareté, mais c'est un ouvrage intéressant, amusant et ayant bien la teinte de l'époque. Il a été publié par la fille de l'auteur sur le manuscrit original (Saint-Étienne, imp. Théotier, 333 p., 1894).

Portugal. — Le Musée ethnographique portugais de Lisbonne, fondé en 1893 par l'initiative de M. Machado, ministre des travaux publics, entreprend la publication d'un recueil de matériaux et de notices. Nous avons sous les yeux le premier fascicule d'*O Archeologo português* (Lisboa, imp. nacional, in-8) paru en janvier dernier, qui contient une classification des *castros* par le directeur du musée, M. Dite de Vasconcellos, et diverses notices archéologiques. Le prix d'abonnement est de 1,500 reis par an.

Tunisie. — Le R. P. Delattre consacre une remarquable étude à une de ses récentes découvertes (*Le Mur à amphores de la Colline Saint-Louis, à Carthage*. Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 33 p. Extrait du *Bulletin archéologique du Comité*). L'éminent antiquaire a déchiffré près de six cents inscriptions recueillies dans ses dernières fouilles, inscriptions qui représentent trois cent six variétés de marques peintes ou graphites et cinquante-quatre variétés d'estampilles de potier. L'instructive brochure, ornée de deux planches, montre d'un bout à l'autre combien est importante pour la science la découverte d'un aussi riche dépôt d'amphores romaines et combien l'Académie des inscriptions et belles-lettres a eu raison d'accorder à l'habile chercheur, son très zélé correspondant, des subventions dont il tire un si heureux parti.

— Le même R. P. Delattre consacre une importante étude à *Gamart, ou la Nécropole juive de Carthage* (Lyon, imp. Mougin-Rusand, gr. in-8 de 51 p. Extrait des *Missions catholiques*). Après avoir décrit la montagne de Gamart ou Kamart qui termine, au nord-nord-est, la presqu'île de Carthage, il prouve que les sépultures souterraines que renferme une partie de cette montagne ne constituent point, comme l'ont cru trop d'archéologues, la nécropole punique de Carthage, mais bien une nécropole juive du IVe ou Ve siècle avant notre ère. La démonstration du R. P. Delattre ne laisse rien à désirer. Dans son intéressante discussion, il cite une foule de travaux, notamment ceux de Falbe, du docteur Barth, de Davis, de Beulé, de M. de Sainte-Marie, de Tissot, de M. de Hérisson, etc. Cette brochure est enrichie d'un grand nombre de planches.

États-Unis. — Les libraires des États-Unis se sont constitués le 9 février dernier en association. Le siège de cette *Bookseller's league* est à New-York. Pour en faire partie, il faut avoir dix-huit ans, s'occuper du commerce des livres ou de métiers connexes, et payer une cotisation annuelle de 15 francs.

Publications nouvelles. — *Questions actuelles d'Écriture sainte*, par le R. P. J. Brucker (in-8, Retaux). — *Die Glaubwürdigkeit unserer Evangelien,*

von H. Boese (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Les Amitiés de Jésus, simple étude*, par le R. P. M.-J. Ollivier (in-8, Lethielleux). — *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne. T. IV. *Le Sacrifice de Jésus* (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Science et la religion, réponse à quelques objections*, par F. Brunetière (petit in-18, Firmin-Didot). — *Repertorium hymnologicum*, par U. Chevalier. 3e fasc. (in-8, Louvain, imp. Polleunis et Ceuterick). — *Plan d'instructions pour retraites de première communion*, par M. Arnaud (in-18, Téqui). — *Étude sur la lettre de change en droit international privé*, par J. Champcommunal (in-8, Rousseau). — *Du louage de services ou Contrat de travail*, par G. Cornil (in-8, Thorin). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. *Année 1894* (in-8, Alcan). — *L'Année psychologique*, publiée par H. Beaunis et A. Binet (in-8, Alcan). — *La Révolution et la liberté*, par le R. P. Constant (in-8, Imp. salésienne, Œuvre de dom Bosco). — *Les Enfants maltraités ou moralement abandonnés*, par P. Blanc (in-8, Chevalier-Marescq). — *Étude sur la petite propriété rurale*, par le baron S. de la Bouillerie (in-18, Lamulle et Poisson). — *Les Chambres mortuaires d'attente*, par B. Gaubert (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste*, par H. Poincaré. T. II (in-8, Gauthier-Villars). — *Die Grundgebilde der ebenen Geometrie*, von Dr V. Eberhard (in-8, Leipzig, Teubner). — *Stéréochimie*, par E.-G. Monod (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Vitraux*, par O. Merson (in-8 cart., Libr.-imp. réunies, May et Motteroz). — *L'Art persan*, par A. Gayet (in-8 cart., Libr.-imp. réunies, May et Motteroz). — *L'Année scientifique et industrielle*, par L. Figuier (in-18, Hachette). — *Éléments de grammaire comparée du grec et du latin* (in-8, A. Colin et Cie). — *La Poésie du moyen âge, leçons et lectures*, par G. Paris, 2e série (in-16, Hachette). — *Œuvre d'Édouard Grenier. Petits Poèmes. Poèmes dramatiques* (petit in-12, Lemerre). — *Heures perdues*, par le comte de Puymaigre (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Voix de la glèbe*, par P. Harel (in-8, Lemerre). — *Mémorial poétique de l'histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'au Directoire*, par A. Vacheron (in-18, chez l'auteur, Paris, 1, rue Delbrousse). — *Le Puits de Sainte-Claire*, par A. France (in-18, Calmann-Lévy). — *Dette oubliée*, par L. de Tinseau (in-18, Calmann-Lévy). — *Episcopo et Cie*, par G. d'Annunzio, trad. de l'italien par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *Carmenvita*, par M. Floran (in-18, Calmann-Lévy). — *Éternelle Énigme*, par J. Reibrach (in-18, Calmann-Lévy). — *Leurs âmes*, par Gyp (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Roches blanches*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *L'Ame d'un résigné*, par E. Trolliet (in-18, Perrin). — *L'Idée de la marquise*, par V. Chevillard (in-18, Lemerre). — *Voyage en d'autres mondes*, par J.-J. Astor; trad. de l'anglais par M. Dronsart (in-18, Hachette). — *Autour d'une dot*, par G. Saxebey (in-18, Flammarion). — *Une Seconde Femme*, par F. Lafargue (in-18, Flammarion). — *Ame chimérique*, par P. Vierge (in-18, Flammarion). — *Geneviève Delmas*, par T. Bentzon (in-18, Hetzel). — *Grundfragen der Homerkritik*, von P. Cauer (in-8, Leipzig, Hirzel). — *Autour du dilettantisme*, par l'abbé F. Klein (in-18, Lecoffre). — *L'Esprit de Joseph Prudhomme*, par Le Mansois Duprey (in-8, Jouvet). — *Cours de géographie*, par J. Molard (3 vol. in-18, cart. et 3 atlas in-4, cart., Jouvet). — *Chez John Bull, journal d'un rural*, par le baron E. de Mandat-Grancey (in-18, Plon et Nourrit). — *Madagascar et les Hovas*, par J.-B. Piolet (in-8, Delagrave). — *Madagascar*, par G. Humbert (in-8, Berger-Levrault). — *La Vie au continent noir*, par F. Dubois (in-18, Hetzel). — *La Fin d'un peuple. La Dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste*, par M. Vanlaer (in-8, Thorin). — *Les Origines de l'épiscopat*, par J. Réville (in-8, Leroux). — *Vie de saint Pierre-Thomas, de l'ordre des Carmes*, par l'abbé A. Parraud (in-18, Avignon,

Seguin ; Aubanel). — *La Mère Clara de Gondrecourt*, par l'abbé E. Martin (in-8, Nancy, Vagner). — *Le P. Laverlochère*, par le P. A. Soulerin (in-8, Delhomme et Briguet). — *S. E. le cardinal Lavigerie, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Grandes Époques de la France, des origines à la Révolution*, par Hubault et Marguerin (gr. in-8 cart., Delagrave). — *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple*, par R. Chantelauze (in-18, Firmin-Didot). — *La Période révolutionnaire. Le Consulat, l'Empire, la Restauration dans les Hautes-Alpes*, par T. Gautier, *1790-1830*, publiée par l'abbé P. Guillaume (in-8, Gap, chez l'éditeur, rue du Mazel, 32). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier. T. VI (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862*. T. I : *1804-1823* (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés par F. Calmette. T. IV : *1806-1813* (in-8, Plon et Nourrit). — *Aventures d'un marin de la garde impériale*, par H. Ducor (in-18, Guillaumin). — *Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau*, par W. de Fonvielle (in-18, Hetzel). — *L'Église de Paris pendant la Révolution française, 1789-1801*, par l'abbé Delarc (1re, 2e et 3e livr., Desclée et de Brouwer). — *L'Hôpital Saint-Yves de Rennes et les religieuses augustines*, par le comte de Bellevue (in-8, Rennes, Plihon et Hervé). — *Le Diocèse de Genève (partie de Savoie) pendant la Révolution française*, par l'abbé J.-M. Lavanchy (2 vol. in-8, Annecy, C. Burnod). — *La République d'Haïti, son présent, son avenir économique*, par P. Vibert (in-18, Berger-Levrault).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Armoiries. — Parmi les familles revenant de Terre-Sainte, s'en est-il trouvé, comme on le prétend, qui aient fait figurer dans leurs armes les fleurs de certaines plantes d'Orient, telles que l'Asteriscus ou l'Anastatica? Où trouverait-on des renseignements à cet égard ?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Philosophia scholastica*, ad mentem S. Thomae exposita et recentioribus scientiarum inventis aptata, nuper a D. P.-M. Brin, nunc a D. D.-A. Farges et D. Barbedette, presb. S. S. Ed. quarta. T. II. *Psychologia, theodicea, ethica*. Paris, Berche et Tralin, 1895, in-12 de 586 p., 4 fr. — 2. *Eléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par l'abbé Eug. Durand. Paris, Poussielgue, 1894, in-8 de viii-316 p., 3 fr. 50.

Psychologie. — 3. *Mémoire et imagination (poètes, musiciens, peintres et orateurs)*, par Lucien Arréat. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 171 p., 2 fr. 50. — 4. *L'Abstraction et son rôle dans l'éducation intellectuelle*, par Fréd. Queyrat. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 143 p., 2 fr. 50 — 5. *Théorie des concepts, existence, origine, valeur*, par le P. Peillaube, S. M. Paris, Lethielleux, s. d. (1895), in-8 de 466 p., 7 fr. 50. — 6. *Théorie psychologique de l'espace*, par Charles Dunan. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 167 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Lois psychologiques du symbolisme*, par Guill. Ferrero. Paris, Alcan, 1895, in-8 de x-251 p., 5 fr. — 8. *L'Homme*, par Saint-Georges Mivart, trad. de l'anglais par M.-J. Segond. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de iv-397 p., 3 fr. 50. — 9. *La Liberté*, 2e partie, *le Problème*, par l'abbé C. Piat. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 306 p., 3 fr. 50.

Métaphysique. — 10. *La Cientificomania*, por J. Dominguez Berrueta. Salamanca, imp. Calatrava, 1895, petit in-8 de xii-202 p., 2 fr. 50. — 11. *Science et conscience, ou Théorie de la force progressive*, par H. Kleffer. T. II. *L'Esprit de la loi*. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 419 p., 4 fr. — 12. *La Clef de la théosophie*, par H.-P. Blavatsky, trad. de l'anglais par Mme H. de Neuville. Paris, Publications de la Soc. théosophique, 1895, in-12 de xi-410 p., 3 fr. 50. — 13. *Dieu devant la science et la raison*, par le P. A. Villard. Paris et Poitiers, H. Oudin, 1894, in-8 de xii-308 p., 4 fr.

Morale et sociologie. — 14. *L'Amitié, réflexions morales et philosophiques*, par E.-M. Ommer. Paris, Retaux, 1895, in-8 carré de xii-260 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Règles de la méthode sociologique*, par Émile Durkheim. Paris, Alcan, 1895, in-18 de viii-186 p., 2 fr. 50. — 16. *La Logique sociale*, par G. Tarde. Paris, Alcan, 1895, in-8 de xiv-464 p., 7 fr. 50. — 17. *La Vie sociale, la morale et le progrès, essai de conception expérimentale*, par le Dr Julien Pioger. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 256 p., 5 fr. — 18. *La Cité moderne, métaphysique de la sociologie*, par Jean Izoulet. Paris, Alcan, 1894, in-8 de ix-691 p., 10 fr. — 19. *La Criminalité politique*, par Louis Proal. Paris, Alcan, 1895, in-8 de viii-309 p., 5 fr. — 20. *Le Rôle moral de la bienfaisance*, par Herbert Spencer, trad. par E. Cartelot et M. Saint-Léon. Paris, Guillaumin, 1895, gr. in-8 de iv-258 p. cartonné, 9 fr. — 21. *L'Esprit nouveau dans l'action morale et religieuse*, par l'abbé J. Crestey. Paris, Guillaumin, 1895, in-12 de 331 p., 3 fr. 50.

1. — Il ne s'agit plus de recommander aux directeurs des grands séminaires la *Philosophia scholastica* de feu M. Brin, prêtre de Saint-Sulpice, remaniée par ses confrères, MM. Farges et Barbedette, qui vient de se compléter. On sait déjà que l'attachement aux doctrines traditionnelles y paraît à toutes les pages, mais qu'en même temps la préoccupation des questions plus ou moins renouvelées par la science et par la pensée modernes en forme le caractère distinctif parmi les livres du

même genre. Cette préoccupation, même excessive dans la première édition, s'y produisait du moins avec un appareil de références et de citations propre à déconcerter l'attention et la mémoire des débutants. Ces exubérances ont été sagement réduites, et, dans cette quatrième édition, les noms et les textes suspects sont devenus rares — peut-être même trop rares; — mais il n'est pas moins aisé d'y reconnaître partout un constant effort vers cet idéal difficile : rendre la philosophie scolastique vraiment actuelle. Au reste, les travaux approfondis de M. Farges sur les principales questions de la philosophie, et précisément sur celles qui ont le plus d'affinité avec les études scientifiques, sont connus et appréciés même en dehors du monde ecclésiastique; on ne sera pas surpris d'en trouver la moelle la plus substantielle, surtout dans ce second volume et tout particulièrement dans la psychologie et dans la théodicée. La morale a reçu le développement qui lui convient, sans exclure les questions qui touchent aux préoccupations politiques et sociales du temps, questions sagement réduites ici aux principes supérieurs nettement consacrés par l'Église. Il n'y a donc qu'à présenter aux intéressés ce cours vraiment classique. Sans le mettre au-dessus ni au-dessous de ses rivaux, qui par leur étendue ou leur méthode répondent à diverses convenances particulières, il est permis de lui promettre un grand succès de diffusion, qu'il mérite par la solidité du fond et par l'habile adaptation de la forme aux habitudes des grands séminaires.

2. — Les *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, de M. l'abbé Eug. Durand, sont encore un livre d'enseignement, mais qui a une physionomie et une adaptation spéciale toutes différentes. Destiné aux classes de mathématiques élémentaires et de première-sciences, il a dû se conformer au programme officiel qui les concerne. Mais il se recommande aussi bien, pour la logique et la morale, à tous ceux qui enseignent ou qui étudient la philosophie, y compris les gens du monde, qui réclament souvent un guide en ces matières et qui ne sauraient le trouver dans aucun ou presque aucun de nos manuels, trop scolastiques ou trop abstrus : j'entends pour la forme et le langage. Ici, non seulement la doctrine est saine et le style simple et clair, mais les développements, sans dépasser les justes bornes, sont suffisants même pour un lecteur solitaire médiocrement préparé. Les juges les plus compétents ont reconnu d'ailleurs deux mérites notables à ce manuel : l'exactitude scrupuleuse des définitions; la valeur scientifique des exemples et des observations que la spécialité de ce cours amène à tout instant. S'il fallait hasarder un reproche pour faire passer mes éloges, je blâmerais l'auteur d'avoir réduit (chap. V) la « méthode des sciences morales » aux procédés de la psychologie et à ceux de la recherche et de la critique historiques. La philosophie, disons mieux, la métaphysique, n'est-elle pas comprise parmi les sciences morales? En tout cas, n'a-

t-elle pas une méthode propre, difficile à tracer peut-être, mais souverainement importante? J'avoue que M. Durand a ici l'excuse du silence de ses prédécesseurs; mais il a prouvé qu'il pouvait faire mieux qu'eux.

3. — M. Lucien Arréat, connu par une *Psychologie du peintre*, qui m'a paru surtout un curieux et instructif *ana* pictural, élève et généralise un peu davantage ses vues dans sa toute récente étude psychologique intitulée : *Mémoire et imagination*. Il reste pourtant dans le même point de vue : variétés innées de la mémoire, variétés correspondantes de l'imagination, avec cette observation essentielle que l'exercice habituel, et particulièrement le métier, supposent sans doute, mais developpent aussi, avec d'infinies nuances, tel ou tel genre de mémoire et d'imagination. La théorie pure n'arrête guère l'agréable écrivain, qui, se bornant à ces quatre classes d'hommes qu'il a désignés sur le titre même de son livre, « peintres, musiciens, poètes et orateurs, » montre sans peine que tous inventent, imaginent, composent avec des images, résidu des perceptions, et partant filles de la mémoire; et avant tout, que les mille variétés de la mémoire se classent sous ces chefs : mémoire motrice (à laquelle on rapporte, avec les perceptions du toucher, celles du goût, de l'odorat et du sens vital), mémoire visuelle, mémoire auditive, mémoire émotionnelle, mémoire intellectuelle. Après cette étude, où abondent les observations instructives, quelquefois neuves, et aussi les anecdotes les plus curieuses sur les artistes, les poètes, les romanciers, les orateurs de notre temps, et même, par occasion, des jugements à retenir sur leurs caractères distinctifs, une seconde partie étudie tout le travail intérieur du professionnel, à partir du tempérament natif, raison de la prédominance de telle ou telle variété de mémoire, jusqu'à l'imagination elle-même, qui est le point d'arrivée de cette évolution où le spontané et le réfléchi se combinent de bien des façons. — Tout cela est instructif pour les études psychologiques et pour les sciences pratiques qui en sont l'application. Il est fâcheux que M. L. Arréat laisse voir quelquefois qu'il appartient au parti de l'empirisme (par exemple quand il approuve, page 89, cette idée que la musique apporte, sur l'existence de Dieu, « une plus haute révélation que toute la sagesse des philosophes »); mais à l'école de l'observation il a du moins appris à ne pas exagérer la portée des divisions et classifications dans le domaine des actes et des facultés du moi; et cette réserve, jointe à l'abondance et à la valeur de ses constatations et de ses analyses, rend son travail utile à tous les psychologues, sans distinction d'école.

4. — Il a eu l'attention d'indiquer, mais d'indiquer seulement, à la fin de sa conclusion, l'intérêt de ses recherches pour la pédagogie. Un autre écrivain semblait avoir pris pour lui cette tâche intéressante; je veux parler de M. Fréd. Queyrat, et de son livre sur l'imagination dans l'enfant, dont j'ai eu le plaisir de dire du bien sans en exagérer la

portée originale, qui est assez ordinaire. Le récent petit volume du même auteur sur *l'Abstraction et son rôle dans l'éducation intellectuelle* complète le précédent et présente les mêmes qualités de précision et de clarté. Je ne lui attribuerai cependant pas la même valeur. Les quatre premiers chapitres, tout en donnant sur la psychologie de l'abstraction un résumé lumineux des meilleurs guides en ce genre, avec un choix piquant et utile de traits et de références, ont le tort grave de ne reconnaître qu'une différence de degré entre l'homme et l'animal; ce qui semble une vraie contradiction dans un écrivain qui constate que l'animal n'est pas doué de la faculté de généraliser. Quant à l'application des données psychologiques précédentes à l'œuvre de l'éducation intellectuelle, objet du quatrième et dernier chapitre, elle y est soumise à des règles sages, mais qui ne dépassent guère les indications données en vingt endroits sur la matière.

5. — L'abstraction est étudiée avec une tout autre étendue et une tout autre profondeur dans la belle thèse du R. P. Peillaube, mariste, sur la *Théorie des concepts*. Le jeune religieux a bien vu tout d'abord l'importance d'un problème qui, écarté en apparence de la philosophie depuis la fin du moyen âge, y a reparu, dans des conditions nouvelles, pour créer dans les écoles du jour deux courants opposés : celui des empiristes, qui expliquent les concepts par l'expérience seule ; celui des aprioristes, qui ne les rapportent qu'à la raison pure : autant dire, d'une part, le sensationnisme effréné de la psychologie à la mode, et, d'autre part, le subjectivisme kantien, qui n'est guère moins répandu ; il est entré, selon la remarque de l'auteur, « jusque dans les meilleurs esprits, à des doses assurément très variables, une certaine dilution de kantisme, c'est-à-dire.... de scepticisme transcendental. » Le P. Peillaube, qui a demandé à la philosophie traditionnelle la vraie solution du problème, et avant tout la vraie méthode, qui consiste dans cette voie de milieu également éloignée des exclusions et des partis pris idéalistes et empiristes, n'en a pas moins fait sur ce beau sujet une œuvre originale : il a d'abord rigoureusement approprié son exposition et sa démonstration doctrinales à l'état et au langage actuels de l'anthropologie scientifique et philosophique ; il a, de plus, construit son œuvre sur un plan large et harmonieux, mis encore en valeur par la netteté parfaite et, çà et là, par le bonheur remarquable de l'expression. — La première partie, *Existence des concepts*, sera peut-être la plus appréciée ; pour réfuter le sensationnisme, si répandu dans les écoles actuelles de psychologie, l'auteur a dû chercher un peu partout les éléments d'un système mal arrêté et prendre à partie successivement, tout en s'appropriant leurs données vraies, l'associationnisme anglais, le nominalisme de Hume et de Taine, l'évolutionnisme d'Herbert Spencer et de Romanes, tous impuissants à passer de la sensation et de l'image au concept universel.

Dans la seconde partie, dirigée contre l'autre excès, celui des idéalistes, l'auteur ramène, avec un grand bonheur d'analyse, les systèmes divers à ces chefs : maximum d'apriorisme objectif (platonisme, ontologisme, panthéisme) ou subjectif (innéisme de Descartes, de Leibnitz, de Kant); minimum d'apriorisme, soit innéisme de la faculté intellectuelle seule. Mais dans ce dernier parti, il faut exclure d'abord le phénoménisme de Renouvier et de Taine, et se livrer ensuite à une délicate analyse des procédés intellectuels, pour saisir la vraie *origine des concepts*. C'est dans l'étude des divers moments de ce travail que l'auteur développe toute la subtilité d'un esprit rompu aux distinctions de la scolastique, autant qu'armé des acquisitions de la psychologie moderne. C'est là aussi, peut-être, que des juges minutieux pourraient saisir, en bien cherchant, quelque lacune ou quelque défaut de détail dans une exposition particulièrement délicate. J'en dirai autant de la troisième partie, *Valeur des concepts*, qui touche d'ailleurs avec une maîtrise incontestable à la base même de toute métaphysique. — En somme, je ne crois pas que beaucoup de thèses de doctorat, même parmi celles qui ont le plus brillé en Sorbonne, aient le droit d'être préférées, fond et forme, à celle-ci, que l'auteur, naguère étudiant de l'Institut catholique de Toulouse, a voulu soutenir devant ses anciens maîtres. La soutenance a répondu au mérite du livre, et le candidat s'est défendu à merveille contre toutes les difficultés qu'on lui a opposées. Il me reste pourtant dans l'esprit quelque chose des deux reproches que je me suis permis alors de lui adresser. D'abord, si ces deux grands systèmes actuels, également hostiles à la doctrine traditionnelle, le sensationnisme et le kantisme, sont parfaitement réfutés dans les deux premières parties de la thèse, il reste pourtant une position intermédiaire tenue avec plus ou moins de solidité par les spiritualistes hostiles à l'explication scolastique. L'ontologisme paraît mort ; le mot l'est peut-être, mais non la chose, que l'on peut montrer dans M. Ravaisson (dont le nom n'est pas même prononcé par le P. Peillaube), dans M. Em. Charles et dans bien d'autres. En second lieu, cette solide et brillante « théorie des concepts » embrasse-t-elle tous les concepts ? Oui, d'une certaine façon, puisque tous partent bien d'une donnée de l'expérience et supposent le travail d'élaboration décrit par l'auteur : mais son explication n'est pourtant pleine et entière que pour les universaux, pour les représentations générales englobant une série indéfinie de cas et d'individus. Il faudrait un vaste et délicat supplément d'étude, — qu'il était bon de réserver expressément, — pour ces concepts supérieurs qui sont les fondements de la métaphysique, de la morale, de l'esthétique et même de l'expérience intelligente et réfléchie.

6. — Telle est, entre autres, l'idée d'espace, véritable croix des métaphysiciens avant et depuis la critique de Kant. M. Ch. Dunan l'aborde

à son tour, dans sa *Théorie psychologique de l'espace,* avec une connaissance parfaite des systèmes récents et un bon nombre d'observations personnelles propres à les battre en brèche. A vrai dire, ils y prêtent abondamment. La théorie empiriste, qui explique l'origine de l'idée d'espace par les sensations seules, a beau faire intervenir le plus ingénieusement du monde les opérations successives ou simultanées de nos divers sens, elle est en contradiction manifeste avec les données mêmes de l'expérience et aussi avec l'exacte notion de l'étendue. Le nativisme, qui admet comme primitive la perception de l'étendue, triomphe par là même, mais le problème est trop complexe pour être résolu tout entier par cette vue sommaire : l'empirisme reprend ses avantages dans l'explication des conditions expérimentales de cette perception et surtout du mesurage de l'étendue. A ce sujet, l'auteur entreprend une critique approfondie de la théorie de Berkeley, de laquelle est dérivée celle de l'école anglaise contemporaine, sur le rôle des sens dans l'acquisition de l'idée d'espace. C'est la partie la plus approfondie et la plus subtile de cet essai, et elle aboutit à cette thèse résolument opposée à la doctrine des psychologues d'outre-Manche : l'espace est objet de perception visuelle et cette perception est primitive au lieu d'être le fruit de l'éducation de l'œil par le tact ou par le sens musculaire. Ce chapitre, et les suivants, où l'espace visuel est opposé à l'espace tactile et, ensuite, l'espace perçu à l'espace *a priori*, n'ont besoin que d'être signalés aux lecteurs philosophes. Ils témoignent d'une vraie puissance d'analyse et de déduction et aboutissent à des données encore un peu confuses, mais relativement nouvelles et qui doivent avoir, selon les termes de M. Dunan lui-même, « des conséquences importantes au point de vue métaphysique. » Sur le fond, mon jugement personnel importe peu ; je ne veux cependant pas taire qu'à mon humble avis la thèse de M. Dunan, comme bien d'autres de nos jours, a cet inconvénient grave de partir d'une position faussée et obscurcie par les systèmes à la mode, et cet avantage relatif d'en sortir à demi par un lent travail de critique intérieure, pour ainsi dire. Il n'est pas défendu de croire que la question autrement posée aboutirait plus facilement à une solution plus complète et plus exacte.

7. — M. Ferrero nous ramène à l'école positiviste avec son étude sur *les Lois psychologiques du symbolisme*. L'ouvrage, publié d'abord en italien, remarqué et discuté dans son pays d'origine, accueilli enfin dans la Bibliothèque philosophique de M. Alcan, a été traduit pour elle par l'auteur lui-même, sauf revision de l'éditeur. Il est d'une lecture aisée et assez intéressante. La question méritait d'être traitée, quoiqu'elle ait été déjà touchée bien souvent; mais elle aurait gagné à être circonscrite avec plus de rigueur. Très juste au point de départ, la classification de M. Ferrero finit par accaparer, sous ses diverses branches, des

réalités et des lois qui sont loin d'être de purs symboles, de purs signes, quoiqu'elles doivent paraître telles à un esprit vidé par un parti pris positiviste de toute donnée ultra-sensible. Le point de départ est celui-ci : la vie sociale exige des moyens de communication pour la pensée et le sentiment individuels; ces moyens de transmettre nos états de conscience, et par là même d'en créer de déterminés chez autrui, sont, dans le sens le plus général, des signes ou des « symboles. » Les uns sont *intellectuels*, éveillant des idées : symboles mnémoniques, pictographiques, métaphoriques, phonologiques. L'histoire de l'écriture est ce qui domine dans ces chapitres, qui pourraient être plus creusés. Il est d'ailleurs bien étrange que l'étude de l'écriture, qui est, dans sa dernière forme, le signe de la parole proprement dite, n'ait pas entraîné le philosophe à approfondir ce premier système de signes et à expliquer l'origine du langage. D'autres symboles sont *émotifs*, c'est-à-dire destinés à éveiller des émotions; les plus importants de cet ordre sont les symboles mystiques, à propos desquels M. Ferrero émet plus de théories irréligieuses qu'on ne saurait imaginer. On ne consultera qu'avec des précautions analogues sa seconde partie, consacrée à des « applications psycho-sociologiques; » cette partie est d'ailleurs très courte, et ne sort pas du domaine du droit, où M. Ferrero est absolument novateur, en principe (car il se réserve de développer plus tard ses idées personnelles). En dehors de cet esprit qui exclut toute métaphysique, sous prétexte de percer le voile des symboles traditionnels, deux idées philosophiques pénètrent tout ce travail et lui donnent quelque consistance. Premièrement, la nécessité du signe pour la pensée : c'est, d'après M. Ferrero, une découverte « du plus grand psychologue de ce siècle, M. Paolo Marzolo ; » je ne puis apprécier le mérite de cet écrivain, qui m'est absolument inconnu, mais sa « merveilleuse intuition » court les manuels de philosophie depuis des siècles. Deuxièmement, l'explication des symboles par les deux lois du « moindre effort » et de l' « inertie mentale : » sauf commentaire de cette dernière expression, assez mal choisie pour rendre l'horreur de la fatigue (n'est-ce pas une face de la loi du moindre effort?), M. Ferrero n'est pas à condamner, ce me semble, dans cette vue supérieure qui domine son livre; mais voilà une de ces explications qui, pour être très hautes et très générales, sont loin d'être « suffisamment explicatives. »

8. — Revenons à la vraie philosophie et à la vraie science : c'est tout un quand il s'agit d'anthropologie; et quel meilleur guide sur ce grand et dangereux domaine que le célèbre vice-président de la Société zoologique de Londres, devenu depuis deux ans professeur à l'Université catholique de Louvain? Il faut donc vivement remercier M. J. Segond d'avoir extrait du beau livre de M. Saint-Georges Mivart sur « la Vérité » *(On Truth)*, et traduit en excellent français toute l'étude sur *l'Homme*, étude qui est successivement et quelquefois simultanément physiolo-

gique et psychologique. La physiologie humaine est présentée par l'éminent auteur avec autant d'originalité que de compétence, mais surtout dans un esprit largement et hautement synthétique, qui mérite toute l'attention des philosophes. S'il parcourt tous les organes et tous les modes de l'activité corporelle, c'est surtout pour établir la hiérarchie des fonctions et, encore plus, pour donner sa véritable base à l'étude des facultés mentales inférieures, qui ont un rapport essentiel avec la vie physique et qui s'exercent souvent d'une façon tout à fait indépendante de l'intelligence. Toutefois les facultés inférieures conduisent d'elles-mêmes à l'étude des facultés supérieures, dont la transcendance est mise hors de toute discussion par l'exposition lumineuse du grand naturaliste. Des chapitres non moins substantiels sur le langage, sur les notions de vrai, de bien et de beau, sur la volonté et la liberté, enfin sur l'humanité considérée philosophiquement, dans son origine et son évolution, couronnent cette étude de l'homme, qui trouvera son complément naturel dans un très prochain volume sur « la nature et la science. » Tous ces objets mériteraient certes un examen détaillé, mais qui heureusement n'est pas nécessaire ici : il suffit de noter que M. Saint-Georges Mivart les traite avec une pleine indépendance et pourtant, en ce qui est essentiel, par exemple et surtout l'intime union de la vie psychique et de la vie organique, avec une remarquable conformité aux doctrines traditionnelles. Les maîtres pourront trouver « perfectibles » quelques données particulières, par exemple la classification ultra-analytique des facultés mentales inférieures, au nombre de trente-deux. Ils pourront s'étonner, à première vue, du nom nouveau de *consentience*, désignant une sorte de conscience purement animale, qui joue un rôle notable dans la psychologie de l'auteur; à y regarder de près, ils s'assureront, je crois, que le nom est plus nouveau que la chose, mais que la chose même est mise dans un nouveau jour par l'analyse très pénétrante du vigoureux penseur. En tout cas, cette œuvre forte et claire, dans ses modestes dimensions, cette anthropologie scientifique et philosophique d'un savant de premier ordre, ennemi déclaré de l'empirisme à la mode, et catholique par-dessus le marché, doit désormais figurer en bon rang parmi les livres usuels des professeurs et des étudiants de philosophie.

9. — J'en dirai autant du volume de M. l'abbé Piat sur « le problème » de *la Liberté*. La partie historique de son travail témoignait déjà d'une vive intelligence des questions psychologiques et surtout des variations de la pensée moderne sous l'influence d'un esprit scientifique presque toujours mal dirigé. Cette remarquable exposition des systèmes faisait prévoir une étude directe du problème qui aurait sa bonne marque d'originalité, et qui se distinguerait surtout par une adaptation rigoureuse de la doctrine aux besoins actuels de la controverse philosophique. Cet espoir n'a pas été trompé. Le volume théorique de M. Piat s'impose

tout d'abord à l'attention, par la simplicité du plan et la précision de la forme. Nous avons affaire à un conservateur, à un apologiste de la liberté, mais qui ne s'embarrassera ni dans les antécédents de la cause, ni dans le fourré des objections. Il éclaircira tout dans la mesure désirable; mais il n'aura garde de commencer par amasser des nuages, ce qui est le vrai moyen de ne pas voir le soleil. Sa méthode est l'opposé de celle de ses principaux adversaires, les psycho-physiciens de notre temps. Il ne va pas chercher les données du problème dans le monde physique, où elles ne sont pas, mais dans le moi, où elles sont. Il commence par établir le fait psychologique de la liberté; il en examine ensuite scientifiquement l'essence, en coordonnant la causalité libre avec les divers ordres de causalité, qui la supposent, la servent ou la contrarient, mais ne sauraient l'exclure; il en fixe enfin les limites par rapport aux représentations qui fournissent les motifs de l'action libre, aux inclinations qui constituent les mobiles de l'agent, aux états physiques enfin, qui peuvent troubler plus ou moins profondément l'activité du sujet. D'où le partage de l'œuvre en trois livres, dont les subdivisions se présentent d'elles-mêmes. Inutile d'analyser de plus près un ouvrage qui est déjà ou qui sera bientôt entre les mains de tous les amis de la vraie philosophie. Je me contente d'en signaler la réelle nouveauté dans l'ordonnance générale et, sur quelques points, dans le fond même de la doctrine. Au premier livre, l'argument psychologique est maintenu; mais, d'une part, il est fortifié d'après les vues profondes de Maine de Biran sur l'effort; d'autre part, il laisse au premier plan la preuve morale par la croyance au devoir, si bien servie par Kant. « Ce sont là comme deux astres qui brillent au sein de notre pensée et projettent leurs rayons jusqu'au fond même de notre nature, qui est activité libre. Mais de ces deux astres, l'un n'a qu'une lumière dérivée. Tout se ramène à la conscience de l'effort. Là se trouve le foyer du libre arbitre (p. 127). » On le voit, rien n'est changé, mais tout est renouvelé. C'est la remarque qui reviendrait à tout instant dans l'examen de la seconde partie, où les difficultés scientifiques sont abordées avec tant de décision (voir surtout ce qui concerne la conservation de l'énergie, p. 221 et suiv.), et de la troisième, où paraissent les objections d'ordre psychologique et métaphysique. Sur ces dernières, en particulier sur l'action de Dieu et sur la recherche nécessaire du souverain bien, M. Piat s'éloigne des idées reçues, et je soupçonne qu'il n'a pas évité toute confusion en si délicate matière. Mais il est de ceux qui ont droit à être écoutés et discutés avec une attention scrupuleuse. Il suffit ici d'avoir signalé la valeur exceptionnelle de son travail. Cependant, pour en bien marquer l'opportunité, le rapport intime avec l'état actuel de la science et de la philosophie contemporaines, et aussi pour en faire pressentir le réel mérite de style, on me permettra de citer quelques mots de la conclusion : « Évidemment, il n'y a rien dans le déterminisme

contemporain qui soit de nature à effrayer un bon logicien. La victoire de la science sur la liberté ne saurait être définitive. C'est l'effet d'un moment de surprise. Qu'on me permette un souvenir personnel pour résumer ma pensée. Je visitais un jour une grande ville de notre chère France et je remarquai sur l'horloge de l'un de ses palais un beau groupe de marbre, représentant les trois heures sous la forme de trois femmes. L'Heure passée, l'œil éteint et le corps alangui, se laissait glisser le long de l'impitoyable machine qui marque avec une égale indifférence et la naissance et la mort. L'Heure présente, vigoureuse, rayonnante de vie et de beauté, debout et dans cette attitude de fière assurance que donne le sentiment de la force, semblait dire à son infortunée compagne : A moi l'empire de la lumière ! A ses côtés se dressait l'Heure future, avec ce charme infini de l'enfance, où se reflète encore la pureté du ciel. Dans son regard se lisaient de longues et vastes espérances. Elle avait hâte de vivre et faisait effort pour monter à l'endroit du triomphe. Voilà un symbole de ce qui s'est produit dans notre siècle dans le domaine de la pensée. La science, c'est le présent. La croyance à la liberté, c'est le passé, mais aussi l'avenir. Cette croyance ne peut disparaître ; car elle a ses racines au fond de l'âme humaine.

10. — Si ce n'est pas tout à fait de la métaphysique, c'est une sorte d'introduction à cette science des sciences que nous offre M. Dominguez Berrueta dans sa *Cientificomania*, dédiée à l'évêque de Salamanque, Mgr de la Cámara y Castro, qui occupe un rang élevé parmi les philosophes espagnols. On devine l'objet de ce livre : le plus grand ennemi actuel de la métaphysique et de la religion, c'est précisément, non pas la science, mais la fausse idée qu'on se fait de la science et l'aveugle adoration de cette idole. D'une part, l'impuissance avouée de la science expérimentale sur les problèmes de l'au delà ; d'autre part, l'idée insensée que cette science embrasse tout, ont produit, grâce à la légèreté, à l'infirmité logique d'une foule d'esprits contemporains, les *neosabios* qui ne doutent de rien et les sceptiques religieux qui ne veulent rien savoir en dehors de l'ordre naturel. C'est ce que l'auteur de cet excellent petit livre met en pleine lumière, dès son premier chapitre ; les chapitres suivants montrent avec autant de verve que de netteté les malheurs, je veux dire les fausses hypothèses de la science qui a voulu dépasser son domaine : l'atome tout-puissant, le bathybius, la bête devenue homme, la « marionnette » humaine des déterministes, la future civilisation positiviste (M. Dominguez l'appelle *orden de caballería*, en souvenir de D. Quichotte), enfin les prétendus conflits de la science et de la foi, nés d'une pure et simple « théophobie. » L'auteur n'offre rien de neuf au fond et ne dissimule pas ses continuels emprunts à divers apologistes contemporains, surtout français (le P. Félix, le P. de Bonniot, M. Duilhé de Saint-Projet, etc.) ; mais sa manière

est très personnelle, et son exposition partout claire et attrayante.

11. — Il est impossible d'accorder un mérite de cet ordre à l'ouvrage posthume de M. Kleffer : *Science et conscience*, dont il a été déjà parlé ici et dont le second volume vient de paraître. La forme en est trop négligée, et par surcroît, la doctrine abstruse et souvent peu arrêtée. Il y a pourtant là un effort louable et certaines critiques dignes d'être retenues : ainsi celle des principes matérialistes de MM. Letourneau et Berthelot (p. 117), celle de la métaphysique et de la morale spencériennes (p. 265-298), vraiment remarquables, parce que l'auteur ne réussit pas mal à mettre en relief les contradictions et les hypothèses gratuites. Que lui manque-t-il pour construire aussi bien qu'il détruit? Une base métaphysique acceptable. Il est parti d'une pure donnée scientifique, l'idée de loi ou de fonction, qui requiert partout la conservation de la vitesse acquise. Il a cru pouvoir déduire de ces données par trop vagues les notions les plus essentielles du spiritualisme : Dieu, la raison, la loi morale. Mais, malgré sa très juste et très raisonnable antipathie contre « les importunités de la doctrine antiscientifique » des matérialistes, malgré la valeur logique des reproches qu'il leur adresse, il ne leur oppose pas un spiritualisme complet et solide, faute d'avoir établi, dès le début de sa recherche, la valeur objective de l'absolu.

12. — On nous livre, traduite pour la première fois de l'anglais, la *Clef de la théosophie*, qui porte le nom de Mme Hélène Petrovna Blavatsky, morte à Londres en 1891, fondatrice de la Société théosophique. Cette secte, répandue aujourd'hui dans les deux mondes, malgré bien des orages et des schismes, a pour principal organe français le *Lotus bleu*, dirigé par M. Arthur Arnould, et c'est précisément ce théosophe qui présente au public le catéchisme de la nouvelle doctrine dans un curieux *Avant-propos*. Il y annonce à tout lecteur français de ce volume, qu'il soit croyant ou matérialiste, « un peu de cette surprise et même de cette révolte que ressent notre palais à la saveur étrange de quelque mets exotique auquel il goûte pour la première fois. » Peut-être deux autres sentiments se joindront-ils, et plus vifs encore, à ceux qu'on nous prédit : je veux dire le mépris ou la pitié. Mais il ne faut pas, pour cela, contester le danger de ces prétendus enseignements ésotériques, qui ont pour eux, à défaut de raison et de logique, l'attrait de l'occulte, et la bizarre mais séduisante union du dogmatisme le plus confiant et du rêve le plus maladif. — La théosophie, nous dit Mme Blavatsky, n'est ni le bouddhisme, ni telle ou telle autre secte religieuse; mais elle est l'origine de toutes les grandes religions; et c'est l'étude attentive de celles-ci qui l'a révélée à ses modernes initiateurs. La Société qui en est l'interprète ne prétend pas à une doctrine définitivement arrêtée. Elle n'en a pas moins des réponses hardies, sinon bien précises, à toutes les grandes questions. Dieu, c'est l'absolu, c'est-à-dire le tout

réel dont le monde sensible est l'apparence transitoire, et qu'il faut bien se garder de prier comme une volonté changeante. L'âme est une appartenance de l'être divin, sans être immortelle, vu le caractère périssable de la personnalité.... Il est vrai que cette psychologie peu consolante se complète par un système de réincarnations et par d'autres emprunts au bouddhisme, qu'on veut nous faire lire, en dépit de nos yeux et du sens commun, dans saint Jean et dans d'autres sources chrétiennes; car c'est un des pièges grossiers, mais par là même, hélas! d'autant plus dangereux pour une masse d'esprits avides de croyance et dépourvus d'instruction religieuse, que cette exégèse complaisante et pédantesque qui tire à soi tous les écrits et tous les noms dont la réputation consacrée constitue une force. — Mais hâtons-nous de quitter la région malsaine des songes occultistes pour regagner le terrain de la vraie philosophie.

13. — C'est bien sur ce terrain solide que nous convie le travail du P. Villard, dominicain : *Dieu devant la science et la raison*. Ce travail comportera deux parties distinctes : l'existence de Dieu, les attributs de Dieu. Nous n'avons que la première dans le volume déjà publié et honoré des plus flatteurs encouragements; signalons ceux du P. Monsabré, qui félicite son confrère, non seulement d'avoir suivi la doctrine et le plan général de l'Ange de l'École, mais encore d'avoir cherché, dans les données de la science moderne, « la base assurée des hautes investigations auxquelles saint Thomas s'est élevé par la force intuitive de son génie, » et aussi d'avoir « groupé autour de ses preuves les aveux et les témoignages des plus grands génies qui ont honoré l'humanité. » C'est, en effet, le caractère distinctif de cet ouvrage de nous offrir la théodicée thomiste mise au courant de la science moderne et complétée par l'histoire de la doctrine et de ses preuves. Ainsi, le premier chapitre retrace avec l'étendue convenable (p. 1-40) le travail de la pensée antique sur l'idée de Dieu jusqu'à Platon et Aristote, et le second déblaie, pour ainsi dire, le domaine de la théodicée, en excluant les partis pris de l'athéisme, du fidéisme et de l'ontologisme, et en montrant l'état normal de la raison humaine en face du problème divin. Après cela, l'auteur n'a plus qu'à développer, selon les exigences de la science et de la pensée contemporaines, les cinq preuves énoncées par saint Thomas dans un article bien connu de la Somme théologique : preuves par le mouvement, par la causalité, par la contingence, par les degrés d'être, par la finalité. De telle sorte que, selon les termes du P. Monsabré, « on voit apparaître successivement Dieu comme l'immobile moteur, la cause des causes, l'être nécessaire, la perfection première et absolue, le souverain ordonnateur de tout être et de toute vie. » Tel est l'harmonieux ensemble de ce vestibule de la théodicée thomiste, et c'est une stricte justice à rendre au R. P. Villard de déclarer qu'il a prouvé une maîtrise incontestable

dans l'illustration scientifique et historique de chaque détail. Après cela, gardons-nous d'affirmer que, dans une matière qui touche à tout ce que la métaphysique a de plus profond et de plus délicat et aussi aux controverses les plus subtiles de l'évolution philosophique, toutes les pages de ce beau livre échappent à la discussion. Par exemple, rien n'est plus digne d'attention que les deux longs chapitres consacrés à la preuve tirée du mouvement (au sens péripatéticien et thomiste) ; mais plus d'un y trouvera encore des difficultés, sinon dans la partie proprement scientifique, au moins dans la partie métaphysique (Voir la formule des pages 110-111). Au point de vue historique, pour ne citer qu'un fait, la preuve des degrés d'être de saint Thomas, preuve d'ailleurs fort délicate à manier, est bien empruntée à saint Anselme, mais au *Monologion*, non au *Proslogion*, seul cité par le P. Villard. Quoi qu'il en soit de ces détails et de quelques autres, ce premier volume n'en constitue pas moins, dans l'ensemble, une bonne exposition des préliminaires et des fondements de la théodicée thomiste, mise au courant des études scientifiques et historiques de notre temps.

14. — « Bannir du monde l'amitié, ce serait affaiblir le principe de vie dans la société, » dit La Rochefoucauld, d'accord avec la raison de tous les siècles et de tous les pays. Mme ou Mlle Ommer — plusieurs détails m'ont paru trahir le sexe de l'auteur — qui cite elle-même ce texte à la fin de son introduction, a donc fait œuvre louable en réagissant de son mieux contre l'égoïsme du temps qui court par un nouveau traité complet de *l'Amitié*. Il est complet vraiment, puisque, après un premier chapitre de généralités préliminaires, il aborde tour à tour et développe avec l'étendue convenable les conditions indispensables d'une vraie amitié, — le choix judicieux des amis, — l'utilité, les devoirs et les joies de l'amitié, — ses écueils et ses dangers, — ses douleurs et ses revers, — et la délicate matière de la réconciliation et du renouvellement de l'amitié. C'est peut-être dans les derniers chapitres qu'on trouvera le plus d'expérience sentie et d'observations plus ou moins personnelles; mais là même et surtout dans le reste, il est peu de détails où l'auteur n'ait été prévenu par les écrivains anciens et modernes qui ont traité ce sujet toujours délicat et toujours attachant. Toutefois, une originalité de bon aloi distingue cet essai, mis en face de chefs-d'œuvre dont il ne prétend rendre que « des échos affaiblis ; » c'est son caractère profondément religieux. D'autres ont épuisé, ou peu s'en faut, le thème de l'amitié honnête et vertueuse, voici le manuel de l'amitié chrétienne. Le ton répond à l'inspiration : on y goûtera la douceur, l'onction, parfois la tristesse grave des mystiques, rarement les finesses et les malices d'un La Bruyère ou d'un La Rochefoucauld. Et pourtant, la sagacité pénétrante de bien des observations et la portée sérieuse des leçons qu'elles amènent indiquent un vrai tempérament de moraliste et justi-

fient le sous-titre : *Réflexions morales et philosophiques*, quoique ce livre séduisant ne se réclame pas de la morale purement philosophique. — Au reste, aucun ouvrage, dans cette revue semestrielle, ne se classe rigoureusement sous cette rubrique. Les livres dont je vais parler n'appartiennent pas même à la morale, mais simplement à la *Sociologie*, qui aspire à trouver les lois positives, naturelles, fatales de la société, et non les devoirs qu'elle implique ou qu'elle fait naître.

15. — Chargé d'un cours régulier de sociologie, créé pour lui à la Faculté des lettres de Bordeaux, M. Em. Durkheim a été amené, par la trop réelle indétermination scientifique de cette branche du savoir humain, à chercher et à rédiger *les Règles de la méthode sociologique*. Dans ce travail court, mais substantiel et serré, une plus grande rigueur d'examen l'a porté à modifier certains détails de son précédent ouvrage (*De la division du travail social*); mais il est douteux que cette rigueur, du reste très méritoire, l'ait parfaitement servi dans l'établissement des bases mêmes de la science qu'il enseigne. Ces préliminaires méthodiques sont d'ailleurs présentés avec un talent réel et s'imposent à l'attention des spécialistes. — Dès le premier chapitre, le « fait social » est défini surtout par le caractère de « contrainte extérieure, » en dehors de l'observation psychologique, qui est, ce semble, le grand danger aux yeux de l'auteur, comme s'il y avait moyen, pour le sociologue, d'échapper aux conditions premières de l'anthropologie et au contrôle perpétuel de l'expérience du moi! Mais si cette exclusion a de graves inconvénients intrinsèques, elle peut avoir quelque avantage accidentel en préservant des partis pris de telle ou telle école. Et c'est encore le bien qu'on peut dire des règles données par M. Durkheim pour « l'observation des faits sociaux; » elles écartent certaines vues suspectes ou fausses de Herbert Spencer et d'autres sociologues, mais en se restreignant à des bases bien étroites et bien difficiles à fixer. On trouvera le même effort puissant d'analyse, le même mérite de critique à l'égard de plusieurs hypothèses plus ou moins en vogue, mais aussi le même parti pris d'objectivisme purement matériel (je ne veux pas dire de matérialisme), dans les laborieux chapitres sur la « distinction du normal et du pathologique dans les sociétés, » et sur la classification des sociétés elles-mêmes. En tout cela, comme dans les longues pages sur les « règles générales d'explication des faits sociaux, » — où domine heureusement, en dépit de l'éloignement systématique de toute métaphysique, le vieux principe de causalité, — on trouve constamment le même souci de détacher absolument la sociologie de la philosophie, sous prétexte que les faits sociaux sont des réalités, des « choses, » savoir des « choses sociales. » Laissons parler l'auteur lui-même : « Il a souvent paru que ces phénomènes, à cause de leur extrême complexité, ou bien étaient réfractaires à la science, ou bien n'y pouvaient entrer que réduits à leurs conditions élémentaires,

soit psychiques, soit organiques, c'est-à-dire dépouillés de leur nature propre. Nous avons, au contraire, entrepris d'établir qu'il était possible de les traiter scientifiquement, sans rien leur enlever de leurs caractères spécifiques. Même nous avons refusé de ramener cette immatérialité *sui generis* qui les caractérise à celle, déjà complexe pourtant, des phénomènes psychologiques; à plus forte raison nous sommes-nous interdit de la résorber, à la suite de l'école italienne, dans les propriétés générales de la matière organisée » (p. 177). On voit ici un effet heureux d'une exclusion qui ne peut pourtant qu'être funeste en somme, puisque les faits sociologiques ont évidemment leur racine dans l'âme humaine. — Du reste, les idées que M. Durkheim semble se faire de la psychologie, et de la philosophie elle-même, ne permettent pas de le blâmer d'avoir voulu en détacher, au delà de ce qui convient, la science *in fieri* qu'il professe.

16. — Le titre du gros livre de M. Gabriel Tarde, *la Logique sociale*, pourrait, au premier abord, faire croire à une méthodologie sociologique plus ou moins comparable à celle de M. Durkheim. Il en est tout autrement. Plus étendu par le volume, ce travail est aussi d'une compréhension bien plus vaste : c'est un essai d'organisation de la science elle-même. Mais, tandis que le professeur de Bordeaux l'isole systématiquement de la psychologie, M. Tarde l'y rattache aussi étroitement que possible. Son œuvre actuelle est une suite de celle qu'il a publiée déjà sur *les Lois de l'imitation*, et prétend même n'en être que le développement et l'application. La base de la sociologie est donc pour lui, comme pour presque tous les sociologues, d'ordre psychologique; mais sa conception personnelle n'encourra pas moins le reproche d'étroitesse arbitraire et systématique. C'est « l'imitation » qui serait l'explication à peu près unique et universelle des faits sociaux. Il semble plutôt que l'imitation, quoiqu'elle apparaisse partout sur le terrain de ces faits, n'en soit jamais l'explication la plus profonde, parce qu'elle présuppose des caractères particuliers dans les faits individuels que l'on imite. Il n'en est pas moins instructif de suivre l'ingénieux penseur dans les constructions qu'il élève sur cette base : telle est la généralité du fait de l'imitation que, se mêlant à tout, il fournit à un observateur attentif et sagace, même dans une position plus ou moins fausse, une masse de rapprochements et d'explications à retenir ou à discuter. Il est vrai aussi que l' « imitation » de M. G. Tarde se trouve assimilée avec une extrême complaisance à la mémoire (voir à ce sujet une note fort longue et pourtant insuffisante aux pages 129-131), et que, d'autre part, il lui a fallu une forte dose de constructivité systématique, qu'on me passe le mot, pour concevoir et réaliser toute une sociologie calquée sur la logique simplement dite, ou sur le jeu naturel des facultés individuelles, avec cette différence propre que l'imitation y remplace la mémoire. — De là, d'abord,

une esquisse de la logique individuelle avec ses amorces de logique sociale; esquisse très éloignée des données d'école, malgré un fond bien marqué de positivisme, mais où domine surtout cette idée, qui semble correspondre à une des vues les plus caractéristiques de Buchez : le but d'activité, la direction téléologique est la base essentielle de ce qu'on nomme, avec exagération, organisme social. Les trois autres chapitres de cette « logique sociale » constituent une sorte de juxtaposition des données de la logique individuelle, renouvelée par l'auteur, avec celles de la sociologie elle-même : c'est subtil et suggestif, si ce n'est pas toujours solide et satisfaisant. Ainsi, 1° les lois mentales des sensations, des désirs et des croyances ont leurs équivalents dans les formes sociales : langue, religion, moralité, etc., qui constituent la « logique sociale statique ; » 2° le rôle logique du jugement, de la décision, de la volonté, est tenu ici par la découverte et l'invention, qui expliquent la réalisation ou la non-réalisation des possibles sociaux, les contradictions, les luttes, les progrès, en un mot la « logique sociale dynamique. » — Une seconde partie, plus étendue et plus vivante, renferme les applications de la doctrine précédente à ces diverses fonctions sociales : la langue, la religion, le cœur, l'économie politique, l'art. Sans entrer dans l'analyse de ces études longues et délicates, il faut y constater, malgré l'esprit positiviste qui les anime, un constant effort vers l'action personnelle, une opposition perpetuelle au pur déterminisme physiologique de beaucoup de sociologues. C'est l'initiative des génies et des caractères dominants qui préoccupe et passionne l'auteur autant et plus que les répétitions monotones et les harmonies mécaniques, qui semblent le seul objectif de beaucoup de ses rivaux. « Mes organes, s'écrie-t-il, mes fonctions, mon type spécifique tiré à milliards d'exemplaires avant moi, sont pour moi, pour mon apparition, et non moi pour leur incarnation; et, de même, mon gouvernement, mes lois, ma civilisation, sont choses que je m'approprie comme être social pour déployer socialement mon individualité native, unique, *sui generis*, et qui n'ont pas le droit de m'assujettir au delà du point où elles cessent de me servir ainsi. D'où une raison de penser que, malgré le déluge socialiste qui se prépare, le libéralisme individualiste ne saurait périr et renaîtra fidèlement sous des formes plus hautes. » Ce programme n'est pas irréprochable, surtout si l'on y ajoute cet axiome d'erreur : « La réalité, c'est ce qui n'est qu'une fois et qu'un instant » (p. 392). Mais on entrevoit là le fort et le faible d'un livre qui renferme trop de vues arbitraires pour faire autorité nulle part, et trop d'observations intéressantes et curieuses pour n'être pas consulté à titre de document.

17. — L'ouvrage du docteur Julien Pioger sur *la Vie sociale* se lie à ses deux livres précédents sur *le Monde physique* et sur *la Vie et la pensée* : il couronne donc la « conception expérimentale, » point de dé-

part et visée totale de l'auteur, qui se flatte ainsi de suivre le mouvement de la pensée moderne ramenant tout à l'observation positive des faits et à leur coordination sous une loi harmonique universelle. C'est l'idéal que tend à réaliser la sociologie esquissée par M. Pioger. La société naît de « l'unification des individus sous la poussée des besoins de la vie, » qui rapproche et associe les activités personnelles; la genèse sociale est donc analogue à la genèse organique. La « socialisation » a aussi ses lois analogues à celles de l'organisation et surtout la loi de Darwin, la loi de l'accord pour la lutte. La moralité, avec toutes les idées qu'elle implique ou qu'elle produit, loin d'être à la base de la société humaine, en est le résultat; elle naît des tendances et des attractions naturelles des êtres vivant en commun. Dans une seconde partie, le sociologue complète l'explication de l'état social, surtout par l'étude de la « solidarisation, » qui tend à réaliser le progrès en harmonisant sans cesse et sans limite les activités et les fonctions des organes sociaux : de telle sorte que le « solidarisme universel » est le dernier mot, l'explication totale, non seulement des sociétés humaines, mais de tout ce qui constitue notre connaissance. — Le caractère de cette philosophie et la valeur de ce qu'elle nomme morale et progrès ressortent assez de ces quelques notes. Ce qu'il est intéressant de souligner dans cette analyse positiviste des fonctions sociales, c'est une tendance politique fort hostile au fonctionnarisme moderne et même à ce qu'on nomme d'ordinaire démocratie : c'est la nécessité d'organiser « socialement » le suffrage et la représentation, parce que « le droit de suffrage ne pourra tenir ses promesses qu'à la condition d'être employé en connaissance de cause, et, d'autre part, que la représentation ne sera effective qu'à la condition d'être exercée par le plus capable. »

18. — On a remarqué les mêmes tendances aristocratiques, j'entends pour l'aristocratie des « capacités, » de l'élite, des « raisonnables, » de ceux qui ont la vue de l'ensemble ou de l'organisme social, dans une thèse aussi hardie que volumineuse, celle de M. Izoulet, professeur de philosophie à Condorcet, sur *la Cité moderne*. En inscrivant sous ce grand titre cette rubrique explicative : *Métaphysique de la sociologie*, l'auteur fait bien entendre qu'il prétend découvrir les bases les plus profondes de l'ordre social. Mais il tient plus qu'il ne promet : c'est l'homme même dont il trace la genèse, avec une absolue sérénité de regard et de parole. La plupart des sociologues se contentent de constater, de classer, de soumettre à des lois aussi générales que possible le fait de l'association humaine. Ils ne sont pas philosophes ! Le propre de la philosophie est de trouver en tout les causes les plus hautes. Ainsi fait M. Izoulet. L'association étant le fait primitif, universel, qui seul donne force, vie, fécondité aux « simples, » avant de l'étudier dans le monde moral, qui est ultérieur et dérivé, il le prend d'abord à sa racine dans la synthèse

chimique, puis dans la biologie avec les organismes mi-cellulaires et pluri-cellulaires, puis dans les sociétés animales chez les métazoaires et les hyperzoaires, puis enfin dans la sociologie humaine des races sauvages et des races civilisées. Et ce n'est pas là matière à simple rapprochement, mais rigoureuse évolution qui suggère à M. Izoulet sa grande « hypothèse bio-sociale : » c'est par un travail continu et progressif de spécialisation, de « céphalisation, » de solidarisation, que l'homme social s'est fait et continue de se faire. — Il sort de là une « psychologie bio-sociale » toute neuve, qui résout dans une synthèse merveilleuse la vieille antithèse du matérialisme et du spiritualisme, en vous montrant le passage de l'anthropoïde à l'homme, de l'automatisme à la liberté, de l'instinct à la raison, laquelle n'est au fond que le sens social, mais se développe en sens scientifique, sens industrieux, sens idéal ; ce dernier se décomposant en sens esthétique, sens contemplatif, sens religieux. — La « morale bio-sociale » n'est pas moins féconde en résultats inattendus : dès que la socialité est le fond même de l'homme, l'antagonisme des instincts égoïstes et altruistes cesse d'être, et un jour nouveau éclaire le terrain de l'éthique, jusqu'ici encombré d'antinomies superficielles et de sanctions étroites. « L'évolution mentale des temps modernes, » ici comme partout, fait revenir le dualisme au monisme, et la transcendance à l'immanence. — M. Izoulet, d'après ses admirateurs, a fait le poème de la sociologie. Il est, en effet, plus facile de voir de la poésie que de la science dans ce mélange continu d'enthousiasme et de formules, de naturalisme et de mysticisme ; d'ailleurs les libres allures de l'écrivain, ses néologismes fin de siècle, ses images multipliées, ses courts alinéas, semblables tantôt à des vers isolés, tantôt à des strophes, nous jettent à cent lieues de ce qu'on nomme d'ordinaire prose philosophique. Son œuvre n'en est pas moins une vaste construction ; c'est l'édifice, ou du moins l'échafaudage de cette prétendue science anthropologique qui, au lieu de partir du moi humain comme première unité sociale, arrive à ce moi comme au dernier résultat de l'association universelle. Tout repose sur ce que M. Izoulet appelle lui-même une « hypothèse, » qui reste telle après ses ingénieux tours de force pour faire, par exemple, du cerveau une société, et de l'état politique un cerveau. Il est vrai qu'au secours de ses propres conceptions, il appelle à chaque instant et, pour finir, dans un livre tout entier, quantité d'autorités plus ou moins favorables : on est étourdi de cette masse de noms d'auteurs et de citations, plus propres malheureusement à éblouir qu'à persuader, d'autant que l'écrivain a la ressource, dont il use amplement, de tirer les textes à lui et de les entendre, comme il le dit à propos de Joseph de Maistre, « à sa façon. » Il y a du talent, et beaucoup, dans cette œuvre étrange ; il n'en a pas moins fallu l'absolue désorientation de notre enseignement philosophique pour qu'elle ait pu être prise au sérieux.

19. — M. Proal, conseiller à la cour d'Aix, s'est déjà fait connaître par un livre de saine doctrine et de grave expérience sur *le Crime et la peine* (1890), où il fut amené à constater l'influence néfaste de la politique sur la moralité de notre temps. Ce sujet méritait une étude spéciale et développée, que le savant magistrat vient de nous donner sous ce titre : *La Criminalité politique*, et qu'on est heureux de voir figurer dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine. » Ce n'est pas que les abstractions et les déductions systématiques y règnent comme dans presque toutes les publications de cet ordre dans cette collection. Mais les faits y paraissent dans le meilleur jour et dans le meilleur ordre, l'érudition n'y manque pas, et, ce qui est l'essentiel, le criterium personnel de l'auteur est celui du bon sens et de la morale, de la seule morale qui puisse être, celle du spiritualisme. Il ne s'en cache pas. « Si l'on veut, dit-il, sauver la société de la corruption qui l'a envahie et de la barbarie révolutionnaire qui la menace, c'est le spiritualisme qu'il faut rétablir dans les âmes et dans la politique; lui seul peut les arracher à la cupidité et à la haine.... Ce n'est pas en favorisant l'athéisme et le matérialisme qu'un gouvernement obtient l'amélioration des mœurs, l'apaisement des passions et le soulagement de la misère. La saine politique ne fait pas la guerre à la religion.... Plus un État compte de citoyens religieux, moins il compte de perturbateurs, de socialistes et d'anarchistes. » Ces mots de la conclusion montrent assez l'esprit du livre. L'intérêt du sujet et la netteté de la forme achèvent de le recommander aux lecteurs sérieux. Les premiers chapitres sur le machiavélisme et le tyrannicide seraient susceptibles de plus de développement historique et critique; mais l'histoire ayant amené l'auteur aux anarchistes de la Révolution française et à ceux de notre temps, il s'étend dans tout le reste de l'ouvrage, avec une information spéciale et une pénétration morale qui ne laissent rien à désirer, sur les maux qu'une politique sans principes a faits aux âmes, en déchaînant toutes les passions égoïstes, et en corrompant les lois elles-mêmes et l'exercice de la justice. Ces titres de chapitres en diront assez pour exciter la plus raisonnable et la plus saine curiosité : « Les Haines politiques; — l'Hypocrisie politique ; — les Spoliations politiques ; — la Corruption des hommes politiques : — la Corruption électorale. » etc. — Une remarque minuscule, en passant, sur une note qu'il faudrait effacer à la page 152. Il s'agit du « droit du seigneur, » qui serait « établi par de nombreux textes anciens. » Il faut dire, au contraire, que ces textes sont fort rares, et que des critiques compétents les croient susceptibles d'un sens très différent. M. Proal a d'ailleurs absolument tort de confondre avec ces textes ceux qui ne concernent qu'une dispense canonique.

20. — On sait que M. Herbert Spencer a voulu couronner, sinon par une morale complète, au moins par des « principes de morale, » sa vaste

encyclopédie philosophique. Dans un volume qui a été fort remarqué, non sans raison, il traitait naguère de la première loi morale des sociétés, « la justice. » Malgré ce qu'offrira toujours d'insuffisant et d'erroné la base même de son système évolutionniste, il bénéficiait, dans cette partie de son œuvre, non seulement de l'étendue prodigieuse de ses provisions et de ses vues, mais encore de l'exactitude pour ainsi dire mathématique qu'implique la notion même de justice. Avec le même criterium et la même méthode, il n'est pas arrivé à des précisions pareilles en étudiant la seconde loi de la conduite sociale, complément indispensable de la justice, en essayant d'assigner *le Rôle moral de la bienfaisance*. Il avoue lui-même (p. II) cette déconvenue et déclare qu'il « aurait dû » la prévoir. Il ne l'avait donc pas prévue. Il en trouve cependant une explication plausible dans la complexité plus grande de ce qu'on nomme devoirs de bienfaisance, comparés aux injonctions absolues de la justice. Il est permis, ou plutôt on est amené nécessairement, par la lecture même de l'ouvrage, à reconnaître une autre cause à ce défaut, savoir : l'insuffisance radicale de l'évolution pour fonder la loi de bienfaisance et même, dans plus d'un cas, pour lui laisser une place quelconque. — La bienfaisance, étudiée par M. Spencer, a deux aspects différents, elle est négative ou positive : d'où la division de l'ouvrage. Du reste, sous ses deux faces, elle a le même caractère essentiel, de dériver de l'altruisme moins directement que la stricte justice, en la corrigeant pour ainsi dire, soit par la cession de notre droit, soit par le sacrifice réel d'un bien possédé. Sous ses deux faces aussi, elle a, d'après notre auteur, la même double sanction : tendance au bonheur personnel immédiat ou éloigné, tendance à la conservation de l'espèce ou du groupe social pour une plus grande somme de bonheur à venir. Sous sa forme négative, elle restreint, dans des cas déterminés, pour épargner une souffrance à nos semblables, la liberté de la concurrence, la liberté des contrats, la manifestation des talents, le blâme et l'éloge. Sous sa forme positive, elle apparaît comme conjugale, paternelle, filiale, comme secours aux malades et aux blessés, assistance pécuniaire des parents et amis, soulagement de la pauvreté, etc. Autant de sujets traités avec la rigueur méthodique et l'abondance de données positives que l'on sait. Autant d'études où l'individualisme de Spencer vient s'adapter aux convenances sociales que révèlent les lois psychologiques et l'observation de l'état actuel des états et des âmes. Ici comme ailleurs, les lecteurs éclairés d'une meilleure lumière constateront souvent ce qu'un de nos maîtres appelait la préparation divine de l'ordre. Mais ils verront aussi, en plus d'un endroit de cet essai de construction morale, les fissures qui trahissent une base étroite et mouvante. Ainsi, au chapitre de la bienfaisance filiale, on avoue bien que notre civilisation nous offre partout le triste spectacle de l'ingratitude et de l'oubli des fils pour leurs parents âgés ; mais le remède au mal ne se trouve pas

dans la morale évolutionniste. C'est bien pis au sujet de la charité faite aux indigents : les principes iraient, on en convient, à extirper tous les êtres dégradés ; mais, ajoute-t-on, « nos sentiments actuels (!) ne supporteraient pas cette opération rigoureuse » (p. 195). — C'est assez, c'est peut-être trop pour caractériser ce complément d'une œuvre immense, dont les vastes proportions et les mérites scientifiques ne doivent pas faire oublier le vice essentiel du fond.

21. — Le livre de M. l'abbé Crestey sur *l'Esprit nouveau* intéresse avant tout les hommes attentifs à ce qu'on nomme « questions actuelles, » plutôt qu'aux études réfléchies de la sociologie et de la morale. Mais les grandes visées et surtout la méthode scientifique de ses réflexions sur les vraies conditions de l'action morale et religieuse à l'heure où nous sommes le recommandent aux philosophes chrétiens autant qu'aux zélateurs des œuvres catholiques. On pourra certes contester la portée qu'il paraît attribuer au mot célèbre de M. Spuller (voyez surtout p. 108 et suiv.) ; mais qu'importe ? la nécessité relative d'un renouvellement dans l'action des conservateurs dignes de ce nom est difficile à contester ; difficile à nier aussi la décadence morale de la masse des populations françaises, retracée dans le tableau très noir, mais, hélas ! trop justifié, qui remplit le premier chapitre de l'ouvrage. Dans le second chapitre, au contraire, *État actuel de l'Église en France*, le pessimisme de l'auteur s'est trop donné carrière ; mais du moins la néfaste influence de certaines lois récentes y est nettement établie en face de certaines illusions plus ou moins sincères. Il faut surtout signaler très expressément à l'attention des hommes sérieux les chapitres qui suivent et qui leur offriront des vues très réfléchies sur les caractères et la méthode de l'action moralisatrice qui s'impose à nous. Je dis « l'attention » et ne veux pas dire davantage. Plus d'une difficulté de détail m'arrêterait à telle ou telle page de ce programme un peu « magistral » au vieux sens du mot. On en soupçonnera quelque chose d'après les brèves indications auxquelles je dois m'en tenir. Le point de départ, c'est l'urgence d'une évolution proprement dite vers la démocratie contemporaine, évolution consacrée par les noms les plus illustres du clergé catholique et imposée par les nécessités les plus évidentes de l'apostolat populaire. Et cette évolution doit être moins dans la théorie que dans « l'action, » dont M. Crestey se fait le chaud prédicateur à la suite des abbés Garnier et Naudet et des vénérables fondateurs de tant d'œuvres de zèle religieux. Mais l'action ne doit pas se séparer de la prudence et de la science ; elle doit avoir sa méthode, sous peine de se confondre avec « l'agitation » inutile et funeste. M. Crestey, fidèle à ses habitudes de ferme dogmatisme, en établit analytiquement les règles et l'orientation, avec un souci très louable du relèvement moral des classes aisées et aussi de l'esprit scientifique dans les travaux religieux et sociaux. Tout cela est à

lire et à examiner de près ; l'ouvrage de M. Crestey s'impose donc à l'étude des hommes spéciaux et des zélateurs d'œuvres populaires. Peut-être y a-t-il lieu de ne pas le conseiller sans réserve aux jeunes membres du clergé, qui doivent presque toujours et presque partout se contenter, en ce qui touche plus ou moins à la politique, d'une action indirecte, résultat des œuvres propres de leur ministère accomplies avec zèle et prudence. Il est aussi à craindre que certaines pages de ce livre ne donnent une idée peu exacte de la valeur intellectuelle des catholiques et du clergé de France. M. Crestey est mal informé sur plus d'un point. Il ne voit, parmi nous, pas un nom, pas une œuvre d'ordre élevé. Au risque de l'étonner fort, j'oserais soutenir, par exemple, que l'histoire éloquente et l'histoire savante n'ont rien de supérieur, dans la France actuelle, à deux noms catholiques, dont l'un appartient au clergé. J'ajouterai même, contrairement à une de ses assertions, que les recherches d'histoire dans les archives locales sont en ce moment très activement poussées sur plusieurs points de nos provinces, et presque partout sous l'impulsion de quelque savant ecclésiastique. Je sais bien que ces travaux sont presque inaperçus du grand public et même du public lettré, surtout à Paris ; mais qu'on s'informe à Berlin !

LÉONCE COUTURE.

JURISPRUDENCE

DROIT CIVIL. — 1. *Théorie et pratique des fondations perpétuelles*, par A. GEOUFFRE DE LAPRADELLE. Paris, Giard et Brière, 1895, in-8 de 476 p., 10 fr. — 2. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par THÉOPHILE HUC. T. VII. *Contrats et obligations* (articles 1101 à 1233). Paris, Pichon, 1894, in-8 de 530 p., 9 fr. — 3. *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. LEFORT. T. II. Paris, Thorin, 1894, gr. in-8 de 395 p., 12 fr. 50. — 4. *Traité théorique et pratique de l'assurance en général*, par CH. DE LA PRUGNE. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de IX-342 p., 5 fr. — 5. *Le Homestead, ou l'Insaisissabilité de la petite propriété foncière*, par PAUL BUREAU, avec préface de E. Levasseur. Paris, Rousseau, 1895, in-8 de XII-391 p., 7 fr. 50. — 6. *Le Homestead, le foyer de famille insaisissable*, par LOUIS-A. CORNIQUET. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1895, in-18 de 154 p., 2 fr. 50. — 7. *Droit romain : Du Prodigue. Droit français : Du Conseil judiciaire*. Thèse pour le doctorat, par PIERRE BOUCHEZ. Paris, Giard et Brière, 1894, gr. in-8 de 297 p., — 8. *Chambre du conseil*, par M. BERTIN. 3e éd. par ALPHONSE BLOCH et GEORGES BREUILLAC. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1894, 2 vol. in-8 de 580 et 534 p., 20 fr. — 9. *Étude sur une réorganisation du notariat en France*, par R. HURSON. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-12 de IX-121 p., 2 fr.

DROIT COMMERCIAL. — 10. *Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale*, par ÉMILE MUZARD. T. II. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-8 de 879 p., 15 fr. — 11. *De la Responsabilité des propriétaires de navires et des armateurs*, par LOUIS THIÉBAUT. Paris, Rousseau, 1894, in-8 de 296 p., 7 fr. — 12. *Code de commerce mexicain*, traduit, annoté et précédé d'une introduction, par HENRI PRUDHOMME. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1894, in-8 de LXXXIV-435 p., 8 fr.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE. — 13. *Du Louage de services ou contrat de travail*, étude sur les rapports juridiques entre les patrons et les ouvriers employés dans l'industrie, par GEORGES CORNIL. Paris, Thorin, 1895, in-8 de XI-408 p., 8 fr. — 14. *Le Code ouvrier*, exposé pratique de la législation et de la jurisprudence, réglant le travail et les

intérêts des ouvriers et des apprentis, par Louis André et Léon Guibourg. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de VIII-560 p., 8 fr.

Droit public et administratif. — 15. *Traité des eaux. Droit et administration*, par Alfred Picard et C. Colson. T. III. *Cours d'eau navigables ou flottables, canaux de navigation*. T. IV, 1re partie. *Irrigations, desséchements, alimentation des communes, assainissement des villes*. Paris, Rothschild, 1893 et 1894, 2 vol. gr. in-8 de 716 et 583 p., 20 fr. et 16 fr. — 16. *Guide pratique de l'administration française*, par A. Andréani. Paris, 1895, in-8 de 756 p., 15 fr. — 17. *Réformes pratiques dans le régime des impôts*, par Édouard Cohen. Paris, 1895, in-12 de XVI-358 p., 3 fr. 50.

Droit civil. — 1. — Notre législation française depuis un siècle s'est ingéniée à tarir toutes les sources de la charité. Un vieux jurisconsulte, Tiraqueau, comptait autrefois jusqu'à cent soixante-sept les privilèges dont jouissaient les œuvres pies; aujourd'hui, ce seraient plutôt cent soixante-sept entraves qu'on pourrait énumérer. Dans un livre bien fait et plein d'érudition, sur *les Fondations perpétuelles*, M. Geouffre de Lapradelle se montre malheureusement un peu trop partisan de toutes ces entraves. Il recherche les moyens par lesquels on peut encore en France faire des fondations, et il n'en trouve plus qu'un seul, qu'il juge d'ailleurs suffisant : le legs sous condition à une personne morale préexistante. Pourquoi seulement à une personne morale et non pas aussi à une personne vivante ? Comparons ces deux exemples : « 1° J'institue mon ami A mon légataire universel, et je le charge de fonder un hôpital dans la ville de N. — 2° J'institue la ville de N ma légataire universelle, à charge par elle de fonder un hôpital. » Dans le premier cas, nous dit-on, la charge de fonder est nulle, parce qu'elle constitue un legs au profit d'une personne morale non encore existante et partant incapable, l'hôpital. Dans le second cas, au contraire, la fondation est valable, parce que le bénéfice de la charge est acquis à la ville de N, tant que l'hôpital n'est pas fondé. Mais cette distinction n'est-elle pas une pure subtilité ? Si la charge est nulle dans le premier cas, elle doit l'être également dans le second, car la ville n'a pas plus de droits que l'ami aux biens destinés par le testateur à la fondation de l'hôpital. Tant que l'hôpital n'existe pas, il est très vrai qu'il ne peut être le bénéficiaire d'un legs — du moins dans notre droit actuel, — mais aussi ce n'est pas à l'hôpital que l'on a légué, c'est à l'ami ou à la ville, et il serait étrange qu'une personne vivante eût moins de capacité pour hériter qu'une personne morale. — Nous avons cru devoir nous arrêter à cette théorie, car elle fait le fond de l'ouvrage de M. Geouffre de Lapradelle. Si elle était acceptée, la liberté des fondations, déjà si restreinte par la loi et par la jurisprudence, serait encore plus étroite qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Mais, en sus de cette première limitation, notre auteur en admet encore d'autres, qui ont pris naissance dans la jurisprudence administrative : d'abord la spécialité des personnes morales, prétendu principe, d'où l'on conclut qu'une fabrique d'église est incapable de recevoir un legs en faveur des pauvres ou pour la fondation d'une école libre; ensuite, la règle de la neu-

tralité, tirée des dernières lois sur l'enseignement : elle tend à interdire aux communes et aux établissements publics l'acceptation de tout legs ayant un caractère religieux. Tout en regrettant qu'un jurisconsulte de la valeur de M. Geouffre de Lapradelle ait appliqué son talent à soutenir de telles thèses, nous devons dire que son ouvrage contient sur tous ces points d'utiles indications.

2. — M. Théophile Huc a fait paraître le septième volume de son *Commentaire du Code civil*. Ce volume est consacré à la première partie du titre des *Contrats et obligations conventionnelles*. La profonde connaissance du droit romain que possède l'auteur trouve ici matière à s'exercer. Mais en même temps qu'il expose très clairement et très exactement, suivant son habitude, les théories traditionnelles, M. Huc a toujours soin d'en montrer l'application dans les choses de la vie moderne. Aux vieux exemples surannés que les professeurs et les auteurs se transmettaient religieusement depuis des siècles, il substitue des faits tirés de la jurisprudence ou empruntés à nos usages actuels. Son commentaire est ainsi plus vivant et plus pratique. Nous signalerons spécialement dans ce septième volume une discussion intéressante sur la théorie de la cause dans les obligations. Toutefois, M. Huc nous paraît dans l'erreur lorsqu'il soutient que la cause se confond toujours avec l'objet de l'obligation. Il cite cet exemple, emprunté aux Institutes de Justinien : « Si quelqu'un promet de commettre un homicide, l'obligation est nulle. » Dans ce cas-là, évidemment, la nullité de l'obligation résulte du caractère illicite de l'objet. Mais il est facile de trouver d'autres hypothèses, même plus usuelles, où cela ne sera plus vrai. Ainsi, quand un homme promet de payer une somme d'argent pour la rémunération d'un acte criminel ou immoral, l'objet de l'obligation, c'est la somme d'argent, chose qui n'a rien d'illicite, et si l'obligation est nulle, c'est parce que sa cause, c'est-à-dire la prestation en échange de laquelle cette obligation a été contractée, est illicite. Ici la cause diffère de l'objet, et c'est le caractère illicite de la cause qui entraîne la nullité. La distinction faite par le Code entre l'objet et la cause des obligations a donc sa raison d'être, et c'est à tort que M. Huc, à la suite de Laurent, prétend qu'elle n'est pas juridique.

3. — Voici encore la suite d'un excellent ouvrage dont nous avons déjà parlé (*Polybiblion*, tome LXX, p. 487) : le *Traité du contrat d'assurance sur la vie*, par M. J. Lefort, avocat à la cour de cassation. Le second volume, qui vient de paraître et qui sera suivi d'un troisième, traite de l'exécution et des effets du contrat d'assurance. M. Lefort connaît à fond la jurisprudence relative à cette matière. Il la critique sur certains points où elle est encore défectueuse, malgré les progrès effectués déjà depuis une trentaine d'années. Il montre notamment qu'on a tort d'appliquer à l'assurance sur la vie certaines règles faites

pour les dispositions à titre gratuit, comme celle qui déclare incapables les personnes non encore existantes à l'époque du contrat : le droit à l'indemnité d'assurance est une créance du bénéficiaire contre la compagnie ; or, rien ne s'oppose rationnellement à ce qu'une créance soit subordonnée à la naissance du futur créancier. Les tribunaux, en décidant le contraire, mettent le père de famille dans l'impossibilité de contracter une assurance sur la vie en faveur de ses enfants nés ou à naître. Une autre erreur de la jurisprudence est celle qui considère le bénéfice d'une assurance sur la vie comme une libéralité qui, si elle est faite à un étranger, doit être comptée dans la succession pour le calcul de la quotité disponible, et si elle est faite à un successible, doit être rapportée. Enfin, les questions si délicates que soulève l'assurance entre époux par rapport au régime matrimonial sont traitées par M. Lefort avec une précision, une clarté et une sûreté de doctrine que personne n'avait encore atteintes. Comme nous l'avons déjà dit dans un précédent article, son livre est le plus complet qui ait paru sur l'assurance sur la vie, et dorénavant aucune consultation sérieuse ne pourra être donnée en cette matière sans que ce livre y soit cité

4. — S'il faut des ouvrages scientifiques comme celui de M. Lefort pour les jurisconsultes, il faut aussi des œuvres de vulgarisation et des manuels pour les praticiens : le *Traité théorique et pratique de l'assurance en général,* par M. Ch. de la Prugne, inspecteur d'assurance, rentre dans ce dernier genre. L'auteur a écrit principalement pour les agents, dont il voudrait relever l'instruction technique. A l'étude du contrat d'assurance, il a joint l'exposé de l'organisation administrative des sociétés à primes fixes ou mutuelles. Dans un dernier chapitre, il recherche quel est le rôle de l'État vis-à-vis de ces sociétés et réfute la thèse de ceux qui voudraient que le gouvernement se fît l'assureur de tous les citoyens.

5. — De l'assurance sur la vie on peut rapprocher une institution américaine qu'il est question d'importer chez nous : le *homestead*. De même, en effet, que par l'assurance le père de famille garantit à sa famille un capital qui la préservera de la misère en cas de mort de son chef, de même, par le homestead, ce même père de famille assure à sa femme et à ses enfants un immeuble destiné à leur servir d'asile après lui. Nul ne conteste aujourd'hui les bienfaits de l'assurance sur la vie, qui, elle aussi, nous est venue de l'étranger et qui est encore bien moins répandue en France qu'en Angleterre et en Amérique. Le homestead est-il également bienfaisant, mérite-t-il également d'être naturalisé en France ? Tel est, en substance, le problème que l'Académie des sciences morales avait proposé, dans un concours de 1891. M. Paul Bureau, professeur à l'Institut catholique de Paris, qui a obtenu le prix, résout franchement ce problème par la négative. Suivant lui, — c'est l'épi-

graphe de son livre et le résumé de tous ses arguments, — « les lois de homestead aux États-Unis n'ont été conçues que pour les périodes courtes de crise économique et n'ont d'utilité pratique que pendant ces périodes. » C'est, en effet, à la suite d'une crise violente, déterminée par les excès de la spéculation sur les terres, que fut promulguée dans le Texas, en 1839, la première loi de homestead : cette loi mettait à l'abri de la saisie tout lot de cinquante acres de terre servant à l'habitation d'un chef de famille et dont la valeur ne dépassait pas cinq cents dollars. Il n'y eut donc là tout d'abord qu'un remède appliqué à un mal accidentel, et néanmoins le remède fut maintenu après la crise, et ses heureux effets furent si bien constatés que la législation nouvelle ne tarda pas à se répandre dans tous les États de l'Union. A l'heure actuelle, il n'y a plus que cinq États qui n'aient pas admis le principe de l'insaisissabilité de l'habitation : ce sont l'Orégon, la Pensylvanie, le Rhode Island, le Delaware et le district de Colombie. On peut donc dire qu'aujourd'hui l'institution du homestead est à peu près générale aux États-Unis. Pour soutenir que cette institution n'aurait pas en France la même raison d'être, M. Bureau insiste sur les différences existant entre l'état social de l'Europe et celui de l'Amérique : il n'y a pas chez nous, dit-il, de ces crises économiques qui, se renouvelant à des intervalles rapprochés, font sentir dans le nouveau monde le besoin de protéger la population contre les excès du crédit. Cependant M. Bureau ne peut nier la réalité ni l'intensité de cette longue « crise agricole » qui se manifeste depuis vingt ans par une augmentation toujours croissante des ventes forcées et par la dépopulation des campagnes. En admettant, comme il le soutient, que le homestead ne serait ici qu'une digue insuffisante, a-t-on le droit pour cela de dédaigner cette digue? Faut-il nécessairement abandonner à son malheureux sort la petite propriété rurale? Sans doute, l'agriculture, comme tout le reste, doit progresser ; sans doute, il est désirable que le paysan devienne plus instruit, plus intelligent et moins routinier : mais, en attendant que ces progrès se réalisent, faut-il négliger un secours qui empêchera peut-être le paysan de succomber ou d'abandonner ses champs? Quoique peu engoué du homestead, M. Bureau n'en a pas moins étudié son sujet avec le plus grand soin et dans les moindres détails. Son ouvrage est complété par trois appendices : dans l'un, il recherche pourquoi l'idée du homestead n'a pas été connue de l'antiquité ni du moyen âge ; les deux autres contiennent des documents sur l'application du homestead aux États-Unis.

6. — Avec M. Corniquet, le homestead retrouve un partisan dévoué et enthousiaste. « Faisons germer sur la terre de France, dit-il, ce grain de blé importé d'Amérique ; il fera croître de riches moissons, car il est la suprême réserve de la famille en cas de ruine ; il est l'assurance légale contre la misère. » Nous nous plaisons à reconnaître que le petit ouvrage

de M. Corniquet peut, en effet, contribuer, comme l'auteur se l'est proposé, à réhabiliter et à vulgariser le homestead. Il est divisé en deux parties : la première fait connaître l'organisation du homestead en Amérique ; la seconde a pour but de rechercher dans quelles conditions il pourrait être établi en France. Deux propositions tendant à l'établissement du homestead ont été déjà, comme l'on sait, déposées à la Chambre des députés, l'une par M. Léveillé et l'autre par M. l'abbé Lemire. M. Corniquet n'approuve pas entièrement ces propositions. Elles subordonnent l'insaisissabilité du bien de famille à certaines formalités, et M. Corniquet voudrait que cette insaisissabilité fût de droit et assurée par le seul fait de la résidence sur le bien. Mais, en généralisant ainsi l'institution, M. Corniquet est obligé de la restreindre en étendue : il fixe au maximum de 3,000 fr. la valeur de l'immeuble qui serait insaisissable. Nous ne pouvons, quant à nous, admettre ce système : l'insaisissabilité ainsi généralisée paraîtrait dans bien des cas une entrave insupportable et non une protection. Le homestead obligatoire ne tarderait pas à devenir aussi impopulaire que le droit d'aînesse ou la mainmorte féodale.

7. — Le code civil a peu fait pour aider à la conservation du patrimoine des familles, et c'est pourquoi l'on cherche aujourd'hui, par des institutions nouvelles comme le homestead, à rendre à la famille française plus de stabilité. Mais le peu de dispositions de notre code qui tendent à ce but doivent d'abord être maintenues. Au nombre de ces dispositions, il faut compter celle de l'article 513, qui permet de donner un conseil judiciaire aux prodigues. Sous prétexte de libéralisme, de respect de la liberté individuelle, quelques juristes ont demandé l'abrogation de cet article. Nous regrettons que M. Pierre Bouchez, dans sa thèse, d'ailleurs remarquable, sur *le Prodigue, en droit romain, et le Conseil judiciaire, en droit français*, ait adopté cette manière de voir. Il soutient que la prodigalité est avantageuse à la société, parce qu'elle rend des capitaux à la circulation et favorise les industries de luxe. Mais les économistes lui répondront qu'un capital dispersé est presque toujours une force détraite, et les moralistes lui feront observer que les industries qu'encouragent les prodigues sont généralement celles dont la société a le moins besoin. Le fils du duc de Richelieu avait fait, dit-on, 20,000 livres d'économies sur sa pension ; son père, indigné, les jeta par la fenêtre. Il eut grand tort ; mais mieux vaut encore que les 20,000 livres aient été perdues que d'avoir été mal employées. La prodigalité a toujours été considérée comme funeste à la société aussi bien qu'à la famille. *Expedit reipublicae,* disait Justinien, *ne quis sua re male utatur.* Quoi qu'il en soit, et sauf cette critique qui ne porte que sur une opinion, la thèse de M. Pierre Bouchez ne manque pas d'intérêt. Dans la partie du droit français, toute la jurisprudence concernant les individus pourvus d'un conseil judiciaire est analysée. Dans la partie du

droit romain, l'auteur distingue nettement les deux systèmes d'interdiction des prodigues qui coexistaient à l'époque classique : l'interdiction prononcée en vertu de la loi des Douze Tables et celle instituée par le préteur à l'exemple de la curatelle des fous. M. Bouchez attribue la découverte de cette distinction à un Allemand, M. Ubbelohde. Quelqu'un de notre connaissance aurait peut-être le droit de dire ici : *Sic vos non vobis*. La même théorie se trouve déjà tout entière dans une thèse de doctorat soutenue à Paris en 1876. Mais qui ne sait que les idées neuves ont souvent besoin de venir ou de revenir d'Allemagne pour se faire accepter en France ?

8. — En matière de procédure civile, nous avons à signaler la nouvelle édition, donnée par deux magistrats des cours de Paris et de Lyon, MM. Bloch et Breuillac, de l'ouvrage bien connu de Bertin sur la *Chambre du conseil*. Cet ouvrage a eu déjà deux éditions du vivant de l'auteur, la première en 1853 et la seconde en 1856; mais il demandait à être complété, surtout à cause des nouvelles attributions qui ont été conférées à la Chambre du conseil par des lois récentes, notamment par celle du 27 février 1880 sur l'aliénation des valeurs mobilières appartenant à des mineurs, par les lois de 1884 et de 1886 sur le divorce, par celle de 1893 sur la séparation de corps, et quelques autres encore. A peine esquissée par les codes, la juridiction de la Chambre du conseil s'est développée d'elle-même dans la pratique. Elle a surtout pour objet la protection des incapables. En attendant que le législateur en détermine plus exactement la compétence et la procédure, l'ouvrage de Bertin, revisé et amplifié par MM. Bloch et Breuillac, restera le guide indispensable des magistrats et des hommes d'affaires pour tout ce qui regarde cette juridiction spéciale.

9. — Quoique notaire, M. Hurson, dans son *Étude sur une réorganisation du notariat en France*, se montre partisan d'une refonte complète de l'institution notariale. Pour lui, la loi de ventôse an XI, base de l'institution, n'a rien de commun avec l'arche sainte. En cela nous l'approuvons, tout en lui faisant observer cependant que la loi de ventôse n'a guère fait que constater les usages anciens, et que, de son propre aveu, les notaires d'autrefois valaient bien ceux d'aujourd'hui. Parmi les réformes qu'il propose, quelques-unes seraient certainement très bonnes. Mais, en général, il obéit à la tendance actuelle, qui est de restreindre toujours la liberté des fonctionnaires publics et de les placer de plus en plus sous la dépendance du gouvernement. Par exemple, M. Hurson supprimerait toutes les études rapportant moins de 12,000 francs, et il accorderait à chaque notaire le droit d'instrumenter seul dans une circonscription déterminée. Le notaire s'imposerait ainsi au client, comme le juge de paix au justiciable. Serait-ce un bien ? Nous ne le croyons pas. Le notaire doit être un homme de confiance, et la confiance

ne se commande pas : elle implique la liberté du choix chez celui qui l'accorde.

Droit commercial. — 10. — Sous le titre de *Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale*, M. Émile Muzard, avocat à la cour d'appel de Paris, vient de publier la table alphabétique de toute la collection du *Journal des tribunaux de commerce*. C'est une œuvre de compilation, mais qui n'en exigeait pas moins chez l'auteur une connaissance approfondie du droit. Sous chaque mot les sommaires d'arrêts sont rangés dans un ordre méthodique, et quelques-uns de ces mots, tels que *Faillite*, *Société*, ont l'importance d'un véritable traité sur la matière. Ajoutons que l'exécution matérielle de l'ouvrage, imprimé chez Plon, et édité par Chevalier-Marescq et Cie, ne laisse rien à désirer.

11. — M. Louis Thiébaut, docteur en droit, ayant eu à s'occuper, comme avocat agréé au tribunal de commerce de Rouen, de nombreuses affaires maritimes, a mis à profit les recherches qu'il a faites à l'occasion de ces affaires pour composer un traité *De la Responsabilité des propriétaires de navires et des armateurs*. Ce sujet présente un très grand intérêt, en raison surtout des progrès accomplis dans la construction des navires et des sommes énormes qu'exige actuellement l'industrie maritime. Les causes susceptibles d'engager la responsabilité des propriétaires de navires sont nombreuses : M. Thiébaut les passe toutes en revue. Il examine ensuite les différents moyens par lesquels cette responsabilité peut être atténuée, sinon supprimée. Enfin, il étudie la ressource suprême que la loi laisse au propriétaire pour se dégager : l'abandon du navire et du fret, ressource illusoire quand le navire représente à lui seul plus qu'une fortune. M. Thiébaut, à la suite de chacun des chapitres de son livre, cite de nombreuses décisions de jurisprudence; mais il estime, peut-être à tort, dans sa préface, que « le lecteur lui saura gré d'avoir évité de surcharger le texte de notes et de renvois ; » son ouvrage n'eût que gagné à être mis en corrélation avec les auteurs qui ont déjà traité le même sujet.

12. — La traduction du *Code de commerce mexicain*, qui vient de paraître dans la *Collection des codes étrangers*, a pour auteur M. Henri Prudhomme, substitut du procureur de la République à Lille, à qui l'on doit déjà les traductions des codes de commerce espagnol, chilien et argentin. Le code de commerce mexicain ne date que de 1889 ; il est plus développé que le code espagnol de 1885, qui lui a, en beaucoup de points, servi de modèle : il ne comprend pas moins de quinze cents articles. La plupart de ces articles, dans la traduction de M. Prudhomme, sont accompagnés de renvois aux articles correspondants du code de commerce français ou d'autres codes étrangers.

Législation industrielle. — 13. — Il n'y a pas longtemps qu'on s'est aperçu que les rédacteurs du code civil avaient presque complètement

laissé de côté le plus usuel des contrats, celui qui intéresse le plus grand nombre, le contrat de travail. Le chapitre du code consacré à ce contrat, appelé louage de services, ne comprend que deux articles, dont l'un a été abrogé en 1868. M. Georges Cornil, dans le livre dont nous allons parler, donne de ce laconisme l'explication suivante : « La suppression des corporations, maîtrises et jurandes venait de transformer radicalement le régime du travail, et l'on ne soupçonnait pas encore, lors de la rédaction du code civil, l'importance que devait acquérir le louage de services, grâce non seulement à l'établissement du régime de la liberté, mais aussi au prodigieux développement de l'industrie pendant le XIXe siècle. » Il est certain, en effet, qu'autrefois toute la législation sur le régime du travail était dans les règlements des corporations et des métiers. La Révolution ayant fait table rase de ces règlements, les rapports juridiques des ouvriers avec leurs patrons n'ont plus été régis que par le principe général de la liberté des conventions. Tandis que la plupart des autres contrats étaient soumis par le code civil à de nombreuses dispositions, le contrat de travail est resté abandonné aux usages locaux et aux stipulations des parties, et l'inconvénient de cet état de choses est d'autant plus grand que ce contrat est bien rarement constaté par écrit : il en résulte que toutes les fois qu'une contestation s'élève entre un patron et un ouvrier, le juge se trouve bien embarrassé; il est en présence d'allégations contradictoires non justifiées, et l'absence de règles légales lui laisse le plus complet arbitraire. C'est sans doute cette insuffisance notoire de nos lois qui a déterminé la Faculté de droit de Paris, en 1892, à mettre au concours, pour le prix Rossi, une étude sur le louage de services. Le prix a été partagé entre deux mémoires, dont l'un avait pour auteur M. Hubert Valleroux, et l'autre M. Georges Cornil. Ce dernier vient de publier son travail sous le titre : *Du louage de services ou contrat de travail*. M. Georges Cornil, dans cet ouvrage, étudie à fond, tant au point de vue juridique qu'au point de vue économique, les rapports que le contrat de travail établit entre le maître et le domestique, l'ouvrier et le patron, l'employé et l'employeur. Après avoir déterminé les conditions de validité du contrat, il examine les restrictions qui ont été apportées par la loi, dans les différents pays, à la libre convention des parties, par la réglementation du travail des femmes et des enfants dans les manufactures, par la limitation de la journée de travail des adultes et par l'établissement d'un jour de repos hebdomadaire. En général, M. Georges Cornil se montre partisan d'une certaine intervention de l'État dans les rapports du capital et du travail. On lui a même reproché des tendances socialistes : mais son sens juridique nous paraît l'avoir suffisamment préservé de tout excès de ce côté-là. Sur la question des salaires, notamment, sa doctrine n'est pas autre que celle de Léon XIII dans l'encyclique *De conditione opificum*. Sur le principe

de la responsabilité civile du patron, il se rallie à l'opinion qui considère cette responsabilité comme dérivant du contrat, mais il montre que les partisans de ce système en ont singulièrement exagéré les conséquences en faveur de l'ouvrier. Bref, dans toutes les controverses que soulève le contrat de travail, M. Cornil cherche de bonne foi la solution la plus juridique, sans parti pris, sans aucune prévention. Son livre mérite d'être recommandé à tous ceux qui veulent étudier ces questions avec sérénité et en dehors des polémiques ardentes, qui ne servent trop souvent qu'à les envenimer.

14. — Le *Code ouvrier* de MM. Louis André et Léon Guibourg s'adresse aussi à ceux qu'intéressent théoriquement et pratiquement les relations du capital et du travail, mais c'est un ouvrage plus pratique que doctrinal. Toute la législation industrielle et ouvrière y est résumée avec clarté et précision. On y trouve d'abord l'étude du contrat de travail en général, puis de ses différentes espèces : contrat d'apprentissage, louage de services, louage d'industrie. Une seconde partie contient l'exposé de toutes les mesures prises par nos lois dans l'intérêt de la classe ouvrière : protection de l'industrie nationale, écoles professionnelles, organisation du conseil supérieur et de l'office du travail, médailles et récompenses décernées aux ouvriers, réglementation du travail dans les manufactures, réparation des accidents survenus aux ouvriers, régime légal des associations ouvrières, sociétés coopératives, syndicats professionnels, sociétés de secours mutuels, caisses de retraites, etc. Enfin une troisième partie est consacrée aux conflits résultant du travail. Ces conflits peuvent être de deux sortes, d'ordre individuel ou d'ordre collectif. Pour les premiers, il y a la juridiction des prud'hommes et, à son défaut, celle des juges de paix et des tribunaux. Pour les conflits collectifs, autrement dit les coalitions et les grèves, on a fait récemment une loi, celle du 27 décembre 1892, qui a pour but de fournir des moyens de conciliation : MM. André et Guibourg donnent le commentaire de cette loi. Sur tous les sujets dont il traite, leur livre sera un manuel fort commode à consulter dans la pratique.

Droit public et administratif. — 15. — La police des cours d'eau, la réglementation des rivières et des canaux, ce qu'on appelle en général le régime des eaux, est une des branches importantes du droit public, et les quatre gros volumes dont se composera le *Traité des eaux* de M. Alfred Picard ne seront pas de trop pour englober toutes les matières qui rentrent dans ce vaste sujet. C'est aussi, comme on sait, une des parties où la législation française est le plus défectueuse ; il y faudrait un code au moins aussi étendu que le code forestier, et au lieu de cela on n'a que quelques textes épars dans le code civil, dans d'anciennes ordonnances et dans quelques lois spéciales. La pratique administrative et la jurisprudence du Conseil d'État ont dû combler ici les nombreuses

lacunes de la législation. Nul n'était donc mieux placé et plus compétent pour écrire un traité du régime des eaux que M. Alfred Picard, inspecteur général des ponts et chaussées et président de la section des travaux publics au Conseil d'État; il n'est pas besoin de dire que ces titres assurent à son ouvrage une haute autorité devant toutes les juridictions. Les deux premiers volumes, qui ont paru en 1890, traitent des eaux pluviales et souterraines et des petits cours d'eau non navigables ni flottables. Le troisième volume est consacré aux cours d'eau navigables ou flottables et aux canaux. Il s'ouvre par un intéressant exposé de la constitution de notre réseau de navigation. Les détails historiques abondent d'ailleurs dans tout le cours de l'ouvrage, notamment en ce qui concerne la propriété et la domanialité des grands cours d'eau, les anciens règlements de navigation, l'établissement et l'existence légale des usines, les anciennes concessions de canaux, etc. Le quatrième volume, pour lequel M. Alfred Picard s'est adjoint comme collaborateur M. C. Colson, ingénieur en chef et maître des requêtes au Conseil d'État, sera divisé en deux parties : dans la première, qui vient de paraître en même temps que le troisième volume, il est traité des irrigations, des étangs, des marais, des eaux servant à l'alimentation, de l'assainissement des villes. La seconde partie du quatrième volume, non encore publiée, traitera du régime des eaux maritimes. En raison de la multiplicité des sujets dont il s'occupe, cet ouvrage s'adresse à un public relativement nombreux. Il ne peut manquer de prendre place dans les bibliothèques administratives, mais il se recommande aussi tout spécialement aux propriétaires d'usines, et il sera pour les avocats un guide sûr et bien renseigné sur toutes les questions relatives à la propriété ou à la jouissance des eaux et aux entreprises d'irrigation.

16. — Le *Guide pratique de l'administration française*, par M. Andréani, chef de division à la préfecture des Alpes-Maritimes, embrasse aussi un grand nombre de questions, puisqu'il s'étend, dit l'auteur, « à tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'administration. » Et en France, qu'est-ce qui ne touche pas à l'administration? Le but que s'est proposé M. Andréani, dans cet ouvrage, est à coup sûr excellent : c'est, en classant toutes les matières administratives par ordre alphabétique, d'indiquer rapidement, pour chaque affaire, les lois et règlements qui la régissent, les pièces à fournir, les formalités à remplir. Comme idéal, c'est parfait. L'exécution peut-être ne répond pas toujours complètement au programme ; il nous paraît que certains articles sont bien sommaires et auraient exigé quelques développements de plus. Nous citerons notamment les articles *Affouage*, *Assistance judiciaire*, *Contributions*, etc. Reconnaissons cependant que, tel qu'il est, ce dictionnaire des choses administratives peut déjà rendre de réels services. Voulez-vous savoir, par exemple, quelles conditions il faut remplir pour devenir gendarme ;

vous n'avez qu'à ouvrir le volume au mot *Gendarmerie*, et vous voyez qu'il faut : 1° Être âgé de vingt-cinq ans au moins et de quarante ans au plus ; 2° avoir au moins la taille de 1m66 ; 3° avoir servi activement sous les drapeaux pendant trois ans ; 4° savoir lire et écrire correctement ; 5° justifier d'une bonne conduite soutenue. — Vous voilà fixé !

17. — Une question qui malheureusement est d'un intérêt plus général que celle des conditions requises pour devenir gendarme, c'est celle de savoir quels impôts nouveaux nous aurons à payer l'année prochaine. Puisqu'il est de règle que chaque année doit apporter comme étrennes au contribuable français de nouvelles charges, il serait à souhaiter que nos législateurs voulussent bien prendre en considération les excellents conseils que leur donne M. Edouard Cohen dans son livre intitulé : *Réformes pratiques dans le régime des impôts*. M. Cohen estime que notre système d'impôts peut être largement amélioré sans qu'il soit nécessaire de le transformer radicalement. Il insiste d'abord, et avec combien de vérité ! sur la nécessité de limiter les dépenses publiques à l'indispensable, de réduire le rôle du gouvernement, de renoncer à cette fausse conception de l'État-Providence, qui est déjà du socialisme et qui conduit directement au socialisme absolu. Non content d'avoir posé les principes généraux, M. Cohen recherche en détail quelles sont les dépenses publiques qui pourraient être réduites ; il indique en particulier les dépenses de l'instruction primaire, qu'on pourrait très bien laisser à la charge des communes. Puis, examinant les diverses sortes d'impôts qui nous grèvent, il en montre les avantages et les inconvénients. Ses conclusions tendent à la suppression des impôts indirects, qui augmentent le prix des choses de première nécessité, et à compenser cette suppression par une transformation de la contribution mobilière, par la taxation de la rente et des fonds d'État étrangers et par une surélévation des droits sur l'alcool. En somme, tout cela n'est pas très neuf. Mais M. Cohen a le talent d'exposer avec clarté ces questions fiscales, dont personne ne peut se désintéresser à l'heure actuelle, et son livre peut être lu, non seulement avec utilité, mais avec agrément.

MAURICE LAMBERT.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, von Dr CLEMENS BAEUMKER. 4er Band AVENCEBROLIS *Fons vitae*. Munster, Aschendorff, 1895, in-8 de XXII-358 p. — Prix : 13 fr. 50.

Le *Polybiblion* a déjà annoncé les deux premiers fascicules qui devaient entrer dans ce volume. M. le docteur Baeumker vient de compléter cette publication, accueillie avec tant de faveur dans le monde des philosophes et des érudits. Le nouveau fascicule qui vient de paraître

renferme les deux derniers livres du *Fons vitae* d'Avencebrol, traduits de l'arabe au XIIIe siècle par Dominique Gondissalvi. Nous avons maintenant dans son entier une édition critique de ce grand ouvrage souvent cité par les scolastiques. M. Baeumker nous donne en même temps la préface qui doit être reportée en tête du volume et où il expose les difficultés qu'il a éprouvées et la manière dont il les a écartées.

Il existe quatre exemplaires du *Fons vitae*. Le plus ancien est celui de la Bibliothèque nationale de Paris; celui de la Bibliothèque Mazarine est plus récent. Puis vient l'exemplaire de la Bibliothèque Colombine en Espagne et celui de la Bibliothèque d'Erfurt. Ces manuscrits ont entre eux d'assez nombreuses différences. M. Baeumker ne serait pas parvenu à fixer la véritable lecture d'une manière certaine, s'il n'avait eu en outre à sa disposition plusieurs extraits ou abrégés. Il a trouvé notamment un utile secours dans une traduction en hébreu conservée à la Bibliothèque nationale.

On voit combien cette publication a exigé d'efforts et de minutieuse patience. Mais aussi on voit avec quel soin elle a été préparée et quelle autorité elle mérite. Puisque M. le docteur Baeumker a résolu de consacrer ses loisirs à ces travaux un peu ingrats, mais si utiles, nous souhaitons qu'il entreprenne maintenant la publication de quelques-unes de ces grandes œuvres du moyen âge dont la connaissance exacte est si importante pour l'appréciation des doctrines scolastiques, et dont l'ignorance des copistes, parfois même les préjugés d'école, ont souvent altéré le texte. D. V.

Les Professions et la société en Angleterre, par Max Leclerc. Paris, A. Colin et Cie, 1894, in-12 de XIII-294 p. — Prix : 4 fr.

C'est au nom de l'École libre des sciences politiques et sous la haute inspiration de son directeur, M. Boutmy, que M. Leclerc a entrepris une sorte d'enquête sur l'éducation en Angleterre, dont il nous donne le complément, après avoir commencé par traiter des « classes moyennes et dirigeantes, » dans un premier volume, publié il y a une année à peine. Ce qui a frappé le jeune et sagace écrivain, en essayant de bien comprendre la vie anglaise, ce n'est point que tout est parfait chez nos voisins et qu'il n'y a qu'à épuiser les formules de l'admiration; c'est qu'ils ont des qualités particulières nécessaires au succès et que, ces qualités nous faisant défaut, non seulement nous ne grandissons pas, mais nous dépérissons tous les jours, faute de vigueur physique et d'énergie morale. Les caractères nous manquent. Nous faisons des guerres coloniales, mais point de colonisation ; nous avons des explorateurs héroïques, mais que personne ne suit ; et, à l'intérieur, nous assistons à la banqueroute avouée de l'instruction généralisée sans éducation. De sorte que les mêmes mesures ont produit les résultats les plus différents. « En Angle-

terre, on a répandu, avec l'instruction, l'éducation morale. En France, au contraire, on a cultivé l'intelligence des enfants, mais on a négligé de leur apprendre à se conduire. Nous avons perdu l'action morale qui seule est efficace pour faire d'un instructeur un éducateur, parce que nous avons perdu la foi dans les forces morales. Nous avons cru qu'il suffisait de comprendre : il faut sentir ; qu'il suffisait de savoir : il faut agir. » Et encore les nouvelles générations, pour lesquelles on a fait tant de sacrifices financiers, comprennent-elles et savent-elles ? C'est une question bien douteuse et que la statistique de la proportion d'illettrés parmi les conscrits ne semble pas résoudre favorablement.

Individuellement, les Anglais sont-ils beaucoup meilleurs que nous ? Leurs vices, pour être moins publics, sont-ils moins nombreux et moins profonds ? C'est un problème que M. Leclerc n'étudie pas. Il se borne à montrer comment la nation sait utiliser ses forces vives et les renouveler perpétuellement par une éducation rationnelle. Et il passe en revue toutes les carrières, toutes les professions, commerce, agriculture, justice, armée, marine, administration, religion, sciences et lettres, montrant le recrutement normal de chacune et le parti pratique que les jeunes gens peuvent en tirer, utilisant ainsi l'instruction spéciale que leurs parents leur ont donnée. Une seconde partie traite de la vie économique de l'Angleterre, tant au dedans qu'au dehors, et des mœurs et des idées, avec l'examen nécessaire des rapports entre les classes. Enfin, la religion, et les phases diverses par lesquelles elle a passé depuis le XVIe siècle pour aboutir à la liberté de conscience aussi complète que possible, termine cette enquête privée, qui a sur les documents officiels un avantage inappréciable, c'est que les conclusions n'en sont point absentes.

M. Leclerc n'hésite pas à dire tout haut comment l'Angleterre a pu, depuis deux siècles, se transformer par une évolution matérielle et morale. Son expansion extérieure nécessaire a triomphé de la routine ; et, depuis cent ans, le scepticisme des classes dirigeantes et l'atonie des classes dirigées a fait place à une intense vie intérieure, dans laquelle la parole ardente de Wesley a réveillé l'âme populaire, tandis que le mouvement d'Oxford a vivifié l'anglicanisme, qui s'était desséché au service des riches et des puissants. « A travers toutes les crises politiques et sociales, l'Anglais a conservé le respect des choses sacrées et le besoin d'écouter l'homme de Dieu ; il a su fonder la tolérance sans porter atteinte à la foi. » Une morale utilitaire, en admettant même qu'on l'eût haussée jusqu'à l'idée du bien public et du culte de l'humanité, finit toujours par s'épuiser et par ne toucher personne. Ayant repoussé ces chimères, c'est parce que l'Angleterre a gardé intact le sentiment religieux qu'elle a conservé la volonté et le pouvoir d'agir. Que nous sommes loin de ces mœurs et de ces idées ! Et que faudrait-il faire en France pour y ramener le pays ?

G. Baguenault de Puchesse.

L'Homme-singe et les précurseurs d'Adam en face de la science et de la théologie, par Fr. Dierckx, S. J. Bruxelles, Schepens; Paris, Retaux, 1894, in-8 de 124 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le R. P. Dierckx n'est point évolutionniste, et c'est d'autant plus son droit qu'il combat l'évolution très principalement par des considérations d'ordre scientifique. Comme l'indique le titre de sa brochure, c'est exclusivement en vue de l'origine de l'homme qu'il examine la question Sa critique a certes beau jeu quand il détaille la fameuse généalogie fabriquée de toutes pièces par Haeckel, et dans laquelle l'imagination du professeur d'Iéna a au moins autant de part que sa science. Dans l'examen des considérations en faveur de l'évolution tirées de la paléontologie, l'auteur a soin de montrer leur insuffisance, ainsi que les énormes lacunes parmi les faits constatés sur lesquels on l'appuie ; de là, passant aux arguments de M. de Mortillet pour prouver la réalité du fameux anthropopithèque emprunté par lui aux imaginations de Haeckel, le P. Dierckx, se fondant sur les faits et les constatations établis depuis lors, en fait lumineusement ressortir l'entière inanité. — Ce n'est pas avec un moindre succès que le savant religieux développe, sur le terrain de l'anatomie et de la physiologie, les raisons de fait qui tendent de plus en plus à faire évanouir l'hypothèse d'un intermédiaire, d'un lien de transition entre l'organisme humain et une forme animale antérieure quelconque. Quand il en arrive à envisager la question au point de vue théologique, le R. P. Dierckx se montre assurément plus sympathique aux adversaires de l'évolution appliquée au corps de l'homme qu'à ses partisans. Contre Saint-Georges Mivart, contre le R. P. Leroy, il s'appuie de l'autorité du R. P. Monsabré et du cardinal Gonzalez. Toutefois il ne va pas aussi loin que les RR. PP. Knabenbauer et Corluy qui, au nom de l'interprétation des textes, repoussent comme hétérodoxe toute extension de l'hypothèse évolutionniste à l'homme, même considéré seulement dans son organisme. Plus prudent, il estime qu'il convient, sur une question aussi délicate, d'user de réserve tant que l'Église ne se sera pas prononcée, les arguments invoqués ne s'imposant pas tous avec la clarté de l'évidence; ce qui n'empêche que, jusqu'à plus ample informé, il estime sage de s'en tenir, pour la création du premier couple humain, au sens littéral de la Genèse.

Très substantiel, très étudié et très sagement raisonné, l'opuscule du R. P. Dierckx sera lu et consulté avec fruit par tous ceux qu'intéresse le problème des origines de l'homme. Jean d'Estienne.

Grafologia di Cesare Lombroso. Milan, Ulrico Hœpli, 1895, in-16 de 246 p. et 470 fac-similés. — Prix : 3 fr. 50.

Après une courte introduction, qui est un résumé de l'histoire de la graphologie, l'auteur divise son livre en deux parties : I. « L'écriture des

individus normaux. » — II. « L'écriture des individus anormaux. » Cette classification des matières nous avertit que nous n'aurons pas affaire à un traité proprement dit, mais à une application des données graphologiques aux études spéciales qui ont fondé le grand renom du physiologiste italien. La première division, cependant, est un exposé sommaire comprenant une psychologie de l'écriture, une interprétation des signes particuliers ou généraux et un coup d'œil sur les résultantes. M. Lombroso, tenant pour acquises les bases du système de Michon, et montrant un goût prononcé pour les œuvres de M. Crépieux-Jamin, a mis largement ces dernières à contribution, en limitant son apport personnel — intuitif par endroits — à l'examen « caractérologique » de nombreux fac-similés d'un grand intérêt. Ce n'est là visiblement qu'un exposé préparatoire, destiné à rendre intelligible aux non initiés ce qui sera dit dans la deuxième division, où réside la visée essentielle du livre.

Viennent ensuite cinq chapitres sur l'écriture des *malades*, des *fous*, des *hommes de génie*, des *criminels* et des *hypnotiques*. Ici, la haute compétence de l'auteur peut se donner libre carrière, et notre attente ne sera point déçue. Toutefois, la première de ces études marque trop de modestie, empruntée qu'elle est, presque en son entier, au livre *l'Écriture et le caractère ;* mais le chapitre suivant, beaucoup plus original, comprend des monographies fort instructives de la folie, de l'épilepsie, de la paralysie générale, éclairées par le double jour des révélations graphiques et des observations issues de la clinique de l'auteur. Les autographes de cet ordre sont considérables en nombre, souvent des plus curieux, et les perspectives qu'ils ouvrent sur les mystères et les fragilités de notre organisme cérébral sont de celles qui font rêver. Rien n'est plus intéressant que de suivre notamment huit transformations successives d'une même signature depuis l'invasion d'une crise jusqu'à son complet déclin. Et ceci nous conduit, sans transition aussi marquée qu'on pourrait le croire, à l'écriture des hommes de génie, très documentée, laquelle, nous dit le savant docteur, « participe souvent du fou et du criminel. » — nouvelle confirmation du dicton antique et réfutation d'une thèse qui attribue au génie une haute harmonie des facultés et du « graphisme. » Le lecteur passe ensuite en revue, dans une étude toute personnelle, les particularités le plus souvent relevées dans les catégories si diverses des criminels, mais en constatant que, même dans le giron de chacune d'elles, s'il y a des caractérisques fréquentes, il n'en existe pas d'essentielles et d'absolues. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement ? En égrenant la longue et lugubre série de signatures qui est là sous nos yeux, en gravissant cette voie scélérate qui, jalonnée par les Carrier, les Robespierre et les Marat, s'élève des bas-fonds des Lacenaire et des Cartouche jusqu'aux trônes de Philippe II et de Catherine de Médicis, on ne peut oublier combien sont variables les rapports entre l'acte réputé coupable et les

penchants de celui qui le commet. Aux mobiles déterminants des méfaits la science contemporaine a naguère ajouté ceux qui dérivent de la suggestion. Ce n'est cependant pas à ce point de vue qu'un dernier chapitre traite de l'hypnotisme, son objet visant ici une démonstration expérimentale qui rend visibles les transformations de l'écriture à mesure que se modifie, sous une influence quelconque, notre personnalité.

En résumé, ce livre est utile à plusieurs points de vue : il contribuera à la vulgarisation d'une science trop négligée en Italie depuis le Bolonais Baldo, qui fut, au XVIIe siècle, un précurseur de l'abbé Michon ; il rendra plus apparents les liens qui attachent cette branche à l'arbre de la biologie ; il ajoutera enfin une autorité de plus — et non des moindres — à la longue et brillante liste de celles dont la graphologie pourrait se couvrir s'il lui fallait d'autres témoignages que son évidence même et ses preuves réitérées. L. V.

BELLES-LETTRES

Contes pour les bibliophiles, par Octave Uzanne et A. Robida. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1895, gr. in-8 de IV-230 p., avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte en noir et en couleurs. — Prix : 25 fr.

En lisant cette série de contes fantastiques et humoristiques, dans lesquels se donne carrière une érudition de haute fantaisie, plusieurs se demanderont sans doute où doivent aller leurs préférences. Nous ne trancherons pas cette embarrassante question. Notons d'abord que *les Romantiques inconnus* s'offrent comme une étonnante plaisanterie bibliophilique que l'amateur novice pourrait peut-être prendre au sérieux, s'il n'était averti qu'il se trouve en présence d'un simple jeu d'esprit et d'imagination voisin du tour de force. Il en est de même du *Carnet de notes de Napoléon Ier* et du *Roman franco-japonais*. Quant à *l'Héritage de Sigismond* (auteur : M. Robida), c'est l'histoire peu ordinaire assurément d'un collectionneur qui s'imagine avoir trouvé le moyen de s'approprier une bibliothèque richissime en se posant en prétendant vis-à-vis de la légataire, vieille fille fort laide, qui entretient depuis longtemps, comme une sorte de feu sacré, la haine, motivée d'ailleurs, de tout ce qui sent le bibliophile et la bibliophilie. Elle repousse d'abord avec éclat le malavisé : puis, de guerre lasse et voulant se venger, elle finit par consentir à un mariage. L'aventure, qui jusque-là prête à rire, se termine par la mort foudroyante du nouvel époux, déçu dans ses espérances.

Nous ne saurions tout citer et analyser ; nous devons encore cependant une mention spéciale à *Poudrière et bibliothèque*, épisode joliment esquissé des temps révolutionnaires, et surtout aux *Histoires de momies*, que M. Uzanne a plaisamment qualifiées de « récits authentiques. » Ces

véridiques choses macabres ont pour théâtres l'Allemagne et l'Égypte, deux pays aussi dissemblables que possible.

Dire que toutes ces pages, d'un « bibliophilisme » capiteux, sont irréprochables ou du moins inoffensives, il n'y faut pas songer. On trouve là, en effet, des détails fort peu édifiants, notamment dans *l'Enfer du chevalier de Kérhany* et *les Estrennes du poète Scarron*. Ces compositions nous apparaissent comme des taches dont l'œuvre eût facilement pu se passer. Nous en conclurons que seuls les lettrés grisonnants se permettront sans danger cette lecture, après quoi ils devront mettre le volume sous clef. — L'illustration fait grand honneur à M. Robida qui, une fois de plus, a donné la mesure de son talent primesautier et original.

E.-C. Gaudot.

Les Héros et les héroïnes d'Homère, par A.-Ed. Chaignet. Paris, Hachette, 1894, in-8 de vi-295 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a des choses vieilles de vingt-cinq et de trente siècles qui ont le don de conserver une impérissable jeunesse. Nul ne s'étonnera, si après tant d'autres M. Chaignet n'a pas voulu jouir en solitaire de son admiration pour les plus beaux et les plus grands caractères créés par Homère, d'autant que l'auteur de l'*Histoire de la psychologie des Grecs* apporte dans l'appréciation des chefs-d'œuvre littéraires la même compétence et la même finesse que dans la discussion des systèmes philosophiques. « Mon objet propre, nous dit-il, est de faire sentir à tous ceux qui ont le goût de la vraie poésie la fraîcheur de vie, la fleur de grâce, le charme éternel, l'inimitable perfection des personnages les plus poétiques de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. »

Au premier rang, ce qui ne laisse pas de surprendre, apparaît ici Hélène. Est-ce parce qu'elle incarne « le type vivant et parfait de la beauté, pour laquelle les Grecs eurent toujours un culte ? » Est-ce parce que « chez la femme l'élément humain, l'élément universel est plus grand que chez l'homme, » ce qui fait que dans la littérature les figures féminines nous intéressent davantage? Douce et tendre à tous, Hélène rachète d'ailleurs par la sincérité de ses aveux la faute qu'elle a commise, et que les dieux ont punie si sévèrement sur la famille et la cité de Priam.

Il y a une part incontestable d'originalité dans les réflexions que suggère à M. Chaignet le caractère d'Achille. Les qualités les plus nobles et les plus hautes s'allient dans le jeune héros à deux faiblesses bien propres à diminuer notre admiration. D'une part, les emportements de sa colère ne connaissent ni bornes ni mesure ; de l'autre, son cœur est plein d'un orgueil immense. Aussi « tous ses desseins, toutes ses menaces avortent et se retournent contre lui jusqu'au jour où il reconnaît son erreur, vaincu par les choses, ou plutôt s'inclinant sous la main

des dieux qui les mènent. » Mais est-il légitime d'ajouter à ce propos que, pour le Grec comme pour le moderne, « la grande maîtresse de la vie, la plus noble directrice et inspiratrice de l'âme, c'est la douleur? »

Hector, qui n'a rien de la fougue impétueuse d'Achille, personnifie « le devoir simplement et noblement accompli, le sacrifice réfléchi, calme et résigné, pour l'honneur, le droit et la patrie. » Aussi, lorsqu'il tombe, toutes nos sympathies vont à cette victime innocente et tragique du destin.

Le célèbre épisode de Nausicaa n'est pas interprété avec moins de bonheur. Les rêves de la jeune fille, l'affection discrète qui naît dans son cœur en présence d'Ulysse, les expressions charmantes dont elle se sert pour la cacher et la révéler tout ensemble, tout laisse dans l'imagination du lecteur une séduction ineffaçable.

L'Ulysse de Sophocle et des tragiques ne mériterait guère les éloges que M. Chaignet décerne à l'Ulysse d'Homère, « âme toujours maîtresse d'elle-même, avide de richesses, féconde tantôt en artifices ingénieux, tantôt en ruses redoutables : mais chez lui l'esprit seul est oblique, le sentiment reste droit. »

Dans un dernier chapitre, à Andromaque, nature délicate et tendre, frappée dans ses plus chères affections par une destinée particulièrement cruelle, M. Chaignet oppose Pénélope, la femme prudente et fine, calme et forte, surtout constante et fidèle, qui a l'expérience de la vie et sait triompher des difficultés d'une situation embarrassante entre toutes.

L'ouvrage aurait pu recevoir sans peine de multiples additions : Nestor, Ajax, Hécube, Télémaque, pour ne citer que quelques noms, avaient quelque droit à figurer dans une étude sur les héros et les héroïnes d'Homère. Mais l'auteur s'est souvenu de la recommandation de La Fontaine :

> Loin d'épuiser une matière,
> On n'en doit prendre que la fleur.

Je lui reprocherais plutôt d'être tombé à son insu dans certaines répétitions, et d'avoir appliqué à la civilisation de l'âge héroïque telle et telle page d'une inspiration toute contemporaine. Dans son ensemble, ce livre est l'œuvre d'un lettré qui, pour mettre à la portée du lecteur français les pensées d'Homère, tantôt les traduit avec une fidélité éloquente, tantôt les résume et tantôt les développe, au risque, ainsi qu'il le remarque lui-même, d'étendre et d'affaiblir, précisément en les prolongeant, l'intensité et la profondeur de l'émotion esthétique. Heureux qui peut tout savourer dans le texte original! Mais combien comptons-nous encore de vrais hellénistes ?

C. Huit.

Génie et métier, par H. Parigot. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de xv-328 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un livre que l'Académie française a couronné l'an dernier (*Le Théâtre d'hier*, Voir *Polybiblion*, t. LXX, p. 430), M. Parigot, un débutant, se posait résolument en adversaire du théâtre libre, du naturalisme, du symbolisme, et de ce qu'on a appelé le droit à la pièce mal faite. M. H. Becque en hurla de douleur dans le *Figaro* : mais le règne de M. H. Becque est passé. Ces vieux classiques au contraire, on a beau les tuer : ils reparaissent toujours. Ils ont la vie aussi tenace que ces fameuses vipères que Mme de la Fayette coupait en morceaux pour en faire du bouillon. Ce sont eux cette fois, non plus seulement ceux d'hier, les Augier, les Dumas, que M. Parigot remet hardiment sur l'affiche. C'est Corneille avec *Polyeucte*, Rotrou avec *Saint-Genest*, Racine avec *les Plaideurs*, Molière avec *l'École des femmes*, Regnard et Beaumarchais. Seulement il cherche à en rajeunir l'étude : il veut en faire, comme il est juste, la critique dramatique plutôt que la critique littéraire, c'est-à-dire analyser chez ces hommes de génie — ou d'esprit — ce qui est la part du « métier. » Grande chez Corneille, témoin les *Examens* de ses pièces et l'admirable architecture de *Polyeucte*, insuffisante chez Rotrou qui, procédant trop d'instinct, ne trouva que des beautés de détail, cette part du métier devient prédominante et confine à l'art chez Regnard, Beaumarchais et Scribe. A cause de leur habileté et aussi de leur bonne humeur, M. Parigot a pour ces trois dramaturges la même joviale amitié que pour Labiche. C'est qu'à force d'étudier la technique du théâtre, il en vient à une tendresse pour le vaudeville que j'avoue trouver excessive, malgré la précaution qu'il prend de présenter le vaudeville comme l'armature nécessaire de la comédie de mœurs : ce qui est une idée ingénieuse, mais contestable.

Une minutieuse étude des *Manuscrits originaux de « Diane de Lys » et du « Demi-Monde »* permet à M. Parigot, en surprenant M. Dumas dans son travail intime, et en notant les efforts et les tâtonnements de sa pensée, de démontrer encore victorieusement aux psychologues et aux esthètes d'aujourd'hui que le respect et la connaissance du mécanisme dramatique est la seconde condition pour se vouer au théâtre, le « don » étant la première.

J'aime moins un *Dialogue des morts* qui termine le volume, et où le grossier réalisme est combattu par un procédé dangereux. La seule conclusion à tirer de l'aventure du trio Pierre-Sabine-Robert, c'est en effet que le moyen de séduire une femme n'est pas de faire du roman naturaliste, mais de parler fleurs, étoiles, honneur, d'avoir un bel uniforme et, s'il se peut, une blessure.... La remarque n'est pas neuve, et il est si facile de la retourner contre l'idéalisme !

Ce volume, moins important que le précédent, et un peu inégal, sera

u avec intérêt parce qu'il est sérieusement fait, avec plaisir parce qu'il est généralement écrit avec esprit. Venant non d'un vieillard démodé comme M. Sarcey, mais d'un jeune, il est la preuve que « l'école du bon sens » ne veut décidément pas mourir. GABRIEL AUDIAT.

Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui. Ceux de demain, par BERNARD LAZARE. Paris, Perrin, 1895, gr. in-18 de xv-277 p. — Prix : 3 fr. 50.

Vous rappelez-vous les dessins de Gill dans *la Lune?* Grands et petits hommes du jour défilaient à tour de rôle, spirituellement dessinés par le crayon irrévérencieux de ce gamin de Paris, qui savait si bien saisir au vol le ridicule de chacun. Les lestes croquis de M. B. Lazare sont du même genre : d'ironiques caricatures dont le *Figaro*, l'an dernier, amusait ses lecteurs le dimanche, et dont l'auteur a formé un assez piquant album. Mais la préface avec son apologie de la critique dogmatique et son hymne à la haine, cette féconde vertu des vieux âges, promettait autre chose. Donc *Ceux d'aujourd'hui*, ce sont tous, ou peu s'en faut, des grotesques. M. B. Lazare, qui a le pied de nez très rapide, a du moins le sens très juste pour voir les ridicules de nos marchands de lettres. Il est vrai que leurs verrues sont généralement assez grosses pour que le mérite à les signaler soit un peu amoindri. Mais quoique cette férocité à la Barbey d'Aurevilly apparaisse comme trop voulue, cela fait toujours passer un bon moment de voir fustiger les puissants de la littérature : M. Zola, révolté de son état, qui n'exerce plus ; M. Richepin, capitan bon garçon et âme candide ; M. Daudet, méridional adroit répandant sur Dickens pillé son bagout de tambourinaire ; M. Catulle Mendès, confit et pervers, petit-fils de Florian ; M. Armand Silvestre, vieux colonel qui raconte d'épaisses gaudrioles en citant de l'Horace, et qui joue de la flûte à ses moments perdus ; M. Brunetière, myope et têtu ; M. J. Lemaître, coiffant la perruque du clown pour faire oublier le bonnet du professeur ; M. Pailleron, tenant bureau d'esprit et se fournissant chez la portière de Henri Monnier ; M. Paul Desjardins, âme de bedeau, apôtre unique et rare, qui n'a pas d'idée fixe, qui n'a même pas d'idées du tout ; M. Theuriet, de forestier passé confiseur ; M. Jean Aicard, poète pour distributions de prix et inaugurations solennelles ; M. Sully-Prudhomme, qui nous a privés d'un excellent polytechnicien, sans nous doter d'un grand poète ; M. Haraucourt, ou le *Conciones* vivant ; M. Halévy, cuisinier adroit, sachant le goût du public et faisant argent tantôt à tutoyer Vénus, tantôt à pleurer patriotiquement les tristesses de l'*Invasion*, tantôt à revêtir la soutane de *l'Abbé Constantin*.... Et il y en a encore bien d'autres malignement égratignés, quoique avec moins de cruauté : tels MM. de Vogüé, Bourget et Loti.

Je ne verrais pas trop de mal à ce jeu d'écolier narquois, non dépourvu

de verve, si M. B. Lazare n'avait des indulgences ou même des tendresses singulières, mais significatives. L'indulgence émoussait déjà l'ironie, quand il s'agissait de MM. Barrès, Huysmans, Jean Lorrain, Péladan ; et cela mettait un peu en défiance. Mais conspuer M. Sully-Prudhomme pour mettre M. Henri de Régnier à sa place, n'admirer comme poète que M. de Hérédia (sans doute il n'était pas encore de l'Académie), MM. Léon Dierx, Mallarmé, Moréas, Verlaine, Rodenbach, Laurent Tailhade, de Guerne et Gustave Kahn, sortir ses épithètes les plus enthousiastes pour MM. Rosny, Ajalbert, Chevassu, Paul Adam, Mirbeau, de Wyzewa, Schwob et Francis Poictevin, en d'autres termes, systématiquement démolir *Ceux d'aujourd'hui* pour exalter *Ceux de demain*, est-ce faire de la critique ou de la camaraderie ? Et si l'on exalte tous ceux de demain sans distinction, ironistes, sceptiques, symbolistes, mystiques, anarchistes, décadents de toute couleur, sans d'ailleurs énoncer soi-même aucune doctrine, quel droit a-t-on de s'appeler dogmatiste ?

A cause de cela, ce livre futile, écrit d'ailleurs d'un style alerte, coloré, presque point du tout déliquescent, n'est pas sans intérêt. On y voit l'état d'âme de *Ceux de demain*. Sous le byzantinisme des formes cet état d'âme est très simple : c'est une vanité exaspérée, un appétit violent de gloriole qui fait tous ces « individualistes : » le mal d'Érostrate à l'état suraigu. Seulement, comme l'homme est un être sociable, et qu'il faut toujours en revenir aux cénacles pour se faire un peu de réclame les uns aux autres, le mot de passe entre eux, c'est : révolte.... On se révolte contre la société, contre la morale, contre la science, ou simplement contre la prosodie : chacun fait ce qu'il peut. Mais on est un révolté, c'est l'essentiel, pour avoir les honneurs du *Figaro* et des livres de M. Bernard Lazare.

GABRIEL AUDIAT.

Lettres de Peiresc, publiées par PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE. Tomes IV et V. Paris, Imp. nationale, 1893 et 1894, 2 vol. in-4 de IV-615 et VIII-821 p. (*Collection des documents inédits sur l'histoire de France.*)

Les trois premiers volumes de cette précieuse correspondance nous avaient donné les lettres adressées aux frères Dupuy, et forment une première série de physionomie bien distincte. Ceux-ci offrent beaucoup plus de variété. Le tome IV renferme les lettres adressées, de 1630 à 1632, à l'antiquaire Boniface Borrilly, qui possédait un des plus riches cabinets de la Provence ; de 1631 à 1637, à l'humaniste Jean-Jacques Bouchard, qui habitait alors l'Italie, vivant au milieu de la cour romaine, fréquentant la bibliothèque des Barberini et celle du Vatican ; et de 1626 à 1637, au philosophe Pierre Gassendi, le futur professeur au Collège de France. Le tome V contient la correspondance échangée de 1610 à 1637 avec Denis Guillemin, prieur de Roumoules, au diocèse de Riez, puis de Belgentier, au diocèse de Toulon, protonotaire du Saint-

Siège apostolique, dévoué de toute son âme à la famille Fabri, et traité par tous ses membres comme l'enfant de la maison; de 1627 à 1637, avec l'helléniste Léon Holstenius, de Hambourg, converti au catholicisme et bibliothécaire des Barberini, à Rome; enfin, de 1623 à 1637, avec l'archéologue Claude Menestrier, chanoine franc-comtois, qu'il ne faut pas confondre avec son parent, le jésuite lyonnais, auteur de nombreux ouvrages héraldiques.

C'est dire que toutes les espèces d'érudition trouvent ici leur place. Il y en a pour tous les goûts. Aimez-vous l'histoire naturelle? Vous trouverez çà et là de curieuses expériences sur les images produites au fond de la rétine dans les yeux d'un grand nombre d'animaux; des observations *de visu* sur l'éducation des caméléons; et pour peu que vous soyez attirés par les récits étranges et extraordinaires, vous ne lirez pas sans un intérêt palpitant les discussions engagées au sujet de ce pâtre espagnol qui, étant tombé sur un buisson d'aubépine, avait gardé des épines dans le corps, lesquelles épines avaient germé et produit un prunellier portant fleurs et fruits! — Préférez-vous les vases de vieil argent à godrons ou les escuellons de bronze antique? les monnaies romaines impériales ou les anciennes marques de poids de balances? les inscriptions lapidaires? les manuscrits grecs? la bibliographie pure? les détails ignorés d'histoire littéraire ou d'histoire locale?.... Quelles que soient vos préférences, vous serez satisfaits; soyez sûrs que vous trouverez là de l'imprévu et de l'inédit.

Chemin faisant, je m'arrête moi-même où, suivant le vieux proverbe latin, *trahit sua quemque voluptas*, et je découvre qu'un certain « bon homme de la Chesnée, » ou mieux, sans doute, de la Chesnaye, grand dénicheur d'inscriptions, doit être ajouté, parmi les curieux du XVIIe siècle, sur les listes des *Mémoires* de l'abbé de Marolles et du *Dictionnaire* de M. Bonnaffé; qu'un certain Du Chat entreprit, en 1632, une édition gréco-latine de Galien, qui n'est citée par aucun bibliographe; que le poète Saint-Amant eut une entrevue avec Galilée à l'archevêché de Sienne, en 1634; qu'Antoine Godeau avait été domestique de l'éminentissime cardinal duc de Richelieu (chose ignorée de tous les biographes, qui le savaient seulement auteur de poésies dédiées au cardinal), avant d'être nommé évêque de Grasse; que les circonstances précises de la mort du cardinal de Bérulle n'ont pas été très exactement rapportées par ses historiens; que l'académicien Bachet de Méziriac, après avoir reçu en 1632 une visite de Gassendi, fut l'objet de félicitations toutes spéciales du cardinal Barberini, en 1633, à propos de sa *Vie d'Ésope*; qu'on offrit à Gaffarel, vers la même époque, la charge fort importante de bibliothécaire de Saint-Marc;.... mais il faut bien que je laisse au lecteur le plaisir de faire lui-même d'autres découvertes du même genre.

Ce qui m'a le plus frappé, du reste, dans ces nouvelles lettres de Pei-

rese, ce sont les preuves matérielles, qu'on y rencontre à chaque pas, des qualités morales de l'excellent antiquaire, de son exquise bonté pour les hommes et pour les bêtes, de son inépuisable serviabilité pour tous les travailleurs, fussent-ils ses émules, de son esprit de conciliation, de son horreur de la chicane. Aussi ne ménage-t-il pas ceux qui se disputent : « J'ai été tout le jour si assassiné, écrira-t-il à Dom Guillemin, que je n'ay peu vous escrire comme je désiroys des désordres de l'assemblée du clergé, où il s'est joué des rolles incroyables de perfidie qui seroient de trop longs discours, comme les pouilles de lavandières de cez évesques les uns contre les aultres, et jusques aux démantys formels de l'évesque d'Apt à l'archevesque.... » Mais lorsqu'il peut intervenir lui-même pour apporter la paix, le ton change : « Je prends un plaisir extrême, écrit-il à l'irascible Holstenius, de voir cesser toutes matières de malentendu entre gents qui peuvent tous contribuer quelque chose au service du public, quoyque les uns ne puissent faire office que de pionniers, lorsque les aultres font office de bons soldats et de capitaines, estant besoing d'avoir des uns et des aultres pour la nécessité de la société humaine. » Et lorsqu'il entreprend de réconcilier Holstenius et Suarez : « Je ne doubte pas que vous n'ayez un très grand subject de vous plaindre de son humeur trop jalouse et trop haultaine, mais si nous n'exercions jamais nos bons offices qu'envers des personnes bien dignes, nous n'y aurions pas tant de mérite envers Dieu, qui faict du bien aux meschants, comme le soleil leur communique sa lumière aussy bien qu'aux bons.... Je ne considère jamais ce qu'il y a de blasmable en une personne quand il est question de lui faire du bien, ains s'il y aurait rien de recommandable, comme quand les Italiens disent qu'il faut cueillir la rose et laisser l'épine. Il faut blasmer ce qu'il y a de blasmable, et tascher de le couvrir tant qu'il est possible, et qu'il n'est pas nécessaire de le faire aultrement. Je trouve que comme c'est une espèce de participation aux actions divines que de faire plaisir et des bons offices à quelqu'un, ce n'en est pas une moings digne que de pardonner à ceux qui par infirmité ou aveuglement s'oublient de leur debvoir envers nous, estant certain que si tous ceux qui manquent à leur debvoir envers Dieu cognoissoient la grandeur divine et l'énormité de leur faulte, ils s'en abstiendroient.... Pour moy, je ne me suis jamais repenty d'avoir faict du bien à aulcun, quelque ingratitude que j'y aye rencontré, l'ayant prins par forme de mortification et chastiment de mes propres infirmitez en aultres choses.... » Je voudrais citer cette lettre tout entière : mais il y a quatre pages sur ce ton. N'est-ce pas qu'elle est touchante et nous dispose bien en faveur du vieux savant? C'est le même Holstenius à qui il avait envoyé, en le priant de les garder, des manuscrits grecs qu'on lui avait donnés par-dessus un marché d'antiquailles. Holstenius voulait les lui rembourser, et il lui écrivait au moins pour la seconde fois : « Je

vouldrois qu'ils fussent plus dignes de vous au centuple.... mais pour l'honneur de Dieu, ne me parlez plus de remboursement de chose que je vous ay déjà dict avoir eu gratis par-dessus le marché de ce que j'ay retenu pour moy. Et ne vous mettez point en peine de m'en rien renvoyer : je seray trop payé et trop satisfait quand vous aurez accepté ce peu que je vous ay envoyé aussy librement que, de bon cœur, je le vous ay desdié.... » Voilà l'homme. Je pense que ces quelques passages donneront envie de lire sa prose.

Les notes de M. Tamizey de Larroque sont beaucoup moins nombreuses dans ces deux volumes que dans les trois précédents. Cela est tout naturel. La plupart des personnages et des faits qu'on rencontre ont été déjà cités sous d'autres aspects dans les lettres aux frères Dupuy : c'est là qu'il faut aller chercher les principaux commentaires. Je signalerai cependant, dans le tome IV, le curieux parallèle que notre excellent collaborateur établit entre le texte même des lettres à Borrilly, et l'édition qu'avait jadis donnée de la plupart d'entre elles Fauris de Saint-Vincent, dans le *Magasin encyclopédique*. Il y a vraiment des éditeurs, et j'en connais quelques autres, qui prennent des libertés fort grandes avec les manuscrits qu'ils ont entre les mains. Non seulement Fauris élaguait, ce qui est excusable, mais il ajoutait des passages entiers de sa propre composition, et lorsqu'il lisait mal, il transformait à sa guise. Il y a surtout un mot qui revient assez souvent sous la plume de Peiresc, et qui a donné lieu à des méprises assez réjouissantes : c'est le mot *bizarre*. Peiresc, adoucissant le *z* à la provençale, prononçait et écrivait *bigearre*. Fauris de Saint-Vincent n'a jamais pu saisir le sens de ce mot, et le prenant pour *bigarré*, il a construit avec lui des phrases invraisemblables. Quant à trouver matière à reprendre quoi que ce soit dans les notes de M. Tamizey de Larroque, j'en dirai très franchement mon sentiment. Lorsque les dents de la critique, se trouvant en présence d'un érudit tel que lui, doivent s'exercer sur quelques milliers de notes, ce qui était le cas des volumes précédents, elles trouvent par-ci par-là de rares parties faibles à limer : lorsqu'il n'y en a plus, comme ici, que quelques centaines, cela lui devient impossible.

J'ai hâte maintenant de recevoir le sixième volume, qui contiendra les lettres de Peiresc aux principaux personnages de sa propre famille.

René Kerviler.

HISTOIRE

Madagascar et les Hova. *Description. — Organisation. — Histoire*, par J.-B. Piolet, ancien missionnaire. Paris, Ch. Delagrave, 1895, in-8 de 283 p., avec carte en couleur par le R. P. Roblet. — Prix : 5 fr.

Madagascar. I. *L'Ile et ses habitants*. II. *La Dernière Guerre franco-hova (1883-1885)*, par G. Humbert, capitaine breveté d'infanterie de marine.

Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1895. In-8 de 166 p., accompagné de cartes topographiques. — Prix : 4 fr.

— En présentant l'ouvrage du R. P. Piolet à la Société de géographie, M. Grandidier, membre de l'Institut, disait que c'était le plus complet et le plus exact qui ait été fait sur Madagascar. Nous n'avons rien à retrancher ni à ajouter à cet éloge décerné par le plus savant des explorateurs de la grande île africaine. En effet, sous un aspect modeste, ce volume renferme les documents les plus précieux pour quiconque s'intéresse aux événements qui se préparent et à la mise en valeur par la colonisation de notre nouvelle possession d'outre-mer. La partie la plus originale est certainement celle qui est consacrée à l'exposé de l'état social des Hova, cette peuplade mystérieusement venue de la Malaisie pour imposer son joug tyrannique aux habitants primitifs de Madagascar ; rien de plus compliqué que cet amalgame de races vaincues avec une race supérieure totalement différente comme caractères physiques et moraux. Il y a là des problèmes à peine résolus dont l'étude attentive s'impose à ceux qui devront, après la conquête, utiliser les forces vives de la population indigène et tirer tout le parti possible de la main-d'œuvre locale. Il faudra évidemment toucher d'une main très légère aux institutions existantes et ménager avec soin les susceptibilités légitimes des habitants, quels qu'ils soient. Tout cela est fort bien indiqué par le R. P. Piolet. Il expose aussi fort bien et avec une louable impartialité la délicate question des religions ; tout en faisant la part des convictions respectables qui ne manquent pas parmi les ministres des diverses sectes protestantes, il se montre justement sévère à l'égard de ceux qui ont couvert du masque d'un prosélytisme religieux vraiment excessif les plus inavouables intrigues politiques. Certes, les agents anglais ont encouru de graves responsabilités, mais nous ne saurions leur en vouloir de leurs violences, puisqu'elles ont forcé la main à nos timides gouvernants et nous ont amenés à l'obligation d'imposer enfin le respect de nos droits. Nous allons avoir une grande tâche à remplir pour exploiter notre colonie tout en moralisant un peuple malgré tout digne d'intérêt et capable de civilisation. Les conseils que donne l'auteur à ce sujet sont excellents, et il est bien désirable qu'ils soient suivis. Nous craignons qu'en haut lieu on n'en reconnaisse pas toute l'importance : le passé nous fait craindre pour l'avenir, et nous serions agréablement surpris si nous assistions enfin à la mise en pratique de cette théorie bien simple, qu'on ne peut faire de bonne colonisation sans moralisation, ni de bonne moralisation sans religion.

— M. le capitaine Humbert connaît bien la grande île africaine qui fixe en ce moment l'attention de l'Europe ; mais il ne se borne pas à faire part de ses observations personnelles ; il puise dans les archives de la marine et utilise les publications les plus récentes. Son but est de

renseigner les officiers du corps expéditionnaire en les faisant profiter des connaissances acquises par leurs prédécesseurs et par les explorateurs; c'est donc surtout au point de vue militaire que se place l'auteur. Il a judicieusement divisé son volume en deux parties dont les titres indiquent suffisamment l'objet. Dans la première, il décrit l'aspect géographique de Madagascar; la climatologie, avec des indications d'hygiène pratique; la population; le gouvernement et l'administration hova; l'armée hova. Dans la seconde, il raconte sommairement la campagne de 1883-1885, dont les résultats ont été à peu près nuls, mais qui a servi du moins à nous éclairer sur les difficultés de l'entreprise dans laquelle, cette fois, nous nous engageons résolument. Tout en s'abstenant prudemment de toute appréciation critique, l'auteur fait le plus grand éloge du caractère du regretté amiral Pierre : « Sa perte, dit-il avec raison, était irréparable. » Il aurait pu ajouter, s'il n'avait été retenu par sa discrétion professionnelle, que, comme son ami et émule Courbet, il était mort de l'écœurement que lui avaient fait éprouver la platitude et la mesquinerie du gouvernement français. Une carte générale de l'île et des cartes topographiques des localités où se sont produits des engagements facilitent l'intelligence du texte. A la fin du volume, on trouve un vocabulaire franco-malgache, dressé d'après les indications de M. Suberbie, concessionnaire des mines d'or de la côte occidentale, puis des renseignements sommaires sur les monnaies, les poids et les mesures usités dans le pays. COMTE DE BIZEMONT.

Mémoires et souvenirs (1789-1830). *La Révolution, l'Empire et la Restauration*, par EDMOND BIRÉ. Paris, Retaux, 1895, in-8 de VII-311 p. — Prix : 4 fr.

Les Mémoires forment une des branches les plus vivaces, les plus fertiles de notre littérature. Ils se suivent, pour ainsi dire sans interruption, de Joinville à nos jours, et jamais peut-être il n'en a paru avec une aussi grande abondance que depuis quelque temps. Ce sont les derniers venus dont M. Edmond Biré nous parle dans ce volume, avec le style charmant et la clarté d'exposition qui lui sont propres. Il nous entretient d'abord du célèbre cardinal Maury, d'après sa correspondance diplomatique et ses Mémoires mis au jour par Mgr Ricard. Une publication de la *Société d'histoire contemporaine* lui offre ensuite la *Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles*, durant l'émigration. Là nous sommes en plein dans la phase révolutionnaire. Une autre publication de la même Société le ramène à cette époque, non plus parmi les émigrés, mais en pleine chouannerie; ce sont les Mémoires si curieux de Michelot Moulin. Rien de plus émouvant que le récit de son évasion du fort de Joux. C'est un pendant aux tentatives de l'aventureux baron

de Trenck. A la vie de Michelot Moulin M. Biré mêle celle de Frotté, sur qui M. de la Sicotière, dont nous déplorons la mort récente, a écrit un si beau livre. Un autre Vendéen, le général Poirier de Beauvais, a aussi fourni des pages d'un grand intérêt à M. Biré. Là nous voyons éclairci le singulier épisode du prétendu évêque d'Agra.

Avec les *Mémoires d'une inconnue*, — elle ne l'a pas été longtemps, — nous nous trouvons toujours dans la période révolutionnaire, mais c'est d'un tout autre côté. Mme Cavaignac — dont le mari, affreux émule de Carrier et de Lebon, fut créé comte par Napoléon, — nous montre une aristocrate jacobine. L'Empereur, objet de son culte, nous apparaît dans l'analyse du livre *Napoléon intime*, et nous le retrouvons dans les Mémoires de la duchesse d'Abrantès, dont M. Biré nous donne ce qu'on pourrait appeler la quintessence. Avec la duchesse de Gontaud, les Mémoires de Chateaubriand, ceux du chancelier Pasquier, ceux du baron Hyde de Neuville et les *Souvenirs* du baron de Barante, qui occupent tour à tour le séduisant critique, nous pénétrons dans l'histoire de l'Empire et de la Restauration.

M. Biré a le talent de faire, en quelques feuillets, parfaitement connaître les œuvres dont il parle, d'en mettre en évidence les parties les plus saillantes, à ce point qu'on croirait avoir lu l'ouvrage même dont il offre si bien de vifs reflets. Quand le personnage est trop célèbre, a été l'objet de trop d'études, pour qu'il veuille tenter un portrait vingt fois exécuté, M. Biré trouve un autre moyen d'intéresser le lecteur. Ainsi, ayant à parler des *Mémoires d'outre-tombe*, il nous fait voir, preuves en main, que Chateaubriand, accusé d'être peu véridique, montre au contraire une remarquable exactitude dans la manière dont il rapporte les faits. Ainsi encore, ayant à s'arrêter au livre *Napoléon intime*, preuves en main toujours, M. Biré contredit les assertions trop apologétiques de M. Arthur Lévy. M. Biré aime, et avec raison, que l'orthographe des noms soit scrupuleusement observée, qu'il n'y ait point d'erreur dans l'énoncé des dates, point d'incertitude dans les allégations. Aux qualités du critique il joint celles de l'historien.

On lit avec tant de plaisir et de profit les livres de M. Biré, qu'en fermant ce volume, on pourrait avoir un regret. N'aurait-il pas pu l'augmenter de quelques autres notices analogues, jadis écrites par lui dans divers journaux et périodiques où elles sont un peu perdues? Th. P.

Histoire de mon temps. *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. Deuxième partie, *Restauration*, III-1824-1830, tome VI. Paris, Plon et Nourrit, 1895, gr. in-8 de 485 p. — Prix : 8 fr.

Le sixième volume des *Mémoires du chancelier Pasquier* vient de paraître; est-il besoin d'ajouter qu'il n'offre pas moins d'intérêt que les

cinq premiers ? Nous dirions même volontiers qu'il en offre davantage ; car la période qu'il embrasse est plus importante peut-être : c'est l'histoire du dernier règne de la monarchie légitime, des efforts faits pour la sauver, et de la déplorable rupture entre la branche aînée des Bourbons et la France.

Quand le volume s'ouvre, c'est la mort de Louis XVIII, qui avait tant fait pour dissiper les tristes préjugés répandus contre sa famille. Charles X lui succède en 1824, et dans les premiers jours il est acclamé. Le Roi est mort ! Vive le Roi ! c'est encore et toujours le vieux cri français. La bonne grâce du nouveau Souverain charme les cœurs et apaise bien des inimitiés. Malheureusement la lune de miel est courte, et tout en reconnaissant les qualités de cœur du prince, l'opinion s'alarme de certaines tendances qu'une presse hostile s'attache à dénaturer et à exagérer. M. Pasquier lui-même paraît subir l'influence des préjugés du temps contre l'ingérence cléricale — le mot n'est pas nouveau — et la toute-puissance de la Congrégation. Depuis lors, le beau livre de M. de Grandmaison a fait justice de bien des légendes accréditées dans ce temps. Mais en 1826 et 1827 ces légendes étaient considérées comme vraies, et servaient de thème aux polémiques des journalistes et aux luttes parlementaires et électorales ; certaines imprudences pouvaient leur donner prétexte. Lorsque M. de Villèle succomba en 1827, le ministère qui lui succéda, celui de M. de Martignac, crut devoir se défendre du soupçon de cléricalisme et les mesures qu'il adopta dans cette pensée créèrent entre le Roi et lui un abîme qui ne se combla pas, malheureusement. Quels que fussent la sagesse de sa politique intérieure, qui cherchait à calmer les esprits et à faire l'apaisement, les succès de sa politique extérieure qui consacrait l'émancipation de la Grèce et préparait dès lors une alliance franco-russe, Charles X le supportait, mais ne le soutenait pas. Il le vit tomber sans regret et s'adressa à l'homme qui avait été son compagnon d'exil et jouissait depuis longtemps de ses sympathies, le prince de Polignac ; il voyait en lui le restaurateur des droits de la monarchie, amoindris par la Charte et sacrifiés par M. de Martignac. On sait le reste, et comment ce prétendu relèvement de l'autorité royale aboutit à la chute du trône. Ce qu'on savait aussi, mais ce que les Mémoires du chancelier mettent dans un jour éclatant et sinistre, plus peut-être que cela n'avait été fait encore, c'est la lamentable faiblesse des auteurs des ordonnances, c'est le fatal concours de circonstances qui a déterminé et comme forcé une révolution dont au début personne ne voulait, et qu'ont tant regrettée plus tard la plupart de ceux qui l'avaient faite. Le Roi comptait sur ses ministres, et M. de Polignac comptait sur un secours surnaturel. On se battait à Paris, et l'on jouait au whist à Saint-Cloud. Et plus tard, quand la cohue parisienne vient, à Rambouillet, signifier au vieux Roi sa déchéance, personne ne lui donne le conseil de résister, et, comme di-

sait Bonaparte au 10 août, de balayer toute cette canaille! On sort de cette lecture absolument navré.

Le volume se termine par le récit du procès des ministres, récit authentique s'il en fut, puisque l'auteur y était un des principaux acteurs, récit qui met en relief et la fermeté prévoyante de M. Pasquier et la présomptueuse incapacité de Lafayette. Nous n'avons, en terminant, qu'à exprimer un regret, c'est que le chancelier se soit arrêté là et n'ait point appliqué au règne de Louis-Philippe, qu'il avait si bien vu, cette abondance de renseignements, cette fermeté de jugement, cette impartialité lumineuse qu'il a portées dans l'histoire de l'Empire et de la Restauration.

M. DE LA ROCHETERIE.

La Diplomatie française et la ligue des neutres de 1780 (1776-1783), par PAUL FAUCHILLE. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de XI-619 p. — Prix : 10 fr.

L'Académie des sciences morales avait à juger, en 1892, un concours sur le sujet suivant : L'histoire du droit des neutres et son introduction dans le droit moderne de l'Europe. Les premières pages de cette histoire nous font remonter au XIIIe siècle, les dernières nous conduisent jusqu'au traité de Paris de 1856. Le mémoire couronné par l'Académie se divisait en trois parties : la première et la troisième, composées par un professeur de la Faculté de droit de Bordeaux, M. Charles de Boeck, et traçant à grands traits la préface et l'épilogue; la seconde, où le sujet lui-même, c'est-à-dire la reconnaissance du droit des neutres par les principales puissances européennes, était développé avec les plus amples détails par M. Paul Fauchille, docteur en droit. C'est cette dernière partie qui a été publiée en volume ; dédiée au célèbre professeur et publiciste de Martens, elle nous offre un travail d'érudition et d'histoire diplomatique en même temps qu'une étude de droit maritime et international.

Vergennes a été l'inventeur de la ligue des neutres, le premier auteur de la réaction européenne contre les prétentions despotiques de l'Angleterre en fait de navigation et de commerce maritime. En même temps qu'il contribuait à fonder en face d'elle les États-Unis, il détruisait sans guerre le système du Nord, c'est-à-dire la coalition politique et économique des États de l'Europe septentrionale contre les maisons de Bourbon et de Hapsbourg. Il réussit, non sans efforts pénibles et sans déconvenues partielles, à faire adopter son règlement du 26 juillet 1778 sur la liberté du commerce des neutres en temps de guerre, à La Haye, à Stockholm, à Copenhague; particulièrement bien secondé par le duc de la Vauguyon qui nous apparaît ici, en face des Hollandais, comme un négociateur de premier mérite.

L'œuvre était politique autant que commerciale, car elle aboutissait à

l'isolement de l'Angleterre. Défensive entre les mains de Vergennes, elle devint offensive ou tout au moins menaçante, et se transforma en véritable ligue par l'accession de la Russie. Catherine II désirait non seulement protéger son commerce, mais faire accepter à Londres sa médiation entre les belligérants et par là devenir l'arbitre de l'Europe. Elle rendit sa célèbre déclaration du 7 mars 1780, suivie elle-même de conventions avec la Suisse et le Danemark, puis les Pays-Bas et le Portugal. Si cette ligue ne produisit point tous les effets qu'on en devait attendre, si la Russie, la première, ne lui donna qu'une sanction imparfaite et si l'on ne rédigea point de code international de la neutralité, la France, aidée de la Russie, en d'autres termes l'initiative patiente de Vergennes, secondée par le génie à la fois pratique et théâtral de Catherine II, fit alors poser et reconnaître par les puissances européennes les principes fondamentaux du droit maritime moderne.

M. Fauchille a puisé les principaux éléments de son exposé aux archives des affaires étrangères de France, dans la correspondance de Vergennes avec les ministres ou chargés d'affaires en Hollande, en Suède, en Danemark et en Russie. Il a également recueilli dans ces divers pays de précieuses informations. Les preuves ne laissent rien à désirer ; leur développement fait parfois languir le récit, mais elles jettent une lumière complète sur un des événements les plus gros de conséquences, en somme, pour la vie internationale des peuples modernes. L. P.

Notices historiques sur la Révolution dans le département de l'Eure, par L. Boivin-Champeaux. Évreux, Ch. Hérissey, 1894, 2 vol. in-8 de 530 et 442 p.

Ce titre est beaucoup trop modeste et (c'est le seul reproche que nous ferons à M. Boivin-Champeaux) rend mal le contenu du livre. Il faudrait lire : *Histoire de la Révolution dans le département de l'Eure ;* car, après des remarques générales où se dégage un esprit historique de premier ordre, viennent des détails infinis, sans nombre, méticuleux, qui font revivre, comme par enchantement et par une sorte de résurrection, tous les traits, même les plus petits, d'une époque aussi mouvementée.

Ajoutons que rien n'égale le charme du style. Ce n'est ni la louange ni le réquisitoire, c'est une suave harmonie où tous les tons se fondent, et permettent cependant qu'on les reconnaisse, si on le veut, au passage, étant soigneusement enchâssés dans l'ensemble, et en même temps parfaitement distincts dans leur particulier.

Au début, il faut remarquer avec quel soin sont mis en relief les personnages qui vont jouer dans l'Eure, et plus tard à Paris, un rôle de premier ordre, Buzot et les deux Lindet par exemple, et avec quel soin non moins grand du dépouillement de tous les cahiers du bailliage

d'Évreux jaillit la note caractéristique, car l'auteur a rangé le fruit de ses recherches dans huit chapitres, qui en forment pour ainsi dire toute la synthèse : l'impôt, la corvée, la gabelle, les aydes, la milice, les droits féodaux, la justice et l'Église.

Puis, à la suite des députés, nous partons pour Paris, et c'est de là, pour ainsi dire, que M. Boivin-Champeaux écrira l'histoire, appelant à sa barre les auteurs des désordres de Vernon, créant et organisant le département de l'Eure, examinant le rôle de Buzot à la Constituante puis à la Législative, ou celui de l'évêque constitutionnel Lindet à la tête de son clergé de l'Eure. Aucun détail de la crise agricole, industrielle et religieuse, de la chute de la monarchie, du procès du Roi, de sa condamnation, de sa mort, de la Révolution qui l'a précédée et qui la suit, rien ne lui échappe, et c'est à l'aide de l'aveu des coupables ou des martyrs, parfois même en empruntant les expressions des politiques, qu'il détermine la part de son pays et de ses concitoyens dans toutes les catastrophes où la main de Dieu laissa les hommes s'engager et l'ancien régime s'anéantir.

Le Calvados eut à ce moment plus qu'un simple voisinage avec l'Eure. On sait qu'il fut le foyer de la résistance contre la Montagne, qu'un parlement au petit pied se tint à Caen, dans l'église Saint-Étienne, et que des troupes furent dirigées sur Paris. Buzot vint d'Évreux à Caën et repartit pour Évreux afin d'organiser l'armée de la fédération. Hélas ! Charlotte Corday devait seule réussir et elle ne tuait qu'un seul monstre. Après le combat de Brécourt, cette « bataille sans larmes » (p. 42), l'insurrection était morte, et avec la constitution de 1793 allaient arriver le maximum et la Terreur.

Nous pénétrons devant le tribunal révolutionnaire de Paris à la suite de l'ex-maire d'Évreux, Jérôme Letellier, et avec deux défenseurs du droit et de la justice, la belle Eulalie Savarre et son cousin François. Le tribunal révolutionnaire d'Évreux se montra le digne émule de celui de Paris. Il suffit de nommer ses victimes : André Duval, Pourpoint, Chanu du Tilleul, René Vallée, enfin le saint martyr Hallé d'Amfreville.

Jetons un triste regard sur le clergé constitutionnel, ses lâchetés et ses apostasies. Puis c'est le 3 thermidor, les Septante, la journée des Flagellants, la réaction départementale, la famine, enfin la mort de Duroy et l'arrestation de Robert Lindet, qui se succèdent, habilement présentés dans leurs détails locaux et reliés à l'ensemble avec autant de finesse que de sûreté.

C'est la marche des événements de l'an III à l'an VIII et, pour finir, le tableau de l'Église « néo-gallicane » que nous offre l'éminent historien.

L'espace nous est malheureusement trop mesuré pour que nous puissions, comme il conviendrait, montrer à nos lecteurs le double mérite de ce grand ouvrage au point de vue général et au point de vue local. Con-

tentons-nous de dire qu'à l'aide de nombreuses gravures, portraits et fac-similés, l'auteur nous a fait une splendide reconstitution du passé, dont la première édition de son travail était le sûr garant. En outre, une excellente table alphabétique de noms de personnes termine le volume. Que n'en trouvons-nous une semblable pour les noms de lieux ! Enfin, l'impression a été exécutée avec tant de soin que c'est à peine si nous remarquons une seule erreur typographique (p. 95 : 1874, au lieu de 1774). Puissent tous les départements, pour leur période révolutionnaire, posséder des historiens semblables ! R. L.

Vie de Berryer (d'après des documents inédits), par Ch. de Lacombe. *Berryer et la monarchie de Juillet.* Paris, Firmin Didot, 1895, in-8 de vii-597 p. — Prix : 8 fr.

C'est le deuxième volume que M. de Lacombe consacre à la vie de Berryer. Il s'étend du ministère Casimir Périer à l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République. La carrière judiciaire de l'illustre avocat y marche de pair avec celle de l'homme politique ; bien souvent elle s'y confond. N'est-ce pas la politique qui apparaît dans tous ces débats de presse, dans les plaidoyers pour Louis-Napoléon, pour les charpentiers, pour l'association de Saint-Louis ? Ailleurs, c'est l'avocat tout seul, comme dans cette merveilleuse affaire Dehors, où deux fois vaincu, à Évreux et à Rouen, Berryer soutient à Paris une troisième lutte d'où il sort victorieux. L'homme politique se multiplie, se prodigue, se ruine ; alors les membres du parti légitimiste veulent constituer à leur orateur et à leur chef une de ces brillantes pensions comme en avait fait l'Irlande à O'Connell. A ce propos, on a parlé de Mirabeau : quelle différence entre ce tribun besoigneux qui sollicitait des secours clandestins, et ce cadeau discuté au plein jour de la presse pour assurer publiquement à Berryer l'indépendance matérielle de chaque jour ! C'est dans ce volume qu'on trouvera l'affaire de la duchesse de Berry, où Berryer parut lui-même un instant compromis, jusqu'à être accusé devant la cour d'assises de Loir-et-Cher ; mais la clarté et la force de ses réponses à l'audience arrêta le réquisitoire sur les lèvres du ministère public. Voyages en Allemagne, auprès de Charles X ; promenades triomphales à Marseille ; pèlerinage à Belgrave-Square avec les scènes parlementaires qui l'ont suivi ; affaires religieuses de 1844 ; premiers efforts pendant l'année 1848 : tels sont, et j'en omets bien d'autres, les points principaux de la vie de Berryer pendant cette période de dix-huit années.

M. de Lacombe avait à choisir entre l'ordre chronologique qui mêle les faits, mais qui les laisse à leur date, et l'ordre des matières, qui présente les faits par séries de même nature. Ce dernier est plus clair, plus satisfaisant et plus commode pour le lecteur. M. de Lacombe a préféré l'autre. Au prix de quelque fatigue, on se rend mieux compte de la mul-

titude d'occupations concomitantes qui devaient assiéger l'esprit de Berryer, de la force d'esprit qu'il lui fallait pour y répondre, de ressources morales et intellectuelles qu'il avait toujours prêtes. Cet ordre chronologique, c'est la vie elle-même, dans sa confusion mais dans sa vérité. Avec Berryer, avec cette existence qui s'est mêlée à toutes les grandes scènes de notre histoire politique et judiciaire, nous revivons tout ce passé, nous replaçons à leur date tant de choses qui n'en avaient plus dans notre mémoire. C'est l'honneur des hommes de sa race, comme c'est le privilège de ceux qui, comme M. Ch. de Lacombe, ont entrepris ces larges biographies : en racontant la vie d'un seul homme, ils racontent toute une époque. VICTOR PIERRE.

BULLETIN

Une Profession de foi rationnelle, par LÉON BEAUGRAND. Paris, Perrin, 1894, in-16 de 330 p. — Prix : 3 fr.

La sympathie et l'intérêt avec lesquels nous suivons M. Beaugrand, lorsqu'à l'exemple de Pascal il expose les vérités de raison et d'expérience qui sont les préliminaires de la foi, nous les lui conservons encore pour les passages de sa seconde étude, où il développe les motifs de son acte de foi en la divinité de Jésus. Nous regrettons sans doute que quelques préjugés l'aient empêché de saisir le vrai caractère et la force probante des miracles de l'ordre physique. Ce qui le frappe surtout, c'est ce que nous nommons miracles dans l'ordre moral : incomparable beauté de la figure du Christ, excellence de sa doctrine, valeur du témoignage qu'il rend lui-même à sa divinité. Il présente très bien tous ces points de vue et montre avec grande justesse que Renan lui-même n'a pu échapper à la conclusion qui nous met à genoux devant Jésus qu'à la condition de nier que Jésus se soit dit Dieu et ait affirmé sa divinité. Pourquoi faut-il ensuite qu'au lieu de suivre la voie droite, cet homme sincère, avec lequel nous aurions aimé marcher toujours, s'égare dans les sentiers du libre examen où il rencontre les sophismes et fantômes mille fois décrits, mille fois repoussés et dissipés, depuis l'ambition et l'intolérance des Papes jusqu'à la loi de la confession et du célibat des prêtres ? Sans entrer dans le détail, nous ferons observer à M. Beaugrand que, dans un exposé rationnel de la foi chrétienne, si la première question est celle de la mission divine du Christ, la seconde est celle-ci : Jésus-Christ n'a-t-il pas dû pourvoir à la conservation et à la propagation de cette vérité qu'il apportait à tous, aux sages et aux humbles ? L'a-t-il fait et comment l'a-t-il fait ? La solution de cette grave question mettra M. Beaugrand dans le vrai chemin et les ombres se dissiperont devant lui. LAMOUREUX.

Berlin et ses institutions administratives, par OSCAR PYFFEROEN. Paris, Société d'économie sociale, 1893, in-8 de 65 p. — Prix : 1 fr.

Berlin constitue un petit État, qui a plus de 1,600,000 habitants et un budget dépassant 94 millions de francs. On apercevra, dans cette savante et claire monographie, les caractères propres de sa vie municipale : répartition des électeurs en classes, ce qui donne une sorte de représentation des intérêts ; — large recours à des fonctionnaires payés, hommes de métier

et non agents des partis, nommés par le corps municipal, mais jouissant d'une sorte d'inamovibilité; — direction de la police attribuée au pouvoir central; — progrès très sensibles, dans ces dernières années, de l'enseignement primaire, et développement des travaux d'utilité publique. Nous retrouverons sans doute plusieurs des questions soulevées ici dans un volume plus développé que vient de faire paraître M. Pyfferoen sous ce titre : *Réformes communales.* J. Angot des Rotours.

Un Péril national. La Politique d'asservissement économique des conservateurs. Bucharest, imp. Lazareano, 1894, in-18 de 162 p.

C'est un violent réquisitoire contre les concessions douanières faites par les conservateurs à l'Autriche-Hongrie. Elles ruineraient, assure-t-on, l'industrie roumaine. En 1875, on avait du moins obtenu la libre entrée des céréales et du bétail dans l'empire des Habsbourg. Actuellement on n'aurait reçu que la simple clause de la nation la plus favorisée, en échange de très sérieuses réductions de droits, dont profite aussi l'Allemagne. Et pendant ce temps les Hongrois persécutent les Roumains de Transylvanie. Les hommes politiques, responsables d'un pareil régime, ont donc commis un crime de lèse-patrie. Au simple résumé de ces pages ardentes, on voit que la question de traités de commerce ne soulève pas des passions moins vives à Bucharest qu'à Paris. J. Angot des Rotours.

Dramaturgie der Neuzeit. *Essays und Studien über das moderne Theater*, von Ludwig Nelten. Halle, Hugo Peter, 1893, in-8 de 152 p. — Prix : 3 fr.

Certains prophètes patriotes n'avaient pas craint, paraît-il, d'annoncer que le grand événement de l'unification politique ne pouvait manquer de donner en Allemagne un puissant essor à tous les arts et notamment de ressusciter Melpomène expirante. Cette prédiction s'est-elle réalisée depuis vingt-cinq ans? Pour s'en rendre compte, M. Nelten analyse et juge sommairement une vingtaine de pièces, drames ou comédies, publiées depuis cette époque. Les résumés sont précis, la critique semble impartiale. Quelques-uns des auteurs cités, Paul Heyse, par exemple, et Paul Lindau, jouissent d'une réputation européenne, ce qui, d'ailleurs, ne leur a valu aucune indulgence; d'autres ne sont encore connus qu'en Allemagne, Dahn, Nissel, Gottschall; d'autres sont de simples débutants; enfin M. Nelten ne nous a pas fait grâce des inévitables Ibsen et Léon Tolstoï, qui ont trouvé en Allemagne comme en France des partisans fanatiques et un public très froid. Cette étude détaillée du théâtre allemand contemporain est un document utile à consulter. Je goûte moins les quelques articles sur l'art dramatique rassemblés dans la seconde partie du livre. La conclusion de M. Nelten n'est pas un cri de triomphe : la décadence du théâtre serait aussi sensible en Allemagne qu'en France, et il paraîtrait même que nous ne contribuons pas peu, sans le vouloir, à la dépravation du goût allemand. Les grands classiques ne seraient joués, là comme ici, qu'à l'extraordinaire, à prix réduits et devant des banquettes à moitié vides, tandis que des pièces « du calibre d'une *Miss Hélyett*, d'une *Madame Bonivard*, » obtiendraient des centaines de représentations. Longchamp.

Histoire de l'Église, par Fr.-X. Kraus. Nouvelle édition traduite par P. Godet et C. Verschaffel. Paris, Bloud et Barral, 1891-1892, 3 vol. in-8 de ix-496, x-587 et 583 p. — Prix : 12 fr.

L'Histoire de l'Église, du docteur Kraus, est aujourd'hui trop appréciée parmi

nous pour que nous ayons ici à en faire l'éloge. Renseignements bibliographiques nombreux, aperçus nets sur les époques et les individus, opinions franchement énoncées et largement libérales ; telles en sont les principales caractéristiques. MM. Godet et Verschaffel en ont donné une édition française. Cette traduction a été menée, on le sent, un peu rapidement : certaines expressions manquent d'élégance, on pourrait même dire parfois, de correction ; mais que ceux auxquels il n'est pas arrivé d'encourir le même reproche en traduisant l'allemand osent jeter la première pierre aux deux vaillants collaborateurs ; nous n'aurons pas cette présomption. Quelques indications d'ouvrages nous ont semblé par trop maigres ou trop négligemment classées : il y aurait eu lieu pour les traducteurs de compléter ou de réparer. Ainsi (vol. III) page 383, en note, nous ne voyons pas citer les travaux du P. Granderath sur le concile du Vatican ; *Ibid.*, page 436, l'abbé Fouard et le P. Didon auraient dû être nommés parmi les auteurs ayant écrit une Vie de Jésus. Il n'est pas permis d'omettre Harnack quand on parle de l'histoire des dogmes, ou d'Annibale à propos de théologie morale. Dans la littérature théologique française il y avait place pour plusieurs revues qui n'y sont pas signalées. Ce sont là de petits détails et je m'en voudrais de diminuer par de si minces critiques l'estime que mérite cet excellent manuel si utilement mis à la disposition de nos étudiants français. G. P.

Sommaire-mémento du cours d'histoire moderne de 1610 à 1789, par Albert Chamberland (*Préparation aux baccalauréats, nouveaux programmes*). Chartres, R. Selleret ; Paris, A. Fourneau, s. d. (1895), in-18 de 98 p. — Prix : 1 fr.

Manuel du baccalauréat de l'enseignement secondaire. Histoire, par F. Hauser. Paris, Nony, 1894, in-16 de 126 p. — Prix : 1 fr.

Il serait à désirer que les auteurs de mémentos ne perdissent pas de vue la destination de ces sortes d'ouvrages : ils éviteraient ainsi d'employer leur temps à un travail qui ne pourra être d'aucune utilité pratique pour les jeunes lecteurs auxquels ils s'adressent. Le mémento doit permettre à l'élève, après avoir appris son histoire, de la repasser rapidement à la veille d'un concours ou d'un examen. Il ne s'agit donc pas de lui suggérer des idées, mais bien d'évoquer le souvenir de celles qu'il a déjà reçues, et cela à l'aide de faits, de noms propres et de dates. Un tel ouvrage sera d'autant meilleur qu'il se recommandera davantage par sa brièveté et se rapprochera plus d'un simple tableau chronologique. Ceux que nous annonçons ici nous semblent ne pas répondre à l'idée que nous nous faisons de ces manuels et au but même que se proposent les auteurs. Le sommaire-mémento de M. Albert Chamberland a le grand défaut de manquer absolument de proportions. C'est ainsi que la mention des traités d'alliance qui précèdèrent la guerre de Sept ans occupe autant de place que le règne de Louis XIII et celui de Louis XIV jusqu'à la mort de Mazarin, soit deux pages et demie. C'est peu pour une période de près de cinquante ans, beaucoup pour une de deux. Les extraits de M. Albert Sorel sur les causes et les caractères de la Révolution que l'on trouve dans un appendice et dans des notes nombreuses ne sont pas à leur place : les candidats de rhétorique n'ont que faire de ces considérations, d'ailleurs judicieuses. Inutiles aussi les *Indications géographiques* qui donnent une nomenclature des principaux cours d'eau et des villes qu'ils arrosent : ce sont renseignements qu'il faut demander aux atlas. Hors-d'œuvre encore ces appréciations littéraires en cinq ou six lignes sur des auteurs que les élèves ont dû lire et étudier.

— Le manuel de M. Hauser offre un excellent cadre ; et avec quelques développements de plus ce serait un bon précis. Quant au but qu'il s'est fixé « de fournir aux élèves sérieux un moyen de repasser rapidement leurs cours, » je crains bien qu'il ne l'ait pas atteint : pour un sommaire la rédaction a trop d'ampleur. Par contre, plus d'un élève, séduit par les dimensions de ce petit livre, sera tenté de s'en servir comme d'un précis, et dans ce cas il n'y trouvera qu'un enseignement incomplet. ALBERT ISNARD.

De Montmartre à Montrouge, *étude d'ethnographie parisienne*, par LE MANSOIS DUPREY. Paris, Jouvet, s. d. (1894), in-8 de 99 p., illustré.—Prix : 1 fr. 75.

D'aucuns prétendent que Paris, ville comme une autre, doit avoir un maire. Lisez simplement le petit volume que voici et vous verrez combien l'idée est burlesque. Notre capitale est tout un monde, composé en très majeure partie des éléments les plus hétérogènes empruntés à la France, au monde entier. Honnêtes gens et coquins, hommes de génie ou de talent, ambitieux de tous ordres, ratés de toutes les professions, incompris d'espèces multiples, épaves provinciales ou étrangères cachant des infortunes ou des hontes, il y a de tout cela et d'autres variétés encore, bonnes ou mauvaises, en notre cher Paris, qui, malgré ses plaies, n'en reste pas moins, au fond, un abrégé de ce qui honore le plus l'humanité sous tous les soleils.

M. Le Mansois Duprey esquisse, non sans humour, les types nombreux de Parisiens, Parisiens de naissance ou d'élection à un titre quelconque, qui se pressent dans l'immense cité. Presque tout ce qu'il en dit démontre nettement que malgré l'Assemblée nationale, qui jadis partagea nos anciennes provinces en petites circonscriptions administratives appelées départements, l'esprit provincial a résisté et que la plupart des immigrés à Paris conservent leur physionomie originelle, leur caractère particulier, malgré le milieu absorbant où ils se meuvent.

Bien que gracieusement illustré, ce petit volume ne convient pas à la jeunesse, en raison de tendances révolutionnaires, discrètes à la vérité, dont l'auteur fait montre, et surtout à cause d'un passage désagréable qui, à la page 52, vise le clergé rural de la Bretagne ; mais il pourra intéresser et même instruire les gens du monde dont les convictions politiques et religieuses sont au-dessus de banales atteintes. E.-C. LA GRETTE.

ΈΡΓΑ ΆΝΑΣΤΑΣΙΟΥ Σ. ΒΥΖΑΝΤΙΟΥ (publiés par ALEXANDRE BYZANTIOS). Trieste, imp. du *Lloyd*, 1893, in-8 de xxxv-482 p. — Prix : 10 fr.

L'histoire de la Grèce de 1861 à 1888, sa politique intérieure et extérieure, son rôle dans la question d'Orient, ses rêves et ses déceptions, voilà ce que contient ce volume. C'est une série d'articles publiés au jour le jour par la « Νέα ἡμέρα » de Trieste et réunis en volumes par le frère de l'auteur. Publiciste de talent, journaliste de la vieille école, de l'école chère à M. Brunetière, Anastase Byzantios n'a cessé de juger les événements avec impartialité et avec une rare élévation de vues. Prophète de malheur, il voulut mettre ses compatriotes en garde contre les entraînements irréfléchis du chauvinisme et les excès du parlementarisme. Les amis de la Grèce ne pourront se défendre d'une certaine mélancolie en voyant le peu de succès qu'eurent ses sages conseils. Pourquoi ne l'a-t-on pas écouté quand il disait en 1886 : « La royauté jusqu'à ce jour ne fut qu'un nom ; qu'elle devienne désormais une réalité (p. 477) ? » J. N.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'assassinat de M. l'abbé Paul de Broglie, survenu le 11 mai, dans les dramatiques circonstances que l'on sait, prive l'Institut catholique de Paris d'un de ses maîtres les plus éminents et les plus justement estimés. Né en 1834, frère cadet du duc actuel de Broglie, M. Paul de Broglie, après avoir commencé ses études sous la direction particulière de M. Doudan, entra à l'École polytechnique, d'où il sortit dans un bon rang pour entrer dans la marine. Quand il quitta le service, où il s'était distingué dans plusieurs campagnes, pour aller faire ses études théologiques à Saint-Sulpice (1867), il avait déjà dépensé une partie de sa fortune à des œuvres charitables, notamment aux œuvres ouvrières de Toulon et au patronage de Sainte-Mélanie à Paris. Devenu prêtre, il montra la même charité pour les pauvres. Il mit sa belle intelligence au service de son zèle apostolique dans les cours qu'il fit comme aumônier à l'École normale des instituteurs de la Seine et à l'École municipale Jean-Baptiste Say. Appelé à l'Institut catholique de Paris, il y inaugura avec éclat le cours d'apologétique chrétienne. En outre de ces cours, l'abbé de Broglie a répandu sa science dans de nombreux écrits, articles de revues (*Correspondant*, etc.) et volumes, dont nous rappelons les principaux à nos lecteurs : *Conférences sur la vie surnaturelle*, prêchées dans la chapelle de Sainte-Valère, carêmes de 1878, 1880, 1881 (Paris, 1878-1883, 3 vol. in-18) ; — *Le Positivisme et la science expérimentale* (Paris, 1881, 2 vol. gr. in-8) ; — *La Définition de la religion* (Paris, 1882, in-18) ; — *Instruction morale. Dieu, la conscience, le devoir : psychologie élémentaire ; morale théorique et pratique ; éléments de logique* (Paris, 1883, in-12 ; 2e éd., 1884) ; — *La Science et la religion ; leur conflit apparent et leur accord réel*, leçon d'ouverture du cours d'apologétique chrétienne (Paris, 1883, in-18) ; — *La Morale indépendante* (Paris, 1885, in-8. Extrait du *Correspondant*) ; — *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions* (Paris, 1885, in-12 ; — *La Morale évolutionniste* (Paris, 1886, in-8. Extrait du *Correspondant*) ; — *Les Progrès de l'apologétique, leur nécessité et leurs conditions* (Paris, 1886, in-8) ; — *La Morale sans Dieu : ses principes et ses conséquences* (Paris, 1886, in-8) ; — *Les Nouveaux historiens d'Israël, à propos du dernier livre de M. Renan* (Paris, 1888, in-8. Extrait du *Correspondant*) ; — *Étude sur les généalogies bibliques* (Saint-Dizier, 1888, in-8. Extrait du Congrès international des catholiques) ; — *La Politica di S. Ambrogio* (Milano, 1889, in-8) ; — *Le Présent et l'avenir du catholicisme en France* (Paris, 1892, in-18), réponse brillante à un article de feu M. Taine ; — *Conférences prêchées dans l'église des Carmes sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament* (Paris, 1892, in-18) ; — *La Réaction contre le positivisme* (Paris, 1894, in-18).

— M. Benjamin-Constant Martha, professeur d'éloquence latine à la Faculté des lettres de Paris, est mort le 30 mai dernier. Né à Strasbourg, le 4 juin 1820, il termina ses études à l'École normale supérieure (1840-1843) et se fit recevoir docteur ès lettres, en 1854, par la Faculté de Paris ; appelé la même année à professer la littérature ancienne à la Faculté des lettres de Douai, il fut, trois ans après, suppléant de Sainte-Beuve au Collège de France. En 1868, il revint à la Faculté des lettres de Paris, d'abord comme professeur suppléant de poésie latine, puis comme titulaire de la chaire d'éloquence latine (1869). L'Académie des sciences morales et politiques lui donna, en 1872, le fauteuil d'Aug. Cochin. Ses amis auraient aussi voulu le voir arriver à l'Académie française ; il refusa de faire les démarches nécessaires. M. Martha ne laisse que peu d'ouvrages, mais tous ont été goûtés

du public et ont assuré à leur auteur une réputation fort honorable. Ce sont : *De la morale pratique dans les lettres de Sénèque*, thèse de doctorat (Strasbourg, 1854, in-8) ; — *Dionis philosophantis effigies* (Strasbourg, 1854, in-8) ; — *Les Moralistes sous l'Empire romain* (Paris, 1864, in-8 ; 2e éd., 1866, in-18) ; — *Le Poème de Lucrèce ; morale, religion, science* (Paris, 1869, in-8 ; 2e éd., 1873, in-18) ; — *Études morales sur l'antiquité* (Paris, 1883, in-18) ; — *La Délicatesse dans l'art* (Paris, 1884, in-18).

— M. l'abbé J. Morey, chanoine honoraire de Besançon et de Saint-Claude, né à Montagney (Haute-Saône), en 1830, est mort en avril dernier. Successivement vicaire à Vauvillers et à Vesoul, M. Morey fut nommé, en 1862, à la cure de Baudoncourt, qu'il ne voulut plus quitter. Il a été l'un des écrivains comtois les plus abondants et les plus vaillants de notre temps. On le retrouve partout. Sous le pseudonyme de Rusticus, il a, pendant de longues années, publié dans l'*Union franc-comtoise*, l'importante feuille royaliste et catholique de Besançon, des articles à l'emporte-pièce fort remarqués. Il a collaboré aussi au journal *la Franche-Comté*. La première série des *Annales franc-comtoises* a inséré divers travaux de M. Morey, dont plusieurs, tirés à part, ont l'importance d'un volume, savoir : *Les Curés de campagne en Franche-Comté, du VIIe au XVIIe siècle* (1865) ; — *Souvenirs d'un déporté* (1866) ; — *Notice sur Baudoncourt* (1866) ; — *La Vigne de la Motte de Vesoul* (1867) ; — *Un Théologien franc-comtois, le P. Gury* (1868) ; — *La Charité à Vesoul* (1868) ; — *Le Diocèse de Besançon au XVIIe siècle* (1869) ; — *La Sainte Hostie de Faverney* (1869) ; — *L'Église de Vesoul pendant le schisme constitutionnel* (1869) ; — *Affranchissement de la ville de Conflans en Bassigny* (1870) ; — *A travers l'Italie* (1870). M. Morey a donné aussi diverses études biographiques dans la collection des *Illustrations du XIXe siècle*, de la maison Bloud et Barral, de Paris, savoir : *Mgr Dupanloup ; — Daniel Manin ; — le Général Chanzy ; — le Cardinal Consalvi ; — Sieyès* et *P.-J. Proudhon*. Dans le *Bulletin* de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, nous trouvons encore, entre autres : *Les Juifs et la peste noire à Vesoul en 1349* (1883). Enfin, nous mentionnerons, parmi les ouvrages plus importants dus à la plume de l'infatigable ecclésiastique : *Les Capucins en Franche-Comté* (1882, in-8) ; — *La Chronique de l'église de Vesoul, composée d'après les titres originaux* (Montbéliard, 1886, in-8) ; — *Anne de Xainctonge et les Ursulines au comté de Bourgogne* (Paris et Besançon, 1892, 2 vol. in-8). La mort de M. l'abbé Morey causera une perte sensible aux études historiques et religieuses en Franche-Comté.

— M. Pierre Bonnassieux, mort jeune encore au commencement de mai, était né à Paris, le 2 mai 1850. Entré, en 1870, à l'École des chartes, où il eut pour camarades MM. R. de Lasteyrie, Auguste Molinier, Ulysse Robert, il en sortit, en 1873, avec une thèse sur la réunion de Lyon à la couronne qui fut fort remarquée et qui, bientôt publiée, mérita une récompense de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ses recherches sur l'histoire économique de notre pays l'avaient fait nommer secrétaire du Comité des travaux historiques, section des sciences économiques. Nous citerons de lui : *De la réunion de Lyon à la France*, thèse présentée à l'École des chartes (Paris, 1875, in-8) ; — *Le Château de Clagny et Mme de Montespan, d'après les documents originaux ; histoire d'un quartier de Versailles* (Paris, 1881, in-8) ; — *La Question des grèves sous l'ancien régime. La Grève de Lyon en 1744* (Paris, 1882, gr. in-8. Extrait de la *Revue générale d'administration*) ; — *Les Assemblées représentatives du commerce sous l'ancien régime* (Extrait de la *Revue générale d'administration*. Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Les Grandes Compagnies de commerce* (Paris, 1892, in-8).

— Né à Besançon le 29 mai 1816, M. le docteur Ignace Druhen, professeur à l'École de médecine de Besançon, est mort en cette ville, le 9 avril. Pendant un demi-siècle, il n'a pas cessé de tenir la plume ; aussi laisse-t-il une œuvre assez considérable. L'Académie de Besançon, qui a couronné, en 1849, l'important mémoire imprimé l'année suivante : *Des Causes de l'indigence et des moyens d'y remédier* (Paris et Besançon, 1850, in-8), l'a admis dans son sein dès 1855. Du fécond écrivain, nous ne citerons que les ouvrages suivants ou les études ci-après éparses dans divers recueils : *Des moyens de faire produire à la bienfaisance les meilleurs effets : de l'institution des sages-femmes* (1851) ; — *Histoire raisonnée des épidémies de fièvre typhoïde dans le département du Doubs* (1858) ; — *De l'indigence et de la bienfaisance dans la ville de Besançon* (1860) ; — *Du tabac, son influence sur la santé* (1866, in-8) ; — *De la pellagre en Franche-Comté* (1868) ; — *De l'enseignement et de l'organisation de la médecine en France* (1869) ; — *Du journalisme et de son influence sur la santé* (1871) ; — *De la civilisation contemporaine* (Mémoires de l'Académie de Besançon, 1872) ; — *Guerre aux pestes* (Mémoires de l'Académie de Besançon, 1872) ; — *Du Rôle de la médecine dans l'éducation* (1876) ; — *De la Mortalité dans la population civile en Franche-Comté avant et après l'invasion allemande* (1878) ; — *De la Médecine au temps de Mme de Sévigné* (Mémoires de l'Académie de Besançon, 1882) ; — *Du Théâtre à Besançon* (Idem, 1882) ; — *De l'Alcoolisme au point de vue social* (Idem, 1886) ; — *Besançon en décadence* (*Annales franc-comtoises*, 1890) ; — *A propos de l'exercice de la médecine : les Officiers de santé* (Idem, 1891) ; — *Question sociale* (Idem, 1894) ; — *Le Manque de médecins dans les campagnes* (*Annales franc-comtoises*, 1894).

— Le grand naturaliste Carl Vogt est mort en mai, à Genève. Né le 5 juillet 1817, à Giessen, fils d'un naturaliste lui-même distingué, il fut élevé dans sa ville natale, où il commença l'étude de la médecine, qu'il alla terminer à Berne, où son père avait été appelé. Après avoir pris ses grades (1839), il se rendit à Neuchâtel, où Agassiz, dont il fit la connaissance, le prit pour collaborateur. A Paris, où il vécut deux ans (1844-1846), il fonda la société scientifique des médecins allemands. Appelé, en 1847, à l'Université de Giessen, il se jeta avec ardeur dans le mouvement révolutionnaire de 1848 et se vit, à la suite de la réaction, destitué et obligé de quitter l'Allemagne. La Suisse l'accueillit : en 1852, il fut nommé professeur à Genève, et plus tard élu membre des conseils fédéral et national. L'Académie des sciences le nomma, en 1887, membre correspondant. Voici une liste incomplète de ses ouvrages, dans laquelle nous n'avons pas fait entrer les mémoires parus dans divers recueils ni les diverses éditions de ses œuvres : *Embryologie des Salmones*, formant le tome I de l'*Histoire naturelle des poissons*, par Agassiz (Solothurn, 1842, gr. in-8) : — *Untersuchungen über Entwicklungsgeschichte des Geburtshelferkröte* (alytes obstetricans) (Solothurn, 1842, in-4) ; — *Die Bestiegung des Jungfrauhorns durch Agassiz und seine Gefährten*, trad. du français d'Agassiz (Solothurn, 1842, in-8) ; — *Im Gebirg und auf den Gletschern* (Solothurn, 1843, in-8) ; — *Geologische Alpenreisen*, trad. du français d'Agassiz et Desor (Ibid., 1844, in-8) ; — *Physiologische Briefe für Gebildete aller Stände* (Stuttgart, 1845-1847, 3 vol. in-8) ; — *Lehrbuch der Geologie und Petrefactenkunde* (Braunschweig, 1846-1848, 2 vol. in-8) ; — *Ueber den heutigen Stand der beschreibenden Naturwissenschaften* (Giessen, 1847, in-8) ; — *Ocean und Mittelmeer. Reisebriefe* (Frankfurt am Main, 1848, 2 vol. in-8) ; — *Der achtzehnte September in Frankfurt*. Im Auftrage der Clubbs der Linken vom Deutschen Hofe und vom Domersberge geschildert (Frankfurt a. M., 1848, in-8) ; — *Zoologische Briefe* (Frankfurt a. M., 1851-1852, 2 vol. in-8) ; — *Untersu-*

chungen über Thierstaaten (Ibid., 1851, in-8); — *Natürliche Geschichte der Schöpfung* (Braunschweig, 1851, in-8); — *Bilder aus dem Thierleben* (Frankfurt a. M., 1852, in-8); — *Köhlerglaube und Wissenschaft* (Giessen, 1855, in-8); — *Altes und Neues aus Thier- und Menschenleben* (Frankfurt a. M., 1859, 2 vol. in-8); — *Die künstliche Fischzucht* (Leipzig, 1859, in-8); — *Mein Prozess gegen die Allgemeine Zeitung* (Genf, 1859, in-8); — *Studien zur gegenwärtigen Lage Europas* (Genf, 1859, in-8); — *Grundriss der Geologie* (Braunschweig, 1860, in-8); — *Untersuchungen über die Absonderung des Harnstoffs und deren Verhältniss zum Stoffwechsel* (Giessen, 1861, gr. in-8); — *Vorlesungen über den Menschen* (Giessen, 1861, 2 vol. in-8); — *Vorlesungen über nützliche und schädliche, verkannte und verläumdte Thiere* (Leipzig, 1864, in-8); — *Andeutungen zur gegenwärtigen Lage* (Frankfurt a. M., 1864, in-8); — *Nordfarht* (Frankfurt a. M., 1863, in-8); — *Mémoires sur les microcéphales ou hommes-singes*, formant le tome XI des *Mémoires de l'Institut national genevois* (Bâle, 1867, in-4); — *Politische Briefe an Fredrick Kolb* (Biel, 1870, in-8); — *Ueber Vulkane*, formant le fascicule 2 du tome III des *Oeffentliche Vorträge* (Basel, 1874, in-8); — *Atlas der Zoologie* (Leipzig, 1875, in-fol.); — *Die Herkunft der Eingeweidewürmer der Menschen* (Basel, 1878, in-8; — *Ein frommer Angriff auf die heutige Wissenschaft* (Breslau, 1882, in-8), faisant partie de la *Deutsche Bücherei*; — *Die Säugethiere in Wort und Bild*, en collaboration avec M. Fried. Specht (München, 1882-1883, in-fol.); — *Lehrbuch der praktischen vergleichenden Anatomie* (Braunschweig, 1885, en collaboration avec Emil Yung.

— M. José Ixart, que la mort a ravi dans les derniers jours de mai, à Tarragone, était dans la plénitude de son talent et de sa renommée. Né en Catalogne, et habitué surtout dans sa jeunesse au maniement de cette belle langue qui se rapproche tant de nos idiomes méridionaux, il n'avait pas tardé à acquérir une connaissance profonde du castillan, la langue officielle de l'Espagne. Il s'était assuré dans la critique de la littérature contemporaine une place éminente que l'on a comparée à celle qu'occupe M. Menendez Pelayo dans la critique de l'ancienne littérature. Ses articles de critique paraissaient sous le titre : *El Año pasado*. Il donnait en outre des poésies, des contes et des nouvelles estimées, et il préparait un grand ouvrage sur l'art scénique en Espagne.

— Le 3 mai est mort à Guentrange, près Thionville, M. Charles Abel, né en 1824. Il fut député protestataire au Reichstag. Il a écrit de nombreux travaux, dont plusieurs ont été publiés dans des revues locales et dans les Mémoires de l'Académie de Metz, dont il fut un des membres les plus studieux. M. Abel laisse un fils, officier dans l'armée française.

— On annonce encore la mort : de M. Jules Bailliard, bibliothécaire de la ville du Havre, à qui l'on doit des recherches d'histoire locale assez considérables, mort le 20 mai ; — du R. P. Berbizier, supérieur des Pères jésuites de Madagascar, mort le 8 mai, à Majunga ; — de M. le chanoine Bouëdier, vicaire général honoraire de Nantes, docteur ès lettres, ancien directeur de l'École normale des professeurs ecclésiastiques, mort âgé de soixante-dix ans, en mai ; — de M. le docteur Charles Brun, mort le 29 mai, âgé de quatre-vingt-sept ans ; — de M. Henri Fould, administrateur et l'un des fondateurs de l'*Économiste français*, mort le 23 mai, âgé de cinquante-huit ans ; — de M. Freminet, avocat à la cour d'appel de Paris, mort le 23 mai ; — de M. le docteur Paul Lesguillout, ancien président de la Société historique de Compiègne, mort dans cette ville, le 4 mai, âgé de cinquante-trois ans ; — de M. Adolphe Louvet, petit-fils du conventionnel, qui a collaboré à diverses revues et s'est fait connaître dans le monde des

lettres par un poème sur Jeanne d'Arc, mort à Bordeaux, le 30 mai ; — de M. Henri Maréchal, compositeur de musique, mort à la fin de mai ; — de M. Claude-Constant-Émile Martinet, président du conseil d'administration de la Société des librairies-imprimeries réunies, mort à cinquante-sept ans, le 6 mai ; — de M. Gustave Mignon, directeur du journal *le Littoral*, mort à Cannes, âgé de quarante-trois ans, le 12 mai ; — de M. l'abbé Étienne Pougeois, chanoine honoraire de Bordeaux, dont nous citerons, outre des biographies dans l'*Armorial de l'épiscopat* et une *Table générale* des quarante-six premiers volumes de la *Semaine religieuse* du diocèse de Paris : *L'Encyclique et l'épiscopat français* (Paris, 1865, in-8) ; *Le Général de Lamoricière, sa vie militaire, politique et privée* (1866, in-12) ; *Vie, apostolat et épiscopat de S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux* (1884, in-12) ; — de M. Robert, doyen honoraire et professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes, honorablement connu par un ouvrage sur *la Certitude et les formes récentes du scepticisme* (Paris, 1880, in-8), et par des articles dans les *Annales de Bretagne*, mort en mai, à Rennes ; — de M. Léon Robert, ancien professeur agrégé au lycée Henri IV, inspecteur général de l'instruction publique, mort à Sens, le 25 mai ; — de M. l'abbé Salmon, ancien secrétaire général de Mgr Meignan, cardinal-archevêque de Tours, curé de Fontenay-sous-Bois.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Nils-Gustav Bruzelius, historien suédois, mort à Lund, le 23 avril, âgé de soixante-neuf ans ; — de M. Pinhero Chagas, écrivain portugais, mort à Lisbonne, en avril ; — de M. Gabriel Spiridonovitch Destounis, philologue russe, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, membre correspondant de l'Académie impériale des sciences de Russie, auteur de différentes études relatives à la Grèce et à l'Orient, dont la plupart ont paru dans les Bulletins ou les Mémoires de l'Académie des sciences, dans le Journal du ministère de l'instruction publique et dans d'autres recueils périodiques, et à qui l'on doit aussi une édition avec commentaires de la traduction jadis faite par son père Spiridion Jourievitch Destounis des guerres des Grecs avec les Perses, les Vandales et les Goths de Procope (Saint-Pétersbourg, 1870-1891, in-8) ; — du Rév. John R. Duff, auteur d'ouvrages de piété, parmi lesquels nous citerons une Vie de Jésus en vers, mort en avril ; — de M. Elias, professeur de physique à l'Université de Marbourg, mort âgé de quarante ans, le 13 mai ; — de M. Geisberg, historien, mort à soixante-seize ans, à Münster ; — de l'écrivain catholique G. S. Haas von Gloggnitz, mort âgé de soixante-quatorze ans, le 5 mai, à Rome ; — de M. L. Halenbeck, géographe et historien, auteur de *Ausflüge im die Umgegend Bremens*, mort à Brême, le 19 février ; — de M. Gustav Hirschfeld, professeur d'archéologie classique à Königsberg, mort le 20 avril, âgé de quarante-sept ans, à Wiesbaden ; — de M. Edward Howel, libraire à Liverpool, mort le 4 mai, âgé de soixante-quatorze ans ; — de M. K. Kiesewetter, qui laisse, entre autres ouvrages relatifs à l'histoire de la civilisation et des mœurs, une *Geschichte des Occultismus*, mort le 15 avril, âgé de quarante et un ans ; — de M. von Littrow, poète-médecin, mort le 24 avril, âgé de soixante-quinze ans, à Fiume ; — de M. Karl-Christian Lueder, professeur de droit pénal à l'Université d'Erlangen, où il est mort à soixante et un ans, le 24 avril ; — de M. Léopold-Florian Meissner, publiciste, mort le 29 avril, à Währing, près de Vienne ; — de M. E. Nöggerath, professeur au Medical College de New-York, mort à Wiesbaden, âgé de soixante-sept ans, le 3 mai ; — de M. V. Pavlov, membre de la commission archéologique de Saint-Pétersbourg, où il est mort le 12 mai, à soixante et onze ans ; — de M. X. de Reul, écrivain belge, mort

le 22 avril, à Bruxelles ; — de M. Lucian Rydel, professeur ordinaire d'oculistique à Cracovie, mort le 22 avril, âgé de cinquante-six ans ; — de sir Georg Scharf, directeur de *The National portrait Gallery*, auteur de nombreux ouvrages d'art, parmi lesquels nous mentionnerons : *History of the characteristics of Greek art* et *Remarkable pictures in the British Institution exhibition of ancient masters*, mort le 19 avril, âgé de soixante-quinze ans ; — de Mrs J. K. Spender, romancière estimée outre-Manche, qui n'a cessé de publier au moins un volume par an depuis l'apparition de *Brothers-in-law*, son ouvrage de début, jusqu'en 1888 : — de M. G. Stockmann, publiciste, mort à Leipzig, le 17 mai, à soixante-douze ans ; — du célèbre musicien autrichien Franz von Suppe, l'auteur de *Fatinitza*, de *Boccaccio* et de *Poète et paysan*, mort dans sa soixante-seizième année, le 20 mai ; — de M. Emil Taubert, poète dramatique, mort le 10 avril, à Berlin ; — de M. Thiersch, professeur de chirurgie à l'Université de Leipzig, mort à soixante-treize ans, le 20 avril ; — de M. Veth, l'indianiste estimé, mort à quatre-vingt-un ans, le 14 avril, à Arnheim ; — de M. J. Whitaker, éditeur à Londres, mort le 15 avril, à soixante-quinze ans.

Congrès. — La Société internationale d'économie sociale et les Unions de la paix sociale, fondées par F. Le Play, ont tenu leur XIVe congrès annuel, du 13 au 19 mai, sous la présidence de M. A. Beernaert, ministre d'État, président de la Chambre des représentants en Belgique. Voici le programme des séances générales et des réunions de travail. *Séances générales*. Séance d'ouverture, lundi 13 mai. 1° Allocution de M. Jules Michel, président de la Société d'économie sociale ; — 2° Rapport sommaire sur les travaux de la Société d'économie sociale et des Unions, par M. A. Delaire, secrétaire général ; — 3° Le Comité de défense et de progrès social, son programme et son action, par M. Anatole Leroy-Beaulieu ; — 4° Discours de M. A. Beernaert. IIe séance générale, samedi 18 mai. 1° M. Jules Michel, président de la Société d'économie sociale : Résumé des travaux de la session et remise des prix sociaux aux lauréats. — 2° M. Joseph Chailley-Bert : Où en est la politique coloniale française ? L'Œuvre de colonisation ; Tonkin et Madagascar (avec projections à la lumière oxhydrique, par M. Molteni). *Réunions de travail*. Ire séance, mardi 14 mai. 1° M. Oscar Pyfferoen, La Récente Organisation de l'inspection du travail en Belgique ; — 2° M. Albert Nyssens, L'Organisation du suffrage universel : le Vote obligatoire et le vote plural. IIe séance, mardi 14 mai. 1° M. René Blondeau : Un Nouvel Apostolat parmi les misérables. La Société des amis des pauvres ; — 2° M. Hubert Valleroux : Le Minimum de salaire. IIIe séance, mercredi 15 mai. 1° M. Georges Blondel : La Question agraire en Allemagne ; — 2° M. E. Dubois : La Situation des ouvriers agricoles en Allemagne, d'après l'enquête du *Verein für Socialpolitik*. IVe séance, jeudi 16 mai. 1° Mme Vincent : Le Vote municipal des femmes ; les élections en Angleterre et en Amérique ; — 2° M. Pierre Arminjon : La Question agraire en Angleterre ; — 3° M. Bassereau : Les Progrès récents du socialisme chez les Anglais. Ve séance, vendredi 17 mai. M. E. Glasson : Le Divorce en France. VIe séance, samedi 18 mai. 1° M. Édouard Fuster : Les Essais de conciliation industrielle à l'étranger (rôle de l'arbitrage, des syndicats et de la loi) ; — 2° M. Frantz Funck-Brentano : La Famille fait l'État. VIIe séance, samedi 18 mai. 1° M. Alfred des Cilleuls : Les Contradictions fiscales ; — 2° M. Frédéric Honoré : Les Employés de commerce à Paris au point de vue social.

— C'est à Dresde que l'association littéraire et artistique internationale tiendra cette année, le 21 septembre et jours suivants, son congrès pour la protection des œuvres artistiques et littéraires.

— Londres a été choisi pour le lieu de réunion du 6e congrès international de géographie, qui se tiendra du 26 juillet au 3 août. Le prix de souscription est d'une livre sterling (25 fr.), qui donne droit d'entrée aux séances du congrès et à l'exposition et à un exemplaire du volume de compte rendu. Parmi les délégués de la Société de géographie de Paris figure notre éminent collaborateur le comte de Bizemont.

Concours. — La Société Jablonowski met au concours les sujets suivants (1,250 fr. chacun); — langues autorisées pour la rédaction : allemand, latin et français : dans la section des lettres; le mouvement économique, social et politique dans une ville allemande à la fin du moyen âge (1896); — Recherches sur la langue des diplômes allemands émanés de la chancellerie de Charles IV (1897); — L'Industrie nationale étudiée chez un ou plusieurs peuples indigènes des pays extraeuropéens. — Dans la section des sciences mathématiques et naturelles : Recherches expérimentales sur l'influence qu'un changement décisif dans les conditions de vie exerce sur l'évolution d'un animal (1896); — Méthode d'intégration des équations différentielles partielles du 2e degré (1897); — Solution effective des problèmes indiqués par Green dans ses recherches sur les puissances de la loi.

Paris. — M. le chanoine Douais a récemment étudié aux archives de la Haute-Garonne un feuillet détaché d'un manuscrit sur vélin : *Une ancienne Version latine de l'Ecclésiastique. Fragment publié pour la première fois, accompagné du fac-similé du manuscrit visigoth* (Paris, A. Picard, in-4 de 36 p., avec une héliotypie et un tableau). Voici les conclusions de ce mémoire très serré qui apporte une fort utile contribution à l'histoire des traductions latines de la Bible : « 1. Le feuillet de Toulouse est en écriture visigothe, du VIIIe-IXe siècle et d'origine espagnole, de la région de Tolède probablement. 2. Il ne dérive pas de la Vulgate comme la Bible de Théodulfe et la Bible de Metz, mais appartient à une autre version qui « se présente comme une recension ancienne du texte africain primitif faite sur le grec ; l'auteur de la recension s'efforce, sans y parvenir parfaitement, d'éviter les africanismes de la version primitive ; il en élague un grand nombre. Il s'efforce aussi de rester le plus près possible du texte grec; il n'y réussit pas complètement, mais il ne commet pas de contresens. Il est plus heureux à l'égard des interpolations qui s'étaient introduites peu à peu dans la version primitive; son travail n'en conserve pas trace. Cette recension, conduite avec soin, peut être regardée comme une véritable traduction. »

— C'est un joli petit volume de bibliophile que *la Caricature à travers les siècles* (Paris, Ch. Mendel, in-4 de 96 p.), que vient de publier M. Georges Veyrat. Mais si intéressant que soit ce travail, il ne donne guère qu'un aperçu, un résumé restreint d'un sujet très vaste. Le seul tort de cette brochure est donc de posséder un titre qui, pour être pleinement justifié, exigerait au moins de quatre cents à cinq cents pages. Cette observation faite, nous reconnaîtrons avec empressement que l'exécution matérielle est irréprochable et que l'illustration est parfaite.

— A l'occasion de la récente Exposition du livre où l'on a vu un peu de tout, même des choses n'ayant avec le livre que des rapports plus qu'éloignés, il a paru une curieuse et instructive brochure intitulée : *Le Livre à travers les âges, numéro unique résumant l'histoire du livre depuis les origines de l'écriture*, publié sous la direction de M. Charles Mendel, par M. Georges Brunel (avec la collaboration d'écrivains connus) (Paris, Ch. Mendel, gr. in-4 de 51 p., avec de nombreuses annonces illustrées). Pour donner une idée de ce que renferme cette charmante livraison, nous ne pouvons mieux faire, après avoir loué l'éditeur pour les gravures dont le texte est rempli, que de rapporter

ici les titres des chapitres, savoir : *Opinions sur le livre par l'élite des gens de lettres* (fac-similé de quatorze notes autographes) ; — *Les Prolégomènes du livre*, par M. G. Brunel ; — *Les Origines de l'écriture*, par M. A. L'Esprit ; — *La Presse périodique à Paris et en province*, par M. P. Dubois ; — *Les Livres manuscrits*, par M. A. Labitte ; — *Les Étapes de l'imprimerie*, par M. L. de Belfort de la Roque ; — *Le Livre, seule richesse normale essentielle*, par M. Maurice Barrès ; — *Le Sort des livres*, par M. L. Descaves ; — *Mouvement du livre à la Bibliothèque nationale*, par M. J. de Rivols ; — *L'Illustration des livres*, par MM. P. Chaux, F. Drouin et L. Vidal ; — *Les Livres rares et précieux*, par M. d'Eylac ; — *La Caricature*, par M. G. Veyrat ; — *Le Rangement des volumes*, par M. Guyot-Daubès ; — *Histoire de la reliure*, par M. L. Gruel ; — enfin *Coup d'œil sur l'exposition du livre et les industries du papier*, par M. G. de Chamoisel.

— Vient de paraître le troisième fascicule du *Repertorium hymnologicum; catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes, en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours*, par M. le chanoine U. Chevalier (Louvain, Polleunis et Centerick, in-8 de 388 p.; extrait des *Analecta Bollandiana*). Il comprend les lettres initiales L à Q, et les numéros 9936 à 16091. Il mérite les mêmes éloges que nous avons déjà décernés aux précédents fascicules, véritable œuvre de bénédictin qui rendra de grands services à tous les amateurs de liturgie, aux bibliothécaires, aux ecclésiastiques, aux érudits. Il étonne par la masse de travail qui s'y trouve condensée et à laquelle d'ailleurs l'auteur nous a depuis longtemps habitués.

— *L'Annuaire du conseil héraldique de France*, huitième année (Paris, in-18 de LXX-396 p.), contient les articles suivants : *Le Huit centième anniversaire du concile de Clermont (1095-1895)*, par le comte Couret ; — *Sources du nobiliaire de Picardie*, par M. L. de B. ; — *Livre de raison de la famille de Chevalier d'Escage, en Agenais (1746-1792)*, par M. Ph. Tamizey de Larroque ; — *Samuel de Champlain, nouveaux documents*, par le vicomte Oscar de Poli ; — *Images mortuaires de l'empereur et de l'impératrice du Brésil*, par Mgr X. Barbier de Montault ; — *France et Castille (1385-1387)*, par M. Gaston Bernos (avec reproduction, d'après un document du cabinet des titres, d'une montre d'armes qui nous fournit les noms de treize cents hommes d'armes tant Français qu'Espagnols, qui allaient combattre pour le roi de Castille) ; — des *Poésies*, par MM. de Barghon de Fort-Rion, de Cellevîlle, Olivier de Gourcuff, Robert Guerlin, Alfred de Martonne, Achille Millien, Émile Mossot, Oscar de Poli, Mme la duchesse de la Roche-Guyon, M. Émile Travers ; — *Jurisprudence nobiliaire*, par M. Géraud de Niort, avocat ; — *Quelques considérations sur le droit d'aînesse, plus spécialement d'après la coutume de Normandie*, par M. A. du Buisson de Courson ; — *Une Prise de voile en 1714 à L'Amour-Dieu-lez-Troissy*, par M. Paul Pellot ; — *Croisés de France (1095-1396)*, par le vicomte O. de Poli (très important travail contenant en cent douze pages deux cent trente-deux notices) ; — *Documents sur l'ancien ordre de Malte* (2e partie), par M. Paul de Faucher ; — *Chronique*, par le vicomte de Poli.

— Le *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld, feu Darmesteter et Antoine Thomas, en est arrivé à son quinzième fascicule (Paris, Charles Delagrave, gr. in-8, p. 1105-1184). Le nouveau fascicule va du mot FOUR au mot GOYAVIER ; il termine le premier volume (A-F, 1136 p.) et commence le second.

BERRY. — Nous signalons avec empressement le beau et important volume, le vingtième de la collection, que la Société des antiquaires du centre vient de faire paraître (Bourges, typ. Tardy-Pigelet, in-8 de XXXI-367 p., avec 6 planches). Les *Mémoires* compris dans ce volume sont les suivants :

Les Inscriptions gallo-romaines de Genouilly (Cher), par M. Charles de Laugardière ; — *Note sur des stèles découvertes à Bourges, boulevard de l'Arsenal, en janvier et février 1893*, par M. de Kersers ; — *Aqueduc romain découvert dans les travaux du chemin de fer de Bourges à Cosne en 1893*, par M. Lefort ; — *Notes archéologiques : Fragment de borne milliaire. Tombe carlovingienne près de Quantilly. Tombes découvertes à Pleinpied en 1891*, par M. de Kersers ; — *Monuments épigraphiques provenant de l'abbaye de Massay*, par M. R. de Marguerye ; — *Notes bibliographiques*, par M. A. de la Bouralière ; — — *Journal de Mathieu Perrot, chanoine prébendé de la cathédrale de Bourges, 1662-1703*, publié par M. Henri Ponroy ; — *Nobiliaire du Berry. Généalogie de la maison Le Roy*, par M. le comte de Toulgoet-Tréanna ; — *Bulletin numismatique* (n° 18), par M. de Kersers. Peu de recueils de sociétés savantes provinciales sont aussi bien remplis que celui-ci.

Bretagne. — M. le président Trévédy s'occupe de *la Comtesse de Nantois, dite la Muse bretonne* (Saint-Brieuc, gr. in-8 de 43 p.). Cette femme d'esprit, qui fut la fondatrice de la *Société patriotique de Bretagne*, a été oubliée dans un volume publié par la Société des bibliophiles bretons en 1892 : *Les Femmes poètes bretonnes*. M. Trévédy, voulant réparer cet oubli, a consacré une étude spéciale très intéressante à celle dont il avait cité quelques jolis vers dans *Un Sénéchal de Corlay, correspondant de Voltaire* (1887). On lira avec plaisir la biographie très bien écrite de Marie-Madeleine-Jacquette de Quérangal, née à Josselin (Morbihan), le 2 juillet 1748, morte à Jersey, le 8 mars 1795. M. Trévédy donne beaucoup de détails sur la *Muse bretonne*, sur sa famille, sur la famille de son mari Rodolphe de la Goullaye, seigneur de Nantois, sur le château de Nantois, sur la Société patriotique fondée en 1780, etc. Dans une brochure qui est sous presse, il a réuni tout ce qui a pu être retrouvé des œuvres poétiques de la comtesse de Nantois.

Champagne. — M. Albert Babeau publie une remarquable notice sur *Nicolas Mignard, sa vie et ses œuvres* (Troyes, imp. Paul Nouel, gr. in-8 de 29 p. Extrait de l'*Annuaire de l'Aube*). Cette notice, ornée du portrait du frère de Pierre Mignard et du portrait de Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, est complète dans ses deux parties : la *Vie* (p. 4-13), les *Œuvres* (p. 14-29), ces dernières divisées en quatre parties : gravures, dessins, tableaux d'histoire et portraits. La notice est digne de celui qui est regardé comme un des plus actifs et des meilleurs travailleurs de la Champagne.

Dauphiné. — M. J. Roman publie une intéressante et instructive étude sur *la Valeur historique des mémoires de Pontis, 1582-1651* (Grenoble, imp. Allier, gr. in-8 de 40 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4e série, t. VIII). Il y prend très vivement et non moins savamment la défense de la véracité du gentilhomme provençal contre Voltaire, Grosley, le P. d'Avrigny, Mesnard et d'Aubais, le P. Griffet, Tamizey de Larroque, ce dernier auteur d'une dissertation spéciale publiée, à la suite de ses *Notes sur Jean Guiton, le maire de la Rochelle*, sous ce titre : *De la valeur des Mémoires de Pontis au point de vue historique* (Agen, 1863, gr. in-8). On peut contester bon nombre des assertions de l'avocat de Pontis, mais ce qu'on ne peut contestera pas, c'est l'agrément qu'il a mis dans la discussion des témoignages hostiles à un narrateur qui, dit-il (p. 7), « est pour moi un voisin, presque un ami. »

Franche-Comté. — Plusieurs s'imagineront peut-être que la brochure de M. F. Vuillermet : *Le Livre de raison de M. Patornay du Fied pendant l'émigration* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 16 p. Extrait des *Annales franc-comtoises* de janvier-février 1895) comporte la publication du document. Il n'en est rien ; mais la « sauce piquante » que nous sert l'auteur à propos de ce livre de raison fait désirer que le « morceau » même nous soit offert un

jour. Quoi qu'il advienne, d'ailleurs, il faut considérer ce travail comme une curieuse et intéressante contribution à l'histoire de l'émigration.

— M. André Pidoux se propose de consacrer des études séparées aux « citoyens que nos pères ont honorés de leurs suffrages pendant la grande révolution. » Il s'agit des députés du Jura. L'auteur débute par *Théodore Vernier, comte de Montorient* (Besançon, imp. Millot, in-16 de 26 p.). C'est ce député à qui Louis XVI a pu dire (si l'on en croit Désiré Monnier) : « Je vous vois toujours avec plaisir, monsieur Vernier, et je suis persuadé que si tous vos collègues avaient un cœur aussi honnête que le vôtre, mon procès aurait une prompte issue. » Vernier ne vota point la mort du Roi. Il se déclara pour l'appel au peuple. Président de l'Assemblée, il fit preuve de « froide intrépidité, » comme il le dit lui-même, dans la séance où Féraud fut massacré. Il est à remarquer que, comme plusieurs de ses compatriotes, il n'eut pas le don de plaire beaucoup à Napoléon; celui-ci « lui conféra cependant la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et le créa comte de Montorient. » Nommé membre du Sénat conservateur en 1799, Vernier passa à la Chambre des pairs sous la Restauration. On voit ainsi que sous tous les régimes, ce petit avocat de Lons-le-Saunier eut l'habileté de s'arranger de manière à n'être point trop mal partagé. Bien présentée, cette notice se termine par une bibliographie des œuvres de Vernier. On eût aimé à trouver ici un portrait du personnage.

— *Le Curé de campagne*, dont M. le chanoine Suchet esquisse l'existence laborieuse (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 8 p.), n'est autre que l'abbé J. Morey, mort récemment curé de Baudoncourt, modeste paroisse du département de la Haute-Saône, où il exerça le saint ministère pendant trente-trois ans. M. Suchet a fait là un travail intéressant qui nous a servi pour rédiger la notice nécrologique que l'on trouve à la page 540.

Guyenne et Gascogne. — A l'occasion de l'exposition internationale qui s'est ouverte le 11 mai à Bordeaux, la municipalité a demandé à M. Camille Jullian d'écrire une *Histoire de Bordeaux, depuis les origines jusqu'en 1895*. Le très distingué titulaire de la chaire d'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest à la Faculté des lettres était mieux que personne en état de mener à bon terme cette œuvre difficile. Il s'y est appliqué avec une science étendue et profonde, et une conscience entière. Son livre, destiné au grand public, a été débarrassé de tout appareil extérieur d'érudition, mais il est basé sur un dépouillement critique de toutes les sources inédites et imprimées, et c'est vraiment un ouvrage de première main. *L'Histoire de Bordeaux* est imprimée avec une grave élégance, dans le format in-4 (800 p.) et fort richement illustrée de vues, cartes, plans, sceaux, monnaies, fac-similés de chartes et d'autographes. Le *Polybiblion* aura certainement à revenir sur ce magnifique ouvrage (Bordeaux, Feret).

— M. E. Maufras vient de réunir en brochure une série d'articles qu'il a publiés en 1894 et 1895 dans la *Revue catholique de Bordeaux* : *Le Club des sans-culottes de Bourg. Étude sur les sociétés populaires*. Bordeaux, imp. Demachy et Pech, in-8 de 121 p.). C'est une contribution des plus importantes à l'histoire des clubs qui se fondèrent un peu partout dès le commencement de la Révolution, à l'instar des Jacobins de Paris. Les registres du club et ceux de la municipalité, largement analysés, ont fourni en abondance des citations toujours intéressantes et souvent d'un comique achevé. Bourg-sur-Gironde avait avant la Révolution une certaine importance, et les bourgeois influents n'y manquaient pas; plusieurs d'entre eux entrèrent de bonne heure dans le mouvement; le curé, qui avait prêté le serment schismatique, ne fut pas des derniers. A la fin de 1790, le club fonctionnait, et presque

immédiatement il « commença à exercer cette surveillance tyrannique qui, à Bourg comme ailleurs, enleva toute indépendance aux autorités locales. » Naturellement, le « patriotisme « y alla *crescendo* jusqu'après Thermidor, et ses registres nous ont conservé le souvenir de tous les actes d'inquisition, d'oppression, de haine contre la religion et les « aristocrates, » accomplis sans relâche par la société de Bourg comme par ses congénères. Naturellement aussi des fêtes patriotiques grotesques y furent organisées; on y reçut la visite d'Ysabeau; on y acclama les déprêtrisations; on y recueillit la dépouille des églises et des dons patriotiques. Toutes ces parades sont retracées par M. Maufras, dans les termes mêmes employés par les rédacteurs des registres. C'est tout à fait vivant et tristement curieux.

— M. le chanoine E. Allain publie une notice fort curieuse sur *Un ordo ad sponsandum bordelais du XVe siècle* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 11 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique* de l'année 1894). Le savant critique décrit, analyse et commente de main de maître le document conservé aux archives diocésaines dont il a la garde; il rapproche ce manuscrit des *Ordines ad sponsandum* publiés par Dom Edmond Martène dans son ouvrage classique : *De antiquis Ecclesiae ritibus* (Rouen, 1700, 3 vol. in-4). Quand M. l'abbé Allain a lu son mémoire en Sorbonne, il a fort intéressé le docte auditoire; son excellent travail n'intéressera pas moins tous ceux qui s'occupent des anciennes liturgies françaises.

Ile-de-France. — M. l'abbé Morel, qui a commencé la publication du *Cartulaire de Saint-Corneille de Compiègne* pour la Société historique de Compiègne, va faire paraître, sous les auspices de la même Société, une monographie historique intitulée *le Château de Foyel* (Compiègne, imp. H. Lefebvre, gr. in-8).

Limousin. — M. Antoine Thomas, directeur des *Annales du Midi*, a extrait de ce recueil des *Notes sur l'histoire de la Marche limousine* (Toulouse, E. Privat, gr. in-8 de 12 p.). La plaquette contient deux notes ou mieux notices : *La Tapisserie à Felletin et à Riom (1473)*, et l'*Enlumineur Évrard d'Espinques et le seigneur de l'Isle (1479-1480)*. La première notice complète l'immense répertoire de l'historien d'Aubusson, M. Cyprien Pérathon : *Essai de catalogue descriptif des anciennes tapisseries d'Aubusson et de Felletin*, en publiant un acte des archives communales de Riom, du 11 août 1473, par lequel les consuls de Riom reçoivent comme habitant de leur ville un tapissier de Felletin, le sieur Béranhe, et l'exemptent, sa vie durant, de toute espèce d'impôt. La seconde notice complète non moins heureusement les recherches de M. Louis Guibert sur *Évrard d'Espinques* et prouve que le personnage pour qui cet artiste avait travaillé en 1479-1480 est Jean du Mas, seigneur de l'Isle, premier écuyer d'écurie de Pierre de Beaujeu, au temps où celui-ci vivait à la cour de Charles d'Orléans, son beau-père, lequel Jean du Mas mourut à Florence en octobre 1495, et non, comme l'a prétendu le P. Anselme, le 13 juillet de la même année.

Maine. — Nous ne saurions assez remercier l'intelligent éditeur de Mayenne, M. A. Nézan, qui dirige avec tant de talent et de cœur l'imprimerie de l'Ouest, de n'avoir pas hésité à consacrer les heures de chômage de ses ouvriers à rééditer l'ancien « *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Mans*, par M. Le Paige, chanoine de la cathédrale » (In-8, 2 vol. de 509 et 549 p.). On ne s'étonnera pas si quelques parties de cet ouvrage ont vieilli, on remarquera surtout le soin avec lequel il a été complété, corrigé et annoté. On voudrait seulement que tout eût été fait. Mais réellement, c'eût été réclamer l'impossible quand tout le possible a été heureusement accompli.

Normandie. — La *Bibliographie de l'abbé Cochet*, par M. Marcellin Blanadet (Paris, A. Picard et E. Dumont, in-8 de 208 p.), est un vrai monument consacré à la mémoire de l'excellent prêtre qui fut un archéologue consommé. On y trouve d'abord une préface écrite avec beaucoup de cœur et de talent, par M. l'abbé Tougard, et que complète admirablement le portrait dessiné par Albert Huyot et gravé par Jules Huyot. Puis vient la bibliographie, répartie en sept chapitres : ouvrages, brochures, ouvrages posthumes, ouvrages ayant rapport à l'abbé Cochet, journaux dans lesquels se trouvent des articles de l'abbé Cochet, portraits, ouvrages inédits. Une curieuse table des matières termine le volume. Il est impossible de travailler avec plus de soin que M. Blanadet. A diverses reprises, nous l'avons consulté, contrôlé, vérifié ; nous avons trouvé qu'il avait soigneusement rectifié ses prédécesseurs, mais nous n'avons pu, malgré une recherche ardue, lui découvrir une seule faute. Cet ouvrage fait le plus grand honneur au sujet qui l'a inspiré, à l'auteur qui en a conçu le plan et qui l'a réalisé, et au pays de tous les deux.

Orléanais. — Depuis quelque temps, les volumes que publie la Société française d'archéologie sous le titre générique de *Congrès archéologique de France*, se suivent avec une rapidité qui ne nuit aucunement à leur importance et à leur richesse. Voici le volume relatif à la cinquante-neuvième session tenue à Orléans en 1892 (Paris, A. Picard ; Caen, H. Delesques, in-8 de LVIII-371 p., avec 63 planches et figures). Indépendamment des procès-verbaux des séances et compte rendu des excursions qui tiennent plus de cent pages particulièrement intéressantes, nous avons à noter ici les mémoires suivants : *Etat des études archéologiques dans le département du Loiret*, par M. Desnoyers ; — *Les Monuments d'Orléans*, par M. Anthyme Saint-Paul ; — *Un Tableau de la confrérie de Notre-Dame du Puy d'Amiens*, par M. A. Janvier ; — *Le Préhistorique dans l'Orléanais*, par M. Desnoyers ; — *Le Cimetière franc de Briarres-sur-Essonne (Loiret)*, par M. L. Dumuys ; — *Fouilles de Thivars-Loche*, par M. P. Amblard ; — *La Léproserie de Bourges*, d'après M. l'abbé Guidault, compte rendu par M. le comte A. de la Guère ; — *L'Église de Germigny-des-Prés*, d'après les travaux de MM. C. Cuissard et G. Bouet ; — *Les Jardins du château de Blois*, par M. J. de Croy ; — *Le Vendômois et ses monuments historiques*, d'après un ouvrage récent, par M. le comte de Marsy ; — *Le Chapelet de Mme de Montespan et le Reliquaire de saint Mommole à Saint-Benoît-sur-Loire*, par M. le marquis de Fayolle ; — *Notes historiques sur le musée d'Orleans (ancien hôtel de ville)*, par M. L. Jarry ; — *Excursion à Blois, Chambord, Cheverny, Beauregard et Amboise*, par M. le comte de Marsy ; — *Excursion dans le Vendômois*, par le même. Le volume se termine par une importante notice sur *Jules de Laurière et Léon Palustre*, par M. le comte de Marsy (avec deux portraits).

Poitou. - M. Louis Arnould, chargé d'un cours de littérature française à la Faculté des lettres de Poitiers, publie la leçon d'ouverture d'un cours spécial sur La Fontaine sous ce titre original : *De la vie actuelle de La Fontaine en France* (Poitiers, Druinaud, gr. in-8 de 24 p.). Le jeune professeur constate que La Fontaine est un des rares poètes du XVIIe siècle restés « vivants » parmi nous. Il le loue avec chaleur et avec talent ; il loue aussi l'édition des *Fables* donnée jadis par M. Gérusez et l'édition des œuvres complètes donnée par la librairie Hachette dans la collection des *Grands écrivains de la France*. Il juge ainsi l'étude de Taine sur *La Fontaine et ses fables :* « L'ouvrage de critique le plus considérable qui ait été fait sur La Fontaine, le plus beau dans ses détails et le plus faux, selon moi, dans son ensemble. »

Provence. — M. Ernest de Crozet nous donne la continuation des *Éphémérides bas-Alpines 1893-1894, 6e et 7e années* (Avignon, Aubanel, gr. in-8

de 70 p.). L'œuvre est toujours faite avec beaucoup de soin et contient force particularités intéressantes, parfois même très piquantes, comme celle qui regarde (p. 5) un souvenir de Panama et « un os de 40,000 fr. » Un passage touchant est celui où l'auteur, inscrivant la date du décès de Mme E. de Crozet, enlevée à son affection à l'âge de trente-cinq ans, réclame, « les larmes aux yeux et le cœur broyé par la douleur, » une prière pour sa femme et pour lui. Le recueil est complété par un *Index bibliographique* (publications de 1893-1894 relatives aux Basses-Alpes), et par une copieuse *Table alphabétique*.

Quercy. — M. Jules Momméja publie une savante étude sur *les Sarcophages chrétiens antiques du Quercy* (Cahors, Pirma, gr. in-8 de 65 p.). C'est un indispensable supplément aux beaux recueils de M. Edmond Le Blant, de l'Institut, justement placés par M. Momméja tout près des célèbres publications du regretté commandeur J.-B. de Rossi. On ne comptait que trois sarcophages chrétiens antiques dans le Quercy. Grâce aux recherches de l'habile disciple de l'auteur des *Sarcophages chrétiens de la Gaule*, ce nombre est aujourd'hui plus que triplé. Adoptant dans son travail la sévère et sûre méthode de l'éminent académicien, M. Momméja fait connaître à merveille les sarcophages de Cahors, de Mondoumere, de Perges, de Moissac, joignant à ses propres observations celles qui avaient été déjà faites par des antiquaires d'autrefois et de notre temps.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé A.-M.-P. Ingold entreprend la publication d'une collection intitulée : *Les Correspondants de Grandidier*. Le premier fascicule est consacré à *Dom Anselme Berthod, bollandiste* (Paris, A. Picard; Colmar, H. Huffel, in-8 de 30 p.). Ce fascicule contient des lettres inédites sur la réforme du bréviaire, sur les premiers évêques de Bâle, etc., suivies d'un appendice contenant cinq lettres de Dom Didelot à Gerbert, le célèbre abbé de Saint-Blaise. Tous ces documents sont dignes d'attention. Outre leur réel intérêt pour l'histoire, ils nous font pénétrer dans l'intimité de l'illustre historien de l'Église de Strasbourg, dont l'existence si courte a été si bien remplie, comme le dit le savant éditeur, et sur laquelle, faute d'une biographie complète qu'on attend encore, ils nous donnent des détails nouveaux. Les lettres à l'abbé Grandidier sont amplement et soigneusement annotées. Ce premier fascicule des *Correspondants de Grandidier* donne la plus favorable idée de ce que sera une collection pour laquelle nous adressons à M. l'abbé Ingold autant de vœux que de félicitations.

Allemagne. — Bourgeois de Constance, où il occupait une position honorable, Ulrich von Richental nous a laissé une chronique qui est l'une des sources les plus importantes du grand concile qui s'est tenu dans cette cité au début du xve siècle; ce document, livré à l'impression dès 1536, a été maintes fois publié depuis cette époque et récemment encore, en 1882, par M. Buck. Mais le manuscrit original, illustré à profusion d'images, aujourd'hui conservé dans le musée municipal de Constance, méritait d'être reproduit en fac-similé. L'édition photographique qu'en donne à la librairie O. Gracklauer, de Leipzig, le photographe Wolf (*Ulrich von Richental's Chronik des Concils zu Constanz*) ne pourra qu'être accueillie avec reconnaissance par les érudits. Le volume, de format in-folio (45 cent. sur 30), comprend trois cents pages, dont cent quarante de texte et cent soixante de dessins. Le prix de souscription au volume relié est 1,100 marcks (1,375 fr.).

— Le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichtskunde*, l'organe si apprécié de la société des *Monumenta Germaniae historica* (Hanovre, Hahn), prend avec le tome XXI un développement qui se manifeste par un accroissement du nombre de pages. Au lieu de quarante feuilles d'impression,

chaque volume en comptera cinquante. Cette augmentation dans la matière entraîne nécessairement une augmentation de prix : au lieu de 15 fr. par volume on paiera 18 fr. 75. Le tome XX, le dernier paru, se termine par deux index, par auteurs et par matières, des tomes XI-XXI.

— C'est par erreur que nous avons indiqué (*Polyb.*, t. LXXIII, p. 155) pour le volume du docteur Stuhlmann : *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, le prix de 62 fr. 50. Le prix réel est de 31 fr. 25.

— M. Wilhelm Meyer, dans un article des *Nachrichten* de la Société royale des sciences de Gœttingue, a répondu assez vertement au compte rendu que M. Stefferhagen avait fait de son catalogue des manuscrits de l'État prussien (*Glossen zu einigen juristischen Handschriften in Göttingen*). A son tour, M. Emil Steffenhagen reprend la plume pour défendre son article : *Zu den Göttingen Rechtshandschriften* (Kiel, Schmidt und Klaunig, in-4 de 28 p.). Il ne nous convient pas de prendre parti dans ces querelles de savants; et nous nous contentons de signaler les articles.

— L'utile collection des *Deutsche Litteraturdenkmale des 17. und 18. Jahrhunderts*, commencée par le regretté B. Seuffert et continuée avec la même diligence par M. A. Sauer, a inauguré avec le numéro 51 une nouvelle série dont chaque volume se vend au prix de 0 fr. 75. Le dernier volume publié est le *Göttinger Musenalmanach* de 1771, qui forme un fascicule double (52-53). Parmi les fascicules en préparation, nous relevons une édition critique des œuvres politiques de Christ. Nernicke, six essais inédits de l'illustre Guill. de Humboldt, une œuvre inédite de Chamisso (Fortunat), un choix de nouvelles du XVIIIe siècle.

Angleterre. — Sous le titre *The Representation of Scotland*, M. T. Wilkie prépare un important ouvrage sur les élections qui ont eu lieu en Écosse depuis 1832 jusqu'à nos jours. Il contiendra une étude historique sur la part prise au gouvernement du Royaume-Uni par les représentants écossais aux différentes époques, depuis la proclamation de l'Union.

— Le juge O'Connor Morris, dont on connaît les importants travaux historiques, publiera dans la collection « Cambridge Historical Series » une *Irish History from 1494 to 1868*.

— MM. Hutchinson annoncent la prochaine publication d'une *Life of Lord Randolph Churchill*, par M. T. H. S. Escott. Lord Dufferin, sir H. Drummond Wolff, sir William Clarke, l'évêque de Peterborough ont mis à la disposition de l'auteur les souvenirs personnels et la correspondance qu'ils possédaient sur l'homme d'État si prématurément enlevé à la scène politique; et cette biographie documentée constituera une précieuse contribution à l'histoire parlementaire de ces quinze dernières années.

— Le docteur Thomas Hodgkin va faire paraître à la librairie de la Clarendon-Press les cinquième et sixième volumes de *Italy and her Invaders*, qui embrassent la période comprise entre l'expulsion des Goths et la mort du roi lombard Luitprand (553-744).

— MM. Longmans et Cº publieront incessamment *The Voyages and Travels of Lord Brassey*, de 1862 à 1894, annotés par le capitaine S. Eardley Wilmot : deux volumes avec cartes et plans.

— On sait qu'en Angleterre un grand nombre d'écrivains se dissimulent sous des pseudonymes dont le secret est strictement gardé. L'*Academy* nous révèle cependant les noms de plusieurs auteurs d'ouvrages récents. M. M., de *The Shen's Pigtail*, ne serait autre que M. C. W. Mason, qui résida longtemps en Extrême-Orient; l'auteur de *Lesser's Daughter* est Mrs Alfred Sidgwick, la traductrice de « Caroline Schlegel. » M. Smith, qui a signé *Old Brown's Cottages*, n'est pas une femme, comme on le supposait, mais M. Ho-

race Hutchinson. Oswald Valentine, un des trois gradués de Cambridge qui publièrent, sous les initiales V. O. C. S., *The passing of a Mood*, est M. Oswald Sickert, frère cadet de Walter Sickert. Quant au tout récent pseudonyme R. E. Francis, il cache, ou plutôt ne cache plus l'identité de miss Frances Poynter.

— MM. W. H. Allen et Cᵒ viennent d'éditer une biographie de la reine par Mrs Fawcett. Ce livre, orné d'un beau portrait choisi par la princesse Christian, est le premier volume d'une série baptisée « Eminent Women. »

— Les libraires de Londres, qui s'occupent du commerce de livres étrangers, viennent de se constituer en association. L'*Association of foreign booksellers*, qui a entre autres objets d'établir un tarif uniforme pour la vente des publications étrangères, a pour président M. H. Kleinau, le représentant de la maison Hachette.

Belgique. — *L'Enseignement primaire en Belgique; Résumé historique.* Sous ce titre, M. Ernest Matthieu publie en une brochure in-8 de 33 pages le travail qu'il a communiqué au troisième Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Bruxelles du 3 au 8 septembre 1894. Cette étude atteste une fois de plus que tout ne date pas dans le monde de la fin du siècle dernier, et que nos ancêtres, pour n'être pas affligés de budgets ruineux pour des Ministères de l'instruction publique, n'en donnaient pas moins l'instruction à tous ceux qui voulaient, ou qui étaient dignes de la recevoir.

— M. Armand d'Herbomez vient de faire paraître en deux volumes in-8 (Tournai et Paris, Casterman), une *Histoire des châtelains de Tournai de la maison de Mortagne*, qui apporte à l'histoire du Tournaisis et du nord de la France, aux XIIᵉ et XIIIᵉ siècles, une contribution utile. Le second volume du travail de M. d'Herbomez est en quelque sorte le Cartulaire des châtelains de Tournai, reconstitué par l'auteur avec des documents puisés dans des dépôts d'archives très divers. C'est une série importante de documents inédits, parmi lesquels les deux chartes communales du Bruille à Tournai et de Mortagne (Nord) ne seront sans doute pas les moins appréciées.

— Nous avons reçu le tirage à part d'un remarquable travail de M. Emmanuel Cosquin (in-8 de 24 p. Bruxelles, Polleunis et Centerick; Paris, Bouillon), *Les Contes populaires et leur origine, dernier état de la question*, lu au congrès scientifique des catholiques, tenu à Bruxelles l'automne dernier. M. Cosquin, qui a publié avec tant de soin et d'érudition les *Contes*, défend contre M. Andrew Lang et M. Joseph Bédier, renforcé de M. Brunetière, une opinion qu'il a émise et, suivant nous, si bien prouvée touchant la source la plus abondante des contes populaires. Il ne nous est pas possible d'analyser sa très intéressante dissertation, mais nous en donnerons la conclusion : « Plus on étudiera de près la question, plus on recueillera de contes surtout en Asie, et plus on reconnaîtra que la thèse de l'origine non seulement asiatique, mais indienne, de nos contes populaires est la seule vraie. »

Espagne. — M. le chevalier E. Portal publie une attachante étude sur l'*Italie et la France pendant le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique* (Madrid, gr. in-8 de 15 p. tiré de *Pro patria*, livraison de mars 1895). Félicitons cet « Italien de race française. » comme il s'appelle, d'avoir si bien raconté « comment les deux sœurs latines, la France et l'Italie, ont célébré le glorieux anniversaire de la découverte du nouveau monde. » Sa relation est couronnée par un index bibliographique où l'on remarque surtout cette singulière thèse du comte de Baroncelli-Javin (d'Avignon) : *Colomb est Provençal.*

— *Datos por la historia biografica de Valladolid.* Sous ce titre modeste le licencié Don Casimiro Gonzales Garcia-Valladolid a réuni un nombre consi-

dérable de renseignements puisés à de bonnes sources, qui seront d'un grand secours pour les futurs historiens de Valladolid. Ils forment deux in-12 de 800 pages et sont en vente à Valladolid, chez Cuesta.

Italie. — Le célèbre professeur de l'Université de Pise, M. Alessandro d'Ancona, complète son édition (1889) du Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la publication d'un *Indice alfabetico* qui sera très utilement consulté (Città di Castello, in-8 de 41 p.). Rappelons que l'éminent critique a enrichi son édition des impressions de voyage du philosophe périgourdin d'un très remarquable essai bibliographique des voyages en Italie qu'il aura, nous l'espérons, la prochaine occasion d'augmenter en le réimprimant.

— M. Antonio Palomes, auteur d'une histoire des *Normands en Sicile*, dont le *Polybiblion* a eu l'occasion de faire l'éloge, vient de publier un beau volume pour le trois centième anniversaire de la mort de saint Philippe de Neri (*Pel terzo centenario della morte di san Filippo Neri, ricordo dell' Oratorio di Palermo, compilato ed edito da Antonio Palomes*. Palerme, in-4 de 132 p.). M. Palomes a réuni les hommages de plus de cinquante érudits ou littérateurs qui, en prose ou en vers, et dans différentes langues, ont tenu à célébrer la mémoire du glorieux fondateur de l'Oratoire. Ce volume, imprimé avec luxe, est orné de seize illustrations.

Publications nouvelles. — *Die Glaubwürdigkeit unserer Evangelien*, von H. Boese (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Theologische Bibliothek. XX. Dogmengeschichte*, von J. Schwane. Zweiter Band (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *L'Immortalité chrétienne*, par l'abbé M. Caron (in-18, Haton). — *Éclaircissements sur les œuvres mystiques de Saint-Jean de la Croix*, par le P. Ludovic de Besse (in-18, Oudin). — *De l'Oraison*, par le R. P. de Caussade (in-18, Lecoffre). — *Jésus Rédempteur*, par l'abbé M. Caron (petit in-12, Haton). — *Vade-mecum salésien de la jeune chrétienne, pensées et conseils de saint François de Sales*, recueillis par Un missionnaire de Saint-François de Sales (in-24, Delhomme et Briguet). — *Pleine de grâce*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Le Bouddhisme, précédé d'un essai sur le Védisme et le Brahmanisme*, par G. de Lafont (in-18, Chamuel). — *Les Erreurs de l'Église en droit naturel et canonique sur le mariage et le divorce*, par L.-A. Dessaulles (in-18, Pedone). — *Explication élémentaire du droit criminel*, par P. Rambaud (in-18, Chevalier-Marescq). — *Documents de criminologie rétrospective. Bretagne XVIIe et XVIIIe siècles*, par les docteurs A. Corre et P. Aubry (grand in-8, Masson). — *La Connaissance*, par M.-J. Gardair (in-18, Lethielleux). — *Le Contrat de travail*, par Hubert-Valleroux (in-8, Rousseau). — *Justice pour les enfants*, par l'abbé E. Fourié (in-8, Montpellier, bureaux de la « Croix méridionale »). — *La Question ouvrière en Angleterre*, par P. de Rousiers (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Eléments de psychologie humaine*, par Van Biervliet (in-8, Alcan). — *Les Émotions*, par le docteur Lange (in-18, Alcan). — *Recherches sur les lois de la circulation pulmonaire, sur la fonction hémodynamique de la respiration et l'asphyxie, suivies d'une étude sur le mal de montagne et de ballon*, par le docteur L. Germe (gr. in-8, Masson). — *Traité élémentaire d'électricité*, par J. Joubert. 3e édit. (petit in-8, Masson). — *La Peinture anglaise contemporaine*, par R. de la Sizeranne (in-18, Hachette). — *Choix de panégyriques et plans de discours des plus célèbres orateurs contemporains en l'honneur de la Vénérable Jeanne d'Arc*, par l'abbé J. Guillermin (in-8, Bloud et Barral). — *Simples Poèmes*, par Charles Audic (in-18, Lemerre). — *L'Iris exaspéré*, par A. Mithouard (in-18, Lemerre). — *Regards intimes*, par C. de Pomairols (in-18, Lemerre). — *A travers les pensées. Les Teintes sombres, état d'âme*, par F. Moulin (in-18, Fischbacher). — *Les Nibelungen*, poème,

trad. de l'allemand par E. de Laveleye (2 vol. in-18 cart., Flammarion). — *Le Petit Eyolf*, drame en trois actes, par H. Ibsen, trad. par le comte Prozor (in-18, Perrin). — *Le Chemin de Paradis, mythes et fabliaux*, par C. Maurras (in-18, Calmann-Lévy). — *Libre*, par A. Dumesnil (in-18, Lemerre). — *Petite Amie*, par Vigné (in-18, Lemerre). — *Amour d'Orient*, par P. Maël (in-18, Flammarion). — *L'Ile à hélice* (1re partie), par J. Verne (in-18, Hetzel). — *Le Sentier des larmes*, par L. de Larmandie (in-18, Librairie de l'Art indépendant). — *Études de littérature et d'art*, par G. Larroumet, 3e série (in-18, Hachette). — *Précis de géographie*, par M. Dubois et C. Guy (in-8, Masson). — *Les Vosges*, par G. Fraipont (gr. in-8, Laurens). — *Une Visite à Orléans*, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *De Saint-Louis à Tripoli, par le lac Tchad*, par le lieutenant-colonel Monteil (gr. in-4, Alcan). — *En Amérique, souvenirs de voyage et notes scientifiques*, par H. de Varigny (in-18, Masson). — *Les Juifs, leur passé, leur présent, leur avenir, étudié dans l'Écriture Sainte et la tradition*, par l'abbé Doublet (in-18, Berche et Tralin). — *Saint Césaire, évêque d'Arles (503-543)*, par l'abbé Mahnory (in-8, Bouillon). — *Sainte Angèle Mérici*, par l'abbé L. Bouthors (in-8, Abbeville, Paillart). — *Esprit et vertus du missionnaire des pauvres, C.-J. Eugène de Mazenod, évêque de Marseille*, par le R. P. E. Baffie (in-8, Delhomme et Briguet). — *Mgr Freppel, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (in-8, Delhomme et Briguet). — *Frédéric Ozanam*, par J. Laur (in-8, Abbeville, Paillart). — *Maurice Maignen. Les Œuvres ouvrières*, par V. de Marolles (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Précis d'histoire moderne et contemporaine*, par F. Corréard (in-8, Masson). — *Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226)*, par C. Petit-Dutaillis (gr. in-8, Bouillon). — *Le Roi Stanislas et Marie Leczinska*, par la marquise des Réaulx (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Maréchal de Ségur (1724-1801), ministre de la guerre sous Louis XVI*, par le comte de Ségur (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires de Barras*, publiés par G. Duruy (2 vol. in-8, Hachette). — *Émigrés et chouans*, par le comte G. de Contades (in-8, Perrin). — *Mémoires du comte de Paroy (1789-1797)*, publiés par E. Charavay (in-8, Plon et Nourrit). — *Napoléon et les Cardinaux noirs (1810-1814)*, par Geoffroy de Grandmaison (in-18, Perrin). — *Le Duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette*, par G. Maugras (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Diable et la Révolution*, par L. Taxil (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Peuple. Nos fils*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *L'École normale de l'an III*, par P. Dupuy (gr. in-8, Hachette). — *Choiseul à Rome, lettres et mémoires inédits (1754-1757)*, par le vicomte M. Boutry (in-8, Calmann-Lévy). — *L'Alliance autrichienne*, par le duc de Broglie (gr. in-8, Calmann-Lévy). — *Russes et Prussiens. Guerre de Sept ans*, par A. Rambaud (in-8, Berger-Levrault). — *Le Maréchal de Saint-Arnaud en Crimée*, par le docteur Cabrol (in-8, Tresse et Stock). — *Campagne de la Loire en 1870-1871, Josnes, Vendôme, le Mans*, par P. Lehautcourt (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Mémoires du général baron Roch Godart, 1792-1815*, publiés par J.-B. Antoine (in-8 cartonné, Flammarion). — *Souvenirs de guerre du général baron Pouget*, publiés par Mme de Boisdeffre, née Pouget (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, par A. Lerosey (in-8, Abbeville, Paillart). — *Correspondance du cardinal de Granvelle (1584)*, publiée par M. C. Piot. Tome XI (Bruxelles, Hayez, gr. in-4 cartonné). — *Lettres intimes de Joseph Mazzini*, publiées par E. Melegari (in-18, Perrin). — *Lettres du maréchal Bosquet (1830-1858)* (in-8, Berger-Levrault). — *Diderot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, par A. Collignon (in-18, Alcan). — *Nos Édiles*, par E. Gay (gr. in-8, « Nouvelle Revue française illustrée »). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Théologie dogmatique. Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat *Christianus Pesch* T. I. Institutiones propaedeuticae ad sacram theologiam (I. De Christo legato divino. II. De Ecclesia Christi. III. De locis theologicis). 427
Cours de théologie catholique (*le chanoine Jules Didiot*). T. II. Logique surnaturelle objective. 29
Cours complet de religion catholique à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne (*le R. P. Sifferlen*). Cours supérieur. Classe de troisième : La Révélation ancienne et le symbole ; classe de seconde : La Révélation chrétienne et la morale ; classe de rhétorique ; L'Église, la grâce et les sacrements ; classe de philosophie : L'Histoire de l'Eglise 131
Das apostolische Symbol. Seine Entstehung, sein geschichtlicher Sinn, seine ursprüngliche Stellung im Kultus und in der Theologie der Kirche. Ein Beitrag zur Symbolik und Dogmengeschichte (*D. Ferdinand Kattenbusch*). Erster Band. Die Grundsgestalt des Taufsymbols. 223
De la Confirmation et de l'âge auquel il convient d'y admettre . . . 133
Étude théologique sur les ordinations anglicanes (*A. Boudinhon*) . . 457

Liturgie. Chants ecclésiastiques. De la Consécration épiscopale, d'après le pontifical romain (*Christian Defrance*) 457
Le Sacrement de l'Ordre, d'après le Pontifical romain (*Christian Defrance*) 457
L'Office divin. Origine et beautés du bréviaire romain (*l'abbé P. Rambaud*. 146
Psautier accentué pour les vêpres du dimanche et des fêtes (*l'abbé J. Sabouret*) 147
Cantica Sion. 220 chants latins anciens et nouveaux recueillis par *le P. G. Jung*. 146
Caecilia. Recueil de chants sacrés (*l'abbé H. Poivet*) 147
Introduction aux mélodies grégoriennes (*Boyer d'Agen*). 234

Théologie parénétique. Éloquence sacrée. Sermons d'Avent (*Mgr Gay*). 135
Troisième année de prédication. Cinquante-deux prônes sur le Décalogue (*l'abbé Plat*) 137
La Parole de l'Évangile au collège. Instructions morales aux jeunes gens sur le saint vangile (*l'abbé J. Tissier*) 136
Les Familles bibliques. Conférences (*le R. P. A. Matignon*). 6e série. La Sainte Famille 142
La Troisième Béatitude. La Douleur et le découragement ; conférences aux femmes chrétiennes (*Mgr Turinaz*). 31
Les Chefs-d'œuvre oratoires de *l'abbé Combalot*, publiés d'après les manuscrits de Mgr Ricard 135

Ascétisme. Ouvrages de dévotion. La Douleur et la mort. Entretiens et discours (*le R. P. Jean Vaudon*). 134
La Propagation du sacerdoce (*le P. Ramus*) 138
Les Méditations du prêtre séculier (*l'abbé Combalot*) recueillies et publiées par Mgr Ricard. 139
Le Prêtre auprès des malades et des mourants (*le R. P. Paul Stub*). . 139

La Sainte communion, moyen par excellence pour conserver et multiplier les vocations ecclésiastiques. Lettres à un directeur de séminaire, par un de ses confrères 138
Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance (*l'abbé Dumax*) 140
Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie. Mois de Marie de la jeune chrétienne (*l'abbé Dumax*) 141
Aux mères chrétiennes. Entretiens et conseils avant et après le catéchisme (*l'abbé Dumax*) 141
La Guerre aux défauts. Petit traité tout en histoires sur la correction des défauts (*l'abbé Dumax*) 142
L'Obéissance enseignée aux enfants. Petit traité en histoires sur la désobéissance et la soumission (*l'abbé Dumax*) 142
Le Saint Rosaire de la Très Sainte Vierge, trad. de l'allemand du *R. P. Thomas Esser*, par *Mgr Amédée Curé* 143
Contemplations eucharistiques (*l'abbé Henry Bolo*) 143
Écrits choisis. Lettres, avis, maximes du *B. Antoine-Marie Zaccaria* . 144
Soliloques, ou Leçons de perfection chrétienne du *B. Paul de Sainte-Madeleine*, franciscain, trad. du latin par un religieux du même ordre 144
Novae editionis operum omnium *sanctae Hildegardis* experimentum curâ et studio sac. *A. Damoiseau* 29
Documenta quaedam Scripturae cum doctrinâ sanctae Hildegardis de rationalitate et de Antiquo dierum composita curâ et studio s. *A. Damoiseau*. 29
Règlement de vie chrétienne offert aux enfants de Marie (*le R. P. Fr. Neumeyr*), trad. du latin par un Père de la même Compagnie . . . 145
Pensées du Ciel. Petite anthologie de spiritualité offerte aux âmes chrétiennes (*le R. P. Lescœur*) 145
Nouvelles Fleurs (*curé d'Ars*), recueillies par *le R. P. Dom Germain Maillet-Guy* 145
La Charité pour les morts et la consolation pour les vivants (*J.-B. Gergerès*) 146

Apologétique. Controverse. Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation (*le R. P. Albert-Maria Weiss*) trad. de l'allemand par *l'abbé Lazare Collin*, avec la collaboration de *J. Migy*. T. VII et VIII. La Question sociale et l'ordre social, ou Institutions de sociologie 332
Catholicisme et protestantisme (*le R. P. P. S., missionnaire*), trad. de *Ch. de Saint-Martin*) 133
La Foi et l'incrédulité devant la raison et la science, les autorités et les faits (*le R. P. P. S., missionnaire.*) Trad. de *Ch. de Saint-Martin*. 131

Mélanges. Paroles de jubilé, discours prononcés par *S. S. Léon XIII* à l'occasion de son jubilé épiscopal, recueillis et expliqués par Un pèlerin. 224
L'Action nouvelle et nécessaire du clergé (Un docteur en théologie). . 73
Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France, 1re partie (*J.-B. Aubry*) 149
Quelques idées sur la théorie catholique des sciences et sur la synthèse des connaissances humaines dans la théologie (*Jean-Baptiste Aubry*) 147
Science catholique et savants catholiques (*le R. P. Zahm*), trad. de l'anglais par *l'abbé Flageolet* 430

Hétérodoxie. Heidenthum und Kabbala. Die Kabbalistische Mystik, (*S. Rubin*). 334

JURISPRUDENCE

Droit naturel. Leçons de droit social naturel (*le Dr Ed. Tardif*) . . 36

Droit international. Das in Deutschland geltende internationale Privatrecht (*T. Niemeyer*) 225

Droit civil. Théorie et pratique des fondations perpétuelles (*A. Geoffre de Lapradelle*) 503

Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*). T. VII. Contrats et obligations (articles 1101 à 1233) 504
Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie (*J. Lefort*). T. II. 504
Traité théorique et pratique de l'assurance en général (*Ch. de la Prugne*) 505
Le Homestead, ou l'Insaisissabilité de la petite propriété foncière (*Paul Bureau*) 505
Le Homestead, le foyer de famille insaisissable (*Louis-A. Corniquet*). . 506
Chambre du conseil (*M. Bertin*), 3e éd. par *Alphonse Bloch* et *Georges Breuillac* 508
Droit romain : du Prodigue. Droit français : du Conseil judiciaire (*Pierre Bouchez*) 507
Étude sur une réorganisation du notariat en France (*R. Hurson*). . . 508
Guide contentieux des voyageurs, baigneurs et hivernants en France (*Camille Derouet*) 458

Droit commercial. Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale (*Émile Muzard*). T. II 509
De la Responsabilité des propriétaires de navires et des armateurs (*Louis Thiébaut*). 509
Code de commerce mexicain, trad., annoté et précédé d'une introd. par *Henri Prudhomme*. 509

Droit industriel. Du louage de services ou contrat de travail, étude sur les rapports juridiques entre les patrons et les ouvriers employés dans l'industrie (*Georges Cornil*) 509
Le Code ouvrier, exposé pratique de la législation et de la jurisprudence, réglant le travail et les intérêts des ouvriers et des apprentis (*Louis André* et *Léon Guibourg*) 511

Droit rural. L'Avocat de l'apiculteur (*J.-J. Bachan*) 458

Droit public et administratif. Traité des eaux. Droit et administration (*Alfred Picard* et *C. Colson*). T. III. Cours d'eau navigables ou flottables, canaux de navigation. T. IV, 1re partie. Irrigations, desséchements, alimentation des communes, assainissement des villes. 511
Guide pratique de l'administration française (*A. Andréani*). 512
Réformes pratiques dans le régime des impôts (*Édouard Cohen*) . . . 513
Le Code des répartiteurs (*Henri Guillaud*). 458

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Philosophia scholastica, ad mentem S. Thomae exposita et recentioribus scientiarum inventis aptata (*P.-M. Brin, D.-A. Farges* et *D. Barbedette*). T. II. Psychologia, theodicea, ethica 481
Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale (*l'abbé Eug. Durand*) 482

Psychologie. Éléments de psychologie physiologique et rationnelle (*le docteur G. Surbled*) 312
Mémoire et imagination (*L. Arréat*) 313
Mémoire et imagination (poètes, musiciens, peintres et orateurs) (*Lucien Arréat*) 483
L'Abstraction et son rôle dans l'éducation intellectuelle (*Fréd. Queyrat*) 483
Théorie des concepts, existence, origine, valeur (*le P. Peillaube*). . . 484
Les Localisations cérébrales en psychologie. Pourquoi sommes-nous distraits? (*G. Hirth*). Trad. de *L. Arréat* 316
Théorie psychologique de l'espace (*Charles Dunan*) 485
Les Lois psychologiques du symbolisme (*Guill. Ferrero*) 486
La Liberté, 2e partie. Le Problème (*l'abbé C. Piat*) 488

Métaphysique. La Cientificomania (*J. Dominguez Berrueta*). . . . 490
Science et conscience, ou Théorie de la force progressive (*H. Kleffer*). T. II. L'Esprit de la loi 491
La Clef de la théosophie (*H.-P. Blavatsky*), trad. de l'anglais par *Mme H. de Neufville* 491
Dieu devant la science et la raison (*le P. A. Villard*) 492

Théorie de l'ondulation universelle. Essais sur l'évolution (*Basile Conta*). Trad. et notice biogr. par *Rosetti Tescanu* 314
Une Profession de foi rationnelle (*Léon Beaugrand*). 535
Esquisses du Tout universel (*Jacob*) 266

Morale et sociologie. L'Amitié, réflexions morales et philosophiques (*E.-M. Ommer*) 493
Honnête homme avant tout (*M.-J. Ribet*). 74
Les Règles de la méthode sociologique (*Émile Durkheim* 494
La Logique sociale (*G. Tarde*) 495
La Vie sociale, la morale et le progrès, essai de conception expérimentale (*le Dr Julien Pioger*) 496
La Cité moderne, métaphysique de la sociologie (*Jean Izoulet*). . . . 497
L'Homme (*Saint-Georges Mivart*), trad. de l'anglais par *M. J. Segond* . 487
Le Rôle moral de la bienfaisance (*Herbert Spencer*), trad. par *E. Cartelot* et *M. Saint-Léon* 499
L'Esprit nouveau dans l'action morale et religieuse (*l'abbé J. Crestey*) 501

Mélanges philosophiques. Dialogues entre de grands esprits et un vivant (*Amédée-H. Simonin*) 73
L'Histoire et la pensée, essai d'une explication de l'histoire par l'analyse de la pensée (*Claude-Charles Charaux*). 171

Histoire de la philosophie. Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. *Avencebrolis* Fons vitae. (*Clemens Baeumker*) 513
L'Esprit des races jaunes. Le Tao de *Laotseu*. Trad. du chinois par *Mat Gioi* (*Albert de Pouvourville*) 360
Le Philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence (*le P. Stanislas Le Gall*). 430

Enseignement. Pratique des examens littéraires en Chine (*le P. Étienne Zi Siu*) 34
La Enseñanza de la historia (*Rafael Altamira*). 335

Sciences sociales et politiques. Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*) 74
Les Lois sociologiques (*Guillaume de Greef*) 35
Les Bases économiques de la constitution sociale (*A. Loria*), trad. de l'italien par *A. Bonchard* 36
La Sociedad civil cristiana (*Pedro Schumacher*) 37
Le Contrat démocratique (*O.*) 74
Les Professions et la société en Angleterre (*Max Leclerc*) 514
Berlin et ses institutions administratives (*Oscar Pyfferoen*) 535
De l'Équilibre politique, du légitimisme et du principe des nationalités. (*A. de Stieglitz*). T. II. 225

Anthropologie et ethnologie. L'Humanité, son évolution, depuis la création jusqu'à la fin des temps (*J.-B. Reygasse*). 431
L'Homme-singe et les précurseurs d'Adam en face de la science et de la théologie (*Fr. Dierckx*) 516
Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples (*Gustave Le Bon*) . 37
Le Primitif d'Australie, ou les Non-Non et les Oui-Oui, étude d'ethnologie comparée (*Élie Reclus*) 206
La Contagion du meurtre. Étude d'anthropologie criminelle (*le docteur P. Aubry*). 314
La Criminalité politique (*Louis Proal*) 499

Physiologie. Les Centres moteurs corticaux chez l'homme (*Charcot* et *Pitres*) 315

Hygiène. Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique, sous la direction du docteur *J. Rochard* 316
Manuel d'hygiène athlétique à l'usage des lycéens, etc. 317
L'Éducation physique de la jeunesse (*le prof. Mosso* (*de Turin*). Trad. par *Bahar*. 317
Hygiène et assistance publique. Mission en Belgique et en Hollande (*le docteur C. Dalvaille*) 320

Pathologie. Diagnostic. Les États intellectuels dans la mélancolie (*G. Dumas*) 313
La Lèpre, observations et expériences personnelles (*le Dr Goldschmidt*). 320

Petit Compendium médical. Quintessence de pathologie thérapeutique et de médecine usuelle (*le docteur Ant. Bossu*). 321
Le Langage, la parole et les aphasies (*le docteur Ferrand*) 315
Bégaiement et autres défauts de prononciation (*le docteur Chervin*). . 321
Précis de bactériologie clinique (*le docteur Wurtz*) 318
Des Applications de la micrographie et de la bactériologie au diagnostic chirurgical (*le docteur Aubeau*) 318
Manuel de percussion et d'auscultation (*le docteur P. Simon*) 318
Pratique journalière de la médecine dans les hopitaux de Paris (*P. Lefert*). Aide-mémoire et formulaire du Manuel du médecin praticien. 319

Thérapeutique. L'Hydrothérapie dans les maladies chroniques et les maladies nerveuses (*les docteurs Beni-Barde* et *Materne*). . . . 317
Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques d'après le système Kneipp, etc. 318
Psycho-thérapie. Clinique de psycho-thérapie suggestive d'Amsterdam (*les docteurs A.-W. Van Renterghem* et *F. Van Eeden*). 311
L'Insomnie et son traitemeut (*le docteur M. de Fleury*) 319
De la Chirurgie du goitre. Ses conséquences (*le docteur de Vlaccos*) . . 319
Les Nouvelles Méthodes dans le traitement de la diphtérie (*le docteur Crésantignes*). 319
La Médecine rationnelle et expérimentale. Manuel des soins à donner avant l'arrivée du médecin (*le docteur Perrier*). 320
Travaux d'électrothérapie gynécologique, arch. semest. du docteur *Apostoli* 320
Traité expérimental de magnétisme, cours professé à l'École prat. de magnétisme et de massage (*le docteur Durville*). T. II. Physique magnétique 320
Le Massage et le magnétisme sous l'empire de la loi du 20 novembre 1892. Règlement statutaire de l'École pratique de magnétisme et de massage 320
Electrometria y transmision electrica de la energia (*Enrique Josiesta y Lopez*) 321
De la ranula (*Manuel Segala Estalella*) 321

Hypnotisme. Extase. La Suggestion ; son rôle dans l'éducation (*F. Thomas*) 312
L'Avenir de l'hypnose. Réflexions, etc., sur la nature et les effets du sommeil provoqué (*l'abbé Gombault*) 310
Le Spiritisme. Manuel scientifique et populaire (*le P. Franco*). Trad. par *Onclair* 309
La Stigmatisation, l'extase divine et les miracles de Lourdes. Réponse aux libres penseurs (*le professeur Imbert Gourbeyre*) 307
El Supernaturalismo de santa Teresa y la Filosofia medica (*Dr Arturo Peralès y Guttierrez*) 428

Sciences naturelles. Agriculture, etc. Promenades au Jardin des Plantes (*Pierre Damboile*) 13
Petit Dictionnaire d'agriculture, de zootechnie et de droit rural (*A. Larbaletrier*) 172
Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui, chronique agricole du Journal des Débats (*D. Zolla*). 1re série 150
L'Organisation agricole et la sécheresse de 1893 (*L. Dubois de Lhermont*) 75
Le Vin et le vin de fruits (*Pierre Andrieu*) 231
Aviculture industrielle (*Paul Devaux*) 76
Pêches et chasses zoologiques (*le marquis de Folin*) 75

Géologie. Papers and Notes on the Glacial Geology of Great Britain and Ireland (*Henry Carvill Lewis*). Edited from his unpublished mss. with an Introduction by Henry W. Crosskey 337
The Story of our Planet (*T. G. Bonney*) 38

Astronomie, météorologie. Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1895 230
Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1895. 227
L'Existence des projections distinctes du soleil à l'adresse des mondes du système (*l'auteur de « la Vérité sur les comètes, les météores et l'action solaire »*) 267
Le Pouvoir grossissant de l'atmosphère (*Aug. Tischner*). 267
Précis de météorologie endogène (*F. Canu*) 267

Mathématiques. Vorlesungen über Geschichte der Mathematik (*Moritz Cantor*) 231
Vorlesungen über Mathematik (*Leopold Kronecker*). Erster Band . . . 433
Cours d'analyse de l'Ecole polytechnique (*C. Jordan*). T. I. Calcul différentiel. T. II. Calcul intégral 39
Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale (*Ch. Méray*). 1re partie. 40
Corso di analisi algebrica (*Ernesto Cesaro*) 434
Sophus Lie's Vorlesungen über continuierliche Gruppen (*Georg Scheffers*) 338
Principes et développements de géométrie cinématique (*le colonel A. Mannheim*) 232
Le Calcul simplifié (*Maurice d'Ocagne*) 361
Récréations mathématiques (*Édouard Lucas*). T. IV 362

Art militaire. Pour nos soldats, conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire (*Gaston-Henri Niewenglowski et Louis Ernault*) 129
El Año militar español (*Estanislao Guiu y Martí*) 129
La Educación moral del soldado (*Enrique Ruiz Fornells*) 129
Organización militar de España y algunas potencias extranjeras (*Enrique Ruiz Fornells* et *Alfredo Melgar Mata* 130

Escrime. La Science du point d'honneur (*A. Croabbon*) 339

Graphologie. Grafologia (*Cesare Lombroso*) 516

Beaux-arts et art industriel. L'Art monumental des Égyptiens et des Assyriens (*L. Cloquet*) 8
Histoire de l'art pendant la Renaissance. III. Italie. La Fin de la Renaissance (*Eugène Müntz*) 6
La Peinture décorative au XIXe siècle. L'Œuvre de P.-V. Galland (*Henri Havard*) 7
La Gravure en pierres fines (*Ernest Babelon*) 41
L'Art indo-chinois (*A. de Pouvourville*) 42
Les Arts et les industries du papier en France (*Marius Vachon*) . . 434

BELLES-LETTRES

Folklore. Chansons populaires recueillies en Franche-Comté (*Charles Beauquier*) 235
Le Folklore de Lesbos (*G. Georgiakis* et *Léon Pineau*). 234

Grammaire. *Plinii Secundi* librorum dubii sermonis VIII reliquiae. Collegit et illustravit *J.-W. Beck*. 435
Maximilien de la Haize, grammairien montois ; De l'enseignement de la grammaire française, spécialement à Mons, avant le XVIIIe siècle (*Ernest Matthieu*) 220
Manuel d'ortografe française simplifiée (*Émile Ernault* et *Émile Chevaldin*) 42
Morfologia italiana (*prof. Egidio Gorra*) 362

Poésie. Poésies complètes (1850-1893) (*le Vte Henri de Bornier*). . . . 16
La Lande fleurie, poème (*Yves Berthou*) 18
Les Angoisses (*Edouard de Morsier*) 19
Fleurs des mornes (*Edmond Héraux*) 20
Toi, poème (*André Tory*) 22
La Chair souveraine (*Ernest Foissac*). 23
Les Adieux, poésies bretonnes (*Adine Riom*) 24
L'Ame de Jeanne Darc (*sic*), roman épisodique de la guerre de Cent ans (*P.-B. Gheusi*) 11
Heures perdues (*Adolphe Poisson*) 25
La Harpe de David, trad. en vers français du Psautier (*l'abbé P.-M. Malateste*) 27
A la jeunesse de France. Jeanne d'Arc, cantate, paroles de *G. Pavageau*, musique de C. Marcetteau 427
Flammes et flammèches (*Jean Casier*) 27
Le Cantique de la réconciliation des cœurs et du retour à l'unité (*l'abbé Joseph Lémann*) 27
Bébé qui chante, paroles et musique de *L. Xanrof*. 13

Œuvres poétiques (*Adam de Saint-Victor*), texte critique par *Léon Gautier* 43
Storia poetica di Orlando studiata in sei poemi (*Anna Volta*) 439
« L'Assedio di Firenze » (*Mambrino Roseo*), poema in ottava rima dichiarato con note critiche, storiche e biografiche da Ant. Dom. Pierrugues 151

Théâtre. Le Mystère de la Passion, texte du manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras, publié par *Jules-Marie Richard* 46
Jeanne d'Arc, drame en cinq actes, en vers, avec chœurs, édit spéciale pour la jeunesse, avec une lettre de Jules Barbier, musique de Ch. Gounod (*Henri Darbélit*) 25
Jeanne d'Arc, drame en cinq actes, avec chœurs et couplets (*Jehan Gr'eech*) 423
La Première Victoire de Jeanne d'Arc, drame en trois actes (*A. de Fortemolé*) 26
Le Théâtre de Polichinelle (*le Papa de Nénette*) 15
Le Gondolier de la mort, drame vénitien en 3 actes (*Ch. Leroy-Villars*). 173
Barbotin et Picquoiseau, comédie-vaudeville en 2 actes (*Antony Mars*). 173
Les Débuts d'un sous-préfet, comédie en 1 acte (*Paul Croiset*). . . . 173
Les Roches noires, comédie en 1 acte (*J. Leday*) 173
Les Pièces d'or, saynète (*Théodore Botrel*) 173
Voleur de pain, monologue (*le même*) 173
Le Cocher fumiste (*Daniel Autchitzky*) 173
Les Martyrs sous Néron, drame chrétien (*J. Simec*) 173
La Fronde, drame historique en 5 actes (*J. Simec*). 173
Guy de Commynes, ou les Drames d'Argenton-Château au xve siècle, (*l'abbé J. Martin-Donos*). 174
Jean de Harpedanne, ou la Prise de Fontenay par Du Guesclin le 9 octobre 1472 (*l'abbé J. Martin-Donos*) 174
Aymard de Nanteuil, ou les Bandits de la forêt de Mervent en 1562 (*le même*) 174
L'Abbé de Fénelon, apôtre des Savoyards, drame historique en 2 actes (*Henri Hello*). 174
La Foire de Séville, comédie bouffe en 2 actes (*Ch. Le Roy Villars*) . . 174
Les Bohémiennes, pièce en 3 actes, avec chants, et musique (*Mlle Gérard*) 174
Marguerite Morus, drame en 4 actes, avec chant et musique (*J. de la Magdelaine*) 174
Lucie d'Arislaw, drame en Écosse au xvie siècle, en 4 actes (*Marie J.*) 174
Almaïza, épisode de la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique en 1492, drame historique en 5 actes (*Marie Vernet*). 174
La Rose de la vallée, comédie en 3 actes (*Marie Vernet*). 174
Le Chemin de l'école. Les Enfants de la France. La Leçon de la poupée, saynètes (*Marie Guerrier de Haupt*). 174

Romans, contes et nouvelles. Contes pour les bibliophiles (*Octave Uzanne et A. Robida*) 518
Ombres (*Francis Poictevin*) 97
En buissonnant (*Vigné d'Octon*) 98
Joyeuse ville (*Albert Cim*) 99
Feuilles à l'envers (*Maurice Montégut*) 99
Lettres ouvertes (*Xanrof*) 99
Tentation (*André Theuriet*) 99
Le dynamiteur (*R.-L. Stevenson*), trad. de l'anglais par *Art*. 99
Les Madeleines (*Pierre Sales*) 100
Aveux de femme (*Ernest Daudet*) 102
Bonheur méconnu (*Mary Floran*) 103
Après le Roman (*Louise Mussat*) 103
Mariage de convenance (*Lucien Trolignon*) 104
Les Élans d'Élodie (*Mme de Nanteuil*) 104
La Muse de Lilia (*J. de Jiacer*) 104
Hélas ! (*Rhoda Broughton*) trad. par *A. Chevalier* 105
Mariage difficile (*de Grafenthal*) 105
Au pays de Bernadette (*Mme Marie de Besneray*) 106
Terre de Lourdes (*Boyer d'Agen*) 106
Perle fausse (*Adolphe Chenevière*) 108
Puymirol (*Camille Vergniol*) 110
Fidelka (*Henry Gréville*) 111
Le Lys rouge (*Anatole France*) 112

Humble amour (*René Bazin*) 289
L'Amour à nu (*Henri Kistemakers fils*) 290
Une Passade (*Willy* (*Henri Gauthier-Villars*) 290
Stania (*George du Vallon*). 290
Les Kardan (*Alhaizas*) 291
Mer bénie (*Pierre Maël*) 291
Fille et fiancée (*la comtesse de Beaurepaire*) 291
Carlistes et Christinos (*le comte de Saint-Aulaire*) 292
Oreste et Pylade (*la vicomtesse de Pitray*) 292
Amours de jeune (*Hector Malot*) 293
Deux femmes (*Gaston Volnay*) 293
Mouffetard Ier (*Jules Gros*) 293
La Duchesse de Rosenwald (*de Nocé*). 294
Hassan le janissaire (*Léon Cahun*). 295
Le Renégat (*Augustin Filon*) 295
Chemises rouges (*Paul Gaulot*) 296
La Chevelure de Madeleine (*Jean Rameau*) 296
Mariage mystique (*Léon Barracand*) 298
La Petite Paroisse (*Alphonse Daudet*). 301

Ouvrages pour la jeunesse. Bohèmes et braves gens (*Mme de Bosguérard*) 15
Les Pupilles de Madeleine (*Marie de Harcoët*) 14
Amour de mère (*Mme de Witt*) 14
La Nouvelle Robinsonnette, aventures d'une fillette sur une île déserte, adapté du russe de *E. Granstrom*, par *L. Golschmann* et *Ernest Jaubert* 12
Chez l'oncle Louis (*Mlle de Lagrandval*) 14
Les Bonheurs de Pauline (*Mme de Bosguérard*) 16
Images enfantines. 13
La Gazette des enfants, recueil hebdomadaire en couleurs pour le premier âge, année 1894 12
Les Trois Apprentis de la rue de la Lune (*Georges Montorgueil*) . . . 12
La Semaine d'une petite fille (*Mlle Julie Gouraud*) 13
Une Partie de plaisir (*Roger Dombre*). 15
Mémoires d'une chèvre (*la comtesse de T.*). 15

Littératures anciennes et étrangères. Précis des littératures étrangères anciennes et modernes (*Eugène Bouchet*) 435
Les Héros et les héroïnes d'Homère (*A.-Ed. Chaignet*). 519
Virgile avant l'Énéide (*V. Duchataux*) 236
De Ausonii Mosella (*H. de la Ville de Mirmont*) 458
Geschichte der neueren Dramas (*Wilhelm Creizenach*). Erster Band. Mittelalter und Frührenaissance 46
Pétrarque, Boccace et les débuts de l'humanisme en Italie, d'après la Wiederbelebung des Classischen Alterthums (*Georg Voigt*). Trad. par *A. Le Monnier* 49
Dramaturgie der Neuzeit. Essays und Studien über das moderne Theater (*Ludwig Nelten*) 536
La Littérature scandinave (*L. Bernardini*) 242
Les Révoltés scandinaves (*Maurice Bigeon*). 51
Das Râmâyana und die Râma-Literatur der Inder (*Alexander Baumgartner*) 174

Littérature française. Poésie liturgique du moyen âge. Rythme et histoire. Hymnaires italiens (*le chanoine Ulysse Chevalier*) . . . 45
La Poésie lyrique et satirique en France au moyen âge (*Léon Clédat*). 45
Les Grands Écrivains français. Froissart (*Mary Darmesteter*). 48
Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo, considerata specialmente nelle sue attinenze con la letteratura italiana (*Pietro Toldo*) 437
Les Grands Écrivains français. Montaigne (*Paul Stapfer*). 341
La Poésie patriotique en France dans les temps modernes (*Ch. Lenient*) 237
Considérations sur la littérature française moderne (*Théodore Dupuy*). 460
Les Grands Écrivains français. Diderot (*Joseph Reinach*). 239
Les Grands Écrivains français. Joseph de Maistre (*Georges Cogordan*). 342
La Littérature catholique et nationale (*Léon Gautier*). 152
Génie et métier (*H. Parigot*). 521
Portraits intimes (*Adolphe Brisson*) 76

Épistolaires. Lettres de *Peiresc* publiées par *Philippe Tamizey de Larroque*. Tomes IV et V 523

Mélanges. Morceaux choisis des écrivains havrais, avec introduction, notices biographiques, notes explicatives et index de noms propres (*Charles Le Goffic*). 76

HISTOIRE

Géographie, cartes et voyages. Cartografia (*Eugenio Gelcich*). Manuale teorico-pratico con un sunto sulla storia della cartografia . 52
Carte de la Palestine ancienne et moderne (*A. Legendre* et *L. Thuillier*). 196
Carte de Madagascar accompagnée d'une notice (*Peregrinus*) 77
Pages détachées. Notes de voyage (*Paul Claverie*) 205
A la frontière de l'Est. Notes et souvenirs (*Michel Jacquemin*). . . . 268
De Paris au désert (*Charles Lallemand*). 8
De Montélimar à Constantinople par mer et retour à bicyclette (*le lieutenant Guyot*). 195
Quatre ans en exil. A travers l'Espagne, souvenirs, récits, voyages et anecdotes (*G. Bernard*) 157
Une Heure en Sicile. Un Coup d'œil sur le Portugal (*A. Boutroue*, . . 195
En zigzag aux Pays-Bas et sur les bords du Rhin (*J. de Beauregard* . 193
Voyages légendaires en Irlande (*l'abbé Domenech*) 194
De Tiflis à Persépolis (*Carle Lefèvre-Pontalis*). 9
Climbing and Exploration in the Karakoram-Himalayas (*William Martin Conway*) 55
Le Développement de l'Afrique (*Arthur Silva White*), trad. de l'anglais par *le Dr L. Verrier et Mlle L. Lindsay* 202
L'Algérie. Voyage de la délégation de la commission sénatoriale d'études des questions algériennes présidée par Jules Ferry (*Henri Pensa*) 197
Le Maroc d'aujourd'hui, d'hier et de demain (*Arthur de Ganniers*) . . 199
En Egypte (*Gabriel Thomas*). 196
Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika (*Franz Stuhlmann*). Ein Reisebericht mit Beiträgen von Dr Emin Pascha, in seinem Auftrage geschildert 155
L'Exploration du Sahara, étude historique et géographique (*P. Vuillot*) 198
Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad (*P. Brunache*) 201
Mes Grandes Chasses dans l'Afrique centrale (*Édouard Foa*) 11
Le Dahomey (*Édouard Foa*) 200
A travers l'Afrique australe (*Jules Leclercq*) 202
Madagascar. I. L'Ile et ses habitants. II. La Dernière Guerre franco-hova (1883-1885) (*G. Humbert*). 527
Madagascar et les Hova. Description. Organisation. Histoire (*J.-B. Piolet*) 527
Madagascar (*A. Milhaud*). 203
Les Dominicains et la Découverte de l'Amérique (*le R. P. Mandonnet*). 204
La Terre australe inconnue. Onze croisières aux Nouvelles-Hébrides (*Gaston Beaune*). 205
Besuch bei den Kannibalen Sumatras. Erste Durchquerung der unabhängigen Batak-Lande (*Joachim, Freiherr von Brenner*) 53

Histoire ancienne. Kleine Schriften (*Alfred von Gutschmid*) herausgegeben von Franz Rühl. Fünfter Band. Schriften zur Römischen und Mittelalterlichen Geschichte und Literatur 440
Les Divinités de la victoire en Grèce et en Italie (*André Baudrillart*). 361
Hérodote historien des guerres médiques (*Amédée Hauvette*) 441

Histoire de l'Église. Histoire de l'Église (*Fr.-X. Kraus*), trad. par *P. Godet et C. Verschaffel* 536
Cours d'histoire ecclésiastique à l'usage des grands séminaires (*l'abbé Rivaux*). 244
Histoire de l'Église, trad. de l'allemand du *docteur Funk*, par *l'abbé Hemmer* 344
Histoire de l'Église (*le cardinal Hergenrœther*), trad. par *l'abbé Bélet*. T. VIII 243
Le Vatican. Les Papes et la civilisation; le Gouvernement central de l'Église (*Georges Goyau, André Pératé* et *Paul Fabre*). 57

Les Papes (*le P. Marin de Boylesve*) 415
Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge (*le Dr Louis Pastor*). Trad. de l'allemand par *Furcy Raynaud*. T. III et IV 58
Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule (*l'abbé L. Duchesne*). T. I. Provinces du sud-est 162
Zur Entstehungsgeschichte der ständigen Nuntiaturen (*Anton Pieper*). 61

Hagiographie. Lipsanographie. Œuvres complètes de Mgr X Barbier de Montault. T. IX. Rome. VI : Hagiographie (1re partie). 32
La Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, conservée dans l'église d'Argenteuil (*A. Jacquemot*). 386
Histoire de la sainte Tunique d'Argenteuil, manuscrit inédit d'un bénédictin de Saint-Maur (*l'abbé Vanel*) 387
Le Miracle en France au XIXe siècle (*Arthur Loth*) 416
Notre-Dame de Pontmain (*Louis Colin*) 418
Ménologe, ou Livre d'or des curés et prêtres séculiers (*l'abbé Baurens de Molinier*) 418
La Croix et l'épée. Saints militaires et soldats français (*Charles d'Hallencourt*) 123
Les Vierges saintes (*Mme A. de Gentelles*). 419
Le Memorie dei SS. Apostoli Pietro e Paolo nella città di Roma con alcune notizie sul cimitero apostolico di Priscilla (*Orazio Marucchi*) . 387
Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem (*le P. M.-J. Lagrange*) . 389
Pierre le Vénérable, ou la Vie et l'influence monastiques au XIIe siècle (*Demimuid*) 390
Vita di San Giovanni di Matha, fondatore dell' ordine della Santissima Trinità per la redenzione degli schiavi. (*R. P. Callisto della Providenza*), trad. del francese dal *P. Saverio dell' Imm. Concezione*. . . 390
Cartulaire ou Histoire diplomatique de saint Dominique. T. Ier (*les PP. Balme et Lelaidier*). 391
Saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de l'heure présente. Les Objets perdus Le Pain des pauvres (*Mgr A. Ricard*). 392
Saint Bernard et le Château de Fontaines-lez-Dijon, étude historique et archéologique (*l'abbé Chomton*) 394
Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux (*l'abbé E. Vacandard*) . . . 396
Le Docteur angelique saint Thomas d'Aquin (*le chanoine Jules Didiot*) 398
Sainte Catherine de Sienne (*la comtesse de Flavigny*) 399
Histoire de saint Vincent Ferrier (*le P. Fages*) 401
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, des Frères Mineurs de l'Observance (*l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien*) 402
Jean Gerson, sa vie, son temps, ses œuvres (*A.-L. Masson*). 402
Le Bienheureux Jean d'Avilà (*le P. J.-B. Couderc*) 403
Saint François de Xavier, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux, Ire série (*le P. L.-Jos.-Marie Cros*) 403
Vie du Père Jacques Lainez, second général de la Compagnie de Jésus (*le P. Joseph Boero*), trad. de l'italien par *le P. Victor de Coppier* . 404
Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux (*le P. L.-Jos.-Marie Cros*) . . . 405
Histoire de Mlle Le Gras (Louise de Marillac) (*la comtesse de Richemont*) 405
Vie du Vénérable J.-B. Gault, prêtre de l'Oratoire, évêque de Marseille en 1643 (*l'abbé Payan d'Augery*). 406
Vie merveilleuse de la Vénérable Mère Agnès de Jésus, prieure du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Langeac (*Marie-Anne Catherine*) [*Marie-Emma Lachaud*] 406
La Vie de la Vénérable Mère Marie Poussepin, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Charité de la Présentation de la Sainte Vierge (*le docteur B.-Th. Poüan*) 407
La Vita di Sant' Alfonso de Liguori (*le cardinal Alphonse Capecelatro*). 408
La Vita del P. Lodovico da Casoria, 2e édit. (*le même*). 409
Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice et première supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers (*l'abbé H. Pasquier*). . . 410
Vie de la Révérende Mère Marie-Françoise, fondatrice de la Congrégation des religieuses du Saint-Nom de Jésus. 410
Vie de la Révérende Mère Saint-Augustin, née Anne Quinon, fondatrice et supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Marie-Joseph pour les prisons 411

Les Petites Sœurs des Pauvres, ou la Merveille du XIXe siècle (*Mme Abel Ram*). 412
Catinon-Menette (*l'abbé J.-B. Serres*). 412
Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado, à Lyon (*J.-M. Villefranche*) 412
Vie de Mgr Puginier, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique du Tonkin occidental (*E. Louvet*) 413
Histoire de la Vénérée Mère Marie-Philippine du Vivier, fondatrice de la Congrégation de Sainte-Marthe (*le chanoine H.-C. Toupin*) . . . 62
Paul de Magallon, capitaine et hospitalier (*le R. P. Pralon*). 79
La Vraie Bernadette de Lourdes (*Mgr Ricard*) 459
Félix André, ou Vie édifiante d'un congréganiste (*Fernand André*) . . 419
Petites Fleurs de la vie de la Vénérable Mère Marie de Sales Chappuis de l'ordre de la Visitation 419

Histoire générale du moyen âge et moderne. Histoire générale du IVe siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction d'Ernest Lavisse et Alfred Rambaud. T. I-IV 245
Kulturgeschichte des Mittelalters (*Dr Georg Grupp*). II. Band 443
Sommaire-mémento du cours d'histoire moderne de 1610 à 1789 (*Albert Chamberland*). (Préparation aux baccalauréats, nouveaux programmes) 537
Manuel du baccalauréat de l'enseignement secondaire Histoire (*F. Hauser*) 538
Histoire contemporaine (1789-1890), pour la classe de philosophie et pour le cours préparatoire à l'École spéciale militaire (*R. Suérus et E. Guillot*). 443
The Revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815 (*J.-H. Rose*) 447
Monumenta Germaniae Paedagogica. Schulordnungen, Schulbücher und pädagogische Miscellaneen aus den Landen deutscher Zunge.... (*Karl Kehrbach*). T. XVI. Ratio Studiorum et Institutiones Scholasticae Societatis Jesu, per Germaniam olim vigentes, collectae.... a *G.-M. Pachtler*. Vol. IV (1600-1832), ed. Bernhard Duhr 215

Questions du jour. Si le Pape doit être Italien (*G. Berthelet*) . . 344
Les Lettres de Henri Lasserre, à l'occasion du roman de Zola 459
Le Lourdes de Zola (*l'abbé J. Crestey*) 459
Lourdes. Hommes et choses (*l'abbé Domenech*). 417
L'Esclavage en Afrique et la croisade noire (*Joseph Imbart de la Tour*) 201
La Persécution fiscale. Les Impôts sur les congrégations 267
Un Péril national. La Politique d'asservissement économique des conservateurs. 536
Le Commerce et la colonisation à Madagascar (*Georges Foucart*) . . . 63
Frankreich, Russland und der Dreibund (*E. Heinrich Geffcken*) . . . 77
Un Protectorat disparu. L'Annexion de Tahiti et de ses dépendances (*E. Rouard de Card*) 362

Histoire de France. Histoire du siège d'Orléans (1428-1429). Mémoire inédit de *l'abbé Dubois*, publié par *Paul Charpentier*, précédé d'une notice sur l'auteur par Ch. Cuissard. 159
Histoire du cardinal de Richelieu (*Gabriel Hanotaux*). La Jeunesse de Richelieu (1585-1614). La France en 1614 65
Le Père Joseph et Richelieu (1577-1638) (*Gustave Fagniez*) 66
Les Causes financières de la Révolution française (*Charles Gomel*). Les Derniers Contrôleurs généraux 349
Mémoires et souvenirs (1789-1830). La Révolution, l'Empire et la Restauration (*Edmond Biré*) 528
Journal d'*Adrien Duquesnoy*, député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante (3 mai 1789-3 avril 1790), publié pour la Société d'histoire contemporaine par *Robert de Crèvecœur*. T. Ier, 3 mai-29 octobre 1789 ; t. II, 30 octobre 1789-3 avril 1790. 160
Lettres de *Marie-Antoinette*. Recueil des lettres authentiques de la Reine, publié pour la Société d'histoire contemporaine par *Maxime de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt*. T. I. 250
Mémoires de *Mme la duchesse d'Abrantès*. Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. T. II, III, IV, V 444
Napoléon, son caractère, son génie, son rôle historique (*Marius Sepet*). 253
Napoléon chez lui. La Journée de l'Empereur aux Tuileries (*Frédéric Masson*) 448

Napoléon Ier et les Israélites. La Prépondérance juive. Deuxième partie : Son Organisation (1806-1815) (*l'abbé Joseph Lémann*) 450
Mémoires de *Constant*, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour 449
Histoire de mon temps. Mémoires du *chancelier Pasquier*, publiés par *M. le duc d'Audiffret-Pasquier*. 2e partie : Restauration, II. 1820-1824. T. V 69
Lettres inédites du *baron Guillaume Peyrusse*, écrites à son frère André pendant les campagnes de l'Empire de 1809 à 1814, publiées d'après les manuscrits originaux, avec une notice sur Peyrusse, par *Léon-G. Pélissier* 127
La Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement de Louis XVIII dans l'île (*Georges Firmin-Didot*). 449
Histoire du second Empire (*Pierre de la Gorce*) 255
Notes et souvenirs pour servir à l'histoire du parti royaliste (1872-1883) (*le marquis de Dreux-Brézé*) 450

Histoire religieuse. Le Concile national de 1811, d'après les papiers inédits du cardinal Fesch, conservés aux archives de l'archevêché de Lyon (*Mgr Ricard*) 254
La Petite Église. Essai historique sur le schisme anticoncordataire (*le R. P. Jean-Emmanuel Drochon*) 67
Histoire générale de la Société des missions étrangères (*Adrien Launay*). 407
Les Missionnaires de France dans le Pacifique. Nouvelle-Calédonie (*Léon Fautrat*) 415

Histoire de l'enseignement. Chartularium Universitatis Parisiensis ; sub auspiciis Consilii generalis Facultatum Parisiensium, ex diversis bibliothecis tabulariisque collegit, cum authenticis chartis contulit, notisque illustravit *Henricus Denifle, O. P.*, auxiliante *Aemilio Chatelain*. T. III (1350-1394) 209
Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis. T. I. Liber Procuratorum nationis Anglicanae (Allemaniae), 1333-1406. Edd. *Henricus Denifle, O. P., et Aemilius Chatelain* 211
Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres en théologie dans l'Université de Paris ? (*le R. P. H. Denifle* 212
La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (*l'abbé P. Feret*). Moyen âge, t. I 212
Les Statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789. 2e part. (XVIe siècle) L'Université de Strasbourg et les Académies protestantes françaises ; Fasc. I, Gymnase, Académie et Université de Strasbourg (*Marcel Fournier et Charles Engel*) . . 212
Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui (*A. Dechevrens*) . 214
Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas (*L. Bertrand*) . . . 216
Le Séminaire de Grand-Beaulieu-lez-Chartres (*l'abbé P.-M. Renard*) . . 217
Le Monastère-Collège de Saint-Martial d'Avignon ; les Moines et les étudiants d'autrefois (*le chanoine E. Clément*) 218
Le Collège et le lycée d'Orléans (1762-1892) ; notes, souvenirs et documents (*L.-H. Tranchau*). 218
Les Jésuites et la pédagogie au XVIe siècle, Juan Bonifacio (*le R. P. Delbrel*) 219
Histoire de l'instruction publique en Hainaut ; l'Enseignement à Braine-le-Comte (*E. Matthieu*) 220
De l'Enseignement élémentaire en France aux XIe et XIIe siècles (*le R. P. C. Bernard*) 220
L'Instruction primaire en Eure-et-Loir avant 1789 (*l'abbé Haye*) . . . 221
L'Instruction publique à Mamers avant et pendant la Révolution (*Gabriel Fleury*). 221
Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par *J. Guillaume*. T. II. 3 juillet 1793-30 brumaire an II 221
L'Ecole centrale de Perpignan, 1796-1804 (*l'abbé Ph. Torreilles*) . . . 222

Histoire militaire et coloniale. Un Aide de camp de Napoléon. La Campagne de Russie (*le général comte de Ségur*) 126
Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin : 1794-1812 (*Henri Welschinger*) 262

La Prise de Bône et de Bougie, d'après des documents inédits (*le général comte de Cornulier-Lucinière*) (1832-1833) 128
Histoire des zouaves pontificaux (*René Bittard des Portes*) 124
Scènes de l'année terrible pendant la défense nationale (*Henri Sensine*) 128
La France moderne. L'Armée du Nord, 1870-1871, campagne du général Faidherbe (*Edmond Deschaumes*) 10
A l'assaut du pays des Noirs. Le Dahomey (*le commandant Grandin*) . 200
Notice sur le 111e territorial (*F. Bellanger*) 128
Histoire sommaire de la colonisation française (*Léon Deschamps*). . . 78
La Nouvelle-France, de Cartier à Champlain (1540-1603) (*N.-E. Dionne*). 204

Institutions et mœurs. Inventaire des arrêts du conseil d'État (Règne de Henri IV) (*Noël Valois*) 347
Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle (*C.-J. Beautemps-Beaupré*). Seconde partie. Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale. T. II et III, fasc. I 324
Les États de la vicomté de Turenne (*René Fage*). 323
La Vie en France sous le premier Empire (*le vicomte de Broc*). . . . 446
Essai sur l'histoire du théâtre, la mise en scène, le décor, le costume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène (*Germain Bapst*) 47

Histoire diplomatique. Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. Espagne, avec une introd. et des notes par *A. Morel-Fatio*, avec la collaboration de *H. Léonardon*. T. I : 1649-1700 248
La Diplomatie française et la ligue des neutres de 1780 (1776-1783) (*Paul Fauchille*) 531

Histoire locale. Paris révolutionnaire (*G. Lenôtre*). 9
De Montmartre à Montrouge, étude d'ethnographie parisienne (*Le Mansois Duprey*) 538
Le Louvre et son histoire (*Albert Babeau*). 7
Notices historiques sur la Révolution dans le département de l'Eure (*L. Boivin-Champeaux*) 532
Joannis de Capella cronica abbreviata dominorum et sanctorum abbatum Sancti Richarii. Nova editio quam summariis annotationibusque illustravit *E. Prarond*. 247
Histoire de Maguelone (*Frédéric Fabrège*). T. I. La Cité, les évêques, les comtes. 322
L'Ancienne baronnie de la Roche-Bernard (*Léon Maître*) 323
Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar (1697-1729) (*H. Baumont*) 324
Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine. Catalogue des Actes de Mathieu II, publié par *Le Mercier de Morière*. 330
Étude sur le pays de Retz L'Ancien Port-de-Prigny et le grand prieuré des Moutiers (dépendance du Ronceray) (*l'abbé Allard*) 325
Petites notes d'histoire gâtinaise. II. La Chapelle-la-Reine et son canton (*Eugène Thoison*) 326
2.000 ans d'histoire La Vallée d'Aulnay, Chatenay, Sceaux, Fontenay, Plessis-Piquet, Bagneux, etc. (*de Launay*) 326
Essoyes. Histoire et statistique avec pièces justificatives inédites (*l'abbé Auguste Pétel*). 326
Grasse, notes à la suite de l'inventaire des archives communales (*Paul Sénequier*). 327
Histoire de Lescure, ancien fief immédiat du Saint-Siège, et de ses seigneurs (*l'abbé Henri Graule*) 328
Histoire de Champdeniers (*Léo Desaivre*) 328
Les Municipalités du Puy pendant la période révolutionnaire ; leur fonctionnement, leurs actes (*Albert Boudon*). T. I 329
Histoire de l'abbaye de Fontaine-Jean, de l'ordre de Cîteaux (1124-1790) (*l'abbé Eugène Jarossay*). 329
Audijos, la Gabelle en Gascogne. Documents inédits publiés par la Société historique de Gascogne (*A. Communay*). 330
Abbaye royale de Notre-Dame des Clairets. Histoire et cartulaire (*le vicomte de Souancé*) 331
Cahier des paroisses et communautés du bailliage d'Autun pour les États généraux de 1789, suivis des cahiers des trois ordres et d'une

iconographie des députés de Saône-et-Loire, publiés par *A. de Charmasse* et précédés d'une introduction par P. Montarlot 332

Histoire étrangère. Geschichte des deutschen Volkes, seit dem Ausgang des Mittelalters (*J. Janssen*), fortgesetzt von *L. Pastor*. T. VII 350

Das Ceremoniell der Kaiserkrönungen von Otto I bis Friedrich II (*Anton Diemand*). 71

Quatre portraits de femmes. Episodes des persécutions d'Angleterre (*la comtesse R. de Courson*). 351

Henri VIII et les monastères anglais (*le R. P. Dom Francis Aidan Gasquet*). Trad. française publiée par *J. Sugné-Philipon* 163

West-Grinstead et les Caryll. Etude historique et religieuse sur le Comté de Sussex, en Angleterre (*Max de Trenqualéon*). 164

Les Influences française et germanique en Belgique au XIIIe siècle. La Querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes (1257) (*Charles Duvivier*) 257

Discursos leidos ante la Real Academia de Ciencias exactas, fisicas y naturales en la recepción publica del Exc^mo Sr D. *Aciscio Fernandez Vallin*. 71

ΈΡΓΑ ΑΝΑΣΤΑΣΙΟΥ Σ. ΒΥΖΑΝΤΙΟΥ, publié par *Alexandre Byzantios* . 538

Elenco dei capitani e degli uomini d'arme appartenenti agli stati della Chiesa che militarono con Malatesta Baglioni al servizio della repubblica di Firenze nella guerra del 1529-1530, pubblicato per cura di *Ant. Dom. Pierrugues* 151

La Sicile sous la monarchie de Savoie (*le vicomte Combes de Lestrade*) . 352

Jérusalem moderne. Histoire du mouvement catholique actuel dans la Ville sainte (*l'abbé Conil*) 259

Sir William Phips devant Québec. Histoire d'un siège (*Ernest Myrand*) 353

Biographies françaises. Les Médecins normands du XIIe au XIXe siècle. Biographie et bibliographie (*le docteur Roger* (*du Havre*). 305

Médecins, chirurgiens et barbiers (*le docteur Roger* (*du Havre*) . . . 306

Biographie médicale du Cambrésis (1300 à 1800) (*le docteur Napoléon Belval*). Revue et publiée par le docteur *A. Faidherbe* (de Roubaix) . 307

Le Chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran, 1788-1792 (*Pierre de Croze*) 78

Mémoires du *chevalier de Mautort*, capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (1752-1802), publiés par son petit-neveu, *le baron Tillette de Clermont-Tonnerre* . . 452

Un Curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët (1737-1802) (*Geoffroy de Grandmaison*). 356

Un Evêque de l'ancien régime sous la Révolution. M. de Maillé-La Tour-Landry (*le vicomte de Broc*) 261

Mémoires militaires du *baron Séruzier*, colonel d'artillerie légère, mis en ordre par son ami *Le Mière de Corvey*. 126

Madame Sans-Gêne et les femmes soldats, 1792-1815 (*Émile Cère*) . . 269

La Vraie Madame Sans-Gêne. Les Campagnes de Thérèse Figueur, dragon aux 15e et 9e régiments, 1793-1815, écrites sous sa dictée par *Saint-Germain Leduc* 268

Mémoires du *général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par *Fernand Calmettes*. T. III, 1799-1806 125

Casimir Périer, député de l'opposition, 1817-1830 (*Charles Nicoullaud*) . 170

Souvenirs d'un vieux précepteur (*Étienne Allaire*) 358

Lamennais, d'après sa correspondance et les travaux les plus récents (*le R. P. Mercier*) 454

Vie de Berryer (d'après des documents inédits) (*Ch. de Lacombe*). Berryer et la monarchie de Juillet 534

Le Maréchal Bosquet, souvenirs d'histoire locale (*Hilarion Barthety*). . 122

La Vie militaire du général Ducrot, d'après sa correspondance (1839-1871), publiée par ses enfants. 115

Le Dernier Maréchal de France, Canrobert (*le commandant Grandin*) . 121

Cinquante ans de vie militaire. Le Général de Laveaucoupet (*J. de la Faye*) 123

Le Duc de Magenta (*Gabriel Collin*) 119

Le Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta (*A. Rastoul*) 120

Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui. Ceux de demain (*Bernard Lazare*). 522

Ouvrages sur Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc (*Paul Croiset*) . . . 26
Jeanne Darc (*sic*), l'héroïne de la France. 420
Histoire populaire de Jeanne d'Arc, libératrice du royaume de France (*l'abbé Joseph Nicolas*) 421
Histoire de Jeanne d'Arc, d'après les travaux les plus récents, suivie du décret de Rome qui la proclame Vénérable, avec notes et pièces justificatives (*Ph.-H. Dunand*) 421
Vénérable Jeanne d'Arc (*Un moine de Fontfroide*) 422
Jeanne d'Arc (*H. Buffenoir*) 422
La Vénérable Jeanne d'Arc (*A. de Condé* 422
Vie de Jeanne d'Arc (1412-1431) (*Émile Keller*) 422
Jeanne d'Arc champenoise, étude critique sur la véritable nationalité de la Pucelle, d'après les documents officiels de son époque et les plus récentes publications (*E. Misset*) 423
Jeanne d'Arc champenoise, première réponse à M. l'abbé L'Hôte, professeur au grand séminaire de Saint-Dié (*E. Misset*) 423
Jeanne d'Arc, le duc de Lorraine et le sire de Baudricourt, contribution à l'histoire de la Pucelle et de la région lotharingique (*Léon Mougenot*) 423
Jeanne Darc (*sic*), preuves de son martyre à Rouen (*J.-E. Choussy*). . 424
Jeanne Darc (*sic*), sa vraie mission (*J.-E. Choussy*) 424
Les Juges de Jeanne d'Arc à Poitiers, membres du Parlement ou gens d'Église? (*Octave Raguenet de Saint-Albin*) 424
Jeanne d'Arc devant la Sacrée Congrégation des Rites (*le P. Pie de Langogne*) 425
Jehanne des Armoises, Pucelle d'Orléans (*Gaston Save*) 424
Études foreziennes. Les Deux Procès de Jeanne d'Arc et le manuscrit d'Urfé (*l'abbé Reure*) 424
La Colombe de la France, discours en l'honneur de Jeanne d'Arc (*l'abbé Léon Gauthey*) 426
L'Étendard de Jeanne d'Arc (*Gabriel Martin*) 426
Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé à Notre-Dame, le dimanche 22 avril 1894 (*le R. P. Feuillette*). 426
Jeanne d'Arc conservatrice du cœur de la France, panégyrique (*l'abbé Joseph Lémann*). 426
La Mission providentielle de Jeanne d'Arc, conférence (*le R. P. Ollivier*) 426
A propos des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc Vœux et espérances. Lettres à une supérieure générale de congrégation enseignante (*l'abbé Dunand*) 427
France-Album à Jeanne d'Arc 427

Biographies étrangères. Princesses byzantines. La très pieuse Irène-Anne Comnène (*Paul Adam*). 165
Jansénius, évêque d'Ypres, ses derniers moments, sa soumission au Saint-Siège. Étude de critique historique par des membres du séminaire d'histoire ecclésiastique établi à l'Université de Louvain. . . 169
Studi su Matteo Maria Boiardo, con ritratto e medaglia e fac-simile . 438
Vita di Francesco Arese (*R. Bonfadini*) 175
John Mac Gregor (*Edwin Hodder*) 359

Archéologie. Étude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France. Industrie wisigothique (*C. Barrière-Flavy*) . . 166
L'Église et le trésor de Conques (Aveyron), notice descriptive (*l'abbé A. Bouillet*) 453

Bibliothèques, bibliographie. La Biblioteca Bertoliana di Vicenza (*D. Bortolan et S. Rumor*). 265
Bibliographie des éditions de Simon de Colines (1520-1546) (*Ph. Renouard*). 72
Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie : Bibliographie (*les PP. Augustin et Aloys de Backer*). Seconde partie : Histoire (*le P. Auguste Carayon*). Nouvelle édition (*le P. Carlos Sommervogel*). Bibliographie, t VI : Otazo-Rodriguez. 455
Essai d'une Bibliographie historique de l'Enseignement secondaire et supérieur en France avant la Révolution (*A. Silvy*). 208
Bibliografia generale della scherma (*Jacopo Gelli*) 340

Mélanges historiques. Mélanges Julien Havet. Recueil de travaux d'érudition dédiés à la mémoire de Julien Havet (1853-1893) . . . 354

Lectures historiques (*Albert Sorel*) 264
Les Chars aux époques diverses (*le baron de Wismes*). 460
Les Maîtres de l'histoire. Renan, Taine, Michelet (*Gabriel Monod*) . . 263

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abrantès (la duchesse d'). . . . 444
Adam (Paul). 165
Adam de Saint-Victor 43
Agen (Boyer d') 106, 234
Alhaizas. 291
Allaire (Etienne) 358
Allard (l'abbé) 325
Altamira (Rafaël) 335
André (Fernand). 449
André (Louis). 511
Andréani (A. 512
Andrieu (Pierre) 231
Apostoli (le Dr) 320
Arréat (L.) 313, 316, 483
Ars (curé d') 145
Aubeau (le Dr). 318
Aubry (Jean-Baptiste 147, 149
Aubry (le Dr P.) 314
Audiffret-Pasquier (le duc d') 69, 529
Augery (l'abbé Payan) 406
Autchitzky (Daniel). 173
Avencebrol. 513
Bareau (Albert) 7
Babelon (Ernest). 41
Bachan (J.-J.) 458
Backer (le P. Aloys de) 455
Backer (le P. Augustin de) . . . 455
Baeumker (Clemens) 513
Bahar. 317
Balme (le R. P.) 391
Bapst (Germain). 47
Barbedette (D.) 481
Barbier de Montault (Mgr X.) . . 32
Barracand (Léon) 298
Barrière-Flavy (C.). 166
Barthety (Hilarion). 122
Baudrillart (André) 361
Baumgartner (Alexander). . . . 174
Baumont (H.) 324
Baurens de Molinier (l'abbé) . . 418
Bazin (René) 289
Beaucourt (le marquis de) . . . 250
Beaugrand (Léon) 535
Beaune (Gaston) 205
Beauregard (J. de) 193
Beaurepaire (la comtesse de) . . 291
Beauquier (Charles). 235
Beautemps-Beaupré (M.-C.-J.) . . 324
Beck (J.-W.) 435
Bélet (l'abbé). 243
Bellanger (F.) 128
Belval (le Dr Napoléon) 307
Beni-Barde (le D') 317
Bernard (le R. P. C.) 220
Bernard (G.) 157
Bernardini (L.) 242
Berrueta (J. Dominguez). . . . 490
Berthelet (G.) 344
Berthou (Yves) 18
Bertin (M.). 508
Bertrand (L.) 216
Besneray (Marie de) 106
Bigeon (Maurice). 51
Biré (Edmond) 528
Bittard des Portes (René) . . . 124
Blavatsky (H.-P.) 491
Bloch (Alphonse) 508
Block (Maurice) 74
Boero (le P. Joseph) 404
Boivin-Champeaux (L.) 532
Bolo (l'abbé Henry). 143
Bonfadini (R.). 175
Bonney (T.-G.) 38
Bornier (le vicomte Henri de) . . 16
Bortolan (D.) 265
Bosguérard (Mme de) . . . 15, 16
Bossi (le Dr Ant.) 321
Botrel (Théodore) 173
Bouchard (A.). 36
Bouchet (Eugène) 435
Bouchez (Pierre) 507
Boudinhon (A.) 457
Boudon (Albert) 329
Bouillet (A.) 453
Boutroue (A.) 195
Boyer d'Agen 106, 234
Boylesve (le P. Marin de) . . . 415
Brenner (le baron Joachim von) . 53
Breuillac (Georges). 508
Brin (P.-M.) 481
Brisson (Adolphe) 76
Broc (le vicomte de) . . . 261, 446
Broughton (Rhoda). 105
Brunache (P.). 201

Buffenoir (H.) 422
Bureau (Paul) 505
Byzantios (Alexandre) 538
Byzantios (Anastase-T.) 538
Cahun (Léon) 295
Callevaert (l'abbé) 169
Callisto della Providenza (le R. P.) 390
Calmetttes (Fernand) 125
Campanini 438
Cantor (Moritz) 231
Canu (F.) 267
Capecelatro (le cardinal Alphonse) 408, 409
Carayon (le P. Auguste) 455
Card (E. Rouard de) 362
Cartelot (E.) 499
Casier (Jean) 27
Catherine (Marie-Anne) 406
Cère (Emile) 269
Cesaro (Ernesto) 434
Chaignet (A.-Ed.) 519
Chamberland (Albert) 537
Charaux (Claude-Charles) 171
Charcot 315
Charmasse (A. de) 332
Charpentier (Paul) 159
Chatelain (Emile) 209, 211
Chenevière (Adolphe) 108
Chervin (le Dr) 321
Chevaldin (Emile) 42
Chevalier (A.) 105
Chevalier (Ulysse) 45
Chomton (l'abbé) 394
Choussy (J.-E.) 424
Cim (Albert) 99
Claverie (Paul) 205
Clédat (Léon) 45
Clément (le chanoine E.) 218
Clermont-Tonnerre (le baron Tillette de) 452
Cloquet (L.) 8
Cogordan (Georges) 342
Cohen (Edouard) 513
Colin (Louis) 418
Collin (Gabriel) 115
Collin (l'abbé Lazare) 332
Colson (C.) 511
Combalot (l'abbé) 135, 139
Combes de Lestrade (le vicomte) . 352
Communay (A.) 330
Condé (A. de) 422
Conil (l'abbé) 259
Constant 449
Conta (Basile) 314
Conway (William-Martin) 55
Coppier (le P Victor de) 404
Cornil (Georges) 509
Corniquet (Louis-A.) 506
Cornulier-Lucinière (le Gal cte de) . 128
Corvey (Le Mière de) 126
Couderc (le P. J.-B.) 403
Courson (la comtesse R. de) . . . 351
Creizenach (Wilhelm) 46
Crésantignes (le Dr) 319
Crestey (l'abbé J.) 459, 501
Crèvecœur (Robert de) 160
Croabbon (A.) 339
Croiset (Paul) 26, 173
Cros (le P. L.-J.-Marie) . . 403, 405
Croze (Pierre de) 78
Curé (Mgr Amédée) 143
Dalvaille (le Dr C.) 320
Damboile (Pierre) 13
Damoiseau (A.) 29
D'arbélit (André) 25
Darmesteter (Mary) 48
Daudet (Alphonse) 301
Daudet (Ernest) 102
Dechevrens (le R. P. A.) 214
Defrance (Christian) 457
Delbrel (le R. P.) 219
Demimuid 390
Denifle (le R. P. Henri) 209, 211, 212
Derouet (Camille) 458
Desaivre (Léo) 328
Deschamps (Léon) 78
Deschaumes (Edmond) 10
Devaux (Paul) 76
Didiot (le chanoine Jules) . 29, 398
Diemand (Anton) 71
Dierckx (Fr.) 516
Dionne (N.-E.) 204
Dombre (Roger) 15
Domenech (l'abbé) 194, 417
Dreux-Brézé (le marquis de) . . 450
Drochon (le R. P. Jean-Emmanuel) 67
Dubois (l'abbé) 159
Dubois de Lhermont (L.) 75
Duchataux (V.) 236
Duchesne (l'abbé L.) 162
Ducrot (le général) 115
Duhr (le R. P. Bernhard) 215
Dumas (G.) 313
Dumax (l'abbé) 140, 141, 142
Dunan (Charles) 485
Dunand (Ph.-H.) 421, 427
Dupuy (Théodore) 460
Duquesnoy (Adrien) 160
Durand (l'abbé Eug.) 482
Durkheim (Emile) 494
Durville (le Dr) 320
Duvivier (Charles) 257
Emin Pacha 155
Engel (Charles) 212
Ernault (Emile) 42
Ernault (Louis) 129
Esser (le R. P. Thomas) 143
Estalella (Manuel-Segala) . . . 321
Fabre (Paul) 57
Fabrège (Frédéric) 322
Fage (René) 323
Fages (le R. P.) 401
Fagniez (Gustave) 66
Faidherbe (le Dr A., de Roubaix) . 307
Farges (D.-A.) 481
Fauchille (Paul) 531
Fautrat (Léon) 415
Féret (l'abbé P.) 212
Ferrand (le Dr) 315
Ferrero (Guill.) 486
Feuillette (le R. P.) 426
Filon (Augustin) 295
Firmin-Didot (Georges) 449
Flageolet (l'abbé) 430
Flavigny (la comtesse de) . . . 399
Fleury (Gabriel) 221

Fleury (le Dr M. de) 319
Floran (Mary). 103
Foa (Edouard) 11, 200
Foissac (Ernest). 23
Folin (le marquis de) 75
Fornells (Enrique Ruiz) . . 129, 130
Fortemolé (A. de) 26
Foucart (Georges) 63
Fournier (Marcel) 212
France (Anatole). 112
Franco (le P.). 309
Funk (le Dr). 344
Ganniers (Arthur de) 199
Gasquet (le R.P. Dom Francis Aidan) 163
Gaulot (Paul). 296
Gauthey (l'abbé Léon). 426
Gauthier-Villars (Henri) [Willi] . 290
Gautier (Léon) 43, 152
Gay (Mgr) 135
Geffcken (E.-Heinrich). 77
Gelcich (Eugenio) 52
Gelli (Jacopo). 340
Gentelles (Mme A. de 419
Geoffroy de Grandmaison. 356
Géorgiakis (G.) 234
Geouffre de Lapradelle (A.) . . 503
Gérard (Mlle) 174
Gergerès (J.-B.. 146
Ghéusi (P.-B.). 11
Godet (P.) 536
Goldschmidt (le Dr) 320
Golschmann (L.) 12
Gombault (l'abbé 310
Gomel (Charles) 349
Gorra (Egidio) 362
Gouraud (Julie) 43
Gourbeyre (le professeur Imbert). 307
Goyau (Georges) 57
Grafenthal (de) 105
Grandin (le commandant) . 121, 200
Grandmaison (Geoffroy de) . . . 356
Granström (E.) 12
Graule (l'abbé Henri) 328
Gr'eech (Jehan) 26
Greef (Guillaume de) 35
Gréville (Henry). 111
Gros (Jules) 293
Grupp (Dr Georg). 443
Guerrier de Haupt (Marie) . . . 174
Guibourg (Léon 511
Guillaud (Henri). 458
Guillaume (J.,. 221
Guiu y Marti (Estanislao) . . . 129
Gutschmid (Alfred von). 440
Guttierrez (Dr Arturo Peralès y). 428
Guyot (le lieutenant) 195
Hallencourt (Charles d') 123
Hanotaux (Gabriel) 65
Harcoët (Marie de) 14
Haupt (Marie Guerrier de) . . . 174
Hauser (F.) 538
Hauvette (Amédée). 441
Havard (Henri) 7
Haye (l'abbé) 221
Hello (Henri). 174
Hemmer (l'abbé) 344
Héraux (Edmond) 20
Hergenröether (le cardinal). . . . 243
Hildegarde (sainte). 29
Hirth (G.) 316
Hodder (Edwin) 359
Huc (Théophile) 504
Humbert (G.) 527
Hurson (R.) 508
Imbart de la Tour (Joseph) . . . 201
Izoulet (Jean). 497
Jacob. 266
Jacquemin (Michel) 268
Jacquemot (A.) 386
Janssen (J.). 350
Jarossay (l'abbé Eugène) 329
Jaubert (Ernest). 12
Jiacer (J. de) 104
Joannes de Capella 247
Jordan (C.). 39
Josiesta y Lopez (Enrique) . . . 321
Jung (le P. G.) 146
Kattenbusch (Ferdinand). . . . 223
Kehrbach (Karl) 215
Keller (Emile) 422
Kistemakers fils (Henri) 290
Kleffer (H) 491
Kraus (Fr.-X.). 536
Kronecker (Léopold) 433
La Chapelle (Jean de). 247
Lachaud (Marie-Emma) 406
Lacombe (Ch. de). 534
La Faye (J. de) 123
La Gorce (Pierre de) 255
Lagrange (le P. M.-J) 389
Lagrandval (Mlle de) 14
Lallemand (Charles) 8
La Magdelaine (J. de) 174
Langogne (le P. Pie de) 425
Lao Tseu 360
Lapradelle (A. Geouffre de). . . 503
La Prugne (Ch. de). 505
Larbalétrier (A.). 172
La Rocheterie (Maxime de) . . . 250
Larroque (Philippe Tamizey de) . 523
Lasserre (Henri) 459
La Tour (Joseph Imbart de) . . . 201
Launay (Adrien) 407
Launay (de). 326
La Ville de Mirmont (H. de). . . 458
Lavisse (Ernest) 245
Lazare (Bernard) 522
Le Bon (Gustave) 37
Leclerc (Max). 514
Leclercq (Jules) 202
Leday (J.) 173
Lefert (P.). 319
Lefevre-Pontalis (Carle) 9
Lefort (J.) 504
Le Gall (le P. Stanislas) 430
Legendre (A.). 196
Le Goffic (Charles). 76
Lelaidier (le R. P.) 391
Lémann (l'abbé Joseph) 27, 426, 450
Le Mansois Duprey. 538
Le Mercier de Morière 330
Le Mière de Corvey 126
Le Monnier (A.) 49
Lenient (Ch.) 237
Lenôtre (G.) 9
Léon XIII (S. S). 224

Léonardon (M.-H.) 248
Le Roy Villars (Ch.) . . . 173, 174
Lescœur (le R. P.) 145
Lestrade (le vicomte Combes de) . 352
Lewis (Henry-Carwill) 337
Lhermont (L. Dubois de) 75
Lie (Sophus) 338
Lindsay (Mlle L.) 202
Lombroso (Cesare) 516
Lopez (Enrique Josiesta y) . . . 321
Loria (A.) 36
Loth (Arthur) 416
Louvet (E.) 413
Lucas (Edouard) 362
Maël (Pierre) 291
Maillet-Guy (le R. P. Dom Germain) 145
Maître (Léon) 323
Malateste (l'abbé P.-M.) 27
Malot (Hector) 293
Mambrino Roseo 151
Mandonnet (le R. P.) 204
Mannheim (le colonel A.) 232
Mars (Antony) 173
Marie-Antoinette (la Reine) . . . 250
Marti (Estanislao Guiú y) 129
Martin (Gabriel) 426
Martin-Donos (l'abbé J.) 174
Marucchi (Orazio) 387
Masson (A.-L.) 402
Masson (Frédéric) 448
Mat Gioi 360
Mata (Alfredo Melgar) 130
Materne (le Dr) 317
Matignon (le R. P. A.) 142
Matthieu (Ernest) 220
Mautort (le chevalier de) 452
Melgar Mata (Alfredo) 130
Méray (Ch.) 40
Mercier (le R. P.) 454
Migy (J.) 332
Milhaud (A.) 203
Misset (E.) 423
Molinier (l'abbé Baurens de) . . 418
Monod (Gabriel) 263
Montégut (Maurice) 99
Montorgueil (Georges) 12
Morel-Fatio (A.) 248
Morière (Le Mercier de) 330
Morsier (Edouard de) 19
Mosso, de Turin (le professeur) . 317
Mougenot (Léon) 423
Müntz (Eugène) 6
Mussat (Louise) 103
Muzard (Emile) 509
Myrand (Ernest) 353
Nanteuil (Mme de) 104
Nelten (Ludwig) 536
Neufville (Mme H. de) 491
Neumayr (le R. P. Fr.) 145
Nicolas (l'abbé Joseph) 421
Nicoullaud Charles) 170
Niemeyer (T.) 225
Niewenglowski (Gaston-Henri) . . 129
Nocé (de) 294
Nols (le P.) 169
Ocagne (Maurice d') 361
Octon (Vigné d') 98
Ollivier (le R. P.) 426
Ommer (E.-M.) 493
Onclair 309
Pachtler (le R. P. G.-M.) . . . 215
Parigot (H.) 521
Pasquier (l'abbé H.) 410
Pasquier (le chancelier) . . 69, 529
Pastor (L.) 58, 350
Pavageau (G.) 427
Payan d'Augery (l'abbé) 406
Peillaube (le P.) 484
Peiresc 523
Pélissier (Léon-G.) 127
Pensa (Henri) 197
Peralès y Guttierrez (Dr Arturo) . 428
Pératé (André) 57
Peregrinus 77
Perrier (le Dr) 320
Pesch (le P. Christian) 427
Pétel (l'abbé Auguste) 326
Peyrusse (le baron Guillaume) . . 127
Piat (l'abbé C.) 488
Picard (Alfred) 511
Pie de Langogne (le P.) 425
Pieper (Anton) 61
Pierrugues (Ant.-Dom.) 151
Pineau (Léon) 234
Pioger (le Dr Julien) 496
Piolet (J.-B.) 527
Pitray (la vicomtesse de) 292
Pitres 315
Plat (l'abbé) 137
Pline l'Ancien 435
Poictevin (Francis) 97
Poisson (Adolphe) 25
Poivet (l'abbé H.) 147
Portes (René Bittard des) . . . 124
Poüan (le Dr B.-Th.) 407
Pouvourville (A. de) . . . 42, 360
Pralon (le R. P.) 79
Prarond (E.) 247
Proal (Louis) 499
Prudhomme (Henri) 509
Pyfferoen (Oscar) 535
Queyrat (Fréd.) 483
Raguenet de Saint-Albin (Octave) . 424
Ram (Mme Abel) 412
Rambaud (Alfred) 245
Rambaud (l'abbé P.) 146
Rameau (Jean) 296
Ramus (le R. P.) 138
Rastoul (A.) 120
Raynaud (Furcy) 58
Reclus (Elie) 206
Reinach (Joseph) 239
Renard (l'abbé P.-M.) 217
Renouard (Ph.) 72
Reure (l'abbé) 424
Reygasse (J.-B.) 431
Ribet (M.-J.) 74
Ricard (Mgr) 135, 139, 254, 392, 459
Richard (Jules-Marie) 46
Richemont (la comtesse de) . . . 405
Riom (Adine) 24
Rivaux (l'abbé) 244
Robida (A.) 518
Rochard (le Dr J.) 316
Roger (le Dr) (du Havre) . . 305, 306
Rose (J.-H.) 447

Rouard de Card (E.) 362
Rubin (S.) 334
Ruhl (Franz) 440
Ruiz Fornells (Enrique) . . 129, 130
Rumor (S.) 265
Sabouret (l'abbé J.) 147
Saint-Albin (Octave Raguenet de). 424
Saint-Aulaire (le comte de). . . 292
Saint-Georges Mivart 487
Saint-Germain-Leduc 268
Saint-Julien (l'abbé H. de Surrel de) 402
Saint-Léon (M.) 499
Saint-Martin (Ch. de) . . . 131, 133
Saint-Victor (Adam de) 43
Sainte-Madeleine (le B. Paul de) . 144
Sales (Pierre). 100
Save (Gaston). 424
Saverio dell' Imm. Concezione (le R. P.) 390
Scheffers (Georg) 338
Schumacher (Pedro) 37
Segala Estalella (Manuel) . . . 321
Segond (M.-J.) 487
Ségur (le général comte de). . . 126
Sénequier (Paul). 327
Sensine (Henri) 128
Sepet (Marius) 253
Serres (l'abbé J.-B.). 412
Sérizier (le baron). 126
Sifferlen (le R. P.) 131
Silvy (A.) 208
Simec (J.) 173
Simon (le Dr P. 318
Simonin (Amédée-H.) 73
Siu (le P. Etienne Zi) 34
Sommervogel (le P. Carlos) . . . 455
Sorel (Albert). 264
Souancé (le vicomte de) 331
Spencer (Herbert) 499
Stapfer (Paul) 341
Stevenson (R.-L.) 99
Stieglitz (A. de). 225
Stub (le R. P. Paul) 139
Stuhlmann (Franz) 155
Sugné-Philipon 163
Subbled (le Dr G.) 312
Surrel de Saint-Julien (l'abbé H. de) 402
Tamizey de Larroque (Philippe) . 523
Tarde (G.) 495
Tardif (Dr Ed.) 36
Tescanu (Rosetti) 314
Theuriet (André) 99
Thiébault (le général baron) . . 125
Thiébaut (Louis). 509
Thoison (Eugène) 326
Thomas (F.) 312
Thomas (Gabriel). 196
Thuillier (L.). 196
Tillette de Clermont-Tonnerre . 452
Tischner (Aug.) 267
Tissier (l'abbé J.) 136
Toldo (Pietro). 437
Torreilles (l'abbé Ph.) 22
Tory (André). 22
Toupin (le chanoine H.-C.) . . . 62
Tranchau (L.-H.) 218
Trenqualéon (Max de) 164
Trotignon (Lucien) 104
Turinaz (Mgr) 31
Uzanne (Octave) 518
Vacandard (l'abbé E.) 396
Vachon (Marius). 434
Vallin (Acisclo-Fernandez) . . . 71
Vallon (George du) 290
Valois (Noël) 347
Van Eeden (F.) 311
Vanel (l'abbé). 387
Van Renterghem (le Dr A.-W.) . . 311
Vaudon (le R. P. Jean). 134
Vergniol (Camille) 110
Vernet (Marie 174
Verrier (le Dr E.) 202
Verschaffel (C.). 536
Vianey (le Bn), curé d'Ars . . . 145
Vigné d'Octon 98
Villard (le P. A.) 492
Villefranche (J.-M.). 412
Vlaccos (le Dr de) 319
Voigt (Georg) 49
Volnay (Gaston) 293
Volta (Anna) 439
Vuillot (P.) 198
Weiss (le R. P. Albert-Maria) . . 332
Welschinger (Henri) 262
White (Arthur-Silva) 202
Willy (Henri Gauthier-Villars) . 290
Wismes (le baron de) 460
Witt (Mme de) 14
Wurtz (le Dr) 318
Xanrof (L.). 13, 99
Zaccaria (le B. Antoine-Marie) . . 144
Zahm (le R. P.) 430
Zi (Siu) (le P. Etienne) 34
Zolla (D.) 150

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Abel (Charles), 542. — Beauchet-Filleau (Henri), 368. — Bonnassieux (Pierre), 540. — Broglie (l'abbé Paul de), 539 — Burdeau (Auguste-Laurent), 79. — Cantu (Cesare), 363 — Cayley (Arthur), 272. — Dahlgren (F.-A.), 368. — Doucet (Camille), 461. — Druhen (le Dr Ignace), 541. — Dujardin-Beaumetz (le Dr Georges), 271. — Freytag (Gustave), 462. Gandy (Georges), 81. — Hue (Fernand), 80. — Ixart (José), 542. — La Sicotière (L. de), 268. — Macé (Jean), 80. — Maclean (John), 368. — Maggiolo (L.), 176. — Mantz (Paul), 176. — Martha (Benjamin-Constant), 539. — Maton (Adolphe), 370. — Milanesi (Gaetano), 462. — Morey (l'abbé J.), 540. — Noailles (le duc Jules de), 366. — Paraschos (Achille), 273. — Ploix

(Charles-Martin), 271. — Pool (Reginald-Stuart), 272. — Ricard (Mgr Antoine), 365. — Sacher Masoch (Ludwig von), 369. — Schmidt (Charles), 366. — Secrétan (Charles), 175. — Seeley (John), 176. — Smith (Payne), 463. — Terrier de Loray (le marquis), 461. — Vacquerie (Auguste), 271. — Vogt (Carl), 541.
Congrès, 276, 373, 466, 544.
Concours, 373, 465, 545.
Institut, 275.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 83, 275, 372, 467.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 83, 275, 373, 468.
Mélanges : Les Origines de l'imprimerie à Poitiers, 181. — Un album industriel et commercial, 276. — Répertoire-annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger 1895-1896, 179. — La Société des « Dépiauteurs, » 179. — Balzac et la magistrature, 181. — Almanachs, 83.
Nouvelles : Paris, 83, 182, 277, 373, 468, 545. — Agenais, 279, 374, 469. — Angoumois, 184. — Anjou, 469. — Auvergne, 86, 184, 279. — Berry, 546. — Bourgogne, 87, 279, 470. — Bretagne, 184, 375, 470, 547. — Champagne, 87, 375, 470, 547. — Comtat-Venaissin, 375. — Corse, 185. — Dauphiné, 375, 547. — Flandre, 87. — Franche-Comté, 87, 185, 280, 377, 471, 547. — Guyenne et Gascogne, 89, 185, 281, 377, 472, 548. — Ile-de-France, 186, 281, 378, 472, 549. — Languedoc, 186, 378, 472. — Limousin, 89, 187, 281, 378, 473, 549. — Lorraine, 89, 378. — Lyonnais, 90. — Maine, 282, 379, 549. — Nivernais, 90. — Normandie, 91, 187, 282, 379, 473, 550. — Orléanais, 282, 380, 550. — Périgord, 282. — Poitou, 550. — Provence, 91, 188, 283, 474, 550. — Quercy, 283, 551. — Saintonge, 188, 474. — Velay, 92, 380. — Vendée, 283. — Vivarais, 92, 189. — Alsace-Lorraine, 92, 189, 283, 475, 551. — Allemagne, 92, 283, 475, 551. — Angleterre, 92, 380, 476, 552. — Belgique, 189, 284, 381, 476, 553. — Espagne, 190, 381, 477, 553. — Finlande, 93. — Italie, 93, 190, 285, 381, 477, 554. — Portugal, 478. — Russie, 382. — Suisse, 94, 286. — Tunisie, 478. — Chili, 190. — États-Unis, 286, 478.
Publications nouvelles, 94, 190, 287, 382, 478, 554.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Armoiries, 480. — Holzhauser, 384. — Thesaurus biblicus, 384.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1895. T. LXXIV. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-DEUXIÈME

(SOIXANTE-QUATORZIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1895

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Contes fous*, par Michel Thivars. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Monde où l'on rit*, par Jules Moinaux. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 317 p., illustr. de Cottin, 3 fr. 50. — 3. *Episcopo et Cie*, par G. d'Annunzio. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 4. *Éternelle Énigme*, par Jean Reibrach. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Puits de sainte Claire*, par Anatole France. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Marionnettes*, par Henri Lavedan. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. 7. *M'zelle*, par Léon Duvauchel. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 295 p., 2 fr. 50. — 8. *Toit de chaume*, par M. du Campfranc. Paris, Henri Gautier, 1895, in-18, de 322 p., 3 fr. — 9. *Le Mystère de Kerhir*, par Maryan. Paris, Henri Gautier, 1895, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 10. *Une jeune belle-mère*, par B. de Buxy. Paris, Henri Gautier, 1895, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 11. *Arlette*, par Danielle d'Arthez Paris, Firmin Didot, 1895, in-18 de 274 p., 2 fr. 50. — 12. *L'Ami inconnu*, par Léon Riotor. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 239 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Ame d'un résigné*, par Émile Trolliet. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 223 p , 3 fr. 50. — 14. *Le Supplice de l'opulence*, par Eugène Mouton. Paris, Ollendorff, 1895, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Heureux Dominique*, par Champol. Paris, Henri Gautier, 1895, in-18 de 323 p., 3 fr. — 16. *La Malouine*, par Pierre Sales. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 402 p., 3 fr. 50. — 17. *Petite Amie*, par Paul Vigné d'Octon. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 256 p., 3 fr. 50. — 18. *Monsieur Cotillon*, par Henry Rabusson. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 19. *Leurs Ames*, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Impossible Amitié*, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 21. *Ame chimérique*, par Pierre Vierge (*La Chartreuse sentimentale*). Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 243 p., 3 fr. 50. — 22. *Une Seconde Femme*, par Fernand Lafargue. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 458 p., 3 fr. 50. — 23. *Mon Onc' Jean!* par Joseph L'Hopital. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-18 de 345 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Idée de la marquise*, par Valbert Chevillard. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 25. *Dette oubliée*, par Léon de Tinseau. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 366 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Roches blanches*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 308 p., 3 fr. 50.

1 et 2. — Commençons, comme d'habitude, par les *Recueils*. Il y en a six aujourd'hui : les deux premiers contiennent des « contes gais, » et gais jusqu'à la bouffonnerie ; les deux suivants, des histoires tristes, réalistes et pessimistes ; le cinquième, des fantaisies ironico-philosophiques et théologico-sadiques ; le sixième, des scènes et des dialogues parisiens, du genre cruelliste. Très différents de ton et de sujets, ces six recueils ont cela de commun de manquer tous d'ingénuité, de procéder d'un système d'art ou d'une vision de la vie arrêtés d'avance et volontaires, ce qui me gâte un peu ce que « chacun pris en son air a d'agréable en soi. » Les bouffonneries de MM. Michel Thivars et Jules Moinaux sont elles-mêmes très « délectables, » très amusantes, très bonnes à lire pendant une digestion difficile, un voyage en chemin de fer, un repos

forcé dans sa chambre. Je connais un médecin qui a ordonné à un de ses clients, retenu au lit par une fracture de la jambe, le livre de M. Thivars. L'ordonnance a eu d'excellents résultats ! C'est ainsi que les médecins du cardinal de Richelieu lui faisaient prendre le soir, après l'émétique du matin, « quelques grammes de Bois-Robert. » L'abbe de Bois-Robert était une sorte de Michel Thivars, moins spirituel, mais plus prétentieux ; il faisait des tragédies. Le nôtre ne fait que des farces, et très courtes : il y en a quarante dans ce seul volume. Je ne me plongerai pas dans l'analyse de ces quarante morceaux, pas plus que dans celle des quinze bouffonneries de M. Jules Moinaux. Sachez seulement que les deux auteurs ont de la verve, que celle du premier est plus jaillissante, plus imprévue que celle du second, que le style de l'un est plus léger, plus nerveux que celui de l'autre, que celui-ci est plus.... J'allais les traiter comme des classiques, par le parallèle ! Je dois pourtant ajouter que ni celui-ci ni celui-là n'ont la superstition des conventions sociales, pas même celle des convenances morales. Sans viser spécialement, comme d'autres, à les « blesser, » ils ne se soucient pas assez de les respecter. Si bien qu'on ne pourrait ordonner « quelques grammes » de l'un ou de l'autre qu'à des malades adultes.

3. — Le jeune et brillant Italien dont nous sommes en train de faire un grand homme et qui est déjà un « prodige » (il était célèbre dès l'âge de seize ans, et il en a à peine trente) a autorisé M. Hérelle à traduire quelques-unes des nouvelles qui datent de sa toute prime jeunesse et de sa première manière, car il paraît que M. Gabriel d'Annunzio a eu déjà plusieurs manières. Ne regrettons pas qu'il ait abandonné la première. Elle se caractérisait par une préférence marquée pour des sujets violents et brutaux, en même temps que par une extraordinaire vivacité de coloris et de relief; il doit falloir, pour le lire dans sa langue originale, « les lunettes bleues » dont parlait Lamartine à propos de Saint-Victor. Les sujets que traite actuellement M. G. d'Annunzio sont-ils différents de ceux de ce volume? Nous le dirons à la prochaine occasion et nous en profiterons pour essayer de pénétrer et de juger le talent de cet Ovide du réalisme contemporain. Disons, en attendant, que les dix nouvelles de ce recueil sont consacrées à des cas pathologiques. La première et la plus longue, *Episcopo et Cie*, nous retrace l'existence misérable d'un pauvre diable, faible d'esprit et surtout faible de volonté, qui devient le mari légitime, mais non le seul propriétaire, de la nommée Ginevra. Il se sait, il se voit à la tête d'une sorte d'association conjugale, dont il est le chef responsable, ou, plutôt, dont il a toutes les responsabilités, sans en avoir la direction ; une maladive « aboulie » l'a fait tomber dans cette abjection ; elle l'empêche, non d'en souffrir, mais d'en sortir, jusqu'au jour où, sous le coup de l'émotion paternelle (il est devenu père, au moins par l'affection), et sa raison emportée par un dernier orage inté-

rieur, il tue l'amant de sa femme. Cette navrante histoire, racontée par le héros lui-même, dans un style haletant et comme coupé de hoquets, produit une impression de douleur et de gêne comparable à celle que ferait éprouver la compagnie et la conversation d'un aliéné; l'art y arrive aux effets de la réalité elle-même; on voudrait bien s'en aller! Quel artiste!

4. — « Elle se voyait pareille à l'océan, dont le flot allait et venait, qui tantôt élargissait, sur l'or des sables, des vagues transparentes, molles comme des nageurs lassés, et tantôt, par quelque vent de tempête, semblait vouloir briser ses digues. » (*Éternelle Énigme*, p. 26.) Ceci est d'un autre art et d'un autre artiste, un art plus appliqué, un artiste doué de moins de facilité et même de moins de puissance. Ce n'est pas que l'impression de gêne produite par l'œuvre soit moindre. Oh! non, elle n'est pas moindre! Mais au lieu de venir de l'objet, évoqué avec une puissance qui arrive à donner l'illusion de la réalité, elle vient de l'ouvrier lui-même, qui s'évertue, « souffle et sue, » et nous associe à son effort et à sa peine. Avec les réalistes, l'art n'est plus une joie, il est une tristesse ou une fatigue, soit qu'il nous mette en contact avec les choses, soit qu'il ne nous mette en contact qu'avec l'artiste. Contagion ou compassion, partant plus de plaisir! Et toutefois, il ne faudrait pas être injuste pour le talent réel, quoique incomplet, de M. Jean Reibrach, et il ne faudrait pas nier le plaisir que peuvent donner ses efforts eux-mêmes. C'est sans doute un plaisir d'ordre très spécial, un plaisir de « mandarins, » accessible aux seuls initiés, aux confrères, aux « copains » du même atelier littéraire, aux artisans en phrases, comme lui; mais il est vrai aussi que les artisans en phrases et les initiés à la « Rhétorique artiste » sont nombreux, que les mandarins sont légion et même les « mandarines, » et que, s'il n'y a plus d'auteurs « ingénus, » il ne reste plus beaucoup de lecteurs ingénus. Et c'est peut-être ce qui explique que des historiettes écrites du style dont vous avez lu plus haut un spécimen, fassent le régal de certains abonnés et abonnées de journaux quotidiens. Ce volume en contient trente-neuf, toutes relatives à « l'éternelle Énigme, » c'est à savoir à la Femme, à moins que ce ne soit à l'Amour. Pourquoi Elle Aime, et pourquoi Elle n'Aime pas, et comment Elle Aime, et comment Elle se venge, et comment Elle ment, et comment Elle résiste à l'Amour, à l'Aimé, et comment Elle cède, et comment Elle se reprend, etc., etc., voilà quelques-uns des trente-neuf problèmes que l'auteur examine et résout. Il y fait preuve d'une psychologie aiguë et déliée, plus déliée que son style.

5. — Tout est au contraire délié chez M. Anatole France, style, idées, philosophie, morale; elles sont même si déliées, ses idées, qu'elles sont fluides, vaporeuses, sans corps, sans lignes, insaisissables. « Je l'avais déjà dit; » vous me dispenserez de le redire. Sachez seulemement que *le Puits de sainte Claire* contient onze morceaux, dont la plupart sont donnés

pour des récits recueillis de la bouche d'un moine italien, un cordelier d'espèce rare, croyant et narquois, poète et érudit, prompt aux élévations morales et aux gaudrioles, presque un Anatole France, vêtu de bure — à l'orthodoxie près. Car M. Anatole France se porte garant de l'orthodoxie de ce frère Adone, « qui lui ressemble comme un frère, » et il en donne la preuve suivante, qui paraîtra insuffisante aux orthodoxes : « Il croyait en Dieu, sur le témoignage de l'Écriture et selon la doctrine de l'Église, et il se moquait des simples philosophes qui y croient d'eux-mêmes sans y être obligés. En cela, il ne sortait pas de l'orthodoxie. » Que M. France, qui connaît le droit canon, les Pères de l'Église et tous les conciles, relise les premières lignes du dernier concile du Vatican, et il y verra que l'orthodoxie oblige à croire en Dieu par raison, sans autre contrainte ni obligation que celle de la logique. Mais pardon ! n'ayons pas plus longtemps le ridicule de paraître prendre au sérieux les idées de M. France; il ne nous le pardonnerait pas lui-même. Arrivons vite aux plaisanteries, folâtreries, batifoleries savantes et compliquées, où il aime à cacher sa pensée, cette pensée fuyante et décevante qui se cache pour faire croire qu'elle vaut la peine d'être poursuivie, pour se faire poursuivre par les naïfs et leur éclater de rire au nez, quand ils parviennent à la saisir. Ces folâtreries et coquetteries, qui s'appelaient hier *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, s'appellent aujourd'hui *le Puits de sainte Claire*. Pourquoi? Parce que c'est auprès d'un puits, qui aurait été l'occasion d'un miracle en l'honneur de sainte Claire, que le cordelier Adone Doni les conta, et que son truchement, le bénédictin laïque et ironique, les nota. Elles consistent en de longs récits, qui coulent avec abondance, s'égarent en d'interminables digressions érudites, mais sont chargés d'idées et de faits et éclairés de poésie, pétillent d'une fine et légère mousse bouffonne, et parfois sont épicés d'un grain, de plusieurs grains de polissonnerie, mais d'une polissonnerie béate, si j'ose dire, celle d'un Silène ingénu, qui aurait, avec les lèvres lippues et gourmandes d'un satyre, les yeux candides et le regard étonné d'un enfant. Le premier de ces récits est précisément intitulé *Saint Satyre*, et il contient toutes les choses dont ces deux mots peuvent éveiller l'idée. Il y est question d'un moine qui a des visions lubriques et sanctifiantes, qui contemple les jeux d'une troupe de nymphes et de faunes, et reçoit les confidences d'un satyre; ce capripède est un grand penseur (lui aussi !) et un littérateur exquis; ses lèvres distillent des paroles très douces et une doctrine très substantifique ; il est d'ailleurs honoré comme un saint, et il est l'objet de manifestations religieuses, de pèlerinages considérables, car il a la spécialité de rendre les ânesses fécondes et les moines stupides, — y compris, je le crains, certains bénédictins laïques. Je m'en tiendrai, si vous voulez, à ce premier récit. Je cite, pour mémoire, *Lucifer*, où le grand

déchu fait des reproches à un peintre qui l'avait représenté « sous un aspect ignominieux ; » et les *Pains noirs*, où l'archange saint Michel joue un rôle. « Tout ça, c'est des jeux de mandarins, » mais de mandarins qui jouent, non plus seulement avec les mots et les phrases, mais avec les idées les plus sacrées. C'est un jeu fort dangereux et qui, en outre, me paraît (pardonnnez-moi, ô mandarins, mes frères, si je blasphème !) parfaitement méprisable.

6. — Les *Marionnettes*, de M. Henri Lavedan, se livrent au contraire à un jeu qui n'est point du tout méprisable, s'il n'est pas absolument sans danger ; elles font de la morale, une morale irréprochable et même sévère, et même impitoyable, mais sur un ton et avec des procédés un peu brutaux, que quelques âmes délicates et farouches pourraient être tentées de comparer au ton et aux procédés de certains professeurs de vertu, qui

Dévoilant sans pudeur des impudicités,

sont les émules des professeurs de vice. Hâtons-nous d'ajouter que M. Lavedan a de la pudeur, et que ses révélations ne portent pas sur des vices qu'il vaut mieux ne pas nommer, même pour les corriger. Il nous donne sur le monde parisien et la société contemporaine des renseignements qui sont d'un témoin bien informé, mais bien élevé, et des jugements qui sont d'un esprit ferme, droit, pénétrant, un peu dur et systématique. L'auteur de *Marionnettes* est un cruelliste, par nature peut-être, par choix peut-être aussi. Quoi qu'il en soit, il a les duretés que comporte le cruellisme, et il ne se pique pas des délicatesses et souplesses qui font le charme — et aussi l'inutilité — des moralistes amateurs et dilettanti. Il a des convictions fortes, des haines et des affections vigoureuses qui ont besoin de s'affirmer et de se produire au dehors. Il ne les prêche pas (il a peur d'être ridicule), il ne les insinue pas (c'est trop long !), il les assène. Son esprit ne fait pas de pointes, ou plutôt ne fait pas seulement des pointes (car il en fait), il joue des poings (hélas ! nous en faisons tous, des pointes !). Avec lui, on est tout de suite fixé ; pas moyen d'hésiter, comme avec certains ironistes, sur le sens et la portée de ses railleries. La morale des seize petites comédies qui composent son présent volume, c'est la morale d'un Alceste aussi violent que l'autre et aussi intransigeant, mais plus gai et plus spirituel. Je citerai la première, *Ménage moderne*, dont l'héroïne est une ancienne élève d'un lycée de jeunes filles, une femme savante, plus éprise de la Sorbonne que de son ménage ; — *le Krach du mariage*, une étourdissante conversation entre un père, sa fille et son fils ; — *Leur Carême*, une croustillante satire des mondanités pieuses ; — et enfin *l'Abonnement*, où se trouve ce joli couplet sur les littérateurs apostoliques et les romanciers prêcheurs et pasteurs d'âmes, dont M. Lavedan ne veut pas être : « Il (un tolstoïste parisien) a un air dévot, confesseur et soutane, que je trouve dé-

placé, ridicule. A part un ou deux, ils ont tous cet air-là d'ailleurs, les jeunes romanciers de cette génération. Voyez-les dans le monde, tous taillés sur le même patron, le même rideau de cheveux plats collés sur le front, les mêmes gestes onctueux, la main droite qui absout les poitrines décolletées, et, par-dessus tout cela, le visage triste et l'œil peiné d'un berger spirituel qui a égaré des brebis et qui se voit dans le cas de rentrer bredouille au bercail. Et puis, ils sont devenus aussi docteurs, ces messieurs, ils donnent des consultations, ils sont médecins d'âmes, chirurgiens de cœurs, sceptiques et antiseptiques! Au lieu de vous amuser, ils vous opèrent. » L'auteur de ces lignes n'est pas sceptique; souhaitons-lui d'être antiseptique; au fond, il doit le désirer, s'il ne veut pas en convenir. Quoi qu'il en soit et en supposant qu'il n'arrive pas à opérer, il amuse et même il fait penser; au total, on peut dire que ses marionnettes sont mues par une main très experte au service d'un vigoureux esprit.

7. — « Fais-moi un livre, un livre pour moi, » disait la petite Jeanne à son père. Et son père a fait *M'zelle*, qui est un roman pour jeunes filles, et qu'il a dédié à sa fille. Cela met tout de suite en sécurité. La fable en est très simple. Un jeune veuf n'a d'autre occupation que sa fillette Berthe. C'est lui qui la conduit à l'école chaque matin et qui va l'y chercher le soir. L'âme de l'enfant s'ouvre tout entière à son papa, dans les causeries intimes qui suivent les classes et précèdent le repas de la nuit. L'auteur y a su noter, avec autant de délicatesse que d'exactitude, ce qu'il appelle « des balbutiements et des sourires pareils à ceux qui causèrent la joie intime de tant d'autres pères, » et dont le seul souvenir garde un charme douloureux et consolant pour ceux qui ont vu s'éteindre ce sourire et cesser ces balbutiements! Un nom revient à tout propos dans les naïves confidences de l'enfant : c'est celui de « M'zelle, » de la maîtresse qui dirige ses études et préside à ses jeux. Elle l'aime beaucoup, et elle voudrait bien que petit père en fît autant. Et c'est ce qui a lieu. Et « M'zelle » devient la seconde maman de Mlle Berthe. Roman optimiste, familial, naïf comme un cœur d'enfant, « simple autant que la vie honnête, » d'un art un peu appliqué et d'une « écriture » inquiète et précieuse.

8. — Dédié encore à une jeune fille par son oncle, *Toit de chaume* inspirerait confiance rien que sur cette dédicace, si le nom de l'auteur n'était déjà une première et meilleure recommandation. M. du Campfranc ne peut pas faire une œuvre qui ne soit pas honnête; mais il ne peut pas l'écrire d'un style qui ne soit pas échauffé. « C'est un poème de fidélité, » dit-il lui-même. *Toit de chaume* a en effet les qualités d'un poème tel qu'on s'en faisait l'idée autrefois dans les classes de « belles-lettres; » il a le ton vibrant, enthousiaste, toujours prêt aux exclamations et interjections. L'effet doit en être prodigieux sur certaines âmes jeunes ou restées jeunes, sensibles et honnêtes. Isabelle de

Miramare avait été fiancée au lieutenant Jean Salbris. Celui-ci fut tôt après envoyé au Tonkin. En reviendra-t-il ? Son absence se prolonge « des années et des années encore ! » Cruelle absence ! quand donc finiras-tu ? Le cœur d'Isabelle est livré à toutes les tortures : au dedans les terreurs : est-il mort ? est-il constant ? au dehors, les sollicitations de sa famille, l'assaut des amoureux. « Oublie-le, puisqu'il t'oublie, » lui dit sa belle-sœur, une mondaine de Paris, chez qui elle va passer quelques jours. Elle fait plus ; elle lui présente de beaux partis, de riches partis. « Être riche pour briller, voilà le vrai bonheur. » Mais Isabelle répond noblement : « Tu t'imagines que c'est là le vrai bonheur ! ce n'en est même pas l'ombre ! » O sagesse, ô résignation ! et de quelles compensations une telle âme ne méritait pas de voir payer ses peines ! Elles ne lui manquèrent pas, car Jean revint, fidèle comme elle, et comme elle héroïque. Et ils se marièrent, et ils s'installèrent sous le toit paternel, un *Toit de chaume*, mais qui abrita des joies comme on n'en vit jamais dans les palais des Parisiens. « Peut-on, nous demande l'auteur, peut-on trouver leçon meilleure à méditer en notre siècle épris de luxe et affolé de jouissances ? » Non, on ne peut pas ! c'est impossible !

9. — En mourant, la baronne Elena Urvy a institué le neveu de son mari, Georges Urvy, légataire de son château de Kerhir et de toute sa fortune. Elle n'a mis à ce legs qu'une condition : c'est que sa chambre mortuaire sera close le jour des obsèques et restera fermée pendant treize ans à partir de ce jour. Pourquoi cette clause étrange ? Quelles révélations renferment donc ces meubles sur lesquels la mourante a exigé qu'on apposât les scellés, avant même qu'elle rendît le dernier soupir ? Tel est le mystère de Kerhir ! De ce mystère dépendent le bonheur, la fortune, l'honneur même des Urvy. Femme perverse, épousée en un jour de folie, Elena Urvy n'avait jamais été bien accueillie par la famille de son mari ; Georges notamment l'avait toujours traitée en intruse : « Je vous hais, dit-elle dans une lettre qu'on trouve lorsqu'on brise les scellés, après les treize années écoulées ; je vous hais, vous, Georges Urvy, et vous tous dont l'orgueil a refusé de m'accueillir.... Mais j'ai trouvé ma vengeance, et c'est votre superbe honneur lui-même qui se chargera de votre châtiment. » Elle informe, en effet, son héritier, et avec preuves à l'appui, que l'héritage ne lui appartient pas, que le château de Kerhir n'avait été confié au défunt baron qu'à titre de fidéicommis et de dépôt, qu'en le gardant il a commis un abus de confiance et que si elle l'a laissé à Georges pour qu'il en jouît treize ans, c'était pour l'associer à ce crime de son oncle, l'en faire complice, le déshonorer et lui enlever « l'innocence et son noble orgueil, » cet orgueil dont elle avait tant souffert ! L'invention était abominable ! Mais s'il y a des âmes méchantes, il y en a de bonnes qui déjouent leurs complots. Ce qui avait été préparé pour être l'instrument de leur malheur tourne au

bien de Georges et de ses enfants. Comment? Je ne vous le dirai pas, pour mieux vous engager à aller le voir. Sachez seulement qu'il y a un jeune Américain millionnaire, mêlé à l'affaire, et que Georges a une fille très jolie et très angélique. Et si vous devinez, tant mieux ! Vous aurez eu le plaisir d'avoir été perspicaces, et moi je n'aurai pas révélé le mystère de Kerhir !

10. — Autre envoi de la librairie Gautier avec *Une jeune belle-mère.* Ce roman offre cette originalité de donner à l'enfant le rôle que jouent d'ordinaire dans les livres — et peut-être dans la vie — les marâtres. Ici, la jalouse, la méchante, la cruelle, la criminelle, c'est la belle-fille ; elle ne peut pas supporter le bonheur ni seulement la vue de la seconde femme de son père ; elle empoisonne l'existence de cette marâtre ; cette fille est une « fillâtre, » si on peut dire ! Elle pousse la cruauté jusqu'au crime : elle fait noyer un neveu pour lequel sa belle-mère avait une affection maternelle. Un procès s'ensuit qui se termine par la punition de la fille, la réconciliation des deux époux, que le petit monstre avait réussi à brouiller, et par le triomphe de la pauvre « marâtre. » Livre honnête et intéressant.

11. — *Arlette* appartient à la *Bibliothèque des mères de famille*, cette excellente collection de la librairie Firmin-Didot où ont déjà paru tant d'aimables récits. Le dernier ne le cède en rien aux autres pour les qualités littéraires et morales. Arlette est la fille d'un artiste parisien, qui a été élevée dans un milieu d'élégance et d'insouciance et qui devient orpheline et pauvre vers sa quinzième année. Il lui reste bien un oncle et une tante, mais dont elle n'espère rien, dont elle a peur même : ce sont de grossiers et rudes paysans, si peu semblables aux aimables habitués de la maison paternelle ! Elle a l'idée de demander asile à un ami de son père, un brave curé. Celui-ci accepte d'abord, malgré les difficultés qu'il aperçoit lui-même à sa tâche, et malgré celles que sa gouvernante lui fait voir et lui crée, de donner l'hospitalité à Arlette, et même de parfaire son éducation et de s'occuper de son avenir. Mais quand il apprend que la petite a une « inclination » pour un artiste, familier de l'atelier de son père, quand il s'aperçoit qu'elle est jolie comme un démon, qu'elle a une voix de théâtre et un tempérament d'artiste, elle aussi, alors il renonce à l'œuvre rêvée : ses forces n'y suffiraient pas ! Il se décide à envoyer Arlette chez l'oncle et la tante de la campagne. La jolie et délicate créature se sent d'abord toute froissée et meurtrie par les grossièretés matérielles et même certaines grossièretés morales de ce nouveau milieu. Mais comme elle est vaillante et énergique, elle en prend vite son parti ; elle ne boude à aucun des devoirs qui lui sont imposés ; elle travaille, comme sa tante et son cousin, et bientôt elle est conquise par cette vie qui l'avait d'abord blessée ; le charme de la campagne opère ; Arlette n'est plus une artiste, c'est une

brave et bonne jeune fille. De son côté, le jeune cousin, qui n'était qu'un gars inculte, dur à la besogne, mais étranger à toute espèce de délicatesse, se polit, s'affine au contact de sa cousine, — et il s'enflamme aussi; il parvient à se faire aimer, et le roman d'Arlette finit, comme tous les romans, par un bon mariage.

12. — *L'Ami inconnu* ne finit pas par un mariage, ce qui n'empêche pas cette œuvre d'être un roman, et même un roman romanesque. La petite Marthe meurt de ne pouvoir pas aimer, de n'avoir pas pu dépenser les besoins de tendresse que renferme son âme. Orpheline, élevée et gâtée par une vieille bonne, elle passe quelque temps dans une pension, puis est appelée à Paris chez un oncle qui a un fils. Aimera-t-elle ce cousin? Non, il n'est pas assez sentimental. Elle s'éprend d'un M. Roger, qu'elle a à peine entrevu, mais qui lui rappelle un jeune homme de ses rêves, l'Ami inconnu, auquel elle prête toutes les vertus et tous les mérites dont elle a besoin pour être heureuse. Mais ledit Roger, qui ne se doute de rien, se marie. Marthe tombe malade, est envoyée par les médecins « à la campagne, » va s'installer chez des parents de sa bonne, confie ses peines à un curé, qui les comprend et lui prêche le dieu d'amour (c'est un curé Constantin, un curé de théâtre), essaie de se guérir en aimant un quelconque des jeunes paysans de son entourage, parvient à aimer, non à se croire aimée, ne guérit pas et meurt, au moment où « ses bras s'élèvent comme *pour* embrasser l'ami invisible de ses rêves, l'ayant enfin trouvé, *afin qu'*il la sauvegardât du *trépas.* » Je n'ai pas besoin de dire à quel point ce sujet et ce style manquent d'aisance et de naturel.

13. — Il y a un vrai talent, des mots trouvés, des vues profondes, de beaux cris d'amour et de désespoir dans *l'Ame d'un résigné ;* ce qui y manque, c'est de l'aisance, de la légèreté et du bon sens, je ne dis pas seulement dans le style, uniformément et toujours tendu, mais dans les idées et les sentiments. Tout y est pris au sérieux et au tragique : le héros du livre est une de ces âmes hyperesthésiques, à sensibilité d'écorché, pour qui tout contact est une meurtrissure, à qui « tout est aquilon, » même ce qui « semble zéphyr » à des âmes saines et robustes. Et peut-être l'auteur a-t-il eu tort de prendre lui-même tant au sérieux ce malade dont la maladie est précisément de se prendre trop au sérieux. De là une teinte, assez marquée, de ridicule dans les gémissements qui remplissent ces deux cent vingt-trois pages. Le héros y raconte sa vie, dans un *Journal* intime ou plutôt dans la quatrième et dernière partie de son journal, car il y en a eu trois autres. La première, rédigée au petit séminaire, s'appelait le *Journal d'un lévite ;* la seconde, rédigée après les premiers succès et au moment des espérances et des illusions littéraires, s'appelait le *Journal d'un poète ;* la troisième, où étaient racontées ses premières amours, *Journal d'un amant.* Enfin, cette der-

nière, écrite à trente-trois ans, « quand, auprès de *son* foyer, où il y a des tisons, il sonde son âme, où il y a surtout des cendres, » s'appelle le *Journal d'un résigné*. Résigné, il ne l'est qu'à moitié, et « devant son miroir ; » il prend le ton, les airs de la résignation ; il veut s'en donner les mérites, mais il n'en a pas le bénéfice réel. A tant parler de ses douleurs, il les augmente ; ce n'est pas un résigné, c'est un ulcéré qui envenime ses plaies en les grattant, en les fouillant, en les sondant, en les décrivant. Quant à vous résumer ces descriptions, je ne le puis que par une ligne d'*hélas!* suivie d'une autre ligne de *aïe! aïe!* Je n'ai vu là aucun roman susceptible d'analyse ; j'y ai vu du talent mal employé. J'en félicite et j'en avertis à la fois M. Émile Trolliet.

14. — Un surnuméraire de l'enregistrement, qui avait hérité de son père une dizaine de mille francs de rente, hérite, d'un oncle d'Amérique, trente-deux millions et demi. Il quitte son rond de cuir et s'applique consciencieusement et méthodiquement à jouir de sa fortune ; il a des domestiques, un château, des chasses ; il n'arrive qu'à s'ennuyer et à être très malheureux. Il veut essayer du mariage : il aime une charmante fille, Rose Mélier, et volontiers il l'épouserait ; mais Rose le refuse parce qu'il est trop riche ! Alors il voyage ! En Sicile, près de Palerme, il est assailli par des brigands et il allait être emmené par eux dans la montagne, lorsqu'une jeune fille, « belle comme le jour, » escortée d'une douzaine de marins, se précipite et le délivre. Le jeune millionnaire tombe à ses pieds, éperdu de reconnaissance et d'amour. Mais bientôt il découvre que la jeune fille, miss Nancy, une Américaine d'esprit pratique, mais hardi, avait machiné et payé elle-même la scène des brigands et de la délivrance, pour arriver à impressionner fortement le propriétaire des trente-cinq millions et se faire épouser ! Horrible découverte ! Il en reçoit un coup et il est sur le point de renoncer à son amour. Mais il se persuade finalement que si miss Nancy est « très forte, » elle n'en sera qu'une plus honnête femme, et il se déclare, et il est accepté, et il va épouser, lorsque miss Nancy lui échappe brusquement et s'embarque au Havre. Horrible embarquement ! Quel en est le motif? Vous le devineriez, pour peu que vous le cherchassiez : miss Nancy a appris que la maison qui détenait les trente-deux millions et demi venait d'être victime d'un krach ! et cette Américaine a filé, à l'anglaise ! Voilà notre héritier ruiné et « lâché. » Mais si quelque chose pouvait le consoler d'avoir perdu miss Nancy, c'est précisément d'avoir perdu sa fortune. Il était si malheureux d'être millionnaire ! « Rendez-moi, disait-il, mon rond de cuir et mon somme, et reprenez vos trente-deux millions ! » Et il retrouve son rond de cuir d'employé, son somme et, par-dessus le marché, Mlle Rose Mélier. Il a échappé au *Supplice de l'opulence!* Cette longue variante de la fable du *Savetier et du financier* a la naïveté, mais aussi la moralité d'une fable. Elle a pour but de démon-

trer — ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι — que l'argent ne fait pas le bonheur, que l'or n'est qu'une chimère, — du moins au-dessus d'une certaine quantité d'argent et d'or, au-dessus d'un capital représentant dix mille francs de rente, un demi-million environ. C'est donc à un public très restreint que s'adresse la fable de M. Mouton : aux Rothschild et aux « Petits Sucriers, » d'une part, pour leur faire mesurer l'étendue de leur misère morale ; aux demi-millionnaires de l'autre, pour leur faire apprécier leur médiocrité dorée. La fable de La Fontaine s'adressait à plus de monde et était plus courte, moins artificielle, plus vivante et même écrite dans une meilleure langue. Et c'est pourquoi je préfère celle de La Fontaine, tout en rendant hommage aux bonnes, aux sages et bourgeoises intentions qui pavent celle de M. Mouton.

15. — *L'Heureux Dominique* était heureux, lui aussi, tant qu'il fut cocher et pauvre; mais depuis le jour où il hérita de son maître au préjudice d'un neveu, l'héritier naturel, il fut malheureux. D'abord, à l'instar du savetier de La Fontaine et de l'employé de M. Mouton, la richesse lui enlevait le sommeil; ensuite la vue du neveu bourrelait son âme de quasi-remords Pour se délivrer des remords et de l'insomnie, pour échapper à ces malheurs de l'homme heureux, il se démit de sa fortune entre les mains de l'héritier, et à partir de ce jour il dormit. Je souhaite que les lecteurs de son histoire n'en fassent pas autant : elle est si honnête !

16. — *La Malouine* est une maison de campagne sur la côte bretonne, où les bons sont récompensés et les méchants punis. Tous les membres d'une famille divisée jadis par des drames terribles s'y rencontrent, s'y réconcilient, s'y réhabilitent. Le vieux Champagney, qui avait chassé son fils Claude pour cause de mésalliance, est sauvé de la ruine par ce même Claude et par sa ravissante femme, Naïc, un ange, qui, malgré la « bassesse » de ses origines et les humiliations dont l'a abreuvée la famille de Claude, a toutes les délicatesses, toutes les noblesses, toutes les bontés. Les scènes qu'amènent la réconciliation de Claude avec son père et la subite tendresse du vieillard pour la fille de Claude et de Naïc, la pétulante et délicieuse Ninie, sont d'un pathétique et d'un charme pénétrants, quoique un peu prévus. Les destinées des Champagney étaient liées, par des trames sombres et mystérieuses, à celles du baron de Kermeric, de lady Fergusson, de Jane Fergusson et du fils du baron de Kermeric, Guy de Kermeric, qui d'ailleurs n'est pas fils dudit baron de Kermeric, lequel n'est lui-même ni baron ni Kermeric, mais un misérable faussaire, imposteur et assassin, qui a voulu tuer, ruiner, empoisonner un tas de gens, qui a joui jusqu'ici de la plus complète impunité, mais va être forcé de crier : O Providence! et encourir le plus terrible châtiment, parce qu'il a tenté d'empêcher le mariage de Jane Fergusson avec le fils de Claude Champagney, Marc Champagney, qui n'est

pas le fils de Claude Champagney? Parfaitement ! Et je vous assure que c'est très intéressant de suivre tout cet écheveau mélodramatique, et que M. Pierre Sales l'embrouille et le débrouille avec une habileté et une prestesse qui font le plus grand honneur à son entente du roman-feuilleton. Si je n'ai pas mis grande clarté dans la brève analyse que je vous en donne, c'est que *la Malouine* est une suite, la suite de *la Fée du Guildo*, et que les suites ne sont claires que pour ceux qui ont lu « le commencement. » N'ayant pas lu *la Fée du Guildo* (et je le regrette, croyez-le !), j'aurais pu me dispenser de lire *la Malouine* et de vous en parler, mais je ne l'ai pas pu, et pour deux raisons. La première, c'est que *la Malouine* se suffit à elle-même, qu'elle est suffisamment compréhensible et très intéressante, quoique obscure (peut être « parce que » obscure) , et qu'elle paraît très honnête. Non seulement la morale y est vengée au dénouement, mais elle n'est jamais offensée dans les développements. En second lieu, l'auteur de *la Malouine* a des droits spéciaux à l'attention et à la sympathie de la critique : il en supporte les sévérités et même, je l'avoue, les duretés, avec une bonne grâce et une bonne humeur qui sont presque touchantes, qui désarmeraient le plus féroce et le plus pédant des aristarques et qui obligent d'accorder à son caractère l'admiration qu'on a pu refuser à son œuvre. Car rien d'aussi admirable, rien d'aussi touchant qu'un auteur critiqué qui remercie son critique, ou qui du moins ne l'injurie pas, ne le calomnie pas, et ne se venge que par de courtoises et spirituelles réclamations! Et rien de plus rare !

17. — La nouvelle « composition en roman » de M. Paul Vigné, député de Lodève, n'a peut-être pas le caractère « anodin et bénin » que nous signalions l'hiver dernier dans les plus récentes de ses « œuvres ; » c'est un roman à clefs, à portraits et caricatures; c'est une récidive de *l'Éternelle blessée*, moins la grossièreté du thème fondamental. Plus la moindre obscénité ici; en revanche, des longueurs, dont quelques-unes ne s'expliquent pas seulement par l'inexpérience tenace de l'auteur; elles paraissent ajoutées après coup, dans un dessein particulier, distinct du dessein général de l'œuvre et qui n'a probablement rien de littéraire. Quoi qu'il en soit, la fable de *Petite Amie* n'a donc rien de pornographique; elle est au contraire plutôt édifiante; elle pourrait être intitulée : *Conséquences d'une calomnie*. C'est de la morale en action. Sachez donc que Juliette Grandclément, une pure et belle jeune fille, fut la victime d'une calomnie. Elle y perdit son père, elle y perdit son grand ami, elle y perdit deux fiancés, elle faillit y perdre la vie, mais finalement elle y gagna un bon et solide mari. Malheureuse victime! Misérables calomniateurs! M. Vigné n'a rien épargné, rien oublié pour nous faire prendre l'une en pitié, les autres en horreur. Fille d'un commandant en retraite (biographie du commandant Grandclément), cousine de Frédéric Guiran-

don (biographie de Frédéric Guirandon), copropriétaire avec ce dernier du vignoble de Mérifons, près de Lodève (monographie du vignoble de Mérifons, dévasté par le phylloxera, reconstitué sur plants américains), fille adoptive du colonel Journet (biographie du colonel Journet : a perdu sa femme, a perdu ses enfants, a reporté sur la fille de son vieux camarade tous ses besoins et toutes ses ressources de tendresse paternelle, a permuté à Lodève pour être plus près d'elle), — Juliette est sur le point de « conclure un beau mariage. » Mais « ne précipitons pas le cours des événements ! » L'affection du colonel a paru suspecte aux Lodevois et Lodevoises, notamment aux dévotes de Lodève ; d'autre part, la dot et la beauté de Juliette ont excité les appétits d'un nommé Philippe Gournot, neveu des trois demoiselles Gournot, modistes, rue de Lergue (biographie et portrait des trois demoiselles Gournot ; biographie du grand-père Gournot ; biographie de l'abbé Gournot et de Donatien Gournot, frères des demoiselles Gournot ; biographie de Philippe Gournot, fils de Donatien Gournot, ancien élève de Saint-Sulpice, professeur à la Faculté catholique de Mont-de-Marsan, rédacteur de feuilles réactionnaires, écrivain sans talent, critique fielleux, raté aigri, envieux de tous ceux de ses compatriotes auxquels « la fortune avait souri, » bellâtre prétentieux, terreur de son tailleur, coqueluche des dames de la rue de Lergue, bref, un sot et un drôle). Juliette l'a vite jugé, et un jour qu'il vient faire la roue auprès d'elle, elle le congédie d'un mot bref et hautain. Le drôle se vengera ; il satisfera sa rancune d'amoureux méprisé, sa rancune d'ambitieux déçu, sa rancune de littérateur moqué (cette dernière, la plus féroce de toutes). Il ramasse dans le magasin de ses tantes la calomnie qu'y avaient apportée, commentée et grossie les dévotes de la paroisse, et il écrit au fiancé de Juliette une lettre anonyme accusant la jeune fille d'être la maîtresse du colonel. La lettre fait son effet : le mariage est rompu. Un autre fiancé s'étant présenté et ayant été agréé, se retire à son tour, par les soins et les manœuvres dudit Philippe. La calomnie se répand dans toute la ville, s'étale en caricatures sur les murs, se chante en abominables refrains dans les ateliers. Le père Grandclément meurt de chagrin, le colonel meurt de colère, et Juliette mourrait vieille fille, sans le dévouement, sans l'amour du cousin Frédéric Guirandon, dédaigné lui aussi jadis, parce qu'il est timide, pas beau, pas élégant, mais accepté aujourd'hui, parce qu'il est loyal, constant et tenace. Et depuis Juliette règne en paix sur le vignoble reconstitué de Mérifons. Et ceci vous démontre que la calomnie est une vilaine chose. La thèse n'est pas neuve, mais elle est toujours bonne à rappeler, du moins aux dévots et aux dévotes, car tout le monde sait que la calomnie n'est guère employée que par eux et n'est vilaine que chez eux ; que s'il arrive parfois aux indévots de se la permettre, il est entendu qu'ils font une œuvre pie. Cette thèse édifiante et moralisante est encadrée dans une étude de

mœurs provinciales qui « n'est pas des pires, » quoiqu'elle semble « faite de chic. » L'auteur nous dit qu'il a tout pris sur nature ; il donne l'impression d'avoir surtout emprunté à ses souvenirs livresques. Il lui aurait d'ailleurs fallu, pour s'en affranchir, une puissance qu'il n'a pas et qui est rare, même parmi les peintres de mœurs les mieux doués. La « province » est un de ces sujets trop faciles, dont s'abstiennent les maîtres, tant qu'ils ne sont pas sûrs en le traitant de ne pas refaire « un devoir d'école ; » mais il attire au contraire les apprentis. Il y a tant et de si bons modèles à imiter ! Autrefois, dans les classes de dessin primaire, dès que les élèves avaient appris à tenir le crayon et à faire un nez, des yeux, des oreilles, on leur donnait à copier une tête de Romain ; il n'y en avait pas un qui ne réussît à faire un Romain présentable, présentable du moins aux mamans et aux cousines du « jeune artiste. » La tête de provincial, c'est la tête de Romain des apprentis romanciers ; impossible de la « rater » tout à fait. Il y a donc quelques bonnes « têtes de provincial » dans *Petite Amie ;* il n'y en a pas une qui ne soit conventionnelle et caricaturale. Quant à celle de Philippe Gournot, elle me paraît être surtout une « tête de Turc. »

18. — Polissonnerie du XVIIIe siècle et gravité psychologique du XIXe, style Pompadour, alourdi par du style Zola, élégance mondaine du milieu, des paroles et des gestes, brutalité des sentiments et des sensations, c'est avec tous ces éléments et ingrédients, mélangés dans des proportions qu'il est inutile de déterminer, que M. Henry Rabusson a composé *Monsieur Cotillon :* en quoi ce dernier roman ressemble à tous les romans précédents du même auteur ; il n'en diffère que par une plus grande rapidité dans le récit, un air moins travaillé, moins « léché » et même moins achevé. On dirait une ébauche. L'ébauche contient d'ailleurs quelques traits nettement dessinés. Henri de Coetligon a été surnommé M. Cotillon ; son nom se prête à cet « à peu près, » ses mœurs le justifient. C'est un homme à femmes ; il les aime toutes, et toutes l'aiment ; il n'y en a qu'une qui le déteste, mais c'est pour l'avoir trop aimé et parce qu'elle n'est plus aimée. La haine d'amour de cette délaissée, le pur amour de la jeune Mme Henri de Coetligon, l'amour professionnel d'une modiste, l'amour adultère d'une amie intime de Mme Henri, ces quatre amours provoquent autour de M. Cotillon un drame, ou plutôt deux drames dont le dénouement n'a rien de tragique. Premier drame : la femme délaissée a juré d'empêcher Henri de se marier ; pour cela, elle lui dépêche la modiste, avec mission de le séduire ; comme la modiste est un ancien modèle d'atelier et que M. Cotillon est un connaisseur, la séduction n'est pas longue. Et comme Henri de Coetligon est un gentilhomme, il écrit à sa fiancée : « Je suis un misérable, je ne puis pas vous épouser ! » Voilà la crise du premier drame ; elle est courte. La fiancée répond : « Non, vous n'êtes pas un misérable ! votre loyal aveu me tou-

che plus que votre faute. Je vous épouse ! » Et le premier drame finit par le mariage. Mais après un temps assez long, pendant lequel le nouvel épousé n'a eu d'yeux et de cœur que pour sa femme, le loyal Henri se mit à aimer une amie de sa femme. Son secret est découvert : une brouille s'ensuit. C'est la crise du second drame. Mais une tante s'entremet et réconcilie les deux époux ; et le second drame finit par un retour aux joies du mariage. Il pourrait y en avoir un troisième et un quatrième, et ils auraient tous la même signification que le premier et le second : c'est à savoir que les hommes sont légers, comme les femmes, comme la plume au vent. Ils prouveraient encore que si M. Rabusson n'est ni un puissant dramaturge ni un puissant psychologue, s'il ne découvre rien de nouveau dans l'âme ou la société contemporaine, il est un peintre sincère. Le monde qu'il a vu et qu'il transporte dans ses livres n'est pas un joli monde ; mais on a l'impression, ou l'illusion, qu'il le montre tel qu'il est, qu'il ne le déforme pas par une vision trop personnelle, ou par une imagination surabondante, ou par une logique trop exigeante et trop pressée. Si dans ses inventions les dénouements ne dénouent rien, si le châtiment n'y suit pas immédiatement la faute, c'est que parfois il en est ainsi dans la vie. Le poète qui a dit : *Culpam pœna premit comes* n'a pas vu l'intervalle qui sépare parfois l'effet de la cause ; il n'a vu que les nécessités logiques qui les rapprochent un jour ou l'autre ; il a supprimé le temps, comme une quantité négligeable en matière de responsabilité. Puisque tout se paie, qu'importe la date de l'échéance ? Les poètes ont de ces vues, qui ne manquent pas de justesse et qui rendent leur œuvre utile, sans la rendre moins vraie. Mais M. Rabusson n'est pas un poète, et il ne tient pas à l'être.

19. — Autre peinture de la vie mondaine, aussi sincère, mais moins indifférente. L'auteur de *Monsieur Cotillon* reste très calme en face de ses modèles, « chérubins » de tout âge et de tout sexe, uniquement préoccupés d'aventures sensuelles : il n'a ni étonnement, ni indignation, ni mépris. L'auteur de *Leurs Ames*, au contraire, méprise profondément les âmes qu'elle nous représente : elle est nerveuse et colère ; elle les trouve ridicules, stupides, malfaisantes, et toutefois dignes de pitié, ces âmes de mondains, vides de toute idée et de tout sentiment, mais pleines de respect pour les exigences et les conventions du « chic, » esclaves du « chic, » victimes du « chic. » Christiane a épousé un homme qui a du chic, mais qui a peur de n'en avoir jamais assez, et dont toute l'occupation est de se rendre de plus en plus chic, lui et les siens. Il a donc à transformer sa femme, qui était une bonne et simple créature, jolie, intelligente, vertueuse, mais pas chic du tout. Il y travaille de son mieux, mais désespérant d'y réussir, il a recours à la collaboration d'un sien ami, qui est le maître des élégances sportives, une de ces autorités de club devant lesquelles tous les camarades s'inclinent. C'est lui qui, après un

bref examen, décide si oui ou non une femme est vraiment une femme du monde. Le mari de Christiane lui demande de vouloir bien examiner sa femme et au besoin de la préparer lui-même à l'examen. Il la prépare, et lui donne de bonnes leçons, lesquelles ont le résultat que vous devinez, mais non sans une assez longue et sincère résistance de la part de l'honnête Christiane. Et ce sont les détails de cette résistance, de cette lutte d'une âme contre les servitudes et les avilissements du chic, qui font l'intérêt de *Leurs Ames*.

20. — *L'Impossible Amitié*, dont nous parle Mme Stanislas Meunier, n'est pas celle dont rêvent les âmes platoniques, celle qui précède et fait éviter la chute, c'est celle qui la suit. Les héros de ce roman furent amants, ils ne purent pas rester amis. « Elle » était la femme d'un des hommes les plus remarquables de Paris ; elle avait un salon, de l'influence dans le monde des lettres et de la politique ; elle avait un membre de l'Institut pour cavalier servant, adorateur officiel et inoffensif, elle avait trente-cinq ans. « Lui » était un jeune homme, c'était le plus clair de son mérite ; il avait de beaux yeux, de l'ambition et un peu de talent. La femme mûre tenta sa jeunesse, la femme influente tenta son ambition. C'est son ambition qui fut d'abord satisfaite ; les autres satisfactions vinrent ensuite, non sans accompagnement des larmes, des remords et désespoirs de la femme mûre, mais amoureuse. Une jeune fille survint, qui était riche et amoureuse, elle aussi. Elle épousa, avec la permission de sa rivale ; celle-ci pensait pouvoir rester l'amie de celui dont elle avait fait la fortune et le bonheur, et qu'elle sacrifiait. Mais elle ne put pas, elle en fut très chagrine et puis se consola. Et voilà ! — Histoire bien banale, mais racontée avec soin, application, sérieux, et même avec talent. Dans une *Post-face* un peu longue, l'auteur nous explique qu'elle a pris l'idée de son œuvre dans la vie de Mlle de Lespinasse, et quelques-unes de ses phrases dans les lettres de « la même, » et elle cite ces phrases. Touchante loyauté qui prouve à quel point Mme Stanislas Meunier tient à l'estime des érudits qui liront son roman ! Et je proclame qu'elle mérite d'être lue par des érudits !

21. — « Roman psychique ! » me dit l'un ; « livre absurde, » me dit l'autre, à propos d'*Ame chimérique ;* l'un est un prospectus de libraire, l'autre est une lectrice, et peut-être l'un et l'autre disent la même chose, sans le vouloir et sans en avoir l'air, car enfin il n'y a pas incompatibilité et contradiction entre « psychique » et « absurde. » « J'écrivis ce livre, confesse l'auteur, à l'époque où d' « autres » se courbent encore sur les pupitres des écoles, » ce qui ne nous apprend rien du tout, d'ailleurs. A quelque âge qu'on écrive, serait-ce à quatre-vingt-dix ans, d' « autres » se courbent toujours sur des pupitres d'école. Mais enfin, on comprend qu'il veut dire qu'il était enfant quand il écrivit ce livre ; mais quand il écrivit sa préface, il était mûr ; ce n'était que son style qui ne l'était pas encore.

Quant au héros de son livre, il n'aurait jamais été autre chose qu'un enfant ; il mourut, et fit bien de mourir, après avoir aimé deux femmes, la première avec récidive. L'une « se prénommait » Maryllie, l'autre « se prénommait Germaine, un nom qu'il trouvait adéquat à son attitude. » « Germaine, lui disait-il, ce prémon dénote votre âme fière, votre froideur, votre beauté ! » (p. 94). L'observation frappe par sa justesse, n'est-ce pas ? Eh bien, tout le « psychisme » du volume est de cette valeur. L'amoureux de Maryllie s'est donc épris de Germaine ; Maryllie était une jeune fille, Germaine une veuve mûre (il n'y a même que Germaine qui soit mûre dans cette œuvre) ; il oublie les « charmes doux-amers » de sa fiancée ; « il rompt les ganses » qui le lient, il « se désenlace ; » mais puis, après un temps plus ou moins long, il se réenlace et se relie à Maryllie. Il l'épouse, mais elle meurt, et lui, ne pouvant survivre, il se noie, « le visage révulsé d'espérance farouche, la voix d'un chien qu'on veut tuer. » Qu'est-ce qu'il espère si farouchement ? Atteindre sa chimère, sans doute. Mais quelle était sa chimère ? L'auteur nous le dit à la fin du volume ; je livre ses renseignements à votre sagacité : « Tu es mort ! A tout jamais fini notre rêve d'humanités meilleures ! Englouties à jamais les belles aubes attendues !.... Lorsque tu vis grandir au fond des méditerranées merveilleuses la magique beauté des paradis perdus, tes yeux, larges d'espoir, ne se baissèrent point.... Tu construisis ton palais de lumière au delà des firmaments décevants, et ta chanson de liberté farouche a frissonné sur l'étendue. Vers les Colchides, tu cinglas joyeusement et tu rêvais de conquérir les floraisons entrevues de tes rêves !.... » Comprenne qui pourra. Quant aux événements qui remplissent la vie de ce rêveur, ils sont liés et expliqués dans « le livre » comme ils le sont dans cette analyse ; et c'est pourquoi toutes les lectrices auront le droit de qualifier ces rêves et ces événements d'absurdes, pour si « psychiques » qu'ils soient.

22. — Celui-ci n'est pas psychique, mais il est intéressant, intéressant au point qu'une lectrice, pas celle d'*Ame chimérique*, une autre, s'abandonnait naguère à un violent accès de colère et d'indignation « contre cette misérable femme ! » Passionner ainsi ses lecteurs pour ou contre ses héros, c'est un succès qui n'est pas méprisable, quoiqu'il soit peut-être banal et dépende plus de la naïveté des lecteurs que du talent de l'auteur. La « misérable femme, » c'est l'institutrice. Elle a pris, dans le cœur de l'époux, la place de l'épouse ; elle fait plus, elle veut déshonorer cette épouse, et, pour arriver à ses fins, elle invente des machinations, oh ! affreuses ! oh ! épouvantables ! Elle soudoie des hommes pour jouer le rôle de l'amant heureux, escalader des murailles, sauter par des fenêtres, se cacher dans des placards, s'enfuir à travers des corridors, recevoir des coups de revolver, jouir enfin de tous les petits bonheurs qui sont l'accompagnement obligé de l'adultère. La pauvre comtesse (vous a-t-on dit qu'elle était comtesse ?) quitte le château (ce drame se

passait dans un château), va se cacher à Paris, y est malade, y devient folle, y réclame à tous les passants sa fille, sa fille bien-aimée, rencontre un jour son mari sur les boulevards, retrouve la raison, retrouve sa fille, retrouve son mari pour le perdre définitivement. Il meurt, en demandant pardon à sa femme, et après avoir déshérité l'institutrice, la « misérable femme, » cause de tout ce mélodrame.

23. — Allons nous reposer de tant d'émotions, allons respirer l'air pur des champs! *O rus, quando te aspiciam!* Et alors je verrai peut-être que l'homme des champs n'est pas très sensiblement différent de l'homme des villes.

Autrefois, l'homme de ville
Invitait l'homme des champs

à lui donner des exemples de vie douce, résignée, désintéressée et laborieuse ; aujourd'hui il lui demande des exemples contraires, et, hélas ! il les reçoit, en échange peut-être de ceux qu'il lui a donnés. Ici c'est le nommé Meturel, maire de son village et époux de la grosse Coralie, qui va nous offrir le parfait exemplaire de l'homme des champs moderne, tel qu'il peut résulter de la contagion des villes et de la fermentation de ses propres vices. On peut diviser son histoire en trois parties. Première partie, purement descriptive; c'est la meilleure. Elle comprend notamment l'histoire des noces de Meturel et de Coralie, fille de Jean Chantavoine, *l'Onc' Jean*, ainsi nommé parce qu'il a recueilli chez lui sa nièce Jeannette. Le repas de noces, les chansons qui l'égaient :

O ma tendre Ugénie,
Toi z'à qui j'ai donné mon cœur, etc., etc.

la visite au photographe qui en est la suite, tous ces détails, dont aucun peut-être n'est nouveau, forment un tableau d'ensemble d'une vérité saisissante et très amusante; c'est le cas de répéter le vieux cliché : « C'est un Téniers! » Deuxième partie : Le gendre de Chantavoine tourne au tyran domestique, devient le désespoir de ses beaux-parents, fait mourir sa belle-mère de chagrin, relègue son beau-père au grenier. Là, l'onc' Jean reçoit les soins de Jeannette, qui devient sa vraie fille, pendant que la grosse Coralie joue du piano et se fait faire de belles robes. Troisième partie. L'onc' Jean meurt. La nuit de sa mort, Jeannette veille ses restes; Meturel veille aussi, mais pour ajouter un nouveau crime à toutes ses brutalités et bestialités, il attire la jeune fille à l'écurie et essaie de la violer. Mais Jeannette appelle son chien au secours, qui saute à la nuque du monstre et la broie dans ses dents. La pauvre enfant, délivrée de Meturel, mais privée de son oncle, est recueillie par le propriétaire de la ferme dont les Chantavoine étaient locataires, un vertueux jeune homme pour lequel elle avait un « sentiment, » oh! très pur! qu'elle n'avoue pas, qu'il devine et devant

lequel il se sent saisi de respect.— Il est impossible de nier le talent que révèle cette « étude paysanne ; » mais elle révèle peut-être aussi un parti pris de sévérité à l'égard des paysans. Sans partager à leur égard les illusions bucoliques du temps d'Honoré d'Urfé, peut-être conviendrait-il de ne pas les juger d'après les horribles et pessimistes portraits que nous en a donnés l'auteur de *la Terre*. Comme nous le disions tout à l'heure, les paysans et les citadins se valent ; les gestes seuls et les habits diffèrent, et encore ! cette différence tend beaucoup à s'atténuer par ce temps de démocratisation des uns et d'« aristocratisation » (pourquoi pas ?) des autres.

24. — Voici encore une œuvre de talent. L'auteur de *l'Idée de la marquise* sait penser, sait regarder, sait rendre ce qu'il voit, sans le trop déformer par les prétentions ou les insuffisances de son « art ; » son style est remarquable par la souplesse des tours et par la richesse du vocabulaire ; bref M. V. Chevillard est un écrivain et un intéressant conteur. La donnée de son conte est un peu scabreuse : une marquise, qui n'est pas marquise, mais qui est riche et qu'en conséquence le monde accepte pour ce qu'elle se dit être, a trois filles, « vrais pourtraicts de leur mère. » Elle fut une femme sans mœurs, elles sont des filles sans mœurs. Les deux premières se sont mariées « dans leur monde ; » la troisième, Marthe, ne trouve pas de mari. Elle est pourtant bien jolie ! Mais « son monde » ne semble pas devoir fournir le mari désiré. Alors la marquise a une idée ; elle la fera épouser par un brave garçon, magistrat démissionnaire, que sa pauvreté a forcé d'accepter un emploi de douze cents francs dans une banque. Le jeune homme se laisse faire, d'autant plus facilement qu'il s'est senti fortement touché par la beauté de Marthe. Marthe, de son côté, qui n'avait d'abord vu en lui qu'un épouseur, se sent prise de pitié et même d'amour pour l'honnête homme qu'on va tromper, et un jour elle lui avoue la vérité : elle a commis une faute, elle a eu un enfant ! Le jeune homme se retire noblement, mais simplement, sans attitudes de héros de mélodrame, et Marthe épouse un vieil ami de sa mère. — La partie faible de cette histoire, c'en est peut-être la composition : elle pourrait être « nouée » avec plus de force et terminée par un dénouement plus *logique* et plus complet, mettant chacun des personnages à la place qui lui est due, et satisfaisant notre besoin de justice. Mais ces dénouements-là sont les dénouements de l'art et non les dénouements de la vie, et, si j'ai dit plus haut pourquoi les premiers restent préférables aux seconds, je ne puis pas reprocher trop vivement à M. Valbert Chevillard de n'avoir pas partagé ces préférences, démodées et « rococo » aujourd'hui. Inutile d'ajouter que la morale de la marquise et de ses filles n'est pas du tout celle que prêche ni qu'inspire l'auteur. Il ne prêche rien et n'inspire peut-être rien non plus ; il se contente d'intéresser, il pourrait faire mieux.

25. — Mlle Chantal de Monestier a épousé le marquis Maxime de Bernaz ; de ce mariage est né Hélion de Bernaz ; Maxime avait été un enfant gâté, il gâta Hélion, et Chantal fut très malheureuse entre son mari et son fils. Fit-elle des efforts suffisants pour améliorer l'un et ne pas laisser gâter l'autre ? On ne le voit pas. C'était une de ces volontés raides et toujours tendues, incapables de pactiser avec le mal, mais incapables de l'empêcher, ne sachant pas sortir de soi, atteindre les autres et les modifier, exécuter ce qu'elle juge nécessaire et bon, une volonté sans bras, si j'ose dire, employant tout ce qu'elle a de force non à agir, mais à souffrir. Dieu nous garde de ces vertus inutiles et douloureuses ! Dieu garde nos fils de ces compagnes qui se posent tout de suite en victimes, et se figent dans cette attitude de victimes, et qui, à force d'avoir un vif sentiment des devoirs d'autrui, oublient de remplir le leur, lequel est de ne jamais se figer, de ne jamais cesser d'agir, et d'aider autrui à remplir son devoir ! Si je plaide d'avance et un peu trop vivement les circonstances atténuantes en faveur du mari et du fils de Mme la marquise de Bernaz, c'est que M. de Tinseau me paraît les avoir trop malmenés, trop entièrement sacrifiés à sa parfaite et dolente héroïne. Il est vrai que l'un est un sot parfait, esclave de ses instincts, l'autre un pantin sans âme, mû par les circonstances et par le hasard. Maxime, poussé par le vice et pas assez retenu par sa femme, déserte peu à peu son intérieur, et finalement va s'installer loin du château de Bernaz, à Paris ; il y emmène son fils, et tous les deux oublient peu à peu la marquise (je crois, sans le garantir, que c'est de cet oubli qu'est tiré le titre du volume *Dette oubliée;* seulement, si l'auteur a su justifier son titre, il n'a pas su tirer assez parti de la « créance » de la mère et de l'époux). Maxime essaie de faire « des affaires, » mais comme c'est un sot, il est exploité, volé et ruiné. Hélion n'écrit plus à sa mère, même quand il la sait privée de toutes ressources ; et, quand une séparation et une brouille définitive ont lieu, il prend parti pour son père. La pauvre Chantal, obligée de pourvoir au pain quotidien, accepte une place de dame de compagnie en Amérique, et s'expatrie. Ici finit la première action de *Dette oubliée*, car il y en a une seconde, et décidément M. de Tinseau n'a aucun goût pour « l'unité d'action. » En Amérique, elle trouve une jeune fille adorable, un colonel, père de la jeune fille, doué de toutes les vertus et de plusieurs millions de dollars, un major, qui est un lion et une colombe, un major qui se met à adorer l'exilée platoniquement, et à qui cet amour va inspirer des prouesses sentimentales, un major « de la Table Ronde, » quoi ! La description de cet intérieur américano-romanesque est ce qu'il y a de plus joli dans l'œuvre : on y retrouve tout le talent de l'auteur de *l'Attelage de la marquise* (j'y reviens toujours), ce talent que j'ai essayé de définir ici l'an dernier, et dont je disais, je crois : « C'est proprement un charme. » Donc le major

devine le secret de la marquise, qu'elle a un mari et un fils, qu'elle n'aime plus son mari, mais qu'elle l'entretient du fruit de son travail, qu'elle aime ce fils, et qu'elle souffre de ne pouvoir pas lui prouver son amour. Alors il part, il quitte l'Amérique, il vient en France, il a un plan, un plan en cinq parties : 1° retrouver Hélion ; 2° changer son cœur, faire un fils tendre d'un fils ingrat ; 3° retrouver et convertir le mari ; 4° marier Hélion avec la fille du colonel ; 5° prouver ainsi son amour à Chantal, le prouver en s'immolant, « en donnant le bonheur sans en avoir sa part ! » Ce plan, il l'exécute en un tour de main. Les Yankees vont vite en affaires, et lui est deux fois Yankee, puisqu'il est soldat. Il retrouve Hélion et le convertit, il le rend amoureux de Logan (la fille idéale du colonel), il rend Logan amoureuse d'Hélion et la détache même d'un premier fiancé. Enfin et surtout il retrouve Maxime ! Son œuvre va être finie et son propre malheur consommé ! Mais il y a un Dieu pour les majors chevaleresques et platoniques. Cet idiot de Maxime, qui n'a fait jusqu'ici que des sottises, a une heureuse inspiration : il meurt ! Ce fut sa première bonne action, la seule preuve que ce marquis donna qu'il avait du savoir-vivre. Il disparut au moment où il devenait positivement gênant : et la dolente Chantal épousa le major à peu près en même temps qu'Hélion épousait Logan. Et *Dette oubliée* est un roman illogique et charmant, spirituel et naïf, distingué et vulgaire : vulgaire, naïf et illogique par la qualité et la contexture des événements ; distingué, spirituel et charmant par la grâce du style, la légèreté et l'impertinence du ton général, la poésie de certains détails.

26. — Le jeune pasteur Trembloz arrive à Bielle, une petite ville suisse ; sa vieille mère l'accompagne et aide à son installation. Il fait les visites obligatoires à ses paroissiens, notamment aux Massad de Bussens ; il aperçoit la robe blanche et le chapeau de la femme ; il voit et entend le mari, qui lui expose gravement ses idées sur l'orthodoxie et sur sa manière de comprendre l'aumône. Le dimanche suivant, il monte en chaire, au milieu d'un concours inaccoutumé d'auditeurs ; la paroisse s'était déjà passionnée pour ou contre l'éloquence du jeune pasteur. Mais cette éloquence est merveilleuse ; elle emporte les suffrages de tout l'auditoire ; elle bouleverse l'âme de Mme Massad de Bussens. L'admiration pour l'orateur a vite fait de se changer en tendresse, d'autant que M. Trembloz, dès le premier tête-à-tête avec Mme Massad, reconnaît en elle « l'âme sœur » qui hante les rêves et trouble le sommeil des séminaristes protestants. Ils s'avouent leur amour, et avec une délicatesse, une pudeur, une rougeur touchantes ; ils ne s'y abandonnent pas ; ils évitent de se retrouver aux *Roches blanches*, à cet endroit désert du parc de M. Massad où par deux fois un mystérieux et invincible attrait les avait fait se rencontrer. Toutefois ils ne parviennent pas à dissimuler l'état de leur âme, et l'austère M. Massad est informé du

péril que court son honneur. Il prend vite les mesures que commande la conjoncture : il envoie sa femme faire un voyage. Quand elle reviendra, que se passera-t-il ? L'auteur nous le dira peut-être dans un nouveau volume, qui sera la suite de celui-ci ; il a déjà fait la *Seconde Vie de Michel Teissier ;* pourquoi ne ferait-il pas la seconde vie de Mme Massad ? En attendant, M. Trembloz se résout à ne pas suivre la voyageuse, à sacrifier son amour, dût son cœur se pétrifier. Car qui se sacrifie se pétrifie, paraît-il. C'est, du moins, ce que prouve la légende qui a fourni le titre de cette histoire et qu'il faut reproduire : « Il s'agit de deux êtres qui n'avaient pu s'aimer dans le siècle où la vie les séparait. L'homme entra dans un couvent ; la femme prit le voile. Cependant, toutes les nuits, dans une clairière, ils se rencontraient. A chaque rencontre, ils sentaient grandir l'amour qu'ils réprimaient, l'amour coupable, l'amour criminel qui les poussait l'un à l'autre, de toute la force tragique qu'il a dans les nobles cœurs. Ils comprirent alors que leur volonté s'épuisait dans la lutte, que la défaite approchait. Et le soir où, pour la première fois, leurs lèvres se rencontrèrent, ils convinrent de ne plus se revoir, pour éviter le crime dont ils étaient purs encore. Ils se dirent un adieu qu'ils croyaient éternel. Mais, quand ils voulurent se séparer, voici que leurs membres s'engourdirent : le sol propice où leur amour avait grandi les retenait, la mystérieuse puissance de la terre les rivait l'un à l'autre. Dans leur effort contre l'amour, l'humanité était morte en eux. Leurs âmes avaient vaincu, mais elles s'étaient éteintes : ils n'étaient plus que deux pierres insensibles à jamais : les Roches blanches. » Le style est beau, le symbole poétique, mais l'idée n'est pas digne d'un moraliste comme M. Rod. Cette idée, qui n'est autre que la mise en doute de l'utilité du sacrifice, est la négation de toutes celles que l'on attribuait à l'auteur du *Sens de la vie* et de *Michel Teissier*. Le sens de la vie, M. Rod semblait l'avoir trouvé précisément dans l'acceptation du sacrifice ; et il avait mérité notre gratitude et nos plus vifs éloges en nous montrant, avec une gravité sévère, Michel Teissier manquant sa vie et compromettant celle de tous les siens par le refus du sacrifice. Que signifient maintenant ces doléances poétiques sur les inconvénients du sacrifice, sur le péril d'un triomphe trop complet du sentiment du devoir, sur les conséquences pétrifiantes et stérilisantes du renoncement ? Que pouvons-nous en dire ? L'erreur et l'enfantillage en sont si évidents, qu'on n'ose pas se mettre en frais de démonstration. Et cependant il faut au moins que nous disions ceci : d'abord, en supposant que le sacrifice pétrifiât, le rôle du moraliste ne serait pas de se lamenter sur ces pétrifications ; vous dites qu'elles diminuent notre puissance d'aimer.... la femme du prochain ? Ardez le beau malheur ! Bon pour les petites cousines sentimentales de s'en plaindre ! mais un moraliste, et un moraliste genevois ! Oh ! Monsieur ! Ensuite, il n'est pas vrai que le

sacrifice pétrifie ; c'est même le contraire qui est vrai. Les cœurs les plus tendres, les plus ouverts à l'intelligence d'autrui, les plus féconds en œuvre de charité et de bonté, sont ceux qui ont connu le sacrifice, qui ont su résister à leurs passions ; la volupté rend les âmes cruelles, l'amour satisfait les rend égoïstes...., et deux et deux font quatre, et la Palisse était en vie une heure avant sa mort, et M. Rod était autrefois un psychologue et un moraliste.

Aujourd'hui, il est un poète, et un poète dans le sens le plus élevé du mot, poète créateur, soufflant la vie à des êtres sortis de son imagination. Jamais, cette puissance créatrice, il ne l'avait affirmée comme dans *les Roches blanches;* ses premiers romans étaient de pures dissertations, remplies d'êtres de raison, d'entités et d'abstractions; dans les suivants, il y eut des êtres concrets et bien vivants, mais dont la fonction principale semblait être de raisonner, argumenter, prouver quelque chose dans celui-ci, ils ne veulent rien prouver (ou du moins ce qu'ils prouvent n'est rien). Mais comme ils sont vivants, et comme ils vous intéressent et vous associent à leur vie ! Et non seulement les deux héros, qui pourraient attirer à soi tout l'intérêt, tant ils sont charmants, et d'un charme pudique et discret, d'autant plus puissant ! mais encore les personnages qui les entourent, la mère Trembloz, une paysanne pratique et énergique ; M. Massad de Bussens, un de ces hommes impeccables dont on pourrait dire ce que disait Diderot de je ne sais plus qui : « On ne peut s'empêcher d'estimer son caractère ni de fuir sa compagnie ; » une jeune fille, Rose, une sorte de moineau franc, indiscret et scandaleux, qui « sautille et gazouille » au milieu des graves Biellois et tient dans le roman une place peut-être excessive, et tous les autres paroissiens de M. Trembloz, et toute sa paroisse, cette petite ville qui ressemble à toutes les petites villes, mais qui n'est pas « faite de chic » ni peinte en caricature comme tant d'autres. Créateur puissant, observateur exact, analyste délicat des sentiments qui peuvent troubler deux âmes honnêtes et pures, M. Rod est tout cela dans *les Roches blanches*, et il est encore un écrivain des plus savoureux. Mais tout cela ne me consolerait pas qu'il eût cessé d'être le moraliste qu'il était et surtout qu'il promettait d'être.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, par le vicomte D'AVENEL. Paris, Imp. nationale (Leroux), 1894, 2 vol. in-8 de XXVII-726 et 916 p., 25 fr. — 2. *Précis d'économie politique*, par PAUL LEROY-BEAULIEU. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 408 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Monde humain, exposé sommaire de ses lois sociales et économiques*, par l'abbé FÉLIX PALIEZ. Paris, Retaux, s. d., 2 vol. in-12 de VII-495 et 440 p., 7 fr. — 4. *Études sociales. Socialisme et charité*, par le comte D'HAUSSONVILLE. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-8 de XII-498 p., 7 fr. 50. — 5. *A travers dix années, 1885-*

1894, par Ch. Woeste. Bruxelles, Société belge de librairie, 1895, 2 vol. in-8 de 464 et 484 p., 10 fr. — 6. *Les Institutions patronales*, par Hubert Brice. Paris, Rousseau, 1895, in-8 de vi-340 p., 7 fr. 50. — 7. *Les Monts-de-piété en France*, par Maurice Vanlaer. Paris, Guillaumin, 1895, in-8 de 128 p. — 8. *Situation économique et sociale du paysan en Roumanie*, par Ch. Arion. Paris, Giard et Brière, 1894, gr. in-8 de 127 p., 3 fr. — 9. *Études d'économie sociale, petits pamphlets*, par Eugène de Masquard. Paris, Fischbacher, 1891, in-12 de 442 p. 3 fr. 50. — 10. *Cours de pastorale, ou Questions sociales au point de vue du ministère sacerdotal dans les temps modernes*, par l'abbé Garnier. Paris, bureaux du *Peuple français*, s. d., in-12 de 548 p., 2 fr. — 11. *Entre patrons et ouvriers. études économiques et historiques*, par l'abbé Onclair. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 220 p., 2 fr. — 12. *Études sociales*, par l'abbé Théron. Paris, Téqui, 1894, in-12 de xxiii-450 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Corporations*, par l'abbé Troncy. Lyon, Vitte, 1894, in-12 de 98 p., 1 fr. — 14. *L'Église et la Question sociale*, par Alain Gouzien. Paris, Téqui, 1895, 72 p., 0 fr. 75 — 15. *Nécessité d'un programme social*, par Edmond Demolins. Paris, Firmin-Didot, 1895, 80 p., 1 fr. — 16. *Les Œuvres sociales*, par Ferdinand Moine. Paris, H. Gautier, 1894, in-12 de xi-198 p., 2 fr. 50. — 17. *Notre œuvre sociale*, par l'abbé Naudet. Paris, Toira, s. d., in-8 de 110 p., 1 fr. — 18. *Le Socialisme catholique ou christianisme intégral*, t. I. *Les Vérités mâles*, par Paul Lapeyre. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xxiv-370 p., 3 fr. 50. — 19. *Questions sociales, le pain quotidien assuré à tout le monde*, par de Montaignac. Paris, Retaux, 1895, in-16 de xv-122 p., 0 fr. 50. — 20. *Transformations sociales*, par Hector Depasse. Paris, Alcan, 1894, in-12 de xii-408 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Transformisme social*, par Guillaume de Greef. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 520 p., 7 fr. 50. — 22. *Le Socialisme et la révolution sociale*, par Ferdinand Naudier. Paris, Alcan, 1894, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 23. *Un Peuple exproprié*, par Gaston des Aspres. Paris, Grasilier, s. d., in-12 de 318 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Socialisme devant le bon sens*, par Jules Letainturier. Paris, Alcan, 1894, in-12 de 128 p., 1 fr. 50. — 25. *Double péril social, l'Église et le Socialisme*, par Giraud-Teulon. Paris, Guillaumin, 1895, in-12 de 255 p., 2 fr. — 26. *Lettres sur le socialisme*, par Ferdinand Tarroux. Paris, Fischbacher, 1894, in-12 de 396 p., 3 fr. 50.— 27. *Geschichte des Socialismus in Einzeldarstellungen. I. Band, 1. Theil, von Plato bis zu den Wiedertäufern*, von Karl Kautsky. Stuttgart, Dietz, 1895, gr. in-8 de xii-436 p. — 28. *Le Socialisme catholique*, par Nitti, trad. de l'italien. Paris, Guillaumin, 1894, in-8 de x-410 p., 10 fr. cartonné. — 29. *Die Grundzüge der Finanzwissenschaft*, par Wilhelm Wocke. Leipzig, Hirschfeld, 1894, in-8 de xii-446 p., 12 fr. 10. — 30. *Staatslexikon herausgegeben im Auftrage der Görresgesellschaft*, von Adolf Bruder, 33e et 34e livraisons. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1895, in-8. — 31. *Apuntes sobre la cuestion industrial*, por Camps y Fabrès. Manresa, Establ. tipogr. de San José, 1894, in-16 de 176 p.

1. — Débutons par une œuvre des plus remarquables, *l'Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, par le vicomte d'Avenel.

M. d'Avenel avait remporté le prix aux deux concours que l'Académie des sciences morales et politiques avait ouverts en 1887 et 1889 sur l'histoire économique de la valeur et du revenu de la terre, d'abord aux xviie et xviiie siècles, puis du xiiie au xviie siècle. De tels travaux ne devaient point être perdus ; et il est de toute justice que l'Imprimerie nationale ait été chargée d'éditer une œuvre que l'on peut considérer comme la mine la plus précieuse de documents sur l'histoire économique de la France pendant six siècles. M. d'Avenel avait collectionné et traduit environ 50,000 prix, et ses mémoires n'avaient pas moins de huit volumes in-folio. De ce travail, une partie seulement est publiée, donnant 9,600 prix.

Ce qui doit être lu, c'est la magistrale introduction, de près de cinq cents pages, qui précède les tableaux. Elle comprend deux livres consacrés, l'un à l'argent, l'autre à la terre. Le chapitre qui traite du « pouvoir de l'argent » dans les siècles passés vaut plus, à lui seul, que bien des volumes. Quelques appréciations, il est vrai, en ont été discutées, et d'autant plus qu'elles choquaient des idées universellement acceptées sur la baisse constante et fatale du *purchasing power* de la monnaie, non moins que bien des jugements tout faits sur les conditions morales, sociales et économiques du moyen âge : mais elles n'ont rien enlevé au mérite de ce travail, justement appelé un vrai « travail de bénédictin. »

2. — L'éloge de M. Paul Leroy-Beaulieu n'est plus à faire, et ses œuvres, au fur et à mesure de leur publication, prennent place à côté de celles des premiers maîtres. Son *Précis d'économie politique* n'en dépare pas la collection. M. Paul Leroy-Beaulieu a voulu se mettre à la portée de tous, en vulgarisant les saines notions et en parlant à tous le clair et simple langage du bon sens. Raison de plus pour lui de s'en tenir à la division classique en quatre parties : *Production, répartition, circulation et consommation des richesses.* Il en a ajouté une cinquième : *l'État et les finances publiques*, résumé net et concis de son magnifique *Traité de la science des finances*. Livre à recommander. Insuffisant sans aucun doute pour les étudiants des Facultés, il ouvre des aperçus à tous ceux qui ont besoin d'avoir une idée sommaire de la science économique, particulièrement à la jeunesse des écoles et des collèges.

3. — Dans *le Monde humain*, M. l'abbé Paliez a voulu fournir « plus spécialement aux jeunes gens, aux étudiants philosophes, » une sorte de manuel clair et concis de philosophie sociale avec le prolongement nécessaire de cette science sur l'économie politique. Le premier volume étudie d'abord l'homme dans ses éléments, ses facultés et sa fin dernière ; puis les hommes en société et les sociétés historiques depuis la création. Le second volume, avec le sous-titre de « lois économiques, » étudie successivement la notion de la richesse, sa production, sa distribution et sa consommation. Dans la forme, c'est bien divisé, très clair, très bref, en un mot très didactique et très sobre. Au point de vue du fond, M. l'abbé Paliez se révèle un esprit élevé et judicieux. Il n'accable point Malthus d'injures, comme font la plupart des catholiques ; ses conclusions finales sur les opérations de bourse sont exemptes de l'acrimonie à laquelle le plus grand nombre des écrivains religieux se laissent aller maintenant ; et nous avons beaucoup goûté son explication, très scolastique, de la propriété considérée comme découlant du droit naturel. Cependant il a beaucoup trop suivi l'influence regrettable du P. Liberatore, par exemple sur les prétendus trois systèmes « agricole, industriel et mercantile ; » comme lui aussi et dans un sens analogue, il n'a pas craint de bouleverser tout le vocabulaire économique, sans même

expliquer les motifs de cette révolution, si préjudiciable à la clarté. Par exemple, pour M. l'abbé Paliez, une richesse devient « une certaine quantité de biens au delà des biens nécessaires, » ce qui n'empêche pas l'auteur d'oublier immédiatement sa définition et de donner partout ailleurs au mot « richesse » le sens usuel et consacré. Pareillement « la rente » est définie le produit « brut » de la terre, tandis que son produit « net » constitue « le profit ; » de même le capital (pourquoi la terre n'en est-elle pas un ?) est dit ne donner que du « loyer, » etc. Beaucoup de faits économiques demanderaient à être mieux connus : on est étonné d'apprendre que le monométallisme « facilite l'accaparement de la monnaie par les gros financiers ; » que « le 3 °/₀ amortissable fait partie de la dette flottante » et que « les bons du Trésor sont de la rente à terme. » L'ouvrage est destiné à la jeunesse des écoles : or, précisément ces impropriétés d'expressions juridiques ou économiques ont pour elle plus d'inconvénients que pour des économistes ou des financiers.

Pourquoi l'auteur ne définit-il nulle part le sous-titre de son second volume : *Lois économiques* ? Ce serait d'autant plus nécessaire que les catholiques sont divisés sur l'existence même de lois de cet ordre et sur le sens qu'il faut attacher à ce mot si l'on continue à s'en servir. Enfin M. l'abbé Paliez, — bien que ce soit là une question d'exégèse biblique qui échappe à notre compétence, — nous a paru bien affirmatif en présentant comme indiscutée la chronologie d'Ussérius sur l'âge du monde et sur la succession des premiers patriarches (1656 ans entre la création et le déluge et 2348 entre le déluge et l'ère chrétienne). Parlant à la jeunesse, il vaut mieux, ce semble, ne pas l'enfermer dans une hypothèse que les interprètes les plus érudits et les plus orthodoxes ont renoncé à présenter.

4. — Ceux qui ont lu *Misère et remèdes*, de M. le comte d'Haussonville, seront heureux de le retrouver dans les études variées qu'il a groupées dans le nouveau volume, *Socialisme et charité*. L'inconduite ; la criminalité ; le travail des femmes aux États-Unis et en Angleterre ; le socialisme d'État et le socialisme chrétien ; la charité et l'assistance par le travail : tels sont les objets de ces études successives. M. d'Haussonville, on le sait, est un de nos écrivains les plus agréables et les plus substantiels. Il a observé, visité, analysé ; il a même expérimenté en curieux le « panier à salade » et le dépôt, et il présente un tableau intéressant et suggestif de l'état social de Paris. Ses doctrines économiques sont celles d'un libéral, éclairé par le sens chrétien et animé par un cœur généreux. Si justement convaincu qu'il soit de l'empire des lois économiques, il n'est ni désespéré ni inactif devant les misères matérielles ou morales. Mais ce n'est point de l'État qu'il attend un remède aux maux de la société, et il lui reproche bien plutôt de trop entreprendre, surtout de trop empêcher et de refuser la liberté d'association pour la

pratique de la charité : tout au plus pourrait-on critiquer l'idée qu'il émet de créer des centimes additionnels, voire même obligatoires, c'est-à-dire susceptibles d'être inscrits d'office, pour l'assistance publique. Le chapitre « Socialisme d'État et socialisme chrétien, » déjà paru en 1890 dans la *Revue des Deux Mondes*, renferme un parallèle exact de ces deux systèmes, ainsi que de judicieuses formules sur le rôle de l'État, et une explication, sinon nouvelle, au moins fort juste, du fameux « Laissez faire et laissez passer » des anciens économistes. Ce sont des vérités toujours bonnes à redire.

5. — M. Woeste ne sera pas lu avec moins de plaisir et moins de fruit dans ses deux volumes : *A travers dix années, 1885-1894*. Les *Études politiques* nous initient à l'histoire intérieure de la Belgique ; les *Études sociales* nous montrent combien est injuste le reproche d'inertie et d'égoïsme que les démocrates chrétiens de tous pays font si souvent aux conservateurs catholiques ; enfin les *Mélanges historiques et littéraires* contiennent des vues neuves et originales sur nombre de faits de l'histoire contemporaine : certains fragments de cette dernière partie de l'ouvrage sont éminemment suggestifs. Le nom de l'auteur, le rôle qu'il a joué dans les luttes glorieuses des catholiques belges, enfin, les récentes attaques de certains catholiques, contre lesquelles il a eu à se défendre, donnent plus d'importance et d'actualité à ce recueil.

6. — Dans les *Institutions patronales, leur état actuel et leur avenir*, M. Hubert Brice a essayé de donner « un bon répertoire de ce qui a été tenté en France et ailleurs pour améliorer la condition de l'ouvrier. » Dans ces limites, nous croyons qu'il a réussi, et c'est avec raison que l'Académie des sciences morales et politiques a récompensé son ouvrage. M. Hubert Brice étudie successivement les salaires, l'amélioration intellectuelle et morale de l'ouvrier, puis les institutions d'économie domestique, de prévoyance et de secours. Sa distinction entre le patronage « autoritaire, si l'ouvrier n'intervient pas dans la gestion de l'institution, et libéral au cas contraire, » est non moins juste que féconde ; fort juste aussi l'observation que le patronage n'est pas, en général, « une bonne spéculation. » Alors où sera le mobile auquel le patron obéira? M. Hubert Brice a malheureusement laissé de côté toute considération religieuse, d'un bout à l'autre de son volume ; et l'on est en droit de se demander si la difficulté de commander au nom d'une morale purement indépendante n'a pas incliné l'auteur à faire un peu trop vite appel à la loi (p. 17). En tous cas, pleine et loyale justice est rendue aux sociétés anonymes, qui sont reconnues avoir généralement mieux rempli leurs devoirs que « le patronat individuel » (p. 326). En somme, excellent ouvrage, très nourri de faits instructifs ou concluants.

7 et 8. — Les études analytiques sérieuses, documentées, qui nous ont été soumises, sont peu nombreuses. Citons élogieusement au pre-

mier rang *les Monts-de-piété en France*, par M. Maurice Vanlaër, et la *Situation économique et sociale du paysan en Roumanie*, par M. Ch. Arion, avocat à la cour d'appel de Bucharest.

Les monts-de-piété sont une institution généralement peu connue, pour ne pas dire méconnue. On oublie le mouvement de charité d'où ils procèdent ; on les accuse de pratiquer des taux usuraires; et la faveur qui est allée en ce siècle aux caisses d'épargne a rendu beaucoup de gens quelque peu injustes pour eux. M. Vanlaër refait l'historique de l'institution, et il repousse plus d'une imputation injustifiée, bien que son travail soit un exposé et non point un plaidoyer. Mais il est difficile, ce semble, de réfuter M. Vanlaër, quand il demande que les monts-de-piété, au lieu d'être obligés de verser leurs bénéfices aux hospices, puissent se constituer progressivement des réserves propres qui les dispensent ensuite de payer un intérêt sur des capitaux d'emprunts et de s'en faire payer un autre sur leurs opérations de prêts. En ce qui concerne le trafic des reconnaissances des monts-de-piété, M. Vanlaër demande que ces opérations soient poursuivies correctionnellement toutes les fois qu'une vente à réméré déguiserait un second prêt sur gage, et il conclut que le mont-de-piété lui-même, mais sous sa propre responsabilité (et non sous celle des commissaires-priseurs), soit autorisé à prêter sur ses reconnaissances.

La *Situation économique et sociale du paysan en Roumanie* est une véritable histoire économique du peuple roumain dans les derniers siècles. La condition du paysan et la propriété rurale sous les divers régimes qui se sont succédé depuis l'invasion turque sont décrites d'une manière intéressante, ainsi que les tentatives contemporaines pour l'organisation du crédit agricole en Roumanie. Ce mémoire, très documenté, est d'une lecture, sinon peut-être très facile, à coup sûr fort instructive.

9. — Les *Études d'économie sociale, petits pamphlets*, par M. Eugène de Masquard, qui se dit quelque part « un cantonnier de la voirie sociale, » sont la simple reproduction d'articles divers parus à des dates déjà fort anciennes dans un journal local, par exemple sur la sériciculture, sur la discussion du régime douanier, etc. Publication sans grand intérêt.

10. — La question sociale a fait éclore de nombreux volumes et exercé plus d'une plume ecclésiastique : nous nous en félicitons, et trop graves sont ces problèmes pour que le clergé ne doive pas travailler à les connaître, à les approfondir et surtout à les élucider. Toutefois des études préalables d'économie politique, de droit et d'histoire sont indispensables pour qu'on puisse prudemment s'engager sur ce terrain avec une pleine autorité. M. l'abbé Garnier nous présente un *Cours de pastorale, ou questions sociales au point de vue du ministère sacerdotal dans les temps modernes*. Le volume, assez compact, est partagé en

six parties. Les principes, l'histoire, la pratique et le rôle social de la vie chrétienne en forment les quatre premieres ; les deux dernières sont consacrées, l'une à la réglementation matérielle des œuvres, l'autre à « l'Union nationale, » qui est l'œuvre personnelle de M. l'abbé Garnier. Nous ne nous croyons point appelé à apprécier ce qui touche à la conduite des âmes, et nos observations doivent se borner à la partie économique et sociale. Mais ici nous craignons que M. l'abbé Garnier, entraîné sans cesse par sa vie de missionnaire, ne se soit pas donné le temps de creuser les innombrables problèmes qu'il aborde ou qu'il tranche. Ses jugements peuvent paraître parfois bien hâtifs, et ses affirmations bien aventurées. Il lui serait certainement difficile de prouver que « sous Charlemagne les écoles étaient probablement aussi répandues qu'aujourd'hui » (p. 188), que le servage avait disparu généralement dès le XIIe siècle pour ne se remontrer de nouveau qu'après la Renaissance (p. 219) ; que la désertion des campagnes est le fruit de la Révolution (p. 108), ou que l'interdiction de posséder des immeubles, portée contre les syndicats professionnels de la loi de 1884, est la seule cause du caractère révolutionnaire d'un grand nombre de ces syndicats (p. 208). Mêmes exagérations dans l'ordre économique et juridique. M. l'abbé Garnier ne trouverait guère de fortunes qui se chiffrent, comme il dit, par des centaines de millions et même par des milliards (p. 149) ; il serait fort embarrassé de prouver que les millionnaires et les « milliardaires » payent en impôts seulement 5 % ou 6 % de leurs revenus (p. 494) et que l'acquisition d'un immeuble de plus de 10,000 fr. ne supporte que 2,44 % de frais d'acquisition. Avec cela, M. l'abbé Garnier est injuste pour le progrès industriel : l'abondance plus grande des richesses à répartir et la division du travail sont seulement à ses yeux « une conséquence de l'absence d'esprit chrétien dans notre état social, où tous s'organisent en vue de l'argent, du bénéfice et par conséquent de la production » (p. 120). Il en vient à de fâcheuses concessions à certaines idées dangereuses des novateurs contemporains. Il trouve le salaire « familial » dans l'Encyclique (p. 208) ; il se déclare pour l'impôt progressif (p. 242) ; et de ce que des propriétaires ne remplissent pas leurs devoirs, il conclut, — ce qui n'est point dans les prémisses, — que « la propriété est mal organisée et qu'elle a foulé aux pieds sa notion première » (p. 211). Le volume se termine par une assez curieuse bibliographie des « meilleurs ouvrages, » liste hétéroclite où MM. Paul Leroy-Beaulieu et d'Haussonville s'étonneraient de faire excellent ménage avec le P. de Pascal et autres. Pour bien étreindre, dit-on, il ne faut pas trop embrasser : le livre de M. l'abbé Garnier aurait profité à se conformer à cette vieille règle de sagesse.

11. — M. l'abbé Onclair, bien connu déjà, est d'une tout autre école et ne craint pas de le dire aux premières lignes de son excellent volume :

Entre patrons et ouvriers. Il proteste contre l'idée que « l'Encyclique suffit seule à résoudre toutes les questions sans qu'il soit besoin d'aucune autre étude préalable ou subsidiaire, » et il rejette très franchement « les interprétations fantaisistes » qu'on en a données. Appuyé, comme il le dit, « sur les données de la science économique, de la science morale et de la science théologique, » il envisage successivement dans ce volume la question du salaire (au triple point de vue du contrat, de la rémunération du travail et de la justice absolue) ; « l'oppression de la classe ouvrière dont le socialisme parle sans cesse ; » la distinction entre patrons et ouvriers qu'il s'agirait de faire disparaître ; enfin les coalitions et les grèves. Nous notons au passage une discussion sérieuse sur le fameux texte de « la misère imméritée des ouvriers » d'après l'Encyclique, puis une bonne et saine critique des PP. Liberatore et Steccanella, enfin une défense de la loi de 1791 sur la liberté du travail et la suppression des corporations. Nous savons plus d'un lecteur qui s'étonnera de cette dernière appréciation, non moins que du jugement juste et sévère que M. l'abbé Onclair ose porter sur les grèves. D'autres volumes suivront celui-ci et en réaliseront sans nul doute les promesses.

12. — Dans ses *Études sociales, — individualisme, socialisme et paupérisme,* — M. l'abbé Théron a voulu apporter, lui aussi, sa pierre à la reconstruction de l'édifice. Il appartient au tiers parti qui professe, sous le nom de catholique sans épithète, une économie politique fantaisiste cantonnée à mi-distance entre l'économie politique scientifique et les revendications socialistes, contre lesquelles, du reste, M. Théron proteste avec une louable énergie. Mais dans son livre les idées manquent souvent de netteté, tout aussi bien que les résumés assez rares des opinions des économistes manquent eux-mêmes d'exactitude. Ainsi Malthus est mal présenté, et l'invention du mot « malthusisme » (au lieu de l'appellation consacrée, qui est « malthusianisme ») indique que l'auteur ne connaît pas assez la langue dans laquelle il veut s'exprimer. Les mots individualisme, libéralisme et paupérisme reviennent aussi sans cesse, sans que nulle part les jugements soient basés sur des faits bien reconnus. Aussi bien, comment se ferait-il que le paupérisme soit un fait nouveau, dû à la mauvaise organisation du travail (Introduction, *passim*, etc.), s'il est vrai, d'autre part, que « la misère existe encore aussi profonde et presque aussi répandue qu'autrefois (au moyen âge) » (p. 159)? C'est peu conciliable. Bien entendu, l'idéal, pour M. l'abbé Théron, serait l'ancien régime corporatif, avec la corporation propriétaire du droit de travailler : mais, « en attendant une nouvelle organisation du travail, » il se contenterait « d'une certaine proportionnalité entre les profits et les salaires » (p. 80). Cependant il soutient ailleurs (p. 373) que le travail (et non le capital) devrait avoir tout ce qui excède l'intérêt, par conséquent que le travail

devrait avoir ce que les économistes appellent le profit : et est-ce que cette attribution totale au travail est compatible avec une proportionnalité dans les parts revenant au travail et au capital ? On le voit, les obscurités et les contradictions abondent, facilitées par une connaissance insuffisante du sens des mots usités en économie politique. Aussi, au demeurant, malgré de bons chapitres sur les erreurs morales du socialisme et sur ses causes, l'ouvrage est faible dans son ensemble, plein de lieux communs, et trop pauvrement documenté et appuyé.

13. — Dans sa brochure sur *les Corporations*, M. l'abbé Troncy donne de sages conseils pour la formation et la conduite des œuvres ouvrières. Il a trop de bon sens et il reste trop profondément imbu des idées modernes pour ne pas accepter la liberté du travail; d'autre part, cependant, son respect et son admiration préconçus pour l'ancien régime, et en particulier pour les corporations, le dominent trop complètement pour qu'il ne félicite pas les temps passés d'avoir condamné cette liberté. « S'il fallait entendre par liberté du travail, dit-il, seulement la liberté de choisir et d'exercer telle ou telle profession, telle ou telle méthode dans le travail, sans autorisation et sans monopole, la faculté de travailler où l'on veut, cette liberté, pourvu qu'elle fût soumise aux lois de Dieu et de l'Église, n'aurait rien de contraire à l'ordre social chrétien » (p. 93). Ici c'est le libéral qui vient de parler, et c'est lui encore qu'on entend quand il dit que, « d'un mot, le Pape condamne le système oppressif et exclusif avec le monopole des anciennes corporations » (p. 52). Mais l'auteur se charge de se donner la réplique à lui-même : « On devrait exiger, dit-il, une capacité professionnelle pour entrer dans un métier, demander au moins de l'honorabilité. Pourquoi ne pas établir une hiérarchie permettant au mérite de s'élever du rang d'apprenti à celui de compagnon, puis à celui de maître? D'ailleurs on écarterait ainsi des professions honnêtes les incapables, dont la concurrence fait baisser les salaires et produit les chômages, et que la loi de l'offre et de la demande contente suffisamment, parce qu'ils n'en méritent pas une autre » (p. 73). Évidemment, en condamnant les économistes libéraux pour avoir préconisé la liberté du travail, M. l'abbé Troncy ne se doute point qu'eux-mêmes attachaient à ce mot le sens où il déclare ne trouver « rien de contraire à l'ordre social chrétien. » Eh bien, s'il en est ainsi, pourquoi ces vœux pour la reconstitution du privilège de travailler? Je comprends : quand il y aura des privilèges, ceux qui les auront seront plus heureux que maintenant où ils n'en ont pas. Mais que seront devenus les non privilégiés? Quelle sera la condition de ces « incapables » que M. Troncy veut écarter? S'ils sont si bien incapables, est-il bien vrai que leur concurrence fasse baisser le salaire des autres? En tous cas, si on les écarte, leur misère future, parfaitement imméritée, ne sera-t-elle pas accrue dans toute la mesure où le monopole corporatif aura amélioré la situa-

tion des privilégiés ? Triste objection que je n'ai vue, jusqu'à présent, ni discutée ni résolue par aucun de ceux qui sont hantés de l'idée d'une résurrection du régime corporatif ! Ils oublient du reste que ce régime ne renfermait autrefois qu'une partie infiniment restreinte de la population, tandis que, restauré et appliqué à nos temps où l'industrie manufacturière est presque prépondérante, les mêmes privilèges présenteraient des abus nouveaux et intolérables.

14. — A ces deux ouvrages de M. Théron et de M. Troncy, nous préférons infiniment *l'Église et la Question sociale*, de M. Alain Gouzien. L'auteur y insiste, très justement selon nous, sur le caractère moral de la question sociale contemporaine, et il déclare très franchement que « le seul remède à la situation présente, c'est la charité, mais la vraie charité, la charité chrétienne, » qui d'ailleurs comprend autre chose que l'aumône (p. 46). Autant dire que le salut n'est nullement dans les lois qui ressusciteraient le régime corporatif ou qui institueraient les retraites obligatoires : c'est parfaitement notre avis.

15. — Dans un opuscule qui a pour titre : *Nécessité d'un programme social et d'un nouveau classement des partis*, M. Edmond Demolins, directeur de la revue *la Science sociale* et partisan convaincu de l'initiative individuelle présentée comme l'antithèse du socialisme, préconise le système des trois D. Trois D, c'est-à-dire le Dégrèvement des impôts, la Décentralisation administrative et la Diminution des charges militaires. Nous suivons volontiers M. Demolins dans les deux premiers articles de son programme ; mais sur le troisième point nous craindrions beaucoup qu'une réforme militaire qui comporterait, comme la sienne, le service uniforme d'un an en temps de paix, avec une armée permanente recrutée pour le surplus par des engagements volontaires, ne nous affaiblît singulièrement devant nos voisins. M. Demolins a été souvent mieux inspiré. L'opuscule se termine par la reproduction de divers articles de MM. Barrès, Clémenceau, de Kérohant, Millerand et Rouanet, et par les réponses que M. Demolins y a faites. C'est de la discussion de presse quotidienne.

16. — Sous le titre d'*Œuvres sociales*, M. Ferdinand Moine étudie exclusivement les cercles catholiques d'ouvriers et les œuvres qui s'y rattachent, et il en prend prétexte pour attaquer violemment le capitalisme. Il est amené ainsi à traiter de tout le programme de revendications des démocrates chrétiens, avec la question de la participation de l'ouvrier aux bénéfices et à la propriété de l'entreprise. Sur tous ces derniers points, l'ouvrage ne contient aucun document et ne s'appuie d'aucune autorité : il faut tout croire sur parole. C'est du reste.... comment dirais-je ? un peu enfant dans la forme, avec mélange d'apologues comme celui-ci : « Il y avait une fois un vieux bonhomme..... » Le volume est précédé d'une préface de M. l'abbé Naudet, qui met en lumière le carac-

tère des œuvres auxquelles le livre est consacré. « Ce qui sera plus beau encore, dit M. Naudet après avoir parlé de la charité, c'est le mouvement qui se produit à l'heure actuelle et qui tend à remplacer de plus en plus, et avec si juste raison, l'œuvre charitable par l'œuvre sociale. »

17. — Nous retrouvons M. l'abbé Naudet dans *Notre œuvre sociale*, où il esquisse le programme de la démocratie chrétienne. La thèse du salaire familial et celle du minimum légal de salaire sont deux des principales propositions. Le salaire, en effet, doit répondre aux besoins de l'ouvrier, « selon les conditions d'existence du milieu et du temps, » ce qui implique « le tabac, les omnibus et les petites réceptions de parents et d'amis » (p. 15 et 17), et le salaire doit être « familial. » A ce propos, la discussion revient sur la fameuse consultation du cardinal Zigliara en août 1891, et M. l'abbé Naudet considère que « le débat sur le document en question a été définitivement clos (dans son sens) par une lettre du R. P. Eschbach adressée le 19 août 1893 à l'*Univers* » (p. 20). Il est vrai que, depuis lors, Mgr l'évêque de Nancy a renversé l'argumentation du P. Eschbach en s'appuyant, entre autres arguments, sur des phrases prudemment dissimulées de cette mémorable consultation ; mais M. Naudet ne s'y attendait point. Après cela, M. l'abbé Naudet, écartant le sens étymologique et rationnel du mot « familial, » l'entend d'un salaire uniforme qui serait dû à tout ouvrier marié, père de famille ou célibataire (p. 22). Bien entendu, tout rapport entre le salaire et la productivité du travail est laissé de côté. M. Naudet, à cet égard, ne recule pas devant les amputations nécessaires. S'il y a des industries ou des usines que ce taux nouveau et obligatoire du salaire doive faire disparaître, il s'en applaudit, parce que leur maintien serait « un mal social » (p. 26). Tel était déjà, on le sait, le système du P. Liberatore dans ses *Principes d'économie politique ;* mais il faut observer que les panégyristes les plus enthousiastes du P. Liberatore n'avaient pas osé, sur ce point-là, défendre leur maître et l'avaient, au contraire, très discrètement lâché. Il serait très facile de signaler dans *Notre œuvre sociale* l'absence des connaissances économiques. M. l'abbé Naudet affirme la disparition des classes moyennes ; or l'observation lui donne évidemment tort. Également, quand il réclame des droits « compensateurs, » il ignore que les droits à l'importation, nécessaires peut-être pour d'autres motifs, ne compensent jamais rien, et que les protectionnistes ou défenseurs du travail national ont eu la sagesse de ne point recourir à de si mauvais arguments. Enfin, quand l'auteur donne pour cause au mal social le fait que « chacun a liberté pleine de poursuivre son avantage, pourvu qu'il respecte les droits d'autrui » (p. 49), il nous avoue un peu trop naïvement que les « revendications » contenues en son programme sont basées sur autre chose que sur des droits. Le programme est résumé à la fin de la brochure. Nous y relevons un minimum de salaire fixé par la

corporation (évidemment avec une sanction par la loi de l'État) ; la participation obligatoire aux bénéfices ; la fédération locale, nationale et même internationale des syndicats ; la mission donnée aux corporations de statuer sur l'admission et le renvoi des ouvriers ; l'assurance obligatoire ; les droits de douane compensateurs ; l'impôt progressif sur le revenu et sur les grands capitaux de luxe improductif (?), etc., etc. Hors la question religieuse, que M. l'abbé Naudet relègue d'ailleurs au second plan dans sa conception de l'apostolat moderne — son programme paraît fait de quelques feuillets arrachés aux manifestes des socialistes révolutionnaires. Ces derniers, il est vrai, demandent pour plus tard la suppression de la propriété ; mais ils attendront tant qu'il faudra, et ils s'entendent fort bien, pour le moment, avec qui ne la défend qu'à la façon de M. Naudet.

18. — M. Lapeyre a cherché à donner à ce programme une base philosophique avec *le Socialisme catholique ou christianisme intégral*. Nous n'avons pour le moment que le premier volume, avec le sous-titre : *Vérités mâles ;* mais nous attendons le second, qui s'appellera *Remèdes amers ;* puis le troisième, qui sera *le Retour au Paradis terrestre.* Selon M. Lapeyre, « quiconque admet que l'homme est un être social est un socialiste. Aussi un catholique, qui ne peut rejeter cette vérité sans détruire toute sa religion, doit-il être et se dire socialiste » (p. VII). Mais, pour faire prévaloir ces doctrines, MM. de Mun et Harmel ont manqué de fortes études préalables ; même « les Garnier et les de Pascal ont eu la douleur de voir se détourner d'eux bon nombre de catholiques » (p. IX) ; Drumont « ne dépasse guère les causes secondes » (p. XI), et l'Encyclique de Léon XIII a été « oubliée ou mal comprise : elle aurait dû être précédée ou suivie d'un ou plusieurs volumes de commentaires » (p. XIV). Alors M. Lapeyre s'est levé, et il a donné au public « le fruit de trente ans de travaux continus. » Tout son système repose sur l'idée que l'homme est social, vérité qu'Aristote et saint Thomas avaient dite avant lui et que personne n'a jamais contestée. M. Lapeyre ne se doute point que Frédéric Bastiat, en traitant de la multiple réciprocité des échanges et en donnant son charmant apologue du menuisier, avait su faire ressortir, infiniment mieux que lui (p. 30 et suiv.), cette sociabilité essentielle de l'homme envisagée au point de vue économique. Mais le volume des *Vérités mâles* est surtout théologique. A cet égard, M. Lapeyre, après avoir protesté contre « le christianisme dégénéré qui se pratique autour de nous et qui compte, depuis deux siècles, presque autant de défaites que de combats livrés » (p. XX), entreprend résolument de redresser toutes les idées usuelles sur l'état de l'homme avant la chute et sur le péché originel. Adam, selon lui, a été toujours sujet à la douleur ; « il prenait plus difficilement que nous des rhumes et des fluxions de poitrine » (p. 139), mais il en prenait, et il aurait fallu même « des imperméables ou des parapluies pour Adam et Ève » (p. 134).

Bref, « la condition de l'homme dans le Paradis terrestre était exactement la même que celle qui nous est faite sur la terre, à cela près qu'Adam observait la loi de Dieu, tandis qu'il nous arrive assez fréquemment de la violer. Au point de vue moral, la différence est grande ; mais au point de vue physique, à mon sens, il ne devait pas y en avoir » (p. 129-130). J'attends de savoir en quoi la question sociale y est intéressée. Mais au moins la Bible, direz-vous ? « Fictions et paraboles, » répond M. Lapeyre. La création de la femme est « une ingénieuse et charmante allégorie » (p. 175). Aussi bien le péché originel ne fut-il pas « une épreuve unique et décisive, » comme « le vulgaire est porté à le croire » (p. 180 et 223) ; il dut être commis plusieurs fois, et comme l'amour est la loi première de l'humanité, « nous sommes fondés à croire qu'Adam et Ève péchèrent en commençant la série — non encore achevée — des mauvais ménages » (p. 171). L'auteur, on le voit, n'est point de ceux qui « s'en tiennent à la grossière littéralité du texte, ce qui est plus commode pour la paresse ou la faiblesse intellectuelle » (p. 176). Avis aux évêques, qui feront bien de faire refaire leurs catéchismes et de ne plus s'embarrasser dans la lettre de la Bible. — Dangereux, selon nous, au point de vue du respect des Saintes Écritures, ce livre est nul au point de vue de l'économie politique et sociale. L'auteur n'aborde guère ce terrain que pour affirmer la parfaite suffisance de quatre heures de travail (c'est déjà une de plus que Pablo Lafargue) et pour réclamer le salaire familial. Mais nous attendons la suite de l'œuvre, et nous ne doutons point que le « retour au Paradis terrestre » sera facile, puisque la nature humaine n'a subi pour ainsi dire aucun changement. Et la rentrée à un Éden quelconque ne fait-elle pas partie de tous les systèmes socialistes ? Le livre est longuement écrit : on y sent la plume d'un journaliste de profession. Des pages entières ne sont que des parenthèses, et la polémique (par exemple contre le cardinal Richard pour défendre l'*Univers*) se permet des incursions tout à fait inexplicables. En voilà plus long que le livre ne valait.

19. — M. de Montaignac, dans ses *Questions sociales, le pain quotidien assuré à tout le monde, ou Cinquante francs de rente de la naissance au décès*, traduit l'idée nouvelle que l'État, avant toutes choses, doit la nourriture à son peuple. Au moins faut-il le minimum d'alimentation, le pain, dont la consommation doit atteindre 50 francs par tête et par an. Vite, une rente de 50 francs servie par l'État à chaque citoyen, sans distinction ! Ce serait une dépense annuelle de près de deux milliards. M. de Montaignac ne se préoccupe nullement des difficultés économiques et financières de son projet ; d'ailleurs, après avoir démontré cette nécessité comme les rats démontraient la nécessité d'attacher un grelot au cou du chat, il « laisse aux financiers de carrière le soin de déterminer toutes modifications utiles pour former le budget du pain quotidien »

(p. 64). Il se borne à demander que l'impôt sur l'alcool soit porté à un milliard, que les droits de succession et l'impôt sur le sucre soient augmentés de moitié, enfin que l'impôt du tabac, les droits de mutation sur les ventes, etc., soient augmentés dans une proportion qui reste à déterminer.

20. — Passons à d'autres écoles. Les *Transformations sociales* de M. Hector Depasse sont la simple juxtaposition d'articles divers sur la question sociale, sans grande unité entre eux, parfois avec quelques contradictions (voyez le XIVe et les pages 116 et suiv. du XVIIe). M. Depasse ne nie point qu'il y ait « une question sociale ; » mais il est convaincu que « le peuple abrité dans les écoles laïques » la résoudra pacifiquement par l'ascension graduelle des ouvriers, « par une association intime des travailleurs à la gestion et au contrôle des intérêts communs, et par une participation plus complète à la vie morale et sociale de leur temps, lorsque ces travailleurs se fondront dans la société générale et seront de moins en moins une classe. » Ces heureux résultats pourront être constatés dans « l'Europe républicaine » de demain. En attendant, « la démocratie républicaine et la France, lumière du monde, ont reçu la charge d'élever la race humaine, sans distinction de classe, de parti, de condition ni de sexe, au plus haut degré de lumière et de moralité. » Ainsi finit l'ouvrage. Mais quelle moralité? L'auteur n'aborde aucun problème de cet ordre : ni la famille ni les progrès de la criminalité, de la folie et de l'alcoolisme n'ont éveillé son attention. La Révolution, en poursuivant

L'œuvre toujours finie et toujours commencée,

comme aurait dit Lamartine, suffira pour réaliser le bonheur parfait au XXe siècle. A quoi donc serviraient, selon M. Depasse, le collectivisme de Jules Guesde et le socialisme dictatorial de Karl Marx? Aussi M. Depasse en est-il l'adversaire. Le livre est bien écrit, d'une lecture facile et variée, mais très superficiel. Une foule d'assertions sont hasardées ; et en nous parlant des « plusieurs centaines de milliards de francs des compagnies anonymes, » l'auteur nous révèle que l'économie politique et la statistique ne lui sont point familières.

21. — M. de Greef, professeur à l'Université de Bruxelles, dans son épais volume du *Transformisme social*, nous emmène dans la sociologie transcendante à la façon d'Auguste Comte. Comme auteur, M. de Greef avait un nom avec son *Introduction à la sociologie :* a-t-il jamais eu beaucoup de lecteurs? Assurément bien peu qui le comprissent. Ainsi que le dit de lui M. Lamé-Fleury, un de ses admirateurs, « on aperçoit bien quelque chose, mais on ne distingue rien, car la sociologie agit surtout par suggestion approximative. » Bien entendu, l'œuvre de M. de Greef est purement positiviste : quant au christianisme, du temps où le chris-

tianisme existait, « c'est la terreur qui en était l'âme, » et il s'est « consumé sur le bûcher de Giordano Bruno. »

22. — M. Ferdinand Naudier, avec *le Socialisme et la Révolution sociale*, est, comme M. Depasse, un adversaire très ardent du collectivisme : comme lui, il a pris « les immortels principes de 1789 » pour idéal suprême ; « Moïse est la première étape dans le progrès de l'humanité ; Jésus-Christ en est la seconde ; la Révolution, la troisième » (p. 65) ; encore le christianisme a-t-il un rival et un similaire dans le bouddhisme. Philosophiquement, c'est de l'évolutionnisme à la façon de M. de Greef : évolutionnisme darwinien des espèces, évolutionnisme de l'humanité elle-même, qui, « ayant existé plus de cent mille ans avant l'époque historique » (p. 26), a peu à peu substitué la famille à la promiscuité, la morale à l'instinct, le polythéisme et finalement le monothéisme au fétichisme (p. 56). Et M. Naudier ne veut pas du socialisme révolutionnaire, parce que « la révolution tuerait l'évolution. » L'histoire du communisme est faiblement tracée ; les deux derniers chapitres sur *le Socialisme chrétien* et *le Socialisme et la Religion* sont des plus erronés ; enfin l'ouvrage est un peu trop fait avec des extraits de journaux, *Éclair* et *Figaro* en particulier.

23. — M. Gaston des Aspres, sous le titre : *Un Peuple exproprié*, nous donne un tableau intéressant de l'affaiblissement de l'esprit national dans le monde parisien. L'anglomanie a remanié notre dictionnaire, qui aurait dû « garder son patriotisme. » A signaler tout particulièrement les critiques dirigées contre les tendances au déclassement, contre « l'outrance de nos hautes études, » contre l'abus des concours et des programmes surchargés, vrai mode de recrutement d'un mandarinat officiel. C'est alerte, bien écrit, d'une lecture agréable et facile, plein de vives et nombreuses anecdotes. On peut regretter cependant que dans les premiers chapitres, l'auteur ait cédé un peu trop au goût de généraliser et à l'esprit de système, qu'il ait vu par exemple dans la Révolution « une réaction de l'esprit latin contre l'esprit germanique, » dans le protestantisme et le jansénisme « des expressions de l'esprit germanique, pendant que l'Église de France tendait à se rapprocher chaque jour davantage de l'esprit romain et méridional. » Il y a aussi un peu trop de laisser-aller gaulois dans la manière dont il entend que jeunesse se passe.

24. — *Le Socialisme devant le bon sens*, de M. Jules Letainturier, nous transporte dans un autre milieu. L'auteur s'est demandé d'abord « s'il n'est pas possible de trouver une formule générale qui, bien étudiée dans ses développements d'application, puisse satisfaire ceux qui désirent le changement du système actuel de notre état social, et ne pas inquiéter ceux qui prétendent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » (p. 11). Il trouve cinq catégories de socialistes : 1° les socialistes révolutionnaires ; 2° les socialistes d'école ; 3° les radicaux-socia-

listes; 4° les socialistes chrétiens : 5° les socialistes de bon sens. M. Letainturier est évidemment « de bon sens. » Si nous passons aux réformes pratiques qu'il propose, nous y voyons figurer le retour des chemins de fer et des mines à l'État; la suppression de l'hérédité légitime au delà de frères et sœurs ou leurs descendants; un impôt à progression extrêmement rapide sur les successions, de telle sorte que cet impôt puisse rendre annuellement en France plus de deux milliards; l'identification absolue des enfants légitimes et des enfants naturels; le relâchement des liens du mariage et peut-être, un temps venant, leur remplacement par l'union libre, etc. On peut donc se demander ce que le qualificatif « de bon sens » ajoute ou retranche au mot « socialiste. » M. Letainturier s'imagine que l'encyclique sur la condition des ouvriers contient « très exactement toute la théorie de ce qu'on est convenu d'appeler le socialisme chrétien » (p. 26). Il est donc peu au courant du mouvement des idées et des divergences d'interprétation qui existent dans le monde catholique, et ce qui achève de le prouver, c'est que M. Jannet, baptisé par lui Claudius et non Claudio, est rangé avec M. Charles Gide parmi les rares « disciples de Luther et de Calvin » dont l'attention ait été « excitée par les questions sociales » (p. 109).

25. — Avec le titre qu'il adopte, *Double péril social, l'Église et le Socialisme*, M. Giraud-Teulon, professeur honoraire à l'Université de Genève, fait suffisamment connaître sa thèse. « Le socialisme menace la société d'une mort violente, l'Église d'une mort lente » (p. 68) ; il n'y a de salut que dans le libéralisme. Cette thèse est-elle au moins bien soutenue? Quand il s'agit de prouver que l'Église est un dissolvant, M. Giraud-Teulon, tout en altérant singulièrement la vérité historique, a plus de violences que d'arguments. Du reste, il est plus indulgent pour le protestantisme, auquel il sait gré de ce que « sa mission a consisté à démontrer l'inanité de l'idée chrétienne » (p. 84). Les sentences portées contre le socialisme sont plus justes, précisément parce qu'elles sont aussi sévères. On souhaiterait que l'auteur cherchât à édifier après avoir détruit. Mais M. Giraud-Teulon ne fait que de la critique négative, et la troisième partie qu'on attendait ne vient pas. A peine, entre les deux autres, esquisse-t-il quelque chose de positif, avec l'affirmation que « l'évolutionnisme ou transformisme est le seul système qui, en ces matières, ait aujourd'hui droit à la qualification de scientifique » (p. 94), et avec l'idée abstraite du devoir, « retour compassionnel ou sympathique » basé sur « l'idéal considéré comme un élément scientifique. » Avec cela, le libéralisme reste « le principe qui s'efforce de combiner, dans une union toujours plus intime et plus éloignée de la nature brutale, les données de la science avec l'amour de l'humanité. » Cette définition est-elle donc essentiellement antichrétienne, comme l'auteur se l'imagine ?

Redressons en passant une erreur de fait. Selon M. Giraud-Teulon,

« toutes les religions révélées ont aperçu trop manifestement dans la thèse scientifique de Malthus l'irrémédiable identification de l'homme image de Dieu avec l'animalité, et l'écroulement obligé de leur dogme fondamental » (p. 162). Oui, les conclusions morales de Malthus ou plutôt des néo-malthusiens ont été combattues, et fort justement, par tous les auteurs chrétiens ; mais la thèse scientifique n'en a pas moins trouvé parmi eux des admirateurs ou des partisans, témoin Joseph de Maistre dans la philosophie chrétienne, et le P. Taparelli d'Azeglio dans la théologie. Voilà ce dont M. Giraud-Teulon ne s'est point douté.

26. — Dans ses *Lettres sur le socialisme*, M. Ferdinand Tarroux nous donne un plaidoyer long et diffus en faveur des doctrines socialistes. La forme épistolaire le dispense précisément d'un ordre suivi, ainsi que de références aux documents et aux constatations d'une statistique quelconque. M. Tarroux trouve que tout le monde est socialiste, y compris M. d'Haussonville. Mais à cet égard il se sert adroitement des concessions de M. de Mun, non sans lui reprocher d'avoir quelque peu palinodié dans son discours du 30 avril 1894. Bien entendu, M. Tarroux condamne l'Église : il l'accuse de « ne pas aimer le peuple » et de « ne pas avoir réhabilité le travail, » et il prédit aux catholiques l'avortement fatal de toutes leurs tentatives faites ou à faire pour diriger l'évolution sociale.

27. — L'*Histoire du socialisme* de M. Kautsky *(Die Geschichte des Socialismus in Einzelndarstellungen)* s'annonce comme un vaste travail d'une haute portée de propagande. Nous n'en avons pour le moment que la première partie du premier volume ; et elle nous mène seulement de Platon aux anabaptistes du XVIe siècle. Malheureusement c'est une œuvre de parti plutôt qu'une œuvre d'histoire : M. Kautsky, on le sait, est l'un des plus importants parmi les disciples de Karl Marx, et les chapitres isolés dont la suite constitue son œuvre et pour lesquels il admet des collaborations se ressentent trop évidemment de cet esprit. M. Kautsky, notamment, se méprend de la façon la plus complète sur le caractère des premiers temps de l'Église. Il remarque avec beaucoup de raison, il est vrai, que si les premiers chrétiens mettaient en commun des objets de consommation, jamais ils n'ont eu l'idée d'organiser une production en commun : mais il s'imagine bien à tort que l'esprit communautaire a persisté jusqu'à Constantin et que ce sont les Pontifes qui ont condamné ce régime pour pouvoir jouir privativement des biens ecclésiastiques. Où sont les preuves ? M. Kautsky ne les donne pas : ici comme ailleurs, les références aux auteurs originaux sont rares ou nulles, et partout, pour ainsi dire, les seules autorités invoquées sont des écrivains socialistes contemporains, d'une plus ou moins grande notoriété.

28. — M. Nitti s'est renfermé dans une tâche moins vaste, *le Socialisme catholique*, que nous possédons dans la traduction française. Mais

pour apprécier l'historien italien, il faut en connaître un peu l'esprit. M. Nitti, à cet égard, ne cache pas ses sympathies pour le socialisme, « dont la morale est de beaucoup supérieure à celle de ses adversaires » (p. VI); il le croit « engendré par la morale des économistes libéraux » (p. 10), tout en reconnaissant très franchement que « la misère est un mal qui tend à diminuer, » et que « ce qui rend aujourd'hui l'homme du peuple plus mécontent qu'avant, c'est la conscience de sa propre misère » (p. 13). Toutefois, son socialisme, à ce qu'il pense, reste « conservateur, » ce qui est d'ailleurs de plus en plus la caractéristique du socialisme contemporain par opposition à l'esprit révolutionnaire dont le socialisme était marqué jadis (p. 368). M. Nitti n'est point un catholique, et il le donne à entendre en cent endroits. Il constate simplement que « l'idéal chrétien n'est nullement en opposition avec l'idéal socialiste » (p. 21); il aime à prendre acte que « les socialistes catholiques, d'accord avec les autres écoles socialistes au point de vue de la critique destructive de notre organisation sociale, ne sont ni moins audacieux ni moins convaincus que tous les autres socialistes » (p. 32), et que, « sauf sur quelques points touchant la religion, le programme de M. de Mun et des écrivains de l'Association catholique n'est autre que celui des socialistes d'État les plus avancés » (p. 301). — L'intérêt du volume est dans les nombreuses citations et biographies qu'il renferme. Sous ce rapport, il peut être d'une réelle utilité, quoiqu'il faille tenir compte de la tendance de l'auteur à trouver du socialisme partout. A ce dernier égard, l'ouvrage de M. Henri Joly sur le même sujet était bien autrement judicieux. A la fin, M. Nitti regrette que le Pape, heureusement débarrassé, il est vrai, de son pouvoir temporel, mais retenu encore par l'inconvénient d'engager à chaque instant l'infaillibilité de l'Église, ne se soit pas avancé plus vivement dans l'évolution socialiste; et il accuse le clergé italien d'avoir rendu athées les socialistes en ne voulant pas rendre socialiste la religion que ce clergé enseignait. Au résumé et malgré beaucoup d'opinions discutables ou fausses, c'est un livre d'une réelle valeur et d'une fructueuse étude.

29. — Signalons *les Principes de la science des finances (Die Grundzüge der Finanzwissenschaft)* de M. Wilhelm Wocke. C'est un livre très allemand, avec de nombreuses divisions et un esprit remarquablement méthodique. Il mérite de ne point passer inaperçu de ceux qui étudient cette science, ardue sans doute, mais utile et féconde au point de vue de l'administration et de la politique. La division de l'auteur est celle que la nature des choses indique forcément : notions générales, recettes mixtes, domaniales et fiscales de l'État, emprunts, dépenses publiques.

30. — Les trente-troisième et trente-quatrième fascicules du *Staatslexikon* publié à Fribourg-en-Brisgau par les soins de la *Görresgesell-*

schaft viennent de paraître. Ils vont du mot *Persien* au mot *Privatrecht*. Outre les articles d'histoire sur la Perse, le Pérou, le Portugal, nous y avons remarqué d'une manière particulière ceux qui étaient consacrés au *Placitum regium*, à le Play (pourquoi Play [le] et non pas Le Play ?), à la liberté de la presse et aux principes de 1789. L'esprit de cette publication est trop connu pour qu'il soit nécessaire de la recommander.

31. — Enfin l'Espagne nous a envoyé *Apuntes sobre la cuestion industrial*. Les questions sociales dans leurs rapports avec la question religieuse ne sont pas sans intéresser nos voisins. C'est de toute raison.

JOSEPH RAMBAUD.

PHILOSOPHIE

(SUITE)

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 22. *L'Amitié antique d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes*, par L. DUGAS. Paris, F. Alcan, 1894, in-8 de 454 p., 7 fr. 50. — 23. *Saint Augustin contre le manichéisme de son temps*, par C. DOUAIS. Extrait de la *Revue thomiste*. Paris, A. Picard, 1895, gr. in-8 de 117 p., 5 fr. — 24. *Œuvres choisies de* BERKELEY, trad. de l'anglais par G. BEAULAVON et D. PARODI. T. I. *Essai d'une nouvelle théorie de la vision. Dialogue entre Hylas et Philonoüs*. Paris, Alcan, 1895, in-8 de XXVIII-284 p., 5 fr. — 25. *La Philosophie en France pendant vingt ans (1868-1888)*, mémoire lu au Congrès bibliogr. international de 1888 par LÉONCE COUTURE, doyen de la Fac. libre des lettres de Toulouse. Paris, Retaux, 1895, gr. in-8 de 52 p., 1 fr. 50. — 26. *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE. Paris, Alcan; Hachette, 1895, 3 vol. in-8 de 704, 657 et 542 p., 30 fr. — 27. *Ernest Hello, l'homme, le penseur, l'écrivain*, par J. SERRE. Paris, Perrin, 1894, in-16 de VIII-416 p., 3 fr. 50. — 28. *Ernest Renan, essai de biographie psychologique*, par GABR. SÉAILLES. Paris, Perrin, 1895, in-16 de XIII-363 p., 3 fr. 50.

22. — La thèse historique et critique de M. L. Dugas sur *l'Amitié antique* est très étendue, et peut-être aurait-elle pu diminuer de volume par un appareil moins complet de sommaires analytiques, de résumés détaillés, de conclusions qui sont de vrais chapitres. Après tout, ce sont là presque toujours des secours utiles pour le lecteur d'une thèse philosophique, et je n'ai garde d'en faire l'objet d'un vrai reproche. Aussi bien le sujet est plus étendu par lui-même qu'on ne croirait de prime abord. Dans la première période de la philosophie grecque, la φιλία est une force cosmique, avant d'être une vertu ; aussi l'étude de M. Dugas nous fait-elle suivre, avec plus d'intérêt que de fatigue, l'évolution presque entière de la pensée antique. Ajoutez à cela que, d'après le titre même de son travail, les faits, les institutions, les mœurs y figurent à côté des enseignements des philosophes. Il semble bien pourtant que M. Dugas a mal intitulé son premier livre « les faits, » pour remettre au second « les théories. » Car la plupart des faits en question sont déjà des doctrines : explications physique et mythique de l'amour, l'amitié inculquée et pratiquée comme moyen d'enseignement; théories de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'Épicure, des Stoïciens, de Plutarque, sur

l'amour, etc. Mais c'est bien au second livre que sont développées les théories psychologiques et morales de l'amitié, et sa « casuistique, » c'est-à-dire la série des devoirs qu'elle impose, d'après les anciens, chez qui cette vertu, pour diverses causes, avait un caractère et une importance tout autres que dans la civilisation moderne. — Les doctrines exposées et coordonnées dans ce gros volume sont donc comme l'extrait le plus substantiel de la pensée et de la vie morale et sociale des anciens. La quantité de faits et de textes que M. Dugas a mis en œuvre est réellement effrayante ; mais il a su les disposer habilement et les présenter avec intérêt. Quoiqu'il eût souvent à côtoyer des travaux justement célèbres, en exposant, par exemple, la « dialectique platonicienne de l'amour, » il a trouvé le moyen de rester lui-même en s'attachant à rendre avant tout l'esprit de ses auteurs. Son propre esprit donnerait lieu peut-être à quelques réserves ; dans une matière particulièrement délicate, il lui est arrivé, non pas, ce me semble, de blesser les convenances, mais de faire désirer à un lecteur chrétien le ferme criterium de l'éternelle morale. Mais c'est là affaire de critique doctrinale, tandis que la critique de l'auteur est surtout explicative. A ce titre, ce volume est un véritable trésor de documents pour l'étude de l'histoire, de la littérature, des mœurs et de la sagesse pratique de l'antiquité.

23. — Le travail que M. le chanoine Douais, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Institut catholique de Toulouse, vient de publier sous ce titre : *Saint Augustin contre le manichéisme de son temps,* constitue un remarquable apport aux études patristiques, surtout si on le rapproche des deux mémoires du même auteur sur *les Confessions* et sur *Saint Augustin et la Bible.* Mais c'est par rapport à la philosophie du plus illustre Père de l'Église latine que j'inscris ici celui qui concerne la polémique antimanichéenne de saint Augustin. Il n'a pas des visées exclusivement philosophiques, il est vrai, car il part d'une enquête critique sur la chronologie et les phases diverses de cette polémique, et il en développe successivement les qualités morales et littéraires les plus frappantes : sentiment et respect des droits de la vérité, en même temps que des convenances humaines ; caractère populaire, uni à une constante dignité, que revêt la parole du grand Docteur dans la poursuite de la funeste hérésie alors si répandue. Dans tout cela, c'est l'histoire et l'analyse qui dominent ; mais les dernières pages, où tout aboutit comme à une conclusion doctrinale, intéressent autant la philosophie que l'orthodoxie catholique. Elles touchent à la grande question métaphysique de l'essence et de l'origine du mal, point capital de la théodicée et de la morale spiritualiste et aussi, sans contredit, point central de la philosophie de saint Augustin. Non content de présenter la doctrine augustinienne sur la question avec plus d'ampleur que ne l'avaient fait ses

prédécesseurs, y compris M. Nourrisson (*Philosophie de saint Augustin*, l. I, ch. V), M. Douais s'efforce de déterminer la part exacte du saint Docteur dans le développement successif de la doctrine chrétienne du mal, et d'indiquer le progrès dont il a été le point de départ et le perpétuel stimulant, et dont les organes principaux paraissent être saint Anselme, saint Isidore, saint Thomas d'Aquin. Il est bon de signaler et d'applaudir cette ferme esquisse, d'autant plus que l'histoire de la philosophie chrétienne est encore loin de tenir la place qu'elle mérite dans nos études ecclésiastiques.

24. — Il n'est pas étrange que la « Collection des grands philosophes » de l'éditeur F. Alcan s'ouvre à une traduction des *Œuvres choisies de Berkeley ;* il y a plutôt lieu de s'étonner que ce travail n'ait pas été entrepris et publié avant la présente année. Voilà beau temps, en effet, que l'immatérialisme de l'évêque de Cloyne, relevé de l'anathème qui pesait sur lui, a cessé d'être traité de paradoxe absurde, pour être discuté sérieusement, que dis-je ? pour entrer dans l'enseignement le plus grave et le plus respecté. Il était donc naturel qu'une édition uniforme rendît plus accessibles au moins les principaux ouvrages philosophiques du célèbre idéaliste. Or, voici, ce semble, les ouvrages en question : L'*Essai d'une nouvelle théorie de la vision* (1709), le *Traité* inachevé *sur les principes de la connaissance humaine* (1710), le *Discours sur l'obéissance passive* (1711), les *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs* (1713), un traité *De motu* (1720), l'*Alciphron* (1732), l'*Analyste* (1734), la *Siris* (1744). La publication nouvelle n'embrassera pas tout cela. Dans ce premier volume d'*Œuvres choisies*, MM. Beaulavon et Parodi ont réuni la « théorie de la vision » et les « dialogues, » qui sont l'œuvre la plus célèbre, et littérairement la plus exquise, du philosophe. Ils réservent pour un second et dernier volume la *Siris* ou *Essai sur l'eau de goudron*, qui renferme l'exposition définitive du système berkeleyen. Ils promettent d'y joindre quelques opuscules et fragments : souhaitons qu'ils y donnent au moins les meilleures pages de l'*Alciphron*, qui montrent le bon évêque dans son rôle d'apologiste éloquent et sincère, quoique parfois dangereux, du théisme le plus élevé. On pourra certes regretter l'absence des *Principes de la connaissance humaine ;* mais les éditeurs n'ont pas voulu refaire la traduction de M. Renouvier, à laquelle ils renvoient. Inutile de parler ici d'œuvres aussi connues que les deux livres réunis dans ce volume. La « théorie de la vision » est précisément celle que M. Dunan a prétendu réfuter (Voir *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 485), et qui ne semble exclure la vue qu'au profit du toucher dans l'explication de la perception d'étendue. L'immatérialisme absolu triomphe, au contraire, dans *Hylas et Philonoüs*. A la différence du traité précédent, ces élégants dialogues avaient été, dès le dernier siècle, traduits en français, ainsi que *l'Eau de goudron*, et quoique ces versions ne

fussent pas précisément mauvaises, les nouveaux traducteurs n'ont pas eu et n'auront pas de peine à les surpasser. Ils ont mis, de plus, en tête de ce volume, une introduction biographique substantielle et attachante.

25. — Je signalais tout à l'heure, sans craindre le reproche de camaraderie, un travail de M. C. Douais, mon collègue à l'Institut catholique de Toulouse. J'ose maintenant braver un reproche encore plus délicat en présentant ici un modeste mémoire dont je suis l'auteur. Mon rapport au congrès bibliographique de Paris en 1888 sur *la Philosophie en France pendant vingt ans* était à la portée de peu de lecteurs dans le recueil de cette assemblée, et bon nombre de membres de l'enseignement libre m'en demandaient une édition séparée. Elle est faite. On me blâmera peut-être de ne l'avoir pas mise au courant de l'état actuel de notre littérature philosophique, et ce retard de sept années est assurément regrettable. Mais je n'ai pas eu le loisir nécessaire pour refondre mon travail, ni même pour l'améliorer comme j'aurais voulu. Tel qu'il est et rapporté à sa vraie date, il prête encore le flanc à plus d'une critique, et avant tout à celle-ci : on y trouve plus de jugements que d'analyses détaillées et de doctrine sérieusement déduite. Toutefois, à titre d'esquisse consciencieusement tracée des principales écoles philosophiques de notre pays durant une période très productive, à partir du changement profond que subit l'enseignement vers 1870, je crois qu'il peut rendre de véritables services, surtout à nos jeunes professeurs et à nos étudiants en philosophie. C'est un grave inconvénient pour lui, sans doute, mais aussi, me semble-t-il, une recommandation, de continuer presque jusqu'à l'heure actuelle l'une des œuvres capitales de la critique philosophique de notre temps, je veux dire le grand Rapport de M. Ravaisson sur *la Philosophie en France au XIXe siècle* (1868), dont mon opuscule diffère d'ailleurs par le plan et l'esprit, presque autant que par la portée scientifique et la valeur littéraire.

26. — Il n'y a pas cinquante ans que l'influence de Victor Cousin a cessé de dominer dans l'enseignement officiel de la philosophie en France, et depuis lors, par un retour étrange, son nom n'excite guère plus qu'une impression vague de despotisme intellectuel et de charlatanisme éloquent. Il y a, dans cette réaction facile à expliquer, une forte dose d'ingratitude et d'injustice. En tout cas, l'action longtemps exercée par le fondateur de l'éclectisme et la valeur même de ses œuvres lui assurent une large place dans l'histoire littéraire et politique de notre temps. Il était donc juste que ses survivants prissent des mesures pour protéger sa mémoire contre l'oubli. Rien n'avait été fait encore d'assez complet pour répondre pleinement à ce besoin réel, mais peut-être peu senti. Nous avons eu l'esquisse agréable mais ironique de M. Jules Simon, l'exposition apologétique de M. Paul Janet, mais qui ne touche qu'à la doctrine, et puis quantité de notices et d'essais presque

tous peu sûrs, en tout cas insuffisants. On attendait, sans impatience, mais enfin on devait attendre le monument vaste et solide qui réunit et consacre définitivement tous les titres d'une grande réputation. M. Barthélemy-Saint-Hilaire nous le livre en trois beaux in-8, sous ce titre qui promet à la fois, ce qu'on aime presque également aujourd'hui, des récits détaillés et des documents personnels : *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*. Le vénérable écrivain semblait tout désigné pour cette œuvre de souvenir et de reconnaissance. On en trouverait au besoin les raisons dans le morceau qu'il a placé en tête du premier volume : *Mes relations personnelles avec M. Cousin*. On y verra les motifs qui l'ont engagé à ce travail et qui, sans garantir la parfaite impartialité de ses jugements, font le plus grand honneur à son cœur et à son caractère : il veut surtout écarter d'une mémoire qui lui est chère les traits de la calomnie. Dans ce premier fragment narratif, il arrive jusqu'aux derniers moments de V. Cousin et en retrace une sorte de procès-verbal fort curieux. On saisit déjà, dans la forme du « monument » qui nous occupe, l'absence presque complète de ces soucis de construction large et harmonieuse qui étaient ordinaires au maître et dont le disciple s'est peu embarrassé. Au lieu d'un édifice vraiment monumental, M. Barthélemy nous offre, à vrai dire, un groupe de morceaux à peine reliés entre eux ; mais l'intérêt du fond mérite indulgence pour le laisser-aller de la forme. — N'exagérons rien. Après le récit préalable de la mort de Cousin, la biographie régulière commence par quelques pages sur « les premières années, » décidément peu éclairées, et se poursuit dans tout le premier volume et dans la moitié du second, partagée en trois périodes : celle de l'enseignement et du travail philosophique (1815-1830) ; celle du ministère de l'instruction publique et de la politique (1830-1852) ; celle de la littérature (1852-1867). — Vient ensuite (t. II, p. 257-492) une série de notices sous le titre de *Liaisons diverses*, puis des notes analogues sur les *Maîtres, amis et élèves*, un très curieux portrait final de l'*Homme* et une *Conclusion* développée. A part ces deux derniers morceaux, qui sont vraiment composés, le reste consiste en un fil biographique et chronologique continu qui saisit et retient à chaque rencontre les principaux documents et surtout les lettres des personnages mêlés à la carrière de Cousin. Ce genre, depuis longtemps à la mode chez les Anglais, mérite l'estime de tous les esprits qui demandent avant tout à l'histoire plénitude et sûreté d'information. Il est d'ailleurs d'une exécution plus difficile qu'il ne paraît. Une première difficulté est celle d'une coordination à la fois régulière, facile et lumineuse ; on pourra contester ce mérite aux trois volumes de cet ouvrage : il est au moins étrange qu'après tant de lettres publiées dans les deux premiers, le troisième ouvre, sous le titre de *Correspondance générale*, une nouvelle série de documents avec notices, où reviennent en partie

les mêmes noms. Une seconde difficulté, c'est de trouver et de livrer aux lecteurs, sans erreur et sans confusion, les renseignements nécessaires pour éclaircir les documents et avant tout pour en faire connaître les auteurs. Ici surtout, la tâche de M. Barthélemy était pénible et difficile : le nombre des correspondants plus ou moins notables de M. Cousin est effrayant, ils appartiennent à presque toutes les nations de l'Europe et à tous les ordres de la société. Il n'y a pas lieu de s'étonner si, dans ce long et laborieux inventaire, on peut découvrir des lacunes et des erreurs. Avouons pourtant que certaines peuvent surprendre : l'abbé Gorini devient un Italien établi en France (I, 703); M. Auguste Nicolas, un pasteur protestant (II, 245); une lettre de M. l'abbé Loyson, depuis professeur à la Sorbonne, est l'objet de réflexions prolongées, où il est confondu avec son frère le P. Hyacinthe (II, 60, 422), et on le dit « carme déchaussé, » tandis qu'il signe « frère prêcheur; » à propos du célèbre théologien et philosophe Gunther, dont la soumission au Saint-Siège était proposée en exemple par Pie IX à Cousin, M. Barthélemy déclare qu'il n'a pu le reconnaître parmi les Gunther de tout ordre, cités dans les dictionnaires (II, 106), etc. Les recherches de ce genre auraient dû être épargnées au vénérable éditeur par quelques aides jeunes et laborieux; l'exactitude dans ces menus détails, qui ne sont pas sans importance, y aurait beaucoup gagné. — La lettre de Pie IX que je viens de citer est une des nombreuses pièces inédites du grand chapitre consacré, en tête du second volume, à la longue affaire de Cousin avec la congrégation de l'Index au sujet de son livre : *Du vrai, du beau et du bien*. C'est une des parties les plus neuves et les plus curieuses de l'ouvrage, quoiqu'il soit bon de la compléter par les articles de M. Bonnetty sur le même sujet, dans les *Annales de philosophie chrétienne*. Mais il faudrait, pour être juste, indiquer bien d'autres parties non moins intéressantes de ce gros travail. Je me borne à dire que sur tous les moments de la longue carrière de Victor Cousin et sur ses relations politiques et littéraires (y compris des hommes aussi célèbres que Hegel, Schelling, Hamilton, Creuzer, Manzoni, etc., pour ne nommer que des étrangers), ces trois volumes sont un trésor inappréciable de renseignements et d'écrits inédits, et que ce trésor est d'un usage facile, grâce à une longue table alphabétique. Je n'ai pas parlé des jugements de M. Barthélemy. Mais on sait bien que sur les rapports de la religion et de la philosophie, il est pour la tolérance réciproque sans espoir d'alliance, qu'il opine sur la liberté d'enseignement avec les vieux universitaires, et que Cousin est pour lui le restaurateur et reste le maître du « spiritualisme français. » Au reste, son travail est biographique et analytique beaucoup plus que doctrinal. Ses jugements raisonnés portent principalement sur l'homme, et, malgré l'indulgence inconsciente de l'ami et (sur certain chapitre délicat) la discrétion voulue de l'honnête homme, s'ils ne sont pas, il

s'en faut bien, toujours entièrement acceptables, ils méritent pourtant d'être pris en sérieuse considération. En face de trop nombreux temoignages défavorables au caractère de V. Cousin, M. Barthélemy est le vrai témoin à décharge, informé par trente ans de société intime, qu'il serait insensé autant qu'injuste de ne pas écouter.

27. — Après V. Cousin, dont le nom sembla personnifier longtemps la philosophie en France, deux autres noms viennent ici s'inscrire d'eux-mêmes, deux noms très opposés et très inégaux, qui intéressent l'un et l'autre, à quelque égard, les mêmes études, tout en les débordant de beaucoup. — *Ernest Hello* fit précisément sa première trouée dans la foule des écrivains de notre temps, par un livre contre Ernest Renan (1858). Malgré un succès réel et mérité, il ne triompha pas de la répugnance qu'inspire d'ordinaire aux esprits positifs, disons même aux esprits sérieux, surtout en France, un idéalisme élevé, mais qui dédaigne trop de demander à l'expérience des appuis et des garde-fous. Toutefois il eut des admirateurs enthousiastes, même parmi des écrivains distingués; mais le nombre en diminua de jour en jour, parce que sa pensée s'avança de plus en plus dans la hauteur et dans ce qu'il eût nommé lui-même « la ténèbre » du mysticisme. N'oublions pas cependant que des nuages où il aimait à planer, son génie original faisait de temps en temps jaillir des éclairs magnifiques, et gardons-nous de laisser dévorer par l'oubli ses bonnes pages et, avant tout, sa figure même, l'une de celles qui s'enlèvent du tableau un peu uniforme de notre littérature religieuse contemporaine avec le relief le plus marqué. Merci donc à celui qui s'est appliqué, avec une âme de disciple fervent, à nous rendre dans un volume très intéressant et très varié, *l'Homme, le penseur et l'écrivain*. Qu'importe si la mesure exacte manque parfois à ses jugements sur l'œuvre et le génie du penseur breton? L'essentiel était de les saisir et de nous les offrir tout vifs et tout palpitants, pour ainsi dire, et il y fallait un peintre attiré, charmé, séduit par son modèle. Tel est M. Joseph Serre, et c'est la recommandation, bien plutôt que la critique, de son très attachant ouvrage. Faut-il montrer ici quelque chose de ces trois esquisses, qui veulent être vues et goûtées de près? C'est difficile et heureusement superflu. Je dirai pourtant que ce qui m'a le plus captivé, c'est la biographie, peut-être parce que c'était la partie la plus neuve pour moi, mais certainement aussi à cause du profond intérêt psychologique de cette vie, qui serait bien triste sans le rayon d'en haut qui l'anime et la colore. La liaison d'Hello avec Georges Seigneur en est — après son mariage — l'épisode le plus curieux et le plus instructif, quoique tout n'en soit pas encore éclairci. En somme, le maître était sans doute trop dominateur; et le disciple se détacha, pour rester, il est vrai, toujours disciple, sauf à passer du mysticisme à l'impérialisme militant, comme il était venu du libéralisme catholique à l'œuvre ultra-

montaine du *Croisé*. Dès lors, Hello porta au cœur la blessure de l'amitié trahie, compliquée de cette autre plaie intime, le désir inassouvi du triomphe de sa pensée de plus en plus solitaire. De ce penseur, en effet, M. Serre a beau vanter « l'esprit large » à tous les moments et dans tous les emplois de son activité intellectuelle : cette largeur ne se montrait guère que dans la sphère idéale où se plaisait le moraliste contemplateur; au contraire, les éléments contingents, les parties d'observation humaine et de discussion, qui attirent presque seuls l'attention et l'étude des lecteurs et des critiques, étaient chez lui trop habituellement étroits ou absents. Cela soit dit sans contester le moins du monde l'intérêt de cette deuxième partie, *le Penseur*, et surtout de la troisième, *l'Écrivain*. Celui qui nous a laissé de si belles pages sur le style méritait certes de rencontrer un panégyriste aussi convaincu et aussi éloquent.

28. — Vers la fin de sa carrière (1892), *Ernest Renan* tournait à la légende : on s'inclinait à son nom, on exposait partout son portrait; ses effusions de « vieux curé raté, » converti, ou peu s'en faut, à la gaudriole, étaient le plat le plus friand des grands banquets politiques et littéraires. Le public resté sain, en plus grande majorité qu'on ne le croit peut-être, haussait les épaules de pitié, tandis que les indifférents et les plaisants de tout ordre chuchotaient d'étranges commérages sur ce singulier vieillard; mais, dans la sphère des fins lettrés, le charme persistant du penseur ironique l'enveloppait comme un nimbe éblouissant et couvrait ou sauvait ses pires misères. Aujourd'hui même, dans tel livre d'enseignement classique, fort remarquable d'ailleurs, on rend cet hommage à Renan qu'il a su trouver pour lui-même et communiquer à ses disciples le plus précieux des secrets, celui de « la paix de la conscience! » Il faut pourtant que cette funeste idolâtrie cesse d'avoir cours. L'*Essai de biograph e psychologique* de M. Gabriel Séailles y contribuera pour sa bonne part. Cette œuvre de talent n'est pas d'un chrétien, ni d'un spiritualiste de la vieille marque; mais elle suit avec une attention pénétrante toute l'évolution de la pensée de Renan depuis la ferveur catholique des débuts jusqu'au suprême abandon moral des dernières années; et il en résulte une leçon éloquente sur la valeur de ce dilettantisme égoïste qui se couvrait du beau nom d'amour de la vérité. — L'enfance, la jeunesse et la « première crise » du futur historien de Jésus sont racontées d'après les *Souvenirs de jeunesse*, rectifiés en partie par l'abbé Cognat; et dès lors, on prévoit la « perpétuelle défaite du croyant » et son progrès continu « vers la dissolution. » En effet, il traverse, mais il ne fait que traverser, dans *l'Avenir de la science*, la foi démocratique, qu'il abandonne comme la foi religieuse. Ardent encore à chercher l'Idée dans les faits qui l'expriment, il est pourtant tout prêt à la trahir et à la renier, chaque fois que les faits lui paraîtront la démentir. Jamais criti-

que ne fut plus subjective que la sienne. « Avec un égoïsme d'enfant, il entraînera le monde dans les métamorphoses de sa nature mobile et capricieuse ; il ne pourra faire un pas sans déplacer l'axe du monde ; il ne sortira pas de lui-même » (p. 74). Sa théorie sur le monothéisme sémitique marque bien encore la prédominance de ses vues idéales ; mais les découvertes nouvelles n'en laissent presque rien subsister. Quant à la série capitale des volumes sur *les Origines du christianisme,* jugée d'ailleurs ici avec une extrême indulgence, naturelle chez un rationaliste, elle renferme, malgré la préoccupation encore puissante d'une pensée vaguement religieuse, des démentis choquants à ces habitudes de respect et une déviation progressive vers la curiosité ondoyante et malicieuse du dilettante. — Dans toute cette première partie de l'œuvre et de la carrière de Renan, le critique psychologue montre à merveille la pente naturelle de l'idéalisme sentimental vers le pur dilettantisme, et rien n'est plus juste et plus instructif; mais il n'est pas loin de reconnaître une sorte de courage dans l'homme qui s'est détaché de l'Église. Il faudrait pourtant y regarder de plus près. Il y a autre chose ici que cette séparation plus ou moins nécessaire. Il y a la contradiction flagrante et la responsabilité morale de l'écrivain qui travaille évidemment, par exemple dans son *Jésus* populaire, à éteindre la foi dans les âmes, tout en reconnaissant, en proclamant que c'est là un crime sans excuse. Cette considération morale n'ôte rien de leur valeur aux considérations psychologiques de M. Séailles ; mais elle mérite, ce me semble, de s'y ajouter comme explication de ce qui suit. — Il s'agit des contradictions, des fluctuations, et finalement de la démission morale de Renan, après les démentis que 1870 avait infligés à son idéalisme déjà si vacillant. Au lieu de suivre son critique dans l'analyse des œuvres de cette période, honteuse pour d'autres que pour Renan lui-même, car c'est précisément le temps de sa grande vogue, de sa presque popularité, je veux transcrire simplement quatre ou cinq lignes courageuses où, dès la préface de son livre, M. G. Séailles a remis à sa place le fantaisiste dramatique, l'orateur de banquet, qui n'avait plus que des sourires et de gais propos encourageants pour l'amour libre, l'optimiste gouailleur qui se taillait un rôle si commode dans la comédie de la création. « L'impossibilité où il se voyait de plus en plus de faire des sottises l'autorisait à dire toutes celles qui lui passaient par la tête ; il se rendait cette justice qu'il n'avait fait aucun mal; il ne songeait pas qu'écrire c'est agir, et qu'on a sa part des fautes de tous ceux dont on affaiblit la conscience et la volonté. » Ce criterium de l'honneur et du devoir suffit pour la condamnation finale de Renan : il ne saurait suffire, même avec les dons les plus rares d'observation morale et de déduction logique, pour l'appréciation complète et complètement juste de ses œuvres et de son action. Et voilà pourquoi, tout en reconnaissant l'opportunité flagrante et même la haute mora-

lité de cette belle « étude de biographie psychologique, » on ne peut la recommander qu'avec réserve et non pas comme le jugement définitif, mais comme une pièce de premier ordre pour l'instruction du procès d'un grand malfaiteur intellectuel. LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de la Bible, publié par F. VIGOUROUX. Fascicules VI et VII. BECK-BYTHNER. Paris, Letouzey et Ané, 1895, in-4, de la colonne 1534 à 1984 et LXIV p. — Prix du fascicule : 5 fr.

A l'occasion des fascicules précédents, nous avons signalé les articles qui nous ont paru le plus remarquables à des points de vue divers. C'est au point de vue de la géographie et de la topographie de la Terre-Sainte qu'il faudrait nous placer pour apprécier bon nombre d'articles importants du fascicule VI. Avec ceux de M. Legendre, l'auteur de la belle carte déjà si connue et si appréciée, on admirera certainement ceux de M. Heidet, professeur à l'école biblique de Jérusalem. Ces articles sont très richement documentés et indiquent une grande compétence. Ils sont accompagnés de planches et de cartes très bien dressées. N'oublions pas toutefois les articles si intéressants de MM. Levesque, Vigouroux, Lesètre, aux mots *Bible*, *Bibles en images*, *Biblia pauperum* et *Sociétés bibliques*. — Dans le fascicule VII, les archéologues s'attacheront de préférence aux articles *Briques*, *Broderies*, *Bronze*. Ils ne seront pas déçus, car les descriptions sont intéressantes, les planches nombreuses, les renseignements abondants. — Avec le fascicule VII se termine le tome Ier de ce magnifique ouvrage, qui a sa place marquée dans la bibliothèque des amis de la science sacrée et de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'antiquité. A la fin du fascicule se trouvent, en LXIV pages d'une impression de luxe, trois documents destinés à figurer en tête de tout l'ouvrage : l'encyclique *Providentissimus Deus*, la Préface de Mgr Mignot, et l'Avertissement de M. Vigouroux. L'encyclique contient la règle à suivre, la préface développe le programme, l'avertissement indique les moyens à employer. Après avoir lu le premier volume, nous pouvons dire que la règle est religieusement suivie, que le programme est admirablement rempli et que les promesses de l'avertissement sont fidèlement tenues. Nous remercions spécialement Mgr Mignot des pages si belles et si judicieuses qu'il consacre à la critique moderne et surtout à la critique interne dont on abuse tant de nos jours, mais qui offre de si précieux avantages quand on ne lui demande que ce qu'elle peut donner. LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

Le Droit d'association et le droit de réunion devant les Chambres et les tribunaux, par G.-D. Weil, juge au tribunal de la Seine. Paris, Alcan, 1893, in-18 de vi-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Retracer les vicissitudes du droit d'association en France, depuis cent ans, ce serait bien, comme l'annonce le sous-titre de ce volume, résumer *un siècle d'histoire politique et religieuse*. Les assemblées révolutionnaires font étalage de principes libéraux, mais en réalité ne respectent la liberté ni des associations politiques, ni des associations professionnelles (M. Weil aurait dû le noter), ni des associations religieuses. On doit remarquer pourtant que le décret des 17-18 août 1792, qui supprime les congrégations comme personnes morales, n'interdit pas aux membres qui les composaient de se réunir et de vivre en commun. C'est le Consulat qui inséra dans le Code pénal le célèbre article 291, qui considère comme délictueuse toute association non autorisée de plus de vingt personnes. La monarchie constitutionnelle n'eut pas la clairvoyance ni le courage de faire entrer dans le droit commun du pays la liberté d'association, que la Charte avait promise et qui était peu sympathique au parti dit libéral. Elle dut souvent poursuivre des sociétés plus ou moins secrètes et vraiment factieuses. Mais le gouvernement de juillet était moins bien inspiré quand il refusait à M. Leclaire, entrepreneur de peinture, l'autorisation de se concerter avec ses ouvriers pour les faire participer aux bénéfices de son industrie, ou quand il expulsait, sous le ministère Casimir Périer, les trappistes de la Meilleraye. Le droit de réunion, reconnu par la République de 1848, fut supprimé par le second Empire. La liberté des sociétés de secours mutuels fut restreinte. La Société de Saint-Vincent fut inquiétée en 1862 par M. de Persigny. Il aurait fallu dire aussi que le régime impérial prit une initiative très libérale, en accordant aux ouvriers le droit de coalition (1864). La troisième République a largement étendu la liberté des associations professionnelles par la loi de 1884 sur les syndicats. Seulement, par les traitements qu'elle fait subir aux congrégations, par les récents projets qu'ont déposés les représentants de sa politique, elle montre combien elle est loin encore de vouloir accorder franchement la liberté d'association. — Ceux qui désireront aller au fond de la question devront relire les pages si fermes et si sages que lui a consacrées M. le Comte de Paris sous ce titre : *Une Liberté nécessaire. Le Droit à l'association.*

J. Angot des Rotours.

Leçons de l'agrégation classique de mathématiques, par G. Koenigs. Paris, A. Hermann, 1892, in-4 lith. de 208 p. — Prix : 10 fr.

Il est un peu tard d'entretenir nos lecteurs d'un ouvrage paru il y a

trois ans, et d'un caractère aussi particulier ; car il s'agit de leçons faites aux candidats qui se préparaient à l'agrégation des sciences mathématiques en 1892. Cependant les matières de ce livre sont toujours actuelles, et si l'auteur avait surtout en vue, en rédigeant ces leçons, de développer des sujets que les livres d'enseignement ne traitent que fort incomplètement, pour venir en aide aux étudiants confiés, à cette époque, à sa direction, il est arrivé à faire un ouvrage toujours utile à consulter, dans lequel les éléments des solutions dont les questions posées sont susceptibles sont coordonnés, les définitions précisées, les raisonnements rigoureux. « Ce n'est pas encore la géométrie sans figure, » mais c'est un acheminement, pour un certain nombre de questions, vers l'idéal d'une géométrie où l'on « ne fait appel qu'aux relations essentielles, où l'on n'a égard qu'aux propriétés indispensables. » On peut lui donner le nom de géométrie symbolique ; dans cette méthode on n'est plus obligé de faire, comme les Grecs, autant de raisonnements que la figure offre de dispositions ; on s'efforce de s'affranchir aussi, autant que possible, des procédés purement algébriques de la géométrie analytique ; Laguerre a ouvert la voie en France, comme Möbius et Chelini l'avaient fait ailleurs avant lui. Les leçons de M. Kœnigs sont rédigées dans le même esprit. Une première partie traite des quadriques et des sphères tangentes à des plans ou à des sphères ; on y remarque une étude très élégante de l'intersection de deux quadriques ; une analyse et une synthèse de la question des sphères tangentes à quatre sphères, où la solution de Gergonne est précisée et complétée ; enfin une méthode dont le principe est dû à M. Darboux, appliquée de la manière la plus heureuse à l'intersection de deux coniques.

La seconde partie est consacrée à l'étude de l'inversion, des surfaces et des courbes anallagmatiques, avec une étude particulière des cycliques sphériques, matières qui ont reçu de si importants développements dans les travaux de M. Darboux.

On trouve dans la première partie une remarquable leçon sur les nombres e et π rédigée par M. J. Tannery ; le caractère transcendant de ces deux nombres y est établi à l'aide des méthodes profondes de M. Hermite et plus élémentaires de M. Weierstrass. H. Courbe.

BELLES-LETTRES

Alt-celtischer Sprachschatz, von Alfred Holder, 6e et 7e livr. Leipzig, Teubner, 1894 et 1895, in-8. — Prix de chaque livr. : 10 fr.

Ces deux nouvelles livraisons du répertoire de l'ancienne langue celtique de M. Holder vont du nom d'homme *Diastullus* au nom de peuple *Galli* inclusivement. Le courageux auteur est donc bien près de la moitié de sa course lexicographique. Les deux longs articles *Galata* et

Gallus fournissent tous les textes où ces noms se rencontrent, et comme nom de peuple et comme nom d'homme, pour ne pas parler de leurs dérivés. Cela est à consulter plutôt qu'à lire. Mais le lecteur érudit peut reposer ses yeux et son esprit sur des articles plus intéressants, soit qu'ils montrent les rapports du gaulois avec l'irlandais et le breton, soit qu'ils renseignent sur la civilisation des anciens Gaulois, comme les mots *epos*, « cheval, » et ses dérivés (où l'on voit comme les Gaulois étaient grands cavaliers et grands éleveurs de chevaux), *gaison*, « javelot, » *essedum*, « char, » etc., soit qu'il s'agisse de l'histoire des druides (s. v. *druida*) ou d'un de leurs principaux dieux (*Esus*). Notons aussi des articles d'intérêt topographique comme *Divio*, Dijon, *Dubis* (« litt. le sombre ou le noir »), le Doubs, *Druentia* (« litt. la rapide »), la Durance, etc. ; ou d'intérêt linguistique comme *drappus* et *dugeonteo* d'où viennent les mots français *drap* et *donjon*. Je regrette de ne pouvoir approuver l'étymologie de *Dis Pater* par l'irlandais *dith* (« destruction » et non pas « mort »). J'ai défendu ailleurs l'étymologie latine (*Revue archéologique*, numéro de septembre-octobre 1892). H. Gaidoz.

Der Roman du Mont Saint-Michel, von Guillaume de S. Paier. Wiedergabe der beiden Handschriften des Brittischen Museums, von Dr. Paul Redlich. Marburg, N. G. Elwert, 1894, in-8 de viii-88 p. (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, veröffentlicht von E. Stengel. XCII).

« Les pèlerins qui viennent au Mont Saint-Michel, dit Guillaume de Saint-Pair, nous demandent souvent l'histoire du célèbre moutier ; beaucoup ont peu de clergie et n'entendent pas le latin, et, pour satisfaire une curiosité aussi louable, j'ai tiré et traduit ce petit livre des anciens manuscrits de notre librairie. » Sans sortir de Normandie, on peut citer d'autres ouvrages semblables au moyen âge ; c'est ainsi que le *Poème du Précieux Sang* ou la *Vie de saint Évroult* ont servi à l'édification des visiteurs de Fécamp ou de Saint-Évroult au xiiie siècle. Les manuscrits traduits dans le roman du Mont Saint-Michel ont été conservés et sont connus d'ailleurs ; aussi cet ouvrage a-t-il peu de valeur pour l'histoire ; il n'en est pas de même pour l'étude de la langue et de la littérature du moyen âge : l'auteur était né à quelques lieues du Mont Saint-Michel, où il a dû entrer jeune et sans doute passer toute sa vie ; son poème est assez exactement daté (vers 1186). Ces circonstances font du roman du Mont Saint-Michel un texte de langue d'une grande importance. Sa valeur littéraire n'est pas à dédaigner, et l'on peut goûter l'imagination ingénieuse du moine dans ses récits de solennités et de pompe religieuses, la complaisance et la naïveté avec lesquelles il rapporte les merveilleuses légendes et les beaux miracles des anciens temps. M. Redlich nous donne cette nouvelle édition dans la collection pour

laquelle l'étude des langues romanes doit déjà tant de reconnaissance à M. Stengel. M. Redlich imprime avec tout le soin désirable, sur deux colonnes, les deux seuls textes du poème, conservés à Londres; le meilleur de ces manuscrits avait déjà été publié par Francisque Michel, en 1856 ; son édition, qui n'est pas exempte de fautes, est devenue rare : aussi la présente publication sera-t-elle bien accueillie. C'est un lapsus qui, dans l'introduction, a fait imprimer *antiquaires de France* pour *antiquaires de Normandie.* J. C. P.

Le Poème de Gudrun, *ses origines, sa formation et son histoire.* Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Albert Fécamp. Paris, Bouillon, 1892, in-8 de xxxvii-288 p. — Prix : 8 fr.

De D. G. Morhofio Leibnitii in cognoscendis linguis et germanico sermone reformando praecursore. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par le même. Montpellier, Grollier, 1894, in-8 de xiii-198 p.

En tête de sa longue préface, M. Fécamp nous avertit qu'une grave maladie des yeux a retardé de dix ans l'impression de sa thèse sur le poème de *Gudrun*. Malgré ce laps de temps, il a cru devoir respecter scrupuleusement la forme sous laquelle l'approbation officielle lui avait été accordée et il n'a en rien modifié son texte. Mais, grâce à cette même préface, qui lui a permis de passer en revue les plus récentes publications allemandes, et à quelques annotations semées çà et là au bas des pages, le travail d'il y a dix ans est parfaitement au courant. La bibliographie chronologique a, de son côté, été continuée jusqu'au dernier moment. D'ailleurs, depuis longtemps déjà les dissertations de la critique allemande ne contiennent guère, sur la *Gudrun*, d'aperçus bien nouveaux ou, du moins, n'ajoutent que peu aux résultats acquis et définitifs. Et, sans prétendre arrêter les téméraires, je hasarderai cette opinion, plus personnelle sans doute que compétente, qu'en fait d'hypothèses, on est déjà allé fort loin et bien au delà des inductions rigoureusement justifiées. Le raisonnable me semble épuisé.

Après quelques pages consacrées au cycle des légendes de la mer du Nord, dont il ne nous est resté que le *Beowulf* et la *Gudrun*, M. Fécamp analyse, une à une et en détail, les trente-deux aventures dont se compose ce dernier poème. Elles peuvent se grouper en trois parties d'origine différente et de valeur inégale. Toute la première, qui se termine par le mariage de Hagen et de Hilde des Indes, a été évidemment ajoutée après coup pour donner une généalogie à Hilde, deuxième du nom, leur fille, et à Gudrun, leur petite-fille. Les éléments du récit sont empruntés sans dissimulation et presque exclusivement aux lieux communs des poèmes du temps, le *Biterolf*, le *Duc Ernest*, le *Roi Rother* et surtout les *Niebelungen*. La seconde Hilde, mère de Gudrun, n'est plus un personnage pour ainsi dire purement généalogique comme Hilde des Indes,

elle a, au contraire, une existence absolument indépendante de celles de ses prétendues mère et fille : elle appartient aux traditions eddiques, qui en font une walkyrie, une sorcière, une géante, la coryphée de la chasse infernale, et qui, finalement, la confondent avec Freya. Cette seconde héroïne est donc mythologique. Quant à la troisième, Gudrun, celle qui a donné son nom au poème, elle pourrait bien être historique et appartenir à la première période des invasions normandes. Mais toutes les recherches pour retrouver quelque trace de son existence dans les documents de cette époque obscure sont restées jusqu'ici infructueuses. Dans l'impossibilité de rétablir les faits historiques concernant Gudrun, M. Fécamp concentre ses études sur les éléments mythologiques du poème, relatifs à Hilde et aux mythes plus ou moins marins qui l'entourent, Wate, Frute, Horand. Cette partie du travail, la plus considérable d'ailleurs, mérite de sincères éloges. Le savant écrivain n'innove pas sans doute, toutes les découvertes étant faites depuis longtemps par les commentateurs allemands, mais il n'ignore rien et résume avec clarté les innombrables dissertations de ses devanciers. Je me permettrai pourtant quelques réserves au sujet du livre III, où sont étudiés la géographie du poème, sa formation, ses remaniements, ses emprunts, les imitations qui en ont été faites, etc. Une large place est donnée là aux hypothèses hasardeuses, parfois inutiles, et il faut, pour suivre l'auteur dans ses raisonnements, avoir présents à la mémoire tous les incidents du poème et des légendes connexes, toute la critique et toute la bibliographie de la *Gudrun*. Et encore la mémoire pourrait-elle ne pas suffire sans l'addition d'une certaine dose de patience. Mais ne serait-il pas aussi juste d'attribuer ces impressions à l'insuffisante préparation ou au manque de feu sacré du lecteur? Quoi qu'il en soit, M. Fécamp a élevé à la littérature allemande un monument de vastes proportions, magnifique et durable, et de tous points comparable aux meilleurs travaux allemands sur notre vieille littérature française. C'est là une revanche bien entendue du patriotisme, qui fait honneur à l'humanité.

— La thèse latine de M. Fécamp peut être jointe ici à sa thèse française, quoique les sujets de l'une et de l'autre soient entièrement différents. C'est une sorte de parallèle entre Leibnitz philologue et un érudit un peu oublié, Daniel-Georges Morhof, qui professa d'abord à Rostock, puis à Kiel, où il publia, en 1682, un gros volume intitulé : *Unterricht von der teutschen Sprache und Poesie*. Cet ouvrage n'a pas actuellement encore perdu toute valeur. Les progrès mêmes de la linguistique ont cependant rejeté dans l'ombre la sérieuse réputation de Morhof. Leibnitz, au contraire, quelle qu'ait été, de son vivant, son influence sur le mouvement des esprits en Europe, était boudé dans son pays pour avoir écrit de préférence en latin et en français : il passait pour un déserteur de la langue allemande, un traître à la patrie. Mais, dans ce siècle, la vie du

philosophe par Guhraner et surtout la publication de ses œuvres allemandes ont changé soudain l'opinion publique, et le revirement a été si complet que Leibnitz seul semble maintenant avoir découvert les principes fondamentaux de la philologie. De là la tentative de réhabilitation de M. Fécamp. Comparant les travaux de Morhof et ceux de Leibnitz sur la langue universelle, sur les langues germaniques, sur les lois de l'étymologie et sur la réforme de l'allemand, il démontre nettement, dans un latin élégant qui n'est pas trop pénible à lire, que Morhof, maître de son sujet, a su rassembler toutes les connaissances de l'érudition contemporaine et les exposer avec ordre et autorité, tandis que Leibnitz, plein d'incertitudes et de contradictions, n'a fait que ramasser ce qui était tombé dans le domaine public : loin d'avoir rien inventé ni fondé, il n'est même pas à la hauteur de ses devanciers. LONGCHAMP.

Studien zur Litteraturgeschichte. *Dédié à Michael Bernays par ses élèves et ses amis.* Hambourg et Leipzig, Voss, 1893, in-8 de 330 p.

Ce livre n'est pas aussi anonyme qu'il peut le paraître à première vue. A la suite du titre vient une dédicace énumérant les « élèves et amis du vénéré maître » : H. Bodmer, K. Borinski, W. Bormann, etc. Les mêmes noms se retrouvent dans la table, comme signatures des quinze études ou dissertations qui composent l'ouvrage. Aucune préface n'indique la cause ou le but de la publication ; aucun lien apparent ne relie entre eux ces articles aussi variés dans la forme que pour le fond. Le tribut de M. Hans Schnorr von Carolsfeld, par exemple, consiste simplement en quatre lettres latines de G. R. Weckherlin, qu'il a découvertes manuscrites dans la bibliothèque de Munich et qu'il reproduit sans annotation ni commentaire. D'autres s'occupent de quelque point délicat, peu connu de l'histoire littéraire d'Allemagne ou de littérature comparée : traductions de Shakespeare, de Milton, de Térence, en allemand, traduction de l'Iliade en vieux castillan, des drames classiques allemands en anglais. A signaler une curieuse étude sur l'enjambement en métrique, sous ce titre bizarre, périphrase du mot enjambement pour lequel les Allemands n'ont pas d'équivalent : *Die Ueberführung des Sinnes über den Versschluss.* L'auteur, M. Karl Borinski, constate que la règle de l'arrêt de la phrase à la chute du vers est inconnue aux anciens; qu'elle est d'invention moderne, que l'enjambement en français est devenu peu à peu une licence, que l'anglais et l'allemand, au contraire, se sont affranchis de ces entraves. Il y aurait, ce me semble, quelques objections de principe à opposer à cette thèse, et le parallélisme de la coupe des vers et de la coupe des phrases me paraît beaucoup dans la nature des choses, bien que les classiques grecs et latins ne se soient pas astreints à l'observer. Quelques lignes, à la fin de l'étude, qui vou-

draient être bien méchantes pour notre poésie contemporaine, montrent seulement la grande ignorance sur ce point de l'érudit auteur. Un article de M. Söderhjelm tend à établir l'authenticité — qui a été contestée — de deux pièces posthumes de Coquillart : *Monologue du puits* et *Monologue des perruques ou du gendarme cassé*. Quand j'aurai signalé un travail de M. Witkowski sur le débat artistique entre Gœthe et Falconet, et l'analyse, par M. Golther, de la *Gaungu-Hrolfs Saga*, dont le héros n'est autre que Rollon, premier duc de Normandie, et dont l'héroïne, la fille aux cheveux d'or, figure dans les contes populaires de maints pays, j'aurai, je crois, épuisé l'énumération de tout ce qui dans ce bouquet d'études semble avoir quelque droit à nous intéresser. Les sujets, on le voit, sont minces par eux-mêmes et tels que les préfèrent les érudits, mais leur internationalité témoigne d'une véritable largeur de vues, et ils valent surtout par la manière ample et savante dont ils sont traités.

LONGCHAMP.

HISTOIRE

De l'histoire considérée comme science, par P. LACOMBE. Paris, Hachette, 1894, in-8 de XIV-415 p. — Prix : 7 fr. 50.

On peut ne pas partager toutes les idées de M. Paul Lacombe (et tel est notre cas), mais on doit éprouver un véritable respect pour le travailleur, le savant qui a pensé et écrit un livre aussi considérable. Son but, le voici : « En premier lieu montrer que l'histoire peut être constituée sur un pied scientifique, et secondement qu'elle ne sera ainsi constituée qu'à la condition de choisir certains matériaux, d'en éliminer d'autres » (p. XIII).

Dans un premier chapitre, il veut déterminer que seules les institutions, et non pas les événements, se prêtent à l'assimilation scientifique et que la recherche des causes ne peut s'appliquer qu'à un des trois éléments de l'homme qu'il a déterminés : savoir, l'homme général ou temporaire. Reprenant cet élément, il indique qu'il est fourni à la fois par la psychologie et l'histoire, et il signale les relations étroites de ces deux sciences. C'est de là que naît sa théorie de l'urgence, découlant des besoins généraux de l'homme. Faut-il s'étonner après cela que M. Lacombe adopte exclusivement la méthode déductive contre l'inductive, et qu'il n'adopte celle-ci qu'accidentellement, par exemple pour le dénombrement et l'énumération des institutions? Aussi a-t-il hâte de passer à l'un des trois éléments de l'être humain : l'homme temporaire ou historique. Il en étudie la civilisation, la richesse, le travail, le savoir, l'épargne, l'outillage, les inventions, le progrès. Ici intervient le troisième et le premier élément humain, l'homme individuel et son apport dans l'action commune. Le progrès individuel amène le progrès général. Alors

se posent les questions de race et d'hérédité, les problèmes historiques et notamment la prévision.

Par ce rapide exposé, une vraie table de matières, on voit que de problèmes soulevés et résolus, il faut le dire, la plupart du temps avec une précision et une vigueur admirables. Mais, hélas ! à côté de tant de science, de conclusions si logiques, que de doutes, que de troubles, que de peur de conclure en faveur d'une religion ! Et en même temps, M. Lacombe le sent, la religion le presse, l'opprime, il la reconnaît comme une nécessité, il l'invoque presque (p. 20, 25, 96, 124, 129, 254, 257 (à lire), 366, notamment). Mais elle lui semble faite pour les petits esprits, et le sien est tellement supérieur qu'il veut s'en affranchir. L'humble vœu d'un chrétien, son admirateur, est qu'il y revienne. C. A. B.

Les Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris, par Alexis Martin. *Région du Nord.* 1re, 2e et 3e parties. Paris, A. Hennuyer, 1893-1894, 3 fasc. in-16 formant un vol. de XI-XI-XII-519 p., avec 150 grav., 2 vues panoramiques et 6 cartes coloriées. — Prix de chaque partie ou fascicule : 3 fr.

La Vallée de Chevreuse, par E. Meignen. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1895), in-18 de 205 p., avec 98 dessins de Georges Scott. — Prix : 3 fr. 50.

Souvent l'on va chercher bien loin ce que l'on a sous la main. C'est surtout en matière de voyages et d'excursions que cela se vérifie. Les gens riches désertant la capitale ou les provinces s'empressent, la belle saison venue, de se jeter dans un train plus ou moins rapide afin de gagner la Suisse, l'Italie, voire l'Allemagne, comme si toutes les beautés de la France leur étaient parfaitement connues. Il est vrai que les étrangers en font autant de leur côté et qu'ils nous arrivent en foule, à la même époque.

Mais cela n'est point une raison ; car il nous semble que nulle capitale européenne, — ni Londres, ni Bruxelles, ni Berlin, ni Vienne, ni Rome, ni Madrid, ni Pétersbourg, — ne peut s'enorgueillir d'environs comparables, même de loin, à ceux de Paris, au double point de vue pittoresque et artistique. Aussi les guides sur notre banlieue parisienne, banlieue immédiate ou banlieue plus éloignée, sont-ils nombreux, luttent-ils d'intérêt et d'élégance dans l'exécution matérielle et donnent-ils une foule de renseignements utiles, généralement pratiques. Sous ce triple rapport, l'on peut inscrire au premier rang les gracieux volumes de M. Alexis Martin. Nous avons déjà signalé ici les trois volumes par lesquels l'auteur a décrit la *Région de l'Ouest* (t. LXII, p. 532, et t. LXV, p. 447). Aujourd'hui nous présentons à nos lecteurs les trois fascicules relatifs à la *Région du Nord*. Exécutés sur le même plan que les précédents, ces guides, aussi littéraires que précis et commodes, se recom-

mandent d'eux-mêmes, à ce moment de l'année où les bourses les plus modestes se délient si volontiers quand il s'agit de promenades et d'excursions dans un périmètre restreint.

Voici, en gros, ce que renferment les trois parties de la *Région du Nord :* I. La Vallée de Montmorency. — Les Bords de l'Oise. — La Forêt de Carnelle. — Chantilly. — II. De Senlis à Compiègne et à Noyon. — Pierrefonds. — Villers-Cotterets. — Crépy-en-Valois. — La Ferté-Milon. — Nanteuil-le-Haudouin. — III. Creil. — Clermont de l'Oise. — Beauvais et sa région. — Gisors et le Vexin.

— Également très bien conçu, le volume de M. E. Meignen intitulé : *La Vallée de Chevreuse*. Constater, au point de vue artistique, qu'il a été édité par l'ancienne maison Quantin suffit à son éloge. Nous le conseillerons spécialement aux personnes qui auraient l'intention de visiter cette admirable vallée, si connue des peintres de paysage et des gens de goût, mais dont le grand public ne parle guère, et bien à tort, que par ouï-dire.

E.-C. La Grette.

Peru. *Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner während eines 25jährigen Aufenthalts*, von E.-W. Middendorf. II Band. *Das Küstenland von Peru*. Berlin, Robert Oppenheim (Gustav Schmidt), 1894, gr. in-8 de xii-425 p. — Prix : 17 fr. 50.

M. E.-W. Middendorf a continué, en 1894, la publication de son très intéressant et très précieux ouvrage sur le Pérou. Le second volume, plus spécialement consacré à l'étude des pays côtiers, ne le cède en rien au premier, relatif à Lima, ni comme valeur ni comme abondance d'informations (V. *Polybiblion*, t. LXXI, p. 340-342). Peut-être même, si l'intérêt dramatique y est moindre (l'auteur, en effet, a rattaché à la capitale du pays tout ce qui avait trait à l'histoire de la conquête espagnole, de la civilisation du Pérou par les Européens, enfin de l'émancipation), l'intérêt scientifique y est-il par contre plus puissant encore. C'est que M. Middendorf, dans ce second volume, s'occupe surtout de l'histoire pré-européenne, dirions-nous volontiers, de la contrée, de son histoire avant la conquête et de la civilisation des Incas. Les études patiemment poursuivies par cet écrivain pendant plus d'un quart de siècle, et dans le pays, et dans les livres, lui donnaient une autorité particulière pour aborder un pareil sujet, qu'il a vraiment traité de main de maître.

Mais est-il possible d'étudier les différentes cités incas, celles des environs immédiats de Lima aussi bien que celles situées plus au sud ou plus au nord, sans connaître d'abord le pays dans son ensemble ? Non, certes ; aussi M. Middendorf débute-t-il par jeter sur la région côtière un coup d'œil général (p. 1-33) qui constitue un excellent chapitre de géographie, insistant surtout sur les vallées fluviales, en définissant avec

soin les caractères. C'est seulement ensuite que l'auteur commence son voyage à travers les pays côtiers, de Lima, son centre, gagnant successivement Callao (p. 34-44), la célèbre nécropole d'Ancon (p. 44-45), la vieille ville d'Huadca (p. 79-96), dans le voisinage de la capitale ; puis, visitant les vallées côtières du Lourin, du Cañete, du Chincha, de l'Ica (p. 110-176) et les îles Chincha, bien connues à cause de leur guano (p. 176-194), descendant enfin vers le sud jusqu'à Aréquipa, dont il étudie soigneusement l'histoire et l'état actuel (p. 231-257).

Cela fait, M. Middendorf se tourne du côté du nord et parcourt jusqu'à la frontière de l'Équateur la côte septentrionale avec le même soin que précédemment la méridionale, examinant dans des chapitres spéciaux, d'un puissant intérêt, le peuple des Chimus (p. 381-394), les ruines de la ville morte de Chanchan (p. 370-381), le temple du Soleil, situé près de Moche (p. 395-397), etc., s'attachant en un mot à permettre à son lecteur de se faire, en fermant le livre, une idée nette de ce qu'était, lors de l'arrivée de Pizarre et de ses compagnons, l'état de civilisation des peuples que les Espagnols allaient soumettre avec une facilité extraordinaire.

Bien que M. Middendorf s'occupe surtout, dans ce second volume, de l'histoire primitive du pays, il ne s'abstient nullement, à l'occasion, de faire de l'histoire contemporaine. On lira particulièrement avec intérêt, dans cet ordre d'idées, les longues pages consacrées aux vicissitudes de l'exploitation du guano des îles Chincha et aux démêlés divers de la compagnie qui avait entrepris d'en tirer parti (p. 200-210).

Comme celle du tome Ier, l'illustration du nouveau livre de M. Middendorf est excellente ; rien n'est donné à l'imagination. Ce sont de véritables pièces justificatives du texte que les gravures, dont bon nombre sont des vues de monuments antérieurs à la conquête. Est-ce à dire qu'on n'aura pas raison, après avoir regardé les planches de l'ouvrage de M. Middendorf, d'aller visiter les salles péruviennes de notre beau Musée d'ethnographie, et étudier les collections de MM. Ch. Wiener, Ber et Angrand ? La lecture du second tome du *Pérou* permettra à chacun de voir nos séries ethnographiques avec plus de fruit, de même qu'on pourra, après avoir examiné ces séries, mieux apprécier encore la science de notre auteur. Notons enfin que la lacune dont nous nous plaignions en examinant le volume sur Lima a disparu ; des plans en assez grande quantité et deux belles cartes hors texte, empruntées à l'atlas de Stieler, achèvent de faire de ce beau livre le digne frère de celui dont nous avons rendu compte l'an dernier.

HENRI FROIDEVAUX.

Lexique des antiquités romaines, rédigé sous la direction de M. R. Cagnat, par G. Goyau, avec la collaboration de plusieurs élèves de l'École normale supérieure. Paris, Thorin, 1895, gr. in-8 de IV-332 p., avec planches, dessins inédits et plan de Rome à l'époque impériale. — Prix : 7 fr.

Ce *Lexique des antiquités romaines* n'est, à vrai dire, qu'un livre de vulgarisation. Aussi toute référence y fait-elle défaut. Cette abstention absolue est, du reste, intentionnelle de la part de ses auteurs, qui, s'ils avaient voulu justifier tout ce qu'ils ont écrit, auraient dû doubler la grosseur de leur ouvrage. Les lecteurs désireux ou curieux d'approfondir les questions plutôt indiquées que traitées, soit pour contrôler, soit pour compléter ce qui est dit dans ce volume, devront donc recourir aux Manuels d'antiquité romaine parus dans ces dix dernières années en France ou à l'étranger. En revanche, lorsque la chose est nécessaire, M. Cagnat a pris le soin d'expliquer les mots par une illustration : composées d'après les descriptions des auteurs anciens et les commentaires des modernes les plus autorisés, les figures sont d'un secours considérable pour aider à comprendre le texte et pour jeter sur l'explication une lumière parfois indispensable. Leur utilité est même d'autant plus grande que le lecteur a sous les yeux beaucoup moins la représentation servile des modèles antiques que des figures très habilement présentées et capables de fixer ainsi la valeur des mots en caractérisant des termes qu'un simple exposé aurait été impuissant à définir d'une façon suffisante. Ce qui contribue à augmenter encore la valeur de ce *Lexique* et à lui donner plus de portée, c'est la façon même dont il a été rédigé. M. Cagnat, dont la science épigraphique est connue de tous, a, en effet, de concert avec M. Goyau, qui a déjà donné plus d'une preuve de sa profonde et active érudition, procédé à la revision de l'ensemble, à la mise au point de chaque article, et, tandis que le premier de ces savants s'est exclusivement occupé de l'illustration et s'est réservé de traiter tout ce qui est relatif aux institutions financières et militaires, le second s'est personnellement adonné à tout ce qui a rapport au droit et à la religion. Quant aux autres articles, ils sont dus à six élèves de l'École normale qui assistaient, il y a deux ans, aux leçons données par M. Cagnat au Collège de France. D'une aussi précieuse collaboration il ne pouvait sortir qu'un travail excellent, et c'est là, en réalité, ce qui est arrivé. Non pas, sans doute, que cette œuvre longue et délicate, que ses différents auteurs ont eu le talent de mener à bien, ait sur le soleil l'impossible avantage de n'avoir aucune tache, — on y regrette parfois une excessive brièveté, — mais, à tout le moins, a-t-elle le grand mérite de répondre à son but. Et si elle n'a point la prétention d'entrer en lutte avec le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio, elle s'ajoutera et se superposera avec avantage à la traduction déjà ancienne du

Dictionnaire de Rich, donnée par M. Chéruel. Aussi bien ne saurait-elle manquer d'être accueillie avec la faveur dont elle nous paraît digne par tous ceux qui ont à traduire des textes latins et par les romanistes, qui sont également intéressés à avoir sous la main la rapide explication des termes employés dans les grands auteurs, ou usités dans la langue du droit public ou privé, ou enfin relatifs aux institutions civiles et militaires de la République et du haut Empire jusqu'à Dioclétien. Elle sera, désormais, l'indispensable complément de tous les dictionnaires latin-français, sur lesquels elle a l'incontestable mérite de préciser les synonymes et d'éviter les à peu près, et l'inséparable *vade-mecum* de tous ceux qui se livrent à l'étude si attachante des antiquités romaines.

P. L.-L.

Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Eudes, comte de Paris et roi de France, 882-898, par Édouard Favre. Paris, Bouillon, 1893, in-8 de xxv-284 p. — Prix : 8 fr.

L'étude que M. Édouard Favre a consacrée au règne d'Eudes appartient à une série de travaux sur l'époque carolingienne entreprise par les membres de l'École des hautes études, sous la direction de M. A. Giry. Par l'étendue des recherches, la rigueur de la méthode, la justesse des appréciations, elle comptera parmi les œuvres d'érudition les plus consciencieuses et prendra place sans désavantage à côté du livre de M. F. Lot sur *les Derniers Carolingiens*. Après MM. E. Mourin et K. von Kalckstein, l'auteur a refait l'histoire du glorieux ancêtre des Capétiens et l'a traitée d'une façon si complète que d'ici longtemps nul n'entreprendra de toucher à ce même sujet.

Aucun document relatif à l'histoire de notre pays dans les dernières années du IXe siècle n'a échappé aux investigations de M. Favre, et, en habile historien, il en a su tirer le meilleur parti. C'est, d'ailleurs, une qualité indispensable à quiconque veut étudier une époque pour laquelle les diplômes sont rares et les annalistes peu précis et peu sûrs.

Après avoir rappelé ce que l'on connaît de la vie d'Eudes avant le siège de Paris, M. Favre nous retrace dans tous ses détails l'énergique défense de cette ville contre les Normands et nous montre le rôle qu'y joua le comte de Paris. Mais c'est surtout dans le récit de la lutte d'Eudes contre Gui de Spolète, que soutenait Foulques, archevêque de Reims, et dans celui des démêlés avec Arnulf, que consistent la nouveauté et l'originalité de la présente étude. L'on y voit les motifs de l'opposition acharnée de Foulques et l'on y saisit la nature des rapports entre le premier roi de la famille robertinienne et le roi de Germanie. La lutte d'Eudes contre Charles le Simple est de même très finement analysée. Nous nous permettrons cependant de ne pas adopter l'opinion de l'auteur sur les raisons qui déterminèrent Eudes à renoncer au trône pour ses descen-

dants. Tandis qu'il semble voir dans cet abandon du pouvoir acquis la lassitude et le découragement, il nous paraît plus naturel de l'expliquer par un juste sentiment de la situation. Le temps travaillait pour les Robertiniens, et la sagesse d'Eudes l'en devait avertir ; les grands l'avaient acclamé en face du péril qui menaçait le royaume ; en présence de l'impuissance de son successeur, ils se tourneraient encore, et cette fois définitivement, vers les descendants de Robert le Fort.

L'étude de M. Favre se complète par quatre appendices dans lesquels il étudie : 1° la famille d'Eudes, dont il admet l'origine saxonne ; 2° l'histoire des invasions normandes, qu'il refait d'après les ouvrages, peu connus en France, des historiens danois ; 3° l'origine et le développement de la puissance dont jouissait le *Dux Francorum* ; 4° la valeur du témoignage de Richer, qu'il défend contre des critiques exagérées. Comme pièces justificatives, l'auteur ne donne que cinq documents inédits, se réservant de publier le catalogue des actes d'Eudes dans la collection annoncée par M. Giry. Une table analytique bien comprise facilite les recherches dans ce volume. ALBERT ISNARD.

Louis XIV et le Saint-Siège, par CHARLES GÉRIN. Paris, Lecoffre, 1894, 2 vol. in-8 de IX-576 p. et 648 p. — Prix : 15 fr.

Les lecteurs de la *Revue des questions historiques* ont regretté que la mort ait empêché Ch. Gérin de terminer le remarquable ensemble d'articles qu'il leur avait donnés de 1870 à 1886. De nombreuses années eussent encore été nécessaires pour achever une enquête aussi minutieuse que celle à laquelle s'était livré l'auteur : les Archives nationales, la Bibliothèque et les Affaires étrangères (Turquie, Rome, Venise) n'ont pas seulement été explorées à fond ; il faut encore y ajouter le Vatican et d'autres dépôts d'Italie. Les adversaires de doctrine ont rendu hommage à la conscience de l'écrivain, s'ils réservaient leur jugement ; on ne peut désirer de meilleur éloge de l'ouvrage. Celui-ci ne dépasse pas l'année 1676 et comprend les pontificats d'Alexandre VII, de Clément IX et de Clément X (1655-1676). Le ministère de Mazarin occupe les pages 45 à 221 (après un préambule sur le pontificat d'Innocent X). Puis viennent : la mission de M. d'Aubeville (chap. V ; l'ambassade de Créquy, avec la curieuse affaire des Corses, du 20 août 1662, à laquelle le comte de Mouy vient de consacrer une étude spéciale, que M. Gérin n'a pu connaître, mais qui ne diminue en rien la valeur de son récit (chap. VI à XI) ; l'ambassade du duc de Chaulnes (chap. XII du Ier liv. au chap. IV du IIe liv.) ; celle de d'Estrées (IIIe liv.). Les Turcs jouent un rôle actif : chapitre V du Ier livre, la Chrétienté et les Turcs en 1661 ; chapitre XI, Guerre de Hongrie (août 1664) ; chapitre XIV, Appel aux princes catholiques ; Louis XIV resserre son alliance avec le sultan (1665-1666) ; chapitre XV du IIe livre, Guerre de Candie (25 juin 1669).

Ces épisodes pittoresques coupent agréablement le récit austère des conflits du gallicanisme et de l'ultramontanisme, des querelles jansénistes : Louis XIV n'est peut-être pas flatté, mais le portrait n'a que plus de chances d'être ressemblant, car on voit un homme, et non point un héros d'historiographe officiel. A. S.

Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais, d'après les sources britanniques, par L. Wiesener. Paris, Hachette, 1893-1894, 2 vol. in-8 de XII-518 p. et 336 p. — Prix : 15 fr.

« L'entreprise est ingrate, dit l'auteur, de remonter le courant de l'opinion et des préjugés, surtout lorsqu'ils ont derrière eux l'autorité de six générations. » Rien n'est, en effet, plus tenace que la légende, et il faut une grande persévérance pour s'y attaquer. L'abbé Dubois a été calomnié depuis bientôt deux siècles : on l'a perfidement accusé de recevoir un million de pension de l'Angleterre ; or, les dépêches de lord Stairs et les mémoires chiffrés de la diplomatie britannique ne justifient en rien cette insinuation. Dubois fut, sans doute, « nerveux, plus hardi du cerveau que du cœur, » mais il resta « honnête serviteur de son ancien élève et du royaume. » Le Régent a également été très critiqué pour la triple alliance conclue à La Haye, le 4 janvier 1717. Or, il est à peu près certain que c'est Philippe V d'Espagne qui est responsable de la rupture avec la France, son alliée naturelle, le petit-fils de Louis XIV voulant, malgré les traités, recouvrer l'ancien domaine de l'Espagne en Italie et maintenir ses droits au trône de France. Georges Ier désire réconcilier l'Empereur, le roi de Sicile et Philippe V, malgré les difficultés provoquées par la Suède en Hollande et en Angleterre, malgré le voyage de Pierre le Grand à Paris.... Le second volume se termine sur la déclaration de guerre de la France à l'Espagne, le 9 janvier 1719. On a reproché à M. L. Wiesener l'emploi exclusif des sources anglaises ; il peut répondre que l'Angleterre joue le premier rôle dans les négociations de l'époque ; d'ailleurs les archives espagnoles ont été utilisées par d'autres, et le contrôle des papiers britanniques est facile. A. S.

Un Diplomate à Londres. *Lettres et notes* (1871-1877), par Charles Gavard. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de XVI-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Gavard, mort en 1893, avait été attaché à l'ambassade de Londres, de 1871 à 1877, comme premier secrétaire, puis comme ministre plénipotentiaire, faisant fonctions de chargé d'affaires. Les lettres et notes contenues dans ce volume n'étaient pas destinées à être publiées : elles n'en offrent qu'un plus grand intérêt.

Quand le duc de Broglie, au lendemain de la réunion de l'Assemblée nationale à Bordeaux, accepta l'ambassade de Londres, il emmena avec lui M. Gavard, attaché au ministère des affaires étrangères depuis 1848,

et qui passait pour bien connaître l'anglais. Mais M. Gavard n'avait guère appris la langue anglaise que dans les livres, et il avait sur le Royaume-Uni certains préjugés et quelques idées erronées. Son grand mérite fut de parfaire très rapidement, à force de tact, d'observation, de travail, son éducation diplomatique. Au cours de ses lettres à sa famille, on suit les progrès de l'évolution qui s'accomplissait dans son esprit; on le voit se créer une situation personnelle à la cour, dans le monde politique et dans la haute société de Londres. Ami et hôte de lord Salisbury, de sir Ch. Dilke, du duc de Bedford, de lord Granville, il joua un rôle plus modeste mais plus important que les ambassadeurs qui se succédèrent à de courts intervalles à l'hôtel d'*Hyde Park*, et son influence s'exerça toujours pour le plus grand bien de la France. M. Paul Thureau-Dangin écrivait dans le *Moniteur universel* du 12 juillet 1894 : « On saura quels services il rendit à notre pays, et comment tel jour, par exemple, par une démarche spontanément faite auprès de l'un des membres du cabinet anglais, il contribua à déjouer les mauvais desseins de M. de Bismarck. » Et en effet, en mai 1875, c'est l'intervention énergique de M. Gavard qui décida le comte Derby à inviter son ambassadeur à Berlin, lord Odo Russell, à appuyer, par les plus formelles déclarations, les conseils pacifiques de l'empereur de Russie.

Les *Lettres et notes* de M. Gavard ont donc une grande portée documentaire, et le charme du conteur, le trait incisif de son esprit, ajoutent encore à la valeur d'un ouvrage qui éclaire certains dessous de la diplomatie, et peint de fort ressemblante façon la société d'outre-Manche.

ROGER LAMBELIN.

La Vie privée d'autrefois. *Les Magasins de nouveautés*, in-12 de XV-319 p. — *L'Enfant*, in-12 de XIII-318 p., par ALFRED FRANKLIN. Paris, Plon et Nourrit, 1894. — Prix du volume : 3 fr. 50.

Il y a tant de choses dans des magasins de nouveautés, qu'après leur avoir consacré un volume, dont il a été parlé, à ce volume M. Franklin en vient d'ajouter un second plein de curieux détails. Il nous y parle des gants à toutes les époques, de la parfumerie, de la poudre, des mouches, du fard, des aiguillettes, des bretelles, des patenôtres ou chapelets, des fermoirs, des épingles, des jarretières, des boutons, enfin de la quantité d'objets qu'on peut trouver dans lesdits magasins. Ce volume intéressera particulièrement nos lectrices, qui pourront passer un chapitre sur les aiguillettes, plus spécialement relatif aux hommes. Une petite observation : M. Franklin dit qu'autrefois on ne pouvait se présenter devant le Roi que les mains nues. Mais c'est ce qui avait lieu il n'y a pas encore bien longtemps, à l'époque où nous avions des Rois. Ajoutons que quand on se rend à la table de communion, il faut être sans gants, et sans gants aussi quand on prête serment.

— Un autre volume paru avec celui-ci a pour sujet *l'Enfant*. M. Franklin prend son sujet *ab ovo*, au mariage, et à ce propos entre dans quelques digressions peut-être étrangères à son sujet, aux trois mariages du duc de Richelieu, par exemple. Sur la naissance, le baptême, les parrains, et tout ce qui entoure le début dans la vie, les renseignements sont complets et curieux. M. Franklin accorde beaucoup de pages à l'arrivée en ce monde des princes, d'ailleurs il dépeint bien l'allégresse générale que causait la venue d'un dauphin. Il est frappé du contraste qu'avec l'esprit public d'alors offre celui d'aujourd'hui : « On ne peut vraiment rappeler sans émotion, dit-il, ces témoignages d'amour auxquels succéda si vite la haine la plus implacable qu'un peuple ait jamais vouée à son souverain » (p. 169).

Nous ne reprocherons pas à M. Franklin de s'être beaucoup arrêté à ces détails en dehors de son sujet, parce qu'ils sont intéressants, mais, quoique nous ne soyons pas bien forts en histoire, M. Franklin n'a-t-il pas supposé ses lecteurs trop ignares quand il s'est cru obligé d'entrer dans des renseignements généalogiques sur la descendance de Robert de Clermont, sur la filiation des Bourbons, sur celle des Orléans, sur le comte de Chambord, sur le duc d'Orléans qui « se fait appeler Philippe VIII » (p. 160)? Nous voilà considérablement loin de la vie privée. — M. Franklin cite en note (p. 154) les fragments d'une lettre que Marie-Antoinette aurait écrite le 30 juin 1770 à sa mère. Mais nous ferons remarquer que la lettre en question, empruntée à la publication de Feuillet de Conches, ne se trouve pas dans le recueil publié par MM. de la Rocheterie et de Beaucourt, et qu'on doit douter de son authenticité. TH. P.

Deux séductions au XVIIIe siècle, par FRÉDÉRIC DELACROIX. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 253 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un conseiller à la cour de Besançon, M. Frédéric Delacroix, mort récemment, a eu l'idée assez singulière de retracer l'histoire de deux scandales qui se produisirent, au siècle dernier, parmi la haute société franc-comtoise, l'un et l'autre, à quelque trente années d'intervalle, dans cette ville de Dole qui fut, comme chacun sait, la capitale de la province jusqu'à la conquête française, mais qui, à l'époque où se déroulent les faits, était bien déchue de son ancienne importance.

Les deux séductions dont il s'agit sont celles de Mlle de Monnier, fille du premier président de la cour des comptes de Dole, et de Mlle de Brun, fille du grand bailli de Dole, colonel au régiment de Launoy. Leurs complices étaient le mousquetaire Lebeuf de Valdahon pour la première, et Henri de Tavannes, marquis de Mirebel, pour la seconde.

La morale est la même partout et pour tous. Aussi n'excuserons-nous point les coupables. Il nous semble cependant que certaines fautes, au lieu d'être étalées au grand jour et à grand fracas, devraient être le plus

possible dissimulées, surtout lorsque tout est réparable. C'est du moins ce qu'une froide raison peut décréter; mais il faut compter aussi avec les passions et les caractères; et c'est alors, quand les haines de famille éclatent, que la comédie ou le drame, quelquefois les deux ensemble, font rire la galerie ou l'apitoient sur des victimes plus ou moins sympathiques.

Je ne vois pas l'utilité d'entrer dans les détails du livre de M. Delacroix. Il est plus simple de conclure sans faire d'exposé qui tournerait facilement au scabreux. Si donc Mlle de Monnier qui, finalement, devint Mme de Valdahon, fut plus répréhensible que Mlle de Brun, elle sut aussi faire preuve d'un caractère mieux trempé, d'une volonté plus ferme. Toutes deux, ceci est à noter, furent aimées réellement, profondément, par leurs séducteurs; mais seule la fille du président fut épousée, et cela malgré l'opposition persistante de son père, qui, veuf, crut se venger en se remariant, lui vieillard, avec la très jeune Sophie de Ruffey, si tristement célèbre par son aventure avec Mirabeau. D'autre part, nous remarquerons que si Mlle de Brun mourut célibataire, ce ne fut ni sa faute ni celle du marquis de Mirebel. Arrêtons-nous là.

En somme, navrants épisodes déjà bien assez connus par des mémoires judiciaires publiés par, pour et contre les divers intéressés. Je m'étonne toutefois que certains fabricants de feuilletons ne se soient pas emparés de ces deux sujets comme ils l'ont fait déjà pour le prestigieux coquin helvético-comtois qui porte dans l'histoire le nom de don Jean de Watteville. Il est vrai qu'après M. Delacroix, il n'y a plus guère à dire sur cette variété de Capulets et de Montaigus comtois et bourguignons.

E.-C. Gaudot.

Contribution à l'histoire de l'instruction primaire dans la Gironde, avant la Révolution, par le chanoine Ernest Allain, archiviste du diocèse de Bordeaux. Bordeaux, Feret; Paris, Alphonse Picard, 1895, in-8 de lxxix-276 p. — Prix 7 fr. 50.

M. le chanoine Allain, qui connaît si bien les variétés de niveau de l'enseignement primaire avant 1789, n'avait pas encore appliqué ses études au diocèse de Bordeaux. C'était à lui, qui y réside et qui y a publié un inventaire d'archives, que revenait la mission d'étudier directement les documents. S'il ne publie qu'aujourd'hui, presque tardivement, le résultat de ses recherches, ce n'est par suite ni de lenteur ni d'hésitation dans le travail; on peut dire que c'est par conscience. Pour faire une œuvre vraiment scientifique, il s'est donné la collaboration du temps; voilà vingt ans qu'il recueille des pièces soit aux archives diocésaines, soit à celles de la Gironde, soit dans d'autres dépôts; cependant, il estime son information encore incomplète. Mais quoi! est-on jamais satisfait, et surtout, l'érudit qui s'acharne à un sujet est-il jamais rassasié? Soyons moins difficiles que M. Allain, et, contribution ou histoire,

ne regardons pas à la modestie du titre, mais aux renseignements précieux et, en vérité, définitifs, que nous apporte cette publication.

J'imagine que l'auteur eût souhaité de constater dans son diocèse des écoles partout établies, une instruction générale, chaque village possédant son école, en un mot une situation scolaire analogue à celle qu'il avait rencontrée dans d'autres parties de la France. Il a eu sur ce point un mécompte qu'il a du reste la loyauté de ne pas déguiser. Deux écoles pour trois communes, telle est la moyenne ; si l'on regarde aux signatures des conjoints dans leur acte de mariage, la Gironde est loin du premier rang; sur soixante-dix-neuf départements, pour les cinq périodes (1686-1690, 1786-1790, 1816-1820, 1866, 1872-1876), la Gironde a les numéros 47, 55, 50, 44, 51. Dans la statistique des conscrits lettrés et illettrés, elle occupe encore une place inférieure (p. XVIII). Cela s'explique beaucoup moins par l'insuffisance d'écoles que par les conditions topographiques du département ; les écoles sont nombreuses le long des fleuves où le pays est riche et les communications faciles ; elles sont plus disséminées à mesure qu'on s'engage dans les terres : or, pour de petites localités qui comptaient de cent à cent soixante-dix habitants, comment établir une école qui fût propre à chacune ? On profitait du voisinage pour diminuer le nombre des écoles, et celles qu'on instituait devenaient communes à plusieurs paroisses. Les villes, au contraire, étaient sous ce rapport très favorisées.

Sur la fréquentation scolaire, les renseignements ne sont pas encore concluants; mais on peut dire que, dans les maisons religieuses et chez les Frères, elle était très nombreuse. Les maîtres d'école (pourquoi notre auteur met-il pour titre de ce n° IV : *Les Instituteurs*, alors qu'il s'agit de l'ancien régime ?) étaient choisis par l'assemblée des habitants, examinés et approuvés par le curé et par l'évêque, à moins que le maire et les jurats ne prissent ce soin ; l'auteur en note cent quarante-sept bons ou très bons; vingt-quatre médiocres; quarante-sept mauvais et révocables. Le traitement était rare; la rétribution scolaire, faible ; c'était cependant une position enviée, disputée et, ajoutons, honorée. Ils se fixaient dans leur école souvent pour la vie ; certains devenaient notaires, greffiers, procureurs. Des prêtres, des diacres, des religieux concouraient à ce service, et, bien entendu aussi, des maîtres écrivains.

Laissant de côté les documents relatifs aux maisons d'école ou plutôt qui servaient à l'école, aux livres scolaires, aux programmes, aux écoles mixtes assez nombreuses, quoique interdites, signalons le chapitre relatif à l'action du pouvoir civil : l'État se bornait à apprécier et à approuver les impositions spéciales votées par les communautés et à surveiller ou à assurer l'exécution des conventions. La correspondance des intendants révèle chez eux beaucoup de bienveillance et de soin. L'action de l'Église se manifeste par des conciles, des synodes, des mandements

épiscopaux : M. Allain donne dans sa préface même le texte de quelques ordonnances. Elle ne se bornait pas à des actes écrits ; la correspondance, les visites pastorales en complétaient l'effet. En outre, Bordeaux vit naître trois congrégations vouées à l'enseignement : filles Notre-Dame, Ursulines, Orphelines de Saint-Joseph, auxquelles il faut ajouter les filles de la Charité, les sœurs de l'Union chrétienne, les Dames de la Foi, etc. Quant aux Frères des Écoles chrétiennes, appelés à Bordeaux en 1758, ils y installèrent quatre établissements, et, quand ils furent expulsés en 1791, la municipalité de Bordeaux reconnut « qu'ils avaient pleinement justifié la confiance de la Commune. »

A la suite d'une introduction où M. Allain résume ses documents et en tire des conclusions non moins précises que prudentes, il reproduit les documents eux-mêmes qui servent de contrôle à ses assertions. C'est là qu'on les trouvera classés suivant l'ordre alphabétique des paroisses, puis les statuts des maîtres écrivains et arithméticiens jurés de la ville de Bordeaux (p. 136-150), tout ce qui concerne les frères des Ecoles chrétiennes (p. 151-179) ; enfin, les pièces les plus curieuses sur les congrégations enseignantes (Notre-Dame, Ursulines, Saint-Joseph). J'appelle tout particulièrement l'attention des lecteurs, laïques ou religieux, religieux surtout, sur cette série de documents : c'est, par les prescriptions et par les faits, le meilleur éloge de cette éducation des jeunes filles par les religieuses que menacent si gravement les lois nouvelles.

Entre tant de monographies consacrées à l'enseignement primaire avant la Révolution, celle-ci mérite d'être placée au premier rang par le nombre, la critique, le choix et la valeur des documents, de même que par l'allure si judicieuse et si scientifique de la magistrale introduction qui les précède.

VICTOR PIERRE.

Beust et Bismarck. *1865-1868*, par le prince LUBOMIRSKI. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8 de 683 p. — Prix : 7 fr. 50.

« L'histoire témoigne de la marche progressive de l'humanité. L'homme primitif nous était moralement inférieur.... Si nous continuons l'évolution entreprise en 1866, nous fonctionnerons au centre d'un apaisement qui permettra aux masses, réunies sous une même loi, de diriger toutes leurs aptitudes vers la solution de la question sociale » (p. 305). L'auteur estime que le livre de Renan « n'était pas un document antireligieux, » mais « une tentative philosophique destinée à combattre l'athéisme, une invite aux autorités religieuses à modifier ce qu'il y avait de trop nébuleux dans la légende chrétienne, de l'adapter pour ainsi dire aux besoins de l'époque » (p. 8). Inutile d'ajouter que Pie IX et le *Syllabus* y sont traités en conséquence. En voilà assez pour montrer que l'ouvrage du prince Lubomirski ne doit pas être laissé entre toutes les mains. Sous cette réserve, la lecture en sera utile aux

autres lecteurs à qui, comme à nous, elle rappellera ou apprendra beaucoup de choses sous une forme vive et variée, semée de curieuses anecdotes. Ne pouvant suivre l'auteur pas à pas en Europe, en Asie et en Amérique, je signalerai quelques points pour l'approbation ou pour la critique.

Les premières lignes m'ont arrêté. Je ne vois pas en quoi l'échec des Polonais peut être considéré comme « une solution favorable de la question des nationalités. » — Mgr de Mérode prévoyait juste en disant : « Tant que le Pape est à Rome, l'Italie est obligée de compter avec la France. Le départ de Sa Sainteté transformerait cette vassalité en rivalité » (p. 24). — Si nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur pour reconnaître l'innocence de la franc-maçonnerie (p. 23), on ne peut que l'applaudir de se prononcer contre la centralisation (p. 47) et en faveur du Danemark (48 et *passim*). — Dès 1864, Bismarck avait stipulé la construction d'un canal entre Kiel et la mer du Nord (p. 99). Combien, depuis le grand succès d'Olmutz, ce qui avait été le Saint-Empire romain était tombé bas (p. 102) ! — D'après le droit historique, le grand-duché de Transylvanie devait rester séparé de la Hongrie (p. 104 et 108). — L'élément allemand ne prédomine que dans une partie de la Silésie prussienne (p. 106). — L'indépendance de l'Église roumaine ne fut reconnue à Constantinople qu'en 1885 (p. 115).

Sur les conséquences du mouvement polonais de 1863, le prince montre comment Alexandre II fût arrivé à procéder à l'assimilation méthodique et violente, que l'auteur blâme dans le royaume (p. 113), y compris sans doute le palatinat de Lublin. En ce qui concerne la Lithuanie (et la Samogitie) il ne formule rien de bien positif, certainement avec intention, car il sait être fort clair quand il le veut : la noble initiative de Nicolas II sur le procès de Krogé trace la voie. Par contre, il approuve l'assimilation méthodique des provinces ruthènes, une question trop compliquée et discutée pour pouvoir être même effleurée ici. Je demanderais seulement au prince Lubomirski si les actes accomplis en 1340, en 1386, en 1413, en 1569, et sur le terrain religieux en 1595, peuvent être qualifiés de conquête ; s'ils n'ont pas été libres et plus légitimes que les annexions de Catherine II après l'engagement de 1764, que les actes de 1839 et les mesures prises en Podlachie depuis 1875. L'auteur montre bien comment Alexandre II a été amené au système impérialiste-démocratique (p. 143). Le prince Lubomirski blâme la conduite de Mouraviev en Lithuanie et il raconte en traits saisissants la fin tragique du trop célèbre dictateur.

A. d'Avril.

BULLETIN

Le Mouvement de la lumière, par Auguste Tischner. Leipzig, Gust. Fock, 1892, in-12 de 11 p.

M. Tischner prétend montrer que les théories de l'aberration et de la

nutation, que la vitesse de la lumière, sont des erreurs résultant de la fixité attribuée au soleil dans le système de Copernic. A peine est-il besoin de lui dire une fois de plus qu'il se trompe. Les astronomes tiennent compte, ainsi qu'il convient, du mouvement propre du soleil. Les raisonnements de M. Tischner, autant qu'on peut les entendre, montrent surtout qu'il ne comprend pas bien l'ensemble des déductions sur lesquelles sont fondées les théories astronomiques modernes. E. DARAM.

Het paard onder de volken van het maleische ras, door Prof. P.-J. VETH. Leiden, E. J. Brill, 1894, in-8 de v-176 p.

M. le professeur Veth a fait tout un traité sur les chevaux malais. Il nous parle d'abord des noms divers que l'on donne à la race chevaline dans les îles de la Malaisie. Ici, on lui attribue le nom sanscrit de *ghota ;* ailleurs, on prononce *ghori*, en hindou ; ou, en tamoul, *koedrei* et *kôdagam*. Suit la description des diverses races et de leurs caractères distinctifs. Un troisième chapitre renferme l'histoire des chevaux fabuleux de la Malaisie. A cette occasion, le digne professeur rappelle la monture ailée de Vishnou, Garuda ; celle de Bellérophon, Pégase, sans oublier le cheval des quatre fils Aymon, Bayard. Les Malais ont aussi leur *Sembrani*, qui peut rivaliser de prouesses avec tous ces coursiers fameux. Après cette excursion inattendue dans le pays des fictions, l'auteur rentre dans la réalité en indiquant les marques auxquelles on distingue un bon cheval d'un cheval médiocre ou de mauvais sang. Chez les Malais, comme ailleurs, le caprice a bien un peu sa part dans la classification des bêtes chevalines. L'auteur fait ensuite défiler sous nos yeux les chevaux d'attelage, de trait, de charge ; puis ceux qui sont destinés plus spécialement au sport et, à ce sujet, il décrit les diverses allures d'un bon coureur. Les chevaux de remonte ne sont pas oubliés, non plus que ceux de boucherie.

Cet ouvrage nous paraît devoir intéresser spécialement les amateurs de turf, en quête de moyens d'améliorer la race chevaline. Peut-être trouveront-ils en Malaisie quelques sujets de nature à rajeunir, par leurs croisements, les races européennes, un peu usées ; ils en décideront. A. R.

L'Histoire et l'esprit de la littérature française au moyen âge. *Critique idéale et catholique*, par AUGUSTE CHARAUX. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1894, in-8 de VIII-414 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur désire faire partager son amour pour la littérature du moyen âge ; pour mener à bien cette louable entreprise, il lui eût fallu une tout autre préparation. Il déclare dans la préface qu'il n'est ni grammairien, ni antiquaire, ni érudit ; autant avouer qu'il ne comprend pas l'ancien français, et ne peut lire dans l'original les ouvrages de cette littérature ; il est donc permis de trouver quelque témérité à vouloir écrire quatre cents pages sur un sujet qu'on connaît si mal. M. Charaux en est réduit à se servir d'ouvrages de seconde main qu'il n'a pas toujours choisis heureusement, et qu'il comprend souvent d'une manière imparfaite. Il est inutile de relever les erreurs extraordinaires qui se lisent presque à chaque page de ce mauvais livre ; mais que penser du critique auquel échappent de pareils lapsus : M. Paul Meyer est appelé Mayer ou T. Meyer, et les *Épopées françaises* sont attribuées à Théophile Gautier ! J. C. P.

Le Soudan en 1894. *La Vérité sur Tombouctou; l'esclavage au Soudan*, par Édouard Guillaumet. Paris, Savine, 1895, in-18 de 164 p. avec plans. — Prix : 2 fr.

M. Guillaumet, jeune fonctionnaire colonial, a la prétention de nous apprendre la vérité sur les événements qui ont accompagné et suivi l'occupation de Tombouctou par le lieutenant de vaisseau Boiteux et le colonel Bonnier; bien plus, il veut établir les responsabilités, et là, en fidèle séide du régime civil, il les fait toutes retomber sur les chefs militaires. En somme, c'est un plaidoyer partial en faveur du trop fameux gouverneur Grodet, dont aujourd'hui la cause paraît définitivement jugée. Pour nous, Tombouctou a été occupé parce que le fruit était mûr et tombait dans nos mains; quant au désastre du colonel Bonnier, il doit retomber sur la tête de ceux qui ont prématurément remplacé le commandement militaire par le régime civil dans un pays aussi troublé que l'est encore le Soudan français. D'ailleurs, les faits racontés par M. Guillaumet ne sont même pas matériellement exacts; quand il les a énoncés dans la salle de la Société de géographie, au cours de cet hiver, il s'est attiré un démenti ému et péremptoire d'un des personnages mis en cause, M. le lieutenant de vaisseau Boiteux. Il a dû d'ailleurs s'apercevoir du sentiment pénible que causaient à ses auditeurs ces accusations portées contre de braves serviteurs de la France, dont la plupart avaient payé de leur vie la conquête de Tombouctou et n'étaient plus là pour se défendre. Il suffit de signaler de tels procédés de polémique pour en faire justice.... La partie du livre de M. Guillaumet consacrée à l'exposé de la question de l'esclavage au Soudan est la meilleure à tous les points de vue; on y trouve beaucoup de détails intéressants et quelques appréciations assez exactes. Comte de Bizemont.

Les Chroniqueurs français du moyen âge. *Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes*, par l'abbé A. Lepitre. Paris, Poussielgue, 1893, in-18 de 178 p. — Prix : 1 fr. 40.

Ces extraits de nos grands chroniqueurs français du moyen âge compteront parmi les ouvrages les plus soignés de l'alliance des maisons d'éducation chrétienne. Choix judicieux des textes empruntés aux meilleures éditions, notes destinées à rendre la lecture de cet ouvrage facile aux élèves les moins familiers avec la langue du moyen âge, renseignements historiques et géographiques donnant un nouvel attrait au récit, M. l'abbé A. Lepître n'a rien négligé pour répandre et développer parmi la jeunesse studieuse la connaissance de nos premiers historiens et l'amour de la vieille France. L'on sait que la littérature historique du moyen âge ne trouve pas sa place d'ordinaire dans les précis de littérature et d'histoire à l'usage des classes. Pour combler cette lacune regrettable, l'éditeur a eu l'heureuse idée de faire précéder les notices consacrées aux auteurs que désignait spécialement le programme de 1890, Villehardouin, Joinville, Froissart et Commynes, d'un aperçu sur les autres œuvres historiques antérieures ou contemporaines et de donner ainsi une vue d'ensemble sur l'histoire au moyen âge. Nous nous permettrons de signaler à M. l'abbé A. Lepître l'excellent article de M. Gaston Paris, récemment paru dans la *Romania* (octobre 1894) qui lui permettra dans une nouvelle édition de remanier sa notice sur Joinville. Il fera bien aussi de retirer la qualification de Limousin donnée à tort à l'historien de Louis le Pieux connu sous le nom de l'Astronome. Nous croyons enfin qu'il y aurait profit à mentionner, à côté du nom de tous les historiens cités par l'auteur, le titre de leur principal ouvrage, quitte à retrancher certains renseignements bibliographiques intéressants

pour des professeurs, mais non pour des élèves qui n'ont ni le moyen ni le temps de se reporter à toutes les références indiquées. A. Isnard.

Les Grands Historiens du XIXe siècle. *Études et extraits*, par Georges Meunier. Paris, Delagrave, 1894, in-18 de xxviii-430 p. — Prix : 3 fr.

La mode est aux extraits. On pourrait contester que les historiens s'y prêtent. Leur œuvre est surtout un ensemble que les morceaux détachés ne permettent pas de juger. M. Meunier cite Michaud, Sismondi, Barante, Aug. Thierry, Guizot, Mignet, Thiers, Michelet, Henri Martin, Quinet, Louis Blanc, Cam. Rousset, Taine, Fustel de Coulanges, Duruy et Lavisse. Il y aurait, çà et là, quelques réserves à faire sur les notices; ainsi, « la qualité dominante » de Thiers est-elle l'exactitude? Est-il vrai qu'il ne soit rentré dans la politique qu'en 1870 (p. 172)? A-t-on le droit de dire que le *Tableau de la littérature au XVIIIe* siècle, de M. de Barante, est superficiel? que ses ouvrages sur la Convention et le Directoire sont « d'une violence étonnante? » Comment ne pas faire de réserves sur la *Marie Stuart* de M. Mignet? Mais ce sont là des vétilles sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister. Dans une longue introduction, qui n'était peut-être pas nécessaire, M. Meunier a donné ses idées personnelles sur l'histoire et sur les diverses manières de l'écrire; l'idéal pour lui serait de « s'assimiler les conceptions variées de ces écoles historiques, de les combiner et de les mettre simultanément en ordre, de façon à en éliminer les éléments imparfaits ou défectueux. » (p. xxvii). Cet éclectisme, nous le craignons, ne fera jamais ni un écrivain ni un historien. Victor Pierre.

Des Richard Löwenherz deutsche Gefangenschaft (1192-1194), von K.-A. Kneller. S. J. (*Ergänzungshefte zu den « Stimmen aus Maria-Laach, » 59*). Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-8 de 128 p.

Les amateurs de légendes diront peut-être que l'on a eu tort de toucher au poétique tableau de Richard Cœur de Lion, chargé de chaînes, soupirant après la liberté perdue...., et de son dévoué troubadour Blondel, mettant tout en œuvre pour délivrer son maître. Disons cependant que cette période de sa captivité est le moment le plus attachant de la vie de Richard, qui n'était qu'un brillant chevalier : médiocre chef d'armée, comme il l'a prouvé en renonçant deux fois à une marche sur Jérusalem, brutal et dépourvu des qualités de l'homme privé. Il ne perd donc pas à cette étude approfondie d'un brillant imbroglio diplomatique, qui a permis au R. P. K.-A. Kneller d'évoquer le nom de Machiavel : Henri VI et Philippe-Auguste sont des politiques de premier ordre. Sept courts chapitres : 1° Légendes et sources; 2° Prise; 3° A Dürrenstein et Trifels; 4° A la diète de Worms; 5° Délivrance; 6° Célestin III; 7° le Tournoi de Gratz. A. S.

Bodin, *eine Studie über den Begriff der Souveränetät*, von Dr. E. Hancke (*Untersuchungen zur Deutschen Staats- und Rechtsgeschichte*, herausg. von Dr. Otto Gierke, 47 Heft). Breslau, W. Kœbner, 1894, in-8 de 90 p.

Cette étude, plutôt juridique qu'historique, est divisée en deux sections : 1° l'Idée de souveraineté (6 chap., p. 8-46); 2° les Droits souverains (10 chap., p. 47-90). C'est une analyse critique approfondie de l'œuvre de Bodin. Nous ne saurions mieux faire, pour préparer à cette lecture, que de renvoyer à la thèse de G. Weill : *Les Théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion* (Paris, 1891). Ce travail du docteur E. Hancke est remar-

quablement documenté, et son argumentation serrée est constamment étayée sur des citations bien choisies. A. S.

ΓΑΛΛΗΤΑ ΤΟΥ ΈΘΝΙΚΟΥ ΜΟΥΣΕΙΟΥ, ὑπὸ CABBAΔIA. Tome I. Athènes, Vlasto, 1891-1892, in-8 de 504 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage, couronné par l'Association des études grecques en 1894, est du plus haut intérêt pour les hellénistes et pour les archéologues. Classer méthodiquement les inestimables trésors du musée d'Athènes, le plus riche au monde en œuvres authentiques de l'art hellénique; décrire chaque marbre un à un, le discuter, donner pour chacun une bibliographie et les références, telle est la tâche que s'est proposée M. Cavvadias. Il s'en est tiré avec succès, grâce à sa rare compétence et à sa profonde érudition. Le second volume, qui doit contenir, entre autres, les terres cuites d'Asie Mineure et la superbe collection de vases peints, est attendu impatiemment. J. N.

A life's decision, by T. W. Allies, K. C. S. G. Second edition. London, Burns and Oates, 1894, in-8 de x-320 p.

Voici la seconde édition d'un beau et noble livre, autobiographie, ou plutôt histoire d'une âme. M. Allies est une des grandes figures qui ont honoré l'Église catholique en Angleterre, la part qu'il a prise au mouvement religieux de ce siècle a été considérable; c'est donc avec un profond et sympathique intérêt qu'on suit en lui, notés pour ainsi dire au jour le jour avec une consciencieuse attention, les progrès incessants de la grâce divine. Élevé dans le protestantisme, insensible aux beautés du catholicisme, qu'il ne semblait même pas voir, retenu en outre par tous les liens de famille, de considération, de bien-être, dans l'Église établie, il se trouve conduit comme malgré lui à la vérité et placé en face de la redoutable décision qui doit le séparer de tout le passé, c'est-à-dire de ce qu'il a aimé, de ce qu'il a cru jusque-là ! C'est après trente-cinq ans de sa nouvelle existence que M. Allies publia cet émouvant récit, mais les éléments en avaient été heureusement réunis à l'époque même de la crise ; aussi retrouvons-nous dans ces pages la fraîcheur et la vérité des impressions immédiatement traduites, en même temps que le jugement plein de reconnaissance qu'une longue expérience et la sécurité du devoir accompli ont depuis dicté au vieillard. Manning, Newman, Gladstone passent tour à tour à travers ces pages, et leurs lettres intimes adressées à l'auteur nous révèlent une fois de plus la profondeur du sentiment religieux qui fit frémir les âmes au milieu de ce siècle en Angleterre. Il est peu de livres qui joignent, à l'égal de celui-ci, un poignant intérêt, un véritable charme littéraire et une si douce édification. G. P.

Le Comte de Paris, par Édouard Hervé. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-8 de 14 p. — Prix : 1 fr.

Ce n'est ni une biographie documentée ni une étude politique que M. Édouard Hervé a entendu consacrer à Monsieur le Comte de Paris. Ayant connu le prince depuis son enfance, ayant pu apprécier personnellement l'élévation de son caractère, le charme de son commerce, la délicatesse de sa conscience, M. Hervé a voulu, au lendemain du deuil qui privait la Maison de France de son chef, esquisser cette physionomie royale qui porta l'empreinte de tant de tristesses chrétiennement supportées. Il l'a fait avec son talent d'écrivain et sa netteté de psychologue : « Un esprit méthodique

et précis, une intelligence merveilleusement cultivée, où toutes les connaissances accumulées par l'étude, toutes les idées élaborées par la réflexion étaient classées et en quelque sorte cataloguées de manière à pouvoir être évoquées par une mémoire impeccable au moment voulu. Un jugement droit, un caractère calme mais décidé, un courage imperturbable et froid, une bonté touchante à laquelle on est heureux de voir quelques-uns de ses adversaires politiques rendre justice.... Il ne lui manquait presque pas une qualité; il lui a manqué quelques utiles défauts. » Le portrait est d'une rigoureuse exactitude, mais, au cours de son étude, M. Hervé semble faire un mérite à Monsieur le Comte de Paris d'avoir accepté l'héritage de Monsieur le Comte de Chambord, avec ses lourdes charges et l'exil qui allait assombrir l'automne de sa vie : on peut refuser des honneurs mais non des devoirs; et lorsqu'on incarne le droit national, est-il loisible d'abandonner la mission de sauver son pays ? R.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr François Lagrange, évêque de Chartres, a succombé, le 23 juin, à une longue et douloureuse maladie dont l'issue fatale était prévue depuis longtemps déjà. Né à Dun-le-Roi le 15 mars 1827, il reçut sa première instruction au petit séminaire de Bourges; commença ses études théologiques au grand séminaire de la même ville pour aller les terminer à Saint-Sulpice. Il entra ensuite à l'École des Carmes, d'où il sortit (1856) licencié ès-lettres et docteur en théologie. Professeur à l'institution d'Auteuil, puis vicaire à Sainte-Élisabeth (1860), il fut remarqué par Mgr Dupanloup, qui l'appela dans son diocèse d'Orléans (1862), le nomma chanoine titulaire et lui donna une preuve de sa haute confiance en se l'attachant comme secrétaire. La mort de Mgr Dupanloup, en 1878, fit revenir l'abbé Lagrange à Paris, où il fut nommé chanoine titulaire de la cathédrale. Il ne quitta cette ville que pour devenir évêque de Chartres (30 novembre 1889). Mgr Lagrange, avant sa promotion à l'épiscopat, s'était fait connaître dans le journalisme par des articles donnés à *l'Ami de la religion* et à *la Défense*, le journal de Mgr Dupanloup, et dans le monde des lettres par d'excellents ouvrages dont voici la liste : *Jésus révélé à l'enfance et à la jeunesse* (Paris, 1851, in-12); — *Notice sur Bridaine* (Paris, 1851, in-12); — *Les Actes des martyrs d'Orient*, traduits d'après la traduction latine d'Assemani (Paris, 1852, in-12); — *La Raison et la foi, ou Étude sur la controverse entre Celse et Origène* (Paris, 1856, in-8); — *La Vie chrétienne* (Paris, 1857, in-12); — *Le Guide du chrétien dans les voies du salut* (Paris, 1858, in-18); — *Sermon en faveur de l'Œuvre des petits ramoneurs* (Orléans, 1859, in-8); — *Saint Jérôme et les dames romaines au IVe siècle* (Paris, 1866, in-8); — *Histoire de sainte Paule* (Paris, 1867, in-8); — *Lettres choisies de saint Jérôme*, traduction nouvelle (Paris, 1870, in-8); — *Oraisons funèbres* de Bossuet, nouvelle édition (Paris, 1872, in-12); — *Panégyrique de sainte Solange* (Paris, 1874, in-8); — *Histoire de saint Paulin de Nole* (Paris, 1877, in-8); — *Vie de Mgr Dupanloup* (Paris, 1883-1884, 3 vol. in-8); — *L'Encyclique Immortale Dei* (Paris, 1886, in-8); — *L'Encyclique Libertas* (Paris, 1888, in-8); — *Lettres choisies de Mgr Dupanloup* (Paris, 1888, 2 vol. in-8).

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. le comte Albert de Circourt, arrivée le 13 juin. Nous donnerons une notice détaillée sur M. le comte de Circourt dans notre prochaine livraison.

— Le docteur Aristide Verneuil, membre de l'Académie de médecine,

vient de mourir. Né à Paris le 23 novembre 1823, c'est dans cette ville qu'il fit ses études médicales. Docteur en médecine, en 1852, avec une thèse sur la locomotion du cœur, il entra, en 1856, au bureau central des hôpitaux; chargé successivement du service chirurgical aux hôpitaux de Lourcine, du Midi, de Lariboisière et de la Pitié, il fut appelé à la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de médecine en 1867, et devint vite populaire parmi les étudiants. L'Académie de médecine lui donna un de ses fauteuils en 1869. Nous citerons de lui : *Mémoire sur quelques points de l'anatomie du pancréas* (Paris, 1851, in-8); — *Recherches sur la locomotion du cœur* (Paris, 1852, in-4); — *Le Système veineux (anatomie et physiologie)* (Paris, 1853, in-8); — *Documents inédits tirés des archives de l'ancienne Académie de chirurgie. Découverte de la staphylographie au XVIIIe siècle* (Paris, 1861, in-8); — *Éloge de C.-A. Robert, chirurgien honoraire des hôpitaux de Paris, professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts* (Paris, 1864, in-8); — *De quelques réformes à introduire dans la statistique chirurgicale* (Paris, 1873, in-8); — *Le Premier Pansement sur le champ de bataille*, traduit de l'allemand d'Esmarch (Kiel, 1871, in-8); — *De la forcipressure* (Paris, 1875, in-8); — *Mémoires de chirurgie* (Paris, 1877-1882, 5 vol. in-8); — *Études expérimentales et cliniques sur la tuberculose* (Paris, 1887-1893, 3 vol. in-8).

— M. Jules Andrieu, le bibliographe et l'historien si connu de l'Agenais, est mort le 15 avril dernier. Né à Agen, le 29 novembre 1839, M. Andrieu devint conducteur des ponts et chaussées. En même temps qu'il remplissait ses fonctions officielles, il se livrait à son goût des livres et de l'érudition. Ses premières publications sont des articles de critique littéraire dans la *Revue pour tous* (années 1867 et 1868). Outre la collaboration active qu'il a fournie à de nombreuses revues locales, outre le bulletin bibliographique qu'il a rédigé de 1874 à 1877 pour la *Revue de l'Agenais*, il a publié les travaux suivants, dont nous reproduisons la liste d'après la notice qu'il s'est accordée à lui-même dans sa *Bibliographie générale de l'Agenais : Jasmin et son œuvre*. Esquisse littéraire et bibliographique (Agen, 1881, in-8); — *Origine agenaise des concours agricoles* (Agen, 1883, gr. in-8. Extrait de la *Revue de l'Agenais*); — *La Censure et la police des livres en France sous l'ancien régime. Une Saisie de livres à Agen en 1775* (Agen, 1884, gr. in-8. Extrait du même recueil); — *Un Plagiat* (Agen, 1884, gr. in-8. Extrait du même recueil); — *Un Châtiment singulier. Note sur les mœurs agenaises d'autrefois* (Agen, 1885, gr. in-8. Extrait du même recueil); — *Un Amour de Henri IV. Capchicot* (Paris et Agen, 1885, gr. in-8. Extrait du même recueil); — *Les Oublies* (Agen, 1885 et suiv., gr. in-8. Extraits de la *Revue du Sud-Ouest*); — *Histoire de l'imprimerie en Agenais* (Paris et Agen, 1886, gr. in-8. Extrait de la *Revue de l'Agenais*); — *Bibliographie générale de l'Agenais* (Paris et Agen, 1886-1891, 3 vol. gr. in-8, dont 1 de supplément); — *Théophile de Viau*. Étude bibliographique (Paris, Agen et Bordeaux, 1887, gr. in-8. Extrait du *Recueil des travaux de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen*); — *Bibliographie Tamizeyenne* (Agen, 1887, gr. in-8); — *Une province à travers les siècles. Histoire de l'Agenais* (Agen, 1894, 2 vol. in-8); — *La Révolte des croquants en 1637. Madaillan de la Sauvetat et les ducs d'Epernon* (Agen, 1895, in-8); — *Les Excentriques de l'Agenais* (Agen, 1895, in-8).

— M. Luigi Ferri, qui est mort en mars dernier, était aussi connu en France qu'en Italie par ses publications philosophiques. Né à Bologne le 15 juin 1826, il fit dans cette ville ses premières études. Son père, peintre et architecte en décors renommé, ayant été appelé à Paris pour la décoration du Théâtre italien, le jeune Luigi fut envoyé au lycée Bourbon, et, à la suite de brillante études, fut admis à l'École normale supérieure. Professeur

tour à tour dans divers collèges de province, il retourna en Piémont avec son père, nommé peintre de la cour (1855), enseigna la philosophie au lycée d'Annecy, alors possession piémontaise, devint inspecteur des écoles en 1858, fut choisi par Terenzio Mamiani en 1860 comme chef de cabinet, fonda l'*Effemeride della pubblica istruzione* à cette époque et fut appelé, en 1871, à l'Université de Rome comme professeur de philosophie. Sans parler de ses articles de revue, notamment dans la *Rivista contemporanea* et dans la *Nuova Antologia*, nous signalerons de lui : *Sulle attinenzi della filosofia e sua storia colla libertà e coll' incivilimento* (Firenze, 1863, in-8) ; — *Il Genio di Aristotele* (Firenze, 1866, in-8) ; — *Il senso comune nella filosofia e sua storia* (Roma, 1872, in-8) ; — *Sulle vicende della filosofia in Roma* (Roma, 1876, in-8) ; — *Insegnamento pedagogico superiore in Germania, in Francia, nel Belgio ed in Italia* (Firenze, 1875, in-8). Il a donné en français : *Morceaux choisis en prose et en vers des classiques italiens* (Paris, 1868, in-16) ; — *Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIXe siècle* (Paris, 1869, 2 vol. in-8) ; — *La Psychologie de l'association depuis Hobbes jusqu'à nos jours* (Paris, 1883, in-8).

— Le 29 juin est mort à Eastbourne un savant qui jouissait d'une universelle notoriété : le professeur Thomas-Henry Huxley. Il était né en 1825, à Ealing, dans le Middlesex, et avait, très jeune, appris plusieurs langues vivantes. En 1845, il passa son premier examen de médecine, « prenant les honneurs » en anatomie et en physiologie : puis il s'embarqua sur la *Victory* comme aide-chirurgien et y reçut les conseils du grand naturaliste sir John Richardson, le compagnon de sir J. Franklin dans ses voyages aux régions arctiques. Les mémoires zoologiques rédigés par Huxley pour la Société royale lui valurent rapidement la réputation d'un consciencieux chercheur et d'un esprit ouvert à toutes les conceptions nouvelles. En 1854, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'École des mines, et paléontologiste du musée géologique. En 1862, le *Surgeon college* de Londres lui donna la chaire d'anatomie comparée. En 1870, la British Association le choisit pour président. Il fut ensuite appelé à diriger les destinées de la Société géologique, de l'Institut anthropologique, de la Société royale, et il obtint la chaire de biologie à l'École normale des sciences. M. Huxley, qui avait adopté l'un des premiers les théories de Darwin sur l'origine des espèces, a mis toute son intelligence scientifique et tout son talent d'écrivain à les défendre devant les savants, à les propager dans le peuple. En 1871 il se distingua par son ardeur contre le catholicisme ; et tout récemment encore, chargé de répondre au discours de lord Salisbury, président de l'assemblée générale de l'Association britannique, qui avait fait une noble profession de foi religieuse, il le fit en des termes satiriques et que l'on est en droit de trouver peu convenables. Cependant les honneurs ne manquèrent pas à l'émule de Darwin et à l'ami de Tyndal ; toutes les Académies d'Europe et d'Amérique l'admirent dans leur sein ; il était depuis 1879 correspondant de l'Institut de France, et le gouvernement anglais le nomma en 1892 membre du Conseil privé. Les principales revues d'outre-Manche se disputèrent sa collaboration, et, d'autre part, de nombreux articles de lui sont disséminés dans les recueils spéciaux. Il fournit une précieuse collaboration à la *Cyclopaedia of Anatomy and Physiology* et à l'*Encyclopaedia Britannica*. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *On the educational value of the natural history sciences* (London, 1854, in-8) ; — *On tape and cystic worms*, trad. de Carl Theodor von Siebold (London, 1857, in-8) ; — *A catalogue of the collection of fossils in the Museum of practical geology* (London, 1858, in-8), avec R. Etherider ; — *Evidence as to man's place in nature* (London, 1863, in-8) ; — *On our knowledge of the causes of the phenomena of organic na-*

ture (London, 1863, in-8); — *Lectures on the elements of comparative anatomy* (London, 1864, in-8); — *An elementary atlas of comparative osteology* (London, 1864, in-fol.); — *Palaeontologia indica : vertebrate fossils* (London, 1866, in-4); — *Lessons in elementary physiology* (London, 1866, in-16); — *An introduction to the classification of animals* (London, 1869, in-8); — *Protoplasm, the physical basis of life* (Melbourne, 1869, in-8. Extrait de *the Fortnightly Review*); — *Lay sermons, addresses and reviews* (London, 1870, in-8); — *Essays* (London, 1871, in-8); — *A manual of the anatomy of vertebrated animals* (London, 1871, in-12); — *More criticism on Darwin* (New-York, 1872, in-8); — *Critiques and adresses* (London, 1873, in-8); — *A course of practical instruction in elementary biology* (London, 1875, in-8), avec Martin; — *A manual of the anatomy of invertebrated animals* (London, 1877, in-12); — *American addresses, with a lecture on the study of biology* (London, 1877, in-8); — *Physiography : an introduction to the study of nature* (London, 1877, in-8); — *Hume* (London, 1879, in-8) dans la collection des *English men of letters ;* — *Science primers* (London, 1880, in-18); — *The Crayfish : an introduction to the study of zoology* (London, 1880, in-8); — *Science and culture, and other essays* (London, 1881, in-8); — *Inaugural meeting of the fishery congress : address* (London, 1883, in-8); — *Animal automatism* (New-York, 1884, in-8); — *Science and education* (London, 1894, in-8); *Darwiniana* (London, 1894, in-8); — *Collected essays* (London, 1893 et suiv., in-8. En cours de publication). On a traduit de lui dans notre langue : *De la place de l'homme dans la nature* (Paris, 1868, in-8); — *Leçons de physiologie élémentaire* (Paris, 1869, in-12); — *Eléments d'anatomie comparée des animaux vertébrés* (Paris, 1875, in-12); — *Eléments d'anatomie comparée des animaux invertébrés* (Paris, 1877, in-12); — *Les Sciences naturelles et les problèmes qu'elles font surgir* (Paris, 1877, in-12); — *L'Écrevisse* (Paris, 1880, in-8), dans la *Bibliothèque scientifique internationale*; — *Hume* (Paris, 1880, in-8); — *Premières notions sur les sciences* (Paris, 1880, in-32); — *Physiographie* (Paris, 1882, in-8); — *Cours élémentaire et pratique de biologie* (Paris, 1888, in-12); — *Les sciences naturelles et l'éducation* (Paris, 1891, in-16); — *Les Problèmes de la biologie* (Paris, 1892, in-16); — *L'Évolution et l'origine des espèces* (Paris, 1892, in-16); — *Science et religion* (Paris, 1893, in-16).

— Mgr Léon Meurin, né à Berlin le 23 juin 1825, entré chez les jésuites en 1855, vicaire apostolique de Bombay, archevêque de Port-Louis (île Maurice), y est mort le 1er juin 1895. Il a publié : *The Use of holy Images* (Bombay, 1866, in-8); — *God and Brahm* (Bombay, 1865, in-12); — *Monumenta quaedam causam Honorii papae spectantia* (Rome, 1870, in-8); — *Purity of the roman catholic Faith* (Bombay, 1879, in-8); — *Zoroastre and Christ* (Bombay, 1882, in-12); — *Ethics* (Port-Louis, 1891, in-8); — *Select writings* (Bombay, 1891, in-8); — *La Franc-maçonnerie synagogue de Satan* (Paris, 1893, in-8); — Citons encore des lettres dans : *Die Katholischen Missionen*, 1876-1879; des articles sur la franc-maçonnerie dans la *Croix*, journal de l'Ile Maurice; des lettres pastorales; *l'Enfer contre le ciel*, conférence sur les superstitions anciennes et modernes (Port-Louis, 1890, in-8).

— Les États-Unis viennent de perdre un grand géologue, M. James Dwight Dana, mort le 16 mai, à New-York. Il était né le 12 février 1813, à Utica, dans l'Etat de New-York. Tout jeune, il s'occupa de sciences naturelles et y acquit vite une rare compétence. Son système de minéralogie, qu'il publia n'ayant encore que vingt-quatre ans, fut salué comme un ouvrage tout à fait remarquable et les éditions s'en succédèrent rapidement. Les articles qu'il écrivit dans l'*American Journal of science*, à la rédaction duquel il fut attaché depuis 1846, et dans les *proceedings* de plusieurs sociétés savantes; les

rapports qu'il donna dans la publication de l'*United states exploring expedition* le désignèrent, en 1850, à la place de professeur d'histoire naturelle et géologie, puis de géologie et minéralogie de l'Yale college. Nous citerons de cet éminent savant : *A system of mineralogy* (New-Haven, 1837, in-8) ; — *Manual of mineralogy* (New-Haven, 1849, in-8 ; — *Report on zoophytes. United states exploring expedition under commander Charles Wilkes* (Philadelphie, 1846, in-4 et atlas in-fol.) ; — *Report on geology*, etc. (New-York, 1849, in-4 et atlas in-fol.) ; — *Report on crustacea*, etc. (New-York, 1852, 2 vol. in-4 et atlas in-fol.) ; — *Coral reefs and coral islands* (1853, in-8) ; — *Manual of geology* (Philadelphie, 1864, in-8) ; — *A text book of geology* (Philadelphie, 1864, in-12) ; — *Route for a Month's tour through the Alps of Switzerland* (New-Haven, 1871, in-12) ; — *Corals and coral islands* (New-York, 1872, in-8) ; — *The geological story brief told* (New-York, 1874, in-12 ; — *Manual of mineralogy and lithology* (New-York, 1878, in-8).

— M. Leonard Abercrombie Wheatley, mort le 24 juin, à l'âge de cinquante-neuf ans, débuta très jeune dans le commerce de la librairie, et fut associé avec MM. Williams et Norgate avant de devenir le seul propriétaire de cette maison d'édition. Les connaissances littéraires, théologiques, artistiques de M. Wheatley étaient fort étendues. Outre son remarquable livre *The Story of the Imitatio Christi*, publié dans une charmante édition de bibliophile, il a traduit l'ouvrage de Lübke : *Ecclesiastical Art in Germany* et *The Miracles of our Lord* de Steinmeyer (Edinburgh, T. et T. Clark). On lui doit encore une transcription de *Christian Creeds and Confessions*, le curieux traité de Gumlich. M. Wheatley a collaboré à la *Scottish Review*, à l'*Edinburgh Currant*, à l'*Academy*, à l'*Athenæum*, au *Bibliographie* et au *Bookworm*. Sa dernière œuvre, publiée peu de jours avant sa mort chez MM. Black, est une traduction des *Sources of the apostolic Canons*, de Harnack.

— On annonce encore la mort : du docteur Barlemont, ancien président de la Société médicale du quartier de l'Élysée, mort le 28 juin ; — de M. Jean-Agricol Beynet Saint-Marc, homme de lettres, mort âgé de soixante-douze ans, le 24 juin ; — de M. Boissière, ancien recteur des académies de Clermont-Ferrand et d'Alger, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, mort le 11 juin, à l'âge de cinquante-huit ans ; — de M. Paul Bret, rédacteur au *Sémaphore* de Marseille, mort au commencement de juin ; — de Mgr Carra, tour à tour professeur de philosophie, puis de théologie, au grand séminaire de Dijon, rédacteur de la *Semaine religieuse de ce diocèse*, recteur des Facultés catholiques de Lyon, fonctions que sa santé l'obligea de résigner l'an dernier, vicaire général honoraire du diocèse de Dijon, mort dans cette ville, dans sa soixante et onzième année, le 12 juin ; — de M. l'abbé Delacroix, docteur en théologie, mort à soixante-cinq ans, à Paris ; — de M. Édouard Dubus, journaliste, poète de la jeune école, dont le principal ouvrage est un volume de poésies : *Quand les violons sont partis*, mort à l'hôpital de la Pitié, à trente et un ans, le 17 juin ; — de M. Arsène Fayard, éditeur parisien, mort à cinquante-neuf ans, le 4 juin ; — de M. Louis Guenebaud, ancien rédacteur de l'*Océan*, à Brest, mort à soixante-quatorze ans, le 7 mars, à Fontenay-le-Comte (Vendée) ; — du docteur Raoul Le Roy d'Étioles, mort le 2 juillet ; — du docteur Charles Pinel, petit-fils du célèbre aliéniste, mort à soixante-sept ans ; — de M. Raybaud Saint-Ange, ancien directeur de la ferme-école départementale des Basses-Alpes, où M. Pasteur fit ses expériences sur la maladie des vers à soie, mort à quatre-vingt-trois ans, le 27 juin, en son château de Paillerol ; — de M. Charles Rety, collaborateur du *Figaro*, où il faisait la critique musicale sous le pseudonyme de Darcourt, mort le 2 juillet, à soixante-dix ans ; — du docteur Édouard Touaille de

Larabrie, professeur à l'École de médecine de Nantes, membre correspondant de la Société de chirurgie, mort le 11 mars, à Nantes; — de M. le chanoine Vizy, ancien professeur au grand séminaire de Périgueux, doyen du chapitre, mort le 21 juin, à quatre-vingts ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de Mrs A. Mary Auken, née Carlyle, nièce du célèbre écrivain, dont elle a publié des œuvres, morte en juin; — de M. George Bentley, le chef de la grande maison de librairie de ce nom, mort à soixante-sept ans, le 7 juin; — de M. M. Berman, publiciste et historien, mort le 12 juin, à Vienne, âgé de soixante-douze ans; — de M. Th. Brorsen, astronome, mort à Kiel, en mai, âgé de soixante-seize ans; — de M. Nicolas de Bunge, président du comité des ministres russes, auteur d'ouvrages estimés sur l'économie politique, la science des finances et le droit administratif, mort à quatre-vingt-cinq ans, en juin; — de M. John Dykes Campbell, à qui l'on doit une étude sur Coleridge, mort le 1er juin, à Tunbridge Welles; — de M. Ad. Elsas, physicien, professeur à l'Université de Marbourg, où il est mort le 13 mai; — de M. Erdmann, philologue, mort à quarante-neuf ans, le 15 mai, dans la ville de Kiel; — de miss Emily Faithfull, l'un des plus ardents champions des droits des femmes, directrice du *Victoria Magazine*, auteur de *Change upon change*, et d'autres ouvrages d'imagination; — de l'orientaliste F. Fehr, mort le 14 mai, à Stockholm; — de l'explorateur russe Jelissliev, mort à Saint-Pétersbourg; — de M. von Lehner, directeur du musée et de la bibliothèque de Sigmaringen, mort à soixante-dix ans, le 5 juin; — du poète anglais Locker-Lampson, fort populaire outre-Manche, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *London lyrics* (1862, in-8), mort à soixante-quinze ans, le 30 mai; — de M. Motoyosi Saizau, poète et lettré japonais, mort en mai, à Paris, âgé de vingt-sept ans; — de M. Franz Neumann, physicien, mort âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, le 23 mai, à Königsberg; — de M. Joseph Neuwirth, économiste, mort à Graz, le 21 mai, à cinquante-six ans; — de M. Bernardo Rico, libraire-éditeur, dont le *Boletin bibliográfico* n'était guère qu'un catalogue de libraire, mort le 22 mai, à Madrid; — de M. von Ried, professeur de médecine à l'Université d'Iéna, mort le 11 juin; — de M. César Villatte, dont la collaboration avec M. Sachs a produit le fameux dictionnaire encyclopédique allemand, le meilleur qui ait été fait jusqu'ici, mort le 12 juin, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Heustrelitz; — du baron Wilhelm von Wangenheim, connu par des travaux d'économie forestière, mort en mai, âgé de cinquante-six ans, à Vienne; — du célèbre biologiste et géologue anglais William C. Williamson, mort à soixante-dix-neuf ans, le 27 juin.

Livres mis a l'index. — Nous reproduisons le dernier décret de la Sacrée Congrégation de l'Index, daté du 15 juin, qui condamne et proscrit les ouvrages suivants : *Documenta quaedam Sacrae Scripturae cum doctrina Sanctae Hildegardis de rationalitate* (V. Migne 888, D., et Pitra 249, III, 511 A. B. C. D.) *et de antiquo dierum*. Composita cura et studio Sac. Augustini Damoiseau (Genova, tip. Sordo-muti, 1894). — *L'Apocalisse ed il Mistero Eucaristico*, coll' aggiunta di diversi scritti spirituali (Genova, tip. R. Istituto Sordo-muti, 1894). — *Piccolo Vangelo. Deus charitas est*, ossia raccolta di diversi scritti spirituali intorno alla vita dell' amore (Genova, tip. del R. Istituto Sordo-muti, 1894). — Bovio (Giovanni). *S. Paolo*. Con prefazione e ritratto dell' autore. 4° migliaio (Napoli, 1895). Edizione del periodico *Fortunio*, 24, Egiziaca a Pizzofalcone — *uti praedamnatum in Regulis Indicis*. — Lacaze (Félix). *A Lourdes avec Zola*. Parallèle au roman de Zola, dédicace à Sa Sainteté le Pape Léon XIII et double préface par l'auteur, en mémoire du professeur docteur Charcot, pour l'École de la Salpêtrière, par le professeur

docteur Bernheim, pour l'École de Nancy (Paris, E. Dentu). — *Tratado elemental de geologia* (Barcelona, Establecimiento tipografico-editorial « La Academia, » 1890) — *tamquam praedamnatum in Regulis Indicis.* — *Tratado elemental de zoologia* (Barcelona, Establecimiento tipografico-editorial « La Academia, » 1890) — *tamquam praedamnatum in Regulis Indicis.* — *Garcia Moreno y el P. Berthe* por Gilberto (Ramon Illarramendi) (Maracaibo, tip. de « Los Ecos de Zulia, » 1894). — Angelini Francesco, auctor operis : *Storia d'Italia ad uso delle classi liceali, magistrali e tecniche.* parte seconda (Eta moderna dal 1492 al 1883) (Napoli, 1884 ; prohib. Decr. 25 januarii 1894), laudabiliter se subiecit, et opus reprobavit. – Frigeri Antonio, auctor operis : *Il progetto del ministro Bonacci. Lettera aperta agli onorevoli Signori Senatori e Deputati* (Palermo, Giovanni Villa, editore ; prohib. tanquam praedamnatum Decr. S. Off. fer. IV, die 16 augusti 1894) laudabiliter se subiecit, et opus reprobavit. — Francisco de Castro : *O invento Abel Parênte no ponto de vista do direito criminal, da moral publica et da medicina clinica* (Rio de Janeiro, Laemmert et Cie, 1893). Decr. S. Off. fer. IV, 6 februarii 1895. — *Regula Fratrum Minorum iuxta Romanorum Pontificum decreta et documenta Ordinis* a R. P. Hilario Parisiensi, ordinis Fratrum Minorum S. Francisci Capucinorum provinciae S. Bonaventurae, custode generali, doctore in theologia et in iure canonico, explanata (Apud H. Pelagaud filium et Roblot. Lugduni, 1870). Decr. S. Off. fer. IV, die 12 iunii 1895. Auctor laudabiliter se subiecit, et opus reprobavit. — *Exposition de la Règle de saint François d'Assise, avec l'histoire de la Pauvreté.* par le T. R. P. Hilaire de Paris, de l'ordre des Frères Mineurs Capucins, docteur en droit canonique et en théologie, membre de l'Académie de la Religion catholique à Rome, missionnaire apostolique (Fribourg, imp. de Ph. Haesler et Cie, 1872). Decr. S. Off. fer. IV, die 12 iunii 1895). Auctor laudabiliter se subiecit, et opus reprobavit.

Paris. — Une remarquable étude bibliographique est celle de M. Léopold Delisle : *Les Heures bretonnes du XVIe siècle. Mémoire suivi de notes sur quelques livres bretons du XVe et du XVIe siècle* (Paris, gr. in-8 de 39 p. Extraits du tome LVI de la *Bibliothèque de l'École des chartes*), dans laquelle l'éminent académicien complète tout ce qui a été dit par le vicomte de La Villemarqué, M. Whitley Stokes, dom François Plaine, M. J. Loth, sur les célèbres *Heures bretonnes.* A la description des deux exemplaires, à divers détails fournis sur Jacques Kerver, lequel imprima en 1576 la traduction bretonne du catéchisme de Canisius, omise par le R. P. C. Sommervogel au tome II de sa nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, sur Gilles de Kerampuil, curé de Cledguen, etc., succèdent (en appendice) des notes sur le *Catholicon* de Jean Lagadeuc (1499-1521), sur *les Calendriers bretons*, sur *le Mystère breton de la Passion* (1530), sur *le Mystère de Sainte-Barbe* (1557), sur *le Miroir de la mort* (1575), sur *la Vie de sainte Catherine* (1576), sur le *Petit Catéchisme de Pierre Canisius, traduit par Gilles de Kerempuil* (1576), avec reproduction de l'épître dédicatoire à « messire Françoys de la Tour, evesque de Cornouaille, » et de l'avis « aux lecteurs catholiques. » A la fin de sa précieuse brochure, M. Delisle donne le fac-similé d'une page des *Heures bretonnes.*

— M. Henri Omont publie une notice sur le *Catalogue imprimé de la Bibliothèque du Roi au XVIIIe siècle* (Paris, Bouillon, gr. in-8 de 31 p. Extrait de la *Revue des bibliothèques* d'avril-mai 1895). Après avoir rappelé que la rédaction d'un catalogue général de la Bibliothèque du Roi fut décidée en principe au début de l'année 1733, et indiqué les dates de publication des dix volumes in-folio (1733 à 1753), il reproduit diverses lettres inédites relatives à cette grande affaire écrites, de février 1733 à juin 1740, par le comte

de Maurepas à l'abbé Jean-Paul Bignon, bibliothécaire du Roi, par ce zélé bibliothécaire au ministre (la lettre du 14 février 1733 forme un véritable mémoire sur l'état des catalogues), par l'abbé Sallier à ce même ministre. On remarquera la lettre de Maurepas à l'abbé Bignon, du 24 mai 1790, au sujet de la distribution du catalogue « aux principales puissances de l'Europe et à quelques sçavants étrangers. » Dans l'appendice, on trouve d'autres pièces curieuses : un *Arrest du Conseil d'Estat du Roy concernant la bibliothèque de Sa Majesté*, du 11 octobre 1720, qui, selon l'expression de M. Omont, peut être considéré comme le premier règlement, la première charte de la Bibliothèque, et une *Lettre de l'abbé J.-P. Bignon à Maurepas, relative aux livres doubles de la Bibliothèque*, du 17 février 1732.

— M. H. du Bourg nous donne une attachante étude sur la vie mouvementée d'un membre de sa famille qui vivait au XVIe siècle : *Missions diplomatiques de Claude du Bourg* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 43 p. Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*). Claude du Bourg, neveu du chancelier de France (Antoine) et frère du conseiller au parlement de Paris (Anne), naquit en Auvergne vers 1522, et mourut au commencement de l'année 1580, dans un cachot de la Mirandole. Il avait déjà été emprisonné à la Conciergerie, puis à la Bastille. M. H. du Bourg a donné de curieux détails sur les missions diplomatiques de Claude en Orient et en Espagne. Il a établi, contre la *France protestante*, que l'ambassadeur de Charles IX et du duc d'Anjou n'embrassa jamais le calvinisme.

— M. Félix Pasquier publie deux savantes et curieuses brochures : *Lettres de Louis XI relatives à sa politique en Catalogne de 1461 à 1473* (Foix, imp. Pomiès, gr. in-8 de 39 p.); — *Louis, dauphin, fils de Charles VII, et les routiers en Languedoc, d'après des documents inédits* (Foix, même imp., gr. in-8 de 23 p.). La première de ces brochures contient neuf lettres de Louis XI trouvées par M. Pasquier dans les archives municipales de Barcelone, sept complètement inédites et deux déjà publiées avec plus ou moins d'exactitude. De ces neuf pièces, huit sont adressées au conseil de la ville de Barcelone, une est destinée au comte de Foix-Candalle, gouverneur de Roussillon et de Cerdagne. Toutes ont trait à la politique que Louis XI tenta de faire triompher en Catalogne pendant la première partie de son règne. M. Pasquier accompagne ces documents d'une notice et de notes excellentes. — Dans sa seconde brochure, il a reproduit divers actes émanés du dauphin Louis, chargé par le Roi son père d'administrer le Languedoc, et conservés aux archives départementales de la Haute-Garonne. Ces actes complètent le récit des événements, tel que l'a retracé Dom Vaissete, et montrent quelle était alors la situation du pays ravagé par les routiers.

— Les personnes qui s'occupent de l'histoire du théâtre ne seront sans doute pas fâchées d'être informées que M. Marius Sepet vient d'achever le *Catalogue des ouvrages et documents relatifs à la littérature dramatique contenus dans le fonds des Nouvelles acquisitions françaises*, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Outre des textes de grand intérêt pour l'histoire du théâtre au moyen âge (mystères, moralités, farces), cette série contient notamment une riche collection de deux cent dix-neuf volumes, composée de manuscrits pour la plupart soumis à la censure et annotés par elle, et comprenant une grande partie du répertoire du théâtre de la Gaîté et du théâtre des Variétés depuis le commencement de ce siècle jusque vers le milieu du règne de Louis-Philippe. On y peut étudier les origines et l'histoire du mélodrame et du vaudeville. La même série renferme de précieux et instructifs documents sur le théâtre de la foire et le théâtre du boulevard (Nicolet) au XVIIIe siècle, ainsi que sur le théâtre de

cour et de société et le théâtre scolaire. Cet inventaire fait suite à celui qui a été précédemment rédigé par le même auteur : *Catalogue des ouvrages et documents relatifs à la littérature dramatique, compris sous les nos 293, 294 et 295 du classement général du fonds français.* L'un et l'autre sont manuscrits, mais peuvent être aisément consultés à la Bibliothèque nationale.

— *Le Collaborateur des érudits et curieux* (Paris, 53 *bis*, rue des Saints-Pères) est une revue de questions et réponses dans le genre de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* ou de la *Correspondance archéologique*. L'on ne voit pas nettement l'utilité spéciale du nouveau recueil. Le directeur est M. Laporte, libraire parisien, bien connu dans le monde bibliographique sous son pseudonyme de « l'Apôtre bibliographe, » et qui a commencé, il y a quelques années, une bibliographie des écrivains français du XIXe siècle. Le prix d'abonnement est de 20 fr. par an.

— Les querelles récentes qui ont eu lieu récemment, tant en France qu'à l'étranger, sur la banqueroute de la science, ont donné l'occasion au P. Fr. Dierex, S. J., d'écrire dans la *Revue des questions scientifiques* un remarquable article sur *les Ignorances de nos savants* (Tirage à part. Paris, Retaux ; Bruxelles, O. Schepens, in-8 de 23 p.), où il rappelle une fois de plus l'impuissance de la science à tout expliquer et à remplacer la religion. Nous en profitons pour rappeler à nos lecteurs l'excellente manière dont est conçue la *Revue des questions scientifiques*, et l'utilité qu'elle offre à un chrétien qui veut se tenir au courant du mouvement scientifique et des réponses que l'on peut faire aux objections de la science athée.

— L'on consultera avec fruit, comme tous ceux d'ailleurs de cette importante collection, le tome II de la *Nouvelle Revue rétrospective*, qui vient de paraître (Paris, 55, rue de Rivoli, in-12 de XII-432 p.). Outre un certain nombre de lettres autographes émanant de diverses personnalités, qu'il serait trop long de désigner (XVIIIe et XIXe siècles), ce volume renferme les documents suivants, dont plusieurs présentent un intérêt actuel : *Campagne de Madagascar (1829-1830), journal de M. Warnier de Wailly, enseigne de vaisseau : — Documents sur le séjour de Napoléon Ier à l'île d'Elbe, souvenirs de l'adjudant Pierre Labadie* (fin) ; — *Souvenirs du lieutenant du génie Larabit : — Paris en 1790, souvenirs du voyage de Kotzebue* (fin) ; — *Un Épisode de la guerre d'Espagne (1810) ; Évasion des prisonniers du ponton « la Vieille Castille ; » — Lettres du capitaine Schœll (1815-1829) ; — Mendiants transportés à Madagascar (1794) ; — Une Proclamation arabe contenant un discours apocryphe de Bonaparte (1799) ; — Mémoires du comte de Langeron : Austerlitz (1805). Campagne de Russie (1812). Bataille de Paris (1814) ; — Le Comte de Charolais et la demoiselle Delisle, danseuse de l'Opéra (1700-1760)*, d'après des documents inédits de la bibliothèque de l'Arsenal. — Cette dernière publication a fait l'objet d'un tirage à part que nous recevons à l'instant (Paris, 55, rue de Rivoli, in-12).

Agenais. — *Un Document inédit. L'Expédition maritime de Peyrot de Monluc en 1566, par Jules Andrieu* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 13 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*) est une publication posthume. L'érudit très regretté a rarement donné une plaquette aussi digne de l'attention des curieux. Il a entouré le document inédit du 13 décembre 1566 (lettre du roi Charles IX au sujet de la descente de Monluc et de ses compagnons en l'île de Madère où, sur la plainte du roi de Portugal, ils sont désavoués et flétris comme « déprédateurs et perturbateurs ») de tant de notes explicatives qu'il ne sera plus permis de redire désormais ce qu'il a écrit en tete de sa brochure : « L'extraordinaire aventure dans laquelle

Peyrot de Monluc, le second fils du célèbre maréchal, perdit la vie, a gardé, malgré bien des recherches, une certaine obscurité. »

Alsace. — Nous recevons le septième *Bulletin de la Section des Hautes-Vosges (Epinal-Belfort)* du Club alpin français (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 127 p., avec un portrait, une carte et une grav.). Dans un style un peu télégraphique parfois, mais spirituel et humoristique quand même, il est ici question de la Suisse, de l'Italie, de la France et de l'Alsace. Les alpinistes ont l'appétit robuste ; aussi ne faudra-t-il point s'étonner que les restaurants et les repas en plein air soient particulièrement notés par les rédacteurs du Bulletin. On trouve là aussi un intéressant chapitre d'histoire contemporaine que son auteur, M. L. Herbelin, a intitulé : *Choses et autres sur la présence des alliés dans le pays* (environs de Belfort) *pendant les campagnes de 1814 et 1815.*

— Il convient de donner une mention spéciale au gracieux *Guide du touriste. Ballon d'Alsace, Bussang, Saint-Maurice. Vosges méridionales*, qui vient de paraître à Belfort (imp. Devillers, in-12 de 163 p. avec de nombr. grav. et 2 cartes; cart. anglais). « Ce guide est le deuxième de la série entreprise par la section des Hautes-Vosges du Club alpin. Il comprend la région des Vosges s'étendant du col d'Oderen à celui de Château-Lambert et dont le Ballon d'Alsace est le centre ou plutôt le pivot. » L'auteur, qui nous promène à la fois dans les Vosges, le territoire de Belfort et dans un coin de la Haute-Saône, explique d'abord sommairement certaines appellations locales dont le sens devient ainsi compréhensible pour les étrangers : idée excellente. Toutes les indications pratiques pouvant intéresser les touristes sont relevées avec soin ; qu'il nous soit permis cependant de conseiller à l'auteur de dresser, pour la prochaine édition de son guide, une table des noms de localités, qui le complétera utilement.

Bourgogne. — Nous ne saurions laisser passer sans le signaler à l'attention des érudits le tome XXII de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne* (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-468 p., avec 1 planche et 15 reproductions d'armoiries). Imprimé avec soin, cet important volume renferme huit études qu'il suffira simplement d'indiquer par leurs titres pour que l'intéret qu'elles présentent apparaisse à tous les yeux : *Armorial du chapitre noble des chanoines séculiers de Saint-Pierre de Mâcon, nommés de 1559 à 1689, d'après un manuscrit original*, par M. l'abbé Adrien Martinet; — *L'Épiscopat de Talleyrand*, par M. Paul Montarlot ; — *Les Jardins du château de Rouvres au XIVe siècle*, par M. Étienne Picard ; — *L'Église collégiale de Saint-Nicolas de la Prée-sous-Arcy, près Bourbon-Lancy*, par M. Anatole de Charmasse ; — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777* (suite) (les précédents fragments de cette curieuse relation ont paru dans les tomes XIX, XX et XXI des *Mémoires de la Société éduenne)* ; — *Notice sur la cristallerie du Creusot, 1787-1833*, par M. Félix Courtois ; — *Les Monastères de la Visitation de Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun*, par M. l'abbé Berry ; — *Une Légende cyclopéenne à Autun*, par M. J.-G. Bulliot.

Franche-Comté. — *Les Lettres inédites de Fr.-Nic.-Eugène Droz, secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, à l'abbé Grandidier* (Paris, A. Picard ; Besançon, P. Jacquin, in-8 de 16 p.), viennent d'etre extraites des *Annales franc-comtoises* par M. l'abbé Louvot. Cet opuscule appartient à la série inaugurée par M. l'abbé Ingold sous le titre générique de : *Les Correspondants de Grandidier* (Voir *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 551). Les lettres en question, au nombre de neuf, soigneusement annotées, vont du 19 janvier 1777 au 15 juillet 1786. La première accuse réception à Grandidier de l'envoi fait par lui à l'Académie de Besançon d'un exemplaire de son *Histoire des*

princes-évêques de Strasbourg. Dans la seconde, Droz promet à Grandidier son appui pour l'obtention du titre d'académicien de Besançon, quand le moment serait venu. Or, l'élection du savant historien ne devait avoir lieu que bien plus tard, ainsi que nous l'apprend la lettre de Droz (la dernière rappelée) en date du 15 juillet 1786. Notons enfin que les lettres cotées IV et VIII renferment de nombreuses critiques et observations qui intéresseront les érudits. Cet ensemble des *Correspondants de Grandidier* promet d'être curieux sous plus d'un rapport.

— Pour raconter *la Bataille de Poligny (19 juin 1638)* (Dole, A. Krugell, petit in-16 de 46 p., avec un plan dressé par l'auteur), M. Julien Feuvrier a mis à contribution d'assez nombreux documents imprimés ou manuscrits. Cette bataille eut cela de particulier que Charles IV de Lorraine, commandant en chef des troupes franc-comtoises et lorraines, et le duc de Longueville, général de l'armée française, s'attribuèrent l'un et l'autre la victoire. La vérité est que Longueville, après avoir vainement tenté d'enlever le camp de Charles de Lorraine, dut se retirer en reculant jusqu'à Château-Chalon, et que son adversaire put coucher sur ses positions. Mais comme, le lendemain, les Comtois, à leur tour, quittèrent la place pour se retrancher près de Salins, ville qu'ils voulaient spécialement protéger, Longueville, quelques jours plus tard, revint sur ses pas et s'empara d'assaut de la ville de Poligny (29 juin 1638). Le *Spectateur militaire* (livr. du 1er octobre 1887, p. 76-80) a déjà donné une relation très sommaire du combat de Poligny. L'auteur de cette relation, M. E. de la Barre du Parcq, s'est trompé en fixant au 18 juin (au lieu du 19) la date de l'action; mais il constate, ce que M. Feuvrier a oublié de faire, qu'au lendemain même de sa pseudo-victoire, le duc de Longueville recevait un renfort de trois mille hommes. Avec cet appoint, le général français n'avait plus grand'chose à redouter de la part de Charles IV. C'est d'ailleurs ce qu'il prouva en saccageant Poligny.

— Le discours de réception à l'Académie de Besançon que M. le général comte de Jouffroy a récemment prononcé devant cette compagnie a pour sujet : *Le Général Lyautey* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 21 p., avec portrait). Né à Vellefaux (Haute-Saône), le 13 juillet 1789, Hubert Lyautey est mort le 26 décembre 1867, général et sénateur. Sorti de l'École polytechnique, Lyautey a gagné tous ses grades sur le champ de bataille. M. le comte de Jouffroy, dans un style d'une concision et d'une précision toutes militaires, a très bien résumé cette existence si digne d'être offerte en exemple à notre jeune armée.

— M. A. Lieffroy a extrait des excellentes *Annales franc-comtoises* l'étude qu'il a publiée sur *l'Église du séminaire de Besançon nouvellement restaurée* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 13 p.). Après quelques pages résumant les origines du séminaire, l'auteur donne des détails critiques sur les travaux qui, en ces derniers temps, ont remis l'église en état. Œuvre trop courte d'un littérateur doublé d'un artiste.

— Quoique ayant longtemps vécu, ainsi qu'elle nous l'apprend, dans l'intimité du « dernier des phalanstériens, » Mme C. Coignet ne nous donne dans sa brochure : *Victor Considérant, sa vie, son œuvre* (Paris, Alcan, in-8 de 100 p.), qu'un simple aperçu. L'auteur, dont nous sommes loin d'ailleurs de partager la manière de voir et d'apprécier, a cependant très bien présenté son travail. La vie de ce rêveur, mort impénitent, et qui, sorti de l'École polytechnique, abandonna la carrière militaire, qui s'ouvrait brillante devant lui, pour se jeter à corps perdu en pleine chimère, fera peut-être dans l'avenir l'objet d'une plus importante étude; mais le petit volume de Mme C. Coignet devra toujours être consulté par ceux qu'attirera l'étrange individualité

dont elle a esquissé la physionomie d'après des souvenirs personnels.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé J.-J.-C. Tauzin publie un travail intitulé *Chroniques landaises. La Fronde* (Auch, imp. Foix, gr. in-8 de 134 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*). L'auteur a consulté, sans parler des meilleurs ouvrages imprimés, un grand nombre de documents inédits qui lui ont été fournis par les dépôts publics de Paris et de la province, et particulièrement par les archives municipales de plusieurs localités du département des Landes. Au milieu des plus exacts renseignements relatifs à la Fronde en Gascogne, on trouve dans cette brochure de précises indications sur le séjour au château de Tampoy, sur la rive droite du Midou, du roi François Ier, la veille de son mariage à Beyries avec Élisabeth d'Autriche (6 juillet 1530).

Limousin. — M. A. Fray-Fournier a eu l'excellente pensée que nous avons prévue, souhaitée et encouragée (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 187 et 473), d'extraire du *Bibliophile limousin* son travail sur les *Ex-libris limousins* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de VIII-62 p., avec 16 reproductions d'ex-libris armoriés). Depuis un temps, ces figurines, marques de propriété de bibliophiles, font l'objet des recherches patientes des amateurs, et ceux qui, comme M. Fray-Fournier, se sont consacrés à cette chasse spéciale et savent tenir une plume, feront bien de l'imiter. L'auteur, disons-le en passant, a été, en ces derniers temps, précédé dans cette voie, par MM. J. Gauthier et de Lurion, qui ont fait pour la Franche-Comté un travail du même genre. Le présent opuscule, précédé de quatre pages d'introduction qui témoignent d'un esprit humoristique et observateur, se termine par une précieuse *Table alphabétique des noms de bibliophiles cités*. Si l'on doit remercier chaudement M. A. Fray-Fournier d'avoir mené à bien son entreprise, il faut aussi regretter qu'il n'ait tiré sa brochure qu'à cinquante exemplaires non mis dans le commerce. Que de fervents de l'ex-libris et parmi eux que de lecteurs du *Polybiblion* vont être ainsi désolés ! Il est vrai qu'ils auront la ressource de se procurer les numéros du *Bibliophile limousin* qui a publié par tranches cette intéressante étude.

— M. Louis Guibert publie une curieuse brochure : *Ce qu'on sait de l'enluminieur Evrard d'Espinques* (Limoges, veuve Ducourtieux, gr. in-8 de 22 p. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*). Il donne de nouveaux renseignements sur l'enlumineur et sur sa famille, notamment sur son petit-fils, Simon Évrard, notaire d'Ahun, dont on a publié en 1857 et de nouveau en 1892 un opuscule écrit « dans un style peu différent du langage prêté par Rabelais à son écolier Limousin : » *Histoire de l'antique ville d'Ahun en la province de la Marche*. A la suite de la notice, M. Guibert reproduit le testament inédit de l'artiste (12 mai 1494), le contrat de mariage de son fils Jacques (1er janvier 1500) et un mémoire non daté, mais postérieur au 1er novembre 1480, écrit de la main de l'artiste lui-même et relatif à l'exécution de deux ouvrages à lui commandés par un grand personnage, Jean du Mas, seigneur de Lisle.

Maine. — Est-ce vraiment un oublié que nous présente avec une érudition toujours sûre d'elle-même, et une plume aussi légère qu'élégante, M. l'abbé Anis ? Son *P. de Bouillé, poète manceau du XVIIe siècle* (in-8 de 50 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*), était tout au moins connu des savants. Mais on ne sait rien sur sa vie privée, et M. Anis a dû se contenter de disséquer ses vers. Il y en a de bons, il y en a de faibles. Presque tous sont honnêtes. En pourrait-on dire autant de beaucoup de poètes? Une bonne généalogie des Bouillé, par M. Menjot d'Elbenne, termine le volume.

— Deux charmants chroniqueurs, MM. A. Angot et A. Ledru, nous ra-

mènent sur les siècles passés, en nous contant des *Anecdotes manvelles* (Laval, A. Goupil, in-16 de 420 p.), dont la première, intitulée *l'Abbé d'Evron et messire Hamelin le Franc*, date de 1229, et la dernière : *Chouans et patauds*, indique suffisamment à quelle époque récente elle appartient. Entre elles deux défilent les aventures tristes, sérieuses, gaies, légères, de toute sorte. On dirait un recueil de causeries modernes, de « chroniquettes, » finement tracées, mais où l'érudition toujours sûre et maîtresse d'elle-même empêche les auteurs de faire un faux pas. Il n'y a presque point d'endroit qui ne soit cité, qui n'ait sa légende. Beaucoup de noms propres sont mis en lumière. Les curieux réclament aux deux savants qui ont su les captiver une table qui serve leurs recherches.

Normandie. — Nous apprenons avec le plus grand plaisir que les assises scientifiques, littéraires et artistiques, fondées par Arcisse de Caumont, se tiendront à Rouen, en 1896, sous la direction de l'Académie, de la Société libre d'émulation et de la Société centrale d'agriculture. Les rapporteurs généraux déjà désignés sont MM. J. Nourry, Conniville-Deslys et A. Hérou, dont la compétence est bien connue. C'est à notre éminent confrère M. P. Le Verdier qu'il faut s'adresser pour obtenir tous les renseignements possibles.

— Le savant et obligeant conservateur adjoint de la bibliothèque de la ville de Caen, M. Abel Decauville-Lachênée, vient de publier une notice sur *le Lycée et l'abbaye de Saint-Étienne de Caen* (Le Havre, imp. du Commerce, in-8 de 68 p.) qui mérite les plus complets éloges. L'auteur a sobrement rappelé l'histoire de l'ancienne abbaye et il s'est attaché, en ancien élève reconnaissant, à faire connaître le lycée, l'une des gloires de la ville de Caen. Non content d'en énumérer les merveilles d'architecture et d'art avec tout le soin d'un érudit et d'un artiste, et de les reproduire en cinq belles photogravures, il a su, avec beaucoup d'humour, retracer la vie du lycée. Ceux-là mêmes qui ne l'ont connu que de loin et par ouï-dire sont charmés par la vivacité du récit qui leur rappelle les causeries avec les amis et camarades (*temporis acti*).

— L'on nous avait bien raconté tout le succès qu'avait obtenu à Caen *Caen s'amuse*, une spirituelle revue en quatre actes, à laquelle nous ne ferons peut-être qu'un reproche : celui de ne pas assez plaisanter le gouvernement. Mais voilà : les auteurs ont voulu être aimables pour tout le monde. Pourquoi, à notre tour, ne le serions-nous pas pour eux? Il n'y a pas de nom marquant qu'ils aient omis. Il y en a même qu'ils ont « gasté, » et ils ont eu raison. Il nous venait encore sous la plume un calembour sur le nom d'un des deux auteurs ; mais nous respectons trop l'anonymat pour le trahir. Ce serait aussi trahir la pièce que de la raconter, mais il y a des scènes : les journaux, la photographie, l'atelier de charité, les statues, notamment Louis XIV, qui sont vraiment très fines d'allures et de mots. Ce petit livret doit être considéré comme une des meilleures et des plus alertes productions de l'esprit normand (Caen, Adeline et Massif, in-8 de 122 p.).

— Nous devons à M. Charles Guérin un recueil de notes aussi substantielles que complètes sur *Mesnilthébault*, au canton d'Isigny (Manche). C'est dans la *Revue de l'Avranchin*, t. VII, p. 297 à 363, que cet excellent travail a été publié. Il serait bien à souhaiter que toutes nos communes eussent un historiographe aussi consciencieux et aussi compétent.

— M. Charles de Beaurepaire consacre une notice à l'*Abbé François du Resnel, de l'Académie française* (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 45 p.). Cette notice, qui complète tout ce qui avait été déjà publié sur le traducteur de Pope par ses compatriotes, a été rédigée en grande partie d'après des

documents inédits conservés dans les archives de l'Académie de Rouen. M. de Beaurepaire a reproduit soit *in extenso*, soit en extraits, plusieurs lettres de l'abbé du Resnel et quelques-unes de celles qui lui furent adressées. On trouve dans ces lettres de piquants détails sur Voltaire, sur l'abbé Desfontaines, et aussi sur la nièce de Voltaire, Mme Denis, et sur une amie de ce même Voltaire, la marquise du Châtelet, l'une et l'autre sévèrement mais justement jugées.

Picardie. — M. Alcius Ledieu a déjà consacré, sous le titre de *Monographie d'un bourg picard*, quatre fascicules à la localité où il est né. Il nous donne aujourd'hui la cinquième partie de cette monographie : *Nouvelles et légendes recueillies à Démuin* (Paris, Picard, in-8 de 284 p. avec fig.). Ce nouveau fascicule est fort intéressant. M. Ledieu y a recueilli un grand nombre de récits, les uns à demi historiques, les autres complètement légendaires, qu'il tient de la bouche des vieillards, ses concitoyens. Ces souvenirs de sa jeunesse, auxquels il a donné une forme attrayante, remplissent trois chapitres; dans un quatrième et dernier chapitre, l'auteur s'occupe des crimes et exécutions judiciaires de la région.

Poitou. — M. Charles Sauzé retrace l'histoire des *Conférences de La Mothe-Saint-Héray entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis, 1582* (Paris, Lechevalier, gr. in-8 de 63 p.). A force de recherches minutieuses, il a pu reconstituer l'histoire des célèbres conférences, faisant connaître en d'excellentes notes tous les personnages qui furent mêlés aux négociations.

— Le cinquième fascicule du tome II du grand *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou* vient de paraître. Il achève ce volume et comprend les noms de Cothereau à Cyriaque. Nous y relevons les notices suivantes : *Coué*, *Couhé*, *Cour* (de la), *Couraud*, *Courcillon*, *Cramand*, *Craon*, *Creuzé*, *Cropte* (de la), *Culant*, *Cumont*, *Cursay*. Le tome II se termine par la liste des grands prieurs d'Aquitaine et des intendants du Poitou. Les deux volumes sont en vente à la librairie Oudin, à Poitiers, au prix de 16 francs le volume. Il en reste trois ou quatre à paraître.

— M. Henri Clouzot nous donne un recueil de *Notes de B. Fillon pour servir à l'histoire de l'imprimerie en Bas-Poitou* (Niort, L. Clouzot, in-8 de 66 p. Extrait de l'*Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée*). A ces notes, il en a ajouté quelques-unes où il a décrit soigneusement les livres qui avaient échappé au célèbre fureteur. On trouve dans la brochure une série de notices sur les imprimeurs de Fontenay-le-Comte, depuis Jacques Dangicourt (1550) jusqu'à Ambroise Cochon de Chambonneau (fin du xviie siècle), sur les libraires de Fontenay-le-Comte, sur l'imprimerie aux Sables, à Luçon, à Maillé, à Moutiers-sur-le-Lay et à la Roche-sur-Yon. On remarquera (p. 53-63) de curieux détails sur les impressions faites par Agrippa d'Aubigné dans son domaine de Maillezais, « petit royaume entouré de marais et de canaux infranchissables. »

Provence. — M. l'abbé Marbot a communiqué, l'an dernier, au congrès des sociétés savantes, une notice sur *les Livres choraux de Saint-Sauveur d'Aix* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique*). Sa brochure est aussi agréablement que savamment écrite. Rectifiant tout d'abord des indications données dans l'*Univers pittoresque (France)* et répétées par feu de Laincel (*La Provence*, 1881), le docte chanoine dit qu'Aix possède les restes d'une fort belle collection de « livres choraux » et non de « missels, » que leur origine est du xvie siècle et non « des temps les plus anciens, » que ce n'est pas à la « sacristie, » mais bien aux « archives de l'archevêché » qu'on les garde. Il décrit ensuite cette collection, dont l'intérêt est à la fois artistique, religieux et historique, et

qui se compose de 14 gros volumes in-folio de plain-chant manuscrits (il en existait jadis 24). Il insiste sur le talent que révèlent les enluminures nombreuses dont ils ont été enrichis par Pierre Burle, prêtre bénéficier de Saint-Sauveur, dans les premières années du XVIe siècle. Il constate que les livres choraux prouvent que la liturgie aixoise était à peu près conforme aux usages de Rome. La courte et excellente monographie se termine par une analyse du contenu de chacun des formidables volumes.

— M. F. Mireur a donné un titre sensationnel, comme on dit aujourd'hui, à sa nouvelle brochure : *Un gentilhomme provençal décapité sous la Ligue. Bernardin Gaibier, sieur de la Bouverie* (Draguignan, gr. in-8 de 28 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*). Cette étude est destinée à compléter une page de l'histoire de la Ligue en Provence, exhumée du fonds Peiresc de la bibliothèque Méjanes et publiée dans la 3e livraison de la *Revue historique de Provence* (1893, p. 86 et suiv.). Le récit de M. Mireur est fort dramatique et on lit avec beaucoup d'intérêt l'histoire du supplicié du 16 juin 1590, sur lequel on connaissait seulement quelques lignes de l'historien César Nostradamus. La brochure est terminée par un appendice composé de deux morceaux fort instructifs : *Notes généalogiques* sur la famille Gaibier et notice sur « la terre de La Bouverie à Roquebrune. »

— Le P. Apollinaire de Valence, continuant des recherches déjà souvent mentionnées ici, publie des *Études franciscaines sur la Révolution dans le département de Vaucluse* (Avignon, Seguin, gr. in-8 de 84 p.). A l'aide de documents puisés aux meilleures sources en Italie comme en France, le savant religieux a donné d'excellentes notices sur les conventuels d'Apt, de Valréas, d'Orange, sur les cordeliers d'Avignon, de l'Isle, de Caromb, de Carpentras ; sur les récollets d'Avignon, de Pernes, de Mazan, d'Apt, de Bonnieux, de Bollène, de Carpentras ; sur les capucins d'Avignon, de Valréas, d'Orange, de Cavaillon, de l'Isle, d'Apt, de Carpentras, de Pertuis ; sur les picpus d'Avignon, sur les clarisses d'Avignon et de Pertuis, sur les Sœurs de Sainte-Élisabeth de l'Isle et de Villeneuve-lez-Avignon. Aux notices sont joints souvent des documents inédits, par exemple (p. 51-54) trois lettres écrites en 1795 par le P. Armentaire au cardinal Zelada. La brochure est complétée par des tables rédigées avec le même soin que tout le reste.

Alsace. — Nous avions à peine salué ici l'apparition du premier fascicule des *Correspondants de Grandidier*, que le second fascicule de cette collection était mis sous nos yeux : *Deux Bénédictins alsaciens de Mury et Grandidier. Lettres inédites sur les Acta Murensia*, publiées par A.-M.-P. Ingold (Paris, Picard ; Colmar, H. Huffel, gr. in-8 de 12 p.). Les deux bénédictins, originaires de Soultz, à peu de distance de Murbach, étaient les Pères Léger Mayer et Maurice Larger, hommes de grand mérite, quoique bien ignorés aujourd'hui dans leur pays natal. Les documents et les notes dont les accompagne le savant éditeur nous apprennent beaucoup de choses sur la célèbre abbaye de Muri en Suisse, et principalement sur « la grosse question de l'authenticité et de la date des Actes de Muri, sur laquelle aujourd'hui encore il est difficile de dire qui a raison. » Avons-nous besoin d'ajouter qu'un bibliographe tel que M. l'abbé Ingold a énuméré la plupart des travaux relatifs à cette question, notamment ceux du P. Hergott (1750), de Dom Kopp, le futur prince-abbé de Mury (1750), de Rustenus Heer (1755), du P. Wieland, contradicteur de R. Heer, et de nos contemporains, D. de Liebenau, le P. Kiem, ce dernier auteur d'une savante histoire (en deux volumes) de l'abbaye de Muri (1888-1891) ?

Angleterre. — MM. Macmillan vont faire paraître le second volume de

l'*History of Greece*, du docteur Adolph Holm, qui va jusqu'à la fin du ve siècle avant l'ère chrétienne. L'ouvrage complet comprendra quatre volumes.

— *Lord Palmerston*, par M. Lloyd Saunders, nouveau volume de la série « Statesmen, » vient d'être mis en vente chez MM. W.-H. Allen et Cie.

— Chez M. Horace Cox : *An Australian in China*, curieux récit du docteur G.-E. Morrisson, racontant son voyage à travers la Chine et dans la Birmanie. L'explorateur, qui ne parle pas chinois, a voyagé sans interprète avec des coolies recrutés étapes par étapes.

— On annonce la publication chez MM. Kegan, Paul et Cie, des *Mémoires* de l'amiral Wolseley, commandant en chef de l'escadre rouge, édités par miss Innes, sa petite-fille. Ces mémoires donnent de nombreux détails sur les guerres navales du commencement du siècle. Le fils de l'amiral Wolseley était midshipman à bord du *Bellérophon* au moment où Napoléon vint s'y embarquer.

— MM. Jack, d'Edimbourg, publieront une *Centenary Edition of Burns*, préparée par MM. W.-E. Henley et T.-E. Handerson, qui comprendra quatre volumes. Dans le premier figureront les poèmes; dans le second, les poèmes posthumes; dans le troisième, les chants; dans le dernier, diverses pièces, un glossaire et un index général. L'ouvrage aura une édition de luxe limitée à 750 exemplaires, dont 150 pour l'Amérique, et une édition populaire. Le texte sera orné de gravures et de nombreux fac-similés des manuscrits.

— Va paraître chez MM. Chapman et Hall : *Five Years in Madagascar*, par le colonel Francis-C. Maude, avec un portrait finement gravé de la reine Ranavalona III.

Italie. — Le nom de M. G. Finamore a souvent paru dans les colonnes du *Polybiblion*. On a pu, entre autres mentions, y lire (T. XXXI, p. 423) un article développé sur le *Dictionnaire du dialecte des Abruzzes*. Une nouvelle édition très augmentée de cet ouvrage fort intéressant pour la linguistique vient de nous arriver d'Italie (*Vocabolario dell' uso abruzzese*. Citta di Castello, 1893, in-8 de 321 p.). Il était accompagné d'un livre d'un tout autre genre, d'un volume de gracieuses poésies, *Fleurs des champs* (*Fiori di campo*. Lanciano, 1893, in-16 de 104 p.), composées par Mme Raimunda Tomei Finamore. Il y a là de charmantes choses et sans cesse inspirées par de pieux et purs sentiments. Que nous voudrions avoir assez de place pour insérer quelques-uns de ces vers ! Nous n'oublierions pas *la Neige en avril* (*Nevicata d'aprile*, p. 11). Ce sont des vers encore que nous apporte le volume *Postuma* (Lanciano, 1895, in-12 de 150 p.). Vers d'un poète, Saverio Tozzi, mort bien jeune et que Mme Raimunda Tomei Finamore a soigneusement recueillis en les faisant précéder d'une introduction très touchante, très bien écrite, où elle nous dit la vie de l'auteur trop prématurément disparu. Dans les poésies de Tozzi on remarquera surtout la pièce : « Tu as vaincu, Galiléen » (p. 63), et les stances *Moriturus* (p. 105), dont le début rappelle les adieux de Gilbert à la vie.

— La *Rassegna bibliografica*, dirigée par l'éminent professeur d'Ancona, signale comme intéressant (t. III, p. 168) l'article que notre collaborateur M. de Puymaigre a donné, dans la *Revue des questions historiques*, sur Giannino Baglioni (buon articolo del conte de Puymaigre, così dotto e competente in cose italiane). Cet article était d'autant plus nécessaire, ajoute la *Rassegna*, que malgré les travaux antérieurs de Monmerqué et de Brehaut, le *Biographie universelle*, la *Biographie générale* et la *Grande Encyclopédie* ont accumulé les erreurs sur Giannino.

— Le 15 mai dernier a paru à Messine le premier numéro d'une revue italienne pour l'histoire de l'antiquité : *Rivista di storia antica e scienze*

affine. C'est M. Giacomo Tropea, professeur de l'Université de médecine, qui a pris l'initiative de cette publication, pour laquelle il s'est assuré de précieux concours. Outre les articles de fond (le premier numéro renferme des recherches sur les éruptions de l'Etna, par le directeur ; une étude sur le rôle du sénat romain pendant l'interregnum, par M. E. Cocchi), la revue contient des comptes rendus bibliographiques et un dépouillement critique des périodiques. L'on applaudira certainement à la fondation de cette revue, qui peut rendre d'utiles services (Messine, le directeur ; Turin, C. Clausen ; 12 fr. par an).

Océanie. — M. Albert-F. Calvert va donner une suite à son excellent ouvrage : *The Discovery of Australia*. Après la découverte du continent australien, il reste à raconter les efforts qui ont été tentés pour l'exploration intégrale du pays. *The Exploration of Australia* racontera ces efforts depuis l'époque du capitaine Cook (Londres, George Philip et fils).

— Sur le même sujet, la maison Frederik Muller, d'Amsterdam, annonce la publication d'un document de premier ordre : le journal d'Abel Tasman sur la découverte de l'Australie reproduit en phototypie.

Publications nouvelles. — *Le Très Saint Sacrifice*, par l'abbé P. Feuchot (in-18, Retaux). — *Les Deux Grands Sermons de N.-S. Jésus-Christ*, par le R. P. A. Gallerani (in-18, Oudin). — *Le Régime Sauveur, ou la Communion dans les maisons d'éducation*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-18, Oudin. — *Les Elus se reconnaîtront au ciel*, par Mgr E. Méric (petit in-8 carré, Téqui). — *Nemaucil, ou Manuel de droit usuel*, par Pierrelaurès (in-32, Chevalier-Marescq). *Traité du nantissement et du droit de rétention*, par L. Guillouard (in-8, A. Pedone) ; — *De la concurrence déloyale*, par R. Barbier (in-8, Chevalier-Marescq) ; — *De la prescription de l'action publique et de l'action civile en matière pénale*, par C. Muteau (in-8, Chevalier-Marescq) ; — *L'Administration locale de l'Angleterre*, par P. Arminjon (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Codes suédois de 1734, civil, pénal, commercial*, publiés par R. de la Grasserie (in-8, A. Pedone) ; — *Obligation morale et idéalisme*, par G. Lefèvre (in-18, Alcan). — *Essais et études*, par E. de Laveleye (in-8, Alcan). — *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Psychologie de l'anarchiste-socialiste*, par A. Hamon (in-18, Stock). — *Les Enfants*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *De ci, de là, causeries d'un père de famille*, par le général Cosseron de Villenoisy (in-18, Téqui). — *Lettres d'un curé de canton*, publiées par Y. Le Querdec (in-18, Lecoffre). — *La Science, la Religion et la conscience*, par le Sar Péladan (petit in-16, Chamuel). — *Paradoxal*, par G. Hulewicz (in-8, Sauvaître). — *La Fortune privée à travers sept siècles*, par le vicomte G. d'Avenel (in-18, Colin). *Le Socialisme au XVIIIe siècle*, par A. Lichtenberger (in-8, Alcan). — *La Propriété ; origine et évolution*, thèse communiste, par P. Lafargue. *Réfutation*, par Y. Guyot (in-18, Delagrave). — *Les Revendications ouvrières en France*, par A. Béchaux (in-18, Guillaumin, Rousseau). — *Du Travail et de ses conditions*, par H. Depasse (in-18, Alcan). — *Cours élémentaire d'électricité*, par B. Brunhes (in-8, Gauthier-Villars). — *La Géologie comparée*, par S. Meunier (in-8, cart., Alcan) ; — *L'Art moderne. La Renaissance*, par G. Gougny (in-18, Firmin-Didot. — *La Lithographie*, par H. Bouchot (in-8, cart., libr.-impr. réunies, May et Motteroz). — *Contes populaires de la vallée du Nil*, trad. de l'arabe parlé par S.-E.-Y. Artin Pacha (petit in-16 cart., Maisonneuve). — *Règles fondamentales de la syntaxe latine à l'usage des classes*, par F. Antoine (in-16 cart., Bouillon). — *Honneur-Patrie*, par C. Canivet (in-18, Jouvet). — *Les Échos de ma lyre*, par J. Quincampois (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Corbeille ancienne, poèmes*, par A. Retté (in-18, Vanier). — *La Prométhéide*, trilogie d'Eschyle, par le Sar

Péladan (in-8 carré, Chamuel). — *Jacqueline*, par Bentzon (in-18, Calmann-Lévy.) — *L'Enfant de volupté*, par G. d'Annunzio (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Fil d'or*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Pays et paysages*, par E. Pouvillon (in-18, Plon et Nourrit). — *Rêve blanc*, par H. Hardel (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Destin d'aimer*, par C. de Bordeu (in-18, Plon et Nourrit). — *Corbeille d'or*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Musicien aveugle*, par W. Korolenko ; trad. du russe par L. Golschmann et E. Jaubert (in-18, Perrin). — *L'Adoration*, par L. Barracand (in-18, Lemerre). — *Journée finie*, par J. de Busca (in-18, Lemerre). — *France, 1418-1429*, par J. de Glouvet (in-18, Colin). — *Le Midi bouge*, par P. Arène (in-18, Flammarion). — *Le Diamant noir*, par J. Aicard (in-18, Flammarion). — *Fils d'Ève*, par L. de Vaultier (in-18, Sauvaître). — *Les Soirées de ma tante Rosy*, par J. Macé (in-18, Hetzel). — *Ames et paysages*, par A. Turquet (petit in-16, May et Motteroz). — *Résumé de géographie physique et historique* (3e partie), par G. Niox (in-18 cart., Delagrave). — *Les Étapes d'un Touriste en France ; Belle-Isle-en-Mer*, par L. Trébuchet (in-18 cartonné, Hennuyer). — *Notes de voyage*, par F. de Crue (in-18, A. Colin et Cie) ; — *Au Pays de Paul et Virginie*, par J. Leclercq (in-18, Plon et Nourrit). — *Yankees et Canadiens*, par L. Lacroix (in-18, Lecoffre). — *Le Martyrologe de l'Église du Japon, 1549-1649*, par l'abbé Profillet (in-18, Téqui). — *Monseigneur Verrolles et la mission de Mandchourie*, par A. Launay (gr. in-8, Téqui). — *Le Roi Stanislas et Marie Leczinska*, par la marquise des Réaulx (in-8, Plon et Nourrit). — *Duchesse de Gontaut. Lettres inédites*, publiées par le marquis de Gontaut (in-8, de Soye). — *Mémoires d'une contemporaine, ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire*, par I. Saint-Elme (in-8 cart., Flammarion). — *Le Directoire* (Première partie), par L. Sciout (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *La Police et les chouans sous le Consulat et l'Empire, 1800-1815*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *De Valmy à Wagram Près Napoléon*, par le général Lejeune (in-18, Firmin-Didot). — *Souvenirs militaires, 1866-1870*, du général Lebrun (in-8, Dentu). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-1871*, par le commandant Rousset. T. I et II (2 vol. in-8, Librairie illustrée). — *La Guerre et la frontière du Rhin* (petit in-16, Colin). — *Vie et Aventures du capitaine de corsaires Tom Souville. Ses combats, ses évasions, 1777-1839*, par H. Chevalier (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Expédition française de Formose, 1884-1885*, par le capitaine Garnot (in-8, Delagrave). — *La France à Madagascar, 1815-1895*, par L. Brunet (in-16, Hachette). — *Napoléon et la Société de son temps*, par P. Boudois (in-8, Alcan). — *Études sur le second Empire*, par E. Lamy (in-8, Calmann Lévy). — *Le Comte de Frontenac, études sur le Canada français à la fin du XVIIe siècle*, par H. Lorin (in-8, Colin). — *La Belgique et la Révolution française*, par le R. P. L. Delplace (in-8, Louvain, Istas). — *La Rochefoucauld*, par J Bourdeau (in-16, Hachette). — *Mémoires de Bourrienne*. T. Ier (in-18, Savine). — *Vie de Berryer. Berryer sous la République et le second Empire*, par C. de Lacombe (in-8, Firmin-Didot). — *Célébrités anglaises*, par J. Le Fèvre-Deumier (in-4, Firmin-Didot).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Le Chrétien. Voix des premiers jours.* Extraits de documents anciens. Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de VIII-242 p., 1 fr. 50. — 2. *Traité de la communion, ou Conduite pour communier saintement*, par le R. P. VAUBERT, S. J. Nouvelle édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de VIII-408 p., cartonnage toile, 2 fr. 10. — 3. *Les Frères des anges, recueil d'histoires sur la première communion*, par J. M. A., missionnaire apostolique. Paris et Lille, Desclée, 1894, in-8 de 190 p., 0 fr. 90.—4. *Regards dans l'autre monde*, par Mgr CONRAD MARTIN, trad. par E. PFEIFFER. Paris, Vic et Amat, 1894, in-18 de VI-220 p., 0 fr. 75.—5. *L'Immortalité chrétienne*, par l'abbé M. CARON. 2e édit. Paris, Haton, 1895, in-12 de XX-308 p., 3 fr.—6. *De Genève à Rome, impressions et souvenirs*, par THÉODORE DE LA RIVE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de LII-244 p., 3 fr. 50. —7. *Martyrs et bourreaux*, par J. GENOUD. Paris, Téqui, 1895, in-12 de IV-240 p., 2 fr. —8. *Plans d'instructions pour retraites de première communion*, par M. ARNAUD, chanoine. 2e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de IV-352 p., 3 fr. — 9. *Retraite pascale d'après les prédicateurs contemporains*, par l'abbé PLUOT. Paris, Téqui, 1895, in-12 de IV-394 p., 3 fr. — 10. *Les Familles bibliques, conférences*, par le R. P. MATIGNON, S. J. 6e série. *La Sainte Famille.* Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 416 p., 3 fr.— 11. *La Charité*, par l'abbé FAVA. Paris, Bloud et Barral, 1895, in-8 de 300 p. 2 fr. 50. —12. *Le Fils de l'homme dans l'Évangile*, par l'abbé ST. GAMBIER. Paris, Vic et Amat, 1895, in-12 de 374 p., 3 fr. — 13. *Pleine de grâce*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1895, 4e édit., in-12 de 318 p., 2 fr. 50. — 14. *Œuvres de saint François de Sales*, édit. complète. T. IV et V. *Traité de l'amour de Dieu.* Annecy et Genève, Trembley, 1894, 2 vol. gr. in-8 de XCVI-370 et 508 p., 16 fr. — 15. *Vade-mecum salésien de la jeune chrétienne. Pensées et conseils de saint François de Sales* recueillis par un missionnaire de Saint François de Sales. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-18 de 372 p., 2 fr. — 16. *Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater*, nouv. trad. par l'abbé BERNARD. Paris, Téqui, 1895, in-18 de VIII-132 p., 1 fr. 25. — 17. *Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix*, par le P. LUDOVIC DE BESSE. Paris, Oudin, 1893, in-12 de 152 p., 2 fr.—18. *De l'Oraison, instructions spirituelles suivant la doctrine de Bossuet*, par le R. P. DE CAUSSADE, S. J. Nouv. édit. Paris, Lecoffre, 1892, in-12 de X-218 p., 1 fr. 25. — 19. *De l'Oraison, instructions spirituelles suivant la doctrine de Bossuet*, par le R. P. DE CAUSSADE, S. J. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de XXIV-294 p. — 20. *L'Année ecclésiastique. 1re et 2e semaines de l'Avent*, par l'abbé P.-M. PAGÈS. Paris, Perisse, 1895, in-12 de 384 p., 1 fr. 75.—21. *Une Pensée chrétienne pour chaque jour de l'année à l'usage de la jeunesse.* Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1894, in-18 de 352 p., 1 fr. 25.— 22. *Jésus rédempteur, méditations pour chaque jour du Carême*, par l'abbé M. CARON. Paris, Haton, 1895, in-18 de XVI-396 p., 2 fr.—23. *Mois de l'Enfant Jésus*, par F.-J. MICHEL. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-18 de 64 p., 0 fr. 25. — 24. *Mois de Marie à l'usage des âmes pieuses*, 3e édit., par l'abbé PH. ROQUES et l'abbé BOUNES. Lyon, Vitte, 1895, in-18 de 176 p., 1 fr. — 25. *Sermons et allocutions*, par ZADOC-KAHN, grand rabbin de France, 3e série. Paris, Durlacher, 1894, in-12 de 386 p., 4 fr.

1 à 7. — THÉOLOGIE. — C'est de la double source de l'Écriture et de la Tradition que découle l'enseignement théologique. Aussi l'Église a-t-elle toujours, à côté des livres du Nouveau Testament, fait une place importante aux livres de ses Pères et de ses docteurs, en particulier à ceux des Pères dits apostoliques qui, étant plus rapprochés de

l'époque des évangélistes, lui paraissaient avec raison avoir été les premiers témoins autorisés de la pratique du culte et des sacrements. Mais il est bien peu de fidèles qui connaissent ces livres, « réservés aux patientes recherches des théologiens et des érudits, » et c'est avec une bien vive satisfaction que nous avons enfin pu entendre, par *le Chrétien*, cette *voix des premiers jours* qui est si bien en harmonie avec la voix d'aujourd'hui, le symbole de nos croyances, tel que l'Église le professe après plus de dix-huit siècles de luttes et de contradictions. Ce petit recueil, comme un riche écrin, contient les écrits qui jouirent, parmi les premiers fidèles, d'une grande et légitime autorité et qui parfois partagèrent, avec les livres sacrés, l'honneur de servir aux lectures faites dans les assemblées chrétiennes. C'est d'abord la *Doctrine des Apôtres*, document retrouvé récemment et qui résume l'enseignement donné par les premiers prédicateurs de l'Évangile. Il est suivi d'une partie de l'épître de saint Clément, pièce plus ancienne encore, et de l'homélie dite : *Seconde Épître de saint Clément*, dont une partie, également retrouvée dans ces derniers temps, n'avait pas encore été traduite en français. Puis viennent trois des épîtres de saint Ignace, martyr, et celle de saint Polycarpe ; quelques fragments du *Pasteur* d'Hermas, ainsi que des méditations et des soliloques dits de saint Augustin. Une notice courte, précise, complète, précède chaque document et éclaire l'esprit du lecteur sur la nature et le sujet de la pièce qui va s'offrir à lui. Enfin l'œuvre s'ouvre et se clôt par quelques prières qui peuvent servir pour le matin et le soir, pour la sainte messe et pour la communion.

— La morale chrétienne, qui impose la lutte aux défauts et aux passions, n'est pas d'une pratique facile ; elle est au-dessus de la portée de nos forces humaines, mais Dieu nous aide par sa grâce qui nous rend possibles des devoirs que, sans ce secours, nous n'aurions pu accomplir. Et la grâce nous arrive surtout par l'Eucharistie. Lisez le *Traité de la communion*, que vient de publier le P. Vaubert, et vous serez instruits des effets admirables que le Sacrement de l'autel produit dans une âme, quand cette âme le reçoit avec les dispositions requises. Ce livre se divise en quatre parties. Dans la première, l'auteur rappelle le dessein que Jésus-Christ s'est proposé en établissant le sacrement de l'Eucharistie ; dans la deuxième partie, il nous indique les moyens de seconder Jésus-Christ dans la réalisation de ce dessein ; la troisième partie nous fait connaître les obstacles qui s'opposent à cette réalisation ; enfin une méthode pratique pour communier selon les desseins du Sauveur fait la matière de la quatrième et dernière partie. Toutes ces considérations, puisées aux meilleures sources et en harmonie parfaite avec les données théologiques, exprimées dans un style facile, clair, exact, sont à la portée de toutes les intelligences ; elles sont bien de nature à inspirer la plus haute estime pour la communion et à en faciliter la pratique.

Les gens du monde, aussi bien que les personnes religieuses, ceux qui communient souvent et ceux qui le font rarement, les âmes les plus avancées dans la perfection et celles qui ne font qu'y aspirer, y trouveront des secours conformes d'abord à leur état présent et ensuite à l'état plus parfait où elles arriveront, à proportion de leur avancement dans la vertu.

— Après la théorie, l'exemple. Le *Recueil d'histoires* vient à propos confirmer la doctrine du *Traité*, et comme les exemples entraînent — *exempla trahunt* — rien n'est plus efficace pour exciter à une pratique plus fréquente de l'Eucharistie que ces histoires qui attirent, charment et triomphent de toutes les hésitations. Il est vrai que les *Frères des anges* sont censés rappeler ici les enfants de la première communion, mais les exemples que contient ce recueil ont une plus large portée : ils servent aussi puissamment à faire connaître et aimer davantage à tous les fidèles de tout âge le sacrement de l'Eucharistie. Dans le nombre, il en est qui sont déjà connus, mais le plus souvent au charme du récit se joint l'attrait de la nouveauté. Ici et là, c'est le même intérêt, la même édification, le même stimulant. Nous recommandons ce livre à tous les catéchistes qui préparent les enfants à la première communion et qui pourront puiser dans cette mine féconde autant que précieuse les meilleures ressources pour s'attirer l'attention des enfants et pour les exciter à une préparation sérieuse. Nous l'offrons aussi, ce livre, à tous les fidèles, qui pourront y trouver le souvenir des joies de leur première communion et qui lui devront un plus vif désir de renouveler ces joies par une plus fréquente réception du sacrement de l'Eucharistie.

— La dernière communion a bien, elle aussi, et son importance, et ses consolations ; on l'appelle le viatique, parce qu'elle nous sert à accomplir le redoutable passage du temps à l'éternité. Nous devons nous y préparer toute notre vie, parce que c'est de cette communion suprême que dépendra notre sort éternel. Faisons cette œuvre en considérant quelle sera la destinée qui nous sera faite au delà du tombeau ; en jetant nos *Regards dans l'autre monde*, voyons quel sera notre partage. Mgr Conrad Martin sera notre guide et notre conseiller. Écoutons-le d'abord nous rappelant que l'âme séparée du corps se présente devant le tribunal de Dieu pour être jugée, et que de cette sentence dépend pour toujours notre avenir. Si la sentence est favorable, notre âme se dirigera vers le ciel, et le ciel qu'est-il aux regards de la foi ? Mgr l'évêque de Paderborn s'arrête avec complaisance à nous décrire les joies de ce séjour, les facultés dont y jouissent les élus, l'occupation des bienheureux. Mais il est peu d'âmes qui entrent directement au ciel ; plus nombreuses sont celles qui sont obligées de faire un séjour plus ou moins long dans le lieu d'expiation qui s'appelle le purgatoire. Soulevant un coin du voile qui nous dérobe le spectacle des souffrances de ces âmes,

Mgr Martin permet à nos regards d'y pénétrer, et nous y montre ces âmes souffrant les plus cruels tourments, chacune suivant le nombre et la gravité de ses fautes, mais toutefois soulagées par les prières et les mérites des vivants. Enfin jetons nos regards dans l'enfer, et soyons épouvantés par les supplices de ces âmes à jamais éloignées de Dieu et condamnées à souffrir éternellement. Ces vérités sont bonnes à rappeler, même aux meilleurs chrétiens, qui les oublient si facilement : elles ont l'inconvénient d'attrister, mais elles sont salutaires parce qu'elles nous obligent à vivre plus fidèlement à Dieu : elles n'attristent d'ailleurs et n'épouvantent que les âmes qui ont perdu la grâce, mais quel bienfait pour ces âmes mêmes, si cette crainte devenait pour elles le commencement de la sagesse !

— *L'Immortalité chrétienne*, de M. l'abbé Caron, a aussi pour objet l'au delà. Et la preuve que de tels livres répondent à un besoin réel des esprits à l'heure présente, c'est que cet ouvrage en est arrivé rapidement à sa deuxième édition. C'est aussi l'éloge de l'auteur, éloge donné par l'opinion publique, qui confirme ainsi de son incontestable autorité le jugement qu'avait porté de cette œuvre Mgr l'évêque de Versailles. M. l'abbé Caron dédie son livre : A ceux qui souffrent et qui pleurent, afin que leurs souffrances et leurs larmes ne soient pas sans espérance. Le livre Ier montre le malaise de notre siècle, plus qu'aucun autre, peut-être, aux prises avec le besoin de croire à l'immortalité ; cette immortalité, il la demande vainement aux choses et aux hommes ; seule la religion de l'Évangile peut lui en donner l'absolue certitude. Le livre II nous fait suivre l'âme humaine à son entrée dans son éternité, quand elle se trouve face à face avec Dieu pour être jugée ; si elle est condamnée, elle se précipite dans l'abîme : si elle est justifiée, elle monte vers le ciel pour y voir Dieu et l'y posséder. Dans le livre III, le savant et pieux auteur essaie de répondre à cette question : Où est le lieu de l'immortalité ? Dans cette intéressante recherche, il s'aide à la fois des données de la science et des enseignements de l'Église. Le livre IV renferme une esquisse de la vie humaine après la résurrection, et ici la plume de l'auteur court à l'aise, car la théologie chrétienne abonde en affirmations sublimes sur les qualités des corps glorieux. Enfin, dans le livre V, M. l'abbé Caron traite du nombre des élus, après avoir exposé ce que l'Église nous enseigne d'autre part sur les peines de l'enfer et sur celles du purgatoire. Ainsi sont épuisées toutes les questions relatives à l'immortalité : aucune objection, aucun doute ne peut plus rester dans un esprit sincère et de bonne foi, et qui pourrait dire toutes les consolations que réservent, à ceux qui souffrent et qui pleurent, ces pages si pleines de vie, de vérité et d'éloquence !

— Nous n'attendons pas moins d'édification du livre de M. Théodore de la Rive, qui a pour titre : *De Genève à Rome*. C'est bien en réalité d'un

voyage qu'il s'agit : l'auteur habitait d'abord la première de ces deux villes, Genève, d'où il s'est rendu ensuite dans la seconde, c'est-à-dire à Rome. Mais à cette signification obvie et littérale, il convient d'en ajouter — nous allions presque dire d'en substituer — une autre qui, bien que figurée et symbolique, est plus vraie. *De Genève à Rome*, cela veut dire : « Du protestantisme au catholicisme ; » c'est le récit d'une conversion. M. de la Rive a bien voulu nous redire ses *souvenirs* d'une période si importante de sa vie et nous faire la confidence de ses *impressions* pendant cette traversée si mouvementée qui devait le conduire au port de la vérité. Nous avions lu déjà quelques ouvrages du même genre, tableau sincère et émouvant des divers états par lesquels passe une âme qui, encore sous le joug de l'erreur, éprouve un besoin irrésistible de le secouer pour entrer dans la sainte liberté des enfants de Dieu : le livre de M. de la Rive est un de ceux qui nous a captivé le plus par son émotion communicative et par sa courageuse sincérité ; ce voyageur qui va de la Genève de Calvin à la Rome de Léon XIII nous fait part de tous les obstacles qu'il a rencontrés sur sa route — obstacles du dehors, obstacles intérieurs — et nous révèle aussi la joie dont son âme a été inondée quand il lui a été donné de franchir le seuil qui le séparait du domaine de la vérité, de faire son abjuration et de recevoir le Dieu de l'Eucharistie. Nous regrettons seulement les réflexions que nous lisons dans la préface de ce livre au sujet des « appellations nouvelles qui semblent faire de la Mère de Dieu la protectrice exclusive.... d'un pays ou d'une cité. » Ces appellations, d'abord, sont approuvées et consacrées par l'Église, et en outre, elles ne sont, le plus souvent, que secondaires ou accessoires, employées pour indiquer le pays, la cité où la Mère de Dieu est honorée sous tel ou tel vocable : Notre-Dame de Grâce à Rochefort, Notre-Dame Immaculée à Lourdes, etc. ; si on supprime le vocable pour ne se servir que du nom du pays, c'est sous forme d'abréviation et aussi pour être mieux compris. Ajoutons, au sujet de Notre-Dame de Lourdes, que le religieux dont parle l'auteur et qui ne croit pas à l'apparition, sous prétexte que le costume de la Vierge est « d'un goût fort douteux, » nous paraît être assez hardi dans sa négation ; il est vrai que l'apparition de la Vierge à Lourdes ne fait point partie du *Credo*, mais la croyance à ce fait, confirmée par tant d'incontestables miracles, et récemment consacrée par le Saint-Siège, qui a donné une place dans sa liturgie à un office spécial de l'apparition de la Vierge Immaculée à Lourdes, s'impose à la piété la plus éclairée ; il n'est pas dans l'histoire de l'Église de fait miraculeux plus manifeste et mieux prouvé que le fait de Lourdes. Toutefois notre critique ne porte que sur un point qui n'est pas des plus importants, et le livre de M. de la Rive ne saurait en souffrir. C'est une œuvre consciencieuse, œuvre de sincérité et de franchise ; elle est appelée à faire un grand bien en indiquant

aux âmes qui sont au point de départ la route sûre qui conduit au terme.

— Le souvenir et l'étude des premières persécutions sont également de nature à porter la lumière dans beaucoup d'esprits et à les prévenir en faveur de cette noble victime, l'Église catholique, toujours haïe et persécutée, mais toujours aimée et toujours victorieuse. C'est l'heureux résultat qu'il faut attendre de la lecture du livre de M. Genoud : *Martyrs et bourreaux*. « Bien des leçons précieuses, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Lausanne et Genève, peuvent découler du tableau que vous avez tracé : on constate que la foi était, aux yeux des martyrs, le plus précieux des trésors....; on voit que l'Église est vraiment l'œuvre de Dieu....; on remarque aussi que la colère de Dieu frappe, souvent déjà ici-bas, les ennemis du nom chrétien; on comprend enfin que, malgré les tristesses de l'heure présente et les menaces du lendemain, on ne doit pas désespérer de l'avenir de la religion. De telles leçons méritent d'être recueillies et méditées.... » Le plan de l'ouvrage est bien simple : il déroule, dans leur ordre chronologique, les dix grandes persécutions qui firent couler pendant plus de trois siècles le sang de douze millions de martyrs : chaque persécution a son chapitre distinct, son histoire spéciale, où l'auteur nous fait connaître l'origine et l'auteur de la persécution, les principales victimes et enfin la mort du bourreau arrivée à l'heure de Dieu et selon le mode que Dieu a voulu. Nous voyons passer tour à tour Néron, Domitien, Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Maximien, Dèce, Valérien, Aurélien et Dioclétien, chacun poursuivant à sa façon les disciples du divin Crucifié et s'efforçant d'anéantir même jusqu'au nom de « chrétien. » La conclusion de ces trois siècles de sang a été le châtiment des bourreaux et le triomphe des martyrs. Monseigneur de Lausanne a raison : De tels livres sont bien faits pour réconforter les âmes et faire espérer, contre toute espérance, en l'avenir de la religion.

8 à 11. — Prédication. — Parmi les ouvrages que nous groupons sous ce titre, nous désignons, d'abord, les *Plans d'instructions pour retraites de première communion*, dont l'auteur est M. le chanoine Arnaud. Chacun sait combien délicate et laborieuse est la prédication qui s'adresse aux enfants, et, d'autre part, un curé n'a pas toujours le loisir de donner à cette tâche tout le soin qu'elle réclame. C'est donc un vrai service que M. le curé-doyen d'Ollioules rend à ses confrères en leur offrant ce livre qui est le fruit de sa longue expérience. Il y a là plus de cinquante plans, tous très méthodiques, bien fournis de textes et d'arguments, traitant tous les sujets qui peuvent être l'objet d'une retraite de première communion : l'excellence de la communion et la préparation qu'elle réclame ; la dignité de notre âme et la nécessité de la purifier de toutes ses souillures par la confession, la honte du péché et sur-

tout du sacrilège, la mort, le jugement dernier, l'enfer, le ciel, la dévotion à Marie, etc. Puis, pour le jour de la fête, plusieurs allocutions pour la messe, d'autres pour l'action de grâces et le renouvellement des promesses du baptême. Et il n'y a pas à redouter ici l'inconvénient que peuvent avoir certains recueils de sermons ou allocutions tout prêts, et qu'on apprend pour les répéter mot à mot : ce ne sont que des *plans*, c'est-à-dire des matériaux abondants, sérieux, qui permettent au catéchiste les développements que lui aura fournis son propre travail de méditation et qu'il saura mettre à la portée de son jeune auditoire. Loin d'être un encouragement à la paresse, le livre de M. le chanoine Arnaud, approuvé par Mgr l'évêque de Fréjus, est un utile et efficace secours pour le travail.

— La *Retraite pascale*, que publie M. l'abbé Pluet, est dans le genre de ces recueils dont nous parlons plus haut, mais comme il ne renferme que des discours prononcés par les notabilités de la chaire chrétienne, il n'y a aucun danger que ces discours soient répétés tels qu'ils sont par d'autres prédicateurs : tant vaudrait-il dire qu'il faut déplorer la publication des sermons de Bossuet et de Bourdaloue, les conférences du P. Lacordaire et de Frayssinous. Les discours recueillis par M. l'abbé Pluot ne peuvent servir que de modèle, tout au plus de canevas ; ils seront aussi très utiles pour fournir quelques pensées, quelques développements, mais pensées et développements que le disciple de ces grands orateurs adaptera à son genre personnel et revêtira de sa forme spéciale. Les sujets de ces discours sont propres à préparer les âmes à l'accomplissement du devoir pascal : fin de l'homme, le péché, la tiédeur, la pensée de la mort, le délai de la conversion, le précepte de la communion pascale, la confession, la contrition, etc. Des traits historiques viennent, chaque fois, à l'appui du sujet du discours et achèvent de porter la conviction dans l'esprit de ceux qui écoutent : ces traits sont plus nombreux et plus variés que ceux dont M. le chanoine Arnaud a fait suivre ses *Plans d'instructions;* ils nous paraissent aussi mieux placés après chaque discours plutôt que groupés ensemble à la fin du volume.

— Le R. P. Matignon poursuit ses *Conférences* sur *les familles bibliques;* il en est à la soixantième et il en consacre vingt nouvelles à *la Sainte Famille*. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que le récent volume est digne de ses aînés et que l'auteur y traite son sujet — celui-ci plus délicat et aussi plus intéressant — avec tout le soin qui convenait. Il nous donne une histoire complète de cette famille-type de Nazareth, qui, toujours au sein de l'épreuve et de l'obscurité, en apparence la plus humble et celle qui attire le moins les regards, est la famille la plus noble, la plus digne, la plus parfaite. Le R. P. Matignon n'a pas la prétention de résoudre toutes les difficultés exégétiques qu'il

rencontre sur son passage ; il les signale et choisit la solution qui lui paraît la meilleure : ce qui suffit pour son auditoire, qui a une confiance entière — et d'ailleurs bien justifiée — en ses lumières et en la rectitude de son jugement. Il excelle surtout à tirer des moindres faits les applications les plus judicieuses et les plus salutaires ; il voudrait que toutes les familles, au moins les familles chrétiennes, fussent formées sur le modèle de la famille de Nazareth, où régnait une paix ineffable, dont « le principe ne doit être cherché que dans le parfait accomplissement de la volonté du Père céleste. » Nous n'avons qu'un seul regret à exprimer, c'est que le R. P. Matignon n'ait pas assez parlé de la mort de Joseph : il énonce le fait comme devant être accompli (p. 296 et 324), mais nous eussions aimé qu'il nous rapportât ce que la tradition ou la légende nous en dit, en lui donnant une place à la fin de la soixante-treizième conférence, avant le départ de Jésus pour l'inauguration de sa vie publique. Que de détails intéressants à faire connaître sur l'époque approximative de cette mort, sur l'âge de Joseph à ce moment, sur le spectacle émouvant que devait offrir ce « juste » mourant sous l'œil du Fils de Dieu et entre les mains de l'auguste Vierge, sa très chaste épouse ! Mais oublions cette lacune pour ne nous souvenir que des richesses abondantes et précieuses dont ce livre est rempli : il vient à son heure ; qu'il pénètre dans tous nos foyers, et si parents et enfants se conforment à ses sages leçons, nous n'attendrons pas plus longtemps la solution de la question sociale.

— *La Charité !* tel est aussi le devoir dont l'accomplissement ferait bientôt régner la paix dans le monde. M. l'abbé Fava s'est essayé à en faire comprendre aux enfants tout le prix : remontant à la source même de la charité, il leur prêche d'abord la nécessité d'aimer Dieu : sept conférences sont consacrées à bien établir ce commandement, à indiquer comment nous devons aimer Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses, de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, à démontrer l'excellence de cet amour, à énumérer les marques auxquelles on le reconnaît, les moyens de le faire naître et grandir en nous. Arrivant ensuite à l'amour du prochain, il expose les motifs de ce second commandement, qui est semblable au premier ; il dit comment on peut aimer son prochain comme soi-même et pour l'amour de Dieu ; il énumère les obligations générales créées par l'amour du prochain ; il traite du respect, de l'amabilité, du pardon, de l'aumône, du zèle et même du soulagement des âmes du Purgatoire, de toutes ces diverses manifestations de la charité qui sont à notre portée et que nous devons nous efforcer de réaliser. Enfin, dans une troisième partie, M. l'abbé Fava nous offre, comme encouragement, quelques modèles de charité : Jésus-Christ, saint Vincent de Paul, Jeanne d'Arc, le Sacré Cœur. Instructions courtes, intéressantes, pleines de doctrine, telles qu'il les faut pour un auditoire

d'enfants dont l'attention est difficile à captiver et à retenir. Aussi est-ce avec raison que Mgr Jourdan de la Passardière loue ces instructions « essentiellement précises et claires, d'une simplicité élevée et d'une doctrine exacte ; » il a senti, en les lisant, « qu'elles sont sorties du cœur d'un vrai prêtre. » Le livre se ferme sur une « table des matières » très développée et qui renferme une analyse complète de chaque allocution : c'est un résumé parfait qui aide à comprendre mieux le sujet et à en fixer dans la mémoire les principales pensées.

12 et 13. — Jésus-Marie. — Un critique a dit du livre de M. l'abbé Gamber : *Le Fils de l'homme dans l'Évangile*, qu'il « mériterait de s'appeler le livre de la contemplation de Jésus. » Nous acceptons volontiers ce jugement. Certes, ce que l'auteur nous dit de l'Homme-Dieu a été déjà dit et bien des fois ; il n'est aucun acte, aucune parole de Jésus qui n'ait eu de nombreux commentateurs, mais tout cela est épars çà et là dans de gros volumes et sous une forme le plus souvent technique et sèche. M. l'abbé Gamber se place en face de l'Homme-Dieu et le contemple, soit en lui-même, dans sa double nature, soit dans ses paroles, soit dans ses relations avec le monde, et il a le talent de réunir et de fondre dans une même pensée générale ce que le langage des Pères et des Docteurs a dit de plus instructif et de plus saisissant sur telle particularité de l'histoire du Sauveur. Nous sommes heureux de constater, nous aussi, après d'autres juges plus compétents, que le beau et pieux commentaire de M. l'abbé Gamber fait ressortir plus vivement la personnalité du Verbe fait chair. « Ces divins regards, on les voit mieux, ces divines larmes émeuvent davantage, ces diverses prières sont mieux goûtées, ces divines paroles touchent et intéressent mieux lorsqu'une voix érudite, une plume habile et vivante nous les montre et nous les explique.... Quel suave et persuasif enseignement dans ces diverses manières d'être, dans ces relations humaines de Jésus avec sa Mère, avec les hommes, avec les enfants, avec les femmes, avec ses apôtres, avec ses amis ! » La doctrine du livre nous a paru conforme à l'enseignement traditionnel de l'Église, et l'interprétation du texte sacré est en harmonie avec les commentaires de nos exégètes autorisés, mais nous eussions voulu qu'un tel ouvrage, émanant d'un prêtre, fût revêtu au moins, suivant le droit, de l'*imprimatur* de l'Ordinaire.

— Nous exprimons le même regret au sujet du nouveau livre de M. l'abbé Henry Bolo. Précisément parce que le monde affecte davantage de se passer de l'autorité de l'Église, tout prêtre doit de son côté mettre plus d'empressement à respecter lui-même les droits de cette autorité. Aussi bien une approbation épiscopale est-elle tout à la fois et une garantie qui rassure le lecteur, et une bénédiction qui profite à l'ouvrage. *Pleine de grâce :* tel est le titre, assez original et bien réussi, du livre où M. l'abbé Bolo nous rappelle les grandeurs et les prérogatives de la Mère

de Jésus. Ce livre est le commentaire de l'*Ave, Maria*, développé dans six chapitres : *Ave, Maria;* Plénitude de grâce ; Avec Dieu ; la Femme bénie ; Jésus; la Prière de Marie. Ce commentaire, écrit dans le style vivant, coloré, très littéraire, qui caractérise l'auteur, nous plaît, nous captive, nous entraîne ; il est d'une lecture facile, intéressante ; on la poursuivrait volontiers d'un seul trait et sans fatigue. Bien que M. l'abbé Bolo paraisse vouloir s'adresser de préférence aux personnes du monde, qu'il a la généreuse intention d'initier à des œuvres qui leur sont étrangères, son livre n'est certes pas dépourvu de considérations mystiques, d'aperçus élevés qui conviennent aux personnes pieuses ; il y a telle page où se manifeste comme naturellement le langage de la plus haute spiritualité. Une seule critique : elle a trait à ce que l'auteur appelle « scènes d'enfance, » dans lesquelles il met sur les lèvres de Marie et de Jésus les paroles de l'Épouse et de l'Époux du Cantique des cantiques. C'est là, croyons-nous, une innovation et, à notre humble avis, elle n'est pas heureuse : le langage d'un fils à une mère a un caractère tout particulier qu'il convient de respecter et qui diffère, sous bien des rapports, du langage d'un époux à son épouse.

14 à 19. — Spiritualité. — La nouvelle édition complète des *Œuvres de saint François de Sales* en est à ses quatrième et cinquième volumes, qui renferment le *Traité de l'amour de Dieu*. Nous sommes heureux de voir qu'une si belle entreprise se poursuit avec un tel succès : c'est un honneur pour les pieuses religieuses de la Visitation d'Annecy d'élever un si beau monument à la gloire de leur saint fondateur ; ce doit être une joie bien douce pour elles de constater l'accueil si favorable que fait l'opinion à cette édition complète, qui servira désormais de type à toutes les reproductions des ouvrages de l'évêque de Genève. Nous avons peu à dire du *Traité de l'amour de Dieu*, si connu des fidèles : c'est l'histoire intime de l'âme de saint François de Sales, l'une des plus admirables créations de la toute-puissance et de la bonté divines, signalée, avec raison, comme son plus beau titre à l'auréole du doctorat ; le « docteur de la dévotion » s'y révèle comme le docteur de l'amour divin, et tout en développant les principes les plus élevés de l'ascétisme, il jette des clartés inattendues sur les conceptions les plus abstraites de la théologie mystique, cette céleste science, « consommation de toute science, qui est à la fois l'état et la fin de la perfection chrétienne. » Nous tenons surtout à signaler l'*Introduction* dont le savant éditeur, Dom Mackey, fait précéder ce *Traité ;* comme ses autres travaux du même genre qui précèdent et annoncent les ouvrages déjà parus du saint docteur, l'étude actuelle, qui comprend près de cent pages, est de la plus haute valeur au triple point de vue de la critique, de l'histoire et de la littérature ; elle se compose de cinq chapitres : le premier est consacré à un aperçu historique du *Traité de l'amour de Dieu ;* le deuxième expose la doctrine de ce traité

et comprend quatre articles où le savant bénédictin fait connaître le plan et le but de l'ouvrage, les appréciations et sources générales de la doctrine qu'il renferme, ainsi que les critiques qui en ont été faites, où il étudie la doctrine de saint François de Sales sous le rapport de la théologie dogmatique, ascétique et mystique, où il réfute les objections soulevées contre le *Traité* dans la controverse semi-quiétiste entre Bossuet et Fénelon. Dans un troisième chapitre, Dom Mackey porte son jugement sur la forme et le style de l'ouvrage, c'est-à-dire sur la disposition générale du *Traité*, le mode d'exposition des matières, les grandes lignes suivies dans le développement qui en est fait. Un quatrième chapitre a pour objet de montrer la vie de l'auteur reflétée dans son livre et de signaler les rapports qui existent entre cet ouvrage et les autres écrits du saint. Dans le cinquième et dernier chapitre, quelques pages nous fixent sur la nature de l'édition définitive du *Traité de l'amour de Dieu*. Il eût été difficile d'être plus complet et de mieux satisfaire à la fois et la curiosité des érudits et la piété des fidèles. Cette magistrale introduction est en tous points digne du chef-d'œuvre qu'elle annonce et pour lequel elle s'offre à servir de guide éclairé et compétent; elle fera mieux connaître et aimer davantage ce *Traité*, où est condensée la quintessence de tout ce que contiennent la Sainte Écriture et les Pères sur la divine charité, où chaque lecteur est heureux de trouver ce qui convient le mieux à ses aptitudes et à ses dispositions : le contemplatif, de douces pensées et d'ardentes affections; l'homme apostolique, un inépuisable trésor de piété et d'érudition ; tout chrétien désireux de sa perfection, un guide sûr et le plus sage conseiller.

— C'est encore saint François de Sales qui s'offre à nous sous la forme du *Vade-mecum de la jeune chrétienne*. Cet ouvrage, dont l'auteur est un missionnaire salésien, est un recueil de *Pensées et de conseils* empruntés aux divers ouvrages du saint docteur. Des publications de ce genre sont déjà nombreuses, — plusieurs datent du lendemain même de la mort de saint François ; — toutefois, le livre que nous annonçons offre ceci de nouveau et de spécial, qu'il est destiné directement aux jeunes chrétiennes à qui Dieu inspire le désir de se mettre à l'école du saint évêque de Genève : il n'a pas la prétention d'être un traité complet de spiritualité, mais seulement d'offrir à côté de l'*Introduction à la vie dévote*, que son auteur appelait « tout praticable » de précieux conseils empruntés le plus souvent à la correspondance de notre aimable docteur. L'ouvrage a cinq parties, dont voici simplement les titres : Principes de la vie chrétienne ; Sources de la vie chrétienne; Obstacles à la vie chrétienne ; Fruits de la vie chrétienne ; Prières extraites des œuvres de saint François de Sales : tout ce qui peut convenir à une jeune chrétienne et développer en elle le goût et la pratique de la meilleure piété.

— Autre traité qui est aussi pour l'âme « un véritable trésor, » c'est celui des *Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater*. M. l'abbé Bernard, qui nous offre la traduction de ce traité, et qui s'est plu à en savourer toute la doctrine, est d'avis que ces méditations ont « quelque chose de plus approprié à tous les esprits et de plus abordable, quoique aussi sublime, que les considérations mystiques intercalées dans le *Chemin de la perfection*. » Ici, sous une forme plus commune et plus pratique, la sainte applique à chaque jour de la semaine une demande de l'Oraison dominicale, et nous montre Dieu avec ses différents titres de Père, de Roi, d'Époux, de Pasteur, de Rédempteur, de Médecin et de Juge. Et ce que sainte Thérèse dit à ce propos s'adapte non seulement aux conditions spéciales de la vie religieuse, mais convient également aux personnes du monde. C'est en ces termes que le traducteur présente aux pieux fidèles les *Méditations* de sainte Thérèse ; nous ne différons de son jugement autorisé que sur un seul point, c'est quand il prétend que sa traduction ne saurait permettre de découvrir « les qualités exceptionnelles du style de notre grande sainte ; » à son insu, sans doute, les charmes de ce style, dont il était fortement pénétré, ont passé sous la plume du traducteur, et, malgré les différences essentielles des deux langues, le français de M. l'abbé Bernard nous laisse soupçonner, le plus souvent, les richesses du langage de sainte Thérèse.

— Les *Œuvres de saint Jean de la Croix* sont loin d'avoir la même clarté, la même précision que celles de sainte Thérèse, si bien qu'elles ont besoin d'*Éclaircissements*. Ceux que vient de publier le R. P. Ludovic de Besse nous paraissent les meilleurs : son livre témoigne d'une profonde connaissance des *Œuvres mystiques* de ce saint, de l'esprit et de la doctrine dont elles sont l'expression. Il n'est pas donné à tout le monde de pénétrer ces « obscurités » ou ces mystères du mysticisme de saint Jean de la Croix ; aussi le plus grand nombre de fidèles éprouve-t-il pour ses œuvres peu de sympathie, je devrais dire une grande terreur. Les *Éclaircissements* du R. P. Ludovic serviront efficacement à dissiper cette crainte exagérée ; ils portent une douce et vivifiante lumière dans ces pages que semblait envelopper une nuit obscure. Son livre, divisé en six chapitres, fait connaître d'abord la doctrine de saint Jean de la Croix au sujet des aridités dans l'oraison, expose ce que le saint entend par la Montée du Carmel et la nuit obscure, c'est-à-dire par la double mortification active et passive, retrace les gémissements, les sacrifices et les progrès de l'âme à la recherche de Jésus, nous dévoile l'excellence de l'union divine et répond enfin victorieusement à une objection relative au prétendu danger de la lecture des *Œuvres mystiques* de saint Jean de la Croix : loin d'être périlleuse, même pour les personnes d'imagination, il y a au contraire un grand danger à laisser ignorer aux personnes enthousiastes la doctrine de ce saint.

—Nous retrouvons le R. P. Ludovic dans les deux volumes de l'*Oraison*, dont l'auteur est le P. de Caussade : dans une courte et intéressante *Introduction*, il nous met au courant des diverses péripéties par lesquelles est passée cette œuvre qui date de près de deux siècles, et qui a rendu de si utiles services. Le traité de Bossuet sur les *Divers états d'oraison* est une œuvre de controverse dirigée contre les quiétistes : elle porta un coup mortel à ces hérétiques ; mais ce succès même a fait son malheur, et personne n'oserait aujourd'hui aborder cette longue controverse hérissée d'arguments et de longues citations. Et cependant, dit avec raison le R. P. Ludovic, « il y a de l'or en barre dans ce traité ; nulle part l'erreur et la vérité sur l'oraison ne sont exposées d'une manière plus nette, plus précise, et avec autant de rigueur théologique. » Le P. Caussade, qui vivait au commencement du XVIIIe siècle, estima qu'en faisant disparaître les dissertations savantes, on pourrait recueillir en un petit volume les trésors épars dans l'œuvre de Bossuet. Il voulut à tout prix vulgariser la doctrine des saints sur l'oraison, telle que l'expose l'évêque de Meaux. Pour mieux atteindre ce but, il prit la forme adoptée dans les catéchismes, et composa un certain nombre d'entretiens avec demandes et réponses. Telle est l'œuvre du P. de Caussade, qui vient d'être rééditée. Toutefois, comme l'ouvrage primitif avait été scindé en deux parties dont la première, prétendue théorique, était devenue très rare, la nouvelle édition ne porta d'abord que sur la seconde partie, qui était considérée comme pratique. Mais sur les instances du R. P. Ludovic, qui se trouvait possesseur d'un exemplaire de la première partie, celle-ci vient enfin de voir le jour, et nous voici maintenant en possession de l'œuvre complète du P. de Caussade, dont la lecture produira certainement encore de nos jours les heureux fruits qu'elle produisit dans un grand nombre d'âmes au siècle dernier. Nous devrons ce bienfait au trop modeste éditeur qui se cache sous l'anonyme, et à la coopération courageuse du R. P. Ludovic.

20 à 24. — Piété. — Aux prêtres d'abord nous offrons, comme livre spécial de piété, l'*Année ecclésiastique* de M. l'abbé Pagès. Vient de paraître le premier volume de cet ouvrage qui doit en avoir vingt-cinq ; il ne contient, de l'année ecclésiastique, que les deux premières semaines de l'Avent, du 1er au 25 décembre, et il compte cependant près de quatre cents pages. Le plan de cet ouvrage est vaste ; il embrasse tout ce qui peut favoriser la piété, tout ce qui a trait aux études, à la prédication, à l'apostolat, à l'apologétique, aux œuvres, à l'administration. Chaque jour a sa matière spéciale : une méditation, une lecture spirituelle, un examen de conscience, des considérations et des prières pour la préparation à la sainte messe et l'action de grâces, etc., un sujet de conférence ou de prédication, spécialement le dimanche, qui donne une homélie ou un discours d'un de nos maîtres de la chaire. Et les matières

sur le même sujet sont traitées de telle façon qu'elles ne se répètent jamais et qu'elles peuvent, d'autre part, être réunies et groupées pour former une étude complète sur ce sujet. C'est une innovation à laquelle nous sommes heureux d'applaudir ; elle réussira parce qu'elle a pour auteur un prêtre aussi expérimenté que pieux, un ancien directeur de grand séminaire qui, après avoir longtemps professé les sciences sacrées, a sacrifié ces honorables fonctions, afin d'avoir plus de temps pour étudier et publier le résultat de ses travaux et de son expérience. Nous faisons des vœux pour qu'il se hâte de mener à bonne fin sa pieuse entreprise : *l'Année ecclésiastique* sera le *vade-mecum* indispensable à tout prêtre pour faciliter la fidélité à tous les exercices de piété et les études les plus pratiques.

— A la jeunesse maintenant, une *Pensée chrétienne pour chaque jour de l'année* : c'est d'une lecture courte, facile, intéressante ; la pensée est, autant que possible, adaptée au mystère ou à la fête du jour : c'est un baume qu'on donne à l'âme dès la première heure du jour et qui remplit de son parfum toute notre journée. L'auteur s'est consciencieusement acquitté de sa tâche, mais ne voulant pas s'en rapporter à son propre jugement, il a tenu à soumettre son travail à l'examen de ses supérieurs, en particulier de M. l'abbé Le Rebours, le si regretté curé de la Madeleine, et il est heureux de pouvoir reproduire les paroles flatteuses que le vénérable curé défunt voulut bien lui adresser comme encouragement : « Je crois que ce petit livre pourra être fort utile.... Il est bon ; le publier, c'est directement travailler pour Dieu et pour les âmes. » Le livre est revêtu de l'*imprimatur* de Mgr l'archevêque de Paris, qui daigne le bénir.

— *Jésus rédempteur*, par M. l'abbé Caron, est aussi un livre de méditations, mais plus développées que dans le précédent, qui, d'ailleurs, n'a la prétention que de nous offrir de simples pensées ; en outre, *Jésus rédempteur* ne contient des méditations que pour le temps de Carême. N'allez pas croire cependant que l'œuvre de M. Caron soit exclusivement spéciale à ce temps de pénitence : le livre actuel est pour le Carême, mais il fait partie d'un ensemble de livres qui embrasseront l'année liturgique tout entière : l'*Attente de Jésus* pour le temps de l'Avent, *Jésus enfant* pour le temps de Noël, etc. La méthode sera la même que pour *Jésus rédempteur :* chaque méditation présente au lecteur une des plus belles pages de nos Saintes Écritures et c'est sur cette page sacrée que l'auteur concentre ses regards, ses pensées, ses affections ; il voudrait par là, — et il a raison, — ramener les catholiques à une lecture plus fréquente de la Bible. Mgr l'évêque de Versailles se plaît à reconnaître qu'on retrouve dans ce livre de son supérieur du petit séminaire « la piété élevée et l'ardent amour pour les âmes » qui se révèle dans les ouvrages précédents de l'auteur.

— Le *Mois de l'Enfant-Jésus*, par M. F.-J. Michel, a pour objet spécial de préparer les enfants à la première communion. A chaque jour du mois de décembre se trouve une courte lecture qui rappelle un souvenir de l'Ancien Testament se rapportant au Sauveur, l'histoire de ces vivants symboles qui se succèdent d'âge en âge dans les annales du peuple de Dieu. Cette méthode a l'incontestable avantage de fixer d'une manière plus attachante l'attention des enfants, en leur montrant comment, dès les premiers jours du monde, se préparait la venue du Rédempteur promis, comment, même avant sa naissance, l'Homme-Dieu remplissait déjà le temps et l'espace qu'il devait remplir ensuite par son Incarnation et sa Rédemption des bienfaits de sa doctrine et de sa grâce.

— Le *Mois de Marie*, de MM. les abbés Roques et Bounes, est rédigé d'après la méthode ordinaire de ces livres de piété. Chaque jour du mois comprend une pieuse lecture, un exemple édifiant, une prière. La lecture est un emprunt fait ou à nos Livres saints ou aux docteurs de l'Église sur un fait de la vie de Marie : à la fin du mois, c'est donc une histoire complète de la vie de la Mère de Dieu. Les exemples sont choisis avec discernement et rappellent les principaux traits de la puissance et de la bonté de notre divine Mère en notre siècle. Enfin la prière qui termine chaque exercice est extraite des ouvrages de nos meilleurs écrivains spirituels honorés d'un culte public par l'Église. Ce petit volume porte l'approbation de Mgr l'archevêque d'Albi, qui loue « l'abandon, la simplicité, l'onction et la piété » de ses auteurs.

25. — Hétérodoxes. — Les *Sermons et allocutions* de M. le grand rabbin Zadoc-Kahn comprennent toutes les œuvres oratoires du premier rabbin de France ; sermons d'inauguration et de charité, allocutions et oraisons funèbres, tout porte évidemment le cachet de son auteur rempli de la gloire de ses ancêtres et débordant de zèle pour la religion juive. Le sermon sur la *Révolution française et le judaïsme* est un éloge enthousiaste des conquêtes de 89 et une critique amère de l'ancien régime. Il fallait s'attendre à cet acte de reconnaissance pour la Révolution qui, en ouvrant bien larges aux israélites les portes de toutes les administrations, devait préparer à la société juive la prépondérance financière et politique dont elle jouit en France depuis plus d'un demi-siècle. Nous n'avons pas, d'ailleurs, à parler plus au long d'un livre dont l'hétérodoxie est notoire : l'Église nous interdit d'en recommander la lecture et nous n'avons à le signaler à nos lecteurs que pour les mettre en garde contre ces pages dont les sémites seuls pourront avoir à se louer.

F. Chapot.

POÉSIE

1. *Les Voix de la glèbe*, par Paul Harel. Paris, Lemerre, 1895, gr. in-18 de 147 p., 3 fr. 50. — 2. *Simples Poèmes*, par Charles Audic. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de

118 p., 3 fr. — 3. *Heures perdues*, 2e édition, par le comte DE PUYMAIGRE. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-12 de VIII-270 p., 3 fr. — 4. *L'Iris exaspéré*, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 114 p., 3 fr. — 5. *Œuvres d'*ÉDOUARD GRENIER. *Petits Poèmes. Poèmes dramatiques*. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 274 p., 6 fr. — 6. *Vers et prose. Morceaux choisis*, par STÉPHANE MALLARMÉ. Paris, Perrin, 1893, in-12 de VIII-221 p., 3 fr. 50. — 7. *A travers les pensées. Les Teintes sombres. État d'âme*, par FRANKI-MOULIN. Paris, Fischbacher, 1895, in-12 de VIII-107 p., 2 fr. — 8. *Oriens*, poésies de CH. FLORENTIN-LORIOT. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 240 p., 3 fr. — 9 et 10. *Rimes viriles*, par JULES NOIRIT. Bordeaux, Moquet, 1894-1895, 2 vol. in-12 de VII-204 et 165 p., 6 fr. — 11. *A voix basse*, par LOUIS CAPILLERY. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 144 p., 3 fr. — 12. *A coups d'estompe*, par JOSEPH BOUCHARD. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 136 p., 3 fr. — 13. *Leçons de choses*, par RUSTICA. Paris, Ollendorff, 1895, in-8 de 62 p., 3 fr. — 14. *Vers à Jane, petits poèmes, Esterelle, Au coin du feu* (1888-1894), par HENRI GIRAUD. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de IX-135 p., 3 fr. — 15. *Les Échos de ma lyre*, poésies, par J. QUINCAMPOIX. Paris, Desclée, 1895, in-12 de 320 p., 2 fr. — 16. *Regards intimes*, par CHARLES DE POMAIROLS. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 160 p., 3 fr. — 17. *Le Cab*, par FRÉDÉRIC LAM. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 106 p., 3 fr. — 18. *Les Possessions*, par OCTAVE HOUDAILLE. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de IV-129 p., 3 fr. — 19. *Rythmes et nombres*, par PIERRE DE BOUCHAUD. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 168 p., 3 fr. — 20. *Mors et vita*, par GEORGES FÉLIZ. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 29 p., 1 fr. 50. — 21. *Le Drapeau tricolore*, par LÉON SOMVEILLE. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de II-39 p., 1 fr. 50. — 22. *Mémorial poétique de l'Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'au Directoire*, par A. VACHERON. Paris, imp. Mersch et chez l'auteur, 1895, in-12 de VIII-172 p., 3 fr. — 23. *Honneur-Patrie, vers pour les jeunes Français*, par CHARLES CANIVET (Jean de Nivelle). Paris, Jouvet, 1895, in-12 de 110 p., avec 34 gravures d'après les dessins de L. Maurel, 2 fr. 50. — 24. *Corbeille ancienne, poèmes*, avec racontars préalables d'Adolphe Retté, par HENRI DEGRON. Paris, Vannier, 1895, in-12 de IX-98 p., 3 fr. — 25. *De la Métamorphose des fontaines*, poème suivi des odes, des sonnets et des hymnes, par RAYMOND DE LA TAILHÈDE. Paris, Biblioth. artistique, 1895, in-8 de 76 p.

1. — Non, la vraie poésie, celle qui prend sa source dans les sentiments élevés et qui s'inspire de la nature, l'éternel modèle, cette poésie n'est pas morte. Et la preuve en est dans quelques œuvres excellentes, que vient de nous apporter le dernier printemps, et parmi lesquelles je placerai au premier rang *les Voix de la Glèbe*, de M. Paul Harel. L'auteur s'était montré poète dans tous ses précédents ouvrages, mais avec peut-être des inégalités et comme un reste de tâtonnement. Cette fois, en possession complète de son instrument, il entre en plein dans le genre qui lui convient le mieux. Peut-être quelques délicats pourront-ils lui reprocher un peu de réalisme dans certaines pièces de la seconde partie du volume : *La Tranchée*, *les Étameurs*, *le Savetier*, etc. Mais la nature n'est pas toute en clairs de lune, parfums de petites violettes et murmures langoureux de ruisselets ! Nos pères ne faisaient pas ainsi la petite bouche, et ils savaient dire nettement ce qu'ils voulaient dire. C'est un genre faux que celui qui ne veut jamais user du mot propre, du terme exact, précis, même un peu cru. Sans doute, il y a des limites, mais je ne crois pas que M. Harel les ait bien gravement outrepassées. D'autres lui reprocheront trop de simplicité, mais c'est précisément cette simplicité naturelle, cette franchise nette, cette allure large, en dehors de tout procédé d'école, qui nous séduisent. Car M. Harel est bien lui. Poète, il s'efforce de peindre ce qu'il sent, ce qu'il voit, avec toute la

sincérité de son âme d'artiste, et il ne se soucie point d'autre chose. Or, comme son intelligence est celle d'un croyant, et son cœur celui d'un honnête homme dans toute la force du terme, sa poésie fait autant de bien qu'elle excelle au point de vue artistique. Dès la première pièce, *le Laboureur*, éclate l'amour sincère du sol natal, du champ, non pas d'une campagne de convention, mais de la terre telle qu'elle est :

Ses aïeux sur la glèbe ont imprimé leurs traces,
Et tous ont labouré chez eux, de père en fils.
Lui, c'est le rejeton puissant des fortes races.
Il a dit : « Je ferai, père, ce que tu fis. »

Même amour de la nature exprimé en beaux vers, dans vingt autres pièces, dans *Impression du soir*, par exemple, ou dans le très beau sonnet *la Charrue*, dont je veux au moins citer les derniers vers :

La terre se souvient, par les midis brûlants,
Du fer brutal qui fit moutonner à ses flancs
La glèbe lumineuse où germa la semence.

Et c'est elle qui dit aux épis lourds de grain :
« Faites sur la charrue une harmonie immense
Qui rappelle sa gloire et berce son chagrin. »

Je voudrais encore citer quelques passages des pièces : *Croissez et multipliez*, *Plebs rustica*, *la Croix*, *Devant la Sainte Face*, *les Larmes*, etc., et dire avec quelle grande poésie M. Harel chante ses croyances, mais il faut me borner, et je me contenterai de terminer, dans une tout autre note, par cette boutade de *l'An deux mille*, à l'adresse des Berthelot et autres savants ou pseudo-savants rêvant de transformer ridiculement la nature humaine et de nourrir notre corps de substances infinitésimales condensées sous des formes imperceptibles :

An deux mille, vous m'embêtez !
Je reste fidèle à ma soupe,
Et mes lèvres vont à la coupe
Où le grand vin met ses clartés.
An deux mille, vous m'embêtez !
Les dindons sont beaux devant l'âtre,
Et moi, j'exalte, avec le pâtre,
Le bon pain bis, les gros pâtés,
Nos appétits et nos gaietés.
An deux mille, vous m'embêtez.

Le volume, d'une belle édition, renferme des illustrations de Gaston Latouche, C. Morand, Jobbé-Duval et Marie Lassaussaye.

2. — L'ouvrage de M. Charles Audic porte parfaitement son titre. Ce sont bien, en effet, de *Simples Poèmes*, de courts récits, écrits avec le seul souci de bien rendre. Par ce côté, par son goût pour la vérité et son réalisme, parfois poussé un peu loin, au dire des difficiles, M. Charles

Audic ressemble à M. Paul Harel ; mais il n'a pas ses envolées, et il se contente de peindre, sans s'élever aux grandes considérations. Son vers est ferme, net, vif. Son récit est vivant, touchant à force de vérité, alerte ; il court au but, fuyant toute phrase inutile, tout remplissage qui arrêterait sa marche et nuirait à l'intérêt. M. Charles Audic peint à merveille les choses et les gens de Bretagne. Il a de plus le sens d'une poésie populaire, j'allais dire démocratique. Hervé Riel, le simple marin breton, vient de sauver la flotte, après la bataille de la Hogue. Domfreville lui promet, en récompense, de lui accorder la première faveur qu'il sollicitera :

Un sourire courut dans les yeux du pilote.
« Puisque j'ai terminé ma besogne à la flotte,
Puisque j'ai bien servi sur les vaisseaux du roi,
Puisque je n'ai qu'à faire un souhait, donnez-moi
Un congé de huit jours pour embrasser ma femme. »

Voilà qui peint bien la simplicité des mœurs bretonnes. Et cette phrase de Jean-Pierre Le Gall, qui se défend devant le conseil de guerre, parce qu'il a envoyé promener d'un formidable coup de poing son chef ivre, pour lui arracher la barre, dans un moment de péril :

Du jour où j'ai porté du galon sur la manche,
Je ne me suis jamais grisé, *même un dimanche.*

Et cette noce interrompue, tous les gens de la fête se précipitant aux canots de sauvetage, un trois-mâts en détresse étant signalé, par un temps affreux. Après trois heures mortelles, on revient :

Gaillard, faisant sonner ses croix sur sa poitrine,
Jean-Pierre, tout trempé de l'écume marine,
Et criant : « Tous sauvés ! maintenant, les garçons,
En place. La musique en avant et dansons. »

Il faudrait encore citer *le Conscrit*, ce beau et solide gars breton, jouet de ses camarades de chambrée, victime des sous-officiers, et qui finit par se suicider de désespoir. Puis nous passons à la peinture des misères du peuple parisien, physiques et morales : le père à l'hôpital, abandonné par sa femme vicieuse, tandis que les enfants sont seuls, dans la mansarde sans pain. Le pauvre ouvrier s'échappe de son lit, trompant la surveillance des gardes, et malgré la fièvre, reprend sa tâche avec rage. Et ces malheureux qui, pleins de bonne volonté, n'ont pu « joindre les deux bouts » du jour où le berceau a reçu l'enfant désiré :

De ce moment,
L'existence pour eux ne fut plus qu'un tourment.
Du matin jusqu'au soir, et la nuit, sans relâche,
Sans repos, travailler courbé sur une tâche,
S'enfiévrer dans l'effort hâtif et furieux,
Se déchirer les doigts et se brûler les yeux,
Rogner sur son sommeil et sur sa nourriture....

Le volume se termine par quelques pièces moins sombres, toujours en bons vers, avec la même note personnelle. A signaler un vers qui pourrait bien avoir treize pieds. Le poète parle des poisons

Qui râclent les gosiers et ruinent les santés.

Ruinent ne compte-t-il pas pour trois syllabes?

3. — Nous avons décidément rencontré un bon filon. *Heures perdues* du comte de Puymaigre est d'un genre tout différent et ne ressemble en rien ni aux *Voix de la Glèbe*, ni aux *Simples poèmes*, si ce n'est par le mérite. Car le titre est aussi faux qu'il est possible de l'être, en ce sens que l'auteur n'a pas gaspillé une minute de sa vie quand il a composé ces beaux vers, et que le lecteur n'a qu'à gagner en sa compagnie, comme en celle de tout esprit particulièrement distingué et cultivé. M. le comte de Puymaigre est, en effet, nourri non seulement de nos auteurs, mais des littératures étrangères : l'italienne, l'allemande, l'espagnole, etc. Aussi trouve-t-on, en son œuvre, la plus grande variété : philosophie, humour, esprit, sensibilité, grâce, chaleur, conviction, le tout en vers faciles à la fois et nourris. Si l'ennui naquit un jour de l'uniformité, on peut donc en conclure qu'il ne naîtra point de la lecture de cette œuvre, qu'on poursuit jusqu'au bout comme celle d'un bon roman. On me dira que cela tient au genre, parce que les Français ont toujours aimé les contes. Je le veux bien, mais encore faut-il que ces contes soient écrits de main de maître, et spirituels, et alertes, et vifs. Or, c'est le cas. La préface donne bien l'idée de cette poésie à la fois d'une simplicité émue et d'une grâce aussi facile que spirituelle. Ah ! que nous sommes loin des pontifes ennuyeux qui, prêts à croire que tout le vil bétail humain est stupide, n'écrivent que pour eux, oracles !

J'ai bien souffert ; que l'on m'excuse,
Si quelques vers nouveaux, de deuil
Viennent encor, dans ce recueil,
Voiler la muse.

M. de Puymaigre n'a besoin ni d'excuse ni d'indulgence, contrairement à la masse des poètes qui prétendent tout au contraire s'imposer, nous déclarant qu'ils sont des génies, et n'arrivant qu'à nous assommer. La pièce à *Gilbert*, où il rend justice à l'infortuné poète, est excellente. Il faut la lire en entier. Le *Miracle*, cette histoire toute simple et gaie d'un brave curé qui croit à une intervention de la Providence, parce que, n'ayant pas un sou vaillant, il a trouvé vingt francs dans son gousset pour un pauvre, tandis qu'il ne faut attribuer cette merveille qu'à sa distraction, qui lui a fait prendre la culotte d'un confrère, cette histoire est charmante. La pièce : *Les Habits neufs du Roi*, est aussi vivante et aussi spirituelle. *Le Gant d'Ana de Mendoza*, *Les Trois Questions du Roi*, *Le Comte Alarcos*, où l'on trouve une note émue et dramatique, se lisent

avec une égale facilité. Et partout nous retrouvons la même harmonie, le même agrément, que la richesse des rimes n'a fait que servir. En somme, rien d'apprêté, rien de cherché, rien de convenu, tout coule de source. Que s'il se trouve, par suite de cette facilité, quelque négligence, je n'en veux rien savoir, trop heureux que je suis de rencontrer un poète qui me charme et me plaît. Je me reprocherais, n'ayant pas la place de citer, de ne pas dire tout au moins de quel culte de la nature, de quel patriotisme, de quels sentiments élevés de croyant, sont animées la plupart des pièces de cet excellent volume.

4. — Quand je disais que nous étions dans une bonne veine, je n'exagérais rien. Le volume de M. Mithouard le prouverait, tout différent qu'il soit des précédents, et combien différent : comme genre, c'est l'antipode. M. Mithouard est un symboliste convaincu, et si je ne dis pas tout ce qu'il y a de plus symboliste, c'est qu'il s'en trouve qui poussent le procédé si loin que personne n'y comprend plus quoi que ce soit, ni le lecteur ni l'écrivain lui-même. Or, l'auteur de *l'Iris exaspéré* n'arrive jamais à ce degré, tout extraordinaire que soit le titre de son volume. Mais pourquoi s'imagine-t-il parfois d'écrire pour un petit cénacle d'initiés, alors qu'il a tous les dons nécessaires pour être un vrai poète ? Voyez plutôt ces beaux vers de sa *Méditation sur la couronne d'épines :*

Tel fut son diadème. Ils ont pris une branche
Où tremblait un avril de neige rose et blanche,
Puis ils ont couronné d'épines et de fleurs
Le front pâle de sa face de Christ en pleurs.
L'univers palpitait d'amour pendant l'injure
Et le printemps pâmé baisait sa chevelure....

Ceci du front de Dieu ressentit la tiédeur.
Le chef sacré, sachant la vérité suprême,
A donné sa mesure à ce vil diad'me.
Cette branche de mai qui poussait pour un nid
Fut tressée en couronne et borna l'infini.

Toujours d'ailleurs, et même dans les pièces les plus symbolistes, M. Mithouard se distingue par une parfaite impeccabilité de métier, une large harmonie et une musique enchanteresse.

5. — Voici encore qui ne ressemble en rien à ce qui précède. Du reste, le nom connu de M. Édouard Grenier suffirait seul à le dire à ceux qui connaissent la poésie moderne. Ses *Petits Poèmes* et ses *Poèmes dramatiques* nous ramènent au romantisme. Et cependant, partout le vers est harmonieux, facile, souple, et le récit parfaitement conduit, avec une grande richesse d'imagination. *La Mort du Juif-Errant* est un des principaux poèmes du volume. Le Juif-Errant apparaît au poète solitaire, pendant un orage. Le tout est richement décrit. Il raconte sa vie, son expiation. Il se repent, le Christ lui apparaît et il meurt de félicité. On voit que le sujet est romantique. Les descriptions, les périphrases le

sont également. Ainsi, cette façon du poète de dire qu'il ne savait comment s'y prendre pour consoler son hôte :

> Je n'osais tenter l'œuvre inutile et banale,
> Qui porte un nom sacré : la consolation.

Voici, par contre, de beaux vers, comme il en abonde dans toute cette œuvre. Le Juif-Errant raconte au poète sa misérable vie :

> Ami, toi qu'au bonheur la jeunesse convie,
> Dont l'âme s'ouvre au monde et le voit dans sa fleur,
> Pour qui tout est nouveau, tout, même la douleur,
> Tu ne peux pas te faire une image lointaine
> Du vide où s'engloutit cette existence humaine,
> Et du néant affreux qui dévore nos jours,
> Lorsque rien de nouveau n'en marque plus le cours.

Le Rêve est le poétique récit d'une vision du poète qui se trouve transporté dans les cieux, où il revoit ceux qui lui furent chers. Dans *l'Elkovan*, M. Grenier nous raconte, en vers pleins de charme et d'imagination, l'aventure très romantique, trop romantique, de la jeune femme d'un vieux pacha, qui devient amoureuse d'un simple batelier. Le pacha fait crever les yeux à ce dernier et jeter Aïna dans un sac, au fond du Bosphore. Citons au moins quelques vers du prélude :

> La brise fait trembler sur les eaux diaphanes
> Les reflets ondoyants des palais radieux;
> Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes;
> L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux;
> Des groupes nonchalants errent sous les platanes;
> Tout rit sur le Bosphore, et seuls les elkovans
> Avec des cris plaintifs rasent les flots mouvants.

Stéphen est un fragment d'une pièce de jeunesse, d'une féerie. La scène se passe au-dessus de la mer, dans les nuages du couchant. *Le Premier Jour de l'Éden*, dont le titre indique assez le sujet, foisonne de beaux vers et de poétiques descriptions. Suit le *Prométhée délivré*.

6. — Pour varier, passons aux *Morceaux choisis*, *Vers et prose*, de M. Stéphane Mallarmé. Voilà certes qui n'a rien de romantique ! Le poète fait précéder son œuvre, non d'une préface, ce qui est trop vieux jeu, mais d'un *Avant-dire*, ce qui est bien plus moderne et, par suite, très supérieur. Jugez-en : « Afin, dit-il, d'obvier à des déprédations et souhaitant se mettre en rapport aisé avec le lettré amateur de publications courantes, M. Mallarmé a imaginé de donner lui-même ce Florilège, ou très modeste anthologie, de ses écrits ; à quoi la librairie Perrin voulut apporter ses soins. » Si M. Mallarmé s'imagine avoir répondu au désir du lecteur de publications courantes, quelque lettré qu'il soit, c'est qu'il n'a aucune idée de ce que peut être ce lecteur, foi de journaliste ! Le public — et j'entends par là tous ceux qui ne sont pas de l'école de M. Mallarmé — en dépit des qualités de sa poésie, n'entendra rien à son genre.

Il y a de tout dans son œuvre : de l'harmonie, des vers impeccables, des crudités, du réalisme, de l'idéalisme, des rimes magnifiques, du mysticisme, du prosaïsme, de la sensualité, et surtout de la recherche de l'incompréhensible. Et le lecteur aime avant tout la clarté. M. Mallarmé voudrait, portant son rêve en diadème, s'enfoncer

Au ciel antérieur où fleurit la Beauté.

Mais, hélas ! le réel est là,

Et le vomissement impur de la Bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Citons au moins ce sonnet, qui donnera une idée du genre. Il est intitulé *le Pitre châtié :*

Yeux, lacs, avec ma simple ivresse de renaître
Autre que l'histrion qui du geste évoquais
Comme plume la suie ignoble des quinquets,
J'ai troué dans le mur de toile une fenêtre.

De ma jambe et des bras limpide nageur traître,
A bonds multipliés, reniant le mauvais
Hamlet ! C'est comme si dans l'onde j'innovais
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

Hilare or de cymbale à des poings irrité,
Tout à coup le soleil frappe la nudité
Qui pure s'exhala de ma fraîcheur de nacre.

Rance nuit de la peau quand sur moi vous passiez,
Ne sachant pas, ingrat ! que c'était tout mon sacre,
Ce fard noyé dans l'eau perfide des glaciers.

Avouez que c'est horriblement fatigant à lire et que vous n'y comprenez pas grand'chose !

7. — Il n'est pas précisément gai le volume de M. Franki-Moulin : *A travers les pensées. Les Teintes sombres.* S'il se terminait au moins sur une réflexion consolante ! Mais, loin de là, la dernière pièce : *Songes et croyances d'antan*, finit par ces vers désolants :

Et telle qu'une rive après un ouragan,
Mon âme reste avec un grand monceau d'épaves
Où le temps fait fleurir, monstrueux artisan,
Des ricanements froids et des orbites caves.

M. Jean Aicard a écrit une préface à ce volume, et nous y lisons : « L'auteur des *Teintes sombres* a besoin d'être consolé, » et c'est aussi mon sentiment très arrêté ! Puis : « Celui-ci est un livre de tristesse, de déception. Les premières douleurs rencontrées ont forcé ce cœur à se replier. Peut-être s'est-il replié trop violemment. » Je le crois fermement. « Qu'importe ? ajoute M. Aicard, si cela est devenu motif à de beaux vers, et il y en a de beaux dans *les Teintes sombres*, celui-ci par exemple :

Je sens monter l'orgueil de pouvoir mépriser. »

N'en déplaise à M. Aicard, je trouve qu'il importe beaucoup, et le vers qu'il cite ne me paraît pas si merveilleux. Il a raison d'y joindre les suivants, qui vraiment sont supérieurs :

Et je pensai combien de vaine passion
Ma vie a dépensé à chercher sa chimère
Sans trouver rien qui vaille un seul baiser de mère.

Il y a trop de fantômes, trop de visions sombres dans l'œuvre de M. Franki-Moulin. Heureusement se trouve-t-il, en regard, de bons vers, bien frappés et de bonne facture. Mais combien de *névroses*, de *têtes de mort*, de *poisons* et de macabre ! Et pourquoi l'auteur s'imagine-t-il de faire suivre des rimes masculines ou féminines qui n'ont jamais demandé à être accouplées, comme *transi* et *oscillants* ?

8. — *Oriens*, de M. Florentin-Loriot, est une sorte d'épopée, sinon par l'apparence, du moins par l'inspiration qui a présidé à toute l'œuvre. Les grandes divisions de l'ouvrage l'indiquent déjà par elles-mêmes. Le poète commence par chanter l'*Aube des jours*. C'est le paganisme, la mythologie, tous les souvenirs artistiques de l'antiquité. Puis, il passe aux *Tabernacles de Sem* (*Abraham*, l'*Ancienne Jérusalem*, etc.). Il accorde ensuite un souvenir à Homère, et arrive *Au faîte des temps*, c'est-à-dire à Jésus-Christ. Suivent enfin l'*Époque féodale*, l'*Époque romane*, les *Chants de Vaucouleurs*, l'*Époque contemporaine*, les *Brises du temps futur*. L'idée chrétienne domine toute l'œuvre. Tout n'est pas égal dans l'exécution ; il y a quelques longueurs, et la pensée symbolique n'éclate pas toujours avec assez de netteté, de vivacité et de précision. Mais aussi, que de pièces de belle envolée, aux vers larges, pleins, et de grande facture ! Cet excellent sonnet de l'*Époque romane*, *Les Blasons*, en fournira la preuve suffisante :

Éclatants souvenirs de gloire et de souffrance,
Décor de la verrière ardente ou du vieux mur,
Noirs sur le fond, plaqué de fer, de l'âtre obscur,
Ou frustes sur la tombe et verdis d'oubliance.

Honneur des clefs de voûte, appui de la monstrance,
Gloire du pendentif tombant comme un fruit mûr,
Sur la litre semant de sinople et d'azur
La noirceur d'un beau deuil tempéré d'espérance.

Gueules et pourpre en vain gardés par les lions,
Les griffons, la licorne et les alérions,
Frivolités d'un songe illustre et périssable,

Pâlissez devant l'art immortel et vainqueur
Du blason qu'au baptême imprima dans le cœur
Celui-là dont la main n'écrit pas sur le sable.

Dans un tout autre genre, nous voudrions citer *l'Élue*, « à la mémoire

d'Henriette Bonnevie, tuée en défendant la chapelle de Châteauvillain, » et *l'Étoile des Mages*, et *Nazareth*, et *Calvaire près des flots*, etc.

9 et 10. — La préface qui ouvre le premier volume de M. Jules Noirit est si nette, si complète, qu'elle nous dispenserait presque de la lecture de l'ouvrage, si jamais nous nous privions du plaisir de lire les œuvres que nous recevons. M. Jules Noirit nous explique comment il est l'adversaire juré de toute poésie sentimentale et personnelle, qui raconte les choses en s'asseyant « bucoliquement au bord d'un ruisseau. » Lamartine, Musset, Theuriet, Normand, Vicaire et surtout le « poète pleurant Charles Fuster » l'horripilent. Il ne veut même pas s'occuper de la nature. « La nature, si variée qu'elle puisse être, peut-elle se comparer à ce monde insondable, qui est la conscience humaine? » Le poète nous avertit, d'ailleurs, qu'il s'occupera de politique — sujet sans doute plus intéressant que la nature! Il prend la peine de nous indiquer, nombreuses, les pièces de son recueil qui sont particulièrement à lire, et les sujets qu'il traitera. Il protestera contre la Comédie française, qui n'a pas craint de refuser deux de ses pièces, au moment précis où elle donnait ces vieilles histoires d'*Antigone* et d'*Hamlet*. Il se venge en achevant une troisième pièce, « qui aura pour ces messieurs, par sa nouveauté du moins, un attrait que le public a dû chercher en vain dans *Antigone*. Quant à la presse, « nous recommandons, dit-il, à nos lecteurs, les pièces suivantes où nous frappons sans pitié l'*Impudique* attachée à notre pilori : *Pied-plat*, *le Pouilleux*, *Mépris*, *Gastibelza*, *Duo d'amour*, etc. » M. Noirit termine par ces mots : « Nous avons parlé d'un second volume, mais avant, on nous permettra de présenter aux yeux du public un *Étienne Marcel*, en cinq actes et en vers. On verra, après lecture, si cette œuvre vibrante, toute de lave, comme le volcan d'où elle est sortie, nationale celle-là, au moins, n'aurait pas dû être honorée d'un regard, au lieu de se voir préférer les ressuscitées des nécropoles antiques. » La préface de l'auteur nous dispense de faire l'éloge de son œuvre : il nous a prévenu. Quoi qu'il en soit, les *Rimes viriles* n'ont pas toujours des rimes normales. M. Noirit oublie, par exemple, la règle qui veut que deux rimes féminines différentes soient séparées par une rime masculine, et réciproquement. Ainsi, il fait suivre *naissante* et *tempêtes*, *sereine* et *vivaces*. Je n'aime pas beaucoup « la barbe sans atour » d'Attila, ni ce vers, tout patriotique qu'il soit :

Bismarck dut inventer un tour de diable à quatre.

La pièce où il représente le rédacteur d'un journal ne voulant pas parler de son livre, sans être payé, ne me paraît pas naturelle, non parce qu'il est tombé sur un journaliste mercenaire — hélas! l'espèce n'est pas rare! — mais parce qu'il fait dire à cet exploiteur de la littérature : « Ce que nous faisons, c'est infâme, d'accord; mais nous sommes les forts. »

Le plus filou des journalistes se serait bien gardé de parler de la sorte. Quant à la foi de l'auteur des *Rimes viriles*, elle me paraît bien problématique.

11. — *A voix basse* est dédié à M. Sully-Prudhomme, et il suffit d'en lire quelques vers pour voir que l'auteur est bien un disciple du délicat et mélancolique poète. Comme tendance d'esprit, les titres seuls nous en avertiraient : *L'Angoisse*, *l'Ame silencieuse*, *Mystère d'amour*, *Un mot triste*, *Air triste*, *l'Oubli du cœur*, *l'Impossible*, etc. Lisez plutôt :

Elle chantait un air d'une tristesse douce,
Dont le refrain était sur un mode très lent,
De ces airs qu'on voudrait entendre en s'en allant,
Et qui feraient mourir lentement, sans secousse.

Elle s'en est allée en chantant sous la mousse.
Peut-être a-t-elle dit le refrain en tremblant,
Car la mort sommeillait au bord du chevet blanc,
— Faucheuse qu'on maudit, mais que nul ne repousse.

Le volume est divisé en trois parties : *les Angoisses*, *les Compassions* et *les Extases*, mais, en dépit de ce classement, c'est partout la même philosophie mélancolique, et l'amour plutôt triste. Trop d'amour, en vérité, et il y a autre chose dans la vie ! Les vers sont soignés, les rimes choisies et le poète connaît bien son métier. Il est étrange le nombre d'écrivains qui possèdent aujourd'hui toutes les ressources, toutes les habiletés de l'art. C'est à ce point qu'on aurait parfois envie de trouver quelque défaut technique, mais avec plus d'inspiration et un peu de nouveau. M. Capillery affectionne le vers de huit pieds cher à M. Sully-Prudhomme, et il y réussit.

12. — Bien des gens m'ont dit : « C'est une folie
De faire des vers. » Et j'ai répondu :
« Vous êtes trop laids, ma muse est jolie
Et ne me l'a pas encor défendu.... ».

Un serment sacré m'enchaîne et me lie
A son bras dans le marbre blanc tordu,
— Son bras que jamais elle n'a tendu
Vers vous, vilains laids, ma muse jolie.

Ainsi débute M. Joseph Bouchard, dans *A coups d'estompe*. Puisqu'il se sent si favorisé de la muse, il devrait bien le lui rendre avec usure. Or, c'est ce qu'il ne fait pas absolument. Le « et ne me l'a pas, » me semble manquer d'harmonie. Je n'aime pas beaucoup ce « bras tordu, » ni les « vilains laids. » Je ne goûte pas davantage la strophe suivante d'une pièce où il recommande à Catulle Mendès d'être meilleur :

Poète, réfléchis, sois meilleur et pardonne
A ceux-là qui voudraient usurper ta couronne
Pour la voir embellir leur front,
Et pour que le public se découvre, en extase,

Devant le vert laurier que leur malice écrase
Avec la langue et le talon.

Le poète aurait pu trouver une image plus heureuse que celle du « vert laurier qu'on écrase avec la langue et le talon » à la fois. Des rimes comme *remplie* et *vie*, et surtout *vagues* et *algues*, ne me paraissent pas suffisantes. Voici, d'autre part, les premiers vers d'une pièce intitulée *Fantômes :*

Les nuits! Pourquoi parler des nuits après Musset?
Vous savez bien, Musset, le cher poète au saule,
Lui qui chanta l'amour, lui qui chanta la Gaule,
Lui dont l'étoile brille au ciel gris du passé.

« Vous savez bien ! » Musset ! Vous ne connaissez pas? C'est celui qui a fait les nuits et qui brille au ciel gris du passé. Pourquoi « gris, » pourrions-nous demander? Enfin, l'auteur de *A coups d'estompe* nous offre parfois des vers de cette harmonie :

Tes épais cheveux noirs tombent sur ton blanc cou.

Que dites-vous de ce « blanc cou? » Mais ce sont là des négligences, des inexpériences qui peuvent se corriger. Le poète n'a qu'à vouloir, ayant, d'autre part, l'amour de la poésie, de l'art, de l'idéal en partage.

13. — *Leçons de choses* est un délicat recueil de bons et beaux vers, sans aucune prétention et inspirés par les plus nobles sentiments. Le *Jouet*, dont la vue arrache à la mère qui vient de perdre son enfant les larmes que retenait l'excès de la douleur, le *Vieux fauteuil* où se reposait la mère infirme et qui arrête au passage l'orpheline prête à quitter le chemin du devoir, le *Sabre* qui rappelle les glorieux souvenirs du grand-père, etc., sont des pièces toutes de charme et de saine émotion. Voici, par exemple, les derniers vers du *Sabre :*

Je le conserve, et veux que mes fils aujourd'hui,
Quand la gloire s'oublie
Et quand la vertu meurt, apprennent près de lui
A servir la patrie.

Lisez, d'autre part, dans un genre différent, ces vers de la pièce *le Dies iræ :*

Nous la connaissons tous, cette page immortelle,
Où, par des mots, tombant amers comme des pleurs,
Notre pauvre Musset, arrachant de son cœur
Le souvenir chéri de l'amante infidèle,
Exhale devant nous sa première douleur.

Ce serait parfait si *pleurs* n'était pas au pluriel. L'auteur, s'il donne une seconde édition, fera bien de corriger le vers suivant, qui voudrait être de dix pieds, mais en a pris onze :

Les passions parfois dans l'âme font rage.

14. — C'est un livre tout de jeunesse, de fraîcheur et de sincérité que celui de M. Henri Giraud, comme l'auteur le déclare lui-même en plus d'un vers :

Et s'il a des défauts, il est aussi sincère....
Ma plume dans ma main n'est pas bien ferme encor.
J'ai voulu conserver dans ces chants ma jeunesse,
Le parfum des premiers baisers, mes rêves d'or,
Et les illusions qu'à vingt ans on caresse!....

Ce sont de bien vieilles chansons,
Me diras-tu ; pourtant qu'y faire ?....

Maintenant, que le vers soit bon,
Que la rime soit riche ou non,
Cela m'importe peu. Mon thème
— Tu l'as compris depuis longtemps —
Est de redire en vers, en prose,
Tous les jours, à tous les instants,
A ma Jane, la même chose....

Et de fait, c'est l'éternelle chanson d'amour de la jeunesse, avec tous les riens qui la composent, depuis le premier regard jusqu'au bébé rose :

Tu berces, mère, avec amour
Le plus gentil des bébés roses.

Mais le style est souvent négligé. L'expression faiblit plus d'une fois, en ces vers où domine le sentiment. Pourtant, il y a des pièces, comme *les Petits Chasseurs*, *le Forgeron*, *la Rose*, *le Gitane*, *l'Aumône*, *Notre drapeau*, où le vers gagne en fermeté. Du *Forgeron*, par exemple :

Pin! Pan! il tape sur l'enclume,
Pour accompagner sa chanson,
Car bien qu'il ait chaud, qu'il s'enfume,
Il est gai comme le pinson.

Esterelle compte de bien jolis vers, et le petit poème *Au coin du feu*, où deux jeunes mariés se remémorent le passé, est très alerte et vivant.

15. — C'est un fervent disciple de Lamartine que l'auteur de *les Échos de ma lyre*. On le devinerait aisément, s'il ne le disait, mais il se plaît à le répéter. Qui donc m'inspira, s'écrie-t-il :

Qui ? si ce ne fut toi, toi l'immortel génie
Dont les vers sont un flot de grâce et d'harmonie
Qui coule mollement en gardant sa fraîcheur.

Le titre même de bien des pièces suffirait à dire le culte de M. Quincampoix pour Lamartine : *Invocation à la muse*, *à Lamartine*, *Souvenir*, *Prologue à la muse*, *le Lac* — oui, même le lac! Aussi trouve-t-on dans ses vers de l'élégance, de l'harmonie, de la facilité, du charme, mais aussi bien du laisser aller, du vague et des négligences. Ce n'est certes pas le vers moderne, serré, sévère, à la façon de Leconte de Lisle. Les rimes sont souvent négligées : *mélodie* rime avec *rêverie*, *ravie* avec

harmonie, *incendie* avec *Asie*. Par contre, les sentiments sont élevés, les idées généreuses et grandes. Enfin, les pièces inspirées par la foi sont nombreuses et quelques-unes excellentes, ainsi : *Rêve de Noël*, *le Credo*, *Une première Communion*. Il dit à la petite communiante :

Ton âme a la beauté du lis et de l'hermine,
Ta couronne vaut plus que la sceptre des rois,
Et sous ton vêtement de blanche mousseline
J'entends battre un grand cœur dont Jésus est la voix.

16. — M. de Pomairols s'attache surtout à la philosophie, aux voix, au sens de la nature. Il personnifie tous les objets. A tout il donne une âme, des sentiments, presque des pensées :

Source aux yeux bleus, tes flots que j'écoute bruire
S'abaissent sur ton sein et s'enflent tour à tour
Avec les mouvements de quelqu'un qui respire,
Et hors du sol inerte on voit ta beauté luire
Dans les pulsations d'un fluide contour.

L'auteur des *Regards intimes* pousse parfois ce procédé jusqu'au manque de simplicité et de naturel :

Lune nouvelle, exquise en ton profil si pur,
Dont la mince lumière a charmé tout l'azur,
Voilà que le déclin de ta forme enfantine,
Prête à glisser sitôt derrière la colline,
Donne au rêve qui t'aime un inquiet émoi;
Hors de ces lieux connus il redoute pour toi,
Si jeune, le lointain, le vague de la terre,
Qui s'enfonce là-bas sous le ciel solitaire.

Tout est soigné dans *les Regards intimes* : l'expression, la ciselure, la césure, les enjambements, la rime. Le vers est plein, ferme, coloré, harmonieux :

C'est le milieu du mois de février; la lune
Ronde et pleine, ce soir, blanchira la nuit brune.

M. de Pomairols aime la beauté plastique, et sa poésie rappelle souvent celle de Leconte de Lisle. Il goûte et il possède l'antiquité païenne. Par contre, sa phrase n'est pas toujours vive et alerte, et l'on sent parfois le travail et l'effort.

17. — *Le Cab !* singulier titre pour un volume de poésie ! Pourquoi *le Cab ?* L'auteur prend soin de nous l'expliquer en vers : La vie est un cab dont l'attelage est composé de l'âme et du corps, et dont le Destin est le cocher :

C'est le destin masqué qui dirige les rênes.

Le Cab est très soigné, comme métier, et les rimes y sont toujours riches. L'auteur en a au Destin, et il le lui fait vigoureusement sentir par une ironie mordante. Sa première pièce est d'un pessimisme absolu :

Hier, j'ai lu dans la gazette
Que le croup en grand appétit
Avait mangé plus d'un petit.
Faites risette!

M. Frédéric Lam ne recule pas devant le réalisme, et il serait assez porté à croire à la fatalité :

Ivrognes qui, pleurant sur votre dernier verre
Où votre vin de joie est un fiel de calvaire,
Vous croyez dégoûtés,
Qu'on vous rende demain la force et l'espérance,
Vous viderez encor la coupe de souffrance
Et de vins frelatés.

Toutes les pièces du *Cab* ne sont pas absolument des modèles de clarté ou de simplicité, mais ce que nous reprocherons surtout à l'auteur, c'est la crudité de certains tableaux et de quelques expressions.

18. — Quand le penseur déçu, replié sur lui-même
Dans un état d'âme angoissant,
Interroge le vide et roule le problème
D'Hamlet écrit avec son sang;
Quand, ouvrant les scellés de son cœur, l'homme tente
De faire le récolement
De ses amours défunts que la même patente
A frappés collectivement....

Ainsi débutent *les Possessions* de M. Houdaille. Pourquoi *les Possessions ?* Mystère. On a pu juger de suite que ces ïambes ne feront pas oublier ceux de Barbier. Le poète descend dans les catacombes :

Et voilà qu'en entrant, au lieu de la synthèse
Du sort à nos flancs attaché,
Je trouvais seulement — singulière antithèse —
Une annexe du Bon Marché,
Où tout était prévu comme le catalogue
D'une vente à l'hôtel Drouot.

La satire serait bonne, sans cette « synthèse du sort à nos flancs attaché, » à laquelle s'oppose l'antithèse. M. Houdaille tient à la synthèse, car il l'a reproduite ailleurs, par exemple lorsqu'il définit Faust une « synthèse de l'homme. » Nombreuses sont les pièces inspirées par la mélancolie ou le dégoût des laideurs de la vie. Malheureusement, pour bien exprimer son mépris ou sa peine, le poète ne recule pas devant le terme cru. Si j'ajoute que les expressions réalistes se trouvent assez souvent accouplées à des mots vagues, dans une pensée qui n'est pas toujours assez définie, j'aurai fait toutes les critiques qui me semblent justes, et il ne me restera que des éloges à adresser à M. Houdaille pour la vigueur générale de sa langue, la couleur de son style et l'harmonie de son vers.

19. — C'est en vrai poète que M. de Bouchaud chante le ciel bleu de la Grèce et de Rome, l'art et les lettres antiques, dont il est épris. *A la*

Grèce, *Prière de Marc-Aurèle* sont de belles pièces, écrites en vers harmonieux, fermes, colorés et d'excellente facture, justifiant ainsi le titre du recueil : *Rythmes et nombres*. Le reproche qu'on pourrait faire à l'auteur serait d'abuser un peu des légendes et des noms empruntés à la mythologie. Non content de toute cette terminologie, le poète va parfois jusqu'à forger des mots. C'est ainsi qu'il nous parle d'une Minerve au cœur *infaibli*. Les poésies qui suivent : *Au fil des pensées*, *Sagesse*, *Silhouettes et saisons*, sont plus simples et plus faciles, et quelques-unes pleines de charme. Les deux poèmes qui terminent le volume : *La Foule*, *le dimanche* et *Deux Douleurs*, sont dédiés à Coppée, et rappellent bien le genre du maître. Lisez, par exemple, ces vers :

Les escarpins vernis, les coquettes voilettes
Seront rangés, ce soir, au fond du grand placard.
Et lundi, le blasé, vers midi moins un quart,
Ne se doutera pas que l'ouvrier qu'il croise
Ou la modiste alerte en robe gris ardoise
La veille ont passé près de lui plus d'une fois,
Méconnaissables sous le costume bourgeois.

20. — M. Georges Féliz commence par donner d'assez singuliers conseils à l'âme :

Fuis le doute énervant !
Cours au rêve léger, à la frêle chimère....
Oublie, ô fleur d'amour ! l'angoisse et ses étreintes,
L'orgueil des volontés.

Comment courir à la chimère et au rêve peut-il faire échapper au doute? Où donc est le ressort de l'âme, si vouloir n'est qu'orgueil? C'est sur le même ton que l'auteur de *Mors et vita* poursuit l'exposé de sa philosophie matérialiste. Nous sommes en pleine métempsycose, dans le monde des atomes, où rien ne meurt et tout se transforme :

Car mourir n'est qu'un mot ; et notre foi plus haute
Devrait nous épargner cette suprême faute
De croire tout fini quand, atomes perdus,
Dans le vaste univers ensemble confondus,
Les morts et les vivants vont s'alliant sans cesse,
Et tout ce qui respire évolue et progresse?

21. — Un cultivateur de Lorraine, en prévision d'un voyage de l'empereur d'Allemagne sur la frontière, divise son champ en trois parties, trois longues bandes égales, semant chacune d'elles de plantes qui, au même moment, fleuriront bleues, blanches et rouges. Le champ ne fera plus ainsi qu'un immense *Drapeau tricolore* — c'est le titre du poème de M. Souveille, qui dépeint ainsi le travail de son laboureur :

Il a semé du lin, car bleue en est la fleur :
Et le drapeau de France est bleu près de la hampe,

Il sème du blé noir au centre: sa couleur
Est celle de la neige éparse sur les plaines :
Et le drapeau de France est blanc dans le milieu,
Il sèmera du trèfle au bout du champ, car Dieu
Trempa la fleur de trèfle au sang pur de nos veines :
Et le drapeau de France est rouge dans le bas.

Au jour prévu, l'Empereur vient et voit ce grand drapeau français qui couvre la frontière. D'abord il s'irrite, mais il a l'estime du patriotisme, et il envoie féliciter le cultivateur. Le poète termine par un appel à la paix. L'œuvre est dédiée à M. Coppée, qui félicite l'auteur de ses beaux vers et lui écrit : « Votre vieillard et son champ aux trois couleurs, à la fois symbole et manifestation, restera une des notes les plus originales de la poésie que nos malheurs auront inspirée. » Les vers sont fermes, expressifs, bien frappés.

22. — Le *Mémorial poétique de l'histoire de France* est une sorte de poème didactique, où l'auteur s'est proposé d'instruire en appelant à son aide les ressources de la poésie. L'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même dans la préface « a suivi l'histoire pas à pas, narrant les faits notables dans leur ordre et leur enchaînement, et essayant de lutter de précision avec la prose la plus rigoureuse. » On voit par là toute la difficulté de l'entreprise. M. Vacheron s'en est tiré à son honneur et son livre sera mis utilement entre les mains de la jeunesse. Parmi les meilleures pièces de l'ouvrage je citerai celle de *Jeanne d'Arc*.

23. — *Honneur-Patrie*, de M. Charles Canivet, est également un ouvrage particulièrement destiné à la jeunesse. Ces vers sont inspirés par les plus ardents sentiments de patriotisme, et s'ils ont attiré des critiques à leur auteur, celui-ci ne s'est aucunement mépris sur leur origine : toutes venaient d'individus « dérangés et troublés dans leur quiétude par la moindre parole énergique. » Le genre est plutôt simple et familier, d'aucuns en trouveraient même le style un peu négligé. Voici, du reste, le début :

Deux mots, ça semble peu de chose,
Mais c'est très noble et c'est très haut!
Et c'est avec cela qu'on ose
Aller de l'avant quand il faut.

L'honneur? la France en est très riche;
Pour la surprendre à ce jeu-là,
Il faut que l'adversaire triche,
Et voilà longtemps de cela !

Pourtant, si je ne craignais d'être classé parmi les esprits « dérangés et troublés » dont parle M. Canivet, je donnerais ma préférence aux vers où il chante la nature, la mer, la campagne, par exemple, aux pièces *l'Église en ruine*, *le Vieux marin normand* et *Vœux suprêmes*.

24. — *La Corbeille ancienne*, de M. Henri Degron, s'ouvre par des

« racontars préalables » (lisez : préface) de M. Adolphe Retté. Nous y lisons : « En ce Degron, sentimental et sceptique à la fois, avec ses yeux profonds où survit la fierté de radieux rois abolis, ses paroles méprisantes à l'égard du « mufle, » son penchant vers les bons poètes fraternels, et enfin, et surtout sa haine contre l'imbécile vie quotidienne, apparaît vraiment le paradoxal symbole du pays baroque et charmant d'où il vit. » « Ce Degron » a d'ailleurs « bien d'autres âmes de rechange, » notamment celle qui lui permet de vivre « une exquise vie animale, dormant des journées entières dans l'herbe de son verger. » L'ouvrage est dédié : « A ma Roberte, simplement, » et ce simplement m'a tout de suite donné le soupçon, justifié par la suite, que j'allais trouver de tout, sauf de la simplicité. Césure, pieds, rimes, élisions, enjambements, etc., M. Degron s'en moque comme un poisson d'une pomme, de parti pris, bien entendu. Et pourtant, quand il se contente d'écrire comme tout le monde, il a des vers excellents et pleins d'harmonie :

Je voudrais être un pâtre blond
Montant à pas lents la colline ;
Pastour, sur un chemin bien long
Jouant un air de mandoline....

J'irais par la sente des bois,
Rêver aux larmes des étoiles,
Et les anges que seul je vois,
Cacheraient mes pas sous leurs voiles....

Malheureusement, il retourne bien vite à la bizarrerie de son style contourné, cherché, sans rimes ni mesure, et son volume renferme en outre beaucoup trop de « musettes sentimentales » et de « ramageries amoureuses » selon sa propre expression.

25. — Les vers archimythologiques de M. de la Tailhède sont un peu de la même école. Il suffit de lire ce quatrain pour s'en convaincre :

Oubli de flûte, heure de rêves sans alarmes,
Où tu as su trouver pour ton sang amoureux
La douceur d'habiter un séjour odoreux
De roses dont les dieux sylvains te font des armes....

Car tes rythmes, ô Apollon, tu les accordes....

Et cela continue sur le même ton. Il y a des césures, des rimes, des assonances.... ou il n'y en a pas, peu importe, et c'est toujours voulu. Mais, en vérité, pourquoi ne pas vouloir autre chose?

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier, ancien évêque de Montpellier, archevêque de Sébaste, pieusement recueillies et publiées par l'abbé Grégoire, chanoine titulaire de Montpellier. T. II en deux parties. Paris, Fechoz, 1894, in-12 de 830 p. — Prix : 6 fr.

M. le chanoine Grégoire poursuit fidèlement son œuvre de piété filiale à l'égard de l'ancien évêque de Montpellier. Nous annoncions, il y a quelques mois, le premier tome des *Œuvres posthumes* de Mgr Le Courtier : voici le second qui vient de paraître et qui complète la publication. Comme le précédent, celui-ci forme deux parties ou deux volumes de même grandeur, mais avec la même pagination depuis la première page de la première partie jusqu'à la dernière de la seconde. Nous n'avons pas compris la raison de cette méthode : il peut y avoir avantage, si on fait relier les deux volumes en un seul tome, mais à les laisser brochés il aurait été plus naturel et plus commode de faire un volume de chacune des parties de l'œuvre et de former ainsi du tout quatre volumes, dont chacun avec une pagination distincte.

Mais ce n'est là qu'une petite querelle, toute de métier, et nous devons nous hâter de féliciter M. le chanoine Grégoire du couronnement de son œuvre. La première partie avait reçu le plus favorable accueil et ses sympathiques lecteurs attendaient le second avec une bien légitime impatience. Ils seront agréablement surpris de trouver en tête un nouveau carême — les dominicales seulement — avec onze homélies sur la parabole des ouvriers de la vigne, la coopération à l'œuvre de la Rédemption, le carême, etc., etc. Le temps pascal vient ensuite avec quatre homélies et trois sermons. Enfin vingt-quatre instructions ou homélies se partagent le temps de la Pentecôte et terminent ainsi le cycle liturgique. Choisissons çà et là quelques sujets : Le Bon Pasteur, la Prière, Mystère de l'Ascension, Ministère de l'Esprit sanctificateur, Bienfaits de la présence réelle, l'Église, la Perfection chrétienne, le Détachement, etc.

Nous voulons surtout appeler l'attention du lecteur sur la *Retraite de la Pentecôte*, qui clôt le tome second en forme d'appendice : il y a dans ces dix méditations sur le Saint-Esprit et ses dons, des aperçus dont les développements à la fois élevés et pratiques sont de nature à instruire l'intelligence et à former le cœur. Sur le don de force, par exemple, l'auteur débute par le définir; puis, dans le premier point, il nous démontre la nécessité de ce don ; dans le second, il nous fait connaître les armes qu'il nous fournit ; dans le troisième, il nous parle de l'habileté et de l'adresse dont nous revêt le don de force. L'auteur ne livre rien dans cette retraite ni à l'imprévu ni à la fantaisie : un règlement précède les dix méditations et à chaque jour viennent, à l'appui du don médité, des pensées diverses, des psaumes et des extraits de nos Livres

saints, destinés à achever ce que la méditation aura commencé. Cette *Retraite*, qui occupe près de la moitié de la deuxième partie du tome second, est supérieurement traitée, ce qui nous autorise à déclarer qu'en Mgr Le Courtier l'orateur est doublé d'un maître dans la vie spirituelle.

F. Chapot.

SCIENCES ET ARTS

Petri cardinalis Pazmany Dialectica quam e codice manuscripto recensuit Stephanus Bognar. Buda-Pesth, imprimerie de l'Université royale, 1894, in-4 de xxii-688 p. — Prix : 12 fr. 50.

Professeur de philosophie et de théologie, missionnaire et prédicateur, apologiste, archevêque de Strigonie et cardinal primat de Hongrie, Pazmany a été grand par la doctrine comme par l'action. Il a composé de nombreux ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés de son vivant. Le plus connu de ces derniers est l'*Hodegus*, cette belle exposition et défense de la vérité catholique contre les attaques des protestants. L'Université de Buda-Pesth a pensé qu'elle ne pouvait mieux honorer la mémoire de son illustre fondateur qu'en éditant ses œuvres complètes. Tous ceux qui s'intéressent à la science ecclésiastique et aux choses de l'érudition feront bon accueil à cette entreprise. Les doctes professeurs auxquels le soin de cette édition a été confié ont divisé les écrits de Pazmany en deux séries : les œuvres latines et les œuvres hongroises; chaque série aura plusieurs tomes. Le tome Ier de la série latine contient la dialectique que l'auteur enseignait de 1598 à 1601, et dont plus tard, vers la fin de sa vie, il fit faire une copie en vue de l'impression. Grande a été la tâche de l'éditeur, car cette unique copie fourmillait de fautes. Il est impossible de traiter un texte avec plus de respect et de le restituer avec plus de sagacité que ne l'a fait M. Bognar. Il s'est livré à un vrai travail de bénédictin, remplaçant les mots tronqués du copiste par ceux de l'auteur, proposant, en manchette, des variantes probables, enfin et surtout vérifiant — et elles sont nombreuses — toutes les citations. Grâce à ce travail, nous avons un texte correct, auquel répond une exécution typographique parfaite. Pazmany procède par dissertations ou disputes, exposant l'état de la question, discutant les différents sentiments et prouvant le sien. Il commente ainsi tout l'*Organum*, c'est-à-dire l'Introduction de Porphyre, les Catégories d'Aristote, ainsi que le Perihermenias, les premiers et les seconds Analytiques. Il s'attache dans son commentaire aux maîtres les plus illustres du moyen âge, et surtout à saint Thomas d'Aquin. Partout il montre une grande richesse d'érudition et une grande clarté. S'il distingue beaucoup, c'est pour préciser beaucoup. En le comparant à ses frères et à ses maîtres, on pourrait dire qu'il est subtil comme Vasquez, dont il avait suivi les

leçons, judicieux comme Tolet, érudit à la façon de Suarez, mais beaucoup plus bref que lui. LAMOUREUX.

Le Règne de la grâce, par MAURICE PUJO. Paris, Alcan, 1894, gr. in-18 de XII-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une étrange époque que la nôtre, où un jeune homme de vingt-trois ans, sincère et grave, apporte, avec une fière et froide assurance, sa réponse aux questions essentielles qui se posent aujourd'hui. On aurait tort pourtant de passer en haussant les épaules. Par l'élévation de ses idées, la pureté de ses sentiments, la générosité de ses convictions, comme par la rare distinction de son style, M. Maurice Pujo s'impose à l'attention et commande le respect. S'il y a, dans ses révoltes contre le présent, dans la foi à ce règne futur de la grâce, c'est-à-dire à la communion universelle des hommes dans l'amour, de ces grises brumes de mélancolie et de ces roses vapeurs de rêve que la trentième année d'ordinaire se charge de dissiper, il y a aussi un très sérieux effort de pensée pour donner à la vie son explication et son sens. Les catholiques, plus que d'autres, ont le devoir de lire et de méditer ce livre éloquent d'un homme que la jeunesse d'aujourd'hui n'aura que trop de pente à écouter. Ils y apprendront d'abord à redouter pour leurs fils le danger de ces doctrines subtiles et séduisantes qui s'appuient sur les sentiments les meilleurs : le sentiment du Beau et du Bien, le sentiment de la liberté morale, le sentiment du devoir et le besoin de l'action, même — ou surtout — le sentiment religieux, et qui, par l'idéalisme le plus sublimé, mènent au pur *Credo* de l'anarchie. Ensuite ils seront frappés de voir monter à la vie une jeunesse recueillie, austère, rebelle aux sots plaisirs d'autrefois, et de remarquer peut-être, ainsi que moi, comme cette jeunesse touche à cette heure au catholicisme, si j'ose dire, en un point tangentiel. Elle vient de loin, elle vise toute autre chose que le christianisme : mais elle l'effleure, au passage elle s'imprègne pour quelque temps de son atmosphère.... Qui sait si ce Génie, ce Héros qu'appelle de ses soupirs ardents, qu'annonce presque le jeune précurseur, était chrétien ; si ce Christ, dont il salue par métaphore la résurrection, était vraiment le Christ, qui sait si cette jeunesse tourmentée et avide ne s'arrêterait pas à l'écouter? Qui sait s'il n'est pas temps encore de la saisir et de la faire tomber à genoux ? Aussi bien, tout ce que l'*Idéalisme intégral* démolit, c'est ce que le christianisme fait profession de haïr : la thèse absurde et néfaste de l'égalité pour tous, l'abjecte démocratie, le règne du nombre, le matérialisme et la concurrence vitale en morale, le socialisme collectiviste en politique, le naturalisme en littérature, et le scepticisme et toutes les formes de dilettantisme ou d'intellectualisme ; ce qu'il redoute le plus, le positivisme agonisant, pour retarder l'aurore des temps nouveaux, c'est « l'esprit païen » et « l'esprit juif ; » enfin,

ce qui inspire à M. Pujo ses pages les plus émues, sinon les plus belles, c'est cette foi chrétienne qui donne à l'enfant « sa première âme, » qui plus tard « lui reste toujours si chère, qui le pénètre encore profondément après la rupture, vers laquelle il se tournera souvent sans pouvoir en oublier le regret. »

D'ailleurs, après les romantiques allemands, Schlegel et surtout Novalis, auxquels M. Pujo doit, avec ses premières notions d'idéalisme, un peu de ces pensées nuageuses que hait le clair soleil de France, c'est Maurice de Guérin qui a été son initiateur.... Rien de plus intéressant, je le répète, que de suivre chez ce tout jeune homme très sincère « le travail fait pour se reconnaître et se dégager en face de son temps, » que de voir comment, grisé pour avoir bu à la philosophie allemande, mais portant en lui le parfum du catholicisme des premières années, il s'engage d'abord, à la suite de Kant, à de transcendantes critiques d'esthétique, puis très vite, souffrant comme toute la jeunesse d'aujourd'hui de l'affreux désarroi moral où nous sommes, égaré comme les autres pour avoir fui la nécessaire contrainte d'un dogme rigide, mais pressé de ce besoin d'avoir une foi pour répondre à toutes les questions de son esprit et à toutes les aspirations de son cœur, suivant J.-J. Rousseau sans le savoir, il écrit ces poétiques morceaux : *les Étapes*, *la Jeunesse libre*, *Avant les héros*, *la Résurrection du Christ*, où il demande et attend avec confiance de la libre expansion du sentiment, « affranchi de toute loi, » cette renaissance du monde qu'il appelle, après Schiller, le « Règne de la grâce. » Ainsi se pare d'un nom poétique la hideuse Anarchie.

Livre d'un sentimental sans doute, d'un artiste, d'un rêveur, — et d'un révolté ; livre qui, par cela même, aura prise sur l'âme des adolescents ; livre curieux certainement et que liront, — non sans émoi, — tous ceux qu'inquiète l'avenir des générations de demain.

GABRIEL AUDIAT.

Mélanges financiers, par RAPHAËL-GEORGES LÉVY. Paris, Hachette, 1894, in-16 de IX-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Monnaie, le crédit et le change, par A. ARNAUNÉ. Paris, Alcan, 1894, in-8 de III-402 p. — Prix : 7 fr.

Bimétallisme et monométallisme, par Mgr WALSH, archevêque de Dublin, traduit par A. CHABRY. Paris, 8, rue François Ier, s. d., in-12 de XXXIV-80 p. — Prix : 1 fr.

La Question monétaire, par LÉON POINSARD. Paris, Giard et Brière, 1895, in-18 de VII-292 p. — Prix : 3 fr.

Le Libre-échange monétaire, par le comte ROCHAÏD. Paris, Guillaumin, 1895, in-8 de 207 p. —Prix : 3 fr. 50.

C'est une sorte de philosophie des questions financières que M. Raphaël-Georges Lévy a voulu esquisser en réunissant diverses études

sur la banque et le régime monétaire, sous le titre de *Mélanges financiers*. Aussi tous les esprits cultivés prendront-ils intérêt à ces pages écrites avec une compétence indiscutable et une élégante clarté. On y verra le bien qui doit être dit de la spéculation, trop souvent confondue avec le simple pari ou le jeu : on reconnaîtra le rôle normal qu'elle joue dans le mouvement de la production et des échanges. Spéculer, c'est-à-dire essayer de prévoir les mouvements des prix, n'est pas, d'ailleurs, le fait du seul banquier. Celui-ci exerce un négoce tout aussi légitime, tout aussi utile que beaucoup d'autres, mais qui exige bien plus de connaissances et de tact, le commerce des capitaux. Il les recueille et les distribue. S'il s'agit de banques de dépôt, leur mission particulière impose des règles rigoureuses afin de pouvoir faire face aux remboursements à vue. Des associations financières, opérant principalement avec leurs capitaux propres, sous forme de sociétés par action ou en nom collectif, n'auront pas, au contraire, à s'interdire des placements plus hardis et prêteront leur appui aux créations d'entreprises nouvelles. Quant aux banques, qui font, sous le nom de billet de banque, un emprunt gratuit à la circulation, elles sont toutes, plus ou moins étroitement, surveillées par l'État. Il n'est guère de pays où l'émission des billets de banque soit absolument libre. Mais aucune mesure gouvernementale ne saurait maintenir longtemps sa valeur à un billet qui ne serait pas échangeable, à la volonté du porteur, contre des espèces. Une circulation monétaire dépréciée, que la dépréciation provienne du papier-monnaie ou d'un métal dont la valeur réelle a baissé, voilà qui explique les oscillations extrêmes du cours du change. Il en résulte parfois une sorte de prime temporaire à l'exportation, dont profitent aujourd'hui, par exemple, certains producteurs de l'Inde, de l'Espagne, et que dénoncent les protectionnistes. Faut-il, pour y remédier, rétablir la libre frappe de l'argent? M. Raphaël-Georges Lévy fait apercevoir que ce serait une folie. Mais il juge pareillement déraisonnable de prétendre mettre, de suite, l'univers entier au régime monométalliste or. Il indique quelle serait la vraie solution théorique du problème monétaire : permettre la libre circulation des deux métaux, l'État ne fixant aucun rapport de valeur entre eux et se contentant de certifier le poids et le titre des espèces monnayées.

— C'est la condition du change sur l'étranger qui dénonce, avec certitude, l'état de la circulation et la valeur de l'organisation métallique ou fiduciaire d'un pays. Voilà quelle est la conclusion générale du livre, *la Monnaie, le crédit et le change*, où M. Arnauné, reprenant de remarquables leçons faites à l'École des sciences politiques, décrit le système monétaire et le mécanisme des échanges chez les principales nations contemporaines ; de ces faits il dégage des principes généraux. Une étude d'ensemble sur les instruments et le mécanisme de la circulation

(monnaie, effets de commerce, changes) précède une double série d'enquêtes. Les premières sont relatives aux systèmes de monnaies métalliques, en France, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, dans l'Indo-Chine, où règne le monométallisme à base d'argent. Puis on passe aux systèmes de circulation fiduciaire. On trouvera dans ces pages des renseignements précis sur les conditions de l'émission du billet de banque, les conséquences du cours forcé, les services rendus par les chèques et les chambres de compensation, le gage enfin sur lequel repose la circulation fiduciaire. On comprendra, ce que beaucoup d'honnêtes gens oublient aujourd'hui, qu'une circulation dépréciée est un grand mal pour le pays qui la subit.

— A ceux qui s'étonneraient de voir un prince de l'Église publier une interview sur la question monétaire *(Bimétallisme et monométallisme)*, Mgr Walsh répondrait qu'il prend en main les intérêts de la population rurale d'Irlande. Si les produits agricoles sont de plus en plus dépréciés, si les annuités que paient les cultivateurs, soit comme locataires, soit comme acquéreurs du sol, leur pèsent d'un poids de plus en plus lourd, la principale cause du mal n'est-elle pas l' « appréciation » de l'or qui a entraîné l'abandon du bimétallisme ? Qu'un accord international permette de reprendre la libre frappe de l'argent et les prix se relèveront : la situation des débiteurs sera sensiblement allégée. L'archevêque de Dublin ne cache pas son indignation contre l'aveuglement et la dureté des monométallistes, qui s'obstinent à repousser de pareils bienfaits.

— M. Poinsard étudie, lui aussi, dans *la Question monetaire*, les causes et les effets de la crise monétaire. Il les analyse avec une méthode rigoureuse et une grande étendue d'informations. Il montre que le système qui convient à un pays donné est déterminé par l'ensemble de la constitution sociale de ce pays, et que, par suite, le monométallisme or, qui s'adapte parfaitement aux besoins de la Grande-Bretagne, ne saurait être le régime normal de toutes les nations. L'or et l'argent ont leur rôle à jouer dans la circulation monétaire du globe. Afin de donner à la circulation internationale une base régulière et fixe, M. Poinsard propose aux divers États de s'entendre pour frapper des écus internationaux d'argent. Ils seraient émis, en quantité limitée, par chaque gouvernement, et reconnus équivalents aux monnaies d'or, sur la base du rapport de quinze et demi d'argent pour un d'or. Sans doute, on ne rendrait pas ainsi au métal blanc son ancienne valeur, ce qu'il serait chimérique de poursuivre. Mais pourtant on étendrait sa circulation, et puis l'on faciliterait l'établissement de relations régulières entre pays à étalons différents. — Cette solution présenterait des avantages certains; ce qui est douteux, c'est que les grands États s'unissent en un pareil accord.

— La principale des études économiques que réunit le comte Rochaïd, sous le titre de : *Le Libre-échange monétaire*, après les avoir données

à divers journaux ou revues, est consacrée à la question monétaire. Il y montre que la France ne doit pas renoncer, dans l'intérêt des *silvermen*, à la situation privilégiée que lui fait son excellente circulation monétaire. Ce serait un crime de lèse-patrie de jeter à travers le monde le solde d'or que nous envient nos voisins. L'avenir appartient aux louis d'or, et nous pourrions, par des conventions intelligentes avec la Russie et les autres grandes nations, en faire une monnaie vraiment internationale. Voilà de sages conseils, et bienfaisants, en somme, malgré leur apparente dureté. On ne lutte pas impunément contre la nature des choses ; et qui peut prévoir les longues conséquences douloureuses qu'entraîneraient des mesures artificielles pour réhabiliter le métal argent?

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Origine des Aryens et l'homme préhistorique ; *exposé de l'ethnologie et de la civilisation préhistoriques de l'Europe*, par ISAAC TAYLOR. Trad. de l'anglais par HENRY DE VARIGNY. Paris, Battaille, 1895, in-18 de 332 p. avec 40 fig. — Prix : 6 fr.

Après avoir fait l'historique de la question aryenne, M. Taylor résume toutes les notions propres à en faire connaître l'état actuel et s'appuie tour à tour sur la philologie, sur l'anthropologie et sur les découvertes archéologiques. Il se rallie, pour le fond, au système de Schrader et prend position avec lui, parmi les partisans de l'origine européenne des Aryens et des langues aryennes. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le vif de la discussion ; mais voici, en quelques mots, la thèse de l'auteur.

La philologie comparée nous apprend que les Aryens, avant leur séparation, étaient des pasteurs nomades, dont la vie se passait à errer sur des chars, accompagnés de leurs troupeaux. Le tableau de leur civilisation concorde assez exactement avec celui que les archéologues ont tracé de l'Europe préhistorique, à l'époque de la pierre polie. On peut donc espérer retrouver les Aryens parmi les Européens primitifs. Mais il y avait plusieurs races humaines en Europe, à l'époque de la pierre polie. M. Taylor les ramène à quatre types principaux, qui, d'après lui, représenteraient les Ibères, les Ligures, les Teutons et les Celtes de l'histoire. Après avoir exposé les raisons qui doivent faire exclure de la famille aryenne les Ibères, les Ligures et les Teutons, M. Taylor se prononce en faveur des Celtes. Sous ce nom, il désigne une grande race brachycéphale, aux cheveux blonds, aux yeux clairs, qui, à l'époque néolithique, aurait occupé l'Europe centrale et se rapprocherait plus que les Teutons, simplement « aryanisés, » de l'état de civilisation propre aux Aryens. Cette race serait encore représentée par les Danois et par les Lithuaniens. L'auteur remarque que, dans toutes les langues aryennes, ce sont les langues teutonnes qui s'écartent le plus du

type primitif, tandis que le lithuanien s'en rapproche plus même que le sanscrit. Les Lithuaniens auraient donc les droits les plus sérieux à représenter la race aryenne. Ces rapprochements sont ingénieux, mais ils ne créent pas l'évidence scientifique. L'anthropologie de l'époque néolithique ou de la pierre polie est beaucoup plus compliquée que cela, et personne ne peut dire ce qu'est devenu le type aryen — en supposant qu'il ait existé — au milieu de tous les mélanges qui se sont produits depuis.

Croyant saisir des rapports entre le lithuanien, langue semi-inflexionnelle, et le finnois, langue semi-agglutinative, M. Taylor conclut que l'aryen primitif a pu naître d'un dialecte ouralo-altaïque. C'est une hypothèse encore plus fragile que les précédentes.

La preuve de l'origine européenne des Aryens reste donc à faire. En attendant, les efforts accomplis dans ce sens ont montré les points faibles de la thèse contraire et posé la question sur un terrain nouveau, très curieux à explorer. Tous ceux qui s'intéressent aux origines européennes liront avec profit ce livre rempli de documents puisés aux meilleures sources, et dont M. de Varigny nous a donné une élégante traduction. Il y a cependant quelques imperfections à signaler. A l'époque paléolithique, la Somme n'a jamais coulé à trois cents pieds au-dessus de son cours actuel (p. 18). La date de vingt mille ans, attribuée à l'époque néolithique (p. 57), est tout à fait arbitraire. L'argent et l'or furent certainement connus en Gaule et chez les Celtes antérieurement au IVe siècle (p. 137), et même au Ve siècle avant notre ère (p. 143). Le crâne suédois de Stægenæs ne vient pas d'un Kjoekken-Mœdding (p. 104). Page 218, il faut lire Grenelle au lieu de Grenoble. Enfin, la conquête de l'Égypte par un nommé Hycksos (p. 160) est une énormité, dont l'auteur est sans doute bien innocent, mais qu'il ne fallait pas laisser passer.

ADRIEN ARCELIN.

Dieu dans ses œuvres. *Le Monde des plantes et ses merveilles*, par l'abbé PIOGER. Paris, Haton, 1895, gr. in-8 de 382 p., 62 grav. — Prix : 4 fr.

Merveilles de la nature, par A. BREHM. *Le Monde des plantes*, par PAUL CONSTANTIN, 1er fasc. Paris, J.-B. Baillière, 1894, gr. in-8 de 192 p., avec de nombr. grav. — Prix : 3 fr.

Si le titre et l'objet de ces deux ouvrages sont à peu près les mêmes, l'idée qui les domine est fort différente. L'un et l'autre rentrent dans ces œuvres de vulgarisation qui, à notre époque, mettent à la portée de tous les notions les plus indispensables des connaissances de l'esprit humain. Et tout ce qui concerne les sciences naturelles attire dès l'abord les efforts des écrivains. Tous deux s'occupent des plantes, mais encore avec un caractère un peu dissemblable.

Le premier expose les principes, donne les éléments de la botanique et conduit les novices dans cette science en quelque sorte par la main. Successivement il examine ce qui concerne les organes de la nutrition des végétaux et ceux de leur reproduction dans deux parties, dont les derniers chapitres auraient mieux été classés à part. Ils s'occupent en effet des particularités des plantes, comme leur sommeil, leur utilité, leur géographie, etc. Il termine par l'étude des diverses classifications des savants. C'est donc un ouvrage élémentaire. Mais ce que l'auteur a voulu dans son travail, c'est faire ressortir l'action de la Providence, qui se manifeste en toutes ses œuvres, peut-être même davantage dans les plus petites, dans celles qui nous frappent à chaque instant les yeux.

— Sans être hostile aux idées religieuses, l'auteur du *Monde des plantes* se place sur le terrain exclusif de la science naturelle, et comme tant d'autres ouvrages de science, en dehors ou à côté de l'idée de Dieu. Il se contente d'exposer les faits sans remonter à leur cause première. Sous le titre du *Monde des plantes*, l'ouvrage de M. Constantin formera une série spéciale dans l'adaptation française des merveilles de la nature que Brehm a entreprise, et elle y fait bonne figure. Jusqu'à présent il n'y avait été question que de la terre, de l'homme et des animaux de divers ordres ; avec le présent recueil on entre dans l'étude des végétaux. Œuvre de vulgarisation bien entendue, cet ouvrage présente, en un classement méthodique, les diverses familles dont se compose ce monde. Ce n'est point, comme tout à l'heure, l'enseignement des débuts, et l'explication des diverses parties d'une plante et du rôle qu'elles jouent dans son organisme. Ce n'est plus le premier livre du commençant, mais le guide qui le dirige aussitôt après et le fait entrer avec intérêt dans les premières difficultés de la science. Après avoir successivement rappelé les caractères généraux des diverses divisions, tribus, familles et groupes reconnus par les savants, l'auteur arrive aux genres et aux espèces, qu'il décrit par échantillon, mais d'une manière bien suffisante pour son sujet. En effet, pour chacun, l'auteur suit une méthode logique et claire, exposant successivement les caractères qui personnifient la division dont il s'occupe, la distribution géologique et géographique qui lui convient, les propriétés qui leur ont été reconnues, et enfin les usages auxquels ces plantes se prêtent. Il se dégage de tout cet ensemble bien coordonné un intérêt réel.

Dans les deux ouvrages, des gravures nombreuses ornent le texte. Les unes font saisir des détails et par conséquent aident à l'enseignement, les autres présentent des paysages et certains tableaux de la nature, qui facilitent la lecture et soutiennent l'attention. G. DE SENNEVILLE.

Leçons de chimie, par V. Gautier et G. Charpy. Paris, Gauthier-Villars, 1894, gr. in-8 de IX-480 p. — Prix : 9 fr.

Cette seconde édition des Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales, rédigées avec le désir de présenter la chimie comme une science et non comme un amas de faits et de recettes, est très sensiblement différente de la première. L'ouvrage reste divisé, comme il l'était d'abord, en deux parties consacrées, la première, aux généralités, c'est-à-dire à l'étude des principes que les auteurs s'appliquent à séparer des spéculations hypothétiques; la seconde, aux métalloïdes; s'il n'est pas question des métaux, c'est que le programme développé dans ce livre ne les comprend pas. On saura gré aux auteurs qui avaient adopté la notation et la nomenclature atomique dans la première édition, avant même que l'usage en eût été rendu obligatoire dans l'Université, d'avoir cependant conservé la notation en équivalents, de manière que l'on ait à la fois sous les yeux les symboles des corps et les réactions représentés par les deux méthodes. D'ailleurs, pour profiter du principal avantage de la notation atomique, qui « est de donner à tous les composés gazeux des formules correspondant à un même volume, » dans la plupart des formules où il entre des corps simples, ceux-ci figurent par leur poids moléculaire et non par leur poids atomique, à l'exception toutefois des corps dont on ignore la densité de vapeur. On trouvera dans ce beau livre, orné de quatre-vingt-douze gravures, d'importants développements sur les procédés actuellement employés dans l'industrie. La plupart des faits exposés dans l'étude des métalloïdes ont été pris dans les Mémoires originaux dont l'indication est donnée à la fin de l'ouvrage. Les travaux si remarquables de M. Moissan sur le fluor, la préparation du bore pur, la reproduction artificielle du diamant et la haute température développée dans le four électrique, ont été mis à profit. Enfin, dans les formules représentant des réactions, on trouve au-dessus du symbole de chaque corps simple ou composé une lettre indiquant sous quel état se trouve le corps considéré. C'est une heureuse innovation qui permet de condenser simplement des renseignements utiles. Ces Leçons de chimie seront précieuses à la classe particulière de lecteurs à laquelle elles sont destinées. H. Courbe.

L'Écriture et le caractère, par J. Crépieux-Jamin. 3e édit. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 442 p., avec 223 fig. — Prix : 7 fr.

En 1888, quand parut la première édition de ce livre, destiné à faire suite, avec des vues plus complexes et plus novatrices, au *Traité pratique de graphologie* du même auteur, le *Polybiblion* en rendit compte; il y trouva des considérations générales élevées, des théories originales, les unes mûres, d'autres prématurées, de très intéressantes recherches sur

l'histoire de la graphologie et jusqu'à une méthode nouvelle tendant à transformer, sinon à révolutionner, la science « caractérologique » de l'écriture. Aujourd'hui, après des traductions en plusieurs langues, une troisième version de cet ouvrage nous est offerte avec un véritable luxe typographique, marqué surtout par l'abondance et la netteté de reproduction des figures ; ces dernières, du nombre antérieur de cent quarante-six, passent à celui de deux cent vingt-trois, grâce à la libérale contribution de M. A. Bovet, dont la magnifique collection d'autographes s'est ouverte toute grande au profit de l'ouvrage et de ses futurs lecteurs. Les additions du texte sont, de leur côté, considérables, et il en est une qui les prime toutes en intérêt et suffirait à motiver l'acquisition du livre pour quiconque le possède déjà dans sa forme ancienne ; nous voulons parler d'une étude intitulée « le portrait graphologique. » Malheureusement, ici comme ailleurs — mais en y prenant beaucoup moins de place, — se montre la méthode personnelle de l'auteur, qui, n'ayant pas atteint son expression définitive, sera, nous le craignons, déconcertante pour l'élève. D'autres chapitres sont inédits, tels que la Graphologie expérimentale, — l'Esprit de la graphologie, — la Souveraineté de l'intelligence, — la Monographie de l'écriture inégale.

Chacun pourra tirer parti de la lecture de cet ouvrage, le graphologue expérimenté en y apportant un contrôle attentif, le néophyte en s'inspirant des grandes lignes de ce travail sans négliger dans la pratique la doctrine simple et précise de Michon, édifiée sur un terrain d'une indéniable solidité. On y suivra d'un œil curieux les tendances réformatrices de M. Crépieux-Jamin, qui s'efforce de supprimer les signes particuliers (pourquoi? on n'en éprouvait pas le besoin) et en même temps de compliquer l'interprétation des signes généraux, confiant qu'il est dans la rigueur scientifique de formules de son invention basées sur le degré de supériorité du « scripteur. » L'exposé de ces recherches ne nous laisse pas indifférents, puisqu'il nous révèle la direction de travaux d'un ordre nouveau, mais on peut s'étonner qu'il ait déjà sa place dans un ouvrage didactique sur le même pied que beaucoup d'acquisitions définitives ou tout au moins incontestées. Cette remarque n'exclut point la large part d'éloge acquise à un zélé chercheur, qui a souvent des vues originales fort ingénieuses et toujours un style attrayant. L. V.

BELLES-LETTRES

Contes populaires inédits de la vallée du Nil, traduits de l'arabe parlé par S. E. Yacoub Artin-Pacha. Paris, Maisonneuve, 1895, in-16 de 284 p. — Prix : 5 fr.

Un trente-deuxième volume vient de s'ajouter aux livres si curieux qui forment la collection publiée par M. Maisonneuve sous ce titre : *Les*

Traditions populaires de toutes les nations. Cette fois S. E. Yacoub Artin-Pacha nous transporte dans la vallée du Nil. Il a rencontré là les contes qu'il a classés en cinq groupes : I. Contes persans, indiens, aryens de l'Est ; II. Aryens du Nord, européens, grecs, romains ; III. Sémitiques, arabes, juifs, berbères ; IV. Africains, nègres, Soudan oriental ; V. Égyptiens autochtones. Là, comme toujours, nous retrouvons parfois des données répandues chez bien des peuples. Le premier récit a le même fond que notre fabliau *De trois femmes qui trouvèrent un anneau*, sujet bien redit dont l'étude a fourni au savant Liebrecht tout un chapitre de son *Zur Volkskunde (von der drei Frauen*, p. 124). *Le Pot enchanté* a une ressemblance avec *Cendrillon*. Le conte IX a des parallèles nombreux : dans le livre du *Comte Luconor*, exemple XXVI; dans le *Libro de los Exemplos*, exemple LXIX ; dans les contes siciliens de Pitrè *Li tre rigordi*, tome III, p. 391 ; dans le *Rondallayre* de Marpons y Labros, tome III, p. 70 ; dans *Fiore di virtù*, cap. V ; dans les *Historiettes* d'Étienne de Bourbon, p. 81. Le conte XIV, *Malice des femmes*, offre quelque chose de la situation que présente l'*École des maris*. Molière s'était sans doute inspiré de la nouvelle III, de la troisième journée du *Decaméron ;* cette nouvelle a-t-elle la même source que celle du conteur égyptien ? Les ressemblances sont ailleurs plus vagues ; certaine bague magique a les mêmes propriétés que la fameuse lampe d'Aladin. La substitution de petits chiens à des enfants qui venaient de naître peut rappeler le début du *Chevalier au cygne* et quantité d'autres romans. L'auteur a, de son côté, renvoyé plusieurs fois à des récits d'Hérodote. Yacoub Artin-Pacha narre les contes recueillis par lui, d'une manière si agréable qu'on ne saurait se décider à le blâmer d'avoir donné à ces récits une forme que les folkloristes scrupuleux trouveront peut-être trop littéraire. Th. P.

Anthologia latina, *sive Poesis latinae supplementum*. Ediderunt Franciscus Bücheler et Alexander Riese. Pars prior, fasciculus I. Leipzig, Teubner, 1894, in-12 de xlvii et 372 p.

Il y a vingt et trente ans, ce volume, supposé connu, aurait pu trouver un accueil empressé auprès d'une catégorie très particulière de lecteurs français, je veux parler des élèves de nos collèges à qui l'on demandait alors de composer des vers latins. Ici, en effet, on en rencontre de tous les mètres et sur toutes sortes de sujets, depuis les plus sérieux jusqu'aux plus frivoles, pour ne pas dire les plus grivois : vers d'ailleurs médiocres en général, et même au-dessous du médiocre. L'éditeur lui-même, M. Riese, estime que l'enseigne consacrée : *Anthologia*, est beaucoup trop flatteuse pour une collection d'un pareil acabit.

On a dû renoncer à classer ces miettes poétiques, soit d'après leur date (difficile ou même impossible à préciser), soit d'après leur contenu

(souvent extrêmement varié). La plus grande partie est tirée du *Codex Salmasianus* (10318 du fonds latin de notre Bibliothèque nationale). M. Riese ne se contente pas de nous donner l'histoire de ce manuscrit, ainsi que de ceux dont il a entrepris ou fait entreprendre par d'autres la collation : il essaie de remonter jusqu'aux origines du recueil lui-même, qui paraît avoir vu le jour sur la terre africaine, peu de temps avant l'expulsion des Vandales par Bélisaire, et de nous renseigner dans la mesure du possible sur les auteurs dont nous avons ici les bizarres productions. Les articles que cet estimable érudit a publiés dans le *Jahresbericht* de Bursian de 1873 à 1881 sont les garants de la compétence qu'il a apportée dans l'exécution de sa double tâche de bibliographe et de critique.

Malgré son étrangeté ou plutôt à cause de cette étrangeté même, l'orthographe originale du texte est à remarquer : on y surprend des transformations qui ont constitué depuis autant de règles phonétiques de notre langue (par exemple *cauculus* pour *calculus*, comme *autre* venant d'*alter*) ou qui sont faites pour réjouir les ennemis jurés de certaines de nos « grafies » actuelles (par exemple, *elefans*, *limfa*, *ospes*, etc.).

C. Huit.

Dans les couloirs du Vatican, par Guy de Pierrefeu. Paris, Dentu, 1895, in-12 de xiv-412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage ne répond à son titre que dans les toutes dernières pages. En réalité, c'est un roman, continuation catholique du livre de M. Zola sur Lourdes, et contre-partie du voyage à Rome du célèbre romancier.

On sait que M. Zola met en scène à Lourdes un prêtre venu avec une jeune infirme, Mlle de Guersaint. Celle-ci obtient sa guérison, mais ce miracle, expliqué par je ne sais quelle vertu hypnotique, est pour ce prêtre étrange une cause d'incrédulité. M. de Pierrefeu prend ce prêtre au sortir de Lourdes, il le conduit à Rome avec sa jeune amie dont il devient amoureux. La jeune fille, sur le conseil du Pape, se dérobe en entrant dans un couvent où elle meurt. Le prêtre coupable, ballotté entre les insinuations de M. Zola retrouvé à Rome et la vigoureuse argumentation du procurateur des sulpiciens, finit par se convertir devant le lit de mort de la miraculée.

Le style de ce roman est médiocre, mais l'intrigue est bien conduite; il y a des pages où la passion est peinte avec vigueur. La lecture en est intéressante. Toutefois les argumentations sont trop longues. Je doute d'ailleurs que le P. Captier, que l'auteur appelle je ne sais pourquoi Cartier, car il le désigne très clairement, voulût prendre à son compte tous les raisonnements qu'on lui attribue. Les intentions de l'auteur sont excellentes. Néanmoins la situation qui forme le nœud de l'intrigue est si délicate que nous n'oserions conseiller de mettre ce livre en toutes mains.

Une deuxième partie très courte, en forme d'appendice, rappelle seule le titre du volume. Elle contient des notes soi-disant confidentielles sur les cardinaux, les nonces, les souverains de l'Europe, etc. On a évidemment compté sur ces bavardages pour le succès du livre. Beaucoup de lecteurs y chercheront des scandales qu'ils n'y trouveront pas.

Ces notes n'ont d'ailleurs aucune autorité. On y rencontre des indiscrétions dont les hommes politiques du Vatican sont certainement incapables. Nous ne pouvons y voir que des racontars recueillis ou imaginés par quelque journaliste. D. V.

La Poésie au moyen âge, leçons et lectures par Gaston Paris. Deuxième série. Paris, Hachette, 1895, in-12 de xv-267 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume forme la deuxième série des études que M. Gaston Paris consacre au moyen âge. Il débute par une leçon d'ouverture faite au Collège de France, prenant notre antique littérature à l'avènement de Louis VI et la conduisant jusqu'à la fin du règne de Philippe II. M. Gaston Paris expose magistralement ce que fut cette période et nous montre l'irradiation de nos chansons de geste sur toute l'Europe. A chaque instant des aperçus lumineux, émis souvent avec d'heureuses images qui donnent comme un corps à des pensées abstraites et les rendent plus visibles, émaillent ces belles pages. Ce ne fut pas la seule fois que la France exerça une si puissante action. Au temps de Louis XIV, notre littérature ne fut pas moins expansive. En songeant à ces deux glorieuses phases, M. Paris termine ce discours par ces excellentes paroles : « C'est par l'intelligence et l'amour de son passé qu'une nation s'assure le mieux de son avenir. Si deux fois nos pères ont été les instituteurs et les exemples de l'Europe, c'est qu'ils ont été dignes de l'être; à nous de nous rendre dignes d'eux » (p. 44).

A cette leçon d'ouverture en succède une sur l'esprit normand en Angleterre, où Guillaume le Conquérant porta les idées françaises, non sans quelques traces de la nationalité des compagnons de Rollon. De l'esprit normand nous passons à l'influence des contes orientaux dans la littérature du moyen âge. Cette influence, on le sait, a été niée par M. Bédier. Mais avec beaucoup de raison, suivant nous, M. Paris ne se déclare pas convaincu par les arguments du récent critique (de la page 75 à la page 109 et aux notes, page 265). L'examen des contes orientaux est suivi d'une étude sur la tradition du mari aux deux femmes. Il s'agit de ce comte de Gleichen dont, à Erfurt, on montre la tombe : il y est représenté couché entre deux épouses qu'il aurait eues simultanément (Voir, à ce sujet, Camerarius, *Méditations historiques*, vol. II, liv. II, p. 152). M. G. Paris, qui explique très bien que le prétendu bigame ne fut sans doute qu'un veuf remarié, rattache cette légende au roman de Giles de Trassignies et au lai d'Eliduc, si bien conté

par Marie de France. Ce ne fut pas seulement en Allemagne, comme le dit M. G. Paris, qu'on essaya de mettre en scène l'histoire de Gleichen ; un de nos vieux poètes, Hardy, a fait sur cette donnée sa tragi-comédie d'*Elmire*.

Après la légende du mari aux deux femmes, M. G. Paris nous parle de la parabole, tant de fois redite, *les Trois Anneaux*, qui a fourni à Lessing sa pièce de *Nathan le Sage*. Ensuite, dans une autre leçon, nous passons à une question qui intéressera tous les lecteurs de Dante. Qui était ce docte Siger dont la dialectique charmait les écoliers de l'Université de Paris ? Le savant professeur nous apprend que ce fut Siger de Brabant. Mais comment Dante, que M. Paris lave complètement de l'accusation d'hérésie, qui pour double idéal voulait l'unité de foi dans l'Église comme l'unité de gouvernement dans l'État (p. 180), comment Dante a-t-il, dans son Paradis, placé, parmi les saints docteurs, un homme dont les doctrines étaient plus que suspectes ? C'est une question que M. Paris tente d'éclaircir. Le grand Florentin avait parfois, du reste, de singulières indulgences : n'a-t-il pas aussi admis, entre les bienheureux, Cunizza, la sœur fort dépravée d'Eccellino II ?

Le volume se termine par deux discours d'ouverture, l'un sur la littérature française au XIVe siècle, l'autre sur cette même littérature au siècle suivant. M. Gaston Paris nous montre comment sous Charles VII, sous Louis XI, de chevaleresque elle devint bourgeoise : « L'idéal du moyen âge a presque entièrement péri, dit-il ; avant de disparaître, cet idéal a produit en Jeanne d'Arc une figure réelle qui dépasse en pureté comme en splendeur toutes celles qu'il avait inspirées aux imaginations. Mais le siècle qu'elle illumine la comprit à peine. On la voit prendre sans regret, on la laisse périr sans même essayer de la sauver ; elle était déjà un anachronisme.... Pendant qu'elle luttait et pendant qu'elle mourait, ce « gentil duc d'Orléans, » qu'elle souhaitait si ardemment tirer de sa captivité anglaise, prenait cette captivité assez légèrement, et, tout occupé à travailler gracieusement ses aimables rimes, ne trouvait pas le temps d'envoyer à son martyre le salut de la poésie. Pas une parole vraiment émue ne tomba d'une plume française à propos de la plus sublime et de la plus touchante incarnation du génie français » (p. 215). La parole émue qui fit défaut aux contemporains de la Pucelle ne manque pas à M. Gaston Paris ; c'est à regret que, faute d'espace, nous renonçons à donner une belle page dans laquelle il achève de glorifier Jeanne. M. Gaston Paris n'est pas seulement un grand savant, il est poète aussi, — sans le savoir peut-être, — on le reconnaît à bien des comparaisons justes et brillantes; et à cette rare alliance de la science et de l'imagination, qui éclaire la science, mais ne l'égare pas, sont dues la chaleur, la vie, qui circulent dans tout le volume dont nous avons parlé trop brièvement.

TH. P.

La Poesia giovanile e la canzone famosa di Guido Cavalcanti, studî di Giulio Salvadori, col testo dei sonetti vaticani e della canzone e due fac-simile. Roma, Società editrice Dante Alighieri, 1895, gr. in-8 de 140 p.

Dante appelait Guido Cavalcanti le premier de ses amis, et l'on se souvient du charmant sonnet qu'il lui adressait : *Guido io vorrei....* C'en serait assez pour recommander la mémoire de Cavalcanti. Mais par lui-même et privé des glorieux rayons que jette sur lui l'auteur de la *Divina Commedia*, il mérite toute l'attention de la critique littéraire. Sans doute, jusqu'ici il n'a pas été oublié, mais il n'occupait pas la haute place dont il est digne et que lui assigne le remarquable travail de M. Giulio Salvadori. Cet écrivain nous donne d'abord d'amples détails biographiques sur le vieux poète : il nous le montre à la fois studieux et chevaleresque dans cette Florence dont un troubadour a fait un si brillant portrait. Il nous dit quels étaient ses livres favoris, l'influence qu'exercèrent sur lui le roman de la Rose et, dans un autre ordre d'idées, les œuvres philosophiques d'Aristote et des Arabes. La découverte de nombreux sonnets trouvés au Vatican permet à M. Salvadori de nous faire connaître la jeunesse et les premières productions de Guido Cavalcanti. Il passe ensuite à l'examen approfondi d'une canzone célèbre dont le titre indiquerait plutôt une élucubration métaphysique que de tendres vers : *De la nature, des mouvements et des effets d'amour (Della natura, dei movimenti e degli effetti d' amore).* Dans sa plaquette — pourquoi ne pas lui avoir donné l'aspect d'un volume ? — M. Salvadori reproduit cette canzone fameuse, et les sonnets découverts au Vatican dont il semble bien prouver l'authenticité. Deux fac-similés et un glossaire des mots vieillis enrichissent cette publication, qui se recommande à tous ceux qu'intéresse l'ancienne littérature italienne. Poggiardo.

HISTOIRE

La Rome d'aujourd'hui, par M. Henri Joly. Paris, Dentu, 1895, in-12 de vi-265 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le récit d'un voyage à Rome au printemps de 1894. M. Joly est bien connu comme écrivain et comme philosophe. Il a de plus été candidat républicain libéral aux dernières élections. Ayant échoué, grâce aux manœuvres de l'administration, plus hostile encore aux catholiques ralliés qu'aux monarchistes, il est allé se remettre de ses ennuis dans la Ville éternelle. M. Joly a fait ce voyage en observateur et en politique. Il met bien en relief le caractère italien à la fois religieux et révolutionnaire, plein d'aspirations contradictoires, à ce point que le roi Humbert, usurpateur des biens du Saint-Siège, s'inquiétait de faire bénir ses troupes par le Pape et imaginait dans ce but une ruse qui fut

éventée. M. Joly a vu les plus hauts personnages de l'Italie et a recueilli de singulières réflexions. C'est ainsi que M. Crispi, lui parlant de l'Empire, ajoutait avec une bonhomie quelque peu ironique : « Vous n'aviez pas alors la liberté politique, mais vous étiez peut-être plus libres qu'aujourd'hui. »

M. Joly a eu l'honneur d'être reçu par le cardinal Rampolla, puis par le Souverain Pontife, et de les entendre traiter des affaires de France. Il paraît résulter des déclarations qui lui ont été faites que l'intention du pape Léon XIII n'est pas tant la séparation du parti catholique et des partis monarchiques que la formation d'un grand parti conservateur républicain dans lequel se fondrait le parti catholique. L'espoir nourri par Sa Sainteté serait de gagner le corps électoral et d'arriver par lui à réformer la législation et le personnel gouvernemental.

C'est bien ainsi que nous avions compris dès les premiers temps les instructions du Saint-Siège, mais nulle part nous ne les avions vues aussi bien expliquées. Le succès d'un tel plan amènerait évidemment la pacification religieuse. La difficulté est de trouver le mot qui agira sur les foules. MM. Lamy et Gaston David ont essayé en vain d'y réussir. Avec le suffrage universel et le peu d'intelligence politique des masses, il faut frapper fort pour émouvoir le peuple, il faut imaginer de ces formules à la fois très simples et très brutales qui soulèvent les passions. Sans cela, le grand nombre votera toujours pour le parti dominant, soit par un instinct conservateur mal appliqué, soit surtout parce que, dans notre pays de centralisation, les populations attendent tout de ceux qui détiennent le pouvoir. D. V.

Jérusalem, par P. Loti. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-12 de 222 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. P. Loti est allé à Jérusalem : mais là où nous allons satisfaire notre piété, il n'est allé chercher que des sensations. Dès l'introduction, il prend soin de déclarer qu' « à jamais incroyant, » il n'a écrit que « pour ceux qui se meurent d'avoir perdu et possédé l'Espérance unique » (p. 2) ; cependant le brillant académicien ne semble pas consolé du naufrage de ses croyances : il revient sur le « Consolateur perdu » (p. 27), sur le Sauveur perdu (p. 63), avec une persistance qui témoigne de son désir un peu vague, mais probablement sincère, de retrouver le trésor dont il regrette si profondément d'être privé.

En analysant ces pages écrites au jour le jour, on trouve, dans un savant pêle-mêle, un mélange un peu incohérent de préoccupations disparates : dissertations archéologiques, imprécations contre les touristes promenés par la compagnie Cook, descriptions pittoresques des sites et des costumes ; parmi ces morceaux, il en est d'un style charmant et d'une vérité saisissante ; un peu trop peut-être d'asphodèles et d'ané-

mones, quelques tours alambiqués, des formes rares ou incompréhensibles, mais une langue harmonieuse et forte, mérite qui n'est sérieusement contesté à M. Loti par aucun de ses détracteurs.

Ce qu'il y a dans l'ouvrage de vraiment neuf et de profondément instructif, c'est la partie psychologique : nous commençons par apprendre que l'écrivain est un incroyant « qui a peut-être cru dans sa jeunesse » (p. 25), mais qui se révolte fièrement contre ce qu'il appelle « des faiblesses. » Or, ces faiblesses reprennent le dessus dès l'arrivée à Bethléem ; « nos yeux se voilent » (p. 26),.... « bien inattendues, ces larmes, mais souveraines et sans résistance possible ; infiniment désolées, mais si douces ! » (p. 27). Même impression en arrivant au Saint Sépulcre : le voyageur entre : « dans un recueillement vague, très doux en ce lieu insigne et étrange...., où maintenant mes yeux sont près de se voiler dans un dernier élan de prière, — très illogique, je le sais, — mais ineffable et infini » (p. 63).

Les nerfs sont pour beaucoup dans ces mouvements de religiosité ; et d'ailleurs cela passe vite ; voici des emportements violents contre les pauvres franciscains qui ont le tort de ne pas comprendre la vénération des Saints Lieux de la même manière que M. Loti ; contre la pluie qui le bloque dans son hôtel ; contre le chemin de fer et les caravanes d'Anglais qui lui profanent ses paysages. Il s'irrite contre lui-même, qui s'est laissé attendrir ; il revient à ses doutes hautains, à ses négations soi-disant scientifiques, afin de se cuirasser contre des émotions nouvelles. Mais la visite du Gethsemani, de la Voie douloureuse, réveille ses angoisses : partout l'ombre du Christ est devant lui : « Je la poursuis, inexistante peut-être, mais demeurée quand même adorable et douce, et je subis sans le comprendre le sortilège de ce souvenir, seul des souvenirs humains qui ait gardé le pouvoir de faire encore couler les bienfaisantes larmes » (p. 107).

M. Loti veut éprouver à nouveau et disséquer l'émotion religieuse ; il va donc passer une soirée au jardin de Gethsemani : « Contre l'olivier, mon front lassé s'appuie et se frappe : j'attends je ne sais quoi d'infini, que je n'espère pas, — et rien ne vient à moi, et je reste le cœur fermé » (p. 202). Dieu, en effet, dédaigne de se manifester aux esprits superbes : ainsi le Sauveur a refusé un miracle à l'indiscrète curiosité d'Hérode (*Luc*, XXIII, 8).

Ce « je ne sais quoi » vient enfin le lendemain : dans la pénombre du Saint-Sépulcre, des pèlerins sont prosternés, priant et pleurant ; ce sont de pauvres gens, des Russes pour la plupart, et alors « peu à peu, je me sens pénétré, moi aussi, par l'impression doucement trompeuse d'une prière entendue et exaucée : je les croyais finis cependant, ces mirages ! » « Au Gethsemani, la nuit dernière, il y avait sans doute trop d'orgueil encore dans ma recherche de solitude, et ici je me sens mieux à ma

place de misère, confondu avec ces humbles....; ils sont mes égaux, d'ailleurs, et je n'ai rien de plus qu'eux.... Ah! prier comme ce vieillard quand la fin sera proche! prier comme eux tous! me jeter, moi aussi, sur les pierres du Golgotha et m'y abîmer dans une adoration! » (p. 219). « Quelque chose cependant commence à troubler mes yeux! c'était inattendu et c'est sans résistance possible : dans ce retrait du pilier qui me cache, voici que je pleure, moi aussi! que je pleure enfin toutes les larmes amoncelées et refoulées pendant mes longues angoisses intérieures, au cours de tant de changeantes et vides comédies dont mon existence a été tramée. On prie comme on peut, et moi je ne peux pas mieux! » (p. 220). Telle était la prière du publicain : oublions donc ce qui, dans ce livre, est faux ou déclamatoire; admirons des sentiments que semble vraiment inspirer l'humilité chrétienne, et espérons surtout que cette âme souffrante pourra un jour considérer en face les dogmes consolants de notre foi.

P. Pisani.

Die päpstlichen Kollektorien in Deutschland während des XIV. Jahrhunderts, herausgegeben von Dr J.-P. Kirsch, Professor an der Universität zu Freiburg-i.-d.-Schweiz (T. III des *Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, publiées par la Görres-Gesellschaft). Paderborn, F. Schöningh, 1894, in-8 de LXXVIII-562 p.

L'Institut historique qu'entretient à Rome la *Görres-Gesellschaft* inaugure, en ce moment, une série d'études des plus importantes sur l'administration financière des Papes au XIVe siècle. L'auteur du volume qui vient de paraître (le troisième de la collection) s'est attaché au dépouillement des *Collectoriae :* c'est le nom donné aux livres de comptes des collecteurs apostoliques. Il en publie, pour commencer, des extraits compris entre les dates de 1302 et de 1371, et se rapportant aux pays d'Empire. Je précise : on y trouve les comptes des collecteurs du diocèse de Bâle (années 1302 à 1304, 1342 à 1355), des provinces de Trèves (années 1317 à 1320, 1338 et 1339, 1342 à 1355), de Mayence, de Cologne, de Brême et de Riga (années 1317 à 1320), des diocèses de Metz (années 1327 à 1334 et 1361), de Toul et de Verdun (années 1327 à 1334), de Cologne (années 1345 à 1348, 1360 à 1364, 1367 à 1371), de Liège et d'Utrecht (années 1345 à 1348, 1367 à 1371). Je laisse à penser la quantité de renseignements qu'ils fournissent sur la topographie et sur le personnel ecclésiastique de ces régions. Mgr Kirsch n'a pas manqué de faire suivre sa publication de tables où se trouvent relevés les noms de personnes et les noms de lieux, ces derniers soigneusement identifiés. Son livre constitue un répertoire commode où puiseront avec fruit tous ceux qui s'intéressent à l'histoire religieuse de l'Allemagne et des contrées adjacentes.

A un point de vue plus général, il fait saisir le mécanisme de l'administration financière des Papes, et l'introduction de Mgr Kirsch ne con-

tribue pas peu à préciser les notions qu'on avait sur les sources des revenus de la cour pontificale au XIVe siècle : Denier de saint Pierre, cens, décimes, subsides volontaires, réserves, dépouilles, legs et aumônes, etc. Le savant éditeur s'étend aussi sur la personne des collecteurs, sur la levée des taxes, sur la tenue des registres, sur la transmission du produit des collectes, sur la reddition des comptes, enfin sur les diverses sortes de monnaies en usage dans les pays d'Empire : toutes questions traitées avec une consciencieuse érudition, digne en tous points du savant archiviste auquel le volume est dédié (le P. H. Denifle), ainsi que de la Société puissante qui atteste, par des publications d'une nature si neuve, sa haute compétence et sa vitalité. N. VALOIS.

Œuvres complètes de Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. Tome dixième : *Rome*. VI. *Hagiographie* (deuxième partie). Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie, 1895, in-8 de 608 p.

Justification archéologique des reliques de sainte Cécile, conservées autrefois et maintenant à la métropole d'Albi, par le même. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, 1895, in-4 de 95 p.

C'est encore l'hagiographie qui a fourni la matière de ce nouveau volume des œuvres complètes de Mgr Barbier de Montault. Sur les reliquaires dont s'occupait déjà le tome IX, on trouve ici trois nouveaux chapitres : l'un, à propos du phylactère de Château-Ponsac, définit rigoureusement le sens du mot phylactère, « reliquaire de forme et de matière indéterminées, affecté exclusivement à la conservation des *parcelles* de reliques. » Le second nous offre deux exemplaires d'objets profanes détournés de leur usage commun pour servir de reliquaires ; le troisième, tout à fait inédit, est un traité du *pitacium :* l'éminent écrivain parle tour à tour de l'étymologie et des divers sens du mot, et des différents usages qu'on a faits du *pitacium* sur les tombeaux, les châsses et les autels. Pourquoi Mgr Barbier de Montault veut-il rattacher (p. 45) le mot *epitaphium*, dont l'étymologie ne fait doute pour personne, au mot *pitacium* par le dérivé corrompu *pittaphium ?* L'étymologie proposée pour *pitacium* (πυκτὸς) est presque aussi fantaisiste.

Après les reliques des saints, vient la question du patronage ; patronage sur les édifices, les choses, les hommes, etc. ; sur les saisons, Mgr Barbier de Montault aurait dû donner de plus amples développements : les proverbes et dictons lui auraient fourni une abondante moisson.

Après un chapitre relatif aux saints qu'on invoque contre la rage, ce volume commence la série des articles relatifs aux saints particuliers rangés selon l'ordre alphabétique. Les plus considérables de ces articles sont les suivants : celui qui est consacré à saint Adelphe, et où l'on trouvera entre autres choses de précieux détails sur le surhuméral ; le

travail sur les saints anges gardiens, leur culte et leur iconographie, la dissertation sur Charlemagne, celles sur saint Florent et sur saint Jean-Baptiste.

A l'hagiographie également se rapporte le Mémoire considérable publié d'abord par Mgr Barbier de Montault dans la *Revue de l'art chrétien*, et dont nous tenons à signaler ici le tirage à part. L'auteur établit d'abord l'antique possession par la cathédrale d'Albi de reliques de sainte Cécile; puis il prend chacune de ces reliques, les étudie à part et montre que rien dans l'examen de chaque partie ne vient répugner à la haute antiquité qui leur est assignée.

Un détail de peu d'importance sur lequel j'appellerai l'attention de Mgr Barbier de Montault : ses références ne sont pas toujours assez précises. Dans son tome X, p. 49, il cite « Pétrone, p. 40, » sans indiquer d'édition; de même p. 50, pour le spicilège de Dom Luc d'Achery, le renvoi au tome II est insuffisant, le nombre de volumes et par suite la distribution des matières variant avec les éditions; etc. E. G. L.

Histoire de Blanche de Castille, reine de France, par Élie Berger. Paris, Thorin, 1895, in-8 de XII-428 p. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.... Fascicule 70e). — Prix : 12 fr.

Le livre de M. E. Berger, qui paraît en même temps que l'histoire du règne de Louis VIII, de M. Petit-Dutaillis, est de ceux qui ne sauraient manquer d'attirer l'attention de toutes les personnes pour qui l'histoire de ces temps déjà si lointains a toujours quelque attrait. Nul mieux que M. Berger, semble-t-il, ne pouvait s'acquitter avec plus de soin d'une pareille étude, puisque cet auteur n'a pas voulu borner ses recherches aux seules Archives nationales, et que les archives d'Angleterre lui ont permis de glaner quelques éléments nouveaux. Si l'histoire de Blanche était connue, tout au moins dans ses lignes principales, il restait cependant à éclaircir ou à rectifier bien des points, à anéantir certaines calomnies lancées du vivant même de la Reine, ressassées depuis et souvent invoquées, à porter un dernier coup aux prétendus liens qui auraient existé entre elle et Thibaud de Champagne, le comte chansonnier, ou encore avec le légat du Pape en France, le cardinal Romain de Saint-Ange.

Quand Louis de France et Blanche de Castille se trouvèrent unis (1200) par les hasards de la politique, l'un et l'autre étaient encore bien jeunes, Blanche étant née en 1188. Leur mariage paraît avoir été célébré sans grande pompe par l'archevêque de Bordeaux, à Portmort (Eure, a. et c. Les Andelys), en France, quoique dans la limite des domaines laissés au roi d'Angleterre, pour cette raison que le Pape avait alors frappé d'interdit les États de Philippe-Auguste, coupable de s'être séparé d'Ingeburge. Le premier-né de Louis et de Blanche fut une fille (1205), à laquelle succédèrent

un fils, puis deux jumeaux, qui tous devaient mourir jeunes. Lorsque la future reine de France donna le jour, le 25 avril 1214, à Poissy, à ce fils admirable qui fut Louis IX, cette naissance faillit passer inaperçue, Louis n'étant alors qu'un cadet.

Il en est qui n'ont voulu voir en Louis VIII qu'un prince faible de corps et d'esprit, en sa compagne qu'une hautaine Espagnole dévorée d'ambition ; M. Berger semble prouver le contraire. D'ailleurs Louis ne tint-il pas en échec le roi d'Angleterre en cette fameuse année 1214, tandis que le Roi faisait face à l'invasion étrangère et battait les coalisés à Bouvines (27 juillet) ? Louis ne semble pas avoir manqué de courage non plus, en Angleterre, lorsqu'il débarqua dans ce pays (1215) pour aller à la conquête d'une couronne que les barons révoltés contre Jean sans Terre offraient à un prince français, héritier de droits très réels par sa femme, dont l'aïeule avait été reine d'Angleterre. Louis, qui n'était pas soutenu par son père, du moins ouvertement, fit donc son entrée à Londres en mai 1216 et rien ne se serait opposé à son succès si Jean sans Terre avait vécu ; mais Jean mourut et son fils fut couronné sous le nom de Henri III ; dès lors le parti de Louis de France va s'affaiblissant et il est obligé de revenir en France (carême 1217), sans paraître toutefois comprendre que sa cause est perdue, car il recrute des troupes, soutenu sans doute par l'énergique Blanche, mais non poussé par elle, et il s'embarque de nouveau à Calais, toujours sans avoir pu voir son père.

La présence de Blanche à Calais ne pouvait suffire à sauver son mari d'une défaite, pas plus que la flotte qu'elle lui destinait et qui, bien que dirigée par le célèbre Eustache le Moine, ne devait parvenir en Angleterre. Après la défaite de Lincoln, Louis, serré de près dans Londres, dut accepter une capitulation honorable et revenir en France (1217).

L'année précédente Blanche avait encore donné un fils à son époux, Robert comte d'Artois, puis le futur Louis IX était devenu l'héritier du trône par suite de la mort de son aîné, Philippe (1218) ; en 1219 survint un autre fils qui, lui aussi, mourut jeune, ainsi que celui qui naquit vers 1222. Dans l'intervalle (1220), il faut placer la naissance du prince Alphonse, si connu sous le nom d'Alphonse de Poitiers ; puis Blanche de Castille devient reine de France en juillet 1223. Elle n'est déjà plus toute jeune, et lorsqu'un malheur inattendu la fait veuve trois ans après (nov. 1226), on a peine à comprendre les méchants bruits que ses ennemis ne tardèrent pas à répandre sur elle. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que Louis VIII a péri par le poison et que Thibaud de Champagne, qui s'est honteusement retiré lors du siège d'Avignon, bien qu'il fût strictement dans son droit au point de vue des devoirs féodaux, n'était pas étranger à cette mort, et que s'il n'y était pas étranger, c'est qu'il était de connivence avec la Reine qu'il aimait ? Fort heureusement Blanche, tout en faisant appel à son énergie et à son expérience du trône, put

compter autour d'elle des serviteurs dévoués comme le chancelier Guérin, des conseillers habiles et d'une grande valeur comme le cardinal-légat Romain. On a prétendu encore que Blanche n'avait exercé la régence qu'en dépit des lois féodales, ce qui serait à prouver, car avant d'invoquer ces lois féodales, il faudrait les bien connaître. Or, c'est très légitimement et par la volonté de Louis VIII que Blanche se trouva régir le royaume, et Louis était parfaitement fondé à déclarer avant de mourir que son successeur avec le royaume et tous ses enfants jusqu'à leur majorité (vingt et un ans) demeureraient en la garde et sous la tutelle de la Reine, le mot de régence n'existant pas encore. Ce suprême désir d'un mourant était d'autant plus naturel que Philippe-Auguste lui-même, avant son départ pour la troisième croisade, avait confié le gouvernement de la France à sa mère et à son oncle; et plus tard Louis IX, sur le point de partir pour l'Orient, n'agira pas autrement : il remettra l'autorité souveraine à la reine Blanche.

Mais il nous faut nous restreindre, et nous ne saurions résumer ici l'histoire de cette grande reine qui sut mener à bien la guerre des Albigeois, tenir en respect l'astucieux comte de Bretagne Pierre Mauclerc, secourir le comte de Champagne malgré ses nombreuses défections, et si bien seconder en toute occasion ce fils qui fut le saint roi Louis IX.

A. Trudon des Ormes.

Émigrés et chouans, par le comte G. de Contades. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 373 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Contades habite la Normandie; il a trouvé autour de lui des traditions encore vivantes des guerres de la chouannerie, et aussi des souvenirs écrits de l'émigration, témoin le *Journal de Thiboult de Puisact* publié en 1882 et, sous sa sécheresse apparente, si plein de détails curieux sur les derniers jours de l'armée de Condé. Il s'est intéressé aux tentatives faites pour unir, en face de la Révolution, les efforts des royalistes réfugiés en Angleterre à ceux des royalistes armés dans l'Ouest ; il est allé feuilleter au British Museum le vaste répertoire des Papiers de Puisaye; de là une série d'études épisodiques publiées dans diverses revues et aujourd'hui réunies en volume.

Celle sur les gentilshommes-poètes de l'armée de Condé est une annexe au Journal de Thiboult de Puisact : elle nous montre, dans les camps oisifs de cette armée, une petite académie errante comme eux, d'où sont sorties beaucoup de rimes chevaleresques ou galantes, « pauvres productions de l'exil.... tristes et pâles » (p. 241). Le chevalier de Haussey est à lui seul une figure plus poétique que toutes les muses surannées des troubadours condéens : car ce héros est une femme, Mme de Bennes, qui se battit près de son mari dans la légion de Damas, le vit périr à ses côtés, fut prise à Quiberon, et végéta tristement à Hambourg avant

de venir retrouver ses enfants dans le manoir paternel. Avec Armand de Chateaubriand et Collin de la Contrie, nous nous trouvons en face de ces audacieux partisans qui allaient en vain se débattre en Angleterre au milieu des jalousies et des rivalités de leurs compatriotes ou qui, repassant la Manche, venaient se faire prendre et fusiller sur le sol de la patrie. M. de Contades fait valoir avec art et sentiment le respect dû à leurs épreuves, l'intérêt au moins poétique qui s'attache à leur tragique destinée. Il est moins favorable, et avec raison, à ces intrigants détrônés, à ces faiseurs disgraciés comme Puisaye et d'Antraigues, qui se livrèrent, au milieu de la ruine sans remède de leurs espérances, à la guerre des petits papiers contre le favori de leur maître, et finirent par se tourner l'un contre l'autre. L'émigration française apparaît dans ces récits bien documentés et bien présentés avec ses dévouements sans bornes et ses touchantes épreuves, comme avec ses divisions et ses puérilités incurables.

LÉONCE PINGAUD.

Correspondance de Pierre Chépy avec le ministre des affaires étrangères (mai 1793-janvier 1794), publiée par R. DELACHENAL. Grenoble, imp. Allier, 1894, in-8 de LXXVIII-411 p.

Chépy, fils d'un procureur au Parlement de Paris, était en 1789 un jeune homme ardent et ambitieux qui souhaitait profiter des événements pour entrer dans la diplomatie. Après plusieurs nominations qui ne furent pas suivies d'effet, il fut réduit à devenir, durant la première conquête de la Belgique, un des trois principaux agents chargés d'y diriger la propagande française, et s'y montra mauvais entre les mauvais (V. Chuquet, *Jemmapes*, p. 237). Peu après, il fut transféré sur la frontière des Alpes, avec le titre de commissaire national, sous les ordres du pouvoir exécutif, et il séjourna à Grenoble de juin 1793 à janvier 1794, diplomate manqué que les circonstances ramenaient au rôle d'observateur ou plutôt d'espion.

Disgracié et emprisonné en dépit de ses belles protestations de patriotisme, il ne fut élargi qu'en septembre 1794 et se laissa nommer, un mois plus tard, vice-consul à Rhodes. Là, il fut traité par les Turcs comme il l'avait été par les terroristes, c'est-à-dire en ennemi, dès la première nouvelle du débarquement de Bonaparte en Égypte, et il subit encore de longs mois de captivité. Sous le Consulat, il passa un moment à Jersey pour y présider à la reprise passagère des relations commerciales et enfin trouva un emploi à sa mesure et à son goût comme commissaire général de police à Brest. Il vivait encore, nanti d'une pension de retraite que lui avait accordée la Restauration, en 1822.

Chépy est un type du « missionnaire de 1793, » promenant un peu partout, avec son humeur errante, son ivresse révolutionnaire et son fanatisme antireligieux; déclamateur furibond au club, dénonciateur

acharné dans sa correspondance. M. Delachenal a exhumé de lui, dans les cartons des Affaires étrangères, plus de cent lettres, dont on devine le ton, où il ne faut chercher ni l'élévation des idées ni même l'ombre d'impartialité, mais qui n'en constituent pas moins une série de documents historiques sérieux, à cause des renseignements recueillis sur place sur la situation politique et militaire du Dauphiné, de la Savoie et des régions environnantes (surtout Lyon et Toulon) en l'an II. L'annotation est très soignée, et ses éléments eux-mêmes sont souvent empruntés à des pièces d'archives. La table générale, détaillée, permet de tirer parti des faits contenus dans la correspondance de Chépy sans être obligé de subir trop longtemps la compagnie de l'auteur.

A la page LXIX de son introduction, M. Delachenal suppose que l'échec de Chépy comme agent consulaire à Jersey provient de la conviction acquise par les Anglais qu'il était chargé d'une mission secrète et d'espionnage. Il aurait trouvé la preuve de cette hypothèse dans une lettre du personnage interceptée et transmise au cabinet de Louis XVIII (*France*, vol. 601, f. 407) où Chépy dénonce, avec les mauvais procédés dont il a été l'objet, tous les chefs de la correspondance royale à Jersey.

LÉONCE PINGAUD.

Histoire du Dix-huit fructidor. La Déportation des députés à la Guyane, leur évasion et leur rentrée en France, par le chevalier DE LA RUE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de x-174 p. — Prix : 5 fr.

La relation du chevalier de la Rue avait paru d'abord dans l'*Histoire du Dix-huit fructidor;* mais les deux volumes publiés sous ce titre sont devenus presque introuvables et l'on a jugé utile d'en rééditer les parties les plus intéressantes, en particulier le récit de de la Rue. On a bien fait, car ce récit, malgré quelques apostrophes un peu déclamatoires, signe du goût du temps, éclaire d'un jour très vrai l'histoire du 18 fructidor. De la Rue, beau-frère du célèbre baron Hyde de Neuville, fut un des plus ardents adversaires du Directoire, et si l'on eût écouté ses avis, peut-être la lutte eût-elle autrement tourné ; mais il se heurtait à la nonchalance de ceux qu'il appelle lui-même les « temporiseurs. » Malgré un premier appel de troupes, ils se refusaient à croire à une attaque des directeurs et laissèrent à Augereau le temps d'accomplir ce que Hoche n'avait pu ou voulu faire. Le 18 fructidor, un directeur, Barthélemy, les membres les plus influents des Cinq-Cents et des Anciens, furent arrêtés, jetés au Temple et de là conduits dans des cages de fer à Rochefort, où ils furent embarqués pour la Guyane. Le récit du chevalier de la Rue rapporte en détail la manière indigne dont les vainqueurs du jour traitèrent leurs victimes, les outrages de toute sorte dont les prisonniers furent abreuvés pendant la route. Dans la traversée, le capitaine qui commandait

la *Vaillante* s'efforça d'adoucir la rigueur des ordres qu'il avait reçus ; mais à la Guyane, l'agent du Directoire exécuta ces ordres à la lettre. Furieux du bon accueil que les proscrits avaient trouvé près des habitants de Cayenne, il les fit transporter à Sinnamari, dont le climat malsain eût été pour eux cette « guillotine sèche, » que rêvaient les proscripteurs. Heureusement, plusieurs des prisonniers, Pichegru et de la Rue entre autres, purent s'évader, au milieu de dangers et de péripéties de toute espèce. Bien leur en prit ; ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne s'étaient point associés à leur entreprise, succombèrent, pour la plupart, aux fièvres du pays. Accueillis à bras ouverts par les colons et les autorités hollandaises, les fugitifs réussirent à gagner l'Angleterre. On sait le sort des principaux. De la Rue passa en exil le temps de la République et de l'Empire, et vit la Restauration qu'il avait tant souhaitée et pour laquelle il avait combattu et souffert. Il ne lui survécut pas et mourut dans les premiers jours d'août 1830. C'est en 1821 qu'il fit paraître ce dramatique et émouvant récit, si heureusement réimprimé aujourd'hui.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès. *Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration.* Tomes VI, VII, VIII, IX et X. Paris, s. d., Garnier, 5 vol. in-12 de 566, 599, 581, 580 et 616 p. — Prix de chaque vol. : 3 fr. 50.

J'ai dit une première fois les mérites et les défauts de ces Mémoires ; je n'y reviendrai pas. Dans ces cinq derniers volumes, les uns et les autres se retrouvent en proportion égale ; leur intérêt n'est pas moindre et les détails personnels guère plus épargnés. Quand ils nous sont fournis pour éclaircir une circonstance historique ou qu'ils nous aident à compléter une personnalité marquante, rien de mieux. Mais ici, ces qualités sont rares et ce sont souvent des puérilités et des minuties parfaitement inutiles. Dans les tomes précédents, Mme Junot ne nous avait fait grâce d'aucun renseignement sur ses grossesses ; dans ceux-ci elle ne nous épargne aucune des péripéties de ses accouchements et de l'allaitement de ses fils. Il n'y a pas que cela dans ces cinq volumes, grâce à Dieu, mais tous les bavardages sentent la caillette et gâtent les pages sérieuses qu'on voudrait lire à tête reposée. L'enthousiasme pour l'Empereur est sans mesure, partant excessif. Victor Hugo est invoqué de temps à autre, sans grand à-propos, et ses vers si constamment tronqués ou estropiés qu'on doit craindre que « Laure, duchesse d'A.... » (comme l'appelait le poète), n'ait vraiment que fort mal lu et plus mal retenu ces poésies qu'elle vante, justement d'ailleurs.

Je ne puis suivre, pour un compte rendu bibliographique, les détours de la duchesse d'Abrantès ; il faut me borner à résumer brièvement les matières des volumes :

Tome VI. — Détails sur Madame Mère et aveu de la très peu aimable conduite de son fils Napoléon envers elle. — Stupide histoire (sans la moindre preuve, bien entendu) contre les Jésuites de Parme, préparant des assassinats par des procédés dignes des drames de l'Ambigu. — Junot, gouverneur de Paris, subit les manœuvres que tentent sur son cœur soit Joséphine, soit Caroline Murat (p. 257). Ce dernier point, on peut penser que la duchesse d'Abrantès eût bien fait de ne pas trop le mettre en relief, et la chronique scandaleuse de cet épisode devrait ne pas être si bien expliquée par elle ! — Comment Lannes traitait Murat (p. 267), et comme quoi Augereau était fort mal élevé (p. 270). — La reine Hortense et sa cour. — Le cardinal Maury, bien triste personnage (p. 421). — L'irrévérence, dans une église de Paris, de Junot, de sa femme, de Marmont et de La Valette, à une messe de minuit. — L'arrivée de la reine de Westphalie. — Une discussion terrible entre Napoléon et son frère Lucien.

Tome VII. — Détails, qui paraissent vraisemblables, sur la révolution d'Espagne et les scènes tragiques d'Aranjuez. — Prison et délivrance de Godoy. — Éloges sur le général O'Farill et le ministre Azanza. — Très dramatique aventure (n'est-elle pas même un peu forcée?) de la mère et de la sœur de Godoy poursuivies par la foule irritée. — Page bien curieuse (170) sur la noblesse impériale et quelle véritable mascarade fut d'abord cette « aristocratie » nouvelle, même pour ceux qui recevaient titres, blasons et dignités. — Comme le précédent volume, celui-ci relate une scène violente de Napoléon ; mais ce n'est pas Lucien, c'est Mme Junot, qui est prise à partie (p. 315). — Soult, roi de Portugal. — Divorce de Joséphine. — Que ce fut Lucien qui aurait dicté les lettres du cardinal Consalvi où celui-ci résistait aux prétentions injustes de l'Empereur (p. 514).

Tome VIII. — Beaucoup de renseignements sur l'Espagne, presque tous intéressants. — Vie agitée menée dans la péninsule par Mme Junot ; les guérillas, les sièges, les convois ; il est fâcheux qu'elle écorche les noms espagnols comme de simples vers de V. Hugo. — Elle fait un grand éloge de Mina (p. 336). — A propos du concile de 1811, elle est sans doute bien intentionnée, mais mal informée, et quand elle dit (p. 372) que le Saint-Père usa de tromperie, elle ne peut appuyer d'aucune preuve une assertion ridicule. — Sur Marie-Louise, elle a des passages sévères, mais qui semblent justes, et sur le roi de Rome des pages charmantes, les meilleures de ce volume.

Tome IX. — L'affaire du général Malet, dont l'auteur est relativement assez bien informé, mais où une foule de petites erreurs vient détruire la vérité d'ensemble. La mort de Junot, sur laquelle on souhaiterait plus d'explications avec un ton moins théâtral et plus sincère. Le reste de ce volume (le moins intéressant de tous, à beaucoup près) est composé

de petites anecdotes sans grande saveur ; ce qui en ressort, ce sont les façons cavalières de la poste impériale dans l'ouverture des lettres, les brutalités de Savary et son obéissance d'esclave aux volontés du maître.

Tome X. — Détails intéressants et bien appuyés sur des documents de la « trahison » de Murat, en 1814 ; trois lettres (p. 36 à 50) nous révèlent l'état d'âme de ce monarque de comédie ; preuves également de l'ignorance absolue et de l'ambition effrénée de Caroline Bonaparte (p. 114). Des détails aussi, et je les aimerais en cette circonstance moins nombreux, sur les coups de canif apportés par Junot au contrat de mariage. La liste assez suggestive des souverains morts ou dépossédés en vingt-six ans de la période révolutionnaire (p. 72). Le cardinal Maury, apparaissant sous un jour hideux qui ne semble que trop vrai (p. 233 et 482) et manifestant ses sentiments, ses grossièretés, ses insultes envers le Pape et les autres cardinaux ! Napoléon, à Fontainebleau, contraint par ses propres généraux de signer son abdication (p. 306). Conversation, en avril 1814, entre la duchesse d'Abrantès et l'empereur de Russie, où celui-ci montre tout son mépris pour Rovigo (p. 376).

Je m'arrête pour ne pas dépasser les limites d'un compte rendu. Ces cinq derniers volumes, qui s'arrêtent un peu court, nous laissent sous la même impression que les premiers : des choses intéressantes, quelques-unes curieuses, mais des longueurs, des inutilités et des fadaises ; du bavardage surtout, du caquetage, qui ne leur laissent pas le caractère sérieux d'une œuvre historique. A consulter quelquefois, à feuilleter dans un moment de loisir, rien de plus. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Les Conspirations militaires sous le Consulat et l'Empire, d'après des documents inédits des Archives, par E. GUILLON. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 281 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je reprocherai à l'auteur de vouloir faire entrer dans son cadre, un peu trop par force, des éléments qui n'appartiennent pas rigoureusement à son sujet ; j'émettrai le doute qu'il ait par lui-même recherché et compulsé tous ses documents d'archives, car, çà et là, certains indices, qui trompent rarement, font penser qu'on est en présence d'une étude de seconde main ; mais pour le reste, j'estime qu'il mérite beaucoup d'éloges. Son but est net, son idée principale est juste, sa phrase est sobre et son travail se déduit bien. Sur la question des complots, des complots « militaires, » il résume la question de façon à rendre son livre agréable pour le lecteur et désormais utile pour l'écrivain. Je ferais bien aussi quelques réserves sur deux ou trois appréciations touchant aux choses religieuses, mais le lecteur intelligent ne s'y arrêtera guère : elles se réfutent elles-mêmes.

Ainsi donc, malgré la légende, Napoléon eut à redouter des complots militaires, et ce furent même seulement ceux-là qui le mirent en péril.

Dès 1802, à Paris, à la suite du mécontentement soulevé chez les généraux par le Concordat et surtout de la crainte de voir la puissance de Bonaparte bientôt sans rivale possible, il y eut des mouvements dans l'armée. Puis à Rennes, sous l'inspiration de Bernadotte (prudemment absent quand le danger fut manifeste), l'agitation gagna plusieurs régiments. A ce propos, M. Guillon rectifie très justement un passage des *Mémoires* de Marbot sur ce point (t. I, chap. XXVII) et montre qu'il est de pure fantaisie (p. 41).

Mais, et c'est là le grave reproche que j'adresse à M. Guillon, dès qu'un général est dans l'affaire, c'est un complot « militaire. » Non ; la tentative ridicule de Soult, en 1809, pour ceindre la couronne de Portugal, n'est pas un mouvement militaire contre Napoléon, c'est une tentative personnelle d'un maréchal vaniteux. On peut faire les mêmes restrictions pour les machinations de Fouché aidé de Bernadotte, en 1809, pendant que l'Empereur était en Autriche ; pour la défection de Murat en 1814 ; pour l'abandon sans honneur des maréchaux à Fontainebleau.

Il y a complot militaire, à Oporto, avec le capitaine Argenton, oui ; — et aussi à Toulon en 1813, et probablement encore à Tours. Peut-on le dire expressément pour l'affaire Malet, qui est, comme il convient, la pièce principale de ce petit volume ? L'auteur a bien étudié les ouvrages qui ont traité la question, surtout l'article de M. Albert Duruy dans la *Revue des Deux Mondes* : le récit qu'il donne sur les pièces originales des Archives nationales est exact. Il existe encore d'autres sources dont les détails ont une grande valeur et qu'il n'a pas connues ; mais l'important est bien ce qu'il donne. Sa conclusion est juste : « Bien que l'Empire ait été un régime essentiellement militaire, il n'a pas eu, autant qu'on l'a cru, la fidélité et l'attachement de l'armée. » G.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs*, par Émile Ollivier. Tome I. *Du Principe des nationalités*. Paris, Garnier, 1895, in-12 de 501 p. — Prix : 3 fr. 50.

Livre évidemment fort intéressant, dont le mérite littéraire fait grand honneur à son auteur, mais qu'il conviendra d'étudier avec précaution et de lire avec une certaine réserve.

C'est le premier volume d'un long travail d'ensemble où M. Émile Ollivier expliquera la guerre de 1870 en reprenant les choses depuis le commencement de ce siècle. On sent tout l'attrait d'un semblable travail pour un esprit aussi fin et distingué. Il est à craindre que sur certains points il ne se débarrasse pas des « préjugés » dont sa carrière politique a été frappée, mais on est assuré aussi de ne rien rencontrer de mesquin ni de banal. Ce tome Ier a pour sous-titre : *Du Principe des nationalités*. L'auteur en donne la définition qu'il adopte personnellement (p. 164), et prétend la dégager des analogies souvent établies avec l'idée des bégé-

monies de races (p. 168). On peut penser que cette distinction, cependant si importante et qui domine toute la question, n'est pas faite victorieusement. Le principe des nationalités aboutit, sous la plume de M. Ollivier, à être l'expression très nette du naturalisme en politique.

Très fort ennemi du traité de Vienne (1815), M. Ollivier oppose au principe de « l'équilibre, » qu'il estime avoir été établi à ce moment-là, son principe des nationalités, tel qu'il le conçoit et qui semble purement et simplement le droit des peuples à agir à leur guise, sans contrôle ni conteste. A la sainte alliance des Rois s'opposerait la sainte alliance des Peuples. C'est du pur Bérenger.

Ainsi donc, les Rois sont vainqueurs en 1815 et choisissent leurs alliances de façon à bien établir leur pouvoir, leur despotisme. Metternich est le grand ouvrier de cette grande œuvre, c'est le gendarme de l'Europe. Le premier réveil des peuples a lieu à Naples, en Piémont, en Grèce. Le principe des nationalités, vaincu en Espagne (1823), est victorieux en Grèce (1827). Une réaction encore plus puissante contre lui a lieu après 1830. Mais c'est un tel chaos dans la politique extérieure du gouvernement de Louis-Philippe, qu'on ne sait quelle est sa boussole : il intervient à Anvers et à Ancône, en Égypte; comment expliquer alors le fameux principe de non-intervention ? Il n'intervient pas du tout en Hongrie ou en Pologne ; comment justifier les belles théories humanitaires que professent les libéraux français sur l'émancipation des peuples? Ténèbres que l'on éclaircit difficilement.

Un troisième réveil des peuples se manifeste en Allemagne, s'accentue en Italie, éclate en France en 1848. C'est la « victoire du principe des nationalités, » au sens de M. Ollivier, dont le livre se termine sur cette apothéose.

Les détails de ses quatorze chapitres sont fort attrayants. Très injuste pour Louis XVIII (p. 154), il est très juste pour la grande et forte diplomatie de la Restauration (p. 207 et 219), et il rend un hommage mérité à la politique nationale de Charles X. On peut voir une fois de plus les conséquences désastreuses de la révolution de 1830, qui a brisé nos alliances les plus précieuses, à la veille du jour où M. de Polignac, dont il est de mode de flétrir l'incapacité, allait nous donner pacifiquement, la frontière du Rhin (p. 211). Au point de vue intérieur, M. Émile Ollivier conclut très justement aussi que les « Ordonnances » n'étaient qu'une riposte à « l'adresse factieuse des 221. »

Des portraits du plus grand mérite sont semés dans l'ouvrage ; ils en sont le charme littéraire : Talleyrand (p. 36) ; Nicolas Ier (p. 260) ; Charles-Albert (p. 343) ; Palmerston (p. 320) ; Metternich (p. 137); Mazzini (p. 256) ; Thiers (p. 121) ; Guizot (p. 361) ; Bismarck (p. 366) ; Cavour (p. 385) ; Berryer (p. 438). Le premier est justement sévère, le dernier est remarquable.

Dans une préface pleine de dignité, laissant aux événements le soin d'expliquer sa conduite de 1870, M. Ollivier expose son plan à larges lignes et montre une sérénité trop rare chez les hommes d'État. Son ouvrage, très contestable dans bien des appréciations, est, dès maintenant, un monument historique considérable, qui restera.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Marie-Amélie et la Société française en 1847. — La Révolution de 1848, par IMBERT DE SAINT-AMAND. Paris, Dentu, s. d., 2 vol. in-18 de 378 et 384. — Prix : 3 fr. 50 chaque volume.

Ces deux volumes forment les tomes XXIX et XXX de la série intitulée : *Les Femmes des Tuileries*. Comme pour les précédents, le nom de la Reine, ou de la princesse, ou de l'Impératrice, sert à l'auteur de prétexte pour grouper les événements qui se sont produits en son vivant. Un bien petit fil coud les uns aux autres les divers épisodes racontés, et il faut un certain effort pour retrouver, de temps à autre, la figure brusquement évoquée de l'héroïne.

Marie-Amélie et la Société française en 1847 peut, par certains côtés, justifier son titre; après des tableaux successifs sur les princes, la cour, la ville, l'aristocratie, la bourgeoisie, le peuple, les partis, les Chambres et les ministres, l'auteur nous décrit les graves et sinistres événements qui marquèrent cette année honteuse : la magistrature et l'armée atteintes par le procès Teste et Despan-Cubières; l'aristocratie et la pairie, par l'assassinat de la duchesse de Praslin; la diplomatie, par le suicide du comte de Bresson; la cour, par la mort de Madame Adélaïde; sans parler des inondations, des mauvaises récoltes, des coups de Bourse, de l'agitation populaire et malsaine soulevée par *les Girondins* de Lamartine, entretenue, développée par la campagne des banquets. Oui! ce fut le glas de la monarchie de Juillet que sonna l'année 1847.

1848 fut l'enterrement. En ce second volume, l'auteur ne nous apprend rien de bien nouveau sur la révolution de février : la fuite de Louis-Philippe, l'effondrement de son gouvernement, les dangers de sa fuite, et enfin les péripéties de son embarquement pour l'Angleterre. En toutes ces circonstances pénibles, Marie-Amélie montra un admirable courage, une présence d'esprit rare et, la plus chrétienne de sa famille, fut par suite la plus forte dans le danger, la plus intelligente dans l'épreuve. — La duchesse d'Orléans, à qui tant de reproches pourraient être adressés, fut également, en ces jours de péril et d'affolement, pleine de sagacité et de courage; son dévouement maternel, impuissant à conserver à son fils un trône mal acquis, sauvegarda du moins sa dignité de régente éventuelle.

Le philosophe aurait bien des remarques à formuler, bien des comparaisons à établir entre 1830 et 1848, et pourrait conclure à l'action ven-

geresse de la Providence. Cet examen a été fait depuis longtemps, et Louis-Philippe, tout le premier, dès le 24 février, s'écriait, l'âme angoissée et sous le coup d'un trop tardif remords : « Comme Charles X ! Comme Charles X ! » Oui, mais avec l'honneur et la dignité du vieux roi de France en moins. Cette impression se dégage du livre de M. de Saint-Amand ; elle est juste, et il faut savoir gré à l'auteur de ne pas l'avoir atténuée, tout en se montrant respectueux d'une si haute infortune. Pour le reste, c'est plus de l'historiette que de l'histoire. Il paraît que ce genre de littérature trouve un grand nombre de lecteurs, que ne découragent pas non plus les fautes d'impression que l'on rencontre en ces deux volumes, comme dans tous ceux qui les ont précédés. G.

Napoléon III avant l'Empire, par H. Thirria. Tome I. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de VIII-488 p. — Prix : 8 fr.

M. Thirria a pensé que le recul du temps était suffisant pour qu'il fût permis à un historien de retracer la vie, les aventures, les tentatives politiques de Charles-Louis-Napoléon Bonaparte avant que, sous le nom de Napoléon III, il ceignît la couronne impériale. Il l'a fait avec conscience et impartialité, accumulant les documents et les témoignages, ne dissimulant rien de ce qui pouvait amoindrir le prétendant ou déconsidérer ses plus ardents amis. — Ce tome premier prend le prince au berceau et le suit jusqu'à son élection à la présidence de la République. On y trouve le récit détaillé des échauffourées de Strasbourg et de Boulogne, le résumé des brochures de Laity et de Persigny, qui contribuèrent si puissamment à réveiller les souvenirs et les espérances des bonapartistes. De son côté, le gouvernement de Louis-Philippe favorisait ce mouvement d'opinion avec une inconcevable naïveté. L'envoi pur et simple du prince Napoléon en Amérique, après l'affaire de Strasbourg, fut une faute grave. Il était impossible à un jury de condamner des complices quand le principal coupable ne passait pas en jugement. Le 1er août 1838, M. de Montebello, ambassadeur à Berne, demanda l'expulsion du prince du territoire suisse, sous prétexte qu'il conspirait à Arenenberg. Le conseil de Thurgovie et la Diète fédérale déclarèrent que les prétentions de la France étaient inadmissibles. La presse s'occupa avec passion de cet incident diplomatique, où le ministère de M. Molé n'eut pas le beau jeu, et qui donna à Louis-Napoléon l'auréole de la persécution.

Quand, en 1840, fut déposée à la Chambre la demande de crédit pour ramener en France le corps de Napoléon, le ministre de l'intérieur, M. de Rémusat, prononça dans l'exposé des motifs cette phrase : « Le Roi a ordonné à S. A. R. Mgr le prince de Joinville de se rendre avec la frégate *la Belle-Poule* à Sainte-Hélène pour y recueillir les restes mortels de l'Empereur.... Il fut empereur et roi, il fut le « Souverain légitime » de

notre pays. A ce titre, il pourrait être inhumé à Saint-Denis, mais il ne faut pas à Napoléon la sépulture ordinaire des Rois. Il faut qu'il règne et commande encore dans l'enceinte où vont reposer les soldats de la patrie et où iront toujours s'inspirer ceux qui seront appelés à la défendre ! » En commentant ce discours, la *Gazette de France* du 14 mai avait-elle tort de s'écrier : « C'est agiter sur le monde la robe de César ! »

Le prétendant comprit le parti qu'il pouvait tirer de ces maladresses et du mouvement d'opinion qu'elles provoquaient, mais son expédition de Boulogne, mal conçue et insuffisamment préparée, devait misérablement échouer. Les cinq années de captivité au fort de Ham permirent à Louis-Napoléon de se recueillir et à ses partisans de s'organiser. Toutes les personnes qui voulaient visiter le prisonnier en obtenaient l'autorisation ; il correspondait librement avec tous ses amis ; il faisait insérer des articles dans le *Progrès du Pas-de-Calais* et dans le *Guetteur de Saint-Quentin ;* il rédigeait une brochure sur l'*Extinction du paupérisme*, bien faite pour flatter les instincts populaires. De mille façons il se rappelait à l'attention publique, et lorsque, le 25 mai 1845, il réussit à s'évader et à gagner l'Angleterre, il était devenu une puissance avec qui le pouvoir devait compter. Cependant la révolution de 1848 prit le prince au dépourvu. Il n'était pas prêt ; il manquait d'argent, mais il ne manquait pas d'audace, et le 25 février il était à Paris. Le 4 juin, les électeurs parisiens, habilement travaillés, l'élisent membre de l'Assemblée nationale par 84,420 suffrages. Il est en outre élu par l'Yonne, la Charente-Inférieure et la Corse : c'est le prélude du plébiscite présidentiel.

L'ouvrage de M. Thirria est vraiment un manuel historique du prétendant, et Louis-Napoléon en incarne le type. Confiant dans son étoile, avec son regard vague de visionnaire, doué d'un réel courage et d'un imperturbable sang-froid, ce « doux entêté, » peu scrupuleux sur les moyens, avait tout ce qu'il faut pour réussir, et il réussit. Ajoutons qu'il fut merveilleusement servi par les circonstances, par le dévouement de ses amis, par les maladresses de ses adversaires. L'Assemblée nationale précipita les événements en effrayant les masses conservatrices par ses expériences socialistes, en exaspérant les esprits par ses discussions byzantines. Elle prépara les voies à la dictature, et le 10 décembre 1848, les comices électoraux donnèrent à Louis-Napoléon cinq millions et demi de suffrages.

ROGER LAMBELIN.

Le Nabab René Madec. *Histoire diplomatique des projets de la France sur le Bengale et le Pendjab (1772-1808)*, par ÉMILE BARBÉ. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 291 p., avec un portrait et un plan de Pondichéry. — Prix : 5 fr.

M. Émile Barbé, ancien conseiller à la cour d'appel de Pondichéry, a entrepris d'écrire un des chapitres les plus mouvementés de l'intervention française aux Indes, d'après des papiers d'État originaux et inédits

et d'après les archives privées de la famille de Madec. Ce personnage, issu d'une famille bretonne des plus modestes, avait d'abord embrassé la carrière de la marine et fait plusieurs fois campagne aux Indes. Il se trouva entraîné par les circonstances dans ces bandes d'aventuriers qui, à la solde des princes indiens, soutenaient la cause de la Compagnie française contre la Compagnie anglaise. Il se distingua rapidement par son courage et surtout par son intelligence de la situation politique, et ne tarda pas à devenir chef de parti à la cour du Grand Mogol avec le titre de nabab. D'ailleurs, il ne s'embarrassait pas de rester scrupuleusement fidèle à tel ou tel prince : il allait où le poussait l'intérêt de la France, dont il avait une très remarquable perception. Il se tenait toujours en correspondance régulière avec le gouverneur de Pondichéry ou plus souvent encore avec le chef du comptoir de Chandernagor, qui était plus directement aux prises avec les intrigues anglaises dans le Bengale ; ce représentant de l'autorité française était alors un sieur Chevalier, fort entendu dans les affaires de l'Inde et qui soutenait de tout son pouvoir le nabab Madec, dont il faisait grand cas. Celui-ci put faire parvenir jusqu'à la cour de Versailles des plans de campagne fort ingénieusement conçus et qui reposaient sur une alliance offensive et défensive avec le Grand Mogol et les Mahrattes contre la puissance anglaise. Ce furent ces mêmes plans que Napoléon reprit plus tard, et dont il voulut tenter l'exécution par des moyens plus détournés et moins efficaces, parce qu'alors la France n'avait plus dans l'Inde les mêmes bases d'opérations. Ce que voulait Madec, c'était une intervention de la France par l'embouchure et la vallée de l'Indus, où le champ était libre alors ; de là, il était facile de donner la main et de fournir des armes et des volontaires au Grand Mogol établi sur le haut Gange ; on l'aidait ainsi à expulser les Anglais du Bengale. Malheureusement, la pusillanimité du gouvernement de Louis XV laissa passer le moment favorable ; Pondichéry, abandonné, tomba aux mains de nos rivaux, et dès lors, il était trop tard pour agir avec chances de succès. Madec rentra dans son pays de Bretagne, où il mourut en 1784, laissant de la postérité. Louis XVI l'avait anobli comme chevalier de Saint-Louis et nommé colonel après le siège de Pondichéry, où il avait rendu les plus grands services. Cette étude de M. E. Barbé est des plus documentées ; l'auteur y reproduit une quantité prodigieuse de papiers officiels et privés dont plusieurs offrent un grand intérêt historique. Les commentaires sont généralement judicieux. Toutefois, on ne peut que protester contre l'assimilation qu'il établit entre les procédés trop souvent peu scrupuleux des aventuriers du XVIIIe siècle et les agissements de nos chefs militaires en Algérie et au Sénégal ; il y a là un parti pris de justification excessif. Avec les travers de son époque, René Madec n'en est pas moins une grande figure, et son existence mouvementée est fort curieuse à connaître. COMTE DE BIZEMONT.

Aventures d'un marin de la garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols et dans l'île de Cabrera, par Henri Ducor. Paris, Guillaumin, 1895, in-18 de 283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Journal authentique d'un malheureux qui, s'étant engagé dans la marine au commencement des guerres de l'Empire, fut fait prisonnier avec tous les équipages de l'amiral Rosily à Cadix, en 1808. Nos compatriotes furent d'abord parqués dans des pontons infects, où la haine des Espagnols s'ingéniait à rendre leurs privations et leurs souffrances plus intolérables. La funeste capitulation de Baylen fit refluer sur Cadix un nombre considérable de nouveaux prisonniers ; les pontons devinrent insuffisants et les marins furent alors débarqués et enfermés dans une caserne où ils étaient moins malheureux. Cette amélioration de leur sort ne fut pas de longue durée ; bientôt l'agglomération de ces misérables, entassés dans les plus déplorables conditions d'hygiène, fit éclater de redoutables affections contagieuses. Les ennemis de la France conçurent alors l'infernale idée de transporter tous les prisonniers, au nombre d'environ six mille, dans la petite île déserte et stérile de Cabrera. Là, on leur apportait de Majorque des vivres et de l'eau tous les quatre jours, et en quantité si minime, que beaucoup moururent de faim. Cette nouvelle captivité se prolongea jusqu'en 1814, et la mortalité fut telle que de neuf mille prisonniers qui passèrent à Cabrera, deux mille seulement survécurent et revirent leur patrie. Ducor, lui, parvint à s'évader avec quelques camarades, s'engagea dans les marins de la garde, et fit la campagne de Russie. Malgré les dures souffrances physiques qu'il avait endurées, Ducor mourut septuagénaire. Son récit, très simplement écrit, est fort émouvant, parce que l'on y sent, à n'en pas douter, la plus entière sincérité. Les aventures romanesques ne permettent pas de le recommander pour toutes les catégories de lecteurs ; en outre, le pauvre prisonnier ne se montre pas tendre pour le clergé espagnol, qui, à la vérité, eut le grave tort, pendant ces malheureuses campagnes d'Espagne, de mêler les passions politiques à un zèle religieux poussé jusqu'au fanatisme ; ce n'était assurément pas conforme aux enseignements de l'Évangile, et cette manière de comprendre la charité chrétienne ne pouvait produire une impression favorable sur ces infortunés prisonniers surexcités par de longues privations et par les traitements les plus barbares. Assurément la violation de la capitulation de Baylen, les pontons de Cadix et le rocher de Cabrera sont des épisodes que l'on voudrait pouvoir effacer de l'histoire d'une nation civilisée. Comte de Bizemont.

Chez John Bull. *Journal d'un rural,* par le baron E. de Mandat-Grancey. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le baron E. de Mandat-Grancey connait à merveille la race anglo-

saxonne ; il l'a étudiée aux États-Unis, il en a rencontré des échantillons sur tous les points du globe, au cours de ses voyages d'officier de marine ; il revient aujourd'hui à son berceau, et publie un livre aussi amusant dans la forme que sérieux et instructif dans le fond, qui justifie pleinement son sous-titre : *Journal d'un rural.*

Les agriculteurs français se plaignent, non sans raison, de la dureté des temps; les céréales se vendent mal, les bestiaux médiocrement ; les fermiers ne paient les propriétaires que par acomptes, et les arriérés de fermages s'accumulent.... La situation agricole est autrement lamentable de l'autre côté de la Manche. Un landlord dont le *rent-roll* s'élevait au chiffre de 35,000 liv. st., soit 875,000 francs, a reçu l'an dernier comme revenu net 25,000 francs ! Quand les propriétaires ont essayé de cultiver directement leurs terres, ils en ont retiré au maximum 3 0/0 du capital consacré à l'exploitation et à la mise en valeur, ce qui réduit à zéro le capital représenté par la terre. Comment un pays peut-il résister à une pareille crise ? M. de Mandat-Grancey l'explique par une comparaison : Si le fertile Delta de la Cochinchine n'est pas inondé par les eaux des hauts plateaux du Thibet, il le doit au lac d'Angkor, qui reçoit au printemps les eaux provenant de la fonte des neiges; à l'automne, lorsque le cours du fleuve est à sec, le courant se renverse, et c'est le lac qui alimente le fleuve. L'aristocratie anglaise a, au point de vue économique, rempli l'office de ce lac bienfaisant. Les fortunes accumulées par les grands propriétaires, n'ayant pu être émiettées par des partages, forment une sorte de réserve, de grenier d'abondance du travail national, et depuis vingt ans, c'est sur ce capital que vit l'agriculture anglaise. L'aristocratie britannique « comble le déficit chaque année et permet aux fermiers de cultiver encore leurs terres, et d'y employer les cinq ou six millions d'hommes qui composent la population rurale de l'Angleterre » (p. 75). A l'appui de cette thèse, l'auteur de *Chez John Bull* cite de nombreux et concluants témoignages.

Il convient de signaler aussi le compte rendu d'un concours agricole tenu à Cambridge. Le baron de Mandat-Grancey y fait des rapprochements intéressants entre les divers modes de culture et d'élevage, et y conte de piquantes anecdotes, parmi lesquelles la plus comique est certainement celle du record du vin de Bordeaux. ROGER LAMBELIN.

Histoire nobiliaire, *2,500 actes de l'état civil ou notariés, concernant des familles de l'ancienne France, XV-XVIIIe siècles*, par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES. Nantes, chez l'auteur, 1895, in-8 de XXII-480 p. — Prix : 25 fr.

La source la plus sûre pour établir une généalogie ou pour déterminer la biographie des personnes est le relevé des actes d'état civil ainsi que des inscriptions des pierres tombales ; encore on doit noter que l'épigraphie funéraire est moins sûre que les actes authentiques. M. le marquis de

Granges de Surgères, en compulsant les dossiers réunis aux archives départementales de la Loire-Inférieure, après la confiscation des archives des émigrés, a réuni les analyses de deux mille cinq cents actes qui se rapportent à plusieurs milliers de familles de Bretagne et d'autres provinces ; il est facile de comprendre quelle mine inépuisable serait ouverte aux travailleurs si un recueil général était entrepris sur le même plan. Pour la ville de Châlons-sur-Marne le comte de Riocour a fait quelque chose d'analogue, et dans les inventaires sommaires rédigés par les archivistes départementaux on trouve aussi quelques indications. Cet ouvrage est présenté sous une forme aussi simple que commode pour les recherches. Tous les noms de famille sont rangés dans un ordre alphabétique, les noms simplement cités renvoyant aux actes où ils sont mentionnés ; la table finale est devenue ainsi inutile. Nous souhaitons, dans l'intérêt des historiens et des annotateurs de *Mémoires*, que l'exemple de M. de Granges de Surgères soit suivi partout. BARTHÉLEMY.

Gentilshommes ruraux de la France, par HENRI BAUDRILLART. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de LXVIII-358 p. avec portraits. — Prix : 10 fr.

Ce volume posthume du savant auteur des études sur l'*État moral et matériel des populations agricoles de la France* offre, comme en une sorte de galerie patriotique, une douzaine de gentilshommes ruraux qui ont aimé à la fois la vie des champs et les lettres. A propos du *Journal du sire de Gouberville*, on nous donne une idée de la vie privée dans les campagnes du Cotentin et de la prospérité relative qui y régnait, au moment où éclatèrent les guerres de religion. Noël du Fail, l'auteur des *Propos rustiques*, fournit un tableau plaisant, satirique, mais non sans profondeur, du monde des paysans. Olivier de Serres, l'ami de Henri IV, est présenté comme l'une de nos pures gloires nationales. Calviniste et batailleur dans sa jeunesse, avait-il été mêlé aux cruautés et aux profanations qu'on lui reproche ? M. Baudrillart, après examen consciencieux, affirme le contraire. Montchrétien de Vatteville, lui, avait certainement tenté d'organiser une insurrection protestante en Basse-Normandie, et il y périt en 1621. Mais il a publié le premier *Traité d'économie politique*. Est-ce un titre suffisant pour être rangé parmi les gentilshommes ruraux ? Comme représentants du XVIIIe siècle qui mit à la mode la nature et la terre, on nous dessine trois figures caractéristiques : le marquis de Turbilly, agronome angevin, apôtre des défrichements, agriculteur et philanthrope, mais qui se ruina ; le marquis de Mirabeau, « l'Ami des hommes, » père du grand orateur, le philosophe rural qui exhorta l'aristocratie à reprendre pied sur le sol, et obtint un prodigieux succès platonique ; M. de Montyon, administrateur peu sentimental et politique clairvoyant, qui donna de sages conseils à Louis XVIII pendant l'émi-

gration. Nous arrivons aux contemporains avec Léonce de Lavergne et le comte de Falloux. Le premier réconcilia l'économie politique et les sciences agricoles : il montra ce qu'il y a d'illusoire dans les prétendus services rendus aux paysans par la vente révolutionnaire des biens du clergé. Le second, après avoir joué un rôle décisif dans les affaires de son pays, s'attacha à créer un domaine bien aménagé, au bourg d'Iré, et à exercer autour de lui un patronage intelligent. Ces études sont précédées par une préface dans laquelle l'auteur étudie le rôle historique de la noblesse française et conclut que l'une de ses grandes faiblesses fut d'être restée trop peu rurale. On lira aussi avec sympathie les pages émues que M. Charles Benoist a consacrées à la mémoire respectée de M. Henri Baudrillart. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Un Avocat journaliste au XVIIIe siècle : Linguet, par JEAN CRUPPI. Paris, Hachette. 1895, in-12 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un grand talent, mais un détestable caractère, tel a été Linguet, et telle est aussi l'explication de la vie aventureuse et agitée qu'a menée le célèbre avocat. Fils d'un greffier de l'élection de Reims, ancien régent au collège de Navarre, élève lui-même de ce collège, et élève brillant, « conférieur de rhétorique, » comme on disait alors, rival de La Harpe, de Delille, de Turgot et de Robespierre, Henri Linguet ne se destina pas tout d'abord au barreau. Il voulut tâter de la littérature ; après un court séjour chez le duc de Deux-Ponts en qualité de secrétaire, il collabora au journal de Fréron, fit de petits vers avec Dorat et publia quelques ouvrages qui eurent d'ailleurs peu de succès, mais où se révèle sa verve paradoxale. La littérature ne le faisant pas vivre, il songea au commerce et alla tenter la fortune à Abbeville. C'est là que la renommée vint le trouver avec le trop fameux procès du chevalier de la Barre et de ses amis ; Linguet, lié avec le père de l'un d'eux, Douville de Maillefeu, prit chaleureusement parti pour les malheureux jeunes gens et les défendit dans une série de mémoires incisifs et éloquents, qui lui concilièrent l'opinion publique, et, s'ils ne purent sauver la Barre, sauvèrent du moins ses camarades.

Dès lors sa voie était trouvée. Après quelques clients sans importance, ce fut M. le duc d'Aiguillon, pair de France, qui lui confia sa cause dans son long et passionné procès contre les États de Bretagne, ou à vrai dire contre les Parlements. Linguet, déjà très mal vu par le Parlement à cause de son intervention dans le procès d'Abbeville et de son livre sur la *Théorie des lois*, où, sous le couvert d'une apologie du despotisme, il professait des idées révolutionnaires et socialistes, fut dès lors en butte à l'animosité avouée des parlementaires et des avocats; cela le rangea naturellement parmi les partisans des réformes de Maupeou ; il fut un des rares avocats qui consentirent à plaider devant les nouveaux juges et

le succès de ses plaidoiries attira la foule à ce tribunal honni par l'opinion. Les causes bruyantes du marquis de Gouy, de la duchesse d'Olonne, de la vicomtesse de Bombelles, passionnèrent le public et consacrèrent la réputation de Linguet; mais l'emportement de sa parole et le piquant de ses sarcasmes lui créèrent sans cesse des ennemis, et les « gens du Roi, » qu'il avait insultés, finirent par obtenir contre lui une lettre de cachet. Exilé à Chartres, le mordant avocat n'y resta que le temps nécessaire pour nouer une galante intrigue qui finit par durer toute sa vie; mais l'affaire du comte de Morangiès le mit de nouveau aux prises avec le barreau et les gens du Roi; ses ennemis redoublèrent d'efforts, et un arrêt du 11 février 1774 le raya du tableau des avocats. Il y eut bien un retour de faveur au commencement du règne de Louis XVI, et un arrêt du Parlement rappela Antoine Linguet à continuer ses fonctions. Mais aussitôt l'Ordre des avocats protesta, et après des scènes violentes, de véritables émeutes au Palais, finit par l'emporter : un arrêt de la Grande Cour, en date du 29 mars 1775, raya définitivement le défenseur de la Barre et de Morangiès. Linguet dut désormais reprendre sa vie d'aventures, et nous espérons bien que l'écrivain distingué qui nous a raconté avec des détails si piquants la première partie de cette existence et ces mémorables querelles du Palais, nous donnera bientôt la seconde partie et nous présentera le pamphlétaire après l'avocat.

M. DE LA ROCHETERIE.

Un Capitaine au régiment du Roi, *étude sur la société en France, et sur une famille de la Flandre française au XVIIIe siècle,* par le marquis DE BELLEVAL. Paris, Lechevalier, 1894, in-12 de 271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Denis-Joseph-Thomas de Ruyant de Cambronne n'appartenait point à une famille militaire; ses ancêtres avaient porté la robe; son père lui-même était conseiller au Parlement de Flandre, et ce fut presque un scandale dans la famille quand le jeune Denis voulut suivre une carrière qui n'était point celle de ses pères. Rien ne fut épargné pour l'en détourner; une tante à succession menaça même de le déshériter. Le jeune homme tint bon et s'engagea dans le régiment le plus renommé de l'infanterie, le régiment du Roi. M. le marquis de Belleval donne à ce propos de très curieux détails sur l'organisation de l'ancienne armée, les « vieux corps » et les « petits vieux corps. » Le jeune Cambronne alla rejoindre son régiment à Prague, et sa première campagne consista à faire cette fameuse retraite qui a immortalisé le maréchal de Belle-Isle. Il prit part ensuite aux principales affaires de la guerre de la succession d'Autriche, se battit à Dettingen et à Fontenoy, et se couvrit de gloire à Lawfeld. Les lettres qu'il écrivit à sa famille contiennent de curieux détails sur ces divers combats, sur le dernier en particulier. Elles éclairent aussi d'un jour bien étrange l'existence d'un officier de l'an-

cien régime, son équipement, sa manière de vivre en paix et en guerre, ses relations avec ses chefs, son avancement. Le colonel du régiment du Roi est d'abord le duc de Biron; il faut voir comme il est choyé par toute la famille de Ruyant; on le loge quand il passe à Douai; on le comble de friandises et en particulier de petits pois; et en revanche on lui demande sa protection, non pas seulement pour l'officier, ce qui semblerait tout naturel, mais pour le frère aîné, qui voudrait bien être conseiller au Parlement de Paris ou au moins à la Cour des aides, pour le frère cadet, qui souhaite une abbaye et auquel les succès de la campagne de Flandre valent au moins un canonicat au chapitre de Tournay.

Cambronne prend part aussi à toute la guerre de Sept ans; mais, hélas! il y a alors peu d'affaires brillantes, malgré la bravoure du régiment et de son nouveau colonel, le comte de Guerchy. Pendant cette période, d'ailleurs, la correspondance de l'officier a été en grande partie perdue; on n'en a retrouvé que quelques lettres, et c'est vraiment dommage. Le peu qu'on en a sauvé montre du moins quels trésors ignorés renferment encore les archives de certaines familles et quel parti en peuvent tirer des érudits comme M. le marquis de Belleval.

Après la guerre de Sept ans, la carrière militaire de Cambronne est à peu près terminée; il se marie et, en 1784, donne sa démission et rentre chez lui; quand il meurt, le 14 mars 1804, la Révolution l'a dépouillé de tout, de ses titres de noblesse comme de ses titres militaires, il n'est plus que le « citoyen Ruyant, cultivateur. » Pour un brigadier des armées du Roi, quelle chute! M. DE LA ROCHETERIE.

Une Idylle sous Napoléon Ier. Le Roman du prince Eugène, par ALBERT PULITZER. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1895), in-8 de VIII-422 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est bien en effet un roman que M. Pulitzer a entrepris de nous raconter, et le sous-titre qu'il a donné à son livre nous fait immédiatement comprendre quelle doit en être la nature et la valeur. Au début de 1806, le prince Eugène de Beauharnais, depuis sept mois vice-roi d'Italie, recevait de son impérial beau-père, en quelques lignes, la nouvelle de son mariage et l'ordre de se mettre en route dans les vingt-quatre heures, pour aller à Munich saluer sa fiancée. La jeune fille qu'une décision aussi brusque qu'irrésistible du vainqueur allait unir pour dix-huit ans au « Bayard de l'Empire » était la princesse Auguste de Bavière, fille du roi régnant, et unie depuis quelque temps au prince Charles de Bade par les liens d'une affection partagée et de promesses mutuelles. Atteinte au plus profond du cœur par la nouvelle du mariage projeté, elle finit, après de longues et inutiles supplications, par se soumettre à la raison d'État, qui exigeait de Napoléon l'affermis-

sement de sa dynastie par des alliances avec les vieilles maisons régnantes, et qui faisait espérer au roi de Bavière l'agrandissement futur de ses États par une soumission absolue aux ordres du maître de l'Occident. Cette union, qui commençait comme un mariage forcé, allait bientôt devenir un mariage d'inclination. Dès la première entrevue, Eugène avait été séduit par les rares qualités d'esprit et de cœur qui avaient valu à sa future femme la réputation d'une des princesses les plus accomplies de l'Europe. D'autre part, la noblesse et la douceur de son caractère, la loyauté de son attitude, la séduction de sa personne, tous ces heureux dons naturels qui l'avaient rendu en peu de temps sympathique à son peuple, ne tardèrent pas à exercer la même influence sur le cœur de la vice-reine. L'affection profonde qui unit dès lors les deux époux s'affermit par l'estime mutuelle, se consolida par la naissance de nombreux enfants, et ne fut plus troublée que par les longues et fréquentes absences que les exigences de la guerre et de la politique imposèrent à Eugène. Si sa femme s'en plaignit, nous en avons profité, car elles nous ont valu une série de lettres qu'il lui écrivit ou qu'il reçut d'elle en Autriche et en Russie, à Paris ou en Allemagne, dans les camps ou dans les conseils. Ces lettres, publiées déjà par le baron Du Casse dans la *Correspondance du prince Eugène*, s'y trouvaient noyées et confondues au milieu de tous les détails techniques et militaires contenus dans celle de Napoléon. M. Pulitzer a eu l'heureuse idée de les isoler, de les réunir en un élégant volume, de les illustrer par deux beaux portraits et de les relier par un copieux commentaire propre à nous en faire connaître l'enchaînement. Elles méritaient d'être ainsi dégagées de la gangue qui les enveloppait, car dans toutes se reflète le noble caractère de ceux qui les ont écrites, et quelques-unes, notamment celles de la princesse, peuvent être regardées comme de petits chefs-d'œuvre de délicatesse et d'élévation.

Un ouvrage auquel l'auteur lui-même a donné le titre de roman ne peut être écrit et jugé avec la même rigueur qu'une histoire proprement dite. On ne s'étonnera donc pas que M. Pulitzer, si prodigue d'explications sur la conduite politique d'Eugène en 1814, n'ait pas cru devoir même mentionner la journée du 20 avril et le meurtre de Prina, regardés actuellement comme la cause déterminante du brusque départ d'Eugène. On se demandera aussi si l'auteur n'a pas peint le couple royal sous des couleurs un peu trop riantes et s'il aurait conservé sur la fidélité du vice-roi les mêmes illusions après avoir consulté les documents milanais. Mais on doit le remercier d'avoir mis sous nos yeux un tableau plein de fraîcheur et de charme, et d'avoir ajouté à la littérature napoléonienne un ouvrage qui met une note discrète et intime dans l'histoire un peu brutale de cette grande épopée.

ALBERT PINGAUD.

Les Grands Écrivains français. Guizot, par A. Bardoux. Paris, Hachette, 1894, in-18 jésus de 223 p. — Prix : 2 fr.

Bien que M. Guizot ait été longtemps l'organe et le chef du parti politique qu'on appelait le « juste milieu, » il n'était rien moins que banal et son talent s'affirmait sur tous les terrains où s'avançaient sa curiosité, sa science, son labeur ou sa passion. C'est à peine si on se douterait de ces élans, de ces audaces, de cette activité personnelle et de la vivacité des attaques qu'il dut subir, en lisant le petit volume de M. Bardoux. Il est « bénin, bénin, bénin ! » Lecture agréable et facile, mais manquant de chaleur et de vie. C'est terne et décoloré, quoique joli et plein de grâces pour tout le monde. Le triomphe de la « bourgeoisie française » galvanise seule, de temps à autre, la plume de l'auteur, et comme là le héros est médiocre, le dithyrambe ne monte pas très haut.

Quatre parties découpent cette étude : *L'Homme privé et l'homme politique*, la plus longue, la plus feuillée, la plus complète ; *Guizot historien*, résumé un peu pâle de ses travaux ; *Guizot orateur politique*, sans grand intérêt ; *Guizot critique et publiciste*, où ses sentiments religieux et ses erreurs intellectuelles sont exposés en bons termes et avec le désir visible d'être impartial.

Est-ce la faute du sujet ? Mais je m'imaginais que Guizot, ayant joué longtemps un rôle dans les lettres comme dans la politique, devrait offrir plus d'intérêt. Il semble prouvé que, tout en demeurant très supérieur à une partie de ses adversaires, surtout M. Thiers, il ne fut jamais, quoique au premier rang, qu'un personnage de second ordre ; oui, cela semble prouvé, puisqu'un homme d'esprit comme M. Bardoux n'a rien pu dire qui nous émeuve vraiment, en retraçant sa vie. G.

BULLETIN

Kabbala und Agada in mythologischer, symbolischer und mystischer Personification des Fruchtbarkeit in der Natur, von Dr S. Rubin. Wien, Hermann und Altmann, 1895, in-8 de 58 p. — Prix : 2 fr. 25.

Pour juger du principal mérite de cet opuscule, il faudrait savoir l'hébreu et connaître la littérature hébraïque : comme ce n'est pas notre cas, nous nous bornerons à dire l'impression que sa lecture nous a laissée.... C'est une étude de symbolisme comme l'indique le titre : « La Cabale et l'Hagada dans la personnification de la fécondité dans la nature au point de vue mythologique, symbolique et mystique. » Ce titre est plus ambitieux que clair, mais il indique bien que l'auteur étudie ses textes hébreux non pas en historien, mais en symboliste. Sous ce rapport, il passe en revue les éléments de la nature, les végétaux, les animaux, l'homme, etc. Les éléments de comparaison que M. Rubin introduit dans son étude sont empruntés à des ouvrages très arriérés comme Dulaure et Creuzer. Le plus intéressant paraît être dans les citations hébraïques, mais elles ne sont pas traduites.

H. G.

Le Phénomène fondamental du système solaire, par August Tischner. Leipzig, Gustav Fock, 1895, in-12 de 48 p.

M. Tischner est vraiment infatigable. Ce n'est pas à lui qu'on pourra reprocher de laisser les copernicien ou copernicains, ainsi qu'il les appelle en son jargon, dormir en paix sur le champ de bataille de la science, traîtreusement occupé par eux. Avec lui, les brochures succèdent aux brochures, les arguments s'entassent sur les arguments. Malheureusement, les brochures sont écrites dans une langue que l'auteur croit être du français, parce qu'elle n'est plus tout à fait de l'allemand, et les idées, je le crains, ne sont guère plus correctes que le style. Que M. Tischner ne m'accuse pas de ne l'avoir pas lu jusqu'au bout, car j'ai fini par découvrir une page que j'ai pu comprendre, et c'est la dernière !

Elle a trait à la parallaxe annuelle. L'auteur prend en pitié les astronomes qui croient avoir déterminé cette parallaxe, c'est-à-dire l'angle sous lequel le diamètre de l'orbite terrestre serait vu de l'étoile observée. Car, dit-il (je ne cite pas textuellement !), le soleil étant en mouvement, la terre, qui l'accompagne, ne revient jamais à son point de départ, et la base sur laquelle les astronomes calculent la parallaxe des étoiles est bien plus grande que le diamètre de l'orbite. Hélas ! on ne s'avise jamais de tout ! L'intrépide réformateur n'a pas compris que l'effet du mouvement progressif du soleil est englobé dans ce qu'on appelle le mouvement propre des étoiles ; ce qu'on appelle la parallaxe annuelle est un déplacement apparent périodique qui vient se superposer à ce mouvement propre, et qui a l'année pour période ; elle représente bien ce que les astronomes pensent, j'ai le regret de le dire à M. Tischner. Mais de nouvelles explications nous sont promises sur ce point. C'est une nouvelle brochure en perspective. Elle viendra, ami lecteur ; attendez-la avec patience.

E. Daram.

Le Vin de France, par Charles Mayet. Paris, Jouvet, 1895, in-8 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'idée de cet ouvrage est d'affirmer et mieux encore de démontrer la supériorité du vin de notre France sur toutes les boissons que le commerce met en circulation. Dans ce but, l'auteur a publié dans un grand journal de Paris une série d'articles qui forme le volume qu'il présente au lecteur. Bien que cette origine se fasse parfois sentir et qu'il n'y ait peut-être pas, dans des pages écrites au jour le jour, sous l'impression de la pensée dominante du moment, la même unité que dans un écrit plus rassis, l'auteur y a semé tant d'intérêt et d'humour que la lecture en est facile et attachante. En même temps elle offre son utilité. M. Ch. Mayet expose les diverses causes auxquelles il attribue la défaveur de fait que les vins naturels ont subie. Conséquence fâcheuse et souvent obtenue par des manœuvres déloyales, couverte presque toujours par des réclames trompeuses. Il est intéressant de suivre l'auteur dans cet examen des industries spéciales, dont le but, trop souvent, est de présenter au consommateur des boissons flatteuses pour son goût, mais au détriment de sa bourse et de sa santé. Chemin faisant, il fait connaître quelques-unes des recettes employées, et appuie sa campagne de pièces et de documents. La géographie vinicole fournit plusieurs chapitres. Les mérites divers des produits naturels de chacune de nos grandes régions productrices de vins sont exposés, mais à côté de tout ce qui peut les faire apprécier, l'auteur ne craint pas d'expliquer l'action du commerce. Souvent il s'est fait l'auxiliaire puissant et honorable de la

propriété : parfois malheureusement, certains individus ne sont plus que de vulgaires exploiteurs et de véritables falsificateurs. G. DE SENNEVILLE.

Le Piégeage, par JEAN MARCASSIN. Paris, les fils d'E. Deyrolle, 1895, in-8 de 60 p., orné de fig. — Prix : 1 fr. 50.

La destruction des petits carnassiers et des oiseaux de proie est une nécessité à la campagne. La pratiquer avec succès reste l'apanage presque exclusif des vieux gardes, et cependant que de fois des cultivateurs et des fermiers n'ont-ils pas gémi sur les ravages exercés dans leurs basses-cours, qu'ils auraient pu éviter, avec un peu d'étude et de soins. Cet opuscule est écrit pour mettre à la portée des gens de la campagne les connaissances nécessaires et leur fournir les procédés à employer. Le premier chapitre énumère et décrit les procédés généraux de destruction, le second s'occupe des pièges, les décrit et enseigne les moyens de s'en servir. Seulement, comme la chasse faite aux animaux varie quelque peu suivant l'espèce recherchée, et qu'il faut, pour bien réussir, connaître ses habitudes et ses mœurs, l'auteur consacre successivement un chapitre au renard, au blaireau, aux petits carnassiers, à la loutre et aux petits oiseaux de proie. Les indications, bonnes et pratiques, sont données avec méthode et clarté. G. DE S.

Le Sport à l'aviron, par Un ex-champion. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1895, in-16 de 210 p., orné de grav. — Prix : 6 fr.

Ce volume fait partie de l'*Encyclopédie des Sports*, publiée sous la direction de M. Philippe Daryl. Il est fort bien édité, avec de jolies gravures, et rendra service à toutes les personnes qui s'occupent de canotage, genre de sport qui a fait en France, dans ces dernières années, de remarquables progrès. Dans la première partie, on trouve de curieux renseignements sur les origines et l'organisation des courses à l'aviron ; dans la seconde, l'historique du développement des courses à l'aviron en France ; dans la troisième partie, qui est incontestablement la plus importante, l'auteur s'applique à exposer théoriquement et pratiquement les principes d'après lesquels un rameur et une équipe doivent arriver à l'entraînement rationnel ; la quatrième partie donne le code des courses, suivant une convention adoptée par les sociétés françaises. Enfin, on trouve à la fin du livre la liste des vainqueurs dans les championnats français et la composition actuelle des principales équipes parisiennes. COMTE DE BIZEMONT.

Poésias, por CAMPS Y FABRÈS. Manrèse, typ. de Saint-Joseph, 1894, in-16 de XXV-216 p.

M. l'abbé Jaume Collell, qui nous présente les poésies de D. Antoni Camps y Fabrès, dans une courte notice bio-bibliographique, ne paraît pas s'être fait beaucoup d'illusions sur le mérite littéraire de ces compositions, catalanes ou castillanes, qui sont animées des plus purs sentiments de religion et de patriotisme, mais où il est vraiment difficile de louer autre chose que l'excellence des intentions. La publication de ces vers se justifie certainement par le désir, fort louable, que la famille de l'auteur a pu avoir de rendre un hommage à sa mémoire, mais elle n'intéressera que ceux qui l'ont connu, et en constatant que les poésies de D. Camps y Fabrès sont correctement versifiées, qu'elles ont même été primées aux Jeux floraux, je crois avoir épuisé mon sujet. M. F.

La Media Docena, *Cuentos y Fabulas para Niños*, por Juan Gualberto López-Valdemoros. Madrid, Ducazcal, 1894, in-4 de 81 p.

Ces petits contes ont été composés par l'auteur pour l'amusement de Sa frêle et gracieuse Majesté le roi Alphonse XIII, à qui ils sont dédiés. L'archevêque de Madrid, qui les a fait examiner, en garantit l'orthodoxie et la saine morale ; après les avoir parcourus, à notre tour, nous nous permettrons d'ajouter qu'ils sont agréablement écrits ; la narration est intéressante et vive, et l'on y trouve aussi des détails de géographie et d'histoire instructifs, ce qui ne doit point nous étonner, puisque M. López-Valdemoros, comte de las Navas, est un érudit fort distingué et bibliothécaire principal du roi d'Espagne. M. F.

Neron, el primer perseguidor de los cristianos (*escenas del primer siglo del cristianismo*), por don Urbano Ferreiroa. Valencia, Domenech, 1894, in-8 de 296 p. — Prix : 3 fr.

Comme le dit le censeur ecclésiastique, dont l'approbation motivée, selon l'usage de la catholique Espagne, se lit à la fin du volume, on ne sait, en parcourant l'œuvre de don Ferreiroa, si l'on a sous les yeux une histoire ou un roman. C'est, avec une intrigue moins suivie, une fiction littéraire dans le genre de la *Fabiola* de Wiseman ou de la *Callista* de Newman. Mais, comme dans ces deux célèbres récits, les scènes inventées se déroulent sur un fond historique et archéologique aussi solide que varié. L'auteur se montre bien au courant des études modernes sur les premiers temps de l'Église : il tire, en particulier, un très heureux parti de l'opinion, aujourd'hui à peu près certaine, qui reconnaît dans la Pomponia Græcina de Tacite une des premières patriciennes converties au christianisme. Tous ceux qui ont quelque habitude de la langue espagnole liront l'ouvrage du savant chanoine, non seulement avec un vif intérêt, mais encore avec un réel profit. P. A.

Propos de littérature, par Albert Mockel. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1894, in-12 de 148 p. — Prix : 3 fr.

Ce sont propos d'un homme qui a des lettres, de l'érudition même, et qui, suivant la bonne vieille méthode classique, institue un parallèle entre les deux grands poètes de notre âge, et le poursuit pendant cent quarante pages. Successivement donc sont analysées la philosophie et la morale, la technique et la plastique, la méthode et la personnalité de.... MM. Henri de Régnier et Vielé-Griffin ! Nos lecteurs auront le bon goût de ne pas faire les étonnés devant les noms des auteurs de *Tel qu'en songe* et des *Cygnes*, rédacteurs ordinaires de la *Wallonnie*, de la *Revue Blanche*, de *Floréal*, etc. Ne serait-il pas du dernier bourgeois d'avouer qu'on ignore toute cette littérature franco-belge et décadente, qui salue comme des précurseurs MM. Verlaine, Moréas et Rimbaud, honore comme le grand initiateur M. Gustave Kahn, le cuirassé d'airain qui eut le courage d'affranchir enfin le vers de la mesure et de la rime ! qui se glorifie des poèmes de MM. Fontainas, Ferdinand Hérold, Verhœren, Saint-Pol Roux, Grégoire le Roy, Retté, Ghil, Stuart Merrill, Van Lerberghe, Eeckhoudt, Albert Giraud, Gillin.... (j'en passe), et qui brave le rire des imbéciles avec les chefs-d'œuvre de MM. de Régnier et Vielé-Griffin. M. de Régnier, c'est l'artiste admirable qui écrit des vers comme ceux-ci :

Le vent qu'elles plus las te chante les Années,

qu'à tout hasard, — et sans garantie, — je traduis ainsi : Las ! le vent te chante les Années plus qu'elles (les chimères); et encore :

Regarde, les voici qui viennent,
Pauvre Ame,
Ombre de la Tour morne aux murs d'obsidiane,....

que je ne traduis pas du tout. M. Vielé-Griffin est le « génie » plus fougueux, qui lance ces strophes débordantes de lyrisme :

Voici ma pensée :
Si la flèche que mon arc lance aux étoiles
Retombe et blesse
Ma main qui l'a lancée
Vers les étoiles,
. . . . . .
Ainsi tout vieux rêve vers toi,
Tout vieil émoi
(Qu'un nouveau rire, croit-il, achève)
Surgit encore comme un tumulte,
Hélène.

Ayant ses chefs-d'œuvre, cette littérature a aussi ses Aristotes. M. Mockel est un de ceux-là. Et il faut reconnaître que s'il découvre parfois des vérités de manuel à baccalauréat, et pense sur la poésie architecturale, picturale, plastique et musicale d'après le classique M. Brunetière, il dépense pas mal de pénétration et de finesse à nous démêler en une langue pas trop obscure ses idées sur le symbolisme et l'allégorie, sur l'harmonie et sur le rythme, à nous expliquer la « technique » des faiseurs de vers polymorphes, amorphes, invertébrés, etc. Si l'on sourit, je rappellerai que ce fut toujours métier de critique de découvrir chez les grands auteurs des beautés dont ils ne se doutaient pas, des procédés dont ils n'eurent pas conscience.

M. Mockel d'ailleurs — à ses risques et périls, — a parfois du bon sens; par exemple quand il démontre respectueusement aux maîtres que c'est « provisoirement » un mal nécessaire de parler de façon à être entendu au moins d'une manière vague, et de garder quelque chose, le moins possible, d'ailleurs, cela va sans dire, des règles métriques. « L'anarchie, écrit-il, en politique comme en littérature, est l'idéal, je le crois, mais comme tous les idéals, il est à l'infini, et l'on doit tendre vers lui sans espérer encore l'atteindre. L'anarchie prêchée immédiatement est un anachronisme — ce qu'on appelle crime en politique.... Il faut d'abord paralyser par le socialisme les forces de l'égoïsme. La poésie de même doit pour l'heure s'imposer à elle-même des lois qui sont pour elle le socialisme, le mal nécessaire.... L'instant de l'anarchie viendra : attendons. »

Je trouvais déjà curieux qu'un homme, qui n'est certes pas le premier venu, consacrât une très sérieuse, très sincère, très consciencieuse étude de cent quarante pages, à MM. de Régnier et Vielé-Griffin. Mais combien plus intéressante à noter — et plus inquiétante ! — l'attitude de nos souples et subtils théoriciens de l'anarchie !

GABRIEL AUDIAT.

Diderot. Sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par A. COLLIGNON. Paris, Alcan, 1895, in-18 de XVII-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après les récents ouvrages de M. Ducros et de M. Reinach, les études de M. Parigot et de M. Faguet, le livre de M. Albert Collignon vient trop tard. Il est vrai que, conçu plus tôt, il ne serait sans doute pas venu à terme, puisqu'il est fait surtout de citations et d'extraits. Aucune préten-

tion à rien apporter de neuf. Les mémoires de Mme de Vaudeul, ceux de Naigeon et le livre de M. Ducros ont fourni les cent pages de la biographie, expurgée seulement de tout ce qui serait trop défavorable au héros.

Des notices sommaires sur l'*Encyclopédie*, les *Romans*, les *Salons* et le *Théâtre* ne résument même pas ce qui en a été dit en ces derniers temps. Quant au chapitre sur les *Idées philosophiques, morales et politiques* de Diderot, le plus long, il ne tient pas du tout ce qu'il promettait : un exposé d'ensemble, « une reconstruction de l'œuvre. » Rien de plus décousu : ce sont, absolument au hasard des ciseaux, des citations abondantes (il y en a de dix ou quinze pages d'un coup), mais faites en général de seconde main, morceaux connus pris aux recueils d'extraits, ou bien à Génin, à Sainte-Beuve, à Villemain, à MM. Ducros et Faguet. Les appréciations, toujours élogieuses, sont prises aux mêmes sources, et aussi aux discours et articles de journaux à propos de la statue du boulevard Saint-Germain (H. Fouquier, Spuller, Pelletan, etc.). Encore les citations sont-elles parfois répétées à quelques pages de distance, et le typographe a-t-il souvent oublié les guillemets. Le dernier chapitre sur la *Correspondance* est fait de même.

Toute la conclusion, comme l'introduction, n'est qu'un simple et vague hommage au grand penseur qui, « inspiré par le seul amour des hommes, » a « combattu avec courage toutes les chimères religieuses, » nié « toute autorité » (p. 231), proclamé le matérialisme et l'athéisme, affranchi la morale en montrant que l'homme n'est pas libre, en défendant les passions, en recommandant de s'abandonner à la nature, ce qui est pour M. Collignon (tout pourtant sur l'adultère, l'inceste et autres pratiques logiquement admises par Diderot) le dernier mot de la sagesse. Et M. Collignon pense encore toutes sortes de choses, qui ne sont pas très nouvelles non plus : que « le premier pas de la philosophie, c'est l'incrédulité ; » qu' « il ne faut pas lier le sort de la morale à des croyances arriérées ; » « qu'il était nécessaire d'écraser les doctrines anciennes pour faire place à la science et au progrès ; » que « la Révolution a rendu la vie plus égale, plus libre, plus généreuse, plus fraternelle et plus aimable à tous, etc., etc. » Il ne paraît pas méchant cependant, condamne les sectaires et conseille le bien. Si d'aventure il étudiait directement Diderot, je suis convaincu qu'il ne le trouverait plus une aussi grande âme. Somme toute, son livre, du moins pur de toute citation ordurière et correctement écrit, est surtout naïf et absolument inutile.

GABRIEL AUDIAT.

Anarquistas literarios. por J. MARTINEZ RUIZ. Notas sobre la literatura española. Madrid, Fernando Fe. 1895. petit in-16 de 70 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage, ou plutôt cet opuscule, dédié « au puissant psychologue et éminent historien M. Hamon, » n'est pas aussi piquant qu'on oserait l'espérer d'après son titre. Il contient, il est vrai, d'assez rudes critiques à l'adresse de la littérature espagnole contemporaine, « où manque le sens de l'évolution, » ce qui est évidemment fort regrettable. Mais où sont les anarchistes? M. Martinez Ruiz nomme Platon, Charles III d'Espagne et saint Grégoire le Grand parmi les politiques et les penseurs; Lope de Vega, Moratin, Hermosilla et Larra, parmi les écrivains. Voilà qui n'est pas très sérieux, et quand j'aurai ajouté que l'auteur exalte Campoamor, dénigre Nuñez de Arce et Quintana, préfère Galdos à Echegaray, et semble réfractaire au talent de Mme Pardo Bazan, suspecte de cléricalisme, j'en aurai, je crois, assez dit sur cette production quelque peu étrange et confuse.

M. F.

Anthologie scolaire des auteurs français du XIXe siècle. Poètes et prosateurs, par Martial Besson. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 380 p.— Prix : 2 fr. 25.

L'éditeur de ce petit livre écrit dans l'avertissement dont il le fait précéder : « Tous nos écrivains de premier ordre et la plupart de ceux de second ordre ont trouvé place dans ce recueil.... composé par un de nos meilleurs maîtres de l'enseignement. » J'en conclus qu'aux yeux de M. Besson, Joseph de Maistre, Montalembert, Louis Veuillot et les autres grands écrivains catholiques de notre temps, — et M. Besson est le seul à ignorer que la liste en est longue, — sont à peine des écrivains de troisième ordre. En revanche, les frères Goncourt, Zola, Erckmann-Chatrian et ces hommes illustres qui s'appellent Duvauchel, Gourdon, Melvil, Paysant, Clair Tisseur, sont tous des écrivains de premier ou tout au moins de second ordre. Cela seul suffit à juger du goût et de l'esprit qui a présidé à la composition de ce recueil. C'est un livre fait exclusivement pour les petits laïques. Mais nous les plaignons sincèrement d'être si mal instruits par leurs maîtres des choses littéraires de notre temps. O neutralité, que de sottises on commet en ton nom!

P. Talon.

La Prière dans le paganisme romain, par l'abbé A. Devaux. Lyon, Vitte, 1895, in-12 de 90 p. — Prix : 1 fr. 50.

Brochure de modeste format, mais marquée au coin d'une érudition de bon goût. Nul peuple n'a eu plus de dieux que le peuple romain : chez lui, forces de la nature, qualités morales, tout était sous la protection ou la dépendance de quelque divinité. Et comme si ce n'était pas assez, les dieux étrangers, grecs et égyptiens, gaulois et orientaux affluent à Rome et y trouvent des adorateurs. Nul peuple n'a prié davantage : le père de famille dans sa maison, dans la vie publique les pontifes de tout ordre ont des attributions religieuses rigoureusement déterminées. La prière précède les délibérations du Sénat, les déclarations de guerre, l'élection des magistrats; elle accompagne les honneurs du triomphe. Un historien comme Tite-Live regrette que la coutume ne lui permette pas d'imiter les orateurs et les poètes, débutant par l'invocation des dieux. A ce propos, l'auteur fait remarquer que Plaute, peintre des mœurs populaires, fait au culte des dieux, en dépit des écarts de sa verve comique, une place bien plus grande que l'élégant Térence.

Passant ensuite aux caractères particuliers de la prière romaine, M. Devaux étudie d'abord l'étymologie des mots qui répondent aux deux idées de religion et de prière. Je me permets de lui signaler ici comme vraiment curieux le double sens de la formule *religio est*, laquelle signifie tantôt : « La religion prescrit » et tantôt : « La religion défend. » Cette partie de sa dissertation conduit à cette conclusion, que la prière est, aux yeux du Romain, un contrat que l'homme passe avec la divinité, en vue de s'assurer certains biens, presque toujours d'ordre matériel : aussi, la ponctuelle observation du rituel est-elle aussi sacrée, aussi indispensable que celle des formules juridiques dans les actes civils. Nombre de sacrifices sont viciés par les plus insignifiants défauts de forme. L'auteur montre en terminant comment, par des voies différentes, tous les systèmes de philosophie à la mode dans la Rome impériale concouraient à saper la prière par la base. Sur ce point je réclamerais expressément en faveur du platonisme primitif, sans l'hommage au moins indirect qui lui est rendu à la page 71. N'est-il pas également surprenant de ne trouver dans ce même chapitre aucune ci-

tation de Lucrèce, le poète épicurien, tour à tour adversaire implacable et admirateur involontaire du sentiment religieux? C. Huit.

La Révolution d'après M. Taine, par l'abbé Birot. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, gr. in-8 de 107 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume est la reproduction de quelques articles publiés en 1885 dans le Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle. L'auteur s'est proposé de résumer en quelques pages le saisissant tableau que Taine a tracé de la Révolution. Nous avons tous lu ces peintures vigoureuses par lesquelles l'éminent écrivain a flétri les crimes de la Terreur. Il ne faut pas les laisser oublier. On se persuade trop facilement qu'une crise aussi violente ne saurait se reproduire. Les idées dont le mouvement de 1793 est l'expression, les sectes qui l'ont provoqué vivent encore et sont même très puissantes. M. l'abbé Birot nous les montre partout agissant au milieu de nous et dominant la politique contemporaine. Il est vrai que la prudence leur impose aujourd'hui une certaine modération, mais l'impatience du triomphe définitif ne pourrait-il ramener un jour le règne de la violence? M l'abbé Birot nie toute distinction entre le mouvement de 1789 et celui de 1793. Nous croyons bien que les passions de 93 existaient déjà en 89 et même bien avant. Nous pensons toutefois que les esprits sains de la nation s'étaient mis d'accord en 1789 sur un ensemble de réformes qui eussent peut-être prévenu la Révolution si elles avaient été appliquées avec plus de décision et de vigueur. D. V.

Notre-Dame de Lorette. Le Quartier, la paroisse, l'église, par l'abbé E. Duplessy. Paris, Lethielleux, 1894, in-12 de 253 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit livre est le premier d'une collection qui a pour titre : *l'Art chrétien en France* et pour objet de décrire les principaux édifices religieux et les pèlerinages les plus célèbres que la foi du peuple français a élevés et développés sur le sol de notre chère patrie. Des illustrations très soignées et des plans fort bien faits en augmentent le charme et l'intérêt. Ne parlons que du premier volume paru et qui est consacré à Notre-Dame de Lorette à Paris. L'auteur raconte d'abord l'histoire de la paroisse avant et après la Révolution, et il complète cette histoire par la biographie des cinq curés qui, depuis le concordat, l'ont tour à tour gouvernée. La seconde partie est consacrée à la description de l'église, tant la partie architecturale que la partie décorative et artistique. Excellent guide tel qu'on en souhaiterait un pour toutes nos grandes églises françaises, qui contiennent tant de trésors ignorés. Un appendice nous fait assister jour par jour à la vie de la paroisse, et nous initie à ses œuvres de piété, de zèle et de charité. C'est donc une page fort intéressante de l'histoire contemporaine de la religion catholique à Paris. Aussi nous ne doutons pas que nos lecteurs ne fassent bon accueil à ce livre et ne s'intéressent au succès de la collection. P. Talon.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le comte Albert de Circourt, dont nous avons annoncé la mort dans notre dernière chronique, était né à Bouxières-aux-Chênes (Meurthe), le 25 juin 1809. Il entra en 1824 à l'École de marine, fit partie de l'expédition d'Alger, mais donna, en 1830, sa démission d'officier pour se consacrer à l'érudition et à la littérature. La *Bibliothèque universelle*, le *Voleur*,

la *Revue de Paris*, la *Chronique de Paris*, la revue de Berryer : *France et Europe*, l'eurent pour collaborateur. De 1848 à 1851, il rédigea la politique étrangère dans l'*Opinion publique*. Nommé en 1873 membre du conseil d'État, il y tint dignement sa place jusqu'en 1878. C'est à tort que le *Dictionnaire des contemporains* lui attribue la traduction du tome X de l'*Histoire des États-Unis*, de Bancroft, qui est l'œuvre de son frère, Adolphe de Circourt, l'ambassadeur de Lamartine en Allemagne. Le bagage littéraire du comte Albert de Circourt n'en est pas moins fort estimable. Nous citerons de lui : *Histoire des Mores Mudéjares et des Morisques ou des Arabes d'Espagne sous la domination des chrétiens* (Paris, 1845-1848, 3 vol. in-8) ; — *La Bataille de Hastings : étude historique et archéologique* (1858, in-8) ; — *Le Victorial, chronique de Don Pedro Niño, comte de Buelna* (*1379-1449*), par Guttierre Diaz de Gomez, traduite par le comte de Puymaigre, avec la collaboration du comte de Circourt (1867, in-8). La brochure qui parut en 1863, à Metz, sous le titre : *Décentralisation et régime représentatif* (in-8) et qui fit sensation, fut rédigée sous son inspiration et sur d'abondantes notes fournies par lui, par MM. le comte de Puymaigre et Victor Vaillant, directeur du *Vœu National ;* cette brochure reproduisait les idées de Monsieur le comte de Chambord sur ce sujet. L'an dernier, la *Revue de Paris* a imprimé un article de lui, *Prince et marin*, à propos des Souvenirs du prince de Joinville. Quand la mort l'a surpris, il préparait depuis longtemps la publication des *Mémoires de M. d'Haussez*, le ministre de la marine qui organisa l'expédition d'Alger. M. de Circourt a donné à la *Revue des questions historiques* d'excellents articles sur *Louis d'Orléans* qui, tirés à part, forment trois fascicules sous ce titre commun : *Le Duc Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI, ses entreprises au dehors du royaume* (I, 1887, 67 p. ; II, 1889, 37 p. ; III, 1889, 141 p.), avec des pièces justificatives qui n'avaient pu paraître dans la *Revue des questions historiques*. Citons enfin un opuscule extrait des « Publications de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg : » *Documents luxembourgeois à Paris, concernant le gouvernement du duc Louis d'Orléans*, copiés et rassemblés par M. le comte Albert de Circourt, mis en ordre et publiés par le docteur N. Van Werveke (Luxembourg, V. Bück, 1886, gr. in-8 de 96 p.).

— Un de nos plus éminents botanistes, M. H. Baillon, est mort âgé de soixante-sept ans, le 18 juillet, à Paris. Né à Calais le 30 novembre 1827, il se fit recevoir, après de bonnes études médicales, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, et fut chargé de donner à l'École de médecine l'enseignement de l'histoire naturelle médicale. Il remplissait en même temps les fonctions de professeur d'hygiène et d'histoire naturelle appliquée à l'industrie, à l'École centrale des arts et métiers. Il fit, à l'usage de ses élèves, plusieurs traités dont on trouvera l'indication plus loin ; mais ses œuvres capitales sont le grand *Dictionnaire de botanique*, récemment achevé, et cette magistrale *Histoire des plantes*, que malheureusement il n'a pu mener à bonne fin avant de mourir. Nous donnons ici le relevé de ses diverses publications : *Étude générale du groupe des euphorbiacées* (Paris, 1858, gr. in-8 avec atlas) ; — *Monographie des buxacées et des stylocérées* (1859, gr. in-8) ; — *Recherches organogéniques sur la feuille femelle des conifères* (1860, in-8) ; — *Adansonia*, recueil d'observations botaniques (1860 et suiv., in-8) ; — *Mémoire sur le développement du fruit des morées* (1861, in-8) ; — *Recherches sur l'organisation, le développement et l'anatomie des caprifoliacées* (1861, in-8) ; — *Guide de l'étudiant au nouveau jardin botanique de la Faculté de médecine de Paris* (1865, in-8) ; — *Histoire des plantes* (1866 et suiv., gr. in-8) ; — *Programme du cours d'histoire naturelle médicale professé à la Faculté de médecine de Paris. 1re partie : Zoologie médicale* (1868, in-18) : *2e partie : Botanique gé-*

nérale (1869, in-18); *3e partie : Étude spéciale des plantes employées en médecine* (1877, in-18); — *Traité du développement de la fleur et du fruit* (1868, gr. in-8); — *Botanique cryptogamique* de Jean Payer, revue et annotée (1868, gr. in-8); — *Leçons sur les familles naturelles des plantes*, du même auteur, ouvrage continué par H. B. (1872, in-18); — *Dictionnaire de botanique* (1877-1892, 4 vol. in-4); — *Anatomie et physiologie végétales* (1881, in-8); — *Notions élémentaires de botanique* (1881, in-12); — *Cours élémentaire de botanique* (1882, in-12); — *Le Jardin botanique de la Faculté de médecine de Paris* (1883, in-12); — *Traité de botanique médicale phanérogamique* (1884, in-8); — *Iconographie de la flore française* (1885 et suiv., in-4); — *Guide élémentaire d'herborisations et de botanique pratique* (1886, in-16); — *Traité de botanique médicale cryptogamique, suivi du tableau du droguier de la Faculté de médecine de Paris* (1889, gr. in-8); — *Les Herborisations parisiennes* (1890, in-16).

— Le docteur Félix Frédault, mort à Paris le 20 juillet, était un des représentants de la médecine homéopathique et, en même temps qu'un médecin distingué, un fervent chrétien. Outre les articles qu'il a donnés dans les revues spéciales, telles que l'*Art médical*, nous pouvons citer de lui les ouvrages suivants : *Du Trachélocampule, recherche et description* (Paris, 1847, in-8); — *Des Polypes du cœur, concrétions polypoformes et caillots* (1847, in-8); — *De l'Endocardite*, thèse (1848, in-8); — *Des Rapports de la doctrine médicale homéopathique avec le passé de la thérapeutique* (1852, in-8); — *Des indications thérapeutiques déduites de l'étiologie*, thèse d'agrégation (1853, in-8); — *Études d'anatomie pathologique* (1855, in-8); — *Physiologie générale. Traité d'anthropologie physiologique et philosophique* (1863, in-8); — *Hygiène de l'alimentation* (1866, in-8); — *Des Hémorroïdes* (1868, in-8); — *Histoire de la médecine* (1870-1873, 2 vol. in-8); — *Les Passions* (1870, in-12); — *Forme et matière* (1877, in-8); — *Conférences cliniques à l'hôpital Saint-Jacques* (1886, in-8); — *Vie de la Mère Saint-Paul* (*Zélie-Zéphirine Babé*), *fondatrice et première supérieure de la congrégation des Sœurs servantes de Marie* (1890, in-12).

— Le célèbre juriste allemand Rudolf Gneist est mort le 24 juillet. Né à Berlin, le 13 août 1816, Heinrich-Rudolf-Hermann-Friedrich Gneist fit ses études dans sa patrie, où il prit le grade de docteur en droit (1839,) et entra dans la carrière juridique. Juge suppléant au tribunal supérieur de Berlin, professeur extraordinaire à l'Université de cette ville, candidat malheureux aux élections de 1848, il se démit en 1856 de ses fonctions de juge. En 1859, il fut enfin élu député et siégea au centre gauche. Nous n'avons pas ici à apprécier son rôle politique ni son rôle malheureux dans le Kulturkampf, mais nous devons rappeler que M. R. Gneist s'est acquis une haute réputation scientifique par ses ouvrages juridiques, dont nous ne donnons qu'une liste incomplète : *Die formellen Vorträge des neuen römischen Obligationenrechts* (Berlin, 1845, in-8); — *Die Bildung der Geschwornengerichte in Deutschland* (Berlin, 1849, in-8); — *Institutionum et regularum iuris romani syntagma* (Leipzig, 1858, in-8), publication à la suite de laquelle il fut promu au rang de professeur ordinaire ; — *Das heutige englische Verfassungs- und Verwaltungsrecht* (Leipzig, 1857-1863, 3 vol. in-8), le plus connu et le plus considérable de ses ouvrages ; — *Verwaltung, Justiz, Rechtsweg* (Berlin, 1869, in-8); — *Selfgovernment* (Berlin, 1871, gr. in-8); — *Der Rechtsstaat* (Berlin, 1872, gr. in-8); — *Vier Fragen zur deutschen Strafprocessordnung* (Berlin, 1875, in-8); — *Die preussische Finanzreform durch Regulirung der Gemeindesteuern* (Berlin, 1881, gr. in-8); — *Englische Verfassungsgeschichte* (Berlin, 1882, gr. in-8), l'un des plus importants ouvrages qui aient paru sur l'histoire de la constitution anglaise ; — *Das englische Parlament in tausend-*

jährigen Wandelungen vom 9. bis zum Ende des 19. Jahrhunderts (Berlin, 1887, in-8) ; — *Die Militärvorlage von 1892 und der preussische Verfassungskonflikt von 1862 bis 1866* (Berlin, 1894, in-8).

— M. Hector Pessard, mort en juillet, était né à Lille, en 1836. A l'âge de vingt ans il fit ses débuts dans la presse par une collaboration active à des journaux de province : la *Gironde*, le *Mémorial des Deux-Sèvres*, le *Phare de la Loire*. Sept ans après il entrait dans la presse parisienne. Le *Temps*, la *Liberté*, l'*Époque*, l'*Opinion nationale*, l'*Événement*, lui ouvrirent leurs colonnes. Rédacteur en chef du *Soir* en 1870, directeur du *National* (1878), puis de la *Petite République française* (1885), il avait enfin abandonné la politique pour la littérature et rédigeait avec talent le feuilleton dramatique du *Gaulois*. Les pamphlets qu'il fit paraître sous l'Empire et sous le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon eurent un grand retentissement. Les *Petits Papiers* qu'il a publiés dans ces dernières années ont eu aussi quelque succès. Voici le relevé chronologique de ses publications : *L'Année parlementaire 1863-1864*, en collaboration avec C. Duvernois (Paris, 1865, in-12) ; — *Yo et les Principes de 89*, fantaisie chinoise (Bruxelles, 1866, in-12) ; — *Les Gendarmes*, fantaisie administrative (Paris, 1869, in-12) ; — *La Guerre de 1870-1871, histoire politique et militaire* (1873, gr. in-8) ; — *Lettres d'un interdit* (1874, in-12) ; — *Mes Petits Papiers* (1re série, 1860-1870 ; 2e série, 1871-1873 (1887-1888), 2 vol. in-12).

— On annonce encore la mort : de M. Henri Altès, ancien professeur au Conservatoire, mort à Paris, le 24 juillet ; — de M. l'abbé Aubin, professeur au petit séminaire de Plombières, mort le 2 juillet ; — de M. Amable Bapaume, directeur du *Tam-tam* et auteur dramatique, mort le 8 juillet, à Paris, âgé de soixante-dix ans ; — de M. Alfred Dalibard, jeune poète, mort le 10 juillet, à Paris ; — de M. le docteur Diener, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine de Montpellier, mort vers le milieu de juillet ; — de M. le chanoine Gyss, d'Obernai, à qui l'on doit, entre autres ouvrages historiques, une excellente *Histoire de la ville d'Obernai* (Strasbourg, 1866, 2 vol. in-8), mort au commencement de juillet dans cette cité ; — de M. James Jackson, ancien archiviste-bibliothécaire de la Société de géographie de Paris, auteur d'une très considérable *Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales* (Paris, 1881, in-8), mort le 18 juillet, à Paris ; — de M. l'abbé Irénée Lagrange, frère de l'évêque de Chartres dont nous déplorons encore la perte récente, ancien professeur au grand séminaire de Bourges, mort à Chartres ; — du R. P. Charles Laurent, assomptionniste, l'un des rédacteurs de la *Croix* de Paris et autrefois directeur des collèges de Clichy et de Nîmes, mort à Paris, le 13 juillet ; — de M. Charles Leroy, le romancier qui a illustré le nom du colonel Ramollot et de tous les types militaires qui pivotent autour de lui : le capitaine Lorgnegrut, le planton Pinteau, le sergent Roupoil, le lieutenant Bernard, le major Van Trouspet, la cantinière Flercadet, le commandant Vermoulu et le caporal Verdure, mais à qui l'on doit aussi d'autres romans tels que *la Fille de Laroustit*, *la Boîte à musique*, *Un Gendre à l'essai*, mort le 13 juillet ; — de M. le marquis de Villardi de Montlaur, agronome et littérateur distingué, mort le 23 juillet ; — de M. Mouton-Dufraisse, de l'*Intransigeant*, mort le 19 juillet ; — de M. Georges Patinot, directeur du *Journal des Débats*, mort le 20 juillet, âgé de cinquante et un ans ; — de Mme la vicomtesse de Peyronnet, dont la plume obtint de brillants succès avec des chroniques parisiennes, signées du pseudonyme : Horace de la Gardie, morte à Londres, vers le milieu de juillet ; — de M. Maurice-Antonin Roger, ancien élève de l'École normale supérieure, mort le 5 juillet, à Vaucresson ; — de M. Jean

Serrano, professeur au lycée Condorcet, mort à quarante et un ans, le 16 juillet; — de M. Alphonse Tiersonnier, membre de la Société nationale d'agriculture, mort au château du Colombier (Nièvre), le 12 juillet; — de M. le chanoine Vergez, ancien directeur du grand séminaire de Tarbes, mort à Esquièzé, près de Barèges, le 9 juillet, âgé de soixante-quatre ans; — de M. Julien Vesque, botaniste distingué, maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris et à l'Institut agronomique, auteur d'un excellent *Traité de botanique agricole et industrielle*, et d'études sur le transformisme, mort âgé de quarante-sept ans, le 26 juillet, à Vincennes.

— A l'étranger, on annonce la mort: de don Gaetano Bernardi, bénédictin, professeur de langue italienne, mort en février; — de Th. Brorsen, astronome, directeur de 1846 à 1866 de l'observatoire de Rechtenberg, en Bohême, à qui l'on doit la découverte de plusieurs comètes, mort à soixante-seize ans, à Alsen; — de M. C. Czerny, compositeur hongrois, mort à Deggendorf, le 22 juin; — de M. Mikhail Petrovitch Dragomanov, le publiciste et folkloriste russe, qui s'est beaucoup occupé de l'Ukraine et a donné avec Antonovitch un recueil des chants historiques de la Petite-Russie (*Istoritcheskiia piesni malorousskago naroda*, Kiev, 1874, in-8), mort à Sofia, le 20 juin, âgé de cinquante-quatre ans; — de M. Oskar Erdmann, le germaniste, mort à Kiel, en juin; — de M. Richard Genée, publiciste et musicien, mort âgé de soixante-douze ans, le 15 juin, à Baden, près de Vienne; — du R. P. Hieronymus Grattzmüller, prieur de Saint-Étienne d'Augsbourg, connu dans le monde sténographique, mort le 16 mai; — de M. Arnold Hug, professeur de philologie classique à l'Université de Zurich, où il est mort le 17 juin, âgé de soixante-quatre ans; — de M. Knoblauch, physicien, mort âgé de soixante-quinze ans, le 1er juillet, à Baden-Baden; — de M. Krankenhagen, professeur de musique, mort à Vienne, âgé de soixante-dix ans, le 27 juin; — de M. Gustav Nordenskiöld, géologue suédois, mort à Mörsil, âgé de vingt-sept ans; — de M. H. Proster, professeur de chirurgie à l'Université de Dublin, mort le 17 juin, dans cette ville; — d'August Reichensperger, l'un des plus vaillants défenseurs en Allemagne de la cause catholique et qui, dans le monde scientifique et littéraire, s'est fait connaître par son zèle pour la restauration de l'art chrétien (*Christlich-germanische Baukunst*, Trier, 1852, in-8; *Fingerzeige auf dem Gebiete der christlichen Kunst*, Leipzig, 1854, in-8; *Vermischte Schriften über christliche Kunst*, Leipzig, 1856, in-8, etc.), mort à quatre-vingt-sept ans, le 18 juillet; — de M. Rudolf von Roth, le fameux indianiste, professeur de sanscrit à l'Université de Tübingen, correspondant de notre Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur d'un énorme dictionnaire sanscrit fort estimé, mort âgé de soixante-quinze ans, le 22 juin; — de M. Dmitri-Alexandrovitch Rovinsky, qui s'est fait connaître par ses travaux sur l'histoire de l'art en Russie et surtout sur l'iconographie, mort le 22 juin à Wildungen; — de M. Sigismund Schott, qui a répandu dans les revues ses essais de philosophie, de politique et de littérature et qui a donné un volume de poésies (*Gedichte*, Stuttgart, 1857), mort âgé de soixante-dix-sept ans, à Stuttgart; — de M. P. Slaveikov, publiciste bulgare, mort âgé de soixante-neuf ans, le 16 juillet, à Sofia; — de M. Georg Smith, auteur de *Our canal population*, de *Gipsy life*, etc., mort en juin; — de M. Serge Terpigorev, romancier et journaliste russe, mort en juillet; — de M. Friedrich Tietjen, astronome, mort à Berlin, le 22 juin, âgé de soixante et un ans; — de M. Franz Weiss, mort à Graz, âgé de quatre-vingt-sept ans, le 23 juin; — de M. Julius Zupitza, professeur de littérature et de langue anglaise à l'Université de Berlin et auteur de travaux estimés, mort âgé de cinquante et un ans.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 20 juin, à l'élection de deux membres en remplacement de M. V. Duruy et de M. de Lesseps. La première élection a donné les résultats suivants :

MM. J. Lemaître, 21 voix; Delafosse, 9; Émile Zola, 1; comte de Mouy, 1; de Kéraniou, 0; bulletins blancs, 2.

M. Lemaître a été déclaré élu.

Pour la deuxième élection, les voix se sont réparties comme suit :

	1er tour	2e tour	3e tour	4e tour
MM. Charmes	11	15	17	15
J. Aicard	10	7	7	6
Desjardins	8	5	3	3
Barboux	2	5	3	3
É. Zola	1	0	1	1
De Kéraniou	0	0	0	0
De Mouy	0	0	0	0
Bulletins blancs	2	2	3	6

Aucun candidat n'ayant obtenu la majorité, l'élection a été reportée à une date ultérieure.

— *Académie des sciences morales et politiques.* — Dans la séance du 22 juin, l'Académie a procédé à l'élection d'un associé étranger en remplacement du regretté Cesare Cantù. M. Castelar a obtenu 21 voix sur 28 votants et a été déclaré élu.

— *Académie des sciences.* — L'Académie a élu, le 27 mai, comme associé étranger, en remplacement de M. Van Beneden, le chimiste anglais Frankland; — le 17 juin, dans la section d'astronomie, M. Bocklund en remplacement de M. Wolf; — le 24, dans la section de géométrie, M. Fuchs; dans la section de géographie, M. Nansen; dans la section de médecine, M. Laveren; — le 1er juillet : dans la section de géométrie, M. Schwartz; dans la section de botanique, M. le baron Muller; dans la section de médecine, M. Engelmann; — le 8, M. Cohen a été élu membre de la section de botanique; — le 15, ont été élus correspondants : dans la section d'anatomie et de zoologie, MM. Flower et Sabatier; dans la section de chimie, M. Ramsay; — le 22, dans la section d'anatomie, M. Retzius.

— *Académie de médecine.* — L'Académie, dans la séance du 29 mai, a élu associés étrangers MM. von Esmarch et Durante; — elle a choisi comme membres titulaires le 25 juin, dans la section de physique et de chimie, M. Regnard; — le 2 juillet, dans la section de thérapeutique, notre éminent collaborateur le docteur Ferrand; — le 3 juillet, dans la section de médecine opératoire, M. Paul Reclus; — le 16 juillet, M. Azam a été élu associé national.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 mai, M. Heuzey a communiqué deux galets contenant la relation du règne d'Eannadon, trouvés par M. de Sarzec. M. Foucart a lu un mémoire plaçant au IVe et non au Ve siècle l'achèvement du temple de Delphes. — Dans la séance du 10, M. Clermont-Ganneau, au nom de M. Farah, a fait une lecture concernant une loi grecque sur la culture des vignes. M. Heuzey a fait une communication sur les antiquités chaldéennes. — Dans les séances du 17 et du 24, M. Oppert a lu un mémoire du P. Scheil sur une nouvelle inscription de Nabonid. M. Dieulafoy a combattu l'opinion qui place Pasagarde à Mechhed-Mourgab. Dans la séance du 24 également, M. Salomon Reinach a fait une lecture sur les sarcophages grecs. — Dans la séance du 31, M. Helbig a présenté ses idées sur l'art mycénien, qu'il regarde comme un art non grec mais phénicien. — La séance du 7 juin a

été consacrée à entendre la fin de la lecture de M. Helbig et les objections soulevées contre sa thèse par MM. Perrot et Ravaisson. — Dans la séance du 14, MM. Ravaisson, Collignon et Dieulafoy ont présenté de nouvelles observations sur la lecture de M. Helbig. — Le 21, M. Foucart a commencé la deuxième lecture de son mémoire sur le personnel des mystères d'Éleusis. M. Clermont-Ganneau a commencé la lecture d'un mémoire sur la déesse Tanit et le culte de Déméter et Perséphone à Carthage. M. Louis Havet a présenté des observations sur la confusion du *b* et du *v* dans l'orthographe latine. — Dans la séance du 28, M. Héron de Villefosse a entretenu l'Académie du trésor de Bosco Reale, acquis au musée du Louvre grâce à la générosité de M. Edm. de Rothschild. M. Bernardakis a parlé des découvertes de manuscrits faites par lui dans diverses bibliothèques (fables latines, lettre d'Arcadius au Pape, poème inédit sur l'enlèvement d'Hélène, etc.) — Dans la séance du 5 juillet, M. Michel Bréal a parlé de diverses divinités de l'Italie qu'il rattache à l'Étrurie; MM. Perrot, d'Arbois de Jubainville et Boissier ont présenté à ce sujet quelques observations. — Dans la séance du 12, M. Philippe Berger a communiqué les résultats négatifs des fouilles faites dans l'île du lac Homs par M. E. Gautier pour y retrouver l'emplacement de l'antique Kadès. Le même M. Berger a parlé d'une inscription punique trouvée à Maktar. M. Henri Chevalier a proposé la traduction de douze termes coréens, inexpliqués jusqu'ici. M. Clermont-Ganneau a fait une nouvelle lecture sur l'introduction à Carthage du culte de Cérès et de Déméter. M. Héron de Villefosse a communiqué les résultats nouveaux des fouilles du P. Delattre à Carthage. — Dans la séance du 19, M. Dieulafoy a fait une lecture sur Saül et les prophètes, qu'il considère comme des névropathes. M. Salomon Reinach a présenté une statuette, reproduction, suivant lui, de la statue colossale de Minerve au temple de Lindos à Rhodes. M. Noël Valois a lu une note sur les origines du titre de Roi très chrétien décerné aux rois de France. — Dans la séance du 26, M. Müntz a lu un mémoire ayant pour titre : Les Épées d'honneur distribuées par les Papes. M. Léopold Delisle a fait une communication sur un prétendu exemplaire de la chronique de Gérard de Frachet conservé à la bibliothèque Saint-Marc, de Venise. M. Victor Waille a présenté les résultats des fouilles de Cherchell en 1895.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 mai, M. de Malarce a lu un mémoire intitulé : Nécessité des glossaires pour les sciences économiques et administratives; et M. Barthélemy Saint-Hilaire une note sur l'*Idée de philosophie*. — Dans la séance du 11, M. Aucoc a lu, au nom de M. Moynier, un *Essai sur les caractères généraux des lois de la guerre*. M. Worms a terminé la lecture de son mémoire sur *les Démolisseurs des sociétés*. — A la séance du 18, M. Léon Caubert a retracé un essai de socialisme tenté en Chine au XIe siècle. — Dans la séance du 25, M. Bénard a fait une lecture sur l'interprétation panthéistique allemande du platonicisme. M. Levasseur a lu le premier chapitre d'une étude sur l'ouvrier américain, où il traite des progrès accomplis dans la production industrielle des États-Unis depuis cinquante ans. — Dans la séance du 15 juin, la présentation par M. Léon Say d'un ouvrage de M. Émile Chevallier (*la Loi des pauvres et la société anglaise*) a soulevé une discussion à laquelle ont pris part MM. Desjardins, Buffet, Léon Say, Maurice Block et Frédéric Passy, sur le collectivisme municipal. — Dans la séance du 22, M. Paul Leroy-Beaulieu a exposé ses idées sur la vraie loi de population en opposition avec la loi de Malthus. — Le 29, M. Georges Picot a donné lecture d'un mémoire de M. Michel Revon sur la société japonaise de la Croix-Rouge. M. Paul Leroy-Beaulieu a achevé sa communication.

MM. de Franqueville et Picot ont présenté quelques observations. — Dans la séance du 13 juillet, M. le comte de Franqueville a lu une notice sur sir James Fitzjames Stephen. — Le 20 juillet, la présentation par M. Desjardins d'une étude de M. de la Grasserie sur les *Codes suédois de 1734* a soulevé entre l'honorable académicien et M. Bérenger une discussion sur la peine de mort. M. Juglar a lu une notice sur M. Courcelle-Seneuil. — Dans la séance du 27 juillet, M. Alfred Fouillée a fait une lecture sur le *Monde extérieur*, à propos du volume de M. Denys Cochin. M. Boissonade a commencé la lecture d'un mémoire sur les progrès du Japon moderne. M. Louis Legrand a fait une communication sur la prise de la flotte batave en 1795.

Concours et prix. — L'Académie des inscriptions a décerné le prix Jean Reynaud, d'une valeur de 10,000 fr., à M. Chatelain, pour sa paléographie des classiques latins et l'ensemble de ses travaux. — Pour le concours des antiquités nationales, les récompenses suivantes ont été accordées : 1re médaille, M. François Delaborde *(Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville)*; 2e, M. Ernest Petit *(Histoire des ducs de Bourgogne)*; 3e, M. Édouard Favre *(Eudes, comte de Paris)*; 1re mention, M. Claudin, pour ses divers travaux relatifs à l'imprimerie; 2e, M. Louis Guibert *(Laron)*; 3e, M. Jules Finot *(Étude historique sur les relations commerciales entre la France et la Flandre au moyen âge)*; 4e, M. Achille Bardon *(Histoire de la ville d'Alais de 1250 à 1390)*; 5e, M. le marquis de Rochambeau *(le Vendômois, épigraphie et iconographie)*. — Le prix de linguistique a été décerné à M. Vilh. Thomsen, de Copenhague, pour son *Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi*. — Le prix Saintour (3,000 fr.) est partagé entre MM. Berard *(Origine des cultes arcadiens)* et Clerc *(les Métèques athéniens)*. — Le prix Bordin (3,000 fr.) a été décerné à M. Haussoullier, pour son mémoire envoyé en réponse à la question posée par l'Académie : *Étude sur la constitution d'Athènes*. — Le prix ordinaire, pour lequel l'Académie avait demandé une étude sur la chancellerie royale de saint Louis à Philippe de Valois, a été décerné à M. Ch.-V. Langlois. — Le grand prix Gobert a été attribué à M. Élie Berger *(Blanche de Castille)*, et le second prix à M. l'abbé Clerval.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Odilon Barrot (5,000 fr.) au mémoire envoyé par M. Marcel-Fernand Planiol, en réponse à la question mise au concours : *Histoire du droit public et privé de la Bretagne depuis l'époque romaine jusqu'à la rédaction de la coutume au XVIe siècle*. — Le prix Saintour (3,000 fr.) a été décerné à M. Waddington pour son mémoire sur le *Socialisme français contemporain*. — Sur le prix Bordin, l'Académie a accordé une récompense de 2,000 fr. à M. Laurent pour son mémoire sur le positivisme. — Le prix Blaise des Vosges a été partagé entre MM. Jugault et Bourgeois, instituteur à Magny-en-Vexin.

— L'Académie a choisi comme sujet du prix Rossi à décerner en 1898 (4,000 fr.) une histoire économique du canton; — comme sujet du prix Odilon Barrot à décerner à la même époque, une Histoire de l'organisation judiciaire chez les Romains depuis l'introduction de la procédure formulaire jusqu'à la fin de l'empire d'Occident. — Elle a mis au concours pour le prix Rossi (4,000 fr.), à décerner en 1898, une étude sur les avantages et les inconvénients de la possession et de l'exploitation par l'État de domaines productifs de revenus; pour le prix du budget, à décerner en 1899 (2,000 fr.), une étude sur le régime des manufactures royales avant 1789; pour l'autre prix du budget, à décerner à la même date (2,000 fr.), une histoire de la liberté de conscience et de culte en France de Henri IV à 1830; — pour le prix Bordin (2,500 fr.), à décerner en 1899, une étude sur la politique coloniale et la politique européenne de la France depuis la paix d'Utrecht jus-

qu'en 1789; — pour le prix Saintour, à décerner en la même année (3,000 fr.) : l'influence italienne au XVIe et au XVIIe siècle.

Paris. — M. Léopold Delisle, dans *le Concile de Paris de l'année 1290* (Nogent-le-Rotrou, imprim. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 6 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*), a étudié et a reproduit un document d'un grand intérêt pour l'histoire du clergé français et de l'Université de Paris au temps de Philippe le Bel, document découvert par M. le docteur Henri Finke, professeur à l'Université de Munster. C'est, dit l'éminent critique, un récit très animé des discussions qui eurent lieu à Paris, à la fin de l'année 1290, en présence des légats du Pape, au sujet des privilèges que Martin IV, par la bulle du 13 décembre 1281 (*Ad fructus uberes*), avait conférés aux religieux de l'ordre des Mineurs. La trouvaille de l'érudit allemand comble une très regrettable lacune de notre histoire ecclésiastique, et, grâce à lui, nous avons maintenant un compte rendu détaillé du concile réuni à Paris en novembre 1290. M. Delisle, après avoir fait ressortir l'importance du nouveau document, lui promet une place d'honneur dans le supplément de l' « admirable cartulaire de l'Université de Paris » publié par le P. Denifle et M. Chatelain.

— A l'exemple de ce qui se pratique dans plusieurs pays — en Italie et aux États-Unis, par exemple, — M. Le Soudier va publier, sous le titre de *Bibliographie française*, un « recueil de catalogues des éditeurs français. » Cet ouvrage, qui rendra certainement de précieux services, est mieux conçu que les publications similaires des pays étrangers, puisque, à côté de la table alphabétique par noms d'auteurs, il y aura une table systématique des matières. Le prix de souscription est de 15 francs pour l'ouvrage complet broché; mais M. Le Soudier promet une remise de 10 0/0 aux cinq cents premiers souscripteurs.

Bretagne. — M. Frain de la Gaulayrie publie le sixième et avant-dernier fascicule de ses *Tableaux généalogiques, notices et documents inédits au soutien du Mémoire où il est fait mention de plusieurs familles établies à Vitré et paroisses environnantes aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Vitré, imp. E. Lécuyer, in-4 (p. 167-239). Parmi les documents recueillis avec une patience admirable par l'auteur, on remarque (p. 176) : *Caractère et prouesses de Jacques Boscher, sieur des Aulnais, mari d'Olive Bonnieu et cousin germain de Duguay-Trouin* (p. 190), des *Recommandations de prières* « pour le repos et salut de l'âme de deffunt noble homme Jean François Le Corvaisier, sieur de la Missonnais, » et (p. 205-209) l'*Inventaire des biens, meubles et effets dépendant de la succession de noble homme René Charil*, seigneur des Mazures (notamment *vêtements, armes, argenterie, vases sacrés et ornements de la chapelle des Mazures, pièces des archives*, etc., avec indication du prix des céréales en 1767 et du prix des bestiaux en cette même année).

— La librairie Plihon et Hervé, à Rennes, va publier prochainement un complément du *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, de Pol Potier de Courcy. C'est une nouvelle édition du *Dictionnaire héraldique de Bretagne*, par Ed. de Bergevin, revue et augmentée d'après les indications de M. Potier de Courcy, avec figures héraldiques dues au crayon de M. A. de la Bigne.

— La même maison a en souscription une œuvre considérable et d'un intérêt encore plus général, l'*Histoire de Bretagne*, par M. Arthur de la Borderie, membre de l'Institut, qui comprendra quatre ou cinq volumes gr. in-8, illustrés de cartes et plans. Le prix de souscription est de douze francs par volume. Le tome Ier paraîtra vers la fin de l'année.

— Nous avons signalé dans la *Chronique* de la livraison de juin (p. 547) la notice de M. le président Trévédy sur *la Comtesse de Nantois dite la muse*

bretonne. Aujourd'hui mentionnons le complément de cette notice : *Fragments* (Saint-Brieuc, Prud'homme ; Rennes, Caillière, gr. in-8, de la page 45 à la page 89). Les *Pages inédites* de Mme de Nantois forment deux séries : la première contient les pièces de vers trouvées dans les papiers de Georgelin, copiées par lui ou imprimées aux *Affiches de Bretagne*. La seconde série comprend des lettres et billets adressés à Georgelin, et dont les originaux ont été retrouvés. A la suite est reproduit un fragment de comédie (1781).

Guyenne et Gascogne. — Sous le titre : *Une Famille de soldats*, M. Maurice Campagne publie une notice très bien faite sur la famille de *L'Eglise de Lalande. Branche d'Albret et d'Agenais, 1552 à 1855* (Bordeaux, Feret, in-8 de IX-92 p.). Les aïeux maternels de M. Campagne, depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à la fin du siècle dernier, furent tous de vaillants soldats. On remarquera le chapitre consacré à l'émigration et *l'Orange du roi d'Espagne. Résumé d'une vieille chronique*. L'auteur a enrichi sa notice d'un grand nombre de pièces justificatives.

— M. Charles Bernadou donne, sous un titre en langue basque (*Zazpiak bat*), un petit volume qui se vend au profit des écoles chrétiennes libres (Bayonne, Lasserre, in-8 de 186 p.). Ce recueil d'impressions de voyage, publiées d'abord dans la *Semaine de Bayonne*, nous fait assister aux fêtes basques de Saint-Jean-de-Luz et à des excursions en Guipuzcoa, notamment à Fuenterrabia, à la Romeria de Lezo, d'Oyarzun à Saint-Sébastien, d'Hernani à Guetaria, de Zumaya à Tolosa par Loyola. Ces récits, écrits avec une aimable verve, sont suivis des poésies couronnées au concours des fêtes de Saint-Jean-de-Luz (en basque et en français) et de morceaux divers.

— M. Georges Tholin consacre une fort attachante notice nécrologique à *Jules Andrieu, 29 novembre 1839-15 avril 1895* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 10 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). Le savant archiviste du département de Lot-et-Garonne a réuni en dix pages les plus complets renseignements sur la vie et les œuvres de son confrère si estimé et si aimé.

Languedoc. — M. A. Stekert a inséré dans le *Bulletin polonais* de mai 1895 et a fait tirer à part (Paris, imp. Reiff, gr. in-8 de 7 p.) une notice, pleine de choses nouvelles, sur *les Rois de Pologne et l'Abbaye de Saint-Gilles, en Languedoc*.

Limousin. — La Société archéologique et historique du Limousin a prié M. Delisle de donner, dans le *Bulletin* qu'elle publie, une nouvelle édition d'un opuscule imprimé en 1730, qui a conservé le souvenir de l'incomparable collection de manuscrits formée au moyen âge dans l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. Répondant à l'appel de cette Compagnie, M. Delisle est devenu son collaborateur. Telle est l'origine de la brochure : *Les Manuscrits de Saint-Martial de Limoges. Réimpression textuelle du catalogue de 1730....* (Limoges, Ve H. Ducourtieux, gr. in-8 de 64 p.). La pièce réimprimée est précédée d'une *Introduction* et d'un *Appendice à l'introduction*, lequel contient une vingtaine de documents inédits (Extrait du testament de Guillaume de Chanac, 29 décembre 1384 ; Extraits des registres capitulaires de Saint-Martial, 1540-1548 ; Lettres de F. Eusèbe de Rely, de Messieurs du chapitre de Saint-Martial, de Colbert, de Baluze, de Tourny, intendant de Limoges, de Maurepas, protestation de l'abbé de Saint-Martial (Mgr de Lamothe-Houdancour, archevêque d'Auch) ; Mémoire de l'abbé Jourdain, secrétaire de l'abbé Bignon, etc.). L'*Introduction* renferme d'intéressants détails sur une des plus importantes acquisitions de manuscrits qui ait été faite, au XVIIIe siècle, pour la bibliothèque du Roi. Il est inutile de louer une introduction signée par M. Delisle.

— Mgr Barbier de Montault consacre une étude excellente, selon son

habitude, aux *Vases eucharistiques exposés à Tulle* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 7 p.). Les vases étudiés ici comprennent : deux pyxides (fin XIIIe et XVe siècle), l'une et l'autre d'un type rare; un ciboire du XVIIe siècle; une curieuse suspension du commencement du XIIIe siècle ; enfin un ostensoir attribué au XVe siècle par M. Rupin, mais que Mgr Barbier de Montault reporte au XIVe siècle avancé. L'on regrette que l'auteur n'ait pas pu reproduire ces morceaux, ceux du moins qui ne le sont pas ailleurs.

— Le même érudit étudie, d'après les Heures gothiques exposées aussi à Tulle par M. le chanoine Pau, *le Suffrage de saint Joseph au XVIe siècle* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 7 p.). Ce document, qui correspond à l'époque où le culte du père nourricier de Notre-Seigneur a commencé à se développer, valait assurément la peine d'être signalé, et les liturgistes sauront gré à Mgr Barbier de Montault de l'avoir tiré de l'oubli et de l'avoir si soigneusement étudié. Dans le répons, il nous semble inadmissible de compter *via* pour une seule syllabe ; l'accent tonique s'y oppose.

— M. G. Clément-Simon publie une *Notice de quelques livres des premiers imprimeurs de Limoges* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 32 p. Extrait du *Bibliophile limousin*. Tiré à 50 exemplaires).

Lorraine. — Les historiens, les folkloristes et même les artistes ne peuvent manquer d'apprécier comme il convient le tome XLIV de la collection des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain*, qui vient de paraître (Nancy, R. Wiener, in-8 de 468-XXVIII p. avec 4 pl. et fig.). Dans ce volume, en effet, l'on trouve : *Dufourny et Lancelot. Notes sur les anciens inventaires du trésor des chartes de Lorraine*, par M. P. Maréchal ; — *Didier Richier et la Recherche de 1577*, par M. R. des Godins de Souhesmes ; — *Les Halles de Vézelise*, par M. L. Heitz ; — *A propos d'un livre d'heures de la collection Spitzer. Notice sur Catherine de Choiseul et Ursule de Saint-Astier, réformatrices de l'abbaye de Saint-Maur de Verdun*, par Mlle Buvignier-Clouet ; — *Le Conseiller d'État Nicolas Pistor, sa famille, sa généalogie*, par M. G. de Braux ; — *Examen de la déposition de Chrétien de Chastenoy (1583)*, par M. P. Maréchal ; — *La Dernière Délibération de la communauté de La Mothe*, par M. J. Marchal ; — *Notice sur Morhange* (1re partie), par M. Watrinet ; — *Savigny et Xugney, Châtel et le Chatelet, études numismatiques*, par M. Hermerel ; — *Souvenirs artistiques et littéraires de la bataille de Nancy (5 janvier 1477)*, recueillis par A. Collignon ; — *Anciens Chants populaires du Barrois*, par le comte E. Fourier de Bacourt ; — *Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines* (1re partie), par M. H. Lefebvre.

Lyonnais. — A propos des objets envoyés par *MM. Armand Calliat et fils à l'exposition de Lyon*, M. l'abbé Reure explique dans l'*Université catholique* (tiré à part. Lyon, E. Vitte, in-8 de 16 p.) les raisons de la supériorité qu'il reconnaît à l'orfèvrerie religieuse de cette maison célèbre, dont il nous esquisse l'histoire.

Poitou. — *La Monstrance eucharistique de Mirebeau (Vienne)* (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*. Bruges, Desclée, de Brouwer, in-4 de 13 p.), que Mgr Barbier de Montault signale à notre attention, a été trouvée par lui en 1893 à Mirebeau, dans la cuisine de M. Fortin. Après avoir donné une description détaillée et précise de la monstrance, dont la croix mobile s'enlevait peut-être, pense-t-il, quand le Saint Sacrement n'était pas dans ce vase sacré, le savant archéologue en fixe la date (XVe siècle) et le lieu de composition (Mirebalais). Un rapprochement avec une miniature du bréviaire d'Anne de Prye permet à l'auteur de déterminer le double usage auquel était destinée la monstrance de Mirebeau : elle était portée en procession et servait à l'exposition solennelle pendant l'octave de la Fête-Dieu.

Provence. — M. le comte d'Allard publie une intéressante notice sur *Un Favori de Louis XIII. Esprit Allard, sieur des Plans, marquis de Grimaud, baron d'Aramon et de Valabrègue* (Avignon, François Seguin, gr. in-8 de 20 p.). On connaissait peu Esprit Allard, qui figure pourtant, en sa qualité de grand maréchal des logis du roi, dans le recueil du P. Anselme. M. le comte d'Allard n'a rien négligé pour nous faire bien connaître ce personnage, mort à l'âge de trente-cinq ans, le 12 mai 1630, des blessures reçues dans un duel. La curieuse brochure est complétée par diverses pièces justificatives et par le fac-similé d'une lettre autographe adressée, le 24 octobre 1627, par Esprit Allard, qui signe « Desplan, » à son père, qu'il appelle « Monsieur d'Allard, » et qui, après avoir été notaire à Mormoiron, comme Étienne Allard, grand-père d'Esprit, était devenu « gouverneur de la tour de Villeneufve d'Avignon, » fonctions dont son fils hérita.

— On avait ignoré jusqu'à ce jour la date précise de la naissance du grand sculpteur Pierre Puget. D'un article publié par le magistrat-bibliophile A. Mouttet dans le *Mémorial d'Aix* du 27 juin 1895, où sont résumées les récentes recherches de M. M.-Ph. Mabilly, archiviste de la ville de Marseille, de M. Félix Vérany, de M. le marquis de Boisgelin, il résulte : 1° que Pierre Puget, fils de Simon Puget et de Marguerite Cauvine, fut baptisé (paroisse de la Major) le 16 octobre 1620 ; 2° qu'à vingt-sept ans, il épousa en premières noces, dans l'église cathédrale de Toulon, Paule Boulete, le 8 août 1647 ; 3° qu'il se remaria, dans la paroisse des Accoules de Marseille, le 26 mai 1691, avec Madeleine de Tamborin, âgée de quarante-cinq ans (l'époux en avait soixante et onze); 4° qu'il mourut dans la paroisse Saint-Ferréol, le 2 décembre 1694, « muny des sacrements » et honoré de cet éloge : « homme excellent en peinture, architecture et sculpture ; » 5° que son fils (du premier lit) François naquit à Marseille, le 17 décembre 1651, et que cet habile portraitiste mourut en sa ville natale le 6 octobre 1707. On trouve bien d'autres non moins exacts renseignements dans l'article de M. Mouttet sur *Pierre Puget et sa famille*, notamment en ce qui concerne la naissance des trois frères et des cinq sœurs du célèbre artiste, et la naissance, le mariage et la mort de son petit-fils, Pierre-Paul.

Velay. — M. Louis Pascal a extrait du *Catalogue*, publié par M. Chabouillet, en 1890, ce qui concerne les derniers Mérovingiens, ou *saigas*, portant les noms des villes du Puy et de Brioude. Ce *Catalogue* était consacré à l'examen de la riche collection de *saigas* léguée au cabinet de France par A. Morel-Fatio; M. Pascal accompagne cet extrait de quelques réflexions judicieuses ; il est seulement à regretter qu'il n'ait pas eu connaissance de l'ouvrage de M. M. Prou sur les monnaies mérovingiennes de la même collection.

Allemagne. — Le glossaire comparé des prénoms et noms de baptême que M. K. Allgäuer a dressé (*Vergleichendes Vor- und Taufnamenbüchlein.* Riedlingen, Ulrich, in-16 de 45 p.) est à peine médiocre. Pour être vraiment utile, un travail de ce genre devrait enregistrer chaque forme à son ordre alphabétique, avec rappel à la forme principale. Ensuite le plan même de l'auteur étant adopté, on ne voit pas pour quelles raisons il a enregistré parfois les diminutifs d'un nom comme Abby en anglais pour Abraham, et d'autres fois les a écartés comme Fritz pour Friedrich. Encore moins conçoit-on que l'auteur n'ait même pas mis un renvoi à Ludwig, et qu'il se soit contenté d'enregistrer cette « variante » à Klodwig, sans indiquer les formes du nom dans aucune autre langue. De même à Odo, Otto, l'auteur n'enregistre que la forme allemande; pourquoi, puisque les formes étrangères, française par exemple, sont sensiblement différentes ? Enfin le dé-

pouillement, qui porte sur un nombre trop restreint de noms, n'a été fait que pour un nombre trop peu considérable de langues : les langues scandinaves, toutes les langues slaves (sauf le russe), quelques langues néo-latines comme le roumain et le portugais) ont été complètement négligées.

Angleterre. — M. C.-J. Clark (à Lincoln's Inn fields) annonce la publication prochaine par souscription du catalogue des chartes en la possession de sir Robert Gresley, à Drakelowe. La collection, dont l'inventaire a été dressé par M. J.-H. Jeayes, du Musée britannique, comprend une centaine de documents antérieurs à l'an 1300 et une trentaine plus anciens que 1200. Ils sont importants surtout pour l'histoire locale des comtés de Leicester, Derby et Stafford.

— M. Henry Gough prépare un itinéraire d'Édouard Ier pendant ses expéditions contre l'Écosse (1286-1307). L'éditeur en sera M. Alex. Gardner, à Paisley.

— La *Catholic Truth Society* va publier un volume d'Esquisses d'Irlande, sous le titre : *The Land of mist and Mountain*, par Mrs Katharine Tynan Hinckson; et une Histoire abrégée de l'Église catholique d'Angleterre, avec une préface de l'évêque de Clifton.

— La *Société bibliographique* d'Edimbourg se propose d'éditer une histoire avec illustrations et fac-similés de l'imprimerie écossaise, depuis ses origines jusqu'en 1640. Le comité de rédaction se compose de MM. E. Gordon Duff, T. Graves Law, J.-P. Edmond, W. Cowan, H.-G. Aldis et George-P. Johnston. L'ouvrage ne sera tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires. La Société serait reconnaissante des renseignements qui lui seraient donnés sur *The Acts and Deeds of Sir William Wallace* (1508 ?) et sur *The Buke of the Howlat* (1520 ?), fragments découverts par M. David Laing, et qui sont décrits dans les *Annals of Scottish Printing* de MM. Dickson et Edmond.

— MM. Ibister et Cie annoncent la publication de *The Literary study of the Bible*, étude sur les différents modes de littérature que comporte la Bible, par M. R.-G. Moulton, ancien professeur à Cambridge.

— MM. Bliss, Sands et Foster publieront prochainement dans leur série : *Public Men of To-day*, une biographie de M. Stambouloff, par M. A. Hulme Beaman, qui connut intimement l'homme d'État bulgare.

Italie. — Deux brochures de M. Léon-G. Pélissier : une de ces brochures (*Note italiane sulla storia di Francia*. Florence, in-8 de 12 p.) est extraite de l'*Archivio storico italiano* (série V, tome XV). C'est un petit recueil de lettres du futur Louis XII écrites d'Astí pendant les préparatifs de la campagne de Naples, deux à Lodovico Sforza (juillet et août 1494), une au roi de France Charles VIII (août 1494), entourées de tous les éclaircissements désirables. L'autre brochure, inscrite sous le n° XVI dans la série des *Notes italiennes d'histoire de France*, est une étude très documentée sur *les Relations politiques de Louis XII avec Cottignola*, bourg situé en pleine Romagne, possession patrimoniale de la famille Sforza (Rome, imp. Cuggiani, gr. in-8 de 28 p. Extrait du tome XV des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome). Les deux brochures de M. Pélissier complètent les plus récents travaux sur l'histoire de France en Italie, notamment ceux de M. de Maulde sur Louis XII et de M. Delaborde sur Charles VIII.

— M. Saverio Gianni, dans ses *Pensieri, divertimenti letterarii-scientifici* (Caserta, tip. D. Fabiano, in-8 de 24 p.), traite de diverses questions, dont quelques-unes avaient déjà prêté matière à ses considérations dans des opuscules antérieurs (*La Logica del pretore*. I. Cagliari, tip. del Commercio, 1886, in-8 de 96 p.; II. Catania, tip. A. Pansini, 1888, 133 p.; III. ibid., 1889, 19 p.; IV. Cefalù, tip. S. Gussio, 1888, 26 p.; V. Girgenti, tip. For-

mica e Gaglio, 1890, 44 p. ; VI. Caltanissetta, tip. Giacopino, 1891, 28 p. ; VII. Caltanissetta, tip. C. Riccioni, 1892, 35 p. *La Donna*, Petralia-Sottana, tip. delle Nebrodi, 1888, in-8 de 47 p.) : la chasse, au point de vue juridique, le nombre 7, la fortune, sont les sujets sur lesquels l'auteur nous apporte plus souvent les pensées des autres que les siennes propres. Une perle : comme exemple du nombre 7 dans la Bible, l'auteur cite le passage de la Genèse où il est dit qu'Abraham donna au nouveau fils qu'il eut de sa femme le nom de *Seth!*

— M. Charles Dejob a offert « à Mlle Betty Ferri, à l'occasion de son mariage avec M. le professeur Pometti, » une plaquette fort gentiment imprimée contenant *Quelques réflexions à propos de l'histoire de l'enseignement mutuel en Italie* (petit in-8 de 35 p.). Autant l'épître dédicatoire (Paris, juin 1895) est gracieuse et bien tournée, autant les *Réflexions* sont judicieuses et intéressantes. M. Dejob, dans cette excellente brochure, se montre une fois de plus sage penseur et habile écrivain, et à la fois grand ami de l'Italie et de la vérité.

— Le chevalier Emmanuel Portal, associé correspondant à Palerme de l'Académie d'Aix en Provence, a publié une communication par lui faite à cette compagnie savante dans sa séance du 2 avril 1895 (*Un Contralto sicilien et la Chanson de Magali de Frédéric Mistral*. Aix, in-8 de 13 p. Extrait du *Mémorial d'Aix* du 4 avril 1895). Il y a des aperçus fort ingénieux et fort intéressants dans cette étude où la belle chanson de Mistral est rapprochée du célèbre *contralto* de Ciclo dal Camo, dont s'est tant occupé un éminent critique, M. le professeur d'Ancona (*Sulla letteratura italiana dei primi secoli*, 1891).

Suisse. — M. Charles Seitz retrace un très fidèle et très intéressant tableau des relations de l'illustre savant Joseph Scaliger avec Genève (*Joseph-Juste Scaliger et Genève*. Genève, imp. Wyss et Duchêne, in-8 de 40 p.). Tout en s'occupant spécialement du séjour en Suisse de « Joseph de la Scale, d'Agen en Agenois, gentilhomme, » qui fut admis à demeurer à Genève le 8 septembre 1572, alors âgé de trente-deux ans, il raconte les principaux faits de sa vie, complétant, à l'aide des documents inédits conservés à Genève, tout ce qui a été écrit sur lui en Angleterre, en Allemagne et en France. On remarque dans la savante notice de M. Seitz force renseignements nouveaux, notamment au sujet de la nomination (octobre 1572) de Scaliger comme professeur de philosophie à l'Académie de Genève, professorat que Charles Nisard avait eu l'imprudence de nier; au sujet de ses travaux à Genève, depuis son arrivée en cette ville jusqu'en septembre 1574; au sujet de ses querelles avec un de ses collègues à l'Académie, Corneille-Bonaventure Bertram, natif du Poitou, professeur d'hébreu, « personnage d'humeur peu commode, qui eut également des démêlés avec Théodore de Bèze, » etc.

Publications nouvelles. — *La Question biblique et l'encyclique « Providentissimus Deus,* » par S.-M. Brandi, trad. de l'italien par P. Mazoyer (in-18, Lethielleux). — *L'Apocalypse de saint Jean, ordonnance et interprétations des visions allégoriques et prophétiques de ce livre*, par le R. P. M.-A. Gallois (in-8, Lethielleux). — *Les Contresens bibliques des prédicateurs*, par le R. P. Bainvel (in-18, Lethielleux). — *Vita Jesu Christi Domini nostri*, auctore L. Méchineau (in-8, Lethielleux). — *Jésus-Christ connu, aimé et imité, enseignements évangéliques*, par l'abbé J. Poirine (2 vol. in-18, Lethielleux). — *La Croix de Jésus, ou les Divines Affinités de la grâce et de la croix*, par le R. P. F.-L. Chardon (2 vol. petit in-18, Lethielleux). — *Petit Guide du prédicateur*, par le R. P. Gallerani, trad. de l'italien par C. Vallée (in-18, Lethielleux). — *La Vie chrétienne au milieu du monde et notre siècle*, par H. Las-

serre (in-18, Dentu). — *Lucifer démasqué*, par J. Kostka (in-18, Delhomme et Briguet). — *Études sur les principes du droit international*, par J. Westlake, trad. de l'anglais par E. Nys (in-8, Fontemoing). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. VIII (in-8, Pichon). — *Du Nantissement constitué sur les fonds de commerce*, par J.-B. Magnier et O. Pruvost (in-8, Chevalier-Marescq). — *Saint Thomas et le prédéterminisme*, par H. Gayraud (in-18, Lethielleux). — *Théorie des concepts, existence, origine, valeur*, par le R. P. Peillaube (in-8, Lethielleux). — *Le Monde extérieur*, par D. Cochin (in-8, Masson). — *Philosophie à l'usage des candidats aux baccalauréats de l'enseignement secondaire*, par E. de la Hautière (petit in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Questions actuelles, Religion, philosophie, histoire, art, littérature*, par le R. P. C. Daniel (in-8, Oudin). — *L'Humanité, son évolution depuis la création jusqu'à la fin des temps*, par J.-B. Reygasse (in-18, Lethielleux). — *Origine du mariage dans l'espèce humaine*, par Westermarck, trad. de l'anglais par H. de Varigny (in-8, cart. anglais, Guillaumin). — *Premiers Principes d'économie politique*, par C. Périn (in-18, Lecoffre). — *L'Église et le travail manuel*, par M. Sabatier (in-18, Lethielleux). — *Notice sur le congrès scientifique des catholiques à Bruxelles*, par M. Swiney (in-8, Bruxelles, Société de Saint-Augustin). — *Memento formulaire de poche de posologie et thérapeutique infantiles*, par le docteur H. Dauchez (in-24, Société d'éditions scientifiques). — *La Cure de Bareges, le climat et les eaux minérales, indications et contre-indications*, par le docteur J. Bétous (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *L'Alcool*, par P. Sérieux et F. Mathieu (in-24, Alcan). — *Algèbre à l'usage des candidats aux baccalauréats de l'enseignement secondaire*, par P. Giraud (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Trigonométrie à l'usage des candidats aux baccalauréats de l'enseignement secondaire*, par L. Gérard (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques*, par C. Méray. 2e partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde*, par A. Lejeune (in-8, cart. anglais, Berger-Levrault). — *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, par J. Brenous (in-8, Klincksieck). — *Classiques latins comparés, partie du maître et partie de l'élève*, par l'abbé Guillaume (in-18, Desclée, de Brouwer). — *Aude*, par P. Huguenin (in-18, Lemerre). — *Poésies choisies* d'Uhland, trad. par A. Pottier de Cyprey (in-18, Perrin). — *Chants et poèmes*, par H. Rouger (in-18, Lemerre). — *La Bhagavad-Gîtâ (le Chant du bienheureux)*, trad. du sanscrit par E. Burnouf (in-18, libr. de l'Art indépendant). — *Les Gamineries de Monsieur Triomphant*, par C. Moreau-Vauthier (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Rêve de l'oncle*, par T. Dostoïevski (in-18, Plon et Nourrit). — *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, par E. Erckmann (in-18, Hetzel). — *Figure exquise*, par L. de Bazelaire (in-18, Retaux). — *Le Livre du Sceptre*, par le Sar Péladan (in-8, Chamuel). — *Les Filles de Mme Évelin*, par A. Delorme (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Où donc le bonheur?* par la Cesse Clo (in-18, H. Gautier). — *Les Lettres de Mme de Grignan*, publiées par P. Janet (in-18, Calmann-Lévy). — *Jean-Jacques Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire, étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre*, par J. Texte (in-18, Hachette). — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, 3e partie, par le R. P. Longhaye (in-8, Retaux). — *Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine*, par F. Brunetière (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Aristocratie intellectuelle*, par H. Bérenger (in-18, Colin). — *Le Mal d'écrire et le Roman contemporain*, par A. Albalat (in-18, Flammarion). — *Les Assemblées provinciales de la Gaule romaine*, par E. Carette (gr. in-8, Picard). — *La Sainte Église au siècle des apôtres*, par l'abbé H. Lesètre (gr. in-8, Lethielleux). — *La Réforme en Alle-*

magne et en France, d'après l'analyse des meilleurs auteurs allemands, par le comte J. Roselli (in-18, Picard). — *Les Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor*, par l'abbé A. Mignon (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Le Clergé sous la Terreur*, par F. Bournand (in-8, Mame). — *Les Ecclésiastiques de la Meurthe martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution française*, par l'abbé E. Mangenot (Nancy, Pierron et Hozé). — *Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution*, par le chanoine F. Saurel. Tome III (in-8, Champion). — *La Conversion de Marie-Magdeleine, esquisse orientale*, par S. de Lyat (gr. in-8, Pedone). — *Saint Philippe de Néri*, par la Ctesse d'Estienne d'Orves (in-8, Lecoffre). — *Le Culte des saints de France*, par l'abbé C. Flament et P. Haghe (2 vol. in-8, Oudin). — *Les Grands Initiateurs des œuvres catholiques*, par Une Société d'ecclésiastiques (gr. in-8, Taffin-Lefort). — *Alsace-Lorraine, réponse à un pamphlet allemand*, par G. Moch (in-18, Colin). — *La Fin d'un régime*, par U. Gohier (in-18, Chamuel). — *Choses de Russie*, par N. Lallié (in-8, Lyon, Vitte). — *L'Anglais est-il un juif?* par Louis Martin (in-18, Savine). — *A la gloire de Jeanne d'Arc, variétés historiques*, par A. Lecoy de La Marche (in-8, Letouzey et Ané). — *Histoire de France*, par J. Michelet. Tome IX. *Guerres de religion* (in-8, Flammarion). — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, publié sous les auspices de la commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères (in-18, Alcan). — *Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI*, par Félix, comte de France d'Hézecques (in-18, Perrin). — *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, par L. Krebs et H. Moris (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871)*, par le commandant Rousset. Tome III. *Le Siège de Paris* (in-8, Libr. illustrée). — *Les Livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais*, par E. Forestié (in-8, Champion). — *Marie-Thérèse (1717-1780)*, par le comte de Villermont (2 vol. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Les Grands Écrivains de la France. Blaise Pascal.* Tome II (in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains français. Royer-Collard*, par E. Spuller (in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains français. Lacordaire*, par le comte d'Haussonville (in-8, Hachette). — *Le Séjour de Lamartine à Belley*, par M. Déjey (in-8, Bloud et Barral). — *Un Homme d'œuvres, Ferdinand-Jacques-Hervé Bazin (1841-1889)* (in-8, Mame). — *Vie et poésies de l'abbé Monteuuis, doyen de Guines*, publiées par l'abbé G. Monteuuis (in-8, Retaux). — *Le Président Carnot et ses funérailles au Panthéon*, par Lavialle de Lameillère (in-8, Le Soudier).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *Le Maréchal de Ségur (1724-1801), ministre de la guerre sous Louis XVI*, par le comte DE SÉGUR. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 398 p., 7 fr. 50.—2. *Le Capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République*, par ÉMILE SIMOND. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte DE LAS-CASES, suivi de *Napoléon dans l'exil*, par O'MEARA, et du *Séjour du docteur Antommarchi à Sainte-Hélène*. Paris, Garnier, s. d., 4 vol. in-12 de 540, 620, 678, 668 p., 14 fr. —4. *Souvenirs de guerre du général baron* POUGET, publiés par Mme DE BOISDEFFRE, née POUGET. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 322 p., 3 fr. 50. — 5. *Souvenirs militaires du colonel de* GONNEVILLE, publiés par la comtesse DE MIRABEAU, sa fille, et précédés d'une étude par le général baron AMBERT. Nouvelle édit. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 392 p., 3 fr. 50. — 6. *Mémoires du général baron* THIÉBAULT, publiés sous les auspices de sa fille Mlle CLAIRE THIÉBAULT, d'après le manuscrit original, par FERNAND CALMETTES. T. IV (1806-1813), avec un portrait en héliograv. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 598 p., 7 fr. 50. — 7. *Mémoires du général baron* ROCH GODART *(1792-1815)*, publiés par J.-B. ANTOINE. Paris, Flammarion, 1895, in-8 de 369 p., cart. Bradel. 6 fr. — 8. *Les Souvenirs du général baron* PAULIN *(1782-1876)*, publiés par le capitaine du génie PAULIN-RUELLE, son petit-neveu. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 335 p., 3 fr. 50. — 9. *Journal du général* FANTIN DES ODOARDS. *Etapes d'un officier de la Grande Armée (1800-1830)*. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 514 p., 7 fr. 50. — 10. *Le Général Badelaune et la défense des Alpes en 1793-1794*, par CHARLES PHILIPPE. Annecy, Dépollier, 1894, in-8 de 160 p. — 11. *Journal du maréchal* DE CASTELLANE *(1804-1862)*. T. Ier *(1804-1825)*. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 478 p., avec un portrait en héliogravure et un fac-similé d'autographe, 7 fr. 50. — 12. *Souvenirs et campagnes*, par le général DE LA MOTTE-ROUGE. 1re série : *Empire, Restauration, règne de Louis-Philippe*. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de 532 p., 6 fr. — 13. *Le Maréchal de Saint-Arnaud en Crimée*, par le docteur CABROL, médecin en chef de l'état-major de l'armée d'Orient, médecin ordinaire du maréchal. Avant-propos, mise en ordre et notes, par PAUL DE RÉGLA, avec 29 lettres inédites du maréchal à sa fille et un portrait du maréchal d'après Raffet. Paris, Tresse et Stock, 1895, in-8 de 376 p., 7 fr. 50. — 14. *Lettres du maréchal* BOSQUET *(1830-1858)*, avec un portrait. Paris, Berger-Levrault, 1894, in-8 de 400 p., 5 fr. — 15. *Le Maréchal Canrobert*, par F. BOURNAND. Paris, Sanard et Derangeon, 1895, gr. in-8 de 344 p., 3 fr. — 16. *Mes Souvenirs*, par le général DU BARAIL. T. II (1851-1864), avec un portrait. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 516 p., 7 fr. 50. — 17. *Souvenirs militaires (1866-1870). Préliminaires de la guerre. Mes missions à Vienne et en Belgique*, par le général LEBRUN. Paris, Dentu, 1895, in-8 de 332 p., 7 fr. 50. — 18. *Un Régiment de ligne pendant la guerre d'Orient*. Notes et souvenirs d'un officier d'infanterie, par le colonel CULLET, publiés par l'abbé S. ROCHET. Lyon, Vitte, 1895, in-8 de 268 p., 3 fr. — 19. *Russes et Prussiens pendant la guerre de Sept ans*, par ALFRED RAMBAUD, avec 10 dessins d'uniforme, par Henry Ganier, 4 cartes et 7 plans de bataille hors texte. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 400 p., 10 fr. — 20. *La Seconde Campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871)*, par le commandant ROUSSET. T. I, II, et III (*L'Armée impériale, le Siège de Paris*). Paris, Librairie illustrée, 1895, 3 vol. in-8 de VIII-430-528-442 p., 22 fr. 50. — 21. *Campagne de la Loire en 1870-1871. Josnes, Vendôme, Le Mans*, par PIERRE LEHAUTCOURT. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 444 p., 7 fr. 50. — 22. *Guerre de 1870. La Première Armée de l'Est. Reconstitution exacte des petits*

combats, avec cartes et croquis, par le commandant Euvrard. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, gr. in-8 de 268 p., 6 fr. — 23. *L'Armée de l'Est, relation anecdotique de la campagne de 1870-1871*, d'après de nombreux témoignages oculaires et de nouveaux documents, par Grenest; dessins de L. Bombled. Paris, Garnier, 1895, 2 vol. in-8 de 480-588 p., 7 fr. — 24. *Histoire de la guerre en Bourgogne (1870-1871)*, par Gaudelette. Paris, Lecène et Oudin, 1888, gr. in-8 de 158 p., 1 fr. 15. — 25. *La Frontière menacée*, étude militaire, avec cartes, par le capitaine Gélinet. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 120 p., 3 fr. — 26. *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, d'après les archives des états-majors français et austro-sarde, par Léonce Krebs, chef d'escadron d'artillerie, et Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 700 p., 18 fr. — 27. *Les Gardes du corps sous les anciennes monarchies (1191-1791)*, par F. Bellanger. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-12 de 73 p., 1 fr. — 28. *Livre de poche du soldat*, par S.-J. Girard. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-32 de 318 p., cart. toile, 0 fr. 50. — 29. *Manual de guerra*, por D. Mariano Rubió y Bellvé. Barcelona, imp. de la *Revista cientifico-militar*, 1895, in-12 de xvi-496 p., avec 117 fig. — 30. *Geografia militar de Marruecos*, por D. Teodoro Bermudez Reina. Barcelona, imp. de la *Revista cientifico-militar*, 1895, in-12 de 326 p.

1. — Le maréchal de Ségur est surtout connu dans l'histoire par la fameuse ordonnance sur les preuves de noblesse (du 22 mai 1781) et qui, huit ans avant la Révolution, fermait à tout le tiers les portes de l'armée en exigeant, pour passer officier, la preuve des « quatre quartiers. » Sans doute, aucune mesure ne fut plus intempestive ni plus maladroite : elle apparut comme un défi de l'autorité royale au besoin de nouveautés et de réformes qui avait alors envahi toutes les classes de la société; elle peut être mise, au premier rang, parmi les causes qui entraînèrent la chute de la monarchie et de l'ancien régime. M. de Ségur, regardé jusqu'ici comme l'initiateur avéré de cette fâcheuse ordonnance, en avait porté jusqu'à aujourd'hui la triste responsabilité. Mais voici qu'un biographe, bien placé pour connaître la vérité, s'inscrit en faux contre cette paternité. Non seulement le maréchal de Ségur n'aurait point été l'auteur de la fameuse loi sur les preuves de noblesse, mais il aurait lutté de toutes ses forces pour empêcher le Roi de la promulguer : on ne pourrait donc lui reprocher qu'un acte de faiblesse, celui d'avoir consenti à mettre son approbation au bas d'un document dont il désapprouvait la teneur. C'est déjà beaucoup. Cependant le maréchal de Ségur a fait autre chose que de publier l'ordonnance de 1781, et sa conduite soit aux armées, soit au ministère, méritait d'être mieux connue. M. le comte de Ségur, un descendant qui porte honorablement aujourd'hui un nom connu en France depuis le xviiie siècle, a assumé la tâche de faire revivre cette figure oubliée, et s'il l'a fait avec amour, ce qui va sans dire, il l'a fait aussi avec talent, nous ajouterons avec vérité. Philippe-Henri de Ségur, le futur maréchal, naquit à Paris le 20 janvier 1724. Engagé d'abord à quatorze ans, en qualité de cavalier dans le régiment Orléans-cavalerie, il suivit ensuite les cours de l'école d'artillerie de Metz, puis ceux de l'académie tenue par le baron de Sedwitz à Strasbourg. C'est seulement après s'être perfectionné en mathématiques, en histoire, en droit public, qu'il obtint enfin une compa-

gnie de cavalerie et qu'il prit part comme capitaine à la première guerre de la succession d'Autriche. Depuis cette époque, on le trouve à peu près sur tous les champs de bataille où, avec des alternatives diverses, se joue, en Europe ou en Amérique, la fortune de la France. Sur le Rhin, à Raucoux, à Lawfelt, à Clostercamp, en Corse, il apparaît à la fois comme un soldat vaillant et comme un chef entendu. C'est alors qu'il est nommé ministre de la guerre et qu'il attache son nom à une série de mesures, les unes bonnes, les autres très discutées, qui le montrent cependant sous l'aspect d'un militaire convaincu, homme de devoir et à la fois d'action. M. de Ségur avait depuis longtemps abandonné la vie publique quand éclata la Révolution. Laissé tranquille d'abord, dans son château de Romainville, puis à Chatenay, il ne pouvait manquer d'être signalé comme suspect aux bandits sanguinaires qui présidaient alors aux destinées de notre pays. Ségur fut effectivement arrêté, emprisonné, et soumis, malgré son grand âge, à toutes les privations d'une captivité rigoureuse. Il n'eût pas manqué d'être condamné à mort, si la chute de Robespierre n'était venue le sauver. Il mourut presque pauvre en 1801. Tel est l'homme auquel M. le comte de Ségur vient de consacrer une intéressante étude. Le biographe a fait en cette occasion à la fois œuvre littéraire et œuvre de piété filiale. A ce double titre, son livre possède une valeur certaine.

2. — Beaucoup plus populaire que Ségur est La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France ou plutôt le premier grenadier « de la République, » comme tient absolument à l'appeler M. le capitaine Simond. Et pourtant, en dehors des lettrés, peu de gens encore savent exactement ce que fut ce descendant de Turenne, héros modeste, aussi grand que simple, une des plus belles figures dont puisse s'enorgueillir l'armée française. Son nouveau biographe lui-même commet une première erreur en affirmant que le père de La Tour d'Auvergne, Olivier-Louis Corret, n'appartenait point à la noblesse. L'acte de naissance du père du premier grenadier de « la République » ne qualifie pas Olivier-Louis Corret de « noble maître, » comme le dit M. Simond, « désignation usitée à cette époque, continue le biographe, pour les notables bourgeois (?), » mais de « noble, » expression qui ne s'applique pas à « maître, » synonyme de « messire, » mais au nom même inscrit dans l'acte. L'ouvrage de M. le capitaine Simond ne fera pas oublier le travail très étudié de Buhot de Kersers, où tous ceux qui ont écrit sur La Tour d'Auvergne ont plus ou moins puisé leurs renseignements depuis 1841, date de sa publication. On ne trouve en réalité, dans cette compilation non sans mérite, aucun document nouveau qui lui donne une valeur sérieuse en tant que travail historique. Toutefois, écrit au point de vue spécial militaire, c'est-à-dire en suivant surtout la carrière de La Tour d'Auvergne aux armées, ce nouveau tableau de la vie d'un vaillant soldat ne peut manquer

d'avoir un très légitime succès. La vie de La Tour d'Auvergne est une de celles qu'on peut à plus juste titre offrir à nos jeunes soldats comme modèle de désintéressement, de foi, de dévouement à la patrie; aussi M. le capitaine Simond a-t-il fait œuvre de patriotisme éclairé en consacrant à ce modeste héros ces quelques pages. Déjà en 1891, un officier, M. le lieutenant Pineau, avait publié sur ce même sujet une intéressante brochure que nous avons eu l'occasion d'analyser ici même. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons qu'un autre écrivain nous parle à nouveau d'une des gloires les plus pures de l'armée française.

3. — L'intérêt que souleva, il y a quelque soixante ans, le *Mémorial de Sainte-Hélène* a bien diminué. A cette époque, la légende sur le « grand homme » battait son plein, et l'auréole étincelante du martyre jetait encore ses feux autour de sa tête. Depuis, il a fallu en rabattre. Les ouvrages de Lanfrey, de Taine, de Jung, joints aux Mémoires révélateurs des Rémusat, des Macdonald, etc., ont mis au point cette figure que ses contemporains n'avaient pu discerner à sa vraie grandeur, cette nature extraordinaire dont ils n'avaient pu apprécier sainement les qualités ou les défauts. Nous avons dit ici même, à plusieurs reprises, ce que nous pensions de Napoléon, et nous avons affirmé souvent combien, à notre avis, la postérité devait se montrer sévère pour cet homme, tout plein de lui-même, qui n'eut jamais d'autres visées que la satisfaction de son ambition personnelle. Toutefois, si sa conduite vis-à-vis de notre patrie fut la plupart du temps odieuse, si à diverses reprises elle fut criminelle, nous n'hésitons pas à reconnaître que la façon d'agir de l'Angleterre vis-à-vis du prisonnier de Sainte-Hélène fut inique, d'une méchanceté et d'une bassesse dont elle portera à jamais la triste responsabilité. Personne ne doute qu'après l'équipée de l'île d'Elbe, il ne fût nécessaire, indispensable, de mettre Napoléon dans l'impossibilité de recommencer ses ruineuses et sanglantes velléités d'indépendance : l'Europe avait donc le droit et le devoir de s'emparer de sa personne et de poser des bornes à sa liberté individuelle. Mais il y avait loin de là aux tortures morales et physiques que lui imposèrent les gardiens de Longwood et en particulier ce sir Hudson Lowe, de triste mémoire, que l'Angleterre avait chargé de veiller sur le vainqueur d'Austerlitz. Le récit du comte de Las-Cases, bien vieilli aujourd'hui en tout ce qui concerne les opinions de Napoléon sur une multitude de questions où l'Empereur essaie encore de tromper la postérité et le serviteur fidèle qui l'avait suivi en exil, le récit de Las-Cases tire encore un grand intérêt du détail des vexations inutiles, souvent iniques, imposées à celui que la plupart des souverains d'Europe avaient reconnu comme un des leurs. Toutes ces tracasseries, toutes ces vilenies ont singulièrement contribué à créer la légende napoléonienne, à la développer, à la fortifier : elles ont leur grande part de responsabilité dans les événements de 1852 et dans la restau-

ration du second Empire. Le récit du comte de Las-Cases, certainement fidèle dans nombre de ses points, au moins dans tous ceux qui ont trait à la vie matérielle de l'Empereur à Sainte-Hélène, est donc un livre qui demeurera, un document historique d'une incontestable valeur. La librairie Garnier, en cédant au courant qui nous reporte vers les premières années du siècle, a été heureusement inspirée de publier à nouveau ce travail peu connu de la génération actuelle. *Le Mémorial de Sainte-Hélène* doit être lu en faisant de nombreuses réserves, mais il demeure encore au nombre des ouvrages qu'on doit nécessairement consulter pour connaître à fond l'auteur du 18 brumaire.

4. — Les *Souvenirs de guerre du général baron Pouget* nous parlent, comme l'ouvrage précédent, du premier Empire, mais la politique n'a rien à voir dans ces pages, qui sont uniquement le récit d'un soldat. Pouget appartenait à cette génération de jeunes gens instruits que la Révolution trouva sans aucune préparation militaire spéciale, mais auxquels une éducation première très solide permit de s'assimiler rapidement les connaissances techniques qui leur faisaient défaut pour faire d'excellents officiers. D'une famille de bonne bourgeoisie lorraine attachée aux princes de Craon, le futur baron de l'Empire entra au service en 1789 et commença là une carrière qui ne devait finir qu'en 1831. Il assista donc à toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, se rallia franchement aux Bourbons en 1814, et ne reprit du service aux Cent-jours qu'après avoir lutté courageusement pour empêcher d'aboutir la tentative du golfe Jouan. Le général Pouget, qui a écrit ses *Souvenirs* pour ses enfants, apparaît dans son livre comme un homme de cœur, essentiellement droit, religieux ; il ressort de ces pages un sentiment de vérité, de franchise, qui les classe parmi les meilleures publications du même genre récemment publiées.

5. — Du même genre que le précédent ouvrage, mais supérieurs à lui pour l'élégance du style, la variété du récit, les péripéties militaires qui s'y rencontrent, sont les *Souvenirs militaires du colonel de Gonneville.* C'est en 1804 que le jeune Gonneville s'engage au 20° chasseurs, et c'est en 1830 qu'il quitte l'armée, peu soucieux de prêter ses services à la nouvelle monarchie de Juillet. Ce soldat du premier Empire est un royaliste de sang et de race, et si, comme tant d'autres, il sert Bonaparte, c'est qu'il est d'une vieille famille militaire, pour laquelle la poudre et les péripéties de la guerre ont un charme qui grise, qui prime tout : il est né soldat, et il n'hésite pas à suivre sa vocation, se disant bien qu'il ne combat pas pour un homme, que la patrie est au-dessus de Bonaparte, et que c'est bien elle qu'il sert en demandant un sabre et un cheval. Le voilà donc à l'armée. Inutile de dire qu'il se bat beaucoup et bien, mais comme, en même temps qu'un vaillant soldat, il est un homme de tête et d'intelligence, il observe, il voit, et dès cette époque il classe méthodiquement dans

son esprit les événements extraordinaires auxquels il assiste. C'est ainsi que bien des années plus tard, rendu au repos et à la retraite, il peut nous donner un récit fidèle, extrêmement pittoresque, plein d'images, de sa carrière mouvementée. La narration de sa campagne d'Espagne est l'une des plus curieuses, des plus intéressantes et en même temps des plus vraies qu'il nous ait été donné de lire, sans compter qu'au point de vue historique pur, nous y trouvons la confirmation de faits et d'événements, la réfutation de certaines erreurs pour lesquels le témoignage d'un témoin oculaire a une valeur tout à fait spéciale. Inutile de dire qu'aux Cent-jours le colonel de Gonneville fut un des officiers qui demeurèrent fidèles aux Bourbons. Son récit de ce qui se passa à cette époque en Corse — où il était chef d'état-major — est plein d'intérêt et de nouveauté. En somme, les *Souvenirs militaires* sont un livre extrêmement intéressant et d'une portée très supérieure à la plupart des Mémoires sur le premier Empire publiés actuellement un peu partout. Nous en recommandons tout spécialement la lecture, car c'est assurément un de ceux qui font le mieux connaître la physionomie nette des armées du commencement du siècle et le véritable esprit qui les animait.

6. — Voici maintenant le tome quatrième des *Mémoires du général Thiébault*, dont nous avons déjà présenté à nos lecteurs les précédents volumes. Celui-ci va de 1806 à 1813, c'est-à-dire qu'il nous donne le récit de la période militaire peut-être la plus mouvementée et la plus riche en péripéties du premier Empire. Thiébault, en passe de devenir un grand seigneur — il était nommé gouverneur de Fulda — ne perd rien de son penchant à la critique, et ses Mémoires continuent à être d'une bienveillance tout à fait relative vis-à-vis de ses contemporains. Envoyé en Portugal comme chef d'état-major de l'armée de Junot, il se replace là sur un terrain où ses qualités militaires peuvent se développer à leur aise. Du Portugal il est envoyé en Espagne, et y demeure jusqu'en 1813, où nous le voyons rentrer en France par congé. Nous n'étudierons pas plus en détail ce quatrième volume que les précédents, pour la bonne raison que, comme les autres, il ne se prête guère à une analyse régulière. C'est un récit d'une valeur littéraire incontestable, rédigé avec un grand talent d'écrivain ou de conteur, mais où le fil principal de la narration est tellement coupé, si fréquemment brisé par des réflexions inattendues, qu'on ne voit pas, bien souvent, comment celles-ci ont pu trouver là leur place. Même talent, même intérêt, mêmes défauts que dans les autres volumes : beaucoup d'esprit, de jalousie, un grand penchant à la critique, surtout vis-à-vis de ses chefs ou de ceux qui n'ont pas paru l'apprécier comme il croyait le mériter.

7. — Des *Mémoires du général baron Roch Godart* ressort surtout cette vérité, que l'indiscipline des troupes du premier Empire fut pous-

sée à un point dont nous ne pouvons avoir aujourd'hui aucune idée. Ce brave colonel Godart qui, de caporal-instructeur dans Orléans-infanterie, est promu d'emblée chef de bataillon en 1792, puis chef de brigade, passe sa vie à réprimer ses soldats mutinés et à se défendre des accusations d'incapacité formulées contre lui par ses propres officiers. Au demeurant, un excellent homme, très brave soldat, d'une instruction plus que négligée, d'une origine modeste, type du soldat de fortune, porté par les circonstances à une situation au-dessus de ses moyens, mais s'efforçant de se rendre digne de sa faveur par tous les moyens en son pouvoir. Godart, c'est le capitaine Coignet ou le sergent Fricasse, mieux servi par les circonstances, plus favorablement traité par la fortune; mais tous les trois sont du même bois, de la même pâte; le hasard seul a fait de l'un un bas-gradé, de l'autre un capitaine, du troisième un général. Ils pourraient permuter sans inconvénient. Personne ne s'apercevrait du change si, dans une bagarre quelconque, ils venaient à troquer l'épée de l'un pour le fusil de l'autre. Ces Mémoires, dans la rédaction desquels la main d'un éditeur exercé est facilement reconnaissable, ont le mérite de nous donner, sur la physionomie intérieure des corps de troupes sous l'Empire et la Révolution, des détails très circonstanciés. Ils ont leur valeur.

8. — Les officiers du génie ont un caractère, un cachet très particulier. Même placés au milieu des troupes, ils conservent l'allure spéciale de théoriciens occupés plutôt de la solution aride d'un problème que de l'adaptation de cette solution à un terrain pratique. Ils symbolisent la « quinte essence » du métier militaire, comme disait Montaigne. Ces réflexions nous venaient à l'esprit en lisant le très intéressant volume de *Souvenirs du général baron Paulin*, édités par son petit-neveu, le capitaine Paulin-Ruelle, appartenant au génie, comme son grand-oncle. Comme dans les *Mémoires du colonel de Gonneville*, on sent, en lisant les *Souvenirs du général Paulin*, que ce soldat n'est pas le premier venu, qu'il manie la plume avec la même facilité qu'il tient l'épée. Sans recherche, sans affectation, mais avec des procédés littéraires qui ont leur charme, il sait nous décrire une bataille après l'avoir placée dans le cadre qui lui convient ; il sait trouver dans les événements les contrastes qui mettent nettement en saillie les points principaux, il excelle à tirer des faits les enseignements qu'ils comportent. Fils d'un professeur de mathématiques, neveu d'un autre, le général Paulin entra en 1798 à l'École polytechnique, après avoir fait à Sorèze d'excellentes études. Sous-lieutenant du génie en 1800, il prit part d'abord au siège de Gaète, puis fut attaché à la Grande Armée, avec laquelle il fit les campagnes de 1806, 1807 et 1809. Envoyé, dans l'intervalle, en Espagne, il fut fait prisonnier à Badajoz, et souffrit pendant plusieurs mois une captivité dont il nous a donné un récit extrêmement imagé. Après 1809, il

sert en Illyrie, puis en Allemagne en 1813, en 1814, en 1815, et meurt enfin maréchal de camp. Les *Souvenirs du général Paulin* sont pleins d'intérêt, avec ce cachet particulier que nous avons signalé déjà, qu'on y trouve moins d'aperçus que dans d'autres sur la vie des troupes et sur leur physionomie spéciale. Ce défaut ou cette lacune est réparé par de nombreux détails techniques d'une valeur très appréciable au point de vue militaire et sous le rapport, plus important, de l'histoire générale.

9. — D'un intérêt bien vivant, d'une valeur militaire et historique très sérieuse, sont les *Souvenirs militaires du général Fantin des Odoards*. Fantin est comme Godart, comme Pouget, un soldat d'occasion, mais s'il n'a pas appris le maniement d'armes comme Godart, il a reçu comme Pouget une bonne instruction première, et quand il obtient, en thermidor an VIII, une sous-lieutenance d'infanterie, il a peu d'efforts à faire pour devenir, les leçons du champ de bataille aidant, un chef de peloton très présentable. Comme le colonel de Gonneville, le général Fantin est un observateur qui sait trouver dans les effets les causes, et pour lequel aucun événement n'est privé d'enseignement. Son livre pullule d'aperçus judicieux, souvent naïfs, de remarques ingénieuses et en même temps de détails historiques du plus grand intérêt. On y verra sur la composition des armées du premier Empire, sur leur esprit, leur manière de vivre, de marcher, de camper, de combattre, des détails curieux dont beaucoup sont inédits en dépit de centaines d'ouvrages publiés récemment sur un pareil sujet. C'est qu'en effet, dans ces Mémoires sur le premier Empire, c'est un peu, c'est beaucoup comme dans la pièce de Molière : il y a fagots et fagots. Les Souvenirs du général Fantin peuvent être classés parmi les meilleurs que nous ait donnés la maison Plon et Nourrit, parmi ceux où l'on pourra le mieux se rendre compte de ce que furent ces armées du début du siècle, dont la valeur était certainement indiscutable au point de vue de la force combattante, mais qui, sous une infinité de points de vue, laissaient bien à désirer. Peu de discipline, aucune administration, une probité douteuse, la maraude, le pillage élevés à la hauteur d'une institution, dans les mœurs une liberté prochaine du dévergondage, on verra tout cela dans les Mémoires du général Fantin, qui est des premiers à gémir sur un tel état de choses. Au point de vue militaire proprement dit, ces Souvenirs contiennent de nombreux enseignements qui en rendront la lecture particulièrement profitable aux militaires. Ils y verront notamment que ces troupes, d'une solidité au feu véritablement hors ligne, ne furent pas exemptes de défaillances qu'on croirait être le monopole de contingents inexercés. Nous avons relevé le récit de trois paniques absolument incompréhensibles, et c'est à l'une d'elles — détail, croyons-nous, tout à fait inconnu — qu'en 1805, au blocus d'Ulm, l'archiduc Ferdinand dut de pouvoir s'enfuir et d'éviter ainsi le sort de l'armée du feld-maréchal Mack. Bien d'autres

détails : le transport de l'infanterie en voiture, la formation habituelle des troupes un jour de bataille, les colonnes d'attaque, etc., sont également donnés avec une précision à laquelle peu de Mémoires nous avaient habitués. La campagne d'Espagne est racontée aussi avec clarté et réalité, mais dans aucune page l'intérêt n'est aussi poignant que dans le récit de la campagne de Russie, de cette désastreuse tentative où sombra la fortune de notre pays et où s'abîma l'étoile de l'Empereur. Au début de ces opérations de 1812, Fantin est au nombre de ceux qui ne doutent point du succès. Il part plein de joie et d'assurance. « Pauvre Alexandre, quelle fatalité te pousse !.... L'armée russe n'est pas à dédaigner sans doute.... mais de quoi ne viendrait à bout le grand Napoléon? » On passe le Niémen ; on s'attend à trouver les Russes sur la rive droite : mais, à part quelques Cosaques qui s'éloignent sans même tirer un coup de fusil, on n'aperçoit point un ennemi. Premier étonnement. On continue la marche, ne doutant pas que l'armée d'Alexandre ne soit établie un peu plus en arrière, mais on a beau s'avancer, on trouve devant soi le vide, et toujours le vide. Quant à l'ennemi, il évite le combat, il s'échappe, il s'évanouit ; et cette étreinte sur laquelle on comptait pour l'étouffer d'un seul coup, cette étreinte devient impossible. Alors le premier doute naît dans l'esprit de Fantin. Pour la première fois, il se demande si son Empereur n'a pas été abusé. Hésitant encore, il a peur d'apercevoir l'avenir. Mais cet avenir se déroule bientôt sombre, redoutable, lugubre. Et quand, après la prise de Moscou, la retraite commence, Fantin, obligé de se rendre à la réalité, est contraint de constater le désastre, avoue que « si le lion n'est pas mort, il est bien malade. » Tout cela, vécu, souffert, raconté en soldat, sans phrases mais sans sécheresse, constitue un récit extrêmement « suggestif, » comme l'on dit aujourd'hui.

10. — De moindre envergure que les ouvrages précédents est l'étude consacrée par M. Charles Philippe au *Général Badelaune* et à sa défense des Alpes en 1793-1794. Ce général Badelaune, qui en réalité s'appelait de Bas de l'Aulne, et qui, en 1793, avait modifié son nom pour lui donner une tournure moins aristocratique, était né à Annecy et avait fait ses études au collège d'Harcourt, à Paris. Il fut nommé, le 22 janvier 1792, sous-lieutenant au 102e régiment d'infanterie, et, six mois après, le 1er septembre, promu adjudant général avec ordre de passer à l'armée des Alpes; c'est là qu'il fit les deux campagnes de 1793 et 1794, objet de la brochure dont nous nous occupons. Ces deux campagnes sont bien connues, et M. Ch. Philippe ne nous donne à leur sujet aucun renseignement militaire nouveau, mais son but, en publiant ce petit livre, a moins été de faire œuvre d'historien que de biographe, et c'est à sauver la mémoire d'un compatriote qu'il a surtout songé. L'histoire du général Badelaune ne peut manquer d'avoir du succès près des habitants d'Annecy :

il contient, au point de vue de l'histoire particulière de la Savoie, quelques renseignements d'intérêt général que nous croyons inédits.

11. — Voilà Castellane qui passe,
Tout bossu,
Tout crochu,
Tout tordu,
Tout mal f...u.

Telles sont les paroles que les troupiers de la garnison de Lyon mettaient tout bas sur la sonnerie aux champs que répétaient les clairons quand le vieux maréchal passait devant un poste. Mais ce langage, en apparence irrespectueux, n'en dissimulait pas moins une affection très vraie et très profonde pour le vieux mutilé qui commandait alors le 2e corps, tout sévère qu'il fût dans le service, tout rude, tout fantasque qu'il apparût parfois. Ce bourru bienfaisant avait effectivement la franchise qui force, pour ainsi dire, la sympathie. On savait que, quand il n'était pas content, « tout le monde en attrapait pour son grade, » et cette réputation d'impartialité méritée lui avait en somme gagné tous les cœurs. Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, « troupier fini, » ne cédant sa place à personne quand il y avait un bon coup à donner ou un mauvais coup à recevoir, Castellane était un type aujourd'hui disparu de notre armée et qu'il convient peut-être de regretter. Jusqu'ici on ne l'avait apprécié que comme un sabreur et une tête brûlée ; ses *Mémoires* nous le font connaître comme un esprit délicat, comme un observateur, militaire d'esprit et de cœur, très franc dans ses livres comme dans sa vie, un Monluc au petit pied, disant son fait à tout et à tous. Ce premier volume va de 1804 à 1823, c'est-à-dire qu'il nous donne toute la carrière du futur maréchal pendant le premier Empire et la première partie de la Restauration. Malgré sa concision parfois télégraphique, cette narration, souvent un peu rude à lire, satisfera tous les gens qui aiment mieux trouver dans un livre des idées que des mots, tous ceux qui cherchent dans un auteur l'expression de la pensée plutôt que la forme. Ce reproche est d'ailleurs racheté souvent par des pages charmantes, où la bonhomie d'un Joinville s'allie à la vigueur d'un Montaigne et au coloris d'un Alfred de Vigny. Comme on pense, le canevas à grandes mailles que nous venons de tracer sert de base à un récit très détaillé, très touffu, où les remarques de tout genre, les saillies, les observations les plus imprévues, les plus pittoresques abondent. Rien de saisissant comme le récit de la campagne de Russie par ce chef d'escadron de vingt-quatre ans qui, chaque soir, mourant de faim et de froid, trouve le temps et le moyen de consigner ses impressions de la journée sur un calepin qui ne le quitte pas. Mais il s'en faut que le maréchal se borne à relater les événements. Il les juge, sait en tirer toujours les enseignements qu'ils comportent, les leçons qu'ils enferment. Et non seulement il nous raconte les événements,

mais comme il est observateur et philosophe, il nous parle aussi des hommes et nous les peint avec une finesse, un tact, qui font grand honneur à sa perspicacité et à son caractère. On lira avec le plus réel profit tout ce qu'a écrit dans ce premier volume le maréchal Castellane sur nombre de personnalités mal connues, le plus souvent mal jugées, de la Restauration. On y trouvera également beaucoup d'appréciations sur la conduite du gouvernement des Bourbons vis-à-vis de l'armée, dans cette période critique qui suivit les Cent-jours, époque délicate où le Roi eut à lutter contre des difficultés sans nombre suscitées souvent plus par ses amis que par ses ennemis. Très intéressant volume que le public militaire aussi bien que le public lettré ne peut manquer d'accueillir avec faveur.

12. — Pleins d'intérêt aussi sont les *Souvenirs et campagnes du général de la Motte-Rouge*, dont la librairie Lethielleux nous offre aujourd'hui le premier volume. Les événements racontés là n'ont pas la saveur passionnante des guerres du premier Empire, mais on trouve dans ces *Souvenirs* des pages bien frappantes et des détails peu connus, soit sur la vie militaire pendant la Restauration et la monarchie de Juillet, soit sur la campagne d'Espagne en 1823, soit sur la première partie de la guerre d'Afrique. La Motte-Rouge, dont l'armée garde encore précieusement le souvenir comme celui d'un vaillant soldat et d'un chef vénéré, sortait d'une vieille famille de Bretagne qui, de tout temps, avait eu pour honneur de payer cet impôt du sang, précieux apanage de la noblesse française sous l'ancien régime. Né à Pléneuf, près Saint-Brieuc, le 3 février 1804, le général de la Motte-Rouge, dont le père avait émigré et dont la plupart des parents avaient servi en Bretagne ou en Vendée contre le sanglant régime de la Terreur, entra à Saint-Cyr le 28 janvier 1816, et en sortit deux ans après comme sous-lieutenant au 22e de ligne. Les détails des plus curieux qu'il nous donne sur le régime de notre grande école militaire, au commencement de la Restauration, seront lus avec plaisir par tous ceux qui aiment le détail des choses, le « fin du fin, » ces mille riens que l'histoire se plaît à recueillir aujourd'hui pour donner aux faits ou aux hommes leur véritable physionomie. Le récit de la campagne de 1823, en Espagne, est encore une page intéressante des mémoires de La Motte-Rouge; bien particulier aussi le récit de la révolution de 1830 et du désarroi que jeta dans l'armée le changement de régime. Très attaché au gouvernement de la branche aînée, ne cachant pas ses sympathies, La Motte-Rouge pouvait penser qu'on chercherait une occasion de lui faire quitter son régiment; mais, comme en même temps que fervent chrétien et royaliste zélé il était un excellent soldat, il ne fut point inquiété et put continuer sa carrière. Le maréchal Gérard, le nouveau ministre du gouvernement de Juillet, avait inauguré dans l'armée un système d'inspection générale qui, s'il avait continué,

n'eût pas manqué d'y détruire bientôt la solide discipline qu'y avait établie la Restauration. Le général inspecteur posait aux officiers (qu'il faisait venir chez lui, pour cet entretien, en particulier) les deux ou trois questions suivantes, qu'on peut tout au moins qualifier de singulières : « Avez-vous à vous plaindre de votre colonel ? — Et de votre lieutenant-colonel ? — Servez-vous le nouveau régime avec plaisir ? » Ces demandes étranges, qui appelaient l'insubordination et le mensonge, ne furent heureusement faites que par un petit nombre d'inspecteurs, et ces procédés inquisitoriaux disparurent aussitôt l'arrivée au ministère du maréchal Soult, peu enclin à laisser subsister de pareils errements. Si l'on a plaisanté le retour, en 1814, des vieux officiers de l'ancien régime, demandant leur réintégration dans les cadres et leur rappel à l'activité, on a généralement oublié de signaler l'envahissement des cadres, en 1830, par nombre de serviteurs du premier Empire laissés en demi-solde depuis 1815, et renvoyés chez eux « presque tous pour incapacité ou inconduite. » Au 22e, — le régiment de la Motte-Rouge — des douze ou quinze officiers ainsi replacés, trois étaient dignes de la faveur dont ils étaient l'objet ; « quant aux autres, c'étaient pour la plupart des ivrognes, des hommes tarés, voire même des agents de police. » En dépit de tant de causes de désorganisation, malgré l'introduction dans l'armée en qualité d'officiers des « héros de juillet, » nos régiments reprirent au bout de quelque temps leur physionomie, leur discipline. Ce fut ainsi que put être menée à bien la campagne de Belgique qui, à défaut de gloire militaire, rendit tout au moins à nos troupes la cohésion du champ de bataille. On était arrivé ainsi à 1846, et La Motte-Rouge, qui était devenu successivement lieutenant, capitaine, chef de bataillon et lieutenant-colonel, fut nommé au commandement de l'École de tir, à Saint-Omer, où nous le laissons à la fin de ce premier volume. Telles qu'elles sont, ces pages, d'une sincérité, d'une vigueur peu communes, rendent bien l'homme qui les a écrites, et que nous avons connu assez pour affirmer qu'il fut un des types les plus chevaleresques, les plus braves, les plus sympathiques de notre armée. Rempli, jusqu'à ses dernières années, du sentiment de l'honneur, du patriotisme le plus éclairé, de la foi la plus vive, La Motte-Rougé lègue à l'armée, dans ces mémoires, un dernier témoignage de son affection : nous recueillerons ces Souvenirs avec amour et respect.

13. — Si tout le monde est d'accord sur les mérites militaires et moraux de La Motte-Rouge, il s'en faut que l'opinion soit aussi unanime à propos du *Maréchal de Saint-Arnaud*, auquel M. Paul de Régla vient de consacrer un volume. Que Saint-Arnaud ait été un vaillant soldat et un chef militaire distingué, personne n'y contredit, mais, là où la discorde commence, c'est lorsqu'on arrive à la valeur morale de l'ancien commandant en chef de l'armée d'Orient. Il y a cependant plus de quarante ans

que le vainqueur de l'Alma, comme disent les uns, que le massacreur du 2 décembre, comme le nomment les autres, a rendu son âme à Dieu, et l'époque semble venue où il est permis de juger les morts, non plus d'après les passions du moment, mais d'après leurs vrais mérites. Et il nous paraît injuste que la part prise par le maréchal au coup de force du 2 décembre fasse oublier le soldat brillant, à l'âme foncièrement chrétienne, au cœur essentiellement bon, que fut Saint-Arnaud. Sa correspondance privée nous l'avait déjà montré sous cet aspect, nous le donnant encore à connaître comme un lettré et comme un épistolier très remarquable. La nouvelle publication de M. Paul de Régla, rédigée sur les notes du docteur Cabrol, qui fut le médecin en chef de l'état-major de l'armée d'Orient, et qui reçut le dernier soupir du maréchal, confirme l'opinion que nous avaient laissée les Lettres et la corrobore pertinemment. Saint-Arnaud, par sa naissance, par son éducation, par principe et par goût, était tout à fait des nôtres : c'était un royaliste et un chrétien, et si, en 1852, il donna au Prince-Président cet appui qu'on lui a tant reproché, c'est qu'il fit passer, avec tant d'autres, ses convictions après le désir plus ou moins raisonné, évidemment erroné en droit, mais explicable au point de vue humain, de débarrasser la France d'un régime qui la menait à la ruine. Il ne fit ni plus ni moins que ces autres royalistes, les La Motte-Rouge, les Mac-Mahon, les Canrobert, les Pélissier, les du Barail, qui, se tenant en dehors des partis, se crurent autorisés à défendre la cause de l'ordre contre le drapeau rouge et contre l'insurrection. Nous avons donc lu avec plaisir ces pages de M. de Régla, consacrées à une physionomie qui, en dépit des défauts réels qu'on peut lui reprocher, n'en garde pas moins, à notre avis, sa grandeur et sa beauté. Au point de vue historique pur, et en laissant de côté le jugement sur un homme, les notes du docteur Cabrol sont d'ailleurs pleines d'intérêt et de nouveauté. Bien placé pour tout voir, forcément au courant des événements, ayant l'oreille du maréchal, Cabrol nous retrace ces mille bruits fugitifs qui courent sans cesse dans un état-major d'armée, et qui, mieux que de longs récits, donnent souvent la physionomie exacte d'une campagne. Ce volume est à lire par tout le monde, et constitue un appoint sérieux pour l'histoire du second Empire, surtout pour l'histoire militaire de la campagne d'Orient.

14. — Très près du maréchal Saint-Arnaud presque sous tous les rapports, on peut placer le maréchal Bosquet, auquel la ville de Pau érigeait récemment une statue et dont la librairie Berger-Levrault vient de publier les lettres. Pas toutes ; car, en réalité, le nouveau volume ne contient qu'une très petite partie de la correspondance du maréchal. Nous sommes même fâchés de ne point trouver là quelques lettres typiques où Bosquet exprimait vertement son opinion sur le maréchal Pélissier, avec lequel il était dans les termes les plus tendus, et qu'il

ne manquait pas de critiquer avec autant d'esprit que de vigueur toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. La discipline eût peut-être un peu perdu à la publication intégrale de cette correspondance, en nous montrant que dans les hautes sphères de la hiérarchie militaire la concorde est loin de toujours régner. Mais les lettres y eussent gagné singulièrement, et aujourd'hui que Pélissier et Bosquet sont morts, il n'y eût eu guère d'inconvénients à nous montrer ces deux hommes tels qu'ils furent : tous deux violents, ambitieux, mais de cette ambition saine qui cherche avant tout la gloire de la patrie, parfois un peu rétifs à la discipline, mais finissant toujours par s'y plier quand le salut commun était en jeu, grandes figures enfin, malgré leurs défauts, et caractères dignes d'être copiés. Il y avait dans Bosquet — ce qu'on eût cherché en vain dans Pélissier, mais ce que l'on trouvait au même degré dans Saint-Arnaud — des trésors de tendresse, de délicatesse. Les lettres qu'il écrivait à sa mère en font foi. Aucune femme ne peut se vanter d'avoir été plus aimée que ne le fut la mère de ce vaillant soldat. Il y a dans certaines de ces pages une émotion communicative qui charme et fait vibrer toutes les cordes de l'âme. Excellente publication qui remplit bien le double but qu'elle s'était proposé : faire aimer Bosquet et le présenter comme un modèle à suivre aux générations qui l'ont peu ou point connu.

15. — Après Saint-Arnaud, après Bosquet, voici maintenant Canrobert, « le dernier maréchal, » comme l'a appelé le commandant Grandin dans une publication que nous analysions naguère ici même. Cette fois, c'est M. François Bournand qui nous présente une biographie de l'illustre vaincu de Saint-Privat, et il nous plaît de reconnaître que ce nouveau volume tiendra bien sa place à côté des biographies qui l'ont précédé. Le commandant Grandin s'était placé à un point de vue presque exclusivement militaire, M. Bournand a embrassé son sujet d'un point de vue plus élevé : il envisage le soldat, mais il voit aussi, il examine également l'homme, le citoyen, le chrétien, de telle sorte que son œuvre, d'une envergure à la fois plus étendue et plus accessible à tous, ne peut manquer d'obtenir un grand succès. Le nouveau biographe n'a évidemment pas cherché à faire œuvre d'érudit, c'est la vulgarisation d'une vie d'honneur et de dévouement qu'il s'est certainement proposé comme tâche. Cette tâche, il l'a heureusement et habilement remplie. Nous recommandons chaleureusement cette vie du *Maréchal Canrobert* comme un des meilleurs livres à mettre actuellement entre les mains de la jeunesse. Nos enfants verront là comment le respect de la religion, la foi, s'allient toujours au vrai patriotisme et au culte de toutes les vertus militaires. Ce sont des choses qu'il ne faut pas se lasser de répéter et que M. Bournand a exposées avec conviction et talent.

16. — Avec *Mes Souvenirs*, par le général du Barail, dont le deuxième volume vient de paraître, nous sautons d'une génération à une autre;

des maîtres nous passons aux élèves, mais à des élèves qui avaient été dociles aux leçons et dont on peut affirmer qu'ils ont égalé leurs aînés. Nous avons dit, à propos du tome premier, les grandes qualités littéraires que nous avions reconnues dans son auteur : ce nouveau volume n'est inférieur au premier, ni au point de vue de l'intérêt ni sous le rapport des enseignements militaires. Il nous mène du commencement de l'Empire à la fin de la guerre du Mexique, en nous faisant assister aux scènes les plus curieuses, les plus typiques, soit de la vie d'Afrique, soit de l'existence de garnison en France, soit enfin de la vie de campagne au Mexique. Le général du Barail est un des conteurs les plus amusants, un des plus fins observateurs qu'il nous ait été donné d'entendre. Il écrit avec une facilité, un certain laisser-aller qui n'est pas du sans-façon et qui donne à son récit un humour très cavalier et très militaire. Les anecdotes plaisantes fourmillent dans ces trois cents pages, d'où ne sont point exclus les récits graves ou instructifs, mais l'ensemble a une tournure enjouée et séduisante qui n'engendre pas la mélancolie.... il s'en faut. Tantôt il nous parle du colonel Grenier, commandant le 7e hussards, « un vieux brave homme qui avait l'air constamment endormi, qui traversait pour ainsi dire la vie sans ouvrir les yeux, et qui ne réalisait que très imparfaitement le type légendaire d'un brillant colonel de cavalerie légère.... » Tantôt il nous raconte comment il fallait s'y prendre pour entrer dans la garde, et comment on pouvait toucher le cœur du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély, son chef : Visite en bourgeois ; pas de bijoux, surtout pas de bottines vernies, et ne pas dire autre chose que : oui, monsieur le maréchal ; non, monsieur le maréchal. « A l'aide de ce cérémonial peu compliqué, on entrait dans la garde comme dans un moulin. » Tout le volume est de cette allure : il est tout à fait exact de dire qu'on arrive avec regret à la dernière page.

17. — Les *Souvenirs militaires* du général Lebrun sont entièrement différents du livre que nous venons d'analyser. Bien plus qu'un ouvrage d'une seule venue, ce sont des pages détachées, des études séparées, réunies par un fil souvent très léger, et classées les unes après les autres, sans qu'on voie nettement le lien qui les retient. Les derniers chapitres, consacrés au début de la guerre de 1870, forment un ensemble relatif, mais l'ouvrage n'en est pas moins d'une lecture assez difficile, et présente — nous y insistons — plutôt l'aspect d'une collection de documents que d'un travail historique agencé d'une pièce. En ce qui concerne la valeur du fond même, elle est probablement sérieuse : sur maint point controversé de cette fatale campagne de 1870, les révélations du général Lebrun jettent une lumière qui contribue à aggraver la responsabilité de l'empereur Napoléon et de son entourage. La partie capitale du livre est le chapitre où Lebrun nous raconte sa mission à Vienne en 1867, mission dont le but était l'élaboration d'un plan de campagne qui

eût réuni contre la Prusse les trois armées française, autrichienne et italienne. Mais à simple vue, le plan proposé nous paraît avoir été bien légèrement établi, notamment à propos des effectifs que nous pouvions mettre en ligne et qui étaient fixés en chiffres ronds à 310.000 hommes, 35.000 chevaux et 1.000 pièces de canon. Un calcul du même genre établi par une personnalité qui n'était pas alors *persona grata* aux Tuileries, mais dont le mérite était en réalité très supérieur à tout ce que l'Empire avait d'amis chauds, — le général Ducrot, — fixait, à la même époque, le chiffre de nos forces disponibles pour une guerre contre l'Allemagne à 200,000 hommes, et derrière cela pas un homme pour combler les vides qui ne pouvaient manquer de se produire dès les premiers jours, vides que le général fixait au cinquième de l'effectif total. Le plan d'alliance n'aboutit pas : avec de bonnes paroles, l'archiduc Albert, négociateur militaire de la convention, termina les pourparlers par une fin de non-recevoir. Finalement, on sait comment, au lieu d'alliés, nous trouvâmes des neutres peu bienveillants dans ces deux armées que l'Empire avait rêvé de gagner à notre cause.

18. — Les notes et souvenirs du colonel Cullet, intitulés : *Un Régiment de ligne pendant la guerre d'Orient*, nous présentent moins l'histoire complète de l'expédition de Crimée qu'un coin du tableau, qu'une page détachée de cette rude guerre. Comme le dit très modestement et avec beaucoup de vérité l'auteur, le récit des opérations militaires d'une longue campagne ne peut être l'œuvre d'un officier subalterne. Peu ou point au courant du secret des combinaisons stratégiques qui massent sur le champ de bataille les divisions et les corps d'armée, il ne voit guère que ce qui se passe sur le front de sa section ou de sa compagnie, mais il peut, là, recueillir bien des épisodes glorieux ou douloureux, éclatants ou obscurs, qui, pour la plupart, demeurent ignorés du véritable historien. Sans doute son horizon est restreint, mais il peut le décrire avec une netteté, une sûreté de main particulières : de là, dans l'œuvre, un cachet tout spécial de véracité, d'originalité. Tel est le grand mérite du travail du colonel Cullet. La guerre de Crimée est déjà bien loin de nous — à notre époque de vie surchauffée et surmenée, les événements vieillissent vite : — cependant on s'intéressera toujours à ces vaillantes troupes qui, dans une campagne d'une rigueur exceptionnelle, ayant en face d'elles des adversaires d'une admirable ténacité, surent forcer la victoire par des qualités militaires et morales véritablement supérieures. Au point de vue militaire, on trouvera dans l'ouvrage du colonel Cullet de nombreux détails, des faits peu connus qui font admirer davantage l'endurance de notre soldat et ses merveilleuses aptitudes pour la guerre : c'est un livre qu'on pourra mettre avec avantage dans les mains de la jeunesse.

19. — Avec *Russes et Prussiens*, de M. Alfred Rambaud, nous quit-

tons les Mémoires proprement dits, l'histoire écrite par ceux qui l'ont faite, pour les récits tracés d'une main souvent moins habile, mais souvent aussi plus impartiale. Le défaut des Mémoires personnels est de diverses sortes. L'écrivain est tenté de n'apercevoir que le beau côté des événements auxquels il a assisté, d'atténuer les torts qu'il a pu constater ou dont il a eu sa part ; enfin il a une tendance à se placer au centre du récit et à faire graviter autour de sa personne la plupart des faits qu'il raconte. L'historien, au contraire, — nous parlons de l'historien modèle, celui qui n'existe pas toujours, mais qui devrait seul exister, — n'est qu'un metteur en scène, doublé plus ou moins d'un philosophe ou d'un moraliste. Sans passions, sans préférence, il coordonne les événements suivant leur nature, suivant leur taille, leur valeur, met celui-ci au premier plan, celui-là au second ou au troisième, et dispose son tableau de telle sorte que les leçons salutaires, les véritables enseignements, en ressortent d'eux-mêmes. Sous ce rapport M. Alfred Rambaud a depuis longtemps donné la mesure de ce qu'il sait faire, et bien que nous ne soyons pas toujours d'accord avec lui sur certains litiges de notre histoire contemporaine, nous n'hésitons pas à reconnaître son talent. Son nouveau livre vient confirmer notre appréciation. L'histoire de la guerre de Sept ans, si glorieuse pour les Russes, devait tenter un historien comme M. Rambaud, qui, de tout temps, a témoigné d'un faible pour l'empire moscovite et pour les récits militaires. Il a fait œuvre d'ailleurs d'actualité, bien qu'il s'en défende dans sa préface, car aujourd'hui tout ce qui touche nos glorieux adversaires de Sébastopol ne peut manquer d'être accueilli du public, lettré ou non, d'une façon favorable. L'ouvrage, écrit d'après des sources françaises, surtout d'après des documents russes que M. Rambaud a la bonne fortune de pouvoir lire dans le texte, sera parcouru avec utilité, aussi bien par quiconque s'intéresse à l'histoire générale que par les militaires désireux de trouver dans les guerres anciennes des enseignements techniques pour les campagnes futures. En ce qui nous concerne, nous n'hésitons pas à déclarer que nous avons trouvé là l'explication de plus d'un fait qui nous avait paru peu compréhensible dans Jomini, dans Lloyd, et même dans la *Geschichte des siebenjährigen Kriegs* de A. Schæfer, par parenthèse un des livres les plus obscurs et les plus ennuyeux — malgré le cas qu'en font nos voisins — qu'il nous ait été donné de lire. En somme, consciencieuse et savante publication qu'égaie une série de costumes militaires anciens bien choisis.

20. — De la guerre de Sept ans à la guerre de 1870, le saut est de plus d'un siècle, mais en réalité la transition est facile, car l'art de la guerre, en dépit du perfectionnement des armes, des modifications à la tactique, possède une unité sur laquelle les âges ont peu de prise. Cette réflexion vient naturellement à l'esprit en retrouvant en 1870, chez nos adver-

saires, l'application des grands principes que leur avait enseignés Frédéric, qu'ils avaient oubliés à Iéna et que le souvenir de leur sanglante défaite du commencement du siècle leur donna l'idée de reprendre en les perfectionnant avec les procédés stratégiques de Napoléon. Dans les trois premiers volumes du grand ouvrage dont M. le commandant Rousset a entrepris la publication et qu'il consacre à *la Seconde Campagne de France (1870-1871)*, l'écrivain militaire met bien en lumière cette vérité, que c'est en copiant nos procédés militaires des campagnes du premier Empire que les Allemands sont arrivés à nous combattre avec succès en 1870. Il démontre nettement que nos désastres ont été la conséquence immédiate, fatale, non pas, comme on l'a dit trop souvent, de notre insuffisance numérique, mais bien plutôt de cette décadence professionnelle qui nous avait fait oublier jusqu'aux premiers éléments de la science guerrière. Comment la solidité incontestable, la valeur toute brillante qu'elle fût de notre armée, eût-elle pu suppléer à l'incohérence du commandement, au désordre de la mobilisation, au vice irrémédiable de l'éparpillement de nos forces au début des opérations, au défaut de méthode dans la conduite des opérations? Comment n'aurions-nous pas succombé à ce funeste système des « cordons » qui égrène sur une frontière une ligne ténue de troupes, facile à percer partout, quand leur groupement en trois ou quatre points stratégiques bien étudiés eût donné à ces mêmes armées la solidité des masses. « Qu'est-ce que c'est que ce projet de faire marcher le maréchal Bessières sur Frias en étendant sa droite sur Bilbao ou Santander? écrivait en 1808 Napoléon Ier au major général. Est-ce la contrebande qu'on veut empêcher de passer ou l'ennemi? Est-ce qu'on a adopté le système des cordons?.... Qui est-ce qui peut conseiller au Roi de faire des cordons ? Après dix années de guerre doit-on revenir à ces bêtises-là? » Hélas ! Napoléon III n'avait sans doute jamais lu la correspondance de son oncle, et c'est bien regrettable ; mais les Prussiens l'avaient lue, eux, ils l'avaient lue, creusée, annotée, et il est triste d'avouer qu'en 1870 ils furent maîtres dans l'art d'appliquer des principes qui étaient nôtres. Les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. le commandant Rousset sont consacrés à l'histoire de la guerre, de l'origine au blocus de Metz, le troisième volume nous donne l'histoire du siège de Paris. Nous ne pouvons juger encore de ce que sera l'ouvrage dans son entier, puisque nous n'en avons que la moitié sous les yeux, mais si, comme il faut l'espérer, l'écrivain tient ce qu'il promet, nous aurons enfin là une relation complète de cette désastreuse campagne de 1870, assez sommaire pour ne pas décourager les gens tant soit peu studieux, suffisamment détaillée pour que tous les enseignements techniques y soient mis en pleine lumière. Et ce sera une œuvre utile : nous ajouterons une œuvre attendue. Car, chose singulière, parmi les quatre mille volumes et plus qui jusqu'ici

ont été publiés sur la guerre de 1870, on est encore à chercher un résumé complet, sérieux, véritablement méthodique et instructif de cette campagne si fertile en leçons de toute sorte. En laissant de côté l'excellente publication du général Canonge, si remarquable à tous les points de vue, mais qui est un peu sommaire pour l'étendue des événements racontés, on ne trouve rien que des publications sans valeur (nous parlons des histoires générales de la campagne, car les monographies excellentes abondent). L'ouvrage de M. le commandant Rousset comblera donc une lacune qu'il était nécessaire de remplir : nous attendrons avec impatience la suite de cette publication.

21. — Nous venons de dire que si les bonnes publications sur l'ensemble de la guerre de 1870 faisaient défaut, on trouvait sur certaines parties de la guerre des monographies pleines de mérite. Parmi ces dernières, nous avons eu déjà l'occasion de mentionner l'histoire de *la Campagne de la Loire* par M. Pierre Lehautcourt (t. LXX, p. 210), *alias* le commandant P., dont nous analysions naguère le premier volume. La seconde partie de cet intéressant travail, qui va du combat de Meung à la bataille du Mans, vient de paraître, et nous nous hâtons d'en signaler la publication à nos lecteurs. En lisant cette étude substantielle, sobre de détails inutiles, fortement documentée, nous nous reportions involontairement à ces ouvrages où l'on étudiait l'histoire militaire dans notre jeunesse et où l'on nous parlait de toute espèce de choses, sauf de celles qui eussent pu nous instruire. A quoi peuvent être utiles pour un militaire, même pour un lecteur étranger à l'armée, mais qui veut se rendre un compte exact d'une campagne de guerre, ces belles tirades du *Consulat et de l'Empire*, qu'à bien plus juste titre que les traductions de Perrot d'Ablancourt, on pourrait appeler les « belles infidèles. » Ah ! certes, l'étude de la science de la guerre est singulièrement facilitée à nos jeunes officiers d'aujourd'hui ; on leur sert les enseignements sur un plat d'argent : bien dégoûté ou bien maladroit serait celui qui refuserait sa place à un tel festin. Qu'on prenne, par exemple, le livre de M. Pierre Lehautcourt : non seulement nous y voyons l'ensemble des événements racontés au jour le jour, et racontés en un style qui dénote un écrivain de talent, mais les causes et les effets y sont mis en relief avec la lucidité de vues et la netteté d'un auteur qui en même temps est un soldat, c'est-à-dire qui sait, comme on dit vulgairement, de quoi il retourne. C'est seulement ainsi comprise et présentée que l'histoire militaire est instructive, c'est de campagnes ainsi écrites que Napoléon recommandait la lecture aux officiers désireux de s'assimiler les théories des grands maîtres en l'art de la guerre et des génies qui l'ont scientifisée en donnant à ses principes immuables la rigidité de l'axiome. Nous espérons bien que M. le commandant P. ne s'arrêtera pas en chemin, et qu'après la campagne sur la Loire il nous donnera l'histoire de l'armée du Rhin.

22. — Très utile également et du même genre que la précédente est l'étude de M. le commandant Xavier Euvrard sur *la Première Armée de l'Est*. C'est là cependant un ouvrage plus spécialement technique que le livre de M. Lehautcourt, et dont la lecture sera surtout profitable aux officiers. En dépit du soin qu'a pris M. Euvrard de se tenir en dehors de toutes les questions ne se rattachant pas à sa spécialité, il lui a été impossible de ne pas signaler — et c'est là ce que nous retiendrons surtout de son livre pour les lecteurs du *Polybiblion*, — combien demeura funeste l'intrusion d'un général étranger dans l'œuvre de notre défense nationale. La présence de Garibaldi à l'armée des Vosges fut, aussi bien pour le gouvernement de Tours et de Bordeaux que pour notre armée de l'Est, une cause de malaise qui eut sur la conduite des opérations l'influence la plus funeste. « Nous reconnaissons volontiers, écrit le commandant Euvrard, que Garibaldi fut un illustre patriote italien et que dans sa jeunesse il commanda avec une rare habileté des troupes de partisans. » Ce sont là deux affirmations contre lesquelles nous protestons vigoureusement, et dont nous ne pensons pas d'ailleurs que M. Euvrard soit bien convaincu, mais là où nous sommes tout à fait de son avis, c'est quand il affirme combien fut pitoyable le soi-disant appui donné à notre patrie par les Chemises rouges. La France aux Français et par les Français, tel eût dû être le cri en 1870 : il est regrettable que le gouvernement de Bordeaux ne l'ait pas compris.

23. — Voici encore une histoire de *l'Armée de l'Est*, celle de M. Grenest. Nous passons ici du récit sérieux et didactique à la narration simplement anecdotique, et si ce genre n'a pas le grave mérite du précédent, il n'en contient pas moins une très réelle valeur. L'ouvrage, bourré de citations empruntées à des publications parues, quelques-unes depuis longtemps, mais peu connues ou oubliées, est d'une lecture facile, intéressante, où la note patriotique éclate çà et là en tons sonores. Sans aucun doute, l'esprit de M. Grenest n'est pas toujours le nôtre et nous ne signerions pas certaines de ses appréciations ; mais son travail, heureusement agencé, rendra de véritables services au public spécial auquel il est destiné. Il est bon que des écrivains de tous les partis, réunis sous l'emblème unique du dévouement à la patrie, répandent dans les masses les sentiments de cohésion nationale qui font le salut des peuples. Aussi voyons-nous toujours avec plaisir la publication de ces récits malheureusement trop véridiques où les exactions impitoyables d'un ennemi sans vergogne sont mises à nu sous les yeux de nos enfants. Les peuples oublieux de leurs défaites sont destinés à périr : Dieu, qui a donné à la France la mission civilisatrice qu'elle poursuit depuis plus de dix siècles, ne permettra pas que nous oubliions. En somme, le livre de M. Grenest est une publication à signaler, bien que rédigée, nous le répétons, dans un esprit qui n'est pas tout à fait le nôtre.

24. — Nous parlerons dans les mêmes termes de l'ouvrage de M. Gaudelette : *La Guerre en Bourgogne*, que nous envoie aujourd'hui la librairie Lecène et Oudin, encore qu'il porte le millésime de 1888. C'est là une bonne publication, où l'on sent un esprit de patriotisme énergique et très sain, à laquelle nous ne trouverions rien à dire si nous n'y avions rencontré quelques pages erronées sur la soi-disant vaillance des troupes garibaldiennes. Laisser croire à nos enfants que les mercenaires qui s'introduisirent en intrus dans l'œuvre de notre défense nationale firent en France œuvre qui vaille est une erreur contre laquelle le *Polybiblion* se voit dans la nécessité de protester. A part cette restriction et le patronage de M. Henri Martin adopté par l'auteur, nous n'avons que des éloges à donner à l'*Histoire de la guerre en Bourgogne*.

25. — *La Frontière menacée*, de M. le capitaine Gélinet, n'est pas une étude purement militaire. C'est au contraire un travail d'intérêt général, où est spécialement traitée la question de la neutralité du Luxembourg, l'auteur insistant sur la nécessité où se trouve notre pays de soustraire le grand-duché à l'influence et surtout à l'hégémonie allemande. Cette nécessité n'est pas fondée sur des craintes chimériques. Étant donné que les Allemands ont un intérêt prépondérant à tourner notre grand front défensif de Lorraine pour s'avancer en Champagne par la vallée de la Meuse, il est tout naturel de penser qu'ils ont jeté depuis longtemps un œil d'envie sur la place de Luxembourg. Luxembourg leur fournirait une excellente base d'opérations pour entrer en France par la vallée du Chiers, les sources de l'Alzette et la trouée du Tiercelet, et les Allemands ne sont pas gens à faire fi d'avantages aussi patents et aussi considérables. L'ouvrage du capitaine Gélinet aura eu l'avantage de signaler un des dangers qui menacent notre frontière de l'Est : notre état-major général, qui a déjà depuis longtemps examiné et même approfondi la question, tiendra certainement compte de ce nouveau cri d'alarme.

26. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler dans le *Polybiblion* de divers travaux du commandant Krebs et de M. Henri Moris, le laborieux archiviste des Alpes-Maritimes. Ces deux écrivains nous donnent aujourd'hui, après deux années d'interruption, le second volume de leur consciencieux travail sur les *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, travail rédigé, on s'en souvient, sur les documents extraits des archives françaises, sardes et autrichiennes. Le tome premier nous avait raconté les événements de 1792 et 1793, le présent volume nous dit les faits de guerre des années 1794, 1795 et 1796. On trouvera là, racontées par le menu, toutes les opérations non sans gloire de Dumerbion, Sérurier, Masséna, Kellermann dans ces trois années où nos armes, avec des fortunes diverses, eurent à maintenir l'intégrité de notre frontière du sud, préparant ainsi l'immortelle campagne de 1796 en Italie. La lecture

de ce deuxième volume, et plus encore celle des nombreuses pièces justificatives jointes à l'ouvrage, montre une fois de plus combien la haute direction des opérations militaires, impérieusement tenue à Paris par le Comité de salut public, notamment par Carnot, le soi-disant « organisateur de la victoire, » demeura funeste à notre patrie, en privant de toute initiative nos généraux, et en leur imposant des plans la plupart du temps absurdes. Les *Campagnes des Alpes* sont un livre bourré de documents presque tous inédits, dont la lecture sera particulièrement précieuse aux militaires, pour lesquels surtout il a été écrit. Ils y verront la confirmation de ces principes tactiques spéciaux à la guerre de montagnes, qu'avaient eu déjà à appliquer au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe des généraux comme Rohan, Villars, le lieutenant général de Vaux, Maillebois, Bourcet, et que nos hommes de guerre de la Révolution ne firent que mettre en pratique après leurs aînés. Dans la situation de la politique actuelle, à la veille du jour peut-être où nous aurons encore à compter avec un ennemi toujours menaçant pour notre frontière du sud-est, l'ouvrage de MM. Krebs et Moris est un travail d'actualité et d'une grande valeur pratique. Il est regrettable, au point de vue bibliographique, que le livre n'ait pas été édité avec plus de soin : il y a là des négligences qui ont lieu de nous étonner de la part d'un élève de l'École des chartes. Ainsi, dans le premier volume, la pagination du texte est en chiffres arabes et celle des pièces justificatives en chiffres romains (I à CLVII). Pour quelle raison la pagination des pièces justificatives est-elle en chiffres arabes dans le deuxième volume, et surtout pourquoi commence-t-elle à la page 213? Est-ce une erreur typographique? Nous a-t-on adressé un volume incomplet? Nous regretterions les deux hypothèses. Pour quel motif a-t-on imprimé en 12 la conclusion, quand le texte du corps même de l'ouvrage est en 9 ou en 10? Cette différence de caractères, qu'on est habitué à garder pour les Avant-propos, choque dans une conclusion, étonne tout au moins. Pourquoi avoir choisi un papier d'une épaisseur démesurée pour un volume d'un nombre de pages si considérable? Ce sont là des vétilles sans doute, et l'ouvrage n'en garde pas moins sa valeur : n'importe, l'aspect d'un livre n'est point un détail à négliger : nous avons la faiblesse de signaler ces petites défectuosités aux auteurs.

27. — M. Bellanger, continuant les études rétrospectives dont il nous a donné récemment un spécimen dans son travail sur *le 111e Territorial*, publie aujourd'hui un historique succinct des *Gardes du corps sous les anciennes monarchies*, auquel le public lettré fera bon accueil. Ce petit livre est bien sommaire pour le sujet complexe qu'il a entrepris de traiter, et, dans ces quelques pages, l'auteur ne fait guère qu'énumérer les champs de bataille — et ils sont nombreux — sur lesquels figurèrent les gardes. Tel qu'il est, son travail est intéressant et instructif.

28. — Nous avons eu occasion de recommander, ici même, très chaudement le dernier livre de M. J.-S. Girard. *Le Soldat français;* la nouvelle publication du même auteur : *Livre de poche du soldat* est composée dans le même esprit et mérite les mêmes encouragements. C'est un petit manuel, écrit avec la simplicité qui convient au lecteur auquel il est destiné, un mémento où sont tracés les devoirs et les obligations du soldat chrétien dans toutes les circonstances de sa vie militaire. A côté des publications démoralisantes qui inondent nos casernes, le nouveau volume de M. J.-S. Girard apparaîtra comme la rose au milieu des épines, et son influence moralisatrice peut devenir considérable. Nous signalons spécialement le *Livre de poche du soldat* à nos amis, et les assurons qu'ils feront une œuvre saine, utile, de haute morale, en le répandant autour d'eux, en le distribuant notamment à tous les jeunes gens sur lesquels ils ont quelque influence, ou que, simplement, ils connaissent, au moment du départ de ces jeunes gens pour le régiment. On peut s'en procurer dix pour cinq francs; c'est faire de la propagande chrétienne à bon marché.

29 et 30. — Nous allons maintenant franchir les Pyrénées pour présenter à nos lecteurs deux livres espagnols qui méritent leur attention, deux livres publiés sous les auspices de la *Revista cientifico-militar* de Barcelone, dont l'influence sur le développement scientifique de l'armée voisine s'affirme de plus en plus. Le premier de ces deux volumes, un « Manuel de guerre, » est une encyclopédie en cinq cents pages, où toutes les connaissances nécessaires à un officier sont condensées, synthétisées par la plume experte du capitaine D. Mariano Rubió y Bellvé, dont nous analysions naguère dans le *Polybiblion* l'*Aide-mémoire du soldat du génie* (*Prontuario del zapador*). — Conçu dans le même esprit que le *Livre de guerre*, publié il y a quelques années par la maison Baudoin, le *Manual de guerra*, du capitaine Rubió, rendra de grands services dans l'armée espagnole, où les ouvrages de ce genre sont loin d'être aussi répandus qu'ils le sont chez nous ou en Allemagne. A une époque où les connaissances exigées de l'officier s'accumulent dans une inquiétante proportion, où la mémoire la plus complaisante se refuse à absorber la multitude de renseignements militaires que tout sous-lieutenant est obligé de posséder, de tels mémentos sont de précieux auxiliaires. Nous les signalons non seulement à nos lecteurs d'Espagne et des armées sud-américaines, mais encore aux officiers de l'armée française, qui pourront souvent le consulter utilement. — Le second volume de la bibliothèque de la *Revista* est une géographie du Maroc (*Geografia de Marruecos*) écrite par le colonel d'artillerie Bermudez Reina, un des officiers de l'armée espagnole les plus appréciés dans son pays, et spécialement dans son arme. Nous avons eu l'occasion d'aller il y a quelques années au Maroc : dans aucune publication sur ce pays nous n'avons

trouvé la variété de renseignements, l'exactitude de descriptions, le rigoureux détail de statistique que nous avons rencontré dans celui-ci. Ce livre ne peut manquer de recevoir un accueil extrêmement favorable en Espagne, qui considère, à juste titre, le Maroc comme une terre destinée, dans un avenir plus ou moins prochain, à lui appartenir. Sans doute, nous avons nous-mêmes, dans l'empire du Maghreb, des intérêts qu'il nous conviendra de soutenir; mais la rive gauche de la Moulouya et celle de l'Oued-Ghir ne sont point une conquête dont l'Espagne veuille nous priver. M. Canovas del Castillo n'a-t-il pas été le premier à reconnaître que de tout temps la limite de l'Algérie, à l'ouest, a été la Moulouya? N'est-ce pas lui qui a écrit dans ses *Apuntes* sur le Maroc, publiés précisément par la *Revista* de Barcelone, ces lignes catégoriques : « Las aguas de Mulucha o Muluya, limite natural de la Algeria y del imperio de Marruecos, señalaron ya, segun refiere Salustio, el fin de los dominios del numido Yugurta y principio de la Mauritania » (*Ap.*, p. 1). Que l'Espagne s'entende donc une bonne fois avec la France, et mette catégoriquement la main sur le Maroc; elle n'aura, pour trouver le chemin du succès, qu'à suivre la route tracée par les héros de Los Castillejos et de Tetuan. ARTHUR DE GANNIERS.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, ouvrage commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN, continué par F. SCHRADER. N° 58. Feuille du nord-ouest de l'Afrique. Paris, Hachette, s. d., in-folio, 2 fr. — 2. *Cours de géographie rédigé conformément au nouveau programme d'admission à l'École spéciale militaire pour 1891*, par J. MOLARD, capitaine d'infanterie breveté, professeur adjoint de géographie à l'École spéciale militaire. Paris, Jouvet, 1891-1892. I. *Europe*, in-12 de 336 p. avec atlas de 54 croquis. II. *France*, in-12 de 376 p. avec atlas de 46 croquis. III. *Colonies françaises, Asie, Afrique, Amérique, Océanie*, in-12 de 243 p. avec atlas de 64 croquis, 31 fr. 50. — 3. *Précis de géographie à l'usage des candidats à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr*, par MARCEL DUBOIS et CAMILLE GUY. Paris, Masson, 1895, in-8 de 1,183 p., avec 279 cartes-croquis et figures; broché, 12 fr. 50; relié, 14 fr. — 4. *Résumé de géographie physique et historique* (3e partie), par G. NIOX. Paris, Delagrave, 1895, in-12 de 364 p., avec 27 cartes-croquis, relié toile, 5 fr. — 5. *Les Montagnes de France. Les Vosges*, texte et illustrations par G. FRAIPONT. Paris, Laurens, s. d., gr. in-8 de 424 p., orné de 160 dessins et d'une carte, 10 fr. — 6. *Les Étapes d'un touriste en France. Belle-Isle-en-Mer*, par LÉON TRÉBUCHET. Paris, Hennuyer, in-12 de 135 p., avec illustrations et carte, cartonné, 2 fr. — 7. *Bex-les-Bains, ses eaux salées, ses eaux-mères, promenades, paysages*, par VICTOR TISSOT et SAMUEL CORNUT. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 36 p., orné de 12 illustrations, 0 fr. 50. — 8. *Terre d'Espagne*, par RENÉ BAZIN. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 9. *Notes de voyage. La Grèce et la Sicile; villes romaines et byzantines; Constantinople et Smyrne*, par FRANCIS DE CRUE. Paris, Colin et Cie, 1895, in-16 de 178 p., orné de 29 grav., 3 fr. — 10. *Du Vésuve à l'Etna et sur le littoral de l'Adriatique*, par J. DE BEAUREGARD. Lyon, Vitte, 1895, in-8 de 328 p. et 65 grav., 3 fr. — 11. *La Colonisation française en Indo-Chine*, par J. DE LANESSAN, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 360 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 12. *Mgr Verrolles et la mission de Mandchourie*, par ADRIEN LAUNAY. Paris, Téqui, s. d., in-8 de 444 p., illustrations et cartes, 6 fr. — 13. *Les Missionnaires français en Corée*, par ADRIEN LAUNAY. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 250 p., avec

grav., 1 fr. 50. — 14. *L'Afrique. Anthologie géographique*, par Noël Garnier. Paris, Delagrave, 1894, in-12 de 566 p., avec grav. et cartes, 3 fr. 50. — 15. *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad*; voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-91-92 par le lieutenant-colonel P.-L. Monteil. Paris, Alcan, 1895, gr. in-8 de 462 p., nombr. illustr. par Riou, une carte et plusieurs croquis-itinéraires, 20 fr. — 16. *La Vie au continent noir*, par Félix Dubois, avec préface du colonel Monteil et illustrations de Riou. Paris, Hetzel, s. d., in-12 de 330 p., 3 fr. — 17. *La France à Madagascar (1815-1895)*, par Louis Brunet, député de la Réunion. Paris, Hachette, 1895, in-16 de 367 p., 3 fr. 50. — 18. *La Mission de la France à Madagascar*, par J.-L. Gondal. Paris, Roger et Chernoviz, s. d., in-12 de 42 p., avec carte, 1 fr. — 19. *Au pays de Paul et Virginie*, par Jules Leclercq. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 312 p., avec grav. et carte, 4 fr. — 20. *Les Jésuites à Cayenne. Histoire d'une mission de vingt-deux ans dans les pénitenciers de la Guyane*, par le R. P. Paul Mury. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 283 p., avec carte, 5 fr. — 21. *La République d'Haïti, son présent, son avenir économique*, par Paul Vibert. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1895, in-12 de 360 p., orné de plusieurs phototypies, 5 fr. — 22. *Loin du pays. Les Religieux français et l'influence de la France dans les missions*, par le R. P. Rouvier. Paris, Retaux, 1895, in-18 de 407 p., 3 fr. 50. — 23. *Voyages extraordinaires* de Mendez Pinto, remis en ordre par F. Desplantes. Limoges, Ardant, s. d., in-8 de 238 p., avec 17 grav. — 24. *Madagascar, esquisse ethnographique et politique*, par Henri Mager. Paris, au siège de l'Association de la presse coloniale, 21, rue des Martyrs.

1. — La publication des feuilles de l'atlas dit de Vivien de Saint-Martin se poursuit lentement. Nous n'avons à signaler, cette année, que l'une des trois feuilles dont l'ensemble représentera le continent africain ; c'est d'ailleurs la plus intéressante, puisqu'elle donne nos colonies d'Algérie, de Tunisie, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey, ainsi qu'une partie du Congo français. On y trouve, en somme, la plupart des régions troublées qui ont attiré dans ces derniers temps l'attention publique et les efforts de nos explorateurs, et la plupart de celles qui ont fait l'objet de pourparlers diplomatiques pour les délimitations des zones d'influence. L'auteur de la carte, M. Schrader, qui est incontestablement un de nos cartographes les plus experts, a eu grand soin de tenir compte des conventions et des découvertes les plus récentes ; à cet égard, l'exactitude de ses indications est irréprochable. Nous avons aussi à louer la finesse de la gravure, notamment en ce qui concerne les noms de lieux, en sorte que, tout en donnant une grande quantité de détails, les éditeurs ont su réaliser une grande clarté et une extraordinaire facilité de lecture. Nous avons lieu de penser que la publication récente d'une carte d'Afrique, éditée par la Société de géographie de Paris, et aussi des raisons d'actualité ont pressé la maison Hachette de faire paraître cette nouvelle feuille, la plus belle, jusqu'à présent, de son grand atlas. Celui-ci comprendra en tout quatre-vingt-quatre cartes, dont trente-deux seulement ont paru. L'échelle adoptée pour la carte de l'Afrique est le 1/10,000,000, ce qui est bien suffisant.

2. — Le *Cours de géographie* de M. le capitaine Molard est conçu d'après un plan tout spécial en vue de la préparation aux écoles militaires ; aussi s'inspire-t-il principalement des remarquables ouvrages du général Niox ; il importe d'établir tout d'abord qu'il leur est très inférieur.

Chacun des deux premiers volumes est divisé en trois parties : orographie, hydrologie, géographie administrative et politique. Les deux premières, très étendues et détaillées, sont de pures nomenclatures, et nous ne croyons pas qu'aucun autre cours de géographie égale celui-ci comme aridité. Les renseignements donnés sont généralement exacts ; nous ne relevons guère que l'omission d'Anvers dans l'énumération des ports belges, et cette assertion quelque peu surannée que, pour être élu Pape, il faut l'assentiment des gouvernements de France, d'Autriche, d'Espagne et de « Naples. » L'auteur est extrêmement sobre d'appréciations, surtout dans les deux premiers volumes ; cependant, dans le second, en signalant la déplorable lenteur avec laquelle s'accroît la population de la France, il l'attribue aux lois de succession ; cet acquiescement aux doctrines de Le Play est à noter. D'ailleurs, bien qu'au point de vue religieux M. le capitaine Molard se maintienne dans une neutralité de commande, il est facile de sentir où vont ses préférences. A propos de la Chine, il reconnaît que les missionnaires catholiques ont longtemps assuré la prépondérance de la France dans cet empire et que son déclin date de leur expulsion en 1730. D'autres assertions sont moins heureuses : le Japon, dit-il, avec ses trente-trois millions d'habitants, ne saurait lutter d'importance avec les quatre cents millions d'âmes qui se pressent dans les plaines de la Chine ; on ne saurait être plus mauvais prophète. De même il est imprudent d'affirmer que les concessions faites à l'Allemagne dans l'Afrique orientale par le traité de 1890 sont un obstacle « insurmontable » à la réunion des territoires anglais du Zambèze et des grands lacs ; on sait qu'à l'heure actuelle l'Angleterre manœuvre très habilement pour tourner cet obstacle. Beaucoup d'appréciations relatives aux colonies sont déjà surannées et auraient besoin d'être rectifiées ; les transformations s'opèrent rapidement en Afrique et en Asie, et il est bien difficile, dans un cours de géographie, d'éviter de se mettre en contradiction avec les événements du lendemain. Quant aux trois atlas annexes des trois volumes, ils n'ont pas la prétention de donner des cartes, mais seulement des croquis schématiques, ce qui est peut-être plus pratique et assurément plus commode pour l'enseignement ; nous ne ferons donc pas à l'auteur un reproche de leur extrême simplicité.

3. — Si les jeunes candidats à Saint-Cyr ne sont pas de première force en géographie, ce ne sera certes pas faute de livres écrits à leur usage. Voici encore un *Précis de géographie* spécialement composé pour la préparation à l'École militaire, et, s'il ne comprend qu'un seul volume, il n'en est pas moins bien plus complet que le précédent. A la vérité, ce volume de près de douze cents pages est très compact et incommode à manier, et il eût été préférable de le scinder en deux ou trois. Mais, cette observation faite, nous n'hésitons pas à le reconnaître supérieur à l'ou-

vrage de M. le capitaine Molard. Tout d'abord, la méthode adoptée par MM. Marcel Dubois et Camille Guy, deux distingués professeurs de l'Université, est à la fois plus scientifique et moins aride. On n'en est pas surpris lorsque l'on connaît les excellents cours de géographie économique de M. Marcel Dubois. Dans le volume qui nous occupe, les premières pages sont consacrées à des considérations générales sur les océans, le relief du sol, l'hydrologie, les côtes, les climats, les plantes, les animaux et les races humaines; on voit que déjà, dans cette partie importante, la progression rationnelle des études est bien observée. La seconde partie donne la description de l'Europe ; la troisième celle de la France, naturellement plus détaillée ; les quatre autres parties se rapportent à l'Asie, à l'Afrique, à l'Océanie et à l'Amérique. Pour chaque pays formant subdivision, les auteurs examinent la géographie physique d'abord, puis la géographie politique et économique, puis la géographie militaire avec une étude spéciale des défenses des frontières terrestres et maritimes, et enfin un rapide exposé des dernières opérations militaires se rapportant au territoire décrit. On voit tout de suite le parti que des professeurs, rompus à la pratique de l'enseignement, ont pu tirer d'un tel canevas pour en relier les diverses parties au moyen d'appréciations et de conclusions qui donnent à leur cours une portée philosophique et l'affranchissent de la rigueur aride et rebutante des simples nomenclatures. C'est là ce qui fait la supériorité de l'ouvrage publié par MM. Marcel Dubois et Camille Guy. Dans leurs considérations historiques, ces deux auteurs ont su observer une remarquable impartialité en évitant tout jugement personnel. Nous leur reprocherons seulement, à propos de la campagne de France en 1870-1871, d'avoir un peu naïvement considéré comme une légère compensation à nos désastres le fait, d'ailleurs contestable, que Garibaldi a su « arracher » Dijon aux Prussiens. Il serait vraiment pénible pour notre amour-propre national que le seul succès de cette guerre néfaste soit dû à l'intervention de ce peu sympathique condottiere. Nous préférons les cartes et schémas divers insérés dans le texte de ce volume aux trois petits atlas de M. le capitaine Molard.

4. — Le troisième volume du *Résumé de géographie physique et historique* du général Niox, qui vient de paraître, complète l'important ouvrage publié par cet officier général. Les deux premiers comprenaient : La France et ses colonies et l'Europe ; celui-ci donne la description de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, moins les colonies françaises. Animé d'un excellent esprit, ce cours de géographie est recommandable à tous les points de vue. Des considérations politiques et économiques fort impartiales rompent la monotonie des nomenclatures ; l'étude assez étendue des États-Unis est particulièrement intéressante ; les causes de la prospérité prodigieuse de la grande République sont très bien indiquées. Signalons une légère erreur : une note de la page 142

laisse entendre que le colonel Bonnier entra le premier dans Timbouctou et en prit possession ; or, cet honneur revient au lieutenant de vaisseau Boiteux, qui exécuta en cette circonstance un coup de main quelque peu hasardeux ; le regretté colonel Bonnier arriva fort à propos pour confirmer cette occupation; *suum cuique*. On trouvera sans doute aussi que, dans une note de la page 163, l'auteur se prononce trop catégoriquement contre les tentatives des nations européennes pour la répression de la traite en Afrique ; il insinue même, ce qui est vraiment paradoxal, que la suppression de l'esclavage est nuisible à la race nègre. Une grande quantité de cartes-croquis très suffisantes facilitent la lecture de cet instructif volume.

5. — Le livre de M. Fraipont sur *les Vosges* est fort amusant à lire ; c'est le récit d'un voyage de vacances exécuté par deux joyeux compagnons. Quittant souvent la voie ferrée pour errer à pied au hasard de leurs caprices, ils visitent en artistes et en observateurs les points les plus intéressants du versant français des Vosges. La description des beaux points de vue qui abondent dans cette région est entrecoupée d'anecdotes humoristiques très agréablement contées ; çà et là des dictons et des chansons en patois lorrain. Il y a aussi de très curieux renseignements sur les industries du pays : verrerie de Nancy, faïencerie de Lunéville, vinaigrerie d'Épinal, fromageries et fabriques de toiles et de papiers des Vosges, tout est décrit d'une façon à la fois intéressante et instructive. Les légendes sont aussi contées, et il y en a de fort touchantes dans ces recoins de la vieille Lorraine ; mais ici le scepticisme de l'auteur gâte un peu ses récits ; avec plus de foi et de simplicité, il aurait fait un magnifique et excellent livre de prix et d'étrennes, car les illustrations sont charmantes ; c'est grand dommage qu'il faille apporter cette restriction à nos éloges.

6. — Le volume de M. L. Trébuchet sur *Belle-Isle-en-Mer* est un véritable guide du voyageur. On y trouve : notice historique, topographie, renseignements sur les productions, les habitants, l'industrie, le commerce; itinéraires d'excursions et de promenades, sans oublier les îles d'Houat et d'Hoedic. Naturellement, le pays décrit par l'auteur est le plus beau du monde, c'est de tradition ; il y a notamment exagération dans les détails qu'il donne sur les forêts de l'île qui, en réalité, se réduisent à quelques bouquets d'arbres. M. Trébuchet n'est pas toujours très bien renseigné ; par exemple, il attribue à la Société des sauveteurs bretons le canot de sauvetage de Loc-Maria, qui appartient à la Société centrale de sauvetage des naufragés. Les illustrations sont bonnes, et la carte suffisante.

7. — La collection de *l'Europe illustrée* d'Orell Füssli vient de s'enrichir d'un nouvel opuscule consacré à la description de *Bex-les-Bains*, village de la vallée du Rhône près de son débouché sur le lac Léman. De cette station thermale, on voit la Dent de Morcles, le Muveran et la Dent

du Midi ; c'est dire que le paysage environnant est magnifique. Les eaux de Bex ont à peu près la même composition et les mêmes vertus curatives que celles de Salies-de-Béarn et de Briscou-Biarritz ; elles ont, particulièrement sur les premières, l'avantage d'être en Suisse, au milieu d'un pays fécond en admirables excursions. La description du pays et des promenades qu'on y peut faire est tracée de main de maître ; on y reconnaît le style agréable de M. Victor Tissot. Les gravures, dues au dessinateur J. Weber, sont, comme toujours, excellentes.

8. — Aimez-vous les récits de voyage écrits par ces doux poètes dont l'imagination s'émeut à l'aspect des pays nouveaux et s'éprend facilement pour eux d'une tendre amitié ? Si oui, lisez : *Terre d'Espagne*. Peut-être le titre est-il peu exact et mieux eût-il valu dire : *Choses d'Espagne*, car l'auteur s'attarde peu à la description des paysages et des monuments ; ce n'est pas tant la beauté physique que l'âme de l'Espagne qui l'intéresse et qu'il cherche à saisir sur le vif, et c'est précisément ce qui fait le charme pénétrant de son livre. J'ignore si M. René Bazin est libre penseur ou bon chrétien, mais je constate qu'il se fait recommander aux religieux et que le dimanche il va volontiers à l'église le matin pour la messe, le soir pour la prière ; peut-être est-ce un curieux ? Peu importe, il est respectueux, et, dans sa visite à Loyola, parle de saint Ignace avec une parfaite convenance. Est-il républicain ou monarchiste ? Le fait est qu'il se fait présenter aux rois et aux reines d'Espagne et de Portugal, et qu'il est prodigue d'éloges à leur égard ; il parle avec un enthousiasme justifié de cette admirable reine régente d'Espagne qui fera, dit-il, grande figure dans l'histoire. En un mot, M. René Bazin est un homme de bonne compagnie, et c'est l'important. Il le prouve encore en glissant avec une louable discrétion sur les côtés un peu ardents du caractère espagnol, et aussi sur les danses des gitanas, qu'il ne peut se dispenser de voir en passant. Son style n'est pas toujours très correct ; mais, ce qui vaut mieux pour le plaisir du lecteur, il est imagé, coloré, entraînant. Aussi fait-il facilement partager son admiration pour les côtés chevaleresques du caractère espagnol et les hautes vertus qu'on ne saurait contester à ce noble peuple. Ajoutons, pour être complet, que l'auteur a profité de son séjour dans la péninsule ibérique pour visiter Lisbonne, Gibraltar et Tanger. Il est aussi allé à Barcelone, et l'on s'explique difficilement qu'il ne donne aucune impression sur cette ville importante, la seconde de l'Espagne, sans contestation. Peut-être se réserve-t-il d'en parler dans un autre volume ; en ce cas, ne nous en plaignons pas.

9. — Voici encore un voyageur enthousiaste ; mais ce n'est plus un poète, c'est un artiste. M. de Crue admire et décrit surtout les monuments de l'antiquité grecque, romaine et byzantine. Il les recherche en Grèce, en Sicile, en Asie Mineure et jusqu'en Suisse, à Aventicum, l'an-

cienne capitale des Helvètes. D'ailleurs, l'auteur étant Suisse, cette digression est toute naturelle. Son style est fort élégant, un peu maniéré parfois; il se proclame hautement chrétien, mais son christianisme est quelque peu entaché de paganisme, et, si le Souverain Pontife qui trône à Rome lui paraît l'incarnation même de la Divinité, il n'hésite pas à placer sur le même rang le Commandeur des croyants qui règne à Constantinople; d'après lui, Constantin n'établit la capitale de son empire sur les rives du Bosphore que pour se tenir à distance du Pape, qu'il considérait comme un rival gênant. Ces Notes de voyages sont, d'ailleurs, intéressantes et instructives; les gravures sont d'assez bonnes reproductions de photographies.

10. — Notre ami fidèle, M. J. de Beauregard, nous donne encore cette année un charmant volume : *Du Vésuve à l'Etna et sur le littoral de l'Adriatique*, où il dépeint avec sa conscience ordinaire les pays qu'il a visités. Tout d'abord, ce sont les volcans, Vésuve et Etna, dont il a fait l'ascension, puis les villes de Naples, de Palermo, de Catania, de Siracusa, de Messina, de Bari, d'Ancona, de Rimini, de San Martino, de Ravenna, de Ferrara, de Loreto, d'Assisi et de Siena. Nous respectons à dessein son orthographe, qui est celle dont on fait usage dans le pays; avec raison, il proteste contre notre habitude de défigurer les noms de lieux au point de les rendre méconnaissables; il est aussi facile de dire London que Londres, Köln que Cologne; chaque année, les Congrès de géographie formulent un vœu pour qu'une réforme soit introduite à cet égard dans l'enseignement de la géographie. Comme toujours, M. de Beauregard se montre dans ses récits ardemment catholique; aussi ne ménage-t-il pas le gouvernement italien et, en particulier, le signor Crispi, qui partage avec Garibaldi toutes ses antipathies. Il donne libre carrière à ses sentiments dans le récit qu'il fait de l'affaire du capitaine Romani, injustement condamné comme espion. Il entre aussi dans de curieux et intéressants détails sur les tremblements de terre et sur les autres fléaux de la péninsule italienne : le brigandage et la misère; cette dernière est la conséquence naturelle des obligations qu'impose au royaume d'Italie son accession dans la triple alliance. Excellent livre à mettre entre toutes les mains.

11. — Il y a juste un an, je rendais compte dans le *Polybiblion* d'une étude sur la situation de l'Indo-Chine française qui venait d'être publiée à Hanoï, sans nom d'auteur, et je croyais pouvoir en attribuer la paternité anonyme à M. de Lanessan lui-même. En lisant *la Colonisation française dans l'Indo-Chine*, qui vient de paraître avec la signature de l'ancien gouverneur général, j'ai la satisfaction de voir que je ne me suis pas trompé : ce sont les mêmes idées exprimées avec le même talent de metteur en scène et d'écrivain, mais plus développées et plus énergiquement affirmées. Telle est l'habileté de l'auteur à faire valoir ses opinions que d'éminents critiques, même de l'Académie française, en ont été séduits

et ont proclamé dans les revues les plus sérieuses leur admiration sans réserves; pour un peu, après lecture du volume, on considérerait le gouverneur disgracié comme une victime injustement sacrifiée par la bureaucratie métropolitaine. C'est que réellement, et nous ne faisons aucune difficulté de le reconnaître, la plupart des idées de M. de Lanessan sur la colonisation sont d'une justesse éclatante, de même que ses griefs contre les errements prodigieusement routiniers de l'administration française sont le plus souvent bien fondés. Des aperçus sur les progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, dans nos possessions indo-chinoises sont saisissants; les chiffres présentés sont irréfutables et l'on ne peut, en leur présence, que partager la confiance de l'auteur dans cette belle colonie, la plus heureusement douée de la nature que nous possédions. Mais, en y regardant de près, et à la condition d'être quelque peu initié aux dessous de cartes, on s'aperçoit que certains procédés financiers, pratiqués par l'ancien gouverneur général, sont assez hasardeux : certes, il importe, au premier chef, de doter au plus vite une colonie naissante de tout l'outillage qui lui est nécessaire pour se développer, spécialement de routes, de canaux et de chemins de fer; tout retard apporté à la réalisation de ce desideratum se traduit par une perte sèche, sans compter le découragement des colons ; le régime parlementaire dont nous jouissons a le tort grave de ne pas comprendre ce principe essentiel et d'entraver, grâce à une tutelle abusive, les efforts de l'initiative locale ; mais il est permis de trouver que M. de Lanessan a déployé, pour tourner la difficulté et se débarrasser de ces gênantes entraves, une ingéniosité troublante qui devait effaroucher certains scrupules; il a un peu trop joué à la « précaution inutile. » Il y a encore un autre point faible dans sa théorie de gouvernement. Selon lui, c'est perdre son temps et gaspiller son argent que de faire de l'administration en Indo-Chine avec un personnel exclusivement européen; il aurait raison, s'il voulait dire par là qu'il faut se garder de multiplier les fonctionnaires, qu'on a beaucoup trop laissés pulluler en Cochinchine; mais là où le système devient dangereux, c'est quand il aboutit à l'abandon de la puissance administrative aux mandarins indigènes; l'expérience prouve qu'on ne peut avoir aucune confiance dans la loyauté de ce personnel, qui attend patiemment l'heure favorable pour secouer le joug de notre protectorat et revenir aux jours bénis de l'indépendance nationale, c'est-à-dire à la faculté de pressurer sans contrôle la matière imposable; c'est pure utopie que d'espérer la conversion des mandarins à l'incorruptibilité. Il y a lieu aussi de reprocher à M. de Lanessan de s'être montré, en général, dans l'exercice de son pouvoir en Indo-Chine, peu favorable aux missionnaires catholiques; il faut reconnaître toutefois que, dans son livre, il parle d'eux avec une parfaite convenance. On ne peut que recommander la lecture de ce volume aux personnes qui s'intéressent aux questions de colonisation.

12. — Les deux ouvrages de M. l'abbé Adrien Launay offrent avant tout une lecture de haute édification. *Mgr Verrolles* fut le premier vicaire apostolique de Mandchourie et il prit possession de son siège en 1840. Les vestiges des anciennes prédications chrétiennes avaient pour ainsi dire disparu et il fallut au courageux missionnaire lutter sans cesse contre des hostilités et des obstacles de tout genre, pour parvenir à réorganiser de petites chrétientés qui se sont développées et sont aujourd'hui prospères. Tout en racontant l'histoire de cet apostolat mouvementé, M. Adrien Launay ne manque pas de donner, d'après les lettres de divers missionnaires, d'intéressants détails sur les vastes régions à demi sauvages qui s'étendent au nord de la grande muraille de Chine. Ces renseignements ne manquent pas d'attrait et ont même celui de l'actualité, car c'est dans ces parages que le gros de l'armée japonaise a manœuvré pour envahir la Chine et menacer Pékin ; le vaste diocèse de Mgr Verrolles comprenait la presqu'île de Leao-Tong, dont le Japon voulait garder la propriété, ce qui, on se le rappelle, a motivé l'intervention diplomatique et quelque peu comminatoire de la Russie, appuyée par la France et par l'Allemagne. Ce volume est accompagné de deux cartes et de bonnes reproductions de photographies confiées à l'auteur.

13. — Dans son autre volume : *Les Missionnaires français en Corée*, M. Adrien Launay, après une courte description de la Corée, donne le récit des tentatives d'évangélisation de ce royaume depuis 1784 jusqu'à nos jours ; c'est un martyrologe de plus d'un siècle, car presque tous les missionnaires qui ont pu parvenir à franchir les frontières de ce royaume ont payé de leur vie ces audacieuses tentatives. Et cependant le sang de ces martyrs n'a pas été infécond. Il y a maintenant plus de vingt mille chrétiens en Corée, et l'on peut espérer que l'influence japonaise y assurera désormais la paix et la tolérance religieuse. Ce livre a aussi le mérite de l'actualité et se recommande naturellement au moment où ce mystérieux pays, jadis vassal de la Chine, paraît devoir s'ouvrir plus largement à la pénétration des idées européennes.

14. — M. Noël Garnier n'est pas l'inventeur de cet excellent moyen de vulgariser les connaissances géographiques qui consiste à cueillir dans les récits de voyageurs des pages descriptives faisant connaître les traits principaux d'un pays ou d'une race. Un éminent professeur, M. Lanier, l'avait appliqué avant lui aux cinq parties du monde ; M. Garnier se borne pour le moment à l'Afrique. Son travail de compilation est distribué dans un ordre apparent qui, à première vue, semble simple et logique : il se divise en trois livres : I. La Nature, comprenant les montagnes, les côtes, les eaux, la flore, la faune ; II. Les Hommes, comprenant les races humaines en Afrique, au Maroc, en Algérie, en Tunisie, etc.; III. L'Histoire et les découvertes. Et cependant, à la lecture, on s'aperçoit que ce système de classification n'échappe ni à la confusion ni aux répé-

titions. Il est bien préférable de procéder, comme l'a fait M. Lanier, par région, et de décrire complètement tout ce qui se rapporte à chacune d'elles; l'attention est moins déroutée et la synthèse s'établit d'elle-même. Il est regrettable que M. Garnier se soit cru obligé d'observer une neutralité religieuse de parti pris qui rend bien incomplètes et creuses ses considérations sur l'œuvre de la civilisation européenne en Afrique. Sous le bénéfice de ces réserves, on peut dire que ce volume fait bien connaître le continent noir; de plus, il peut servir à l'instruction de la jeunesse comme choix de lectures et de dictées.

15. — On n'a pas oublié le mémorable voyage du commandant Monteil à travers le Soudan et le Sahara qui, pendant plus de deux ans, tint en éveil l'attention publique en France et en Europe. A plusieurs reprises, le bruit courut que l'audacieux explorateur, parti avec un adjudant et dix tirailleurs sénégalais, avait disparu pour toujours dans les contrées inconnues qu'il avait entrepris d'explorer. Dans son premier chapitre, le voyageur français prend le soin d'établir tout d'abord combien ses procédés d'exploration ont différé de ceux de Stanley, et l'on ne saurait, à cet égard, lui marchander les éloges, puisqu'il a su mener son œuvre à bonne fin sans effusion de sang. Mais, si Monteil est un homme d'action doublé d'un fin diplomate, ce n'est pas un écrivain professionnel; aussi, n'ayant pas le temps, entre deux campagnes, de mettre ses notes en ordre, et se défiant sans doute un peu de sa plume, il confia le soin de publier son récit de voyage à M. le vicomte Melchior de Vogüé. Certes, il ne pouvait faire un meilleur choix; car, non seulement l'éminent académicien possède un style enchanteur, mais encore il connaît à fond son Afrique, qu'il aime avec passion. Aussi n'est-il pas surprenant que de cette collaboration soit sorti un livre de rare valeur : *De Saint-Louis à Tripoli, par le lac Tchad.* Les aventures de l'explorateur sont singulièrement attachantes en elles-mêmes, mais encore sont-elles présentées avec une entente parfaite du sujet; les renseignements scientifiques et commerciaux ne font pas défaut; toutefois l'auteur n'en abuse pas, se réservant de les exposer plus longuement dans un autre ouvrage qu'il nous promet. Pour le moment, il se contente de narrer comment du Sénégal il a gagné les régions inexplorées qui s'étendent dans la boucle du Niger; comment il a franchi ce grand fleuve à Say, limite méridionale de la sphère d'influence française; comment il a parcouru les pays haoussas, où il lui a fallu déployer toute son habileté pour vaincre des préventions superstitieuses qui menaçaient de se traduire parfois en dangereuses hostilités; comment il a visité l'empire de Sokkoto et le Bornou, dont le cheik avait, l'année précédente, refusé de recevoir une mission anglaise puissamment organisée; comment enfin il a traversé du sud au nord le redoutable Sahara pour arriver à Tripoli, à bout de forces et de ressources. Dans

ce voyage de plus de deux ans, il a eu la bonne fortune de ne perdre qu'un homme de son escorte, mort en arrivant à Marseille d'une bronchite contractée dans la traversée de la Méditerranée. Mais que de patience et d'énergie il lui a fallu déployer pour surmonter ou tourner les difficultés de tous genres qu'il a rencontrées sur sa route ! C'est l'incessante lutte contre les choses et surtout contre les hommes qui fait de cette exploration l'une des plus remarquables de notre siècle. Assurément les appréciations générales du colonel Monteil peuvent être discutées; par exemple, il s'est trop facilement laissé séduire par les apparences de civilisation dont l'islamisme couvre comme d'un brillant vernis la grossière barbarie des peuples soudanais ; il reconnaît toutefois que la civilisation chrétienne, la seule vraie, a plus de prise sur les populations fétichistes que sur les musulmans, et cet aveu nous suffit pour considérer la cause comme entendue. De même, il se montre hésitant dans ses jugements sur l'esclavage ; après avoir déclaré que cette institution est en Afrique une nécessité économique et sociale, il avoue que c'est une plaie ignoble ; mais, selon lui, les progrès du commerce par voie d'échange de marchandises la guérira plus sûrement que les sociétés antiesclavagistes. Au point de vue moral et religieux, le livre est irréprochable, et il y a lieu de croire que M. de Vogüé s'est attaché à élaguer ou à gazer avec le plus grand soin les traits de mœurs africaines qui auraient pu choquer les lecteurs délicats. Les illustrations de Riou sont fort jolies, quelques-unes un peu décolletées ; mais il était bien difficile d'éviter cet écueil. A la fin du volume une bonne carte donne l'itinéraire complet du voyage et, çà et là, intercalés dans le texte, des croquis partiels facilitent la lecture.

16. — M. Félix Dubois, journaliste, reçut de l'*Illustration* la mission de suivre, avec le dessinateur Adrien Marie, l'expédition du capitaine Brosselard-Faidherbe, de l'embouchure de la Mellacorée aux sources du Niger. Le but officiel de cette expédition était de conclure des traités avec les souverains nègres de la région, et de relever le tracé d'un chemin de fer à construire éventuellement dans cette direction. Ce programme ne put être rempli qu'en partie, parce que la petite troupe, composée de cinq Européens et d'une vingtaine de Sénégalais, rencontra les sofas de Samory à environ quatre-vingts kilomètres du but qu'elle se proposait d'atteindre. Elle ne pouvait se frayer un passage de vive force et, devant un refus formel de porteurs et de vivres, elle dut revenir vers la côte et rentrer en France. Brosselard-Faidherbe et Adrien Marie moururent des fatigues de ce voyage, que M. Félix Dubois raconte avec beaucoup de verve et de bonne humeur. Il laisse de côté les questions purement scientifiques et s'attache surtout à initier le public au genre de vie des explorateurs dans cette partie de l'Afrique ; c'est ce qui donne à *la Vie au continent noir* un attrait tout particulier

et en fait une œuvre de vulgarisation en même temps que d'instruction. Le mérite de ce livre est d'avoir su se mettre à la portée de tous les lecteurs, et surtout d'avoir évité les détails de mœurs tant soit peu scabreux. Ce serait parfait si l'on ne rencontrait çà et là quelques réflexions qui sentent un peu trop le boulevardier sceptique et railleur; il y aurait bien peu de corrections à faire pour que l'on puisse recommander ce volume à tout le monde. M. Félix Dubois nous apprend seulement dans sa postface qu'il accompagnait le capitaine Brosselard-Faidherbe, chargé d'une mission officielle, et, dans le cours du récit, il se borne à faire de vagues allusions au chef de l'expédition, qu'il oublie de nommer; il eût mieux valu mettre dès le début son lecteur au courant de la situation, ce qui lui eût tout de suite inspiré pleine confiance en lui montrant qu'il s'agit d'une exploration sérieuse et non d'un voyage de fantaisie. Les illustrations de Riou, d'après les dessins d'Adrien Marie, sont très réussies. Un croquis de l'itinéraire fait suffisamment reconnaître les régions parcourues par la petite troupe.

17. — Encore un livre sur Madagascar! Oui, et même deux. Celui de M. Léon Brunet : *La France à Madagascar*, n'est pas sans valeur. La première partie est consacrée au récit des événements qui ont suivi 1815; c'est l'exposé des premières intrigues anglaises et de la résistance que leur a opposée notre premier agent à Madagascar, M. Sylvain Roux, trop souvent abandonné à ses propres forces, grâce à la mollesse du ministère français et à l'hostilité méfiante du gouverneur de la Réunion, M. de Freycinet. Entre parenthèses, c'est une sorte de fatalité que toujours un Freycinet intervienne d'une manière fâcheuse dans les affaires de Madagascar. Cet historique est fait d'après des documents officiels et inédits déposés aux archives de la Réunion. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, la politique française dans ces régions n'est qu'une série d'incohérences, de reculades, d'actes de faiblesse, de naïvetés inouïes. A cet égard, les gouvernements se suivent et se ressemblent. Lecture fort attristante, mais singulièrement instructive. La seconde partie du volume offre beaucoup moins d'intérêt, l'auteur se complaisant surtout à y mettre en relief son rôle personnel dans les récents événements qui ont abouti à l'expédition actuelle, dont il se vante d'avoir été l'un des principaux instigateurs. Il y a un peu de décousu et quelques repétitions dans cet exposé formé surtout d'articles publiés par M. Brunet dans le journal *la France*. Il y a toutefois une lettre ouverte au ministre de la guerre qui ne manque pas de piquant; elle a été écrite au moment où celui-ci avait revendiqué la conduite des opérations à faire dans la grande île africaine; l'auteur, avec une perspicacité remarquable et sur un ton ironique assez mordant, lui prédit les difficultés au-devant desquelles il se jette; les troupes de la guerre ne sont nullement acclimatées aux colonies, et ses généraux sont peu aptes à la préparation d'une campagne où ils auront

beaucoup plus à lutter contre les difficultés du terrain et les rigueurs du climat que contre un ennemi mal armé et dénué de toutes qualités militaires. L'événement a pleinement donné raison aux narquoises prédictions du député de la Réunion. Il n'a pas moins raison d'accepter en principe pour l'avenir le régime du protectorat, à la condition qu'il soit exercé tout autrement que ne l'établissait le traité de 1885, c'est-à-dire comme en Tunisie et au Tonkin, avec pleins pouvoirs entre les mains des agents français et les autorités indigènes ne conservant qu'une autorité absolument fictive. Par contre, dans la préface qu'il a écrite pour le livre de son collègue, M. de Mahy réclame impérieusement la domination absolue et l'administration directe, sans tenir compte du surcroît de dépenses qu'entraînerait nécessairement l'introduction à Madagascar d'une nuée de fonctionnaires, ni de la responsabilité bien plus lourde qui en résulterait pour nos administrateurs ; il semblerait qu'au fond, le vice-président de la Chambre se préoccupe avant tout de procurer de bonnes places à ses créatures et à ses agents électoraux ; son idéal serait sans doute de caser les bons créoles de la Réunion dans les emplois publics de Madagascar. Comme esprit, cet ouvrage est franchement républicain ; l'œuvre des missionnaires catholiques y est dédaigneusement passée sous silence.

18. — La brochure de M. Gondal, professeur d'histoire ecclésiastique au séminaire de Saint-Sulpice : *La Mission de la France à Madagascar*, est moins volumineuse et a moins de prétentions que le livre de M. Brunet. Mais sa lecture donne une satisfaction plus complète parce qu'il s'en dégage une conclusion bien précise. La lutte d'influence entre la France et l'Angleterre n'a pas été seulement politique ; la rivalité religieuse l'a compliquée et envenimée, de sorte que, dans la grande île africaine, protestant est synonyme d'Anglais, et catholique, de Français. Voilà bien la question posée sur son véritable terrain. Qu'est-il arrivé ? Les Anglais ont réussi à supplanter les Français à la cour de Tananarive et à y faire prévaloir le protestantisme sur le catholicisme. Maintenant que nous prétendons renverser les rôles et devenir les maîtres, notre règle de conduite est bien tracée ; nous devons rendre aux missions catholiques toute leur action et favoriser leur triomphe. Mais le gouvernement franc-maçon voudra-t-il le comprendre ? Admettra-t-il que notre protectorat à Madagascar doit être résolument catholique ? Il est permis d'en douter ; et, dès lors, l'avenir de notre domination ne peut que paraître bien incertain. Quoi qu'il en soit, l'opuscule de M. l'abbé Gondal était utile à faire lire et forme un excellent chapitre de l'histoire des missions catholiques françaises dans les pays d'outre-mer.

19. — Nous sommes habitués à recevoir de M. Jules Leclercq un volume par an ; cette fois nous en avons deux : après *A travers l'Afrique*

centrale, dont nous avons rendu compte (t. LXXIII, p. 202), voici une charmante excursion : *Au Pays de Paul et Virginie*, c'est-à-dire dans l'île Maurice. Ne nous en plaignons pas, car les ouvrages de M. Jules Leclercq sont de ceux, beaucoup trop rares, dont on ne peut dire que du bien. Le titre adopté par l'auteur se justifie par ce fait que bien des gens ne connaissent l'ancienne Ile de France que par le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. C'est toujours, paraît-il, la perle de l'Océan indien, mais son éclat est un peu terni : d'abord elle est soumise au joug de l'étranger ; puis on a fait disparaître presque toutes ses admirables forêts pour étendre la culture de la canne à sucre ; enfin l'émigration indienne y a introduit des fièvres inconnues au commencement du siècle. M. Leclercq parcourt l'île en tous sens et fait même l'ascension périlleuse du curieux pic de Picter Booth, longtemps réputé inaccessible et qui a coûté la vie à plus d'un des audacieux qui ont tenté d'atteindre son sommet en double corniche. Au retour, l'infatigable voyageur visite Diego-Suarez, qui lui paraît triste et ennuyeux ; Nossi-Bé, corbeille de verdure, mais nid de fièvre ; les Comores, Zanzibar, Obock, la mer Rouge. Charmante excursion en pareille société et bon livre à tous les points de vue.

20. — La Guyane française s'est trouvée à deux reprises évangélisée par les Pères de la Société de Jésus, d'abord au XVIIIe siècle jusqu'à la suppression de la Compagnie, puis de nouveau en 1852, lors de l'établissement des pénitenciers ; en 1874, lorsque ceux-ci furent transférés pour la plus grande partie en Nouvelle-Calédonie, les jésuites furent rappelés et remirent leurs chrétientés à la Congrégation du Saint-Esprit. C'est ce laborieux apostolat de vingt-deux ans des *Jésuites à Cayenne* dont le R. P. Mury vient d'écrire l'histoire édifiante et accidentée. Nombreuses furent les consolations qui soutinrent les courageux missionnaires ; car, partout où ils furent appuyés ou seulement laissés libres d'agir à leur guise, ils parvinrent à moraliser les malheureux forçats au milieu desquels ils vivaient. Mais aussi que d'épreuves il leur fallut endurer ! Et d'abord le climat ne les épargna pas : de terribles épidémies de fièvre jaune firent parmi eux, comme parmi les transportés, de nombreuses victimes. Même en temps ordinaire, les fatigues de leur ministère, sous un soleil dévorant et dans des forêts empestées, usaient rapidement leurs forces. Enfin, si beaucoup de gouverneurs et de fonctionnaires leur étaient favorables, d'autres, en revanche, affiliés à la franc-maçonnerie, recouraient à tous les moyens pour contrecarrer leur action bienfaisante. En somme, cette expérience des pénitenciers de la Guyane a montré que la colonisation pénale est une coûteuse utopie.

21. — M. Paul Vibert est un journaliste marié avec une Haïtienne ; c'est pourquoi il s'est pris d'enthousiasme pour *la République d'Haïti* et sa population colorée à divers degrés : rien de plus naturel. Il est encore tout simple qu'il ait employé sa plume à célébrer sa seconde patrie d'adoption

dans diverses lettres, puis qu'il ait songé à réunir en un volume assez compact ces feuillets épars. Il n'y faut pas chercher une description de la grande île, mais seulement des considérations économiques sur son passé, son présent et son avenir. Il ressort de cette étude qu'Haïti a joui d'une prospérité magnifique comme colonie française, que son émancipation l'a ruinée et que, sous le gouvernement républicain qu'elle s'est donné, elle végète misérablement et se trouve actuellement la plus arriérée des Antilles, grandes ou petites. Cette constatation que M. Paul Vibert ne peut éluder ne l'empêche nullement de faire l'éloge dithyrambique du gouvernement républicain, de prétendre que Cuba, Puerto-Rico et autres Antilles gémissent sous l'oppression de gouvernements monarchiques corrompus, et de leur souhaiter l'affranchissement et la proclamation d'une République fédérative des Antilles! Dès lors, toute corruption aura disparu de leur sol purifié et les vertus républicaines brilleront d'un vif éclat! Nous en voyons bien quelque chose en France, et nous savons à quoi nous en tenir. Par exemple, pour M. Paul Vibert, la première réforme indispensable à réaliser en Haïti, c'est l'extirpation du clergé ignorant, immoral et exploiteur qui souille la grande île et la tient courbée sous un joug dégradant; suivent naturellement toutes les diatribes d'usage sur les fourberies cléricales et les superstitions des ignorantins. Il serait peut-être téméraire de prétendre que le clergé d'Haïti est parfait; nous croyons volontiers que, recruté en France, il ne nous enlève pas les meilleurs de nos prêtres et de nos religieux; mais il est toujours excessif de conclure du particulier au général; de ce qu'il y a des brebis galeuses en Haïti, il ne s'ensuit pas nécessairement que le clergé catholique est partout infâme, en Europe comme en Amérique; qu'il doit être traité comme la vermine *(sic)*, et que là-bas comme ailleurs le cléricalisme est l'ennemi. L'auteur a raison de dire que ce qui arrête le développement normal de la magnifique terre d'Haïti, c'est le mauvais système financier et douanier, l'absence de voies de communication entre l'intérieur de l'île et les ports; mais on ne voit pas bien en quoi le clergé peut être responsable de ces regrettables lacunes. Le livre de M. Vibert est une œuvre de sectaire passionné qui renchérit comme tous les disciples sur les théories de son prophète Schœlcher en le citant à tout propos; en outre, la lecture en est rendue pénible par le décousu et le manque d'homogénéité et d'esprit de suite de ces lettres écrites au jour le jour.

22. — *Loin du pays*, du R. P. Rouvier, est un livre à thèse, mais de la meilleure des thèses, l'opposé de celle de M. Vibert : c'est la démonstration éclatante des services que rendent les missionnaires catholiques au point de vue du développement de l'influence française au delà des mers. L'auteur expose successivement la situation des missions françaises en Algérie, en Guyane, en Indo-Chine, en Chine, à Madagascar,

dans le Levant, en Océanie; il invoque les témoignages des amiraux, des généraux, des hommes d'État, choisissant de préférence les personnalités peu favorables en principe à la religion. Dans les cinq derniers chapitres, il se demande s'il serait possible de remplacer ces dévoués apôtres par des missionnaires laïques de la science et de la politique, et n'a aucune peine à prouver l'absurdité d'une telle conception. Les religieux et religieuses de tous ordres font aimer partout la France par leur charité évangélique qui se manifeste principalement sous deux formes : l'école et l'hôpital. Où trouvera-t-on des instituteurs et institutrices, des infirmiers et infirmières laïques qui pousseront l'abnégation jusqu'à s'expatrier pour instruire les petits sauvages et soigner les plus répugnantes infirmités? Poser la question c'est la résoudre. Et cependant des sectaires, aveuglés par la passion antireligieuse, font tout pour tarir la source où s'alimentent les missions catholiques : loi militaire, loi scolaire, loi d'accroissement, etc., menacent sérieusement le recrutement de cette armée du dévouement. On ne saurait être plus inconséquent et les pouvoirs publics n'agiraient pas autrement s'ils étaient à la solde des puissances rivales qui guettent l'heure, peut-être prochaine, où elles pourront recueillir l'héritage du protectorat catholique légué par l'ancienne France et dédaigné par la France maçonnique. Tout cela est développé très lumineusement et avec beaucoup plus de modération que nous n'en apportons dans les termes de notre analyse sommaire. En outre, le livre du R. P. Rouvier est parfaitement écrit, et les citations qu'il donne très judicieusement choisies. Ouvrage de propagande que l'on ne saurait trop recommander.

23. — L'ouvrage de M. Desplantes sur les *Voyages extraordinaires* de Mendez Pinto fait partie de la collection Ardant, destinée aux distributions de prix ; nous l'en distrayons, parce qu'il ne nous y paraît pas à sa place. C'est, en effet, un résumé fort bien fait du journal de ce navigateur portugais, dont les aventures, bien qu'extraordinaires, ne sont nullement invraisemblables et paraissent même assez véridiques ; ce journal n'est pas sans importance au point de vue de l'histoire et de la géographie historique; d'ailleurs, bien des auteurs sérieux lui ont fait des emprunts. C'est ainsi que l'épisode de la rencontre de Pinto avec saint François-Xavier, qu'il a plusieurs fois accompagné au Japon, est du plus grand intérêt, et il est regrettable que M. Desplantes l'ait fort écourté sous prétexte qu'il a été amplement exploité par les hagiographes. Pinto n'était autre qu'un de ces aventuriers peu scrupuleux comme il en pullulait alors, attirés par les découvertes fabuleuses des Christophe Colomb, des Pizarre, des Vasco de Gama. C'étaient des marchands qui se transformaient volontiers en corsaires et même en forbans, s'attaquant sans vergogne à toute barque qui leur paraissait richement chargée, mais subissant aussi de cruelles représailles. Pinto se vit donc alternativement,

et selon les chances capricieuses des tempêtes et des batailles, au sommet de la fortune ou dans la dernière misère. En vingt et un ans de vie aventureuse, il fut vendu seize fois comme esclave, couvert de blessures, naufragé dans des îles désertes ; mais aussi, par contre, il se vit comblé d'honneurs dans les diverses cours de l'Extrême-Orient. Finalement, il dut s'estimer fort heureux de rentrer dans sa patrie avec une petite fortune qu'il ne devait qu'à lui-même, et c'est avec une sage philosophie qu'il en rend grâces au Roi du ciel, en ajoutant qu'il ne se plaint pas des rois de la terre puisque ses péchés l'ont rendu indigne d'en obtenir davantage. Ces récits d'aventures sont toujours d'une moralité irréprochable et imprégnés d'un sentiment religieux très sincère. Les gravures sont médiocres.

24. — Nous recevons au dernier moment une carte de Madagascar par M. Henri Mager, délégué de Diego-Suarez et de Sainte-Marie de Madagascar et membre du conseil supérieur des colonies. Nous ne saurions la recommander comme avantageuse pour suivre les opérations de la guerre, parce qu'on n'y trouve que fort peu de détails topographiques. Elle est utile pour connaître la situation politique de l'île et sa division entre les diverses tribus qui la peuplent ; elle fait surtout connaître d'une manière très précise, par des teintes graduées, les parties plus ou moins soumises à la domination des Hovas ; on est frappé de leur peu d'importance relative. Une petite notice imprimée sur la couverture donne quelques brèves indications ethnographiques. COMTE DE BIZEMONT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Étude sur les virus (1836-1847)*, par JEAN HAMEAU, publiée par son fils G. Hameau, avec préface du prof. Grancher. Paris, Masson, 1895, in-8 de 110 p., 4 fr. — 2. *Quelques documents sur les compaignons de l'office de Cirurgie et de Barberie et l'Enseignement de la chirurgie à l'ancienne Université de Toulouse (1517-1657)*, par le docteur PIFTEAU. Toulouse, imp. Berthoumieu, 1895, gr. in-8 de 172 p., avec fac-similé et grav. — 3. *Madame de Sévigné malade*, étude historique et médicale par le docteur J. ROGER (du Havre). Paris, Steinheil, 1895, petit in-8 de 168 p., avec grav., 3 fr. 50. — 4. *Les Émotions*, étude psycho-physiologique par le docteur LANGE (de Copenhague), trad. d'après l'édit. allemande du docteur KURELLA, revue par l'auteur, par G. DUMAS. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 166 p., 2 fr. 50. — 5. *Tempérament et caractère, selon les individus, les sexes et les races*, par A. FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 375 p., 7 fr. 50. — 6. *Éléments de pathologie cellulaire générale*. Leçons faites à l'Université de Varsovie par S.-M. LUKJANOW, trad. par FABRE-DOMERGUE et A. PETIT. Paris, G. Carré, 1895, gr. in-8 de 324 p., 10 fr. — 7. *Recherches sur les lois de la circulation pulmonaire, etc..., sur l'asphyxie, le mal de montagne et de ballon*, par le docteur L. GERME. Paris, Masson, 1895, gr. in-8 de 425 p., avec 13 pl., 10 fr. — 8. *L'Hygiène sexuelle, ses conséquences morales*, par le docteur S. RIBBING, de l'Université de Lund (Suède), trad. par l'auteur. Paris, Alcan, 1895, in-12 de 270 p., cart. à l'anglaise, 4 fr. — 9. *La Mort et la mort subite*, par le prof. BROUARDEL. Paris, Baillière, in-8 de 450 p., 9 fr. — 10. *Les Chambres mortuaires d'attente devant l'histoire, la législation, la science, l'hygiène et le culte des morts*, par B. GAUBERT. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 300 p., avec pl. et cartes, 3 fr 50. — 11. *Mémento formulaire de poche de posologie et thérapeutique infantiles*, par le docteur

Dauchez, avec préface du docteur Ferrand. Paris, Société d'édit. scient., 1895, in-16 de 96 p.; broché, 2 fr. 50; reliure souple, 3 fr. 50. — 12. *Revue des médicaments nouveaux et de quelques médications nouvelles*, par Crinon. Paris, Rueff, 1895, in-12 de 438 p., 4e édit., cartonné, 4 fr. — 13. *Le Foie des dyspeptiques*, par le docteur E. Boix. Paris, Asselin et Houzeau, 1895, gr. in-8 de 200 p., avec pl. en coul., 6 fr. — 14. *La Cure de Barèges*, par le docteur Bétous. Paris, Soc. d'édit. scient., in-8 de 144 p., 2 fr. — 15. *Le Mont Dore*, par le docteur A. de Brinon. Paris, Battaille, 1895, in-12 de 70 p., 1 fr. 25. — 16. *Traitement des neurasthéniques, aux eaux de Bagnères-de-Bigorre* par le docteur Gandy. Paris, Doin, 1894, in-12 carré de 98 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Phtisique et son traitement hygiénique*, par le docteur L. Petit. Paris, Alcan, 1895, in-12 de IV-300 p., et 20 grav., cartonné à l'anglaise, 4 fr.

1. — « Il est une infinité de choses, dans notre science, pour l'explication desquelles il faut s'élever à de hautes considérations philosophiques, sous peine de les ignorer toujours. » La vérité de cette réflexion, que j'emprunte à l'*Étude* du docteur Hameau *sur les virus*, est bien prouvée par cette étude elle-même. Elle prouve d'ailleurs autre chose encore, et qui n'est pas de moindre intérêt : c'est qu'un esprit élevé, observateur perspicace et prudent, peut devancer, de beaucoup d'années quelquefois, les découvertes les plus considérables et deviner, pour ainsi dire, ce qui, demeurant encore lettre cachée pour les contemporains, deviendra plus tard vérité démontrée pour tous. C'est ainsi que le docteur Hameau a publié en 1847 ce travail où il parle des virus, de leur incubation et de leur multiplication, comme le ferait de nos jours un élève de Pasteur; aussi M. le professeur Grancher a-t-il raison, dans sa préface, de mettre en lumière cette pénétrante sagacité d'un médecin de campagne, qui, tout en chevauchant jour et nuit à travers les landes, sans ressources scientifiques autres que ses propres réflexions, a pu pressentir, deviner, affirmer une doctrine que, seulement cinquante ans après, Pasteur devait démontrer et faire triompher. Il compare aux fermentations la genèse des maladies contagieuses et virulentes. « J'ai cherché, dit-il, à connaître ce que les meilleurs auteurs ont pu dire sur cela, et je n'ai pu rien trouver qui satisfît pleinement mon esprit, ni qui portât un grand jour sur ce grave sujet. Il m'a semblé qu'on ne l'avait pas étudié conformément aux lois générales et immuables de la nature ; c'est pourquoi je l'ai examiné sous ce point de vue.... J'y ai vu des épidémies de toute sorte sur les plantes, produites par des multitudes d'animaux divers, qui les attaquaient pour s'y nourrir et pour s'y régénérer. J'observais que ces animaux procédaient comme certaines épidémies qui attaquent l'homme, c'est-à-dire en parcourant ces trois temps caractéristiques par lesquels tous les êtres sont initiés à la vie ; savoir : la contagion, l'incubation et la multiplication.... et alors je me suis dit : Il faut que les matières virulentes aient un principe de vie, puisqu'elles agissent comme des insectes parasites. » Le docteur Hameau fut, selon l'expression de M. Grancher, un véritable précurseur, instinctif et observateur, et son pays et sa famille peuvent être fiers de l'homme qui a découvert la pellagre et qui a signé l'*Étude sur les virus*.

2. — Déjà en 1893, j'ai noté ici un livre du docteur Pifteau, où se trouvait une restauration de grimoire antique ayant trait aux *Compaignons de l'office de cirurgie et barberie de Tholoze*. Le même auteur nous envoie aujourd'hui de nouveaux documents sur le même sujet et sur *l'Enseignement de la chirurgie à l'Université de Toulouse*, 1517 à 1657. Après la Faculté de médecine de Paris, la Faculté de Toulouse, la plus ancienne de France, ainsi que nous l'apprend une note de la première page de ce volume, consentit à admettre dans son sein un régent de chirurgie, quoique les docteurs régents de médecine continuassent à professer pour cet enseignement des sentiments qui n'étaient rien moins que tendres et qui ne durent pas rendre la vie heureuse ni facile à celui qui en fut le titulaire. Mais la chirurgie ayant affirmé tout à la fois son utilité et sa valeur dans les guerres de Louis XIV et de Louis XV, une messe d'action de grâces, dite en la chapelle de Saint-Cosme, donna aux chirurgiens l'occasion d'affermir leur situation et de la confirmer en des concours qui n'avaient pas attendu la Révolution pour fonctionner tant bien que mal. L'auteur nous donne tout au long les *Statutz de la communaulté de l'office de cirurgie et barberie de la cité de Tholoze faictz et auctorrisez l'an mil cinq cent dix et sept, en honneur et gloire de Dieu le père, le filz et le benoist sainct esperit, de la très sacrée vierge Marie, de Monsieur sainct Cosme et sainct Damyen et de toute la cour cellestielle de paradiz*, avec une reproduction autographique des signatures des régents. Suit une analyse détaillée du traité de L. Queyrat sur les blessures de la tête, puis un court index pharmaceutique de l'époque ; et, en manière de conclusion, une note où, après avoir rappelé ce que furent La Peyronie et La Martinière, ces maîtres de la chirurgie française, il montre un autre élève de l'école de Toulouse, le bon Larrey, réorganisant, après la Révolution, le service de santé des armées.

3. — Pour clore ces travaux d'érudition médicale, je dois citer un volume du docteur Roger, du Havre, lequel est loin d'être un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion*. L'auteur des *Médecins normands*, et de *Hecquet*, dont la biographie est si riche de hauts et bons exemples, s'est souvenu qu'il avait écrit un fort curieux volume sur *Voltaire malade*, et il nous donne aujourd'hui, pris dans la correspondance de Mme de Sévigné, tout ce qui a trait aux maladies et indispositions de l'illustre épistolaire. *Madame de Sévigné malade* n'est pas seulement une nouvelle face du caractère physique et moral de cette grande figure littéraire, c'est encore une étude historique intéressante et un tableau de ce que pouvait être la vie d'une des plus grandes dames du grand siècle, alors que la maladie la retenait chez elle. On y voit quel apparat, parfois puéril, caractérisait cette existence si souvent en dehors et en représentation ; les visites ménagées pour les jours où les exigences de la maladie ou du traitement nécessitaient le séjour

à la chambre ou au lit ; le besoin de vivre dans le mouvement du monde, l'aversion pour la solitude et pour le retour sur soi ; et cependant il s'agit d'une personne des mieux douées et des plus capables de vivre avec elle-même sans s'ennuyer. Que devait-il advenir des autres ! Il n'y a pas, a-t-on dit, de grand homme pour son valet de chambre. Que dira-t-on donc de son médecin ? Mme de Sévigné était de souche rhumatisante, de tempérament bilioso-sanguin, sans compter une foule d'autres misères. C'est la vengeance de la Faculté, qu'elle n'aimait guère si ce n'est pour le plaisir de la conversation. Prenant d'ailleurs la maladie pour ce qu'elle est et se comportant en brave vis-à-vis de la pensée de la mort, elle fut dans ses voyages à Vichy, comme ailleurs, la grande femme d'esprit qui savait finement observer et qui peignait à ravir les scènes dont elle était spectatrice, y compris « la colique de Mme de B.... et sa convalescence si bien accommodée au théâtre, » etc., etc. Il y a du reste dans ce petit livre une étude curieuse de ce caractère de Mme de Sévigné, qu'on a si fort discuté et qui prête en effet à la discussion par les contrastes étranges qu'il présente : la légèreté ordinaire se trouvant parfois semée de profondes réflexions et de sérieux retours ; le brillant de la forme littéraire ne dédaignant pas non plus, à l'occasion, les choses les « plus naturalistes, » mais avec une simplicité qui désarme la critique et annihile la répugnance. De l'esprit, a-t-on dit, plus que de cœur, et du cœur cependant, du cœur, à n'en pas douter.

4 et 5. — Deux livres intéressants à des titres différents et qui ne relèvent des sciences biologiques qu'autant que la psychologie s'y rattache. C'est cependant bien au point de vue de la physiologie que se sont placés les auteurs de ces livres pour traiter des *Émotions* ainsi que du *Tempérament et du caractère*. Le fait est que, s'il est une étude dans laquelle les données physiologiques puissent avoir leur part, c'est bien celle qui a trait à des opérations, à des processus, comme disent ces messieurs, dans lesquelles l'élément somatique a une part si considérable. — Le docteur Lange, l'auteur des *Émotions*, est un savant que ses travaux scientifiques ont bien fait connaître en Allemagne, en Danemark et en France. Il s'est proposé de rechercher les signes objectifs des émotions, les marques impersonnelles qui permettent de sortir des impressions purement subjectives, à peu près seules étudiées jusqu'ici. Ces caractères, que la physiologie a permis d'analyser par le menu, sont des gestes, des attitudes, des mouvements extérieurs et intimes, des troubles organiques par conséquent, qu'il était intéressant de réunir dans une étude d'ensemble. Le traducteur de ce livre, M. G. Dumas, docteur en médecine et professeur de philosophie, était bien apte sans doute à donner une édition de cet ouvrage, et bien qu'il ne l'ait pas traduit directement sur le texte danois, mais d'après une traduction allemande, son travail ayant été revu par l'auteur lui-

même, il y a lieu de le considérer comme parfaitement conforme à l'original. « L'émotion, nous dit M. Lange, n'est que la conscience des variations organiques provoquées dans l'économie par l'excitation des centres nerveux chargés de régler la circulation, c'est-à-dire des vaso-moteurs. » Mais s'il est fort intéressant de constater quelles sont en effet ces variations organiques, dans quelle mesure elles s'effectuent, dans quel sens elles se déterminent, il me semble qu'il y a erreur ou tout au moins excès à les prendre pour l'émotion elle-même ; elles en seraient plutôt la conséquence. Transformer la sensation en un pur mécanisme peut paraître une simplification quelque peu séduisante ; Lange, en effet, n'admet, pour ainsi dire, dans l'esprit, comme l'a fait encore M. Bergson dans son livre : *Sur les données immédiates de la conscience*, que des états affectifs liés aux perturbations motrices des éléments organiques, et dont les diverses combinaisons donnent naissance à la variété infinie des phénomènes mentaux. Mais, ainsi que le remarque M. Dumas, la grosse difficulté subsiste toujours, de savoir pourquoi à telle idée, à telle perception, à telle image, s'associe tel ou tel état vaso-moteur. Non seulement l'auteur ne répond nullement à ce desideratum, mais il raille même assez justement Darwin et Spencer, qui ont cru trouver dans l'évolutionnisme la solution de cette difficulté, comme de beaucoup d'autres.

— M. Fouillée n'a pas les mêmes scrupules. Pour lui, l'évolution suffit à tout : elle explique comment toutes les choses sont dérivées les unes des autres, y compris les gens ; il est vrai qu'elle se tait sur les origines, ou tout au moins elle les rejette si loin, si loin, qu'on ne s'étonne plus qu'à moitié de les perdre de vue. Jusqu'ici, nous dit M. Fouillée, les moralistes qui se sont faits peintres de caractères n'ont guère fait porter leurs observations que sur les dehors de l'homme ou sur l'homme en société, sur les rapports des hommes au sein du groupe dont ils font partie. L'ambition de notre auteur est tout autre : « Sans prétendre écrire un traité des tempéraments et des caractères, nous essaierons, dit-il, de présenter dans ce livre une théorie générale fondée à la fois sur la biologie et la psychologie. » Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, chose facile à définir que le caractère, nous l'avons déjà vu quand j'ai présenté ici même les études de M. B. Pérez sur ce sujet. Je serais tout disposé à combattre l'appréciation que M. Fouillée fait de ces deux termes, tempérament et caractère, appréciation d'ailleurs difficile à saisir et à fixer au milieu des définitions successives qu'il en donne, rien que dans les premières pages de son livre. Il est vrai que la détermination de ces données est souvent demeurée vague et indécise ; mais, s'il importe d'y mettre la précision qui leur manque, il est inutile pour cela de bouleverser le sens qu'on leur a traditionnellement attribué. — Le tempérament est marqué par la prédominance d'un système organique élé-

mentaire dans la composition de l'économie vivante, et le caractère se montre et se mesure aux modes et à l'activité des déterminations motrices, organiques ou volontaires. Pour M. Fouillée, le tempérament, c'est plutôt le mode et la proportion des changements destructifs dans le fonctionnement de l'organisme. Le philosophe qui, à force de rapprocher les choses, arrive si souvent à peu près à les confondre, qui, en vertu de cette disposition d'esprit, a inventé la théorie des idées-forces, remontant, dans l'interprétation des phénomènes de la vie, au delà de la théorie cellulaire jusqu'à la théorie protoplasmique, trouve que là aussi le rapprochement est intime jusqu'à la confusion entre l'étude des structures et celle des fonctions. Or il n'y a que deux fonctions de la vie, la nutrition, qui est un mouvement d'intégration, et la fonction, qui est un mouvement de désintégration. C'est la désintégration qui donne le caractère, selon M. Fouillée ; le tempérament se rattacherait plutôt à l'intégration. — Quoi qu'il en soit de ces théories qui m'ont l'air d'être bien imparfaites et plus obscures que profondes, l'auteur étudie le tempérament physique et moral, dans ses diverses variétés résultant de la combinaison des fonctions affectives avec les fonctions actives; puis le caractère dans ses rapports avec l'intelligence. Il y critique fort, en passant, la classification adoptée sur ce point par M. Paulhan, et un peu moins, mais encore cependant, celle de M. Ribot; deux classifications, dont la base me paraît cependant préférable à celle de notre auteur. La partie la plus intéressante du livre de M. Fouillée, c'est peut-être celle où, quittant le terrain didactique, il passe à l'étude plus objective du tempérament et du caractère selon les sexes, et à propos de laquelle il se livre à une étude bien curieuse, mais souvent contestable, de la femme, de son origine (*sic*), de son tempérament, de sa psychologie, de son intelligence et de sa volonté. Les races humaines, comme les sexes, sont étudiées par l'auteur de ce même point de vue, et prêtent à un chapitre non moins intéressant sur l'avenir des races supérieures. Un pareil sujet, traité par un philosophe de cette valeur, ne peut manquer d'offrir les aperçus les plus curieux, sinon toujours les plus exacts. Et quelque étonnement ou même quelque répugnance qu'on éprouve en face de quelques-unes de ses conclusions, on peut tirer un véritable enseignement et un vrai profit de la lecture de son livre.

6. — Depuis que le microscope, il y a quelque cinquante ans, a décrit dans la cellule organique l'élément vivant le plus simple, les biologistes se sont efforcés de chercher, dans les propriétés de cet « organite, » les lois fondamentales de la vie, et dans ses altérations, les lois de la maladie. Le grand savant allemand Virchow a ouvert cette voie, en publiant, il y a environ trente ans, son *Traité de pathologie cellulaire*, qui fit grande sensation à cette époque et demeura, depuis lors, comme le code de la pathologie générale élémentaire. M. Lukjanow, se plaçant sous le

patronage de Virchow, a publié les leçons qu'il a faites à l'Université impériale de Varsovie sur ce même sujet; ce sont ces leçons traduites par MM. Fabre-Domergue et A. Petit, qui paraissent aujourd'hui. L'épigraphe de ces *Éléments de pathologie cellulaire générale*, empruntée à Virchow, mérite d'être citée : « Il existe une transition insensible dans toute la série des phénomènes vitaux, et ce sont précisément les formes les plus simples qui nous servent souvent à expliquer les parties les plus parfaites et les plus compliquées. La loi se manifeste avec le plus d'évidence dans le Simple et le Petit. » L'ouvrage comprend vingt leçons consacrées à établir d'abord ce que l'auteur appelle le schéma morphologique et le schéma physico-chimique et fonctionnel de la cellule. La vie, l'accroissement, la régénération, les diverses altérations, métamorphoses et dégénérescences, les processus de fragmentation et de karyokinèse, la multiplication des cellules, sont successivement étudiés, autant que permettent de le faire les connaissances actuelles sur ce sujet délicat. Un chapitre attire spécialement l'attention du fureteur; c'est celui qui traite des fonctions psychiques des cellules. En lisant ce titre, on se demande par quel abus de mots on a bien pu attribuer des fonctions psychiques à ces organismes élémentaires, qui entrent dans la composition des organes les moins psychiques. C'est, nous dit le maître, par une déduction qui repose exclusivement sur des analogies, lesquelles sont justifiées par un ensemble de rapports. Il avoue, il est vrai, aussitôt après avoir formulé cet exposé de motifs, que, à mesure que nous descendons dans la série du monde animal, les comparaisons deviennent de plus en plus difficiles et les conclusions de plus en plus arbitraires. Mais alors....? — La dernière leçon, la vingtième, qui traite de la mort de la cellule et expose les conclusions de l'œuvre en sa totalité, est peut-être la plus intéressante. L'auteur ne reconnaît dans la cellule, « en tant qu'organisme indépendant, aucune cause capable, à elle seule, dans des conditions extérieures favorables d'existence, d'entraîner nécessairement la mort.... La mort n'est pas ici absolument nécessaire, elle n'est que très souvent possible. » Ce n'est pas comme dans les organismes pluricellulaires, où l'on peut voir la mort survenir indépendamment de l'action des conditions extérieures. Et ce sont là des considérations qui, tout hypothétiques qu'elles soient, ne sont pas pour déplaire à ceux qui pensent que la mort n'entrait pas nécessairement dans la pensée première du Créateur et que ce n'est qu'après le bouleversement causé par le mal qu'elle a fait son entrée dans le monde. La façon dont meurent et s'altèrent les divers éléments cellulaires de l'organisme est aussi d'un curieux intérêt pour le philosophe. Je relève encore la proposition qui termine ce sujet : les modifications physico-chimiques dans lesquelles les matières constitutives des cellules se transforment, après la suspension du processus vital, ne relèvent pas plus du domaine de la biologie normale que de la biologie

pathologique de la cellule. Les territoires d'où la vie s'est retirée sont facilement envahis par les bactéries de la putréfaction, qui utilisent, à leur façon, les matériaux renfermés dans les cadavres des cellules. C'est ce qu'on observe après la mort totale du sujet et aussi dans les foyers de mortification locale. Il y a en somme, dans cet ouvrage, un effort remarquable dans le sens d'une appréciation générale des données biologiques, étudiées en elles-mêmes et dans leurs rapports avec les autres sciences, et non pas seulement avec les sciences physico-chimiques, qui confinent par en bas aux précédentes, mais avec celles qui leur confinent par en haut, avec les sciences philosophiques. Quelque timide qu'en soit l'essai, il mérite d'être encouragé et en lui-même et pour les heureuses conséquences qu'il est appelé à produire.

7. — M. le docteur Germe nous présente lui-même ses *Recherches sur les lois de la circulation pulmonaire* comme une œuvre de longue haleine « qui a exigé nombre de recherches, de méditations, d'observations et d'expériences, dirigées par un ardent amour de la vérité, » et M. le professeur Potain, qui lui a écrit une préface, y déclare qu'il restera certainement à M. Germe au moins le mérite des efforts qu'il a faits pour mettre en lumière les relations si délicates des fonctions de respiration et de circulation. Certes, ajoute finement le maître, la médecine pratique ne se déduit pas directement de la physiologie, mais elle lui doit les plus précieux des éclaircissements dont elle puisse faire usage. Après avoir donné des indications précises et des points de repère pour l'appréciation de la situation, de la forme et du volume du cœur, l'auteur formule ce qu'il appelle les lois de la circulation pulmonaire, autrement dit les conditions qui règlent les rapports entre la circulation de l'air et celle du sang dans les poumons. De longues démonstrations servent pour établir l'exactitude et la portée de ces lois, comment elles règlent la circulation dans les divers actes physiologiques, dans les divers mouvements et attitudes, non seulement la circulation intra-pulmonaire, mais encore le pouls et la circulation générale. Vient ensuite toute une théorie sur ce que l'auteur appelle la fonction hémodynamique de la respiration et sur le mécanisme de l'asphyxie, théorie qu'il résume lui-même en ce titre, lequel est tout un sommaire : « Le besoin de respirer est le cri du centre respiratoire qui a soif de sang. Ce centre est une sentinelle vigilante chargée d'assurer la circulation par la respiration. Toujours tenu en éveil par les nerfs de la sensibilité, il entre ordinairement en action sous l'influence d'une excitation causée par une insuffisance ou un manque de sang dans les artères bulbaires. Pour peu que la pression artérielle baisse, il commande une inspiration; si elle devient faible ou nulle, poussant un cri d'alarme pour avertir la conscience que l'organisme est en danger, la volonté lui vient en aide en provoquant de violentes inspirations destinées à attirer le sang dans les poumons et à l'envoyer, par

le cœur gauche, dans les artères. S'il est impuissant à faire exécuter ce rôle, il s'arrête épuisé, donnant par son silence le signal de la fin de l'existence. » Suit toute une nouvelle théorie de l'asphyxie, théorie basée sur la « fonction hémodynamique » des mouvements respiratoires et sur les lois de la circulation pulmonaire. Une étude intéressante termine le volume, sur ce qu'on a appelé le mal des hauteurs, le mal de montagne et de ballon.

8. — Le titre de ce livre : *L'Hygiène sexuelle*, dit assez qu'il ne s'adresse pas à tout le monde ; il s'en faut de beaucoup. Toutefois, disons tout de suite que la lecture en est non seulement intéressante par la gravité des problèmes naturels et sociaux qu'il agite, mais qu'elle est profitable, en ce sens qu'en une matière si délicate, l'auteur, sans nullement s'interdire d'aborder les questions les plus répugnantes, a du moins su demeurer sobre de détails scabreux et s'inspirer avant tout de l'amour de la vérité et du bien public. Le savant suédois, le docteur Ribbing, pense avec raison qu'il existe une morale sexuelle naturelle, expérimentale, si vous voulez, capable de s'appuyer sur les sciences médicales, physiologie et pathologie ; et que ce qui est contre nature, ce qui trouble l'équilibre de l'âme et du corps, est déjà, de ce fait, reconnaissable comme mauvais et condamnable, et doit être proscrit. L'ouvrage se divise en trois parties comprenant : l'une, les lois anatomiques et physiologiques fondamentales de la vie sexuelle ; la seconde, les conditions de leur application normale dans le mariage ; la troisième enfin, les perturbations des fonctions spéciales à la sexualité, y compris les réformes sociales relatives à ces institutions que la société actuelle considère tout au moins comme un mal nécessaire et sur lesquelles les économistes discutent avec les médecins, pour les réglementer, en admettant qu'on ne puisse les supprimer. « Une étude de ce genre paraîtra peut-être illusoire et inutile à quelques-uns, puisque la morale religieuse et philosophique nous trace une excellente ligne de conduite dans les mœurs qu'elle nous prêche » sur ce sujet. Il est cependant nombre de points sur lesquels l'expérience et l'observation peuvent appuyer efficacement les préceptes de la morale religieuse. Ce qui est contre nature, ce qui trouble l'équilibre de l'âme et du corps n'est en réalité guère moins nuisible que ce n'est condamnable. D'excellents conseils terminent d'ailleurs ce volume : améliorer le bon équilibre de santé du corps par l'éducation ; acquérir plus de « nerf » et moins de « nerfs ; » bannir tout alcoolisme et toutes les excitations psychiques que la littérature, les images, les spectacles prodiguent à l'envi ; vivre d'une façon plus naturelle, par la frugalité et l'économie. « La question sexuelle est à la fois la racine et la fleur, le commencement et la fin de toute morale, » conclut le docteur Ribbing, en citant ce conseil de la sagesse antique : Garde ton cœur avant toutes choses, car c'est lui qui est la source de la vie.

9, 10. — On a parfois accusé certaines études médicales, sous prétexte qu'elles étaient plus intéressantes que pratiques, de n'être que de savantes méditations sur la mort. Le fait est que la maladie, avec les applications utiles qu'elle motive, n'est pas le seul objet digne de fixer l'attention du médecin et d'être observé par lui. Il me souvient d'une question qui fut posée dans un concours d'agrégation, et dont la mort et l'étude de son mécanisme devait faire le sujet. Il ne faudrait pas croire, en effet, que cette étude sur la mort n'ait d'intérêt qu'au point de vue scientifique et qu'elle ne soit susceptible d'aucune application pratique. Le livre que le professeur Brouardel vient de consacrer à ce sujet suffirait à le prouver. C'est un ensemble de leçons sur *la Mort et la mort subite*, que le maître a faites à son cours de médecine légale et que le docteur Reuss a recueillies de sa bouche et rédigées sous sa direction, ainsi qu'il nous l'apprend dans sa préface. « Le danger des inhumations précipitées et l'imprévu de la mort subite ont de tout temps préoccupé l'opinion publique. » L'auteur a essayé de montrer que les incertitudes nées parfois au moment de la mort et dans les premières heures qui la suivent peuvent être écartées par le médecin ; que son intervention est en effet souvent nécessaire pour constater la réalité d'un décès ; que cette intervention peut seule faire disparaître toute préoccupation au sujet des inhumations précipitées. Les premières pages de ce livre sont faites pour intéresser non seulement le médico-légiste, mais encore le philosophe. Il y a là des pages sur la mort apparente et sur le moment de la mort qu'il importe de relever. Qu'il me soit permis de noter en passant combien elles justifient certaines données que j'ai exposées à l'avant-dernier congrès international des catholiques, sur le moment réel de la mort et sur les applications que l'on peut faire de ces données à l'administration des derniers sacrements, surtout dans les cas de mort subite ou de mort accidentelle. M. Brouardel établit scientifiquement que le moment de la mort n'est pas marqué, comme on le dit et comme on le pense communément, par le dernier soupir, pas même par le dernier battement de cœur, qui est cependant déjà plus ou moins postérieur au dernier soupir. Il passe en revue les faits de mort apparente dans lesquels, tout mouvement extérieur étant arrêté, ainsi que toute perception sensible, la vie semble se réfugier tout entière dans le cercle des actes nutritifs, lesquels peuvent paraître réduits eux-mêmes à ce point qu'on peut les croire arrêtés ou suspendus. C'est un fait dont les animaux hibernants nous donnent une démonstration toute naturelle et facile à constater. Une seconde leçon a pour objet l'incertitude des signes de la mort. L'auteur y rapporte quelques-uns des faits soi-disant authentiques d'inhumation prématurée et les rapproche de ces cas où certaines maladies nerveuses, des syncopes prolongées, la submersion, la congélation, la fulguration, la commotion cérébrale, l'asphyxie carbonique, l'ivresse

profonde et l'anesthésie chloroformique ont pu laisser les sujets, un temps plus ou moins long, dans un état de mort apparente, lequel fut suivi de retour à la vie, après l'emploi judicieux et surtout persévérant des moyens indiqués à cet effet. Une étude approfondie de la rigidité cadavérique et de la putréfaction complète les leçons consacrées aux signes de la mort. — La crémation, l'embaumement et la momification sont étudiés à leur tour; la première est condamnée par le professeur, en dehors de toute considération morale et de toute discipline religieuse, en raison de la presque impunité qu'elle assure aux coupables, dans les cas d'empoisonnement, en rendant impossible toute analyse chimique et toute expertise médico-légale. Les leçons suivantes sont consacrées à la mort subite ou accidentelle : c'est dans ces cas surtout que le moment de la mort réelle peut rester douteux et permettre encore l'intervention des secours religieux alors que le sujet est déjà dans un état complet de mort apparente. La mort peut se produire ainsi dans certains cas d'altération de la circulation, de la respiration ou du système nerveux; mais il n'est pas d'appareil qui ne puisse être le point de départ d'accidents brusquement et rapidement mortels, et cela, quels que soient l'âge et l'état de santé apparente du sujet. Voilà une autorité derrière laquelle pourront se ranger les prédicateurs qui font de la mort le sujet de leurs exhortations; je ne sais si l'auteur y a songé, mais il est légitime et opportun que d'autres y songent.

— Cette question des inhumations prématurées a inspiré à un avocat, M. Gaubert, auteur d'un traité de législation sur les pompes funèbres, une étude technique et fort approfondie sur *les Chambres mortuaires d'attente*, autrement appelées « dépositoires, » au point de vue de l'histoire, de la législation, de la science, de l'hygiène et du culte des morts. On sait que, il y a tantôt deux ans, le conseil municipal de Paris, en exécution de l'article 5 d'un décret d'administration publique datant du 24 avril 1889, a décidé de créer, au centre de l'agglomération parisienne, des chambres mortuaires d'attente, comme il en existe aujourd'hui dans tous les États de l'Europe et dans plusieurs pays de l'Amérique du Nord. Or, l'auteur de ce volume pense que le péril des inhumations précipitées en France n'est pas une légende, mais qu'il repose sur une base positive et réelle. Pour un peu, il nous prouverait non seulement que nous avons tous à redouter ce danger, mais que nous l'avons déjà subi. Débutant par l'argument historique, il nous montre la loi romaine des Douze Tables défendant d'inhumer les morts avant le huitième jour de leur décès; puis la création des chambres mortuaires pendant le moyen âge et leur fonctionnement jusqu'au XVIIIe siècle. A cette époque, deux savants illustres, Winslow en France et Hufeland en Allemagne, dénoncent le péril et la nécessité de revenir aux pratiques de prudence des anciens; mais l'opposition de Louis réussit encore. Son mémoire sur la certitude

des signes de la mort, le danger qu'il signale dans la putréfaction des cadavres, tels furent les motifs qu'il fit prévaloir. Mme Necker, le comte Berchtold, les citoyens Avril et Cambry firent si bien que, malgré les protestations de la Faculté, un concours fut ouvert à l'Institut pendant la Révolution, sur ce sujet, et six temples funéraires furent créés à Paris en l'an IX, par arrêtés du préfet de la Seine, arrêtés que rapporta l'Empire, et que la Restauration et la monarchie de Juillet ne purent remettre en vigueur. La question, reprise sous le second Empire par voie de pétitionnement, fut encore écartée par le Sénat. Ce fut seulement en 1891 que furent ouverts à Paris les premiers dépositoires ; mais il semble que l'indifférence avec laquelle le public négligea de s'en servir ne répond guère à l'émotion que cette question devait entretenir dans le public, à en croire notre auteur. Quoi qu'il en soit, son historique, que je viens de résumer, est intéressant à suivre ; et ce qui l'est davantage encore, c'est la description technique qu'il nous donne de ces installations, telles qu'elles fonctionnent à l'étranger, à Weimar, à Berlin, à Munich, à Mayence, à Stuttgart, à Londres, à Bruxelles, à Stockholm, en Hollande, en Italie et jusqu'en Amérique. Suit un chapitre où sont relatés tous les faits connus de reviviscence. — Je ne voudrais rien formuler sur le fond même de la question ; mais il me semble que les exagérations de l'auteur sont de nature à compromettre quelque peu le succès de son plaidoyer. Les conditions incriminées par M. Gaubert sont : l'insuffisance du délai légal de vingt-quatre heures ; l'insuffisance du système de constatation des décès ; l'incertitude des signes de la mort ; les exagérations de l'hygiène. Nombre de schémas curieusement imaginés sont joints à ce chapitre, ainsi que de véritables plans des dépositoires divers que j'ai cités. Les chambres mortuaires, entendues comme le propose l'auteur, peuvent en effet rendre de réels services. Faut-il, comme il le désire, en étendre l'usage à tous les cas, quelle que que soit la cause du décès ? Je ne le crois pas. Elles doivent être d'ailleurs facultatives et non obligatoires. Enfin, elles doivent être organisées de façon à respecter avec minutie tout ce qui touche au culte des morts et à éviter tout ce qui pourrait froisser le sentiment religieux. Ceci posé, les chambres mortuaires peuvent être utiles : dans les cas de mort subite, où une attente exceptionnelle doit être observée avant l'inhumation ; pour les voyageurs qui meurent à l'hôtel, en cours de route ou sur la voie publique ; pour ceux qui succombent dans les maisons de santé et généralement au milieu de collectivités plus ou moins nombreuses, collèges, casernes, ou au contraire pour les personnes seules qui ne sont assistées que par des mercenaires. Le dépositoire remplacerait avec avantage la morgue dans la plupart de ces cas.

11. — « La thérapeuthique est la science des indications et l'art d'y satisfaire. Le code de cet art, c'est le formulaire, sorte de code

pénal de la maladie, sinon du malade. » C'est en ces termes que j'ai présenté aux lecteurs le petit livre du docteur Dauchez, dans sa préface, petit livre clairement conçu, précis dans les renseignements qu'il nous donne et facile à consulter par l'ordre qu'il a su y mettre. Le *Mémento formulaire* renferme, condensés dans l'ordre alphabétique, tous les médicaments les plus usités dans la médecine de l'enfance, leurs combinaisons, leurs formules et aussi les méthodes de traitement physique et hygiénique, qui tiennent une si grande place dans la thérapeutique de l'enfance.— L'ancien chef de clinique du professeur Grancher, l'ancien interne des docteurs Labric et Archambault, s'est souvenu des leçons de ces maîtres éminents, et il a fait un choix heureux des moyens les plus simples, les plus pratiques et les plus efficaces. Ce qui, joint à son format de poche, en fait le livre, ou plutôt le vade-mecum des praticiens, aux prises avec les difficultés nombreuses que présente la médecine infantile. Quelques données générales sur le dosage, la posologie et le mode d'administration des médicaments, aussi bien que sur les médicaments dangereux et les empoisonnements, complètent cet ensemble, que termine une table alphabétique des maladies, avec renvoi aux formules qui peuvent le mieux leur convenir.

12. — C'est encore un livre de thérapeutique que celui de M. Crinon : *Revue des médicaments nouveaux et de quelques médications nouvelles;* et c'est aussi une sorte de dictionnaire présenté par ordre alphabétique, et arrivé d'ailleurs à sa quatrième édition; mais les additions nombreuses qui ont été ajoutées à cet ouvrage en font une œuvre d'actualité. On y trouve tous les médicaments nouveaux de quelque importance, et ils sont nombreux; puis aussi ceux qui, moins nouveaux, n'ont pas encore cependant trouvé leur place au codex officiel et sont cependant d'un assez fréquent usage. Chaque article comprend une étude sommaire du mode de préparation du médicament qui en est le sujet, une étude de ses propriétés physiques et chimiques, les caractères qui permettent de le distinguer parmi les autres analogues, puis l'action qu'il exerce sur l'homme sain et en cas de maladie, enfin les formes pharmaceutiques dans lesquelles il peut le mieux être introduit et administré au malade, y compris les doses qu'il convient d'en prescrire. Une table très complète est un moyen de faciliter les recherches et de suppléer à certains renvois, que l'ordonnance alphabétique elle-même ne permet pas toujours d'éviter dans cet ordre de renseignements, qui se compliquent parfois les uns les autres.

13. — Quel est l'observateur qui, avec Stich, ne s'est pas étonné de voir les fermentations et les décompositions de toute sorte ayant leur siège dans l'appareil gastro-intestinal, donner lieu à la formation d'une quantité de produits toxiques, et ces produits, après avoir séjourné impunément dans les premières voies, passer dans le sang sans y déter-

miner d'accidents, sans y provoquer d'intoxication ? Or, c'est le foie qui, placé en quelque sorte à l'entrée principale de l'économie, là où doivent passer les substances venues de l'appareil digestif, les arrête au passage pour leur faire subir une transformation radicale, selon l'expression de Blondlot. Ce qui a fait dire à un autre auteur (Poucel) que le foie est à la vie végétative ce que le cerveau est à la vie de relation. — Ce poste défensif n'est pas sans danger pour le foie, et cet organe peut ressentir plus ou moins profondément et de diverses façons les atteintes des substances nocives dont il est chargé de garantir l'économie. Il se peut que les poisons soient en telle abondance ou de telle qualité, que le foie, frappé d'impuissance, demeure incapable de remplir son rôle, qu'il s'altère, soit dans ses éléments essentiels, soit dans ses appareils canaliculaires, et tombe dans une dégénérescence progressive et bientôt irrémédiable. C'est ainsi que l'alcool détermine dans le foie les altérations de la cirrhose, maladie connue depuis longtemps. Or les dyspeptiques, ceux qui font habituellement ou facilement de mauvaises digestions, donnent aussi à leur foie une besogne excessive, en lui apportant à détruire les résidus de cette mauvaise élaboration digestive. De là l'accroissement de volume de l'organe et les altérations que M. Hanot a signalées et dont M. Boix, son élève, nous donne l'histoire complète et la preuve scientifique et expérimentale. C'est ce qu'il appelle la cirrhose dyspeptique, à laquelle ce beau travail vaudra d'être classé dans la liste des maladies définies et dûment caractérisées.

14, 15, 16. — Chaque année voit éclore un certain nombre de brochures sur les eaux minérales, il en est qui ne sont pas seulement destinées à rappeler au public médical et non médical la station dont elles traitent et le nom de leur auteur, mais qui sont encore de sérieux et solides travaux, dignes de figurer honorablement dans cette revue.

La Cure de Barèges est un de ces travaux destinés à remettre en évidence ce qu'est Barèges et ce qu'il doit être, la valeur de ses eaux qui ne sauraient mériter l'indifférence et l'oubli, après avoir joui d'une vogue méritée pendant plusieurs siècles. Ce sont en effet des eaux puissantes que celles de Barèges; et si elles ont été quelque peu délaissées, peut-être faut-il en accuser avant tout l'incurie et la routine administratives, qui avaient laissé l'installation balnéaire bien au-dessous de ce qu'elle aurait dû être. Et ce ne sont pas seulement les eaux qui sont à Barèges un puissant moyen d'action ; mais le climat, l'altitude, exceptionnelle pour une ville d'eaux, de 1,240 mètres, en font une station thermale à part et capable de rendre des services tout particuliers.

— *Le Mont Dore* est aussi une intéressante étude, bien que moins exclusivement médicale, dans laquelle le docteur A. de Brinon donne sur le pays d'Auvergne et sur les eaux de la station des aperçus ingénieux. Les Français, dit-il, sont souvent critiqués par les étrangers, pour leur

inhabileté à tirer parti de leurs richesses. Mais les améliorations considérables que l'on a apportées depuis une dizaine d'années à l'installation du Mont Dore en font réellement une station de choix; sans compter qu'elle aussi offre une altitude qui n'est pas ordinaire et peut avoir une heureuse influence sur nombre de maladies.

— C'est moins des eaux elles-mêmes que d'une certaine catégorie de malades que traite la brochure du docteur Gandy. Cependant *le Traitement des neurasthéniques à Bagnères-de-Bigorre* est encore une œuvre de pure médecine thermale, comparée et éclairée aux lumières d'une saine pathologie générale. L'auteur se défend de sacrifier au goût du jour en traitant de la neurasthénie, ou plutôt des neurasthéniques. Le mot a eu une singulière fortune, et il est fort à la mode. Serait-ce donc parce qu'il répond à une réalité entrevue jadis, mais mal définie jusqu'ici? Peut-être. Et il faut croire que cette définition est en effet difficile à donner, car, même aujourd'hui, alors que tout le monde la nomme et en parle, peu de gens sont capables de la caractériser nettement. Ce livre n'a pas seulement pour objet la neurasthénie; on y trouve un résumé général des applications médicales des eaux de Bagnères, quelques analyses nouvelles et un tableau complet des sources, enfin un court résumé des préceptes de déontologie thermale d'après une conférence que le professeur Grasset donna récemment, avec l'autorité qui s'attache à sa parole.

17. — Au dernier moment m'arrive l'ouvrage du docteur Petit : *Le Phtisique et son traitement hygiénique*, que j'aurais regretté de renvoyer à six mois, vu l'accueil qu'il mérite. Il nous est présenté en effet, dans une courte mais substantielle préface, par M. Hérard, le membre éminent et si justement estimé de l'Académie de médecine, le président de l'œuvre des enfants tuberculeux. L'auteur lui-même est médecin de l'hôpital d'Ormesson et secrétaire général de la même œuvre; il a, nous dit M. Hérard, dès la première heure, pris une part active à la lutte sociale contre la phtisie. La question qu'il traite ici lui est depuis longtemps familière. Cette question se pose à l'heure présente dans toutes les sociétés civilisées, dont elle affaiblit la vitalité et compromet l'avenir. Chargé d'une mission spéciale par le ministre de l'intérieur, le docteur Petit a pu examiner sur place les sanatoria et les hôpitaux consacrés spécialement au traitement hygiénique du phtisique dans les principaux pays d'Europe. Les moyens hygiéniques ainsi mis en œuvre sont, en théorie du moins, « d'une simplicité si grande que la description en semble quelque peu enfantine, » mais les résultats sont des plus encourageants. « C'est pourquoi, malgré sa modestie apparente, le traitement hygiénique de la phtisie a survécu à toutes les méthodes brillantes et bruyantes qu'on a souvent tenté de lui substituer. » L'Allemagne et la Suisse principalement, peut-être parce qu'elles sont encore plus atteintes que nous par ce mal, offrent des exemples d'organisation de sanatoria pour les phtisiques

payants et d'établissements gratuits que la France n'a encore fondés qu'en petit nombre et avec une réelle timidité. Cependant l'initiative privée a commencé à agir dans ce sens. L'auteur signale l'œuvre des hôpitaux marins et l'œuvre des enfants tuberculeux, qui donnent des résultats déjà remarquables et pleins de promesses. Il eût pu en citer d'autres encore, notamment l'asile d'Argelès, un des premiers, sinon le premier en date dans notre pays, et qui doit son origine à la généreuse pensée d'un médecin mort de la terrible maladie. On ne saurait trop, il est vrai, mettre en lumière les moyens puissants dont disposent l'hygiène et la science pour combattre ce mal et corriger l'impression fâcheuse d'impuissance qu'il provoque trop souvent dans l'esprit de ceux qui sont appelés à lutter contre lui. Le livre du docteur Petit n'y aura pas peu contribué.

Dr A. Ferrand.

JURISPRUDENCE

Les Erreurs de l'Église en droit naturel et canonique sur le mariage et le divorce, par L.-A. Dessaulles. Paris, Pedone, 1894, in-12 de xii-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

On pourra faire plus d'un reproche à M. Dessaulles ; on ne saurait lui refuser le mérite de la franchise. Outre que le titre de son livre est assez significatif, voici ce que dit l'auteur dans sa préface : « ....Je m'efforce de démontrer, par toute la législation et la tactique de l'Église depuis le IIe siècle de son existence, qu'elle a été un obstacle de tous les instants au progrès de la civilisation.... L'Église imposait l'ignorance par principe de conservation. » Et en ce qui concerne le mariage : « Mon but est de montrer par quels spécieux sophismes l'Église s'est emparée d'une institution essentiellement de droit naturel, social et civil. » Et, en effet, la liste des prétendues erreurs et sophismes de l'Église s'allonge en trente-huit numéros à la fin du livre. Voilà du moins qui est franc, et la discussion pourrait être utile et intéressante, si M. Dessaulles connaissait un peu mieux le droit matrimonial de l'Église, et s'il documentait et prouvait ses affirmations. A ces deux conditions, son livre cesserait d'être un pamphlet et un ramassis d'erreurs et de calomnies ; il prendrait une certaine valeur scientifique et, bien que le ton en soit fort peu courtois, il mériterait les honneurs d'une discussion et d'une réfutation. Tel qu'il est, il en est indigne. — Que voulez-vous qu'on réponde à un homme qui attribue à l'Église justement le contraire de ce qu'elle enseigne, sinon d'étudier d'abord ce dont il parle ? Car il est absolument faux, par exemple, que l'Église permette à un protestant marié de divorcer et de contracter un nouveau mariage, parce qu'il se sera fait catholique ; il est absolument faux que les enfants deviennent illégitimes par suite d'une déclaration de nullité ; il est aussi inexact que les causes de

nullité soient des cas de divorce dissimulés. Est-ce que le Code civil n'a pas un chapitre consacré à la nullité du mariage ? Et déclarer qu'une union a été contractée par des personnes qui en étaient incapables, à un titre quelconque, est-ce la même chose que casser ce qu'elles avaient validement conclu ? Et je pourrais allonger démesurément cette énumération.

Ce que M. Dessaulles n'a pas compris, mais pas du tout compris, c'est la loi portée par le concile de Trente sur la clandestinité du mariage. Cette mesure était nécessaire ; elle a été et elle est encore d'une incontestable utilité ; elle a pu avoir, et elle a encore, comme toute loi humaine, des inconvénients ; mais loin de la blâmer, il faut l'approuver hautement. Et comment M. Dessaulles peut-il la critiquer s'il songe qu'elle a été portée à la demande des rois de France, et que notre Code l'a copiée, en exigeant la présence du maire et de quatre témoins pour le mariage civil ? Sans doute c'est le consentement des parties qui fait le mariage ; mais alors, dit l'auteur, le prêtre n'y fait rien et il peut y avoir mariage sans sa présence. — Mais le mariage civil aussi est constitué par le consentement des contractants ; le maire n'y fait rien ; et cependant que pense le Code d'un mariage contracté sans la présence du maire ? — Mais alors le prêtre n'est plus le ministre du mariage ? Pas plus que le maire n'est le ministre du mariage civil ; la présence de l'un et de l'autre est requise, de par la loi qui les régit ; de plus, le prêtre demeure ce qu'il a toujours été, le ministre des prières et des bénédictions divines. Et comment soutenir alors, comme le fait M. Dessaulles, que c'est l'Église qui a chassé Dieu du mariage ? Après cela, que le mariage ne soit pas exclusivement chose religieuse, qu'il intéresse au plus haut point la société civile, que le code matrimonial de l'Église ait mis longtemps à se former, que sa législation matrimoniale actuelle n'aille pas sans des inconvénients là où elle est juxtaposée aux législations civiles, c'est ce que j'accorde volontiers, avec les meilleurs canonistes et avec l'Église elle-même. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans l'ensemble, l'Église a exercé sur le mariage une action utile, bienfaisante et, quoi qu'en dise le mauvais livre dont je parle, civilisatrice.

A. Boudinhon.

SCIENCES ET ARTS

Remarques et pensées, par Eugène Marbeau. Paris, Cerf, 1893, in-32 de x-242 p. — Prix : 4 fr.

Beaucoup de pensées justes, finement exprimées, avec une pointe de douce mélancolie et un soupçon de paradoxe, pour ne pas manquer à la loi du genre, tel est le petit livre de M. Eugène Marbeau, l'un des plus agréables que nous ayons lus depuis longtemps, dans un genre qui est redevenu très à la mode, et qui, hâtons-nous de le dire, produit une

très grande quantité de sots livres. Celui de M. Marbeau fait exception. Le tour en est aisé et aimable, d'une malice qui voit juste mais ne blesse pas, parce que l'auteur n'en veut à personne et qu'il ne s'évertue, comme tant d'autres « penseurs » ou prétendus tels, ni à se faire admirer, ni à se faire plaindre. Laissons-le parler : « On juge plus sûrement un homme sur ce qu'il dit des autres que sur ce que les autres disent de lui. » — « Être modeste, c'est avoir conscience de ce qui nous manque. » — « La jeunesse n'est pas indulgente ; elle ne connaît pas la tentation. » — « Pardonner une injure, c'est affirmer qu'elle n'est pas méritée. » — « Pour guérir la haine, fais du bien à ton ennemi. » — « L'innocence est la page blanche ; la vertu est la page écrite. » — « Pour voir de haut, élevons-nous. » — « La liberté, c'est le respect des droits de chacun ; l'ordre, c'est le respect des droits de tous. » — « Le paysan français a pour caractéristique l'amour de la propriété. Quand il convoite le bien du prochain, il crie : « Vive la République ! » quand il croit le sien menacé, il crie : « Vive César ! » Ai-je tort de dire que tout cela est bien pensé et finement dit? Que si quelque réflexion un peu amère se fait jour parfois dans le livre, rappelons-nous ce que dit l'auteur dans sa préface, « que constater n'est pas absoudre, et qu'il serait injuste de confondre avec l'accusé le témoin attristé. »

P. Talon.

Exercices d'arithmétique, par J. Fitz-Patrick et G. Chevrel. Paris, Hermann, 1893, gr. in-8 de ix-485 p. — Prix : 10 fr.

Hydrodynamique, élasticité, acoustique, par P. Duhem. Paris, Hermann, 1891, 2 vol. in-4 de iv-378 p. et iv-310 p. — Prix : 28 fr.

Nous croyons utile, à l'approche de la rentrée des classes, de rappeler les *Exercices d'arithmétique*, qui, pour un grand nombre de lecteurs, auront encore tout le mérite d'une œuvre nouvelle, quoique l'ouvrage date d'environ deux ans. De l'aveu de M. J. Tannery, dont on lit une intéressante préface en tête de ce livre, c'est le meilleur recueil de problèmes d'arithmétique, et même le seul de ce genre qui existe en France. Pour citer les propres termes de l'illustre directeur des études scientifiques à l'École normale supérieure, « on y trouve un grand nombre de questions sur les diverses parties de l'arithmétique, depuis la numération jusqu'à ces régions qui donnent accès dans la théorie des nombres. Toutes ces questions sont instructives et beaucoup d'entre elles m'ont paru nouvelles et ingénieuses. On sent que l'auteur a mis une sorte de curiosité passionnée à les réunir. Les solutions sont simples et élégantes. » L'ouvrage contient près de cinq cents exercices distribués par ordre de matières en seize chapitres, de manière à graduer les difficultés ; les deux derniers chapitres sont les plus étendus : le quinzième renferme des questions diverses dont la solution ne dépend pas directement des théories classiques appliquées dans les chapitres précédents, des problèmes proposés dans les

concours et des notions sur les nombres figurés ; le seizième est consacré à l'étude des premières notions de la théorie des nombres, et facilitera la lecture des ouvrages spéciaux relatifs au même sujet. En plusieurs endroits de ce livre que les professeurs consulteront avec beaucoup de fruit, se trouvent de curieux énoncés et des notes historiques intéressantes; peut-être, si le livre était destiné à de jeunes élèves, aurait-on pu se dispenser de l'étude interprétative, en douze pages, de l'article 757 du Code civil, relatif au droit de l'enfant naturel sur les biens de ses père ou mère décédés. Terminons par l'appréciation de M. Tannery : « Je crois que ce livre rendra de grands services aux élèves et aux maîtres, qui doivent à l'auteur, pour l'avoir écrit, d'autant plus de reconnaissance qu'il n'est plus professeur, et que le goût de la science l'a guidé, non des préoccupations de métier. »

— Puisque nous venons de signaler les *Exercices d'arithmétique* publiés à la librairie scientifique de A. Hermann, on nous permettra peut-être d'ajouter un mot sur une autre publication un peu plus ancienne sortie de la même librairie, et digne de la plus grande attention. Il s'agit du cours de physique mathématique professé en 1890-1891 à la Faculté des sciences de Lille, par M. P. Duhem. Disciple convaincu de Lagrange, l'auteur suit toujours la méthode du maître dans l'exposé des principes généraux de mécanique et de thermodynamique qui forment le préambule de l'ouvrage. Le but de M. Duhem n'est pas de rédiger un traité complet d'hydrodynamique et d'élasticité, mais seulement « d'offrir à ceux qui désirent commencer cette étude un exposé aussi clair et aussi rigoureux que possible des principes fondamentaux qui régissent l'équilibre et le mouvement des corps solides ou fluides. » Le cours se divise en cinq livres consacrés respectivement aux principes généraux, à l'étude des fluides, à l'équilibre et au mouvement des cordes et des membranes, aux propriétés des solides élastiques, enfin à l'acoustique proprement dite. Car pour faire mieux saisir les principes fondamentaux, l'auteur les applique à quelques problèmes relatifs exclusivement au mouvement vibratoire et à l'acoustique. Le dernier livre est un commentaire de l'ouvrage publié par Helmholtz sous le titre de *Théorie physiologique de la musique*. Sans entrer dans l'examen de la partie purement mathématique de ce beau livre, dont plusieurs revues spéciales ont parlé avec éloge, nous nous bornerons à signaler l'exposé historique du développement normal de la théorie de l'élasticité qui forme tout le chapitre III du livre IV, ainsi que la comparaison de la théorie de Helmholtz sur les sons résultants avec celle de Lagrange, et le résumé des raisons qui doivent faire préférer la première à la seconde. Le livre de M. Duhem est indispensable à celui qui veut faire une étude rationnelle de l'acoustique.

H. Courbe.

Cours de géométrie analytique, par B. Niewenglowski. Paris, Gauthier-Villars, 1894-1895, 2 vol. gr. in-8 de VI-483 et 292 p.—Prix : 18 fr.

La publication récente du tome II de ce *Cours de géométrie analytique* complète la partie de l'ouvrage consacrée à la géométrie plane. Depuis quelques années, des professeurs très distingués, chargés d'enseigner ce que le programme universitaire nomme, d'une façon bizarre, les Mathématiques spéciales, par opposition peut-être aux Mathématiques générales que l'on n'étudie nulle part, ont entrepris de publier les cours qu'ils professent; c'est une sorte de concours d'un nouveau genre entre les maîtres, et les élèves n'ont certes pas à s'en plaindre, car à juger de ce qu'ils doivent apprendre par ce que l'on trouve dans les livres écrits, dit-on, pour eux, on peut croire que la France comptera bientôt à peu près autant d'illustres géomètres que de candidats à ses écoles spéciales.

Souvent on se plaint que le niveau des études baisse; je ne pense pas que cette plainte s'applique à l'étude des mathématiques. Si l'on compare les livres classiques en usage dans nos écoles préparatoires il y a une trentaine d'années et ceux que l'on prétend aujourd'hui mettre entre les mains des élèves, on est frappé de la différence énorme qui existe entre le présent et le passé. On pourrait faire ce rapprochement, par exemple, entre le *Cours de géométrie analytique*, dont il est ici question, et les *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, publiées autrefois par Ch. Briot; on se rendrait ainsi facilement compte du chemin parcouru; nous nous permettons toutefois de croire que ce n'est pas pour le plus grand bien des élèves. Ces réserves faites, et à ne considérer que l'ouvrage de M. Niewenglowski en lui-même et abstraction faite de l'usage auquel son titre le destine, on doit reconnaître que c'est un exposé complet et clair des théories diverses dont l'ensemble constitue ce que l'on nomme aujourd'hui géométrie analytique, et dans lequel l'auteur a mis à profit les méthodes élégantes fournies par l'emploi des coordonnées soit trilinéaires, soit tangentielles, ainsi que les perfectionnements dus aux travaux les plus récents dans la résolution de plusieurs problèmes; par exemple, la méthode indiquée par M. Kœnigs dans ses *Leçons de l'agrégation*, relativement à l'intersection de deux coniques; la règle du parallélogramme de Newton appliquée par Puiseux à l'étude d'une courbe algébrique dans le voisinage de l'un de ses points; l'étude des courbes unicursales algébriques; l'application des imaginaires à la géométrie analytique; et une foule d'autres questions propres à élargir l'horizon du lecteur.

A la suite de chaque chapitre, on trouve des exercices assez nombreux, et choisis de manière à présenter des applications immédiates ou des compléments utiles. On le voit, cet ouvrage offre les qualités qu'on a pu remarquer déjà dans le *Cours d'algèbre* du même auteur, et mérite peut-être, au même degré, le reproche honorable d'être trop complet

pour les élèves auxquels on le dit destiné : c'est une mine abondante où le lecteur peut puiser tous les renseignements utiles dans l'étude des parties de la science auxquelles il est consacré. H. Courbe.

BELLES-LETTRES

Règles fondamentales de la syntaxe latine, par Ferdinand Antoine. Paris, Bouillon, 1895, in-12 de v-266 p. — Prix : 3 fr.

« L'important, c'est que l'élève ait un bon manuel, toujours le même, qui le suive comme un compagnon fidèle et aimé, depuis le commencement jusqu'à la fin de ses études.... Fuyons comme la peste, pour l'enseignement élémentaire, les grammaires prétendues savantes. » Voilà deux points sur lesquels tout esprit sensé sera d'accord avec l'auteur. M. Antoine estime, du reste, qu'en matière de syntaxe « il règne dans nos livres d'enseignement le plus grand désordre ; » aussi adopte-t-il sans hésiter la marche suivie en Allemagne, et qui, pour de jeunes élèves, n'est pas sans inconvénient. On pourrait aussi discuter sa façon de classer les propositions subordonnées : je doute notamment que chez nous des expressions telles que « propositions concessives » ou « consécutives » soient facilement et universellement comprises. Mais dans l'appréciation d'un livre de ce genre, il faut se garder de trop insister sur des divergences qui s'expliquent tantôt par la diversité du but spécial qu'on a en vue, tantôt par celle de l'auteur ou des auteurs latins dont on fait ses oracles.

Quelques règles peuvent paraître intéressantes à relever, à cause de leur nouveauté au moins relative (remarques 2, p. 5; 1, p. 47; 2 et 3, p. 67; 1, p. 146, de même qu'aux pages 109 et suivantes des réflexions judicieuses sur la distinction parfois si délicate entre *sui*, *sibi*, *se*, et *is*, *ea*, *id*). Si le *Nota bene* de la page 242 est, en somme, exact, néanmoins l'explication traditionnelle y est bien sévèrement qualifiée ; celui qui se lit à propos de la proposition *pro* (p. 91) me semble empreint de quelque subtilité. Cicéron se sert effectivement de la locution *assuetus labore* (p. 50) ; mais le même participe entre dans deux ou trois autres constructions chez des écrivains de la meilleure latinité. J'avoue ne pas très bien saisir « la notion substantive » qui est attribuée aux adverbes (p. 69) : un peu plus haut (p. 67, remarque 4), il eût été bon de mentionner les deux expressions cicéroniennes : *mille hominum*, et *nummi quatuordecim millia*. Çà et là, la traduction française des exemples latins est omise (p. 127) ou contestable (p. 248 : « donner une construction en entreprise »). Une lecture, même rapide, relève soit des exemples inutilement répétés (p. 146 et 147, ou p. 128 et 166), soit des fautes d'impression qui, à peu près inoffensives ailleurs, sont ici un

écueil pour l'élève inexpérimenté (*tum* pour *tam* au bas de la page 109, et le mot *reliqui* au haut de la page 142).

Ces critiques de détail pourraient sans peine se multiplier : nous préférons assurer, en terminant, que nous sommes ici en présence d'un grammairien qui a puisé sa connaissance du latin aux sources les plus sûres. Mais comment penser, sans inquiétude, au sort qui attend ou plutôt menace en France les études latines ! C. Huit.

Études de littérature et d'art, par G. Larroumet. 3e série. Paris, Hachette, 1895, in-16 de 344 p. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît l'aimable talent de M. Larroumet. Ce n'est pas proprement un érudit, c'est un curieux qui se tient au courant. Ce n'est pas un critique aux idées profondes et toujours neuves, c'est un amateur de littérature et d'art à l'esprit très ouvert, ingénieux en aperçus, et fin. Ce n'est pas un professeur à la parole forte et pénétrante : c'est surtout un causeur élégant, et qui n'ennuie jamais. Le grand reproche que je lui adresserais, c'est de trop céder au temps et de faire comme les autres, comme ceux qui, n'ayant pas de talent, n'ont d'autre moyen de plaire que de passer la main sur la vanité de leurs contemporains. Sa critique est vraiment un peu trop sucrée : à peine si, de temps en temps, sa verve méridionale lui souffle une remarque doucement ironique, une malice presque inoffensive : juste ce qu'il faut pour ne pas paraître un naïf et pour éviter le qualificatif désobligeant de complimenteur.

On saura donc d'avance qu'auteurs dramatiques comme MM. Alexandre Dumas ou François Coppée, romanciers comme MM. Bourget, An. France, Marcel Prévost, Léon Daudet, conférenciers comme M. Sarcey, artistes comme M. Puvis de Chavannes, sont appréciés là par un Philinte qui aime à plaire. Cette bonne grâce lui est si naturelle qu'il évite de penser des choses désagréables même sur les morts. Si, dans un chapitre fort intéressant, il décrit, en y cherchant comme un symbole de romantisme, le luxe et les fantaisies de V. Hugo dans la décoration et l'ameublement de sa maison de Guernesey, c'est avec une admiration que je ne lui reproche pas, mais que tout le monde, et M. Biré par exemple, n'aurait certes pas. Watteau, à qui on va élever un monument, lui paraît divin. Et s'il conte les fêtes d'Orange, il a des mots aimables pour tout le monde : architecte, poètes, acteurs, actrices ; il n'a de mauvaise humeur que contre le mistral. Je n'aurai omis aucun de ses quatorze articles, quand j'aurai signalé celui qui résume l'excellent livre de M. Ernest Dupuy sur Bernard Palissy, en y ajoutant des réflexions personnelles sur le céramiste et la renaissance de ses procédés dans la céramique française ; et l'étude sur l'art décoratif de notre époque et ses tâtonnements à la recherche d'un style. Ainsi M. Larroumet, sans renon-

cer à l'Académie française, continue à se justifier d'être de l'Académie des beaux-arts. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et ROUSSELET. Paris, Hachette, 1894-1895, in-4. Fasc. nos 69 à 81. — Prix du fasc. : 2 fr. 50.

Les derniers fascicules du *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Rousselet ont paru. Peu de publications sont aussi complètes et répondent mieux aux besoins du moment. Les si remarquables découvertes géographiques de ces dernières années, les efforts tentés par le vieux monde pour s'emparer des régions nouvellement explorées, les convoitises des gouvernements, les préoccupations de l'industrie et du commerce, donnent à un pareil ouvrage une actualité et un intérêt sur lesquels il serait superflu d'insister.

Certes, les plus difficiles y trouveront une entière satisfaction. Non seulement le *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* est complet et comprend la nomenclature de tous les pays et de toutes les localités offrant quelque intérêt, et cela d'après les relations de voyages et les explorations les plus récentes, mais encore il joint à la description physique du pays des notices ethnologiques, commerciales, historiques, bibliographiques, très remarquables, des statistiques fort utiles et tout un ensemble de renseignements bien mis en vedette et présentés avec une grande clarté. Ce dictionnaire est donc appelé à figurer dans toutes les bibliothèques sérieuses, spécialement dans celles des personnes, si nombreuses aujourd'hui, que leurs affaires ou leurs goûts intéressent aux différentes régions du globe. Ils ne manqueront pas, en effet, d'y apprendre beaucoup et d'y trouver de quoi retenir leur attention même aux articles des pays qu'ils croient connaître le mieux. Enfin certains articles comportent de nombreuses colonnes remplies de faits et valent de vrais ouvrages, dont ils sont une condensation des plus heureuses. — Les fascicules qui terminent ce magnifique ouvrage portent les numéros 69 et suivants jusqu'à et y compris 81. Dans le fascicule 69, signalons parmi les articles à lire : *Teheran*, la capitale de la Perse, *Tehuantepec*, le *Tell*, cette intéressante région de notre France algérienne, *Ténériffe*, *Tétuan*, et surtout *Tennessée*, *Terre-Neuve*, *Texas*, *Thessalie*, *Thian-Chan*, qui sont particulièrement considérables. — Le fascicule 70 consacre cinquante-sept colonnes à cette région si peu connue du *Thibet*. Nous y trouvons encore le *Tibre*, le *Tigre*, *Tiflis*, *Tien-Tsin*, avec une curieuse statistique de son importance commerciale. — Dans le 71e fascicule, nous trouvons l'article consacré à la description du *Tonkin*, article qui, par son développement de soixante et une colonnes et par

l'énorme quantité de documents dont il présente la condensation, excitera un vif intérêt parmi les lecteurs qui s'intéressent à l'avenir de notre grande colonie asiatique ; une bibliographie, où sont cités plus de trois cents ouvrages, complète cette monographie. Ce fascicule renferme aussi une notice très complète sur la fameuse cité saharienne de *Tombouctou*, appelée, dans un avenir prochain, à devenir une cité française. Parmi les articles secondaires qui complètent ce fascicule, nous citerons : le grand lac *Titicaca*, les gouvernements russes de *Tobolsk* et de *Tomsk*, la colonie allemande du *Togo*, l'archipel *Tonga*, *Tokio*, la capitale du Japon, l'intéressante tribu indienne des *Todas*, *Tolède*, *Tolima*. — Le fascicule 72 comprend des études très complètes et curieuses sur les *Touaregs*, le *Touât*, la *Transbaïkalie*, la *Transcaspienne* et son désert de Kara-Koum, la *Toscane*. — Le fascicule 73 contient des monographies à lire sur le *Transwaal*, la grande république sud-africaine, dont les mines d'or offrent en ce moment un champ d'action si considérable à la spéculation ; la *Transylvanie*, la *Tripolitaine*, cette région voisine de notre Algérie, qui intéresse à un si haut point notre expansion coloniale, la *Troade*, le *Tsiam* ou *Siam*, les *Tsiganes*, dont l'article présente une très remarquable analyse des études ethnographiques et linguistiques parues sur ces populations nomades si longtemps mystérieuses. — Le fascicule 74 poursuit pendant près de soixante-dix colonnes l'article commencé dans le soixante-treizième sur *Tunis*, sa description et celle de son nouveau port. On y trouve encore soixante-huit colonnes sur le *Turkestan*, livré aux conflits d'influences russes et anglaises, trente-neuf colonnes sur la *Turquie d'Asie*, puis *Uruguay*, *Utah*. — Le 75e fascicule, premier du VIIe et dernier volume, commence la lettre V. En dehors de la copieuse nomenclature des localités comprises sous les préfixes *Val*, *Valle*, etc., nous signalerons les notices consacrées aux deux départements français *Var* et *Vaucluse ;* aux deux cantons suisses *Valais* et *Vaud ;* à la province et à la ville espagnoles de *Valence ;* à la *Valaquie*, à *Vancouver*, à *Varsovie*. Il y a aussi dans ce fascicule une très complète monographie de l'intéressante et mystérieuse peuplade des *Veddah*. — Le 76e fascicule va de *Velden* à *Vienne*. Nous avons à noter tout spécialement une étude très complète et fort intéressante sur le grand lac africain *Victoria Nyanza*, les monographies consacrées à la colonie de *Victoria* et à la république de *Venezuela*, puis les grands articles sur l'État de *Vermont*, les gouvernements de *Viatka* et de *Viborg*, la *Vénétie*, *Venise*, *Vérone*, le *Comtat-Venaissin*, la *Vendée*, le *Vésuve*, etc. — Dans le 77e fascicule, nous trouvons la si nombreuse série des noms de localités commençant par *Villa et Ville : Villafranca*, *Villanueva*, *Villa Bella*, *Villeneuve*, *Villiers*, etc., etc. Cependant nous remarquons là quelques articles importants ; d'abord, pour la France, les départements qu'arrose la *Vienne ;* puis la grande capitale de l'Autriche,

dont on nous donne une monographie très intéressante ; les deux États américains de *Virginie ;* l'archipel des *Vierges*, aux Antilles. Mais c'est la Russie qui a la plus belle part, puisque, outre une magistrale description de son grand fleuve, le *Volga*, nous y trouvons les articles sur quatre de ses principales provinces et leurs capitales, *Vilna*, *Vitebsk*, *Vladimir*, *Volhynie*, et enfin une étude ethnographique sur une de ses peuplades les plus curieuses, les *Vogouls*. — Signalons dans le 78e fascicule une très complète description des *Vosges* et des articles fort intéressants sur les *Wallons*, sur les très nombreuses localités qui portent les noms célèbres de *Washington* et de *Wellington*. — Le 79e fascicule présente à son tour des notices non moins remarquables sur le *West Australia*, le *West Moreland* australien, sur la *Westphalie*, l'île de *Wight*, sur le *Winnipeg*, le *Wisconsin*, le *Wyoming*, le *Wurtemberg*. — Avec le 80e fascicule nous pénétrons en Asie et spécialement en Extrême-Orient avec le *Yang-Tsé-Kiang* ou fleuve Bleu, et *Yunan* en Chine, *Yeso* et *Yokohama* au Japon, la tribu afghane des *Yousoufzai*, et dans le Kurdistan *Yésidi*, puis le *Yemen*, tous articles du plus haut intérêt. On y trouve encore une très importante notice sur le *Yucatan*, puis *York*, *Yonne*, etc. — Le 81e et dernier fascicule clôt dignement la série avec ses articles sur *Zaïdam*, en Chine, le *Zambèze* et *Zanzibar*, la *Zélande*, la *Nouvelle-Zemble*, *Zurich*, le *Zuiderzée*.

Tels sont les derniers fascicules de ce remarquable dictionnaire. Le prodigieux développement des connaissances géographiques a doublé la tâche de ses auteurs. Ils ont dû enregistrer au fur et à mesure une énorme série de faits, de découvertes, et s'ils ont pu, au cours de leur œuvre, utiliser un nombre considérable de nouveaux documents, cela ne leur a pas été possible pour les portions de leur nomenclature déjà publiées. Inconvénient inévitable, mais facile à corriger. En effet, ils ont réservé ce dépouillement, fait au jour le jour, pour un *Supplément* qui complétera l'ensemble du *Dictionnaire* aujourd'hui terminé, comprenant six volumes grand in-8, et qui le mettra au point des plus récents résultats géographiques. Ce Supplément ne sera pas, bien entendu, consacré seulement à l'Afrique, quoique celle-ci doive en absorber la majeure partie ; il donnera aussi tous les renseignements sur les découvertes faites dans les autres parties du globe, et principalement sur l'établissement et le développement de notre empire indo-chinois. De plus il renfermera les derniers tableaux de recensement et les plus récentes statistiques commerciales, économiques et administratives de tous les États de l'ancien et du nouveau monde. La publication rapide de ce Supplément, qui sera terminée au commencement de 1896, complétera l'unité de l'ensemble du *Dictionnaire*. ROQUEFEUIL.

L'Isola delle Donne. *Viaggio ad Engano*, di Elio Modigliani. Milano, Hœpli, 1894, in-8 de XII-312 p. Illustrato da XXV tavole, 50 figure intercalate nel testo ed una carta geografica. — Prix : 5 fr.

Pour les personnes qui se tiennent au courant du mouvement géographique contemporain, pour celles surtout qui font des îles malaises une étude spéciale, le docteur Elio Modigliani est loin d'être un inconnu. Son voyage à Nias, publié en 1890, son travail plus récent sur les Battaks indépendants de Sumatra, lui ont mérité une légitime réputation auprès des spécialistes; son dernier volume, consacré à l'île des Dames, à Engano, ne pourra que la rendre plus grande encore.

Engano est la dernière des nombreuses îles qui constituent une chaîne presque continue le long de la côte occidentale de Sumatra. Nias, déjà visitée par M. Modigliani, en est la plus considérable et l'une des plus septentrionales; Engano, beaucoup moins importante, est la plus méridionale de ces terres, nommée dans les relations hollandaises dès la fin du XVIe siècle. Cette île, aux faibles dimensions (son diamètre maximum est de quinze milles, sa circonférence, de cinquante kilomètres environ) a été très peu visitée jusqu'ici ; on peut même dire que le nom seul d'Engano a été connu jusqu'au milieu du XIXe siècle. De cette époque date le voyage de von Rosenberg (1852), qui, seul avec celui beaucoup plus récent du contrôleur O. L. Helfrich (1886), a fourni sur Engano des informations sérieuses et précises. Cette île n'en constituait pas moins encore, pour le naturaliste, un terrain véritablement vierge, terrain que M. Modigliani a exploré pendant deux mois et demi (du 3 mai au 12 juillet 1891), avec une conscience et une méthode rigoureuses. — Vue du large, Engano semble une vaste forêt émergeant de l'océan ; c'est une terre de calcaire corallien, dont le point culminant atteint seulement l'altitude de cent dix-sept mètres (nous voilà loin des cent quatre-vingt-trois mètres indiqués sur la carte d'Oudemans), complètement entourée, à une distance d'un kilomètre environ, de récifs de corail. Le climat de cette île, presque entièrement couverte de forêts, est très insalubre; la malaria y exerce ses ravages, les moustiques y sont intolérables. C'est, au total, un triste séjour que l'île des Dames, ainsi nommée d'une variante de la légende des Amazones. — Le voyageur italien n'en a point négligé la faune ni la flore; mais, dans son livre, il en étudie surtout les habitants. Sur les mœurs et les coutumes des Enganais, il fournit de nombreux et intéressants détails; aussi est-ce particulièrement au point de vue ethnographique que ce nouvel ouvrage présente de l'intérêt. Il en offre aussi au point de vue géologique ; l'auteur, en effet, fournit le premier des indications sérieuses et nouvelles sur l'histoire géologique de l'île en même temps que sur l'origine de ses habitants. Ceux-ci ne sont pas des Battaks, comme Janghuhn et Van Leet l'ont pensé, mais ils présentent une grande ressemblance avec les indigènes des îles Nicobar. Si

l'on note, d'autre part, qu'il y a de profondes différences entre la faune de Sumatra et celle d'Engano, tandis que l'affinité est plus ou moins grande avec celle des Nicobar, on sera bien tenté d'admettre que l'île des Dames, à une époque géologique antérieure, à un moment où Sumatra n'existait pas encore et où quelques pics volcaniques isolés émergeaient seuls de la mer à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, faisait partie d'une péninsule qui, du Pégou, s'avançait assez avant vers le sud.

Telle est la conclusion plausible de M. Modigliani; il a eu soin de compléter son étude sur les indigènes en figurant très bien leurs traits dans de bonnes gravures, en fournissant des mesures anthropométriques précises (p. 74 et suiv.), en donnant un vocabulaire de leur langue (p. 266 et suiv.), et aussi en représentant leurs costumes, leurs armes, leurs essais artistiques, tout ce qui peut, en un mot, faire connaître leur degré de civilisation. Une bibliographie soignée (p. 303-305) et une excellente carte d'Engano à l'échelle de 1/92.592, complètent cette intéressante monographie. HENRI FROIDEVAUX.

Les Premiers Habitants de l'Europe, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes. Seconde édition corrigée et augmentée. Paris, Thorin, 1894, gr. in-8, tome II, XXVI-486 p. — Prix : 12 fr.

Nous avons rendu compte précédemment (t. LV, p. 503) du premier volume de cet important ouvrage. Le titre indique l'intérêt mais aussi l'obscurité des questions qui y sont traitées. L'érudition et l'ingéniosité de l'auteur, le nombre considérable des documents d'ordre divers qu'il a rassemblés et qu'il cite avec précision, font que ce livre n'est pas seulement une œuvre de théorie, mais un de ces répertoires si utiles aux érudits — et qui survivent aux théories.

Il convient d'autant plus d'indiquer ce double mérite du livre de M. d'Arbois de Jubainville que la théorie la plus originale qu'il développe ici, celle de l'importance et de l'extension de la race ligure dans l'ancienne Europe (et dans l'ancienne Gaule), a rencontré plus de doute que d'approbation chez les critiques compétents : le retard avec lequel paraît cet article nous permet de constater cette unanimité. L'argumentation de M. d'Arbois de Jubainville repose sur la distribution géographique de certains noms de lieux formés avec certains suffixes que l'auteur déclare ligures : mais plusieurs de ces suffixes peuvent aussi être celtiques, — et alors, que devient l'argument? — et la revendication de tel ou tel suffixe comme ligure conduit M. d'Arbois de Jubainville à peu près dans toute l'Europe centrale, occidentale et septentrionale. L'exagération doctrinaire que l'auteur apporte à sa thèse produit une impression d'autant plus défavorable qu'il s'agit d'une période très obscure, et des débuts même de l'histoire, débuts bien vagues!

Une autre partie de ce volume, plus intéressante à notre avis, et qui se rattache de plus près à l'histoire réelle et vivante de l'Europe, est l'histoire de la nation celtique dans ses rapports avec la nation germanique. C'est un sujet que M. d'Arbois de Jubainville avait plusieurs fois traité dans diverses revues depuis une dizaine d'années, et cette partie du volume n'est guère que la réimpression (remaniée) de ces divers articles. Sa thèse est que les Celtes ou Gaulois, aux IIIe et IVe siècles avant Jésus-Christ, formaient dans l'Europe centrale un grand empire : le roi Ambicatus aurait été une sorte de Charlemagne celtique, les Germains étaient alors, depuis plusieurs siècles, les sujets des Celtes : M. d'Arbois de Jubainville l'établit par des arguments surtout linguistiques, par l'étude des mots, souvent très importants, empruntés par les Germains aux Celtes. On pourra discuter (et on l'a déjà fait) sur la réalité de l'emprunt, dans certains cas; mais nous croyons que, dans l'ensemble et pour les mots principaux, l'emprunt est incontestable et montre bien l'influence civilisatrice et certainement politique des Celtes sur les Germains. Mais conclure de là à un « empire celtique » fortement organisé, c'est peut-être aller trop loin.

Nous ne pouvons ici entrer dans des détails, et nous nous bornons à résumer la philosophie du livre de M. d'Arbois de Jubainville. C'est une œuvre de travail considérable, intéressante à lire (du moins dans cette seconde partie) et toujours utile à consulter, surtout pour les linguistes. L'auteur en a facilité l'intelligence par une table analytique détaillée et claire : mais pourquoi n'a-t-il pas donné en même temps des cartes permettant de saisir d'un coup d'œil ses reconstructions ethnographiques et historiques? Pourquoi aussi n'a-t-il pas, comme dans un précédent ouvrage, rédigé un index des mots étudiés? Ce volume est un recueil d'étymologie autant qu'une étude d'ethnographie et une thèse d'histoire, mais il est, faute d'index, d'usage incommode à ce point de vue.

H. Gaidoz.

Mémoires de Saint-Simon, avec les notes et appendices de M. de Boislisle, t. X et XI. Paris, Hachette, 1894-1895, 2 vol. in-8 de 653 et 619 p. *(Collection des Grands Écrivains de la France).* — Prix de chaque volume : 7 fr. 50.

Ces deux volumes comprennent les événements des années 1702 et 1703, depuis la mort de la duchesse de Sully jusqu'à l'arrestation de Rochegude. On pense bien que je ne vais raconter ici ni la réception de Saint-Simon au Parlement, ni la curieuse journée de Crémone, ni les exploits de Catinat et de Villars sur le Rhin, ni les voyages du duc de Bourgogne en Flandre, ni la mort du duc de Coislin, ni la promotion des dix maréchaux de France, ni celle des colliers de l'Ordre, ni l'affaire de la quête : tout cela est connu depuis longtemps, et tout au plus

pourrais-je relever, au courant de la lecture, quelques-unes de ces réflexions philosophiques du noble chroniqueur à propos de faits généraux qu'on retrouve dans tous les temps et dans tous les pays, celle-ci, par exemple, à l'occasion de la mort du dernier Servien : « Ainsi périssent en bref, et souvent avec honte, les familles de ces ministres si puissants et si riches, qui semblent, dans leurs fortunes, les établir pour l'éternité. » Il y en a beaucoup de ce genre pour cette période, en style lapidaire et gravé dans le vif, surtout à propos de l'usurpation des titres de noblesse. « Depuis longtemps tout cadet usurpe le nom de chevalier, etc. » Ce qui me touche le plus pour le moment, dans ces deux volumes, ce n'est pas le travail de l'auteur des mémoires, mais celui de son éditeur et commentateur, M. de Boislisle.

Et d'abord les appendices. Je remarque en particulier, dans le tome X, outre d'importantes correspondances du marquis de Liouville, du maréchal de Villeroy, du grand prieur et du duc de Vendôme, une substantielle notice sur l'*Histoire métallique de Louis le Grand*, et une très remarquable étude sur la belle Uranie de La Cropte-Beauvais, comtesse de Soissons, pour la venger d'assertions malveillantes et de basse provenance dont Saint-Simon n'a pas craint de se faire l'écho. M. de Chanterac avait déjà rectifié cette calomnie dans une note des *Mémoires de Bassompierre*, et M. Denys d'Aussy avait entrepris la même justification dans la *Revue des questions historiques*, en 1882. Cette fois, il ne peut plus rester aucun doute, et devant les documents authentiques produits au sujet du mariage du père d'Uranie, il faut tout simplement avouer que Saint-Simon s'est approprié un passage fantaisiste de Sandraz de Courtils dans les Mémoires apocryphes du comte de Rochefort. Les appendices du tome XI consistent principalement en fragments inédits de Saint-Simon sur les maréchaux créés en 1703, sur l'Ordre du Saint-Esprit et ses grands officiers, sur les L'Aubespine de Châteauneuf, sur Brantôme et sur la princesse de Béthune, auxquels se joignent de nouvelles lettres du marquis de Liouville, du comte et de la comtesse d'Aubigné et la correspondance de la princesse des Ursins pendant son séjour à la cour d'Espagne, en 1703. Le choix de tous ces appendices est, comme on le voit, très varié : il complète fort bien les Mémoires.

Mais c'est dans les annotations placées au bas de chaque page du texte que M. de Boislisle déploie l'érudition la plus sagace, la plus sûre et la plus extraordinaire. Il ne se contente pas d'expliquer, de compléter et de présenter hommes et choses : souvent il rectifie, et ce n'est pas toujours petite besogne. Nous venons de le voir apporter les preuves, contre l'assertion du chroniqueur, de l'extraction légitime de la comtesse de Soissons : ailleurs, à propos de cet étonnant abbé de Watteville qui fut chartreux, assassin, renégat, général turc, absous par le Pape pour avoir livré une place aux Vénitiens, puis abbé de Baume, et vécut

jusqu'à quatre-vingt-dix ans, « toujours dans la même licence et la même considération, » il démontre que, bien au contraire, ses dernières années furent consacrées à l'expiation et aux œuvres pieuses. Et les documents entassés pour justifier toutes ces preuves forment une masse prodigieuse. En voici un exemple. Je croyais avoir tout dit et tout trouvé sur le premier duc de Coislin, que j'ai étudié de fort près, à trois reprises différentes, en 1874 parmi les commensaux du *Chancelier Séguier*, en 1879 dans la galerie de la *Bretagne à l'Académie française au XVIIe siècle*, et récemment à l'article du Cambout, dans la *Bio-bibliographie bretonne;* j'en avais fait comme une propriété personnelle : eh bien, M. de Boislisle en sait encore davantage, et il m'apprend, dans une note de la page 271 du tome X, que le premier vaudeville écrit en 1838 par Labiche, pour le Palais-Royal et pour l'acteur Grassot, avait pour titre : « M. de Coyllin ou l'homme infiniment poli.... » Prenez donc en défaut un érudit aussi universel ! Je lui reprocherai cependant d'avoir cité le portrait du duc de Coislin esquissé par Paul de Musset dans ses *Originaux du XVIIe siècle*, sans ajouter que cette étude se fait remarquer par une collection d'erreurs historiques toutes plus énormes les unes que les autres.

C'est là le défaut de cette abondance invraisemblable de notes intéressantes et précises. Si elles étaient peu nombreuses, on ne leur demanderait pas de ne rien laisser d'imparfait: comme elles visent à la perfection absolue, et elles en ont le droit, on est pour elles d'autant plus exigeant. Je vais l'être pour celle qui concerne l'usage du tabac à priser vers la fin du règne de Louis XIV. Cet usage était devenu très commun, même parmi les jeunes gens, même parmi les femmes ; et M. de Boislisle cite, sur ce sujet, une chanson de Coulanges sur les manières du temps présent, les répugnants détails donnés dans une lettre de Madame, le livre des *Mots à la mode*, de Callières, qui nous renseigne sur la manière de priser, les *Mémoires de d'Argenson* qui nous montrent le grand prieur de Vendôme puisant le tabac à pleines poches, etc., mais il oublie les curieuses gravures de mode du temps, et l'une d'elles en particulier, que je possède dans mon cabinet, intitulée « Monsieur l'abbé prenant du tabac » et représentant un élégant abbé de cour, debout, râpant une énorme carotte dans une râpe à charnière ouverte....

Qu'ils sont rares, les ouvrages d'érudition à qui l'on ne peut faire de plus graves reproches ! Celui-ci poursuit son cours lentement, mais sûrement, consciencieusement et sans la moindre défaillance. Une vie entière y suffira-t-elle? Quand on entreprend de pareilles besognes, et j'en sais quelque chose, il ne faut jamais penser à se demander à quelle époque on pourra en voir la fin ; et ce qu'il faut souhaiter à l'auteur, c'est une santé suffisante pour que ses forces ne l'abandonnent point.

René Kerviler.

Les États de Normandie, *leurs origines et leur développement au XIVe siècle*, par Alfred Coville. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de vii-422 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un beau livre, qui fera autorité sur la matière et ravira les savants, qu'il s'agisse d'histoire des institutions ou d'histoire locale.

L'auteur passe d'abord en revue ses sources et ses prédécesseurs. Parmi ceux-ci il n'a retenu que l'excellente étude de M. Charles de Beaurepaire sur les États pendant la domination anglaise. Et les sources se trouvent à peu près uniquement dans les archives de la Chambre des comptes. Dans une magistrale introduction, où l'ampleur du style ne charme pas moins que le fond de la pensée, sont exposées les théories diverses sur les origines des États. Est-ce la réunion des vassaux autour des grands feudataires, appelée le droit de cour ; est-ce l'aide au suzerain, comme la comprend M. Thomas, c'est-à-dire la convocation par la royauté des États provinciaux en vue de subsides à fournir ; ou bien seulement la discussion des conditions de l'aide pour racheter le service de l'ost, que M. Callery et M. Cadier ont exposée tour à tour dans des conditions à peu près identiques, qui a donné naissance aux États provinciaux ? M. Coville dégage de la théorie précédente trois faits qui semblent bien indiquer à la fois la nécessité de nouvelles dépenses et l'obligation pour la Royauté d'en demander le paiement à tous ses vassaux, principalement les bourgeois, dont l'importance s'accroissait chaque jour. Il semblerait peut-être plus exact de voir dans les États de Normandie une suite des anciens conseils, dont nos aïeux étaient si friands.

Car nous en voyons, établis dès le gouvernement de Rollon, sous Guillaume le Conquérant. Il est vrai que d'après Wace, le conseil d'alors tourna au profit du prince et non des barons qui le composaient. Sous les ducs, on ne demandait aux seigneurs qu'une adhésion de pure forme aux projets gouvernementaux, la même assemblée étant tour à tour politique, administrative, conseil de guerre ou tribunal, ou bien encore concile. Ainsi en était-il en France et en Angleterre à la même époque. En 1204, au lendemain de la conquête, eut lieu la dernière réunion à Caen, par Philippe Auguste, pour régler la nouvelle valeur des monnaies, puis à Rouen, pour trancher le patronage des églises.

M. Coville brise ici la tradition. Il ne veut pas voir dans les États qui vont suivre la suite des assemblées précédentes. « Un des traits originaux, dit-il (p. 22), de la Normandie au moyen âge, c'est que tout ou presque tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans le régime féodal s'y est rapidement régularisé et réglé. » Tout réside pour lui dans la discussion de la quotité de l'aide. En deux siècles, comme chez leurs voisins d'Angleterre, va se former « toute une tradition de privilèges variés.... comme une première couche singulièrement mélangée de droits et de prétentions » (p. 29).

Sous Philippe le Hardi et ses successeurs, la résistance à l'impôt devint plus forte et plus heureuse. Il faut lire ces belles pages qui racontent les débats entre nos aïeux et le pouvoir central, débats d'où sortit la charte normande en 1315. Il est impossible d'être plus clair, plus précis et en même temps plus érudit que M. Coville.

En 1339, nouvelle charte scellée aussi bien dans le but de concourir à la défense du territoire contre les Anglais qu'au maintien des privilèges normands.

C'est en 1343 que nous trouvons la première mention d'aide demandée et octroyée. Sous le malheureux roi Jean, son fils, le duc de Normandie, réunit souvent les États, tantôt généraux de la province, tantôt particuliers à la Basse Normandie. Un chapitre très étudié et très émouvant est consacré à la défense locale et au concours qui lui fut prêté par les États. « Et moult vaillamment se portèrent ceulx du pays en cellui temps » (p. 84). L'histoire se poursuit avec toutes ses péripéties, minutieusement racontées jusqu'en 1393. Nous renvoyons le lecteur au livre, que l'espace ne nous permet pas d'analyser.

Ce qu'il faut encore louer sans réserve, c'est la deuxième partie, qui est consacrée à l'organisation et à la compétence des États. Comment étaient-ils convoqués et par quel mode procédait-on aux élections? Qui représentait le pouvoir royal près d'eux? Comment et où se tenaient les séances? Enfin l'objet des délibérations, et le principal, le subside, sa répartition et son administration? Autant de questions, autant de chapitres où je ne sais vraiment ce qu'il faut admirer davantage, de l'étendue des recherches ou de la méthode avec laquelle elles sont exposées.

Un résumé très sobre termine le volume. Pour M. Coville, les États sont nés de la résistance aux impositions royales. Ils ont momentanément triomphé au XIVe siècle. Ils ont rendu les plus grands services, tant à la Normandie qu'à la France elle-même tout entière. Ils ne sont pas comparables à ceux tenus dans le siècle suivant sous la domination anglaise. Puis, peu à peu, ils deviennent « un rouage banal de l'administration monarchique. »

De nombreuses pièces justificatives (il n'y en a pas moins de cinquante-deux) se succèdent de 1266 à 1388, après quatre longs et compendieux appendices sur les assemblées du Xe au XIIIe siècle, celles du XIVe, la liste des personnages marquants dans ces réunions, et des notes sur les représentants du Roi près des États. Il faut encore ajouter qu'une excellente table onomastique facilite singulièrement les recherches.

Que n'avons-nous plus de place pour exprimer suffisamment tout le bien que nous pensons de ce livre! Il suffira cependant de dire qu'il a fourni une contribution indispensable à l'histoire de France en général et à celle de Normandie en particulier. L. R.

Kardinal Pole, sein Leben und seine Schriften, ein Beitrag zur Kirchengeschichte des 16. Jahrhunderts, von A. Zimmermann, S. J. Regensburg, Pustet, 1893, in-8 de 390 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le cardinal Pole n'a point encore de biographe sérieux : Hook est trop nettement son adversaire pour mériter confiance ; Dixon, plus impartial, copie Hook le plus souvent. Et cependant, Pole a joué un grand rôle, et il a eu d'illustres amitiés. Le P. A. Zimmermann retrace le portrait de cet actif prélat, en grande partie avec les analyses de pièces vénitiennes publiées par M. A. Randon-Brown, dans les « Calendars of State Papers » du Record Office, et avec les écrits mêmes du héros, qui fournissent de fréquentes citations. L'ouvrage est divisé en vingt-quatre chapitres : I. Jeunesse. II. Premier séjour en Italie. III. Années d'épreuves. IV. Efforts scientifiques. V. Crise. VI. L'Écrit de Pole *Pro Ecclesiae unitatis defensione*. VII. Pole membre de la commission de réforme. VIII. Mécontentement des catholiques. IX. Deuxième mission en Espagne. X. Vengeance de Henri VIII. XI. Pole et son opinion sur le moyen de ramener les protestants. XII. Pole légat à Viterbe. XIII. Pole et le Concile de Trente. XIV. Vains efforts de Pole. XV. Activité politique et littéraire de Pole. XVI. Pole candidat du parti des réformes. XVII. Jules II et le cardinal Pole. XVIII. Pole nommé légat. XIX. Pole réformateur de l'Église anglicane. XX. Pole et Paul IV (p. 319-334). XXI. L'Opinion contre le Pape en Angleterre. XXII. Influence personnelle de Pole. XXIII. Rappel d'ordres religieux. XXIV. Mort et caractère de Pole.

A. S.

Geschichte des letzten Ministeriums Königin Annas von England (1710-1714) und der englischen Thronfolgefrage, von Dr Felix Salomon. Gotha, F.-A. Perthes, 1894, in-8 de xii-359 p.

L'auteur n'a point la prétention d'écrire une histoire complète de l'Angleterre pendant les années 1710-1714 : l'économie politique et le développement de la littérature, par exemple, ne sont point son fait. Il cherche seulement à étudier, dans leur influence réciproque, deux questions qui semblent de prime abord n'avoir pas grand rapport : l'attitude du ministère tory, qui dirigeait alors les affaires, dans les négociations d'Utrecht, et la lutte dynastique des Guelfes et des Jacobites. A l'aide des archives de Paris (Affaires étrangères), de Londres, de Hanovre et de Berlin, M. Félix Salomon a écrit treize chapitres substantiels : I. Faveur de Robert Harley. II. Formation du ministère. III. Politique étrangère. IV. Les Partis en Angleterre et la succession au trône. V. La Première Session du nouveau Parlement (novembre 1710-juin 1711). VI. Politique de paix jusqu'aux conférences d'Utrecht. VII. Éléments de l'opposition. VIII. Politique de paix jusqu'à la conclusion de la trêve (janvier-septembre 1712). IX. Négociations de paix et succession au trône. X. Tra-

vaux de la paix et faveur de Bolingbroke (1713). XI. Tentatives de restauration jacobite du ministère. XII. Complications au dedans et au dehors (janvier-mai 1714). XIII. Fin du ministère. Les pièces annexes commencent à la page 325. A. S.

Storia di Vittorio Emanuele II e del suo regno, da Licurgo Cappelletti. Roma, Voghera, 1892-1893, 3 vol. in-18 de VIII-432, VIII-450, XII-443 p. — Prix : 2 fr. le vol.

L'auteur s'est proposé d'écrire une histoire qui puisse devenir populaire, et, à cette fin, il dégage son récit de tous les faits oiseux. Il place en tête cette devise : « Savoye suyvant sa voye, » laquelle indique suffisamment que le livre sera une apologie de Victor-Emmanuel II et des événements qui ont amené l'unification de l'Italie sous le sceptre de la maison de Savoie. « Avec la mort de Victor-Emmanuel, dit-il en terminant, s'est close une grande époque historique et l'on a pu dire que s'est terminée la période épique de l'Italie. Une autre période commença, cette période laborieuse de la réorganisation qui doit consolider l'édifice élevé par le grand Roi. Il appartient à nous et à nos enfants de maintenir intact et sans changement cet édifice. Et si quelqu'un croyait pouvoir le détruire sans détriment de l'unité nationale, celui-là se tromperait beaucoup, parce que l'unité et l'indépendance de l'Italie sont liées à la destinée de la maison de Savoie et se complètent réciproquement ; la chute de l'une entraînerait nécessairement la ruine de l'autre. » Si l'on peut constater que M. Cappelletti se tient en dehors des visées démagogiques, il est à propos de lui rappeler que la question internationale de la Papauté à Rome est toujours pendante.

Le premier volume contient un tableau des différents États de l'Italie en 1858. Parlant de la bataille de Castelfidardo, l'auteur proclame que cet événement fut très utile à sa patrie. Il rend hommage au courage des défenseurs français et belges de la Papauté. Le troisième volume va de 1866 à 1888. Le rôle de la France y est jugé sévèrement et celui de l'Italie avec une indulgence injustifiable, comme on devait s'y attendre d'un livre qui est une apologie de parti pris.

M. Cappelletti a reçu les confidences de personnages mêlés aux événements, notamment en ce qui concerne les derniers moments de son héros. Les pièces réunies dans les appendices sont intéressantes. Étudiées avec impartialité, elles ne conduiront pas toujours le lecteur aux appréciations que l'auteur présente sans sourciller. A. d'Avril.

Les Florentins à Lyon, par le comte de Charpin-Feugerolles. — **Les Florentins en Pologne,** par Louis Fournier. Lyon, Brun, 1894, in-4 de 343 p. — Prix : 20 fr.

L'influence des Italiens en France s'est exercée en grande partie par

Lyon, dont l'importance commerciale et industrielle, en même temps que la situation géographique, prédisposait à ce rôle. Les étrangers affluèrent à Lyon dès le moyen âge, et la place qu'y occupèrent les Allemands dans l'art de l'imprimerie, les Italiens l'occupèrent dans les foires et dans les banques. Ce fut surtout un lieu de rendez-vous pour les Florentins exilés, réfugiés ou mécontents, qui y trouvèrent aide et assistance, avec l'appui de Catherine de Médicis. On y créa un consul de la nation florentine, chargé de s'occuper, avec quatre conseillers procureurs, de l'avenir des nouveaux venus, et aussi de la restauration de la liberté de la patrie si compromise alors. On y voyait la « loge » ou l'habitation spéciale où ils se réunissaient d'ordinaire. Quelques-uns réussirent admirablement dans les industries qu'ils lancèrent à Lyon. Indépendamment des soieries, on peut signaler les fabriques de savons des Piscori, les manufactures d'étoffes des Pincetti, et les différentes familles des Gadagne, des Albisse (Albizzi), des d'Elbène, des Gondi, des Capponi, des Strozzi, des Orlandini. Tous les documents réunis avec patience dans ses longues séances aux archives lyonnaises, par M. le comte de Charpin-Feugerolles, ont formé par leur réunion un important volume, qui sera très apprécié et très consulté. On n'y trouvera pas, à la vérité, une étude sur l'influence politique de la banque lyonnaise et sur ses relations avec les cours de France, de Savoie et autres ; mais des textes précis, une série de généalogies complètes ou amorcées des grandes familles florentines qui ont joué un rôle quelconque à Lyon sous l'ancien régime. C'est un chapitre curieux d'histoire économique internationale que l'auteur s'est plu à écrire, textes en main abondamment réunis.

Non moins curieuse est la deuxième partie du livre, consacrée aux Florentins en Pologne, cet autre pays d'émigration et de débouché commercial, d'après des notes recueillies par M. Fournier dans les archives polonaises, qui sont loin d'avoir fait connaître encore tous leurs trésors. Là nous trouvons des artistes, des propriétaires, des banquiers, des négociants, dont les pierres tumulaires ou les épitaphes existent encore, notamment à Cracovie.

Excellents travaux, en résumé, et munis d'excellentes tables.

H. S.

BULLETIN

Il Codice dei parroci, dei vescovi e dei canonici, per Luigi Conforti. Napoli, Pietrocola, 1893, in-18 de 211 p. — Prix : 2 fr.

M. Luigi Conforti a condensé en deux cents pages tout ce qui regarde la condition légale des ecclésiastiques en Italie. Curés, chanoines, évêques, trouveront réunis dans ce guide exact les lois, décrets, circulaires ministérielles et autres documents analogues qui les concernent, accompagnés d'un utile commentaire. L'auteur a divisé son travail en deux parties : l'une générale, dans laquelle il traite de la nature des bénéfices, fondations pieuses,

legs, etc., et des altérations du patrimoine ecclésiastique, ainsi que des rapports existants entre l'Église et l'État pour l'administration des biens non aliénés; la seconde partie énumère en détail les dispositions appropriées aux diverses conditions de la propriété bénéficiale : vacance du bénéfice, agrément du gouvernement, possession civile, actes de propriété, hypothèques, etc. G. P.

L'Esprit de Joseph Prudhomme, par Le Mansois Duprey. Paris, Jouvet, s. d., in-8 illustré de 133 p. — Prix : 1 fr. 75.

Ce petit livre se recommande d'abord aux lecteurs par de jolies images, spirituelles et finement dessinées. Quant au livre lui-même, c'est une apologie assez amusante à lire, mais un peu trop longue, bien que le livre soit court, de Joseph Prudhomme et de ses congénères d'autrefois et d'aujourd'hui : La Palisse, Cadet Roussel, Jacques Bonhomme, Chauvin, Calino, Rondot et d'autres moins célèbres. Après la personne de Joseph Prudhomme, c'est de ses sentences, agrémentées de métaphores généralement incohérentes, que M. Le Mansois se fait le défenseur, et j'avoue que ce commentaire est souvent lui-même bien prudhommesque. Beaucoup de questions sont effleurées, mais l'auteur ne s'élève pas au-dessus d'un terre à terre banal. Au début, cela amuse, mais on est bien vite fatigué et l'on a de la peine à aller jusqu'au bout du livre. A moins qu'on ne voulût utiliser de jolies images, je doute que cela valût la peine d'être imprimé.

P. Talon.

Lavoisier, statistique agricole et projets de réforme, par Schelle et E. Grimaux. Paris, Guillaumin, 1895, in-32 de LVI-185 p. — Prix : 2 fr. 50.

La biographie du célèbre chimiste et fermier général, guillotiné en mai 1794, à cinquante ans, est retracée dans une courte notice, rédigée par M. Grimaux. Puis M. Schelle nous montre quels services l'esprit scientifique de Lavoisier rendit aux études économiques, en appliquant la méthode d'observation, pas assez pourtant pour se dégager de certains préjugés physiocratiques, ni d'une confiance exagérée dans l'État-providence. On remarquera dans les extraits qui suivent un *Mémoire sur les encouragements qu'il est nécessaire d'accorder à l'agriculture* (1787) ; — un projet d'établissement de caisses d'épargne provinciales, permettant de propager les assurances sur la vie et contre la vieillesse; — des *Réflexions sur l'instruction publique* (1793), où l'on réclame la gratuité de l'école primaire; — enfin le remarquable *Essai sur la richesse territoriale du royaume de France* présenté à la Constituante, en 1791, pour servir de base à l'impôt que les physiocrates voulaient unique et territorial. Ce premier essai de statistique rationnelle évalue le produit net du sol, non compris le revenu des propriétés urbaines, à douze cents millions, en supposant le blé à deux sous la livre. Dans l'*Avertissement* qui précède ce travail, Lavoisier donnait à nos pères le sage conseil, trop peu suivi, de s'appuyer sur des faits plus que sur des raisonnements métaphysiques, pour rebâtir l'édifice social.

Baron J. Angot des Rotours.

Étude sur la petite propriété rurale, par le baron J. de la Bouillerie. Ouvrage honoré d'un prix agronomique par la Société des agriculteurs de France. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-18 anglais de 100 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette étude méritait la distinction qui lui a été accordée par la grande Société des agriculteurs de France, car il était bon de démontrer et d'en-

tendre proclamer par elle que la petite propriété avait dans le pays un rôle des plus importants à remplir, et que dans les progrès à réaliser, elle ne le cède la plupart du temps ni à la grande ni à la moyenne propriété. Dans certaines circonstances même elle joue, constate l'auteur, un rôle prépondérant. — Par petit propriétaire, il faut entendre celui qui vit sous un toit à lui, entretenu à ses frais, sur ses terres arrosées de la sueur de son front. Cette classe essentiellement respectable représente l'élément le plus sain moralement, le plus vigoureux physiquement du peuple. Son travail et son épargne font la fortune du pays; elle produit plus qu'elle ne dépense, répare les forces nationales épuisées par d'autres, et mérite à tous égards l'attention effective de tous les gens de bien et des pouvoirs publics. G. DE S.

Le Chêne de juin, *notice sur une variété bressane du chêne pédonculé*, par E. GILARDONI, inspecteur des forêts. Nancy, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 21 p. avec une carte et 4 grav.

Cette brochure, luxueusement éditée, avec une carte en cinq couleurs et quatre pittoresques photogravures, fait l'historique et la description, au point de vue botanique, forestier et géologique, d'une race de chêne, de l'espèce *Quercus pedunculata*, qui, ne donnant ses feuilles et ses fleurs que cinq ou six semaines après l'espèce, soit aux premiers jours de juin, échappe aux atteintes des gelées tardives du printemps. Elle a, de plus, l'avantage de croître plus rapidement, plus régulièrement, et de se plaire dans les sols médiocres, marécageux, ou à humidité stagnante, où le chêne pédonculé et, à plus forte raison, le chêne rouvre, ne sauraient se maintenir. Sa station, en France, est sur le versant oriental du bassin de la Saône et du Rhône, des environs de Gray à ceux de Saint-Marcellin, mais principalement dans l'espace compris entre Dole, Chalon et Bourg-en-Bresse.

C. DE KIRWAN.

Ottica, del professore EUGENIO GELCHICH. Milano, Hoepli, 1895, in-18 de XV-576 p. — Prix : 6 fr.

Ce petit traité d'optique fait partie de la collection des manuels Hœpli. Il résume les théories géométriques et physiques et présente les nombreuses applications de la science, d'une manière élémentaire, sans doute, mais suffisante pour en donner une idée bien complète en même temps qu'exacte. L'optique géométrique, la description des instruments, y tiennent la plus grande place. Néanmoins les phénomènes d'interférences, de polarisation et, en général, ceux dont l'exposé est à peu près inséparable de la théorie ondulatoire, y sont présentés avec des développements suffisants.

Une bibliographie sommaire complète heureusement cet utile manuel. Cependant l'impression des noms d'auteurs aurait dû être surveillée plus exactement. Ainsi, on est tenté de passer avec indifférence devant un mémoire sur la dispersion de la lumière attribué à « Couchy; » il en est autrement lorsqu'on sait qu'il s'agit du grand mathématicien « Cauchy. » Pourquoi les ouvrages de Poincaré et de Verdet ne sont-ils indiqués que dans leur traduction allemande? Je suppose qu'ils ne perdraient rien à etre lus dans leur texte original français, plus accessible d'ailleurs à la majorité des lecteurs italiens du manuel. Cette bibliographie me semble comporter une sérieuse objection de principe. L'auteur n'y comprend que les ouvrages spéciaux consacrés aux diverses parties de l'optique. Il en exclut, sauf quelques exceptions, les traités généraux de physique et les mémoires publiés dans les collections scientifiques. Évidemment, il fallait se restreindre; mais la

règle adoptée aboutit à ce résultat, que la bibliographie ne donne pas un véritable ensemble des sources à consulter. Il eût été préférable, ce semble, d'attacher moins d'importance au mode de publication et, par contre, de faire un choix plus sévère quant à la valeur des travaux et à leur utilité pour l'étude actuelle. Mais c'est là un détail bien secondaire, qui n'enlève rien à la valeur propre du manuel. E. Daram.

Grammaire latine, par l'abbé Le Goff. Paris, Delagrave, 1895, in-8 de II-211 p. — Prix : 3 fr.

« Tout marquis veut avoir des pages, » a dit autrefois le bon La Fontaine. De même tout professeur rêve de composer et de publier « sa » grammaire : rivalité qui rend entre tant de concurrents le choix de plus en plus difficile, mais qui, en définitive, doit tourner au profit de la jeunesse studieuse.

Loin de prétendre nous donner une œuvre savante, M. Le Goff a voulu être court, et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons : au surplus, il est le premier à s'en remettre à l'habileté de ses collègues pour faire jaillir de ses formules « un enseignement lumineux, instructif et intéressant. » Son livre contient mainte remarque utile, qui faisait défaut dans la plupart des grammaires précédentes : çà et là, en revanche, des règles qu'il énonce d'une façon absolue comportent dans la réalité plus d'une exception. Sans doute il estime, comme nous, que la connaissance approfondie et définitive d'une langue, quelle qu'elle soit, ne peut s'acquérir que par un commerce assidu avec des écrivains ou des causeurs d'élite, l'étude abstraite des règles demeurant impuissante à la procurer. — L'auteur a adopté l'orthographe nouvelle et il substitue résolument, par exemple, *contio* à *concio*, tandis qu'il remplace *conditio* par *condicio*. L'impression typographique n'a pas été surveillée d'assez près : l'*errata*, déjà long, ne l'est pas encore assez (voir p. 146, ligne 14, et p. 150, ligne 15 ; à la page 168, il faut *lector* au lieu de *lictor*, et à la page 199, on doit lire évidemment, non pas « accusatif singulier en *ium*, » mais bien « génitif pluriel en *ium* »). — La grammaire proprement dite est suivie d'éléments de stylistique latine, trop peu développés encore à mon gré. Un autre appendice énumère, d'après M. Gœlzer, les particularités les plus saillantes du style de saint Jérôme : les élèves de nos établissements religieux, qui ont tous les jours sous les yeux le latin de la Vulgate, sauront ainsi quelles sont celles de ses formes que le goût classique eût condamnées au temps d'Auguste ou de Cicéron. C. Huit.

Le Premier Livre de l'arabisant, par Joseph Harfouch. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1893, in-16 de 63 p. — Prix : 1 fr. 50.

On ne saurait dire que ce petit livre remplisse une lacune. C'est un exposé bien long de l'alphabet et des signes orthographiques de la langue arabe, encombré d'exercices dont la nécessité n'est pas toujours démontrée et semé çà et là de quelques règles de grammaire. Tout cela est insuffisamment méthodique et ne saurait remplacer à aucun degré les leçons orales du maître. F. Grenard.

Le Drogman arabe, *ou Guide pratique de l'arabe parlé en caractères figurés pour la Syrie, la Palestine et l'Égypte*, ouvrage contenant un abrégé de la grammaire arabe, un vocabulaire analogique des mots usuels, des dialogues variés, les arabismes et les proverbes les plus connus, par Joseph Harfouch. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1894, in-16 de XVI-354 p. — Prix : 5 fr.

Ce petit livre a l'incontestable avantage d'avoir été écrit par un Arabe ;

c'est dire qu'on y trouvera non pas un arabe de convention, mais l'arabe tel qu'il est parlé dans le Levant. Le vocabulaire est abondant, comprenant plus de trois mille mots, dont quelques-uns se trouveraient difficilement ailleurs. L'exposé de grammaire est amplement suffisant pour la langue parlée; les dialogues sont, comme le dit justement l'auteur, calqués sur le vif et ne contiennent que des mots et des expressions journellement employés par la population indigène et capables d'être compris d'elle. Nous aurions seulement voulu ces dialogues moins étendus et remplacés en partie par une série méthodique d'exemples présentant autant que possible l'ensemble des locutions et des tournures propres à la langue arabe parlée. Enfin, c'eût été rendre un service réel aux apprentis orientalistes que de donner les caractères arabes en regard de la transcription en lettres latines.

F. Grenard.

History of the Church in England from the accession of Henry VIII to the death of queen Elisabeth A. D. 1509-1603, by Mary H. Allies. London, Burns and Oates, 1895, in-8 de 255 p.

Le nom de Mary H. Allies est bien connu des catholiques anglais. Déjà nous avons eu occasion, à propos de la première partie de l'Histoire de l'Église d'Angleterre, de louer le style si remarquablement pur, le récit clair, entraînant et édifiant, qui sont les caractéristiques de l'auteur. Nous retrouvons aujourd'hui l'historien catholique aux origines du schisme anglican, nous présentant Henri VIII d'abord défenseur, puis destructeur de la foi. Nous assistons à sa suite à la confection et aux altérations du *Common Prayer-Book*. Les figures attachantes ou hostiles de Marie la Catholique et d'Élisabeth l'Excommuniée apparaissent avec un relief puissant et des touches d'une rare expression. En face de l'Église persécutée et des temples ruinés se dresse le froid et haineux protestantisme qui a dépouillé la demeure de Dieu de ses ornements et la religion du Christ de ses sacrements. Déjà, à sa naissance, la religion prétendue réformée possède les germes de destruction qui se développeront sans relâche en elle : une division infinie de sectes et un étroit puritanisme. Voilà, dans ses grandes lignes, l'intéressante étude de miss M. Allies.

G. P.

L'Anarchie passive et le comte Léon Tolstoï, par Marie de Manacéine. Paris, Alcan, 1895, in-12 de VIII-160 p. — Prix : 2 fr.

Mme de Manacéine, dans ce livre qu'elle dédie à sa fille, s'attaque aux tendances antisociales qui s'accusent dans les derniers ouvrages du comte Tolstoï, et spécialement à la théorie de non-résistance au mal qu'il a exposée sous ce titre : *Le Salut est en vous*. Elle reproche à ce rigide théoricien de ne pas conformer sa vie à ses principes. C'est sans doute ce qu'essaiera d'établir aussi le recueil de souvenirs qu'annonce Mme Senron, ancienne gouvernante au service du maître russe. Et ces inconséquences fussent-elles certaines, cela ne prouverait pas grand'chose contre ces principes mêmes. Mais Mme de Manacéine montre bien qu'ils sont inconciliables avec le véritable esprit du christianisme, qui fait les lutteurs courageux, et en même temps avec les données de la biologie, avec l'hypothèse évolutionniste. La grande erreur du comte Tolstoï et de tous les déséquilibrés qui lui ressemblent, c'est de méconnaître combien l'ordre social est nécessaire au développement individuel. Peut-être aurait-il fallu démêler aussi une part de vérité dans sa condamnation de toute contrainte violente. Et l'auteur de ces pages l'a entrevue, en observant que plus la civilisation avance, plus le rôle de la force physique diminue.

Baron J. Angot des Rotours.

Die Entstehung des Kirchenstaates, von Dr Gustav Schnürer. Köln, Bachem, 1894, in-18 de 115 p. — Prix : 2 fr. 25.

Le docteur G. Schnürer, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), a réuni en une centaine de pages les résultats des différentes études récentes sur l'origine du patrimoine de saint Pierre et il a su, par une critique discrète et intelligente, faire ressortir une foule de faits intéressants pour la question du pouvoir temporel. Les travaux de P. Grisar, de Schwarzlose, d'Armbrust et la remarquable thèse de M. P. Fabre ont été heureusement mis à contribution, mais l'auteur a su donner à sa dissertation un caractère personnel très tranché. *Le Pape comme grand propriétaire, la Situation politique de la Papauté en Italie*, sont des chapitres où les vues d'ensemble décèlent un historien réellement compétent. Les rapports des Lombards avec la Papauté et le rôle de Charlemagne sont exposés avec le même bonheur.

G. P.

Hubert Robert et son temps, par C. Gabillot. Paris, Librairie de l'art, 1895, in-8 de 298 p., avec 69 gravures, dont 12 tirées en sanguine.— Prix : 8 fr.

C'est peut-être un peintre un peu mince qu'Hubert Robert, pour ajouter à son nom les mots *et son temps* au titre du livre qui lui est consacré. Mais c'est un peintre charmant, qui garde, dans le paysage et dans le genre, une des meilleures places de notre XVIIIe siècle. Son biographe a d'ailleurs groupé, autour du récit de sa laborieuse carrière, un grand nombre de renseignements et de faits nouveaux intéressant ses contemporains, et le mouvement des idées et des goûts artistiques de son époque. A ce dernier point de vue, et pour l'étude de l'art à la fin du règne de Louis XV et sous Louis XVI, M. Gabillot a rendu un vrai service, car il a multiplié les citations, les documents inédits, les correspondances tirées des cartons de la direction générale des bâtiments du Roi conservés aux Archives nationales. On aura profit à le consulter pour l'histoire de l'Académie de France à Rome, dont Hubert Robert fut pensionnaire à partir de 1759, sur les Salons de peinture et la critique au XVIIIe siècle, sur les jardins anglo-chinois et les bains d'Apollon à Versailles, que fut chargé de créer Hubert Robert comme dessinateur du Roi; sur la vie des détenus à Sainte-Pélagie et à Versailles pendant la Terreur, enfin sur les origines du Muséum, qui devint le Musée du Louvre, et sur les artistes qui habitèrent alors le palais. Le sous-titre, on le voit, est en somme justifié.

P. N.

Une Gloire française. Le Commandant Rivière. *Sa vie et ses œuvres*, par François Bournand. Paris, Téqui, 1895, in-8 de 260 p. — Prix : 2 fr.

M. François Bournand est l'auteur estimé de plusieurs ouvrages d'un sentiment très nettement catholique ; aussi peut-on s'étonner qu'il ait jugé à propos d'écrire la biographie de Henri Rivière, qui fut certes un brave soldat et un littérateur distingué, mais qui professait un parfait scepticisme en matière religieuse ; tout au plus ses apologistes peuvent-ils nous assurer qu'au fond il était spiritualiste. Dans ses nombreux romans, Rivière développe des théories assez singulières sur les relations qu'il suppose exister entre le monde terrestre et les âmes des défunts ; ce sont là rêveries de poète à imagination maladive, mais non convictions philosophiques. Toutefois, on ne saurait méconnaître qu'il a bravement combattu en Nouvelle-Calédonie l'insurrection canaque, et qu'au Tonkin il a noblement arrosé de son sang l'une des nouvelles possessions coloniales de la France. Il convient

que sa mémoire soit perpétuée dans l'histoire, mais sa vie ne pourrait être proposée comme modèle aux générations futures. M. Bournand ajoute à cette courte biographie quelques détails intéressants sur les diverses parties de l'Indo-Chine française, les races qui la peuplent et l'existence que peuvent y mener les Européens. COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Ce n'est pas l'Allemagne seule qui est frappée par la mort de M. Heinrich VON SYBEL, décédé à Marbourg le 1er août. Tous ceux qui s'intéressent au mouvement des études historiques porteront le deuil d'un des plus grands historiens qu'ait produits l'Allemagne contemporaine; en France particulièrement, l'on ne pourra manquer de sentir la perte d'un écrivain dont, malgré ses tendances, les travaux les plus considérables présentent pour nous un intérêt capital. C'est la France qui a joué le grand rôle dans cette première croisade, dont l'histoire a été le premier chef-d'œuvre de Sybel; c'est la France qui a été l'âme du mouvement révolutionnaire dont il a retracé les contre-coups en Europe dans un ouvrage qui a fondé définitivement sa réputation et qui est resté longtemps le plus important sur la matière. Né le 2 décembre 1817, à Dusseldorf, fils d'un des chefs du parti libéral en Prusse, Heinrich von Sybel commença ses études dans sa ville natale et les poursuivit à l'Université de Berlin, où les leçons de Ranke déterminèrent sa vocation historique. Privat-docent à l'Université de Bonn en 1839, il n'avait que vingt-quatre ans quand il publia cette histoire de la première croisade qui reste encore, après cinquante ans, le livre capital sur la matière. L'année suivante (1842), il devenait professeur en titre à Bonn, d'où il ne tarda pas à passer à Marbourg (1845). Il venait de publier son second ouvrage important, sur les origines de l'empire d'Allemagne. C'est alors qu'il tourna ses études d'une manière spéciale vers l'histoire moderne. C'est aussi vers cette époque, par son entrée en 1848 aux États de la Hesse électorale, que commence la carrière politique de von Sybel. Il ne peut entrer dans le cadre de ce court article, purement bibliographique, d'apprécier le rôle politique de l'historien allemand; qu'il nous suffise de rappeler que soit là, soit au Reichstag prussien où il siégea de 1862 à 1865, il se rallia au centre gauche et manifesta un fâcheux esprit d'hostilité contre les catholiques. Appelé à la chaire d'histoire de l'Université de Munich en 1856, von Sybel y fonda un « séminaire » important, et cette *Historische Zeitschrift* (1856), l'une des plus anciennes revues de ce genre qui existent aujourd'hui, et l'une de celles qui ont exercé la plus grande influence. Il avait commencé depuis trois ans la publication de cette histoire de l'époque révolutionnaire pour laquelle l'Empire lui ouvrit largement nos archives et mit entre ses mains des trésors jusqu'alors inaccessibles aux historiens, même français. Membre de l'Académie bavaroise (1857), puis secrétaire de la commission pour la publication des sources historiques (1858), von Sybel redevint en 1861 professeur à l'Université de Marbourg; il y resta jusqu'en 1874, que le gouvernement prussien l'appela à la direction des archives d'État à Berlin. Voici une liste chronologique, où il y a bien des lacunes (notamment pour les essais parus dans des recueils périodiques), des publications du grand historien : *Geschichte des ersten Kreuzzugs* (Düsseldorf, 1841, in-8; 2e édit. Leipzig, 1881, in-8); — *Entstehung des deutschen Königthums* (Frankfurt am Main, 1844, in-8; 2e édit.,

1881, in-8) ; — *Der heilige Rock zu Trier und die 20 andern ungenähten Röcke*, en collaboration avec M. Gildemeister (Düsseldorf, 1844, in-8) ; — *Ueber die heutigen Tories* (Marburg, 1846, in-8) ; — *Ueber das Verhältniss unserer Universitäten zum öffentlichen Leben* (Marburg, 1847, in-8) ; — *Die politischen Parteien der Rheinprovinz in ihrem Verhältniss zur preussischen Verfassung geschildert* (Düsseldorf, 1847, in-8) ; — *Die Universität Marburg und das kurhessische Unterrichtswesen* (Marburg, 1848, in-8) ; — *Ueber das Reichsgrundgesetz der XVII Vertrauensmänner* (Marburg, 1848, in-8) ; — *Geschichte der Revolutionszeit von 1789 bis 1795* (Düsseldorf, 1853-1879, 5 vol. in-8) ; — *Ueber den Stand der neueren Geschichtschreibung* (Marburg, 1856, in-8) ; — *Ueber die neueren Darstellungen der deutschen Kaiserzeit* (München, 1859, in-8) ; — *Die Erhebung Europas gegen Napoleon I* (München, 1860, in-8) ; — *Prinz Eugen von Savoyen* (München, 1861, in-8) ; — *Die deutsche Nation und das Kaiserreich* (Düsseldorf, 1861, in-8) ; — *Ueber die Entwicklung der absoluten Monarchie in Preussen* (Bonn, 1863, in-8) ; — *Kleine historische Schriften* (München, et Stuttgart, 1863-1880, 3 vol. in-8) ; — *Ueber die Geschichte des historischen Wissens* (Bonn, 1864, in-8) ; — *Preussen und Rheinbund* (Bonn, 1865, in-8) ; — *Das neue Deutschland und Frankreich* (Bonn, 1866, in-12) ; — *Œstreich und Deutschland im Revolutionskrieg* (Düsseldorf, 1868, in-8) ; — *Die Gründung der Universität Bonn* (Bonn, 1868, in-8) ; — *Die deutschen und die auswärtigen Universitäten* (Bonn, 1868, in-8) ; — *Ueber die Emancipation der Frauen* (Bonn, 1870, in-8) ; — *Les Droits de l'Allemagne sur l'Alsace et la Lorraine* (Bruxelles, 1870, in-8) ; — *Der Frieden von 1871* (Düsseldorf, 1871, in-8) ; — *Die Lehren des heutigen Socialismus und Communismus* (Bonn, 1872, in-8) ; — *Am Denkmal Stein's* (Bonn, 1872, in-8) ; — *Was wir von Frankreich lernen können* (Bonn, 1872, in-8) ; — *Napoleon III* (Bonn, 1873, in-8) ; — *Die deutschen Universitäten, ihre Leistungen und Bedürfnisse*, 2e édition de *Die deutschen und auswärtigen Universitäten* (Bonn, 1874, in-8) ; — *Klerikale Politik im XIX Jahrhundert* (Bonn, 1874, in-8) ; — *Vorträge und Aufsätze* (Berlin, 1874, in-8), 1re série, t. II de l'*Allgemeiner Verein für deutsche Literatur;* — *Kaiserurkunden in Abbildungen*, en collaboration avec Th. von Sickel (Berlin, 1880 et suiv., gr. in-fol.) ; — *Die historische Commission bei der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1858-1883* (München, 1883, in-8) ; — *Gedächtnissrede auf Leopold von Ranke* (Berlin, 1886, in-8) ; — *Die Begründung des deutschen Reiches durch Wilhelm I* (München, 1890-1894, 7 vol. in-8). Sous sa direction a été commencée en 1891 la publication des *Preussische Staatschriften* du temps de Frédéric II. Mlle Dosquet a traduit en français l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* (Paris, 1870-1887, 6 vol. in-8).

— Sans être un savant aussi considérable que M. H. von Sybel, M. Auguste Geffroy n'en était pas moins un historien éminent, et sa mort, survenue à Bièvres (Seine-et-Oise), le 16 août, causera de vifs regrets. Né à Paris, le 21 avril 1820, M. Matthieu-Auguste Geffroy fit ses études au lycée Charlemagne, entra en 1840 à l'École normale, se fit recevoir agrégé d'histoire en 1845 et docteur ès lettres en 1848. Professeur d'abord dans les collèges de Dijon et de Clermont et au lycée Louis le Grand, il se vit en 1852 appelé à la chaire d'histoire de la Faculté de Bordeaux. L'étude qu'il avait faite de l'histoire des pays scandinaves et le volume donné par lui sur ce sujet à la collection historique de M. V. Duruy le désignèrent pour remplir en Suède une mission scientifique (1854). Il fut en 1868 un des trois membres chargés de rédiger le rapport sur les études historiques en France. En 1872, il devint maître de conférences à l'École normale et professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Paris. Il venait de prendre le

fauteuil d'A. Thierry à l'Académie des sciences morales et politiques (1874), quand le gouvernement lui confia la direction de notre nouvelle École de Rome. Il la garda jusqu'en 1882, fut remplacé pendant quelques années par M. Le Blant, et reprit son poste, qu'il conserva jusqu'à l'an dernier. On sait que la direction de cet important établissement a été confiée depuis au très savant abbé Duchesne. Voici les principales publications de M. Geffroy : *Études sur les pamphlets politiques et religieux de Milton* (Paris, 1848, in-8); — *Histoire des États scandinaves* (*Suède*, *Norvège*, *Danemark*) (1851, in-12), dans la *Collection* de feu M. Duruy; — *Hertha, ou Histoire d'une âme*, traduit dn suédois de Mlle Bremer (1856, in-16); — *Lettres inédites de la princesse des Ursins* (1859, in-8); — *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, de Voltaire, nouvelle édition (1864, in-8); — *Gustave III et la cour de France, suivi d'une étude critique sur Marie-Antoinette et Louis XVI* (1867, 2 vol. in-8 ou 2 vol. in-12); — *Rapports sur les études historiques* (1868, gr. in-8), avec MM. Zeller et Thiénot, dans le *Recueil des rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France; — Rome et les Barbares. Étude sur la Germanie de Tacite* (1874, in-8 ou in-12); — *Marie-Antoinette. Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, publiée en collaboration avec M. le chevalier d'Arneth (1874, in-8); — *L'École française de Rome; ses origines, son objet, ses premiers travaux* (1877, in-8. Extrait des *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*); — *L'École française de Rome, ses premiers travaux; antiquité, moyen âge* (1884, in-8. Extrait du même recueil); — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis le traité de Westphalie. Suède* (1885, gr. in-8); — *Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique* (1887, 2 vol. in-16). Nous citerons encore de lui : *La France et la Suède avant la Révolution* (*Revue britannique*, avril 1867); — dans la *Revue des Deux Mondes : Le Nord scandinave depuis cinquante ans* (1er janvier et 1er décembre 1852, et 15 nov. 1853); — *Études archéologiques et ethnographiques sur le Danemark* (1er janvier 1853); — *L'Histoire et la littérature en Danemark* (15 février 1853); — *Poésies finlandaises de Runeberg* (1er septembre 1854); — *Une Visite à Bomarsund après la prise de la forteresse* (1er sept. 1854); — *La Réaction absolutiste en Danemark* (1er nov. 1854)]; — *Des intérêts du Nord scandinave dans la question d'Orient* (15 fév., 1er juill., 15 sept., 1er nov. 1855, 15 avril, 1er juin 1856); — *La Diète suédoise et le roi Oscar* (1er déc. 1856); — *Le Scandinavisme et le Danemark* (1er mai 1857); — *Wahlberg, le tueur d'éléphants* (1er juill. 1857); — *Les Récits de l'enseigne Stael et le poète finlandais Runeberg* (1er sept. 1857); — *L'Intolérance suédoise, les périls du Danemark et le scandinavisme* (15 août 1858); — *Traditions populaires de l'Islande, par M. Konrad Maurer* (15 avril 1860); — *Le Roi Oscar et les Royaumes-Unis sous son règne* (1er et 15 juillet 1860); — *La Presse et la littérature en Finlande* (1er déc. 1860); — *La Nemesis divina, manuscrit inédit de Linné* (1er mars 1861); — *L'Agitation allemande en Danemark* (15 mars 1861); — *Affaires du Danemark* (1er juin 1861); — *Les Peintres scandinaves à l'exposition de 1861 à Paris* (15 juin 1861); — *La Presse dans le Nord scandinave* (1er août 1861); — *Guichardin et ses œuvres inédites* (15 août 1861); — *L'Agitation réformiste en Allemagne* (1er mars 1862); — *Poèmes populaires de la Finlande* (1er juillet 1862); — *Les Études et les découvertes archéologiques récentes dans le Nord scandinave* (1er nov. 1862); — *Du Classement définitif de nos archives* (1er janv. 1863); — *Une Intervention anglaise dans les affaires du Danemark* (1er janv. 1863); — *Études archéologiques en Suède et en Danemark* (1er mars 1863); — *Jérôme Savonarole* (15 mai 1863); — *Les Archives saxonnes* (15 juill. 1863); — *L'Agitation allemande contre le Danemark* (15 déc. 1863); — *Gustave III*

et la cour de France (15 fév., 1er mars, 1er avril, 15 juill. 1864, 15 août, 15 sept., 1er oct., 1er nov., 15 nov. 1865. Publié en volume, cf. ci-dessus); — *La Conférence de Londres* (1er juin 1864); — *La Reine Marie-Antoinette* (1er juin 1866); — *Réplique à l'article de M. Feuillet de Conches sur l'authenticité des lettres de Marie-Antoinette* (15 juin et 15 août 1866); — *Madame de Staël ambassadrice* (1er nov. 1866); — *De l'Authenticité des lettres de Mme de Maintenon* (15 janv. 1869); — *Le Charles XII de Voltaire et le Charles XII de l'histoire* (15 nov. 1869); — *Les Nouveaux Dangers du Nord* (1er février 1870); — *Un Manifeste prussien de M. Th. Mommsen à l'Italie* (1er nov. 1870); — *La Finlande et le Kalevala* (15 janv. 1871); — *Les Origines du germanisme* (15 déc. 1871; 1er janv., 1er mars, 15 mars 1872); — *La Suède sous le roi Charles XV* (15 déc. 1872); — *Les Conquêtes germaniques* (15 juil. 1873); — *Les Livres de raison de l'ancienne France* (1er sept. 1873); — *La Vénus de Palerme et les marbres de Milet au musée du Louvre* (15 janv. 1874); — *Amédée Thierry et son œuvre* (1er août 1874); — *Les Cours souveraines dans l'ancienne France* (15 oct. 1874); — *Une Autobiographie de Guichardin* (1er février 1874); — *Les Sagas islandaises* (1er nov. 1875); — *Une Nouvelle Histoire de l'Orient classique* (1er déc. 1875); — *La Nouvelle École française de Rome* (15 août 1876); — *Le Desséchement du lac Fucin* (15 oct. 1877); — *Le Quatrième Centenaire de l'Université d'Upsal* (1er nov. 1877); — *La Cinquantaine de l'Institut allemand de correspondance archéologique de Rome* (15 mai 1879); — *L'Histoire monumentale de Rome et la première Renaissance* (1er sept., 15 sept. 1879); — *La Légende de la Cenci* (15 avril 1880); — *De l'Enseignement de l'histoire dans l'Université* (1er déc. 1880); — *Une Fête archéologique à Rome* (15 janv. 1883); — *L'École française de Rome* (1er juin et 1er juillet 1883); — *Une Enquête française sur les croisades et l'Orient latin* (1er déc. 1883); — *Nos diplomates sous Louis XIV. France et Suède* (1er avril 1885); — *Du Rôle de la richesse dans l'ancienne Rome* (1er juin 1888); — *Du Progrès de la science archéologique et de l'exégèse à Rome* (1er avril 1892); — dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales : Fragments d'une notice sur la vie et le rôle politique de Mme des Ursins* (t. XLVII, 1859); — *La Germanie de Tacite*, t. XCVII et XCVIII, 1872); — *L'École française de Rome* (t. CVI, 1876); — *Le Quatrième Centenaire de l'Université d'Upsal* (t. CIX, 1878); — *Desséchement du lac Fucin* (t. CX, 1878); — *Marques de briques romaines* (t. CXV, 1881); — *L'École française de Rome, ses premiers travaux* (t. CXX, 1883, et CXXI, 1884); — *Observations sur la quatrième croisade* (t. CXXIII, 1885); — *Découverte d'une inscription grecque du VIe siècle av. J. C.* (t. CXXIII, 1885); — *Observations sur l'état de la propriété foncière chez les Germains* (t. CXXIV, 1885); — *Notice sur M. du Châtellier* (t. CXXIV, 1885); — *Notice sur M. Mamiani* (t. CXXIV, 1885); — *Observations sur le droit d'extradition appliqué aux délits politiques* (t. CXXIV, 1885); — *Un Philanthrope français en Alsace, Frédéric Engel Dolfus* (t. CXXV, 1886); — *Notice sur Prosper Gachard* (t. CXXV, 1886); *Madame de Maintenon* (t. CXXVII, 1887); — *Observations sur les prétentions de Philippe V à la couronne de France* (t. CXXVII, 1887); — *Notice sur E. Belot* (t. CXXX, 1888).

— M. Joseph Derenbourg, membre de l'Institut, vient de mourir à Ems, le 30 juillet, dans sa quatre-vingt-cinquième année. Né à Mayence en 1810, à une époque où cette ville faisait partie d'un département français (le Mont-Tonnerre), c'est de son père qu'il reçut les premières leçons d'hébreu. Il suivit à Mayence même les cours de l'école rabbinique. La connaissance qu'il acquit des divers idiomes de l'Orient le désigna pour remplir les fonctions de correcteur des textes orientaux à l'imprimerie impériale. En 1871, l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui donna le fauteuil laissé vacant

par la mort de M. Caussin de Perceval, qui avait été à Paris son maître d'arabe et qui était resté son ami et son protecteur. En 1877, il entrait à l'École des hautes études, section des sciences historiques et philologiques, avec le titre de professeur d'hébreu et de directeur adjoint. Outre sa collaboration à la *Revue critique*, au *Journal asiatique* et à divers recueils spéciaux, il laisse les ouvrages suivants : *Fables de Loqman. Le texte revu de nouveau sur les manuscrits, accompagné d'une version française et de notes et précédé d'une introduction sur la personne de Loqman et sur l'origine de ce recueil de fables* (Berlin, 1849, in-12) ; — *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine, d'après les Thalmuds et les autres sources rabbiniques* (1867, in-8); — *Manuel du lecteur d'un auteur inconnu*, publié d'après un manuscrit venu du Yémen (1871, in-8. Extrait du *Journal asiatique)*; — *Notes épigraphiques* (1877, in-8,; — *Opuscules et traités d'Abou'l Walid Mervan Ibn Djanah, de Cordoue*, texte arabe publié avec une traduction, en collaboration avec M. Hartwig Derenbourg (1880, in-8); — *Deux Versions hébraïques du livre de Kaliláh et Dimnáh* (1881, gr. in-8), dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études;* — *Le Livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe d'Abou'l Walid Mervan ibn Djanah, de Cordoue* (1886, gr. in-8), dans la même collection ; — *Directorium vitae humanae, alias parabola antiquorum sapientium; version latine par Jean de Capoue du livre de Kaliláh et Dimnáh* (1887-1889, gr. in-8), dans la même collection.

— M. Friedrich Engels, disciple et ami de Karl Marx et l'un des propagateurs les plus ardents des doctrines internationalistes, vient de mourir à Londres, le 7 août. Né en Prusse, à Bormen, en 1819, M. Engels, qui appartenait cependant à la classe aisée (et qui est mort d'ailleurs en laissant une assez grosse fortune), se jeta de bonne heure dans le socialisme. Les *Annales franco-allemandes* qui se publiaient à Paris reçurent sa collaboration à partir de 1844. En 1848 il fut, avec Karl Marx, le principal rédacteur du fameux manifeste communiste adressé aux prolétaires de tous les pays. Il prit une part active au mouvement révolutionnaire badois de 1848-1849, et s'enfuit en Angleterre lors du triomphe des Prussiens. Voici la liste de ses publications : *Die Lage der arbeitenden Klasse in England* (Leipzig, 1845, in-8) ; — *Die heilige Familie, oder Kritik der kritischen Kritik* (Frankfurt a. M., 1845, in-8), en collaboration avec Karl Marx ; — *Die preussische Militarfrage und die deutsche Arbeiterpartei* (Hamburg, 1869, in-8 ;) — *Zur Wohnungsfrage* (Leipzig, 1872, in-8); — *Der deutsche Bauernkrieg* (Leipzig, 1875, in-8); — *Soziales aus Russland* (Leipzig, 1875, in-8) ; — *Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft* (Leipzig, 1878, in-8); — *Der Ursprung der Familie, des Privateigenthums und des Staats* (Zürich, 1884, in-8) ; — *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie* (Stuttgart, 1888, in-8) ; — *In Sachen Brentano contra Marx wegen angeblicher Citatsfalschung* (Hamburg, 1891, in-8) ; — *Die Entwickelung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft* (Berlin, 1891, in-8); — *Internationales aus dem Volkesstaat (1871-1875)* (Berlin, 1894, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Ancelet, membre de l'Institut, mort à soixante-quatre ans, le 5 août; — de M. Beudant, ancien doyen de la Faculté de droit de Paris, où il tenait la chaire de Code civil depuis 1878, ancien conseiller municipal de Paris, qui collabora d'une manière active à la *Revue critique de législation* et à la *Revue pratique de droit français*, et dont on a une thèse sur l'*Indication de la loi pénale dans la discussion devant le jury* (Toulouse, 1861, in-8), mort à soixante-quatre ans, le 30 juillet ; — de M. Édouard Cournault, ancien rédacteur du *Journal de la Meurthe et des Vosges*, et l'un des fondateurs de l'École de Nancy, mort dans cette ville, le

3 août, âgé de soixante-seize ans; — de M. Henry Duval, ou plutôt Henry Chardin, publiciste, critique musical et théâtral au *Soir*, au *Mot d'ordre*, à la *Marseillaise*, mort à soixante-six ans, le 7 août; — de M. Léon Flourac, ancien élève de l'École des chartes, où il soutint en 1879 une thèse remarquée sur *Jean de Grailly, comte de Foix, 1382-1436* (Paris, 1884, in-8. Couronné par l'Institut au concours des antiquités nationales), ancien archiviste des Basses-Pyrénées, mort âgé de trente-neuf ans, le 31 juillet; — de M. Julien Gréau, antiquaire connu par ses belles collections, dont il a publié à diverses reprises d'excellents inventaires, mort âgé de quatre-vingt-trois ans, le 12 août, à Nemours; — de M. Kiener, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Montpellier; — de M. Achille Lemoine, l'éditeur de musique bien connu, mort à Sèvres, le 13 août; — de M. Victor Leroy-Saint-Aubert, homme de lettres, mort le 25 août, à Paris; — de M. Gabriel Mailhard de la Couture, rédacteur en chef de la *Vraie France*, de Lille; — de M. Léon Meunier, rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*, mort à Pau, le 30 juillet; — de M. l'abbé Ravoux, chanoine honoraire, directeur du petit séminaire de Saint-Flour, où il professait la rhétorique, mort à trente-neuf ans, à Saint-Flour; — de M. Christophe Thivrier, député de l'Allier, ancien directeur du journal *le Socialiste*, de Commentry, mort le 9 août, dans sa quarante-cinquième année, à Montluçon; — de M. le docteur Néhémie Vialet, lauréat de l'Académie de médecine, mort dans sa trente-deuxième année, le 4 août, à Paris.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Charles-C. Babington, éminent naturaliste anglais, professeur à l'Université de Cambridge, mort le 22 juillet; — de M. R. Uhlick Burke, nouvelliste, qui avait récemment abordé le genre historique en composant une *History of Spain* (London, 1895, in-8); — de M. G. Engel, philosophe, auteur d'ouvrages relatifs à la musique, mort âgé de soixante et onze ans, à Berlin, le 19 juillet; — de M. G. von Essen, théologien, mort âgé de quatre-vingts ans, à Helsingfors; — de M. W. Fabritius, astronome distingué, mort en juillet, à Kiev; — de M. Gerstaecker, professeur de zoologie à l'Université de Greifswald, auteur de beaux et remarquables travaux dans le domaine de l'entomologie, mort le 20 juillet, âgé de soixante-cinq ans; — de M. G. von Grofe, professeur de mathématiques, mort à Jouriev; — de M. Hoppe-Seyler, professeur de chimie physiologique à l'Université de Strasbourg, l'un des meilleurs élèves de l'illustre Virchow, auteur de travaux estimés sur les globules du sang, et l'un des directeurs du *Jahresbericht der Chemie*, mort le 16 août; — de M. F. Kitton, le savant microscopiste; — de M. R. Krauss, connu par ses ouvrages d'anthropologie, mort le 25 juillet à Schwerin; — de M. G. Michaelis, professeur de sténographie à l'Université de Berlin, mort le 9 août, âgé de quatre-vingt-deux ans, dans cette ville; — de M. Moos, professeur à la Faculté de médecine d'Heidelberg, où il est mort le 19 juillet, âgé de soixante-quatre ans; — de M. Giuseppe Müller, professeur de grec à l'Université de Turin, fondateur de la *Rivista d'istruzione classica*, mort le 13 juillet, à soixante-dix ans, dans la ville de Turin; — de M. A. Nagel, professeur d'oculistique à l'Université de Tubingue, où il est mort dans sa soixante-troisième année, le 21 juillet; — de M. Riva, botaniste et explorateur africain, mort le 24 juillet, à Rome; — de M. P. J. Savvaitov, archéologue russe, mort âgé de quatre-vingt-un ans, le 12 juillet, à Saint-Pétersbourg; — de M. Schimmelbusch, qui professait la médecine en qualité de privat docent à l'Université de Berlin, mort le 2 août, âgé de trente-cinq ans; — de l'illustre éditeur allemand, Christ. Bernhard Tauchnitz, à qui l'on doit entre autres publications la *Collection of British authors* si populaire,

et à qui le zèle qu'il déployait dans son commerce fit accorder, en 1860, la baronnie héréditaire par le duc de Cobourg, mort le 20 août, âgé de soixante-dix-neuf ans; — de M. Jos. Thomson, géologue et explorateur africain, mort âgé de trente-sept ans, à Londres, le 2 août; — de sir Thomas Wade, professeur de chinois à l'Université de Cambridge, mort âgé de soixante-dix-sept ans; — de M. Whiston, ancien « fellow » de Trinity College à Cambridge, qui laisse inachevée une édition de Démosthène, mort en août; — de M. Witmeur, professeur de géologie à l'Université de Bruxelles, mort le 15 juillet, dans cette ville; — de M. J. Zahn, libraire, éditeur de la *Schlesische Zeitung*, mort à Breslau, en août.

Congrès. — Le congrès international des américanistes, qui a coutume de se réunir tous les deux ans, a décidé dans sa dernière session, à Stockholm, en août 1894, de tenir cette année une session extraordinaire dans la ville de Mexico. C'est la première fois, depuis que le congrès se rassemble, que les organisateurs ont l'idée de choisir comme lieu de réunion la terre qui fait le sujet de leurs études : heureuse idée dont il faut les féliciter, et heureux aussi le choix qui a été fait de Mexico, la capitale du pays le plus riche en antiquités précolombiennes. Le prix de souscription au congrès, qui aura lieu du 15 au 20 octobre inclus, est de 12 fr. 50 (5 piastres d'argent mexicaines); cette souscription donne à l'ordinaire droit d'assister aux séances et de recevoir le volume de compte rendu. Le montant de la souscription doit être remis dans chaque pays au consul du gouvernement mexicain. Le programme, qui comprend trente-deux articles, est trop long pour être reproduit ici intégralement. Nous noterons seulement les questions suivantes qui donneront une idée de l'ensemble : 1. Calcul chronologique et géographique des périodes de l'histoire d'Amérique. — 2. Rapports qui existaient entre les différents peuples américains avant la découverte. — 4. Cartes marines de l'Océan Atlantique et du Pacifique au xvie siècle. — 6. Division géographique de l'ancien territoire mexicain du temps d'Ahuitzotl. — 9. Le Commerce, la monnaie et les moyens de change parmi les anciens peuples du Mexique. — 10. Siège de Mexico par Cortez ; art militaire des forces belligérantes. — 11. L'Instruction publique au Mexique dans l'ancien temps et depuis la conquête jusqu'au milieu du xvie siècle. — 15. Origine et progrès de la race caraïbe en Amérique. Caractères de cette race. — 19. Rapports entre les Esquimaux et les autres races indigènes de l'Amérique du Nord. — 20. L'Homme préhistorique au Mexique. — 23. Peut-on faire une classification chronologique des monuments architecturaux du Mexique et de l'Amérique centrale ? — 26. Tableaux des hiéroglyphes indiens. — 27. Nouvelles Recherches sur les langues indigènes de l'Amérique centrale et sur leur affinité avec celles du Mexique et de l'Amérique du Sud. Leur distribution géographique. — 31. Division et classification des langues et dialectes des anciens habitants du territoire moderne mexicain. Leur état actuel. — 32. Emploi de l'écriture hiéroglyphique depuis la conquête. Importance de son étude ainsi que des langues mexicaine et maya.

— L'Office international de bibliographie, fondé à Bruxelles il y a un an, vient de provoquer pour les 2, 3 et 4 septembre la réunion d'une conférence bibliographique internationale. L'avis nous en est parvenu trop tard pour que nous pussions le communiquer à nos lecteurs à temps, dans notre livraison d'août. Mais le *Polybiblion* prend trop d'intérêt aux questions bibliographiques pour que nous ne disions pas quelques mots de l'objet de la réunion et de la brochure qui a été distribuée à cette occasion : *Conférence bibliographique internationale* (Bruxelles, imp. veuve Ferdinand Larcier, in-8 de 28 p.). Les questions soumises à la discussion du congrès sont les suivantes :

I. Fondation d'un Institut international de bibliographie ayant pour objet l'étude de toutes les questions relatives à la bibliographie, et destiné à donner une représentation permanente aux intérêts bibliographiques; II. Adoption d'une classification bibliographique universelle et internationale; III. Publication d'un répertoire bibliographique universel sur fiches; IV. Proposition aux gouvernements dans le but de faciliter la publication de ce répertoire, de se constituer en « Union bibliographique universelle. » — Qu'il y ait un intérêt considérable à faire un répertoire universel de tout ce qui a paru dans tous les pays et dans toutes les langues depuis l'invention de l'imprimerie, c'est ce que personne ne songerait à mettre en doute. Mais d'aucuns jugeront le projet chimérique : ce n'est pas seulement parce qu'une telle œuvre, pour arriver à être complète, exigera un labeur colossal et une persévérance constante dans l'effort; si énorme que paraisse l'entreprise, si l'on considère ce que quelques érudits ont fait à eux seuls, — par exemple le *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, — on se convaincra sans peine que la réunion des matériaux nécessaires à la construction de l'œuvre pourra se faire assez rapidement; la grosse difficulté ne semble pas devoir être de réunir des collaborateurs zélés, mais d'obtenir d'eux l'uniformité dans le travail, qui seule rendra vraiment utile le répertoire projeté. Pour notre part, nous croyons cependant que l'entreprise est réalisable, et les moyens indiqués dans la brochure nous semblent judicieux. Le système de publication par fiches, déjà adopté par M. Vander Haeghen dans sa *Bibliotheca belgica*, qui seul rend possibles les intercalations continuelles, et qui permet de mettre sans trop de retard à la disposition du public les documents réunis, puisque la crainte d'être incomplet sera annulée par la certitude de pouvoir compléter la publication au fur et à mesure des nouvelles découvertes, ce système nous semble en effet le meilleur. De même, pour la prompte répartition des cartes dans le répertoire idéologique, l'adoption de la classification décimale, qui a tant de succès aux États-Unis, ne nous paraît point une mauvaise mesure. Nous ne pouvons entrer dans une analyse de détail de la brochure que nous signalons; mais nous espérons revenir plus tard sur la question et faire connaître à nos lecteurs les résultats de la conférence de Bruxelles.

— Le compte rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques, tenu l'an dernier à Bruxelles, vient de paraître. Nous en reparlerons bientôt avec plus de détails.

Institut. — *Académie des sciences.* — L'Académie a élu, le 29 juillet, comme correspondant dans la section d'anatomie et de zoologie, M. Bergh (de Copenhague).

— *Académie de médecine.* — L'Académie, dans la séance du 23 juillet, a élu MM. Perroncito (de Tunis) et Adamkiewicz (de Vienne), comme correspondants étrangers. — Le 30 juillet, ont été élus correspondants étrangers dans la division de physique et chimie médicales et pharmacie MM. Hoppe-Seyler (de Strasbourg) et Dragendorf (de Dorpat).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 9 août, M. Héron de Villefosse a décrit une statuette d'ivoire trouvée à Carthage, et l'a rapprochée des statuettes analogues. M. Henri Weil a entretenu l'Académie d'un quatrième hymne mis au jour par les fouilles de Delphes. M. Homolle a lu un mémoire sur les reconstructions ou modifications du temple de Delphes. — Dans la séance du 23, M. Homolle a commenté le texte d'une inscription trouvée à Delphes et contenant une partie du code de la phratrie des Halyades. M. J. Menant a communiqué le résultat du travail de M. A. Boissier sur l'interprétation de

tablettes couvertes d'écriture cunéiforme. M. Th. Reinach a fait une communication sur la bataille de Magdolos et la chute de Ninive.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 août, M. Boissonade a terminé la lecture de son mémoire sur les progrès du Japon moderne. M. Heuzey a fait une lecture sur ses études récentes de sociologie. — Le 10, M. Alaux a lu son mémoire sur l'union de l'âme et du corps. M. Doniol a communiqué un extrait de ses notes sur le passé contemporain, relatif aux négociations franco-allemandes de 1871 et 1872 pour le rétablissement de la paix, et au paiement de l'indemnité de guerre.

Concours. — L'Académie des sciences morales et politiques a choisi comme sujet du prix Blaise des Vosges, à décerner en 1897, une étude sur les moyens à employer pour permettre aux caisses d'épargne de prêter aux cultivateurs autrement que par le prêt hypothécaire.

Les Lacs de sel de Glauber. — Un journal financier, l'*Ami de l'épargne*, dans son numéro du 14 juillet, p. 3, a un article sur la Société des sels gemmes et soudes de la Russie méridionale, où il est dit que cette Société a pour objet « l'exploitation des lacs de sel de Glauber (Russie) ! » Glauber est un illustre chimiste allemand du XVIIe siècle (1604-1668) qui, le premier, a isolé et défini le sel que nous appelons en France aujourd'hui sulfate de soude, mais qu'on appelle encore dans d'autres pays « sel de Glauber. » Le Pirée avait été pris pour un homme : Glauber est pris pour une localité.

Paris. — La Bibliothèque nationale vient de publier, comme annexe au *Bulletin* mensuel de mai 1895, une importante brochure : *Aristote* (Extrait du *Catalogue général des livres imprimés*. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 4 p. à deux colonnes). Cet article est ainsi divisé : *Œuvres en grec et grec-latin*, 1-23; en *latin*, 24-42 ; en *langues modernes*, 43-44; *Œuvres diverses*, 45-50. *Extraits*, 51-76. Le tout forme sept cent quarante et un numéros. L'énumération des œuvres d'Aristote, qui commence par l'édition en six volumes in-folio d'Alde Manuce (Venise, 1495-1498), est suivie d'un *Index* (en deux pages) et d'une *Table des titres grecs avec renvoi aux titres de la Table précédente* (en une page). Le travail a été fait avec un soin extrême et les indications de tout genre sont aussi abondantes que précises. D'après un tel échantillon, le *Catalogue général des livres imprimés* de la Bibliothèque nationale serait le répertoire le plus précieux qui pût être mis aux mains des travailleurs. Aussi combien il est désirable que l'on commence bientôt l'impression de l'immense recueil et que, dans l'Exposition universelle de 1900, on puisse admirer déjà plusieurs volumes d'une publication qui intéressera le monde entier !

— Le seizième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, vient de paraître (Paris, Delagrave, in-8. — Prix du fasc. : 1 fr.). Ce fascicule va de Grabat à Hystérotomie.

— Encore un extrait de la *Nouvelle Revue rétrospective* à signaler à nos lecteurs (n° du 10 juin). M. Paul Cottin a pris cette fois pour sujet de ses révélations : *Le Comte de Charolais et la demoiselle Delisle, danseuse de l'Opéra (1700-1760)* (Paris, aux bureaux de la *Nouvelle revue rétrospective*, in-16 de 59 p.). Ancien petit-fils du grand Condé, le comte de Charolais, Charles de Bourbon, est ce furieux qui se vengeait d'une chasse malheureuse en tuant les bourgeois qu'il rencontrait. Les nouveaux documents consultés par M. Cottin nous le montrent sous le même jour fâcheux et nous mettent au courant des soucis qu'il donnait à la police dans sa jalousie pour la danseuse à laquelle il s'était attaché. M. Cottin ne va-t-il pas un peu loin quand

de la démence du comte de Charolais il conclut à des atteintes du même mal chez le vainqueur de Rocroy?

— Les numéros 24 à 30 de la *France-Album*, récemment parus (Paris, 51, cité des Fleurs; 0 fr. 50 le numéro), sont relatifs aux arrondissements suivants : *Poligny (Jura); — Nîmes (Gard); — Bordeaux (Gironde); — Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme); — Rennes (Ille-et-Vilaine); — Pontarlier (Doubs); — Périgueux (Dordogne).* L'est, l'ouest et le midi sont donc ici représentés. Ces sept livraisons offrent un attrait varié et un mérite d'exécution sensiblement égal, en ce qui regarde l'illustration. Il convient toutefois de remarquer que l'avant-dernier numéro en date (*Pontarlier*) renferme, indépendamment du programme ordinaire, un important article de huit pages intitulé : *Sur la frontière franco-suisse*, signé de M. Henri Chapoy, et d'utiles indications sur les principales industries de l'arrondissement, à savoir : l'horlogerie, le fromage façon Gruyère et l'absinthe.

— Le prix de 15 fr. annoncé, dans notre dernière chronique, pour la *Bibliographie française* de M. Le Soudier (t. LXXIV, p. 185) est le prix net pour les libraires; le prix de vente de l'ouvrage est de 20 fr.

— La conférence faite à la Société d'économie sociale le 10 décembre 1894 par M. R. Bérenger, vice-président du Sénat, sur *les Causes principales de la démoralisation publique et les moyens nécessaires de répression*, vient d'être publiée dans la *Réforme sociale* (tirage à part, Paris, secrétariat de la Société d'économie sociale, in-8 de 13 p.). M. Bérenger a fait une vive peinture de la décadence que subit chez nous la moralité publique; a rappelé les résultats obtenus déjà par la ligue contre la licence des rues et a montré ce qui reste à faire pour combattre les progrès du mal.

— Les membres de la Société parisienne le *Gratin dauphinois* doivent redouter la fatigue ou réserver plus tard leurs forces pour les Alpes; ils se contentent en ce moment de se promener en bateau. Mais alors ils ont le plaisir de se voir revivre sous la forme la plus amusante. Ainsi en va-t-il avec Mlle Lucie Guillemin, dans sa plaquette : *A toute vapeur de Paris à Corbeil* (Briançon, chez les principaux libraires, gr. in-4 de 6 p.). Un texte attrayant sert de cadre à un véritable album où figurent des vues de la Seine, des représentations inédites des Alpes, et de groupes où l'on trouve M. M. Bouvard, les graveurs Pirodon et Adrien Didier, le colonel de Rochas, le peintre Ronjat. Les brillants procédés de la maison Silvestre font de cet opuscule un véritable bijou; mais quelle singulière idée de restreindre à vingt exemplaires le tirage d'un opuscule qui intéresse à la fois le Dauphiné.... et Paris! Il convient d'ajouter que le nom de « Lucie Guillemin » n'est qu'une pure supercherie littéraire, assez transparente d'ailleurs.

— La librairie artistique G. Boudet mettra en vente, en novembre 1895, une traduction de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine par M. Henri Piazza. Ce volume, édité avec le plus grand luxe, sera orné de soixante-quinze lithographies originales en couleurs dues à M. A. Lunois. Le tirage comportera cent cinquante exemplaires sur papier de Hollande vélin à deux cents francs (sauf 25 avec trois croquis originaux, vendus 350 fr.); vingt-cinq exemplaires sur papier de Chine à trois cent cinquante francs; vingt-cinq sur papier des manufactures impériales du Japon à quatre cents francs; dix sur papier du Japon, mais avec une aquarelle originale de M. Lunois (500 fr.). La plupart de ces exemplaires sont déjà souscrits par des libraires.

Alsace. — Il ne nous paraît point que la Société belfortaine d'émulation ait encore publié un *Bulletin* aussi important que celui qui vient de nous parvenir et qui, avec la date de 1895, porte le numéro 14. Ce volume (Belfort, imp. Devillers, in-8 de xliv-204 p., avec 2 planches, 3 plans et une vignette)

est composé des travaux dont voici les titres : *Un Médecin à Belfort en 1471*, par M. Henri Bardy ; — *Armoiries des villes de Neuf-Brisach et de Vieux-Brisach ; l'Alsace ou terre de refuge*, par M. Cestre ; — *Documents inédits sur une prétendue découverte faite à Bavilliers en 1862*, par M. Henri Bardy ; — *Notes historiques sur la commune de Giromagny, d'après le manuscrit de M. Georges Simon*, par M. Arsène Zeller ; — *Les Origines de la commune de Belfort et la politique de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard*, importante étude de M. A. Kleinclausz ; — *Dictons populaires sur le temps*, par M. Corbis ; — *Breuilval, fable-légende en patois de Châtenois*, par M. Aug. Vautherin ; — *Les Anciennes Chapelles aux alentours de Massevaux*, par M. A. Gendre ; — *Notice botanique*, par M. L. Herbelin ; — *Contribution à la flore du territoire de Belfort*, par M. Bonnaymé ; — *Essai d'une minéralogie des environs de Belfort*, par M. Lucien Meyer ; — *Contribution à l'étude des diatomées du territoire de Belfort et des environs* (suite), par MM. Charles Rœsch et Lucien Meyer. Ajoutons enfin que ce volume renferme les tables par ordre de matières, puis alphabétique par noms d'auteurs, des vingt premières années du Bulletin de la Société. C'est à M. Ch. Godard que l'on est redevable de cet utile travail.

Bretagne. — Le R. P. Charles Robert, de l'Oratoire de Rennes, vient d'écrire une curieuse notice sur *Anthyme-Denys Cohon, évêque et comte de Dol. Son rôle pendant la Fronde* (Rennes, imp. Marie Simon, in-8 de 58 p. avec un portrait). Il n'a point eu l'intention de retracer la vie entière du prélat, qui fut deux fois évêque de Nîmes avant et après son épiscopat dolois, et qui exerça dans ce diocèse une salutaire influence contre les protestants. Ce que l'auteur a pris comme objet de cette étude, c'est son rôle presque nul à l'évêché de Dol, et sa conduite assez peu digne d'éloges à la cour et pendant la Fronde. Il a bien su mettre en œuvre les renseignements recueillis à diverses sources.

Dauphiné. — Les temps sont à la recherche, à la glorification de l'image, et voici un alpiniste consommé, M. Paul Guillemin, qui s'attaque à la montagne française la plus en vue aujourd'hui, la plus difficile à escalader, celle qui porte au front une auréole et comme une légende. Dans *la Meije dans l'Image* (Paris, Chamerot et Renouard, in-8 de 30 p.), M. Guillemin suit cette montagne dans son iconographie ; c'est là une revue bibliographique et « imagogique » d'un vif intérêt. A côté d'une vue romantique de la Meije sont donnés deux curieux dessins de M. Émile Guigues, et la reproduction d'une image du XVIIIe siècle. L'ensemble ne décrit pas moins de deux cent seize pièces ; c'est beau pour une montagne qui fut redécouverte il y a trente ans à peine, bien qu'elle élance sa flèche à 3,987 mètres !

— L'on ne doit jamais s'attendre à voir M. l'abbé Cyprien Perrossier se préoccuper de choses banales. Que l'on prenne, par exemple : *Un Collectionneur dauphinois au XVIIe siècle, l'abbé de Lesseins et sa galerie* (Valence, Céas, in-8 de 126 p.), et l'on verra ce qui se cache sous ce modeste intitulé. L'abbé de Lesseins, fils d'Hugues de Lionne, est né à Romans en 1626 ; il est mort en 1701. Il possédait les châteaux de Romans et de Triors ; c'était un homme de goût et un grand seigneur. M. l'abbé Perrossier exhume les inventaires qui furent dressés après sa mort et l'on suit, comme dans un conte oriental, le défilé majestueux des peintures et gravures, des meubles, des livres, des archives, de l'argenterie, de la batterie de cuisine, des carrosses.... C'est là une évocation du plus haut intérêt de la vie matérielle et morale au XVIIe siècle. Est-il besoin d'ajouter que l'histoire locale est, à l'occasion, traitée de main de maître ?

— Le *Voyage d'Italie tant par mer que par terre*, par le sieur Barbier, de

Mercurol (près de Tain), publié en 1681, compte parmi les raretés bibliographiques. Sous ce titre : *Une Curiosité de la bibliographie dauphinoise* (Valence, Céas, in-8 de 20 p.), M. l'abbé Cyprien Perrossier a eu l'heureuse idée d'interroger l'exemplaire unique peut-être qui existe. Dans la première partie, Barbier raconte son voyage, en notant au jour le jour ses impressions, et surtout en relatant les graves événements qui se déroulèrent sous ses yeux pendant son séjour à Rome. La seconde est une description hâtive, écourtée, de l'Italie. De larges extraits sont donnés des parties de l'ouvrage qui intéressent l'histoire de l'Église au même titre que les bibliophiles de l'Italie, du Dauphiné et de la Provence.

— Le discours de réception à l'Académie delphinale de M. le général baron Thomas : *Grenoble à différents âges* (Grenoble, Allier, in-8 de 35 p.), mérite une mention spéciale. Le tableau qui est tracé, non sans un léger excès de fantaisie, de la cité ancienne « et future » est vivant et animé. La réponse de M. Paul Fournier est à retenir, comme modèle d'un genre difficile et épuisé. Six cartes ou plans cavaliers, admirablement rendus par l'imprimeur Allier, ajoutent à l'intérêt du travail.

— Nous avons reçu les Bulletins nos 1 et 2 de la *Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (Grenoble, Rigaudin, in-8 de 151 p.). La nouvelle Société se propose d'entreprendre, à travers le Dauphiné, une campagne d'exploration dans le passé et dans le présent. Les souvenirs de races, de coutumes, de légendes, d'institutions disparues, seront réveillés; les recherches morphologiques seront menées parallèlement aux études historiques ; les médecins, les naturalistes, les magistrats, les étymologistes seront conviés à apporter leur contingent d'observations. Il s'agit, en un mot, de centraliser, « sans aucun esprit de parti, » tous les faits, tous les travaux qui peuvent concourir à l'histoire de la région. C'est là un vaste programme, bien conçu, dont nous suivrons la marche et les résultats. Les deux bulletins parus présentent déjà un intérêt très varié. Nous signalerons tout spécialement les savants articles de M. le docteur Bordier, les légendes et la langue de l'Oisans, par M. le docteur Prompt, le caractère dauphinois, essai d'ethnologie, par M. de Crozals. Des tableaux, des cartes et des plans, ainsi qu'un autographe du maréchal de Bourcet, sont joints au texte.

Franche-Comté. — Nous avions dernièrement mentionné (t. LXXIV, p. 89) l'opuscule M. le général comte de Jouffroy sur *le Général Lyautey*. Il convient également de signaler l'intéressante quoique très courte biographie que le même auteur a consacrée au *Général comte Charles Pajol* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 13 p., avec un portrait. Extrait du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, année 1895). Soldat, historien et artiste, Charles Pajol était en outre un chrétien. Les deux généraux Pajol, le père et le fils, reposent maintenant dans la petite ville jurassienne de Nozeroy, dont leur famille est originaire. Il serait à souhaiter que M. de Jouffroy continuât la galerie historique militaire qu'il a si bien inaugurée.

Guyenne et Gascogne. — On nous pardonnera de mentionner un peu tard un édifiant et intéressant recueil : *Notre-Dame de Tudet ou de protection dans l'ancienne vicomté de Lomagne, ancien diocèse de Lectoure, aujourd'hui diocèse d'Auch*. 2e édition (Toulouse, imp. Saint-Cyprien, in-8 de XII-218 p.). L'ouvrage est anonyme, mais l'auteur est bien connu : c'est M. l'abbé Sommabere, curé de Paudonville. L'auteur donne des détails historiques sur Paudonville et Tudet au moyen âge ; il s'occupe ensuite de l'origine du pèlerinage, des chapelles, de la peste de 1519 et de celle de 1653, des Doctrinaires de la maison de Tudet, de l'œuvre sauvée et agrandie, de nos jours, par feu l'abbé Marquet, etc. A la fin du volume on trouve d'instructives notes

sur la vicomté de Lomagne, sur le diocèse de Lectoure, sur les pestes du xve siècle, des documents relatifs aux missions des Doctrinaires, enfin une série de cantiques en langue gasconne.

Limousin. — M. René Fage raconte la vie d'*Alexandre Nourrit-Grammont* (Limoges, Ve H. Ducourtieux, gr. in-8 de 14 p.). Ce personnage, dont s'était déjà occupé feu Victor Fournel dans la *Revue des questions historiques* de 1894 (*Les Comédiens dans les armées sous la République française*), naquit à Limoges le 1er janvier 1775, et mourut sur l'échafaud, à l'âge de dix-neuf ans, le 24 germinal an II, le même jour que son père. L'excellent biographe dénonce, dès les premières lignes de la notice, « la violence de son caractère, la méchanceté de ses actions, le rôle odieux qu'il joua pendant les sombres jours de la Terreur, » et il termine cette notice en l'appelant « scélérat consommé. »

— M. G. Clément-Simon publie deux brochures, également remarquables, qui se rapportent au même sujet et se complètent l'une l'autre, savoir : *Un Capitaine de routiers sous Charles VII. Jean de la Roche* (Extrait de la *Revue des questions historiques* de juillet 1895. Paris, bureaux de la Revue, gr. in-8 de 27 p.). — *Une Page ignorée de l'histoire de Tulle. La Prise de Tulle par Jean de la Roche, capitaine de routiers, le jour de la Fête-Dieu* (30 mai 1426) (Paris, Champion, gr. in-8 de 42 p.). Dans la première étude, M. Clément-Simon nous donne une excellente biographie de Jean de la Roche, sénéchal de Poitou (de 1431 à 1441), chef de nom et d'armes d'une branche de l'illustre famille de La Rochefoucauld. Si cette biographie est nouvelle en quelques points, la seconde brochure contient des particularités historiques entièrement nouvelles : les révélations qui rendent si intéressant le travail de M. Clément-Simon proviennent d'un acte d'appel dirigé contre l'évêque de Tulle et la cour de l'officialité. L'auteur a donné *in extenso* le texte latin de l'acte dressé, le 12 avril 1427, à la requête de noble Guillaume de Boussac, le 12 avril 1427, et a traduit la partie du document qui touche à l'histoire, se contentant d'analyser le reste. La publication est complétée par des *Éclaircissements et notes sur les personnages nommés dans l'acte* (p. 22-42).

Normandie. — Nous avons reçu un très remarquable *Rapport sur le projet de démolition de la chapelle du lycée Corneille à Rouen*, présenté à la Société des antiquaires de Normandie par son éminent secrétaire, M. Eugène de Beaurepaire (Caen, H. Delesques, in-8 de 8 p.). Cette chapelle est du style dit des jésuites, et peut en être considérée comme un des meilleurs spécimens.

Orléanais. — M. Louis Jarry publie une *Étude sur la coutume des meuniers de Meung et de Beaugency au moyen âge* (Orléans, Herluison, in-8 de 44 p.). C'est au sujet d'une charte inédite de Robert de Courtenay, évêque d'Orléans, de l'année 1272, trouvée par M. Jarry dans les registres d'un notaire de Meung-sur-Loire, que cet érudit s'est occupé de *la Mairie et de la Coutume des meuniers de Meung*, et par suite de *l'Anier de Choiseau et de la Coutume des meuniers de Beaugency*. Il donne de nombreux et curieux détails sur certains usages de la vie privée dans les petites villes de l'Orléanais au moyen âge, notamment en ce qui concerne les mesures à vin et à graisses, l'exécution des criminels, le jagleau ou la jonchée, etc.

Picardie. — M. Alcius Ledieu publie une *Notice sur la Bibliothèque de Roye*, faite avec tout le soin désirable (Montdidier, imp. Fabart, in-8 de 24 p.). C'est en dressant le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque fondée en 1822 par Louis-Antoine-Joseph-Grégoire d'Essigny, que M. Ledieu a préparé sa notice sur un établissement qui possède aujourd'hui près de huit mille volumes et soixante-sept manuscrits, ces derniers presque tous relatifs à l'histoire locale.

Provence. — Parmi les plus belles figures qui ont honoré le siège épiscopal de Marseille, on a placé depuis longtemps celle d'un véritable apôtre, J.-B. Gault. M. Tamizey de Larroque vient de publier la *Notice inédite sur J.-B. Gault, évêque de Marseille, ancien curé de Sainte-Eulalie de Bordeaux, par Gaspard de Simiane, surnommé le chevalier de La Coste* (Bordeaux, Demachy, Pech et Cie, in-8 de 32 p., extrait de *la Revue catholique de Bordeaux*). A l'heure où l'on pense à placer le pieux et charitable prélat sur les autels, cette contribution à sa vie et à son histoire, fournie par l'un de ses meilleurs amis et collaborateurs, apparaîtra comme singulièrement instructive et utile. Que faut-il le plus louer des vertus de Monseigneur de Marseille, sa charité vis-à-vis des pénitentes, des galériens, des esclaves, ou son zèle pour la conversion des hérétiques, ou encore son humilité si parfaite? N'est-il pas « le modèle de l'épiscopat français, » comme le déclara l'assemblée du clergé en 1645 ; et ne devons-nous pas des remerciements à l'érudit qui a su enrichir ces pages déjà si précieuses de notes fines et délicates, et qui a ajouté une bibliographie bien recommandable des imprimés et des manuscrits?

Quercy. — M. N.-B. Bernardin s'est occupé, dans sa thèse latine pour le doctorat ès lettres, de Pierre Monmaur, plus célèbre comme gastronome que comme savant (*de Petro Monmauro, graecarum litterarum professore regio, et ejus obtrectatoribus capita quattuor*. Paris, A. Picard, gr. in-8 de 153 p.). C'est une étude piquante sur Monmaur et ceux qui l'attaquèrent dans leurs vers comme dans leur prose. M. Bernardin a connu toutes les pièces du procès, jusqu'aux plus petites et aux plus rares, et il en a tiré un habile parti. Sa thèse, d'une excellente latinité et où l'esprit et l'érudition sont également prodigués, est un agréable chapitre d'histoire littéraire. Dans l'*Appendix* l'auteur a réuni plusieurs pièces satiriques grecques, latines et françaises qui manquent au recueil de Sallengre (*Histoire de Pierre de Monmaur*, 1715, 2 vol. in-8) et qui proviennent soit de recueils imprimés très rares, soit des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Saintonge. — M. Louis Audiat a inséré dans la *Revue des questions historiques* de juillet dernier un article qui a été très goûté et dont nous annonçons le tirage à part : *Un Faux en gentilhommerie. Le Dernier Marquis de Montandre* (Paris, aux bureaux de la Revue, 5, rue Saint-Simon, gr. in-8 de 19 p.). Le savant président de la Société des Archives historiques de la Saintonge a raconté, avec une verve très piquante, l'étrange histoire d'un prétendu descendant des vicomtes de Brosse, devenu, en 1789, marquis de Montandre, et qui était tout simplement le fils d'un huissier alsacien, Jacques Giroux. M. Audiat montre, à l'aide des documents les plus décisifs, que ce n'était qu'un « habile imposteur et un fieffé intrigant, digne de vivre en notre temps. » Remercions-le d'avoir démasqué le fourbe qui avait dupé jusqu'à ce jour bon nombre de graves écrivains.

Alsace-Lorraine. — Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler à nos lecteurs la *Petite Collection alsacienne*. Voici un nouveau fascicule de cette collection où M. Charles Nerlinger retrace en quelques pages la vie d'un homme de guerre de l'époque révolutionnaire : *Le Général Fruhinsholz (1769-1823)* (Paris, imp. Ch. Schlaeber, in-16 de 31 p.). Bien oublié aujourd'hui, le général Fruhinsholz (dont le nom est aussi écrit dans les documents de l'époque *Friansol* et *Friensholz*) a cependant joué un certain rôle; les pièces qui nous ont été conservées sur lui ne sont malheureusement pas assez nombreuses pour permettre de dissiper toutes les obscurités de sa biographie. Un bon portrait et sept pièces justificatives accompagnent et complètent le travail de M. Nerlinger.

Angleterre. — M. John Murray annonce la prochaine publication des

œuvres inédites de Gibbon. Ce recueil, édité par le comte de Sheffield, comprendra sept autobiographies de l'illustre historien de la décadence de l'Empire romain; son journal, écrit de 1762 à 1764 et dont la plus grande partie a été rédigée en français; sa correspondance avec sa famille et celle de son ami lord Sheffield.

— M. Ernest A. Vizetelly vient d'écrire, en utilisant les documents de notre ministère des affaires étrangères et les papiers des Éon à Tonnerre, une biographie du fameux chevalier-chevalière d'Éon, qui joua un rôle si extraordinaire au siècle dernier. *The true story of the Chevalier d'Eon, man, woman, and diplomatist* paraîtra le 1er octobre chez MM. Tylston, Edwards et A. P. Marsden.

Belgique. — L'abbaye de Saint Pierre au mont Blandin, à Gand, a fait l'objet déjà de publications multiples. Dans le dernier fascicule paru des *Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique* (5e série, t. V, fasc. 2), M. Henri Pirenne consacre à un des manuscrits, considéré comme perdu depuis cinquante ans, de la grande abbaye bénédictine gantoise, un article d'une excellente précision. Le manuscrit décrit et analysé longuement par M. Pirenne dans sa *Note sur un manuscrit de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand*, est à la fois une chronique et un cartulaire; il est conservé maintenant aux Archives générales du royaume de Belgique.

— La Bibliothèque royale de Bruxelles fait une perte sensible. Le conservateur des manuscrits, M. Émile Ouverleaux, se retire prématurément. Les nombreux érudits qui avaient pu apprécier la science et la parfaite aménité de M. Ouverleaux salueront son départ d'unanimes regrets.

Espagne. — Le 1er octobre prochain commencera la publication d'une revue socialiste, à Barcelone. *La Ciencia social, revista de sociologia, artes y letras* (conde de Asalto, 45, Barcelone. Mensuel, 4 fr. par an, 6 pour l'étranger) se pose dans son prospectus en champion des doctrines funestes du socialisme contemporain, en adversaire de ce « conventionalisme mesquin qu'on appelle la morale, » en ennemi des doctrines religieuses. C'est un signe fâcheux des progrès que font dans la catholique Espagne les malsaines théories du socialisme que la publication d'une semblable revue.

Italie. — M. Arturo J. de Johannis a donné le 7 juillet dernier, à l'assemblée des Géorgophiles de Florence, communication d'une note où il étudie les rapports entre le capital et le travail : *Sui rapporti tra capitale e lavoro* (Firenze, tip. de M. Ricci, in-8 de 15 p.). Les personnes, chaque jour plus nombreuses, que préoccupe la question ouvrière, ne liront pas sans intérêt ces quelques pages, où l'auteur reproche à la législation de faire du capital un privilégié, en le soutenant dans sa lutte contre le travail, et où il expose le rôle que doit jouer dans ce conflit l'économie politique.

— M. Francesco Guardione a trouvé dans les archives de Palerme et publie un document inédit fort intéressant pour l'histoire des relations de la Sicile avec les duchés d'Athènes et de Patras *(Sul dominio dei ducati di Atene e Neopatria dei re di Sicilia.* Palermo, Alberto Reber, in-8 de 24 p.) Ce document, malheureusement incomplet, du 18 mai 1366, comprend les réponses données par le roi Frédéric III aux demandes de concessions faites par les habitants des deux duchés. Frédéric, entre autres choses, refusa de laisser les châteaux de Livadia et de Patras, clefs de ses domaines grecs, à la garde de ses sujets, autrement qu'à titre provisoire, et voulut se réserver la nomination des gardiens. Nous noterons l'annonce des publications suivantes, que M. Francesco Guardione a en préparation : 1° *Francesco Maurolico nel secolo XVI;* 2° *Di Gioachino Murat e della sua fine ;* 3° *Storia do-*

cumentata della Rivoluzione di Messina contro la Spagna (1671-1679); 4° *Storia del reame di Napoli*, pour faire suite à celle de Pietro Colletta.

Tripolitaine. — Après avoir consacré sa thèse latine de doctorat ès lettres à une étude savante et consciencieuse sur la géographie comparée de la Pentapole Cyrénéenne (*Quid de natura et fructibus Cyrenaicae Pentapolis antiqua monumenta cum recentioribus collata nobis tradiderint*. Paris, A. Colin, 1894, 138 p. in-8, carte), M. Armand Rainaud a fait à Lyon, au mois d'août 1894, au Congrès national des sociétés françaises de géographie, une communication sur *la Pentapole Cyrénéenne et la colonisation*. On lira avec un vif intérêt ce travail attrayant, extrait du compte rendu du congrès (Paris, Joseph André, 36 p. in-8), dans lequel l'auteur étudie avec une grande compétence la géographie physique et économique de la Cyrénaïque. Il conclut avec raison que « la France, celle de toutes les puissances européennes qui possède aujourd'hui la part d'influence la plus grande dans l'Afrique du nord, ne peut en aucune manière se désintéresser de ce qui se passe dans la Cyrénaïque. » Il faut souhaiter que M. A. Rainaud étende à toute la Tripolitaine, avec la même méthode rigoureuse, l'enquête à laquelle il s'est livré pour la Cyrénaïque ancienne.

Amérique. — Notre collaborateur, M. Henri Froidevaux, secrétaire du bureau colonial près la Faculté des lettres de Paris, a fait, l'an dernier, au congrès des sociétés savantes une communication sur les *Explorations françaises à l'intérieur de la Guyane pendant le second quart du XVIIIe siècle (1720-1742)*. Nous avons sous les yeux le tiré à part de cet important mémoire inséré dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 90 p.). De patientes recherches et d'heureuses découvertes lui ont permis de reconstituer les explorations de voyageurs inconnus aujourd'hui, Constant et Gros, 1720; Canada, 1722; Capperon, 1723; de la Garde, 1729; la Haye, 1728-1729; Capperon, 1730-1731; la Haye, 1731-1732; de Chabrillan, 1742, et de constater que, « dès la première moitié du XVIIIe siècle, des pionniers français ont reconnu une partie des territoires sur lesquels des voyageurs contemporains nous ont récemment fourni des renseignements qu'on a considérés comme les premiers. » Les plus intéressantes de ces explorations sont celles de la Haye, qui explora le Yari, descendit le Couyari, ce qu'aucun voyageur n'a fait depuis lui, et découvrit une forêt de cacaoyers, dont la colonie voulut tirer quelque profit, et dans son second voyage descendit le Maroni jusqu'à la mer; et celle de la Jeunesse et de Saint-Julien vers 1740 ou 1741, qui franchirent les monts Tumue-Humac. De précieuses pièces justificatives, contenant les relations originales de ces diverses expéditions, remplissent la moitié du volume (p. 46-88). M. Froidevaux a eu le soin de dresser des croquis donnant le tracé des différents itinéraires, et a joint à son mémoire, fort important pour l'histoire géographique de notre grande colonie pénitentiaire, la copie d'une carte de la Guyane dressée par les jésuites en 1741, et la reproduction d'une esquisse du même pays dessinée en 1766 par Ph. Buache.

Publications nouvelles. — *El Génesis*, texto hebreo, con transcripción y versión latina, por el R. P. P. Gómez (in-8, Madrid, tip. de S. Francisco de Sales). — *Theologia naturalis sive philosophia de Deo, in usum scholarum*, auctore B. Bœdder (in-18, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Synopsis Theologiae dogmaticae specialis*, auctore A. Tanquerey (2 vol. in-18, Tournai, Desclée et Lefebvre). — *Cours abrégé de liturgie romaine*, par T. Bernard (2 vol. in-18, Berche et Tralin). — *La Journée des malades*, par l'abbé H. Perreyve (in-18, Téqui). — *Traité de la capacité de disposer la quotité disponible et son calcul*, par C. de Bock-Bauwens (in-8, Gand, Siffer). — *De la Déduction*

de la détention préventive et de l'influence de la loi du 15 novembre 1892 sur l'exécution des peines, par A. Delvaille (in-8, Chevalier-Marescq). — *Psychologie des foules*, par G. Le Bon (in-18, Alcan). — *Enfants révoltés et parents coupables*, par G. Bonjean (in-18, Colin). — *Exemples et causeries de Mgr de Ségur* (in-18, Tolra). — *La Femme studieuse*, par Mgr Dupanloup (in-18 carré, Téqui). — *Les Trois Socialismes. Anarchisme, collectivisme, réformisme*, par P. Boilley (in-18, Alcan). — *La Superstition socialiste*, par le baron R. Garofalo (in-8, Alcan). — *Les Lois de l'imitation, étude sociologique*, par G. Tarde (in-8, Alcan). — *Lo Spedalieri, dialogo* di T. Mamiani (in-8, Roma, Bocca). — *Traité d'arithmétique*, par C.-A. Laisant et E. Lemoine (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Arithmétique amusante*, par E. Lucas (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur la théorie générale des surfaces et les applications géométriques du calcul infinitésimal*, par G. Darboux. 4e partie (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Traité de mécanique générale*, par H. Resal (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui*, par D. Zolla (in-18, Alcan). — *Stratégie de combat*, 1re partie, par le général Lewal (in-8, Baudoin). — « *Dernier Effort*, » par le général Philebert (in-8, Baudoin). — *De l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre*, par le lieutenant général de Woyde, trad. par le capitaine G. Richert (in-8, Baudoin). — *L'Armée allemande*, par C. Speckel et G. Foliot (in-8, Berger-Levrault). — *Grammaire hébraïque élémentaire*, par Mgr A. Chabot (in-18, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Les Lendemains*, par Mme E. Caro (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Été à l'ombre*, par J. Aicard (in-18, Flammarion). — *Un Révolté*, par G. Du Vallon (in-18, Delhomme et Briguet). — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777*, publiés par A. de Charmasse et G. de La Grange (in-8, Autun, imp. Dejussieu). — *Vingt jours en Belgique*, par Constant de Tours (album oblong cart. toile, fers spéciaux, May et Motteroz). — *Les Indo-Européens avant l'histoire*, par J. von Jhering, trad. par O. de Meulenaere (in-8, Chevalier-Marescq). — *Correspondances du temps des rois-prêtres, publiées avec autres fragments épistolaires de la Bibliothèque nationale*, par M. W. Spiegelberg (in-4, Klincksieck). — *Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus*, par le P. X.-A. Séjourné (in-8, 2 vol. in-8, Oudin). — *Son Éminence le cardinal Pie, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Franc-Maçonnerie ennemie de la France*, par L. Martin (in-18, Delhomme et Briguet). — *Mémoires du général Rapp (1772-1821), aide de camp de Napoléon*, éd. revue et annotée par D. Lacroix (in-18, Garnier). — *Une Évasion, souvenirs de 1871*, par A. Burdeau (in-18, Colin). — *La Décentralisation, étude pour servir à son histoire en France*, par le comte de Luçay (in-8, Guillaumin). — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*, par J. Depoin (in-4, Pontoise, Société historique). — *I dispacci degli ambasciatori veneti alla corte di Francia durante la Rivoluzione*, editi da M. Kovalevsky. T. I (in-8, Torino, Bocca). — *L'Égypte et le Soudan égyptien*, par H. Pensa (in-18, Hachette). — *Le Fort et le château Saint-Louis (Québec)*, par E. Gagnon (in-18, Québec, L. Brousseau). — *Charlotte Corday*, von Dr Rudolf Focke (in-8, Leipzig, Duncker et Humblot). — *Robinet de Plas, officier de la marine française*, par l'abbé Profilet (in-18, Téqui). — *XIXe siècle* (2e série). *Les Œuvres et les hommes*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-8, Lemerre). — *Manuale di numismatica*, da Ambrosoli (petit in-18 cartonné, Milano, Hœpli). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Rêve de l'oncle*, par Dostoievsky, traduit du russe par Halpérine-Kaminsky. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Musicien aveugle*, par Wladimir Korolenko, traduit du russe par Léon Golschmann et Ernest Jaubert. Paris, Perrin, 1895, in-16 de 229 p., 3 fr. 50. — 3. *Ineffaçable*, par M. de Ebnerbschenbach. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 4. *La Femme en gris*, par Hermann Sudermann, trad. de l'allemand. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Enfant de volupté*, par Gabriel d'Annunzio, trad. de l'italien. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 417 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Fil d'or*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Filles de Mme Evelin*, par Amédée Delorme. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 8. *La Dame de l'ennui*, par Ernest Tissot. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Destin d'aimer*, par Charles de Bordeu. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 10. *Autour d'une dot*, par Gina Saxebey. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 11. *Fils d'Ève*, par L. de Vaultier. Paris, Sauvaitre, 1895, in-18 de 320 p., 3 fr.— 12. *Geneviève Delmas*, par Th. Bentzon. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 319 p., illustr. de G. Rousse, 3 fr. 50. — 13. *Carmencita*, par Mary Floran. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 14. *Simplette*, par Fernand Calmettes. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Ermite de Clamart*, par Nemours-Godré. Tours, Mame, 1895, in-18 de 321 p., 12 grav., 3 fr. — 16. *Marthe Filmer*, par Claude Antoine. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 17. *Journée finie*, par Jean de Busca. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 197 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Amoureux*, par Georges Beaume. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 19. *Berthe et Berthine*, par Georges Mareschal de Bièvre. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 20. *Diamant noir*, par Jean Aicard. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 399 p., 3 fr 50. — 21. *Renouveau*, par G.-H. Rosny. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 260 p., 3 fr. 50. — 22. *Rêve blanc*, par Henri Ardel. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 23. *Dernier rêve*, par Édouard Delpit. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 359 p., 3 fr. 50. — 24. *Tamar*, par Michel-Lorenzi de Bradi. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1895, in-16 de 66 p., 1 fr. 50. — 25. *Le Sentier des larmes*, par Léonce de Larmandie. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1895, in-8 de 196 p., 3 fr. — 26. *Les Lendemains*, par Mme Caro. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Été à l'ombre*, par Jean Aicard. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Midi bouge*, par Paul Arène. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Adoration*, par Léon Barracand. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 302 p., 3 fr. 50.

1. — Honneur aux étrangers ! — Dans le paquet de romans de ce trimestre, il y en a cinq qui arrivent de l'autre côté de la frontière : l'un est viennois, l'autre allemand, l'autre italien, les deux autres russes. Honneur aux Russes ! — L'auteur du *Rêve de l'oncle* est populaire chez nous; il est un des plus illustres, le second, sinon le premier, des représentants du « roman russe. » Sa nouvelle œuvre ne ressemble d'ailleurs à aucune des précédentes ; les préoccupations morales, les tristesses évangéliques, la sainte pitié en sont absentes ; c'est un roman du

genre gai, presque bouffon. Les caractères y sont peints en charge et poussés à la caricature. Le psychologue pénétrant de *Crime et châtiment* s'y retrouve encore, çà et là, mais associé à un humoriste, à un caricaturiste et à un vaudevilliste : on dirait du Boucheron, retouché et peut-être alourdi, la gaieté russe n'ayant pas encore la légèreté de la gaieté française. *Le Rêve de l'oncle* tient du vaudeville en ce que l'action y est presque toujours représentée : presque pas de récits, sauf ceux qui sont indispensables pour l'exposition et le dénouement : il y en a moins que dans certaines pièces classiques. Mais il y a les unités classiques, y compris celles de temps et de lieu. L'action se passe « dans l'enceinte d'une même ville, » et ne dure guère « que vingt-quatre heures » ou quarante-huit. Un jour, le prince K. arrive chez Maria Alexandrovna ; on l'y fait manger et boire, boire surtout ; on lui fait faire de la musique par la fille de la maison, une superbe créature, pâle et triste, et sans dot : on le pousse à demander cette fille en mariage ; et quand, soupçonnant qu'il a donné dans un piège, il veut reprendre sa parole, on lui fait une scène telle, qu'il en a une indigestion et qu'il en meurt. Voilà l'histoire ; on en représente de pareilles au théâtre des Variétés et du Palais-Royal depuis un bon nombre d'années. Les personnages et les caractères sont aussi neufs. Le prince, c'est le gaga « classique, » si on peut dire, l'ancien beau qui a perdu la mémoire, la volonté, les cheveux, les dents, qui achète ou emprunte ce qu'il a perdu, partie à des industriels, partie à des chevaliers d'industrie. Il veut ce que Maria Alexandrovna veut, et il ne veut pas ce que sa gouvernante, qu'il a laissée chez lui, ce qu'un neveu rencontré en route, lui défendent de vouloir. Ce neveu lui dit : « Votre demande en mariage est un rêve, mon oncle ! » Et l'oncle dit : « Parfaitement, c'est un rêve, » et il essaie de s'en aller. Inutile de dire que ce prince n'est pas une personne, c'est un personnage de théâtre, c'est un rôle, c'est Baron ou Brasseur dans un de leurs innombrables avatars. Maria Alexandrovna semble un caractère moins poncif ; il n'est pas très neuf pourtant ni très russe. La femme de province, dénuée de ressources mais dévorée d'ambition, prête à tous les expédients pour « tenir son rang » ou pour en sortir, quand c'est pour s'élever au-dessus ; la mère, incapable d'élever sa fille, mais parfaitement capable de la « dresser, » et de la dresser aux pires manœuvres ; l'épouse acariâtre, méprisant, injuriant son mari, le battant même, mais le gavant aux jours de cérémonie, Maria Alexandrovna est tout cela ; mais tout cela, c'est la femme de vaudeville ou d'opérette, que tous les théâtres d'Europe nous envient et nous empruntent. Quant à la jeune fille, belle et fière, mais pauvre et malhonnête, aimant un instituteur, mais épousant un vieux prince pour avoir de quoi soigner et nourrir son amoureux, c'est sans doute la plus russe des figures de cette farce — bien qu'on en puisse trouver de pareilles dans des farces pas du tout

russes, par exemple celles de feu le Théâtre Libre, qui s'appelait lui-même le théâtre « rosse. » Russe ou rosse, la fille d'Alexandrovna est intéressante, parce qu'elle est intelligible et que l'auteur a su nous expliquer son âme. La scène où elle dévoile bravement l'hypocrisie des calculs maternels et sa propre bassesse a une crânerie tragique. Et c'est dans l'analyse de cette âme si complexe, comme et plus encore que dans celle de l'âme d'Alexandrovna, que les admirateurs de Dostoievsky trouveront de quoi se satisfaire.

2. — Le nom de Korolenko est moins célèbre, quoiqu'il soit plus sonore et qu'il ait, comme dit le préfacier du *Musicien aveugle*, les résonances du chant du coq. Il paraît cependant que son œuvre « est une des plus admirables que le monde littéraire ait jamais enfantées. » C'est un célèbre (?) critique russe qui nous l'affirme, et j'ai trouvé deux lecteurs français (les seuls d'ailleurs des lecteurs du *Musicien aveugle* que je connaisse) qui m'ont presque dit la même chose. Je n'ose pas m'inscrire en faux contre ce sentiment, bien que ce soit celui du préfacier, M. Lucien Descaves, lequel, avec ses recherches « d'écriture » et ses efforts pour paraître aisé et artiste, a un ton parfaitement faux et aussi peu persuasif que possible. (Pourquoi d'ailleurs les traducteurs du *Musicien* ont-ils demandé une préface à M. Lucien Descaves ? Croient-ils que des renseignements sur la personne et l'œuvre de Korolenko auraient perdu en clarté et en autorité à être présentés par eux, dans la langue très suffisante dont ils disposent ? S'ils le croient, ils se trompent.) Quoi qu'il en soit, *le Musicien aveugle* a le mérite appréciable d'être à la fois une œuvre très intéressante et très honnête. Elle ne m'a pas paru tout à fait un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; mais c'est l'œuvre d'un esprit non vulgaire, d'un psychologue délié et très informé, — informé des faits, qu'il semble avoir étudiés directement, et des théories les plus récentes et les plus téméraires aussi. Dans cette histoire du développement de l'âme chez un jeune aveugle, il est fortement question de l' « audition colorée ; » l'enfant finit par percevoir la différence du blanc et du noir, sur le plumage d'une cigogne, comme il perçoit la différence des notes graves et des notes aiguës ; le sens de l'ouïe remplace le sens de la vue. Tout cela est fort contestable et d'ailleurs fort peu intéressant, quoique ou parce que trop long. Ce qui attache, touche et attendrit dans ce tableau des vingt-cinq premières années du jeune Pierre, c'en est moins la psychologie — qui, pour être assez fine, n'est pas très neuve, sauf dans les dissertations sur la couleur des sons — que certains épisodes : le chalumeau du berger, premier initiateur musical de l'enfant ; la lutte entre ce chalumeau rustique mais inspiré, mais sincère, mais simple, et le piano savant mais sec et mécanique ; — la conversion de la pianiste par le chalumeau ; — la première rencontre du pauvre aveugle et de la petite Éveline, la chaste idylle qui aboutit au

mariage des deux enfants. Naïveté dans l'exécution (qui contraste savoureusement avec les subtilités systématiques de certaines théories), pathétique discret, sans aucune sentimentalité, poésie de quelques détails, accent général, d'une sincérité et d'une honnêteté pénétrantes, telles sont les qualités de ce roman-histoire-dissertation ; — et c'est bien assez pour en faire une œuvre remarquable.

3. — Celle-ci l'est au moins autant, quoique moins simple et moins naïve. Les faits y sont d'un intérêt poignant, la moralité très haute, l'exécution sobre, au point de paraître sèche parfois, mais puissante quand même, et révélant une rare maîtrise, celle qui peut négliger et dédaigner les moyens ordinaires de l'art. — La comtesse Marie, la fille d'un des plus grands dignitaires de la cour de Vienne, avait distingué le jeune comte Tessin et s'attendait à être demandée par lui en mariage ; mais apprenant, par les confidences de son père, que celui qu'elle s'était déjà choisi était un débauché, sans cœur et sans honneur, elle se laisse marier au comte Hermann. L'époux a toutes les qualités qui manquent à l'ami ; il adore sa femme, dont il connaît l'innocente et pardonnable faiblesse ; il n'a aucune jalousie, aucun doute ; c'est un gentilhomme accompli, un héros, et presque un saint. Il mérite d'être aimé, il l'est déjà, lorsque Tessin reparaît. Il constate que la fière et honnête femme est encore émue de ses souvenirs de jeune fille ; il lui tend un piège, où elle succombe, — une sorte de viol qui brise sa volonté, en même temps qu'il broie sa chair, et qui la fait consentir, l'espace d'une seconde, à la faute abhorrée. Le monde et son mari ignorent cette souillure ; elle ne se la pardonne pas. Elle est sur le point d'en mourir ; toutefois elle se force à vivre pour dédommager son mari, aujourd'hui adoré de toutes les forces dont elle hait l'autre. Mais un accident ayant amené la mort d'Hermann, elle ne veut plus cacher sa faute, ni voler à sa famille et au monde leur estime : elle avoue. L'expiation, que la noblesse de son âme a recherchée et provoquée, est trop forte pour son corps ; elle meurt. Il y a des scènes admirables dans le cours de ce drame : la mort d'Hermann, la confession publique de la comtesse, sa retraite et sa mort, — et une autre qui précède celles-là, et qu'il serait injuste de ne pas signaler, quoiqu'elle soit très courte. Une lettre arrive ; elle est du séducteur, après le viol. On la remet au mari, un jour de fête familiale, au milieu d'un grand concours d'amis. Si elle est lue, la comtesse qui est là, entourée des hommages et du respect de tous, va être perdue. La peinture de l'état d'âme de la pauvre créature, à cette minute critique, est d'un très puissant artiste. *Ineffaçable* est une œuvre grave, triste, mais intéressante. Et cette fois-ci, je comprends que les prospectus de librairie en appellent l'auteur « un des meilleurs écrivains de l'Autriche. »

4. — On a déjà beaucoup parlé chez nous de l'auteur de *la Femme en gris*, et peut-être aussi de *la Femme en gris* elle-même, — et ce n'est

que justice ; M. Hermann Sudermann est mieux ou plus qu'un romancier et un poète ; c'est un penseur, c'est un sociologue, c'est un moraliste, et si ses théories ne sont pas toujours justes, elles n'en sont pas moins dignes d'attention. Son œuvre appartient à l'espèce de ces œuvres dont les Allemands disent précisément qu'elles ont « une importance inépuisable. » Je n'épuiserai donc pas « l'importance » de *la Femme en gris ;* je me bornerai à l'indiquer. Elle contient un symbole, une fable, une thèse. Le symbole est poétique, mais pas très clair, quoique ce soit lui qui fournisse le titre du livre. Il y avait une fois une fée, habillée de gris, qui s'appelait la Dame du Souci. Elle passait un jour près d'une pauvre femme qui venait d'avoir un fils et n'avait pas de quoi l'élever. Elle s'offrit à être la marraine de l'enfant et à pourvoir à tous ses besoins ; mais elle demanda son âme en échange, et l'enfant, n'ayant plus son âme, n'était pas heureux ; il ne savait pas sourire, et sa mère chercha quelqu'un pour lui donner une âme. Elle s'adressa aux étoiles, aux fleurs, aux oiseaux, aux bêtes ; tous et toutes refusèrent ; mais une belle jeune fille fut plus miséricordieuse, elle donna son âme au mélancolique jeune homme ; malheureusement le jeune homme ne put pas la prendre tout de suite, par la raison qu'il ne voyait pas la jeune fille, la femme en gris lui ayant mis un voile gris sur la tête. Il ne le put que lorsqu'il se fut « libéré lui-même » par le sacrifice de tout ce qui lui était cher. — Et maintenant, voici l'histoire ou la fable. Paul Meyhofer est le fils d'un rêveur alcoolique et d'une femme à la fois poétique et pratique ; il est né le jour même où ses parents sont obligés de vendre leur propriété, le Val d'Hélène. Les soucis qui ont rongé l'âme de sa mère ont laissé leur trace sur son front et sur son âme ; il restera longtemps oppressé sous le poids des malheurs domestiques. Tandis que ses frères et ses sœurs ont la gaieté et l'égoïsme des heureux, lui reste craintif, sombre, indécis. Et c'est pourquoi il est la victime et le souffre-douleur de son père, de ses frères, de ses camarades d'école. Il est tellement habitué au dédain des autres, qu'il ne s'aperçoit pas qu'il est aimé d'Élisabeth Danglas, la fille de l'acheteur du Val d'Hélène. Et cependant ce souffre-douleur devient vite le soutien et le salut de toute sa famille. Il répare les sottises de son père dans l'exploitation de la petite propriété qu'il avait pu acheter avec les restes de l'ancienne fortune ; il paie les dettes accumulées, il entretient d'habits propres et même élégants ses frères et ses sœurs, pendant que lui-même se contente de haillons ; il arrache ses sœurs au déshonneur, leur trouve une dot et un mari ; enfin il sauve son père du crime. Le vieillard, à qui l'infortune mal supportée et l'alcool trop souvent absorbé ont fait perdre la maîtrise de lui-même, est parti une nuit, avec un bidon de pétrole et des allumettes, pour aller mettre le feu au Val d'Hélène. Paul informé, mais n'ayant pas le temps de courir après son père, et de le ramener, passe quelques minutes à se demander com-

ment il pourra empêcher l'exécution de l'horrible projet. Soudain une idée lui vient, une idée extraordinaire et presque folle, mais dont le succès ne lui inspire aucun doute : il va lui-même mettre le feu à sa propre ferme, et l'y mettre à l'instant, sans une seconde de retard, afin que les flammes allumées chez lui frappent à temps les yeux de son père et arrêtent sa main prête à les allumer ailleurs. Et l'idée est exécutée, et elle réussit, et le feu est empêché par le feu. Seulement, cette sublime homéopathie a des conséquences fâcheuses : elle coûte la vie au vieillard, frappé d'hémiplégie en même temps que de stupeur; elle est sur le point de coûter l'honneur et la liberté au naïf et héroïque Paul Meyhofer, la loi punissant sévèrement les incendies volontaires, même quand ils sont homéopathiques. Mais elle a d'autres conséquences tout à fait heureuses : elle vaut à Paul la main d'Élisabeth et sa propre libération. Ayant sacrifié tout ce qui lui était cher, il le retrouve ou plutôt il le découvre et en jouit ; il reprend possession de « son âme » qu'il avait aliénée au service d'autrui ; il est « libéré » de son altruisme, il a le droit de penser à lui, de vivre pour lui, « d'avoir un cœur et d'agir selon son cœur; » il est rendu au libre individualisme.

Et c'est ainsi que l'histoire d'une âme se dégageant lentement d'elle-même et des servitudes inconsciemment consenties, évoluant de l'abnégation et de l'effacement absolus à la plus hardie des initiatives, n'est pas seulement une histoire touchante, à la façon de celles que nous contaient jadis Dickens ou Alphonse Daudet ; c'est encore une affirmation des droits de l'individu et de nos devoirs envers nous-même; c'est une thèse qui se rattache à la réaction individualiste, signalée depuis quelque temps dans la philosophie, la morale et l'histoire. La thèse, est-il besoin de le dire, est fausse et dangereuse ; mais en outre elle semble ici mal démontrée. Les faits dont elle s'autorise prouveraient plutôt l'utilité du sacrifice et de l'altruisme que les droits du Moi et de l'individualisme. Si les conclusions théoriques de *la Femme en gris* relèvent de la doctrine de Frédéric Niezsche, le drame semble au contraire d'inspiration tolstoïste. Et tout cela ne laisse pas d'être un peu nuageux et de rappeler les trop fameux « brouillards d'outre-Rhin. »

5. — Tout est au contraire lumineux, rayonnant, éclatant dans *l'Enfant de volupté*, de Gabriel d'Annunzio, lumineux et rayonnant jusqu'à l'insolence, et décidément il faut « des lunettes bleues » pour le lire. Il faut aussi une gaze bleue pour l'analyser, pour en voiler les détails et même le fond. Le fond, c'est l'amour libertin ; les détails, ce sont les aventures libertines d'un jeune gentilhomme italien, — deux de ces aventures particulièrement développées, la première toute sensuelle, la seconde attendrie d'un peu de sentimentalité. Ni l'une ni l'autre, ni aucune des autres n'est relevée d'une idée morale. Que l'homme soit né pour autre chose que pour l'amour, la passion ou le plaisir, c'est ce

dont les personnages du livre ne semblent pas se douter. Les hommes ne connaissent d'autre emploi de leur vie que la poursuite de la femme ; les femmes y ont une ardeur de sensualité, un abandon de soi, libre, hardi, exempt de scrupules et de remords, dont une âme toute païenne serait à peine capable. Ce serait l' « animalité toute pure, » comme dit l'autre, si ces messieurs et ces dames n'associaient à leurs préoccupations ordinaires d'autres préoccupations plus humaines et plus nobles, des préoccupations d'art. Ils sont tous et elles sont toutes des artistes, des artistes dilettanti, s'entend, connaissant les œuvres de tous les peintres, de tous les poètes, de tous les sculpteurs, de tous les graveurs, de tous les musiciens et même de tous les tailleurs et de toutes les modistes de tous les pays et de tous les temps. Tout est pour eux prétexte à rapprochements, souvenirs, citations et dissertations artistiques; ils sont prodigieusement érudits, et il faut l'être autant qu'eux pour se supporter en leur compagnie. La plupart sont érudits et pédants sans efforts ; quelques-uns s'y appliquent : « Il mettait un soin continuel, nous dit M. d'Annunzio de l'un d'eux, à lui montrer l'étendue de sa culture, le raffinement de son éducation » (p. 166). Eh bien ! que M. d'Annunzio nous permette de le lui dire : lui aussi met un soin continuel à nous montrer l'étendue de sa culture artistique et le raffinement de ses élégances mondaines, et il est impossible d'avoir pour lui l'indulgence qu'il a lui-même pour son héros. Il y a là excès, pédantisme juvénile et snobisme bourgeois. Les vrais artistes n'ont pas de ces étalages, pas plus que les vrais hommes du monde n'ont de ces affectations. L'Italien d'Annunzio est un Brésilien de l'art et de l'élégance, une sorte de rastaquouère littéraire, très riche, mais qui étale ses richesses, qui met des boutons de diamant à ses manchettes et qui ne connaît aucune espèce de pudeur, pas même celle de l'esprit qui s'appelle la discrétion. Mais il faut insister sur ses prodigieuses richesses, sur la puissance de son sens esthétique et de son sens passionnel, sur l'éclat et le relief de ses créations. Ces richesses-là ne sont point de celles qu'il soit tout à fait obligatoire de mépriser.

6. — Et maintenant, revenons à nos romans français. Je ne veux pas dire si ceux de ce trimestre m'ont paru moins riches, moins puissants, moins chargés d'idées, plus négligeables que les romans étrangers. Ce sont de ces questions et comparaisons qu'il faut s'interdire, même quand on n'appartient pas à la « Ligue des patriotes. » Il vaut mieux jouir du plaisir que les uns et les autres peuvent nous donner — s'ils nous en donnent — et ne pas le gâter par des considérations inutiles. Or dans le stock des romans français arrivés cet été, il y en a au moins deux ou trois qui ne sont pas sans quelque valeur. Lesquels? Vous les remarquerez au passage ; il serait imprudent et impertinent de les désigner d'avance ou de les classer par ordre de mérite. « Je donne

mon avis, mais sans donner des places, » et si je commence par *le Fil d'or* de Mme Henry Gréville, c'est pour suivre l'ordre de mes lectures, lequel n'est pas un ordre.

Et ce n'est pas précisément l'ordre qui distingue *le Fil d'or*. L'aimable et fécond auteur n'a pas mis ici la force et l'habileté de composition que nous avons louées dans certaines de ses publications récentes. Ce « fil » ne lie pas assez étroitement les diverses parties de l'œuvre et les diverses « histoires » qui étaient destinées à ne former qu'une « histoire : » l'histoire de la jeune femme, qui devient veuve, et qui finit par épouser un médecin ; l'histoire de sa sœur, qui a épousé un avocat et qui est très heureuse et très honnête ; l'histoire d'un jeune ménage très heureux et très honnête, mais qui est sur le point d'être très malheureux, à la suite d'un krach financier ; l'histoire d'une jeune fille qui épouse un artiste. C'est un bouquet d'histoires et un bouquet mal lié. Mais les bouquets mal liés sont à la mode. Leur joli et fragile désordre a un charme que n'ont pas toujours de méthodiques et savantes constructions, et c'est ce charme qui distingue les quatre ou cinq récits assemblés en un même roman par la main négligente mais experte de Mme Gréville. Je crois, sans en être bien sûr, qu'ils ont en outre une signification morale, qu'ils veulent prouver que le « fil d'or, » c'est le mariage, et que ce « lien » des âmes est le plus précieux, le plus solide de tous les liens.

7. — *Les Filles de Mme Evelin* ne veulent rien prouver, pas même que le lien du mariage est aussi cassant que les autres, bien qu'il s'y trouve une femme qui le coupe avec presque autant de facilité qu'un simple fil de lin. — C'est une anecdote, un peu longue, mais racontée avec un certain talent, — plus de talent que de métier : en maint endroit, le développement est ou trop prolongé ou trop abrégé ; la langue manque de sûreté. « Avoir pu hésiter à rendre à sa mère le tribut de respect filial, il y a là *de quoi buriner dans l'âme* des idées imparfaites » (p 146). A cela près, cette anecdote en trois cent vingt pages m'a paru intéressante. Est-ce parce que la scène se passe à Toulouse et qu'on y parle de l'Académie des jeux floraux avec déférence ? Cela pourrait bien être. — Sachez donc qu'un M. Evelin, négociant de la rue de Metz, à Toulouse, se retire des affaires dans son « château » du Pech-David, à quelques kilomètres de la place du Capitole. Il a deux filles qui deviennent toutes les deux amoureuses du même jeune homme, Georges, un poète, lauréat des jeux floraux. L'aînée des deux sœurs, Geneviève, est mariée, et c'est même à l'occasion et pendant les fêtes de son mariage qu'elle et Lucie ont « fait la connaissance de Georges. » Celui-ci trouve Lucie à son gré ; mais il trouve aussi Geneviève bien tentante, et un jour il ne résiste pas à la tentation ; un enfant survient. Le mari de Geneviève, M. Lasvignes, employé du ministère de l'intérieur, attribue cet enfant à son chef de division, un M. de.... je ne sais quoi, le Monsieur précisément qui avait dans son

âme des idées imparfaites « burinées. » Il ronge son frein, jusqu'au jour où, pressenti par les électeurs de Muret, il peut donner sa démission, se faire élire député et abandonner sa femme et l'enfant du Monsieur « buriné, » à qui il joue je ne sais plus quel vilain tour. Cependant Geneviève avoue sa faute à Lucie et meurt. Georges, qui continuait à « faire sa cour » à Lucie, arrive un jour à Pech-David, sans rien connaître du « fatal événement. » Il l'apprend, il voit Lucie, lui demande pardon, ne l'obtient pas, embrasse « son » enfant, et s'en va continuer à faire des vers et des romans. Pauvre garçon ! — Et voilà ce que c'est que *les Filles de Mme Evelin:* je vous ai dit qu'elles ne signifiaient rien, sinon que l'auteur pourrait avoir du talent.

8. — Que signifie *la Dame de l'ennui?* A en croire la préface de vingt-neuf pages, où l'auteur explique ses intentions, cette *Dame* aurait une importance considérable dans l'ordre littéraire et dans l'ordre moral. En littérature, elle inaugurerait une phase nouvelle du roman français. De l'origine des temps jusqu'à M. Paul Bourget, le roman français se contenta de raconter avec passion une histoire de passion. M. Bourget inventa le roman psychologique; puis « on revint au roman historique; » bientôt, on tenta le roman politique, et ensuite le « roman social » (je vous avertis que ce mot social a ici un sens très particulier, qu'il serait trop long d'expliquer), — puis le roman moraliste, puis le roman scientifique, puis le roman socialiste, puis le roman romanesque, après tous les autres ! Toutes ces formes du roman ont du bon; mais l'auteur en connaît une meilleure, c'est celle du roman cosmopolite. M. Taine a eu « l'honneur d'avoir le premier formulé cette loi, sur laquelle, dit M. Tissot, je prétends baser la théorie du roman cosmopolite, à savoir que si la sensibilité humaine est une dans son essence intime, ses manifestations varient à l'infini. » Vous remarquerez la profondeur de cette remarque et vous vous inclinerez devant le grand esprit qui seul et le premier en fut capable; vous admirerez également la précision et la largeur tout ensemble de cette vue synthétique sur l'histoire du roman français, et vous serez alors dans un état d'esprit parfaitement idoine à comprendre et à admirer l'originalité littéraire de *la Dame de l'ennui*, roman « cosmopolite, » où est étudiée une des manifestations particulières de la sensibilité humaine qui est une dans son essence intime. L'originalité morale de ce roman cosmopolite ne vous apparaîtra pas moindre quand vous saurez qu'on y expose un cas de conscience tout à fait nouveau, si nouveau que l'auteur le désigne par un nom ancien : le « Josephat. » Faut-il, si on rencontre sur son chemin une Putiphar, se montrer aussi peu courtois que le fut Joseph, fils de Jacob, fils d'Isaac? La question, on le voit, a un caractère de modernité indiscutable. De plus elle a une gravité que l'auteur n'a lui-même exactement approfondie qu'après l'avoir tranchée, un peu à la légère et avec l'étourderie du jeune âge. Dans son roman il a répondu oui; dans sa

préface, il avoue qu'il a eu peut-être tort de répondre oui ; il croit, « en y réfléchissant, » qu'il eût fallu dire non ! Pourquoi s'est-il trompé à ce point ? Ah ! c'est qu'il est très difficile d'être intelligent ! « Nos intelligences d'aujourd'hui, fatiguées par.... énervées par.... sont-elles encore susceptibles de redevenir simples ? se demande M. Tissot. C'est sur cette question sans réponse, et qui renferme, dit-on, l'avenir de la race latine, que je clos cette préface. » Ouf ! quelle préface ! Mais aussi quel roman ! et combien digne de la préface ! — Mme Semiraska, une Polonaise, rejoint à Rome le jeune Français Aloys de Romays, « une connaissance de ville d'eaux, » avec qui elle a un peu flirté. Elle recommence ; Aloys se laisse faire ; mais quand le jeu devient trop pressant, il se dérobe. Toutefois, il ne fuit jamais assez loin pour ne pas se laisser rattraper. Le jeu amuse au fond son dilettantisme, et il le prolonge, au risque d'exaspérer les nerfs de Mme Sémiraska et de la pousser aux pires extrémités ; il craint tout, mais est décidé à tout. Périsse la Pologne, plutôt que son respect, non pas pour la vertu, mais pour l'amour (je vous prie de remarquer la nuance ; elle fait peut-être l'originalité de ce Joseph moderne). — La Pologne s'ennuie, oh ! comme elle s'ennuie à côté de ce dadais sentimental et respectueux ! Si elle n'était pas si bien élevée, elle dirait même avec la chanson : « Ah ! Jocrisse, que tu m'....! » Mais elle est bien trop « aristocrate » pour parler ainsi ! La moindre « inconvenance, » en parlant, l'exaspère ; elle n'aurait d'indulgence et même de reconnaissance que pour les inconvenances d'action. Mais Aloys est le plus correct des gentlemen. Si bien qu'après un long séjour à Rome, un voyage dans le sud de l'Italie, ils sont restés, l'un et l'autre, parfaitement convenables (du temps de Putiphar, on était moins bien élevé). Mais ils se sont si fort ennuyés l'un et l'autre et l'un par l'autre, qu'ils se séparent à l'amiable, — la dame un peu en colère, le monsieur un peu troublé dans sa conscience : il a le remords de sa vertu ! — Et j'ai peur que cette analyse ne vous affriande et ne vous donne l'idée que ce roman est peut-être intéressant et dangereux ; rassurez-vous ! *La Dame de l'ennui* est aussi le livre de l'ennui.

9. — Une jeune fille, à la veille de se marier avec un brave garçon, retrouve un ami d'enfance et, brusquement, sans hésitations, sans scrupules, elle se donne à lui ; *ut vidit, ut perit !* Ah ! *le Destin d'aimer !* L'ami a d'ailleurs le ferme dessein d'être l'époux, mais ses parents s'y opposent. En attendant de pouvoir forcer leur consentement, il va à Paris préparer à la bien-aimée une installation provisoire. Mais il y meurt, d'une fluxion de poitrine ! Et la jeune fille, après deux ans d'efforts pour se résigner et vivre, se tue d'un coup de pistolet. Ah ! le destin d'aimer ! Cette banale histoire est racontée avec une certaine chaleur qui n'est pas toujours, mais qui est quelquefois artificielle et déclamatoire. Comment l'auteur a-t-il fait pour s'intéresser lui-même si fort à son sujet ?

10. — Une jeune fille très riche, très jolie, aime bien son cousin Pierre, qui ne l'aime pas. Pour le rendre jaloux, pour l'oublier peut-être, elle se laisse courtiser par un prince italien épris de sa dot. Le prince lui manque de respect; Pierre le corrige d'un coup d'épée; et le cousin épouse sa cousine, qu'il aimait très fort sans le savoir. Sujet vieux, style trop jeune, livre banal : voilà *Autour d'une dot.*

11. — Le désir vaut plus que le plaisir; l'attente du bonheur vaut plus que le bonheur. Voilà encore des apophtegmes qui ont déjà beaucoup servi et ne sont plus très neufs; mais appliqués à une histoire d'amour, ils peuvent en faire un ragoût piquant. On sait qu'ils ont inspiré, dans ces derniers temps, trois ou quatre romans, dont il a été rendu compte ici. *Fils d'Ève* est fait à leur imitation, ou, si l'auteur le préfère, à leur ressemblance. Mme Blanche de Brème a trente ans; quoique mariée, elle n'est qu'une épouse honoraire, et d'ailleurs honorable; si elle a tout refusé à son mari, qui est indigne d'elle, elle ne s'est rien accordé à elle-même; elle le méprise, mais elle se respecte. Et sa vertu suffit à son bonheur, jusqu'au jour où elle rencontre, non plus les banals et répugnants hommages de la galanterie mondaine, mais l'Amour, — l'Amour avec un grand A — vrai, sincère, ardent, respectueux et conséquemment contagieux. Cet Amour reste pur pendant de longues semaines : M. de Verlaine est le plus docile, le plus résigné des amoureux; il ne prend que ce qu'on lui donne. Un jour cependant, par pitié pour lui, par curiosité théorique, Mme de Brème lui donne tout. Mais, ô terreur! elle s'aperçoit qu'elle est bien moins heureuse après qu'avant, que la réalité ne vaut pas l'idéal, que le désir vaut plus que.... (Voir les apophtegmes ci-dessus). Et elle met l'ami Verlaine au régime de l'idéal et du désir, non pas, bien entendu, pour obéir à sa conscience réveillée, mais par épicurisme, par un calcul de sensualisme raffiné et subtil. Verlaine ne comprend pas, mais il se laisse faire. Cette œuvre se rattache à une conception de la vie et de l'art dont j'ai si souvent dit l'erreur et le péril, que le courage me manque pour le répéter. L'occasion, d'ailleurs, n'est pas si pressante, et nous en aurons certainement d'autres qui nous obligeront, coûte que coûte, à des redites. Ce n'est pas que l'auteur de *Fils d'Ève* soit négligeable; il ne manque pas de talent. Mais il y a encore un peu d'ingénuité dans ce talent, s'il n'y en a pas dans le sujet de son œuvre.

12, 13, 14. — Voici trois livres qu'on pourrait laisser lire à des jeunes gens et à des jeunes filles, si tant est qu'on puisse leur permettre des livres d'où l'amour n'est pas absolument exclu. Le premier, *Geneviève Delmas*, appartient à la bibliothèque d'éducation de chez Hetzel, — éducation laïque, mais honnête. C'est l'histoire d'une jeune fille laide, méchante et riche, qui devient pauvre, et qui, sous l'influence de cette bienheureuse pauvreté, devient bonne et presque jolie, la bonté de

l'âme se changeant en beauté du visage. Elle a beaucoup souffert de sa laideur pendant son enfance et sa jeunesse; un peintre, qu'elle aimait, n'avait pas fait attention à elle, et lui avait préféré une cousine plus jolie. Or, cette cousine tombe malade, et c'est Geneviève qui va la soigner et tenter de la guérir. Et elle est récompensée de son dévouement : elle ne peut pas sauver la malade, mais elle touche le cœur du mari qui, devenu veuf, l'épouse. Toute cette histoire, très ingénue, est racontée avec le talent que l'on connaît à Mme Bentzon — et que nous aurons prochainement l'occasion de louer comme il convient.

— Mme Mary Floran nous conte aussi avec beaucoup de charme les aventures de *Carmencita,* une de ces jeunes filles dont on dit qu'elles ont « le diable au corps, » et qui sont plus soucieuses de leur vertu que de leur réputation. La vive et pétulante Carmen se laisse tellement aller aux ardeurs de son « diable au corps, » qu'elle devient suspecte, qu'elle voit le vide se faire autour d'elle, qu'elle perd tous ses amis, et surtout son ami, celui qu'elle eût voulu épouser et qui en épouse une autre plus rassise et moins inquiétante. Trop heureuse, à la fin, de retrouver un cousin qu'elle avait dédaigné et qu'elle épouse par pénitence ! La pénitence est douce, comme on voit.

— *Simplette* est la fille de deux artistes, mais elle a un tempérament de bourgeoise, et ce fut un grand bonheur pour elle et pour ses parents. Car tandis que ceux-ci se ruinent à satisfaire leurs goûts d'artistes, elle apprend à travailler, à gagner sa vie et la leur, et elle parvient à les tirer d'embarras. Elle finit aussi par épouser celui qu'elle aime. Il semble que dans ce dernier ouvrage, le talent de M. F. Calmettes se dégage un peu de tout ce qui gênait et embarrassait sa marche, qu'il devient plus aisé, plus simple, plus naturel.

15. — Si les trois volumes qui précèdent peuvent être permis, celui-ci doit être recommandé, et si je le loue avec quelque chaleur, on voudra bien croire et peut-être verra-t-on à travers ces éloges mêmes la preuve que ce n'est pas seulement par amitié pour l'auteur. — *L'Ermite de Clamart* est un épisode de l'année terrible. Dans une sorte de prologue, l'auteur nous présente un « vieil homme, » tête blanche, longue barbe, l'air sévère et triste, qui mène dans le bourg de Clamart une vie solitaire et mystérieuse. Les gens du pays le respectent, mais d' « un respect ennemi, » comme disait Corneille, et mitigé par quelques inquiétudes. Si c'était un espion prussien ? il a l'accent allemand ! Or le prétendu espion est un Alsacien, qui a perdu pendant la guerre de 1870 sa nièce et son petit-fils, et n'a, depuis, d'autre occupation que de fleurir leurs tombes dans le cimetière voisin, d'autre espérance que de les rejoindre un jour. Comment il était devenu l'unique soutien de Henri et de Madeleine, comment il avait laissé grandir les deux enfants à côté l'un de l'autre, formé leur cœur et leur esprit, assisté à l'éveil, dans ces

âmes fraternelles, de sentiments noblement et chrétiennement tendres, qui furent la joie et la sauvegarde de leur jeunesse, en attendant qu'ils le fussent de toute leur vie unie dans le mariage, — c'est ce que M. Nemours-Godré raconte par la bouche de l'Ermite, dans des pages véritablement exquises, et qui iront au cœur de tous les pères. Henri devient étudiant en droit, à Paris ; pour ne pas l'abandonner dans la solitude de la grande ville, son grand-père vient s'installer à Clamart, en compagnie de sa nièce. C'était en 1867, et le vieil Alsacien ne résiste pas à la tentation de parler des grandeurs et des misères de la fameuse Exposition, d'évoquer la vision du roi Guillaume et de Bismarck, traversant les rues de Paris en fête, trois ans avant de le bombarder. Il y a là quelques « prophéties du passé » qui d'abord paraissent inutiles, mais qui sont évidemment, dans la pensée de l'auteur, une préparation nécessaire aux tragédies qui vont suivre. Au commencement de 1870, Henri est nommé substitut ; le grand-père pense que le moment est venu de fiancer les deux jeunes gens. Oh ! la jolie, chaste et attendrissante scène que celle de ces fiançailles, de la déclaration d'amour qui les précède et de la prière qui les suit ! — prière d'action de grâces à Dieu qui leur a donné cette heure de bonheur, aux chers morts qui l'ont préparée et méritée ! Et comme on sent ici que ce n'est pas seulement à un « auteur » qu'on a affaire, mais à un « homme, » à un homme qui ne sépare pas l'art de la vie, qui met un peu de son âme dans son œuvre, et qui voit dans l'œuvre littéraire un acte humain, soumis à la règle commune des actes humains, tirant de sa conformité avec cette règle une partie de sa valeur totale et même de sa valeur esthétique ! Cette scène idyllique précède de peu la catastrophe finale. Le mariage à peine décidé, la guerre éclate, Henri s'engage. Ici quelques croquis rapides de l'invasion, de l'investissement de Paris. Le grand-père est seul à Clamart avec Madeleine, quand une compagnie de uhlans vient s'installer en face de chez lui. Le capitaine qui la commande se conduit en galant homme ; mais il a bientôt un successeur qui est un soudard. Madeleine lui paraît de bonne prise, et un soir il l'emmène chez lui, après avoir eu soin de faire lier l'oncle à un arbre, en face de la salle où la pauvre enfant, tremblante, est introduite. Voici la scène à faire, celle en vue de laquelle tout a été disposé dans les pages qui précèdent. Elle est bien faite et d'une maîtresse plume, sobre et forte. Le malheureux prisonnier croit qu'il va assister au déshonneur de Madeleine, quand des coups de fusil éclatent ; à la lueur de la maison incendiée, il reconnaît Henri qui se bat comme un lion, tue le capitaine, et se fait tuer sur le corps inanimé de Madeleine, à deux pas du grand-père enchaîné. Ce sombre tableau d'incendie et de mort est vraiment très beau ; il a la netteté et la vigueur d'une eau-forte ; il est de ceux qu'on peut mettre, dans les classes, sous les yeux des petits Français.... Deux ou trois ans après cet événement, le malheureux grand-

père est revenu en Alsace, dans son ancien domaine, près de la frontière. Une nuit, comme il rentrait de chez des voisins, il rencontre dans la forêt, évanoui au pied d'un arbre, le capitaine de uhlans, le soudard assassin. Il peut le tuer, il peut le laisser mourir; il le sauve. Les petits Français auront de la peine à accepter cela tout de suite; mais j'espère que les explications de l'ermite finiront par leur faire comprendre la beauté et l'héroïsme du pardon chrétien ! — Là finit l'autobiographie de l'Alsacien; il meurt peu après ces longues confidences, et ses obsèques sont suivies par le village entier, promptement mis au courant de la vérité. — Je crois que j'ai laissé entendre, et même que j'ai dit tout le bien que je pense de cette œuvre, qui est, je crois, le début de M. Nemours-Godré dans la littérature d'imagination. L'inexpérience « inséparable d'un premier début » s'y fait à peine sentir dans quelques lenteurs, quelques superfluités de développement ou de dialogue, quelque indécision de dessin et de couleur dans la peinture des caractères. Sous la plume d'un apprenti, cette histoire n'eût été qu'une « narration » un peu longue; on jugera si M. Nemours-Godré, qui est un vétéran de la presse et même de l'histoire — (il a publié sur O'Connell et Parnell deux études très remarquées) — est un apprenti romancier. Mais je suis sûr que son *Ermite* se recommande aux artistes par sa « probité » littéraire, aux amateurs d'émouvantes lectures par son intérêt pathétique, à tous les honnêtes gens par les fortes pensées et les nobles sentiments qu'il exprime ou suggère. C'est une œuvre saine, d'un esprit sain; et, comme la santé de l'âme est contagieuse presque autant que ses maladies, ce sera faire soi-même « une bonne œuvre » que de répandre ce livre. Il a sa place marquée et obligée dans toutes les bibliothèques paroissiales et familiales.

Nota. — Ledit *Ermite* s'est allongé au dernier moment d'une *Préface* de quatorze pages remplies de bonnes intentions.... inutiles. Pour laisser toute leur valeur aux éloges qui précèdent, je dois dire qu'ils ne s'appliquent pas à cette *Préface*.

16. — Une femme trop aimée, trop adulée par son mari, s'éprend d'un des familiers de sa maison; elle croit trouver dans cette liaison un bonheur moins fade que « l'ordinaire » de son ménage. Elle se trompe, comme toutes ses pareilles. Son mari, qui surprend son criminel secret, lui pardonne, mais d'un pardon sans lâcheté; il garde chez lui celle qui porte son nom, mais il ne la traite plus en épouse. D'autre part, l'« ami » est parti et s'est marié. Entre l'ingratitude de celui-ci et la froide indifférence de celui-là, la femme coupable se sent très durement punie; elle repense au passé, et juge que ce qu'elle a cherché ne valait pas ce qu'elle a perdu. Elle rend justice aux qualités de son mari; elle se reprend à l'aimer, et le mari, qui s'en aperçoit, se remet à re-aimer l'infidèle. Et le pardon qu'il lui octroie est cette fois sans réserves.

Telle est l'histoire de *Marthe Filmer*. Pas très neuve l'histoire, et d'une moralité plutôt neutre, et d'un ton plutôt bourgeois, pour ne pas dire vulgaire. Elle est annoncée comme une peinture des mœurs algériennes. L'action du moins se passe en Algérie. Quelqu'un qui connaît bien l'auteur, s'il ne connaît pas l'Algérie, nous assure que les personnages ont une physionomie moitié algérienne et moitié française, et que Marthe est à la fois une Levantine et une Parisienne. Il ajoute que « cette physionomie double, à la fois souple et raide, élégante et commune, » est « l'image de l'Algérie elle-même. » De sorte que quelques-uns des défauts qu'on peut relever dans le roman seraient imputables au modèle, non au peintre : *culpa regionis, non hominis*. Soit!

17. — Dans *Journée finie*, M. Jean de Busca nous donne une étude honnête et distinguée d'un cas malhonnête et banal : l'amour adultère. Celui de Mme Louise Maurin et de M. Jean de Valis commence, comme tous les autres ou la plupart des autres, par le platonisme, le platonisme imposé par la femme et subi par l'homme. Mais l'un et l'autre y renoncent un soir que la brise était douce, la lune sereine et la mer argentée. Disons tout de suite que M. J. de Busca n'abuse pas de la brise, de la lune ni de la mer; c'est plutôt un psychologue qu'un paysagiste. Ce dont il abuserait plutôt, c'est du *dialogue;* il le manie mal et le remplit mal. Jean, Louise et leurs amis perdent le temps à se dire des choses extrêmement médiocres, généralement justes d'ailleurs. Ils éprouvent le besoin de déclarer très haut et très fort que deux et deux font quatre, et que les satisfactions de l'amour coupable sont suivies de remords d'abord, de satiété bientôt, de dégoût et de nausées enfin. Truismes incontestables! Il est vrai qu'il est toujours bon de les rappeler; il y a tant de gens qui les oublient! L'amour de Jean et de Louise ne parcourt pas les trois phases du remords, de la satiété et du dégoût; il s'arrête à la première, et assez vite. La conscience de Louise est réveillée par un mot sévère, entendu à une heure opportune, et elle rompt brusquement avec Jean, en protestant d'ailleurs qu'elle aime plus et mieux que jamais. Elle se réfugie dans le platonisme d'où elle est sortie, mais un platonisme qui cette fois restera sérieux, parce qu'il sera muet, sans correspondance, sans dialogues, sans serrements de mains ni autres gestes. Le mot sévère, qui convertit Louise, lui a été dit par un autre de ses amoureux, une espèce de littérateur psychologue, qui s'offre et travaille à la guérir de son amour pour Jean, au moment même où il avoue qu'il aime lui-même et demande l'autorisation d'aimer. Étrange! Il est vrai qu'il ne demande qu'à aimer platoniquement! Et quoiqu'elle ait des raisons de se méfier du platonisme! Mais il est vrai aussi que les femmes sont illogiques et inconséquentes,.... presque autant que les hommes! — L'œuvre de M. Jean de Busca est « honnête » dans tous les sens — flatteurs ou non — du mot. Je signale notam-

ment la page 60 : « Dans le silence de cette chambre de malade, il eut la vision d'une autre chambre de moribond où lui-même serait étendu un jour, près de mourir, et où l'unique consolation de son angoisse dernière serait le souvenir très pur de son amour sans joies, mais aussi sans remords. » Il y a ici, comme dans l'ensemble de l'œuvre, un je ne sais quel accent de sincérité qui relève ce qu'il y a d'un peu trop banal, de « déjà vu » et de « déjà lu, » dans *Journée finie.*

18. — Des *Amoureux* de M. Georges Beaume, il faut dire que c'est une œuvre pleine de bonne volonté et où se rencontrent des promesses de talent. Le jour où ces promesses seront tenues, M. Georges Beaume pourra être le peintre, exact et passionné à la fois, des plaines de l'Hérault et de leur population agricole. En attendant, il nous en donne ici une ébauche un peu hésitante et vague, mais non absolument dépourvue d'intérêt. Le jeune travailleur de terre, Vieules, aime la jeune Suzette ; ils se connaissent depuis l'enfance et ils sont « promis » l'un à l'autre. Mais Vieules est pauvre ; les parents de Suzette, qui ont du bien, qui possèdent des vignes et des olivettes, se décident à marier leur fille à un « marchand de chaussures, » Estival, qui a boutique sur rue, qui porte une jaquette et a les mains blanches, et qui est un « Monsieur, » alors que Vieules n'est qu'un « homme. » Telle est la donnée générale ; elle comporte une demi-douzaine de « scènes » à faire : elles sont toutes faites, consciencieusement et dans les règles : Promenades de Suzette avec Vieules ; promenades de Suzette avec Estival ; dispute de Vieules et d'Estival ; dispute des parents de Suzette avec leur fille et avec la mère de Vieules ; description de la campagne de Pézenas l'été ; description de la campagne de Pézenas l'hiver, etc., etc. (Manque la scène des vendanges, pourquoi ?) Scènes et descriptions se succèdent bien sagement et dans l'ordre voulu. Suzette résiste à ses parents, avec sincérité, mais avec le sentiment de son impuissance, et finalement elle se laisse fiancer à Estival. La mère de Vieules cherche une distraction pour son fils : elle la trouve dans la personne de la petite Berthe, une jolie et accorte voisine, qui est aussi une âme vaillante et saine. Elle aime Vieules, quand son père à elle et la mère de Vieules la poussent de concert à l'aimer ; mais, quand les parents de Suzette, ayant « changé d'idée, » reviennent à Vieules, elle renonce à lui, bravement, sans élégie ni drame, sinon sans larmes. — Berthe, Suzette, Vieules, Estival, pères et mères des quatre amoureux, voisins et amis des uns et des autres, amours des jeunes, calculs des vieux, il y avait dans tous ces caractères, dans toutes ces aventures, dans tous ces sentiments, la matière d'un solide et intéressant roman de mœurs. C'est le fond qui manque le moins dans *les Amoureux.* Ce qui semble manquer, c'est la vie et le naturel, sauf peut-être pour le personnage de Berthe, qui décidément est tout à fait remarquable et n'est pas « fait de chic. » Les autres ne sont pas encore mis au point ;

ils sont paysans avec application et champêtres avec effort ; ils sont toujours en deçà ou au delà de la nature. La mère Vieules tient des propos dignes d'une forte élève de l'école laïque, et elle ne sait pas lire, je crois. « Je parle pour agir ! » s'écrie-t-elle, ce qui est une formule bien belle, mais qui ne convient pas du tout à cette illettrée et à cette bavarde. Enfin, ce qui est plus grave, c'est que le langage de l'auteur lui-même manque souvent de naturel et de sûreté. Un exemple, entre mille : « A la vue de *l'eau, de cette créature mystérieuse, féconde*, qu'on ne reverra plus, qui vit toujours, tantôt chantant, tantôt se taisant.... Suzette riait » (p. 99). Tout le livre est écrit de ce style plein d'intentions qui n'aboutissent qu'à moitié, d'efforts qui restent sans résultats. Toutefois, les résultats viendront bientôt ; il y a dans ces efforts mêmes des raisons de l'espérer.

19. — Rapidité dans le récit, simplicité et vivacité dans le style, intérêt dans l'action, pas trop de complaisance dans la peinture du mal, voilà bien des raisons de louer et de recommander *Berthe et Berthine*. Malheureusement, l'art de l'écrivain, si délicat et discret qu'il soit, n'a pas pu enlever aux scènes qu'il a cru devoir introduire dans son œuvre ce qu'elles ont de scabreux et de troublant. Berthe était la fiancée d'un peintre ; elle était belle et coquette ; elle trouva que le peintre était trop pauvre et lui préféra un banquier. Berthine n'était la fiancée de personne, mais elle était la femme de tout le monde ; sa mère trafiquait d'elle. Un jour, le hasard l'amène chez le peintre, qui est frappé de sa ressemblance avec Berthe. Elle, de son côté, est frappée de la tristesse du peintre ; elle a pitié, elle s'émeut, elle l'aime d'un sentiment très doux, très pur, quasi virginal ; elle est sur le point d'être réhabilitée par l'amour ! Mais voici que Berthe revient et trouble cette touchante idylle. Elle n'a pas cessé d'aimer son peintre ; elle le rencontre dans le monde, exige qu'il fasse son portrait, passe de longues séances dans l'atelier et finalement devient sa maîtresse. Alors, jalouse de Berthine, elle la fait chasser. La pauvre petite voit interrompre son ascension vers les pures régions de l'amour ; elle est condamnée à retomber dans la boue ; elle accepte un dîner au cabaret avec un de ses poursuivants, elle est prête à recommencer l'horrible vie passée ; mais, au dernier moment (l'auteur aurait pu s'arrêter à l'avant-dernier, c'eût été assez), son âme et son corps se révoltent, elle se jette par la fenêtre et se tue.

J'ai loué les qualités du récit et indiqué le caractère fâcheux de certaines situations. On pourrait indiquer aussi le caractère banal et à la fois dangereux des idées dont le récit pourrait être l'expression ou qu'il pourrait suggérer : la réhabilitation de la fille par l'amour, la suprématie de la fille sur la femme mariée, etc., etc. Mais ces vieilleries romantiques sont probablement bien loin de la pensée de l'auteur. Il ne nous

reste donc, après cette justice rendue à une œuvre de début, qu'à souhaiter aux œuvres annoncées « du même auteur » de tenir les promesses de *Berthe et Berthine.*

20. — *Diamant noir* est un roman romanesque, mais intéressant. C'est l'histoire d'une petite fille excentrique, à la fois naïve et perverse, mais perverse artificiellement, si on peut dire, à la surface seulement, et par suite des lacunes de son éducation, restée droite d'ailleurs, pure et bonne au fond, et ne demandant qu'à se tenir dans les voies communes. A huit ans, elle devient un objet de haine pour son père, qui, sur de faux indices, la croit le fruit de l'adultère. Elle est gâtée par son précepteur, qui lui donne des leçons de sentimentalité et d'immoralité. Vers sa seizième année, elle s'éprend d'un quadragénaire très respectable, très sérieux, qu'elle s'amuse à scandaliser pour attirer son attention d'abord, son intérêt et son affection ensuite. Elle fait tant et si bien qu'elle finit par se faire aimer et épouser par lui. Mais elle a gardé de sa première jeunesse des allures trop libres, trop osées, qui sont faites pour attirer les hommages des étrangers et troubler la sécurité du mari. Et elle aime son mari passionnément et exclusivement. Elle souffre tellement de le voir malheureux par elle et de ne pouvoir pas s'empêcher de le rendre malheureux, qu'elle se décide à un dernier coup de tête d'enfant terrible : elle se tue! Elle s'enfonce dans le cœur une longue épingle au bout de laquelle était fixé un diamant noir. Cette histoire étrange est racontée avec talent, mais avec trop peu de réserve peut-être dans certains passages, ceux où sont décrits ou indiqués les premiers troubles de l'amour chez la jeune fille. M. J. Aicard permettra aussi une petite observation sur l'abus qu'il fait dans sa rédaction de « l'indicatif présent. » M. Sarcey, agacé un jour de l'abus de l'imparfait chez un imitateur de Zola, disait qu'il « donnerait cent sous d'un passé défini. » J'aurais donné cent sous d'un « imparfait » dans certaines pages du *Diamant noir.*

21. — Soyons sérieux, soyons graves! Il s'agit d'une œuvre de M. J.-H. Rosny, lequel n'est jamais folâtre et ne doit pas permettre qu'on le soit avec lui. C'est sur un ton tendu, sombre et presque tragique, avec des contorsions de style à donner mal de tête, qu'il nous raconte une histoire fort simple et fort banale pourtant, celle d'un homme mûr qui aime une jeune femme. L'homme a un fils, la femme, qui est veuve, a un frère, ami intime, mais ami grondeur et bourru de l'amoureux. Ces quatre âmes, celle du bourru, celle de l'amoureux, celle de la femme, celle du fils, M. Rosny les étudie, les scrute, les creuse avec les efforts et les halètements d'un mineur entaillant des roches noires et dures; il en extrait, péniblement, des choses qu'il aurait pu ramasser sans peine à fleur de sol. Toute sa laborieuse et apocalyptique psychologie ne nous apprend rien, mais elle fatigue beaucoup. On peut résumer

Renouveau en quelques lignes : Dehaney a quarante-huit ans ; il aime la sœur de Georges Graveil, qui est veuve et n'a pas trente ans. Il n'avoue pas, mais il ne peut cacher son secret à son ami, et il finit par se le laisser arracher. Graveil le gronde, l'injurie, mais il lui permet de « faire sa cour. » Il la fait, avec les timidités, les peurs, les angoisses d'un collégien, car on sait que, vers la cinquantaine, les amoureux redeviennent des collégiens (il a du collégien jusqu'à la manie des dissertations). La jeune femme l'accueille avec sympathie, mais sans vouloir lui donner d'espoir. Sur ces entrefaites, survient le fils de Dehaney, qui a vingt-cinq ans. C'est un de ces « jeunes féroces » dont le théâtre et le roman nous ont donné de si nombreux exemples : il est élégant, il est égoïste, il est brutal. Il refuse à son père, dont il devine l'amour, le droit de se remarier et de diminuer ainsi ses espérances d'héritier. Il a avec lui, sur ce sujet, une explication violente et farouche dont les échos parviennent à la jeune veuve et soulèvent son cœur de dégoût à l'endroit du petit monstre. Elle lui avait montré d'abord de la bienveillance; elle avait fait avec lui des promenades qui avaient provoqué de furieux accès de jalousie dans l'âme du pauvre Arnolphe. Si ce freluquet sans cœur allait lui enlever sa bien-aimée ! Or, il se trouve que c'est ce freluquet qui la lui donne. Elle est tellement indignée contre le fils, qu'elle s'aperçoit qu'elle aime le père, et, bravement, noblement, elle le lui dit. « Ce fut tout au fond de lui une lente émotion, une aube d'espoir, comme l'ouverture de corolles modestes sous des herbes; puis cela grandit, une large floraison couvrit les forêts de son âme.... » Ce sont les dernières lignes du livre; elles peuvent donner une idée des autres, bien qu'elles soient des plus sereines, des moins enragées à la poursuite du pittoresque et de la force expressive.

22. — Avec M. Henri Ardel nous revenons à la littérature facile et simple. *Rêve blanc* nous raconte la première émotion et le premier espoir et la première déception d'un cœur virginal de petite bourgeoise. Agnès Vesale entend à Paris un jeune conférencier parler, avec une éloquence qui paraît sincère, de dévouement, d'altruisme, de sacrifice; elle l'admire beaucoup, et comme elle est invitée à aller le voir chez lui, et comme elle a l'occasion de le recevoir chez elle, elle se laisse aller à l'aimer, elle se croit aimée. Son père, le commandant Vesale, est l'auteur et le complice inconscient de ce rêve si pur. Le conférencier n'y est pas étranger lui-même, par la curiosité qu'excite en son âme de dilettante cette âme d'enfant. Il l'interroge et il l'écoute avec une sympathie séductrice. Mais c'est lui qui met fin à ses illusions, le jour où il prend et serre dans ses mains, avec des transports significatifs, les mains d'une belle dame venue de Paris exprès pour entendre la conférence qu'il devait faire dans la petite ville du commandant Vesale. Et la pauvre Agnès pleure sur son rêve blanc. Cette simple et candide histoire a bien inspiré

l'auteur de *Au retour*, dont nous avons, il y a quelque temps, signalé l'aimable talent.

23. — Nous avons eu l'occasion aussi de caractériser le talent moins aimable, un peu grossier, mais peut-être plus vigoureux, de M. Édouard Delpit. Le rêve qu'il nous raconte n'est pas le premier, mais *le Dernier Rêve* d'une femme; il est moins blanc et moins innocent que celui d'Agnès Vesale. C'est celui de la femme incomprise d'un notaire brutal. Survient un jeune clerc, tendre et poétique ; la notairesse sent son cœur se fondre aux ardeurs que lui témoigne le jeune clerc. Elle rêve d'un adultère platonique (toujours !). Mais voilà que le jour où elle a reçu l'aveu du jeune homme, et subi son premier baiser, elle reçoit un autre aveu de sa fille (car la notairesse est une femme mûre). Sa fille lui apprend que depuis sa première enfance elle aime ce même jeune homme et que jamais, jamais, elle n'aura d'autre époux ! La femme mûre délibère : le gardera-t-elle pour elle ? le cédera-t-elle à sa fille? La délibération ne dure que quelques secondes; la mère l'emporte sur l'amoureuse ; elle met le clerc à la porte, mais elle s'arrange pour que le pauvre garçon se déprenne d'elle et s'éprenne de sa fille. Ce qui ne lui est pas très difficile, hélas ! car le chagrin la vieillit vite, tandis que la grâce et la beauté de sa fille sont en pleine floraison. De sorte que son rêve se transforme et se déplace : elle avait rêvé d'être l'amante, elle devient grand'mère. Tout cela est raconté avec la grosse habileté et l'entente du métier que nous connaissons à l'auteur de *Marcienne*.

24. — Voici un petit livre qui est une grosse inconvenance, un pastiche biblique où sont racontées les prétendues amours incestueuses d'une nommée *Tamar*, fille de David, et de son demi-frère Amnon. Le mérite littéraire en est d'ailleurs très mince; cela ressemble à une composition de rhétoricien sans pudeur; c'est indécent et enfantin. C'est de la prose française comparable aux vers latins des forts en thème dans une classe des lycées d'autrefois. Passons !

25. — *Le Sentier des larmes* est le premier article de la troisième partie du *Vague de la vie*, *Épopée d'une âme*, dont il me semble vous avoir déjà entretenus. C'est encore une série, partagée en trois paragraphes ou cercles, de petits poèmes en prose. J'ai cru voir un peu plus de bon sens dans ce volume que dans les précédents et je me hâte de vous en informer. Je vous signale le treizième morceau du deuxième cercle; le cercle est intitulé : *Les Ronces du chemin*, le morceau s'appelle : *L'Ame d'un marchepied*. Ce marchepied est un souffleur de théâtre qui raconte ses bonheurs et ses gloires littéraires. C'est d'une drôlerie sarcastique et amère qui n'est pas sans valeur. L'auteur m'en voudra sans doute de ne pas signaler d'autres morceaux d'une bien plus haute portée et où il fait la leçon aux gouvernements civils et religieux. Je les néglige volontairement et j'affirme à M. de Larmandie qu'il vaut

plus comme humoriste que comme homme d'État et même comme canoniste et théologien.

26, 27, 28, 29. — Voici quatre recueils de nouvelles. Les *Lendemains*, de Mme Caro, en contiennent onze, parmi lesquelles on peut signaler *la Fille du policier*, d'un ton un peu plus marqué et d'une couleur un peu moins « distinguée » que les autres. Le policier a fait mettre en prison un gamin qui courtisait sa fille; la petite dénonce son père comme détenteur de dossiers de la police, et le fait à son tour mettre en prison.

— *L'Été à l'ombre*, vingt morceaux au-dessus de zéro.... de quelques degrés. Ce n'est pas désagréable par ce temps de canicule solaire, où l'on est sans doute moins exigeant en ce qui concerne l'élévation de la température littéraire. M. Jean Aicard a vidé ses tiroirs dans ce petit volume; il y a des vers *(Le Régiment qui passe)* assez bien venus, des vers à la Coppée, remplis de menus détails réalistes et traversés d'un peu de sentimentalité et de chauvinisme; il y a des monologues et des dialogues, des dissertations et des « histoires. » Signalons, entre autres, *le Chef-d'œuvre*, biographie humoristique et mélancolique d'un statuaire, célèbre pour une statue qu'il a mis cinquante ans à ne pas faire, mais dont lui et ses camarades successifs du cabaret de la mère Irène n'ont pas cessé de parler comme d'un chef-d'œuvre; *la Vierge pâle*, un fait divers très habilement dramatisé : *Elle* allait épouser un officier de marine; c'était la veille du mariage; un hasard fait découvrir au jeune homme que sa fiancée, si triste, si grave, si aimante, n'est qu'une coquine, et le malheureux se tue; etc., etc. Il y avait de jolies choses dans le tiroir de l'auteur de *Diamant noir;* il y en avait de moins jolies; il a tout sorti et tout versé dans *l'Été à l'ombre*.

— Il est entendu, convenu, accepté de tout le monde que M. Paul Arène est le « spirituel M. Paul Arène. » Dans les trente-deux morceaux (sans compter l'introduction) qui composent le volume intitulé *le Midi bouge*, il y en a bien deux peut-être qui justifient cette réputation d'esprit. Les autres ne l'augmenteront pas. Ils sont pour la plupart sans aucun sel, comme *les Œufs à la coque* d'Anselme Estibalet (p. 79). Quelques-uns sont un peu plus épicés, mais d'épices grossières. Ce qu'on peut louer, c'est la langue que parle l'auteur. Elle est vraiment savoureuse.

— Il faut parler avec un peu plus de détails d'un dernier recueil, celui de M. Léon Barracand. Sous le titre mystique *l'Adoration*, il a réuni six nouvelles dans lesquelles il nous assure lui-même qu' « il est facile de reconnaître une inspiration générale qui fait à toute l'œuvre son unité et son centre. C'est vers ce centre que tous les personnages sont tournés.... : telles ces familles de donateurs agenouillés dans les panneaux des triptyques autour du trône de la Vierge Marie. » Donc, tous les personnages de ces six nouvelles sont tournés vers « l'inspiration générale » qui en est « le centre; » sont agenouillés devant ladite inspiration et

l'adorent — ils adorent la pensée de leur père ! — L'auteur n'a peut-être pas voulu dire cela (ce qu'il veut dire n'est pas toujours très facile à dégager ; son « écriture trop artiste » manquant de clarté en même temps que de simplicité) ; mais s'il n'a pas voulu dire cela, il le dit tout de même, et il dit vrai. Il appartient à une école d'écrivains qui adorent leur propre pensée et la font adorer et vanter par les personnages de leur création, en attendant que le public en fasse autant. Autrefois, les auteurs se contentaient de dire : « Mes petits sont mignons ! » Aujourd'hui, ils font dire par leurs petits : « Mon papa est sublime ! » C'est une aggravation dans « l'état d'âme, » bien connu, de la race « gendelettre. »

« L'inspiration générale » de l'*Adoration*, c'est l'inspiration religieuse. — M. Léon Barracand est un écrivain néo-chrétien : il est pour l'introduction du sentiment religieux dans le roman. — Et c'est pourquoi, dans la première de ses six nouvelles, il nous raconte parallèlement la mort d'un religieux dominicain et les amours successifs d'une servante d'auberge. Les deux « sujets » ne se confondent ni ne se rencontrent jamais, comme il convient à des sujets parallèles. Ils n'ont de commun entre eux que de fournir l'un et l'autre l'occasion de réflexions, méditations et « inspirations » vagues mais banales. Ici « le sentiment religieux » n'est pas introduit, il est juxtaposé. — Dans la seconde nouvelle, intitulée : *Le Miracle de sœur Simplice*, c'est différent. Le sentiment religieux y est introduit, mais il y est complètement défiguré, défiguré jusqu'à l'impiété et au sacrilège. Je ne me sens pas le courage de répéter à ce propos tout ce que j'ai dit, et si souvent, des témérités, des prétentions, des sottises et du trissotinisme de ces « artistes » pour qui l'art est Dieu, plus que Dieu lui-même, qui font de la religion la servante de l'art, emploient les vases sacrés à célébrer leurs offices, et osent même porter la main sur la personne divine de Notre-Seigneur comme sur une matière leur appartenant et bonne à mettre en vers ou en prose artistiques ! — Cuistrerie sacrilège, qui autoriserait toutes les sévérités et tous les anathèmes, si elle était absolument consciente. Mais l'est-elle ? Par conséquent, ne nous indignons pas trop, ayons plutôt pitié : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Ils sont des malades, plus encore ou du moins autant que des cuistres. « Ils ont la Babote, » comme disent nos paysans. Soignons-les, si nous le pouvons ; administrons-leur quelques bonnes douches (sans nous dissimuler pourtant que la critique ne dispose pas d'appareil doucheur qui suffise à leur cas). Mais surtout ne soyons pas leurs dupes, comme tel critique que je pourrais citer et qui, sur la foi sans doute des seules préfaces, a loué le caractère religieux et chrétien des œuvres de M. Barracand. Être dupes en pareille matière, ce serait être complices.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Traités du nantissement et du droit de rétention*, par L. Guillouard. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1895, in-8 de 496 p., 8 fr. — 2. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par Théophile Huc. T. VIII. *Contrats et obligations* (suite). *Quasi-contrats. Quasi-délits* (articles 1234 à 1286). Paris, Pichon, 1895, in-8 de 647 p., 9 fr. — 3. *Le Contrat de travail*, par P. Hubert-Valleroux. Paris, Rousseau, 1895, in-8 de 442 p., 8 fr. — 4. *Le Contrat d'édition et les autres louages d'œuvres intellectuelles*, par Ernest Eisenmann. Paris, Pichon et A. Picard, 1894, in-8 de 93 p., 2 fr. 50. — 5. *Les Codes suédois de 1734 (civil, pénal, commercial), suivis des lois postérieures promulguées jusqu'à ce jour*, trad. du suédois, annotés et précédés d'une introd. par Raoul de la Grasserie. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1895, in-8 de clv-527 p., 10 fr.

Droit pénal. — 6. *De la prescription de l'action publique et de l'action civile en matière pénale*, par Ch. Muteau. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de xiii-406 p., 7 fr. 50. — 7. *De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles, de la propagande anarchiste*, par P. Fabreguettes. Paris, Chevalier-Marescq, 1894-1895, in-8 de xv-102 p., 3 fr. 50. — 8. *Code de la législation contre les anarchistes*, par Loubat. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 242 p., 5 fr. — 9. *Étude sur les lois contre les menées anarchistes et sur les modifications que ces lois ont apportées à la législation pénale*, par Robert Jousseaume. Paris, Pichon, 1894, in-8 de 58 p., 2 fr. — 10. *Étude théorique et pratique sur les condamnations conditionnelles (loi Bérenger)*, par Lucien Treppoz. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-8 de 206 p., 3 fr. — 11. *Étude critique de législation comparée sur la tentative*, par J. Champcommunal. Paris, Pichon, 1895, in-8 de 47 p., 2 fr. — 12. *Explication élémentaire du droit criminel (code pénal et instruction criminelle)*, par Prosper Rambaud. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-12 de 326 p., 5 fr.

Droit romain et histoire du droit. — 13. *Papiniano, studio di storia interna del diritto romano*. Volume I. *La Vita e le opere di Papiniano*, per Emilio Costa. Bologne, Zanichelli, 1894, in-8 de xxiii-372 p., 6 fr. — 14. *L'Antidosis en droit athénien*, par Henri Francotte. Paris, Bouillon, 1895, in-8 de 60 p., 2 fr. — 15. *Das Soldaten-Testament*, von Eduard Steidle. Würzbourg, Stahel, 1893, in-8 de 88 p. — 16. *La Legge osca di Banzia, studio*, di Carlo Moratti. Bologne, Fava et Garagnani, 1894, in-8 de 39 p. — 17. *De la Comptabilité domestique chez les Romains. De la condition des mainmortables dans la coutume de Franche-Comté*. Thèse pour le doctorat, par Léon Girard. Paris, Pedone, 1895, in-8 de 115 p. — 18. *Une Vieille coutume bretonne, étude du domaine congéable et de la réforme projetée de cette institution*, par Paul Henry. Angers, Lachèse; Rennes, Plihon et Hervé, 1894, in-8 de 114 p. — 19. *Les Charges du paysan avant la Révolution de 1789*, par L.-A. Rémondière. Paris, Guillaumin, 1894, in-8 de xv-251 p., 3 fr. 50. — 20. *Della efficacia e necessità delle pene ed altri scritti* di Tomaso Natale, *con uno studio critico* di Francesco Guardione, ed introduzione del prof. G.-B. Impallomeni. Palermo, Reber, 1895, in-12 de lxvi-100 p., 3 fr.

Ouvrages divers. — 21. *Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris*, par Jeanne Chauvin, avec une préface de M. Colmet de Santerre Paris, Giard et Brière, 1895, in-12 de vii-437 p., 4 fr. — 22. *Examen juridique du projet de création d'asiles spéciaux et des autres mesures préventives et répressives propres à combattre le fléau de l'alcoolisme*, par Ch. Muteau. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 60 p., 2 fr.

Droit civil. — 1. — Comme chaque année, M. Guillouard, l'éminent professeur de Caen, nous donne un nouveau volume de ses traités sur le code civil ; celui-ci est consacré au *Nantissement* et au *Droit de rétention*. Le nantissement, contrat qui a pour but de fournir des sûretés à un créancier, peut porter sur un meuble ou sur un immeuble : dans le premier cas, on l'appelle gage, et dans le second, antichrèse. M. Guillouard devait nécessairement traiter, dans deux parties distinctes, de ces

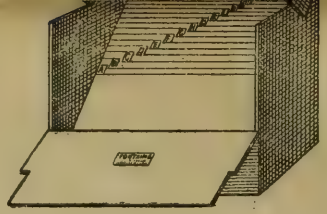
deux sortes de contrats. L'antichrèse est beaucoup moins usitée que l'hypothèque, parce qu'elle exige que le créancier antichrésiste soit mis en possession de l'immeuble. Le gage est plus pratique, mais lui aussi n'est valable qu'autant que le créancier est nanti de l'objet remis en gage, et c'est là une condition gênante, nécessaire toutefois pour protéger les tiers contre la fraude. Il y aurait pourtant un moyen de suppléer à cette condition ; M. Guillouard le signale, il est déjà en usage dans le canton de Zurich : le gage peut y être constitué sur un meuble, de même que l'hypothèque sur un immeuble, au moyen d'une inscription qui est prise sur un registre public. De cette manière, le débiteur reste en possession de l'objet donné en gage. Il est facile de comprendre combien une telle institution peut être favorable au crédit agricole. Avec notre législation française, un fermier, si riche qu'il soit en meubles de culture ou en bétail, n'en a pas plus de crédit, parce qu'il ne pourrait affecter son mobilier à la garantie de ses obligations qu'en s'en dessaisissant et en le rendant improductif. S'il pouvait le donner en gage et néanmoins continuer de s'en servir, il en tirerait un double profit et serait ainsi plus à même d'améliorer ses moyens de culture par l'acquisition de machines agricoles. C'est là un exemple, entre mille, des réformes dont serait susceptible notre code civil. Une autre de ces réformes, et non moins désirable, ce serait la réglementation du droit de rétention, dont M. Guillouard traite à la suite de son commentaire sur le nantissement. Ce droit, en vertu duquel un créancier peut légalement conserver la possession d'un bien appartenant à son débiteur, est aussi ancien que le monde ; les législateurs pourtant s'en sont rarement occupés ; encore aujourd'hui, il n'en est traité *ex professo* que dans quelques codes récents. De là résultent de grandes incertitudes dans la pratique. Nous avons vu tout récemment un magistrat fort embarrassé de reconnaître ce droit dans un cas où les principes l'imposent, bien que la loi n'en parle pas : le cas d'un mari que sa femme séparée de corps voulait faire expulser de la maison propre à celle-ci avant de lui avoir payé les impenses qu'il avait faites pour assurer à sa femme la propriété de cette maison. Les juges, habitués qu'ils sont à l'application des textes légaux, hésitent toujours quand la loi fait défaut. Dès l'instant qu'on a des codes, il faut les rendre aussi parfaits que possible pour en recueillir tous les avantages, et il est certain que des commentaires comme ceux de M. Guillouard, écrits sur les données de la jurisprudence, alliant dans une juste mesure la théorie et la pratique, et de plus éclairés par la législation comparée, sont tout ce qu'il y a de mieux pour préparer l'amélioration de nos lois.

2. — Le même éloge est dû au *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par M. Théophile Huc, sauf que le caractère plus concis de cet ouvrage laisse moins de place que dans ceux de M. Guillouard aux

30 × 22 × 10	—	2f »
33 × 23 × 11	—	2f 20
35 × 24 × 12	—	2f 35
38 × 25 × 13	—	2f 50
41 × 27 × 14	—	2f 75
44 × 30 × 15	—	3f »
49 × 32 × 16	—	3f 50

30 à 50 cent. en plus

Les façades se font également en toile, moleskiue et peau avec tous les systèmes de fermeture



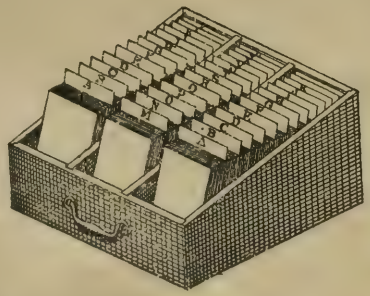
Boîte-Classeur alp

Format in-8°, 25×2
— in-6, 25×20
— in-8°, 35×2

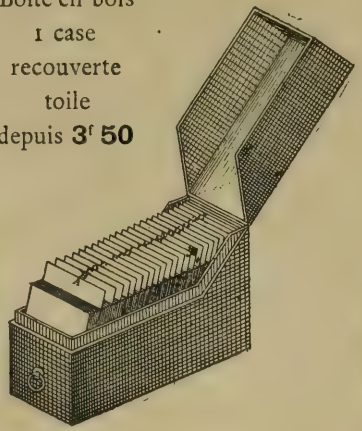
BOITES A FICHES ET CARTES-FICHES, système de classement simple, pratique et économique

BOITES MÊME GENRE pour classer les CARTES DE VISITES

Boîte-caisson
1 ou plusieurs cases
depuis **1f 25**



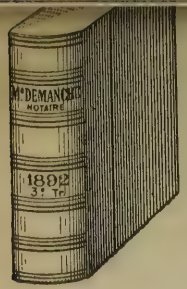
Boîte en bois
1 case
recouverte
toile
depuis **3f 50**

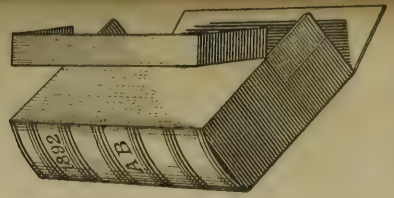


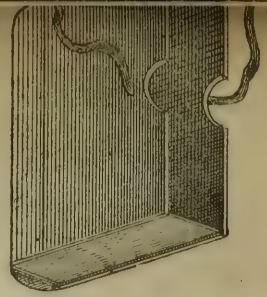
Boîte en bois
2 ou plusieurs
cases
recouverte
toile
depuis **4f 50**

Fiches alphabétiques en forte carte de couleur pour les subdivisions, depuis **1** fr. la série de 25
Fiches en carte blanche (bonne qualité) de toutes dimensions, à **5** fr. le mille et au-dessus

Réparations à prix très réduits de tous genres de cartonnages

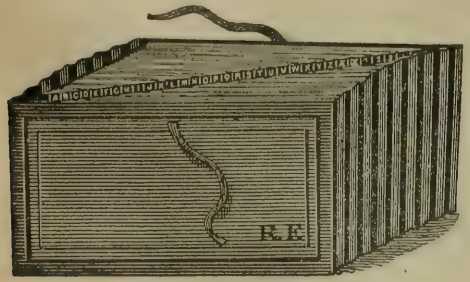






Format in-8° depuis **1f 50** Format in-4° depuis **2f 25**
Dos en toile, basane et maroquin avec ou sans dorure

CLASSEURS LES PLUS PERFECTIONNÉS & DE TOUS SYSTÈMES



Porte-feuilles à soufflets

16 feuilles alphabétiques

Format in-8° 24×18 ..... **4f 50**
— in-4° 32×25 ..... **6f** »

Porte-feuilles à ressorts
ou Reliure électrique

pour relier instantanément, papiers, musique journaux, etc.
10 formats, depuis **1f 25**

Classeurs Parisiens

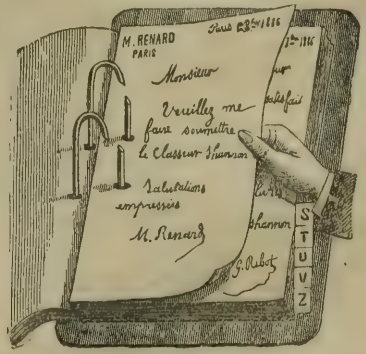
pour relier aisément brochures et feuilles doubles, formats divers, depuis **1f 75**

Porte-feuilles Parisien

Classeur de 16 poches alphabétiques format in-4° depuis **2f 25**

Le Biblomane

Classeur système tringle cintrée format in-4° depuis **1f 50**



On retire et remplace chaque lettre sans déranger les autres

Classeur-Shannon

Avec perforateurs **15f**. Cartons-répertoires **2f**

CARTONS POUR MÉDAILLERS, MINÉRAUX ET COLLECTIONS D'INSECTES

Atelier de Cartonnages, Reliure, Encadrements et Papeterie

R. FONTAINE Fils, 13, rue de Tournon. Paris

ALBUMS A FEUILLETS MOBILES EN CARTE BRISTOL

pour Photographies et Documents divers

De toutes dimensions, format à l'Italienne, prêts à être livrés

25	feuill. brist. de coul. 27×21 toile pleine.....	9f 60
50	— — — — —	14f 50
25	— — — — 1/2 rel. dos et coins peau	13f 50
50	— — — — — —	18f 50
25	— — — 35×27 toile pleine.....	13f 50
50	— — — — —	18f »
25	— — — — 1/2 rel. dos et coins peau	16f 50
50	— — — — — —	22f 50

Herbiers-Portefeuille

Plateaux de carton très fort, dos et coins parchemin

Dimension 46×29 (7 de dos)

8 cordons forts en toile. Prix.....	3f 50
Chemises même format carte dos toile.....	» 75
Papier gris non collé pour sécher les plantes, la main.	» 40

POUR EXPÉDITIONS

en carton léger et résistant de toutes dimensions
depuis **2f 50** le cent

Tubes-Réclames, série de 6 tubes assortis de diamètres de 70 c. de longueur. — Prix la série » **90** c.

Chemises-Dossiers

de toutes dimensions

In-4° 32×25 papier parchemin le cent	4f »
— — dos toile, le cent...	8f »
— bulle fort dos toile, le cent.....	12f »
carte et bulle très fort, le cent	15f » et 20f »
carte dos de 1 c. toile le cent.....	30f »

Sangles-attaches

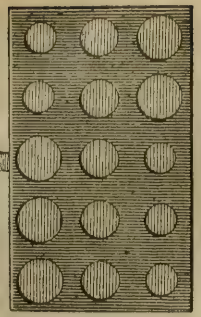
Tissu renforcé de 3 c. de larg. à boucles ord. 75 c. de long. **2f 25** la douz., à 1 m. de larg. **2f 75** la douz.
à boucles cuivre verni ne perçant pas le tissu à 75 c. de larg. **2f 50** la douz., de 1 m. **3f 25** la douz.

BOITES FORME LIVRE OU CARTONS-ARCHIVES

pour brochures, thèses, lettres, etc.

MAISON FONDEE EN 1813

Exposition Universelle de 1889 : Mention honorable



CARTONS-MÉDAILLERS

Depuis **1f 25**
le plateau

ATELIER DE CARTONNAGES

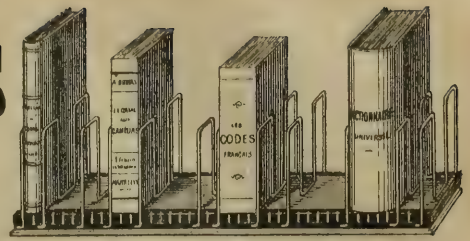
RELIURE, ENCADREMENT ET PAPETERIE

R. FONTAINE, FILS

13, rue de Tournon, 13

PRÈS LE LUXEMBOURG

PARIS

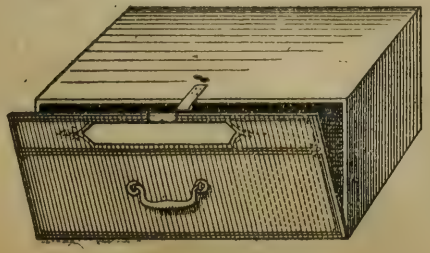


SUPPORTS-LIVRES

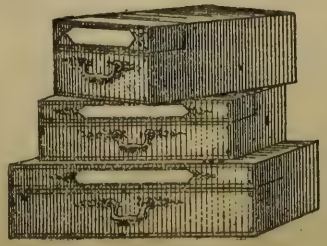
Plateau de 8 à 20 séparations mobiles

Depuis **6** Francs

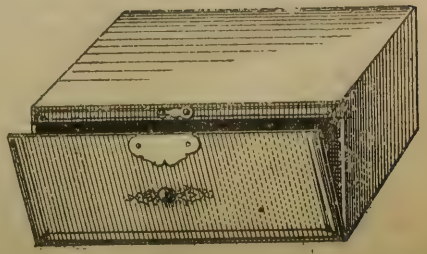
SPÉCIALITÉ DE BOITES DE BUREAUX (SOLIDITÉ PARFAITE)



Fermeture à ressort
s'ouvrant et se fermant sans sortir de la case



Fermeture à gorge ordinaire
à 2 et 3 charnières



Fermeture système tourniquet
s'ouvrant et se fermant sans déplacement

comparaisons avec les lois étrangères. Le huitième volume, qui vient de paraître, comprend la seconde partie du titre des *Contrats et obligations* et tout le titre des *Engagements qui se forment sans convention*. Ayant déjà donné notre appréciation sur le commentaire de M. Huc, en rendant compte des volumes précédents, nous nous bornerons à signaler l'étude très approfondie qui est faite dans celui-ci des divers modes d'extinction des obligations, notamment de la subrogation et de la novation ; l'analyse très subtile des conditions de la preuve et des conséquences de l'aveu ; enfin, dans la partie relative aux délits et quasi-délits, la critique de la jurisprudence concernant les accidents du travail. Sur ce dernier point, M. Huc adopte la théorie nouvelle qui considère le patron comme engagé, par le contrat passé entre lui et l'ouvrier, à préserver celui-ci de tout dommage. La conséquence de cette théorie est, comme on le sait, l'obligation pour le patron, en cas d'accident, de prouver qu'il n'en est pas responsable. De là vient le nom de « renversement de la preuve » qu'on a donné à ce système; M. Huc proteste contre cette dénomination : il n'y a pas renversement, dit-il, mais redressement des règles sur la preuve. Il reconnaît néanmoins que l'obligation tacite de garantie contractée par le patron envers l'ouvrier dépend des circonstances et spécialement de la nature du travail ; que le patron ne doit pas être assimilé à un assureur.

3. — Même avec ces atténuations, le système du renversement de la preuve ne trouve pas grâce devant M. Hubert-Valleroux. Indiquons tout de suite comment il le réfute dans son nouveau livre sur *le Contrat de travail :* « Où donc a-t-on vu, dit-il, que le contrat de travail comporte, pour le patron, l'obligation de préserver l'ouvrier de tout accident, de le rendre indemne, de le restituer à lui-même? Le code civil, ni aucune loi postérieure, ne disent rien de pareil, et on ne peut soutenir qu'une telle convention soit sous-entendue entre l'ouvrier et le maître, ni qu'elle soit dans l'intention des parties. Jamais patron n'a dit à son ouvrier : Je vous prends à mon service et je m'engage à vous préserver de tout accident, de tout événement ; je promets « de vous restituer à tout instant, de vous rendre valide comme je vous ai reçu. » Ni le patron qui embauche ni l'ouvrier qui est engagé n'ont idée pareille. » Le remarquable ouvrage dont ces lignes sont extraites est un des deux mémoires entre lesquels la Faculté de droit de Paris a partagé le prix Rossi en 1894 : l'autre, dont nous avons déjà rendu compte, avait pour auteur M. Georges Cornil, professeur agrégé à la Faculté de droit de Bruxelles (V. *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 510). Celui de M. Hubert-Valleroux est plus qu'un mémoire : c'est un plaidoyer, souvent éloquent, en faveur de la liberté du contrat de travail. Il s'ouvre par une intéressante histoire de la législation du travail sous l'ancien régime et depuis la Révolution. Avec une haute impartialité, M. Hubert-Valleroux relate et ap-

précie ce qui a été fait à l'égard de la classe ouvrière par les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis un siècle. Il étudie ensuite le contrat de travail dans sa formation et dans son fonctionnement : il l'étudie, est-il besoin de le dire, non pas seulement en jurisconsulte, mais en économiste et en philosophe chrétien. Il n'entend pas contester à l'État le droit de prendre des mesures pour protéger l'ouvrier, même l'ouvrier majeur; il n'est pas l'ennemi d'une certaine limitation de la journée de travail. Il réclame surtout pour la famille ouvrière le droit au repos dominical et proteste contre la nouvelle loi française qui permet aux patrons juifs d'imposer à des chrétiens le repos du samedi et le travail du dimanche. Mais, en dehors des cas où l'ouvrier est manifestement opprimé, M. Hubert-Valleroux soutient qu'on doit, dans le louage de services comme dans tout contrat, laisser le plus possible les contractants débattre librement entre eux leurs intérêts. Beaucoup trouveront sans doute son libéralisme un peu absolu : ainsi, suivant lui, le fabricant n'est jamais obligé de payer plus cher un ouvrier père de famille qu'un ouvrier célibataire, attendu que les produits du premier ne se vendent pas plus cher que ceux du second. Et cependant, le fabricant a-t-il le droit de s'enrichir en ne donnant à ses ouvriers qu'un salaire insuffisant pour faire vivre leur famille? N'y a-t-il pas là une question de justice et non pas seulement une question de charité? Ainsi encore, M. Hubert-Valleroux se montre hostile à toute réglementation des économats établis par les patrons, sous prétexte qu'on n'a pas démontré que de telles institutions aient donné lieu en France à des abus. Pourtant des abus sont possibles. M. Hubert-Valleroux reconnaît qu'il y en a eu de très graves à l'étranger, notamment en Angleterre. Pourquoi défendre au législateur de les prévenir? Il est vrai qu'on ne saurait trop se défier, à l'heure actuelle, des législateurs que nous avons, aussi bien que des syndicats ouvriers. En ce qui concerne ces derniers, M. Hubert-Valleroux émet une idée fort juste et dont il n'a pas tiré peut-être toutes les conséquences : c'est qu'en leur accordant une liberté d'association qui, dans l'état de notre législation, est un privilège, on aurait dû se préoccuper d'organiser leur responsabilité. Toute capacité juridique doit avoir, en effet, pour contre-partie une responsabilité effective. Un syndicat peut, par ses agissements, causer de grands préjudices : le particulier qu'il aurait lésé pourrait incontestablement le faire condamner, en tant que syndicat, à des dommages-intérêts. Mais à quoi servirait une telle condamnation, puisque la plupart des syndicats n'ont aucun actif? M. Hubert-Valleroux voudrait que les administrateurs pussent être soumis à la contrainte par corps ou que le syndicat qui ne paierait pas ses dettes fût dissous. Nous préférerions que la loi ne reconnût comme légaux que les syndicats qui auraient dans leur caisse une certaine somme susceptible d'être saisie par leurs créanciers. Gardons-nous tou-

tefois de trop croire à l'efficacité de la loi. M. Hubert-Valleroux nous le rappelle avec à-propos dans sa conclusion, la loi est souvent impuissante, et la liberté seule n'est pas un guide. C'est la conscience qui doit d'abord diriger patrons et ouvriers, et la conscience sera elle-même sans autorité pour parler aux âmes, sans force pour se faire entendre, si elle ne s'appuie sur les lois de Dieu.

4. — Notre code civil, qui s'est peu préoccupé du contrat de travail, contrat pourtant bien usuel, a moins pensé encore au *Contrat d'édition :* il n'en parle pas; en quoi il est assez excusable, car ce genre de transaction n'intéresse, il faut l'avouer, qu'une faible partie de l'humanité. Il mérite pourtant qu'on l'étudie et qu'on fixe ses règles. Dans un mémoire lu à l'Académie des sciences morales, M. Eisenmann s'est surtout proposé de le définir ; il soutient que le contrat d'édition n'est au fond qu'un louage de chose : un auteur loue la jouissance de son œuvre intellectuelle à un éditeur, qui l'exploitera pendant un temps, comme on exploite une terre ou une usine. Pour démontrer que tel est bien le caractère du contrat, M. Eisenmann s'est avisé d'un procédé ingénieux, mais qui nous paraît en somme peu probant : il a pris dans un ouvrage de pratique les règles du louage, et il a écrit en regard les règles analogues du contrat d'édition. Nous disons que ce procédé est peu probant, car beaucoup des rapprochements ainsi faits sont forcés ; nous voyons, par exemple, assimilées, quant à la garantie due par le bailleur, la contenance d'une ferme et la longueur d'une œuvre littéraire ! De plus, on pourrait aussi facilement faire une pareille comparaison avec d'autres contrats, avec la vente, avec le mandat ou avec la société ; il est même à noter que les formules usitées pour les contrats d'édition ressemblent plus à celles de la vente qu'à celles du louage. En fin de compte, il faut en revenir à ce qu'a dit M. Pouillet : « Le contrat d'édition ne constitue ni une vente, ni un louage, ni un mandat. » Qu'est-ce donc ? — Simplement un contrat *sui generis.*

5. — On pourrait dire des *Codes suédois*, dont la traduction vient de paraître dans l'excellente Collection des codes étrangers, qu'ils sont, eux aussi, des codes *sui generis.* Contrairement à la plupart des autres, ils n'ont été copiés ni sur le droit romain ni sur quelque législation plus récente. Dans leur partie fondamentale, qui a été promulguée dès 1734, ils sont le produit original des coutumes du pays, d'autant plus pures de tout alliage que la Suède est restée plus longtemps isolée et indépendante du reste de l'Europe. Seul le droit anglais présente au même degré ce caractère d'autonomie, mais il a subi l'influence du régime féodal, auquel la Suède a presque complètement échappé. Le code suédois de 1734 embrassait à la fois le droit civil, la procédure et le droit pénal. Une de ses parties était intitulée « Du Commerce, » mais elle contenait les règles ordinaires sur les contrats et les obligations. Le droit com-

mercial proprement dit n'a été constitué en Suède que par des lois spéciales, dont la plus ancienne ne remonte qu'à 1848. La loi sur le commerce maritime date seulement de 1891. On trouvera, de plus, dans le volume que nous signalons, les lois hypothécaires suédoises, qui datent de 1875, et tiennent une place intermédiaire entre le système de publicité de la loi française et le système des livres fonciers de la loi allemande. Citons encore la loi sur la propriété littéraire, de 1877, et celle qui règle les rapports entre les diverses confessions religieuses, relativement au mariage et aux actes de l'état civil. La traduction du code suédois et des lois qui le complètent a pour auteur M. Raoul de la Grasserie ; elle est précédée d'une introduction très développée et riche d'érudition, telle enfin qu'on peut l'attendre du savant magistrat auquel on doit déjà tant de travaux juridiques.

Droit pénal. — 6. — « Le devoir commande aux hommes de tous les pays, qui, par leurs travaux ou leur influence, peuvent contribuer en quoi que ce soit à la réforme du droit pénal, de ne point écouter les conseils perfides de l'insouciance, du découragement ou d'une vague confiance dans l'avenir. » C'est en s'inspirant de ces belles paroles de Rossi que M. Muteau, conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris, a écrit, sur *la Prescription de l'action publique et de l'action civile en matière pénale*, un excellent livre, qui a pour but de démontrer la nécessité d'une réforme sur un point important de nos lois criminelles. On sait que de tout crime ou délit la loi fait naître deux actions, l'une appelée publique, qui appartient à la société et tend à faire punir le coupable; l'autre appelée civile, qui appartient à la personne lésée et tend à lui faire obtenir une réparation pécuniaire. Ces deux actions, si elles ne sont pas exercées, s'éteignent au bout d'un certain temps par la prescription. M. Muteau, au début de son ouvrage, paraît contester la légitimité de la prescription en matière pénale; il en recherche les motifs et n'en trouve aucun qui le satisfasse pleinement. Certains criminalistes ont, il est vrai, justifié parfois cette institution de façons bien singulières; on ne doit pas dire, par exemple, avec un auteur moderne, qu'une époque vient où « le fruit du crime est légitime entre les mains du coupable. » Non, le fruit du crime n'est jamais légitime ; mais la prescription a néanmoins sa raison d'être dans l'incertitude des preuves et dans la difficulté de la défense après un temps trop prolongé; son but est de protéger non les coupables, mais les innocents. C'est pourquoi M. Muteau nous paraît avoir un peu affaibli sa thèse en discutant la prescription elle-même dans son principe. Il n'en demande cependant pas la suppression. Il s'en prend seulement à une règle de notre droit criminel qui a des conséquences tellement étranges qu'on serait étonné de la trouver dans le code, si l'on ne savait qu'autrefois l'action publique et l'action civile ne faisaient qu'une : cette règle est

celle qui veut que ces deux actions soient prescrites par le même laps de temps. Après dix ans pour les crimes, après trois ans pour les délits, après un temps encore beaucoup plus court pour certains délits, trois mois, par exemple, pour la diffamation et l'injure par la voie de la presse, non seulement le coupable ne peut plus être condamné à aucune peine à la requête du ministère public, mais il est à l'abri de toute réclamation de la part de la personne lésée. De là résulte une situation aussi immorale qu'antirationnelle : celui qui s'est emparé du bien d'autrui par erreur et de bonne foi peut être poursuivi par le légitime propriétaire pendant trente ans, tandis que celui qui a volé ne peut plus être contraint à restituer après dix ans s'il a commis un crime, après trois ans s'il n'a commis qu'un délit. Pour faire disparaître cette anomalie, M. Muteau demande que l'action civile qui naît d'un acte criminel ou délictueux dure aussi longtemps que toute autre action civile, quel que soit d'ailleurs le délai de la prescription de l'action publique. En ce qui regarde cette dernière prescription, il admet que le délai de dix ans est suffisant pour les crimes, mais estime que celui de trois ans est trop court pour certains délits, particulièrement pour les abus de confiance, escroqueries, abus de blanc-seing, qui entraînent à notre époque tant de désastres financiers. En revanche, pour toutes les actions civiles, M. Muteau propose de réduire le délai de la prescription à dix ans, et ici il se met en contradiction avec ses prémisses. La prescription n'étant, comme il le dit, qu'une exception au principe supérieur de la justice, ce serait étendre démesurément son domaine que de limiter à dix ans la durée de toutes les obligations. Quelques-unes des réformes demandées par M. Muteau sont donc discutables; mais on n'en doit pas moins lui savoir gré d'avoir appelé l'attention sur ces problèmes, dont la solution est loin d'être indifférente à la société. Ajoutons qu'il ne se borne pas à critiquer la loi, mais qu'il l'étudie dans tous les détails, et que son ouvrage constitue, au point de vue pratique comme au point de vue théorique, un traité complet de la prescription en droit pénal.

7. — M. Fabreguettes, premier président de la cour d'appel de Toulouse, est l'auteur d'un commentaire de la loi sur la presse du 29 juillet 1881. C'est une sorte de supplément à ce commentaire qu'il vient de publier sous ce titre : *De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles, de la propagande anarchiste.* La loi de 1881 a affranchi la presse; M. Fabreguettes en fait honneur au parti républicain et constate que, sur ce point-là du moins, les hommes qui avaient combattu les régimes précédents sont restés fidèles à leurs principes. Malheureusement, ces principes étaient mauvais, car, c'est M. Fabreguettes qui le dit, « le mal dont nous souffrons est dû, en majeure partie, à la loi du 29 juillet 1881 sur la presse. » L'expérience, en effet, n'a pas tardé à faire reconnaître tous

les défauts de cette loi : dès 1882, l'impudence des écrits obscènes et des dessins licencieux était arrivée à un tel degré qu'il a fallu voter des dispositions contre les outrages aux mœurs. Quelque temps après, la mise en vente des journaux dans les rues devenait l'occasion de tels désordres, de tels scandales et de tels chantages, qu'une nouvelle loi a été indispensable pour réglementer cette vente. En 1893, une autre loi a dû punir la provocation au retrait des fonds déposés dans les caisses publiques. Les offenses contre les souverains étrangers et envers les agents diplomatiques ont également rendu nécessaires de nouvelles mesures législatives. Enfin, les attentats anarchistes ont encore obligé à combler d'autres lacunes dans cette « trop généreuse » législation de 1881 : des lois du 12 décembre 1893 et du 28 juillet 1894 ont été édictées pour arrêter et réprimer la propagande de ceux qui, de par les principes de 89, ont le droit de répandre les idées anarchistes aussi bien que d'autres propagent les idées radicales ou socialistes. La grande affaire, on se le rappelle, lorsqu'ont été votées ces lois, était de distinguer entre l'anarchisme et le socialisme. « L'anarchisme commence, disait le rapporteur, là où naît la provocation au crime ou au meurtre. » Ce criterium lui-même n'a pas paru suffisant pour protéger ces bons et honnêtes socialistes, et l'on a tenu à ce que le mot « anarchiste » fût dans la loi : précaution trop naïve, nous dit M. Fabreguettes, car « il ne faut pas croire qu'on aura toujours devant soi des individus se proclamant anarchistes et disant : *Me, me, adsum qui feci!* » « On peut prévoir, ajoute-t-il, que dans un avenir prochain tous les inculpés se diront socialistes révolutionnaires. » Et alors, il est évident que les magistrats n'auront plus qu'à s'incliner.... Tel n'est pas pourtant l'avis de M. Fabreguettes. Mais il faut croire que sa prédiction s'est réalisée ; tous les anarchistes ont dû se convertir au socialisme, car nous n'avons pas ouï dire que les nouvelles lois faites pour les anéantir aient jusqu'ici nui à aucun.

8 et 9. — Ces lois ne manqueront pas cependant de commentateurs. En sus de la brochure de M. Fabreguettes, nous avons à signaler deux autres ouvrages qui leur sont consacrés. Le *Code de la législation contre les anarchistes*, par M. Loubat, procureur de la république à Saint-Étienne, est le plus complet : il réunit aux lois destinées à réprimer la propagande anarchiste celles sur les associations de malfaiteurs et sur la fabrication et la détention des explosifs. Le commentaire de ces textes, article par article, est suivi de la reproduction des exposés de motifs et autres documents officiels qui peuvent en éclairer le sens. Quant à l'*Étude sur les lois contre les menées anarchistes*, publiée par M. Robert Jousseaume, président du tribunal d'Angers, c'est plutôt un historique de ces lois qu'un commentaire approfondi. L'auteur a voulu surtout faire ressortir les modifications que les crimes des anarchistes ont obligé d'apporter à la législation pénale. En terminant, il cherche à répondre à

ceux qui ont affecté de s'effrayer de ces mesures « liberticides » et « scélérates » : « Aucune d'elles, dit-il, n'a établi de juridiction d'exception ; aucune d'elles n'apporte d'entrave à la libre défense des prévenus ; les incriminations qu'elles formulent, comme les pénalités qu'elles édictent, répondent à d'évidentes nécessités de préservation sociale, et le législateur a pris soin d'en circonscrire l'application avec une précision telle que, pour qu'elles fussent détournées de leur but contre des adversaires politiques qui ne seraient pas de vulgaires malfaiteurs, il faudrait un défaut absolu de conscience de la part des juges, à tous les degrés de la hiérarchie. » Assurément on a vu des lois plus mauvaises et auxquelles il faut réserver la qualification de « scélérates, » mais des juges sans conscience, un gouvernement qui les cherche en trouve toujours!

10. — Les meilleures lois, d'ailleurs, peuvent devenir mauvaises par leur application. Que vaut, par exemple, cette fameuse loi Bérenger, qui permet, comme on sait, aux tribunaux de faire grâce de la peine sous la condition que le condamné n'encourra pas de nouvelle poursuite pendant cinq ans? M. Lucien Treppoz, substitut de l'avocat général près le tribunal supérieur de Monaco, examine cette question dans une remarquable et intéressante *Étude sur les condamnations conditionnelles*, et il conclut que l'expérience n'est pas encore suffisante pour permettre de porter un jugement définitif sur l'innovation dont il s'agit. Certains magistrats tendent à faire de la loi Bérenger une faveur très exceptionnelle ; d'autres, au contraire, en prodiguent l'application sans discernement. Que l'une ou l'autre de ces manières d'agir vienne à prévaloir et tous les avantages attendus de la réforme s'évanouiront. L'ouvrage de M. Treppoz peut être pour les juges un très bon guide dans l'usage qu'ils ont à faire de la nouvelle loi ; l'auteur, bien au courant des législations étrangères, en compare les dispositions avec celles de la loi française, et tout en fixant le sens de celle-ci dans les points controversés, il indique comment elle pourrait être améliorée.

11. — M. Champcommunal, dans une *Étude critique de législation comparée sur la tentative*, traite, avec beaucoup d'érudition, un problème très délicat de philosophie du droit : la tentative d'un crime ou d'un délit doit-elle être punie? et dans quelle mesure doit-elle l'être? On sait que notre code pénal punit la tentative à l'égal du crime même, lorsqu'elle s'est manifestée par un commencement d'exécution. Platon, dans son *Traité des lois*, assimile, lui aussi, le crime tenté au crime consommé. Toutefois, en cas de tentative de meurtre, « par égard pour le bon génie qui, ayant pitié du meurtrier et de la victime, a détourné de celle-ci le coup mortel et a épargné à celui-là le sort le plus funeste, » il consent à faire grâce de la mort au coupable, le condamnant seulement à aller vivre dans quelque État voisin et lui laissant la jouissance de son bien le reste de ses jours. Le droit canonique, malgré l'importance qu'il

attache à la culpabilité morale, n'inflige généralement qu'une peine atténuée à celui dont le crime n'a pas été consommé. Au contraire, l'école positiviste soutient que le délinquant doit être frappé et réduit à l'impuissance dès qu'il a révélé par un signe apparent la perversité de sa nature. M. Champcommunal repousse, avec raison, ce dernier système et conclut à un abaissement de la peine en cas de crime manqué ou de simple tentative.

12. — A ses autres ouvrages, bien connus et fort appréciés des étudiants, M. Prosper Rambaud vient d'ajouter une *Explication élémentaire du droit criminel*. Son but, dit-il modestement dans la préface, a été de condenser en un petit volume toutes les connaissances nécessaires pour passer un bon examen. Il a réussi, en effet, à analyser, en moins de trois cents pages, toute la législation comprise dans le code pénal, le code d'instruction criminelle et les lois qui s'y rattachent. L'ouvrage est suivi de tableaux synoptiques à l'aide desquels les jeunes gens peuvent revoir en quelques heures les matières de leur examen.

Droit romain et histoire du droit. — 13. — En général, les jurisconsultes romains n'ont pas d'histoire ; nous ne les connaissons que par leurs écrits. Pour le plus grand d'entre eux, Papinien, on ne sait même pas en quelle année ni en quel lieu il est né. M. Emilio Costa, professeur à Bologne, dans une étude qu'il a entrepris d'écrire sur la vie et les œuvres de ce prince de la jurisprudence, examine avec soin les quelques passages de Spartien, de Dion Cassius et d'Aurélius Victor où il est question de lui, et sa critique y trouve plusieurs choses à reprendre. Deux ou trois points seulement paraissent hors de contestation : Papinien occupa successivement sous Marc-Aurèle, sous Septime-Sévère et sous Caracalla, divers offices, puis devint préfet du prétoire ; il fut mis à mort par Caracalla en 212. Ce tyran ayant voulu le contraindre à justifier devant le Sénat le fratricide qu'il avait commis en tuant de sa propre main son frère Géta, Papinien lui aurait répondu qu'un crime est plus facile à commettre qu'à excuser. Si telle était réellement la cause de sa mort, le plus grand des jurisconsultes aurait eu la gloire de mourir pour la justice, mais Spartien, qui rapporte ce trait, en conteste lui-même l'authenticité, et affirme seulement que Papinien a péri parce qu'il était partisan de Géta. Après cet essai de biographie, que l'insuffisance des sources rend malheureusement très incomplet, M. Costa passe en revue tout ce qui nous est parvenu des œuvres de Papinien, depuis les parties qui en ont été reproduites par Justinien dans ses Pandectes, jusqu'à quelques fragments découverts récemment en Egypte. Il cherche à en déduire le caractère et la forme des principaux ouvrages du jurisconsulte. Il traite ensuite, dans les trois derniers chapitres du volume, de la langue de Papinien, des notes ajoutées par Paul et par Ulpien à quelques-uns de ses livres, et enfin des nombreux hommages qui ont été rendus à son génie

et à sa science, spécialement par les constitutions impériales. Dans le second volume, non encore publié, l'auteur exposera sans doute les doctrines de Papinien, et appréciera l'influence exercée par lui sur le développement du droit romain.

14. — Dans une brochure sur l'*Antidosis en droit athénien*, M. Henri Francotte, professeur à l'Université de Liège, s'efforce d'élucider, dans la mesure du possible, d'après quelques passages de Démosthène, de Lysias et d'Aristote, une singularité peu connue de l'ancien droit d'Athènes. On sait que les Athéniens pourvoyaient à une grande partie des dépenses publiques par les « liturgies » ou prestations imposées aux citoyens riches. Telle était la chorégie, qui obligeait le citoyen désigné à fournir pour certaines fêtes les troupes dramatiques ou lyriques. Telle était encore la triérarchie, dont le titulaire devait, durant une année, entretenir de ses deniers un navire et ses agrès. L'individu qui se prétendait taxé à tort, à raison de l'insuffisance de sa fortune, avait le droit de faire rejeter la charge sur un citoyen plus riche que lui, qu'il désignait. L'antidosis était la procédure par laquelle le contribuable pouvait ainsi contraindre un autre citoyen à payer pour lui. Il présentait l'évaluation de ses biens, obligeait son adversaire à faire aussi l'inventaire des siens, et les juges prononçaient. Souvent le demandeur disait au défendeur qui résistait : « Puisque vous ne vous reconnaissez pas plus riche que moi, échangeons nos biens; prenez les miens, je prendrai les vôtres, et alors je garderai la liturgie à mon compte. » C'est de cette offre d'échange qu'est venu le nom d'antidosis : les savants ne sont pas d'accord sur le point de savoir si cette offre était obligatoire dans tous les cas. M. Francotte soutient, avec de grandes probabilités, qu'elle était seulement facultative.

15 et 16. — Nous avons encore reçu de l'étranger deux brochures de pure érudition qu'il suffit de signaler aux lecteurs qu'elles peuvent intéresser : l'une est un historique du testament militaire : *Das Soldaten-Testament*. L'auteur, M. Edouard Steidle, docteur en droit, part du testament *in procinctu*, dont parle Gaïus, et parcourt les diverses législations anciennes et modernes qui ont facilité aux militaires les moyens de tester. L'autre brochure est une étude sur une ancienne loi municipale en langue osque : *La Legge osca di Banzia*. M. Carlo Moratti en donne une traduction nouvelle, et y ajoute un commentaire historique et philologique ; il écarte l'hypothèse que cette loi pût être l'œuvre de commissaires du Sénat romain, et n'y voit qu'un statut propre à la ville de Banzia.

17. — M. Léon Girard, avocat, a choisi pour sa thèse de doctorat deux sujets purement historiques. Ces sujets auraient-ils été refusés ? Nous ne voyons pas que l'auteur prenne le titre de docteur en droit sur la couverture. Les deux dissertations dont la thèse se compose ne manquent

pourtant pas d'intérêt. La première est relative à *la Comptabilité domestique chez les Romains.* M. Girard y explique comment les vieux Romains, ces modèles d'économie et d'exactitude en affaires, tenaient leurs livres de comptes, leur *codex accepti et expensi.* Il recherche ensuite quelle était l'autorité juridique de ces livres. Était-ce bien par une écriture sur le *codex* que se formait le contrat *litteris?* Savigny l'a dit et tout le monde l'a cru après lui, mais un professeur italien, M. Buonamici, a soutenu, en 1876, un système contraire. M. Girard n'ose se prononcer. Il se borne à déterminer, à l'aide de divers passages des auteurs classiques plus encore qu'avec les écrits des jurisconsultes, la force probante des registres domestiques devant les tribunaux. En droit français, M. Girard a traité de la *Condition des mainmortables dans la coutume de Franche-Comté.* La bibliographie dont il a fait précéder son travail montre qu'il a connu toute la littérature juridique relative à son sujet. A notre avis, il n'en a pas tiré un parti suffisant. Sur l'origine de la mainmorte, il reste dans le vague. Il soutient sans preuve, sans vraisemblance même, que la communauté mainmortable s'est constituée malgré les seigneurs, qu'elle a été imaginée contre eux pour les empêcher de rentrer, après la mort du serf, dans la propriété de la terre concédée. N'est-il pas plus probable qu'elle s'est établie d'accord avec les auteurs de la concession? Les seigneurs, qui abandonnaient des lots de terre pour peupler leur seigneurie, n'avaient-ils pas intérêt à y retenir les héritiers des cultivateurs qu'ils y avaient appelés?

18. — A la mainmorte comtoise il serait intéressant de comparer le bail à *Domaine congéable*, cette vieille coutume bretonne dont M. Paul Henry, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest, nous entretient dans une savante monographie. Tandis que la mainmorte a succombé sous les anathèmes fort exagérés des philosophes, le domaine congéable a survécu à la Révolution. Aboli d'abord par une loi de la Législative, il a su trouver grâce devant la Convention, qui a rapporté la loi abolitive, et la Convention, cette fois-là, a été bien inspirée, comme l'atteste, avec l'autorité de sa grande expérience, un honorable notaire de Morlaix, M. Vérant : « Cela est très démocratique, et il ne faut pas y toucher, car ce genre de propriété profite aux petits et les attache à leur sol natal. Je suis bien persuadé que si tous ces gens qui nous quittent pour aller dans la République Argentine avaient eu un toit à eux, ils ne seraient pas allés périr de misère, et par là amener la dépopulation de la France. Tâchons, au contraire, d'attacher le Français à son sol natal, le Breton surtout, et nous ne verrons pas ces émigrations qui nous attristent : le domaine congéable à petite surface nous sera un puissant auxiliaire pour cela. » Le domaine congéable n'en a pas moins le tort d'être un reste avéré de l'ancien régime. Un député, le considérant comme « absolument contraire à notre législation actuelle et à ce principe absolu que

nul ne peut être entravé dans la jouissance de ses droits de propriété, » a déposé une proposition qui tend à le faire disparaître ; une autre proposition, plus acceptable, a seulement pour but de le rajeunir. M. Henry discute et apprécie ces projets de loi : il montre que le domaine congéable, amélioré et mieux adapté à notre législation, pourrait rendre de réels services à la propriété rurale, même ailleurs qu'en Bretagne.

19. — Sous ce titre général : *Les Charges du paysan avant la Révolution de 1789*, M. Rémondière, docteur en droit, ancien receveur de l'enregistrement, publie une monographie qui ne concerne que le Poitou. La première partie de son ouvrage est un exposé du régime féodal dans cette province ; nous y avons remarqué d'assez nombreuses erreurs, sans compter les fautes d'impression, qui sont innombrables. La seconde partie est plus intéressante : elle indique comment se percevaient les divers impôts royaux, directs ou indirects, avant la Révolution. En resserrant ses observations dans les limites d'une seule paroisse, M. Rémondière estime que ces impôts enlevaient à l'homme des champs le tiers environ de ses revenus. A cela s'ajoutaient encore les droits féodaux, en sorte qu'il restait à peine au pauvre paysan la moitié du produit de son travail. Sa situation est-elle devenue meilleure depuis la Révolution ? M. Rémondière nous promet d'examiner cette question dans un second volume ; mais il en fait prévoir par avance la solution en rappelant cette parole de M. Léon Say : « Le paysan est la bête de somme du budget. »

20. — Une publication qui nous vient de Palerme présente un certain intérêt pour l'histoire du droit criminel : c'est la réédition d'un ouvrage sur *l'Efficacité et la nécessité des peines*, par Tomaso Natale, marquis de Monterosato. Cet ouvrage a paru pour la première fois à Palerme en 1772, mais l'auteur assure l'avoir écrit avant la publication du *Traité des délits et des peines* de Beccaria, qui est de 1764. Quoi qu'il en soit de cette affirmation, que rien d'ailleurs ne contredit, l'œuvre de Natale peut, sans exagération, être mise en parallèle avec celle du célèbre criminaliste de Milan. Elle a pour but de combattre la trop grande rigueur des peines, la torture et l'abus de la peine capitale. Mais, moins radical que Beccaria, Natale ne condamne pas en principe la peine de mort. L'ouvrage dont nous parlons est précédé d'une étude biographique sur l'auteur, par M. Guardione, et d'une préface du professeur Impallomeni, qui loue Natale d'avoir renoncé aux abstractions métaphysiques et prétend voir en lui un précurseur de l'école positiviste et évolutionniste.

Ouvrages divers. — 21. — Le *Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris*, par Mlle Jeanne Chauvin, ne se rattache particulièrement à aucune branche du droit. C'est, comme le dit M. Colmet de Santerre, dans une courte préface qu'il n'a pas dédaigné d'écrire

pour ce volume, « une encyclopédie juridique en miniature. » La première partie de l'ouvrage est un résumé des lois constitutionnelles et administratives qui régissent l'organisation des pouvoirs publics et leur fonctionnement. Dans la seconde partie, l'auteur s'est proposé d'étudier la vie juridique de la femme et de la mère : il y est traité du mariage, de la puissance paternelle, de la tutelle, des successions, des contrats civils et commerciaux. En somme, ce livre de droit, écrit par une femme et pour les femmes, ne se distingue guère des livres du même genre qui ont un homme pour auteur, et nous ajouterons volontiers, avec M. Colmet de Santerre, qu'il pourra être utile à bien des hommes. Disons-le même tout bas : tel manuel destiné aux élèves des grands séminaires ne vaut pas mieux. En revanche, nous avons le regret de constater ici un parti pris de neutralité religieuse qui attriste d'autant plus qu'on sait à quelle catégorie de lecteurs ce livre s'adresse. Il y est question de la loi morale : on y comprend même des devoirs envers les êtres inférieurs à l'homme. Mais on évite avec le plus grand soin d'élever le regard vers l'Auteur de cette loi éternelle. Quand il s'agit d'expliquer la différence des devoirs qui incombent à l'homme et à la femme, on se borne à dire que « la nature fit généralement bien ce qu'elle fit, au moins pour son avantage. » Et c'est d'une telle philosophie qu'on prétend nourrir de jeunes âmes !

22. — Dans un mémoire présenté par lui à la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance, M. Ch. Muteau examine au point de vue juridique la proposition qui a été faite au conseil supérieur de l'assistance publique de créer des asiles spéciaux pour les alcooliques. Avec un juste souci de la liberté individuelle, M. Muteau estime qu'il serait « impossible d'introduire dans notre législation une prescription légale aussi contraire à nos mœurs et aux principes de notre droit que la loi américaine qui permet à tout magistrat de faire enfermer une personne, sur la simple notoriété qu'elle est adonnée à l'ivrognerie et incapable de gérer ses affaires. » M. Muteau est néanmoins partisan de la création d'asiles pour les alcooliques ; il y aurait encore de quoi les remplir, suivant lui, en y recevant les ivrognes qui consentiraient à s'y faire traiter volontairement, et ceux qui, ayant été pris en flagrant délit, y seraient envoyés par la justice. Le savant magistrat insiste aussi sur d'autres moyens par lesquels on pourrait non moins efficacement conjurer l'ivrognerie. Il demande que la loi de 1873, qui réprime l'ivresse publique, soit plus énergiquement exécutée : dans les premières années qui ont suivi cette loi, la police dressait annuellement de 80,000 à 90,000 procès-verbaux ; elle n'en dresse plus aujourd'hui que de 45,000 à 50,000. Est-ce aux progrès de la tempérance qu'il faut attribuer cette diminution? C'est bien plutôt aux mêmes causes qui ont fait établir, en 1880, la liberté d'ouvrir des débits de boissons. Plus courageux que le conseil

supérieur de l'assistance publique, qui n'a pas osé se prononcer à cet égard, M. Muteau demande l'abrogation de cette loi funeste, grâce à laquelle les cabarets pullulent sur toute la surface de la France. A l'État, qui fait appel aujourd'hui aux sociétés de tempérance pour l'aider à réprimer l'alcoolisme, on a certes bien le droit de répondre qu'il devrait commencer par ne pas déchaîner et entretenir le fléau par une législation absurde et coupable. MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

De substantiae corporalis vi et ratione secundum Aristotelis doctorumque scholasticorum sententiam, dissertatio metaphysica quam apud Facultatem Th. Lugdunensem propugnabat P. MIELLE. Langres, Rollet-Bideaud, 1894, in-8 de XXVII-431 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir montré, dans une belle introduction, quel est l'objet et quelle doit être la méthode de la philosophie de la nature, M. Mielle consacre trois chapitres à l'exposé de la question, en ce sens qu'après avoir décrit dans leurs grandes lignes les trois systèmes, dynamisme, atomisme, matière et forme, il fait l'histoire des deux premiers, nous faisant remarquer les diverses physionomies qu'ils présentent soit chez les anciens, soit chez les modernes. Ce sont des choses que tout le monde sait, mais M. Mielle ne les sait pas comme tout le monde : il a lu et possède tout ce qui a été dit de meilleur, de plus exact, de plus parfait sur les conceptions de la philosophie antique et de la philosophie récente. Ces rares qualités d'érudition, nous allons les trouver unies à la profondeur des pensées et à la netteté de l'expression dans les six chapitres qui suivent, où il ne s'agit plus que de la grande conception dont il se fait le défenseur et l'historien.

Au chapitre IV, il expose, à la suite d'Aristote et de l'Ange de l'École, les notions fondamentales d'où cette conception sort comme la fleur de sa tige, le sujet, la forme, la privation, la nature, le principe, la cause, l'essence, l'existence; puis, aux chapitres V et VI, les principes de l'être corporel, *in facto esse* et *in fieri :* la matière et la forme avec les attributs qui les distinguent, le composé substantiel en lui-même et dans les puissances et qualités qui en émergent, la distinction entre la substance elle-même et la quantité dimensive, les conversions substantielles et le rôle qui appartient aux agents naturels dans ces conversions, le rapport des diverses formes substantielles entre elles suivant le degré de perfection de l'être qu'elles constituent. Dans aucun ouvrage on ne trouvera mieux que dans celui-ci ces notions précisées et éclaircies. Les diverses phases du système, depuis son origine manifestement socratique jusqu'à sa renaissance à l'heure présente, sont décrites au chapitre VII. Il ne s'agit plus désormais que de donner les preuves qui l'appuient, d'établir le degré de certitude ou de probabilité qui lui convient et ce qu'il y

a pour lui à craindre ou à espérer des progrès qu'accomplit chaque jour la science de la matière. Comme l'indique le titre même de son ouvrage, M. Mielle envisage la substance corporelle non pas telle qu'elle se présente dans les règnes supérieurs où la forme substantielle se manifeste avec évidence par les phénomènes irréductibles de la vie, mais telle que nous la trouvons dans les régions plus obscures où elle n'a plus que le dernier degré de l'être et de l'unité. Limitée à ces régions, la grande conception aristotélicienne n'est plus une doctrine certaine, mais elle a la valeur d'une hypothèse métaphysique hautement probable. Nous louons l'auteur de s'être renfermé dans cette sage réserve, comme aussi d'avoir insisté sur la distinction des deux domaines, celui des sciences physiques et celui de la philosophie. Nous lui ferons seulement remarquer qu'il est peut-être prématuré de s'appuyer sur les conclusions des sciences physiques. Laissons à la grande hypothèse physique, en vogue à l'heure présente, le temps de nous montrer tout ce que peuvent expliquer l'énergie de mouvement et l'énergie de position. Nos conclusions viendront ensuite. Il peut se faire que nous soyons obligés de modifier quelques applications de notre théorie métaphysique ; mais elle restera dans son ensemble comme la seule vraie conception de la substance matérielle. Cette magistrale étude de M. Mielle a sa place marquée à côté du beau livre du P. Liberatore sur *le Composé humain*. Elle s'en inspire et elle le complète ; c'est le meilleur éloge que nous en puissions faire. LAMOUREUX.

Dogmengeschichte, von Dr JOSEPH SCHWANE. Zweiter Band. Zweite Auflage. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1895, in-8 de XIII-891 p.—Prix : 16fr.

L'étude de la théologie suppose à sa base l'histoire de l'évolution dogmatique connue au moins dans ses grandes lignes, et longtemps on s'est contenté d'une connaissance superficielle de ce genre, s'adonnant surtout à l'exposition logique d'une théorie qui semblait inattaquable. Aujourd'hui les affirmations tirées des déductions de la scolastique ne suffisent pas aux esprits inquiets de preuves historiques et avides d'intelligente critique. La place assez restreinte qui était autrefois réservée à l'apologétique tend donc de plus en plus à s'agrandir, et en particulier les préoccupations littéraires, philosophiques, documentaires ont lancé les savants chrétiens à la suite de leurs adversaires dans le riche domaine de la patristique. L'important ouvrage dont nous signalons aujourd'hui la seconde édition dans la *Theologische Bibliothek* de la librairie Herder est bien fait pour servir de guide dans cette difficile étude. Je sais bien que Mgr Schwane avait donné sa publication en 1868, mais l'Allemagne était en avance sur nous dans le traitement scientifique des questions théologiques, et les quelques modifications nécessitées par des découvertes récentes ont été soigneusement tenues en

compte par le nouvel éditeur, M. Max Sdralek, aidé de M. Funk, dont il suffit de citer les noms pour rassurer sur l'exactitude de la mise au point. Au reste, ces retouches, sauf la revision des textes grecs et des citations, n'ont porté que sur un nombre assez restreint de passages : doctrine de Léonce de Byzance, pontificat d'Hormisdas, question d'Honorius, etc. Mgr Schwane avait divisé son grand ouvrage en quatre parties : époque anténicéenne, époque des Pères, moyen âge, temps modernes. Nous avons annoncé, il y a deux ans, la nouvelle édition du premier volume ; espérons que les deux derniers ne se feront pas trop attendre. La marche du savant auteur est analogue à celle qu'il avait précédemment suivie : 1° Développement des dogmes sur l'essence divine, la Trinité, Dieu créateur ; 2° dogmes christologiques et sotériologiques ; 3° dogmes anthropologiques ; 4° l'Église et les sacrements. On comprend aisément quelle foule de savantes observations se pressent sous sa plume en soumettant à l'analyse les textes des saints Pères et en reconstituant ensuite l'ensemble de leur doctrine sur ces divers points. Nous avons surtout apprécié les pages consacrées à la primauté du siège de Rome, 661-698, et, dans la dernière division, les chapitres consacrés à l'Eucharistie, à la pénitence, à l'ordination et au mariage, où les objections les plus persistantes du protestantisme sont confondues par l'enseignement des Pères.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Les Gaspillages des sociétés modernes, par J. Novicow. Paris, Alcan, 1894, in-8 de x-344 p. — Prix : 5 fr.

Le vice-président de l'Institut international de sociologie, M. Novicow, dont nous avons analysé déjà un gros et savant volume, *les Luttes entre les sociétés humaines* (1893), étudie aujourd'hui ce que Bastiat appelait les « causes perturbatrices. » Il s'attache à celles qui dérivent de nos préjugés, et il dénonce les trois erreurs qui lui semblent surtout malfaisantes : confusion de la richesse avec l'or, confusion du bien-être avec la propriété, exclusivisme routinier et intolérant. — C'est la fausse notion de la richesse qui expliquerait le protectionnisme, cette désaptation artificielle du milieu ; et cela coûterait, tous les ans, une dizaine de milliards à l'humanité civilisée. — C'est parce que nous confondons jouissance avec appropriation, souffrance avec travail, que tant de ressources sont gaspillées, par le vol, le dol, le parasitisme et les conquêtes. M. Novicow évalue à quatre milliards et demi les pertes directes résultant de l'état de guerre : les pertes indirectes sont presque aussi considérables. — Sous le nom de « misonéisme, » notre auteur combat la superstition routinière, qui considère comme un mal tout ce qui est nouveau et différent de nos habitudes, qu'il s'agisse de langage, d'orthographe, de monnaies, de cé-

rémonial ou de religion. L'intolérance et l'exclusivisme national nous appauvriraient annuellement d'une douzaine de milliards au moins. Le grand remède qu'indique M. Novicow, c'est la fédération du groupe européen, permettant la suppression des douanes et la réduction des dépenses militaires à presque rien. Chimère, dira-t-on. Mais il n'est pas sûr que les menaces de la race jaune, pullulante et envahissante, n'en fassent une nécessité au siècle prochain. Et quand même ne viendrait jamais ce danger auquel notre auteur ne croit pas, les socialistes n'arriveront-ils pas quelque jour à faire comprendre aux peuples souverains combien il est fou de se ruiner en armements et droits protecteurs? C'est la partie sérieuse de leur programme; et il est profondément regrettable que nous les laissions presque seuls défendre ces idées qu'ils mêlent d'erreurs si dangereuses. On devine que la charité paraît à M. Novicow un palliatif très insuffisant pour conjurer la misère. Il souhaiterait surtout que l'on augmentât la richesse à partager. La vraie manière de supprimer les pauvres, c'est de développer la production. Et cela est urgent puisque les neuf dixièmes de nos semblables n'ont pas de quoi satisfaire aux besoins de leur estomac. Je crois que de pareilles vérités sont trop souvent oubliées. Mais pourquoi y joindre (p. 230) une critique très superficielle du christianisme et de la charité, comme si l'assistance ne pouvait revêtir les formes les plus variées, comme si un temps devait venir où le dévouement et la bonté seraient inutiles?

Peut-être reprochera-t-on à M. Novicow d'exagérer un peu ses thèses et ses chiffres. Si le vol ne profite pas à l'humanité, il n'est pas prouvé qu'il ne puisse profiter au voleur. De même pour les droits protecteurs. Les immenses progrès sociaux dont on nous vante les bienfaits ne seraient donc assurés que par un progrès moral qui rendrait les hommes plus sages et moins étroitement égoïstes. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Géométrie réglée et ses applications, par G. KOENIGS. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-4 de 148 p. — Prix : 5 fr.

Ce Mémoire est une reproduction partielle du cours professé par M. Kœnigs au Collège de France en 1887-1888, et traite des coordonnées de la ligne droite, des systèmes linéaires et des propriétés infinitésimales du premier ordre. Les travaux de Poncelet, de Gergonne et de Chasles, en fondant la géométrie projective et en aboutissant aux grands principes de l'homographie et de la dualité, ne marquaient pas le terme de cette belle évolution dans le domaine géométrique. Plücker, par son ingénieuse théorie des congruences de droites et des complexes, a jeté les bases d'une méthode qui complète et généralise, sous le nom de « géométrie réglée, » les résultats de la géométrie projective. M. Klein a développé « les idées de Plücker en les appuyant sur les méthodes de l'algèbre moderne ; » enfin les travaux de M. Sophus Lie, en établissant

« les liens les plus étroits entre la géométrie de Plücker et la théorie des équations différentielles, » caractérisent la troisième phase de la doctrine de la ligne droite, dont les principes sont exposés avec autant de clarté que d'élégance par M. Kœnigs dans les cinq chapitres qu'il vient de publier. Faisant tout d'abord ressortir le caractère dualistique et projectif de la géométrie réglée, et après avoir donné les notions fondamentales relatives aux coordonnées de la ligne droite, l'auteur étudie les complexes linéaires de droites, et se hâte avec raison d'exprimer analytiquement les résultats obtenus ; puis il traite des systèmes de complexes linéaires. Les deux derniers chapitres sont du plus haut intérêt. Dans le quatrième, on trouve amplement développés les premiers principes de géométrie infinitésimale en coordonnées de droites ; on remarquera, entre autres, une intéressante application des principes de la représentation des surfaces par leurs tangentes, due à M. Pasch, et qui conduit à la notion de « surface de singularités, » et l'étude du cas où, pour toutes les droites de la congruence, les couples focaux coïncideraient. Le dernier chapitre, qui forme à lui seul un grand tiers de ce beau Mémoire, est consacré aux coordonnées de Klein et à la géométrie anallagmatique ; une remarque de M. Klein est « le point de départ d'un curieux rapprochement entre la géométrie de la droite dans l'espace et celle des propriétés métriques d'un espace à quatre dimensions. » Sans exagérer la portée de la notion des espaces à plus de trois dimensions, M. Kœnigs montre, par un exemple tiré de la géométrie de la ligne droite, comment « certaines propriétés des espaces à n dimensions trouvent une interprétation utile dans les figures de la géométrie ordinaire : grâce à ces propriétés, les faits de la géométrie d'Euclide peuvent souvent recevoir une forme plus rationnelle, plus lumineuse. »

Une intéressante étude de la représentation des quadriques ordinaires sur le plan, étendue au cas des quadriques à n-s dimensions dans l'espace à n dimensions, conduit à cette remarquable conclusion que la géométrie réglée, au point de vue dualistique et projectif, est identique à la géométrie anallagmatique d'un espace à quatre dimensions.

H. Courbe.

Théorie électro-magnétique de la lumière, par le docteur O. Tumlirz. Paris, A. Hermann, 1892, gr. in-8 de xvi-157 p. — Prix : 5 fr.

Le docteur Tumlirz a publié, il y a déjà treize ans environ, un intéressant ouvrage sur la théorie électro-magnétique de la lumière. Le livre allemand a été traduit par M. G. Van der Mensbrugghe, professeur à l'Université de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique. Bien que de nombreux ouvrages aient été publiés depuis lors sur la théorie de Maxwell, d'après laquelle la lumière serait due aux courants périodiques d'un éther diélectrique, il est toujours intéressant de remonter à l'une

des premières études auxquelles ce genre de considérations a donné naissance ; d'ailleurs, même après avoir lu le livre consacré par M. H. Poincaré à la critique des théories de Maxwell et d'Helmholtz, il n'est pas inutile de revenir à une œuvre didactique telle que celle de Tumlirz. Cet auteur prend pour point de départ la théorie de l'électrodynamique donnée par Helmholtz. Dans la première partie de son ouvrage, il traite du mouvement de l'électricité dans les conducteurs en repos, en ne supposant connus que les principes fondamentaux relatifs à la fonction potentielle. La seconde partie explique les lois de la propagation de la lumière dans les isolants, isotropes ou anisotropes, et dans les conducteurs isotropes. Elle traite ensuite des lois de la réflexion et de la réfraction de la lumière. C'est sur ce point que Tumlirz a donné le plus de développements qui lui soient personnels.

Quelques notes supplémentaires sur la fonction potentielle dans un diélectrique isotrope, sur l'énergie électrostatique, etc., complètent ce remarquable ouvrage, qui peut suppléer de nombreux mémoires dispersés dans les journaux scientifiques de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis.

H. Courbe.

Le Pétrole, l'asphalte et le bitume au point de vue géologique, par A. Jaccard. Paris, Alcan, 1895, in-8 cartonné toile de XII-292 p., avec 30 fig. — Prix : 6 fr.

Œuvre posthume, cet ouvrage est en quelque sorte un plaidoyer en faveur de l'hypothèse qui donne une origine exclusivement organique aux bitumes, asphaltes et huiles minérales, à l'encontre d'autres théories admettant, les unes, une origine purement chimique, les autres, une origine à la fois organique et chimique. L'auteur soutient sa thèse en opposition avec des savants dont le nom fait le plus autorité dans la matière, et qui expliquent la formation des hydrocarbures, ceux-ci par émanation à travers l'écorce terrestre ou par imprégnation, ceux-là par l'effet des actions volcaniques ; en opposition également avec d'autres de moindre renom, pour qui les substances bitumineuses seraient des dérivés par distillation du charbon minéral. Néanmoins il s'appuie sur quelques-uns des premiers, comme feu M. Coquand et MM. Lartet et Daubrée, prétendant que, en dépit de leurs conclusions en sens inverse, leurs travaux militent en faveur de l'origine organique.

L'étude soigneuse et détaillée des nombreux gisements de bitume, d'asphalte, de schistes bitumineux et pétrolifères, de gaz combustibles naturels existant sur un grand nombre de points de l'Europe, de l'Asie Mineure, des îles de l'Australie, du Canada, des États-Unis et des Antilles, occupe, appuyée de vingt-sept figures dans le texte, une part importante du volume. Elle est suivie des considérations sur lesquelles l'auteur appuie la démonstration de son système. Il admet, en se fondant

sur les modes de fossilisation spéciaux à chaque nature de terrain, la bituminisation des fossiles aussi bien animaux que végétaux, et estime que les pétroles se rencontrent plus ordinairement parmi les schistes, les grès et les roches sableuses, les roches calcaires étant associées de préférence aux bitumes soit visqueux, soit solides. — D'après lui, l'hypothèse de l'origine organique donne une explication entièrement satisfaisante de tous les faits relatifs aux hydrocarbures naturels, tandis que tout est au contraire obscur et inexplicable dans les autres théories. Tout aurait été livré aux tâtonnements et au hasard dans les recherches du pétrole tant qu'on s'est appuyé sur ces dernières, tandis que, si l'on assimile les bassins pétrolifères aux bassins houillers, on a des principes sûrs et une base solide pour cette recherche.

C'est par un chapitre sur *la Recherche et l'avenir du pétrole* que se termine le volume. Selon feu Aug. Jaccard les gisements pétrolifères de l'Amérique ne tarderont pas à être épuisés, et l'avenir de ce genre d'industrie est dans les gisements peu ou point exploités, mais considérables, qui existeraient en Russie, dans l'Asie Antérieure et dans les îles de la Mélanésie. JEAN D'ESTIENNE.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires, publiée sous le patronage de la Réunion des officiers. *Traité des rivières*, par P. BERTHOT, ingénieur. — *Traité des ports de mer*, par P. BERTHOT, ingénieur. Paris, ancienne maison H. Chairgrasse, Fanchon et Artus, en livraisons in-8.— Prix de la livraison : 0 fr. 50.

La catastrophe de Bouzey, causée par la rupture d'une digue qui barrait un grand réservoir d'eau, donne un intérêt tout spécial à cette publication, où les barrages sont largement traités dans le chapitre de l'amélioration des cours d'eau. L'eau joue un rôle capital dans l'histoire du globe ; cette « route marchante » a rapproché les peuples, fécondé le sol, secondé les travaux de l'intelligence ; associée avec le charbon, elle a produit, tant au point de vue mécanique qu'au point de vue chimique, les merveilles qui sont la gloire de ce siècle. Le présent traité considère les cours d'eau au point de vue des transports, des irrigations et de la création des chutes motrices ; les autres emplois sont traités dans d'autres parties de cette Encyclopédie.

Un cycle grandiose amène sur les continents les eaux des océans, qui les reprennent par les rivières et les fleuves. La chaleur, en faisant évaporer l'eau des mers, la transforme en nuages et en pluies qui ont perdu la salure. Une partie de cette eau est absorbée par la terre ; lorsqu'elle en est saturée, le reste s'écoule à la surface, dans une proportion qui varie avec la nature des couches géologiques. La recherche des eaux souterraines dans une contrée exige une grande sagacité ; dès l'antiquité, Vitruve et Pline ont donné à ce sujet des indications encore fort appréciées

aujourd'hui. Au moyen âge, des exploiteurs de la crédulité publique cachèrent ces procédés sous des pratiques extérieures qui leur donnèrent une grande renommée, lorsqu'ils ne finissaient pas par la prison pour sorcellerie. De nos jours, l'examen raisonné des couches géologiques a permis de creuser avec certitude des puits artésiens et de se rendre compte de l'intermittence de certaines sources.

Les eaux s'écoulent en torrents, en ruisseaux, en rivières, en fleuves, et le régime en est très varié suivant la nature et le profil du sol. Le déboisement a souvent amené des changements brusques, qui compromettaient la navigation. En Russie, on a longtemps chauffé les locomotives avec du bois que l'on coupait le long des voies sur plusieurs kilomètres d'étendue ; en 1891, on fut obligé de prolonger de quelques jours la foire de Nijni-Novgorod, parce que des barques, tirant au plus $0^{m}30$ d'eau, n'avaient pu naviguer sur le Volga, dont les eaux étaient trop basses, phénomène qu'on n'avait jamais vu. Un ukase vient d'interdire cet usage qui menaçait de changer les conditions climatériques du pays. Le reboisement est souvent insuffisant pour arrêter les torrents ou les inondations dangereuses. On a alors recours aux barrages.

Les barrages, souvent insuffisants pour les torrents, deviennent déjà plus efficaces pour les rivières torrentielles : les endiguements de la Durance en donnent un exemple instructif. Dans les barrages de réservoirs, dont la construction est indiquée d'une manière complète dans le traité des fondations et maçonneries de la présente encyclopédie, il convient d'insister sur ce fait, qu'il faut éviter à tout prix les fuites et surtout le décollement de la fondation avec le rocher qui lui sert de base. Une nappe d'eau sous la maçonnerie, aussi petite que soit son épaisseur, exerce une sous-pression égale à celle de la hauteur de l'eau dans le réservoir au-dessus de ladite nappe. Le poids de la maçonnerie s'en trouve diminué d'autant ; la courbe des pressions se déplace du côté de l'aval au point de dépasser la limite de résistance de la maçonnerie et des mortiers, et la construction est renversée. C'est probablement par inobservance de ces précautions qu'est survenue la catastrophe du réservoir de Bouzey. Rien ne révèle à l'extérieur le travail désorganisateur qui s'opère souterrainement, et le malheur se produit à l'improviste, préparé lentement par un travail incessant. Souvent aussi on n'observe pas suffisamment si la couche formant fondation, quoique très dure, n'est pas perméable pendant la saison des pluies.

L'utilisation des cours d'eau par l'industrie forme un chapitre entier du traité. Nous y remarquons l'assainissement de Paris et la pisciculture : le tout à l'égout, l'étude des poissons migrateurs, leur fécondation artificielle, les conditions de bon établissement des étangs à poissons sont des questions d'utilité quotidienne traitées avec des développements fort intéressants. Cinq chapitres de ce traité ont déjà paru : l'historique,

la mer, conditions de bon établissement d'un port, le régime des plages, l'approche des côtes. L'auteur renvoie avec raison aux beaux travaux de Voisin-Bey, ancien directeur des travaux du canal maritime de Suez (cours professé à l'école des ponts et chaussées). Il est intéressant de voir comment se faisait la navigation chez les anciens, et cette étude nous montre comment s'est améliorée progressivement la navigation, la protection des côtes et leur éclairage. Aujourd'hui tout le monde voyage : un voyage de circumnavigation n'est plus réservé aux seuls marins, et la navigation est devenue presque une étude populaire. Les cartes géographiques des beaux atlas modernes indiquent la zone éclairée autour des côtes ; il est saisissant de voir le contraste entre l'illumination des mers comme la Manche, la Méditerranée, la Baltique, et la nuit profonde dans laquelle sont plongées les eaux du Pacifique. A tous les points de vue, cette question de la mer, de la navigation et des ports doit être vulgarisée, et le présent traité remplit bien ce but. A. W.

Les Émaux byzantins. Collection de M. A.-W. de Zwénigorodskoï (contenant en tête : *Histoire et monuments des Émaux byzantins*, par Kondakow), traduction française par F. Trawinski. Francfort-sur-le-Mein, 1892, gr. in-4 de xi-388 p., avec planches.

Parmi les grands collectionneurs, il s'en trouve parfois qui ne se contentent pas du plaisir de réunir pour eux-mêmes de précieuses séries. Animés d'un libéralisme éclairé, ils veulent encore faire servir leurs efforts aux progrès de la science, et répandre dans le public la connaissance des trésors amassés par eux, pour les transformer en éléments de travaux. M. A.-W. de Zwénigorodskoï appartient à cette élite rare. Il y a plus de trente ans déjà qu'il a commencé à recueillir des objets d'art. Tout d'abord ses choix furent éclectiques, et il forma une première collection variée, qui a passé depuis au musée Stieglitz, à Saint-Pétersbourg. Mais plus tard, il se spécialisa en s'attachant exclusivement à la catégorie des émaux byzantins. Il arriva ainsi à former une collection sans rivale en Europe. Faire connaître par une luxueuse publication les pièces de cette collection eût été déjà un service rendu à l'érudition. M. de Zwénigorodskoï vit les choses de plus haut encore ; il songea à faire les frais d'un grand ouvrage traitant dans son ensemble la question de tous les monuments de l'émaillerie byzantine conservés jusqu'à ce jour, livre qui faisait défaut au monde savant.

Dans une préface, très attachante par sa sincérité, M. A.-W. de Zwénigorodskoï raconte lui-même toutes les phases de son œuvre. Après un premier essai qui a abouti à un travail préliminaire paru en 1884 (*Die byzantinischen Zellen-Emails der Sammlung Zwenigorodskoï*, par I. Schulz, Aix-la-Chapelle, 1884), il fit choix, pour écrire le texte du livre qu'il projetait, d'un des érudits les plus justement renommés en

fait d'archéologie byzantine, M. Kondakow, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg et conservateur au musée de l'Ermitage. De là est né le volume que nous annonçons.

L'indication du plan adopté par M. Kondakow suffit pour montrer avec quelle ampleur ce savant a traité le sujet. L'ouvrage est divisé en quatre parties : I. Introduction technique et considérations générales. L'Égypte, l'Assyrie et la Phénicie ; les Grecs ; l'émail chez les Occidentaux a l'époque romaine ; les émaux gaulois, rhénans et anglo-saxons ; émaux trouvés en Suède et en Russie ; l'émail dans les antiquités hongroises ; les émaux du Caucase ; origine persane et asiatique des émaux européens du moyen âge ; premiers émaux byzantins ; prédominance des émaux translucides ; procédés techniques en usage à Byzance. II. Monuments ornés d'émaux byzantins. III. Les émaux cloisonnés de la collection Zwénigorodskoï. IV. Émaux russes, byzantins et georgiens de la collection Zwénigorodskoï. L'ouvrage est abondamment illustré d'images dans le texte, et accompagné en outre de vingt-huit planches en or et en couleurs, reproduisant soit des originaux de la collection Zwénigorodskoï, soit des pièces servant de types de confrontation, telles que la frise du palais de Darius au musée du Louvre, les émaux de l'autel de l'église de Saint-Ambroise à Milan, etc. Le travail de M. Kondakow est rédigé en russe ; M. de Zwénigorodskoï en a donné en même temps deux traductions, en français et en allemand, chacune des trois éditions : russe, française et allemande, étant seulement tirée à deux cents exemplaires. Pour l'édition française, M. de Zwénigorodskoï a eu la bonne fortune de trouver comme collaborateur M. Trawinski, à qui le public français est déjà si redevable pour ses traductions d'ouvrages d'érudition parus dans les pays russes ou allemands.

Ces rapides indications peuvent donner une idée de l'importance de l'œuvre de M. Zwénigorodskoï au point de vue scientifique. Mais il reste à signaler la splendeur tout à fait exceptionnelle apportée à l'exécution matérielle. Le volume, de format grand in-4, a été soigné jusque dans ses moindres détails avec un souci de la perfection poussé au plus haut degré. Les planches en couleurs sont de vraies merveilles du genre. Le texte même, en dehors des illustrations, est orné de lettrines, et chacune des parties s'ouvre par de superbes compositions décoratives, en or et en couleurs, dans le pur style russo-byzantin. Un semblable sentiment d'art a été apporté à une très belle reliure composée dans le même style, qui recouvre chaque exemplaire. Il n'est pas jusqu'à une pièce d'étoffe, tissée sur un dessin spécial, et enveloppant de ses plis moelleux la reliure elle-même, jusqu'à un signet très original, qui ne dénotent l'alliance de l'érudition et du goût le plus fin chez le grand collectionneur, qui a tout combiné et tout recherché pour la perfection de son œuvre. Nous pouvons aussi ajouter : chez celui qui en a fait tous les frais avec une libéralité princière ; car, de ce superbe ouvrage aucun exemplaire n'a

été mis dans le commerce, M. de Zwénigorodskoï s'étant réservé le plaisir de le distribuer à d'heureux privilégiés. « Ma tâche est terminée, » a écrit à la fin de sa préface le savant et généreux Russe. « J'ai rempli un vœu que j'avais formé, j'ai réalisé un rêve que je caressais depuis longtemps : contribuer à donner au public un livre sur l'émaillerie byzantine, cette branche d'un des arts les plus anciens du monde, où il y a tant de beauté, tant de maîtrise, qui porte en lui tant d'enseignements esthétiques et scientifiques. » Et M. de Zwénigorodskoï ajoute encore, en rappelant avec juste raison les « liens séculaires et solides qui relient » l'art national russe à l'Orient et à Byzance : « J'ai toujours pensé que le soin d'étudier et de publier les produits de l'art byzantin était une des tâches qui incombent à un Russe, de préférence à d'autres nationalités. » L'auteur de ces lignes a le droit d'être fier de l'œuvre qu'il a menée à bonne fin. Par la publication de son superbe volume, il a honoré son pays autant que bien mérité de la science universelle.

PAUL DURRIEU.

BELLES-LETTRES

L'Espurgatoire seint Patriz of MARIE DE FRANCE; published with an introduction and a study on the language of the author, by THOMAS ATKINSON JENKINS. Philadelphia, press of Alfred J. Ferris; Paris, H. Welter, 1894, in-8 de VI-150 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans l'île de Lough Dearg du comté de Donegal (Irlande), on montrait autrefois une caverne qui, d'après d'antiques croyances, donnait accès à des régions mystérieuses, séjour des damnés et des démons : ce lieu avait été révélé à saint Patrice. Ceux qui avaient eu le courage d'entreprendre l'exploration de ce gouffre, que leur foi et leurs prières avaient préservés de diaboliques assauts, revenus sur la terre, racontaient, pour l'édification du siècle, les visions infernales qui les avaient épouvantés; de plus, toujours d'après la révélation de saint Patrice, leurs péchés leur étaient entièrement pardonnés : de là le nom de Purgatoire de Saint-Patrice qui eut une si grande célébrité au moyen âge. C'est à la fin du XIIe siècle seulement qu'on trouve des traces de cette légende; vers 1188, un moine de l'abbaye de Salbrey, dans le Huntingdonshire, écrivit en latin une relation de l'épreuve victorieusement subie par un certain chevalier du nom d'Owen, dans le purgatoire de Saint-Patrice. Cette relation, qui d'ailleurs n'est pas la seule, eut un grand succès; traduite plusieurs fois en français, puis dans les autres langues de l'Europe, elle forme un épisode important du roman de chevalerie italien *Guerino il Meschino*, le sujet d'une pièce de Calderon, et a contribué à la formation du cycle qui a inspiré Dante; une version abrégée en prose française était encore imprimée au commencement du XVIe siècle.

Le poème de Marie de France est la plus complète et la plus an-

cienne traduction française du traité du moine de Salbrey; l'auteur n'ajoute rien au texte latin qu'elle traduit exactement; aussi *l'Espurgatoire* n'a-t-il guère de valeur pour l'étude de la légende, mais pour l'histoire littéraire il garde un grand intérêt : c'est le seul des ouvrages de Marie de France qui fournisse quelques données chronologiques sur la vie si obscure de cette femme célèbre; les romanistes accueilleront donc avec faveur l'édition de M. Jenkins, qui réalise un si grand progrès sur celle de Roquefort. *L'Espurgatoire* a été composé vers 1189; est-il antérieur ou postérieur aux *Lays* et aux *Fables* de Marie? M. Jenkins, d'accord avec Mall, le croit antérieur et par conséquent reporte la production littéraire de Marie de France dans les dernières années du XIIe siècle. Ces conclusions ont été combattues, et l'hypothèse à laquelle, d'après M. G. Paris, il convient, dans l'état actuel de la science, de s'arrêter est celle-ci : tous les ouvrages de Marie ont été évidemment composés en Angleterre; comme l'indique son surnom, elle venait du continent, de France, à l'exclusion de la Normandie; mais elle dut peu à peu prendre les habitudes du dialecte du milieu dans lequel elle vivait; or c'est *l'Espurgatoire* qui présente dans le langage la plus forte coloration anglo-normande; il est donc naturel de penser qu'il a été écrit après un long séjour en Angleterre, après les *Lays* et les *Fables*, qui ont gardé plus pure la langue d'origine de Marie, et la date 1189 serait plutôt le terme de son activité poétique. — L'édition de M. Jenkins est accompagnée d'une savante étude linguistique dans laquelle il suit et complète les recherches de Mall et de M. Zarncke. Constatons pour finir que l'excellent travail de M. Jenkins est une thèse pour le grade de *doctor of philosophy* de l'Université Johns Hopkins de Baltimore, nouveau témoignage de l'activité et du succès dans les études romanes de l'Amérique qui, dans ces dernières années, nous a envoyé de remarquables ouvrages de MM. Elliot, Todd et autres.

J. C. P.

Grundfragen der Homerkritik, von Paul Cauer. Leipzig, Hirzel, 1895, in-8 de 322 p. — Prix : 7 fr. 50.

Pour avoir été incessamment débattus depuis un siècle et plus, certains problèmes littéraires n'en sont pas moins très éloignés encore de leur solution définitive : de ce nombre est le « problème homérique. » Après vingt ou trente de ses compatriotes, M. Cauer descend à son tour dans la lice, et dans son œuvre, comme dans la plupart des publications érudites contemporaines, la polémique tient une très large et peut-être trop large place, surtout si l'on tient compte du flot de citations qu'elle comporte.

Dans une première partie, d'un caractère plutôt philologique, l'auteur, débutant par la recension d'Aristarque, remonte aux éditions homériques antérieures, en s'inspirant des variations historiquement constatées

dans la langue grecque entre l'âge homérique et l'époque alexandrine. Contrairement à une opinion aujourd'hui très répandue, M. Cauer n'admet pas que le digamma fît partie du vocabulaire usuel, au temps de la rédaction originelle, laquelle, si nous l'en croyons, fut celle qu'ordonna Pisistrate. La seconde partie a quelque chose de plus littéraire : ce qu'on peut appeler le fond historique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* y est étudié avec beaucoup de finesse, même avec quelque subtilité. Il est clair que le problème s'éclairerait d'une vive lumière, s'il était possible de marquer la date précise où commença sur la terre hellénique l'emploi du fer et du bronze, ou la science de l'équitation, ou l'usage de doter les jeunes filles, ou celui de construire des temples. Notons en passant qu'en dépit de l'assimilation ici reconnue entre la culture homérique et la culture désignée depuis Schliemann sous le nom de « mycénienne, » Agamemnon nous est présenté comme un prince thessalien et non argien. De même, en ce qui touche les croyances, M. Cauer a cherché à dégager, particulièrement à l'aide de la Νεκυία de l'*Odyssée*, une sorte de fonds primitif, enrichi plus tard par des additions où les uns voient autant d'inventions poétiques, les autres des mythes plus ou moins universellement acceptés. Il croit pouvoir distinguer dans l'une et l'autre épopée des façons différentes de concevoir les dieux, leurs attributs, leur cercle d'action et leur intervention dans les choses humaines.

La « composition homérique, » on devait s'y attendre, est l'objet d'une dissertation spéciale, où l'auteur, après avoir relevé soit des variations assez curieuses dans la syntaxe ou dans la nature des comparaisons, soit des contradictions dans le récit, accorde que le lecteur, complètement indifférent à ces disparates réelles ou prétendues, ne songe qu'à jouir du charme du récit ou du pathétique des descriptions.

Cette courte analyse suffit pour mettre en lumière le point de vue « évolutionniste » où se place M. Cauer, lequel avoue d'ailleurs modestement qu'il s'est borné à indiquer la marche à suivre, bien loin de prétendre avoir épuisé sa matière. A l'entendre, il n'y a dans notre texte homérique rien d'apocryphe au sens rigoureux de ce mot : tout y est authentique, à la seule condition d'admettre toute une suite de « formations successives, » dont aucune, pas même la première, ne semble avoir pour lui un rôle prépondérant. Sur ce point il trouvera, nous le craignons, difficilement gain de cause auprès des lettrés ; quant à la forme même de son livre, les discussions de détail qui en constituent la trame constante ont de quoi étonner la critique française, habituée à de plus vastes horizons. Je n'en veux d'autre preuve que les ouvrages récents publiés chez nous sur Homère, par MM. Bougot, Croiset et Bertrin. Au reste, une fois de plus on voit ici à quel point nos voisins nous ignorent : j'estime qu'ils n'ont pas qu'à s'en féliciter.

C. Huit.

La Mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Énéide. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par H. de la Ville de Mirmont. Paris, Hachette, 1894, in-8 de viii-778 p. — Prix : 10 fr.

S'il sied éminemment à un docteur d'être savant, il n'est peut-être pas nécessaire au même degré que ses thèses soient, comme celle-ci, de véritables bibliothèques, surtout lorsque les vues d'ensemble et les théories générales y disparaissent à ce point derrière les minuties de l'érudition. Dans ses *Bucoliques*, Virgile avait eu Théocrite pour modèle : mais ses deux chefs-d'œuvre ne doivent-ils rien à la littérature alexandrine ? et notamment la mythologie d'Apollonius de Rhodes n'a-t-elle exercé aucune influence sur la conception des dieux de l'*Énéide* ? Telle est la question que se pose M. de la Ville de Mirmont et qu'il laisse sans réponse précise, malgré la prolixité du débat, du moins si l'on veut s'en tenir aux termes singulièrement vagues de sa conclusion. Le parallèle détaillé auquel il a consacré près de huit cents pages n'offre d'ailleurs qu'un assez médiocre intérêt. Il est très important de connaître les idées religieuses d'Homère, qui sont celles non d'un poète quelconque, mais de tout un peuple et de toute une période : on ne saurait en dire autant quand il s'agit d'Apollonius ou de Virgile. L'auteur nous présente sans doute la théogonie et la cosmogonie des *Argonautiques* comme celles qu'avait adoptées le musée d'Alexandrie : mais les beaux esprits qui peuplaient cette « volière des muses » ne se croyaient nullement obligés d'avoir des croyances, et c'est à un point de vue et sur un ton fort profanes qu'ils devaient traiter les problèmes de cette nature. M. de la Ville de Mirmont en fait lui-même la remarque : pour la forme, Apollonius est bien plus voisin d'Euripide et surtout de Théocrite que d'Homère, et, quant au fond, les doctrines orphiques et philosophiques tiennent plus de place dans son poème que ce que nous pourrions appeler la « mythologie traditionnelle ; » il y a même telle légende dont on chercherait en vain ailleurs une seconde mention. Ni moins froid ni moins artificiel, l'Olympe de Virgile a, sauf exceptions, des dehors plus dignes. Les aventures de Rhéa dans les *Argonautiques* ne font songer que de loin à la Cybèle de l'*Énéide*, mère vénérée de Jupiter. Le roi des dieux lui-même est de part et d'autre l'arbitre souverain du monde moral ; mais chez le poète grec, il plane de haut au-dessus des hommes, qui ne lui adressent aucune prière ; chez le poète latin, il est invoqué et pris à témoin par tous les personnages, encore que sa puissance se heurte sans cesse à celle de la fortune dans le gouvernement des choses humaines. L'*Énéide* « prête à Junon la dignité austère d'une matrone romaine, tandis que le poète alexandrin lui donnait l'affectation et la préciosité d'une reine d'Alexandrie. » L'auteur compare ainsi successivement dans les deux épopées Athènè et Minerve, l'Apollon grec et l'Apollon latin, Artémis et

Diane, Hermès et Mercure, Arès et Mars, Héphaistos et Vulcain, Cypris (le nom d'Aphrodite, chose assez étrange, ne se rencontre pas dans les *Argonautiques*) et Vénus : la monotonie du procédé n'est qu'à moitié effacée par la variété des sujets. Il est vrai que les épisodes de tout genre n'ont pas été ménagés ; il est question ici de la magie savante, italienne ou africaine, là d'Éole, de Borée et des Harpyes; ailleurs des noces de Didon, « triste parodie » du mariage de Médée, ce qui ne signifie pas du tout une « méchante parodie, » comme on pourrait se l'imaginer. En revanche, il n'est que juste de rendre hommage au savoir aussi consciencieux qu'étendu de M. de la Ville de Mirmont : on citerait difficilement sur la matière un ouvrage de quelque valeur, français ou étranger, qui lui soit demeuré inconnu. C. Huit.

Les Bénédictins de Saint-Germain des Prés et les savants lyonnais d'après leur correspondance inédite, par l'abbé J.-B. Vanel. Lyon, Vitte; Paris, Picard, 1894, in-8 de x-379 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume, composé d'articles primitivement parus dans la *Revue du Lyonnais*, s'est constitué par la réunion d'une série de chapitres sans grand lien les uns avec les autres, et consacrés à une lettre inédite de Mabillon (sur le catalogue des archevêques de Lyon), aux rapports du jésuite Raynaud et du chartreux Cousin avec d'Achery, à propos de certaines polémiques, aux correspondants lyonnais de Montfaucon, à l'édition des œuvres de Cassiodore, au libraire lyonnais Anisson qui devint le collaborateur de Mabillon, aux pérégrinations littéraires de Dom Estiennot, à Dom Massuet, éditeur de saint Irénée. Mais tout cela forme un ensemble mal conçu et mal présenté, car l'intérêt du livre est trop souvent bien éloigné des bénédictins et de leur influence littéraire. L'histoire des mésaventures de Dom Massuet n'a guère de rapport avec le pays lyonnais, et l'intervention du cardinal-archevêque de Lyon, Mgr de Tencin, dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*, est fort peu à sa place dans un livre de ce genre. Le volume est une contribution utile en ce qu'il contient une foule de lettres ou d'extraits de lettres de religieux bénédictins qui ont leur intérêt, mais ces lettres, égarées sans ordre chronologique au milieu d'un récit, ne se retrouvent pas aisément : il eût été nécessaire d'en faire, à défaut d'une table générale, un index spécial à la fin de l'ouvrage. A ce compte-là seulement, la « façon intermédiaire, » qui a paru à M. l'abbé Vanel la plus propre à présenter son recueil, aurait gagné en valeur. L'auteur, qui est assez bien au courant des derniers travaux d'érudition et a dépouillé les principaux fonds de notre Bibliothèque nationale, était capable de nous donner un travail fructueux ; mais on ne saurait le féliciter d'avoir songé à réunir sous un titre inexact une suite de notices n'ayant que peu ou point de rapport entre elles. H. S.

Autour du dilettantisme, par l'abbé F. Klein. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de 294 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Klein vient de nous donner encore un livre de jolis articles, comme il sait les écrire. Quoique un peu moins solide, il me semble, que le précédent, on y retrouve ses qualités de finesse et de pénétration, son style alerte, élégant, spirituel. C'est d'une lecture tout à fait agréable, — et qui apprend quelque chose. M. l'abbé Klein a suivi ce mouvement qui entraîne à cette heure une partie du clergé à se mêler à la bataille des idées contemporaines. Comme d'autres appartiennent tout entiers aux questions d'enseignement ou aux questions sociales, lui a délaissé pour un temps Corneille et Bossuet et a engagé le corps à corps avec nos hommes de lettres à la mode. Connaissant aussi bien qu'homme du monde la littérature de l'heure présente, y compris les romans de M. A. France, spirituels et.... porcins, et ceux de M. Huysmans, mystiques et libidineux, il n'a pas contre son temps les partis pris d'Alceste ni les colères de Louis Veuillot. A étudier le malade, il s'est pris de sympathie pour lui, et de grandes espérances de guérison lui sont venues. La maladie, et il l'a bien peinte, c'est le « dilettantisme, » maladie des époques très raffinées et très sceptiques, qui, n'ayant plus la force ni la volonté de rien prendre au sérieux, jouent avec toutes choses, avec la philosophie et la science, avec l'art, la poésie, avec les idées et avec la vie : une simple variété d'égoïsme curieux de jouissances. M. l'abbé Klein décrit ce mal avec esprit, plus qu'il n'en cherche les raisons intimes, qu'on trouvera (soit dit en passant) analysées avec une rare profondeur dans une remarquable thèse de philosophie à cette heure très lue.... en Allemagne : *L'Action*, de M. Maurice Blondel. Il en montre d'ailleurs très bien les séductions et les dangers, qui ne vont à rien moins qu'à dissoudre l'âme et ruiner tout. Cela est très bon.

Où je le crois en défaut de clairvoyance, et presque dangereux, c'est quand ne voyant, — « en cherchant bien, » — à l'heure actuelle que « trois » dilettanti : MM. A. France et Barrès, qu'il exécute impitoyablement, et M. J. Lemaître, pour lequel il a justement quelque indulgence, il trouve, « pour faire opposition au dilettantisme, des noms en foule de chercheurs sincères et de penseurs soucieux de ce qu'ils disent. » Comme tant d'autres, il croit à ce « néo-christianisme » qui lui apparaît comme un commencement, autorisant toutes les espérances de relèvement religieux, et que, jusqu'à preuve du contraire, je ne cesserai, quant à moi, de dénoncer comme une autre forme de décadence, comme un dilettantisme plus dangereux peut-être que tous les autres : le dilettantisme religieux. Passe encore pour M. Bourget, qui fut réellement chrétien en sa jeunesse, que ses intimes disent sérieusement travaillé par un grand dégoût de ce qu'il a appelé « la vie inquiète, » et qu'une évolution

très intéressante rapproche visiblement du christianisme. Et je ne défends pas d'admirer le grand talent de M. Brunetière, de le préférer à Paul Albert et de le louer d'avoir énoncé beaucoup d'idées justes et proclamé la responsabilité de quiconque parle ou écrit. Mais comment ne pas voir qu'il est, lui aussi, disciple de Renan, que dans sa façon d'admirer Bossuet et Bayle, d'exalter Darwin et Léon XIII, de se déclarer en toute occasion contre le dogme chrétien et de parler de temps en temps comme M. de Vogüé, il y a beaucoup d'amour du paradoxe, un peu de dilettantisme, et sans doute aussi une pointe d'ambition politique : M. Brunetière ne médite-t-il pas d'entrer à la Chambre ? Comment ne pas voir aussi que M. Huysmans, qui prépare, dit-on, maintenant un roman sur le satanisme, en faisant retraite à la Trappe et en s'agenouillant dans les chapelles des capucins et des bénédictines, n'a fait que chercher des sensations neuves, qu'instituer des expériences d'un dilettantisme presque sacrilège, et qu'il y a quelque chose de sacrilège aussi à mêler, comme il le fait dans son livre, aux élans d'un mysticisme de stylite des visions d'un érotisme exaspéré?

Tout cela, c'est toujours le renanisme de la *Vie de Jésus*. On traite Bossuet, la religion, le culte, comme matière d'art et affaire de curiosité littéraire. On n'outrage plus les choses saintes : on s'en amuse. Et si, pour goûter à tout, on ouvre un moment son âme au sentiment religieux, c'est toujours à la condition d'écarter le dogme et de rester affranchi de la pratique : rien que cela. En sorte que le résultat, c'est que la jeunesse a cessé d'être voltairienne, il est vrai, mais trouvant à son appétit de religion un aliment suffisant dans l'idéalisme ou le mysticisme à la mode, elle n'entrera plus jamais dans l'Église, et se complaira, avec M. Henri Bérenger, en cette « conscience du mystère de la vie et de la misère de l'homme.... quelque chose de plus sacré que tous les cultes, de plus durable que tous les dogmes, de plus divin que tous les dieux. »

M. l'abbé Klein traite non seulement M. Bourget, mais Taine et Richard Wagner, mais M. Brunetière, mais M. Bérenger, mais M. Huysmans, en « voisins de l'Église, » parce qu'il croit que, ne pouvant demeurer où ils sont, ils finiront par y entrer. Sa façon de voir n'est pas la mienne. Mon témoignage n'en a que plus de valeur, si je déclare son livre tout à fait intéressant, et utile en ce sens que c'est un de ces livres de pénétration comme il en faut écrire à présent, je veux dire : un livre qui, lu partout, fera pénétrer la pensée catholique dans un monde où on ne la connaît pas, où on la croit à tort systématiquement hostile au siècle. Et comme il est fort bien écrit, il fera en même temps dans ce monde-là honneur au clergé d'aujourd'hui.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

L'Afrique romaine. *Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie*, par Gaston Boissier. Paris, Hachette, 1895, in-12 de III-321 p., avec 4 plans. — Prix : 3 fr. 50.

Comme son titre l'indique, le nouveau livre de M. Boissier est la suite naturelle des deux séries déjà publiées de ses *Promenades archéologiques*. Cette fois, c'est dans l'Afrique romaine et française que nous guide l'érudit voyageur. La méthode est restée la même : M. Boissier se sert avec beaucoup d'art des travaux des savants qui ont décrit ou exploré les premiers le pays qu'il parcourt ; il résume le plus souvent leurs études ; mais il le fait après les avoir contrôlées sur place, et ne parle, en définitive, que de ce qu'il a vu. Comme il le fait avec une abondance d'idées originales et une grande vivacité de sentiment personnel, il renouvelle les sujets mêmes que d'autres ont traités avant lui. — Le livre se divise en sept chapitres : I. *Les Indigènes*. — II. *Carthage*. — III. *L'Administration et l'armée*. — IV. *Les Campagnes*. — V. *Les Villes. Timgad*. — VI. *La Littérature africaine*. — VII. *La Conquête des indigènes*. Tous se liront avec un immense intérêt. Peut-être l'un d'eux, cependant, paraîtra-t-il écourté. On s'étonnera, après avoir parcouru les pages consacrées à la littérature africaine, d'y avoir seulement trouvé une agréable analyse des écrits d'Apulée et un brillant commentaire des poèmes de Dracontius. Toute la grande école chrétienne, de Tertullien à saint Augustin, est omise, ou n'est rappelée que par allusion. Je sais bien que, dans son beau livre sur *la Fin du paganisme*, M. Boissier a consacré un chapitre à Tertullien et un autre à Minutius Felix ; mais précisément là ils n'étaient guère à leur place, puisque ces écrivains sont fort éloignés des derniers temps de l'idolâtrie ; il semble qu'on les aurait rencontrés avec plus de plaisir dans le livre sur l'Afrique romaine. M. Boissier aurait une meilleure excuse pour n'avoir point parlé dans celui-ci de saint Augustin : il s'occupe de ce grand docteur, et avec beaucoup d'éloquence, dans l'autre ouvrage, où saint Augustin nous apparaît comme le témoin le plus clairvoyant de la chute du paganisme et de l'Empire. Mais peut-être cette figure si curieusement africaine, et qui offre des aspects si multiples, aurait-elle pu être encore étudiée dans le chapitre vraiment trop incomplet que nous critiquons.

Recommander le nouveau livre de M. Boissier aux seuls érudits ou aux seuls lettrés serait rendre incomplètement justice à ses mérites. En l'écrivant, l'auteur n'a pas voulu seulement faire œuvre d'érudition : il a encore cherché à servir, par la comparaison du passé avec le présent, les intérêts français en Afrique. Il y aurait beaucoup de leçons à recueillir dans l'exemple donné par les Romains. Nous avons conquis plus vite qu'eux ; mais ils se sont assimilé les peuples vaincus beaucoup plus

complètement que jusqu'à ce jour nous n'avons su le faire. Comment s'y sont-ils pris? Quels obstacles ont-ils rencontrés? Par quels moyens les ont-ils surmontés? Comment l'âme des indigènes s'est-elle si facilement donnée à eux, et, plus tard, si vite et si complètement reprise? Voilà ce qu'il y aura, pour tous, autant d'intérêt que de profit à apprendre de M. Boissier. PAUL ALLARD.

Die Strassburger Diöcesansynoden, von Dr MAX SDRALEK. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1894, in-8 de x-168 p.

Parmi les vieux documents où se retracent le mieux les particularités de la vie sociale et religieuse d'autrefois, il n'en est guère qui soient plus riches en informations que les conciles provinciaux et diocésains. Ils reproduisent les règles générales du droit canonique, mais en les développant, en les expliquant pour parer aux abus locaux et corriger les corruptions de chaque époque. C'est donc une utile contribution à l'histoire du diocèse de Strasbourg que le nouveau travail publié dans les *Theologische Studien* par le professeur Max Sdralek, de l'Académie royale de Münster. L'auteur s'est volontairement cantonné dans le domaine historique, présentant ses documents avec une exactitude toute scientifique et bornant ses commentaires à l'éclaircissement du texte. Nous ne saurions trop louer la précision et la sobriété avec lesquelles est écrite l'histoire des conciles de Strasbourg antérieurs au XIVe siècle et des synodes tenus pendant ce siècle et les suivants. La description des manuscrits de Wolfenbuttel et de Schlestadt nous présente les sources de la très intéressante publication des vieux textes qui suit. Ces lois particulières, connues sous les noms de Statuts de l'évêque Jean Ier, *Ordo* du *Corpus Christi*, premiers et seconds Statuts de Berthold II, Édits du doyen Jean de Lichtemberg et de l'évêque Berthold, Statuts diocésains de Jean II et de Frédéric II, sont pleins d'instructives révélations dont historiens et canonistes pourront également faire leur profit. G. P.

I Commentarii rerum memorabilium, quae temporibus suis contigerunt d' Enea Silvio de' Piccolomini (Pio II), dal Dott. GIUSEPPE LESCA. Pisa, Nistri, 1894, in-8 de 446 p. — Prix : 3 fr.

Æneas Sylvius, originaire de Sienne, a été mêlé aux plus grandes affaires de son époque. Sa carrière a été des plus mouvementées; d'abord secrétaire de l'empereur Frédéric III, il est devenu ensuite évêque de Trieste et puis de Sienne, cardinal, et enfin pape sous le nom de Pie II. Humaniste, s'intéressant à la politique et aux lettres, ayant beaucoup voyagé, on devine que ses commentaires ne sauraient manquer ni d'intérêt ni d'importance. Ils sont, en effet, une source précieuse pour la seconde moitié du XVe siècle, et méritent d'être soumis à une critique approfondie. M. Lesca s'est chargé de cette besogne. Son travail est divisé

en quatre livres. Le premier est consacré à la critique du texte d'après quatre manuscrits, surtout d'après celui du Vatican, Regin. 1995, où il y a des passages autographes de Pie II. La partie historique remplit tout le second livre. Voigt et Pastor y sont souvent cités, mais les sources de première main ne semblent pas avoir été exploitées. Les qualités littéraires et oratoires de Pie II sont examinées dans le troisième livre, tandis que le quatrième contient les conclusions et les appendices. Malgré les mérites incontestables de ce travail, nous croyons que le dernier mot sur les Commentaires de Pie II n'a pas encore été dit. P.

La Paix d'Aix-la-Chapelle, par le duc de Broglie. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-12 de 346 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Alliance autrichienne, par le duc de Broglie. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-8 de 460 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les belles études que M. le duc de Broglie a consacrées aux relations de la France et de l'Autriche sous Louis XV, viennent de s'enrichir de deux nouveaux volumes qui n'ont pas moins d'attrait et n'auront pas moins de succès que leurs aînés. La longue guerre, entreprise par le faible cardinal Fleury, sur les conseils de Belle-Isle, pour arracher la couronne impériale à la fille de Charles VI, et qui s'était poursuivie avec des fortunes si diverses, aboutit à la paix d'Aix-la-Chapelle. L'éminent historien en raconte les étranges péripéties avec sa sûreté d'informations et son charme de style habituel. Étrange paix, en effet, où c'est la puissance victorieuse qui cède tout et s'astreint à des sacrifices humiliants. Grâce à Maurice de Saxe, la France triomphe ; au milieu même des négociations, un nouveau coup d'audace du glorieux général met la Hollande à sa merci ; l'Autriche est chassée des Pays-Bas ; le général en chef anglais Cumberland s'avoue lui-même impuissant à continuer la campagne. Et c'est la France qui perd tout. Elle rend Maëstricht et Berg-op-Zoom, elle rend les Pays-Bas, elle se résigne à démolir les fortifications de Dunkerque et à chasser le prince Édouard, devenu populaire par ses malheurs et sa chevaleresque épopée d'Écosse. Tout cela pour conquérir un mince établissement en Italie à l'infant don Philippe et obtenir la restitution de Louisbourg et du Cap-Breton. Ce serait inexplicable, si derrière cette façade brillante élevée par le génie de Maurice de Saxe, on n'apercevait l'état délabré de l'édifice principal, l'insouciance du Roi, l'incapacité des ministres, la ruine des finances, la faiblesse du gouvernement au milieu de toutes les difficultés intérieures.

Le résultat le plus clair, obtenu par le négociateur français, le comte de Saint-Séverin, ce fut la méfiance qu'avec son astuce italienne il réussit à jeter parmi les puissances alliées ennemies de la France. Angleterre, Autriche, Hollande, Sardaigne, toutes s'accusèrent réciproque-

ment d'avoir voulu faire la paix aux dépens les unes des autres. L'Autriche, en particulier, ne pardonnait pas à l'Angleterre de retirer certains avantages, tandis qu'elle n'avait que des sacrifices à faire. Aussi Marie-Thérèse se mit-elle à reprendre l'idée qu'avait eue déjà Charles VI, et dont quelques velléités même s'étaient fait voir pendant la guerre, d'un rapprochement avec la France. Le ministre qui en prit l'initiative et en jeta hardiment les bases, ce fut le comte de Kaunitz. Envoyé ambassadeur à Paris après la paix, il se créa des amitiés à la cour et prépara secrètement l'avènement de la politique nouvelle. Le croirait-on? La France résista longtemps ; malgré toutes les marques d'infidélité que lui avait données à maintes reprises Frédéric, elle s'entêtait à le soutenir et à croire à ses protestations d'amitié. Il fallut qu'il montrât lui-même à l'ambassadeur extraordinaire de Louis XV le traité qu'il avait signé avec l'Angleterre au moment où l'Angleterre recommençait la guerre contre la France, pour qu'on se décidât à rompre avec lui. Nous n'avons pas à reprendre le majestueux récit que M. le duc de Broglie fait de toutes ces négociations dans son livre de *l'Alliance autrichienne*. Les amis du roi de Prusse et certains historiens de nos jours ont accumulé erreurs et calomnies sur ce grand changement du système européen. L'illustre auteur n'a pas de peine à rectifier les premières et à réfuter les secondes, textes et dates en main. Au point où en étaient les choses, l'alliance austro-française n'était pas seulement utile, elle était nécessaire. « Le traité de 1756, écrit M. le duc de Broglie, ne fut point, comme on l'a dit, la faute du règne : la faute fut d'avoir attendu, pour le conclure, une nécessité si pressante que rien n'en avait préparé l'exécution et qu'il ne restait plus qu'à y apposer d'une main tremblante une signature tardive. »

M. DE LA ROCHETERIE.

La Fin d'une société. *Le Duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette*, par GASTON MAUGRAS. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 550 p.— Prix : 8 fr.

Un Lauzun diplomate et politique, tel est celui que nous révèle M. Gaston Maugras dans ce second volume. Ambitieux et dévoré du désir de se mettre en avant, Lauzun, à plusieurs reprises, a entretenu avec les ministres, Maurepas et Vergennes surtout, une correspondance qui se retrouve aux Archives du ministère des affaires étrangères. Il a nourri un plan d'alliance franco-russe, où il semble bien qu'il ait été quelque peu circonvenu par Catherine II, désireuse de flatter et au besoin d'attacher à sa fortune — il s'en fallut de bien peu — un homme porteur d'un des plus beaux noms de France et ayant une réputation de bravoure incontestable, désireuse plus encore d'endormir la vigilance de la France dans ses projets contre l'empire ottoman. Plus tard et toujours, semble-t-il, sous l'inspiration de Catherine, Lauzun demande que la France, sous

prétexte de neutralité pendant la guerre turco-russe, mette la main sur l'Égypte : « J'ose prononcer, écrit-il à Montmorin, qu'il faudrait faire la guerre à l'Angleterre plutôt que de souffrir qu'elle s'emparât de l'Égypte.... Il n'est plus permis d'en douter, les Anglais ont sur l'Égypte des prétentions cachées qu'ils appuient par toutes les intrigues imaginables. »

Lauzun ne fut pas seulement diplomate ; il fut plus encore guerrier, cela était mieux connu, et c'était pour lui une tradition de famille. Dans la guerre d'Amérique notamment, il fit preuve d'une incontestable bravoure et de réels talents militaires.

Mais dans ce volume, comme dans le premier, Lauzun est toujours lui-même, toujours l'homme à bonnes fortunes. Ne l'appelons pas Lovelace, si cela déplaît à M. Maugras ; mais de quel nom désigner l'homme qui, marié à une femme charmante et irréprochable, l'abandonne pour courir après des maîtresses de toute sorte, et ne reste même fidèle à aucune, malgré ses protestations de fidélité, qui va de la princesse Czartoryski à la princesse de Guéménée, de la princesse de Guéménée à milady Barrinore, de milady Barrinore à la duchesse de Fleury, et à tant d'autres, et qui, pendant même ses amours les plus durables, cette liaison plus que platonique avec la spirituelle et vindicative marquise de Coigny, dont M. Maugras parle en termes si émus et si admiratifs, prend encore comme maîtresse attitrée une actrice de dernier ordre, Mlle Laurent !

Quant aux relations de Lauzun avec la Reine et à son influence à la cour, à ses griefs contre Marie-Antoinette et la société Polignac, il nous semble que M. Maugras a suivi avec trop de complaisance et sans assez de réserve les Mémoires suspects, et en tous cas pleins de fatuité et de cynisme, de son héros. Dire par exemple que la Reine a retiré « légèrement » sa confiance à la princesse de Guéménée après l'effroyable banqueroute qui jetait tant de pauvres gens dans la misère et mettait la France entière en rumeur, nous paraît une appréciation bien étrange. Signalons aussi à M. Maugras quelques légères erreurs : Duclos pour Laclos, comme auteur des *Liaisons dangereuses*. Ce n'est pas à Quiberon, mais à l'île d'Yeu que le comte d'Artois resta sur la flotte anglaise qui l'amenait en France et trompa l'attente des Vendéens.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires du comte de Paroy, *souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la Révolution (1789-1797)*, publiés par ÉTIENNE CHARAVAY. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de XLII-480 p., avec un portrait en héliogravure et un fac-similé d'autographe. — Prix : 7 fr. 50.

Des fragments de ces Mémoires ont déjà été publiés par Villenave dans la *Revue de Paris*, et par M. Frédéric Masson dans la *Revue de la Révolution ;* mais le manuscrit entier restait inédit, quand M. Charavay le retrouva dans un lot de papiers achetés par lui et eut la pensée de le

mettre au jour. L'auteur de ces Mémoires, le comte de Paroy, fils du marquis de Paroy, qui a laissé lui-même des *Souvenirs*, a été l'un des plus chauds et des plus fidèles serviteurs de la monarchie. Après le retour de la famille royale à Paris, il assistait fréquemment aux réunions des Tuileries, où il avait même une chambre, et plus d'une fois il fit passer d'utiles avis à la marquise de Tourzel ou à la princesse de Lamballe ; il lui arriva même un jour de servir d'intermédiaire entre Mirabeau et Marie-Antoinette. Au 20 juin et au 10 août, il fut à son poste, et, dans cette dernière journée, il ne quitta le château que lorsque le Roi et sa famille l'eurent abandonné eux-mêmes ; il fit plus et essaya de le défendre avec les Suisses contre les envahisseurs.

Mais si dévoué qu'ait été Paroy à la famille royale, le grand intérêt de ses Mémoires n'est pas dans cette partie du récit : ses souvenirs n'y ont pas une note très personnelle, et il ne les a rédigés qu'assez longtemps après les événements, en s'aidant et en les contrôlant au moyen des Mémoires déjà publiés. La partie la plus neuve, c'est le tableau de sa vie et, on peut le dire, de la vie de la France pendant la Terreur. Les opinions bien connues du comte et sa conduite depuis le début de la Révolution le désignaient tout naturellement aux pourvoyeurs de la guillotine. Il n'y échappa qu'à force d'adresse. Il s'était, pendant les années heureuses, beaucoup occupé d'art ; ce fut sa sauvegarde aux heures dangereuses. Réfugié chez un graveur dont il feignait d'être l'apprenti, puis bientôt à la tête lui-même d'un atelier, il dut à cette existence cachée et à son talent d'artiste à la fois des moyens de vivre et un abri contre les dénonciations. Bientôt, trouvant que la capitale offrait trop de dangers, il se retira à Bordeaux et y fit la connaissance de la belle Mme de Fontenay. Son amitié précieuse lui valut la protection de Tallien, d'Ysabeau et même du farouche Lacombe. Il put ainsi vivre à peu près tranquille et même sauver son père arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Quand lui-même à son tour fut dénoncé par suite d'une erreur commise dans la rédaction d'un certificat de civisme, il se tira d'affaire à force d'audace et de présence d'esprit. « Un Parisien qui a bu de l'eau de la Garonne est Gascon et demi, » lui dit en entendant son récit Lacombe qui l'avait averti du danger, mais ne s'était point cru assez puissant pour l'y soustraire. Après le 9 thermidor, Paroy rentra à Paris et continua à y vivre de son travail, gravant alternativement des sujets patriotiques et des sujets royalistes ; l'un des plus connus parmi ces derniers fut l'*Antigone française*, où il avait représenté Madame Royale guidant les pas de Louis XVIII.

Malgré ces longues années de dévouement désintéressé, Paroy ne put rien obtenir à la Restauration, ni une indemnité pour ses propriétés perdues de Saint-Domingue, ni la restitution de la somme que son père avait prêtée aux Princes émigrés, ni une pension comme ancien mili-

taire, ni même sa réintégration comme membre de l'Académie des beaux-arts. Il mourut en 1824, pauvre, mais inébranlablement fidèle aux Bourbons. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Bonaparte et les républiques italiennes (1796-1799), par PAUL GAFFAREL. Paris, Alcan, 1895, in-8 de II-303 p. — Prix : 5 fr.

L'histoire des républiques vassales fondées par le Directoire sur les flancs de la France pour en garder les frontières et en répandre les principes est l'un des épisodes les moins connus et les plus curieux de l'époque révolutionnaire. En Italie, notamment, il ne manque à cette histoire ni le débat des intérêts les plus hauts, puisque les États républicains de la Péninsule en recouvrirent le sol et en transformèrent les âmes, ni l'attrait des questions les plus importantes, puisque leur création fournit à Bonaparte l'occasion de faire ses débuts comme politique, ni enfin l'éclat des plus dramatiques spectacles, puisque leur établissement fut amené par de grandes guerres et leur existence troublée par de fréquentes séditions populaires. Il était donc regrettable qu'aucun auteur français n'eût eu l'idée de résumer en un récit suivi les travaux partiels publiés sur cette question, et de nous donner l'équivalent du magistral ouvrage que M. Franchetti a écrit au point de vue italien.

M. Gaffarel l'a compris et nous a exposé, dans un livre d'une lecture facile et d'un intérêt soutenu, la chute des vieilles oligarchies de Gênes et de Venise, la création des républiques cisalpine, ligurienne, romaine et parthénopéenne. Une étude minutieuse de la correspondance de Napoléon lui a permis de reconstituer la pensée directrice qui a présidé à la formation de ces divers États ; la lecture des Mémoires, des journaux et des pamphlets du temps l'a aidé à donner à ses tableaux la couleur et le mouvement, et à faire revivre sous nos yeux une époque si grande par les passions et les personnages qui l'ont agitée, si curieuse parfois par les côtés ridicules qu'elle présente. C'est ainsi qu'on lira avec un intérêt particulier la discussion aussi serrée que probante de l'auteur sur la manière dont les circonstances ont amené Bonaparte, hésitant d'abord, à détruire la république de Venise ; on se plaira à contempler en sa compagnie le spectacle qu'offrait Milan en 1797, au moment de la brusque effervescence des nouvelles idées, auparavant comprimées par la violence du pouvoir ou étouffées par l'indifférence du peuple. L'ouvrage tout entier présente d'ailleurs les mêmes qualités, et quand une seconde édition aura fait disparaître les négligences de détail, les erreurs typographiques et les lacunes bibliographiques inévitables dans un ouvrage d'une telle dimension, il ne restera plus qu'à souhaiter de voir M. Gaffarel continuer l'œuvre si bien commencée, et nous retracer l'histoire de la chute des républiques après celle de leur établissement. ALBERT PINGAUD.

Lettres inédites de la duchesse de Gontaut, publiées par le marquis DE GONTAUT. Paris, de Soye, 1895, in-8 de 149 p.

Les *Mémoires* de Mme la duchesse de Gontaut viennent de recevoir un précieux complément par la publication de lettres inédites de cette femme si distinguée. M. le marquis de Gontaut, qui les met au jour, les a fait précéder d'une notice biographique qu'on regrettait de ne pas trouver en tête des Mémoires. Née sous Louis XV, la duchesse de Gontaut ne mourut que sous Napoléon III. Cette longue carrière fut traversée par les fortunes les plus contraires. D'abord les splendeurs de la cour de France, bientôt après les rigueurs de l'émigration, puis le retour des Bourbons et de hautes faveurs bien méritées. Mme de Gontaut, gouvernante des Enfants de France, dont elle parle toujours avec une si touchante affection, donna dans cet emploi de grandes preuves de sa capacité. Elle comprenait son époque et ne craignit pas d'irriter Charles X par son attitude hostile au licenciement de la garde nationale et au ministère Polignac. Un jour elle dit au Roi : « J'ai composé ce matin une prière pour Monseigneur (le duc de Bordeaux) que je vais lui faire apprendre afin qu'il ne l'oublie jamais : « Mon Dieu, préservez-moi dans toute ma vie des amis gauches » (p. 117). Les lettres sont souvent séparées par de longs intervalles, la première est de 1802, la dernière de 1855. Quelques notes auraient parfois été utiles pour faire connaître dans quelles circonstances elles furent écrites. Elles sont vives, spirituelles, très alertes, très françaises. On y trouve bien des détails sur l'enfance du duc de Bordeaux et de celle qui, comme duchesse de Parme, montra de si grandes qualités et un si beau caractère. TH. P.

Les Livres de compte des frères Bonis, *marchands montalbanais du XIVe siècle,* publiés et annotés pour la Société historique de Gascogne, par ÉDOUARD FORESTIÉ. 2e partie (2e fascicule) (*Archives historiques de la Gascogne. Fascicule XXVI*). Paris, H. Champion ; Auch, Léonce Cocharaux, 1894, in-8, p. I-VII et 287-654. — Prix : 8 fr.

Ce dernier fascicule termine la belle publication sur laquelle deux fois déjà nous avons attiré l'attention de nos lecteurs (t. LXI, p. 73, et LXXI, p. 445). Ce fascicule comprend, outre quelques pages d'avertissement, la reproduction des fol. CXVII v°-VII^XX^VIIII v° du livre C des frères Bonis, le texte du livre vermeil des dépôts et trois tables : table des noms de personnes, index géographique, glossaire-table. Il eût été peut-être plus simple et plus commode pour les recherches de fondre ces trois tables en une seule ; du moins les deux index onomastiques ne devaient-ils en former qu'un. M. Forestié a conçu la composition de ces index d'une manière assez singulière : à la table des noms de personnes, on trouve AGUSTIS (le couvent des), de même pour les Carmes et les autres ordres religieux ; ARCHEVÊQUE de Toulouse, OFFICIAL, COFRAIRIA, ILA-

MADA (prieur de) ; de même qu'à la table des noms de lieux, on relève des articles comme ECOLES DE MONTAUBAN. Nous aurions d'autres reproches à faire à ces répertoires alphabétiques : pourquoi, pour les noms commençant par SAINT, mettre les uns, tantôt à ce mot (SANT-ANTONI, etc.), tantôt au mot qui suit (CABRARI [saint]) ? pourquoi enregistrer tantôt la forme provençale (AGUSTIS, par exemple), tantôt la forme française (par exemple PRÊCHEURS) ? Un index bien compris devrait contenir à la fois l'une et l'autre forme. De même pour les noms de personnes, nous regrettons que M. Forestié n'ait pas suivi l'usage adopté par d'excellents érudits, qui est de prendre comme base de classement les prénoms, en faisant aux noms des renvois. Enfin, nous ne voyons point l'utilité d'insérer dans une table des mots sans aucun renvoi, par exemple dans la table des noms de personnes RUPETA et dans celle des noms de lieux FAUDOAS. Malgré ces imperfections, les deux index seront utiles aux personnes qui consulteront les volumes de M. Forestié ; le glossaire leur rendra plus de services encore ; l'auteur l'a fait avec beaucoup de soin : nous n'avons point remarqué de renvois fautifs, ce qui est assez rare dans les travaux de ce genre, et nous croyons que tous les mots de quelque importance s'y trouvent répertoriés ; quand le même mot a deux sens absolument distincts, il eût été désirable d'en faire deux articles séparés ; ce n'est pas la règle suivie par M. Forestié, qui, par exemple, ne fait qu'un article de *carn*, chair, et de *carn*, cahier. Un reproche qui s'applique aux trois index est celui de n'avoir adopté pour les divisions de chaque article aucun ordre visible ; de même, pourquoi donner du même mot en deux articles différents des traductions diverses : à *carnasier*, nous trouvons le sens « drap de bouche (?) » et à *drap carnasier* « drap de boucher. » Nous avons déjà fait observer à M. Forestié que *pliris comusco* désignait le « pleres arconticon ; » nous regrettons qu'il ait maintenu le sens inadmissible de chardon commun, que lui-même déclarait peu satisfaisant. L'expression de *sena* ne saurait désigner le jour de Pâques : « lo digos de la sena » (l'expression ne se trouve pas seulement à la page 368 du tome II, mais au moins une autre fois à la page 452) est le jeudi saint. *Trisesima* ne désigne-t-il pas le trentième plutôt que le treizième ? Voilà de bien minces critiques ; elles ne sauraient contre-balancer les éloges que nous devons et que nous donnons de grand cœur au travail considérable auquel M. Forestié a consacré de longues années de recherches, qu'il a mené à fin avec tant de bonheur et qui restera une mine précieuse de renseignements pour les érudits, historiens et philologues. Il termine dignement la première série des *Archives historiques de la Gascogne*. La seconde série, dont feront partie le Bullaire gascon et les cartulaires de la région, sera sans doute aussi intéressante ; nous ne pouvons que souhaiter de voir ces volumes exécutés par d'aussi bons et consciencieux travailleurs que M. Forestié. E.-G. LEDOS.

Pouillé de l'ancien diocèse de Sens, publié d'après des manuscrits et des documents inédits, par Paul Quesvers et Henri Stein. Paris, Alph. Picard ; Meaux, Le Blondel ; Sens, Poulain-Rocher ; Orléans, Herluison, 1894, in-4 de viii-408 p. — Prix : 20 fr.

La préparation d'un recueil des inscriptions de l'ancien diocèse de Sens a conduit MM. Quesvers et Stein à publier le volume que nous annonçons ici. Il leur a semblé qu'un pouillé formait les préliminaires indispensables du recueil qu'ils se proposaient de donner au public. Ils n'ont pas voulu se contenter de publier un pouillé ancien ni un état du diocèse en 1790, travail qui, en se référant à une époque nettement déterminée, aurait eu l'inconvénient d'être incomplet. D'autre part, le but qu'ils se proposaient en publiant ce pouillé et leur volonté d'en faire comme une introduction de leur recueil d'inscriptions, leur interdisait de donner à cette publication les proportions que M. l'abbé Guillotin de Corson a données à son Pouillé de l'archevêché de Rennes. Ils se sont donc efforcés de prendre la voie intermédiaire et d'être aussi complets que possible sous la forme la plus brève.

Comme sources de leur travail, ils ont mis à profit, outre les différents pouillés manuscrits ou imprimés et la *Gallia christiana*, les recueils (almanachs, cartes, cartulaire de l'Yonne, etc.), où ils avaient chance de trouver des renseignements ; et ils y ont ajouté d'autres documents retrouvés par eux dans les archives. Le plan de l'ouvrage est fort simple. Le pouillé est divisé par archidiaconés et doyennés ; dans chaque section sont relevées tour à tour, dans l'ordre alphabétique, les abbayes d'hommes et de femmes ; les collégiales, les cures, les prieurés, les chapelles, les communautés religieuses, les hôpitaux et maladeries, les commanderies, les collèges et autres établissements analogues.

Pour les cures, l'on s'est contenté d'indiquer le patron et le collateur ; pour les autres établissements, l'on a réuni dans la mesure du possible un certain nombre de renseignements complémentaires (date de fondation, vicissitudes historiques, etc.), et l'on a pris soin d'indiquer sommairement les documents sur lesquels on s'appuyait. Les notes relativement nombreuses mises au bas des pages donnent les éclaircissements nécessaires. Un supplément assez considérable (p. 287-321) contient d'importantes additions et corrections. Une copieuse table alphabétique termine ce volume, qui se recommande assez de lui-même pour qu'il soit superflu d'en faire l'éloge. E.-G. L.

Le Diocèse de Genève (partie de Savoie) pendant la Révolution française, par l'abbé Lavanchy. Annecy, Burnod, 1894, 2 vol. in-8 (T. I, xi-711 p. ; t. II, 789). — Prix : 20 fr.

Il est rare qu'une histoire locale se présente sous le bel aspect typographique qu'offre celle-ci ; il ne l'est pas moins qu'on y trouve autant de

méthode, d'épisodes frappants et d'intérêt. Quelques études antérieures avaient préparé celle de M. Lavanchy; il y a ajouté une somme de recherches personnelles considérable. Les archives générales, les archives particulières lui ont été ouvertes, et, à ce propos, il a pu apprécier combien il est difficile de provoquer quelque travail d'enquête même chez des confrères. Il a divisé sa publication en deux parties : l'une consacrée au récit, l'autre à la biographie des ecclésiastiques, par archiprêtrés et par paroisses. La première n'emprunte à l'histoire générale que ce qu'on n'en peut écarter ; elle n'en remplit pas moins le premier tome tout entier (711 p.) et le premier tiers (285 p.) du second ; la seconde partie, distribuée en cinq cents pages, est loin d'avoir la sécheresse d'une nomenclature ; l'abondance des documents qu'a réunis presque sur chaque ecclésiastique M. l'abbé Lavanchy forme comme un supplément à son histoire et en égale l'intérêt. Est-ce par le riche fonds qu'offrait le diocèse, est-ce par le soin plus grand qu'a pris l'auteur d'en sonder toutes les parties? Mais on peut dire que, si l'on s'avisait de rassembler les traits principaux de la persécution religieuse par toute la France, c'est dans ce diocèse qu'on en trouverait peut-être le plus grand nombre et les plus originaux.

J'ajouterai qu'il règne dans cet ouvrage beaucoup de méthode. Au lieu de procéder par larges périodes, l'auteur, alimenté par des documents chronologiquement disposés, a pu subdiviser son sujet de manière à n'en laisser aucune partie qui ne soit éclairée et qui n'ait sa propre histoire. Citons à l'appui quelques têtes de chapitres : I. *1791-1792.* — II. *Septembre-octobre 1792.* — III. *Octobre-décembre 1792.* — IV. *Février 1793.* — V.. *Février-mars 1793.* — VI. *Mars-avril 1793.* — VII. *Mai-juillet 1793.* — VIII. *Août-décembre 1793*, etc. Inutile de poursuivre. Il est assez d'usage, jusque dans les meilleurs livres, qu'on traite par prétérition le Directoire et qu'on passe même presque à pieds joints du 9 thermidor au 18 brumaire. L'esprit de méthode qui guide M. Lavanchy ne lui eût pas permis de commettre cette lacune ; d'ailleurs, il a consulté les ouvrages spéciaux qui, dans ces dernières années, ont contribué à rétablir et à justifier le nom de *Seconde Terreur* que nos pères, mieux instruits, avaient infligée à cette époque ; il y a ajouté les renseignements particuliers que lui fournissaient les ressources locales et a composé ainsi huit chapitres qu'anime l'histoire de cette période trop généralement négligée.

Que d'épisodes parmi lesquels il nous est interdit même de faire un choix ! La lettre de M. Testu « au commandant, sergent et tous autres soldats de la compagnie de la Chapelle, » qui l'avaient poursuivi à outrance ; la lutte héroïque de la population de Thonon, hommes et femmes, pour délivrer M. Bouvet, « l'infatigable apôtre du Chablais entier ; » tout ce qui concerne M. Gallay, M. Pasquier, M. Tessier, serait à citer.

Et combien d'autres! D'autre part, l'auteur ne dissimule ni les défaillances de quelques prêtres, soit lors des serments, soit dans des concessions fâcheuses aux administrations civiles, ni le tort que la Révolution fit aux mœurs, ni la part active, bien supérieure à celle des Français, que prirent les Savoyards eux-mêmes dans les violences et les outrages à la religion. Nous ne sommes plus au temps où, dans la crainte de quelque scandale, on aimait mieux taire ou dissimuler l'histoire que la raconter. « En fait d'histoire, écrivait le cardinal Billiet en 1865, il faut dire le bien et le mal ou ne pas écrire. Il s'agit de faits arrivés il y a soixante-dix ans; la génération présente a le droit de les connaître pour son instruction. » C'est à ces principes que s'est attaché M. Lavanchy.

L'histoire religieuse du diocèse de Genève révèle l'activité des communications qui régna toujours entre le clergé et son évêque. Mgr Paget, ou, quand elles subirent une interruption, avec son vicaire général, M. Bigex. Parmi les nombreuses instructions qu'il expédia, soit en latin, soit en français, nous le voyons (16 novembre 1799) recommander par un article spécial (111) de « maintenir, malgré tous les inconvénients d'ailleurs inévitables, la tenue des assemblées générales par les fidèles, dans les paroisses où le prêtre ne peut célébrer l'office divin. » Il en fit même l'objet d'une *Instruction pour les suppléants aux missionnaires :* c'était leur nom. Le chef s'appelait le « principal; » les autres, « catéchistes. » Tout était réglé : Rapports avec le missionnaire et entre catéchistes; fonctions envers les fidèles, les errants, les pauvres, les malades; fonctions dans les assemblées religieuses, aux funérailles, pour le baptême des enfants, pour l'instruction de la jeunesse et des adultes, pour la sanctification du dimanche. Ce jour-là, on allumait les cierges, le principal lisait la prière du matin, le *Libera*, le *De profundis*, puis les prières de la messe, un ou plusieurs chapitres du catéchisme, etc.; l'après-midi, on psalmodiait les vêpres. L'auteur donne encore les statuts de l'*Association du zèle* qui fut créée alors pour la conservation de la religion dans le diocèse de Genève (tome II, p. 206-211).

J'en ai dit assez pour signaler le mérite de ce livre. J'en ferai un dernier éloge, en ajoutant que, pour le goûter et s'y attacher, il n'est pas besoin d'appartenir au diocèse de Genève. Mgr Isoard, évêque d'Annecy, a revêtu cet ouvrage de son approbation; il en était le premier juge; il en est aussi le plus autorisé. VICTOR PIERRE.

Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes, par H.-FRANÇOIS DELABORDE. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de xv-538 p. — Prix : 10 fr.

Il n'est personne qui, étudiant l'histoire du moyen âge, ne soit attiré par la physionomie si vivante et si franche du sire de Joinville. La quantité d'ouvrages déjà publiés sur lui et sur sa famille, les nombreuses

éditions de son *Histoire de saint Louis*, enfin, toutes les brochures, tous les articles dans lesquels on cherche à donner quelque nouveau renseignement sur sa vie et à la mieux faire connaître, sont la preuve du charme qu'exerce sur les érudits le sénéchal de Champagne. Jusqu'alors, cependant, personne n'avait entrepris une histoire en quelque sorte définitive tant des sires de Joinville que de l'historien de saint Louis. Un bon travail avait bien été déjà publié sur cette famille par M. Simonnet, et la biographie du sénéchal avait tenté plusieurs historiens au siècle dernier et dans le nôtre ; mais bien des points étaient encore obscurs, et de nombreuses erreurs s'étaient glissées dans ces travaux. M. Delaborde, reprenant le sujet, après des recherches variées et après avoir dressé avec soin le catalogue des actes des seigneurs de Joinville, put nous donner sur eux une histoire vraiment complète et passée au crible de la critique la plus rigoureuse. L'auteur ne s'occupe pas uniquement de Jean de Joinville, mais reprenant les travaux faits sur les origines de sa famille, il rectifie les erreurs commises jusqu'alors sur ce sujet et retrace en quelques pages la biographie des ancêtres de l'historien. Nous avons ainsi des détails intéressants sur Étienne, Geoffroy Ier, Geoffroy II, Roger, Geoffroy III, Geoffroy IV, Geoffroy V et Simon ; en outre, M. Delaborde fait mention des enfants que chacun d'eux put avoir. C'est naturellement à Jean de Joinville qu'est consacrée la notice la plus détaillée. Les renseignements donnés sont tirés en majeure partie de son *Histoire de saint Louis*, complétés par les actes émanés de sa chancellerie et par divers articles publiés sur lui et faisant connaître différents épisodes de sa vie. Après Jean, viennent ses successeurs, Anseau et Henri comte de Vaudémont, le dernier représentant masculin de la ligne directe. Deux appendices donnant, l'un, un aperçu de l'histoire des branches secondaires de la maison de Joinville, et l'autre, un tableau généalogique des sires de Joinville, terminent la première partie de cet ouvrage. La deuxième partie comprend l'analyse de mille soixante et onze pièces, formant ainsi un catalogue complet des actes des seigneurs de Joinville. Une bonne table clôt ce travail, qui justifie bien la faveur qui lui fut accordée d'être imprimé à l'Imprimerie nationale et la récompense que lui décerna l'Académie des inscriptions et belles-lettres, la première médaille au concours des antiquités nationales.

JULES VIARD.

Biographies du XIXe siècle. XIe série. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 322 p. — Prix : 3 fr.

J'ai déjà si souvent parlé à nos lecteurs de cette charmante collection des *Biographies du XIXe siècle* qu'il est inutile, je pense, d'insister longuement sur le nouveau volume qui vient de paraître, le onzième de la collection. Je me borne donc à dire ce qu'on y trouve : sept biogra-

phies consacrées à Alfred de Vigny, Grouchy, Paoli, Mme Barat, Dupin aîné, marquise de la Rochejaquelein, enfin à l'abbé Gorini, c'est-à-dire la poésie, la valeur militaire, le patriotisme, la sainteté, l'éloquence, l'héroïsme et la science. Toutes ces biographies sont signées de noms estimés : J. Guillermin, le capitaine Perret, P. Antonini, A. Rastoul, J. Morey et J.-M. Villefranche. Entremêlé de portraits, ce livre est à la fois agréable et instructif. Il convient parfaitement à la jeunesse de nos écoles. Par sa composition même, ce recueil montre bien que les catholiques n'ont pas l'esprit étroit, comme un certain nombre d'écrivains à l'usage des écoles laïques que je connais, et qu'ils rendent hommage à toutes les gloires de notre pays. P. Talon.

Nos édiles, par Ernest Gay. Paris, « Nouvelle Revue française illustrée, » 1895, gr. in-8 de vi-544 p. — Prix : 12 fr.

Les édiles parisiens font souvent parler d'eux, et les échos de leurs travaux, de leurs discussions, parfois même de leurs querelles, dépassent les murs de l'hôtel de ville. L'un d'eux, M. Ernest Gay, conseiller municipal du quartier de la porte Dauphine, a entrepris de publier une biographie documentée avec portrait de chacun des représentants de Paris. Il s'est fort bien acquitté de cette tâche, donnant les indications essentielles concernant les professions et les idées politiques des élus, citant les passages caractéristiques de leurs professions de foi et notant les votes émis par eux sur les principales questions intéressant les finances et l'administration de Paris. — Au point de vue professionnel, le conseil municipal compte seize avocats, neuf commerçants ou anciens commerçants, huit publicistes, six médecins, six entrepreneurs, cinq propriétaires, trois industriels, deux architectes, deux représentants de commerce, deux employés, etc., et onze ouvriers, parmi lesquels M. Ernest Moreau, doué, au point de vue révolutionnaire, d'une singulière précocité : à quinze ans, il s'était déjà lancé dans l'arène politique et jouissait d'une certaine notoriété comme membre de l'Internationale.

M. Ernest Gay ne s'est pas contenté de la rédaction de ces notices biographiques ; il y a ajouté les résultats de toutes les élections municipales qui ont eu lieu à Paris depuis 1871. Dans une préface très condensée, il a résumé l'histoire de l'organisation municipale de Paris et, dans un appendice, il a réuni tous les documents relatifs au régime électoral de la Commune. Des listes soigneusement compulsées donnent la composition du conseil général de la Seine, des conseils d'arrondissement, des municipalités des arrondissements urbains, l'énumération des départements qui ont donné des conseillers municipaux à la capitale ; les noms des conseillers municipaux devenus députés, sénateurs, ministres. On voit tout l'intérêt documentaire qui s'attache à ce bel ouvrage, soigneusement illustré et édité avec goût. Il convient toutefois d'attirer l'attention de

l'auteur sur diverses inexactitudes. C'est à une élection partielle que M. Blachette a été élu conseiller du quartier Gaillon, et c'est le 22 avril 1894 que M. Max Vincent est entré à l'hôtel de ville pour y représenter le quartier de la Chaussée-d'Antin. ROGER LAMBELIN.

Saint-Simon et son œuvre, par GEORGES WEILL. Paris, Perrin, 1894, in-16 de x-247 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Weill vient de consacrer une étude claire, complète et consciencieuse à l'une des figures les plus originales et les plus « représentatives » de notre siècle. Il retrace d'abord la vie de Saint-Simon (1760-1825), vie étrange, désordonnée, et que ce prétendu descendant de Charlemagne semble avoir voulu justifier en traçant cette règle de conduite à ceux qui prétendent être philosophes (p. 20) : « 1° mener pendant tout le cours de la vigueur de l'âge la vie la plus originale et la plus active possible ; 2° prendre connaissance de toutes les théories et de toutes les pratiques ; 3° parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes ; 4° employer sa vieillesse à résumer ses observations. » Puis on nous analyse ses principaux écrits : *Lettres d'un habitant de Genève* (1803), *Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle* (1807-1808), *Mémoire sur la science de l'homme* (1813), *De la réorganisation de la société européenne* (1814), ouvrage auquel collabora Augustin Thierry, de nombreux articles et brochures, enfin *le Nouveau Christianisme*, qui réduit la religion et la morale à ces deux grands devoirs : amour et travail. Dans cette œuvre incohérente et mêlée d'utopies, apparaissent pourtant quelques-unes des idées les plus fécondes et vraiment directrices de notre temps : culte du travail et de l'industrie ; sens de l'histoire et de la continuité du progrès humain ; réhabilitation du moyen âge ; besoin de fonder les sciences morales et politiques sur l'observation ; répudiation des faux dogmes révolutionnaires de l'égalité absolue et de la souveraineté populaire ; rêve d'une fédération européenne ; nécessité de reconstruire, après les destructions du XVIIIe siècle ; effort pour coordonner toutes nos connaissances en une doctrine générale et consistante. On voit ainsi par quels liens Auguste Comte se rattache à Saint-Simon, à moins que Saint-Simon n'ait été inspiré par Auguste Comte, comme le prétendent les positivistes. On regrettera que M. Georges Weill n'ait rien dit de la communauté Saint-simonienne, des aventures d'Enfantin à Ménilmontant.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Vita e le opere di Giovanni Botero, con la quinta parte delle Relazioni universali e altri documenti inediti, da CARLO GIODA. Milano, Hœpli, 1895, 3 vol. in-18 de 395, VIII-294 et 331 p. — Prix : 12 fr.

Ce travail continue la série des publications que M. Gioda a consacrées

aux grands publicistes du XVIe siècle italien, à Guichardin, à Machiavel, au chancelier Girolamo Morone ; Botero fut le dernier de ceux-là. L'ouvrage est divisé en trois volumes : le premier contient la biographie de Botero ; le deuxième, l'analyse de ses œuvres ; le troisième, des textes inédits. La biographie de Botero est aussi intéressante que peu connue. De ses trente-six premières années on ne connaît que sa naissance en 1540 (à Bene, en Piémont), son éducation au collège des jésuites de Turin, son ordination et la composition d'un poème en hexamètres (en 1573), où il louait Henri de Valois, devenu roi de Pologne, d'avoir énergiquement combattu le protestantisme. Il ne paraît pas avoir remarqué ou compris l'œuvre de restauration politique et administrative synchroniquement conduite par Emanuele-Filiberto, duc de Savoie. De 1576 à 1584, on trouve Botero à Milan, secrétaire de l'archevêque, le cardinal Charles Borromée ; il l'accompagne à Rome en 1582, et dans ces huit années compose dix ouvrages latins ou italiens, de caractère strictement religieux, probablement par commission de son patron. Après la mort du cardinal, Botero se retrouve sur le pavé, reste quelque temps en Lombardie, et finit par être envoyé en France avec une mission de Charles-Emmanuel, probablement à la suite de l'ambassadeur, M. de Jacob, envoyé au duc de Guise et à la Ligue catholique. La mission de Botero était, selon son biographe, d'encourager les catholiques et de décourager les protestants, mission à laquelle il était fort propre, vu son zèle infatigable contre ceux-ci et surtout contre les calvinistes : le but spécial et précis de la mission de Botero aurait pu être examiné avec plus de rigueur, car ce qu'on en dit ici est bien vague. Le voyage de France, les séjours à Paris et à Blois sont d'ailleurs racontés en détail : ce voyage lui permit de recueillir les observations qu'il a mises en œuvre dans sa *Relazione*. De retour en Italie, Botero rentra à Milan, sa ville de prédilection, et fut chargé du préceptorat du jeune Federico Borromeo. Il l'accompagna à Rome en octobre 1586, pendant le voyage où F. Borromeo fut fait cardinal par Sixte-Quint. Ce voyage inaugura une nouvelle période dans la vie de Botero. Il resta pendant quatorze ans à Rome, de 1586 à 1599, n'interrompant son séjour que par des voyages à Milan et à Padoue. Il est absurde de croire que sur ces quatorze ans, Botero ait voyagé pendant sept ans dans les deux hémisphères, soit à diverses reprises, soit en une seule fois : cela doit s'entendre par métaphore, selon la juste remarque de Pietro Orsi. Ce séjour à Rome fut une période d'activité laborieuse et féconde. Rome était alors le meilleur poste d'observation qui fût au monde ; là aboutissaient toutes les « pratiques » qui intéressaient le gouvernement des nations. Botero dut à sa qualité d'ecclésiastique d'enrichir ses connaissances de science politique par la lecture des relations des nonciatures. C'est pendant ces années qu'il écrivit ses *Causes de la grandeur de la République*, sa *Raison d'État*, ses *Additions à la*

raison d'État et les quatre premières parties des *Relations universelles*. En 1599, sur l'invitation de Carlo-Emanuele, il alla à Tunis comme précepteur des fils du duc, les accompagna et les surveilla à Madrid de 1603 à 1607; il s'employa à écarter d'eux les mauvaises influences de la cour espagnole, et ensuite hâta leur retour, non sans avoir à lutter contre de nombreuses difficultés, prolixement racontées. En Espagne comme à Rome, Botero fit des observations intéressantes sur la politique et l'état social. De nouveau à Turin, après l'achèvement de son préceptorat, il resta à la cour et en étroites relations avec le duc. Il composa alors la cinquième partie des *Relazioni*, un poème sur la *Primavera*, les *Rime spirituali* et les *Detti memorabili;* fut le collaborateur du duc dans quelques-uns de ses ouvrages; exclusivement philosophe, il n'eut aucune part à l'œuvre politique de Carlo-Emanuele; il était si étranger aux idées et aux aspirations de ce prince qu'il propose sérieusement dans sa dernière œuvre, écrite en 1614, le *Discorso sopra la lega contro il Turco*, de lui confier la direction d'une croisade! Il mourut à Turin, le 23 juin 1617, ayant institué le collège des jésuites de Turin son légataire universel. La vie de ce personnage méritait-elle une si longue biographie? Assurément non, si l'on songe surtout aux grandes lacunes qu'en présente encore le récit, et que M. Gioda n'a pas songé à combler (ou à tenter de combler) par des recherches d'archives. Aussi s'est-il rejeté sur d'amples digressions, intéressantes en soi, mais fort mal placées et parmi lesquelles la figure de Botero disparaît complètement : il est évident qu'on pouvait dire en moins de soixante-huit pages sur le cardinal Carlo Borromeo, que Botero avait été son secrétaire et son compagnon à Rome et qu'il aimait à flâner en ville en regardant les boutiques. Il faut citer cependant le sujet de ces digressions qui sont de bons chapitres d'histoire : 1° tableau de l'état social du Piémont vers 1575 et de sa réorganisation par Emmanuel-Philibert; 2° essai de biographie de saint Charles Borromée, son rôle comme ministre de Pie IV, sa part dans la reconvocation du concile de Trente et dans la réforme de la discipline conventuelle en Lombardie, ses démêlés avec le gouvernement espagnol, etc.; 3° histoire de l'acquisition du marquisat de Saluces et du traité de Lyon de 1601, et enfin tableau de la situation de Charles-Emmanuel et du Piémont après la mort de Henri IV. Ces digressions sont absolument étrangères au sujet, car l'état du Piémont, les entreprises des ducs de Savoie et la société de saint Charles Borromée n'ont pas eu d'influence visible sur Botero. Comme le dit M. G. Romano (*Archivio storico lombardo*, t. XXII, p. 192) : « L'homme qui, vivant en Piémont pendant les tentatives de restauration d'Emmanuel-Philibert, n'a pas compris vers quels destins marchait dès lors la maison de Savoie; qui, vivant dans l'intimité de Charles-Emmanuel, n'a compris ni la valeur ni la portée des desseins politiques de ce prince ambitieux et inquiet; qui,

secrétaire de saint Charles, n'a pas bien apprécié son œuvre et ses intentions; un tel homme serait pour nous un problème psychologique insoluble s'il fallait chercher la genèse de sa pensée et le processus logique de ses doctrines dans les grands faits politiques et militaires de l'histoire piémontaise ou dans le cercle restreint de la vie milanaise à l'époque du cardinal Borromée. » Il y a quelque exagération là dedans, mais la critique porte. Le second volume du travail de Gioda est une minutieuse analyse de toutes les œuvres de Botero fort impartiale, avec un rapprochement perpétuel des opinions de l'auteur et des opinions modernes : elle peut suppléer à la lecture des ouvrages mêmes du vieux publiciste piémontais, et elle montre que la réputation de Botero est méritée. Le troisième volume est rempli presque tout entier par la *Quinta parte delle Relazioni universali*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Turin. Malgré ses défauts très apparents, ses dimensions disproportionnées au sujet, ses digressions interminables, son manque de recherches bibliographiques et, en divers points, l'inévitable panégyrique des ducs de Savoie que l'on fait à toutes sauces maintenant, l'ouvrage de Carlo Gioda est bon et sera utile tant aux historiens qu'aux sociologues. LÉON-G. PÉLISSIER.

Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne, par A. KANNENGIESER. Paris, Lethielleux, 1894, in-12 de XVI-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Réunissant et complétant diverses études que n'ont pas oubliées les lecteurs du *Correspondant*, M. l'abbé Kannengieser nous montre comment les catholiques d'Allemagne ont su s'organiser pour la victoire. L'impulsion fut donnée par Mgr Ketteler, archevêque de Mayence de 1850 à 1877, qui unit à la pieuse austérité d'un saint l'infatigable activité d'un grand homme d'État. De bonne noblesse westphalienne et se destinant d'abord à la carrière administrative dans l'espoir de servir utilement le peuple, il donne sa démission en 1838, parce que le gouvernement prussien a fait arrêter l'archevêque de Cologne. Quelques années après, il est modeste curé à Hopsten, sur les confins du Hanovre, dévoué aux humbles et connaissant leurs besoins. Député au parlement de Francfort en 1848, il s'attache à défendre ces trois grands principes fondamentaux : liberté des sociétés religieuses pour toutes les confessions, liberté d'enseignement, liberté communale. Son plus célèbre ouvrage : *La Question ouvrière et le christianisme* (1864) le fait accuser de socialisme, parce qu'il y dénonce les injustices sociales et demande à l'État de protéger les faibles. Mais c'est un reproche que ne saurait mériter celui qui tenait si fermement à l'indépendance personnelle, au droit d'association, à l'autonomie de la famille. Le pape Léon XIII aime à saluer en Ketteler le grand précurseur de son pontificat. — C'est à Mayence, sous l'impulsion

de ce grand évêque, que se réunit, il y a une quarantaine d'années, la première assemblée générale des catholiques allemands, et M. l'abbé Kannengieser nous y retient pour nous présenter le congrès de 1892, beau spectacle et plein d'enseignements. Toutes les associations catholiques du pays profitent de cette assemblée générale pour tenir, dans la même ville et au même moment, leurs congrès particuliers. — Nous apprenons ensuite comment est née, en 1890, l'Association populaire catholique, qui fut la dernière pensée de Windthorst et qui, en trois ans, a groupé 160,000 membres, payant une cotisation de 1 fr. 25. L'Allemagne n'a pas de meilleure arme pour lutter contre le socialisme envahissant. — La création la plus originale du *Volksverein* catholique est sans doute l'Université populaire de Munchen-Gladbach, dans la province rhénane, entre Aix-la-Chapelle et Dusseldorf. — Grâce à sa puissante organisation, le centre a pu, malgré les divisions qui se sont produites dans son sein, malgré le gouvernement et les socialistes, maintenir ses positions aux élections de juin 1893. — Voilà des leçons dont il faut nous inspirer, tout en nous gardant d'une imitation servile.

Baron J. Angot des Rotours.

Notizie di manoscritti neolatini, da Alfonso Miola. Parte prima : *Mss. francesi, provenzali, spagnuoli, catalani e portoghesi della Biblioteca nazionale di Napoli* (*Notizie ed estratti da biblioteche ed archivi*, I). Napoli, Federigo Furchheim, 1895, in-4 de viii-101 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur du volume dont nous venons de transcrire le titre s'est déjà fait connaître par de bonnes publications sur les manuscrits qui lui ont passé entre les mains, notamment par l'ouvrage intitulé : *Le Scritture in volgare dei primi tre secoli della lingua* (Bologna, 1878). Il entreprend aujourd'hui de donner au public, dans une série de volumes de peu de pages et tirés à petit nombre, les notes et extraits qu'il a recueillis de côté et d'autre dans les bibliothèques d'Italie. Actuellement bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Naples, il est naturel qu'il commence par nous parler de ce dépôt : ce sont les manuscrits en langue néo-latine (l'italien excepté) qui font l'objet de ce premier fascicule. M. Miola nous donne d'abord des indications sur trente-trois manuscrits français, parmi lesquels le roman de Troie de Benoît de Sainte-More et le trésor de Brunetto Latini. On lui saura gré d'avoir signalé dans des livres d'heures latins rédigés en France aux xive et xve siècles quelques parties françaises qu'on aurait pu ne pas songer à y aller chercher. Parmi les autres manuscrits français, nous relèverons le n° 9, renfermant la relation du voyage de Tunis par Charles V ; le n° 14 : *Recueil des armoiries des pairs de France,* par le sieur de Valles, de la ville de Chartres en Beauce, dont M. Lucien Merlet, dans sa Bibliographie chartraine, n'a pas connu d'autre exemplaire que celui décrit par M. Miola. Le traité de la guerre

de Philippe de Clèves, qui forme le n° 12, est-il distinct des *Instructions* du même auteur, publiées à Paris en 1558?

Nous ne dirons rien des manuscrits provençaux, au nombre de deux seulement. Le fonds espagnol, au contraire, est assez riche. M. Miola relève soixante et onze manuscrits, dont plusieurs semblent extrêmement intéressants pour l'histoire littéraire, tels le *Cancionero* contenu dans le n° 10 de son répertoire. Parmi les manuscrits offrant un caractère historique, nous notons le n° 26, où l'on trouve : « Prision del rey de Francia de Angulema. » Sur le même sujet, on cherchera aussi des renseignements dans l'exemplaire de l'ouvrage de Don Alonso Enrriquez de Guzman (n° 33), bien plus complet que le seul exemplaire signalé jusqu'ici à la Bibliothèque royale de Madrid. De même le recueil des lettres de Marie d'Agreda, qui forme le n° 35, est plus complet, paraît-il, que les exemplaires de notre Bibliothèque nationale. Le seul des cinq manuscrits catalans que nous jugions à propos d'indiquer ici est la traduction, écrite en 1411, du fameux Traité des vertus et des vices de frère Laurent. La description de sept manuscrits portugais, parmi lesquels un exemplaire des sermons du dominicain Gilles de Santarem (n° 4), clôt cette première série.

Il est regrettable que M. Miola ait cru devoir diviser sa table des auteurs et des ouvrages en autant de sections alphabétiques qu'il y a de fonds linguistiques. Cette méthode rend les recherches plus difficiles. Pourquoi aussi avoir mis, dans la table aux anonymes, des ouvrages dont l'auteur est nommé dans le texte, comme justement le sermonnaire portugais? Puisque nous en sommes aux critiques, nous signalerons quelques fautes typographiques qui déparent ce volume d'ailleurs bien imprimé : par exemple, page 4, ligne 1, « non mie, » lire « non mie; » ligne 26, « cris tje, » lire : « crist je; » page 7, ligne 20, « epistre luminaire, » lire « liminaire; » page 9, ligne 11, « saus, » lire « sans; » page 53, ligne 21, « espanol, » lire « español; » page 54, ligne 5, « Inventud, » lire « Juventud ; » page 80, ligne 25, « Alburquerque, » lire « Albuquerque, » etc. Les mots espagnols ne sont jamais coupés correctement. M. Miola imprime « caval-lero » (p. 61); « Bar-ros » (p. 65), « Gal-lardo » (p. 80), etc., au lieu de « cava-llero, » « Ba-rros, » « Gallardo. » L'on ne s'arrêtera pas à ces vétilles, qui ne sont choquantes que pour l'œil, et l'on saura bon gré à M. Miola du nouveau service qu'il vient de rendre aux études par une publication qui abonde en renseignements utiles.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Paradoxal, par C. Hulewicz. Paris, Sauvaitre, 1895, in-8 de VIII-308 p.—Prix : 10 fr.

L'auteur de ce livre, dédié à Mme Sarah Bernhardt, ne s'en défend pas : il a voulu faire étrange, « jeter pêle-mêle, comme dans une cuve, tout le chaos

du stupide et du sublime, des pensées hétérogènes aux diaboliques profondeurs, des comparaisons insensées et des appréciations grotesques, des pages si brûlantes que chacune enflamme le papier, des choses si douces qu'elles fassent pleurer les petits enfants, des choses si monstrueuses que le dernier cheveu d'un sage se dresse d'horreur comme une pique ; et surtout verser contradiction sur contradiction, de l'arsenic dans de l'eau de rose, et beaucoup, beaucoup d'inquiétude.... »

Impossible de songer à analyser ce livre incohérent, où il y a des poésies d'amour et des poèmes d'allure épique comme certains de la *Légende des siècles*, une nouvelle fantastique, les fragments d'un journal de marin, *Algues éparses*, et cent vingt pages de pensées morales réunies sous le titre provocant de *Paradoxal*. On y trouve de tout : des prières et des blasphèmes, du vitriol et des mièvreries, de l'extraordinaire et du banal, de l'élévation et des platitudes, du Pascal, du V. Hugo, du Michelet, du Juvénal, du Barbey d'Aurevilly et du P. Loti ; du carabin cynique et du collégien amoureux ; on y trouve de la mélancolie et de la fougue, de la rêverie et du pamphlet. L'auteur, qui est Polonais et qui fut un certain temps lieutenant dans la marine russe, a été élevé en France ; notre pays est sa patrie intellectuelle, et on voit qu'il a dévoré nos livres, et qu'il s'est fait, pour écrire et pour peindre, une palette avec les couleurs flamboyantes de nos romanciers et de nos poètes, tandis que son imagination s'exaltait à leurs plus bizarres fictions. Mais il a lu les Allemands aussi : il y a telle pensée obscure, telle invention fantasque, telle comparaison baroque, telle image étrange, qu'un cerveau français, même détraqué, n'eût pas trouvée.

Le fond de cette morale, c'est de célébrer l'amour et de le traîner aux pieds et de le nier, de nier le bien, la vertu, la sagesse et la science, et de chanter le baiser de la mère et le baiser de la fiancée, de proclamer la femme un ange et un démon, de ridiculiser à la fois le mariage et l'adultère, d'insulter la société, la loi, la morale, de braver Dieu et de l'invoquer, de maudire la vie et de la bénir, de railler le suicide et d'exécrer la mort, en un mot de bafouer en toutes choses l'homme, « singe qui naît rasé, et qui a la ruse du renard, la cruauté de l'hyène et la bêtise de l'oie. »

Ce livre est bien l'image du chaos qu'il y a dans l'esprit du siècle agonisant, et dans l'imagination d'un jeune écrivain cosmopolite, qui a du talent, des lectures, une grande facilité à écrire en vers et en prose, mais peut-être trop d'ambition, à coup sûr trop d'impatience et de fougue pour faire œuvre de maître.

GABRIEL AUDIAT.

Pensées et réflexions. Points d'interrogation? Ma philosophie, par G. MONTALCYON. 2e édition. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, petit in-8 de XXI-241 p. — Prix : 2 fr.

Le véritable nom de l'auteur est, je crois, Mlle Martine Daire. Son œuvre lui fait honneur : elle est fine, délicate, juste, un peu vague parfois, mais souvent d'une poésie charmante et toujours chrétienne. Voici quelques exemples ; cela nous repose de certains penseurs prétentieux que nous avons eu le pénible devoir de lire : « La perfection réside surtout dans les détails, et l'héroïsme bien souvent dans une suite de petits sacrifices. » — « *Age quod agis*, voilà toute la sagesse de l'âme pieuse, et vivre au jour le jour en abandonnant le lendemain à la Providence, la vraie philosophie du saint. » — « Il faut croire comme si la foi seule devait être récompensée, et agir comme si le succès ne dût dépendre que de nos efforts. »

Et ces lignes pleines de sens sur l'éducation de la femme : « Développez l'intelligence de la femme, je le veux et le demande ; fortifiez sa volonté,

élevez son âme, voilà sa virilité ; mais laissez-lui les tendresses de son cœur avec la foi pour point d'appui. Je n'ai jamais compris la femme-homme, c'est une fausse note dans l'harmonie du monde.... Dieu a créé l'homme à son image; puis il a dit que la femme serait sa compagne, son auxiliaire, tout en restant soumise; elle sera le charme, la nuance, tout ce qui complète, achève, affine, mais ne domine pas. L'homme est la tête, il commande; la femme est le cœur, elle se dévoue.... »

L'auteur a obtenu le suffrage du cardinal Mermillod, à la mémoire de qui est dédié ce livre; cela lui portera bonheur. P. Talon.

Pensées d'un homme de treize ans, par Froment de Beaurepaire. 2e édition. Paris, Lechevalier, 1894, in-32 de xxv-89 p. — Prix : 2 fr.

Il convient de ne pas trop prendre au sérieux ce livre d'un « homme » de treize ans, malgré des prétentions où, sans doute, le voisinage de la Garonne doit avoir sa part. On trouve là quelques pensées chrétiennes, dont je loue volontiers l'auteur ; pas mal de banalités, de quoi je me garderai de le blâmer, tant c'est naturel à cet âge ; enfin quelques polissonneries, qui m'inclineraient à mal penser de lui, si mieux je n'aimais y voir tout simplement des gasconnades d'assez mauvais goût. Pour juger l'écrivain j'attendrai une meilleure occasion. L'auteur doit avoir maintenant vingt-trois ans, si je ne me trompe ; il a probablement acquis un peu d'expérience. Son prochain livre, qu'il annonce déjà, nous montrera s'il en a su profiter ; je le souhaite de tout mon cœur. Mais je tiens à le rassurer contre une crainte qu'il a exprimée au début de sa préface de vingt-cinq pages : son premier livre, écrit à treize ans, ne lui rapportera point de gloire.

P. Talon.

Paradoxes et vérités, par Severus Icard. Paris, Alcan, 1895, in-12 de viii-266 p. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un recueil de pensées, qui ne se distingue pas beaucoup des autres, je parle de ceux qui ne sont pas bons. M. Icard ne croit pas à la vertu des hommes, et pour cette raison il est partisan du mariage des prêtres : on sait, en effet, que tous les gens mariés sont très vertueux. M. Icard se scandalise que les mariages de pauvres ne soient pas à l'église célébrés avec la même pompe que le mariage des riches; il ne s'est pas aperçu que, même dans les mariages civils, il y a des classes, et que parfois on y voit de la musique et que même on y prononce des sermons laïques. M. Icard n'a, paraît-il, jamais vu cela. Que de choses il n'a pas vues ou pas comprises, tout comme M. Prudhomme et M. Homais. M. Icard doit être de la religion du P. Hyacinthe. Je le plains ! P. Talon.

La Evolucion en la química, par José R. Carracido. Madrid, Hernando, 1894, in-8 de v-352 p.

L'ouvrage que le savant professeur de l'Université centrale a consacré à l'étude de l'évolution dans les sciences chimiques est bien propre à divulguer en Espagne les progrès récents de la théorie atomique, dont on ne peut se faire une idée exacte qu'en étudiant, comme l'a fait l'auteur, les journaux et les revues scientifiques dans lesquels ces questions sont particulièrement traitées. Après une exposition préliminaire suffisamment détaillée, on trouve dans ce livre, fait avec beaucoup de soin, une étude intéressante des procédés chimiques et du mode d'association des molécules, ainsi que de

remarquables développements sur les progrès de la chimie et la constitution de la matière; en résumé, c'est un ouvrage propre à donner une idée générale de la théorie atomique sous sa forme actuelle. H. C.

L'Art chrétien en France. *Lourdes et Bétharram*, par l'abbé Pu. Mazoyer. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 310 p., avec dessins par G. Dubouchet. — Prix : broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50.

Pour faire suite au *Mont-Saint-Michel*, de M. Dubouchet, on vient de publier dans la même collection un volume illustré par le même artiste, mais dont le texte est dû à un collaborateur ecclésiastique bien connu, M. l'abbé Mazoyer. A vrai dire, ce n'est plus l'art qui domine dans ce volume. On n'est pas renseigné comme on le souhaiterait sur l'architecture de la chapelle de Bétharram, ni même sur celle des églises de Lourdes, et les bas-reliefs du calvaire exécutés de notre temps par un élève de Pradier, Alexandre Renoir, ne méritaient peut-être pas la double reproduction qui en est donnée à deux échelles différentes. Les croquis de Lourdes sont plus heureux, et c'est bien, en somme, dans ces conditions de prix et de format, le souvenir le plus vraiment artistique qu'on puisse emporter des sanctuaires pyrénéens de la Sainte Vierge. M. Mazoyer a résumé avec piété le récit des apparitions et des développements des pèlerinages à Lourdes et l'histoire du sanctuaire de Bétharram. Deux plans ont été joints pour la commodité des pèlerins, à qui ce livre peut suffire comme guide historique.

N.

De ci, de là. Causeries d'un père de famille, par le général Cosseron de Villenoisy. Paris, Téqui, 1895, in-12 de II-404 p. — Prix : 3 fr.

Le titre de ce livre est fort bien choisi. L'auteur, homme de science et d'expérience, promène ses enfants de ci, de là, et, chemin faisant, il leur explique de façon claire et agréable toutes les choses qui frappent leur esprit et leurs yeux : les sources et les fontaines, le feu et les moyens de chauffage, les vêtements, les animaux, les charrettes et les voitures, et il leur donne, quand l'occasion s'en présente, l'origine et la signification des noms de personnes. C'est un excellent recueil de leçons de choses, suivant le mot à la mode aujourd'hui. Et ce qui le rend bien supérieur à nombre de livres de ce genre, c'est qu'en dehors de sa valeur propre, la note chrétienne n'y manque pas, et que les enfants y sont formés à remonter des choses qu'ils admirent à Celui qui les a créées. Le général Cosseron de Villenoisy a vraiment écrit un très bon livre, qui est en même temps un livre bien fait. P. Talon.

Une Préface aux classiques chrétiens, par l'abbé Guillaume, curé-doyen de Beauraing. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin. Desclée, de Brouwer, 1895, in-12 de XLIX p. — Prix : 0 fr. 50.

Je suis de ceux qui regrettent qu'on ait de nouveau soulevé la vieille querelle des classiques païens et des classiques chrétiens : d'abord parce que nous sommes déjà assez divisés entre catholiques pour que le besoin d'un nouveau sujet de discorde ne se fît nullement sentir; ensuite pour la raison que ce n'est pas le moment de nous lever contre les classiques, aujourd'hui menacés de proscription; ensuite parce que l'enseignement classique n'a pas tous les inconvénients que l'on dénonce. J'ajoute que tous les grands écrivains chrétiens modernes, devenus classiques à leur tour, s'étant

formés à l'école des classiques de l'antiquité, cette méthode de formation intellectuelle a fait ses preuves, et qu'il serait, pour cette raison, prudent de n'y pas renoncer. Je ne disconviens pas d'ailleurs qu'il y ait intérêt à introduire quelques écrivains de l'antiquité chrétienne dans l'enseignement classique, à côté des grands écrivains chrétiens modernes qu'on y étudie déjà, ce que peut-être on affecte trop d'oublier. A ce titre, la nouvelle collection entreprise par M. l'abbé Guillaume peut rendre des services, et pour cette raison, je la signale volontiers à nos lecteurs. P. Talon.

Un Mariage par téléphone, comédie, par Louis de la Garde. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 30 p. — Prix : 0 fr. 50.

Le Cas de Mont-Perrin, comédie, par le même. Même librairie. 1895, in-12 de 31 p. — Prix : 0 fr. 50.

Voulez-vous savoir comment, grâce aux irrégularités de courant qui se produisent, à Aix en Provence du moins, dans les fils téléphoniques, Edmond Mitoufflard est arrêté sous l'inculpation de vol de chapeau, comment il change de sexe et devient Mlle Mitoufflard, demandée en mariage par M. de Perceval, comment enfin il reprend son sexe primitif et obtient la main de Mlle Germaine, après avoir, bien entendu, été relâché par la police toute honteuse de son quiproquo? Si vous voulez savoir tout cela, lisez la comédie de M. Louis de la Garde, car ce serait un peu long à expliquer; mais que le lecteur veuille bien m'en croire sur parole, c'est très amusant. Que si l'on veut la jouer, il y suffit de sept personnages, dont deux agents, et d'un téléphone qui ne marche pas; ce n'est pas rare.

— C'est encore un quiproquo qui fait le fond du *Cas de Mont-Perrin*, mais le téléphone n'y est pour rien. Déchaux, journaliste de profession, vient voir un sien ami enfermé à l'asile de Mont-Perrin; on le prend pour un fou dont l'arrivée est annoncée et il subit l'épreuve d'un bain forcé. A la fin, tout s'explique, et Déchaux recouvre sa liberté; il en a été quitte pour un bain et pour une sérénade où Wagner alterne avec des chansons de café-concert. Tout cela est bien un peu fou, naturellement, et la gaieté en est un peu grosse. Mais les spectateurs n'y regarderont pas de si près; ils auront ri et seront désarmés. J'aime mieux *le Mariage par téléphone*. P. Talon.

Le Moulin du chat qui fume, opérette bouffe en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 108 p. — Prix : 1 fr.

Comme Papa, saynète avec musique, par Élie Lesserre et Louis Bonhomme. Même librairie, 1895, in-12 de 16 p. — Prix : 0 fr. 50.

Le Départ, monologue, par Marc Dupuy. Même librairie. 1895, in-12 de 8 p. — Prix : 0 fr. 25.

Le Moulin du Chat qui fume est une comédie bouffe très amusante qui se passe au temps de la Fronde. On y voit comment le jeune Nicolet, valet chez son oncle, le meunier Garguille, mais qui a du sang de mousquetaire dans les veines, roule le marquis Truffardini, partisan de la Fronde, au profit du capitaine Montjoyeux, un brave soldat du Roi. Maître Garguille, le patron meunier, est bien un peu le dindon de la farce de son gamin de neveu; mais tout cela n'est pas bien méchant et ne nuit pas au respect que même les neveux au tempérament le plus belliqueux doivent au plus pacifique des oncles. Et puis, c'est pour le bon motif, pour le Roi. Et vive Nicolet! c'est un gaillard qui fera son chemin. Quant à Truffardini, c'est un Italien, et nul ne se plaindra de le voir berné. Cette pièce très gaie et vraiment très drôle

comporte six personnages, tous du sexe fort. Et il y a de la musique; mais il faut l'acheter séparément. Coût : un franc; ce n'est pas trop cher.

— *Comme papa* est plus enfantin. Deux personnages, sans compter une voix dans la coulisse. Deux enfants, Louis et Charles, profitent de l'absence de leur père, le docteur X***, pour jouer au médecin, *Comme papa*. Il y a là quelques bonnes idées de satire, qui ne dépassent pas d'ailleurs les bornes du respect que l'on doit à papa, même médecin. Cela finit au moment où papa rentre et où Baptiste, dans la coulisse, annonce que le déjeuner est servi. La saynète se termine par un petit couplet sur l'air de *Marlborough*, assez mal noté d'ailleurs, car l'auteur le transcrit en 3/4, alors qu'il est en 6/8; j'espère que ce n'est là qu'une faute d'impression, autrement je serais perplexe sur la compétence musicale des auteurs. Mais l'air est trop connu pour que les petits acteurs courent le risque de se tromper à ce point sur la mesure. La tradition sera plus forte que la notation, et les spectateurs ne s'apercevront pas de l'erreur commise. En dépit de l'imprimeur, les petits acteurs chanteront.... *Comme papa*.

— *Le Départ* appartient au genre dramatique; c'est taillé sur le patron de Coppée. Un départ pour le régiment, rien de plus banal en apparence, mais non pas quand on est fils unique et qu'on laisse derrière soi une pauvre maman qui pleure. Le petit monologuiste qui débitera cela pourra facilement, pourvu qu'il y mette un peu de sentiment, obtenir un succès de larmes.

Voilà les plus récentes productions dramatiques de la maison Bricon. Trois genres divers qui sont, ma foi, assez bien représentés. Mais c'est à la comédie dont Nicolet est le héros que je décerne le premier prix.

P. Talon.

Études sur l'histoire de la littérature française, des Chansons de geste à la Légende des siècles, par Pierre Robert. Paris, Garnier, 1895, in-18 de 282 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le petit livre de M. P. Robert ne tient pas les promesses du titre. On attend quelque chose de suivi : ce sont des morceaux décousus. On attend des études : ce sont de simples notes bibliographiques, très courtes (100 à 150 lignes d'ordinaire), et où il y plus de compliments que de discussion et de critique. Sauf les notices sur *l'Abbé de Saint-Pierre* et sur *le Théâtre de La Fontaine*, qui sont d'ailleurs assez minces, sauf la philippique contre *le Réalisme et le Naturalisme* qui, quoique inspirée par l'intéressant livre de M. David-Sauvageot, a quelques points d'exclamation assez personnels, ce ne sont que des comptes rendus d'ouvrages quelconques, bons ou médiocres, de thèses de doctorat spécialement (les *Fabliaux*, le *Roman de Renart*, le *Dialecte gascon*, *Coëffeteau*, *Sorel*, *Cyrano de Bergerac*, *la Reine Bérénice*, *Thomas Corneille*, *Favart*, etc.), des comptes rendus rapides et sans prétention, qui ne dispenseront personne de lire les ouvrages eux-mêmes.

Sachons gré du moins à M. Robert d'avoir appris dans M. Léon Gautier à aimer notre vieille littérature nationale, de distribuer impartialement son encens à tout le monde, au risque qu'on le trouve banal et fade, et de hasarder pourtant une fois une très timide réserve au milieu de l'abondant éloge qu'il fait de l'histoire littéraire de M. Adrien Dupuy. De tout le reste il n'y a rien à dire.

G. A.

Compendio de geografia de la republica de Colombia, por Angel M. Diaz Lemos. Cuarta edicion colombiana corregida y aumentada con datos de actualidad, y precedida de nociones sobre geografía astronómica, física y política. Texto adoptado en todos los establecimientos de educacion del pais. Medellin, imp. del Departamento, 1894, in-8 de 136-IV p.

Le manuel dont nous venons de transcrire le titre en est arrivé en Colombie à sa quatrième édition; il est adopté dans tous les établissements d'éducation de la République colombienne, et son auteur est le directeur de l'École normale des instituteurs du département d'Antioquia. Ce sont autant de raisons qui le recommandent à un examen attentif.

L'ouvrage se divise en trois parties : 1° des notions préliminaires de géographie générale, astronomique, physique et politique ; — 2° une étude d'ensemble sur la géographie de la Colombie ; — 3° l'étude plus détaillée de chacun des neuf départements du pays. L'auteur aurait dû, semble-t-il, intercaler entre sa première et sa seconde partie quelques pages spécialement consacrées à une rapide esquisse du continent américain, ce qui lui eût permis de replacer la Colombie dans son milieu. Il aurait dû également annexer à son livre une carte élémentaire du pays ; ne faut-il pas toujours faciliter la besogne aux élèves, et joindre autant que possible à un texte les croquis destinés à le faire comprendre ? Voilà pourquoi on pourra aussi regretter l'absence de figures dans la première partie ; on y regrettera encore quelques erreurs, comme celles de la page 13, note 2 (il y est dit que « toutes » les nations ont accepté, au Congrès géographique de Berne, en 1891, le méridien de Greenwich comme méridien initial) ; de la page 89 (les tremblements de terre sont, paraît-il, causés par le feu central et par des gaz souterrains) ; de la page 28, où les Esquimaux et les Lapons sont déclarés de race asiatique, et les plus petits des hommes. — Est-il bien logique d'avoir placé, dans cette même première partie, l'étude de la climatologie après celle de l'hydrographie ? Cet ordre ne semble pas absolument conforme à l'enchaînement naturel des phénomènes. — Pourquoi, dans la seconde partie, énumérer, aussitôt après l'orographie, les mers, les golfes et les baies, puis étudier l'hydrographie, revenir ensuite aux ports, et aborder seulement après (et d'une façon beaucoup trop brève) l'examen des conditions climatériques ? Pourquoi une nomenclature aussi sèche et aussi abondante ? Pourquoi n'avoir donné aucune couleur à la description orographique et hydrographique de la Colombie ? Ce ne sont pas là, à notre avis, des choses impossibles, les unes à éviter, les autres à réaliser, surtout pour un habitant du pays, un maître de l'enseignement, désireux d'apprendre à des enfants à aimer et à connaître leur patrie. C'est encore un tort de ne pas distinguer (page 35-36) entre les limites précises de la Colombie et ses frontières contestées avec le Brésil et l'Equateur ; même dans une géographie élémentaire, une pareille différence devait, à notre avis, être indiquée. Il eût fallu aussi moins considérer les Indiens du pays comme une quantité négligeable, et parler un peu de l'histoire ancienne de la Colombie, de ses populations primitives. M. Lemos aurait pu enfin tenir compte de certains noms donnés par de vaillants explorateurs à des rivières de la Colombie, tels que le nom de rio Lesseps donné par le regretté docteur Crevaux au cours supérieur du Guaviare.

Ce sont là de sérieuses critiques ; il ne faut pas les multiplier. Peut-être toutefois convient-il de reprocher encore à M. Lemos de n'avoir pas assez soigné son style et d'avoir trop peu varié le début de ses monographies départementales. Mais il serait injuste de trop insister sur les défauts d'une œuvre estimable, qui a déjà rendu de réels services, et qui en rendra plus

encore en Colombie et aussi à l'étranger, si l'auteur veut bien se montrer sévère pour lui-même et améliorer davantage sa géographie.

HENRI FROIDEVAUX.

Origines et migrations des peuples de la Gaule jusqu'à l'avènement des Francs, par ÉMILE PETITOT. Paris, Maisonneuve, 1894, in-8 de XVI-716 p. — Prix : 12 fr.

Le nouveau livre de M. l'abbé Petitot, à qui l'on est déjà redevable d'un grand nombre de publications scientifiques, s'ouvre par une introduction, dans laquelle il nous fait part du soin et de la conscience qui ont présidé à la confection de son œuvre. Elle est suivie de *Prolégomènes*, où un coup d'œil d'ensemble est jeté sur les peuples de la Gaule en général et sur les migrations des peuples gaulois; puis de trois parties, consacrées : la première, au courant occidental; la seconde, au courant méridional, et la troisième au courant septentrional d'immigration gauloise. Si l'ouvrage du savant curé de Mareuil-lez-Meaux accuse des lectures étendues, le malheur est qu'en même temps il révèle une érudition souvent arriérée et parfois singulièrement téméraire. La cause en est sans doute que M. l'abbé Petitot n'a pas une connaissance approfondie de la littérature du difficile sujet dont il a cru pouvoir aborder l'étude d'une façon, à notre avis, prématurée. La bibliographie allemande de la matière lui a échappé et de là vient qu'en dépit de ses connaissances si variées des textes français et latins (les textes grecs ayant été consultés dans des traductions), il est arrivé à des résultats surprenants et tout à fait inattendus à l'heure présente. C'est ainsi que, d'après lui, les *Parisii* pourraient bien remonter au petit-fils de Priam, ce qui, ajoute-t-il (p. 232), ne serait pas autrement étonnant, puisque Rome et une portion des Romains descendent du Troyen Énée. Il invoque, à ce propos, l'autorité de M. le baron de Braye (*sic*, p. 232), dont le nom gagnerait à être débarrassé du faux *r* qui lui est donné. C'est ainsi encore, qu'au dire de M. le curé Petitot, les Albains sont des Celtes et que sont Celtes les *Albani* du Caucase comme ceux d'Albe-la-Longue, première capitale du Latium, comme les Albanais. Ce point est tellement évident, à ses yeux, que son évidence même explique pourquoi les savants qui l'ont précédé n'ont pas fait une pareille découverte (v. p. 240); c'était sans doute pour lui en laisser le soin et le plaisir.

Mais que servirait de poursuivre nos critiques? Il nous suffit de les avoir justifiées par les deux exemples qui précèdent. M. le curé Petitot, qui est un passionné de la science et qui le prouve par son infatigable travail, nous pardonnera notre jugement, dont la sévérité trouve son excuse dans notre franchise même. Il songera moins à blâmer le critique qu'à préparer une nouvelle édition de son ouvrage, mise au courant, cette fois, des données acquises par la science et digne ainsi du nom de son auteur. P. L.-L.

La Vie et les mœurs au jour le jour, par RENÉ DOUMIC. Paris, Perrin, 1895, in-16 de 313 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les lecteurs du *Journal des Débats* y lisent avec plaisir de jolis petits articles inspirés à M. René Doumic par les incidents qui se produisent dans la vie parisienne. Ces articles forment le volume que nous annonçons. Il y a là de charmantes pages, entre autres sur le snobisme, sur M. Zola en voyage, sur Paris villégiature. Une exposition de portraits a fourni à M. Doumic le sujet d'une étude intéressante, où se montre le fin critique littéraire.

M. Doumic abuse peut-être de l'ironie, ce qui donne parfois un peu de monotonie au ton général du livre, mais pour employer une locution favorite de l'écrivain, « tout de même » son volume offre une lecture fort récréative.

GRISBERG.

Études sur l'Espagne, par A. MOREL-FATIO. Première série, 2e édition revue et augmentée. Paris, Bouillon, 1895, in-8 de XI-404 p. — Prix : 5 fr.

C'est en 1888 que M. Morel-Fatio a publié le très intéressant volume dont alors il a été rendu compte par le *Polybiblion* (t. LIII, p. 136) et dont il nous donnne une nouvelle édition. Deux importantes études sont venues se joindre à celles que nous avions eu à louer : l'une sur les relations des Espagnols et des Flamands, sujet dont on ne s'était guère occupé et qui offre de fort curieux détails, l'autre sur le *Don Quichotte envisagé comme peinture et critique de la société espagnole du XVIe et du XVIIe siècle.* On comprend mieux l'œuvre de Cervantès, on l'apprécie mieux, on l'aime plus encore, quand on a lu cet excellent travail. TH. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La France, l'Europe et, on peut le dire, le monde civilisé entier, ont éprouvé un sentiment de véritable douleur en apprenant la mort imprévue de M. Pasteur. L'histoire a eu bien rarement à enregistrer un deuil aussi universel; car les hommes ayant mérité d'une façon si complète le nom de grand se peuvent compter, et le nombre en est moins considérable qu'on se l'imagine; tant d'ivraie se mêle au bon grain, tant de mal côtoie le bien! L'illustre savant a largement ouvert les voies à ceux qui viendront après lui et qui, comme lui, combattront pour adoucir les misères humaines. M. Louis PASTEUR, né le 27 décembre 1822, à Dole, cette vieille capitale de la Franche-Comté, aujourd'hui simple chef-lieu d'arrondissement du Jura, est mort à Garches, ou, pour nous conformer à l'énoncé même de l'acte de décès, au domaine de Villeneuve-l'Étang, commune de Marnes-la-Coquette (Seine-et-Oise), le 28 septembre. Successivement élève des collèges d'Arbois et de Besançon, c'est à Paris, dans la pension Barbet, rue des Feuillantines, qu'il termina ses études. Admis le quatrième à l'École normale supérieure, il y entrait en 1843 et en sortait trois ans plus tard. Agrégé de l'Université en 1846, docteur ès sciences, il fut nommé répétiteur à l'École qu'il venait à peine de quitter. De là, il passa, en 1848, au lycée de Dijon comme professeur de physique. L'année suivante, il était attaché à la Faculté de Strasbourg, d'abord en qualité de professeur suppléant de chimie, puis comme professeur titulaire. En 1854, il fut nommé doyen de la Faculté des sciences de Lille et il occupa cette situation jusqu'en 1857, époque à laquelle il revint à l'École normale comme directeur des études scientifiques. En 1867, on lui confia la chaire de chimie à la Faculté des sciences; enfin, en 1868, il était désigné pour diriger le laboratoire de chimie physiologique de l'École des Hautes-Études. — L'œuvre de M. Pasteur est immense; aussi sa réputation a-t-elle précédé de beaucoup le retentissement universel de la théorie de l'inoculation de la rage. Les récompenses qui lui ont été décernées sont des plus nombreuses; nous citerons entre autres : le prix Jecker (1861); un prix de physiologie expérimentale; un prix à propos de son travail sur les générations dites spontanées; le grand prix de la Société d'encouragement; les grandes médailles de Rumford et de Copley, de la Société royale de Londres;

le prix fondé par le gouvernement autrichien pour la maladie des vers à soie; le grand prix de l'Exposition universelle de 1867; le grand prix de l'Exposition internationale de 1878. Rappelons aussi qu'en 1874, l'Assemblée nationale lui vota une pension viagère de 12,000 fr. De tels succès ont naturellement créé des envieux au patient et persévérant chercheur; c'est le cas de penser à la fable : *le Serpent et la Lime*. Plusieurs ont reconnu leurs torts, et, tout dernièrement encore, l'un des plus acharnés détracteurs de l'homme de génie que nous perdons a fait dans la *Presse libre* (numéro du 30 septembre 1895) une rétractation complète, qui l'honore. — En 1888, une souscription universelle a permis d'édifier à Paris, rue Dutot, l'établissement spécial si connu sous le nom d'Institut Pasteur : c'est là que sont aujourd'hui soignées les personnes menacées des atteintes de la rage. Des savants sont accourus dès les premiers jours, de tous les coins de la terre, pour étudier la méthode pastorienne appliquée depuis et partout avec succès. Malgré les jaloux, M. Pasteur a pu, comme son compatriote Victor Hugo, et avec plus juste raison, assister vivant à son apothéose : nous voulons parler du jubilé célébré le 27 décembre 1892, à l'Institut même, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de son fondateur, et auquel participèrent soit par des délégations, soit en envoyant de touchants témoignages d'admiration et de sympathie, toutes les nations civilisées des deux mondes. M. Pasteur était grand-croix de la Légion d'honneur, grand-croix de Sainte-Anne de Russie, commandeur de la Couronne d'Italie, grand-croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, etc. Il était aussi membre de l'Académie des sciences depuis 1862, membre de l'Académie de médecine de Paris (et cela, bien qu'il ne fût point docteur en médecine, comme beaucoup de gens l'ont cru et le croient encore); enfin, d'un grand nombre de sociétés savantes françaises et étrangères. Depuis le 8 décembre 1881, il appartenait à l'Académie française, où il avait succédé à Littré.

Voici, sans tenir compte d'une multitude d'articles importants épars dans divers périodiques, la liste des principaux travaux de M. Pasteur : *Recherches sur la capacité de saturation de l'acide arsénieux* (1847, in-8); c'est sa thèse de doctorat ès sciences; — *Sur le dimorphisme dans les substances actives. Tétartoëdrie* (*Annales de chimie et de physique*, 1854); — *Études sur les modes d'accroissement des cristaux et sur les causes des variations de leurs formes secondaires* (même recueil, 1856); — *Mémoire sur la fermentation alcoolique* (même recueil, 1859); — *Animalcules infusoires vivant sans gaz oxygène libre et déterminant des fermentations* (*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 1861); — *Recherches sur la dissymétrie moléculaire des produits organiques naturels* (1861, in-8), ouvrage formant le résumé de divers travaux publiés entre les années 1848 et 1853 dans les *Annales de chimie et de physique*; — *Examen de la doctrine des générations dites spontanées* (*Ann. de ch. et de phys.*, 1862); — *Études sur les mycodermes. Rôle de ces plantes dans la fermentation acétique* (*Comptes rendus des séances de l'Acad. des sciences*, 1862); — *Mémoire sur les corpuscules organisés qui existent dans l'atmosphère* (1862); — *Examen du rôle attribué au gaz oxygène atmosphérique dans la destruction des matières animales et végétales après la mort* (*Comptes rendus des séances de l'Acad. des sc.*, 1863); — *Recherches sur la putréfaction* (même recueil, 1863); — *Nouvel Examen de fermentations déterminées par des animacules infusoires pouvant vivre sans oxygène libre et en dehors de tout contact avec l'air de l'atmosphère* (*Comptes rendus des séances de l'Acad. des sc.*, 1863); — *Mémoire sur la fermentation acétique* (*Annales scientifiques de l'École normale supérieure*, 1864); — *Nouvelles Études sur la maladie des vers à soie* (1866, in-8); — *Études sur le vin, ses maladies, les causes qui les provoquent, procédés nouveaux pour le*

conserver et pour le vieillir (1866; 2e éd. 1873, in-8); — *Le Budget de la science* (1868, in-8); — *Études sur le vinaigre, sa fabrication, ses maladies, moyens de les prévenir; nouvelles observations sur la conservation des vins par la chaleur* (1868, in-8); — *Lettres sur la sériciculture; éducations précoces de graines de races indigènes* (1868); — *Rapport au ministère de l'agriculture et du commerce sur la mission confiée à M. Pasteur en 1868, relativement à la maladie des vers à soie* (1868, in-4); — *Études sur la maladie des vers à soie* (1870, 2 vol. in-8); — *Quelques réflexions sur la science en France* (1871, in-8); — *Une Correspondance entre un savant français et un savant prussien pendant la guerre : M. Pasteur, membre de l'Institut de France, et M. Naumann, doyen de la Faculté de Bonn* (1872, in-8); — *Mémoires sur la viticulture et la sériciculture* (1872, in-8); — *Études sur la bière, ses maladies et les causes qui les provoquent* (1875, in-8); — *Discours prononcé aux obsèques de J.-J. Perraud, membre de l'Académie des beaux-arts* (1876, in-4); — *Les Microbes organisés, leur rôle dans la fermentation, la putréfaction et la contagion. Mémoires de MM. Tyndall et Pasteur* (1878, in-18); — *Examen critique d'un écrit posthume de Claude Bernard sur la fermentation* (1879, in-8); — *Notice sur Claude-Auguste Lamy* (Versailles, 1879, in-8); — *Des Virus vaccins* (congrès de Londres. *Revue scientifique*, 20 août 1881); — *Sur la vaccination charbonneuse. Expérience de Pouilly-le-Fort* (*Comptes rendus des séances de l'Acad. des sc.*, 1881); — *Discours de réception à l'Académie française du 27 avril 1882* (1882, in-8 et in-4); — *De l'Atténuation des virus* (*Revue scientifique*, 16 septembre 1882); — *Réponse à M. Peter* (*Revue scientifique* des 21 avril et 5 mai 1883); — *Réponse à M. Koch sur la vaccination charbonneuse* (*Revue scientifique*, 20 janvier 1883); — *Le Traitement de la rage, communication faite à l'Académie des sciences le 25 février 1884* (1886, in-8); — *Résultats de l'application de la méthode pour prévenir la rage après morsure, suivis des observations de MM. Jurien de la Gravière, Vulpian et de Freycinet* (1886, in-4); — *Note complémentaire sur les résultats de la méthode de prophylaxie de la rage après morsure* (1886, in-4); — *Sur la destruction des lapins en Australie et dans la Nouvelle-Zélande* (1888, in-8). — M. Pasteur est mort comme il avait vécu, en chrétien. Ses funérailles, nationales et religieuses, ont été célébrées à Notre-Dame de Paris. Sa famille a refusé pour lui les « honneurs » du Panthéon, cette église catholique d'où l'on a chassé Dieu; la dépouille mortelle du savant sera déposée dans les jardins de l'Institut auquel il a donné son nom et consacré une partie de sa laborieuse existence. — Comme pour tous les hommes célèbres de ce siècle, le portrait de M. Pasteur a été souvent donné par de nombreuses et très diverses publications; de même, la caricature s'en est emparée; mais il convient de noter ce fait bien rare, que parmi les « charges » dont il a été l'objet, il n'en est point de malveillante. Rappelons, pour finir, un épisode qui recommande particulièrement la mémoire de M. Pasteur. On sait qu'il avait refusé en ces derniers temps une décoration allemande; mais déjà, en 1871, lors du bombardement du Muséum, il avait donné la preuve de son patriotisme en écrivant, le 18 janvier de cette année funèbre, au doyen de la Faculté de Bonn d'avoir à rayer son nom de la liste des docteurs honoraires de cette Faculté et de reprendre le diplôme qui lui avait été envoyé, et cela « en signe de l'indignation qu'inspirait à un savant français la barbarie et l'hypocrisie de celui qui, pour satisfaire à un orgueil criminel, s'obstine dans le massacre de deux grands peuples. » En réponse à cette lettre, M. Pasteur reçut l'énormité laconiquement tudesque que voici : « L'Université de Bonn adresse à M. Pasteur l'expression de son plus profond mépris. » Pour tous les Français et même pour les étrangers non inféodés à la Triplice, cette sotte injure, qui ne dut pas autrement

émouvoir celui à qui elle était décochée, apparaîtra comme un titre complémentaire de gloire pour l'illustre Franc-Comtois.

— M. Anatole de Courde de Montaiglon est mort à Tours, dans les premiers jours de septembre. Né à Paris, le 19 novembre 1824, il avait fait ses études au lycée Charlemagne, était entré en 1847 à l'École des chartes, et avait soutenu, à sa sortie, une thèse qui malheureusement n'a jamais été publiée, où il avait essayé de dresser le catalogue des peintres français du moyen âge et de la Renaissance. Tour à tour attaché aux bibliothèques de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève, il se trouvait encore dans ce dernier établissement quand les hautes qualités d'érudition dont il avait fait preuve dans de nombreuses publications firent désirer à M. Quicherat, alors directeur de l'École des chartes, de l'attacher à cette institution comme professeur. La modestie de M. de Montaiglon résista longtemps, et il fallut peser assez vivement sur lui pour le déterminer à accepter les fonctions de professeur de bibliographie qu'il a remplies jusqu'à sa mort. C'est surtout à l'histoire de l'art et à l'histoire littéraire qu'il a consacré sa prodigieuse activité. Le nombre de ses publications est trop considérable pour que nous puissions songer à en donner ici la liste : nous renvoyons nos lecteurs à l'excellente *Bibliographie* qui a été publiée en 1891 et qui lui a été offerte comme hommage. Nous nous contenterons de mentionner, dans le domaine de l'histoire artistique : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie de peinture de 1648 jusqu'en 1664* (1853, 2 vol. in-16) ; — *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, en collaboration avec MM. Dussieux, Soulier, etc. (1854, 2 vol. in-8) ; — *Abécédaire de P.-J. Mariette*, en collaboration avec M. Ph. Chennevières (1854-1860, 6 vol. in-8) ; — *Procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture* (1875 et suiv., 10 vol. in-8) ; — *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome* (1888 et suiv., 4 vol. in-8) ; dans le domaine de l'histoire littéraire : *Recueil de poésies françaises des XVe et XVIe siècles* (1855-1878, 13 vol. in-16), avec M. le baron de Rothschild ; — *Aliscans* (1870, p. in-8), édition donnée avec M. Guessard et qui reste la meilleure ; — *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles*, pour lequel il a eu le concours de M. Pannier d'abord, puis de M. Gaston Raynaud (1872-1890, 6 vol. in-8) ; — *Œuvres complètes de Gringore*, en collaboration avec M. Ch. d'Héricault pour le premier volume, et avec M. le baron J. de Rothschild pour le deuxième (1858-1877, 2 vol. in-8) ; — *Les Facéties de Poge*, trad. de Guillaume Tardif (1878, in-8) ; — *L'Heptaméron des nouvelles*, avec M. Leroux de Lincy (1880, 4 vol. in-8) ; — enfin l'édition des *Œuvres de Molière* publiée dans l'ordre chronologique des pièces de l'illustre comique, qu'il avait entreprise en 1882 et qui reste inachevée. M. de Montaiglon avait dirigé en collaboration avec M. Ph. Chennevières, puis seul, les *Archives de l'art français*, où il a inséré plusieurs articles ; il en a donné d'autres à diverses revues, et notamment à la *Gazette des beaux-arts*. Ses poésies, sauf celles qui ont paru dans des recueils périodiques, n'étaient pas destinées au public. M. de Montaiglon s'était formé une admirable bibliothèque, dont il avait cédé, quelques mois avant sa mort, la propriété aux RR. PP. bénédictins.

— Nous avons annoncé dans notre dernière chronique la mort de l'archéologue russe M. Pavel Ivanovitch Savvaitov. Voici sur ce savant quelques renseignements empruntés au *Journal du ministère de l'instruction publique* (*Journal ministerstva narodnago prosvieschtchenitia*) de Russie (numéro de septembre). Né le 15 février 1815, à Vologda, fils d'un ecclésiastique, il acheva ses études à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, où il

prit le grade de maître en théologie en l'année 1837, enseigna quelque temps la philosophie au séminaire de Vologda. De cette époque datent ses premières recherches sur la littérature populaire et l'ancienne langue russe. C'est dans le journal de Pogodin, qui était entré en relations avec lui lors de son voyage à Vologda, le *Moskritianin* (le Moscovite), qu'il inséra ses premiers travaux littéraires. Il publia successivement des descriptions des monastères de Vologda (*Opisanie Vologodskago Spaso-Prilontskago monastyra*, Saint-Pétersbourg, 1844), d'Arkhangelsk (*Opisanie Velikoowstionjskago Arkhangelskago i Troitskago Wedenskago monastyra*, ibidem, 1848); de Totma (*Opisanie Totemskago Spaso-Soumorina monastyra*, ibidem, 1850); de Semigorod (*Opisanie Semigorodskoi Ouspenskoi poustyni*, ibid., 1856); une grammaire et un dictionnaire syriaques (*Grammatika zyrianskago iazyka i zyriano-rousskii slovar*, ibidem, 1850). En 1842, il fut appelé au séminaire ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, en 1856 fut élu membre de la commission archéographique, pour laquelle il publia un travail capital, l'édition du grand ménologe. Nous citerons encore dans le *Journal de la Société d'archéologie* (*Zapiski Imperatorskago arkheologitcheskago obchtchestva*), dont il fut l'un des rédacteurs, un mémoire important paru en 1865 sur les ornements et vêtements impériaux anciens, d'après les documents des archives, avec douze planches d'illustrations, et l'édition de la *Relation du voyage à Constantinople de l'archevêque de Novgorod à la fin du XIIe siècle* (*Poviechestviia novgorodskago arkhierpiskopa Antoniia v Tsargrad v kontsié XII stolietiia*, Saint-Pétersbourg, 1872).

— M. Eugène Marmier, né à la Bassée (Nord), le 25 avril 1811, est mort à Paris le 7 août. Chercheur infatigable, travailleur consciencieux, il consacrait tout son temps à des études d'histoire locale. Il a publié notamment : *Études étymologiques, historiques et comparatives sur les noms des villes, bourgs et villages du département du Nord* (1861, in-8); — *Les Flamands à la bataille de Cassel (1328). Noms des Flamands morts dans cette journée, d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale* (1863, in-8); — *Recherches sur la ville de la Bassée et ses environs* (1864, in-8); — *Ordre de Malte. Les Commanderies du grand prieuré de France, d'après les documents conservés aux Archives nationales* (1873, in-8); — *Chroniques de Flandre et d'Artois, par Louis Bresin.* Analyse et extraits (1881, in-8).

— On annonce encore la mort : du compositeur M. Bouichère, maître de chapelle de la Trinité, mort âgé de trente-cinq ans, le 4 septembre; — de M. Jean-Baptiste Chatras, fondateur et ancien directeur du *Courrier du Centre*, mort le 8 septembre, âgé de soixante-seize ans, à Vendeuil, près de Saint-Yrieix; — de M. Jean-François-Gustave de Cougny, ancien président de la Société archéologique de France, membre de la Société bibliographique, archéologue distingué, mort au château de la Grille, près de Chinon, le 1er octobre; — du R. P. Doyotte, de la Compagnie de Jésus, qui s'était fait connaître comme prédicateur, mort le 4 septembre, dans sa soixantième année, à Vichy; — de M. Isidore Dumats, ancien professeur de sciences physiques au collège Chaptal, mort le 1er septembre; — de M. l'abbé Stanislas Ferté, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, mort à Issy, âgé de soixante-quinze ans, le 21 septembre; — de M. Fernand Grégoire, publiciste, mort le 16 septembre, à Alger; — de M. Georges Hébert, romancier et poète, auteur de *Lyre et musette*, mort à Paris, le 27 août, dans sa trente-huitième année; — de M. Paul Lapeyre, correspondant de la *Gironde*, attaché en qualité d'interprète à l'état-major du général Duchesne, auteur d'un travail sur les idiomes hova et sakalave, mort à Andriba; — de M. l'abbé Légé, historien landais, mort au château de Lau, dans les derniers jours

d'août; — de M. Laverrière, bibliothécaire de la Société nationale des agriculteurs de France, mort à Lyon, le 2 septembre; — de M. Alfred Marchand, collaborateur du *Temps* et publiciste, mort le 19 septembre, âgé de cinquante-trois ans; — de M. Jules Payen, rédacteur au *Voltaire* et au *Petit Parisien*, mort le 16 septembre; — de M. Hippolyte Raymond, l'auteur dramatique à qui l'on doit nombre de comédies goûtées du public (*les Millions de l'oncle Pommard, le Coucou, le Cabinet Piperlin, le Ménage Popincourt, le Prince-Soleil, l'Ami de la maison, Maître Corbeau*), mort le 28 août, à Saint-Mandé; — de M. Louis Régis, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Toulouse, mort âgé de vingt-neuf ans, le 3 septembre; — de M. le docteur Pierre de Saint-Germain, médecin attaché au corps expéditionnaire de Madagascar, mort âgé de vingt-cinq ans; — de M. Clair Tisseur, historien et poète, mort à Nyons, le 1er octobre.

— A l'étranger, l'on annonce la mort du célèbre chirurgien allemand, M. K. Adolph Bardeleben, professeur à l'Université de Berlin, dont l'ouvrage le plus considérable est un *Lehrbuch der Chirurgie und Operationslehre*, dont la première édition parue à Berlin en 1852, en quatre volumes in-8, a déjà été suivie de sept autres, mort à Berlin, âgé de soixante-seize ans, le 24 septembre; — de M. le chevalier von Beck, ancien directeur de l'imprimerie de la cour, à Vienne, directeur de la *Wiener Zeitung*, mort le 20 juillet, à Plevna, âgé de quatre-vingt-trois ans; — de M. le docteur Brandza, professeur à l'Université de Bucarest, fondateur du musée de cette ville, mort en septembre; — de M. James Carter, médecin connu par des travaux paléontologiques, mort à Cambridge, âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. Dejardin, président de la Société de littérature wallonne, dont l'ouvrage principal est le *Dictionnaire des spots ou proverbes wallons* (1862, in-8), mort le 10 septembre, âgé de soixante-seize ans, à Bruxelles; — de M. Charles Foster, poète dramatique, mort le 6 août, à New-York; — de Mgr Sigismond-Félix de Felinski, archevêque de Varsovie, ancien professeur de logique à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, qui passa de longues années dans l'exil en Sibérie et qui, outre des ouvrages de méditations, laisse une biographie de sa sœur Pauline et des souvenirs, mort dans le courant de septembre; — de M. Galassi, professeur de pathologie à Rome, mort le 6 septembre; — de M. K.-E. Georges, le savant auteur d'un *Dictionnaire latin-allemand*, qui fait autorité, mort âgé de quatre-vingt-huit ans; — de M. Mork Hansen, savant danois, mort à Copenhague, le 18 août, âgé de soixante-seize ans; — de M. Hooppell, qui laisse des travaux estimés sur le comté de Durham; — de M. H.-O. Houghton, éditeur, mort à Boston, âgé de soixante-douze ans, le 25 août; — de M. S.-L. Loven, illustre zoologiste suédois, mort âgé de quatre-vingt-six ans, à Stockholm; — de miss M.-G. Mac Clelland, romancière américaine, morte le 2 août à Elm-Cottage, près de Norwood en Virginie; — de M. P.-H. Mac Gillivray, naturaliste australien, mort le 9 juillet, à Sandhurst; — de M. L. Mathot, membre de l'Académie flamande, historien, qui laisse entre autres ouvrages une étude sur les Jacobins en Belgique; — de mistress Minnie C. Paull, auteur de *Craddle thoughts*, morte le 25 juillet, à Londres; — de M. Hermann A. Post, ethnographe et juriste distingué, qui laisse entre autres ouvrages : *Einleitung in eine Naturwissenschaft des Rechts* (1872, in-8); *Die Geschlechts genossenschaft der Urzeit und die Entstehung der Ehe* (1875); *Der Ursprung des Rechts* (1876, in-8); *Die Anfänge des Staats- und Rechts-Leben* (1878, in-8); *Bausteins für eine allgemeine Rechtswissenschaft auf vergleichende ethnologische Basis* (1880-1881, 2 vol. in-8); *Afrikanische Jurisprudenz* (1887, 2 vol. in-8); *Grundriss der ethnologischen Jurisprudenz* (1894-1895, 2 vol.

in-8), mort âgé de cinquante-six ans, le 25 août ; — de M. Root, compositeur de musique, mort le 7 juillet ; — de M. Giuseppe Sapeto, orientaliste, mort à Gênes, âgé de quatre-vingt-six ans ; — de M. O. Schorr, hébraïsant distingué, mort âgé de quatre-vingts ans, le 4 septembre, à Brody ; — de M. Stephens, professeur de langue anglaise à Copenhague, mort à quatre-vingt-deux ans, le 9 août ; — de M. Sury, professeur de médecine à l'Université de Bâle, où il est mort âgé de quarante-cinq ans ; — de M. Ludw. Tobler, professeur de philologie allemande à l'Université de Zürich, mort dans cette ville, âgé de soixante-huit ans, le 19 août ; — de M. Toepffer, professeur de philologie classique à l'Université de Bâle, mort âgé de trente-cinq ans ; — de M. M. Willkomm, professeur de botanique à l'Université de Prague, mort âgé de soixante-treize ans, le 27 août ; — du R. P. Whitty, S. J., confesseur d'O'Connell, auteur, entre autres ouvrages, d'une vie du cardinal Wiseman.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 30 août, après quelques observations de M. E. Bœtticher de Postdam, communiquées par M. Wallon, au sujet des vases trouvés à Carthage par le R. P. Delattre, M. A. de Barthélemy a lu une note sur l'origine de la monnaie tournois (possession de l'abbaye de Saint-Martin de Tours sous les deux premiers Carolingiens, purement royale de 805 à 919, et redevenue seigneuriale jusqu'à la confiscation de la Touraine par Philippe-Auguste). M. J. Oppert a présenté ensuite quelques observations au sujet de la communication faite par M. Reinach, le 23, sur la bataille de Magdolos. — Le 7, M. Héron de Villefosse a lu une lettre de M. W. Helbig sur la découverte à Rome d'un monument funéraire. M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur l'interprétation du nom de la ville de Colombe, voisine d'Ascalon, par M. Raabe. M. Oppert a décrit, d'après une lettre du R. P. Scheil, un vase apporté par ce dernier de Tellah à Constantinople, et fait une communication sur un dieu banquier et commerçant adoré à Siparra, sur l'Euphrate. M. Héron de Villefosse a communiqué une lettre annonçant la découverte à Marseille, par M. Jullian, d'un autel funéraire dont l'inscription présente un assez grand intérêt juridique, et résumé le livre du docteur Gosse, de Genève, sur le Danemark. — Le 13, M. A. de Barthélemy a relu son mémoire sur l'origine de la monnaie tournois ; M. Clermont-Ganneau a rectifié la lecture d'un texte araméen et montré qu'il s'agit d'un acte de dévotion au dieu Horus ; le même savant a continué ensuite sa communication sur la ville de Colombe ; M. P. Viollet a fait une communication sur le principe de l'immutabilité du droit successoral dans la Maison de France. — Le 20, M. Clermont-Ganneau a identifié plusieurs localités de la Palestine dont les noms sont contenus dans la *Vie de Pierre l'Ibère*, et que l'éditeur allemand, M. Raabe, n'avait pu déterminer ; M. Homolle a fait une communication sur le trésor de Siphnos, pour lequel il préfère le nom de trésor de Cnide ; M. L. Delisle a fait l'éloge de la *Bibliographie générale des Inventaires imprimés*, de MM. F. de Mely et E. Bishop.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 24 août, une note de M. Séverin de la Chapelle sur la représentation des minorités, lue par M. Léon Say, a été l'objet d'une assez longue discussion entre les membres de l'Académie présents à la séance. — Le 7, M. A. Raffalovich a communiqué les résultats de recherches faites en Allemagne, et relatives aux effets des lois d'assurance sur le fonctionnement de l'assistance publique. — Le 14, M. Maurice Block est revenu sur la question traitée le 7 par M. Raffalovich ; M. E. Worms a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *Encore l'État et l'individu*. — Le 21, M. Glas-

son a lu un mémoire sur le mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine; M. E. Worms a achevé la lecture commencée le 14.

Concours et prix. — *Académie des sciences morales.* — Le prix Blaise des Vosges (1,200 fr.) a été attribué à M. Jeanne, secrétaire de la Société de secours mutuels de Bayeux, auteur du mémoire classé le premier sur les sociétés de secours mutuels dans la population rurale. — Prix Audiffred : Rappel des ouvrages de M. Plantet *(Correspondance du bey de Tunis)* et de MM. le commandant Krebs et H. Moris *(la Campagne des Alpes pendant la Révolution française)* antérieurement récompensés. Mentions honorables à M. Béchaux *(les Revendications ouvrières)* et à M. Naudier *(le Socialisme et la Révolution sociale)*. MM. Bléton *(Manuel d'économie)*, Compayré *(Yvon Gall, le pupille de la marine)*, Rayot *(Leçons de morale pratique)*, le commandant Grandin *(Dernier maréchal de France)*, ont reçu chacun une récompense de 500 fr. Un prix de 1,000 fr. a été attribué à M. Petit *(Organisation des colonies françaises et des pays de protectorat)* et un prix de 2,000 fr. à M. A. Launay, pour son *Histoire générale de la Société des missions étrangères.*

Académie des beaux-arts. — Le prix Troyon (1,200 fr.), dont le sujet était « Un effet de crépuscule, » a été décerné à M. Hugues de Beaumont; une première mention a été attribuée à M. Ch. Monthor, et une seconde mention à M. F. Cachoud. — Dans le concours de sculpture, le grand prix de Rome a été décerné à M. P. Roussel; le premier second grand prix à M. S. Salières, et le deuxième second grand prix à M. Ségoffin. — Dans le concours d'architecture, le premier grand prix de Rome a été décerné à M. Ant. Patouillard; le premier second grand prix à M. Duquesne; le deuxième second grand prix à M. Tony Garnier. A la suite des concours des grands prix de Rome, l'Académie a accordé le prix Leprince (2,400 fr.) à MM. Larée (grand prix de peinture), Roussel et Patouillard; le prix de Delannoy (1,000 fr.) à M. Patouillard; le prix Lusson (500 fr.) et le prix Pigny (2,000 fr.) à M. Duquesne; le prix Cambacérès (2,000 fr.) à MM. Laurens (second grand prix de peinture) et Salières.

Concours. — Le sujet du concours pour le prix Hugues à décerner par la Faculté de théologie catholique, en 1877, est le suivant : « Du miracle en face de la science. Qu'est-ce que le miracle? Est-il possible? Est-il rigoureusement vérifiable? Quelle est la valeur du miracle dans la démonstration de la vérité chrétienne? » Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire de l'Institut catholique avant le 28 février 1892. Le prix est de 2,000 fr.

Congrès. — Le sixième congrès international de géographie s'est tenu à Londres, à l'Imperial Institute, du 25 juillet au 3 août dernier. Au cours de ses séances générales, qui ont suivi la réunion d'ouverture (présidée par le duc d'York) et le discours de M. Clements R. Markham, président de la Société royale de géographie de Londres et du congrès, on a entendu parler des maîtres écoutés de la science géographique, Anglais, Allemands, Français, et des explorateurs de premier ordre. Si la séance relative aux explorations polaires arctiques et antarctiques a été surtout une séance anglaise (car ce sont spécialement, on le sait, les Anglais et les Américains qui, avec les Scandinaves, s'occupent de ces questions), des savants et des voyageurs n'appartenant point à ces nationalités sont intervenus activement dans les autres discussions. C'est ainsi que M. Levasseur a fait une communication sur l'Enseignement géographique en France, et que, dans la séance africaine, à côté du docteur Kirk, du célèbre Stanley, de M. Arthur Silva White, et parfois en contradiction avec eux, on a pu entendre le comte allemand Joachim von Pfeil, l'explorateur et le colonisateur bien connu, le voyageur français Lionel Dècle, d'autres encore. — Bien que Stanley ait fait, en pleine assem-

blée générale, le procès de l'éducation scientifique, qu'il a prétendue inutile et même nuisible à l'explorateur (cette théorie n'a d'ailleurs paru acceptée par personne), le congrès, écartant avec raison, d'une façon à peu près complète, les questions très délicates de colonisation et de géographie politique, s'est presque exclusivement occupé de questions scientifiques. Voilà ce qui a été surtout traité dans les séances générales, et ce qui a été uniquement étudié dans les sous-sections, qui ont travaillé d'une manière extrêmement active. Différentes questions de géographie mathématique, de terminologie et d'orthographe géographiques, d'océanographie, de géologie, de cartographie, y ont été étudiées avec une grande compétence et une réelle autorité par MM. Élisée Reclus, Franz Schrader, de Rey-Pailhade, John Murray, le docteur Passarge, etc. ; des discussions sérieuses y ont eu lieu, entre autres sur le projet d'une carte du monde au millionième, présenté à Berne en 1891, et étudié depuis dans tous les pays ; il a été décidé que cette carte aurait pour méridien initial celui de Greenwich, mais que ses mesures de longueur seraient celles du système métrique. Le prince Roland Bonaparte y a résumé ses observations sur les mouvements des glaciers français ; M. Ludovic Drapeyron, ses recherches sur Cassini de Thury, et plusieurs communications très remarquables y ont été faites sur la géographie mathématique de l'Afrique australe et d'autres colonies anglaises. La section d'histoire de la géographie n'a pas présenté moins d'intérêt. Aussi peut-on dire d'ores et déjà que le volume des comptes rendus détaillés du congrès devra se trouver dans la bibliothèque de tout géographe. On a pu en avoir l'idée à Londres même, en lisant chaque jour les résumés des communications et les brefs comptes rendus insérés, comme à Berne en 1891, dans le journal quotidien du congrès, permettant aux membres de savoir ce qui s'était passé dans les sections aux séances desquelles ils n'avaient pas pu assister. — Le prochain congrès aura lieu à Berlin en 1899.

— Comme annexe au sixième congrès international de géographie, la Société de géographie de Londres avait organisé une exposition de géographie et de cartographie qui présentait un réel intérêt. On pourra s'en convaincre en feuilletant le catalogue qui en a été dressé ; malgré de très regrettables coquilles typographiques : Babel*ou* pour Babel*on*, Aromon pour Ar*a*mon, Zambèze pour Lambèze, etc., cette brochure (*Sixth International Geographical Congress, London, 1895. Catalogue of the Exhibition.* London, W. Clowes and sons, in-8 de 190 p. — Prix : 1 fr. 25) mérite d'être conservée. La section allemande, où se trouvaient des reliques de Humboldt, de Barth, de Nachtigal, à côté de cartes et de levés originaux de Nachtigal, de Schweinfurth, d'Emin-Pacha, de Stuhlmann, etc., à côté de belles vues d'Afrique et des résultats de l'expédition du comte von Götzen à travers l'Afrique équatoriale, était fort intéressante ; on y voyait encore des cartes murales très claires à côté de superbes cartes topographiques, des œuvres de vulgarisation à côté d'œuvres scientifiques, des collections complètes des publications faites par les sociétés géographiques d'Allemagne. Digne d'attention était aussi la section française, avec de bonnes expositions ministérielles et privées, celle de M. Alfred Grandidier entre autres. Il est inutile de dire que la section anglaise était une des mieux fournies ; mais celle qui a peut-être été le plus remarquée a été la section finlandaise, dont les cartes, si complètes et si claires à la fois, ont été très admirées, et à juste titre. Voilà pour l'exposition contemporaine ; une exposition rétrospective de cartographie, organisée dans un autre coin de l'Imperial Institute, à côté d'une exposition relative au matériel des voyages, présentait en original ou en fac-similé une intéressante série de documents curieux et

fort habilement classés. Les géographes en trouvaient le complément au British Museum, où avait été installée, dans une salle spéciale, une précieuse collection d'anciens instruments (astrolabes, boussoles, etc.), de portulans et de cartes manuscrites et gravées. Cette triple exposition constituait pour les hommes du métier un ensemble tout à fait instructif; l'empressement, le soin avec lesquels elle a été visitée par les membres du congrès, en ont fourni la meilleure preuve à ses organisateurs.

Numismatique du Dauphiné, de la Savoie, de la Provence, du Vivarais, de la Hollande et de la Suisse. — Il semble difficile d'accumuler avec plus de science et d'intérêt les documents nouveaux concernant la numismatique, que ne le fait M. Roger Vallentin; il serait non moins difficile de les analyser, et le simple énoncé des titres doit suffire à appeler l'attention des spécialistes sur la variété des recherches auxquelles se livre le docte auteur : I. *Douzains aux croissants inédits au nom de Henri II* (Paris, au siège de la *Société française de numismatique*, in-8 de 22 p.); — II. *Les Différents de la monnaie de Grenoble de 1489 à 1553* (Paris, id., in-8 de 32 p.); — III. *L'Atelier temporaire de Briançon (1406-1417)* (Paris, id., in-8 de 14 p.); — IV. *Du Taux de l'intérêt à Valence sous Charles VII et sous Louis XII* (Valence, Céas, in-8 de 21 p.); — V. *De l'Équivalence du sol tournois et du gros dans le compte par florin de la monnaie courante* (Valence, Céas, in-8 de 19 p.); — VI. *Des Causes de la fabrication des premiers testons en France* (Genève, Jarrys, in-8 de 19 p.); — VII. *Documents inédits relatifs au monnayage des archevêques d'Embrun* (Paris, Serrure, in-8 de 8 p.); — VIII. *De la Circulation des monnaies suisses en Dauphiné au XVI*e *siècle* (Genève, Jarrys, in-8 de 27 p.); — IX. *Médaillon uniface de Maurice de Nassau, prince d'Orange* (Amsterdam, Théod. Bom en Zoon, in-8 de 7 p.). — Plusieurs de ces opuscules sont accompagnés de reproductions.

Paris. — M. H. Hauser s'occupe d'*Une grève d'imprimeurs parisiens au XVI*e *siècle, 1539-1542* (Paris, Giard et Brière, gr. in-8 de 20 p. Extrait de la *Revue internationale de sociologie*, IIIe année, nº 7.) Cette étude, fort intéressante, peut être rapprochée de celle qui a été consacrée par le même érudit, l'an dernier, à une grève de typographes lyonnais (1539-1541). M. Hauser raconte tous les incidents de la grève d'après les lettres et édits royaux relatifs à cette affaire qui sont conservés aux Archives nationales, dans les registres du Châtelet.

— Nous avons mentionné (t. LXXIV, p. 87) une brochure de feu Jules Andrieu sur l'*Expédition maritime de Peyrot de Monluc en 1566*. Le même sujet venait d'être traité, à l'insu de M. Andrieu, par M. Edmond Falgairolle : *Une Expédition française à l'île de Madère en 1566* (Paris, Lechevalier, gr. in-8 de 31 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1894). Les deux travaux se complètent l'un l'autre. M. Andrieu avait publié un important document inédit émané du roi Charles IX (13 décembre 1565). M. Falgairolle publie un autre document inédit non moins important, tiré des manuscrits de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et qui est une relation officielle très détaillée de la prise de l'île de Madère par les Français, qui porte la date du 22 octobre 1566. C'est précisément à cette pièce que répond l'arrêt du Conseil du Roi rendu contre Peyrot de Monluc, en décembre suivant, que M. Andrieu a retrouvé aux archives départementales de la Gironde.

— M. L.-G. Pélissier a découvert dans les papiers de Pons de l'Hérault, conservés à la Bibliothèque municipale de Carcassonne, des *Documents sur le séjour de Napoléon I*er *à l'île d'Elbe et les Cent-Jours*, et c'est sous ce titre qu'il les publie (Paris, in-8 de 100 p. Extrait de la *Nouvelle Revue rétrospec-*

tive). Pons de l'Hérault, qui était directeur des mines de Rio, dans l'île d'Elbe, avait conçu le projet d'écrire une histoire minutieuse du séjour de l'Empereur dans cette île et de son retour à Paris; il avait demandé des renseignements à ceux qui, comme lui, avaient vécu dans le voisinage ou dans la familiarité de Napoléon, à Porto-Ferrajo. M. Pélissier reproduit d'abord les réponses qui furent adressées par Vincent, chef sellier de l'Empereur, par Marchand et Saint-Denis, ses valets de chambre, aux questions à eux posées par Pons de l'Hérault sur les écuries et les chevaux de Napoléon et sur divers détails de l'organisation du palais, à Porto-Ferrajo, et de la vie impériale. Tout le recueil est curieux et mérite un bon rang parmi les publications napoléoniennes de ces dernières années.

Dauphiné. — Le colonel du génie Allotte de la Fuye ne se contente pas d'être le vaillant soldat qui, le premier, a démontré, piolet en main et raquettes aux pieds, que les grandes Alpes étaient accessibles, pendant l'hiver, à des troupes bien entraînées et sagement conduites. Nous retrouvons le savant et l'historien dans sa plaquette : *Le Trésor de Tourdan* (*Isère*) (Grenoble, Allier, in-8 de 60 p.). Tout en se défendant avec modestie de faire la lumière sur tous les points, M. Allotte de la Fuye décrit avec un soin minutieux les colliers, monnaies et objets divers qui, en 1890, furent mis au jour par un paysan du canton de Beaurepaire. Quatre-vingt-six reproductions sont données en quatre belles planches photogravées.

— Tout le monde a sous les yeux les affiches, les prospectus illustrés qui miroitent, séduisent, et savent provoquer et entraîner les indécis. Les collectionneurs doivent être dans le ravissement, car la matière est formidable cette année. M. J. Baratier, imprimeur à Grenoble, a trouvé le secret de se distinguer. Sous ce titre, *Excursion au couvent de la Grande-Chartreuse, projection sur deux cents kilomètres des sommets du Massif*, il vient de publier un superbe « dépliant » qui est à la fois un album et une carte « imagée » de la région; l'idée est nouvelle. Ce dépliant est présenté avec un goût discret et un art remarquable; c'est, en route, un guide utile, et il reste l'un des plus charmants souvenirs de voyage.

— Malissard est une commune de la Drôme, bâtie non loin de Romans, où M. Gambetta fit résonner jadis le clairon du combat contre le clergé. Sous ce titre : *Le Curé de Malissard, poème héroï-comique en six chants* (Valence, Vercelin et Gauthier, in-16 de 72 p.), M. Louis Roure nous conte l'histoire du pauvre curé, qui, pendant de longues années, fut malmené et persécuté par les tyrans locaux. Le genre n'est pas facile, et il faut féliciter M. Roure, qui a su rendre son sujet avec autant de verve que d'esprit.

— Au sujet des travaux de M. David Martin, conservateur du musée des Hautes-Alpes, nous avons eu l'occasion de signaler combien était féconde en résultats nouveaux sa collaboration à la Carte géologique de France. Sous ce titre : *Formations caillouteuses de la vallée de la Durance* (Gap, Jouglard, in-8 de 22 p.), M. Martin étudie les dépôts de la fin de la période tertiaire et les dépôts quaternaires subordonnés aux grands glaciers. C'est là, on le devine sans peine, le fruit de recherches patientes extrêmement minutieuses et pénibles.

Flandre. — Le tome XLIX des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* (Cambrai, imp. Régnier frères, in-8 de LX-124 p. avec 1 fig. et 1 plan) vient de nous parvenir. Divers travaux intéressants y ont été insérés, savoir : *Le Rhamadan à Tunis*, par M. Édouard Gautier; — *Biographie médicale du Cambrésis* (*1300-1800*), par le docteur Napoléon Belval, revue et publiée par le docteur Alexandre Faidherbe, laquelle ne compte pas moins de cinquante-deux pages; — *Dumouriez*, importante étude historique, par M. A. de

Cardevacque ; — *Curieux phénomène d'ornithologie*, observations par le docteur Coulon ; — *Discours nécrologique sur M. A. Caluyer*, par M. A. Ronnelle ; — *Observations pluviométriques faites à Cambrai de 1870 à 1874*, par M. Boiteux. Un beau plan hors texte que l'on trouve ici concerne un projet de voirie à propos du démantèlement de Cambrai, dressé par M. Ronnelle, architecte; il ne peut manquer d'attirer l'attention des habitants de cette ville.

Franche-Comté. — L'Académie de Besançon marche certainement à la tête du mouvement littéraire de la Franche-Comté. Elle compte parmi ses membres des notabilités universellement connues et appréciées dans le monde des lettres. Aussi ne comprenons-nous pas la mesure étrangement hostile dont cette société vient d'être l'objet de la part du conseil général du Doubs, qui, dans une de ses dernières séances, a supprimé la modeste subvention de 500 francs qui était faite à l'Académie, sur le budget du département, depuis un temps immémorial. Cette « économie » nous paraît à tous égards pitoyable, et nous nous demandons ce qui a pu la motiver. Quoi qu'il en soit, les mandataires du Doubs ne sont pas dans le mouvement : en effet, la décentralisation, partout à l'ordre du jour, ne semble pas beaucoup les préoccuper, puisqu'ils cherchent à affaiblir une société littéraire pleine de vitalité et qui fait le plus grand honneur au département et à la vieille Franche-Comté tout entière.

— Nous devons une mention spéciale à l'importante étude que M. l'abbé Tournier, curé d'Athesans, a publiée sous le titre de : *Le Catholicisme et le protestantisme dans le pays de Montbéliard* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de xxi-492 p.). L'auteur fait le tableau très vivant des troubles pour cause de religion qui ont agité le comté de Montbéliard depuis 1676 jusqu'à l'année 1870. Dans une préface fort vive, il prend à partie divers écrivains protestants du cru qui n'ont point goûté, naturellement, son ouvrage. Peut-être M. Tournier eût-il été mieux inspiré en se montrant moins agressif. Affaire de tempérament. Mais l'histoire gagne à rester sereine et calme, le calme étant toujours une preuve de force. Si l'auteur a eu particulièrement en vue, comme nous le supposons, de ramener à la vraie religion, qui a été celle des anciens Montbéliardais, les descendants des hérétiques dont il a retracé l'intolérance et les abus de pouvoir aux temps où ils étaient les maîtres absolus, il nous paraît que ce but n'a pas été atteint. Ce ne sont pas les vérités qu'il établit, en produisant les documents les plus authentiques, que nous contesterons : elles sont heureusement indiscutables; mais l'on peut regretter, en général, le ton acerbe, souligné parfois même d'expressions vulgaires, que M. Tournier a cru devoir adopter pour exposer son sujet. Ces réserves faites — et, nous y insistons, elles ne visent que la forme, — nous trouvons très motivée la distinction flatteuse que lui a accordée la docte Académie de Besançon en couronnant cette œuvre qui complète bien le précédent volume du même auteur : *Le Protestantisme dans le pays de Montbéliard.*

— La belle brochure que M. le docteur F. Coutenot vient de publier sur le *Docteur Rougnon, de l'Université de Besançon (1727-1799)* (Besançon, imp. Bossanne, in-8 de 86 p. avec un superbe portrait de Rougnon) est particulièrement attachante. L'auteur a très bien su faire revivre, avec ses qualités et ses défauts, cette physionomie un peu oubliée. Peut-être pourra-t-on trouver que le plan du travail a été conçu d'une façon assez singulière pour une biographie. Ainsi, la deuxième partie : *Coup d'œil historique sur la médecine au XVIIe et au XVIIIe siècle* nous paraîtrait mieux à sa place à la fin de l'opuscule, comme troisième partie, qu'au milieu, sous la rubrique : *Deuxième partie;* car la troisième et dernière division relative aux *Travaux*

de Rougnon aurait dû, en bonne logique, suivre immédiatement la première, qui est la biographie du personnage. Sauf cette observation d'importance secondaire, nous n'avons que des éloges à adresser à M. Coutenot, qui a tiré du sujet le meilleur parti.

Languedoc. — Le R. P. Apollinaire nous donne une excellente biographie de Henri de Joyeuse, appelé en religion P. Ange : *Capucin et gouverneur de Languedoc* (Nîmes, Imp. générale, gr. in-8 de 63 p. Extrait de la *Revue du Midi*). Le savant religieux s'occupe surtout du retour du P. Ange dans son ordre lorsque le Languedoc fut devenu paisible et prospère. Il se plaint des historiens qui, en racontant cet événement, ont méconnu le caractère d'un personnage qui ne cessa jamais d'être un grand homme de bien. Parmi ces historiens, il signale Dom de Vic et Dom Vaissète, lesquels ont sacrifié les Joyeuse à Henri Ier de Montmorency qui, selon le R. P. Apollinaire, aurait, sous le règne de Henri III, trahi son roi et sa foi. La discussion est très intéressante.

Lyonnais. — Le discours de réception prononcé à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, dans sa séance publique du 9 juillet 1895, par M. Aimé Vingtrinier, bibliothécaire en chef de la ville, est consacré au *Général Maupetit* (Lyon, Bernoux et Cumin, gr. in-8 de 15 p.). L'orateur a donné, en excellent langage, une attachante biographie de Pierre-Anne-Honoré Maupetit, général de cavalerie, baron de l'Empire, né à Lyon le 21 novembre 1771, mort à Alençon le 13 décembre 1811.

Normandie. — Signalons un très beau volume qui vient de paraître sous les auspices de la Société historique et archéologique de l'Orne. C'est l'*Inventaire des titres, papiers et enseignemens concernans la cure d'Alençon, avec un mémoire précis de titres antiens et modernes de toutes choses, en 1720, par messire Pierre Belard, prestre, docteur de Sorbonne et curé d'Alençon* (Alençon, E. Renaut de Broise, in-8 de XIII-272 p.). Une excellente table, dressée par le compilateur, a été ramenée aux pages de l'édition. M. l'abbé Laurent a fourni une curieuse notice sur l'abbé Bélard, qui fut un vrai pasteur selon le cœur de Dieu. Du reste, rien ne se révèle mieux dans la figure fine et ascétique qui est reproduite en tête du volume, d'après un tableau que possède actuellement encore l'hôpital d'Alençon.

Provence. — M. Tamizey de Larroque vient de publier une *Notice inédite sur le livre de raison du Muet de Lainvel, d'après les manuscrits de Peiresc* (Digne, Chaspoul et Barbaroux, in-8 de 23 p.). C'est le fils même du muet qui avait rédigé cette notice et qui l'avait envoyée à Peiresc. Deux photographies donnent l'aspect exact du livre de raison, tenu non pas à l'aide de l'écriture seule, mais de signes, de figures et de chiffres. Grâce à M. Tamizey de Larroque, on peut faire revivre tout entière cette curieuse figure de gentilhomme campagnard.

Roussillon. — Laissant aux jeunes le plaisir d'arpenter les montagnes, M. le docteur Donnezan, qui fonda autrefois la section alpine du Canigou, se contente de donner *Une Excursion du Club alpin au musée régional de Perpignan* (Perpignan, imp. de l'*Indépendant*, in-8 de 16 p.). Les lecteurs qui le suivront dans cette « excursion » ne perdront point leur temps, car il est difficile de mieux rassembler les faits et les objets concernant l'histoire naturelle de ce beau pays.

Saintonge. — M. A. Claudin étudie *Un Écrivain saintongeais inconnu, Mathurin Alamande, poète et littérateur de Saint-Jean-d'Angely, 1486-1571* (Paris, Claudin, gr. in-8 de 20 p. Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*). Le savant chercheur nous apprend beaucoup de choses sur cet Alamande, dont on ne connaissait guère que le nom ; il s'occupe des divers séjours de

ce personnage à Paris, où il fut l'élève de Jacques Lefèvre d'Étaples; à Saint-Jean-d'Angély où, tout jeune encore, il fut principal du collège de sa ville natale; à Poitiers (1509), à Bordeaux (1517), à Lectoure (même année), à Beaumont (près Condom) et à Castres (1519), à Toulouse (1523, année où Jean Maurus, ancien imprimeur à la Réole et professeur à Montauban, lui dédia son commentaire sur les distiques de Fausto Andrelini), à Agen (1529), à Lectoure (où on le trouve régent des écoles en 1530-1531). A la bio-bibliographie du très errant écrivain sont jointes des *Notes sur une impression de Toulouse* (de 1519, par Jean Faure, laquelle a échappé aux recherches du marquis de Castellane et du docteur Desbarreaux-Bernard) *et sur un libraire rouennais établi à Castres en 1519* (Guillaume le Nud). La notice sur Alamande (ornée de trois planches de fac-similés) est une des plus curieuses de toutes celles qui ont valu à M. Claudin les suffrages de l'Institut.

Alsace-Lorraine. — Le fascicule V des *Correspondants de Grandidier*, consacré à *Dom François Clément, bibliothécaire des Blancs-Manteaux*, est un des plus riches de toute la collection : M. l'abbé Ingold y donne trois lettres inédites du célèbre bénédictin, qu'il appelle *le plus savant des mauristes des derniers temps*, adressées à l'auteur de l'*Histoire des évêques de Strasbourg* (de janvier 1777 à janvier 1779), et, en appendice, dix-sept lettres du même Dom Clément à Martin Gerbert de Hornau, le prince-abbé de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, « un des plus grands noms de l'Allemagne bénédictine. » Ces dernières lettres, dont une seule est écrite en latin, vont de 1778 à 1788. Toutes sont très savantes et très savamment annotées. Une des lettres de Dom Clément à l'abbé Grandidier est particulièrement importante, car elle roule sur les devoirs de l'historien et, selon la juste remarque du docte éditeur, tous ceux qui veulent en mériter le titre devraient la méditer. Les lettres de Dom Clément à Dom Gerbert contiennent force détails sur la biographie et la bibliographie des deux grands érudits, et aussi sur l'édition des œuvres de Bossuet par Dom Deforis, sur l'histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur par Dom Tassin, sur l'histoire de l'église de Mayence par Dom Joseph Fuchs, etc. M. l'abbé Ingold a augmenté l'intérêt de son commentaire en l'enrichissant de quelques documents inédits mêlés à la correspondance de Gerbert, tels qu'un billet du ministre de Sartine, deux lettres de l'académicien de Bréquigny.

Allemagne. — Nous regrettons très vivement la disparition de la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, fondée en 1889 par M. Quidde, et qui était l'un des recueils les mieux informés et l'un des plus précieux pour ses dépouillements bibliographiques. On annonce cependant que la revue va se réorganiser et paraître avec une nouvelle rédaction.

Belgique. — Dans un travail dont l'Académie royale de Belgique a eu la primeur le 8 mai dernier : *Le Socialisme français. Victor Considérant en Belgique* (Bruxelles, imp. Hayez, in-8 de 46 p.), M. Ernest Discailles, professeur à l'Université de Gand, a exposé le rôle de Considérant en Belgique, avant et après son exil, en ce qui concerne les théories fouriéristes, dont il s'était fait le propagateur, et les projets de phalanstère dont l'application ne causa que des ruines. Tous les partisans de ce rêveur furent à peu près guéris de leurs illusions, sauf lui-même. Cette étude nous a paru un peu trop sympathique pour le personnage, si attachante qu'elle soit d'ailleurs.

Danemark. — Mentionner simplement les travaux de notre collaborateur, M. E. Beauvois, c'est déjà les louer, la réputation de ce spécialiste étant partout établie. Contentons-nous donc d'ajouter à la considérable liste de ses publications la mention de trois nouvelles brochures que les archéo-

logues les plus savants liront avec profit : 1° *Systématisation des trouvailles danoises de l'âge de fer*, par Carl Neergaard, traduit par E. Beauvois (Copenhague, imp. de Thiele, gr. in-8, de la p. 169 à la p. 224. Extraits des *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord*); — 2° *Les Monuments runiques de l'Allemagne*, par Lud. F.-A. Wimmer, traduit par E. Beauvois (Copenhague, même impr., gr. in-8, de la p. 225 à la p. 300. Extrait des mêmes *Mémoires*); — 3° *Les Gallois en Amérique au XIIe siècle* (Louvain, J.-B. Istas, gr. in-8, de la p. 97 à la p. 110. Extrait du *Muséon*, livraison d'avril).

Tunisie. — Le R. P. Delattre publie les *Inscriptions romaines de Carthage. Épigraphie païenne, 1893-1895* (Tunis, gr. in-8 de 25 p. Extrait de la *Revue tunisienne*, organe de l'Institut de Carthage). Le savant antiquaire s'excuse de ne donner que des menus fragments des textes de la Carthage romaine. Il n'a pas cru devoir renoncer à recueillir et à publier, quoique incomplètes, les inscriptions monumentales de la métropole de l'Afrique, rappelant qu'en matière archéologique il ne faut rien négliger de ce qui peut jeter plus tard la lumière sur le plus petit point. Les inscriptions publiées, et qui font suite aux nombreuses séries déjà insérées dans divers recueils scientifiques, séries réunies dans le tome VIII du *Corpus Inscriptionum latinarum*, n° 12971 à n° 13392, ont été trouvées en 1893, 1894 et 1895.

Publications nouvelles. — *Patrologie*, von O. Bardenhewer (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Tractatus pastoralis de sacramentis*, auctore P.-H. a Sexten (in-8, Mayence, Kirchheim). — *De Sacramento matrimonii*, auctore M. Rosset, episcopo Maurianensi (Saint-Jean-de-Maurienne, l'auteur, 3 vol. in-8). — *Die Unauflösbarkeit der christlichen Ehe und die Ehescheidung nach Schrift und Tradition*, von A. Cigoi (in-8, Paderborn, Schöningh). — *Geschichte des Breviers*, von S. Bäumer (in-8, Freiburg-im-Breisgau, Herder). — *Vie mortelle du Christ vengée des attaques de feu Renan, et des rationalistes modernes*, par l'abbé Bouchet (in-8, Téqui). — *La Vie de N.-S. Jésus-Christ méditée pour tous les jours de l'année*, par l'auteur des « Avis spirituels » (2 vol. in-16, Téqui). — *Jésus en croix, ou la Science du crucifix*, par les PP. P. Marie et J.-N. Grou (petit in-16, Téqui). — *Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion*, par l'auteur des *Avis spirituels* (in-32, Téqui). — *Considérations sur le Purgatoire*, par le R. P. Deidier (in-18, Téqui). — *Le Mal et les perfections divines*, par l'abbé J.-B. Bigou (in-18, Vic et Amat). — *Sentences et prières inédites du R. P. Bronchain*, par le P. Nimal (in-32, Castermann). — *Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII*, t. III (in-18, Maison de la Bonne Presse). — *Réflexions d'un curé de campagne sur la danse*, par Un prêtre du diocèse de Lyon (in-18, Delhomme et Briguet). — *Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae*, auctore H. Hurter, S. J. T. III (in-8, Œniponte, libr. academica wagneriana). — *Le Droit public romain*, par T. Mommsen. T. V (gr. in-8, Fontemoing). — *Études sur les principes de droit international*, par J. Westlake, trad. de l'anglais par E. Nys (gr. in-8, Fontemoing). — *Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous*, par J. Gaure (in-18, Chevalier-Marescq). — *Mélanges de philosophie catholique. Le Cartésianisme, le rationalisme et la scolastique*, par J.-B. Aubry (in-8, Retaux). — *De la Contingence des lois de la nature*, par E. Boutroux (in-18, Alcan). — *Étude sur l'espace et le temps*, par G. Lechalas (in-18, Alcan). — *Physica*, auctore cardinal Pázmány (in-4, Budapesth, typ. regiae scientiarum Universitatis). — *L'Enfant*, par Mgr Dupanloup (petit in-8 carré, Téqui). — *Le Crâne des criminels*, par A. Debierre (in-8, Masson). — *Essai historique sur la tactique de l'infanterie*, par le capitaine Gérôme (in-8, Charles-Lavauzelle). — *La Vie artistique*, 4e série, par G. Geffroy (in-18, Dentu). — *Les Auteurs grecs du baccalauréat*, par M. L.... Tome I. *Les*

Poètes (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Auteurs français*, par l'abbé Verdunoy et l'abbé Thierry (in-18, Delhomme et Briguet). — *Robert von Blois sammtliche Werke*, zum ersten Male herausgegeben von J. Ulrich (3 vol. in-8, Berlin, Mayer et Müller). — *La Lyre d'airain* (*1865-1883*), par R. Damedor (in-18, Vanier). — *Poésies complètes*, par A. Rimbaud (in-18, L. Vanier). — *Sentiments et pensées*, par V. Guillemin (in-18, Besançon, imp. P. Jacquin). — *L'Empreinte*, par E. Estaunié (in-18, Perrin). — *Don Rafaël, aventures espagnoles, 1807-1808*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *La Faute de Jeanne*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon et Nourrit). — *Vie manquée*, par P. de Bouchaud (in-18, Lemerre). — *En cortège*, par H. Mazel (in-8 carré, Bibliothèque artistique et littéraire). — *Stanis*, par M. Harrissen (in-18, Delhomme et Briguet). — *Histoire et littérature*, par E. Biré (in-8, Lyon, Vitte). — *L'Animo di Torquato Tasso*, da F. Vismara (in-8, Milan, Hœpli). — *Œuvres complètes de Brantôme*, t. XII et XIII (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *In Palestina*, da G. Beltrame (in-8, Firenze, Barbèra). — *A travers le Sahara. Les Missions du colonel Flatters*, par J.-V. Barbier (petit in-16, Téqui). — *Madagascar et la Mission catholique*, par E. Colin et le R. P. P. Suau (gr. in-8, Sanard et Derangeon). — *Histoire générale. Les Origines*, par E. Driault et G. Monod (in-18 cart. toile, Alcan). — *Histoire générale. Les Temps modernes (1328-1789)*, par E. Driault et G. Monod (in-18, cart. toile, Alcan). — *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne. Ire partie, le Pape Jean VIII (872-882)*, par le P. A. Lapôtre (gr. in-8, Picard). — *Saint Albert de Messine, de l'ordre des Carmes*, par la Ctesse D. de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Le Vénérable Cottolengo*, par Mgr Constans (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Le Père F. Imbert, de la Société de Marie*, par Un artiste (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Fêtes régimentaires en France et à l'étranger*, par le capitaine Fanet (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-1871*, par le comt Rousset. T. IV. *Les Armées de province* (in-8, Libr. illustrée). — *Les Français au Tonkin*, par J. Sarzeau (in-8, Bloud et Barral). — *La Campagne monarchique d'octobre 1873*, par C. Chesnelong (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de M. Emery et de l'Église de France pendant la Révolution*, par Mgr Méric (2 vol. in-18, Poussielgue). — *Histoire du Parlement de Paris de l'origine à François Ier, 1250-1515*, par F. Aubert (2 vol. in-8, A. Picard). — *Essoyes pendant la Révolution et pendant les invasions de 1814 et de 1815*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Troyes, imp. Frémont). — *Histoire de la Révolution en Auvergne*, par J.-B. Serres (3 vol. in-18, Vic et Amat). — *Geschichte des Collegium Germanicum Hungaricum in Rom*, von Cardinal A. Steinhuber (2 vol. in-8, Freiburg-im-Breisgau, Herder). — *La Russie contemporaine. Les Tsars du XIXe siècle*, par J.-M. Villefranche (in-8, Bloud et Barral). — *Le Conseiller François Tronchin et ses amis, Voltaire, Diderot, Grimm, etc.*, par H. Tronchin (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Maréchal Canrobert*, par L. Martin (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Un Homme de bien, Honoré Arnoul, fondateur de la Société nationale d'encouragement au bien*, par J. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *Johannes Mathesius. Ein Lebens- und Sitten — Bild aus der Reformationszeit*, von G. Lœsche (2 vol. in-8, Gotha, Perthes).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — 1. *L'Année psychologique*, publiée par H. BEAUNIS et A. BINET, avec la collaboration de TH. RIBOT et V. HENRI et de BOURDON, COURTIER, DELABARRE, FLOURNOY, LUGARO, MEUMANN, PASSY, PHILIPPE et VEEKS, *1re année, 1894*. Paris, Alcan, 1895, in-8 de VII-619 p., 10 fr. — 2. *Éléments de psychologie humaine*, cours professé à l'Université de Gand, par J.-J. VAN BIERVLIET. Gand, Siffer ; Paris, Alcan, 1895, in-8 de 318 p., 8 fr. — 3. *Les Lois de l'imitation, étude sociologique*, par G. TARDE, 2e édit. revue et augmentée. Paris, Alcan, 1895, in-8 de XXIV-428 p., 7 fr. 50. — 4. *Psychologie des foules*, par GUSTAVE LE BON. Paris, Alcan, 1895, in-18 de VII-200 p., 2 fr. 50. — 5. *La Psychologie du beau et de l'art*, par MARIO PILO. Trad. de l'ital. par AUG. DIETRICH. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 180 p., 2 fr. 50.

MÉTAPHYSIQUE ET MORALE. — 6. *Le Monde extérieur*, par DENYS COCHIN. Paris, Masson, 1895, in-8 de 504 p., 7 fr. 50. — 7. *Obligation morale et idéalisme*, par G. LEFÈVRE. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 158 p., 2 fr. 50. — 8. *Science et conscience, ou Théorie de la force progressive*, par HENRI KLEFFER. Tome III, *la Morale universelle*. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 392 p., 4 fr.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 9. *La Philosophie d'Ernest Renan*, par RAOUL ALLIER. Paris, Alcan, 1895, in-18 de IV-182 p., 2 fr. 50. — 10. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON. *5e année, 1894*. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 324 p., 5 fr.

1. — On sait quelle direction nouvelle ont prise, surtout depuis 1860 (date des *Elemente der Psychophysik* de Fechner), les études de psychologie expérimentale en Allemagne, en France, en Italie. Des problèmes plus ou moins neufs, la mesure de la durée des faits psychiques et de l'intensité des sensations, les conditions positives et vérifiables de la conscience, de l'attention, de la mémoire, etc., ont été bien ou mal abordés sinon résolus par l'observation et l'expérimentation physiologiques, de conserve avec l'introspection et le témoignage. Cette psychologie a aujourd'hui non seulement ses adeptes fervents, mais ses laboratoires, parmi lesquels tient un bon rang celui de la Sorbonne, dirigé par MM. Beaunis et Binet, principaux éditeurs de *l'Année psychologique*, dont j'ai sous les yeux le premier volume, consacré à 1894 et à une partie de 1895. Les promoteurs de cette entreprise ont peut-être eu tort de ne pas remplacer, sur le titre même de ce gros in-8, le mot « psychologique » par le composé « psycho-physique » ou par la désignation, officielle en Sorbonne, de « psychologie physiologique. » Il y a là plus qu'une chicane verbale. Quand M. Beaunis déclare, dès l'introduction de ce livre, que la psychologie « étudie l'homme et l'animal dans ses (*sic*) manifestations psychiques » et « qu'elle ne doit pas aller au delà, » comment ne pas protester au nom de la conscience qui atteint le moi lui-même, et qu'il est partant déraisonnable de chasser de la psycholo-

gie? Reconnaissons d'ailleurs que l'intention des savants professeurs est d'exclure très sincèrement, c'est-à-dire de réserver, non de supprimer, les grands problèmes « qui inquiètent et tourmentent l'humanité. » Gardons-nous aussi de contester l'intérêt ou l'utilité des recherches de psychophysique. Par leur complexité et leur délicatesse extrême, elles retiendront bien des travailleurs dans une sphère inférieure et les empêcheront peut-être d'atteindre le principe des faits psychiques à force de les retenir sur les conditions matérielles de ces faits. Mais après tout, ces conditions bien connues compléteront la science de l'homme et aboutiront nécessairement au triomphe de la vraie philosophie. Il n'en est pas moins vrai que cette publication est proprement et exclusivement « scientifique » au sens moderne, et qu'elle ne fait aucunement double emploi avec *l'Année philosophique*. Elle est d'ailleurs beaucoup plus étendue et plus bourrée d'observations diverses, et il en sera longtemps ainsi sans doute, autant à cause de l'indétermination relative d'une science *in fieri* que pour l'innombrable quantité de faits qu'elle embrasse. — Comme sa sœur aînée, l'*Année psychologique* s'ouvre par des mémoires originaux; j'en citerai trois ou quatre sur neuf : *Memoire des mots et des phrases*, par MM. Binet et Henri, série d'expériences sur la mémoire verbale, faites dans les écoles primaires de Paris; — *Notes psychologiques sur les auteurs dramatiques*, par MM. Binet et J. Passy, observations sur les variétés de l'imagination créatrice chez quelques-uns de nos dramaturges, travail aussi curieux, et plus peut-être, pour l'histoire et la critique littéraires que pour la science positive; — il se complète par un mémoire particulier sur M. de Curel, auteur de *l'Envers d'une sainte*, exemple remarquable et très détaillé du phénomène qu'on désigne par le nom suspect et dangereux de « dédoublement; » — trois études de M. Th. Flournoy, dont la plus neuve et la plus importante porte sur les *Illusions de poids*, c'est-à-dire sur l'erreur fatale produite dans les évaluations spontanées de cet ordre par la vision du volume d'un corps; — enfin, un précis historique des *Laboratoires de psychologie en Amérique*, par M. Delabarre. — La Bibliographie tient naturellement encore plus de place que ces travaux dans le volume (p. 241-599), y compris la « Nécrologie » (en quatre pages) de quelques psychophysiciens illustres : Charcot, Myers, Romanes, Helmholtz et Brown-Séquard, et des « tables bibliographiques » renfermant plus de douze cents indications d'ouvrages et d'articles. Les travaux analysés dans la partie bibliographique proprement dite (avec signature des critiques) atteignent le chiffre de deux cent seize; ils portent sur quantité de questions spéciales : étude du système nerveux; sensations visuelles, auditives, tactiles; sens du temps et rythme; attention; associations d'idées et mémoire; plaisir et douleur, sens esthétique; mouvement et parole; psychologie des enfants et pédagogie; hypnotisme, sommeil, rêves et

hallucinations, etc. La plupart de ces divisions comportent plusieurs subdivisions, représentées chacune par un ou plusieurs travaux afférents : ainsi, sous les « sensations visuelles » se placent : la perception de clarté (3 articles), la perception des couleurs (7 art.), le contraste (1), les images consécutives (4), l'accommodation (1), la vision indirecte (1), les illusions visuelles (6). — On me pardonnera la sécheresse de ces indications, que je ne pouvais accompagner ici d'aucune précision d'analyse ou de critique. Elles suffisent du moins pour prouver qu'à titre de répertoire courant et de guide pour les spécialistes, *l'Année psychologique* est un recueil de premier ordre.

2. — Ce qui manquait surtout jusqu'ici aux esprits soucieux de s'initier à la psychophysique et qui éprouvent des craintes et une hésitation bien naturelles en face des recherches abstruses des Fechner et des Wundt et de leurs disciples, même français, c'était un livre spécial, clair et bref, offrant sous une forme didactique les éléments essentiels de la doctrine. Or ce livre nous arrive fort à propos de Gand : *Les Éléments de psychologie humaine*, résumant un cours professé par M. van Biervliet à l'Université de cette ville, et destiné bien moins à repousser la psychologie ancienne qu'à la raccorder et la réconcilier avec la psychologie nouvelle. Une introduction détaillée (p. 8-66) pose les fondements de cette étude délicate, en décrivant soigneusement les parties de l'organisme humain dont la connaissance est indispensable aux démonstrations de la psychophysique : cellules, tissu musculaire, appareil circulatoire, système nerveux. L'ouvrage se divise ensuite en trois parties : physiologie des phénomènes conscients, sensations et mouvements ; — psychologie de ces autres phénomènes conscients, idéation (ou opérations intellectuelles) et volition ; — enfin psychophysiologie de l'imagination, de la mémoire, du langage et de la personnalité. Cette dernière partie se termine par un chapitre sur un sujet encore plein d'obscurités et d'équivoques : les mesures et les instruments de mensuration de la psychologie physiologique. M. van Biervliet résume avec une faveur marquée les résultats plus ou moins acquis et les moyens essayés, tout en avouant que « le matériel est à créer comme la science à laquelle on l'applique. » Il y a dans ce cours plus d'un point délicat où les maîtres auront à dire. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on y lit (p. 310) « qu'il est des cas nombreux où la personnalité d'un sujet est double, triple, multiple ; » il est vrai qu'on explique tout de suite cette formule en définissant la « personnalité » dont il s'agit par la notion variable que nous avons de notre moi. Il reste encore quelque nuage ; mais il faut bien convenir que l'orthodoxie spiritualiste est sauve, surtout quand on a lu les chapitres décisifs où la doctrine s'affirme en toute clarté. Par exemple, dans la seconde partie, les opérations intellectuelles sont parfaitement distinguées de la sensation et de l'image ; le moi qui pense,

juge et raisonne, est déclaré « une substance immatérielle; » les deux systèmes opposés du matérialisme et de l'idéalisme sont également rejetés comme le résultat d'une exagération, et les conclusions de la vraie philosophie sont mises hors d'atteinte. Au chapitre suivant, la liberté morale est expliquée et démontrée. En somme, malgré quelques passages que les censeurs du vieux temps auraient peut-être notés en marge d'un *caute lege* scrupuleux, ce manuel est un résumé très remarquable de psychologie physiologique, conforme aux grands principes du spiritualisme et bien au courant de tous les progrès de la science expérimentale. C'est plus qu'il ne faut pour le recommander à l'attention des travailleurs appliqués aux études philosophiques.

3. — La première édition du livre de M. Tarde sur *les Lois de l'imitation* a été bientôt épuisée, et ce succès s'explique assez, sinon par la sûreté doctrinale et la solidité scientifique de l'œuvre, au moins par le rare talent d'analyse et la vraie originalité de l'auteur. Je crois lui avoir rendu justice dès l'origine, et dans mon dernier article d'ensemble je retrouvais et je signalais les mêmes mérites dans sa *Logique sociale*, qui forme le complément des *Lois de l'imitation :* soit la construction de la science après la recherche des bases, des faits premiers. La nouvelle édition de l'étude sociologique ou psychologique fondamentale de M. Tarde a été revue et, sur quelques points, augmentée. Mais la doctrine n'a subi aucune modification sensible. Je noterai dans la nouvelle préface la réponse à quelques difficultés proposées par divers critiques. On avait reproché à M. Tarde une extension abusive donnée aux mots « imitation » et « invention, » parce qu'il y comprenait toutes les suggestions reçues et toutes les initiatives prises d'instinct, et sans réflexion. Il a certainement raison de se défendre et de s'absoudre en ce point. Il n'a pas moins raison en attaquant à son tour beaucoup de sociologues naturalistes qui donnent à l'hérédité, non seulement un sens trop vague et trop vaste, mais encore un rôle explicatif à peu près universel. N'en est-il pas un peu de même du rôle de l'imitation dans la psychologie de M. Tarde? En tout cas, ses interprétations les plus ingénieuses et les plus séduisantes des faits généraux de sociologie ne laissent-elles pas intact le sous-sol scientifique, si l'on me passe le mot, je veux dire toute l'activité psychique antérieure à l'imitation? — A noter encore une lacune que l'auteur signale et répare lui-même dans cette préface : la « contre-imitation » ou tendance à faire le contraire de ce que nous montre l'exemple d'autrui. — Après cela les deux ouvrages sociologiques de M. G. Tarde restent ce qu'ils ont paru dès la première heure à la plupart des critiques : un ensemble très habilement ordonné d'observations et d'interprétations fines, ingénieuses, profondes même quelquefois, mais non un système solide et complet.

4. — *La Psychologie des foules!* Ce titre nous porte bien loin du do-

maine éminemment solitaire de la vieille psychologie. Ce n'est pas une fin de non-recevoir contre le petit livre de M. Gustave Le Bon. Il prétend que « la connaissance de la psychologie des foules est aujourd'hui la dernière ressource de l'homme d'État qui veut, non pas les gouverner — la chose est devenue bien difficile — mais tout au moins ne pas être trop gouverné par elles ; » et cette assertion n'est pas sans apparence de vérité, si toutefois la « psychologie des foules » est quelque chose de bien réel ; si le meilleur moyen de connaître les masses n'est pas précisément de connaître l'âme humaine simplement ; si, avant tout, la nouvelle théorie qui se produit avec tant d'assurance n'est pas, à l'inverse du dicton ordinaire, quelque chose comme la forêt qui empêche de voir les arbres. — Voici les bases principales de cette théorie. La « foule, » au sens psychologique, c'est une masse tellement constituée que les personnalités distinctes y disparaissent. Elle obéit dès lors à une « loi mentale » proprement dite, qui a pour caractères : l'unité d'abord, c'est-à-dire une poussée uniforme, irréfléchie, héroïque aussi aisément que criminelle ; — puis, dans l'ordre sentimental, l'impulsivité, la crédudulité, le simplisme et l'exagération passionnés, l'intolérance et le conservatisme, avec une moralité tantôt plus haute, tantôt plus basse que celle des individus, mais habituellement désintéressée ; — dans l'ordre intellectuel, des idées suggérées sous forme d'images et passées peu à peu à l'état de sentiment, mais peu ou point de raisonnement ; — dans l'ordre religieux enfin, la persistance des vieilles croyances sous des formes plus ou moins nouvelles. L'auteur, en s'éloignant absolument des néo-chrétiens de toute nuance, en admettant la banqueroute de l'Église plutôt que celle de la science, croit à la persistance du sentiment religieux, mais l'identifie avec toute recette de bonheur humanitaire et, par là même, avec l'intolérance et le fanatisme de tout ordre. Il attribue d'ailleurs les révolutions religieuses et politiques beaucoup moins aux grands hommes qu'aux foules. A partir de ces idées éminemment démocratiques, il en vient à voir dans notre éducation officielle la genèse commune de ces deux types funestes : le bourgeois sans initiative et l'anarchiste ; dans nos lycées français, des « usines à dégénérescence.... » — Quelque opinion qu'on ait de ces critiques, on ne lira pas sans un vrai profit les deux derniers livres : l'un sur les facteurs des opinions des foules (races, traditions, institutions, éducation, langage, illusions, expérience), et sur les meneurs des foules et leurs moyens d'action ; l'autre sur les diverses catégories de foules : foules dites criminelles, jurys de cours d'assises, foules électorales, assemblées parlementaires. L'esprit général qui domine et pénètre la plupart de ces observations, auxquelles ne manque pas l'intérêt de l'actualité, se montre bien dans cette phrase : « Le règne des foules, c'est le règne des comités, c'est-à-dire des meneurs : on ne saurait rêver de despotisme plus dur. » Rien de plus

juste au point de vue pratique. Mais la donnée prétendue scientifique du livre entier n'en est pas moins inacceptable. L'auteur oppose hardiment son principe de « l'unité morale des foules » aux vues de H. Spencer, pour qui l'esprit de la foule n'est que la somme et la moyenne des éléments qui la constituent. Assurément l'agglomération se produit souvent avec des caractères qui paraissent étrangers aux individus pris à part, et ce phénomène a frappé les observateurs les plus vulgaires. Mais une analyse psychologique un peu profonde, tenant compte de l'instinct social et des influences de milieu, réduit de beaucoup le mystère et ne laisse qu'une part restreinte de vérité à « l'évanouissement de la personnalité consciente » introduit par M. Gustave Le Bon dans la définition même de la foule.

5. — M. Mario Pilo, dont on vient de traduire *la Psychologie du beau et de l'art*, appartient à l'école évolutionniste et se réclame volontiers de M. Mantegazza et d'autres maîtres également suspects aux tenants des doctrines spiritualistes. Ce n'est pas une raison de contester le talent d'écrivain et surtout la force de construction et la vigueur d'analyse dont témoigne ce petit traité de psychologie esthétique, vrai modèle de composition symétrique et de forme serrée. Il se divise, conformément au titre lui-même, en deux parties, « le Beau » et « l'Art. » Chacune de ces parties comprend deux livres : « Facteurs objectifs » et « Facteurs subjectifs. » De plus, chaque livre comporte deux chapitres, les facteurs objectifs du beau étant ou sensoriels ou spirituels (sentimental, intellectuel, idéal), et ses facteurs subjectifs étant les uns intrinsèques (race, sexe, âge, etc.), les autres extrinsèques : milieu physique, moral, etc. — De même pour « l'art, » dont les facteurs *objectifs sensoriels* sont les variétés de la tendance instinctive vers l'imitation et l'ornement, et les facteurs *objectifs spirituels* comprennent l'art et le style réfléchis, dans le triple ordre sentimental, intellectuel, idéal, et dans les trois états imitatif, critique, créateur. Quant aux facteurs *subjectifs intrinsèques* de l'art, ce sont, par exemple, l'hérédité, la vocation, la personnalité, le génie, l'inspiration ; et ses facteurs *subjectifs extrinsèques*, les mécènes, les académies, les modèles, etc. — Sous cette méthode rigoureuse, qui semble annoncer une exactitude et une précision géométriques, se cache un art souvent un peu bien artificiel pour sauver l'ennui des inévitables redites et aussi pour établir, au prix d'analyses plus subtiles que solides, un lien continu entre des matières parfois fort disparates. Cette finesse de dissection a pourtant quelques bonnes réussites, par exemple, la classification du « plaisant » en ces quatre espèces : le comique ou le bouffon (mais le français n'admettra pas cette synonymie), qui est le plaisant sensoriel (?) ; l'humoristique, qui est le plaisant sentimental ; le spirituel, qui est le plaisant intellectuel ; le grotesque, qui est le plaisant idéal. — Laissant de côté le détail, qui est infini dans ce traité, malgré

la petitesse du volume, il faut au moins en indiquer le défaut vraiment capital. En dépit du langage universel, M. Pilo attache l'idée du beau même aux sens les plus inférieurs, de même qu'il dérive l'art de sources purement animales. Sa conclusion n'est pas plus acceptable que ce point de départ. « Gloire à l'art ! gloire à l'art ! Il est la foi, il est le culte, il est la religion de l'avenir. A ses idoles divines tous nos encens, toutes nos prières, toutes nos aspirations ! Ce sont elles seules en effet qui peuvent nous donner la véritable et unique félicité possible sur la terre ! » Bien entendu qu'il n'est pas question pour l'auteur d'une félicité d'au delà. Mais ce que ne peut faire la science, l'art ne le fera certes pas davantage, et c'est le moindre des inconvénients de ce plaidoyer en faveur d'une cause perdue d'avance, de gâter par la déclamation et le mauvais goût le style du philosophe italien, habituellement chaud et clair, malgré une trop violente bigarrure de mots techniques et de poétiques images.

6. — Dans son beau livre sur *l'Évolution et la vie*, arrivé naguère à sa troisième édition, M. Denys Cochin, portant sur le terrain scientifique la défense des intérêts moraux et religieux, qui est pour lui un héritage de famille, avait montré l'inconsistance absolue de l'évolutionnisme athée. La confusion du monde matériel et du monde moral, qui est la grande hérésie de ce qu'on appelle « science moderne » ou « esprit moderne, » était dès lors réfutée, sur le terrain expérimental, par les données de la science elle-même. Aujourd'hui l'éminent écrivain aborde un autre domaine, celui de la métaphysique, non moins troublé par les conceptions d'un matérialisme étroit ou d'un idéalisme stérile. La question de la connaissance des corps est devenue, de fait, le centre vital des systèmes ; elle fait le sujet de ce traité métaphysique : *Le Monde extérieur*. Au reste, M. Cochin ne quitte pas, en philosophant, le domaine de la science, persuadé avec raison que la philosophie supérieure, pour ne pas se perdre dans la région du rêve, trouve son meilleur lest dans les données scientifiques pleinement acquises par le travail progressif de l'esprit humain. Le premier chapitre du traité pose le problème métaphysique par excellence, celui de la connaissance, auquel les écoles exclusives donnent une solution étroite, qui les conduit à nier soit l'esprit, soit la matière. Les chapitres suivants présentent à l'appui une histoire raisonnée et sagement critique de l'évolution métaphysique à partir des origines jusqu'au plein épanouissement du matérialisme et de l'idéalisme modernes. L'auteur établit ensuite son système, idéaliste à la base, mais pleinement réaliste dans l'ensemble, et sauvant l'existence du monde extérieur avec les idées de contingence et de création. L'espace est le point de départ de cette exposition philosophique. Sur cette délicate question, il ne faut ni le dissimuler ni trop s'en étonner, M. Cochin ne fera pas accepter toute sa doctrine aux meilleurs champions de la cause qu'il défend. On ne les amènera probablement pas à

professer à la fois la réalité de l'espace infini et sa nécessité relative à la création, c'est-à-dire au fond sa contingence; encore moins l'identité de cette étendue réellement infinie avec la matière dans son « quatrième élément. » Pour M. Cochin, ce quatrième élément est l'éther, les trois autres (c'est une question de nom) représentant les trois états des corps, solide, liquide et gazeux, qui après tout correspondent assez bien à ces trois éléments des anciens, la terre, l'eau et l'air. Mais, quelle que soit la force ou la faiblesse de ces deux ou trois chapitres, les pages essentielles du livre sur les lois physiques, l'énergie matérielle, la terre, l'atome, la science, etc., constituent le plaidoyer le plus ferme et le plus savant pour la coexistence et l'essentielle distinction de l'esprit et de la matière, du monde et de Dieu. On y goûte à la fois la chaleur du sentiment moral, la sérénité de la foi religieuse, et l'amour sincère et ardent de la science la plus compréhensive et la plus avancée. Il n'en est pas moins vrai — à mon humble avis — que le « premier métaphysique » de l'éloquent philosophe laisse à désirer, et de là doivent venir les quelques éléments imparfaits de son œuvre. Il définit lui-même sa doctrine par ces deux mots de Stuart Mill : *Cosmothetic Idealism*, qu'il interprète ainsi : « l'idéalisme qui pose en principe l'existence d'un univers extérieur à nous. » A merveille; et comment la pose-t-il? En reconstruisant par la raison seule le monde extérieur, dont la sensation ne donne que le fantôme. Mais ceux qui rejettent l'idéalisme même le plus conservateur (et tel est celui de M. Cochin) ont quelque raison d'exiger de plus au début une perception directe du corps.

7. — En revanche, l'idéalisme le plus exclusif, et pour ainsi dire le plus aigu par la base, se produit et s'affirme dans la thèse de M. G. Lefèvre, intitulée : *Obligation morale et idéalisme*, — car ce mince volume est une thèse pour le doctorat ès lettres, témoin les visas réglementaires qu'on a négligé de faire disparaître de la dernière page. — Elle est d'ailleurs, dans son exemplaire brièveté, très régulièrement construite et revêtue d'un langage partout précis et serré. Faut-il ajouter à ces qualités incontestables le mérite de la clarté? Je n'ose; mais, en vieux spiritualiste que je suis, je me reconnais peu capable de trouver un pur idéaliste vraiment clair. Ce qu'il importe de noter, c'est que M. Lefèvre n'a pas du tout voulu démontrer l'idéalisme. Il ne s'est pas proposé non plus de prouver l'obligation morale. Et cependant il se flatte d'augmenter dans les âmes la foi au devoir et, en même temps, de fortifier la cause de l'idéalisme. Voici comment. La foi au devoir suppose la vérité de l'idéalisme, c'est la première proposition qu'il prétend démontrer. D'autre part, sans l'idéalisme nous ne pouvons avoir la certitude de l'obligation morale, ni aucune autre certitude, c'est sa seconde proposition. Ainsi ces deux vérités (au sentiment de l'auteur) se soutiennent l'une l'autre sans se subordonner nécessairement l'une à l'autre. Au

fond cependant, c'est l'idée du devoir qui porte tout; car elle nous donne la pleine et immédiate certitude et nous impose par là même l'idéalisme. Il faut convenir que le nouveau docteur tire le meilleur parti possible de l'antinomie qui apparaît entre la relativité des perceptions et l'absolu de la certitude, d'une part; et de l'autre, entre l'absolu de l'impératif catégorique et la relativité de toute construction purement rationnelle.... Mais la philosophie qui n'a pas rompu avec le sens commun sait trouver et suivre une voie de milieu qui sauve les diverses certitudes. Le genre humain n'aura jamais besoin, en morale, d'une évidence qui exclut à la fois l'autorité de l'expérience et celle de la raison. Les esprits les plus raffinés eux-mêmes opposeront, à ce privilège exorbitant délivré à l'idée d'obligation d'exclure ou d'engendrer tout le reste, cette boutade de Scherer : « D'une donnée subjective tirer une abstraction, le devoir, et l'ériger en principe des choses, ô métaphysique! ce sont là de tes coups! Les sceptiques diraient : de tes tours de passe-passe. »

8. — La publication posthume de l'œuvre de H. Kleffer, qui prétend embrasser sous le titre de *Science et conscience* une théorie philosophique complète, vient de s'achever par un troisième volume sur *la Morale universelle*. La fin répond aux préliminaires et au corps du système : l'éthique de M. Kleffer, comme sa métaphysique, est à la fois anticatholique, déiste et humanitaire, et, malgré des tendances moins théoriques que pratiques, aboutit à une notion et à une démonstration prétendues scientifiques de la vie future. En dépit de bien des pages d'une inspiration honnête et même, çà et là, d'une dialectique vigoureuse contre la science matérialiste, cette morale reste, comme l'œuvre entière qui a été déjà présentée aux lecteurs du *Polybiblion* dans ses deux premières parties, un effort considérable et pourtant perdu, parce que l'ensemble ne se tient pas et que la doctrine en est confuse ainsi que l'expression.

9. — Exposer et critiquer *la Philosophie d'Ernest Renan*, c'est la tâche entreprise par M. Raoul Allier dans un in-18 de la bibliothèque Félix Alcan. Cette tâche offrait plus d'une difficulté, avant tout celle de déterminer cette « philosophie, » si tant est qu'elle existe. C'est bien pourtant une doctrine philosophique que le critique a cherchée dans l'œuvre si décevante, si fuyante, si diverse, du trop fameux historien des *Origines du christianisme*. Ce livre n'est pas une simple étude de son évolution d'âme et de pensée, comme le beau travail de M. Séailles, auquel M. Allier se réfère d'ailleurs avec de justes éloges. Il est pourtant obligé de marcher souvent sur le même terrain, en particulier dans tout le premier chapitre : *Influence de Saint-Sulpice*, où des assertions plus que contestables se mêlent à des observations sensées. Signalons seulement, parmi ces dernières, celle qui concerne l' « esprit scientifique » du jeune Renan, et parmi les autres, la prétendue atténuation, dans l'en-

seignement sulpicien, du rôle de la conscience (p. 29), et la tendance à proclamer la souveraineté du but (p. 38). O critique, lisez donc le *Compendium* de Manier et donnez-vous la peine de le comparer aux manuels universitaires du même temps ! — C'est au cours des chapitres II-IV que l'auteur, plus heureux dans l'analyse des livres de son héros que dans l'étude de nos institutions religieuses, poursuit avec plus ou moins de succès, mais non sans habileté, ce triple objectif si peu saisissable : philosophie, vues métaphysiques, morale de Renan. La philosophie n'est qu'une branche de l'art, une sorte d'épopée de l'humanité, tandis que la philologie et l'histoire en sont la science positive. La métaphysique est en dehors de la certitude objective; et pourtant Renan a au moins deux affirmations constantes de cet ordre : l'absence de toute volonté surnaturelle dans le monde, et en même temps la poursuite d'un but mystérieux dans l'évolution universelle. Quant à la règle de la volonté humaine, on sait ce qu'elle devient pour cette tête d'artiste et de sensitif : le bien n'est qu'une variété du beau, et le vice doit avoir sa place dans l'ordre humain comme la vertu; seule la catégorie du vrai prime tout. Il est clair, dès lors, que la politique (V) et la religion (VI) n'ont rien à voir, chez ce dilettante, avec les idées de droit et de devoir. Tout cela est bien déduit par le critique. Presque tout revient d'ailleurs à l'analyse purement psychologique de M. Séailles et à d'excellentes données de M. Pillon, qui mit surtout en relief, dans la *Revue encyclopédique* de 1893, l'esthétisme moral de Renan et l'emprunt qu'il a fait à Cousin des trois états successifs de la pensée : synthèse primitive, analyse, synthèse scientifique. Au reste, le livre de M. Allier est dédié à M. F. Pillon. Ce qui lui appartient en propre, ce me semble, c'est une attention marquée à démêler les sophismes fondamentaux de Renan, surtout en ce qui concerne l'ordre surnaturel et religieux. Ce soin ne saurait étonner chez un professeur de la Faculté protestante de Paris ; il n'en est pas moins louable. Seulement un criterium religieux qui abandonne le « surnaturel physique » au profit exclusif du « surnaturel moral » (p. 85), paraîtra insuffisamment chrétien à quiconque dit encore avec saint Paul : « Si Christ n'est point ressuscité — miracle physique — votre foi est vaine » (*I. Cor.*, xv, 17).

10. — Le grand apôtre nous conduit d'une façon inattendue à *l'Année philosophique*, dont le cinquième volume s'ouvre précisément par un travail étendu de M. Renouvier *Sur la doctrine de saint Paul*, suite naturelle de celui de l'an dernier *Sur la doctrine de Jesus-Christ*. Aujourd'hui non plus qu'alors, il n'y a pas lieu d'analyser, encore moins de discuter des pages laborieuses et serrées, où le philosophe n'a pas réussi à se faire théologien. L'attention accordée à ces hautes doctrines est pourtant toute naturelle chez lui, et ne saurait passer pour déplacée dans l'histoire de la philosophie. Les mots qui se rapportent à l'âme et

à Dieu ont pris dans le christianisme des sens nouveaux, qui se reflètent dans tout le travail ultérieur de la pensée humaine. Mais l'intelligence la plus puissante et la plus appliquée ne peut, sans une préparation très spéciale, remuer et résoudre tant de problèmes de l'exégèse par elle-même la plus abstruse et la plus délicate. Il serait aisé d'en trouver des preuves dans la théologie « pauline » de M. Renouvier, qui a eu pourtant le mérite de saisir l'unité d'inspiration et de style des principales épîtres, et dont les interprétations les moins orthodoxes (elles abondent) mériteraient l'attention et la discussion des théologiens catholiques. De la seconde pièce originale du volume, *le Phénoménisme neutre*, il suffit de dire que M. Dauriac y loue, dans la thèse récente de M. Boirac, les avances faites à l'idéalisme néo-kantien, et y argumente contre les réserves semi-substantialistes. Rien de plus naturel. Vient, en troisième lieu, la suite de l'étude historique sur *l'Idéalisme au XVIIIe siècle*, entreprise par M. Pillon, et dont le premier chapitre sur Malebranche a été recommandé ici l'année dernière. Il faudrait dire encore plus de bien peut-être du chapitre actuel : *Spinozisme et Malebranchisme* (p. 85-199, la valeur d'un volume). On n'avait jamais serré de si près, je ne dis pas le panthéisme réaliste de Spinoza, mais surtout l'idéalisme de Malebranche. La visée principale de M. Pillon est de défendre le philosophe oratorien, dans lequel il vénère un ancêtre de son école, de cette proche parenté avec Spinoza que plusieurs critiques, les éclectiques français surtout, ont affirmée sur tous les tons, au point d'en faire un lieu commun dans l'histoire de la philosophie. On en reviendra pour peu qu'on se donne la peine d'étudier les textes rassemblés, rapprochés et discutés par le savant directeur de *l'Année philosophique*. Mais ce n'est pas à dire qu'on ne puisse rencontrer dans son plaidoyer des points discutables, surtout ceux-là précisément par où le malebranchisme et le néo-kantisme prêtent à des difficultés plus ou moins analogues en méthode et en doctrine. — La *Revue bibliographique*, qui forme la dernière partie de ce volume, offre à peu près autant que les années précédentes d'ouvrages sommairement analysés et examinés par le même critique. Son procédé et son criterium sont assez connus : il touche les points vraiment essentiels, souvent avec citations textuelles, et y oppose, au besoin, les difficultés de son dogmatisme idéaliste, moral et religieux. Les thèses protestantes continuent à donner à ce bulletin une couleur marquée de théologie chrétienne ultra-libérale, que le titre du livre ne ferait pas attendre. L'intérêt et « l'actualité » de ce tableau du mouvement des idées en France gagnent davantage à l'examen de certaines œuvres littéraires que les philosophes auraient tort de négliger : il n'est pas sans utilité de voir comment les principes de critique de Taine ou de M. Brunetière sont accueillis par un philosophe de profession comme M. Pillon.

Léonce Couture.

THÉOLOGIE

La Morale chrétienne, d'après les enseignements de l'Évangile, par A. Ott. Paris, Fischbacher, 1895, in-12 de 164 p. — Prix : 2 fr.

M. le docteur Ott emprunte exclusivement à l'Évangile sa *Morale chrétienne*. C'est une étude en quelque sorte toute neuve et originale par la méthode que l'auteur a employée; elle est un peu sèche, technique, mais pour les esprits sérieux qui ne se paient ni de phrases ni de mots, elle a son attrait et son prix. M. Ott ramène à quelques idées principales tout l'enseignement moral du christianisme, et, après quelques lignes seulement d'explication, il cite les passages de nos saints Évangiles et des épîtres qui se rapportent au titre du chapitre. Origine et autorité de la morale chrétienne ; idéal chrétien ; confirmation des principes essentiels de la morale antérieure; prescriptions les plus générales de la morale chrétienne ; principes relatifs aux institutions sociales, relations personnelles de l'individu et de la justice; le mariage et la famille ; la richesse et le travail ; l'œuvre de propagande et l'ascétisme chrétien ; la sanction : telles sont les pensées générales autour desquelles viennent se grouper les préceptes et les conseils du divin Sauveur et de ses apôtres, qui furent nos premiers maîtres. Nous n'avons par conséquent rien à dire du style de l'auteur, qui s'efface pour laisser parler l'Esprit-Saint; son intention n'a pas été « d'écrire un traité de morale basé sur les textes de l'Évangile ou un système de l'éthique chrétienne, encore moins un commentaire ; » il a voulu seulement « réunir tous les textes du Nouveau Testament concernant la morale, de manière à en rendre la lecture facile et profitable. » La pensée est excellente et nous croyons que M. Ott a réalisé aussi bien que possible son plan; mais nous regrettons qu'en ces matières si délicates l'auteur n'ait pu se servir des commentaires de nos exégètes et des trésors de la tradition catholique. Protestant, M. Ott a cru ne devoir puiser que dans l'Évangile ; il est, toutefois, une autre source, riche aussi et féconde, que l'Église met à notre disposition et qu'on ne saurait dédaigner pour compléter l'enseignement de *la Morale chrétienne :* celle de la tradition. C'est dire les réserves nécessaires que nous devons faire sur cet ouvrage hétérodoxe ; mais les coreligionnaires de M. Ott ne pourront que se féliciter de le lire et de le méditer.

F. Chapot.

La Science et la Religion, par F. Brunetière, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-16 de vii-106 p. — Prix : 0 fr. 50.

La Science, la religion et la conscience, par le Sâr Péladan. Paris, Chamuel, 1895, in-16 de 99 p. — Prix : 0 fr. 60.

Tout le monde a lu le vigoureux article publié dans la *Revue des*

Deux Mondes, par M. Brunetière, sur la banqueroute de la science. Ce petit volume, que nous présentons au public, est la reproduction de cet article, avec quelques notes dans lesquelles M. Brunetière distribue des coups de férule à droite et à gauche sur les doigts de ses contradicteurs. Nous n'avions pas besoin de cette preuve pour savoir que l'auteur est un spirituel et fin critique, et qu'il n'est pas bon de s'exposer à ses répliques. M. Renan y laisse sa réputation de savant et M. Berthelot y prend celle d'historien fantaisiste. Mgr d'Hulst, de l'autre côté, est assez malmené : M. Brunetière ne peut lui pardonner de mettre en relief l'insuffisance de son éducation philosophique. Cependant, nous devons le dire, la philosophie nous paraît être pour peu de chose dans l'article retentissant de M. Brunetière. Sa principale préoccupation n'est pas, en effet, la vérité du catholicisme, mais sa valeur comme force sociale. Il défend une puissance capable de mettre un terme à l'anarchie morale, mais lui refuse son adhésion personnelle.

Malgré tout, l'article de M. Brunetière nous a plu : il venait à son heure. Il était bon qu'un homme de sa réputation et de son autorité posât nettement la question, arrachât le masque à une fausse science, et montrât ce que sont ces savants sectaires qui cherchent à profiter de leur savoir pour autoriser une philosophie antisociale.

M. Brunetière a, dit-on, frappé trop fort. Nous le croyons aussi. C'était le seul moyen de se faire entendre. Il a mis la question à l'ordre du jour, il a montré l'impertinence des prétentions moralisatrices attribuées à la science, c'est beaucoup, et nous lui en sommes très reconnaissants. Il a rendu un grand service à la cause de la vérité. C'est le cas de répéter le mot de Jésus-Christ à ses apôtres : celui qui n'est pas contre vous est avec vous.

— Que dirons-nous de la réponse adressée à M. Brunetière par le Sâr Péladan, titre majestueux qui doit assurément piquer la curiosité du lecteur? Nous dirons que M. Péladan est un homme d'imagination et d'esprit, qu'il écrit d'une manière intéressante, qu'il relève bien des erreurs grossières, qu'il maintient assez exacte la part de la science et celle de la religion. Sa brochure est divisée en trois parties : une réponse à M. Brunetière, une autre à M. Berthelot, et une reproduction en caricature des discours prononcés au fameux banquet scientifique du 4 avril. Suit un appendice sur la moralité de la science adressé à M. Brunetière.

La lecture de ce pamphlet, car c'est un véritable pamphlet, est amusante, mais que de brume! que d'obscurité! quelle fatigue pour un esprit qui aime à voir clair! L'auteur se dit catholique romain. Nous l'en félicitons. Nous avons peine toutefois à comprendre un catholique qui n'admet ni le péché originel, qu'il interprète comme une allégorie de la complexité de notre nature, ni les miracles, qui ne prouvent, selon lui, que la foi du miraculé, ni la mission divine de l'ancienne synagogue, qui

serait, dit l'auteur, un acte de partialité divine. Que reste-t-il des fondements historiques du catholicisme? Rien, sinon que le catholicisme représente le mystère de l'au delà et que M. Péladan, comme beaucoup d'autres, sent le besoin d'entrer dans la sainte horreur du mystère. S'il ne faut que le mystère et l'obscurité, le bouddhisme ou le spiritisme ne feraient-ils pas aussi bien l'affaire? L'homme a la passion de l'infini mystérieux; mais l'homme est aussi un être raisonnable, il faut qu'il se justifie à lui-même la satisfaction qu'il donne à son besoin. Il ne lui faut pas un rapport quelconque avec l'inconnu; il lui faut un rapport avoué, reconnu par sa raison. Là seulement est la paix de l'intelligence et de la conscience. D. V.

JURISPRUDENCE

De la Validité du mariage canonique contracté en France entre deux étrangers dont la loi nationale reconnaît ce mariage. Étude de droit international privé, par A. Laurent, professeur suppléant à l'Institut catholique de Paris. Paris, Larose, 1895, in-8 de 64 p. — Prix : 2 fr.

D'après la loi du 18 germinal an X, le ministre du culte ne peut procéder en France au mariage religieux sans que le mariage civil ait été précédemment conclu. Il s'agit, bien entendu, dans la pensée du législateur, de contractants citoyens français. Supposons maintenant deux étrangers auxquels leur loi reconnaît la capacité personnelle de contracter à leur gré devant un ministre du culte ou devant un magistrat : comment la législation française viendrait-elle interdire à un ecclésiastique canoniquement compétent d'exercer vis-à-vis d'eux les pouvoirs de son ministère? C'est cependant ce que le ministre de la justice prétend dans une lettre adressée au procureur de la République de la Seine, où il met en avant l'adage juridique : *Locus regit actum*. L'autorité de la chose jugée, l'avis presque unanime des jurisconsultes modernes, semblent donner raison à son interprétation. M. Laurent s'inscrit à l'encontre et démontre victorieusement les deux points suivants : « 1° Le mariage religieux célébré en France sans aucun mariage civil est parfaitement valable, et produit ses effets aussi bien en France que dans le pays auquel appartiennent les époux; 2° le prêtre qui célèbre ce mariage ne saurait être poursuivi en justice et frappé de peines pour avoir prêté son ministère à une pareille union. »

Dans ce but, l'auteur répond aux objections tirées de la règle *Locus regit actum*, en arguant des principes mêmes de notre législation actuelle pour lui attribuer non un caractère « impératif, » mais simplement un caractère « permissif, » et, pour le démontrer, il demande aux travaux préparatoires des auteurs du Code civil et des lois modernes la confirmation de sa théorie. Il répond ensuite aux difficultés qu'on pourrait élever à

propos de l'atteinte portée à la souveraineté du pays par l'exercice d'un pouvoir considéré comme fonction d'officier de l'état civil d'un autre État, et se trouve ainsi amené à examiner en passant la délicate question de l' « exterritorialité. » La sécularisation du mariage, poursuit-il, n'est pas davantage un obstacle, car on ne saurait prétendre que le contrat religieux intervenu entre deux étrangers usant de leur loi nationale constitue quelque chose de contraire à l'ordre public ; il doit donc être admis comme produisant les mêmes effets civils que s'il était intervenu entre eux dans leur propre pays. Nous ne pouvons suivre davantage M. Laurent dans son intéressante démonstration, mais nous constaterons du moins, après lui, qu'en établissant le mariage civil et ses formalités, le législateur n'a pas eu en vue les étrangers. L'objection soulevée de ce chef dépasserait donc le but, car, puisque personne ne songerait à discuter la validité d'un mariage contracté en Espagne, par exemple, entre deux Espagnols devant un prêtre, il serait dès lors ridicule de l'attaquer, si, usant de leur loi, ces deux mêmes personnes ont contracté en France dans des conditions identiques. Un tel mariage étant valide, il découle de là qu'on ne peut sans injustice empêcher le ministre du culte de procéder librement à sa célébration, parce qu'il ne peut commettre de délit en prêtant son ministère à l'exercice d'un droit.

Le résultat de cette dissertation ne sera évidemment pas de faire révoquer l'instruction ministérielle du 11 mai 1892, l'auteur ne se fait pas d'illusion sur ce point ; mais il a voulu démontrer « qu'il n'y avait pas lieu de refuser en principe tout droit aux membres de l'Église, lorsqu'on admet vis-à-vis de tout le monde que tout ce qui n'est pas défendu est permis. » Nous ne saurions assez le louer de sa franchise et de son indépendance de caractère : il faut, comme il le dit fort bien (p. 64), « chaque fois que l'occasion s'en présentera, repousser cette tendance à rejeter toujours la législation de l'Église quand elle paraît en opposition avec une législation purement civile. C'est ainsi qu'on prendra l'habitude de reconnaître à la législation canonique tous les droits qui lui appartiennent naturellement comme à toute autre législation ; c'est ainsi qu'on introduira dans les habitudes l'esprit qui doit présider à l'étude de toutes les questions dans lesquelles les droits et les intérêts de l'Église sont en jeu. »

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

La Connaissance, par M. Gardair. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

La philosophie de saint Thomas n'est pas assez connue. Ensevelie dans de gros in-folio et, qui pis est, sous une couche épaisse de termes aujourd'hui incompris, elle n'a de nos jours ni l'éclat ni la popularité qu'elle mérite. On publie des ouvrages pour la défendre et la dé-

velopper ; mais ces ouvrages ne sont guère lus que d'un public spécial.

M. Gardair a pris un moyen héroïque pour vaincre l'indifférence du public, et ce moyen lui a réussi. Il a inauguré à la Sorbonne un cours de philosophie scolastique. Ce cours est très suivi, et nous espérons que de même les leçons que le professeur publie successivement seront très lues. M. Gardair expose la philosophie de saint Thomas avec beaucoup de fidélité et une grande clarté, et l'on peut juger par ses ouvrages que la doctrine de l'Ange de l'école n'est pas aussi étrange ni aussi démodée que certains affectent de le croire.

M. Gardair publie cette année ses leçons sur la connaissance. On peut dire que la théorie de la connaissance est le centre de la philosophie de saint Thomas. Pour bien comprendre cette théorie du grand docteur, il faut se faire une juste idée de sa psychologie et même de sa métaphysique. Le sujet est donc de la plus haute importance. M. Gardair expose les théorèmes de saint Thomas sur la connaissance sensible et sur les plus hauts principes de la connaissance intellectuelle. On remarquera une excellente interprétation du principe d'assimilation, si souvent mal compris, et que l'auteur résume dans cette formule aussi profonde que juste : la forme du connu est l'acte même de la puissance de connaître.

A lire spécialement les belles pages sur la génération des principes. Les gens difficiles trouveront peut-être que l'auteur ne se dégage pas assez complètement des métaphores en usage dans l'école où elles avaient un sens qui nous paraît mystérieux aujourd'hui ; mais les vues sont larges, la doctrine élevée, et l'essentiel y est, à savoir que l'intuition de l'être saisi dans les natures matérielles est le principe premier de la fécondité de l'intelligence. D. V.

L'Aristocratie intellectuelle, par Henry Bérenger. Paris, Colin et Cie, 1895, in-18 de 273 p. — Prix : 3 fr. 50.

Poète, comme le manifeste sa dédicace à la chère morte, « qui dans la forêt de son système eût fait chanter l'oiseau d'or de son âme, » ancien président de l'A (traduisez : de l'Association des étudiants opportunistes), M. Henry Bérenger apparaît à la fois comme un doux chimérique rêvant de tout autre chose que ce qui est, et comme un demi-optimiste trouvant que cela ne va déjà pas si mal. Sa chimère, c'est le triomphe de l'Aristocratie intellectuelle, ou Noocratie, régnant sans contrainte sur le monde par l'Amour, la Pitié, la Beauté, unissant par la fraternité tous les membres de l'organisme social, fondant tous les cœurs dans le sentiment de l'Idéal. A cette aristocratie qui doit diriger le monde il faut sans doute une doctrine. Mais qui ne voit que toutes les écoles, tous les groupes de la jeunesse d'aujourd'hui, symbolisme, intellectualisme, mysticisme, moralisme néo-chrétien, anarchisme, socialisme idéaliste, vont finalement se rallier à l'idéalisme social, dont M. Henry

Bérenger s'est fait le porte-drapeau? Cet idéalisme social, au travers des chapitres un peu décousus dont est formé ce livre, j'en démêle ainsi le *Credo* en quatre articles : 1° foi à la Science, « par qui les plaies sociales seront guéries, par qui tous les êtres humains pourront dresser leur visage vers le ciel, car les cerveaux seront libres ; » — 2° foi à la Démocratie universelle, qui, éclairée et organisée, « tiendra quelque jour les grandes assises du savoir et de la paix suprême; » — 3° respect de l'Art, qu'on a cru à tort menacé par l'avènement du Nombre et l'avènement de la Science, et qui, aidé de la science, doit au contraire dominer sans effort sur le Nombre, « commandant par grâce, obéi par amour, édifiant lentement parmi nous la Cité de Dieu où tous les hommes accéderont un jour; » — 4° culte du Sentiment religieux, de ce « quelque chose de plus sacré que tous les cultes, de plus durable que tous les dogmes, de plus divin que tous les dieux, » de cette religion de l'âme, dont M. Édouard Schuré et M. Gabriel Sarrazin, hommes de génie, « déjà entrés dans le divin, » sont à notre époque les bienfaisants initiateurs.

Sans cette religion de l'âme, l'Aristocratie intellectuelle serait vouée à l'inaction, et la société au néant; car c'est elle qui « donnera à la démocratie cette haute direction morale, cet esprit de sympathie et de sacrifice, cette âme d'amour et de renoncement, qui seule pourra rapprocher les classes, défendre les intérêts, réduire l'excessive puissance de l'argent. » Que cette religion s'affranchisse seulement des formes transitoires qui l'ont un moment incarnée ! Car l'Église, « en révolte depuis trois cents ans contre l'Esprit moderne, » systématiquement hostile à la science et à la démocratie, malgré les généreuses tentatives faites récemment par quelques-uns pour la réconcilier avec le siècle, ne pourrait entrer dans l'Aristocratie intellectuelle qu'à la condition de « faire bon marché de la révélation et des dogmes, » de jeter les miracles par-dessus bord, et de renoncer à la domination temporelle. Auquel cas on lui permettrait d'enchanter les yeux par la splendeur de ses rites, et de verser sur les âmes qui souffrent et qui rêvent la pitié, la charité et l'amour.... Seulement, serait-elle encore l'Église?

Mais qui donc établira l'accord entre la démocratie et l'élite? C'est l'Université, « seule puissance morale capable de succéder à l'Église, » « Église idéale » qui « place la révélation divine non dans le passé mort, mais dans chaque découverte de l'avenir, » qui « relève et unit les hommes devant la nature au lieu de les écraser devant Dieu, » qui « réalisera cette conception solidariste de la vie, où l'on n'aura pas besoin de craindre pour obéir, ni de contraindre pour commander.... » « Honneur donc aux généreux précurseurs qui ont voulu transformer la vieille forteresse jésuitique et impériale en une maison républicaine et libertaire ! » Vivent les Universités régionales! Vive M. Lavisse! Vive l'Association générale des Étudiants!

Ils sont comme cela un certain nombre de jeunes gens de talent qui ont voué une exécration profonde au positivisme, au réalisme, aux doctrines égalitaires de 89, et se sont faits les apôtres de la religion de l'Idéal. C'était hier M. Henri Berr, dans *Vie et science,* qui appelait, lui aussi, l'Université à remplacer l'Église et à gouverner le monde. C'était M. Maurice Pujo rêvant du *Règne universel de la grâce*, c'est-à-dire de l'humanité heureuse dans le savoir et dans l'amour. C'est aujourd'hui M. Henry Bérenger, dont le livre, écrit avec élan, toujours intéressant, traduit bien l'agitation d'une partie de la jeunesse instruite d'aujourd'hui, avide de faire dans la société une place au talent.

Il y a là des illusions généreuses, et des aspirations qui peut-être pousseront la jeunesse plus loin qu'elle ne prétend aller. N'y a-t-il pas là aussi — je le dis sans vouloir blesser personne d'un soupçon — une ambition de mandarins qui voudraient bien un peu mettre la main aux affaires, et boudent le suffrage universel parce qu'au lieu d'eux il choisit ....ceux que vous savez? La fortune de M. Barrès, esthète à vingt ans et député socialiste à vingt-cinq (voir, p. 27, un parallèle entre MM. Barrès et Descartes), leur a tourné la tête. Mais M. Barrès n'a pas été réélu, et l'Homme-Canon siège à sa place.

Une religion sans dogmes et sans pratiques; une démocratie sans passions, où l'Idéal aura tout pouvoir, où l'argent, l'intrigue, l'intérêt, l'égoïsme, n'en auront aucun.... Si la jeunesse d'aujourd'hui s'attelle à ces chimères, qui donc l'accusera encore d'être fin-de-siècle et de manquer de candeur?

GABRIEL AUDIAT.

Souveraineté du peuple et gouvernement, par EUGÈNE D'EICHTAL. Paris, Alcan, 1895, in-12 de XI-264 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. d'Eichtal doit être joint au dossier de ces nombreuses demandes en déclaration de faillite dont le tribunal de l'opinion publique est saisi contre les idées en cours. La préoccupation de l'auteur est de montrer qu'il serait exagéré de parler de la faillite de la souveraineté du peuple, mais que cependant il serait temps, pour éviter d'avoir à le faire, que la démocratie consentît à donner à ces mots un sens raisonnable et une application compatible avec les nécessités de tout gouvernement.

L'ouvrage est divisé en trois parties : la Souveraineté du peuple; — la Séparation des pouvoirs politiques; — Représentation nationale et gouvernement. C'est l'étude philosophique et historique des aphorismes constitutionnels sur le sens et la portée desquels les opinions les plus contradictoires n'ont pas cessé d'être affirmées pendant un siècle avec l'assurance la plus imperturbable du haut en bas de l'échelle intellectuelle : depuis M. Thiers jusqu'à M. Homais.

M. d'Eichtal a eu la modestie de ne pas vouloir faire un livre de doctrine, ce qui certes lui était bien permis; il a simplement visé « à réu-

nir des faits connus, à les rapprocher pour l'édification de ceux, nombreux parmi les dépositaires de la souveraineté nationale, qui ne peuvent lire beaucoup de gros livres ou qui, ayant lu, ont oublié. » C'est la théorie du manuel; mais celui-ci est bien fait; il élimine de véritables inutilités et il n'est destiné qu'à des lecteurs pouvant comprendre. Tout homme pour qui la politique ne consiste pas uniquement dans la recherche du meilleur moyen de profiter de la naïveté et des mauvais instincts des masses, et qui ne considère pas Aristote comme un petit esprit pour s'en être occupé, lira avec infiniment de profit l'ouvrage de M. d'Eichtal. — L'auteur appartient à l'école libérale modérée, et, pour lui comme pour tous les admirateurs de l'œuvre philosophique de l'Assemblée constituante, la souveraineté est revêtue d'un caractère plus respectable et plus légitime quand elle est exercée par le peuple lui-même que quand elle réside dans une aristocratie ou dans la personne d'un monarque. Nous n'entreprendrons pas ici de critiquer cette opinion, que nous ne partageons pas. Nous nous bornons à observer que si elle était philosophiquement exacte, il serait bien étonnant que l'auteur fût obligé de consacrer un volume de deux cent soixante-quatre pages pour critiquer toutes les conséquences erronées à son avis qui ont été tirées du principe, sans arriver à découvrir dans l'histoire universelle une seule circonstance dans laquelle le principe, une fois reconnu, ait été intégralement respecté et se soit trouvé fécond en heureux résultats.

Dans la troisième partie, M. d'Eichtal fait un tableau malheureusement trop exact des mœurs électorales de la France, et en conclut que notre démocratie est aujourd'hui en présence du problème qui consiste à concilier la liberté et l'égalité devant la loi avec l'organisation gouvernementale propre à sauvegarder l'intérêt collectif et supérieur du pays. « Pour cela, dit-il, elle a beaucoup à apprendre du passé et aussi à oublier. » Malheureusement, dirons-nous, voilà plus d'un siècle qu'elle est à l'œuvre : elle n'a rien appris et rien oublié ; par liberté elle n'entend que la liberté du mal; par égalité devant la loi elle n'entend que l'envie et la haine des supériorités légitimes et honnêtes. Quant à l'intérêt collectif et supérieur du pays, elle l'ignore.

Le dévouement de M. d'Eichtal pour les institutions actuelles de la France ne fait qu'ajouter à son mérite d'avoir analysé avec courage les résultats qui en ont été obtenus jusqu'à aujourd'hui.

EUGÈNE GODEFROY.

Compte rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques, tenu à Bruxelles du 3 au 8 septembre 1894. Bruxelles, Société belge de librairie, 1895, 9 vol. in-8 de 157, 346, 332, 219, 496, 203, 346, 315, 84 p. — Prix : 20 fr.; 10 fr. pour les souscripteurs.

Notice sur le Congrès scientifique des catholiques à

Bruxelles, par le chevalier Mac Swiney. Bruxelles, Société de Saint-Augustin, 1895, in-8 de 221 p., avec 7 portraits. — Prix : 4 fr.

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de ce congrès qui, grâce à Dieu, a été aussi brillant que les précédents. En annonçant la publication des volumes du compte rendu, nous ne reviendrons pas sur l'histoire du congrès, et nous laisserons, par suite, absolument de côté la première section (*Introduction*), qui contient cette histoire et les documents relatifs à l'organisation de cette grande assemblée. Nous ne pouvons malheureusement pas non plus énumérer les nombreux mémoires publiés ici; nous nous reprocherions de ne pas en signaler du moins plusieurs qui permettront à nos lecteurs de se rendre compte de la variété et de l'importance des sujets traités. Dans le second volume (*Sciences religieuses*), voici quelques notes intéressantes de M. Casartelli sur *la Religion des rois achéménides d'après leurs inscriptions*, et la suite des recherches de M. l'abbé Busson sur *l'Origine égyptienne de la Kabbale*. Une savante dissertation de M. l'abbé de Moor, et beaucoup moins aride qu'on ne pourrait croire, fixe à l'an 1500 la date de l'Exode et rectifie, chemin faisant, des erreurs accréditées sur quelques points de l'histoire d'Israël. Le regretté abbé de Broglie a donné de la théorie de Kuenen sur *les Prophéties et les prophètes* une critique fine et solide. M. F.-X. von Funk, le savant professeur de Tubingue, fournit de *Trente Chapitres des constitutions apostoliques*, déjà publiés par Dom Pitra, une édition plus correcte, et il en étudie le texte par rapport au texte traditionnel. Au moment où la sainte Église romaine tente de nouveaux efforts pour ramener à elle les Églises séparées de l'Orient, et témoigne un intérêt plus vif aux communautés catholiques de ce pays, l'étude de M. l'abbé Pisani sur le catholicisme en Arménie ne peut manquer d'exciter la curiosité des lecteurs ; il est superflu d'ajouter qu'elle la satisfait pleinement. Nous citerons encore dans cette section le mémoire de Mgr Lamy sur le concile tenu à Ctésiphon-Séleucie en 410, et la note de Mgr Kirsch sur *les Collectories de la Chambre apostolique* au milieu du XIVe siècle. Dans la section des *Sciences philosophiques* (t. III), M. l'abbé Duquesnoy s'est efforcé de montrer la faiblesse de *la Preuve de l'existence de Dieu par la loi morale*, telle qu'elle a été adoptée par Kant et par nombre des philosophes qui l'ont suivi ; M. l'abbé Maisonneuve a donné une étude fort intéressante sur les théories contemporaines relatives à *la Personnalité humaine ;* M. Domet de Vorges a traité une question qui n'est guère moins à l'ordre du jour : *Les Ressorts de la volonté et le libre arbitre ;* ce n'est pas à nos lecteurs qu'il est besoin de recommander le travail de notre éminent collaborateur. Trois mémoires consacrés à des questions d'histoire de la philosophie nous semblent particulièrement intéressants : celui où M. de Margerie, combattant l'opinion de M. Huit, rend à Platon la paternité du Sophiste; celui où M. Huit retrace l'histoire du pla-

tonisme à Byzance et en Italie à la fin du moyen âge; et celui où M. Forget recherche en quoi les philosophes arabes ont contribué aux progrès de la philosophie scolastique. Le quatrième fascicule (*Sciences juridiques et économiques*) s'ouvre par un mémoire fort important et fort actuel de M. Allard sur *la Crise sociale*. Le R. P. Castelein, S. J., a examiné *la Méthode des sciences sociales;* don Rodriguez de Cepeda a montré les grands avantages que l'on trouve dans la révélation pour la culture du droit naturel. Signalons encore les intéressants mémoires de M. Cauvière sur *le Lien conjugal et le divorce*, et du R. P. Lescœur sur *les Sacra privata chez les Romains*. Le volume des *Sciences historiques* est le plus considérable; encore faudrait-il y ajouter certains mémoires qui ont été attribués, on ne sait trop pourquoi, à d'autres sections. Voici d'abord une curieuse étude de M. l'abbé Duchesne sur *les Anciens Recueils de légendes apostoliques;* puis des recherches de MM. Auguste et Georges Doutrepont sur *la Légende de César en Belgique;* un remarquable tableau par M. Paul Allard de *la Situation légale et matérielle du paganisme au milieu du IVe siècle*. Le P. Delehaye, bollandiste, a consacré d'excellentes pages à faire revivre les stylites sous nos yeux. M. E. Jordan a présenté de savantes et curieuses considérations sur les relations entre *le Saint-Siège et les banquiers italiens* au temps de Clément IV, dont il édite les registres dans la collection de l'École de Rome. M. l'abbé Dubarat n'a pas eu grand'peine à prouver combien se trompent les écrivains protestants et même catholiques qui veulent nous faire croire à *la Tolérance de Jeanne d'Albret*. Nous n'oublierons pas de mentionner l'étude de notre collaborateur M. le chanoine Allain sur le diocèse de Bordeaux à la fin de l'ancien régime, et celle de M. l'abbé Sicard sur les évêques français pendant l'émigration. Des douze dissertations insérées dans la *Section de philologie*, nous ne pouvons signaler que celles de M. l'abbé Lepitre (*la Phonétique indo-européenne et ses progrès depuis trente ans*); de M. l'abbé Lejay (*le Grammairien Virgile et les rythmes latins*); de M. l'abbé Rousselot (*Recherches de phonétique expérimentale. Sur la marche des évolutions phonétiques d'après quelques dialectes bas-allemands*). Dans la section des *Sciences mathématiques et naturelles*, nous indiquerons : *l'Application de la géométrie analytique à la technie musicale*, par M. Clariana-Ricart; *la Théorie de l'évolution en botanique*, par M. l'abbé Boulay; *le Projet d'étude des bassins houillers belges*, par le R. P. Schmitz; *l'Age des formes géologiques*, par M. de Lapparent; *De l'Instinct des oiseaux*, par le P. Leray; *les Localisations cérébrales et les images sensibles*, par notre collaborateur le docteur Ferrand. Deux autres de nos collaborateurs, MM. de Kirvan et Arcelin, ont fourni des mémoires à la *Section d'anthropologie :* le premier sur *l'Homme et l'animal*, le second sur *Quelques problèmes relatifs à l'antiquité préhistorique*. On ne lira pas avec moins d'intérêt

l'article de M. Dupont sur *la Vie intellectuelle des populations primitives*, les considérations de M. le marquis de Nadaillac sur *les Populations lacustres de l'Europe ;* l'étude du R. P. Van der Gheyn, S. J., sur *les Pygmées;* les pages où M. Emmanuel Cosquin résume l'état de la question d'origine des contes populaires; enfin la dissertation fort neuve dans laquelle M. Simonet revendique pour les indigènes chrétiens la principale part dans la splendeur artistique et littéraire du royaume de Grenade. La section d'*Art chrétien* est la plus maigre de toutes; elle ne comprend que quatre mémoires, parmi lesquels nous citerons celui de M. Helbig sur *les Origines de la peinture de paysage dans l'art moderne*, et celui de M. le comte de Marsy sur *le Mouvement des études sur l'architecture religieuse du moyen âge en France* de 1891 à 1894. Nous le regrettons ; l'art chrétien aurait pu et dû tenir une plus grande place dans le congrès.

— Ce n'est pas d'ailleurs la seule lacune de ces grandes assemblées, et bien que le congrès scientifique international des catholiques ait droit à de légitimes éloges pour l'œuvre accomplie jusqu'ici, nous ne pouvons nous dissimuler qu'il n'a pas encore donné tout ce qu'il devrait. Le grand malheur, c'est que beaucoup de ceux qui devraient y prendre part et apporter leur concours à l'œuvre commune en restent éloignés; plusieurs même en ignorent encore l'existence. Je n'en veux pour preuve que l'aveu fait par M. le chevalier Mac Swiney dans sa *Notice sur le congrès*. C'est par hasard qu'il apprit la tenue d'un congrès dont l'objet ne pouvait cependant que l'intéresser. Il s'y rendit, et il y a trouvé tant de plaisir et de profit qu'il a voulu faire connaître à d'autres cette œuvre si intéressante. De là ce volume très vivant, très attachant, où il retrace l'histoire de ce troisième congrès, où il présente à nos yeux la physionomie des séances, où il esquisse les portraits de quelques membres. M. le chevalier Mac Swiney fait fort bien ressortir la fraternité qui règne dans ces réunions, l'esprit scientifique qui s'y allie merveilleusement à l'esprit chrétien; il donne véritablement l'envie d'assister à ces belles réunions et le regret de ne l'avoir pas fait. Sa *Notice* forme un complément du *Compte rendu* que tous les congressistes voudront avoir et conserver; à ceux qui ne connaissent point encore notre œuvre et qu'effraierait un peu la grosseur ou le prix du *Compte rendu* (bien que ce prix soit hors de proportion avec l'importance matérielle et scientifique de l'ouvrage), la *Notice* donnera une idée suffisante de l'assemblée de septembre 1894; elle ne pourra manquer d'attirer des amis à notre œuvre et des adhérents au prochain congrès.

M. Mac Swiney ne se borne pas à un simple récit ou à des éloges; il exprime aussi des critiques, dont quelques-unes sont fort justifiées. Il remarque — et malheureusement à chaque congrès nouveau la même observation peut se répéter — que les travaux sont distribués d'une

manière un peu arbitraire et parfois étrange entre les sections.

Nous ne voudrions point prolonger outre mesure ce compte rendu ; mais nous ferons encore quelques critiques relatives à la publication du volume. D'abord les comptes rendus des séances sont fort mal compris : il est inutile de donner, comme on l'a fait parfois (notamment dans la section des sciences mathématiques et naturelles), une analyse des mémoires qui sont insérés tout au long dans le volume. Par contre, il serait indispensable de reproduire, dans un résumé aussi complet que possible, les discussions soulevées par les diverses lectures. Cela parfois a été fait (par exemple dans la section des sciences philosophiques), mais souvent, et notamment dans la section historique, les discussions ont été omises. De même il eût été nécessaire de donner un résumé des mémoires non insérés dans les volumes de compte rendu. Quelques-uns des travaux publiés ici l'ont été ailleurs par leurs auteurs. Nous le regrettons : l'on devrait demander aux membres du congrès de ne pas faire bénéficier d'autres recueils des mémoires destinés par eux aux volumes de compte rendu de chaque congrès; ou du moins de ne le faire qu'en indiquant que le travail a été lu à tel congrès. Nous persistons à croire que l'on faciliterait la diffusion du compte rendu, et par conséquent qu'on servirait l'œuvre efficacement en vendant séparément chaque fascicule. Je sais bien que cette année-ci, tous les mémoires — ou presque tous — ont été tirés à part et mis en vente séparément; mais l'on n'atteint pas par là le même résultat ; cette vente des tirés à part, qui a lieu, croyons-nous, pour la première fois, est beaucoup moins propre à propager la connaissance et l'estime de nos congrès que ne serait la vente des fascicules isolés.

Nous terminerons en invitant nos lecteurs à prendre par eux-mêmes connaissance du compte rendu et à envoyer leur adhésion pour le prochain congrès, qui aura lieu à Fribourg, en Suisse, en 1897, à M. Chobert, secrétaire de l'Institut catholique et secrétaire du Comité français, 74, rue de Vaugirard. E.-G. L.

BELLES-LETTRES

Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine, par J. Brenous, maître de conférences à la Faculté des lettres de Montpellier. Paris, Klincksieck, 1895, in-8 de 445 p. — Prix : 6 fr.

Thèse dédiée au savant M. Max Bonnet, et dans laquelle l'élève a emprunté au maître quelque chose de son tour d'esprit si distingué. Ce qui m'y plaît particulièrement, c'est le talent grâce auquel l'auteur, en étudiant à cette occasion la question des emprunts dans les principales langues modernes, a élevé son sujet à la hauteur d'un problème de linguistique générale.

Pour expliquer ces emprunts, certains érudits contemporains font intervenir gravement ce qu'ils appellent « le facteur psychique » ou « le moment psychologique. » A ces théories aussi obscures qu'aventureuses, M. Brenous oppose des faits très finement observés : il fait remarquer notamment avec quelle facilité un traducteur s'imagine user d'une façon claire et correcte de sa propre langue, alors qu'à son insu il se borne à copier celle qu'il a sous les yeux. Qui n'a pas entendu parler des hébraïsmes de la Vulgate? Cet afflux étranger est une source d'enrichissement qui a ses avantages, tant qu'il ne sort pas des limites que le génie de la langue ne saurait impunément dépasser : mais tandis que, dans notre pays, l'Académie, en tribunal vigilant, fait incessamment un choix motivé parmi les néologismes introduits souvent sans raison suffisante, chez la plupart de nos voisins on use ou plutôt on abuse d'une liberté qu'aucun pouvoir ne règle.

Arrivant à son sujet spécial après cette introduction de quatre-vingts pages, M. Brenous constate qu'autrefois on multipliait outre mesure les hellénismes en latin, et qu'aujourd'hui, au contraire, certains les suppriment, sous prétexte que les Romains avaient à un trop haut degré le sentiment de leur dignité nationale, et qu'il faut parler ici de rencontres, jamais d'emprunts. « La voie à suivre, dit-il avec raison, est entre ces deux directions opposées. » A partir de l'époque des Scipions, les Grecs se pressent en Italie, pendant que les jeunes Romains s'en vont poursuivre leur seconde éducation en Grèce : les deux langues, comme les deux races, se coudoient partout, et au second siècle de notre ère, la culture hellénique est répandue dans tout l'empire. En outre, c'est une loi de l'histoire qu'un peuple plus instruit, plus artiste, exerce un ascendant naturel sur une nation d'un développement moins avancé. Horace, Virgile, Properce, qui ont sans cesse entre les mains « les modèles » attiques, sont saturés de grec : les expressions grecques viennent spontanément sous leur plume, parce qu'elles répondent à leurs exigences comme à leurs dispositions d'esprit. « Les hardiesses de syntaxe inspirées par leurs lectures n'étaient pas senties comme une infraction à la règle, précisément parce que pour ces Romains le grec était comme une seconde langue maternelle, » plus affinée et plus précise incontestablement que la première.

Ne pouvant, à mon grand regret, analyser ici minutieusement les cinq chapitres de cette thèse, dont le mérite ne peut être apprécié que dans le détail, je vais citer, un peu au hasard, quelques-unes des expressions les plus curieuses et les plus anormales dans le nombre presque infini de celles sur lesquelles porte le débat : Facultas agrorum condonandi (Cicéron). — O seri studiorum (Horace). — Virium validus (Tacite). — Idem facit occidenti (Horace). — Nulli saucius hosti (Stace). — It clamor cœlo (Virgile). — Dulce ridens (Horace). — Membra sub arbuto

stratus (Id.). — Suspensi loculos lacerto (Id.). — Tristitiam tradam portare ventis (Id.). — Omnes agit ardor quaerere (Virgile). — Prudens dici delector (Horace). — Dabit ei mandata reverti (Ovide). — Sensit delapsus in hostes (Virgile). — Praeter amare nihil superest (Ovide). — Omnis circa regio (Tite-Live). — Dic hominem quis sit (Térence).

Il n'y a pas un professeur de latin qui n'ait beaucoup à gagner à la lecture de cette thèse, et, en dépit de la subtilité de certaines controverses, il y en a peu qui n'y prendront un véritable intérêt. C. Huit.

Collection de classiques latins comparés, publiée sous la direction de l'abbé Guillaume. Première série. *Morceaux choisis à l'usage de la quatrième.* Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1895.

1. *Partie du maître,* in-12 de lvi-425 p. — Prix : 4 fr.
2. *Partie de l'élève,* in-12 de xxii-396 p. — Prix : 2 fr.

« A l'heure présente, combien de nos collèges et même de nos séminaires, où les meilleurs élèves ignorent les principales œuvres et jusqu'aux noms des Pères les plus illustres et où, comme le constatait avec douleur, un an avant sa mort, le regretté Mgr Freppel, les études soi-disant classiques se font comme si Jésus-Christ n'avait pas paru en ce monde ! » Voilà le mal, très réel, il ne faut pas se le dissimuler, auquel depuis longtemps des catholiques convaincus cherchent à porter remède. Mais tandis que la plupart de ses devanciers réclamaient la proscription à peu près absolue des auteurs païens dans l'éducation de la jeunesse, M. Guillaume, mieux avisé, déclare ces auteurs non seulement utiles, mais nécessaires, ajoutant avec beaucoup de sagesse : « Reconnaître le génie des Grecs et des Romains, ce n'est pas rabaisser le christianisme, c'est glorifier Dieu, auteur de toute lumière, » et résumant sa pensée dans cette ingénieuse opposition : « La littérature chrétienne a su dire simplement des choses admirables, la littérature païenne a su dire admirablement des choses très simples. »

Cela dit et accordé, il est certain que la fréquentation presque exclusive du paganisme et de ses grands hommes laisse nos élèves dans une ignorance fâcheuse de la grandeur littéraire et du charme artistique du catholicisme. Depuis Chateaubriand et Montalembert, nous sommes revenus de quelques-unes des erreurs les plus fâcheuses de la Renaissance : on a fini par comprendre qu'en fait de monuments religieux la cathédrale gothique valait bien le temple grec, et par trouver dans nos vieux chants d'église un vrai mérite musical : pourquoi, dit M. Guillaume, la littérature est-elle restée en dehors de ce mouvement de réhabilitation ?

Les deux livres dont nous rendons compte aujourd'hui sont les premiers d'une série destinée à se poursuivre. L'un et l'autre renferment des morceaux empruntés aux deux littératures, chrétienne et païenne :

le premier, outre la traduction intégrale des textes latins contenus dans le second, offre des appréciations beaucoup plus étendues sur chaque auteur, et des aperçus suggestifs sur les différences des deux civilisations. Les extraits sont empruntés non pas seulement aux Pères des premiers siècles, mais à saint Pierre Chrysologue, à Alcuin, à Hildebert, à Pierre de Blois — j'en passe, — même à Érasme et à Politien ! D'ailleurs c'est essentiellement par des comparaisons que le maître devra procéder, et M. Guillaume, qui en indique lui-même un très grand nombre, fonde sur cette méthode les plus grandes espérances : mais est-elle applicable, même lorsqu'il n'y a entre les morceaux à rapprocher « aucun trait apparent de ressemblance? »

Dans la suite de sa préface l'auteur s'attaque à deux objections très répandues. La forme, dit-on, est inférieure chez les auteurs chrétiens : mais est-ce le seul élément dont il faille se préoccuper dans l'enseignement, et le fond n'a-t-il pas toujours une importance au moins égale ? Et cette infériorité même est-elle chose démontrée? « Qu'il soit chrétien, qu'il soit païen, tout style peut être bon du moment où il convient parfaitement au sujet et aux lecteurs. » Or le latin chrétien a hérité de la vieille langue populaire, jugée trop rude par les lettrés du temps d'Auguste. Puisqu'on admet Lucrèce, qui n'est pas Virgile, et Tacite, qui n'est plus Cicéron, pourquoi refuser le même bénéfice aux Pères de l'Église ?

On le voit, M. l'abbé Guillaume plaide sa thèse avec autant d'esprit que de chaleur. Pourquoi, çà et là, sa modération habituelle l'a-t-elle laissé en défaut, au risque de compromettre sa cause par des assertions imprudentes et des satires inutiles ? Mettre au compte des seuls auteurs païens l'affaiblissement de la sève chrétienne, attendre de la réforme à réaliser la conversion des nations catholiques, double illusion qu'il faut savoir écarter. Dans l'ordre littéraire, c'est dépasser les bornes que de nous présenter saint Grégoire et saint Bernard comme les classiques latins par excellence, et l'on ne saurait faire un mérite au christianisme des transformations subies à la veille ou au lendemain des invasions barbares par la langue de Cicéron et la métrique d'Horace. C. Huit.

La Bhagavad-Gitâ *(le Chant du Bienheureux)*, traduit du sanscrit par Émile Burnouf. Seconde édition. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1895, in-12 de 122 p. — Prix : 2 fr. 50.

La première édition de ce travail remonte à 1861 et parut à Nancy, où l'auteur, si nous avons bon souvenir, s'occupait de fonder une école — l'école de Nancy, comme il l'appelait modestement — en concurrence avec ce qu'il nommait « l'école de Paris. » Une fois de plus, la capitale devait l'emporter sur la province; nous ne sachions pas qu'elle ait tiré vanité de cette victoire : elle s'est rappelé, sans doute, un vers du *Cid*.

M. Émile Burnouf, qui n'eut, croyons-nous, jamais rien de commun que le nom avec Eugène Burnouf, le grand indianiste et le savant consciencieux que chacun sait, commence par déclarer, dans la préface, que « ce livre est probablement le plus beau qui soit sorti de la main des hommes. » C'est possible, mais, dans ce cas, il faut que son interprète soit assez infirme, car, sans nier les beautés relatives de cet épisode du Mahâbhârata, on ne se douterait guère, en lisant cette traduction, de sa supériorité sur les autres chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Ajoutons que le texte, qui vaut beaucoup mieux (nous l'avons lu d'un bout à l'autre), ne laisse pas non plus deviner cette primauté.

Le Védantisme est le fond de ce poème, en dépit de certaines infiltrations des doctrines du Yoga et du Sâmkhya; or, le dernier mot du Védantisme est le Panthéisme. Après cela, lorsque M. Burnouf vient nous dire que l'âme de ce poème, c'est l'esprit de sacrifice, il joue sur les mots, à moins qu'il ne se méprenne sur la pensée de l'auteur, pour qui le moi individuel disparaît dans la personnalité divine ou générale, à la condition que celle-ci, à son tour, se résume pratiquement pour chacun dans son moi individuel, d'où il ne sort plus.

Le livre se lit péniblement ; ce ne sont que de perpétuelles redites; la faute en est moins encore au traducteur, dont le style est un peu lâche et indécis, qu'au génie hindou lui-même, qui se complaît dans ces longueurs énervantes.

En finissant, puisqu'il prétend que « la loi du sacrifice n'a jamais été proclamée » ailleurs, sans doute, que dans la Bhagavad-Gîtâ, nous conseillons à M. Burnouf de lire un petit livre qu'il semble ignorer profondément, bien qu'il soit assez répandu, l'*Évangile;* nous osons espérer que cette lecture le rendra un peu plus réservé dans son enthousiasme jusqu'ici trop exclusivement hindou, peut-être. Qu'il essaie. Quand on a traduit la Bhagavad-Gîtâ, on doit avoir quelque courage, puisqu'il en faut une bonne dose déjà, simplement pour la lire. A. Roussel.

Les Lettres de Mme de Grignan, par Paul Janet. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 273 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Lettres de Mme de Grignan ont déjà paru il y a quelques années, en articles, dans la *Revue des Deux Mondes :* il faut savoir gré à M. Paul Janet de les mettre aujourd'hui à la portée du grand public. Non qu'il y ait lieu d'espérer que cette figure, assez peu sympathique, triomphe de la prévention instinctive dont les lecteurs de Mme de Sévigné ne peuvent ordinairement se défendre à l'endroit de la belle comtesse. Mais la mémoire de Mme de Grignan ne peut que gagner à l'entreprise louable de l'académicien, qui a essayé de nous donner une idée plus complète de son talent et de son esprit.

M. Janet n'a pas la prétention de nous apprendre rien de nouveau sur

son héroïne, encore moins de nous apporter des pièces inédites qui puissent servir à reviser son procès. Les lettres de Mme de Grignan à sa mère ont bel et bien été détruites par Mme de Simiane, et il faut, coûte que coûte, se consoler de cette perte. Il a tenu simplement à rechercher dans les lettres de Mme de Sévigné elle-même les citations textuelles que celle-ci fait de sa fille, ou plus ordinairement les allusions aux traits d'esprit, aux peintures, aux réflexions, dont étaient émaillées les réponses de Mme de Grignan. Recherche que peut faire pour soi-même tout lecteur intelligent, mais dont bien peu ont le temps ou se sentent le courage. Ainsi présentés, ces extraits font regretter que rien n'ait survécu des lettres de la fille à la mère. Mme de Grignan serait certainement classée parmi nos meilleures épistolières de la grande époque, à côté de Mme de Maintenon. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire la lettre dans laquelle elle décrit les agréments de la terre de Mazargues, où elle termina brusquement ses jours. Le trait est fin, net, délicat, le coloris plein de grâce et de vivacité. C'est bien là « ce style juste et court, qui chemine, et qui plaît au souverain degré. » Avec infiniment moins de sensibilité et d'imagination que sa mère, elle a, comme elle, des pensées d'une profondeur et des mots d'une force d'expression qui étonnent de la part d'une femme. Comme l'a très bien remarqué M. Janet, il y a en elle un peu de Tacite.

Notons, en terminant, une inadvertance: ce n'est pas en 1670 (p. 98) que se maria Mme de Grignan, l'acte de mariage est du 29 janvier 1669, et quelques noms propres estropiés : *Mozargues* pour Mazargues (p. 29), *Alezac* pour Alérac (p. 207), *Lautier* pour Lauzier (p. 242).

LÉON CHARPENTIER.

Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, par le R. P. LONGHAYE. Tomes I, II et III. Paris, Retaux, 1895, 3 vol. in-8 de XI-383, 356 et 404 p. — Prix : 15 fr.

On me permettra — par exception — d'invoquer ma qualité de professeur de rhétorique pour donner plus d'autorité au témoignage que j'apporte à l'Histoire littéraire du P. Longhaye. Il a, en effet, gagné sur ma prévention d'universitaire, saturé du XVIIe siècle, et défiant à l'égard des histoires générales, cette difficile victoire, que j'ai lu ses trois volumes de la première ligne à la dernière. Et pour le très vif plaisir que j'y ai pris, je lui dois de le déclarer. Bien imprimé, en caractères clairs et doux à l'œil, écrit d'un style aisé, agréable, entraînant, le livre est charmant d'abord avant d'être instructif. Et cela est un premier avantage sur la littérature de M. Lanson, livre compact et d'une déconcertante densité. Instructif, il l'est au plus haut point, le P. Longhaye connaissant admirablement son XVIIe siècle. Il vous cite de jolies choses peu connues de Balzac et de Voiture, comme d'autres citent du Boileau ou du La

Bruyère. Il analyse avec précision les Mémoires de Mme de Motteville, les discours prononcés aux États généraux de 1615 ou les plaidoyers de Pellisson et, — ce qui est héroïque, — les romans chevaleresques ou réalistes, *l'Astrée*, *le Cyrus*, *la Clélie*, ou *le Berger extravagant*. Il déniche dans le *Moïse sauvé*, l'*Alaric* ou *la Pucelle* des traits amusants et caractéristiques qui en disent plus long que les tirades conventionnelles sur l'épopée au XVIIe siècle. Si je le louais d'avoir étudié de près le P. Bouhours, on répondrait peut-être que Bouhours est de la Compagnie ; j'aime donc mieux dire qu'il a fréquenté, même en manuscrit, Bussy-Rabutin, plus connu de la plupart comme cousin de Mme de Sévigné, que comme académicien et comme auteur du *Discours sur l'usage des adversités*, et qu'il a, sans rancune, entretenu commerce avec Saint-Évremont, pour lequel il a réclamé une place un peu plus grande dans l'histoire. Avec cela, il est au courant de tous les travaux d'érudition sur le XVIIe siècle. Il a dépouillé les plus volumineuses — et les plus minces — thèses de doctorat. Ce n'est pas seulement sur Bossuet et Pascal qu'il est aussi bien informé que M. Brunetière, mais aussi sur Bouhours et sur d'Aubignac, sur le P. Le Moyne et sur Chapelain. Thèses de M. Brunot sur *la Doctrine de Malherbe*, de M. Rigal sur *Alexandre Hardy*, de M. R. Kerviler sur *Conrart*, de M. Reynier sur *Thomas Corneille*, il a tout butiné, ou mieux tout fait passer au pressoir.

Nettement catholique, d'ailleurs, et n'affectant point cet air de neutralité religieuse, si fort à la mode dans les livres de littérature ou de science, l'*Histoire* du P. Longhaye est l'œuvre d'un esprit très large et qu'on ne saurait accuser de parti pris. S'il proteste contre l'idolâtrie vouée à Molière, et condamne le *Tartufe*, il professe pour le génie de l'auteur du *Misanthrope* une admiration qui va presque jusqu'à l'enthousiasme. Si une fois de plus il dénonce, avec les erreurs et les injustices des *Provinciales*, la faute essentielle et fondamentale de Pascal, qui est d'avoir livré la casuistique à la curiosité de tout venant, s'il combat la superstition absurde des Sainte-Beuve et des Brunetière à l'égard de ces jansénistes, qui, s'ils revenaient en ce monde, les enverraient aux flammes bien plus impitoyablement que les jésuites, il n'en étudie pas moins l'éloquence de Pascal avec une ferveur que M. Havet lui-même n'a pas eue. Et ainsi du reste. La poésie, la tragédie, la comédie, le roman, il les aime, je ne dirai pas, passionnément, ce serait trop, mais avec la tendresse d'un poète, d'un auteur dramatique, d'un ami des belles-lettres.... ; et il est tout cela en effet. Il ne leur déclare pas la guerre, comme les jansénistes : il ne les veut que soumis à la loi chrétienne.

Le plan, qui consiste à rattacher presque toute l'histoire littéraire aux grands maîtres, et « à faire passer ces grands maîtres sous nos yeux à tour de rôle à la date de leur avènement littéraire, » ce plan peut être critiqué. Mais la division par genres et par époques a aussi ses inconvé-

nients. Et que vaut-il mieux d'étudier ensemble, comme le fait le P. Longhaye, les précurseurs et les écrivains secondaires, et d'aller par conséquent de Régnier et d'Aubigné à Saint-Évremont, pour revenir ensuite à Corneille, ou de couper en deux Corneille et Fénelon, comme on est contraint de le faire quand on veut respecter la chronologie ?

L'important est que les idées générales trouvent quand même leur place en cette suite de monographies. Or, ici, elles sont non seulement le lien des divers chapitres, mais elles sont la substance même du livre.

Aussi est-on embarrassé pour choisir entre ces chapitres, tous excellents et très personnels. Celui sur *les Cercles et la société précieuse* est charmant, mais les pages sur le merveilleux épique sont pleines de finesse. J'aime fort la réhabilitation documentée de Balzac, en qui l'écrivain cache trop le penseur ; mais je goûte tout autant l'exécution hardie de Descartes, dont la réputation littéraire est bien surfaite, et qui, comme philosophe, abandonné à la fois par les croyants et les incroyants, n'est plus que « le président honoraire de la philosophie officielle. » Et je citerais encore : l'étude, très nouvelle, de l'éloquence politique et judiciaire au XVIIe siècle, avec Richelieu et Pellisson ; — la très judicieuse critique des insuffisances et des excès de la réforme de Malherbe avec des considérations sur les ressemblances intimes de l'éloquence et de la poésie qui mettent au point certains paradoxes de M. Brunetière ; — des réflexions très élevées sur la moralité de l'art dramatique à propos de Corneille ; et à propos de Pascal une vigoureuse défense des droits de la raison contre le fidéisme qui fait de l'auteur des *Pensées* le précurseur de Lamennais ; — les pages sur la morale de La Fontaine, et le joli portrait de ce que serait l'homme formé à son école ; — et les tableaux de mœurs du XVIIe siècle, faits d'après Bourdaloue et La Bruyère.

Quant aux cent cinquante pages sur Bossuet et aux cent pages sur Fénelon, elles sont tout à fait magistrales. S'il s'agit de Bossuet, ayant étudié à fond son œuvre entière au point d'écrire tout un curieux chapitre sur *Bossuet, critique littéraire*, profitant des travaux de M. Lanson, notamment pour l'exposé de sa *Politique*, et de M. Brunetière, surtout pour montrer qu'il n'est pas cartésien, le P. Longhaye garde en son admiration sa pleine indépendance, reconnaît que Bossuet réussit mal comme précepteur du Dauphin, pas toujours bien comme directeur de Louis XIV, et il fait de justes réserves sur son rôle en 1682 et sur les lacunes de ses théories politiques. S'il s'agit de Fénelon, il le lave des compromettants éloges des hommes de la Révolution, il le montre homme de vigueur et de bon sens, non tout de douceur et de chimère comme le fait la légende ; il éclaire, grâce à une compétence que n'ont pas les laïques, la douloureuse affaire du quiétisme, et réfute le réquisitoire de M. Crouslé, mais il a la franchise de déclarer surfait le *Traité de l'existence de Dieu*, et de juger sévèrement le *Télémaque*.

Ainsi il donne là le modèle de cette critique admirablement informée, aussi large qu'élevée, aussi courageuse et nette que sage et modérée dans ses jugements, qui fait de ces trois volumes une œuvre de haute valeur et de grande utilité.

GABRIEL AUDIAT.

Les Grands Écrivains français. La Rochefoucauld, par J. BOURDEAU. Paris, Hachette, 1895, in-16 de 204 p. — Prix : 2 fr.

Voici, si nous ne nous trompons, le trente-deuxième volume de la collection des Grands Écrivains français; ce n'est pas le moins remarquable. M. Bourdeau a fait preuve, en l'écrivant, d'une connaissance approfondie et de son personnage et de la société assez complexe où il a vécu, et d'un sens littéraire très fin. Je crois qu'il a exagéré un peu, et peut-être même beaucoup, en écrivant que la Rochefoucault est un moraliste accompli; mais il a si bien exposé les raisons qui nous permettent de le contredire, qu'on peut lui pardonner cet excès de louange, qui trouve son explication beaucoup moins dans la valeur morale et philosophique que dans le charme littéraire et l'exquise perfection de forme du livre de son héros. En disant, avec M. Bourdeau lui-même, que la Rochefoucauld se borne, en simple observateur, à exposer les travers et les vices de ses contemporains, on serait, je crois, beaucoup plus près de la vérité, et encore serais-je tenté d'y ajouter, après Louis Veuillot, que « ces fameuses maximes sont des pauvretés qui ne valent que par le tour, des bulles de savon, des noix creuses. On ôte l'enveloppe amère et dure, et il n'y a rien. » Je crois bien en effet que non seulement l'humanité, mais les contemporains du célèbre duc valent mieux que son livre ne tendrait à le faire croire. Mais c'est là une vieille querelle qui ne peut se vider en quelques lignes. Bornons-nous donc à dire, puisque c'est à cela surtout que se réduit notre tâche, que l'ouvrage de M. Bourdeau se compose de six chapitres, où l'auteur nous fait connaître tour à tour *la Société polie*, *le Chevalier de la Reine*, *le Frondeur*, *l'Auteur des Maximes*, *l'Honnête homme*, enfin *l'Influence de la Rochefoucauld*. C'est au premier chapitre que je serais tenté de donner la préférence. Il y a là des vues très justes, qui ne sont pas d'ailleurs toutes nouvelles, mais très finement exprimées, sur l'influence des femmes dans la formation du goût français. A chaque chapitre se rattache une bibliographie permettant au lecteur qui en a le goût et de vérifier les dires de l'auteur et de pousser plus à fond cette intéressante étude. Le *La Rochefoucauld* de M. Bourdeau est un livre agréable et instructif.

P. TALON.

Les Grands Écrivains français. Lacordaire, par le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1895, in-16 de 216 p. — Prix : 2 fr.

Le premier sentiment que j'aie éprouvé à la lecture du *Lacordaire*, du

comte d'Haussonville, c'est la satisfaction de voir enfin les grands écrivains catholiques de notre temps admis dans la galerie des grands écrivains français. L'exemple, il faut l'espérer, ne sera pas perdu, et nous verrons bientôt d'autres grands catholiques, qui furent l'honneur de notre littérature contemporaine, y entrer par la brèche que Lacordaire leur a ouverte. Quant au livre même de M. d'Haussonville, il est intéressant et remarquable. D'abord il est écrit par un chrétien, ce qui, en pareille circonstance, me paraît tout à fait indispensable, et l'on n'a pas commis l'erreur, commise jadis je l'ai dit ici même à l'égard de de Maistre, de confier l'étude d'un grand écrivain catholique à quelqu'un qui n'était pas tout à fait préparé à le bien comprendre. Catholique et appartenant un peu à l'école de Lacordaire, M. d'Haussonville était donc bien placé pour en bien parler. Il en raconte fort bien la vie, et il nous donne une très bonne étude de son éloquence. Il y ajoute, car l'auteur est coutumier de ces découvertes heureuses, un chapitre ému et charmant sur Lacordaire intime, que des lettres restées jusqu'ici inconnues ou tout au moins inédites lui ont permis d'écrire, et ce chapitre constitue la partie la plus neuve et non la moins intéressante du volume. Inutile, je pense, d'ajouter que je ne partage pas toujours les idées politiques de M. d'Haussonville, et que je ne souscris pas à tous les jugements qu'elles lui inspirent ; sa façon de parler du second Empire, pour lequel je n'ai d'ailleurs aucune sympathie suspecte, me paraît assez surannée, et témoigne chez l'auteur de préoccupations libérales et doctrinaires, dont il me semble que les événements auraient dû depuis longtemps le guérir; les bienfaits du régime parlementaire me laissent assez sceptique pour que je ne comprenne guère la persistance de certaines colères à l'égard de ceux qui l'ont jadis un peu bousculé. Mais je passe sur ce point, et cette réserve n'atteint, bien entendu, en aucune façon la valeur et l'intérêt de l'ouvrage, dont on peut ne pas partager toutes les tendances, sans pour cela se priver du plaisir de le goûter. Je ferai pourtant une autre observation de détail; quelques passages laissent croire, c'est du moins l'effet qu'ils m'ont produit, que l'auteur n'est pas très familier avec la langue chrétienne ; ainsi, il identifie le sous-diaconat avec les premiers vœux de Lacordaire, et ailleurs il emploie le mot d'ordination pour synonyme de sacerdoce. Il me semble que ni l'une ni l'autre expression n'est tout à fait exacte. J'ai noté d'ailleurs un très grand nombre de passages fort intéressants dans ce livre, notamment sur Lacordaire journaliste; de l'ensemble, j'aime à le dire en finissant, j'ai gardé une excellente impression : c'est une bonne et c'est une belle étude.

P. Talon.

Nouveaux Essais sur la Littérature contemporaine, par F. Brunetière. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 335 p. — Prix : 3 fr. 50.

En fouillant bien ses vieux tiroirs, M. Brunetière a trouvé quelques articles de tout âge et de toutes qualités, qu'il n'avait pas utilisés pour ses dernières *Études de critique*. De cette « repasse » il a fait le présent volume, intitulé, on ne sait pourquoi : *Nouveaux Essais de littérature contemporaine*.

Il y a de tout là dedans : un long et intéressant chapitre (qui date de 1889) sur l'*Histoire d'Israël*, où, l'esprit toujours flottant, M. Brunetière, traite successivement Renan d'homme de génie et de fumiste, admire son œuvre, qui « a ramené ce qu'on appelle encore « l'histoire sainte » aux proportions et aux conditions de toute histoire humaine ; » dénonce avec lui la Bible comme « le pire ennemi de la science, » mais se donne l'air de défendre la religion en ne permettant pas à M. Renan de garder le mot après avoir détruit la chose ; — un important, mais pas toujours très clair compte rendu critique du livre allemand de M. Gumplowicz sur *la Lutte des races*, où le souple académicien combat l'idée de réduire la sociologie à n'être qu'une « histoire naturelle de l'humanité, » et proteste vigoureusement contre le déterminisme historique, oubliant à propos qu'il a lui-même un jour prétendu ramener l'histoire littéraire à une histoire naturelle suivant Darwin et Haeckel ; — un article hargneux sur *la Statue de Baudelaire*, qui montre que M. Brunetière en veut à.... M. Paul Desjardins ; — et à côté, un panégyrique immodéré du roman de M. Bourget, *Terre promise* ; — quelques pages écrites à la hâte et très superficielles sur *Bernardin de Saint-Pierre*, dont on nous raconte seulement les amours, d'après M. Maury ; sur *Lamennais*, à propos des livres de MM. Spuller et Roussel (Lamennais qui n'est pour M. Brunetière ni un penseur, ni un moraliste, ni un écrivain personnel) ; sur *Victor Hugo*, dont une fois de plus, à l'occasion du livre de M. Biré : *Victor Hugo après 1830*, M. Brunetière raille l'orgueil, l'égoïsme, les palinodies, en ajoutant ce paradoxe, que les défauts de son âme ont fait la grandeur de son génie, et en soulevant cette idée que peut-être ne parle-t-il pas un aussi bon français qu'on le croit.

Le meilleur, c'est une bonne étude des romans d'*Octave Feuillet*, si injustement traités par la critique, avec une apologie assez curieuse du « roman mondain ; » un éloge très discutable, mais très original et très habile, de *Leconte de Lisle*, présenté comme un démolisseur du romantisme, et d'un enthousiasme tel que M. Brunetière lui pardonne aisément sa doctrine de l'art pour l'art, condamnée avec férocité chez Baudelaire comme destructive de l'art même (Cf. p. 149 et 187).

Et il y a encore en appendice : *Le Discours de réception à l'Académie*, ou violente tirade contre les journaux ; et *le Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Claude Bernard*, intéressante mais

pesante conférence qu'il vaut mieux lire que d'avoir eu à écouter.

GABRIEL AUDIAT.

Studi distoria letteraria italiana e straniera, per FRANCESCO FLAMINI. Livorno, Giusti, 1895, in-16 de IX-453 p. — Prix : 5 fr.

A partir du XIIe siècle la France exerça une grande influence sur l'Italie, la France du Nord par les chansons de geste des trouvères qui devaient aboutir au *Roland furieux*, la France du Midi par les chants des troubadours dont la lyrique fournit des exemples à Dante et à Pétrarque. Au XVIe siècle ce fut le tour de l'Italie de se vivement refléter sur notre littérature. Cette phase si curieuse a été très bien étudiée par M. Francesco Flamini dans le volume dont nous avons à parler, dans le chapitre : *Le Lettere italiane alla corte di Francesco I, re di Francia*. François Ier, dès son enfance, par sa tante Valentine de Milan, avait reçu un chaud rayon de la civilisation italienne. « Il n'avait, dit l'auteur, porté sur le trône de saint Louis ni sublimité d'esprit, ni trésor de science, mais un cœur noble, une générosité à toute épreuve, un sincère amour pour toutes les manifestations de l'art. » Aussi, peintres, sculpteurs, poètes, passaient les Alpes, et, attirés à Fontainebleau, formaient comme une brillante cour autour du roi-chevalier. M. Flamini donne bien des détails sur ceux de ses compatriotes qui furent accueillis avec tant d'empressement et dont l'influence fut si féconde pour notre patrie. L'un de ces plus célèbres voyageurs fut Allamanni, dont M. Flamini reproduit quelques beaux sonnets. A propos de ce poète, notons qu'il y a une correction à faire dans le catalogue des manuscrits Italiens de la Bibliothèque nationale (n° 1535 de l'inventaire Mazzatinti). Par diverses inductions très plausibles, le critique démontre que le recueil qui est attribué à l'auteur de la *Coltivazione* ne peut être de lui (p. 295).

Du règne de François Ier, M. Flamini passe au temps de Henri III. Il s'y trouve conduit par Odet de la Noue, le fils du célèbre capitaine calviniste. Alors l'action de l'Italie est encore stimulée par la présence de Catherine de Médicis. Odet de la Noue, non content d'imiter les poètes transalpins dans sa langue, écrivit dans la leur des *rime* encore inédites et qu'il serait bon de tirer de l'oubli (Man. 1640 des Italiens, Bibl. nationale). Tous ses contemporains subirent plus que jamais l'influence italienne. Ronsard ne fut souvent qu'un élégant plagiaire. Régnier a parsemé ses vers de réminiscences toscanes. Il prit à Berni l'idée d'*Un mauvais gîte*, à Caperiti la donnée du *Souper ridicule* dont Boileau se devait souvenir dans sa troisième satire. Mais c'est Desportes surtout qui mit à contribution ses confrères d'au delà des monts. C'est à propos de lui qu'on peut bien dire en citant un vers de Musset :

Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.

Mais ce que Desportes se plaisait surtout à prendre, c'était ce qu'il y

avait de moins bon, le clinquant des *Concetti*. Quoi qu'il en soit du mauvais goût dont il donna tant de preuves, M. Flamini reconnaît que Desportes rendit de réels services à notre littérature en prêtant à sa phrase un tour heureux, à ses vers une forme harmonieuse.

De la France M. Flamini passe en Espagne, où il s'occupe principalement de Boscan. En traitant de l'époque qui lui est antérieure, il signale dans les esprits un travail analogue à celui qui s'était opéré en France. Nous le suivrions là d'autant plus volontiers qu'il approuve (p. 388) un parallèle que nous avons fait entre l'époque de Don Juan II et celle de Henri III (*La Cour littéraire de D. Juan II*, t. Ier, p. 33). Mais nous avons encore à parler d'autres morceaux qui composent les *Studî* et par-dessus lesquels nous avons sauté, attiré particulièrement par les pages dont nous avons essayé d'indiquer l'intérêt. Le volume commence par une étude sur la lyrique de Dante et le *Dolce stil novo*. A voir le grand nombre de poètes dont les recueils ont conservé les œuvres, on serait tenté de croire que tant de fécondité dut produire des inspirations originales. Il n'en est rien, on rimait d'après des formules traditionnelles, et c'est ce qui eut lieu de même en France et en Espagne. Ce morceau est suivi d'une dissertation sur le lieu de naissance de la belle Laure. On prétend que Gondini, dans une *Dissertazione* imprimée à Venise en 1581, s'était livré à des recherches sur le nez de la dame de Noves et avait fini par conclure qu'il était *scavezzo*, aplati, cassé. S'enquérir du berceau de Laure, cela offre à coup sûr beaucoup plus d'intérêt que de traiter de son nez. Mais n'est-il pas à regretter que M. Flamini ait dépensé tant de patience, tant d'érudition et tant de pages, vingt-six! pour arriver à une conclusion ? Gravesons, Cabrières, Golas et Thor se disputaient le berceau de la *gentile donna*, mais il paraît que ses beaux yeux s'ouvrirent à Caumont, bourg du Comtat Venaissin (p. 168).

Ce chapitre est suivi de recherches sur plusieurs anciennes formes poétiques italiennes et romanes, notamment sur la *Frottola*, espèce de chanson burlesque dénuée de sens, telle que j'en ai rencontré quelques-unes dans la poésie populaire et qui, dans notre vieille littérature, s'appelait *fatrasie*. C'est une canzone de Pétrarque :

Mai non vo' piu cantar com' io solea,

qui amène M. Flamini à traiter ce sujet. Mais cette canzone composée de proverbes — Villon a aussi écrit une ballade en proverbes — n'est pas une vraie *Frottola*.

Quelques-uns des articles qui forment le remarquable et si attachant volume de M. Flamini ont paru dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, dont il est un des éminents collaborateurs. Th. de P.

Nuove Rassegne, per Francesco Torraca. Livorno, Raff. Giusti, 1895, in-16 de VII-408 p. — Prix : 5 fr.

Il faudrait bien des pages pour faire de ce livre un compte rendu qui satisfît l'auteur, nos lecteurs et moi-même, tant sont nombreux les sujets traités par M. Torraca. Ce ne sont pas précisément des comptes rendus d'ouvrages de genres fort divers que nous offre le critique italien; ce sont plutôt quelques points saillants de ces livres qu'il met en évidence. Dans l'impossibilité de nous arrêter à toutes ces *rassegne*, nous parlerons de quelques-unes qui pourront particulièrement intéresser nos lecteurs. Ceux d'entre eux qui s'occupent de notre ancienne littérature liront avec plaisir le passage (p. 29) où M. Torraca, à la suite de Rajna, nous montre que dès le XII siècle le cycle breton était fort connu en Italie. Le fils de Frédéric II, le malheureux Arrigo, dans sa longue captivité, faisait allusion à des personnages de la Table ronde: on se rappellera, du reste, le rôle que le roman de Lancelot joue dans l'épisode de Françoise de Rimini. Plus loin (p. 171 et suivantes), M. Torraca constate d'après les travaux de Rajna, de d'Ancona et d'autres savants, la vogue dont au delà des monts jouit le cycle carolingien. On en a la preuve dans ces poèmes en langue hybride, moitié italienne, moitié française, qui paraissent avoir souvent été la traduction d'œuvres disparues chez nous ; on en a la preuve encore dans ces souvenirs de Roland si répandus dans toute l'Italie, dans la quantité de noms empruntés, dans de lointaines époques, à nos chansons de geste.

Le Roman de la Rose eut aussi du succès chez nos voisins sous ce titre *Il Fiore*, et fut imité dans deux cent trente-deux sonnets (p. 89). Toutefois M. Gaston Paris, dont M. Torraca fait du reste un éloge bien mérité, paraît avoir pris trop à la lettre une phrase d'apparence très élogieuse que Pétrarque écrivit sur l'œuvre de Jean de Meun, et qui est plus ironique que laudative (p. 96). A la suite de l'article sur *Il Fiore* viennent quelques pages sur un poème latin du XIIe siècle : *Pamphilus de amore*. Il y aurait eu, au sujet de ce poème, à rappeler la traduction en vers français que Verard en publia en 1494 sous ce titre : *Livres d'amours*, et la charmante imitation qu'en fit Juan Ruis, l'archiprêtre de Hita.

Dante, naturellement, occupe une grande place dans les *Nuove rassegne*, de nombreux ouvrages écrits sur lui à divers points de vue ont fourni à M. Torraca de fréquentes occasions de revenir au grand poète. Bien des passages de ses œuvres sont commentés, élucidés, les moindres faits de sa vie sont examinés, discutés. Quelle était la noblesse de sa famille? Fut-il envoyé en ambassade à Rome? Fut-il injustement accusé de concussion? Fit-il un mauvais ménage avec Gemma Donati? etc., etc. On s'arrête plus volontiers à un passage sur Françoise de Rimini. Quelques critiques se sont avisés de la vieillir et de donner plus de quarante ans au beau Paolo. A cet égard M. Torraca est à peu près de la

même opinion que M. Yriarte, dont je suis surpris qu'il ne cite pas la savante dissertation : *Françoise de Rimini dans la légende et dans l'histoire* (Paris, Rothschild, 1883). Francesca aurait eu de vingt-huit à trente ans et Paolo trente-quatre ans. Sur cet épisode si célèbre j'ai lu, mais ne l'ai pas sous la main, un intéressant opuscule de M. Rondani : *Il Marito di Francesca di Rimini*, où le mari outragé est remis dans une assez bonne place.

On s'est depuis quelque temps occupé des poèmes des Gonliarts (Gogliardi), ces étudiants qui, au XIIe et au XIIIe siècle, vêtus en clercs, allaient d'école en école de Bologne à Paris, de Cologne à Pavie, et dont les œuvres ont été recueillies dans les *Carmina Curana*. M. Torraca a parlé de ces poètes vagabonds, qui durent être d'actifs agents de transmission littéraire entre divers pays (p. 155).

Ce n'est pas, du reste, des hommes du moyen âge et de ses compatriotes que traite seulement M. Torraca. Il ne dédaigne pas de lire quelques romans nouveaux et a consacré à M. Bourget un assez long chapitre où, tout en louant les qualités du nouvel académicien, il s'amuse de sa prétention à avoir de la langue et de la littérature italienne une connaissance que démentent des traductions, des citations et des erreurs de diverses natures (p. 357 et suiv.).

Le livre de M. Torraca, rempli de tant de choses, peut être très précieux pour nous Français, parce qu'il offre l'indication de quantité d'ouvrages étrangers dont nous ne saurions pas l'existence, et nous tient très au courant de ce qui, depuis quelques années, a paru de plus saillant en Italie dans le domaine de la littérature sérieuse.

TH. DE P.

Les Grands Écrivains de la France. Œuvres de BLAISE PASCAL. Nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales par PROSPER FAUGÈRE. Tome II. Paris, Hachette, 1895, gr. in-8 de 607 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome II des œuvres de Pascal contient la suite et la fin des *Lettres à un provincial*, depuis la treizième jusqu'à la dix-huitième (p. 3-241), des *Fragments et notes relatifs aux Lettres provinciales* (p. 243-303), enfin des *Appendices* (p. 305-607).

On assure que le travail préparé par feu Prosper Faugère a été revu et complété par un distingué critique, qui s'est occupé avec beaucoup de zèle de l'histoire de la littérature du XVIIe siècle, mais comme son nom n'est pas une seule fois cité dans tout le volume, nous nous contenterons, par discrétion, de le désigner sous ce titre : « le nouvel annotateur. » Disons tout d'abord que le travail complémentaire du successeur de Prosper Faugère est digne des éloges déjà depuis longtemps donnés à ses articles, à ses leçons, à ses livres.

Les deux éditeurs, qui ont beaucoup de qualités qui leur sont communes, se ressemblent surtout en ce point, qu'ils sont également consciencieux. Leur vive affection, leur vive admiration pour Pascal, ne les empêchent pas de reconnaître les torts de leur auteur. On trouve, au bas des pages, des notes rectificatives comme celle-ci (p. 7) : « La citation de Pascal est, comme on voit, légèrement inexacte dans les mots, » et comme celle-ci (p. 50) : « Cette traduction n'est pas tout à fait exacte. » Une plus grave infidélité de l'auteur des *Provinciales* est relevée en ces termes (p. 85) : « En résumant ici en peu de lignes un assez long passage de la *Théologie morale* du P. Bauny, Pascal s'est attaché à ce qu'il y a d'essentiel; mais il a omis une condition énoncée par ce casuiste, et qui pourrait dans une certaine mesure atténuer ce qu'il y a d'excessif dans sa décision. » Voici encore une autre note (p. 138) où les procédés de Pascal sont assez sévèrement jugés : « Si Saint-Cyran ne l'avait pas écrit [le livre de *Petrus Aurelius*], il l'avait au moins dicté ; et l'on doit convenir qu'ici comme plus haut, quand Pascal se défend d'être lui-même de Port-Royal, il imite plus que l'on ne voudrait les équivoques ordinaires aux jésuites. » Ajoutons que l'on condamne (p. 150) « l'excessive ardeur » que met l'auteur des *Provinciales* à défendre Jansénius « en un cas fâcheux que Pascal eût mieux fait de ne pas excuser. »

Parmi les plus remarquables passages des observations du nouvel annotateur, nous reproduisons ce rapprochement entre les deux ouvrages de Pascal (p. 250-251) : « Les *Provinciales* et les *Pensées* se tiennent de toutes les manières, et, pour ainsi parler, indivisiblement. Si l'on a pu dire avec raison des *Provinciales* qu'elles étaient des pamphlets jansénistes, l'*Apologie de la religion*, que méditait Pascal, en eût été sans doute une apologie janséniste. C'est ce que ne veulent pas voir ceux qui persistent encore de nos jours à traiter les *Provinciales* de « mensonge immortel, » ou Pascal de « calomniateur de génie, » et qui n'en réclament pas moins pour eux et pour la religion le bénéfice des *Pensées*. Conçues ensemble, dans le courant de l'année 1656, les *Provinciales* et les *Pensées* se pénètrent les unes les autres. Si les nécessités de la polémique ont obligé Pascal d'écrire plus rapidement les *Provinciales*, il n'a jamais, en les écrivant, perdu de vue le dessein de son *Apologie* future. Il ne maltraiterait pas les jésuites, leur morale et leur politique avec tant de verve, tour à tour, ou d'éloquence et d'âpreté, s'il ne les jugeait pas aussi dangereux au jansénisme, et conséquemment à la vraie religion, que les libertins eux-mêmes. Ou plutôt encore, il lui paraît qu'en accommodant la sévérité du christianisme au monde, les jésuites favorisent le libertinage, en paganisant, si l'on peut ainsi dire, le dogme essentiel de la religion. »

Le nouvel annotateur montre aussi beaucoup de sens et de sagacité

dans l'*Avertissement* (p. 307-314) des Appendices. On le louera d'avoir écarté, comme un bagage encombrant, diverses pièces qui ne méritaient pas d'être réimprimées aussi souvent qu'elles l'ont été. C'est très justement qu'il se plaint des abus commis par plusieurs des éditeurs, ses devanciers, qui ont multiplié les *impedimenta :* « C'est ainsi que de réimpression en réimpression, dit-il (p. 308), le texte des *Provinciales* s'est allongé d'appendices, qui n'en ont pas sans doute alourdi la vivacité première, mais qui ne laissent pas d'en gêner, d'en embarrasser la lecture, — un peu comme ces notes sous l'abondance desquelles l'érudition contemporaine étouffe en quelque sorte les textes qu'elle croit qu'elle explique. » Le nouvel annotateur justifie très bien le choix qu'il a fait avec tant de discernement et de prudence. Voici les pièces qu'il réimprime et qui toutes, à tel ou tel égard, méritaient cet honneur : I. *Lettre au R. P. Annat, confesseur du Roi, sur son écrit qui a pour titre : La Bonne Foi des jansénistes*, etc., souvent intercalée entre la dix-septième et la dix-huitième *Provinciale*, quoique personne n'ait jamais eu l'idée de l'attribuer à Pascal; II. *Lettre d'un avocat au Parlement à un de ses amis touchant l'Inquisition que l'on veut établir en France*, etc. M. P. Faugère, d'après les notes qu'il a laissées, inclinait à croire que Pascal y avait eu quelque part, si même il n'en était le principal auteur; mais il oubliait que « M. Périer en faisait auteur M. Lemaître. » Le nouvel annotateur a eu le soin d'y joindre la *Bulle* d'Alexandre VII qui fut l'occasion de la lettre. III. *Arrêt du conseil portant suppression de la lettre touchant l'Inquisition.* IV. *Plaintes et procédures des curés de France contre les nouveaux casuistes* (*premier factum pour les curés de Paris, factum pour les curés de Rouen, second factum des curés de Paris*, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e), suivis d'un *Projet de mandement trouvé parmi les écrits de Pascal.* V. *Décret du pape Alexandre VII et de la congrégation de l'Inquisition de Rome contenant la condamnation d'un livre intitulé : Apologie pour les casuistes.* VI. *Arrêt du Conseil d'État portant que le livre intitulé : Ludovici Montaltii litterae provinciales*, etc., *sera lacéré et brûlé par les mains de l'exécuteur de la haute justice.* VII. *Table* [très détaillée et dressée par le nouvel annotateur] *des pièces* [au nombre de 71] *insérées dans l'édition de 1659*, à Cologne, chez Nicolas Shoute (la plus complète et la plus volumineuse de toutes).

Voici quelques menues observations. On ne cite sur le concile d'Ancyre (p. 49, note 3) que l'ouvrage de l'abbé Guérin (*Les Conciles généraux et particuliers*. Bar-le-Duc, 1868). Tout le monde estimera que c'est insuffisant et désignera un ouvrage beaucoup plus important, l'*Histoire des Conciles* de Mgr Hefele, dont la seconde édition est de 1873. — On a eu tort d'hésiter (p. 136, note 5) entre la forme *Jarrige* ou *Jarrigue*. L'auteur des *Jésuites mis sur l'échafaud* ne s'est jamais

appelé que *Jarrige*. Voir, dans la *Revue des questions historiques*, une de ses lettres, du 24 avril 1652, publiée d'après l'autographe de la Bibliothèque nationale, article intitulé : *Pierre Jarrige fut-il séquestré par les Jésuites?* (1870, p. 553-556.) Cf. l'article *Jarrige* de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* par le P. Carlos Sommervogel, Strasbourgeois (t. IV, in-4, 1893, col. 752-757). — On a reproduit (p. 193-197), d'après les *Mémoires inédits d'Hermant sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle*, une lettre de Jean Racine à Arnauld d'Andilly, de janvier 1659, mais sans dire qu'elle avait été déjà mise en lumière en une plaquette spéciale par M. A. Gazier. Les moindres publications du savant professeur en Sorbonne, relatives à l'histoire du jansénisme, sont trop intéressantes pour qu'il soit permis à un éditeur de Pascal de ne pas les connaître. — Le François *du* Bosquet de la note 4 de la page 170 est François *de* Bosquet, auquel l'abbé P. Henry, aumônier du lycée de Montpellier, a récemment consacré une docte monographie. — Il eût fallu compléter, au sujet de l'auteur de l'*Admonitio* (p. 336, note 1), les renseignements un peu trop surannés empruntés à une note de l'édition dite de Cologne, 1738, et citer deux ouvrages du P. Sommervogel, son *Dictionnaire des Anonymes de la Compagnie de Jésus* (p. 335), et sa *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (t. III, col. 486, et t. IV, col. 992).

T. DE L.

HISTOIRE

Madagascar et la mission catholique, par les RR. PP. COLIN et SUAU, S. J. Paris, Sanard et Derangeon, 1895, gr. in-8 de 320 p., orné de 46 gravures. — Prix : 4 fr.

Ce nouveau volume sur Madagascar est dû à la collaboration de deux hommes connaissant à fond la grande île africaine, puisqu'ils y ont résidé plusieurs années comme missionnaires. De plus, l'un d'eux, le R. P. Colin, a fondé, il y a quatre ou cinq ans, aux environs de Tananarive, un observatoire parfaitement outillé et qui a déjà rendu de grands services à la science. Aussi trouve-t-on dans leur livre de très intéressants détails que l'on chercherait vainement ailleurs, notamment en ce qui concerne les œuvres multiples fondées par les Pères Jésuites, léproseries, écoles, etc. Le dernier chapitre parle des débuts de la campagne entreprise par l'armée française ; animés d'un ardent patriotisme, les deux religieux escomptent avec enthousiasme le succès final, et cependant l'œuvre de civilisation qu'ils ont entreprise en bénéficiera-t-elle comme ils l'espèrent? Nous voudrions croire que les vainqueurs se souviendront de ce qu'ils doivent à ces modestes et dévoués précurseurs qui leur ont préparé la voie, et que la religion leur apparaîtra comme la base nécessaire d'une colonisation profitable et durable.

COMTE DE BIZEMONT.

An Inquiry into the sources of the history of the Jews in Spain, by Joseph Jacobs. London, David Nutt, in-8 de XLVII-263 p.

Les Juifs, *leur présent, leur passé et leur avenir, étudiés dans l'Écriture sainte et la tradition*, par l'abbé Doublet. Paris, Berche et Tralin, 1895, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr.

Les Juifs de Paris au XVIIIe siècle, par Léon Kahn. Paris, Durlacher, 1895, in-12 de 144 p. — Prix : 3 fr.

La première partie du livre de M. J. Jacobs donne l'indication des documents, en original ou en copie, au nombre de seize cent quatre-vingt-quinze (plus un supplément), qui ont été relevés dans les archives de Alcala de Henarès, de Barcelone, du British Museum, de l'Escurial, de Madrid, de Manrese, de Pampelune et de Simancas. Les recherches sont singulièrement facilitées par une très ingénieuse combinaison. L'individualité des personnages a généralement peu d'intérêt : ce qu'on recherche, c'est ce que fut la condition des juifs sous un certain rapport. Or, M. Jacobs, en ce qui concerne, par exemple, Barcelone, en donne la synthèse objective sous les rubriques suivantes : Constitution, Restrictions, Privilèges, Taxations, les Débiteurs des juifs, la Famille, les Convertis. Chaque rubrique est divisée en un certain nombre d'articles, à la suite desquels sont marqués les numéros y relatifs des documents. Je veux savoir à quelles restrictions était soumise la faculté d'ouvrir des synagogues ou des écoles. Sous la rubrique *Restrictions*, je trouve l'indication des documents qui s'y rapportent. Si je suis préoccupé d'une localité ou d'une individualité, je recours aux index des lieux et des noms, qui se trouvent à la fin du volume. — A la suite de l'inventaire susdit, M. Jacobs a inséré *in extenso* un certain nombre de documents en latin ou en castillan, dont quelques-uns émanent de Ferdinand et Isabelle. Vous trouverez aussi une notice sur les juifs de Manrese, par E. Tomaro (p. 154), l'énumération des écrivains juifs en Espagne et des villes où ils ont résidé, la bibliographie de l'histoire juive espagnole. — La publication de M. Jacobs sera d'une utilité incontestable à toute personne qui aura à faire des recherches sur la condition des juifs en Espagne.

— Le livre de M. l'abbé Doublet est une aspiration à l'apaisement final et une œuvre de foi. Ce n'est pas que l'auteur se montre doux et indulgent pour les juifs : il n'épargne pas les reproches qu'on leur adresse communément, et il ne plaide pas, comme d'autres, les circonstances atténuantes ; mais il a, pour l'avenir, une confiance qu'il puise dans l'Écriture et dans la tradition. Il cite, en la première partie, les passages du Testament qui annoncent le repentir et la conversion des juifs. La deuxième partie arrive à la même démonstration par les écrits des Pères. Il en conclut naturellement le devoir de contribuer à la conversion de la nation israélite, « conversion à laquelle l'Église n'a pas cessé de travailler » (p. 142). — Dans un copieux appendice, M. l'abbé Doublet

reproduit *in extenso* « les passages de l'Écriture où Dieu reproche à son peuple ses prévarications et lui annonce le châtiment » (p. 281).

— En s'appuyant sur les archives de la lieutenance générale de police, M. Léon Kahn trace, avec pièces à l'appui, un acte d'accusation contre l'administration française et contre la religion catholique. « Rien, dit-il, ni dans leur conduite ni dans les mœurs, ne justifiait ces humiliantes rigueurs, ni l'opinion détestable qu'on se faisait d'eux » (p. 37). Le mot « rien » est bien absolu : il provoquerait à rechercher, sur d'autres documents, s'il n'y avait absolument rien de fondé dans les reproches de la police. — Que les juifs fussent ou non coupables des méfaits qu'on leur attribue, je ne voudrais à aucun degré être soupçonné d'excuser les fonctionnaires qui peuvent les avoir vexés injustement ou leur avoir extorqué de l'argent, comme ce Legrand, qui fut, du reste, révoqué pour ce fait (p. 30) ; mais il ne faut pas oublier qu'aux derniers temps des monarchies absolues dans toute l'Europe, les coreligionnaires de M. Kahn n'étaient pas seuls exposés à l'arbitraire. Ainsi la police emprisonnait et reléguait sans beaucoup de façon les chrétiens et même les chrétiennes. — Il ne faut pas non plus qualifier d'actes arbitraires les mesures qui étaient alors et dont plusieurs sont encore de droit commun. Ainsi, l'exercice des professions n'était pas libre, même celle de gargotier, pas plus pour les chrétiens que pour les juifs. Ce n'était pas non plus une énormité d'obliger les juifs à avoir des passeports : ils ne sont devenus Français qu'avec la Révolution : ils furent jusque-là des étrangers venus de l'étranger, des *heimathlos*, si vous voulez. Encore aujourd'hui les étrangers qui veulent résider en France, je dis les plus huppés, sont tenus de se présenter tous les ans à la rue de Jérusalem. La police veut encore connaître les noms des gens qui logent en garni, quelle que soit leur religion (p. 39). Les juifs avaient des synagogues et des chefs ; mais il leur en cuisait de les ouvrir sans autorisation (p. 42), comme il arrive encore aux catholiques, jusqu'aux coups de fusil, en plein XIXe siècle. Assurément la police fut-elle gravement coupable de briser les objets cultuels qu'elle découvrit chez Worms ; mais M. Kahn eût ajouté un grand poids à l'indignation qu'il manifeste, et que je partage entièrement, si, au lieu de ne défendre que la liberté religieuse des juifs, il eût flétri aussi les attentats commis de nos jours contre les catholiques à Châteauvillain et ailleurs. C'eût été adroit.

Le dernier chapitre est une diatribe contre l'Église catholique : c'est la religion qui aurait élevé entre chrétiens et juifs une muraille de haine. Il en résulta des violences sauvages, dont cependant « l'Église, ajoute M. Kahn, ne fut pas complice.... Elle les réprima, elle protégea les juifs contre les fureurs qu'elle déchaînait imprudemment.... Et, en effet, ce qu'elle veut, c'est, non brûler le juif, mais le convertir » (p. 115). Voilà le grand grief, comme s'il n'était pas de l'essence de toute religion

de faire du prosélytisme, que les musulmans pratiquent encore de nos jours par le fer et par le feu. Les protestants se livrent à la propagande, les juifs aussi, ce qui avait amené les conciles à défendre qu'ils prissent des serviteurs chrétiens.

Quelle qu'en fût la cause, il est incontestable que le séjour des juifs à Paris était soumis à bien des restrictions, exposé à bien des dangers. On doit donc se demander pourquoi ils y venaient en si grand nombre à la recherche de vexations qu'ils pouvaient facilement éviter en n'y venant pas. M. Kahn va nous l'apprendre. Leur affluence fut due à plusieurs causes. « L'une de ces causes, dit-il, ne saurait être contestée. Les juifs vivaient en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, sous des lois oppressives et infamantes. Dans d'autres pays ils étaient pressés les uns contre les autres, parqués, manquant d'air et de lumière. Ils sentaient instinctivement que notre généreux pays de France était le seul à peu près où ils pussent.... développer le génie de leur race » (p. 186). Voici un premier point établi par M. Kahn : les juifs étaient moins malheureux à Paris qu'ailleurs. Il y eut une autre cause : les plus heureux ou les plus habiles pouvaient y arriver à des positions enviées et honorables. M. Kahn cite un directeur de la fabrique des tabacs, un interprète à la bibliothèque du Roi, un médecin de la Faculté de Paris, etc. Il en nomme beaucoup d'autres qui sont arrivés, par les affaires, à la considération, à obtenir la protection efficace et affectueuse des grands, à avoir pignon sur rue et maison de campagne, à amasser de jolies dots pour leurs filles, même à acheter des baronnies avec la faculté de conférer les bénéfices ecclésiastiques ! C'était le petit nombre ; mais est-ce que les chrétiens, à toute époque, sont appelés à devenir tous millionnaires et barons ? M. Kahn raconte, en outre, avec beaucoup de verve, comment les « jeunes juifs » étaient parvenus à s'émanciper au point de porter en public l'épée et le couteau de chasse. L'un d'eux attaquait à l'épée le lieutenant de police sur la place Dauphine. Et ils ferraillaient bellement ! Si c'eût été à Constantinople ! A Paris, le jeune étourdi en fut quitte avec quinze jours d'arrêt au Châtelet (p. 53). M. Kahn raconte ces incartades avec une satisfaction visible : il en est fier, comme de la fréquentation avec les grands seigneurs et les grandes dames.

De tout ce qui précède, il conste que le séjour de France au XVIIIe siècle a été un bienfait pour les juifs, comme dit notre auteur, pour « développer le génie de leur race. » Je tiens à laisser M. Kahn compléter comme suit la conclusion de son livre : « C'est donc vers cette patrie retrouvée qu'ils tendaient les bras et particulièrement vers Paris, où, malgré l'ombre qui avait voilé parfois sa réputation d'hospitalité et de libéralisme, l'idée, le progrès, la tolérance, brillaient de leurs feux les plus vifs » (p. 136).

A. D'AVRIL.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, *d'après les textes et les monuments*, par Ch. Daremberg et Edm. Saglio. 19e et 20e livr. Paris, Hachette, 1894 et 1895, in-4. — Prix : 5 fr. la livraison.

Les auteurs de ce Dictionnaire continuent patiemment leur gigantesque et très utile travail : aujourd'hui ils donnent deux cahiers, allant du mot *Flamen* au mot *Genius*, comprenant trois cent dix-neuf pages en deux colonnes et quatre cent trente-quatre gravures intercalées dans le texte.

Chacun des articles est dû à la plume d'un spécialiste dont le nom fait autorité ; il serait difficile de trouver prise à la critique. Les paragraphes qui traitent du *Flamen* ainsi que des mots *Foedus*, *Foenus*, *Forma* dans ses nombreuses acceptions, *Forum*, *Fumus*, *Galea*, *Gemmae*, pour n'en citer que quelques-uns, sont de véritables mémoires ; avec plusieurs d'entre eux, il ne faudrait pas faire grand effort pour former de véritables volumes. La bibliographie et les références sont aussi satisfaisantes que l'on peut le désirer, et il est permis d'affirmer que l'ouvrage est au courant de l'état de la science à cette fin du xixe siècle.

J'ai déjà, à propos des livraisons précédentes, constaté le choix judicieux des sujets destinés à accompagner le texte, ainsi que le soin avec lequel ils sont gravés. Je ne puis que me répéter, car, à ce double point de vue, l'ouvrage reste le meilleur que puissent consulter les archéologues et les historiens. On n'y trouve pas ces clichés, déjà maintes fois utilisés, qui encombrent les livres dits illustrés. A. de B.

La Cour de Rome et l'esprit de Réforme avant Luther, par Félix Rocquain. II. *Les Abus. Décadence de la Papauté*. Paris, Fontemoing, 1895, in-8 de 571 p. — Prix : 12 fr.

M. Rocquain possède admirablement les détails de l'histoire du moyen âge : il se meut avec une aisance peu ordinaire au milieu des événements les plus compliqués, montrant ordinairement ses personnages avec le relief qui leur convient pour le but qu'il veut atteindre, et sans s'égarer dans les minuties. Ses appréciations particulières sont souvent saines, et pourtant je crains bien qu'en dépit de son talent et de sa droiture personnelle, qui est incontestable, il ne s'illusionne dans ses vues d'ensemble et n'induise par conséquent en erreur ceux qui adopteraient avec trop de confiance ses opinions. Il y a, depuis une trentaine d'années, parmi les maîtres de la science historique, fussent-ils protestants ou incrédules, une tendance générale très curieuse à observer, et dont il faut en somme se réjouir, qui consiste à louer dans les Papes tout ce qu'on s'était habitué à leur reprocher, et même à chercher une explication favorable à certaines erreurs politiques ou à des faiblesses personnelles indéniables. C'est la revanche méritée d'un esprit de dénigrement et d'injustice qui n'avait que trop duré, mais, dans la plupart des cas, c'est simplement

une réparation et l'affirmation de la vérité jusque-là méconnue. M. Rocquain, lui, s'est bien gardé de suivre ce mouvement. Non pas qu'il soit jamais volontairement et hostilement injuste, mais il a une idée trop sombre des abus du pouvoir pontifical, et cette idée l'empêche de juger avec impartialité. Chose étrange chez un homme qui possède à un aussi haut degré le tempérament de l'historien, il semble ne pas tenir compte de l'état général de la société et des conditions totalement différentes dans lesquelles se trouvent la civilisation du moyen âge et la nôtre ; de là, par exemple, ces virulentes sorties contre les contributions imposées par les Papes pour subvenir aux dépenses des croisades ou des guerres politiques entreprises pour sauvegarder leur indépendance. Ces guerres, il les blâme aussi, oubliant que l'Église, société parfaite, reconnue comme telle par les gouvernements chrétiens d'alors, ayant l'exercice du pouvoir législatif, judiciaire et coercitif, ne pouvait s'y soustraire quand sa liberté était détruite, ses lois violées ou ses décisions méprisées. Ailleurs, l'auteur fait sévèrement la menace d'excommunication portée contre les magistrats coupables de ne pas faire exécuter la constitution relative à l'immunité cléricale : « C'en est assez, dit-il, pour décrier aux yeux des hommes pieux la Cour de Rome » (p. 31). C'est bon à dire, mais imaginez maintenant une époque où la police n'existait pas ; représentez-vous l'insécurité des longs voyages, voyez ce cardinal dépêché par le Pape pour apaiser les troubles de l'Université de Paris, et indignement frappé par les écoliers ! L'autorité royale n'osait pas sévir : fallait-il donc maintenir le désordre en permanence, sacrifier les études, exposer les représentants officiels de la seule autorité morale capable d'être obéie, aux insultes, à la mort peut-être ? Le Pape menaçait de peines spirituelles les coupables et l'autorité négligente : qu'y a-t-il là de si déplacé ? Si les Papes n'avaient pas employé ces moyens, nous les blâmerions aujourd'hui de leur faiblesse ou de leur impéritie.

C'est également par suite de semblables préventions que l'auteur attribue à Innocent IV et à d'autres papes un rêve d'orgueil insensé de suprématie temporelle sur l'Empire. Ce que voulaient ces pontifes, c'était placer la Papauté dans les conditions d'une véritable indépendance, la faisant « internationale, » lui conservant un caractère absolument catholique. Si, pour atteindre ce résultat, il était nécessaire de combattre l'Empereur, l'Église devait-elle aller jusque-là ? Trop longtemps, les Kaisers ont confisqué au profit de leur ambition la liberté des élections pontificales ou ont restreint son indépendance. Les concessions concordataires auxquelles les Papes s'étaient tant de fois résignés faute de mieux, n'ayant pas produit les résultats espérés, un temps vint où il fallut employer d'autres moyens pour ne pas compromettre le bien des âmes. Nous n'avons pas non plus lieu de nous étonner davantage que certains Papes aient prétendu disposer de l'Empire, car, ne l'oublions pas, dans

l'idée du moyen âge, la couronne impériale n'est pas un droit héréditaire, c'est, d'après les principes carolingiens et canoniques, un privilège que le Pape concède au prince qu'il consacre défenseur attitré de l'Église. Ce privilège doit être obtenu, et il suppose une sorte de traité bilatéral dans lequel se rencontrent les deux puissances, séculière et ecclésiastique. L'une des parties refusant d'assumer ou d'exécuter ses obligations, l'autre peut repousser ou dénoncer le traité.

Cette idée préconçue d'esprit dominateur chez les Papes, que nous rencontrons à chaque instant sous la plume de M. Rocquain, n'est pas la seule qui l'obsède ; nous le retrouvons également prévenu contre l'Inquisition, dont le nom seul demeure un épouvantail pour certains, en dépit d'explications cent fois données et de tant de travaux spéciaux sur la matière. L'autorité a le devoir strict de prévoir le mal social et d'en protéger ses subordonnés autant qu'elle le peut par la recherche des criminels dangereux qui se dissimulent dans l'ombre pour révolutionner et détruire. Plaçons-nous maintenant en face de ces hérésies monstrueuses où les crimes contre la paix publique s'alliaient souvent à des turpitudes et à une barbarie sans nom, et nous comprendrons qu'en des siècles où la foi était vive, où le plus grand mal était la perte des âmes, on n'ait pas hésité à punir, cruellement même, les destructeurs de la religion et de la paix publique. C'est la marque d'un cœur tendre de verser des larmes sur les martyrs de l'Inquisition, mais il ne faudrait pas en même temps passer sous silence le caractère funeste des crimes sociaux et privés que ces prétendues victimes commirent trop souvent. L'Église, M. Rocquain le remarque, laissait aux souverains temporels le soin de fixer le châtiment : elle n'était donc pas si cruelle, et vous pensez peut-être qu'il va le reconnaître ? Non, il y voit une preuve d'hypocrisie (p. 24).

Les réserves nécessaires que nous apportons aux jugements de l'auteur ne s'étendent pas, on le comprend bien, jusqu'à légitimer les abus. Certes, il y en eut : on compte des financiers prévaricateurs ; des prélats grands seigneurs, simoniaques ou corrompus ; des moines ignorants ou fanatiques ; des Pontifes aux vues plus humaines que religieuses, mais ces ombres ont été trop noircies ; il semblerait, à la lecture de ce volume, qu'elles aient presque entièrement envahi le tableau de l'époque.

A ces observations qui affectent l'ensemble de l'ouvrage, nous pourrions en ajouter d'autres d'ordre secondaire ; signalons seulement la suivante. Le nombre des prélats présents ou l'acceptation de l'histoire n'influent nullement sur le caractère œcuménique ou particulier d'un concile. L'œcuménicité dépend de la « convocation, » de la « présidence » effective et de la « confirmation, » qui, à la rigueur, pourrait à elle seule suppléer les deux autres éléments, mais dont eux ne sauraient se passer. Or ces éléments essentiels, nous les rencontrons au concile de Lyon de 1245,

où les évêques de l'univers catholique furent appelés par le Pape à venir sous sa présidence délibérer des affaires générales de l'Église. M. Rocquain a donc tort de douter de son œcuménicité, comme il a tort de juger si sévèrement ses travaux ; « Innocent, dit-il, avait convoqué un concile moins pour juger Frédéric que pour le condamner » (p. 102), et plus loin : Ce concile « avait moins un caractère spirituel qu'un caractère politique. » Les limites qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'étendre davantage notre étude, et nous le regrettons, car nous semblons avoir accumulé les critiques sur une œuvre à d'autres égards vraiment sérieuse et digne d'estime. Nous ne voudrions cependant pas que la franchise de nos remarques puisse faire supposer que nous n'ayons pas apprécié ce travail, où se révèlent à un si haut point le talent d'exposition, les persévérants labeurs, l'habile maniement des sources, qui sont les caractéristiques d'un éminent écrivain pour lequel nous professons le plus entier respect. G. Péries.

Le Conclave : Origines, histoire, organisation, législation, ancienne et moderne, par Lucius Lector. Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de xi-784 p., avec grav. et plans. — Prix : 6 fr. 75.

La loi de succession est un des éléments les plus importants de l'organisation hiérarchique de l'Église ; aussi, tant dans les diocèses ordinaires que pour le Siège suprême, le droit canonique a-t-il soigneusement déterminé les règles de la transmission du pouvoir religieux. La primauté de l'évêque de Rome étant inhérente à son siège, il était naturel que son élection intéressât à la fois les fidèles de son diocèse et aussi, dans une mesure diverse suivant les époques, la chrétienté tout entière. Dans les premiers siècles, l'influence disciplinaire du Souverain Pontife se trouvait restreinte par les conditions défavorables résultant des persécutions, d'un organisme encore imparfait et des difficultés de communication, mais à mesure que le christianisme se répand, que la discipline s'unifie, que les rapports deviennent plus aisés, le rôle des fidèles de Rome décroît naturellement pendant que l'immixtion des éléments chrétiens répandus dans les différentes nations se fait de plus en plus sensible. Il était souverainement important d'étudier *ex professo*, à la lumière projetée par les documents historiques, le mode de transmission de l'autorité souveraine dans l'Église : c'est ce qu'a entrepris l'écrivain qui a dissimulé sa personnalité sous le pseudonyme de Lucius Lector. Il s'est particulièrement attaché à exposer, avec une grande abondance de détails historiques, le développement progressif de la législation conclavaire, se distinguant ainsi des auteurs ecclésiastiques qui s'étaient habituellement complu à traiter la même matière au point de vue principalement cérémoniel. Son but n'étant pas de faire une œuvre de haute érudition, mais d'écrire un livre à la fois intéressant et pratique,

il a eu soin de ne pas surcharger ses pages de notes excessives, mais on sent à chaque instant qu'il est familiarisé avec les sources (*Liber pontificalis*, *Liber diurnus*, bulles, chirographes, Pontifical, *Diaria* publiés ou même inédits des cérémoniaires et des conclavistes, *Regestes* édités par l'École française de Rome), et aussi avec les travaux récents consacrés à des sujets connexes tels que ceux de Hinschius, Löning, Sägmüller, Wührmund, Bonghi, etc. Ce qui fait le charme qu'on trouve en sa compagnie, c'est qu'il n'est pas seulement au courant de son sujet spécial, mais qu'on le trouve généralement bien renseigné sur l'histoire de l'Église, à laquelle il fait d'incessants emprunts, et sur le droit canonique tant ancien que moderne. Enfin, et cela n'est pas à dédaigner, il connaît le monde ecclésiastique romain, et ce n'est pas sans une certaine pointe de malice, très rieuse du reste et toujours du meilleur ton, qu'il lance critiques et parfois épigrammes dans les antichambres prélatices ou les cercles italianissimes. Çà et là nous trouvons des remarques piquantes ou d'originales digressions. Telle l'habile défense qu'il présente du « népotisme, » plaidoyer pourtant qui ne nous a pas convaincu, car si le bien peut indirectement sortir du mal, une semblable politique voulue est trop humaine pour qu'elle nous agrée dans l'Église. Chez elle, comme dans tous les systèmes de gouvernement du reste, le favoritisme a causé des maux incalculables!.... Telle encore, l'allusion aux jugements de l'opinion publique et aux protestations muettes mais non moins éloquentes du collège cardinalice à la politique personnelle d'un pontife (p. 27). Ailleurs, ce sont des phrases qui dénotent une connaissance bien exacte des conditions de la cour romaine et de l'importance de certaines administrations comme celle de la *Piazza di Spagna*, où se rencontrent l'Amérique, le Levant et l'Extrême-Orient. Puis des observations suggérées par le maniement des documents et les données de l'expérience dont il y a lieu de tirer profit à l'occasion : « Un cardinal frappé par le veto devient au conclave un personnage très puissant qui ne peut pas ceindre la tiare, mais qui souvent la donne. Il décide ordinairement de l'élection et se substitue un *alter ego* parfois plus redoutable que lui-même pour les auteurs de son exclusion » (p. 370). Enfin, à divers endroits (p. 67, 69, 594), de sages considérations sur la nationalité des Souverains Pontifes et les changements qui pourraient bien résulter de la transformation politique de l'Italie. Commentant les dispositions prises par Hildebrand pour soustraire la Papauté aux ambitions du particularisme, l'auteur touche un des points qui préoccupent le plus aujourd'hui le monde religieux et le monde politique dans des termes analogues à ceux que nous employions dans notre réponse à M. Berthelet : « L'Église, dit-il, est universelle : la Papauté doit refléter cette universalité et ne pas se confiner dans les limites étroites d'une institution nationale, italienne ou autre. » Ailleurs il fait

une rapide allusion à la possibilité d'une succession testamentaire (p. 596), qui a donné naissance à une discussion dans l'Académie de Saint-Raymond Pennafort et à un érudit rapport malheureusement non publié d'un de nos meilleurs canonistes français.

Il nous faudrait suivre Lucius Lector chapitre par chapitre, étudiant avec lui l'élection des Papes durant les premiers siècles, puis par les cardinaux; la constitution du Conclave, les particularités de l'interrègne; l'organisation matérielle et l'ordre intérieur du Conclave, ses rapports avec les gouvernements, ses opérations et son issue; la législation moderne qui lui a tracé de nouvelles règles 'accommodées aux exceptionnelles conditions de l'Église. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué ces grandes divisions. Nous ne pouvons cependant manquer de signaler comme particulièrement remarquables le chapitre IV : *Le Conclave et sa législation organique*, et les XIIe et XIIIe : *Le Conclave et les gouvernements; le Veto d'exclusion des puissances.* Dans ce dernier, la délicate question de droit public relative à l'immixtion des gouvernements dans les élections pontificales est très nettement présentée, les erreurs de Bonghi et de quelques officieux écrivains allemands magistralement réfutées, et cette vérité affirmée que « la France a été, des trois couronnes en possession du *veto*, celle qui a le moins usé de cette arme redoutée » (p. 569). L'utilité et la légitimité jusqu'à un certain point de cette ingérence des gouvernements est aussi démontrée par les avantages qui en résultent et surtout par la disparition des intrigues et des manœuvres indignes qui trop souvent la remplaçaient autrefois. L'auteur y voit « un acte politique à ciel ouvert qu'expliquent des raisons gouvernementales et internationales et qui n'humilie ni ne rapetisse le collège cardinalice, ne donnant au reste que des avantages mesquins à ceux qui y recourent et ne procurant que de minces inconvénients à l'Église.

Cette large part faite à l'éloge, nous nous permettrons d'ajouter quelques critiques, qui, hâtons-nous de le dire, sont d'ordre plutôt matériel. Nous avons relevé, par exemple, plusieurs inutiles répétitions à propos de la visite que l'ambassadeur de France fait à la chapelle de Sainte-Pétronille avant de se présenter au Pape ou à la réception des cardinaux en conclave; à propos des modes de salutation, de la signification du terme « adoration » du Pape, etc. Il se rencontre aussi des incorrections grammaticales; ainsi, page 270, nous lisons : « Ces qualités tant admirées ou tant reprochées de la diplomatie pontificale. » On devrait dire « tant admirées *de* » et « tant reprochées *à*. » Satire, satirique dans le sens où ils sont employés pages 408, 409, 470, ne s'écrivent pas *satyre*, *satyrique*. Signalons en outre à joindre aux *corrigenda* déjà nombreux (mais dont l'auteur, vu son éloignement, n'était pas responsable) les suivants : page 540, *Allobrondini;* page 561, « *Prendre* (au lieu de

pendre) la responsabilité au cou des Français ; » page 564, *Diarto* pour *Diario;* page 568, *dic* Kardinale pour *die*. Et aussi une négligence trop grande du correcteur qui fait élire Pie IV en 1859 et Clément IX en 1867, tandis que Clément VIII date une bulle en 1895 ! Le lecteur comprend qu'il s'agit de 1559, 1667, 1595. Les gravures, assez nombreuses, sont malheureusement d'une exécution trop inférieure, que le réel bon marché du volume ne suffit pas à excuser. Ces quelques remarques n'enlèvent néanmoins rien à la valeur de l'excellent ouvrage, dont nous ne saurions louer assez la patiente préparation et la sage disposition.

G. Péries.

La Réforme en Allemagne et en France, *d'après l'analyse des meilleurs auteurs allemands*, par le comte J. Boselli. Paris, A. Picard, 1895, in-12 de VII-242 p. — Prix : 3 fr.

M. le comte Boselli a fait paraître il y a deux ans, dans la *Revue britannique*, une série d'études sur l'histoire de la Réforme en Allemagne et en France qu'il publie aujourd'hui en volume. Nous serions plus exact en disant que son travail est surtout consacré à une critique philosophique très personnelle et fort intéressante de deux œuvres allemandes qui ont eu un grand retentissement jusque chez nous : *L'Allemagne et la Réforme* de Janssen et l'*Histoire de France* de Ranke. Très catholique et éminemment conservateur, M. Boselli n'a pas craint de reprendre le prélat historien et de louer l'écrivain protestant, sans refuser pourtant au premier les éloges auxquels il a droit et sans ménager au second les reproches qu'il a mérités. Le point de vue auquel il s'est placé est certainement original. Au milieu des problèmes sociaux et religieux si complexes de la Réforme, il a su distinguer et relever soigneusement l'éclosion, le développement et l'épanouissement de cet esprit révolutionnaire qui ruine nos sociétés actuelles. Toutefois, il ne s'est pas borné aux lamentations et aux désolantes constatations ; il est remonté aux causes originelles et il a exposé avec une grande compétence les différences constitutionnelles de chaque pays et les modifications gouvernementales et sociales qui ont été la conséquence ou le motif des événements. Nous ne saurions assez approuver la justesse des critiques qu'il adresse à Mgr Janssen à propos de son hostilité envers la politique française. Janssen, sans doute, a écrit un réquisitoire peu déguisé contre le protestantisme, dont la Prusse est la plus haute expression, mais il s'est maintes fois montré manifestement injuste et illogique quand il a eu à parler de notre pays et de l'influence latine. Pour lui, la domination germanique doit être universelle, et il ne semble pas comprendre ce qu'a d'absurde la revendication, pour l'Allemagne protestante d'aujourd'hui, de l'omnipotence autrefois réclamée par les chefs du Saint-Empire. M. Boselli le force à constater la fausseté de sa théorie : « Ou bien, dit-il (et ce fut là la vé-

rité) le Saint-Empire était une dignité simplement temporelle, attribuant la suzeraineté sur l'Allemagne, et alors on comprend très bien que cette dignité soit demeurée allemande, mais on ne comprend pas pourquoi elle aurait eu la suprématie sur les autres peuples. Ou bien c'était une dignité d'une nature spirituelle; alors on comprend qu'elle ait dépendu du Pape et se soit étendue sur les catholiques de toute nation, mais on ne comprend plus pourquoi elle ne pouvait appartenir qu'à un Allemand. » En différentes autres circonstances, il démontre de nouveau à l'historien bavarois combien ses attaques contre nous sont déplacées et parfois iniques (p. 70 et s.). Sur le terrain de la discussion des doctrines, Janssen est inattaquable : son étude de Luther est faite de main de maître et M. Boselli ne lui marchande pas les éloges.

Relativement à la Réforme en France, notre auteur suit pas à pas le travail de Léopold de Ranke, mais il développe à l'occasion ses vues particulières avec une indépendance et une nouveauté d'aperçus qui ne laisse pas que de déconcerter parfois, tant elle s'écarte des idées toutes faites auxquelles nous ont habitués nos historiens. Ses jugements sur la centralisation gouvernementale, sur la conduite politique ou privée de nos rois, sur la véritable nature de la Ligue et de l'opposition des Guises, sont vraiment neufs. En somme, il a fait ressortir qu'entre la Réforme protestante et la Révolution française les rapports abondent, et il a jeté des jours inattendus sur nos conditions modernes. Sous son petit volume, ce livre renferme une quantité de vues originales, ouvre de nombreux horizons négligés, force le lecteur à la réflexion; c'est le plus bel éloge que nous en puissions faire. G. Péries.

La Défense de l'Église en France sous Léon XIII. *Lettre à Monseigneur Ferrata, nonce apostolique*, par Mgr Fèvre, protonotaire apostolique. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de 136 p. — Prix : 2 fr.

Mgr Fèvre expose la situation faite à l'Église dans notre pays. L'État, qui est son allié par le Concordat, est devenu son ennemi en s'inféodant à la franc-maçonnerie, il est aux mains de gens qui, sous prétexte de résister aux envahissements du clergé, ne visent à rien moins qu'à déchristianiser la France et à réduire l'Eglise à n'y être légalement plus rien. Le devoir des catholiques de défendre leurs droits est évident; le pacte de conciliation que quelques-uns invoquent n'existe pas et ne peut pas exister. Mais pour combattre victorieusement, il faut former un parti catholique organisé pour l'action. De là, pour le clergé, le devoir de prendre part aux affaires politico-religieuses, de s'occuper d'élections, de journaux, d'associations commerciales et agricoles. Sous un gouvernement d'opinion, la victoire ne peut qu'appartenir à cette multitude de croyants groupés en une parfaite unité et agissant sous l'empire des plus fortes convictions. La résistance développe et manifeste la vertu de

l'Église. Elle a été la gloire de Pie IX, elle est l'espoir qu'il appartient à Léon XIII de réaliser. Tout cela est dit avec la verve et l'érudition que l'on reconnaît à l'auteur. Il faut remarquer qu'il est une œuvre qui prime tout et pour laquelle l'Église emploie le zèle de ses pasteurs, le dévouement des éducateurs chrétiens, les formes multiples de la charité, les vertus des saints et les prières de tous. Cette œuvre consiste à les faire surgir nombreux, sur le sol de France et partout, ces croyants sincères, ces catholiques généreux, recommandables par toutes les qualités de l'intelligence et du cœur, espoir de la patrie du ciel et de la patrie de la terre. C'est au point de vue de cette œuvre, dont tout le reste dépend et à laquelle tout le reste se rapporte, qu'il faut juger des moyens à employer et de la tactique à suivre dans le combat. Un moyen dans l'emploi duquel il n'y a jamais à craindre de partir trop tôt ni de crier trop fort, c'est celui que nous recommande avec tant d'instance le Pape aux grands desseins, le Père aux sages conseils, le Docteur aux lumineux enseignements, Léon XIII, l'infatigable héraut de la prière.

LAMOUREUX.

De Cancellariae regum Franciae officiariis et emolumento (1440-1523), auctore A. SPONT. Vesontione, ex typis P. Jacquin, 1894, in-8 de 86 p.

Semblançay (?-1527). *La Bourgeoisie financière au début du XVIe siècle,* par A. SPONT. Paris, Hachette, 1895, in-8 de x-324 p., 14 pl. — Prix : 5 fr.

Ces deux thèses ont valu à M. Alfred Spont le grade de docteur avec mention honorable à la Faculté des lettres de Paris ; et les juges lui ont donné de justes éloges. Malgré leur modeste volume, auquel on n'est plus guère habitué depuis quelques années pour des thèses de doctorat, et surtout pour des thèses d'histoire, ces deux dissertations sont considérables par l'érudition, bourrées de faits et de documents.

Dans la thèse latine, vingt-quatre pages ont suffi à l'auteur pour nous donner des indications précises sur le fonctionnement de la chancellerie, sur le rôle, les attributions, le salaire et les privilèges des différents officiers qui en dépendent pendant la période qui s'étend de la réorganisation administrative de Charles VII jusqu'aux réformes de François Ier ; le reste du volume est occupé par les pièces justificatives, toutes importantes : par exemple, un document de 1480 sur les mesures à prendre pour empêcher les falsifications de lettres royales (II), un autre sur les gages des notaires et secrétaires du Roi (IV) ; une série de pièces sur la taxe des lettres (VII) ; des comptes et des contrôles de l'audience (IX et X). Des tableaux font saisir avec netteté le produit de la chancellerie de 1322 à 1420 ; les différentes espèces de lettres scellées dans les chancelleries (cour, Paris, Toulouse, Bordeaux et Rouen), de 1517 à 1522 ; le produit de la chancellerie et de la grande bourse, de 1517 à 1522 et 1524.

— La thèse française offre naturellement un intérêt plus général. Pour beaucoup de personnes encore Semblançay n'est guère connu que par les vers célèbres de Marot. Le mystère de sa culpabilité ou de son innocence n'a pu être complètement éclairci par les historiens modernes. Bien que M. Spont ne se prononce pas d'une façon nette, et bien qu'il reconnaisse que ce « ministre des finances sans portefeuille » a pu commettre quelques irrégularités, il nous semble qu'il ressort de son étude qu'aucun acte de malversation bien sérieux et bien caractérisé n'a pu être relevé contre lui; et que les services qu'il rendit à la monarchie eussent dû lui faire espérer un autre sort. La grande raison de sa chute, plus encore que l'avarice haineuse de Louise de Savoie, a été une pensée politique qui a fait poursuivre et frapper en lui le représentant le plus considérable de la « ploutocratie » bourgeoise, dont l'omnipotence royale commençait à prendre ombrage. Et c'est là justement ce qui rend le personnage si intéressant à étudier; son histoire, telle que l'a conçue M. Spont, c'est celle de la bourgeoisie financière que l'on a vue « occuper la scène pendant trois quarts de siècle, pratiquer avec succès la politique matrimoniale et le népotisme, et remplir tous les postes vacants de la magistrature, de l'administration et du clergé. » Rien d'instructif à cet égard comme les tableaux généalogiques insérés par l'auteur à la fin de son volume; rien de curieux comme ce chapitre où l'auteur nous montre la vie privée de Semblançay et nous retrace l'histoire de sa fortune personnelle. Le volume est fort important aussi au point de vue de l'histoire administrative. Comme il se trouve accumulés tant dans le texte que dans les notes (il y a peu de pages dont elles ne remplissent la grande moitié) des renseignements de tout ordre en abondance — sur les personnages, sur les faits, sur les institutions — l'on peut dire, sans exagération, que quiconque étudiera cette époque sera obligé d'avoir recours à cet ouvrage. E.-G. L.

Choiseul à Rome. *Lettres et mémoires inédits, 1754-1757*, par le vicomte Maurice Boutry; introduction par André Hallays. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-8 de xxix-337 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'ambassade de Rome fut le début de Choiseul dans la diplomatie et dans la carrière politique qu'il devait si brillamment parcourir. C'était l'époque des grandes querelles des jansénistes et des jésuites, des Parlements et de l'archevêque de Paris, des « grandes robes » et du clergé, comme disait Louis XV. Ce prince en était extrêmement ennuyé, et avec son gouvernement faible et incertain, frappant tantôt les uns, tantôt les autres, mais ne sachant pas prendre une résolution ferme, il n'arrivait point à faire cesser les troubles; l'affaire des billets de confession avait jeté encore de l'huile sur le feu : le clergé refusait les sacrements à ceux qui refusaient de reconnaître la bulle *Unigenitus ;* le Parlement

les faisait administrer par autorité de justice. L'assemblée du clergé de France, en 1755, s'était divisée. Le Roi fit appel au Pape ; c'était alors l'illustre Benoît XIV ; à plusieurs reprises, il avait offert d'intervenir pour rétablir la paix ; Louis XV avait toujours décliné cette intervention ; la nécessité le força d'y avoir enfin recours, et ce fut « la grande affaire » que Choiseul fut chargé d'organiser. Il y fallut bien de la patience et du tact, car il fallait concilier les prétentions de la Couronne et celles du Saint-Siège, et ce n'était assurément pas chose facile. Le Pape avait nommé une congrégation de cinq cardinaux pour étudier la question et préparer la bulle. L'ambassadeur agit d'abord pour ne faire entrer dans la congrégation que des prélats amis de la France ; il était d'ailleurs bien servi par ses relations avec le cardinal Valenta, secrétaire d'État, et par le Pape lui-même, qui, en dépit de la vivacité naturelle de son caractère — on trouvera entre autres dans la dépêche du 31 août 1756 le récit d'une scène très violente qui, malgré tout, transpira au dehors — apporta dans toutes ces délicates négociations une longanimité admirable, tant il avait un ardent désir de pacifier la France. Puis ce furent sur les termes mêmes de la bulle qu'il fallut discuter ; le texte envoyé à Versailles, examiné avec une lenteur qui mit à rude épreuve la patience de Benoît XIV, revint avec des demandes de modifications. Entre temps, les ennemis de la France et les prélats les plus intransigeants agissaient à Rome pour entraver l'entente. Le cardinal Valenta mourait, enlevant à l'ambassadeur un de ses principaux appuis. Enfin l'on se mit d'accord, l'encyclique parut, sans que la cour pontificale eût fait d'autres concessions que des changements de forme, et il est certain qu'elle contribua puissamment à la pacification et à l'union du clergé de France. « En suivant la route tracée par l'encyclique, disait en 1760 l'évêque de Boulogne, on ne pèche ni par défaut ni par excès, on n'est ni trop indulgent ni trop rigide. » Une fois de plus, le Saint-Siège avait fait preuve de ces grandes idées de modération et de prudence dont un illustre pape de nos jours suit si glorieusement la tradition.

Ce sont les dépêches envoyées par Choiseul pendant ces trois années que M. le vicomte Maurice Boutry a heureusement réunies dans ce volume. Il y a ajouté plusieurs mémoires sur les membres du Sacré-Collège, sur la société et la noblesse romaine, qui offrent de jolis portraits et de bien piquantes observations. M. DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI, par FÉLIX, comte DE FRANCE D'HÉZECQUES, baron DE MAILLY, publiés par le comte D'HÉZECQUES. Nouvelle édition. Paris, Perrin, 1895, in-12 de XII-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Félix d'Hézecques n'avait que quinze ans quand s'ouvrirent les États généraux de Versailles ; mais il était déjà page depuis trois ans. Esprit

fin et délié, observateur sagace, il a vu les choses de près et, malgré sa jeunesse, il les a bien vues. Ses *Souvenirs* — car il n'a pas voulu le titre plus ambitieux de *Mémoires* — ses souvenirs, écrits simplement, sans prétention, se divisent en quelque sorte en trois parties : les personnes, les lieux, les choses. Il passe en revue successivement le Roi, la Reine, leurs enfants, les membres de la famille royale, les princes du sang, même le maréchal de Richelieu et Mme Dubarry, puis Versailles, Trianon, Fontainebleau, Marly, les mille et une formalités de l'étiquette, la chapelle, les bals, les spectacles, les ministres, les États généraux et les dates principales de la Révolution, le 14 juillet, les journées d'octobre, la fédération, le 28 février, la fuite de Varennes. Les renseignements qu'il donne sur la cour, vus de plus près et racontés plus fidèlement, avec moins de préoccupation personnelle que ceux de Mme Campan, complètent et bien des fois rectifient les récits de la première femme de chambre. Le comte d'Hézecques raconte simplement, sans pose, sans vouloir hausser son importance au moyen de ce qu'il a vu et su. Non pas assurément que tout ce qu'il dit doive être accepté aveuglément et sans contrôle; il se trompe parfois, mais jamais volontairement; c'est un témoin discret, sûr et généralement bien informé.

Les Souvenirs du comte d'Hézecques ont paru pour la première fois en 1873. Remercions MM. Perrin d'en avoir donné une nouvelle édition, car le livre était devenu extrêmement rare, et c'est une mine précieuse pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire intime de la cour de Louis XVI et des derniers jours de la vieille monarchie.

A ces remerciements, joignons l'expression d'un désir. Il est dit dans l'introduction qu'avec ces Souvenirs sur la cour de Louis XVI le comte d'Hézecques en avait laissé d'autres sur l'émigration. Si ces pages offrent le même intérêt que celles dont nous saluons aujourd'hui la nouvelle édition, souhaitons que leur publication ne se fasse plus attendre, et que les *Souvenirs d'un émigré* viennent bientôt rejoindre dans toutes les bibliothèques les *Souvenirs d'un page*.

M. de la Rocheterie.

Mémoires d'une contemporaine, *ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire*, par Ida Saint-Elme. Nouvelle édition entièrement refondue, augmentée de documents inédits, de trois portraits, d'un fac-similé, tirés du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, et d'une préface par Napoléon Ney. Paris, Flammarion, s. d., petit in-8 de xxxv-438 p. — Prix : 6 fr.

Pour un long titre, voilà un long titre. Il a au moins le mérite d'exposer au lecteur d'où vient le livre et que c'est une réédition. En effet, dans les dernières années de la Restauration, ce même ouvrage, annoncé dans les mêmes termes (sauf la fin, bien entendu), parut de 1827 à 1828, dans ce format de cabinet de lecture alors si à la mode. « La contem-

poraine, » nommée, ou pour dire mieux, se nommant « Ida Saint-Elme, » était une femme de rien, une aventurière qui avait fortement rôti le balai en sa prime jeunesse et même depuis. On était au temps des révélations sur le premier Empire, le public était alléché par quelques indiscrétions, avide de connaître les dessous d'une époque si extraordinaire et si proche encore de lui, dont il coudoyait chaque jour les survivants. A défaut des *Mémoires* de Mme d'Abrantès, qui ne devaient paraître qu'après 1830, il acceptait toutes les productions de seconde main. Ici c'était de troisième ou de quatrième, car le libraire Ladvocat, habile en des spéculations, où cependant il finit par se ruiner, ayant demandé à Ida Saint-Elme quelques notes personnelles, fit travailler sur ces maigres documents des littérateurs inventifs, embauchés par lui, et qui construisirent huit volumes in-octavo. Le succès fut énorme. Aujourd'hui les *Mémoires* de la Contemporaine reparaissent; M. Napoléon Ney les publie dans la « Collection nouvelle de Mémoires » de la librairie Flammarion, et les fait précéder d'une préface, sans parler de toutes les belles choses que le titre nous annonçait. Naturellement, il estime très intéressant, et tient pour très véridique ce travail qu'il a revu, corrigé ici, coupé là, et qu'il patronne de son nom glorieux dans les annales militaires de l'Empire. Cette louange peut paraître excessive, comme aussi l'admiration pour une femme « brave, fière, généreuse et bonne, » et au fond tout simplement une intrigante à la tête légère et une coureuse d'aventures; jolie femme sans autre mérite que de s'être habillée en homme et d'avoir suivi les armées françaises à travers l'Europe. Pour tout dire, j'ai enfin trouvé quelque chose de choquant à ce que M. Ney se fasse auprès du public l'introducteur et le répondant d'une femme qui fut la maîtresse de son grand-père, comme elle le proclame sans vergogne, avec une inconvenance presque inconsciente, à chaque page.

Mais encore que trouvons-nous dans ces *Mémoires* ? Quelques historiettes amusantes, des faits connus de tout le monde, certaines silhouettes de personnages célèbres assez bien attrapées. Les grands événements dont il est question n'ont rien à démêler dans ces « Souvenirs, » et puisque l'on sait que la rédaction n'est pas de Mme Saint-Elme, on ne peut guère lui faire compliment du mérite littéraire qu'on y rencontrerait, non plus qu'il ne serait à propos de beaucoup louer sa vaillance, parce qu'elle se représente, l'épée au poing, dans toutes les mêlées, où sa présence n'est qu'un prétexte pour parler de tel général ou de tel autre.

Feuilletons les pages du livre et notons quelques particularités au fur et à mesure de la lecture : voici M. de Trénitz, estimant qu'une danse bien exécutée est « suave comme de l'huile coulant sur des roses » (p. 87). — A la page 90, le mot de Maury à Mirabeau sur le « cercle vicieux » est attribué à tort à Talleyrand. — Deux pages plus loin, le texte d'une verte réponse des curés du diocèse d'Autun à ce même Talleyrand

lors de son apostasie. — L'aventure légère prêtée à Matthieu de Montmorency (p. 149) me paraît absolument apocryphe, étant donnée l'année où l'on prétend qu'elle aurait eu lieu. — S'il est vrai, il y a un trait bien curieux (p. 231) des moyens employés par les catholiques pour répandre en France la bulle d'excommunication contre Napoléon. — On trouvera un joli portrait du général de Colbert (p. 240) et des détails caractéristiques sur la folie de Junot (p. 276). — En revanche, les plus grandes injustices sur Charles Nodier (p. 363) et les louanges les moins méritées sur Carnot (p. 366). A signaler aussi une conversation piquante qu'aurait tenue Fouché à la Contemporaine (p. 369) et des renseignements qui semblent des plus vraisemblables sur l'agitation et les troubles de conscience du maréchal Ney pendant les Cent-Jours (p. 381).

Maîtresse de Moreau et de Ney (je ne parle que des plus célèbres), Ida Saint-Elme ne nous apprend sur ces personnages rien que nous ne sachions déjà ; sur l'Empereur ou ses sœurs, sur la société d'alors, ce n'est que par déduction qu'on peut extraire de ces pages quelques données caractéristiques. S'il était vrai, comme elle le prétend, qu'une pareille aventurière eût été de l'intimité des princes et princesses du temps, cela serait un témoignage instructif de leur valeur morale. On dit qu'elle se convertit et mourut réconciliée avec Dieu. C'est fort possible, son cœur, trop large, ayant été plus étourdi que méchant. Mais ceci n'est plus du domaine de la critique, et au point de vue de l'histoire, le seul qui nous occupe, sa mémoire restera médiocrement honorable et sa véracité fort douteuse.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le Président Carnot et ses funérailles au Panthéon, *souvenir du 1er juillet 1894*, par LAVIALLE DE LAMEILLÈRE. Paris, Le Soudier, 1895, gr. in-8 de 222 p. — Prix : Édition de luxe, illustrée, 10 fr. ; édition populaire, 3 fr.

Comme son titre l'indique, ce livre est destiné à conserver le souvenir de la grandiose manifestation qui marqua les funérailles du président Carnot. C'est moins un livre qu'un ensemble de documents historiques recueillis par M. Lavialle de Lameillère avec beaucoup de sagacité et de patience. Le premier chapitre est le récit exact et complet de l'assassinat ; le second présente l'ensemble des manifestations de condoléance auxquelles donna lieu ce funèbre événement, discours, télégrammes, adresses de condoléances, où l'on retrouve naturellement les exagérations inséparables des documents de ce genre ; il y a là quelques lettres d'évêques et notamment celle de Mgr Coullié, qui a toute la valeur d'un témoignage. Dans le troisième chapitre, ce sont les funérailles ; l'auteur en fait un récit très complet et il reproduit les principaux discours qui y furent prononcés, et en premier lieu celui du cardinal Richard à Notre-Dame. Le chapitre se termine par une description intéressante des sé-

pultures du Panthéon. Le quatrième chapitre, enfin, n'est qu'une liste où sont énumérées toutes les couronnes qui ont figuré aux funérailles et toutes les délégations qui y ont pris part. Il a donc un caractère purement documentaire, ce qui, aux yeux de l'historien futur, n'est pas pour en diminuer l'intérêt. Quant aux gravures, elles sont nombreuses et fort belles. Elles représentent les diverses parties du cortège et font revivre l'aspect du Panthéon littéralement inondé de couronnes. Les plus belles couronnes sont même l'objet de gravures particulières, dont pourront s'inspirer en pareille occurrence les artistes de l'avenir. Pour conclure, le livre de M. Laviaile de Lameillère est un beau livre, fait avec un soin pieux et touchant. Le président Carnot, sinon par sa vie, au moins par sa mort tragique et chrétienne, méritait cet hommage.

P. Talon.

Histoire du droit et des institutions de la France. T. VI. *La Féodalité* (suite), par E. Glasson. Paris, Pichon, 1895, in-8 de 708 p. — Prix : 10 fr.

Le sixième volume de cet ouvrage comprend quatre chapitres. D'abord le complément de l'étude de l'auteur sur le domaine de la couronne et les finances royales, dont les deux premiers paragraphes ont paru dans le tome précédent ; ensuite la justice royale, la procédure et le droit pénal.

A propos des ressources ordinaires et extraordinaires qui formaient, en langage moderne, le budget du Roi, M. Glasson expose avec clarté les charges et redevances multipliées qui pesaient sur les sujets ; il montre que l'anarchie sociale qui désola la France à la fin du règne de Charles VI eut pour résultat, sous Charles VII, de donner naissance à l'impôt. On fut amené à rendre permanentes et déterminées les taxes arbitraires que le besoin d'argent, la rapacité des gens pressés de s'enrichir et le peu de conscience des maîtres des comptes avaient développées à l'excès.

Sur les monnaies, l'auteur, comme la plupart des savants qui abordent l'étude si compliquée de l'histoire des anciennes institutions, s'en est rapporté aux publications déjà anciennes de spécialistes. Il se serait trouvé bien d'en conférer avec des personnes qui l'auraient mis au courant de la science, singulièrement modifiée depuis quelques années. M. Glasson pourra, dans une seconde édition, profiter de certaines indications, principalement en ce qui concerne le principe en vertu duquel les seigneurs féodaux, laïques ou ecclésiastiques, prétendaient avoir le droit de frapper monnaie ; et aussi le rôle joué en cette matière par Philippe-Auguste, rôle peut-être moins effacé qu'il ne le suppose. — Par contre, j'ai constaté que la conduite de Philippe le Bel est présentée sous son vrai jour, ce qui est assez rare.

Dans les autres chapitres, M. Glasson montre avec une érudition appuyée sur des recherches multipliées ce qui touche au Parlement, au

Châtelet, à la Cour des comptes, et termine en donnant une histoire exacte de la procédure et du droit pénal. Il n'est que justice de reconnaître que l'auteur, sur un sujet en apparence très ardu, a trouvé le moyen de se faire lire, par tout le monde, avec curiosité. — Ne penserait-il pas qu'une table détaillée rendrait de grands services? On lit les volumes de M. Glasson, mais ensuite on a souvent besoin de recourir à telle ou telle page consacrée à un sujet spécial. A. DE B.

Esclaves, serfs et mainmortables, par PAUL ALLARD. Nouvelle édition, revue et augmentée. Bruxelles, Vromant; Paris, Sanard et Derangeon, 1894, in-8 de 296 p. — Prix : 3 fr.

Manuel des institutions françaises. *Période des Capétiens directs,* par ACHILLE LUCHAIRE. Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de III-638 p. — Prix : 15 fr.

Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs, par ACHILLE LUCHAIRE. Paris, Hachette, 1890, in-8 de 299 p. — Prix : 7 fr. 50.

Publié en 1884, sous les auspices de la Société bibliographique, l'excellent ouvrage de M. Paul Allard : *Esclaves, serfs et mainmortables,* avait obtenu un succès mérité, que prolongera de la façon la plus heureuse et la plus utile la nouvelle édition, revue par l'auteur, que nous aurions voulu signaler et recommander plus tôt. Nous rappellerons que l'objet de M. Allard a été « de faire tenir en un volume ce qu'un « honnête homme, » comme disaient nos pères, doit savoir de l'histoire des esclaves et des serfs dans l'ancien monde, depuis les premières civilisations jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, » et qu'il a atteint ce but dans les dix-neuf chapitres, d'une lecture aussi agréable qu'instructive, intitulés : I. L'Esclavage en Orient et en Grèce. II. L'Esclavage chez les Juifs. III. L'Esclavage romain. IV. Le Stoïcisme et l'esclavage. V. L'Église et l'esclavage. VI. Les Esclaves dans la société chrétienne. VII. Les Esclaves martyrs. VIII. Les Affranchissements à l'époque chrétienne. IX. L'Ouvrier libre. X. Le Servage et les invasions. XI. Influence des conciles de l'époque barbare sur la condition des esclaves et des serfs. XII. La Vie d'un serf au IXe siècle. XIII. La Royauté française et les serfs du moyen âge. XIV. Le Servage en Angleterre. XV. Le Servage en Allemagne. XVI. Le Servage et l'esclavage en Espagne et en Italie. XVII. Les Communautés de serfs sous l'ancien régime. XVIII. Les Derniers Mainmortables en France au XVIIIe siècle. XIX. Conclusion. — Livre à lire, à donner, à répandre.

— Un fâcheux concours de circonstances nous a mis en retard, au delà de toute mesure, avec deux très importants ouvrages de M. Achille Luchaire, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris ; livres d'autant plus dignes d'attention qu'ils se rapportent à la période historique, sur laquelle la compétence du savant auteur est uni-

versellement reconnue. Personne aussi n'a-t-il révoqué en doute l'intérêt et l'utilité de son remarquable *Manuel des institutions françaises. Période des Capétiens directs*, dans lequel il passe en revue, sinon sans erreurs, du moins avec une grande abondance de renseignements et d'indications précieuses, les sujets suivants : Première partie : *Les Institutions ecclésiastiques*. Livre I. Le Clergé séculier. II. Le Clergé régulier. III. Relations et fonctions sociales des deux clergés. — Seconde partie : *Les Institutions féodales*. Livre I. Le Régime féodal. II. Le Régime seigneurial. — Troisième partie : *Les Institutions populaires*. Livre I. La Population rurale. II. La Population urbaine. — Quatrième partie : *Les Institutions monarchiques*. Cette partie ne forme qu'un seul livre, subdivisé en cinq chapitres : I. L'Organisation politique de la monarchie. II. L'Organisation administrative. III. L'Organisation judiciaire. IV. L'Organisation financière. V. L'Organisation militaire.

— L'autre ouvrage de M. Luchaire : *Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs* est « le résumé de leçons publiques faites en Sorbonne. Il s'adresse principalement aux étudiants et aussi à cette catégorie de lecteurs qui sont curieux d'histoire et d'érudition, mais n'ont pas le loisir de rassembler et de lire les publications des érudits. Retracer dans ses lignes générales, d'après les plus récents travaux, l'organisation de la commune jurée de la France du Nord, le type le plus complet, le mieux caractérisé de la municipalité indépendante, sous les Capétiens directs ; montrer la place qu'elle occupait dans la société contemporaine ; étudier ses rapports avec la féodalité, l'Église, le Roi : tel est l'objet de cette synthèse. » La question de l'origine, du développement, de la chute enfin des communes françaises du moyen âge, soulève des problèmes complexes sur lesquels tout le monde ne sera peut-être pas de l'avis de M. Luchaire. Tout le monde du moins sera heureux de profiter de ses recherches et de ses remarques. Son érudition et son talent d'exposition sont incontestables. Il y joint, nous n'en doutons pas, un sincère désir d'impartialité. Mais il n'est pas malaisé, du moins à un regard un peu expérimenté, de reconnaître en lui certaines tendances, certaines préventions, notamment quand l'Église et le clergé sont en cause, contre lesquelles il nous paraît à propos de prémunir le lecteur.

M. S.

A la recherche d'une religion civile, par l'abbé Sicard. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas au XIXe siècle seulement qu'on s'est mis à la recherche d'une religion civile. Les inventeurs des baptêmes et des enterrements laïques n'ont rien inventé. Les « grands ancêtres » de 1793 leur avaient largement ouvert la voie, et avec un luxe d'imagination, une abondance de décors dont leurs imitateurs n'approchent pas. C'est David qui dessine

les costumes et trace les programmes ; c'est François de Neufchâteau ou Boissy d'Anglas qui les commentent. Le *Voyage du jeune Anacharsis* a mis la Grèce en honneur ; les écrits de Rousseau ont exalté la nature. Il y a pendant la Révolution comme une renaissance de l'esprit païen mélangée à une glorification, une divinisation des forces de la nature. Les enfants, les hommes même, s'appellent Anacharsis, Timoléon, Aristide, en attendant qu'ils s'appellent « navet » ou « melon ; » aux noms de saints on substitue ceux des héros de l'antiquité et des produits de la culture. Il y a la fête de la jeunesse, celle des époux, celle des vieillards surtout : on a le culte de la vieillesse et l'on va un beau jour chercher dans sa prison le duc de Nivernais pour en faire le citoyen Mazarin, héros d'une de ces solennités. Il y a même la fête de la pudeur, mais celle-là ne dure pas longtemps : le Directoire y met bon ordre, et le règne de la citoyenne Tallien et des merveilleuses n'a rien de commun avec le règne de la morale et de la vertu. Chaumette a déifié la raison sous les traits de la citoyenne Momoro ; Robespierre a célébré la fête de l'Être suprême, on sait avec quel éclat, précurseur de sa chute ; La Revellière-Lépeaux a fondé la théophilanthropie, dont la vogue a été bien éphémère, mais a pourtant forcé un moment le catholicisme à partager avec elle ses églises.

Et puis le bon sens français a repris ses droits ; on a eu beau instituer les fêtes décadaires, décréter que tous les citoyens y devraient assister, et que du haut de la chaire on commenterait les droits de l'homme et la morale civique. Tous ces programmes ampoulés, ces déclamations humanitaires et ces étalages de sensiblerie naturaliste n'ont pas tenu devant le ridicule. Le Premier Consul n'a eu qu'à dire un mot : toute cette fantasmagorie s'est évanouie, et la vieille religion française a repris possession de ses temples profanés. C'est ce tableau mouvementé et curieux que l'un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire religieuse de la France pendant la Révolution, M. l'abbé Sicard, a retracé dans un petit volume plein de documents et d'intérêt, paru d'abord en articles dans le *Correspondant*. Les organisateurs modernes de fêtes civiques peuvent aller y chercher de mirifiques programmes : ils n'ont qu'à les mettre en pratique : ils obtiendront le même succès que leurs prédécesseurs de la Convention et du Directoire.

M. de la Rocheterie.

L'Église de Paris pendant la Révolution française, 1789-1801, par l'abbé Delarc. Paris, Desclée, de Brouwer, 1895. 6 fascicules in-8 formant 384 p. — Prix de souscription des 3 vol. : 18 fr.

On pouvait s'étonner qu'entre tant d'Églises qui ont eu pour la période révolutionnaire leur historien, celle de Paris n'eût pas encore rencontré le sien : hôte du diocèse depuis trente ans, M. l'abbé Delarc, que tant de travaux ont déjà fait avantageusement connaître, s'est consacré à

cette œuvre. Il fait paraître chaque mois un fascicule de soixante-quatre pages accompagné d'une gravure. Dans le premier, c'est une carte du diocèse de Paris en 1789 avec ses divisions en archiprêtrés, archidiaconés et doyennés ; dans les suivants, il nous donne le portail et le cloître du couvent des Célestins, la belle pierre tombale de l'historien Noël Alexandre aux Jacobins de la rue Saint-Jacques, le club des Jacobins, le portail de l'église des Feuillants. N'ayant encore sous les yeux que les six premiers fascicules, qui s'arrêtent au commencement de l'année 1791, il est prématuré de porter dès maintenant un jugement sur cet ouvrage ; il nous sera permis du moins de faire connaître au lecteur la matière de l'introduction et des premiers chapitres.

Cette introduction nous montre le diocèse de Paris dans ses limites, ses divisions, sa population, son gouvernement ecclésiastique, ses paroisses, ses ordres monastiques et ses congrégations, son niveau religieux. Sa population d'alors est évaluée à environ un million d'habitants. Il comprenait quatre cent quatre-vingt-huit cures, dont deux cent trente seulement à la nomination de l'archevêque ; six cent soixante-six prêtres, dont deux cent dix étaient originaires du diocèse, les autres venant surtout de Normandie et d'Auvergne, et le surplus, par unités, d'un peu partout. La paroisse Saint-Roch, qui, aujourd'hui, n'a que dix prêtres, en comptait alors cinquante-cinq. M. l'abbé Delarc a relevé les abus de la *Commission* dite *des réguliers* (1766), qui supprima trois cent quatre-vingt-six maisons religieuses et réduisit de dix mille quatre cent trente-huit le nombre des religieux. C'était, pour la fin du siècle, l'anéantissement certain des réguliers ; notre loi d'abonnement de 1895 ne fera pas pis. Mais ce qui marque bien les erreurs et l'aveuglement de l'ancien régime, c'est que des archevêques siégeaient dans cette commission et procédaient à ces destructions avec tranquillité de conscience, sans songer au Pape, aux prérogatives de l'Église, aux droits même personnels et civils des religieux.

Le chapitre premier est consacré aux élections des députés du clergé aux États généraux ; elles témoignèrent de l'union qui existait à Paris entre tous les groupes du clergé. Mgr de Juigné fut élu le premier, à l'unanimité. Les élections, même du tiers état, se firent dans les églises et les maisons conventuelles ; les trois ordres se réunirent à l'archevêché. Dans les vœux des cahiers de Paris (ch. II), il faut signaler celui-ci, auquel s'associait l'archevêque, de prélever sur la mense de l'abbaye de Saint Germain des Prés de quoi fournir à tous les prêtres un revenu de 1,200 l. Le cahier du tiers état avait une forte teinte janséniste ; mais M. l'abbé Delarc le défend d'avoir préparé et annoncé la constitution civile du clergé. Des brochures contemporaines de l'abbé Fauchet, de l'abbé Brugière, janséniste notoire (c'était un Barante), de l'abbé Laurent, le *Tableau moral du clergé de France*, largement citées,

témoignent des abus qui régnaient alors et des idées de réforme qui hantaient certains esprits.

Le chapitre III (131-167) retrace le rôle de Mgr de Juigné, du 5 mai au 15 octobre, c'est-à-dire jusqu'à son émigration. Il fit tout pour être populaire; dans l'hiver précédent, la prodigalité de ses aumônes compromit sa fortune et celle de sa famille; le 26 juin, il accepta la fusion des trois ordres; il offrit à la nation l'argenterie des églises; il présidait les cérémonies civiques, il en prenait l'initiative (15 juillet, *Te Deum* à Notre-Dame); il bénissait les drapeaux de la garde nationale. Malgré sa générosité, malgré tous ses efforts, il fut impopulaire; on alla jusqu'à l'accuser d'accaparer les fortunes. Tout cela ne provenait pas d'une erreur de l'opinion; c'était un parti pris de calomnies, on avait besoin de mettre son nom au pilori : odieux procédés qui ne manifestent que l'indignité de ses adversaires. Enfin, après le 6 octobre, il offrit à l'Assemblée nationale de siéger à Paris dans son palais, et, quelques jours après, il était forcé d'émigrer, sans que l'Assemblée trouvât la force et le courage de le protéger.

La Spoliation des biens du clergé occupe le chapitre IV. Peut-être eût-il fallu insister plus que ne l'a fait le savant auteur sur le rôle actif, sur l'éloquence et sur les graves arguments de l'abbé Maury; montrer la dextérité et les variations de Mirabeau, qui n'est pas « resté sur ses positions, » mais qui en a si habilement changé; démêler les sentiments de l'Assemblée, qui, d'hostile en masse au clergé, passait à des mouvements favorables qui eussent abouti à un résultat différent, si les manœuvres de Mirabeau, les intrigues de Talleyrand, la fâcheuse défection de deux cent quatre membres de la droite, enfin la violence extérieure, n'avaient entraîné les esprits.

Dans le chapitre V, *Suppression des maisons monastiques d'hommes à Paris*, on lira avec intérêt et profit les pages relatives aux réclamations que diverses familles religieuses élevèrent contre les décrets de l'Assemblée nationale à propos du chiffre des pensions : « On aimerait voir tous ces vaincus, écrit M. l'abbé Delarc, prendre une autre attitude et montrer plus de fierté vis-à-vis de ceux qui venaient de les dépouiller » (p. 201). Suit l'énumération des communautés monastiques de Paris qui furent sécularisées en vertu de la loi du 13 février 1790, et les déclarations de leurs revenus, d'après le grand ouvrage de l'abbé Lebeuf, qu'ont complété MM. Cocheris et Bournon. En résumé, la sécularisation supprima trente-huit maisons monastiques d'hommes appartenant à vingt-deux ordres religieux.

Je ne puis que signaler le chapitre VI, *Suppression du Chapitre Notre-Dame et des autres chapitres ou collégiales de Paris*, où l'on trouvera des renseignements puisés aux mêmes sources que ceux des précédents chapitres.

Le chapitre VII, *la Constitution civile du clergé et la prestation du serment dans les églises de Paris*, est, par son sujet même, des plus intéressants. A l'Assemblée, quelques ecclésiastiques, députés de Paris, prêtèrent serment : Papin, prieur-curé de Marly-le-Roi; Coulmier, abbé d'Abbécourt; Dumouchel, recteur de l'Université de Paris, futur évêque intrus du Gard; Bénière, curé de Chaillot. Trois documents imprimés nous ont conservé les noms des jureurs et des non-jureurs; il me semble aussi qu'aux Archives mêmes j'ai vu des traces nombreuses et officielles de ces prestations de serment. L'auteur nous donne les résultats paroisse par paroisse, avec les noms des assermentés ou des réfractaires : ces listes provoquent des observations diverses que la dimension déjà longue de cet article ne nous permet pas de faire; elles auraient d'ailleurs le tort de nous être personnelles, M. l'abbé Delarc ayant sans doute rejeté les siennes à la fin du chapitre, que nous n'avons pas encore.

Bien que M. l'abbé Delarc, avec une modestie dont son mérite reconnu peut le dispenser, s'efface trop souvent devant les travaux d'autrui qu'il cite largement, on relèvera dans son livre de nombreuses pages où il intervient de sa personne pour exprimer un jugement très net et très indépendant. En attendant la suite de son œuvre, dont la publication paraît être, d'ailleurs, d'une périodicité régulière, nous pouvons exprimer l'espoir que si, sur ces années d'aspect sévère, il a su répandre de la nouveauté et de l'intérêt, il nous en réserve plus encore pour les dramatiques années qui vont suivre.

P.-S. — Au moment où nous corrigeons l'épreuve de notre article, nous recevons les livraisons de septembre et d'octobre, qui complètent le premier volume de cet ouvrage (502 p.). VICTOR PIERRE.

Catalogue du Musée lapidaire rémois, par CH. GIVELET, H. JADART et L. DEMAISON. Reims, M. Monge, 1895, in-8 de 100 p.

La ville de Reims possède les éléments d'un musée lapidaire digne de la métropole de l'ancienne Seconde Belgique: les temps antiques, l'époque romaine, le moyen âge, sont représentés par de précieux monuments. Malheureusement le local où il serait centralisé manque, et l'administration municipale songe à créer, à construire un musée que la question budgétaire fera peut-être attendre quelques années. Une partie des objets recueillis est déposée à l'hôtel de ville: une autre à Clairmarais, local municipal; un troisième groupe dans la chapelle basse de l'archevêché. C'est celle-ci dont MM. Givelet, Jadart et Demaison ont rédigé le catalogue à l'occasion de la brillante exposition rétrospective qui vient d'avoir lieu à Reims. Ce catalogue comprend deux cent cinq numéros: il est rédigé avec le soin et l'exactitude que l'on s'attend à trouver dans

toute publication où ces trois noms sont associés. Peut-être regrettera-t-on que les gravures ne soient pas plus nombreuses. Les curieux qui visiteront le musée de l'archevêché aimeraient à savoir ce qu'ils ont admiré; et ceux qui ne peuvent y venir auraient, au moins, une fiche de consolation. A. DE B.

La Stèle chrétienne de Si-ngan-Fou. 1re partie. Fac-similé de l'inscription syro-chinoise, par le P. HENRI HAVRET, S. J. Chang-Haï, imprimerie de la Mission catholique. A l'orphelinat de T'su-sè-Wè. Paris, Arthur Savaète, 1895, VI-5 p. de texte, CXVII p. en photolithographie et une phototypie. — Prix : 2 fr.

Cette stèle, d'après l'auteur, est un monument contemporain de la prédication évangélique, dont elle rappelle le symbole et retrace l'histoire. Elle daterait, par conséquent, du Ve siècle, époque à laquelle une colonie de moines syriens vint s'établir à Si-ngan-Fou, capitale de la dynastie T'ang. Depuis de longs siècles tout souvenir chrétien s'était effacé de cette contrée, lorsque « quinze ans après la mort de Ricci, » le célèbre fondateur des missions de Chine, c'est-à-dire vers 1625, on découvrit, en creusant le sol, une pierre où se trouvaient sculptés une croix et des caractères chinois et syriaques. L'auteur raconte l'émoi causé par cette découverte, surtout parmi les savants d'Occident.

Le but de cette publication est triple : « fixer définitivement les traits de la stèle chrétienne, en retracer l'histoire, puis faire revivre la physionomie de l'ancienne Église chrétienne de Chine. » Rien de plus attrayant, camme on le voit. — Le présent fascicule se compose, comme son titre l'indique, du fac-similé de l'inscription bilingue. Nous ne pouvons que louer vivement l'auteur du soin qu'il apporte à l'exécution de cette première partie de son programme. Les caractères sont parfaitement dessinés; leur transcription, au bas de chaque page, en caractères modernes, en facilitera singulièrement la lecture. Nous ne doutons pas que les fascicules suivants ne soient dignes de leur aîné; aussi prenons-nous la liberté de recommander aux sinologues et aux syriacisants, aux premiers surtout, le travail du savant jésuite. A. ROUSSEL.

Le Comte de Frontenac. *Étude sur le Canada français à la fin du XVIIe siècle*, par HENRI LORIN. Paris, Colin et Cie, 1895, in-8 de XIV-502 p. — Prix : 10 fr.

« Le comte de Frontenac est une très haute et noble figure : nous devons le placer, en France, au même rang que Dupleix; car, aussi bien que cet homme de génie, copié par les Anglais avant d'être compris de ses compatriotes, il a montré ces qualités d'audace loyale, d'entente des conditions locales et de séduction personnelle auprès des indigènes, qui sont éminemment celles des colonisateurs français. » Voilà comment,

dès le début de son étude (p. VIII), M. Henri Lorin caractérise, non sans quelque exagération, son héros; il l'estime être un homme qu'on ne saurait étudier de trop près, et convaincu que, ni Garneau dans son *Histoire du Canada*, ni Fr. Parkman dans son volume spécial sur Frontenac (*Count Frontenac and New France under Louis XIV*) et dans d'autres encore, n'ont connu ni examiné tous les documents utiles pour le bien apprécier, il s'est mis à l'œuvre à son tour, et a écrit le gros volume dont nous rendons compte aujourd'hui.

Ce livre, qui est une thèse de doctorat récemment présentée à la Faculté des lettres de Paris, sera-t-il « l'œuvre définitive » dont parle M. Lorin dans sa préface? A dire franchement toute notre pensée, il ne le semble pas. Bien qu'il ait vu plus de documents que ses prédécesseurs, le nouveau biographe de Frontenac est loin de connaître encore tout ce dont il convient de tirer parti pour étudier complètement la curieuse figure du gouverneur de la Nouvelle-France: les documents géographiques du temps, en particulier, dont quelques-uns sont cependant très accessibles aujourd'hui que M. Gabriel Marcel les a reproduits dans son bel atlas de *Cartes et globes relatifs à la découverte de l'Amérique du XVIe au XVIIIe siècle*, ou que M. Gabriel Gravier les a étudiés (Cf. son *Étude sur une carte inconnue, la première dressée par Louis Joliet en 1674, après son exploration du Mississipi*, dans la *Revue de Géographie*, février 1880), dont les autres sont indiqués avec précision dans les catalogues de MM. Harrisse et Marcel, semblent lui avoir échappé. Notons en outre que M. Lorin n'a pas consulté certains dépôts où il avait chance de trouver des renseignements précieux : les Archives des cartes et plans de la marine et du dépôt des fortifications des colonies. Ce sont là des critiques de fond, critiques sérieuses auxquelles vient s'ajouter cet autre reproche, fort grave aussi, que M. Lorin n'a pas su donner à son livre ce mouvement, cette vie, cette couleur qui rendent d'une lecture si attrayante les ouvrages de Parkman.

M. Lorin n'aime pas l'historien américain; il lui reproche avec raison d'être superficiel; mais ne l'est-il pas parfois un peu lui-même? Ses *Notes bibliographiques* (p. XI-XIV), qui ne sont nullement et ne remplacent pas une bibliographie complète du sujet, sembleraient le faire croire; et au cours du volume le lecteur relèvera plus d'une phrase, plus d'une expression, plus d'une contradiction, qui lui donneront singulièrement à réfléchir. En voici quelques exemples, notés entre bien d'autres au cours de notre examen du livre de M. Lorin : on apprend (p. 80) qu'en 1672-1673 « Jolliet avec le P. Marquette achève la descente du Mississipi ; » à la page 72, on voit l'auteur se baser sur une seule signature authentique du voyageur pour orthographier son nom. Cela suffit-il, surtout au XVIIe siècle? En réalité, l'explorateur a écrit son nom de plus d'une façon (Jolliet le plus souvent, mais parfois aussi Joliet), comme le prouve l'examen de

plusieurs documents originaux émanés de lui. — On trouve, pages 223-224, une phrase qui, au point de vue géographique, est absolument inexplicable ou en contradiction formelle avec la réalité des faits. — Plusieurs fois, des assertions importantes ne sont appuyées sur aucun texte, et M. Lorin va jusqu'à accuser gratuitement (p. 268) le gouverneur de la Barre de mauvaise foi, pour disculper son héros du reproche d'indifférence envers Cavelier de la Salle. Par contre, il oublie de montrer comment les explorateurs du temps ont fait leur cour à Frontenac (la carte de Joliet publiée par M. Gabriel Gravier est, à cet égard, particulièrement instructive) et aussi de rendre justice aux remarquables travaux de M. Gravier sur l'illustre Cavelier de la Salle. Entraîné par son admiration pour Frontenac, il oublie encore autre chose : c'est que ce personnage a des défauts, et même de graves défauts. A bien des reprises différentes, M. Lorin fait, avec une grande bonne foi, des réserves de détail : il reconnaît (p. 38) la susceptibilité de Frontenac en matière d'étiquette ; ailleurs, il le déclare très impatient, et d'une façon impolitique (p. 436-437) ; il le montre très imprudent (p. 403), il va même jusqu'à écrire qu'il « ne sait pas sacrifier à la paix générale ses inimitiés personnelles, si légitimes qu'elles soient » (p. 156). Toutes ces concessions sont faites, semble-t-il, pour amener M. Lorin à mettre une sourdine à son admiration pour Frontenac, et cependant il n'en est rien, et Frontenac reste pour son biographe le personnage très remarquable, le gouverneur hors ligne, l'émule de Dupleix dont M. Lorin a parlé dans sa préface.

Ce qu'on doit surtout reprocher à M. Lorin, c'est de n'avoir pas su assez dominer son sujet ; il fait de Frontenac un personnage tout d'une pièce, alors qu'il eût dû noter l'évolution qui, avec l'âge et l'expérience, s'est produite dans le caractère de ce gouverneur. Il n'y a aucune comparaison entre les deux gouvernements du comte, et le second (1689-1698) est beaucoup plus brillant encore que le premier (1672-1682) ; or, M. Lorin n'a pas dit un seul mot permettant de supposer qu'il établissait entre eux une différence. Il s'est laissé entraîner à raconter de menus faits, des petites querelles avec le clergé, le conseil souverain de Québec, etc., toutes choses qu'il reconnaît lui-même, à bien des reprises, peu intéressantes et de médiocre importance ; quant aux personnages actifs, à ces curieux coureurs des bois, aux Indiens, il ne les a pas fait vivre, au moins le plus souvent, et n'a mis dans le relief voulu aucun de leurs exploits, non plus que son héros lui-même.

Et cependant l'auteur était susceptible de le faire : certains passages trop rares de son volume le prouvent en toute évidence (voir par exemple p. 373-374). En fermant l'ouvrage de M. Lorin, sur lequel nous ne nous sommes tant étendu que parce qu'il en vaut la peine, notre impression a été la même qu'après la lecture d'un volume allemand des *Jahrbücher des fränkischen Reichs* : il y a là tous (ou du moins presque tous)

les éléments voulus pour composer un excellent livre sur le comte de Frontenac; mais ce livre reste encore à écrire. HENRI FROIDEVAUX.

Louis XVII, *son enfance, sa prison, sa mort au Temple*, d'après des documents inédits des Archives nationales, par R. CHANTELAUZE. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de XIX-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les romans du faux Louis XVII semblent renaître de leurs cendres; tout récemment encore des fouilles autorisées au cimetière Sainte-Marguerite ranimaient les discussions dans les journaux. Il semble donc utile de répondre à la légende par l'histoire, et aux racontars plus ou moins véridiques de la presse par un écrit sérieux et documenté. A ce titre, on ne pouvait choisir mieux que les belles études de M. Chantelauze. Son livre, postérieur à celui de M. de Beauchesne, ne lui est certes pas inférieur. S'il paraît plus froid au premier abord, s'il n'a pas ses accents émus et émouvants, qui ont fait pleurer tant de mères, il est d'une discussion plus serrée, d'une critique plus sûre, d'une logique non moins irréfutable, et l'émotion naît tout naturellement du sujet lui-même; car jamais vie n'a été plus douloureuse, jamais infortune plus imméritée que celle de ce pauvre enfant qui, dit Pelletan, « n'avait pas besoin de la grandeur de son origine pour commander l'amour et faire pleurer sur ses malheurs et sur sa perte. »

Ce martyre, nous n'avons pas à le raconter, qui ne le connaît? Pas plus que nous n'avons à faire l'éloge du livre de M. Chantelauze, que tous les amis de l'histoire ont apprécié, et dont la première édition a été enlevée en quelques semaines, au point d'être devenue presque introuvable.

Après l'avoir lu, nous croyons qu'il sera bien difficile de soutenir encore la cause des Naundorff ou des Richemond. Le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette n'a point été enlevé; il est mort au Temple; il a succombé à l'affection scrofuleuse qui avait déjà emporté son frère aîné, et qu'avaient aggravée pour lui les rigueurs de la captivité, le chagrin, le manque de soins et les brutalités de Simon. Il faut donc remercier M. Paul Cottin d'avoir réédité ce travail, qui tranche définitivement la question. Il y ajoute un curieux appendice sur le cœur du jeune prince enlevé par Pelletan lors de l'autopsie, et qui, après avoir été volé par un de ses élèves, puis rendu et confié à l'archevêque de Paris, avait fini par revenir, après d'étranges péripéties, entre les mains du fils de l'illustre chirurgien. M. DE LA ROCHETERIE.

Vie de Berryer, d'après des documents inédits, par CHARLES DE LACOMBE. *Berryer sous la République et le second Empire*. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de XII-647 p. — Prix : 8 fr.

Ce troisième volume, le dernier, va du 13 mai 1849 (élection à l'As-

semblée législative) jusqu'à la mort de Berryer (29 novembre 1868). Dans cette période de vingt années, Berryer est l'un des chefs de la majorité parlementaire jusqu'au coup d'État du Deux Décembre; depuis ce jour jusqu'en 1863, il reste en dehors du parlement; les électeurs de Marseille l'y font rentrer alors, et il s'y signale non seulement par ses discours, mais par une influence qui s'exerce efficacement jusque sur les ministres de l'Empire et sur leurs déclarations officieuses.

Parallèlement à sa vie de député, Berryer recueille comme avocat les plus beaux triomphes. L'affaire de Jeufosse, les procès de Mgr Dupanloup et de M. de Montalembert devant la Cour de Paris, les débats entre le prince Napoléon et la famille Patterson, le testament du marquis de Villette, le procès des *Treize*, voilà les grandes dates de sa vie judiciaire à cette époque; et cependant il en est une bien plus touchante : c'est celle où tous les barreaux de France célébrèrent le cinquantenaire d'inscription au barreau de Paris de leur illustre confrère; où Berryer, obligé de répondre au toast ému et singulièrement éloquent de Jules Favre, ne trouva que quelques mots hachés par ses sanglots; où ses confrères applaudissaient son trouble comme un témoignage de sa sincérité oratoire.

En tous ces jours-là, nous l'avons vu, nous l'avons entendu, et il était si simple, si naturel, si éloigné de tout ce qui ressemble à une attitude, qu'en contemplant, en admirant même la statue de Chapu qui décore notre salle des Pas-perdus, nous ne pouvons nous empêcher d'y trouver quelque chose de solennel qui altère un peu la physionomie que nous avons connue.

Une des parties les plus intéressantes de ce volume est celle qui concerne les rapports de Berryer avec le comte de Chambord. Il est à constater que l'homme de France qui, par le nombre de ses relations, par la largeur de son esprit politique, par le sentiment qu'il avait de l'opportunité, par son goût pour l'union, paraissait être le meilleur des guides ou des inspirateurs, fut celui dont l'exilé de Frohsdorf se défia et dont il récusa les conseils. Il dut y avoir de ce côté pour ce serviteur dévoué bien des heures d'angoisse; du moins, il mourut à temps pour ne pas voir les événements d'octobre 1873. Quelle que fût son éloquence, on peut croire qu'elle n'aurait pas eu raison de celui que les adjurations de M. Chesnelong n'ont pu convaincre. Berryer, malgré ces froissements, malgré ces manques de confiance, n'en resta pas moins fidèle de cœur; il faut relire le témoignage suprême qu'il en a laissé dans cette admirable lettre d'adieux au comte de Chambord, écrite le 18 novembre 1868, dix jours avant sa mort (p. 616).

Jules Favre a tracé de Berryer le plus juste des portraits; il nous a montré « cette noble et rayonnante figure, ce sourire à la fois viril et charmant, ce regard étincelant et tendre.... Tout en lui était simplicité

et grandeur; sa voix sonore, souvent émue, son geste sobre, son dédain des petitesses, son ardeur contenue, lui donnaient une autorité irrésistible même sur ses adversaires, auxquels il eût épargné bien des fautes s'il les eût plus fréquemment avertis » (p. 625).

Remercions M. Ch. de Lacombe d'avoir porté la lumière dans bien des parties de cette grande vie. Un jour viendra où beaucoup de ces papiers qui ont servi à l'écrire pourront être publiés intégralement; on aura les lettres de Berryer, on aura celles de ses contradicteurs; on verra plus à fond dans l'histoire secrète; mais l'image de Berryer restera telle que son biographe nous l'a dépeinte, c'est-à-dire la simplicité dans la grandeur. VICTOR PIERRE.

BULLETIN

Les Grandes Religions. *Le Buddhisme*, précédé d'un *Essai sur le védisme et le brahmanisme*, par G. DE LAFONT. Paris, Chamuel, 1895, in-12 de XXXVI-272 p. — Prix : 4 fr.

M. de Lafont nous semble prendre à tâche de faire mentir le vieil adage : *Ignoti nulla fit cupido*. Il ressent, en effet, du moins en apparence, une admiration d'autant plus vive pour le Bouddhisme, qu'il paraît moins le connaître. A la suite des Léon de Rosny, des Émile Burnouf — qu'il ne faut pas confondre avec le savant que fut Eugène Burnouf; ils n'ont de commun que le nom — et de plusieurs autres apôtres du néo-bouddhisme, l'auteur ne jure que par *Cakya*-Muni, comme il s'obstine, malgré la cacophonie, à écrire le surnom de Gautama. Dans la prochaine édition (car ce petit livre est assez méchant pour en avoir plusieurs), il écrira, s'il veut nous en croire, Çâkya-Muni, comme tout le monde, avec une cédille sous le *c* et un accent circonflexe sur l'*a;* ce sera, tout à la fois, plus correct et plus harmonieux. Les questions chronologiques les plus insolubles, les problèmes les plus compliqués, M. de Lafont les tranche avec une facilité stupéfiante, et pourtant le sabre avec lequel il coupe ces sortes de nœuds gordiens, le lecteur nous croira s'il le veut, n'a rien de commun avec l'épée d'Alexandre le Grand. Après avoir esquissé à sa façon, qui est bien loin d'être la bonne, les doctrines, ou mieux les systèmes multiples du Védisme, du Brahmanisme et du Krichnaïsme, ce qui lui prend un bon tiers de sa brochure, l'auteur se décide enfin à s'occuper de *Ca-ky-a*. Il va sans dire que son héros eut toutes les qualités, toutes les vertus ; que sa religion, basée sur l'athéisme, est de toutes la meilleure, et sa morale, édifiée sur le néant, la plus solide et la plus sublime. L'inertie orientale trouve assez bien son compte dans cette doctrine du *nirvâna;* aussi les bouddhistes convaincus, pour s'habituer à ne rien faire dans l'autre monde, commencent-ils par agir le moins possible dans celui-ci. L'oisiveté absolue du corps et de l'esprit, ne faire rien, ne penser à rien : tel est leur double idéal; comment s'étonner, dès lors, que nulle idée vraiment généreuse, vraiment féconde, ne soit jamais sortie du Bouddhisme? *Ex nihilo nihil fit.*

Une préface très divertissante du Sâr Péladan sert de vestibule à cette petite pagode pseudo-scientifique où trône majestueusement, assis en tailleur, le Bouddha (un assez vilain magot de cuivre doré), dans l'éternelle contemplation de son.... ombilic. A. ROUSSEL.

La Guerre et ses prétendus bienfaits, par J. Novicow. Paris, Colin et Cie, 1894, in-12 de 198 p. — Prix : 2 fr. 50.

Études de sociologie. Des moyens pratiques pour parvenir à la suppression de la paix armée et de la guerre, par R. de la Grasserie. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 100 p. — Prix : 2 fr.

La Guerre, conférence au cercle du Luxembourg, par J. Desclozeaux, avec une lettre de Frédéric Passy. Paris, Davy, 1895, in-8 de IV-46 p. — Prix : 1 fr.

— La guerre a trouvé de nos jours des apologistes que M. Novicow vient contredire. Un Allemand, M. Jahn, exalte les guerres défensives. « Comment, objecte M. Novicow, une guerre défensive est-elle possible, s'il n'y a pas d'autre part une guerre offensive ?.... » La guerre est-elle une solution ? « Une question est résolue, répond notre auteur, seulement quand elle est réglée d'une façon reconnue comme juste par les deux parties en litige. » M. Novicow concède cependant volontiers que défendre ses droits au péril de sa vie pour les soutenir est l'action la plus admirable qu'on puisse imaginer » (p. 109). La guerre étant un fléau, on ne doit pas en désirer la continuité, plus que pour les autres fléaux afin de laisser éclater le dévouement des médecins, des sœurs de charité et des pompiers. Finalement, M. Novicow estime que tous les conflits pourraient être résolus par l'arbitrage ou le plébiscite.

— « La guerre, dit avec raison M. de la Grasserie, est la preuve par la violence à défaut de juridiction commune entre les nations. » Il s'agirait de substituer « le droit probateur de la collectivité des nations à celui individuel de chacune d'elles. » La paix armée est aussi funeste que la guerre : elle force à la guerre ; on dépense presque autant à ne pas se battre qu'à se battre. Sous la dénomination de « faits préparatoires, » l'auteur expose que, dans tous les pays, les tendances ne sont plus à la guerre. Ce chapitre, qui s'appuie sur une faculté remarquable d'observation, est à lire. Comme « Institutions préalables, » M. de la Grasserie propose une nouvelle carte de l'Europe, où, à notre avis, il ne distingue pas suffisamment la nationalité de la race et qui serait à discuter en détail. Pour obvier aux difficultés résultant de la diversité des langues, on forgerait une langue nouvelle, qui ne serait pas le volapuk. Enfin, il serait procédé à l'unification de toutes les lois. La polygamie des musulmans n'est plus un obstacle : grâce au divorce, la monogamie ne sera plus qu'une polygamie successive (p. 47), ce qui n'est que trop vrai. Pour amener la « Paix définitive, » on procédera progressivement à un désarmement général et spontané, lequel ne sera possible qu'au moyen de l'organisation préalable d'une armée internationale unique, composée de volontaires, et plus forte qu'aucune des armées particulières. Un tribunal international, chargé de résoudre les conflits internationaux, serait fourni par des délégués des parlements. Il faut savoir gré à l'auteur de n'avoir pas composé son tribunal de légistes. Par leur nature, les affaires internationales répugnent absolument à la solution inflexible d'un texte ou d'une doctrine. C'est affaire aux diplomates, qui consultent, s'il y a lieu, les spécialistes de la loi, de la géographie et autres.

— M. Desclozeaux est catholique : il n'appellera pas le divorce à la rescousse. « Il n'y a, dit-il, que trois manières d'envisager la guerre : les uns disent qu'elle est nécessaire et bonne...., les autres croient que c'est un fléau, mais que ce fléau ne saurait être évité ; d'autres, enfin, affirment que la guerre est un mal, et que l'homme a le pouvoir et le devoir de la supprimer. » Dans une conférence au cercle du Luxembourg, où il se dit de si bonnes choses, M. Desclozeaux soutient vaillamment cette dernière opinion. Il réfute les défenseurs de la guerre, Moltke, Darwin, J. de Maistre (il au-

rait pu se dispenser de mentionner M. Zola). Il n'admet pas davantage, avec le vicomte de Vogüé, que la guerre soit inévitable, par la raison qu'elle a toujours existé; car on en pourrait dire autant de l'esclavage, qui va cependant disparaître. Il estime, d'ailleurs, que le fléau va en diminuant d'intensité, notamment par la substitution de la guerre internationale à la guerre privée. A ce propos, je me suis souvent demandé si les luttes des seigneurs entre eux étaient aussi désastreuses pour le populaire que le sont les guerres nationales ou religieuses. Les luttes féodales avaient laissé la France peuplée et prospère : la guerre de Cent ans l'a laissée ruinée et dépeuplée.

Après avoir accepté la légitimité de la guerre défensive, M. Desclozeaux développe que la guerre est un mal. La paix armée est encore plus désastreuse : « Les peuples meurent de faim pour avoir un jour les moyens de s'entr'égorger. » Il répond aux objections tirées de la natalité et de la prétendue école d'héroïsme. Comme moyen de supprimer la guerre, il n'admet pas « la crosse en l'air, » préconisée par Tolstoï. Il met en avant l'arbitrage pour finir, en rappelant les objurgations des plus grands contemporains parmi lesquels on trouve les ecclésiastiques les plus éminents.

A. D'AVRIL.

Cours de géométrie descriptive, par CH. BRISSE. Paris, Gauthier-Villars, 1895, gr. in-8 de XIX-116 p. — Prix : 7 fr.

Ce cours est destiné aux élèves de l'enseignement secondaire moderne et rédigé d'après les derniers programmes. D'ailleurs, au titre près, il pourrait servir aussi bien à tous ceux qui désirent s'initier à la géométrie descriptive. Il est divisé en deux parties. La première traite en cinq chapitres toutes les questions relatives au point, à la ligne droite et au plan; elle correspond, si l'on veut, au programme de la classe de mathématiques élémentaire. La seconde, en trois chapitres, traite du cône et du cylindre, des surfaces, de révolution et de projections cotées : cela correspond aux compléments nécessaires aux candidats à l'École spéciale militaire. Enfin, un appendice assez bref donne des notions de perspective et des éléments de perspective cavalière. Ce nouveau livre de M. Brisse n'a rien qui le distingue de ceux que le même auteur a déjà publiés sur cette application de la science géométrique. En réalité, les matières traitées sont absolument les mêmes, et à peu de chose près les méthodes aussi. Le but de cette publication paraît être uniquement l'intention d'offrir au public un ouvrage entièrement accommodé à la lettre d'un nouveau programme. H. C.

Stéréochimie, par ÉDOUARD-GABRIEL MONOD. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-8 de 163 p. — Prix : 5 fr.

Les formules de saturation, fondées sur l'hypothèse de Kékulé, et développées dans le plan, étant insuffisantes pour rendre compte de plusieurs genres d'isomères bien définies et constatées par l'expérience, on a cherché à se faire une conception du groupement dans l'espace des atomes de la molécule; car les différences de propriétés que l'expérience nous découvre dans des corps de formules identiques tiennent évidemment à des différences de structure dans l'espace. MM. A. Le Bel et Van 't Hoff ont cherché à déterminer ces différences et sont arrivés, indépendamment l'un de l'autre, et en même temps, à la notation stéréochimique. Ce sont les travaux de ces deux savants, complétés par les recherches de Simon, Bœyer, Guye, Friedel et Wislicenus, qui ont fourni à M. Ed. Monod la matière du petit volume et dans lequel il expose d'une manière élémentaire les prin-

cipes de la stéréochimie du carbone. La notation nouvelle a pour avantage de faire prévoir non seulement tous les cas d'isomérie révélés par l'ancienne; mais quand cette dernière est en défaut, la stéréochimie y supplée toujours. Toutefois, il ne s'agit, bien entendu, que d'un système de notation commode, dans lequel la molécule est représentée par un schéma d'une interprétation féconde; mais on ne prétend pas avoir trouvé la forme réelle, exacte, d'une molécule.

L'ouvrage, précédé d'une courte préface de M. Friedel, est divisé en quatre parties, subdivisées elles-mêmes en plusieurs chapitres relatifs au carbone asymétrique, à ses liaisons simples ou multiples, aux chaînes fermées, aux composés cycliques, au benzène et à ses dérivés, enfin aux variations du pouvoir rotatoire d'une molécule. Les schémas très nombreux des corps considérés font nettement saisir le sens et la portée de la nouvelle théorie. H. Courbe.

Collection Lantoine. Paris, Masson, 1895, in-18. — Chaque volume élégamment cartonné, 2 fr.

1. Xénophon (Extraits), par V. Glachant, professeur au lycée Buffon, 309 p.
2. Cicéron (Extraits), par Lantoine, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris, 366 p
3. Sénèque (Extraits), par J. Legrand, professeur au lycée Buffon, 215 p.

Les dix premiers volumes de la collection Lantoine ont été appréciés ici même (tome LXXI, p. 536) : trois autres viennent de s'y ajouter, et voici les observations que nous suggèrent, non les auteurs anciens dont nous avons ici des traductions, mais les vues personnelles de leurs éditeurs.

1. — Xénophon n'a certes pas à se plaindre de M. Glachant : tous ses ouvrages, même les moins connus, ont fourni leur contingent à ces extraits, dont quelques-uns pourraient être supprimés sans aucun inconvénient. La biographie et la critique se partagent également la notice préliminaire, relativement assez étendue (p. v-xlv). Xénophon, « cerveau fort pratique » malgré certain « instinct d'aventure, » nous est présenté comme un soldat improvisé général au cours d'une expédition à laquelle il s'était d'abord associé en touriste, plus tard comme « menant l'existence d'un seigneur féodal érudit au milieu des bois, des prairies et des eaux. » Chez ce scrupuleux observateur des rites païens, M. Glachant croit découvrir, sous des dehors très formalistes, « un grain de scepticisme et de dandysme, » et il conclut cette première partie par une phrase légèrement énigmatique : « Ce fut une intelligence d'élite, si ce ne fut pas proprement un caractère d'exception. » Les jugements portés ici sur l'écrivain ne sont pas moins curieux. Le *Hiéron* est plein d'une « philanthropie raisonneuse; » les *Mémoires de Socrate* « sont en définitive une sorte d'évangile socratique transcrit par un demi-rhéteur; » l'*Anabase* offre le récit « de la plus étonnante équipée dont il soit parlé dans les annales du monde antique; » les narrations « accortes, vivantes et superbes » de la *Cyropédie* ont pour but « d'endoctriner et d'édifier le lecteur enchanté, converti sans qu'il y prenne garde. » S'il me plaît assez peu de voir appeler « vertueux et délicieux » l'entretien « érotique » qui fait le fond du *Banquet*, si je m'étonne d'entendre définir le *Traité de l'équitation* « un promptuaire clair et méthodique, » j'accorde que la trame des *Helléniques* est ici trop « décharnée, » là trop « étoffée, » et que l'*Économique* est « délectable aux moralistes et instructive même aux ignorants. » Bref, en Xénophon « s'épanouit un des rejetons les mieux éclos, les plus drus et les plus robustes de la vieille souche hellénique. » Ces citations montrent à tout le

moins que M. Glachant excelle à relever par des tours très modernes la gravité habituelle du style académique.

2. — Ce recueil d'extraits de Cicéron, intelligemment conçu, sauf la partie philosophique, qui paraît un peu sacrifiée, s'ouvre par une biographie intéressante, où rien n'est omis de ce qui est à l'honneur du grand orateur, mais où les côtés moins louables de son caractère sont presque complètement laissés dans l'ombre. Sur plus d'un point, elle se laisserait aisément abréger : telle qu'elle est, elle se lit avec plaisir. Trop courte, en revanche, est la brève notice littéraire des pages 29 et 30 : il paraît difficile, ou pour mieux dire impossible, de condenser en cinquante lignes tout ce qu'un élève même de l'enseignement « moderne » peut et doit savoir du merveilleux talent et des aptitudes si prodigieusement variées de Cicéron. Les résumés qui précèdent et accompagnent chaque extrait suppléent sans doute à cette insuffisance dans une certaine mesure : mais se prêtent-ils sans peine à un jugement d'ensemble sur celui qui a mérité à la Renaissance de personnifier en lui la latinité elle-même ?

3. — Dans son introduction, M. Legrand étudie successivement la vie de Sénèque, sa philosophie et sa sincérité. La première de ces études est exacte, les deux suivantes impartiales. L'auteur voit dans le précepteur de Néron un moraliste judicieux, « doublé d'un psychologue aigu, » et à la suite du regretté M. Martha, il le compare à « ces directeurs de conscience du christianisme, si experts dans l'art de sonder les plaies secrètes du cœur et d'appliquer à chacune d'elles le baume le plus convenable et le plus efficace; » mais il ne dissimule aucune des défaillances de conduite de Sénèque, pas plus qu'il ne ferme les yeux sur ses contradictions doctrinales, ou sur son insistance à prêcher, en face des iniquités de son temps, la résignation et l'effacement. Il n'y a qu'un point où je trouve le jugement de M. Legrand en défaut : c'est l'adhésion silencieuse qu'il semble donner aux passages trop nombreux où le philosophe romain fait l'apologie ou même l'éloge du suicide, considéré comme la seule garantie de la liberté du sage. A l'heure où nous sommes, sous peine de trahison sociale, de telles théories appellent une éclatante protestation. C. Huit.

Théâtre moral pour jeunes gens, par H. Adolphe-Prieur. Montpellier, Louis Relin, 1895, in-18.

Il est difficile de donner le nombre de pages de ce petit volume, qui n'est que la réunion de quelques brochurettes ayant chacune une pagination différente. La première comprend trente-six pages et contient une série de *Petits poèmes intimes* récités dans les œuvres de jeunesse et animés de bonnes intentions. Puis viennent quelques pièces ; c'est le *Théâtre moral : Oncle et neveu,* comédie en un acte et deux personnages (24 p.) ; *La Veille du jour*, comédie en un acte et trois personnages (22 p.); *Une Comédie*, pièce en un acte et quatre personnages (26 p.). Le théâtre est en prose. P. Talon.

Bibliotechina grassocia. *Piacevoli ed amorose notti dei novizi*, da Pietro Fortini. I. Firenze. *Giornale di erudizione*, 1894, in-12 de 192 p.

La *Bibliotechina grassocia* a commencé une seconde série des œuvres de Fortini. Le volume par lequel elle s'ouvre ne contient pas de nouvelles comme les tomes précédents. A un préambule dans le genre de ceux qu'on trouve à chaque journée de *Décameron*, et qui fait intervenir belles dames et galants cavaliers, discutant de subtiles questions amoureuses, succède l'*Anello* (l'anneau), une comédie trop embrouillée et trop longue — elle ne

finit pas dans le volume, — pour que nous voulions en essayer l'analyse. C'est une de ces œuvres de forme dramatique, mais non destinées à la scène, dont la fameuse *Celestina* est le modèle difficile à suivre. Poggiardo.

Études sur la littérature contemporaine, par Edmond Schérer, t. X. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après la mort de Schérer, ses amis ou héritiers ont vidé ses tiroirs, ne dédaignant même pas des choses déjà anciennes que Schérer avait probablement négligées; ils y ont ajouté la table des douze volumes qui composent l'œuvre critique de Schérer, et de tout cela ils ont fait le tome X et dernier des *Études sur la littérature contemporaine.* Voilà vraisemblablement comment les choses se sont passées. Si, pour cette raison, ce volume de liquidation n'a pas tout l'intérêt des précédents, il mérite pourtant d'être lu, car, dans Schérer, il y a toujours quelque chose à prendre et à apprendre; c'est un critique fort bien informé et un juge délicat et fin des choses de la littérature. Je n'en dirai pas autant des choses religieuses, au sujet desquelles Schérer nous inspire à tous des défiances trop justifiées. Mes réserves faites sur ce point, ce volume est intéressant : Schérer y parle littérature à propos de Victor Hugo, de Bourget, de Maupassant et de divers rimailleurs contemporains, sans compter un historien anglais de la littérature française, dont les bévues inspirent à Schérer une douce gaieté; il parle histoire à propos de M. Thureau-Dangin, de Falloux, de M. le comte d'Haussonville, de M. Sorel, du duc d'Aumale; il parle religion, morale et philosophie à propos de Renan, de M. Rod et de divers auteurs qui ont essayé de synthétiser les résultats généraux des diverses phases de l'histoire humaine, l'établissement du christianisme, le moyen âge, la Révolution, la démocratie et jusqu'à la crise intellectuelle où s'agite cette fin de siècle, et dont on ne peut dire encore si c'est l'annonce d'un jour qui s'éteint ou l'aube d'un nouveau soleil qui se lève. Dans tout cela, bien entendu, il y a à prendre et à laisser. Cueillons-y deux ou trois pensées. Pour Schérer comme pour la plupart des gens qui savent et qui pensent, la Révolution française a avorté : « Elle a fondé l'égalité politique et sociale, œuvre capitale, mais en somme œuvre négative, puisque, pour la consommer, il suffisait d'abolir. La Révolution, en revanche, n'a pas fondé la liberté, à moins qu'on n'appelle de ce nom des crises de licence suivies de périodes d'arbitraire. » Quant à la troisième république, elle « est menacée du même sort que les deux précédentes, et par les mêmes raisons. Pour vivre, il fallait qu'elle devînt un gouvernement, et elle a continué d'être un parti. » Sur le socle de la statue de Danton érigée à l'époque du centenaire, Schérer estime qu'on aurait dû inscrire « le mot de cynisme et celui de forfait. » Et il ajoute : « La Révolution a eu du malheur avec ses héros. Les grands, je veux dire les forts, ceux chez lesquels brille quelque génialité, Mirabeau, Danton, étaient vicieux et cupides; Robespierre, lui, était pur, mais en revanche, le vertueux et le sot en lui ne font qu'un. » Ce dernier jugement est emprunté à Challemel-Lacour. Voilà quelques-unes des pensées que j'ai cueillies dans le dernier volume de Schérer. C'est le souvenir que j'en veux laisser à mes lecteurs. P. Talon.

Une Visite à Orléans, par Alexis Martin. Paris, Hennuyer, 1895, in-12 de xxviii-202 p — Prix : 3 fr.

M. Alexis Martin poursuit la publication de ses « Monographies urbaines. » Après avoir écrit vingt volumes de « promenades dans les vingt

arrondissements de Paris, » il a donné successivement *Une Visite à Versailles* et *Une Visite à Beauvais*, avant le petit livre sur Orléans. Une introduction historique précède la description de la ville, de ses curiosités et de ses monuments, et le tout se termine par des notices sur les hommes illustres de la contrée. C'est quelque chose comme un « guide, » avec plus de développement et plus de littérature.

Pour Orléans, la partie d'histoire ne comporte rien de neuf, mais elle résume assez bien tous les travaux connus et ne néglige rien d'essentiel. Il n'y a que quelques erreurs à relever : par exemple, il n'est pas juste de dire que la Sologne a été ruinée par la révocation de l'édit de Nantes; c'est la partie de l'Orléanais où il n'y a jamais eu de protestants, et sa misère au XVIIIe siècle venait surtout de son sol; Marie Touchet n'a pu illustrer Pithiviers : elle était née à Orléans ; c'est là que Charles IX l'a connue, et, après la mort du Roi, elle a épousé d'Entragues, gouverneur de la ville, qui avait une terre à Malesherbes; on ne saurait dire la « forêt » de la Ferté, car il n'y avait que des bois sans grande étendue; Arnauld Sorbin — et non Armand — a prêché à la cour de Catherine de Médicis, mais il n'était pas confesseur du Roi. La nomenclature des grands hommes nés à Orléans est exacte pour les personnages dont elle parle, mais très incomplète, et partant assez inutile. Une meilleure pensée est d'avoir ajouté la description sommaire des bords du Loiret et d'Olivet, ainsi que des champs de bataille, devenus historiques, de Patay et de Loigny. Enfin, complément indispensable pour un ouvrage de ce genre, il s'y trouve des tables très claires et précises, et beaucoup de gravures dans le texte fort joliment rendues, sans parler de plans de la ville ancienne et nouvelle très suffisants. Souhaitons que M. Martin traite aussi bien toutes les villes de France. G. B. DE P.

Le Centenaire de Quiberon. *27 juin-26 août 1795. Souvenir et enseignement*, par EDMOND BERAUD. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-8 de 23 p. — Prix : 0 fr. 30.

« Cent ans se sont écoulés. Mais Quiberon n'est pas seulement un souvenir historique d'une incomparable grandeur, il contient aussi un terrible enseignement et une leçon salutaire. » C'est cet enseignement et cette leçon que M. Edmond Béraud, ancien rédacteur de la *Gazette de France*, a voulu dégager dans ces courtes pages écrites avec verve, où, après avoir rappelé brièvement les faits, en concluant, avec l'histoire vraie, à la réalité de la capitulation, il montre que « les plus modestes existences donnèrent la main, par l'égalité du supplice, aux plus illustres familles, » et il conclut par cette opportune remarque : « Ce ne sont pas les soldats de la résistance armée que nous offrons en exemple aux monarchistes d'aujourd'hui. Ce sont des royalistes résolus dans l'action, tenaces dans la fidélité. » G. DE B.

Ce que l'on va chercher à Rome, par OLLÉ-LAPRUNE. Paris, Colin et Cie, 1895, in-16 de 73 p. — Prix : 1 fr.

Charmante petite brochure où le maître éminent de conférences à l'École normale expose, en termes aussi élégants que chaleureux, la situation de la Papauté vis-à-vis de la société contemporaine. La Papauté attire et impose au monde, parce qu'au milieu des ruines qui nous entourent, c'est la seule force qui dure et qui vit, qui a un passé déjà long, et se montre sûre de durer et de vivre encore. Aussi le monde, même irréligieux, porte ses regards vers Rome; on sollicite son alliance, on se montre prêt à travailler avec elle au salut social. Cela est excellent. Mais, remarque très finement M. Ollé-La-

prune, il ne faudrait pas seulement avoir l'Église avec soi, il faudrait tâcher d'être avec l'Église, et si l'on veut être avec elle, il faut la laisser parler avec l'autorité par laquelle seule elle peut sauver le siècle, et ne pas lui marchander sa confiance. M. Ollé-Laprune conseille, d'un autre côté, aux catholiques de ne point s'arrêter à des préjugés personnels ou à des critiques de détail, mais de suivre largement la conduite tracée par les encycliques, sans s'occuper des exagérations ou des interprétations non autorisées. De part et d'autre sans doute, quelques-uns feront des réserves. Quelles que soient les nuances d'opinion, tout le monde lira cette belle étude avec plaisir et avec profit. D. V.

Questions actuelles, par le R. P. Ch. Daniel. Paris, Oudin, 1895, in-8 de 489 p. — Prix : 5 fr.

Le P. Daniel fut le fondateur d'une revue bien connue dans le monde catholique, *les Études religieuses*, qu'il dirigea pendant plus de trente années. Dans sa vie de publiciste, il eut à s'occuper de la plupart des hommes et des questions du jour. Ce sont les principaux de ces articles que des mains pieuses ont recueillis après sa mort, et qu'elles présentent aujourd'hui au public. Le titre de *Questions actuelles* est peut-être un peu hardi, puisqu'il s'agit de faits qui se sont passés il y a trente et quarante ans, et dont nous sommes séparés par des changements profonds. Néanmoins, il y a sous la plupart des questions soulevées alors des problèmes permanents, et, comme le dit très bien l'auteur de la préface, c'est la forme encore plus que le fond qui a changé. D'ailleurs, ils auraient une manière de penser bien étroite, ceux qui répugneraient à jeter un regard sur ces temps écoulés, où le mouvement de rénovation catholique s'est développé avec tant de puissance et d'élévation. Si aujourd'hui nous ne sommes pas tout à fait écrasés par la réaction franc-maçonne, nous le devons surtout aux lutteurs vigoureux de la génération précédente. On lira avec un grand intérêt ces articles si élégamment écrits, si pleins de choses, si vivants, qui remettent sous nos yeux de grandes personnalités : Montalembert, Lacordaire, Mme Swetchine, etc. Tous ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur de voir encore à leur déclin quelques-unes de ces nobles et belles figures, retrouveront dans les portraits du P. Daniel les impressions toutes vives de leur première jeunesse, et se surprendront, avec un plaisir intime, à les mieux connaître encore. D. V.

Le Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de Las Cases, suivi de *Napoléon dans l'exil*, par O'Meara, et du *Séjour du docteur Antommarchi à Sainte-Hélène*. Paris, Garnier, t. I et II, de xxxii-341 et 667 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Napoléon étant si fort à la mode, on ne pouvait mieux faire que de publier une nouvelle édition du *Mémorial de Sainte-Hélène*, où l'on a pour ainsi dire jour par jour tous les détails de la vie intime de l'illustre prisonnier. A ces détails s'unissent les glorieux souvenirs de l'Empereur et aussi ses appréciations sur des sujets de philosophie, de morale et de littérature. Bien entendu, tout intéressant qu'il soit, ce curieux ouvrage est apologétique, et bien des parties ne peuvent être accueillies qu'avec précaution. Pour n'en citer qu'un exemple, ce qui est dit de Georges Cadoudal (t. II, p. 372) ne se rapporte pas du tout avec ce qu'en ont raconté Bourrienne et Hyde de Neuville, et l'attitude du chouan devant le tout-puissant despote fut pleine de dignité et de courage. Les éditeurs ont fait précéder le Mémorial d'une courte notice sur le comte de Las Cases, notice imprimée dans une

édition de 1831. On aurait lu avec plaisir une biographie plus détaillée du fidèle compagnon de l'Empereur. VILLEMORY.

The international beginnings of the Congo free State, by JESSE SEDDALL REEVES. Baltimore, J. Hopkins, 1894, in-8 de 106 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre expose d'abord les longues et douloureuses péripéties de la domination portugaise sur la côte occidentale d'Afrique. A chaque guerre où le Portugal était impliqué, cette possession lui était enlevée pour lui être restituée à la paix. Ce ne fut jamais pour en jouir paisiblement. Voici, par exemple, ce qui se passa en 1784, lorsque le cabinet de Lisbonne s'avisa d'ériger un fort à Cabinda « pour protéger ses droits souverains en Afrique.... Le fort n'était pas plus tôt érigé, qu'une frégate française entra en scène. Le fort fut attaqué. La raison donnée était que cette érection portait atteinte à la liberté de commerce dont les nations européennes jouissaient depuis longtemps sur cette côte. Le commandant portugais offrit de capituler, et le fort fut démoli. Dans l'acte de la capitulation, une protestation était faite au nom de Sa Majesté la reine de Portugal.... La question, transférée aux deux cours pour être décidée, souleva une longue et opiniâtre discussion diplomatique.... Après deux années, l'Espagne fut appelée comme médiatrice » (p. 10). Des conflits surgirent également avec l'Angleterre et durèrent, en dernier lieu, de 1807 à 1884. Ils se compliquaient de la difficulté que rencontrait la cour de Londres à déterminer, en Portugal, la renonciation à la traite des nègres. Cette première partie, nourrie de nombreux renvois aux meilleures sources, rappelle toute une série d'événements généralement oubliés, et présente un véritable intérêt. Le livre raconte ensuite dans le détail la formation de l'Association internationale du Congo et les conséquences de la conférence de Berlin. « Si une conférence internationale, dit M. Jesse Seddall Reeves en terminant (p. 90), a légalisé la naissance de l'État du Congo, une autre conférence doit être nécessaire pour en faire les obsèques avant que le légataire universel (la France) en prenne possession. » Voilà une affirmation téméraire : elle ne repose sur aucune base conventionnelle ou principielle, ni sur la logique. Nous ne pouvons pas l'accepter.

A. D'AVRIL.

Robinet de Plas, *officier de la marine française*, par l'abbé PROFILLET, ancien aumônier de la flotte et de l'armée. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 297 p. — Prix : 2 fr.

Nous avons déjà recommandé un ouvrage intitulé : *Marin et jésuite*, par le R. P. Mercier, S. J.; c'était la biographie détaillée du R. P. de Plas, mort en 1888 à Brest, de la manière la plus édifiante. Cet ouvrage était trop volumineux et cher pour les bibliothèques populaires, et M. l'abbé Profillet a eu la bonne idée d'en faire une réduction beaucoup plus à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses. Nous rappellerons que Robinet de Plas entra dans la marine et poursuivit sa carrière jusqu'au grade de capitaine de vaisseau. La rencontre de Marceau et de Clerc, le futur martyr de la Commune, le rendit chrétien pratiquant; jusque-là, il avait vécu en parfait gentilhomme, mais dans l'indifférence religieuse. La grâce agit puissamment en lui et le poussa graduellement jusqu'au sacrifice de sa position; il entra en religion dans la Société de Jésus à l'âge de cinquante-huit ans, et vécut encore une vingtaine d'années, donnant l'exemple des plus éminentes vertus et pratiquant autour de lui un fécond apostolat. Telle est la belle vie que M. l'abbé Profillet offre en exemple aux jeunes gens et

spécialement aux militaires. Elle est parfaitement rédigée, mais fourmille de fautes d'impression. COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le baron Félix-Hippolyte LARREY, fils de l'illustre chirurgien de Napoléon Ier, et lui-même chirurgien d'un mérite éminent, est mort à Bièvres, le 9 octobre. Né à Paris, le 18 septembre 1808, il n'avait que dix-huit ans quand il entra dans le service de l'armée. Élève au Val-de-Grâce en 1828, il fut en 1832 reçu docteur en médecine par la Faculté de Paris. Il assista comme aide-major au siège d'Anvers, dont il a publié l'histoire chirurgicale. Professeur de pathologie chirurgicale au Val-de-Grâce (1841), il en devint chirurgien en chef après avoir rempli quelque temps les mêmes fonctions à l'hôpital du Gros-Caillou. Il fit la campagne d'Italie comme médecin en chef. Il y avait alors neuf ans qu'il était membre de l'Académie de médecine. En 1867 il devint encore membre libre de l'Académie des sciences. Le baron Larrey a laissé des preuves multiples de son activité scientifique dans de nombreuses revues ou mémoires de sociétés (*Annales de chirurgie, Gazette des hôpitaux, Bulletin de l'Académie de médecine*, etc.). Le chiffre des travaux dus à sa plume est considérable, et la liste qui suit, bien qu'assez volumineuse, n'en donnera qu'une idée fort incomplète : *Relation chirurgicale des événements de juillet 1830 à l'hôpital militaire du Gros-Caillou* (1831, in-8) ; — *Traitement des fractures des membres par l'appareil inamovible* (1832, in-4) ; — *Histoire chirurgicale du siège de la citadelle d'Anvers* (1833, in-8) ; — *Quel est le meilleur traitement des fractures du col du fémur ?* (1835, in-4), thèse pour le concours d'agrégation ; — *Section du tendon d'Achille à la suite de l'amputation partielle du pied* (1841, in-8) ; — *De la méthode analytique en chirurgie* (1841, in-8) ; — *Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Bichat au nom de la Société médicale d'émulation de Paris* (1843, in-8) ; — *Kyste pileux de l'ovaire, compliqué d'une fistule urinaire vésico-abdominale et d'un calcul dans la vessie* (1846, in-4) ; — *Tumeur fibreuse du sein* (1848, in-8) ; — *Notice sur l'hygiène militaire* (1849, in-8) ; — *Notice sur la chirurgie militaire* (1849, in-8) ; — *Propositions résumées d'un mémoire sur l'adénite cervicale* (1849, in-8) ; — *Rapport de M. Jobert (de Lamballe) sur une observation de tumeur fibreuse du sein* (1849, in-8) ; — *De l'atténotomie dans les fractures* (1851, in-8) ; — *Mémoire sur l'adénite cervicale observée dans les hôpitaux militaires* (1851, in-4) ; — *Quelques mots sur la syphilisation* (1852, in-8) ; — *Traitement des entorses par l'appareil ouaté* (1852, in-8) ; — *Quelques mots sur l'anesthésie* (1853, in-8) ; — *Diagnostic et curabilité du cancer* (1854, in-8) ; — *Notice sur le docteur Ernest Cloquet* (1856, in-8) ; — *Discours prononcé aux obsèques de M. Annessat, le 16 mai 1856, au nom de l'Académie impériale de médecine* (1856, in-8) ; — *De l'occlusion des paupières dans le traitement des ophtalmies* (1856, in-8) ; — *Rapport à la Société de chirurgie sur l'éléphantiasis du scrotum* (1856, in-4) ; — *Tumeur énorme et indéterminée du poignet* (1856, in-8) ; — *Tumeur fibro-plastique de la cuisse* (1857, in-8) ; — *Prothèse de la résection de l'humérus* (1857, in-8) ; — *Anévrysme artérioso-veineux du pli du bras* (1857, in-8) ; — *Observation d'amputation scapulo-humérale avec résection partielle de la clavicule, de l'acromion et de l'apophyse coracoïde* (1857, in-8) ; — *Amputation sous-astragalienne* (1857, in-8) ; — *Anévrysme artérioso-veineux de la cuisse* (1857, in-8) ; — *De l'éthérisation sous le rapport de la responsabilité médicale* (1857, in-8) ; — *Inauguration de la statue de Bichat, le 18 juillet 1857, à la Faculté de médecine de Pa-*

ris (1857, in-8); — *Luxation du gros orteil avec plaie et issue de la tête du premier métatarse* (1857, in-4); — *Deux cas d'anévrysme poplité guéris par la compression* (1858, in-8); — *Note sur quelques accidents de la revaccination* (1858, in-8); — *Rapport sur l'état sanitaire du camp de Châlons* (1858, in-8); — *Rapport sur une observation de mal perforant des deux pieds et sur une observation de fracture de la cuisse compliquée d'oblitération de l'artère poplitée* (1859, in-4); — *Sur les perforations et les divisions de la voûte palatine* (1859, in-4); — *Observation d'hermaphrodisme* (1859, in-8); — *De la désarticulation coxo-fémorale au point de vue de la chirurgie d'armée* (1860, in-4); — *De l'amputation de la cuisse dans l'articulation de la hanche* (1860, in-4); — *Des amputations consécutives à l'ostéomyélite* (1860, in-8); — *Anomalie des membres pelviens* (1861, in-8); — *Extractions des corps étrangers de l'articulation du genou* (1861, in-8); — *Notice sur l'hygiène des hôpitaux militaires* (1862, in-8); — *De la résection du genou dans les blessures par armes à feu de l'articulation* (1864, in-8); — *Commission scientifique du Mexique. Programme d'instructions sommaires sur la médecine* (1864, in-8); — *Discours prononcé aux obsèques de M. Gimelle, au nom de l'Académie* (1865, in-8); — *Notice sur M. Montagne* (1866, in-8); — *Rapport sur l'érysipèle épidémique* (1866, in-8); — *Conclusions d'un mémoire sur le trépan* (1867, in-8); — *Notes sur la trépanation chez les Arabes* (1867, in-8); — *Du recrutement de l'armée* (1867, in-8); — *État de l'hygiène en Perse* (1869, in-4); — *Discours prononcé au nom de l'Académie des sciences à l'inauguration de la statue de Guillaume Dupuytren, le 11 octobre 1869* (1869, in-4); — *Étude sur la trépanation du crâne dans les lésions traumatiques de la tête* (1869, in-8); — *Un mot sur la chirurgie conservatrice* (1869, in-8); — *Recherches et observations sur la hernie lombaire* (1869, in-8); — *Collection des photographies de chirurgie du musée médical de l'armée américaine* (1870, in-8); — *Tableau de la fièvre jaune à Valence peint par J. Aparicio* (1870, in-8); — *Discours prononcé aux obsèques de M. Auguste Duménil, le 15 novembre 1870* (1870, in-4); — *Discours prononcé aux obsèques de M. Longet, le 7 décembre 1871, au nom de l'Académie de médecine* (1871, in-8); — *Remarque sur une communication relative à la thyroïdite aiguë, dite gastro-épidémique, chez les jeunes soldats* (1873, in-4); — *Notice historique sur le général Daumesnil* (1873, in-12); — *Quelques mots à l'Académie de médecine sur un cas de monstruosité pygomèle* (1874, in-8); — *Communication relative à un travail inédit de M. C. Tollet, ingénieur civil, sur un système de logements et d'hôpitaux militaires incombustibles* (1874, in-4); — *Projet de loi sur l'administration de l'armée* (1880, in-8). Nous signalerons encore la notice sur Bichat dans le *Plutarque français*, et un ouvrage tout récent sur la mère de Napoléon : *Madame Mère, Napoleonis Mater* (1895, in-8).

— M. Ruggero Bonghi, député au parlement italien, est mort à Torre del Greco, le 21 octobre. Né à Naples, le 20 mars 1828, il dut à l'aisance dont jouissaient ses parents de recevoir une bonne éducation. Son esprit facile et heureusement doué profita des moyens qui lui étaient offerts de se développer. A dix-neuf ans il donnait une traduction de Philèbe et l'année suivante (1848) un essai sur Pétrarque. Attaché à l'ambassade de Naples à Rome, il quitta ce poste et se retira en Toscane, puis en Piémont, quand ses princes commencèrent contre les idées nouvelles une lutte qui lui déplut. Il partageait ses loisirs entre la littérature et la philosophie, écrivant tour à tour le volume *Perchè la litteratura italiana non sia popolare in Italia* (1856), qui a été plusieurs fois réimprimé, et des traductions de la *Métaphysique* d'Aristote, livres I-VI (1854), de l'Eutydème et du Protagoras (1857). Appelé à la chaire de philosophie de Pavie (1859), il ne tarda pas à publier une partie de son cours (*Lezioni di logica*, 1860). La révolution de Naples le fit revenir

dans ce pays, où il prit part au mouvement politique et écrivit dans divers journaux (*Il Nazionale, la Stampa*, de Turin, *la Perseveranza*, de Milan, etc.). De Naples, où il avait continué les leçons de philosophie commencées à Pavie, il passait en 1861 à l'Université de Turin, et sautait de la philosophie à la littérature grecque ; quatre ans après il abandonnait cette nouvelle branche d'études pour aller enseigner à Florence la littérature latine (1865), qu'il quittait à son tour en 1867 pour prendre la chaire d'histoire ancienne d'abord à Milan (1867), puis à Rome (1871). Depuis 1877 il était professeur émérite. A plusieurs reprises membre du conseil supérieur de l'instruction publique, il devint un moment ministre de ce département (1874-1876). M. Bonghi appartenait à cette fraction des libéraux italiens qui ont applaudi à la prise de Rome, pensant pouvoir amener une entente entre la Papauté et le gouvernement usurpateur. M. Bonghi a beaucoup publié et a fourni une active collaboration à plusieurs journaux et revues, notamment à la *Nuova Antologia*. Il dirigeait depuis une quinzaine d'années une revue dont nous avons signalé à nos lecteurs des modifications récentes : *La Cultura*. Nous ne pouvons mentionner ici qu'une partie de ses ouvrages : *La Vita e i tempi di Valentino Pasini* (Firenze, 1867, in-8); — *La Questione ecclesiastica* (Milano, 1867, in-8); — *Dizionario delle antichità greche e romane*, trad. de Rich, avec la collaboration de M. G. Del Re (Firenze, 1866-1867, 2 vol. in-8); — *I Partiti politici nel parlamento italiano* (Ibid., 1868, in-8); — *Storia della finanza italiana dal 1864 al 1868* (ibid., 1868, in-12); — *L'Alleanza prussiana e l'acquisto della Venezia* (ibid., 1870, in-8); — *Relazione della commissione sui provvedimenti finanziari. Istruzione pubblica* (ibid., 1870, in-4); — *Interrogazioni sopra le associazioni di studenti universitari per iscopo non scientifico* (ibid., 1871, in-8); — *Discorso sopra il disegno di legge per la soppressione delle corporazioni religiose in Italia* (Roma, 1873, in-8); — *Frati, papi e re* (Napoli, 1873, in-18); — *L'Istruzione popolare in Italia* (Milano, 1874, in-8); — *Il Segreto dell' urna* (Firenze, 1874, in-8); — *Il Collegio romano, la Biblioteca Vittorio Emanuele e i musei* (Roma, 1876, in-8); — *Discorsi e saggi sulla pubblica istruzione* (Firenze, 1876, 2 vol. in-16); — *Lettera politica a' suoi elettori* (Treviglio, 1876, in-16); — *Discorso pronunziato la sera del 22 maggio 1877 ai suoi elettori di Conegliano* (Venezia, 1877, in-8) ; — *Pio IX e il papa futuro* (Milano, 1877, in-16) ; — *Il Conclave e l' elezione del pontifice* (Milano, 1878, in-16) ; — *Leone XIII e l' Italia* (ibid., 1878, in-8) ; — *Il Congresso di Berlino e la crisi d' Oriente* (ibid., 1878, in-8) ; — *I Partiti anarchici in Italia* (ibid., 1878, in-16) ; — *Ritratti contemporanei : Cavour, Bismarck, Thiers* (ibid., 1878, in-8);—*La Storia antica in Oriente e in Grecia* (ibid., 1879, in-8); — *Bibliografia storica di Roma antica* (Roma, 1879, in-8); — *Dialoghi di Platone, tradotti* (Roma, 1880 et suiv., in-32) ; — *Discorsi pronunziati alla Camera dei deputati nella discussione del bilancio di prima previsione del ministero della pubblica istruzione pel 1881* (ibid., 1880, in-8); — *Disraeli e Gladstone* (Milano, 1881, in-16) ; — *Leone XIII e il governo italiano* (Firenze, 1882, in-8) ; — *Manuale di antichità romane* (Napoli, 1883, in-16) ; — *Horae subsecivae* (Roma, 1883, in-16) ; — *Francesco d'Assisio* (Città di Castello, 1884, in-16) ; — *Storia orientale e greca* (Napoli, 1884, in-16) ; — *Storia di Roma* (Milano, 1884-1889, 2 vol. in-8); — *La Questione romana : Lettere*, avec MM. Eugène Rendu et Guido Salorsi (Firenze, 1884, in-8) ; — *Leone XIII* (Città di Castello, 1884, in-18) ; — *Arnaldo da Brescia* (ibid., 1886, in-16);— *Storia di Roma scritta per le scuole secondarie* (Napoli, 1886, in-16) ; — *Roma a Cavour* (Roma, 1887, in-8); — *In Viaggio da Pontresina a Londra* (Milano, 1889, in-16); — *In autunno su e giù* (ibid., 1890, in-8); — *Le Feste romane* (ibid., 1891, in-8); — *Questioni del giorno* (ibid., 1893, in-16); — *Le Prime*

armi : filosofia e filologia (Bologna, 1894, in-16) ; — *Storia dell' Europa durante la Rivoluzione francese* (Roma, 1894, 2 vol. in-8) ; enfin une *Vita di Gesù Cristo*, qui a valu à son auteur de nombreux blâmes de la presse catholique. Nous mentionnerons encore une édition des œuvres inédites d'Alessandro Manzoni, qui avait été, avec le philosophe Rosmini, l'un de ses amis à l'époque de son exil de Naples.

— On annonce encore la mort : de M. Bernot-Richebé, inspecteur général des écoles primaires catholiques du diocèse de Cambrai, mort le 11 octobre ; — de M. A. Bouinais, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, à qui un assez long séjour en Cochinchine avait permis d'acquérir des connaissances précises sur le pays indo-chinois et dont les ouvrages sur la matière (*l'Indo-Chine française contemporaine*, en collaboration avec M. Paulus, 2e édition, 1885, 2 vol. in-8; *Le Royaume d'Annam*, avec le même, 1885, in-8; *La France en Indo-Chine*, 1887, in-18 ; *De Hanoï à Pékin, notes sur la Chine*, 1892, in-12) font autorité, mort âgé de quarante-quatre ans, le 13 octobre, à Arcachon; — de M. Delagneau, ancien préfet, qui, depuis qu'il avait abandonné la carrière administrative, collaborait à divers journaux de la capitale, mort à soixante-neuf ans, le 24 octobre; — de M. l'abbé Devloo, professeur à l'institution Notre-Dame des Dunes, à Dunkerque, mort le 8 octobre; — de M. Gustave Droz, délicat écrivain, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, auteur de nouvelles et de romans, dont le plus populaire est *Monsieur, Madame et Bébé*, mort le 22 octobre, âgé de soixante-trois ans ; — de M. Albert Gaudin, bâtonnier des avocats près la cour d'appel de Bastia, mort au commencement d'octobre; — de M. l'abbé Hamoniaux, professeur à l'institution Notre-Dame de Guingamp, mort le 10 octobre; — du R. P. Labroue, supérieur du collège de la Grand-Maison, à Poitiers, mort le 11 octobre; — de M. l'abbé Auguste Payan, curé de La Bastide-des-Feuillants, qui s'était attaché à faire connaître, par ses ouvrages, l'œuvre si intéressante de Notre-Dame du Rosaire à Valle di Pompei, dont nous avons eu autrefois l'occasion de parler à nos lecteurs ; — de M. Rateau, ancien directeur de l'École normale de Poitiers, mort à Migué, vers le milieu d'octobre; — de M. Armand Renaud, inspecteur en chef des beaux-arts et des travaux historiques, membre de la commission des monuments historiques, mort le 15 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Hector Berthelot, journaliste canadien, directeur du *Canard*, mort à Montréal, au commencement d'octobre; — de M. Frédéric Borg, sénateur socialiste suédois, l'un des meilleurs orateurs de son pays, mort en octobre, âgé de soixante-sept ans; — de M. Hjalmar Hjorth Boyesen, romancier américain célèbre, Norwégien d'origine, dont le premier roman, *Gurma*, parut en 1873 dans l'*Atlantic Monthly*, et qui laisse aussi quelques ouvrages historiques et littéraires (*The History of Norway*. London, 1887, in-8 ; *The Modern Vikings; stories of life and sport in the Norseland*. New-York, 1888, in-8; *Essays on German literature*. London, 1893, in-8; *A Commentary on the writings of Henrik Ibsen*. London, 1894, in-8), mort dans sa quarante-huitième année; — de M. D. Brandza, professeur de botanique et directeur de l'Institut botanique de Bukarest, mort le 15 août, âgé de quarante-huit ans ; — de M. Heinrich Fick, professeur de droit à l'Université de Zurich, mort dans cette ville, le 6 octobre ; — de Dom Leo Fischer, bénédictin de l'abbaye de Boswil en Argovie, qui laisse plusieurs recueils de poésies religieuses allemandes (*Ecclesia militans*, 1883, in-8 ; — *Blumen aus dem Klostergarten*, 1886, in-8, etc.), mort le 16 août 1895; — de M. Helbriegel, connu par ses travaux de physiologie végétale, mort à Bernburg, le 24 septembre; — de M. William-Henry

Hurlbert, journaliste américain, mort le 4 septembre, âgé de cinquante-neuf ans, à Cadenabbia (Italie) ; — de M. Max Jordan, directeur du Musée royal de Berlin et auteur d'ouvrages d'érudition artistique, mort le 13 octobre; — de M. S. Lovén, zoologue, mort âgé de quatre-vingt-six ans, le 4 septembre, à Stockholm ; — de M. Harrison Millard, chansonnier et compositeur, mort le 10 septembre, à New-York; — de M. F. Mischer, professeur de physiologie à l'Université de Bâle, mort le 26 août, à Davos ; — de M. F. Nies, professeur de minéralogie et de géologie à l'Académie agricole de Hohenheim, mort à cinquante-six ans, le 22 septembre ; — de M. Franklin-Léonard Pope, ingénieur électricien, l'un des inventeurs de l'enregistreuse télégraphique à un fil, mort en octobre ; — de Dom Benoît Radziwill, membre de l'illustre famille princière de ce nom, bénédictin de l'abbaye de Beuron, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *Die kirchliche Autorität und das moderne Bewusstsein* (1872), et *Canossa oder Damascus* (1872), mort le 8 août ; — de M. Henry Reeve, membre étranger de l'Institut de France, directeur de l'*Edinburgh Review*, qui commença sa carrière littéraire par une traduction de l'ouvrage de Tocqueville : *La Démocratie en Amérique*, parue en 1835, donna, entre autres publications : *Graphidae, or Characteristics of painters* (1838, in-8) ; *Royal and Republican France* (1872, in-8); édita le Pétrarque des *Foreign Classics series*, le *Journal of a residence at Vienna and Berlin in the eventful winter of 1805-1806*, écrit par son père, médecin norwégien (1877), et le *Journal of the reigns of King George IV. and King William IV*, de Greville, mort à Christchurch, âgé de quatre-vingt-deux ans, le 21 octobre ; — de M. A. Sénoner, géologue, mort à Vienne, le 30 août ; — de William W. Story, sculpteur et écrivain, mort à soixante-seize ans ; — de M. Rowland M. Stover, jurisconsulte, dont on estime surtout le *New-York state reporter*, mort le 11 septembre, à Plainfield (New-Jersey); — de M. John-E. Taylor, géologue et botaniste anglais, mort le 6 octobre ; — de M. Sirisumana T. Thero, l'un des collaborateurs du *Journal of the Maha Bodhi society*, mort le 18 juin, à Vijayananda Temple, Galle (Ceylan) ; — de sir John Tomes, professeur au collège des chirurgiens de Londres, connu par ses travaux sur la structure des os et sur celle des dents, mort à quatre-vingts ans ; — de M. Moritz Willkomm, botaniste, directeur du jardin botanique de Prague, mort le 26 août, à Wartenberg, en Bohême.

Institut de France. — Le 25 octobre a eu lieu, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la séance publique des cinq Académies à l'occasion du centenaire de la fondation de l'Institut, en présence du Président de la République, des ambassadeurs, des membres du gouvernement et des différents corps de l'État. Des discours ont été prononcés par M. Ambroise Thomas, M. Jules Simon et M. Poincaré.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 27 septembre, M. Julliot a lu un mémoire sur la restitution de la façade de Thermes romains de Sens ; M. Babelon a fait une communication sur la gravure en pierres fines à l'époque mérovingienne ; M. J. Halévy a donné l'interprétation d'inscriptions phéniciennes. — La séance du 4 octobre a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de M. Pasteur. — Le 11, lecture a été faite d'une lettre du R. P. Delattre relative à ses fouilles à Carthage ; M. Gauckler a communiqué ensuite le résultat des fouilles exécutées par lui depuis deux ans à Oudna (ancienne Uthina, Tunisie). — Le 18, M. W. Helbig a présenté à l'Académie une boîte en bronze du IIe siècle avant Jésus-Christ, et M. Clermont-Ganneau a expliqué une inscription grecque du Hauran (Syrie).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. —

Dans la séance du 28 septembre, M. Rocquain a lu un fragment de son troisième et dernier volume sur *la Cour de Rome et l'esprit de Réforme avant Luther ;* ce passage traite d'Eugène IV et des commencements du concile de Bâle. — La séance du 5 octobre n'a pas eu lieu en raison des obsèques de M. Pasteur. — Le 12, après la lecture, par M. le secrétaire perpétuel, d'une lettre de M. Raffalovich, qui adresse à l'Académie une somme de 10,000 fr. à titre de fonds secrets, M. A. des Cilleuls a donné communication d'une étude sur l'Esprit du droit public, sous les régimes consulaire et impérial; M. Levasseur a commencé ensuite la lecture de son mémoire sur l'ouvrier américain. — La séance du 19 n'a pas eu lieu en raison des fêtes du centenaire de l'Institut.

Lectures faites a l'Académie des beaux-arts. — Dans la séance publique annuelle du 19 octobre, M. le comte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Henri Chapu.

Concours et prix. — L'*Académie des inscriptions* a mis au concours pour 1898 : Prix Bordin : « Dresser le catalogue des peintures de vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec (tragédie, comédie, drame satyrique); s'en servir pour restituer, s'il y a lieu, le sujet des pièces perdues. »

Prix Ordinaire : « Étude sur les sources des martyrologes du IXe siècle. On se bornera au texte primitif, en négligeant les adjonctions postérieures. »

L'Institut de France, en séance générale trimestrielle de toutes les sections, a attribué le prix biennal de 20,000 fr. à M. F.-M. Raoult, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, pour l'ensemble de ses travaux.

Académie des sciences morales. — Le prix Stassart a été partagé entre M. Desdouits, ancien professeur de philosophie au lycée de Versailles, et M. Léopold Mabilleau, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Deux mentions sont en outre accordées.

L'*Académie des beaux-arts* a procédé à la distribution des prix et récompenses dans la séance publique annuelle du 19 octobre.

Congrès. — Le comité des assises scientifiques, littéraires et artistiques qui s'ouvriront à Rouen, le lundi 19 juin 1896, a distribué récemment le programme des questions proposées à l'attention des congressistes. Il ne nous est pas possible de reproduire ce programme, que nos lecteurs pourront se procurer, ainsi que tous renseignements intéressant le congrès, en s'adressant à M. Le Verdier, secrétaire général du Comité, 47, boulevard Cauchoise. Nous signalerons seulement les questions suivantes pour donner une idée du Congrès : 1re section, 2e division (*Commerce. Industrie. Agriculture*). Effet du nouveau régime douanier (loi du 11 janvier 1892) sur la production industrielle ou agricole, et sur les prix, spécialement dans la région. Industries nouvellement établies ou industries disparues sous l'influence de ce nouveau régime. — Loi du 27 décembre 1892 sur l'arbitrage entre patrons et ouvriers : ses résultats. — Lois des 2 novembre 1892 et 26 juillet 1895 sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels ; — du 9 septembre 1848 sur la limitation des heures de travail ; — du 12 juin 1893 et décret du 10 mars 1894 sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs ; décrets des 13 décembre 1892 et 13 mai 1893, et autres, relatifs à l'inspection du travail : leur application, leurs résultats. — Moyens à employer pour tenter d'atténuer la crise agricole. — 2e section, 1re division (*Sciences philosophiques et morales*). Responsabilité des accidents du travail : législation comparée. Quelles conciliations seraient possibles entre les principes du droit, les intérêts de l'ouvrier et ceux du patron? — De la décentralisation politique et administrative de la France. Le département actuel pourrait-il

être remplacé par une unité plus vaste? L'extension des divisions territoriales, succédant au morcellement actuel de la France, vaudrait-elle à la vie provinciale, dans l'ordre politique, dans l'ordre économique ou dans l'ordre intellectuel, une nouvelle source d'activité et d'expansion? — Faire connaître l'état intellectuel d'une ville ou d'un département d'après ses sociétés savantes, ses revues, ses établissements scientifiques, publics ou libres, en 1895. — 2e section, 2e division (*Littérature et philologie. Histoire. Archéologie*). Noms de lieux: leurs origines; groupement par familles, soit au point de vue philologique (origines celtique, romaine, franque ou normande), soit au point de vue de leur signification (noms d'hommes, faits historiques, etc.). — Recherche des patois locaux. — Chants patriotiques, chansons populaires. — Dresser, pour la période 1800 à 1895, une bibliographie critique des travaux d'une ou plusieurs Sociétés savantes d'une ville ou d'un département dans l'ordre littéraire, historique, artistique ou scientifique. — Catalogue des imprimeurs ou libraires d'une ville, antérieurement à 1800. — Organisation municipale des villes ou communautés d'habitants avant la Révolution. Administration financière des villes: revenus et dépenses; matières imposées. — Étude sur la fondation, l'importance et l'action des plus anciens journaux de la région, avant et pendant la Révolution et sous le premier Empire. — Rechercher à l'aide des archives, spécialement le tabellionage et les comptes de toute nature, les noms des artistes employés dans la région, et les œuvres d'art qui peuvent leur être attribuées.

Le Centenaire du baptême de Clovis. — Tous nos lecteurs savent que, sous la présidence et par l'initiative de l'Éminentissime cardinal de Reims, un comité s'est constitué pour célébrer, en octobre de l'année prochaine, le quatorzième centenaire du baptême de Clovis qui a fait entrer les conquérants de la Gaule dans le sein de l'Église catholique romaine. Ce comité a décidé la publication d'un bulletin qui tiendra au courant des progrès de cette œuvre tous ceux qu'elle intéresse. *La France à Reims, en 1896, bulletin des fêtes du XIVe centenaire du baptême de Clovis et de la France*, doit former trente-deux fascicules paraissant deux fois par mois, du 1er novembre de la présente année au 15 février 1897 (Reims, 11, rue des Trois-Raisinets). Le prix d'abonnement est de dix francs. Le Bulletin ne sera pas seulement l'organe du comité et l'écho des fêtes. On y trouvera des articles historiques et archéologiques, et des gravures (reproductions de monuments, portraits de personnages, etc.).

Paris. — Notre savant collaborateur M. le docteur Ferrand a communiqué à l'Académie de médecine, dans les séances des 13 août et 17 septembre, de curieux *Essais de psycho-physiologie sur la musique*, qui, après avoir paru dans le *Bulletin de l'Académie de médecine*, en ont été extraits pour former une brochure in-8 de vingt-sept pages (Paris, G. Masson). L'auteur étudie tour à tour le rythme, « mouvement et ordre » qui peut provoquer en nous des « sensations d'ordre tactile ou moteur; » la mélodie, où « l'action presque purement physique des vibrations sonores se transforme en un acte physiologique qu'un organe spécial [l'appareil de Corti] est chargé d'exercer, acte que le système nerveux doit élaborer et dont l'impression s'étend jusqu'à la sphère psychique; » l'harmonie enfin, dans laquelle « la sensation prédomine sur le phénomène physique. » Après avoir exprimé l'opinion « qu'il appartient et qu'il appartiendra de plus en plus à la science de décider de ce qui est ou de ce qui n'est pas admissible dans l'art, tout au moins pour ce qui concerne la partie technique, » M. le docteur Ferrand arrive aux conclusions médicales de son instructif mémoire : « La musique peut être rappro-

chée de la classe des antispasmodiques, » et « en variant ses divers modes, la mécanique de son rythme, la vicacité de sa mélodie, le complexus de son harmonie, semble.... pouvoir remplir le rôle d'antispasmodique soit simple, soit stimulant, soit modérateur. »

— *L'Inventaire du mobilier de messire Antoine-François La Fauche en 1743*, que publie Mgr Barbier de Montault (Évreux, imp. L. Odieuvre, in-8 de 10 p.), sans avoir une importance considérable, offre de l'intérêt, parce qu'il nous fait connaître quel était le train de maison d'un maître des comptes de Paris (telle était la qualité de messire La Fauche) au milieu du siècle dernier. L'annotation, fort sobre, ne donne que les renseignements indispensables à l'intelligence du texte.

— M. Lucien Auvray donne à la *Revue des bibliothèques* (juillet-septembre. Tiré à part, Paris, Émile Bouillon, in-8 de 32 p.) un *Inventaire sommaire d'une collection du président de Harlay sur diverses matières ecclésiastiques, politiques, etc.*, qui forme les nos 15499-15533 du fonds des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. Le savant auteur, qui nous renvoie à un inventaire « aussi détaillé qu'on peut le souhaiter » de cette collection dans le manuscrit français 17016, a pensé avec raison que les deux lignes qui lui sont consacrées dans le catalogue actuellement en usage étaient insuffisantes. Une excellente table alphabétique rend les recherches singulièrement faciles dans cet inventaire.

— Sous presse chez Plon, le premier volume de *la Russie et le Saint-Siège*, par le R. P. Pierling, notre distingué collaborateur.

Agenais. — A ajouter à la liste si nombreuse des travaux de M. Tamizey de Larroque, un fascicule des *Correspondants de Grandidier* intitulé *Jean Florimond Boudon de Saint-Amans* (Paris, A. Picard, in-8 de 39 p.). Il y a là des billets du père « qui permettent de voir en quelle estime le futur historien de l'Agenais tenait le futur historien de l'Alsace : » il y a aussi une réponse de l'abbé Grandidier ; il y a encore des lettres de Philippe Dumas à l'abbé Grandidier ; il y a enfin une causerie sur Saint-Amans et autour de Saint-Amans, par Casimir Boudon de Saint-Amans, son fils. On trouvera bien des particularités curieuses dans ces récits, bien des renseignements dans les notes. « Peut-être y en a-t-il trop, » écrivait notre savant confrère. Rassurons-le, la table est exquise et les miettes sont excellentes.

Artois.—M. Pagart d'Hermansart publie des documents intéressants relatifs à la conduite de la ville de Saint-Omer pendant la révolte de la noblesse d'Artois contre la comtesse Mahaut. Ce sont d'abord *Deux lettres de princes français* (les comtes de Valois, d'Évreux et de la Marche) *aux échevins de Saint-Omer après la mort de Louis X dit le Hutin, pendant la vacance du trône* ([9 et 18 juin] 1316) (Extrait du *Bulletin historique et philologique*. Paris, Imp. nationale, in-8 de 4 p.). Ce ne sont pas seulement des *Lettres de Philippe V aux échevins de Saint-Omer pendant la révolte de la noblesse d'Artois contre la comtesse Mahaut* que contient la seconde brochure (Extrait du même recueil. Paris, Imp. nationale, in-8 de 16 p.). Aux six lettres de Philippe V (8 juillet et 15 novembre 1317, 7 janvier et 10 mai 1318, 7 janvier 1319) s'ajoutent une lettre de Robert d'Artois, du 20 octobre 1316, et un acte de nomination par le Roi du bailli de Saint-Omer en date du 21 mars 1318.

Auvergne. — Un magistrat très lettré de Clermont-Ferrand, M. Henry Mosnier, auquel nous devions déjà *le Mont-Dore en 1786*, journal imprimé en 1887, nous donne aujourd'hui *le Marquis de Mirabeau au Mont-Dore, 1770 et 1776* (Clermont-Ferrand, imp. Mont-Louis, in-8 de 18 p.). La plaquette contient de charmantes descriptions et de très intéressants documents inédits, tels qu'une lettre de l'intendant d'Auvergne, M. de Montyon,

à un médecin du Mont-Dore, du 7 juillet 1770, et une lettre du marquis Victor Riquetti de Mirabeau à M. de Montyon, du 15 juillet 1770. M. Mosnier a très heureusement rapproché de ce dernier document une autre lettre du marquis, insérée dans les *Mémoires de Mirabeau*, et où, pendant l'été de 1776, le père du grand orateur trace à son amie, la comtesse de Rochefort, un tableau « plein d'originalité et de verve, le plus saisissant peut-être qui nous soit resté, des populations de l'Auvergne au siècle dernier, » et que Taine n'a pas manqué de reproduire dans le tome Ier des *Origines de la France contemporaine*.

Berry. — Les deux cent quarante-huit premières pages du tome X de la quatrième série des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher* (1894-1895) (Bourges, Renaud; Just Bernard; Paris, Lechevalier, gr. in-8 de xvii-335 p.) sont occupées par un nombre considérable de lettres du *Maréchal Claude de la Chastre* adressées à divers. Elles sont publiées (suite et fin) par M. Baudouin-Lalondre. Viennent ensuite divers travaux, d'importance moindre, quoique intéressants, savoir : *La Petite Vendée du Sancerrois, germinal an IV (avril 1796)*, troisième étude, d'après des documents nouveaux, par M. Alphonse Boulé; — *Matériaux pour une flore bryologique du département du Cher*, par M. Antoine Le Grand; — *Compte rendu des principales herborisations faites dans le département du Cher en 1893*, par M. Narcy; — *Origines des noms de lieux : Medium*, par M. Boyer. Le volume se termine par trois notices nécrologiques, sur *M. Pierre Larchevêque*, par M. Le Grand; *M. Paul Rhodier*, par M. Jeny; *M. Alfred Ancillon*, par M. Pierre Dubois.

Dauphiné. — Les sociétés alpines du Dauphiné sont nombreuses et florissantes. Toutes poursuivent le but que s'est tracé le Club alpin il y a vingt ans : retremper l'homme dans la vie fortifiante et mouvementée de la montagne, étudier et faire connaître les Alpes françaises, y amener les touristes, y créer une source nouvelle de richesses et, par suite, enrayer l'effrayante dépopulation des vallées de la frontière. A côté des débutants, des promeneurs aimables et dispos, les alpinistes émérites entrent en ligne et donnent une note plus sérieuse; ce sont MM. Couvat du Terrail, Morel-Couprie, Thorant, membres du mystérieux *Rocher-Club*, qui n'ouvre sa porte qu'aux seuls gravisseurs ayant escaladé sans guides des montagnes difficiles. Les relations de courses abondent dans l'*Annuaire de 1894 de la Société des alpinistes dauphinois* (Grenoble, Imp. centrale, in-8 de 224 p.). Nous relirons celles du Pic de Rochebrune, du Cornafion, du Pic Lamartine, de l'aiguille d'Arves Sud; nous retiendrons un article délicatement étudié de M. Ferrand sur la fréquentation des montagnes, et un autre concernant la photographie au clair de lune. M. Vizioz raconte là, avec humour, comment on tue le temps, alors qu'on veut avoir un cliché nocturne de Grenoble, la pose étant de deux heures; la photographie ainsi obtenue est reproduite : c'est tout à fait surprenant. Et nous n'oublierons pas M. L. B., qui fournit d'excellents conseils relatifs à l'habillement, à l'équipement du touriste et trouve le secret d'être spirituel en cette grave matière. De nombreuses gravures sont tirées hors texte et ajoutent à l'intensité de vie qui règne dans cette publication; il deviendra difficile de mieux faire.

Flandre. — Le tome IV de la troisième série des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts centrale du département du Nord séant à Douai* (Douai, imp. Duthillœuil, gr. in-8 de xxxiii-546 p.) vient de nous parvenir. On trouve là, notamment, les travaux dont voici les titres : *Recherches des causes d'une explosion qui s'est produite à Douai*, par M. Offret; — *Note sur l'insalubrité des égouts de Douai*, par M. Frey; — *La Question des égouts*, par

M. le docteur Blanc; — *Notes sur les précurseurs de l'antisepsie chirurgicale*, par M. le docteur Dransart; — *Éphémérides douaisiennes, 1793-1800*, par M. B. Rivière; — *Histoire militaire de Douai, 1789-1871*, par M. le baron A. de Warenghin; — *S*, par M. Dutilleul; — *Étude sur l'origine de l'Université de Douai*, par M. J. Maurice; — *Les Siècles morts*, poésies par M. le vicomte de Guerne; — *Une Révolution dans la grande industrie chimique*, par M. Offret; — *Chansons et pasquilles de Desrousseaux*, par M. Boblin.

Franche-Comté. — C'est la *Science sociale* qui a bénéficié de la primeur du remarquable travail dont M. Maurice Perrod vient de faire exécuter un tirage à part : *Maître Guillaume de Saint-Amour. L'Université de Paris et les ordres mendiants au treizième siècle* (Paris, Firmin-Didot, in-8 de 141 p.). Dans cette excellente page d'histoire, M. Perrod a su fort bien allier l'érudition à la netteté de l'exposition et à la grâce du style, trois qualités que l'on ne trouve pas souvent réunies. Il s'agit principalement ici de la lutte entreprise par l'Université de Paris, qui refusait d'admettre soit pour étudier, soit pour enseigner, les membres des ordres des dominicains et des franciscains, autorisés cependant à cet effet par le Pape. L'Université, ayant à sa tête le Franc-Comtois Guillaume de Saint-Amour, sur lequel l'auteur fournit de nombreux détails, fut combattue par saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin et Albert le Grand. Après des péripéties diverses, les ordres mendiants obtinrent définitivement et justement gain de cause en cour de Rome, de sorte que les récalcitrants se soumirent, à l'exception du seul Guillaume de Saint-Amour, qui, privé de ses charges en raison de son obstination, dut se retirer dans sa ville natale, au comté de Bourgogne, où il mourut en 1272, à l'âge de soixante-dix ans, laissant à ses concitoyens une partie de sa fortune pour la création d'un hôpital. Quoique nous reportant à six siècles en arrière, cette étude possède une certaine saveur d'actualité qui frappera tout le monde.

— M. Émile Longin met au jour une requête adressée en 1637 au Parlement de Dole, par les habitants de Vezet, Greucourt et Pont-de-Planches, qui avaient à se plaindre des atrocités commises dans ces localités de l'ancien bailliage d'Amont, aujourd'hui département de la Haute-Saône, par les troupes de « toutes nations, » véritable ramassis de brigands, laissées en Franche-Comté par le général Gallas après sa désastreuse tentative d'invasion de la Bourgogne et la levée du siège de Saint-Jean-de-Losne. L'opuscule de M. Longin est intitulé : *Épisode de l'occupation du bailliage d'Amont par les armées impériales (1637)* (Vesoul, in-8 de 9 p.). En ce temps là, les Franc-Comtois étaient aussi maltraités par leurs alliés que par leurs adversaires; aussi le retour de la Comté à la France, il y a deux siècles passés, a-t-il été, sous tous les rapports, avantageux à cette belle province.

Gatinais. — Les *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais* ont publié une savante et instructive notice de notre collaborateur M. Henri Stein, sur *la Papeterie d'Essonnes* (Tirée à part. Paris, A. Picard, in-8 de 31 p.). Si M. Stein n'a pu retrouver de documents précis confirmant la date du 15 mars 1340 comme celle de la transformation en moulin à papier d'un moulin à blé d'Essonnes, il a recueilli des textes intéressants à partir de la fin du xive siècle. L'un des plus importants est celui du 11 mars 1415, qui nous fait connaître les relations des papeteries d'Essonnes avec l'Université de Paris, qui, en recourant à eux, voulut se débarrasser du tribut prélevé sur elle par les marchands de la foire de Troyes qui lui apportaient le papier fabriqué hors du royaume.

Guyenne et Gascogne. — M. le chanoine E. Allain a inséré dans la *Revue des questions historiques* d'octobre 1895 une remarquable notice sur l'*Église*

de Bordeaux au dernier siècle du moyen âge (1350-1450), dont il a été fait un tirage à part (Paris, aux bureaux de la Revue, gr. in-8 de 64 p.). Le travail est ainsi divisé : *Les Sources, le Territoire et les bénéfices du diocèse, la Ville métropolitaine, le Chapitre de Saint-Seurin, l'Archevêque.* Les renseignements très précis du savant curé de Saint-Ferdinand de Bordeaux complètent, sur un grand nombre de points, le *Gallia christiana* et autres ouvrages d'histoire ecclésiastique; ils fournissent aussi diverses additions à des ouvrages d'un genre tout différent, par exemple (p. 61) à *l'Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées etc.*, du vicomte d'Avenel. On rapprochera l'importante notice des autres travaux de l'auteur sur le diocèse de Bordeaux, et on souhaitera que, après avoir si bien défriché plusieurs parties de ce vaste champ, M. le chanoine Allain le défriche tout entier et soit payé de sa peine par le plus beau succès.

— M. Louis Batcave publie une excellente notice sur *le Couvent des ursulines d'Orthez* (Pau, Ribaut; Paris, Picard, gr. in-8 de 59 p. Extrait des *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*). Le travail comprend une étude sur les couvents d'Orthez jusqu'en 1691, époque de la fondation du monastère des ursulines. L'auteur donne les renseignements les plus précis sur les diverses supérieures qui se succédèrent de 1691 à 1791. Il raconte dans un chapitre spécial l'histoire des ursulines d'Orthez pendant la Révolution et jusqu'à leur extinction. On trouve à l'Appendice deux morceaux très intéressants : *Quelques livres des ursulines* et *la Famille d'Angélique de la Vie*, première supérieure du couvent d'Orthez (1691-1702).

— M. l'abbé Hatan, curé de Musculdy, publie *l'Explication des principaux noms propres des villages du pays basque français et des provinces basques* (Pau, imp. Vignancour, gr. in-8 de 27 p. Extrait des *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*). La brochure est complétée par une notice sur *les Bohémiens*, que l'auteur fait venir de l'Égypte, retrouvant des contractions du nom *Égyptanos* dans les noms de *Gitanos*, de *Gisiés*, de *Zinganes*, etc.

Ile-de-France. — Nous recevons le tome huitième du *Bulletin de la Société historique de Compiègne* (Compiègne, imp. H. Lefebvre, gr. in-8 de XIX-313 p., avec 13 planches). Ce recueil contient les études suivantes : *L'Influence des œuvres de Pierre d'Ailly sur les projets de Christophe Colomb*, par M. le comte de Marsy ; — *Jean-François de la Rocque, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada*, par M. l'abbé Émile Morel ; — *Mme Pain (Thérèse-Rosalie Sézille de Montarlet), 1773-1859*, par M. Alexandre Sorel ; — *Avricourt : les fiefs, le château, les seigneurs, l'église, la commune; annales, statistique*, par M. le comte F. Baluy d'Avricourt (Les premiers chapitres de ce travail ont paru dans le tome VI du Bulletin); — *La Trouvaille d'Autrèches*, par M. R. de Roucy; — *Sur un cartouche en pierre provenant de l'hôtellerie de la Madeleine*, par M. E. Mauprierz ; — *Antoine Ernault, de Mareuil-Lamothe, évêque de Chalon-sur-Saône, confesseur de Catherine de Médicis*, par M. le baron de Bonnault d'Houët ; — *Marc-Antoine Hersan, professeur d'éloquence latine au Collège de France, 1649-1724*, par M. A. Bazin. Ce dernier travail est le plus considérable de ceux qui ont formé le présent volume.

Limousin. — Annonçons un beau recueil orné de nombreuses planches : *1845-1895. Cinquantenaire de la Société archéologique et historique du Limousin* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, gr. in-8 de CCCVIII-263 p.). On trouve dans la première partie du volume les morceaux suivants : *Rapport sur les travaux de la Société*, par M. Camille Jouhannaud; — *La Sculpture à Limoges au XVIe siècle*, par M. Camille Leymarie ; — *De l'Influence du granit sur l'architecture limousine*, par M. le baron de Verneilh; — *Le Consulat du*

château de Limoges au moyen âge, par M. Louis Guibert ; — *Léonard Limosin et son œuvre*, par M. Louis Bourdery ; — *De la civilisation en Limousin pendant le moyen âge féodal*, par M. Alfred Leroux ; — *Quatrième centenaire du Livre, 1495-1895. L'Exposition du Livre limousin. Catalogue*, par M. Paul Ducourtieux. La seconde partie est tout entière occupée par un très important travail de M. Alfred Leroux : *Les Sources de l'histoire du Limousin* (avec table spéciale). La notice du savant archiviste est aussi remarquable par l'abondance que par l'exactitude. C'est une des meilleures notices bibliographiques qui aient été publiées en province.

— Toujours désireux de servir les études archéologiques, l'infatigable Mgr Barbier de Montault réunit, sous le titre d'*Inventaires corréziens* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 7 p.), cinq inventaires relatifs au Bas-Limousin et dont trois sont inédits. Ce sont : 1° l'inventaire du château de Gimel en 1269-1270, déjà publié par le comte Beugnot dans les *Olim* (t. I, p. 320) ; 2° des fragments relatifs à Tulle et à Saint-Victour déjà mis au jour par M. Champeval (xve-xviie siècles) ; 3° l'inventaire de Léonard de la Salvanie, sieur de Puymège (1620) ; 4° un inventaire de l'abbaye de Valette (1639) ; 5° une liste de joyaux prise dans le testament, en date de 1694, de Catherine Malaurie, veuve d'un procureur à Tulle.

— Dans la livraison d'octobre 1895 du *Bibliophile limousin* (Limoges, Ducourtieux), M. A. Claudin commence une intéressante étude sur *les Origines de l'imprimerie à Limoges*. Ces pages sont accompagnées de la reproduction en photogravure de deux vieux bois d'un missel de Limoges daté de l'an 1500.

Lorraine. — Le tome IV de la troisième série des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, in-8 de 370 p., avec 14 pl.), est certainement l'un des mieux composés et l'un des plus intéressants que nous ayons eu à signaler au cours de la présente année. Les nombreuses planches dont il est orné lui donnent d'abord un aspect artistique fort remarquable ; d'autre part les études variées qu'il renferme lui assurent un bon rang parmi toutes les publications françaises du genre. Nous noterons : *Autour d'un mausolée* (le tombeau de Pierre de Launoy, seigneur de Dampierre), par M. Albert Denizet ; — *Notes sur Sorbey, canton de Spincourt, arrondissement de Montmédy, pages détachées du Dictionnaire historique du département de la Meuse*, par M. Cl. Bonnabelle ; — *Les Sociétés de tir et les milices bourgeoises dans l'ancien duché de Lorraine et Barrois*, par le comte E. Fourier de Bacourt ; — *La Farce de messieurs des comptes de Bar*, par le même ; — *Los Cans, chanson satirique en patois de Bar*, traduite et annotée ; — *Examen archéologique d'une miniature exécutée au XVIe siècle et du tableau représentant Notre-Dame des Vertus de Ligny en Barrois*, par M. Léonce Maxe-Werly ; — *Notes sur un discours du siècle d'Israël, publié vers 1550 par François Drouyn, prévôt de Bar-le-Duc*, par M. Léon Germain ; — *Excursions épigraphiques. Inscriptions de cheminées*, par le même ; — *Le Miroir d'Héloïse*, par M. Camille Fistié ; — *L'Église fortifiée de Ribeaucourt (Meuse)*, par M. Charles Royer ; — *Communication sur la draperie à Bar-le-Duc au XIVe siècle*, par M. Jules Baudot ; — enfin *Un Savant barrisien précurseur de M. Pasteur, Louis Joblot (1645-1723)*, par M. W. Konarski. Ce dernier travail occupe à lui seul les pages 205 à 233 du recueil.

— M. Arthur Benoît a été bien inspiré en éditant la *Promenade dans les Vosges par l'abbé Grégoire* (Épinal, imp. Vosgienne, in-8 de 56 p.). On a, dans un récit attrayant, une quantité de remarques très judicieuses sur les usages, l'esprit et la langue des Vosgiens, l'instruction, la population, le costume, les mœurs, etc. Au sujet de l'instruction, Grégoire, quoique conventionnel, sait rendre justice au zèle que les curés déployaient pour la ré-

pandre dans leurs paroisses avant la Révolution. Grégoire, qui était un érudit, ne manque pas de faire de nombreux rapprochements entre ce qu'il constate dans les différents pays vosgiens qu'il parcourut et d'autres régions qu'il connaissait également, soit en France, soit à l'étranger.

Normandie. — Signalons deux importantes brochures de M. Hippolyte Sauvage, qui sont relatives, l'une à *Saint Vital et l'abbaye de Savigny* (Mortain, A. Leroy, in-8 de 76 p.), l'autre à *Une page d'histoire, épisode des guerres de religion dans le Mortainais* (Avranches, J. Durand, in-8 de 22 p.). Avec un rare mérite, M. Sauvage a reconnu que tout ce qu'il avait écrit en 1851 sur Savigny avait besoin d'être complété. Il nous fournit une bibliographie complète et intéressante des travaux exécutés après le sien. Il énumère les nombreuses sources manuscrites si connues, telles que le « rouleau, » etc. Puis, après nous avoir présenté saint Vital dans une magistrale étude, il parcourt le prieuré de Dampierre et les ruines de Savigny. Il en indique les saints et fait connaître leurs reliques. Cinq lithographies, dont deux plans, complètent ce volume très intéressant. — C'est à la surprise du Mont Saint-Michel le 22 juillet 1575 par une bande de protestants sous le commandement de Jehan d'Oissey, sieur du Touchet, qu'est consacrée *Une Page d'histoire*, destinée aussi à faire connaître la vie et la mort, « la male mort, » de ce hardi brigand. A signaler l'empressement avec lequel un de Touchet à l'heure actuelle l'a inséré dans une généalogie où, Dieu merci, il n'a que faire.

Orléanais. — Un important travail de M. le chanoine Th. Cochard : *La Juiverie d'Orléans du VIe au XVe siècle*, a formé à lui seul le tome XXXIII de la quatrième série, autrement dit le soixante-quatrième volume de la collection des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Orléans* (Orléans, G. Michau, in-8 de XIII-258 p., avec trois planches). Outre de nombreuses pièces justificatives, l'étude de M. Cochard contient une table générale alphabétique très complète des noms cités. — M. E. Huet a fait sur cette étude un rapport de quatre pages imprimé à la suite.

Périgord. — Le comte de Saint-Saud a rédigé, pour la Société historique et archéologique du Périgord, la *Table analytique des matières contenues dans les procès-verbaux des séances* [tenues] *de 1874 à 1893* (Périgueux, imp. de la Dordogne, gr. in-8 de 108 p.). La table, minutieusement complète et exacte, fait le plus grand honneur à la patience et au dévouement d'un des meilleurs travailleurs du Sud-Ouest. En même temps il publie le fascicule 1er de ses *Recherches sur le Périgord et ses familles. Miscellanées* (Périgueux, gr. in-8 de 50 p.), et deux brochures relatives à l'Espagne : *Excursions dans les Sierras d'Espagne. D'Oviédo à Santander* (Paris, in-8 de 23 p. Extrait de l'*Annuaire du Club Alpin français*), et (en collaboration avec M. Paul Labrouche) : *Pyrénées asturiennes et pics d'Europe* (Toulouse, gr. in-8 de 64 p. Extrait de la *Revue des Pyrénées*). — Mentionnons enfin une publication intitulée : *Pierre-François-Gustave d'Arlot, baron de Saint-Saud, imprimée pour la famille*. 1895 (Bergerac, imp. Générale du Sud-Ouest, in-8 de 82 p. avec portrait). La vie du baron de Saint-Saud fut « toute d'honneur et de mérite, » et on ne peut lire qu'avec une profonde sympathie le recueil formé par son fils des écrits et des discours parus et prononcés à l'occasion de la mort de ce grand homme de bien.

Poitou. — M. Henri Clouzot publie un *Guide à Niort* orné de quinze dessins par J.-L. Giraudeau-Laurent (Niort, L. Clouzot, in-8 de 55 p.). Le petit volume, admirablement imprimé à la Rochelle par Noël Texier, est rédigé avec beaucoup d'agrément et d'exactitude. L'auteur a eu raison de lui donner ce sous-titre : *A travers les rues de Niort*, car il décrit successive-

ment chacune des rues de cette ville, disant (p. 54) qu'en pareille matière « on ne court aucun risque de se montrer trop complet. » Il a été très heureusement secondé par un habile artiste.

— L'opuscule de M. l'abbé A. Baraud : *Triaize. Monographie d'une paroisse du marais de Luçon* (*Vendée*) (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 38 p.), retrace succinctement l'histoire de cette paroisse jusqu'à la fin de la Révolution. L'étude de M. Baraud est réellement trop courte pour que l'on puisse en tirer quelque profit au point de vue de l'histoire générale. Dans dix-sept paragraphes, l'auteur a esquissé les faits les plus saillants se rapportant à l'histoire de ce pays ; mais il lui reste beaucoup à faire s'il veut donner quelque jour une monographie bien complète de la localité.

Provence. — Le tome XVI des *Mémoires de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix* (Aix-en-Provence, Garcin et Didier, in-8 de 448 p., avec une planche) offre ceci d'assez peu commun qu'il n'est composé que de trois études, dont les deux premières, si elles sont tirées à part, auront l'aspect de véritables livres, savoir : *Les Correspondants de Peiresc. Lettres inédites du docteur A. Novel écrites à Peiresc et à Valavez, d'Espagne, de Paris, de Bretagne (1625-1634), suivies de lettres inédites de quelques autres médecins provençaux (Cassagnes, Mérindol, Senelle)*, publiées et annotées par notre collaborateur M. Philippe Tamizey de Larroque (pages 3 à 147); — *Un des juges de Fouquet. Roquesante (1619-1707), sa famille, ses descendants*, par M. Paul de Faucher (pages 149 à 429). Le dernier travail que l'on trouve ici contraste par sa brièveté avec les deux précédents; il ne compte que huit pages; son auteur, M. Alexis de Fonvert, lui a donné ce titre : *La Vrillette, étude d'histoire naturelle.*

Alsace-Lorraine. — A propos des affirmations de M. de Levetzow, président du Reichstag, et de M. de Wirth, voici qu'un publiciste connu, M. J. Novicow, se demande : *Y a-t-il une question de l'Alsace-Lorraine?* Il critique ensuite très sérieusement le point de vue allemand. Puis il s'attache à établir quels sont les intérêts du peuple conquérant. Enfin il préconise une solution : « La majorité de l'opinion publique, en France, dit-il, se prononcerait aujourd'hui pour le plébiscite.... La France a donc fait la moitié du chemin. Que l'Allemagne fasse l'autre ; qu'elle admette aussi le plébiscite, et la question de l'Alsace-Lorraine est résolue. » — Ce travail, qui mérite d'être lu, a été publié dans la *Nouvelle Revue* du 15 juillet : il est tiré à part (Paris, Alcan, in-8 de 25 p.).

Allemagne. — Depuis le mois d'octobre, il paraît à Leipzig (R. Voigtländer, éditeur), une revue mensuelle destinée à tenir les Allemands au courant du mouvement de l'instruction et de l'éducation chez les différents peuples de la terre. Le programme de la Revue est beaucoup plus vaste que celui de notre *Revue internationale de l'enseignement supérieur*, puisque l'enseignement primaire y est également compris. Quant à l'esprit dans lequel sera rédigée la *Deutsche Zeitschrift für ausländisches Unterrichtswesen*, il suffit de dire que le directeur de la publication est le docteur J. Wychgram, dont notre savant collaborateur M. le chanoine Allain a sévèrement parlé à nos lecteurs (t. LIX, p. 141-142). Le prix de l'abonnement est par an de 12 fr. 50.

Belgique. — Le *Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle*, que M. Eugène Hubert vient d'insérer dans les Bulletins de la commission royale d'histoire (5e série, t. V), n'est qu'un fragment du travail que le distingué professeur de l'Université de Liège prépare sur l'abolition de la torture dans les Pays-Bas. Mais ce chapitre préliminaire est important parce que M. Hubert y a inséré tout au long et

commenté soigneusement un curieux mémoire du président du grand conseil de Malines, Goswin de Fierlant, concluant dès 1771 à l'abolition de la torture.

— L'on s'occupe tant aujourd'hui d'occultisme que la *Revue de Belgique* a cru faire œuvre agréable à ses lecteurs en les mettant au courant de ce mouvement. C'est un occultiste connu en Belgique, l'écrivain qui signe Vurgey, qui s'est chargé de rédiger quelques *Propositions de philosophie occulte*, dont on a fait un tirage à part (Bruxelles, P. Weissenbruch, in-8 de 12 p.). Un travail de ce genre échappe un peu à l'analyse; nous nous contentons de le signaler à nos lecteurs dont il pourra satisfaire la curiosité.

— Nous avons annoncé en son temps une revue publiée en Belgique et qui donne le *Sommaire méthodique des traités, monographies et revues de droit et de sociologie*. Voici aujourd'hui un travail analogue publié pour la philosophie par la vaillante *Revue néo-scolastique* de Louvain. L'on conçoit, sans qu'il soit besoin de longues phrases pour l'expliquer, les services que rendra le *Sommaire idéologique des ouvrages et des revues de philosophie* (Louvain, Uystpruyst; Paris, Alcan, 4 fasc. par an. 4 fr. pour la Belgique, 5 fr. pour l'étranger; avec la *Revue néo-scolastique*, 10 et 12 fr.). La direction du *Sommaire* a adopté la classification décimale de Melvil Dewey.

Espagne. — En fondant la *Revista jurídica de Cataluña* (Barcelona, Colegio de abogados, calle de la Leona, 14. Mensuelle, 10 fr. à Barcelone, 12 pour l'Espagne, 15 pour l'étranger), le collège des avocats et l'Académie de jurisprudence et de législation ont eu pour objet de faire participer l'Espagne au mouvement juridique si nettement accusé chez d'autres nations et de donner une vive impulsion à l'étude théorique du droit trop négligée en Espagne et notamment à Barcelone. Chaque fascicule de la revue comprend cinq sections : I. Doctrine, où l'on exposera des points de théorie et où l'on discutera parfois les ouvrages prêtant matière à de longues critiques ; II. Législation ; III. Jurisprudence ; IV. Bibliographie ; V. Chronique. Le premier fascicule a paru en juin.

Italie. — M. L.-G. Pélissier nous donne un important recueil de pièces tirées des archives italiennes touchant l'alliance d'Alexandre VI et de Louis XII *(Sopra alcuni documenti relativi all' alleanza tra Alessandro VI e Luigi XII*, 1498-1499. Rome, gr. in-8 de 189 p. Extrait de l'*Archivio della R. Società romana di storia patria*, vol. XVII e XVIII). Il y a là des lettres du pape Alexandre VI, de ses ambassadeurs en France, d'Ascanio et de Ludovic Sforza, de Julien de la Rovere, des ambassadeurs génois Spinola et Giustiniani, de Laurent de Médicis, du roi Frédéric de Naples, d'Agostino Maria de Beccaria, des instructions de Louis XII à ses ambassadeurs à Rome, un projet de ligue des puissances italiennes, une série de pièces sur le mariage de César Borgia, etc. On trouve à l'appendice la correspondance de César Gnaschi avec Ludovic Sforza, et des documents divers parmi lesquels plusieurs contiennent de curieuses particularités sur la famille Borgia, notamment sur Lucrèce et sur son frère.

— C'est encore à l'infatigable M. L.-G. Pélissier que nous devons *Une Lettre inédite de Blaise de Monluc*, écrite en langue italienne, de Sienne, le 22 août 1557, et qui forme le fascicule XII des *Notes italiennes d'histoire de France* souvent signalées ici (Paris, Imp. nationale, gr. in 8 de 7 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique*). Le document est savamment annoté et mérite d'être joint à l'édition des *Lettres de Monluc*, donnée par M. Alphonse de Ruble.

Tunisie. — Le R. P. Delattre, des Pères Blancs, publie un travail extrait du *Cosmos : Carthage, Inscriptions chrétiennes* (Paris, imp. Petithenry, in-4

de 11 p.). La plupart des inscriptions que contient la brochure sont inédites. L'éminent archéologue rappelle avec une légitime fierté que, depuis bientôt vingt ans que les Pères Blancs sont établis à Carthage, ils ont recueilli plus de quinze mille marbres chrétiens. Les nouveaux textes seront d'une grande utilité pour fixer la topographie de la Carthage chrétienne et déjà ils ont permis de déterminer d'une façon certaine l'emplacement de plusieurs cimetières qui entouraient la cité. La liste des inscriptions est accompagnée de gravures qui représentent une vue de l'amphithéâtre de Carthage, l'entrée de la chapelle de cet amphithéâtre. Le R. P. Delattre annonce qu'il vient d'avoir la joie de trouver, sur la colline de Saint-Louis, une chapelle souterraine au fond de laquelle sont peints plusieurs personnages, parmi lesquels il a cru reconnaître l'image de saint Cyprien.

Publications nouvelles. — *L'Histoire sainte et la liturgie mise à la portée des enfants des petits catéchismes*, par l'abbé Dassé (in-32, R. Haton). — *Les Épîtres, ou les Lettres inspirées de l'apôtre saint Paul, paraphrase*, par l'abbé M.-J. Boileau (in-18, Retaux). — *Praelectiones dogmaticae*, auctore C. Pesch. T. III (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Der alte Christus-Glaube*, von H.-J. Fugger Glött (in-16, Mainz, Kirchheim). — *Le Miracle et ses contrefaçons*, par le P. J. de Bonniot (in-18, Retaux). — *Conférences de Notre-Dame et Retraite de la Semaine sainte. Carême de 1895. La Morale du citoyen*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *Lehrbuch der Apologetik*, von Dr A. Stockl (2 vol. in-8, Mainz, Kirchheim). — *Manuel de dévotion au Saint-Esprit*, par le R. P. M.-J. Friaque (petit in-16, Téqui). — *Marie et l'âme chrétienne*, par le R. P. Badet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Un Aide dans la douleur*, par l'auteur des « Avis spirituels » (in-18, Téqui). — *Le Système du moins possible et demain dans la société chrétienne*, par Mgr Isoard (in-18, Lethielleux). — *Étude théorique et pratique sur l'occupation comme mode d'acquérir les territoires en droit international*, par G. Jèze (in-8, Giard et Brière). — *La Femme dans le droit français*, par P. Moysen et H. de Scœux (in-8, Chevalier-Marescq.) — *La Plaidoirie dans la langue française*, par M. Jolain (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code maritime britannique*, trad. et annoté par H. Fromageot (in-8, Pedone). — *Leggi civili del regno di Sicilia (1130-1816)*, raccolte ed ordinate dal commendatore V. La Mantia (gr. in-8, Palermo, Reber). — *Code civil mexicain*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, de M.-N. Bouillet, nouv. éd. entièrement refondue sous la direction de J. Tannery et E. Faguet (gr. in-8, Hachette). — *Cours de philosophie et histoire de la philosophie*, par le R. P. Chabin (in-8, Berche et Tralin). — *Apuntes para unos prolegómenos á la metafisica*, por D. P. M. López y Martinez (in-8, Valencia, Ortega). — *Le Siècle, les hommes et les idées*, par E. Hello (in-18, Perrin). — *Le Sceptique loyal*, par L. Riotor (in-18, Bibliothèque artistique et littéraire). *Les Gaietés d'un pessimiste*, par L. Roger-Milès (in-18, Flammarion). — *Confidences de femmes*, par Jannine (in-18, Flammarion). — *La Pratique du Ratio studiorum pour les collèges*, par le P. F.-X. Passard (in-8, Poussielgue). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique 1895*, par M. Block (in-32, Guillaumin). — *Les Économistes classiques et leurs adversaires*, par R. Schüller (in-18, Guillaumin).—*Essais et études*, par E. de Laveleye (2 vol. in-8, Gand, Vuylsteke; Paris, Alcan). — *La Résistance au socialisme*, par l'abbé J. Métreau (in-18, Guillaumin). — *Exploiteurs et salariés*, par G. Théry (in-18, Lecoffre). — *De l'Organisation du suffrage universel*, par C. Benoist (petit in-18, Firmin-Didot). — *Pour nos soldats, conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire*, par G.-H. Niewenglowsky et L. Ernault (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Les Variations de la mortalité à Paris, leur cause*

météorologique, par le docteur F. Chiais (gr. in-8, Société d'éditions scientiques) — *Atlas d'ostéologie*, par C. Debierre (gr. in-4, cart. toile, Alcan). — *Les Ferments thérapeutiques*, par le docteur de Backer, J. Bruhat et le docteur A. Charlier (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Leopold Kronecker's Werke* herausgegeben von K. Hensel. I (in-4, Leipzig, Teubner). — *Leçons complémentaires d'algèbre et notions de géométrie analytique*, par A. Tournois (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Einführung in die mathematische Behandlung der Naturwissenschaften*, von W. Nernst und A. Schönflies (München, Leipzig, Wolff). — *Cours élémentaire de manipulations de physique à l'usage des candidats aux écoles et au certificat des études physiques et naturelles*, par A. Witz (in-8, Gauthier-Villars). — *Mesures électriques*, par E. Gerard (in-8, Gauthier-Villars). — *Anatomie et physiologie végétales*, par J. Guibert (in-18, Retaux). — *Cours élémentaire d'agriculture, à l'usage de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire moderne*, par V. Barillot (in-18 cartonné, Belin). — *Descrizione geologica della Calabria*, di E. Cortese (gr. in-8, Roma, Bertero). — *La Graphologie pratique*, par G. de Beauchamp (in-18, Henri Gautier). — *Les Industries nationales; celles qui naissent et grandissent; celles qui meurent ou se transforment*, par P. Vibert (in-8, Berger-Levrault). — *La Peinture en Europe, la Belgique*, par G. Lafenestre et E. Richtenberger (in-8 carré, cart. toile, Lib.-imp. réunies). — *La Musique à Paris, 1894-1895*, par G. Robert (in-18, Fischbacher). — *La Musique et les musiciens*, par A. Lavignac (in-18, Delagrave). — *Dictionnaire-manuel illustré des connaissances pratiques*, par E. Bouant (in-18, cart. toile, Colin). — *Dictionnaire-manuel illustré des sciences usuelles*, par E. Bouant (in-18, cart. toile, Colin). — *La Petite Cuisine*, par Marie Delorme (in-18, Colin). — *Contes populaires des Bassoutos (Afrique du Sud)*, recueillis et traduits par E. Jacottet (in-18, Leroux) ; — *Les Odes d'Horace*, trad. en vers par E. Bourette (in-32, Libr.-imp. réunies). — *Murmures*, par A. Chavannes (in-18, Lemerre). — *La Bonne Mère Nature*, par M. Bonnefoy (in-18, Lemerre). — *Poèmes, 1887-1892*, par H. de Régnier (in-18, Société du Mercure de France). — *Chants populaires pour les écoles*, par M. Bouchor et J. Tiersot (in-8, cart. toile, Hachette). — *Nouvelles Chansons*, par M. Boukay (in-18, Flammarion). — *Variations sur l'amour*, par A. Darty (in-18, Vanier). — *Simple histoire*, par P. Margueritte (in-8, Plon et Nourrit). — *Un Bonheur*, par J. Vincent (in-18, Plon et Nourrit). — *Nouveaux Contes de garnison*, par J. de Villeurs (in-18, Plon et Nourrit). — *Journal d'un officier de cavalerie*, par P. de Milly-Trefontaine (in-18, Lemerre). — *Miss*, par S. Cornut (in-18, Perrin). — *La Comédie du pêcheur*, par J.-O. Hobbes, trad. par M. Dronsart (in-18, Colin et Cie). — *Le Roman en France pendant le XIXe siècle*, par E. Gilbert (in-18, Plon et Nourrit). — — *Les Jeunes, études et portraits*, par R. Doumic (in-18, Perrin). — *Pages choisies des grands écrivains. Théophile Gautier*, par P. Sirven (in-18, Colin et Cie) ; — *Geschichte der deutschen Litteratur*, von Dr M. Koch (in-18 cart., Stuttgart, Göschen). — *W. Gœthe; les œuvres expliquées par la vie, 1749-1795*, par A. Mézières (2 vol. in-18, Hachette). — *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, par J.-J. Jusserand (in-18, Delagrave). — *Guides du cycliste en France*, par J. Bertot (9 vol. in-18, cart. anglais, Boudet). — *Études sur la Grèce*, par G. Thomas (in-8, Berger-Levrault). — *Vie du R. P. Xavier de Ravignan, de la Compagnie de Jésus*, par le P. A. de Poulevoy (2 vol. in-18, Téqui). — *Forma Urbis Romae*, delineavit R. Lanciani (atlas grand in-folio, Milan, Hoepli). — *Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., depuis 1867 jusqu'à nos jours. Table générale*, par G. de Ribier (in-8, Pedone). — *Le Congrès des religions à Chicago en 1893*, par G. Bonet-Maury (in-18, Hachette). — *Questions coloniales. De la transportation considérée*

comme moyen de répression et comme force colonisatrice, par H. Cor (in-8, Giard et Brière. — *Le Juif dans la franc-maçonnerie*, par A. de la Rive (in-18, Pierret). — *Livre d'or, ou Cortège des croisés à Clermont-Ferrand (19 mai 1895)*, par A. Tardieu (in-4, Clermont-Ferrand, l'auteur). — *La Société des Jacobins*, recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris, par F.-A. Aulard. T. V. *Janvier 1793 à mars 1794* (gr. in-8, Cerf, Noblet, Quantin). — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly et le R. P. Droehon (gr. in-8, Maison de la Bonne presse). — *Les Complots militaires sous la Restauration*, par E. Guillon (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme.* Tome I, par G. Bonnefoy (in-8, Lechevalier). — *Lettres de Napoléon à Joséphine, pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille* (in-18, Garnier). — *Guerres de Napoléon (1800-1807), racontées par des témoins oculaires*, par A. Chalamet (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862.* Tome II. *1823-1831* (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du général baron Thiébault. 1813-1820.* T. V (in-8, Plon et Nourrit). — *Recueil des traités de la France*, par J. de Clercq. T. XIX. *1891-1893* (gr. in-8, Pedone). — *Essais diplomatiques*, par le comte Benedetti (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-1871*, par le commandant Rousset. Tome V (in-8, Librairie illustrée). — *A travers l'ancien Paris*, par J. Laurentie (in-16, Bloud et Barral). — *L'Hôtel de ville de Paris et la grève à travers les âges*, par Jehan de la Cité (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Histoire des deux villes de Saint-Amand et du château de Montrond*, par C.-N.-V. Mallard (Saint-Amand, imp. Destenay, Bussières). — *Chronique vivaroise. Anthoine du Roure et la révolte de 1670*, par R. de Vissac (in-8, Lechevalier). — *Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIe siècle. Les Mémoires de Goswin de Fierlant*, par H. Hubert (in-8, Bruxelles, F. Hayez). — *Pagan Ireland an archæological sketch*, by W. G. Wood-Martin (in-8, cart. toile. London, Longmans, Green and Co). — *Histoire de la Russie depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II, 1801-1894*, par G. Créhange (in-18, Alcan). — *Choses politiques d'Égypte, 1883-1895*, par O. Borelli (in-8, Flammarion). — *Supplément au dictionnaire des devises historiques et héraldiques*, par H. Tausin (2 vol. in-18, Lechevalier). — *Recherche de la noblesse dans la généralité de Tours en 1666*, par l'abbé E. L. Chambois et P. de Farcy (gr. in-4, Mamers, Fleury et Dangin). — *Jean Balue, cardinal d'Angers (1421?-1491)*, par H. Forgeot (gr. in-8, Bouillon). — *Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre, 1423-1472. Étude historique sur le midi de la France et le nord de l'Espagne au XVe siècle*, par H. Courteault (in-8, Toulouse, Privat). — *Mlle de la Vallière et Mme de Montespan*, par A. Houssaye (in-18, Flammarion). — *Eulogie Schneider, 1793*, par E. Mühlenbeck (in-8, Bouillon). — *Alexis Clerc, marin, jésuite et otage de la Commune, fusillé à la Roquette, le 24 mai 1871*, par le R. P. Ch. Daniel (in-18, Téqui). — *Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents*, par A. Mézières (in-18, Hachette). — *Pages choisies de Mignet*, publiées par G. Weill (in-18, Perrin). — *Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale*, par H. Bouchet (in-8, Dentu). — *Sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au XIXe siècle. Bibliographie systématique.* Tome I (in-8, La Haye, Nijhoff). — *Essai de bibliographie canadienne*, par P. Gagnon (in-8, Québec, A. Coté). — *Bibliografia cestiunei nationale*, de T.-J. Djuvara (in-8, Bucuresci, Socec).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Peinture au château de Chantilly*, par F.-A. Gruyer. *Écoles étrangères.* Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-4 de III-378 p., illustré de 40 héliograv. par Braun, Clément et Cie. Broché, 40 fr. — 2. *La Sicile, impressions du présent et du passé*, par Gaston Vuillier. Paris, Hachette, 1896, gr. in-4 de VI-459 p., illustré par l'auteur de 260 grav. dans le texte et hors texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 3. *Le Grand Siècle. Louis XIV, les arts, les idées*, d'après Voltaire, Saint-Simon, Spanheim, Dangeau, Mme de Sévigné, Choisy, La Bruyère, Laporte, le « Mercure de France, » la princesse Palatine, etc., par Émile Bourgeois. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 483 p., illustré de 500 grav. et de 22 planches en taille-douce d'après les graveurs, les peintres, les sculpteurs, les médailles, les bronzes, les tapisseries, le mobilier de l'époque, les collections particulières, etc. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 4. *Vieux Papiers, vieilles images, cartons d'un collectionneur*, par John Grand-Carteret. Paris, Le Vasseur, 1896, in-8 de 550 p., orné de 461 illustrations dans le texte et de 6 planches en couleurs, dont 5 doubles pages, couverture illustrée en couleurs de Fernand Fau. Broché, 25 fr.; cartonné, 30 fr. — 5. *La France chrétienne dans l'histoire, ouvrage publié à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, sous le haut patronage de* S. Ém. le cardinal Langénieux, et sous la direction du R. P. Baudrillart. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-4 de XXIII-684 p., illustré de 27 grav. hors texte et de 67 dans le texte. Broché, 15 fr.; relié, tr. dorées, 23 fr. — 6. *Clovis*, par Godefroid Kurth. Tours, Mame, 1896, in-4 de X-630 p., orné de 8 compositions hors texte en héliogravure et de 130 grav. sur bois dans le texte. Broché, 15 fr.; richement cartonné, 20 fr. — 7. *Les Premiers Rois de France (Mérovingiens, Carlovingiens et premiers Capétiens), d'après les chroniqueurs : de Grégoire de Tours à Guillaume de Tyr.* Texte abrégé, coordonné et traduit par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 795 p., avec 11 pl. en chromolith., 47 gr. compos. et 267 grav. d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. Broché, 15 fr.; cart. tr. dorées, 20 fr. — 8. *Saint Martin*, par A. Lecoy de la Marche. Tours, Mame, gr. in-8 de 680 p., illustré de 24 pl. hors texte, de 50 culs-de-lampe et de nombreuses têtes de chapitres ou bordures. 2e édit. Broché, 15 fr.; richement cartonné, 20 fr. — 9. *Turenne, sa vie, les institutions militaires de son temps*, par Jules Roy. Paris, Le Vasseur, 1896, gr. in-8 de VIII-472 p., illustré de 140 grav., 8 plans et 1 carte. Broché, 12 fr.; cartonné, fers spéciaux, 15 fr. — 10. *Les Cahiers du capitaine Coignet, 1776-1850*, publiés d'après le manuscrit original, par Lorédan Larchey. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de VIII-296 p., avec 84 grav. en couleurs et en noir, par Julien Le Blant. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 11. *Les Grandes Figures catholiques du temps présent*, par l'abbé G. Bertrin. Paris, Sanard et Derangeon, 1895, 4 vol. gr. in-8, de 366, 366, 364, 280 p., illustré de nombr. grav. Broché, 4 fr. 50; relié, 6 fr. 50 le vol. — 12. *Rome et ses pontifes. Histoire, traditions, monuments*, par Mgr C. Chevalier. Tours, Mame, 1896, gr. in-8 de 425 p., illustré de 45 grav. Broché, 5 fr. 50; relié percaline, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 13. *Le Général Faidherbe*, par J.-M. Brunel. Paris, Delagrave, 1896, in-8 de 344 p., illustrations et portraits, par C. Gilbert, Spenner, Thadée, etc. Broché, 10 fr.; relié, dos et coins toile, tête dorée, 13 fr. — 14. *Légendes et curiosités des métiers*, par Paul Sébillot. Paris, Flammarion, s. d. (1895), in-4 paginé spécialement pour chaque sujet traité, de 32 à 64 p., avec 220 gr., 10 fr.; relié, tr. dorées, 12 fr. — 15. *Paris-Sportif. Anciens et nouveaux sports*, texte et dessins par Crafty. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-4 de 322 p. Broché, 10 fr.; élégant cartonnage, 12 fr. — 16. *Mon chevalier*, par Gabriel

FRANAY. Paris, Colin et Cie, 1896, gr. in-4 de 216 p., illustrations dans le texte et grav. hors texte en couleurs, par Ruty ; élégante reliure, dos et coins toile bleu, tr. dorées, 15 fr. — 17 *Aventures du chevalier Carême*, par M. GUÉCHOT. Paris, Colin et Cie, 1896, gr. in-4 de 220 p., illustrations par Henri Pille. Élégante reliure artistique, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 18. *L'Ile à hélice*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d. (1895), gr. in-8 de 423 p., avec 81 dessins de L. Benett et 12 grandes chromotypogr., 1 carte en couleurs et 2 cartes en noir. Broché, 9 fr. ; relié, plaques spéciales or et couleurs, tr. dorées, 14 fr. — 19 *Les Marins de la garde*, par JACQUES LEMERRE. Paris, Delagrave, 1896, in-8 de 300 p., illustrations de Job. Broché, 10 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. — 20. *Le Sergent Simplet à travers les colonies françaises*, par PAUL D'IVOI. Paris, Jouvet, 1896, gr. in-4 de 492 p., illustré de 117 dessins, de 15 grandes compositions hors texte et de 6 aquarelles tirées en chromos, par Lucien Métivet. Broché, 10 fr. ; relié, 12 fr — 21. *Les Derniers Hommes rouges*, roman d'aventures, par PIERRE MAËL. Paris, Firmin-Didot, 1896, gr. in 8 de 276 p., illustré de 71 grav. par E. Bogaert. Broché, 8 fr. ; relié, 12 fr. — 22. *Mabel Vaughan, ou la Vie d'une Américaine*, par miss M. CUMMINS, trad. de l'anglais par HAROLD Tours, Mame, 1896, in-4 de 397 p., illustré de nombr. grav. Broché, 5 fr. 50 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 23. *Le Goût dans l'ameublement*, par HENRI DE NOUSSANNE. Paris, Firmin-Didot, 1896, petit in-8 de 278 p., illustré de 100 dessins, par M. Coltin, A. Renaux, S. Waret, etc. Broché, 5 fr. ; relié, genre Bradel, 7 fr. — 24. *Souvenirs d'un calendrier*, par MARIE GUERRIER DE HAUPT. Paris, Firmin-Didot, s. d., gr. in-4 de 308 p., illustré de 69 grav. Broché, 5 fr. ; cart. percaline, tr. dorées, 7 fr. — 25. *La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi*, par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, May et Motteroz, s. d., in-8 de 250 p., illustré de 100 dessins. Relié, 5 fr. — 26. *Les Grandes Époques de la France, des origines à la Révolution*, par HUBAULT et MARGUERIN. 3e édition. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 620 p., orné de 300 vign. Broché, 6 fr ; relié, 7 fr. 50. — 27. *Les Français au Tonkin. Récits de guerre*, par le commandant J. SARZEAU. Paris, Blond et Barral, s. d., in-8 de 473 p., orné de plusieurs portraits. Broché, 5 fr. — 28. *Les Étapes d'un touriste en France Mes Promenades à Versailles et dans les environs*, par ALEXIS MARTIN. Paris, Hennuyer, 1896, gr. in-8 de XVI-214 p., illustré de 31 grav. et 2 cartes coloriées. Relié toile, fers spéc., tr. dorées, 6 fr. — 29. *Alain le baleinier*, par Mme P. DE NANTEUIL. Paris, Hachette, 1896, in-8 de 278 p., illustré de 51 vign. dessinées par A. Paris. Broché, 4 fr. ; cart. tranches dorées, 6 fr. — 30. *Mémoires d'une petite fille russe*, par VERA JELIKHOVSKA, trad. par LÉON GOLSCHMANN. Paris, Hennuyer, 1896, petit in-4 de 274 p., illustré de 80 dessins, par Michel Kotochansky. Broché, 5 fr. ; relié 7 fr. — 31. *Les Chausseurs d'élredons, voyages et singulières aventures de M. Barnabé (de Versailles)*, par ERNEST D'HERVILLY. Paris, Jouvet, 1896, in-4 de 144 p., illustré de 46 grav. par E. Vavasseur. Broché, 4 fr. 50 ; relié, plaques spéciales, tr. dorées, 5 fr. 60. — 32. *L'Image sainte Histoire byzantine du VIIIe siècle*, par LUCIEN VIGNERON, illustrations de F. Martineau. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 286 p., 3 fr. 50. — 33 *La Tête de bronze, récits d'Orient et d'Occident*, par SIXTE DELORME. Paris, Delagrave, 1896, in-8 de 218 p., illustrations de Christophe, J. Girardet, Kirschner, Speier, etc Broché, 2 fr. 75 ; relié, tr. dorées, 4 fr. 25. — 34. *Scènes de la vie sibérienne*, par E GOTHI. Paris, Delagrave, 1896, in-8 de 240 p., illustrations de N.-N. Karazine, Clément, etc. Broché, 2 fr ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. — 35. *L'Ermite de Clamart*, par L. NEMOURS-GODRÉ. Tours, Mame, 1896, in-16 de 321 p., avec 12 grav. Broché, 2 fr. ; relié, 3 fr.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par ÉDOUARD CHARTON et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1895*. Paris, Hachette, gr in-4 de 635-515 p. Broché, 25 fr. — 2 *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré Année 1895*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr ; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXXIV et LXXV*. Paris, Delagrave, 1895, 2 vol. gr in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris ; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XVI. Paris, Delagrave, 1895, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr. ; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Le Magasin pittoresque*, 1895, 63e année. Paris, Jouvet, gr. in-8 de 412 p., avec de nombreuses illustrations, plus un supplément de 48 p. Broché, 10 fr. ; cart.,

11 fr. 50. — 6. *Mon Journal*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans, 3e année, 1893-1894. Paris, Hachette, 1895, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 7. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 6e année, 1895. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 8. Le *Musée des enfants* (9e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 de 384 p., nombr. illustr. en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (6e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 10. *Les Mots historiques du pays de France*, texte par Trogan. Tours, Mame, 1896, album, gr. in-4 de 92 p., contenant 20 pl. hors texte en couleurs, 20 pl. en plusieurs teintes, 20 grav. dans le texte, par Job. Rel. percaline, fers spéciaux, 10 fr. — 11. *Histoire de Jeanne d'Arc racontée à mes enfants*, par Théodore Cahu. Paris, Jouvet, 1896, album in-4 de 78 p., illustré de 41 aquarelles, par Paul de Sémant. Cart. toile avec plaques or, argent et couleurs, tranches dorées, 10 fr. — 12. *Napoléon, la République, le Consulat, l'Empire, Sainte-Hélène*, d'après les peintres, les sculpteurs et les graveurs. Paris, Hachette, 1896, album in-8 oblong de 160 p., illustré de 80 gr. pl. et 500 grav. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 10 fr. — 13. *L'Illustre Dompteur*, par P. Guigou et A. Vimar. Paris, Plon et Nourrit, s. d., album in-4 de 48 p., avec texte illustré en couleurs. Cart. toile, 10 fr. — 14. *Les Contes de Perrault mis en vers*, par Charles des Granges. Paris, Delagrave, 1896, in-4 de 55 p., illustrations de Mlle Ch. Dufau. Cart., 5 fr. — 15. *Mon Histoire sainte*. Paris, Hachette, 1896, album in-4 de 72 p., illustré de 106 grav. et de 6 pl. en couleurs, cart., 2 fr. — 16. *Fanfan la Tulipe*, par P. Bilhaud. Paris, Hachette, 1896, album in-4 de 32 p., illustré de 32 grav. en couleurs, par Job, cart., 4 fr. — 17. *Le Roi des Pingouins*, drame bouffe en deux actes et 34 tableaux. Texte et dessins par A. Humbert. Paris, J. Hetzel, gr. in-8 de 48 p. Cart., 4 fr. — 18. *Maman en voyage*, par Un papa. Dessins de L. Froelich. *Id.*, *ibid.*, 4 fr. — 19. *Un Déjeuner sur l'herbe*, par Stahl. Paris, Hetzel, 1896, gr. in-8 de 8 p., illustr. de Casella, couverture en couleurs, 1 fr. — 20. *Bebé chez lui*. Westhausser, 1896, album in-4 de 14 p., illustré, cart., 1 fr. 25. — 21. *L'Invitation à venir voir la lanterne magique*. Paris, Westhausser, 1896, album gr. in-4 de 14 p., illustré. Cart., 2 fr. — 22. *Grand Saint Nicolas*. Paris, Westhausser, 1896, album de 14 p., cart., 1 fr. 25.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *L'Institut de France et nos grands établissements scientifiques*, par Alexis Lemaistre, avec 83 grav. d'après les dessins de l'auteur, 336 p. — 2. *Robinson et Robinsonne*, par Pierre Maël, avec 52 vign. dessinées par A. Paris, 351 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8 illustrés. Vol. à 7 fr. brochés; reliés, plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Atlantis*, par André Laurie, illustr. de George Roux, 270 p. — 2. *Les Dompteurs de la mer. Les Normands en Amérique, du Xe au XVe siècle*, par Edmond Neukomm, illustr. par G. Roux et L. Benett, VI-295 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4. 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1896, 3 fr. 50 le vol. broché; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *La Vallée des colibris*, par Lucien Biart, illustré de 32 grav., 283 p. — 2. *La Destinée d'Isabelle*, par Marguerite Levray, illustré de 4 grav. en couleurs et de 34 grav. sur bois, par Vuillemin, 283 p. — 3. *Soldats*, par le marquis de Ségur, orné d'une grav. en couleurs et de 26 grav. sur bois, 286 p.

VI. — Collection Hetzel, in-8 cavalier illustrés. Vol. à 4 fr. 50 brochés; cart., 6 fr. — 1. *Les Petits Robinsons de Roc-Fermé*, par A. Gennevraye, illustré par Roux, 300 p. — 2. *Mary-Bell, William et Lafaine*, par P.-J. Stahl et de Wailly, illustré par Frœlich, 239 p. — 3. *Contes et légendes d'Égypte*, par G. Nicole, illustré, 250 p.

VII. — Bibliothèque illustrée. Nouvelle Collection, format in-4, 3e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1896. Chaque vol. relié en percaline rouge, plaque spéciale en or et en noir, biseautée, tr. dorées, 5 fr. — 1. *Trémor aux mains rouges*, par Henry de Brisay, avec 17 grav. sur bois d'après Zier, 142 p. — 2. *Les Trois Disparus du « Sirius, »* par Georges Price, avec 32 grav. sur bois d'après Zier, 171 p.

VIII. — Petite Bibliothèque de la famille, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 3 fr. 50 brochés et à 5 fr. cartonnés. — 1. *Le Lys d'argent*, par François Deschamps, illustré de 43 grav. par Sauber, 352 p. — *Un peu, beaucoup, passionnément*, par Mme Lescot, illustré de 40 grav. par Tofani, 311 p.

IX. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *La Tour-Grise*, par Mme Chéron de la Bruyère, avec 42 vign. par Ed. Zier, 244 p. — 2. *L'Intrépide Marcel*, par François Deschamps, avec 44 vign. par Robaudi, 297 p. — 3. *Contes à nos petits rois*, par Aimé Giron, avec 24 vign. par P. Blanchard, H. Vogel et E. Zier, 279 p.

X. — Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison Colin. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *En haut du beffroi, suivi de l'Académie de danse de Jaroslaw*, par A. Robida, illustr. par l'auteur, 292 p. — 2. *La Famille Fenouillard*, par Christophe, illustré, 262 p. — 3. *Les Vacances de Prosper. La Ménagerie Bouscairas*, par Henry Marchand, illustr. par F. Courboin, 277 p.

XI. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-16, brochés. 1 fr. 50; cart., tr. dorées, 2 fr. — 1. *Le Petit Jack*, par Marshalls, illustré, 127 p. — 2. *La Famille de la Marjolaine*, par Aimé Giron, dessins de G. Tiret-Bognet, 127 p.

I. — 1. — *La Peinture au château de Chantilly* forme le plus somptueux, le plus intéressant, le plus vivant des catalogues. Quelle collection eût mieux mérité un tel travail, et quel meilleur guide y eût été choisi que M. Gruyer, qui a vécu de longues années au milieu de cette collection et a collaboré avec Mgr le duc d'Aumale pour la classer et l'étudier ! Ce volume, qui porte sur la peinture étrangère (l'École française fournira plus tard un second volume), a toutes les qualités d'un bon catalogue : précision descriptive, discussion d'authenticité, renseignements de provenance, etc. Il faut surtout dire ici que la lecture en est rendue agréable par les notices complètes, quoique succinctes, données sur les artistes et sur les écoles auxquels se rattachent les œuvres décrites. C'est un véritable résumé, sur documents spéciaux, de l'histoire générale de la peinture. Presque tous les tableaux de Chantilly sont des pages de maîtres ; il est peu de collections qui comptent un aussi petit nombre de non-valeurs. Il vaut donc la peine de s'arrêter sur tous. De là l'intérêt des notices, dont quelques-unes, celle sur Raphaël par exemple, sont vraiment pleines et éloquentes. Grâce à la libéralité de Mgr le duc d'Aumale, les privilégiés qui visiteront Chantilly auront un guide admirable dans les collections qu'il a formées; le public moins heureux connaîtra aussi *de visu* les principales pièces de ses trésors. En effet, l'ouvrage est illustré de quarante planches en héliogravure de la maison Braun, dont le nom seul est une garantie de beauté. C'est une joie, en le feuilletant, de tomber sur tant de morceaux célèbres, le *Mariage mystique de saint François d'Assise* de Sano di Pietro (M. Gruyer dit « Pietro di Sano; » a-t-il une bonne raison pour cela ?), la *Vierge de la maison d'Orléans* et les *Trois Grâces* de Raphaël, le *Diptyque de Jeanne de France* de Memling, le beau portrait de femme de Van Dyck, identifié ici pour la première fois avec celui de Marie de

Barbançon, princesse d'Aremberg.... Texte, typographie et planches font un ensemble achevé. Les éditeurs ne pourraient-ils étendre un travail aussi bien conçu, qui permet à tous les amateurs d'art d'avoir Chantilly chez eux ? A défaut du Louvre, peut-être trop étendu et déjà représenté par un autre livre de M. Gruyer, on pourrait publier sous cette forme d'autres collections, par exemple l'admirable et inconnu Versailles, ou encore Ferrières, si M. de Rothschild daignait suivre, en laissant graver sa collection, l'exemple donné aujourd'hui par un prince de la Maison de France.

2. — On se rappelle sans doute le splendide volume de M. Gaston Vuillier : *Les Iles ignorées ;* celui qu'il vient d'écrire sur *la Sicile* est peut-être encore plus digne d'éloges ; c'est assurément l'une des plus belles publications de l'année. L'auteur, avant d'être un écrivain d'une rare élégance, fut d'abord un peintre et un dessinateur du plus haut mérite. Certaines de ses compositions, notamment la *Bénédiction des troupeaux* et le portrait d'*une Sicilienne de Piana dei Greci*, sont de vrais chefs-d'œuvre. Mais nous n'en finirions pas de citer toutes les illustrations qui nous ont frappé. Le texte est très intéressant; cette île merveilleuse, à moitié européenne, à moitié africaine, se prête singulièrement aux descriptions éloquentes ; l'œuvre de la nature y est presque égalée par les magnifiques monuments qu'y ont laissés les civilisations diverses qui s'y sont superposées : grecque, romaine, arabe, normande, espagnole. C'est peut-être le lieu de la terre où l'on trouve la plus grande variété de paysages et d'architectures. Nul mieux qu'un artiste tel que M. Vuillier ne pouvait faire comprendre ces splendeurs, et il leur a consacré des pages vraiment poétiques ; mais il a su aussi couper ses descriptions d'épisodes de voyage, d'anecdotes historiques et légendaires qui rendent son récit on ne peut plus attrayant. Naturellement les histoires de bandits y tiennent une assez large place, et on lira avec beaucoup d'intérêt les détails qu'il donne sur la *Maffia* et les *fasci dei lavatori* qui jouent un si grand rôle dans la vie sociale des Siciliens. Il se montre fort respectueux de la religion, même lorsqu'elle est fortement teintée de superstition, ainsi que cela se présente presque partout en ce pays. Peut-être l'auteur s'est-il laissé aller à une excessive indulgence pour ce peuple ingouvernable, surtout lorsqu'il le loue d'avoir accueilli Garibaldi comme un libérateur pour secouer le joug tyrannique (?) des Bourbons de Naples. Mais c'est là une bien légère critique et nous n'en recommandons pas moins son beau livre comme cadeau d'étrennes convenant parfaitement aux jeunes gens instruits et aux adultes.

3. — *Le Grand Siècle !* Quel titre magique ! Le Roi-Soleil et la pléiade de guerriers, de littérateurs, d'artistes, de femmes plus ou moins illustres, mais toutes radieuses de beauté dans leurs cadres de bois richement sculptés et dorés ! Ni M. Bourgeois ni les éditeurs Hachette n'ont

dissimulé les nuages qui traversèrent cette belle journée de l'histoire de France. Pamphlets et caricatures sont présents ou représentés; mais précisément, plus les fautes sont mises au jour, plus les mérites éclatent. Tout est achevé dans ce livre, texte et gravures; les reproductions de tableaux sont belles au delà de toute expression, et jusqu'à la couverture de l'édition brochée (car nous avons le regret de ne pas connaître l'édition reliée), tout reproduit avec un goût parfait l'aspect du « grand siècle, » qui pourrait, en héraldique, porter : d'azur au soleil d'or, timbré de la couronne de France, supporté par deux anges. Un livre tout entier est consacré au Roi. C'est Laporte, ou Saint-Simon, ou Spanheim, ou Mmes de Montpensier, de Motteville, de Lafayette, qui nous font assister à son enfance et à son éducation. D'Ormesson requiert dans le procès Fouquet. Puis M. Bourgeois a interrogé tour à tour les grands écrivains Bossuet, La Bruyère, Racine, Bourdalone, Mme de Sévigné, et il leur fait dire ce que fut le règne. Descendons aux détails, examinons l'administration de la justice, le commerce, les lois, la guerre, la marine, les finances, en un mot toutes les attributions des ministres. De quel éclat n'ont pas brillé alors les sciences, les lettres et les beaux-arts! Ce n'est pas un chapitre seul qui le prouve, c'est un volume tout entier dans un luxe extrême de détails et de gravures, mais les pages qui en offrent le résumé sont vibrantes d'actes de patriotisme, et M. Bourgeois n'a pu mieux faire que d'emprunter pour conclure le texte même de Voltaire. Voici un dernier chapitre curieux, fort bien travaillé (bien que nous n'acceptions point, ici comme ailleurs, sans réserve toutes les idées de l'auteur), et consacré aux croyances, aux affaires ecclésiastiques, aux calvinistes, et aux jansénistes. — La conclusion, en quelques lignes (sept exactement), est une vraie merveille, à notre avis, de précision et de concision historique. Il nous aurait fallu plus de temps pour fouiller et analyser ce bel ouvrage, l'admirer dans tous ses détails, le recommander avec encore plus d'étendue et plus de force. Mais malgré l'espace de temps et de papier qui nous est mesuré, nous pouvons, en toute justice, affirmer que nous ne connaissons qu'un nombre infime de livres qui le vaillent cette année, soit comme illustrations, soit comme charme et exactitude du récit.

4. — Il suffit au bibliophile de remarquer le nom de M. John Grand-Carteret à la suite du titre : *Vieux Papiers, vieilles images*, pour savoir qu'il a affaire à un collectionneur émérite, à un écrivain charmant, et que le volume est plein de curiosités merveilleuses. Il faut immédiatement ajouter que la réalité répond absolument à l'attente et que ce livre enchantera nos confrères en bibliophilie, voire même en bibliographie, car il y a plusieurs pages (XIV-XVI, 245-256) qui sont d'excellents répertoires. Une préface humoristique, puis vite en chasse! Le papier, ses marques, ses couleurs, sa forme, ses emblèmes, qu'il soit papier à lettres

ou feuille de compliments, carte de visite ou carte de souhaits, billet ou lettre de part, ordres administratifs ou politiques, couvert d'imagerie (chapitres fort intéressants), instrument de jeu, ou de travail, ou de renseignement, objet de peinture, de découpage ou de musique, portant un rébus (à ce propos, noter les deux graphies de : calembour), remplaçant la monnaie, présentant la facture, colorié par l'affiche, maculé par le prospectus ou la réclame, adoré par les uns sous la forme journal et par les autres sous la forme livre. Pour pointer cette rapide énumération, mille gravures variées reproduisant les sujets les plus attrayants, de nombreuses planches en couleurs très intéressantes. Un vrai livre d'amateur et de savant, à serrer par exemple dans sa bibliothèque, car, malgré tout le soin qu'a mis M. John Grand-Carteret, il a été amené à ne pas négliger certains côtés scabreux ; et quoique touchés ou exposés de la main la plus délicate, ils n'en existent pas moins. Nous ne blâmons pas, nous louons tout au contraire le savant, l'artiste, le littérateur et (ajoutons-le bien vite, car il le mérite) l'éditeur.

5. — L'an dernier, la maison Firmin-Didot publiait à la gloire de l'Église et de son chef visible, le Souverain Pontife, un admirable ouvrage : *Le Vatican, les Papes et la civilisation*, admirable par le texte, auquel trois jeunes savants avaient consacré le meilleur de leurs soins, admirable aussi par l'exécution typographique, par l'abondance et par la beauté de l'illustration. Aujourd'hui elle donne à cette œuvre magistrale un digne pendant : *La France chrétienne dans l'histoire ;* après l'Église, la Fille aînée de l'Église étudiée dans ses gloires chrétiennes. L'occasion qui a fait naître ce nouvel ouvrage, ce sont les fêtes qui se préparent à Reims pour célébrer le quatorzième centenaire du jour mémorable où la grâce de Dieu, en appelant au baptême le chef des Francs vainqueurs, a décidé des destinées catholiques de notre pays. C'était au successeur de saint Remi qu'il appartenait de prendre l'initiative de cet ouvrage. Son Éminence le cardinal Langénieux n'a pas failli à ce devoir ; il a confié au R. P. Baudrillart, le zélé et sympathique oratorien, la mission de diriger le travail et de réunir les collaborateurs les plus dignes de mener à bonne fin cette œuvre grandiose. Trente-six savants, tous connus par leurs travaux, tous estimés pour leur science, ont répondu à l'appel; ces signatures sont une garantie nécessaire dans un ouvrage dont la forme exclut nécessairement tout l'appareil de l'érudition, les discussions critiques et les références au bas des pages. Dix livres se partagent le volume. Dans le premier, consacré aux *Origines chrétiennes de la France*, nous voyons, avec M. l'abbé Duchesne, le sang des premiers martyrs féconder notre sol pour la moisson chrétienne; M. Kurth nous montre le catholicisme triomphant par le baptême de Clovis; le R. P. de Smedt nous initie à la vie monastique du VIe siècle et à son influence bienfaisante et civilisatrice dans notre pays. Le livre II nous expose *les*

Services rendus par les Francs à l'Église et par l'Église aux Francs jusqu'à Charlemagne ; c'est la défaite de l'islamisme racontée par M. Imbart de la Tour; l'établissement du pouvoir temporel par les Francs et la remise de la couronne impériale à Charlemagne dont M. Paul Fabre nous fait le récit ; c'est l'œuvre de Charlemagne exposée par M. Jules Roy. Dans le livre III *(L'Église et la Formation de la France)*, M. Paul Fournier fait revivre sous nos yeux la grande figure d'Hincmar; M. M. Sepet, celle d'Adalbéron, qui contribua tant à l'avènement de la troisième race ; le chanoine U. Chevalier, celle de Gerbert, le premier grand pape français ; M. Lecoy de la Marche, celle de Suger, le sage conseiller de Louis VI et de Louis VII. Le livre IV nous montre *la France au service de l'Église* avec la chevalerie (M. Léon Gautier) ; avec l'Ordre de Cluny qui a réformé les abus de l'Église (M. Émile Chénon) ; avec saint Bernard, l'illustre fondateur de Clairvaux (M. l'abbé Vacandard) ; avec les croisades, où notre pays a joué un rôle si glorieux (marquis de Vogüé). Le livre V est consacré au rôle de la France dans la civilisation chrétienne du moyen âge : *Chansons de geste* (M. l'abbé F. Klein) ; *Mystères* (M. Petit de Julleville), rôle des gens d'église dans la rédaction de nos annales (M. H.-F. Delaborde) ; universités (M. E. Jordan) ; art chrétien (M. A. Pératé). Le livre VI nous fait étudier *l'Église et la Patrie française au XIIIe et au XIVe siècle :* grandeur de la France sous le plus chrétien des rois, saint Louis (M. H. Wallon) ; Origine du titre de Roi très chrétien dont se sont honorés nos souverains (M. N. Valois) ; Jeanne d'Arc, la sainte Pucelle suscitée par le Dieu des armées pour délivrer la France opprimée de l'étranger envahisseur (marquis de Beaucourt). Bien que ce soit le moyen âge surtout qui nous montre le plein épanouissement de la vie chrétienne dans notre pays, l'étude du christianisme dans les temps plus rapprochés de nous n'en est pas moins fort instructive, et l'on lira avec émotion, dans le livre VII *(la France et la Renaissance catholique dans les temps modernes)*, le brillant chapitre où le P. Baudrillart nous fait toucher du doigt les raisons qui ont sauvé notre pays de la chute dans le protestantisme ; les pages où le P. Largent retrace l'histoire des congrégations et de la réforme du clergé au XVIIe siècle, et celles où M. l'abbé Pisani nous montre notre cher pays à l'œuvre des missions. En nous retraçant (livre VIII) le tableau de *la Culture chrétienne et française au XVIIe siècle*, malgré la renaissance du paganisme littéraire et du rationalisme scientifique, M. Doumic fait ressortir *l'Idée chrétienne dans l'œuvre philosophique et littéraire du XVIIe siècle*, M. Rebelliau nous fait assister au triomphe de *la Chaire chrétienne*, le prince Emmanuel de Broglie célèbre les services rendus à l'histoire par les bénédictins. Deux chapitres seulement dans le livre IX : *L'Église et la France au temps de la Révolution :* l'un sur la persécution révolutionnaire, qui fit de nouveau jaillir le sang des mar-

tyrs (M. l'abbé Sicard); l'autre sur *le Concordat*. Le livre X nous montre *les Services rendus par la France à l'Église et par l'Église à la France à l'époque contemporaine*. Quelle lecture réconfortante que celle de tous ces chapitres où M. Ollé-Laprune déroule à nos yeux *la Vie intellectuelle du catholicisme en France au XIXe siècle ;* où M. l'abbé Beurlier nous montre notre patrie au centre de la charité et des œuvres catholiques ; où M. Goyau caractérise notre protectorat sur le catholicisme en Orient; où Mgr Perraud nous trace le portrait du grand Français et du grand chrétien qui fut le cardinal Lavigerie ; où Mgr d'Hulst manifeste à nos yeux toute la puissance de *la Vie surnaturelle en France* à l'heure actuelle ; où M. Étienne Lamy rappelle l'affection qui attache à notre patrie Pie IX et Léon XIII. Nous regrettons de n'avoir pu donner que le squelette de ce beau et bon livre, le meilleur cadeau d'étrennes que nous puissions recommander, bien digne de figurer dans toute bibliothèque chrétienne, dans toute bibliothèque française.

6. — L'ouvrage que vient de nous donner M. Godefroid Kurth sur *Clovis* réunit le double mérite, qui n'est peut-être pas très commun, d'un très beau livre d'étrennes et d'une œuvre de haute valeur scientifique et littéraire. Cette valeur était garantie d'avance par le nom de l'éminent professeur à l'Université de Liège, mais il suffit de feuilleter le volume dont il s'agit pour reconnaître que l'attente du public ne sera pas trompée. M. Kurth, par un heureux tour de force, a changé en avantage la principale difficulté de son sujet, la pénurie des documents authentiques sur Clovis. Il a, en effet, été amené par là à élargir sa matière, et son livre, par le fait, est une histoire des origines, de la fondation et de la mission civilisatrice du royaume des Francs, destiné à devenir la France très chrétienne. La plume de l'auteur, mue par un esprit ardent et vigoureux, pourvu de toutes les ressources de l'érudition française et germanique et animé d'une conviction aussi raisonnée que fervente, a pris fermement et hautement son vol à travers ce bel espace. Après une introduction magistrale, M. Kurth a successivement abordé, élucidé, développé, avec une rare supériorité, les sujets suivants : *Livre I :* I. La Belgique romaine ; II. Les Francs en Germanie ; III. Les Francs en Belgique. — *Livre II :* I. L'Église des Gaules ; II. Clodion ; III. Mérovée ; IV. Childéric. — *Livre III :* I. Les Débuts de Clovis et la conquête de la Gaule romaine ; II. Nouvelles Conquêtes; III. Mariage de Clovis ; IV. La Conversion de Clovis ; V. Le Baptême de Clovis ; VI. La Guerre de Burgondie ; VII. Clovis attendu en Aquitaine ; VIII. La Conquête de l'Aquitaine ; IX. La Guerre de Provence ; X. L'Annexion du royaume des Ripuaires ; XI. Le Concile d'Orléans ; XII. Clovis et l'Église ; XIII. Derniers Jours et mort de Clovis; XIV. Conclusion. L'ouvrage se termine par un double *Appendice :* I. Les Sources de l'histoire de Clovis; II. Le Lieu du baptême de Clovis. Ce dernier mémoire est dû à la plume érudite et tout

particulièrement compétente de M. L. Demaison. L'illustration nous a paru très bien conçue sous sa double forme, artistique et documentaire. Les compositions artistiques ont été confiées à MM. F. Cormon, F. Flameng, Guillonnet, Luminais, Albert Maignan et Rochegrosse. Les reproductions documentaires sont l'œuvre de MM. P. Sellier, Le Grand, Notor, etc. Quant à l'exécution typographique, il suffit de dire que le livre sort des presses de la maison Mame. Heureuses les personnes qui recevront un tel cadeau, surtout si elles savent en faire pleinement leur profit!

7. — Rien ne donne plus aux jeunes gens le goût de l'histoire que les volumes si intelligemment composés par Mme de Witt. Cette année elle nous offre *les Premiers Rois de France. Mérovingiens, Carlovingiens et premiers Capétiens, d'après les chroniqueurs, de Grégoire de Tours à Guillaume de Tyr.* Cette simple copie du titre suffirait à donner une idée de l'ouvrage, si nous n'ajoutions aussitôt que de nombreuses illustrations tirées des monuments et des manuscrits, et par suite offrant un intérêt capital, reproduisent en chromolithographie ou sur bois tout ce qui peut éclairer ou expliquer le texte. Les compositions modernes sont moins de notre goût, d'autant que l'une d'elles est représentée deux fois, pages 61 et 88, et reproduit à un endroit la mort de Chramne d'après Luminais, tandis qu'elle est exactement la mort de Clodebert à Soissons, signée d'Albert Maignan. Nous engageons nos lecteurs à vérifier leurs exemplaires. Nous ne saurions assez déconseiller aux éditeurs ce genre d'interprétation illustrée. Bien rares sont les artistes qui ont des connaissances suffisantes d'archéologie et d'histoire, et malgré les directions les plus savantes, ils se laissent toujours emporter par leur imagination. Comme ils interprètent mal parfois les beaux, les saints, les valeureux récits que Mme de Witt sait si bien choisir et qui enflamment l'enthousiasme ! A son illustre père et à elle nous devons plus d'une heure douce de notre enfance et de notre jeunesse, quand de nos grands ancêtres ils faisaient revivre les hauts faits, les mœurs et la foi. Ce livre, nous le donnerons à nos enfants et à nos neveux pour développer en eux l'amour de la patrie et le culte de l'histoire. Et en leur nom et au nôtre nous remercions Mme de Witt de l'avoir écrit.

8. — La *Vie de saint Martin* est un livre d'histoire hagiographique et nationale ; son artistique illustration documentaire, un vrai musée martinien. Son auteur, M. Lecoy de la Marche, l'a écrite avec une rigoureuse méthode scientifique, avec toutes les contributions de l'érudition, avec une foi aussi affirmée qu'éclairée et une rare indépendance de caractère. Il s'est montré très discret dans l'emploi des légendes et ne les a accueillies que comme des indices pouvant mettre sur la trace de certains faits dont il se trouve des preuves ailleurs (p. 9). Quant au miracle, « il doit être pesé, dit-il, dans la même balance que les faits ordinaires.

examiné avec la même loupe, jugé suivant les mêmes règles, rejeté ou accepté selon l'autorité des témoignages.... Agir autrement, c'est introduire l'arbitraire et la fantaisie dans l'histoire » (*ibid.*). Dans une première partie, consacrée à la vie terrestre du saint, est étudié d'abord l'état de la société gallo-romaine au moment de son arrivée dans notre pays, et l'admirable mission que Dieu lui avait réservée. Ensuite Martin nous est présenté comme soldat, moine, évêque, apôtre, tout en gardant l'ordre chronologique des faits. Une seconde partie renferme la vie posthume, c'est-à-dire l'histoire du culte de saint Martin. Après avoir suivi les destinées du corps, des reliques et du tombeau de l'illustre thaumaturge, le lecteur est entraîné dans un véritable tour du monde, pour visiter les innombrables sanctuaires qui ont propagé de tous côtés, en France et dans l'univers catholique, son nom et son influence, et, tout le long du chemin, une foule de monuments artistiques viennent prouver que l'humanité n'a cessé de rendre hommage à sa haute vertu, à ses bienfaits multipliés. Un appendice contient un éclaircissement sur la chronologie si obscure de la vie de l'apôtre national, la liste des églises de France placées sous son vocable et quelques documents d'un intérêt majeur, presque tous inédits. L'histoire de saint Martin elle-même est avant tout l'histoire de la substitution du christianisme à l'idolâtrie dans la contrée qui est devenue la France, et spécialement dans les campagnes gauloises. C'est à cette transformation, d'une immense portée sociale, que tendent surtout les efforts dépensés dans le cours d'une longue carrière par ce grand ouvrier de Dieu. Sans sa mission providentielle, nous ne serions aujourd'hui, sans doute, ni catholiques ni Français. Pour le nombre de paroisses vouées au culte de saint Martin, M. Lecoy de la Marche donne le nombre de seize pour le diocèse de Valence (Drôme). C'est une erreur, bien explicable d'ailleurs, dans un travail de cette nature. Le nombre exact est de vingt-neuf paroisses, outre bon nombre de chapelles (C. Perrossier, *Semaine religieuse* de Valence, 9 novembre 1895, p. 717-718). Le style de cet ouvrage magnifique est plein de mouvement, quoique d'une sobriété classique.

9. — De toutes les grandes figures historiques dont peut s'enorgueillir notre pays, il en est peu qui soient aussi dignes d'être prises complètement pour modèle que celle de *Turenne*. Talent militaire hors ligne, honnêteté poussée aux dernières limites, modestie innée et profonde, Turenne eut toutes les qualités que l'on rencontre dans les natures privilégiées : suivant le mot de Montecuculli, c'était réellement un homme qui faisait honneur à l'homme. Cependant, il est un fait non moins avéré, c'est que ce personnage, si digne de tenter la plume de l'écrivain, n'a pas encore trouvé un historien à la fois véridique et complet. Ni Raguenet, ni Ramsay, ni Armagnac ne nous ont donné, à cet égard, quelque chose qui satisfasse réellement les admirateurs du premier

général du XVIIe siècle. M. Roy, dont nous avons à présenter aujourd'hui le travail au public, s'est placé à un autre point de vue que celui de la critique historique proprement dite ; son livre est un travail intéressant de vulgarisation, qu'enrichit une collection de gravures du temps très curieuses et très peu connues. Tel qu'il est et en ne considérant que le point de vue sous lequel l'auteur a envisagé son œuvre, nous n'avons que des éloges à lui donner et nous le recommandons à l'attention.

10. — Le *Polybiblion* (t. L, p. 488) a présenté assez longuement à ses lecteurs *les Cahiers du capitaine Coignet*, dont M. Lorédan Larchey donne aujourd'hui une nouvelle édition, la première étant épuisée. Ce vieux « grognard, » qui parvint très lentement au grade de capitaine, se retira à Auxerre après la fin de l'épopée impériale, se fit épicier pour vivre, et, à l'âge de soixante-douze ans, se décida à écrire ses souvenirs, qu'en notre temps de résurrection du « napoléonisme » on lira avec intérêt, parce qu'ils sont la description naïve, sincère, de scènes vécues. La présente édition se distingue de la précédente en ce sens que les dessins hors texte (indépendamment de l'illustration en noir dans le texte), ont été exécutés en couleurs d'une façon vraiment artistique.

11. — Les quatre volumes illustrés, que publie avec tant de finesse et de goût artistique la maison Sanart et Derangeon, sont une galerie de portraits d'un captivant intérêt, d'une suggestion fortifiante. Ce sont bien *les Grandes Figures catholiques du temps présent :* Pie IX, le général de Sonis, le P. Faber, Louis Veuillot, Mgr Freppel — Léon XIII, le P. Ventura, le général de Lamoricière, le P. Gratry, le comte de Montalembert, le P. de Ravignan — le cardinal Lavigerie, Garcia Moreno, Mgr Gerbet, le P. Lacordaire, Mgr Plantier, le P. Félix — le cardinal Pie, Mgr Dupanloup, le frère Philippe, le P. Monsabré, le comte Albert de Mun, Mgr d'Hulst. Chacun de ces portraits est signé par des peintres comme Louis Veuillot, Eugène Veuillot, Henri de Riancey, Georges Bertrin, Léon Gautier, A. Crosnier, Oscar Havard, Félix Klein, Lecoy de la Marche, etc. Cette idée naquit il y a trente ans ; la mort brisa le pinceau des artistes incomparables. Le but de cette publication est de continuer cette belle entreprise et, si le tableau resta inachevé, de lui donner le dernier fini, les touches suprêmes de l'actualité. La gloire des hommes est courte, leur éclat passager souvent, comme les météores brillants, mais éphémères, qui traversent les lointaines routes du ciel. Et l'intérêt ne va guère à ceux dont on ne parle plus. « Voilà pourquoi, est-il dit dans la préface, nous avons dû écarter de notre galerie des hommes connus de la génération précédente, dont le mérite est resté le même, mais qui ont cessé d'émouvoir l'attention publique. D'autres ont pris place dans notre livre comme dans l'opinion.... Quelques-uns des personnages, dont nous racontons la vie, n'ont pas encore inspiré d'ouvrage spécialement écrit sur eux. Nous avons conscience d'avoir réuni, en ce qui les concerne, les

renseignements les plus précis et les plus sûrs. » Joubert a dit que les livres consolent des hommes. Celui de M. l'abbé Bertrin sera l'un des plus consolants de l'heure présente, où tant de tristesses s'amoncellent. Il nous le figure comme un salon où des âmes d'élite vivent, pensent, parlent et agissent pour notre plus grand profit : « En vivant avec eux, peut-être apprendrons-nous à vivre comme eux. Entrez donc avec confiance, vous ne sauriez être en meilleure compagnie. »

12. — Les pèlerinages à la Ville Éternelle deviennent de plus en plus fréquents. Or, pour visiter avec intelligence et piété la ville des Papes, un guide comme celui du protestant Bædeker et autres est entièrement insuffisant. Et quel ouvrage sur *Rome et ses Pontifes* faut-il consulter ? Bien longtemps on fut embarrassé : car les uns ne visent que l'antique, les autres que la ville moderne ou l'histoire anecdotique. D'autres, sous forme de journal, ne sont que confusion, humour peut-être, et sûrement déclamations. Plusieurs ne sont que d'interminables et arides nomenclatures ou inventaires. Ceux qui abordent les événements historiques négligent trop les monuments, et souvent l'histoire n'est qu'un assemblage arbitraire des faits. Quelques-uns enfin, d'une haute portée, ne répondent pas aux données actuelles de la science. Frappé de ces défauts, Mgr Chevalier a composé un livre qu'on aurait, avant lui, vainement cherché. Pour l'écrire, il a vécu la vie romaine, « afin de puiser aux sources et d'éclairer l'histoire par la connaissance intime du théâtre sur lequel elle s'est accomplie » (p. 7). Ainsi, comme J.-J. Ampère, il a demandé une intelligence plus nette et plus vive de la vie du peuple romain à la topographie, aux monuments, au spectacle du présent lui-même qui, à Rome, contient comme des débris du passé. L'histoire religieuse de Rome, qui a été pour l'auteur l'objet d'une étude assidue, offre une large place aux traditions romaines : « La plupart sont l'écho d'un fait réel et renferment des parcelles de vérité. » Mgr Chevalier se range à l'opinion surannée, et qui n'est plus guère aujourd'hui soutenable, que l'apparition miraculeuse du *Labarum* à Constantin se produisit près de Rome, tandis que des travaux récents démontrent que l'événement eut lieu en Gaule (p. 86). Muni des notions historiques et traditionnelles, il allait visiter et étudier le théâtre des événements de Rome chrétienne. « Puis, le soir, dit-il, en rentrant, nous jetions sur le papier les notes de la journée, encore toutes chaudes de nos émotions, associant l'histoire aux monuments, les expliquant, les vivifiant l'un par l'autre.... Ce livre a été senti et vécu jour par jour » (p. 10). Aussi est-il une histoire documentée de la Rome chrétienne et de ses Pontifes depuis les premiers siècles jusqu'à notre époque contemporaine, non moins qu'un cicerone charmant.

13. — *Le Général Faidherbe* méritait de figurer dans une bibliothèque d'ouvrages illustrés. Pour rédiger sa biographie, M. J.-M. Brunel a con-

sulté les sources les plus autorisées. Il a mis à contribution les souvenirs personnels de M. Jules Decroix, ancien officier d'ordonnance du général, du capitaine Brosselard, son gendre, de M. Malézieux, sénateur de l'Ain, ancien président de la commission municipale de Saint-Quentin. Le rôle de Faidherbe au Sénégal fut en tous points fécond et glorieux ; il a condensé dans un livre remarquable intitulé : *La France dans l'Afrique occidentale*, qui parut l'année même de sa mort, ses notes et ses opinions administratives et militaires sur la colonie. La campagne de l'armée du Nord qu'il dirigea en 1870 atteste de sa part de réelles qualités de commandement. Ses passions et ses tendances politiques méritent, au contraire, un jugement sévère. Pénétré d'admiration pour son héros, M. Brunel n'a pas fait, à cet égard, au cours de son dernier chapitre : *Après la guerre. Les Dernières Années*, les réserves qui nous semblent nécessaires. Il signale comme une chose digne d'être célébrée dans nos annales le fait d'avoir dédommagé par une indemnité les religieuses d'Écouen et des Loges, au moment de la laïcisation des maisons d'éducation de la Légion d'honneur. L'ouvrage est convenablement illustré par MM. Gilbert Spenner, Thadée, et contient le fac-similé d'un autographe du général Faidherbe.

14. — Mieux que personne, M. Paul Sébillot était préparé pour écrire les *Légendes et curiosités des métiers*. Son très suggestif volume forme une suite instructive et amusante de monographies à pagination indépendante sur les meuniers, les boulangers, pâtissiers, bouchers, fileuses, tisserands, cordiers, tailleurs, couturières, dentellières, modistes, blanchisseuses, charpentiers, menuisiers, forgerons, etc., jusques et y compris les imprimeurs. Ces diverses études sont intéressantes au possible, bien que fort érudites. L'auteur a ainsi composé un livre qui plaira beaucoup à tous ceux qu'intéressent les origines et les développements des corps de métiers. Ces pages forment une véritable physiologie en même temps qu'une fine psychologie des travailleurs et des commerçants à travers les âges. Les traditions populaires, les légendes et les proverbes qui s'appliquent à chaque profession ont été notés ici d'une façon aussi scrupuleuse que pittoresque. Le tout est relevé de jolies et nombreuses gravures, le plus souvent reproduites d'après des compositions anciennes et peu connues. C'est un musée et une histoire humoristique tout à la fois. Très agréable ouvrage qui se lit facilement et qui fera la joie des vrais bibliophiles.

15. — Le peintre des chevaux et des hommes, Crafty (qui nous permettra bien de placer les hommes après les chevaux, tant il aime ceux-ci de préférence à ceux-là), a étendu son domaine à tous les sports de Paris : *Paris-Sportif*. Sous sa plume et sous son crayon, on marche, on court, on nage, on berce, on lutte, on danse : voilà les sports naturels. Aimez-vous la balle, la paume, le lawn-tennis, le ballon, le foot-ball, le crocket,

le canotage? Halte-là! vous êtes cycliste, ou bien vous jouez de la canne, vous tirez de l'épée, ou vous carambolez le pigeon, prenez une automobile, et parcourons ensemble, à la vapeur, les sports mécaniques. Crafty ne les a guère en honneur. Il les connaît parfaitement, il vous en fait sentir en quelques lignes ou en quelques traits de crayon les avantages ou les inconvénients; mais que valent à ses yeux ces exercices comparés à ceux qui exigent l'emploi des animaux? Pour ceux-là il est tout feu, tout flamme, quoiqu'il distingue les derniers centaures (très bons portraits) des petits gentlemen désireux de s'entraîner. Il passe vingt-quatre heures à Saumur pour la Saint-Georges, notre grande fête d'écuyers. Ou bien coaching, Howlett donne une leçon de guides pour aller faire le 8 de chiffres devant le polo. La petite note patriotique ne manque pas dans son volume. Nous effacerions seulement (p. 212) quelques lignes d'un goût douteux. Tout le reste est si joli dans ce volume, si gai, si amusant et si vrai, que nous devenons exigeant en demandant que tout soit parfait.

16. — Avec quelle grâce, avec quel cœur M. (ou Mme) Gabriel Farnay a su écrire *Mon chevalier!* C'est l'histoire du trop court bonheur d'une Parisienne qui s'est mariée toute jeune avec un gentilhomme campagnard comme on en voit peu. Il l'a emmenée loin de Paris, là-bas dans son vieux château du Morvan, et elle s'y trouve à merveille. Dès l'abord, tout sourit à la « petite dame : » gens, bêtes et choses. Chacun l'aime et elle aime tout le monde, les pauvres, les déshérités principalement. Ces pages si poétiques sont vivifiées par un souffle religieux très doux, très attendri, et l'on s'attend à voir couler indéfiniment heureuses des existences si calmes, si profondément honnêtes. Mais ce serait un paradis sur terre et ce n'est pas dans l'ordre : Renaud de Surgères est blessé à mort par un accident de chasse, et Berthe, sa pauvre petite veuve, reste seule. Dieu cependant, contre qui elle n'a pas eu un instant de révolte, adoucit bientôt son cruel chagrin, lui ouvre même des horizons nouveaux de joie possible en lui envoyant l'enfant qu'elle a tant désiré et qui lui rappellera « son chevalier. » Ce conte moderne, à la fois mondain et rustique (*rara avis!*), qui commence de la plus radieuse façon, pour finir si tristement, est un vrai bijou : bijou littéraire, bijou typographique. Les quelques sujets en couleurs dont il est orné sont fort remarquables, et la reliure est un mélange de simplicité et de richesse qui convient on ne peut mieux à une telle œuvre.

17. — *Les Aventures du chevalier Carême*, que nous offre M. Guéchot, sont, nous dit-il dans un court avant-propos, « une adaptation de l'œuvre d'Avellaneda, écrivain espagnol, qui eut la hardiesse de se mesurer avec l'immortel auteur de *Don Quichotte*, Michel de Cervantes. » Avellaneda, en effet, a publié une suite au *Don Quichotte*, que Lesage a traduite en français, mais sans grand succès. « Néanmoins,

ajoute M. Guéchot, il nous a paru possible, en prenant toute liberté avec le texte, d'en tirer un récit fort amusant. Nous avons essayé de rendre facile et intéressante la lecture de l'œuvre d'Avellaneda. Nous en avons changé le titre. » En ce qui nous concerne, nous pensons que M. Guéchot a très bien atteint le but qu'il se proposait. *Les Aventures du chevalier Carême* ne contiennent aucune scène risquée; elles peuvent être lues par tout le monde. Les illustrations de Henri Pille sont plus brillantes encore que comiques, et la reliure de toile pleine, agrémentée sur le premier plat d'un fer spécial fort réussi, représente le chevalier Carême sur son destrier Canasson.

18. — Quatre musiciens français sont inconsciemment embarqués à bord d'une île phénomène, née en Amérique, « Standard-Island, » uniquement peuplée de milliardaires ou à peu près, les simples millionnaires constituant ce que l'on pourrait appeler la classe pauvre. Cette île, œuvre merveilleuse de l'industrie humaine, se meut comme un navire, grâce à des machines dont la puissance équivaut à nous ne savons plus quelle fantastique quantité de chevaux-vapeur. La « julevernienne » construction (qu'on nous pardonne le mot!) comporte, outre une campagne très étendue, une ville sans égale — Milliard-City. — La nuit n'existe pas en cette étonnante capitale : des lunes électriques remplacent le soleil quand il a disparu; toutes autres choses, d'ailleurs, sont à l'avenant. Les aisances les plus compliquées, les plaisirs les plus divers des grandes cités civilisées des deux mondes ont été réunis là pour la satisfaction de ces privilégiés de la vie. Nos musiciens, des artistes de haute valeur, sont payés comme nul potentat oriental ou autre ne le saurait faire; et ils ne sont engagés que pour une année. Au début, tout marche à souhait. Mais, comme en ce bas monde rien n'est parfait, certain vilain jour la discorde éclate entre les deux parties de *l'Ile à hélice*. Auparavant, sa population triomphe successivement d'une invasion de fauves et d'une attaque de sauvages; il faut donc que sa ruine résulte simplement du choc des mauvaises, des sottes passions qui couvent dans son propre sein. La catastrophe finale est décrite de plume de maître par M. Jules Verne. Pour un philosophe, il y aurait une excellente leçon à tirer de l'état d'âme de ces dix mille personnes vivant sur ce joyau de la mer et des conséquences de la folie générale qui s'empare à un moment donné de ces intelligents. Nous aurons probablement l'occasion d'insister plus tard sur ce point. Pour l'instant, bornons-nous à dire que ce nouveau livre de l'infatigable conteur est l'un de ses meilleurs, à tous les points de vue. La reliure, qui comporte un portrait de l'auteur, est aussi l'une des plus riches de la collection.

19. — Le volume de M. Jacques Lemaire intitulé : *Les Marins de la garde* n'a nullement la prétention, comme on pourrait le croire, de donner l'histoire de ce corps d'élite. C'est un tissu d'aventures à la fois dro-

latiques et dramatiques qui se déroulent en Espagne pendant les guerres de l'Empire. Le jeune fils du duc et de la duchesse de Noirmont, émigrés dans la Péninsule, devenu orphelin, s'engage comme fifre dans les marins de la garde. L'intendant de sa famille, qui a réussi à empêcher la vente de ses biens en France, le poursuit avec un complice, grotesque solicitor anglais, dans le but de se substituer à lui comme héritier. Pour y parvenir, il faut aussi faire disparaître deux oncles du jeune homme, qui sont venus, pour des raisons diverses, se joindre à lui en Espagne. Les deux coquins ont aussi à lutter, dans leurs sinistres entreprises, contre deux marins de la garde, un sapeur et un dragon, qui se sont constitués les fidèles gardiens de Noirmont. Il en résulte une série d'embuscades et de trahisons, souvent assez invraisemblables, mais toujours émouvantes et humoristiques, les divers types de comparses étant toujours poussés à la caricature. Naturellement, à la fin du volume, le vice est puni et la vertu récompensée. C'est on ne peut plus moral, et l'auteur a eu le bon goût de ne point céder à la tentation de déblatérer contre le clergé espagnol, qui ne s'est pas montré tendre pour nos compatriotes; il a même soin de plaider les circonstances atténuantes en faveur de la haine nationale contre l'envahisseur de la patrie. Les nombreuses gravures sont très réussies et fort drôles. En somme, beau et amusant livre d'étrennes qu'on peut offrir à la jeunesse en toute sécurité.

20. — Le roman géographique a été mis à la mode par M. Jules Verne, et c'est à qui s'exercera maintenant dans ce genre, devenu cher à la jeunesse. Jules Verne n'a malheureusement pas communiqué son talent à tous ses émulés. *Le Sergent Simplet à travers les colonies françaises*, par M. Paul d'Ivoi, qui forme le second volume de la série des *Voyages excentriques*, est une fiction par trop excentrique en effet, et où la vraisemblance est trop délibérément foulée aux pieds. Fond et forme manquent tout à fait de sérieux et affectent une allure et un ton charivariques qui gâtent, selon nous, loin de les mettre en saillie, les traits et notions relatifs aux pays exotiques traversés par les fantoches que l'auteur a pris pour ses personnages. L'histoire du boa, pris pour un tronc d'arbre, puis détourné de sa proie (une jeune fille qui court le monde à la recherche de son frère, en compagnie de son frère de lait), par l'exécution en sifflement d'une mélodie d'Olivier Métra (p. 187-188), atteint et même dépasse les limites de l'impossible. Pour le style, on en aura une idée par ce beau mot d'un des personnages qui vient d'endormir un gendarme à l'aide d'un narcotique ingénieux : « Les pastilles à base de belladone ont produit *leurs effets*. Aidez-moi à endosser *ceux* du gendarme » (p. 27). — Nous ne saurions trop conseiller à l'auteur, s'il continue à cultiver le genre dont il s'agit, de changer du moins de manière. L'enveloppe donnée à son livre par MM. Jouvet et Cie, aidés du crayon de Lucien Métivet, est sans doute fort belle, mais il y a peu de chose dessous.

21. — Avec *les Derniers Hommes rouges*, M. Pierre Maël nous transporte aux « quelques arpents de neige » de Voltaire, ou, si vous aimez mieux, au Canada. L'auteur raconte l'histoire particulièrement émouvante d'une jeune fille fort riche, dont la succession doit être ouverte par un crime. Mais Madeleine Kerlo est protégée par son père adoptif, Indien de naissance et Français d'éducation, et aussi par un jeune Canadien, Georges Vernant, qui devient son fiancé. Un cousin de Madeleine, aventurier sans scrupules, a formé le projet de faire disparaître celle-ci pour hériter de sa fortune ; mais, en face de la jeune fille, il faiblit, s'en éprend et veut en faire sa femme. Il est repoussé. Après avoir hésité entre ses mauvais instincts, attisés par deux complices, et ce qui reste de bons sentiments au fond de son cœur, il s'amende peu à peu, et, finalement, paie de sa vie son dévouement à sa cousine. Les scènes du livre se déroulent avec une rapidité qui ne le cède qu'au dramatique. Aux dernières pages, l'on assiste au mariage de Madeleine Kerlo et de Georges Vernant, dénouement qui fait la joie de tout le monde. Bon roman, suffisamment empreint de la pensée religieuse et que nous recommandons sans restriction.

22. — L'Américaine *Mabel Vaughan*, dont miss Cummins nous raconte l'histoire, ne ressemble guère aux Américaines de la légende ou de l'histoire, disent les mauvaises langues. C'est une charmante enfant, qui a des défauts comme tout le monde, mais qui les corrige ; qui a des tentations, mais qui n'y succombe pas ; c'est une sœur aimante et dévouée, une fille admirable, et une tante ! Seuls Alick et Murray, ses petits neveux, pourraient dire ce qu'elle vaut à ce point de vue. Ce qu'elle vaudra comme femme, Bayard Perceval, son heureux époux, pourra nous l'apprendre, s'il nous fait connaître la suite de cette histoire, qui s'arrête au seuil même de son foyer. Mabel Vaughan est donc un bon exemple du devoir simplement et courageusement accompli. Le seul regret que nous ayons éprouvé, c'est que l'histoire se passe en Amérique, et surtout en pays protestant. Cette histoire d'une âme, transposée dans le ton catholique, aurait plus de charme et serait d'une plus efficace moralité.

23. — *Le Goût dans l'ameublement*, titre charmant d'un livre délicieux et utile.... qui n'a pas été écrit dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux. Une partie rétrospective renseigne sur les styles et l'ameublement depuis l'antiquité la plus reculée ; suit une partie moderne, complétée d'indications pratiques. Quelques heureuses idées seront données sans doute çà et là aux lectrices qui feuilletteront ce volume. Si le livre est écrit par une femme, nous serions désolé d'être trop sévère ; il faut pourtant dire que l'information historique et artistique marque par trop de légèreté. Un exemple entre cent : « Des ténèbres du moyen âge (?), nous nous élançons en pleine lumière de la Renaissance

sans transition aucune (??). » Le style et l'illustration sont parfois aussi prétentieux l'un que l'autre. La simplicité et le « goût » devraient pourtant cheminer ensemble.

24. — Dans un prologue assez original, Mlle Guerrier de Haupt nous annonce que les *Souvenirs d'un calendrier* sont l'œuvre d'un fou anglais, œuvre arrangée par elle à l'usage des lecteurs français. Dont acte, comme disent les notaires. L'auteur commence, en passant la revue des heures nocturnes ou diurnes, par détailler, de la façon la plus mouvementée, les faits tragiques, comiques, ordinaires ou extraordinaires qui forment la vie sous tous les cieux, chez tous les peuples. Ensuite, elle décrit les jours, leur cortège de scènes variées, les saisons avec leurs agréments ou leurs inconvénients ; enfin elle termine par la « Ronde des mois, » où sont résumées toutes les satisfactions et toutes les misères des humains. Curieuse fantaisie qui donne la sensation du réel, de la poésie et de la philosophie se coudoyant et se confondant, entraînés dans une sorte de valse semi-macabre, semi-joyeuse. Ce n'est pas là un livre banal; de plus, la pensée religieuse s'y affirme presque à chaque page. Reste à savoir si toutes ces histoires à bâtons rompus ne fatigueront pas un peu certains esprits.

25. — *La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi*, par M. A. Lecoy de La Marche, doit être mise au rang des meilleurs volumes de la Bibliothèque d'histoire illustrée, entreprise sous la direction de MM. J. Zeller et Vast, qui en compte déjà beaucoup d'excellents. Bien que se présentant comme un ouvrage de vulgarisation, ce livre n'en dénote pas moins le vaste savoir, les longues recherches et la consciencieuse exactitude d'un travail d'érudition. Au reste, le nom de l'auteur seul était pour nous un sûr garant que nous n'avions point affaire à l'un de ces livres écrits hâtivement à l'usage de la jeunesse, ne contenant aucun fait un peu nouveau, mais par contre toutes les erreurs commises antérieurement. Sous ces trois chefs : *Les Événements*, *les Institutions*, *les Hommes*, nous avons un tableau de la France au plus grand siècle du moyen âge. La première partie est un clair résumé de la période de soixante ans embrassée par l'auteur, mais c'est dans les deux autres qu'il faut surtout chercher l'originalité de ce travail. L'une nous apprend ce que furent à cette époque la royauté, l'administration, la justice, la religion ; l'autre contient les plus intéressants détails sur le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, la femme, la littérature, la science, les arts. L'illustration de l'ouvrage, qui répond à son contenu et le complète heureusement, a été empruntée, sauf de rares exceptions, aux monuments contemporains. Intéressante pour les gens du monde et pour la jeunesse qui, ne croyant pas la France née d'hier, l'aiment dans son passé, cette étude convient particulièrement aux élèves de troisième de nos collèges, dont elle élargira les connaissances historiques en les précisant et souvent en les rectifiant.

26. — *Les Grandes Époques de la France*, par MM. Hubault et Marguerin, dont la librairie Delagrave a eu l'heureuse idée de nous donner une troisième édition, offrent à la jeunesse un fidèle tableau de toutes les gloires dont notre pays conserve une légitime fierté. Elle y verra qu'en tous les temps la France a été fertile en hommes illustres par leurs mérites ou par leurs vertus, et apprendra la part de reconnaissance que nous devons à chacun d'eux. Qu'ils s'appellent Vercingétorix ou Clovis, Charlemagne ou saint Louis, Duguesclin ou Henri IV, Richelieu ou Louis XIV, ce sont eux qui ont donné à la France son rang parmi les nations, et c'est faire œuvre patriotique que de proposer leur exemple à notre admiration. L'esprit nettement religieux des auteurs et le talent d'exposition que leur a donné une longue pratique de l'enseignement, recommandent doublement cet ouvrage, couronné à juste titre par l'Académie française.

27. — Le commandant Sarzeau, ancien officier du corps expéditionnaire du Tonkin, s'est proposé de donner un récit aussi complet que possible des opérations militaires qui ont abouti à la conquête de ce pays par la France, depuis l'épopée prodigieuse de Francis Garnier jusqu'à la conclusion de la paix avec la Chine. L'auteur des *Français au Tonkin* n'a fait, en somme, que collationner les rapports officiels des divers commandants en chef et les ouvrages déjà parus sur le même sujet, tels que ceux de Romanet du Caillaud, de Paulus et Bouinais, de Ganneron, de Rollet de l'Isle, etc. A cet égard, son étude est bien conçue et le plan bien tracé ; quant à ses appréciations personnelles, beaucoup sont discutables ; parfois même il se contredit lui-même d'une page à l'autre ; mais, en somme, il est facile au lecteur de rectifier ces erreurs. L'esprit le plus chrétien anime ces pages, qui seront lues avec intérêt et conviennent à toutes les classes comme à tous les âges.

28. — Le volume écrit par M. Alexis Martin, sous ce titre : *Mes promenades à Versailles et dans ses environs*, est un véritable guide de l'excursionniste dans cette belle zone de la banlieue de Paris. Il se divise en quatre excursions : Autour de Saint-Cloud ; de Sèvres à Versailles ; de Versailles à Bougival ; autour de Versailles. Dans sa préface, l'auteur donne un aperçu général historique dans lequel il s'efforce de se montrer impartial, mais sans parvenir à dissimuler complètement une tendance républicaine. Plus loin, à propos de Rueil, il donne du P. Joseph, la fameuse Éminence grise, un portrait poussé à la caricature ; il qualifie Gambetta de grand patriote, fait un éloge outré du buste de la République, de Gustave Courbet, placé, on ne sait pourquoi, sur la terrasse de Meudon, et enfin prend résolument parti contre les jésuites dans l'affaire de Port-Royal. Les gravures sont bonnes et les deux cartes représentant les parcs de Saint-Cloud et de Versailles sont excellentes.

29. — *Alain le baleinier*, de Mme de Nanteuil, est l'histoire très émou-

vante d'un jeune déserteur de la marine de guerre qui s'est engagé sur un navire commandé par un sacripant qui appareille pour l'Océan Pacifique, sous prétexte de chasser la baleine. En réalité, ce scélerat, déjà souillé de nombreux crimes, se propose de rechercher un trésor caché dans l'île de Pâques et dont la connaissance lui est parvenue par un manuscrit volé, naturellement, et indiquant la cachette par un texte latin. Alain, ayant reçu une bonne instruction, déchiffrera le texte, puis le capitaine baleiner l'empoisonnera, ainsi que son second, mis forcément dans la confidence, afin de ne pas être obligé de partager avec eux. Mais au moment où le capitaine s'empare du trésor, il est attaqué par les indigènes et le contenu de la caisse qu'il a déterrée tombe au fond d'un précipice inaccessible. Alain et le second survivent à la tentative d'empoisonnement et vont s'enrichir dans le commerce à San-Francisco, où ils retrouvent leurs familles et deviennent de fort honnêtes gens. Cet ouvrage, comme tous ceux du même auteur, est fort bien écrit, d'une moralité irréprochable et d'un sentiment religieux très accusé. Il intéressera vivement les jeunes gens de douze à seize ans.

30. — Ils nous paraissent un peu puérils les *Memoires d'une petite fille russe*. Deux des principaux mérites du volume résident dans son illustration soignée et dans sa reliure de bon goût. Cependant il convient de noter deux légendes racontées par une bonne vieille « niania » aux fillettes qui lui sont confiées, lesquelles légendes ont vraiment de la saveur et plairont à tout le monde par leur originalité. Le reste est un tissu d'enfantillages parfois assez étranges et qui, paraît-il, doivent donner une idée de la vie en famille des enfants russes de certaines classes. Le traducteur, Russe comme l'auteur, ne saurait être suspect d'inexactitude. Acceptons donc ces pages comme une peinture vraie, quoique pas toujours très amusante. L'idée religieuse s'affirme souvent dans ces pages ; car chez nos amis de Russie on a le bon sens d'être persuadé que sans Dieu, l'enfance devient une triste engeance. Recommandé aux professeurs français de pitoyable « neutralité » qui mènent à l'abîme nos futures générations.

31. — Sous prétexte de fuir la cuisine à l'ail, qu'il a en parfaite exécration, M. Barnabé, de Versailles, se décide à aller passer quelque temps chez un veil ami, M. Tausen, de Copenhague, gros négociant danois. Mais arrivé dans la capitale du Danemark, M. Barnabé ne trouve pas M. Tausen, parti pour la Norwège. Le Versaillais emboîte le pas au Danois, le rejoint bientôt, et, de fil en aiguille, s'accroche à la singulière idée de s'installer, en compagnie de deux « bergers d'édredons, » dans un îlot des mers du nord de l'Europe. Il y reste un certain temps et se livre aux occupations les moins en rapport avec ses habitudes. Tout marche à souhait lorsqu'un jour M. Barnabé et ses amis, Nils et sa sœur Gèfle, s'attardent à la pêche en mer et, surpris par un brouillard intense

et persistant, se voient menacés de mourir de soif, étant condamnés à l'immobilité sur les flots amers. Heureusement ils sont sauvés par un navire américain. Les derniers chapitres du volume nous montrent M. Barnabé réconcilié avec l'ail et.... marié avec Mlle Gèfle. Livre amusant, très joliment illustré, brillamment relié, qui contient quelques scenes tout à fait émouvantes, mais où Dieu n'a pas la place qui lui était due, ne serait-ce qu'aux heures de danger des honnêtes *Chasseurs d'édredons*.

32. — *L'Image sainte* est d'une extrême simplicité : c'est le récit des amours très pures de deux jeunes gens, Théophane, le fils de l'amiral Zonoras, et Zoé, la fille du général Eulogios, qui se trouvent rapprochés par le désir de sauver des profanations des iconoclastes la sainte image d'Édesse, c'est-à-dire une reproduction de la vénérable empreinte formée par le visage du Christ sur un morceau de toile, envoyée au prince d'Édesse Abgare, et dont d'innombrables miracles avaient attesté la sainte origine. Ce dévouement des deux fiancés vaut au jeune officier le martyre, et à la jeune fille l'exil en compagnie de la sainte image. Ce qui fait le principal intérêt du livre et qui l'envahit trop peut-être au gré des jeunes lecteurs, c'est la résurrection fort réussie, faite par M. Lucien Vigneron, de l'empire byzantin au temps de Constantin Copronyme, ainsi nommé, comme chacun sait, parce qu'il avait souillé les fonts du baptême, préludant par cette incongruité inconsciente aux scandales de son règne tout rempli d'horreurs et de sang. Les verts et les bleus s'agitent dans ce cadre splendide de Byzance, et les barbares apparaissent déjà prêts à mettre la main sur cet empire où l'hérésie a semé des germes de mort. De tous ces spectacles, au milieu desquels l'auréole des martyrs vient jeter sa lueur rayonnante et pure, se dégagent des leçons dont sauront tirer profit les jeunes lecteurs.

33. — Les *Récits d'Orient et d'Occident*, de M. Sixte Delorme, ne comprennent pas moins de trente et un petits contes, très inégaux de valeur, mais non moins variés comme époques que comme théâtres d'action. Quelques-uns sont charmants, tous sont simples et à la portée des tout jeunes gens ; de plus, leur moralité est irréprochable et suffisamment religieuse. Deux de ces récits sont des épisodes de la Terreur, et l'auteur n'y cache pas son horreur pour les massacres qui ensanglantèrent Paris et pour le tyran Robespierre ; mais, dans l'un, intitulé *Camille et Lucile*, il s'attendrit plus que de raison sur le sort de Camille Desmoulins, de sa femme, de Danton et des Girondins, qui, s'ils en furent victimes, n'en sont pas moins coupables d'avoir déchaîné la tempête révolutionnaire. De nombreuses et belles gravures ajoutent au charme de ce volume qui, sauf la restriction que nous avons cru devoir faire, forme un très beau cadeau d'étrennes.

34. — Le volume publié sous ce titre : *Scènes de la vie sibérienne*, comprend tout d'abord une description géographique de la Sibérie avec des

détails sommaires sur les races qui la peuplent, puis trois contes d'inégale longueur et d'une couleur locale très remarquable. Le premier, et de beaucoup le plus long, trace l'existence absolument sauvage que mènent dans une izba perdue au milieu de la forêt, un groupe étrange formé d'un forçat évadé et repentant, un enfant orphelin, un chien et un ourson apprivoisé. Cette curieuse peinture de mœurs est réellement très attachante et originale; c'est du Robinson d'une espèce toute spéciale, d'une moralité irréprochable et avec un certain sentiment religieux. Ce livre peut intéresser des jeunes gens de douze à quinze ans, et n'est pas sans valeur littéraire.

35. — Nous n'avons pas autrement à revenir sur *l'Ermite de Clamart*, de M. L. Nemours-Godré. Le *Polybiblion*, dans sa livraison d'octobre dernier (p. 300-302), en a dit déjà tout le bien possible. Bornons-nous donc à le recommander comme un bon cadeau d'étrennes pour les jeunes gens, de même que nous l'avons noté avantageusement pour les bibliothèques paroissiales.

36. — 1. — Chaque année la maison Hachette nous convie à faire le *Tour du monde*, et il n'est pas besoin d'être un savant, un explorateur passionné pour s'engager dans ce voyage à travers les terres et les mers jusqu'aux contrées les plus lointaines. Au coin de son feu, l'on peut partir pour l'Australie méridionale, et faire deux mille kilomètres à cheval, en compagnie de M. Eugène Girardin; aller visiter, avec M. Louis de Soudak pour guide, les résidences impériales et les villes mortes en Crimée; se promener à travers le Salzkammergut, en Haute Autriche, avec M. Marguillier; parcourir le pays des Eoués, au Dahomey, sous la direction de l'administrateur colonial, M. Alex.-L. d'Albéca; entendre M. Gaston Vuillier raconter ses impressions du présent et du passé sur la Sicile; accompagner M. F. Foureau dans sa mission chez les Touareg-Azdjer, à travers une contrée presque inexplorée; suivre M. l'abbé Le Camus dans son voyage aux sept églises de l'Apocalypse, en compagnie du savant M. Vigouroux; faire une halte à Bordeaux, dont M. F. Schrader nous décrit les plus beaux monuments; s'embarquer pour l'Écosse avec Mlle Marie-Anne de Bovet; aller passer l'été au Groënland avec le lieutenant de vaisseau danois Th. V. Garde; s'engager avec M. Louis Lapique à la recherche des Negritos, dans l'Indo-Chine — qu'on ne s'attende point ici à trouver de beaux types ni la moindre variété de costumes; — parcourir la haute Gambie, sous la direction du docteur Rançon, médecin de 1re classe des colonies; naviguer sur les lacs de Bavière avec M. G. Servières; enfin passer un hiver à Davos, en Suisse, en compagnie de M. Jean Bernac. Tout cela est parsemé de nombreuses gravures, la plupart du temps d'après des dessins ou des photographies des auteurs : c'est assez dire que rien n'est laissé ici à la fantaisie. A ce splendide journal, qui a la primeur de toutes les explorations nouvelles,

est joint, sous ce titre : *A travers le monde*, un autre journal, donnant toutes les informations pouvant intéresser les géographes et les voyageurs, et qui est orné de vignettes à presque toutes les pages.

2. — Nous avons sous les yeux les tomes XLV et XLVI du *Journal de la jeunesse*, dont la maison Hachette continue la publication avec un succès toujours croissant. Cela tient à la variété des articles, à leur riche illustration, au talent des collaborateurs, écrivains et artistes. La part des nouvelles est toujours prépondérante : la jeunesse actuelle tient encore plus à s'amuser qu'à s'instruire. Mais ces nouvelles sont signées des noms connus et aimés de Pierre Maël (*Robinson et Robinsonne*), de la comtesse de Houdetot (*Ysabel*), du commandant Stany (*Seule!*), d'Albert Cim (*Grand'mère et petit-fils*), de Mme de Nanteuil (*Alain le baleinier*). N'insistons pas : nous retrouverons ces productions plus loin. Les voyages, la géographie, l'histoire naturelle, la science, l'art, l'histoire, sont représentés par de nombreux articles, dus aux collaborateurs habituels du *Journal* : MM. Et. Leroux, L. Rousselet, Daniel Bellet, Anthyme Saint-Paul, Fréd. Dillaye, Pierre de Meriel, E. Duhousset, H. Jacottet, Alexis Lemaistre, Mme Barré, etc. Citons encore, parmi les récits de moindre étendue que les nouvelles mentionnées plus haut : *Histoire de 24 sonnettes*, par René Bazin, *les Messages d'une hirondelle*, par Aimé Giron, et des variétés et causeries sur la chasse, par Ch. Diguet; sur les almanachs, par Louis Barron, sur le costume en France, par Mme Barré, etc.

3. — Le *Musée des familles* forme aujourd'hui une bibliothèque déjà respectable; âgé de soixante-deux ans, il compte soixante-quinze volumes. Juste autant que le *Polybiblion*, qui, cependant, est moins vénérable. Nous n'avons pas, pour l'année 1895, à faire des réserves du genre de celles que nous avons notées ici à propos du *Lion de Camors* publié en 1894. Nous en sommes d'autant plus heureux que dans son ensemble ce périodique bimensuel, très intéressant et très varié, a toujours gardé le respect dû à la jeunesse et qu'il n'a pas cessé d'être nettement chrétien.

4. — Quant au *Saint Nicolas*, qui s'adresse à de plus jeunes enfants que le *Musée des familles*, nous sommes heureux de saluer, avec 1895, l'achèvement de son tome seizième. Gros volume de près de mille pages, il renferme quantité d'histoires grandes et petites, toujours morales et souvent empreintes de sentiments religieux très accentués. L'illustration vaut celle du *Musée des familles*.

5. — Certainement, *le Magasin pittoresque*, dont nous avons sous les yeux le tome treizième de la deuxième série, a du mérite : il touche à tout ce qui peut attirer l'attention et la curiosité; bien édité, bien illustré, il a son agrément; mais le présent volume ne nous paraît pas valoir, à divers points de vue, celui de l'an dernier. Notamment, l'article sur

M. le duc de Broglie (p. 70) ne nous satisfait point, et nous trouvons assez étonnant que M. V. Maubry, en esquissant la biographie de Pasteur (p. 329-331), ait évité avec un soin tout particulier de faire la moindre allusion aux convictions chrétiennes, si souvent et si absolument affirmées, de notre grand homme. Il y a là un parti pris des plus fâcheux qui nous empêche de donner un témoignage de satisfaction au *Magasin pittoresque* de 1895.

6. — *Mon Journal*, le plus beau des périodiques enfantins édités en France, mérite, pour son troisième volume (1894-1895), nos sincères encouragements. L'an dernier, nous exprimions le désir de lui voir accentuer la pensée religieuse. Or, le volume que nous venons de parcourir fait beaucoup plus fréquemment qu'autrefois une place à Dieu. Nous citerions bien un certain nombre de nouvelles, de récits et de légendes à l'appui de notre observation. Mais à quoi bon? Allez y voir vous-mêmes, chers lecteurs : ce sera tout plaisir pour vous et pour vos enfants. Et maintenant, souhaitons à *Mon Journal* de marcher toujours et de mieux en mieux dans la voie où nous le trouvons engagé.

7. — Sous le rapport moral, nous ne relevons rien dans le *Petit Français illustré* de 1895 ; mais la pensée de Dieu, si nécessaire à l'enfance pour la préserver du mal, reste trop vague, trop timide. De temps à autre, cependant, des gravures, des phrases, des articles et même quelques romans marquent un certain effort dans le sens que nous réclamons. Ainsi, page 164, on peut lire un article sur *les Cendres jadis et aujourd'hui*, qui est bien ; page 267, il est question de l'exécution de de Thou et de sa « résignation chrétienne » à l'heure de la mort ; à noter aussi le petit roman *les Vacances de Prosper*, dont nous parlons plus loin, bien qu'il ne soit pas parfait. En somme, le *Petit Français illustré* n'est pas un adversaire : c'est plutôt un ami qui ne peut se décider à nous tendre la main résolument. — Ce journal a publié, en 1895, quatre numéros de vacances, avec de jolies gravures en couleurs ; nous donnons nos préférences au « numéro de Pâques, » qui contient une poésie de M. Legrand : *Pâques au village*, laquelle est dans le ton qui nous convient.

8 et 9. — Nous l'avons souvent dit à nos lecteurs : pour le jeune âge, il n'est pas de périodique mensuel plus intéressant et plus sincèrement catholique que le *Musée des enfants*. Son programme, pour l'année qui prend fin, a été le même que celui des années précédentes : vies de saints, petits romans, courtes excursions en France, récits variés, anecdotes, etc. Remarquons en outre que les abonnés ont, en 1895, bénéficié d'une innovation heureuse : plusieurs livraisons sont accompagnées d'une magnifique planche enluminée (or et couleurs) relative à un sujet religieux. — Quant au *Musée des jeunes filles*, édité par la même librairie que le *Musée des enfants* (Société de Saint-Augustin), nous lui accor-

dons les mêmes suffrages, car il remplit admirablement le but qu'il s'est proposé. Sauf les parties spéciales qui s'adressent aux jeunes lectrices, le plan de ce deuxième Musée est identique au premier.

10. — « Il faut peut-être quelque audace, d'aucuns diront quelque naïveté, pour remplir tout un album de ces mots si gaillardement malmenés par les savants et par les sceptiques. » Ainsi s'exprime M. E. Trogan, dans l'*Avant-propos* du bel album publié par la maison Mame sous ce titre : *Les Mots historiques du pays de France*, avec des illustrations de Job, et il ajoute : « Nous croyons que, pour avoir droit à être cité, il suffit qu'un mot historique soit non pas historiquement vrai, mais historiquement vraisemblable. » Ne soyons pas trop difficiles ; ne demandons à M. Trogan ni de faire un tri parmi ses « mots, » pour exclure ceux qui sont reconnus apocryphes, ni de ne pas se tromper d'attribution — en prêtant par exemple le mot : « Après moi le déluge » à Louis XV, alors qu'il appartient à Mme de Pompadour. Ouvrons ces pages, admirons les belles et pittoresques gravures que Job y a semées avec sa verve habituelle et son prestigieux talent ; repassons ces souvenirs d'un glorieux passé, qui nous conduisent à travers la Révolution et l'Empire jusqu'à nos jours, jusqu'au « cléricalisme voilà l'ennemi » (hélas !), à l' « esprit nouveau » et à « la séance continue » (holà !).

11. — L'*Histoire de Jeanne d'Arc*, tel est le sujet d'un joli album publié par la maison Jouvet. Le texte est de M. Théodore Cahu ; l'illustration, de M. Paul de Semant, qui y a mis beaucoup de talent, mais trop de fantaisie. C'est à ses enfants que l'auteur raconte la vie de l'héroïque Pucelle, et le récit, fort bien conduit, est sans cesse interrompu par les questions et les exclamations des jeunes auditeurs. Il est regrettable seulement qu'on y trouve les traces d'erreurs et de préjugés qui devraient être bannis de livres destinés à la jeunesse.

12. — Le mouvement napoléonien qui s'est manifesté avec une véritable surabondance, depuis quelques années, dans la littérature et dans la librairie, tout en s'affaiblissant quelque peu, n'est pas encore achevé. Nous en voyons, cette année, un nouveau produit dans le remarquable album édité par la maison Hachette et consacré à la mémoire de l'homme extraordinaire qui a donné tant de gloire à la France et, à côté d'un certain nombre de bienfaits, lui a causé des maux si cruels. Soit comme recueil iconographique et documentaire, soit comme collection artistique, c'est une publication de réelle valeur et de vif agrément. Le ton général est un peu trop celui de l'apothéose, mais pourtant, une ou deux fois, sont indiquées dans le texte qui accompagne les reproductions dont le volume se compose d'utiles et louables réserves. Les amis de l'histoire et les amis de l'art, les premiers non sans accentuer dans leur esprit ces réserves, feront bon accueil à cet album et se plairont à le feuilleter.

13. — Après *l'Arche de Noé*, que nous signalions l'an dernier, MM. Au-

guste Vimar et Paul Guigou nous donnent un album non moins fantaisiste, non moins habilement exécuté, sous ce titre : *L'Illustre Dompteur*. Il sort, comme le précédent, de la maison Plon, et nous n'aurions que des éloges à en faire, si telle gravure, à la page 23, ne dépassait la mesure de ce qui peut être placé sous les yeux de la jeunesse. Il fallait ne pas sortir des ébats, des tours de force, des fantaisies grotesques des multiples animaux composant la ménagerie de l' « illustre dompteur. » Rien n'est plus amusant : toutes ces aquarelles sont charmantes. Et le texte ? Plein d'entrain et d'humour, entremêlé d'épisodes comiques, de scènes désopilantes ! On peut dire que les deux auteurs se sont surpassés. Ah ! maudite gravure !

14. — La maison Delagrave nous offre *les Contes* de Perrault, mis en vers par M. Ch. des Granges, avec des illustrations de Mlle Ch. Dufau. Les vers sont faciles, le récit est bien conduit : nous retrouvons là *le Petit Chaperon rouge*, *le Petit Poucet*, *Barbe-Bleue*, *le Chat botté*, *Cendrillon*, *la Belle au bois dormant*, *Riquet à la houppe*. Quant aux dessins, ils attestent un talent délicat et un crayon habile.

15. — *Mon histoire sainte*, tel est le titre d'un album, illustré de cent six gravures, publié par la maison Hachette, consacré au récit biblique et à l'avènement du Sauveur. L'intention est excellente; mais il est toujours délicat de toucher aux Livres saints sans le concours d'une plume autorisée et sans l'approbation de l'autorité épiscopale. Nous aimons à croire qu'il n'y a aucune réserve à faire sur l'ouvrage que nous annonçons; nous regrettons seulement de ne point y trouver la double garantie qui le ferait accepter de confiance par les familles chrétiennes,

16. — L'histoire de *Fanfan la Tulipe*, écrite en vers par M. P. Bilhaud, et illustrée par Job, que nous donne la maison Hachette, mérite de prendre place parmi les albums humoristiques les plus réussis de la saison.

17, 18, 19. — *Le Roi des Pingouins; Maman en voyage*, deux jolis albums de la maison Hetzel. Le premier contient un drame bouffe de M. A. Humbert, qui fait preuve d'autant d'esprit dans son texte que dans ses illustrations; le second raconte les prouesses de Mlle Lili pendant les trois jours d'absence de sa mère. Et elle s'en donne ! Les dessins sont de Froelich. — De la même maison une jolie fantaisie en vers, de Stahl : *Un Déjeuner sur l'herbe*, avec des aquarelles de Casella.

20, 21, 22. — La maison Westhausser nous envoie de délicieux petits albums soigneusement illustrés. *Bébé chez lui* est signé du nom de Marie de Bosguérard, et est entremêlé de vers et de prose. — L'*Invitation à venir voir la lanterne magique*, du même auteur, est un petit chef-d'œuvre, et fera le bonheur de la jeunesse. — Quant au *Grand saint Nicolas*, sorti de la même plume, il n'aura pas un moindre succès. Partout de jolies aquarelles, de charmants dessins, pleins de talent et de verve.

III. — 1. — L'ouvrage de M. Alexis Lemaistre : *L'Institut de France et nos grands établissements scientifiques*, nous renseigne d'abord, non point doctoralement et d'une façon ennuyeuse, sur ce que furent et ce que sont aujourd'hui les diverses académies qui composent ce que l'on appelle l'*Institut de France*, mais, sous la plume de l'écrivain, les personnes et les choses nous apparaissent animées d'une vie intense et sous un jour agréable où la gaieté a une part notable. Quant aux grands établissements scientifiques dont M. Lemaistre nous parle ensuite, ce sont le College de France, le Muséum, l'Institut Pasteur, la Sorbonne et l'Observatoire. L'ensemble est curieux, instructif, et se lit sans fatigue, grâce à la note humoristique qui enlève aux sujets traités ce qu'ils pourraient avoir d'aride. L'illustration, aussi documentaire que spirituelle, s'adapte au texte d'une manière parfaite.

2. — Un naufrage a jeté Jean et Jeanne Rivaud sur une côte sauvage peuplée de fauves. La carcasse du steamer à bord duquel ils se trouvaient s'étant échouée à leur portée, ils y établissent leur demeure et y vivent assez facilement pendant quelque temps. A terre, ils se sont constitué, sur un arbre, un asile aérien, après avoir détruit d'affreux reptiles qui leur en disputaient la possession. Bientôt ils ont l'occasion d'arracher à une mort terrible un petit Indien qu'ils adoptent et qui, avec sa mère, les suit au navire. Nos quatre personnages deviennent les héros d'aventures diverses, jusqu'au jour où une troupe de sauvages d'abord et une bande de pirates ensuite viennent les attaquer dans le steamer où ils se défendent victorieusement. Mais craignant d'être réduits par la famine, ils se décident à s'échapper à la faveur de la nuit, s'emparent d'une des barques de l'ennemi et prennent le large. Les assiégeants ne s'aperçoivent qu'assez tard de l'habile manœuvre de leurs adversaires, et, après avoir pillé et incendié l'épave, ils se lancent dans une poursuite ultra-dramatique qui serait fatale aux fugitifs si ces derniers n'étaient providentiellement sauvés d'une catastrophe qui paraissait inévitable. *Robinson et Robinsonne*, l'un des plus palpitants récits de M. Pierre Maël, se recommande particulièrement en raison des vifs sentiments de confiance en Dieu qui y éclatent avec autant de fréquence que d'intensité.

IV. — 1. — Si vous aimez les récits impossibles, l'*Atlantis* de M. André Laurie est toute désignée à votre choix. En voici, dans ses principales lignes, l'extraordinaire affabulation. Un officier de la marine française, René Caoudal, embarqué à bord du croiseur *l'Hercule*, est précipité par une lame formidable en plein Atlantique. Avant de disparaître dans l'abîme, René s'accroche à un canon qui s'engloutit avec lui, et.... il se retrouve couché sur un lit quasi royal et soigné par un majestueux vieillard et une jeune fille admirablement belle, s'exprimant dans une langue que Caoudal reconnaît bientôt comme dérivée du grec. Le naufragé ne tarde pas à comprendre qu'au lieu d'être sur terre, il est bel et

bien prisonnier au fond de l'Océan, dans un palais brillamment éclairé, auquel font suite des jardins féeriques, le tout résistant à l'énorme pression de l'élément liquide, grâce à une enveloppe de cristal d'une épaisseur sans pareille. Puis, sous l'influence d'un breuvage qui lui est offert par ses hôtes, notre Français s'endort, pour se réveiller bientôt à la surface de l'Atlantique, amarré sur un tonneau vide. Il pourrait croire qu'il a rêvé si l'ondine secourable ne lui eût passé au doigt une bague d'un prix inestimable. Alors, Caondal ne songe plus qu'à retrouver les singuliers habitants du fond de l'Océan, car il aime la jeune fille qu'il n'a fait qu'entrevoir dans son cadre fantastique. Pour cela, après une première tentative heureuse exécutée avec l'aide du prince de Monte-Cristo, René se fait construire pour lui seul un bateau sous-marin au moyen duquel il réussit à pénétrer dans la mystérieuse demeure, où il ne se fait agréer que peu à peu. Quand la confiance est réciproquement établie, le hardi Français apprend que la jeune fille s'appelle Atlantis, que son père se nomme Chariclès, et qu'ils sont les derniers descendants des populations supérieures en matière de civilisation, qui vivaient autrefois sur le continent disparu de l'Atlantide. Pour ne pas allonger outre mesure ce compte rendu, disons que, après d'autres aventures, René Caoudal épouse Atlantis, heureuse de remonter à la surface de la terre pour y vivre d'un air non factice, au grand et bon soleil. Ce volume, magnifiquement illustré de gravures hors texte et teintées de diverses nuances, relié avec un goût exquis, est irréprochable sous le rapport de la morale; mais l'auteur a eu la fâcheuse inspiration de faire du prince de Monte-Cristo un personnage assez grotesque, mélange hétéroclite d'idées fort libérales et de préventions aristocratiques exagérées, ce qui laissera croire à plusieurs que M. Laurie a voulu se moquer, sans grande méchanceté ni grand humour, d'ailleurs, d'une partie de la noblesse de notre temps. Dans le propre intérêt de l'ouvrage, était-ce bien utile?

2. — Le beau livre publié par M. E. Neukomm sous ce titre : *Les Dompteurs de la mer*, est un monument élevé à la mémoire des premiers découvreurs de l'Amérique. Cet ouvrage vient à son heure; car dans la célébration du centenaire de la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, on a méconnu que, près de cinq cents ans avant le marin génois, des Normands l'avaient visité et s'y étaient même établis. Il ne s'agit pas ici de navigateurs partis de nos ports de la Manche, mais de pirates norvégiens qui, au cours de leurs aventureuses campagnes, colonisèrent l'Islande, le Groënland, puis descendirent le long du Labrador, de l'Acadie, de la Pennsylvanie où se place leur mystérieuse Vinland, et atteignirent sans doute la Floride. Les sagas de l'Islande et des inscriptions retrouvées en Amérique en font foi. Plus tard, quatre ans avant le départ de Christophe Colomb et avant Vasco de Gama, un marin dieppois, Jean Cousin, découvrait la côte du Brésil à l'embou-

chure du fleuve des Amazones, puis le cap des Aiguilles, à l'extrémité sud de l'Afrique, qu'il côtoyait ensuite à l'ouest pour rentrer en Europe. Ces aventures sont racontées par M. Neukomm de la manière la plus dramatique, d'après des documents contemporains qui ne laissent aucun doute. Il est à regretter que l'auteur, pour exalter la gloire de ses héros, se croit cru obligé de noircir la grande figure de Christophe Colomb, qui n'en reste pas moins le plus grand navigateur du xve et du xvie siècle. Ce livre est instructif, moral et nullement hostile à la religion. C'est un très bon livre d'étrennes.

V. — 1. — Les quatre enfants de M. Séverin, colon français fixé dans une vallée ignorée du Texas, ayant perdu leur père, entreprennent, pour obéir au vœu suprême du défunt, un long voyage dont le terme est Philadelphie, aux États-Unis, et dont le but est de se faire reconnaître de grands parents fort riches qui ont tenu jadis rigueur à M. et Mme Séverin. Formés en caravane assez pittoresque, les orphelins, sous la conduite d'un Indien, le fidèle Simplicio, s'engagent à travers le désert, les prairies, les vastes forêts vierges du Nouveau-Monde. Les aventures ne leur manquent pas, et plus d'une fois ils sont sur le point de perdre la vie ou du moins la liberté. Mais leur courage et leur confiance en Dieu les font sortir sains et saufs de dangers où beaucoup d'autres auraient succombé. Enfin ils arrivent au seuil des pays civilisés, et ils prennent le chemin de fer, qui les transporte rapidement à Philadelphie. Là, ils apprennent que leur aïeul est mort depuis plusieurs années et que leur grand'mère l'a suivi assez récemment dans la tombe en léguant toute sa fortune à un hôpital. On les presse d'intenter un procès auquel ils se refusent absolument. Et nos voyageurs retournent dans leur *Vallée des colibris*, avec des amis qu'ils se sont faits chemin faisant. Des mariages s'accomplissent bientôt; ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants, comme disent les contes que vous savez. Ce nouveau roman de M. Lucien Biart est aussi captivant que parfait au point de vue moral et religieux. Très bien illustré, il plaira surtout aux jeunes gens de quatorze à seize ans.

2. — Elle a failli être terrible, *la Destinée d'Isabelle!* Devenue riche à millions par suite d'un héritage inattendu, Isabelle Le Trégonnec est recherchée en mariage par un certain baron de Neuvy, qui a su si bien jeter de la poudre aux yeux de tout le monde qu'on le considère comme un être à part, une perfection. Mais ses brillants dehors cachent une âme vile, un esprit retors, bref un scélérat des plus complexes. Et Isabelle se laisse prendre à ses qualités factices, au point qu'elle engage sa foi et promet sa main au misérable, qui est démasqué à temps, d'une façon providentielle. Inutile d'ajouter que le mariage est rompu. C'est alors que notre héroïne voit clair dans son cœur : elle n'a jamais aimé le baron de Neuvy, et celui qu'elle choisira pour époux sera son cousin

Tugdual du Houzeau, un médecin qui déjà est célèbre et qu'elle a toujours particulièrement apprécié. Divers personnages secondaires, tous intéressants ou curieux, se groupent autour d'Isabelle et concourent à faire de l'ensemble un livre des plus attachants. Foncièrement chrétien, ce volume est illustré de nombreuses gravures, dont quelques-unes en couleurs sont tout à fait gracieuses.

3. — Pour présenter à nos amis, comme il convient, le livre de M. le marquis de Ségur intitulé : *Soldats*, nous n'avons rien de mieux à faire que de citer les lignes suivantes extraites de la courte préface écrite par l'auteur lui-même : « D'un bout à l'autre du volume, ce sont des soldats qui racontent, des soldats qui écoutent, des soldats qui se meuvent dans les diverses phases de leur vie militaire, depuis le tirage au sort et la revision jusqu'à leur libération du service. « Bleus, » anciens, caporaux, sergents, musiciens, majors, officiers de tous grades, passent successivement sous les yeux du lecteur, à la caserne, à la chambrée, à l'hôpital, aux manœuvres, en Algérie, au Dahomey, au Tonkin. Lignards, chasseurs à pied, cavaliers, artilleurs, « marsouins » même, s'y donnent la main, et, si je ne me trompe, y font bonne et vaillante figure. Le drapeau plane sur le tout et enveloppe l'armée entière de ses trois couleurs, symbole national de l'union de tous les Français, en temps de paix comme en temps de guerre. A chaque page de ce volume, on retrouvera, j'ose le dire, l'esprit et le cœur d'un ami passionné de notre armée, d'un fils passionné de la France et de l'Église catholique. » Nous n'avons rien à ajouter à ce résumé si clair, si précis, si exact, sinon que l'ouvrage peut servir utilement à trois fins : c'est à la fois un agréable cadeau d'étrennes, un excellent livre pour les œuvres militaires et une récompense scolaire des plus enviables.

VI — 1. — L'ouvrage de M. A. Gennevraye, *les Petits Robinsons de Roc-Fermé*, est de tous points excellent. On y trouve les aventures fort émouvantes et variées de deux pauvres orphelins, une petite fille et un garçon, qui, pour échapper à la tyrannie de parents éloignés, se sont réfugiés dans une sorte de grande cour fermée par de hauts rochers et où la mer pénètre à marée haute. On ne peut y pénétrer que par un trou dissimulé par le sable. Ils y vivent de leur pêche jusqu'au moment où ils se croient découverts, et alors s'enfuient sans savoir où aller ; ils sont recueillis mourants par une brave châtelaine qui vit avec sa belle-sœur, son neveu et un jeune précepteur, ancien officier de marine sans fortune. Mais les enfants avaient trouvé, dans leur roc fermé, une cassette pleine de pierres précieuses dont ils ignoraient la valeur. Il se trouve qu'elle avait appartenu au grand-père du jeune précepteur qui avait fait naufrage dans ces parages en revenant d'Amérique. Le trésor est retrouvé et le jeune précepteur épouse la jeune fille devenue grande. Les meilleurs sentiments animent ce récit absolument irréprochable,

bien écrit, moral et religieux ; il intéressera vivement les enfants de dix à quinze ans.

2. — Le livre intitulé *Mary-Bell, William et Lafaine* n'est rien autre chose que le récit tant de fois refait sous diverses formes des vacances d'enfants. Seulement, la scène se passe cette fois en Amérique, et c'est pour cela sans doute que les jeunes héros de l'histoire montrent un esprit d'initiative, une énergie et une vigueur que ne possèdent pas, dit-on, en général, les enfants de France, qui sont d'ailleurs si gentils. Il convient d'ajouter que le héros de la petite troupe est un Français, le jeune Lafaine, qui fait honneur à son pays d'origine. Le lecteur n'est sans doute pas très curieux de savoir comment ces enfants utilisent leurs vacances. D'un pays à l'autre les vacances se ressemblent, en dépit des différences de race et de mœurs. Cependant il sera enchanté d'apprendre que tous ces enfants, entrés à leur tour dans la vie sérieuse, tournent fort bien. Mais il ne semble pas que les idées et choses d'en haut tiennent dans leur vie aucune place. C'est dommage.

3. — Les *Contes et légendes d'Égypte*, de M. G. Nicole, ne se rapportent pas au temps des Pharaons, comme on pourrait le croire, car cette époque reculée a déjà fourni à la nôtre des récits authentiques, quoique romanesques, et aussi des récits inventés à plaisir dans le genre du roman et du conte archéologique. Mais l'Égypte que M. Nicole veut faire connaître à ses enfants, à qui est dédié ce volume agréablement illustré par Riou, c'est la terre des khédives et des pachas, l'Égypte contemporaine. Il s'est attaché à en peindre le caractère et les mœurs à ses jeunes lecteurs en vingt récits ou légendes pittoresques et morales. La note morale abonde en effet dans ce volume, et il en faut louer l'auteur, qui mériterait encore un plus grand éloge si l'on y entendait aussi plus distinctement la note religieuse et chrétienne. Le récit intitulé : *Un Défilé dangereux. A Jérusalem*, en fournissait l'occasion. Elle n'a été qu'à demi saisie par l'auteur, dont les termes et le ton, toujours respectueux, n'ont pas une saveur de foi bien précise, et, surtout dans le voisinage du Golgotha et du Saint-Sépulcre, laissent à désirer quelque chose de plus. La terminologie a même parfois le tort, comme dans cette expression « le doux Galiléen » (p. 191), de rappeler celle de Renan.

VIII. — 1. — Dans *Trémor aux mains rouges*, M. Henry de Brisay nous raconte l'histoire extrêmement émouvante d'un jeune Breton, le baron de Lancieux, qui, voulant venger son père d'une fausse accusation de trahison, n'hésite pas à se lancer dans l'inconnu le plus redoutable. C'est en Amérique, pendant la guerre soutenue par les colonies anglaises contre la métropole, que se déroulent les scènes du récit. Après des épreuves sans nombre, M. de Lancieux, non seulement assiste à la réhabilitation de son père, mais encore il le retrouve vivant, sous le nom du corsaire Trémor. La guerre de l'Indépendance terminée, MM. de

Lancieux père et fils rentrent en France; mais on est alors à la veille de la Révolution, et l'auteur termine par une phrase qui nous fait penser que nous retrouverons nos héros l'an prochain dans un livre nouveau. Nous le désirons vraiment. Ce volume, comme le suivant d'ailleurs, est relié avec un luxe du meilleur goût.

2. — *Les Trois Disparus du « Sirius »* ont pour auteur M. G. Price, qui a voulu montrer qu'il était parfaitement capable de faire concurrence à M. Jules Verne. Un navire français, le « Sirius, » a été criminellement coulé par un bateau anglais, en pleine Méditerranée. Tout l'équipage est sauvé, sauf un enseigne, dont le cadavre est retrouvé, et trois autres personnes, le commandant, le médecin du bord et un matelot, mentionnés comme disparus. Ceux-ci, enfermés par inadvertance dans un compartiment du navire en perdition, se sentent lentement engloutis; mais, après le premier moment de désespoir, ils se ressaisissent et entreprennent de lutter contre l'impossible ; car ils entendent n'être pas ainsi rayés du nombre des vivants. Il serait vraiment trop long d'expliquer comment nos trois naufragés mirent en commun leurs efforts, leur intelligence et leur science pour se tirer d'affaire. Qu'il suffise de dire qu'après être sortis du navire, ils pénètrent dans une ville souterraine contemporaine des Pharaons, et que, triomphant d'obstacles sans nombre, ils en arrivent à se croire sauvés grâce, avec l'aide de Dieu, à leur seule constance, leur seule ingéniosité, lorsque la mer fait tout à coup irruption dans le souterrain. Ils s'imaginent alors être irrémédiablement perdus; mais au lieu de les noyer, l'inondation les rejette à la surface de la terre, et cela d'une façon si imprévue, si singulière, que nous n'ajouterons plus rien pour que la surprise du lecteur soit à peu près complète. — Notons encore que *Trémor aux mains rouges* et *les Trois Disparus du « Sirius »* sont écrits dans un esprit très franchement chrétien.

VIII. — 1. — Elle est charmante d'aspect, cette *Petite bibliothèque de la famille*, dont *Un peu, beaucoup, passionnément*, est, croyons-nous, le premier volume. C'est le roman plein de charme des amours de Michelette Mignet et d'Onésime Dupuis. Les parents de Michelette, marchands enrichis, devenus châtelains de Varranges, ont rêvé pour elle d'un mariage aristocratique, tout comme M. Poirier. Mais l'amour s'est mis en travers de leurs ambitieux projets, un peu, beaucoup, passionnément, de sorte qu'ils sont bien contraints d'agréer enfin pour gendre un simple roturier, le notaire Dupuis. Ce n'est pas sans peine qu'ils s'y décident, et les malheurs du pauvre notaire, plus riche d'amour que d'argent, semblent se faire les complices des résistances des parents de Michelette. Mais un ami se présente qui se chargera de dénouer le nœud gordien et de renouer les projets d'Onésime. Ce roman est charmant et délicat, et peut être lu sans danger pour personne.

2. — *Au lys d'argent*, c'est l'enseigne du gantier-parfumeur Prosper Lehucheux, arborée en face de la *Crête rouge*, qui se dresse au seuil de la boutique du bonnetier Fortuné Lehucheux, un frère de Prosper, mais un frère ennemi : Montaigu contre Capulet ! Oui, mais comme dans le drame de Shakspeare, il y a entre eux Roméo et Juliette, je veux dire Robert et Marie Lehucheux, deux cousins qui s'adorent autant que leurs pères se détestent et se jalousent. Il est aisé de deviner dès lors que c'est l'amour qui triomphera de la haine. Il y faut sans doute du temps et de la peine, et surtout le concours d'événements heureux : du moins il n'est pas nécessaire d'ouvrir, comme dans le drame anglais, le caveau de Juliette : une blessure reçue par Robert sur les barricades de 1848 y suffit, et devant le jeune héros les deux frères abjurent leurs vieilles rancunes et unissent ces mains faites pour se joindre et ces cœurs faits pour s'aimer. Comme le précédent, ce volume est illustré de façon artistique et charmante. Il est à sa place aussi dans la *Petite bibliothèque de la famille*.

IX — 1. — La *Bibliothèque rose* s'est accrue cette année de trois volumes. Le meilleur est indiscutablement celui de Mme Chéron de la Bruyère : *La Tour-Grise*. La Tour-Grise est une propriété où un ingénieur fatigué s'est retiré avec sa femme et ses enfants. La fille aînée, Blanche, désolée d'abord de quitter Paris, où elle suit avec succès des cours qui l'intéressent, s'habitue si bien à sa nouvelle résidence qu'elle ne tarde pas à oublier la grande ville. La vie de famille en province est fort bien décrite par l'auteur, qui trouve cependant le moyen, à un moment donné, de la bouleverser un peu, et de la manière la plus originale, en introduisant dans les calmes intérieurs qu'elle nous présente un petit clan américain aussi curieux que sympathique au fond. Inutile d'ajouter que Mme Chéron de la Bruyère n'a pas négligé de faire à la religion une bonne part dans son récit.

2. — Ce n'est pas précisément sous ce dernier rapport que brille le livre de M. Deschamps : *L'Intrépide Marcel*. Œuvre honnête, nous le reconnaissons volontiers, mais d'une portée assez insignifiante, où l'on assiste surtout aux ébats et aux menues aventures de deux familles parisiennes en voyage de vacances.

3. — Nous aimons beaucoup mieux les *Contes à nos petits rois*, de M. Aimé Giron, qui, dans les cinq nouvelles, de physionomie très différente, dont se compose son ouvrage, a su être intéressant, spirituel, et, sans oublier Dieu, a voulu moraliser le jeune âge, qui lui doit ainsi un nouveau et charmant volume auquel il fera bon accueil, nous n'en doutons pas.

X. — 1. — Une fois pour toutes, nous tenons à dire que la collection du *Petit Français* fait trop rarement sonner la note chrétienne. C'est ainsi que les trois nouveaux volumes de cette collection sont, à l'exception du

dernier, d'une stricte neutralité. Cette observation préliminaire nous met à l'aise pour parler librement de ces petits livres. — *En haut du beffroi* est une histoire très amusante. C'est celle de Gurdebeke oncle, qui disparaît presque au début du livre, puis de Gurdebeke neveu, l'un après l'autre guetteurs du beffroi de la maison de ville de Flyssemugue en Brabant, en même temps que directeurs du carillon de Saint-Éloi et chefs de la musique municipale flyssemugoise. Mais l'oncle était garçon, et le neveu a le double avantage d'être l'époux de Mme Gurdebeke et le père d'une nombreuse famille. Pour ne pas avoir à descendre trop souvent les cinq cents marches qui les séparent du sol perdu dans la brume, ils créent, sur les hauteurs où ils perchent, une vraie ferme, avec jardin potager et jardin de plaisance ; poules, canards, oies, chèvres, lapins, ruisseaux et lac même où l'on peut pêcher à la ligne. La municipalité, qui siège au dessous, fait bien quelques difficultés aux Robinsons du beffroi, mais tout s'arrange, grâce à un incident heureux qui transforme les guetteurs en héros, et les Robinsons pourront désormais envisager tranquillement l'avenir. — Pareil bonheur arrive aussi, au terme d'une histoire pleine d'amusantes aventures, amusantes pour le lecteur s'entend, aux acquéreurs de l'*Académie de danse de Jaroslaw*, dont nous n'avons pas le loisir de raconter ici l'histoire. Tout cela est d'une joyeuse fantaisie, un peu folle, et spirituellement illustrée par le crayon de Robida C'est tout dire.

2. — La *Famille Fenouillard* a l'humeur voyageuse : on la voit aux bains de mer, au mont Saint-Michel, au Havre, sur les deux Océans, chez les Sioux, au pays des Trappeurs, chez les Papous et ailleurs, jusqu'à l'heure du retour triomphal. Au cours du voyage, on perd beaucoup de chapeaux, mais pas le parapluie de famille. Bien entendu d'ailleurs, ces voyages, racontés surtout par des images, au bas desquelles l'auteur se borne à inscrire des légendes, ne ressemblent aux autres voyages en aucune façon. C'est d'une cocasserie irrésistible : à lire dans les moments de tristesse. Il faudrait être de bois pour ne pas être déridé. Toutes ces drôleries ne sauraient former l'âme et le cœur des *Petits Français ;* mais elles les amusent : et l'auteur n'a pas visé plus haut.

3. — L'histoire intitulée : *Les Vacances de Prosper* est dans une autre tonalité que les précédentes : la note est émue, touchante, humaine, avec quelques appels à la Providence et au bon Dieu. A la bonne heure! Le temps et l'argent que Prosper s'est ménagés pour aller passer quelques jours à Paris sont beaucoup mieux employés, puisqu'il s'en sert pour faire le bien. Cette histoire, malgré quelques lignes de ci de là qui exhalent une vague senteur de démocratie jalouse, dont l'impression est heureusement perdue dans le reste du récit, cette histoire, disons nous, est charmante, et il s'en dégage de touchantes leçons. Prosper est vraiment un type très réussi de brave garçon et qui mérite d'être donné en

exemple. — La *Ménagerie Bouscairas* complète le volume. Ici la note gaie et comique domine, mais sans excéder la mesure. Il n'est pas aisé de tirer la morale de cette histoire, sauf celle-ci, que les huissiers sont des gens féroces et que la race des tuteurs avares n'est pas éteinte.

XI. — 1. — *Le Petit Jack* dont Marshalls, en s'aidant du crayon de Frœlich, fait lire et fait voir aux enfants l'histoire, n'est pas un enfant comme eux, c'est un jeune éléphant, d'abord petit, puis qui devient grand, très grand, finalement énorme, comme il convient à un éléphant ; qui a beaucoup d'aventures, fait preuve de beaucoup d'instinct, et sert d'occasion à des notions de géographie pittoresque et d'histoire naturelle. Il en est de même de l'écureuil et des busards qui lui font cortège. Nous ne garantissons pas l'authenticité de tous les traits. Il faut bien, pour l'agrément, grossir un peu les choses. Avec la permission de Marshalls, nous refuserons de reconnaître aux gigantesques frères de *Petit Jack*, même dans leur pays natal, même exception faite de l'homme, la qualité qu'il leur attribue en les appelant « les plus heureuses comme les plus intelligentes des simples créatures du bon Dieu. » L'instinct suffit.

2. — M. Aimé Giron a écrit avec l'esprit qu'on lui connaît un petit livre fort amusant, sous le titre de : *La Famille de la Marjolaine*. L'on ne trouve pas ici l'expression de la pensée chrétienne, que nous avons signalée en d'autres œuvres du même auteur, ce que nous regrettons. Il est question, dans ce gracieux petit volume, de trois frères dont les aptitudes sont diverses. Les deux premiers échouent dans leurs tentatives pour se créer une situation, alors que le troisième, le plus jeune, qui paraît le moins bien doué, est la cause de la prospérité de tous. Par compensation, ses aînés, au cours de leurs aventures, retrouvent un oncle et surtout trois cousines qui apportent le bonheur aux trois frères en devenant leurs femmes. VISENOT.

THÉOLOGIE

Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le R. P. J. CORNE, supérieur du grand séminaire de Fréjus. III *Le Ministère évangélique de Jésus*. IV. *Le Sacrifice de Jésus*. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 512 et 486 p. — Prix du volume : 5 fr.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit précédemment de la beauté et de la grande utilité de cet ouvrage, où toutes les âmes religieuses seront heureuses de trouver sur Jésus-Christ la science qui se tourne à aimer. Le tome III se partage en quatre livres. Dans les trois premiers, l'auteur, suivant le texte des Évangiles et le disposant selon l'ordre des temps, nous présente les débuts du ministère évangélique de Jésus, puis la prédication du royaume de Dieu en Galilée, et enfin les discours et les luttes en Judée. Sobre de descriptions topographiques et

de remarques critiques, il n'en donne que juste ce qu'il faut pour éclairer le récit : nous ne l'en blâmons pas, car si les descriptions détaillées du cadre où s'est passée la vie de Jésus ont leur utilité et leur charme, elles ont peut-être l'inconvénient de trop particulariser cette grande vie qui appartient à tous, donnant la lumière et le salut aux hommes de tous les temps et de tous les lieux. Cet appareil d'érudition est avantageusement remplacé ici par un commentaire qui fixe la pensée du lecteur sur les enseignements que donne Jésus par sa parole et par ses œuvres. Ce commentaire est tiré des Pères ; toujours très court, il ne fait pas perdre de vue la suite des événements. Tous les traits de la physionomie de Jésus qui ont passé sous nos yeux dans ces trois livres sont résumés au livre quatrième en deux beaux tableaux sous ce titre : *le Fils de l'homme et le Fils de Dieu.*

Au tome IV, dans les deux premiers livres *(le Sacrifice eucharistique et le Sacrifice de la croix)*, l'auteur continue sa tâche d'historien ; il nous conduit du cénacle à la croix en nous arrêtant à chacune des stations de la voie douloureuse ; mais il reprendra bientôt le rôle de théologien pour ne plus le quitter. Dans le livre troisième, après avoir exposé la notion du sacrifice, il nous montre en Jésus-Christ le prêtre par excellence, la victime par excellence, et dans l'immolation du Calvaire, le sacrifice par excellence et la consommation de tous les sacrifices anciens. Le livre quatrième traite des fruits du sacrifice de Jésus-Christ, de la gloire qu'il donne à Dieu, du salut qu'il donne au monde, de la royauté éternelle qu'il a méritée au Rédempteur. Une belle conclusion met en lumière cette idée que le sacrifice du Calvaire, abondante rédemption pour l'homme, est encore pour lui la plus haute révélation de Dieu sur la terre.

LAMOUREUX.

Nouveau Manuel complet et pratique d'instruction religieuse à l'usage des maisons d'éducation, par l'abbé POEY. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1895, 5 vol. in-12 de XVI-162, 192, 226, 224 et XVI-480 p.

« Encore un manuel ! » va s'écrier notre lecteur. Les manuels abondent, en effet ; chaque jour en voit éclore un nouveau, qui a la prétention d'être meilleur que celui qui l'a prédédé. Les bons manuels sont rares, très rares, et ils sont difficiles à discerner, d'autant plus difficiles que les catéchistes, souvent déçus et autorisés par conséquent à se tenir en défiance, redoutent de tenter une expérience nouvelle qui pourrait bien leur réserver une nouvelle déception. Qu'ils veuillent donc bien s'en rapporter à notre jugement : obligé de faire connaissance avec tous les ouvrages de ce genre qui affrontent le grand jour de la publicité, nous avons, croyons-nous, qualité pour émettre un sérieux jugement et donner le meilleur conseil.

Parmi les bons manuels, nous n'hésitons pas à placer en bon rang celui de M. l'abbé Poey. Comme l'indique son titre, il est bien réellement « nouveau, » c'est-à-dire conçu et rédigé sous une forme nouvelle, conformément aux principes et aux plans du « directoire » de M. l'abbé Dementhon; adapté, par sa distribution en cinq volumes, à la méthode usitée en ce moment dans toutes les maisons d'éducation — collèges et pensionnats — pour les diverses classes et les cours correspondants. M. l'abbé Poey, ancien professeur, est familiarisé avec ces divisions scolaires; il en connaît le programme; il est fixé sur la force intellectuelle des sujets qui les composent : ce qui lui permet de graduer à propos son enseignement; il avance peu à peu jusqu'à ce que, arrivé aux classes supérieures, il aborde hardiment les grandes questions de l'existence et des œuvres de Dieu, de la nature de l'homme et des rapports de l'homme avec Dieu; il expose alors les preuves directes et indirectes de la divinité de la révélation chrétienne; il fait connaître la nécessité de l'Église comme interprète de cette révélation, sa fondation par Notre-Seigneur Jésus-Christ, son organisation, son autorité doctrinale; enfin, il conclut à la nécessité de rechercher et d'embrasser la vraie religion.

Sans doute, il n'y a rien de nouveau dans le fond de cet enseignement, où l'Église nous défend « d'innover; » mais c'est la forme qui est nouvelle; ce sont les aperçus qui sont nouveaux; dans les nombreuses questions controversées à notre époque, l'auteur sait mettre à profit toutes les données de la science contemporaine et faire tourner toutes les discussions à l'honneur de la révélation chrétienne. Il donne ainsi à ces intelligences, qui commencent « à raisonner » la foi, les solutions les plus plausibles et les mieux établies. Nous ne saurions trop louer cette dernière partie du manuel de M. l'abbé Poey : elle est de tous points excellente.

Ce manuel s'annonce encore, avec raison, comme « complet » et comme « pratique : » il comprend, en effet, toute l'explication du catéchisme ou d'un cours de religion : le premier volume traite des « vérités dogmatiques, » dont le résumé est le symbole des apôtres; le deuxième, le troisième et le quatrième comprennent les « vérités morales, » dont les commandements de Dieu et de l'Église sont la plus fidèle expression, et que l'on retrouve en parlant des vertus, des péchés, de la grâce, de la prière, de la liturgie et des sacrements; le cinquième volume, comme nous l'avons dit, destiné aux rhétoriciens et aux philosophes, — ou aux cours correspondants des pensionnats — est consacré à la démonstration de la vérité de la religion chrétienne et de la mission sociale de l'Église.

« Pratique, » le Manuel de M. l'abbé Poey ne saurait l'être davantage : ses divisions sont méthodiques; ses questions sont brièvement et clairement posées; les réponses sont précises, bien développées, convain-

cantes, faciles à retenir; il y ajoute des comparaisons, des traits qui achèvent de faire la lumière et de graver la vérité dans l'esprit; jusqu'aux gravures qui viennent à propos apporter à la démonstration théologique ou philosophique l'attrait qui séduit le regard et l'image qui doit la fixer dans le souvenir.

A l'approbation épiscopale qui donne à ce manuel sa plus haute consécration est venu se joindre le témoignage flatteur de M. l'abbé Dementhon, qui place l'ouvrage de M. l'abbé Poey à côté des travaux qu'ont signés les Cauly, les Moulin, les Gouraud, les Sifferlen, et estime que son rang ne doit pas être le second parmi ces œuvres d'élite. Nous invitons nos collèges et nos pensionnats à tenter l'épreuve : ils ne tarderont pas à se ranger à l'avis autorisé de M. Dementhon. F. Chapot.

Lettres d'un curé de canton, publiées par Yves Le Querdec. Paris, Lecoffre, 1895, in-18 de 372 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici l'un des livres les plus remarquables, les plus touchants, les plus bienfaisants, les plus émouvants même, que depuis longtemps il m'ait été donné de lire. L'auteur, qui se dissimule sous un pseudonyme déjà très connu, est un penseur éminent et un écrivain de race, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à la littérature chrétienne de notre temps. En écrivant cela, je ne suis pas suspect, car en examinant les choses d'un peu près, je crois bien que je ne serais pas toujours d'accord avec l'auteur, ne partageant pas toutes ses idées, ni ses espérances, ni peut-être ses illusions en matière politique et sociale. Mais je prends son livre pour ce qu'il est, non pas un corps de doctrine ni l'exposé d'une méthode exclusive et seule bonne, mais plutôt un excitateur et un exemple, qui vise moins à montrer comment on doit faire le bien qu'à prouver qu'on doit et qu'on peut faire du bien. Le curé de Saint-Maximin arrive, par son zèle, par sa foi ardente et par ses industries pieuses et charitables, à transformer sa paroisse; pourquoi tous les curés n'essaieraient-ils pas d'en faire autant ? Ils pourront, suivant les circonstances et les lieux, y employer d'autres moyens ; il dépend de leur bonne volonté d'y déployer les mêmes vertus, et sinon d'y obtenir les mêmes résultats, au moins de le tenter. Quoi qu'il arrive, leur zèle sera récompensé. Ce livre n'est pas d'ailleurs écrit seulement pour les prêtres ; tous les chrétiens le liront avec grand plaisir et grand profit. Car c'est un véritable roman chrétien et l'un des plus émouvants qui se puissent lire. Par instants, il me rappelle les meilleurs récits de Louis Veuillot, et je n'en saurais faire un plus parfait éloge. J'ajoute volontiers que, même en matière sociale, on y trouve bien des pages à la fois très fines et très justes, telle celle où l'auteur critique avec beaucoup de bon sens la théorie célèbre autant qu'aventureuse du salaire familial. Pour mon compte, je

confesse que j'ai été tout à fait empoigné par ce livre, et je ne doute pas que tous ceux qui le liront n'en emportent la même bienfaisante impression. N'est-ce pas là la vraie marque à quoi l'on reconnaît les bons livres et les livres bien faits? P. Talon.

SCIENCES ET ARTS

Tenth annual report of the bureau of ethnology to the secretary of the Smithsonian institution, 1888-1889, by J.-W. Powell, director. Washington, Government printing office, 1893, in-8 de 822 p., illustré de 1,289 fig. dans le texte et de 54 pl.

Ce volume est consacré à un mémoire de M. Garrick Mallery concernant la pictographie (*picture-writing*) des Indiens de l'Amérique du Nord. Un premier travail sur le même sujet avait déjà paru dans le quatrième rapport annuel, pour l'année 1882-1883, dans le but de provoquer les observations et les recherches des voyageurs. C'est au moyen de ces documents, empruntés aux sources les plus diverses, que l'auteur a composé son nouvel ouvrage.

Après quelques définitions préliminaires, il étudie d'abord les dessins gravés sur les rochers, dans les deux Amériques. Il y joint de nombreux exemples empruntés aux différentes parties du monde, et passe en revue les monuments connus sous le nom de pierres à écuelles, qui ont si souvent attiré l'attention des archéologues européens. Il examine ensuite les différentes matières autres que les rochers, qui ont reçu des pictographies, puis il énumère et décrit les instruments et les substances qui ont servi à les tracer. M. Mallery classe les pictographies suivant leur nature et leur objet. Tantôt elles ont un but mnémotechnique ou chronologique, tantôt elles se rapportent à des événements historiques ou à des pratiques religieuses et funéraires. L'auteur montre comment la pictographie commence par la représentation exacte des objets, pour devenir plus tard idéographique et, dans quelques cas, symbolique. Puis il généralise et croit pouvoir établir l'origine pictographique de tous les syllabaires et alphabets connus. Il établit une méthode d'interprétation et signale les causes d'erreur. Cette étude, où M. Mallery fait preuve d'une grande originalité, de beaucoup d'érudition et d'un remarquable esprit d'analyse, soulève les questions les plus variées d'ethnographie comparée. Elle s'adresse aux anthropologues et à tous ceux, en général, qui s'intéressent à la science de l'homme. A. Arcelin.

Lucifer démasqué, par J. Kostka. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un jeune homme élevé chrétiennement par une mère pieuse, puis formé à la vie religieuse dans un collège dirigé par les jésuites, d'une imagination ardente, d'une dévotion mystique et un peu rêveuse, soit

curiosité, soit aspiration vers l'inconnu, se laisse entraîner aux pratiques des spiritistes, entre dans la franc-maçonnerie, y atteint de hauts grades, concourt à la restauration d'une sorte de culte gnostique, puis enfin, touché de la grâce, abandonne toutes ses erreurs, revient à l'Église et raconte ce qu'il a vu, pour démasquer les ennemis de la vérité catholique. Voilà l'auteur, voilà le livre.

Bien que défectueux au point de vue de la composition, et renfermant quelques longueurs, ce livre se lit avec l'intérêt qui s'attache aux choses mystérieuses et secrètes. On y trouve de curieux détails sur la franc-maçonnerie, ses grades, ses loges, les cérémonies d'initiation ; sur le culte luciférien, sur le martinisme ressuscité, sur le symbolisme diabolique, etc., enfin sur les prestiges employés par Satan pour s'attacher des adeptes. Je dis prestiges ; il nous paraît cependant qu'il y a dans le livre de celui qui s'appelle Jean Kostka moins de merveilleux proprement dit que dans plusieurs autres. Bien des choses qui paraissent merveilleuses à une imagination surexcitée n'excluent point cependant toute explication naturelle. Mais si l'auteur raconte peu de faits impliquant indubitablement l'action d'une puissance supérieure, son récit met en évidence, et c'en est l'intérêt sérieux, les immenses efforts faits en ce moment pour une lutte décisive contre l'Église, le véritable esprit de toutes ces sociétés secrètes, qui ont déjà une main dans le gouvernement, la naïveté de la masse des initiés qui se laissent conduire à un but qu'ils ignorent, et qui sont là, comme le dit très bien l'auteur, pour payer le dérèglement d'imaginations affranchies de la règle de l'obéissance, la restauration du paganisme sous des prétextes scientifiques, les pratiques infâmes et blasphématoires qu'on n'aurait pas crues possibles à notre époque. Certainement, l'esprit du mal est là ; il est le grand directeur, et si les prodiges qu'on lui attribue sont douteux, son influence morale est manifeste. D. V.

Leopold Kronecker's **Werke**, herausgegeben von K. Hensel. 1er Band. Leipzig, Teubner, 1895, gr. in-8 de IX-483 p. — Prix : 35 fr.

Tous ceux qui s'intéressent aux progrès des hautes mathématiques accueilleront avec joie ce premier volume des œuvres de Léopold Kronecker, sorti des presses de Teubner. C'est M. K. Hensel qui, sur la décision de l'Académie des sciences de Berlin, entreprend cette belle publication.

Le volume actuel renferme vingt-deux mémoires, dont cinq en langue française et un en latin, sur différentes parties de l'algèbre, rangés par ordre de date, depuis 1845 jusqu'au mois d'avril 1874. Le premier est une simplification apportée par M. Kronecker, encore étudiant, à une démonstration de Gauss relative à une équation remarquable. Le second est la dissertation inaugurale rédigée en latin par le célèbre géomètre sur les unités complexes, et dédiée à Kummer, qui partage avec

Lejeune-Dirichlet, Encke et Jacobi, entre autres, la gloire d'avoir formé le jeune israélite Kronecker aux mathématiques. Il eut pour maître de philosophie Schelling et dut joindre à sa dissertation inaugurale des thèses latines dont il n'est pas sans intérêt d'indiquer les conclusions : 1. *Rempublicam summam societatis humanae formam esse nego.* 2. *In natura nihil supervacaneum est.* 3. *Mathesis et ars et scientia dicenda.* 4. *Fermatius theorema suum inclytum non demonstravit.*

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier l'œuvre de M. Kronecker, dont l'autorité est si solidement établie parmi tous les géomètres; il suffit d'indiquer les sujets réunis dans le volume publié par M. Hensel. C'est un mémoire sur les facteurs irréductibles de l'expression x^n-1; la démonstration d'un théorème de Kummer, relatif à la théorie des nombres complexes composés de racines $k^{\text{ième}}$ de l'unité et de nombres entiers; une démonstration de l'irréductibilité de l'équation $x^{n-1}+x^{n-2}+\ldots+1=0$ où n désigne un nombre premier, le tout en français. On trouve ensuite deux principes sur les équations à coefficients entiers; une note sur les unités complexes; une autre sur les équations cubiques à coefficients rationnels; un mémoire sur les nombres complexes formés de racines de l'unité; un autre sur quelques formules d'interpolation pour les fonctions entieres de plusieurs variables; une étude des formes bilinéaires; une des formes quadratiques; le célèbre mémoire présenté en 1869 à l'Académie des sciences de Berlin, sur les systèmes de fonctions de plusieurs variables, dans lequel M. Kronecker introduit la notion de caractéristique d'un système. — Quelques remarques sur les théories de Sturm, sur les déterminants, sur la théorie algébrique des formes quadratiques, sur les faisceaux de formes quadratiques et bilinéaires et les transformations congruentes de ces dernières, sont l'objet d'importants mémoires publiés dans des journaux scientifiques ou dans les comptes rendus de l'Académie de Berlin.

C'est rendre un grand service à tous ceux qui se livrent à l'étude de ces importantes questions, que de réunir ainsi ces profonds travaux jusqu'ici disséminés dans des publications qu'il est parfois difficile aux lecteurs studieux de se procurer. H. Courbe.

Une Tragédie antique sur la Passion, avec études littéraires et critiques, par l'abbé M. de la Rousselière. Paris, Retaux, 1895, in-12 de 274 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Drame historique et le drame passionnel, par J.-J. Weiss. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-18 de 383 p. - Prix : 3 fr. 50.

La Comédie française depuis l'époque romantique. 1825-1894, par Albert Soubies. Paris, Fischbacher, 1895, in-4 de VIII-158 p. — Prix : 12 fr.

La tragédie grecque sur la *Passion* du Sauveur, Χριστὸς πάσχων, est l'un des plus curieux monuments de l'antiquité chrétienne et de la lit-

térature dramatique. Elle a été attribuée à saint Grégoire de Nazianze, mais, dit M. l'abbé de la Rousselière, « l'opinion la mieux justifiée est celle qui attribue ce poème à Grégoire, évêque d'Antioche en 572. » C'est un essai louable et en somme heureux d'application, au plus sublime des sujets de l'art chrétien, des traditions et des formules de l'ancienne tragédie grecque, et en particulier du genre et du style d'Euripide. Objet déjà d'études multiples et de nombreux commentaires, cette œuvre, remarquable à plusieurs titres, a fourni à un prêtre distingué du clergé de Paris la matière d'un livre un peu complexe où s'unissent, sans trop se gêner, une pensée d'édification et un essai de haute littérature, toutes deux très dignes d'attention, et formant ensemble un volume d'un réel intérêt, fort bien écrit, d'une lecture agréable et profitable. L'ouvrage de M. de la Rousselière comprend d'abord une brève notice sur le poème, complétée à la fin du volume par un appendice, puis une étude littéraire, où l'auteur exprime quelques vues intéressantes sur la tragédie en général et, en particulier, sur la façon dont l'a conçue l'art antique et sur l'application de cet art à des sujets où s'unissent, comme en celui dont il s'agit, les pensées et les sentiments d'un double caractère, divin et humain. Il continue cet examen délicat des rapports du surnaturel et de la nature dans l'expression dramatique de la *Passion*, au cours d'une étude intitulée : *Aperçu historique et critique*, où il analyse de près le texte du poème. Il nous en donne ensuite une traduction élégante, expressive. Il termine par un *Essai sur les sentiments de la Sainte Vierge pendant la Passion*, qui nous a paru, malgré notre incompétence, un bon et utile morceau de théologie dogmatique et mystique appliquée à la littérature. Si le livre de M. l'abbé de la Rousselière manque un peu d'unité formelle, il est un pourtant par l'inspiration qui a conduit la plume de l'auteur, et par l'excellent effet qui résulte de son ouvrage sur l'âme et l'esprit du lecteur chrétien. Il sera particulièrement apprécié des personnes pieuses qui ont en même temps le goût de la haute culture intellectuelle. Mais les littérateurs ne devront pas le négliger.

— Ce n'est plus la psychologie sacrée, mais c'est la psychologie humaine, naturelle ou conventionnelle, dans son application à l'art dramatique, qui fait le fond et l'intérêt du recueil des feuilletons donnés par J.-J. Weiss au *Journal des Débats*, de ceux du moins qui ont été rassemblés dans le volume que nous avons sous les yeux. « Sous le titre de *Drame historique et drame passionnel*, ce tome contient l'examen, l'analyse et la critique des drames joués sur les théâtres de Paris pendant les trois années 1883 à 1885 : les uns étaient des pièces nouvelles, les autres des reprises du vieux répertoire. » On y trouve examinées, discutées, diverses pièces des auteurs suivants : Alexandre Dumas père, Frédéric Soulié, Casimir Delavigne, Eugène Sue et d'Ennery, Dupenty et Grangé, Ponson du Terrail, Gaston Marot et Édouard Philippe, Anicet Bourgeois

et Ferdinand Dugué, Vacquerie, Victor Hugo, les deux Goncourt, Octave Feuillet, Villiers de l'Isle-Adam, Alexandre Dumas fils, Sardou, Jean Richepin, Albert Delpit, François Coppée, Alphonse Daudet. A propos de ces écrivains et de ces pièces de valeur si diverse, J.-J. Weiss a fait des rapprochements et des observations de faits et d'idées, historiques, moraux, littéraires, sinon toujours absolument justes, quoiqu'ils le soient assez souvent, du moins piquants, ingénieux, et qui, exprimés en un style alerte et mordant, composent, pour le public auquel le volume est destiné, une lecture des plus attachantes et non sans fruit.

— Le livre que M. Albert Soubies adresse à un public analogue est un ouvrage surtout « d'information. » Le titre : *La Comédie française depuis l'époque romantique. 1825-1894*, ne donne pas, croyons-nous, une idée exacte de son objet. D'une part, en effet, celui-ci n'est pas d'exposer au lecteur l'histoire administrative, biographique et anecdotique de ce premier de nos théâtres durant la période dont il s'agit ; ce n'est pas, d'autre part, de lui faire connaître seulement les pièces composées pendant ce temps pour y être représentées et qui ont réussi à obtenir cet avantage. L'idée de l'auteur est de passer en revue, d'une façon exacte et raisonnée, le répertoire effectif de la Comédie française, de 1825 à 1894, quelle que soit l'origine des œuvres qui y ont été jouées et la date de leur première représentation. Ainsi s'expliquent les intitulés, singuliers au premier abord, des chapitres dont le livre se compose : I. Les Règnes de Louis XIII et de Louis XIV. II. De 1715 à 1825. III. La Période romantique. IV. L'Époque actuelle. — L'auteur s'occupe autant, et même davantage, comme on le voit, des « reprises » ou continuations de représentations anciennes, que des œuvres nouvelles écloses depuis 1825. Son ouvrage, par conséquent, est comme une histoire résumée de notre littérature dramatique depuis l'âge classique jusqu'à nos jours, au point de vue spécial de l'attrait qu'en ont conservé les productions successives sur le public de la Comédie française au XIXe siècle. Si le plan n'en paraît pas, au premier abord, suffisamment net, l'exécution en est excellente et en fait un exposé des plus instructifs. M. Soubies à une érudition exacte et solide joint, en effet, un goût sain et un très agréable talent de plume. Son livre mérite, à notre sens, les éloges qu'il a déjà reçus des hommes compétents en fait de théâtre. Nous lui devons ici un témoignage spécial pour sa valeur et son intérêt bibliographiques. Les aptitudes et la science de l'auteur à cet égard ressortent particulièrement du travail tout technique qu'il a publié en appendice sous ce titre : *Tableau par ordre chronologique des pièces représentées à la Comédie française, du 1er janvier 1825 au 31 décembre 1894*, où sont indiqués en colonnes parallèles les titres des pièces, la date de la première représentation, les noms des auteurs et le nombre des représentations année par année. M. S.

J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. *Étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIIIe siècle*, par J. Texte. Paris, Hachette, 1895, in-16 de xxiv-466 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si chaque année apportait seulement un volume de la valeur de celui de M. Texte, bien vite l'histoire littéraire de la France serait complètement renouvelée. D'une idée vague en effet, qui depuis Mme de Staël et Villemain flottait dans nos esprits : l'influence de l'Angleterre sur le XVIIIe siècle et les origines étrangères du romantisme, il a, par une enquête minutieuse, qui verse à flots la lumière sur cette question, fait une thèse large, solide, et qui s'impose. Il faudrait un long article pour dire la riche, presque trop riche documentation de ce volume et l'intérêt de tous les hauts problèmes soulevés et en partie éclaircis : problème des races ; — question des religions dans leurs rapports avec les races ; — influence du protestantisme sur la littérature (et aussi sur la politique) du XVIIIe et du XIXe siècle ; — survivance de notre génie national dans la grande fusion du cosmopolitisme qui semble se préparer pour l'avenir.... Bornons-nous à l'essentiel, comme M. Texte s'est borné lui-même dans cette vaste étude à ce qui lui a paru capital.

« Le cosmopolitisme, c'est là toute sa thèse, est né au siècle dernier de l'union féconde du génie anglais avec le génie de J.-J. Rousseau. » Il étudie donc les origines de l'influence anglaise, qui s'exerce d'abord en France par la propagande philosophique, politique et littéraire des réfugiés protestants, par leurs relations de voyages, leurs journaux et leurs revues internationales ; — il en suit le progrès avec les trois vulgarisateurs : Muralt, auteur des *Lettres sur les Anglais ;* Prévost, infatigable traducteur et journaliste ; Voltaire, observateur superficiel, mais puissant semeur d'idées ; — il en explique le succès par l'abaissement chez nous de l'idée de patrie, par la stérilité de notre littérature nationale, par la diffusion de l'esprit scientifique et philosophique. Tous les Français ont, vers 1750, les yeux tournés vers une Angleterre libre, sage, et philosophique, une Angleterre idéale « qui devient la Salente du XVIIIe siècle. »

A cette date, rencontrant Rousseau, M. Texte montre le caractère exotique et protestant de ce génie, qui, sympathisant naturellement avec l'esprit anglais et subissant d'ailleurs l'anglomanie de son siècle, va faire passer « le meilleur de cet esprit dans l'esprit français. » Rousseau, qui a uni en sa personne le génie latin et le génie germanique, est donc bien placé au centre du livre, comme il le fut au centre de son siècle. Il reçoit l'influence anglaise, et il la réfléchit, il la fait rayonner jusqu'au romantisme.

Déterminer ce qu'il doit à Pope, à la morale bourgeoise d'Addison, à Daniel de Foë et à son Robinson, au théâtre de Lillo et à la littérature

bourgeoise des Anglais, montrer surtout l'étonnant succès en France du roman réaliste, sentimental et prédicant de Richardson (auquel un long chapitre est tout entier consacré), et faire sortir la *Nouvelle Héloïse* de *Clarisse Harlowe*, tout en mettant en lumière par quoi le génie de Rousseau dépasse son modèle : par le sentiment de la nature, par la mélancolie, par le lyrisme, voilà la première partie de l'œuvre de M. Texte.

Dans la deuxième, faisant en quelque sorte la contre-partie de la première, il montre « comment la révolution accomplie dans notre goût national par Rousseau a favorisé à son tour l'intelligence d'une grande littérature voisine; comment, grâce à lui, les œuvres exotiques, suspectes jusque-là, ou mal comprises, ou admirées seulement de quelques initiés, ont fait irruption parmi nous. »

Et voici en effet que les deux cent quatre-vingt-huit volumes du *Journal encyclopédique* et les cent quatre-vingt-quinze de l'*Esprit des journaux*, sans compter les autres périodiques, inondent la France des productions étrangères. Voici que la critique littéraire change de base, et qu'à l'idée d'un goût absolu est substituée « la notion d'un goût relatif, variable suivant les époques et les pays. » Voici que, grâce à Rousseau, le roman sentimental de Sterne achève de mettre à la mode la sensibilité larmoyante et la religion du *moi;* — que Thomson, jusque-là presque ignoré, propage le sentiment de la nature; Young et Gray, la mélancolie. Voici que, grâce à lui, le lyrisme d'Ossian tombe comme une semence en un sol bien préparé; que les poètes du Nord chassent les poètes de la Grèce et de Rome, qu'à l'antique humanisme est substitué — qui sait pour combien de temps? — le cosmopolitisme.

Et si Voltaire sur le tard proteste, si la critique classique essaie de se mettre en travers du mouvement, si la Révolution ramène les esprits à l'antiquité et fait sortir je ne sais quel pseudo-classicisme mort-né, l'émigration rouvre bientôt à l'esprit français les sources que la Révolution avait taries; Chateaubriand s'inspire des poèmes ossianiques de Milton, Mme de Staël, genevoise et protestante comme Rousseau, « esprit européen dans une âme française, » proclame la supériorité des littératures du Nord, « creuse le fossé entre l'esprit catholique et français et l'esprit protestant et germanique....» Le romantisme va naître, la « littérature européenne » est fondée.

Il y a tant et tant de choses dans cet utile et beau livre que j'ose à peine exprimer mon étonnement que parmi les œuvres de Rousseau il ne soit guère parlé que de *la Nouvelle Héloïse*, et qu'il ne soit pas dit un mot des larges emprunts faits à Locke pour l'*Émile*, alors que M. Texte relève en cet ouvrage quelques idées qui ont pu être inspirées par Addison. Et je tais aussi mon regret d n'y pas trouver un chapitre spécial consacré aux rapports de Voltaire avec l'Angleterre, un autre à Diderot, anglomane enragé, d'autres aux philosophes, aux écrivains

politiques qui ont tant pris aux Anglais, à commencer par Montesquieu.... Mais ce serait là tout un nouveau livre à écrire. Et s'il est vrai que personne n'est mieux armé que M. Texte pour l'écrire, connaissant comme il la connaît l'histoire des deux pays pendant ce siècle, ayant tout lu et dépouillé, livres, journaux, mémoires, correspondances, il serait injuste pour l'heure de demander davantage à qui nous donne une des plus intéressantes et des plus remarquables thèses d'histoire littéraire publiées depuis dix ans. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Le Vénérable Cottolengo, fondateur de la Piccola Casa de la divine Providence, sous les auspices de saint Vincent de Paul, par le R. P. PIERRE-PAUL GASTALDI, ouvrage traduit de l'italien par Mgr CONSTANS. Paris, Bloud et Barral, 1895, 2 vol. in-8 de XXXV-621 p. et de XIII-606 p.

Qui connaît en France le Vénérable Cottolengo? En Italie, il fut une merveille de charité, de dévouement à l'égard de la famille chrétienne si nombreuse des pauvres, des malades, des abandonnés. Il ne peut être comparé qu'à notre Vincent de Paul, dont il fit revivre l'esprit en lui et dans les sœurs Vincentines qu'il fonda pour le seconder dans son œuvre aujourd'hui immense.

La *Piccola Casa* commença, à Turin, par une toute petite maison, le 27 avril 1832. A présent, elle occupe deux cent mille mètres carrés. Trente-quatre communautés religieuses ou séculières, dont vingt-trois créées par le Vénérable et onze par ses successeurs, y sont groupées. Chacune a sa chapelle, son dortoir, son réfectoire, ses salles, ses cours, son jardin. Quatre à cinq mille personnes de tous pays, de tous âges, de toutes conditions, y sont renfermées ; tous les jours, une quarantaine de médecins donnent leurs soins aux maladies et aux infirmités les plus variées du mécanisme humain. Pour subvenir aux nécessités de ce personnel considérable, il faut, dit Mgr Constans, près de 4,000 fr. par jour (t. I, p. IX). Il n'y a pas un sou vaillant de capital, et personne, ouvrier, fournisseur, créancier, n'a jamais perdu un centime. Voilà bien les « prodiges de la charité chrétienne ! » Le Souverain Pontife disait au distingué camérier de Sa Sainteté, le 29 mai 1893 : « Cottolengo, c'est le prodige de l'Italie ! »

Cette grande œuvre italienne est française par l'esprit qui l'anime : elle porte le vocable de la « *Piccola Casa* de la divine Providence, sous les auspices de saint Vincent de Paul. » De plus, trait curieux, une infortunée femme française, ne trouvant pas de place dans les hôpitaux de Turin, fut recueillie et soignée par Cottolengo. Ce fait charitable détermina la vocation du Vénérable. Il devait recevoir tous les pauvres,

surtout les orphelins et les délaissés, les épileptiques, les niais et les idiots, les sourds-muets, les tout petits enfants infirmes ou malades. Patriarche d'ordres nombreux, il fonda le monastère du Suffrage, l'Institut des jeunes filles de la Piété pour honorer les souffrances de Notre-Seigneur, celui des jeunes filles converties appelées Thaïdines, un séminaire pour les jeunes gens, un autre pour les jeunes filles qu'il consacre à Marie, « la divine Bergère, » une congrégation de prêtres, dits de la Sainte-Trinité, pour la *Piccola Casa*. Charles-Albert, pour reconnaître les grands mérites du serviteur de Dieu, le nomma chevalier des ordres des Saints-Maurice et Lazare; la Société française Monthyon et Franklin lui attribua une médaille d'or. Il eut le don des prophéties et des miracles. Aussi, depuis 1863, l'Église l'honore-t-elle comme vénérable.

Le premier volume est consacré à sa vie extérieure ; le second, à sa vie intérieure : ses vertus et ses dons extraordinaires de prophétie et de miracle. Mgr Constans, l'élégant et fidèle traducteur de cette Vie, a bien mérité en permettant sa diffusion en France, la terre des grandes œuvres de charité.

LOUIS ROBERT.

Essai sur le règne de l'empereur Domitien. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris par STÉPHANE GSELL, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Thorin, 1893, in-8 de 392 p.

On peut concevoir et construire de façons diverses une monographie d'empereur romain. M. Lacour-Gayet, dans son important ouvrage : *Antonin le Pieux et son temps*, donne, en fait, un tableau complet de l'état du monde au milieu du second siècle ; il étudie le royaume d'Antonin en même temps que son règne, et le grandiose ensemble de la « paix romaine » en même temps que le personnage qui présidait à cette paix ; d'une telle méthode de composition résulte une œuvre brillante, éminemment instructive, et qui ne peut encourir qu'un seul reproche : celui de dépasser les limites d'une biographie. *L'Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, de M. Stéphane Gsell, nous offre le spécimen d'une tout autre ordonnance ; l'Empereur lui-même, ici, demeure le sujet exclusif du livre ; l'Empire, la vie des provinces, les conditions sociales de cette époque, la civilisation en un mot, tout cela s'efface en une discrète perspective, derrière la figure centrale du tableau : Domitien. C'est le gouvernement de Domitien que M. Gsell s'est proposé d'étudier.

Il s'est outillé, pour ce travail, avec un impeccable soin. Textes proprement historiques, allusions contenues dans les poètes (spécialement dans Stace), trouvailles de l'épigraphie : tous ces documents sont exploités, dans son livre, avec non moins d'élégance que de sagacité. Les chapitres qu'il consacre aux guerres du Danube sont d'une érudition très nouvelle, grâce au parti qu'il a tiré des découvertes de détail ré-

cemment faites par l'archéologie, et consignées, pour la plupart, dans les publications du séminaire épigraphique de Vienne. De même, dans son chapitre sur la politique de Domitien à l'égard des chrétiens, il enregistre, avec des commentaires fort exacts, les dernières investigations du commandeur J.-B. de Rossi.

Le souci d'une science minutieuse n'a point voilé aux regards de M. Gsell les grandes lignes du tableau et la portée générale du sujet ; et les diverses parties de son ouvrage convergent vers cette démonstration : que le règne de Domitien fut « une transition entre la dyarchie et la monarchie. » On soupçonnait bien une telle conclusion, avant le livre de M. Gsell ; mais jamais on ne l'avait démontrée avec ce mélange de rigueur et de délicatesse. L'étude d'une période de transition expose le chercheur à ce double risque, ou d'exagérer la portée d'un fait en y attachant la valeur d'un symptôme, ou de la méconnaître par manque de flair et par timidité. M. Gsell a évité ces deux écueils. L'empereur Domitien se fait nommer censeur à vie : innovation essentielle dans l'histoire de l'Empire. Mais il use peu des droits que lui donne cette censure et qui lui permettraient de bouleverser le Sénat de fond en comble. Suivant qu'on mettrait en relief la première ou la seconde remarque, on se représenterait Domitien sous les traits d'un novateur cassant ou d'un administrateur insignifiant. Le Domitien de l'histoire, retrouvé par M. Gsell, n'était ni l'un ni l'autre. Par une savante politique, il diminua peu à peu la richesse des sénateurs et le prestige du Sénat. La haute assemblée dirigea une conspiration contre lui ; mais, après la répression requise, il ne poursuivit point la lutte. Insensiblement, si l'on ose dire, il rendit le Sénat anémique ; lorsque Nerva et Trajan voudront rendre quelque force effective à ce corps délibérant, les sénateurs, étonnés, se montreront incapables de gouverner ; le Sénat paraîtra sans avenir ; ce sera le résultat de l'habile et ombrageuse tactique de Domitien.

M. Gsell étudie, avec le même bonheur, la politique extérieure de l'Empereur. Il le justifie du reproche de jalousie que lui inflige Tacite à l'occasion des ordres de retraite donnés à Agricola, conquérant de la Bretagne. Domitien appartenait à cette catégorie d'hommes d'État qui rêvaient d'organiser l'Empire pour la défensive plus que pour la conquête. Il serait intéressant de suivre avec quelque détail, à travers l'histoire de l'Empire, le conflit d'arguments et de tendances, qui ne cessa jamais complètement, entre ceux qui voulaient seulement consolider les frontières et ceux qui les voulaient toujours reculer. On pourrait montrer, par exemple, à l'aide du chapitre de Strabon sur la Bretagne, que ce géographe, dès l'époque d'Auguste, jugeait ingrate l'occupation de cette île, et qu'il aurait approuvé, à l'encontre de Tacite, la résolution prise par Domitien. M. Gsell, soucieux d'éviter toute digression, ne s'est point

attardé à de pareils rapprochements ; tel quel, son chapitre sur les guerres de Domitien mérite d'être lu très attentivement. GEORGES GOYAU.

Disputatio de aetate qua conscripta est Historia Augusta. Scripsit HENRICUS VERMAAT, S. J. Lugduni-Batavorum, apud J. W. Van Leeuwen, 1893, in-8 de 128 p.

MM. Dessau, Mommsen, Klebs, Seeck, Peter, ont fait beaucoup d'honneur à l'Histoire Auguste, en ces dernières années ; ils ont dépensé, dans l'étude de cette médiocre compilation, une très grande science et une minutieuse assiduité. Il ne faut point le déplorer, puisque l'Histoire Auguste demeure notre principale source pour la connaissance du IIIe siècle de notre ère. Le P. Vermaat, en une thèse latine, est intervenu dans ces débats. Discuter ses opinions dépasserait les promesses d'un compte rendu ; mais nous indiquerons sommairement la place qu'il a prise parmi ces érudites polémiques.

M. Dessau prétendait que l'Histoire Auguste est une compilation postérieure à l'époque de Théodose ; le faussaire, pour donner le change, aurait introduit, dans certains chapitres de son livre, des dédicaces à Dioclétien et à Constantin. M. Seeck, partisan de cette opinion, se flattait même de la préciser en démontrant que l'Histoire Auguste fut écrite au temps où Constantin III soulevait la Bretagne et la Gaule contre Honorius.

M. Mommsen, moins éloigné des appréciations traditionnelles, distinguait dans l'Histoire Auguste deux séries d'écrits : l'une contemporaine de Dioclétien et subdivisée elle-même en deux groupes ; l'autre contemporaine de Constantin ; il admettait, par surcroît, certaines interpolations plus tardives, textuellement empruntées à Eutrope et à Aurelius Victor. M. Klebs pensait comme M. Mommsen sur la date de l'ouvrage, mais écartait le reproche d'interpolations.

Tel était l'état des opinions avant le P. Vermaat. D'accord avec M. Mommsen, le P. Vermaat allègue, contre la conjecture de M. Dessau : 1° les profondes différences de style et de composition qui distinguent les diverses parties de l'ouvrage ; 2° une étude attentive des anachronismes de l'Histoire Auguste, démontrant que les auteurs, qui fréquemment transportent, dans leurs récits sur le IIe et le IIIe siècle, la mention de certaines institutions datant de Dioclétien, ne mentionnent jamais, en revanche, des institutions de l'âge intermédiaire entre Constantin et Théodose ; 3° le perpétuel rapprochement qu'ils font entre les chrétiens et les juifs, confusion invraisemblable chez un écrivain du Ve siècle, explicable chez un écrivain du IVe.

D'accord avec M. Klebs, le P. Vermaat soutient, avec des preuves nouvelles, que les passages suspectés par M. Mommsen ne sont point des interpolations : Eutrope et Aurelius Victor auraient, au contraire, pour

leur compte personnel, emprunté lesdits passages à une source qu'avaient exploitée, avant eux, les compilateurs de l'Histoire Auguste.

Enfin le P. Vermaat distingue, dans l'Histoire Auguste, quatre séries d'écrits : 1° la série des biographies depuis Hadrien jusqu'à Macrin ; elle serait l'œuvre de deux auteurs; l'un composa les vies des Augustes jusqu'à Caracalla; l'autre, celles des autres personnages de sang impérial; ce second auteur avait lui-même fait une biographie des Augustes, dont quelques fragments ont été interpolés dans les écrits du premier, et à laquelle fut empruntée, tout entière, la vie de Macrin; ce travail d'assemblage remonte au temps de Dioclétien ; — 2° la série des biographies d'empereurs postérieurs, remontant à l'époque de Constantin ; — 3° les biographies signées de Trebellius Pollio; elles parurent entre 300 et 304; — 4° les biographies signées de Vopiscus; elles parurent entre 304 et 307. C'est par le rapprochement de deux textes de la Vie des trente tyrans et de la Vie de Probus avec une inscription du *Corpus* (VI, 1130) relative aux thermes de Dioclétien, que le P. Vermaat arrive à ces deux dernières conclusions chronologiques.

Dans l'ensemble, les résultats de son travail se rapprochent de l'opinion traditionnelle; mais les arguments qu'il emploie sont nouveaux ou ingénieusement rajeunis. GEORGES GOYAU.

Le Diable et la Révolution, par LÉO TAXIL. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 416 p. — Prix : 6 fr.

Le diable fait beaucoup parler de lui en ce moment; les ouvrages qui racontent ses exploits forment déjà une bibliothèque considérable.

M. Léo Taxil a entrepris de mettre en relief l'influence diabolique dans la Révolution. Il montre l'ange des ténèbres inspirant les philosophes et autorisant la secte janséniste par de véritables prodiges. Puis vient la constitution civile du clergé, la persécution contre les prêtres, le culte de la raison, etc. Toutes ces horreurs de la Révolution étaient connues; mais elles ont été racontées par divers historiens à des points de vue différents. Taine notamment les a flétries de sa plume éloquente. Mais il était bon qu'un auteur les rappelât et montrât l'action satanique dans cette convulsion colossale. Quelle que soit la dépravation originelle de l'homme, un peuple n'entre pas dans un délire aussi effrayant sans une cause cachée. On sait que M. Léo Taxil s'y connait pour avoir fait partie pendant un temps de la secte qui a présidé et préside encore aujourd'hui à toutes les manifestations de l'esprit mauvais. Et qu'on y fasse bien attention : ce langage odieux des terroristes, ces insultes aux victimes, ces appels à l'absolutisme de la loi même injuste, ces accusations de révolte contre des gens qui ne font que subir et souffrir, tout cela se retrouve encore aujourd'hui dans les discours de nos gouvernants radicaux ou opportunistes. La seule différence, c'est que l'on évite aujour-

d'hui la violence ouverte. Mais l'inspiration est la même : employer l'absolutisme de l'État à détruire le christianisme. Le démon a manqué son coup une première fois en allant trop vite; il espère arriver plus sûrement avec le temps et des ménagements hypocrites.

C'est un réel service que M. Léo Taxil rend à la bonne cause en employant son talent d'écrivain à démasquer cette action cachée sous des prétextes de progrès ou de liberté politique. Nous avons lu son livre avec beaucoup d'intérêt, et nous souhaitons que le nom de l'auteur lui attire beaucoup de lecteurs. D. V.

Un Témoignage sur un point d'histoire : *La Campagne monarchique d'octobre 1873*, par Charles Chesnelong. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 556 p. — Prix : 7 fr. 50.

On sait le rôle que joua M. Chesnelong dans l'essai de restauration monarchique tenté au mois d'octobre 1873 par la majorité de l'Assemblée nationale. Mandataire de la commission des Neuf, il se rendit à Salzbourg pour exposer à Monsieur le comte de Chambord la situation du pays, l'état d'esprit de l'Assemblée, et lui soumettre les termes d'une déclaration servant de base à une entente complète entre le prince et la nation.

Cette déclaration, rédigée sous forme de projet de résolution à soumettre à l'Assemblée, devait régler deux questions : le fonctionnement du régime monarchique et la couleur du drapeau.

L'exercice collectif du pouvoir législatif par le Roi et les deux Chambres, le pouvoir exécutif aux mains du Souverain inviolable, la coopération des Chambres à la confection des lois, la responsabilité des ministres; maintien des libertés civiles et religieuses, garanties constituant le droit public des Français : tous ces détails du fonctionnement de la machine gouvernementale furent soumis par M. Chesnelong à son royal interlocuteur et ne soulevèrent aucune objection. Il n'en fut pas de même de la question du drapeau. Monsieur le comte de Chambord était disposé à tout sacrifier au salut de la France; mais il estimait qu'on ne pouvait lui demander de sacrifier le principe dont il était le représentant et son honneur. Or la question du drapeau touchait à son honneur et au principe de la monarchie légitime. M. Chesnelong, qui avait accepté la délicate mission de dire au prince que la commission des Neuf ne jugeait pas possible l'abandon du drapeau tricolore, fit les plus patriotiques efforts et déploya la plus admirable éloquence pour trouver un terrain d'entente, pour ajourner après le rétablissement de la royauté la solution de ce délicat problème.

A la fin d'un dernier entretien raconté par M. Chesnelong avec une émotion communicative, le Chef de la Maison de France autorisa l'éminent négociateur à porter les déclarations suivantes à la connaissance de la commission : 1° Le Prince ne demande pas que rien soit changé au

drapeau avant qu'il ait pris possession du pouvoir. 2° Il se réserve de présenter au pays à l'heure qu'il jugera convenable, et se fait fort d'obtenir de lui, par ses représentants, une solution compatible avec son honneur et qu'il croit de nature à satisfaire l'Assemblée et la nation.

Le centre droit, réuni le 22 octobre, sous la présidence du duc d'Audiffret-Pasquier, examina le projet de résolution préparé par la commission des Neuf sur les bases des déclarations royales. Contrairement à ce qu'avaient décidé les autres groupes de droite, le centre droit publia un procès-verbal de sa séance. Ce document, que les journaux s'empressèrent de reproduire, travestissait le sens des paroles prononcées par M. Chesnelong et se terminait par ces mots : « Le drapeau tricolore est maintenu. » C'est M. Savary, l'un des secrétaires du groupe, qui rédigea la dernière partie du procès-verbal sans la communiquer au président ni à M. Chesnelong. On sait quelles furent les conséquences de cette publication. L'*Union* refusa d'insérer ce texte manifestement inexact; et, le 27 octobre, Monsieur le comte de Chambord adressait au mandataire de la commission des Neuf la lettre célèbre dans laquelle, après avoir signalé « les malentendus accumulés, » il disait, en faisant allusion à la question du drapeau : « Les prétentions de la veille me donnent la mesure des exigences du lendemain, et je ne puis consentir à inaugurer un règne réparateur et fort par un acte de faiblesse. » Cette lettre mit fin à la campagne monarchique de l'Assemblée nationale; le centre droit renonçant à faire la Royauté, les monarchistes n'avaient plus la majorité et se trouvaient réduits à l'impuissance. Pour rétablir l'autorité légitime, il eût fallu vouloir la Royauté à tout prix; bon nombre de membres du centre droit n'eurent pas cette patriotique volonté. Quant à M. Chesnelong, il sortit grandi des rudes épreuves d'octobre 1873. Les déceptions, les injustices, les récriminations ne lui furent pas épargnées. Il eut le courage de garder le silence, tant qu'il jugea que ce silence était profitable aux nobles causes qu'il défendait.

Pris à partie par le *Times* en juin 1874, il se contenta de faire publier pour toute réponse une rectification de l'ancienne commission des Neuf signée par le général Changarnier; et si, aujourd'hui, l'honorable sénateur, avec autant de loyauté que de précision, donne son « témoignage » sincère sur la campagne monarchique de 1873, c'est que ce récit, après vingt-deux années écoulées, a quitté les parages dangereux de la politique pour entrer dans le domaine de l'histoire. ROGER LAMBELIN.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. T. III. *Danemark*, avec une introduction et des notes par A. GEFFROY. Paris, Alcan, 1895, in-8 de LXVII-240 p. — Prix : 14 fr.

Il appartenait bien au regretté M. Geffroy de se faire l'éditeur du re-

cueil des instructions données à nos représentants en Danemark, comme en 1885 il avait déjà publié le volume concernant la Suède. Personne ne connaissait aussi bien que lui en France les cours du Nord, sur l'histoire desquelles il a écrit les plus attachants travaux, qu'il a visitées plus d'une fois, dans les archives desquelles il avait pu fouiller tout à son aise. Et puis, bien que professeur à la Sorbonne, le savant directeur de notre École française de Rome avait toujours été un peu diplomate, et son esprit aussi fin que conciliant comprenait mieux que personne l'économie parfois assez délicate des relations internationales.

Le plan suivi pour ce volume est le même que pour toute la série de cette intéressante collection, œuvre qui fait honneur à la commission des archives du ministère des affaires étrangères. L'introduction expose la situation du Danemark après la guerre de Trente ans, au sortir du règne de soixante années de Christian IV, la négociation de l'alliance de 1663 avec Louis XIV, celle de 1742 avec Louis XV, qui ne dura pas moins de vingt-deux ans, et enfin l'union intime avec Catherine II en 1769, qui avait pour but d'abandonner la Suède, comme la Pologne, aux ambitieuses visées de la Russie et de la Prusse. Mais si Copenhague et le commerce danois commencèrent par s'enrichir sous la sage administration de Bernstorff, bientôt la jalousie de l'Angleterre vint miner violemment le petit royaume, comme l'ambition de la Prusse devait le démembrer plus tard, au grand détriment des alliés d'autrefois, qui avaient laissé commettre sous leurs yeux cette dangereuse iniquité. Puis, M. Geffroy examine successivement le rôle de tous nos représentants, qui furent au nombre de seize, depuis le chevalier de Terlon, jusqu'au baron de la Houze, qui n'abandonna son poste qu'au 9 mai 1792. Les plus célèbres furent Martangis, qui négocia deux traités sous Louis XIV, le marquis de Villars, le comte de Chamilly, le brillant Plélo, le président Ogier d'Enonville et le marquis de Vérac. De plus, l'auteur a terminé le volume par une liste très complète des agents diplomatiques de Danemark et de Suède en France pendant la même période, avec une suite détaillée des rois et de leur famille, toutes les dates de naissance, d'avènement et de mort, et, bien entendu, une excellente table alphabétique, de sorte que rien ne manque à cette œuvre, si ce n'est celui-là même qui aurait si bien mérité de jouir de son succès.

G. Baguenault de Puchesse.

Études historiques et archéologiques sur l'ancien pays de Liège, par le baron J. de Chestret de Haneffe. Liège, L. de Thier, 1893-1894, in-8 de 193 p. avec planches.

« Le Liège, » comme on disait au moyen âge, est certainement, de toutes les provinces qui composent le royaume actuel de Belgique, celle qui a été le plus, sinon le mieux étudiée. Il faut du reste s'en féliciter;

car l'histoire de cette principauté ecclésiastique de Liège, qui a pu se maintenir indépendante jusqu'à la fin du siècle dernier, est des plus attachantes qui soient. Parmi les nombreux historiens qui, à toutes les époques, se sont occupés de l'histoire du pays de Liège, le baron de Chestret de Haneffe s'était fait connaître par une bonne *Numismatique de la principauté de Liège*, rapidement devenue comme classique. Aujourd'hui, le savant académicien nous donne, dans un ordre d'idées différent, toute une série d'études historiques sur le Liège, réparties en quatre fascicules dont le premier date de deux ans déjà. Ces études sont de valeur inégale. Celles qui m'ont paru de nature à intéresser le mieux les lecteurs sont celles sur « la foire de Liège et son trafic vers la fin du moyen âge, » et sur « la police des vivres à Liège pendant le moyen âge. » Il y a là toute une série de renseignements sur les poids, les mesures, les droits de tonlieu, de chausséage, etc., jadis en usage à Liège, qui sont certainement précieux. Les autres études sont consacrées, l'une à l'examen d'un statut synodal de 1288, qui jette sur les mœurs du clergé de Liège à la fin du XIIIe siècle un jour désavantageux; la deuxième, à la question toujours discutée de l'authenticité des reliques du patron de Liège, saint Lambert; la troisième, au récit de « la Joyeuse Entrée d'Ernest de Bavière à Liège. » Cet article se recommande aux personnes qui aiment l'histoire anecdotique et amusante; elles y liront certainement avec intérêt les détails très circonstanciés que le baron de Chestret de Haneffe a su grouper sur l'entrée à Liège du prince-évêque Ernest de Bavière en juin 1581, et s'étonneront comme nous du faste inouï déployé par tous à Liège en cette circonstance. Cet article termine les *Études historiques et archéologiques sur l'ancien pays de Liège*, ou du moins la première série de ces études, car nous ne saurions croire que le baron de Chestret de Haneffe veuille en rester là, et ne pas continuer un travail aussi bien commencé. ARMAND D'HERBOMEZ.

La Révolution française en Hollande. *La République batave.* Paris, Hachette, 1894, in-8 de XIII-398 p.

La Hollande, qui date comme nation du XVIe siècle, doit en partie son indépendance et sa constitution en république des Provinces-Unies à la France monarchique; si depuis elle est devenue à son tour une monarchie, c'est un peu par suite de l'intrusion dons ses affaires de la France républicaine. L'histoire de cette dernière transformation vient d'être racontée et comme tracée dans ses traits essentiels, en marge de notre propre histoire de 1787 à 1806. La vieille Hollande périt de la même mort que la vieille France; les stathoudériens ou aristocrates furent vaincus par les « patriotes, » mais ici c'était le parti démocratique qui était complice de l'étranger et son triomphe coïncida avec l'invasion, le démembrement, la guerre civile. La chute de la constitution fédéraliste,

qui suivit de près la conquête française, fut elle-même suivie de révolutions parlementaires et de coups d'État trop semblables aux surprises du même genre en France, sous le Directoire et le Consulat. Il y eut dans la République batave une « Convention nationale, » un 18 fructidor, puis, sous le grand pensionnaire Schimmelpenninck, un régime transitoire vers la monarchie. En violentant et en pressurant le peuple hollandais, les jacobins de Paris, représentés par Noël, Delacroix, Florent-Guyot, etc., vengèrent sans s'en douter les humiliations infligées par Heinsius à Louis XIV et préparèrent de même l'avènement d'une nouvelle ère, où le « Nederland » unitaire a tenu librement et pacifiquement sa place en Europe.

On a rendu compte ici récemment de l'ouvrage de M. Gaffarel sur les conquêtes du Directoire et la fondation de républiques vassales en Italie. Les événements qui, presque à la même date, eurent pour théâtre les Pays-Bas, ont le même caractère ; mais ils ont été présentés d'après une méthode différente. M. Gaffarel s'est borné à un tableau d'ensemble, tracé pour un cours public, avec les livres imprimés et la correspondance de Napoléon Ier. L'historien anonyme de la République batave, au contraire, est un homme politique (M. Legrand), député, puis représentant de la République française près le royaume actuel des Pays-Bas ; il a consulté à La Haye et à Paris les archives diplomatiques, utilisé les documents écrits dans les deux langues. Son livre est composé avec méthode et impartialité, écrit en un style sobre et calme, tout à fait approprié au caractère bien connu de la nation hollandaise. On souhaiterait cependant moins d'indulgence pour les émigrés de 1787, émules des émigrés français, qui appelèrent et secondèrent chez eux l'invasion étrangère. Ce qu'on répute crime chez des royalistes devient-il louable ou même légitime chez des politiciens prétendant parler et agir au nom du peuple et de la liberté? L. P.

Autour d'un trône. Catherine II de Russie, par K. Waliszewski. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de VII-472 p.

M. Waliszewski a refait dans ce volume, sur un autre plan, son *Roman d'une impératrice* (*Polybiblion*, t. LIV, p. 681). Cette fois, au lieu de concentrer les regards sur la Souveraine, il les a dispersés sur les personnages nombreux et divers dont la vie se rattache à la sienne, dont les talents, les exploits, les écrits ou les vices ont caractérisé son règne. C'est une sorte de *Wachtparade* où nous voyons défiler successivement les hommes d'État et de guerre, puis les favoris, ceux-ci rapprochés de ceux-là par les « collaborateurs préférés, » c'est-à-dire par ceux qui servirent à la fois l'ambition et la sensualité de Catherine, l'une et l'autre incurables. A côté d'eux, M. Waliszewski a groupé à la suite les uns des autres les courtisans, hommes de lettres (Voltaire, Diderot, Grimm, etc.)

ou diplomates (Ligne, Ségur, etc.), les écrivains et les artistes, les émigrés français, les aventuriers de diverses nations. Tous ces portraits réunis constituent une galerie interminable, qu'on parcourt cependant sans lassitude, car les attitudes et les physionomies de chacun ont été adroitement saisies. L'auteur connaît à fond la documentation de son sujet, très vaste et pour ainsi dire européenne ; il cite volontiers et tour à tour le Journal de Chrapowicki, les Mémoires de Langeron, les dépêches diplomatiques françaises et prussiennes ; il a un vrai talent d'exposition et de mise en scène qui force l'attention et l'intérêt, malgré la confusion chronologique inséparable du plan qu'il a suivi. Quant à ses jugements, ce sont ceux d'un témoin ébloui et néanmoins sceptique, d'un dilettante dont l'admiration ne dépasse pas l'extérieur des choses et se garde de l'émotion ou de l'indignation. Il laisse au lecteur le soin de qualifier les misères et les hontes qu'il étale, avouant d'ailleurs que, toute morale à part et au point de vue purement intellectuel, les hommes supérieurs furent rares autour du trône de « Catherine le Grand. »

Cet ouvrage est un complément utile du *Roman d'une impératrice*, malgré l'inévitable et continuel retour sur les mêmes faits et les mêmes hommes. On trouve en tête un portrait caractéristique de Catherine II sur ses vieux jours, bien supérieur comme expression à la miniature officielle qui orne le précédent volume. L. P.

Briefe der Herzogin, Elisabeth-Charlotte von Orléans **an ihre frühere Hofmeisterin,** herausgegeben von Dr Eduard Bodemann. Hannover und Leipzig, Hahn, 1895, in-8 de xxxii-234 p.

On connaît la duchesse d'Orléans, mère du Régent, cette grosse Allemande qui, au dire de Saint-Simon, passait sa vie à écrire. Comme elle avait l'esprit fort libre, assez méchant, et qu'elle se vantait d'être « tout d'une pièce, » sa correspondance a, de bonne heure, attiré fort les curieux de scandales. On en avait déjà publié des extraits dès la fin du xviiie siècle. Mais le recueil le plus important est celui de M. Menzel, imprimeur soi-disant à Stuttgart, en 1843. La première traduction complète qui en parut en France est celle de M. G. Brunet, qui donnait, en 1855, deux volumes à la bibliothèque Charpentier, sous le titre un peu ambitieux de *Correspondance complète de Madame la duchesse d'Orléans*. Les lettres n'étaient publiées qu'en abrégé et avec des suppressions voulues qu'on n'aime guère à présent. L'Allemagne, depuis, a retrouvé d'autres correspondances de la même princesse, non moins piquantes ; et M. Édouard Bodemann, le savant bibliothécaire de Hanovre, a recueilli, en 1891, deux volumes entiers, rien que de lettres adressées par Élisabeth-Charlotte à l'électrice Sophie de Hanovre.

C'est le même éditeur qui publie aujourd'hui une autre suite de deux cent quarante-deux lettres, écrites toutes par la princesse Palatine à

son ancienne gouvernante, Mlle de Offeln, devenue plus tard Mme de Harling, et à son mari. M. Brunet avait déjà donné quelques extraits de cette correspondance, tirés d'un volume assez rare, publié à Dantzig en 1792 ; mais M. Bodemann a pu trouver, dans les archives allemandes, la collection, sans doute complète, de cette série. Elle commence en 1661, quand Élisabeth-Charlotte n'avait encore que neuf ans, et se succède ensuite sans interruption, datée de France, Saint-Germain, Saint-Cloud, Paris, depuis 1672, l'année qui suivit le mariage avec Philippe d'Orléans, veuf d'Henriette d'Angleterre. Anne-Catherine d'Offeln avait épousé en 1669 M. de Harling ; elle mourut en 1702 ; mais la princesse continua assidûment d'écrire à son mari, et elle commença par une lettre de condoléance fort bien dite, datée de Versailles le 1er mars 1702, la seule qui soit écrite d'un bout à l'autre en français. Elle poursuivit ainsi sa correspondance avec M. de Harling, auquel elle voulait prouver « qu'elle savait toujours l'allemand » jusqu'à la veille même de sa mort, le 3 octobre 1722.

C'est naturellement la chronique de la cour de France qui fournit à la princesse presque tous ses traits, dont beaucoup paraissent assez grossiers, quelques-uns spirituels, et qui tous sont empreints d'un amour aveugle pour son fils, le futur régent, et pour sa fille de Lorraine ; d'un attachement doublé d'un vrai respect pour Louis XIV ; d'une haine féroce contre Mme de Maintenon, à laquelle elle attribue le grand chagrin de sa vie, le mariage du jeune duc de Chartres avec Mlle de Blois, fille légitimée de Mme de Montespan ; d'une sorte de pitié moqueuse pour la femme de son fils, qu'elle dépeint avec sa parure inouïe, sa coquetterie enfantine et ses regards perpétuels à son miroir, d'où le surnom de Narcisse, dont elle abuse un peu après l'avoir trouvé. Son appréciation sur le duc d'Orléans est toujours des plus favorables et exagérée à dessein, car elle était trop intelligente pour ne point s'apercevoir de ses défauts, et trop femme de devoir pour ne pas déplorer ses vices. C'est ainsi qu'elle écrivait à Harling en 1715 : « Si mon fils a beaucoup d'honneur, il a aussi beaucoup de peine ; il ne peut manger et dormir en paix, et travaille de six heures du matin à minuit. La guerre a tant duré, que tout est tombé dans un état pitoyable, et il faudra encore bien des années avant de tout remettre en ordre. Je suis désolée que mon fils se tue ainsi de travail. Je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui. » Si le régent ne s'était tué que de travail, il ne serait peut-être pas mort si jeune, épuisé par les débauches de toutes sortes et dégoûté de la vie, et il aurait eu le temps d'embrasser sa mère tous les jours !

M. Bodemann a joint à sa publication quelques notes discrètes, mais judicieusement choisies, et il l'a fait suivre d'une table alphabétique très complète, sans parler d'une introduction fort bien présentée. Les historiens de la Régence pourront y puiser des renseignements utiles, quoi-

que la duchesse d'Orléans se soit peu mêlée de politique et ait vécu cinquante ans près du trône sans prendre jamais aux affaires une part réelle.

G. Baguenault de Puchesse.

Vie et aventures du capitaine de corsaire Tom Souville; *ses combats, ses évasions (1777-1839)*, par Henri Chevalier. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 376 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Tom Souville fut un de ces aventureux corsaires qui, pendant les guerres de l'Empire, furent la terreur du commerce anglais. Il avait été d'abord officier auxiliaire dans la marine de guerre; mais, après la dispersion de la flottille de Boulogne et le désastre de Trafalgar, Napoléon Ier avait renoncé à soutenir contre l'Angleterre la lutte sur les mers et, dès lors, il se bornait à encourager la course. Tom Souville s'empressa d'en profiter pour écumer la Manche entre Calais et Douvres, enlevant des navires richement chargés même sous le feu des croiseurs anglais. Quatre fois il fut fait prisonnier et quatre fois il parvint à s'évader des pontons de Portsmouth. Ses aventures sont fort bien racontées par M. Henri Chevalier, membre de sa famille et ancien officier de marine. On lira certainement avec grand intérêt le récit de ses prodigieuses prouesses, et aussi les émouvants détails sur la vie à bord des pontons et les évasions du redoutable corsaire malgré la surveillance toute spéciale à laquelle il était soumis. C'est d'ailleurs un type singulièrement sympathique que ce jeune capitaine aussi généreux que brave, aussi prompt à voler au secours des naufragés qu'à enlever à l'abordage les bâtiments ennemis. On le voit même affronter les colères du gouvernement révolutionnaire en sauvant de la mort et refusant de livrer plusieurs émigrés échappés au désastre de Quiberon et jetés par la tempête sur les côtes françaises. Ses nobles qualités l'avaient rendu aussi populaire en Angleterre même que dans son pays natal. Quand, après 1815, il prit à Calais un repos bien gagné, ses concitoyens le nommèrent conseiller municipal, administrateur des hospices, président de la Société humaine, et il finit ses jours dans les œuvres philanthropiques. Ce serait une belle vie à citer en exemple, s'il n'avait pris fantaisie au capitaine Souville de se faire affilier à la franc-maçonnerie, et s'il ne s'était laissé entraîner à quelques aventures galantes racontées, d'ailleurs, avec beaucoup de convenance.

Comte de Bizemont.

Royer-Collard, par E. Spuller. Paris, Hachette, 1895, in-18 de 216 p. (*Collection des Grands Écrivains français*). — Prix : 2 fr.

M. Spuller me permettra de lui faire des compliments : ce livre me semble très supérieur, forme et fond, à ceux qu'il nous a déjà donnés. Je ne souscrirais pas à tous ses jugements; il conserve, à mon sens, des préjugés qui ne sauraient s'accorder avec ce qu'il appellerait sans

doute chez moi une opinion préconçue; mais je crois qu'il est en train de s'engager sur une route qui peut et doit nous rapprocher. A étudier ces questions d'histoire religieuse contemporaine, il met une bonne foi qui lui fait honneur, et un courage — à cause de ses amis inintelligents et sectaires, — dont il est juste de lui savoir infiniment de gré.

Mais pourquoi a-t-il été choisir ce héros? Royer-Collard est le type du bourgeois de la Restauration, mâtiné de jansénisme; par ses tendances, par ses mœurs, par ses lectures, par son éducation, par ses relations, par sa vanité, il est à l'antipode de la démocratie dont M. Spuller est l'enfant, l'élève et le soldat. Aussi n'est-il pas toujours bien placé pour le juger et se trouve-t-il souvent gêné pour louer un esprit qui a fort peu d'affinités avec le sien. Peut-être en est-il plus impartial. Il effleure la vie intime de Royer-Collard, pénètre peu dans son âme, mais insiste plus et mieux sur son rôle politique. Pendant la Révolution, dans les conseils de Louis XVIII, à la Chambre, il analyse exactement sa conduite. Son chapitre sur « Royer-Collard à la tribune » est bon, et aussi celui sur la « Révolution de juillet. » Ces vieilles tendances universitaires et par suite liberticides que je réprouve, il les adopte pleinement quand il aborde la question de l'instruction publique. Il a sur la liberté d'enseignement des appréciations tout à fait inexactes (p. 112) lorsqu'il analyse la campagne entreprise, après 1830, par les catholiques pour conquérir un droit si naturel qu'on leur refusait cyniquement après le leur avoir promis.

Il faut bien prononcer le gros mot de « palinodie » en étudiant la vie de Royer-Collard et en examinant sa conduite en 1814 et en 1830, par exemple, M. Spuller l'écrit discrètement, mais il l'écrit (p. 125 et 130); il apprécie justement les doctrinaires (p. 149), ces niais fameux auxquels il n'a manqué que de compter Lafayette parmi leurs membres pour être aussi dangereux que vaniteux. La vanité, voilà le péché mignon de Royer-Collard, ce puritain bourgeois qui est amer contre toute noblesse de race, parce que la sienne se croit des premières parmi la noblesse de l'esprit. Enlevez les parchemins, les blasons, les couronnes auxquels Royer-Collard prodigue ses hautains mépris (mais cependant pas les croix, car il parade joyeusement orné du ruban rouge), il reste que sans cesse il se targue de ses mérites, qu'il n'admet aucune parité, qu'il étale le souvenir de ses « pères. » Quelle différence, en principe, fait-il donc avec « l'orgueil aristocratique? » Descendre des Montmorency et en être fier peut être un sentiment orgueilleux, mais qui repose sur un fait palpable : la gloire de la France et l'honneur de la famille. S'enfler parce qu'on est le petit-fils de la mère Collard, c'est.... grotesque. Mais voilà bien ces bourgeois frottés du pédantisme littéraire et du rigorisme janséniste; à leur esprit étroit, dur, égoïste et mesquin, convenait cette doctrine rétrécie, sournoise et jalouse.

Sur le terrain philosophique, Royer-Collard est fort médiocre ; de son cours à la Sorbonne que reste-t-il, que peut-il rester ? Rien. Sur le terrain religieux, il a étalé une pureté de vie à laquelle on doit rendre hommage ; mais ses méchancetés, son orgueil, son ambition, s'expliquent si l'on songe qu'il ne pratiquait pas. Le constater n'est pas entrer indiscrètement dans le domaine de la conscience, c'est avoir l'explication de beaucoup d'erreurs doctrinales, et c'est assez pour apprécier à leur juste valeur les interventions publiques de Royer-Collard contre le Concordat de 1817, ou les lois intéressant l'Église, dans les débats parlementaires de la Restauration. Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé.

M. Spuller a plus d'esprit que cela : il n'est pas « paroissien, » mais il est respectueux, surtout il est sincère et modeste, ce qui lui permettra d'être sage tout à fait, au jour où ses études personnelles le conduiront jusqu'à la porte de l'Église. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Henri Lacordaire, Lettres nouvelles, publiées par Mme VICTOR LADEY et P. DE VYRÉ. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 18.., in-8 de XIV-315 p. — Prix : 6 fr.

En 1822, Lacordaire, âgé de vingt ans, quittait Dijon, où il avait été élevé et avait fait ses études de droit, pour venir s'établir à Paris comme avocat. Il laissait derrière lui de fidèles amis, entre autres Ladey et Lorain, plus tard professeurs à la Faculté de droit de Dijon, et Théophile Foisset, bien connu depuis comme polémiste catholique. La correspondance qu'il entretint avec eux a été réunie et classée en quatre séries, se rapportant aux quatre grandes périodes de la vie de l'illustre prédicateur : le barreau, le séminaire, le sacerdoce, le cloître. Çà et là quelques lignes des éditeurs fournissent les liens qui unissent les diverses parties de ce dialogue à quatre personnages, très vif d'abord, puis se ralentissant avec les années jusqu'à la mort du principal interlocuteur.

C'est évidemment Lacordaire qui le conduit, et qui se montre là entouré des souvenirs, toujours très vivants en lui, de la jeunesse et du sol natal. On le voit tourmenté du désir de retourner en Bourgogne (p. 36), agréablement hanté par la pensée de ses anciens maîtres (p. 122, 223), ou même de camarades qu'il n'a fait jadis qu'entrevoir (p. 126), et célébrant d'un cœur d'autant plus ardent les joies et les mérites de l'amitié (p. 112, 122). Au point de vue biographique, on peut signaler le récit de sa première entrevue avec Lamennais (p. 34), celui de ses impressions de voyage en Suisse (p. 20, 214) et sur la Loire (p. 201), son appréciation de Mlle Mars et de Talma dans *l'École des vieillards* (p. 73) ; à remarquer aussi (p. 291), dans une lettre de Lorain, une silhouette, prise au passage, de M. le duc de Broglie actuel à vingt ans.

Cependant, quoi qu'il fît, Lacordaire, une fois prêtre, ne pouvait

donner qu'une place de plus en plus restreinte dans son cœur aux amitiés qu'il avait laissées au milieu du monde. Quelques-unes de ses lettres datées du séminaire sont de véritables sermons et ont déjà pris place dans les *Lettres à des jeunes gens* publiées par l'abbé Perreyve Depuis 1840 sa correspondance amicale en Bourgogne n'existe plus pour ainsi dire ; si quelque circonstance importante lui fait reprendre la plume, il salue d'un « vous » mélancolique l'ancien ami qu'il tutoyait jadis et auquel néanmoins il entend demeurer « fidèle par une pensée d'estime et d'affection » (p. 311). A la dernière page de ce recueil, Lacordaire est mort, et l'on célèbre pour lui un service funèbre à Dijon. « Il n'y avait, écrit Ladey, que des prêtres, des Frères de la doctrine chrétienne et cinq ou six laïques en me comptant. L'évêque et le curé de Saint-Michel n'y étaient même pas.... »

Le dessin d'un médaillon représentant Ladey et Lacordaire, œuvre du dessinateur dijonnais Stop, orne la première page. On regrette l'absence d'une table des matières, toujours utile dans ces recueils collectifs, et de quelques notes qui eussent rendu plus familier au lecteur le milieu où vivaient en Bourgogne les dignes amis du P. Lacordaire. L. P.

Lettres inédites de Joseph Mazzini, publiées avec une introduction et des notes par D. Melegari. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les lettres ici publiées, adressées les unes à L.-A. Melegari, vice-président de la Jeune Italie, les autres à une amie de Mazzini (qu'il n'y aurait peut-être pas eu d'inconvénient à nommer), ne sont pas toutes inédites; on a cependant bien fait de les réunir, car elles donnent une idée très complète et vraisemblablement, très exacte de ce grand agent de l'unification italienne. Avec des défauts très apparents et singuliers pour un chef de parti et pour un militant (amour de la solitude, insouciance presque affectée des événements présents, pessimisme, perpétuelle conviction de l'inutilité de ses efforts), il avait quelques-uns des caractères les plus ordinaires des conspirateurs. L'un des plus frappants est son exclusivisme farouche et autoritaire contre les libéraux italiens qui n'acceptent pas sa doctrine intégralement et contre les libéraux assagis ou énervés comme Silvio Pellico, dont le Spielberg avait tourné l'enthousiasme en mysticisme. La religiosité spiritualiste est aussi une de ses marques : antipathie contre le matérialisme, croyance en Dieu et en la vie future, regret inexprimé de ne pouvoir proclamer cette croyance, étrange mixture d'idées théophilanthropiques et de souvenirs chrétiens, aveuglement parfait en matière de moralité au moins théorique : en cela il était bien de son époque. Ce qui le rend plus intéressant, c'est l'histoire de sa vie privée, de ces deux amours entre lesquelles il se débattit sans oser sacrifier ni l'un ni l'autre, et l'idée de la supériorité de sa patrie sur

les autres nations, par laquelle il a peut-être le plus fortement agi sur l'évolution ultérieure de l'Italie. L.-G. P.

BULLETIN

Saint Thomas et le Prédéterminisme, par l'abbé Gayraud. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 158 p. — Prix : 1 fr 50.

Cette brochure est d'une lecture fort intéressante. On sent que l'auteur a une connaissance approfondie des sources et une grande habileté d'argumentation. M. l'abbé Gayraud se pose cette question : Saint Thomas est-il prédéterministe ? et il répond résolument avec le cardinal Pecci : Non, saint Thomas n'est pas prédéterministe.

L'étude de M. Gayraud est divisée en deux parties. Dans la première, il montre que la causalité divine est la raison de sa prescience ; il en tire cette conclusion, sous forme dubitative, il est vrai, que Dieu voit les futurs dans ses décrets prédéterminants. C'est la seule concession faite à l'opinion des Bannésiens. Dans la seconde partie, l'auteur expose très clairement l'opinion de saint Thomas sur la causalité divine. Il prouve que saint Thomas enseignait la prémotion physique, mais en ce sens seulement que Dieu meut la volonté, sans la déterminer au dernier objet pratique. Toutefois, M Gayraud croit devoir conclure en soutenant que pour le fond, lisez pour certains détails, la doctrine de saint Thomas s'accorde mieux avec le prédéterminisme : simple salut d'adieu, nous paraît-il, à une thèse évidemment abandonnée. Quoi qu'il en soit, la brochure de M. Gayraud nous paraît une bonne contribution à l'étude de la prémotion physique, et très propre à faire faire un pas décisif à cette controverse séculaire. D. V.

Notice sur le n° 16409 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par B. Hauréau. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 48 p. — Prix : 2 fr.

Ce manuscrit, qui reproduit en partie le n° 16408, a une véritable importance pour tous ceux qui s'intéressent aux questions théologiques et à l'histoire de l'ancienne Faculté de théologie de Paris. Nous y trouvons de nombreuses dissertations d'une puérilité ridicule ou d'une réelle profondeur. Ce sont en général des *vespéries, autiques, résomptes* ou autres actes des docteurs et suppôts de Paris, dont beaucoup appartiennent à des ordres religieux et à des nationalités variées. Comme on le constate en parcourant l'analyse des différentes pièces de ce recueil, les doctrines wicléfistes de Thomas Bradwardin, l'auteur de la *Causa Dei contra Pelagium*, avaient excité dans la seconde moitié du XIVe siècle des discussions très nombreuses, dont nous rencontrons ici l'écho. Ce logicien audacieux n'hésitait pas, nous dit M. Hauréau, à « attribuer tous les phénomènes dont l'univers est le théâtre à l'action immédiate du moteur immobile et à son intervention prévenante dans toutes les manifestations d'une volonté que l'homme a le tort de croire libre, puisqu'elle veut nécessairement tout ce qu'elle veut. » Trente-cinq facteurs principaux nous révèlent les arguments favorables ou hostiles où cette doctrine apparaît plus ou moins, tantôt indirectement soutenue, tantôt énergiquement réfutée. M. Hauréau se complaît dans ces questions de haute métaphysique et d'aride théologie, non sans laisser parfois échapper de sa plume une sceptique remarque ou quelque appréciation plus ou moins dédaigneuse : nous ne lui en savons pas moins gré de cette excellente

notice, où se retrouvent ses qualités d'éminent critique et de savant historien littéraire. G. Péries.

Allusions littéraires. Première série, par le P. Corentin Pétillon, S. J. 1er fasc. Classifiques 1 à 100. Chan-Haï, Imprimerie de la mission catholique. A l'orphelinat de T'ou-sè-Wè. Paris, Savaète, 1895, in-4 de v-225 p. — Prix : 4 fr.

Les lettrés chinois cultivent les proverbes et les énigmes avec une rare constance, mais à la condition que les uns et les autres se rapportent à quelque fait ou à quelque livre ancien. La manie des citations est poussée chez eux jusqu'aux limites du ridicule, et encore les franchit-elle souvent.

La brochure du R. P. Pétillon est fort intéressante et fort instructive à cet égard. Elle se compose de cent « classifiques » ou allusions qui nous initient à la sagesse parfois bien alambiquée des savants du Céleste Empire. Qu'il nous suffise de donner un échantillon de ces énigmes littéraires.

« Le ciel donne des ailes » (classif. 37) signifie des frères tellement unis, que l'ennemi de l'un l'est aussi de l'autre. L'empereur X écrivait à son frère : « Wen-ti des Wei prétendait avoir reçu de deux Immortels une drogue ornée de cinq couleurs et d'un éclat extraordinaire, qui avait la vertu de faire pousser des ailes dans l'espace de quelques jours. Quant à moi, je me dis souvent que mieux valent des frères, vraies ailes données par le ciel, que cette drogue merveilleuse capable d'en procurer. »

Toutes les « allusions » renfermées dans l'ouvrage chinois que le savant jésuite traduit et explique sont dans le même goût. On devine les efforts qu'il a dû faire pour découvrir le sens de ces énigmes. Au demeurant, ces sortes d'apophtegmes sont des points de repère qui servent à retrouver toute une histoire et souvent, comme ici, tout un enseignement. Dans ce dernier cas, la morale rappelle le récit. Ainsi le lecteur français, pour peu qu'il connaisse son La Fontaine, s'il rencontre cette maxime : « La raison du plus fort est toujours la meilleure, » se souviendra aussitôt du « Loup et de l'Agneau. »

Le travail du R. P. Pétillon se recommande non seulement aux sinologues de profession, mais à toutes les personnes curieuses de connaître la tournure d'esprit d'un peuple aussi original que le peuple chinois. — Le second fascicule, qui va du « classifique » 101 au 214, est actuellement sous presse.

A. Roussel.

La Révolution et la liberté, par le R. P. Constant, O. P. Paris, imprimerie salésienne, 1895, in-8 de xviii-308 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a une vingtaine d'années, le R. P. Constant a publié un volume, très remarqué alors, intitulé : *Le Pape et la liberté.* Le zélé religieux s'y était attaché à faire valoir tous les services rendus par la Papauté à la cause de la vraie liberté. Le présent volume est la contre-partie du précédent. Le P. Constant y expose tous les attentats de la Révolution contre les libertés qu'elle a prétendu proclamer et défendre. Il montre quelle a été l'attitude pratique de la Révolution vis-à-vis de la liberté de conscience, persécutrice acharnée de l'Église ; vis-à-vis de la liberté du travail, laissant écraser l'ouvrier par la concurrence illimitée ; vis-à-vis de la liberté du père de famille, lui refusant le droit à l'éducation de ses enfants, et diminuant son autorité par le mépris de la liberté testamentaire, etc. L'auteur prend grand soin de distinguer la Révolution de la République. La République est une forme de gouvernement que l' glise a connue et acceptée de tout temps ; la Révolution, c'est l'État sans Dieu. Les événements ont solidarisé dans

la pensée des masses la Révolution et la République ; mais l'esprit révolutionnaire peut exister aussi sous les monarchies, et le R. P. Constant ne se refuse pas le plaisir d'en citer plusieurs exemples.

On voit combien actuel est l'intérêt de ce livre, et combien il est à désirer, comme l'indique M. E. Keller dans une lettre à l'auteur, qu'il soit beaucoup lu. La Révolution a toujours le mot de liberté à la bouche. Il est bon de faire comprendre à tous que son véritable esprit est l'antipode de la liberté. L'ouvrage est écrit avec beaucoup d'entrain, et d'une manière populaire, qui pourrait cependant quelquefois être plus classique. Il est des mots que les conservateurs de la langue et de la politique auront quelque peine à accepter. Il est dur, par exemple, de traiter le gouvernement de la Restauration d'inepte. Le peuple ne sera pas si délicat. C'est évidemment pour lui que ce livre a été écrit. Le but en est excellent, et le répandre sera faire un grand bien. D. V.

La Leggenda e la Storia dell' anno terribile, da Giacomo Pescatore. Florence, Roux, 1894, in-8 de 183 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre est le résumé et la discussion des nombreux écrits publiés en France et à l'étranger à propos de l'aveu par lequel le prince de Bismarck, en octobre 1892, déclarait cyniquement avoir falsifié la dépêche d'Ems et rendu ainsi inévitable la guerre franco-allemande. Jules Favre, Thiers et les partis d'opposition prétendirent alors que Napoléon III et ses ministres voulurent et provoquèrent la terrible lutte de 1870-1871 : ils faisaient ainsi écho à la presse reptilienne d'Allemagne. Il est maintenant avéré que Napoléon III et son gouvernement, et avec eux toute la France, ont été victimes d'un guet-apens diplomatique.

M. Pescatore donne un récit clair et intéressant des causes prochaines de la guerre franco-allemande et surtout des phases diverses de la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne. Il a été bien inspiré en reproduisant les articles à sensation des journaux contemporains, lesquels sont plus difficiles à retrouver que les documents diplomatiques. Si les périodiques ne font pas toujours l'opinion, ils en sont souvent l'écho. On lira avec fruit son livre, qui eût été plus complet s'il avait au moins mentionné l'intervention de Pie IX, qui, aussitôt après la déclaration de guerre, offrait sa médiation entre la France et la Prusse. A. d'Avril.

Un Mémoire inédit du comte d'Antraigues sur l'enseignement national en Russie (1802), publié par Léonce Pingaud (Extrait de la *Revue internationale de l'Enseignement*, numéros des 15 novembre, 15 décembre 1893 et 15 mars, 15 août 1894). Paris, Colin et Cie, 1894, in-8 de 79 p.

Dans son intéressant volume sur le comte d'Antraigues (*Un agent secret sous la Révolution et l'Empire*), M. Pingaud avait déjà eu l'occasion d'exposer les idées en matière d'instruction publique de cet homme entreprenant et la façon dont il avait essayé de les appliquer en Russie. Le « Mémoire inédit » explique et corrobore ces appréciations. Après avoir constaté avec raison que d'Antraigues exagérait le rôle et l'influence qu'il pouvait avoir en Russie, M. Pingaud ajoute : « Son mémoire sur l'enseignement national demeure néanmoins intéressant à un double point de vue : d'abord il trace pour l'autocrate russe le plan de l'Université unique, omnipotente, que l'autocrate napoléonien imposa six ans plus tard à la France ; ensuite et surtout, il nous montre dans son auteur un ancien disciple de Rousseau, pénétré de l'importance des questions d'éducation et resté fidèle aux idées

fondamentales et aux méthodes de raisonnement de son premier maître, même lorsqu'il cherche à réagir contre l'esprit du XVIIIe siècle. »

Dans l'Appendice on trouvera une correspondance très instructive entre d'Antraigues et le prince Adam Czartoryski. P. P.

Saint-Évremond, par JEAN MACÉ. Paris, Hetzel, 1895, in-32 de VI-226 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ce petit volume n'est que la reproduction d'une étude publiée le 15 janvier 1842, dans la *Revue des Deux Mondes*. Je doute que la nécessité d'une réimpression se fît très vivement sentir. Ce n'est d'ailleurs pas désagréable à lire. Mais dès cette époque, M. Jean Macé, qui avait de l'esprit, ne l'avait pas bon. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il traite Saint-Évremond avec beaucoup d'indulgence. L'étude de M. Jean Macé est suivie de quelques opuscules de Saint-Évremond, à commencer par la *Comédie des académistes*. Le format est commode et l'impression soignée, de quoi faire un assez agréable compagnon de promenade. Livre de vacances, mais non pas livre d'étude. P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Alexandre DUMAS, membre de l'Académie française, est mort le 27 novembre, dans sa propriété de Marly-le-Roi. Né à Paris le 22 juillet 1824, fils illégitime du célèbre romancier qui ne le reconnut pas d'abord, il fit ses études au collège Bourbon, et il les avait à peine terminées, qu'il publiait son premier ouvrage, un volume de poésies, *Péchés de jeunesse*. Après s'être essayé dans le roman, où son père avait acquis une si brillante réputation et où lui-même fonda sa réputation avec *la Dame aux camélias*, il se tourna vers le genre dramatique, où il obtint encore plus de succès et dont il devint vite l'un des maîtres les moins contestés. Sa première pièce, dans ce nouveau genre, fut une adaptation au théâtre de sa *Dame aux camélias*, qui, interdite par le ministre Faucher, en 1852, parut sur la scène l'année suivante, grâce à M. de Morny. Sa seconde pièce, *Diane de Lys*, arrêtée par la censure, fut représentée en 1853, après que la protection du prince Napoléon eut supprimé les obstacles. Dès lors il marcha presque sans interruption de succès en succès, et quand, en 1874, il brigua le fauteuil vacant à l'Académie française par la mort de Pierre Lebrun, il n'eut point de peine à entraîner les suffrages de la majorité au premier tour de scrutin. Il venait, cette année même, d'être nommé grand officier de la Légion d'honneur. Nous n'avons point ici à juger l'œuvre d'Alexandre Dumas ; mais, tout en reconnaissant que son talent est aussi peu contestable que son succès, nous ne pouvons nous empêcher de trouver exagéré le brevet de haute moralité décerné à son théâtre par la majorité de la presse, même catholique. Le scandale des obsèques civiles, qu'il a demandées par testament, n'est qu'une conséquence logique de sa vie et de son œuvre. Voici la liste des publications de M. Alexandre Dumas, qui travaillait, au moment de sa mort, à une nouvelle pièce, *la Route de Thèbes : Péchés de jeunesse* (1847, in-8) ; — *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet* (1846-1847, 6 vol. in-8) ; — *Césarine* (1848, in-8) ; — *Atala*, drame lyrique (1848, in-8) ; — *La Dame aux camélias*, roman (1848, 2 vol. in-8) ; — *Le Roman d'une femme* (1849, 4 vol. in-8) ; — *Le Docteur Servans* (1849, 2 vol. in-8) ; — *Antonine* (1849, 2 vol. in-8) ; — *Tristan le Roux* (1850, 3 vol. in-8) ; —

Trois Hommes forts (1851, 11 vol. in-8); — *Diane de Lys et Grangette* (1851, 3 vol. in-8); — *Histoire de la loterie* (1851, in-8); — *Le Régent Mustel* (1852, 2 vol. in-8); — *Sophie Printemps* (1853, 2 vol. in-8); — *Ce que l'on voit tous les jours* (1853, in-12); — *Contes et nouvelles* (1853, in-12); — *La Dame aux camélias*, pièce en 5 actes (1853, in-12); — *La Dame aux perles* (1853, 4 vol. in-8); — *Diane de Lys*, comédie (1853, in-12); — *La Vie à vingt ans* (1854, in-12); — *Un Cas de rupture* (1854, in-32); — *La Boîte d'argent* (1855, in-16); — *Le Demi-monde*, comédie (1855, in-12); — *Diane de Lys. Ce qu'on ne sait pas. Grangette. Une loge à Camille* (1855, in-12); — *La Question d'argent*, comédie (1857, in-12); — *Le Fils naturel*, comédie (1858, in-12); — *Un Père prodigue*, comédie (1859, in-12); — *L'Ami des femmes*, comédie (1864, in-12); — *Le Supplice d'une femme* (1865, in-8), drame; — *L'Affaire Clémenceau* (1866, in-8); — *Héloïse Paranquet* (1866, in-18), sous le pseudonyme de Durantin; — *Les Idées de Mme Aubray*, comédie (1867, in-12); — *Théâtre complet* (1868 et suiv., in-12); — *Le Filleul de Pompignac* (1869, in-12), sous le pseudonyme d'Alphonse de Jalin; — *Les Madeleines repenties* (1869, in-12); — *Nouvelles Lettres de Junius* (1870, in-8); — *Une Lettre sur les choses du jour* (1871, in-12); — *La Princesse Georges*, pièce (1871, in-8); — *Une Visite de noces*, comédie (1871, in-12); — *Nouvelle Lettre sur les choses du jour* (1872, in-12); — *L'Homme-femme* (1872, in-12); — *La Femme de Claude*, pièce (1873, in-8); — *Monsieur Alphonse*, pièce (1874, in-8); — *Thérèse. La Maison du vent. Histoires vraies. Encore une histoire vraie. Offland. Les Trois Chants du bossu. La Fin de l'air. Angélique. Une Exécution capitale* (1875, in-12); — *Discours de réception à l'Académie française* (1875, in-8); — *L'Étrangère*, comédie (1876, in-8); — *La Comtesse Romani*, comédie publiée sous le pseudonyme de Jalin (1877, in-12); — *Entr'actes* (1878 et suiv., in-12); — *Les Femmes qui tuent et les femmes qui votent* (1880, in-12); — *Montigny* (1880, in-8); — *La Question du divorce* (1880, in-8); — *La Princesse de Bagdad*, pièce (1881, in-8); — *Théâtre complet. Édition des comédiens* (1882-1885, 5 vol. in-8); — *La Recherche de la paternité, lettre à M. Rivet, député* (1883, in-12); — *Denise*, pièce (1885, in-8); — *Francillon*, pièce (1886, in-8); — *Nouveaux Entr'actes* (1890, in-18); — *Notes pour les tomes I-III du Théâtre complet* (1891, in-8); — *Un Mariage sous Louis XV* (1894, in-18).

— M. Jules Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, qui s'est illustré par la traduction française des œuvres d'Aristote, est mort le 25 novembre, âgé de quatre-vingt-onze ans. Né à Paris le 19 août 1805, c'est dans cette ville qu'il fit ses études, à la fin desquelles il entra comme employé au ministère des finances; il s'occupait en même temps de journalisme, collaborait de 1827 à 1830 au *Globe*, puis au *Constitutionnel*, au *National*, dont son ami M. Thiers était un des plus actifs rédacteurs; il suffisait en même temps à rédiger presque seul le *Bon Sens*. L'un des signataires de la protestation contre les fameuses ordonnances de Juillet, il accueillit avec satisfaction le nouveau régime. Mais la politique ne l'absorbait pas. Dès sa fondation presque, la *Revue des Deux Mondes* s'honora de le compter parmi ses collaborateurs; c'est à ce recueil qu'il donna, en 1832, des études de psychologie criminelle. Deux ans après, sur les conseils et les encouragements de Littré, il s'attelait à cette traduction des œuvres d'Aristote qui a été le labeur de sa vie entière, puisque c'est seulement l'année dernière que la publication en a été achevée; c'est la première traduction intégrale qui ait paru en France du prince des philosophes de l'antiquité; et, si nous ne nous trompons, aucun autre pays n'a une œuvre semblable, sauf l'Angleterre. En 1835, son Mémoire sur Aristote était couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. En 1839, deux ans après la publication

du premier volume de la traduction d'Aristote, ce corps savant offrait un de ses fauteuils à l'illustre helléniste, qui, l'année précédente, avait été appelé à la chaire de philosophie grecque et latine du Collège de France. Le gouvernement provisoire le nomma, le 25 février 1848, administrateur de ce grand établissement scientifique. Membre de l'Assemblée nationale, où il siégeait au centre gauche, il se montra hostile à la revision de la constitution, refusa le serment à la constitution bonapartiste, et quitta le Collège de France. Élu député de Versailles en 1869, il devint en 1880 ministre des affaires étrangères et prépara l'annexion de la Tunisie. Nous citerons les œuvres suivantes de l'illustre savant : *Politique d'Aristote* (1837, 2 vol. in-8); — *De la Logique d'Aristote*, mémoire couronné par l'Institut (1838, 2 vol. in-8); — *Logique d'Aristote* (1839-1843, 4 vol. in-8); — *De l'École d'Alexandrie; rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, précédé d'un essai sur la méthode des Alexandrins et le mysticisme et suivi d'une traduction de morceaux choisis de Plotin* (1845, in-8); — *Psychologie d'Aristote* (1846-1847, 2 vol. in-8); — *De la vraie Démocratie* (1849, in-18); — *Lois organiques. Loi sur l'instruction publique avec un commentaire et l'analyse des exposés des motifs...., précédée d'une introduction historique* (1850, in-12); — *Des Védas* (1854, in-8); — *Du Bouddhisme* (1855, in-8); — *Morale d'Aristote* (1856, 3 vol. in-8); — *Lettres sur l'Égypte* (1856, in-8); — *Poétique d'Aristote* (1858, in-8); — *Le Bouddha et sa religion. Les Origines du bouddhisme (543 av. J.-C.). Le Bouddhisme dans l'Inde au VIIe siècle de notre ère* (1860, in-8); — *Météorologie d'Aristote, avec le petit Traité apocryphe du Monde* (1863, in-8); — *Traité du ciel d'Aristote* (1865, gr. in-8); — *Mahomet et le Coran* (1865, in-8); — *Philosophie des deux Ampère* (1866, in-8); — *L'Iliade d'Homère*, trad. en vers français (1869, 2 vol. in-8); — *Rhétorique d'Aristote* (1870, in-8); — *A la Démocratie française* (1874, in-12); — *De la Métaphysique* (1879, in-8); — *Métaphysique d'Aristote* (1879, 3 vol. in-8); — *Le Christianisme et le bouddhisme. Trois Lettres adressées à l'abbé Deschamps* (1880, in-8); — *Histoire des animaux, d'Aristote* (1883, 3 vol. gr. in-8); — *Traité des parties des animaux et de la marche des animaux, par Aristote* (1885, 2 vol. in-8); — *Pensées de Marc-Aurèle* (1886, in-8); — *L'Inde anglaise, son état actuel, son avenir* (1887, in-4 ou in-8); — *La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion* (1891, in-8); — *Les Problèmes d'Aristote* (1891, 2 vol. in-8); — *Eugène Burnouf, ses travaux et sa correspondance* (1892, in-8).

— M. Philippe-Anastase Cucheval-Clarigny, membre de l'Institut, est mort le 3 novembre, à Maisons-Laffitte. Né à Calais en février 1831, il y commença de brillantes études, qu'il vint achever à Paris, au lycée Henri IV. Entré à l'École normale, où il fit partie de la section d'histoire, il ne tarda pas à devenir agrégé; mais il renonça à l'enseignement pour aller terminer ses études historiques à l'École des chartes, où il obtint en 1845 le diplôme d'archiviste paléographe. A sa sortie, il accepta les fonctions de bibliothécaire à l'École normale, qu'il quitta pour passer à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il devint conservateur. En même temps qu'il remplissait les devoirs de sa charge, il se jetait dans la presse politique, écrivait au *Constitutionnel*, puis à la *Liberté de penser*, dont il fut l'un des fondateurs. Après le 2 décembre qu'il avait accueilli avec joie, il fut quelque temps directeur du *Constitutionnel*, collabora au *Moniteur* et à la *Patrie*, et devint en 1866 directeur de la *Presse*. Outre cette active collaboration aux journaux et des articles dans la *Revue des Deux Mondes*, il a publié les ouvrages suivants : *Histoire de la presse en Angleterre et aux États-Unis* (1857, in-12); — *Les Budgets de la guerre et de la marine en France et en Angleterre* (1860, in-8); — *La Perle de l'Ile d'Or*, par Mrs. Beecher Stowe, traduit de l'anglais

(1862, in-12); — *Considérations sur les banques d'émission* (1864, in-8); — *Histoire de la Constitution de 1852* (1869, in-12); — *L'Équilibre européen après la guerre de 1870* (Bruxelles, 1871, in-8); — *Des Institutions représentatives et des garanties de la liberté* (1874, in-8); — *Lord Beaconsfield et son temps* (1880, in-12); — *L'Instruction publique en France* (1883, in-8); — *Les Finances de l'Italie (1866-1885)* (1885, in-8); — *Essai sur l'amortissement et les emprunts d'État* (1886, in-8).

— M. Arthur Arnould est mort le 28 novembre. Né à Dieuze (Meurthe), le 7 avril 1833, il fit ses études à Paris, où son père était professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres, entra comme commis à la préfecture de la Seine, où il se lia avec M. Rochefort; puis quitta ce poste officiel pour entrer dans la carrière du journalisme; devint secrétaire de la *Revue nationale* et collaborateur de la *Revue européenne* et de la *Revue de l'instruction publique*, fut tour à tour attaché à la rédaction de nombreux journaux (*Opinion nationale*, *Époque*, *Rappel*, *Presse libre*, etc.), où ses articles lui valurent plusieurs condamnations. La part qu'il prit à la publication de divers organes révolutionnaires, comme la *Marseillaise* de M. Henri Rochefort, le désignait naturellement pour faire partie du gouvernement insurrectionnel. Après la répression de la Commune, il s'enfuit et ne rentra en France que lors de l'amnistie de 1880. Il avait achevé depuis deux ans une *Histoire de la Commune*, qui a soulevé de vives polémiques. Depuis son retour, il ne s'occupa guère que de littérature et produisit, tant sous son nom que sous le pseudonyme de Matthey, nom de sa femme, des romans et nouvelles dont quelques-uns furent adaptés au théâtre et obtinrent un certain succès. Dans ces dernières années, M. Arnould s'était mêlé au mouvement théosophiste et avait collaboré, en qualité de « mage, » à divers recueils de la secte. Voici la liste de ses principales publications : *Contes humoristiques* (Paris, 1857, in-12); — *Les Trois Poètes, nouvelles. Madeleine Lambert. Le Poète Saturnin. Karl Hermann* (Paris, 1859, in-12); — *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques* (Paris, 1864, 2 vol. in-12); — *La Liberté des théâtres et l'association des auteurs dramatiques* (Paris, 1865, in-8); — *Le Prêtre et l'impôt* (Paris, 1868, in-12); — *Histoire de l'Inquisition* (Paris, 1869, in-12); — *Une Campagne à la Marseillaise* (Paris, 1870, in-12); — *La Brésilienne* (Paris, 1878, in-12); — *L'État et la Révolution* (Genève, 1878, in-8); — *Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris* (Bruxelles, 1878, 3 vol. in-12); — *La Revanche de Clodion* (Paris, 1879, in-12); — *L'Étang des sœurs grises* (Paris, 1880, in-12); — *Zoé Chien-Chien* (Paris, 1880, in-12), dont il a plus tard tiré un drame en collaboration avec M. Busnach; — *Le Pendu de la Baumette* (Paris, 1881, 2 vol. in-12); — *Le Duc de Kandos* (Paris, 1881, in-12); — *Les Deux Duchesses*, suite et fin du *Duc de Kandos* (Paris, 1881, in-12); — *Le Duc de Kandos*, drame (Paris, 1882, in-12); — *L'Enfant de l'amant* (Paris, 1882, in-12); — *La Fille-mère*, suite et fin de l'*Enfant de l'amant* (Paris, 1882, in-12); — *Jean sans Nom* (Paris, 1882, 2 vol. in-12); — *Zaïra* (Paris, 1883, 2 vol. in-12); — *La Belle Julie* (Paris, 1883, in-12); — *La Vierge veuve*, suite et fin de la *Belle Julie* (Paris, 1883, in-12); — *Cherchez la femme* (Paris, 1883, in-12); — *La Chambre rose*, suite et fin de *Cherchez la femme* (Paris, 1883, in-12); — *Le Point noir* (Paris, 1884, in-12); — *Un Gendre* (Paris, 1885, in-12), suite et fin du *Point noir*; — *Le Roi des mendiants* (Paris, 1885, in-12); — *Le Passé d'une femme*, suite et fin du *Roi des mendiants* (Paris, 1885, in-12); — *La Princesse Belladone* (Paris, 1887, in-18); — *Le Mariage d'Odette* (Paris, 1887, in-18); — *Vengeance secrète* (Paris, 1887, in-18); — *La Belle-fille* (Paris, 1887, in-18); — *Le Billet de mille* (Paris, 1888, in-18); — *189 . 981*, suite et fin du *Billet de mille* (Paris, 1888, in-18); — *Calvaire d'amour* (Paris,

1889, in-18); — *Le Trésor des Gomélés* (Paris, 1889, 2 vol. in-18); — *La Croix-Pater* (Paris, 1892, in-18); — *L'Apparition* (Paris, 1893, in-18); — *Sœur Angèle* (Paris, 1894, in-18).

— Un humoriste et poète célèbre aux États-Unis, M. Eugène Field, est mort le 4 novembre, à Buena Park home, Chicago. Né à Saint-Louis en 1850, il fit successivement ses études au Williams college, au Knox college de Galesburg (Illinois) et à l'Université de Missouri. Attaché à la rédaction de divers journaux (*Journal* de Saint-Louis, *Saint-Joseph Gazette*, *Times journal*, *Kansas City times*, *Denver Tribune*, *Daily News*, de Chicago), il resta de longues années sans publier ses productions poétiques et littéraires ailleurs que dans les recueils périodiques. En 1889, il se décida à lancer un volume de vers : *A Little Book of western verse* (New-York, 1889, in-12), dont le succès fut considérable et qui établit sa réputation dans le grand public Il a donné depuis : *A little book of profitable tales* (New-York, 1890, in-12); — *With trumpet and drum* (New-York, 1892, in-16); — *The holy cross and other tales* (Cambridge, 1893, in-18); — *Second book of verses* (New-York, 1893, in-12).

— On annonce encore la mort : du docteur Bourienne, conseiller général du Calvados, ancien directeur de l'École de médecine de Caen, directeur du *Journal de Caen*, mort le 27 novembre, à Argentan ; — de lady Caithness, duchesse de Pomar, qui s'était lancée dans les études théosophiques et publiait la revue *l'Aurore*, morte le 4 novembre, à Paris, âgée de soixante-cinq ans ; — du docteur Henri Coutagne, membre de l'Académie de Lyon, auteur de travaux importants sur la médecine légale, et qui laisse des notes considérables sur la médecine à Lyon au XVIe siècle, mort le 17 novembre ; — de M. Philippe Devillaire, ancien rédacteur en chef du *Courrier de la Dordogne*, de l'*Indre-et-Loire*, collaborateur de la *France illustrée*, mort à Nantes, âgé de cinquante et un ans ; — de M. Alcide Furby, avocat, ancien précepteur du prince de Galles, mort, âgé de soixante-sept ans, le 3 novembre, à Marseille ; — de M. l'abbé Goutelle, des Missions étrangères, doyen des missionnaires du Thibet, mort le 26 juillet, à Oui-Sy ; — de M. Paul Lecène, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École normale des jeunes filles de Sèvres, mort le 25 novembre, âgé de quarante-sept ans ; — de M. Émile Monnet, secrétaire-rédacteur au Sénat, mort à Paris, le 19 novembre ; — de M. Pessez, fondateur du *Messager de la Marne*, mort à soixante-six ans, le 6 novembre, à Vitry-le-François ; — de M. Lucien Pierron, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Montpellier, mort, âgé de quarante et un ans, le 6 novembre ; — de M. Sauvinet, censeur au lycée de Pau, mort le 10 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Alphonse De Becker, l'un des maîtres du barreau de Bruxelles, mort à soixante-neuf ans, à la fin de novembre ; — de M. Ph. Bertkau, professeur de zoologie à l'Université de Bonn, connu surtout par ses travaux sur l'entomologie, mort, âgé de quarante-six ans, le 22 octobre ; — du Révérend J.-S. Bright, ministre de Dorking, prédicateur estimé, auteur, entre autres ouvrages, d'une histoire de sa paroisse et d'une *History of Surrey congregationalism*, mort en novembre ; — de M. Oscar Borchert, connu par ses explorations en Afrique, mort près de Lübeck, le 14 novembre ; — de M. Friedr. Brockhaus, professeur de droit public à l'Université d'Iéna, mort le 14 octobre, à l'âge de cinquante-sept ans ; — de M. Robert Brown, botaniste, auteur de nombreux ouvrages, mort le 20 octobre, à Londres ; — de M. Lucius E. Clark, libraire-éditeur, mort le 26 octobre, âgé de quatre-vingt-un ans, à Yonkers (N. Y.) ; — de l'explorateur Otto Ehlers, mort au cours d'un voyage en Nouvelle-Guinée ; — de

M. Gandtner, ancien curateur de l'Université de Bonn, mort le 25 octobre; — de M. Julius Grosser, publiciste, mort âgé de cinquante et un ans, le 13 octobre, à Constantinople ; — de M. Wenzel Hartl, bibliothécaire de la cour à Vienne, mort à soixante-cinq ans, le 29 octobre; — de M. Wilhelm Keller, mort à quatre-vingt-un ans, le 18 octobre; — de M. Gustav Langenscheidt, auteur d'ouvrages estimés pour l'étude des langues modernes, mort le 16 novembre, à Berlin ; — de M. Leuner, directeur du séminaire de Nieder-Euler, près Nossen, mort âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. Moltzer, professeur de philologie néerlandaise à Utrecht, mort dans cette ville, le 25 octobre, âgé de soixante ans ; — de M. Joel Müller, hébraïsant, mort le 6 novembre, à Berlin ; — de M. Johann Overbeck, professeur d'archéologie classique à Leipzig, mort le 8 novembre, âgé de soixante-neuf ans ; — de M. Zegota Pauli, bibliographe et archéologue polonais, bibliothécaire de la bibliothèque Jagellone, auteur d'une histoire de l'Université de Cracovie, mort dans cette ville, le 20 octobre, âgé de quatre-vingt-un ans ; — de sir Henry Ponsomby, ancien secrétaire particulier de Sa Majesté la reine Victoria, mort le 21 novembre ; — de M. Radinsky, géologue, mort à soixante-quatre ans, le 27 octobre, à Sérajevo ; — de M. Frédéric Reussner, ancien professeur et bibliothécaire du séminaire protestant de Strasbourg, mort à soixante-douze ans, le 12 novembre ; — de M. F. Schiffkom, publiciste, mort à Graz ; — de M. J. von Schröder, professeur de chimie à l'Académie forestière de Charandt, mort à cinquante-deux ans, le 24 octobre ; — de M. Stapff, géologue, mort au cours d'un voyage d'exploration dans l'Afrique orientale; — de M. W.-W. Story, sculpteur et écrivain d'art, mort à Florence, âgé de soixante-seize ans; — de M. Gabriel Szawas, linguiste, membre de l'Académie des sciences hongroises, mort à soixante-trois ans, le 12 octobre, à Budapest.

Institut de France. — *Élections.* — L'Académie des beaux-arts a élu membres correspondants, dans la section de peinture, MM. Giacomotti, de Besançon ; Orchardson, de Londres ; Bompiani, de Rome. — L'Académie de médecine a élu MM. Nencki, de Saint-Pétersbourg, et Ludwig, de Vienne, correspondants étrangers dans la division de pharmacie.

— L'Académie des inscriptions a procédé, dans sa séance du 6 décembre, à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Derenbourg. Les voix se sont ainsi partagées : 1er tour : M. Cagnat, 8 voix; M. le marquis de Beaucourt, 7 ; M. Reinach, 6 ; M. Cordier, 5 ; M. Giry, 5 ; M. Devéria, 5, sur 36 votants. Au 2e tour, M. Cagnat a été élu par 25 voix, contre 10 accordées à M. le marquis de Beaucourt et 1 à M. Reinach.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 30 octobre, M. Radloff, après avoir donné lecture d'une adresse de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg à l'occasion du centenaire de l'Institut, a indiqué le déchiffrement d'inscriptions turques de Mongolie (mission 1891) ; puis le R. P. Delattre a résumé les résultats des travaux faits à Carthage depuis vingt ans ; enfin M. Joret a fait une communication sur le papyrus et ses représentations dans l'art égyptien. — Le 8 novembre, après la lecture d'un rapport de M. Barthélemy sur ses recherches dans la région nord d'Alep, en septembre 1894, M. de Villefosse a entretenu l'Académie du trésor d'argenterie de Bosco Reale. — Le 15 novembre, dans la séance publique annuelle, des discours ont été prononcés par M. Maspero, président, sur les travaux récompensés ; par M. Wallon, secrétaire perpétuel, sur la vie et les travaux du commandeur J.-B. de Rossi, et par M. de Villefosse, sur le trésor de Bosco Reale. — Le 22 novembre, M. Muntz a entretenu l'Académie du musée de portraits de l'historien Paul Jove (1483-

1552); M. Menant a lu une note sur une figure hétéenne en or, acquise par M. Chantre, à Vozgat, au cours de sa mission; puis M. L. Delisle a décrit un fragment de Bible lyonnaise de la bibliothèque de M. de Verna, acquis par la Bibliothèque nationale; enfin lecture a été donnée d'une note de M. Hild sur une inscription celtique trouvée au Peu-Berland.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 28 octobre, après la lecture d'une adresse de la Société impériale économique libre de Saint-Pétersbourg, M. Sayous a communiqué un mémoire sur le *Procès Sacheverell et la paix d'Utrecht;* M. Levasseur a continué la lecture de son travail sur l'*Ouvrier américain.* — Le 2 novembre, M. Levasseur a continué sa communication, et M. Barthélemy Saint-Hilaire a commencé la lecture d'un mémoire sur Socrate et Platon. — La séance du 9 a été consacrée à la présentation de divers ouvrages. — Le 16, M. Levasseur a continué sa communication. — Le 23, M. G. Bapst a commencé la lecture d'un mémoire sur *les Trophées de la France et le Drapeau de Rocroy.*

Almanachs. — Cette année, une feuille est tombée morte du grand arbre des almanachs. « On n'a pas compris, nous écrit l'éditeur, que montrer la vérité, c'est barrer la route au mensonge historique. » Il s'agit de l'*Almanach de la Révolution*, pour lequel nous n'avons cessé d'écrire des éloges, parce qu'il le méritait complètement. Rédigé par M. Ch. d'Héricault, publié par M. Gaume, nous le voyons disparaître avec un véritable regret.

La petite encyclopédie que l'on nomme l'*Almanach Hachette* fait ses trois ans. Principale nouveauté : le plan des omnibus, tramways, etc., de Paris. Le reste comme à l'habitude. Il est vraiment indispensable à tous. Le *Grand almanach catholique* (de la Société de Saint-Augustin) est à sa dix-septième année. On ne peut que le féliciter d'offrir à toutes les familles chrétiennes un véritable trésor d'imagerie et de littérature. Le *Grand almanach français illustré* (Delagrave) a vraiment laissé passer trop de choses antireligieuses et même antifrançaises pour que nous ne le signalions pas à son excellent éditeur, qui le fera revoir et corriger l'année prochaine avant de le publier. A 0 fr. 25, l'*Almanach pour tous* (Desclée), comme le *Coin du feu* (Retaux), sont également à recommander, ainsi que l'*Almanach illustré des familles* (Desclée), l'*Almanach des familles chrétiennes* (Benziger, à Einsiedeln), pour lequel nous avons une prédilection, bien qu'il insère toujours des articles inutiles (entre autres, M. Faure), l'*Almanach de l'association universelle de la Sainte-Famille* (Desclée), l'*Almanach populaire des enfants* et l'*Almanach des enfants* (Desclée), tous deux si bien faits, le second très riche, le *Petit almanach de l'écolier* (Retaux), l'*Almanach des enfants de la première communion* (Benziger), l'*Almanach de la jeunesse* (Mame), un superbe nouveau-né, mais encore trop de Faure, l'*Almanach des enfants de Marie* (Desclée), toujours parfait, ainsi que celui de la *Jeune fille chrétienne.* Pour les ouvriers, nous avons à indiquer l'*Ouvrier* (H. Gautier) et l'*Atelier* (Retaux), pleins d'histoires, ainsi que le *Laboureur* (Retaux), les *Chaumières* (H. Gautier). Voici le *Jean Bart* (Retaux), très pratique pour les marins, et le *Soldat* (Retaux), qui a sa destination tout indiquée. Les *Missions* sont d'un intérêt palpitant, ainsi que la *Propagation de la foi* (Delhomme et Briguet). Kneippistes, prenez *Kneipp* (Lethielleux); chasseurs, la *Chasse illustrée* (Didot); poètes, l'almanach que publie le *Mercure* pour les jeunes. Une jolie réclame nous vient de chez Helder : *Weihnachts-Almanach.* Le *Dom Bosco* (Lille, Orphelinat Saint-Gabriel) est une bonne œuvre, mais où on voit encore trop Faure. Terminons cette rapide revue par l'*Almanach de saint Antoine de Padoue* (Desclée) et les *Petits souhaits de saint Antoine* (Vic et Amat), qui raviront les dévots (dont nous sommes) envers ce bienheureux saint.

Les *Feuilles à déchirer* (Desclée), consacrées cette année à sainte Thérèse et à la Vierge, sont toujours très bonnes.

En terminant, recommandons à nos lecteurs notre cher *Almanach du Bon Français* (Société bibliographique), qui voit chaque année grandir le nombre de ses pages et de ses illustrations et qui remplit complètement son rôle de bon catholique et de bon Français. Mais pourquoi en faire le compte rendu ou l'éloge, tous nos lecteurs le connaissent et le lisent. C'est le vœu que nous formons avec celui de bonne année pour tous nos amis.

Paris. — M. Gustave Brunet publie une intéressante et instructive brochure qui ne se ressent en rien de l'âge très avancé de l'auteur (*Du prix des livres rares vers la fin du XIXe siècle*. Bordeaux, Feret; Paris, Leclerc et Cornuau, gr. in-8 de 55 p.). M. Brunet a patiemment réuni une foule de renseignements que personne n'avait encore songé à rapprocher les uns des autres. On trouve dans sa brochure les indications les plus sûres et les plus abondantes touchant le prix atteint, en ces dernières années, par les éditions primitives de Rabelais, de Molière, de Corneille, par les contes de La Fontaine ornés des dessins de Fragonard, par plusieurs volumes qui faisaient partie des célèbres bibliothèques du comte de Lignerolles et du comte de Mosbourg, etc. Parmi les particularités les plus curieuses rappelées par le savant bibliographe, et qui seront une révélation pour bon nombre de lecteurs, citons la vente d'un volume imprimé par les Elzévier et ayant conservé toute l'ampleur de ses marges, qu'un amateur s'est jugé heureux de posséder moyennant le sacrifice de 10,000 francs, *le Pastissier françois*, et la vente à Londres du *Psautier*, de 1459, qu'un bibliophile n'a pas été effrayé de prendre au prix de 4,950 livres sterling (soit 125,000 francs).

— M. Michel Bréal, qui fut un des plus brillants représentants de l'érudition française au Xe congrès international des orientalistes, tenu en 1894 à Genève, a tiré des *Actes* de ce congrès son mémoire : *De quelques divinités helléniques* (Leyde, E.-J. Brill, gr. in-8 de 10 p.), d'une importance très considérable pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire des religions, ainsi que de linguistique et particulièrement de l'étude des langues aryennes. Le célèbre académicien montre successivement que Mars, Minerve, Perséphone, sont d'origine étrusque, et par conséquent n'ont rien de commun avec les dieux et les mythes aryens. Le mémoire, écrit avec beaucoup de clarté et d'agrément, sera facilement lu par les plus profanes.

— Il vient de se fonder au siège de la Société de géographie commerciale, 8, rue de Tournon, un collège libre des sciences sociales, sous la direction de M. Funck-Brentano, membre de l'Institut et économiste distingué. L'enseignement de la nouvelle école, dont les cours commencent le 16 décembre, comprend deux sections : une section de méthode et une section de doctrines et d'histoire.

— M. l'abbé Portal, qui a écrit des études remarquées — et discutées — sur les ordinations anglicanes, et qui a déjà commencé la publication d'un bulletin sur l'union de l'Église anglicane à la sainte Église romaine, vient de fonder une nouvelle revue destinée à traiter toutes les questions relatives à cette grande affaire à laquelle la France a pris un intérêt tout particulier. La *Revue anglo-romaine* paraît toutes les semaines à partir du 7 décembre, par fascicules de 50 pages. Le prix d'abonnement, de 20 fr. pour la France, est de 25 pour l'étranger.

— Les affiches illustrées ont eu chez nous un grand succès; et M. Jules Chéret, qui a créé véritablement le genre, a trouvé de nombreux imitateurs. Le goût s'en est répandu jusqu'à l'étranger ; l'on a vu les affiches illustrées figurer avec honneur dans des expositions, et des collectionneurs les re-

cherchent avidement. Aussi, la maison Chaix peut être assurée de trouver de nombreux souscripteurs pour la publication qu'elle entreprend et dont le premier fascicule mensuel a paru le 1er décembre. *Les Maîtres de l'affiche* (27 fr. par an pour Paris, 28 fr. pour les départements, 30 fr. pour les colonies et l'étranger ; édition sur Japon, 80 et 83 fr.) contiendront la « reproduction en couleur des plus belles affiches illustrées des grands artistes français et étrangers. » Le premier numéro renferme, avec une préface de Roger Marx, les affiches suivantes : Papier à cigarettes Job, par Jules Chéret ; Divan japonais, par H. Lautrec ; An artist's model, par Julius Priex ; A Gaiety girl, par Dudley Hardy.

— A tous les points de vue, l'on ne saurait contester au *Figaro illustré* (Paris, 26, rue Drouot, et 26, boulevard des Capucines, 3 fr. 50) le premier rang parmi les publications spéciales, trop peu nombreuses, qui donnent un « numéro de Noël. » Celui que nous avons sous les yeux est tout simplement admirable. Au point de vue littéraire, les délicats liront avec plaisir les quelques pages de M. Alphonse Daudet : *Au Phare des îles Sanguinaires*, où sont évoqués avec une véritable puissance certaines mœurs, certain coin de la Corse. Ajoutons que M. René de Pont-Jest a écrit aussi une ravissante nouvelle : *Noël en mer*, qui touchera tous les cœurs. Complimentons ensuite Gyp (comtesse de Martel) — une fois n'est pas coutume — pour sa *Fée surprise*, une vraie perle mondaine, très honnête, très fine. Quant à *Azraël*, de M. Armand Silvestre, c'est une sorte de légende antique, étrange, poétique, qui se termine par un salut assez inattendu à la naissance « d'un Dieu tout de pitié, d'espérance et d'amour. » L'illustration en couleurs de cette belle livraison satisfera les plus exigeants. Quant aux deux grandes primes qui l'accompagnent : *Une Lettre de maman*, par Pierre Outin, et *Pendant qu'on relaie*, par Alonzo Perez, ce sont de vraies merveilles de composition et de couleur.

— Le numéro de Noël de l'*Illustration* (Paris, 13, rue Saint-Georges, 2 fr. 50) a bien également son mérite, quoiqu'il ne puisse lutter avec le précédent. On trouve là : une jolie fantaisie de M. Jean Carol : *Noël sur la Garonne ;* un travail extrêmement ancien et fort intéressant de M. Henri Coupin, sur les *Fleurs d'hiver ;* une *Revue comique de l'année*, texte et dessins de M. Henriot ; enfin, une pièce en un acte (musique de M. Gaston Serpette), intitulée *La Tourte*, et dont M. Paul Bilhaud est l'auteur. Les images en couleurs s'appliquent entièrement à l'article de M. Coupin : à signaler surtout les deux belles aquarelles de Mme Jeanne Borde-Guyon : « Fleur de Russie » et « Fleur d'Alsace, » qui ont été rapprochées ici avec un à-propos tout patriotique. Mais ce que nous préférons encore à cet ensemble, c'est le grand sujet hors texte, en couleurs, signé de l'artiste franc-comtois Lobrichon, qui excelle, comme chacun sait, à peindre les enfants, lequel sujet a pour titre : *Les Messagers de Noël*.

Auvergne. — M. Marcellin Boudet, président du tribunal de Saint-Flour, a donné à la *Revue d'Auvergne* d'intéressants articles sur le célèbre chef de routiers du temps de Charles VII, Rodrigue de Villandrando, et sur le séjour de ses bandes en Auvergne. Il a eu l'excellente idée de les faire tirer à part (*Documents sur la crise des routiers. Villandrando et les écorcheurs à Saint-Flour*. Clermont-Ferrand, gr. in-8 de 87 p.), en y ajoutant une table des noms d'hommes et de lieux. Les registres consulaires de Saint-Flour, en particulier, lui ont fourni une ample moisson de renseignements et lui ont permis de compléter, et parfois de rectifier, les récits de Jules Quicherat, dans son remarquable ouvrage sur Villandrando, publié en 1879.

Franche-Comté. — M. de Beauséjour, vicaire général du diocèse de Be-

sançon, a fait, le 11 juillet dernier, à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, un excellent discours sur *le Marquis Terrier de Loray*, né le 3 mai 1820, mort le 2 août 1895, à qui nous avons consacré une notice nécrologique (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 461). Cette étude biographique, qu'un portrait eût accompagné utilement, a été tirée à part (Besançon, impr. P. Jacquin, in-8 de 23 p.). L'auteur a parfaitement retracé cette existence qui s'est écoulée dans la pratique du bien sous toutes ses formes. Le marquis de Loray était un lettré et un érudit dont la réputation avait depuis longtemps franchi les limites de sa province natale. M. de Beauséjour a terminé son travail par un *Appendice bibliographique* qui ne comprend pas moins de quarante-trois articles. On voit par là combien était féconde la plume du regretté membre de l'Académie de Besançon et de la Société bibliographique.

Guyenne et Gascogne. — M. Dast de Boisville a découvert ces temps derniers, à Bordeaux, dans le registre paroissial de l'église Saint-André, un acte de baptême où Molière figure à titre de parrain. Voici le texte de cette pièce intéressante . « Du mesme jour (15 août 1656) a esté baptisé Jean-Baptiste, fils du sieur Faure Martin et de Anne Reynier, paroisse Sainte-Christoly. Parrain : sieur Jean-Baptiste Poquelin, comédien de M. le prince de Conty; marraine : Catherine Leclerc, demoiselle.... »

— M. Paul Tierny publie une très piquante brochure (*Monluc à Estillac. Ses démêlés avec les seigneurs du Buscon.* Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 22 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). L'auteur a bien raison de penser qu'on lira avec intérêt un épisode inconnu de la vie de Monluc, et d'ajouter que si des travaux récents ont bien mis en lumière l'homme politique et le guerrier, on n'avait jamais envisagé en lui le gentilhomme propriétaire, le bienfaiteur de son église, très pointilleux sur l'article de ses droits honorifiques. M. Tierny raconte d'abord l'histoire de la terre d'Estillac (près d'Agen), depuis le XIIIe siècle; il en enumère les seigneurs successifs; il nous apprend qu'à dater de 1560 le château d'Estillac devint la demeure habituelle de Monluc qui, auparavant, habitait le Saint-Puy ou Sempuy (Gers); il nous fait connaître les seigneurs du Buscon, les La Goutte de Lapoujade, qui trouvèrent en Blaise de Monluc un si mauvais voisin, un si terrible adversaire; enfin, il reproduit le *procès* (avril 1601) entre Suzanne de Monluc, arrière-petite-fille du maréchal, et François de Lapoujade, procès perdu par ce dernier.

— M. l'abbé J.-J.-C. Tauzin, curé de Saint-Justin de Marsan, a inséré dans la *Revue des questions historiques* d'octobre une étude sur *Un épisode de la guerre de Trente ans. L'Attaque de la Guyenne*, dont il a fait un tirage à part (Paris, aux bureaux de la Revue, gr. in-8 de 28 p.). Le savant écrivain raconte, à l'aide de fort nombreux documents inédits, les événements militaires dont Bayonne et les environs furent le théâtre de 1635 à 1639. On n'avait pas encore aussi bien retracé l'histoire de l'attaque de la Guyenne par les Espagnols, et le nouveau travail de M. l'abbé Tauzin n'est pas inférieur en intérêt et en mérite à son récent travail sur *la Fronde en Gascogne.*

Languedoc. — M. A. Claudin ajoute à toutes ses publications bibliographiques déjà si nombreuses et toutes si appréciées une brochure fort importante : *Les Libraires, les relieurs et les imprimeurs de Toulouse au XVIe siècle (1531-1550), d'après les registres d'impositions conservés aux Archives municipales. Documents et Notes pour servir à leur histoire* (Paris, A. Claudin, gr. in-8 de 70 p.). L'auteur a eu l'occasion, quelque temps après avoir mis au jour ses *Notes sur les enlumineurs, relieurs, libraires et imprimeurs de Toulouse*, de

revoir les archives de cette ville et de continuer ses recherches au point où il les avait laissées. La période examinée cette fois embrasse un espace de vingt années. Le zélé chercheur a raison de penser que le résultat de ce nouveau dépouillement sera accueilli par les amis des livres avec non moins de faveur que le précédent. A la suite du catalogue des libraires, relieurs et imprimeurs toulousains dressé par années et par quartiers ou *capitoulats*, on trouve (p. 40 et suiv.) d'intéressantes observations de M. Claudin sur ses trouvailles, des *additions* tirées de registres supplémentaires de 1483 à 1512, une *notice* sur Johan Perera, libraire à Toulouse en 1508, lequel ne figure dans aucune des listes publiées, les fac-similés de la première et de la dernière page d'un livret rarissime possédé par le baron Jérôme Pichon, guide en quatre feuillets des pèlerins visitant la Terre Sainte, rédigé en langue provençale, un contrat d'apprentissage pour le métier d'imprimeur (1er janvier 1529) découvert par M. E. Roschach dans les archives du Capitole.

— M. Joseph Buche a extrait de la *Revue des langues romanes* des *Lettres inédites de Jean de Boyssoné et de ses amis (1533-1534)*, qui sont fort curieuses (Montpellier, imp. Hamelin, gr. in-8 de 25 p.). Il a entouré les dix documents, tous en langue latine, de notes abondantes et qui contiennent des renseignements minutieux sur le premier président du Parlement de Toulouse, Jean Daffis, sur le professeur Mathieu Pac, sur le célèbre humaniste Pierre Bunel, sur le diplomate Lazare de Baïf, sur Arnauld du Ferrier, ambassadeur de France à Venise, comme l'avait été Baïf, sur Jacques du Faur, père du président de Saint-Jorry, sur le cardinal Gabriel de Gramont, etc. Le savant éditeur annonce une prochaine série de lettres des années 1536-1540, qui ont trait aux relations de J. de Boyssoné avec Lyon.

— C'est un bien beau volume que celui des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* qui nous arrive (Nîmes, imp. Chastanier, in-8 de LXXVIII-256-CXLIV p., VIIe série, tome XVII, année 1894, avec 12 planches). Il convient d'abord de noter *Gounod au pays de Mireille*, d'après des documents inédits, œuvre posthume de M. l'abbé Alphonse Delacroix, lue par M. Paul Clauzel. Nous mentionnerons ensuite : *Tumulus néolithiques avec incinérations près d'Uzès*, par M. J. de Saint-Venant (1 pl.); — *Inscriptions du moyen âge*, par M. E. Bondurand; — *Criées du seigneur de Marguerittes*, publiées par M. F. Allard; — *Léon Ménard à Avignon*, par M. G. Bayle; — *Une Expédition française à l'île de Madère en 1566*, par M. Edmond Falgairolle; — *Le Second Livre des pèlerins de Saint-Jacques, ou livre-censier. Texte en langue d'oc (XVIe siècle)*, publié par M. Ed. Bondurand, important travail pourvu de deux index *(Index locorum, index personarum)*; — *Les Garrigues de Nîmes, leur constitution géologique et le bassin d'alimentation de « la Fontaine, »* par M. A. Torcapel (3 grandes pl., dont une en couleurs); — *Jules Duprato, compositeur (Nîmes, 1827-1892, Paris)*, notice biographique par M. Paul Clauzel. Le volume se termine par une étude considérable, avec pagination spéciale (I-CXLIV) intitulée : *Chronique de l'Œuvre des église, maison, pont et hôpitaux du Saint-Esprit (1265-1791)*, et dont l'auteur est M. L. Bruguier-Roure. Ces pages très intéressantes sont rehaussées de huit jolies planches photographiques tirées hors texte sur papier fort. On le voit, l'Académie de Nîmes s'est réellement distinguée en 1894.

Angleterre. — La session de la *Edinburgh philosophical Institution* s'est ouverte le 5 novembre, et l'ambassadeur des États-Unis d'Amérique y a fait une conférence intéressante sur *Individual Freedom the germ of national progress and permanence*. Les conférences ultérieures seront faites par sir Robert Ball, le professeur Prothero, Mrs Henry Fawcett, M. J. Zangwill, M. Joseph Pennell et le capitaine Joseph Wiggins. Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Bible. Vie de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. Dictionnaire de la Bible (*F. Vigouroux*). Fasc. VI et VII. Beck-Bythner 54
Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. III. Le Ministère évangélique de Jésus. IV. Le Sacrifice de Jésus (*le R. P. J. Corne*) . . . 516
Le Fils de l'homme dans l'Evangile (*l'abbé St. Gamber*) 105

Patrologie. Le Chrétien. Voix des premiers jours. 98

Théologie dogmatique. Nouveau manuel complet et pratique d'instruction religieuse à l'usage des maisons d'éducation (*l'abbé Poey*) 517
Dogmengeschichte (*Dr Joseph Schwane*). 326

Théologie parénétique. Sermons. Œuvres posthumes (*Mgr Le Courtier*), recueillies et publiées par l'abbé *Grégoire* 129
Plans d'instructions pour retraites de première communion (*M. Arnaud*). 102
Les Familles bibliques, conférences. La Sainte Famille (*le R. P. Matignon*). 103

Théologie ascétique. Ouvrages de piété. Œuvres de saint François de Sales. T. IV et V. Traité de l'amour de Dieu 106
Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix (*le P. Ludovic de Besse*) 108
Vade-mecum salésien de la jeune chrétienne. Pensées et conseils de saint François de Sales recueillis par un missionnaire de Saint-François de Sales 107
Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater, nouvelle traduction par *l'abbé Bernard*. 108
De l'Oraison, instructions spirituelles suivant la doctrine de Bossuet (*le R. P. de Caussade*) 109
Une Pensée chrétienne pour chaque jour de l'année à l'usage de la jeunesse. 110
L'Année ecclésiastique. 1re et 2e semaines de l'Avent (*l'abbé P.-M. Pagès*). 109
Jésus rédempteur, méditations pour chaque jour du Carême (*l'abbé M. Caron*). 110
Mois de l'Enfant Jésus (*F.-J. Michel*). 111
Les Frères des anges, recueil d'histoires sur la première communion (*J. M. A.*). 99
Traité de la communion, ou Conduite pour communier saintement (*le R. P. Vaubert*) 98
Retraite pascale d'après les prédicateurs contemporains (*l'abbé Pluot*). 103
Regards dans l'autre monde (*Mgr Conrad Martin*). Trad. par *E. Pfeiffer*. 99
L'Immortalité chrétienne (*l'abbé M. Caron*) 100
Mois de Marie à l'usage des âmes pieuses (*l'abbé Ph. Roques* et *l'abbé Bounes*). 111
Pleine de grâce (*l'abbé Henry Bolo*). 105
La Charité (*l'abbé Fava*). 104
Martyrs et bourreaux (*J. Genoud*) 102

Hétérodoxie. Kabbala und Agada in mythologischer, symbolischer und mysticher Personification der Fruchtbarkeit in der Natur (*Dr S. Rubin*). 170

Sermons et allocutions (*Zadoc-Kahn*). 111
La Morale chrétienne, d'après les enseignements de l'Evangile (*A. Ott*). 396
Les Grandes Religions. Le Buddhisme, précédé d'un Essai sur le védisme et le brahmanisme (*G. de Lafont*) 454

Mélanges. Lettres d'un curé de canton (*Yves Le Querdec*) 519
De Genève à Rome, impressions et souvenirs (*Théodore de la Rive*) . . 100

JURISPRUDENCE

Généralités et mélanges. Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris (*Jeanne Chauvin*) 323
Examen juridique du projet de création d'asiles spéciaux et des autres mesures préventives et répressives propres à combattre le fléau de l'alcoolisme (*Ch. Muteau*) 324
Les Codes suédois de 1734 (civil, pénal, commercial), suivis des lois postérieures promulguées jusqu'à ce jour, trad. du suédois, annotés et précédés d'une introd. par *Raoul de la Grasserie* 315

Droit romain et droit ancien. De la Comptabilité domestique chez les Romains. De la condition des mainmortables dans la coutume de Franche-Comté (*Léon Girard*) 321
Das Soldaten-Testament (*Eduard Steidle*) 321
L'Antidosis en droit athénien (*Henri Francotte*) 321
La Legge osca di Banzia, studio (*Carlo Moratti*) 321

Droit canonique. De la Validité du mariage canonique contracté en France entre deux étrangers dont la loi nationale reconnaît ce mariage (*A. Laurent*) 398
Les Erreurs de l'Église en droit naturel et canonique sur le mariage et le divorce (*L.-A. Dessaulles*) 247

Droit public. Le Droit d'association et le droit de réunion devant les Chambres et les tribunaux (*G.-D. Weil*) 55

Droit civil. Il Codice dei parroci, dei vescovi e dei canonici (*Luigi Conforti*) 266
Traités du nantissement et du droit de rétention (*L. Guillouard*) . . 311
Commentaire théorique et pratique du Code civil. T. VIII. Contrats et obligations (suite). Quasi-contrats. Quasi-délits (articles 1234 à 1286) (*Théophile Huc*). 312
Le Contrat de travail (*P. Hubert-Valleroux*) 313
Le Contrat d'édition et les autres louages d'œuvres intellectuelles (*Ernest Eisenmann*). 315

Droit criminel. De la prescription de l'action publique et de l'action civile en matière pénale (*Ch. Muteau*) 316
De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles, de la propagande anarchiste (*P. Fabreguettes*). 317
Code de la législation contre les anarchistes (*Loubat*) 318
Etude sur les lois contre les menées anarchistes et sur les modifications que ces lois ont apportées à la législation pénale (*Robert Jousseaume*) 318
Étude théorique et pratique sur les condamnations conditionnelles (loi Bérenger) (*Lucien Treppoz*) 319
Étude critique de législation comparée sur la tentative (*J. Champcommunal*) 319
Explication élémentaire du droit criminel (code pénal et instruction criminelle) (*Prosper Rambaud*) 320

Histoire du droit. Papiniano, studio di storia interna del diritto romano. Vol I. La Vita e le opere di Papiniano (*Emilio Costa*) . . . 320
Della efficacia e necessità delle pene ed altri scritti (*Tomaso Natale*) . 323
Une Vieille Coutume bretonne, étude du domaine congéable et de la réforme projetée de cette institution (*Paul Henry*) 322

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. La Philosophie en France pendant vingt ans (1868-1888) (*Léonce Couture*) 48
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon*. 5e année, 1894 394

Logique. Petri cardinalis Pazmany Dialectica quam e codice manuscripto recensuit (*Stephanus Bognar*) 130

Psychologie. L'Année psychologique, publiée par *H. Beaunis* et *A. Binet*. 1re année, 1894. 385
Éléments de psychologie humaine (*J.-J. van Biervliet*) 387
La Connaissance (*M. Gardair*) 399
Les Lois de l'imitation, étude sociologique (*G. Tarde*) 388
La Psychologie du beau et de l'art (*Mario Pilo*). Trad. de l'ital. par *Aug. Dietrich*. 390
Psychologie des foules (*Gustave Le Bon*). 388

Métaphysique. De substantiae corporalis vi et ratione secundum Aristotelis doctorumque scholasticorum sententiam (*P. Mielle*) 325
Saint Thomas et le Prédéterminisme (*l'abbé Gayraud*) 543
Le Monde extérieur (*Denys Cochin*). 391

Morale. Obligation morale et idéalisme (*G. Lefèvre*) 392
Science et conscience, ou Théorie de la force progressive (*Henri Kleffer*). T. III. La Morale universelle 393

Histoire de la philosophie. L'Amitié antique d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes (*L. Dugas*) 45
Saint Augustin contre le manichéisme de son temps (*C. Douais*). . . 46
Œuvres choisies de *Berkeley*, trad. de l'anglais par *G. Beaulavon* et *D. Parodi*. T. I. Essai d'une nouvelle théorie de la vision. Dialogue entre Hylas et Philonoüs. 47
M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance (*J. Barthélemy Saint-Hilaire*). 48
Ernest Hello, l'homme, le penseur, l'écrivain (*J. Serre*) 51
Ernest Renan, essai de biographie psychologique (*Gabr. Séailles*). . . 52
La Philosophie d'Ernest Renan (*Raoul Allier*). 393

Mélanges philosophiques. Pensées et réflexions. Points d'interrogation ? Ma philosophie (*G. Montaleyon*) 362
Remarques et pensées (*Eugène Marbeau*) 248
Paradoxes et vérités (*Severus Icard*) 363
Paradoxal (*C. Hulewicz*). 364
Pensées d'un homme de treize ans (*Froment de Beaurepaire*) 363
L'Esprit de Joseph Prudhomme (*Le Mansois Duprey*) 267

Sciences sociales. Le Monde humain, exposé sommaire de ses lois sociales et économiques (*l'abbé Félix Pulve*) 29
Les Monts-de-piété en France (*Maurice Vanlaer*). 31
Études d'économie sociale, petits pamphlets (*Eugène de Masquard*) . . 32
Études sociales (*l'abbé Théron*) 34
Nécessité d'un programme social (*Edmond Demolins*) 36
Les Œuvres sociales (*Ferdinand Moine*) 36
Questions sociales, le pain quotidien assuré à tout le monde (*de Montaignac*). 39
Apuntes sobre la cuestion industrial (*Camps y Fabrès*) 45
Les Institutions patronales (*Hubert Brice*) 31
Entre patrons et ouvriers, études économiques et historiques (*l'abbé Onclair*) 33
Les Corporations (*l'abbé Troncy*) 35
Le Transformisme social (*Guillaume de Greef*). 40
Transformations sociales (*Hector Depassé*) 40
Le Socialisme et la révolution sociale (*Ferdinand Naudier*). 41
Le Socialisme devant le bon sens (*Jules Letainturier*) 41
Lettres sur le socialisme (*Ferdinand Tarroux*) 43
Geschichte des Socialismus in Einzelndarstellungen. I. Band, 1. Theil, von Plato bis zu den Wiedertäufern (*Karl Kautsky*) 43

Double péril social, l'Église et le Socialisme (*Giraud-Teulon*) 42
L'Eglise et la Question sociale (*Alain Gouzien*) 36
Le Socialisme catholique ou christianisme intégral. T. I. Les Vérités mâles (*Paul Lapeyre*). 38
Cours de pastorale, ou Questions sociales au point de vue du ministère sacerdotal dans les temps modernes (*l'abbé Garnier*) 32
Notre œuvre sociale (*l'abbé Naudet*) 37
Le Socialisme catholique (*Nitti*), trad. de l'italien 43
Etudes sociales. Socialisme et charité (*le comte d'Haussonville*). . . . 30
A travers dix années, 1885-1894 (*Ch. Wœste*) 31
Situation économique et sociale du paysan en Roumanie (*Ch. Arion*) . 32
L'Anarchie passive et le comte Léon Tolstoï (*Marie de Manacéine*) . . 270
Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne (*A. Kannengieser*). . . 359

Sciences politiques. Staatslexikon herausgegeben im Auftrage der Görresgesellschaft, 33e et 34e livr. (*Adolf Bruder*). 44
Souveraineté du peuple et gouvernement (*Eugène d'Eichtal*) 402
Un Peuple exproprié (*Gaston des Aspres*). 41
Précis d'économie politique (*Paul Leroy-Beaulieu*). 29
La Guerre et ses prétendus bienfaits (*J. Novicow*) 455
La Guerre (*J. Desclozeaux*). 455
Etudes de sociologie. Des moyens pratiques pour parvenir à la suppression de la paix armée et de la guerre (*R. de la Grasserie*) . . . 455

Finances. Die Grundzüge der Finanzwissenschaft (*Wilhelm Wocke*). . 44
Mélanges financiers (*Raphaël-Georges Lévy*) 132
La Monnaie, le crédit et le change (*A. Arnauné*). 133
La Question monétaire (*Léon Poinsard*). 134
Bimétallisme et monométallisme (*Mgr Walsh*). Trad. par *A. Chabry*. . 134
Le Libre-échange monétaire (*le comte Rochaïd*). 134
Les Gaspillages des sociétés modernes (*J. Novicow*). 327

Économie rurale. Lavoisier, statistique agricole et projets de réforme (*Schelle* et *E. Grimaux*). 267
Étude sur la petite propriété rurale (*le baron J. de la Bouillerie*) . . 267
Gentilshommes ruraux de la France (*Henri Baudrillart*) 165

Franc-maçonnerie. Lucifer démasqué (*J. Kostka*). 520

Ethnologie. Tenth annual report of the bureau of ethnology to the secretary of the Smithsonian institution, 1888-1889 (*J.-W. Powell*). . 520
L'Origine des Aryens et l'homme préhistorique ; exposé de l'ethnologie et de la civilisation préhistoriques de l'Europe (*Isaac Taylor*). Trad. de l'anglais par *Henry de Varigny* 135
Les Premiers Habitants de l'Europe (*H. d'Arbois de Jubainville*). . . 258
Origines et migrations des peuples de la Gaule jusqu'à l'avènement des Francs (*Emile Petitot*). 368

Médecine. Pathologie. Étude sur les virus (1836-1847) (*Jean Hameau*) 233
Les Emotions, étude psycho-physiologique (*le Dr Lange*, de Copenhague). Trad. par *G. Dumas* 235
Tempérament et caractère, selon les individus, les sexes et les races (*A. Fouillée*) 236
Éléments de pathologie cellulaire générale (*S.-M. Lukjanow*). Trad. par *Fabre-Domergue* et *A. Petit* 237
Recherches sur les lois de la circulation pulmonaire, etc., sur l'asphyxie, le mal de montagne et de ballon (*le Dr L. Germe*). 239
Le Foie des dyspeptiques (*le Dr E. Boix*) 244

Hygiène. L'Hygiène sexuelle, ses conséquences morales (*le Dr S. Ribbing*). 240

Thérapeutique. Revue des médicaments nouveaux et de quelques médications nouvelles (*Crinon*) 244
Bex-les-Bains, ses eaux salées, ses eaux-mères, promenades, paysages (*Victor Tissot* et *Samuel Cornut*). 220
Mémento formulaire de poche de posologie et thérapeutique infantiles (*le Dr Dauchez*) 243
Le Mont Dore (*le Dr A. de Brinon*) 245
La Cure de Barèges (*le Dr Bétous*) 245

Traitement des neurasthéniques aux eaux de Bagnères-de-Bigorre (*le Dr Gandy*) 246
Le Phtisique et son traitement hygiénique (*le Dr L. Petit*) 246

Histoire de la médecine et mélanges. Quelques documents sur les compaignons de l'office de Cirurgie et de Barberie et l'Enseignement de la chirurgie à l'ancienne Université de Toulouse (1517-1657) (*le Dr Pifteau*) 234
Madame de Sévigné malade, étude historique et médicale (*le Dr J. Roger*, du Havre) 234
La Mort et la mort subite (*le prof. Brouardel*) 241
Les Chambres mortuaires d'attente devant l'histoire, la législation, la science, l'hygiène et le culte des morts (*B. Gaubert*) 242

Mathématiques. Léopold Kronecker's Werke, herausgegeben von *K. Hensel* 521
Leçons de l'agrégation classique de mathématiques (*G. Kœnigs*). . . 55
Exercices d'arithmétique (*J. Fitz-Patrick* et *G. Chevrel*) 249
La Géométrie réglée et ses applications (*G. Kœnigs*) 328
Cours de géométrie analytique (*B. Niewenglowski*) 251
Cours de géométrie descriptive (*Ch. Brisse*). 456

Astronomie. Le Phénomène fondamental du système solaire (*Auguste Tischner*) 171

Physique. Hydrodynamique, élasticité, acoustique (*P. Duhem*) . . . 250
Ottica (*prof. Eugenio Gelchich*). 268
Théorie électro-magnétique de la lumière (*le Dr O. Tumlirz*) 329
Le Mouvement de la lumière (*Auguste Tischner*) 74

Chimie. Leçons de chimie (*V. Gauthier* et *G. Charpy* 138
Stéréochimie (*Edouard-Gabriel Monod*) 456
La Evolucion en la quimica (*José R. Carracido*) 363

Sciences naturelles. Le Pétrole, l'asphalte et le bitume au point de vue géologique (*A. Jaccard*). 330
Het paard onder de volken van het maleische ras (*Prof. P.-J. Veth*) . 75
Merveilles de la nature (*A. Brehm*). Le Monde des plantes (*Paul Constantin*) 137
Dieu dans ses œuvres. Le Monde des plantes et ses merveilles (*l'abbé Pioger*) 136
Le Vin de France (*Charles Mayet*) 171
Le Chêne de juin, notice sur une variété bressane du chêne pédonculé (*E. Gilardoni*) 268

Chasse et sport. Le Piégeage (*Jean Marcassin*) 172
Le Sport à l'aviron (*Un ex-champion*). 172
Paris-Sportif. Anciens et nouveaux sports (*Crafty*). 494

Sciences militaires. Manual de guerra (*D. Mariano Rubio y Bellvé*). 215
Livre de poche du soldat (*S.-J. Girard*). 215

Beaux-arts. L'Art chrétien en France. Lourdes et Bétharram (*l'abbé Ph. Mazoyer*). 364
La Peinture au château de Chantilly. Ecoles étrangères (*F.-A. Gruyer*). 484
Les Emaux byzantins. Collection de *M. A. W. de Zwénigorodskoï*, contenant en tête : Histoire et monuments des Emaux byzantins (*Kondakow*) Trad. française par *F. Trawinski* 333
Γλυπτὰ τοῦ ἐθνικοῦ μουσείου (*Cavvadias*) 78
Le Goût dans l'ameublement (*Henri de Noussanne*) 498

Graphologie. L'Écriture et le caractère (*J. Crépieux-Jamin*). . . . 138

Mélanges scientifiques. La Science et la Religion (*F. Brunetière*). 396
La Science, la religion et la conscience (*le Sâr Péladan*). 397
Compte rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques, tenu à Bruxelles du 3 au 8 septembre 1894 403
Notice sur le congrès scientifique international de Bruxelles (*le chevalier Mac Swiney*) 406
De ci, de là. Causeries d'un père de famille (*le général Cosseron de Villenoisy*) 364

L'Institut de France et nos grands établissements scientifiques (*Alexis Lemaistre*) 508
Légendes et curiosités des métiers (*Paul Sébillot*) 494
Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. Traité des rivières. Traité des ports de mer (*P. Berthot*). . . 331

BELLES-LETTRES

Grammaire. Éditions classiques. Grammaire latine (*l'abbé Le Goff*). 269
Règles fondamentales de la syntaxe latine (*Ferdinand Antoine*) . . . 252
Etude sur les hellénismes dans la syntaxe latine (*J. Brenous*) 407
Alt-celtischer Sprachschatz (*Alfred Holder*) 56
Le Drogman arabe, ou Guide pratique de l'arabe parlé en caractères figurés pour la Syrie, la Palestine et l'Egypte (*Joseph Harfouch*) . . 269
Le Premier livre de l'arabisant (*Joseph Harfouch*) 269
Une Préface aux classiques chrétiens (*l'abbé Guillaume*) 364
Collection de classiques latins comparés, publiée sous la direction de *l'abbé Guillaume*. Première série. Morceaux choisis à l'usage de la quatrième. 1. Partie du maître. 2. Partie de l'élève 409
Collection Lantoine. 1. Xénophon (Extraits) (*V. Glachant*). 2. Cicéron (Extraits) (*Lantoine*). 3. Sénèque (Extraits) (*J. Legrand*) 457
Anthologie scolaire des auteurs français du XIXe siècle. Poètes et prosateurs (*Martial Besson*) 176

Folklore. Contes populaires inédits de la vallée du Nil, trad. de l'arabe parlé par *S. E. Yacoub Artin-Pacha* 139

Poésie ancienne, française et étrangère. La Bhagavad-Gitâ (le Chant du Bienheureux), trad. du sanscrit par *Émile Burnouf*. . 410
Anthologia latina, sive Poesis latinae supplementum. Ediderunt *Franciscus Bücheler* et *Alexander Riese*. 140
L'Espurgatoire seint Patriz of *Marie de France*; published with an introduction and a study on the language of the author (*Thomas Atkinson Jenkins*) 335
Der Roman du Mont Saint-Michel (*Guillaume de S. Paier*). Wiedergabe der beiden Handschriften des Brittischen Museums, von *Dr Paul Redlich* 57
Les Voix de la glèbe (*Paul Harel*) 112
Simples Poèmes (*Charles Audic*) 113
Honneur-Patrie, vers pour les jeunes Français (*Charles Canivet* [*Jean de Nivelle*]) 127
Corbeille ancienne, poèmes (*Henri Degron*) 127
De la Métamorphose des fontaines, poème suivi des odes, des sonnets et des hymnes (*Raymond de la Tailhède*). 128
Heures perdues (*le comte de Puymaigre*) 115
L'Iris exaspéré (*Adrien Mithouard*) 116
Œuvres d'*Edouard Grenier*. Petits Poèmes. Poèmes dramatiques . . 116
Vers et prose. Morceaux choisis (*Stéphane Mallarmé*) 117
A travers les pensées. Les Teintes sombres. Etat d'âme (*Franki-Moulin*) 118
Oriens, poésies (*Ch. Florentin-Loriot*) 119
Rimes viriles (*Jules Noirit*) 120
A voix basse (*Louis Capillery*) 121
A coups d'estompe (*Joseph Bouchard*). 121
Leçons de choses (*Rustica*) 122
Vers à Jane, petits poèmes, Esterelle, Au coin du feu (1888-189[illegible]) (*Henri Giraud*). 123
Les Echos de ma lyre, poésies (*J. Quincampoix*). 123
Regards intimes (*Charles de Pomairols*) 124
Le Cab (*Frédéric Lam*) 124
Les Possessions (*Octave Houdaille*) 122
Rythmes et nombres (*Pierre de Bouchaud*) 125
Mors et vita (*Georges Féliz*) 156
Le Drapeau tricolore (*Léon Somveille*). 126
Mémorial poétique de l'Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'au Directoire (*A. Vacheron*) 127
Poesias (*Camps y Fabrès*) 172

Théâtre. Une Tragédie antique sur la Passion, avec études littéraires et critiques (*l'abbé M. de la Rousselière*) 522
Théâtre moral pour jeunes gens (*H. Adolphe-Prieur*) 458
Un Mariage par téléphone, comédie (*Louis de la Garde*) 365
Le Cas de Mont-Perrin, comédie (*le même*) 365
Le Moulin du chat qui fume, opérette bouffe en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 365
Comme Papa, saynète avec musique (*Elie Lesserre* et *Louis Bonhomme*) 366
Le Départ, monologue (*Marc Dupuy*). 366

Romans, contes et nouvelles. Contes fous (*Michel Thivars*) . . 5
Le Monde où l'on rit (*Jules Moinaux*) 5
Episcopo et Cie (*G. d'Annunzio*) 6
Eternelle Enigme (*Jean Reibrach*) 7
Le Puits de sainte Claire (*Anatole France*). 7
Les Marionnettes (*Henri Lavedan*). 9
M'zelle (*Léon Duvauchel*) 10
Toit de chaume (*M. du Campfranc*) 10
Le Mystère de Kerhir (*Maryan*) 9
Une jeune belle-mère (*B. de Buxy*) 12
Arlette (*Danielle d'Arthez*) 12
L'Ami inconnu (*Léon Riotor*). 13
L'Ame d'un résigné (*Emile Trolliet*) 13
Le Supplice de l'opulence (*Eugène Mouton*). 14
L'Heureux Dominique (*Champol*) 15
La Malouine (*Pierre Sales*) 16
Petite Amie (*Paul Vigné d'Octon*) 17
Monsieur Cotillon (*Henry Rabusson*) 18
Leurs Ames (*Gyp*) 19
L'Impossible Amitié (*Mme Stanislas Meunier*) 20
Ame chimérique (la Chartreuse sentimentale) (*Pierre Vierge*) 20
Une Seconde femme (*Fernand Lafargue*) 22
Mon Onc' Jean (*Joseph L'Hopital*) 23
L'Idée de la marquise (*Valbert Chevillard*). 24
Dette oubliée (*Léon de Tinseau*) 24
Les Roches blanches (*Edouard Rod*) 25
Le Rêve de l'oncle (*Dostoievsky*), trad. du russe par *Halpérine-Kaminsky* 289
Le Musicien aveugle (*Wladimir Korolenko*), trad. du russe par *Léon Golschmann* et *Ernest Jaubert* 291
Ineffaçable (*M. de Ebnerbschenbach*) 292
La Femme en gris (*Hermann Sudermann*), trad. de l'allemand . . . 292
L'Enfant de volupté (*Gabriel d'Annunzio*), trad. de l'italien. 294
Le Fil d'or (*Henry Gréville*) 295
Les Filles de Mme Evelin (*Amédée Delorme*). 296
La Dame de l'ennui (*Ernest Tissot*) 297
Le Destin d'aimer (*Charles de Bordeu*) 298
Autour d'une dot (*Gina Saxebey*) 299
Fils d'Eve (*L. de Vaultier*). 299
Geneviève Delmas (*Th. Bentzon*). 299
Carmencita (*Mary Floran*). 300
Simplette (*Fernand Calmettes*) 300
L'Ermite de Clamart (*Nemours-Godré*) 300, 503
Marthe Filmer (*Claude Antoine*). 302
Journée finie (*Jean de Busca*) 303
Les Amoureux (*Georges Beaume*) 304
Berthe et Berthine (*Georges Mareschal de Bièvre*) 305
Diamant noir (*Jean Aicard*) 306
Renouveau (*G.-H. Rosny*) 306
Rêve blanc (*Henri Ardel*) 307
Dernier rêve (*Edouard Delpit*) 308
Tamar (*Michel Lorenzi de Bradi*) 308
Le Sentier des larmes (*Léonce de Larmandie*) 308
Les Lendemains (*Mme Caro*) 309
L'Eté à l'ombre (*Jean Aicard*) 309
Le Midi bouge (*Paul Arène*) 309
L'Adoration (*Léon Barracand*) 310
Dans les couloirs du Vatican (*Guy de Pierrefeu*). 141
Mon Chevalier (*Gabriel Franay*) 495

Au Lys d'argent (*François Deschamps*) 513
Un peu, beaucoup, passionnément (*Mme Lescot*) 514
Bibliotechina grassocia. Piacevoli ed amorose notti dei novizi (*Pietro Fortini*) 458
Neron, el primer perseguidor de los cristianos (escenas del primer siglo del cristianismo) (*Urbano Ferreiroa*) 173
La Media Docena, Cuentos y Fabulas para Niños (*Juan Gualberto Lopez-Valdemoros*) 173

Périodiques et albums. Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. 504
Le Magasin pittoresque 504
Musée des familles 504
Mon journal 505
Saint-Nicolas 504
Musée des enfants 505
Musée des jeunes filles 505
Le Petit Français illustré 505
Mon histoire sainte 507
Les Mots historiques du pays de France (*Trogan*) 506
Histoire de Jeanne d'Arc racontée à mes enfants (*Théodore Cahu*) . . 506
L'Illustre dompteur. (*P. Guigou* et *A. Vimar*) 506
Le Roi des Pingouins (*A. Humbert*) 507
Maman en voyage (*Un Papa*) 507
Les Contes de Perrault, mis en vers (*Charles des Granges*) 507
Fanfan la Tulipe (*Paul Bilhaud*) 507
Un déjeuner sur l'herbe (*Stahl*) 507
Grand saint Nicolas 507
Bébé chez lui. 507
L'Invitation à venir voir la Lanterne magique 507

Ouvrages pour la jeunesse. Aventures du chevalier Carême (*M. Guéchot*) 495
La Vallée des colibris (*Lucien Biart*) 510
Soldats (*marquis de Ségur*) 511
La Destinée d'Isabelle (*Marguerite Levray*) 510
Robinson et Robinsonne (*Pierre Maël*) 508
L'Ile à hélice (*Jules Verne*) 496
Atlantis (*André Laurie*) 508
Les Dompteurs de la mer. Les Normands en Amérique du xe au xve siècle (*Edmond Neukomm*) 509
Les Chasseurs d'édredons, voyages et singulières aventures de M. Barnabé (de Versailles) (*Ernest d'Hervilly*) 501
Le Sergent Simplet, à travers les colonies françaises (*Paul d'Ivoi*) . . 496
Les Marins de la garde (*Jacques Lemerre*) 497
Souvenirs d'un calendrier (*Marie Guerrier de Haupt*) 499
Alain le baleinier (*Mme P. de Nanteuil*) 500
Trémor aux mains rouges (*Henry de Brisay*) 512
Les Trois Disparus du « Sirius » (*Georges Price*) 513
Les Derniers Hommes rouges, roman d'aventures (*Pierre Maël*) . . . 498
Les Petits Robinsons de Roc-Fermé (*A. Gennevraye*) 511
Mary-Bell, William et Lafaine (*P.-J. Stahl* et *de Wailly*) 512
Mabel Vaughan, ou la Vie d'une Américaine (*Miss M. Cummins*), trad. de l'anglais par *Harold* 498
Contes et légendes d'Egypte (*G. Nicole*) 512
L'Image sainte, histoire byzantine du viie siècle (*Lucien Vigneron*) . . 502
Mémoires d'une petite fille russe (*Vera Jelikhovska*) 501
La Tour Grise (*Mme Chéron de la Bruyère*) 514
L'Intrépide Marcel (*François Deschamps*) 514
Contes à nos petits rois (*Aimé Giron*) 514
Les Vacances de Prosper. La Ménagerie Bouscairas (*Henry Marchand*). 515
La Famille Fenouillard (*Christophe*) 515
En haut du beffroi, suivi de l'Académie de danse de Jaroslaw (*A. Robida*) 515
Scènes de la vie sibérienne (*E. Gothi*) 502
La Tête de bronze, récits d'Orient et d'Occident (*Sixte Delorme*) . . . 502
Le Petit Jack (*Marshalls*) 516
La Famille de la Marjolaine (*Aimé Giron*) 516

Épistolaires. Les Lettres de Mme de Grignan (*Paul Janet*) 411

Henri Lacordaire, Lettres nouvelles, publiées par *Mme Victor Ladey* et *P. de Vyré*. 541

Polygraphes. Les Grands Écrivains de la France. Œuvres de *Blaise Pascal*. Nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales par *Prosper Faugère*. T. II. 421

Histoire et critique littéraires. Généralités et antiquité. Studien zur Litteraturgeschichte. Dedié à Michel Bernays par ses élèves et ses amis. 60
Studi di storia letteraria italiana e straniera (*Francesco Flamini*) . . 418
Nuove Rassegne (*Francesco Torraca*). 420
Grundfragen der Homerkritik (*Paul Cauer*). 336

Littérature française. Études sur l'histoire de la littérature française, des Chansons de geste à la Légende des siècles. (*Pierre Robert*). 366
La Poésie au moyen âge, leçons et lectures (*Gaston Paris*). 2e série. . 142
L'Histoire et l'esprit de la littérature française au moyen âge. Critique idéale et catholique (*Auguste Charaux*) 75
Histoire de la littérature française au XVIIe siècle (*le R. P. Longhaye*). 412
Les Grands Ecrivains français. La Rochefoucauld (*J. Bourdeau*) . . . 415
Saint-Evremond (*Jean Macé*) 546
J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. Étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIIIe siècle (*J. Texte*) 525
Diderot. Sa vie, ses œuvres, sa correspondance (*A. Collignon*) . . . 174
Etudes de littérature et d'art, 3e série (*G. Larroumet*) 253
La Comédie française depuis l'époque romantique. 1825-1894 (*Albert Soubies*). 522
Le Drame historique et le drame passionnel (*J.-J. Weiss*) 522
Les Grands Ecrivains français. Lacordaire (*le comte d'Haussonville*). . 415
Etudes sur la littérature contemporaine (*Edmond Schérer*) 459
Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine (*F. Brunetière*) . . 417
Autour du dilettantisme (*l'abbé F. Klein*) 340
Propos de littérature (*Albert Mockel*). 173
L'Aristocratie intellectuelle (*Henry Bérenger*). 400
Le Règne de la grâce (*Maurice Pujo*) 131

Littératures étrangères. Allusions littéraires. 1re série (*le P. Corentin Pétillon*). 1er fasc. 544
De D. G. Morhofio Leibnitii in cognoscendis linguis et germanico sermone reformando praecursore (*Albert Fécamp*) 59
Le Poème de Gudrun, ses origines, sa formation et son histoire (*Albert Fécamp*) 58
La Poesia giovanile e la canzone famosa di Guido Cavalcanti (*Giulio Salvadori*) 144
Anarquistas literarios (*J. Martinez Ruiz*). 175

HISTOIRE

Géographie et voyages. Généralités. Nouveau Dictionnaire de géographie universelle (*Vivien de Saint-Martin* et *Rousselet*) . . 254
Le Tour du monde 503
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *F. Schrader*). N° 58. Feuille du nord-ouest de l'Afrique 217
Cours de géographie rédigé conformément au nouveau programme d'admission à l'Ecole spéciale militaire pour 1891 (*J. Molard*). I. Europe II. France. III. Colonies françaises, Asie, Afrique, Amérique, Océanie. 217
Précis de géographie à l'usage des candidats à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr (*Marcel Dubois* et *Camille Guy*) 218
Résumé de géographie physique et historique (3e partie) (*G. Niox*). . 219

France. Les Montagnes de France. Les Vosges (*G. Fraipont*). 220
Notre-Dame de Lorette. Le Quartier, la paroisse, l'église (*l'abbé E. Duplessy*) 177
La Vallée de Chevreuse (*E. Meignen*) 63

Les Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris (*Alexis Martin*). Région du Nord. 62
Les Étapes d'un touriste en France. Mes promenades à Versailles et dans ses environs (*Alexis Martin*) 500
Une Visite à Orléans (*Alexis Martin*) 459
Les Etapes d'un touriste en France. Belle-Isle-en-Mer (*Léon Trébuchet*). 220

Europe. Chez John Bull. Journal d'un rural (*le baron E. de Mandat-Grancey*) 163
Terre d'Espagne (*René Bazin*). 221
La Rome d'aujourd'hui (*Henri Joly*) 144
Du Vésuve à l'Etna et sur le littoral de l'Adriatique (*J. de Beauregard*). 222
Notes de voyage. La Grèce et la Sicile ; villes romaines et byzantines ; Constantinople et Smyrne (*Francis de Crue*) 221
La Sicile, impressions du présent et du passé (*Gaston Vuillier*) . . . 485

Asie. Jérusalem (*P. Loti*) 145
La Colonisation française en Indo-Chine (*J. de Lanessan*) 222
Mgr Verrolles et la mission de Mandchourie (*Adrien Launay*). . . . 224
Les Missionnaires français en Corée (*Adrien Launay*) 224
Voyages extraordinaires *de Mendez Pinto*, remis en ordre par *F. Desplantes* 231

Afrique. L'Afrique. Anthologie géographique (*Noël Garnier*). 224
Geografia militar de Marruecos (*D. Teodoro Bermudez Reina*) 215
De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad (*le lieutenant-colonel P.-L. Monteil*). 225
Le Soudan en 1894. La Vérité sur Tombouctou ; l'esclavage au Soudan (*Edouard Guillaumet*). 76
La Vie au continent noir (*Félix Dubois*). 226
Madagascar, esquisse ethnographique et politique (*Henri Mager*). . . 232
La Mission de la France à Madagascar (*J.-L. Gondal*) 228
La France à Madagascar (1815-1895) (*Louis Brunet*) 227
Madagascar et la mission catholique (*les RR. PP. Colin* et *Suau*). . . 424
Au pays de Paul et Virginie (*Jules Leclercq*) 228

Amérique et Océanie. Les Jésuites à Cayenne. Histoire d'une mission de vingt-deux ans dans les pénitenciers de la Guyane (*le R. P. Paul Mury*) 229
Peru. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner während eines 25jährigen Aufenthalts (*E.-W. Middendorf*). II Band. Das Küstenland von Peru 63
Compendio de geografia de la república de Colombia (*Angel M. Diaz Lemos* 367
L'Isola delle Donne. Viaggio ad Engano (*Elio Modigliani*) 257
La République d'Haïti, son présent, son avenir économique (*Paul Vibert*). 229

Histoire ancienne. Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments (*Ch. Daremberg* et *Edm. Saglio*). 428
La Mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Enéide (*H. de la Ville de Mirmont*). 338
Lexique des antiquités romaines, rédigé sous la direction de *M. R. Cagnat*, par *G. Goyau*. 65
La Prière dans le paganisme romain (*l'abbé A. Devaux*) 176
Essai sur le règne de l'empereur Domitien (*Stéphane Gsell*). 528
Disputatio de aetate qua conscripta est Historia Augusta (*Henri Vermaat*). 530

Histoire des Juifs. Les Juifs, leur présent, leur passé et leur avenir, étudiés dans l'Ecriture sainte et la tradition (*l'abbé Doublet*). 425
An Inquiry into the sources of the history of the Jews in Spain (*Joseph Jacobs*) 425
Les Juifs de Paris au XVIIIe siècle (*Léon Kahn*) 426

Histoire de l'Église. Die Entstehung des Kirchenstaates (*Dr Gustav Schnürer*) 271
Rome et ses pontifes. Histoire, traditions, monuments (*Mgr C. Chevalier*). 493
La Cour de Rome et l'esprit de Réforme avant Luther (*Félix Rocquain*). II. Les Abus. Décadence de la Papauté 428
Die päpstlichen Kollektorien in Deutschland während des XIV. Jahrhunderts, herausgegeben von *Dr J.-P. Kirsch* 147

Le Conclave : Origines, histoire, organisation, législation ancienne et moderne (*Lucius Lector*). 431

Hagiographie, liposanographie. Œuvres complètes (*Mgr X. Barbier de Montault*). Rome. VI. Hagiographie (2e partie). 148
Saint Martin (*A. Lecoy de la Marche*). 490
Le Vénérable Cottolengo, fondateur de la Piccola Casa de la divine Providence, sous les auspices de saint Vincent de Paul (*le R P. Pierre-Paul Gastaldi*). Trad. de l'italien par *Mgr Constans* 527
Justification archéologique des reliques de sainte Cécile, conservées autrefois et maintenant à la métropole d'Albi (*Mgr X. Barbier de Montault*) 149

Histoire universelle, du moyen âge et moderne. Les Florentins à Lyon (*le comte de Charpin-Feugerolles*). Les Florentins en Pologne (*Louis Fournier*) 265
I Commentarii rerum memorabilium, quae temporibus suis contigerunt d' Enea Silvio de' Piccolomini (Pio II) (*Dott. Giuseppe Lesca*) . 343
La Réforme en Allemagne et en France, d'après l'analyse des meilleurs auteurs allemands (*le comte J. Boselli*). 434
Louis XIV et le Saint-Siège (*Charles Gérin*) 67
La Paix d'Aix-la-Chapelle (*le duc de Broglie*) 344
Russes et Prussiens pendant la guerre de Sept ans (*Alfred Rambaud*) . 208
Beust et Bismarck. 1865-1868 (*le prince Lubomirski*). 73
The international beginnings of the Congo free State (*Jesse Seddall Reeves*) 462

Questions du jour. Questions actuelles (*le R. P. Ch. Daniel*) . . . 461
Ce que l'on va chercher à Rome (*Ollé-Laprune*) 460
Le Diable et la Révolution (*Léo Taxil*) 531
La Révolution et la liberté (*le R P. Constant*) 544
La Défense de l'Eglise en France sous Léon XIII. Lettre à Monseigneur Ferrata, nonce apostolique (*Mgr Fèvre*) 435
La Frontière menacée, étude militaire (*le capitaine Gélinet*). 213
Loin du pays. Les Religieux français et l'influence de la France dans les missions (*le R. P. Rouvier*) 230

Histoire de France. La France chrétienne dans l'histoire, ouvrage publié à l'occasion du 14e centenaire du baptême de Clovis. . . . 487
Clovis (*Godefroy Kurth*). 489
Les Grandes époques de la France, des origines à la Révolution (*Hubault* et *Marguerin*) 500
Les Premiers Rois de France (Mérovingiens, Carlovingiens et premiers Capétiens), d'après les chroniqueurs; de Grégoire de Tours à Guillaume de Tyr. Texte abrégé, coordonné et traduit par *Mme de Witt, née Guizot*. 490
Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Eudes, comte de Paris et roi de France, 882-898 (*Edouard Favre*) 66
Les Chroniqueurs français du moyen âge. Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes (*l'abbé A. Lepitre*). 76
La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi (*A. Lecoy de la Marche*) 499
Histoire de Blanche de Castille, reine de France (*Élie Berger*) 149
Le Grand Siècle. Louis XIV, les arts, les idées (*Émile Bourgeois*). . . 485
Mémoires de Saint-Simon, avec les notes et appendices de *M. de Boislisle* 259
Briefe der Herzogin Elisabeth-Charlotte von Orléans an ihre frühere Hofmeisterin, herausgegeben von *Dr Eduard Bodemann* 537
Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais, d'après les sources britanniques (*L. Wiesener*) 68
Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI (*Félix, comte de France d'Hézecques, baron de Mailly*), publiés par *le comte d'Hézecques* . . . 438
Mémoires du comte de Paroy, souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la Révolution (1789-1797), publiés par *Étienne Charavay* 346
La Révolution d'après M. Taine (*l'abbé Birot*). 177
Émigrés et chouans (*le comte G. de Contades*). 151
Le Centenaire de Quiberon. 27 juin-26 août 1795. Souvenir et enseignement (*Edmond Béraud*) 460

Histoire du 18 fructidor. La Déportation des députés à la Guyane, leur évasion et leur rentrée en France (*le chevalier de la Rue*) 153
Bonaparte et les républiques italiennes (1796-1799) (*Paul Gaffarel*) . . 348
Mémoires d'une contemporaine, ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire (*Ida Saint-Elme*). 439
Napoléon, la République, le Consulat, l'Empire, Sainte-Hélène, d'après les peintres, les sculpteurs et les graveurs 506
Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès. Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration 154
Mémoires du général baron Roch Godart (1792-1815), publiés par *J.-B. Antoine*. 198
Les Souvenirs du général baron Paulin (1782-1876), publiés par le capitaine du génie *Paulin-Ruelle*, son petit-neveu 199
Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille Mlle *Claire Thiébault*, d'après le manuscrit original, par *Fernand Calmettes*. T. IV (1806-1813) 198
Journal du maréchal de Castellane (1804-1862). T. Ier (1804-1825) . . . 202
Les Conspirations militaires sous le Consulat et l'Empire (*E. Guillon*) . 156
Le Mémorial de Sainte-Hélène (*le comte de Las-Cases*) suivi de Napoléon dans l'exil (*O'Meara*) et du Séjour du docteur Antommarchi à Sainte-Hélène 196, 461
Marie-Amélie et la Société française en 1847. La Révolution de 1848 (*Imbert de Saint-Amand*) 159
Napoléon III avant l'Empire (*H. Thirria*) 160
L'Empire libéral. Etudes, récits, souvenirs. T. I. Du Principe des nationalités (*Emile Ollivier*) 157
La Leggenda e la Storia dell' anno terribile (*Giacomo Pescatore*) . . . 545
Un Témoignage sur un point d'histoire : La Campagne monarchique d'octobre 1873 (*Charles Chesnelong*). 532
Le Président Carnot et ses funérailles au Panthéon, souvenir du 1er juillet 1894 (*Lavialle de Lameillère*) 441

Histoire religieuse. Die Strassburger Diöcesansynoden (*Dr Max Sdralek*) 343
Pouillé de l'ancien diocèse de Sens, publié d'après des manuscrits et des documents inédits, par *Paul Quesvers et Henri Stein*) 351
Les Bénédictins de Saint-Germain des Prés et les savants lyonnais d'après leur correspondance inédite (*l'abbé J.-B. Vanel*) 339
A la recherche d'une religion civile (*l'abbé Sicard*). 444
L'Eglise de Paris pendant la Révolution française, 1789-1801) (*l'abbé Delarc*) 445
Le Diocèse de Genève (partie de Savoie) pendant la Révolution française (*l'abbé Lavanchy*) 351

Institutions. Histoire économique. Mœurs. Manuel des institutions françaises. Période des Capétiens directs (*Achille Luchaire*) 443
Histoire du droit et des institutions de la France. T. VI. La Féodalité (suite) (*E. Glasson*) 442
Esclaves, serfs et mainmortables (*Paul Allard*) 443
Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs (*Achille Luchaire*) 444
De Cancellariae regum Franciae officiariis et emolumento (1440-1523) (*A. Spont*). 436
Les Etats de Normandie, leurs origines et leur développement au XIVe siècle (*Alfred Coville*) 262
Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800 (*le vicomte d'Avenel*) 28
Les Livres de compte des frères Bonis, marchands montalbanais du XIVe siècle, publiés et annotés par *Edouard Forestié*. 349
Les Charges du paysan avant la Révolution de 1789 (*L.-A. Remondière*). 323
La Vie privée d'autrefois. Les Magasins de nouveautés. L'Enfant (*Alfred Franklin*) 69
Deux séductions au XVIIIe siècle (*Frédéric Delacroix*) 70
Un Capitaine au régiment du Roi, étude sur la société en France, et

sur une famille de la Flandre française au XVIIIe siècle (*le marquis de Belleval*) 167
La Fin d'une société. Le Duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette (*Gaston Maugras*) 345
La Vie et les mœurs au jour le jour (*René Doumic*) 368

Histoire de l'enseignement. Contribution à l'histoire de l'instruction primaire dans la Gironde, avant la Révolution (*le chanoine Ernest Allain*) 71

Histoire militaire. Les Gardes du corps sous les anciennes monarchies (1191-1791) (*F. Bellanger*) 214
Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution, d'après les archives des états-majors français et austro-sarde (*Léonce Krebs* et *Henri Moris*) 213
Le Général Badelaune et la défense des Alpes en 1793-1794 (*Charles Philippe*) 201
Souvenirs de guerre du général baron Pouget, publiés par *Mme de Boisdeffre*, née *Pouget*. 197
Souvenirs militaires du colonel de Gonneville, publiés par la *comtesse de Mirabeau*, sa fille, et précédés d'une étude par le *général baron Ambert* 197
Aventures d'un marin de la garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols et dans l'île de Cabrera (*Henri Ducor*) . . . 163
Journal du général *Fantin des Odoards*. Etapes d'un officier de la Grande Armée (1800-1830) 200
Les Cahiers du capitaine Coignet, 1776-1850, publiés d'après le manuscrit original (*Lorédan Larchey*) 492
Souvenirs et campagnes (*le général de La Motte-Rouge*). 1re série : Empire, Restauration, règne de Louis-Philippe. 203
Lettres du *maréchal Bosquet* (1830-1858). 205
Le Maréchal de Saint-Arnaud en Crimée (*le Dr Cabrol*). 204
Mes Souvenirs (*le général du Barail*). T. II (1851-1864). 206
Souvenirs militaires (1866-1870). Préliminaires de la guerre. Mes missions à Vienne et en Belgique (*le général Lebrun*). 207
La Seconde Campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871) (*le commandant Rousset*). T. I, II et III (L'Armée impériale, le Siège de Paris) 209
Guerre de 1870. La Première Armée de l'Est. Reconstitution exacte des petits combats (*le commandant Euvrard*). 212
L'Armée de l'Est, relation anecdotique de la campagne de 1870-1871, d'après de nombreux témoignages oculaires et de nouveaux documents (*Grenest*) 212
Histoire de la guerre en Bourgogne (1870-1871) (*Gaudelette*) 213
Campagne de la Loire en 1870-1871. Josnes, Vendôme, Le Mans (*Pierre Lehautcourt*) 211
Les Français au Tonkin. Récits de guerre (*Commandant J. Sarzeau*). 500
Un Régiment de ligne pendant la guerre d'Orient. Notes et souvenirs d'un officier d'infanterie (*le colonel Cullet*), publiés par l'abbé *S. Rochet* 208

Histoire diplomatique. Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. T. III. Danemark, avec introd. et notes par *A. Geffroy* 533
L'Alliance autrichienne (*le duc de Broglie*). 344
Choiseul à Rome. Lettres et mémoires inédits, 1754-1757 (*le vicomte Maurice Boutry*) 437
Correspondance de Pierre Chépy avec le ministre des affaires étrangères (mai 1793-janvier 1794), publiée par *R. Delachenal* 152
Un Diplomate à Londres. Lettres et notes (1871-1877) (*Charles Gavardi*). 68

Histoire étrangère. Des Richard Löwenherz deutsche Gefangenschaft (1192-1194) (*K.-A. Kneller*). 77
History of the Church in England from the accession of Henry VIII to the death of queen Elisabeth A. D. 1509-1603 (*Mary H. Allies*) . . . 270
Geschichte des letzten Ministeriums Konigin Annas von England (1710-1714) und der englischen Thronfolgefrage (*Dr Félix Salomon*) . . . 264

Études historiques et archéologiques sur l'ancien pays de Liège (*le baron J. de Chestret de Haneffe*) 534
La Révolution française en Hollande. La République batave 535
Etudes sur l'Espagne (*A. Morel-Fatio*) 369
Storia di Vittorio Emanuele II e del suo regno (*Licurgo Cappelletti*). . 265
Autour d'un trône. Catherine II de Russie (*K. Waliszewski*). 536
Un Mémoire inédit du comte d'Antraigues sur l'enseignement national en Russie (1802), publié par *Léonce Pingaud* 545

Archéologie. L'Afrique romaine. Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie (*Gaston Boissier*) 342
La Stèle chrétienne de Si-ngan-Fou. 1re partie. Fac-similé de l'inscription syro-chinoise (*le P. Henri Havret*) 449
Catalogue du Musée lapidaire rémois (*Ch. Givelet, H. Jadart et L. Demaison*) 448

Noblesse. Histoire nobiliaire, 2,500 actes de l'état civil ou notariés, concernant des familles de l'ancienne France, XV-XVIIIe siècles (*le marquis de Granges de Surgères*) 164

Biographies françaises. Biographies du XIXe siècle. 11e série . . 354
Les Grandes Figures catholiques du temps présent (*l'abbé G. Bertrin*) . 492
Nos édiles (*Ernest Gay*). 355
Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes (*H.-François Delaborde*). 353
Semblançay (?-1527). La Bourgeoisie financière au début du XVIe siècle (*A. Spont*). 437
Turenne, sa vie, les institutions militaires de son temps (*Jules Roy*). . 491
Le Comte de Frontenac. Etude sur le Canada français à la fin du XVIIe siècle (*Henri Lorin*) 449
Hubert Robert et son temps (*C. Gabillot*) 271
Un Avocat journaliste au XVIIIe siècle ; Linguet (*Jean Cruppi*) 166
Le Nabab René Madec. Histoire diplomatique des projets de la France sur le Bengale et le Pendjab (1772-1808) (*Emile Barbé*). 161
Le Capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République (*Emile Simond*) 195
Le Maréchal de Ségur (1724-1801), ministre de la guerre sous Louis XVI (*le comte de Ségur*) 194
Louis XVII, son enfance, sa prison, sa mort au Temple (*R. Chantelauze*. 452
Une Idylle sous Napoléon Ier. Le Roman du prince Eugène (*Albert Pulitzer*) 168
Vie et aventures du capitaine de corsaire Tom Souville ; ses combats, ses évasions (1777-1839) (*Henri Chevalier*) 539
Saint-Simon et son œuvre (*Georges Weill*) 356
Royer-Collard (*E. Spuller*) 539
Vie de Berryer. Berryer sous la République et le second Empire (*Charles de Lacombe*) 452
Les Grands Ecrivains français Guizot (*A. Bardoux*) 170
Robinet de Plas, officier de la marine française (*l'abbé Profillet*) . . . 462
Le Général Faidherbe (*J.-M Brunel*). 493
Une Gloire française. Le Commandant Rivière. Sa vie et ses œuvres (*François Bournand*) 271
Le Comte de Paris (*Edouard Hervé*) 78
Le Maréchal Canrobert (*F. Bournand*) 206

Biographies étrangères. Kardinal Pole, sein Leben und seine Schriften, ein Beitrag zur Kirchengeschichte des 16. Jahrhunderts (*A. Zimmermann*) 264
A life's decision (*T. W. Allies*) 78
La Vita e le opere di Giovanni Botero (*Carlo Gioda*). 356
Lettres inédites de *Joseph Mazzini*, publiées avec introd. et notes par *D. Melegari* 542
Bodin, eine Studie über den Begriff der Souverainetät (*Dr E. Hancke*). Untersuchungen zur Deutschen Staats- und Rechtsgeschichte, herausg. von *Dr Otto Gierke*. 77

Mélanges historiques. De l'histoire considérée comme science (*P. Lacombe*) 61
Les Grands Historiens du XIXe siècle. Etudes et extraits (*Georges Meunier*). 77

Manuscrits. Notice sur le n° 16409 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale (*B. Hauréau*) 543
Notizie di manoscritti neolatini (*Alfonso Miola*). Parte prima : Mss. francesi, provenzali, spagnuoli, catalani e portoghesi della Biblioteca nazionale di Napoli (Notizie ed estratti da biblioteche ed archivi, I). 360

Bibliographie. Vieux Papiers, vieilles images, cartons d'un collectionneur (*John Grand-Carteret*) 486

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abrantès (duchesse d'). 154
Adolphe-Prieur (H.) 458
Aicard (Jean) 306, 309
Allain (le chanoine Ernest). . . 71
Allard (Paul). 443
Allier (Raoul) 393
Allies (Mary H.). 270
Allies (T.-V.). 78
Ambert (le général baron). . . . 197
Annunzio (G. d') 6, 294
Antoine (Claude). 302
Antoine (Ferdinand) 252
Antoine (J.-B.) 198
Antraigues (le comte d') 545
Arbois de Jubainville (H. d') . . 258
Ardel (Henri). 307
Arène (Paul) 309
Arion (Ch.). 32
Arnaud (M.) 102
Arnauné (A.) 133
Arthez (Danielle d'). 12
Artin-Pacha (S. E. Yacoub) . . . 139
Asfres (Gaston des). 41
Audic (Charles) 113
Avenel (le vicomte d'). 28
Barail (le général du) 206
Barbé (Émile). 161
Barbier de Montault (Mgr X.) 148, 149
Babdoux (A.) 170
Barbacand (Léon) 310
Barthélemy-Saint-Hilaire (J.) . . 48
Baudrillart (Henri). 165
Bazin (René) 221
Beaulavon (G.) 47
Beaune (Georges) 304
Beaunis (H.) 385
Beauregard (J. de) 222
Beaurepaire (Froment de). . . . 363
Bellanger (F.). 214
Belleval (le marquis de). . . . 167
Bellvé (Mariano Rubió y). . . . 215
Bentzon (Th.). 299
Béraud (Edmond) 460
Bérenger (Henry) 400
Berger (Élie) 149
Berkeley 47
Bernard (l'abbé) 108
Berthot (P.) 331
Bertrin (l'abbé G.) 492
Besse (Ludovic de) 108
Besson (Martial) 176
Bétous (le Dr) 245
Biart (Lucien) 510
Biervliet (J.-J. van). 387
Bièvre (Georges Mareschal de) . 305
Bilhaud (Paul) 507
Binet (A.) 385
Birot (l'abbé) 177
Bodemann (Eduard) 537
Bognar (Stephanus). 130
Boisdeffre, née Pouget (Mme de) . 197
Boislisle (de) 259
Boissier (Gaston) 342
Boix (le Dr E.) 244
Bolo (l'abbé Henry). 105
Bonhomme (Louis) 366
Bordeu (Charles de) 298
Boselli (le comte J.) 434
Bosguérard (Marie de). 507
Bosquet (le maréchal). 205
Bouchard (Joseph) 121
Bouchaud (Pierre de) 125
Bounes (l'abbé) 111
Bourdeau (J.) 415
Bourgeois (Émile) 485
Bournand (F.). 206, 271
Boutry (le vicomte Maurice) . . 437
Bradi (Michel Lorenzi de) . . . 308
Brenous (J.) 407
Brice (Hubert) 31
Brinon (le Dr A. de). 245
Brisay (Henry de) 512
Brisse (Ch.) 456
Broglie (le duc de) 344
Brouardel (le prof.) 241
Bruder (Adolf) 44
Brunel (J.-M.) 493
Brunet (Louis) 227
Brunetière (F.) 396, 417
Bücheler (Franciscus). 140

Burnouf (Emile) 410
Busca (Jean de) 303
Buxy (B. de) 12
Cabrol (le Dr). 204
Cagnat (R.). 65
Cahu (Théodore) 506
Calmettes (Fernand) . . . 198, 300
Campfranc (M. du) 10
Camps y Fabrès 45, 172
Canivet (Charles) 127
Capillery (Louis) 121
Cappelletti (Licurgo) 265
Caro (Mme) 309
Caron (l'abbé M.) 100, 110
Carracido (José-R.) 363
Castellane (le maréchal de) . . . 202
Cauer (Paul) 336
Caussade (le R. P. de) 109
Cawadias 78
Champcommunal (J.) 319
Champol. 15
Chantelauze (R.). 452
Charaux (Auguste) 75
Charavay (Etienne). 346
Charpin-Feugerolles (le comte de). 265
Chauvin (Jeanne). 323
Chépy (Pierre) 152
Chéron de la Bruyère (Mme). . . 514
Chesnelong (Charles) 532
Chestret de Haneffe (le baron J. de). 534
Chevalier (Henri) 539
Chevalier (Mgr C.) 493
Chevillard (Valbert) 24
Chevrel (G.) 249
Christophe 515
Cicéron 457
Cochin (Denys) 391
Coignet (le capitaine) 492
Colin (le R. P.) 424
Collignon (A.). 174
Conforti (Luigi) 266
Constans (Mgr) 527
Constant (le R. P.) 544
Constantin (Paul) 137
Contades (le comte G. de) . . . 151
Corne (le R. P. J.) 516
Cornut (Samuel) 220
Cosseron de Villenoisy (le général). 364
Costa (Emilio) 320
Couture (Léonce) 48
Coville (Alfred) 262
Crafty 494
Cpépieux-Jamin (J.) 138
Crinon 244
Crue (Francis de) 221
Cruppi (Jean) 166
Cullet (le colonel) 208
Cummins (Miss M.) 498
Daniel (le R. P. Ch.) 461
Dauchez (le Dr) 243
Degron (Henri) 127
Delaborde (H.-François) 353
Delachenal (R.) 152
Delacroix (Frédéric) 70
Delarc (l'abbé) 445
Delorme (Amédée) 296
Delorme (Sixte) 502
Delpit (Edouard) 308
Demaison (L.) 448
Demolins (Edmond). 36
Depasse (Hector). 40
Deremberg (Ch.) 428
Deschamps (François) . . . 513, 514
Desclozeaux (J.) 455
Desplantes (F.) 231
Dessaulles (L.-A.) 247
Devaux (l'abbé A.) 176
Dietrich (Aug.) 390
Dostoievsky 289
Douais (C.) 46
Doublet (l'abbé) 425
Doumic (René). 368
Dubois (Felix). 226
Dubois (Marcel) 218
Ducor (Henri). 163
Dugas (L.) 45
Duhem (P.) 250
Dumas (G.) 235
Duplessy (l'abbé E.) 177
Dupuy (Marc) 366
Duvauchel (Léon) 10
Ebnerbschenbach (M. de) 292
Eichtal (Eugène d'). 402
Eisenmann (Ernest) 315
Euvrard (le commandant) . . . 212
Fabre-Domergue 237
Fabreguettes (P.) 317
Fabrès (Camps y). 45, 172
Fantin des Odoards (le général) . 200
Faugère (Prosper) 421
Fava (l'abbé) 104
Favre (Edouard) 66
Fécamp (Albert) 58, 59
Féliz (Georges) 126
Ferreiroa (Urbano). 173
Fevre (Mgr) 435
Flamini (Francesco). 418
Floran (Mary). 300
Florentin-Loriot (Ch.). 119
Fitz-Patrick (J.) 249
Foresté (Edouard). 349
Fortini (Pietro) 458
Fouillée (A.) 236
Fournier (Louis). 265
Fraipont (G.) 220
Franay (Gabriel) 495
France (Anatole). 7
France d'Hézecques, baron de Mailly (Félix comte de) 438
Francotte (Henri) 321
Franki-Moulin 118
Franklin (Alfred). 69
Fröelich. 496
Froment de Beaurepaire 363
Gabillot (C.) 271
Gaffarel (Paul) 348
Gamber (l'abbé St.) 105
Gandy (le Dr) 246
Gardair (M.) 399
Garnier (l'abbé) 32
Garnier (Noël) 224
Gastaldi (le R. P. Pierre-Paul). . 527
Gaubert (B.) 242
Gaudelette. 213
Gautier (Y.) 138
Gavard (Charles). 68

Gay (Ernest) 355
Gayraud (l'abbé) 543
Geffroy (A.) 533
Gelcich (Eugénie) 268
Gélinet (le capitaine) 213
Gennevraye (A.) 511
Genoud (J.) 102
Gérin (Charles) 67
Germe (le Dr L.) 239
Gierke (le Dr Otto) 77
Gilardoni (E.) 268
Gioda (Carlo) 356
Girard (Léon) 321
Girard (S.-J.) 215
Giraud (Henri) 123
Giraud-Teulon 42
Giron (Aimé) 514, 516
Givelet (Ch.) 448
Glachant (V.) 457
Glasson (E.) 442
Godard (le général baron Roch) . 198
Golschmann (Léon) 291, 501
Gondal (J.-L.) 228
Gonneville (le colonel de) . . . 197
Gontaut (duchesse de) 349
Gontaut (le marquis de) 349
Gothi (E.) 502
Gouzien (Alain) 36
Goyau (G.) 65
Grand-Carteret (John) 486
Granges (Ch. des) 507
Granges de Surgères (le marquis de). 164
Greef (Guillaume de) 40
Grégoire (l'abbé) 129
Grenest 212
Grenier (Édouard) 116
Gréville (Henry) 295
Grignan (Mme de) 411
Grimaux (E.) 267
Gruyer (F.-A.) 484
Gsell (Stéphane) 528
Guéchot (M.) 495
Guerrier de Haupt (Marie) . . . 499
Guigou (P.) 506
Guillaume (l'abbé) 364, 409
Guillaumet (Édouard) 76
Guillon (E.) 156
Guillouard (L.) 311
Guy (Camille) 218
Gyp 19
Halpérine-Kaminsky 289
Hameau (Jean) 233
Hancke (le Dr E.) 77
Haneffe (le baron J. de Chestret de). 534
Harel (Paul) 112
Harfouch (Joseph) 269
Harold 498
Hauréau (B.) 543
Haussonville (le comte d') . 30, 415
Havret (le P. Henri) 449
Henry (Paul) 322
Hensel (K.) 521
Hervé (Edouard) 78
Hervilly (Ernest d') 501
Hézecques, baron de Mailly (Félix, comte de France d') 438
Holder (Alfred) 56
Houdaille (Octave) 125
Hubault 500
Hubert-Valleroux (P.) 313
Huc (Théophile) 312
Hulewicz (C.) 361
Humbert 495
Humbert (A.) 507
Icard (Severus) 363
Imbert de Saint-Amand 159
Ivoi (Paul d') 596
Jaccard (A.) 330
Jacobs (Joseph) 425
Jadart (H.) 448
Janet (Paul) 411
Jaubert (Ernest) 291
Jelikhovska (Vera) 501
Jenkins (Thomas Atkinson) . . . 335
Joly (Henri) 144
Jousseaume (Robert) 318
Jubainville (H. d'Arbois de) . . . 258
Kahn (Léon) 426
Kannengieser (A.) 359
Kautsky (Karl) 43
Kirsch (le Dr J.-P.) 147
Kleffer (Henri) 393
Klein (l'abbé F.) 340
Kneller (K.-A.) 77
Kœnigs (G.) 55, 328
Korolenko (Wladimir) 291
Kostka (J.) 520
Krebs (Léonce) 213
Kronecker (Léopold) 521
Kurth (Godefroid) 489
La Bouillerie (le baron J. de) . . 267
La Bruyère (Mme Chéron de) . . . 514
Lacombe (Charles de) 452
Lacombe (P.) 61
Lacordaire (Henri) 541
Ladey (Mme Victor) 541
Lafargue (Fernand) 22
Lafont (G. de) 454
La Garde (Louis de) 365
La Grasserie (R. de) . . . 315, 455
Lam (Frédéric) 124
La Marche (A. Lecoy de) . . 490, 499
Lameillère (Lavialle de) 441
La Motte-Rouge (le général de) . 203
Lanessan (J. de) 222
Lange (le Dr) 235
Lantoine 457
Lapeyre (Paul) 38
Larchey (Lorédan) 492
La Rive (Théodore de) 100
Larmandie (Léonce de) 308
La Rousselière (M. de) 522
Larroumet (G.) 253
La Rue (le chevalier de) 153
Las Cases (le comte de) . . 196, 461
Lasserre (Élie) 366
La Tailhède (Raymond) 128
Launay (Adrien) 224
Laurent (A.) 398
Laurie (André) 508
Lavanchy (l'abbé) 351
Lavedan (Henri) 9
Lavialle de Lameillère 441
La Ville de Mirmont (H. de) . . . 338
Le Bon (Gustave) 388
Lebrun (le général) 207

Leclercq (Jules) 228
Le Courtier (Mgr) 129
Lecoy de la Marche (A.) . . 490, 499
Lector (Lucius) 431
Lefévre (G.) 392
Le Goff (l'abbé) 269
Legrand (J.) 457
Lehautcourt (Pierre) 211
Lemaistre (Alexis) 508
Le Mansois Dupréy 267
Lemerre (Jacques) 497
Lemos (Angel-M.-Diaz) 367
Lepitre (l'abbé A.) 76
Le Querdec (Yves) 519
Leroy-Beaulieu (Paul) 29
Le Roy-Villars (Ch.) 365
Lesca (Dott. Giuseppe) 343
Lescot (Mme) 514
Letainturier (Jules) 41
Levray (Marguerite) 510
Lévy (Raphaël-Georges) 132
Lhopital (Joseph) 23
Longhaye (le R. P.) 412
López-Valdemoros (Juan Gualberto). 173
Lorenzi de Brada (Michel). . . . 308
Lorin (Henri) 449
Loti (P.) 145
Loubat 318
Lubomirski (Prince) 73
Luchaire (Achille) 443, 444
Lukjanow (S.-M.) 237
Macé (Jean) 546
Mac-Swiney (le chevalier). . . . 404
Maël (Pierre) 498, 508
Mager (Henri). 232
Mailly (Félix comte de France d'Hézecques, baron de) 438
Mallarmé (Stéphane) 117
Manacéine (Marie de) 270
Mandat-Grancey (le baron E. de) . 163
Marbeau (Eugène) 248
Marcassin (Jean) 172
Mareschal de Bièvre (Georges) . 305
Marchand (Henry) 515
Marguerin 500
Marie de France 335
Marshalls 516
Martin (Alexis) 62, 459, 500
Martin (Mgr Conrad) 99
Masquard (Eugène de) 32
Matignon (le R. P.) 103
Maugras (Gaston) 345
Mayet (Charles) 171
Mazoyer (l'abbé Ph.) 364
Mazzini (Joseph) 542
Meignen (E.) 63
Melegari (D.) 542
Meunier (Georges) 77
Meunier (Mme Stanislas) 20
Michel (F.-J.) 111
Middendorf (E.-W.). 63
Mielle (P.) 325
Miola (Alfonso) 360
Mirabeau (la comtesse de) . . . 197
Mirmont (H. de la Ville de). . . 338
Mithouard (Adrien) 116
Mockel (Albert) 173
Modigliani (Elio) 257
Moinaux (Jules) 5
Moine (Ferdinand) 36
Molard (J.) 217
Monod (Edouard-Gabriel) 456
Montaignac 39
Montalcyon (G.) 362
Montault (Mgr X. Barbier de). 148, 149
Monteil (lieutenant-colonel P.-L.). 225
Moratti (Carlo) 321
Morel-Fatio (A.) 369
Moris (Henri) 213
Mouton (Eugène). 14
Mury (le R. P. Paul) 229
Muteau (Ch.) 324
Muteau (Ch.) 316
Nanteuil (Mme P. de) 500
Natale (Tomaso) 323
Naudet (l'abbé) 37
Naudier (Ferdinand) 41
Nemours-Godré 300, 503
Neukomm (Edm.) 509
Nicole (G.) 512
Niewenglowski (B.) 251
Nitti 43
Nivelle (Jean de) 127
Niox (G.) 219
Noirit (Jules) 120
Noussanne (Henri de) 498
Novicow (J.) 327, 455
Odoards (le général Fantin des) . 200
Ollé-Laprune 460
Ollivier (Emile) 157
O'Meara 196, 461
Onclair (l'abbé) 33
Orléans (Elisabeth-Charlotte von). 537
Ott (A.) 396
Pagès (l'abbé P.-M.). 109
Paliez (l'abbé Félix) 29
Paris (Gaston) 142
Parodi (D.) 47
Paroy (le comte de) 346
Pascal (Blaise) 421
Paulin (le général baron) 199
Paulin-Ruelle (le capitaine) . . . 190
Péladan (le Sâr) 397
Pescatore (Giacomo) 545
Pétillon (P. Corentin) 544
Petit (A.) 237
Petit (L.) 246
Petitot (Emile) 368
Pfeiffer (E.) 99
Philippe (Charles) 201
Pierrefeu (Guy de) 141
Pifteau (le Dr) 234
Pillon (F.) 394
Pilo (Mario) 390
Pingaud (Léonce). 545
Pinto (Mendez) 231
Pioger (l'abbé) 136
Pleot (l'abbé) 103
Poey (l'abbé) 517
Poinsard (Léon) 134
Pomairols (Charles de) 124
Pouget (le général baron). . . . 197
Powell (J.-W.) 520
Price (Georges) 513
Profillet (l'abbé) 462
Pujo (Maurice) 131

Pulitzer (Albert) 168
Puymaigre (le comte de) 115
Quesvers (Paul) 351
Quincampoix 123
Rabusson (Henry) 18
Rambaud (Alfred) 208
Rambaud (Prosper) 320
Redlich (Dr Paul) 57
Reeves (J. Seddall) 462
Régla (Paul de) 204
Reibrach (Jean) 7
Reina (Teodoro Bermudez) . . . 215
Rémondière (L.-A.) 323
Ribbing (le Dr S.) 240
Riese (Alexander) 140
Riotor (Léon) 13
Robert (Pierre) 366
Robida (A.) 515
Rochaïd (le comte) 134
Rochet (l'abbé S.) 208
Rocquain (Félix) 428
Rod (Edouard) 25
Roger (le Dr) 234
Roques (l'abbé Ph.) 111
Rosny (G.-H.) 306
Rousselet 254
Rousset (le commandant) 209
Rouvier (le R. P.) 230
Roy (Jules) 491
Rubin (Dr S.) 170
Rubió y Bellvé (Mariano) 215
Ruiz (J. Martinez) 175
Rustica 122
Saglio (Ém.) 428
Saint-Amand (Imbert de) 159
Saint-Elme (Ida) 439
Saint-Martin (Vivien de) . . 217, 254
Saint-Pair (Guillaume de) . . . 57
Saint-Simon 259
Sales (Pierre) 16
Sales (saint François de) . . 106, 107
Salomon (Dr Félix) 264
Salvadori (Giulio) 144
Sarzeau (le commandant J.) . . . 500
Saxebey (Gina) 299
Schelle 267
Scherer (Edmond) 459
Schnürer (Dr Gustav) 271
Schrader (F.) 217
Schwane (Dr Joseph) 326
Sdralek (Dr Max) 343
Séailles (Gabriel) 52
Sébillot (Paul) 494
Ségur (le comte de) 194
Ségur (le marquis de) 511
Sénèque 457
Serre (J.) 51
Sicard (l'abbé) 444
Simond (Emile) 195
Somveille (Léon) 126
Soubies (Albert) 522
Spont (A.) 436, 437
Spuller (E.) 539
Stahl (P.-J.) 507, 512
Steidle (Eduard) 321
Stein (Henri) 351
Suau (le R. P.) 424
Sudermann (Hermann) 292
Surgères (le marquis de Granges de). 164
Tarde (G.) 388
Tarroux (Ferdinand) 43
Taxil (Léo) 531
Taylor (Isaac) 135
Texte (J.) 525
Thérèse (sainte) 108
Théron (l'abbé) 34
Thiébault (le général baron) . . 198
Thibria (H.) 160
Thivars (Michel) 5
Tinseau (Léon de) 24
Tischner (August) 74, 171
Tissot (Ernest) 297
Tissot (Victor) 220
Torraca (Francesco) 420
Trawinski (F.) 333
Trébuchet (Léon) 220
Treppoz (Lucien) 319
Trogan 506
Trolliet (Emile) 13
Troncy (l'abbé) 35
Tumlirz (le Dr O.) 329
Vacheron (A.) 127
Vanel (l'abbé J.-B.) 339
Vanlaer (Maurice) 31
Varigny (Henry de) 135
Vaubert (le R. P.) 98
Vaultier (L. de) 299
Vermaat (le R. P. Henri) 530
Verne (Jules) 496
Veth (Prof. P.-J.) 75
Vibert (Paul) 229
Vierge (Pierre) 20
Vigné d'Octon (Paul) 17
Vigneron (Lucien) 502
Vigouroux (F.) 54
Villenoisy (le général Cosseron de). 364
Vimar (A.) 506
Vivien de Saint-Martin. . . 217, 254
Vuillier (Gaston) 485
Vyré (P. de) 541
Wailly (de) (voir Stahl) 512
Waliszewski (K.) 536
Walsh (Mgr) 134
Weil (G.-D.) 55
Weill (Georges) 356
Weiss (J.-J.) 522
Wiesener (L.) 68
Witt, née Guizot (Mme de) . . . 490
Wocke (Wilhelm) 44
Wœste (Ch.) 31
Xénophon 457
Zadoc-Kahn 111
Zimmermann (A.) 264
Zwénigorodskoï (A.-W. de) . . . 333

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Arnould (Arthur), 549. — Andrieu (Jules), 80. — Baillon (H.), 178 — Barthélemy Saint-Hilaire (Jules), 547. — Bonghi (Ruggero), 464. — Circourt (le comte Albert de), 79, 178. — Cucheval-Clarigny (Philippe-Anastase), 548. — Dana (James-Dwight), 82. — Derenbourg (Joseph), 275. — Dumas (Alexandre), 546. — Engels (Friedrich), 276. — Ferri (Luigi), 80. — Field (Eugène), 550. — Geffroy (Auguste), 273. — Gneist (Rudolf), 179. — Huxley (Thomas-Henry), 81. — Lagrange (Mgr François), 79. — Larrey (le baron Félix-Hippolyte), 463. — Marmier (Eugène), 373. — Meurin (Mgr Léon), 82. — Montaiglon (Anatole de Courde de), 372. — Pasteur (Louis), 369. — Pessard (Hector), 180. — Savvaitov (Pavel Ivanovitch), 372. — Sybel (Heinrich von), 272. — Verneuil (le docteur Aristide), 79. — Wheatley (Léonard-Abercrombie), 83.
Institut, 182, 279, 467, 551.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 182, 279, 375, 467, 551.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 183, 280, 375, 467, 552.
Lectures faites à l'Académie des beaux-arts, 468.
Concours et prix, 184, 376, 468.
Congrès, 278, 376, 468.
Mélanges : Livres mis à l'index, 84. — Numismatique du Dauphiné, de la Savoie, de la Provence, du Vivarais, de la Hollande et de la Suisse, 378. — Le Centenaire du baptême de Clovis, 469. — Les Lacs de sel de Glauber, 280. — Almanachs, 552.
Nouvelles : Paris, 85, 185, 280, 378, 469, 553. — Agenais, 87, 470. — Alsace, 88, 281. — Artois, 470. — Auvergne, 470, 554. — Berry, 471. — Bourgogne, 88. — Bretagne, 185, 282. — Dauphiné, 282, 379, 471. — Flandre, 379, 471. — Franche-Comté, 88, 283, 380, 472, 555. — Gâtinais, 472. — Guyenne et Gascogne, 90, 186, 283, 472, 555. — Ile-de-France, 473. — Languedoc, 186, 381, 555. — Limousin, 90, 186. 284, 473. — Lorraine, 187, 474. — Lyonnais, 187. 381. — Maine, 90. — Normandie, 91, 284, 381, 475. — Orléanais, 475. — Périgord, 475. — Picardie, 92, 284. — Poitou, 92, 187, 475. — Provence, 92, 188, 285. 381, 476. — Quercy, 285. — Roussillon, 381. — Saintonge, 285, 381. — Velay, 188. — Alsace-Lorraine, 91, 285, 382, 476. — Allemagne, 188. 382, 476. — Angleterre, 93, 189, 285. 556. — Belgique, 286, 382, 476. — Danemark, 382. — Espagne, 286, 477. — Italie, 94, 189, 286, 477. — Suisse, 190. — Tripolitaine, 287. — Tunisie, 383, 477. — Amérique, 287. — Océanie, 95.
Publications nouvelles, 95, 190, 287, 383, 478.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

Z
1007
P73
t. 73-74

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY